Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

DE M. OLIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES ✠

DE M. OLIER,

FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ ET DU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE,

Réunies pour la première fois en collection,

CLASSÉES SELON L'ORDRE LOGIQUE,

ET PUBLIÉES

PAR M. L'ABBÉ MIGNE

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME UNIQUE.

PRIX : 6 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1856

✠ Le mot *complètes* s'entend de toutes les œuvres éditées en quelque lieu, en quelque temps et en quelque forme que ce soit, non de celles manuscrites qui peuvent exister dans les archives de Saint-Sulpice ou ailleurs.

Digitized by Google

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Vie de M. Olier. 9

ŒUVRES COMPLÈTES DE M. OLIER.

Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes. 51
La journée chrétienne. 167
Explication des cérémonies de la Grand'Messe. 281
Catéchisme chrétien pour la vie intérieure. 455
Traité des saints ordres. 506
Lettres spirituelles 727
Extraits des Mémoires manuscrits de M. Olier, sur les vertus chrétiennes et les grâces particulières dont il fut favorisé, recueillis par l'auteur de sa Vie. 1082
L'esprit d'un directeur des âmes. 1183
Regulæ artis artium quæ est regimen animarum. 1239
Avis salutaires aux ministres du Seigneur. 1243
Examen sur les vertus chrétiennes et ecclésiastiques. 1245
Pietas seminarii. *Ibid.*
Discours sur saint François de Sales. 1252

Imprimerie de L. Migne, au Petit-Montrouge

Digitized by Google

VIE

DE M. JEAN-JACQUES OLIER,

CURE DE SAINT-SULPICE, A PARIS, FONDATEUR ET PREMIER SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE.

Sa naissance et sa première éducation. — M. Olier naquit à Paris le vingtième du mois de septembre, l'an 1608, et fut le second de trois enfants mâles dont la divine bonté bénit le mariage de M. Olier, maître des requêtes, et de dame Marie Dolu, son épouse. S'il eut l'avantage de naître dans une maison illustre et alliée aux premières familles de la robe, il fut beaucoup plus redevable à la Providence de lui avoir donné des parents aussi considérables par leur vertu, que par le rang qu'ils tenaient dans le monde ; car M. son père avait solidement la crainte de Dieu, et une singulière dévotion envers la très-sainte Vierge. Mme sa mère prenait grand soin d'élever chrétiennement ses enfants, et désirait que Notre-Seigneur fût honoré et servi dans sa maison. Cet enfant de grâce fut baptisé à la paroisse de Saint-Paul, où il reçut deux noms : *Jean* et *Jacques* ; il fut porté peu de temps après au faubourg Saint-Germain pour y être nourri, Dieu voulant qu'il passât les premières années de sa vie où il devait la finir, et que la paroisse de Saint-Sulpice, au bien de laquelle il devait consacrer ses plus grands travaux, fût le lieu de sa première éducation, pour lequel on retient d'ordinaire une affection secrète et particulière.

On remarqua dans ses premières années que ses cris ne pouvaient être apaisés par les caresses et les petits amusements qui plaisent d'ordinaire aux autres enfants. Le meilleur moyen, pour arrêter ses larmes et le mettre en repos, était de le porter à l'église de la paroisse : sitôt qu'il y entrait, il se voyait tranquille et parfaitement paisible. On a observé encore, comme un autre présage de ce qu'il devait être un jour, que les premiers rayons de la grâce lui donnèrent dès sa jeunesse une haute idée du sacerdoce et de l'excellence du sacrifice de nos autels. Dès l'âge de sept ans, il souffrait une peine extrême lorsqu'il voyait un prêtre qui, célébrant la sainte Messe, se détournait tant soit peu de cette divine action, même pour des choses qui paraissaient d'ailleurs nécessaires. Il croyait que le prêtre étant revêtu des habits sacerdotaux, devait être si appliqué à cet auguste mystère et tellement absorbé en Dieu, qu'il ne se ressentît en aucune manière des faiblesses humaines.

Ses études. — Etant mis au collége, il fit de très-grands progrès dans les études, selon le témoignage de ses maîtres. Il avait l'esprit vif et la mémoire heureuse ; mais il ne s'appuyait pas tant ni sur l'un ni sur l'autre, qu'il n'eût recours à toute heure à la lumière du Ciel ; il la demandait par l'intercession de la Mère de Dieu, qu'il invoquait dans tous ses besoins et avant toutes ses actions, récitant en son honneur la Salutation angélique avec une ferveur extraordinaire et une parfaite confiance.

Il ne faisait que commencer ses études lorsqu'il fut destiné par ses parents à l'Eglise, et pourvu d'un bénéfice ; mais dans la suite son naturel actif et tout de feu fit douter s'il était propre à l'état ecclésiastique, dont toutes les fonctions demandent beaucoup de gravité et une grande modestie. Peut-être même qu'on lui eût fait changer de condition, si saint François de Sales, qui se trouva à Lyon en l'année 1622, lorsque le père de M. Olier y était intendant de justice, n'eût été consulté par Mme sa mère ; mais ce grand prélat ayant imploré la lumière du Saint-Esprit par d'instantes prières, répondit à Mme Olier, qu'elle changeât sa crainte en actions de grâces, parce que Dieu avait choisi cet enfant pour sa gloire et pour le bien de son Eglise. Ce saint évêque le prit dès lors en affection ; il le demanda à MM. ses parents, et il désira de l'avoir auprès de lui pour le former aux vertus ecclésiastiques ; mais la mort de ce saint qui arriva incontinent après, empêcha l'exécution de ce dessein.

Dieu ayant privé M. Olier d'un si grand avantage, y suppléa par le soin particulier qu'il prit de conserver son âme dans une très-grande pureté : car, outre les remords continuels dont il affligeait son âme, sitôt qu'il avait commis quelque faute, il permettait encore que son esprit fût rempli de ténèbres et d'obscurités, jusqu'à ce qu'il eût purifié son cœur par le sacrement de pénitence. Ainsi, il était comme impossible à ce jeune homme de se familiariser avec le vice, et d'en contracter aucune habitude.

Mais si la justice de Dieu était exacte à punir ses fautes d'une manière si sensible, elle ne l'était pas moins à récompenser libéralement ses vertus. Il serait aisé d'en produire plusieurs exemples remarquables ; mais il suffira, dans cet abrégé, d'en rapporter un seul : en y reconnaîtra, d'une part, la protection singulière que Dieu donnait à

Digitized by Google

son serviteur, et de l'autre, la rare modestie de ce jeune homme; et on aura sujet d'admirer que, nonobstant son naturel bouillant et son tempérament tout de feu, il ait eu tant de retenue et tant d'amour pour l'honnêteté, qu'il ait choisi d'exposer sa vie plutôt que de faire la moindre chose qui pût choquer cette vertu. Ayant un jour passé un bras de rivière à la nage, et apercevant quelques personnes sur le rivage, ce chaste enfant aima mieux retourner à l'autre bord sans prendre haleine, que de paraître devant le monde dans un état tant soit peu contraire à la pudeur. Mais, lorsqu'il fut au milieu du trajet, les forces lui manquèrent; il commença d'enfoncer, et il se serait infailliblement perdu, si la bonté divine, qui voulut reconnaître sa pureté par un secours qui semble miraculeux, ne lui eût fait rencontrer un pieu caché dans l'eau, sur lequel posant un pied il reprit ses forces, et se sauva de ce danger.

Ses humanités étant achevées, il étudia en philosophie, et soutint à la fin une thèse en latin et en grec. La connaissance qu'il eut de la langue grecque ne fut pas superficielle : il la posséda si bien, qu'elle lui servit depuis extrêmement pour l'étude de l'Ecriture et des saints Pères, dans lesquels il puisa des lumières admirables sur les mystères de notre foi et sur la perfection du christianisme. De la philosophie il passa à la théologie, et après avoir pris les leçons des plus célèbres professeurs de Sorbonne pendant trois années, il fit son acte de tentative avec tout le succès possible, et prit le degré de bachelier.

Ce qui lui arriva après ses études; son voyage de Rome; sa guérison corporelle à Notre-Dame de Lorette, et la délivrance de ses peines intérieures à Notre-Dame de Chartres. — Dans ce temps-là, MM. ses parents, qui voulaient le produire dans le monde, ne lui refusèrent rien de ce qui pouvait le mettre en état d'y paraître selon sa qualité. Notre jeune abbé commença alors de fréquenter les compagnies, d'aller à la cour et de s'engager dans les divertissements du siècle. Il était sur le point de se livrer entièrement au monde, d'abuser des talents et des grâces qu'il avait reçus de Dieu; de s'écarter, de plus en plus, des desseins qu'il avait sur lui; mais la divine bonté le retira de ce danger, lui donnant la pensée d'aller en Italie. M. Olier n'avait pas seulement en vue d'y satisfaire sa curiosité, comme ont la plupart des jeunes gens; mais il prétendait, en s'éloignant de ses amis, s'adonner plus librement à l'étude, et principalement à celle de la langue hébraïque. Ce projet ne lui réussit pas : car la Providence demandant encore de lui quelque chose de plus grand, et le voulant dans une autre perfection, permit qu'il eût mal aux yeux pendant qu'il était à Rome, et qu'il se vît privé du plaisir de l'étude et en danger de perdre la vue. Dans cette appréhension, il eut recours à sa singulière protectrice, et fit vœu d'aller de Rome à Notre-Dame de Lorette.

Il entreprit ce voyage pendant les plus grandes chaleurs de l'été, et il le fit à pied : la fatigue du chemin et les chaleurs de la saison lui donnèrent une fièvre violente dont il ressentit plusieurs accès; mais, arrivant à Lorette, il fut parfaitement guéri de cette fièvre, et le médecin lui trouva le pouls si tranquille, qu'il avait peine à croire qu'il eût fait ce voyage à pied. Il y fut aussi délivré pour toujours du mal qu'il avait aux yeux. Ce ne furent pas là les seules faveurs que Dieu lui fit en ce lieu; son âme y reçut de si grandes lumières et de si fortes impressions de grâces, qu'il passa toute la nuit en prières et en larmes; et il fut si puissamment attiré au service de Notre-Seigneur, dans cette sainte chapelle, qu'il a toujours regardé ce moment comme celui de son entière conversion. Il partit quelque temps après de Lorette, et retourna à Rome à pied, s'occupant, dans le chemin, des miséricordes infinies de Dieu, et s'entretenant des grandeurs de son aimable bienfaitrice.

La mort de M. son père, qui arriva peu de temps après, l'obligea de revenir à Paris : il n'y perdit rien de la ferveur qu'il avait conçue à Lorette : elle s'accrut même de telle sorte, que son confesseur lui permit de communier tous les jours. Cette permission lui donna sujet de redoubler ses soins, et d'apporter de nouvelles préparations pour s'approcher dignement de cet auguste mystère. Chaque jour, il se présentait au tribunal de la pénitence : il faisait de longues prières et de grandes aumônes ; il ne couchait que sur une simple paillasse, et il cachait cette mortification si adroitement, qu'il n'y eut que son valet de chambre qui s'en aperçut à la fin. Il ajoutait à cette pénitence plusieurs autres austérités. En un mot, il ne connaissait rien qu'il crût devoir plaire à son Dieu, qu'il n'embrassât avec toute l'ardeur de son cœur.

M. Olier s'avançait ainsi avec joie dans la pratique des vertus, lorsque Notre-Seigneur, qui avait choisi la croix pour le principal instrument de la sanctification de son serviteur, permit qu'il fût travaillé intérieurement de scrupules et de peines. Ces inquiétudes étaient de telle nature, que l'industrie de son confesseur ne les pouvait dissiper, quelque soumission qu'il trouvât dans l'esprit de son pénitent; il fallait que celui-là même, qui était la cause de son mal, y apportât le remède. Il le fit aussi, lui donnant la pensée d'aller à Notre-Dame de Chartres, car il semble que toutes les grâces que Dieu lui voulait faire dussent passer par les mains de la très-sainte Vierge. M. Olier fit donc ce voyage à pied et durant les rigueurs de l'hiver, mais avec une dévotion si ardente et tant de fruit pour son âme, qu'arrivant à cette église il fut entièrement affranchi des scrupules qui l'avaient tourmenté.

Sa préparation aux saints ordres et aux missions. — Se trouvant en paix, il ne se servit de la liberté intérieure dont il commença de jouir alors, que pour s'avancer à

Digitized by Google

plus grands pas dans la perfection, et pour s'unir plus étroitement à Dieu. Il alla, dans ce dessein, faire une retraite à Saint-Lazare, chez Messieurs de la Mission. Ce fut dans cette retraite qu'il se disposa à recevoir le sous-diaconat, et qu'ayant appris de ces saints missionnaires les devoirs d'un ecclésiastique, qui étaient pour lors peu connus, même à ceux qui faisaient profession de vertu, il forma tout son extérieur selon les saints canons, et selon la pratique des plus vertueux prêtres de ce temps-là. Il fut associé par M. Vincent, cet homme incomparable, à cette illustre compagnie d'ecclésiastiques qui s'assemblaient tous les mardis à Saint-Lazare, et il conçut, dès lors, un zèle si ardent pour l'instruction des pauvres et des gens de la campagne, qu'il douta s'il devait demeurer à Paris pour se mettre sur les bancs, ou bien s'il devait suivre les mouvements de son zèle qui le portait à travailler aux missions et à prêcher dans les villages. Il consulta, là-dessus, des gens habiles, lesquels ayant considéré les grands talents et les fréquents mouvements que Dieu lui donnait pour cet emploi, crurent qu'il devait obéir à la grâce, et lui conseillèrent de préférer le fruit que les peuples pouvaient retirer de ses instructions et des études qu'il avait déjà faites, à la réputation qu'il pouvait acquérir en s'avançant dans ses degrés.

Cette résolution étant prise, il l'exécuta avec tant d'ardeur, qu'avant qu'il eût atteint l'âge requis pour recevoir la prêtrise il avait fait faire des missions à ses dépens, presque dans tous les lieux où il avait du bien ou d'Eglise ou de son patrimoine, et encore en plusieurs autres endroits aux environs de Paris. Il n'aidait pas seulement de son bien les ouvriers de la mission, mais il travaillait sous leur conduite, et il faisait assidûment des catéchismes et des prédications avec un zèle qui surpassait ses forces. Il n'en demeurait pas là, car jamais il ne rencontrait un pauvre qu'il ne l'instruisît, et cette pratique ne lui fut pas à cœur seulement dans les premières années de ses ferveurs, mais il l'a toujours continuée depuis, jusqu'à ce qu'il fût paralytique, et alors il priait quelqu'un de sa compagnie de faire cette charité pour lui. Il se détournait même de son chemin pour catéchiser les laboureurs, quoique cette pratique le retardât beaucoup dans ses voyages et lui fît souffrir des incommodités considérables. Il s'arrêtait encore dans les rues de Paris pour instruire les pauvres qui avaient alors la liberté de mendier; il les menait chez lui, leur faisait l'aumône, leur baisait les pieds et les disposait à faire des confessions générales; jamais il ne put être rebuté par l'indisposition de plusieurs d'entre eux, jamais il ne céda aux railleries et aux injures des gens du monde. Son zèle ne put pas même être ralenti par les reproches de ses parents qui, tout vertueux qu'ils étaient, ne pouvaient néanmoins goûter une conduite si humiliante et si éloignée de l'usage et des maximes du monde.

Etant fait prêtre il quitte Paris pour faire des missions en Auvergne. —La soif qu'il avait du salut des âmes, quelque grande qu'elle fût alors, prit de nouveaux accroissements sitôt qu'il fut élevé au sacerdoce, son directeur l'ayant déterminé à recevoir l'ordre de prêtrise, nonobstant les raisons que son humilité lui fournissait pour s'y opposer.

Il célébra sa première Messe le jour de saint Jean-Baptiste, en l'année 1633, avec une dévotion qui répondait à la sainteté de la vie qu'il avait menée jusqu'alors.

Incontinent après il songea à quitter Paris, pour aller secourir les âmes les plus abandonnées. Il attira à son dessein plusieurs ecclésiastiques de naissance et les engagea d'aller avec lui en Auvergne, où était située son abbaye de Pébrac, pour faire des missions dans les montagnes de cette province. Il se prépara à ce voyage par une retraite qu'il fit encore à Saint-Lazare, au mois de mars de l'année 1634, dans laquelle Dieu lui fit connaître d'une manière fort extraordinaire qu'il y avait longtemps qu'une sainte âme priait et pleurait pour lui. Ce témoignage si particulier de la bonté divine fut un nouvel aiguillon pour son zèle. Il quitta tout pour faire connaître un maître si aimable. Il partit incontinent de Paris avec sa compagnie, en laquelle était un des ecclésiastiques de M. Vincent, et sa charité le pressa si fort qu'il ne voulut pas même s'arrêter encore trois jours dans cette ville pour assister au mariage de Mlle sa sœur.

Il est difficile d'exprimer quels furent les travaux de ce saint prêtre dans cette mission, et la charité qu'il y exerça : il prêchait tous les jours, il passait le reste du temps au confessionnal, il assemblait les pauvres, leur donnait à manger, les servait tête nue et se nourrissait de leurs restes.

Après le repas, il allait dans les maisons pour faire répéter à ces bonnes gens ce qu'ils avaient appris à l'église, ou pour instruire les malades et gagner par l'excès de sa douceur et de son humilité ceux qui méprisaient la mission, et se rendaient rebelles à la voix de Dieu.

Il passait souvent une partie de la nuit en prière, et il affligeait si rudement sa chair par de sanglantes disciplines, qu'on eut sujet de craindre que la gangrène ne se mît dans les plaies que lui avaient faites ces instruments de pénitence.

Ce fut dans cette mission qu'il connut la Mère Agnès de Jésus, religieuse de l'ordre de Saint-Dominique, au monastère de Langeac, dont la vie a été aussi remarquable en vertus qu'en prodiges et en grâces extraordinaires. C'était cette sainte religieuse qui priait et pleurait pour lui depuis trois ans, et dont les prières et les communications furent si utiles à notre missionnaire, qu'à la fin de cette mission il avait fait de tels progrès dans toutes sortes de vertus qu'il n'était plus reconnaissable.

Il revient à Paris; il mène une vie apostolique; il refuse un évêché. — Après six mois de travail dans cette province, il fut

Digitized by Google

obligé par les poursuites de ceux qui s'opposaient à la réforme de son abbaye de Pébrac, de revenir à Paris. Y étant arrivé, il se défit de son carrosse et de son train, qu'on lui avait conseillé de garder; il ne se fût pas même réservé un valet, sans l'ordre exprès de son directeur.

Pendant son séjour en cette ville, il fut extrêmement pressé par un évêque d'insigne piété, et qui était homme de grande oraison, de vouloir prendre sa place et se charger de sa mitre. Ce bon prélat y employa même les sollicitations de M. Vincent, qui avait beaucoup d'autorité sur l'esprit de M. Olier; mais ce fut sans succès, car notre serviteur de Dieu, qui avait un grand éloignement des dignités, et qui ne désirait, en ce temps-là même, que d'aller en Canada pour y prêcher la foi, fit tant de prières à la très-sainte Vierge, qu'enfin l'affaire fut rompue, et ces messieurs, pour lesquels il avait toute la déférence possible, cessèrent leurs poursuites.

Sa seconde mission en Auvergne, où il souffre de grandes croix, suivies de grandes bénédictions. — Sitôt qu'il eut la liberté de retourner en Auvergne, il se prépara pour une seconde mission qu'il voulait faire en ce pays-là, n'ayant point trouvé d'ouverture pour aller prêcher l'Evangile en la Nouvelle-France. Il fit pour cela l'exercice des dix jours dans une maison de campagne, vers le mois d'avril de l'année 1636. Pendant sa retraite, il reçut des grâces considérables. Notre-Seigneur lui fit connaître qu'il se voulait servir de lui dans la prédication; il le délivra, pour cet effet, d'une faiblesse de poitrine, qui, selon l'avis des médecins, ne lui permettait tout au plus que de faire quelques petites exhortations familières, et il fut si parfaitement guéri de cette infirmité, que depuis il prêchait deux fois le jour pendant des mois entiers, dans les plus grands auditoires.

Cette faveur fut accompagnée d'un autre don; car l'esprit de Dieu se communiquait à lui avec une telle plénitude que depuis ce temps-là il n'eut presque besoin d'aucune autre préparation pour ses prédications, que la prière. Il faisait pendant quelque temps oraison devant le très-saint Sacrement, et ensuite il disait des choses si touchantes, que les auditeurs fondaient en larmes, qui étaient suivies des fruits d'une véritable pénitence.

Après cette retraite il partit de Paris avec une troupe d'ecclésiastiques de qualité et de grande vertu, qui, pendant dix-huit mois, firent des missions dans tous les quartiers de l'Auvergne et du Velay. M. Olier n'y contribua pas moins de sa personne et de ses biens que la première fois, mais avec cette différence qu'il eut pendant tout ce temps-là des croix pesantes à porter.

Premièrement il fut traversé dans tous ses desseins par quelques usurpateurs du bien de son abbaye, qui, ne pouvant souffrir qu'il leur résistât, soulevaient une infinité de personnes contre lui. D'ailleurs personne n'osait prendre son parti ni lui donner conseil, voyant qu'il avait affaire à des gens dont le pouvoir était redoutable.

En second lieu, il fut travaillé de peines intérieures qui étaient si grandes, que toutes les persécutions du dehors étaient peu de chose en comparaison des angoisses de son âme. Ces peines avaient déjà commencé au sujet d'une infidélité qu'il croyait avoir commise, laissant échapper l'occasion d'aller faire une mission dans les Cévennes. Cette infidélité lui parut si considérable, qu'il ne cessa point, pendant l'espace de trois ans, de gémir devant Dieu, et de lui demander avec larmes qu'il voulût réparer par sa puissance infinie le tort que ces pauvres âmes souffraient par ses infidélités. Mais Dieu, pour le purifier davantage, ne faisait point paraître qu'il exauçât une prière si assidue et si fervente; il traitait au contraire cette âme affligée avec une extrême rigueur. Il laissait son pauvre serviteur dans des obscurités et des aridités si grandes, qu'il semblait que tout fût perdu pour lui. Ainsi, pendant tout le temps de cette mission, M. Olier n'avait des consolations et des grâces sensibles que très-rarement. Il ne servait son Dieu qu'en crainte et sécheresse, et il ne se soutenait que par la pureté de la foi.

Ces croix portées avec une parfaite résignation attirèrent tant de bénédictions sur les travaux de notre saint missionnaire, qu'il avouait depuis qu'il n'en avait jamais vu de telles dans toutes les autres missions où il s'est employé : et néanmoins elles étaient toutes communément suivies de tant de fruit, que M. Vincent lui dit un jour : *Je ne sais, Monsieur, comment vous faites; mais la bénédiction vous suit partout où vous allez.*

Il passa dix-huit mois dans ces provinces, pendant lesquels il courut tous les cantons des diocèses de Clermont, de Saint-Flour et du Puy. Le clergé et les peuples prirent toute une autre face, et l'on voyait les chanoines, les prieurs et les curés, travailler avec une sainte émulation à instruire les peuples, à entendre les confessions générales des paysans, à donner les exercices spirituels aux prêtres, et à visiter les hôpitaux. Tous faisaient gloire de servir Dieu dans les peuples : il n'y avait personne qui ne fût ravi de voir la modestie et la piété avec laquelle l'Office divin était célébré dans les églises depuis le temps de la mission, et l'on conçut dans ces pays tant de vénération pour M. Olier, qu'un chapitre députa en cour pour demander au roi qu'il plût à Sa Majesté le nommer pour leur évêque. Ceux mêmes qui l'avaient persécuté reconnurent leurs fautes et le vinrent saluer, lui amenant leurs familles pour recevoir sa bénédiction.

Sa maladie et sa guérison. — Cette mission finie, il fut délivré de toutes ses peines; mais, parce que la croix devait être sa force et son appui, Dieu lui envoya aussitôt une violente maladie, que notre saint prêtre regarda comme une précieuse récompense et comme un témoignage assuré que

Digitized by Google

Notre-Seigneur avait agréé ses travaux : il fut en trois jours réduit à l'extrémité et en tel état, qu'il ne sentait point les coups de lancette qu'on enfonçait dans ses épaules. Les assistants remarquèrent alors que, ne donnant d'ailleurs aucunes marques de sentiment ni de connaissance, il répondait pourtant aux saints noms de Jésus et de Marie : ce qui faisait bien voir que ces divines paroles étaient plus pénétrantes que le fer, et que son âme était plus sensible aux flèches de l'amour sacré, qu'aux douleurs les plus aiguës que les instruments de chirurgie pouvaient causer.

Sa guérison était désespérée ; quelque soin que prissent de lui deux habiles médecins qui étaient arrivés la veille de sa maladie au lieu où il était, leurs remèdes n'eurent pas le succès qu'on en pouvait espérer ; ils ne firent qu'irriter le mal et faire tomber le malade en apoplexie. Ainsi il ne fut redevable de la santé qu'il reçut quelques jours après, qu'au secours d'en haut et au vœu qu'il avait fait, dans les premiers jours de son mal, de visiter le tombeau de saint François de Sales.

Ses occupations à Paris, son voyage en Bretagne, le refus qu'il fit d'un autre évêché. — Etant parfaitement guéri, il revint à Paris et s'employa comme auparavant à faire des missions à la campagne. Il donnait le temps qu'il passait dans la ville, à l'étude, au secours des pauvres et à l'instruction de plusieurs jeunes écoliers, ayant toujours des jeunes gens auprès de lui pour les former de bonne heure au service de Dieu.

Il se sentit en ce temps-là fort pressé de faire un voyage en Bretagne, et il s'y détermina en l'absence de son directeur, craignant de manquer aux ordres du souverain Maître. L'événement fit voir que l'esprit de Dieu l'y conduisait pour la réforme d'un monastère de religieuses, où l'esprit du monde s'était tellement établi, qu'il en avait banni toute la régularité et y avait introduit des divisions étranges.

Une entreprise si difficile ne pouvait réussir que par un secours extraordinaire du Ciel : il fallut que M. Olier travaillât à son ordinaire à l'obtenir par son humilité et par ses souffrances ; n'ayant trouvé d'abord que des rebuts, et s'étant vu contraint de se mettre à couvert pendant la nuit dans une étable très-incommode et pleine d'infection : le lendemain il prêcha avec tant de force et d'onction, qu'il ramena à leur devoir plusieurs de ces pauvres filles, et fit en sorte que quatorze religieuses, de quarante qu'elles étaient, commencèrent à pratiquer l'oraison et à vivre en communauté. Leur exemple ayant ensuite gagné les autres, le bon ordre fut entièrement rétabli dans cette maison, et ces filles vécurent depuis dans une parfaite union, donnant beaucoup d'édification à tous les peuples de ces quartiers.

Son travail fut récompensé d'une autre maladie qui l'arrêta en Bretagne, jusqu'au commencement de l'année 1639, et lui donna le loisir d'affermir cette réforme : il retourna ensuite à ses exercices ordinaires et aux missions, pendant une desquelles M. le cardinal de Richelieu lui écrivit que le roi l'avait nommé à la coadjutorerie de Châlons-sur-Marne, et lui en envoya en même temps le brevet. M. Olier reçut cet honneur avec beaucoup de reconnaissance ; mais il ne put se persuader que Dieu le voulût dans cette haute dignité. Ceux dont il prit conseil voyant sa grande opposition, ne crurent pas le devoir obliger à agir contre son attrait ; ainsi il écrivit à M. le cardinal pour le remercier très-humblement de l'honneur qu'il lui avait fait, et pour le prier de faire en sorte que le roi nommât une autre personne pour remplir cette place.

Ce refus étonna tout le monde et donna une extrême peine à ses parents, qui ne pouvaient goûter une conduite si extraordinaire et si opposée aux inclinations de la nature ; mais l'Esprit-Saint, qui voulait que, sans se fixer au service d'un diocèse, il fût utile à plusieurs provinces, le fortifia contre les discours du monde et contre les reproches de sa parenté ; et pour récompenser l'humble refus qu'il avait fait de la dignité épiscopale, la Providence lui donna moyen de laisser plusieurs successeurs de son sacerdoce. Voici comme la chose s'accomplit.

Projet du séminaire. — Le R. P. de Condren, qui était pour lors général de la congrégation de l'Oratoire, et qui n'était pas moins zélé pour le bien universel de l'Eglise, que pour l'accroissement de la perfection de sa compagnie, désirait depuis longtemps une communauté qui eût pour but principal de former les ecclésiastiques, et de les aider à se disposer aux saints ordres et aux fonctions sacerdotales. Cet homme éclairé voyait qu'à la vérité les missions étaient un moyen admirable pour retirer les peuples de l'ignorance et du vice ; mais il comprenait aussi qu'il était absolument nécessaire que le bien commencé dans les missions fût ensuite soutenu par de saints pasteurs et par de bons prêtres, afin qu'il ne se dissipât point, mais qu'il fût stable et permanent, suivant les paroles de Notre-Seigneur à ses disciples : *Posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat. « Je vous ai établis afin que vous alliez et que vous rapportiez du fruit et que votre fruit demeure. »* (*Joan.* xv, 16.)

Il communiqua un jour son désir et ses vues à plusieurs ecclésiastiques de grand mérite qu'il avait sous sa direction, du nombre desquels était M. Olier, et les exhorta à s'unir ensemble pour former un séminaire, selon les ouvertures que la Providence leur en présenterait ; car Dieu n'avait point manifesté au P. de Condren le temps auquel cet œuvre devait être commencé, ni de quelle manière il devait être accompli.

Cette proposition fut goûtée de tous ces bons prêtres ; ils s'unirent ensemble pour ce dessein, et un d'entre eux, qui était fort capable et fort pieux, fut choisi pour être le supérieur ; mais la Providence divine dont les voies sont infiniment élevées au-dessus

Digitized by Google

de celles des hommes, en avait choisi un autre; elle voulait mettre pour la pierre fondamentale de cet édifice une personne qui, outre la sagesse humaine, la science acquise et les talents de la nature, eût une lumière de grâce, une science céleste, et des dons extraordinaires; c'était M. Olier qu'il destinait à cette grande entreprise. Mais, afin que l'homme y eût moins de part, et que l'ouvrage fût attribué à la grâce toute seule, il le tint, pendant les deux années qui précédèrent immédiatement l'établissement du séminaire, dans un état de souffrance et d'abjection si grande, que celui qui devait être incontinent après le chef des autres, semblait être pendant ce temps-là le rebut et la balayure du monde.

Les peines intérieures de M. Olier; l'usage qu'il en fait et le profit qu'il en tire. —Pour rendre même cet état d'humiliation plus saint et plus méritoire, il voulut qu'il le désirât comme une grâce, et lui inspira de faire deux demandes qui ne pouvaient être que l'effet d'une vertu héroïque et d'un amour très-pur. La première qu'il plût à sa divine Majesté changer en peines intérieures les traverses qu'il souffrait de la part de ceux qui lui suscitaient des procès. Et la seconde, qu'il voulût lui ôter la réputation qu'il avait, et éloigner de lui les applaudissements qui l'accompagnaient dans tous les emplois.

Cette prière si chrétienne fut exaucée aussitôt par celui qui en était l'auteur, et qui l'avait formée dans le cœur de M. Olier. Car très-peu de temps après, Notre-Seigneur sembla lui retirer sa lumière et le dépouiller de ses dons; il lui ôta toutes ses vues de la beauté et de la bonté de Dieu, qui avaient auparavant donné de si violents assauts à son cœur, qu'il était obligé de se soulager en criant : *O amour! ô amour!* tout cela, dis-je, s'éclipsa, et ce saint prêtre n'eut, à la place de ses grâces et de ses lumières, que des ténèbres épaisses et des vues terribles de la justice d'un Dieu irrité.

Dans tout ce temps, il ne recevait de la part de son souverain Maître, que des mépris et des rebuts; il ne pouvait se considérer lui-même que comme un réprouvé, et comme le Judas de la compagnie avec laquelle il travaillait. Il ne trouvait aucune consolation parmi les hommes; et quand son directeur l'assurait que ses craintes et ses angoisses étaient des épreuves de Dieu et des peines qui passeraient, il ne pouvait se le persuader; mais il répondait, en versant des torrents de larmes : *Et plût à Dieu que ce ne fussent que des peines, et qu'elles pussent durer toute une éternité! je ne m'en soucierais nullement, pourvu que je ne fusse pas haï de Dieu.*

Tous ses travaux pour le prochain lui paraissaient stériles et dignes de malédiction; l'usage même des talents naturels lui fut souvent ôté pendant ces deux années, et il est arrivé plusieurs fois, qu'au lieu de parler avec la facilité et l'éloquence qui lui étaient ordinaires, il se trouvait comme interdit dans la chaire et dans la conversation, tout lui étant ôté de l'esprit et de la mémoire.

A ces souffrances les hommes ajoutaient leurs persécutions et leurs mépris. On fit mille railleries de lui à la cour, sur le refus de la coadjutorerie de Châlons; des personnes éminentes en dignité condamnèrent sa conduite, ses amis l'abandonnèrent, et les ecclésiastiques avec qui il travaillait s'imaginèrent qu'il se repentait de son refus, et que l'abattement de son visage venait du regret qu'il avait de se voir éloigné des dignités et des plaisirs d'une vie commode. Comme ils remarquèrent qu'il n'avait pas toujours la même liberté dans ses fonctions, ils l'observaient avec quelque sorte de défiance, et faisaient difficulté de l'employer. Leur peine contre lui alla même si avant, qu'un des plus considérables lui dit plus d'une fois qu'on n'avait que faire de lui, et qu'il ne devait songer qu'à se cacher dans un trou. Enfin le démon se mettant de la partie, les tentations d'orgueil et de l'amour de soi-même l'assiégèrent de telle sorte, qu'il croyait que ses malheureux vices, pour lesquels il avait auparavant une aversion extrême, fussent le principe et comme l'âme de toutes ses actions, ce qui lui causait une étrange affliction.

Voilà l'état où Notre-Seigneur réduisit son serviteur pendant ces deux années. Voici les dispositions avec lesquelles il supporta un si rude martyre.

Durant tout ce temps, ce serviteur fidèle ne quitta point l'oraison ni les exercices de piété, ni les travaux de la mission. Il fut toujours parfaitement exact aux plus petites choses; il ne s'offensa jamais des mauvais traitements qu'il recevait du prochain; jamais il ne se lassa des souffrances; jamais il ne se plaignit de la conduite que Dieu gardait sur lui. Il demeura dans une soumission parfaite, et il s'abandonna entièrement à ses volontés. Au plus fort de ses souffrances, son cœur ne perdit point la paix, et dans le temps de ses plus grandes peines, il ne donna point d'autres marques de sa douleur que ces mots qu'il disait quelquefois en soupirant : *Mon Dieu, vous êtes bien changé!*

Tant de fidélité, tant de courage et tant d'amour pendant une si rude épreuve ne pouvaient être que des sources de grâces extraordinaires. Ainsi quoiqu'avant ces deux années la vertu de M. Olier eût paru consommée, il faut néanmoins avouer qu'elle devint incomparablement plus pure et plus sublime qu'elle n'avait jamais été. Ce fut alors que Dieu l'ayant élevé à un degré éminent de grâce et de sainteté, la Providence donna commencement à l'œuvre qu'elle lui voulait confier. La chose se passa de la sorte.

Commencement du séminaire à Vaugirard. — Cette compagnie d'ecclésiastiques avec lesquels le R. P. de Condren avait uni M. Olier pour le dessein que nous avons dit, après avoir continué les missions pendant quelque temps, s'arrêta à Chartres. Ils essayèrent d'y établir un séminaire; mais, y ayant

Digitized by Google

demeuré huit mois sans que personne se joignît à eux, ni que l'entreprise eût aucun succès, ils crurent que l'heure de cet établissement n'était pas encore venue, et que Dieu réservait cette œuvre à un autre temps : ainsi ils jugèrent qu'ils devaient recommencer les missions.

Mais dans ce temps-là même qu'ils se disposaient à reprendre leurs premiers emplois, et que plusieurs d'entre eux étaient écartés en différentes provinces pour diverses affaires, la Providence ordonna qu'un de ces bons ecclésiastiques vînt à Paris et que dans un entretien qu'il eut avec une personne de piété, il lui fît le récit du dessein qu'ils avaient eu, et de ce qu'ils avaient inutilement commencé à Chartres.

Cette personne, goûtant fort cette œuvre, fut fort affligée de ce qu'elle n'avait pas réussi, et représentant à ce bon prêtre qu'il ne fallait pas abandonner une entreprise qui pouvait être si utile à la gloire de Dieu et au bien de l'Eglise, elle ajouta que, venant demeurer à Vaugirard, proche de Paris, ils pourraient assister aux offices de cette paroisse, et s'occuper dans la maison à instruire les ecclésiastiques, qui s'adresseraient à eux. Elle s'offrit même de soutenir pendant quelque temps ce qui serait nécessaire pour l'entretien des ecclésiastiques et enfin elle fit de si grandes instances pour cela, qu'elle obligea ce bon prêtre d'en écrire à ceux de sa compagnie.

Plusieurs d'entre eux ne voulurent point écouter cette proposition. M. Olier s'y opposa lui-même assez longtemps, et on ne put gagner sur lui autre chose, sinon qu'il recommanderait cette affaire à Notre-Seigneur.

Il se retira au commencement du mois de décembre de l'année 1641, à une maison de campagne proche de Paris, pour y faire les exercices spirituels et demander la lumière du Ciel sur la proposition qu'on lui faisait. Ses prières furent efficaces, car il se trouva sur la fin de sa retraite si encouragé à travailler à cette œuvre, et tellement assuré de la protection et du secours de Dieu, qu'il anima plusieurs de ces bons ecclésiastiques à entreprendre l'établissement d'un séminaire. Il fit dans ce même mois une seconde retraite, où Dieu le confirma encore dans ce dessein, le remplit de l'esprit qu'il devait inspirer à la communauté qu'il allait former; et comme il priait pour tous ceux qui avaient commencé le séminaire à Chartres, Notre-Seigneur lui fit connaître qu'il y en avait parmi eux qui n'étaient pas appelés à cet emploi, et dont la Providence voulait se servir ailleurs.

Ceux donc qui n'étaient pas appelés à cette œuvre s'étant retirés d'eux-mêmes, et M. Olier ayant été assuré par des personnes très-éclairées et par de grands serviteurs de Dieu, que c'était sa volonté qu'il établît un séminaire, il vint à Vaugirard et y loua une maison au commencement de l'année 1642.

Dieu donna aussitôt une telle bénédiction à cette entreprise, que quoique notre saint prêtre fût logé avec les ecclésiastiques qui l'avaient suivi, dans une des plus pauvres maisons de ce village, quoiqu'ils habitassent un logis si petit qu'il fallut pratiquer des chambres dans un vieux colombier; quoiqu'ils manquassent de plusieurs commodités, étant réduits à vivre de ce qu'une personne de piété leur donnait par aumône, tous leurs revenus ayant été consumés aux frais des missions et du séminaire de Chartres, néanmoins dès les premiers mois plusieurs personnes considérables par leur naissance et par leur piété vinrent se ranger auprès d'eux pour se former aux vertus et aux fonctions ecclésiastiques.

Ils étaient tous sous la conduite de M. Olier, dont ils écoutaient les instructions avec une docilité non pareille; car alors ses premières lumières lui furent rendues, et Dieu lui en communiqua de plus pures, de plus étendues et de plus efficaces qu'il n'avait fait auparavant; ils recevaient avec une sainte avidité la nourriture céleste qu'il donnait à leurs âmes, et ils ne laissaient perdre aucune des paroles de vie qui sortaient de sa bouche.

Mais ceux qui avaient été en sa compagnie les deux années précédentes ne pouvaient l'entendre qu'avec admiration. Ils avaient été témoins de l'état où il avait été réduit, lorsque les paroles lui étaient ôtées dans le temps qu'il voulait exhorter les peuples, ou converser avec le prochain, et alors ils l'entendaient parler de Dieu avec tant de force, expliquer les mystères d'une manière si sublime, et résoudre avec tant de clarté les difficultés qu'on lui proposait, qu'ils étaient dans un étonnement continuel d'un changement si extraordinaire. Ils étaient obligés d'avouer que Dieu parlait par son serviteur, et que celui qui lui avait fermé la bouche la lui ouvrait pour publier les merveilles de sa loi.

Etablissement du séminaire à Paris. — Ils n'avaient pas demeuré quatre mois à Vaugirard, que la divine Providence les en tira pour les établir à Paris; et pour faire paraître que c'était sa sagesse infinie qui faisait cet établissement, il choisit un moyen qui n'était jamais venu en l'esprit à M. Olier, et qui lui donna ouverture pour faire des biens dont jusqu'alors il n'avait aucune pensée.

M. de Fiesque, alors curé de Saint-Sulpice de Paris, étant affligé des désordres de sa paroisse et ennuyé de l'opposition qu'il trouvait dans plusieurs des prêtres qui y étaient habitués, et qui résistaient à tous ses desseins, conçut la pensée de quitter sa cure.

Comme il avait entendu parler du mérite de M. Olier et de la vertu de ses ecclésiastiques, il jeta la vue sur eux pour l'exécution de son dessein; il prit l'occasion d'une procession qui se faisait de Saint-Sulpice à Vaugirard, pour demander à quelqu'un du séminaire s'il n'y avait personne dans leur compagnie qui voulût se charger de sa cure, et permuter quelque bénéfice avec le sien. Cette proposition, quoiqu'elle parût avantageuse pour le dessein de M. Olier, ne fut point écoutée d'abord; notre serviteur de Dieu s'éloignant

Digitized by Google

des entreprises qui avaient de l'éclat, et chacun des ecclésiastiques redoutant un si pesant fardeau

Cependant M. le curé de Saint-Sulpice persiste dans sa pensée, il fait de continuelles instances, il emploie des personnes de piété, qui représentent à M. Olier qu'il ne doit pas négliger une occasion qui lui donne entrée dans une moisson si abondante ; enfin il n'omet rien de ce qu'il croit l'y pouvoir engager.

M. Olier étant ainsi sollicité se crut obligé de recommander cette affaire à Notre-Seigneur pour apprendre quelle était sa volonté.

Après beaucoup de prières faites sur ce sujet, il se sentit fortifié de la grâce, et considérant combien il y avait à travailler dans cette vaste paroisse pour la gloire de Dieu, il se résolut d'entendre les propositions de M. de Fiesque et d'accepter sa cure.

M. Olier est fait curé de Saint-Sulpice. — Sa résolution fut combattue par MM. ses parents, qui ne pouvaient souffrir, qu'ayant refusé des évêchés, il se chargeât d'une cure. Plusieurs de ses amis craignant pour sa santé l'en voulurent détourner, lui disant qu'il n'avait pas assez de secours pour desservir une si grande paroisse. Mais ni les uns, ni les autres ne le purent empêcher d'exécuter ce qu'il croyait être la volonté de Dieu. Le zèle qu'il avait pour la gloire de son Maître, et la parfaite confiance qu'il avait en son secours, le firent passer par-dessus toutes les considérations humaines ; il prit en personne possession de la cure de Saint-Sulpice au mois d'août de l'année 1642, et il commença à défricher cette terre dont la plus grande partie ne portait que des ronces et des épines.

Le faubourg Saint-Germain était alors la sentine non-seulement de tout Paris, mais presque de toute la France ; il servait de retraite aux libertins, aux athées et à tous ceux qui vivaient dans l'impureté et dans le désordre. La dépravation y était si horrible, selon le témoignage d'une personne qui vit encore, qu'à une des portes de Saint-Sulpice on vendait impunément des caractères et d'autres inventions superstitieuses et diaboliques.

M. Olier ayant à remédier à tant de désordres, se proposa premièrement de ramener ses paroissiens à leur devoir plutôt par ses exemples que par des invectives et des poursuites violentes. Il se résolut pour cela de mener la vie la plus sainte qui lui serait possible, et il en fit un vœu exprès dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris, promettant à Dieu de faire le reste de ses jours ce qu'il croirait être le plus parfait.

En second lieu il demanda à Notre-Seigneur des ouvriers capables de l'aider dans sa moisson. Dieu lui en ayant envoyé bon nombre, il les logea avec quelques-uns des prêtres qu'il avait amenés du séminaire de Vaugirard, et désirant d'être parfaitement uni à ses chers associés, il vécut avec eux en communauté. Il se faisait le plus petit d'entre eux, et ne se distinguait de ses inférieurs que par la grandeur de son zèle et par sa profonde humilité. Il n'omettait rien de tout ce qui pouvait servir à les établir solidement dans la pratique des vertus apostoliques. Entre autres dispositions, il désira en eux un très-grand désintéressement ; il voulut qu'ils n'exigeassent rien pour l'administration du saint Viatique, et qu'ils refusassent absolument tout ce qu'on leur présenterait pour le sacrement de pénitence.

Il porta même le détachement jusqu'à ce point qu'il voulut que toutes les rétributions que ses prêtres recevraient des peuples pour les autres services qu'ils leur rendraient fussent mises en commun, et que chaque particulier se contentât, selon le désir de l'Apôtre, d'avoir sa nourriture et de quoi se vêtir, ce qui s'est toujours observé depuis ce temps. Et ainsi, par un secours singulier de la Providence il forma une communauté qui sans être fondée s'est soutenue depuis quarante ans, et qui, depuis son établissement n'a jamais manqué de sujets et de prêtres pour servir cette grande paroisse, quoiqu'ils n'y soient attirés par aucun intérêt, ni retenus par aucun engagement.

Il travaille à la réforme de sa paroisse par les controverses et catéchismes. Il empêche les duels, il ôte les abus des confréries, il détruit les mauvais lieux, il pourvoit aux nécessités des pauvres. — Cette communauté ayant été remplie en très-peu de temps de plusieurs dignes ouvriers, il travailla à la réforme de sa paroisse. Il est impossible de rapporter dans cet abrégé tout ce que fit ce saint pasteur, et tout ce qu'il endura pour ce sujet ; nous en marquerons seulement ici la moindre partie. Il travailla d'abord à la conversion des hérétiques, qui étaient en très-grand nombre, faisant faire des controverses publiques, conversant en particulier avec ces pauvres égarés, empêchant les assemblées de ceux qui n'étaient pas tolérés dans l'Etat, accueillant ceux qui reconnaissaient leurs erreurs, et fournissant à tous leurs besoins avec une charité qui ne se lassait jamais ; ce qui était bien plus difficile alors qu'au temps où nous sommes, dans lequel les libéralités de notre grand roi donnent de si puissants secours à tous ceux qui reviennent à l'Eglise.

Il entreprit en même temps l'instruction des Catholiques, à la plupart desquels il fallait annoncer l'Evangile quasi tout de nouveau. Il établit plusieurs catéchismes dans son église paroissiale, et la multitude des personnes de tout âge qui venaient recevoir le pain de la parole de Dieu que les ecclésiastiques leur rompaient, remplissant la salle du banquet, ce bon père de famille envoyait ses ministres dans les places et dans les rues une clochette à la main, pour assembler dans les différents quartiers du faubourg les enfants des fidèles, et les instruire de tout ce qui pouvait contribuer à leur sanctification.

Ces instructions se faisaient tous les dimanches et fêtes de l'année, et elles étaient multipliées jusqu'à trois ou quatre fois par semaine, lorsqu'il fallait préparer les peu-

Digitized by Google

ples à la confirmation, à la confession et à la communion.

Il employa bien d'autres moyens pour porter dans toutes les familles la connaissance des mystères de notre religion et les principes de la piété chrétienne.

Il rétablit aussi la majesté des Offices divins et le culte de la très-sainte Eucharistie, n'épargnant ni la peine, ni la dépense pour ce sujet; il fit refaire les autels de l'église, garnir la sacristie d'ornements, la pourvoir de vases sacrés, n'y ayant trouvé lorsqu'il y entra que trois calices d'argent.

Les duels étaient si fréquents dans sa paroisse qu'on y compta jusqu'à dix-sept personnes qui, dans une même semaine, périrent dans ces malheureux combats. Ce saint pasteur fit son possible pour remédier à ces désordres par la force de ses exhortations et par la fermeté de sa conduite : et enfin il persuada à plusieurs seigneurs de grand esprit et fort généreux, de faire ensemble une protestation solennelle de ne donner ni d'accepter aucun appel, et de ne servir aucun ami qui se voulût battre. Ces seigneurs la firent authentiquement un jour de Pentecôte, et ils observèrent leur résolution si fidèlement que leur exemple fut suivi de plusieurs, avant que même l'autorité du roi eût arrêté le cours de ce désordre jusqu'alors si commun.

Il abolit aussi plusieurs déréglements superstitieux qui s'étaient répandus dans certains corps de métiers; et pour leur donner à la place les principes et les pratiques de la piété chrétienne, prenant occasion des assemblées de leurs confréries, il y députait quelques-uns de ses ecclésiastiques pour les disposer à célébrer dévotement leur fête, et surtout pour les préparer à faire une bonne confession générale de toute leur vie.

Dans le désir qu'il avait de bannir le vice de sa paroisse, il usa d'une telle vigilance, et employa si prudemment l'autorité des magistrats, qu'il purgea, avant les troubles de Paris, presque tout le faubourg des mauvais lieux qui y étaient, lesquels ne se rétablirent ensuite que par le désordre des guerres.

On ne peut pas s'imaginer les soins que M. Olier prit pour retirer du déréglement les pauvres créatures qui habitaient ces lieux infâmes, ni les dépenses qu'il fit pour les placer dans des maisons de piété, et la patience qu'il eut à supporter leurs rechutes.

Il porta sa pensée à secourir aussi ses paroissiens dans leurs besoins corporels, et c'est en cela qu'il fit voir la grandeur de sa charité et de son zèle autant qu'en tout le reste: car on ne saurait rapporter tout ce qu'il a fait pour tous les pauvres, mais principalement pour les pauvres honteux. Il prenait connaissance de leurs nécessités par les visites générales et particulières qu'il leur faisait rendre, et qu'il leur rendait très-souvent en personne : il les prévenait dans leurs besoins, il leur distribuait libéralement ses revenus et, pour leur donner des secours plus abondants, il établit dans sa paroisse une assemblée pour le soulagement des pauvres honteux : plusieurs personnes considérables se trouvaient deux fois le mois à ces assemblées, et pourvoyaient ensuite avec un ordre admirable aux besoins des pauvres filles, selon les règles que M. Olier leur avait prescrites.

L'exemple de ces personnes de piété fut suivi de beaucoup d'autres, et on institua de semblables assemblées dans quelques paroisses de la ville.

Quoique tous ces soins extérieurs fussent grands, ils étaient néanmoins peu de chose en comparaison de l'application intérieure dans laquelle il était presque continuellement pour demander à Dieu les secours nécessaires à ceux qu'il avait sous sa conduite.

Il travaille à l'établissement et au règlement du séminaire. — Pendant que notre serviteur de Dieu était ainsi occupé au service de la paroisse, il ne laissait pas de travailler à l'établissement de son séminaire, sachant bien que Dieu ne l'avait pas tiré du travail des missions, où il faisait de si grands fruits, pour l'appliquer seulement au gouvernement d'une paroisse, de quelque grande étendue qu'elle fût.

Il portait toujours dans son cœur le désir de former des prêtres qui, se répandant dans tous les diocèses, soutinssent l'ouvrage des missions. C'est pourquoi, sitôt qu'il fut pourvu de la cure et qu'il eut appelé à soi les ecclésiastiques qui étaient à Vaugirard, il appliqua les uns au service de la paroisse et les autres à la conduite de cette compagnie.

Il ne se contenta pas de donner de saints règlements et de vertueux directeurs aux personnes qui s'y retiraient, il voulut encore, quelque occupé qu'il fût d'ailleurs, s'appliquer lui-même à les former et à les préparer à recevoir dignement les saints ordres.

Pour rendre cette œuvre stable, il travailla à l'affermir par les lettres patentes du roi, et par l'autorité des supérieurs ecclésiastiques. Mais, quelque saint que fût ce projet, il ne laissa pas d'y trouver beaucoup d'oppositions. Voici enfin comment l'affaire réussit après une infinité de traverses.

On lui donna avis que Mgr de Corneillan, évêque de Rodez, se voulait démettre en sa faveur de son évêché, et que la reine régente agréait ce changement. Cette nouvelle ne lui donna pas moins de peine qu'il en avait ressenti les autres fois qu'on lui avait présenté le même honneur : mais comme il douta si ce n'était point un moyen que la Providence lui offrait pour l'exécution de son entreprise, il se résolut d'aller trouver M. l'abbé de Saint-Germain, de qui dépendait l'établissement qu'il poursuivait, pour l'assurer que si ses services lui étaient agréables et qu'il trouvât bon qu'il travaillât dans le faubourg, il ne penserait nullement à la proposition qu'on lui faisait de cet évêché : que si au contraire il ne le jugeait pas utile dans la paroisse il s'en retirerait, n'ayant rien plus à cœur que de suivre les ordres de la Providence, et de ne rien entreprendre contre le gré des supérieurs.

Digitized by Google

M. l'abbé admirant son humilité et son zèle, l'assura de sa protection, et lui promit d'appuyer son dessein en tout ce qui dépendrait de lui : ce qu'il fit effectivement.

Ainsi le séminaire, dont l'érection paraissait impossible, à cause des difficultés extrêmes qu'on y avait formées, fut solidement établi environ deux ans après que M. Olier eut pris possession de la cure de Saint-Sulpice.

M. Olier souffre avec beaucoup de courage et de douceur une grande persécution qui est suivie de grands fruits dans la paroisse. —A peine cette affaire était-elle consommée qu'il survint à notre saint prêtre de nouvelles croix plus grandes que les précédentes. Quelques personnes, dont les unes étaient fâchées que leurs déréglements fussent corrigés par leur pasteur, et les autres désiraient que la cure de Saint-Sulpice tombât entre les mains de quelqu'un de leurs parents, firent en sorte que celui qui avait tant pressé M. Olier de le décharger de cette cure, y voulût rentrer, prétendant que le bénéfice qu'on lui avait donné à la place n'était pas de la qualité ni du revenu qu'on lui avait fait croire.

Des personnes séditieuses ayant répandu ce bruit parmi la populace, et s'étant écriées qu'on faisait injustice à leur ancien curé, elles suscitèrent des misérables qui s'étant armés de tout ce qu'ils trouvaient sous leurs mains, vinrent en troupe à la chambre de l'homme de Dieu, l'en tirèrent avec violence, mirent son surplis en pièces, le chargèrent lui-même de coups, et lui tenant le pistolet dans les reins le traînèrent honteusement au milieu de la rue, où ils ne le laissèrent en vie que pour aller profiter du pillage que les autres séditieux faisaient dans la maison presbytérale.

Quelques-uns de ses amis, pour le mettre en sûreté, l'obligèrent à se retirer au palais d'Orléans.

Cependant l'affaire ayant été portée au parlement, il fut aussitôt rétabli par arrêt dans la jouissance de sa cure. Mais le même jour de ce rétablissement, les séditieux recommencèrent leurs violences, s'efforcèrent de rompre les portes du presbytère, d'en escalader les murs et d'y mettre le feu : et leur fureur fut si grande qu'elle ne put être arrêtée que par la force de quelque compagnie du régiment des gardes, que la reine eut la bonté d'y envoyer.

Enfin, au bout de quarante jours cette bourrasque s'apaisa par la facilité qu'eut M. Olier à donner beaucoup plus qu'on ne lui avait demandé.

Dans tout ce temps de persécution, la paix de son cœur ne fut nullement troublée : il ne témoigna à ceux qui le chargeaient de coups qu'une extrême douceur et une charité sans exemple.

Lorsqu'il apprit qu'on voulait châtier les séditieux et en faire une punition exemplaire, il employa tout son crédit pour les en exempter, rejetant la faute sur lui-même; et enfin il se trouva dans un si grand calme, au milieu de tant de tempêtes, qu'étant entré dans Notre-Dame en allant solliciter ses juges, il s'y arrêta pendant deux heures, et demeura tout ce temps-là comme immobile en oraison.

Il est vrai que cette persécution ne lui était pas imprévue : Dieu l'avait préparé à ce coup longtemps auparavant, lui ayant fait connaître, lorsqu'il entra dans la cure, qu'il en serait chassé honteusement avant que trois ans s'écoulassent. Un ecclésiastique même de sa communauté l'avait apprise six mois avant qu'elle arrivât, de deux personnes à qui Dieu l'avait manifesté, et M. Olier avait dit à quelques-uns de ses prêtres qu'il fallait se disposer à une grande croix que Notre-Seigneur devait envoyer.

Dieu ne laissa pas sans récompense les travaux et les souffrances de son serviteur, car pour les injures atroces et les calomnies qu'on avait vomies contre lui, il lui donna l'estime et l'approbation générale de tous ses paroissiens ; parce qu'il n'avait pas voulu écouter ceux qui le portaient à quitter une cure qui lui donnait tant de fatigues, il le récompensa d'une force si grande et d'une si parfaite santé, qu'il fit ensuite plus de choses en un jour, qu'auparavant il n'en avait pu faire en plusieurs ; et à cause qu'il n'avait point voulu tirer vengeance de toutes les violences qu'on lui avait faites, la justice divine lui en fit faire raison, soit en obligeant plusieurs de ses persécuteurs à publier ses vertus, soit en punissant les autres par de terribles châtiments.

Quand il se vit délivré de cette persecution, il profita de la paix dont il jouissait et de la confiance qu'avaient en lui les personnes les plus considérables de la paroisse, pour y établir le bon ordre et pour porter son cher peuple à la vertu, et pour conduire à une haute et solide perfection des âmes choisies que Dieu lui adressait. En effet, il gagna tellement à Notre-Seigneur des personnes de toute condition, des magistrats, des seigneurs de la cour et des dames de la plus grande qualité, qu'on les voyait tous les jours s'appliquer à l'oraison mentale et à la lecture spirituelle, avoir une heure réglée pour visiter chaque semaine le très-saint Sacrement à la paroisse, prendre un soin exact de leurs domestiques pour le temporel et pour le spirituel, régler leur table et leur train selon les lois de la modestie chrétienne, travailler à accommoder les différends de leurs quartiers, et se donner aux œuvres de charité avec tant de zèle et d'abnégation d'eux-mêmes, que, visitant les malades et les pauvres, ils leur rendaient des services très-abjects, et se portaient par une générosité chrétienne à des actions pour lesquelles l'inclination de la nature leur donnait une extrême répugnance.

Ce qu'il fit durant les guerres de Paris pour soulager les pauvres, pour retirer les filles du danger de se perdre, et pour le bien des religieuses de la campagne qui se réfugiaient à Paris. — Ayant travaillé si utilement pendant quelques années depuis son

Digitized by Google

rétablissement, les troubles de Paris survinrent, où, quoique toute la ville fût émue, on ne vit point néanmoins de barricade dans le faubourg Saint-Germain, comme il y en avait en plusieurs autres quartiers, les habitants de la paroisse de Saint-Sulpice faisant voir alors par leur soumission et par leur fidélité au service du roi, combien ils avaient profité dans la solide piété par les instructions de leur saint pasteur.

Ce fut dans ce temps de guerre et de famine que M. Olier fit paraître plus que jamais sa confiance en Dieu, sa charité pour les pauvres, son zèle ardent pour le bien de l'Etat, en un mot toutes ses vertus. Après avoir adoré la justice divine, et s'y être soumis avec une parfaite résignation, il commença de faire chaque jour des austérités extraordinaires pour apaiser la colère de Dieu; il exhorta puissamment ses peuples à la pénitence; il les assembla tous les soirs devant le très-saint Sacrement pour demander miséricorde à Notre-Seigneur, et lui-même passait souvent les nuits en prières devant le tabernacle. Enfin il ouvrit son cœur et ses mains à tous les pauvres, mais avec tant de tendresse et de profusion, que, s'il paraissait très-libéral dans les autres temps, il passait pour prodigue dans celui-ci.

Quoique le nombre des pauvres crût tous les jours, jamais il ne se lassa de les assister. Il leur faisait distribuer du pain, du potage, du bois, du charbon, du linge, des habits, des outils; il les faisait continuellement visiter par un prêtre du séminaire qui acheva sa vie dans ce travail; il employait aussi en ces visites un laïque de grande piété, et ces deux personnes allaient ensemble pour en même temps pourvoir à tous leurs besoins tant corporels que spirituels; il fit faire encore plusieurs visites générales de toutes les pauvres familles où en chaque visite on distribua près de deux mille livres.

Ces aumônes et celles de ses paroissiens ne suffisant point à tant de nécessités, il chercha hors de Paris de nouveaux secours à ses pauvres ouailles. Il fut à Saint-Germain en Laye où était la cour, pour y faire une quête, et y fut même à pied, quoiqu'on ne pût sortir de la ville sans un extrême péril, et que les chemins fussent si couverts de neige qu'on y enfonçait souvent jusqu'à la ceinture. Dieu bénit le zèle qui l'animait, et l'ayant préservé de plusieurs accidents, il se rendit à sa paroisse à laquelle il apporta une aumône considérable.

La charité de ce bon pasteur ne se borna pas au soulagement de ses paroissiens; elle s'étendit encore à tous ceux qui venaient de la campagne se réfugier dans le faubourg. Allant un jour par les rues, il rencontra une jeune fille qui lui demanda l'aumône, et qui lui fit connaître qu'elle était venue à Paris pour mettre son honneur et sa vie en sûreté; après lui avoir donné l'aumône, il fit réflexion au péril où elle était, et où se trouvaient beaucoup d'autres de sa sorte, et prit résolution, quoiqu'on lui remontrât la difficulté extrême de cette nouvelle entreprise, d'assembler toutes les pauvres filles qui venaient de la campagne, pour les tirer de danger. Il loua pour ce sujet une maison où il en retira plus de deux cents; il les y nourrit tant que les troubles durèrent; et ayant autant de soin de leurs âmes que de leurs corps, il leur fit faire une mission pour les instruire des principaux devoirs du christianisme, et leur apprendre à bien user de leurs misères.

Il eut la même charité pour un grand nombre de religieuses de différents ordres qu'il fit vivre en communauté dans une maison qu'il leur avait louée et à qui il fit observer une règle commune, autant que la diversité de leurs instituts le pouvait permettre, pour empêcher que le commerce du monde ne leur fît perdre l'esprit de leur vocation, et il les pourvut tant pour le temporel que pour le spirituel, de tout ce qui était nécessaire pour établir un bon ordre dans la maison.

Il prit aussi soin de plusieurs Anglais et Irlandais qui s'étaient retirés en France, et dont il y avait bon nombre dans le faubourg. Enfin rien n'échappa à sa charité, et jamais elle ne dit c'est assez. Et pour satisfaire à ceux qui lui représentaient l'impuissance où il était de fournir à tant de choses, il répondait que, dans les affaires qui étaient de la volonté de Dieu et qui regardaient le soulagement du prochain, il n'y avait qu'à commencer, et que la Providence ne manquait point à ceux qui avaient confiance à son secours.

Il se démet de sa cure, il établit un séminaire au Puy, il procure une mission dans le Vivarais, il devient paralytique, il envoie des prêtres au séminaire de Clermont et en Canada. — Les troubles de 1649 et 1652 étant presque cessés, M. Olier ayant servi sa paroisse environ dix années avec les peines et les travaux que les désordres du faubourg, la violence de ses ennemis, le malheur des guerres et par-dessus tout l'ardeur de son zèle lui firent endurer, Notre-Seigneur le voulut décharger de ce fardeau selon l'assurance qu'il lui avait donnée plusieurs années auparavant, qu'il ne serait curé que dix ans. Un de ses ecclésiastiques qui était informé de cette revélation, voyant ce terme presque expiré, prit la liberté de lui dire : *Monsieur, voilà les dix années bientôt passées, et cependant il n'y a nulle apparence que vous deviez sitôt quitter votre cure.* M. Olier lui répondit : *C'est à Dieu à vérifier ses paroles, et à nous à nous abandonner à sa conduite sur nous-mêmes.*

Quelques semaines après cette réponse et vers la fête de saint Barnabé il fut attaqué d'une fièvre continue si violente, qu'on désespéra de sa guérison et on lui administra les derniers sacrements. Dans cette dernière extrémité, il se démit de sa cure entre les mains de M. l'abbé de Saint-Germain, qui la conféra à M. de Bretonvilliers, lequel en prit possession le 29 juin de l'année 1652. Notre saint prêtre prédit ensuite à une per-

Digitized by Google

sonne qui le vint voir qu'il ne mourrait pas de cette maladie, et la reprit en même temps sur une omission qu'elle avait faite, et qui ne pouvait être connue de qui que ce fût, comme elle l'a déclaré depuis. Sa prédiction fut vérifiée bientôt après ; car la fièvre le quitta, et le 22 du mois d'août de la même année, il se trouva en état d'aller à la campagne.

Ce voyage, qu'il n'entreprit que pour le rétablissement de sa santé, lui fut une occasion de faire plusieurs choses importantes à la gloire de Dieu. Il avait déjà établi des séminaires à Paris, à Nantes et à Viviers ; il en établit alors un quatrième au Puy en Velay, à la prière de l'évêque et de son chapitre, dont toute la province reçut de très-grands fruits. Surtout, ses ecclésiastiques y donnèrent l'exemple d'un détachement merveilleux : car le doyenné de la cathédrale du Puy, qui est un bénéfice des plus considérables, étant venu à vaquer, et M. l'évêque l'ayant offert au supérieur du séminaire, lui représentant que cette dignité le mettrait en état de faire de plus grands biens dans le diocèse, cet humble supérieur ne le voulut jamais accepter, soutenant au contraire qu'il serait beaucoup plus utile au clergé, s'il ne prenait point de bénéfice, et s'il continuait de servir le diocèse sans intérêt : un autre de la même maison à qui l'évêque offrit ensuite le bénéfice, donna aussi la même réponse ; ce qui fit connaître à quel degré de désintéressement M. Olier portait ses disciples.

Après cet établissement, il voulut procurer au Vivarais une mission générale dont il avait un extrême besoin. Il fit venir pour cela des missionnaires de divers endroits, qu'il envoya en tous les quartiers de cette province pour y prêcher l'Evangile, et par ce moyen il rétablit en divers lieux, et surtout dans Privas, l'exercice de la religion catholique qui en était bannie depuis plus de trente ans. Et afin de donner à ses habitants plus de respect pour nos mystères, il obligea un de ses ecclésiastiques de grande qualité et fort considéré dans le pays de se charger de la cure et en engagea un autre à y faire les petites écoles aux enfants, afin de jeter dans leurs esprits les semences de la religion avec la connaissance des lettres. Enfin il n'omit rien pour établir la foi et la piété dans ces lieux qui étaient entièrement délaissés.

Etant de retour à Paris il travailla sans relâche à perfectionner les âmes que Dieu avait confiées à sa conduite. Mais l'année suivante, lorsqu'il était à la quarante-quatrième année de son âge, et que l'on espérait que l'Eglise recevrait encore de grands services de son zèle, il tomba en apoplexie et devint paralytique de la moitié du corps. Dieu le conduisait par cette croix à un état de grâce et de sainteté plus sublime que tous ceux par où il avait passé, et il voulait qu'il attirât par ses souffrances des bénédictions abondantes sur les œuvres dont il était chargé.

Cette maladie fut accompagnée de si grandes peines d'esprit et de si étranges sécheresses, qu'il est impossible de les expliquer. Dans cet état néanmoins son cœur et son esprit tendaient toujours à Dieu : jamais il ne chercha de consolation dans les créatures, et lorsqu'on lui voulait donner quelque récréation, quoique très-innocente, il s'en privait, ou s'en détournait adroitement ; souvent même il disait avec beaucoup de douceur à ceux qui le portaient à ces divertissements qu'un Chrétien doit être mort à toutes les choses de la terre.

Ayant reçu au printemps de l'année 1654 quelque petit soulagement dans ses maux, il ne manqua pas d'employer pour le service de l'Eglise ce peu de force qu'il venait de recouvrer. Ce fut dans cette vue qu'il crut devoir se rendre aux prières instantes que plusieurs personnes lui avaient faites de mettre au jour quelques-uns des livres qu'il avait composés.

Il envoya quelque temps après de ses ecclésiastiques à Clermont en Auvergne, pour y établir un séminaire. Il en donna d'autres pour aider une colonie de Français qui allaient habiter l'île de Montréal à la Nouvelle-France, et pour travailler en même temps à la conversion des sauvages. Cet établissement a été très-utile aux Français et aux naturels du pays, dont un nombre considérable a embrassé la foi, et l'a constamment conservée. A mesure qu'il approchait du terme de sa carrière, on s'apercevait que Dieu lui donnait de fréquentes pensées du mystère de la résurrection. Rien n'occupait tant son cœur que le désir d'aller jouir de Dieu dans la bienheureuse éternité. Il demandait souvent à Notre-Seigneur d'être délivré des liens de son corps ; et le jour de Pâques de l'année 1656, il pria instamment la sainte Vierge de l'appeler à elle, pour célébrer dans sa compagnie et celle des bienheureux, la résurrection de son divin Fils. Cette tendre Mère lui fit intérieurement une réponse qui laissa dans son âme un grand sentiment de paix. *Attendez un peu*, lui dit-elle, *car c'est la volonté de mon Fils que vous souffriez encore quelque temps.* Il se soumit aux dispositions de la divine Providence, qu'il adora ; et en attendant l'accomplissement de ses desseins sur lui, il continua de s'offrir à Notre-Seigneur et à sa très-sainte Mère, comme une hostie qui ne voulait plus vivre que pour s'exercer tous les jours à mourir, en demeurant sur la croix autant qu'il lui plairait. *Si je faisais*, dit-il un jour, *autant de fruit en souffrant qu'en prêchant, j'aimerais mieux le faire par les souffrances, parce que je donnerais davantage à Dieu.* Il ajoutait que nous devions aimer tendrement la croix, parce que Notre-Seigneur lui devait sa qualité de sauveur des hommes.

Ses infirmités l'obligèrent jusqu'à la mort, de faire tous les ans le voyage de Bourbon. Il l'avait fait deux fois en 1654 ; il y retourna les deux années suivantes, sur la parole des médecins, toujours avec la même docilité, quoique ce fût toujours avec aussi peu de succès. Il n'aurait jamais cherché ses soulagements, s'il n'eût regardé l'ordonnance des médecins comme un signe de la volonté de

Digitized by Google

Dieu. Il était tellement mort au désir de vivre qu'il demandait incessamment à Notre-Seigneur, qu'il lui plût le retirer de cet exil. On lui entendait dire très-souvent : *Quand est-ce que viendra le moment qui consommera notre sacrifice, et qui donnera le dernier coup à la victime?*

L'espérance de la vie bienheureuse faisait toute sa consolation, et il le donnait bien à connaître par ses discours et par toute sa conduite, car il lui échappait souvent de dire : *Ah ! chère éternité, tu n'es pas loin.* Et comme un jour un ecclésiastique, pour lui donner quelque récréation, lui voulut dire des nouvelles, il lui ferma la bouche aussitôt, lui disant *que cela n'avait pas ce goût de l'éternité.* L'esprit de Dieu le portait continuellement à une privation universelle de toutes choses ; il était si fidèle à suivre ces mouvements, que pendant ses trois années d'infirmité et de langueur, il ne voulait pas même faire venir personne pour lui tenir compagnie ; seulement il recevait ceux que la Providence lui envoyait, et il déclara trois jours avant sa mort à un prêtre qu'il chérissait extrêmement en Notre-Seigneur, et à qui Dieu l'avait étroitement uni pour l'accomplissement des œuvres dont il était chargé, que s'il s'était privé depuis quelques mois de sa fréquente conversation, ce n'était pas qu'il eût reçu aucun sujet de mécontentement, mais parce qu'espérant de goûter bientôt les consolations divines dans l'éternité, il avait cru devoir renoncer à toutes celles que les hommes lui pouvaient donner sur la terre.

Après que ce serviteur de Dieu eut passé ainsi ces trois dernières années dans les privations, les maladies et les peines intérieures pendant lesquelles il ne laissa pas de travailler beaucoup pour l'Eglise, et de pratiquer toutes sortes de vertus, Notre-Seigneur lui fit connaître qu'il avait exaucé ses prières, et qu'il le retirerait bientôt de ce monde. Il lui marqua même que ce serait vers la fête de Pâques de l'année 1657. Ce qui fit que le premier jour de Carême, il dit à son successeur dans la cure de Saint-Sulpice qu'il fallait se préparer à la mort, et qu'à Pâques ils ne se verraient plus.

L'assurance qu'il avait d'être délivré en ce temps des misères de cette vie, augmenta beaucoup sa dévotion envers le mystère de la Résurrection, et il en eut toujours le reste de sa vie l'image imprimée dans son esprit.

Vers la fin du Carême il fut attaqué d'une légère apoplexie, ce qui arriva le vingt-sixième jour de mars, auquel on avait transféré la fête de l'Annonciation. Mais cet accident ne lui ayant pas ôté la connaissance, il ne laissa pas de servir encore son prochain selon son pouvoir, parlant à plusieurs personnes de dehors pour le salut de leurs âmes, et leur découvrant même des choses très-secrètes et qu'elles seules pouvaient savoir, comme elles l'ont depuis assuré.

Il entretint aussi assez longtemps un ecclésiastique du séminaire, lui donnant des instructions notables, et l'exhortant surtout de ne se jamais conduire par les maximes de la prudence humaine, mais d'agir dans la simplicité de la foi : il lui témoigna qu'il avait confiance que Dieu soutiendrait le séminaire qu'il avait commencé, parce qu'il le laissait entre les mains et sous la protection de la très-sainte Vierge qui avait donné tant de marques évidentes de l'amour et du soin qu'elle avait pour cette œuvre.

Sa mort. — Ayant passé la semaine sainte dans ces occupations, s'étant confessé et ayant communié, il perdit la parole le samedi saint, et fut saisi d'un assoupissement duquel il revint plusieurs fois. Enfin, après avoir reçu l'extrême-onction avec une parfaite connaissance et une grande dévotion, il expira le lundi de Pâques, le second jour d'avril de l'année 1657, à cinq heures du soir, âgé de quarante-huit ans six mois et douze jours. Sa mort fut suivie de près de celle de plusieurs ecclésiastiques du séminaire, selon qu'il l'avait prédit, en disant qu'il ne s'en irait pas seul, quoique alors il n'y eût pas un de malade de tous ceux qui moururent peu de temps après.

Je pourrais faire connaître ici quantité de lumières et de grâces extraordinaires que ce saint prêtre a reçues de Dieu pendant sa vie, et faire voir ensuite quel usage il a fait de ces dons et avec quelle fidélité il a répondu à ces grâces ; mais la brièveté de ce recueil ne me permettant pas d'embrasser tant de choses, je me contenterai de rapporter quelques-unes des pratiques de vertu qui étaient ordinaires à ce grand homme, lesquelles étant des marques plus assurées d'une solide piété, seront aussi d'une plus grande utilité aux lecteurs.

Sa foi. — Sa fermeté dans la foi, qui est le fondement des vertus chrétiennes, a paru dans l'attachement inviolable qu'il a toujours conservé pour la doctrine de l'Eglise et dans l'éloignement qu'il a eu des opinions nouvelles, dont il ne pouvait souffrir qu'on le soupçonnât le moins du monde ; car son zèle pour l'établissement de la discipline ecclésiastique et pour la réforme des mœurs ayant donné occasion à quelques personnes mal informées de publier qu'il inspirait à sa compagnie de l'affection pour les nouveautés, il voulut aussitôt se justifier publiquement de cette calomnie. Et quoiqu'il prévît bien qu'il ne pouvait se déclarer contre les nouvelles doctrines, sans s'attirer de puissants ennemis et se faire des affaires très-fâcheuses, il ne laissa pas d'expliquer nettement quels étaient ses véritables sentiments, et de témoigner en toutes occasions sa parfaite soumission aux décisions de l'Eglise.

Sa foi était si vive qu'elle était l'âme et la règle de toute sa conduite. Dans toutes ses actions il avait pour motif quelque vue que la foi lui proposait et qu'il tirait de la doctrine de Jésus-Christ. Et pour accoutumer ses disciples à cette pratique, il leur demandait souvent, *par quelle vue de foi faites-vous cette action?*

Il regardait Dieu dans toutes choses ; s'il

Digitized by Google

s'approchait des grands, il honorait en eux la grandeur de Dieu; s'il se soumettait aux supérieurs, il obéissait à Dieu en leurs personnes; s'il traitait avec le prochain, il considérait Dieu régnant dans les âmes, en qui il voulait se préparer un trône. Si les inférieurs lui rendaient quelque service, il regardait Dieu le secourant par le moyen de ses créatures.

En un mot, toutes choses lui étaient des voix et des copies de la Divinité. Jamais il ne voyait les beautés de la campagne qu'il ne s'en servît pour faire penser aux beautés et aux perfections de Dieu, et on ne lui parlait point de grands édifices qu'il ne fît souvenir que la foi nous apprend qu'ils seront tous réduits en poudre, et que nous devons chercher une demeure permanente qui ne se trouve point sur la terre. Mais ce qu'il avait plus à cœur était de fermer les yeux à tout être sensible pour contempler les choses invisibles. Il dit un jour à un de ses ecclésiastiques qui dans un voyage lui voulut faire remarquer une belle maison : *Ah! Monsieur, à quoi vous amusez-vous? si nous avions une foi vive nous ne daignerions pas regarder toutes ces choses.* Et comme une personne de qualité lui eut demandé à quoi il s'occupait étant seul et infirme, il répondit par ces belles paroles d'un grand martyr : *Nihil de his quæ videntur desiderans*, c'est-à-dire *à ne rien désirer de ce qui frappe les yeux.* Il fit un voyage de huit cents lieues sans vouloir considérer aucune des curiosités qui arrêtent ordinairement les yeux des voyageurs.

Sa foi était si pure, qu'il n'avait aucun désir des goûts sensibles, des lumières extraordinaires, des visions et des révélations; il disait que de s'appuyer sur ces sortes de faveurs et de lumières plutôt que sur la pratique des vertus chrétiennes, c'était une illusion très-périlleuse, et que de les désirer c'était une grande faiblesse, une curiosité blâmable et une espèce d'infidélité : puisqu'on faisait paraître qu'on n'était pas bien persuadé que Dieu eût suffisamment pourvu à ses enfants en leur donnant la foi.

Sa confiance en Dieu. — Sa confiance en Dieu était parfaite : il s'appuyait uniquement sur lui en toutes ses actions : dans les affaires les plus aisées où les hommes pouvaient davantage, il ne comptait point sur leur secours : dans les plus difficiles, et où il était abandonné de tout le monde, il ne se décourageait jamais. C'est dans cette confiance qu'il ne s'est jamais écarté, dans ses actions et dans ses conseils, de ce qu'il voyait être plus agréable à Notre-Seigneur, quoique souvent des personnes d'autorité s'y opposassent et usassent de menaces pour l'en détourner.

Il disait à ce sujet qu'étant assuré que Dieu peut dissiper tous ces nuages en un moment, et faire de nos plus grands persécuteurs nos plus fidèles amis; il ne fallait jamais désister de faire sa sainte volonté.

Cette même vertu l'établissait dans une paix profonde au milieu des persécutions les plus violentes : lors même qu'il se voyait enlever des personnes qui lui étaient les plus nécessaires pour soutenir les œuvres qu'il avait entreprises.

Cette confiance ne lui faisait rien omettre de ce qui dépendait de ses soins pour l'avancement des œuvres dont la Providence le chargeait, encore qu'il fût assuré du succès. Il a regardé cette confiance comme le plus ferme appui et le plus solide fondement de sa compagnie. *Si je pouvais*, disait-il à ses ecclésiastiques, *vous laisser cette confiance et cet appui en Dieu, que je vous laisserais de grâces et de trésors! rien ne vous manquerait ni pour l'intérieur ni pour l'extérieur. Nous avons tout*, ajoutait-il, *si nous avons la confiance en Dieu; mais au contraire à proportion que nous manquerons de confiance, Dieu nous retranchera son secours.*

Sa charité pour Dieu. — Tous ses discours et toutes ses actions étaient des preuves de son ardent amour pour Dieu; car il en parlait en toutes occasions, soit dans les visites qu'il rendait aux grands, soit dans les conversations familières, et en traitant d'affaires, aussi bien qu'en récréation; jamais il ne manquait d'y mêler quelque chose de Dieu, et qui pût inspirer son amour, mais d'une manière qui ne gênait personne et qui ne troublait point la gaieté de la conversation.

Ceux qui l'approchaient remarquaient en lui une telle plénitude de l'esprit divin, qu'ils sortaient tout remplis du désir de servir Notre-Seigneur. Mais si les paroles ont fait paraître sa charité envers Dieu, elle a éclaté bien davantage dans ses actions et dans les travaux qu'il a entrepris pour sa gloire, et par-dessus tout dans les peines intérieures qu'il a endurées pendant plus de huit années sans jamais se relâcher dans le service de Dieu ni se lasser de lui être fidèle.

Son amour l'a porté encore plus loin; car ne se contentant pas d'endurer patiemment ce que Dieu lui envoyait, il a crucifié sa chair par toutes sortes de mortifications, il s'est rendu fidèle à sacrifier sans cesse tous les désirs du vieil homme par une continuelle abnégation de lui-même.

Enfin son amour ne voulant point de bornes, il promit près de quinze ans avant sa mort de faire toujours ce qu'il croirait être le plus parfait, et il y fut si fidèle qu'il aima mieux s'exposer à encourir la disgrâce de quelques personnes très-puissantes, et priver le séminaire de Saint-Sulpice de la somme de quatre-vingt mille livres qu'on lui offrait, que d'exécuter une chose qu'il pouvait faire sans péché, mais qu'il savait n'être pas selon la plus grande perfection.

Sa charité pour le prochain. — Sa charité pour le prochain répondait à l'amour qu'il avait pour son Dieu, il chérissait tendrement tous les serviteurs de Jésus-Christ, et ne savait ce que c'était que d'entrer en jalousie du bien que font les autres; il avait un grand respect et une singulière affection pour les religieux; il vivait dans une parfaite union

Digitized by Google

avec eux, il les servait avec joie, il les employait volontiers et les secourait de ses moyens, autant qu'il était en son pouvoir.

Il avait en singulière vénération ces saintes communautés qui se dévouent au service du prochain et à la sanctification des âmes. Il ressentait autant de joie de la bénédiction que Dieu donnait à leurs travaux, qu'il en aurait eu du succès de ses propres entreprises, et il s'efforçait de leur rendre service en toute occasion.

Surtout il tâchait d'établir une parfaite charité dans le cœur de ses disciples; il les portait à vivre ensemble avec beaucoup de simplicité, et avec une entière ouverture et une parfaite cordialité : il leur recommandait de se revêtir des mœurs de Jésus-Christ, afin qu'ils n'eussent tous qu'un cœur et qu'une âme, étant tout consommés en ce divin Sauveur, *ut sint consummati in unum.* (*Joan.* xvii, 23.) Il leur enseignait cette doctrine par ses exemples autant que par ses paroles; car on n'a jamais vu personne plus affable, plus ouvert, plus prêt à servir tout le monde, ni plus tendre sur les besoins et sur les misères du prochain que lui. C'est le témoignage que rendent ceux qui l'ont vu traiter avec le prochain, et qui l'ont accompagné dans les visites qu'il rendait aux malades.

Sa charité s'étendant ainsi sur tout le monde, elle ne pouvait manquer de se faire sentir aux pauvres. En effet il les a tellement chéris, qu'il semblait avoir pour eux un cœur de père. Il les a secourus avec tant d'assiduité, qu'on eût dit qu'il s'était uniquement consacré à leur service.

Car, sans parler de la charité et de l'application avec lesquelles il les instruisait en toutes occasions, il lui était ordinaire de les servir à table, de manger leurs restes et de baiser leurs pieds. On l'a vu jusqu'à seize fois coller sa bouche contre leurs ulcères, dont le pus lui couvrait tout le visage. Quand il ne pouvait pas les approcher, il se prosternait en esprit à leurs pieds, les honorant et les chérissant comme les membres de Jésus-Christ.

Quelquefois, dans ses voyages, il faisait mettre leurs fardeaux dans son carrosse; d'autres fois il les pressait de monter sur son cheval, et, en ayant rencontré un dans un fumier, tout plein de vermine, il s'en chargea, se faisant aider par un de ses ecclésiastiques, pour le porter au travers de la ville jusqu'à l'hôpital. Il était plus que libéral à les servir, et souvent les gens du monde ont condamné ses aumônes comme s'il en était prodigue.

Un vertueux laïque, qui le servait dans les visites des pauvres, a déclaré que jamais M. Olier ne lui avait refusé ce qu'on lui avait demandé pour les pauvres, et qu'il donnait même plus qu'on ne désirait, et souvent sans qu'on lui demandât. Un jour qu'on le pria de donner une pistole pour secourir une famille, il dit, *ce n'est pas assez*, et il en donna trois.

Rencontrant dans un voyage un homme qu'on menait en prison, il s'informa du sujet de son emprisonnement, et, comme il apprit que c'était à cause que cet homme se trouvait redevable de soixante écus, il les fit donner sur l'heure et le délivra. Dans une de ses missions qu'il fit en Auvergne, il dépensa jusqu'à seize mille francs pour l'entretien des missionnaires et principalement pour le soulagement des pauvres.

Les persécuteurs de notre saint prêtre n'ont pas moins éprouvé les effets de sa charité que ses meilleurs amis. Bien loin d'avoir aucun ressentiment contre eux, il les comblait d'honneur et de bienfaits. Un de ceux qui avaient suscité contre lui la sédition dont nous avons parlé, étant tombé malade par un châtiment visible de la main de Dieu, il le visita avec plus d'assiduité que pas un autre de ses paroissiens. Une autre personne qui l'avait cruellement calomnié ayant une affaire fâcheuse, notre serviteur de Dieu employa des personnes pour solliciter pour lui, et comme elles lui demandèrent ce qu'elles diraient aux juges, il répondit : *Dites, je vous prie, que c'est une personne à qui j'ai de grandes obligations.*

Sa religion. — Sa religion ne cédait point à sa charité; les dépenses qu'il a faites en toutes occasions et en tant de lieux pour inspirer le respect des choses saintes; les sentiments qu'il a eus sur les cérémonies de l'Eglise, et qui se voient dans ses livres, et le souverain respect avec lequel il étudiait les saintes Ecritures, sont des témoignages de la grandeur de son zèle pour le culte divin, et font voir combien sa religion était parfaite.

Il n'est pas aisé d'exprimer quelle a été sa dévotion envers Notre-Seigneur au très-saint Sacrement de l'Eucharistie; il ne se contentait pas de lui rendre des visites fréquentes et d'aller au pied des autels y recevoir sa bénédiction toutes les fois qu'il sortait du logis ou qu'il y rentrait; il ne lui suffisait pas non plus de faire la même chose dans tous ses voyages, ne s'arrêtant point à l'hôtellerie qu'il n'eût été à l'église pour y adorer cet auguste Sacrement; mais il aurait souhaité de passer toute sa vie devant les tabernacles où Jésus-Christ réside, et se consumer là comme une lampe vivante en présence de son Dieu; en effet, il y demeurait tout le temps qu'il lui était possible; les trois et quatre heures ne pouvaient pas satisfaire sa dévotion.

C'était là qu'il se délassait de ses fatigues et qu'il passait les jours de repos. Il disait que, quand les ouvriers apostoliques étaient chargés d'années et abattus du travail qu'ils avaient entrepris pour le salut du prochain, ils devaient se reposer au pied des tabernacles et achever leurs jours auprès de leur bon Maître. Il enviait l'emploi des ecclésiastiques destinés à porter la clochette lorsque le très-saint Sacrement est porté aux malades, et il a mille fois souhaité qu'il lui fût libre de s'attacher à cette fonction, pour être plus souvent en la compagnie de son Sauveur, et pour avoir occasion de lui ré-

Digitized by Google

parer les voies et d'exciter les peuples à l'adoration d'un Dieu caché sous les espèces sacramentelles.

Il n'avait pas moins d'empressement de s'unir à son divin Sauveur par la sainte communion : il offrait tous les jours le saint sacrifice, mais avec tant de dévotion, qu'il en donnait aux assistants. Ses infirmités ne pouvaient l'empêcher de monter à l'autel, si elles n'étaient très-considérables. Si les médecins, craignant que l'application ne lui fût trop préjudiciable, lui conseillaient de passer quelques jours sans communier, cette privation lui était plus sensible que toutes les douleurs de la maladie. Ce qui ayant été reconnu par ceux qui étaient auprès de lui, nonobstant son silence et sa soumission, ils jugèrent plus à propos de lui donner cette nourriture pour ne pas diminuer ses forces et augmenter ses maux, que de la lui refuser.

Enfin le grand désir de notre serviteur de Dieu était d'établir en tous les lieux le culte de cet adorable Sacrement ; lorsqu'il a fondé le séminaire et qu'il s'est chargé de la cure de Saint-Sulpice, il avait principalement en vue de former des prêtres qui pussent porter partout la connaissance et l'amour de cet auguste mystère, pour l'honneur duquel il eût voulu donner sa vie et répandre son sang.

Sa dévotion à la sainte Vierge et aux saints. — Il faudrait de longs discours si l'on voulait rapporter tous les devoirs que M. Olier a rendus à la très-sainte Vierge, pour lui témoigner son respect et son amour. On peut dire que tout ce qu'un enfant bien né peut faire pour une bonne mère, il l'a fait pour la Mère de Dieu. Il n'y a point en France de lieu considérable de dévotion consacré au culte de la bienheureuse Vierge qu'il ait pu visiter, où il n'ait été plusieurs fois et assez souvent à pied. Tous ses voyages commençaient et finissaient par la visite d'une église de Notre-Dame. Il n'a jamais manqué de saluer cette sainte Mère lorsqu'il sortait de la maison ou lorsqu'il y était rentré. Tout le temps qu'il se donnait pour prendre un peu de relâche après les travaux des missions, était consacré à la Mère de Dieu ; car il l'employait en quelque pèlerinage qu'il faisait en son honneur.

Chaque jour il récitait son chapelet, et il faisait cette prière avec tant d'ardeur et de recueillement, qu'il y trouvait un grand soulagement dans ses peines, et une source féconde de grâces et de bénédictions. Mais sa grande dévotion était d'offrir Jésus-Christ sur l'autel dans les intentions de sa très-sainte Mère, et il n'y manquait jamais les samedis, faisant outre cela célébrer chaque jour trois Messes en son honneur.

Si on lui demandait l'aumône au nom de la sainte Vierge, il ne la refusait jamais, et il empruntait plutôt que de ne pas accorder ce qu'on lui demandait. S'il avait quelque chose de prix, il lui était comme impossible de ne le pas donner pour l'ornement de quelqu'une des chapelles où elle était honorée ; et ce qu'il recevait même pour son usage, il l'offrait toujours à cette sainte Mère, la priant de ne pas souffrir qu'il s'en servît pour offenser son Fils ; car il n'appréhendait rien tant que de faire quelque chose, ou de conserver dans son cœur la moindre affection qui pût offenser les yeux de Jésus et de Marie.

Sa joie était extrême lorsqu'il pouvait parler des grandeurs de la Reine du ciel, et il le faisait avec tant de bénédictions, soit en public, soit en particulier, que ses auditeurs étaient pénétrés de respect et d'amour pour cette princesse.

Comme il savait que toutes les grandeurs de Marie viennent de Jésus, et que le Fils de Dieu n'a point eu sur la terre de séjour plus agréable que le sein de sa Mère, il s'occupait avec une singulière consolation de Jésus vivant et résidant en la très-sainte Vierge ; il le considérait là comme dans son trône où il faisait voir les trésors de sa richesse, l'éclat de sa beauté et la gloire de sa vie divine. *Qu'y a-t-il de plus doux*, disait-il, *et de plus agréable à Jésus-Christ, que de se voir chercher dans le lieu de ses délices, sur ce trône de grâce et au milieu de cette fournaise du saint amour ?*

Il avait pour maxime que celui qui voulait demander des grâces, ou rendre ses devoirs à Jésus-Christ, ne pouvait y mieux réussir que par l'entremise de sa très-sainte Mère ; que c'était par elle qu'on avait accès auprès de Jésus, et par Jésus auprès du Père.

Il a tâché de communiquer ses mêmes sentiments à tous ceux qui l'ont approché, principalement aux ecclésiastiques ; car il était persuadé que les prêtres appartenant particulièrement à Jésus-Christ, et ayant l'honneur de le produire sur les autels, ils doivent imiter avec plus de soin les vertus de celle qui l'a donné au monde, et être plus attachés que les autres au service de la sainte Vierge, qui a eu le bonheur de lui plaire pardessus toutes les créatures. C'est pourquoi il a voulu que tous les ecclésiastiques de sa compagnie fissent profession particulière d'honorer la Reine des anges et des hommes, et qu'ils la regardassent comme la dame et la singulière protectrice du séminaire.

Sa dévotion pour la Mère de Dieu lui donnait un respect et un amour tout particulier pour saint Joseph l'époux de cette très-sainte Vierge, et pour saint Jean l'évangéliste qui lui a été donné à la place de son divin Fils. Il honorait encore avec une singulière affection plusieurs autres saints, entre autres saint François de Paule, dont il embrassa le tiers ordre, et qu'il allait souvent prier dans son église de Nigeon-lès-Paris, ayant un profond respect pour l'humilité de ce grand saint qui a voulu être appelé le plus petit de tous les hommes, et le remerciant avec beaucoup de reconnaissance d'avoir fait honorer, en cette église, la Mère de Dieu sous le nom de Notre-Dame de toutes grâces. Aussi a-t-il mérité de mourir le

Digitized by Google

jour de ce grand saint, qui est le 2 d'avril, comme nous avons remarqué.

Son oraison. — Son oraison était continuelle ; il s'élevait incessamment à Dieu dans toutes ses actions, et il ne pouvait souffrir la conduite de ceux qui, sous prétexte de s'être un peu recueillis le matin, passent le reste du jour sans presque penser à Dieu.

Quelque continuelle que fût son application à Notre-Seigneur, il ne laissait pas pour cela d'y donner un temps réglé tous les jours. Depuis qu'il eut fait profession particulière de servir Dieu, il n'omit jamais de faire une heure d'oraison tous les matins, quelques affaires qu'il eût. Trois ou quatre ans après, il y ajouta une demi-heure le soir, et dans la suite il se trouva si attiré à ce saint exercice, que ne se contentant pas d'y employer réglément deux heures tous les jours, il y consacrait encore aux grandes fêtes tout le temps que les autres obligations indispensables lui laissaient de libre. Et son amour pour l'oraison alla jusqu'à ce point, que les jours de repos et de récréation n'étaient pour lui que des jours de prière. On l'a vu ordinairement dans les pèlerinages, qui ont été très-fréquents, passer les huit et dix heures du jour à genoux et immobile au pied des autels.

Enfin le jour lui paraissant trop court pour cette aimable occupation, il y donnait très-souvent une grande partie de la nuit, et même les nuits entières, qu'il passait devant le très-saint Sacrement de l'autel. Il faisait tous les ans les exercices spirituels ; et il était si soigneux de ne rien perdre de ces jours de salut, que n'ayant pu les faire pendant deux années à cause des travaux continuels des missions, la troisième année il fit trois retraites de dix jours en six semaines de temps. Et il en usait de même pour les oraisons ordinaires, les faisant fidèlement dans un autre temps si des affaires pressantes l'avaient empêché d'y vaquer aux heures qu'il y avait destinées.

Son zèle pour le salut des âmes. — Tous les emplois qu'il a eus pendant sa vie, et toutes ses actions sont des témoignages de son zèle pour le salut des âmes ; il ne comptait pour rien ses biens, son honneur, son repos, sa santé et sa vie même, quand il s'agissait de les aider et de les consoler. Un jour, ayant appris qu'une personne dont il avait eu la conduite commençait à se relâcher au service de Dieu, il se prépara aussitôt à faire un voyage de cent lieues pour l'aller trouver, afin de la faire rentrer au bon chemin, et il l'eût exécuté sans une grande maladie qui l'arrêta.

Il était prêt d'aller au Tong-Kin où l'on parlait d'envoyer des ecclésiastiques, si des personnes très-éclairées qu'il consulta ne l'eussent assuré que Dieu le demandait en France.

Mais les plus forts mouvements de son zèle ont été pour le clergé et pour la sanctification des ecclésiastiques : il les regardait comme la plus illustre portion de Jésus-Christ et comme son cher héritage ; il croyait servir toute l'Eglise en les servant : c'est pour cela qu'il ne fit point difficulté de quitter les missions où il trouvait tant de goût et tant de bénédictions pour consacrer le reste de ses jours et ses plus grands travaux à l'instruction des prêtres.

Son obéissance. — Il a porté la pratique de l'obéissance jusqu'à ce point que non-seulement il obéissait à ses supérieurs et à ses directeurs avec une soumission parfaite et une entière fidélité, mais qu'il se soumettait encore à ses inférieurs, les obligeant souvent de lui donner conseil et de le déterminer sur ce qu'il avait à faire : ce qu'il faisait non pas par cérémonie, mais par la défiance qu'il avait de son esprit propre, et par un grand désir de renoncer à sa volonté. Il avait coutume de dire que celui qui ne prend avis et n'obéit que pour sauver extérieurement les apparences, et non pas par conviction du besoin qu'il a d'être conduit, n'est point possédé de l'esprit de Dieu.

Sa manière de conduire les âmes. — Cette défiance de son propre esprit était récompensée d'une discrétion et d'une prudence toute céleste dans la conduite des âmes ; sa lumière était admirable pour discerner les desseins de Dieu sur elles, pour leur marquer au juste les voies dans lesquelles elles devaient marcher, et pour leur découvrir tout ce qui pouvait mettre obstacle à leur avancement.

Il prenait si bien son temps pour les avis qu'il avait à donner, que ses paroles portaient toujours leur coup et n'étaient jamais sans effet. Souvent même par un don extraordinaire de Dieu, il a pénétré le fond des cœurs, et a déclaré à des personnes qui le consultaient les pensées qu'elles avaient eues, quoiqu'elles fussent fort singulières et qu'elles ne les eussent communiquées à qui que ce fût.

Une jeune demoiselle qui s'était résolue par son conseil d'entrer aux Carmélites, étant allé aux cours, fut extrêmement ébranlée dans sa résolution, le démon lui ayant mis dans l'esprit qu'elle pourrait bien se sauver dans le monde ; dès le lendemain matin, M. Olier, à qui Dieu avait fait connaître sa tentation, lui dit sans qu'elle lui parlât de rien : *Ma fille, il n'est pas question si vous vous sauverez aussi bien dans le monde que dans les Carmélites, il s'agit d'accomplir la volonté de Dieu.* Ce qui fit une si grande impression de grâce sur ce cœur ébranlé, que, dès le lendemain, sans balancer davantage, elle entra dans cette maison religieuse.

Son humilité. — L'humilité a été sa chère vertu, et il la possédait dans un si haut degré, que, se regardant comme le serviteur de tout le monde et comme le dernier des hommes, il ne recevait service de personne qu'avec une extrême confusion, et servait au contraire les autres dans les plus bas offices avec une joie nonpareille.

Dans un grand voyage qu'il fit avec quelques-uns de son séminaire, il ne voulut point qu'on menât de valet, parce qu'il vou-

Digitized by Google

lait être lui-même le valet de toute la compagnie : en effet, il en fit les fonctions durant tout le chemin malgré la résistance de ces honnêtes ecclésiastiques.

Il ne parlait jamais de soi, se croyant indigne d'occuper une place dans les esprits, quelque petite qu'elle fût. Il ne s'excusait point non plus, et on lui a fait souvent des reproches sanglants et très-mal fondés, sans qu'il ait ouvert la bouche pour se justifier. On l'a vu même dans ces occasions-là se jeter à genoux, et comme si effectivement il eût été coupable, demander pardon aux personnes qui l'avaient maltraité, quoiqu'elles fussent souvent de très-basse condition.

Un homme qui lui était inférieur s'avisa un jour pour l'éprouver, de lui dire qu'il était un gourmand, et d'ajouter à ce reproche beaucoup d'autres paroles humiliantes, mais il fut bien surpris et tout à fait édifié de voir que M. Olier ne lui répondit que par des remercîments, et lui promit de profiter de l'avis qu'il avait eu la charité de lui donner.

Si dans les rencontres notre humble prêtre ne faisait paraître aucune émotion au dehors, il n'était pas moins tranquille dans le fond de son âme; et il a déclaré à son directeur que depuis que Dieu lui eut fait la grâce de souffrir avec joie le mépris qu'il voyait que quelques mondains faisaient de lui dans une cérémonie ecclésiastique, il s'était trouvé tellement établi dans l'amour de l'humiliation, qu'il n'avait jamais rien perdu de sa paix intérieure au milieu des affronts et des outrages, quoiqu'il se soit vu plusieurs fois rebuté de ses proches, maltraité des grands, injurié par des valets, et insulté par des gens de la lie du peuple, que la malice du démon excitait contre lui.

Son esprit de pauvreté. — Bien qu'il eût des revenus considérables, il n'en usait pour soi qu'avec une extrême réserve : il quitta dès l'année 1634, son train et son carrosse, et ne garda pas même un cheval. Il allait souvent en charrette jusqu'au lieu de ses missions, et ne faisait point de difficulté de passer ainsi dans les lieux où il était le plus connu et où il y avait le plus de monde.

Pour le maniement de ses biens et le soin de sa personne, il s'en reposait sur un autre, et recevait ce qu'on lui donnait, sans rien demander. Son esprit de pauvreté ne s'étendait pas seulement sur ce qui le regardait en particulier, mais encore sur sa communauté.

Il lui a été facile d'engager des plus riches de Paris à donner à son séminaire des sommes considérables : mais jamais il ne l'a fait : et il était si éloigné de le faire, qu'une personne qui avait de grands biens, et qui les voulait employer en de bonnes œuvres, lui en offrant une partie pour sa communauté, il lui conseilla de différer et d'attendre que Dieu manifestât davantage sa volonté là-dessus. Il ne se lassait point de dire à ses ecclésiastiques que souvent on travaillait trop pour agrandir et enrichir les communautés, et trop peu pour les sanctifier, et qu'ainsi on les ruine en les voulant établir : *Car Dieu permet*, disait-il, *que puisqu'on veut de la terre et de l'or, on en ait : mais il retire son esprit, qui est le plus grand trésor qu'on puisse avoir ; et même quelquefois il permet que tout périsse, au lieu que si on songeait dans les maisons à y établir Jésus-Christ, Jésus-Christ y établirait tout le reste.*

Son parfait détachement de tout. — Son détachement n'allait pas seulement à détruire en lui tous les désirs des biens de la terre, mais encore à tenir son cœur parfaitement séparé des personnes même auxquelles Dieu l'avait uni plus étroitement, et des œuvres qu'il lui avait confiées; en un mot, de tout ce qui n'était point Dieu. Quoiqu'il brûlât du désir de se donner tout entier à la conduite du séminaire de Saint-Sulpice sitôt qu'il serait déchargé de sa cure, néanmoins une personne lui ayant dit avant qu'il tombât en apoplexie, que bientôt il serait en ce monde comme s'il n'y était pas; il répondit sans hésiter : *Je suis content d'être dans l'état où Dieu me voudra, je ne désire et ne veux autre chose.*

De ses autres vertus. — J'aurais encore beaucoup de choses à dire, sur sa mortification, sur sa douceur, sur sa patience, sur l'amour qu'il avait pour la croix, et sur quantité d'autres vertus qu'il a pratiquées dans un degré très-éminent : mais les lois d'un abrégé ne me permettent pas de rien dire davantage, et je crois aussi que ce que j'ai dit suffit pour faire connaître l'étendue de sa grâce et l'éminence de sa perfection. Celui qui fera réflexion sur ce qu'il lira dans cette Vie et qui considérera que depuis que M. Olier s'est donné au service de Notre-Seigneur, il n'a jamais cessé de souffrir avec une patience infatigable mille sortes de peines et de travaux pour la gloire de Dieu, et qu'il a passé sa vie dans les exercices les plus rigoureux de la pénitence, qu'il a été dans une abnégation universelle de soi-même, et dans une mort continuelle à toutes les créatures, pour ne vivre qu'à Dieu; qu'il a enduré avec une résignation parfaite et une fidélité toujours constante des maladies très-fréquentes et très-longues, des persécutions étranges de la part d'une infinité de personnes, des peines inexplicables de la part de Dieu pendant plus de huit ans, et qu'au milieu de tant d'obstacles il est venu à bout de réformer le faubourg Saint-Germain, et d'en faire d'un cloaque d'horreur une paroisse très-réglée, de former en ce même temps une grande communauté d'ecclésiastiques, d'établir en France plusieurs séminaires, et d'envoyer des missionnaires jusque dans le Nouveau-Monde, et cela en très-peu d'années : celui, dis-je, qui fera quelque attention à ces choses conclura aisément que Dieu a donné à M. Olier des grâces extraordinaires, et que ce saint prêtre a possédé l'esprit de Jésus-Christ dans un degré très-éminent.

C'est pourquoi je ne m'étendrai pas davantage : j'avertirai seulement le lecteur

Digitized by Google

qu'on n'a rien avancé dans ce récit touchant ce grand serviteur de Dieu, dont on n'ait été informé par des personnes très-dignes de foi, qui sont encore vivantes, ou qui n'ait été tiré des Mémoires qu'a laissés un ecclésiastique, qui a passé une partie de sa vie avec lui, et qui a été témoin de la plupart de ses actions.

On a dit peu de chose des écrits de M. Olier, parce qu'ils sont entre les mains de toutes les personnes spirituelles, et que l'onction qu'ils portent dans les cœurs fait assez voir que ce sont des productions de l'esprit de Dieu, de même que les ouvrages d'A-Kempis, de Blosius, de saint François de Sales et de M. de Bernières : nous les conseillons à tous ceux qui se veulent établir dans la solidité des vertus chrétiennes.

Écrits de M. Olier.—Rien ne fait mieux connaître le caractère et le génie des personnages célèbres que leurs écrits : cependant je me contenterai d'indiquer ceux de M. Olier selon l'ordre dans lequel ils furent mis au jour. Le premier qu'il fit paraître, ou plutôt qu'on publia avec son consentement, fut un *Traité des saints ordres*, fait pour ceux qui aspirent à la cléricature et au sacerdoce. Sur l'ordre en général, et sur chaque ordre en particulier, ils y trouvent la pure doctrine des divines Ecritures, le langage des saints conciles, des Pères et des docteurs de l'Église, enfin celui des meilleurs écrivains qui aient traité cette matière. Cet ouvrage mériterait d'être plus connu. M. Olier y parle avec beaucoup de profondeur de l'esprit de sacrifice et d'anéantissement. C'est la raison sans doute pour laquelle peu de personnes aujourd'hui en font usage. Mais avec le goût de l'oraison, la connaissance du sens allégorique des Livres saints, et cette vie pure qui obtient l'intelligence des mystères de Dieu, que les hommes du siècle ne peuvent comprendre, tout devient intelligible dans ce traité, aussi propre à édifier et à toucher, qu'à faire admirer les grandes lumières de son auteur.

Le second ouvrage de M. Olier est une *Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes.* On croirait, à en juger par le titre, qu'il ne renferme que des instructions élémentaires sur les vertus du christianisme, et qu'il est fait pour des commençants dans les voies de la piété. C'est tout autre chose. Dès les premiers chapitres, M. Olier étonne et trompe en quelque sorte son lecteur, en parlant le langage le plus sublime. On s'aperçoit bientôt qu'il n'eut jamais une connaissance médiocre du christianisme, et qu'à ses yeux un Chrétien était une fidèle copie de Jésus-Christ, ou du moins un disciple qui en étudie continuellement tous les traits. D'après cette idée, qui devrait être aussi familière aux Chrétiens qu'elle est étrangère à la plupart, il montre dès les premiers pas, à celui qu'il se propose d'instruire et de former, une voie plus excellente que celle qui est enseignée dans les livres ordinaires. Ce n'est pas qu'il ne sût, comme saint Paul, bégayer pour les enfants quand il le fallait, et se faire tout à tous ; on le voit dans le *Catéchisme* qu'il a composé pour sa paroisse : mais il paraît avoir fait l'*Introduction à la vie chrétienne*, moins pour des commençants que pour les âmes qui aspirent à la perfection. C'est pourquoi il s'y élève, comme saint Paul, lorsqu'il disait : *Avec les parfaits, nous parlons selon la haute doctrine de la sagesse de Dieu.* (*I Cor.* II, 6.)

Il en est de même du troisième ouvrage de M. Olier, qui a pour titre, *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure.* Il y instruit par demandes et par réponses. C'est apparemment la raison pour laquelle il est ainsi intitulé ; car il faut avouer encore ici que le corps du livre ne répond point à l'idée qu'on se forme ordinairement d'un catéchisme, et qu'en plusieurs endroits ce qu'il y enseigne surpasse la portée du plus grand nombre des fidèles. Qu'on ne s'imagine pas toutefois qu'on n'y rencontre que ténèbres et obscurités. Tout lecteur capable de comprendre les ouvrages de sainte Thérèse, le *Traité de l'amour de Dieu*, composé par saint François de Sales, les Lettres spirituelles du P. Surin, les Ecrits de M. Bossuet où il réfute le livre des *Maximes des saints* de M. de Fénelon, et ceux du même genre qui parurent en grand nombre dans le siècle dernier, loin d'être effrayé par la spiritualité de la doctrine de M. Olier, y sera moins arrêté que dans ceux-là. Tout homme médiocrement versé dans la doctrine de l'Evangile et la morale de saint Paul, l'y reconnaîtra presque à chaque page, et la trouvera expliquée avec autant de clarté que de justesse et de solidité ; car, en dernière analyse, c'est à quoi se réduit toute la mysticité de M. Olier. Ceux qui s'en forment une autre opinion, ou n'ont jamais lu ses ouvrages, ou sont moins encore que novices dans le langage de la vie intérieure.

Son quatrième ouvrage, sous le titre de *Journée chrétienne*, est une méthode pratique pour passer saintement la journée. On y trouve, avec des réflexions fort élevées, et quelques actes de la plus haute perfection, pour honorer Notre-Seigneur dans ses principaux mystères, beaucoup de règles, de maximes et d'exercices convenables, soit aux différentes actions de la journée, comme le lever, la prière, le repas, la conversation ; soit aux différents états qui peuvent se succéder dans tout Chrétien, comme la maladie, la convalescence, la santé, etc.

Le cinquième est le recueil de ses *Lettres.* J'ai déjà remarqué, dans la *Préface*, que M. Bossuet en avait fait une mention honorable dans un des ouvrages qu'il publia sur la controverse du quiétisme. On peut les regarder comme un abrégé des maximes, des sentiments et des règles de conduite, qui se trouvent répandus dans ses autres ouvrages. Il y porte tous ceux qui veulent vivre dans la piété, à la pratique de l'oraison ; il y enseigne souvent l'amour des croix et la patience dans les maladies, les revers et les différentes épreuves de cette vie. Il y donne

Digitized by Google

aux princes et aux grands des leçons de détachement du monde et de mépris d'eux-mêmes. Des engagements qu'ils ont contractés par leur naissance ou leur rang, et des autres avantages dont ils jouissent sur la terre, il tire de fort belles instructions sur l'usage qu'ils doivent faire de leur grandeur, de leur pouvoir et de leurs richesses. Il y exhorte les ecclésiastiques et les personnes qui ont embrassé la vie religieuse, à la perfection de leur état. Tout y respire l'abnégation, l'esprit de sacrifice et d'anéantissement ; car c'était comme sa vertu favorite et dominante. Mais il y discerne avec tant de sagesse les voies du Seigneur sur les âmes dont il lui a confié la direction, qu'il ne règle sa conduite à leur égard que selon les impressions de la grâce, dont il était attentif à suivre les progrès, et selon le degré de perfection dont elles lui paraissaient capables.

Le sixième et dernier ouvrage est l'*Explication des cérémonies de la grand'Messe de paroisse*. La doctrine en est sublime et répond à la grandeur du sujet qu'il y traite. On y admire particulièrement, et plus encore que dans les autres livres, la connaissance profonde qu'il avait des saintes Ecritures. On y trouve quelques explications qui paraissent un peu forcées et arbitraires ; mais combien d'allusions semblables dans la plupart des écrits des Pères de l'Eglise ! Ils n'ont pas cru s'éloigner des vues du divin Esprit qui a dicté les saints oracles, en faisant un usage presque continuel du sens allégorique et accommodatif. Avec leurs lumières et leur esprit, nous serions plus modérés dans notre critique, lorsque nous lisons les auteurs modernes qui ont imité leur langage. Le goût de la manne du désert variait à l'infini, selon les dispositions et le désir des Israélites, pour qui les anges l'avaient préparée : image de la fécondité des sens renfermés dans les livres saints, et de la variété infinie des explications qu'ils offrent à la piété de ceux qui savent les méditer. Dans les faits et les cérémonies, tout est allégorie et mystère ; c'est à quoi l'on ne fait pas assez d'attention, lorsqu'on blâme si légèrement l'usage des sens spirituels, et qu'on ne veut s'attacher qu'au sens littéral. Si les plus petites cérémonies ordonnées dans l'ancienne loi signifiaient quelque chose de mystérieux, pourquoi ne serait-il pas permis de trouver des allusions spirituelles ou morales dans celles qui ont été prescrites par l'Eglise, avec qui Jésus-Christ a promis d'être jusqu'à la fin des siècles, non-seulement pour l'assister dans ses décisions doctrinales, mais encore pour la diriger dans la forme de ses rites et dans le choix de ses cérémonies, qu'elle regarde comme un langage qui ne frappe les sens que pour éclairer l'esprit, élever l'âme et nourrir la piété dans le cœur ? Au reste, quand il serait vrai que M. Olier, dans ses *Explications des cérémonies de la Messe solennelle*, eût donné une trop libre carrière à son imagination, on ne peut lui refuser le mérite d'avoir enrichi cet ouvrage de pensées qui donnent la plus haute idée du sacerdoce et du sacrifice de la loi nouvelle. La préface en est admirable, et l'on ne peut guère la lire sans se sentir porté à connaître la doctrine dont elle est comme l'introduction.

Quoique dans la plupart des écrits de M. Olier, qu'on a mis au jour, le style soit assez négligé, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un esprit élevé, riche et fécond en pensées sublimes et pleines de noblesse. Quelque répandus qu'ils aient été pendant longtemps, ils trouveraient aujourd'hui, si l'on en faisait une nouvelle édition, beaucoup moins de lecteurs que dans le siècle où ils parurent ; mais c'est le sort de tous les ouvrages du même âge qui parlent le langage de la perfection et de la haute spiritualité. On goûtait alors les maximes de la vie mystique, parce qu'on y était versé, et que la France avait de grands maîtres dans cette science, qui est la science des saints, comme la fausse mysticité est le langage inintelligible des visionnaires et des illuminés. Maintenant que la philosophie, tant de fois réprouvée par Jésus-Christ et ses apôtres, comme un vent brûlant, a desséché les sources de l'onction divine, que respirent les auteurs ascétiques du dernier siècle, faut-il s'étonner qu'on connaisse à peine des livres que tout le monde, il y a cent ans, avait entre les mains ?

M. Olier avait le don d'écrire avec une facilité et une rapidité extraordinaires, comme de rendre ses pensées avec une grande clarté, et de soutenir très-longtemps, sans en être incommodé, le travail de la composition. On l'a vu souvent écrire à genoux durant cinq ou six heures de suite. Il écrivait pour l'ordinaire après son oraison du matin, parce que c'était alors que Dieu le favorisait davantage des lumières de son Saint-Esprit. Souvent aussi Notre-Seigneur se communiquait à lui avec tant d'abondance pendant la nuit, qu'après s'être fait apporter de la lumière, il écrivait jusqu'à sept ou huit heures du matin.

Outre les ouvrages imprimés qui sont sortis de ses mains, il a écrit les principaux traits de sa vie, et les faveurs particulières qu'il a reçues de Dieu en différents temps. Ce fut pour obéir à son confesseur, le P. Bataille, religieux de l'abbaye de Saint-Germain, qu'il entreprit ce travail. A mesure qu'il avait achevé un cahier, il le mettait entre les mains de ce sage directeur. Celui-ci, dont la mémoire est en bénédiction dans la congrégation de Saint-Maur, dont il était membre, après la mort de son pénitent, les remit tous écrits de la main du serviteur de Dieu, à M. de Bretonvilliers, au nombre de quatre-vingts. On en a perdu une grande partie. Voici ce qu'on y lit dès les premières pages. *Avant de raconter les dons et les miséricordes du Seigneur sur moi, je veux dire ici ce que je voudrais publier partout : c'est que Notre-Seigneur me faisant lire dernièrement saint Augustin avec goût et profit, il me montrait l'avantage du don de l'é-*

Digitized by Google

criture sur celui de la parole. Celui-ci passe avec la vie : combien d'excellentes instructions prononcées par ce grand docteur, dont il ne reste plus rien ou presque rien dans l'Eglise! au lieu que, par les ouvrages qu'il a écrits, il instruira l'Eglise jusqu'à la fin des siècles. Je ne pensais point à laisser rien par écrit, et ce n'est que depuis ce moment que j'en ai reçu le commandement.

Jamais il ne composait sans adorer Dieu comme la lumière universelle qui se répand sur son Fils, et par son Fils sur les anges et sur les saints. Pénétré de reconnaissance pour un don aussi précieux que la communication de cette lumière, il s'anéantissait devant Notre-Seigneur, s'estimant indigne d'être éclairé d'en haut, après avoir fait un si mauvais usage des lumières de la foi. Il ne se regardait que comme un misérable pécheur, qui méritait plutôt d'être enseveli dans les plus épaisses ténèbres. Avant d'écrire, il suppliait la bonté divine de le purifier entièrement, et de ne rien laisser en lui qui pût mettre obstacle à ses grâces. Il la suppliait encore d'imprimer dans le fond de son âme, pour sa propre sanctification, tout ce qu'il devait tracer pour l'édification du prochain, et de le remplir de son onction cachée sous la lettre des vérités saintes, de peur d'être vide des vertus et des grâces, en paraissant les posséder abondamment; comme ces marchands qui étalent au dehors beaucoup d'or et d'argent, mais qui n'ont de grandes richesses qu'en apparence. M. Olier voulait que tout homme qui écrivait sur des matières spirituelles, non content de connaître la vertu et les voies de la sainteté, non content même de les goûter et de les aimer, surmontât fortement tous les obstacles, et redoublât sans cesse d'efforts pour devenir vertueux, et marcher sur les traces des saints. Sans cela, disait-il, il sera devant Dieu tout autre que ce qu'il paraît dans ses écrits et devant les hommes.

Une autre qualité qu'il en exigeait encore, c'était de dépendre entièrement d'un directeur sage et éclairé par rapport à ce qu'il mettait au jour, et d'être prêt à jeter au feu ce qu'il ne lui conseillerait ou permettrait pas de laisser paraître. Il regardait l'attache à ses propres productions, comme un piége du démon, qui anéantissait par là tout le fruit qu'on en devait tirer pour soi-même, en travaillant pour les autres; piége contre lequel il sut si bien se mettre en garde, que tout ce qui sortait de sa plume, il le remettait entre les mains de son directeur, avec la simplicité d'un enfant qui donne ses essais à corriger à son maître. Il lui donnait toute liberté de les déchirer ou de les mettre en cendres, comme la chose du monde la plus vile; tant il en faisait peu de cas, et tant il était mort à lui-même! A l'entendre parler des livres qu'il avait permis de rendre publics, on eût dit qu'ils n'étaient bons à rien. Il les méprisait tellement, qu'un jour il avait pris la résolution de les brûler. Ce qui l'engagea à faire ce sacrifice (si toutefois c'en était un pour lui), ce fut la peine qu'il ressentait à laisser subsister après sa mort quelque chose de ce qu'il avait composé. Dieu permit que son dessein fût découvert et ses mesures rompues au moment où il allait en venir à l'exécution. Il était occupé à rassembler tous ses manuscrits pour les jeter au feu, lorsque M. de Bretonvilliers entra dans sa chambre, et devina son dessein. Il eut assez d'empire sur son esprit, pour l'en détourner; et c'est aux représentations qu'il lui fit alors, que nous sommes redevables des livres spirituels qui portent son nom.

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

DE M. J.-J. OLIER.

INTRODUCTION A LA VIE ET AUX VERTUS CHRÉTIENNES.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA RELIGION DE JÉSUS CHRIST.

Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu en ce monde pour y apporter le respect et l'amour de son Père, et pour y établir son royaume et sa religion. Il ne lui a demandé autre chose pendant sa vie; et c'est ce qu'il a fondé pendant l'espace de trente-trois ans qu'il a vécu sur la terre, et ce qu'il a désiré incessamment de procurer dans l'esprit et dans le cœur des fidèles, qu'il prévoyait avoir été ordonnés pour être ceux en qui il devait répandre sa même religion, afin d'honorer son Père en eux, comme il faisait en lui-même.

Il a demandé cette grâce pour les hommes, et la leur a méritée durant sa vie : et c'est ce qu'il a fait aussi en sa mort, où, en même temps qu'il l'a demandée pour eux, il a donné témoignage du respect et de l'amour qu'il portait à son Père, qui sont les deux choses que comprend la religion. Il connaît son Père si pur et si saint, qu'il ne voit rien qui mérite de vivre et de subsister devant lui : ce qu'il proteste par la mort qu'il endure pour témoigner et faire paraître cette vérité.

Il meurt encore par amour aussi bien que par révérence; car il se soumet à la mort, et l'accepte très-volontiers et avec joie, parce qu'il y voit le plaisir et la satisfaction de son Père (1); et voyant qu'il n'était point satisfait pour les péchés qu'on commettait contre lui, il meurt pour le contenter entièrement et pour ne laisser rien à satisfaire (2).

Il donne par là exemple aux Chrétiens qui font profession de sa même religion, de son même respect et de son même amour, qu'ils ne doivent rien épargner pour en témoigner les vrais sentiments, qui les doivent porter dans l'occasion jusqu'au point du sacrifice; étant plus sûr de rendre son sacrifice réel, que de se contenter d'une simple disposition, qui souvent est trompeuse.

Notre-Seigneur a continué, après sa mort, de procurer aux hommes cette religion envers Dieu par toutes les inventions de son amour; et il leur a donné son même esprit, qui est celui de Dieu vivant en lui, pour établir en eux les mêmes sentiments de son âme, afin que, dilatant ainsi sa sainte religion, il fît de lui et de tous les Chrétiens un seul religieux de Dieu.

Régnant au ciel, il vit dans le cœur et dans la plume de ses évangélistes, pour établir partout le mépris de la créature et le respect de Dieu seul. Il est vivant dans le cœur et dans la bouche de ses apôtres et de ses disciples, pour annoncer partout le royaume de Dieu, pour procurer l'adoration que mérite son saint nom, et pour lui donner des sujets parfaitement soumis, et des adorateurs qui le respectent en esprit et en vérité (3).

C'est encore proprement la fonction de l'esprit de Dieu dans les prêtres, qui continue en eux ce qu'il faisait en Jésus-Christ. Il y procure, par exemples, par paroles, par écrit, et par toutes les voies possibles, la sainte religion de Dieu, qui seul mérite d'être adoré et respecté dans le mépris de toutes choses. Tout n'est que vanité et que figure hors de lui; car tout l'être créé n'est qu'une écorce légère de l'être qui est caché en lui, qui se fait voir, en quelque façon, sous la couleur de tout ce qui paraît. Toute la figure passera (4) quand Dieu voudra cesser de paraître sous des figures, et quand il fera voir à découvert tout ce qu'il est. Quand les yeux de l'esprit seront ouverts et affermis par la lumière de la gloire, alors le monde ne sera plus pour nous une chose agréable, non plus que l'ombre lorsque le corps paraît, ou que le portrait, auquel on ne fait plus d'attention quand la personne se présente. Le masque ne paraît plus agréable quand le visage est découvert. Ainsi tout paraîtra figure, masque et néant, quand Dieu se rendra visible à l'âme en tout ce qu'il est.

Dieu donc soit adoré en lui, et tout périsse devant lui en notre esprit, puisque tout n'est rien en sa présence. Prévenons par esprit de religion l'anéantissement et le sacrifice universel de tout cet être, qui doit périr pour Dieu en témoignage de sa grandeur et de sa sainteté. Que notre foi soit la lumière et le flambeau de notre religion, pour faire le sacrifice devant Dieu de tout l'être présent. Car si Jésus-Christ même veut être sacrifié par le grand respect qu'il lui porte et par l'estime qu'il fait de lui et de sa sainteté,

(1) *Oblatus est quia ipse voluit.* (*Isa.* LIII, 7.)
(2) *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem.* (*Hebr.* XII, 2.)
(3) *Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate, nam et Pater tales quærit.* (*Joan.* IV, 23.)
(4) *Præterit enim figura hujus mundi.* (*I Cor.* VII, 31.)

Digitized by Google

combien plus devons-nous tout sacrifier à Dieu, et mépriser toutes choses, pour n'estimer et ne voir que ce qui seul est véritable, et qui seul mérite d'être estimé et révéré?

Devant le véritable Dieu, il n'y a point d'idoles à révérer; il faut que tout soit mis en cendres. Donc, que toute créature périsse devant mon Dieu. Et comme Notre-Seigneur en se sacrifiant a prétendu tout anéantir, et faire un sacrifice de toutes choses en lui, parce qu'il avait tout réuni en sa personne (5); il est juste que nous condamnions et que nous sacrifiions toutes les choses hors de lui, qui sont d'autant moins saintes qu'elles sont moins en lui. Et c'est la marque véritable de notre religion, de sacrifier tout à Dieu, et de témoigner ainsi comme tout est vil et abject devant lui, n'estimant et ne respectant aucune chose que lui seul.

Enfin Notre-Seigneur, pour dilater sa sainte religion envers Dieu, et pour la multiplier en nos âmes, vient en nous, et se laisse en la terre entre les mains des prêtres comme hostie de louange, pour nous communier à son esprit d'hostie, nous appliquer à ses louanges, et nous communiquer intérieurement les sentiments de sa religion. Il se répand en nous, il s'insinue en nous, il embaume notre âme, et la remplit des dispositions intérieures de son esprit religieux; en sorte que de notre âme et de la sienne, il n'en fait qu'une, qu'il anime d'un même esprit de respect, d'amour, de louange, et du sacrifice intérieur et extérieur de toutes choses à la gloire de Dieu son Père; et ainsi il met notre âme en communion de sa religion, pour faire de nous en lui, comme nous avons dit, un vrai religieux de son Père.

Et même pour perfectionner notre état, et pour nous mettre dans le point de la religion la plus pure et la plus sainte, il nous communie à son état d'hostie, pour être avec lui une hostie, et n'être pas seulement religieux en esprit, mais encore en vérité, c'est-à-dire en réalité; ayant intérieurement sacrifié en nous tout l'être présent de la chair en tous ses sentiments; ne les ayant pas seulement sacrifiés comme Jésus-Christ en croix, par mortification et par crucifiement extérieur (6); mais ayant tout consommé intérieurement avec Jésus-Christ consommé sur l'autel. C'est là le point de perfection où il nous appelle en cette vie, puisque, par sa présence intime en nous, et par son feu qui nous dévore, il nous communie à l'état le plus parfait de sa religion, qui est d'hostie consommée à la gloire de Dieu, d'hostie qui ne vit plus en soi de sa vie propre et de la vie de la chair, mais qui vit totalement de la vie divine et de la vie consommée en Dieu.

(5) Ἀνακεφαλαιώσασθαι, recapitulare. (Hieron.)

(6) *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.* (*II Cor.* IV, 10.)

(7) *Et ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis.* (*Joan.* XVII, 22, 23.)

(8) *Ut sint consummati in unum.* (*Joan.* XVII, 23.)

(9) *Hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.* (*Rom.* XII, 1.)

C'est proprement l'état de la vie ressuscitée, où nous sommes appelés à l'imitation de Notre-Seigneur, qui est extérieurement consommée en son Père au jour de sa résurrection, et qui veut que nous soyons aussi intérieurement ressuscités et conformés en lui. C'est pourquoi il dit qu'il a communiqué aux hommes la clarté que son Père lui a donnée (7). Cette clarté est l'état ressuscité qu'il avait déjà eu dans l'hostie en la Cène : *Ut sint unum, sicut et nos unum sumus. Ego in eis, et tu in me.* (*Joan.* XVII, 23.) Je suis en eux, ayant le même effet que vous, ô mon Père qui êtes en moi, avez en moi. Je les vivifie, comme vous me vivifiez; je les consomme comme vous me consommez (8). Il demande donc que nous soyons comme des hosties vivantes, saintes et agréables à Dieu (9). C'est pourquoi saint Paul ne prie pour rien avec plus d'instance que pour faire parvenir les Chrétiens à cette consommation parfaite en Jésus-Christ selon l'esprit, qui les rende intérieurement tout semblables à lui : Je prie Dieu de tout mon cœur, qu'il vous fasse parvenir au point de consommation que je désire être en vous par la vertu du Saint-Esprit de Jésus-Christ, qui vous consomme intérieurement avec lui (10).

Ce sera là l'ouvrage du Saint-Esprit, qui doit venir en ce monde pour rendre témoignage de la vérité à nos cœurs; et bien mieux que saint Jean, qui n'était que son organe : car il est l'Esprit de vérité (11).

Ce sera lui, qui, intérieurement par la foi, commencera de nous découvrir la fausseté et le mensonge de toute la créature et de tout ce qui n'est pas Dieu. Il nous le fera mépriser, comme le rien auprès de ce Tout si grand, si magnifique et si admirable. Il nous en donnera dégoût; et par ce dégoût nous en dégageant entièrement, il nous portera à Dieu avec ardeur, et nous unira à lui si intimement, qu'il nous fera tout un en lui, et nous consommera parfaitement en ressemblance de Jésus-Christ consommé en son Père.

CHAPITRE II.

DE LA PREMIÈRE CONFORMITÉ QUE NOUS DEVONS AVOIR AVEC JÉSUS-CHRIST.

Nous sommes tous obligés d'être conformes à Jésus-Christ. Saint Paul nous l'apprend, lorsqu'il dit, que Dieu nous a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils (12).

Or cette conformité consiste à lui ressembler : premièrement, en ses mystères extérieurs, qui ont été comme des sacrements des mystères intérieurs qu'il devait opérer dans les âmes. De sorte que comme Notre-Seigneur a été crucifié extérieurement, il faut que nous le soyons intérieurement.

(10) *Oramus vestram consummationem.* (*II Cor.* XIII, 9.)

(11) *Testimonium perhibuit veritati.* (*Joan.* V, 33.) *Cum autem venerit ille spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem.* (*Joan.* XVI, 13.)

(12) *Prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (*Rom.* VIII, 29.)

Digitized by Google

Comme il a été mort extérieurement, il faut que nous le soyons intérieurement. Comme il a été enseveli extérieurement, il faut que nous soyons ensevelis intérieurement. Et cette vie intérieure, exprimée par les mystères extérieurs, et les grâces acquises par ces mêmes mystères, doivent être en tous, puisqu'elles ont été méritées pour tous. C'est pourquoi saint Paul parlant de tous, disait : *Vous êtes morts* (13).

Il est vrai que Dieu a réservé particulièrement certaines âmes, pour exprimer même extérieurement en elles ces saints mystères; comme nous le voyons dans quelques saints religieux qu'il a envoyés sur la terre, afin de renouveler la vie de Jésus-Christ, et qui ont été si abondamment remplis de son esprit et de la grâce de ses mystères, qu'ils ont exprimé au dehors son état même extérieur. Tel a été saint François, en qui l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié a été si pleinement répandu, qu'il a rejailli jusque sur sa chair, et qu'il a fait voir au dehors de lui, par les plaies qu'il a portées en son corps, le mystère du crucifix : ce qu'il laisse encore à continuer à ses enfants, qui exercent sur leur chair une mortification continuelle. Tel a été saint Benoît, qui a exprimé la sépulture de Jésus-Christ en se tenant caché dans une caverne, et laissant ses enfants dans des tombeaux. Tels ont été plusieurs autres saints qui ont paru dans la sainte Eglise, et qui ont porté quelques marques extérieures des mystères. Mais pour le reste des Chrétiens, à qui ils ont laissé l'exemple de leur dévotion, leur mettant ces mystères sensiblement devant les yeux, quoiqu'ils ne soient pas dans cette conformité extérieure à ces mêmes mystères, ils sont toujours obligés d'en posséder les grâces et l'esprit.

L'esprit des saints mystères nous est donné par le baptême, et il est opérant en nous des grâces et des sentiments qui ont rapport et conformité aux mystères de Jésus-Christ. C'est à nous seulement à le laisser opérer, et, en vertu de ses grâces et de ses lumières, agir sur nous et sur autrui conformément aux saints mystères.

Par exemple, nous avons en nous l'esprit de Jésus-Christ crucifié, qui nous donne lumière et grâce pour nous crucifier intérieurement ; pour nous mortifier dans les occasions où notre chair demande ses plaisirs et ses satisfactions, et pour nous rendre ainsi conformes intérieurement à Jésus-Christ crucifié.

C'est ainsi que ce même Esprit nous donne grâce pour participer et pour nous rendre semblables à Jésus-Christ ressuscité ; ayant intérieurement une vie cachée en Dieu, comme il l'avait extérieurement. Car premièrement, comme il était séparé extérieurement du commerce des hommes, et qu'il était retiré en son Père, priant en lui et vivant en lui, sans être vu entre les hommes et sans converser parmi eux : de même, il faut que notre âme soit retirée intérieurement du commerce des créatures et de la conversation avec elles; il faut qu'elle soit dégagée de l'amusement aux choses de la terre; il faut qu'elle n'en soit plus intérieurement occupée ; il faut qu'elle n'ait plus ni pensées, ni affections pour elles : ainsi se retirant d'entre elles en esprit, et s'occupant en Dieu, elle quitte toutes les affections par lesquelles elle était répandue dans le monde et dans les créatures visibles, et elle commence à entrer en Dieu, pour vivre avec lui dans la solitude et dans la retraite intérieure; et par ce moyen elle entre dans l'état même de la résurrection.

Secondement, Notre-Seigneur était caché en Dieu par sa sainte résurrection ; en sorte que sa vie, c'est-à-dire la vie de sa chair, sa vie humaine, sa vie d'infirmité, était perdue en Dieu : car étant consommé en Dieu, comme le bois dans le feu, il ne paraissait plus rien en lui que Dieu, en qui il était perdu, enseveli, et entièrement abîmé.

Or cette vie ressuscitée, et cette vie de Dieu en Dieu, est la vie cachée des Chrétiens, à laquelle ils doivent tous participer et aspirer, à cause de l'union intime qu'ils sont obligés, même en cette vie, d'avoir avec Dieu, qui, comme un feu dévorant et une fournaise très-ardente, engloutit l'âme, l'absorbe, l'abîme, la perd ; et ainsi la cache en lui. C'est là la participation du mystère de la résurrection. C'est là la vie ressuscitée, qui se donne, selon saint Paul, à tous les Chrétiens par le baptême : *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* (*Rom.* vi, 4.) Comme Jésus-Christ en sa résurrection est entré en la vie de Dieu; en sorte qu'il ne vivait plus de la vie de la chair, l'âme n'animait plus son corps de la façon grossière dont elle l'animait auparavant, c'est-à-dire pour servir à ses besoins et à l'usage de la vie du monde; mais cette âme toute divinisée était tout engloutie, perdue et absorbée en Dieu; et tout ce que la chair avait de terrestre et de grossier, était aussi entièrement consommé par la gloire : de même la vie chrétienne porte intérieurement un transport de toute notre âme en Dieu, en sorte qu'elle ne pense plus ensuite qu'à l'aimer, qu'à le voir, qu'à se ressouvenir de lui, qu'à le servir de toutes ses forces, transportant à Dieu et à son service tout l'usage de sa vie et de sa vertu.

Ainsi l'âme en cet état de vie ressuscitée et de vie divine, ne se sent plus être attachée à la chair pour la servir, et pour suivre ses inclinations et ses mouvements ; mais elle est tellement haletante vers Dieu, qu'il n'y a que la moindre partie d'elle-même qui anime la chair. C'est pour lors la moindre occupation de l'âme, que de donner

(13) *Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem*, etc. *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus.* (*Rom.* vi, 4, 5.) *Pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit.* (*II Cor.* v 15.) *Mortui estis.* (*Col.* iii, 3.)

Digitized by Google

la vie au corps, qui demeure à demi mort et sans vigueur, à cause que l'âme est transportée en Dieu, et ne vit plus qu'en Dieu. Et comme elle emprunte les qualités de Dieu et de son être; Dieu, qui bien loin d'être propre à nous animer, l'est plutôt à nous consumer, étant tout feu en lui, étant aussi tout l'être pour qui toutes choses sont faites, et qui n'est fait pour aucune; de là vient que l'âme est bien plus pour lui que pour le corps; et ainsi elle se perd bien plutôt en lui, qu'elle n'est pas capable de l'attirer au corps pour l'animer, et pour rendre Dieu sa forme.

L'âme donc étant en Dieu et se perdant en lui, s'abîmant en son amour et s'unissant à lui, devient participante de la vie de Dieu même, et est ainsi ressuscitée en esprit. Elle est intérieurement participante de la résurrection du Fils de Dieu, qui extérieurement était caché en Dieu en la vertu de cette vie divine qui le perdait en elle, et qui abîmait tout l'être infirme, et la vie de la chair qui était auparavant en lui. C'est là la première conformité à laquelle l'esprit de Jésus-Christ nous appelle, lorsqu'il nous dit que nous le suivions, en nous rendant semblables à lui (14).

CHAPITRE III.

DE LA SECONDE CONFORMITÉ QUE NOUS DEVONS AVOIR AVEC JÉSUS-CHRIST.

La seconde conformité que nous devons avoir avec Jésus-Christ, est celle que nous devons avoir à son intérieur en ses mystères : en sorte que nos âmes soient rendues conformes en leurs sentiments et dispositions intérieures, non-seulement à l'extérieur des mystères, comme nous avons vu, mais encore aux dispositions et sentiments intérieurs que Notre-Seigneur avait dans ces mêmes mystères.

En cela consiste proprement la vie chrétienne, que le Chrétien vive intérieurement par l'opération de l'esprit, en la manière que Jésus-Christ vivait. Sans cela il n'y a point d'unité ni de conformité parfaite, à laquelle pourtant nous appelle Notre-Seigneur, qui veut que nous vivions avec lui, par l'opération de l'Esprit, d'une vie aussi véritablement une, comme le Père et le Fils vivent entre eux, qui n'ont rien qu'une vie, un sentiment, un désir, un amour, une lumière, à cause qu'ils ne sont qu'un même Dieu vivant dans les deux personnes.

C'est pour ce sujet que l'esprit de Dieu est répandu dans les Chrétiens, comme dans les membres d'un même corps, pour les animer d'une même vie, et avoir en eux les mêmes opérations qu'il exerçait en Jésus-Christ, dilatant ainsi ses occupations, dispositions, amours et mouvements. Et tout de même qu'une goutte d'huile sur un satin blanc, qui n'occupait auparavant qu'un petit coin de l'étoffe, se dilate en peu de temps sur toute la pièce; ainsi l'esprit de Dieu en Jésus-Christ, qui était vivant dans son cœur, avec le temps et la succession des années que les fidèles se trouvent unis à Jésus-Christ, se dilate dans tous, et fait que tous sont faits participants d'un même goût, et d'un même odorat, et enfin des mêmes sentiments. C'est le même esprit en tous, opérant en tous les mêmes choses : en sorte qu'étant ainsi transformés et réformés par lui en Notre-Seigneur au fond de leur âme, ils ne sont plus différents par les sentiments particuliers de la chair et de l'amour-propre, qui règnent ordinairement en un chacun différemment, selon la diversité de leurs tempéraments et de leurs caprices différents; mais ils sont tous un par l'unité d'un seul esprit régnant en eux, et pénétrant leurs cœurs. Ils ne sont plus différents par la diversité des religions : *Ubi non est gentilis, et Judæus, circumcisio et præputium.* (*Col.* III, 11.) *Non est Judæus, neque Græcus* (*Galat.* III, 28); ni par la distinction des climats, par la diversité des nations, par l'opposition des tempéraments et des mœurs barbares : *Barbarus, et Scytha* (*Col.* III, 11); ni par la différence des conditions : *Servus, et liber* (*Ibid.*); ni encore par la diversité des sexes : *Non est masculus, neque femina;* parce qu'ils sont tous une même chose en Jésus-Christ : *Omnes enim vos unum estis in Christo Jesu* (*Galat.* III, 28); et que Jésus-Christ est toutes choses en tous : *Sed omnia et in omnibus Christus.* (*Col.* III, 11.)

Et non-seulement il les remplit des dispositions générales de son cœur, comme d'horreur du péché, d'anéantissement de lui-même, d'adoration profonde et de révérence de son Père, d'amour parfait du prochain; mais encore des dispositions particulières qu'il a eues en ses mystères. Car, comme toutes ces dispositions saintes en l'âme de Jésus-Christ étaient l'objet de la complaisance et des joies de Dieu son Père, de là vient que le Saint-Esprit, qui ne recherche partout que cette complaisance du Père, se plaît à se répandre ainsi en opérations saintes dans les âmes disposées à le laisser agir en elles.

C'est ce qu'il opère à la gloire de Dieu, particulièrement dans les âmes calmes et vides de toutes choses qui lui en donnent le loisir, et ce qu'il désire surtout de faire dans celles qui sont choisies pour représenter Jésus-Christ sur la terre, et pour continuer sa vie de Chef et de Pasteur envers les hommes, sa vie de supplément des hommes, qui est la vie du prêtre, lequel tient la place de Jésus-Christ pour suppléer à la religion de tous les hommes, et être ainsi le religieux universel de l'Église, priant, louant, aimant pour tous, se chargeant et s'acquittant des devoirs de tous, comme réparateur des omissions de tous.

Voilà donc le dessein du Fils de Dieu venant sur la terre. Il a voulu continuer, dans les Chrétiens, la sainteté de ses mystères et extérieurs et intérieurs, et établir en eux

(14) *Et sequatur me.* (*Matth.* XVI, 24.)

Digitized by Google

ces deux conformités : en quoi consiste la parfaite ressemblance des membres à leur chef.

La voie de Dieu, pour faire cet ouvrage si sublime, a du rapport à la conduite qu'il tient dans l'ordre de la nature, où rien ne se fait tout d'un coup; mais chaque chose va croissant peu à peu, et s'acquérant insensiblement la perfection à laquelle la sainte providence de Dieu veut l'élever dans l'ordre naturel. Ainsi il faut être enfant avant que d'être homme parfait; et il faut que les arbres portent des bourgeons, des feuilles et des fleurs, avant que de porter des fruits. Il en est de même dans la vie spirituelle : il faut commencer premièrement, et avancer ensuite, avant que d'être achevé. Car comme la sublimité de l'état chrétien consiste à la participation et à la communion sainte de Jésus-Christ Notre-Seigneur ressuscité, monté au ciel, et consommé en Dieu son Père; aussi, avant que d'y pouvoir parvenir, il faut avoir passé dans son premier état, qui est celui de la mortification, de la souffrance et de la croix, de l'abaissement et de la mort à tout.

Les Chrétiens, pour être dans leur véritable vocation, qui est de représenter Jésus-Christ en eux, doivent exprimer en leur vie tous ses états très-saints, et dans le même ordre qu'ils ont été en Jésus-Christ. Et par conséquent, comme Jésus-Christ, notre modèle sacré, a premièrement souffert toutes les ignominies possibles, les fouets et les gibets; qu'il est mort et qu'il a été enseveli avant que de ressusciter et que d'entrer dans sa gloire : *Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam* (*Luc.* xxiv, 26) : il faut aussi qu'un Chrétien porte en soi tous ces états d'humiliation, avant que de pouvoir participer à sa sublimité et à sa grandeur.

La vie chrétienne a deux parties : la mort et la vie. La première sert de fondement à la seconde. Cela est réitéré dans les écrits de saint Paul, et particulièrement dans le sixième chapitre de l'*Epître aux Romains : Ignorez-vous, qu'ayant été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort? Car nous avons été ensevelis avec lui dans la mort par le baptême, afin que, comme il est ressuscité, nous marchions aussi dans une nouvelle vie.* Et après il ajoute : *Faites état que vous êtes morts au péché et vivants à Dieu en Jésus-Christ* (15). Et en mille autres endroits, il répète ces deux membres de l'état chrétien; en sorte toutefois, comme nous avons dit, que la mort doit toujours précéder la vie. Et cette mort n'est autre chose que la ruine entière de tout nous-mêmes, afin que tout ce qu'il y a d'opposé à Dieu en nous étant détruit, son Esprit s'y établisse dans la pureté et dans la sainteté de ses voies.

C'est donc par la mort qu'il faut entrer dans la vie chrétienne. Mais il faut savoir de quelle façon se fait cette mort, et comment l'Esprit de Jésus-Christ l'opère en nous. Et pour cela il faut remarquer la différence qu'il y a entre l'Esprit de Dieu et l'Esprit de Jésus-Christ : car quoique l'Esprit de Dieu et celui de Jésus-Christ ne soient qu'un, néanmoins, à cause des diverses opérations qu'il produit, il prend quelquefois le nom d'Esprit de Dieu, et quelquefois le nom d'Esprit de Jésus-Christ.

Lorsque le Saint-Esprit agit en nous, et qu'il y établit des vertus de force, de vigueur, et de puissance, et qu'il nous met dans la participation des perfections et des attributs de Dieu, qui n'enferment en eux aucun abaissement, alors cet Esprit divin s'appelle Esprit de Dieu, parce que Dieu, en tant que Dieu, n'a en lui que la grandeur et la majesté : mais lorsque ce même Esprit opère en nous les vertus de Jésus-Christ, qui sont les vertus chrétiennes, qui portent avec elles l'abaissement et l'humiliation, comme sont l'amour de la croix, de l'humilité, de la pauvreté, du mépris; alors cet Esprit saint s'appelle Esprit de Jésus-Christ. Nous avons donné avis de cette différence, afin que dans la suite on fasse discernement de ces façons de parler.

Or c'est cet Esprit de Jésus-Christ qui nous met dans la mort au péché. Par ce mot de péché, j'entends toute la vie de la chair, que saint Paul appelle ordinairement péché. Et il opère en nous cette mort, en établissant dans le fond de notre âme les vertus de Jésus-Christ, c'est-à-dire les vertus qu'il a opérées en Jésus-Christ, considéré dans son premier état, c'est a savoir, dans son état d'abaissement et d'humiliation.

Ainsi c'est par les vertus saintes que l'Esprit de Jésus-Christ crucifie notre chair, et qu'il la fait mourir à elle-même : étant très-assuré que si quelqu'un prétend d'élever l'édifice de la vie spirituelle sur un autre fondement, il n'y a qu'illusion et que tromperie; jamais il n'aura de solidité, mais incessamment il sera chancelant, et tombera au premier vent des tentations et des contradictions. La sainte mortification, qui vient de la seule pratique solide des vertus, est la pierre ferme sur laquelle on doit édifier, et sans laquelle il n'y a point d'assurance.

Tâchons donc sérieusement à travailler à cette première partie, afin que nous soyons dignes d'avoir part à la seconde. Pour ce sujet nous parlerons dans la suite de quelques vertus chrétiennes qui sont les plus nécessaires pour nous établir dans cet état de mort.

CHAPITRE IV.

DE LA PRATIQUE DES VERTUS.

Pour entrer dans la pratique des vertus de Notre-Seigneur, on peut bien quelquefois sans vue et sans discernement particulier,

(15) *An ignoratis quia quicunque baptizati sumus in Christo Jesu, in morte ipsius baptizati sumus? Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem, ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus. Existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo, in Christo Jesu.* (*Rom.* vi, 3 seq.)

Digitized by Google

s'appliquer à l'Esprit seul de Jésus-Christ, qui est le principe de toute vertu, pour les puiser en lui. Mais c'est une grande grâce quand il nous en donne la vue distincte, qu'il nous en découvre en particulier la nature et les inclinations, et qu'il nous fait entrer dans l'esprit de celles qu'il faut pratiquer dans les occasions. Et quoique cette vue semble moins simple, néanmoins comme elle est plus dilatée, elle donne plus d'intelligence des vertus, qui sont en lui en éminence et en simplicité, et une grâce plus générale pour les acquérir : ce qui est un très-grand secours pour la perfection et pour la ressemblance à Jésus-Christ.

La conduite de Dieu, pour y avancer une âme, est, premièrement, de lui donner la vue des fautes contraires aux vertus, et de l'impuissance qu'elle a de s'en défendre et de s'en préserver, hors du secours de Jésus-Christ.

Secondement, de lui mettre devant les yeux des personnes accomplies, qui sont dans l'étude et dans la pratique de la pureté des vertus, et qui lui sont comme des modèles vivants, et des suppléments de la présence de Jésus-Christ, et ensuite de lui donner le désir de les imiter.

Troisièmement, ce bon maître des âmes fait la grâce et d'apaiser par son Esprit la chair, opposée à la vertu; et même, malgré sa résistance, il fait entrer intérieurement dans l'exercice des vertus.

Quatrièmement, il lui donne la vue de leur pureté, et de la manière sainte dont Notre-Seigneur même les pratiquait, établissant l'âme dans la disposition des vertus par Jésus-Christ, qui en est l'unique maître: et l'âme qui y est ainsi établie, s'y naturalise tellement, qu'elle n'a de joie ni de liberté que dans ce divin exercice.

Or la meilleure disposition par laquelle nous puissions être préparés à donner lieu à l'Esprit de nous posséder, pour nous établir par lui en ses vertus, est l'anéantissement intérieur. Si bien qu'aussitôt que nous nous serons laissés anéantir à ce divin Esprit en tout nous-mêmes, nous nous verrons établis par lui dans la disposition de toutes les vertus, et dans une préparation et inclination à les pratiquer toutes dans l'occasion, et nous vivrons en cette disposition continuelle. Je prie Jésus-Christ notre amour, si c'est la gloire de son Père, de nous vouloir accorder cette grâce de nous voir toujours anéantis, petits, et les plus petits des hommes, les pauvres petits esclaves et serviteurs de tous, quoique très-indignes; nous avouant encore plus indignes que nous ne saurions exprimer et concevoir, et voyant les autres incomparablement au-dessus de nous.

Or comme le moyen le plus court pour nous tenir en cet anéantissement, et pour attirer en nous l'Esprit-Saint qui y établisse les vertus, est de nous présenter souvent à Notre-Seigneur comme pauvres mendiants, petits, anéantis et dépouillés de tout, mais soupirant après notre perfection, ce qui ne se fait jamais mieux que par l'oraison : nous avons cru devoir donner ici une méthode qui facilitera beaucoup cet exercice.

Manière de faire oraison sur les vertus

La méthode que Notre-Seigneur enseigne à ses disciples, ne se donne qu'au défaut des soins plus particuliers de l'Esprit, qui conduit ses enfants dans la prière.

Lorsqu'il les tient dans le délaissement, et qu'ils ne savent pas les voies qu'il faut tenir, ils se trouvent fort empêchés pendant ce temps, s'ils ne sont retenus et réglés par quelque saint modèle qui les conduise.

Nous en proposerons ici un facile, et qui est conforme au dessein même de Dieu le Père, exprimé autrefois dans la Loi. Il consiste à avoir Notre-Seigneur devant les yeux, dans le cœur et dans les mains. C'est ainsi que, par ordre de Dieu, les Juifs devaient porter la Loi. *Erunt verba hæc in corde tuo. Et ligabis ea quasi signum in manu tua, eruntque et movebuntur inter oculos tuos.* (*Deut.* VI, VIII seq.)

Le christianisme consiste en ces trois points; et toute cette méthode d'oraison y est comprise : à savoir, de regarder Jésus, de s'unir à Jésus, et d'opérer en Jésus. Le premier porte au respect et à la religion; le second, à l'union ou à l'unité avec lui; le troisième, à l'opération, non pas solitaire, mais jointe à la vertu de Jésus-Christ, que nous avons attirée sur nous par la prière. Le premier s'appelle adoration; le second, communion; le troisième, coopération. (*Connaître, aimer, faire.*)

Or, afin de pouvoir appliquer aisément cet exercice à toutes les vertus, nous en donnerons ici un modèle sur la vertu de la pénitence.

Premier point. — Ayons Notre-Seigneur devant les yeux. C'est-à-dire considérons avec respect Jésus-Christ, pénitent pour nos péchés. Honorons en lui le saint Esprit de pénitence, qui l'a animé dans tout le cours de sa vie, et qui ensuite a rempli le cœur de tous les pénitents de l'Eglise.

Tenons-nous en révérence et en respect vers une chose si divine et si sainte : et après que notre cœur se sera répandu en amour, en louanges et en autres devoirs, demeurons quelque temps en silence devant lui, dans ces mêmes dispositions et sentiments religieux au fond de notre âme.

Second point. — Ayons Notre-Seigneur dans le cœur. Après avoir ainsi respecté Jésus-Christ et son saint Esprit de pénitence, nous passerons un temps à soupirer après ce divin Esprit. Nous prierons cet Esprit, à qui seul appartient de faire un cœur nouveau, et de former une âme de pénitence, de vouloir descendre en nous. Nous le conjurons, par toutes les inventions de l'amour, de vouloir venir en notre âme pour nous rendre conformes à Jésus-Christ pénitent, ayant à continuer en nous la pénitence qu'il a commencée en lui, et devant porter la partie et la mesure de la peine qui est due à un corps plein de péchés comme le nôtre.

Nous nous donnerons à lui pour en être

Digitized by Google

possédés, et pour être animés de sa vertu : ensuite de quoi nous demeurerons encore un temps en silence auprès de lui, pour nous laisser détremper intérieurement de son onction divine, afin qu'il nous porte, dans les occasions, à tel exercice de mortification qu'il lui plaira.

Troisième point. — Ayons Notre-Seigneur dans les mains. Le troisième point de l'oraison est de porter Notre-Seigneur dans les mains, c'est-à-dire de vouloir que sa divine volonté s'accomplisse en nous, qui sommes ses membres, qui devons être soumis à notre chef, et qui ne devons point avoir de mouvement que celui que nous donne Jésus-Christ, notre vie et notre tout; qui, remplissant notre âme de son esprit, de sa vertu et de sa force, doit être opérant en nous et par nous tout ce qu'il désire.

Il est dans les pasteurs, Pasteur; dans les prêtres, Prêtre; dans les religieux, Religieux; dans les pénitents, Pénitent : et par eux il doit opérer les œuvres de leur vocation. Il doit donc opérer en nous des effets de pénitence; et nous devons toujours être en cet esprit dans une coopération fidèle à tout ce qu'il veut faire en nous, et opérer par nous. Ainsi, pour troisième exercice, nous nous donnerons à cet Esprit, que nous avons attiré sur nous dans le second point, pour opérer par lui, le long du jour, les œuvres de pénitence, désirant de vivre en lui sans relâche, puisque c'est pour cela que nous l'avons souhaité dans l'oraison. Et non-seulement nous nous donnerons à ce divin Esprit pour faire en lui les œuvres de pénitence, hors de l'union duquel il n'y en peut avoir; mais encore nous nous y abandonnerons entièrement, afin qu'il fasse en nous tout ce qu'il voudra pour satisfaire à Dieu.

Or pour éclaircir encore cette méthode, et pour s'en servir plus aisément dans les autres vertus, dont on doit dire le même que de la pénitence : il faut savoir qu'on ne peut être pénitent qu'en Notre-Seigneur, qui est le pénitent unique de toute l'Eglise, mais répandu dans l'âme et dans le cœur de tous les pénitents, qui doivent gémir et souffrir en ce monde, pour la satisfaction de son Père.

Ainsi, il faut faire passer en notre cœur l'Esprit du Fils de Dieu pénitent, pour l'être en sa personne et en sa vertu. Il lui faut demander l'Esprit qui nous mette en disposition intérieure de pénitence envers Dieu, comme d'humiliation, de contrition réelle, de condamnation du péché, d'horreur du siècle et de ses maximes; et qui nous donne un zèle entier de satisfaire en nous et sur nous pour la peine due au péché; en sorte que nous ne nous contentions pas d'envisager la pénitence en autrui, ou de la sentir en notre cœur, mais même que nous désirions et demandions la force de la faire passer en notre corps, puisque tout ayant péché, tout doit payer à Dieu.

Il faut donc demander à Dieu sa force et sa vertu pour exercer la satisfaction qu'il désire, avec un abandon parfait pour tout ce qu'il lui plaira de nous imposer par lui et par ses ministres. Il faut entrer en la pénitence intérieure de Jésus-Christ, qui est immense en lui et en ses membres; voulant porter autant qu'il plaira à Dieu tout ce qu'il a porté en sa chair, et tout ce que ses membres ont porté en la leur, ne voulant point de bornes que celles que sa sagesse nous impose, et qu'il nous signifie en nos supérieurs qui occupent sa place.

Il faut ainsi se perdre en cet esprit de contrition de Jésus-Christ, en cette mer immense, en cet océan de pénitence, pour être présent en esprit à tout ce qu'il fait en lui, et à ce que font tous les saints pénitents de l'Eglise; qui ne servent qu'à exprimer ce qu'il renferme en son intérieur, et ce qu'il eût voulu porter sur son corps, s'il eût été capable de supporter en la faiblesse de sa chair tout ce qu'ils ont souffert.

Notre-Seigneur s'est dilaté, en dilatant le corps de son Eglise, et il porte les peines de ses membres, puisqu'il est inséré et insinué en eux par son esprit. Il anime leur âme; il donne force à leur esprit et à leur cœur par sa présence et par sa vertu; et ainsi, il est plus pénitent en eux qu'ils ne le sont en eux-mêmes. C'est l'esprit de Jésus-Christ pénitent en leurs âmes qui les fait pénitents.

Et c'est là le second effet de l'oraison, et la seconde intention de Dieu et de Jésus-Christ en la prière. Car, la première est de sanctifier le nom de Dieu : *Sanctificetur nomen tuum;* c'est pourquoi nous prenons pour première occupation d'honorer et de respecter l'Esprit de Dieu en lui. La seconde, est de faire venir son royaume en nous : *Adveniat regnum tuum;* or le royaume de Dieu vient en nous, lorsque dans la prière nous attirons son Esprit sur nous, qui, par sa vertu, nous assujettit entièrement à lui. La troisième, est de vouloir que sa divine volonté soit accomplie en nous : *Fiat voluntas tua;* ce qui se fait en coopérant fidèlement aux mouvements du même Esprit.

CHAPITRE V.

DE L'HUMILITÉ.

L'humilité est la vertu qui sert de fondement à toutes les autres. Elle doit être présupposée à tout exercice de piété, et sans elle on n'y avancera jamais. La superbe, qui est opposée à cette vertu, est le vice qui déplaît le plus à Dieu. C'est à cet horrible et malheureux péché que Dieu proteste si souvent dans les Ecritures saintes, qu'il veut résister : *Deus superbis resistit.* (*Jac.* IV, 6.)

Le fondement de cette résistance de Dieu à la superbe, vient de l'injure étrange qu'elle lui fait, lui dérobant ce qu'il a de plus cher, qui est la gloire et l'honneur qui lui est dû, qu'il se réserve à lui seul; l'attribuant à un néant et à un ver de terre. Il n'y a rien dont Dieu soit plus jaloux. Il nous communique son être divin, sa nature et tous ses dons; mais c'est sous cette condition, que nous ne lui volerons pas ce qu'il ne veut donner à

Digitized by Google

aucune créature : *Gloriam meam alteri non dabo.* (*Isa.* XLII, 8.)

L'aversion et la haine que Dieu a contre la superbe, fait qu'aussitôt qu'une âme est si misérable que de s'y laisser aller, dès ce moment, il se retire et la laisse à elle-même; il lui soustrait sa grâce et son secours; et par la même raison, il n'en approche qu'autant qu'elle se vide d'orgueil et de toute estime propre. Et c'est pour cela que nous disons que la sainte humilité est le fondement de toutes les vertus, qui ne se peuvent acquérir sans la grâce et sans le secours divin, qui ne se donne qu'aux humbles : *Humilibus autem dat gratiam.* (*Jac.* IV, 6.)

Nous commencerons donc par l'humilité, et nous verrons, premièrement, en quoi elle consiste.

I^re^ SECTION. — *De la nature de l'humilité.*

L'humilité a trois parties. La première, est de se plaire dans la connaissance de soi-même. Car il y a des personnes à qui Dieu fait connaître leur propre misère et leur défaut, et à qui il en donne même l'expérience, leur faisant remarquer leur stupidité, leur légèreté, leur inutilité et incapacité à toutes choses : mais ils sont tristes dans cette vue; ils ne la peuvent souffrir; ils cherchent en eux quelque chose qui les flatte; ils tâchent de découvrir quelque perfection et quelque vertu qui les mettent à couvert de cette conviction : et c'est un effet de superbe. On se trouve souvent en tel état, que l'on sent de grands abattements de se voir tel que l'on est; à savoir, rien dans la grâce, et rien dans la nature, inutile à tout bien, insupportable à soi et à tous. Si cela décourage intérieurement, c'est une marque d'une fausse humilité.

Au contraire, Notre-Seigneur fait éprouver la même chose à des personnes saintes qu'il chérit et qu'il aime, et qui sont établies dans la vraie humilité, afin d'approfondir davantage en eux cette vertu, et de préparer un fond plus grand pour recevoir sa grâce et son amour. Mais ces âmes déjà humbles se réjouissent de connaître ce qu'elles sont : pourvu qu'elles n'adhèrent point à la malice de leur chair, elles sont contentes; mais quelquefois elles ne le connaissent point, et Dieu ne permet pas qu'elles fassent le discernement entre les attaques de la chair, c'est-à-dire la convoitise et le consentement : ce qui fait quelquefois le sujet de leurs peines. Tantôt elles sentiront opposition aux pauvres, et à leur faire charité; tantôt elles sentiront opposition à Dieu et à sa sainte parole; tantôt elles sentiront d'autres mouvements qui partent du fond malin de la chair, qu'on nomme communément nature corrompue; et étant incertaines si elles y ont consenti, elles s'affligent et sont beaucoup humiliées en cet état; comme aussi dans la pensée de n'avoir pas assez travaillé pour se vaincre elles-mêmes.

Or toutes ces épreuves dans les saints ne sont pas tant des sujets de peine et d'abattement, comme de confusion et d'humiliation. Et même cela leur sert de mémorial de ce qu'ils sont, les faisant ressouvenir de la chair qu'ils portent, et de quelle nature ils sont composés, qui est une nature de péché, un fonds inépuisable de malice, de laquelle ils sont les ouvriers. Car ayant consenti avec Adam au péché, et ayant contracté par le surcroît de leurs propres péchés quantité d'habitudes vicieuses, ils ont altéré la pureté de leur nature; et ils l'ont tellement viciée, qu'il n'y reste plus rien qui vaille. Il faut un autre principe : il faut une autre génération, qui nous donne une seconde vie, et un second esprit pour la maintenir. C'est le Saint-Esprit même, qui opère en nous les mouvements au bien, et qui nous sollicite aux bonnes œuvres, comme notre chair aux mauvaises. Ainsi l'esprit et la chair sont en contestation perpétuelle : *La chair*, dit saint Paul, *combat contre l'esprit, et l'esprit combat contre la chair* (16). Ce qui fait que les saints, véritablement humbles, reconnaissent si bien ce qu'ils sont par eux-mêmes, et ce qui est de Dieu en eux : ils reconnaissent d'où vient le bien, et qui en est la cause : ils rendent incessamment louange et gloire à Dieu pour les biens qu'il opère en leurs âmes, et s'humilient aussi incessamment pour le mal qu'ils font et qu'ils sentent en eux, reconnaissant leur pauvreté, leur misère et leur vileté, et se condamnant même comme étant la cause du mal qu'ils ressentent. Et cette vue les humilie, mais ne les abat ni ne les décourage point par aucune tristesse qu'ils en conçoivent.

C'est là le premier point de la vertu d'humilité : à savoir, d'aimer sa propre vileté et sa misère. Car pour la connaissance de cette vileté et misère, ce n'est pas une partie, mais un fondement et une présupposition à la vertu d'humilité. C'est pourquoi la seule connaissance de soi était dans les païens, et néanmoins ils n'avaient rien de cette vertu chrétienne, dont le premier pas est le plaisir et la joie que l'on prend à se connaître soi-même.

Qu'est-ce donc que l'humilité? c'est l'amour de sa propre abjection : en sorte que peu à peu l'on devienne si amoureux de la vileté, de la petitesse et de la bassesse, que l'on l'aime partout et en tout.

Par exemple, une personne reconnaît en soi son néant, qui la rend vile et abjecte; elle reconnaît son infirmité, ses défauts, et même ses péchés; elle doit se plaire dans la vileté, dans la propre abjection, et dans le mépris qui lui en arrivent; elle doit se plaire en ce qu'il y a en elle de vil, d'abject et d'humiliant (17).

La vileté et l'abjection qui suit le péché, est tout à fait différente de l'opposition à Dieu. L'âme doit aimer la vileté où elle est réduite par le péché, si elle est humble; et détester pourtant son péché en ce qu'il s'oppose à Dieu. L'âme doit être tellement

(16) *Caro concupiscit adversus spiritum : spiritus autem adversus carnem.* (*Galat.* V, 17.)

(17) S. Fr. DE SALES, *Introd.*, p. 3, ch. 6.

Digitized by Google

amoureuse de la vileté et de la bassesse, qu'elle la doit aimer partout où elle la peut rencontrer. Elle y doit trouver des charmes si doux, qu'elle ne trouve rien de si aimable. Il faut que ce soit notre reine, notre unique, notre bien-aimée. Amour de petitesse, amour de bassesse, amour d'abjection: c'est notre béatitude, c'est notre unique paix.

L'humilité expliquée de la sorte, a sa source en Dieu même, lequel, quoiqu'il ne soit point capable par sa nature, à cause de ses perfections infinies, d'être abaissé, néanmoins il a en soi un poids qui le porte vers les choses petites; car il est, par soi-même, aimant les choses basses. *Il regarde les choses viles*, dit David (18). *Il a regardé la bassesse et la petitesse de sa servante*, dit la sainte Vierge (19); c'est-à-dire qu'il se plaît en cela, et qu'il y prend sa complaisance.

Or ce poids immense de la Divinité a rempli premièrement l'âme de Jésus-Christ de ses inclinations, et a mis en lui une tendance infinie vers la bassesse qui opère continuellement, sans qu'elle puisse jamais être éteinte et assouvie. Tout ce qu'il y a de mépris, d'anéantissement et d'abjection, n'est rien à son âme auprès de cette soif immense qui l'embrase.

Et c'est en cela que consiste l'humilité de Dieu et celle de Jésus-Christ, à laquelle nous devons communiquer, et qu'il répand dans le cœur des Chrétiens, auxquels il donne le même poids et la même inclination vers les choses basses. C'est là la véritable humilité chrétienne.

Il faut regarder ce que le prophète dit du cœur de Jésus-Christ, qu'il marque avoir été soûlé d'opprobres (20); ce qui était un effet de l'immensité de Dieu, opérant au fond de son âme en l'infinité de sa puissance.

Il ne faut pas le regarder seulement dans les humiliations qu'il a portées en sa propre personne, dont il a dit, étant sur la croix, *Sitio* (*Joan.* XIX, 28); mais encore dans les opprobres et dans les mépris qu'il désire souffrir en son corps mystique et en ses membres, au regard desquels il a dit aussi: *Sitio, j'ai soif*; et je meurs de langueur dans le désir de nouvelles peines et de nouveaux mépris : il faut que je m'étende en toute mon Eglise, et qu'en elle je satisfasse à ma soif : autant que je souffrirai en elle de mépris, autant j'aurai de joie et de consolation; autant je satisferai au désir immense que j'ai d'entrer dans la bassesse.

C'est mon Père, infini en ses désirs, qui cause cette langueur et cette immense volonté en moi, à l'égard de laquelle je ne suis rien, et ne suis pas capable de la contenter : ce qui fait que je cherche toujours quelqu'un sur la terre qui satisfasse à ma peine, et au désir que j'ai de boire à longs traits, en tout temps et en tout lieu, et les hontes et les mépris. De sorte que quand quelqu'un en souffre et en reçoit avec amour et joie, c'est autant satisfaire à ma soif.

Il me semble qu'il serait bien juste de donner cette joie à Jésus-Christ en nous, et de travailler à le satisfaire et à le contenter en ce point. Et on doit bien recueillir, par l'opposition que nous avons à la honte, le peu que nous donnons de lieu à la puissance et à l'efficace de l'opération divine en notre cœur.

Dieu est immense en lui, et l'infinité de son poids doit tout humilier sous lui, et porter à l'amour du mépris et de la vileté. Il se trouve néanmoins que notre cœur lui résiste si fortement, et l'emporte si hautement sur lui, qu'au lieu de tendre à la bassesse, nous ne tendons qu'à la hauteur, nous ne cherchons que la louange, l'estime et l'applaudissement. Dieu, si puissant en tout, et particulièrement en l'âme de son Fils, se trouve comme impuissant en nous-mêmes.

Etudions donc à renoncer à notre fond intérieur, à le condamner et à le soumettre à Dieu, afin qu'il fasse en nous l'impression qu'il désire, et qu'il nous pénètre de ses inclinations, de ses sentiments et de ses mêmes dispositions. Il faut beaucoup prier la majesté de Dieu, qu'elle opère en nous en sa puissance et en sa vertu immense, pour nous humilier en lui, et pour nous mettre en part de ses inclinations et de ses désirs.

L'humilité principale est l'intérieure, qui regarde premièrement l'esprit. Elle consiste à tenir toujours les puissances de l'âme soumises à Dieu, et en sa totale dépendance; en sorte que jamais l'esprit du Chrétien ne soit si insolent ni si superbe, que de s'élever en la présence de son Roi et de son Dieu; se tenant au contraire toujours en soumission et en révérence devant lui, attendant sa lumière et ses ordres avec patience. Et ainsi il ne sera jamais si hardi, que d'agir et de raisonner par soi et en soi sur les choses; mais il se soumettra toujours à Dieu, attendant en foi sa conduite et sa règle.

Il en est de même de notre volonté, qui étant dans la chair de péché et dans le déréglement présent, comme une reine qui ordonne et qui domine, doit être plus que l'entendement, en dépendance de l'Esprit divin, qui veut être le roi et le maître en nous.

Notre volonté, plus altérée par le péché que tout le reste, et par conséquent plus impérieuse et plus arrogante, est toujours prête à commander, et très-peu disposée à obéir; et il faut de grands efforts et d'assidues applications pour la tenir assujettie et soumise. Elle ordonne de tout, et n'attend point les ordres, les mouvements et la conduite du Saint-Esprit et de la charité, qui seule doit dominer en nous, et nous mouvoir en suavité aux choses que Dieu désire.

Donc la vraie et la parfaite humilité intérieure, est la soumission de la volonté sous Dieu, aussi bien que de l'entendement, qui doit se tenir comme mort, en attente très-fidèle et soumise sous les impressions divines, et

(18) *Humilia respicit.* (*Psal.* CXII, 6; CXXXVII, 6.)
(19) *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* (*Luc.* I, 48.)
(20) *Saturabitur opprobriis.* (*Thren.* III, 30.)

Digitized by Google

sous les lumières que Dieu promet à ses enfants (21). Ainsi l'âme sera véritablement humble ; et c'est l'être en esprit et en vérité : c'est l'être en effet et en sacrifice parfait. Car l'âme en cet état proteste qu'elle n'est rien qui vaille, qu'elle n'est point capable d'opérer en justice et en sainteté ; mais que tout vient de Dieu, que tout dépend de lui, et que tout doit être opéré par lui en nous.

Connaître qu'on ne vaut rien, qu'on ne sait rien, qu'on ne peut rien, et se plaire dans cette vue et dans cette connaissance, c'est le premier point de l'humilité.

Le second est d'aimer sa vileté, sa bassesse et son néant dans l'esprit d'autrui, aussi bien qu'en soi-même ; c'est-à-dire d'aimer d'être connus pour vils, pour abjects, pour néants, pour péché, et de vouloir passer pour tels dans l'esprit du monde. Car le propre de l'humilité est de nous donner encore l'amour, la joie et le plaisir d'être connus et estimés de tout le monde pour ce que nous sommes, au défaut de quoi nous demeurons hypocrites et couverts, désirant de paraître autres que ce que nous sommes, et faisant même, et disant plusieurs choses qui nous excusent des défauts qu'on remarque en nous.

De ce défaut d'humilité naît la peine et le chagrin que nous avons d'être connus, lorsque nous sommes découverts dans nos imperfections. De là naît la peine que nous sentons, et la petite inquiétude qui nous pique, afin de réussir dans nos œuvres, d'acquérir de la réputation et de passer pour quelque chose dans l'estime des hommes. Ne pourrons-nous jamais souffrir ce que Jésus-Christ veut opérer en nous par son esprit d'humilité : à savoir, d'aimer d'être connus pour ce que nous sommes, pour néant et pour péché, n'étant autre chose en nous-mêmes et de nous-mêmes? Tout le reste de nous étant de Dieu, à qui l'on dérobe tout ce qu'on prétend s'attribuer hors du néant et du péché.

Nous sommes si bien un vrai néant, que si Dieu ne nous communique l'être à tout moment, il n'y a rien en nous ; il ne nous reste que le néant, qui est notre fond et notre propre. Si même il y a quelque chose qui ne soit point péché en nous; c'est-à-dire corrompu par le péché dans nos puissances, nous en devons rendre grâce à Dieu qui l'a opéré en nous par sa bonté, à qui tout l'honneur en appartient. Car c'est nous qui avons fait le péché avec Adam, ayant consenti avec lui à sa faute, et nous y étant trouvés enveloppés, comme étant notre procureur, et celui qui tenait nos volontés entre ses mains. Dieu l'avait choisi pour nous avec grande bonté, comme étant l'homme le plus parfait du monde, et celui à qui nous devions avec plus de raison donner la commission de traiter pour nous, et en notre nom avec Dieu : car Adam traitait avec Dieu pour tout le genre humain. Il se trouve par conséquent que notre volonté a été de cette sorte unie et consentante à la sienne.

Outre cette première faute, qui est l'ouvrage de nos mains, et qui est la cause de toute cette semence de maux qui pullulent tous les jours et à toute heure, et de cette corruption qui est en nous, que saint Paul appelle péché, à cause qu'elle naît du péché, et qu'elle nous y sollicite ; ce qui fait que nous sommes péché : outre, dis-je, ce premier péché auquel nous avons consenti en Adam ; outre cette convoitise qui nous porte perpétuellement au péché, nous avons encore commis mille crimes dont nous sommes tout noirs. D'où vient qu'en vérité nous sommes tout péché en nous, et nous ne sommes que cela. Ce fonds de malice, dont nous sommes tout pétris, est en horreur à Dieu : si bien que, selon cette partie, nous sommes enfants de malédiction, et nous ne pouvons pas celer que nous ne le soyons aux yeux du ciel et de la terre : il faut donc bien vouloir passer pour tels dans l'esprit de tout le monde.

Or l'humilité est cette vertu qui nous donne ce plaisir et cette satisfaction de paraître tels que nous sommes, de passer pour gens de néant et pour maudits pécheurs aux yeux d'un chacun, n'étant rien que cela par nous-mêmes. Car s'il y a des grâces en nous, s'il y a quelques vertus, s'il y a quelques dons ; cela n'est pas de nous, mais de Dieu : et si nous voulons que l'on nous considère et que l'on nous estime pour cela, nous dérobons injustement ce qui ne nous appartient pas, et nous nous attribuons ce qui appartient à Dieu seul.

Il faut que l'humilité nous fasse bien regarder ce que nous sommes et ce qui est à nous, pour laisser à Dieu, et pour lui renvoyer fidèlement tout ce qui est à lui et tout ce qui vient de lui. Le diable met ici tous ses efforts, et travaille spécialement en ce point, afin de brouiller ces deux vues distinctes, qui nous apprennent si clairement ce qui est de nous et ce qui est de Dieu. Il travaille à nous faire croire, que ce qui est en nous est de nous, et que c'est notre propre, dont nous pouvons nous estimer et nous faire estimer par les autres.

Mais l'âme vraiment humble, et qui est adroite à se parer des ruses du malin, travaille à n'oublier jamais ce qu'elle est, et ce qui provient d'elle ; à se voir comme néant et péché, et à vouloir bien passer pour cela devant toute créature. Ainsi elle est morte à l'estime, et elle ne se soucie plus de ce qu'on pense d'elle. Pour peu qu'on lui rende d'honneur, et qu'on la loue, elle se rit et elle se moque en elle-même de ceux qui l'estiment, les prenant pour aveugles, et pour gens qui parlent sans savoir ; et elle a quelquefois tel dégoût et telle horreur de ces choses, qu'elle aimerait bien mieux souffrir mille affronts qu'une seule louange, l'un étant fondé sur la vérité, et l'autre sur le mensonge : en un mot, elle est très-surprise, quand on l'estime autre que ce qu'elle voit et sent continuellement en elle.

(21) *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ.* (*Joan.* VIII, 12.)

Digitized by Google

Saint Bernard (22) dit que le second degré de l'humilité, est de connaître que non-seulement nous ne sommes rien, mais même que tout ce qui paraît dans les autres, n'est rien. Tout l'être, la bonté et la vérité est en Dieu (23), et, par écoulement, en la créature, dont le fond et le propre est le rien. Et ensuite du rien que nous sommes comme créatures, notre propre opération est la tendance vers le néant. Le propre de rien, est de tendre toujours au rien. Voilà ce qu'est l'homme, et ce qu'il doit désirer de paraître; ou autrement il est un voleur et un larron de l'Etre souverain, désirant de paraître en sa place, et de s'approprier ce qui lui appartient.

Le troisième point de l'humilité, est de vouloir être non-seulement connus, mais encore traités pour vils, abjects et méprisables : c'est de recevoir avec joie tous les mépris et toutes les confusions possibles, ne se soûlant jamais d'opprobres, mais au contraire en désirant toujours par des souhaits insatiables : en un mot, c'est de désirer d'être traité selon ce que l'on mérite. Or, comme on ne passe en son esprit que pour un chétif néant, et pour un maudit pécheur, et qu'on ne veut passer aussi que pour cela en celui de tous les autres, l'humilité nous donne le désir d'être traités comme des néants, et comme de maudites créatures et malheureux pécheurs, qui sont les deux titres du plus haut mépris que l'on puisse concevoir.

Que l'on conçoive donc tout le mépris imaginable, ce ne sera rien au prix de ce qui nous est dû. De là vient qu'une âme véritablement humble ne peut recevoir de mépris. Quoi que l'on dise ou que l'on fasse contre elle, elle ne peut rougir, encore moins s'en offenser, à cause que tout cela n'est rien au prix de ce qu'elle voit qu'elle mérite. Quel mépris n'est pas dû au néant, qui n'a rien en soi de recommandable; qui n'a rien qui puisse arrêter notre pensée et nos affections ! Car le néant dit la privation de tout être et de toute perfection, qui est le seul fondement de notre estime et de notre complaisance. De plus, quel mépris n'est pas dû au péché, qui n'a rien d'agréable et de supportable; mais qui, au contraire, dit en soi l'éloignement du véritable bien, qui est Dieu, et par conséquent la privation de tous les biens ?

Il est certain qu'à une âme humble, une injure lui est un honneur : car comme elle est un néant, elle ne mérite pas d'être regardée, elle ne mérite pas qu'on pense à elle; elle n'est pas digne du mépris et de l'occupation d'un homme. Etant le néant, qui s'adresserait à lui pour l'injurier ? On n'injurie pas un fantôme, parce qu'il n'est rien, et qu'il ne vaut pas l'injure. Celui donc qui sait qu'il n'est de soi qu'un néant, et bien moins qu'un fantôme, se croit bien honoré qu'on pense à lui, et qu'on lui dise quelque injure. Ainsi, si on l'oublie et si on le méprise, étant humble, il ne s'en étonne pas, et ne croit pas qu'on doive faire autrement. Un affront ne le surprend point, et il serait bien étonné si on le traitait d'une autre façon. Si même Dieu traite l'âme de mépris intérieurement, elle ne s'en doit pas étonner; car elle ne mérite que cela.

C'est là le vrai point où l'on peut reconnaître la vraie humilité, quand dans les sécheresses, les aridités, les délaissements intérieurs et les rebuts de Dieu, l'âme se met du côté de Dieu, et approuve son procédé contre elle-même; qu'elle s'abaisse et s'anéantit dans l'oraison, qu'elle se condamne, et qu'elle dit qu'elle ne mérite point d'autre traitement. Nous devons avouer qu'il a raison de rebuter et nos œuvres et nos personnes; et quand nous en avons quelque témoignage, si cela nous afflige, c'est manque d'humilité; c'est une marque que nous ne sommes pas bien convaincus, que nous sommes inutiles à tout bien.

Notre néant, revêtu d'un être corrompu par le péché, ne peut rien faire de soi, comme tel, que le péché; il ne peut que gauchir en toutes ses œuvres. Ce qui est un grand sujet de confusion, qui nous doit faire avouer que Dieu, qui est l'équité, la droiture même, et la vraie justice, a grand droit de nous rebuter, avec tout ce qui part de nous (24); car les bonnes œuvres et tout ce qu'il y a de saint et d'agréable à Dieu dans nos opérations, procède de son Fils, en qui il prend toutes ses complaisances par l'opération du Saint-Esprit.

Etre donc ainsi méprisés et rebutés de Dieu, maltraités de nos supérieurs, de nos égaux, et même de nos inférieurs, en un mot, de toute créature, c'est ce qui nous est dû, et ce qui nous doit réjouir, comme la chose la plus juste et que nous devons le plus aimer, qui est la meilleure et la plus avantageuse pour nous, et la plus conforme au désir de Jésus-Christ (25).

Il faut donc que nous aimions la petitesse de quelque part qu'elle vienne, et en quelque lieu que nous la trouvions. Il faut que nous l'aimions, non-seulement en ce monde, mais aussi en l'autre; non-seulement sur la terre, mais encore dans le ciel. Par exemple, nous devons aimer d'être dans le bas lieu, comme recommande Notre-Seigneur, ce qui est une marque de l'amour de la petitesse (25').

Il faut aimer tellement le bas lieu, que même on le désire dans le paradis.

Ce n'est pas que nous devions désirer d'être les moindres en l'amour de Dieu, ou les plus négligents à nous avancer dans la perfection; ni que nous devions dire comme les plus lâches, que pourvu qu'ils y entrent, il leur suffit; qu'ils ne se soucient pas d'être des plus grands saints; car ce serait se mettre en danger de ne l'être jamais. Au contraire, il faut vouloir aimer Dieu autant qu'il le désire, et nous rendre fidèles, pour parvenir au point de gloire et de félicité qu'il nous prépare.

(22) S. Bernard., *De grad. humilit.*
(23) *Nemo bonus, nisi solus Deus.* (*Luc.* xviii, 19.)
(24) *Dicite : Servi inutiles sumus.* (*Luc.* xvii, 10.)
(25) *Bonum mihi, quia humiliasti me.* (*Psal.* cxviii, 71.)
(25') *Recumbe in novissimo loco.* (*Luc.* xiv, 10.)

Digitized by Google

Comme celui qui ferait quelque faute, où il y aurait péché, pour être humilié, ne ferait rien qui vaille: de même celui qui omettrait un bien, pour être petit dans le ciel, aurait grand tort. Je parle seulement pour ce qui regarde la petitesse précisément en elle-même; elle doit toujours être si aimable à notre esprit, que nous la devons aimer partout; et nous ne devons faire aucune action à dessein d'être grands, et pour nous défendre de la petitesse.

Notre superbe est si subtile, que lorsqu'on lui ferme l'entrée d'un côté, elle se l'ouvre d'un autre; lorsqu'on a étouffé le désir de la grandeur en ce monde, elle la désire en l'autre; lorsqu'on l'a retranchée dans les choses grossières de la terre, elle la cherche dans celles de l'esprit et de la grâce. Sitôt qu'on a renoncé à l'amour d'être grand et excellent dans l'honneur et dans les richesses du siècle, où nous portait la superbe, aussitôt elle porte à chercher d'être grand et excellent dans la grâce; elle désire l'excellence dans l'esprit; elle cherche et désire les grands dons et les lumières excellentes, les grâces éclatantes, en un mot, les talents extraordinaires; et ainsi elle recherche toujours la grandeur.

Que si l'on vient à lui retrancher ce désir, et à lui faire reconnaître cette fin superbe, alors elle recherche une autre excellence; à savoir, celle de la gloire; elle aspire à une *haute* place dans le ciel. Ce qui est bon à la vérité, quand ce n'est point par esprit de superbe: mais souvent il arrive que nous aimons même la petitesse sur la terre, par désir de superbe, espérant par ce moyen la grandeur dans le paradis; à cause que l'humilité dans la terre est la semence de l'exaltation dans le ciel, faisant nos actions à ce dessein d'être grands, et nous consolant dans nos humiliations par cette vue. C'est un étrange esprit que celui de superbe, qui cherche toujours l'excellence et la grandeur, soit en un temps, soit en un autre, dans une chose ou dans une autre.

La vraie humilité, au contraire, désire de n'être rien ni à ses yeux, ni dans l'esprit de personne: elle prend soin de ne paraître en *rien*: elle fait beaucoup désirer d'être caché; elle fait aimer d'être inconnu, et de passer pour un néant (26). Il faut que Jésus-Christ paraisse seul en tout, et que nous ne paraissions point: il faut détruire son être *propre*, et être revêtu de Jésus-Christ, pour ne paraître que sous lui et en lui: Ce qui donne un désir et une sainte affection de ne rien opérer par soi-même, et rend fidèle à renoncer à soi intérieurement, travaillant à mortifier son esprit propre et sa volonté en toute occasion, en sorte qu'on en vienne jusqu'à vivre dans cet esprit de mort intérieure; que l'esprit propre, ni la volonté n'y opèrent plus par soi, mais que l'un et l'autre ne soient qu'en simple coopération au Saint-Esprit, qui anime l'intérieur et qui vivifie les puissances.

Alors on est en anéantissement véritable, et on n'a plus que Dieu vivant et régnant en soi-même: c'est pour cela que Dieu aime si fort les âmes humbles, et qu'il établit son trône et son domaine si absolument en elles: car il a une entière liberté dans la personne anéantie, pour y faire ce qui lui plaît; et il prend une souveraine complaisance au sacrifice religieux de tout cet être propre, qui s'immole soi-même, et qui est divinement consommé.

II^e^ SECTION. — *Des motifs de l'humilité.*

Le premier motif est tiré des titres et des qualités que nous portons, qui nous obligent tous à nous anéantir, et à être véritablement humbles.

Comme créatures, nous sommes obligés d'être contents de notre néant.

Comme pécheurs, nous sommes obligés de nous voir aux pieds des démons, et rebutés de toute créature, dont nous avons abusé par le péché; car elle entre justement en zèle pour son Dieu contre nous: le péché mérite bien ce traitement.

Comme Chrétiens, nous sommes obligés d'aimer la petitesse, la vileté et l'abjection; parce que c'est une des inclinations de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, dont nous avons reçu l'esprit par le baptême, qui imprime en nous, si nous voulons, ses inclinations et tous ses sentiments, et particulièrement celui qu'il a eu pour l'anéantissement (27).

Comme enfants de Dieu, nous sommes obligés d'être humbles, et de nous retirer de toute louange, afin de laisser tout l'honneur à notre Père, qui est Dieu (28).

Comme prêtres, nous devons détruire, sacrifier, et anéantir en tous, et surtout en nous, la superbe en tous ses mouvements.

Comme victimes pour les péchés du monde, nous devons être les plus confus des hommes, étant couverts des crimes de tout le monde, comme Notre-Seigneur, avec qui nous ne sommes qu'une seule victime.

Comme serviteurs de l'Eglise, nous devons être aux pieds de chaque fidèle, les considérant tous comme nos maîtres (29), et nous porter avec affection aux offices les plus bas, comme étant beaucoup au-dessus de nous, nous estimant et fort honorés d'y être appliqués, et très-indignes d'une si grande grâce (30).

Le second motif est, que toute les vertus demandent à l'âme l'humilité.

La foi nous oblige à être humbles: car nous devons vivre selon ce qu'elle nous enseigne. Or, elle nous enseigne que nous ne sommes que néant et péché; nous devons donc nous regarder, et vouloir aussi être regardés et traités comme tels de tout le monde. Elle nous fait connaître ce que nous sommes, et ce que Dieu est; ce qu'il vaut, et ce que nous valons; ce qu'il mérite, et ce qui lui

(26) *Ama nesciri, et pro nihilo reputari.* (*De imit. Christi.*)

(27) *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu*, etc. *Semetipsum exinanivit.* (*Phil.* II, 5, 7.)

(28) *Soli Deo honor et gloria.* (*I Tim.* I, 17.)

(29) *Superiores sibi invicem arbitrantes.* (*Phil.* II, 3.)

(30) *Nos servos vestros per Jesum.* (*II Cor.* IV, 5.)

Digitized by Google

est dû : à savoir, l'honneur et la louange ; et ce que nous méritons et qui nous est dû : à savoir, la confusion et le mépris. Ainsi elle nous porte à l'humilité, et elle demande que nous soyons humbles, si nous ne voulons démentir ses lumières ; mais particulièrement, il faut beaucoup d'humilité pour avoir la foi, pour captiver notre entendement sous les vérités qu'elle nous propose, et pour anéantir ainsi notre raison, et la soumettre à croire ce qu'elle ne voit point (31). C'est pourquoi les philosophes et les hérétiques, tout remplis de superbe, ont mis tant d'obstacles à la foi. L'humble, au contraire, défère au jugement d'autrui, se soumet à la vérité, n'est jamais opiniâtre ; en un mot, il croit tout.

L'espérance nous porte à l'humilité. Car elle ne s'appuie point sur soi-même, et ne se fie point à ses propres forces, mais seulement à Dieu et aux mérites de notre Sauveur.

La charité la demande : car elle souhaite tout honneur à Dieu, en se perdant et s'oubliant soi-même.

L'amour du prochain la désire, puisqu'elle ne doit jamais s'aigrir, ni s'irriter pour aucune calomnie.

Le support du prochain l'exige, puisqu'il doit même supporter l'infirmité de son frère, et son arrogance et sa superbe, qui est la maladie la plus insupportable à celui qui n'est pas véritablement humble. Deux superbes qui veulent s'élever l'un au-dessus de l'autre, ne conserveront jamais cette vertu que saint Paul a si expressément recommandée par ces paroles : *Supportantes invicem in charitate.* (*Ephes.* IV, 2.)

La compassion la demande encore : car elle nous porte à réparer sur nous la superbe des hommes, à embrasser l'humilité, parce qu'ils se sont exaltés, et à satisfaire, par nos propres humiliations, à leur orgueil et à leur élévation injuste et déréglée.

La religion l'ordonne : elle veut que tout s'anéantisse et se sacrifie pour la gloire de Dieu, auquel elle rend toute louange, et rapporte tout honneur.

La prudence chrétienne nous y porte, parce qu'elle ne veut point que nous ayons de prétention, que pour les choses que nous pouvons avoir ou conserver paisiblement.

La justice, comme nous le verrons plus au long, exige qu'on rende à chacun ce qui lui appartient : l'oubli au néant, le mépris au péché, l'estime et la gloire au Tout et à la sainteté. *Tibi, Domine, justitia, nobis autem confusio faciei.* (*Dan.* VII.)

La force du Chrétien en est soutenue, qui, connaissant son néant et son impuissance, se jette en Dieu, afin que la vertu de Jésus-Christ, qui est la force des faibles, vienne habiter en lui (32).

La tempérance en est beaucoup fortifiée : car l'humble s'abstient des choses, parce qu'il n'en est pas digne.

La pénitence la requiert, qui demande que le superbe soit humilié, et que la confusion tombe sur celui qui a voulu dérober l'honneur et la gloire à Dieu.

La douceur la souhaite, qui ne veut être altérée pour aucun mépris.

La patience la veut, qui ne doit troubler sa paix pour aucune confusion.

En un mot, l'humilité est la vertu fondamentale de toutes les vertus, qui doit être présupposée à tout exercice de piété chrétienne.

III^e^ Section. — *Des fondements de l'humilité.*

L'humilité a deux fondements, sur lesquels elle est établie. Le premier est la vérité : le second est la justice : deux attributs divins, selon lesquels nous devons vivre.

La vérité nous met dans la connaissance de nous-mêmes, qui est le grand et solide fondement de l'humilité ; car tout sentiment d'humiliation, qui n'est pas fondé sur une sérieuse méditation de ce que l'on est, n'est qu'apparence et qu'illusion. Et une personne, qui croit acquérir cette vertu sans cela, se trompe, et n'en viendra jamais à bout. La raison est, parce que tout ce que nous voyons et tout ce que nous faisons, nous sert d'autant de sujets et d'occasions d'estime propre ; principalement lorsque c'est quelque bien, si nous n'avons auparavant établi quel est le principe du bien que nous voyons en nous, et quel est le vrai auteur du mal que nous y ressentons.

Ce n'est pas, comme nous avons déjà dit, que cette connaissance soit l'humilité : car plusieurs, malgré qu'ils en aient, sont forcés d'avouer qu'ils ne sont rien, et qu'ils ne valent rien. Les démons sont obligés de le confesser, sans que pourtant il reste rien en eux de cette sainte vertu. La connaissance de soi-même est une chose qui doit être seulement présupposée comme un principe, duquel on tire ensuite des conséquences, pour agir dans l'esprit de cette vertu. Or la vérité apprend à l'homme à se connaître pour ce qu'il est, et à ne se point regarder pour autre chose, de même que la justice lui demande qu'il se traite pour ce qu'il est, et qu'il ne souffre point d'autre traitement que celui qu'il mérite.

La vérité apprend à l'homme, qu'il est néant, et qu'il est par lui-même ce qu'il était il y a cent ans, et ce qu'il serait si Dieu lui avait retiré l'être qui environne son néant. Cet être est la participation de l'être même de Dieu ; c'est son être en quelque manière rendu sensible à l'homme. Car toutes les créatures ne sont autre chose, s'il faut ainsi parler, que Dieu même rendu visible : elles sont comme des sacrements, ou comme des écorces visibles de l'être invisible de Dieu caché sous elles ; elles sont des notions de Dieu, qui expriment diversement ce qu'il est en lui-même. En un mot, tout ce qui est au monde est une dilatation et une expression de Dieu, qui sont hors de Dieu même ; c'est un écoulement de Dieu, qui exprime en sa sortie ce que Dieu est en lui-même.

Mais d'un autre côté, la créature considérée

(31) *In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi.* (*II Cor.* X, 5.)

(32) *Ut inhabitet in me virtus Christi.* (*II Cor.* XII, 9.)

Digitized by Google

en elle-même et en son fond, hors de l'état de Dieu qu'elle participe, demeure simple néant, qui renferme en soi la privation de tout l'être, comme Dieu en contient la possession. Dieu est un abîme de perfection, et le néant est un abîme d'imperfection. Quand on serait jusqu'à la fin des siècles, on ne pourrait pas nombrer par le menu quelles sont les privations et les défauts que contient le néant, ni les mépris qui lui sont dus : de même, quand on serait jusqu'au jour du jugement, on ne pourrait pas raconter quelles sont les grandeurs et les perfections de Dieu. Enfin, le néant est l'objet de l'oubli, du mépris et du délaissement, comme Dieu est le sujet de l'admiration, de l'adoration et des louanges de tout le monde.

La justice donc, qui demande qu'on rende à chacun ce qui lui appartient, apprend à la créature à se rendre ce qu'elle mérite en son fond, et à subir le traitement qui est dû à une si grande vileté, comme elle apprend aussi à rendre à Dieu ce qui lui est dû, c'est-à-dire, tout honneur et louange.

Lorsque je me regarde en mon fond, c'est-à-dire en mon néant, je vois que je ne mérite que confusion et que mépris. Et au contraire, lorsque je contemple Dieu en lui, ou hors de lui, en son essence, ou répandu en ses effets, en moi ou hors de moi, je trouve qu'il mérite tout honneur et louange. A Dieu, dit saint Paul, soit rendue bénédiction, louange, honneur et action de grâces par toute créature, et pour ce qu'il est en lui, et pour tout ce qu'il est hors de lui (33). Je vois donc et je reconnais que tout honneur doit être rendu à Dieu, comme à l'auteur et au possesseur de tout être et de toute perfection ; et qu'au contraire le néant, en étant privé en lui-même, doit être méprisé, délaissé, oublié, négligé.

Le néant est si misérable, qu'on ne saurait même penser à lui, et si on en dit quelque parole, et qu'on en ait quelque idée, c'est sous l'emprunt de quelque forme et de quelque conception qui ne lui appartient pas : tant il est peu capable de donner quelque estime de lui. Si on y pense, c'est pour déplorer son état, et pour reconnaître ce qui lui manque et ce qu'il n'est pas. Rien au monde de si vil et de si abject. On ne saurait avoir de terme pour exprimer toute sa vileté et toute son abjection. Et c'est là la condition véritable de la créature en son fond, et en ce qu'elle est par elle-même, avant que Dieu l'ait revêtue de lui. Et elle ne cesse point d'être en elle ce qu'elle est par elle-même pour toute la communication que Dieu lui donne de son être.

Dieu mérite de l'honneur pour sa perfection, et le néant mérite le mépris pour son imperfection. Le néant, quoique caché sous l'être le plus parfait, ne laisse pas toujours de mériter en soi ce traitement indigne ; il faut laisser à l'ouvrier l'honneur de son ouvrage, comme au peintre la gloire de son tableau. C'est à lui à qui l'honneur en est dû, et non pas à la toile qui porte cette peinture, qui ne mérite que mépris. Et si elle pouvait parler et qu'elle fût sensible aux sentiments de la justice, elle dirait : Honorez celui qui m'a choisie pour me faire le sujet de son ouvrage : Honorez celui qui mérite d'être honoré, qui m'a tirée de l'état ou j'étais, pour faire sur moi de si grandes merveilles. Voyez le derrière du tableau, et vous connaîtrez que je n'étais propre qu'à être un torchon de cuisine : je n'étais bonne à rien, et maintenant je suis mise sur des autels, où l'on adore ce que je porte et ce que je représente ; cela n'est point à moi : je n'y ai point de part ; je n'oublie point ma première condition, je sais bien le fond qui est en moi ; je ne l'ai pas encore perdu de vue.

De plus, l'amour que j'ai pour mon maître et pour l'ouvrier qui m'a choisie du milieu de ma vileté, pour être le sujet de ses œuvres, et pour faire ces merveilles en moi, m'oblige bien à l'honorer, et à lui procurer la gloire qu'il mérite, et à avertir tous ceux qui se séduisent en me voyant et s'attachant à moi, de le glorifier, et de tourner les yeux vers celui qui a fait ce grand œuvre.

Ainsi la sainte Vierge, toujours convaincue de son néant, et toujours instruite de sa bassesse, disait à haute voix : *Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses.* Il a choisi cette pauvre servante : il a choisi ma pauvreté et ma vileté, pour imprimer en elle l'œuvre de son amour, de sa sagesse, et de sa toute-puissance (34). Il a fait en moi son chef-d'œuvre ; il y a fait sa merveille ; il a fait sur moi son portrait ; il y a fait son Verbe sensible, et il a choisi ce pauvre petit néant, pour étendre sur lui les traits les plus parfaits et les plus beaux de sa grandeur et de sa majesté. Et c'est lui qui se fait rendre en moi des honneurs que je ne mérite pas, et qui n'appartiennent qu'à lui seul. Prenez garde à rendre à Dieu sa gloire et adorez en moi ses œuvres et ses merveilles.

C'est pour cela que l'Eglise est soigneuse pour son édification, et pour celle de tous les fidèles qui reçoivent des grâces de Dieu, de faire chanter à haute voix, et même tout debout pour obliger à une particulière attention, ce beau cantique, *Magnificat*, pour leur apprendre, à l'exemple de la très-sainte Vierge, à honorer Dieu en elle et en toutes ses œuvres. Car tout ce qui est hors de Dieu est de Dieu ; tout est émanation, épanchement et dilatation de Dieu, qui répand son être visiblement sur la créature. C'est cet esprit qui couvre les eaux (35). C'est le manteau qui, couvrant et enveloppant le néant très-méprisable en soi, mérite seul d'être honoré. Que Dieu donc soit glorifié, et que le néant soit oublié et méprisé.

Le même sentiment de vileté et de bassesse, qui éclatait si saintement en la très-

(33) *Benedictio, et claritas, et sapientia, et gratiarum actio, honor et virtus, et fortitudo Deo nostro.* (*Apoc.* VII, 12.) *Regi sæculorum immortali, invisibili, soli Deo, honor et gloria.* (*I Tim.* I, 17.)

(34) *Fecit mihi magna qui potens est. Respexit humilitatem ancillæ suæ.* (*Luc.* I, 49, 48.)

(35) *Spiritus Dei ferebatur super aquas.* (*Gen.* I, 2.)

Digitized by Google

sainte Vierge, et qui faisait qu'elle ne voulait point qu'on fît attention sur elle, pour tout ce qu'on y voyait de grand, mais seulement sur Dieu, qui en était l'auteur, a été encore beaucoup plus parfaitement en Notre-Seigneur, qui était plein de vérité, et qui voulait accomplir toute justice (36). C'était ce sentiment qui le portait dans l'Evangile, à reprendre celui qui l'avait appelé bon (37). Il refusait cette qualité comme homme, à cause que, comme tel, elle ne lui appartenait pas. Car, comme homme, il était créature, et par conséquent néant; ainsi tout ce qu'il était, venait d'ailleurs; il venait de Dieu qui est la source universelle de tous les biens, qui l'avait tiré du néant, et qui lui avait communiqué ses trésors. Or, comme il n'y a que ce qui est, qui mérite la louange d'être bon, et que Dieu seul est, tout le reste n'étant que néant hors ce qu'il a de Dieu, Notre-Seigneur, comme homme, se voyait indigne de cette qualité, et ne pouvait souffrir qu'on l'attribuât à autre qu'à Dieu.

C'était là la source de l'humilité du Fils de Dieu, et qui faisait qu'il était si humble, et plus humble que tous les hommes ensemble, car ayant plus de lumière du néant de la créature que tous les hommes, il en était incomparablement plus avili, humilié et abaissé devant ses yeux, et devant la majesté de son Père, dont il connaissait si parfaitement la grandeur. Il voyait clairement qu'en tant que créature, il n'était rien de soi, non plus que le reste des hommes, et que son Père l'avait tiré de l'abîme du néant, pour le rendre dépositaire de tous ses biens. Pour cela, il était perpétuellement anéanti devant lui, avouant qu'il n'était rien. Il était toujours rempli d'étonnement pour tant de grâces, et de ressentiment pour tant de bienfaits, et il était sans cesse abîmé dans la louange de son Père, et dans un amour très-ardent pour celui qui l'avait tant aimé de toute éternité, et qui lui avait préparé ces grands dons, sans qu'il lui eût rendu, et même sans qu'il eût été capable de lui rendre aucun service.

La reconnaissance de cette bonté lui a fait mettre dans les mains des hommes le sacrifice d'action de grâces, le très-adorable sacrifice de l'autel. Cette même reconnaissance lui a fait choisir une Eglise nombreuse, pour remercier Dieu par ses louanges et par ses sacrifices du bienfait inconcevable de l'avoir tiré du néant, pour l'élever à la dignité de son Fils. Et ce qui le faisait agir dans cette vue, était le sentiment de vérité et de justice. Par le premier, il connaissait ce qu'il était, à savoir, néant; et ce qu'était son Père, à savoir, tout Etre. Par le second, il s'anéantissait entièrement devant sa sainte majesté, et se répandait en amour, en adoration, en louanges et en action de grâces.

Ce sont là les vrais fondements de l'humilité, qui sans doute sont très-fermes, lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de les établir solidement dans une âme.

(36) *Plenum veritatis.* (*Joan.* I, 14.) *Sic decet nos implere omnem justitiam.* (*Matth.* III, 15.)

Mais il faut savoir qu'afin d'agir dans toute l'étendue de la lumière de Dieu, qui nous montre notre néant, il est encore nécessaire de voir le néant en toutes les créatures, en sorte qu'en tout et partout nous soyons convaincus que tout, hors de Dieu, n'est que néant, que vanité, qu'ombre, que figure, et que comme une écorce et un sacrement, sous lequel Dieu, comme nous avons dit, se cache pour se rendre sensible à nous.

Cette proposition : que tout hors de Dieu n'est que néant, doit être si universelle, que rien n'en soit excepté, ni les plus grands saints, ni la sainte Vierge, ni même la très-adorable humanité de Jésus-Christ. Tout, hors ce qu'il y a de Dieu en lui, n'est que néant. C'est ce qui se rencontre essentiellement et indispensablement en toute créature.

On ne doit donc regarder jamais en tout que Dieu seul purement et simplement. Que cette façon d'agir est sainte! qu'elle nous éloigne de mille amusements, où les plus spirituels se laissent aller et embarrasser, lorsqu'ils n'y sont pas bien établis! enfin, qu'elle nous applique à Dieu, et qu'elle nous remplit de lui!

Dans cette vue, l'on trouve et l'on voit Dieu partout, et c'est un moyen des plus simples et des plus utiles pour se tenir toujours en sa divine présence. Hors de cette vue, l'on se remplit l'esprit des créatures; et cet extérieur, qui ne devait servir qu'à nous porter Dieu dans le cœur, se rend lui-même le Dieu de notre cœur, et une idole infâme qui est honorée dans le temple de Dieu.

C'est un manquement qui se rencontre ordinairement dans la conduite des âmes, lorsque les directeurs, ou parce qu'ils ne les connaissent pas, ou parce qu'ils ne sont pas fidèles à faire ouvrir les yeux à celles que Dieu leur a données, pour les conduire à lui, permettent qu'elles s'arrêtent à eux, charmées par l'éclat des choses qu'elles y remarquent en apparence. Au lieu de leur faire considérer que, pour tous les dons qui pourraient être en eux, ils ne sont que des néants; qu'ils ne méritent aucun honneur, et que c'est Dieu seul à qui il appartient.

Il faut être soigneux de leur faire entendre que les directeurs en eux-mêmes ne sont rien, et qu'elles ne les doivent regarder que comme de purs néants, qui doivent être oubliés comme tels; mais pourtant, parce que Dieu se cache sous eux pour manifester ses ordres et ses saintes volontés, qu'il faut leur rendre de grands respects, puisqu'ils tiennent sa place et qu'ils le représentent.

Quand nous allons aux directeurs, il faut y aller purement et ne chercher que Dieu en eux, sans songer à l'écorce et au voile dont il est couvert. Il faut pénétrer par la foi ce qui arrête et amuse nos sens; et dans toutes les rencontres, négliger et mépriser ce qui paraît aux yeux de la chair, et tout ce que l'erreur du monde estime grand et considérable.

Soyons donc fidèles, ainsi que Dieu le

(37) *Quid me dicis bonum? nemo bonus, nisi solus Deus.* (*Luc.* XVIII, 9.)

Digitized by Google

désire de nous, à demeurer dans la vérité, et ne tombons point dans le péché du démon; lequel, selon saint Jean, n'est point demeuré dans la vérité (38). Et après que nous l'aurons connue et que nous en serons convaincus par la lumière de la foi, entrons dans la justice, rendant à nous et à toute la créature ce qui lui est dû, et à Dieu, qui est tout, le respect, la religion, l'amour et les louanges que ses grandeurs méritent.

Voilà les deux fondements de l'humilité de toute créature qui doivent s'étendre en nous sur beaucoup d'autres sujets d'humiliation; comme, entre autres, que nous sommes toute misère, toute corruption et tout péché, ainsi que nous avons vu.

Mais parce que la vérité et la justice demandent de nous, qu'en cette qualité nous nous traitions, non-seulement d'abaissement et de mépris, mais encore de pénitence, de mortification et de haine de nous-mêmes, nous attendrons à en parler davantage dans les chapitres suivants, où nous traiterons particulièrement de ces vertus.

IV^e^ Section. — *Des pratiques de la vraie humilité.*

1. Eviter tout honneur, et ne le pouvoir souffrir qu'avec peine, voyant ce traitement éloigné de toute justice et de toute raison.

2. S'estimer si vil et si abject, que toute autre chose que le mépris surprenne.

3. Fuir d'être connu et applaudi, et pour cela cacher tout ce qui peut faire estimer, et demeurer dans le silence, autant que la charité envers le prochain le peut permettre.

4. Désirer le dernier lieu, non-seulement dans les rangs du monde, mais encore dans l'estime des hommes; souhaitant de passer pour le plus vil de tous dans leur esprit, selon ces paroles de Notre-Seigneur : *Choisissez la dernière place* (39).

5. Désirer d'être anéanti en tout soi-même selon la chair, et de l'être encore si universellement dans l'esprit de tous les hommes, que partout on soit en oubli, ne voulant aucune place dans leur souvenir (40). Il faut désirer que notre mémoire périsse entièrement en la terre, comme étant abominables selon notre chair, qui est une chose exécrable, qui doit être condamnée à un oubli perpétuel.

6. Vivre en paix dans le mépris et dans la confusion.

7. Se condamner soi-même d'hypocrisie et d'orgueil, lorsqu'on est loué, pour avoir attiré sur soi la louange qu'on ne méritait pas.

8. S'humilier et se confondre dans les louanges en la vue de son néant, et rapporter à Dieu, avec joie, tout honneur qu'on nous veut rendre, protestant que lui seul mérite d'être honoré.

Vivre ainsi dans ces pratiques, abîmé en son néant sans en sortir, et y trouver son centre et ses délices, c'est une marque de la vraie humilité. Car la vraie humilité donne le désir d'être caché, retiré, inconnu; en un mot, de ne paraître point, afin que Jésus-Christ paraisse seul en tout. Elle fait détruire le propre être, afin d'être revêtu de Jésus-Christ, pour ne paraître que sous lui et en lui.

V^e^ Section. — *Des marques de la vraie humilité.*

L'âme véritablement humble ne croit pas qu'on la puisse mépriser, parce qu'elle se voit au-dessous de tout ce qu'on peut dire. Ceux qui sont grands peuvent être humiliés; mais ceux qui sont vils et abjects, ne peuvent être mis plus bas qu'ils sont.

L'âme humble se garde bien d'affliger personne, et elle choisirait plutôt toute sorte de peines, que de mortifier son prochain : si elle est obligée de le faire quelquefois, comme lorsque le bien du prochain le demande, c'est dans l'oubli de soi et dans l'abandon à l'esprit de Dieu, qui se sert de sa parole et de sa langue épurée de tout intérêt, comme d'un instrument, pour faire les effets du glaive à deux tranchants, qui pénètre au fond du cœur, qui sépare l'esprit de l'âme, et qui purifie jusqu'au fond des moelles (41). Et alors l'esprit de Dieu en cette âme anéantie, qui consomme son fond, et qui la rend participante de sa sainteté, fait qu'elle voit et qu'elle porte avec peine les défauts des autres, qu'elle les corrige selon l'ordre de Dieu, et en sa divine dépendance, et qu'elle dit ce que son divin esprit lui fait dire toujours avec grande efficace et bénédiction.

L'âme humble est toujours dans de tels sentiments de bassesse et de vileté, se voyant au-dessous de tout, et indigne de tout, qu'elle souffre avec affliction les moindres choses qui se font pour elle, et qui font paraître qu'on en a quelque estime. Comme si on apprête pour son besoin quelque morceau plus délicat qu'à l'ordinaire, elle sera toute désolée, voyant l'estime et le cas qu'on fait d'elle en ce qui n'est rien.

Une âme humble doit être tellement morte aux affronts et au mépris, qu'elle demeure insensible à tout, ne songeant qu'à souffrir pour l'amour de Dieu, comme une brebis qui souffre qu'on l'égorge sans se plaindre. Elle doit être tellement morte à tous ses sens, qu'elle ne regarde son corps que comme une bière, et qu'elle attende incessamment qu'on l'ensevelisse, pour voir son âme en liberté de s'envoler dans le ciel, afin d'y aimer et adorer Dieu de tout son cœur.

Elle doit vivre en cet esprit de petitesse, et s'y maintenir incessamment. Et si elle se trouve quelquefois avec des personnes éminentes, pour des affaires concernant la

(38) *In veritate non stetit.* (*Joan.* VIII, 44.)
(39) *Recumbe in novissimo loco.* (*Luc.* XIV, 10.)
(40) *Obtulit in anathema oblivionis.* (*Judith* XVI, 23.)
(41) *Vivus est sermo Dei, et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti, et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum, et discretor cogitationum et intentionum cordis.* (*Hebr.* IV, 12.)

Digitized by Google

gloire de Dieu, elle doit incontinent retourner en sa boue et en sa vileté, se retirant chez soi, se cachant dans sa pauvreté où Dieu la veut, et demeurant toujours en sa bassesse, et toujours inconnue.

L'âme humble doit être dans les mains de Dieu, comme une plume au gré du vent, qui, après avoir été conduite où il plaît à sa divine majesté pour faire son œuvre, doit tomber et retourner dans la boue. C'est ainsi que l'âme doit faire ses œuvres en l'abandon au Saint-Esprit : car alors elles se feront dans une pureté admirable, et tout en Dieu.

Elle doit agir comme un laquais, qui va porter les messages de son maître, et qui ne sait pas si c'est une chose qui soit à son avantage et à sa gloire, agissant seulement dans ses intentions, sans autre vue. Ainsi en doit-il être du fidèle serviteur de Dieu. Il doit tellement se désintéresser, qu'il ne sache pas si c'est pour la plus grande gloire de Dieu qu'il agit, et qu'il est employé. C'est assez qu'il le fasse en son intention, s'oubliant soi-même, et n'ayant que Dieu seul en l'esprit, en qui, pour qui, et par qui il agisse.

Enfin, la parfaite pureté de l'âme qui n'a point d'orgueil, fait qu'elle ne désire rien, qu'elle ne veut rien, qu'elle ne se croit rien, qu'elle n'agit en rien par elle-même. Il ne faut pas même qu'elle veuille s'occuper de Dieu par elle-même. Et que faut-il donc? Il faut que Dieu possède l'âme, pour opérer en elle selon son bon plaisir, et non pas que l'âme veuille posséder Dieu pour en disposer selon sa propre volonté.

CHAPITRE VI.

DE LA SUPERBE.

L'humilité étant le mystère des vertus, et la plus difficile à comprendre, nous ajoutons ce chapitre de la superbe, qui pourra contribuer à son éclaircissement, et fournir quelque jour pour la connaître plus clairement.

Ire Section. — *Motifs pour faire détester la superbe.*

La superbe est un monstre effroyable qui va toujours croissant, et qui n'a point de bornes en son excès. Le cœur du superbe n'est point content qu'il ne se fasse Dieu; mais il y va par degrés, et monte de désirs en désirs (42). Il n'en a pas été de même dans le démon. Car s'étant tout d'un coup abandonné au désir excessif de l'orgueil, il déclara en même temps sa prétention : *Je monterai*, dit-il, *et je serai semblable au Très-Haut* (43). Ce fut aussi la pensée qu'il suggéra à Adam : *Vous serez comme des dieux* (44).

C'est ainsi que Nabuchodonosor et tous les autres princes se sont fait adorer comme Dieu. C'est ainsi même que l'Antechrist, sur la fin des siècles, s'assiéra sur les autels en la place de Jésus-Christ (45). Et c'est là où va la prétention de cet horrible vice de la superbe dans les cœurs. *Le commencement de la superbe est de se faire apostat de Dieu* (46); et sa prétention est de se mettre en sa place et de devenir Dieu même.

De là vient que le superbe est en exécration à Dieu et à tous les hommes (47). Tout l'être de Dieu lui résiste pleinement, par l'intérêt naturel qu'il a de se maintenir et de se conserver, et même de détruire ce qui le veut anéantir. Et de même que toute une famille s'élève contre un traître valet, qui veut détruire le père et le chef de famille, ainsi toute la créature entre secrètement dans l'exécration contre un malheureux qui, plein de superbe, tend à détrôner Dieu, et à le détruire. C'est pour cela que, dans la punition du péché de superbe, qui a paru dans les démons, non seulement Dieu, mais tous les anges ensemble ont été joints à Dieu pour les abattre et les détruire. Ce n'est donc pas sans fondement que la sainte Ecriture dit *que Dieu résiste aux superbes* (48), ce qu'elle ne dit point des autres vices; parce que la superbe s'attaquant directement à Dieu, et en voulant à sa propre personne, il résiste à ses prétentions insolentes et horribles; et comme il se veut conserver en ce qu'il est, il abat et détruit ce qui s'élève contre lui.

D'où vient que *l'Ecclésiastique*, après avoir dit que *le commencement de tout péché est la superbe* (49), ajoute : *Qui tenuerit illam adimplebitur maledictis, et subvertet eum in finem.* (*Eccli.* x, 15.) Après que Dieu, et par soi-même et par sa créature, aura rempli les superbes de malédiction, enfin il les détruira, non-seulement en leurs personnes, mais encore en toutes leurs générations. Il détruira leurs biens; il renversera de fond en comble leurs maisons (50). Et ce qui est encore plus, pour témoigner l'horreur qu'il a de sa créature superbe, il en effacera même la mémoire, qui est tout ce qu'il y a de plus léger qui peut rester de l'homme (51); comme si par impossible, après avoir détruit une statue, il en restait une ombre, et qu'on voulût encore aller jusqu'à la destruction de cette ombre; c'est la persécution que Dieu fait au superbe, lorsqu'il en veut détruire la mémoire.

(42) *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper.* (*Psal.* LXXIII, 23.)

(43) *Ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo.* (*Isa.* XIV, 14.)

(44) *Eritis sicut dii.* (*Gen.* III, 5.)

(45) *Cum videritis abominationem desolationis stantem in loco sancto.* (*Matth* XXIV, 15.) *Ita ut in templo Dei sedeat.* (*II Thess.* II, 4.)

(46) *Initium superbiæ hominis apostatare a Deo, quoniam ab eo, qui fecit illum, recessit cor ejus.* (*Eccli.* X, 14, 15.)

(47) *Odibilis coram Deo est, et hominibus superbia.* (*Eccli.* X, 7.

(48) *Deus superbis resistit.* (*Jac.* IV, 6.)

(49) *Initium omnis peccati est superbia.* (*Eccli.* X, 15.)

(50) *Disrumpet illos inflatos sine voce, et commovebit illos a fundamentis, et usque ad supremum desolabuntur.* (*Sap.* IV, 19.)

(51) *Et memoria illorum peribit.* (*Ibid.*) *Radices gentium superbarum arefecit Deus.* (*Eccli.* X, 18.) *Terras gentium evertit Dominus, et perdidit eas usque ad fundamentum.* (*Ibid.*, 19.) *Cessare fecit memoriam eorum a terra.* (*Ibid.*, 20.) *Memoriam superborum perdidit Deus.* (*Ibid.*, 21.)

Digitized by Google

De ce dessein maudit de l'homme superbe naît celui de son malheur perpétuel en cette vie, en attendant le jugement de Dieu en sa mort et après sa mort. Car si la prétention du superbe, qui persiste toujours opiniâtrément dans ses desseins, rencontre toujours la main toute-puissante de Dieu, qui lui résiste et qui l'accable, quelle peut être la vie de ce pauvre misérable ?

Le superbe s'élève toujours, et toujours Dieu lui résiste. Le superbe est toujours en contention et en mouvement, et toujours il ressent le rebut et la pesanteur de la droite de Dieu, qui écrase son orgueil. Dieu écrase celui sur lequel il tombe, et qui s'attaque à lui (52). Quelle paix en cet état, quelle joie et quel repos d'esprit (53) ? *Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt.* (*Psal.* XIII, 3.)

Or sa peine est d'autant plus grande et plus universelle, qu'outre que ce rebut est directement opposé à sa prétention, ce vice élève universellement tous les désirs de l'homme. Car la superbe fait qu'on veut être grand et excellent en tout ce qu'on est, parce que comme le fond caché de la prétention du superbe est de se faire Dieu, dont tout l'être est infiniment grand et parfait ; de là vient qu'il veut être grand et excellent en tout.

Le superbe veut être grand en richesses, en terres, en meubles, en dignités, en charges, en honneurs ; excellent en beauté, en force, en science ; en un mot, en toutes choses. Mais étant impuissant pour avoir tout en soi, d'autant plus qu'il a de désirs naissants de sa superbe, d'autant a-t-il de sujets et d'occasions d'inquiétude et de souffrance. La privation le tue ; le bien d'autrui l'accable. Enfin, le superbe est le spectacle le plus funeste et le plus accablant de toute la créature.

Après tout, quelle folie et quel aveuglement de se sentir et de s'expérimenter si pauvre, si vil, si misérable, et de vouloir s'estimer pouvoir être, et avoir toutes choses ! Le désir du superbe l'élève, et son impuissance l'abat et le rebute. Telle est la contradiction que le superbe ressent contre soi-même.

II^e^ SECTION. — *De la nature de la superbe.*

La superbe est un désir excessif de sa propre excellence. Premièrement, c'est un désir, et non pas un appétit. Car l'appétit est un mouvement naturel et nécessaire, qui est en nous sans nous, et même contre notre propre désir. Mais le désir est un mouvement et une inclination libre, et que nous approuvons par notre consentement. Il est en nous, avec nous, et il est conforme à notre volonté, qui en est la mère et la maîtresse.

L'appétit excessif de grandeur est en nous par le péché originel et par le principe de la génération maligne, qui a rempli notre chair de sa corruption abominable ; en sorte que notre chair en a infecté notre esprit, si bien que la masse de l'homme, revêtue et remplie de cette infection, et maudite semence, nous rend tout semblables au démon en notre fond (54). C'est pourquoi nous sommes horribles, abominables et exécrables devant les yeux de Dieu.

Dieu, en formant notre être conforme à lui, et animé de sa vie divine, nous avait faits semblables à ses perfections. Nous tenions sa place en la terre, et toute la créature nous devait rendre honneur, hommage et respect, comme à la personne de Dieu même. L'homme alors était grand et parfait, et demeurant intimement uni et adhérant à Dieu, qui se rendait sensible en lui, il ne recevait que pour Dieu et en Dieu, sans appropriation à soi-même, tous les honneurs et les hommages de la Divinité.

L'homme établi en l'être et en la vie de Dieu, contemplait comme Dieu et en Dieu même la divinité dont il était rempli ; et ravi de sa beauté et de toutes ses perfections, il était enflammé de son divin amour ; il était aussi transformé en Dieu, et tout déifié

Dans la lumière admirable qui remplissait son esprit, il voyait et contemplait Dieu en toutes ses créatures, imitant la vue que Dieu a de soi-même en toutes ses œuvres, marquée par ces paroles de Moïse : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.* (*Gen.* III, 31.) Enfin, l'homme en cet état admirable et divin, était, en l'adhérence et en l'intime union qu'il avait à Dieu, un ouvrage excellent et parfait (55).

Alors il ne s'appropriait rien, et n'était en rien divisé et désuni de Dieu ; il jouissait de tout en Dieu ; il ne se voyait en rien, mais il ne voyait en soi que Dieu excellent et parfait, et méritant tout honneur et louange.

Ainsi saint Paul, parlant des Chrétiens, dit : Qu'ils doivent venir jusqu'à cette simplicité, que d'entrer en l'unité de Jésus-Christ, en qui ils ont toute leur gloire : *Qui gloriatur, in Domino glorietur.* (*II Cor.* X, 17.)

Du défaut de cette simplicité et de cette unité, naît en nous la propriété et la recherche de la propre excellence. Et c'est ainsi que l'ange et l'homme se sont perdus en se désappliquant de Dieu, et s'appliquant à eux-mêmes ; donc recherchant la propre excellence, ils sont devenus superbes. D'où vient, dit l'Ecriture, que *le commencement de la superbe est de commencer à se séparer de Dieu* (56), et à prendre quelque intérêt particulier.

Le démon ayant commencé à séparer l'homme de Dieu, en lui disant : *Vous serez comme des dieux ;* ayant tiré sa vue de Dieu et l'ayant portée sur lui-même, il lui a suggéré et donné le désir d'être Dieu, et de paraître tel aux yeux de toute la créature, pour en recevoir les hommages en la place de Dieu, et s'appliquer toutes les louanges qui se rendaient à la Divinité.

En l'homme donc il y a deux choses : un

(52) *Super quem ceciderit, conteret eum Deus.* (*Matth.* XXI, 44.)

(53) *Non est pax impiis.* (*Isa.* XLVIII, 22 ; LVII, 21.)

(54) *Vos ex patre diabolo estis, et desideria patris vestri vultis facere.* (*Joan.* VIII, 44.)

(55) *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* (*I Cor.* VI, 17.)

(56) *Initium superbiæ hominis, apostatare a Deo.* (*Eccli.* X, 14.)

Digitized by Google

appétit déréglé, et un désir excessif de grandeur et de propre excellence. Cet appétit n'est pas le péché de superbe, quoiqu'il soit un reste du péché et un effet du diable, qui a corrompu la nature en nous, et les instincts de Dieu. Mais le désir, l'adhérence et la volonté formée et actuelle de suivre cet appétit, est ce qui fait le péché de superbe.

L'appétit est un mouvement aveugle de la chair et de toute la créature viciée. Le désir est un mouvement raisonnable accompagné de la vie et de la lumière de la raison. Or le mal qui se fait avec cette vue et ce libre mouvement, est péché ; et si ce désir est ardent, et pour une chose excessive, c'est un péché mortel.

Secondement, la superbe est un désir de la propre excellence. Car il y a une excellence et une perfection qui est louable, et que Dieu même nous approprie : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (57). Et il y en a une autre qui est vicieuse, qui est l'excellence en elle-même, et pour l'amour de nous-mêmes.

Le bon désir de l'excellence est celui qui est réglé selon une bonne fin, le mauvais au contraire. Or, pour ne point se tromper dans la fin, qui souvent est imaginaire, il en faut examiner les effets.

Dieu n'a établi la perfection en sa créature, et la recherche de l'excellence, que pour l'amour de lui et du prochain. Il veut, pour l'amour de lui, que nous soyons parfaits, et que nous fassions des œuvres excellentes, afin qu'il en soit honoré et glorifié. Que l'on voie, dit Notre-Seigneur, vos bonnes œuvres, afin que Dieu, qui est caché dans les cieux et inconnu au monde, soit vu et connu en la terre par la perfection et par les œuvres qu'il opérera en nous (58.) Or, afin de voir si c'est pour Dieu que l'on agit, il faut savoir si on ne veut point tirer d'estime ni de louanges des bonnes œuvres : si on ne s'en glorifie point, si on ne se réjouit point d'en être estimé et honoré, et si on rapporte tout à Dieu, dans le désir qu'il en soit seul estimé et glorifié en lui-même et par lui-même.

Dieu veut aussi qu'il y ait des personnes excellentes et parfaites, pour le bien du prochain et pour le soulagement de leur besoin (59) Or, pour connaître si on entre dans ce dessein de Dieu, qui est le soulagement du prochain, il faut savoir si on emploie avec plaisir son industrie pour sa consolation et pour son soulagement : ou bien si c'est pour le propre intérêt, si on se voit, si on se recherche, si on se regarde, si on s'occupe de soi, si on fait attention, et si on s'arrêtera à l'estime ; enfin si on recherche quelque propre utilité. Il en est de même des autres vocations, où les uns ne pensent qu'à se glorifier, à s'élever au dessus des autres, et à s'attirer des louanges ; et les autres ne cherchent que du lucre et du gain. Cela n'est point dans les intentions et dans les desseins de Dieu.

La superbe fait que l'on recherche l'excellence, non pas pour elle-même, ni pour entrer en elle, ni pour passer en Dieu, qui est le Père de toute excellence, et l'océan de toute perfection, mais on la recherche pour soi, et pour l'attirer à soi. Ainsi par le fond du malheureux amour-propre, on change la droiture des choses, qui porte le moins et l'imparfait à l'excellent, et non pas l'excellent au moins parfait.

L'être de Dieu ne peut venir en composition avec quoi que ce soit ; non pas même en Jésus-Christ, à cause qu'étant infiniment parfait, il ne peut être pour aucune chose, mais toutes choses sont pour lui : le superbe pourtant fait venir Dieu à soi. C'est l'effet du péché, de corrompre l'ordre et la nature des choses, mais particulièrement, c'est l'effet de l'arrogance et de l'amour-propre d'attirer tout à soi, et de rendre tout sien : où l'ordre de la charité est de sortir de soi, et de se porter dans l'Etre parfait pour passer en lui, et pour y être entièrement consommé.

C'est là l'abnégation admirable que fait de soi celui qui est animé de la vie pure de Dieu sanctifiant sa créature, et venant en elle pour la porter à sa fin ; pour l'unir à l'Etre souverain et parfait, et pour lui faire oublier tout ce qu'elle est dans son être imparfait, afin d'aller à sa source et à sa propre perfection, qui est Dieu même, où elle aura un être plus excellent que celui qu'elle possède : car il l'attend pour la consommer, et pour la faire passer dans l'être éminent de sa divinité.

Le fond de l'amour-propre attirant Dieu à soi, le fait servir à sa superbe. Car, par un aveuglement effroyable, regardant Dieu en soi et ses perfections, comme une chose de soi-même, il se glorifie de tout ce qu'il a, et de tout ce qu'il participe de Dieu, comme si c'était une chose qui lui fût propre, et qu'il eût de lui-même . ainsi il ne voit point la cause qui répand en lui ce bien et cette grâce, par une diffusion très-charitable. Voilà le larcin, l'ingratitude et l'insolence de la superbe.

Si la superbe dans un homme ne lui fait point voir Dieu en soi comme sien, et ses désirs comme propres, et comme ne les tenant point par dépendance de la bonté divine, elle lui persuade que l'excellence de ses dons est en lui par ses propres mérites et par son travail : ce qui est une autre sorte de superbe, qui se nomme arrogance, laquelle fait que nous nous attribuons et à nos propres mérites, ce que nous n'avons eu que par la grâce et par la miséricorde de Dieu, qui a été en nous notre lumière, notre inclination, notre vie, notre vertu, et notre tout ; hors duquel nous ne pouvons ni pen-

(57) *Estote vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* (*Matth.* v, 48.) *Noli altum sapere.* (*Rom.* II, 20.) *Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum.* (*Luc.* XVI, 15.)

(58) *Videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est.* (*Matth.* v, 16.)

59) *Honora medicum propter necessitatem ; etenim illum creavit Altissimus.* (*Eccli.* XVIII, 1.)

Digitized by Google

ser, ni vouloir, ni faire le bien en aucune manière.

III^e^ Section. — *Des degrés de la superbe.*

Ces fausses et malheureuses persuasions dont nous avons parlé, sont les fondements de tout l'excès de la superbe. Car cet aveuglement dans l'esprit est le principe des désirs iniques dans la volonté. Si bien qu'en suite de ces fausses illusions et de ces maudites erreurs, qui font croire à l'homme confusément, et sans réflexion ni examen, qu'il est quelque chose de grand : ce qui est un vrai enchantement; car si on examinait un peu les choses de la foi, il serait aisé de se voir trompé ; ensuite, dis-je, de ces fausses croyances, d'être par soi fort excellent, et de valoir beaucoup par son propre mérite, on veut par justice l'honneur, le respect, et la louange; on les attend de tout le monde; on les recherche ouvertement ou secrètement; on les attire par ce qu'on peut, quand ce ne serait qu'en s'humiliant et en se méprisant, pour être rehaussé.

Si on ne reçoit point la louange, comme on l'attend et comme on la veut, on s'en chagrine, on s'en offense, on méprise ceux qui ne nous louent pas, comme ne connaissant pas notre mérite, on s'élève sur eux par le mépris qu'on en fait, et on en vient même aux injures et aux querelles.

Si on ne donne point aux superbes les louanges qu'ils désirent, ils croient toujours certainement qu'ils les méritent : et si on leur en donne, on est le bien venu, on est aimé, ils admirent même leurs approbateurs.

O folie ! comme si les hommes étaient capables de nous estimer ! Qu'est-ce que met en nous leur estime, et qu'est-ce que nous ôte leur mépris? L'un et l'autre traitement nous est fort extérieur, et nous doit être indifférent.

Quels juges avons-nous, que les hommes qui sont aveugles, ou méchants? S'ils sont aveugles, comme la sainte Ecriture nous marque, lorsqu'elle dit : *Que les hommes ne voient que l'extérieur, et que Dieu seul voit notre intérieur* (60); ils ne peuvent être nos juges. S'ils sont méchants, ils flatteront extérieurement notre superbe, et s'en moqueront en leur cœur.

Les hommes sont méchants, ils sont superbes, ils veulent pour eux l'honneur. Ne croyez pas qu'ils vous en fassent, si ce n'est malicieusement, comme dit l'Ecriture : L'homme méchant s'humilie et s'abaisse devant vous (61), pour vous obliger à l'aimer et à l'honorer, pour acheter par son honneur le vôtre, et pour en recevoir plus qu'il n'en rend. Le superbe s'élève toujours : il fuit le mépris, et s'il s'abaisse, c'est pour fuir le rebut et la confusion, et pour mériter l'accueil et la louange.

Ensuite de cette estime, et de cette louange ou adoration qu'on désire, qu'on se procure et qu'on reçoit parmi les hommes, on s'établit en son esprit dans un certain état d'élévation au dessus de tout le monde. On se voit singulier; on se regarde comme unique en sa valeur (62) : on entre par là en cette créance secrète d'être unique comme Dieu; on s'imagine ou que l'on sait singulièrement les choses, ou que l'on a, et que l'on peut quelque chose de singulier et d'unique

Et de là naissent les ravages et les effets maudits de la superbe. Car jusque-là elle n'est que timide; elle n'est qu'en pensée et en désir de son établissement; elle n'est pas encore en jouissance, ni établie en son trône et en son siége : mais aussitôt qu'elle y est assise, et qu'elle s'y est fortifiée, elle commence à faire des maux épouvantables.

C'est ce qu'on voit dans le démon, qui fait trois choses effroyables au milieu des anges dans le ciel : et ce qu'on voit aussi dans les superbes du monde, au milieu des républiques et des sociétés humaines.

Premièrement, l'esprit établi dans la croyance aveugle de sa valeur singulière, s'asseoit en son esprit, comme le démon, dans le trône de Dieu. Il le méprise et le blasphème en lui. C'est pourquoi la superbe s'appelle blasphème en la sainte Ecriture. Dans l'*Apocalypse*, le diable a écrit sur le front : *Blasphemia* (63). Ensuite de son mépris, il fait tous ses efforts pour s'élever, et pour se mettre à la place de Dieu.

C'est ce que fait tout inférieur arrogant et superbe, qui a laissé gagner en son esprit la fausse estime et l'erreur aveugle et secrète de sa valeur. Quoiqu'il se cache souvent sous le manteau de l'humilité, parce que c'est une vertu estimée, et qui est nécessaire pour être cru quelque chose; il s'établit néanmoins en la créance qu'il doit être honoré. De sorte que s'il est méprisé, rebuté ou condamné, il se bouffit, il se mutine, il condamne, il médit, il méprise, il dépossède en son esprit toute puissance supérieure, il se met au dessus de tous, il cherche partout quelqu'un qui l'aime et qui l'estime, il fait des amis et des adhérents, qui se font avec lui, et qui s'élèvent ensemble par une commune conspiration.

Une âme ainsi établie en l'estime d'elle-même, et persuadée de sa valeur par ses vertus extérieures, s'établit au-dessus de tout; elle juge tout, et décide tout; mais toujours en sa propre faveur, et à la condamnation d'autrui. Elle cherche toujours secrètement à régner sur tous les hommes, ou sur une partie; et il n'y a rien qu'elle ne fasse pour réussir dans ce dessein.

La seconde chose que fait le démon dans le ciel, est de séparer ses frères de la soumission à Dieu, de faire bande à part; de diviser par sa révolte le royaume de Dieu;

(60) *Homo videt ea quæ parent, Dominus autem intuetur cor.* (*I Reg.* xvi, 7.)
(61) *Est qui nequiter humiliat se.* (*Eccli.* xix, 23.)
(62) *Singulariter sum ego.* (*Psal.* cxl, 10.)
(63) *Super capita ejus nomina blasphemiæ.* (*Apoc.* xiii, 1.)

Digitized by Google

de ruiner la république du ciel, et de détruire cet ouvrage que Dieu avait formé avec tant de plaisir. Ainsi, soit par dépit contre Dieu qui occupe toujours sa place et son trône de Dieu, soit par un désir forcé d'honneur, pour avoir à soi des adhérents, des flatteurs et des adorateurs, il détruit toute la société et l'économie du ciel.

Le superbe fait la même chose dans une communauté. Il ne manque jamais, ou comme ennemi de la domination, qui l'humilie et qui condamne son procédé, ou pour amour de flatterie et de louange, ou par désir d'appui, de soutien et de consolation en ses rebuts et en ses désolations, de faire schisme et division ; et voudrait, par une haine secrète, détruire, s'il pouvait, toute la société de ses frères, quoiqu'il dût être en exécration devant Dieu.

La troisième chose que fait le démon, est qu'il méprise et rompt les lois de Dieu, et dans le ciel, et sur la terre. Car outre la religion de Dieu, et l'union des frères qu'il détruit, qui sont les deux lois capitales du ciel, il vient en terre, et descend au paradis terrestre, pour y rompre encore, par sa suggestion maudite, toute la loi de Dieu. Dieu dit à l'homme, que s'il mange du fruit qu'il lui défend, il mourra ; et le démon lui dit au contraire que, s'il en mange, il ne mourra point, mais qu'il sera comme Dieu (64). C'est ainsi que font les superbes dans les sociétés. Ils s'en prennent enfin à la loi, et tâchent de la détruire et de la rompre.

CHAPITRE VII.

DE LA VERTU DE PÉNITENCE.

La vertu de pénitence est, ou extérieure ou intérieure. L'intérieure, qui est la principale, et qui donne la valeur à l'extérieure, porte avec soi trois dispositions nécessaires : l'humiliation, la contrition, et l'oblation à la justice divine, pour porter de tels effets de sa vengeance qu'il lui plaira.

L'esprit de pénitence est l'esprit même de Dieu, qui a été répandu premièrement en Jésus-Christ, et ensuite par Jésus-Christ en son Eglise, et qui, opérant divers sentiments dans les âmes, y imprime spécialement ceux de la pénitence. Ce qu'on peut remarquer en la personne de David, qui avait reçu par avance l'abondance de cet esprit, comme figure du Fils de Dieu pénitent.

On voit en lui l'expression de divers mouvements et dispositions, où son âme était établie par l'opération de l'esprit de pénitence, lesquels paraissent dans ses Psaumes qui ont été donnés à l'Eglise, pour le soulagement et pour la consolation des pénitents. Car ils sont merveilleusement consolés, lorsqu'ils se voient conformes à ce qui est exprimé dans l'Ecriture sainte, qui est la règle de leur conduite et de leur vie, et qui exprime la vie intérieure de Jésus-Christ dans les âmes, qui doit être la même en elles qu'elle a été en lui ; comme elle a été la même dans ses membres, et qui l'ont précédé, et qui l'ont suivi dans l'Eglise.

Saint Paul, dans le Nouveau Testament, comme David dans l'Ancien, exprime l'intérieur pénitent de Jésus-Christ. Ils sont tous deux si conformes en leurs expressions, qu'on reconnaît facilement qu'ils ont été animés du même Esprit, qui, en l'un avant la venue de Jésus-Christ au monde, et en l'autre après son retour à son Père, a opéré les mêmes effets.

David dit que la crainte et la frayeur l'ont saisi, et qu'il a été épouvanté à la vue des jugements de Dieu : *Timor et tremor venerunt super me. A judiciis enim tuis timui.* (*Psal.* LIV, 6 ; CXVIII, 120.) Et saint Paul nous apprend qu'il n'a pas eu moins à souffrir par les peines que les craintes et les frayeurs donnaient à son intérieur, que par les calomnies et les persécutions dont ses ennemis l'attaquaient en son extérieur : *Foris pugnæ, intus timores.* (*II Cor.* VII, 5.) David, en qualité de pénitent, nous témoigne qu'il a été disposé de souffrir en son corps tout ce qu'un criminel doit souffrir : *In flagella paratus sum.* (*Psal.* XXXVII, 18.) Et saint Paul nous dit qu'il a traité son corps comme un esclave, et qu'il l'a châtié très-sévèrement : *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo.* (*I Cor.* IX, 27.)

L'un et l'autre nous font connaître, par l'expression de leurs sentiments, que les pénitents de l'Ancien et du Nouveau Testament ont été conformes à Jésus-Christ pénitent, qui était rempli de craintes et de tremblements en son intérieur (65), à la vue des jugements et des rigueurs de Dieu son Père irrité contre lui, et qui en même temps souffrait au dehors la guerre et la persécution des Juifs, qui le cherchaient pour le crucifier. En cet état, il s'offrait continuellement à son Père, pour porter tous les tourments qu'ils lui préparaient en punition de nos péchés, pour lesquels il désirait ardemment de lui satisfaire.

Ainsi il faut, en lisant les psaumes, honorer en David l'esprit de pénitence, et respecter avec grande religion et quiétude les dispositions de l'esprit intérieur de Jésus-Christ, source de pénitence, répandu en ce saint. Il faut y demander part avec humiliation de cœur, avec instance, ferveur et persévérance, mais surtout avec une humble confiance que cet esprit nous sera communiqué.

S'il arrive qu'après avoir demandé ce Saint-Esprit, dont nous voyons les effets communiqués à l'âme de ce saint, nous ne ressentions pas en nous sensiblement ces mêmes dispositions, il ne faut pas pour cela se désoler. Car nous savons que nous ne soupirerons pas un moment dans l'oraison, animés de l'esprit, que nous n'attirions quelque chose sur nous, et en nous ; à

(64) *In quocunque die comederis ex eo, morte morieris.* (*Gen.* II, 17.) *Nequaquam morte moriemini, eritis sicut dii.* (*Gen.* III, 4, 5.)

(65) *Terrores tui conturbaverunt me.* (*Psal.* LXXXVII, 17.)

Digitized by Google

cause que Dieu ne refuse rien à l'esprit qui prie en nous : il l'exauce toujours, de même qu'il exauce Notre-Seigneur pour la révérence qu'il lui porte : *Exauditus est pro sua reverentia.* (*Hebr.* v, 7.) *J'ai ouvert*, dit David, *la bouche de mon cœur, et j'ai attiré l'esprit* (66). Et comme il est dit ailleurs : Jamais une parole intérieure ne sera adressée à Dieu, qu'elle ne soit exaucée, et qu'elle ne retourne avec son fruit (67).

Dieu s'est engagé de parole d'accorder à la prière des hommes le don de cet esprit, qui est la nourriture de l'âme. Il le donne à l'Eglise selon les besoins de ses enfants, et distribue ce pain à un chacun des petits, qui le lui demande. Mais comme cet esprit divin est insensible dans son action, à cause de sa pureté, quand il se donne à l'âme, comme nourriture et aliment, il le fait d'une manière insensible. L'âme le reçoit véritablement en elle, et croît en sa vertu, mais imperceptiblement. De sorte que si on ne voit pas, et qu'on ne sente pas cette augmentation, c'est qu'elle consiste dans une grâce insensible, et qu'elle est reçue dans le fond de l'âme, qui est pareillement insensible. On ne voit pas croître le corps grossier de l'homme, quoiqu'il soit nourri par une substance sensible. On ne voit pas mouvoir l'aiguille d'un cadran, quoique le mouvement en soit sensible. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on ne peut apercevoir par les sens les actions de ce divin esprit; mais il faut seulement en foi se confier à la parole de Dieu, qui donne tout à l'oraison, et être humbles en la prière, mais confiants en lui, et ouverts en sa présence pour recevoir ses opérations.

Si, lorsque nous lisons les psaumes, la bonté de Dieu opérait en notre cœur des dispositions et des sentiments semblables à ceux que nous lisons ; et si nous éprouvions une certaine opération d'esprit, qui nous fît goûter ce que nous méditons, et qui nous fît suivre d'attention, d'ouverture et de goût les termes de David ; nous ne devrions pas interrompre cette opération pour poursuivre nos demandes, mais il faudrait en demeurer là, à cause que ce serait être dans la chose, même devant que de la demander ; ce serait être dans la fin de son oraison dès le commencement ; ce serait être prévenu dans nos demandes, et recevoir gratuitement ce que les fidèles serviteurs et les forts ont peine à obtenir après beaucoup de prières et d'humiliations.

Par exemple, si en lisant ce verset : *Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in ira tua corripias me* (*Psal.* vi, 2), il arrivait que nous eussions l'intelligence de ces paroles, qu'elles opérassent au fond de nous une prière et un désir conforme à celui de David ; que nous fussions humiliés devant Dieu, lui demandant avec crainte qu'il ne nous condamnât point en sa fureur, et qu'il ne nous jugeât point en sa colère ; et que cela tînt notre âme en tremblement devant sa majesté, il ne faudrait pas chercher une autre occupation, parce que ce serait une marque de l'opération divine ; mais il faudrait demeurer en paix dans cet état, et laisser opérer l'esprit, en nous nourrissant de cette disposition.

Que si l'esprit cessait de nous nourrir et de nous tenir occupés en cette sorte, nous pourrions passer aux versets qui suivent. Que si enfin, il se trouvait que Dieu eût retiré son opération sensible de notre âme, nous laissant en nudité dans la pureté de la foi, nous pourrions commencer de prier d'une autre manière, et nous servir d'une autre méthode, comme de celle que nous avons expliquée ci-devant (68).

I^re^ Section. — *Diverses sortes de pénitences intérieures.*

Il faut se laisser à Dieu, afin qu'il nous fasse porter tout abandon, toute sécheresse et délaissement, toute crainte, toute tristesse, toute douleur, qui sont des effets d'une pénitence intérieure opérée de Dieu, et qui n'est connue que de lui seul, et de ceux qui la portent.

Il faut s'abandonner à sa divine justice, pour porter les terreurs de ses saints jugements ; pour porter les rebuts intérieurs de nos âmes et de toutes nos œuvres, pour porter ses reproches et ses injures.

C'était l'état de pénitence intérieure de Jésus-Christ, dont les peines passaient infiniment les extérieures. Il était abandonné à Dieu de tout temps, c'est-à-dire, dès le premier moment de son incarnation, pour porter ces états (69) ; et il les a toujours portés durant sa vie, à cause qu'il était en ce monde pour faire pénitence (70), et pour porter les états intérieurs et extérieurs qui étaient dus aux pécheurs (71).

Il n'a pas seulement porté toute peine et douleur en ses membres ; souffrant en tout lui-même, à cause que les pécheurs offensaient avec plaisir par toutes les parties de leurs corps ; mais de plus, il a porté la dernière peine corporelle due au péché, qui est la mort. Il a été fait obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix, qui est la dernière des peines du corps, qu'il a voulu avoir devant les yeux toute sa vie, et dont il a voulu porter toute la sensibilité et la peine dans son agonie au jardin des Olives.

Il n'a pas seulement porté les peines extérieures en ses tourments ; mais il a porté encore les peines intérieures dans toute l'étendue des passions qu'il souffrait s'élever en lui pour l'affliger en sa partie inférieure.

Il a porté en son esprit les vues des mé-

(66) *Os meum aperui et attraxi spiritum.* (*Psal.* cxviii, 131.)
(67) *Non revertetur ad me vacuum.* (*Isa.* lv, 11.)
(68) Col. 61.
(69) *In te projectus sum ex utero.* (*Psal.* xxi, 11.)
(70) *Dolor meus in conspectu meo semper.* (*Psal.* xxxvii, 18.)
(71) *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.* (*Isa.* i, 6.)

Digitized by Google

pris, des rebuts, des délaissements et des injures de son Père, qui l'avait chargé de la honte et de la confusion que méritaient les péchés qu'il n'avait pas commis (72).

Le reproche que Dieu fait aux pécheurs avec opprobre, en les jugeant et les condamnant, en cela même que Jésus-Christ a porté de la part de son Père; ce qui lui faisait dire: *Longe a salute mea verba delictorum meorum.* (*Psal.* XXI, 2.)

Non-seulement il se voyait environné de tous les péchés des hommes, qui, de leur nature, s'élevant avec effort contre Dieu, lui étaient une charge insupportable; non-seulement il était accablé des cris et des blasphèmes que tous ces péchés vomissent contre sa divine majesté; mais encore il recevait sur lui de la bouche de son Père les injures et les opprobres des péchés dont il était chargé, qui étaient comme autant de tonnerres qui l'accablaient, et qui, par un terrible et sévère jugement, l'éloignaient de lui.

Il faut qu'une âme s'expose à porter en soi la pénitence intérieure où Dieu le Père met quelquefois les âmes par lui-même, et par sa propre justice, et que lui seul sait opérer en l'âme. C'est là le dernier abandon où l'âme se puisse réduire.

Et c'est de cette peine dont Notre-Seigneur parle, surtout en la description de celles de sa mort. Il parle d'abord de celle-là, et ensuite il décrit quelque portion des autres. C'est dans le psaume: *Deus, Deus meus, ut quid me dereliquisti?* (*Psal.* XXI, 2) où il a fait mention de ses souffrances extérieures et sensibles, mais qui n'approchent en rien des intérieures.

Ainsi, il faut estimer peu tout l'exercice extérieur des jeûnes, des disciplines, de l'abstinence des plaisirs du corps, auprès de cette pénitence intérieure. Un seul moment de celle-ci est plus que toutes les autres sans elle.

Cet état de pénitence opère tout d'un coup en l'âme les dispositions de la réelle et véritable pénitence, de la pénitence essentielle de l'esprit. Car ses vues opèrent un profond anéantissement et une très-grande confusion: elles opèrent condamnation, horreur et contrition du péché: elles opèrent abattement et soumission de l'âme aux effets de la sainte justice de Dieu sur nous.

Bienheureux est celui qui se met en état de pureté intérieure pour porter ces effets! mais si on n'en est pas jugé digne de Dieu pour son infirmité, et pour son impression particulière, il faut s'abandonner à lui pour porter tel effet qu'il voudra opérer en nous; soit par sa main divine, qui s'étend même sur notre intérieur; soit aussi par le ministère des créatures, comme quelquefois par les démons (73), que Dieu emploie à nous tourmenter, et qui nous viennent affliger de tentations très-véhémentes, très-douloureuses, très-odieuses et effroyables, comme sont celles de blasphème, d'impureté, de désespoir, d'infidélité, de jalousie, de tristesse et de douleur, qui surpassent les effets ordinaires de la nature; soit aussi par le moyen des hommes, dont il se sert souvent pour nous punir et pour se venger; comme il le fait, ou par des serviteurs et domestiques paresseux, négligents et infidèles, ou par des hommes étrangers qui nous font peine en leur humeur, et qui sont fâcheux dans leurs approches trop fréquentes, dans leur antipathie, dans le désir que nous y remarquons de nous supplanter, de nous trahir, et de se moquer de nous; soit enfin par les ordres des directeurs qui nous imposent, au nom de Dieu, la pénitence qu'il leur inspire. Ceux-ci sont les moins fâcheux, parce que, comme on s'est soumis à eux avec liberté, on accepte ce qu'ils ordonnent avec amour.

C'est ainsi que Notre-Seigneur se soumit à saint Jean-Baptiste, qui tenait la place du Père éternel, par lequel il était envoyé. C'est ainsi qu'il reçut de sa main le baptême, qui était l'obligation à la pénitence, et qu'il fut aussi chargé par lui des péchés de tout le peuple. Et comme le bouc émissaire était chargé en figure par le grand prêtre de tous les crimes d'Israël; de même saint Jean, qui était fils de Zacharie et de la race des prêtres, quoiqu'il n'en fît pas pourtant la fonction extérieure, étant réservé pour une œuvre plus sainte que celles de la loi, et qui consommait toute la pénitence de la loi, chargea Notre-Seigneur même extérieurement des péchés de tout le monde, de la part de Dieu le Père. Après quoi le Saint-Esprit le chassa au désert, comme le bouc émissaire, et comme la victime publique du péché, pour satisfaire à Dieu.

Il faut en cet esprit nous retirer au désert avec Jésus-Christ, nous y laissant chasser par l'esprit, qui nous séparera du commerce du monde, de la société des fidèles, et même des gens de bien, pour nous mettre en esprit hors de la vie, à laquelle nous devons mourir intérieurement.

IIe Section. — *De l'esprit de pénitence.*

Notre Seigneur est la plénitude de la pénitence. Il en porte l'esprit en soi, et en revêt toute l'Eglise, en sorte que toute la pénitence qui paraît au dehors et à l'extérieur, si elle est réelle et véritable, émane de cet esprit intérieur de pénitence, qui est en Jésus-Christ, d'où il se répand en nous.

Toute pénitence extérieure, qui ne soit point de l'esprit de Jésus-Christ, n'est pas une pénitence réelle et véritable. On peut exercer sur soi des rigueurs, et même très-violentes; mais si elles ne sont point émanées de Notre-Seigneur pénitent en nous, elles ne peuvent être des pénitences chré-

(72) *Improperia improperantium tibi ceciderunt super me.* (*Psal.* LXVIII, 10; *Rom.* XV, 3.)

(73) *Misit in eos iram indignationis suæ, indignationem et iram, et tribulationem, immissiones per angelos malos.* (*Psal.* LXXVII, 49.)

Digitized by Google

tiennes. C'est par lui seul que l'on fait pénitence : il l'a commencée ici-bas sur la terre en sa propre personne, et il la continue en nous, dilatant en ses membres ce qu'il avait rétréci en lui-même.

Je ne dis pas seulement que la pénitence se fasse par Jésus-Christ, c'est-à-dire, par ses mérites et par ses grâces ; mais encore je dis que nous la devons faire réellement en lui ; c'est-à-dire, qu'il doit être le principe en son esprit de notre pénitence ; animant notre âme des dispositions intérieures d'anéantissement, de confusion, de douleur, de contrition, de zèle contre nous-mêmes, et de force pour accomplir sur nous la peine et la mesure de la satisfaction que Dieu le Père veut recevoir de Jésus-Christ en notre chair.

Jésus-Christ est donc le pénitent public, et même le pénitent universel : car c'est lui seul qui fait pénitence en tous. C'est lui qui charge le corps de l'Eglise de chaînes, de cilices, de haires, et qui les porte dans les Chrétiens, qui sont ses membres ; de même qu'il eût voulu en user sur la terre, et les porter lui seul en son corps, s'il n'eût été trop faible et trop petit.

C'est pourquoi il a voulu le dilater et l'élargir par le moyen de son Eglise (74), dans laquelle répandant son esprit, et la revêtant des inventions de sa pénitence, il satisfait à Dieu son Père en son corps mystique, comme en son supplément, au zèle intérieur et aux désirs immenses que son esprit avait de souffrir, et qu'il n'avait pu assouvir en sa seule personne.

Il a pris pour sa part une portion de pénitence extérieure, et il en distribue aussi une partie à chacun de ses membres (75) ; mais il s'en est réservé pour lui seul la plénitude de l'esprit intérieur, qui fait en tous ses membres toutes les opérations extérieures.

Notre-Seigneur est plus étendu en son intérieur qu'en son extérieur. Car il a en son esprit l'intérieur de tous ; et en son corps, il n'a que l'extérieur que son Père lui a réglé ; à quoi il s'est soumis. Or, comme cet intérieur de Jésus-Christ était caché, son Père a voulu qu'il fût manifesté, et que cette soif qu'il eut à la croix, qui lui fit dire : *J'ai soif* (*Joan.* XIX, 28), fût entendue et expliquée aux hommes. C'était une soif de souffrir pour son Père et pour l'Eglise, et qui marquait l'ardeur de sa pénitence, et le feu de son cœur de zèle contre lui-même, pour détruire le péché.

Il donnait à entendre, par cette parole, que, quoiqu'un corps soit accablé, quoiqu'il soit miné et détruit, quoiqu'il soit exténué et réduit aux abois de la mort, comme le sien était pour lors, il doit néanmoins vivre dans l'esprit de pénitence ; et que le désir de souffrir pour nos péchés, et pour tous ceux qui ont offensé et qui offensent encore la majesté de Dieu dans l'Eglise, doit toujours être allumé dans notre cœur.

De là nous apprenons la communion de pénitence, en laquelle les membres de Jésus-Christ doivent entrer, en se donnant intérieurement à l'esprit de pénitence de l'Eglise, qui est l'esprit de Jésus-Christ, mais répandu et dilaté dans ses membres, pour avoir un amour et un zèle universel de satisfaire à Dieu en sa personne pour tous les péchés des hommes ; et pour vouloir, avec cet esprit universel, par cet esprit, et en cet esprit, être présent à tous, afin de satisfaire et de contenter en tous la majesté de Dieu.

C'est là la seconde communion de la pénitence, en laquelle nous devons entrer. Car, premièrement, nous devons entrer en communion avec Jésus-Christ, faisant pénitence en lui-même. Secondement, avec Jésus-Christ pénitent en ses membres, afin d'entrer en tout l'intérieur de la pénitence, qui ne doit point avoir de bornes en nous, et qui doit passer infiniment l'étendue de la pénitence extérieure, que nous devons exercer sur nos corps.

Dieu mesure tout au poids de l'esprit : il voit combien nos œuvres ont de l'esprit divin, et selon cette mesure il les estime ; parce qu'il n'y a rien en elles d'estimable, que ce qui est de lui par son esprit. De là vient que les œuvres de Jésus-Christ, et les moindres de ses actions, surpassaient tous les travaux des saints apôtres, et de toute l'Eglise, à cause de la plénitude de l'esprit, de la science, de la lumière et de l'amour, qui lui donnaient des vues, des intentions, et des dispositions toutes divines d'honorer Dieu.

En effet, la plénitude de son zèle, de sa force et de sa pureté, élevant et remplissant ses œuvres, faisait plus devant Dieu que toute l'Eglise ensemble ne mérite et ne peut mériter. Car quoiqu'elle soit animée du même esprit, elle n'agit pas avec l'étendue immense de la Divinité, avec laquelle ce divin esprit agissait en Jésus-Christ.

Ainsi, encore que l'Eglise exprime au dehors une partie de ce que l'amour de la pénitence méditait en lui pour la satisfaction de son Père, nous n'avons rien toutefois dans la même Eglise, qui exprime parfaitement l'étendue de ses désirs, et la force de ses actes intérieurs ; nous n'avons rien qui exprime le poids immense de l'amour de son cœur, et l'infinité de son zèle à le contenter.

On en peut bien connaître à la vérité quelque chose, par l'étendue des rigueurs que son esprit opère dans l'Eglise, et par la diversité des peines et des souffrances qu'il porte lui-même dans ses membres, qui lui servent à accomplir et à achever sa pénitence : mais pour le fond de son intérieur, il n'y a que l'éternité seule qui nous le montrera. Rien ne nous le peut découvrir en cette vie, dit saint Ambroise (76).

Il faut s'unir à cet intérieur divin de Jé-

(74) *Ecclesia quæ est corpus ipsius, et plenitudo ejus.* (*Ephes.* I, 23.)

(75) *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne mea pro corpore ejus, quod est Ecclesia.* (*Col.* I, 24.)

(76) Dei consilium humana vota non capiunt, nec

Digitized by Google

sus-Christ, pour être dans son fond revêtu de lui-même. C'est ce qu'on doit rechercher par-dessus tout, parce que c'est ce qu'il y a de plus excellent dans la pénitence, et que c'est le fond de toute vertu. Il faut être pénitent en Jésus-Christ, et enivré en lui de l'esprit de la vraie pénitence, qui après avoir opéré en nous et sur nous tout l'effet de la pénitence extérieure, qui n'est qu'une dépendance, un rejeton très-léger, et comme un caractère et une expression de l'intérieure, y opère ensuite intérieurement à proportion de la plénitude et de l'abondance de l'esprit (77).

L'esprit qui est aussi bien opérant dans les saints, selon les desseins de Dieu, comme il y est priant, selon la doctrine de saint Paul (78), nous sollicite selon son zèle à nous punir, et à satisfaire à Dieu, et nous devons obéir à ce divin ouvrier des mystères de Dieu, comme à celui qui assiste à ses conseils, et qui pénètre dans le plus profond de ses secrets (79)

Comme il sait la mesure des satisfactions qu'il désire de nous, et que nous l'ignorons, il faut nous abandonner à cet esprit intérieur, qui est une mer et un océan de pénitence intérieure et divine, et lui protester que nous sommes prêts et abandonnés à tout, et que nous ne refuserons aucun châtiment, ni aucun effet de sa justice.

Il faut lui protester que nous sommes soumis en général à tous les ordres de Dieu, et que, s'il y va de perdre mille fois la vie dans la pénitence, nous sommes tout prêts à le faire : que nous ne voulons point de bornes dans nos souffrances, puisque l'esprit de Jésus-Christ, en son zèle, n'en peut avoir pour Dieu son Père ; que pour ce sujet nous embrassons en esprit toute l'étendue des peines, pour porter tout ce que Dieu désirera nous en imposer ou par lui-même, ou par la bouche et par l'ordre de celui qui nous tient sa place en terre, qui est le directeur, en qui nous respectons sa majesté.

C'est ainsi qu'il faut être uni à Jésus-Christ pénitent en la terre : et comme il reçut les ordres de Dieu son Père, quand il fut envoyé et chassé au désert pour faire pénitence, de même il faut recevoir, en union à son esprit et à ses dispositions, les pénitences qui nous sont imposées.

Il faut les recevoir avec anéantissement de notre propre esprit, et de notre propre jugement, qui pourrait les examiner, ou même les contredire, comme aussi de notre propre volonté, pour être abandonnés à tout faire, et pour être fidèles aussi à ne faire que ce qui nous sera dit et ordonné.

III^e^ Section. — *De l'exercice de la pénitence en esprit.*

Celui qui adhère à Dieu, n'étant qu'un esprit avec Dieu (80), il s'ensuit nécessairement que l'âme qui lui est bien unie entre en ses qualités, en ses mœurs, en ses sentiments, en ses dispositions, et par conséquent dans le zèle de sa justice, qui est continuel contre la chair. De sorte que la juste colère de Dieu contre la chair de péché étant imprimée en cette âme, et cette âme étant animée de l'esprit de la divine justice, elle se trouve dans un rebut continuel et dans une condamnation perpétuelle de sa chair

La chair qui est toute en péché, toute en désirs impurs envers toutes choses, et qui ne désire rien que pour elle en son amour-propre et en sa sensualité, ne peut être aimée de Dieu ; au contraire, elle en est toujours rebutée et condamnée. Ainsi l'âme entrée en Dieu, en son zèle et en sa sainteté, improuve, condamne, et anéantit en soi tous les désirs injustes, qui s'élèvent sans cesse en sa chair, pour contenter tous les sens.

Par exemple, les yeux qui, par les désirs de la chair, connaissent leur plaisir et leur satisfaction, recherchent sans cesse dans les créatures de quoi se contenter : il en est de même de tous nos sens extérieurs et intérieurs. Mais l'esprit qui est en nous en possession de notre âme, voyant et sentant les inclinations et les désirs impurs de notre chair, qui sont les marques de sa vie, et qui témoignent la volonté qu'elle a de se satisfaire, ne manque pas de nous imprimer un sentiment de rebut contre elle, et de porter l'âme à la repousser, à ne lui point adhérer, à n'opérer point conformément à ses désirs, et à ne la point satisfaire par la recherche et par l'usage des choses désirées.

L'esprit porte encore les sens à s'en priver et à s'en éloigner, comme étant des désirs impurs de la chair, qui doit être punie en son amour déréglé, et en sa convoitise malheureuse, qui ne la porte qu'à la satisfaction d'elle-même, et non point à contenter Dieu, qui est notre fin unique, à laquelle seule nous devons tendre selon l'obligation capitale de notre vie.

C'est là une sollicitation perpétuelle de l'esprit de pénitence, qui nous porte à la mortification de nous-mêmes, et à la punition secrète des excès de notre chair. Lorsqu'elle est exactement châtiée, en sorte qu'on ne lui laisse rien prendre qui la satisfasse inutilement, elle est promise dans des états de pénitence très-violents et très-pénibles, qui la réduisent jusqu'aux abois, et souvent

quisquam interiorum potest esse particeps Christi. (Ambr.)

(77) *Spiritus secundum Deum postulat pro sanctis.* (*Rom.* VIII, 27.)

(78) *Operatur omnia in omnibus.* (*I Cor.* XII, 6.) *Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus.* (*Ibid.*, 11.) *Spiritus omnia scrutatur, etiam profunda Dei.* (*I Cor.* II, 10.)

(79) *Quis enim cognovit sensum Domini ? aut quis consiliarius ejus fuit ?* (*Rom.* XI, 34.

(80) *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* (*I Cor.* VI, 17.)

Digitized by Google

à des agonies, que ceux qui sont fidèles à la mortifier et à la priver de toute propriété inutile, éprouvent très-sensiblement.

IV^e^ Section. — *Motifs et profession de pénitence*

En l'honneur et en l'union de Jésus-Christ Notre-Seigneur pénitent devant Dieu, pour mes péchés, et pour les péchés de tout le monde, je fais profession de faire pénitence tous les jours de ma vie, et de me regarder en toute chose comme un pauvre et misérable pécheur et pénitent très-indigne.

Pour cela je porterai sur moi le portrait de Jésus-Christ souverain pénitent, qui me renouvellera, par son aspect intérieur et par son amour, le souvenir et les obligations de pénitence.

Je dois amende honorable à la justice et à la sainteté de Dieu le Père; je la dois à son amour et à sa bonté; je la dois à tous ses attributs divins.

Je dois faire pénitence, à cause que le Fils de Dieu l'a faite pour mes péchés, et qu'il m'a acquis la miséricorde de son Père, et la grâce de la pouvoir accomplir par le très-adorable et le très-précieux trésor de son sang en la croix.

Je dois faire pénitence, ayant reçu par le baptême le saint esprit de pénitence, pour en être animé, et pour vivre en ses sentiments dans toute la conduite de ma vie.

Dieu, qui est juste, qui ne peut et ne doit perdre aucun droit sur sa créature, ne manquera pas, ou en ce monde par ses fléaux, ou en l'autre par ses épouvantables châtiments, d'en tirer une entière vengeance et une très-rigoureuse satisfaction.

V^e^ Section. — *Pratique de la vertu de pénitence.*

Le pénitent en Jésus-Christ, et qui est revêtu de son esprit de pénitence, doit être disposé intérieurement comme lui, et entrer en la force et en la vertu de ses pratiques.

1. Un pécheur doit, comme Notre-Seigneur qui s'est fait péché et pénitent pour nous (81), porter toujours son péché devant soi (82) : ce qui sera le fondement des autres devoirs qu'il doit à Dieu, en suite de ses péchés.

2. Le pécheur, en suite de ses péchés, doit porter, avec Notre-Seigneur, une confusion perpétuelle sur sa face (83). Il la doit porter premièrement devant Dieu, comme Jésus-Christ, qui a porté devant son Père la honte de nos offenses, selon ces paroles : *La confusion a couvert ma face.*

Secondement, devant tout le monde, comme a fait encore le Fils de Dieu, qui dit dans le Prophète : *Je me suis éloigné et retiré du monde, pour demeurer dans la solitude : j'ai été comme étranger et pèlerin parmi mes frères* (84); c'est-à-dire, parmi les hommes et parmi les saints enfants de l'Eglise. J'étais honteux de me voir au milieu d'eux, plus chargé de crimes que tous, portant sur moi l'horrible et le honteux fardeau des péchés de tout le monde. Je me suis caché dans la solitude durant quelque temps; mais j'y ai demeuré toujours en esprit, comme indigne de paraître devant le monde, et avec les hommes.

Troisièmement, cette confusion doit être encore à l'égard de nous-mêmes, ne pouvant nous souffrir ni nous supporter dans notre honte et dans notre peine. C'est ainsi que le Fils de Dieu dit, en parlant de soi dans le prophète : *J'étais à charge à moi-même* (85); et la contradiction que je portais de tous ces horribles et odieux péchés, faisait que j'avais peine à me souffrir.

Dieu me fasse la miséricorde de participer à la sainte lumière de Jésus-Christ, qui, me faisant voir l'horreur de mes péchés, me remplisse de honte, et me couvre la face et l'esprit de confusion, à l'égard du monde et de moi-même, et surtout à l'égard de Dieu le Père; lui disant souvent, avec l'enfant prodigue : Père du Verbe incarné, et que je n'ose nommer le mien, j'ai péché contre le ciel, contre les anges, et contre les saints qui vivent avec vous : mais surtout, j'ai péché contre vous-même (86) : et avec le publicain, qui n'osait lever les yeux au ciel : *Ayez pitié de moi, qui suis pécheur* (87).

3. En suite de la confusion que le pécheur doit porter pour ses péchés, il doit encore en avoir la douleur et la détestation avec Notre-Seigneur, qui a vécu en sacrifice perpétuel de cœur contrit et angoisse pour les péchés du monde; en l'union et en la vertu duquel Dieu reçoit la contrition de tous les hommes, qui, étant faits participants de son esprit, pleurent, gémissent, et sont contrits de leurs péchés (88).

Père éternel, par la contrition amère, et par l'abîme des douleurs intérieures de votre Fils (89), donnez-moi part au divin esprit de sa sainte et douloureuse pénitence.

Le pénitent, en suite de tant de crimes, doit, après sa confusion et sa condamnation, se soumettre à demeurer sujet tous les moments de sa vie à la justice éternelle, infinie,

(81) *Qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum se fecit.* (*II Cor.* v, 21.) *De peccato damnavit peccatum in carne.* (*Rom.* viii, 3.)

(82) *Peccatum meum contra me est semper.* (*Psal.* l, 5.)

(83) *Dolor meus in conspectu meo semper.* (*Psal.* xxxvii, 18.) *Operuit confusio faciem meum.* (*Psal.* lxviii, 8.)

(84) *Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine.* (*Psal.* liv, 8.) *Extraneus factus sum fratribus meis, et peregrinus filiis matris meæ.* (*Psal.* lxviii, 9.)

(85) *Factus sum mihimetipsi gravis.* (*Job* vii, 20.)

(86) *Pater, peccavi in cœlum, et coram te.* (*Luc.* xv, 18.)

(87) *Deus, propitius esto mihi peccatori.* (*Luc.* xviii, 13.)

(88) *Sacrificium Deo spiritus contribulatus.* (*Psal.* l, 19.) *Cor contritum et humiliatum Deus non despicies.* (*Ibid.*)

(89) *Magna est velut mare contritio tua.* (*Thren.* ii, 13.)

Digitized by Google

et toute-puissante de Dieu, pour porter tels effets de vengeance et tels châtiments qu'il lui plaira lui imposer.

Il doit pour cet effet vivre toujours uni en esprit à Jésus-Christ vivant et mourant à la croix en châtiment de nos offenses, dont la valeur et l'estime nous étant communiquées, peuvent abreuver nos peines et sanctifier nos travaux, toujours très-légers, très-petits et très-inégaux à nos offenses, par le mérite adorable du Fils de Dieu, qui les rendra acceptables devant la justice de son Père.

Il est mort pour nos offenses, dit saint Paul; *étant juste, il a souffert pour les injustes* (90), afin de nous présenter à Dieu son Père pénitents, mortifiés et crucifiés en notre chair par un véritable esprit de pénitence, vivifiant nos cœurs du désir de venger nos crimes sur nous-mêmes, dans le zèle de sa divine justice.

L'étendue des satisfactions immenses que Jésus-Christ Notre-Seigneur a rendues à son Père, en l'arbre de la croix, et les peines extérieures qu'il a souffertes, se peuvent réduire à trois, qui répondent aux trois grands péchés qui absorbent le monde: l'avarice, la superbe et le plaisir, et qui sont pour détruire ses trois ennemis capitaux, le monde, le diable et la chair. Il a souffert pour cela une extrême pauvreté, une extrême confusion, et d'extrêmes douleurs et souffrances en son corps.

L'Ecriture sainte en fait mention expresse en plusieurs endroits. En parlant de sa pauvreté, qui paraît davantage en sa croix, où il est nu et dépouillé de tout, elle dit: *Qu'étant riche, il s'est appauvri pour nous.* Il parle lui-même de sa honte et de sa confusion: *Je suis*, dit-il, *un ver de terre, l'opprobre des hommes, et le rebut du peuple.* Et pour sa divine souffrance, le Prophète dit: *Qu'il n'y a pas une partie de son corps qui ne soit dans la douleur* (91).

Mais tous ces maux étaient peu de chose en comparaison des peines de son esprit, et des délaissements intérieurs de son âme, dont il se plaint uniquement sur la croix: *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé* (92)? Et le prophète, parlant de ce coup atroce de son affliction, dit: Qu'il l'a vu non-seulement comme un lépreux, distillant le pus et l'apostume de toutes parts, mais encore qu'il l'a vu en esprit, souffrant en son âme le coup de la vengeance de Dieu animé contre lui, à cause des crimes de tous les hommes, qui s'attaquaient à sa grandeur, dont il était chargé (93).

Les opprobres et les reouts, les accablements et les peines que méritaient tous les péchés qui s'attaquaient à vous, ô mon Dieu! sont tombés sur mon âme et m'ont causé la mort. Ils m'ont fait mourir dans cet accablement effroyable, qui me faisait sentir et porter un éloignement immense de mon retour vers vous, et de mon entière consommation (94).

C'est là le point énorme et effroyable des douleurs de Jésus, infiniment aimant et amoureux de Dieu son Père. Il ne respire que son amour et les témoignages de sa grâce, et il s'en voit rebuté par un excès terrible et effroyable de sa colère et de sa fureur (95).

C'est dans la prévoyance de cette douleur épouvantable, qu'il disait à son Père: *Que ce point de ma passion ne se passe pas sur moi* (96); et plusieurs fois en son Prophète: *Mon Dieu, ne me corrigez pas en votre fureur* (97); que j'endure ce qu'il vous plaira, mais que ce ne soit point cet effet horrible de vos colères, en comparaison desquelles toutes les souffrances corporelles ne me semblent rien, et ne sont point capables de me rassasier. *Sitio:* J'ai encore soif des peines extérieures: donnez-moi pour cela de souffrir après ma mort dans mon Eglise, et que mes membres s'abreuvent à mon calice, afin qu'ils fassent pénitence avec moi, et que je la fasse en eux.

C'est, mon Dieu et mon Père, ce que j'ose vous demander par les propres paroles de Jésus-Christ mourant, et désirant encore de souffrir en nous pour dilater ses peines, pour prolonger sa pénitence et pour vous faire ainsi une amende honorable et une satisfaction continuelle au milieu de votre Eglise.

Pour cela, ô grand Dieu, prosterné à vos pieds, je me soumets à toute votre justice, et à l'étendue des peines et des vengeances qu'elle voudra tirer de moi. Et en attendant qu'il vous plaise de me donner quelque pénitence, j'accepterai toutes celles que vous me ferez l'honneur de m'imposer par votre Eglise, et par les personnes qui ont droit en votre nom de m'humilier et de m'assujettir aux rigueurs de la pénitence; et tout cela, en l'union de votre cher Fils, l'unique et l'universel de pénitent de l'Eglise.

En suite de quoi, ô mon Seigneur Jésus, qui vivez en moi par votre esprit, pour achever de souffrir l'étendue des peines et de la pénitence, que vous étiez disposé de porter durant votre vie pour la gloire de votre Père, si tel avait été son bon plaisir; faites-moi cette grâce, qu'usant de la puissance de votre esprit en moi, je vive en

(90) *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.* (*Rom.* IV, 25.) *Justus pro injustis.* (*I Petr.* III, 18.)

(91) *Propter vos egenus factus est, cum esset dives.* (*II Cor.* VIII, 9.) *Ego sum vermis, et non homo; opprobrium hominum, et abjectio plebis.* (*Psal.* XXI, 7.) *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.* (*Isa.* I, 6.)

(92) *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* (*Matth.* XXVII, 46.)

(93) *Nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum a Deo, et humiliatum.* (*Isa.* LIII, 4.)

(94) *Opprobria exprobrantium tibi cecidernnt super me.* (*Psal.* LXVIII, 10.)

(95) *Longe a salute mea verba delictorum meorum.* (*Psal.* XXI, 2.)

(96) *Transeat a me calix iste.* (*Matth.* XXVI, 39.)

(97) *Domine, ne in furore tuo arguas me.* (*Psal.* XXXVII, 1.)

Digitized by Google

toutes mes actions, animé des dispositions d'une vraie pénitence : et que jamais je ne me sépare de la vue de mes péchés, que je ne puis avoir qu'en la lumière de votre sagesse, qui, comme un miroir très-parfait et sans tache, fait voir aux pécheurs les taches de leurs âmes.

Faites aussi, mon Seigneur et mon Dieu, qu'étant rempli de confusion pour l'énormité de mes offenses, je ne paraisse jamais devant la majesté de votre Père, soit à ses saints autels, soit en l'oraison, en la chaire, ou au confessionnal, soit dans les autres saints exercices, qu'avec honte de ma laideur et de ma déformité.

Faites encore que je ne paraisse qu'avec confusion parmi les saints prêtres, et parmi les Chrétiens mes maîtres, me réputant indigne de converser parmi eux, et me tenant en esprit à leurs pieds, ou même séparé d'eux.

Que de même en soit-il pour toujours à mon égard, et que je demeure continuellement confus et anéanti en moi-même, n'osant penser à moi qu'avec horreur et tremblement; me regardant comme étant moins qu'un ver de terre, et plus vil que la balayure du monde; me réputant indigne du boire, du manger et de tous les autres soutiens et secours de la vie, et indigne de la vie même, prenant ainsi à regret tout ce qui sera nécessaire pour me la conserver.

Mon Seigneur adorable, par les larmes que vous avez jetées sur Jérusalem, c'est-à-dire sur tous les péchés de l'Eglise; et par celles que vous avez versées sur le Calvaire, par la sainte contrition que vous avez eue continuellement pour mes péchés, sur lesquels vous avez pleuré, comme sur le Lazare, avec frémissement, en témoignage de l'émotion que leur extrémité causait en votre esprit; je vous demande la grâce que je les pleure tous les jours de ma vie, et que je vive dans l'amertume et dans la douleur de les avoir commis.

Que je vive en horreur de tout moi-même, et de tous les sentiments pécheurs qui s'élèvent en moi, contredisant et crucifiant toutes mes inclinations naturelles, tous mes sens intérieurs et extérieurs, et toutes les passions déréglées de mon âme.

Enfin, mon Dieu, par ce haut cri que la puissance et la ferveur de votre esprit pénitent vous a fait jeter en la croix pour abandonner votre âme à la vengeance de votre Père, et à cet horrible jugement que vous deviez porter de sa part sur vous-même, je vous demande de pouvoir vivre comme vous, abandonné à la rigueur du jugement et de la justice de votre Père sur mes péchés. J'accepte dès à présent tout l'état crucifiant qu'il vous plaira d'ordonner sur moi dans la vie présente.

Premièrement, en l'union et en l'honneur de votre pauvreté, nudité et abandon des créatures en l'arbre de la croix; je m'abandonne à toute la pauvreté où je pourrai jamais être réduit, soit par quelque ordre exprès de la Providence divine et de sa sainte justice, soit par le délaissement, l'abandon ou la persécution des créatures.

Secondement, en l'honneur et en l'union de vos mépris, injures et confusions souffertes sur le divin Calvaire, je m'abandonne à toutes les calomnies, dérisions, hontes et ignominies qui me pourront jamais arriver pour mes péchés.

Troisièmement, je m'abandonne de même pour les souffrances, maladies, infirmités, agonies, et enfin pour la mort même, le dernier supplice du péché, en l'honneur et en l'union des douleurs qui vous ont mérité ce beau nom *d'homme de souffrances* (98).

Et en l'honneur et union de votre genre de mort et de supplice très-ignominieux, j'accepte les tourments, les gibets et les roues, les fouets, les fers et les tortures, et tel genre de mort qu'il vous plaira de me faire endurer pour la punition de mes péchés.

Enfin, en l'honneur et en l'union de vos délaissements intérieurs et de vos peines d'esprit, je m'abandonne à votre Père, pour porter toutes celles dont sa sainteté et sa justice me voudront honorer; gémissant à présent pour le mauvais usage que j'ai fait autrefois de ses saintes visites. Oh! si j'étais maintenant admis à les offrir en satisfaction de mes crimes, que je me tiendrais heureux de vous les présenter pour l'amour et pour la gloire de votre Père!

Et pour ce qui est de la vieille créature qui vit en moi, que je connais être toute en péché, et que je sais avoir été attachée à la croix (99) avec Jésus-Christ notre chef, sous son extérieur de péché : je promets à Dieu en votre vue, ô mon Jésus, de tenir tous ses membres crucifiés et garrottés en la croix, ne leur laissant aucune liberté d'opérer en leur malice, et travaillant au contraire, pour anéantir leurs opérations lorsqu'elles se présenteront, afin que l'esprit seul les vivifie et les remplisse pour opérer par eux en sainteté.

Nos membres ne sont plus à Adam, mais à Jésus-Christ, qui est venu les consacrer et les sanctifier par la présence de son esprit, pour les mouvoir et les diriger à la gloire de Dieu. *Nous sommes transférés de la mort à la vie*, dit saint Jean. *Nous ne sommes plus à nous*, dit saint Paul; *car nous avons été rachetés d'un sang précieux, afin que ceux qui vivent ne vivent plus à eux, mais à celui qui est mort et qui est ressuscité pour eux* (100).

VI^e^ Section. — *Des fruits et effets de la vraie pénitence.*

Les premières opérations que le Saint-

(98) *Virum dolorum.* (*Isa.* LIII, 3.)

(99) *Vetus homo noster simul crucifixus est.* (*Rom.* VI, 6.)

(100) *Translati sumus de morte ad vitam.* (*Joan.* III, 14.) *Non estis vestri. Empti enim estis pretio magno.* (*I Cor.* VI, 19 et 20.) *Ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit.* (*II Cor.* V, 15.)

Digitized by Google

Esprit produit en nous, ensuite des vertus théologales, sont celles de religion envers Dieu, et de pénitence envers nous-mêmes. Car, après nous avoir fait connaître et aimer Dieu par la foi, par l'espérance et par la charité, son premier effet est de nous appliquer aux devoirs de respect et de soumission envers sa divine majesté, ce qui s'appelle religion ; et aux sentiments d'horreur, d'aversion, de condamnation et de destruction du péché, de notre chair et de nous-mêmes, ce qui s'appelle pénitence.

La première opération de l'Esprit envers nous, quand il y habite en plénitude, qu'il est roi de notre âme, qu'il l'a séparée d'elle-même et de ses intérêts, qu'il l'a tirée à son parti, qu'il l'a convertie et rendue une simple chose avec lui, est de l'établir en son zèle, en sa haine et en son horreur contre la chair, et contre elle-même en tant que forme et amie de la chair. Si bien que le Saint-Esprit est le père de la pénitence ; et autant que l'âme est en lui, autant elle est en pénitence ; car elle entre autant en zèle contre elle-même, qu'elle est passée en la nature de l'esprit.

Alors on voit un Dieu vainqueur en nous, mais vraiment vainqueur de l'amour-propre et de nous-mêmes, qui met l'âme dans la véritable extase, la tirant hors d'elle-même par sa divine vertu pour la faire entrer en lui et en ses intérêts, et se l'approprier tellement, que passant en Dieu, elle oublie ce qu'elle est, et ce qu'elle voudrait, si elle était encore à elle-même. De sorte que l'âme, s'oubliant totalement en tous ses intérêts, abandonnant tous ses premiers sentiments, se perdant en l'amour de son Dieu et passant en lui contre elle-même, devient une même chose et un même esprit avec lui (101).

L'âme, ainsi appropriée à Dieu, devient épouse de Dieu, et séparée entièrement de sa première alliance avec la chair. Elle était auparavant une même chose avec la chair qu'elle vivifiait ; elle en aimait les intérêts ; elle en suivait les sentiments et les désirs ; mais maintenant, séparée d'elle entièrement, elle est en son intime amour tendante à Dieu ; elle entre dans les intérêts de Dieu, dans ses inclinations, dans ses sentiments et dans sa vie ; et elle n'est plus que haine, qu'opposition et qu'aversion contre la chair.

L'âme, amie de la chair, convoite avec elle contre l'esprit (102) ; ainsi elle est opposée à Dieu, et porte tous ses désirs vers les créatures, et vers tout ce qui fait la satisfaction et la consolation de la chair ; ce qui est une chose pitoyable. Car de vouloir obliger l'esprit à entrer en notre parti, c'est un signe qu'il est très-faible en nous, et que la chair l'a vaincu, puisqu'elle le fait entrer en compassion de sa délicatesse. C'est pour lors un Dieu emmailloté ; c'est un Dieu enfant et infirme ; c'est un Dieu en faiblesse, et pour lors on voit la chair en son triomphe, et en sa domination.

Cela sans doute est plus injurieux au Saint-Esprit que s'il n'était pas en nous. Car s'il en était absent, il ne souffrirait pas cet affront. Son ennemi à la vérité triompherait, mais ce serait sans combat et sans défense ; la chair triompherait d'elle seule au défaut de résistance.

Mais avoir un Dieu présent, et triompher de lui ; le fouler aux pieds, et ne lui permettre pas qu'il surmonte son esclave ; au contraire, lui tenir le pied sur la gorge ; c'est une chose effroyable, et c'est ce que saint Paul appelle *contrister le Saint-Esprit ; faire un étrange affront à l'esprit de la grâce* (103).

L'âme, au contraire, amie et épouse de Dieu, cherche les intérêts de Dieu et ne désire que de se perdre entièrement en lui. De sorte qu'entrant en la nature de la Divinité, elle devient ennemie et vengeresse d'elle-même, par la participation de ce feu divin, qui fait en elle les mêmes effets que celui de la fournaise de Babylone, qui dévorait les bourreaux qui lui donnaient la vie. La flamme se jetait sur eux, et ils n'avaient point de plus cruels ennemis que ces mêmes flammes qu'ils avaient allumées.

L'âme qui est en Dieu, est en rebut et en condamnation continuelle de la chair. Elle sort de Dieu comme un tison ardent ; et comme le tison, étant passé dans la nature du feu, brûle ce que le même feu brûlerait, de même l'âme passée en Dieu, qui est un feu consumant, dévorant et détruisant le péché, devient ardente, zélée et enflammée contre la chair et contre le péché qui habite en elle.

Ainsi, selon la mesure de la haine de soi-même, du rebut de la chair et de l'horreur du péché, on doit juger combien l'esprit de Dieu est établi et puissant dans une âme. Car il est vrai qu'il est autant maître en nous, que la chair lui est soumise ; et que l'âme est autant passée dans la nature de Dieu, qu'elle a de haine contre elle-même.

Heureuse l'extase qui met l'âme en cet état permanent de sortie d'elle-même ; qui la met en oubli et en perte de tout son intérêt et de tout ce qu'elle est ; qui la tient dans une telle mort à elle-même, dans un tel transport et dans une telle consommation en Dieu, qu'elle se ruine et se détruit sans le ressentir, ou si elle le ressent, qui ne laisse pas de s'anéantir entièrement !

Heureuse l'âme qui, animée de la vie et du zèle de Dieu, n'a plus rien d'elle-même, ni pensée, ni estime, ni volonté, ni inclination, ni mouvement, et qui est toujours en Dieu sans en sortir.

Que cette extase est différente de ces ex-

(101) *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* (*I Cor.* VI, 17.)

(102) *Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus adversus carnem ; hæc enim sibi invicem adversantur.* (*Galat.* V, 17.)

(103) *Contristare spiritum sanctum Dei.* (*Ephes.* IV, 30.) *Spiritui gratiæ contumeliam fecerit.* (*Hebr.* X, 29.)

Digitized by Google

tases passagères, qui transportent les âmes en Dieu par un ravissement de joie et de consolation ; d'où étant revenues, elles laissent leur chair en son entier, dans le désir d'être cherchée, flattée et caressée; en sorte qu'elles retournent aisément à leur amour-propre et aux désirs de leurs intérêts, et ne retiennent souvent rien de ce que Dieu désire souverainement, qui est d'anéantir la créature en sa recherche propre, et dans tout le poids qui la porte à sa propre satisfaction, et à la plénitude d'elle-même.

CHAPITRE VIII.

DE LA MORTIFICATION.

C'est une vérité très-certaine, que depuis le péché, tout Adam a été maudit, c'est-à-dire Adam en toute sa race : en sorte que tout ce qui est de lui en nous, est réprouvé de Dieu, et sa sainteté, comme nous verrons, ne le saurait souffrir.

Dieu le condamne, non-seulement en sa chair, mais encore en ses œuvres. C'est pourquoi les œuvres mêmes de la chair sont appelées chair par saint Jean : *Ce qui est né de la chair, est chair.* Or *la chair ne profite de rien :* et saint Paul même l'appelle mort, et chair de péché, parce qu'elle nous porte au péché. Elle est toute pleine des désirs du péché : elle n'a en soi inclination et mouvement qu'au péché (104).

Si la chair, en Notre-Seigneur, qui n'était qu'en ressemblance de péché (105), parce qu'il n'en avait pris que la figure et l'image, est néanmoins appelée par saint Paul péché et malédiction, combien plus doit-elle être ainsi appelée en nous, qui en avons la malice, le déréglement et les désordres ?

D'ici il est aisé à voir, que tout ce qui se fait par principe de chair, par son mouvement, par ses inclinations, par ses désirs, par son impression et par son impétuosité, ne sert de rien pour la vie éternelle; mais qu'au contraire, il est réprouvé de Dieu incessamment; et que, selon ce fond corrompu, et cette portion maligne de nous-mêmes, nous sommes en aversion à Dieu, avec tout ce que ce principe opère en nous.

C'est ce qui nous doit donner une étrange confusion, et qui nous devrait toujours faire porter la face contre terre, chargée de honte, de nous voir ainsi réprouvés de Dieu, selon une partie de nous, et selon cette malignité foncière et ce fond maudit qui est en nous.

Car les œuvres qui se font en nous par le seul mouvement et instinct de la chair, ou même par sa prudence (106), ne sont que des œuvres de mort; et elles sont regardées de Dieu comme procédantes de la malignité du démon, qui a corrompu notre chair, et qui lui a laissé ses inclinations malignes, qui la portent à s'éloigner de Dieu, à se mettre en sa place, et à se rechercher elle-même en toutes choses comme sa fin dernière.

C'est là le fond et l'origine de notre malignité secrète et cachée, de ne chercher incessamment en toutes nos actions que notre intérêt, notre plaisir, notre honneur, et jamais autre chose, jamais Dieu, jamais sa volonté, jamais son bon plaisir. La chair ne peut jamais rechercher Dieu, car, marque saint Paul, *Elle n'est jamais soumise à la loi de Dieu, et même elle ne le peut être* (107).

C'est pourquoi Notre-Seigneur venant au monde pour instruire l'homme de son malheur, et de la nécessité qu'il avait d'être secouru d'un principe intérieur, qui le fît vivre divinement; et faisant entendre au peuple le besoin qu'il avait d'un autre esprit que celui de la chair : à savoir, d'un esprit saint, qui l'appliquât à Dieu, et l'élevât au-dessus de la terre, il lui dit : *C'est l'esprit qui vivifie* (108). C'est le Saint-Esprit qui nous donne la véritable vie; c'est lui qui sanctifie toutes nos œuvres, c'est lui qui nous fait agir en tout comme de vrais enfants de Dieu (109).

Les vrais enfants de Dieu sont différents de ceux d'Adam, en ce qu'ils sont dirigés par le Saint-Esprit; ils sont conduits par la sainte lumière de la foi; ils reçoivent la vertu d'agir pour Dieu au-dessus d'eux-mêmes. Ceci étant présupposé, nous pouvons remarquer plusieurs motifs qui nous obligent à nous mortifier.

I^re^ SECTION. — *Premier motif de la mortification.*

Le Chrétien ne doit point vivre selon la chair (110), mais selon l'esprit, parce que dans le baptême il a reçu le Saint-Esprit, qui est venu en lui pour être le principe de ses œuvres, et pour ôter la liberté à la chair de le conduire. C'est ce qui nous oblige à la réprimer, et à la mortifier toutes les fois qu'elle veut agir, afin que le Saint-Esprit puisse faire en nous ce qu'il veut, et nous porter à ce qu'il désire.

Et quoiqu'il nous porte quelquefois aux mêmes choses que la chair de son côté peut désirer, comme à boire, à manger, à dormir, à converser : cela néanmoins ne se doit point faire dans les motifs d'impuretés, dans les fins malheureuses de la chair, ni par un principe maudit d'amour-propre; mais par un principe divin, par un principe de sainteté qui, nous élevant à Dieu, nous sépare de nous-mêmes et de ses créatures.

Or voici la marque pour connaître la différence qu'il y a entre les œuvres où nous nous portons par le principe de la chair, et celles où nous nous portons par le principe de l'esprit. C'est que celles que l'on fait par principe de la chair, on s'y porte par précipitation, avec véhémence, pour son

(104) *Quod natum est ex carne caro est.* (*Joan.* III, 6.) *Caro non prodest quidquam.* (*Joan.* VI, 64.) *Prudentia carnis, mors est.* (*Rom.* VIII, 6.) *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (*Rom.* VII, 24.)

(105) *In similitudinem carnis peccati.* (*Rom.* VIII, 3.)

(106) *Prudentia carnis, mors est.* (*Rom.* VIII, 6.)

(107) *Legi enim Dei non est subjecta; nec enim potest.* (*Rom.* VIII, 7.)

(108) *Spiritus est qui vivificat.* (*Joan.* VI, 64.)

(109) *Quicunque enim spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.* (*Rom.* VIII, 14.)

(110) *Debitores sumus, non carni ut secundum carnem vivamus.* (*Rom.* VIII, 12.)

Digitized by Google

plaisir, et sans avoir dans l'esprit aucune vue de Dieu, qui nous attire. Mais quand l'esprit nous y porte, il nous montre intérieurement quelque motif divin, et nous y allons pour Dieu, pour lui plaire, et pour nous rendre capables de le servir. Nous regardons Dieu plus que l'œuvre que nous faisons, et plus que la créature dont nous avons besoin.

Enfin, l'esprit se fait sentir par son élévation à Dieu, par sa douceur, par sa paix, et par le doux mouvement dont il nous porte aux choses, en nous en séparant et nous en tenant détachés, en nous élevant à lui, et en possédant nos volontés pour les porter entre ses mains à tout ce qu'il désire de nous.

Et c'est là proprement ce qu'on appelle être spirituel, et vivre en esprit en toutes choses, lorsque le Saint-Esprit est en nous le principe de tout, qu'il est le possesseur de tout nous-mêmes, qu'il nous tient entre ses bras, et qu'il nous porte à tout ce qu'il lui plaît. Et quoique cela se fasse plus sensiblement dans les uns que dans les autres, il se fait néanmoins réellement en tous ceux qui se veulent mortifier, et qui renoncent à leur chair et à eux-mêmes, en tout ce qu'ils sont.

Quand nous faisons place à l'esprit, et que nous lui laissons la liberté d'agir et d'user de nous, il ne manque jamais d'agir en nous, et de nous conduire. Il ne manque jamais de posséder nos puissances, pour les élever aux œuvres que Dieu désire de nous, parce qu'il n'est et qu'il n'habite en nous que pour opérer par nous à la gloire de Dieu. Il n'est en nous que pour nous vivifier, et pour être le principe de notre nouvelle vie, et de la vie divine, dont nous devons vivre.

En effet, depuis le baptême, où nous avons reçu l'esprit d'enfants de Dieu, nous devons vivre selon Dieu, et de la vie même de Dieu : car l'enfant doit vivre de la vie de son père. Il descend de lui comme un second vivant, et doit continuer, dilater et provigner sa même vie ; en un mot, il doit avoir un même principe de vie avec son père. Or la vie de Dieu en Dieu est Dieu même, et lui-même est le principe de sa vie. Ainsi la vie de Dieu en nous, est Dieu même, et il est le principe de notre vie qui nous anime, qui nous meut et qui nous fortifie.

Les baptisés sont en cela différents des païens, qu'ils ont reçu l'esprit de Dieu, qui est Dieu même, qui habite en eux, pour leur servir, comme nous venons de dire, d'un nouveau principe de vie et de conduite. Mais les païens et tous les enfants d'Adam ont la chair et l'esprit malin pour leur conduite. Ils vivent selon ses sentiments, selon ses mouvements, et selon sa vie. Et cela même se trouve dans les Chrétiens qui sont en péché mortel : car ayant renoncé à l'Esprit divin, avec lequel ils n'étaient qu'un auparavant, et s'en étant séparés pour s'unir et adhérer au malin par le péché mortel, ils deviennent par là une même chose avec lui.

Le démon a un grand pouvoir sur la chair, ce qui nous oblige à veiller, pour être fidèles à lui renoncer courageusement. Il la pousse, il la meut, il l'anime comme il lui plaît : car elle n'est point encore régénérée, ni sanctifiée, comme l'esprit l'a été par le baptême.

En cette vie notre renaissance n'est point parfaite, notre régénération est partagée, et elle ne sera totale et entière qu'au jour du jugement et de la régénération universelle. Car, pour lors, nos corps seront renouvelés, ils seront convertis, et changeront leurs inclinations malignes de la chair, en celles de l'esprit : ce que la grâce du baptême n'opère point en cette vie.

Par le baptême, l'esprit de l'homme est régénéré, en sorte qu'il reçoit des inclinations nouvelles ; il reçoit les inclinations de Jésus-Christ, au lieu de celles d'Adam, dont il était rempli par le commerce avec la chair maudite descendue d'Adam, et qui porte avec elles les inclinations de son père.

L'âme n'est point originaire d'Adam, mais de Dieu, qui l'a tirée de son sein, et qui l'a mise dans le corps humain sorti d'Adam. C'est pourquoi il la considère comme sa fille, et prend le soin de la purifier, de la laver, de la séparer, de la sanctifier par la grâce de son Fils, par l'aspersion de son sang, et par la présence de son esprit, qui la sépare et la retire des souillures qu'elle avait contractées par cette alliance.

Or, quoique l'âme soit ainsi purifiée et régénérée, le corps, véritable fils d'Adam, conserve toujours ses mœurs et ses inclinations. Il demeure tout entier en ses premiers et maudits sentiments, et y demeurera jusqu'au jour de la régénération universelle, qui est le jour du jugement, où les corps seront réformés par Jésus-Christ notre père, qui leur donnera ses inclinations, et les fera participants de sa rédemption.

Nous soupirons au dedans de nous, dit saint Paul (111), parce que nous ressentons à toute heure les mouvements de la chair, et la vie de notre malheureux père Adam. Nous soupirons de ce qu'étant déjà des enfants de Dieu dans l'esprit, nous ne le sommes pas encore dans nos corps ; de ce que notre chair n'a point encore reçu les inclinations de notre Père, et de ce qu'elle n est point participante de celles que notre esprit possède.

Nous gémissons de ce que nous ne sommes enfants qu'à demi (112), et de ce que nos corps ne sont point encore adoptés. Car ils n'ont point reçu la grâce d'adoption en ses effets, et sont laissés, sans jouir ici comme notre âme, des priviléges de la rédemption de Jésus-Christ.

Hélas ! quel poids il faut que notre esprit entraîne ! quel péril notre corps ne nous fait-il point encourir ! il est si éloigné de

(111) *Ipsi intra nos gemimus, adoptionem filiorum Dei exspectantes, redemptionem corporis nostri.* (*Rom.* VIII, 23.)

(112) *Initium aliquod creaturæ ejus.* (*Jac.* I, 18.)

Digitized by Google

Dieu, si pesant et si penchant à sa ruine, qu'il emporte aisément et l'âme et l'esprit, s'ils ne renoncent à toute heure à ses inclinations maudites.

L'âme est obligée de servir et d'animer la chair, et cependant c'est la chair qui l'appesantit, et qui, en l'appesantissant, déprime l'esprit, cette portion supérieure et éminente de l'âme, qui est élevée par le Saint-Esprit à la participation de ses divines lumières.

Si donc notre esprit ne tient ferme continuellement pour le Saint-Esprit, s'il n'y adhère, s'il ne s'élève à lui incessamment, s'il ne se donne et ne s'abandonne à toute heure à sa puissance, en se séparant et s'éloignant de l'âme infectée par la chair et par ses mouvements, et attirée par elle à la terre et aux créatures, si, dis-je, l'esprit de l'homme n'est fidèle à ces pratiques, il devient chair en se laissant absorber par la chair, et adhérant à ses sentiments; de même qu'il était esprit auparavant, lorsqu'il adhérait au Saint-Esprit, et qu'il lui était uni par amour et par affection.

C'est là l'état de l'homme en cette vie, qui le met dans l'obligation de renoncer incessamment à soi, de résister à sa chair, de se jeter du côté de l'esprit, de craindre toujours la recherche que le corps fait de sa satisfaction. Si bien que la voie unique, assurée et certaine que nous devons suivre, est de retrancher par ce renoncement à la chair, tout ce qu'elle désire, et d'adhérer à l'esprit pour n'être qu'un avec lui. Car alors s'accomplit ce que dit l'Apôtre : *Que celui qui adhère à Dieu, devient un même esprit avec lui* (113).

Donnons-nous donc tous à cet esprit, renonçant à tout ce qui n'est point lui. Divin esprit, emportez-nous! élevez-nous à tout ce qui vous plaît! que rien ne nous retienne en ce monde! que rien ne nous y attache, que rien ne nous occupe sur la terre! Possédez tout seul notre cœur, nos affections, et tout ce que nous sommes.

Voilà la première obligation que nous avons de nous mortifier : nous sommes Chrétiens, et nous sommes obligés de vivre selon l'esprit qui nous a été donné dans le baptême, et qui nous fait adhérer à Dieu, pour ne plus vivre selon la chair.

Quoique cette pratique nous mette dans la privation de toutes choses créées, nous ne perdons rien néanmoins par ce saint exercice. Car cette admirable union de Dieu à nous, et de nous à Dieu, fait que notre âme trouve en Dieu, qui possède en soi les véritables biens, des attraits si charmants, qu'elle négligе sans peine toute la créature que la chair lui propose de son côté.

Elle trouve en Dieu les véritables biens, dont les autres biens ne sont que l'apparence. Dieu les lui avait donnés comme des images, des figures et des ressemblances de ce qu'il est. Or, si elle prend ces figures pour la vérité, elle est dans le mensonge; mais si elle est juge équitable de ces biens, et qu'elle en ait une vraie connaissance, elle y renoncera cent mille fois le jour.

Elle reconnaîtra que le grand et unique bien, est Dieu, qui veut être possédé maintenant en lui-même, et non pas en ses créatures, comme il le faisait autrefois, lorsque sous elles il se donnait à l'âme, et qu'il se faisait connaître et aimer sous tous les titres et qualités sous lesquels il s'y représentait.

Il se présentait à ce dessein, comme lumière sous le soleil, comme chaleur sous le feu, comme fermeté sous la terre, comme beauté sous les fleurs; mais c'était toujours très-imparfaitement, parce que c'était sous des créatures grossières, corruptibles et passagères. Mais maintenant il ne se veut plus donner à posséder, que dans lui-même par esprit : il veut se faire immédiatement posséder par l'âme, à laquelle il se donne purement.

Il veut donc que l'âme et l'esprit demeurent intérieurement unis à lui, en sorte qu'il les possède, qu'il les anime, qu'il les conduise, et qu'il les élève tellement de la terre et de la chair, qu'ils n'aiment plus, qu'ils ne respirent plus, et qu'ils ne désirent plus que la totale possession, et leur entière consommation en lui. C'est ce qui fait que nous vivons en séparation et en aversion de la chair, et que nous la mortifions personnellement et universellement.

Or il est à remarquer que cette mortification doit être non-seulement universelle, mais encore continuelle. Car la moindre omission de mortification fait adhérer l'âme à la chair, et fait que petit à petit notre esprit devient chair, et que nous l'arrachons à Dieu, pour le livrer à la créature.

L'esprit est d'autant plus faible en Dieu, qu'il s'arrête davantage à la créature : car alors il n'est plus si fortement secouru de Dieu. Et dans cette faiblesse, il est d'autant plus pesant, plus courbé et penché vers la terre, qu'il est délaissé du grand secours de Dieu, auquel il adhérait auparavant, et qui le soutenait : ainsi il tombe petit à petit dans sa ruine, pour n'avoir pas mortifié continuellement sa chair : *Si vous vivez selon la chair*, dit saint Paul, *vous mourrez; mais si au contraire vous mortifiez votre chair par l'esprit, vous vivrez* (114).

Or cette mortification est facile, quand on est dans l'esprit de la grâce, et qu'on est bien possédé de Dieu. Car le Saint-Esprit, qui est en nous, recueille et retire notre âme; il retient l'esprit, et l'empêche d'adhérer et de se porter à la créature.

Dans ce temps de l'union à Dieu, la plus parfaite et la plus pure, il faut bien se donner de garde des premières atteintes des

(113) *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* (*I Cor.* VI, 17.)

(114) *Si secundum carnem vixeritis, moriemini; si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.* (*Rom.* VIII, 13.)

Digitized by Google

créatures. Sitôt que l'on sent quelques attraits pour elles, il faut y renoncer, il faut s'en éloigner, il faut s'en séparer entièrement.

Par exemple, s'il arrive qu'un objet agréable se présente à nos yeux, et que l'âme soit attirée pour s'y complaire, il faut d'abord y renoncer, et en détourner la vue; et c'est ce qui s'appelle mortifier ses yeux. Il faut dire le même du flairer, du toucher, du goûter, et de tout ce qui regarde les sens extérieurs ou intérieurs, et même des autres facultés de notre âme.

II[e] Section. — *Second motif de la mortification.*

Le second motif qui nous oblige à nous mortifier, est l'obligation de faire pénitence. *Comme nos membres ont servi à l'iniquité*, dit saint Paul, *il faut qu'ils servent à la justice* (115).

Notre Seigneur veut que nous soyons punis par les mêmes choses par lesquelles nous avons péché. Il faut donc que nos membres, qui ont pris plaisir à l'offense de Dieu, soient crucifiés et punis. Il faut qu'ils soient mortifiés, et que, comme ils ont servi à l'iniquité et à l'injustice, nous les fassions servir ensuite à la justice.

Or nous les faisons servir à la justice, non-seulement en les employant aux exercices de piété, qui sont œuvres de justice, à cause que par elles nous rendons nos justes devoirs à Dieu; mais encore en les faisant servir à la justice de Dieu, et leur faisant porter les justes effets de la vengeance divine.

Il faut que Dieu punisse en nous nos membres, et qu'ainsi ils servent à la justice : si Dieu ne le fait pas, il faut que nous prenions sa place, et que nous entrions en son zèle contre nous-mêmes. Il faut que nous servions d'instrument à son esprit, pour exercer sa justice sur nous. Il faut que nous prenions son parti contre nous-mêmes, et que nous nous fassions la guerre de la part de Dieu, que nous savons n'être pas content de nous, et ne s'être point satisfait ni vengé de nos offenses.

Il faut, animé de son courage et de son zèle, se punir soi-même et élever le bras contre soi, comme contre une personne étrangère; car nous sommes plus à Dieu qu'à nous-mêmes, et nous devons plus entrer dans l'intérêt de Dieu qu'en tout intérêt propre.

Dieu nous est toute chose, et auprès de lui nous ne sommes rien. Nous devons donc nous oublier et nous perdre; en sorte que nous frappions sur nous comme sur un mort, ou sur une personne qui n'est plus nous-mêmes, mais un autre que nous. C'est ainsi qu'est fait un véritable pénitent, qui exerce la mortification sur soi en vrai esprit de pénitence.

Il y a encore une autre vue de pénitence, qui nous oblige à nous mortifier; à savoir, la vue seule de notre chair, telle qu'elle est en elle-même, en sa malédiction, et en sa rébellion à Dieu. Car comme telle, elle doit être mortifiée universellement, et nous devons nous armer contre elle, comme contre une ennemie mortelle de la Divinité.

La chair en elle-même est entièrement opposée à Dieu, et en cette qualité elle doit être punie. Elle est comme un forçat et un esclave rebelle, qui, nonobstant son crime, ne laisse pas de se révolter encore à toute heure : ainsi elle doit être assujettie par force et par contrainte à son maître.

Adam, pour servir d'exemple à sa postérité, fut toute sa vie en pénitence; et Dieu ne le laissa l'espace de neuf cents ans sur la terre, que pour apprendre à tous ses enfants qui continuent sa vie, qu'ils doivent aussi continuer sa pénitence; et qu'ils ne la doivent non plus interrompre pendant qu'ils vivent sur la terre, où ils sont bannis du ciel, qu'il ne l'a point interrompue pendant son exil du paradis.

Les Chrétiens, comme enfants de Jésus-Christ, continuent sa vie sainte par la vertu de son Saint-Esprit; et les enfants d'Adam doivent de même continuer la vie pénitente de leur père. Les Chrétiens sont les expressions et l'étendue de la vie de Jésus-Christ; et les enfants d'Adam doivent être aussi l'expression et la dilatation de la vie d'Adam dans l'état de pénitence. Ils sont donc obligés de punir leurs offenses, comme il a fait la sienne.

III[e] Section. — *Troisième motif de la mortification.*

La troisième obligation que nous avons de nous mortifier, naît de la religion, qui nous porte toujours au sacrifice de nous-mêmes, et par conséquent à la mortification.

Par exemple, quand nous désirons de prendre nos plaisirs en quelque chose selon la chair, et que nous sommes sollicités de contenter nos sens intérieurs ou extérieurs, ou de satisfaire quelqu'une de nos puissances, même spirituelle : comme notre volonté par quelque vaine satisfaction, ou notre esprit par quelque curiosité et recherche inutile; alors, par esprit de religion et de sacrifice, nous devons mortifier tous ces appétits propres; nous les devons détruire et étouffer.

Et cela proprement s'appelle sacrifier, à cause que l'on détruit à la gloire de Dieu, on immole, on égorge, on étouffe le désir et l'appétit naturel, qui est une chose réelle et véritable; une chose sensible et effective, et d'autant plus sensible, qu'elle est plus fortement en nous, puisqu'elle est une partie de nous.

Rien n'est plus cruel ni plus rigoureux que la religion. Elle immole tout, et elle

(115) *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiæ, et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem.* (Rom. VI, 19.)

Digitized by Google

égorge tout, elle ne pardonne à rien ; elle a en main ce glaive que Jésus, notre Maître, est venu apporter sur la terre : *Non veni pacem mittere, sed gladium.* (*Matth.* x, 34.)

La mortification est figurée par ce glaive nu que portait Ezéchiel (*Ezech.* v, 1), et qu'il passait de temps en temps dans les poils de sa barbe, pour montrer qu'il fallait sacrifier les désirs superflus de la chair, qui ne sont que des excréments, et une corruption de notre nature.

L'ancienne loi, dans ses sacrifices sanglants, était aussi une figure de la cruauté qu'il faut avoir en fait de religion. Elle ne doit rien épargner qu'elle ne sacrifie à Dieu. C'est ainsi qu'en usèrent les lévites en l'*Exode* (116), qui sacrifièrent à Dieu, et mirent à mort leurs enfants, leurs frères et leurs amis, par esprit de religion et par estime de Dieu, devant lequel ils n'estimaient rien toute la créature, et ne pouvaient rien souffrir qui lui déplût.

Telle doit être la religion des Chrétiens. Ils doivent détruire et sacrifier toute la corruption de la chair, tout ce qu'ils ont de propre, tout ce qui est en eux de superflu ; en un mot, tout ce qui n'est point renié de Jésus-Christ.

IV^e^ Section. — *Quatrième motif de la mortification.*

Le quatrième motif qui nous oblige à la mortification est la sainteté, qui nous doit tenir unis à Dieu, et détachés de toute créature. La sainteté en Dieu fait qu'il est appliqué à lui-même, et séparé de tout être créé ; et elle doit faire le même effet dans tous les Chrétiens qui sont consacrés à Dieu par le baptême, et que saint Paul, pour ce sujet, appelle saints. (*I Cor.* i, 2 ; *Ephes.* i, 1.)

Mais si tous les Chrétiens doivent être saints et séparés de tout, les prêtres y sont bien plus particulièrement obligés, puisque c'est à eux principalement que Dieu dit : *Soyez saints, à cause que je suis saint* (117) : Soyez séparés de tout, à cause que je le suis.

Les prêtres qui offrent les pains et les encens à Dieu, doivent être saints à Dieu (118), c'est-à-dire séparés de tout, et appliqués à Dieu seul. Il le mérite bien ; mais de plus il le veut, à cause de sa grande sainteté. Comme il est saint et séparé de tout, et qu'il ne peut rien souffrir que ce qu'il veut, il veut que le prêtre qui l'approche, soit consommé en lui par son esprit, afin qu'il n'y ait rien d'impur qui l'approche et que par ce moyen il puisse toujours demeurer saint et séparé de tout, lors même qu'il est uni au prêtre.

La sainteté sépare l'âme de toute la créature, et l'empêche de s'épancher en elle, et de s'y porter par affection. Elle l'oblige à se retirer en Dieu, et à ne se porter à rien hors de lui. Si bien que l'austérité de la sainteté est très-grande, et sa sévérité très-rigoureuse, puisqu'elle ne souffre pas le moindre épanchement de l'âme, en ce qui n'est pas Dieu.

Elle ne souffre pas même que l'âme s'épanche à goûter certaines tendresses et certains sentiments pour Dieu. Car ces sentiments et ces goûts n'étant pas Dieu, ils feraient que l'âme s'y amusant, s'amuserait, s'épancherait et s'arrêterait à ce qui n'est pas Dieu.

L'âme établie dans la parfaite sainteté, demeure purement unie à Dieu par la foi. Elle ne s'amuse à rien ; elle ne s'arrête à rien ; elle ne cherche rien que Dieu ; elle se sépare même de l'attache à ses dons, parce qu'ils ne sont pas Dieu, qui est pur et saint, et séparé de tout.

Ce n'est pas que nous ne devions nous servir de ses dons pour aller à lui ; mais ils n'en doivent être que la voie, et nous ne devons avoir aucune attache, afin de le posséder seul. Si nous nous y attachons, c'est quelque chose entre Dieu et nous, qui l'empêche de s'unir entièrement à nous.

Il y a bien peu d'âmes qui ne déclinent, et qui ne s'épanchent dans la créature (119). Il y en a peu qui soient soigneuses de se retirer intérieurement, pour rentrer en Dieu et pour se perdre en lui, lorsqu'elles s'aperçoivent qu'elles commencent à être attirées vers la créature. Et c'est pourtant à quoi il faut se rendre fidèle : car il ne faut jamais souffrir que l'âme s'incline et se porte d'affection vers aucune créature.

De là vient que les personnes saintes, qui sont purement appliquées à Dieu, et retirées entièrement en lui, ne s'épanchent jamais en joies superflues, non pas même à l'abord de leurs amis, parce que Dieu, en qui leur âme est retirée, ne le permet pas : et comme elles ont perdu tout sentiment, et que tout le fond de leur âme est occupé en Dieu, et uni intimement à lui, elles ne s'amusent plus à s'épancher ailleurs.

Que si l'âme commence à se déprendre de cette occupation sainte et divine, et à se répandre aux créatures, pour lors elle s'affaiblit autant en Dieu, elle perd sa force et sa vigueur, et elle demeure vaine et répandue comme de l'eau sur une terre sèche (120).

Il ne faut pas seulement être soigneux de retirer l'âme des choses grossières et charnelles, mais encore des spirituelles, comme nous avons dit ; à savoir, des goûts, des consolations, et des autres grâces sensibles de Dieu, auxquelles l'âme se laisse aller aisément. Elle les aime, elle les cherche, elle les désire presque toujours ; et ne faisant pas attention que ces choses ne sont non plus Dieu que les autres, elle s'y attache, et

(116) *Ponat vir gladium super femur suum*, etc., *et occidat unusquisque fratrem, amicum et proximum suum. Fecerunque filii Levi juxta sermonem Moysi*, etc. *Et ait Moyses : Consecrastis manus vestras hodie Domino unusquisque in filio, et in fratre suo, ut detur vobis benedictio.* (*Exod.* xxxii, 27-29.)

(117) *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* (*Levit.* xi, 44.)

(118) *Sancti erunt Deo suo, et non polluent nomen ejus : incensum enim Domini, et panes Dei sui offerunt, et ideo sancti erunt.* (*Levit.* xxi, 6.)

(119) *Omnes declinaverunt.* (*Psal.* xiii, 3.)

(120) *Sicut aqua effusus sum.* (*Psal.* xxi, 15.)

Digitized by Google

perd sa sainteté aussi véritablement, quoique non pas aussi entièrement, que si elle s'arrêtait à d'autres plus grossières.

L'âme, par l'usage et par le goût de ces choses, devient crasseuse et impure ; elle devient faible, inconstante et légère. Enfin, si elle n'y prend garde, elle se trouve dans une opposition entière à la sainteté de Dieu.

Le dessein de Dieu est de rappeler toutes choses à l'unité, et il veut que toutes les créatures dispersées en elles, servent aux hommes pour s'unir à lui seul. C'est pourquoi, lorsque nous voyons des objets agréables, où nos sens et notre âme sont attirés, il veut que soudain nous nous en retirions pour retourner à lui, et que nous lui disions qu'il est notre monde, notre plaisir, notre gloire, notre trésor et notre tout.

C'est ainsi que les saints dans le ciel, abîmés en Dieu, et trouvant en lui toutes choses, ne sont point tentés par les créatures grossières de la terre. Comme Dieu les contient toutes en éminence, qu'il est tout par essence, et qu'il renferme en soi et en souveraine perfection toutes les perfections imparfaites du monde, qui sont semées et répandues dans les créatures, ils possèdent tout en lui, à qui seul ils sont appliqués, sans avoir rien de profane, ni aucune inclination pour la terre, qui les rende impurs, et qui empêche leur sainteté.

C'est l'amour et l'alliance que nous avons avec la créature, qui nous rend profanes, et qui empêche notre sainteté. C'est pourquoi si nous voulons être saints, il faut être soigneux de nous retirer en Dieu à l'aspect de quelque créature, parce qu'il n'y en a pas une qui ne nous tire hors de Dieu, et qui ne nous attire à elle.

Pour cela, je pense qu'il est important de nous former des exercices journaliers, qui nous servent dans les rencontres de la vie pour nous dégager de toutes choses, pour nous porter à Dieu, et pour nous apprendre à nous retirer en lui, et à entrer ainsi en communion avec lui par amour (121).

L'union de charité nous met en Dieu, et met Dieu en nous : et de même que la communion sacramentelle nous met en Jésus-Christ, et met Jésus-Christ en nous ; ainsi la communion à Dieu par amour, quoique spirituelle, étant néanmoins réelle, nous met en Dieu réellement, et met aussi Dieu réellement en nous, en sorte que nous devenons un même esprit avec lui (122).

C'est là la nourriture continuelle et le pain quotidien, dont nous devons nous nourrir incessamment. C'est la mamelle à laquelle nous devons recourir sans cesse, pour être entretenus dans la vie divine. La communion spirituelle et la sacramentelle sont les deux mamelles dont parle l'Ecriture, qui sont meilleures que les vins les plus délicieux du monde (123).

Dieu fait par son esprit divin, qui est l'une de ces mamelles, par lesquelles il nourrit son Eglise, comme ces nourrices qui jettent parfois du lait sur la bouche des enfants, pour les faire souvenir de chercher le tétin, qui les doit nourrir et sustenter abondamment.

Ainsi ce divin esprit, qui a orné le monde de ses beautés (124), présente devant la vue des hommes, tous les biens et les objets agréables de cette vie, pour les obliger à se ressouvenir de leur source qui est en lui, et à y recourir avec amour pour se nourrir intérieurement ; ce qui se fait en se liant à lui par amour, et en se retirant en lui à l'aspect de toutes les créatures.

Les choses qui se présentent à nous en ce monde, ne sont point pour nous amuser à elles ; mais seulement pour nous avertir qu'il y a dans l'esprit de Dieu des choses plus saintes et plus pures que nous pouvons goûter, et dont nous pouvons jouir parfaitement en lui.

V^e^ Section. — *De l'exercice ou pratique de la mortification.*

Après avoir considéré les motifs qui nous obligent à nous mortifier, et après nous en être bien convaincus, il faut que nous examinions, en nous confondant devant Dieu, combien d'années se sont passées à vivre en nous-mêmes, et selon nous, sans nous mortifier, nous fâchant de tout ce qui nous contredisait, et ne pouvant rien souffrir de ce qui n'était pas selon nos inclinations naturelles et selon nos propres désirs. Ce qui est très-opposé à la conduite de Jésus-Christ, notre modèle, qui n'a jamais suivi ses inclinations et ses propres désirs, et qui n'a jamais cherché à se plaire à soi-même (125).

Combien d'impatiences auxquelles nous avons adhéré ? Combien de désirs propres que nous avons suivis ? Enfin, combien de temps avons-nous mené une vie, non de Chrétien, mais de païen, sans reconnaître en nous d'autre principe de notre conduite que nous-mêmes et notre chair, et sans avoir égard au Saint-Esprit, qui nous faisait reconnaître intérieurement notre devoir, et qui nous y portait avec amour et avec efficace ?

Ensuite de cet examen, il faut nous résoudre à faire deux choses. La première, à étudier par l'oraison, à renoncer à nous et à toute cette vie propre, qui est une vie de condamnation, à travailler à rebuter ces désirs de la chair qui naissent en nous à tous moments, et à retrancher les mouvements injustes et déréglés de la nature, qui n'est pas le principe de la vie chrétienne.

La vie chrétienne est en nous par l'esprit vivifiant que Dieu nous donne par le baptême, où nous sommes faits enfants de Dieu, animés d'une même vie que la sienne, et remplis d'une même substance que lui, qui nous doit en tout mouvoir et diriger, à

(121) *Qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo.* (*1 Joan.* IV, 16.)

(122) *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo.* (*Joan.* VI, 57.)

(123) *Meliora sunt ubera tua vino.* (*Cant.* I, 1.)

(124) *Spiritus ejus ornavit cœlos.* (*Job* XXVI, 13.)

(125) *Christus non sibi placuit.* (*Rom.* XV, 3.)

Digitized by Google

l'exemple de Notre-Seigneur, qui se laissait gouverner à l'esprit de Dieu son Père, qui est le même esprit que nous avons.

Comme il n'agissait en tout que selon la lumière de son Père, nous ne devons agir aussi que par la foi, qui est une admirable participation de cette lumière divine (126). Comme il n'agissait que par le mouvement de son esprit, nous ne devons agir que par la charité qu'il nous donne, pour être le principe de nos œuvres. Enfin, comme il n'agissait qu'en sa vertu, nous ne devons aussi agir qu'en sa force, que nous avons reçue au baptême, et dont nous avons reçu la plénitude à la confirmation.

Cette vie chrétienne, procédante et animée de l'esprit, est la vie dont Dieu vit en lui-même, et dont les saints vivent au ciel. Il se plaît à nous communiquer sa vie cachée (127); il l'a renfermée en nous en ce monde, pour la manifester au jour de l'éternité, où il fera voir clairement qu'elle a été la perfection, la sainteté, la sagesse, la charité et la force en laquelle il opérait en nous. Et ce sera un des sujets de la béatitude des saints, dans lesquels Dieu expliquera les beautés et les richesses de sa vie (128).

Au contraire, un des plus grands et des plus sensibles tourments des réprouvés, sera la malédiction des œuvres de la chair, qu'ils désireraient être toutes abolies et étouffées pour n'en plus ressentir la peine : et Dieu néanmoins en donnera la vue à ces malheureux, qui verront avec effroi tout ce que la corruption de la chair aura opéré en eux en cette vie.

Cette vue leur sera aussi effroyable, à cause des privations horribles que les œuvres de la chair portent avec elles, que les œuvres de l'esprit seront agréables aux bienheureux, qui seront dans la joie et dans le ravissement de voir la beauté qui leur en revient, et la sainteté suréminente avec laquelle la majesté de Dieu aura opéré dans leurs âmes.

La seconde chose à quoi il faut nous résoudre, et qui suit immédiatement cette première, est de laisser opérer Dieu en nous, afin qu'il anime de son esprit toutes nos œuvres ; puisqu'il veut être le principe de tout en nous. O bénédiction ! ô joie ! ô bonheur inconcevable ! qu'un Dieu veuille encore une fois vivre dans la chair, et l'animer pour faire des œuvres dignes de l'éternité, dans lesquelles il se complaise et soit glorifié pour jamais.

C'est par ces deux exercices qu'il faut commencer la vie intérieure et divine. Il faut premièrement travailler à la mortification de soi-même; et ensuite étant mort à la chair, tâcher de vivre par esprit. Sans cela, nous ne ferons jamais rien, et tout autre exercice ne servira qu'à nous perdre. Tout le reste est comme un onguent qui renferme notre mal, et ne l'ôte pas, qui le cache et ne le guérit point. Tout n'est que flatterie et qu'abus, lorsqu'on n'agit point sur ces principes.

Il faut donc se résoudre à la sainte mortification en la vertu du Saint-Esprit : car si nous sommes soigneux en sa divine vertu, de repousser les sentiments et les mouvements abominables de la chair, nous vivrons, dit saint Paul ; si au contraire nous vivons selon les impétuosités de ses désirs et de ses mouvements, nous mourrons(129).

Si nous sommes fidèles à mortifier notre chair en ses appétits et en ses désirs, Dieu se rendra présent à nous ; il ira s'unissant intimement à nous, et autant que nous aurons de soin de nous mortifier, de renoncer à nous, et de retrancher jusqu'aux moindres choses où la chair se pourrait rechercher, autant en aura-t-il de nous vivifier et de nous animer.

Il n'y a point de meilleure voie, pour parvenir à la contemplation, que la purgation de nous-mêmes ; bannissant de nous tout ce qui n'est pas Dieu, et tenant notre âme nette et pure comme une glace dans laquelle le soleil prend plaisir de s'imprimer et de se tenir présent. C'est en quoi consiste la vraie vie des Chrétiens, qui est une participation de celle des bienheureux, qui contemplent la vérité de Dieu, qui leur est toujours présent partout où ils se trouvent.

VI^e^ Section. — *Motifs contre l'immortification.*

1. Quelle injure au Père éternel, de voir que ni la considération de sa présence, ni l'autorité de son commandement, ni les menaces de ses châtiments, ni les promesses de ses torrents immenses de voluptés, ne puissent empêcher la recherche du moindre petit plaisir !

2. Quelle confusion au Fils de Dieu, d'avoir souffert tant de peine, pour nous obliger à résister à nos sens, et que ni le ressentiment de tant de grâces et de dons qu'il nous a mérités, ni l'exemple qu'il nous a donné, ni la vertu qu'il nous a acquise, ne puissent rien sur nous ! Quel mépris de la vie, du sang, et de la mort de Jésus-Christ !

3. Quel affront au Saint-Esprit, qui fait sa résidence en nous pour opprimer la chair en ses soulèvements, et pour établir son empire sur l'assujettissement de nos sens, de nos passions et de nous-mêmes, qu'il faille que cette divine et auguste personne, ce Dieu vainqueur de tout le monde, ce roi auguste de toute la créature, se voie vaincu, captif et assujetti sous nos sens, sous une passion, sous la chair, et bien souvent qu'il se voie chassé et banni de sa demeure et de son trône !

4. Quel sujet d'orgueil au démon de triom-

(126) *Admirabile lumen.* (*I Petr.* II, 9.)

(127) *Vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.* (*Col.* III, 3.)

(128) *Cum Christus apparuerit vita vestra tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria.* (*Ibid.*, 4.)

(129) *Si enim secundum carnem vixeritis, moriemini. Si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.* (*Rom.* VIII, 13.)

Digitized by Google

pher du Dieu vivant dans la créature; de voir et le Chrétien et son Dieu tout ensemble, asservis sous ses pieds ! Quelle honte pour nous, de voir par notre ministère, cet horrible attentat commis, un Dieu captif sous les pieds du démon !

5. Quel désordre pour l'homme, et quel renversement pour son être ! que l'appétit inférieur, qui doit être assujetti à l'esprit, en soit le maître ; que la chair, par l'immortification, soit au-dessus de l'esprit ; en un mot, que le maître en nous soit devenu esclave ! Dieu a tant travaillé pour rétablir en son Fils le premier ordre de notre condition; et nous renversons tout d'un coup ses mérites, son sang, sa grâce, et toute son œuvre ; enfin, tous les desseins du Père, tous les travaux du Fils, et tous les efforts et opérations du Saint-Esprit !

6. Quel fruit de ce moment d'immortification, sinon le remords intérieur, la confusion qui nous fait rougir de honte, et enfin la mort et la condamnation éternelle ?

7. Le plaisir s'est passé, et la peine nous reste ; le moment a été très-court, et la satisfaction très-légère, mais les gênes futures dureront à jamais.

8. Quelle tristesse à l'âme à l'heure de la mort, lorsque, voyant tous ses membres languissants et sans vie, qui pouvaient avoir acquis mille degrés de gloire dans l'immortalité, elle se trouvera, par l'immortification, sans espérance, et ses œuvres sans mérite !

9. Quel dépit l'âme n'aura-t-elle point en ce temps contre elle-même, de s'être misérablement amusée à des choses, dont alors, éclairée des lumières de Dieu, elle verra l'impureté et la grossièreté, et qui n'auront plus rien de ces charmes trompeurs et de ces illusions qui l'attiraient et la plongeaient dans le péché !

10. Quelle joie au contraire ne sentirait pas cette âme, si elle avait bien travaillé à se mortifier en cette vie, de voir ses membres, alors inutiles et sans vie, attendre la vie glorieuse d'un Dieu ressuscité, qui, ayant passé sa vie en travaux et en peines, a acquis à ses membres affligés et crucifiés avec lui, la plénitude de la joie et de la béatitude qu'il doit recevoir de son Père en eux-mêmes, pour avoir souffert et s'être mortifié en eux !

11. Quelle crainte pour lors d'un juge si exact, si juste, si rigoureux, qui n'aura qu'autant d'agrément pour l'âme, qu'elle aura souffert en cette vie, et qui la punira autant qu'elle aura été indulgente à elle-même, et que pour prendre son plaisir, elle aura obéi aux volontés du diable et de la chair !

12. O ame ! souviens-toi pourquoi ton Dieu t'a faite, et pourquoi il t'a réparée par sa miséricorde. Ce n'est pas pour vivre dans l'impureté et dans l'immondice de la chair, mais pour t'élever à la sainteté de Dieu même (130).

La volonté de Dieu le Père, en nous réformant à son image, est de nous faire saints comme lui (131). Dieu est saint, et il veut que ses enfants soient saints (132). Son Fils, dit saint Paul, est ressuscité pour ce sujet (133) : car c'est afin que nous marchions en nouveauté de vie, c'est-à-dire en sainteté. Il nous a donné aussi pour ce sujet son divin esprit de sainteté; et il est en nous, pour nous faire ses temples, et pour nous sanctifier en tout (134). Son dessein est de faire autant d'anges et autant d'esprits séparés de la chair par la sainteté, qu'il y a de Chrétiens dans son Eglise.

13. O âme ! que fais-tu ? et qu'es-tu devenue ? où est la sainteté et la perfection de tes voies ? toi, qui étais belle comme la lune, choisie comme le soleil, et en qui, par la grâce du baptême, il n'y avait plus aucune tache (135).

14. Qu'est devenue cette splendeur de Dieu ? où en es-tu réduite ? *Denigrata es super carbones.* Te voilà, par l'immortification et par l'adhérence à la chair, plus noire que les charbons, et plus sale qu'un torchon couvert de boue, de pus et d'apostume : *Quasi pannus menstruatæ.* (*Thren.* IV, 8; *Isa.* LXIV, 6; *Psal.* L, 9.)

15. Retourne de ton abattement et de ta confusion à Dieu ton créateur, en confiance qu'il te purifiera. Quand tu serais plus noire qu'un Ethiopien, il te rendra plus blanche que la neige. Invoque Dieu en ses bontés et en ses miséricordes, qui sont plus grandes que sa justice.

16. Prévenons sa justice en la confession de nos péchés ; prévenons les peines par le châtiment et pour la satisfaction de nos fautes; et punissons notre chair par les choses mêmes par lesquelles elle a offensé (136). La satisfaction en Jésus-Christ, et la pénitence animée et vivifiée de son esprit, vaut tout à une âme qui est imbue de lui, et qui est pleine d'intentions de plaire à la justice de son Père, et de lui faire amende honorable par un pur sacrifice d'amour et de bonne et pure volonté.

17. Enfin, qu'y a-t-il de plus puissant contre l'immortification, que de savoir que

(130) *Non enim vocavit vos Deus in immunditiam, sed in sanctificationem.* (*I Thess.* IV, 7.)

(131) *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* (*I Thess.* IV, 3.)

(132) *Sancti eritis, quoniam ego sanctus sum.* (*I Petr.* I, 16.)

(133) *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* (*Rom.* VI, 4, 5.)

(134) *An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti ?* (*I Cor.* VI, 19.) *Templum enim Dei sanctum est, quod estis vos.* (*I Cor.* III, 17.)

(135) *Ubi est timor tuus, fortitudo tua, patientia tua et perfectio viarum tuarum ?* (*Job* IV, 6.) *Pulchra ut luna, electa ut sol.* (*Cant.* VI, 9.) *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* (*Cant.* IV, 7.)

(136) *Superexaltat autem misericordia judicium.* (*Jacob.* II, 13.) *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* (*Psal.* CXLIV, 9.) *Præoccupemus faciem ejus in confessione.* (*Psal.* XCIV, 2.)

Digitized by Google

nous sommes pécheurs, et que, comme tels, nous devons être privés de la joie des créatures, qui ne doivent plus servir qu'à nous crucifier et à nous punir, et non plus à nous réjouir et à nous consoler? Et même, comme criminels, nous devons en tout nous crucifier incessamment : car le crucifiement est le supplice que Dieu a institué et consacré pour punir le péché, et pour faire justice. C'est un instrument de peine et d'affliction universelle de la chair : c'est la mort totale de tous les sens, et de tout nous-mêmes, et non pas un supplice singulier qui afflige seulement un membre, ou qui n'ôte la vie que par quelque peine particulière.

CHAPITRE IX.

DE LA PATIENCE.

La patience est une vertu qui nous fait porter en paix les peines et les souffrances, et qui nous donne la joie dans les tribulations qu'il plaît à Dieu de nous envoyer.

La patience, pour être chrétienne, doit regarder Dieu par les yeux de la foi, comme l'auteur de toutes les souffrances et de toutes les persécutions qui nous arrivent.

Elle doit même porter les afflictions et les délaissements en la vertu de l'esprit de Dieu, qui premièrement a résidé en la plénitude en Jésus-Christ, et qui ensuite nous a été transmis par le baptême et par les autres sacrements.

Ier Section. — *Des degrés de la patience.*

La patience a trois degrés que Notre-Seigneur nous marque dans l'Evangile, et dont il nous a voulu montrer l'exemple.

Le premier, est de souffrir en paix, avec résignation et soumission entière aux ordres de Dieu les peines qui nous arrivent. C'est ainsi que Job, au milieu de ses souffrances et de ses peines, disait, dans une parfaite quiétude, et dans un entier abandon à la volonté divine : *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté : son saint nom soit béni* (137).

La patience ne murmure point contre Dieu, ni contre le prochain ; elle n'a aucune inquiétude intérieure en son ma., et elle nous met dans les mêmes dispositions que les âmes ont dans le purgatoire, qui souffrent en paix sublime la violence des feux et des tourments.

Ce premier degré nous est marqué par ces paroles : *Bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice*, et qui la souffrent en paix et avec soumission aux ordres saints de la divine Providence. Et il nous en a montré l'exemple lorsqu'il s'est soumis volontairement à tant de peines, et qu'il a été au milieu de toutes les souffrances, dans la tranquillité d'une brebis que l'on mène à la boucherie (138).

Le second degré, est de désirer ardemment de souffrir. Ce qui a paru dans les martyrs, dont le cœur embrasé de ce désir, a donné des marques même extérieures du grand amour qu'ils avaient pour les souffrances.

Ainsi un saint André s'écrie, à la vue des tourments qu'on lui prépare : *O bonne croix, que j'ai si longtemps et si ardemment désirée* (139) ! Ainsi un saint Laurent témoigne souffrir avec peine le retardement de son martyre. Ainsi une sainte Thérèse s'écrie dans les transports de son amour : *Ou souffrir, ou mourir* (140).

Notre-Seigneur exprime ce second degré par ces paroles : *Bienheureux sont ceux qui ont faim et soif de la justice* (141), et qui désirent ardemment les souffrances pour accomplir en eux les desseins de Dieu, qui veut que tous les Chrétiens souffrent avec Jésus-Christ, et qu'ils satisfassent en lui, et avec lui, à sa divine justice.

Il a voulu aussi porter cet effet, et nous faire paraître combien il a aimé les souffrances, lorsqu'il dit : *J'ai désiré ardemment de manger la Pâque avec vous* (142). Il considérait le sacrifice de la Pâque comme un même sacrifice avec celui de la croix, où toute souffrance est comprise et renfermée; et dans cette vue, il en témoigne un grand désir.

Le troisième degré est de souffrir avec plaisir et avec joie. C'est ainsi que les apôtres et les premiers Chrétiens allaient se réjouissant, parce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir pour Jésus-Christ (143).

Saint Paul, en ses Epîtres, témoigne aux fidèles qu'il les veut compagnons de sa joie dans ses afflictions et de ses peines (144). Il ne se contente pas même de leur témoigner sa joie, mais il dit qu'il triomphe dans ses infirmités, et qu'il se glorifie dans ses souffrances (145). Et saint Jacques nous dit que notre cœur doit être rempli de toute joie dans les différentes peines et tentations qui nous arrivent (146).

Notre-Seigneur exprime encore ce troisième degré lorsqu'il dit : *Que nous sommes bienheureux quand les hommes nous persécutent, et qu'ils nous font souffrir toutes sortes*

(137) *Dominus dedit, Dominus absulit; sicut Domino placuit, ita factum est. Sit nomen Domini benedictum.* (*Job* I, 21.)

(138) *Tanquam ovis ad occisionem ductus est; et sicut agnus coram tondente se, sine voce, sic non aperuit os suum.* (*Act.* VIII, 32.)

(139) O bona crux diu desiderata, et jam concupiscenti animo præparata !

(140) Aut pati, aut mori.

(141) *Beati qui esuriunt, et sitiunt justitiam.* (*Matth.* V, 6.)

(142) *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* (*Luc.* XXII, 15.) *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur ?* (*Luc.* XII, 50.)

(143) *Ibant gaudentes a conspectu concilii*, etc. (*Act.* V, 41.)

(144) *Socios gaudii mei omnes vos esse.* (*Philip.* I, 7.)

(145) *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis.* (*II Cor.* XII, 9.) *Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* (*Gal.* VI, 14.)

(146) *Omne gaudium existimate, fratres, cum in tentationes varias incideritis.* (*Jacob.* I, 2.)

Digitized by Google

de malédictions et de calomnies; et que pour lors nous devons nous réjouir (147). Et lui-même nous a donné l'exemple, car il est dit : *Qu'il a porté sa croix avec joie* (148).

II^e^ Section. — *Des motifs de la patience.*

Nous sommes obligés à la patience. Premièrement, en quali é de créatures, car Dieu, souverain maître de la vie et de la mort, de qui notre être dépend absolument, a droit de disposer de nous comme il lui plaît.

Saint Paul dit (*Rom.* IX, 21), que le potier a droit de faire tout ce qu'il lui plaît de son pot, comme étant l'ouvrage de ses mains. Il le brise, il le rompt, il le refait, il le pétrit, il le plie, il le presse, et lui donne la forme qu'il lui plaît.

Nous sommes de même entre les mains de Dieu. Comme nous sommes l'ouvrage de ses mains, il peut faire de nous tout ce qu'il veut. Qu'il casse, qu'il brise, qu'il tue, qu'il mortifie, qu'il nous plonge au fond des enfers, et qu'il nous en retire, cela est en ses mains, et nous le devons souffrir en paix, adorant ses volontés, ses jugements et ses desseins sur son ouvrage, et demeurant entièrement abandonnés à son bon plaisir (149).

Secondement, comme pécheurs. Car en cette qualité nous devons porter les effets de sa justice et de sa colère sur nous. Tous les châtiments qu'il exerce en ce monde, ne sont rien en comparaison de ce que nous méritons, et de ce qu'il nous ferait souffrir, s'il ne voulait nous faire miséricorde, et nous traiter de douceur et de clémence en cette vie.

Les châtiments que Dieu a exercés sur les pécheurs, et que nous voyons dans l'Ecriture sainte; les tourments mêmes des damnés, et les peines que les démons souffrent et souffriront éternellement pour un péché, nous doivent donner non-seulement la paix, mais la joie dans nos souffrances.

En effet, qu'y a-t-il dans l'enfer qui ne nous soit dû? Quels supplices y souffre-t-on que nous ne méritions, et mille fois davantage? car encore la miséricorde se trouve dans l'enfer, et nous en sommes indignes. Cette vue ne doit-elle pas nous obliger à porter avec patience toutes les peines et les tribulations de cette vie; vu même que Notre-Seigneur dit qu'elles sont des marques de son amour? *Je corrige et je châtie ceux que j'aime* (150).

Troisièmement, comme Chrétiens. Car en cette qualité nous devons porter beaucoup de peines et de souffrances. C'est pour ce sujet que nous sommes introduits dans l'Eglise, puisque Notre-Seigneur ne nous y a admis que pour continuer sa vie, qui est une vie d'opposition, de contradiction, et de condamnation de la chair.

Il doit donc l'humilier et l'assujettir en nous, par les voies qu'il sait et qu'il juge être plus utiles, afin d'en être entièrement victorieux. Il a commencé d'en remporter la victoire en sa chair, et il veut la continuer en la nôtre, pour faire paraître en nous comme un échantillon de la victoire universelle qu'il en avait remportée en sa personne.

L'Eglise et les Chrétiens ne sont qu'une poignée de chair à l'égard de tout le monde, et néanmoins il désire d'être encore victorieux en eux pour signaler son triomphe, et pour donner des marques assurées de sa victoire. Ainsi, dans cette vue, le Chrétien doit être bien fidèle à l'esprit, et entièrement abandonné à lui pour surmonter la chair, et la détruire en tout.

Les occasions ne lui en manquent pas en cette vie, puisqu'il doit souffrir : premièrement, les attaques du monde dans le mépris, les calomnies et les persécutions; secondement, les assauts violents de la chair dans ses soulèvements et dans ses révoltes; troisièmement, les combats du démon dans les tentations qu'il nous livre; enfin les épreuves de Dieu dans les sécheresses, délaissements, abandons, et autres peines intérieures dont il l'afflige, pour le faire entrer dans le parfait crucifiement de la chair.

Quatrièmement, comme clercs. Car le clerc doit être dans la perfection du christianisme; ce qui ne peut être sans la patience.

La patience est une marque que l'âme est unie intimement à Dieu, et qu'elle est établie dans la perfection. Car il faut qu'elle soit bien en Dieu, et possédée bien pleinement de lui, pour porter les peines et les tourments dans la paix, dans la quiétude, et même dans la joie et la béatitude de son cœur.

Il faut qu'elle y soit bien profondément abîmée, et qu'il la tienne bien puissamment et fortement unie à lui, afin que la chair n'ait point la force de l'attirer à elle, pour la faire entrer dans les sentiments et dans les aversions qu'elle a de souffrir et d'endurer

L'âme, en cet état, est dans la perfection où on peut monter en cette vie, puisqu'elle est conforme à Notre-Seigneur dans la parfaite soumission qu'elle a eue à Dieu dans ses souffrances. Car quoique sa chair eût opposition et répugnance pour la croix, il ne l'a point écoutée dans ses désirs, mais il a toujours été dans une parfaite adhérence aux volontés de son Père.

Les clercs donc, étant les parfaits entre les Chrétiens, et ceux qui sont choisis du milieu de l'Eglise, pour assister devant le tabernacle de Dieu, doivent faire une particulière attention à cette vertu. C'est là leur caractère : c'est la marque par où ils doivent être discernés; c'est ce qui les dispose à l'honneur de la dignité qu'ils possèdent;

(147) *Beati estis cum maledixerint vobis, et persecuti vos fuerint*, etc. (*Matth.* V, 11, 12.)

(148) *Proposito sibi præmio sustinuit crucem.* (*Hebr.* XII, 2.)

(149) *Pater noster es tu, nos vero lutum; et fictor noster tu, et opera manuum tuarum omnes nos.* (*Isa.* LXIV, 8.)

(150) *Ego quos amo arguo et castigo.* (*Apoc.* III, 19.)

Digitized by Google

c'est ce qui les fait reconnaître pour domestiques et familiers de Dieu.

Enfin les prêtres et les pasteurs doivent avoir un degré éminent de patience, puisqu'ils sont en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, et prêtres et victimes pour les péchés du monde. Jésus-Christ prêtre a voulu être la victime de son sacrifice, il s'est fait l'hostie pour tout le peuple : et comme les prêtres sont comme ses sacrements et ses figures, dans lesquels il vit pour continuer son sacerdoce, et qu'il les revêt de ses mœurs et de ses dispositions intérieures, aussi bien que de son pouvoir et de sa personne, il veut aussi qu'ils soient établis intérieurement dans l'esprit et dans les dispositions d'hostie, pour souffrir, pour endurer, pour faire pénitence, en un mot, pour s'immoler à la gloire de Dieu, pour le salut du peuple.

Les prêtres ne doivent pas seulement, à l'imitation de Notre-Seigneur, être victimes pour le péché, par les persécutions, par les pénitences, par les peines intérieures et extérieures, mais encore ils doivent être victimes d'holocauste (151). C'est là leur véritable vocation. Car ils ne doivent pas seulement souffrir comme lui toutes sortes de peines, et pour leurs péchés, et pour les péchés du peuple dont ils sont chargés, mais encore ils doivent avec lui être intérieurement tout consommés en amour.

L'esprit d'amour donne force et puissance pour porter les afflictions et les peines, pour grandes qu'elles soient, et comme il est infini, il nous la donne autant qu'il est nécessaire pour souffrir celles qui nous peuvent arriver dans notre vocation.

Tous les tourments du monde ne sont rien à un cœur généreux rempli de la vertu d'un Dieu, qui peut porter sur lui mille et mille peines plus violentes que toutes celles dont le monde et le démon nous pourraient affliger. C'est en cet esprit que saint Paul disait : *Je puis tout en celui qui me conforte* (152). Il ne voyait rien que de petit à faire et à souffrir, à cause de Dieu qui habitait en lui (153).

C'est en ce même esprit, éternel, immense, et tout-puissant, qu'il appelait ses souffrances légères et d'un moment, à cause de Jésus-Christ qui les souffrait et les portait en lui, et qui lui faisant voir et sentir quelque chose de son éternité par sa présence, lui faisait considérer tout le temps de cette vie comme un moment. Et c'est ainsi que Notre-Seigneur nous faisant sentir intérieurement sa puissance et sa force capable de porter mille mondes, nous fait appeler son fardeau léger (154).

Ce n'est pas pourtant qu'il ne retire quelquefois de nous sa force sensible, afin de nous faire sentir le poids de la tribulation, dans la faiblesse de notre chair, et dans l'infirmité où elle est réduite par sa privation ; mais c'est pour opérer deux grands effets dans nos âmes, qu'il nous fait porter ce délaissement.

Le premier est de mépris de nous et des faiblesses de la chair; le second d'estime de Dieu et de sa force. Car, dans cet état, nous nous trouvons obligés par la nécessité de recourir à Dieu, et demeurer en lui pour être fortifiés et soutenus, et pour opérer et souffrir à sa gloire tout ce qu'il veut.

CHAPITRE X.

DE LA DOUCEUR.

La vertu de douceur est la consommation du Chrétien. Car elle présuppose en lui l'anéantissement de tout le propre, et la mort à tout intérêt : en sorte que ni le mépris ne l'irrite, ni la perte des biens et du repos de la vie ne le tire de la douceur.

Toute racine d'amertume soit étouffée et consommée en vous, dit saint Paul (155). Or cela se fait par Jésus-Christ Notre-Seigneur : car en portant dans le fond de notre âme la plénitude de la divinité, il absorbe dans sa charité notre amour-propre, qui est la cause de la colère. Ainsi notre âme est dans la paix et dans la douceur ; et même dans les rencontres où l'intérêt propre semble en apparence être blessé, elle est sans rigueur et sans amertume.

L'amour-propre s'irrite et se met tout en feu, quand on prétend lui dérober et lui arracher des mains ce qui lui appartient. C'est pourquoi il faut que tout ce fonds d'amour de soi, qui s'étend et se porte à la créature, soit abîmé en Dieu, si on veut mettre l'âme dans la jouissance de la vraie douceur.

Comme il y a plusieurs sortes d'humilités, il y a aussi plusieurs sortes de douceurs. Mais la vraie, la foncière et la parfaite, est celle de cœur, dont Notre-Seigneur parle dans l'Evangile, lorsqu'il dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (*Matth.* xi, 29.) Or elle doit être tellement établie en nous, que rien ne la puisse altérer.

Cette douceur n'est qu'une participation de celle de Dieu. Il est la douceur par essence, et lorsqu'il en veut rendre l'âme participante, il s'établit tellement en elle, qu'elle n'a plus rien de la chair ni d'elle-même ; mais elle est toute perdue en Dieu, en son être, en sa vie, en sa substance, en ses perfections : en sorte que tout ce qu'elle opère est en douceur ; et quand même elle opère avec zèle, c'est toujours avec douceur, à cause que l'amertume et l'aigreur n'a plus de part en elle, non plus qu'elle n'en peut avoir en Dieu.

La chair et le vieil homme ont leur zèle enchanté et contrefait ; et quelque ressemblance qu'il ait extérieurement avec celui

(151) *Holocaustum, et pro peccato, non postulasti.* (*Psal.* xxxix, 7.)

(152) *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Phil.* iv, 13.)

(153) *Momentaneum et leve tribulationis.* (*II Cor.* iv, 17.)

(154) *Onus meum leve.* (*Matth.* xi, 30.)

(155) *Omnis amaritudo, et ira*, etc., *tollatur a vobis.* (*Ephes.* iv, 31.) *Radix amaritudinis.* (*Hebr.* xii, 15.)

Digitized by Google

du nouvel homme, il en est au fond bien différent. Car l'un est toujours en douceur, et l'autre toujours en amertume et en aigreur.

Une des marques pour discerner le zèle de la chair d'avec celui de l'Esprit-Saint, est que le vrai zèle de Dieu est allumé en nous par l'intérêt d'autrui; et le faux zèle du vieil homme est toujours excité par notre propre intérêt; et c'est ce que l'on nomme la colère, qui est un appétit, une tendance, et un mouvement d'ardeur, pour retenir ou rechercher ce qui nous appartient.

La vraie douceur ne se rencontre presque jamais que dans les âmes innocentes, dans lesquelles Jésus-Christ a fait un séjour continuel depuis leur génération sainte, et dans lesquelles il est crû dans l'étendue de toutes ses perfections.

Pour les pénitents, on ne l'y trouve que rarement; parce que le péché les ayant privés d'une infinité de perfections, et ayant fait régner en eux l'intérêt désordonné de mille choses, dont l'habitude s'est formée et contractée avec activité et avec ardeur, ils sont obligés de travailler avec beaucoup de peine et de violence, pour détruire tous ces vices de la chair, les uns après les autres, pour rétablir les vertus contraires et opposées, et pour réparer ainsi en Jésus-Christ ce qu'ils avaient perdu. De sorte que, comme il faut pour cela beaucoup de temps et de longues mortifications, il y en a très-peu qui soient persévérants, et qui travaillent à l'acquisition des vertus avec cette grande fidélité qui est nécessaire pour recouvrer leur perte du baptême, et pour rentrer en la plénitude des voies divines en Jésus-Christ.

Il y a deux voies bien différentes, par lesquelles Dieu communique aux hommes ses vertus. Dans la première, il les communique par un pur effet de sa bonté et de sa libéralité, sans exiger aucun travail de sa créature. Dans la seconde, il faut qu'elle travaille, et il ne les donne qu'après de violents efforts, et ensuite d'une longue fidélité. La première se peut appeler une voie d'infusion; et la seconde, une voie d'acquisition. La première est rare dans l'Eglise, à moins que Dieu n'ait quelque dessein particulier sur une âme, elle ne se donne qu'aux innocents. La seconde n'est pas moins rare, parce qu'il y en a peu qui persévèrent dans cette longue fidélité.

L'infusion est douce, et chacun voudrait posséder les vertus par cette voie, aussi bien que les autres dons de l'esprit; mais l'acquisition est rude, et personne ne le veut. Celle-ci néanmoins est pour tous les pécheurs et pour toute l'Eglise. L'autre est pour les innocents, et pour peu d'autres sur la terre.

Les innocents croissant en Jésus-Christ, toute leur vertu croît, à cause du domaine et de l'étendue de Jésus-Christ dans leurs âmes, qu'il revêt, qu'il couvre, qu'il pénètre de ses vertus, par le don continuel et le privilége de sa présence. Il les transforme et les change tellement, qu'elles ne sont plus elles-mêmes, mais c'est lui vivant et régnant en elles, possédant et consommant leur être. Et comme il est tout consommé et tout changé en Dieu, par l'établissement parfait de Dieu en lui, il fait de même des âmes dans lesquelles il vient vivre; il les consomme et les change entièrement en lui.

Or, comme il y en a peu, en qui Notre-Seigneur fasse ces effets, et en qui il ne reste quelque fonds d'intérêt, qui est la source de l'amertume et de la colère qui s'irrite par son intérêt, de là vient qu'il y a peu d'âmes parfaitement douces.

CHAPITRE XI.

DE LA PAUVRETÉ.

La pauvreté n'est pas seulement pour séparer l'homme des choses extérieures du monde, mais elle a un autre but et une fin plus importante, qui va à rétablir tout l'homme intérieur en son premier état.

Cette séparation des choses extérieures n'est parmi les Chrétiens que par imitation de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui a voulu le premier s'en séparer, pour faciliter la sainte et l'héroïque vertu de pauvreté aux hommes, qui la redoutent tellement, qu'ils ont peur d'être pauvres, même au milieu des biens et des richesses.

Elle est encore pour punir les hommes du mésusage qu'ils ont fait de toutes choses, tant en Adam, qu'en eux-mêmes : pour la satisfaction de quoi Dieu a voulu les en priver, et en porter lui-même la pénitence, pour en donner l'exemple à son Eglise.

Ire Section. — *De la nature de la pauvreté.*

Pour entendre la nature de la pauvreté par la fin et par le dessein de Jésus-Christ réparateur des hommes, qui est, en satisfaisant à Dieu son Père, de restituer l'homme en son premier état, et en la première perfection et sainteté où il avait été créé, il faut savoir que l'homme avait été formé de Dieu pour être son temple, dans lequel il voulait être aimé, loué et adoré uniquement.

C'est pour cela qu'en son premier commandement, qui est l'expression du premier état de l'homme, et du premier dessein qu'il avait sur lui, lorsque dès le premier moment de sa création, il lui imprima dans le cœur la même loi qu'il grava depuis sur la pierre, pour l'obliger d'employer toute l'étendue de son âme, de son cœur, et de ses forces, à l'aimer; c'est pour cela, dis-je, qu'en ce premier commandement il lui parle ainsi : *Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur*, etc. (156). C'est aussi pour cela qu'il a créé le cœur de l'homme vide de tout objet, et comme une pure capacité de lui et de son amour.

Mais le travail du démon a été de remplir le cœur de l'homme d'idoles, de simulacres

(156) *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo*, etc. (*Deut.* VI, 5.)

Digitized by Google

et de fantômes qui occupassent ses pensées, et remplissent ses désirs de l'amour de ces choses, afin que se divertissant du véritable culte, et de l'unique et pur amour de Dieu, il tombât dans l'idolâtrie (157).

L'avarice, dit saint Paul, et l'amour des choses du monde, est établie dans le cœur de l'homme; on peut dire que c'est l'abomination de la désolation dans le lieu saint (158).

Quelle chose plus horrible, et quelle plus grande désolation, que de voir le cœur de l'homme, qui est le temple de Dieu, et un lieu de sainteté, qu'il s'est particulièrement consacré, rempli de tant de choses impures et immondes; et de voir, dans les niches de ce temple, comme dans celui que vit Ezéchiel (c. VIII), des serpents, des crocodiles, et des choses abominables qui le remplissent?

Cela est si abominable devant Dieu, qu'il abandonna autrefois son peuple à la fureur de ses ennemis, pour punir l'avarice d'un seul d'entre eux, qui avait conservé un manteau d'écarlate et une règle d'or, et qui les avait retirés de Jéricho, lieu d'anathème, condamné au feu par un arrêt prononcé de la bouche de Dieu.

Le dessein de Jésus-Christ, venant en notre cœur pour le sanctifier, et pour le remettre en son premier état de vacuité, est de bannir de son temple tout ce qui le remplit. Il n'y peut souffrir que son Père et ses divines perfections : il en chasse à coups de fouets, par les persécutions et par les croix, tous les acheteurs et les vendeurs.

Notre-Seigneur entre en zèle et comme en fureur, quand il trouve la maison de son Père, cette maison d'oraison, et qui doit être ornée de sainteté (159), remplie de marchands. Les marchands sont les images des avares, à cause qu'ils exposent leur vie, et qu'ils donnent tout leur temps et tous leurs soins pour le trafic et la négociation des choses terrestres, au lieu de l'employer pour Dieu, qui veut tout l'esprit, tout le cœur, tout le temps et toutes les forces de ses chétives créatures.

C'est donc pour cela que Jésus-Christ est venu en ce monde : il a voulu purifier le cœur de l'homme, le vider de toute créature, et réparer ainsi le premier malheur et désordre où il était tombé par la misère du péché et par l'instinct du diable. De là vient qu'il a établi pour fondement capital de notre salut, la sainte pauvreté, qui tend par sa nature à vider le cœur humain de tout ce qui le peut remplir, hors de Dieu.

C'est pour ce sujet qu'il dit en son premier sermon, et qu'il établit pour sa première maxime : ***Bienheureux sont les pauvres*** (160) ; pour apprendre aux Chrétiens que la vertu de pauvreté leur est nécessaire de la première et de la plus importante nécessité.

Et pour leur faire connaître quelle est cette pauvreté, il dit : ***Bienheureux sont les pauvres d'esprit*** (161); c'est-à-dire, qui sont vides en leur fond de toute possession des créatures, et qui n'ont rien en leur cœur qui tienne et qui occupe la place de Dieu, qui seul les veut remplir et occuper.

Hors de Dieu, tout est fantôme, tout est imaginaire, il n'y a qu'écorce et que superficie; Dieu seul est le solide bien, et lui seul est toute la vie foncière et incorruptible de nos âmes.

II^e^ Section. — *Division de la pauvreté.*

Il y a deux sortes de pauvreté : l'une intérieure, l'autre extérieure. L'une qui regarde le dénûment du cœur, qui doit être vide de tout désir, et de tout amour des créatures; l'autre qui regarde le dénûment extérieur.

Ce dépouillement extérieur sans l'intérieur n'est point vertu; mais le dénûment intérieur avec la disposition au dénûment extérieur, est la vertu de la pauvreté dont Notre-Seigneur parle dans l'Evangile, lorsqu'il dit : ***Bienheureux sont les pauvres d'esprit.***

Il veut par là apprendre aux Chrétiens qu'ils doivent être dans la pauvreté, dans le dénûment, et dans le dépouillement d'esprit, pour être disposés au pur amour de Dieu. Car il ne peut compatir avec l'amour des créatures : il ne peut souffrir qu'on y ait la moindre attache; il veut un cœur qui ne soit point rempli, qui soit dégagé de tout, et qui soit vide en toute l'étendue de sa capacité.

III^e^ Section. — *De la pauvreté extérieure.*

Il y a trois sortes de pauvreté, dont les deux premières ont été beaucoup en usage dans l'Eglise de Dieu en son commencement.

La première était de quitter tout son bien, et de le vendre (162). C'est ainsi que Notre-Seigneur le conseilla à quelque particulier dans l'Evangile. Et c'est aussi ce qu'il lui a plu de renouveler dans les derniers siècles en saint François, et en plusieurs autres saints qui ont pratiqué la pauvreté en cette sorte.

La seconde était de mettre tout son bien en commun. Ce qui était ordinaire parmi les premiers Chrétiens. Chaque particulier se dépouillait de tout ce qu'il possédait, et le donnait à Dieu, afin qu'un chacun en pût prendre selon ses besoins, et que toutes choses revenant à l'égalité, le pauvre en fût sustenté aussi bien que le riche.

La troisième est de se dépouiller de l'usage du bien que Dieu nous a donné, quoique la possession du fond nous en demeure.

(157) *Idolorum servitus.* (*Ephes.* v, 5.)
(158) *Cum videritis abominationem desolationis stantem in loco sancto.* (*Matth.* XXIV, 15.)
(159) *Domum tuam decet sanctitudo, Domine.* (*Psal.* XCII, 5.)
(160) *Beati pauperes.* (*Luc.* VI 20.)
(161) *Beati pauperes spiritu.* (*Matth.* V, 3.)
(162) *Vade, vende quæ habes, et da pauperibus.* (*Matth.* XIX, 21.)

Digitized by Google

Et cette pauvreté se peut pratiquer avec grand avantage. Car premièrement, nous demeurons ainsi dans l'état où la Providence divine nous a mis. Secondement, nous faisons un bon usage de ce qu'il lui a plu de nous donner, nous en servant pour sa gloire. Troisièmement, nous possédons l'avantage de la pauvreté, qui est de n'avoir rien qui nous empêche de vaquer à Dieu seul. C'est de cette pauvreté et de ces pauvres dont il est dit : *Bienheureux sont les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient* (163).

IV^e^ Section. — *De la pauvreté intérieure.*

La pauvreté intérieure ne s'étend pas seulement au détachement des biens corporels, dont l'esprit doit être séparé, détaché intérieurement, et même très-éloigné; elle ne le met pas seulement en nudité de tous les honneurs, de toutes les richesses, et de tous les biens du monde; mais encore elle le dégage de l'attache aux dons spirituels de Dieu, au milieu desquels il doit être en nudité.

Il les doit considérer toujours comme appartenant et attachés à Dieu, de même que les rayons au soleil, ou comme des diamants et des perles qui seraient appliqués sur un habit. Comme le maître ne les a fait mettre que pour rendre son vêtement et plus éclatant et plus précieux, il a toujours la puissance de les enlever quand il lui plaît. Ainsi l'âme, en cette vue, en doit être parfaitement dégagée ; elle doit être au milieu de tout sans y toucher aucunement, et sans que son cœur y prenne aucune part.

La pauvreté d'esprit a trois degrés. Le premier est de nous voir en mendicité devant Dieu pour tous ses dons, étant nus par nous-mêmes et sans aucune grâce, et de vivre en esprit de mendiant pour être revêtus de ses biens.

Le second est de ne nous pas approprier les dons et les grâces de Dieu, les considérant comme nôtres, et comme une chose qui serait passée en notre nature, lorsque nous les possédons. Il faut les regarder comme un homme regarde l'habit qu'il porte. Il sait que son corps est nu par soi-même, et dépourvu en soi des choses qui seraient nécessaires pour le mettre à couvert de l'incommodité des saisons : c'est pourquoi il vit continuellement dans l'obligation de se vêtir, et dans la dépendance d'emprunter hors de lui ce secours et ce soulagement.

L'âme véritablement pauvre, quoiqu'elle soit revêtue et enrichie des dons de Dieu, se considère toujours devant lui dans une grande nudité. Car demeurant établie dans la connaissance de ce qu'elle est, quoiqu'elle soit possédée et revêtue de Dieu, elle se voit également en nudité par elle-même. Ainsi elle n'entre point en complaisance pour ce qu'elle est ; parce que étant toujours la même dans son fonds, elle ne s'estime point plus au milieu de tous ses dons, qu'elle faisait avant que d'en être remplie.

L'âme doit toujours voir les dons de Dieu, comme émanant de lui seul, comme lui appartenant, comme étant ses dépendances et ses apanages, et comme ses rayons qu'il fait luire sur nous, pour couvrir à ses yeux notre bassesse, et pour se rendre notre misère plus supportable.

Dieu est glorieux en nous de ce qui lui appartient; et lui seul doit être estimé pour ce qu'il y a de bon dans les hommes; lui seul y doit prendre ses complaisances. Et si nous nous estimons en notre fonds pour des dons qui sont en nous, dont la louange doit être donnée à Dieu seul, nous attirons et détournons sur nous la gloire qui lui est uniquement due. Ce qui est une très-grande injustice : car à lui seul appartiennent les louanges, que les dons par eux-mêmes rendent dans tout leur être à sa divine majesté.

Le troisième degré de pauvreté spirituelle, est de porter en nous les dons de Dieu, et de garder ses trésors dans les coffres de notre cœur, sans y oser toucher, et sans en faire aucun usage pour nous-mêmes, laissant à Dieu à nous mettre son bien dans les mains, et à prendre dans ses coffres ce qu'il veut pour nous faire faire la dépense qu'il désire, afin qu'il soit lui-même l'auteur et le directeur de la dispensation de ses grâces.

Et non-seulement nous devons prendre garde à ne pas user des dons de Dieu pour nos intérêts temporels et grossiers, ou pour en acquérir de l'honneur ou de l'estime, ce qui serait un sacrilége infâme, mais il faut même s'abstenir de toucher à ses dons sacrés. Il les a mis en dépôt en notre âme, et nous devons lui laisser le soin de nous prendre la main, pour nous y faire prendre ce qui lui plaît et le distribuer en son nom.

L'âme humble, secrète et fidèle, à qui Notre-Seigneur a confié ses richesses, est un trésor scellé de sept sceaux, que l'Agneau seul peut ouvrir. C'est à lui seul à fouiller dans les coffres où il a renfermé ses trésors ; c'est à lui seul à les ouvrir ; et par la splendeur de ses rayons, par la clarté de ses divines lumières, en un mot par la vertu de sa grâce, appliquer l'âme à l'usage qu'elle en doit faire.

Il ne fait pas comme les rois de la terre, qui se déchargent du soin de leurs finances, sur des trésoriers qui en ont la clef entre leurs mains, et à qui ils en laissent le maniement pour les dispenser comme ils veulent. Il a lui-même la clef de ses coffres entre les mains pour les ouvrir quand il lui plaît.

Il est économe universel, il est dispensateur général ; il est tout en tous ; il n'a que faire de supplément à sa présence ni à sa puissance : car il est partout, il peut tout, il voit tout, et il dispose toujours en

(163) *Beati pauperes spiritu : quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* (*Matth.* v, 3.)

Digitized by Google

nous de ses biens selon sa sagesse et son amour.

Il veut donc que l'âme présente à ses trésors demeure en cette retenue, de ne toucher à rien ; bien loin de fausser les serrures, quand les coffres sont fermés, c'est-à-dire, d'aller rechercher avec effort de mémoire et avec violence quelque chose en son fonds que Dieu y aurait mis, et qu'il aurait enfermé à la clef.

Mais quand même Dieu laisserait les coffres ouverts, c'est-à-dire, quand nous aurions présentes toutes les lumières de Dieu, et toutes ses vérités, ce n'est point à nous d'y mettre la main, ni d'en prendre ce que nous voulons selon notre gré.

Il faut regarder avec révérence ses dons et trésors, comme lui appartenant, qu'il a mis en nous par une miséricorde infinie. Nous n'avons rien qui nous donnât sujet d'espérer cette grâce ; notre fond, dans son impureté, n'était pas digne de ses faveurs. Néanmoins, par une grâce et par un amour infini, il a choisi ce lieu infâme pour les mettre en dépôt : et comme il l'a fait seulement, parce qu'il lui a plu, c'est aussi à lui seul d'en user en nous comme il lui plaît.

Dieu fait dans notre âme comme un maître dans son champ, qui fait charrier dans sa terre des monceaux de pierres, et qui fait porter des matériaux çà et là, pour bâtir selon sa pensée et son alignement. En un lieu il en fait décharger plus qu'en un autre à cause de la grandeur du bâtiment, du pavillon, ou de l'édifice qu'il y veut élever, et il faut que lui-même s'en serve selon son plan.

Il faut qu'il mette en œuvre ses matériaux, et qu'il mène ses maçons et ses manœuvres, pour bâtir et travailler selon le dessein que souvent il leur cache. Et sans leur en rien découvrir, il forme petit à petit son bâtiment, il l'exécute et l'accomplit selon l'idée qu'il en a dans son esprit, et selon la sagesse qu'il porte au-dessus d'eux.

C'est ainsi qu'il fait de ses dons. Ce sont des matériaux qu'il jette en nous, comme dans un champ aveugle qui ne sait point le bâtiment que le grand architecte et le maître ouvrier y veut bâtir. C'est à nous de souffrir ses dons et ses présents, et c'est à lui de les mettre en œuvre et d'user de nos puissances, qui doivent fidèlement coopérer à sa grâce pour bâtir en sa vertu, selon ses desseins adorables, qui leur sont inconnus.

V^e^ Section. — *Des fondements de la pauvreté.*

Nous sommes appelés pour être participants de la vie de Dieu en Jésus-Christ. Notre vie, comme la sienne, est cachée en Dieu, qui, la mettant en nous comme il l'a mise en son Fils, nous fait participant de ses dispositions, de ses sentiments et de ses vertus.

Dieu est habitant en son Fils en sa splendeur divine. Il est vivant en lui dans sa majesté ; en sorte que rien n'approche de sa gloire (164) : il est revêtu d'un éclat de richesses divines, auprès de quoi toutes choses ne sont que de la boue et de la fange.

Toutes les richesses de la terre ne sont que comme des haillons, en comparaison de la gloire de Dieu. C'est pourquoi nous voyons que Notre-Seigneur, après son retour dans le ciel où il est entré parfaitement en la grandeur de Dieu son Père, est infiniment plus éloigné des secours de la nature qu'il n'était pendant sa vie voyagère, où il souffrait quelques deniers entre les mains de ses disciples, pour le soutien et la conservation de sa vie, et pour le soulagement des pauvres.

Notre-Seigneur vivant en Dieu, et habitant intérieurement en la splendeur de sa gloire divine, n'a jamais pu avoir désir ni amour pour les richesses de ce monde. Comme il était en son intérieur participant de l'être de son Père et essentiellement riche de ses richesses divines, il ne pouvait souffrir celles de la terre : tout lui paraissait bas et indigne de son estime.

Ainsi une âme retirée en Dieu, et revêtue des dispositions de Jésus-Christ, trouvant en lui de si grandes richesses, ne peut avoir de goût pour les biens de la terre, et si elle en avait la moindre estime, elle serait semblable à un roi, qui n'étant pas satisfait de sa gloire et de sa majesté, rechercherait dans la bure d'un paysan ses richesses et sa braverie.

Nous sommes donc obligés à la pauvreté et au détachement de tous les biens du monde, à cause de ces richesses immenses et infinies que nous trouvons en Dieu. Auprès d'elles, toutes celles de la terre ne sont rien, et dans la possession de Dieu nous les possédons toutes en éminence.

Dieu renferme tout en soi ; il est la source et l'origine de tous les biens, il les possède tous dégagés de l'imperfection et de la bassesse des créatures. Il est par excellence toutes richesses, toute grandeur, toute beauté, toute splendeur : c'est pourquoi celui qui est en Dieu est hors de tout et possède tout.

Ainsi, les saints qui sortent du monde et qui, après la résurrection, habiteront en Dieu en corps et en âme, auront tout en lui ; et sans l'usage d'aucune créature, ils trouveront en lui leur monde. Il ne se donnera plus sous la multiplicité des êtres grossiers, qui se ramassent en l'homme pour le maintenir et le conserver en cette vie ; mais il sera pour lors par lui-même la plénitude de leur besoin : il les environnera, il les embrassera, il les abreuvera de lui.

C'est l'avantage que Dieu nous fait goûter dès cette vie, lorsque nous le possédons parfaitement. Car de même qu'une éponge qui est remplie d'eau est tellement pénétrée de sa substance en tout ce qu'elle est, que tous ses vides en sont remplis ; ainsi Dieu remplit tous les besoins et les désirs de l'homme

(164) *Lucem inhabitat inaccessibilem.* (*1 Tim.* VI, 16.)

Digitized by Google

qui est en cet état, et il ne peut plus rien désirer, parce qu'il a un Dieu qui lui est tout (165).

Les richesses ne sont en ce monde que comme l'ombre et la figure de Dieu. Elles contiennent en leur manière toutes les créatures en éminence, et les donnent à l'homme pour ses besoins. En effet, nous les attirons toutes à nous par le moyen de l'or et de l'argent; et ces métaux qui, par Providence divine, sont d'un prix incroyable dans l'estime des hommes, nous servent à acquérir, à appeler et à tirer toutes choses à nous.

C'est pourquoi celui qui est en Dieu, même dans la vie présente, et qui commence à le goûter, à se nourrir de lui et à voir quelque éclat de sa gloire et de sa splendeur divine, ne peut plus avoir ni estime, ni goût, ni joie, ni désir, ni amour, pour toute la bassesse des choses du monde, parce qu'elles ne sont que figure et apparence; et on quitte aisément la figure quand on possède la vérité.

Notre-Seigneur en ce monde était en jouissance et en possession de Dieu : il était abreuvé et rassasié en son âme de ce que Dieu est en lui-même; et comme il jouissait en lui des véritables biens, il ne pouvait avoir aucun désir pour ce qui n'en avait que l'écorce et la superficie.

Il trouvait en Dieu son Père, celui qui remplissait tous ses désirs. Ainsi il ne pouvait rien désirer de tout ce monde bas et grossier. C'est l'état et la disposition dont les Chrétiens peuvent être participants en cette vie, et que saint Paul désirait aux fidèles par ces paroles : ***Que Dieu remplisse glorieusement tous vos désirs en Jésus-Christ Notre-Seigneur, selon l'étendue de ses divines richesses*** (166).

Ce n'est pas pourtant que Notre-Seigneur ne se soit servi quelquefois des biens de ce monde pour ses nécessités et pour le soulagement de ses besoins. Mais, quand il l'a fait, c'était pour en sanctifier l'usage et pour apprendre aux hommes, qui ont besoin chacun en particulier pour se conserver en cette vie, de quelque partie de ces biens, depuis que le péché leur en a ôté l'usage commun, à posséder saintement ce que la Providence leur met entre les mains par sa miséricorde.

C'est pourquoi, encore que l'or et l'argent soient en eux-mêmes quelque chose de très-vil, très-abject et très-grossier, Dieu néanmoins a fait que dans l'état de misère où l'homme est réduit, il eût amour et inclination naturelle pour les posséder, afin qu'en ayant toujours pour son usage, il pût subvenir par là aux besoins où il le laisse en suite du péché.

C'est une invention de la Providence de Dieu, de laisser les hommes dans cette inclination et ce désir; de même qu'il laisse en eux l'appétit du boire et du manger, pour conserver leur vie; et ce désir des richesses est un désir tyran et famélique, fâcheux et inquiet, à cause qu'il est en l'homme, en suite du péché.

Or, les âmes de grâce et bien unies à Dieu, qui jouissent de tout en lui, perdent le désir de ce monde. Si elles en ont encore pour leurs besoins, c'est un désir paisible, et souvent même il se trouve tellement mort en elles qu'elles n'en ont pas la moindre pensée.

Les âmes apostoliques, qui vivent en Dieu dans les communautés, ont l'avantage de pouvoir se dégager aisément de ces désirs et de ces soins; à cause qu'elles voient Dieu présent en elles, qui fournit suffisamment à leur nécessité et qui attire pour elles ce qui est nécessaire pour le soulagement de tous leurs besoins. Leurs soins sont en Dieu même, lequel est tout pour elles, comme elles sont tout à lui, et qu'elles ne vivent que pour lui.

Oh! que l'âme ainsi appliquée à Dieu et vivant sans souci est heureuse en ce monde! Elle est servante à Dieu, vivante à Dieu, appliquée à Dieu seul, pour qui elle travaille incessamment; et Dieu aussi, de son côté, est veillant sur ses besoins et sur sa vie. Oh! qu'une âme qui sert ainsi à Dieu et qui cherche son royaume et sa justice a de grandes assurances!

Il n'y a rien de plus sûr que la parole de Dieu. Elle vaut mieux que cent mille contrats; elle ne peut être faussée, ni altérée, ni disputée : elle est préférable à toutes les rentes, à toutes les possessions, à tous les trésors, qui nous peuvent être enlevés. Tout périra, le ciel et la terre passeront, mais la parole de Dieu ne passera jamais (167).

Oh! bienheureuse l'âme qui peut comprendre la vérité de Dieu et sa sainte parole! O âme apostolique, qui vis du Saint-Esprit, qui t'appuies sur la parole de ton Dieu tout-puissant, tout vigilant, tout amoureux! pourquoi t'occuper d'autre chose que de Dieu? Dieu ne connaît-il pas tes besoins?

Les gentils, qui ne connaissent point d'intelligence universelle, qui veille sur les nécessités de tous, et dont l'amour ne peut souffrir aucune indigence dans ses enfants, peuvent être en peine, et travailler avec sollicitude pour leur soulagement; mais nous voyons que notre Père vit en nous, qu'il voit tous les besoins de sa famille, qu'il sent l'affliction et l'indigence de ses enfants (168). Pourquoi donc tant d'inquiétudes et tant d'empressements?

Il est bon, il est tendre, il est rempli de charité, il ne s'épuise point en nous donnant ses biens; il ne reçoit d'aucun la libéralité qu'il nous fait. Il n'est pas comme les pères, qui, quoique avares, quoique pauvres, quoiqu'ils s'appauvrissent encore en

(165) Deus meus et omnia.

(166) *Deus autem meus implcat omne desiderium vestrum, secundum divitias suas, in gloria in Christo Jesu.* (*Philip.* IV, 9.)

(167) *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* (*Matth.* XXIV, 35.)

(168) *Scit enim Pater vester, quia his omnibus indigetis.* (*Matth.* VI, 32.)

Digitized by Google

donnant, et quoique souvent même ils soient peu touchés de la misère de leurs enfants, ne sauraient néanmoins leur refuser le secours qu'ils leur demandent. Pourquoi n'aurons-nous pas une parfaite confiance en Dieu? Et pourquoi ne serons-nous pas comme Notre-Seigneur, qui vivait en paix et en repos sous la providence de son Père (169)?

Notre-Seigneur, en ce monde, était en pauvreté perpétuelle, parce qu'il menait une vie de pénitence. S'il réservait entre les mains de ses disciples les aumônes qu'on lui faisait, c'était une marque de sa pénitence. Car réservant ainsi la charité et la miséricorde que Dieu son Père lui faisait par les hommes, il croyait qu'il devait garder avec révérence ces présents précieux, dont il s'estimait indigne, se voyant chargé de nos péchés; et il ne voulait point les prodiguer, comme étant une chose que Dieu son Père ne devait point fournir à son état, et dont il devait par conséquent user, sans en attendre d'autres qui ne lui étaient point dues.

Le moindre bien qu'il recevait en cette vue de pénitence était un grand trésor pour lui. Il ne voyait aucun bien, aucune rente, aucune aumône qui lui fût assurée, et se voyant très-indigne de la moindre bonté de Dieu sur lui comme pénitent public, il vivait en dépendance continuelle de la miséricorde divine.

En cette qualité, comme il tenait la place de tous les pécheurs, toutes choses lui devant être ôtées, rien ne lui était dû. Il devait donc recevoir les moindres biens, comme de très-grandes grâces, avec des sentiments très-profonds de son indignité, et avec très-grande estime et révérence de la miséricorde de Dieu son Père.

Il devait porter la privation de tout secours et de toutes richesses, puisqu'il faisait pénitence pour tant d'avares et de richards, et pour le luxe et les excès commis par tous les hommes. Sa nudité et le dépouillement honteux de tous ses vêtements fut la peine de ces habits si riches et si somptueux, dont les hommes se parent avec excès et vanité. Sa crèche et son étable, sa paille et son fumier, furent la peine de tant de maisons si riches, si bien dorées et azurées, et si superbement meublées. Et la sainte dureté de sa croix, où il repose en sa mort, est la peine de tant de lits superbes où se commettent tant de mollesse et tant d'impuretés dont le siècle est rempli.

Les pénitences sont établies dans l'Eglise, pour continuer la sainte pénitence de Jésus-Christ; et les âmes saintes qui y sont particulièrement appelées doivent être les victimes pour les péchés du monde, et satisfaire à Dieu en l'esprit même de Jésus-Christ.

Ils doivent donc en lui être pauvres, faisant pénitence pour les péchés qui règnent sur la terre : ils doivent s'opposer au luxe, et gémir pour cela sur le bois et sur la paille, se contentant des chambres et des meubles les plus pauvres, et des vêtements les plus médiocres, pour faire la leçon au siècle en la vertu de Jésus-Christ, qui doit en nous l'éclairer et lui montrer son devoir et sa vie.

VI^e^ Section. — *Motifs de la pauvreté.*

1. Le cœur rempli des créatures, et particulièrement des richesses, est toujours inquiet. C'est pourquoi le Fils de Dieu compare, en l'Evangile, les richesses à des épines qui le tourmentent, et ne le laissent jamais en repos.

2. Un cœur rempli de cet amour est appesanti vers la terre, et détourné du ciel.

3. Dieu ne le remplit point de soi; il lui est même à charge et à dégoût.

4. *Il tombe*, comme dit saint Paul, *dans les embûches du démon :* et se laissant aller à ses propres désirs, il s'opiniâtre dans ses attaches, qui le précipiteront dans une perte assurée (170).

5. L'âme tôt ou tard sera détachée et séparée de tout; et la justice de Dieu lui fera quitter par force ce qu'elle n'aura pas voulu quitter ici par amour.

6. Les Chrétiens doivent être morts à tous les désirs du siècle (171), et ils ne doivent non plus agir selon ses sentiments, que s'ils n'en avaient point. Il faut donc qu'ils étouffent tous les désirs grossiers des choses extérieures de ce monde, et toute l'affection qu'ils pourraient avoir pour les richesses de la terre.

7. Les Chrétiens doivent vivre comme l'on vit dans le ciel : or, dans le ciel, on est délivré de tous les sentiments de la chair d'Adam, on ne vit plus que dans les inclinations et dans les sentiments d'esprit; on est dégagé de toute attache aux créatures : en un mot, on est avec Jésus-Christ et avec tous les saints, retiré en Dieu, et séparé de tout (172).

Dieu, en lui-même, en Jésus-Christ et en ses saints, est le modèle de notre vie : or, il est parfaitement saint et séparé de tout. Et c'est ce qui est nécessaire aux Chrétiens, s'ils veulent être élevés à Dieu, dès cette vie, comme on l'est en paradis. Il faut qu'ils se détachent, par le moyen de la sainteté, et d'eux-mêmes et de toute créature.

Il faut aussi que l'esprit soit séparé de l'âme, qui de soi est portée et inclinée par sa vie charnelle à toute la créature, afin que nos facultés supérieures, dans lesquelles résident toutes les opérations principales de l'esprit intérieur et Dieu, ne soient point appesanties par le poids et par l'inclination de la portion inférieure, tout abreuvée de la chair et de sa vie grossière, animale et

(169) *Si ergo vos, cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris.* (*Matth.* VII, 11.)

(170) *Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem, et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum, et perditionem.* (*I Tim.* VI, 9.)

(171) *Mortui estis.* (*Col.* III, 3.)

(172) *Vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.* (*Col.* III, 3.)

Digitized by Google

terrestre, et qu'ainsi elles s'élèvent à Dieu, sans résistance et sans empêchement.

Il faut donc que notre esprit et notre volonté se guérissent de toute attache à la création telle qu'elle soit, et qu'ils soient ainsi libres, dénués et dégagés de tout.

Pour cet effet, nous devons prendre les ailes de la contemplation des vérités divines et du saint amour de Dieu (173), qui nous élèvent et nous fassent voler; afin d'empêcher, par ce mouvement divin, la chute que la pesanteur de la chair nous causerait. Et comme nous avons toujours en cette vie ce poids misérable qui nous attire, nous devons aussi nous élever toujours à Dieu en la vertu du Saint-Esprit.

VII^e^ Section. — *Autres motifs de la pauvreté.*

1. Dieu est notre véritable et notre unique bien. Il est le bien universel en soi, qui remplit et qui comble tous les désirs de ceux qui le possèdent.

Les personnes adorables de la très-sainte Trinité sont infiniment riches et heureuses en la possession de l'essence divine. Les anges et les saints du ciel, dans leur vaste captivité, sont parfaitement satisfaits en leurs désirs dans la possession de Dieu. Et il en est de même des justes sur la terre, qui, étant remplis de la surabondance de Dieu, sont pleinement contents et rassasiés dans sa jouissance.

Dieu est tellement notre bien, qu'il est tout notre bien; et la moindre possession de lui nous rassasie plus et nous contente plus que tous les biens du monde. Ce sont des biens qui n'ont rien de solide qui puisse remplir le cœur humain. Car comme il est né pour Dieu, qui seul est son véritable bien, il ne trouve hors de lui que vacuité, que vanité, et que mensonge : lui seul donc le peut rassasier parfaitement.

Dieu est si parfait, et renferme en soi, avec une telle éminence et plénitude, tous les avantages de sa créature, que sa moindre possession et jouissance nous fait goûter toute sorte de biens; en sorte que ceux qui le possèdent, soit sur la terre, soit dans le ciel, y trouvent toute leur joie, tout leur contentement, tout leur repos et leur béatitude.

C'est ce que Notre-Seigneur nous veut donner à entendre dans l'Évangile, lorsqu'il dit : Que si nous sommes pauvres de cœur, c'est-à-dire, séparés de tout, à nous appartient le royaume du ciel, qui est Dieu même, renfermant en soi la plénitude de tous les biens.

Le Fils de Dieu n'est pas seulement descendu du ciel, et venu sur la terre pour nous séparer des biens du monde, mais encore pour nous en procurer de véritables, par la privation de ceux qui n'en ont que l'apparence.

C'est pourquoi les enfants de la foi ne peuvent plus s'attacher, ni même envisager avec amour les choses visibles de ce monde; parce que la foi, qui est le principe de leur conduite et de leur vie, les porte aux choses invisibles, et fait qu'ils les aiment uniquement.

Les enfants de la foi sont morts aux sens et à la génération de leur premier père. Ils ne peuvent plus s'attacher à la terre; ils ne peuvent plus s'amuser aux créatures; ils ne peuvent plus aimer ce monde, qui a été fait pour Adam, et destiné pour ses enfants.

La foi leur fait voir Dieu, comme le seul, l'unique et le souverain bien caché en tout ce qui paraît. Elle leur fait regarder toutes choses dans la vérité et dans leur fond, qui est Dieu seul, et elle les oblige de dire à toutes les créatures : Vous n'êtes que mensonge; et à Dieu : Vous êtes toute ma vérité, qui détruirez un jour toutes ces figures, pour paraître, vous seul, le monde des fidèles.

Dieu n'est pas seulement le véritable et l'unique bien qui peut orner et enrichir les hommes; mais il veut encore se donner aux Chrétiens qui sont séparés de tout. Il s'était autrefois donné à Adam sous toutes les créatures; mais voyant qu'elles lui servaient d'amusement, et que cet état était périlleux pour les hommes, il s'est dénué et dépouillé de tout, pour se donner lui seul à posséder aux âmes dans le christianisme.

C'est pourquoi il veut que les Chrétiens se contentent de lui tout nu, et qu'ils aillent à lui comme il se donne à eux en nudité parfaite; n'ayant que la seule foi qui leur serve, pour l'embrasser et pour le posséder.

Cet état est l'état le plus saint qui puisse être; à savoir, de posséder Dieu en soit tel qu'il est, sans aucun amusement, et sans aucun milieu qui nous arrête, ou qui puisse mettre obstacle et nous donner le change. Dieu nous remplit pleinement en cet état, et nous rassasie sans dégoût et sans vide.

Comme, dans le ciel, Dieu se donne à posséder aux saints sans milieu et sans figure; ainsi il veut que l'âme du Chrétien soit vide de tout, et dénuée de tout être créé, et qu'elle soit disposée pour le recevoir en nudité intérieure et en pauvreté d'esprit. O qu'heureuse est l'âme qui connaît et qui goûte Dieu en cet état! O qu'heureux est l'état des Chrétiens qui tous sont appelés à cette grâce!

2. Les Chrétiens ne sont pas de ce monde (174). Comme le baptême les met dans une autre génération, il les transplante aussi dans un autre monde; il les fait citoyens d'une autre ville, il les met dans un autre royaume.

Ce royaume est le royaume de Dieu, où l'on est introduit par la foi, qui montre d'autres richesses à posséder, un autre roi à servir et à honorer; d'autres plaisirs à prendre, une autre terre à demeurer, un autre air à respirer, une autre lumière à nous conduire.

(173) *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ?* (*Psal.* LIV, 7.)

(174) *De mundo non estis.* (*Joan* XV, 19.)

Digitized by Google

Or, le premier article et la première des conditions requises pour entrer dans ce royaume, est la pauvreté (175). *Bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient.*

Le grand Roi de ce nouveau monde est Jésus-Christ, lequel est pauvre. Les princes de sa cour, qui sont les saints apôtres, sont pauvres. La maîtresse et la reine, qui est la sainte Vierge, est pauvre. Tous les courtisans et tous les bourgeois y sont pauvres : les anges mêmes y sont tous dénués. Que serait-ce de voir un riche au milieu de tant de pauvres?

Si dans la cour, où tout le monde est riche, il paraissait un pauvre, il y serait odieux, et en serait chassé. De même dans le royaume de Jésus, où tous les courtisans sont pauvres, un richard ne peut entrer ni se présenter à la porte, sans en être chassé ou rebuté honteusement.

Notre-Seigneur chasse de son festin celui qui n'est pas revêtu de sa robe nuptiale, et le jette, pieds et mains liés, dans l'enfer. La robe nuptiale est la sainte pauvreté : ce sont les livrées de l'Epoux.

Lui-même déclare que les riches ne peuvent être reçus et admis en son festin, ni en son royaume : *Oh! qu'il est difficile que les riches entrent dans le royaume des cieux* (176)! Le richard, dont il est parlé dans l'Evangile, n'y peut être admis; mais les pauvres y sont reçus avec le Lazare : car à eux appartient le royaume des cieux.

Le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde. Ici on estime heureux les riches : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* (*Psal.* CXLIII, 15). Mais dans le royaume de Jésus-Christ : *Beati pauperes;* « *Bienheureux sont les pauvres.* » (*Matth.* V, 3.) Le royaume du monde est un royaume de théâtre; mais celui de Jésus-Christ est véritable, et on y règne éternellement.

VIII^e^ Section. — *Du mal de la propriété.*

Il n'y a rien de plus contraire au christianisme que la propriété; car le christianisme prend son origine en Jésus-Christ, qui forme ses membres sur lui, lequel, étant homme, est établi et transféré en la substance du Verbe.

C'est pourquoi l'esprit du christianisme veut que les Chrétiens soient transplantés et transférés de la tige d'Adam sur le Verbe incarné, et qu'étant vivifiés par lui et soutenus sur lui, ils ne soient plus en eux-mêmes, ils ne vivent plus de leur propre vie, et n'opèrent plus qu'en lui seul (177).

Il ne faut donc rien avoir tant en horreur que la propriété, qui nous prive de la plénitude du Verbe, de sa vie et de son opération, et qui nous tient, dans ce corps admirable, comme des membres inutiles qui ne sont propres à aucun bien solide et véritable; où, au contraire, dans l'abnégation de soi-même, suivi de l'établissement en Jésus-Christ, on est tout, et on peut tout en Dieu.

C'est pour cela que Notre-Seigneur a mis l'abnégation dans son Evangile, pour le premier pas qu'il faut faire dans la vie chrétienne : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même ;* parce que cette propriété et plénitude de soi, bouche l'entrée à Jésus-Christ en nous, et à la plénitude de sa vie divine, et est une source intarissable de tous maux et de tous péchés.

Adam, qui, dans l'état d'innocence, n'était pas à soi, mais tout à Dieu, s'est rendu, par le péché, propriétaire et père de tout péché. Ainsi ayant transmis aux hommes et le péché et la propriété, ils trouvent en elle la source de tous leurs vices et de toutes les difformités.

La propriété est un monstre horrible et une mer affreuse de tout péché, comme l'abnégation est l'abrégé de la perfection, et le principe de la vie et des vertus chrétiennes.

Celui qui est en abnégation de soi ne tient plus à rien. Il n'a plus de prudence humaine, ni de fausse sagesse; il n'a plus de propre désir, ni de propre vouloir : il est maniable, pliable et docile sous les lois de l'esprit; il est abandonné à sa sainte conduite et à son divin mouvement; en un mot, il entre dans le règne et dans la domination de Dieu.

IX^e^ Section. — *Des effets de la propriété et de l'abnégation.*

Propriété.	Abnégation.
1. Le propriétaire demeure en soi.	1. Le Chrétien sort de soi.
2. Le propriétaire est plein de soi.	2. Le Chrétien est vide de soi.
3. Le propriétaire se confie en soi, et s'appuie sur soi-même.	3. Le Chrétien se défie de soi, et se confie en Jésus-Christ.
4. Le propriétaire s'occupe toujours de soi.	4. Le Chrétien s'oublie toujours soi-même.
5. Le propriétaire s'estime.	5. Le Chrétien se méprise.
6. Le propriétaire veut paraître et se produire.	6. Le Chrétien se retire et se cache.
7. Le propriétaire est ravi des louanges, et les cherche.	7. Le Chrétien se confond dans les louanges, et les fuit.
8. Le propriétaire parle de soi.	8. Le Chrétien ne parle jamais de soi.
9. Le propriétaire souffre avec peine la louange que l'on	9. Le Chrétien se réjouit de la louange que l'on donne au

(175) *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus.* (*Luc.* XIV, 33.)

(176) *Quam difficile qui pecunias habent, in regnum Dei intrabunt.* (*Luc.* XVIII, 24.)

(177) *Insertus es in bonam olivam.* (*Rom.* II, 24.) *Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet. Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint, quodcunque volueritis petetis, et fiet vobis.* (*Joan.* XV, 6, 7.)

Digitized by Google

donne au prochain ; il ne parle point de ses perfections, ou s'il en parle, il les diminue.

10. Le propriétaire ne peut souffrir d'être contredit, et ne peut céder à personne.

11. Le propriétaire est arrêté à son sens et à son jugement : il méprise tout conseil, et n'a de déférence que pour le sien.

12. Le propriétaire agit en soi en sa propre vertu, sans faire aucune attention à son infirmité.

13. Le propriétaire agit avec indépendance, et suit toujours sa propre volonté.

14. Le propriétaire regarde, veut et attire tout pour soi, et ne désire du bien qu'à soi-même.

15. Le propriétaire agit en tout pour soi.

16. Le propriétaire aime en tout, et cherche partout son plaisir et sa propre satisfaction.

17. Le propriétaire est attaché à tout.

18. Le propriétaire est singulier en tout.

19. Le propriétaire est mal avec tous.

20. Le propriétaire, s'estimant plus que tous, se retire de tous, et se plaît à demeurer en soi-même, et avec ceux qui l'estiment et l'approuvent.

21. Le propriétaire attache le monde à soi, et amplifie sa propriété, faisant avec soi tous les autres, et les détachant des autres par amour de soi-même.

prochain : il raconte avec plaisir ses perfections, et les exalte.

10. Le Chrétien cède facilement à son frère, et se soumet librement à tous.

11. Le Chrétien se méfie toujours de son jugement : il honore les sentiments d'autrui, et y est condescendant.

12. Le Chrétien agit en la vue de son néant, en s'unissant à la vertu de Jésus-Christ.

13. Le Chrétien agit toujours avec dépendance, et suit la volonté de Jésus-Christ en ses supérieurs.

14. Le Chrétien ne veut rien pour soi, et ne désire du bien qu'à son prochain.

15. Le Chrétien agit en tout pour Dieu.

16. Le Chrétien aime en tout, et cherche partout la séparation de soi-même.

17. Le Chrétien est libre et dégagé de tout.

18. Le Chrétien est commun en l'extérieur et en l'intérieur.

19. Le Chrétien est bien avec tous.

20. Le Chrétien s'estimant moins que tous, est ravi d'être avec tous, comme le plus petit de tous, sans penser si on le voit, si on l'estime, ou si on l'aime.

21. Le Chrétien est détaché de tout le monde ; et cherche à donner et à porter tout le monde à Jésus-Christ dans l'ordre de la société.

22. Le propriétaire veut remplir le cœur et l'esprit de toute créature de soi.

23. Le propriétaire veut bien être dévot dans la consolation, dans l'abondance, dans l'estime ; mais il quitte tout, lorsqu'il se trouve dans la désolation, dans la sécheresse, et dans le mépris.

24. Le propriétaire veut toujours commander, et parle avec empire à ses frères, et ordinairement à haute voix.

25. Le propriétaire veut pour soi le plus excellent, soit en habit, nourriture, logement, etc.

26. Le propriétaire veut paraître l'auteur de toutes choses, et veut que la gloire lui en soit uniquement rendue.

27. Le propriétaire veut paraître avoir part à tout ; il travaille et cherche dans son esprit le moyen de le persuader pour s'établir dans l'estime du monde.

28. Le propriétaire est toujours agité, troublé et inquiété, toujours empêché et embarrassé, toujours timide, léger et inconstant.

29. Le propriétaire est ordinairement triste, couvert, rêveur.

30. Le propriétaire entre en mauvaise humeur à la moindre parole, il se choque de tout, et soupçonne que tout se fait et se dit par rapport à lui.

31. Le propriétaire entre en excès de joie dans le succès

22. Le Chrétien veut remplir tout le monde de l'amour et de la connaissance de Jésus-Christ.

23. Le Chrétien est égal en sa sécheresse et en l'abondance, dans le mépris et dans l'estime ; en quelque état qu'il se trouve, il ne pense et ne s'occupe que du service de Jésus-Christ.

24. Le Chrétien veut toujours obéir, il parle avec respect et avec douceur à un chacun, qu'il regarde comme son supérieur.

25. Le Chrétien ne veut rien que le moindre et le plus simple en toutes choses.

26. Le Chrétien ne veut pas même paraître l'auteur du bien qu'il fait, et en rejette la gloire sur les autres.

27. Le Chrétien travaille toujours à ouvrir les yeux au monde, pour lui découvrir que Dieu est l'auteur de tout bien ; ainsi il tâche à s'anéantir partout en sa présence.

28. Le Chrétien est toujours égal et tranquille, toujours en paix, courageux et content, toujours libre et prêt à tout faire.

29. Le Chrétien est joyeux, ouvert, et a l'esprit dégagé de toute rêverie.

30. Le Chrétien ne se fâche de rien ; il souffre tout sans que son cœur s'altère, et ne pense jamais que l'on s'occupe de lui, ni que l'on ait dessein de l'offenser.

31. Le Chrétien qui ne regarde point les choses par rap-

Digitized by Google

de son amour-propre et de sa superbe; il change, et n'est pas reconnaissable selon les différents accidents qui lui arrivent.

port à lui-même, mais à Dieu, demeure uni en lui en tout, et par conséquent il est toujours égal en toutes sortes de rencontres.

CHAPITRE XII.

DE LA CHASTETÉ.

La chasteté est une participation de la substance de Dieu, spirituelle et simple, mais éclatante en beauté. Une âme chaste est un ange; d'où vient que Notre-Seigneur dit, que dans le ciel, on v sera comme les anges (178).

Une âme chaste est une âme qui est ressuscitée en esprit, et qui est de la nature même de Jésus-Christ ressuscité, qui n'a plus rien de la pesanteur et de la grossièreté de la chair, et qui est spirituel comme un ange, et divin comme Dieu son Père (179).

Elle entre avec lui dans sa parfaite sainteté et dans toutes ses qualités divines, qui changent son fonds, et lui donnent les mêmes inclinations et sentiments dont le Fils de Dieu est rempli dans l'état de sa résurrection.

C'est une chose merveilleuse, qu'une creature grossière comme l'homme puisse posséder cette grâce, même dès cette vie, d'être semblable à un ange, et de pouvoir entrer dans une telle participation de Dieu. Mais ce n'est qu'après avoir longtemps, fortement et fidèlement combattu en l'Esprit de Notre-Seigneur.

L'amour charnel est une des plus grandes maladies de l'âme. Toute âme qui se laisse aller à cet amour brutal n'est plus une âme, mais une puante charogne, qui n'est plus en état d'agir, et qui est seulement capable de corrompre et d'infecter tout ce qui s'en approche.

Son infection est si grande, que l'on n'y peut trouver de remède assuré que dans la fuite. C'est un venin qui ne perd pas seulement celui qui en est empoisonné, mais encore quelquefois celui qui pense y apporter le remède.

SECTION UNIQUE. — *Remède contre les tentations d'impureté.*

Il faut premièrement que la personne qui souffre ces sortes de tentations ait une bonne volonté de se convertir et de se retirer de cet état très-périlleux. Or, elle paraît être dans cette bonne volonté, lorsqu'elle embrasse volontiers les pénitences qu'on lui propose; et pour lors on doit agir en confiance, et lui donner tout ce qui est convenable pour l'aider à se guérir.

Secondement, il faut un bon directeur, qui examine en Dieu la cause de ce mal. Je dis en Dieu, car qui voudra porter remède aux âmes en son propre esprit et en sa propre force leur nuira beaucoup, et les privera des services qu'il leur pourrait rendre utilement, et des lumières que Dieu lui communiquerait pour leur soulagement, s'il se conduisait par son divin Esprit.

On ne doit jamais s'ingérer de secourir les âmes, qu'en esprit d'anéantissement, de séparation de son sens, et d'invocation de l'esprit, pour agir en sa sainte lumière, et dans le mouvement de sa véritable conduite.

Le directeur, ainsi disposé, doit regarder l'origine de ce mal, et examiner s'il vient de la nature du démon, ou aussi d'une conduite de Dieu particulière.

Si c'est la chair seule qui tente par la violence du sang, et par la plénitude des humeurs, on peut soulager ce mal par les remèdes extérieurs, par les rafraîchissements, par les saignées, par les jeûnes, et par d'autres voies semblables.

Que si ces tentations viennent de la part du démon, il faut avoir recours aux remèdes intérieurs, et les joindre aux extérieurs: *Car cette sorte de démon ne se chasse que par l'oraison et par le jeûne* (180). Le mot d'*oraison* se prend ici pour tout exercice d'esprit et d'élévation vers Dieu; et celui de *jeûne* comprend tout ce qui sert à l'abattement du corps, parce que cet abattement est particulièrement opéré par le jeûne.

C'est pourquoi Notre-Seigneur dit dans l'Evangile, qu'il faut adorer Dieu en esprit et en vérité, pour ce qu'il faut joindre l'esprit à la mortification, et au sacrifice réel et véritable de la chair.

Que si ces tentations naissent de la conduite particulière de Dieu, qui les permet dans l'âme pour la punir de quelque vice, il faudra exercer ces âmes à déraciner les vices qui règnent en elles, et qui en sont la cause.

Par exemple, une âme sera superbe intérieurement, et s'estimera à cause de sa science, de sa piété, ou de quelques autres dons de Dieu. Quelquefois même elle sera dans une certaine suffisance de croire qu'elle peut résister d'elle-même au péché, et particulièrement à celui de la chair.

Pour lors, Dieu qui ne peut souffrir la superbe dans une âme, l'humilie jusqu'au bout; et jaloux de lui faire reconnaître sa faiblesse, et qu'elle n'a aucun pouvoir d'elle-même pour résister au mal, et pour se maintenir dans le bien, et que toute la vertu et la puissance de le faire ne vient que de sa pure grâce, il permet qu'elle soit travaillée de ces horribles tentations, et quelquefois même qu'elle y succombe, parce qu'elles sont les plus honteuses de toutes, et qu'elles laissent après elles une plus grande confusion.

Saint Paul, dans l'abondance des dons de

(178) *Sicut angeli Dei.* (*Matth.* XXII, 30.)
(179) *Æquales angelis sunt, et filii sunt Dei, cum sint filii resurrectionis.* (*Luc.* XX, 36.)
(180) *Hoc genus non ejicitur, nisi per orationem et jejunium.* (*Matth.* XVII, 20.)

Digitized by Google

Dieu qu'il avait reçus, a été préservé contre la vanité par ces tentations. Car il dit : *Que l'aiguillon de la chair lui avait été donné, de peur que la grandeur de ses révélations ne l'élevât* (181). Et il exprime, par le mot de *soufflets*, l'affliction qu'il en recevait, pour faire connaître la bassesse de ces atteintes honteuses, et que cette voie, dans les desseins de Dieu, est extrêmement humiliante.

Quand donc le directeur trouve une âme ainsi sujette à la superbe, il faut qu'il travaille à l'humilier et à l'anéantir en Notre-Seigneur. Il faut qu'il l'exerce à la connaissance de son néant et de sa faiblesse, et qu'il se contente de cet exercice intérieur qui lui ôtera peu à peu sa maladie.

Or, il me semble que la conduite de cet exercice, et la composition de ce remède intérieur, dépend particulièrement de deux ou trois actes, qu'il faudrait que l'âme fît en esprit, et qu'on pourrait lui proposer en cette sorte.

Aussitôt que l'âme se sent tentée d'impureté en quelque temps que ce soit, soit le jour ou la nuit, elle doit d'abord se jeter à genoux et lever les mains au ciel pour invoquer l'assistance de Dieu.

Je dis qu'il faut lever les mains au ciel, non-seulement à cause que cette posture prie d'elle-même auprès de Dieu, surtout quand la disposition de l'esprit y est jointe, mais encore parce qu'il lui faut donner pour pénitence expresse, de ne se toucher jamais pendant ce temps, et de souffrir plutôt tous les martyres intérieurs, et toutes les gênes de la chair, et même du démon, que de se toucher. Ce mal a ses gênes et ses martyres, particulièrement quand le malin s'en mêle.

Or, le premier acte que l'âme doit produire en cet état est un acte d'humilité, s'écriant à Dieu : Mon Dieu, je ne suis rien, je ne suis que poudre et cendre : *Pulvis et cinis.* Je ne suis qu'un ver de terre : *Vermis, et non homo.* (*Psal.* XXI, 7.) Je ne puis me défendre sans votre secours, ô mon Dieu. C'est avec justice que je souffre cette violence : *Domine, vim patior.* (*Isa.* XXXVIII, 14.) C'est une juste punition de mes péchés : *Juste pro peccatis nostris patimur.* (*Gen.* XLII, 21.)

Le second acte est de se retirer intérieurement en Jésus-Christ, pour trouver en lui la force de résister à la tentation, et pour augmenter la vertu contre laquelle nous sommes tentés, et que Notre-Seigneur connaît être faible en nous. Il veut que nous soyons tentés, afin qu'étant avertis par cette voie de notre infirmité, et du besoin que nous avons de son secours, nous nous retirions en lui, pour y puiser la force qui nous manque.

Le troisième acte que l'âme doit produire, est de renoncement et de séparation de tout ce qui se passe en elle contre sa volonté. Et, après avoir employé toutes sortes de voies pour résister à ces tentations, elle peut, sans se troubler, demeurer soumise à la justice de Dieu, pour endurer cette peine et cette affliction en châtiment de ses péchés.

C'est ainsi que notre âme se perfectionne, et qu'elle se fortifie en la vertu (181*), dans le temps même qu'elle souffre de plus grandes infirmités, et qu'elle ressent de plus grandes faiblesses, parce que la vue de son impuissance, l'obligeant de recourir à Jésus-Christ, elle trouve en lui toute sa force et toute sa vertu.

Un autre remède excellent contre ces tentations est l'exercice de l'esprit; non-seulement pour chercher en Dieu la force qui nous est nécessaire, mais aussi parce qu'il faut occuper notre esprit, afin d'ôter ce vide dont se sert le malin pour s'insinuer dans notre cœur.

Or, afin d'occuper utilement notre esprit, il faut l'exercer à l'anéantissement devant Dieu, et à la reconnaissance du peu de pouvoir que nous avons pour nous-mêmes de résister au péché, avouant que le seul esprit de Dieu nous en peut préserver; que c'est à lui seul à nous en défendre, et qu'en lui seul nous trouverons notre sûreté et notre vie.

La chair, par elle-même, est toute portée au mal, et particulièrement à l'impureté; et le seul esprit de Dieu, régnant en nous, nous peut empêcher de consentir aux sentiments qu'elle nous donne.

C'est pourquoi nous devons reconnaître que la chasteté est un don de Dieu, que nous tenons de sa pure bonté : et nous devons lui abandonner le soin de nous dissuader le péché, d'en éloigner notre âme, et de la tenir en lui dans l'horreur de ce monstre. Il faut être en cela entièrement abandonné à Dieu, et ne rien présumer de soi, autrement c'est tout perdre.

Il faut aussi fuir soigneusement les occasions d'irriter en nous le péché; car autrement nous faisons paraître trop de confiance en nous, nous demeurons dans le mensonge et dans l'illusion, qui nous persuadent qu'il y a encore en nous pouvoir de résister au mal; et nous exposant au péril et au danger des occasions, nous méritons que Dieu nous laisse à nous-mêmes, et qu'il nous fasse par cet état expérimenter notre faiblesse.

Il est assuré qu'aussitôt que nous serons laissés à nous nous tomberons, à moins que Dieu ne nous soutienne par une bonté toute particulière. Cette bonté nous fera reconnaître que c'est en lui seul que nous avons été maintenus, mais il ne continuera pas de le faire, si nous ne nous retirons de l'occasion du péché.

Que si après avoir évité les occasions, la tentation continue, la vraie manière de la combattre et d'en être victorieux est, comme nous l'avons dit, de se retirer intérieurement en Jésus-Christ, présent à l'âme, qui

(181) *Ne magnitudo revelationum extollat me, datus mihi stimulus carnis meæ, angelus satanæ, qui me colaphizet.* (*II Cor.* XII, 7.)

(181*) *Virtus in infirmitate perficitur.* (*II Cor.* XII, 9.)

Digitized by Google

prend plaisir à nous revêtir de sa vertu quand nous entrons en lui.

Cette manière de combattre, qui montre notre infirmité, et la confiance que nous prenons en Jésus-Christ tout seul, lui plaît extrêmement. Il permet même ces tentations, pour être recherché de nous, et pour nous recevoir en notre affliction et en notre peine.

Par cette voie, on se met à couvert des persécutions du démon; car il est forcé de les interrompre et de nous laisser en repos, à cause que nous tirons plus de fruit et d'avantage de ses tentations que de préjudice.

L'âme reconnaîtra, par sa propre expérience, l'approbation que Dieu donne à cette manière de combattre; et elle verra que le grand repos, et par l'instruction merveilleuse qu'elle en recevra, combien il est utile, dans cette sorte de tentations, de résister en fuyant, et de se retirer en Jésus-Christ.

Elle reconnaîtra qu'elle a besoin en ce temps de grandes forces, qu'elle ne peut trouver qu'en Notre-Seigneur, étant toute infirmité en elle-même et en sa chair; et qu'elle ne doit pas prétendre d'effacer ces illusions, et d'étouffer ces sentiments par ses seuls efforts, qui seraient inutiles, et qui ne serviraient qu'à lui blesser la tête, et à lui échauffer le sang.

Ces manières d'agir avec effort rendent la tentation plus forte et plus sensible. C'est pourquoi il faut que l'âme se résolve à se retirer intérieurement en Jésus-Christ, et à s'abandonner à la justice de Dieu, pour porter toutes les peines et toutes les afflictions qu'il lui plaira.

CHAPITRE XIII.

DE L'OBÉISSANCE.

L'obéissance est une vertu qui nous incline à suivre en tout la volonté de Dieu.

Les grands obstacles à cette vertu sont les attaches aux créatures, et surtout à nous-mêmes, parce que ce sont des biens qui nous arrêtent, et qui nous empêchent de courir dans la voie des commandements de Dieu.

C'est pour ce sujet que, dans l'ordre des vœux de religion, on commence par la pauvreté et par la chasteté, pour en venir à l'obéissance, parce qu'il est nécessaire d'être dégagé des biens extérieurs du monde, et des plaisirs de la chair, pour être libre dans les voies de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est aussi pour ce sujet que saint Paul nous avertit d'offrir nos corps comme des victimes, et ensuite de rendre une obéissance raisonnable (182) : présupposant la mort au corps, et à tous ses plaisirs, comme nécessaire à la parfaite obéissance.

Outre ces deux premières attaches aux biens du monde, et aux plaisirs de la chair, qui sont deux grands obstacles à l'obéissance, il y en a encore une troisième plus fâcheuse, qui est l'attache à son esprit, et qui empêche la volonté de se soumettre aux ordres supérieurs.

Et c'est ce que Notre-Seigneur appelle la prudence de la chair, dont il parle par son apôtre, comme de l'ennemie jurée de Dieu : *La prudence de la chair est morte; elle est ennemie de* Dieu; *elle n'est point soumise à la loi de* Dieu, *et même elle ne le peut être* (183).

SECTION UNIQUE. — *Motifs de l'obéissance.*

Le premier motif de l'obéissance est la qualité de créatures : car, en cette qualité, nous devons être dans une dépendance entière de la volonté de Dieu, qui meut et qui vivifie toutes choses (184).

Dieu, comme Etre universel et souverain, gouverne tout le monde : tout obéit à son empire et à sa voix. Il faut donc que toute créature lui soit soumise comme à l'Etre suprême (185).

Quand nous obéissons à quelque supérieur, il faut toujours avoir devant les yeux de la foi l'Etre divin, qui nous est représenté par la créature qui nous parle et qui nous gouverne. Il ne faut point entendre autre chose que la voix de Dieu, lorsque nous entendons quelque commandement que l'on nous fait, ou quelque règlement qui nous appelle.

Le second motif est la qualité d'enfants de Dieu. C'est le propre d'un fils d'obéir à son père. Notre-Seigneur, comme le Fils parfait du Père éternel, lui a obéi depuis le commencement de sa vie jusqu'à sa mort (186).

Il a vécu trente ans entiers sous la direction de saint Joseph et de sa sainte Mère, envisageant l'un et l'autre comme des images et des figures de Dieu son Père. L'Evangile ne fait point mention d'aucune vertu de Jésus-Christ, pendant tout ce temps, que de sa soumission et de son obéissance (187). Il meurt aussi et sort du monde, comme il y était entré, et comme il y avait vécu : à savoir, par obéissance.

Notre-Seigneur, en nous régénérant, nous remplit de son esprit et de sa vie; il vient vivre et opérer en nous à la gloire de Dieu, en la même manière qu'il opérait en lui-même. Il vient pour nous mouvoir en la direction des ordres de son Père, et selon

(182) *Obsecro vos, ut exhibeatis corpora vestra hostiam,* etc., *rationabile obsequium vestrum.* (*Rom.* XII, 1.)

(183) *Prudentia carnis, mors est.* (*Rom.* VIII, 6.) *Inimica est Deo.* (*Ibid.*, 7.) *Legi Dei non est subjecta; nec enim potest.* (*Ibid.*)

(184) *In ipso vivimus, et movemur, et sumus.* (*Act.* XVII, 28.)

(185) *Omnia serviunt tibi.* (*Psal.* CXVIII, 91.) *Dixit, et facta sunt.* (*Psal.* XXXII, 9.)

(186) *In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam; Deus meus volui, et legem tuam in medio cordis mei.* (*Psal.* XXXIX, 9.)

(187) *Et erat subditus illis.* (*Luc.* II, 51.) *Factus obediens usque ad mortem.* (*Philip.* II, 8.) *Oblatus est quia ipse voluit.* (*Isa.* LIII, 7.) *Non mea voluntas, sed tua fiat.* (*Luc.* XII, 42.)

Digitized by Google

qu'il voit en lui ce qu'il désire d'un chacun (188).

Notre-Seigneur, en cette vie, avait toujours les yeux sur Dieu son Père, et attendait précisément les moments de sa divine volonté. Or son dessein est de continuer en nous la même exactitude, et de suivre avec la même ponctualité les ordres de son Père.

Il nous veut tenir assujettis à son divin esprit, pour opérer sous lui dans cette même dépendance, nous donnant l'esprit qui nous fait agir sous sa conduite, comme de vrais enfants de Dieu.

Le troisième motif est la qualité de serviteurs rachetés de la servitude du péché et de l'esclavage du démon. Notre-Seigneur, en nous rachetant, nous a délivrés de cette malheureuse et maudite captivité ; il nous a assujettis à son Père, et nous a remis sous son domaine.

Nous sommes donc à Jésus-Christ, comme à celui qui nous a rachetés. *Vous n'êtes plus à vous,* dit l'Apôtre, à cause que vous appartenez à Jésus-Christ, qui vous a rachetés par le prix de son sang, et qui vous a faits siens (189). Ainsi vous ne devez plus vivre dans nos droits; car vous n'en avez plus de propres. Vous avez passé d'un domaine en un autre, et d'une tyrannie dans l'assujettissement de Jésus-Christ, devenant les domestiques de sa maison, et les sujets de son royaume.

Le Chrétien donc, par l'inclination de son esprit et de sa grâce, doit être dans l'assujettissement aux lois de Jésus-Christ, son roi; duquel il se doit tenir glorieux d'être vassal. C'est pourquoi il faut toujours vivre à lui, et jamais à soi ; car nous ne saurions vivre à nous sans infidélité, sans injustice, sans félonie, et sans que Jésus-Christ ait droit de nous reprendre.

Le quatrième motif est la qualité de victimes; car à même temps que Jésus-Christ Notre-Seigneur nous acquiert à soi, il nous offre à Dieu, il nous y donne et nous y consacre avec lui comme victimes de son Père.

De sorte que comme les victimes consacrées à Dieu, et destinées au sacrifice, n'ont plus de droit sur elles-mêmes, ainsi nous n'en n'avons plus aucun sur nous.

Car au moment que Notre-Seigneur nous a liés à lui, et incorporés en lui par le baptême, nous sommes consacrés en lui aux autels de son Père; nous sommes morts à nous, et vivants à Dieu en Jésus-Christ (190).

Nous ne sommes donc plus à nous, mais seulement à Dieu, attendant le temps de notre immolation et de notre sacrifice, en la manière que les victimes attendaient du grand prêtre le moment de leur mort et de leur sacrifice.

Nous n'avons plus de droit sur notre vie ni sur notre être; nos puissances ne sont plus à nous pour en pouvoir user; elles doivent être en nous comme mortes; nous avons même perdu l'usage de nos sens.

Dieu seul a droit sur tout ce qui est de nous, et a puissance d'en user comme il veut pour son service ; car nous lui appartenons par une consécration particulière, et lui seul est le grand prêtre qui a droit de disposer de nous.

Le cinquième motif est la qualité de temples du Saint-Esprit. C'est lui seul qui doit être notre âme et notre vie, et qui seul nous doit mouvoir et diriger (191). Nous devons donc perdre et anéantir notre propre volonté, pour lui laisser prendre la place, afin qu'il soit seul vivifiant et dirigeant les membres de Jésus-Christ en son pouvoir suprême.

Notre-Seigneur chassant l'esprit malin (192), possesseur de son temple et de ses membres, les a remplis de son Saint-Esprit, afin qu'il occupât sa maison, et qu'il fût le gouverneur fidèle de la place.

Le Chrétien est fait une créature nouvelle par le moyen du Saint-Esprit. C'est pourquoi ce même esprit détruit et consomme la propre volonté humaine, pour s'établir et s'insinuer en sa place. De sorte que, comme il est la volonté personnelle en Dieu, il veut aussi remplir la volonté humaine de sa présence pour la rendre divine, et pour anéantir ainsi cette maudite faculté qui détruit et ruine le Chrétien (193).

La volonté propre est l'ennemie jurée du salut; elle s'établit en la place de Dieu. Lui seul a droit de nous régir, et la volonté le veut faire; ainsi elle prend et occupe le lieu de Dieu.

Le sixième motif est le titre de morts, que nous portons comme chrétiens. *Vous êtes morts* (*Rom.* VI, 11), dit l'apôtre saint Paul Nous devons donc être morts à tout notre être propre, et surtout à notre propre volonté, qui est la source et la racine de la vie d'Adam en nous.

C'est ce qui nous fait connaître la grande obligation que nous avons de la faire mourir par-dessus toutes choses : car de sa mort dépend la mort de toutes nos propres opérations. Avec elle tout est vivant, sans elle rien ne peut vivre. C'est pourquoi il faut que nous étudiions incessamment nos désirs propres, afin de les anéantir, et d'empêcher qu'ils ne passent en attache.

Les désirs seuls ne font pas l'attache ; mais si nous les suivons, et que nous nous laissions aller avec volonté aux choses où ils nous portent, ils se changent en attache. Et lorsque nous nous rendons encore indulgents à l'attache, la fortifiant d'acquiescement et de fréquentes complaisances, l'ha-

(188) *Non potest filius a se facere quidquam, nisi quod viderit Patrem facientem.* (*Joan.* V, 19.)

(189) *Jam non estis vestri, empti enim estis pretio magno.* (*I Cor.* VI, 20.)

(190) *Existimate vos mortuos esse peccato, viventes autem Deo, in Christo Jesu.* (*Rom.* VI, 11.)

(191) *Quicunque Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.* (*Rom.* VIII, 14.) *An nescitis, quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti.* (*I Cor.* VI, 19.)

(192) Exi, immunde spiritus, et da locum Spiritui sancto Paraclito.

(193) *Emittes Spiritum tuum, et creabuntur.* (*Psal.* CIII, 30.)

Digitized by Google

bitude se forme; en sorte que la volonté s'absorbe et s'abîme en elle-même, et ne peut plus, qu'avec de très-grandes difficultés, se retirer, ni se relever du précipice.

Il faut donc être très-soigneux d'étouffer les désirs, qui sont les premières productions de la vie, de la volonté propre, lesquels dans leur naissance étant faibles et languissants, et n'étant point encore changés en habitudes fortes et arrêtées, se détruisent aisément.

Les habitudes et les attaches emportent la volonté, et s'en rendent maîtresses; de sorte qu'elle ne sait comment s'en défendre : mais les désirs sont des enfants qu'elle étouffe comme elle veut.

Le septième motif est la qualité de pécheurs, qui nous oblige d'être sans propre volonté : car nous devons, comme pénitents, et par le zèle de justice, détruire la place où s'est commis le crime de lèse-majesté divine.

Dans la justice humaine, on coupe le poing aux criminels, on leur tranche la tête, on rase leurs places et leurs châteaux. Ainsi on doit détruire la propre volonté, qui est un lieu de refuge pour tous les révoltés et les criminels, c'est-à-dire, pour tous nos désirs et pour toutes nos passions. Elle est la puissance qui a commis le crime; elle est la tête qui l'a résolu; elle doit être tranchée. Elle est la mère qui a conçu tous ces maudits avortons, et tous nos désirs malins qu'il faut égorger à toute heure, aussitôt qu'ils paraissent, et cela jusqu'à la troisième et quatrième génération.

Celui qui ne hait pas son âme, c'est-à-dire, sa propre volonté, ne peut pas être disciple de Jésus-Christ (194). Il n'y a rien qui soit plus à craindre et à fuir que sa propre volonté : elle dérobe tout à Dieu; elle ne peut jamais le regarder en ce qu'elle fait. Tout ce qu'elle produit n'est que pour elle; elle est toujours retournée et appliquée sur elle-même.

Le Saint-Esprit seul, qui est cette volonté personnelle en Dieu, quile regarde et le recherche incessamment et inflexiblement, venant en nous, redresse notre volonté, et lui seul la relève vers Dieu en sa vertu.

Le soin du Chrétien doit donc être de se laisser posséder et régir à cet esprit de droiture et de sainteté. Il doit laisser remplir sa volonté de la volonté de Jésus-Christ habitant en lui et vivifiant son âme.

C'est en cet esprit qu'on accomplit ce que dit l'Apôtre : *Probetis quæ sit voluntas Dei bona, et beneplacens, et perfecta.* (*Rom.* XII, 2.) En Jésus-Christ l'on accomplit tous les vouloirs de Dieu, soit ceux qu'il signifie par ses commandements, soit ceux qu'il déclare par ses conseils, soit ceux qu'il opère lui-même en son propre vouloir, et en sa propre volonté vivante en nous, qui est la volonté parfaite.

(194) *Si quis non odit animam suam, non potest meus esse discipulus.* (*Luc.* XIV, 26.)

(195) *Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos.* (*Joan.* XV, 9.)

CHAPITRE XIV.

DE LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

Dieu, en créant l'homme à son image et à sa ressemblance, ne lui a pas seulement communiqué son être, sa vie et ses divines perfections; mais encore il a voulu qu'il lui fût semblable dans ses opérations.

C'est pourquoi comme Dieu s'aime soi-même par tout ce qu'il est, et dans toute l'étendue de ce qu'il est et de ce qu'il peut, en sorte qu'il ne peut pas s'aimer davantage: aussi il donne à l'homme un commandement exprès de l'aimer de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit et de toutes ses forces.

Dieu veut que tout ce que l'homme a en soi soit employé à l'aimer, et qu'il soit tout perdu et consommé dans son amour. Et comme il est tout amour par soi-même, et que tout ce qu'il a fait au dehors, il l'a fait pour l'amour de soi; aussi veut-il que l'homme n'emploie ses forces et ne fasse rien que pour l'amour de Dieu.

Or, non-seulement Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, mais encore il a formé la société humaine sur le modèle de la société des personnes de la très-sainte Trinité. C'est pourquoi, comme dans cette adorable société le Père aime son Fils comme lui-même, et s'aime lui-même en son Fils, et qu'il en est de même de l'amour du Fils envers le Père et envers le Saint-Esprit, et de l'amour du Saint-Esprit envers le Père et le Fils; aussi veut-il que l'homme aime son prochain comme soi-même.

De là vient qu'il lui a donné ce second commandement : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (*Deut.* VI, 5), que Jésus-Christ dit être semblable au premier (*Matth.* XXII, 36), parce qu'il est conforme à la vie divine et éternelle des personnes de la très-sainte Trinité.

C'est ainsi que Notre-Seigneur nous a aimés; car, en parlant de l'amour qu'il a pour les hommes, il dit qu'il est semblable à l'amour que son Père lui porte : *Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aimés* (195). Le même amour qu'il a pour moi, je l'ai pour vous : ce qui nous montre que l'amour qu'il a pour le prochain est pris sur cet amour que son Père lui porte, et qu'il est une imitation de celui qu'une personne divine porte à l'autre, l'aimant comme une autre elle-même.

Et c'est ainsi que Notre-Seigneur veut que les hommes s'entr'aiment. C'est pourquoi il dit à ses disciples : *Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés* (196). Et comme j'ai formé mon amour que j'ai eu pour vous sur celui que mon Père a pour moi, je veux aussi que vous formiez celui que vous devez avoir l'un pour l'autre sur celui que j'ai pour vous, afin que le vôtre aussi se rencontre tout conforme et semblable à celui de mon Père.

(196) *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.* (*Joan.* XV, 12.)

Digitized by Google

I^re^ Section. — *Des conditions de la charité envers le prochain.*

Les qualités et conditions de l'amour envers le prochain doivent être semblables à celles de l'amour dont Dieu s'aime lui-même en son Fils, et dont son Fils aime les hommes.

C'est pourquoi les exemples extérieurs de son amour envers les hommes doivent être le modèle de ce que la charité nous oblige de faire extérieurement pour le prochain; et son esprit intérieur qui nous est donné doit nous régir et nous animer intérieurement en cette même charité; car on ne peut point exécuter ni accomplir parfaitement ce saint précepte, que par cet esprit, qui est Dieu même.

Dieu, qui est en nous, s'aime soi-même par son esprit dans le prochain où il habite; et ainsi il nous le fait aimer, comme il s'aime soi-même. Car il se trouve tout en autrui, et s'aimant partout comme il mérite, il s'aime infiniment dans le prochain.

C'est pourquoi, comme il anime notre cœur, qu'il se remplit de son même amour, qu'il nous établit dans sa vie, dans ses mouvements, et dans ses mêmes inclinations; l'âme, suivant les sentiments et les dispositions intérieures de son divin esprit, aime son Dieu dans le prochain du même amour, et avec la même ardeur, dont elle aime Dieu en elle-même.

L'âme ne doit point s'aimer qu'en Dieu, c'est-à-dire, en tant que Dieu l'anime et la remplit: et elle doit s'aimer en Dieu, comme Dieu s'aime soi-même, à cause qu'elle est rendue participante de la vie de Dieu. Ainsi elle doit aimer son Dieu, et s'aimer elle-même du même amour; et comme Dieu se trouve aussi dans le prochain, elle le doit aimer du même amour qu'elle l'aime en elle-même.

Dieu s'aimant soi-même dans son Verbe se donne infiniment à lui : il s'y donne en plénitude, en sorte qu'il ne se réserve rien de ses richesses ni de sa gloire. Il est tout en lui, il y fait sa demeure, et il y trouve sa béatitude comme en soi-même. Et quoiqu'il le fasse par nécessité, il ne laisse pas de le faire par amour; si bien qu'il le fait par amour nécessaire : car la nécessité en Dieu ne peut empêcher son amour, parce qu'il est amour en tout lui-même.

Ainsi en faut-il faire à l'égard du procnain. Il le faut aimer de tout soi-même; il faut se communiquer à lui de cœur et d'âme, de moyens, de présence : en un mot, il ne faut rien avoir qu'on ne soit prêt de verser en lui.

Les premiers Chrétiens, qui vivaient de la vie de Dieu, et dans la règle de l'amour qu'il leur prescrivait, et que le Saint-Esprit leur faisait suivre, avaient tout en commun, comme Jésus-Christ a tout en commun avec son Père (197). Et comme en Dieu il ne se trouve qu'un esprit, et qu'une volonté vivante en trois personnes, et qu'il y a une unité parfaite de sentiments, de pensées et de désirs; de même il est dit des premiers Chrétiens, qu'ils n'avaient qu'une âme, qu'un cœur, et qu'une même volonté (198). C'est la vie des saints dans le ciel, qui sont dans une unité parfaite, et ce doit être aussi celle de tous les fidèles qui vivent dans l'Eglise.

Et c'est en quoi Notre-Seigneur a fait paraître qu'il accomplissait le premier des ordres qu'il prescrivait aux hommes, et qu'il satisfaisait à la loi de son Père. Car étant le premier né d'entre ses frères, il devait le premier obéir parfaitement à son Père, et nous servir de modèle et de forme en la conduite parfaite de notre vie.

Il imite son Père en l'amour éternel que son Père lui porte, et témoigne en sa vie qu'il nous aime, comme son Père l'a aimé de toute éternité : *Je vous ai aimés comme mon Père m'a aimé* (199). Mon Père verse en moi toute sa substance, et moi je vous communique la mienne en mon saint Sacrement et en ma communion.

Mon Père me communique et me donne sa vie; et moi je vous donne la mienne, non-seulement ne l'épargnant pas sur la croix, et vous donnant jusqu'à la dernière goutte de mon sang, mais vous communiquant encore mon esprit, qui est ma vie.

Mon Père me communique ses richesses et ses trésors; et moi je vous communique les dons de mon esprit.

Il me donne sa fécondité, si bien que j'ai de quoi produire une personne divine; et je vous donne la même fécondité, pour produire et engendrer des enfants à Dieu et à la vie éternelle.

Il m'a donné toute puissance au ciel et en la terre : il m'a donné pouvoir sur toute la nature pour en faire comme je veux, et pour en changer les ordres quand il me plaît, et comme je le désire; et je vous ai donné la force et la vertu, par la présence de mon esprit, de faire ces mêmes choses, et encore de plus grandes, quand il en sera besoin pour la gloire de Dieu mon Père, et pour le bien de son Eglise.

Je n'ai rien que je ne vous donne, et tout ce que j'ai en moi je désire qu'il vous soit commun avec moi; de même que tout ce qu'a mon Père je l'ai commun avec lui. Enfin, comme mon Père met en moi tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, ainsi je mets en vous tout ce que j'ai et tout ce que je suis. C'est là la loi de la vraie et de la parfaite charité du prochain.

II^e^ Section. — *Des marques de la vraie et parfaite charité envers le prochain.*

La vraie et parfaite charité se fait connaître par le grand amour qu'on a pour tous les

(197) *Mea omnia tua sunt.* (*Joan.* xvii, 10.)

(198) *Erat cor unum, et anima una.* (*Act.* iv, 32.)

(199) *Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos.* (*Joan.* xv, 9.)

Digitized by Google

hommes; elle voudrait tout embrasser, jusqu'à se trouver en feu, en ardeur et en zèle pour aller faire connaître et aimer Dieu partout.

Cette charité universelle ne doit pas être une chimère, comme elle se trouve en plusieurs, qui sont enflammés de zèles généreux par esprit de superbe et d'amour-propre qui se plaît aux grandes choses, et qui veut avoir part aux œuvres éclatantes et extraordinaires.

Elle doit paraître à l'égard de chaque particulier à qui on doit vouloir et faire du bien autant qu'on peut, l'assistant de son bien et de ses peines en ses nécessités, et contentant, par une douceur et cordialité chrétienne, tous ceux qui se présentent pour recevoir quelque soulagement.

La charité pure est sans tendresse extérieure, et sans épanchement sensible qui paraisse; elle se lie les cœurs avec une telle pureté, que quoiqu'elle les gagne tous, et que par une secrète opération de Dieu elle les tienne unis et liés intimement à soi, néanmoins, pour l'extérieur, elle ne les tient pas liés. Et c'est là l'effet de la liberté de l'amour saint et pur, qui dégage de liaison sensible et extérieure ceux qui sont liés et unis en Dieu.

Cette divine charité ne s'épuise et ne se lasse jamais. Elle donne lieu au prochain, dans son besoin, d'avoir toujours recours à elle en quelque lieu et en quelque rencontre qu'il se trouve, sans crainte de rebut.

Elle a aussi cet effet merveilleux qui l'accompagne toujours, et qui en est une marque infaillible, qu'elle tient tout en union et liaison, ne s'attirant jamais personne, en sorte qu'elle la sépare pour cela des autres, ou de son devoir et de ses obligations.

Son amour fait que toutes choses se lient ensemble. Elle sert comme de centre, où toutes les lignes aboutissent et se viennent réunir. Et au lieu que la fausse charité divise les personnes unies pour se les appliquer à elle seule, la vraie tient en union les personnes les plus éloignées d'inclinations; et les plus divisées sont maintenues en société par ses soins.

La parfaite charité du prochain porte conjouissance avec lui de ses biens, comme s'ils étaient nôtres. Et de même que Dieu se réjouit dans les biens de son Fils, et le Fils se réjouit aussi de tous les biens du Saint-Esprit comme étant siens: ainsi il faut nous réjouir du bien de Dieu dans le prochain, et le regarder comme nôtre. De là vient que si la charité en nous est parfaite, et si c'est Dieu qui l'opère véritablement en notre cœur, il se réjouira et se dilatera en nous en la présence des biens du prochain.

Ainsi Notre-Seigneur se réjouit intérieurement, par l'opération du Saint-Esprit (200), à la présence des saints apôtres qui rapportaient les effets admirables de son Père sur eux: il se réjouit de voir ses disciples revêtus des dons et des richesses de son esprit; il se réjouit par avance de toutes les opérations dont cet esprit divin devait un jour orner et enrichir son Eglise par les mérites de sa mort, qui était un mystère caché aux yeux des sages et des prudents, et qui ne devait être connu que des petits, lesquels, étant soumis à la conduite de l'Eglise et de leur chef, verraient que le plus infirme de la nature, à savoir, le fils d'un charpentier, ce pauvre honteux et misérable devant le monde, remuera tout le monde, et renversera tous les Etats, les monarchies et les empires par la vertu et l'efficace de son doigt, qui est le Saint-Esprit en ses dons, lesquels ne sont à l'égard de ce même esprit considéré en sa substance, que comme le doigt de l'homme à l'égard de tout le corps.

C'est ainsi que l'esprit de Dieu se réjouit en saint Jean (*Luc.* 1), et en sainte Elisabeth, dans le bonheur qui était arrivé à la sainte Vierge, qui avait été faite Mère du Fils de Dieu, et ainsi épouse du Père éternel: car elle devient principe avec lui de la génération temporelle du Verbe, faisant avec lui dans l'incarnation ce qu'il fait lui seul dans l'éternité.

Et c'est là l'opération la plus admirable, et l'élévation la plus divine où puisse aller la créature, d'entrer, avec le Père éternel, en société de sa fécondité en la génération réelle de son Fils.

La vertu la plus haute, la plus sublime et la plus parfaite du Très-Haut, est sa fécondité; et c'est celle qu'il communique à la sainte Vierge, en l'épousant, pour opérer avec elle la génération temporelle du Verbe éternel.

Elle est faite en même temps le temple du Saint-Esprit, dans la plénitude la plus pure et la plus abondante qui puisse être. Comme elle était destinée pour être la Mère de Jésus-Christ, elle a reçu la plénitude de la grâce; ce que l'ange reconnaît par ces paroles: *Je vous salue, pleine de grâce* (201). C'est pourquoi elle est la plus pure, la plus divine et la plus parfaite créature qui puisse être; et c'est de cette plénitude de perfection que procède sa fécondité maternelle, comme la fécondité de Dieu naît de l'exubérance de sa substance parfaite et de son être divin. Ainsi les arbres ne produisent leur fruit que par la surabondance et le surcroît de la séve qui est en eux.

Mais quoique cette Mère admirable soit remplie de la perfection nécessaire à la fécondité divine, elle reçoit encore des grâces et des dons par une surabondance merveilleuse. C'est ce que l'ange lui dit: *Le Saint-Esprit surviendra en vous* (202) pour y opérer de grandes choses, et qui surpassent toute la plénitude des biens qu'il vous a déjà com-

(200) *In ipsa hora exsultavit Spiritu sancto*, etc. (*Luc.* x, 21.)

(201) *Ave, gratia plena.* (*Luc.* 1, 28.)

(202) *Spiritus sanctus superveniet in te.* (*Luc.* 1, 35.)

Digitized by Google

muniqués. C'est le sujet de la joie de sainte Elisabeth, qui se réjouit autant de ce bonheur de sa sainte cousine que si c'était le sien propre.

Et même la sainte Vierge, en la contemplation de Jésus-Christ, qui vient en elle avec la plénitude de la divinité de son Père, se réjouit en esprit : elle se réjouit des biens de Jésus-Christ ; elle se réjouit de la plénitude de Dieu en lui, qui l'a revêtu des trésors de sa sagesse et de sa science ; c'est ce qui a fait en elle le grand sujet de sa joie (203).

Elle se réjouit encore de ce que l'Eglise doit être revêtue et remplie de la plénitude de son Fils (204) : car c'est par son esprit divin que tous les fidèles sont rendus participants de sa gloire et de ses dons.

Ainsi tous les saints dans le ciel se réjouissent des dons de Dieu qu'ils possèdent, et ils s'en réjouissent les uns pour les autres, chacun prenant part au bonheur de tous, et en faisant le sien propre.

En effet, ces dons sont tous communs par une communion réelle et parfaite qu'ils ont entre eux des faveurs de Dieu, lesquelles ils s'entre-communiquent par l'inhabitation commune qu'ils ont les uns dans les autres.

Ils sont, par une admirable ressemblance aux trois personnes de la très-sainte Trinité, dans une circuminsession, demeurant les uns dans les autres, comme les personnes divines et éternelles demeurent les unes dans les autres par leur circuminsession.

C'est ce que Notre-Seigneur nous apprend par ces paroles (205) : Comme je suis en mon Père, et que mon Père est en moi par la communication de sa substance et de sa vie, et que, nonobstant cela, il ne laisse pas de demeurer tout ce qu'il est, et moi tout ce que je suis : ainsi en est-il de vous autres. Car je suis de même en vous, et vous êtes tous consommés en moi, comme mon Père et moi sommes identifiés dans la simplicité et l'unité d'une même essence.

Et comme mon Père et moi sommes distingués par les caractères de nos personnes, quoique pourtant nos biens soient communs, et que nous ne possédions rien en propre des trésors et des richesses de sa substance commune et divine ; ainsi, quoique vous soyez tous consommés en moi, chacun pourtant demeure ce qu'il est, chacun conserve son être particulier, chacun est distingué par ses dons, par ses grâces et par son propre caractère.

C'est l'état des saints qui possèdent tout Jésus-Christ, qui est leur substance commune. Car quoique chacun possède tout l'esprit, et toute la vie de Jésus-Christ, l'un pourtant n'est point l'autre, et chacun a son propre caractère et son propre don.

Ainsi, dans la sainte Eglise de la terre, aussi bien que dans celle du ciel, comme tous les particuliers sont possédant Jésus-Christ en sa plénitude, que tous sont rendus participants de ses dons, que tous communiquent à sa disposition sainte, que tous ont part à son divin esprit, qui est un esprit de joie qui se dilate en se donnant et en se répandant dans le cœur des fidèles, tous se doivent réjouir de leurs biens communs, comme s'ils leur étaient propres. Aussi voyons-nous que lorsque cet esprit est donné à quelque particulier, toutes les âmes pures s'en ressentent et s'en réjouissent.

Saint Antoine, en mourant, remplit l'Eglise de douleur, parce que ce même esprit cessa de se communiquer à lui en la terre, dans cette joie et cette dilatation dont les âmes de l'Eglise militante étaient rendues participantes quand il le recevait ; étant un de ceux de son temps, en qui l'esprit de Dieu prenait le plus ses complaisances.

Bénissons Dieu de tout, et des biens qu'il a faits à l'Eglise du ciel, et de ceux qu'il communique à l'Eglise de la terre, dont chacun en particulier est fait participant.

CHAPITRE XV.

DE LA MANIÈRE DE FAIRE SES ŒUVRES PAR LE PRINCIPE DE LA VIE CHRÉTIENNE.

Le vieil homme en nous veut toujours agir, et par conséquent se rechercher, parce que la chair en nous, en l'état où elle est, ne peut qu'elle ne cherche ses intérêts.

Comme elle ne veut point s'élever à Dieu, ni nous porter à lui, et qu'elle se cherche elle-même incessamment, elle doit être rebutée au commencement de chaque œuvre en tous ses desseins et en toutes ses intentions ; c'est pourquoi la première disposition que nous devons avoir dans nos œuvres est de renoncer à nous-mêmes en toute propre recherche.

La seconde chose qu'il faut faire est d'adorer l'esprit de Jésus-Christ, qui élevai son âme à Dieu dans toute la pureté, la sainteté et la justice possible. Il l'élevait à Dieu dans toutes les intentions les plus saintes, et les dispositions les plus pures qui puissent être opérées. Car l'esprit de Dieu, en l'âme de Jésus-Christ, rendait à Dieu le Père autant d'honneur, de louanges et de gloire qu'il en pouvait recevoir.

La troisième chose qu'il faut faire est de demander à ce divin esprit qu'il répande en nous les dispositions dans lesquelles il nous veut établir pour la gloire de Dieu.

Enfin, il faut se laisser à cet esprit, afin qu'il élève notre âme dans les intentions qu'il voudra pendant toute cette œuvre, demeurant intimement unis à lui en tout ce qu'il nous faudra faire.

Ainsi l'intérieur de Jésus-Christ, qui consiste en son divin esprit, remplissant son

(203) *Exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* (*Luc.* I, 47.)

(204) *De plenitudine ejus nos omnes accepimus.* (*Joan.* I, 16.) *Gratia et veritas per Jesum Christum facta est.* (*Joan.* I, 17.)

(205) *Sicut tu Pater in me, et ego in te : ut et ipsi in nobis unum sint.* (*Joan.* XVII, 23.) *Ego in eis, et tu in me.* (*Joan.* XVII, 23.)

Digitized by Google

âme de toutes les intentions et dispositions, dont Dieu pouvait être honoré par lui et par toute son Eglise, doit être toujours devant nos yeux comme la source et le modèle de tout l'intérieur de nos âmes.

Et même il faut souvent offrir à Dieu ce divin intérieur en supplément du nôtre, afin qu'il serve envers lui de réparation de nos fautes. Notre-Seigneur même a bien voulu l'offrir souvent à Dieu à cette intention.

Il faut encore remarquer, que pour l'union que nous devons avoir avec l'esprit de Notre-Seigneur pour vivre dans la vie chrétienne, et pour agir en sainteté, il n'est pas nécessaire de sentir en soi cet esprit, ni de goûter par expérience les sentiments et les dispositions de Jésus-Christ; mais il suffit de s'y unir par foi, c'est-à-dire, par volonté et par désir réel et véritable.

Et c'est ce que le Saint-Esprit nous donne, pour nous faire agir selon le désir de Notre-Seigneur même, lorsqu'il dit : *Que son Père veut avoir des adorateurs en esprit et en vérité* (*Joan.* IV, 23); c'est-à-dire de vrais religieux et adorateurs qui soient séparés d'eux-mêmes en vérité sans rechercher leurs intérêts, et qui adhèrent réellement à l'esprit de Jésus-Christ religieux et adorateur de Dieu le Père : en quoi consiste la vraie religion intérieure et chrétienne.

Lorsque le Saint-Esprit est en nous par la grâce, et que nous vivons séparés du péché, il suffit que notre âme, par sa plus pure portion, c'est-à-dire par ce qu'on appelle esprit en elle, se tienne unie au Saint-Esprit pour agir en sa vie et en sa sainteté.

Il faut même remarquer, pour la consolation des âmes pures et saintes, que Notre-Seigneur a servi son Père, particulièrement dans le temps de sa Passion, par esprit et par la partie supérieure de son âme, sans en rien sentir en la partie inférieure et sensible.

La partie supérieure de Jésus-Christ Notre-Seigneur était dans la gloire, et voyait, en la plénitude de sa lumière, toute l'étendue des intentions adorables dont Dieu le Père pouvait être honoré. Il entrait dans ses intentions, il adhérait à l'esprit qui les lui montrait et qui les opérait en lui, et pendant que son âme était dans le dégoût, la sécheresse et l'amertume, il sentait opposition à ce à quoi son esprit consentait, et qu'il voulait pour la gloire de son Père.

Ainsi, il ne faut pas nous mettre beaucoup en peine des sécheresses et des répugnances de la chair, pourvu que nous fassions notre devoir, et que par la portion supérieure de notre âme, qui est notre esprit et notre volonté, nous adhérions au Saint-Esprit, qui est en nous pour agir en ses intentions et ses désirs.

Il faut s'y unir avec un pur esprit de sacrifice et en foi; c'est-à-dire, par une connaissance insensible et obscure, mais toutefois certaine, que Dieu est en nous par son saint et divin esprit, pour aider notre infirmité, qui ne peut d'elle-même s'élever à Dieu. (*Rom.* VIII, 26.)

Lorsqu'il voit en nous l'agrément des bons désirs qu'il nous donne, que nous ne voulons agir que pour sa gloire, que nous nous donnons entièrement à lui, et que nous recherchons sa grâce pour en être secourus, il nous embrasse, il nous élève, il nous sanctifie, et nous fait opérer en esprit et en vérité, sans pour cela se faire sentir à l'âme, pour la sevrer de la chair, et pour la tenir dans une plus grande sainteté et séparation d'elle-même.

Cet esprit est l'esprit de toute la religion chrétienne, qui donne la vie à tous les fidèles, et la vertu d'opérer en sainteté et en justice. C'est donc en lui en qui il se faut perdre incessamment, se séparant de soi-même, suivant le précepte de Notre-Seigneur dans l'introduction qu'il donne à la vie chrétienne : *Celui qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive.* (*Matth.* XVI, 24.) Le véritable disciple de Jésus-Christ, qui veut vivre comme lui, doit renoncer en vérité à soi; il ne doit point se plaire en soi-même non plus que Jésus-Christ (206); mais il doit adhérer au divin esprit qui est en lui, il doit le suivre, et imiter la conduite de Jésus-Christ, qui n'a jamais fait sa volonté.

Il vivait dans son adhérence parfaite à l'esprit de Dieu son Père, et tenait toujours son âme unie à lui par la partie supérieure et principale, pendant toutes les aversions, tous les éloignements et toutes les contradictions qu'il permettait s'élever en sa chair. *Telle était la contradiction qu'il souffrait en lui contre lui-même.*

Et c'est la troisième condition de ceux qui suivent Notre-Seigneur, qui est d'adhérer continuellement à l'esprit par une volonté arrêtée, qui nous tienne toujours en notre devoir au milieu des croix et des contradictions, et qui nous élève à Dieu, sans nous plaire à nous-mêmes, pendant que notre chair qui veut toute autre chose que ce qu'elle doit, et qui ne peut être soumise à Dieu, lui contredit incessamment.

La chair désire le contraire de ce que l'esprit désire : or, dans cette contradiction, il faut qu'une partie de nous, qui est l'esprit, adhère au Saint-Esprit, avec lequel il ne doit être qu'un en ses désirs, en ses volontés, et en ses qualités saintes, infiniment éloignées et élevées au-dessus de la chair, pendant que l'autre portion de nous, qui est l'âme en sa partie inférieure, adhère à la chair.

Ainsi il faut être dans la haine de l'âme qui anime la chair, et porte cette contradiction contre soi-même, et cette croix perpétuelle. *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.* (*Luc.* IX, 23.)

(206) *Christus non sibi placuit.* (*Rom.* XV, 3.)

Digitized by Google

LA JOURNÉE CHRÉTIENNE.

PRÉFACE.

Dieu avait premièrement formé l'homme dans un état parfait ; il avait imprimé en lui son image et sa ressemblance, et l'avait rendu participant de sa nature et de toutes ses perfections. Depuis le péché, ces traits de Dieu si purs et si saints ont été effacés, et l'homme est devenu si perverti et si corrompu qu'il n'est presque rien resté en lui de ce qu'il avait de Dieu. L'image de la Divinité y est bien demeurée, mais gâtée et souillée dans ses principales beautés. L'âme accompagnée de ses trois puissances capitales, l'entendement, la volonté et la mémoire, qui représentent l'essence de Dieu et les trois Personnes divines, est à la vérité dans son entier, quant à son être naturel ; mais pour les avantages dont il l'avait revêtue, qui la rendaient si considérable, et qui faisaient sa beauté et son ornement, savoir : la sainteté et le regard de Dieu en toutes choses, elle les a absolument perdus. Avant que d'être redressée par le baptême elle est dans un renversement étrange et dans une opposition entière à Dieu, étant toute revêtue de péché en elle-même, et en ses facultés intérieures et extérieures, et il semble qu'on peut dire en quelque sens qu'elle a même perdu son être naturel, puisque d'esprit très-pur qu'elle était, elle devient chair par l'alliance qu'elle a avec le corps, en s'abîmant dans ses sentiments, et se laissant conduire à ses inclinations malignes, en sorte que l'âme perdue dans la chair fait avec elle un composé qui porte le nom de chair, selon saint Paul, qui appelle tout l'homme gâté par le péché *chair*, et *chair de péché* et ennemie de Dieu.

Il est vrai que l'homme a été rétabli en sainteté par la mort du Fils de Dieu, qui nous lave de son sang dans le baptême ; sa grâce, qui nous fait enfants de Dieu, efface la tache du péché, qui nous rendait ses ennemis. Mais il y a des restes de ce péché qui demeurent pour nous faire conserver le souvenir de l'état duquel sa bonté nous a retirés ; car l'âme intérieurement redressée par l'Esprit est environnée d'une chair qui demeure corrompue et qui n'est pas sanctifiée par le baptême, ni purifiée de ses mauvaises inclinations, qui la portent vers elle-même ; elle a toujours en soi l'amour-propre, qui lui fait rapporter toutes choses à soi, et qui l'emporte aux créatures sans retour, sans rapport et sans réflexion vers Dieu.

Cet amour-propre est un poids violent qui entraîne toujours dans des désordres de propre recherche et de propre intérêt, lesquels nous sommes obligés de mortifier incessament, si nous ne voulons souffrir les peines qui attendent ceux qui obéissent à leur chair. (*Rom.* VIII, 13.) *Si enim*, nous dit saint Paul, *secundum carnem vixeritis, moriemini :* Si nous vivons selon la chair, c'est-à-dire, si nous suivons ses désirs, nous mourrons. Or le Saint-Esprit nous est donné pour s'opposer en nous à ces déréglements et pour élever notre âme à Dieu ; en sorte que comme la chair nous porte à tout moment vers nous-mêmes, l'Esprit de Dieu, qui nous a été donné par le baptême et par la confirmation, et qui se communique encore à nous tous les jours au Saint-Sacrement, élève toutes nos actions à Dieu, et leur donne un regard continuel vers lui. C'est cet esprit que nous devons suivre en tout, puisque c'est en lui obéissant que nous vivrons, non pas d'une vie brutale et animale, mais pure, mais sainte, mais divine : *Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis* (*Rom.* VIII, 13) : Si vous mortifiez par la vertu de l'esprit de Dieu, qui vous est donné à ce dessein, les malheureux et détestables mouvements de la chair, vous vivrez.

Il est donc bien important de mourir, pour vivre en Dieu. Jésus-Christ notre maître a paru sur la terre, sensible à nos yeux, pour nous apprendre comme il faut vivre. Il n'a pas pris la nature angélique, parce qu'il n'eût pu nous donner un exemple de la pratique des vertus qui nous sont nécessaires pour mortifier notre chair ; il s'est fait notre modèle en se faisant homme, et sa vie, comme disent les Pères, est un tableau achevé sur lequel nous devons former la nôtre.

Jésus-Christ Notre-Seigneur, et dans l'éternité et dans le temps, est l'image de son Père : il exprime, et comme Dieu et comme homme, ses attributs, et il est le seul qui lui ressemble. Ainsi, pour rentrer dans notre première condition d'image de Dieu, il faut que nous soyons revêtus de Jésus-Christ, que nous soyons parfaitement conformes à cette divine image : *Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (*Rom.* VIII, 29) ; et qu'ainsi nous soyons intérieurement et extérieurement, comme Jésus-Christ, morts à nous, et vivants à Dieu : *Mortuos peccato, viventes autem Deo* (*Rom.* VI, 11), et cela en Jésus-Christ, *in Christo Jesu Domino nostro.*

Toutes nos pensées, toutes nos paroles, toutes nos actions doivent être saintes ; nous devons regarder Dieu en toutes choses et le trouver partout ; nous devons enfin laisser faire au Saint-Esprit, qui est l'esprit de Jésus-Christ même, afin qu'il opère en nous

Digitized by Google

des vertus semblables aux siennes, des sentiments de Dieu pareils aux siens, et qu'il nous fasse discerner par la foi, qui est cette lumière de laquelle nous devons vivre (207), le vrai d'avec le faux, en quoi nos sens et notre raison se trompent incessamment; en un mot, qu'il nous fasse voir toutes les choses de ce monde telles qu'elles sont en elles-mêmes, nous désabusant de nos erreurs et de nos tromperies perpétuelles, et répandant en nous une dilection et une affection pour les choses qui sont aimables selon Dieu, et une horreur pour toutes celles qui lui déplaisent.

Cette vérité, que nous devons vivre comme Jésus-Christ a vécu sur la terre, dans ses mœurs et dans ses sentiments, m'a donné la pensée de former quelques pratiques, et de proposer diverses intentions pour faire saintement chacune de nos œuvres (208). Ce n'est point la connaissance, mais la pratique qui justifie; les notions générales ne suffisent point, il faut descendre dans le particulier pour tirer du fruit de ce qu'on voit et de ce qu'on lit. J'ai tâché de renfermer tout ce qu'on peut faire de plus considérable dans la journée, et pour chaque action j'ai mis plusieurs actes, ou au moins plusieurs avis et divers sujets pour en former, parce qu'une même viande n'est pas propre à toutes sortes d'estomacs. Ceux qui les liront ne doivent pas s'en dégoûter; il faut que chacun pense que ceci n'est pas écrit pour lui seul, ce qui ne le touche pas touchera peut-être un autre. Il est nécessaire que dans un festin il y ait diversité de viandes, afin que chacun en puisse trouver selon son appétit.

Ce petit ouvrage aura deux parties. La première comprendra les actions de piété qui nous appliquent particulièrement à Dieu; la seconde renfermera les actions communes, qui sont pour la nécessité ou pour le soulagement de la vie. Je supplie Notre Seigneur Jésus-Christ, par qui seul tout don nous est fait, qu'en même temps que vous lirez quelqu'une de ces pratiques, il en grave la vérité dans le fond de votre cœur, et qu'il vous remplisse de sa force et de sa vertu pour mettre en exécution les pensées qu'il vous donnera par cette lecture. Je vous exhorte seulement de vous tenir toujours dans l'aveu et dans la reconnaissance entière que c'est par lui seul et en lui seul que vous pouvez plaire à Dieu son Père.

(207) *Justus meus ex fide vivit.* (*Hebr.* x, 38.)
(208) *Non enim auditores legis justi sunt apud Deum, sed factores legis justificabuntur.* (*Rom.* II, 13.)

LA JOURNÉE CHRÉTIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.

ACTES POUR LA PRIÈRE DU MATIN.

Je vous adore, ô mon Seigneur Jésus, en votre anéantissement devant Dieu, où vous confessez votre néant et le nôtre.

J'adore votre sainte âme, ô mon Seigneur Jésus, rendant tous vos devoirs et les nôtres à la très-sainte Trinité.

J'adore votre religion et les hommages que vous rendez incessamment à Dieu dans le ciel et dans le très-saint Sacrement de l'autel, tels que vous les rendiez en votre intérieur, lorsque vous étiez sur la terre.

J'adore la pénitence que vous faites pour nous devant la majesté de Dieu, vous accusant de nos péchés, et lui en demandant pardon, comme s'ils étaient les vôtres.

Je vous adore, ô mon Seigneur Jésus, rendant à votre Père les adorations, les amours, les louanges, les remercîments, les prières, les vœux et tous les devoirs d'une parfaite religion, tels que sa grandeur les mérite.

Je vous remercie, ô mon Seigneur Jésus, de nous avoir choisis pour être vos membres, afin de continuer à rendre en nous sur la terre, tous les devoirs de votre religion, de même qu'au ciel vous les rendez à Dieu dans les anges et dans les saints, par la vertu de votre Esprit.

Je vous supplie, Esprit divin de mon Seigneur Jésus, qui êtes en nous, de vouloir nous aider à rendre tous nos devoirs à la très-sainte Trinité, et en particulier ceux qui suivent.

O mon Dieu, je ne suis rien, je le confesse devant vous et devant toutes vos créatures.

Mon Dieu, je suis un grand pécheur, je vous demande pardon de toutes mes offenses par les mérites de votre Fils.

Mon Dieu, unique en votre essence, j'adore dans tout le respect que je puis, votre divine majesté vivante en trois personnes.

Je vous aime, ô mon Dieu, de tout mon cœur, de toute ma pensée, de toute mon âme et de toutes mes forces, en la vertu de votre Saint-Esprit.

Je vous loue, ô mon Dieu, en toutes les grandeurs de vos divines perfections.

Je vous remercie, ô mon Dieu, de tous les biens spirituels et temporels que j'ai reçus de vous, et que j'en dois attendre à toute éternité.

Je vous prie, ô mon Dieu, par Notre-Sei-

Digitized by Google

gneur Jésus-Christ, qu'il vous plaise de procurer votre gloire par tout le monde, d'augmenter l'amour et le respect qui est dû à votre Fils, au très-saint Sacrement de l'autel, et d'étendre par toute la terre votre sainte Eglise, pour être glorifié par elle.

Bénissez-nous, mon Dieu, de votre sainte bénédiction, en votre Fils Jésus par votre Saint-Esprit.

Il faut dire, *Pater noster*, *Ave Maria*, *Credo* et *Confiteor*, en latin ou en français.

Enfin, mon Dieu, pour suppléer à nos défauts, je vous offre tous les devoirs intérieurs et extérieurs de religion que votre Fils Jésus-Christ vous rend en lui-même, et en toute l'étendue de son Eglise (209).

Je vous offre encore, ô mon Dieu, toutes mes paroles, toutes mes pensées, et toutes mes œuvres avec celles de mon Seigneur Jésus, pour mériter d'être reçues de vous, détestant toute autre intention que celle qu'il aurait, s'il était sur la terre, et s'il vivait en ma place.

Je m'unis, ô mon Dieu, à son divin Esprit, qui vous fait aimer et adorer par tous les anges et par tous les saints, et qui remplit le ciel et la terre de vos saintes louanges, afin de me rendre présent par cet esprit à toutes les créatures qui vous honorent.

J'adhère de tout mon cœur à l'Esprit immense de Dieu, dans tout l'amour qu'il se porte à lui-même, et me veux perdre de tout mon cœur en lui; puisque je ne le puis comprendre, qu'il m'absorbe et me consomme en lui; je ne puis plus heureusement achever mon sacrifice.

AUTRE EXERCICE POUR LA PRIÈRE DU MATIN, *à l'honneur de la très-sainte Trinité.*

Je vous adore, auguste majesté; j'adore vos grandeurs incompréhensibles aux hommes et aux anges, connues de vous seul, louées par votre Verbe, et aimées dignement par votre seul Esprit.

N'étant rien en moi-même, Père éternel, pour vous honorer comme il faut, je vous offre tous les devoirs de votre Verbe incarné sur la terre.

Je vous offre tous les respects et tout l'amour de son Esprit vivant dans le corps de son Eglise.

J'adhère à tous les sentiments d'honneur et de louange que Jésus-Christ vous rend pour moi, et je m'unis de cœur à tout ce que le Saint-Esprit opère à votre gloire dans ses membres.

Très-sainte et très-adorable Trinité, un seul Dieu en trois personnes, souffrez qu'en Jésus-Christ, notre médiateur vers vous, et en la grâce de son Esprit, je vous rende mes pauvres petits devoirs.

Père éternel, je vous adore comme mon Créateur; je révère l'amour et la bonté immense qui ont porté votre majesté à regarder ce pauvre néant et à vous y appliquer pour former mon être.

Verbe éternel, je vous adore comme mon Rédempteur, qui, étant égal à votre Père, vous êtes fait en votre Mère semblable à nous, prenant la forme de serviteur pour vivre pauvrement, mourir ignominieusement, mais pour ressusciter en la gloire, semblable à votre Père, afin de nous apprendre à vivre en pénitents à mourir en criminels, pour passer ensuite par la résurrection dans la gloire des enfants de Dieu.

Esprit divin, je vous adore comme mon sanctificateur, qui avez consumé le péché dans mon cœur par le feu de votre saint amour, et qui descendez à toute heure dans ce cloaque d'impureté pour y répandre la vie de sainteté, que vous puisez dans le sein et du Père et du Fils, pour m'élever à la société de leur gloire.

Père éternel, je vous remercie, après m'avoir créé avec tant d'amour, de m'avoir conservé avec tant de patience au milieu de mes crimes, et de m'avoir en particulier conservé cette nuit, et donné ce jour pour vous servir et pour vous honorer.

Fils de Dieu, je vous remercie de m'avoir retiré mille fois de l'enfer, par les travaux de votre vie et par les souffrances de votre mort, et de m'avoir mérité tous les biens qui sont dans l'Eglise.

Esprit divin, je vous remercie d'avoir voulu être le porteur de tant de dons et de tant de grâces en mon âme; et nonobstant tout le mépris que j'en ai fait, d'avoir si souvent renouvelé en moi votre vie.

Père éternel, je vous conjure de me pardonner le mauvais usage que j'ai fait du corps et de l'esprit que vous m'avez donnés avec tant de bonté et conservés avec tant de miséricorde.

Fils de Dieu, je vous demande pardon du peu de fruit que j'ai fait des saints exemples de votre vie, des conseils de votre saint Evangile et des grâces de tous vos sacrements.

Esprit divin, pardonnez-moi tous les mépris que j'ai faits de vos inspirations, de vos lumières et des remords qu'il vous a plu exciter dans ma conscience.

Père éternel, je vous crie merci de tous les péchés que j'ai commis par fragilité.

Fils de Dieu, je vous demande pardon de ceux que j'ai commis par ignorance.

Esprit divin, miséricorde pour tous ceux que j'ai commis par malice.

Père éternel, pardonnez-moi tous les péchés que j'ai commis par œuvres.

Fils de Dieu, ceux que j'ai faits par paroles.

Esprit divin, ceux que j'ai commis par affection.

Père éternel, je vous offre toutes les œuvres de ma journée.

Verbe éternel, je vous offre toutes mes pensées et toutes mes paroles.

(209) *Ipsi gloria in Ecclesia et in Christo Jesu in omnes generationes sæculi sæculorum. Amen.* (*Ephes.* III, 21.)

Digitized by Google

Esprit de Dieu, je vous consacre toutes les affections de mon cœur.

Père éternel, je renonce à toute la complaisance de mes œuvres.

Verbe éternel, je condamne toute la vanité de mes paroles et l'inutilité de mes pensées.

Esprit divin, je déteste tout l'excès de mes passions et le déréglement de mes affections naturelles.

Père éternel, je me sépare de toute la confiance que j'ai en ma vertu, et je me donne à vous pour m'établir dans la vôtre.

Fils de Dieu, je condamne toute la présomption de mon esprit, et je me donne à vous pour entrer en votre seule sagesse.

Esprit divin, je renonce à toutes mes inclinations, pour entrer dans les désirs de sainteté que vous donnez aux saintes âmes.

Père éternel, je mets toute ma foi en vous.

Fils de Dieu, vous êtes mon espérance.

Esprit divin, vous êtes mon amour.

Père éternel, soyez la perfection de mon âme.

Fils de Dieu, soyez-en la lumière.

Esprit divin, soyez-en tout le mouvement.

Père éternel, vous serez un jour toute ma félicité.

Fils de Dieu, vous serez ma vérité.

Esprit divin, vous serez ma vie.

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto. Sicut erat, etc.

AUTRE EXERCICE POUR LA PRIÈRE DU MATIN,

En l'honneur de la très-sainte Trinité.

Je vous adore, Père éternel, et je vous loue en votre Verbe qui est votre louange; je vous aime, Père et Fils, en votre Esprit qui est tout votre amour.

Père éternel, ma foi révère en son obscurité votre lumière inaccessible.

Verbe divin, mon espérance publie l'immensité de votre miséricorde.

Esprit divin, mon cœur vous reconnaît comme la source inépuisable du pur amour.

Père éternel, soyez notre Père en votre Fils.

Fils de Dieu, réconciliez-nous à votre Père, en votre Esprit, pour être ses vrais enfants d'adoption, et pour rendre en cette qualité un hommage perpétuel à votre filiation éternelle.

Fils de Dieu, notre tout, que nous soyons vos membres vivants en votre direction! que nous soyons vos frères, et que nous ayons la gloire de posséder éternellement un même Père avec vous!

Esprit divin, soyez notre âme, notre vie, notre joie; soyez le sanctificateur du temple de notre cœur, qui ne veut jamais cesser d'adorer, de louer, d'aimer, de servir Dieu le Père, et de sacrifier à sa gloire par son Fils, Jésus-Christ, en votre propre vertu, ô mon divin Esprit!

(210) *In similitudinem carnis peccati.* (*Rom.* VIII, 3.)

AUTRE EXERCICE POUR LA PRIÈRE DU MATIN.

Avertissement. — Le Chrétien est un enfant d'Adam en son extérieur, mais en son intérieur il est enfant de Dieu, et par conséquent l'homme intérieur en nous doit incessamment dire, comme disait le Fils de Dieu environné de son corps : *Quomodo coactor :* Je gémis dans la contrainte où je me trouve dans cette chair d'Adam et de péché.

Le Chrétien proprement est Jésus-Christ habitant en l'homme, *Christum habitare per fidem in cordibus vestris.* (*Ephes.* III, 17.) Il n'est plus habitant dans une chair en ressemblance de péché (210); mais vivant en nous, il est dans une chair de péché, dans une chair qui ne respire que le péché et qui n'est pétrie que du désir du péché : il vit par conséquent en nous avec horreur et condamnation perpétuelle de nous-mêmes; il y est en confusion et gémissement continuel sous cette chair de péché.

Or l'âme qui est en union intime avec Jésus-Christ, doit être dans ses mêmes sentiments et dispositions : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* (*Philip.* II, 5.) Elle doit avoir des sentiments et dispositions de pénitence, d'horreur et de condamnation d'elle-même.

Ainsi, une des premières obligations du Chrétien, le matin, est de paraître devant Dieu en cet esprit de pénitence, non-seulement confus des fautes actuelles qu'il peut avoir commises la nuit, mais encore honteux et gémissant de se voir assiégé et revêtu de cette chair de péché, ennemie de Dieu et contraire à tous les sentiments de son esprit de sainteté.

Il n'y a point de marque plus assurée du véritable esprit de sainteté que d'être en gémissement pour tout ce que nous sommes, et en confusion, mépris et horreur de nous-mêmes.

Il n'y a point de voie plus assurée, pour vivre en pureté toute notre vie, que d'avoir toujours présente en notre esprit la lumière qui nous fait voir à tous moments les désirs de la chair avec éloignement et séparation d'elle-même. C'est ce flambeau que Dieu nous tient allumé dans l'obscurité de la nuit où nous vivons pendant la foi.

Quand nous n'avons pas au fond de l'âme cette lumière qui nous donne la vue de notre chair remplie de péché, avec une aversion intérieure de tout nous-mêmes comme enfants d'Adam, nous ne devons pas beaucoup nous fier à l'esprit qui nous conduit; ce ne sera pour lors qu'un esprit de mollesse et de fainéantise, un esprit de paresse, d'amour-propre et de complaisance. Tout esprit véritable est celui qui nous tient toujours dans l'éloignement et dans la méfiance de nous-mêmes, en nous donnant appréhension de notre chair qui nous tire au péché (211).

(211) *Cum metu et tremore vestram salutem operemini.* (*Philip.* II, 12.)

Digitized by Google

Cette crainte est pourtant suave, à cause qu'elle se forme en l'établissement d'un esprit de paix et de grâce, qui nous tient en garde contre la chair, et qui opère en nous une vigilance perpétuelle sur nous-mêmes, pour empêcher que nous adhérions à nos inclinations naturelles; *Vigilate* (*Matth.* xxvi, 41), Veillez, dit le Fils de Dieu, sur vous, *et orate*, et priez, quand vous vous trouverez faibles dans le combat de votre chair, ayant besoin d'un secours extraordinaire dans la violence de la tentation. C'est une marque certaine de l'esprit de Dieu en nous que cette divine vigilance. C'est pourquoi, dans le cantique qui est la description de la vie intérieure, il est parlé de certaines gardes qui veillent sur les remparts. Or la garde doit être armée et doit avoir son épée au côté; ce qui marque encore un effet du bon esprit; savoir la division que ce même esprit veillant doit opérer en nous : *Non veni pacem mittere, sed gladium.* (*Matth.* x, 34.) Je suis venu, dit Jésus-Christ, pour mettre la division entre la chair et l'esprit : *Sermo Dei penetrabilior omni gladio ancipiti, et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus.* (*Hebr.* iv, 12.) L'Esprit-Saint, qui veille incessamment, doit regarder les ennemis qui environnent l'extérieur, et doit les repousser à tous moments; ces ennemis sont continuels; la chair désire sans cesse contre l'esprit, et l'esprit doit la condamner et la séparer de lui-même.

Cette conduite de vigilance et de séparation continuelle en nous, est encore sans contrainte et sans effort, d'autant qu'elle se fait par la présence du véritable Esprit de lumière et de sainteté, qui est toujours accompagné de paix, et qui opère toujours deux choses : l'une est la vue de l'impureté qui est dans l'être d'Adam, et l'autre est la retraite et l'éloignement de cette impureté, laquelle fait frémir l'Esprit-Saint qui aime les âmes vraiment chrétiennes. Et d'autant que pour être Chrétien, ce n'est pas assez d'être séparé de soi, il faut être en Jésus-Christ, il faut être uni à lui intérieurement; et, comme dit saint Paul, il ne faut pas monter aux cieux pour le chercher; mais le Verbe est auprès de vous, il est en vous, et y est établi par le baptême, pour prendre la place d'Adam, pour être l'homme universel, et le nouvel Adam, agissant en tous ses enfants; il faut donc être uni à lui pour agir, pour parler et pour penser en lui-même; en un mot, il faut être vivant et animé de lui; ce que saint Paul nous enseigne dans toutes ses Epîtres, disant aux premiers Chrétiens : Dites cela, faites cela en Jésus-Christ. Il nous apprend par là qu'il faut se retirer en Jésus-Christ, en qui notre vie est cachée, *vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.* (*Coloss.* iii, 3.) C'est en lui qu'on trouve sa lumière, sa force, son mouvement pour opérer en la vie de Dieu, et non plus en celle d'Adam, que nous devons avoir en horreur et en condamnation.

Ensuite de quoi le même apôtre dit qu'il faut tenir ce vieil homme crucifié en tout, pour ne lui laisser aucune liberté d'opérer en sa vie, qui n'est que vie de péché.

L'Esprit intérieur de Jésus-Christ se veut servir, pour Dieu, des membres d'Adam, qui lui ont été consacrés par les saintes onctions du baptême, afin que nos corps moins profanes, puissent être employés au service de Dieu par le ministère de l'esprit, et non par le principe de la convoitise et des désirs propres, qui font la vie d'Adam très-vicieuse et pleine de péché. *Comme vos membres*, dit ce saint apôtre, *ont servi à l'injustice*, c'est-à-dire à Adam, *qu'ils servent maintenant à la justice*, c'est-à-dire au saint Esprit de Jésus-Christ, qui nous fait un nouvel homme, marchant en vérité et en justice, non plus en mensonge et en iniquité, *quicunque spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.* (*Rom.* viii, 6.) Cet Esprit-Saint nous doit mouvoir en tout, et user de nous pour la gloire de Dieu.

Toutes ces paroles de l'Apôtre servent à expliquer ces mots du Fils de Dieu : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, tollat crucem suam, et sequatur me.* (*Matth.* xvi, 24.) « Celui qui veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive. »

EXERCICE DU MATIN.

Vous prendrez ces paroles pour cet exercice du matin, et vous en ferez trois points à l'honneur des trois personnes de la très-sainte Trinité.

Abneget semetipsum. — Père éternel, rempli d'horreur et de confusion de moi-même, je déteste ce que je suis dans la génération d'Adam; je renonce à sa vie, je veux vivre de la vôtre, ô mon Père, toute cette journée en abnégation totale de moi-même; je condamne, dès à présent, toutes les pensées de mon propre esprit et tout mon propre jugement; je déteste ma propre volonté, j'abhorre et vous sacrifie tous les désirs de ma chair; enfin, Père éternel, je ne veux adhérer qu'à la vie que j'ai reçue de vous, renonçant de bon cœur à toute celle que j'ai reçue d'Adam, qui n'est que péché.

Tollat crucem suam. — Verbe divin, je m'offre à vous, pour vivre crucifié avec vous, toute cette journée et tous les moments de ma vie : *Christo confixus sum cruci* (*Gal.* ii, 19); je veux que cette chair maudite soit liée, garrottée, clouée comme une criminelle qui ne mérite pas de vivre ni de respirer. Je suis prêt à souffrir les violences les plus cruelles de mes passions, sans leur donner un moment d'adhérence qui puisse les soulager.

Et sequatur me. — Esprit divin, qui vivez en moi, et qui êtes venu pour me vivifier, je désire de vivre en adhérence parfaite à vous, et de vous suivre en tout.

Amour divin, séparez-moi de tout retour et de toute complaisance à moi-même.

Appliquez-moi, Esprit divin, par une véritable et vive contemplation de foi, à la louange et à l'adoration de Dieu le Père.

Appliquez-moi à son amour, et revêtez mon intérieur de sa vertu et de sa force, pour le servir et pour le glorifier

Digitized by Google

Père éternel, je vous sacrifie toutes les puissances de mon âme.

Verbe éternel, je vous immole tout mon esprit et toute ma raison.

Esprit de Dieu, j'abîme dans votre pur amour toute ma volonté et tout mon amour-propre.

Père éternel, je me donne à vous dès ce moment pour toute l'éternité, en la personne de votre Fils, par votre Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

AUTRE EXERCICE DU MATIN.

Premier point. — Vous adorerez Jésus-Christ ressuscité, établi par son Père en toute la beauté de ses grandeurs divines.

Adorez la qualité de Fils de Dieu en toute la splendeur de son état; comme aussi sa qualité de roi, de prêtre et d'hostie parfaitement consommée dans l'amour et dans les louanges de son Père.

Adorez les grandeurs du Père en son Fils, en la sainteté de ses voies divines. Dieu, par le baptême, a revêtu votre âme des mêmes grandeurs de son Fils, et a mis en elle les mêmes qualités en semence, qui sont en achèvement et en consommation en lui; il prétend que vous alliez croissant de jour en jour jusqu'à l'établissement de l'Homme parfait, qui est le Fils de Dieu, lequel paraîtra un jour en toute l'étendue de ses perfections divines, cachées à présent sous notre chair, dans l'attente de la révélation universelle, où il manifestera la gloire de sa résurrection et de sa vie divine, qui était cachée en ses membres.

Souvenez-vous donc que ce jour ici vous est donné pour croître et pour vous perfectionner en la vie ressuscitée de Jésus-Christ, et pour établir en même temps sa mort en vous-même. Saint Paul nous apprend cette pratique : Vous êtes morts en votre extérieur, et votre vie divine est cachée dans le fond de votre intérieur par Jésus-Christ, qui vous donne la vie de Dieu son Père, dont il a été revêtu extérieurement en sa chair au jour de sa résurrection : et quand vos corps seront ressuscités comme le sien, cette vie cachée en vous, comme elle l'était en lui, se fera voir en toute sa splendeur et en son éclat divin, ***Mortui estis et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. Cum Christus apparuerit, vita vestra, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria.*** (*Col.* III, 3.)

Second point. — Ensuite, priez beaucoup Dieu qu'il veuille réparer en vous cette sainte vie, que vous avez si souvent détruite par le péché.

Ayez horreur et confusion de votre péché, qui a éteint en vous cette vie, bien qu'elle fût mille fois plus auguste et plus sainte que la vie du corps de Jésus-Christ, que les Juifs lui ont ôtée en le crucifiant. Ayez plus de regret de l'avoir privé de sa vie sainte en vous que si vous l'aviez crucifié dans sa chair et mis à mort sur la croix. Il a perdu cette vie de chair pour établir en vous la vie de son Esprit; ce qui vous fait voir l'estime qu'il fait de sa vie spirituelle et divine en vous, par-dessus celle de son corps.

Troisième point. — Désirez que cette vie se renouvelle en vous par la sainte pénitence, qui est ce baptême laborieux laissé en l'Église, pour renouveler en vous l'Esprit de Dieu, éteint par le péché.

Dites encore à Dieu : Je m'offre à vous, Père éternel, en votre Fils, afin d'agir en lui seul, tout ce jour et toute ma vie pour votre gloire.

Je renonce à tout moi-même, à cette vieille créature condamnée à la mort en elle et en ses œuvres.

Je condamne dès à présent toutes recherches propres pendant cette journée.

Je déteste toute occupation intérieure de moi-même, ne voulant point souffrir la vue ni l'amour d'une idole qui me remplisse en votre place.

Je déteste encore toutes les paroles que je pourrais prononcer à mon avantage.

Je renonce aussi à toute complaisance que je pourrais prendre en mes œuvres.

Je m'abandonne à votre Esprit pour opérer en la pureté de ses voies, ne voulant adhérer qu'à sa seule lumière, à ses saints mouvements et à sa vertu divine.

Je désire encore, ô mon Dieu, en votre même Esprit, qui remplit tous les saints du ciel et les justes du monde, de vous louer, de vous aimer et de vous servir en eux, pour étendre par eux le service, l'amour et la louange que je vous dois, et prendre part par ce moyen, à l'esprit qui les anime pour votre gloire.

Je ne puis me présenter à vous, ô mon Dieu, dans mon impureté; et si je ne rencontre dans votre Église des suppléments à ma bassesse, je n'ose me tenir devant vous.

Enfin, mon Dieu, je suis à vous, en votre Fils Jésus-Christ, et je désire tellement être animé de lui, et transformé en lui pour opérer par lui à votre honneur, que je ne veux plus rien faire, ni penser, ni parler qu'en sa seule vertu et dépendance; je trouverai en lui de quoi contenter mon désir et de quoi satisfaire au devoir de ma religion.

DU PARDON,

Que l'on sonne trois fois le jour.

La sainte dévotion du pardon, que l'on sonne trois fois le jour, est un effet de l'amour de l'Église vers Jésus-Christ Notre-Seigneur, laquelle veut avoir toujours son Époux devant les yeux et en inspirer la dévotion à ses enfants.

On le sonne le matin, afin de commencer la journée par Jésus-Christ. On le sonne à midi, afin d'en renouveler le souvenir, et de le continuer jusqu'au soir. On le sonne encore à la fin du jour, pour terminer ses pensées par Jésus-Christ, comme on les a commencées par lui et pour se reposer et s'endormir en son sein. ***In pace in idipsum dormiam et requiescam.*** (*Psal.* IV, 9.) Et ainsi cette pratique de dévotion nous fait vivre

Digitized by Google

nuit et jour en la présence et en l'amour de Jésus-Christ.

On le sonne trois fois le jour, parce que toute la dévotion de l'Eglise vers Jésus-Christ est rapportée par lui à la gloire et à l'honneur de la très-sainte Trinité. L'Eglise s'unit toujours à l'intérieur de son Epoux, pour glorifier incessamment les trois divines personnes; de même que les trois enfants de la fournaise de Babylone étaient unis avec le Fils de Dieu, pour glorifier le Père en l'unité de son Esprit : *Ex uno ore laudabant et glorificabant et benedicebant Deum.* (*Dan.* III, 51.)

Quand on entend la cloche, il faut se réjouir et courir promptement à cette dévotion, de même que l'Epouse qui attend son Epoux, et qui l'entend heurter à la porte, y court à la hâte et avec joie.

On sonne trois coups à chaque fois, afin que l'Epouse ne doute point que ce ne soit son Epoux. C'est comme le signal et le mot du guet, par lequel il lui parle pour se faire connaître : car il ne peut dire ni annoncer autre chose à l'Eglise, cette chère Epouse, que l'amour et la gloire de la très-sainte Trinité, dont il est tout rempli, et à laquelle il l'a dédiée et consacrée par le baptême (212). Il semble lui dire, Au nom de la très-sainte Trinité, ouvrez-moi; c'est à elle que vous ne pouvez rien refuser. Enfin, en réitérant trois fois ces trois coups, le Fils de Dieu exprime la circuminsession des trois personnes divines, et la mutuelle habitation des unes dans les autres.

On appelle le pardon l'*Avé Maria*, parce que l'Eglise sait bien que ses enfants ne sont pas dignes d'adorer les mystères de Jésus, et que même ils ne les connaissent pas. Et comme la très-sainte Vierge les a mieux connus et honorés que personne, et qu'elle a le plus participé à leurs dons et à leurs grâces, l'Eglise nous la propose pour l'honorer et pour nous unir à elle en foi, afin que par elle nous rendions à Jésus-Christ les honneurs et les hommages qui lui sont dus en ses mystères, et qu'en cette union nous participions aux dons et grâces des mystères de Jésus-Christ dont elle est toute remplie.

L'Eglise l'appelle encore l'*Angélus*, et le fait dire à ses enfants par respect et par honneur, à la gloire et à la grandeur de la sainte Vierge, pour leur apprendre à s'approcher d'elle dans les mêmes dispositions avec lesquelles en approcha le saint ange Gabriel, député du Père éternel, et rempli de son amour vers elle. Et il est bon en prononçant ces paroles, *Angelus Domini*, etc., de s'unir à la religion de cet ange envers la très-sainte Vierge, pour l'aborder avec l'honneur et le respect qui lui est dû, avant que de lui dire, *Ave Maria.*

L'*Ecce ancilla Domini*, signifie le désir que l'Eglise a que nous soyons unis aux dispositions de servitude envers Jésus-Christ dans lesquelles vivait la sainte Vierge, et que nous nous tenions recueillis quelque temps en son esprit, pour y participer, et pour donner le temps au Saint-Esprit d'opérer en nous cette grâce de servitude.

On y ajoute, *Et Verbum caro factum est*, etc., afin de nous montrer l'objet auquel nous devons être appliqués, qui est le Verbe incarné, considéré en ses divins mystères.

Un des mystères que l'Eglise nous donne à honorer dans le pardon (comme l'oraison que l'on dit à la fin nous le marque), et auquel on peut s'appliquer plus particulièrement le matin, c'est celui du Verbe entrant dans la chair, avec ses adorables et divines opérations dans l'âme de Jésus-Christ, à l'honneur de Dieu, et pour la sanctification de l'Eglise, laquelle souhaite que ses enfants commencent toujours leur journée, qui est une image de toute la vie, dans le même esprit que Jésus-Christ a commencé de vivre.

Un autre mystère que la sainte Eglise nous propose à honorer, qui est aussi marqué dans l'oraison, et auquel nous pouvons faire une attention particulière à midi, c'est le saint mystère de la résurrection, par la vertu duquel les fidèles qui sont déjà entrés dans les commencements de la vie divine, s'y perfectionnent, et d'enfants qu'ils étaient au matin deviennent hommes parfaits à midi. *In virum perfectum.* (*Ephes.* IV, 13.)

On peut enfin honorer particulièrement au soir le mystère de la mort et de la sépulture, compris en celui de la passion et de la croix, que l'Eglise nous propose aussi dans l'oraison; afin de finir notre journée comme Notre-Seigneur a fini sa vie, et afin de nous reposer et de prendre le sommeil avec lui dans le tombeau : *Ego dormivi, et soporatus sum.* (*Psal.* III, 6.) A quoi il est bon d'ajouter une petite élévation et prière envers Jésus-Christ mort et enseveli, pour lui demander l'esprit et la grâce du sacrement de l'extrême-onction, qui a pris son origine de ces divins mystères, et qui nous fera conclure heureusement et saintement la vie. Cette grâce nous mettra à couvert de la malice du péché et du diable, qui pourraient nous surprendre durant le sommeil, dans lequel nous sommes faibles comme dans l'agonie, et perclus et privés de nos sens et de notre raison.

Il est bon aussi pour lors de s'unir à Jésus-Christ le fort armé, afin que tout soit en paix. *Cum fortis armatus custodit atrium suum, in pace sunt ea quæ possidet* (*Luc.* XI, 21), et qu'ainsi nous puissions dire avec David : *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* (*Psal.* IV, 9.)

OCCUPATIONS INTÉRIEURES PENDANT LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Comme on ne peut témoigner davantage l'amour qu'on a pour Dieu, qu'en lui sacrifiant son être, le saint sacrifice de la croix a été l'œuvre du plus grand amour de Jésus-Christ, et ainsi la plus importante de sa vie.

(212) *Baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.* (*Matth.* XXVIII, 19.)

Digitized by Google

C'est pourquoi il désira s'y préparer avec toute la dévotion et toute la solennité possibles, et se mit en oraison, où il souffrit beaucoup; car, au lieu d'y trouver, comme au Thabor, une pleine communication de Dieu en sa splendeur et en sa béatitude, il n'y vit que des éclairs, des foudres et des tonnerres (comme Moïse sur le mont Sinaï), qui lui montraient la colère de Dieu, c'est-à-dire les jugements horribles et affreux de Dieu le Père sur lui, comme portant tous les péchés des hommes. Et parce qu'il avait prévu l'état de délaissement et de sécheresse auquel il serait dans ce jardin et sur la croix, et le peu de liberté que son Père lui donnerait de traiter intérieurement avec lui, durant toute sa passion, il prit une autre heure auparavant, savoir : celle de l'institution du sacrifice de l'autel, où il s'établit dans toutes les dispositions intérieures qu'il devait avoir pendant le sacrifice de la croix. Il y fit intérieurement ses protestations solennelles devant toute son Eglise présente en la personne de ses apôtres, et accomplit cette prophétie de David : *Vota mea reddam in conspectu timentium eum.* (*Psal.* XXI, 26.) Il fit ses protestations de reconnaissance des grandeurs de son Père et de tous les droits que Dieu avait de le sacrifier à sa souveraineté, à sa justice, à sa toute-puissance, à son amour et à ses autres perfections : il se soumit à lui pour recevoir l'exécution de son sacrifice dans toute la manière qu'il lui ordonnerait; si bien que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui avait prédit qu'il aurait des adorateurs en esprit et en vérité, l'a voulu être le premier, se rendant adorateur de son Père en esprit, avant que de l'être en vérité au sacrifice de la croix. Et cette conduite de Notre-Seigneur est un exemple qui montre aux Chrétiens, premièrement, que dans toutes les affaires importantes il est bon de prendre un temps pour s'y préparer en esprit, afin de les exécuter ensuite avec fidélité et sainteté, nonobstant les obstacles et les difficultés qui s'y peuvent rencontrer; et secondement, qu'il est très-utile de prévenir les moments d'impuissance, où l'on est réduit à l'agonie, afin de s'offrir à Dieu par avance en sacrifice, et d'accepter ses jugements avec toute la dévotion, tout l'amour et toute la religion que nous devons. Or, comme nous sommes tous les jours de notre vie incertains de l'heure de notre mort, qui est le sacrifice de notre être, il faut au commencement de la journée, entendre la sainte Messe, et s'unir aux dispositions et sentiments de Jésus-Christ s'y offrant en sacrifice.

Quelques sentiments intérieurs de Notre-Seigneur hostie, s'offrant à Dieu son Père, pour honorer les droits qu'il a sur lui.

Premier sentiment. — *Envers la souveraineté de Dieu.*

Mon Dieu et mon Père, j'adore votre souveraineté sur moi. J'adore le droit que vous avez d'anéantir l'être et de détruire la vie que vous m'avez donnée par votre amour et par votre bonté. Je m'offre à vous, mon Père, pour en faire le sacrifice et pour souffrir l'anéantissement auquel vous me pouvez réduire à tous moments : je l'accepte de tout mon cœur, et me livre à vous pour l'heure qu'il vous plaira.

Second sentiment. — *Envers la justice.*

Mon Père et mon Dieu, j'adore votre justice et le droit que vous avez de me détruire à cause des péchés que je porte. J'adore le droit que vous avez de mettre à mort avec moi tous les pécheurs que vous avez condamnés en Adam, dans lequel ils vous ont offensé. Mon Dieu, j'adore ce droit-là, et je me livre à vous, je me soumets à votre jugement, et suis prêt à en subir la peine à l'heure que vous voudrez. Tous les moments de la vie que vous me conservez et à toutes les créatures sont autant de grâces que nous recevons de vous : faites, mon Dieu, exécuter vos ordres; car nous sommes tout vôtres et tout prêts à mourir.

Troisième sentiment. — *Envers la toute-puissance.*

Mon Dieu et mon Père, j'adore votre toute-puissance et le droit que vous avez de détruire l'ouvrage que vous avez produit. Nous savons que vous nous pouvez casser comme un potier casse un vase d'argile; rien ne peut résister à votre toute-puissance. Je me consacre et me sacrifie à vous avec tous mes membres; et honorant la force de votre bras, nous nous livrons à vous pour en porter l'effort, nous nous abandonnons à tout l'usage qu'il vous plaira de faire de tout notre être pour honorer votre toute-puissance : brûlez, brisez, coupez, faites paraître ce que vous êtes aux dépens de votre créature.

Quatrième sentiment. — *Envers l'amour de Dieu.*

Mon Dieu et mon Père, j'adore votre saint amour, qui souffre avec peine l'exil de ses enfants. J'adore le désir que vous avez de les retirer et de les consommer en vous. Faites-le, mon Père, quand vous voudrez; car notre exil est dur. Retirez-nous de nous et de toute la créature; tout notre désir est d'être sacrifiés et consommés dans votre sein d'où nous sommes sortis par votre amour, et où nous désirons retourner par votre même charité : consommez-nous au plus tôt (213); aidez à nos langueurs à nous détruire, et à achever le sacrifice que vous avez commencé en nous dès le jour du saint baptême. Votre charité nous a fait naître, et votre amour nous doit faire mourir. Quel moyen de nous souffrir nous-mêmes si remplis d'amour-propre et ennemis mortels de votre charité? Sanctifiez cet être abominable; que votre saint amour l'absorbe au plus tôt, puisqu'il ne doit point changer jusqu'à la mort, et que nous devons porter toute

(213) *Heu mihi! quia incolatus meus prolongatus est.* (*Psal.* XIX, 5.)

Digitized by Google

notre vie cet ennemi dans notre sein (214) : Créez en nous un cœur nouveau; le nôtre est un fonds inépuisable d'impureté : il est tout pétri d'amour-propre, et si vous ne l'anéantissez entièrement, ce qui resterait de lui vous serait toujours contraire.

J'ai omis ici beaucoup d'actes, sentiments, dispositions et avis que vous pourrez voir dans un traité particulier du saint sacrifice de la Messe que j'espère vous donner bientôt. Et en attendant, vous pourrez vous servir de ce que j'ai mis ensuite pour la sainte communion, et pour la visite du très-saint Sacrement; et vous pourrez aussi vous occuper de ce qui suit ici immédiatement pour chaque jour de la semaine.

Intentions dans lesquelles on peut offrir le saint sacrifice chaque jour de la semaine.

Le dimanche. — Le dimanche, on peut offrir à Dieu le saint sacrifice de la Messe, dans toute l'étendue des intentions pour lesquelles il a envoyé son Fils sur la terre, et pour lesquelles il a voulu que son Fils établît ce sacrifice d'amour et de louange. La grandeur de Dieu mérite d'être honorée dans toute son étendue; mais comme notre esprit est si borné qu'il ne saurait envisager que fort peu de choses à la fois, et que notre cœur est trop étroit pour embrasser en détail et en particulier tout ce qui est de Dieu, il est à propos de prendre un jour pour adorer tout Dieu dans la foi, par le saint sacrifice de l'autel, s'unissant à Notre-Seigneur, et se perdant dans toutes ses intentions sans se partager et sans en regarder aucune particulière. Par ce moyen, on entre dans l'immensité de la volonté de Dieu, et l'on a aussi peu de bornes qu'elle-même.

Le lundi. — Bien qu'il n'y ait qu'une seule Eglise dans laquelle le Fils de Dieu, notre divin Maître, fait voir quelque partie de l'étendue des saintes dispositions de son âme, et dans laquelle il dilate l'amour qu'il avait pour son Père lorsqu'il vivait sur la terre, toutefois cette même Eglise se trouve partagée en trois états différents, et qui semblent faire trois différentes Eglises, lesquelles néanmoins n'en font qu'une en Jésus-Christ, qui les consomme toutes en lui par son même Esprit.

La première est l'Eglise souffrante ou gémissante, laquelle se purge et se prépare dans le purgatoire, pour être digne épouse de l'agneau sans tâche, qui pour sa sainteté ne saurait souffrir l'approche d'aucune souillure; et laquelle, outre cela, fait paraître avec éminence, Jésus-Christ souffrant et satisfaisant à Dieu son Père en tous les membres et par tous les membres de cette Eglise. La seconde est l'Eglise qu'on appelle militante; et la troisième l'Eglise triomphante.

La providence de Dieu (qui veut qu'après avoir adoré l'immensité de ses intentions en général, on les révère en particulier, et qu'on les révère en son Fils, en qui il veut qu'on lui rende ses devoirs) donne trois jours pour regarder ce divin Fils dans toutes ces Eglises qui font son étendue. Le lundi, il le faut considérer dans l'Eglise souffrante et offrir à Dieu en ce jour le saint sacrifice de la Messe dans toute l'intention de Jésus-Christ souffrant et satisfaisant à Dieu son Père dans ces saintes âmes, et demander à Dieu en Jésus-Christ même qu'il achève son ouvrage, et qu'il accomplisse sa consommation en elles.

Le mardi. — Il faut offrir le saint sacrifice dans toutes les intentions des bienheureux qui adorent Dieu et qui influent sans cesse sur l'Eglise de la terre. Les saints sont comme le firmament de l'Eglise; le monde corporel a son firmament, dans la capacité duquel sont contenus les astres, les planètes et les étoiles qui roulent autour de la terre, et qui versent sur elle les influences que le soleil, première source de lumière, leur distribue.

Le monde spirituel, c'est l'Eglise; son firmament est le ciel des bienheureux, qui répandent sur elle les influences qu'ils ont prises en Jésus-Christ leur soleil et l'origine de leur vertu. Et, comme l'ordre de la providence de Dieu veut qu'ils se communiquent à l'Eglise, ils soupirent perpétuellement pour lui obtenir les grâces dont ils sont remplis. Et, comme Jésus-Christ est l'accomplissement et la perfection de leurs désirs, il faut offrir Jésus-Christ à l'autel, dans les intentions qu'il a dans les bienheureux pour la gloire de son Père et pour le bien de son Eglise; il faut s'abîmer tout entier en eux, ou plutôt en Jésus-Christ en eux.

Le mercredi. — Il est bon d'offrir à Dieu la sainte Messe dans les intentions de Jésus-Christ mourant et poussant vers Dieu un grand cri, et les derniers soupirs de sa vie en faveur de son Eglise militante. Jésus-Christ et son divin Esprit sont au milieu de l'Eglise, demandant à Dieu ses besoins avec gémissements (215), et attirant Dieu sur elle pour réparer les manquements de ses membres et pour remédier à leurs nécessités. Ce sont ces soupirs sacrés et ces gémissements qu'on ne saurait expliquer, qui obtiennent de Dieu tout ce qui est nécessaire à l'Eglise et qui établissent les vertus dans le cœur des fidèles. Le Fils de Dieu s'est mis sous le très-saint Sacrement, afin d'être toujours au milieu de son Eglise pour demander ses besoins à Dieu son Père, et pour mettre entre les mains de ses membres une hostie infiniment sainte, infiniment agréable à Dieu et infiniment savante de ses bontés et des nécessités de ceux pour qui elle est offerte; afin que, perdus en cette même hostie, ils obtiennent tout ce qu'ils demanderont. Il faut s'abîmer en Jésus-Christ priant pour son Eglise, et demander avec lui tout ce qui manque, et au général, et au particulier, comme l'humilité pour les uns, la patience pour les autres, la dou-

(214) *Cor mundum crea in me Deus.* (*Psal.* L, 12.)
(215) *Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* (*Rom.* VIII, 26.)

Digitized by Google

ceur pour ceux-ci, pour ceux-là la pénitence.

Le jeudi. — En offrant le sacrifice, il faut le mettre entre les mains de Jésus-Christ pour remercier Dieu d'avoir choisi son humanité sainte pour l'unir au Verbe, et de l'avoir tirée du milieu de toutes les créatures pour l'élever à cette haute et sublime dignité du Fils de Dieu. Il faut se perdre dans ses reconnaissances, dans sa gratitude, dans ses remercîments, dans sa joie et dans son amour.

Le vendredi. — Il faut offrir le sacrifice dans les intentions du Fils de Dieu mourant et satisfaisant à son Père pour tous les crimes du monde; engendrant son Eglise sur la croix, lui méritant la grâce du saint crucifiement de la chair et celle de la mort à tout ce qui n'est pas Dieu; en un mot, méritant tous les biens dont l'Eglise jouit. Il faut s'unir et se perdre en lui et le conjurer de renouveler dans son Eglise et dans tous les particuliers cet esprit saint de crucifiement et de mort à tout le siècle présent, et à la vie de la chair et des sens.

Le samedi. — Il faut offrir le saint sacrifice dans les intentions de la très-sainte Vierge, et le lui mettre entre les mains, afin qu'elle l'offre à Dieu, comme elle le sait bien faire; et en particulier il est bon de l'offrir pour remercier la sainte Trinité; le Père, de l'avoir choisie pour son épouse; le Fils, pour sa mère, et le Saint-Esprit pour son temple.

Ces intentions, distribuées ici à chaque jour de la semaine, peuvent être toutes réunies en un seul jour et en un seul sacrifice avec beaucoup d'autres, que l'on trouve communément dans les livres.

ACTES POUR LE SAINT-OFFICE.

Esprit divin qui régnez dans les anges et dans les saints du ciel, je vous adore de tout mon cœur. Je vous révère dans les louanges et dans le témoignage d'amour que vous rendez à Dieu dans les cœurs. J'adore l'immense religion et la multiplicité des sentiments amoureux dans lesquels ils se confondent en vous pour la gloire de Dieu.

Souffrez, Esprit divin, que je m'unisse à vous et que j'entre en la vie divine dont vous animez les saints; que je me perde en vous, et qu'avec vous je me dilate dans tous les bienheureux qui adorent et qui louent en vous la majesté de Dieu.

Que si je ne suis pas assez heureux pour me perdre tout en vous, et pour entrer par l'intime union de mon âme avec vous, en part de l'honneur que vous rendez à Dieu dans les saints; souffrez au moins, Esprit divin, que je me réjouisse du grand honneur qu'ils lui rendent en vous. Mon âme est satisfaite de vous voir honoré par votre Esprit, ô mon Dieu, si elle ne peut pas vous honorer par elle-même.

Mon Dieu, j'adore cet Esprit répandu dans vos prophètes, qui ont écrit ces psaumes et ces cantiques si aimables que l'on chante. La pureté de leur état et la sublimité de leurs pensées et de leurs sentiments me confond et m'anéantit en votre présence. Leurs transports amoureux, leurs dispositions saintes et la diversité des mouvements qui les remplit ne peuvent être compris par une âme terrestre comme la mienne. Je les adore sans les comprendre, et j'adhère à l'Esprit qui les a produits dans leur cœur.

Esprit de Dieu, qui prenez vos délices à continuer dans l'Eglise ce que vous avez commencé dans vos saints; je vous offre mon âme, afin que vous le répandiez en elle : exprimez-y ce que vous avez exprimé en eux, dilatez en moi et en toute l'Eglise ce que vous rendez de devoirs à Dieu dans le cœur de Jésus, le chef, la vie et l'esprit de tous les prophètes.

Mon Dieu, qui prenez vos délices et vos complaisances en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vous rend lui seul, par la vertu de votre divin Esprit dont il a été rempli, tout ce que les saints prophètes et patriarches, tout ce que les apôtres et leurs disciples, tout ce que les anges du ciel et les saints de la terre vous ont rendu d'honneur et de louanges; exprimez en notre âme et dans toute l'étendue de votre Eglise ce que lui seul vous rend parfaitement dans le ciel.

Que l'Eglise, ô mon Seigneur Jésus, dilate ce que vous avez renfermé en vous seul, et qu'elle exprime au dehors d'elle-même cette religion divine que vous avez pour votre Père dans le secret de votre cœur, dans le ciel et sur nos autels. Oh! quel ciel, quelle musique, quelle sainte harmonie dans ces lieux saints! Oh! que la foi me fait entendre au travers de ces tabernacles de merveilleux cantiques, que l'âme de Jésus-Christ rend à Dieu avec tous les anges et les saints qui l'y accompagnent!

Donc, ô mon Dieu, que toutes ces louanges et tous ces cantiques, ces psaumes et ces hymnes que nous allons chanter à votre honneur ne soient que l'expression de l'intérieur de Jésus-Christ, et que ma bouche ne vous dise que ce que l'âme de mon Sauveur vous dit en elle-même.

Adhérant donc à votre Esprit, ô mon Seigneur Jésus, qui êtes la vie de notre religion, je désire de rendre à votre Père tous les hommages et tous les devoirs qui lui sont dus, que vous seul comprenez, et que vous seul lui rendez dans votre sanctuaire.

Anéanti, mon Dieu, en tout moi-même qui suis un misérable et infâme pécheur, j'adore votre Fils, le véritable, l'unique et le parfait religieux de votre nom; et je m'unis à votre Esprit par la plus pure portion de mon âme, pour vous glorifier en lui.

DE LA CONFESSION.

Dispositions pour la confession. — Le sacrement de pénitence a trois parties : la confession, la contrition et la satisfaction. Il est nécessaire d'avoir cette dernière au moins en esprit, et d'être en disposition de l'accomplir selon les ordres de la justice de Dieu.

Digitized by Google

Il faut pour préparation prier l'Esprit divin de Jésus-Christ d'user de sa toute-puissance et de sa sainte sagesse, pour nous faire connaître notre intérieur en sa difformité, et pour nous le faire exprimer et déclarer à Dieu le Père rendu visible dans le membre de son Fils, ministre de ce sacrement. Il faut être anéanti et humilié devant Dieu, attendant la lumière qui nous découvre nos vices, et qui nous fasse le reproche de nos actions et de notre conduite. Et de même qu'en ce grand jour du jugement dont celui de la confession est l'abrégé anticipé, nous serons en conviction et en confusion intérieure pour nos péchés, par l'opposition de Dieu qui nous en fera tout reproche : ainsi, dans ce sacrement, Dieu en sa sainteté, doit paraître aux yeux de notre foi comme le vrai et sensible reproche de notre vie, qui nous oblige à nous accuser nous-mêmes de nos crimes, à en avoir douleur et à en faire pénitence.

Ces trois parties du sacrement de pénitence, qui sont, comme nous venons de dire, la confession, la contrition et la satisfaction, ont leur fondement sur différents mystères de Jésus-Christ, où il a paru en pénitence parfaite et où il a mérité aux hommes la grâce de la faire. Le Fils de Dieu vivant parmi les Juifs comme un homme du commun, alla au fleuve du Jourdain (216), où saint Jean-Baptiste prêchait la pénitence, et où tous les peuples confessant leurs péchés recevaient le baptême de l'eau, comme une marque qu'ils étaient pécheurs et obligés à la pénitence. Notre-Seigneur suivant le reste du peuple, mais conduit par un esprit divin et infiniment plus parfait que celui de la synagogue, confesse ses péchés à son Père caché sous la personne de saint Jean qui, étant l'homme envoyé de Dieu, représentait au peuple juif le Père éternel. Ce fut en cette confession publique et générale, que Notre-Seigneur, confessant les péchés de tout le monde ensemble, fonda la grâce de cette partie de la pénitence. Et par la confusion qu'il souffrait en ce mystère, il mérita la grâce aux hommes de porter la honte de la confession : il leur mérita la grâce de confesser en sincérité et en vérité tous les crimes les plus honteux. En même temps que Jésus-Christ faisait cette déclaration si honteuse de nos péchés, le Père éternel se sentit obligé de le déclarer innocent, faisant entendre qu'il était son Fils bien-aimé, en qui il prenait toutes ses complaisances : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi complacui.* (*Matth.* III, 17.) C'est ce qui a fondé aussi la pénitence publique qu'on faisait autrefois dans l'Eglise et ce qui a mérité encore l'absolution et la réconciliation des pécheurs, après qu'ils ont participé à la honte et à la confusion que Notre-Seigneur a portées pour leurs péchés.

La contrition n'est pas fondée seulement en cette pénitence intérieure du Fils de Dieu, qui a commencé au premier moment de sa vie, qui a continué sur la terre et qui continue encore dans le ciel et dans le saint Sacrement ; mais elle est fondée encore dans un mystère particulier, qui est ce beau mystère dont l'Eglise fait mention en commençant le Carême, comme d'une source de contrition nécessaire à ses enfants, qui doivent entrer en gémissement pour leurs péchés, et en usage d'une vraie pénitence. Ce mystère est celui de sa demeure au désert, où après avoir confessé ses péchés au Jourdain, il fut chassé et poussé par l'Esprit divin, (217) pour pouvoir y pleurer sans interruption les péchés de ses frères qu'il avait pris sur soi, et qui le faisaient gémir et porter toute l'amertume intérieure et toute la désolation que la douleur et la crainte peuvent opérer dans un cœur. *Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine : exspectabam eum qui salvum me fecit a pusillanimitate spiritus et tempestate.* (*Psal.* LIV, 8.) Il était là pleurant et le jour et la nuit (218), et pratiquant tous les exercices de pénitence. Il demeurait en jeûne, en veilles, en souffrance, donnant toutes les marques extérieures de sa contrition parfaite.

La satisfaction a son fondement parfait dans la mort de Jésus-Christ, laquelle a été la vraie satisfaction pour les péchés des hommes qui devaient tous mourir après avoir offensé la majesté de Dieu, selon cet arrêt, *morte morieris.* (*Gen.* II, 17.) Une mort de Jésus-Christ vaut mieux que la mort de tous les hommes ensemble, et lui seul mourant pour tous, et les couvrant des mérites de sa mort, satisfait plus à Dieu que si chacun mourait autant de fois qu'il commet de péchés; tant Jésus-Christ est grand, et tant ce qu'il fait est de grand poids en la présence de Dieu. C'est pourquoi il ne faut jamais se présenter à la pénitence qu'étant unis à l'esprit de Jésus-Christ pénitent et revêtus des saints mystères de ses souffrances et de sa mort, sous lesquels nous nous présentons à Dieu le Père, comme d'autres Jacobs, revêtus de la robe de notre frère aîné, notre saint Esaü, qui veut paraître affreux et comme réprouvé pour nous sauver par ses souffrances et par sa confusion.

Il faut donc, en se préparant pour la confession, adorer Notre-Seigneur comme le fonds de notre pénitence. Il faut adorer les mystères du baptême, du désert et de la mort, comme les source de la parfaite pénitence, et nous unir à Jésus-Christ et à son divin Esprit, afin qu'il opère en nous la grâce de la confession, de la contrition et de la satisfaction chrétienne. Nous lui devons demander particulièrement l'humilité pour la confession, l'amour pour la contrition et la force pour la satisfaction. Et étant ainsi unis intérieurement à Jésus-Christ au fond de notre esprit, et nous étant laissé pénétrer de sa vertu et de sa grâce, il faut ensuite nous exercer aux actes

(216) *Baptizabantur ab eo in Jordane confitentes peccata sua.* (*Matth.* III, 6.)

(217) *Et statim Spiritus exvulit eum in desertum.* (*Marc.* I, 12.)

(218) *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte.* (*Psal.* XLI, 8, 9.)

Digitized by Google

de contrition et de confusion de nous-mêmes, en la vertu du saint Esprit de Jésus-Christ qui est en nous, et par qui seul nous pouvons espérer de participer à sa pénitence. Après quoi il nous faut approcher du prêtre, image et ministre de Dieu, couverts et revêtus des saints mystères de son Fils, surtout de sa mort et de sa passion, pour nous mettre à l'abri de notre juste crainte, et de la confusion que nous recevrions, au jour du jugement, de l'avoir offensé. Il en faut encore approcher avec disposition d'abandon à la justice et à la fureur de Dieu, pour en porter tous les effets qu'il lui plaira d'ordonner, soit par lui-même, dans les maux dont il peut affliger notre corps ou notre esprit (219), soit aussi par la bouche de son ministre, dans la pénitence qu'il nous impose ou qu'il nous conseille.

Autres dispositions pour la confession.

Il faut regarder cette action comme une amende honorable que Dieu exige de sa créature, et le pénitent se doit considérer comme un criminel qui en esprit s'en va la corde au cou, la torche au poing, aux pieds de Jésus-Christ caché sous le prêtre, où il avoue et confesse ingénument ce qu'il a fait. Il se doit approcher de son juge avec confusion et avec tremblement. Notre-Seigneur ne lui remet son péché que selon les dispositions de son âme, lesquelles il voit évidemment, car son divin Esprit lui fait connaître si elle est en contrition, en douleur, en aversion de son péché ; et de plus si elle est en volonté efficace et parfaite d'être entièrement à Dieu ; ce qui fait la conversion nécessaire et la vraie pénitence. Si l'âme n'a ces deux dispositions, qui ne font qu'un seul état de pénitence, elle n'est pas digne de recevoir l'absolution et le pardon de ses péchés.

C'est Jésus-Christ, juge du cœur, et c'est lui-même opérant en l'âme par son esprit de pénitence, lequel seul nous rend parfaits pénitents ; c'est lui qui nous juge invisiblement dans le prêtre, sous lequel il est présent comme il l'est au ciel dans le sein de son Père, où il remet tous les péchés, ainsi qu'il le dit en l'Evangile : *Tout ce qui sera délié en la terre, sera délié dans les cieux* (*Matth.* XVIII, 18) ; à cause que la même personne, savoir Jésus-Christ, qui délie sur la terre dans le tribunal des prêtres, délie dans les cieux où il est habitant dans le sein de son Père. C'est pourquoi aussi la confession doit être naïve, et le pénitent doit exposer ses fautes avec les circonstances les plus honteuses qui paraissent aux yeux de Dieu, lequel veut encore cette confession et cet aveu parfait de notre péché devant son Fils, qui se trouve aussi offensé comme homme depuis qu'il s'est incarné, et qui pour cela s'est caché sous l'homme ministre de ce sacrement, pour recevoir en lui cette reconnaissance et cette satisfaction.

Il ne faut point avoir les yeux ouverts à l'homme, mais à Notre-Seigneur ; car cette action étant une action de foi, il ne faut user que des yeux de la foi, qui nous doivent conduire et ouvrir notre cœur à Jésus-Christ la lumière du Père, qui voit le fond des cœurs et ce qu'ils ont de plus caché.

C'est un effet de la justice de Dieu, que l'âme éprouve et porte sur soi la confusion, comme la suite digne de son péché ; peut-être on ne l'éprouverait jamais en la vie présente si on ne se confessait aux hommes, parce que nous cachons nos fautes le plus que nous pouvons, fermant même nos propres yeux à notre iniquité.

Il faut donc embrasser cette confusion comme un commencement de pénitence, et s'établir, en approchant du prêtre, dans la disposition d'embrasser toute l'étendue de la peine que nous en recevrons.

La confession est un jugement avancé sur nous, qui nous exemptera du jugement d'horreur et de confusion, dans lequel Dieu prononcerait un jour notre condamnation à la face de tout le monde. Dieu veut par justice que nous fassions la confession de notre péché, afin que l'ayant une fois prononcée en particulier, nous soyons à couvert de la confession publique et générale, que nous serions obligés de faire un jour en la présence de tout l'univers. C'est pourquoi, dans un secret divin, et sous ce sacrement et mystère admirable qu'il a établi en son Eglise, il reçoit par avance avec miséricorde l'aveu libre de notre offense et la réparation volontaire que nous en faisons maintenant, au lieu de celle que nous serions contraints de faire un jour publiquement, sans être justifiés de notre crime. Si bien qu'il ne faut pas regarder le confessionnal comme un lieu de supplice et comme un gibet d'horreur, mais comme un lieu de respect et d'amour, où Dieu réside en sa miséricorde et où il exerce un jugement de clémence et de bonté sur nous.

Adorons donc la clémence de Dieu, qui ne veut que la confession humble et sincère de notre péché en la présence d'un homme qui la reçoit, et qui représente un homme-Dieu, constitué le juge des vivants et des morts par son Père (219*), qui lui a donné tout jugement au ciel et en la terre, *omne judicium dedit Filio.* (*Joan.* V, 2.) De sorte que Jésus-Christ est là présent sous la personne du confesseur, et il nous absout de notre crime, parce qu'il a reçu de Dieu son Père toute bénédiction, pour la distribuer aux pécheurs disposés à recevoir sa sainte miséricorde.

Or, comme Dieu le Fils est dans le confesseur, Dieu le Père est dans son Fils, et en lui il juge, il pardonne, il absout ; ainsi il est présent avec son Fils dans le prêtre, pour recevoir et pour entendre la confession naïve et véritable de notre péché.

Et ce qui est encore plus admirable en l'Eglise, où Jésus-Christ est tout, et où il

(219) *Manus Domini tetigit me.* (*Job* XIX, 21.)
(219*) *Ipse est qui constitutus est a Deo judex vivorum et mortuorum.* (*Act.* X, 42.)

Digitized by Google

anime de son esprit et de sa vie tous ses membres, soit les supérieurs, soit les inférieurs, c'est que, nous approchant du confesseur, nous devons regarder en nous Jésus pénitent, qui, pour nous rendre dignes de l'absolution, nous veut remplir de cet esprit de pénitence, et nous rendre intérieurement victimes pour le péché, avant que de nous réconcilier avec Dieu son Père.

Jésus-Christ a été une fois en soi la réconciliation du genre humain; car comme il a été soumis à son Père et à toute sa justice, et qu'il s'est trouvé revêtu de toute la douleur que méritait notre péché, le Père en lui a embrassé tous les pécheurs qui lui étaient unis comme les membres à leurs chefs; ainsi tous lui ont été réconciliés par Jésus-Christ, et par conséquent Jésus-Christ a été en soi notre réconciliation.

Jésus-Christ est encore en nous notre réconciliation; car il est dans tous les Chrétiens (qui s'approchent des prêtres, véritables symboles de Dieu, juge des hommes) pour les réconcilier à son Père; il est en eux intérieurement pénitent, il y est plein de douleur du péché et parfaitement soumis au jugement, à la rigueur et à la justice de Dieu, et par conséquent Jésus-Christ en nous-mêmes est aussi notre réconciliation.

Soyons donc intérieurement unis à Jésus-Christ et revêtus de lui lorsque nous nous présentons au confessionnal, si nous voulons nous rendre dignes de l'absolution.

ACTES POUR LA COMMUNION.

Avant la sainte communion.

Je vous adore, essence de mon Dieu, qui remplissez de votre auguste majesté les trois personnes adorables de la très-sainte Trinité.

Je vous adore, majesté souveraine, cachée sous cet adorable sacrement, et qui venez par Jésus-Christ vous donner à nous.

Je vous adore, trésor immense, qui deviez demeurer en vous-même sans vous donner ainsi aux créatures.

Qui vous peut dignement recevoir, ô suprême grandeur! O sainteté incomparable de mon Dieu! Vous êtes bien selon votre dignité dans les trois personnes divines; mais venant parmi nous, qui sera la personne digne de vous recevoir?

Quelle préparation faut-il, ô grand Dieu, pour être digne de vous posséder?

Quelle préparation a-t-il fallu à la très-sainte Vierge, pour recevoir le présent adorable de Jésus-Christ venant au monde? Il a fallu le Saint-Esprit même, qui, habitant en elle, reçut ce don précieux.

Saint Siméon, pour pouvoir porter Notre-Seigneur entre ses bras, devait avoir en soi le Saint-Esprit, comme une préparation nécessaire à une si sainte action. Quel besoin n'ai-je pas que ce divin Esprit se répande en mon âme et en toutes ses puissances, pour préparer à Jésus-Christ une demeure digne de lui?

Dans l'éternité, le Saint-Esprit reçoit l'essence du Fils de Dieu, qui se verse en lui; ce doit être encore la même personne du Saint-Esprit qui reçoive le Verbe en notre cœur.

Mettez donc en mon âme, Esprit divin, toutes les puretés, tous les désirs et toutes les dispositions nécessaires pour recevoir ce Dieu d'amour, cette divine personne de mon Seigneur Jésus.

Vous avez employé, Esprit divin, quatre mille ans à préparer la terre, et à disposer ces grands prophètes et patriarches à recevoir ce présent; quelle préparation mettrez-vous dans mon âme?

C'étaient des cris et des soupirs, des gémissements et des larmes, que l'état de ces pauvres amants qui attendaient votre venue; quelle doit être ma disposition?

Quelle était, ô mon Dieu, l'humilité de ces prophètes qui demandaient ce trésor pour les autres, se jugeant eux-mêmes indignes du bonheur de le posséder!

Quelle était leur charité de l'appeler du haut du ciel avec tant d'instance; eux qui voyaient bien qu'il ne devait pas descendre en leur temps! Ils le demandaient seulement pour le salut du genre humain, qu'ils connaissaient être perdu sans la venue du Fils de Dieu en terre; rien ne leur faisait souhaiter cette grâce, que l'amour du prochain et la gloire de Dieu, qui devait signaler son amour, sa sagesse et sa puissance par ce divin mystère.

Venez donc en nous, ô Seigneur, pour la gloire de votre Père.

Venez anéantir en nous l'empire de Satan, son ennemi juré.

Venez anéantir en nous cette chair de péché en ses maudits désirs et en ses misérables attaches.

Venez établir en nous le royaume de Dieu le Père, et faites que tout lui soit obéissant en nous.

Venez, ô mon Dieu, anéantir tout mon vieil homme, et vous établir en sa place.

Venez, ô mon Seigneur Jésus, vous revêtir encore une fois de votre chair en moi, et vous rendre ainsi sensible afin de glorifier Dieu encore visiblement en moi, et de continuer en mon cœur les honneurs que vous lui rendiez sur la terre, et que vous lui rendiez dans le ciel et dans cet auguste sacrement de l'autel.

Venez en moi, et m'attirez à vous, et me changez en vous; et ainsi soyez en moi, et moi en vous, comme votre Père est en vous, et vous en votre Père.

Venez vivre en moi, et que je ne sois plus moi; que je sois si intimement en vous que je ne sois qu'un avec vous.

Je ne puis plus vivre sans vous; venez donc en moi vivifier mon âme qui se consomme toute en votre amour; qu'ainsi par vous je glorifie votre Père, par vous je serve tous mes frères et les remplisse de vous; et qu'ainsi tout en vous, je puisse continuer votre vie.

Verbe divin, Fils de Dieu, qui, recevant l'être et la vie de votre Père, ne vivez en vous-même que par sa vie, et qui, en vous faisant homme, rendez cette vie qui était

Digitized by Google

cachée en Dieu sensible à tous les hommes : soyez en moi, revêtez-vous de moi, pour rendre cette vie sainte et divine ouverte à tout le monde.

Montrez-nous comme il faut vivre dans le sein de Dieu, où vous vivez ; répandez en nous cette vie rendue sensible : nous apprendrons par là quelle est la vie du ciel à laquelle vous nous appelez par le saint baptême et par la sainte communion.

Vous êtes maintenant dans le ciel, et vous savez quelle était votre peine en ce monde, vous voyant séparé de votre Père.

Vous voyez quelle est la peine d'une âme qui est appesantie dans la terre, et vivant dans l'impureté d'une vie grossière et animale.

Vous savez, mon Jésus, quelle est la condition d'une âme tirée hors du sein de Dieu : et pour cela, ô mon Seigneur, vous êtes venu au monde pour soulager les âmes et les remettre dans ce sein, dès la vie présente.

Vous portez une âme dans le sein de Dieu, quand vous êtes uni intimement à elle par la sainte communion, car habitant sans cesse dans le sein de votre Père, vous faites que l'âme à qui vous êtes uni, habite avec vous en Dieu même, et que par vous, elle participe à la vie du ciel.

Vous remettez et rapportez une âme dans son centre en la mettant en Dieu dès cette vie ; et il me semble qu'elle ne peut être contente et satisfaite qu'en s'unissant à vous qui lui faites cette grâce.

O bonheur de la vie, d'avoir un Rédempteur en nous, qui nous délivre de la mort et qui nous porte lui-même dans la gloire !

Heureux le don du très-saint Sacrement de l'autel qui nous apporte Jésus-Christ, qui nous donne ses vertus, ses mérites et sa gloire, et qui nous donne sa vie pour vivre comme lui.

Que pouvons-nous attendre davantage ? nous avons tout en Jésus-Christ, nous avons en lui tous les trésors intérieurs de Dieu, c'est-à-dire son essence et toutes ses perfections. Nous avons tous ses trésors extérieurs, c'est-à-dire ses grâces ; nous avons en Jésus-Christ, le Père éternel, qui se donne à son Fils de toute éternité ; nous avons encore le Saint-Esprit, à qui le Fils se donne en le produisant avec son Père.

Nous avons en Jésus-Christ la donation qu'il fait au Saint-Esprit, non-seulement de tous ses trésors intérieurs qu'il lui donne comme Dieu, mais encore de tous ses dons extérieurs, qui sont tous ses mérites et toutes les grâces qu'il a acquises comme homme, et que son Père lui a données. Le Fils les donne au Saint-Esprit pour en faire la distribution selon la sagesse et du Fils et du Père. Ce sont ces dons que nous recevons par la très-sainte communion.

Le Fils dans la communion se fait don des hommes, et rend aussi son Père un véritable don (220). Celui qui faisait tous les dons donnant son Fils et son Saint-Esprit, et de qui tout don descend, devient lui-même notre don en la très-sainte communion. Si bien que si celui qui est la source des dons des hommes, si celui qui est la première origine de tout don s'est fait lui-même notre don, que doit-on attendre de la sainte communion ?

Nous recevons en nous les dons que le Père fait au Fils, les dons que le Père et le Fils font au Saint-Esprit ; et ainsi nous recevons tout ce qui peut être de Dieu en lui et hors de lui-même. Oh ! quelle condamnation, mon Dieu ! si je reçois sans fruit ces biens immenses et ces trésors adorables !

On dit, et il est vrai, que le saint mystère de la passion de Notre-Seigneur sera la condamnation de la plupart des hommes ; et que sera-ce du très-saint Sacrement ?

Ceux qui ne profiteront pas des mérites sacrés d'un Dieu mort une fois pour eux, seront écrasés sous le faix de sa croix ; que sera-ce de ceux qui auront reçu si souvent en eux ce divin et auguste sacrement, où non-seulement Jésus-Christ est compris avec sa mort et avec ses autres mystères, mais aussi le Père éternel et le Saint-Esprit, avec tous leurs dons et toutes leurs grâces ensemble ?

Que je redoute, ô mon grand tout, de vous recevoir en moi ! Hélas ! retirez-vous de moi, votre grandeur m'accable.

Combien de fois ai-je reçu ce présent adorable sans changement et sans fruit ?

Eh quoi ! cette fournaise ardente qui brûle et consume en soi les saints et les anges ; ce grand Dieu qui remplit de sa gloire et de ses louanges le ciel et la terre, de l'Orient à l'Occident, et qui est tout amour et amour infini pour les hommes ; ce Dieu tout de feu ne m'a point consumé depuis le temps qu'il vient en mon cœur !

Que je me confonde de mon état si éloigné de Dieu et si opposé à lui, et qui a bien la puissance d'empêcher les effets d'une grâce si prodigieuse. Surmontez, ô amour, ô grand tout, toute ma résistance, et embrasez par votre vertu tout mon intérieur !

Pendant la sainte communion et après.

J'adore avec tout le respect que je puis votre sainteté, ô mon Seigneur Jésus.

Mon Dieu, je suis un abîme d'impureté, pourquoi y venez-vous descendre ?

O mon tout, ô mon bien, souffrez que je m'éloigne de vous plutôt que de m'en approcher ; au moins, mon tout, je me retire de vous intérieurement par un profond respect, si je m'en approche par l'obligation que j'ai de vous obéir, et à votre Eglise.

Mais, hélas ! ô mon tout, vous me poursuivez intérieurement ; vous me pressez et vous venez vous insinuer en toutes mes puissances ; plus je recule et m'éloigne de vous, plus, ô mon Jésus, ô mon bien, vous vous unissez à moi, et vous faites un avec moi.

Comme votre Père s'insinue en vous de toute éternité, Verbe divin, en sorte qu'il vous remplit tout, et qu'il est tout en vous : ainsi, ô mon Jésus, vous vous insinuez en moi, et vous faites une même chose avec

(220) *Omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum.* (*Jac.* I, 17.)

Digitized by Google

moi par une intime pénétration de tout moi-même.

O mon Seigneur Jésus, j'adore de tout mon cœur la sainte confusion dans laquelle vous avez vécu pendant le temps de votre infirmité, voyant la divinité unie à votre humanité sainte, mais encore grossière et infiniment éloignée de la pureté immense de Dieu.

Oh! combien de fois votre sainte humanité s'est vue opprimée en la présence de la gloire de Dieu! et je ne doute pas mon Seigneur Jésus, que si vous n'eussiez été comme surpris et prévenu de Dieu, au moment de votre incarnation, où votre humanité fut unie à votre personne, avant que vous pussiez faire aucun usage de votre liberté et donner votre consentement, je ne doute pas, dis-je, que vous ne vous fussiez éloigné par une sainte horreur d'une majesté si auguste.

Je devrais bien m'éloigner de cette grâce, indigne que je suis, impur et misérable que je me sens en mon fonds. Ainsi fais-je, ô mon Dieu; je recule et me retire de vous autant que je le puis dans le fond de mon âme.

Hélas! ô mon Jésus consommé dans la gloire de Dieu, où venez-vous vous retirer? où venez-vous prendre votre demeure?

Pourquoi venez-vous en moi, Verbe divin, vous couvrir, non pas comme dans l'incarnation, d'une chair pure et sainte, et qui avait seulement l'apparence d'une chair de péché, mais d'une chair criminelle, gâtée et véritablement corrompue?

O mon Sauveur, que je ne couvre pas votre face de honte; que je ne crache pas sur cette belle image du Père; que je ne vous jette pas dans ce cloaque d'impureté, tout revêtu que vous êtes maintenant de votre gloire.

O mon Jésus, éloignez-vous de moi; ô mon Seigneur et maître, ayez votre demeure en Dieu votre Père et dans ce sein adorable qui vous remplit de gloire et qui vous consomme en majesté.

Vous êtes là dans vos délices et dans votre repos, et vous ne pouvez attendre en moi que honte et que confusion.

Vous êtes en ce beau temple de votre Père, lui rendant tous les devoirs de votre parfaite religion.

Vous y êtes répandu en louanges, en amour, en adoration, en gratitude et en reconnaissance. Je vous conjure de rendre à votre Père tous ces devoirs pour moi.

Faites envers Dieu ce que nous sommes obligés de faire; et puisque vous venez à nous pour nous unir à vous, et pour nous faire trouver en vous ce que nous sommes tenus de lui rendre, ayez agréable que je me perde en vous, et que j'entre en vos louanges et en votre amour pour lui.

Permettez que j'offre la portion des louanges que vous rendez pour moi; et comme je ne le puis par moi-même, attirez-moi à vous, et faites que mon âme soit toute imbue de votre esprit et de vos saintes dispositions.

Hélas! que ne suis-je digne d'entrer dans tout votre intérieur? je ne mérite pas même d'entrer en sa moindre portion. Oh! que je serais heureux de rendre en vous tout ce que je dois à Dieu!

Toutefois, ô mon Jésus, j'aime mieux que vous soyez tout seul capable d'honorer votre Père, comme il le peut et comme il le doit être, et que toute la créature, se trouvant dans l'impuissance de le faire, vienne à vous, afin qu'en vous seul et par vous seul, elle puisse satisfaire à ses obligations.

Soyez donc toute l'adoration, tout l'amour, toute la louange et tout le remercîment que je dois au Père éternel; et si je ne suis pas digne d'en recevoir les effets et quelque participation intime en moi-même, au moins que je m'y unisse par foi, et que je me lie en esprit à tous les devoirs de votre religion.

Ainsi, ô mon Jésus, après avoir rendu à Dieu tous les devoirs de religion pour tous les hommes en général, venez maintenant les rendre en tous et pour tous en particulier.

Je vous laisse mon âme pour opérer en elle tout ce qu'il vous plaît, à la gloire de Dieu.

Anéantissez en moi votre ennemi, ô Seigneur, et que l'esprit de votre bouche détruise le péché, je suis, ô mon Jésus, le véritable antechrist qui porte en moi opposition à tout votre être.

Anéantissez en la vertu de votre Esprit, mon orgueil, mon avarice, ma colère, ma luxure et enfin tout l'amour de moi-même.

Hélas! mon tout, je suis tout appliqué à moi, je ne pense qu'à moi, je ne songe qu'à mon plaisir, à mon intérêt, à mon honneur; il y a toujours de moi en tout ce que je fais.

Faites-moi la miséricorde, ô mon Seigneur, que je n'aie plus en vue que Dieu, et que je n'agisse plus que pour lui, de même que vous faites et que vous avez toujours fait vivant sur la terre.

Votre Père vivant vous a envoyé sur la terre, et vous vivez uniquement pour lui (221). Ainsi, mon tout, faites, s'il vous plaît, qu'étant vivifié par vous, qui venez répandre en moi vos mouvements et vos inclinations, je sois changé en sorte que je ne songe plus qu'à servir votre Père; que je n'agisse plus pour moi, mais seulement pour lui en toutes choses (222).

Soyez, ô mon Jésus, la vie de mon âme, pénétrez-la intérieurement des mouvements de votre vie divine, puisque vous venez comme un Esprit vivifiant par la sainte communion (223).

Faites en moi par avance, ô mon Seigneur Jésus, ce que vous ferez un jour dans les saints au ciel, où vous serez tout en eux, et où vous les consommerez tout en vous, les changeant et les transformant en vous-même.

Vous ferez cet effet par avance, selon les intentions que vous avez en ce saint sacrement, par lequel vous venez en la terre

(221) *Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem.* (*Joan.* vi, 58.)

(222) *Et qui manducat me, et ipse vivet propter me.* (*Ibid.*, 59.)

(223) *Novissimus Adam in spiritum vivificantem.* (*I Cor.* xv, 45.)

Digitized by Google

commencer votre nouvelle créature qui doit être achevée dans le ciel (224).

Opérez donc en mon âme, et la vivifiez par vous, en sorte que vous produisiez en elle toutes les œuvres de votre vie.

Faites que, vivant de même façon que vous viviez sur la terre, je rende par là témoignage de votre présence en moi; qu'on voie en moi tous les actes d'une parfaite religion intérieure et extérieure; qu'on voie en moi les actes d'une humilité, d'une patience, d'un amour et d'une charité parfaite, comme elles étaient en vous. Vous venez pour me communiquer vos vertus et votre vie intérieure.

Que l'on voie donc qu'un nouvel homme m'anime, qu'une nouvelle vie est en moi, qu'un nouvel esprit me possède, bref, qu'un Dieu vit en moi et me fait vivre comme lui.

Que sa sainteté et sa séparation de tout l'être créé reluise en moi, et que le mépris et le saint éloignement qu'il a de tout le siècle présent soit vivant en mon âme.

Que sa lumière et sa clarté qui va croissant de jour en jour par la foi, qu'il répand et qui rejaillit de sa face sur moi, soit la simple lumière qui me conduise et qui me montre toutes les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes.

Que la lumière de mon Dieu me découvre la vanité de toutes choses et la vérité de Dieu seul, et que tout ce qui n'est point de Dieu n'est que mensonge, que figure et qu'illusion.

Qu'ainsi j'estime Dieu tout seul, que j'adhère à lui seul et que je me sépare de toutes choses, que je vive uniquement en son amour, et que mon âme en lui aime ce qui seul est aimable.

Que j'aime Dieu par lui-même, qui vient s'insinuer en moi pour s'aimer par soi-même; qu'il vienne en moi pour tout jamais, qu'il aime en ma volonté, et qu'il la remplisse de cette vie d'amour et de cette occupation sainte, qui est la vie parfaite et la fin de ma vocation.

Dieu en me créant m'avait donné son être et sa vie; le péché m'avait ôté sa vie, et sa miséricorde m'avait laissé son être; que maintenant il vienne en moi me redonner sa vie divine, en s'aimant et en se connaissant lui-même en moi. Hélas! quel admirable transport de l'âme ainsi vivante et animée de Dieu! C'est bien en ce point, ô mon Seigneur Jésus, que consiste la vraie perfection des Chrétiens, d'être en Dieu, en communion parfaite de son être et de sa vie.

La perfection de Jésus-Christ a été au jour de sa résurrection, où il a été tout transformé en Dieu, et où il est passé de l'être naturel et mortel dans l'être divin et surnaturel de son Père, et dans une conformité et ressemblance parfaite avec lui. En ce jour tout divin, il a été rendu tout parfait et tout semblable à Dieu; et il vient par un excès d'amour, s'insinuer en notre âme, pour nous faire être comme lui, et nous élever à l'état divin où son Père le fait passer le premier.

Faites donc, ô mon Seigneur, qu'en vous nous soyons tout divins, et que par vous nous passions en l'être et en la nature de Dieu le Père, qui est notre vraie vie, notre perfection et notre Tout.

EXERCICE AVANT LE DINER PAR MANIÈRE D'EXAMEN.

Les Chrétiens doivent régler leurs actions, leurs pensées, leurs paroles, en un mot toute leur conduite, sur ce passage admirable de saint Paul, qui comprend en abrégé toute la vie et toute la perfection chrétienne: *Regardez-vous comme morts au péché, vivant à Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur* (225).

Il faut donc examiner trois choses dans le secours de la lumière intérieure.

La première, si on a été mort à soi-même, si les passions ont vécu ou régné en nous, si nous avons été touchés vivement des choses de ce monde, auquel nous devons être morts; et si ensuite, attirés et touchés par les choses de la terre, nous avons opéré pour elles, et recherché notre satisfaction en elles.

Le mot de *mort* dans saint Paul, qui nous explique la grâce du baptême et le principe de notre vie caché en la mort de Jésus-Christ, nous apprend que depuis le baptême le reste de notre vie est dépendant de ce premier principe, et qu'étant une fois morts à ce monde et à nous-mêmes, nous n'y devons plus vivre (226). Si nous avons reçu le coup heureux de cette mort, nous devons beaucoup appréhender d'y revivre par notre malice et par notre amour-propre: nous devons craindre incessamment le reproche que saint Paul fait aux Chrétiens par ces paroles; ayant reçu le divin bienfait de Dieu, qui vous a fait mourir à vous par l'application de la mort de son Fils mort pour vous: comment est-ce que vous regardez encore le siècle et que vous vous y réglez selon ses maximes? Pourquoi vous attachez-vous aux choses qui vous y plaisent? Pourquoi vivez-vous encore dans vos passions auxquelles vous devez être morts (227)?

Le premier point donc de notre examen sera de voir s'il y a eu en nous quelque mouvement, dans lequel nous avons vécu, parlant ou opérant en dépendance de cette même passion, sans l'avoir réprimée et mortifiée avec soin.

Il y a deux sortes de morts: l'une est la mort de l'âme au péché par la grâce de Jésus-Christ; l'autre est la mort de la chair à

(224) *Ut simus initium aliquod creaturæ ejus.* (*Jac.* I, 18.)

(225) *Existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo, in Christo Jesu Domino nostro.* (*Rom.* VI, 11.)

(226) *Qui enim mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo?* (*Rom.* VI, 2.)

(227) *Si ergo mortui estis cum Christo ab elementis mundi, quid adhuc tanquam viventes in mundo decernitis?* (*Col.* II, 20.)

Digitized by Google

ses désirs malins et déréglés d'avarice, de superbe, d'impureté, de paresse, de vanité, d'oisiveté et autres.

La mort de l'âme au péché est mise en nous par la grâce et par l'esprit du baptême, qui nous ensevelit en la mort de Jésus-Christ (228). Et si nous sommes fidèles à nous tenir en cette sépulture de l'esprit, jamais nous ne serons vivants au péché. Mais cependant la chair ne laisse pas d'être vivante aux choses de la terre, et sa vie se sent réveillée incessamment par les objets de ce monde qui lui paraissant agréables, l'attirent doucement, et la mettent en des désirs très-violents et en des recherches continuelles de les posséder.

L'âme s'unit parfois aux mouvements de la chair, et alors elle commence dans la chair à vivre au siècle et aux choses du monde; et sortant de l'état de mort au péché, par adhérence à la vie de la chair, elle commence à perdre la paix et le repos qu'elle possédait auparavant; elle revit misérablement aux objets auxquels elle était morte, et elle tombe dans une peine, dans un chagrin, dans une guerre intérieure, qui bannit toute la joie dont elle jouissait à l'abri du tombeau et de la sépulture de Jésus-Christ, qui lui servait comme de rempart contre toutes les choses du monde.

La pénitence nous sert maintenant pour réparer cette grande perte et pour nous ensevelir de nouveau si nous sommes fidèles à sa grâce.

Il faut donc être très-soigneux d'étouffer ces mouvements de la vieille créature : il faut travailler par une continuelle pénitence à rentrer peu à peu dans le rempart de la sépulture de Jésus-Christ, où nous avions été mis tout d'un coup par le saint sacrement de baptême.

Il faut être fidèles et assidus à nous mortifier, et quand nous aurons adhéré et consenti au moindre mouvement de la chair, à la promptitude, à la colère, à l'impatience et à de semblables sentiments, souvenons-nous que c'est une matière d'examen; et quoique le Saint-Esprit ne manque point sur l'heure de nous reprendre intérieurement, et de nous couvrir de confusion d'avoir vécu et obéi à notre chair, que nous devions tenir morte et assujettie à lui, nous devons outre cela, dans le temps destiné à notre examen, considérer ces fautes, et en faire pénitence, voyant avec douleur la confusion et la honte que ce divin Esprit a reçue en nous, lorsqu'il s'est vu surmonté par une chair si vile, si basse et si infâme, et qui devait se sentir trop heureuse d'être sacrifiée à tout moment, sous les pieds de Jésus-Christ.

Pour en venir plus au particulier, prenons pour exemple le péché de la colère, et examinons premièrement si nous avons senti en nous quelque soulèvement de cette passion; et d'abord confondons-nous de n'être pas morts avec Jésus-Christ.

De plus, il faut examiner si ensuite de cette passion émue nous avons parlé, agi ou pensé, et si nous avons été longtemps en cet état; car qui aura vécu ainsi, aura vécu selon la chair et lui aura obéi; et par conséquent il n'aura pas été mort au péché.

C'est trop de sentir en soi sa chair vivante, qui devrait être morte et ensevelie, *consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem.* (*Rom.* vi, 4.) Que sera-ce donc d'avoir ensuite adhéré à ses mouvements, et de ne s'en être pas retiré? *Debitores sumus non carni, ut secundum carnem vivamus* (*Rom.* viii, 12); nous ne devons pas porter notre chair pour vivre selon elle; mais dans la chair nous avons un esprit intérieur, selon lequel nous devons être soigneux de vivre, et auquel nous sommes obligés d'adhérer comme Chrétiens; l'âme doit suivre l'esprit, et non pas la chair.

Si donc ensuite de quelque mouvement de colère, nous avons occupé notre esprit dans la vengeance, dans le dépit, dans le chagrin, dans les résolutions de nous altérer, de nous piquer, de nous aigrir, de juger, de mépriser, de nous séparer; si même sur l'heure nous avons dit quelque parole de ressentiment, si nous avons témoigné quelque mauvaise mine, si nous avons quitté brusquement, si nous avons fait quelque chose en notre esprit et en notre volonté propre, si nous nous sommes amusés à murmurer en nous-mêmes et à raisonner, et si nous sommes ainsi demeurés en application à nous-mêmes, toutes ces fautes sont grandes, à cause que l'esprit de l'homme est consacré à Dieu, et qu'il ne doit pas s'appliquer aux vapeurs de la chair et à la malignité de l'amour-propre et de l'orgueil; il ne se doit remplir que de Dieu.

Notre chair, quoique indigne d'être appliquée à Dieu, lui est néanmoins consacrée par le baptême; par conséquent elle ne doit agir que pour Dieu, elle doit obéir à l'esprit qui l'y meut et qui l'y pousse sans cesse, et non pas au poison des passions infectées, qui la détournent de Dieu et la font vivre pour elle-même et pour les créatures. Notre langue et nos mains doivent obéir à l'esprit aussi bien que notre âme. Il se faut donc reconnaître infiniment coupable d'avoir obéi à quelque passion, à quelque désir de chair, en pensée, en parole ou en œuvre.

Saint Paul dit que nos membres, qui ont obéi aux mouvements de la chair, ont servi à l'iniquité même qui réside en elle (229). Ainsi il ne faut jamais adhérer à rien de propre, jamais à soi, jamais à la chair, car tout est injustice et tout tend au péché. La chair ne peut porter à Dieu; elle ne peut tendre qu'à soi-même; et par conséquent, elle ne peut avoir de mouvement qu'au péché par elle-même.

Or il nous faut regarder comme morts au péché : *Existimate vos mortuos peccato.* (*Rom.* vi, 11.)

(228) *Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem.* (*Rom.* vi, 4.)

(229) *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati ad iniquitatem.* (*Rom.* vi, 19.)

Digitized by Google

La seconde chose qu'il faut examiner, est si nous avons vécu à Dieu (230*), et si nous avons été en sa présence pour faire toutes choses à dessein de l'honorer et de lui plaire.

Cette présence d'esprit, à laquelle nous oblige saint Paul, quand il nous dit que nous soyons vivants à Dieu, n'est pas une présence de figure et d'imagination forcée, ou d'esprit appliqué avec violence. La présence qu'il nous demande est une présence de foi, à laquelle tout Chrétien revêtu du baptême est appelé par une grâce particulière, qui le met en cette présence de Dieu. Ce n'est pas le sentiment, mais le seul bénéfice de l'esprit qui lui tient sa fin présente devant les yeux, pour agir incessamment pour elle.

Nous devons donc examiner si nous avons fait toutes choses en vue de Dieu et pour Dieu qui est la fin universelle de toute la créature, et surtout des Chrétiens, lesquels sont infidèles doublement s'ils ne voient Dieu en tout ce qu'ils font.

Premièrement, parce que comme créatures, tenant de Dieu tout ce qu'ils ont, ils le lui doivent sans cesse rapporter; secondement, parce que, ayant reçu comme Chrétiens le Saint-Esprit, qui leur tient un miroir caché en l'âme, pour leur faire voir Dieu présent en eux, ils le peuvent avoir incessamment en vue, s'ils n'en détournent les yeux par malice et par application d'amour-propre à eux-mêmes ou aux créatures.

La troisième chose que nous devons examiner, est si vivant à Dieu, nous y avons vécu en Jésus-Christ, c'est-à-dire, si les œuvres que nous avons faites même pour Dieu ont été faites en des dispositions chrétiennes, et si l'esprit de Jésus-Christ les a remplies et animées de ses vertus et de sa grâce.

Tout le christianisme, sa grâce et son esprit consistent à opérer en Jésus-Christ, qui est en tous les Chrétiens principe d'agir à la gloire de Dieu, lequel ne peut être honoré que par Jésus-Christ, en qui seul il prend ses complaisances.

Le corps des Chrétiens n'a qu'un seul principe de vie, qui est le Saint-Esprit de Jésus-Christ Ils sont nommés Chrétiens, c'est-à-dire oints, à cause de l'esprit d'onction qui les embaume, qui les remplit et qui les anime; et s'ils n'opèrent en ce principe, ils s'éloignent de la vérité du christianisme, qui ne doit avoir que l'esprit du chef en tous ses membres.

Saint Paul dit, autant que vous êtes de baptisés, vous avez été revêtus de Jésus-Christ (231), qui anime l'intérieur de votre esprit, de ses dispositions, de ses vertus et de ses mœurs. Tous ceux donc qui opèrent en ce principe et en ces dispositions intérieures sont véritablement Chrétiens : au contraire, qui n'est pas opérant en ce principe intérieur, n'est pas Chrétien, et il répondra, au jour du jugement, de ce qu'il aura fait hors de l'esprit de Jésus-Christ; car comme cet Esprit descend dans le corps de l'Eglise pour opérer par elle, et pour l'animer d'une vie qui seule plaît à Dieu, celui qui aura voulu opérer en soi-même, en sa volonté, en son esprit et son amour-propre, sera réprouvé comme un membre d'Adam, qui aura opéré en chair et non pas en esprit. Les Chrétiens sont en ce point différents des païens qu'ayant une même chair avec eux, ils ne vivent pas selon cette chair, mais selon la lumière et les sentiments de Jésus-Christ habitant en eux par son Esprit depuis le baptême, où il leur a donné une nouvelle vie et un nouveau principe d'agir, auxquels ils sont obligés d'obéir.

Il faut donc examiner si nous avons vécu en Notre-Seigneur et si nos actions ont été revêtues de ses vertus et de ses dispositions. *Existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo in Christo Jesu Domino nostro.* (*Rom.* VI, 11.)

DISPOSITIONS POUR LES AUTRES HEURES DE LA JOURNÉE,

Pour lesquelles on n'a point marqué ici d'exercice particulier.

Après qu'il a plu à Dieu de dégager l'âme son épouse de l'occupation et de l'amour grossier des choses de ce monde, il faut qu'elle veille et qu'elle prie incessamment selon le conseil de Notre-Seigneur (232).

Il faut premièrement qu'elle veille, afin de ne se point laisser surprendre à de nouveaux engagements; elle doit demeurer toujours en garde pour empêcher qu'aucune créature ne vienne occuper en elle la place de Jésus-Christ qui la possède tout seul. Il faut qu'elle évite soigneusement de se complaire en elle-même ou dans les autres créatures; et que quand elle verra que son cœur veut s'ouvrir pour recevoir et pour embrasser quelque consolation dans les objets qui se présentent, elle soit très-soigneuse de faire entendre à Jésus-Christ qu'il est seul possesseur de son cœur, et qu'elle veut mettre en lui toute sa complaisance.

On ne peut croire combien le diable est adroit et vigilant, pour attaquer subtilement et délicatement les âmes qui, déprises des choses grossières, commencent à tendre à la perfection et à la pureté de l'amour de Jésus. Il faut par conséquent veiller en la grâce de Dieu, et ne cesser jamais en l'œil intérieur de Jésus-Christ de faire attention sur soi; ce doit être néanmoins dans la paix qui est propre et nécessaire aux épouses fidèles, qui veulent conserver la sainteté de leur amour. Surtout il ne faut jamais se fier sur son état particulier de grâce, ni croire qu'il soit exempt de tentation; car Notre-Seigneur et ses apôtres disent que l'ennemi est incessamment auprès de nous, faisant la ronde pour nous surprendre, tentant à tout

(230*) *Viventes Deo.* (*Rom.* VI, 11.)
(231) *Quicunque enim in Christo baptizati estis Christum induistis.* (*Galat.* III, 27.)
(232) *Vigilate et orate.* (*Matth.* XXVI, *Marc.* XIII *Luc* XXI.)

Digitized by Google

moment nos âmes, sans leur donner de trêve.

Il est certain qu'un cœur en possession de Jésus-Christ et de sa grâce, vivant dans les intentions continuelles de lui plaire, découvre facilement et repousse aisément les attaques malignes de son ennemi ; mais c'est seulement à cette condition qu'il soit toujours fondé en Jésus-Christ, et non pas sur soi-même.

Il faut que l'âme soit en crainte et en méfiance de soi ; il faut qu'elle témoigne cette méfiance en évitant les occasions et les rencontres où elle peut remplir son cœur d'amour et de complaisance pour quelque créature. Elle doit mettre son plaisir et sa joie à sacrifier à Jésus toute la joie et tout le plaisir qu'elle peut prendre hors de lui-même. Et lorsqu'elle sera présente aux choses où la Providence l'engage par obligation, comme au boire, au manger et à la conversation des créatures, il faut qu'elle soit sobre en tout, qu'elle retranche le superflu et qu'elle renonce, dans l'usage, à la joie et au plaisir qui s'y rencontre, s'unissant et se donnant aussi souvent à Jésus-Christ qu'elle s'aperçoit qu'elle est tentée de goûter quelque chose hors de lui et qui n'est pas lui-même.

L'âme qui veut être bien nette doit s'abstenir le plus qu'elle peut des créatures, comme étant les objets qui d'eux-mêmes servent de matière à la tentation. Et lorsque la nécessité d'en user est passée (pendant laquelle Notre-Seigneur est garant des obligations de son épouse), elle doit retourner promptement et avec amour à la solitude et à la retraite, pour y être occupée et possédée de Jésus-Christ tout seul.

Si l'âme prend ce soin continuel en la grâce de Jésus-Christ, aucune chose ne remplit son cœur et ne prend la place de son époux. Et cela fait que Jésus-Christ répand toujours sa grâce de plus en plus en elle, étant très-libéral et très-fidèle à récompenser ses veilles, ses soins, ses peines et ses sacrifices en quoi consiste le témoignage de son parfait amour. Eviter la rencontre des choses agréables, se sevrer de leur possession et embrasser pour son époux l'emploi pénible des choses qui lui plaisent, les préférant aux agréables et aux plus douces, ce sont les sacrifices qui contribuent tous à la perfection du pur amour. Voilà pour la vigilance.

Pour la prière, il est certain qu'elle est absolument et également nécessaire dans le progrès de la grâce et dans la fidèle continuation du service de Dieu et de l'amour du saint époux.

Comme Notre-Seigneur est infiniment libéral de sa grâce, il est également délicat à la reprendre et à la retirer du cœur négligent ou présomptueux de soi-même. L'expérience nous apprend en nous-mêmes, que comme en la nature, l'air étant purgé des nuées qui étaient répandues sur nous, aussitôt nous voyons le soleil qu'elles couvraient, aussitôt il nous éclaire, il nous échauffe et il nous vivifie : de même en est-il en notre intérieur ; aussitôt que les nuages des créatures qui enveloppaient et qui environnaient notre cœur sont dissipés par le sacrifice que nous en avons fait, ou bien par l'oraison, nous voyons Jésus-Christ éclater en notre âme et se répandre en nous en lumière, en amour, en fécondité et en force.

Il est donc important, non-seulement de sacrifier, mais même de prier et de prier continuellement en notre intérieur, à cause des brouillards fréquents qui s'étendent et qui se répandent sur nos âmes. Les moindres haleines des créatures, les moindres complaisances et satisfactions, la moindre confiance et appui sur elles ou sur nous-mêmes, bouchent le cœur et empêchent la grâce de le remplir et d'opérer en lui.

On ne peut croire quelle est la dépendance et quel est le besoin continuel de la grâce de Dieu, pour vivre en séparation parfaite de toute créature, et dans l'éloignement de soi-même, comme Notre-Seigneur le demande à l'âme qui veut avancer en l'amour. Il n'y a pas un moment en la vie dans lequel l'âme n'entre aussitôt en établissement sur soi, et en appui sur quelque créature, si elle n'est visitée et vivifiée par la grâce qui l'en sépare.

La grâce nous sépare de nous, la grâce nous dégage des créatures ; la grâce nous ouvre à Jésus-Christ, et dans le vide et dans le néant où elle réduit l'âme, elle lui fait embrasser Notre-Seigneur et désirer sa possession, et pour peu qu'elle s'en retire et qu'elle s'en sépare, aussitôt elle ressent la grossièreté et la vanité des créatures. Il est donc important et nécessaire, pour peu qu'on se voie épanché à l'extérieur, si on ne veut souffrir d'échec en son âme, de se retirer en l'oraison, afin que l'âme se décrasse et se nettoie de toute l'haleine des créatures, qui d'elles-mêmes, par la malignité d'Adam, infectent sa pureté, et ternissent son éclat et sa splendeur. Il faut que l'âme, toujours anéantie en elle-même, vide de tout, séparée de tout, dépendante de la grâce de Jésus-Christ, se tienne ouverte à lui par la prière, pour ne recevoir que lui, pour n'aimer que lui, pour ne se plaire qu'en lui, et pour trouver toute sa béatitude en lui.

L'Apôtre, qui sait le grand besoin de la prière, pour attirer et appeler à soi Notre-Seigneur, ordonne aux Chrétiens de prier sans intermission (233) ; étant vrai que quand l'âme se repose sur ses œuvres passées, ou sur l'état présent de la grâce sanctifiante, elle tombe aussitôt en langueur, elle déchoit, elle recule, elle court à grands pas à sa ruine, elle tombe par cette présomption dans la négligence de son salut ; et ne voyant pas le besoin perpétuel d'une nouvelle grâce, pour agir dans le bien, et pour se défendre des maux qui l'attaquent incessamment, elle demeure dans une fausse paix, appuyée et sur elle-même et sur sa grâce présente.

(233) *Sine intermissione orate.* (*I Thess.* v, 17.)

Digitized by Google

Les grâces actuelles de Dieu sont nécessaires dans la suite de la vie intérieure, comme dans les commencements, où l'on sortait du monde, du péché et de soi-même. Et l'on peut même dire que comme la vie intérieure en son progrès a plus d'œuvres à faire, a plus de combats à souffrir et a plus d'ennemis à vaincre, elle a aussi besoin de plus de grâces, et par conséquent de plus de prière et d'invocation de l'Esprit.

L'âme étant accoutumée à la fréquence de la grâce, a encore plus de besoin de discerner son fonds, et de se tenir attentive et affermie dans la vue de la vérité, de peur de ressembler au démon, qui ne se tint pas ferme dans la vérité, *in veritate non stetit* (*Joan.* VIII, 44); car étant environné de grâce, il oublia et ferma les yeux à son indigence essentielle et naturelle, il se crut indépendant et hors de la nécessité et du besoin continuel de rechercher les grâces actuelles, pour opérer en justice et en sainteté devant Dieu.

Il faut donc demeurer toujours établi en cette vue qu'outre le fonds du néant qui est en nous et outre le vide universel de toute tendance et mouvement au bien, outre les mauvais instincts de la nature qui nous pressent, outre la paresse de la chair qui est ravie de demeurer en soi, et de jouir de la paix et du repos qui n'est que dans le ciel : l'âme, pour agir, pour parler, pour penser, pour vouloir le moindre bien du monde, ou pour ne pas tomber dans tous les maux imaginables, quelque grâce sanctifiante qui soit en elle, a un besoin continuel des visites de Dieu et de ses grâces actuelles, qui l'éclairent au bien, qui la portent et qui l'excitent au service de Dieu, qui la fortifient et qui la séparent de toute créature, et d'elle-même. Et quand pour un moment les grâces cesseront d'agir et d'opérer en nous, aussitôt nous cesserons d'agir et d'opérer pour Dieu, nous serons aveugles, immobiles, impuissants pour son œuvre, et proche de nous plonger en toutes sortes de malheurs. Et comme ce secours est nécessaire absolument, la prière qui l'appelle et qui l'impètre est absolument nécessaire (étant de l'oraison comme du souffle, lequel est nécessaire pour allumer le feu qui s'éteint dans le froid); et comme ce secours est nécessaire continuellement, l'oraison qui l'appelle et qui le sollicite est aussi continuellement nécessaire, *sine intermissione orate.* (*1 Thess.* V, 17.) Or, cette oraison se fait au fond de l'âme, qui par un regard et par un soupir envers Dieu l'attire et l'appelle incessamment à soi et lui demande sa vie. C'est là le fondement de l'Apôtre.

Qui cesse pour un moment d'invoquer sur soi la grâce et l'esprit de Jésus, en se reposant sur les dons et sur les grâces obtenues, il s'arrête, il recule d'autant, et l'âme se dessèche et s'affame. Il ne faut jamais cesser de prier, et d'appeler à soi la grâce, afin d'obtenir toujours une nouvelle vie pour croître en Jésus-Christ. Si l'âme cessait pour un moment d'influer en nous et d'animer notre corps, il périrait en cet instant et perdrait le mouvement et la vie; il en est de même en notre intérieur, l'Esprit nous doit incessamment vivifier par sa grâce et par son intime union et pénétration, laquelle est dépendante de l'oraison, qui comme un lien tient Jésus attaché à notre fonds pour nous donner la vie, et pour influer en nous. Ce que l'union naturelle de l'âme avec le corps fait en l'homme pour conserver la vie, l'oraison le fait dans notre intérieur, et Dieu a voulu rendre l'homme dépendant de l'oraison en sa vie spirituelle, pour l'obliger à confesser son indigence et son néant, et à reconnaître toujours Dieu son principe.

Dieu eût bien pu établir quelque chose de stable, qui eût incessamment influé en nous, sans nous obliger à cette élévation continuelle d'esprit et de cœur envers lui; mais l'orgueil et la paresse de l'homme, qui a besoin d'avoir les yeux ouverts sur son indigence pour s'humilier devant Dieu et pour s'éveiller de son assoupissement, font que Dieu l'oblige à agir, à s'exciter, à prier et appeler incessamment l'esprit à son secours.

Le Prophète dit : *Expectans expectavi Dominum, et intendit mihi.* « *Attendant j'ai attendu mon Dieu, et il a eu égard à ma prière* » (*Psal.* XXXIX, 1) et à mon attente perpétuelle, qui est signifiée par cette répétition, *attendant j'ai attendu;* le Seigneur enfin m'a regardé, *Et exaudivit preces meas :* il m'a fait cette grâce d'exaucer mes prières, me retirant des piéges du monde et de la chair : *De lacu miseriæ et de luto fœcis. Et statuit super petram pedes meos, et direxit gressus meos.* Et j'ai senti en moi la présence du Verbe soutenant mes faiblesses et dirigeant mes voies en la vertu de son Esprit.

C'est ainsi que l'âme en vue de son néant, craintive en elle-même, se méfiant de sa faiblesse et de son infirmité, s'affermit en son néant, invoquant à soi l'esprit de Dieu, du milieu de sa crainte et de son humiliation.

C'est par cette même voie et par ce même moyen que le prophète se délivrait des tentations du diable, aussi bien que de celles des gens du monde et de la chair, au psaume LIV, où il décrit les tentations et les vexations malignes dont il est environné. Il disait : *Exaudi, Deus, orationem meam et ne despexeris deprecationem meam : intende mihi et exaudi me. Contristatus sum in exercitatione mea, et conturbatus sum a voce inimici, et a tribulatione peccatoris.* (*Psal.* LIV, 1, 3.) Après avoir décrit ses craintes et ses appréhensions par ces paroles : *Cor meum conturbatum est in me : et formido mortis cecidit super me,* etc. (*Ibid.*, 5), il ajoute, *Exspectabam eum qui salvum me fecit a pusillanimitate spiritus et tempestate.* (*Ibid.*, 9.) Où l'on voit que la prière du prophète est une attente perpétuelle de l'âme qui regarde son Dieu, et qui l'appelle à son secours en la conviction de son infirmité et de son néant.

Ce saint prophète nous enseigne en ce même psaume une grande aide à l'oraison, que nous pouvons et que nous devons pra-

Digitized by Google

tiquer tous les jours dans notre intérieur, pour être délivrés du monde, du diable et de la chair; pour être tout-puissants et même inexpugnables en toute tentation, et surtout pour nous rendre terribles au démon, et vainqueurs intérieurement en toutes ses attaques. Autrefois les grands anachorètes en triomphaient par ce moyen : ils ont servi depuis d'instruction à toute l'Eglise, qui combat sans cesse contre les ennemis du salut; et Dieu lui a donné durant quelque temps ces grands saints pour être en exemple aux Chrétiens, et pour être le modèle de leur conduite dans les rencontres les plus ordinaires et les plus périlleuses de la vie chrétienne. Il est nécessaire d'être tenté dans le christianisme; car si on ne l'est point, c'est signe que l'on est vaincu et qu'on est dans un état qui plaît au diable, lequel, ne pouvant souffrir aucun bien dans une âme, travaille incessamment à le détruire et à le renverser.

Or cette aide du prophète est celle qui est comprise dans la suite du même psaume en ces paroles : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam? Ecce elongavi fugiens : et mansi in solitudine.* « *Qui me donnera des ailes de colombe? je volerai, et me reposerai. Voilà que je me suis éloigné en fuyant, et suis demeuré dans le désert.* » (*Ibid.*, 7, 8.) On voit par ces paroles qu'avec la prière amoureuse et pleine de confiance en Dieu nous devons joindre en notre intérieur la retraite et la fuite de toute complaisance en toute créature, de tout appui sur elle. L'homme qui demeure en cet état, qui se sèvre en son intérieur de ses joies et de ses recherches en toutes choses, même dans les grâces et dans les dons de Dieu, et qui se plaît de la sorte en son désert spirituel éloigné et séparé de tout, hors de Jésus Notre-Seigneur, il est enfin maître de tout, il est vainqueur de la chair, du monde et du démon. Ce secret moyen, conjoint à l'oraison, rend l'âme pure, libre et tout à fait inexpugnable aux ennemis du salut; il ne demande point de grandes violences ni des efforts extrêmes : tout consiste en l'adresse de manier son cœur; ce qui se fait facilement, demeurant en son néant, séparé de tout, invoquant à soi Jésus-Christ, se contentant de lui seul et possédant en lui toutes choses.

Le progrès en la vertu et en la vie intérieure est le temps où on reçoit des grâces particulières de Jésus-Christ et quelque renouvellement intérieur de son esprit et de sa vie divine : après quoi on est sujet à se contenter, à se complaire en soi-même et à se reposer sur ce qu'on a reçu. Or, c'est là une ignorance et un défaut très-grand; car ces moments de grâce étant passés, l'âme demeure, comme auparavant, dans l'indigence des secours de l'esprit. Un enfant qui a tiré une fois le lait du sein de sa mère n'est pas content d'une gorgée : il continue encore à sucer et n'interrompt point sa nourriture et sa boisson, étant quasi toujours pendant aux mamelles de sa nourrice, à cause du grand feu qui le consume, et qui dévore ses aliments à mesure qu'il les prend.

C'est la leçon que Notre-Seigneur nous fait quand il nous compare aux enfants. Il faut que nous soyons toujours pendants au sein de Jésus-Christ; il nous faut toujours sucer l'aliment de notre vie cachée, lequel est nécessaire à tous moments, soit pour nous défendre de l'ardeur et de la malice de notre convoitise, soit pour fortifier notre faiblesse, soit aussi pour nous faire croître dans la vie de Jésus-Christ. Chaque moment a besoin d'impression, de lumière, de mouvement, de force, pour connaître, pour vouloir, pour agir : et si ces impressions cessent en notre intérieur, nous cessons d'opérer et de pouvoir coopérer à Dieu, qui est le principe de tout bien en nous.

Ne cessons donc jamais, selon l'ordre exprès de Jésus-Christ (234), de prier notre Père pour obtenir par la prière ce pain quotidien de la grâce, ce pain momentané du Saint-Esprit, qui nous donne de quoi agir et opérer pour Dieu en tout temps et en tout moment, de peur d'encourir la malédiction de l'arbre aride et sans fruit, dans la saison qui paraissait le devoir exempter d'en porter.

C'est la raison qui oblige les saints à vivre dans le recueillement perpétuel, et qui les empêche de se relâcher en la prière du cœur, nécessaire absolument à la vie, si on ne veut décroître et défaillir. *Vigilate et orate.* (*Matth.* XXVI, 41.)

EXERCICE POUR LA VISITE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Avertissement. — Les Chrétiens étant consacrés à Dieu par le baptême, pour être ses hosties de louange, ont obligation de vaquer incessamment à son honneur et à son amour; et parce que le Fils de Dieu a prévu qu'ils seraient infidèles à leurs devoirs, souvent distraits de leurs obligations, et très-rarement appliqués au service et au souvenir de Dieu, il se tient assidu sur l'autel, comme une hostie de louange perpétuelle, et comme un aimable supplément de ses membres, il rend à Dieu les devoirs de chacun. Voilà un aimable Seigneur, un frère bien amoureux et un chef bien adorable! Il rend à Dieu ce que nous devons; et pendant que nous n'y pensons pas, pendant que nous dormons, et pendant même que nous lui sommes très-opposés, il veille et aime Dieu pour nous.

Mais ce saint supplément n'est pas en ce lieu-là pour être un fondement de paresse pour nous et une occasion de péché; il n'y est que pour aider à notre infirmité et pour réparer les fautes de notre négligence. Il veut donc qu'on le visite de temps en temps, afin que nous entrions en part du bien qu'il nous fait, et que nous trouvions en lui de quoi suppléer à nos fautes, nous joignant à lui pour rendre à Dieu ce que nous lui devons.

Il se faut souvenir de l'obligation que nous

(234) *Oportet semper orare et non deficere.* (*Luc.* XVIII, 1.)

Digitized by Google

avons d'adorer Dieu et de le louer incessamment pour les biens que nous avons reçus de lui au baptême, avant lequel notre âme était imbue de blasphème et d'idolâtrie, d'horreur, d'aversion et de haine de Dieu, par la possession maligne du démon, qui la tenait en ses inclinations et en ses dispositions horribles. Si nous ne faisons bon usage de notre vie et de la grâce du saint baptême, qui nous a délivrés de cette possession pour nous élever à Dieu, pour nous convertir à lui, et pour nous appliquer à sa louange et à son amour; et si pour cet effet, nous ne prenons pas de soin de nous unir à Jésus-Christ et de nous consommer en son amour et en ses louanges, nous avons beaucoup à craindre. Où est-ce que nous en trouverons le moyen? ce sera dans le très-saint Sacrement institué pour le supplément de nos obligations.

Des grandeurs et des avantages du très-saint Sacrement qui nous obligent à le visiter.

Les saints, parlant du très-adorable Sacrement de l'autel, disent que c'est une dilatation du saint mystère de l'Incarnation. C'est un Dieu avec nous, un Dieu descendu parmi nous, auquel il faut accourir, comme ont fait les pasteurs, les rois et tous ceux qui ont eu la foi en lui. Alors, dit le prophète Isaïe, vous verrez aller aux pieds du Fils de Dieu paraissant dans le monde, des troupes innombrables de peuples, vous les verrez venir de pays étrangers : *Filii tui de longe venient et filiæ tuæ de latere surgent. Tunc videbis, et affluës, et mirabitur et dilatabitur cor tuum, quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi; inundatio camelorum operiet te, dromedarii Madian et Epha.* (*Isa.* LX, 4, 5, 6.) Ce sera là un grand sujet de joie et de jubilation, de voir la foule des monarques, la force des nations et les richesses de tout le monde anéanties aux pieds de Jésus-Christ.

C'est ce que l'on a vu dans la naissance de la foi, et avant même que Jésus-Christ fût mort et ressuscité pour le monde : et maintenant tout est désert dans l'Eglise, et personne ne paraît aux pieds du Fils de Dieu. Pendant qu'il vivait sur la terre, il travaillait et méritait seul pour nous : maintenant qu'il est sur les autels, il ne veut pas être seul, il veut passer en nous, et animer ses membres de son esprit et de sa vie pour être en nous, rendant à Dieu tous nos devoirs, et nous faisant être à son Père ce qu'il lui était lui-même : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum; Deum meum et Deum vestrum* (*Joan.* XX, 17) ; ce qu'il est à son Père, il dit que nous le sommes; et ce qu'il est à Dieu, il dit que nous le sommes aussi. En un mot, il vient être en nous une seule et même chose avec nous.

C'est ce que le saint mystère du très-auguste Sacrement opère par-dessus celui de l'Incarnation. Il ajoute la multiplication de sa sainte présence et la dilatation de sa vie qu'il répand en nous-mêmes, nous ajoutant à lui et nous associant à son corps pour nous rendre participants de son esprit et de sa substance.

Notre-Seigneur vivant sur la terre était compréhenseur et voyageur tout ensemble. Il était compréhenseur dans une portion de lui-même, et comme Fils il jouissait de la gloire de Dieu; et dans l'autre portion il en était privé, et vivait comme serviteur fidèle de son Père.

Maintenant qu'il est consommé pleinement en tout lui-même dans la gloire de Dieu, il veut encore garder la même conduite et continuer sa manière de vie dans le monde. C'est pourquoi il s'associe des âmes ici-bas, et il se les unit en sorte qu'elles ne sont qu'une même chose avec lui. Il se les lie au très-saint Sacrement, et là il est en elles compréhenseur et voyageur tout ensemble. Comme chef, il est compréhenseur; mais comme lié aux âmes, il est voyageur. Comme compréhenseur, il contribue à l'élévation, à la sanctification et à la consommation des âmes. Et comme voyageur, les âmes lui donnent le moyen de mériter et d'augmenter toujours sa propre gloire et celle de son Père.

Heureuse l'âme qui se voit appelée à n'être qu'une chose avec Jésus-Christ, et à rendre en lui à Dieu tout ce que Jésus-Christ rend à Dieu en soi-même.

Heureuse l'âme qui en la pointe de son esprit entre dans le ciel pour y honorer Dieu, et qui pour le glorifier se perd en toute l'étendue de Jésus-Christ!

Heureuse l'âme qui sert à Jésus-Christ pour dilater sa sainte religion, et qui lui donne le moyen de mériter encore une nouvelle gloire pour lui et pour son Père!

Heureuse l'âme qui s'unit à l'étendue de la lumière de Jésus-Christ, et qui voit par lui tout ce que Dieu est.

Heureuse l'âme qui entre dans l'amour et dans la consommation de Jésus-Christ, et qui se revêt ainsi de sa sainteté même!

Heureuse l'âme qui entre en la religion de Jésus-Christ vers Dieu, et qui rend avec lui tous les respects, tous les honneurs et tous les devoirs que Dieu attend et que l'on peut lui rendre!

C'est un bien incompréhensible et très-admirable que le très-saint Sacrement; il nous met un Dieu devant les yeux, et le tient présent à l'Eglise pour y recevoir tout l'honneur et toute la gloire qu'il peut attendre de sa créature. Il y est renfermé en toute l'étendue de ses perfections, et il prétend que l'Eglise y vienne rendre hommage à toutes ses grandeurs et à tous ses titres d'honneur.

Il nous met encore devant les yeux l'humanité sainte de Jésus-Christ, qui rend à Dieu tous les respects et tout l'honneur qu'un Dieu peut recevoir hors de lui-même : en sorte qu'il n'y a qualité sainte ni perfection divine qui ne reçoive ses louanges par Jésus-Christ.

Enfin il fait passer en nous cette humanité, pour nous mettre en participation de sa vie, et afin de rendre à Dieu en nous ce que nous lui devons pour tout ce qu'il est en lui-même et envers nous. Ainsi chaque Chrétien peut

Digitized by Google

être participant de la religion de Jésus-Christ envers Dieu; c'est pourquoi ce divin sacrement est un sacrement de communion, qui exprime que Jésus-Christ veut être vivant dans les âmes, et les animer de sa religion, et que par là il veut remplir le monde du culte et de l'amour qui est dû à Dieu, et qui ne peut lui être rendu que par lui et en lui seul.

Premièrement, ce saint et adorable sacrement nous met Dieu devant les yeux et renferme la plénitude de son essence sous les symboles du pain. Tout le monde servait autrefois à l'homme par l'ordre de Dieu, pour lui tenir présente la divinité qui se rendait sensible sous les symboles des créatures. Dieu n'a plus maintenant que ce signe sensible et continuel, qu'il nous tient assidûment devant les yeux pour y être adoré. Et comme tout le peuple juif avait, au lieu de ce monde visible, l'arche d'alliance, où un chacun allait se prosterner pour y adorer Dieu sous un signe sensible, de même le peuple chrétien, qui est le vrai Israël, a dans l'Eglise cette véritable arche d'alliance et ce signe visible pour y adorer Dieu. Ce doit donc être là le lieu de notre religion et le véritable endroit où nous devons lui aller rendre tous nos devoirs.

Secondement, ce divin sacrement nous procure l'avantage de nous tenir présente l'humanité de Notre-Seigneur, qui rend à Dieu tous les honneurs et tous les respects qui sont dus à sa majesté; et comme il lui rend aussi pour tous les hommes ce qu'ils lui doivent en leur particulier, chacun y trouve le moyen d'offrir à Dieu par Jésus-Christ ce qu'il ne peut lui rendre par lui-même.

Jésus-Christ jouissant clairement de la vue de son Père, et voyant pleinement toutes ses perfections et toutes ses grandeurs, lui rend en ce sacré mystère ce qui est dû à sa divinité. Dieu se rend à soi-même dans l'humanité de son Fils toute la révérence, tout le respect et tout l'amour qui lui sont dus, de même que dans son Fils il s'est réconcilié le monde : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* (*II Cor.* v, 19.) Que! mystère adorable et de Dieu adoré et de Dieu adorant en son Fils! Quelle joie de voir ce tabernacle, où nous savons que Dieu reçoit tant d'honneur, tant de gloire et tant d'amour en la personne de son Fils, qui lui rend pour soi et pour l'Eglise ce qu'elle n'ose et ne peut entreprendre de lui rendre par elle-même!

N'est-ce pas trop d'honneur à l'Eglise de savoir ce que Jésus-Christ fait en ce lieu pour la gloire de Dieu? n'est-ce pas trop que d'être présent à ce divin mystère et de consentir à tout ce que Jésus-Christ y fait et pour lui et pour nous?

La lumière entière de Dieu est en Jésus-Christ, pendant que nous sommes aveugles à sa beauté et à sa grandeur. La sainteté est en Jésus-Christ, laquelle nous manque, et ainsi nous sommes indignes de nous offrir à Dieu. L'amour et la religion sont pleinement en lui, dont nous sommes tous dépourvus; mais ce qui doit être notre joie est de savoir que Dieu ait au moins en Jésus-Christ un adorateur tel qu'il le veut; et nous devons venir à lui pour le féliciter et pour nous réjouir des louanges, de l'amour et de l'honneur qu'il rend à son Père, comme aussi de la complaisance, de la consolation et de la joie que Dieu le Père prend en son Fils, qui lui est un paradis en la terre.

Si nous sommes bannis du paradis terrestre, nous avons le paradis céleste qui nous est donné en sa place; et si nous sommes pèlerins comme nos premiers pères, nous ne saluons pas de si loin notre terre promise, cette terre des vivants, qui est Dieu même en son Fils, d'où découlent le lait et le miel, et qui rassasie d'un torrent de voluptés ceux qui viennent à lui.

Troisièmement, ce divin Sacrement nous est d'une utilité merveilleuse et d'une vertu admirable; car, passant en nous, il nous met en participation de Jésus-Christ, rendant à Dieu toutes sortes de devoirs, et il fait que nous vivons au fond de nous de la même vie dont il vit dans le ciel et sur la terre.

Nous qui sommes aveugles nous entrons dans le bénéfice de la lumière de Jésus-Christ; nous qui sommes pécheurs, nous sommes participants de sa divinité sainte; nous qui sommes indévots, tièdes et languissants, nous entrons dans l'amour, dans la vigeur et dans le zèle de Jésus-Christ envers Dieu; en un mot, le très-saint Sacrement est un mystère admirable qui nous devrait tenir toujours liés aux pieds de Jésus-Christ reposant sur nos autels.

Les moyens de bien user de ces trois avantages.

Pour bien user de ces admirables avantages, quand on vient visiter le très-saint Sacrement comme on y est obligé, le premier moyen, après avoir adoré Dieu d'abord et après s'être anéanti devant lui, est de confesser :

1° Que l'on est aveugle à sa grandeur et à sa majesté;

2° Que l'on est trop impur pour se présenter devant lui;

3° Que l'on est incapable de lui rendre aucun devoir qui soit digne de lui, et qui lui puisse être agréable.

Le second moyen est :

1° D'adorer la lumière, la sainteté, l'amour et la religion de Jésus-Christ envers Dieu dans ce divin Sacrement;

2° De l'offrir à Dieu son Père pour supplément de nos misères;

3° De se réjouir de ce que Dieu est connu, aimé et honoré dignement par son Fils, en qui il prend toutes ses complaisances.

Le troisième moyen est :

1° D'invoquer beaucoup sur soi l'esprit de Notre-Seigneur, afin qu'il nous vivifie, qu'il nous imbibe, et qu'il nous remplisse de sa lumière, de sa pureté, de sa religion et de son amour, comme aussi de tous les devoirs que nous sommes obligés de rendre à Dieu pour chacune de ses perfections;

2° De se tenir en paix et en silence, pour

Digitized by Google

laisser opérer en nous le Saint-Esprit, et pour lui donner le temps de répandre sur nous les grâces et les dons que nous lui demandons pour être faits dignes de lui;

3° De s'unir à Notre-Seigneur, pour rendre avec lui tout ce qu'il rend à Dieu son Père, entrant le plus intimement qu'on pourra en son intérieur, en sa religion, en son amour et en tous les saints devoirs que son âme rend à Dieu pour nous, pour toute son Eglise et pour lui-même comme Fils unique du Père.

Exemple de cet exercice devant le saint Sacrement.

La majesté de Dieu réside au très-saint Sacrement comme en son trône, pour y être adorée en toutes ses grandeurs. Il y en a de deux sortes : les unes intérieures, qu'il possède en lui-même de toute éternité sans rapport aux créatures, comme sont sa sainteté, son immensité, sa simplicité, sa lumière, sa puissance, son amour, etc.; les autres qui nous regardent, et qui ne sont en lui que depuis qu'il opère envers nous, comme sont celles de créateur, de rédempteur, de sanctificateur, de juge, de roi, et autres semblables.

Il veut être honoré sous tous ces titres, et il prétend que la créature se présente souvent à lui pour l'adorer, pour le louer, pour le remercier, pour le prier et pour s'affliger en sa présence. Mais il veut que ce soit toujours en l'union et en la vertu de Jésus-Christ, qui repose pour cet effet au très-saint Sacrement de l'autel, et qui s'y tient toujours présent pour recevoir le monde, pour l'élever à Dieu et pour le remplir de lui et des sentiments que chaque particulier doit avoir en son cœur. Jésus-Christ seul connaît ce qui est dans la créature et le dessein de Dieu sur elle; et Jésus-Christ seul, qui donne la mesure des grâces et des biens de l'esprit, sait ce que chacun doit rendre à Dieu. A ce dessein, il se rend présent à tous par le saint Sacrement, pour les tenir en leur devoir et pour satisfaire à leurs obligations.

Lors donc qu'on visitera le très-saint Sacrement, on pourra choisir quelqu'une de ces perfections en particulier; par exemple, celle de créateur, à laquelle, peut-être, on n'aura jamais rendu aucun devoir ni aucune reconnaissance.

Premier point. — La première chose qu'il faut faire, après s'être confondu en la présence de ce grand Tout, qui a fait toutes choses de rien, est de confesser : 1° que nous sommes aveugles, et que nous ne pouvons pénétrer cette grandeur et cette qualité de créateur, telle qu'elle est en elle-même et que la foi nous l'enseigne; 2° il faut que nous confessions notre indignité pour paraître en cette divine présence; 3° il faut avouer notre impuissance et incapacité de lui rendre aucun devoir digne de lui, ensuite de quoi on peut dire le *Confiteor* et le *Veni Creator*.

Deuxième point. — La seconde chose est : 1° d'adorer la parfaite lumière de Jésus-Christ, qui comprend la profondeur de l'abîme de Dieu comme créateur, en sa puissance, en son amour et en sa sagesse. Il faut faire un acte de foi de tout ce que Jésus-Christ voit en Dieu, étendant notre foi à tout ce qu'est Dieu créateur, et à tout ce que Jésus-Christ en voit dans le très-saint Sacrement. Il faut encore adorer la sainteté de cette victime d'amour et de louange, et respecter ensuite tous les devoirs et toutes les protestations que Jésus-Christ rend à Dieu créateur pour lui-même et pour toutes ses créatures. 2° Il faut offrir à Dieu tous ces devoirs de Jésus-Christ; 3° s'en réjouir avec Dieu, et puisque notre impureté et notre incapacité nous empêchent de le glorifier par nous-mêmes, il faut se consoler et se réjouir de ce que Jésus-Christ y satisfait si pleinement et de ce que Dieu y prend tant de consolation et tant de joie.

Troisième point. — La troisième chose est : 1° d'invoquer sur nous pendant un temps notable l'esprit de Jésus-Christ par lequel il adore Dieu comme créateur de tout le monde; 2° de demeurer en paix et en silence, attendant l'opération du Saint-Esprit en nous; 3° de s'unir à Notre-Seigneur pour rendre à Dieu nos devoirs avec lui, qui se proteste en ce saint Sacrement la créature de Dieu son Père.

Et quoique les devoirs de Notre-Seigneur ne soient pas connus, la foi pourtant nous les enseigne dans les Ecritures. Par exemple, il proteste à Dieu son Père, 1° une souveraine dépendance, le reconnaissant comme l'Etre souverain duquel émane tout ce qu'il possède, et devant lequel il n'est rien, comme il le dit par ces paroles : *Substantia mea tanquam nihilum ante te.* (*Psal.* XXXVIII, 6.) Il témoigne aussi sa joie d'être originaire de lui et de se voir en dépendance d'un Etre si pur et si saint. Il faut que l'âme s'unisse à cette protestation si sainte de Jésus-Christ; il faut qu'elle témoigne à Dieu une grande joie de dépendre de lui, et qu'elle aimerait mieux n'être point que de recevoir son être d'une autre source que de lui. 2° Notre-Seigneur proteste à Dieu son Père, comme créateur, une parfaite obéissance pour lui et pour toute créature, laquelle en effet obéit à Dieu en tout : *Omnia serviunt tibi* (*Psal.* CXVIII, 91.) L'âme se doit unir à cette protestation de Jésus-Christ et entrer dans le renouvellement de son obéissance. *Non mea voluntas, sed tua fiat; non sicut ego volo, sed sicut tu; non quod ego volo, sed quod tu. Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* (*Luc.* XXII, 42; *Matth.* XXVI, 39; *Marc.* XIV, 36; *Joan.* IV, 34.) Jésus-Christ, comme créature, proteste une parfaite adhérence à Dieu et une coopération fidèle à sa vertu : *Pater meus usque modo operatur et ego operor.* (*Joan.* V, 17.) L'âme doit entrer encore en union de la protestation que Jésus-Christ fait pour lui et pour toute créature d'adhérer fidèlement à l'Esprit. *Quicunque enim Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.* (*Rom.* VIII, 5.) Ceux qui adhèrent à l'esprit intérieur, et qui s'abandonnent à sa

Digitized by Google

vertu, ils sont enfants de Dieu : *In ipso vivimus, et movemur, et sumus.* (*Act.* XVII, 28.)

Actes sur l'image du très-saint Sacrement.

J'adore, Père éternel, les respects et les devoirs que votre Fils vous rend dans l'intérieur de son âme au très-saint Sacrement.

Je vous supplie de les recevoir de lui pour moi, puisqu'il vous les présente à mon intention et en ma place.

Je vous les offre de tout mon cœur, comme les plus grands sujets de complaisance et de joie que vous prenez au ciel et en la terre.

Je vous prie, Fils de Dieu, d'établir en mon âme ces mêmes devoirs d'amour et de religion envers votre Père; car je ne puis espérer aucun vrai sentiment de crainte et de respect qu'en participation de votre intérieur, qui porte en soi la plénitude de la perfection chrétienne.

En votre sainte vertu, Esprit divin, je me prépare à suivre tous les devoirs qui me sont expliqués en cette image; la Foi m'apprend que je suis obligé de les rendre à Dieu en Jésus-Christ, l'unique religieux de son Eglise.

Acte d'anéantissement. — Mon Dieu je confesse en votre Fils que je ne suis qu'un pauvre néant, et que tout l'être vient de vous; rien n'habite en nous qu'en dépendance de vous-même. Je reconnais, mon Dieu, que si vous me repreniez votre être, je serais le même néant d'où vous m'avez tiré.

Acte de pénitence. — Je déteste en votre Fils et par votre Fils même tous les péchés de ma vie passée. Je condamne en sa vertu toute mon adhérence à la chair; j'abhorre toute l'envie et tout le dessein qui pourrait être en moi d'y adhérer jamais et de vous offenser.

Acte d'adoration. — Je vous adore, ô mon Dieu, en toutes vos grandeurs.

Acte d'amour. — Je vous aime en toutes vos bontés.

Acte de louange. — Je vous loue en toutes vos perfections.

Acte de remercîment. — Je vous remercie, ô mon Dieu, de toutes vos perfections, et des soins particuliers que vous avez toujours pris de mon âme.

Devoirs inconnus. — J'entre, ô mon Dieu, dans tous les devoirs inconnus que vous rend votre Fils, dont nous ne sommes pas capables, et que lui seul vous rend dans le secret éminent de son cœur, et dans le sanctuaire de son âme.

Prières. — Je vous prie d'avoir pitié de moi, et de posséder tellement mon cœur, mon esprit, et toutes mes puissances, qu'elles n'agissent que pour vous seul, et par rapport à votre seule gloire.

Vœux. — Je me voue à votre Fils pour être votre esclave à jamais, ne voulant rien tenir de tout ce que je suis et de tout ce qui m'appartient, que comme étant à vous, protestant aussi de ne prendre aucun droit d'en user que par dépendance de vos ordres.

Sacrifice. — Je me voue encore à vous, ô mon Dieu, en qualité d'hostie qui se présente à votre majesté pour être sacrifiée en son honneur et anéantie à sa gloire.

Offrande. — Je m'offre à vous et me consacre dès ce moment à vos autels, afin d'être immolé dans le temps préparé par votre providence, renonçant dès cette heure à toute la vanité du siècle et à toute application à son être profane.

Immolation. — Je vous livre mon corps pour être immolé à la souffrance, et mon esprit pour être immolé aux peines intérieures, pour l'accomplissement entier des desseins de votre amour et de votre justice sur moi.

Consommation. — Je vous donne mon cœur pour être consommé dans votre amour, et pour en faire un holocauste qui me fasse passer dans votre être divin.

Communion. — Que je sois, ô mon Dieu! si rempli de votre Fils, et que je communie si pleinement à son amour et à sa religion, qu'étant en mon intérieur transformé en lui-même par la vertu de son Esprit, je ne sois jamais un moment sans vous rendre quelque partie de mes devoirs; qu'au moins en général je sois uni dans la foi et par affection à l'Esprit saint de votre Fils, en qui je vous rends par désir ce qu'il vous rend, puisque je ne puis mériter la grâce d'être en application continuelle envers vous.

Oraison à Notre-Seigneur Jésus-Christ au très-saint Sacrement de l'autel.

Divin Jésus, sauveur des hommes, roi des anges, et seigneur du monde, et par-dessus tout cela Fils unique de Dieu, qui êtes le choisi entre mille, et qui êtes élevé par cette dignité au-dessus de toute créature; je m'estime infiniment heureux d'avoir reçu l'être, pour contempler en vous cette grandeur, et pour en remercier votre Père à toute éternité. Seigneur Jésus, qui vous mettez en tant de lieux, afin de multiplier vos louanges et vos remercîments envers Dieu, que je puisse être en vous multiplié partout, et être présent en esprit à tout le monde, pour adorer et pour glorifier les richesses et l'amour de votre Père en vous; et qu'après le royaume de la foi je puisse être présent en tous vos anges et en tous vos saints, qui sont vos véritables tabernacles et vos temples vivants, pour y être avec eux une hostie de louange et de remercîment, consommée pour jamais en votre saint amour

En passant devant le très-saint Sacrement, ou devant quelqu'une de ses images.

Je vous offre, mon Dieu, tous les devoirs de votre Fils; je me donne à lui pour entrer en ses mêmes devoirs envers vous; je vous proteste mon entière servitude et ma parfaite obéissance.

OCCUPATION INTÉRIEURE SUR LES GRANDEURS DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, EN RÉCITANT SA COURONNE.

Les Pères de l'Eglise, particulièrement les Pères grecs, et entre les Latins, saint Augustin, nous invitent continuellement à

Digitized by Google

l'union d'esprit et à la communion spirituelle à Jésus-Christ Notre-Seigneur: c'est pourquoi ils nous avertissent souvent de ce que dit saint Paul, que Notre-Seigneur nous doit être toutes choses. *Ipse est pax nostra.* (*Ephes.* II, 14.) *Factus est nobis sapientia a Deo, et justitia, et sanctificatio, et redemptio.* (*I Cor.* I, 30.) *Omnia et in omnibus Christus.* (*Col.* III, 11.)

Saint Grégoire de Nysse, lumière et flambeau de l'Eglise grecque, dans un petit traité de la profession des Chrétiens, et dans un autre de la perfection chrétienne, remarque que notre union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ doit être si grande, que nous devons même communier à toutes ses perfections et qualités divines. C'est une chose assez difficile à comprendre, si l'on ne conçoit que nous devons participer aux vertus éminentes qu'il pratiquait, selon toutes ses qualités les plus sublimes.

Ainsi, quand nous récitons quelque dizain de la Couronne, en y honorant un des titres magnifiques de Jésus-Christ, nous devons entrer en esprit dans son intérieur, pour participer aux vertus principales qu'il pratiquait sous ce même titre. Or il y avait trois sortes de vertus principales en Jésus-Christ, qui composaient tout son intérieur; la première regardait la majesté et la souveraineté de Dieu le Père, et on la nomme sa religion. La deuxième regardait le prochain et tous les exercices intérieurs qu'il pratiquait pour l'avantage de l'homme, et pour ménager son salut et sa gloire; et on l'appelle son amour envers l'Eglise. La troisième le regardait lui-même; c'était son anéantissement, sa douleur, sa contrition et son horreur contre le péché universel, dont il était revêtu aux yeux de Dieu son Père. Il était dans un désir continuel de le détruire; il vivait dans un amour très-ardent de la croix, et il désirait de porter toute sorte d'humiliation pour détruire l'orgueil en nous, toute sorte de pauvreté pour détruire l'avarice, toute sorte de douleurs et de souffrances pour anéantir la volupté et les délices, et pour mériter ainsi dans tous les hommes la destruction universelle du péché: et c'est ce que saint Paul appelle la médecine et la purgation de nos péchés: *Purgationem peccatorum faciens.* (*Hebr.* I, 3.)

Il n'y a point de croix au commencement du chapelet de Notre-Seigneur, premièrement, pour la même raison pour laquelle au saint jour de l'Adoration des rois on ne dit point le *Venite, exsultemus Domino*, au commencement de l'Office; car, comme l'Eglise cède aux saints mystères de Jésus-Christ (lesquels elle est tout occupée en ce jour) la puissance d'inviter le monde à l'adoration de ce divin Sauveur, elle supprime ce psaume, *Venite*, etc., qui n'est que pour inviter à cette même adoration. De même, parce que la sainte couronne de Jésus-Christ est instituée pour honorer non-seulement ses titres d'honneur et ses vertus, mais aussi les sacrés mystères de sa vie, dont un des principaux est celui de sa mort et de sa passion; et que l'on est obligé pendant toute cette prière d'adorer ce divin Sauveur souffrant et mourant, ce serait inutilement qu'on y mettrait la croix. Secondement, il n'y a point de croix à cette couronne, quoiqu'il y en ait une à celle de la sainte Vierge, pour honorer sa foi, et pour s'y lier intimement, à cause qu'il n'y a point eu de foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, à l'honneur duquel cette couronne est instituée.

Sur le premier gros grain. — On récitera l'*Ave Maria*, et en le récitant on se tiendra uni intérieurement à la foi de la sainte Vierge, adorant les saints et profonds mystères de son Fils, qu'elle ne pouvait comprendre avec toute l'étendue de sa foi.

Sur les trois petits grains suivants. — On récitera trois *Pater* pour adorer la demeure des trois personnes divines en l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus* (*Joan.* XIV, 23); si la sainte Trinité demeure dans les fidèles, comme dans le temple qu'elle s'est consacré par le baptême, combien plus demeure-t-elle en Notre-Seigneur Jésus-Christ? Au premier des trois *Pater*, on adorera non-seulement la résidence du Père, mais encore ses opérations en Jésus-Christ son Fils; on y adorera non-seulement les opérations libres de son amour envers lui, mais encore ses opérations nécessaires et éternelles, comme sa génération divine, par laquelle il se dégorge en lui avec profusion et avec impétuosité, selon ces paroles de l'Ecriture: *Puteus aquarum viventium quæ fluunt impetu de Libano.* (*Cant.* IV, 15.) L'humanité de Jésus-Christ anéanti est comme un puits profond, dans lequel se jettent avec impétuosité les opérations immenses du Père, qui se dégorgent en l'âme de son Fils, *quæ fluunt impetu de Libano.*

Au second *Pater*, on adorera les opérations amoureuses du Verbe, comme époux de la sainte humanité de Jésus, à laquelle il s'est lié d'un nœud indissoluble d'amour qu'on ne peut comprendre, et qui n'a pas même été interrompu par la dissolution de la mort. *Quod semel assumpsit, nunquam dimisit.*

Au troisième *Pater*, on adorera les opérations religieuses du Saint-Esprit envers Dieu le Père dans le cœur de Jésus, qui est le parfait sanctuaire de notre religion, qui comprend toute l'étendue de la religion chrétienne, et qui est la source unique et totale de l'Eglise universelle.

Sur le premier dizain. — En récitant l'*Ave Maria* sur le gros grain, on se renouvellera dans l'union de la sainte Vierge, pour honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ en qualité de souverain pontife, qui rend pour son Eglise et en son nom à Dieu le Père tous les devoirs religieux qu'il pourrait recevoir de toutes les créatures ensemble. Et pendant que l'on récitera les dix *Pater* sur les petits grains, il sera bon de se tenir uni à la religion avec laquelle Jésus-Christ faisait cette prière à Dieu son Père.

Sur le second dizain. — En récitant l'*Ave Maria*, il faut se renouveler en la très-

Digitized by Google

sainte Vierge, pour honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ en qualité de médiateur et pour respecter tout l'amour qu'il portait à son Eglise. Et pendant les dix *Pater*, après avoir rendu à Dieu les premiers devoirs de respect et d'adoration, il sera bon de se tenir uni continuellement à l'amour et à la charité que Jésus-Christ avait pour son Eglise en récitant cette même prière.

Sur le troisième dizain. — En disant l'*Ave Maria*, on se renouvellera encore en la très-sainte Vierge, pour honorer Jésus-Christ Notre-Seigneur en qualité d'hostie pour les péchés du monde, et pour respecter l'aversion, la haine et l'horreur qu'il en avait et qui le tenait en tristesse continuelle, jusqu'à ce que l'heure fût arrivée de sacrifier sa vie à Dieu et de mourir pour mettre fin au péché. *Tristis est anima mea usque ad mortem, et quomodo coarctor usque dum perficiatur.* (*Matth.* XXVI, 38; *Luc.* XII, 50.) *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est.* (*Psal.* CXIX, 50.)

Pendant les *Pater* de cette dizaine, il sera bon de se tenir uni à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour participer à sa pénitence et pour entrer dans cette haine et cette horreur du péché, dont il était rempli, et pour entrer aussi dans son amour envers Dieu, et dans le désir de lui satisfaire pour les péchés de ses membres, qui composent le corps de l'Eglise.

Avis.— 1° Quoique l'on ait ici exposé quelques titres d'honneur de Jésus-Christ, et quelques-unes de ses vertus capitales, néanmoins on est en liberté d'en choisir d'autres, parce que tout est adorable en Jésus-Christ. 2° Nous pouvons nous appliquer particulièrement aux vertus qui nous semblent le plus nécessaires selon nos infirmités et nos besoins. 3° On peut aussi s'occuper des mystères dont on se sent le plus ordinairement touché, et auxquels l'esprit nous porte avec plus d'amour et d'inclination, se souvenant toujours de se tenir unis à la foi de la très-sainte Vierge, qui, au-dessus de toute raison et de tout sentiment, adorait ces profonds mystères qu'elle ne pouvait comprendre.

OCCUPATION SUR LES GRANDEURS DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE EN RÉCITANT LE CHAPELET.

Sur la croix. — Après avoir fait le signe de la croix, on récitera le *Credo*, pendant lequel on se donnera à l'esprit de la foi, pour se renouveler dans le respect et dans l'amour de ses maximes, et de tous les mystères qui sont compris en ce symbole, honorant en la très-sainte Vierge l'éminence de la foi qu'elle a eue plus grande que le reste des créatures, et lui en demandant la participation et l'esprit pour toute la sainte Eglise.

Sur le premier gros grain. — En disant le *Pater*, on adorera l'unité de Dieu, principe de toutes les grandeurs de la très-sainte Vierge et de la perfection de ses états.

Sur les trois petits grains.— En disant les *Ave Maria*, on honorera les trois états de la vie voyagère de la très-sainte Vierge.

Au premier *Ave Maria*, il faut honorer l'état de son enfance, qu'elle passa dans le temple, où, vivant comme une hostie de Dieu, elle adorait incessamment Jésus-Christ sous la figure de toutes les victimes, et se préparait dès ce temps-là au sacrifice de son Fils, qu'elle avait présent à l'esprit pendant qu'elle était appliquée au service des prêtres qui offraient à Dieu les sacrifices.

Au second *Ave Maria*, on honorera l'état de son saint mariage, durant lequel elle a vécu dans une sainteté parfaite, elle a conçu, nourri et élevé Jésus-Christ son Fils, et participé à ses divines grâces; elle a été présente à sa personne et a conversé avec lui.

Au troisième *Ave Maria*, il faut honorer l'état de son saint veuvage, pendant lequel elle a servi, elle a été présente et a participé aux saints mystères de Jésus-Christ; et après elle a aidé les apôtres à fonder et à maintenir l'Eglise, qu'elle n'a point laissée que lorsqu'elle l'a vue affermie en la foi de Jésus-Christ son Fils.

Sur le premier dizain. — En récitant le *Pater* sur le gros grain, il faut respecter profondément Dieu le Père en toutes ses perfections et en toutes ses grandeurs divines, qui, étant immenses, ne peuvent être vues et adorées que dans la foi.

Sur les dix *Ave Maria*, on honorera la sainte Vierge en qualité d'épouse du Père éternel, qui a engendré en elle et avec elle Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il faut honorer en elle toutes les perfections divines et adorables que Dieu le Père a fait passer en sa sainte personne, la mettant en communion parfaite de sa fécondité, de sa sagesse, de sa sainteté et de la plénitude de sa vie divine.

A la fin du dizain, on dira un *Gloria Patri*, pour louer Dieu le Père d'avoir choisi la sainte Vierge pour son épouse, et de lui avoir communiqué tant de perfections, dont on demandera quelque part pour l'Eglise de Dieu.

Sur le second dizain. — En récitant le *Pater* sur le gros grain, il faut honorer le Fils de Dieu fait homme en la très-sainte Vierge, et adorer toutes les grandeurs du Verbe anéanties dans la chair au divin mystère de l'Incarnation (235).

Pendant les dix *Ave Maria*, il faut respecter la sainte Vierge comme Mère du Fils de Dieu, et honorer en elle la vie du Verbe incarné, avec tout l'intérieur et tout l'extérieur des vertus qu'il est venu fonder en son Eglise par l'Incarnation, comme sont sa patience, sa pauvreté, sa chasteté, sa douceur, son humilité et les autres vertus chrétiennes que Dieu n'a pu avoir en soi que par ce saint mystère.

A la fin du dizain, on dira le *Gloria Patri*, pour remercier Dieu le Fils d'avoir choisi la sainte Vierge pour sa Mère, et de l'avoir rendue le modèle parfait de la vie chrétienne,

(235) *Semetipsum exinanivit.* (*Philip.* II, 7.)

Digitized by Google

demandant à Dieu qu'il lui plaise y conformer son Eglise.

Sur le troisième dizain. — En disant le *Pater*, on adorera le Saint Esprit, comme sanctificateur de la très-sainte Vierge.

Pendant les dix *Ave Maria*, il faut honorer la sainte Vierge comme le temple et le sanctuaire du Saint-Esprit, dans laquelle il a versé la plénitude de ses dons. Il faut encore respecter toutes les opérations divines qui ont rempli son âme pendant sa vie voyagère, et qui continuent encore dans le ciel, le Saint-Esprit opérant plus en elle dans le temps et dans l'éternité que dans toutes les pures créatures ensemble.

A la fin il faut dire *Gloria Patri*, pour glorifier le Saint-Esprit d'avoir choisi la sainte Vierge pour son temple et de l'avoir ornée et remplie de tant de dons, desquels on demandera la participation pour soi et pour la sainte Eglise.

Sur le quatrième dizain. — En disant le *Pater* sur le gros grain, il faut adorer Dieu le Père comme glorificateur de la très-sainte Vierge et de toute l'Eglise triomphante.

Sur les dix *Ave Maria*, il faut considérer et honorer la sainte Vierge comme la joie des anges et des bienheureux dans le ciel. Il faut s'unir à eux pour entrer en leur complaisance envers elle, et dans les louanges et les bénédictions qu'ils lui rendent.

A la fin il faut dire le *Gloria Patri*, pour remercier la majesté de Dieu de l'avoir établie dans le haut point de gloire qu'elle possède, demandant la grâce de pouvoir contempler un jour sa beauté et toutes les vertus dont Jésus-Christ l'a revêtue.

Sur le cinquième dizain. — En disant le *Pater*, il faut adorer Jésus-Christ régnant en la sainte Vierge, et en elle régnant aussi sur son Eglise militante.

Pendant les dix *Ave Maria*, on honorera la sainte Vierge comme la reine de l'Eglise, comme l'aide des Chrétiens, et comme le refuge des pécheurs : respectant la part que Dieu lui a donnée en la royauté de son Fils sur l'Eglise. On honorera la puissance que Dieu lui a donnée sur ses ennemis, on l'invoquera sur l'Eglise, on la conjurera de régner en son Fils et par son Fils sur le monde, on la priera d'y vouloir détruire le péché, abattre l'orgueil du démon, nous fortifier en esprit contre l'infirmité de la chair : en un mot, nous remplir de la vertu de Jésus-Christ Notre-Seigneur, en qui nous puissions régner sur tout ce qui s'oppose à lui durant cette vie.

On dira le *Gloria Patri* à la fin, pour remercier Notre-Seigneur d'avoir si pleinement régné en elle et sur elle dans l'Eglise, et d'avoir détruit tant d'hérésies et tant d'erreurs, le priant encore qu'il achève d'extirper par elle ce qui en reste au monde, qui croît tous les jours en ténèbres et en malignité.

Sur le sixième dizain.— Pendant le *Pater*, qu'on récitera sur le gros grain, on adorera le Saint-Esprit comme consolateur de l'Eglise souffrante (236), en la très-sainte Vierge.

Pendant les dix *Ave Maria*, on honorera la sainte Vierge, comme la consolation des affligés, et surtout comme le soulagement des âmes qui souffrent dans le purgatoire.

On l'invoquera sur toutes les âmes qui gémissent en ces flammes, et qui ne peuvent plus se secourir elles-mêmes, ni demander sensiblement de l'assistance au monde ; mais principalement on lui demandera en Jésus-Christ et par Jésus-Christ même le soulagement et la liberté de tant d'âmes délaissées dans le fond de ce cachot, dont personne ne se souvient, et qui sont sans aucune assistance.

On dira le *Gloria Patri* pour remercier Dieu de toutes les délivrances qu'il a accordées à ses prières, y ajoutant un *Requiem* ou un *De profundis*.

AUTRE MANIÈRE DE RÉCITER LE CHAPELET DE LA SAINTE VIERGE.

En disant le *Credo* sur la croix, il faut s'unir intérieurement à la foi de la très-sainte Vierge, pour demander à Dieu la participation de celle qu'elle avait de tous les mystères de notre religion.

Ensuite il faut dire le *Pater* en l'union de l'esprit dans lequel Jésus-Christ le récitait sur la terre à l'honneur et à la gloire de Dieu son Père, pour le bien de l'Eglise.

Il faut dire les trois *Ave Maria* suivants en union du respect et de l'amour avec lequel le saint ange Gabriel honora la très-sainte Vierge, en lui prononçant ces paroles de la part du Père éternel.

On continuera les autres *Pater* dans les mêmes intentions du premier ; et en récitant les dizaines d'*Ave*, il sera bon aussi de se tenir uni à l'intérieur et aux mêmes dispositions du saint ange qui la salua.

Outre ces dispositions générales, il sera bon, pour éviter la distraction et l'inutilité de l'esprit, de changer de temps en temps d'attention et de s'occuper en détail des grandeurs de la très-sainte Vierge, faisant successivement ce que l'ange faisait tout d'un coup en la plénitude de sa lumière.

Sur le premier dizain, en disant l'*Ave Maria*, on pourra honorer la plénitude des grâces que ces paroles expriment, *gratia plena*, et que le Père éternel mit en son âme lorsqu'il la choisit pour son épouse et qu'il commença de la posséder en cette qualité : *Dominus possedit me in initio viarum suarum.* (*Prov.* VIII, 22.).

Le second dizain servira pour honorer toujours avec l'ange la plénitude des grâces dont le Fils de Dieu la remplit, la prenant pour sa Mère et habitant en elle.

Le troisième dizain servira encore pour honorer cette même plénitude de grâces que le Saint-Esprit a versée en elle, comme en son temple et en son sanctuaire, où il a répandu continuellement les opérations amoureuses et magnifiques dont une créature peut honorer et glorifier Dieu.

(236) *Deus totius consolationis.*

Digitized by Google

Le quatrième dizain pourra être employé pour honorer la sainte Vierge en qualité de reine du clergé, qui est une qualité naissante de sa première grandeur d'épouse du Père éternel, selon laquelle elle entre dans tout le zèle qu'une épouse est capable d'avoir pour la gloire de son époux : à raison de quoi le Père éternel lui a donné tout le clergé pour ses membres et pour ses sujets, comme ceux qui doivent être tout feu et toute ardeur pour Dieu, et qui doivent se consommer continuellement dans les opérations du zèle de sa gloire : *Qui facit angelos suos spiritus, et ministros suos flammam ignis.* (*Hebr.* I, 7.)

Le cinquième dizain servira pour honorer la sainte Vierge en qualité de mère de l'Eglise, ayant autant d'enfants qu'il y a de Chrétiens qui reçoivent tous les jours leurs aliments et leur nourriture des saintes mamelles de sa dilection. Ils ne voient que par sa lumière, ils n'aiment que par sa charité et n'ont de vertu qu'en sa force, recevant tout de Jésus-Christ qui habite en elle en la plénitude de la vie de son Père, pour la distribuer à tous les hommes.

Enfin le sixième dizain servira pour l'honorer en qualité de médiatrice des pécheurs auprès de Jésus-Christ, établie du Père éternel pour être le caractère et le sacrement de sa miséricorde. Le Père a donné son Fils comme le caractère de sa substance et de toutes ses perfections, pour les rendre visibles aux hommes ; et le Fils, suivant les traces de son Père, partage ses opérations et ses voies entre sa miséricorde et sa justice, *universæ viæ Domini misericordia et veritas* (*Psal.* XXIV, 10) ; mais la très-sainte Vierge n'a été choisie du Père que comme le caractère de sa miséricorde et comme un sacrement par lequel il voulait en opérer les effets dans les âmes. C'est pourquoi il opère en elle-même le plus grand de ces effets, la remplissant de Jésus-Christ son Fils, qui épuise pour nous la miséricorde de Dieu et qui verse aussi par sa Mère, comme par un sacrement, les miséricordes de son Père sur les hommes : *Salve, regina, mater misericordiæ*, etc. On pourrait finir le chapelet par cette antienne et par ces autres paroles : *Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei* (*Eccli.* XXIV, 24), à cause que cette Mère de miséricorde ayant répandu dans les âmes les effets d'amour, de religion et de foi, elles se trouvent aussitôt remplies d'une sainte espérance, *et sanctæ spei.*

EXERCICE POUR LA PRIÈRE DU SOIR.

On s'adressera à la très-sainte Trinité par Notre-Seigneur au saint Sacrement et par l'intercession de la sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Jean l'Evangéliste, du patron de la paroisse, du saint dont on porte le nom, et de quelque autre, à qui on aura particulière dévotion ; et pour ce sujet on dira :

Benedicta sit sancta, et individua Trinitas, nunc, et semper, et per infinita sæcula sæculorum. Amen.

Tantum ergo sacramentum veneremur, etc.
Genitori, Genitoque laus et jubilatio, etc.
Panem de cœlo, etc.
Omne delectamentum, etc.
Oremus. — Deus, qui nobis sub Sacramento mirabili, etc.

Les Litanies de Notre-Dame.

L'antienne. Sub tuum præsidium, etc.
Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix.
Ut digni efficiamur promissionibus Christi.
Oremus. — Concede nos famulos tuos, etc.

Pour saint Joseph.

Oremus. — Sanctissimæ Genitricis tuæ sponsi, etc.

Pour saint Jean l'Evangéliste.

Oremus. — Ecclesiam tuam, Deus, benignus illustra, etc.

Pour le patron de la paroisse et pour les autres saints, leurs oraisons propres.

Examen de conscience.

Humilions-nous devant Dieu, nous réputant indignes de paraître en sa présence.

Remercions Dieu des biens qu'il nous a faits, de nous avoir donné l'être et la vie, d'avoir fait mourir son Fils pour nous, de l'avoir ressuscité et de nous avoir donné son Esprit pour nous rendre capables de l'honorer.

Remercions-le en particulier de nous avoir donné ce jour avec tant de secours extérieurs, que nous pouvions tirer du monde présent et de ses créatures pour le glorifier et le servir.

Remercions-le encore davantage des aides intérieures de la grâce qui a été en nous incessamment pour nous montrer notre devoir, pour nous en insinuer l'inclination et pour nous donner la force de l'accomplir fidèlement en la vertu de Jésus-Christ notre tout.

Adorons Jésus-Christ, et tenons-nous devant lui comme de pauvres criminels, tremblants devant la face de notre juge qui nous doit venir juger un jour selon toute la loi de l'Evangile, et qui examinera en rigueur l'emploi que nous aurons fait de cette journée.

Demandons-lui la lumière qu'il nous apportera avec lui à l'heure de notre mort pour nous faire connaître nos péchés. Demandons-lui cette lumière de sainteté, qui les fait voir avec honte et qui en donne horreur et contrition, afin de prévenir son jugement par notre pénitence.

Quoique nous soyons indignes de cette grâce, soyons pourtant en attente de la miséricorde de Dieu ; et avec le peu de foi que nous avons, considérons et examinons nos pensées, nos paroles et nos œuvres.

Il faut penser ici à sa conscience.

Nous voyant infidèles à l'esprit, anéantissons-nous, et nous confondons du mauvais usage que nous avons fait de Jésus-Christ et de ses grâces ; prions-le qu'il nous donne des larmes pour pleurer notre vie, et qu'en

Digitized by Google

lui nous trouvions la pénitence de nos péchés.

En union intérieure à Jésus-Christ, demandons miséricorde à Dieu de toutes nos offenses, et protestons-lui fidélité, voulant renoncer entièrement à nous pour adhérer à tout jamais à son divin esprit.

Recevons notre jugement particulier de la bouche de Jésus-Christ notre juge, qui est en condamnation perpétuelle contre les pécheurs.

Ecoutons ce qu'il dit aux âmes qui ont passé leurs jours sans bonnes œuvres et en péché : *Allez, maudits, au feu d'enfer; j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'étais nu, et vous ne m'avez pas revêtu*, etc. (*Matth.* xxv, 41.) Subissons le jugement de Jésus-Christ, condamnons-nous à ces feux, descendons tout vivants dans l'enfer; trempons là un long temps, disons à Dieu devant que d'en sortir :

Mon Sauveur et mon Dieu, quoique votre jugement soit terrible, quoique votre enfer soit furieux en ses tourments, j'ai plus d'affliction de vous avoir déplu que de tous les malheurs qui m'en peuvent arriver. Je vous crie merci de mon péché et du peu de bonnes œuvres que j'ai faites pour vous : vous êtes l'unique bonté qui mérite tout amour; vous êtes l'unique majesté qui est digne de tout honneur. Je rougis de honte de vous avoir tant méprisé, et je meurs de douleur d'avoir eu si peu d'amour pour vous. Vivez, ô mon Dieu, pour vous-même, et que je vive à vous en votre Fils pour les siècles des siècles.

Réparons en Jésus-Christ les pertes que nous avons faites, et tâchons de rétablir par lui le vide et l'inutilité où nous avons été pendant ce jour.

Abandonnons-nous à Dieu en Jésus-Christ, l'unique pénitent de l'Eglise, pour porter en lui la pénitence que la justice de son Père voudra nous imposer.

Présentons-nous avec joie au jugement de son amour et de sa miséricorde, étant bien aises de porter dès à présent le châtiment de notre péché, pour prévenir le jugement de rigueur, qu'il exerce en l'autre vie.

Recevons en général toute la pénitence qu'il nous impose dans le secret de sa justice éternelle, que nous ne voyons pas maintenant, mais que nous sentirons dans le temps qu'il a ordonné, ou en cette vie ou en l'autre.

Il est important de remarquer que si Notre-Seigneur imprime le sentiment de quelque pénitence particulière, on doit être en disposition de l'accomplir. Si elle est de conséquence, il la faut communiquer à son directeur avant que de la faire, de peur qu'il n'y ait illusion; si elle est légère, et que l'on croie en simplicité qu'elle est selon la volonté du directeur, et conforme aux règles générales de sa conduite, on la peut faire, mais après il la lui faut découvrir.

Le Confiteor, Misereatur, *etc.* Indulgentiam, etc. Angelus Dei, *etc., l'oraison* Visita, quæsumus, *etc., en se recommandant aux anges de la paroisse.*

De profundis, etc.

Requiem, etc.

A porta inferi, etc.

Oremus. — Fidelium, etc.

AUTRE EXERCICE POUR LA PRIÈRE DU SOIR.

Esprit de Dieu, venez sur nous, descendez dans le cœur de vos fidèles, pour les remplir de votre amour et pour les rendre capables de satisfaire à leur devoir.

Nous vous adorons, ô mon Dieu, qui êtes ici présent, et vous reconnaissons comme le Père de miséricorde et comme la source de tous les biens du monde.

Nous vous remercions de toutes les grâces que vous nous avez faites, en nous donnant la vie, en nous la conservant par tant de créatures, en sanctifiant notre âme par la mort de votre Fils et par la vie de votre Saint-Esprit, qui nous excite à tous moments à vous aimer et à vous servir.

Nous vous demandons pardon en général de tout le mauvais usage que nous avons fait de ces grâces pendant toute notre vie, et surtout en ce jour.

Nous nous accusons en particulier, ô mon Dieu, de *tels* et *tels* péchés que nous avons aussi commis aujourd'hui, en pensées, paroles, œuvres et omissions, et surtout de la rechute en ceux auxquels nous sommes si enclins, dont nous nous confondons maintenant en silence.

Après s'être ainsi examiné et accusé devant Dieu, il faut demeurer un temps à se laisser confondre de la vue de ses péchés.

Donnez-nous, s'il vous plaît, un véritable esprit de pénitence et de contrition pour laver nos péchés en votre divin amour.

Prosternés à vos pieds, ô mon Dieu, nous demandons miséricorde par votre Fils. Nous détestons en son esprit tous nos péchés, et nous voulons en faire pénitence. Faites-nous la grâce de commencer une nouvelle vie, et de nous confesser au plus tôt de ces fautes présentes

Nous espérons, mon Dieu, toutes ces grâces de votre bonté immense et de la charité de votre Fils Jésus, qui nous fera, s'il lui plaît, finir heureusement cette journée et commencer celle de demain en son esprit, pour votre gloire.

Confiteor, etc.

Misereatur, etc.

Indulgentiam, etc.

Pater, etc.

Ave, etc.

Credo, etc.

Oraison. — O Jésus, vivant en Marie, venez et vivez en moi, en votre esprit de sainteté, en la plénitude de votre vertu, en la perfection de vos voies, en la vérité de vos vertus, en la communion de vos divins mystères; dominez en moi sur toutes les puissances ennemies, le monde, le diable et la chair, en la vertu de votre Esprit et pour la gloire de votre Père.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

EXERCICES POUR LE RÉVEIL.

Du signe de la croix.

La première chose que le Chrétien fait à son réveil est le signe de la croix, pour témoigner : 1° qu'il estime plus l'honneur d'être Chrétien que toutes les qualités du monde ;

2° Qu'il n'embrasse la vie que Dieu lui donne en ce jour que pour vivre en Chrétien et selon les maximes de Jésus-Christ, qui est la seule règle de ses mœurs ;

3° Qu'il n'a reçu la vie que par la vertu de la croix ;

4° Qu'il prétend employer sa vie pour le soutien du nom Chrétien, et qu'il mourra plutôt que de rien souffrir qui soit contraire à la sainteté de la religion ; de même que Jésus-Christ est mort en la croix pour sa défense ;

5° Qu'il fait état, et qu'il prétend ne passer toute sa journée qu'en croix et en pénitence, et de ne se nourrir que de ce pain vivifiant et confortant ;

6° Qu'il n'espère de vertu et de force contre ses ennemis qui l'environnent, que par la sainte croix.

Après avoir fait le signe de la croix dans quelqu'une de ces dispositions, on fera l'un des exercices suivants.

PREMIER EXERCICE POUR LE RÉVEIL.

De même que le jour du Chrétien est une image de sa vie, ainsi la nuit lui doit être une image de sa mort. C'est pourquoi Notre-Seigneur, parlant de sa mort, disait en l'Evangile : La nuit vient, en laquelle personne ne peut travailler.

Le soir en nous couchant, nous avons dû regarder notre lit comme un tombeau où notre corps est mis en dépôt en attendant la résurrection du matin. Et comme la mort des Chrétiens ne peut être une attente de la résurrection qu'en la mort de Jésus-Christ, nous avons dû regarder notre lit dans la foi comme le tombeau même du Fils de Dieu, dans lequel nous nous reposons pour nous lever le lendemain dans un esprit de joie avec Jésus-Christ ressuscité.

Notre-Seigneur disait d'un grand cœur, en se levant de son tombeau : *Ego dormivi, et soporatus sum, et exsurrexi.* (*Psal.* III, 6.) J'ai dormi et me suis reposé de mon travail en mon tombeau : après je me suis levé en ma résurrection pour honorer mon Père et pour le glorifier en tout moi-même : *Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum.* (*Psal.* LXXXIII, 3.) Ma chair, désolée sur la terre en ma première vie, est entrée par ma résurrection dans la joie de mon cœur et de mon intérieur, pour honorer et pour louer Dieu mon Père : *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi?* (*Psal.* XXXIV, 10.) Mes os, qui étaient insensibles et muets en mon tombeau, étant devenus tout esprit par l'opération d'une vie nouvelle, seront en louange pour Dieu, aussi bien que mon âme animée du Saint-Esprit.

Ce doivent être là nos dispositions en nous éveillant le matin ; nous devons, comme Jésus-Christ, avoir une souveraine joie pour la nouvelle vie que Dieu nous donne en ce jour en nous retirant du tombeau du sommeil, afin de l'honorer, le servir et le glorifier par tout nous-mêmes. Il ne veut pas qu'il y ait rien en nous qui ne le serve et qui ne travaille à sa louange pour obéir à ses desseins, usant de la grâce que son Fils nous a méritée pour passer saintement cette journée à la gloire de Dieu.

Disons donc en nous levant le matin ces mêmes paroles du Fils de Dieu réveillé de la mort : *Ego dormivi et somnum cepi, et exsurrexi.* J'ai dormi et j'ai pris mon sommeil dans le sépulcre de mon lit, après quoi je me suis éveillé.

Nous pouvons encore dire à Dieu ces paroles de Notre-Seigneur : *Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum :* Mon esprit et ma chair sont en joie d'avoir encore ce jour pour vous servir et pour vous honorer. *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi?* Je me donne à votre Esprit, ô mon Dieu, pour vous louer par lui en tout moi-même.

Si nous voulons, nous pouvons encore dire ces autres paroles de Jésus-Christ ressuscité : *Deus, Deus meus ad te de luce vigilo. Sitivit in te anima mea, quam multipliciter tibi caro mea.* (*Psal.* LXII, 2.) Je veux penser à vous, mon Dieu, et me donner à vous dès le premier moment de cette journée et de cette nouvelle vie ; oh ! que j'ai eu soif de vous, mon Père, dans le temps de mes sécheresses et des langueurs de ma vie mourante ! Combien plus de sujet avait ma chair de soupirer après vous. C'est en cette manière qu'il nous faut désirer le beau jour de l'éternité, représenté par le nouveau jour que Dieu nous donne.

Et pour entrer en ressemblance fidèle de Jésus-Christ en sa résurrection, qui s'éveilla par obéissance à la voix de son Père, ayons une personne qui nous réveille soigneusement en un temps arrêté, écoutons sa voix comme la parole de Dieu qui nous réveille. Ce sera une obéissance anticipée et qui devancera celle que nous rendrons au jour de la résurrection générale, où tous les hommes se lèveront de leurs tombeaux au premier signe et à la première voix de l'archange, qui sera l'expression du Verbe, en qui le Père doit parler ce jour-là à toutes les créatures. Et c'est de

Digitized by Google

quoi nous avons tous les jours des modèles dans les communautés bien réglées, où l'on voit au premier coup de cloche cent et deux cents personnes se lever tout d'un temps de leur lit, avec une fidélité merveilleuse.

D'abord donc que nous serons éveillés, après les sentiments de joie que nous venons d'exprimer, il faut consacrer notre lever à la résurrection de Jésus-Christ, et nous donner à lui pour entrer intérieurement en toutes les dispositions de sa vie nouvelle. Il nous faut vivre en la conduite de cet esprit de vie, qui nous montre par la foi les choses éternelles, et qui nous en imprime l'amour avec le mépris des choses temporelles, pour n'en user qu'avec dégoût et pour n'y prendre plus de complaisance.

Il faut encore nous abandonner à cet esprit de Jésus-Christ, qui est en nous comme Chrétiens, afin qu'il nous anime et nous dirige en tout pendant cette journée, nous faisant renoncer en même temps à tous les mouvements de la vie de la chair, à laquelle nous devons faire profession d'être morts.

On doit croître tous les jours en dégoût de la vie présente, dont l'esprit de résurrection a un très-grand mépris et un entier éloignement. A mesure que l'esprit de Dieu vivra en nous, celui du monde et de la chair y doit mourir, selon les obligations de notre baptême, dans lequel nous devons nous renouveler tous les jours, travaillant à nous ensevelir en la mort de nous-mêmes dans le tombeau de Jésus-Christ en nous mettant au lit, et à ressusciter ensuite à notre réveil en sa nouvelle vie. Les paroles de saint Paul nous instruisent de cette pratique: *Nous sommes ensevelis*, dit-il, *avec Jésus-Christ en la mort; afin que comme il est ressuscité, nous marchions en la nouveauté de sa vie.* (*Rom.* VI, 4.) Nous demeurerons donc en cet esprit du Fils de Dieu tout ce saint jour, pour n'agir qu'en sa lumière et en sa vie, renonçant incessamment à tout principe de chair, renonçant à toute raison humaine et à toute satisfaction des sens, et ne voulant pour conduite que la foi et l'amour, qui sont la participation de cette nouvelle vie, dans l'attente assurée d'une vie future consommée en la gloire d'un jour éternel.

Actes pour honorer, en se réveillant, la sainte Résurrection de Notre-Seigneur.

Je vous adore, Père éternel, source première de la vie des hommes.

Je vous remercie de tout mon cœur de nous avoir donné Notre-Seigneur Jésus-Christ comme source de vie avec vous (237), en le ressuscitant dans le tombeau et le déclarant votre véritable Fils et chef des hommes et des anges, auxquels il est commandé de lui rendre hommage en ce moment de sa résurrection. *Et adorent eum omnes angeli Dei.* (*Hebr.* I, 6.)

Je me réjouis avec vous, ô mon Seigneur Jésus, de vous pouvoir reconnaître comme le principe de notre vie de nature, de grâce et de gloire.

Je me réjouis de vous pouvoir regarder comme mon tout, et d'être obligé de dépendre absolument de vous. Je m'estime plus heureux de cette sainte nécessité et dépendance qui m'oblige d'être inséparablement attaché à vous, par toutes sortes de liens de corps et d'esprit, en la nature et en la grâce, que d'être monarque de tout le monde.

Je m'unis à tous les sentiments de joie, d'amour et de louange que les anges vous ont rendus en cet heureux moment; et pardessus tout, je consens et j'adhère intimement aux sentiments incomparables d'honneur et d'amour que la très-sainte Vierge eut pour vous en ce divin mystère.

J'adore, très-sainte Vierge, le Père éternel, vous remplissant des sentiments d'amour et de joie qu'il a eus pour son Fils en le régénérant dans le tombeau, et vous donnant ainsi quelque part à sa paternité : de sorte qu'en ce jour de la résurrection vous avez pu dire en quelque manière à Jésus-Christ, par l'intime union que vous avez à la puissance et à l'amour du Père éternel : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.* (*Psal.* II, 7.) Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui.

Sous la protection de votre sainte Mère, ô mon Seigneur Jésus-Christ, je m'unis intérieurement à vous, afin d'entrer en votre force et en votre lumière pour résister plus fortement aujourd'hui à la malignité de la chair, du monde et du diable, et pour opérer ensuite plus vivement dans la lumière de la foi, et en l'ardeur de votre sainte charité, pour la gloire de votre Père et pour le bien de votre Eglise.

Je vous demande très-humblement, mon Seigneur, par l'intercession de la très-sainte Vierge, l'esprit de force et de ferveur que vous donnâtes à vos disciples après votre sainte résurrection, les confirmant dans la vie nouvelle que vous leur aviez méritée par votre mort : donnez-nous la grâce d'entrer dans l'imitation de leur vie en dépendance de ce divin mystère.

AUTRE EXERCICE POUR LE RÉVEIL.

J'adore, ô mon Seigneur Jésus, l'heureux moment de votre incarnation, où vous sortez du repos éternel que vous preniez dans le sein de votre Père, pour venir en la terre.

Je vous adore encore, mon Seigneur Jésus, en votre sainte Nativité, où vous sortez comme avec regret du sein aimable de votre Mère, pour aller converser parmi les pécheurs.

J'adore cette sortie glorieuse et ce réveil si amoureux qui vous firent quitter le tombeau au jour de votre résurrection, d'où vous voulûtes vous réveiller pour commencer une nouvelle vie, et pour entrer dans les louanges et dans la religion parfaite de votre Père.

237) *Sicut Pater habet vitam in semetipso, sic dedit et Filio habere vitam in semetipso.* (*Joan.* V, 26.)

Digitized by Google

J'adore l'esprit de servitude dans lequel vous entrez dans le monde, sortant avec plaisir de votre saint repos, pour servir votre Père tous les jours de votre vie, *semetipsum exinanivit formam servi accipiens.* (*Philip.* II, 7.)

J'adore l'esprit de sacrifice, qui vous fit revêtir de votre corps de mort, pour pouvoir mourir comme une victime sur l'autel de la croix. *Ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi.* (*Hebr.* X, 5.)

J'adore l'esprit de religion dans lequel vous fûtes revêtu de votre corps de gloire, devenu tout esprit pour louer et glorifier votre Père en tout vous-même à toute éternité : *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi?* (*Psal.* XXXIV, 10.)

J'adore l'esprit de Dieu, vivifiant votre âme, mon Seigneur Jésus, en ces moments, et remplissant votre intérieur de dispositions et sentiments adorables en ces mystères que les anges admirent, demeurant toujours dans le désir de les comprendre.

Je vous supplie, ô mon Jésus, en ce premier moment de mon réveil, et dans cette sortie de mon repos, que je sois animé de votre Esprit, pour servir votre Père en ce jour et en toute ma vie.

Je vous conjure en cette entrée nouvelle au monde, que je sois rempli du saint désir de me sacrifier pour votre Père ; que, comme une hostie je ne vive qu'afin de mourir pour son amour, et qu'en attendant ce grand honneur, je sois fidèle à sacrifier incessamment le, désirs injustes de ma chair, qui me voudraient surprendre.

Je vous conjure, ô mon amour, qu'en cette résurrection, où il vous plaît me donner encore aujourd'hui une nouvelle vie, je la puisse employer à vous servir et à vous glorifier.

Que si vous, mon Jésus, la vie de mon âme, étant une fois ressuscité, ne mourez plus, ne souffrez point que votre vie, que je sens répandue en mon âme, s'éteigne jamais.

O mon tout, il me semble que je me sens participant de la joie que vous aviez en votre divine résurrection, quand vous vous voyiez en état de ne plus interrompre les louanges de votre Père en tout vous même : *Omnia ossa mea dicent*, etc.

Que je me sens heureux que vous m'ayez donné cette vie nouvelle, ce nouveau jour, pour vous pouvoir encore servir, vous honorer et me sacrifier entièrement à vous en mon corps et en mon âme !

AUTRE EXERCICE POUR LE RÉVEIL.

Mon Dieu, je suis indigne de venir aujourd'hui devant vous et de vous y rendre aucun de mes devoirs.

Je ne suis qu'un néant, très-honteux de paraître devant Votre Majesté.

Je ne suis que péché, et suis très-confus de me présenter devant votre sainteté.

Je me prosterne devant vous avec tout le ciel, pour vous dire, mon Dieu, que vous êtes le Tout, et que vos créatures ne peuvent avoir un plus grand honneur que de s'anéantir pour vous laisser paraître tout seul en votre gloire.

Mon unique bien, je vous remercie de tous les biens spirituels et temporels que j'ai reçus de vous et que je dois attendre à toute éternité.

Je vous prie, ô mon Dieu, par mon Seigneur Jésus, qu'il vous plaise de procurer pour tout le monde la sanctification de votre nom, de régner en votre Fils sur toutes les âmes, et d'augmenter l'amour et le respect qui lui est dû au très-saint Sacrement de l'autel.

Bénissez-nous, mon Dieu, de votre sainte bénédiction en votre Fils, afin que son Esprit soit en nous, qu'il nous anime et nous dirige, qu'il nous sanctifie en tous nos mouvements et en toute la conduite de cette journée.

Je ne puis me souffrir devant vous, ô mon Dieu, et ne puis que conjurer Notre-Seigneur votre Fils qu'il vienne me revêtir de lui, et vivre en moi, pour traiter avec vous, et pour vous rendre en moi tous les devoirs de mon âme.

C'est à Jésus-Christ votre Fils, notre unique avocat, à parler en nous-mêmes, et à vous prier pour nous, qui sommes insuffisants et honteux de le faire.

Donc, ô mon Dieu, j'adore votre Fils, et la vertu de son Esprit qu'il met en nos âmes pour vous servir et vous honorer.

J'adore votre essence divine, qui vit et qui règne en unité parfaite en vos trois personnes.

Je vous aime, ô mon Dieu, dans toute la beauté de votre être, que tous les séraphins ensemble ne peuvent assez aimer.

Je vous loue, ô mon Dieu, dans toute l'étendue de vos divines perfections, que tous vos chérubins ne louent qu'en tremblant.

ACTES POUR FAIRE EN S'HABILLANT.

Mon Dieu, que je me vois honteux, aussi bien qu'Adam après sa chute, d'être obligé de me vêtir du reste des animaux !

Bien loin, mon Dieu, de consacrer à l'orgueil ces vêtements, dont les autres se parent et tirent vanité, je veux être confus tout ce jour, et vivre dans l'esprit de pénitence, où ces habits me portent, m'avertissant que je suis devenu de la nature des animaux, et même au-dessous d'eux par mon péché.

La nature de l'homme pécheur vous a humilié, ô mon Jésus, quand vous vous êtes revêtu de sa confusion (238).

Mon Dieu, ces vêtements faits des restes et des excréments des animaux, m'humilient dans la confusion de mon péché.

Je suis heureux, mon Jésus, de vous voir revêtu de votre gloire en votre résurrection: je serai bien heureux quand ce saint jour me fera jouir d'une semblable grâce.

En attendant, ô mon Jésus, revêtez-moi

(238) Habitu inventus ut homo. (*Philip.* II, 7.)

Digitized by Google

intérieurement de votre amour et de votre grâce ; revêtez-moi, ô mon Jésus, de votre esprit, de vos vertus et de tout vous-même : *Induimini Dominum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ.* (*Rom.* XIII, 12; *Philip.* III, 21.) Mon Seigneur, revêtez-moi de vous en votre humiliation, en vos vertus humiliantes et pleines de votre confusion passagère, en attendant, mon Dieu, qu'il vous plaise de me revêtir de votre clarté glorieuse.

Quand serai-je, ô mon Dieu, revêtu de vous-même, et quand sera-ce que votre splendeur sera tout mon habit?

Que je dois être honteux de me voir dépouillé de ces habits de gloire dont j'étais revêtu par l'innocence d'Adam !

Que ces haillons, ô mon Dieu, me puissent servir de pénitence et de confusion, puisqu'ils succèdent à l'éclat et à la splendeur que j'ai perdus par mon péché.

Je ne suis que malignité et que péché en tout moi-même, il faut que je couvre ma nudité, et que je me cache à mes yeux et à ceux de toute créature ; et je voudrais, ô mon tout, être tellement caché à vos yeux même par le revêtement de votre Fils, que je ne parusse plus en rien de tout moi-même.

Je vous prie, mon Seigneur, d'établir en moi la plénitude de la foi, et de revêtir mon esprit de votre sainte lumière ; donnez-moi l'humilité d'esprit et la docilité à votre sainte parole ; donnez-moi soumission pour tous ceux qui me parleront en votre nom.

Revêtez-moi intérieurement de votre divine charité, de tous les dons du Saint-Esprit, et surtout des vertus chrétiennes qui doivent être le vêtement intérieur de l'âme votre épouse.

Donnez-moi la grâce, mon Dieu, d'être animé du désir des choses éternelles, et du véritable zèle de mépriser et de fouler aux pieds les vanités du siècle, comme l'ordure et la boue la plus puante de la terre.

ACTES POUR FAIRE DEVANT L'ÉTUDE.

J'adore la science éternelle que possède le Père, duquel toute lumière procède dans le monde : *Omne donum perfectum, desursum est descendens a Patre luminum.* (*Jac.* I, 17.)

J'adore la science éternelle qui est dans le Père et qu'il verse en son Verbe de toute éternité.

J'adore encore la science de Dieu le Père dans le Fils, lequel se faisant homme l'a communiquée en plénitude à l'âme sainte qu'il a unie à sa très-sainte personne

J'adore tous les trésors de sagesse, de science, renfermés dans l'âme de Jésus-Christ, et répandus par son Esprit sur son Eglise.

J'adore les richesses divines d'intelligence, de sagesse et de science, dont les apôtres très-ignorants furent remplis par la descente du Saint-Esprit, et dont toute l'Eglise fut éclairée par eux ; *In omnibus divites facti estis in illo, in omni verbo et in omni scientia.* (*I Cor.* I, 5.)

Je vous conjure, Verbe divin, qui vous êtes incarné pour être notre maître (239), de vouloir ouvrir mon esprit à votre vérité et à vos saintes lumières.

Souffrez que je sois à vos pieds durant toute cette étude; afin que je reçoive quelque rayon de vous, ô mon Jésus, qui êtes mon soleil. Je sais bien, mon Seigneur, que je suis indigne de cette grâce à cause de mes péchés : mais au moins, souffrez-moi auprès de vous pour faire pénitence. Souffrez que je pleure à vos pieds l'aveuglement où m'a réduit le péché de mon âme.

Je dois être privé de toute lumière naturelle et divine, à cause de mon premier péché et à cause de ceux que j'ai commis après le baptême.

J'avais alors une sainte lumière, et les splendeurs que le Saint-Esprit communique aux fidèles par le baptême et en la confirmation : et je les ai perdues par mon péché.

Vous voulez, mon Dieu, que la science se rachète par la peine et par le travail; mon Dieu, j'en suis content.

Vous voulez qu'on souffre et qu'on endure, qu'on veille et qu'on soupire, et qu'on acquière avec travail cette viande intérieure qui nourrit notre âme, de même qu'on se prépare la nourriture du corps par la sueur de son visage.

Vous avez mis, mon Dieu, cette douce substance de la sagesse dans des épines très-aiguës : vous avez mis cet aliment sous des écorces amères qu'il faut goûter avec affliction.

C'est pour nous faire gémir, mon Dieu, auprès de vous, pour nos péchés : c'est pour nous faire souvenir d'où nous sommes déchus, et pour nous obliger, mon Dieu, à demander miséricorde, et la grâce de recouvrer par votre Fils, dans le secours de son Esprit, la science et la lumière que nous avions perdues.

Mon Dieu, par votre Fils, qui est venu au monde réparer les désordres du premier homme; qui est venu par son Esprit nous rendre ce que nous avions perdu en Adam : faites-nous grâce, s'il vous plaît, et donnez-nous par miséricorde ce que vous nous avez ôté par justice.

Mon Dieu, si je vous demande cette grâce et qu'elle soit selon votre volonté sainte, je ne la veux recevoir qu'à condition de vous servir.

Mon Dieu, je ne désire de lumière que pour avoir le moyen de vous connaître et de vous adorer, et de vous faire encore connaître et adorer dans votre sainte Eglise. Je renonce à la doctrine et à la science, si elle me doit jamais servir à autre chose.

Si je savais en faire un usage approchant

(239) *Magister vester unus est Christus.* (*Matth.* XXIII, 10.)

Digitized by Google

de celui de cet ange superbe pour sa science et sa lumière, je vous demanderais, ô mon Dieu, de n'en avoir jamais.

Je veux bien, ô mon tout, de la doctrine de Jésus-Christ, qui est la sagesse infinie; je veux cette doctrine qui le tient dans le sentiment de vérité et d'une reconnaissance que toute sa science lui vient de vous : *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.* (*Joan.* VII, 16.)

Mon Seigneur Jésus-Christ, ne me donnez point cette science qui enfle, mais répandez en mon âme cette science pleine d'amour et de respect, qui tienne mon esprit dans le sentiment d'une véritable humilité : *Scientia inflat, charitas vero ædificat.* (*I Cor.* VIII, 1.)

Dans l'ignorance où je me trouve, et dans l'aveuglement d'où je confesse, mon Dieu, de ne pouvoir sortir que par votre lumière, si jamais j'avais la présomption d'être devenu savant par moi-même, serais-je pas bien malheureux! je serais alors plus aveugle que je ne le suis maintenant.

Je condamne et déteste tout sentiment contraire à la reconnaissance que je vous dois, que je ne suis qu'un pur aveuglement, qu'un chaos d'ignorance et de confusion, et que je n'en puis sortir que par un saint commandement, qui fasse en moi ce qui fut fait dans le chaos du monde; *fiat lux*, que la lumière se fasse, et alors je serai hors de la confusion des ténèbres et de la nuit.

L'air ne doit pas se glorifier d'être le père de la lumière, ni moi de la science que vous me donnerez. L'air n'a pas droit de dire que la lumière lui est propre, et qu'elle lui appartient, puisqu'il ne jouit que par emprunt de cette lumière que le soleil lui ôte tous les jours en se cachant, et qu'il ne reste en lui que les ténèbres et la confusion.

Mon Dieu, je suis tout prêt, après avoir reçu le don de vos sciences, de m'en voir privé, s'il vous plaît, pour tout le temps que vous voudrez.

Faites-moi ressentir en tout temps ce que je suis et ce que vous êtes. Faites-moi confesser, par ces justes expériences, que vous êtes le maître de vos dons et de vos grâces.

Ils dépendent de vous, ô grand tout, comme les rayons dépendent du soleil, par une dépendance nécessaire.

Ils sont vôtres, ô mon Dieu, et ils le seront toujours, ô mon bien, quand il vous plaira de me les accorder; car je suis tout à vous, et je ne veux jamais être un moment que pour vous seul. Je ne veux avoir d'être, de mouvement et de vie, que pour vous honorer et servir : *Qui quærit gloriam ejus, qui misit eum, hic verax est, et injustitia in illo non est.* (*Joan.* VII, 18.)

AUTRE EXERCICE PLUS COURT POUR L'ÉTUDE.

1° Adorer la sagesse éternelle en Dieu le Père, comme en sa source : *Omne donum perfectum*, etc. (*Jac.* I, 17.)

2° Adorer la même sagesse répandue en Jésus-Christ, son Fils, qu'il nous a donné pour maître : *Ipsum audite.* (*Matth.* XVII, 5.)

3° Adorer la sagesse du Fils répandue dans les livres, et se tenir aux pieds de Jésus-Christ pour recevoir sa lumière et pour contempler ses vérités; ce qui est proprement notre étude.

4° Renoncer à toute l'erreur et à toute l'invention de l'esprit humain.

5° Renoncer encore à toute curiosité, s'arrêtant un peu pour s'élever à Dieu, quand on remarque trop d'activité et d'ardeur.

6° Quand on remarque en étudiant qu'on a reçu quelque lumière, qu'on entend et qu'on conçoit la vérité que l'on doit apprendre, il faut renoncer à toute propre recherche et complaisance, et prier Notre-Seigneur qu'il ne souffre point que nous nous servions, pour nous faire estimer, de ce qu'il nous a donné.

7° Enfin, après notre étude, nous le remercierons des grâces qu'il nous y a faites, et nous les lui offrirons, le suppliant d'user de ses dons pour sa gloire, et de ne permettre pas que nous en abusions jamais contre lui-même.

ACTES POUR FAIRE PENDANT LE TRAVAIL.

Mon Dieu, je vous adore en votre Fils Jésus-Christ travaillant sur la terre.

Je vous offre, ô mon Dieu, toutes les intentions qu'il avait de vous honorer en son travail.

J'adore, ô mon Dieu, le grand soin qu'il avait de vous imiter, travaillant hors de vous-même, et créant le monde. Il avait toujours les yeux sur vous et sur vos intentions, et s'y tenait incessamment uni.

J'adore l'éloignement qu'il avait de son propre intérêt en travaillant.

J'adore l'esprit de pénitence qui lui a fait embrasser le travail pour satisfaire à votre justice pour nos péchés.

Je vous prie, ô mon Dieu, que je puisse travailler comme vous en sainteté. Je vous prie, mon Seigneur Jésus, que je puisse travailler comme vous, séparé de tout intérêt, et en pénitence pour mes péchés, par la vertu de votre divin Esprit.

Je me laisse à vous, ô mon Dieu, qui voulez vous servir de moi pour le soulagement de mon prochain, et qui voulez lui aider par mon moyen à vous servir plus aisément; car ne pouvant pas lui seul se préparer tous les besoins, vous les lui procurez en moi par votre sainte providence. J'embrasse avec plaisir, et comme une très-grande grâce, la peine de ce travail.

Enfin, je me donne à vous, ô mon Seigneur Jésus, pour entrer en toutes vos intentions et dispositions intérieures et divines, que je ne connais point.

AUTRES ACTES PENDANT LE TRAVAIL.

Mon Dieu, je mérite cette peine pour mes péchés : j'en mérite bien davantage, ô mon Seigneur Jésus, puisque je devrais même souffrir celle des enfers, dont celle-ci n'est que l'image, qui m'avertit qu'un tourment plus rigoureux m'attend, si je ne souffre celui-ci en pénitence.

Je vous remercie, mon Dieu, de n'avoir

Digitized by Google

point voulu me perdre jusqu'à présent, et de m'avoir donné ce temps pour faire pénitence.

Je vous prie, mon Dieu, d'accepter cette peine en satisfaction de mes péchés

Je me soumets à vous, mon tout, pour travailler jusqu'au jour du jugement, afin de satisfaire à votre justice.

DE L'ESPRIT DE SACRIFICE, EN PLUSIEURS OCCASIONS DE LA JOURNÉE.

Il faut être soigneux et attentif durant toute la journée à la vie de la chair qui est en nous, pour la crucifier en tout, soit dans les sens extérieurs, soit dans les puissances intérieures.

Le Chrétien y est obligé par esprit de pénitence, qui doit punir en tout l'ennemi rebelle de Dieu, et l'anéantir autant qu'il peut, et par esprit de religion, qui doit sacrifier à Dieu et à sa sainteté tout ce qui est impur.

Et quoique les prêtres soient spécialement obligés à ce sacrifice continuel, à cause de leur profession expresse et publique, et qu'ils doivent montrer au dehors l'intérieur de leur vocation, laquelle les oblige à une mort perpétuelle, qui soit à tous les Chrétiens un exemple de mort et de sacrifice. Les Chrétiens toutefois sont tous prêtres en foi et dans le secret de la vie de l'esprit; ils sont tous prêtres en Jésus-Christ, et sont obligés de vivre en esprit de sacrifice, à cause de l'esprit de Jésus-Christ qui est dans tous les fidèles, pour exercer son sacerdoce et dilater son sacrifice : *Fecit nos regnum et sacerdotes* (*Apoc.* I, 6); et on manque beaucoup contre l'Esprit de Jésus-Christ, prêtre en nous, quand on ne lui laisse pas la liberté de nous immoler, et de sacrifier à son Père tous les désirs de notre chair.

C'est en ce même esprit de sacrifice que le Chrétien qui est rempli de l'Esprit de Notre-Seigneur prêtre, offrant et sacrifiant toute la créature présente, doit vivre sur la terre toujours en disposition d'offrir et de sacrifier à Dieu, et sa propre personne, et tout l'être présent.

Par exemple, lorsque le Chrétien se considère défaillant en son être à tous moments, par le temps qui s'écoule, avec lequel son corps et sa vie dépérissent, il se doit laisser élever à Dieu le Père par Jésus-Christ, surtout quand l'horloge sonne et qu'elle marque quelque portion de notre vie déchue, disant :

Mon Dieu, je vous adore, j'adore votre être éternel, je suis ravi que mon être périsse à tout moment, afin qu'à tout moment il rende hommage à votre éternité.

Demeurez en vous-même ce que vous êtes, et que toute la créature en périssant, aussi bien que votre Fils en mourant, fasse voir que vous êtes le seul éternel.

Tout de même, quand le Chrétien se voit déchoir en sa substance par les excréments qui lui sont retranchés, comme sont la barbe, les cheveux, les ongles et ceux qui s'écoulent d'eux-mêmes par la sueur, le cracher, le moucher et autres plus grossiers, qui marquent le déchet universel de la substance humaine, il faut alors qu'il s'élève en esprit à Dieu et qu'il lui dise :

Vous êtes, ô Dieu de vie, le seul éternel, immortel, immuable et incorruptible en vous-même.

Vous êtes celui qui vit incessamment sans déchet et sans accroissement de votre être. Tout périt, tout se change, tout se corrompt, et ne demeure pas un seul moment en même consistance.

Demeurez en vous-même, mon Dieu, considérant tout votre ouvrage, qui est en révérence et en respect de votre état permanent.

Que dans l'esprit universel de votre Fils, qui est présent à tout le monde, je puisse vous offrir toute la créature présente pour vivre dans l'hommage de votre état éternel et divin.

C'est ainsi même que dans les temps d'automne et d'hiver, voyant à la campagne les arbres dépouillés de leurs fruits et dénués de leurs feuilles, il doit être en vénération pour Dieu, et lui dire :

O Dieu ! que votre créature honore par ses états changeants, stériles et mourants, la beauté immortelle de votre fécondité !

Ces arbres, si gais et si verts en leur printemps, faisaient voir votre beauté divine, qui est de toute éternité et ne finit jamais par la révolution des années.

Vous êtes toujours, mon Dieu, dans votre printemps : vous n'avez point d'automne ni d'hiver qui ternissent votre être.

Votre fécondité, mon Dieu, demeure toujours la même, et votre fruit est toujours attaché à vous. Si votre Fils paraît parmi nous, il demeure en vous, il n'y a point en vous de déchet de substance et de vie, pour nous l'avoir donné en la terre.

La terre en le portant nous a donné son fruit : *Terra dedit fructum suum.* (*Psal.* LXXXIV, 13.) Il a eu son printemps en la nature humaine : il y a eu son automne, son hiver, son été; mais c'était, ô mon Dieu, pour être dans l'hommage universel que les créatures vous doivent et pour sanctifier, par sa présence et par ses états, le sacrifice et la religion de tout l'univers.

Soyez donc, ô mon Dieu, le seul éternel et sans fin. Soyez le seul immortel et immuable; que toute la créature se réjouisse en sa perte et en son anéantissement, pour vous rehausser par sa ruine et pour vous glorifier par sa mort et par son néant.

Jésus, Notre-Seigneur et votre Fils, soit élevé avec vous dans l'immortalité de votre gloire, et rendu semblable à votre état divin, par sa résurrection, sa vie nouvelle ! Il soit avec vous participant de tout l'hommage que les créatures vous rendent, et qu'il vous a rendu lui-même le premier en son état de voyager, dans le véritable esprit de sacrifice et de religion.

De même, quand on voit le mouvement des astres, des cieux et du soleil, ou celui des fleuves et des fontaines, et celui même des

Digitized by Google

animaux et des plantes qui s'élèvent, qui poussent et qui croissent sur la terre, on peut dire :

O Dieu, immobile en vous-même, vous donnez tous ces mouvements aux créatures, pour faire voir ce que vous n'êtes pas : vous êtes tout en vous sans progrès et sans mouvement, et vous possédez tout ensemble, à tout moment et en tout lieu, toute la perfection de votre être.

Le soleil court partout pour faire du bien partout, et il fait voir dans son mouvement précipité la petitesse de son être, suppléant par sa vitesse à l'impuissance où il est d'être présent en tous lieux en même temps. Mais vous, ô mon Dieu, vous êtes présent à toutes choses et faites le bien partout sans vous mouvoir.

Vous êtes principe de toute influence, et vous êtes la vie de tout l'être présent.

Vous ne portez pas, ô mon Dieu, comme les fleuves, des richesses aux provinces, les transportant d'un lieu en un autre ; ce qui marque leur indigence et leur mendicité. Vous êtes enrichissant tout ce monde par vous-même ; et sans vous dénuer de vos trésors, vous en faites participantes toutes les créatures.

Vous êtes présent à tout, et donnez à chacun ce qu'il vous plaît ; vous enrichissez chaque canton des choses que vous jugez lui être utiles ; et vous donnez aux uns avec abondance ce que vous retranchez aux autres, pour les tenir en intelligence et en société. Vous faites porter aux infidèles les trésors de la foi, à l'occasion de ceux qui y vont chercher les richesses du monde.

Vous êtes le tout, ô mon Dieu, vous êtes suffisant à vous, et suffisant à toutes choses : vous leur donnez pourtant leurs besoins avec correspondance et dépendance mutuelle, pour l'humiliation de leur état, et par hommage au vôtre, seul suffisant à vous.

EXERCICE DU REPAS, EN ESPRIT DE SACRIFICE.

Il est très-assuré que Dieu n'a rien ordonné autrefois dans l'ancienne loi qu'il n'ait rapporté comme figure à ce que son Fils devait être ou faire dans l'Eglise. Il n'a rien ordonné aux prêtres dans le temple, pour les cérémonies des sacrifices, qu'avec dessein qu'ils eussent l'esprit rempli de foi envers son Fils Jésus-Christ, dont ils tenaient la place ; et il désirait qu'ils opérassent par avance en son même esprit, qu'il donnait en la loi aux âmes bien disposées.

Ainsi les sacrifices étaient vrais sacrifices, quoique figures du sacrifice unique de Jésus-Christ, que les prêtres offraient à Dieu en esprit et par avance de ce que Jésus-Christ ferait un jour lui-même, comme vrai prêtre de son sacrifice ; et jamais les prêtres ne devaient offrir de sacrifice, qu'ils n'eussent aussi présent devant leurs yeux Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme l'avait Siméon, l'offrant à Dieu dans le temple.

C'est le vrai dessein de Dieu, qui voulait être adouci par ces offrandes et ces hosties, lesquelles tenaient la place de Jésus-Christ devant ses yeux et devant ceux des peuples et des prêtres offrants, qui pouvaient bien croire qu'une bête n'était pas capable d'apaiser Dieu, et de satisfaire aux crimes de tout un peuple, si le sang de cette victime n'était rendu plus précieux par l'union au sang d'une victime de valeur infinie, telle que l'est un Jésus-Christ, Dieu et homme, qui devait venir satisfaire pour les péchés immenses de toute la créature.

Et si le corps de Christ a commencé en Abel, ç'a été afin que Dieu vît toujours quelque chose de Jésus-Christ son Fils, et qu'il eût toujours présent quelque membre animé de sa vie, pour l'apaiser, et pour lui faire attendre en patience la venue de ce cher Fils, pour l'amour duquel cependant il dissimulait nos crimes.

Notre-Seigneur a été devant que d'être, et après avoir été, il est encore visible dans l'Eglise. Dieu le Père ne peut prendre plaisir à rien en la terre, s'il n'y voit quelque membre et quelque portion de son Fils. Il veut que toute l'Eglise soit, en son intérieur, revêtue de l'esprit et des mystères de son Fils, pour lui être agréable. Il veut que tout soit figure de lui et de ses œuvres ; et si les Juifs n'ont rien fait qui n'ait été figure de Jésus-Christ et de ses mystères : *Omnia in figura contingebant illis* (*I Cor.* x, 11), pourquoi serons-nous moins religieux de notre maître ? et comme partout, même en leurs œuvres les plus communes et les plus grossières, par exemple dans la nourriture de la manne, ils voyaient Notre-Seigneur, et devaient adorer dans la foi ses mystères qu'elles représentaient : nous qui avons l'avantage de la plénitude de l'esprit pour en remplir nos œuvres, dont les leurs étaient vides, devons bien plutôt considérer en nos œuvres ordinaires Notre-Seigneur, et le respecter intérieurement en tout ce qui nous le peut représenter.

Les prêtres autrefois, entrant dans le temple, devaient laver leurs mains devant que d'approcher des sacrifices. Cette cérémonie était l'image et la figure de la contrition et de la pureté intérieure, que Dieu désirait qu'ils eussent par respect et par religion du saint sacrifice ; et il me semble aussi que le lavement des mains avec lequel on s'approche de la table des Chrétiens, qui est une figure du sacrifice et de la communion de Jésus-Christ, se doit faire avec esprit de religion pour le sacrifice intérieur que l'on va faire ; et qu'en même temps que l'on lave les mains, on doit se revêtir de l'esprit de sainteté et de séparation intérieure des choses grossières dont on va s'approcher.

Nous pouvons aussi bien rendre nos repas des figures du repas de Jésus-Christ, comme le faisaient les Juifs en mangeant leur manne ou leur agneau pascal. Notre-Seigneur ne nous a pas mérité moins de grâce par ses repas et par son sacrifice, pour

Digitized by Google

faire tous nos repas en son esprit, qu'il en avait donné aux Juifs.

Nous n'avons pas moins de mémoire de Jésus-Christ communiant tous ses apôtres, et leur donnant la vie de l'âme sous l'espèce du pain, qu'en avaient les Juifs en prenant leur repas.

Nous ne soupirons pas moins après Jésus-Christ notre vie, qu'ils soupiraient après lui-même; et Dieu désire que nous n'ayons pas moins devant les yeux de l'esprit la communion sous les espèces du pain, quand nous mangeons le nôtre à table, que ces peuples grossiers la pouvaient avoir.

Il veut donc que les repas soient aux Chrétiens des images et des figures des repas de Jésus-Christ. Et je dirai bien plus, Dieu désire et entend que tous nos repas ne soient rien qu'un repas en esprit avec celui de Jésus-Christ; puisqu'il veut que le même esprit les anime des mêmes intentions et dispositions intérieures.

Or il ne faut pas douter que Jésus-Christ Notre-Seigneur ne fît tous ses repas en esprit de sacrifice, réparant toutes les intentions que les hommes ont perdues par le péché d'Adam, qui les avait très-pures dans l'état d'innocence, où ayant été institué le prêtre universel du monde, il offrait à Dieu des sacrifices en toutes choses.

Outre les autres intentions très-saintes que Notre-Seigneur avait en ses repas, il avait particulièrement celle-ci; car comme il regardait toujours avec ardeur le dernier souper de sa vie (240), qui était un repas et un sacrifice tout ensemble, il remplissait par avance ses repas de cet esprit, pour préparation au sacrifice de la Cène, qui est l'unique et l'universel qu'il a laissé aux Chrétiens, qui doivent faire tous leurs repas avec souvenir du repas de la Cène de Jésus-Christ, et y aller ainsi avec tout respect et révérence, dans le même esprit et dans les mêmes intentions de Notre-Seigneur.

Le Chrétien, qui doit faire voir en lui-même la vie parfaite de la religion, doit porter en toutes choses l'esprit de sacrifice, et n'être jamais satisfait s'il ne sacrifie à Dieu incessamment.

Dieu veut avoir continuellement des sacrifices : *Juge sacrificium.* Et Jésus-Christ Notre-Seigneur ayant institué son sacrifice dans le souper, a montré qu'il voulait réparer l'esprit du sacrifice premièrement établi sous le repas, et qu'il fallait puiser en cette source tout l'esprit du sacrifice, pour le répandre dans les autres œuvres particulières. Le repas plus particulièrement peut fournir des sacrifices journaliers à la grandeur de Dieu; mais comme ils ne peuvent être offerts en sainteté que par l'esprit de Jésus-Christ, qui s'offre en plénitude et en consommation sur les autels, il faut être uni à Jésus-Christ prêtre, et être vivifié par Jésus-Christ hostie, pour immoler et sacrifier en sainteté les choses qui se présentent. Et quand nous les immolerons et sacrifierons, ce ne sera qu'un sacrifice avec celui de Jésus-Christ; mais un sacrifice dilaté dans ses offrandes et ses hosties, présentées à Dieu par un même prêtre qui est Notre-Seigneur, et par un même esprit de sacrifice et de religion.

Il faut donc regarder la table comme un autel, les viandes et nous-mêmes comme l'hostie, et le prêtre est Jésus-Christ Notre-Seigneur, habitant en nous. Les viandes ne sont pas la seule hostie que Notre-Seigneur veut immoler à Dieu son Père, en les détruisant et anéantissant par la perte de leur forme, quand il les fait passer en notre substance : il ne veut pas seulement lui offrir en nous ces choses animales et impures; mais encore sachant que Dieu son Père aime plus ses membres, et en fait plus de cas que de tous les bœufs, les moutons et les hosties grossières : *Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : Ecce venio* (*Hebr.* x, 6); il veut anéantir et immoler à son honneur ses propres membres dans le repas. *Tunc dixi : Ecce venio.*

Notre-Seigneur est en chaque fidèle, qui va au lieu du repas comme à un temple, pour y faire autant de victimes qu'il y a de personnes qui vont pour y manger. C'est pourquoi, quand on bénit la table au commencement du repas, on ne donne pas seulement la bénédiction aux viandes, mais encore aux personnes par une même prière : *Benedic, Domine, nos et hæc tua dona*, pour témoigner que des unes et des autres il ne s'en doit faire qu'une seule victime, que Jésus-Christ intérieurement doit immoler à la gloire de Dieu son Père. Toutes les victimes avant leur immolation, doivent être sanctifiées et consacrées à Dieu; elles doivent être retirées de l'usage profane pour être appliquées à sa majesté jusqu'à leur consommation. C'est là le sujet de la bénédiction qui se donne avant le repas.

Notre-Seigneur donc immole intérieurement en nous tous les désirs ardents qui s'élèvent en la présence des viandes; et le temps que l'on doit mettre depuis que l'on est assis, jusqu'à ce que l'on commence à manger, qui doit être une pause considérable, se doit employer pour se tenir exposé à Jésus-Christ, afin qu'il commence par nous son sacrifice; et comme celui qui bénit la table en Notre-Seigneur bénit les personnes et les consacre à Dieu avant que de bénir les viandes : *Benedic, Domine, nos et hæc tua dona*, il faut supplier Notre-Seigneur qu'il commence à égorger et immoler en nous, par le glaive de son esprit, les désirs déréglés de notre chair, et qu'il ne souffre point qu'ils s'élèvent en nous pendant tout le repas; et il faut en même temps lui protester que nous ne voulons point adhérer à leurs mouvements impurs, mais à l'esprit et à la règle, qui nous ordonnent de prendre nos besoins en lui, et non en notre chair. *Debitores sumus non carni, ut secundum carnem vivamus.* (*Rom.* VIII, 12.)

Nous devons, outre cela, avoir Notre-Sei-

(240) *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* (*Luc.* XXII, 15.)

Digitized by Google

gneur présent à l'esprit et sacrifier en fidélité les émotions impétueuses de notre appétit, qui s'élève et s'échauffe aisément quand les objets se présentent. Nous devons être présents à lui pour nous retirer et nous séparer des viandes, où l'on se jette ordinairement avec ardeur et qu'on consomme avec précipitation.

Pour manger avec révérence, il faut avoir Dieu présent, qui remplit tout le lieu comme il ferait un temple : *Pleni sunt cœli et terra majestatis gloriæ tuæ.* Il faut, de plus, avoir son Fils intérieurement présent en notre âme, comme souverain prêtre, et sacrificateur universel et tout unique de Dieu son Père, qui est en nous, immolant et anéantissant les viandes, par l'organe de notre bouche, à la gloire de la très-sainte Trinité.

Et il ne faut pas seulement les consommer, mais prier Dieu en même temps qu'il nous consomme encore nous-mêmes dans tous nos désirs, et qu'il ne souffre pas qu'ayant commencé en esprit, nous finissions en chair : *Sic stulti estis ut cum spiritu cœperitis, carne consummemini.* (*Galat.* III, 3.)

Quand on prend le couteau pour s'en servir, ce doit être en esprit de sacrifice, comme autrefois les prêtres de la Loi s'en servaient pour immoler ou pour diviser l'hostie.

Si l'on s'en sert parfois pour prendre du sel, ce doit être dans les intentions pour lesquelles Dieu avait autrefois ordonné que l'on mêlât le sel dans tous les sacrifices, se souvenant de Jésus-Christ, la sagesse du Père, sans laquelle toute victime est insipide, et laquelle, au contraire, donne le goût et la saveur à l'hostie et empêche la corruption.

Si l'on se sert de la fourchette, comme on le doit par religion aux viandes bénites et dédiées à Dieu, on le fera en ce même esprit de sacrifice. Les prêtres de la loi en usaient, et par respect à l'hostie dédiée et consacrée à Dieu, ils ne la devaient point toucher de leurs propres mains et ne s'en approcher qu'avec révérence. Leurs fourchettes étaient à trois dents; ce qui marquait secrètement les intentions de Dieu cachées à la loi, qui étaient que ces sacrifices fussent offerts, et que ces hosties fussent divisées à l'honneur de la très-sainte Trinité. Et pour cela même en beaucoup de sacrifices les victimes étaient divisées en trois parts.

Il sera bon même, pour exprimer cette intention, de sacrifier au moins trois morceaux, dans tous les repas, à l'honneur de la très-sainte Trinité, et pour obéir à ces paroles de David : *Memor sit Dominus omnis sacrificii tui, et holocaustum tuum pingue fiat* (*Psal.* XIX, 4); il faut laisser les morceaux les plus délicats et les plus délicieux. On pourra encore les laisser à l'honneur de la tempérance et de la sobriété de Jésus, Marie, Joseph, dont on demandera souvent l'esprit, lesquels ne mangeaient pas pour satisfaire à leur chair et donner du plaisir à leurs sens, mais pour sacrifier à Dieu, comme nous le devons faire.

Quand on prend le verre ou la cuiller, ce doit être encore dans ce même esprit de sacrifier à Dieu, qui autrefois avait institué dans la Loi deux sortes de sacrifices : l'un, de substances liquides et coulantes; l'autre, de substances solides. Les unes et les autres étaient matière de sacrifice, car toutes deux perdaient leur être pour la gloire de Dieu.

Le repas du soir, aussi bien que celui du matin, se peut faire dans l'esprit du sacrifice, puisque autrefois il y avait des sacrifices au soir comme au matin. Et même le divin et très-auguste sacrifice de l'autel fut institué le soir, au milieu de deux repas, savoir, du légal et du commun; ce qui marquait qu'en la loi de nature, aussi bien qu'en la Loi de Moïse, les repas étaient destinés au sacrifice et servaient de disposition pour préparer l'Eglise à un si saint et si divin banquet et sacrifice tout ensemble.

AUTRE EXERCICE POUR LE REPAS.

Le repas est une réparation du corps qui dépérit toujours. Il doit par conséquent être pris avec action de grâces de la bonté de Dieu, qui nous conserve et qui répare notre ruine avec tant de douceur.

Il faut donc, en nous mettant à table, remercier Dieu de sa bonté par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a mérité cette réparation. Nous ne devons pas nous y porter avec plaisir, nous laissant aller à la joie de la chair, mais entrer dans le dessein de Dieu, qui veut conserver sa créature, maintenir son image, nourrir le membre de son Fils et réparer le temple de son esprit. Car ce n'est que pour ces qualités qu'il veut nous conserver; il ne nous considère que pour l'honneur que nous avons de lui appartenir, et non point pour nous-mêmes.

Regardons-nous ainsi toujours comme quelque chose de Dieu en tout ce que nous faisons, de peur que nous regardant nous-mêmes, nous n'agissions pour nous; mais, nous considérant comme les membres de Jésus-Christ, exerçons la charité du prochain envers nous-mêmes.

Les saints usaient des viandes, comme des médicaments, dans la vue de trouver un remède à la destruction de leur corps, qu'ils servaient à regret, comme étant la matière principale de leurs péchés et le sujet où habitait surtout leur amour-propre.

Le prophète Job pleurait toutes les fois qu'il se mettait à table; et se voyant environné d'une chair de corruption si vile en elle-même et si maligne en ses effets, il n'eût voulu l'abreuver que de fiel et de vinaigre, pour punir la bouche et le sens par lequel le premier péché était entré dans le monde et avait apporté tant de malheurs aux hommes.

Job, comme image de Jésus-Christ innocent, mais pénitent et victime publique pour les péchés du monde, exprimait les sentiments du Fils de Dieu vivant en terre, et

Digitized by Google

mangeant dans l'esprit de pénitence : ce même esprit de pénitence doit accompagner nos repas, et nous devons rougir et pleurer de conserver un corps si misérable, et protester que nous ne le voulons plus maintenant que pour Dieu, auquel il appartient.

Actes pour faire avant le repas.

Mon Dieu, je vous adore en votre Fils Notre-Seigneur buvant et mangeant sur la terre.

J'adore, Fils de Dieu, les saintes dispositions de votre âme pendant que vous buviez et mangiez.

J'adore le saint esprit de pénitence qui vous faisait quitter souvent le boire et le manger

J'adore ce même esprit de pénitence qui vous faisait tomber des mains les aliments qui étaient préparés pour votre vie, ne croyant pas devoir anéantir ces créatures pour sa conservation, vous en réputant indigne, et vous estimant moins qu'elles toutes, comme couvert de nos péchés.

C'est moi, comme pécheur, qui devais être privé de toutes vos créatures, desquelles je me sers toutefois comme si j'étais innocent : c'était à votre Fils de jouir de vos biens dans son innocence, pendant qu'il vivait parmi nous, et c'est à moi, mon Dieu, d'en porter la privation, à cause de mon péché.

Je remercie Notre-Seigneur de m'avoir acquis le droit d'user de tous ces biens, en s'en privant lui-même, et de m'avoir donné exemple pour l'imiter, et mérité grâce pour faire pénitence comme lui

J'adore, Père éternel, la sainte aversion que votre Fils avait du boire et du manger.

Je vous adore, mon Dieu, nourrissant votre Fils en son jeûne sans le ministère des viandes sous lesquelles vous vous cachez pour nourrir et conserver vos créatures. J'adore l'humiliation qu'il a soufferte comme Fils de Dieu, de se voir réduit à manger de nos viandes, lui qui était nourri de vous.

J'adore cette confusion, qui lui était mille fois plus pénible que n'était à l'enfant prodigue celle de se voir réduit à manger la viande des pourceaux.

J'adore le martyre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, jouissant de Dieu son Père, et se voyant rassasié de ses délices, s'efforçait néanmoins comme nous à manger des viandes grossières et animales.

Je révère, ô mon Dieu, le désir infini que votre Fils avait de se voir un jour nourri de vous tout seul qui êtes sa vie, et qui, vivant en sainteté, habitez comme lui dans une pureté sublime et dans une élévation infinie au-dessus des créatures. Je ne m'étonne point du dégoût excessif et de la pénible aversion qu'il avait de vos créatures, surtout dans l'obligation qu'il avait d'en user et de les convertir en lui-même.

Je vous offre, ô mon Dieu, ce saint état de votre Fils, que je ne suis pas digne de porter ; mais ne méritant pas cet honneur, ni la grâce de vivre saintement, je vous offre ce même état de votre Fils, en qui vous prenez toutes vos complaisances. Faites passer en moi l'esprit et le désir de ce divin état.

Que si je ne puis espérer de vivre si saintement, ni d'avoir part entière à ces dispositions si divines, mon Dieu, contentez-vous en votre Fils, qui les a portées à votre gloire au mépris de toutes les créatures, qu'il ne pouvait goûter auprès de vous.

Nourrissez-vous, mon Dieu, des louanges que votre Fils vous rend en votre sein, pendant qu'il se nourrit de la substance et de la vie divine que vous versez en lui.

Je ne veux user de vos biens que pour me conserver en votre saint service.

Je désire que ces créatures soient anéanties en moi pour votre gloire ; et qu'étant ainsi sacrifiées, elles passent en ma substance pour vous servir et pour vous honorer avec moi.

Je voudrais, ô mon Dieu, que toutes vos créatures fussent converties en nous, et que venant s'unir à nous, elles prissent part à l'esprit qui anime vos membres.

Toutes ces créatures étant vivifiees par votre Esprit, elles vous glorifieraient par lui dans la sainteté et dans la vertu divine dont elles sont privées, demeurant en leur état.

Elles ne perdront rien en se perdant en nous, puisqu'elles y trouveront, comme j'espère, ô mon Seigneur, votre divin Esprit, qui leur donnera part à sa vie en nous, et qui continuera à les vivifier en notre corps à toute éternité.

Faites, mon Dieu, que je sois éloigné de toute l'avidité que j'aurais à ces viandes ; je vous sacrifie dès à présent tout le plaisir que j'y pourrais recevoir.

Actes pour faire pendant le repas.

Mon Dieu, soyez ma nourriture intérieure et la vie de mon âme.

J'attends à goûter dans le ciel le torrent de voluptés que vous préparez aux âmes qui se privent des délices du monde.

Mon Dieu, je me veux priver de ce morceau en punition de mes péchés passés.

Je déteste, ô mon Dieu, toute la sensualité que j'ai jamais eue en buvant et en mangeant.

Je ne suis pas digne, ô mon Dieu, d'user de votre bien, puisque je suis pécheur. Un serviteur infidèle comme moi ne mérite pas d'être assis à la table d'un maître comme vous, qu'il a tant offensé.

Je renonce, ô mon Dieu, à tous les appétits déréglés que je sens ; je me confonds de cet état si misérable où je me vois réduit. J'accepte par pénitence cette confusion, en attendant le jour de votre vie divine, où je serai nourri de vous tout seul, et où je n'aurai faim ni soif que de vous posséder, lors même que je jouirai de vous

Faites en attendant, ô mon Dieu, que vo-

Digitized by Google

tre Esprit, qui est l'esprit de vos enfants, désire en moi tous mes besoins, et faites que je lui obéisse, ne désirant plus vivre selon la chair, mais seulement selon l'esprit, qui doit être en moi le principe de ma vie et de tous mes mouvements, depuis que je suis engendré en lui dans le baptême.

Que la foi donc soit ma lumière en mes besoins, et non pas celle de mes sens et de mes appétits déréglés; et que le mouvement de votre Esprit me dirige en tout, et non pas cet esprit sensuel et déréglé dont ma chair est animée

Actes après le repas.

Je vous remercie, mon Dieu, de m'avoir donné ce bien que je ne mérite pas.

Usez en moi, Seigneur, de tous ces biens par votre Esprit, et de toute la force qu'ils me donnent, pour votre saint service.

Je me laisse à votre Esprit, afin qu'il dispose de moi pour votre gloire.

Je languis en attendant ce grand festin où je dois être consommé tout en vous par votre Fils Jésus, et où vous serez mon aliment.

De même que vous serez aussi mon aliment, ô mon Seigneur Jésus, comme vous le promettez, je dois être le vôtre: car votre feu me doit dévorer en se donnant à à moi: ainsi vous serez en moi, et je serai en vous.

Quand sera-ce, ô mon tout, le saint jour de cette consommation, qui, m'ôtant à moi-même, me perdra en vous?

ACTES POUR FAIRE AVANT LA CONVERSATION.

Mon Dieu, qui subsistez et qui vivez en trois personnes, j'adore les entretiens qu'elles ont ensemble de toute éternité.

J'adore la communication d'esprit et l'ouverture du cœur que vos trois divines personnes ont l'une avec l'autre, s'expliquant ensemble de toutes choses, et se découvrant tous leurs secrets dans l'unité de leurs amours et dans la simplicité de leurs pensées.

J'adore les entretiens que vous avez eus de toute éternité pour nous et pour notre salut, préparant les moyens et les voies de vous glorifier en nous.

J'adore la vérité parfaite et l'amour saint qui lie et entretient votre divine société.

J'adore Notre-Seigneur Jésus-Christ conversant en terre avec sa sainte Mère et saint Joseph, en l'honneur de la conversation des trois personnes adorables de la très-sainte Trinité.

J'adore la conversation de Jésus-Christ Notre-Seigneur avec ses disciples, qu'il remplissait de soi, comme il avait été auparavant rempli de l'abondance de son Père en conversant avec lui.

Je vous consacre, ô mon Jésus, toute la conversation que je vais faire, avec dessein de me laisser remplir de vous, et avec désir que vous-même en moi remplissiez tous mes frères.

Donnez-moi votre Esprit, qui les occupe pleinement de votre connaissance et de votre saint amour. Que la vertu de ce divin Esprit écarte le démon de nous tous et bannisse la vanité et l'inutilité séculière qui s'y pourrait glisser pour dessécher nos âmes.

Faites, je vous conjure, que de mon côté je ne laisse aucun reste de moi dans la compagnie, qui, s'arrêtant à m'estimer et à m'aimer, s'amuserait à quelque autre chose qu'à vous.

Je renonce, ô mon Dieu, à tout amour, à toute estime et complaisance, ne désirant aller en cette conversation que pour vous y servir et pour vous y faire honorer.

Actes dans la conversation.

Occupons-nous ensemble comme les séraphins et les anges, qui s'excitent à l'amour de leur Dieu en parlant de ses grandeurs et de sa sainteté, se disant les uns aux autres: Saint, saint, saint; que Dieu est pur et saint.

Vivons comme autrefois vivaient nos premiers pères, qui conversaient entre eux si saintement, qu'ils consommaient tout leur entretien en louanges de Dieu et en admiration de ses divins mystères.

Leur vie était la vie du ciel, où les saints conversent en louanges et bénédictions de Dieu; leur vie était la vie des trois personnes divines, qui ne vivent et qui ne parlent ensemble qu'en leur sainte lumière et en leur saint amour.

Faites, ô mon Dieu, par la vertu de votre Esprit, que nous ne cessions jamais de vous louer et de vous bénir à toute éternité, comme nous désirons de le faire maintenant en la terre.

A l'honneur, ô mon Dieu, de la communion des saints et de leur conversation, nous allons admirer vos merveilles, s'il vous plaît nous donner le respect qui est dû pour traiter de vos mystères et de leur sainteté.

Mon Dieu, retirez-moi de toute complaisance en votre créature, soyez, mon Dieu, tout mon amour et les délices de mon âme.

Mon Dieu, je sens mon âme qui veut s'épancher en toute autre chose que vous; retirez-la en vous, soyez ma retraite et mon refuge.

Soyez, mon Dieu, l'unité où se rappellent tous mes désirs qui sont sollicités par tant d'autres choses que vous.

Vous êtes tout mon bien, ô mon Dieu, et vous portez par excellence toutes les perfections que je vois répandues dans toutes vos créatures; vous les avez en vous avec toute sainteté, infiniment éloignée de leur corruption.

Soyez donc mon tout à jamais, et que votre cher Fils, que vous me proposez comme l'unique en qui vous voulez être aimé, me rappelle par votre amour de tout ce qui n'est pas vous-même.

Mon Dieu, mon tout, qui, conversant dans le ciel avec votre Fils et vos saints, vous répandez en eux sans rien perdre de

Digitized by Google

vous, demeurant tout entier en vous-même, faites qu'en vous donnant aux autres je ne vous perde point, et que je ne demeure pas desséché en nourrissant mes frères.

OCCUPATION DANS L'USAGE DU FEU.

Je vous adore, mon Dieu, qui êtes, qui vivez et qui opérez en toutes choses.

Je vous adore, le tout universel, qui êtes en vous éminemment tout ce qui paraît en la terre et au ciel.

Je vous adore, feu immense, feu vivant, feu consumant. Je vous adore en votre infinité, en votre ardeur et en votre activité.

Tout ce que nous voyons ici-bas de vous sur la terre, tout ce qui nous exprime le feu de votre essence, tout cela n'est rien, ô mon Dieu, auprès de ce que vous êtes.

Le feu qui est au centre de la terre, et le feu qui environne les cieux; ces feux, qui sont effroyables en ardeur, prodigieux en grandeur, ne sont tous que des fantômes et des ombres en votre présence.

O Dieu, que vous êtes grand, que vous êtes adorable! que toute créature au ciel, en la terre et aux enfers, fléchisse les genoux devant vous.

Je vous adore, ô mon amour, qui faites voir sous cet élément quelle est votre charité. Vous nous voyez ici défaillants et en langueur; le froid nous ruine, il nous interdit l'usage de la vie, et aussitôt vous paraissez pour nous soulager.

Vous montrez, ô mon Dieu, votre charité et votre face aimable sous cet élément, sitôt que nos besoins vous y appellent.

Avant que nous eussions besoin de ce soulagement, vous étiez caché dans ce bois sous une autre forme. Aussitôt, ô mon Dieu, qu'on vous a demandé, vous avez paru comme feu, vous avez découvert le rideau où vous étiez caché, vous avez fait sentir la vertu de votre être, vous avez pris sur vous cette forme extérieure pour vous montrer à nous, pour nous faire sentir votre opération, et pour nous obliger à vous aimer et à vous bénir de tant de biens que vous nous faites; vous nous faites sentir le soin que vous avez de nous.

O le doux moyen dont vous usez par votre providence pour maintenir les choses que vous avez créées! Le feu intérieur qui est caché en nous et qui compose notre substance avec les autres éléments; ce feu, dis-je, ô mon Dieu, se trouve parfois affaibli par la rigueur et par la violence du froid qui nous assiége : ô mon Dieu, c'est à vous à le conserver et à trouver en votre sagesse les moyens de le maintenir.

Vous avez trouvé ce feu extérieur qui tempère ici l'air froid qui nous afflige, pendant qu'ailleurs il ne laisse pas de régner.

Le froid ne laisse pas de s'étendre partout pour purifier tout, pendant qu'en ce lieu il n'a point de force.

Durant ce temps, ô mon Dieu, je vous ai grande obligation de ce que vous opérez avec tant d'amour et de sagesse sur moi; car dans la campagne où je ne pourrais subsister maintenant, vous purifiez par le froid l'air et la terre pour mon usage; et ici où je suis, et où l'extrême froid me pourrait empêcher de vous servir, m'interdisant l'usage de mon corps et de mon esprit, c'est où vous chassez le froid par votre sainte présence

Vous vous faites sentir dans votre opération puissante et vigoureuse, pour nous aider et nous secourir.

AUTRE OCCUPATION AUPRÈS DU FEU.

O tout amour, feu divin, qui êtes tout autre chose en votre vie, en votre ardeur et en votre éminente charité, que ce qui nous paraît maintenant en cet élément qui échauffe nos corps; ô mon Jésus, feu consommé dans votre Père, et consommant en vous toutes les âmes, faites que la vertu divine pénètre nos esprits; faites que Dieu, qui nous paraît sous ce feu et qui porte son opération sensible à notre corps, porte aussi, s'il lui plaît, son opération divine et insensible dans nos âmes.

Il est le même fond qui vivifie nos âmes et nos corps. Et même, ô mon amour, il est bien plus sortable à votre divinité, à votre être sublime, à votre être pur et saint, à votre être suréminent, d'opérer en sainteté et de communiquer sa vie de charité et d'amour, que de le rabaisser à la communication d'une vertu grossière qui échauffe nos corps.

Mon tout, mon bien, mon Dieu, ma vie, ma substance, vous faites l'un et l'autre; mais vous vous plaisez bien plus à l'un qu'à l'autre; vous avez bien plus de plaisir à consommer une âme de votre charité qu'à remplir un corps d'une chaleur sensible.

Autant, mon tout, qu'il se rencontre de différence entre les opérations éternelles et les temporelles, autant qu'il y a de différence entre la communication de votre vie éternelle et divine que vous faites à votre Fils, et la communication de la vie grossière que vous donnez aux créatures, autant y a-t-il de différence entre la vie que vous communiquez à notre âme et celle que vous communiquez à notre corps.

Ayez donc, ô mon Dieu, compassion de nos cœurs languissants, échauffez-les de vous; opérez sous ce feu tout d'un coup, et sur le corps et sur l'âme, et que la chaleur extérieure soit le véhicule de la chaleur et de la vie intérieure.

Vous prenez bien plaisir, ô mon Dieu, de vous cacher en votre Eglise, sous des éléments sous lesquels vous opérez par la fidélité de votre parole; faites-le maintenant, mon Sauveur, par votre charité; faites-le par votre libéralité; et puisque vous voyez un pauvre nécessiteux et mendiant à votre porte, un pauvre frileux languissant, qui vous demande un peu de feu pour l'échauffer, ne le lui refusez pas, faites-lui cette aumône, et vous serez le premier, ô mon Dieu, à vous réjouir de la grâce que vous lui aurez faite.

Vous êtes ravi, ô mon Dieu, de voir votre vie dilatée; vous êtes ravi d'aimer en nous,

Digitized by Google

et vous êtes ravi de vous voir aimé par nous; c'est une expression de la joie, de l'allégresse et de la jubilation que vous ressentez dans le ciel de vous voir aimé par les saints : c'est une image, ô Père éternel, c'est une figure du ressentiment que vous avez dans l'éternité de vous voir aimé de votre Fils et de votre Esprit. Faites-vous donc aimer en moi, envoyez-moi le feu de votre divin Esprit, qui, vous aimant en moi, dilate ainsi cet adorable amour qu'il a pour vous en lui-même.

O bienheureuse Trinité, que votre vie se répande partout, que cette vie intérieure qui est en vous puisse passer en nous, et qu'absorbant ainsi tout le fond de notre âme, nous ne nous amusions plus à la vie du corps et aux plaisirs qui nous distraient.

O amour consommant, je vous demande ce beau feu pour votre amour et pour votre pure gloire : car si vous ne dilatez notre cœur et notre vie, si vous n'occupez de vous notre esprit, il se laissera sans doute emporter aux créatures.

Hélas, mon Dieu! qu'il m'est dangereux d'avoir mes besoins si à propos, puisqu'il n'y a rien de plus aisé à un corps affligé de froid que de se complaire et de se contenter dans l'aise et dans le plaisir qu'il ressent en s'approchant du feu.

Qu'y a-t-il de plus aisé que de se réjouir en sa chair, quand elle reçoit ainsi d'abord un soulagement si sensible qui la récrée, qui la fortifie, qui la contente et qui la vivifie en sa langueur et en sa mort?

Hélas, mon Dieu! qu'à tout jamais je demeure privé de ces malheureuses complaisances et de ces joies charnelles.

Donc, mon Dieu, dès ce moment et durant tout le temps que je serai auprès de ce feu, je renonce au plaisir que j'y pourrai recevoir

Je renonce en esprit à toute la complaisance que ma chair y prendra, et puisqu'il faut, mon Dieu, que je renonce à tout moi-même, que je renonce à toute satisfaction propre, comme vous me l'ordonnez, mon Dieu, suivant votre commandement, je renonce à ce propre désir, je renonce à cet appétit sensuel.

Mon Dieu, je veux bien recevoir ici votre libéralité et charité sur moi; mais je ne veux pas que ma chair y cherche des délices. Je vous y veux chercher, et non pas moi; et si en vous cherchant j'y trouve la récréation de ma chair, c'est en y renonçant et en me séparant du désir que ma chair aurait de s'y satisfaire.

Les plaisirs sont pour les innocents, vous les avez faits pour les âmes pures. Est-il juste, ô mon Dieu, qu'un pécheur se ressente du privilége de l'innocent?

Quoi, mon Dieu, le pécheur se trouvera en jouissance des plaisirs! Est-ce ainsi que vous traitez les âmes qui sont en pénitence? est-ce ainsi que vous les sevrez de tout plaisir et de tout bien, et que vous les affligez de tout mal?

Le feu des enfers devrait être pour moi, c'est celui que je devrais attendre; c'est ce feu-là, mon Dieu, qui a des tourments sans mélange, qui brûle sans éclairer, et qui ôte même à ceux qu'il dévore le plaisir de la clarté.

O Dieu, qui, selon ce grand Prophète, avez séparé ce feu : *Intercidentis flammam ignis* (*Psal.* xxviii, 7), qui lui avez ôté ce qu'il avait de beau et d'agréable pour lui laisser ce qu'il avait d'actif et de rigoureux; je vous demande, pauvre pécheur et misérable pénitent qui viens ici recevoir de votre miséricorde cette aumône du feu, de faire en sorte que j'en use en cette même séparation et que j'en ressente l'effet qu'il vous plaira, pourvu que je n'y cherche point de plaisir. J'y demeurerai en confusion, recevant le bienfait de votre amour et de votre miséricorde, qui me veut maintenir et conserver par cet élément.

C'est à vous, ô mon Seigneur et mon Dieu, à demeurer dans votre béatitude; c'est à vous à jouir de tout plaisir, étant, comme vous êtes, innocent et tout Dieu; et c'est à moi, comme pécheur et misérable, à demeurer privé de toute joie et de tout plaisir dans cette vie de pénitence, surtout en ma chair qui vous a offensé par ses plaisirs.

Mon Dieu, faites comprendre ces vérités au monde, et faites-leur savoir que vous avez banni du paradis terrestre et du lieu de plaisir notre premier père Adam; apprenez à toute la chair qui est née de lui, et qui n'en est en soi qu'une dilatation, qu'elle a été bannie et éloignée comme lui du paradis terrestre et du lieu des délices.

C'est à nous maintenant, qui avons reçu en nous le Saint-Esprit qui possède notre âme, et qui est en nous comme le séraphin du paradis terrestre, d'avoir le glaive en main pour chasser notre chair et pour retrancher tous les désirs qu'elle a d'entrer dans les délices.

C'est à l'Esprit divin, qui possède notre âme et notre esprit, à rebuter la chair dans les approches qu'elle fait du paradis terrestre; elle doit toujours demeurer privée de tout ce qu'elle désire, et quelque prétexte qu'elle puisse avoir, elle doit être rebutée dans ses demandes : l'on refuse à Adam l'entrée du paradis où est le fruit de vie, dont il doit être absolument privé, aussi bien que de la beauté et de la douceur qui s'y rencontrent.

Un pécheur ne doit pas même, dans les choses saintes, jouir des plaisirs, des goûts, des joies et des sentiments que Dieu a préparés aux âmes innocentes. Il n'y a que feu et mort pour la chair du pécheur : c'est ainsi que le glaive de feu que l'ange tient à la main parle encore à présent à tout l'Adam qui vit au monde.

C'est à nous, ô mon Dieu, suivant vos jugements, d'attendre et l'enfer et la mort, au lieu de rechercher nos plaisirs et nos joies; je suis à vous, ô Dieu d'amour et de miséricorde! Je suis à vous, ô mon Seigneur Jésus, souverain juge des créatures; je suis à vous, prêtre zélé de la gloire de votre Père;

Digitized by Google

vous avez, comme un autre Abraham, le couteau et le feu dans la main; faites de la victime qu'on vous présente tout ce qu'il vous plaira.

EXERCICE POUR LE COUCHER, APRÈS LA PRIÈRE DU SOIR.

Comme nous avons dit qu'il fallait regarder la nuit comme la mort, notre lit comme un tombeau et notre examen comme le jugement de Jésus-Christ sur nous, il est bon, avant que de nous mettre au lit, de nous sanctifier intérieurement par l'esprit de mort, que Jésus-Christ donne dans l'Eglise aux fidèles à la fin de leur vie.

Il faut par avance prendre part à la grâce de l'Extrême-Onction, qui est une des plus grandes grâces de l'Eglise, et qui paraît, par les termes et par la forme du sacrement, une des plus considérables miséricordes de Dieu sur nos âmes

Le sacrement de l'Etrême-Onction a été institué par Jésus-Christ Notre-Seigneur pour réparer dans les Chrétiens le mauvais usage de leurs sens, qui par le baptême avaient été consacrés et dédiés à Dieu, afin qu'on en usât saintement et à sa gloire, et qu'en mourant, on se trouvât revêtu d'une pleine moisson de dépouilles et de trésors immenses.

Le saint baptême nous donne ce privilége d'être tout revêtus de Jésus-Christ. Saint Paul le dit ainsi : *Tout autant que vous êtes de baptisés, vous êtes intérieurement revêtus et possédés de Jésus-Christ : « Quicunque in Domino baptizati estis, Christum induistis. »* (*Galat.* III, 27.) Jésus-Christ veut animer nos puissances et notre fond, afin d'user en nous des créatures à la gloire de Dieu, et de faire ainsi que son Père soit honoré, servi et glorifié en ses membres, comme il l'a été en sa propre personne dans le temps de son infirmité; il prétend animer nos puissances de son esprit et de sa vie, comme son corps en était animé pendant qu'il vivait sur la terre.

Il n'a point eu d'autre raison de faire cet épanchement de lui-même en tous ses membres, que d'honorer Dieu autant qu'il le peut être, et d'animer les fidèles de son propre Esprit, de ses vertus et de ses intentions, pour dilater ses services et sa religion envers Dieu.

Néanmoins, la plupart des Chrétiens, à l'heure de la mort se trouvent nus, misérables et vides de bonnes œuvres devant Dieu, ce qui leur est un grand sujet de condamnation. Jésus-Christ descend en eux en leur extrémité, il leur applique ses bonnes œuvres et les couvre de ses mérites, afin qu'étant pleins de lui et enrichis des trésors qu'il a acquis sur la terre par le bon usage de ses sens et de ses puissances, ils paraissent en cet état devant son Père.

C'est un effet de l'infinie miséricorde de Jésus-Christ, qui, nonobstant l'abus que nous avons fait de nous-mêmes, nonobstant celui que nous avons fait de son Esprit, ne laisse pas, dans le dernier temps de notre vie, où nous ne pouvons plus opérer, de nous communier pleinement à lui et à toutes ses bonnes œuvres, vu principalement que la mort étant proche, il semble que nous ne pouvons plus perdre ce grand trésor de sa communication universelle.

Les bons sont animés de Jésus-Christ et sont mus en leurs facultés et en leur puissance par son esprit de vie; en sorte qu'ils ont part et qu'ils communient à ses mérites et à ses œuvres, à cause qu'ils se laissent mouvoir à lui; et un jour leurs membres seront revêtus de sa même gloire, comme ils auront été ici remplis de sa vie divine.

Les mauvais sont toujours temples du Saint-Esprit, quoiqu'ils ne le veuillent pas; le Fils de Dieu vit en eux sans les animer de sa vie, faisant en lui seul ce qu'eux-mêmes devraient faire pour Dieu son Père; il condamne les tentations auxquelles ils s'abandonnent, et, demeurant en eux, il fait usage de sa vie, et de son Esprit, par la vertu duquel ils refusent d'être animés et conduits. Pendant qu'ils blasphèment, Jésus-Christ loue Dieu son Père en eux; pendant qu'ils dérobent aux uns, Jésus-Christ fait du bien et donne l'aumône aux autres; pendant qu'ils s'appliquent à la médisance et aux pensées impures, Jésus-Christ en eux est dans l'application de sainteté à Dieu et de charité infinie envers le prochain; enfin Jésus-Christ est alors une forme assistante qui opère en soi pour la majesté de Dieu, mais il n'est pas forme vivifiante, il n'anime pas de sa vie divine le sujet où il est, Jésus-Christ vit tout seul en eux, comme les anges vivent dans des corps morts, sans leur donner leur vie, et c'est en cela qu'est malheureuse la vie des mauvais Chrétiens, qui ne sont pas animés de Jésus-Christ qu'ils ont en eux : car s'ils voulaient s'abandonner à lui, ils seraient, comme les bons, en part et en communion de ses opérations et de ses œuvres divines; où au contraire Jésus-Christ est en eux détestant continuellement leurs œuvres, et les condamnant à la mort et à la damnation éternelle.

Or ce sacrement de l'Extrême-Onction ne répare pas seulement dans les Chrétiens le mauvais usage de leurs sens, mais il les met encore en part de l'usage actuel que Jésus-Christ a fait en eux de son Esprit et de sa vie.

O bonté ineffable de Notre-Seigneur, qui, à l'heure de la mort des fidèles, prévenant sa justice et le moment de son jugement de rigueur, par un excès de miséricorde vient imprimer en eux sa vie qu'ils avaient perdue et les remplir des mêmes œuvres dont ils seraient couverts, s'ils avaient été fidèles à son Esprit, étouffant ainsi la matière de son jugement et de leur condamnation, et au contraire, substituant en eux la matière de son estime et de sa complaisance.

Ce sont là deux bontés admirables de Jésus-Christ au saint sacrement de l'Extrême-Onction. L'une est de nous charger des bonnes œuvres qu'il a faites pendant son séjour sur la terre, enrichissant de ses trés-

Digitized by Google

sors notre misère et notre mendicité. L'autre est de réparer en nous le saint usage qu'il a fait de notre vie pendant son séjour en nous-mêmes, n'ayant aucun égard aux mépris qu'il a soufferts en nous, ni à l'infidélité que nous avons eue pour son esprit et pour sa vie; en quoi paraît sa douceur ineffable et sa miséricorde infinie, que le prêtre publie toutes les fois qu'il applique quelque onction particulière, en disant : *Per suam pitissimam misericordiam indulgeat*, etc

Il faut donc en nous couchant le soir, qui est le temps destiné pour nous préparer à la mort et qui nous la représente sensiblement, nous tenir présents à Jésus-Christ, et le supplier qu'il nous mette en part de tout le bon usage qu'il a fait de ses sens et de ses puissances pendant sa vie, pour réparer en nous le mésusage et l'emploi inutile et vain que nous avons fait de nous-mêmes en ce jour.

Cela nous servira de préparation pour recevoir un jour en plénitude de grâce l'Extrême-Onction, à laquelle peut-être nous nous trouverions mal disposés à l'extrémité de notre vie, où pour l'ordinaire on nous flatte et on attend que nous ayons quasi perdu l'usage de la raison pour nous faire recevoir une grâce si importante et si utile au salut.

Il faut demander pardon à Dieu de tous les mauvais usages que nous avons faits de nos sens, et de bon cœur les condamner à la mort, dont le sommeil est l'image : il faut consentir qu'ils soient un jour détruits et consommés en pourriture, puisqu'ils n'ont pas été animés de la vie de l'Esprit, ni dirigés par la conduite de Jésus-Christ en nous, et qu'au contraire ils ont vécu d'une vie de chair et dans l'esprit d'iniquité. Il faut prier Dieu le Père qu'il nous fasse cette miséricorde de nous redonner la vie de Jésus-Christ son Fils, que nous avons perdue et négligée durant ce jour, le conjurant de revêtir notre âme de ses œuvres divines et de la remplir de la vertu et de l'onction même dont elle aurait été imbue si nous eussions été fidèles à l'Esprit.

Regardons cette pratique comme une réparation de ce que la grâce de notre baptême aurait opéré en ce jour, de même que l'Extrême-Onction sera une réparation universelle de toute notre vie.

Ainsi, ensevelissons-nous avec Jésus-Christ dans le tombeau de notre lit, et avant que de nous endormir disons ces dernières paroles : *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* (*Psal.* IV, 9.) Je suis en paix en Jésus-Christ, et je prends mon repos en lui dans la douceur de mon sommeil.

EXERCICE PLUS COURT POUR LE COUCHER.

Le saint sacrement de l'Extrême-Onction et les cérémonies qui s'y font sont proprement les obsèques de l'Âme du Chrétien, et les derniers témoignages de charité et de miséricorde que Jésus-Christ lui rend en cette vie. Nous avions été baptisés dans la croix, dans la mort et dans la sépulture de Jésus-Christ; mais nous sommes sortis de la grâce de ces mystères par l'amour des créatures et par l'adhérence à notre chair; ce qui nous rend autant coupables devant Dieu que nous avons été vivants à cette vie de chair; notre âme a fait mauvais usage de ses sens en les appliquant aux créatures, au lieu qu'ils devaient être en la disposition de l'esprit intérieur de Jésus-Christ, qui en voulait user pour Dieu son Père et qui voulait communier notre âme à ses propres dispositions, intentions et sentiments.

Jésus-Christ, qui voit nos sens chargés d'impureté et du honteux et malheureux usage qu'ils ont fait de leur vie, et qui voit encore qu'ils n'osent pas paraître devant Dieu en cet état, vient lui-même s'appliquer à eux et les revêtir et enrichir du trésor infini qu'il a acquis par l'usage admirable qu'il a fait des siens à la gloire de son Père.

Il est donc bien à propos, en nous couchant, de nous exposer à Jésus-Christ Notre-Seigneur, couverts de honte du pauvre usage que nous avons fait de nos sens et de nos puissances intérieures et extérieures, conjurant le Fils de Dieu de nous vouloir sanctifier en tout nous-mêmes, et d'appliquer sur nous l'usage qu'il a fait de ses sens et de nous-mêmes dans tout le temps de sa demeure sur la terre, où il a fait sans nous l'usage que nous devrions avoir fait de nous.

Jésus-Christ, qui, selon saint Paul, demeure en nous par la foi, est étendu à toute notre âme, et use de toutes nos puissances à la gloire de Dieu; il nous met en part de son onction et de sa vie, quand nous voulons être fidèles à nous laisser agir et diriger à lui; mais quand l'âme s'épanche au dehors et qu'elle suit l'attrait des objets extérieurs et l'impétuosité de la chair, alors elle vit seule et n'est point animée de Jésus-Christ.

Or c'est en cela que paraît la grande miséricorde de Dieu et la bonté de son Fils, de vouloir nous communier à lui et nous mettre en participation des divins mouvements de sa vie, que nous avons déjà perdue et méprisée par le péché.

Désirons donc en nous couchant que Jésus-Christ imprime sa vie en nous, et qu'il nous revête de lui-même en réparation de notre perte, et du mauvais usage que nous avons fait de nous et de lui en nous-mêmes pendant cette journée.

DIVERSES RENCONTRES DE PÉNITENCE.

Il y a trois sortes de pénitence : la première est imposée de Dieu, la seconde par l'Eglise, et la troisième par nous-mêmes, quand nous sommes soumis à l'Esprit intérieur de Jésus-Christ pénitent, qui use de notre force et qui nous anime de son zèle pour punir notre péché, et pour satisfaire à la justice de son Père.

La première sorte de pénitence est toujours la plus sensible comme étant la plus pure, parce qu'elle est ordonnée par la sa-

Digitized by Google

gesse de Dieu, qui connaît notre faible et l'endroit où il nous peut plus vivement toucher, et Dieu nous impose cette pénitence en quatre manières.

En la première, Dieu applique dans l'intérieur de l'âme les plus sensibles opérations qui puissent crucifier un esprit, telles que sont les tristesses, les ennuis, les langueurs, les inquiétudes, les sécheresses, les délaissements, les rebuts, les reproches. Ainsi saint Paul rapporte qu'une fois il fut si accablé d'affliction qu'il était ennuyé de vivre, et que, se retirant en l'intérieur de son âme pour y trouver du soulagement, il entendit une voix de Dieu qui lui reprochait qu'il était indigne de vivre, ce qui fut le dernier point de son abattement.

La seconde manière de pénitence que Dieu nous impose n'est pas immédiatement de lui ; mais elle est ordonnée par lui : ce sont les tentations extérieures et violentes que le démon opère, comme exécuteur des vengeances de Dieu : il environne l'âme de scrupules, de blasphèmes, de désespoir, d'illusions, d'abattements, de tristesses, de pressures de cœur, de jalousie, de colère et autres sortes de passions et malignités très-violentes, qui servent à punir ceux qui ont souvent péché dans ces choses et à qui Dieu veut par justice et sagesse faire trouver leur pénitence où autrefois ils trouvaient leur plaisir.

La troisième manière de pénitence ordonnée de Dieu, est la persécution des hommes, l'éloignement et le mépris de ceux que nous avons aimés et qui devraient avoir plus de reconnaissance et de tendresse pour nous. Dieu se sert d'eux parfois pour châtier l'excès de l'amour que nous leur avons porté, qui nous a fait désirer de nous les conserver au préjudice même de Dieu. Ainsi en est-il du murmure et de l'ingratitude, et de l'infidélité des serviteurs et domestiques. Ce sont les peines imposées aux personnes de condition, en la place des plus basses afflictions et des dernières servitudes, à quoi Dieu, pour la punition du péché originel, a assujetti les hommes, qui ne doivent manger leur pain qu'à la sueur de leur visage. Les médisances aussi, et les calomnies des esprits malicieux, les visites importunes de gens qui sont à charge, la persécution des procès et le soin affligeant de conserver son bien, sont de vraies épines, qui, par la justice de Dieu, naissent dans la terre des pécheurs.

En la quatrième manière dont Dieu impose la pénitence aux hommes, nous comprenons les maladies du corps et les souffrances aiguës ou languissantes de la chair, lesquelles parfois surpassent et les forces de la nature, et l'art et la connaissance des médecins ; ce qui marque le droit que Dieu a de punir le corps du péché, et la chair de malédiction. Telles sont aussi les rigueurs de l'hiver, les ardeurs de l'été, la soif, la faim, et la pauvreté même, où l'on voit que Dieu prend plaisir de réduire parfois les siens, par des ressorts de sa providence et de sa justice très-cachés et très-admirables. Ainsi l'on voit la vie des hommes toute en croix et toute en épines : elle est comme le buisson ardent de Moïse, qui brûle sans se consumer. Ce sont les diverses manières dont Dieu a coutume d'affliger les pécheurs, pour les tenir en pénitence.

Pour les pénitences que l'Eglise nous impose, elles se doivent considérer en général ou en particulier. En général, elles comprennent les Carêmes, les Quatre-temps, les jours d'abstinence de viande, etc. ; en particulier, ce sont les pénitences imposées par les confesseurs aux pénitents, au nom de toute l'Eglise.

Enfin la troisième sorte de pénitence est celle que nous nous imposons à nous-mêmes par l'esprit de Dieu, pour nous punir et pour venger Dieu sur notre chair, qui est son ennemie, la regardant comme une chair étrangère qui ne nous touche point et que nous ne devons pas écouter en ses plaintes. En cette pénitence, il faut comprendre les privations des choses superflues que nous voulons souffrir dans les occasions ; par exemple, s'abstenir à la table des morceaux délicats, inutiles à la santé et à la vie, et qui servent seulement à la satisfaction du goût et au plaisir de la chair, s'abstenir des regards qui ne font que contenter la vue, s'abstenir du toucher, et même du parler, en beaucoup d'entretiens oiseux qui sont entièrement inutiles, et qui souvent blessent le prochain et la charité qu'on lui doit.

ACTES PENDANT LE SAINT TEMPS DES MALADIES.

Mon Seigneur et mon Dieu, vrai homme de douleurs, je vous adore en vos souffrances.

Je vous adore dans vos peines, qui ont été les peines de tout le monde, dont vous vous étiez chargé : *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit.* (*Isa.* LIII, 4.)

Je vous adore en tout ce qu'il a plu à Dieu le Père vous faire souffrir intérieurement et extérieurement.

J'adore et je révère du plus profond de mon cœur les plaies de votre corps et les sensibles amertumes de votre âme.

Mais puis-je vous honorer comme vous le méritez, ô mon tout, ô ma vie ! ce qui se passe dans le sanctuaire de votre cœur est bien plus étendu que tout ce qui se voit en votre croix. O Dieu, quelle contradiction, quelle mer, quel abîme et quel océan de douleurs !

Vous avez vu ce que devaient souffrir les hommes dans leur corps et dans leur âme, et votre âme s'est étendue à tout cela.

Votre esprit intérieur, plus étendu que tout le monde, a souffert au commencement des siècles dans Abel et endurera encore jusqu'à la fin ; il a voulu en soi faire l'expérience des peines de tous les hommes ; il

Digitized by Google

a voulu charger sur soi toutes leurs douleurs : ô abîme de douleurs, ô mer de contrition !

Que de maux vous avez endurés tout d'un coup ! ayant l'esprit chargé de toutes ces amertumes, vous deviez être mille fois accablé sous ce fardeau, si la puissance de la Divinité ne l'eût supporté en votre âme.

Plus, mon Seigneur, vous étiez élevé en puissance, plus vous avez supporté de tourments, faisant voir ce que pouvaient supporter la grandeur et la majesté d'un Dieu.

Rien n'était digne de faire voir sa patience que l'étendue des souffrances et des maux qu'il a portés en nous. O la gloire de Dieu, que les souffrances de mon Jésus !

Esprit de mon Jésus, qui avez le zèle de souffrir tous nos maux pour l'honneur de votre Père et pour le bien des hommes, leur méritant la grâce de les supporter saintement et d'une façon digne de Dieu, venez en moi pour me donner la puissance de les endurer.

Venez, ô mon Jésus, accomplir vos souffrances, et achevez ce qui manquait à vos peines; car vous avez en moi un corps dans lequel vous pouvez maintenant endurer en effet ce que vous n'avez pu supporter dans le vôtre qu'en désir.

Votre Esprit, ô mon Jésus, était bien plus étendu que votre corps, et vous désiriez endurer beaucoup plus que votre chair ne pouvait porter; c'est pourquoi je vous offre maintenant mon corps pour l'ajouter au vôtre, afin que vous portiez en lui, par votre Esprit, ce que vous désiriez.

Si je pouvais vous fournir autant de corps que le mien peut avoir de parties pour le remplir de votre Esprit et pour supporter en eux ce que vous désirez, je le ferais de tout mon cœur.

Mais, mon bien, mon amour, étendez mes douleurs autant que vous voudrez, prolongez mes souffrances autant qu'il vous plaira, et même autant de siècles qu'il y en doit avoir jusqu'à la fin du monde.

Je vous offre mon corps pour endurer en autant de sortes qu'il y a de genres de souffrances que vous n'avez pas supportées en vous-même, et qu'il y a eu d'infidèles en l'Eglise qui ont refusé de souffrir en votre Esprit.

Je me livre à vous, ô mon tout, pour supporter en vous les tourments de mes frères. Je vous offre mon corps, et j'attends votre Esprit, je ne puis rien qu'en vous seul.

Mon Seigneur Jésus-Christ, je me donne à vous, afin que vous souffriez en moi : ce n'est pas que j'en sois digne, et que je mérite cet honneur; mais c'est afin, mon Dieu, que vous ayez ce plaisir de souffrir encore sur la terre en l'honneur de votre Père.

L'état où vous êtes à présent dans la gloire vous rend impassible en vous-même; vous ne pouvez souffrir en votre corps, je vous présente celui-ci en qui vous pouvez endurer.

O mon tout, je vous offre à ma confusion un corps corruptible et mortel, un corps impur, abominable et très-indigne que vous soyez présent à lui.

Je vous présente une chair de péché, qui mérite la mort, mille tortures et mille enfers. C'est à vous, ô mon tout, de la rendre digne de vous, purifiant mon âme et la sanctifiant par votre amour et par votre grâce.

C'est à vous, ô mon tout, à me fortifier de votre vertu qui, habitant en moi, portera tous les maux que la justice de votre Père me voudrait imposer.

Mon bien-aimé Jésus, voyez cette victime, qui ne se sent pas digne de se sacrifier à Dieu, elle ne peut être sanctifiée qu'en votre seul Esprit.

O tout amour, vous êtes la seule victime digne de Dieu, et qui lui avez été offerte pour les péchés de tout le monde : vous pouvez maintenant dans chacun de nous vous présenter à Dieu et souffrir pour sa gloire.

L'Eglise est la victime entière qui doit être immolée à mon Dieu ; mais elle ne le peut être qu'en Jésus-Christ et en son Esprit : pour cela, mon amour, n'épargnez rien de votre Eglise, usez de la moindre des créatures que vous avez choisies pour votre Père ; sanctifiez ce qui est de plus impur, ce qui est de plus faible, ce sera votre honneur ; en un mot, réparez ses faiblesses, remplissez tous ses besoins ; plus la créature sera réformée et réparée en votre Esprit, plus elle tiendra de vous.

Nos besoins, ô mon tout, et nos infirmités nous seront bien avantageuses, si elles peuvent être réformées en vous.

Mon tout, qu'à tout jamais je sois plein de faiblesse et que je me glorifie en mes infirmités, afin que votre vertu divine habite en moi : *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis ; ut inhabitet in me virtus Christi.* (*II Cor.* XII, 9.)

AUTRE OCCUPATION POUR LE SAINT TEMPS DES MALADIES.

Je livre donc mon âme à votre Saint-Esprit, afin qu'il se répande en moi et me remplisse de lui.

O mon tout, que je puisse être perdu en vous, que mon âme se noie en votre Esprit, et qu'étant revêtue de vous, elle entre dans les sentiments et dispositions intérieures, dans lesquels vous avez souffert pour la gloire de Dieu.

O mon Seigneur Jésus-Christ, je ne veux pas savoir quels étaient les pensées, les sentiments, les intentions et les dispositions de votre Esprit quand vous souffriez sur la terre ; c'est assez, ô mon tout, que vous permettiez au plus indigne de tous vos serviteurs de les adorer en silence et de les révérer en son cœur.

C'est assez d'adorer ce qui se passe dans le sanctuaire de votre âme sans y vouloir pénétrer. Votre pureté et ma misère, votre majesté et mon néant, votre sainteté et mes crimes m'en retiennent, ô mon bien.

O mon Dieu et mon tout, j'adore et je révère de tout mon cœur toutes vos saintes

Digitized by Google

dispositions ; je les désire à vos fidèles, puisque vous désirez de les leur bailler.

Esprit saint de Jésus, qui êtes venu opérer en lui les dispositions de son âme, qui êtes venu par lui dans nos âmes pour continuer à souffrir en elles, je vous conjure de leur donner les mêmes sentiments et dispositions de Jésus-Christ, vous qui voulez rendre l'Église une même chose avec lui. Les âmes, ô mon Dieu, qui d'elles-mêmes sont incapables de s'élever à vous dans leurs souffrances, trouvent en votre Esprit l'union parfaite avec vous dans le temps du trouble et de l'agitation de leur corps; les âmes, qui maintenant sont temples du Saint-Esprit, lequel demeure en elles, sont remplies de mille vertus et de mille grâces qui leur sont inconnues.

Vous êtes, ô mon Jésus, le chef de toute votre Eglise et de tous les hommes; vous avez en vous seul ce que vous partagez à vos âmes, vous avez la plénitude, vous êtes la source et nous n'avons que les ruisseaux.

Nous adorons et nous reconnaissons en vous tout le bien qui nous arrive, nous savous l'usage qu'en votre Esprit vous avez fait de notre vie, nous savons aussi le saint usage que vous avez fait de nos souffrances, et de toutes celles que vous avez prévu que le corps de votre sainte Eglise devait porter.

Vous avez opéré et souffert dans les dispositions les plus saintes et les plus pures qui puissent être.

Vous avez autrefois accepté intérieurement, durant votre vie, ce que je souffre à présent dans le fort de mes peines.

Vous avez enduré avec paix, avec joie, avec plaisir; vous avez aimé ces souffrances dans toute l'étendue de votre amour, et vous voudriez bien, ô mon Seigneur, que votre Esprit en moi portât ces mêmes peines dans vos mêmes sentiments et dispositions.

Vous voudriez bien, ô mon Dieu, que mon âme se trouvât disposée à recevoir les impressions du Saint-Esprit, telles qu'autrefois cette belle âme de votre Fils les recevait en ses souffrances.

Votre Esprit divin est bien le même qui était en Notre-Seigneur; il a la même sainteté et la même puissance qu'il avait en lui; mais nos âmes, ô mon Dieu, se trouvent bien éloignées de la soumission qu'il avait à votre divin Esprit.

O mon bien, ô mon tout, vous nous voyez abandonnés à votre grâce pour recevoir en nous les impressions de votre Esprit; nous sommes entre vos mains pour endurer en la manière qu'il vous plaira, pour souffrir dans les intentions que vous voudrez.

Mon Jésus, je sais bien que vous avez souffert dans toutes les intentions possibles d'honorer votre Père, je m'y unis dans ma bassesse, et je donne mon âme à votre Esprit pour y entrer.

Je ne puis ignorer, ô mon bien, que vous avez souffert pour mes péchés; que vous avez voulu faire porter à votre corps les peines dues à mes offenses.

Mon tout, je m'abandonne à votre esprit pour porter en sa patience, en son humilité, en sa confusion, en sa douleur, en un mot, en sa pénitence, les maux qu'il vous plaît que j'endure.

Je ne puis souffrir, ô Sauveur, ô saint médiateur de mon âme en ma propre vertu ; mais, ô mon bien, votre Esprit qui est toujours aux Chrétiens, qui est toujours présent aux âmes qui sont en grâce, votre esprit est notre refuge.

Je ne puis souffrir en ma patience, en ma contrition ni en ma pénitence, car je n'en puis trouver en moi ; mais votre Esprit est celui dans lequel on trouve toutes choses ; on y trouve le bien de toute votre Eglise : souffrez donc ô mon bien, que je les cherche en vous.

Je me mets donc en vous intérieurement et je plonge mon âme en votre Esprit.

J'unis le plus intime de mon esprit au vôtre, pour n'être qu'un avec vous : *Qui adhæret Domino unus spiritus est.* (*I Cor.* VI, 17).

En cette union, ô mon Sauveur, je me sens tout fortifié en mon intérieur.

En cette force, ô mon Sauveur, et en cette vigueur secrète, je ne cesse pas pour cela de souffrir : mais c'est ce que je veux, et je ne vous demande que de la vertu et de la patience pour endurer.

Votre Esprit peut donner de la force à toute l'Eglise, il en a donné à tous les martyrs qui nous ont précédés ; ils sentaient bien leurs peines, mais ils avaient en vous la force de les porter.

Je suis ainsi à vous, ô mon Seigneur, je m'abandonne à votre Esprit pour supporter en votre grâce tout ce que je ne puis endurer en moi-même.

Mon Dieu, mon bien, toutes ces âmes des martyrs, ces âmes pures et innocentes ont souffert tant de feux, tant de tourments intolérables; et moi, ô mon Dieu, ne souffrirai-je pas en vous l'ardeur de cette fièvre?

Ils ont bien enduré qu'on les ait écorchés, qu'on leur ait arraché les entrailles ; et moi, mon Dieu, pour mes péchés n'endurerai-je pas cette colique, ne souffrirai-je pas ces ulcères qui affligent mon corps ?

O mon bien, il est juste, faites tout ce qu'il vous plaira; une chose sais-je bien, que s'il y a justice en mes souffrances, il y a encore plus de votre miséricorde.

Est-il pas vrai, mon Dieu, que vous destinez à l'enfer les âmes qui vous ont offensé; et qui, après avoir trouvé la rémission de leurs crimes dans le sang de Jésus-Christ, se moquent encore de vous et vous méprisent par leurs péchés ?

Serait-il pas juste que, pour de si grands péchés, une âme comme la mienne fût damnée à jamais?

Serait-il pas juste qu'à tout jamais je fusse dans les flammes et dans les tortures de ces âmes damnées, que la rage des démons et votre justice qui les anime, accablent de différents tourments ?

Mon Dieu, si après cela je ne péris pas, si à présent je ne suis pas en cet

Digitized by Google

état si misérable, qui m'en a exempté que votre miséricorde ? Qui m'a retiré de la mort et de la damnation que la mort de Jésus et sa condamnation aux tourments de la croix ?

Donc, ô miséricorde, au milieu de mes maux qui ne sont que des fantômes au prix de ce qui m'est dû, je vous bénis, je vous loue, je vous adore à tout jamais.

Hélas, mon Dieu ! je n'ai garde de me plaindre de ma douleur, je n'ai qu'à m'affliger de mon péché et à adorer votre saint amour qui me traite avec tant de douceur.

Soyez toujours en moi, ô mon Seigneur Jésus, pour me faire connaître mon péché, et ce que j'ai mérité d'endurer à jamais dans l'enfer.

Faites-moi la miséricorde qu'en vous je rende à Dieu des actions de grâces perpétuelles du bien qu'il me fait à présent de me faire porter cet avertissement de la peine que je devais souffrir par justice en enfer.

Heureuse pénitence qui se fait en Jésus-Christ.

Si ces souffrances si légères, et si ces maux si faibles sont acceptés de Dieu, je ne puis qu'en reconnaître mon Seigneur Jésus, qui les endure en moi, et qui les sanctifie par sa sainteté même.

Mes souffrances légères, portées par un corps si impur, animées par une âme si lâche et si noircie de péché, ne peuvent être reçues de Dieu ; un seul Jésus en moi, uni à mon esprit et les portant en son amour, les rend agréables à Dieu le Père.

A vous donc, Père éternel, honneur et gloire de m'avoir regardé pour me faire porter une si douce pénitence.

Et à vous, ô mon Jésus, louange et amour éternel, d'avoir rendu ces petits maux agréables à Dieu par la vertu intérieure de votre sainte présence.

Je n'ai point, ô mon Dieu, d'autre assurance de ce que je dis, que la foi et la confiance que j'ai en votre amour. Vous avez souffert pour tous, et vous êtes en tous pour faire en eux leur pénitence.

Vous l'avez faite une fois pour tous en général ; vous la voulez encore faire en tous en leur particulier, et communiquer ainsi à un chacun, par vous-même, le bien que vous leur avez acquis.

ACTES DANS LE TEMPS PÉRILLEUX DU RETOUR A LA SANTÉ.

Mon Dieu, seule source de ma vie, je vous adore dans la vie que vous avez donnée à votre Fils de toute éternité.

Je vous adore dans la vie que vous lui avez donnée dans le temps par sa très-sainte Mère.

Je vous adore encore dans la vie nouvelle que votre bonté lui a rendue après sa mort, en le ressuscitant.

Je vous adore dans la vie que vous rendez aussi à tant de créatures, qui, par leur péché, ont mérité de la perdre.

C'est avec justice que vous m'ôtiez la vie ces jours passés, ô mon Dieu, à cause du mauvais usage que j'en avais fait si longtemps. Vous m'avez fait sentir qu'elle était en vos mains, et qu'il dépendait de vous de me l'ôter ou de me la rendre.

Mon Dieu, pendant le temps de la retraite de ma vie et de la suspension de la vigueur que vous donnez au corps, je voyais bien qu'il n'y avait en nous aucun pouvoir de nous défendre ni de nous relever.

Pendant cette soustraction intérieure de votre vertu divine, qui tient toutes nos forces en état, qui tient en règle notre tempérament, je me sentais dans l'inquiétude et dans l'agitation semblable à celle d'une maison qui se démembre et qui se démolit d'elle-même, n'ayant plus rien en soi qui tienne ses parties unies et liées ensemble.

Je voyais déjà toutes les qualités qui composent le corps, comme les soldats d'une armée qui se battent et qui se défont les uns les autres en l'absence de leur capitaine.

Je les voyais comme des enfants mutins, qui en l'absence du père se déchirent et se dévorent, et comme des serviteurs d'une famille qui ont perdu de vue la présence du maître.

C'est ainsi qu'étaient les qualités du corps, qui s'agitaient les unes les autres en votre absence. O mon grand Dieu, vous tenez tout en paix quand vous êtes présent ; mais quand pour un moment vous voulez détourner votre face, tout est en trouble et en agitation.

Si vous eussiez voulu, mon Dieu, me laisser souffrir plus longtemps ces tempêtes, et abandonner mon corps à ces guerres intestines, bientôt un ennemi aurait surmonté l'autre, et m'aurait donné la mort ; ou au moins la peine et la douleur m'auraient été insupportables.

Je n'ai garde, mon Dieu, de me plaindre de ce que j'ai souffert, car il est juste que vous fassiez connaître aux créatures qu'elles dépendent de vous.

Il faut que vous fassiez sentir par là l'obligation qu'elles vous ont de la paix de leur vie et du calme de leur santé.

Qu'elles sachent, ô mon Dieu, que c'est vous qui, par la présence de votre majesté, tenez tout en balance et en état.

Est-il pas juste, ô Dieu d'amour, que le corps, comme l'âme, sente l'effet de votre absence ou de votre retour ?

Votre prophète avoue que toutes les parties de son âme étaient en trouble en votre absence, et que par votre retour tout était dans la paix et dans le calme.

Et quoique l'âme soit agitée d'un nombre de passions et de désirs contraires, votre présence les tient en paix quand elle s'y fait sentir ; ainsi mon corps est renversé en votre absence, et votre présence le rétablit.

Maintenant, ô mon Dieu, que je ressens votre retour, maintenant que je sens votre vie et votre force, qui me pénètre et qui me vivifie, j'ai bien obligation de vous louer et de vous adorer.

J'ai bien obligation de vous aimer et de vous remercier, de ce que vous vous don-

Digitized by Google

nez à moi dans votre vertu, et de ce que vous me communiquez encore la participation de votre vie.

Faut-il pas employer pour vous ma vie, ma chair, mes os et tout moi-même, qui ne suis rien que par vous, et faut-il pas que tout ce que je suis s'applique à vos saintes louanges et à votre divin service?

Je ne verrai pas avec complaisance revevenir cette vie pour m'en servir à l'avenir à vous offenser, et pour user des plaisirs de ce monde; car ce serait me servir de vous contre vous-même.

Je vous conjure au contraire, mon Dieu, vous qui êtes le principe de vie en moi, qui êtes mon moteur, mon vivificateur et mon tout, d'user de cette communication nouvelle de votre vie, pour votre gloire; c'est à vous d'en user et à moi de me laisser conduire à vous en tout ce que vous voudrez.

Mon tout, j'ai beaucoup à craindre dans le temps où je cesse de souffrir, où je commence de jouir d'une force nouvelle, où les dégoûts se sont passés, où l'appétit et l'usage des choses agréables me sont rendus, car ma chair m'y jette et m'y porte avec trop d'excès et d'avidité.

J'ai bien peur, ô mon Dieu, que je n'emploie pour mon plaisir et ma sensualité ces prémices de la vie que vous me donnez.

J'entre dans un paradis de mes sens, dans un paradis terrestre où je pourrai me perdre; hélas, mon Dieu, peut-être aurait-il mieux valu que je fusse demeuré dans le purgatoire.

J'ai toujours ouï dire qu'il n'y avait point de temps plus dangereux aux âmes intérieures, que celui du retour à la santé.

C'est un temps où il semble qu'il est permis de contenter et de satisfaire la nature et les sens, et de prendre ce qu'il y a de plus appétissant et de plus agréable. Cela est vrai en un sens, à cause qu'il est nécessaire de réparer la nature et de lui redonner des forces; mais, ô mon Dieu, il n'est pas vrai qu'il soit pour cela nécessaire de lui donner du plaisir et de contenter sa sensualité.

Il lui faut de la force, et non pas du plaisir; il faut qu'elle soit vigoureuse et non pas sensuelle; et pour cela, mon Dieu, je vous prie de me faire la grâce qu'en usant de vos biens et en me servant des viandes nécessaires à l'état où je suis, je demeure toujours intérieurement attentif à vous.

Faites-moi cette grâce, que, dans les viandes et dans la nourriture, je vous regarde toujours comme la vertu secrète, la substance cachée, qui se vient dilater et répandre en moi.

Mon doux Jésus, je veux en votre saint Sacrement, où il y a tant de douceurs, recevoir la vie divine, la force intérieure et la vertu spirituelle qu'il communique à l'âme; et toutefois je renonce au goût et au plaisir qui l'accompagnent.

Je m'ouvre à votre vie, et je renonce à vos douceurs, celles-ci étant pour l'ordinaire suivies d'amusement et de complaisance, et l'autre étant la solide substance qui soutient les saints et qui vivifie les anges.

Mon Dieu, si ces goûts-là, qui semblent moins dangereux, doivent être appréhendés, et s'il les faut recevoir avec séparation et sans recherche, et même avec éloignement, combien dois-je appréhender que dans les goûts des viandes charnelles la sensualité ne fasse le terme et la fin de ma réfection.

Mon Dieu, mon tout, je renonce aux plaisirs, je renonce aux satisfactions de mes sens, et ne désire en cela que de recevoir de vous les forces qui me sont nécessaires pour vous servir.

Je ne désire de vivre que pour vous, ô mon Dieu, et je ne veux user des moyens qui me donnent la vie, et par lesquels vous avez résolu de me la communiquer, que pour être capable de vous glorifier et de vous servir.

QUAND ON EST OBLIGÉ DE SORTIR EN CARROSSE.

Je vous adore, mon Dieu, suffisant à vous-même, vous êtes votre monde, et portez en vous toutes nos nécessités.

Mon Dieu, vous êtes toujours le même et ne pouvez souffrir d'altération en vous; vous agissez toujours sans recevoir de diminution.

Que vous êtes heureux dans votre indépendance, et que je me réjouis de vous voir au-dessus de la nécessité et de l'indigence de toutes choses!

C'est nous, mon Dieu, que vous formez exprès pour être dans l'hommage continuel de votre suffisance; nous n'avons rien de nous-mêmes, mais tout par vous et par vos créatures.

Nous ne saurions vivre un seul moment sans le secours de tout un monde, et d'une quantité de créatures qui nous servent.

Vous avez fait des anges qui n'ont besoin de rien, qui sont eux-mêmes leur monde, qui trouvent en eux toutes leurs nécessités; mais pour nous qui vivons dans la terre, nous sommes environnés de mille créatures qui nous sont nécessaires pour subsister.

Quand je vois même combien il faut de créatures qui soulagent ma peine et qui travaillent pour me secourir dans l'incommodité que je souffre à aller, je suis tout couvert de confusion.

Un ange va de lui-même sans secours, et ne se lasse point; un oiseau vole, un lion marche, un poisson nage, le soleil court, et les astres aussi, sans l'aide d'aucune créature; et moi, pauvre misérable, je ne saurais marcher sans des machines, et sans l'assemblage d'un nombre de créatures.

Combien, mon Dieu, faut-il de créatures animées qui contribuent à cela! Combien d'esprits que vous remplissez d'industrie et d'adresse, pour travailler avec application et avec soin à cette grâce!

Je ne puis comprendre votre amour pour mon indigence; je ne puis concevoir votre soin, votre sagesse et votre vigilance pour mes nécessités.

Vous me regardez par mille yeux, vous travaillez pour moi par mille mains; et, mon Dieu, je ne vous vois point, je ne vous

Digitized by Google

en bénis point, je ne vous en loue point, et bien souvent j'en use pour mon plaisir et pour ma vanité; bien souvent même contre vous, et pour aider à mon péché.

Ingrat que je suis des bienfaits de mon Dieu; au lieu d'adorer ses grands soins et sa divine providence, plus elle augmente le nombre des bienfaits qui m'environnent et des créatures qu'elle applique pour moi, plus je me sers de ces mêmes choses pour l'oublier et m'aveugler en mon amour-propre.

Je me fais un dieu de moi-même, à cause que je vois que tant de choses travaillent pour moi. Hélas! mon Dieu, que je me vois aveugle maintenant qu'il vous plaît de me dessiller les yeux!

Que je vois bien en votre amour et en votre sainte lumière, que c'est à vous que toutes ces choses servent; elles sont le supplément de mon infirmité; elles me font voir ma nécessité, mon indigence et ma faiblesse!

Mon Dieu, si vous n'aviez pas voulu donner l'invention et l'adresse à tous ces ouvriers de travailler pour moi, si vous ne leur donniez cette application particulière à ces métiers que vous jugez m'être utiles et nécessaires, jamais je n'aurais pu me procurer ce soulagement.

Hélas! mon Dieu, que de métiers se rencontrent nécessaires pour faire un seul carrosse! combien d'ouvriers travaillent ensemble pour le composer? Des charrons, des menuisiers, des serruriers, des maréchaux, des passementiers, des selliers, des doreurs, des cloutiers et d'autres que je ne puis nombrer! Faut-il pas des chevaux, des cochers, des laquais? et tout cela, mon Dieu, pour m'aider à marcher et pour me reprocher mon impuissance.

De combien d'autres choses ai-je besoin à tout moment, sans quoi je ne saurais vivre! J'ai besoin de toute une ville et d'un monde tout entier, sans ce que je viens de décrire pour le soulagement du marcher.

Mon Dieu, combien de monde pour la seule nécessité du manger et du vêtir! Combien faut-il à la campagne de laboureurs qui préparent la terre à recevoir le grain! combien de moissonneurs qui travaillent à le recueillir! Après cela, combien de gens qui le conservent, combien qui nous l'apportent, combien de meuniers qui travaillent à moudre le blé, combien de boulangers pour le cuire, combien de pourvoyeurs, d'intendants, de contrôleurs, de sommeliers et d'écuyers pour le porter sur les tables!

Hélas! mon grand Dieu, mon tout, que de sujétion et que de dépendance!

Quel soin est celui de votre providence qui ordonne ces choses, qui règle et qui dispose les inclinations de tous, pour les porter à ces conditions dépendantes l'une de l'autre, lesquelles s'assistent et se servent pour le soulagement de votre créature!

Et bien souvent quelle est cette créature? un néant, un rien, une petite misérable et malheureuse pécheresse, qui portera dans son sein l'impureté de mille ordures qui mériteraient tout ensemble un million d'enfers.

Et vous souffrez cela, Seigneur, et vous travaillez pour cela avec autant d'amour que si c'étaient des saints ou des saintes sur la terre.

Grand tout, punissez-moi, ou bien changez ma vie; ne souffrez pas, Seigneur, que je mésuse davantage de votre bien, et que dans la possession de vos créatures j'oublie mon indigence et ma nécessité.

Que je vous voie toujours, et que je me tienne assujetti à vous par tout autant de chaînes que je vois de créatures dont je dépends en mes besoins, lesquelles toutes ne me servent qu'en vous qui vivez en elles, et qui les tenez liées à moi, ou par vue d'intérêt ou par inclination.

Mon Dieu, s'il me fallait encore parcourir tous ces autres métiers qui travaillent incessamment pour moi, je devrais rapporter toute une république; c'est assez que je confesse, en passant par les rues, que je ne vois pas un seul métier duquel je ne dépende. Pauvre misérable que je suis en mon exaltation imaginaire et en ma vanité chimérique.

Ce qu'il y a de plus honteux à nommer est le plus nécessaire à la vie, et dont l'on dépend davantage; tous ces métiers qui servent au manger, comme ces bouchers, ces boulangers, ces charcutiers, ces cuisiniers, ces rôtisseurs et ces fruitiers, sont ceux de qui je dépends si absolument pour la conservation de mon être, que s'ils venaient tous à manquer pour quelques jours, je me verrais mourir de faim.

De même en est-il du besoin du vêtir: si l'on ôtait tous les métiers qui servent à couvrir notre honte et notre confusion, ou il faudrait toujours demeurer renfermé, ou ne paraître qu'avec ignominie.

Qui pourra vivre dans la vie commune et civile, sans être dans la dépendance d'un cordonnier, d'un linger, d'un tanneur, d'un drapier, d'un tailleur, d'un chapelier, d'un mercier; sans descendre au particulier des conditions des hommes?

Hélas! que je me plais à nommer toutes ces choses basses et viles pour faire rougir la créature, qui ne voudrait pas nommer à sa confusion tant de sortes de personnes dont elle est dépendante!

Louange à Dieu et à Jésus, que les grandeurs du monde dépendent de la bassesse, et ne subsistent que par la vilité et misère des choses qu'on n'ose pas nommer.

Je sens bien de la répugnance d'y penser, à cause de mon orgueil; mais je m'efforce en l'esprit de mon maître et de mon amour Jésus, pour m'entretenir de ce que je suis, et pour me confondre dans les sujets de ma vanité.

Mon Seigneur Jésus, par esprit de sainteté vous n'avez pas voulu être dans la dépendance de tant de choses; vous avez voulu vous servir vous-même et vous passer de tant de créatures, vous étiez pauvre en cela

Digitized by Google

aux yeux du monde; mais aveugle qu'il était, il ne voyait pas que c'était une marque de votre richesse et de votre indépendance.

ACTES QUAND ON VA AUX CHAMPS, OU A LA PROMENADE.

En découvrant les beautés de la campagne en général.

Mon Dieu, je vous adore en toutes vos créatures, je vous adore, véritable et unique soutien de tout le monde; sans vous rien ne serait, et rien ne subsiste qu'en vous.

Je vous aime, ô mon Dieu, et je loue votre majesté, paraissant sous l'extérieur de toutes les créatures.

Tout ce que je vois, ô mon Dieu, ne sert qu'à exprimer votre beauté secrète et inconnue aux yeux des hommes.

Vous êtes au fond de tout, et paraissez, sous chaque chose, en quelqu'une de vos perfections.

Vous paraissez sous des corps sensibles aux yeux de tous les hommes, lesquels ne peuvent vous voir en vous-même, qui êtes un esprit invisible, et qui ne pouvez être aperçu de nous. Vous vous rendez sensible sous toutes choses, pour être aimé, loué et admiré de toutes sortes de créatures. Je vous adore par la foi, tel que vous êtes en vous, et je vous adore tel que vous me paraissez par le secours de mes sens, au dehors de vous-même.

Mon Dieu, vous êtes bien plus beau et plus parfait en vous que tout ce que je vois répandu dans le monde. Il n'y a que figure en tout ce que je vois, il n'y a de vérité que dans vous-même, tout me sert de peinture pour adorer l'original, qui est vous, ô mon grand tout; tout ceci ne me sert que comme d'un corps sensible pour adorer l'esprit caché qui réside au dedans de ces créatures et qui a semé en elles ces couleurs pour peindre ce qu'il est en lui-même.

Mon Dieu, quoique vous vous soyez caché sous ces créatures, pour m'avertir de tout ce que vous êtes, et pour m'obliger d'adorer vos beautés, vous aurez encore eu beaucoup d'autres desseins que je ne connais pas.

Je vous adore dans les desseins secrets de votre sagesse éternelle, en la création de l'univers.

Surtout, ô mon Dieu, je vous dois remercier d'avoir fait tout ce beau monde, pour me faire du bien.

Vous avez mis dans l'Eglise des sacrements sous lesquels vous opérez dans nos âmes; vous avez mis dans le monde des créatures sous lesquelles vous opérez en nos corps. Autant que je vois de créatures, ou dans le ciel ou dans la terre, autant j'admire de vaisseaux de votre fécondité, de votre libéralité envers nous.

Dieu, être très-parfait, vous n'êtes pas un être oisif, et une substance inutile; vous faites voir par tous ces êtres qui se répandent en nous, et qui versent sur nous leur influence, quelle est votre fécondité. Tout ce qu'ils expriment, ô mon Dieu, n'est rien auprès de cette unique et simple fécondité qui réside en vous, par laquelle vous engendrez votre Verbe et répandez en lui l'infinité de votre essence.

Oh! que tout l'être de toutes ces créatures en leur distinction et multiplicité dit peu de choses de vous! Oh! que tout périsse devant mes yeux, puisqu'il me donne si peu à voir de ce que vous êtes!

En un moment j'aurais vu ce que vous êtes, et je vous concevrais en votre vérité dans l'unité de votre essence; mais ici, mon tout, en mille années je ne concevrai rien de ce que vous êtes, et j'aurai mille idées inutiles qui se confondront en mon esprit. En attendant, mon Dieu, faites que je vous voie par la foi, et que je vous regarde par sa lumière mille fois plus sublime, plus pure, plus certaine, et qui dit plus elle seule que tout le monde ensemble.

Je vous adore, ô mon Dieu, en toutes vos beautés et perfections, telles que vous les possédez en vous-même.

J'adore votre splendeur et votre majesté, plus belle mille fois que celle du soleil.

J'adore votre fécondité, mille fois plus admirable que celle qui paraît dans les astres.

J'adore votre vie, infiniment plus agréable que celle qui paraît dans les fleurs.

J'adore votre activité, infiniment plus agissante que celle qui paraît dans le feu.

J'adore votre stabilité, infiniment plus arrêtée et plus solide que celle de la terre.

J'adore votre subtilité, infiniment plus délicate que celle qui paraît dans l'air.

J'adore votre douceur et votre calme, mille fois plus paisible que celui de nos fleuves.

J'adore votre étendue, mille fois plus vaste et immense que celle de l'Océan et des mers qui enferment le monde.

J'adore votre hauteur, un million de fois plus sublime que les montagnes que je vois.

J'adore votre vitesse, qui passe celle des cieux.

Mon Dieu, dans vos ouvrages, rien n'est comparable à vous.

Quand on voit le soleil.

Mon Dieu, je vous adore en ce bel astre, où vous habitez comme en votre tabernacle : *In sole posuit tabernaculum suum.* (*Psal.* XVIII, 6.)

J'y adore et j'y conçois une idée légère de ce que vous êtes en vous-même.

Vous êtes un en vous-même, vous êtes très-simple en votre vie et en votre substance; et toutefois, mon Dieu, vous donnez la vie à une multitude innombrable de créatures toutes distinctes et différentes, qui ne subsistent et qui ne vivent que par vous.

N'avez-vous pas, mon Dieu, exprimé cette merveille? n'avez-vous pas montré dans le

Digitized by Google

soleil, qui est unique et simple en sa substance, que les vies de toutes les créatures étaient dépendantes d'un seul ?

S'il court par tout le monde, c'est pour annoncer partout cette vérité, que vous êtes le Père de toute la créature et la source de vie de tout ce qui subsiste.

Et lorsqu'il va donner aux créatures l'achèvement et la perfection de la vie qu'elles reçoivent de vous, vous nous montrez que vous avez en unité et en perfection éminente en vous seul la vie qui se voit répandue dans les créatures. Vous vous êtes mis en lui, comme dans un trône, d'où vous vivifiez tous les morts et toutes les créatures qui languissent dans le tombeau de la terre, où elles n'avaient que la semence de la vie, que vous leur fournissez par cet astre.

O mon Dieu, mon bien et ma vie, tout dépend de vous; et si pour un moment vous cessez de donner l'être et la vie aux créatures, on verra tout périr.

Vous nous enseignez cette vérité dans ce bel astre, qui souffrant quelque éclipse et trouvant quelque empêchement de verser ses influences sur la terre, laisse tout en langueur.

Vous, ô mon Dieu, qui usez des rayons du soleil, pour porter dans la terre la vie et la vigueur à toute chose, vous faites expérimenter par la privation de leur influence que c'est par eux que vous opérez dans le monde.

Vous voulez, ô mon bien, qu'en même temps que l'on voit les créatures se réjouir à son lever, se tourner vers lui et s'ouvrir à lui pour en recevoir la vie; vous voulez, dis-je, que nous vous adorions en lui, et que nous arrêtions notre regard sur vous, protestant avec religion qu'il ne vous sert que de couverture et de conduite pour porter votre vie dans le monde (241), puisqu'en effet, il n'y a rien en nous qui ne vienne de vous.

Aussi est-ce vous, ô mon Dieu, que toutes les créatures regardent, elles vous rendent hommage, comme à leur Souverain, et vous reconnaissent en cet astre comme le roi et le principe de leur vie.

En lui toutes les créatures vous sont esclaves, toutes sont en hommage envers vous : là, vous recevez les adorations et les respects insensibles de l'œuvre de vos mains.

Mais, ô grand tout, ce sont des devoirs bien bas et bien indignes de votre souveraine majesté. Jésus-Christ est venu vous rendre les devoirs de toutes les créatures; il faut que ce soit lui qui les anime, qui par elles vous adore comme l'auteur et la source de tout, et qui vous remercie de toutes vos profusions.

O Seigneur, ô amour de notre cœur, qui êtes vous-même un soleil, faites pour nous ce que vous faites pour vos créatures insensibles; remerciez votre Père pour nous, puisque vous ne souffrez pas qu'il demeure sans honneur et sans reconnaissance pour tout le bien qu'il fait : vous le ferez tout d'un coup, et pour elles et pour nous, qui sommes obligés à Dieu de tout le bien qu'il nous a fait par elles.

Nous sommes accablés de bienfaits; il nous donne, et dans la grâce, et dans la nature, tout ce qui peut se concevoir et plus que l'on ne peut comprendre. O mon Seigneur, qui seul comprenez tout, faites-nous cette charité et cette miséricorde de le vouloir remercier de tout.

Ce n'est pas, mon Seigneur, que nous voulions nous rendre paresseux à rendre nos devoirs pour ces profusions, ni que nous voulions demeurer ingrats et muets, parce que vous remerciez votre Père pour nous : non, mon Seigneur, car nous voulons nous perdre et nous abîmer en votre esprit, et entrer ainsi en vos louanges et en vos remercîments envers Dieu.

Nous voulons, autant qu'il est possible, entrer en votre religion envers lui. Mais parce que nous ne connaissons quasi rien des biens qu'il nous fait, et que nous n'avons rien en nous qui puisse lui plaire et lui agréer, il faut nous adresser à vous et rechercher en vous de quoi lui satisfaire.

Soyez donc, ô mon Seigneur, notre supplément unique; et vous qui valez seul plus que toutes choses, soyez seul offert et présenté à Dieu pour nous.

Autre occupation sur le soleil.

Je vous salue, image de Jésus-Christ mon maître, vous êtes cette émanation première de mon Dieu, en sa lumière et en sa splendeur.

Dieu dans l'éternité engendre son Verbe, comme une lumière qui procède de la lumière, un Dieu qui émane d'un Dieu. Dieu en la première production du monde forme la lumière, et l'attache au soleil qui remplit tout le monde de clarté; ainsi dans la formation du monde nouveau Jésus-Christ éclaire tous les hommes. *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* (*Joan.* I, 9.) *Qui dixit de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris.* (*II Cor.* IV, 6.)

Jésus-Christ, mon soleil, vous remplissez de votre vertu vos sacrements, qui sont comme des planètes et des astres qui soutiennent le monde.

Faites, ô beau soleil de justice, que jamais votre lumière ne défaille sur nous, que jamais votre Eglise ne sente votre éclipse, qu'à jamais votre clarté et vos saintes influences se répandent sur nous.

Sans vous tout périrait, ô mon Seigneur Jésus, puisque Dieu vit en vous pour éclairer le monde, et pour le vivifier.

Dieu éclaire le monde en vous et par

(241) *Levavi oculos meos in montes, unde auxilium mihi, auxilium meum a Domino.* (*Psal.* CXX, 1.)

Digitized by Google

vous dans la foi qui est une lumière obscure, à cause que nous sommes voyageurs. Mais dans l'éternité, ô mon Jésus, Dieu nous éclairera, et en vous et par vous, dans une splendeur mille fois plus brillante que celle du soleil.

C'est vous, comme dit saint Jean en son *Apocalypse*, qui êtes le soleil du paradis. Il dit qu'il ne vit point luire le soleil sur cette ville, à cause de la clarté de Dieu, qui éclairait et qui brillait dans l'Agneau (242).

O Seigneur, que je serai content quand je verrai cette splendeur ! C'est un soleil qui n'éblouit point, et qui ne charge point de confusion ceux qui l'approchent. *Accedite ad eum, et illuminamini : et facies vestræ non confundentur.* (*Psal.* XXXIII, 6.)

Seigneur, que ma face sera forte ! que mes yeux seront puissants en ces beaux jours, où votre majesté cent millions de fois plus éclatante et plus brillante que celle du soleil, n'affaiblira et n'éblouira point ma vue !

Alors, mon tout, mon amour, mon bien, ma vie, mon Dieu, je vous verrai dans votre lumière ; vous serez en moi, me soutenant et me fortifiant en mon néant ; vous vous verrez en moi, et serez en moi tout un autre vous-même.

Oh ! que tout éclat, que tout autre jour est fâcheux et importun dans l'attente de celui-là !

Faites, ô mon maître, que ce soit bientôt que vous me soyez toutes choses, et que j'entre dans cette lumière qui ne souffre point d'obscurité.

Quand on voit la terre, les herbes, les fleurs et les fruits.

Mon Dieu, que vous êtes adorable en ce théâtre de la nature !

Mon Dieu, vous êtes bien plus beau et plus admirable en vous que sous le voile de ces beautés !

Si ma foi, ô mon Dieu, et votre sainte lumière me faisaient voir ce que vous êtes là-dessous, que je serais heureux !

Ai-je pas bien à soupirer de ce que mon péché m'a privé de cette lumière !

Adam en jouissait, et vous voyait, dans son innocence, au travers de toutes choses. Il voyait ce qu'elles lui exprimaient de votre beauté. Il adorait dans leur fond votre divinité cachée.

Un monde, ô mon grand Dieu, et mille mondes ensemble ne vous pourraient pas représenter ; votre seul Verbe vous représente tel que vous êtes en vous-même.

Mais, mon Dieu, puisque le Verbe ne se peut voir que dans le ciel, il est bien juste qu'en la terre vous donniez quelque Verbe qui vous exprime. Il est juste, ô mon tout, que vous fassiez parler sensiblement vos créatures, ou à nos yeux, ou à nos oreilles, qui annoncent ce que vous êtes, et nous apprennent quelque chose de ce que vous tenez caché en vous.

Vous avez donc manifesté le fond de votre être, votre substance, votre vie, votre beauté, grossièrement toutefois, par ces petites créatures ; et c'est sans doute pour vous faire adorer sous elles. Je vous adore donc, ô mon amour, en tout ce que vous êtes, et en tout ce que vous prétendez en manifester.

Je ne le connais pas bien clairement, mais c'est assez que je sache que vous avez mis devant nos yeux ces tableaux, pour nous faire adorer sous eux vos beautés et pour exciter notre foi, qui souvent s'assoupit, si elle n'a quelque chose d'extérieur qui la réveille.

Vous faites tout, mon Dieu, pour nous porter à votre amour ; et je veux vous aimer par tous les beaux moyens que vous me présentez.

Mon Dieu, ne vois-je pas dans la terre, d'un côté des pierres qui demeurent sans porter aucun fruit ; et d'un autre, un fonds qui donne la vie à mille plantes ?

Que veut dire cela, mon Dieu ? Si peu, ô mon amour, que j'en puis connaître, il me semble que ces pierres me représentent votre être, mais votre être éternel, et la terre qui produit de toutes parts, représente la fécondité de cet être et cette substance vivifiante, qui donne par son fonds la vie à toutes choses.

Mon doux amour, votre substance possède tous les trésors imaginables, comme vous voulez même que la terre porte, dans ses entrailles, des mines et des trésors cachés.

Votre substance, outre les beautés et les perfections qu'elle contient en elle-même, est encore principe de la fécondité et de la vie de toutes choses. C'est ainsi, ô mon tout, que la terre est, ce me semble, comme un principe de vie à toutes ces belles choses qui naissent en elle.

Mon Dieu, mon tout, que de choses bien différentes, mais bien grossières, pour montrer ce que vous êtes en la simplicité de votre être !

Que vous êtes parfait, ô mon bien et mon Dieu ! puisque vous comprenez toutes ces choses en votre simplicité, sans avoir rien en vous de leur corruption, de leur mélange et de leur impureté.

O tout être, que vous êtes parfait ! que vous êtes saint ! quand sera-ce que j'aurai ce grand bien de vous voir en vous-même ?

Vous tirerez un jour le rideau fâcheux et importun de toutes choses qui vous cache et qui vous couvre aux yeux de vos amants.

Vous leur laissez encore ce bandeau pour leur donner envie de vous voir ; vous voulez, Seigneur, nous exercer à soupirer après vous.

Tirez, mon Dieu, toutes ces figures, et montrez-nous la vérité. Elles périront un

(242) *Civitas non eget sole neque luna ut luceant in ea : nam claritas Dei illuminavit eam, et lucerna ejus est Agnus.* (*Apoc.* XXI, 23.

Digitized by Google

jour, car on n'aura que faire des ombres, lorsqu'on verra la clarté ; on verra le Soleil de justice en lui-même ; on verra Jésus-Christ, le portrait de votre beauté, et l'on verra l'original de tout, qui est vous-même, ô mon Dieu !

Que tout le monde me déplaît, qui m'empêche de jouir de vous ! mais, mon bien et mon Dieu, qu'il me plaît, lorsqu'en mon bannissement et en ma privation, il me parle de vous.

Vous donc, toutes créatures, parlez de mon amour, vous toutes, ouvrez-vous ; découvrez votre sein et montrez ce que vous portez en vous de mon tout.

Vous ne pouvez me contenter, je le vois bien ; c'est à vous, mon bien, à vous montrer et à vous découvrir à moi en vous-même.

Qu'il est aisé à mon amour, de jeter des rayons de tous ces lieux où il habite, pour se découvrir à mon esprit et à mon cœur !

Il est bien aisé à mon tout de se montrer du fond de toutes choses et de s'expliquer à nous en tout ce qu'il y est. Mon Dieu, je le désire autant qu'il est pour votre gloire, et non pas davantage.

En attendant, mon Dieu, je condamne le péché de mon premier père et le mien, qui vous a fait retirer de toutes ces choses la manifestation que vous donniez aux hommes de ce que vous êtes en vous.

En attendant, mon bien, qu'il vous plaise me le manifester, je vous adore en Jésus-Christ, qui est mon monde, et qui me montre en lui toutes vos perfections ; il les contient toutes en abrégé, s'étant fait homme ; il veut que nous ayons en lui tout notre monde, n'y ayant rien de vous caché en sa personne : *Consummatio abbreviata inundabit justitiam. Consummationem enim et abbreviationem Dominus Deus exercituum faciet in medio omnis terræ.* (*Isa.* x, 22 ; xxviii, 22.) *Verbum breviatum faciet Dominus super terram.* (*Rom.* ix, 28.)

Il s'est fait homme visible comme nous, pour nous montrer visiblement et sensiblement ce que vous êtes en vous-même ; il est venu expliquer aux hommes vos beautés et vos perfections, soit par ses mœurs, soit par ses paroles, soit par la vertu de ses œuvres.

Il a montré aux hommes votre amour, votre douceur, votre patience, votre vertu, votre force, votre beauté et votre vie.

Je vois bien que ces herbes, ces plantes et ces fruits représentent la vie de Dieu ; mais il en faut mille et millions dans tout le monde pour nous la montrer en son étendue infinie, et encore ne le font-elles que très-imparfaitement.

Mais vous, ô mon Jésus, qui contenez en vous toute la vie de Dieu, et tous les genres de vie qu'il a communiqués aux créatures, vous faites voir en vous seul, en éminence, ce que toutes ces choses ne nous montrent que faiblement.

Mon bien, mon tout, ne portez-vous pas, outre ces vies communes et naturelles, cette vie divine, dont vous voulez que tous les hommes soient faits participants ?

N'avez-vous pas en vous la source de toute vie et de toute vraie vie, mon bien-aimé Jésus, vous qui vous êtes fait vivant de notre vie, pour nous donner la plénitude de celle de votre Père ?

Mon Jésus, soyez béni, doux principe de ma vie, soyez béni par-dessus toutes ces créatures qui périssent, et qui ne sont rien que vanité, des tableaux de deux jours et des figures qui passent dans un moment.

Mon bien, à tout moment, elles périssent pour rendre hommage à la vie de Dieu qui ne périt jamais ; et vous, vous ne finissez point, vous vivez toujours pour être le tableau et la représentation éternelle de la vie de votre Père. *Jesus Christus heri, et hodie, et in sæcula.* (*Hebr.* xiii, 8.)

Mon tout, ces créatures représentent si peu de vous, qu'il faut qu'elles renaissent tous les ans en changeant de beauté et de figure, pour faire voir au moins, par leur vicissitude, par leur changement et par leur diversité, ce que vous faites vous seul avec perfection.

Mon Jésus, vous êtes unique, vous étiez hier, vous êtes aujourd'hui et vous serez, dans tous les siècles, le même sans changer, parce que vous êtes vous seul toute la beauté de Dieu, vous êtes la représentation accomplie et le monde parfait de Dieu comprenant en vous seul tout le monde toute la créature éparse et distinguée dans le ciel et dans la terre : *Proposuit*, etc., *instaurare in Christo, quæ in cœlis, et quæ in terra sunt in ipso.* (*Ephes.* i, 10.)

Mon Dieu, vous nous faites voir, non-seulement votre vie par ces herbes, mais même encore vous nous montrez vos beautés par ces fleurs.

Les fleurs me semblent porter en elles la représentation de votre Verbe, comme les plantes, ô Père éternel, portent celle de votre divine personne.

Le Verbe, sorti de votre sein, nous fait voir sensiblement vos beautés, que vous tenez cachées en vous comme dans leur tige.

Vous tenez votre vie cachée en vous, et vos beautés demeurent dans le secret de votre essence ; mais votre Verbe nous les produit et nous les manifeste.

C'est pourquoi, mon Dieu, il se nomme la fleur des champs et le lis des vallées. C'est le lis qui naît dans votre sein : c'est aussi la fleur des champs qui renferme en soi plus que toutes celles des campagnes ; et pour mieux dire, c'est lui qui est cette fleur seule qui naît de la grande campagne et de la vaste étendue de votre essence immense et infinie en elle-même.

La fleur répand l'odeur qu'elle possède en soi ; de même, ô mon Dieu, Jésus-Christ, votre Fils, est venu, dans le monde, semer la douce odeur des vertus et des perfections que vous aviez renfermées en lui. Il a fait ressentir à la terre, l'amour, la douceur et la paix que vous possédiez en lui de toute éternité ; et devant le temps heureux de sa conversation sur la terre, elles n'avaient

Digitized by Google

point encore été senties ni reconnues des hommes.

Avant sa venue, vous n'étiez, ô mon Dieu, que justice et que rigueur. Vous vous faisiez sentir sous les épines : *Sicut lilium inter spinas* (*Cant.* II, 2); votre douceur était renfermée en votre justice, et vous n'avez laissé répandre votre odeur, et ne vous êtes fait sentir en votre bonté que par la conduite amoureuse, et par la douce conversation que votre Fils a eue avec les hommes.

Enfin, mon tout et mon amour, ces arbres féconds en fruits, qui nourrissent les hommes, me représentent votre Esprit-Saint, dont les fruits amoureux nourrissent toute l'Eglise : ses dons donnent la vie, la force et la vigueur; et ses doux fruits donnent, à l'âme, sa nourriture, son entretien et son aliment.

Donc, ô mon tout, que tout ce monde grossier périsse pour moi, pourvu que je possède Jésus-Christ votre Fils et son divin Esprit, lequel porte la vie en moi qu'il a reçue de lui, et laquelle il tient toujours présente dans l'Eglise pour la rassasier et pour l'entretenir.

L'arbre est l'image du Père; les fleurs qui naissent dessus représentent le Fils, qui a paru fort peu de temps dans le monde : *Flores apparuerunt in terra nostra* (*Cant.* II, 12); mais les fruits représentent l'Esprit qui est toujours vivant dans l'Eglise, et qui y est toujours pendant pour la nourriture des âmes.

O vie de Dieu, que tu es douce! que tu es adorable! tu vaux mieux que toutes ces écorces et ces figures, que toutes ces douceurs et ces charmes qui flattent nos sens.

Mon Dieu, que je désire de vivre de votre seule vie! que le soin de cette vie grossière m'est fâcheux, importun et à charge!

Mon tout à tout jamais, mon bien-aimé et mon unique, mon Dieu, mon Jésus, mon Sauveur, ma fleur, mon fruit, mon aliment, qu'en vous seul, s'il vous plaît, je prenne mes délices; que je sois mort à cet extérieur du monde, à cet être grossier, pour ne vivre qu'en vous!

Il me semble que ce monde n'est fait que pour les enfants d'Adam, qui en doivent user pour conserver la vie qu'ils ont tirée de lui. Mais, mon Jésus, il me paraît que vous êtes le monde des enfants de Dieu qui se doivent nourrir de vous en votre Saint-Esprit.

Hélas! mon tout, lorsque je mange de tous ces fruits, qu'est-ce qui passe en moi? une substance corporelle et une vie terrestre pour sustenter le corps.

Mais, ô mon tout, quand je jouis de vous, lorsque je me nourris de votre esprit par votre saint sacrement ou par l'oraison, dans laquelle l'Esprit me nourrit et me vivifie intérieurement, je suis nourri de votre divine vie; je suis nourri de la même vie dont Dieu vit en lui-même de toute éternité, et qu'il vient répandre par Jésus-Christ et par son divin Esprit dans les âmes.

Quel honneur! quelle joie! quel bien et quel bonheur plus grand que d'être attiré jusqu'à vivre de la vie de Dieu même!

Que je cesse de vivre, ô mon Dieu, de la vie de mon propre esprit et de moi-même, pour vivre de votre vie divine et de vous seul, connaissant en votre lumière, aimant en votre amour, et agissant en votre vertu.

Adieu donc tout le monde, que je ne vous goûte plus, puisque votre auteur lui-même veut être tout mon monde; adieu toutes les figures, puisque je vois la vérité; adieu tous les trésors de la terre, puisque je jouis de tout bien en mon Dieu.

Je ne veux rien que vous, ô mon Jésus, que je porte en mon âme et que je regarde en moi, me retirant intérieurement de la vue de toutes ces choses, pour voir par lui les beautés de son Père, pour entendre sa parole et pour en goûter le fruit.

Entendant chanter les oiseaux.

Mon Dieu, je vous adore, vie de toutes choses.

Vous êtes la vie des plantes et celle des oiseaux : votre fonds de vie immense la répand en tout ce qui est vivant.

Votre vie est exprimée avec quelque beauté dans les plantes, mais elle nous paraît bien plus parfaite dans vos animaux. Vous leur avez donné quelque degré de vie plus accomplie et plus parfaite qu'au reste des choses qui sont sur la terre.

Ces oiseaux, ô mon Dieu, dans leur chant, expriment quelque chose de vous, qui me paraît bien admirable.

Est-il pas vrai, mon Dieu, que vous êtes si suffisant à vous-même, et que de la possession de votre paix, et de la vue de vos beautés et de vos perfections, vous êtes bienheureux? Vous êtes, ô mon Dieu, dans une béatitude et dans une jubilation perpétuelle.

Tous ces oiseaux, mon Dieu, n'expriment autre chose en leur chant, sinon la jubilation de leur cœur et la joie de leur âme, possédant la vue des beautés de la nature, et jouissant à leur aise de la sérénité et de la douceur de cette saison.

Ils ne chantent ni la nuit ni l'hiver, car ces temps ne sont point destinés pour exprimer votre divine vie et les beautés de votre essence.

Les anges, dans leur chant; l'Eglise, dans le sien, expriment la jubilation de votre Esprit-Saint en votre vie divine.

Les opérations du Saint-Esprit, en nous, sont des participations, des opérations immanentes de Dieu en lui-même, que sa bonté rend sensibles en nous, pour exprimer, au dehors, quelque chose de sa vie et de ses opérations intérieures. C'est pourquoi les âmes se trouvent parfois participantes de ces jubilations spirituelles, qui ont fait proférer aux grands saints ces cantiques de joie : *In cymbalis jubilationis.* Ils ne sont que de légères expressions de la jubilation immense et éternelle dont Dieu jouit incessamment en sa béatitude.

C'est là, Seigneur, une jubilation suréminente, qui s'exprime par les saints du ciel

Digitized by Google

et de la terre, lesquels vous possédez et pénétrez de vous, et qui sont rendus participants de vos opérations et des effets de votre vie bienheureuse.

Hélas! grand tout, faut-il que ces oiseaux jouissent à leur mode de votre vie, et que les hommes, pour leurs péchés, se trouvent privés de votre béatitude? Faut-il, mon Dieu, qu'ils se trouvent plus fidèles à leur vocation que nous à la nôtre?

O vocation admirable! ô vocation sainte! nous sommes appelés à la participation de la nature divine : *Divinæ consortes naturæ* (*II Petr.* I, 4), et nous ne voulons être vivants que de la vie des animaux!

Dieu nous a donné la possession de toutes les vies de la nature; il nous a même donné celle des anges, et, non content de cela, il nous veut donner part à sa vie divine.

Dieu nous a voulu donner toutes ces vies premières pour nous les faire mépriser, et pour nous faire sentir l'excellence de la dernière, afin de lui sacrifier les autres.

Dieu nous a bien donné la raison, qui est une vie qu'il veut que nous tenions soumise et sujette à la foi : s'il veut que nous la méprisions auprès de la foi, quel mépris devons-nous faire de toutes les autres vies et de leurs opérations en nous?

Mon Dieu, je ne me soucie plus que de votre vie sainte, intérieure et divine : tout le reste, ô mon Dieu, ne m'est qu'inconstance et que corruption; tout ne m'est que vanité, qu'erreur, qu'illusion ; tout ne m'est rien qu'en vous.

DE LA VIE DE JÉSUS EN MARIE.

Jésus-Christ, pour avoir sacrifié sa vie humaine à Dieu, son Père, a reçu de lui ce privilége d'être dans l'Eglise une source de vie divine dont il porte en soi la plénitude pour tous ses enfants. C'est pourquoi le Saint-Esprit dans l'Ecriture sainte fait entendre à tous les Chrétiens, qui sont les membres de Jésus-Christ, qu'ils ont reçu la grâce de cette première plénitude, et qu'ils n'ont rien en eux de la vie de Dieu, que ce qu'ils en reçoivent de la vie de Jésus-Christ et selon la mesure qu'il la leur veut dispenser et les en rendre participants. Et l'apôtre saint Paul prêchant toujours la vie de son maître, et annonçant ce que Jésus-Christ est à l'Eglise, il dit en plusieurs lieux que Jésus est la plénitude, non-seulement de la loi, mais de toute l'Eglise, soit dans la terre soit dans le ciel; car il remplit tout seul de sa grâce et de sa gloire tous les justes et tous les saints; il est en eux toute leur vie, leur grâce et leur vertu : il est en eux tout ce qu'ils ont de Dieu, lequel est en Jésus le tout en toutes choses, consommant en soi toute sa créature.

Ce qu'est Notre-Seigneur à son Eglise, il l'est par excellence à sa très-sainte Mère. Ainsi il est sa plénitude intérieure et divine; et comme il s'est sacrifié plus particulièrement pour elle que pour toute l'Eglise, il lui donne la vie de Dieu plus abondamment qu'à toute l'Eglise; et il la lui donne même par gratitude, et en reconnaissance de la vie qu'il a reçue d'elle : car comme il a promis à tous ses membres de leur rendre au centuple de ce qu'il aura reçu de leur charité en la terre, il veut rendre aussi à sa Mère le centuple de la vie humaine qu'il a reçue de son amour et de sa piété; et ce centuple est la vie divine infiniment précieuse et estimable : et comme elle a tenu sur lui, la qualité de père et de mère tout ensemble, lui fournissant toute la substance de sa vie, Jésus est maintenant en elle, lui donnant toute la plénitude et la surabondance de vie convenable à un si vaste sujet d'amour, et à une capacité si grande de sa dilection et de sa vie divine.

Il faut donc considérer Jésus-Christ, notre tout, vivant en la très-sainte Vierge en la plénitude de la vie de Dieu, tant de celle qu'il a reçue de son Père que de celle qu'il a acquise et méritée aux hommes par le ministère de la vie de sa Mère. C'est en elle où il fait voir tous les trésors de ses richesses, l'éclat de sa beauté, et les délices de sa vie divine. C'est là où l'on voit en raccourci la gloire que ses ignominies ont attirée sur l'Eglise, toute la joie et la félicité qu'il lui a acquises par ses souffrances, et toutes les richesses qu'il nous a méritées par la misère et par la pauvreté de la croix.

Là, Jésus-Christ triomphe en ses dons : là il est glorieux du chef-d'œuvre qu'il a fait : là il est en sa joie et en la couche de délices qu'il s'est acquise et qu'il s'est préparée : O séjour adorable que celui de Jésus en Marie! ô secret digne du silence! ô mystère profond digne d'adoration! ô commerce incompréhensible! ô société de Jésus et de Marie inaccessible aux yeux de toute créature! Si les anges, selon saint Paul, ne peuvent voir ni contempler la résidence, la communion et le mystère de la société spirituelle de Jésus et de son Eglise, si Jésus même dit aux apôtres qu'ils n'entendront que dans le ciel sa demeure en eux, et leur résidence réciproque en lui, qui seront ceux qui pourront voir cette demeure, cette habitation céleste et divine de Jésus en Marie et de Marie en Jésus? Cette demeure est semblable à celle de Jésus en son Père et de son Père en lui. Comme je suis, dit-il, en mon Père, et mon Père est en moi, de même vous êtes en moi et je suis en vous. S'il dit cela de l'âme des fidèles et de tout le commerce de l'Eglise universelle, combien plus le doit-on dire de sa divine Mère, qui surpasse autant le reste de l'Eglise que la lumière du soleil surpasse celle de tous les astres.

Qu'y a-t-il de plus doux et de plus agréable à Jésus-Christ que de l'aller chercher dans le lieu de ses délices, sur ce trône de grâce, au milieu de cette adorable fournaise du saint amour pour le lien de tous les hommes? Quelle source plus abondante de grâce et de vie que ce lieu où habite Jésus comme en la source de la vie des hommes et en la mère nourrice de son Eglise?

Il n'y a rien de plus admirable que cette

Digitized by Google

vie de Jésus en Marie, cette sainte vie qu'il répand continuellement en elle, cette vie divine dont il l'anime, aimant en elle et y louant et adorant Dieu son Père, comme un digne supplément de son cœur dans lequel il se dilate avec plaisir. Toute la vie de Jésus, et tout son amour dans le reste de l'Eglise, et même dans ses apôtres et dans ses plus chers disciples, n'est rien en comparaison de ce qu'il est dans le cœur de Marie. Il y habite en plénitude ; il y opère en l'étendue de son divin Esprit, il n'est qu'un cœur, qu'une âme, qu'une vie avec elle. Il n'y a rien de plus admirable que cette union, ou, pour ainsi dire, cette sainte et mystérieuse unité. C'est une chose en sa consommation qui ne se peut comprendre, et ce qui est en cela de consolant, c'est que ce chef-d'œuvre est pour durer toujours.

O que Jésus est adorable dans sa Mère! On ne peut pas comprendre ce qu'il y est, et de quelle manière Dieu le fait être à elle et se rend en elle tout elle-même. C'est une œuvre de foi, et plus elle est de foi, plus elle est sainte et divine, et donne plus à goûter dans l'intérieur de l'âme. C'est un abîme d'amour et de charité que l'on ne conçoit pas ; car on ne peut connaître ni l'étendue de la direction de Jésus envers Marie, ni la force et la pureté de l'amour de Marie envers Jésus. Soyons tout perdus en lui, pour être tout ce qu'il est envers Dieu son Père, et envers sa divine Mère ; hostie de religion vers l'un, et victime d'amour vers l'autre pour le temps et pour l'éternité. Bénissons ce grand tout pour qui Jésus et Marie se consomment, et renouvelons nos vœux de fidélité à l'un et à l'autre, nous consacrant en eux à Dieu comme ses hosties de charité qui ne désirent que leur consommation.

Voici un exercice qui pourra servir pour honorer Jésus-Christ vivant en la très-sainte Vierge.

Je vous adore, ô mon divin Jésus, résidant et vivant en la très-sainte Vierge.

J'adore vos grandeurs et vos perfections dont son âme est revêtue.

J'adore votre règne sur elle, et l'absolu pouvoir qui régit tout son être.

J'adore votre vie, qui remplit et anime son cœur et toutes ses puissances.

J'adore l'abondance des dons, la plénitude des vertus et la fécondité des grâces que vous mettez en elle pour toute votre Eglise.

Divin Jésus, régnez en elle, et par elle sur nous à jamais.

Divin Seigneur, votre puissance est adorable, et votre règne est toujours suave ; mais il n'est jamais plus suave que sous ce trône d'amour.

Que volontiers nous venons aux pieds de ce saint tabernacle vous y rendre nos devoirs et vous prier de détruire en nous ce qui s'oppose à votre vie.

Divin Jésus, vivifiez nos cœurs ; ne souffrez plus en nous d'autre vie que la vôtre ; détruisez et anéantissez tout ce qui lui est contraire. Faites en nous comme en votre Mère ; que vous y soyez tout seul vivant, et que tout ce qui est de mortel soit absorbé en votre vie.

Faites que les vertus de votre Esprit s'établissent en nous comme en elle ; et qu'en la même vertu tout ce qui se sent de la corruption de la chair soit détruit et anéanti.

Quelle admirable communion que celle qui se fait de l'esprit, de la vie et des vertus de Jésus dans votre âme, ô ma divine Mère! il me semble que vous n'êtes qu'une avec Jésus, tant il est en vous et vous consomme en lui.

Adorable modèle de la communion des Chrétiens, plût à Dieu que votre divin souvenir pût remplir notre âme de sa sainte abondance et de la plénitude de sa vie, ô divine maîtresse.

Divin Jésus, vivez en nous par votre Mère, et répandez en nous la plénitude de vos dons et de vos saintes grâces, pour être un avec vous et avec votre très-chère Mère.

EXPLICATION

DES CÉRÉMONIES DE LA GRAND'MESSE DE PAROISSE.

SELON L'USAGE ROMAIN.

—

PRÉFACE.

—

Dieu est partout le même, et sa sagesse se manifeste en tout ce qu'il opère dans sa religion. Ce n'est pas sans sujet qu'il a ordonné les cérémonies, soit de sa propre bouche, en parlant à Moïse, soit par l'institution de ses apôtres, en la direction de son esprit, dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine ; car le moyen qu'un prêtre appelé à un ministère si auguste, n'accompagne ses actions de révérence et de respect? Or, il n'en peut

Digitized by Google

témoigner à l'extérieur que par les cérémonies. Le prêtre a besoin de cérémonies pour lui et pour le peuple. Pour lui, en deux façons, ou pour se préparer aux actions mystérieuses et divines, auxquelles il se va appliquer, pour exciter en soi la vive foi des choses qui se passent, pour se remplir de respect envers ce qu'elles contiennent, et pour exprimer à l'extérieur ce qu'il voit et ce qu'il sent des choses saintes qu'il manie.

Par exemple, les adorations et les génuflexions qu'il fait les bras ouverts sur l'autel, ne sont-elles pas pour exprimer l'admiration qu'il a pour ces mystères, et le profond étonnement qui l'oblige à s'abîmer et à s'anéantir devant la Majesté divine? Si l'on prépare tant de cérémonies pour le couronnement et le sacre des rois, que ne faut-il pas pour consacrer le Fils de Dieu, Roi des rois et Seigneur des seigneurs? Et si, pour préparer le monde à la venue de Jésus-Christ en son état de bassesse et d'infirmité, Dieu a employé quatre mille ans avec tant de cérémonies et tant d'appareil, que ne faut-il pas faire pour la descente de Jésus-Christ en terre dans sa pompe et dans sa gloire?

Si les rois se préparent avec tant de soin aux fonctions éclatantes de la royauté, où ils semblent sortir de l'état ordinaire pour paraître véritablement les rois de leurs peuples dans toute la splendeur de leur majesté; que ne doivent pas faire les prêtres qui, d'hommes communs qu'ils sont devant le sacrifice, entrent par cette action en la qualité de Notre-Seigneur, pour commencer à s'élever de dessus la terre, à prendre place dans le ciel parmi les bienheureux, et y offrir en Jésus-Christ tout le ciel avec lui. Quels respects, quels préparatifs ne faut-il donc pas pour un simple homme dans un emploi si divin.

Le prêtre offrant le sacrifice est en Jésus-Christ, et l'offre en unité de la puissance et de l'esprit de Jésus-Christ, qui est le même dans ce sacrifice et dans le paradis, où il offre le sacrifice de lui-même, et de tous les saints avec lui. Jésus-Christ est dans tous les saints qu'il présente à Dieu son Père; et le prêtre de la terre est aussi en Jésus-Christ, avec qui il offre tous les saints de la gloire; si bien que le prêtre s'élève en esprit dans le ciel, où Jésus-Christ est s'offrant soi-même, comme il est aussi sur la terre, y offrant ce qu'il présente dans le ciel. Il faut donc pour une vocation si sainte que celle du prêtre, et pour un mystère si auguste que celui du sacrifice, des préparatifs qui ne peuvent être assez saints et sanctifiants.

Lorsqu'en certains ordres de l'Eglise, comme en celui des Capucins, le prêtre a les bras ouverts, cela marque l'étendue de ce grand esprit de Jésus-Christ, répandu dans les saints et dans le prêtre, offrant en chaque saint le divin sacrifice: et comme le Saint-Esprit tire l'âme à son étendue et à sa dilatation, de là vient qu'elle s'étend en se laissant aller à son mouvement et à sa disposition. Oh! que le prêtre est étendu quand il est dans l'esprit de Jésus-Christ: il est aussi étendu que tous les saints du paradis, il n'est pas moins étendu que le Saint-Esprit même, à cause qu'il n'est fait qu'un avec lui. *Qui adhère à Dieu, est fait un esprit avec Dieu : « Qui adhæret Domino, unus spiritus est »* (*I Cor.* VI, 17); en sorte qu'il entre avec Dieu en son amour immense et en sa vertu toute-puissante; il entre en toutes ses qualités, quand il s'anéantit et qu'il s'abîme en lui.

Le prêtre ne doit pas seulement faire des cérémonies pour lui; savoir, pour s'exciter à la dévotion, ou pour exprimer le respect qu'il a pour les mystères, mais encore il doit procurer par les cérémonies cette même dévotion et ce même respect aux peuples, qui, voyant ce grand culte et cette grande révérence dans les prêtres, voyant ces ornements si magnifiques et si augustes, voyant que tout le clergé s'abîme et se perd devant la majesté de Dieu, disent en eux-mêmes : Il faut que Dieu soit grand et adorable, puisqu'il a devant lui tant d'esprits bienheureux qui fléchissent le genou en sa présence, tels que sont les saints et les anges représentés par les prêtres et les ecclésiastiques qui se prosternent devant lui! Il faut que cet Agneau soit admirable en sa beauté et en sa puissance, puisque ces vingt-quatre vieillards se jettent à ses pieds, et y portent leurs couronnes avec respect et révérence.

Nous voyons par expérience le respect que ces choses impriment dans l'esprit des plus pauvres et des plus ignorants, qui n'étant pas capables de concevoir par la seule explication de la parole les mystères cachés, ni de porter révérence à ce qui est de plus sacré, se disposent plus facilement à leur devoir et à la révérence qu'ils doivent à Dieu par le moyen de ces choses extérieures et sensibles.

L'instruction passée, le souvenir s'en perd dans les esprits grossiers; mais les cérémonies durent autant que le service, et tiennent les peuples dans le respect et dans la révérence. Ce sont des prédications par les yeux comme la parole est une exhortation par l'oreille : et elles sont d'autant plus efficaces, qu'elles sont plus sensibles et plus sortables à leurs dispositions grossières.

Notre-Seigneur Jésus-Christ qui gouverne son Eglise, et qui l'anime en tout de son esprit, opère en ses fidèles par tout ce qu'il ordonne pour la religion et pour le respect de Dieu son Père: d'où vient que les cérémonies sont en l'Eglise des organes et des instruments de respect, que l'esprit de Jésus-Christ imprime dans le cœur des fidèles; ce sont les couvertures de l'esprit, tout ainsi que la parole; et ceux qui assistent en foi et en respect dans l'Eglise, pendant que les cérémonies s'y pratiquent selon l'institution du Saint-Esprit, en reçoivent des effets très-sensibles et très-notables; ils en reçoivent lumière et mouvement divin, à cause que le prêtre qui y représente Notre-Seigneur, étant rempli de son esprit en fait rejaillir les opérations partout lui-même, usant des céré-

Digitized by Google

monies, comme d'autant d'instruments et de moyens pour appeler les peuples au respect et à l'amour. C'est pour cette raison que les ornements qui servent aux prêtres sont bénits, et que l'on bénit même les cloches, parce que servant au Saint-Esprit de moyen pour réveiller la piété et la dévotion des peuples, et pour les appeler à leur devoir, elles doivent être préparées à une fonction si sainte par les bénédictions de l'Eglise.

Et c'est pour cela qu'on sent des effets si différents et si saints, durant le son des cloches ; parce qu'étant les instruments du Saint-Esprit, elles nous touchent selon nos besoins et selon les desseins de ce même esprit sur la sainte Eglise. Elles nous excitent parfois à gémir pour nos frères défunts, et nous touchent de compassion pour leur état d'affliction, où pour l'ordinaire ils sont réduits dans les feux du purgatoire, dont peu d'âmes sont affranchies, à cause que Dieu étant si saint et si juste, ne se laisse approcher que par des âmes saintes et sans taches, ce qui est rare en ce monde.

Parfois les cloches nous excitent à la joie des mystères qu'on honore, et on ressent dans le fond de l'âme des effets que les sens et les choses sensibles ne sauraient produire ; comme respect, amour, jubilation, anéantissement et lumière pour tous ces saints mystères, qui sont les effets seulement du Saint-Esprit, opérant sous des choses sensibles et grossières, de même à proportion qu'il opère notre salut sous de l'eau et de l'huile dans les sacrements, et même sous des paroles qui sont de la nature du son des cloches, qui expliquent plus distinctement ce qu'elles expriment, quoiqu'avec moins de bruit. Cette ressemblance fait que les cloches servent de supplément au prêtre, pour exciter les peuples à leur devoir. C'est pourquoi il y a un ordre dans l'Eglise qui donne la charge aux clercs de les sonner. Ce sont les instruments de leur zèle ; ils disent dans leur cœur en sonnant : Oh ! si j'avais la voix aussi forte que les cloches, je crierais de toute ma force et obligerais toute la terre à venir entendre la parole de Dieu, et assister à la célébration des mystères. C'est l'ordre de portier, qui exerce son office dans cet esprit, d'autant qu'il ne peut pas se faire entendre de toutes parts.

C'est aussi pour cette raison, qu'en l'Eglise on a des images qui représentent les saints et les mystères de Jésus-Christ, et qu'on les bénit quand on les expose ; non-seulement pour les tirer de l'usage profane, les appliquant au service et ministère de Dieu, mais aussi pour en faire par cette préparation un plus digne sujet, sous lequel le Saint-Esprit veuille exprimer les mystères, exciter l'amour et la ferveur des peuples, et enfin opérer par ce même moyen sur les cœurs, aussi bien que par les cérémonies et le son des cloches. C'est de là même que nous voyons des images miraculeuses dans l'Eglise, qui ne sont autre chose que des attraits extérieurs dont Dieu se sert pour attirer les peuples, et pour opérer sous ces écorces les effets de sa bonté sur nous : comme autrefois il faisait dans l'arche où il était présent pour rendre ses oracles, se servant d'un lieu sensible où il pût être consulté, et qui fût comme un rendez-vous aux peuples, pour ressentir les effets de sa bonté dans leur religion. Il est de la grandeur de Dieu de traiter de la sorte avec les peuples religieux, et de les gratifier de ses dons et de ses faveurs, pour témoigner l'agrément de leurs services, la vérité de leur religion et la présence de sa divinité. C'est aussi pour ce sujet que saint Basile remarque qu'il y a certains lieux dans le christianisme, où Dieu se rend sensiblement présent, et recueille intérieurement les sujets qui s'en approchent : tel, disait-il, qu'est l'Eglise de Saint-Pierre de Rome.

Ce qui nous apprend que Dieu veut être servi et honoré dans ces lieux, c'est pourquoi on y voit les affluences des peuples et le concours des nations entières, qui possédées du même esprit, sont puissamment attirées à celui qui les appelle intérieurement, sans presque savoir ni connaître ce qui les attire ; il n'y a que la persuasion intérieure d'un Dieu qui veut être adoré ; qui ayant un domaine entier sur leurs personnes, les réunit ensemble et les attire, tout ainsi que notre âme peut attirer et joindre les deux mains ensemble par son seul mouvement et sa seule raison, sans que les mains le sachent, le conseil en étant réservé à l'âme seule, qui les conduit et qui les pousse.

En ces lieux, la vénération de Dieu s'imprime sans travail, la dévotion s'excite sans persuasion, et l'amour s'enflamme sans effort d'esprit et sans méditation : c'est un Dieu opérant par lui-même qui cause ces effets et qui se fait honorer comme il lui plaît et où il veut ; c'est ainsi qu'il veut être honoré par le ministre des saints dans lesquels il se rend sensible et palpable. Il pourrait faire par lui seul ce qu'il fait par les saints : de même que dans le monde sensible il pourrait influer sur la terre par son opération, sans se servir du ministère des astres et des cieux ; mais l'harmonie du monde demande qu'il s'en serve, et sa sagesse l'ordonne de la sorte.

Ainsi, dans la conduite de l'Eglise, Dieu par lui-même pourrait sanctifier les créatures ; il se sert néanmoins des saints, et même des sacrements, pour le faire par eux et en eux : qu'y peut-on trouver à redire ? Que peut-on ajouter au conseil et à la sagesse de Dieu ? C'est pour cela qu'il veut qu'on se mette à genou devant eux, comme étant des vaisseaux remplis de la Divinité.

Dieu est adorable partout où il se trouve, et il doit être adoré dans les saints, comme en lui-même. Pourquoi donc verrons-nous le portrait et la figure d'un saint, devant laquelle nous ne nous prosternions, puisqu'elle nous rend sensible la présence du saint qui est rempli de la Divinité ? Pourquoi ne me prosternerai-je pas devant ce saint pour demander à Dieu en lui et par lui la

Digitized by Google

portion de son esprit que Dieu m'a préparée, et qu'il désire me verser et m'influer en lui? Je me dois tenir aux pieds de cet astre, sous lequel Dieu versera sur moi sa libéralité.

Il n'y a donc rien d'inutile en l'Eglise, tout venant de l'esprit qui en a ordonné l'intérieur et l'extérieur pour la gloire de Dieu. Et de même qu'autrefois dans le temple il n'y avait rien sans mystère, tout y étant ordonné par la sagesse de Dieu, très-profond en ses conseils et en ses desseins. Ainsi dans l'Eglise il n'y a rien qui ne soit très-saintement établi, et qui ne soit la vérité de ce dont la Loi n'avait que la figure. Et tout de même que les figures dans le temple étaient particulièrement pour deux intentions; l'une pour figurer Notre-Seigneur, l'autre pour imprimer respect et révérence de la Divinité à laquelle on servait. Ainsi dans l'Eglise tout ce qui paraît fait ces mêmes effets: l'un de représenter Notre-Seigneur, ou quelque chose de lui: l'autre, d'imprimer le respect qui est dû à la majesté de Dieu que l'on sert dans l'Eglise. Tout y est grand, tout y est saint, pourvu qu'on l'entende, et qu'on s'y présente avec foi.

Pour faire entendre le mystère du très-saint sacrifice de la Messe, et tirer tout d'un coup le rideau qui nous le tient caché, il faut savoir que ce sacrifice est le sacrifice du ciel, et être bien instruit en quoi ce sacrifice du paradis consiste et comment il s'y fait. C'est une proposition étrange à la plupart du monde, de dire que dans le ciel il y ait un sacrifice, je parle pour le commun des peuples; car pour les autres qui savent en quoi consiste la religion et son premier devoir, qui est le sacrifice, ils ne doutent pas qu'il ne soit dans le ciel, puisque même sur la terre celui qui croit un Dieu offre des sacrifices: *Sacrificat qui putat esse Deum.*

On ne peut point douter qu'il n'y ait un sacrifice au ciel, qui est le lieu de la parfaite religion, et du souverain culte que l'on peut rendre à Dieu. C'est là proprement que le sacrifice se doit offrir, et s'y offrir incessamment, à cause que la religion n'y saurait être interrompue. Et pour cela Notre-Seigneur, fait prêtre selon l'ordre de Melchisédech pour toute l'éternité, a été établi de Dieu son Père, pour lui offrir le sacrifice à jamais; si bien que Notre-Seigneur est le prêtre de ce saint sacrifice, où il s'offre lui-même, et son Eglise, en holocauste à Dieu, en odeur de suavité. Il est donc lui-même le prêtre et la victime. Dieu le Père est celui à qui il est présenté: *Te igitur, clementissime, Pater*, etc., *rogamus*, etc., *accepta habeas*. Il est offert à Dieu le Père comme à celui que le Fils regarde incessamment, et comme à celui qui termine tout respect et regard de notre religion, n'y ayant rien à rechercher au delà de la source de la divinité qui réside dans le Père, comme en sa première origine, remplie de majesté, de laquelle il n'est jamais descendu pour se rendre priant et religieux, comme le Fils en la nature humaine, et comme le Saint-Esprit résidant et priant dans le cœur des fidèles. Nous pourrons ailleurs étendre cette vérité et la montrer au jour.

Le temple de l'hostie est le sein de Dieu même: *Templum non vidi in ea: Dominus enim Deus omnipotens templum illius est.* (*Apoc.* xxi, 22.) L'autel du sacrifice est la substance du verbe qui soutient Jésus-Christ en sa sainte humanité, et qui la voit toujours fumante et consommée à la gloire de Dieu sur sa personne, comme sur un autel. L'Eglise fait mention de cet autel dans une des oraisons du canon: *Supplices te rogamus, omnipotens Deus, jube hæc perferri per manus sancti angeli tui in sublime altare tuum.* Faites porter ce sacrifice, ô mon Dieu, sur votre autel sublime, dit l'Eglise en ce lieu, par la bouche de Notre-Seigneur représenté par le prêtre. Ce qui fait voir qu'il y a un sacrifice dans le paradis, lequel en même temps est offert en la terre, puisque l'hostie qui s'y présente est portée sur l'autel du ciel; et il est différent en cela seulement qu'il se présente ici sous des voiles et des symboles, et là il est offert à découvert et sans voile. Dans le ciel notre esprit sera rendu capable, par la lumière de la gloire, d'être appliqué en même temps à toute l'étendue des mystères, et il y verra, dans un instant et sans succession, ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste en Dieu, et dans tous les mystères de Jésus-Christ son Fils: tout au contraire dans la terre, à cause de la faiblesse de nos esprits bornés, on a besoin d'une multitude de choses sensibles, qui nous fassent connaître à part et successivement l'étendue de ce que l'on ne peut comprendre tout à la fois. Ainsi on voit que Notre-Seigneur parle tantôt comme avocat, représentant les droits et les sentiments de l'Eglise, tantôt comme partie, les représentant comme siens: tantôt il parle comme médiateur de son Eglise, et il invoque son Père par soi-même, le priant par ses propres mérites pour elle: *Te igitur*, etc. *Per Jesum Christum Dominum nostrum supplices rogamus.* De même qu'en la personne de David il conjure son Père par ses souffrances et par le mérite de ses vertus: *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus* (*Psal.* cxxxi, 1): Mon Père, souvenez-vous de votre fils David persécuté, souvenez-vous de la douceur avec laquelle il a souffert sur terre.

Il en use aussi de la sorte dans toutes les oraisons qu'il fait par le prêtre pour toute son Eglise, soit qu'il représente les prières de l'ancienne loi, laquelle demandait toutes choses en foi de Jésus-Christ; soit qu'il exprime les oraisons de la nouvelle loi, où l'Eglise prie toujours et demande par Jésus-Christ; soit aussi qu'on exprime les prières de Notre-Seigneur en son particulier, telles que sont les secrètes, où il prie en sa propre personne; il prie dans la gloire par les mérites de sa mort et de sa passion. Ainsi on voit Notre-Seigneur changer de face et de regards selon qu'il représente à Dieu diverses choses en son Eglise et en son sacrifice.

Digitized by Google

Notre-Seigneur en son divin sacrifice représente à Dieu son Père tout ce qu'il y a eu d'agréable à ses yeux, soit devant, soit après sa venue; et selon qu'il présente diverses choses, il prend aussi divers visages et divers sentiments. Par exemple en l'introït, où il parle par les prophètes, et dans les sentiments qu'il leur donnait pour sa venue, où il exprime aussi parfois ceux de Dieu son Père pendant ce temps, il use d'autres termes, et fait paraître d'autres dispositions qu'à la fin de la Messe en la postcommunion, où les sentiments sont tous de gratitude pour les mystères passés, ou pour les grâces accordées aux saints. Tout au contraire, les premières paroles qui sont tirées de l'ancienne loi et les oraisons, sont des sentiments de soupirs et d'attente pour Jésus-Christ et pour son Eglise, qui est son accomplissement pour la plénitude de la gloire et de la louange de Dieu.

On voit même parfois notre Sauveur dans le prêtre prier tantôt bas, tantôt haut; tantôt chanter par notes, tantôt chanter d'un seul ton; tantôt chanter avec des orgues, et tantôt sans les orgues, pour exprimer la diversité des louanges qu'il offre à Dieu son Père dans le ciel. Il offre là tout d'un coup et dans un moment tous ses devoirs et ceux de son Eglise dans toute leur étendue: il offre toutes les prières qui ont jamais été offertes sur la terre dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament par les prophètes, les patriarches, les apôtres, les disciples et leur suite, il offre aussi ses prières particulières qu'il a faites à Dieu dans le fond de son cœur; il offre en même temps toutes les louanges des bienheureux et des anges du ciel. D'où vient que voulant exposer tout cela à son Eglise, et lui mettre devant les yeux ce qui se passe dans ce mystère, et la multitude des grands biens qu'il présente à son Père en unité d'esprit dans le sacrifice; de là vient, dis-je, qu'il exprime diversement toutes les choses; ce qui est nécessaire à l'Eglise, laquelle ne pénètre pas tout d'un coup au dedans des mystères, à cause du voile qu'elle a sur les yeux. Le peuple juif en portait un qui était la figure de celui-ci, et qui nous montrait qu'un jour nous aurions un bandeau sur les yeux, qui est celui de notre foi, au travers duquel nous n'aurions pas le pouvoir de pénétrer, et de voir clairement l'intérieur des mystères qui se passent devant nous; et que pour cela nous aurions besoin de figures et de cérémonies, pour nous montrer au dehors ce qui se passe au dedans, et pour nous faire voir dans des images ce que nous ne pouvons voir dans la vérité, jusqu'à ce que le voile du temple de notre cœur soit cassé, pour nous donner l'ouverture des mystères du ciel; ce qui sera quand le corps aura été crucifié en terre, et que par la mort il aura été séparé de l'esprit, pour lui laisser la liberté d'entrer où la chair dans son impureté n'a point d'accès si elle n'est renouvelée.

Les figures, les images et les cérémonies, nous servent pour les choses passées, et même pour les présentes, qui sont rendues absentes et éloignées par leur obscurité; de même que les figures autrefois servaient au peuple juif pour les choses à venir par l'invention d'un Dieu amoureux, et soulageant son peuple autant qu'il s'en rendait digne par sa soumission et sa fidélité. Et comme les figures en l'ancienne loi, et même les paraboles en la bouche de Notre-Seigneur, aveuglaient les uns et éclairaient les autres; de même les cérémonies dans l'Eglise de Dieu, sont entre les mains de l'esprit pour exciter les uns au respect et à l'amour de Dieu; et les autres, comme les libertins et les hérétiques, en deviennent plus impies et plus irréligieux par le mépris qu'ils en font.

EXPLICATION

DES CÉRÉMONIES DE LA GRAND'MESSE DE PAROISSE.

LIVRE PREMIER.

DE LA PRÉPARATION DU PRÊTRE AU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que représente le prêtre, le diacre et le sous-diacre, en ce sacrifice.

Pour entendre les cérémonies de la très-sainte Messe, il faut concevoir le fond du mystère, et comprendre ce que contient ce très-auguste et ineffable sacrifice, parce que les cérémonies servent à expliquer au peuple ce qui se passe dans le secret du sacrement, et qui, étant caché dans la foi, doit être révélé sensiblement au peuple, afin qu'il le respecte par la vue des grandes choses qu'on lui montre, et qui l'obligent à une extrême révérence de ce qui se passe devant lui.

Digitized by Google

Le très-saint et très-vénérable sacrifice de la Messe est l'acte qui comprend tout acte de religion, et tout ce qui peut être offert à Dieu pour son honneur et pour sa révérence.

Ce sacrifice comprend tous les devoirs qui ont jamais été offerts à Dieu, soit par les hommes ou par les anges, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament. C'est l'abrégé des mérites et des louanges de Jésus-Christ et de ses membres ; c'est l'abrégé des sentiments d'amour, d'honneur, de respect, et de tous les devoirs de la religion.

C'est tout ce qu'il y a et qu'il y aura de saint ; car c'est l'offrande que fait Notre-Seigneur de lui-même, et des mouvements adorables et religieux de son esprit, qu'il a répandus par avance dans l'ancienne loi, et auparavant dans les anges ; qu'il a continué de répandre après sa venue dans les cœurs de ses apôtres et de ses disciples, et qu'il continuera de répandre dans le cœur des saints jusqu'à la fin du monde, qui ne subsiste que pour servir aux membres de Jésus-Christ, dans lesquels le Saint-Esprit opère l'honneur et la louange de Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, jusqu'à ce que ce corps mystique soit formé, et que cet homme parfait soit accompli dans la mesure et l'achèvement de tous ses membres.

Ce sacrifice, qui est comme l'achèvement du sacrifice de la croix, est eucharistique, et sert à l'Eglise d'action de grâces pour les bienfaits mérités par Jésus-Christ.

Il est impétratoire de ses grâces ; et comme sacrement, il est aussi applicatif de tous ses biens une fois mérités en la croix, et obtenus à l'Eglise par l'offrande que Jésus-Christ a faite de lui-même et de tous ses mérites.

Le Fils de Dieu en ce sacrifice offre au Père éternel tout ce qu'il a jamais fait et souffert à sa gloire : il offre ce qu'il a fait par lui et par autrui, et ce qu'il a souffert en lui et en autrui ; en sorte que tout ce que l'on voit exprimé dans les cérémonies sert, comme nous avons dit, pour expliquer au peuple, et lui mettre devant les yeux ce qui se passe dans le secret de l'offrande de Jésus-Christ, offrant avec soi cette hostie admirable de l'Eglise, revêtue de ses mérites et de ses louanges ; soit dans l'un et l'autre Testament, soit dans les anges et dans les hommes : en un mot, il s'offre lui-même au Père éternel en toute son étendue, pour obtenir miséricorde à son Eglise, et achever son corps pour le glorifier.

Notre-Seigneur a eu deux corps de religion, qui pourtant n'étaient qu'un en esprit, d'où il a tiré et doit tirer tous ses membres.

Le premier est le corps de la religion des Juifs, qui s'appelle la Synagogue, et l'autre est le corps de la religion des Chrétiens, qui se nomme l'Eglise. Et Jésus-Christ, qui comme chef est au-dessus des deux, s'offre incessamment à Dieu dans la société de tous les saints de l'une et de l'autre compagnie. Ce sont ces deux corps, à savoir, de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec lesquels Notre-Seigneur marche devant son Père, et se présente à lui dans son temple du paradis. C'est la vérité que notre sacrifice représente, où le prêtre accompagné du diacre et du sous-diacre, vient paraître devant l'autel qui signifie le sein du Père, dans lequel Jésus-Christ présente son sacrifice.

Le prêtre monte à l'autel au milieu du diacre et du sous-diacre, comme Notre-Seigneur montera dans la gloire au milieu des bienheureux, tant de l'un que de l'autre Testament.

Le diacre et le sous-diacre servent à exprimer en leurs fonctions et ministères, l'état, la disposition, la conduite et le rapport du Vieux et du Nouveau Testament envers Jésus-Christ, de qui ils sont l'étendue et la dilatation, de même que le diacre et le sous-diacre sont celle du prêtre, qui doit contenir en soi toute la piété et la religion de l'un et de l'autre Testament expliqués par les divers ministères, et par les fonctions différentes du diacre et du sous-diacre.

C'est la principale et plus naïve représentation qui paraisse dans l'exercice des fonctions de ces trois personnes, à laquelle nous nous attacherons particulièrement, quoiqu'on en puisse donner d'autres qui contiennent quelque chose de différent, telle qu'est celle qui s'ensuit, laquelle nous proposons, pour en donner seulement une vue assez confuse, sans que nous prétendions la poursuivre dans la suite de ce traité.

On peut donc convenir que le prêtre accompagné du diacre et du sous-diacre, représente Notre-Seigneur entier en ses diverses qualités et fonctions. Tous les trois ne représentent qu'un Jésus-Christ. Le prêtre est l'image de Notre-Seigneur ressuscité et glorieux, offrant au Père éternel son sacrifice dans le ciel. D'où vient que son élévation de trois marches au-dessus de la terre, montre que Notre-Seigneur s'est élevé au-dessus des trois hiérarchies des anges pour entrer dans le sein de Dieu, et lui offrir le sacrifice de louange, comme il était autrefois représenté par le grand prêtre entrant dans le Saint des saints, environné de parfums et perdu dans les encens, qui figuraient ce même sacrifice. C'est pour cela même que le prêtre entrant à l'autel, y offre de l'encens qui signifie les louanges de Jésus-Christ et de ses saints. Cet encens se donne presque toujours par trois coups ; et chaque fois pour honorer les trois personnes de la très-sainte Trinité. Ce qui se fait parfois en rond, pour montrer que ces louanges seront éternelles, et que ce sacrifice sera offert à jamais. Même ces cercles représentent la mutuelle correspondance et l'accord des saints et des anges qui se répondent, qui chantent comme à l'envi l'un de l'autre, et qui font un accord éternel par un saint circuit de leurs louanges : *Sanctus, Sanctus, Sanctus.*

Quoique le prêtre représente ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'état de sa gloire, il ne laisse pas de porter sa croix sur ses habits, et la marque de la passion en ses ornements ; pour faire voir, premièrement, que ce saint sacrifice a été mérité à l'Eglise

Digitized by Google

par sa mort ; secondement, qu'il contient et renferme en soi tous les mérites de ses souffrances et des mystères de sa passion ; troisièmement, il représente Jésus-Christ en sa gloire, portant sur soi les marques de ses plaies, et les stigmates de sa mort ; et pour cela, l'Eglise en revêtant les prêtres de leurs ornements, ne leur parle de la mort et des souffrances que comme des semences et des germes de la résurrection, comme il se verra très-clairement dans le chapitre qui suit.

Le diacre représente Jésus-Christ sous un autre état que le prêtre ; il le représente, non dans l'état de la consommation, mais en celui par lequel il y est parvenu. Le prêtre représente Jésus-Christ comme hostie consommée, et le diacre représente Jésus-Christ comme hostie immolée ; et pour cela il sert le prêtre, et met de sa propre main le vin dans le calice, pour témoigner que Jésus-Christ comme hostie verse son sang sur la croix pour le service de Dieu son Père ; et même le diacre offre le vin avec le prêtre, et prononce les mêmes paroles que le prêtre dit en offrant le calice, pour marquer que Jésus-Christ sur la croix offrait son sang à Dieu le Père, dans les mêmes intentions qu'il le présente sur l'autel : il a une même intention dans la fin et dans la consommation du sacrifice, comme dans l'oblation et l'immolation ; dont l'une fut faite dans le ventre de la très-sacrée Vierge, où il s'offrit en sacrifice pour nous, et l'autre dans les bras de la croix.

C'est pour cela que le diacre chante l'Evangile et représente Jésus-Christ l'annonçant sur la terre pendant sa vie souffrante. C'est pourquoi le prêtre se tourne du côté de l'Evangile, quand le diacre le prononce, pour montrer que Jésus-Christ dans le ciel a les yeux sur l'Evangile, et est toujours uni aux vérités qu'il a prêchées. C'est encore pour cela même que l'on apporte au prêtre l'Evangile à baiser, ce qui marque l'union qu'il a avec l'Eglise de la terre dans la vérité qu'elle prêche, qui est sortie de sa bouche et qu'il chérit encore dans le ciel.

C'est aussi pour le même sujet que le diacre va baiser la main du prêtre, devant que de chanter le saint Evangile, pour montrer que c'est le même Jésus-Christ qui est au ciel, lequel prêche en la terre par la bouche des prédicateurs. C'est par sa puissance, par son autorité et par sa mission qu'ils prêchent ; et c'est Jésus ressuscité qui du sein de son Père annonce l'Evangile et le fait prêcher dans l'Eglise.

Jésus-Christ, serviteur du Père, était venu apprendre aux hommes les vérités de la doctrine de son Père : ***Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.*** (*Joan.* VII, 16.) C'est en l'autorité du Père qu'il vient prêcher les hommes ; c'est en sa mission qu'il reçoit l'influence et la vérité de la sagesse du Père, et pour cela formant les hommes sur lui-même, les envoyant comme il a été envoyé : ***Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.*** (*Joan.* XX, 21.) Il donne son esprit aux hommes, et en lui sa lumière, sa doctrine, sa science, son pouvoir et son autorité : et ainsi le prêtre reçoit de Jésus ce que Jésus a reçu de son Père, et comme Jésus-Christ serviteur de son Père, et envoyé de lui, reçoit sa bénédiction en venant sur la terre, pour commencer sa mission ; aussi le diacre reçoit la bénédiction du prêtre, qui parfois représente le Père, et parfois aussi le Fils ressuscité en gloire.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a ces trois qualités : l'une, de victime ; l'autre, de serviteur de Dieu ; la troisième, de serviteur de son Eglise. Et ces trois qualités sont représentées par le sous-diacre, le diacre et le prêtre, qui tous trois doivent marcher d'un pas égal, et être toujours en ordre autant que la cérémonie le peut permettre, pour montrer l'unité de la personne de Jésus-Christ, et la multiplicité des exercices. Le sous-diacre signifie Jésus-Christ serviteur de l'Eglise, et pour cela, il demeure au rang des hommes, et se tient à terre, sans s'élever plus haut sur les marches de l'autel, parce que Jésus-Christ s'étant fait homme comme les autres, vivant en esprit sous les hommes comme leur serviteur, et à cause de cela, le sous-diacre verse dans le calice l'eau, qui signifie les peuples dont il est le ministre, qui sert à les unir au sacrifice, et à les mêler avec le sang de Jésus-Christ pour être offerts à Dieu : ce que le diacre reçoit dans le calice qu'il tient, pour montrer que Jésus-Christ, comme serviteur du Père, consent et travail lui-même à cette liaison.

CHAPITRE II.

Des ornements du prêtre.

Du surplis.— Quand le prêtre se revêt du surplis, il peut dire cette oraison : ***Indue me, Domine, novum hominem, qui secundum deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis :*** Revêtez-moi, mon Dieu, de l'habit intérieur de votre résurrection et de votre nouvelle vie, par laquelle le nouvel homme et le Chrétien est intérieurement rempli des sentiments et des dispositions de justice rapportant tout à Dieu, et lui déférant tout honneur, sans réserver à soi-même que le mépris et l'oubli ; comme aussi il est mis dans une vraie séparation des créatures, étant anéanti en ses premières affections, et entièrement porté à Dieu, et appliqué à lui seul.

De l'amict. — A l'amict, on dit : ***Impone, Domine, capiti meo galeam salutis, ad expugnandos diabolicos incursus :*** Mon Dieu, revêtez-moi en terre, montant à votre autel qui est l'image du paradis, de la force et vigueur de la foi, et de l'espérance du salut, pour me rendre fort contre le démon, comme les bienheureux le sont par la lumière de gloire, afin que je puisse repousser vivement toutes ses attaques : ***Cui resistite fortes in fide.*** (*1 Petr.* V, 2.) La foi est une arme toute-puissante contre les malins, elle a sa résidence dans l'esprit comme en la partie la plus importante, et qui étant gagnée, entraîne avec soi toute la créature. L'âme

Digitized by Google

éclairée par la foi et bien établie en sa force et en sa lumière, est toute-puissante comme le bienheureux qui jouit du salut; et étant bien épurée dans la seule jouissance de la foi, elle est déjà en possession d'une lumière de gloire commencée, comme l'expérience le fait voir en plusieurs, qui voient comme sans ténèbres et sans obscurité les plus belles vérités de la foi.

De l'aube. — On parle en cet esprit, se revêtant de l'aube. *Dealba me, Domine, et munda cor meum, ut in sanguine Agni dealbatus, gaudiis merear perfrui sempiternis :* Purifiez mon cœur, et le sanctifiez dans la charité, de même que mon esprit dans la foi, afin qu'étant blanchi dans le sang de l'Agneau, et renouvelé en Jésus-Christ, je commence à jouir en esprit à l'autel de la joie des bienheureux, attendant la parfaite béatitude, dans laquelle j'offrirai le sacrifice avec vous dans la gloire et dans la parfaite félicité.

De la ceinture. — En prenant la ceinture, on dit : *Præcinge me, Domine, cingulo puritatis, et extingue in lumbis meis humorem libidinis, ut maneat in me virtus continentiæ et castitatis.* Le don que demande l'Eglise par cette prière, est aussi un don du paradis; elle prétend avoir droit de l'obtenir, puisqu'il y va de faire dans la terre l'action la plus haute qui se célèbre dans le ciel. C'est le don de continence qu'elle demande à ce sujet, n'étant pas contente d'avoir demandé les dons divins de la foi et de la charité, qui occupent et remplissent l'entendement et la volonté. Elle souhaite pour le reste de l'âme, pour la partie inférieure, une puissance souveraine qui contienne en modestie et retenue ses sens mutins et libertins qui pourraient s'échapper pendant les saints mystères : ce qui est un don parfait du paradis, où la grâce et la vie divine est maîtresse absolue sur toutes les puissances supérieures et inférieures de l'âme.

Il faut que le prêtre, pendant les saints mystères, soit tout à fait divinisé, comme étant dans le ciel : il faut qu'il n'use purement de ses sens que pour la nécessité des saints mystères, sans que jamais il paraisse qu'il les laisse égarer par curiosité sur les créatures, et se soustraire à l'empire de l'âme et au pouvoir de l'esprit; il doit être absorbé dans les choses divines, et entièrement séparé et élevé au-dessus de ce monde sensible, dans l'éternel et l'insensible.

Ainsi le prêtre dit en prenant le manipule : *Merear, Domine, portare manipulum fletus et doloris, ut cum exultatione recipiam mercedem laboris :* Que je puisse, Seigneur, porter cette marque de douleur et de larmes avec telle fidélité et tel courage, qu'un jour mes pleurs soient essuyées : *Absterget Deus omnem lacrymam* (*Apoc.* VII, 17); que je puisse posséder la joie que vous promettez pour récompense du travail; et que dès à présent que je monte en esprit dans le ciel, en m'approchant de votre autel, j'entre en la joie de l'esprit, et en le béatitude commencée dès la vie présente, qui est l'état de résurrection et de nouvelle vie, et qui est l'état des prêtres, qui doivent être conformes à Jésus-Christ ressuscité, et fait prêtre en ce jour de la résurrection, selon l'ordre de Melchisédech.

De l'étole.—En mettant l'étole, on fait cette prière : *Redde mihi, Domine, stolam immortalitatis, quam perdidi in prævaricatione primi parentis; et quamvis indignus accedo ad tuum sacrum mysterium, merear tamen gaudium sempiternum :* Mon Dieu, rendez-moi le droit à l'immortalité que j'ai perdu par le péché du premier homme; et quoique je m'approche indignement de vos autels, faites que par miséricorde je mérite d'entrer dans la joie de vos élus que vous donnez ici en la terre à ceux qui se laissent consommer à votre esprit, et anéantir en eux-mêmes. C'est ce que demande l'état des prêtres, qui doivent être des victimes consommées, pour offrir ce sacrifice de l'éternité, étant obligés d'être eux-mêmes en l'état de la victime qu'ils présentent, à cause que leur religion le demande : et la communion qu'ils ont à l'hostie consommée les doit mettre dans la disposition où elle est intérieurement, et surtout le curé, qui est obligé de porter toujours l'étole en l'administration des sacrements, pour marquer qu'étant tout consommé en Notre-Seigneur, et revêtu de lui, il agit en la puissance de Jésus-Christ ressuscité, auquel le Père éternel a donné, en récompense de sa mort, la grâce de vivifier son Eglise. Pour une mort cent mille vies.

L'étole est étendue depuis la tête jusqu'aux pieds, pour témoigner la gloire dont Jésus-Christ est pleinement revêtu dans le ciel. Elle est un diminutif de la chape, qui représente plus pleinement la grande gloire de Jésus-Christ ressuscité. Et parce que la chape serait trop incommode, on se sert de l'étole, laquelle représente non-seulement la gloire de Jésus-Christ ressuscité, mais surtout sa puissance, qui lui a été donnée au moment de sa sainte résurrection.

Si quelquefois l'on met l'étole avec la chape, c'est pour exprimer la puissance avec laquelle le prêtre doit faire quelques fonctions extraordinaires, comme quand il doit porter le très-saint Sacrement, qui est une fonction excellente du prêtre, qui porte entre ses bras celui que le Père contient en lui-même.

De la chasuble.— Enfin en prenant la chasuble, on dit : *Domine, qui dixisti : jugum meum suave est et onus meum leve; fac ut istud portare sic valeam, quod consequar tuam gratiam :* Faites, mon Dieu, que je porte tellement votre joug, que je puisse parvenir à votre grâce. Le mot de grâce signifie gloire, car, premièrement, celui qui approche de l'autel est en grâce; il ne demande donc pas seulement la grâce, puisqu'il l'a déjà, mais de plus, la gloire est une grâce, selon saint Paul : *In laudem gloriæ suæ* (*Ephes.* I, 6), la gloire est une grâce que Dieu a préparée de toute éternité. Elle est grâce, en tant que c'est un bienfait extrême, que nous ne pouvons mériter par nous-mêmes. Et c'est cette

Digitized by Google

grâce que nous demandons à Dieu en cet endroit, et que nous possédons en esprit et en commencement à l'autel, lequel nous ne devons et n'osons regarder qu'avec la sainteté et la pureté des bienheureux, à cause que nous entrons dans le sein de Dieu même avec Jésus-Christ, où rien ne doit être souillé, au contraire, la sainteté parfaite y être comprise : *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* (*Levit.* XI, 44; *I Petr.* I, 16.) *Soyez saints* et séparés de tout être profane en esprit, *à cause que je suis saint;* car je ne puis laisser approcher ni souffrir près de moi aucun être profane; je ne puis pas m'unir à une créature qui a encore en soi quelque chose d'impur, et qui n'est point entièrement consommée en moi. C'est pourquoi les prêtres qui doivent s'approcher de Dieu et s'unir à lui doivent éloigner de leur esprit et de leur cœur tout ce qui n'est point Dieu. *Sacerdotes Domini incensum et panes offerunt Deo, et ideo sancti erunt Deo suo.* Les prêtres qui offrent l'encens des louanges, et le corps sacré de Jésus-Christ dans le sein de Dieu, doivent être saints, et se rendre semblables à Jésus-Christ leur maître, qui pour entrer en Dieu son Père, et lui offrir ce sacrifice, a été purifié de son premier état, quoique innocent; il a été consommé en Dieu, et rendu saint de sa sainteté même, pour être digne d'entrer en lui, et d'habiter comme sa victime perpétuelle dans son sein, qui en était le temple.

L'état et la disposition du prêtre offrant le sacrifice est l'état de Jésus-Christ ressuscité, fait grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech en ce jour de la résurrection, où il est tout consommé en Dieu son Père, lequel appelle tous les prêtres à cet état, et les désire tous consommer intérieurement, et séparer leur cœur de toutes les inclinations de la chair, pour les faire vivre uniquement en Jésus-Christ son Fils ressuscité pour sa gloire.

Jésus-Christ ressuscité n'est pas seulement le prêtre, mais encore la victime de son sacrifice, et se porte lui-même entre ses mains en s'offrant tout entier à son Père. Ce doit être l'état du prêtre qui offre le sacrifice : il doit être victime consommée en Jésus-Christ s'offrant en lui à Dieu le Père pour sa gloire, après avoir passé par les souffrances et les mortifications, comme Jésus-Christ Notre-Seigneur, devant que de parvenir à la consommation.

CHAPITRE III.

De l'assemblée des officiers dans la sacristie, et de leur sortie.

Pour voir la conduite de Jésus-Christ avant sa venue et en sa venue, durant sa vie et après sa mort, il faut considérer tout ce que fait le prêtre avec le diacre et le sous-diacre.

Premièrement, le prêtre, revêtu dans la sacristie, avec le diacre et le sous-diacre, les chapiers, et autres officiers, met de l'encens dans l'encensoir; ce qui exprime Jésus-Christ dans le sein de son Père, vivant de toute éternité dans ses desseins avec toute l'Eglise, qui le louait en esprit avec les divers corps des saints formés avec lui dans le sein du Père, qui tous ne font qu'un corps et une société, à cause que l'Eglise est élue avec Jésus-Christ : *Electa ut sol.* (*Cant.* VI, 9.) Et il faut remarquer que le prêtre ne donne point d'encens dans la sacristie, mais seulement il le prépare pour le donner à Dieu, quand il sera dans l'église; comme, en effet, ce n'étaient que des louanges attendues, et des gloires en espérance que celles de Jésus-Christ renfermé dans le sein de son Père, de même que cet encensement préparé et disposé dans la sacristie.

Il entre dans l'église l'ensensoir fumant, à cause que Jésus-Christ, entrant dans le monde, se présente à Dieu, et se suppose à la place de toutes les victimes de l'Ancien Testament : *Ingrediens mundum, dicit : Hostiam et oblationem noluisti,* etc., *tunc dixi : Ecce venio.* (*Hebr.* X, 5.) Lorsque Jésus-Christ paraît en la personne du prêtre, les chapiers et le reste des officiers qui marchent avec lui représentent l'universel de l'Eglise, qui est unie à Notre-Seigneur : le sous-diacre, représentant l'Ancien Testament, marche devant le prêtre, et vient dans le monde pour commencer de préparer les voies, comme saint Jean, qui était en la loi vivante, et qui marquait en ses fonctions la disposition de l'Ancien Testament : *Ego vox clamantis in deserto, dirigite viam Domini :* « *Je suis la voix qui crie dans le désert, préparez les voies du Seigneur,* » (*Joan.* I, 23) disposez-vous intérieurement à recevoir Jésus-Christ en vos cœurs.

Le diacre marchant devant le prêtre avec le sous-diacre, signifie que l'Ancien et le Nouveau Testament n'étaient encore qu'un, devant que Jésus-Christ eût fait son sacrifice, qui a dû s'accomplir pour mériter l'esprit du Nouveau Testament, qui est l'esprit en plénitude, l'esprit d'enfant de Dieu, et le même esprit qui régnait en Jésus-Christ, pour le conduire et l'animer.

Le prêtre sort de la sacristie, et marche en ordre jusqu'à l'autel avec ses ministres, qui font extérieurement ce qu'il fait intérieurement; faisant connaître par les instruments du sacrifice, et par les luminaires et l'ensensoir qu'ils portent, ce que Notre-Seigneur est en lui-même, et ce qu'il fait en son cœur, donnant gloire en son Père, qui l'a appelé à cela de toute éternité, et l'a destiné pour lui rendre ses respects, et une religion parfaite en lui en ses membres; et cette religion que Dieu attend et porte dans son sein toute l'éternité, portant l'idée de son Verbe et de son Christ entier, avec les devoirs de la religion qu'il en prétend, nous est représentée par tous ces ministres assemblés sous la conduite et par le soin du sacristain, lequel doit être un homme saint et vénérable, parce qu'il tient la place du Père éternel, envoyant son Fils au monde offrir le sacrifice pour le salut des peuples; et pour cela il doit préparer toutes choses

Digitized by Google

en l'Église, en l'honneur des soins que le Père éternel a pris de préparer la Synagogue, pour recevoir son Fils, et de disposer toutes choses nécessaires à son saint sacrifice.

Le sacristain se souviendra en parant les autels, et en ornant l'église de tableaux et d'images, que le Père éternel avait préparé la terre par les figures et par les cérémonies de l'Ancien Testament, afin que son Fils ne vînt pas dans un monde nu et dépouillé de toute décence ; étant nécessaire qu'à son avénement, le monde fût recueilli par quelque exercice de piété, et retiré de l'esprit séculier et de l'état profane, où il était noyé.

Quand il enverra un prêtre à l'autel offrir le sacrifice, il le fera dans l'amour même du Père éternel, envoyant son cher Fils pour sauver le monde, désirant ardemment et priant en son cœur que les peuples se convertissent par l'efficace et le mérite de ce saint sacrifice.

Quand il verra tous les officiers assemblés avec le prêtre, et préparés pour aller officier, il se réjouira de l'honneur et de la louange qui se va rendre à Dieu.

Cette assemblée dans la sacristie, devant qu'elle aille célébrer, représente l'assemblée des saints avec Jésus-Christ dans l'idée du Père, devant que de l'envoyer dans le monde. Le Père regardait cette assemblée avec joie et grand ressentiment, attendant d'elle un jour toutes sortes d'honneurs et de respects, tels que maintenant elle les rend dans le ciel et sur la terre. L'attente de ces louanges le réjouissait, et doit de même réjouir le sacristain.

Le Père contient dans son sein toute l'image de l'Église, cachée aux hommes de toute éternité dans le secret de son cœur : c'est ce que la sacristie représente ; à savoir, le sanctuaire du sein de Dieu le Père. Il faut donc un homme vénérable et de sainteté très-parfaite en ce saint ministère de la sacristie, qui soit regardé comme l'image de Dieu le Père, envoyant son Fils dans l'Église pour accomplir son sacrifice. Et pour cela il faut qu'il ait soin et prudence pour tenir tout prêt dans l'Église, comme Dieu avait préparé le monde à la venue de son Fils, et à son sacrifice par l'Ancien Testament, qui, sans voir ce mystère, y servait en esprit de foi, et dans l'obscurité des choses à venir, auxquelles il ajoutait croyance sur la voix des prophètes. Et pour cela, devant qu'on soit sorti de la sacristie, on porte sur la crédence les instruments du sacrifice, et on les y tient cachés, attendant que le Nouveau Testament en la personne du diacre les développe, comme on le verra dans la Messe.

Cette préparation est faite par le sacristain, en honorant les préparatifs du Père pour le sacrifice et les mystères de son Fils, qu'il voit lui seul à découvert, et qu'il cache au reste des hommes qui n'en sont pas instruits, et qui doivent dans la foi mériter de les voir face à face, et d'en jouir un jour, participant ici cependant à l'esprit de la loi, qui est l'esprit d'attente, de désir, de foi et de pénitence. C'est pourquoi le curé représentant le Fils venu au monde, d'abord qu'il est sorti de la sacristie, et qu'il s'est approché de l'autel, ayant à préparer les peuples aux mystères de Jésus-Christ, et au même sacrifice qu'il a fait une fois, se sert des mêmes dispositions envers le peuple, dont Jésus-Christ usa dans le monde, et par lesquelles son Père l'avait préparé à sa venue.

CHAPITRE IV.

De l'eau bénite.

Le dimanche, le célébrant étant arrivé à l'autel avec toute sa suite, commence à faire l'aspersion de l'eau bénite. Cette cérémonie nous met devant les yeux l'ancienne Loi, et doit servir comme elle de disposition au peuple pour recevoir Jésus-Christ, et pour se présenter au mystère qui se va passer devant ses yeux, lequel contient tout l'abrégé de la vie de Jésus-Christ, et tout ce qui s'est fait par lui et en lui seul, devant et après sa venue, pour la gloire de Dieu.

L'eau bénite représente, ou plutôt sert de voix pour marquer la pénitence des peuples, laquelle était figurée par tous ces lavements inutiles de l'ancienne Loi, dont parle saint Paul (*Hebr.* IX, 10), après l'*Exode*, le *Lévitique* et autres livres de l'Écriture ; et parce que ces lavements n'étaient que des éléments nécessiteux et vides de grâce, comme le dit saint Paul (*Galat.* IV, 9), ne portant rien en eux, et figurant ce qu'ils ne donnaient pas, et qu'ils montraient seulement de loin pour un autre temps, qui est celui de la grâce : de là vient qu'on jette le sel dans l'eau pour guérir cette stérilité, et lui donner l'esprit de Dieu et sa sagesse qui la rende féconde : *Qui te per Elisæum prophetam in aquam mitti jussit ut sanaretur sterilitas aquæ :* car notre Sauveur, représenté par le prêtre, donne à l'Église ses mérites et tous ceux de ses saints, pour en disposer à l'avantage de ses peuples ; si bien qu'il verse en l'eau, et y mêle l'esprit de la sagesse de Jésus-Christ, habitant même en plusieurs saints, pour rendre cette eau féconde par son attouchement, et par le lavement des corps ; en présence de quoi Dieu répand, verse et excite dans le cœur l'esprit de pénitence ; car Dieu, à l'aspect des mérites de son Fils et de son Église, verse mille bénédictions et mille grâces dans les cœurs des fidèles, et les conduit à pénitence. Cette fécondité de l'eau, qui est une chose sacrée, et qui a quelque rapport avec les sacrements de l'Église de Dieu, entre autres avec le baptême et la pénitence, dont les eaux salutaires et les larmes sont mêlées et assaisonnées du sel et de la sagesse de Jésus-Christ, fut autrefois représentée par le sel que le prophète Élisée jeta dans l'eau pour guérir sa stérilité, marquant qu'un jour dans l'Église il y aurait des eaux fécondes, et que la stérilité des eaux de l'ancienne Loi serait guérie par le mélange de l'esprit de Jésus-Christ, fécond jusqu'au point d'avoir fait des enfants par le baptême, qui remplissent le ciel et la terre. (*IV Reg.* II, 19-21.)

Digitized by Google

Cette eau est répandue dans l'Eglise par le prêtre qui en arrose les fidèles ; à quoi ils aspirent et se présentent avec ardeur, comme nous le voyons par une expérience journalière qui nous surprend ; ce qui ne continuerait pas, si l'esprit de Jésus-Christ n'y appelait les peuples? Et si cela est si fervent, qu'il y a foule à la recevoir, comme il y en avait au baptême de saint Jean, baptisant dans l'eau, et exhortant à la pénitence réelle et véritable, aux larmes et aux soupirs du cœur, les peuples qui voulaient recevoir Jésus-Christ, et obtenir la grâce de croire en lui ; il baptisait en l'eau, et promettait le baptême en l'esprit que Notre-Seigneur venait apporter sur la terre ; si bien que cette cérémonie de l'eau bénite est une préparation à la venue de Jésus-Christ, une disposition à son mystère, une disposition de pénitence dont il est lui-même le ministre, comme il l'était intérieurement en saint Jean ; car c'était Jésus-Christ en son esprit qui habitait en son prophète et précurseur, de même qu'il habitait en Elie par avance, quoiqu'il ne fût pas encore habitant en la chair : et c'était toujours lui-même, comme devant un jour s'incarner, qui habitait dans tous les prophètes de l'ancienne Loi : car l'esprit de Dieu, qui était l'esprit de Jésus-Christ, portait les prophètes à disposer les peuples aux mystères. Il regardait en eux la descente future du Verbe, dont il préparait par eux les voies avec force et puissance, à cause de la dureté et de l'aveuglement où était tout le monde, qui avait un voile sur les yeux, et qui portait un cœur de pierre.

C'est donc Jésus-Christ dans le même esprit qui habitait en saint Jean et dans les prophètes, qui arrose les peuples avec force et véhémence en la personne du prêtre, qui pour cela n'est pas revêtu de la chasuble, mais seulement de la chape, qui le couvre tout à fait, et qui est un habit étranger, qui marque la demeure de Jésus-Christ dans les prophètes.

Cet habit large et magnifique représente la gloire et la magnificence de Dieu ; c'est-à-dire que Dieu n'avait point encore pris notre habit d'infirmité, lorsqu'il résidait en ses prophètes ; il n'était point encore couvert des vêtements de sa passion, dont la chasuble porte les marques, il agissait même avec plus de force et de véhémence dans les prophètes, qu'il n'agissait par soi-même ; il faisait des choses plus miraculeuses qu'il n'a fait dans le temps de son infirmité et de son incarnation sur la terre ; ce qu'on voit en Moïse et en Elie, et même en saint Jean, qui est le portrait et le raccourci de la Loi, et qui avait plus de créance que Notre-Seigneur pendant sa vie, à cause que Jésus-Christ en lui n'assujettissait point son esprit à son état d'infirmité et de victime pour le péché, dans lequel état il devait être patient, confus, infirme, caché, et même privé des dons de Dieu et de leurs usages : mais au contraire, Jésus-Christ en soi-même usait de son esprit à proportion de son état, pour ne point faire de montre de son égalité avec Dieu son Père, étant et paraissant Fils de l'homme ; il usait de son esprit de Dieu selon cette qualité de Fils de l'homme ; mais depuis qu'une fois il fut fait Fils de Dieu en sa résurrection, qu'il fut rendu semblable à Dieu son Père, et rentré dans sa clarté première, alors il commença d'user de son esprit en qualité de Fils de Dieu ; il en usa avec puissance et grande autorité ; il usa de son esprit comme de l'esprit d'un Dieu. Il en usa après en ses apôtres, pour faire des miracles, et bien plus grands et bien plus éclatants qu'en sa propre personne : il faisait après sa résurrection et dans le temps de sa gloire et de sa retraite en son Père, ce qu'il faisait devant le temps de son infirmité : il agissait en la personne des apôtres, comme en celle des prophètes, où il agissait avec une efficace, avec la force et la vigueur d'un Dieu : c'est pourquoi saint Jean-Baptiste, en tant que prophète, usait de termes si véhéments, et agissait avec si grande violence contre les Juifs, et beaucoup plus véhémente que ne faisait Jésus-Christ, à cause qu'il agissait en ce saint, comme il faisait en l'ancienne Loi ; et quoiqu'il agît en autrui avec tant de force, il ne diminuait en rien sa qualité d'infirme et de victime : de même qu'il témoignait aussi que sa vertu n'était pas diminuée, pour être revêtue d'infirmité en lui, puisqu'il pouvait aussi bien se servir de sa puissance en sa personne, comme il en usait en ce temps-là même en la personne de son précurseur, qui n'était pas même digne de délier ses souliers. Dieu était la source de la puissance, et la puissance même qui faisait ses effets où il voulait, et dans qui il voulait en sa propre vertu.

L'oraison que le prêtre dit, après avoir donné l'eau bénite, est encore une marque de ce que j'ai dit, qu'il parle dans l'esprit de la Loi, et qu'il prie en la manière des prophètes, qui s'adressaient au Père, lequel se montrait à eux, et leur révélait le mystère caché dans son sein depuis le commencement des siècles : *Sacramenti absconditi a sæculis in Deo* (*Ephes.* III, 9), qui est le grand mystère de l'Incarnation de son Fils ; ce qui les faisait soupirer incessamment, s'adressant à celui qui pouvait l'envoyer, et qui seul avait l'ordre de la mission sur lui, à savoir, le Père éternel ; car il n'y a que lui qui puisse envoyer le Fils, comme il n'y a que le Fils et le Père qui puissent envoyer le Saint-Esprit, à cause que la mission suppose la production, avec laquelle elle est une même chose : et comme le Père éternel est l'unique qui engendre le Fils, il n'y a que lui seul qui le puisse envoyer. C'est pourquoi les prophètes s'adressaient au Père éternel, disant : Envoyez-nous celui que vous devez envoyer dans le monde, pour le besoin que nous avons de lui : *Obsecro, Domine, mitte quem missurus es.* (*Exod.* IV, 13.) C'était ce beau spectacle que Dieu le Père tenait toujours présent aux yeux des saints prophètes, ce qui faisait qu'ils mouraient d'amour et de désir de le voir sur la terre : c'était le sujet de leurs soupirs, c'était l'unique objet de

Digitized by Google

leurs pensées, c'était ce qu'ils aimaient et désiraient uniquement. Quel bonheur de voir ce Verbe incarné en toute son étendue dans le dessein de Dieu ; de voir ce Verbe en lui et en tous ses membres dans le sein du Père, en sa beauté et en sa splendeur !

C'était une chose admirable et magnifique de voir cet auguste dessein de Dieu représentant le Verbe, comme il doit être au jour de l'éternité en Dieu, quand Jésus-Christ et tous les saints seront rentrés en lui. Alors ils voyaient tout le Christ dans le dessein de Dieu, dans son projet, qui est le Verbe même ; et ainsi Dieu était le Verbe, et le Verbe était en Dieu dès le commencement ; et il était la vie, comme il sera de toute éternité en Dieu ; et ce Verbe qui était Dieu, et déjà dans la clarté de Dieu, fait dire à Notre-Seigneur sorti du sein de Dieu, c'est-à-dire, sorti de ses idées, et bien différent du bel état qu'il possédait dans le ciel, et en l'idée de son Père : *Clarifica me, tu Pater, apud temetipsum, claritate quam habui, priusquam mundus esset, apud te.* (*Joan.* XVII, 1.) Il lui demande de retourner en la clarté dont il jouissait devant que le monde fût fait, et qu'il fût descendu dans cette maison qui lui avait été préparée. Clarifiez-moi de la clarté que vous m'avez préparée dans vos desseins ; c'était la gloire de Dieu même, dont il voulait que sa nature humaine fût faite participante, après avoir satisfait à sa vocation.

C'est une étrange récompense que celle de la créature, qui va rentrer en Dieu, remplissant toute l'idée que Dieu en a formée de toute éternité pour se perdre en elle, et devenir par elle une chose avec Dieu, où le Verbe est retourné en rentrant dans son Père, et où avec lui tous les élus et tous les membres de Jésus-Christ retourneront se perdre et s'abîmer dans l'étendue des desseins que Dieu le Père avait formés de tout son Christ en son Esprit. C'est ce Verbe que les prophètes appelaient sur la terre. C'était pour l'obtenir qu'ils s'adressaient au Père, afin que leur vacuité fût remplie, et qu'il fût suppléé à leur indigence, dans laquelle ils étaient très-éloignés de la sagesse et de l'esprit divin, dont leurs sacrements étaient vides. C'était le but de toutes leurs prières et oraisons : *Mitte quem missurus es :* Envoyez-nous votre missionnaire, votre apôtre et votre ange (tous ces trois mots ne signifient qu'une même chose), c'est-à-dire envoyez, donnez-nous celui que vous nous voulez envoyer, qui nous apporte les nouvelles de la paix, et nous nourrisse de votre grâce ; envoyez-nous votre ange, qui nous dirige, qui nous garde, qui nous défende, qui nous fortifie et qui protége tous les enfants de votre chère famille : *Exaudi nos, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus, et mittere digneris sanctum angelum tuum de cœlis, qui custodiat, foveat, protegat, visitet, atque defendat omnes habitantes in hoc habitaculo. Per Christum Dominum nostrum.*

Notre-Seigneur est là priant en esprit de prophète ; il prie dans le même désir que faisait toute la loi ; il demande à Dieu que le Verbe descende dans l'Eglise, non-seulement pour la conduire, mais aussi pour la défendre, la nourrir et la mettre à couvert sous sa protection : faisant allusion à l'ancienne Loi où l'ange paraissait souvent comme le conducteur du peuple. Et pour cela Dieu a voulu que, dans la Loi, les anges y parussent comme ses protecteurs et ses défenseurs ; parce qu'un jour le grand ange de Dieu, l'ange du grand conseil, qui est notre Sauveur, devait être envoyé dans l'Eglise, pour la conduire et la protéger. Et pour ce sujet-là, saint Jean qui est l'abrégé de la Loi, et qui comprend en soi tout son esprit, est appelé l'ange de Dieu (*Marc.* I, 2), en quoi il représente Notre-Seigneur, et figure celui qu'il devait montrer au peuple juif.

CHAPITRE V.

De la procession.

Après que Jésus-Christ en ses prophètes a préparé le monde par son divin esprit, et qu'il l'a porté à la pénitence, pour le disposer à sa venue, ce qui est figuré par l'eau bénite ; après même avoir exprimé les souhaits de la Loi par l'oraison que l'on a expliquée, le prêtre avec le diacre et le sous-diacre, accompagné encore des chapiers et du chœur des prêtres, et la croix étant portée au-devant de tous, au milieu de deux acolytes qui portent leurs cierges allumés, commencent à faire la procession autour de l'Eglise. Cela exprime la vie de Jésus-Christ et le dessein de sa descente au monde. Il marche nu-tête devant son Père, en témoignant sa révérence et son respect. Il va en rond autour de l'Eglise, pour témoigner que de toute éternité il a été prédestiné par son Père pour le glorifier dans les siècles des siècles : *Ludens coram eo omni tempore* (*Prov.* VIII, 30), de tout temps le Verbe était en Dieu, se récréant dans les louanges qu'il devait rendre un jour à Dieu en son Eglise, accompagné de tout le corps de ses fidèles.

Les chapiers et les prêtres, qui chantent tous ensemble, nous marquent l'union des bienheureux en leurs louanges ; tout ainsi que lorsque dans le chœur ils chantent alternativement, ils représentent les louanges des élus en la terre, qui n'y continuent pas toujours leurs actes de piété comme au ciel, mais se font seconder par leurs frères, lesquels chantent à leur tour : *Clamabant alter ad alterum.* (*Isa.* VI, 3.) A raison de quoi les prophètes nous ont décrit les chants des anges dans cette alternative, pour s'accommoder à notre infirmité et à nos façons de dire.

Du pluvial. — Le prêtre, revêtu du pluvial, représente Jésus-Christ revêtu de gloire, habitant dans le ciel de toute éternité, et il ne doit quitter cet ornement qu'au pied de l'autel, où il doit être revêtu de la chasuble, chargée de la croix et de la colonne qui représente l'état d'infirmité que

Digitized by Google

Notre-Seigneur a porté dans sa vie et dans sa mort; et comme cette vie du ciel, et ce dessein formé en Dieu son Père de toute éternité a été effectué sur terre, de là vient qu'il doit exprimer dans son Eglise toute sa vie temporelle, et ce dessein accompli ici-bas, si bien que cette procession exprime la vie du Fils de Dieu sur la terre, conforme aux desseins de Dieu dans le ciel, pendant que le Vieux Testament attendait sa venue, et qu'il s'y préparait, tenant en soi les mystères cachés sous le voile des figures de la Loi. C'est pour cela que la crédence est toujours prête, et que l'autel vide est dans l'attente de l'arrivée de Jésus-Christ.

Or notre Sauveur, pendant sa vie au monde, pendant le cours de trente-trois années, nous a voulu faire connaître cette conformité, et le rapport de sa vie dans l'éternité et dans le temps, d'autant que ce nombre mystérieux est composé de trois dizaines et de trois unités, qui signifient la vie parfaite et éternelle de la sainte Trinité, qui doit être la mesure de la vie de celui qui porte en soi l'éternité, sous des figures mortelles et passagères. En effet, la vie de Jésus-Christ est une vie éternelle en son fond. Premièrement, en tant qu'il est Dieu; secondement, en tant que son âme bienheureuse est dans la vie d'éternité, louant, bénissant et glorifiant son Père sans relâche et sans fin. De là vient que Jésus-Christ, représenté par le prêtre, marche en rond dans l'église à la procession, d'autant que la figure ronde étant la plus parfaite, et n'ayant ni commencement ni fin, est une figure de sa vie éternelle; tout ainsi que le dedans de l'église représente sa vie intérieure, et le pluvial, qui est l'habit de sa majesté, représente sa vie divine, par laquelle il bénit le nom de son Père avec telle abondance et plénitude qu'il en répand la dévotion et la religion sur tous les apôtres et sur son Eglise.

Et partant, cette procession représente, premièrement, la vie cachée du Verbe en Dieu, en ses décrets éternels, où le Verbe était une louange perpétuelle de son Père avec son Eglise qui était assemblée avec lui.

Secondement, elle marque la vie intérieure et divine de Jésus-Christ, marchant sur terre avec ses disciples et ses apôtres, priant pour son Eglise qu'il avait présente en son esprit, et pour laquelle il prétendait souffrir la mort.

Troisièmement, elle est aussi une figure de sa vie extérieure de trente-trois années, qui est le temps qu'il a employé sur la terre à marcher, à peiner, à travailler, à veiller, à prier pour le salut du monde. C'est pourquoi il fait le tour de toute l'église, marquant que ses mérites doivent sanctifier tout le monde, et que ses louanges et sa religion doivent se répandre partout, par le moyen de ses disciples et de ses apôtres, qui feront entendre leur voix dans tous les coins de la terre.

La croix marche devant, pour montrer que Jésus-Christ Notre Seigneur avait toujours son sacrifice devant les yeux, lorsqu'il vivait sur la terre; il avait toujours présent le sacrifice de la croix: *Dolor meus in conspectu meo semper* (*Psal.* XXXVII, 18); et, de plus, il avait toujours le saint sacrifice de l'autel en l'esprit, qui est représenté par les deux cierges qui sont portés à côté de la croix, lesquels sont deux en nombre, quoiqu'il n'y ait qu'une croix, à cause qu'il n'y a eu qu'un sacrifice de la croix; et pour celui de l'autel, il est multiplié, quoiqu'il ne soit que le même dans son hostie. Lorsque le clergé sort du chœur, le crucifix doit être tourné vers le peuple qui attend dans la nef, pour témoigner que Jésus-Christ doit mourir pour le salut du monde, et le prêtre ne voit que la croix toute nue, pour témoigner que Jésus-Christ n'envisageait que les seuls tourments de la mort et de la croix pour la fin de sa vie. Après la procession, on reporte la croix, et le prêtre marche jusqu'au pied de l'autel, où il va faire le sacrifice, pour témoigner qu'on n'a plus que faire de figures là où la vérité paraît.

Les deux cierges qui accompagnent la croix ne disparaissent pas comme elle, à cause qu'ils représentent le sacrifice qui subsiste toujours, et qui ne disparaît pas comme a fait celui de la croix; mais ils sont portés sur la crédence avec les autres instruments du sacrifice, pour exprimer la lumière que le Vieux Testament avait du mystère sacré du très-saint Sacrement de l'autel. Il n'y a là que deux flambeaux, et sur l'autel il y en a six, pour témoigner la différence qu'il y a entre les lumières du Vieux Testament et celles du nouveau, sur nos mystères, et particulièrement sur celui de l'autel.

Ces cierges allumés sont les figures de Jésus-Christ consommé dans la gloire de son Père en cet auguste sacrifice, où il est un flambeau toujours ardent et éclairant devant la majesté de Dieu: *Lucerna ardens et lucens.* (*Joan.* XV, 35.) *Lucerna ejus est agnus* (*Apoc.* XXI, 21) : *La lumière du paradis*, disait saint Jean qui l'avait vue, *c'est l'agneau de Dieu;* la cire vierge de l'humanité de Jésus-Christ est consommée en Dieu, et allumée par le feu de la divinité, qui en fait un flambeau toujours ardent et éclairant devant la majesté de Dieu. Et une des figures que Dieu avait donnée de ce mystère à l'ancienne loi, c'était le buisson ardent qui brûlait et ne se consommait pas, représentant l'humanité de Jésus-Christ au très-saint Sacrement, qui brûle toujours sans être consommé.

L'Eglise, qui emploie les mêmes moyens dont Dieu s'est servi autrefois pour le soulagement des peuples et des esprits grossiers, met devant les yeux de ses enfants des figures qui représentent la vérité cachée dans les mystères. La Loi première avait des figures qui montraient les vérités futures et les mystères à venir, ne donnant point ce qu'elle montrait et figurait; mais notre loi a des figures significatives des vérités qu'elle

Digitized by Google

contient, et nous découvre les mystères qu'elle possède. Ainsi donc elle ordonne des cierges sur les autels, pour montrer ce qui se passe dans le mystère auguste du Sacrement; à savoir, que Jésus-Christ est un flambeau ardent en la présence de son Père.

On y chante des oraisons, pour montrer que Jésus-Christ est là dans l'oraison vivante de l'Eglise, et qu'il présente incessamment au Père des oraisons et des prières.

On y présente des encens et des parfums, pour témoigner que Jésus-Christ est une oraison très-suave et agréable à Dieu le Père, pour témoigner encore qu'il est offert à Dieu en odeur de suavité.

On y fait des génuflexions, non-seulement pour témoigner nos adorations intérieures et le culte de notre esprit, mais encore pour témoigner que Jésus-Christ est là adorant la majesté de Dieu son Père.

Si on chante à haute voix, c'est pour exprimer que là dedans le Fils de Dieu est une *hostie de vocifération*, comme dit David : *Hostiam vociferationis* (*Psal.* xxvi, 6 ; *Hebr.* ii, 14), qui parle à haute voix devant son Père, et que son sang crie plus haut que celui de l'innocent Abel. En un mot, tout ce qui est d'extérieur n'est qu'une expression de ce qui se passe dans l'intérieur du mystère, qui ne peut pas s'exprimer par une seule figure extérieure.

C'est ainsi qu'en l'ancienne Loi, Dieu avait donné tant de figures d'une même vérité. Par exemple, dans le temple de Jérusalem, au lieu qu'on appelait le Saint des prêtres, et même dans le Saint des saints, il y avait plusieurs figures qui ne représentaient autre chose que notre auguste sacrifice.

Les pains de proposition représentaient l'extérieur de notre sacrifice, qui se fait sous les symboles du pain. Ils étaient douze en nombre, pour exprimer l'institution du sacrifice au milieu des douze apôtres ; ces douze pains, six d'un côté et six de l'autre, montraient que les apôtres seraient divisés dans le monde. Ils étaient auprès de l'autel du Thymiame, où il n'y avait qu'un seul sacrifice, et un parfum très-délicat et très-délicieux, ce qui figurait l'unité de Jésus-Christ consommé en son Père et sacrifié à sa gloire, sous la diversité des espèces du pain, une seule victime au milieu de tout, qui est tout anéantie et consommée en oraisons très-douces et agréables aux sentiments de Dieu.

Le chandelier à sept branches et à sept lumières représentait encore Notre-Seigneur comme prêtre en son sacrifice, à cause qu'il est au très-auguste sacrement de l'autel, et l'autel, et le sacrifice, et l'hostie, et le prêtre. (*Hebr.* ix, 2.) Et dans l'Eglise de Dieu, le prêtre est constitué prêtre par sept ordres divers, quatre moindres et trois grands, qui tous ne font qu'un prêtre. C'étaient sept lumières ordonnées, pour faire une pleine lumière ; comme on dit que ces sept caractères et ces sept ordres ne sont qu'un seul caractère parfait, et un seul sacrement accompli.

Ces sept lumières représentaient Jésus-Christ prêtre, remplissant de clarté tout le monde, signifié par ce nombre de sept; parce que Notre-Seigneur étant dans la personne des prêtres, les soutient et vivifie par sa vertu, et les éclaire par sa lumière, et tous ensemble ne font qu'un prêtre en Jésus-Christ vivant en eux selon la dignité de prêtre. Il est donc représenté comme prêtre en ces sept branches et lumières ; comme tel, il est rempli des dons du Saint-Esprit. Il répand dans l'Eglise ses grâces par les sept sacrements ; il éclaire tout le monde de Dieu, et tout luit par sa lumière. Ainsi, par l'ordre de Dieu, l'Eglise de l'Ancien Testament recevait jour de nos mystères, et voyait dans l'extérieur de ses signes ce qu'un jour nous devions posséder dans la vérité. (*Hebr.* ix, 4.)

C'était encore dans le Saint des saints où on voyait la manne, le pain des anges et du ciel, qui représentait bien plus nettement l'état de Jésus-Christ dans le ciel que les pains de proposition ; car les espèces du pain sont les voiles de Jésus-Christ sur terre, qui était représenté par ce que l'on voyait dans le Saint des prêtres.

Il y avait encore dans le Saint des saints les tables de Moïse qui étaient toutes ouvertes, à cause que Jésus-Christ, notre loi, sera tout découvert et manifesté dans le ciel. (*Hebr.* ix, 4.)

On y voyait la verge d'Aaron fleurie, qui expliquait l'état du sacerdoce de Jésus-Christ dans le ciel, qui est un sacerdoce éternel et une fleur de bonne odeur qui ne flétrira jamais. *Sacerdos in æternum, secundum ordinem Melchisedech.* (*Psal.* cix, 4.) Jésus-Christ s'offrira continuellement à Dieu dans le ciel, et tous les saints avec lui, dont il fera une hostie immortelle et un sacrifice perpétuel, différent du sacrifice d'Aaron, qui a péri et qui a été accompli sur l'arbre de la croix, laquelle est cette verge d'Aaron ; verge morte en effet, mais de laquelle le Fils de Dieu ressuscite, et où il refleurit pour être fait prêtre selon l'ordre de Melchisédech, comme le marque David ; et au jour de son ascension, il est déclaré grand pontife avec serment, pour s'être fait victime selon ce même ordre, à savoir : pour s'être non-seulement immolé sur la croix, comme les prêtres d'Aaron immolaient les animaux en les égorgeant, mais aussi pour s'être jeté en son Père et s'être consommé en lui, afin d'y achever le sacrifice qu'il avait commencé sur la croix, de même que ces prêtres laissaient au feu à consommer les victimes qu'ils avaient immolées. Si bien que, comme il a paru pontife selon l'ordre d'Aaron sur la croix, en récompense de s'être offert pour y être victime à la gloire de son Père, ainsi il est déclaré pontife selon l'ordre de Melchisédech, pour avoir achevé le sacrifice et s'être consommé dans le feu de son Père, comme victime à sa gloire ; et cette dignité lui est

Digitized by Google

donnée après avoir détruit ses ennemis, les rois et les princes du monde, comme il arriva à Melchisédech, qui offrit ce sacrifice après la défaite des rois d'où retournait Abraham. (*Gen.* XIV, 18-21.)

C'est du milieu de cette mort et de celle de Jésus-Christ que se lève le sacerdoce selon Melchisédech, qui offrait sous le pain et le vin, de même que Notre-Seigneur commençant son sacrifice, l'institua sous le pain et le vin, où il fut consommé en secret par avance en son Père sous les espèces, et d'où il tira des forces pour endurer la mort. D'où vient qu'en cette action se recevant lui-même immortel et glorieux, sous un corps souffrant et mortel, on voyait la mort jointe à la vie, et cette verge d'Aaron prendre vigueur et vie pour fleurir dans le jour de sa résurrection, et être alors cette parfaite verge fleurie; à cause qu'il était lui-même de la race d'Aaron par la sainte Vierge, et qu'il devait en accomplir le sacerdoce, offrant la vérité qui répondait à ses sacrifices. Il était toutefois descendu de la tribu de Juda, à cause qu'il devait encore offrir un sacrifice en sa royauté, établie au jour de sa résurrection : *Constitutus sum rex ab eo super Sion montem* (*Psal.* II, 6), et qu'il avait à être assis pour jamais sur le trône de Juda, qui n'était point d'Aaron. Il y devait aussi être victime perpétuelle présentée sur un autel, lequel serait un trône et non plus une croix, à cause que son Père est son trône : *Thronus tuus Deus* (*Hebr.* I, 8), et le lieu où il présente son sacrifice dans l'immortalité de la gloire, fondée sur sa mort. Et c'est cette verge d'Aaron fleurie qu'on voit dans l'arche d'or du paradis, qui est Dieu même.

Là enfin on voyait les deux chérubins, qui représentaient le Père et le Saint-Esprit, recevant le grand prêtre Jésus-Christ qui y entrait en ses parfums. (*Hebr.* IX, 5.) Le grand prêtre y entrait une fois l'année, environné d'encens, perdu dans la fumée des parfums, et par là représentait le Fils de Dieu entrant dans le ciel, ou au jour de son ascension accompagné de tous les patriarches et prophètes, ou au jour du jugement qu'il entrera dans sa gloire avec tous les bienheureux, remplissant tout le sein de Dieu des parfums de leurs louanges; ce qui est représenté en la sainte Messe, lorsque le prêtre monte de la terre à l'autel, où entrant, il dit : *Ad sancta sanctorum mereamur introire;* et même aussitôt il commence de faire des encensements tout autour de l'autel, qui représentent ces grandes et universelles louanges que toute la compagnie des bienheureux rendra à Dieu par Jésus-Christ entrant au ciel; et pour cela, le diacre qui représente toute l'Eglise, et en particulier le Nouveau Testament, duquel la grâce doit être répandue dans l'Ancien, afin qu'il soit associé à l'Eglise, par qui proprement elle est formée, en qui elle est fondée, qui rend à Dieu les louanges en esprit et vérité, et de qui seul Dieu en reçoit agréablement, à cause qu'il est uni à Jésus-Christ, l'unique et véritable louange de Dieu : pour cela, dis-je, le diacre représentant l'Eglise et le Nouveau Testament, tient la navette où est l'encens, pour marquer qu'il donne à Jésus-Christ toutes les âmes représentées par les grains d'encens, afin qu'il les consomme en lui à la gloire de Dieu, et que par lui l'Eglise le loue. Et c'est pour cela même que le diacre baise la main du prêtre, pour témoigner qu'il adhère à ses louanges, et qu'il n'est qu'un avec lui en ses offrandes.

LIVRE SECOND.

DU COMMENCEMENT DE LA GRAND'MESSE AU BAS DE L'AUTEL.

CHAPITRE PREMIER.

Du revêtement de la chasuble au pied de l'autel.

Après la procession, le prêtre se revêt de la chasuble au pied de l'autel et non pas dans la sacristie, parce que Jésus-Christ Notre-Seigneur s'est revêtu de notre infirmité représentée par la croix et la colonne de la chasuble, sur la terre et non pas dans le ciel. Il n'a pas pris chair humaine dans le sein de son Père, figuré par le saint lieu de la sacristie, mais il l'a prise sur la terre; et pour cela le prêtre prend la chasuble, *in vlano;* ce n'est pas sur les marches de l'autel, qui sont mystérieuses et qui sont des voies élevées de la terre, mais c'est sur la terre qu'il se revêt de notre chair. *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* (*Joan.* I, 14.) Et cette cérémonie se pratique particulièrement les dimanches à la Messe de paroisse, qui est la Messe accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent faire entendre le plus sensiblement qu'il se peut aux fidèles nos mystères cachés, et pour leur mettre devant les yeux ce qui s'est passé autrefois en Jésus-Christ Notre-Seigneur pendant sa vie, et ce qui se passera jusqu'à la fin du monde en la personne de ses membres et de sa fidèle Epouse, qui est l'Eglise, comme on le verra dans la suite.

La chasuble représente l'habit de Jésus-Christ en gloire et en infirmité. Elle est un habit de cette vie et de l'autre; elle représente cette vie, en tant qu'elle laisse les mains libres pour agir, ce que n'a pas le pluvial, qui tient les bras fermés, et qui montre que dans le ciel on n'agit plus, on

Digitized by Google

n'y mérite plus, on y est environné de la gloire de Dieu, et absorbé dans la contemplation de sa beauté; ce qui est figuré par ce grand tour de vêtement, qui nous environne dans le pluvial, et qui nous tient couverts, perdus et absorbés entièrement sous lui. Que s'il reste, dans le ciel, aux saints quelque liberté d'opérer sur la terre, c'est par affection pour nous. Pour cela on laisse l'estomac un peu ouvert, afin de marquer que le cœur des bienheureux est ouvert pour les hommes, et qu'ils peuvent encore étendre leurs bras sur nous, pour nous donner la bénédiction de Dieu et nous faire pleuvoir la rosée de sa grâce; c'est pourquoi le pluvial ne laisse la liberté au prêtre que pour bénir le peuple.

La chasuble devrait être beaucoup plus ample qu'elle n'est pas, à cause qu'elle représente Jésus-Christ revêtu de gloire, toutefois avec les marques de la croix et autres figures de sa mort; parce que dans le ciel il les portera toujours et offrira son sacrifice à Dieu, dans lequel il comprendra sa mort et ses souffrances.

CHAPITRE II.

De la révérence ou génuflexion.

Après que le prêtre s'est revêtu, il vient au pied de l'autel, et fléchit le genou avec le diacre et le sous-diacre, où s'inclinant profondément, pour protester la révérence et le respect avec quoi Jésus-Christ s'est prosterné devant son Père au moment de sa venue au monde, se dédiant à lui, et offrant avec lui tous les fidèles : ***In qua voluntate sanctificati sumus*** (***Hebr.*** x, 10); nous consacrant et dédiant à Dieu, pour être ses hosties vivantes, et pour souffrir un jour la mort en son esprit de sacrifice, afin d'entrer après dans le ciel avec lui, comme victimes consommées : ***Introibo in domun tuum in holocaustis*** (***Psal.*** v, 8) : et pour cela ils se lèvent tous trois ensemble, pour dire: ***Introibo ad altare Dei.***

Par cette élévation, ils expriment qu'après avoir adoré Dieu en esprit d'anéantissement et de mort, ils espèrent d'entrer dans le ciel, et de s'élever par la résurrection en la gloire de Dieu : ***Rapientur obviam Christo in aera*** (***I Thess.*** iv, 16) : Nous serons élevés de la terre, pour entrer avec lui dans le ciel en esprit de louanges et de bénédictions, et dans l'état de consommation parfaite, comme des holocaustes, pour être mis avec Jésus-Christ sur l'autel de Dieu, où nous monterons tous ensemble après ce sacrifice de la croix. C'est pourquoi, après avoir fait le signe de la croix, ils commencent ***Introibo***, et ensuite ils montent ensemble les trois marches de l'autel; ce qui signifie l'élévation des saints avec Jésus-Christ dans le ciel, après avoir exprimé la croix et la mort de Jésus-Christ, et après avoir imité sa pénitence en terre, comme l'expriment toutes les paroles de l'***Introibo***, et du ***Judica*** qui le suit avec le ***Confiteor***, comme nous verrons ci-après.

(243) S. Leo, serm. 1 *De Nat. Dom.*

CHAPITRE III.

Du signe de la croix

Il faut remarquer que l'on fait le signe de la croix au commencement de cet auguste sacrifice pour beaucoup de raisons, et entre autres pour celles-ci.

Premièrement, on dit : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en faisant ce signe vénérable de la croix, pour marquer qu'on offre ce divin sacrifice à l'honneur de la très-sainte Trinité, par les mérites de la mort et passion de Jésus-Christ, sans quoi nous n'aurions mérité d'avoir entre les mains cette divine hostie pour apaiser Dieu; et le prêtre qui représente Jésus-Christ fait ce signe sur soi, pour dire que c'est par ses mérites qu'on offre ce sacrifice; et à même temps le diacre et sous-diacre le font aussi pour témoigner que toute l'Eglise se sent obligée de ce saint sacrifice aux mérites de la mort de Jésus-Christ, lequel a obtenu pour nous tous les biens dont nous jouissons, et entre autres le Saint-Esprit de Jésus-Christ, qui nous donne cette puissance de présenter à Dieu ce divin sacrifice, ne pouvant pas l'offrir sans être oints et appelés de Dieu, comme Aaron, et comme Notre-Seigneur même, qui, par le choix de son Père, a été fait pontife selon l'ordre de Melchisédech : ***Qui vocatur a Deo tanquam Aaron; quemadmodum et in alio loco dicit : Tu es Sacerdos in æternum, secundum ordinem Melchisedech.*** (***Hebr.*** v, 4, 6.)

De plus, le diacre et le sous-diacre font encore le signe de la croix, pour dire qu'ils vont participer par ce saint sacrifice aux grâces et aux mérites de Jésus-Christ, qui, en sa communion nous apportera tous les trésors des grâces et bénédictions qu'il nous a acquises par sa croix, et pour cela ils font sur eux ce signe, comme disant : La croix de Jésus-Christ et sa mort seront répandues en nos cœurs. Ce signe est utile à cela, et il est bon de se renouveler souvent en ce sentiment et en cette dévotion, pour ne point faire un signe si auguste et si utile à l'âme sans révérence ou par coutume; ce qui doit moins arriver aux prêtres, lesquels sont exhortés à cette pratique par l'excellence des mystères qui y sont représentés, et qu'ils voient assez clairement en esprit.

En second lieu, on fait le signe de la croix à l'entrée du saint sacrifice, disant : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; en mettant la main au front, on prononce le nom du Père; et puis, portant la main au ventre, on dit, au nom du Fils; et après, portant la main de l'épaule gauche à la droite, on invoque le nom du Saint-Esprit. Cela porte de grands mystères, et déclare naïvement toute notre religion en ce qu'elle a de plus important et de plus magnifique, qui est cet adorable sacrifice de l'autel.

Et pour l'entendre, il faut concevoir ce que dit saint Léon : *Agamus gratias Deo Patri per Filium ejus in Spiritu sancto* (243) •

Digitized by Google

Notre religion consiste à rendre grâces à Dieu le Père par son Fils en son Saint-Esprit. C'est pourquoi ce sacrifice est en partie institué en action de grâces, et pour cela nommé Eucharistique, comme même la Préface le dit tous les jours hautement : *Gratias agamus Domino Deo nostro*, etc. *Per Christum Dominum nostrum :* « Rendons grâces à Dieu le Père notre souverain maître, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, » en l'esprit duquel les hommes et les anges louent et glorifient la majesté de Dieu, « et disent d'une seule voix, » c'est-à-dire animés du même esprit : « Saint, Saint, Saint : » *Una voce dicentes: Sanctus, Sanctus, Sanctus.* Le même esprit est répandu dans le ciel, et ici-bas dans tous les fidèles, à savoir, l'esprit de Dieu donné à Jésus-Christ; car nous avons en nous le même esprit qu'il avait, non pas en telle abondance et effusion, mais néanmoins le même en sa substance. C'est pour cela que quand le prêtre ou les autres font le signe de la croix, disant ces paroles : et du Saint-Esprit, ils tirent la main d'une extrémité du corps à l'autre, c'est-à-dire de l'épaule gauche à la droite, en passant par la poitrine, pour dire que le Saint-Esprit est répandu dans les cœurs de toute l'Eglise, où il prie pour nous et nous élève à Dieu en sa vertu. *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis* (*Rom.* v, 5); l'Esprit de Dieu est répandu dans nos cœurs et nos poitrines, qui nous fait soupirer et gémir avec des soupirs inénarrables : *Ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* (*Rom.* VIII, 26.)

Or cet esprit est répandu en nous et en toute l'Eglise (comme il paraît par l'union des deux extrémités du corps du prêtre, et par celle des deux épaules et de la poitrine qu'il joint en un dans le signe de la croix); il habite semblablement dans le cœur de l'Eglise, à savoir, dans Jésus-Christ au très-saint Sacrement : c'est là le vrai cœur et la vraie source de vie dans l'Eglise; c'est le premier vivant; c'est celui qui repose au milieu de nous, pour nous vivifier d'une vie ardente et abondante : *Ut vitam habeant, et abundantius habeant.* (*Joan.* x, 10.) C'est donc lui, c'est-à-dire Jésus-Christ, en ce sacrement, animé du Saint-Esprit, qui offre à Dieu des louanges et des prières, qui offre sa pénitence, et qui demande pardon pour nous ! c'est lui en ce Saint-Esprit qui fait toutes ses prières, et rend tous ses devoirs, répandant en nous ce même esprit qui est en lui, et qui fait prier et louer Dieu dans toutes l'Eglise en union à lui. C'est pourquoi à la fin des oraisons, on dit : *In unitate Spiritus sancti.* C'est en l'unité de cet Esprit qu'on a commencé la prière, en disant : *Oremus*, c'est-à-dire prions ensemble; et en joignant les mains, qui marque les deux extrémités du corps de Jésus-Christ; et les mains se joignent sur la poitrine ou sur le cœur, pour témoigner qu'en vertu du Saint-Esprit, toute l'Eglise est unie à Jésus-Christ, et qu'elle entre en unité de prières par la personne du Saint-Esprit, qui prie en tous, et aussi bien dans les fidèles qu'en Jésus-Christ, aussi réellement en nous tous comme en lui.

Il faut donc considérer dans le corps de l'Eglise le Saint-Esprit répandu dans le cœur de tous, priant le Père : *Clamantem : Abba, Pater* (*Galat.* IV, 6), et soupirant après le Père incessamment. Et pour ce sujet, nous mettons la main au front, qui est un lieu de majesté, en prononçant le nom de Père pour donner à connaître que c'est au Père à qui on s'adresse, et qu'on regarde en ce sacrifice comme celui dans lequel la majesté divine repose comme en son trône, pour recevoir tous les devoirs de la religion. Cette auguste et adorable personne du Père est ainsi considérée en ce saint sacrifice, comme celle à laquelle particulièrement et nommément on offre la victime, quoique réellement on l'offre aux trois personnes de la très-sainte Trinité, qui sont toutes également possédant la majesté de Dieu, lequel reçoit le sacrifice en soi et par conséquent en ses personnes, où il habite inséparablement; mais parce que le Père n'est jamais descendu du trône de grandeur et de majesté où il habite, pour se venir rendre parmi nous religieux, comme son Fils et son Saint-Esprit; de là vient qu'on le regarde en sa majesté, et les autres personnes comme ayant part au sacrifice, et le rendant à Dieu elles-mêmes, puisqu'elles se sont mêlées parmi nous, pour y présenter et offrir au Père le divin sacrifice que nous n'oserions pas, ni ne pourrions jamais lui offrir par nous-mêmes.

Le Père est donc personnellement celui auquel on offre le sacrifice, comme nous l'avons déjà remarqué dans l'avant-propos, et comme même le témoignent ces paroles : *Te igitur, clementissime Pater, per ipsum Christum :* « Nous vous prions, Père éternel, par votre Fils Jésus-Christ. » Cela se dit après avoir levé les yeux et les mains au ciel, comme y regardant le Père, dans le lieu de sa gloire et dans le trône de sa majesté, où on doit le contempler en sa dignité, pour lui rendre les souverains hommages et les devoirs de la religion. Et pour cela même, Notre-Seigneur instruit et excite son peuple en la prière, à le considérer en cet état, lorsqu'il dit : *Pater noster, qui es in cœlis* (*Matth.* v, 9) : « *Notre Père qui êtes ès cieux.* » Ce n'est pas que Dieu le Père ne soit partout, mais il est dans le ciel, d'où il n'est jamais descendu; il est là dans sa majesté, et y paraît dans l'éclat et la pompe de sa dignité divine, pour y recevoir les hommages dus à sa grandeur. Et c'est en ce lieu où il nous le faut contempler, pour lui rendre avec respect nos adorations, et pour offrir ce sacrifice comme le dernier devoir de notre religion auguste, dans la révérence qu'on lui doit.

On met donc la main au front pour représenter la dignité du Père habitant dans les

Digitized by Google

lieux hauts : *Gloria in altissimis Deo.* (*Luc.* II, 14.) Nous mettons la main au front, pour montrer que c'est du haut du ciel que le Père éternel a envoyé en terre son Fils, qu'il avait engendré de toute éternité, et qu'il portait dans son sein.

Nous représentons encore la voie de génération du Verbe, qui est l'intelligence, à cause que le Père, se contemplant, exprime ce qu'il est, et produit en lui-même sa vive image, qui se nomme le Verbe ; c'est-à-dire une parole qui exprime et qui fait entendre ce qui est caché en Dieu même dans un profond secret. Le Fils de Dieu est une expression de ce que Dieu est en lui-même ; il est reposant dans le Père, la première personne : c'est une figure et un caractère naïf, qui comprend et qui exprime en soi tout ce qu'il y a en Dieu ; le Verbe divin est une personne qui contient l'original et la copie : il comprend Dieu comme le Père, et il est encore sa figure.

C'est en cette représentation que consiste la personne du Fils, qui est ainsi la parfaite expression et la gloire immense de Dieu : c'est lui qui en un mot dit et raconte tout ce qui est Dieu : et c'est ce Verbe qui est venu en terre représenter aux hommes ce que Dieu est, pour le leur faire adorer, et pour leur donner l'amour de sa beauté et de sa splendeur ; c'est ce Verbe fait chair, qui faisait paraître les rayons de sa majesté divine en sa nature humaine, et faisait voir au travers des rideaux de sa chair quelle était la beauté cachée de son Père : *Philippe, qui vidit me, videt et Patrem.* « *Qui me voit, il voit mon Père* (*Joan.* XIV, 9.) ; » celui qui peut voir ce miroir, il voit en même temps la personne qu'il représente. Ce que le miroir contient, c'est la personne comme reproduite en son extérieur, qui est montrée et manifestée telle qu'elle est au dehors ; où au contraire le Verbe n'est pas un miroir représentant l'extérieur de Dieu qui n'en a point ; mais étant le miroir de tout l'être divin, et du plus intime de sa substance, il exprime tout l'être de Dieu ; et, dans le Verbe, Dieu est comme reproduit ; c'est lui-même se représentant en cette seconde personne, et cette seconde personne prend chair humaine, et nous vient imprimer une idée et un caractère nouveau de Dieu son Père : elle nous vient remplir l'esprit de la lumière de son Père : *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* « *Elle vient illuminer tout homme qui vient au monde* (*Joan.* I, 9), » pour lui montrer la beauté de Dieu son Père, et renouveler cette lumière effacée dans notre première origine par la malice du péché, et par la soustraction de la grâce, de laquelle nous avons été privés justement, comme du plus grand bien qui nous pût être ôté.

Ce Verbe s'est fait chair, et s'est revêtu de notre infirmité ; il a pris un corps en ressemblance du péché, lui qui était la ressemblance de son Père, pour s'anéantir davantage, et pour nous mériter de jouir de cette ressemblance et de la lumière de son Père : il se met au-dessous de tous, pour attirer sur tous sa grâce. Et ainsi dans le signe de la croix, en portant la main du front au ventre, on dit : Au nom du Fils, pour montrer que le Fils s'est fait homme, qu'il s'est anéanti, et qu'il est descendu dans le ventre de la très-sainte Vierge où il a pris le corps d'un serviteur : *Servile corpus induit*, se mettant au-dessous de tous les hommes : *Semetipsum exinanivit*, et prenant la forme d'un serviteur : *Formam servi accipiens* (*Philip.* II, 7), pour rendre à Dieu tous les devoirs que les hommes étaient obligés de lui rendre en qualité de serviteurs, et qu'ils ne lui avaient rendus non plus que les démons ; à quoi il venait satisfaire, réparant ainsi envers Dieu les manquements des uns et des autres ; toutefois avec cette différence, qu'il rend les hommes participants de ses mérites, et en prive les démons, réparant néanmoins également les torts de tous les deux, et satisfaisant pleinement pour tous les deux à ce que Dieu avait dû recevoir de leur part, dont il eût été privé pour jamais, si Jésus-Christ n'eût entrepris leur satisfaction, et s'il n'eût rendu à Dieu ce qu'ils lui avaient dérobé, à cause que les démons en toute l'éternité ne sont point suffisants de satisfaire à Dieu, et ne faisant que pâtir dans leur gehenne, ils entrent tous les jours en des dettes nouvelles, bien loin de pouvoir réparer en leur petitesse, vileté et misère, aucune injure ni blasphème qu'ils aient jamais vomis contre la majesté de Dieu.

Pour cela donc, Notre-Seigneur s'anéantit pour nous et pour eux envers Dieu ; il se met en esprit aux pieds et au-dessous de tous ; il descend ainsi en terre en s'anéantissant, *semetipsum exinanivit* (*Philip.* II, 7), et c'est à ce sujet que l'on porte en bas la main, en descendant du chef, qui est ce lieu de majesté, disant : Au nom du Fils, c'est-à-dire le Fils est sorti du sein du Père, du lieu de sa grandeur et de sa majesté, et s'est anéanti en descendant sur terre, prenant la forme de serviteur, et voulant mourir à la croix. Il ne paraît rien de sa majesté, de sa pompe, de sa splendeur, de son empire sur toutes choses ; il s'anéantit en tout son être divin, par lequel il est égal à Dieu le Père, et ne lui fait point de tort quand il se dit égal à lui ; il ne lui dérobe rien de sa splendeur, et se disant semblable à son Père, il ne fait pas comme le démon, qui use de rapine, de larcin et de sacrilége, se voulant faire égal à Dieu, et disant qu'il sera semblable au Très-Haut : malheureux qu'il est, aveugle en sa superbe, il dit qu'il montera pour être égal à Dieu, et ne voit-il pas qu'il se contredit ? S'il doit monter, il est donc moindre que son Dieu, qui est au-dessus où il veut s'élever ; s'il veut monter, il ne peut être Dieu : car Dieu étant le Très-Haut, il ne saurait monter, il ne saurait aller au-dessus de ce qu'il est ; et, s'il le pouvait, il ne serait plus le Très-Haut.

Et Jésus-Christ Notre-Seigneur, ou plutôt le Verbe, lequel est semblable au Très-

Digitized by Google

Haut, a voulu descendre pour réparer cette insolence du démon, de vouloir entreprendre de monter au trône de Dieu; et cette offense sacrilége lui est si odieuse, qu'il veut lui-même satisfaire à Dieu son Père, et lui rendre l'honneur que le démon n'a pu réparer même par sa condamnation; car quoiqu'il soit tombé dans les enfers, et qu'il ait été précipité dans le fond des abîmes, par un trait de la colère et de la vengeance de Dieu, il ne lui a pas néanmoins satisfait pour l'insolence énorme de son crime : c'est pourquoi le Fils, par un trait impétueux d'amour, par un excès ardent de charité, descend sur la terre, il se met au-dessous des ministres de l'enfer qui l'ont crucifié, il porte en sa personne le jugement de Dieu son Père contre le péché du monde, et contre celui même des démons; et ainsi il lui satisfait pour tous les crimes imaginables.

Après cela il ne faut pas s'étonner s'il monte au ciel, non-seulement au-dessus des hommes, dont il s'était fait le serviteur, pour leur administrer la grâce et le salut de l'Evangile, mais encore au-dessus des anges, après s'être fait victime pour rendre à Dieu la gloire que le péché des démons lui avait ôtée, quoique pourtant il leur en ait laissé la peine et la rage, se chargeant de l'honneur et du plaisir de satisfaire à Dieu son Père, qui l'a élevé au-dessus de tous les esprits célestes, pour la nature desquels il s'était anéanti : et c'est de quoi les anges lui sont si redevables, qu'ils lui rendent dans sa gloire de continuelles actions de grâces, d'avoir satisfait au péché que leur nature avait commis, et qu'ils étaient honteux de ne pouvoir réparer en leur personne, par leurs hommages et soumissions à Dieu, parce que tout ce qu'ils pouvaient offrir, ils le devaient à Dieu pour eux-mêmes, et n'étaient pas en pouvoir de payer pour autrui.

Le seul Fils de Dieu, qui ne devait rien à son Père, a dû se charger des dettes des hommes et des anges, et lui seul, qui avait en soi infiniment de quoi payer, a pu être la caution des hommes et le supplément des anges, satisfaisant pour la superbe des démons, par son anéantissement; d'où après il s'est élevé en gloire au-dessus de toutes choses, et est entré dans l'autel de Dieu : *Introibo ad altare Dei :* montant par-dessus tous les anges représentés par les trois degrés du pied de l'autel, qui sont figures des trois hiérarchies, au-dessous desquelles Jésus-Christ s'était anéanti : *Nusquam angelos apprehendit, sed semen Abrahæ apprehendit* (*Hebr.* II, 16) : car il est non-seulement descendu au-dessous des anges se faisant homme, et des hommes en sa passion; mais encore il est descendu jusqu'aux enfers. *Quod autem ascendit, quid est nisi quia et descendit primum in inferiores partes terræ?* (*Ephes.* IV, 9.) Qu'est celui qui est monté aux cieux, sinon celui qui est premièrement descendu dans les parties plus basses de la terre, où il est descendu réellement après sa mort. Durant sa vie il a toujours habité en esprit dans le plus bas lieu, parce qu'il était chargé des crimes de tout le monde, et en la sainte Cène il a voulu se mettre même aux pieds de Judas, la plus criminelle des créatures; ce qu'il faisait plus d'esprit que de corps, disant qu'il était chargé des péchés de ce misérable, aussi bien que des autres, et de ceux de l'Antechrist même, et qu'il voyait sur soi bien plus de crimes que sur Judas et sur chacun des démons, portant sur soi ceux des démons et des hommes qui ont jamais vécu, qui vivent, et qui vivront jusqu'à la fin du monde.

CHAPITRE IV.

Suite du même sujet du signe de la croix.

C'est donc cet abaissement du Verbe que nous représentons, quand nous portons la main de la tête au bas de l'estomac, en prononçant le nom du Fils, abaissé, avili, néanti en sa propre personne. Et il faut remarquer que ce signe de la croix se fait au commencement de la Messe, et souvent au reste du sacrifice, portant la main du haut de la tête au bas de l'estomac, et d'une extrémité des épaules à l'autre, pour marquer que c'est le sacrifice de la croix que Notre-Seigneur Jésus-Christ va représenter en toute cette action, dans lequel sacrifice notre Sauveur a été abreuvé par tout son corps de fiel et d'amertume, et soûlé de misère et d'affliction : *Saturatus afflictione et miseria.* (*Job* X, 15.) Il a porté sa croix sur tout lui-même et durant toute sa vie, n'ayant aucun endroit sur lui exempt de mortification et de douleur.

Et comme cette première partie de la Messe, qui se dit au bas de l'autel, est la description de la mort et des souffrances du Fils de Dieu, et de son sacrifice en terre, qui a précédé le sacrifice qu'il offre dans le Paradis à son Père, à savoir lui-même consommé pour sa gloire et pour le salut du monde; de là vient qu'auparavant que de monter, il fait cette description de sa mort par le signe de croix, qui est réitiré plusieurs fois dans le sacrifice, pour nous donner à connaître que la vertu, la grâce et la bénédiction qu'on reçoit viennent des mérites de la croix. Ces signes de croix sont des mémoriaux de la source, et en même temps l'expression de la mort et la vive présentation de la croix de Jésus-Christ; et c'est la troisième raison du signe de la croix au commencement de la Messe.

C'est pour cela même que le prêtre a l'étole en croix étendue sur lui depuis la tête jusqu'aux pieds, pour signifier cette grande croix dont Jésus-Christ fut couvert à sa mort, où il n'avait partie en son corps et en son âme qui ne fût affligée et pleine de douleurs. Ainsi même il porte le manipule de larmes et de douleur : *Manipulum fletus et doloris,* qui signifie le mouchoir dont Dieu doit essuyer les larmes de son Fils dans la gloire; et en revêtant son aube, il fait mention du sang de l'agneau immolé à la croix : *Ut in sanguine Agni dealbatus;* à cause que

Digitized by Google

cet auguste sacrifice est comme le complément du sacrifice pénible et sanglant de la croix, en tant que Jésus-Christ offre en celui de l'autel toutes ses peines et ses souffrances et celles de tous les hommes; qu'il lui offre toutes ses peines et celles de l'Eglise; en un mot, qu'il présente à Dieu son Père tout ce qui peut lui plaire pour attirer sa miséricorde sur nous.

On représente la mort du Fils de Dieu et son état de pénitence, devant que de monter à l'autel, et d'y offrir le sacrifice du paradis, pour enseigner aux peuples, et pour leur représenter au naïf, la voie par laquelle il est parvenu à la gloire de Dieu, n'ayant consommé son sacrifice qu'après avoir souffert, et ne pouvant lui-même, selon l'ordre de la religion et selon les lois du sacrifice établies de Dieu dès l'ancienne Loi, parvenir à la consommation de l'hostie, que par l'immolation; car il fallait autrefois avoir égorgé et immolé l'hostie, il fallait en avoir répandu le sang, devant que de la mettre dans le feu, et devant que Dieu descendît en cette forme de feu, pour dévorer cette victime. Ainsi Jésus-Christ n'est entré dans les flammes de la gloire de son Père en sa résurrection et en son ascension, que par les voies de sa mort, et après avoir répandu son sang sur la terre, et l'avoir arrosée tout entière de ses mérites.

Après que l'animal avait été immolé, et que son sang avait été répandu tout autour de l'autel, ce qui signifiait les mérites de Jésus-Christ, qui abreuvent toute la terre, et qui sont aussi exprimés par ces encensements qui se font autour de l'autel, dessus, à côté et au-devant, deux choses se faisaient dans la consommation de l'hostie: premièrement, le feu descendu du ciel consommait cette hostie portée et arrangée par pièces sur l'autel des holocaustes, ce qui nous faisait connaître que Dieu le Père, qui est ce feu dévorant : *Deus noster ignis consumens est* (*Deut.* IV, 24), descendrait dans le tombeau de son Fils, figuré par l'autel des holocaustes, qui à ce sujet était creux, pour le dévorer et consommer en lui; car le jour de la résurrection, le Père le changea totalement, et le consomma pleinement en sa gloire.

En second lieu, cette victime changée dans le feu s'élevait dans ses flammes vers le ciel, pour figurer que Jésus-Christ une fois consommé dans son Père en sa résurrection, s'élèverait après lui en son ascension; et c'est pourquoi le prêtre, après avoir dit au pied de l'autel les prières qui signifient l'esprit et les dispositions de Jésus-Christ pénitent et souffrant sur la terre, après avoir exprimé les sentiments de sa croix et de sa mort, comme nous l'allons voir, il dit à Dieu le Père : *Deus tu conversus vivificabis nos. Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam. Domine, exaudi orationem meam. Dominus vobiscum.*

Tous ces sentiments, toutes ces prières, sont les sentiments et dispositions de Jésus-Christ en sa mort, et après sa mort, appelant son Père pour le venir ressusciter et consommer en lui.

Le prêtre est au bas de l'autel, et disant : *Deus tu conversus vivificabis nos*, il baisse la tête, pour exprimer le sentiment du Fils de Dieu en terre, invoquant son Père en toute humilité, et lui disant: Mon Père, maintenant que j'ai satisfait à votre colère par ma mort, maintenant que vous êtes apaisé et que vous avez les yeux de votre complaisance ouverts sur nous, et la face de votre miséricorde tournée vers nous, vous descendrez à nous pour nous redonner la vie : *Vivificabis nos.* A quoi le clerc répond : *Et plebs tua lætabitur in te :* Mon Dieu, si vous venez retirer votre Fils de la mort, vous donnerez la joie à toute votre Eglise.

Premièrement, vous la rejouirez de redonner la vie à celui qu'elle aime plus que sa propre vie.

Secondement, vous la réjouirez parce qu'elle se verra réconciliée avec vous; car l'Eglise est réconciliée à Dieu avec Jésus-Christ, au jour de sa résurrection, après avoir souffert avec lui en esprit sur la croix : *Si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt.* (*II Cor.* V, 14.) Après avoir porté la pénitence de nos péchés avec lui, et avoir condamné notre chair à une mort continuelle avec lui, y étant obligés après lui; après même avoir accepté la mort avec lui, comme un supplice du péché; il s'ensuit que Dieu nous réconcilie en lui et avec lui par sa résurrection.

Autrefois le peuple juif voyant descendre le feu du ciel pour consommer l'hostie : *Cecidit ignis Domini, et voravit holocaustum*, etc. *Quod cum vidisset omnis populus, cecidit in faciem suam, et ait*, il se réjouissait, et s'écriait tout haut : *Dominus ipse est Deus, Dominus ipse est Deus* (*III Reg.* 18, 7) : Notre Dieu a dévoré le sacrifice, notre Dieu a goûté de notre viande, il a communié à l'hostie, il est venu à notre table, il a été de notre festin; c'est un témoignage bien authentique de son amour et de notre réconciliation avec lui : ainsi le peuple était content, il était satisfait; de même le peuple de l'Eglise sera en joie et en jubilation : *Et plebs tua lætabitur in te*, quand il verra que Dieu sera venu pour manger notre hostie, pour dévorer l'holocauste, et prendre part à ce festin admirable et divin; ce qu'il a fait au jour de la résurrection, en venant dévorer Jésus-Christ, la meilleure partie de l'Eglise, unique hostie de Dieu le Père.

La troisième raison de la joie du peuple en la sainte résurrection, est qu'il doit être fait participant de cette résurrection : *Si credimus quod Jesus mortuus est, et resurrexit ita, et Deus eos qui dormierunt per Jesum adducet cum eo* (*I Thess.* IV, 13) : Si Jésus-Christ notre chef est ressuscité, nous ressusciterons aussi, non-seulement en l'autre vie, mais même en celle-ci, en tant que nous serons faits participants par sa résurrection de la nouvelle vie et de sa sainte grâce : *Quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* (*Rom.* VI, 4.)

Digitized by Google

Jésus-Christ ressuscité est fait Fils de Dieu : *Prædestinatus Filius Dei ex resurrectione mortuorum : « le Fils de Dieu est fait et déclaré Fils de Dieu au jour de sa résurrection* (*Rom.* I, 4); » il entre en tout l'état du Verbe, et est vraiment Dieu comme son Père; il devient tout semblable à lui, il est sa vraie image, fécond en vie et en grâce comme lui : *Sicut Pater habet vitam in semetipso, sic dedit et Filio habere vitam in semetipso : « De même que le Père a la vie en lui, ainsi il a donné à son verbe d'avoir la vie en lui,* (*Joan.* V, 26) : » ce qu'il a non-seulement comme Verbe en l'éternité, où il produit le Saint-Esprit, et ainsi il a reçu du Père une nature féconde et capable de produire, et a donné par là un indice assuré de la vie qu'il porte en lui. Mais de plus, dans le temps, comme Fils engendré au tombeau, il a fécondité et a reçu alors abondance de vie pour la communiquer, à cause que son Père lui a donné les trésors de bénédiction et de grâce qu'il a mérités et acquis par sa mort. Le Père se démet de ses grâces et de ses dons entre ses mains, afin qu'il les partage et les verse en la terre : *Dedit dona hominibus* (*Ephes.* IV, 8): et pour cela, il le fait grand hiérarque et grand pontife en sa résurrection, lui donnant la distribution des grâces à faire et à influer sur son Eglise; et en qualité de hiérarque et de souverain pontife, Notre-Seigneur représente son Père distributeur des dons et grand dispensateur des libéralités et des grâces qu'il veut faire à l'Eglise, et qu'il tire de son sein, et de la source libérale de sa bonté et de sa grande miséricorde, qui a été la première origine et source de la mission de son Verbe dans le monde : *Non ex operibus justitiæ; sed secundum suam misericordiam.* (*Tit.* III, 5.) Ce premier don du Verbe est un effet de la miséricorde, ensuite de laquelle il nous donne ses grâces par son Fils, qui les a méritées, et qui les distribue aux hommes.

Et pour cette raison, le pontife ou hiérarque porte souvent une ample chape, pour montrer que tous les dons des hommes se distribuent par Jésus-Christ et sont sortis de lui. Il contient en lui seul tout ce qui se répand sur la terre et qui remplit l'Eglise; et, pour cela, les vêtements qui couvraient Jésus-Christ en Isaïe étaient décrits si grands, si amples et si vastes, qu'ils remplissaient le temple : *Et ea quæ sub ipso erant, replebant templum.* (*Isa.* VI, 1.) C'est la description de Jésus-Christ glorieux et ressuscité, qui remplit toute l'Eglise de ses dons et de ses grâces qui lui donnent la joie et la consolation de trouver en lui quelque part à sa vie : *Et plebs tua lætabitur in te.*

Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam, et salutare tuum da nobis : Montrez-moi votre miséricorde, et me donnez le salut et la gloire que j'espère. Notre-Seigneur dit à son Père : Montrez-moi votre face, faites-moi connaître votre miséricorde sur moi, et la compassion que vous avez de ma mi ère dans l'état où je suis dans mon tombeau : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem : « Vous ne souffrirez pas que votre Fils entre dans la corruption. »* (*Psal.* XV, 10; *Act.* II, 31.) Il a fait allusion en David, à la défense que Dieu faisait dans l'ancienne loi, de souffrir que jamais aucune chair du sacrifice tombât dans la corruption. Et, pour cela, il commandait au prêtre de manger promptement les chairs de la victime qu'il devait consommer, qui avait été sanctifiée et consacrée à sa majesté, et qui, comme telle, devait être conservée très-précieusement.

Cela était la figure de Notre-Seigneur, victime sainte et consacrée à Dieu, qui ne devait point passer par la corruption; et, en cet esprit, Notre-Seigneur appelle son Père du milieu du tombeau et lui dit (*Levit.* VII, 17, 18) : Mon souverain prêtre et pontife, hâtez-vous de manger votre hostie, voici le troisième jour que je suis en attente. Autrefois, ô mon Seigneur et maître, vous aviez défendu à vos prêtres qu'on tardât si longtemps à manger vos hosties. Il a fallu passer trois jours pour témoigner que je n'étais point sujet à la corruption où elles tombaient en moins de temps, à cause de la vie éternelle qui m'est unie; car, ô mon Père! j'ai pour protecteur de mon corps votre Verbe, qui a la vie en soi et qui est de même que vous un principe de vie : il me garde et me défend de la corruption; mais, mon Père, pour cela, je ne suis pas en vie. Vous vous réservez à me la rendre vous-même, à cause que je l'ai perdue pour votre service. Revenez donc, mon Père, et nous découvrez votre face, vous donnerez la vie à toute votre Eglise aussi bien comme à moi.

Domine, exaudi orationem meam. Cela exprime encore les instances de Jésus-Christ auprès du Père, joignant les sollicitations de son Eglise, représentée par le clerc ou par le diacre ou le sous-diacre, qui répondent : *Et clamor meus ad te veniat.* Le mot de *meus*, qui signifie une prière d'un particulier, montre que toute l'Eglise n'est qu'un Christ, et qu'elle ne prie que par un seul Esprit.

Il ajoute : *Dominus vobiscum*, lorsqu'il veut monter à l'autel; il dit : « Le Seigneur est avec vous; » c'est-à-dire en ce lieu, maintenant que ma prière est exaucée, et que le Père m'a écouté, n'ayant point laissé son saint plus longtemps en la mort, d'où il est venu me tirer en me donnant une vie pure, sainte et glorieuse : Mon Père m'ayant accordé cette grâce de me donner la vie, et une vie immortelle qui ne m'empêche point d'être avec vous et dans le ciel : Assurez-vous que je serai avec vous jusqu'à la fin du monde : *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi : « Je suis et serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »* (*Matth.* XXXVIII, 20.)

Voilà Notre-Seigneur Jésus-Christ ressuscité, le voilà en état de monter dans les cieux; et alors il dit : *Oremus*, ouvrant les mains et montant les degrés, signifiant par là qu'il appelle l'Eglise à le suivre en es-

Digitized by Google

prit et à s'unir à lui : il l'invite à le suivre à l'autel et à l'entrée du paradis. C'est pourquoi, ouvrant les mains en montant, il appelle les peuples à la société et à l'union des louanges qu'il va rendre à son Père de tout son cœur, ainsi qu'il le professe en David (*Psal.* CX, 1) : *Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo, in consilio justorum et congregatione :* Je confesserai dans le ciel en la plénitude de mon cœur, en la société de tous les justes et les saints, quelle est la miséricorde de Dieu le Père sur moi. Et pour cela, le prêtre après avoir dit : *Oremus*, ajoute : *Oramus te, Domine*, etc. : Nous prions, Père éternel, moi et mes saints, votre souveraine majesté; tous vous louent avec moi. *Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus :* Vous tous, mes frères, qui montez avec moi dans la gloire, confessez la bonté de mon Père sur moi, adorez sa miséricorde sur vous; car elle est infinie et sera éternelle. (*Psal.* CXVII, 1.) C'est le cantique de Jésus-Christ montant aux cieux avec les patriarches, et qu'il répétera au jour du jugement avec tous ses saints, montant avec lui en triomphe dans la gloire de Dieu son Père, se dilatant dans ses saints, pour rendre sa louange plus magnifique, et plus auguste à la gloire du Père éternel.

Ensuite le prêtre baise l'autel, pour témoigner l'amour et l'union du Fils au Père entrant dans le ciel; et aussi l'union de Jésus-Christ aux saints qu'il attire et qu'il consomme en lui, pour les donner tous à son Père et les faire entrer avec lui dans la société du baiser éternel. *Cum tradiderit regnum Deo et Patri.* (*I Cor.* XV, 24.) C'est le lieu tant souhaité par Jésus-Christ toute sa vie, où il devait rendre à son Père tous les fruits de sa légation, et tous les devoirs de sa religion, entrant dans le ciel en état d'hostie consommée, qui est le dernier point où se puisse porter la religion. C'est pourquoi il souhaitait si passionnément toute sa vie le jour auquel le Père éternel le clarifierait : il souhaitait encore dans le même esprit de manger la Pâque avec ses disciples, c'est-à-dire de passer de cette vie mortelle à la vie de gloire, car la Pâque signifie passage. Et il fit cette Pâque une fois en secret, et sous des mystères; à savoir, dans la Cène, où il commença d'être en ce moment ressuscité et glorieux, pour pouvoir se cacher, se distribuer et même s'insinuer au plus intime de notre âme, par la communion, passant, par sa gloire et sa résurrection, en un état d'esprit agile, subtil, et pénétrant au plus profond et délicat de nos substances.

Il désirait beaucoup d'être délivré de ce corps de chair et mortel, pour glorifier Dieu par tout lui-même, et dire : *Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum. Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi?* Mon Dieu, mon Père, je vous louerai dans mon cœur et dans ma chair, et tous mes os en ce jour de ma gloire, de même que mon esprit, chanteront vos louanges (*Psal.* LXXXIII, 5; *Psal.* XXXIV, 10); à cause qu'en ce temps l'esprit glorieux et puissant tirera la chair dans sa nature, et la rendra spirituelle; en sorte qu'elle louera Dieu et le glorifiera comme l'âme. Ce sera en ce jour qu'elle sera parfaitement consommée en Dieu, et qu'elle aura anéanti tout son être à sa gloire, étant la vraie hostie de Dieu, dans lequel elle entrera comme dans un autel pour être la louange perpétuelle de sa grandeur.

CHAPITRE V.

De l'Antienne « Introibo ».

Après que le prêtre a fait le signe de la croix, il dit ces paroles : *Introibo ad altare Dei : « J'entrerai à l'autel de Dieu* (*Psal.* XLII, 4) : » c'était à cet autel, qui est Dieu même, que Jésus-Christ aspirait durant toute sa vie : Je suis, disait-il, comme ces hosties nourries dans le temple, qui n'attendaient que l'heure du sacrifice. Il était impatient pendant sa vie, que l'heure de son sacrifice parfait fût arrivée, qui était l'heure de son entrée au ciel où il devait être offert en holocauste, n'étant pas encore en cet état sur la croix, où il n'était qu'une hostie immolée et non pas consommée. Il redoutait au contraire l'heure de son jugement et de sa mort, et vivait toujours en crainte et en tristesse en cette vue : *Tristis est anima mea usque ad mortem : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. »* (*Matth.* XXVI, 38.) Et pour cela même dans le *Judica*, il dit : *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me* (*Psal.* XLII, 6) : Mon âme, qui dois un jour entrer dans la gloire et dans la louange immortelle de Dieu sur cet autel, pourquoi t'affliges-tu? pourquoi t'attristes-tu devant le temps? et pourquoi gardes-tu toujours ta douleur en toi-même ? *Dolor meus in conspectu meo semper.* (*Psal.* XXXVII, 18.) Le sujet de son affliction était le jugement que Dieu le Père devait porter sur lui, comme sur le criminel universel et sur le pécheur public qui avait sur soi les crimes de tout le monde.

Et comme il prévoyait que tous ces crimes ensemble devaient allumer la colère du Père jusqu'à la fureur, de là vient que souvent il lui disait : *Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in ira tua corripias me : « Mon Seigneur et mon Dieu,* je vous conjure, *ne me reprenez pas dans le temps de votre colère, ne me corrigez pas dans le temps de votre fureur. »* (*Psal.* VI, 1.)

Après ces sentiments de douleur et de peine qu'il a eus au temps de ses souffrances, et qu'il exprime dans le psaume *Judica*, il ajoute et répète : *Introibo ad altare Dei;* après avoir souffert tant de peines en la croix, j'entrerai à l'autel de bénédiction et de joie après lequel j'ai tant de fois soupiré : le prêtre dit : *Introibo ad altare Dei : « J'entrerai à l'autel de Dieu; »* et l'Eglise répond par la bouche du diacre et du sous-diacre : *Ad Deum qui lætificat juventutem meam : « J'entrerai en Dieu qui renouvelle ma jeunesse. »* Il faut concevoir Jésus-Christ

Digitized by Google

et l'Eglise comme hosties consacrées au service de Dieu dans ses desseins, qui dans ces paroles : *Introibo*, etc., et *Ad Deum*, etc., font tout ensemble profession de l'attente où ils sont d'aller un jour dans le ciel accomplir leurs sacrifices et devenir des parfaites victimes à la gloire de Dieu : *Introibo in domum tuam in holocaustis*, dit Notre-Seigneur (*Psal.* LXV, 13) : J'entrerai en votre maison en esprit d'holocauste, accompagné de tous mes saints, qui, entrant dans le même esprit, ne feront qu'une victime parfaite avec moi pour raconter vos louanges : *Immolavi in tabernaculo ejus hostiam vociferationis.* (*Psal.* XXVI, 6.) Et cet état d'hostie unique dans le ciel est figuré dans l'Eglise par le saint Sacrement, où Notre-Seigneur hostie entre en tous les fidèles, et reposant en eux et les changeant en lui, il n'en fait de tous qu'une hostie en lui. Comme à un jour de Pâques, figure de la résurrection générale, Jésus-Christ entre par la communion en tous les fidèles, et il tâche d'en faire une seule hostie, les convertissant en lui, et leur donnant un même esprit d'hostie avec lui, comme ils l'auront au jour de la Pâque parfaite, qui est le jour de sa résurrection universelle, auquel tous les fidèles seront convertis et changés parfaitement en Notre-Seigneur ressuscité, qui est, en cet état, hostie parfaite et consommée en Dieu.

Cet état d'hostie ne sera qu'au jour de l'éternité, lorsque nous entrerons en Dieu et serons dans son sein, qui est le temple parfait : *Templum non vidi in ea : Dominus enim Deus omnipotens templum illius est : « Je n'ai point vu de temple en la maison et demeure de Dieu : Dieu en était le temple* (*Apoc.* XXI, 22) : » il est cet autel d'or figuré dans la loi, dont Notre-Seigneur dit : *J'entrerai à l'autel de Dieu ;* et l'Eglise répond : *Ce sera chez Dieu même qui renouvellera et réjouira ma jeunesse : « Introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam : »* J'entrerai chez Dieu qui me réjouira, en me dépouillant de mon vieil homme, de cet habit de tristesse, d'amertume et d'affliction. Et comme on ne saurait entrer en cet état qu'après le jugement auquel Notre-Seigneur a été soumis, aussi bien que les hommes, il dit ensuite : *Judica me, Deus*, etc.

CHAPITRE VI.

Du psaume « Judica. »

Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta, ab homine iniquo et doloso erue me. Mon Père, portez donc maintenant votre sentence et votre jugement contre moi et contre votre Eglise, qui se soumet ici à votre puissance et à votre justice. (*Psal.* XLII, 1 seq.) Mais, mon Seigneur, comme votre jugement se doit faire avec discernement, faites, ô mon Dieu, différence entre les peuples qui ne vous sont point dédiés ni consacrés, et nous, qui nous sommes offerts pour être vos victimes : *Et discerne causam meam de gente non sancta.*

Ab homine iniquo et doloso erue me : Retirez-moi du milieu des péchés des hommes, dont je me suis couvert, et délivrez-moi des méchants. Il faut regarder le prêtre avec le diacre et le sous-diacre au pied de l'autel, comme des hosties sanctifiées à Dieu, qui, dans l'attente de leur égorgement et de leur mort, vivent en sainteté, disputant contre le démon, pour ne vivre qu'à Dieu en Jésus-Christ : *Viventes Deo in Christo Jesu* (*Rom.* VI, 11) ; et pour ne point violer ni profaner le vœu qu'ils en ont fait, quoiqu'ils soient environnés de mille attraits et de mille amorces qui les tentent pour les tirer de son service.

Et pour cela, Notre-Seigneur même en ce sens dit de lui et de son Eglise : Mon Dieu, en attendant que nous allions au ciel, et que nous montions à votre autel, ayez pitié de nous ; voyez et jugez de l'état où nous sommes réduits : *Discerne causam meam ;* c'est-à-dire regardez mon état en moi et en mes membres.

Notre-Seigneur était tenté pendant sa vie par le malin esprit, qu'on doit entendre par ce mot *doloso*, C'est un cauteleux et un rusé, qui en ses tentations n'agit que par finesses et tromperies : *Draco isto quem formasti ad illudendum ei :* C'est ce dragon que vous avez formé, mais qui n'a point de force ; il n'a que des tromperies pour armes. (*Psal.* CIII, 26.) L'homme méchant, c'est le monde : et en particulier pour Jésus-Christ Notre-Seigneur, c'étaient les Juifs : *Ab homine iniquo ;* et quant à ses autres ennemis, c'étaient les païens, les gentils, les Romains, qui sont : *Gens non sancta.* Notre-Seigneur avait les Juifs autour de lui, au lieu de l'amour-propre qui nous environne et qui est si méchant. Il a été tenté en tout et partout : *Tentatus per omnia* (*Hebr.* IV, 26), pour nous mériter la victoire de la tentation. Et si on ne voit dans l'Ecriture que peu de tentations que le diable lui ait livrées, c'est parce qu'il souffrait les autres tentations en particulier, en faisant pénitence secrète pour les hommes. Et parce que dans le désert, il est exposé comme pécheur et comme pénitent public, après son baptême et après la déclaration des fautes de tout le monde dont il s'était chargé, il fait connaître publiquement ses tentations, qui sont les peines des pécheurs que Dieu livre et abandonne entre les mains de ses bourreaux, pour leur faire endurer quelque échantillon des tourments qu'ils devraient souffrir, et les faire souvenir qu'ils mériteraient d'être à jamais abîmés dans l'enfer, sujets à la cruauté et à la furie des démons, qui parfois nous tyrannisent si cruellement sur la terre, et qui nous trompent si malicieusement durant la vie : *Diabolus recessit ab illo usque ad tempus.* (*Luc.* IV, 13.)

Notre-Seigneur en ces paroles : *Judica me, Deus, et discerne*, etc., expose à son Père l'état de pénitence dans lequel il vit sur la terre, en lui et en son Eglise. Il dit : Regardez-moi, jugez de l'état où je suis réduit par votre sainte justice, qui exerce déjà son jugement sur moi par les afflictions, les peines et les tentations où je me vois plongé ; toute

Digitized by Google

ma vie n'est autre chose non plus que celle de l'Eglise, qui porte sur soi l'arrêt de mort et de condamnation qu'elle a encouru par le péché : *In nobismetipsis responsum mortis habuimus*, disait saint Paul. (*I Cor.* I, 7.) Au milieu de mes peines et de mes afflictions, au milieu de mes ténèbres et de mes tentations, je n'ai senti dans mon âme autre réponse de mon Dieu, si ce n'est que je méritais la mort pour mes péchés, que je méritais pour jamais l'enfer, dont ces peines n'étaient que des figures et des ombres.

C'est le jugement qu'il faut porter toute sa vie, pour vivre en pénitent ; le pénitent doit porter sur soi son arrêt, et se mettant du côté de Dieu, se punir soi-même, entrer en l'esprit de Dieu comme juge et vengeur du péché, et, adhérant à Dieu, devenir un esprit de vengeance avec Dieu contre tout le péché possible, et surtout contre le sien. Mais en cet état de peine, il a besoin de force et de vertu divine : il doit être comme un enfant entre les mains de son père qui le châtie ; qui d'une main l'enlève en l'air et le soutient, et de l'autre le punit et l'afflige. Dieu est notre force et notre vertu en cet état. Et pour cela, après que le prêtre a dit : Au nom de Notre-Seigneur, jugez-moi et regardez mon état et toute l'affliction de mon Eglise ; lui qui est Dieu comme son Père et soutenu de lui, il ne dit pas à Dieu : Donnez-moi force ; mais l'Eglise, faible et débile, répond : *Quoniam tu es Deus fortitudo mea, quare me repulisti ?* Mon Dieu, qui êtes ma force et ma vertu dans ces traverses de la vie, hé ! mon Dieu et mon Père, qui êtes mon refuge, comment repoussez-vous mon âme ? Ces rebuts intérieurs, dont parle ici l'Eglise, sont les expressions de l'état pénitent où est réduite une âme dans l'exercice intérieur de pénitence, où Dieu la rebute intérieurement, et lui fait ressentir par une certaine application de lui-même, et une démonstration qu'on ne peut exprimer, qu'il ne veut point d'une âme impure, qu'il n'a que faire d'elle ni de ses œuvres ; et l'âme en cet état est si confuse, elle est si abattue, qu'elle ne sait à qui dire son mal ; elle ne peut avoir d'aide, elle ne peut être consolée par aucune créature, car tout le monde ensemble ne peut pas lui donner ce qu'elle perd ; elle ne peut être retirée de cet état de tristesse et d'affliction, ni de la croyance de son rebut, à cause qu'elle sent en soi cette vérité si vive, si intime et si efficace, que rien ne le peut être davantage elle bannit la joie, et n'en peut souffrir les discours, ils n'approchent aucunement de là ; c'est un vent qui souffle tout à l'entour de la maison, mais qui n'y entre pas.

C'est un mal caché et sans remède, lequel pour l'ordinaire est si honteux, que l'on ne l'oserait découvrir ; et surtout quand Dieu permet et qu'il dispose intérieurement les personnes du monde à nous traiter comme lui-même nous traite ; car souvent, en nous rebutant, il fait, pour la plus grande purgation et pénitence de l'âme, que tout le monde nous rebute ainsi ; personne ne nous peut souffrir ; le monde nous regarde comme des réprouvés et nous traite d'excommuniés, nous fuyant, nous abhorant, ayant frayeur de nous ; et ainsi Dieu en tout nous rejette et nous afflige ; il nous oblige à demeurer seuls et à vivre dans la pure dépendance de sa miséricorde, voyant notre condamnation partout, soit en la bouche de Dieu, soit en celle de sa créature. C'est ce que mérite le pécheur : car il doit être le but de la colère, de l'indignation et de la vengeance de Dieu, non-seulement en lui-même, mais encore en toutes ses créatures ; parce qu'habitant en elles, il sait s'y faire sentir et y paraître vengeur et punisseur des crimes, aussi bien qu'en lui-même : *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos* (*Sap.* v, 21) : et tout l'univers se lèvera pour Dieu et en Dieu contre les insensés qui ont osé s'élever contre lui, refuser d'obéir à ses commandements et qui n'ont voulu recevoir son Fils. *Accipiet armaturam zelus illius, et armabit creaturam ad ultionem inimicorum* : « *Son zèle prendra les armes et il armera toutes ses créatures contre ses ennemis ;* » (*Ibid.*) c'est-à-dire Dieu, habitant en ses créatures, paraîtra sous elles en sa colère, et fera comme le lion dont la furie paraît par tous les membres de son corps ; ainsi Dieu en colère animant toute sa créature et vivant en elle, exprimera par elle et fera voir extérieurement sous des marques sensibles, sa vengeance sur les pécheurs.

La colère dans le lion fait changer de face et de constitution à tout cet animal, qui de beau qu'il était auparavant, devient hideux et horrible par ce ressentiment de colère ; ainsi en sera-t-il du monde, et de toutes ses créatures, qui étaient belles et agréables aux yeux de tous les hommes, à cause que Dieu y habitait en sa beauté, laquelle il exposait, afin de se rendre aimable extérieurement par ses portraits et par ses figures ; où au contraire, au jour du jugement, auquel Dieu fera voir toute colère, et se voudra manifester en rigueur, et non plus en sa beauté : ce grand juge habitant en ses créatures, changera d'état et de disposition envers les pécheurs ; de doux, de beau et de bénin qu'il était, et paraissait en lui et en sa créature, il paraîtra en tout, colère, vengeur et furieux ; en sorte que le soleil, les astres et la lune, seront des yeux ardents en cet animal du monde ; ils seront tout ensanglantés, comme le marque l'Ecriture. (*Apoc.* VI, 12.) L'Océan sera ce poumon et cette poitrine du monde, ou si l'on veut, sa gueule et son gosier, qui se fera entendre par ses rugissements, ses muglements et hurlements épouvantables : *Elevaverunt flumina vocem suam* : « *Les fleuves ont élevé leur voix,* » (*Psal.* XCII, 3) et ils ont répondu à ces mugissements des ondes de la mer, qui remplissaient le monde de frayeur et d'horreur : *Elevaverunt flumina fluctus suos a vocibus aquarum multarum* : Ces grandes eaux sont celles de la mer, auxquelles de frayeur les eaux des fleuves ont répondu. (*Psal.* XCII, 4.)

Digitized by Google

Ces prodiges parurent par avance à la mort de Notre-Seigneur, qui fut le jour auquel Dieu le Père exerça son jugement sur le péché de tout le monde en la personne de son Fils; jugement que le même Fils exercera sur le monde, en récompense de l'avoir voulu souffrir en sa personne : *Omne judicium dedit Filio* (*Joan.* v, 22) ; *Pater potestatem dedit Filio judicium facere, quia Filius hominis est* (*Ibid.*, 27) : Le Père éternel a donné à son Fils la dignité de juge sur tout le monde, et l'honneur de porter jugement sur tout péché, en récompense d'avoir souffert lui-même le jugement de tout le monde en qualité de Fils de l'homme : *Quia Filius hominis est.* Et c'est en cet état où il dit à son Père : *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta; ab homine iniquo et doloso erue me :* Mon Père, jugez-moi ; mais séparez ma cause et ma personne des péchés des hommes et des anges, dont je me suis chargé.

Vous êtes toute ma force aussi bien que de mon Eglise, mais vous me délaissez : *Quare me dereliquisti?* et vous me repoussez : *Quare me repulisti?* (*Psal.* XLII, 2.) Mais j'en vois bien la cause, c'est mon état de pécheur public et de victime universelle pour le péché du monde, qui fait que je porte sur moi le traitement qui lui est dû : *Longe a salute mea verba delictorum meorum* (*Psal.* XXI, 2) : ce sont les péchés des hommes, que je fais miens, qui me font traiter de la sorte, et qui me tiennent éloigné de vous, mon Dieu. C'est la pénitence que je fais pour toute mon Eglise qui, participant à mon esprit, doit aussi participer à cet état de pénitence et de rigueur. Mais dans cet état, il n'y a pas sujet de peine et d'affliction : *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me?* car c'est le jugement de Dieu mon Père, sur les péchés et non sur la personne : et tout de même qu'après avoir porté ma pénitence, et après avoir été hostie pour le péché, je serai victime de louange éternellement dans le ciel; ainsi en sera-t-il des pénitents sur qui Dieu exerce en terre son jugement. Il se venge ici de leurs péchés, mais après ils seront avec moi des hosties de louanges; et pour cela il n'y a point lieu de tristesse : *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me?* Pourquoi t'affliges-tu, mon âme? pourquoi te troubles-tu? Il en est de chaque Chrétien dans la pénitence, comme de Notre-Seigneur souffrant en la croix les rebuts de son Père; car tout ainsi que Notre-Seigneur était une personne sainte dans son fond et bien-aimée de Dieu, pendant qu'il était environné de la ressemblance d'une chair pécheresse, que Dieu condamnait en lui, qu'il détestait et punissait rigoureusement; de même, les âmes que Dieu met en exercice de pénitence, sont punies de leurs péchés et de leurs crimes, en même temps qu'il aime en elles la créature nouvelle, qui est formée en l'esprit de Jésus-Christ; de sorte qu'il ne se faut point attrister dans la voie de pénitence : *Quare tristis es*, etc.

CHAPITRE VII.

Continuation du même psaume « Judica. »

***Emitte lucem tuam et veritatem tuam; ipsa me deduxerunt, et adduxerunt in montem sanctum tuum, et in tabernacula tua.* (*Psal.* XLII, 3.)**

Notre-Seigneur continue par ces paroles à décrire son état pénitent et celui de son Eglise, soit en l'Ancien, soit au Nouveau Testament, étant au milieu de l'un et de l'autre, au pied du saint autel.

Il dit donc de la part de l'Ancien Testament, qui comprend une partie de l'Eglise : Envoyez-nous, mon Dieu, votre lumière et votre vérité; nous sommes dans une loi et dans un état plein de ténèbres et de figures; envoyez votre Fils, qui est cette lumière et cette vérité.

Il dit aussi de la part du Nouveau Testament, mis par ses péchés dans un état de ténèbres : Je vous conjure de m'assister et de me donner encore par votre miséricorde, une partie des lumières dont vous m'avez éclairé dans le baptême, pour me tirer de ces obscurités et de l'ombre de la mort : *In regione umbræ mortis* (*Luc.* I, 19; *Matth.* IV, 16) : J'étais dans une région de mort, et mes péchés m'avaient plongé de nouveau dans ce même état d'erreur, je vous conjure par vous-même de m'en vouloir tirer.

Ipsa me deduxerunt, et adduxerunt in montem sanctum tuum, et in tabernacula tua. C'est par la clarté du baptême que j'ai été introduit dans l'Eglise, la vraie montagne de Sion, et vos vrais tabernacles ; c'est par cette clarté que j'ai été rendu participant des plus divins mystères de la foi : vos lumières et votre vérité m'ont fait pénétrer dans ce qu'il y a de plus caché en vos mystères, lorsque j'ai approché du tabernacle de vos autels, qui n'est que l'image et la figure du paradis, où l'on verra à découvert ce que l'on voit ici à peine sous les voiles du sacrement : *Revelata facie gloriam Domini speculantes* (*II Cor.* III, 18); nous verrons en plein jour ce que nous ne voyons que dans la nuit.

Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi salutare vultus mei et Deus meus. Confie-toi, mon âme, dit l'Eglise, en répondant à la prière de Jésus-Christ pour elle, espère en ton Seigneur, qui te découvrira un jour la beauté de sa face, et qui t'ouvrira ses secrets, après t'avoir laissée languir dans la peine et dans les ténèbres de la mort. Je sais que j'ai besoin de toute la confiance possible en la bonté de Dieu, et en la charité de Jésus-Christ mon salutaire : *Salutare vultus mei, et Deus meus.* Je sais que j'ai besoin de la miséricorde de mon Dieu, et de la rédemption de son Fils ; surtout, après avoir méprisé les dons de la lumière, abusé des goûts de l'esprit, et foulé aux pieds avec tant d'insolence la grâce de ma vocation. *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.* (*Psal.* CXXIX, 4.)

Si nous voyons que les Juifs, pour avoir foulé aux pieds le sang de Jésus-Christ, n'ont point trouvé lieu de pénitence, que

Digitized by Google

sera-ce de ceux qui l'ont crucifié en eux-mêmes, qui ont foulé aux pieds ce sang du testament, et qui l'ont mis dans les mains du démon pour en faire sa proie et son jouet dans nos cœurs? (*Hebr.* VI, 4, 6.) Car le démon nous possédant par le péché, semble entrer en quelque sorte de domination sur Jésus-Christ, qui étant en nous par la communion sacramentelle, devient, pour ainsi dire, avec nous l'esclave du démon vainqueur : *A quo quis superatus est, ejus et servus est.* (*II Petr.* II, 19.) On devient le serviteur de celui qui surmonte ; si bien qu'après un crime si énorme, j'ai besoin d'un secours excessif de la bonté de Jésus-Christ notre salutaire, et de la miséricorde de Dieu, qui me pardonne et me fasse espérer d'avoir entrée en son Eglise, pour commencer avec les bienheureux à glorifier Dieu en leur société, et à chanter avec eux le cantique de gloire : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto*, que le prêtre prononce aussitôt après ces paroles.

Notre-Seigneur dit pour soi, aussi bien que pour l'Eglise comprise dans l'un et l'autre Testament, ces paroles : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam :* Envoyez-moi votre lumière et votre vérité dans l'état où la pénitence m'a réduit parmi les pécheurs pénitents. C'est où Notre-Seigneur s'est vu réduit, surtout au temps de sa passion et de sa mort, portant la peine des pécheurs qui doivent être privés des plus purs biens de Dieu, tels que sont les trésors de ses lumières. Car quoiqu'en son esprit il n'ait jamais souffert les moindres ténèbres, ayant toujours en soi tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu; néanmoins cet état de la croix et du tombeau peut être appelé un état de clarté et de lumières : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam :* Envoyez votre lumière et votre vérité qui me retire de ces ténèbres qui m'environnent, et de l'ombre de la mort.

Ipsa me deduxerunt, et adduxerunt in montem sanctum tuum, et in tabernacula tua : C'est en cette lumière que j'ai été conduit depuis ma sortie du ciel jusqu'à mon retour dans la montagne de la sainte Sion, où j'aspire, et où je me suis déjà vu par avance en la sainte montagne du Thabor, où votre apôtre me voulait faire des tabernacles : *In montem sanctum tuum, et in tabernacula tua,* qui étaient des préparatifs de l'état où vous m'appelez après ma résurrection.

Et c'était la raison pour laquelle je défendis à mes apôtres de parler de mon état de gloire, jusqu'au temps où je serais dans la parfaite jouissance de ce que vous me préparez, et où je pourrais en paix entrer dans les tabernacles du repos que mon apôtre me préparait en son esprit, et qu'il voulait me faire accepter plus tôt que mon excès et ma douleur, qui devaient encore suivre, ne le pouvaient permettre.

Saint Pierre voyait Notre-Seigneur dans une béatitude commencée avec Moïse et Elie, qui n'étaient pas eux-mêmes dans la gloire parfaite, où se chanteront à jamais les louanges de Dieu. Et comme l'Eglise du paradis formée sur la société des trois personnes adorables, et représentée par ces trois aussi bien que l'Eglise de la terre formée sur les mêmes personnes, et représentée par les trois apôtres, ne conspirent ensemble qu'à la gloire de la très-sainte Trinité; de là vient que saint Pierre, qui était appelé à l'établissement de l'Eglise, et qui commençait en esprit à faire ses fonctions, voulait établir ces tabernacles pour s'unir avec les saints, et commencer le cantique de gloire de la très-sainte Trinité : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto;* c'est la gloire du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, qui a été la fin de la pénitence de Jésus-Christ, et le commencement aussi de sa gloire : Jésus-Christ ne veut pas que sa pénitence finisse plus tôt que son Père ne l'ordonne, et il remet sa gloire à ses moments et à ses ordres. Et parce que le commencement de sa gloire et la fin de sa pénitence n'ont pour but que l'honneur et la gloire de Dieu, le *Gloria Patri* est mis au milieu des sentiments de pénitence de Jésus-Christ, et au commencement de sa sainte espérance.

Et introibo ad altare Dei. Enfin, après ma pénitence et ma douleur, je monterai au ciel pour y glorifier mon Père, qui me renouvellera et me tirera de l'état d'infirmité et de caducité, où je me vois réduit. *Ad Deum, qui lætificat juventutem meam;* il me rendra la joie pour la douleur que j'endure, et que je souffre maintenant, étant chargé de tout le faix des crimes de la terre, sous lequel je gémis.

CHAPITRE VIII.

Du « Confiteor. »

Le prêtre s'incline profondément pour dire le *Confiteor*, afin d'exprimer le poids et le fardeau de nos péchés, dont Notre-Seigneur était chargé. Et même auparavant que de le commencer, il dit ces paroles : *Adjutorium nostrum in nomine Domini :* Mon Dieu, aidez-moi, je vous prie, à faire ma pénitence, et à porter le faix que vous me mettez sur la tête. C'est à vous seul, ô Père éternel, qui portez le ciel et la terre, à me soutenir en l'état où je suis, chargé des crimes de tout le monde, chargé des péchés du ciel et de la terre, des anges et des hommes, vous seul qui me devez juger par votre toute-puissance, me pouvez aussi soutenir sous votre infinie justice.

C'est devant elle que je confesse les péchés dont je me trouve chargé, et devant toute créature en qui elle réside, soit dans la sainte Vierge, soit dans les anges et les saints qui servent à exprimer votre grandeur, et à manifester la majesté de votre essence; je les confesse devant vous habitant dans les saints de l'Ancien Testament, représentés en la personne de saint Jean-Baptiste, le plus grand des prophètes; je les confesse à vous, habitant en saint Pierre et saint Paul, représentant tous les saints du Nouveau Testament, tirés des Juifs et des gentils; je les confesse enfin à vous, résí-

Digitized by Google

dant dans tous les saints du paradis : *Confiteor Deo omnipotenti, beatæ Mariæ semper Virgini, beato Michaeli archangelo*, etc. Et par la confession qu'il fait à Dieu en saint Michel, il confesse tous les péchés des anges, dont il se voit chargé, aussi bien que de ceux des hommes.

Voilà l'explication du *Confiteor*, et la manière en laquelle Jésus-Christ en nous confesse nos péchés à Dieu le Père et à tous ses saints, qui sont ses vrais tabernacles vivants, dans lesquels Dieu réside. C'est Jésus-Christ qui habite en nous par son esprit, qui soupire en nous avec des gémissements inénarrables : *Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* (*Rom.* VIII, 26.) C'est lui, qui réellement sur la terre a gémi et soupiré ; c'est lui, qui le premier a confessé tous nos péchés à Dieu son Père, et qui a commencé à faire la confession générale au Jourdain, s'engageant à la pénitence comme le reste des pénitents qui venaient à saint Jean, confessant leurs péchés : *Confitentes peccata sua.* (*Matth.* XIII, 6.) Notre-Seigneur confessait tous les nôtres qu'il disait être siens, et en faisait la satisfaction comme s'il les eût commis en sa propre personne.

Il dit : *Mea culpa*, par trois fois, accusant par là trois sortes de péchés : d'infirmité, d'ignorance et de malice ; de pensée, de paroles et d'œuvres, commis contre les trois personnes de la très-sainte Trinité. Et la dernière fois il dit : *Mea maxima culpa*, à cause que les péchés commis contre la personne du Saint-Esprit se remettent difficilement en cette vie et en l'autre. (*Matth.* XII, 32.) Les péchés d'infirmité et de pensée regardent la personne du Père ; ceux d'ignorance et de parole regardent la personne du Fils, qui est la parole du Père ; les péchés de malice et d'œuvres regardent la personne du Saint-Esprit, qui est la bonté même et l'opérateur continuel des bonnes œuvres en nous ; lequel nous étouffons et molestons par notre pure malice, éteignant sa lumière, étouffant son amour et lui faisant l'injure d'adhérer plutôt au malin esprit, qui nous suggère et qui nous tue, qu'à lui qui nous inspire et qui nous anime par sa présence et par la sainteté et la pureté de son amour.

Notre-Seigneur en nous se soumet aux ministres du jugement de Dieu son Père, qui vivent en la terre. Et pour cela pendant qu'il est courbé et incliné en la personne du prêtre, récitant le *Confiteor*, le diacre et le sous-diacre sont debout, écoutant cette confession comme juges ; et après ils disent : *Misereatur*, inclinés ; pour dire qu'ils s'anéantissent eux-mêmes, quand il est question de faire miséricorde, que c'est à Dieu à la faire à l'Eglise : *Misereatur tui omnipotens Deus.* C'est à Dieu le Père tout-puissant à faire miséricorde à son Fils habitant en ses membres, que le prêtre représente, comme étant l'homme du peuple et son procureur, chargé de ses péchés et de ses dettes, occupant le lieu de Jésus-Christ, premier pleige et caution des hommes pécheurs et criminels.

Après, le diacre et le sous-diacre disent le *Confiteor* au nom de toute l'Eglise, qui est la criminelle en la personne de ses enfants, et qui s'unit avec Notre-Seigneur pour faire pénitence. C'est pourquoi disant : *Et tibi, Pater*, ils se tournent un peu vers le prêtre ; de même que le prêtre s'était tourné auparavant vers eux, en disant : *Et vobis, fratres ;* pour apprendre que les hommes ne peuvent faire pénitence qu'en union à Notre-Seigneur, et qu'avec l'agrément du Père, dont le prêtre alors debout tient aussi la place, à cause que Notre-Seigneur Jésus-Christ porte en lui Dieu le Père : car le Père est dans le Fils, comme il est dit souvent dans l'Evangile : Dieu le Père en son essence est entré dans son Fils, et en ce Fils il voit les satisfactions qui lui sont faites ; il les reçoit, il les agrée et il se réconcilie ainsi le monde en son Fils, le répondant et le satisfacteur universel : *Deus erat in Christo mundum concilians sibi* (*II Cor.* V, 19) ; ce qui fait que le prêtre peut représenter quelquefois la personne du Père, qui est par identité dans son essence et avec son essence en la personne de son Fils : car c'est par l'essence que le Père habite en son Fils. Lors donc que le diacre et le sous-diacre parlent au prêtre qui tient la place de Jésus-Christ, ils s'adressent à lui comme au Père ; parce que le Père habitant en son Fils, reçoit en lui ses satisfactions et les nôtres, que nous y unissons de tout notre cœur, ainsi que lui-même par avance nous a témoigné en s'inclinant vers nous, qu'il venait répandre abondamment en nous ses satisfactions, et les offrir à Dieu le Père avec les nôtres.

Cette inclination du prêtre se fait devant que de dire : *Mea culpa*, qui est proprement l'expression de sa pénitence. Et après, sur la fin, quand il dit : *Et vos, fratres, orare pro me*, il invite ses frères à prier Dieu pour lui ; c'est-à-dire qu'après avoir gémi pour ses péchés qui sont ceux de l'Eglise ; après s'être affligé, il leur dit : Unissez-vous à moi, et priez pour moi, c'est-à-dire pour l'Eglise, que je représente, et en union de laquelle vous obtiendrez avec moi miséricorde. Il est bon de ne pas pleurer pour soi tout seul, de ne pas faire pénitence en soi tout seul, mais encore de pleurer pour tous ses frères, de pleurer pour tout le monde.

Premièrement, à cause que nous pouvons considérer les péchés de nos frères comme les nôtres, et que nous pouvons nous croire participants de leurs fautes et faiblesses, pour ne les avoir pas fortifiés par nos paroles, par nos exemples et par nos prières.

Secondement, à cause que tous les péchés offensent Dieu ; et par conséquent tous nous affligent si nous l'aimons. Que si nous ne sommes affligés que des nôtres, et que ceux que nous voyons dans nos frères ne nous touchent point, c'est un signe que nous ne pleurons que pour notre intérêt, et ne gémissons que pour notre perte et non pour l'intérêt de Dieu qui est offensé aussi bien par les autres que par nous. L'amour gé-

Digitized by Google

mit de voir celui qu'il aime offensé en lui-même, par qui que ce soit qu'il puisse être offensé.

Il faut de plus prier en l'union de l'Eglise, et faire pénitence en elle et avec elle, afin d'être exaucé. Il ne faut qu'une œillade de l'Eglise universelle, une larme amoureuse de la colombe, pour gagner le cœur de Dieu : *Vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum* (*Cant* IV, 9) ; et pour cela il faut s'unir à elle, pour faire pénitence en sa vertu et en son esprit, qui est celui même de Jésus-Christ pleurant et gémissant en elle.

C'est pourquoi il y a correspondance et union du prêtre avec le diacre et le sous-diacre, et mutuellement du diacre et du sous-diacre avec le prêtre, qui confessent ne pouvoir obtenir miséricorde de Dieu qu'en union à Jésus-Christ et à sa pénitence, seule digne de Dieu. En signe de quoi le diacre et le sous-diacre demeurent toujours courbés, jusqu'à ce que le prêtre a dit : *Misereatur vestri, omnipotens Deus*, pour dire qu'il n'y a pas lieu de l'espérer, jusqu'à ce que Notre-Seigneur ait prié pour nous, et qu'il l'ait demandée à Dieu son Père, comme étant notre pleige et comme client, qui assiste debout en sa présence pour nous : *Ut appareat nunc vultui Dei pro nobis.* (*Hebr.* IX, 24.)

Après il nous obtient du Père indulgence et rémission de nos péchés : *Indulgentiam, absolutionem et remissionem peccatorum nostrorum tribuat nobis omnipotens et misericors Dominus.* Il se signe de la bénédiction de son Père avec ces paroles : *Indulgentiam*, etc., pour dire que Notre-Seigneur en sa personne, aussi bien que l'Eglise, a été rempli des bénédictions de Dieu, et qu'il reconnaît avoir eu besoin de la miséricorde de son Père, pour le soutenir et le vivifier en lui, pendant le temps de ses éloignements et des témoignages de sa colère.

Cela fait, il dit : *Deus, tu conversus*, etc. Ayant fait pénitence, ayant souffert sur la terre l'éloignement de votre face; enfin je vous conjure de revenir et retourner à moi : *Ostende faciem tuam, et salvi erimus :* Montrez-nous votre face, et nous serons contents de tous les maux que nous avons soufferts ; rien ne nous peinera, non plus que la femme accouchée ne se peut souvenir de sa douleur, quand elle voit son fruit venu au monde.

Mon Père, comment pourrais-je m'affliger de tous les maux de ma mort et passion, si je vois des enfants qui soient nés de mes plaies, et si je vois la plaie du cœur féconde à produire l'Eglise qui me doit environner de ses louanges pour votre gloire : *Femina circumdabit virum* (*Jer.* XXXI, 22), et qui sera une aide semblable à moi pour vous glorifier : *Adjutorium simile sibi* (*Gen.* II, 18) : dans ma mort j'aurai mérité la mort de son péché ; et en ma résurrection j'aurai reçu le don de la vivifier, et de lui donner un principe de vie nouvelle, qui sera mon esprit, pour l'animer et la sanctifier : *Deus, tu conversus vivificabis nos.*

CHAPITRE IX.

De la montée du prêtre à l'autel.

Après que le prêtre a reconnu devant Dieu, et devant toute l'Eglise, qu'il était pécheur et qu'il était chargé des péchés de tout le monde ; après qu'il en a reçu le pardon, et qu'il a été réconcilié à Dieu dans une joie si excessive et si sensible, qu'elle lui fait ouvrir les mains et le fait relever de sa bassesse et de son humiliation, il monte avec confiance à l'autel, et mène avec lui son diacre et son sous-diacre à ses côtés. D'abord il baise l'autel ; et lorsqu'il le baise, le diacre et le sous-diacre, après avoir quitté sa chasuble et son aube qu'ils levaient en montant les degrés, mettent le genou en terre, pour témoigner le grand respect qu'ils portent à Dieu, en approchant de lui.

Cette entrée à l'autel, où le prêtre est accompagné d'un diacre et d'un sous-diacre, qui tiennent et élèvent son aube et sa chasuble, est extrêmement mystérieuse. Elle représente Jésus-Christ entrant dans la gloire, accompagné de tous ses saints, qui l'élèvent en louange et qui servent à l'honorer et à dilater sa gloire.

Il baise l'autel, pour exprimer ce baiser de paix qu'il donna à son Père en entrant dans le ciel, où son Père le reçut, et communia à sa substance et à sa nature humaine, qu'il enferma dans son sein pour tout jamais, lorsqu'il lui dit (*Psal.* CIX, 2, 6) : Soyez assis à ma droite, jusqu'à ce que le temps soit venu, que vous foulerez aux pieds vos ennemis, et briserez la tête des superbes. La droite, dont il est parlé en ce lieu, exprime la dignité de roi, par laquelle il doit dominer sur les diables. Et ce fut en ce jour que le Père le reçut en son sein amoureux, pour le tenir pressé sur sa poitrine, et se nourrir de lui par son amour, dont il était l'objet et la pâture.

Saint Jean, sur la poitrine de Notre-Seigneur en sa communion, est une image de ce qui se passe en la communion du Fils, lorsqu'entrant dans le ciel, il communie à son Père ; car alors Jésus-Christ repose sur la poitrine de son Père, et sommeille en son sein d'un sommeil bienheureux et éternel, où il goûte les suavités des influences de son Père, qui se communique à lui, et se verse en lui dans toute la plénitude que mérite l'âme de Jésus-Christ, pour s'être privé de tout pour son Père, et avoir tout souffert pour lui, jusqu'à donner sa vie ; en revanche de quoi Dieu lui donne la sienne, et répand en lui toute sa substance, sa joie, ses délices et ses trésors. C'est là maintenant la vie et la récompense de Jésus-Christ dans le sein de son Père.

Les autres apôtres ne reposent pas sur la poitrine de Jésus-Christ, et ne le baisent pas ; pour montrer, premièrement, la différence de ce qui se passe en eux, et de ce qui se fait en saint Jean. Jésus-Christ entre dans la personne des autres apôtres, les vivifiant et nourrissant intérieurement selon leur état et leur condition ; et saint Jean re-

Digitized by Google

posant sur Jésus-Christ, entre dans la personne de Jésus-Christ, à cause qu'il le doit représenter tel qu'il repose dans le sein du Père dans la gloire et dans l'éternité.

Secondement, c'est pour figurer quelles sont les privautés d'un fils par-dessus celles des serviteurs. Saint Jean représente le Fils; il tient la place de Jésus-Christ comme Fils de Dieu en sa résurrection, et les autres représentent Jésus-Christ comme serviteur et esclave du Père.

Ainsi donc le prêtre entrant à l'autel, le baise amoureusement, représentant les priviléges du Fils; et le diacre et le sous-diacre adorent religieusement le Père, et lorsque le diacre sera plus avancé en la lumière, et qu'il sera converti en Notre-Seigneur; c'est-à-dire après que Jésus-Christ aura éclairé le Nouveau Testament, et l'aura changé en lui, alors il aura droit de baiser l'autel. C'est pourquoi lorsque le prêtre devant la sainte communion, veut donner la paix au diacre, et qu'il le veut baiser en signe de la communion, où il entre par lui; alors le diacre baise l'autel, disant par là : Je commence de jouir de la paix et du baiser de Dieu par la communion. Il exprime, par ce baiser, qu'il doit être uni à Dieu intérieurement en la communion, comme le Fils est uni à son Père dans son baiser éternel et sa communion essentielle, où le Fils est communié de son Père, qui lui donne son essence par le baiser de paix éternel. Ainsi le Nouveau Testament, et le fidèle communie avec Jésus-Christ à Dieu le Père, recevant en lui-même l'essence et la personne du Père, par laquelle il se fait un baiser si intime entre l'âme et le Père, ou entre l'âme et Jésus-Christ (car le Père et le Fils viennent également en nous); que Notre-Seigneur ne l'a pu exprimer autrement, sinon que la communion rendait l'homme uni avec Dieu, comme l'essence rendait un et le Père et le Fils. Je suis en vous, et vous en moi par elle, de même que par la communion d'essence je suis en mon Père, et mon Père est en moi. Et proprement cette communion se passera dans le ciel par la consommation, où les fidèles seront tous appliqués et unis intimement à Dieu par Jésus-Christ. Et pour cela même le prêtre baise le premier l'autel, puis le diacre, pour dire que l'union à Dieu a précédé en Jésus-Christ. Et cette grâce du diacre est bien éloignée de son état de foi, où il ne voyait goutte aux mystères, bien loin d'y communier comme l'on fait dans le ciel; car l'âme qui communie dans le ciel a tous les mystères de Jésus-Christ en lui, en jouit à découvert, où auparavant elle ne les voyait que dans l'obscurité et dans les ténèbres.

Il faut remarquer que le prêtre ne dit point : *Dominus vobiscum*, et *Oremus*, qu'il ne baise l'autel; et avant même que de dire : *Orate, fratres*, il le baise encore, pour témoigner qu'il tire du sein de Dieu l'esprit d'oraison, qu'il veut donner au peuple, et qu'il dit habiter parmi eux. Le même en est-il des bénédictions qu'il donne au peuple, ou à l'hostie, ou à soi-même; elles sont souvent précédées d'un baiser de l'autel, pour témoigner qu'il va puiser en Dieu la bénédiction des peuples et de soi-même, n'y ayant de bénédiction ni de grâce originairement qu'en Dieu, et de Dieu qui, comme dit saint Paul, nous a bénis de toute bénédiction en son Fils : *Benedixit nos in omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo.* (*Ephes.* I, 3.)

Ainsi le prêtre, avant que de se bénir, et de dire ces paroles : *Omni benedictione cœlesti et gratia repleamur*, baise l'autel, et répand cette large bénédiction sur soi, en faisant un signe de croix sur sa personne. Et c'est ce que l'Eglise observe, de signifier par plusieurs signes extérieurs une même chose. Comme quand le prêtre, après avoir baisé l'autel, dit : *Dominus vobiscum*, il ouvre les mains, pour apprendre qu'il souhaite au peuple le Saint-Esprit, et qu'il le lui répand en abondance et en plénitude, comme nous remarquerons plus bas.

LIVRE TROISIÈME.

DU COMMENCEMENT DE LA GRAND'MESSE A L'AUTEL JUSQU'AUX ORAISONS.

CHAPITRE PREMIER.

Des encensements.

Aussitôt après que le prêtre est monté de la terre à l'autel, il commence à faire les encensements, qui comprennent de très-grands mystères, et dont l'explication surprendra peut-être l'esprit de ceux qui ne s'appliquent pas facilement à la considération des choses qui leur paraissent de peu de conséquence dans notre religion. Mais on ne se doit pas étonner, si de grandes choses sont comprises sous des figures si petites et si légères en apparence; car l'Eglise n'a rien de petit dans les idées de Dieu et de son Saint-Esprit, qui la dirige en tout, et qui ne fait pas moins pour elle que pour la Synagogue, où il ne laissait rien sans mystères : *Omnia in figura contingebant illis.* Tout y était figure des choses saintes et magnifiques qui devaient arriver. Et cela même se passe parmi nous, n'y ayant rien maintenant dans l'Eglise qui ne soit figure de quelque chose cachée, soit dans nos

Digitized by Google

mystères présents, soit dans ceux qui se sont passés sous Jésus-Christ, dont l'Eglise ne se lasse jamais de parler, et dont elle ne croit jamais exprimer suffisamment la vérité et la beauté.

Et ce qui est admirable, c'est que les moindres choses n'étaient point autrefois sans mystère, comme le marque Notre-Seigneur en parlant de la loi : *Iota unum aut unus apex non præteribit a lege, donec omnia fiant : « Les plus petites choses de la loi ne se passeront pas sans se voir accomplies dans leurs vérités. »* (*Matth.* v, 18.) Et ainsi on voit que, dans la loi et dans ses figures, les moindres traits étaient figuratifs des mystères et des vérités promises. De même dans l'Eglise de Dieu, les moindres cérémonies sont figuratives des mystères cachés; et ces mystères sont d'autant plus grands, que les choses qui les représentent sont petites en elles-mêmes, selon la coutume de Notre-Seigneur, qui a toujours caché ses plus grands et plus saints mystères sous les moindres choses, comme son grand mystère de l'Eucharistie sous les voiles du pain et du vin, ses grâces immenses et prodigieuses sous le vaisseau de l'humble et petite servante de Dieu, la sainte Vierge.

Ainsi, les encensements qui se font à l'entrée du prêtre à l'autel, représentent les louanges que Jésus-Christ et l'Eglise rendent à Dieu.

Le feu qui est dans l'encensoir est une figure du Saint-Esprit, reposant dans le cœur de Jésus-Christ.

Les divers grains d'encens qui se mettent dans le feu de l'encensoir, marquent les diverses prières des peuples de l'Eglise, qui se consomment en louanges à la gloire de Dieu, par la vertu d'un seul esprit résidant en Jésus-Christ et en l'Eglise. Et si quelquefois l'encens qu'on brûle est composé de plusieurs drogues, comme l'était le thymiame de l'ancienne loi, c'est pour faire connaître ou la nature de l'homme très-composée, qui se consomme en Dieu, et qui emmène avec soi toute la créature qu'il renferme en soi, pour avoir la gloire et la consolation de consommer en Dieu par avance, tout ce qu'un jour sa sainteté doit consommer parfaitement, ou la diversité de l'un ou de l'autre Testament, des Juifs et des gentils qui doivent se joindre et s'unir en Jésus-Christ, pour donner à Dieu d'un même cœur la louange éternelle qu'il mérite.

L'encensoir est une figure du très-saint Sacrement, qui comprend en soi tous les saints qui sont cachés et consommés en lui, pour la louange et la gloire de Dieu, les élevant incessamment vers lui, comme des fumées et des vapeurs de bonne odeur.

Cet encens s'y met à trois fois. Premièrement, pour signifier que la bénédiction que Jésus-Christ doit donner par le prêtre, se donne au nom de la très-sainte Trinité, qui lui donne tout bien pour le répandre en nous : *Benedixit nos in omni benedictione in Christo :* Dieu résidant en trois personnes, nous bénit en Jésus-Christ et par Jésus-Christ.

Secondement, parce que c'est à l'honneur de la très-sainte Trinité, que se répandent les louanges des saints devant Dieu, et que c'est pour elle qu'ils se consomment en amour et bénédiction.

Troisièmement, c'est pour montrer comme l'Eglise est cette multitude assemblée de la gloire de Dieu, séparée du commun des gentils, et tirée de la masse de perdition du monde par le baptême, et en vertu de la très-sainte Trinité, à laquelle elle est dédiée et consacrée, soit en ses particuliers, soit en général, et de laquelle elle est une image et une représentation très-claire et très-naïve : car comme Dieu est un subsistant en trois personnes, ainsi l'Eglise et le peuple Chrétien est un en Dieu et en Jésus-Christ son Fils. De même qu'un Dieu habite en trois personnes de toute éternité, sans changer leur distinction et leur multitude par son unité; ainsi Dieu habite dans les fidèles au fond de leur cœur, et est le même en tous; il les consomme en lui, il les abîme en lui, sans changer l'extérieur de leur personne, ni leur diversité. Et tout de même que les trois personnes sont distinctes en leurs caractères, demeurant les mêmes dans leurs opérations; car toutes agissent par un même principe qui est Dieu, et pour cela elles sont inséparables en leurs opérations au dehors; ainsi toute l'Eglise, tous les fidèles agissent en la vertu de Dieu, et tous opèrent par un même principe : *Si quis loquitur, quasi sermones Dei; si quis ministrat, tanquam ex virtute quam administrat Deus* (*I Petr.* iv, 11) : Qui parle, il parle la parole de Dieu; qui agit et opère, il opère par la vertu de Dieu : c'est en Dieu que le fidèle doit agir et opérer.

Et de plus, de même que les personnes éternelles conviennent en leurs mœurs, et sont toutes semblables en bonté, douceur, justice et miséricorde; ainsi les fidèles qui sont possédés de Dieu, sont semblables en leurs mœurs : *Qui habitare facit unius moris in domo* (*Psal.* lxvii, 7); ils sont tous bons, patients, justes, doux, pieux et miséricordieux, à cause qu'ils sont tous remplis d'un même principe et d'une même substance, d'un même esprit, de mêmes inclinations et de mêmes sentiments. C'est un même baume qui répand même odeur et mêmes qualités. C'est un même soleil en tous, qui donne même lumière. C'est un même agent qui répand même force. C'est un même tout qui opère une même chose en tous, et qui fait que tous les Chrétiens, et tous les vrais anéantis, sont les mêmes en Dieu. Et comme le Père est bon, le Fils est bon, et le Saint-Esprit est bon, à cause du même Dieu qui est bon, et qui habite dans les trois personnes; ainsi tous les fidèles anéantis en Dieu sont tous bons comme Dieu, ayant tout en eux un même Dieu qui les occupe, les remplit et les convertit en lui-même par Jésus-Christ son Fils, qui possède ses mœurs, et qui les vient convertir et consommer en soi.

Digitized by Google

Les grains d'encens, jetés par trois fois dans le feu, signifient donc les fidèles de l'Eglise jetés dans la fournaise ardente du sein de Dieu, qui se répandent en louanges, et se consomment en lui par Jésus-Christ, en qui Dieu habite corporellement; de même que le feu habite dans le charbon : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur.* (*Luc.* XII, 49.)

Dieu est l'élément pur qui habite dans le ciel, comme le feu dans la région suprême; et lorsqu'il se veut manifester et habiter en terre pour consommer les hommes, il entre en Jésus-Christ, il prend sa nature infirme, il la consomme et habite corporellement en lui : *Inhabitat plenitudo divinitatis corporaliter* (*Col.* II, 9) : de même que le feu élémentaire s'incorpore dans le bois, Dieu comme feu s'incorpore en cette nature qui habite en nous, et qui repose sur nos autels; et en ce charbon ardent qui est fait d'un bois aromatique, il reçoit nos parfums, et les incorpore aux siens, pour n'en faire qu'un sacrifice et un holocauste, qui monte en odeur de suavité; il ne fait de nos oraisons et des siennes, qu'une seule et simple prière à la gloire de Dieu.

Et pour cela, après avoir laissé choir le dessus de l'encensoir, et y avoir renfermé tous les parfums, ce qui marque que Jésus-Christ qui avait ouvert son cœur et son intérieur, pour recevoir nos oraisons et nos parfums, les avait comme comprises et renfermées en lui : le prêtre, qui représente Jésus-Christ, donne d'abord trois coups d'encens au milieu de l'autel, ce qui nous fait entendre que Notre-Seigneur, caché dans le ciel et retiré au très-saint Sacrement, comme au sein de son Père, offre ses louanges et celles de l'Eglise à la très-sainte Trinité résidant en l'unité de Dieu et les jette lui-même en Dieu, qu'il nous a rendu sensible en soi-même, et nous a donné de quoi l'apercevoir et le moyen de lui faire nos offrandes : *Filius Dei dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum.* (*I Joan.* V, 20.) Cette dévotion représente celle de Jésus-Christ, et pour cela on offre à Dieu l'encens même en présence du très-saint Sacrement, pour exprimer extérieurement ce qui se passe intérieurement au tabernacle en Jésus-Christ. Et après on va expliquant par les autres neuf coups de chaque côté, ce qui s'est fait en abrégé, exprimant par là la dévotion de l'Eglise, qui n'est qu'une dilatation et une explication de la piété et dévotion de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Et pour cette raison, lorsque l'on donne de l'encens pour honorer simplement Notre-Seigneur, et que l'encens ne signifie point autre chose (comme lorsque l'on encense seulement le très-saint Sacrement), le prêtre ne donne point la bénédiction sur l'encens : où au contraire, quand l'encens est donné pour autre sujet que pour le seul respect à la personne de Notre-Seigneur, à savoir, pour exprimer les oraisons des saints et celles du Fils de Dieu, le prêtre donne la bénédiction sur l'encens avec cette oraison : *Ab illo benedicaris, in cujus honore cremaberis* : Soyez béni par celui en l'honneur de qui vous serez consommé; ce qui marque que Jésus-Christ répand ses oraisons et celles de son Eglise triomphante et militante sur nos autels, pour nous unir aux siennes et mêler nos prières et notre cœur avec les louanges de tout le monde, étant perdus et anéantis comme l'encens dans le feu, qui se consomme en l'honneur et à la louange de Dieu.

Les neuf coups qui se donnent à chaque côté de l'autel représentent les devoirs de l'un et de l'autre Testament envers la très-sainte Trinité, à laquelle ils sont offerts par Jésus-Christ, qui les comprend en soi, et les répand dans l'un et l'autre Testament.

Les deux côtés de l'autel représentent l'Ancien et le Nouveau Testament, de même qu'autrefois ils étaient signifiés par les deux anges qui étaient sur l'arche, qui étaient tous deux semblables et unis, et qui représentaient les louanges que l'un et l'autre Testament rendent à Dieu : *Opus unum erat in duobus cherubim* (*III Reg.* VI, 25), et par la liaison et le rapport qu'ils avaient ensemble, ils représentaient l'uniformité des deux Testaments dans l'adoration d'un Dieu en unité d'esprit et de religion. D'où vient qu'on fait sur les deux côtés de l'autel les mêmes cérémonies, et l'on donne les mêmes coups d'encens.

Les trois premiers coups qui se donnent sur chaque côté de l'autel, vis-à-vis les trois chandeliers, et à égale distance, et non pas coup sur coup l'un sur l'autre, comme ceux qui se donnent au milieu de l'autel, expriment les louanges et les honneurs des anges et des saints qui ne sont qu'une étendue des louanges très-précieuses que Jésus-Christ a une fois offertes au Père éternel. Ces trois coups se doivent jeter sur l'autel, parce qu'ils se donnent au Père éternel, qui est figuré par l'autel, et qui est toujours en repos sur son trône, où il habite en sa majesté, et d'où il n'est jamais descendu comme le Fils et le Saint-Esprit, qui sont devenus suppliants pour nous; car l'un est résidant sur nos autels toujours priant pour nous; savoir, Notre-Seigneur le Fils unique du Père, et l'autre repose dans le cœur des fidèles, *qui prie toujours le Père*, dit saint Paul, *il prie pour les saints selon Dieu : « Secundum Deum postulat pro sanctis. »* (*Rom.* VIII, 27.)

Après ces trois premiers coups, on porte deux coups d'encens au coin de l'autel, l'un en bas et l'autre en haut, pour montrer que tout le sein de Dieu est rempli des louanges de Jésus-Christ et des saints. Et pour cela on ne laisse aucune place qui ne soit parfumée. C'est aussi pour montrer que le Fils de Dieu est descendu en terre, puis il est remonté pour parfumer l'autel de Dieu d'éternelles louanges. D'où vient qu'après ces deux coups on revient à parfumer l'autel de trois coups d'encens : ce qui marque les louanges qui se rendent en l'honneur du Verbe, la seconde personne. Ils se font en rond, parce que le Verbe divin est sa propre

Digitized by Google

louange, et qu'il loue Dieu par soi-même. Il trouve en Dieu toutes ses louanges, exprimant comme Verbe et comme image de Dieu tout ce qui est de ses beautés et de ses grandeurs. De plus, même comme homme, et comme empruntant notre chair, il se rend à lui-même ses louanges : il se loue en soi et n'a que faire d'emprunter ailleurs des louanges. Et si on n'achève pas le rond, c'est que ces louanges commencées en Jésus-Christ doivent être continuées dans toute l'éternité, et cette éternité commencée est signifiée par le demi-rond.

Ces trois coups se jettent aussi sur l'autel, et non pas au-dessous, à cause que Jésus-Christ, l'hostie de louange, repose sur l'autel. Il n'en est pas de même des trois derniers coups d'encens : ils se donnent plus bas au-devant de l'autel, pour marquer que c'est à l'honneur du Saint-Esprit reposant dans le cœur des fidèles qui habitent sur terre, au-dessous des autels, et non pas au-sus, comme Jésus-Christ Notre-Seigneur.

C'est encore avec cette différence que les coups ne se donnent pas en rond, comme à l'honneur du Fils, à cause que le Saint-Esprit ne reposera pas éternellement sur terre dans le cœur des fidèles, qui n'y seront que pour un temps durant le cours de cette vie qui sera court : où au contraire les louanges que l'humanité sainte rend au Verbe dans soi, seront pour une éternité qui ne finira jamais; ce sera un cercle qui commencera et finira en soi toute l'éternité : car Jésus-Christ loue le Verbe par la vertu du Verbe; et ainsi le Verbe se loue, il commence par soi et aboutit à soi.

Ce qu'on a fait à la main gauche, on le fait après à la droite, pour faire entendre que les louanges du Vieux et du Nouveau Testament sont comprises dans le saint sacrifice de la Messe, et qu'elles sont offertes en union de celles de Jésus-Christ, sans lesquelles elles ne seraient pas reçues. C'est pourquoi, après qu'on a représenté les louanges et les honneurs qu'on doit au Fils de Dieu, par ces trois coups d'encens à demi-rond du côté gauche, on passe aussitôt au côté droit, représentant par là que ces louanges et prières de l'Ancien Testament sont premièrement émanées du Verbe et méritées par Jésus-Christ qui devait venir, en vue duquel Dieu a voulu faire grâce et miséricorde à ceux de l'ancienne Loi, qui n'ont rien eu de saint et de pur en eux, que ce que Jésus-Christ leur a mérité par avance, vu même que rien n'est accepté de Dieu que par Jésus-Christ. D'où vient que tous les saints de cette loi ne sont entrés au ciel qu'avec Jésus-Christ et n'ont pu avoir accès au Père que par lui.

C'est pour cette raison que ces prières de l'Ancien Testament sont offertes sur l'autel avec celles de Jésus-Christ, pour montrer que c'est avec lui et par lui que Dieu les admet. Outre que ce sacrement étant la continuation du sacrifice de Jésus-Christ entrant au ciel avec ses saints, il faut qu'il représente les louanges de tous les saints.

Le saint sacrifice de la Messe est la continuation du sacrifice de Jésus-Christ, consommé en son Père au jour de la résurrection, et communiant son Père au jour de son ascension, entrant dans son sein avec ses patriarches et ses prophètes; mais c'est un sacrifice prévenant le sacrifice universel de toute l'Eglise consommée en Jésus-Christ, et montant dans le ciel au jour du jugement et du sacrifice universel : car alors non-seulement l'Ancien Testament, mais encore le Nouveau sera consommé en Jésus-Christ; toute l'Eglise ne sera qu'une hostie de louange avec Jésus-Christ; toute la loi écrite et la loi de grâce ne sera qu'un Jésus-Christ.

Joint encore que, figurant ce dernier sacrifice du jour du jugement, où nous serons tous consommés en un, où l'Ancien et le Nouveau Testament ne seront qu'une bergerie gouvernée par un pasteur et consommée en un agneau, on doit exprimer les louanges de l'un et de l'autre. Ce qui paraît par les six coups qui se donnent pour honorer le Saint-Esprit, trois de la part du Nouveau Testament et trois de la part de l'Ancien.

Ils se font consécutivement pour montrer qu'un même esprit lie les deux Testaments, qu'un même esprit règne sur les deux, qu'un même esprit les consomme tous deux en un, et fait qu'ils ne sont qu'une hostie de louange en lui, en son amour et en son feu : car c'est un même esprit qui élève les saints à la louange et à la gloire de Dieu. Un même esprit nous fait prier en l'un et en l'autre Testament; et celui qui aura plus eu de cet esprit sera le plus saint. Un seul esprit fera donc un seul tout de tous les particuliers de l'Eglise, tant d'une loi que de l'autre.

CHAPITRE II.

De l'office du thuriféraire, du diacre et du prêtre, quant aux encensements.

Les encensements ne sont pas seulement mystérieux dans leur matière et dans leur action, mais encore dans les personnes qui y contribuent et dans tout ce qui les regarde. Le thuriféraire, comme il a été déjà remarqué, est celui dans l'Eglise de Dieu qui représente la sainte Vierge. Il porte d'une main la navette, et de l'autre l'encensoir. La navette représente l'Eglise qui est comparée à un navire. Et parce que la sainte Vierge a toujours l'Eglise comme en ses mains pour la présenter à Dieu, c'est pour cela que le thuriféraire a toujours la navette en main. Quand il se présente pour les encensements, il la tient de la main droite, et de la gauche il tient l'encensoir qui représente Jésus-Christ, pour dire que Jésus-Christ est plus proche de son cœur que l'Eglise. Et parce qu'il est venu pour sauver son Eglise et pour la consommer en lui, on tire l'encens de dedans la navette, et on le jette dans l'encensoir pour exprimer que l'Eglise doit être perdue et consommée en Jésus-Christ.

Les grains d'encens renfermés dans la navette représentent les peuples renfermés dans l'Eglise.

Digitized by Google

Le pied de la navette est bas pour marquer son humilité.

Le dessus de la navette n'est pas élevé, pour témoigner qu'il n'y a point de vanité en elle. Et en cela la navette ne ressemble pas aux navires, dont la partie supérieure est élevée en l'air, pleine de voiles et de cordages qui les élèvent et les exposent au vent, au gré duquel ils marchent; ce qui signifie la vanité et l'embarras du siècle qui n'a rien de solide et de stable : à quoi l'esprit de l'Eglise n'a point de part; car elle est toujours basse, humiliée et séparée des vanités du monde.

La navette a deux moitiés en sa longueur, dont l'une demeure toujours couverte et l'autre s'ouvre dans le besoin. Cela fait voir comme l'Eglise conserve en elle mille trésors cachés, qu'elle ne produit pas toujours, et qu'elle ne découvre que par nécessité, et pour la charité du prochain. La beauté de l'Eglise est cachée en son fond, et ne peut être découverte que par les yeux de Dieu : *Omnis gloria filiæ regis ab intus.* (*Psal.* XLIV, 14.)

Le thuriféraire met la navette entre les mains du diacre, afin que le prêtre en tire l'encens, le mette dans le feu et le bénisse. Cela représente que c'est par le moyen de la sainte Vierge que les peuples sont attirés à l'Eglise, et mis entre les mains de ses ministres, pour être consommés en Jésus-Christ selon les décrets de Dieu, dans lesquels ils étaient cachés comme les grains dans la navette, dont la bouche qui s'ouvre, signifie que les desseins de Dieu sur les peuples se découvrent à l'Eglise, quand il les veut sanctifier.

Ce sein profond de Dieu est aussi bien représenté par cette navette, d'où les peuples sortent, pour être faits hosties à la gloire de Dieu, consommées en son feu. Et pour cela, il faut d'abord qu'ils soient mis dans l'Eglise du Nouveau Testament, qui est représenté par le diacre, lequel près tire la cuiller de la navette, et la présentant au prêtre, il la baise, et la main même du prêtre, pour signifier que l'Eglise ne peut tirer les peuples de l'état où ils sont lorsqu'ils viennent en terre enfants d'ire et de colère, que par Jésus-Christ, qui doit leur donner sa bénédiction par le moyen du baptême.

La cuiller est attachée à la navette, et y demeure toujours cachée pour témoigner que l'Eglise renferme en soi le sacrement du baptême, comme le moyen de retirer les peuples de la masse de perdition, où ils sont engagés par le péché. Cette cuiller retire du péché, relève de la terre, recueille en Jésus-Christ les peuples dispersés, et les jette dans cet abîme et fournaise de feu, pour y être dévorés et consommés en Dieu par Jésus-Christ, qui est le premier consommé dans ses flammes.

Le thuriféraire pendant ce temps, après avoir ouvert l'encensoir tout ardent et enflammé, le tient par en haut de la main gauche sur sa poitrine, ayant le pouce dans l'anneau, qui est au chaînon du milieu qui ouvre l'encensoir : et de la droite, il tient les trois chaînons pressés, assez proche du feu, qu'il présente au prêtre en la posture d'une demi-génuflexion, avec une modestie et révérence extraordinaire. Ce qui représente les dispositions et sentiments de la très-sainte Vierge en l'œuvre de l'incarnation, et du salut des peuples, qu'elle recherchait avec une sollicitude, un souhait et une vigilance extrême.

L'encensoir signifie Jésus-Christ tout entier, tant en son humanité qu'en sa divinité, avec les trois personnes habitant en lui. Le corps de l'encensoir, qui contient les charbons ardents, représente l'humanité, dont le fond est en gloire et consommé dans le feu divin. Les trois chaînons représentent les trois personnes de la très-sainte Trinité. Celui du milieu représente la divinité environnée des trois personnes. Ce chaînon est celui qui ouvre et ferme l'encensoir, à cause que la divinité est celle qui dans les trois personnes est la cause de tous les mouvements de Jésus-Christ, et de toutes choses.

Les œuvres que la très-sainte Trinité produit au dehors sont inséparables, à cause que la puissance, la lumière et le mouvement, par lesquels les trois personnes agissent, c'est Dieu même, qui est unique dans les trois; qui par conséquent opère lui seul, et en qui seul toutes les trois personnes opèrent au dehors. Et au dedans, une personne opère ce qu'une autre personne n'opère point, si le Père engendre seul son Verbe, et si le Père et le Fils produisent seuls le Saint-Esprit, lequel ne produit rien au dedans, c'est, ou à cause que, dans ce premier instant d'origine, le Fils et le Saint-Esprit ne sont point encore; ou que, dans la production de ces deux divines personnes, la fécondité de l'essence divine étant épuisée, il ne reste plus rien à produire au dedans. C'est donc Dieu qui opère tout au dedans, comme au dehors, et il est seul principe de l'opérer. Dieu dans le Père engendre son Verbe par son entendement, ensuite de quoi Dieu se trouvant transmis dans le Fils par la génération, un même Dieu qui est la volonté féconde dans le Père et dans le Fils, produit le Saint-Esprit : tous deux, comme disent les théologiens, en unité de principe, c'est-à-dire, en tant qu'ils sont un Dieu fécond en volonté, produisent une même personne nommée le Saint-Esprit; à cause que la volonté soupire, comme l'entendement exprime; et pour cela la seconde personne produite par l'entendement, s'appelle Verbe, et est l'expression de Dieu qui représente ses perfections telles qu'elles sont en lui. De sorte qu'en un mot le Verbe loue le Père infiniment, il loue Dieu dans le Père, et dit tout ce qu'il est d'un éloge infini et admirable; ainsi en lui seul Dieu trouve toute sa louange; et pour cela, lui seul peut donner paix à l'âme, et surtout à celle de Jésus-Christ, qui ne saurait se contenter en elle ni en toute l'Eglise, pour le peu de louanges qu'elle

Digitized by Google

rend à son Père. C'est pourquoi Dieu à dessein nous a donné son Verbe, afin qu'en lui nous puissions trouver des louanges qui fussent dignes de Dieu.

Dieu donc est le principe de toute opération, soit au dedans, soit au dehors. Il est aussi en Jésus-Christ le principe de toutes ses opérations. C'est lui qui se réconcilie le monde, et qui ouvre le cœur de ce cher Fils pour nous : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* (*II Cor.* v, 19.) C'est lui qui lui donne l'amour qu'il a pour les hommes, et qui lui fait embrasser nos intérêts avec tant d'ardeur. Et si cela se fait en Dieu originairement par son amour, comme premier principe de tout le bien des hommes, il est encore mû à cela par les prières assidues et vigilantes de la très-sainte Vierge; il y est sollicité continuellement par ses soins et par ses demandes, qui obtiennent miséricorde aux hommes par Jésus-Christ. Ce qui est représenté par le thuriféraire, lorsque, portant l'encensoir de la main gauche, il élève avec tant de soin la bouche du chaînon du milieu, pour tenir ouvert l'encensoir tout ardent. Cela exprime la sainte Vierge disant au Père : Je vous conjure par les mérites et les amours ardents de votre Fils que je vous offre, faites miséricorde aux hommes que je mets dans les mains de l'Eglise, et que je lui confie, sur lesquels j'ai toujours les yeux ouverts, regardant tous ceux qui ont le bien d'être mis dans l'encensoir de mon Fils, et qui y sont enfermés pour y être à jamais consommés à votre gloire. C'est pour cela qu'il faut que le thuriféraire ait toujours les yeux ouverts sur le prêtre et sur le diacre, quand ils mettent l'encens, et il doit reprendre la navette quand il faut; pour montrer que l'Eglise donne à la sainte Vierge les âmes à garder, la tenant comme la protectrice de toutes celles qui restent sur la terre, en attendant le temps de les mettre en Dieu, pour les consommer à sa gloire.

Le thuriféraire qui tient les trois chaînons pressés de la main gauche, représente l'amour avec lequel la sainte Vierge presse la sainte Trinité de recevoir les âmes de l'Eglise en Jésus-Christ, et de les consommer en lui ? Elle presse ces trois personnes de contempler l'amour ardent de Jésus-Christ, qui mérite bien d'être exaucé : *Exauditus est pro sua reverentia.* (*Hebr.* v, 7.) Il vaut tant de sa personne, qu'il mérite que son Père l'écoute, et qu'il écoute aussi tous ceux qui invoqueront la majesté de Dieu par lui.

Après que l'encens a été mis par le prêtre dans le feu (ce qui représente les saints entrés en Jésus-Christ), le thuriféraire referme l'encensoir, signifiant par cette action ce que la sainte Vierge dit après leur consommation: Je suis contente pour ceux-là, et je n'en suis plus en souci, ces âmes sont consommées en Dieu, et le louent à toute éternité.

Après, le thuriféraire donne l'encensoir au diacre, qui représente l'Eglise; afin que le diacre le donne au prêtre qui encense l'autel, et auparavant le Saint des saints. Cela signifie que la sainte Vierge donne son Fils à l'Eglise pour remercier Dieu par lui de la grâce d'avoir reçu des enfants, et de les avoir daigné consommer en lui. Et de plus, elle donne cet encensoir au diacre, pour dire à l'Eglise qu'elle s'unisse à Jésus-Christ et à ses louanges, et aussi à toutes les louanges de ses frères, qui vont louer Dieu, et se consommer en louange à toute éternité.

Ensuite de quoi le diacre prend en main l'encensoir pour le donner au prêtre; la sainte Eglise témoignant par là qu'elle ne se sent pas digne de présenter à Dieu ses enfants, ni les prières de Jésus-Christ; mais elle les donne au prêtre, c'est-à-dire à Notre-Seigneur, pour louer Dieu lui-même. Et le prêtre, qui exprime là le Verbe, prend l'encensoir pour présenter à Dieu les prières et les louanges de l'humanité sainte de Jésus-Christ.

Le prêtre, d'abord qu'il a pris l'encensoir en main, fait la génuflexion, et s'humilie devant Dieu parce que le Verbe ne peut s'humilier devant son Père s'il n'est fait homme. Et comme il ne peut louer son Père par des louanges de religion, que par l'humanité, de là vient que le prêtre, représentant le Verbe, prend en main l'encensoir, qui représente l'humanité, remplie du parfum des louanges de tous les saints du ciel, pour en honorer Dieu.

Et parce que l'Eglise doit s'unir à Jésus-Christ, comme chef en ses louanges et en tous les autres devoirs qu'il rend à Dieu son Père : *Christus caput est Ecclesiæ* (*Eph.* v, 23); pour cela le diacre baise le chapiteau de l'encensoir, en s'unissant par là à Jésus-Christ, comme chef. Et comme il faut aussi s'unir aux louanges du Verbe, qui offre les prières de l'humanité sainte, laquelle ne se peut offrir elle-même sans lui, non plus que l'encensoir sans le prêtre; de là vient que le diacre baise la main du prêtre, après avoir baisé le chapiteau de l'encensoir; disant par là que l'Eglise s'unit elle-même aux prières du Verbe, et aux louanges qu'il rend à Dieu en Jésus-Christ. Le chapiteau de l'encensoir en la main du prêtre, exprime la divinité qui est le chef de Jésus-Christ : *Caput Christi Deus.* (*I Cor.* xi, 3.) Le chef de Jésus-Christ est Dieu subsistant en trois personnes, et toutes trois inséparables, qui s'accompagnent en tout et partout. C'est pourquoi les trois chaînons, qui représentent les trois personnes soutiennent le corps de l'encensoir : de même les trois personnes soutiennent en leur manière, et environnent l'humanité de Jésus-Christ.

Le prêtre, qui donne le branle et le mouvement à l'encensoir, représente le Verbe donnant la vie, la subsistance et le mouvement à l'humanité. Et l'encensoir aussi qui donne de l'encens à Dieu, rend le prêtre encensant et priant; car sans lui le prêtre n'aurait pas de quoi encenser. Cela représente le Verbe, qui est rendu priant par l'humanité sainte, lequel n'aurait point de

Digitized by Google

prières et de devoirs à présenter à Dieu sans cela. Et tous deux ne font qu'un encensoir, comme l'humanité de Jésus-Christ et sa divine personne ne font qu'un priant et un louant.

La sainte Vierge est celle qui donne au Verbe ses louanges et ses prières, en lui donnant l'humanité, dans laquelle il trouve le moyen de prier et de glorifier Dieu; et le Verbe se sent tellement obligé à Marie de ce digne présent qu'elle lui a fait de sa nature et de son sang, qu'il a bien voulu se les unir, et faire que le sang de Marie avec le Verbe devînt le Christ, et fît partie du Verbe incarné. De là vient que toute l'Eglise avec le Verbe se sent obligée à la très-sainte Vierge, de la religion qui se rend à la divine majesté. C'est donc pour cela que le thuriféraire qui représente la sainte Vierge, est celui qui doit donner l'encens et l'encensoir au diacre, afin que par lui le prêtre, qui signifie le Verbe, reçoive le moyen de glorifier Dieu.

CHAPITRE III.

De l' «Introït.»

Après les encensements qui expliquent à leur façon les louanges de Dieu, on commence l'Introït et les prières de l'ancienne loi : car l'Introït est presque toujours tiré de l'Ancien Testament; et l'on exprime par ces paroles ce que l'on avait exprimé auparavant par les encensements, par lesquels on avait attiré à Dieu les yeux et le flairer de l'âme, comme on y attire maintenant les oreilles, récitant ses louanges à haute voix. Et pour cela tout le peuple chante en la personne du clergé, qui exprime toute l'Eglise ramassée en lui.

En commençant l'Introït, le prêtre fait le signe de la croix sans dire : *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti*, pour marquer que tout ce qui s'est fait en l'ancienne loi, a été la gloire de la très-sainte Trinité en vertu de Jésus-Christ, qu'elle ne connaissait pas clairement et distinctement, mais seulement avec confusion et obscurité. C'est pourquoi elle fait seulement par geste le signe de la croix, sans exprimer par paroles les trois personnes adorables.

On entonne des paroles tirées de l'ancienne Loi, qui signifient quelquefois les dispositions de Dieu, pendant ce temps-là. Par exemple en cet Introït : *Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis* (*Jer.* XXIX, 11), l'Eglise est ravie de ces dispositions de Dieu, qui souhaite la paix aux hommes, et qui médite le moyen de notre réconciliation en son Fils. Et partant le chœur entonne hautement et d'une allégresse publique ce beau motet : *Ego cogito*, etc. : Je pense des pensées de paix.

Après avoir exprimé les sentiments de Dieu, on exprime ceux de la Synagogue qui suivent immédiatement; comme sont les sentiments de confiance que l'Eglise exprime, ensuite des témoignages d'amour que Dieu lui a rendus; mais avec cette différence que, ne se contentant pas de chanter ceux-ci une fois, elle les répète une seconde; ce qu'elle ne fait pas des prières de la Synagogue, tirées de David, à cause que les sentiments et dispositions de Dieu se doivent peser avec plus de respect que les sentiments de tous les hommes ensemble pour purs qu'ils puissent être, ayant toujours diminué de la pureté et de la sainteté de l'esprit en leur mélange.

De plus, on chante la première partie de l'Introït par deux fois, dont la première déclare les pensées de Dieu et ses promesses, et la seconde témoigne qu'elles sont accomplies, et qu'on lui en rend actions de grâces.

Et pour les louanges ou prières tirées de David qui expriment les devoirs et la religion des hommes envers Dieu, elles ne se récitent qu'une fois, à cause que ses prières se doivent continuer dans l'Eglise, et ne doivent jamais être interrompues. Et la nouvelle loi, aussi bien que l'ancienne, se doit servir de ces prières, autrefois inspirées par l'esprit de Jésus-Christ qui anime l'Eglise; parce que l'esprit de Dieu en ce temps-là, qui devait être un jour l'esprit de Jésus-Christ, quand il serait conçu sur la terre, se répandait par avance en David, et lui faisait dire ce qui devait être continué dans tout le monde. Et comme il était figure de Jésus-Christ, et même un Jésus-Christ vivant sur la terre en la vertu de son esprit, il exprimait déjà les sentiments du Fils de Dieu en son Eglise, et Notre-Seigneur commençait par avance à exprimer en lui ce qu'il continue en nous.

Et afin que toute l'Eglise fût pleine de Jésus-Christ, et que tout ensemble elle ne fût qu'un Jésus-Christ, il mettait dans la bouche de ce Prophète ce qu'il devait dire un jour lui-même sur la terre, comme on l'a vu à sa mort, où il a prononcé les psaumes que David prononçait en son affliction, récitant : *In manus tuas commendo spiritum meum.* (*Psal.* XXX, 6; *Luc.* XXIII, 26.) Et : *Deus meus, Deus meus utquid dereliquisti me?* (*Psal.* XXI, 2; *Matth.* XXVII, 46; *Marc.* XV, 34.) Comme encore le *Dixit Dominus Domino meo* (*Psal.* CIX, 1); qu'il exprimait de bouche sur la terre, comme un jour son Père devait le réciter dans le ciel, où l'on entend insensiblement les paroles de congratulation, conjouissance, ressentiment et gratification, dont le Père éternel devait user à l'entrée de son Fils dans le ciel, au jour de son ascension. Si bien qu'en l'une et l'autre loi on ne voit que Jésus-Christ, on n'entend parler que Jésus-Christ, et on n'est redevable qu'à Jésus-Christ de toutes les louanges, de tout l'honneur et de tous les hommages qu'on rend maintenant à Dieu, qu'on lui a rendus et qu'on lui rendra à jamais sur la terre et dans le ciel.

Et pour exprimer cela et marquer l'union de l'un et de l'autre Testament en Jésus-Christ, immédiatement après ce psaume, on récite : *Gloria Patri, et Filio*, etc, pour joindre la prière du Nouveau Testament à celle de l'Ancien, et pour ajouter aussi à l'Ancien le bonheur qu'il ne connaissait pas; savoir

Digitized by Google

l'expression du mystère de la très-sainte Trinité qui lui manquait ; car il n'en connaissait rien que confusément et en la foi de Jésus-Christ, qui devait un jour révéler ce qui était alors couvert.

C'est pourquoi quand on dit : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto*, le prêtre se tourne vers la croix ou vers le très-saint Sacrement, lorsqu'il est sur l'autel pour dire: C'est à vous, mon Seigneur Jésus-Christ, caché sous notre sacrement dans ce tabernacle, ou bien à vous qui êtes représenté sur cette croix (car il faut qu'il y ait toujours un crucifix sur l'autel), que nous sommes redevables de la connaissance de ce divin et adorable mystère de la très-sainte Trinité, à laquelle nous rendons ces hommages et ces louanges expresses, dont toute l'ancienne loi était privée, qui ne rendait aucun devoir qu'en votre esprit caché au plus profond du cœur de vos prophètes, auxquels vous révéliez cette sublime vérité. Et l'Eglise, dans l'Office divin pour le même dessein, récite le *Gloria Patri* à la fin de tous les psaumes de David et de tous les cantiques, excepté au *Benedicite*, à cause qu'on a ajouté en la méthode du cantique, qui n'est qu'une image des louanges que l'Eglise rend à Dieu : *Benedicamus Patrem et Filium, cum sancto Spiritu.* Louons le Père, le Fils et le Saint-Esprit, représentés par les trois enfants dans la fournaise en unité de l'esprit, qui parut au milieu d'eux comme images de l'Eglise.

Lorsqu'on dit le *Gloria*, on s'incline profondément à l'extérieur et on s'humilie de cœur devant la majesté de Dieu, protestant par cette action d'anéantissement, que toute créature doit rendre hommage à à cette grandeur sublime, et se réputer indigne de paraître devant elle. Par ce verset de notre office, qui est office du Nouveau Testament, nous tirons des mains de la Synagogue, et nous nous approprions ce qu'elle possédait uniquement depuis la venue de Notre-Seigneur, par le mauvais usage qu'elle en faisait ; car par cette sainte conclusion : *Gloria Patri*, gloire soit à Dieu en lui-même, comme tous les psaumes le marquent, mais subsistant en trois personnes, comme nous l'ajoutons, nous marquons ces psaumes de notre sceau et les rendons nôtres, y ajoutant tout ce qui y manquait, que Jésus-Christ n'avait point encore découvert, et qu'il attendait à révéler à la fin de la loi. C'est pourquoi nous disons : *Gloria Patri* à la fin des psaumes, et non pas au commencement.

Si aux Laudes on ne dit point *Gloria* à la fin de deux psaumes, c'est parce que l'on en fait un de trois, lesquels ensemble expriment une même chose, et rapportent les louanges et dispositions des saints qui ne sont point interrompues, et ne sont qu'une louange à Dieu et à la très-sainte Trinité. Ce qui ne se fait pas sans raison en cette partie qui s'appelle Laudes, c'est-à-dire louanges à Dieu, où l'Eglise, particulièrement au jour du dimanche, honore la résurrection de notre Sauveur, et la société qu'il a avec les bienheureux, pour louer Dieu éternellement. Si bien qu'elle y mêle les cantiques des louanges des saints : *Laudate Dominum in sanctis ejus, laudate eum in firmamento virtutis ejus.* (*Psal.* CL, 1.) *Hymnus omnibus sanctis ejus filiis Israel populo appropinquanti sibi.* (*Psal.* CXLVIII, 14.) L'on voit en tous ces psaumes la description des saints et leurs dispositions dans la gloire : *Exaltationes Dei in gutture eorum* (*Psal.* CXLIX, 6) : Les louanges de Dieu dans leur bouche. Et parce qu'il faut s'unir en terre aux louanges des bienheureux, on dit tous les jours à Laudes ces cantiques du dimanche, dédiés à la louange de Dieu en Jésus-Christ ressuscité. D'où vient que ce jour-là se récite le *Dominus regnavit decorem indutus est, indutus est Dominus fortitudinem, et præcinxit se* (*Psal.* XCII, 1) : Le Seigneur a régné, il s'est revêtu de beauté, accompagné de force et de vertu en sa résurrection : *Crucifixus est in infirmitate, sed vivit ex virtute Dei.* (*II Cor.* XIII, 4.)

Après on dit le psaume *Jubilate* (*Psal.* XCIX, 1), qui exprime les sentiments de joie des Chrétiens en ce jour.

On ajoute : *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo. Sitivit in te anima mea, quam multipliciter tibi caro mea* (*Psal.* LXII, 1), où l'on voit les souhaits de Jésus-Christ soupirant après la résurrection, et la désirant plus pour son corps que pour son âme, qui était en partie bien heureuse, et son corps était affligé de toutes parts et plein d'amertume et de confusion.

Le *Benedicite* est le cantique des bienheureux consommés dans la gloire et dans le feu divin, qui chantent les louanges de Dieu tout d'une voix et d'un même esprit, représenté par cet ange qui se trouva au milieu des enfants : *Uno ore benedicebant Deum.* (*Dan.* III, 51.)

Lorsque nous chantons le *Gloria* en l'Office, on s'incline devant la sainte Trinité en union à Jésus-Christ Notre-Seigneur qui s'est donné à nous, et que nous ne regardions point de loin, comme le prêtre fait au coin de l'autel, quand il se tourne vers le crucifix, parce qu'alors il représente l'Ancien Testament, qui regardait de loin Notre-Seigneur, et ne le pouvait voir qu'en figure, et caché sous les voiles du tabernacle.

CHAPITRE IV.

« *Du Kyrie.* »

Ensuite on chante par neuf fois à l'honneur des neuf chœurs angéliques : *Kyrie eleison*, ce qui exprime les sentiments des anges et des prophètes au temps de l'ancienne loi.

Le *Kyrie*, aussi bien que le Trait, qui est cette partie des prières qui se lit immédiatement devant l'Evangile, signifie les soupirs et les larmes des prophètes gémissant et faisant pénitence pour les péchés des hommes, soupirant après le Messie, et demandant un réparateur de la chair tout absorbée dans le péché, ou au moins un esprit puissant et vertueux qui, élevant l'âme au-

Digitized by Google

dessus de la chair, la tînt dégagée de sa masse pesante pour l'attacher à Dieu, et s'occuper en lui par louange et par amour.

Les anges aussi bien que les hommes avaient intérêt à la venue du Messie, et le demandaient avec d'autant plus d'ardeur et de zèle, qu'ils voyaient clairement en Dieu ce mystère et sans incertitude, et que d'autre part ils voyaient périr les âmes sous le poids de la chair par la malignité du diable et par la faiblesse de la loi, à qui ils prévoyaient devoir succéder la force de l'esprit de Jésus-Christ, selon les promesses de l'avenir : *Effundam de spiritu meo super omnem carnem, et prophetabunt filii vestri, et filiæ vestræ, et seniores vestri visiones videbunt, et somnia somniabunt* (*Joel.* II, 28; *Act.* II, 18) : Je répandrai mon esprit sur toute la chair, et je le donnerai avec telle abondance que, remplis des lumières de ma présence, ils verront en moi toutes les choses les plus secrètes de l'avenir, et verront en veillant, et même en dormant, les choses les plus pures et les plus saintes de la foi. C'est l'état des âmes bien unies à Dieu qui voient toujours en Dieu les choses, même en dormant, à cause que Dieu leur est uni indépendamment de l'opération de leurs sens, et qu'il s'applique parfois à l'âme la nuit, d'une manière assez remarquable, afin qu'elle puisse faire réflexion sur ce qu'elle a vu, et avoir le souvenir de l'opération divine. Dieu n'a point besoin de nos fantômes pour agir en nous, non plus que dans les âmes séparées; il opère dans les temps que les facultés sont liées, qu'elles n'ont aucune fonction, et qu'elles sont assoupies, mortes et endormies. Cela se fait par la présence de l'esprit de Dieu, intimement présent à nous par son essence, qui est plus en nous que nous-mêmes, qui est le fond essentiel de notre subsistance et de notre être, et par conséquent présent essentiellement à nous dans l'intime et dans le fond de notre âme, où le fantôme n'a point d'accès, où l'opération propre n'a point de nécessité de s'approcher, où Dieu seul peut faire et fait tout, où il est le maître et le sera toujours, comme il l'était quand il tira cet être du néant pour lui donner la subsistance.

C'est ainsi que Dieu opérait en la très-sainte Vierge, comme dit saint Ambroise, et comme nous l'expriment ces paroles : *Ego dormio, et cor meum vigilat.* (*Cant.* V, 2.) Je dors en mon corps et en ses puissances, mais mon esprit est toujours veillant; il est toujours assistant auprès de Dieu, et sans aucune dissipation. C'est la manière dont Notre-Seigneur Jésus-Christ dormait, qui était pourtant alors bien heureux, et voyait Dieu en son esprit, lui rendant même tous les devoirs de religion, de louange, d'adoration et d'amour, qu'il lui rend dans les cieux. Et cela se faisait sans ces interruptions qui viennent de la part de la chair, sans dissipation d'esprit, et sans aucune attention des facultés du corps. Ce qui se faisait en lui en éminence, se passait en sa sainte Mère dans toute la perfection qui se peut communiquer à une pure créature, laquelle, pouvant être occupée en Dieu, le devait être pendant ces temps pour ne passer aucun moment de sa vie, sans rendre à son Dieu ses devoirs et les nôtres; recevant aussi les libéralités continuelles de Dieu, qui ne voulait point laisser un moment une âme si agréable sans se la tenir unie, et répandre en elle ses dons et ses grâces.

Notre-Seigneur fait encore ressentir quelquefois les mêmes faveurs à certaines âmes qui vivent sur la terre, qui se voient occupées presque toujours en Dieu, autant la nuit en dormant comme le jour en veillant. Ce que l'on voit par les effets et par le compte qu'elles rendent des choses qu'elles ont reçues, qui surpassent la capacité humaine et la portée de l'esprit. Ce sont là les dons de l'esprit du Nouveau Testament que les anges prévoient en Dieu, et qui leur faisaient demander miséricorde pour les hommes par la vertu de Jésus-Christ, qui devait leur donner cet esprit, et en même temps réparer les ruines de leur société qui était déchue : *Implebit ruinas* (*Psal.* CIX, 6), et dont le nombre par leur malheur et la malice de leurs frères révoltés et superbes avait été diminué et rendu imparfait. Leurs demandes et leurs prières ont été de si grand poids devant Dieu, que pour cela Notre-Seigneur fait mention à l'autel de tous les sentiments d'amour, de pénitence, et d'une infinité d'autres devoirs qu'ils lui ont rendus. Il fait exprimer hautement par la bouche des prêtres et de l'Eglise, ce qui lui tient au cœur et ce qui a été de si grand prix aux yeux de Dieu; savoir, les cris des anges et les gémissements des prophètes qui ont hautement prié et demandé sa venue avec tant d'instance du haut du ciel et du fond de la terre. Ces gémissements des prophètes nous sont bien exprimés par le psaume : *De profundis clamavi ad te, Domine, Domine, exaudi vocem meam* (*Psal.* CXXIX, 1); psaume que l'on chante au jour de la Septuagésime, où l'on commence à faire pénitence des premiers péchés, qui sont les péchés commis contre la création, dont l'Eglise récite toute l'histoire, et fait la description de la chute du premier homme, de sa mort et de celle de tous les autres hommes en lui. Elle emporte et pleure leur perte avec douleur, voyant qu'ils ont perdu un Dieu, qui demeure offensé sans ressource, si le même Dieu ne vient sur la terre se satisfaire par lui-même en une nature mortelle capable de porter sur soi la peine due au pécheur; et comme second Adam, satisfaire à ce que le premier ne pouvait pas payer, et être puni en sa propre personne, comme s'il eût fait lui-même le péché. Le second Adam se revêt de l'habit du premier et capital péché, qui a commis tous les péchés de sa famille, et sous cet extérieur il porte une dignité capable de satisfaire et de donner plus à Dieu en mourant qu'il ne lui avait été dérobé.

Et partant, le *Kyrie* sert pour exprimer une des intentions du sacrifice : savoir est, de demander publiquement pardon à Dieu

Digitized by Google

pour les péchés de toute l'Eglise; tout ainsi que le *Gloria*, qui suit immédiatement le *Kyrie*, exprime une autre intention du sacrifice, qui est de louer, bénir et adorer Dieu.

CHAPITRE V.

Du « Gloria in excelsis. »

Après le *Kyrie* suit le *Gloria in excelsis Deo*, pour exprimer que la pénitence des anges n'altère point leur béatitude, et ne diminue point les louanges qu'ils rendent au Très-Haut; en ce point différents des hommes, dont l'esprit borné fait que, se plongeant dans les larmes et les afflictions des pénitences, ils ne peuvent chanter les louanges, ni s'appliquer aux saints cantiques d'allégresse et de joie. Mais l'esprit de béatitude dans les anges les remplit en même temps de tout l'esprit de Dieu, auteur de pénitence et de joie, qui est le seul et unique principe agissant dans l'Eglise en toute la diversité des sentiments des saints, qu'il s'applique distinctement à Dieu, selon qu'il le désire et qu'il le connaît utile et glorieux à sa grandeur. Cela se fait par la fécondité et par la multiplicité de son opération unique en son principe et en sa source : *Divisiones gratiarum sunt, idem autem spiritus*, etc. *Hæc autem omnia operatur unus, atque idem spiritus, dividens singulis prout vult.* (*I Cor.* XII, 4, 11.)

Le prêtre lève les mains au ciel, quand il commence le *Gloria* et le *Credo*, et en plusieurs autres rencontres.

Premièrement, pour exprimer que Notre-Seigneur va chercher en son Père la plénitude de la grâce, des louanges, des bénédictions et des remerciements qu'il veut répandre dans l'Eglise; de même que comme Verbe, il puise dans son Père la plénitude de son essence.

Secondement, le prêtre élève particulièrement les mains au *Gloria* et au *Credo*, et les rejoint ensemble en inclinant la tête, pour apprendre par ces élévations qu'il appelle l'Eglise pour se venir unir à lui. D'où vient qu'aussitôt qu'il a fait ce signe d'amour, le diacre et le sous-diacre se disposent pour monter pour s'en aller à lui, se mettant aussitôt à genoux en action de grâces, et en ressentiment du bien que Jésus-Christ leur fait de les appeler à lui, et de les mettre en commerce de son esprit et de sa grâce.

Les mains jointes du prêtre pendant le *Gloria* et le *Credo*, signifient l'unité de la religion dans le ciel, exprimée par le *Gloria*, et celle de la foi en terre, exprimée par le *Credo*.

L'inclination de tête que fait le prêtre, marque premièrement le respect que Jésus-Christ porte à son Père, au nom duquel il incline la tête : car c'est à ces mots (*Deo* et *Deum*) que l'on baisse la tête.

Secondement, elle marque qu'à l'unité de l'Eglise et de Jésus-Christ, Dieu le Père agrée notre foi et notre religion.

Il y a cette différence entre la Préface, et le *Gloria in excelsis*, et le *Credo*, que dans ceux-ci on a les mains jointes, et en la Préface on les a ouvertes : et de plus pendant la Préface, le diacre et le sous-diacre sont en bas à leur place : où au contraire, au *Gloria in excelsis*, et au *Credo*, ils sont aux côtés du prêtre, et les récitent avec lui, parce que la Préface est la pure oraison des cieux et des bienheureux, où les hommes n'ont point de part. C'est pourquoi ils n'ont pour elle que du respect et un saint éloignement. Mais comme le *Credo* est la profession de la foi, qui est une vertu propre de la terre, et non pas du ciel, il arrive que les deux Testaments y prennent part, et se joignent au prêtre, qui les unit ensemble, pour marquer que la foi de l'un et de l'autre est toute la même. Et encore que le *Gloria* contienne les louanges des esprits célestes, qui sont bienheureux dans la gloire; néanmoins, comme ces mêmes esprits en ont rendu participants les pasteurs de la Judée, qui étaient nés dans la Synagogue, et qui ont passé dans l'Eglise; de là vient que la Synagogue et l'Eglise, représentées par le diacre et par le sous-diacre, s'assemblent en unité de louange avec les anges, et participant à leurs chants d'allégresse.

Le prêtre ayant achevé de dire à voix basse le *Gloria* et le *Credo*, avec le diacre et le sous-diacre, se va asseoir avec eux.

Cela se fait au *Gloria*, pour signifier la paix et le repos du ciel. Ils sont même couverts, en témoignage de leur royauté sur toute la terre : d'autant que la puissance des bienheureux dans le ciel qui participent à la royauté de Jésus-Christ, s'étend sur tout le monde. Et si on fait le même pendant le *Credo*, c'est pour donner à connaître la fermeté et la constance de la foi, qui nous rend aussi certains de nos mystères, comme la béatitude rend les saints assurés de ces mêmes mystères; et l'espérance aussi nous met déjà en possession de l'état du paradis et nous donne un repos inébranlable.

LIVRE QUATRIÈME.

DES ORAISONS.

CHAPITRE PREMIER.

Des paroles et cérémonies qui précèdent l'Oraison.

Comme le divin sacrifice de la Messe contient toute religion en éminence et en perfection, soit celle des Juifs en esprit, soit celle des Chrétiens en vérité; aussi cette action très-sainte et très-auguste renferme en soi tous les sentiments, les dispositions et les devoirs de cette même vertu de religion

Digitized by Google

Après donc qu'on a offert à Dieu les louanges des saints par les parfums des encens, on lui présente les prières de bouche tant de l'un que de l'autre Testament. Et pour cela le prêtre dit trois fois des oraisons : les unes, qui représentent les prières de l'Ancien Testament ; les autres, celles du Nouveau, et les troisièmes, les prières secrètes et intérieures de Jésus-Christ.

Le prêtre qui se tourne vers le peuple, représente Jésus-Christ appliqué à son Père, qui ne laisse pas de se souvenir de l'Eglise, et se tourne vers elle, pour la faire participante des oraisons des saints de l'Ancien Testament, et la faire entrer en part de leurs prières, pour s'unir avec lui, et offrir avec lui des oraisons si ferventes et efficaces, comme celles de ces anciens patriarches et prophètes, qui surpassaient la ferveur et le mérite de plusieurs saints du Nouveau Testament. Et comme Notre-Seigneur qui aime son Eglise, la veut mettre en part de tous ses biens, et la veut asseoir avec lui à son sacrifice, qui comprend tous les devoirs de religion ; de là vient qu'en se tournant vers elle, il lui dit : Le Seigneur est avec vous : ***Dominus vobiscum ;*** la vertu de son esprit est en vous, pour vous faire prier avec nous ; à quoi l'Eglise repart : Nous sommes unis d'affection et de désir à votre esprit : ***Et cum spiritu tuo*** (et l'Eglise repart en cette rencontre, comme quand le prêtre, par ces paroles : ***Sursum corda,*** l'invite d'élever son cœur à Dieu : aussitôt par disposition, elle répond : Nous l'avons élevé à Dieu : ***Habemus ad Dominum***) ; ou bien l'Eglise repart au prêtre, et lui rend le réciproque, par le souhait qu'elle lui fait : Le Seigneur soit avec vous et dans votre cœur, pour vous faire prier comme nous.

Le prêtre ouvre les mains, lorsqu'il dit : ***Dominus vobiscum***, parce qu'il désire que le Saint-Esprit qu'il lui souhaite, soit dilaté et répandu sur tous en plénitude. Voilà la signification de ces mains ouvertes au peuple. Mais auparavant cela, il faut et qu'il les joigne, et qu'en les posant sur l'autel, il baise le milieu du même autel, pour nous donner à connaître que cette étendue d'onction et cette dilatation de grâce dans la pluralité des peuples, procède de l'unité de Dieu et de Jésus-Christ son Fils. Dieu qui est un, est le principe qui répand toutes sortes de grâces et de bénédictions ; et son Fils Jésus-Christ est aussi unique principe méritoire de la grâce, que le Père nous communique par lui. C'est pourquoi on joint deux fois les mains devant le ***Dominus vobiscum ;*** une fois devant que de baiser l'autel, pour exprimer que Dieu est l'unique principe de toute communication : ce qui est encore marqué par le baiser de l'autel ; parce que toute la grâce que Dieu veut communiquer aux créatures, il la répand en Jésus-Christ, son canal et sa seconde source. En second lieu, le prêtre se tournant, joint encore les mains devant son estomac, et après il les ouvre, pour témoigner que Notre-Seigneur contient en lui toute bénédiction, et qu'il nous a mérité lui seul la communication des grâces, qui sortent de son sein sur la face de toute son Eglise, et qu'il répand largement avec amour et consolation sur l'assemblée de ses élus. C'est pourquoi il se dilate, et témoigne par cette ouverture des mains la dilatation de son cœur amoureux vers l'épouse, qui boit avec joie à la fontaine de son Sauveur. Et c'est, comme j'ai déjà dit, après avoir baisé l'autel ; comme si le prêtre disait : C'est là que nous allons puiser l'esprit de Dieu, pour prier : c'est en Dieu que Jésus-Christ et toute l'Eglise puisent la grâce : ***Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.*** (*Isa.* XII, 13.)

CHAPITRE II.

Du mot « Oremus. »

L'Eglise ayant répondu : ***Et cum spiritu tuo***, le prêtre repart : ***Oremus***, comme s'il disait : Prions donc tous ensemble dans l'unité de cet esprit : car Notre-Seigneur dans le ciel, aussi bien que le prêtre sur la terre, prie son Père en l'esprit, il offre ses mérites en la vertu du Saint-Esprit : ***Per Spiritum sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo.*** (*Hebr.* IX, 14.)

Lorsque le prêtre, après s'être tourné vers le peuple, chante ce mot ***Oremus***, il exprime les devoirs et la religion sensible de l'Eglise, et témoigne qu'elle ne peut être exaucée sans l'union à Jésus-Christ, et sans que lui-même présente les oraisons et les mérites de ses élus à la grandeur de Dieu son Père. C'est pourquoi il se présente, et il se tourne vers les peuples, dont il veut offrir les prières, et les invite à s'unir avec lui, pour être offerts à Dieu avec leur prière par la Collecte qu'il va dire, où il doit rassembler toutes les oraisons des prophètes, des juges, des rois, des patriarches : en un mot, de toute l'ancienne loi, et même celles du Nouveau Testament, pour être offertes par lui à la louange et à l'honneur de Dieu, parce qu'elles ne seraient point exaucées, si elles n'étaient unies au sacrifice de Jésus-Christ ; d'où vient que le prêtre dit au peuple : ***Oremus***, prions ensemble, après leur avoir dit que le Seigneur Dieu est en eux, et qu'ils ont répondu qu'il est aussi en lui, d'autant que c'est le même esprit qui les fait prier, et qui, offrant les prières des peuples avec celles de Jésus-Christ, fait aussi que le Père les écoute et les exauce par sa bonté.

Lors donc que le prêtre chante tout haut, et qu'il se tourne vers les peuples, cela exprime Jésus-Christ priant avec eux et s'unissant à eux ; et cela se fait par deux fois, au commencement et à la fin de la Messe, où Notre-Seigneur nous apprend les prières de l'Ancien et du Nouveau Testament, les prières qui se sont faites devant et après sa venue dans le monde. Et au contraire, quand le prêtre fait ses prières bas et en secret, il ne se tourne point auparavant vers le peuple, car ce sont les prières qu'on appelle secrètes, que Jésus-Christ se retirant dans le sein de son Père, lui offre dans le secret de son cœur ; ce sont seulement les prières de sa

Digitized by Google

sainte personne, à quoi le peuple n'a point de part que pour en recevoir l'effet.

CHAPITRE III.

Du corps des oraisons.

Les prières ou oraisons se disent à la Messe par trois fois tout haut, et une fois en secret et tout bas.

Celles qui se disent tout haut et qui se chantent par deux diverses fois, signifient les prières de l'Ancien et du Nouveau Testament, que le Fils de Dieu offre à son Père, et qui sont contenues dans ce sacrifice du ciel, où Jésus-Christ présente incessamment à Dieu toute l'étendue des prières qui se sont jamais faites et se feront à sa gloire, et qu'il renouvelle, représente et continue tous les jours, comme un effet de son esprit agissant et répandu dans l'un et l'autre Testament.

Notre-Seigneur veut rendre ces prières publiques et sensibles, les chantant tout haut, à cause de la part que les hommes y ont eue et y auront, parce qu'ils sont frères, qui ont prié et prieront un même Père dans un même esprit.

Pour la Secrète, c'est-à-dire pour l'oraison qui se dit en secret, c'est une oraison que Jésus-Christ en sa personne offre au Père éternel dans le fond de son cœur et dans le sein de Dieu, où les hommes n'ont point d'accès; c'est pourquoi le prêtre ne se tourne point vers le peuple, pour l'inviter à prier avec lui, et ne dit point : *Oremus*, au commencement de cette oraison, comme il le fait dans toutes les autres, mais il la récite après avoir dit aux peuples : *Orate, fratres.* Priez, mes frères, en votre particulier, priez à part; pour moi, maintenant je ne me tourne plus vers vous. En effet, il ne s'y tourne plus jusqu'à la fin de la Messe, et jusqu'au temps où après la communion, il invite le peuple d'offrir les prières, que le Nouveau Testament a offertes à Dieu depuis l'institution du très-saint Sacrement, qui sont comprises en ce saint sacrifice, et offertes au Père éternel par Jésus-Christ en communion de l'Eglise. Et ces prières comprennent toutes les oraisons qui seront à jamais présentées par l'Eglise, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a faites une fois dans son cœur, qu'il continue encore à tout moment, et qui seront expliquées et dilatées dans l'Eglise jusqu'à la fin du monde.

CHAPITRE IV.

De la conclusion des oraisons.

Le prêtre conclut et finit ordinairement ses oraisons par ces paroles : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, etc., *in unitate Spiritus sancti*, etc. Et pour lors il joint les mains pour témoigner que c'est par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous espérons tout; comme aussi à cause de l'unité de l'Esprit, en la vertu duquel nous offrons à Dieu nos prières. Et cette unité est plus pure que celle de la société à Jésus-Christ, ce qui sera exprimé dans le Canon par ces paroles : *Per ipsum, cum ipso, et in ipso est tibi Deo Patri omnipotenti, in unitate Spiritus sancti, omnis honor et gloria.* Cette unité est la plus intime et la plus nécessaire, car il ne se fait rien dans l'Eglise sans la vertu de l'esprit de Jésus-Christ.

Ce n'est pas assez de prier avec Jésus-Christ et en sa compagnie; on peut aisément dire qu'on est joint de désir à Jésus-Christ, surtout par le besoin qu'on a de sa personne, désirant de trouver toujours de l'appui auprès de Dieu, quand ce ne serait que par amour-propre. Ainsi ce n'est pas assez d'être en cette société, il faut être en l'unité même de Jésus-Christ, et agir auprès de Dieu en la vertu et en la grâce de son Esprit, qui n'est point en nous sans son amour. Il faut, comme dit Notre-Seigneur, que nous soyons en lui, comme il est en son Père. Or il est en son Père et par sa société, et encore par unité. Il y est par société, en tant qu'il est auprès de lui par concomitance; et quoique le Père soit un avec le Fils par son essence, il ne laisse pas d'être distinct de lui par sa personne, car la personne du Père n'est point celle du Fils, ni celle du Fils n'est point celle du Père : ainsi ils demeurent ensemble en société inséparable.

Les Chrétiens doivent vivre dans une pareille société avec Jésus-Christ, en sorte qu'ils se voient toujours auprès de lui dans leurs œuvres, le voyant agir devant leurs yeux, pour agir avec lui en conformité et ressemblance, offrant toutes leurs actions à Dieu avec celles de Jésus-Christ, s'offrant aussi eux-mêmes avec lui à la gloire de Dieu.

Mais ce n'est pas assez pour satisfaire à notre vocation et à l'obligation que Dieu et son Fils nous imposent; car il ne faut pas seulement offrir à Dieu ses œuvres en l'union et société de Jésus-Christ, mais même en l'unité de Jésus-Christ, laissant agir en nous son Esprit, et lui obéissant parfaitement, adhérant à lui, agissant en sa force et vertu, opérant en sa lumière même et en son mouvement; car, comme ce divin Esprit est en nous pour agir à la gloire de Dieu, et pour nous élever à Dieu par sa lumière, par son mouvement et par sa force, et que c'est tout le même esprit qui était en Jésus-Christ, et par lequel Jésus-Christ vivait sur la terre et agissait pour la gloire du Père; de là vient que c'est en l'unité d'esprit avec Jésus-Christ que nous agissons en l'Eglise, et que nous devons agir, c'est ce que veut dire saint Paul : *Quid oremus nescimus. Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* (*Rom.* VIII, 26.) Nous ne savons comment prier; c'est l'esprit qui demande et qui soupire avec des cris et des gémissements inénarrables. Il demande pour les saints selon Dieu; et comme cet esprit agit en Jésus comme en nous, il se trouve que nous agissons et prions en unité d'esprit, et qu'en cela nous sommes conformes aux personnes divines, qui agissent toutes trois en unité de puissance et d'essence. Elles agissent en unité d'esprit, puisque c'est un même esprit,

Digitized by Google

un même Dieu qui est dans les trois. Ainsi elles sont, elles vivent, elles agissent toutes trois en unité d'essence et de pouvoir, en unité de vouloir et de lumière. On dit pour cela que les œuvres des personnes divines au dehors sont par indivis, et elles ne peuvent être autrement, à cause que les trois personnes n'ont qu'une même puissance, un même œil, un même cœur, un même bras qui agit en tout. Ainsi donc il faut toujours agir en unité avec Jésus-Christ, même dans les actions communes et ordinaires, et surtout dans les œuvres spirituelles, que Dieu désire être faites avec une attention particulière à sa gloire, et qui ne le peuvent être qu'en Jésus-Christ et en son esprit, qui est le seul principe de toute pureté, sainteté et perfection. C'est ce que l'Église veut dire dans le Canon, quand elle dit : *Per ipsum, cum ipso, et in ipso. Per ipsum*, par lui, c'est-à-dire, par Jésus-Christ, tout honneur et gloire à Dieu. Tout l'honneur que l'on rend à Dieu doit être rendu par Jésus-Christ, car il nous a mérité la grâce d'honorer Dieu. En second lieu, *cum ipso*, avec lui, c'est-à-dire en sa compagnie, c'est en union de ses louanges et de la gloire qu'il rend à Dieu. *Et in ipso*, en lui, c'est-à-dire en esprit même de Jésus-Christ, en sa vertu répandue en nous par sa grâce et sa charité. *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum.* (*Rom.* v, 5.) Tout ce qui est saint et bon est de Dieu, tout est puisé en lui ; le bien que le Verbe possède, il le tient et le reçoit de Dieu, et pour cela nous voyons que Notre-Seigneur dit de soi : *Mea doctrina, non est mea.* (*Joan.* vii, 16.) Ma doctrine n'est pas de moi ni à moi ; elle est de Dieu et à Dieu. Et si les hommes ont quelque chose, ils le reçoivent de Dieu ; s'ils agissent saintement, c'est en Dieu aussi bien que le Verbe.

LIVRE CINQUIÈME.

DE L'ÉPITRE, DE L'ÉVANGILE ET AUTRES CHOSES, JUSQU'A L'OFFERTOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Epître.

Sur la fin de l'oraison, le sous-diacre qui représente visiblement l'Ancien Testament, comme il a été déjà remarqué, et comme il paraît en ce qu'il lit les prophéties et qu'il marche devant le diacre et le prêtre, pour préparer les voies du Seigneur, comme saint Jean, qui était la loi vivante, et qui marquait en ses fonctions la disposition de la Synagogue : *Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini* : « *Je suis la voix qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur* (*Joan.* i, 23 ; *Isa.* xl, 3) ; » disposez-vous intérieurement à recevoir Jésus-Christ dans vos cœurs. Le sous-diacre, dis-je, après avoir reçu le livre des Epîtres du maître des cérémonies, sur la fin de l'oraison, fait une génuflexion au milieu de l'autel, sur la dernière marche, pour témoigner qu'il est encore éloigné de Notre-Seigneur, et qu'il va parler en son nom, avouant qu'il a reçu par ses mérites et par sa vertu l'esprit de prophétie et de force par lequel il dispose les cœurs à recevoir Notre-Seigneur.

Il lit les prophéties ou les Epîtres, sans auparavant recevoir la bénédiction du prêtre qui représente Jésus-Christ, et il ne la reçoit qu'après les avoir lues, pour exprimer que les prophètes n'ont reçu la bénédiction de Jésus-Christ qu'après leur mort et après le travail de leur mission.

Il baise premièrement la main du prêtre, et puis il reçoit la bénédiction ; au contraire le diacre la reçoit, et puis il baise la main. Cela signifie que les prophètes ont été mis intimement à la puissance de Jésus-Christ en leur emploi, quoique pourtant ils n'aient été réconciliés à lui que longtemps après ; où au contraire les apôtres, représentés par le diacre, ont reçu la bénédiction et réconciliation avec Dieu en vertu de la mort de Jésus-Christ, devant que de recevoir la puissance de prêcher et d'annoncer l'Evangile.

Le sous-diacre reçoit le livre des prophéties et des Epîtres du maître des cérémonies ou d'un clerc vêtu de blanc ; d'autant que la loi a été donnée par les anges : *Accepistis legem in dispositione angelorum* (*Act.* vii, 53) : les Juifs ont reçu la loi par le moyen des anges, qui en avaient la dispensation.

Après que le sous-diacre a chanté l'Epître, il se va mettre à genoux aux pieds du prêtre sans le voir en face ; le prêtre ne se détournant pas de l'autel où il est appliqué, ayant le dos entièrement tourné au peuple ; ce qui signifie que pendant que l'ancienne Loi se publiait, et que l'Ancien Testament et les prophètes travaillaient dans le monde, le Verbe était tout appliqué à Dieu, et n'était point encore révélé à la terre ni descendu pour se montrer aux hommes.

Ensuite le sous-diacre porte le livre de l'autre côté, où il entend lire au prêtre l'Evangile qu'il portait sans le voir, ce qui marque que l'Ancien Testament contenait des choses de Jésus-Christ et de l'Evangile qu'il ne comprenait point ; et que même quand il les entendait prêcher à Jésus-Christ tout bas, il ne les concevait qu'à demi.

Le diacre qui est proche du livre au côté de l'Epître, pendant que le prêtre la lit, signifie que le Nouveau Testament n'est encore qu'une même chose avec l'Ancien, pendant que Jésus-Christ est caché en son Père, et qu'il n'est point encore venu prêcher son

Digitized by Google

Evangile, ni donner aux apôtres son Esprit, qui est l'Esprit du Nouveau Testament pour le publier. Ainsi le diacre est joint au prêtre qui lit l'Epître en témoignage qu'il n'est qu'un avec l'Ancien Testament; comme en effet les apôtres étaient de l'Ancien Testament avant que d'être renouvelés en Esprit au jour de la Pentecôte. Cela marque aussi que ce qui est couché dans les Prophètes et dans la Loi, c'est la croyance du Nouveau Testament, et que c'est le fondement sur lequel la loi chrétienne est appuyée; enfin, cela témoigne que le diacre a le pouvoir de lire l'Epître que le sous-diacre n'a point à l'égard de l'Evangile, parce que l'Ancien Testament était bien éloigné de l'honneur de le pouvoir publier; car si, selon saint Paul, le ministère de l'ancienne Loi était un ministère de mort, comment pouvait-il être un ministère de vie? Et si c'était un ministère d'aveuglement, comment pouvait-il éclairer les peuples, comme le doit faire l'Evangile?

On dit : *Deo gratias* à la fin de l'Epître, au lieu qu'on dit : *Laus tibi, Christe*, à la fin de l'Evangile. La raison de cette différence est que Jésus-Christ n'était point descendu sur la terre dans le temps des prophètes; et le Verbe étant encore dans le sein de Dieu, n'était point manifesté : n'y ayant donc que Dieu de connu en ce temps-là, on dit : *Deo gratias* à la fin des prophéties, en action de grâces de ce qu'il s'est voulu montrer à nous. Et en disant, à la fin de l'Evangile : *Laus tibi, Christe*, on loue Jésus-Christ d'avoir donné lui-même sa lumière à la terre.

Le sous-diacre n'a pas plutôt laissé le livre des Epîtres et des Evangiles, qu'il est mis entre les mains du diacre, afin de nous déclarer que l'Ancien Testament regardait le Nouveau, et n'était fait que pour cela; il n'était que pour lui servir de fondement : d'où vient que le sous-diacre soutient lui-même l'Evangile quand le diacre le chante, et s'estime heureux d'en porter le livre, parce qu'il n'a entrée dans le ciel que par le Nouveau Testament. C'est pourquoi quand le sous-diacre monte à l'autel pour donner à baiser l'Evangile au prêtre, il est reçu de lui, à cause qu'il le porte dans ses mains, et n'est admis que par là. Si même il y monte quelque autre fois, c'est pour porter les instruments du sacrifice, mais couverts sous les voiles; c'est-à-dire que l'Ancien Testament offrait les figures du sacrifice de Jésus-Christ dans la foi et confiance en Notre-Seigneur : et sans cette foi en Jésus-Christ, il n'eût point été sauvé : et ses œuvres n'étaient admises de Dieu qu'en tant qu'il servait à Jésus-Christ, quoique ce fût de loin.

En effet, le sous-diacre ne s'approche du prêtre, qui représente Notre-Seigneur, que par le diacre, qui est le Nouveau Testament. Et ce qui est admirable, c'est qu'il ne touche aux instruments que quand il ne les voit pas; et quand ils sont découverts, et que le voile en est ôté, il n'y touche plus; c'est le diacre qui y touche à découvert; ce qui montre que le seul Nouveau Testament voit clairement les mystères qu'il offre réellement avec Jésus-Christ, n'étant qu'un avec lui : c'est pourquoi le diacre soutient le bras du prêtre quand il offre le calice, et prononce les paroles avec lui, et même pour cela il baise tous les instruments du sacrifice et la main du prêtre, pour montrer qu'il est un avec Jésus-Christ, et qu'il est uni en tout à lui; ce qui n'est pas de l'Ancien Testament qui s'en tient toujours éloigné, à cause qu'il n'a pas d'union avec lui qu'après sa mort : il ne reçoit point de baiser de Jésus-Christ pendant les emplois de sa vie : il ne voit pas même Jésus-Christ ni ses mystères. C'est pourquoi le sous-diacre, qui le représente, a toujours le voile et la patène devant les yeux pendant les mystères; il n'est pas comme le diacre qui voit tout clairement, et qui découvre le calice, qui est appelé le mystère de la foi, où le corps, le sang et l'eau y sont unis et mêlés par ensemble. Et c'est le grand mystère de Jésus-Christ avec son Eglise, unis et consommés en un, que le prêtre reçoit en soi. C'est le mystère de mort et celui de résurrection mêlés ensemble; c'est le chef et les membres unis, et unis en communion pour nous.

CHAPITRE II.

De l'Evangile que le prêtre lit au côté droit de l'autel.

Le prêtre, avant que de lire l'Evangile, s'incline au milieu de l'autel, pour exprimer l'état et la disposition de Jésus-Christ recevant les ordres de Dieu son Père, pour venir publier le mystère de réconciliation et l'avénement de son royaume. Il se dispose par là à satisfaire à sa mission; et avant que de la commencer, il puise dans le sein de son Père la force et l'amour nécessaire pour accomplir parfaitement sa volonté.

Le prêtre fait le signe de la croix sur l'Evangile, sur son front, sur sa bouche et sur son cœur, pour témoigner que c'est en Dieu seul que l'humanité de Notre-Seigneur a puisé la lumière qu'il répand sur la terre, la force de confesser son nom et sa parole, et l'amour de la croix, qui est le terme et l'abrégé de l'Evangile.

Quand le prêtre commence à lire l'Evangile, il n'y a que le sous-diacre auprès de lui; pour signifier que quand Jésus-Christ prêchait lui-même son Evangile en Jérusalem et en Judée, il était au milieu de l'Ancien Testament, et n'avait pas encore institué le Nouveau ni donné son esprit. C'est pourquoi le diacre en demeure éloigné pendant quelque temps, et il ne s'en approche que sur la fin; parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a donné son esprit, et n'a formé son Nouveau Testament, qu'à la fin de la prédication de son Evangile, et à la fin de sa vie, durant laquelle ses apôtres, n'ayant pas encore reçu le Saint-Esprit, étaient comme éloignés de lui par leur état grossier. Ils ne pouvaient avant sa mort concevoir ce mystère : et même après sa résurrection, il les reprend de leur incrédulité. Aussi ne pouvaient-ils le suivre dans les vérités

Digitized by Google

évangéliques qu'il leur prêchait, parce qu'ils ne pouvaient en recevoir la grâce et la lumière qu'après avoir passé quelque temps en retraite et en oraison, et après avoir été revêtus en plénitude de sa force et de sa vertu.

Le prêtre, qui avait la face tout à fait tournée vers l'autel, et le dos vers le peuple, quand il lisait l'Epître, se tourne de côté lorsqu'il récite l'Evangile ; parce que Notre-Seigneur ne commença à se découvrir, que lorsqu'il publia lui-même son Evangile : mais lorsqu'il est chanté par le diacre, ce qui représente le temps de la prédication des apôtres, il se tourne davantage vers le peuple, et paraît plus à découvert ; parce que quand les apôtres prêchèrent l'Evangile, Jésus-Christ fut connu plus clairement, et fut manifesté plus ouvertement au monde qu'il n'avait été auparavant. Pour cette même raison, lorsque le prêtre lit l'Evangile, le sous-diacre est proche de lui pour l'écouter, témoignant par là que Jésus-Christ a prêché son Evangile, comme à basse voix, et qu'il a fait son œuvre à petit bruit et avec peu d'éclat ; au contraire, le diacre se fait entendre facilement de tout le peuple, parce que sa voix représente celle des apôtres, qui s'est fait entendre par tout l'univers : *In omnem terram exivit sonus eorum.* (*Psal.* XVIII, 5.)

Jésus-Christ a mieux fait entendre son Evangile, et l'a publié plus loin par ses apôtres que par lui-même. Car lorsqu'il l'a prêché lui-même, il était victime pour nos péchés ; il était revêtu d'infirmité ; il n'agissait point encore en la vertu du Fils de Dieu, mais plutôt en la faiblesse du Fils de l'homme ; de sorte que pour agir sortablement à son état et à sa condition, il n'usait de son esprit que faiblement : mais lorsqu'il l'a prêché en ses apôtres, il était entré par sa résurrection en la puissance de sa nouvelle vie, il agissait en eux par la vertu de l'Esprit qu'il leur avait envoyé, et cet Esprit était l'Esprit même de sa résurrection, Esprit de force et d'efficace. Il se servait d'eux comme d'instruments sous lesquels il cachait sa puissance et sa vertu ; et il en usait, comme il use encore tous les jours de ses ministres, proportionnément à son état, et plutôt selon ce qu'il est que selon ce qu'ils sont. Aussi aime-t-il mieux faire de grandes choses par autrui que par lui-même : premièrement, pour encourager les hommes, et pour leur montrer ce qu'ils peuvent en lui ; secondement, pour faire voir que ce ne sont pas les hommes, mais que c'est lui qui fait son œuvre ; et enfin, c'est pour leur enseigner l'amour de l'humilité et de la petitesse, qu'il se tire ainsi de l'éclat et de la grandeur, et qu'il demeure caché sous un vil et abject extérieur : *Qui credit in me opera quæ ego facio et ipse faciet, et majora horum faciet.* (*Joan.* XIV, 12.)

Le prêtre lit l'Evangile que le diacre chante par après à haute voix, pour signifier que ce commandement de Notre-Seigneur a été accompli dans l'Eglise par les apôtres et par les autres ministres de la parole de Dieu : *Quod dico vobis in tenebris dicite in lumine, et quod in aure auditis prædicate super tecta.* (*Matth.* X, 27.) C'est aussi pour témoigner que Jésus-Christ a publié son Evangile dans la faiblesse de son Esprit, et qu'au contraire il l'a prêché dans la personne des apôtres, en la force et en la vertu du même Esprit.

CHAPITRE III.

Des cérémonies que le diacre fait à l'autel pour se préparer à chanter l'Evangile.

Quand le prêtre lit l'Evangile, le diacre va porter sur l'autel, qui représente Dieu, le livre des Evangiles qu'il a reçu du maître des cérémonies, qu'il doit après reprendre tout fermé, pour montrer que la doctrine de Jésus-Christ est puisée en Dieu, et qu'elle est en Dieu, en même temps qu'elle est prononcée par lui-même, selon ces paroles : *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me* (*Joan.* VII, 16) : Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais c'est la doctrine de mon Père qui est cachée en lui, et révélée en moi ; c'est pourquoi ce livre fermé est posé sur le milieu de l'autel, comme dans le sein de Dieu, pendant que Notre-Seigneur révèle ce qui est dedans, et qu'il le lit à livre ouvert, ne le découvrant néanmoins encore que faiblement à son Eglise en la Judée.

Le livre demeure fermé sur l'autel, jusqu'à ce que Notre-Seigneur, dans le prêtre, ait achevé de publier son Evangile, à savoir jusqu'au temps de son retour en Dieu cela nous enseigne que l'Evangile n'a été pleinement révélé aux disciples qu'après que Notre-Seigneur est monté dans le ciel ; après lequel temps les apôtres, attendant leur mission, priaient beaucoup ; ce qui nous est représenté par la prière que le diacre fait avant que de reprendre le livre, qu'il prend ensuite sur l'autel, parce que les disciples ont reçu les instructions de Dieu même par le Saint-Esprit, et que cette doctrine leur a été puisée dans son sein par les mérites de Jésus-Christ, après qu'il s'est approché du sein du Père : *Et erunt omnes docibiles Dei.* (*Isa.* LIV, 13 seq. ; *Joan.* VI, 45.) C'est pourquoi le prêtre est à côté du livre, pour représenter que cela arriva après que le Fils de Dieu fut de retour de son travail, et que son Père lui eut dit : *Sede a dextris meis* : « *Soyez assis à ma droite* (*Psal.* CIX, 1), » qui est le temps où sont accomplies ces paroles : *Dominus a dextris tuis* : « *Le Seigneur est à votre droite.* » (*Ibid.*, 5.) Le Père éternel est à la droite de son Fils, et le Fils est à la droite de son Père, pour marquer l'égalité de puissance et de perfection dans les deux ; car Notre-Seigneur, aussi bien que son Père, peut être figuré par le prêtre et par le livre, dont l'un est à la droite de l'autre.

Le prêtre qui est à côté du livre, ne se tourne qu'après avoir ouï prononcer au diacre ces paroles : *Jube, Domine, benedicere* ; ce qui signifie que Notre-Seigneur, à la droite

Digitized by Google

du Père, ne se tourne vers ses apôtres qu'après leurs cris et leurs fortes prières, par lesquelles ils demandaient instamment le Saint-Esprit, qu'il leur donna selon leurs demandes exprimées par les paroles de l'oraison que fait alors le diacre. Il dit : *Munda cor meum et labia mea, omnipotens Deus, qui labia Isaiæ prophetæ calculo mundasti ignito; ita me tua gratia miserationè dignare mundare, ut sanctum Evangelium tuum digne valeam nuntiare. Per Christum Dominum nostrum. Amen.* Mon Dieu, purifiez mon cœur, dit le diacre au nom du Nouveau Testament et de tous les apôtres, qui s'adressaient à Dieu le Père par l'intercession de son Fils, pour lui demander le Saint-Esprit qui les rendît capables de publier le saint Evangile qu'il leur avait commis, et à quoi il leur faisait l'honneur de les appeler. Il demande un esprit purifiant et échauffant à la manière du charbon ardent qui fut porté par le séraphin pour échauffer le cœur et pour purifier les lèvres du prophète Isaïe, qui était une figure des apôtres appelés pour être prophètes, et qui, en lui, disaient qu'ils étaient pollus dans leurs lèvres, et qu'ils avaient besoin d'être purgés par la divine ardeur du Saint-Esprit, qui leur donnât vigueur et force, et qui purifiât même leurs langues, pour pouvoir prononcer hautement le divin Evangile. C'est pourquoi le Saint-Esprit descendit en forme de langue de feu, pour leur donner l'ardeur au cœur et le feu en la bouche, qui pût échauffer les cœurs des plus refroidis. Ce séraphin signifie le Saint-Esprit, et le charbon ardent qui purifie les lèvres, signifie les dons du Saint-Esprit, qui fait parler les saints apôtres, et en fait des séraphins par l'ardeur qu'il leur donne : et comme nous voyons que dans les hiérarchies des anges, le dernier du premier ordre touche immédiatement le premier du suivant, le rendant tout participant de ses saintes qualités, ce qui se fait même à l'égard des séraphins par le Saint-Esprit, qui étant le dernier en ordre de la hiérarchie incréée, transforme en son état le premier de la hiérarchie créée, à savoir les séraphins, qui sont les plus proches de lui, et qui sont des esprits tout ardents et des flammes de feu ; ainsi ce même Esprit en fait autant dans les apôtres, il les fait des feux ardents et des charbons de feu, se mettant en eux et les rendant, comme dit saint Paul, après le Psalmiste, des ministres de feu et de flammes : *Qui facit ministros suos flammam ignis.* (*Hebr.* I, 7; *Psal.* CIII, 4.)

Le diacre, par ses prières, la demande à Jésus-Christ sous le prêtre ; il le prie de lui donner son Esprit et sa bénédiction; il le conjure de lui donner force et lumière pour prononcer avec fidélité son Evangile, et pour le soutenir avec amour, et le prêtre les lui donne par ces paroles : *Dominus sit in corde tuo, et in labiis tuis ut digne et competenter annunties Evangelium suum,* etc. Ce même amour et cette puissance de prêcher l'Evangile que le diacre reçoit, sont encore exprimés lorsqu'il baise la main du prêtre : car ces deux cérémonies ne servent qu'à découvrir et révéler le même secret qui se passe en ce mystère.

Le prêtre, après avoir donné la bénédiction au diacre, lui présente la main à baiser pour témoigner que Notre-Seigneur unit ses apôtres à sa puissance et à sa vertu, leur donnant les dons de l'esprit qui émanent de lui, et en particulier le don des langues, le don de la parole et de la voix; ce qui est exprimé par l'attouchement de la bouche, purifiée et rendue efficace par ces dons. Le prêtre, qui pour lors touche de sa main les lèvres du diacre, représente le Saint-Esprit qui les purifie par ses dons, comme ce charbon ardent purifia celles du prophète Isaïe, et qui sanctifie le Nouveau Testament, qui autrement ne serait pas digne ni capable de parler des mystères de Dieu. En effet, comment serait-il digne et capable d'en parler, puisque c'est cet Esprit, dit le Sage, qui a la science et la voix : *Et hoc, quod continet omnia scientiam habet vocis.* (*Sap.* I, 7.) C'est lui seul qui donne l'intelligence des mystères ; c'est lui seul qui découvre ce qu'ils ont de plus caché; c'est lui seul qui donne la grâce d'en parler, et même quelquefois avec tant de force, que les prêtres qui les expliquent en sa vertu font entendre beaucoup plus qu'ils ne disent. Le Saint-Esprit, qui est le principe dans lequel ils parlent, opère alors selon sa puissance ; et sa puissance a bien plus d'étendue et d'énergie que les paroles. Ainsi il découvre parfois plus de lumières à ceux qui reçoivent la grâce qu'à ceux qui la distribuent; les auditeurs reçoivent plus de jour que les canaux n'en portent en eux-mêmes. On pourrait dire qu'il en est de ces instruments de grâces, comme des mousquets ou arquebuses qui renferment le feu qu'ils poussent au dehors; mais ce feu pourtant à la sortie a bien plus d'éclat, de lumière et d'étendue, que lorsqu'il demeurait encore resserré dans le canon. De même les saints, qu'on pourrait appeler des armes à feu, portent souvent sur des sujets étrangers plus de lumière et plus d'amour qu'il n'en paraît en eux-mêmes. Leur vertu cachée n'éclate que par les coups qu'ils portent sur autrui, et ces coups parfois font une telle impression, que ceux même qui en sont blessés en retirent aussi la force d'en blesser d'autres.

Il faut encore que le prêtre mette la main sur le livre pour montrer que c'est en cette vertu qu'on ouvrira ce livre, et que c'est en la vertu de ces dons de l'Esprit que les sept sceaux seront levés, ainsi qu'il est dit en l'*Apocalypse : Vicit Leo de tribu Juda radix David aperire librum et solvere septem signacula ejus.* (*Apoc.* V, 5.) C'est l'Agneau qui est digne de lever les sept sceaux, d'ouvrir ce livre, et de donner la puissance de l'ouvrir et de le lire. Le sous-diacre baise aussi la main du prêtre après avoir chanté les prophéties ou l'Epître, ce qui marque que les prophètes étaient aussi unis à Jésus-Christ qui les suivait.

Il semble à propos de remarquer ici que

Digitized by Google

cette cérémonie de baiser la main du prêtre se fait parfois en signe de respect qu'on rend à Jésus-Christ en lui, et parfois en signe de la puissance qu'on reçoit. Quand c'est en ce dernier sens, on baise la main du prêtre en la présence même du saint Sacrement exposé : ou au contraire, quand c'est seulement une marque de respect, on ne la baise pas.

CHAPITRE IV.

De l'Evangile chanté par le diacre.

Le diacre, ayant ouvert le livre des Evangiles, fait sur soi trois signes de croix, après en avoir fait un sur le livre, pour signifier qu'il désire exprimer en son esprit, en sa bouche et en son cœur, ce qui est imprimé dans ce livre.

Le premier, que l'on fait sur le front, est pour prier le Père, par la croix et par la mort de son Fils, de vouloir nous éclairer l'entendement des vérités de l'Evangile.

Le second, qu'on fait sur la bouche, est pour prier le Verbe par ses souffrances de nous vouloir donner la force de professer publiquement et de confesser jusqu'à la mort, et la mort de la croix, les vérités de l'Evangile, comme il l'a fait lui-même ; car il n'a jamais cessé, comme Verbe qu'il était, de prêcher et de publier ces vérités, et il l'a fait surtout en la croix et en sa mort, et continue de les manifester par le saint Sacrement, qu'il veut être un signe et un mémorial de sa mort et de tous ces mystères. Ainsi, tout mort, il prêche et publie son Evangile par sa mort et par tout ce qu'il est, parce qu'il est Verbe, il parle des vérités du Père.

Le troisième signe de croix se fait sur la poitrine, pour exprimer la demande que nous faisons au Saint-Esprit par les souffrances et par la mort de Jésus-Christ, de l'amour des vérités de l'Evangile, de l'amour de la pauvreté, de la souffrance, et du mépris qui en sont comme l'abrégé.

Ensuite le diacre fait une profonde inclination à l'Evangile devant que de l'encenser, et une autre après l'avoir encensé. Il lui donne trois coups d'encens : l'un au milieu, et les autres aux deux côtés du livre, pour exprimer premièrement les louanges que toute l'Eglise porte au saint Evangile, qui mérite d'être honoré universellement d'un bout du monde à l'autre, et même depuis son commencement jusqu'à la fin, puisqu'il est également saint partout. C'est pourquoi on l'encense partout : au milieu qui est le corps de l'Evangile ; au côté droit, c'est-à-dire au commencement ; et au côté gauche, c'est-à-dire à la fin : car le livre finit de ce côté.

Secondement, ces trois coups signifient la fin et les effets de l'Evangile, qui sont de faire honorer la très-sainte Trinité : *Euntes, docete omnes gentes baptizantes eos, in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.* (*Matth.* xxviii, 19.) Et en effet, l'Evangile répandu par les apôtres dans tous les endroits du monde, est encore représenté par cet encens répandu deçà et delà, d'un bout du livre à l'autre, et au milieu, à cause que l'Evangile a été publié par tous les coins du monde. De plus, ce coup que l'on donne le premier, représente le Père éternel, la première personne de la très-sainte Trinité, de qui le Fils et le Saint-Esprit procèdent ; qui, comme égaux à lui, sont après honorés par les deux autres coups. Ces honneurs et ces louanges sont descendus du ciel ; c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a révélé la grandeur, la majesté et la distinction des personnes éternelles, et qui a mérité à l'Eglise l'honneur de leur être consacrée, pour les louer et pour les honorer éternellement. C'est pour cela que devant que l'on aille chanter l'Evangile, le prêtre au haut de l'autel, comme Notre-Seigneur du haut du ciel, donne sa bénédiction sur l'encens et sur les parfums, que le diacre va répandre dans l'Eglise, à la louange d'un Dieu en trois personnes. C'est la bénédiction qu'il a donnée à ses apôtres au jour de son ascension, et la vertu du Saint-Esprit qu'il leur a envoyé le jour de la Pentecôte, qui ont fait honorer les trois personnes adorables de la très-sainte Trinité. C'est donc après que le Saint-Esprit a été envoyé dans l'Eglise, que la sainte Trinité a été honorée par le ministère des apôtres, qui ont été les premiers du Nouveau Testament, représenté par le diacre qui jette cet encens. C'est aussi à cette même intention qu'aux deux grands encensements de tout l'autel, après avoir donné trois coups d'encens au Père, comme nous l'avons expliqué ailleurs, on laisse choir l'encensoir au côté de l'autel pour donner un coup d'encens au bas, puis on le relève pour en donner un autre en haut ; et après on revient encenser en rond sur l'autel, pour montrer que le Verbe incarné a répandu les saintes louanges de son Père dans l'Eglise, et que lui-même ne lui rend les devoirs de religion de déférence et de respect, et qu'il ne les lui rendra éternellement dans son sein, qu'après être descendu dans le monde, où il a apporté la vraie religion qu'il a consommée ensuite, montant dans le ciel, où il continuera éternellement à le louer ; ce que figurent ces encensements en rond. Cette religion du ciel est bien autre que la brièvre religion qu'il lui a procurée sur la terre, qui ne dure pour chaque particulier que pendant le temps de sa vie, et qui, pour tous ensemble, ne doit subsister qu'autant que le monde durera ; c'est ce que signifient ces encensements qui se font au côté de l'autel.

Pendant qu'on chante l'Evangile, tout le monde se lève pour signifier deux choses : premièrement, qu'on est mis par l'Evangile dans l'espérance de la résurrection ; secondement, que l'on est prêt à mourir pour en soutenir la vérité.

Avant l'Evangile, le diacre se met à genoux, et quelquefois même le peuple, afin de témoigner qu'on est en prières et en gémissements pour obtenir et recevoir les promesses de réconciliation prédites par les prophètes, et accomplies par Jésus-Christ de

Digitized by Google

la part de son Père, dont il sait le secret et le désir de sauver tous les hommes. Mais pendant l'Evangile on se tient debout pour faire voir qu'on est prêt à marcher par les voies qui y sont proposées selon la vertu et le mouvement du Saint-Esprit, à la grâce duquel on ne veut point être infidèle.

L'amour de Dieu est tout ce que l'Evangile nous enseigne; et si nous en sommes bien possédés, nous ne pouvons que nous ne soyons reçus de Jésus-Christ dans le ciel, tels que nous puissions être, pourvu que nous ayons l'amour de l'Evangile et de son esprit, sans beaucoup le connaître, nous sommes admis au ciel, comme le témoigne le sous-diacre qui monte les trois marches de l'autel jusqu'à Jésus-Christ, signifié par le prêtre, sans voir l'Evangile qu'il porte en ses mains, ce qui signifie les bonnes œuvres des patriarches qui vivaient conformément à l'Evangile, sans toutefois le savoir ni le connaître. En effet, plusieurs d'entre eux avaient plus l'esprit de l'Evangile que nous. Témoin un Moïse qui aime le mépris des enfants d'Israël, qui signifient les Chrétiens, et qui préfère la pauvreté de Jésus-Christ et de ses membres aux richesses des Egyptiens : *Majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum improperium Christi.* (*Hebr.* II, 26.) Témoin David, qui a tant d'amour pour la souffrance et pour la persécution, et même pour ses ennemis. Témoin un Isaïe, qu'on a vu comme une fournaise ardente, embrasé de l'amour de Jésus-Christ, désirer sa venue. En un mot, tous ces saints sont parvenus sans voir, à cette éminente sainteté, en opérant selon l'esprit de Jésus-Christ, qui leur était donné par avance, qui les inclinait à ses mêmes sentiments, et qui dès lors formait son corps et remplissait ses membres de sa vie; ils ont été dignes d'être admis dans le ciel comme nous.

Après donc que le diacre a chanté l'Evangile, le sous-diacre qui représente l'Ancien Testament monte à l'autel, portant le livre; il s'approche du prêtre sans le voir, et ne le regarde point qu'après qu'il lui a donné l'Evangile à baiser; ce qui signifie que l'Ancien Testament n'a point vu Notre-Seigneur à découvert, qu'après que la publication de l'Evangile a été faite par les apôtres, et qu'après qu'il a cru que l'Evangile était l'Evangile de Dieu qui habite dans le ciel, et qui est représenté par le prêtre qui est au haut de l'autel, qui baise le livre pour témoigner qu'il approuve ce qui en a été publié sur la terre.

Le prêtre, qui représente aussi là Notre-Seigneur Jésus-Christ, baise encore le livre pour deux autres raisons. La première, parce que ce sont les mêmes vérités que Notre-Seigneur a puisées dans le sein de son Père de toute éternité, qui sont maintenant publiées, et qu'il témoigne de professer encore, baisant l'Evangile, auquel il s'unit en Esprit, le trouvant conforme aux mêmes vérités qu'il voit maintenant dans le ciel. Il le baise aussi pour témoigner qu'il reçoit tous ceux qui s'approchent de lui avec le saint Evangile dans l'esprit, à la bouche et dans le cœur.

On doit ici remarquer que le prêtre baise le saint Evangile après qu'il a été publié par le diacre, et qu'il ne le baise pas après l'avoir lu lui-même. La raison est que le prêtre qui le lit, exprime Jésus-Christ vivant en terre, et publiant en personne son Evangile en Jérusalem et en Judée. Ainsi il n'a que faire de témoigner qu'il y est uni, puisqu'il le publie lui-même; mais au contraire, il le baise après que le diacre l'a chanté, pour témoigner du haut du ciel où il habite, qu'il y demeure uni.

Ensuite le sous-diacre, pour témoigner qu'il croit à tout, que l'Ecriture et ses sept sceaux lui ont été ouverts par l'Agneau, qu'il adore et révère par toutes sortes d'hommages et de devoirs, ferme le livre, et fait aussitôt une profonde inclination au prêtre, auquel il n'a pu la faire auparavant par respect à l'Evangile qu'il portait ouvert en ses mains, lui étant même défendu de faire pour lors des génuflexions au très-saint Sacrement, quoiqu'il soit exposé. Après, il descend au bas de l'autel, et s'associe au diacre qui encense le prêtre, pour témoigner qu'il consent à tous les honneurs et à toutes les louanges que les apôtres et les ministres du Nouveau Testament rendent à Jésus-Christ. Il est déjà bien avancé en la lumière et en la connaissance de Jésus-Christ, depuis la publication de l'Evangile; mais il n'a pas encore la vue de ses mystères, et il ne peut y être admis qu'après avoir été parfaitement réconcilié avec lui; car comme il n'est venu en connaissance de Jésus-Christ que peu à peu, aussi ne peut-il venir tout à coup en connaissance de ses mystères.

Pour faire connaître, avant que de finir ce chapitre, le respect qui est dû à l'Evangile, il faut remarquer que le sous-diacre n'ose le toucher. Car, quand il en faut montrer au prêtre le commencement qu'il doit baiser, le diacre seul le touche et le lui montre de loin; et lors même que le sous-diacre porte le livre, il n'en doit toucher que la couverture, et non pas les feuillets. C'est pourquoi, en plusieurs lieux, les livres de l'Evangile sont tous cachés et enchâssés dans de l'argent, tant c'est une chose sainte, et qui, à plus forte raison, doit être mise à couvert de l'attouchement des séculiers et des profanes.

De plus, le sous-diacre ne touche point à l'Evangile, à cause qu'il n'est pas un avec le Nouveau Testament, il n'a pas encore l'intelligence parfaite de ce qui se lit; il ne voit même Jésus-Christ qu'à demi, car les Juifs qu'il représente, ne le croient qu'un grand prophète né parmi eux, et ne l'ont point cru être vrai Dieu, jusqu'à ce qu'il soit monté au ciel. Alors ils ont eu la foi de sa divinité, ils ont connu Jésus-Christ pleinement, et l'ont adoré comme Fils de Dieu assis dans le ciel à la droite de son Père.

Ensuite de l'Evangile on chante le *Credo*, et puis on offre le pain et on verse le vin dans le calice, pour marquer que Jésus-

Digitized by Google

Christ s'est offert, et qu'il a versé son sang pour soutenir la vérité qu'il a prêchée, et pour établir la croyance de l'Eglise, exprimée par le Symbole des apôtres.

CHAPITRE V.

Du « Credo. »

La profession de foi qui se fait par le *Credo* suit immédiatement la publication de l'Evangile; pour montrer le respect que l'Eglise porte aux paroles du Fils de Dieu, et la parfaite soumission qu'elle rend à sa doctrine ; car Jésus-Christ n'a pas plutôt achevé de prêcher son Evangile, d'annoncer sa parole et de publier sa doctrine, que l'Eglise, sa chère Epouse, obéissante à sa voix et parfaitement soumise à son instruction, s'écrie à haute voix : *Credo*, Je crois. Or, pour témoigner que c'est principalement pour l'Eglise que le prêtre proteste de sa foi, il ouvre et rejoint aussitôt les mains, et fait une inclination de tête, pour appeler et s'unir à soi le diacre et le sous-diacre, qui représentent l'Eglise dans son étendue; lesquels, ayant fait une génuflexion, se joignent incontinent au prêtre, non-seulement pour obéir à sa voix, et se montrer fidèles à leur vocation, mais encore pour faire connaître l'unité de la foi de l'un et de l'autre Testament qui sont unis en Jésus-Christ.

Après que le prêtre a récité, en particulier, le *Credo*, il va s'asseoir, et se tient en repos pendant que le chœur le chante à haute voix : mais le diacre est obligé de sortir de sa place et d'agir; et même, pour lors, le sous-diacre se tient debout; pour témoigner que l'on n'est pas dans un parfait repos en cette vie. Car, quoique l'on trouve le repos et la tranquillité dans la foi, ce n'est pas, néanmoins, comme dans le lit de gloire, où reposent les saints, et où leur joie est accomplie. C'est pourquoi, pendant le *Gloria*, qui est le cantique du ciel, le diacre et le sous-diacre demeurent toujours assis aussi bien que le prêtre, et ne sortent point de leur place; mais comme le prêtre représente Notre-Seigneur, le prêtre seul demeure en repos au *Credo*, de même qu'au *Gloria*, pour marquer la béatitude de Jésus-Christ, et la vue parfaite dont il connaît clairement et sans foi tous les mystères.

Pendant qu'on chante le *Credo*, le prêtre se découvre et s'incline parfois, et même se met quelquefois à genoux à ces paroles : *Et incarnatus est*, etc., pour témoigner l'hommage qu'il rend à la grandeur de Dieu, et le respect qu'il porte à son Père en l'état de sa gloire ; comme chef, il donne exemple à tous de s'incliner et de s'anéantir devant Dieu.

Après cela, le prêtre s'étant couvert, le diacre reçoit la bourse du maître des cérémonies, qu'il a tirée de dessous le voile de la crédence : il la tient un peu ouverte devant lui, et la porte ainsi devant ses yeux avec révérence, pour témoigner que le Nouveau Testament reçoit, avec un peu plus de clarté, les mystères qui étaient auparavant entièrement cachés, lorsqu'ils étaient annoncés et prédits par les prophètes; car pour lors, ils étaient encore enveloppés dans les obscurités de la Loi. Il porte cette bourse avec révérence; pour montrer le respect qu'il porte aux saints mystères, quoiqu'il ne les voie qu'à demi. Et même, il doit marcher gravement, pour donner exemple de la vénération due à nos mystères, quoique inconnus. En cette même posture il monte les degrés, et parvient à l'autel, où il tire le corporal de la bourse, le déploie et l'étend sur l'autel; pour montrer que, par ce respect qu'il rend aux mystères, il parvient au ciel, où ils lui sont clairement révélés et entièrement développés.

Ensuite, il met la bourse en évidence, l'appuyant contre le gradin, et ne la couche point à plat sur l'autel; et cette bourse doit avoir une croix, pour montrer que la révélation des mystères, dans le ciel, ne nous est méritée que par la croix de Jésus-Christ, qui y sera toujours exposé en évidence, n'y ayant point de bienheureux qui ne connaisse que c'est la mort de Jésus-Christ sur la croix qui nous a révélé ces mystères. Ce qui fut figuré autrefois en la mort de Notre-Seigneur, lorsque le voile du temple étant déchiré, on vit clairement jusque dans le Saint des saints, qui était une figure du sein de Dieu ; car, dans le sein de Dieu, les bienheureux voient à nu et à découvert tout ce qui s'est passé de plus caché, de plus mystérieux, et de plus auguste dans le saint séculier : *Sanctum sæculare.* (*Hebr.* IX, 1), c'est-à-dire dans l'Eglise. Et de même que quand le voile fut déchiré, on eût vu, dans le Saint des saints, la manne, les tables de la Loi et la verge d'Aaron, qui devaient y être renfermées avec l'arche, si, par une disposition de la divine Providence, tout cela n'en eût été ôté auparavant, pour n'être découvert qu'à la fin du monde, afin de servir à la conversion des Juifs. (*II Mach.* II, 7.) Ainsi, dans le sein de Dieu, on y voit Jésus-Christ, nourriture des âmes; on y voit Jésus-Christ, notre loi, vivant en nous par son esprit; on y voit enfin Jésus-Christ comme prêtre, qui, ayant aboli, en sa mort à la croix, le sacerdoce d'Aaron, représenté par la verge morte, a fait fleurir le sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, pour durer à jamais : *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.* (*Psal.* CIX, 4.)

Digitized by Google

LIVRE SIXIÈME.

DU PAIN BÉNIT ET DE CE QUI SUIT JUSQU'AU CANON.

CHAPITRE PREMIER.

Du pain bénit.

Notre-Seigneur ne s'est pas contenté des figures de l'ancienne Loi pour faire connaître la vérité qu'elles représentaient, et pour accomplir ce que son Père avait promis par elles; mais aussi il fait, pendant sa vie, des œuvres qui, étant très-saintes en elles-mêmes, figuraient encore quelque chose de plus sublime, à quoi il préparait les peuples, et dont ils n'étaient encore point capables. De là vient que dans le désert il a multiplié les pains, pour figurer la communion à son corps, qu'il leur devait donner sous l'apparence du pain; et avec telle plénitude, largesse et bénédiction, que quoiqu'il se donnât tout entier à chacun, il devait se laisser encore tout entier entre les mains de son Eglise; en sorte qu'elle a bien plus après avoir consacré les hosties, et y avoir communié les peuples, qu'elle n'avait auparavant la consécration. En effet, elle demeure en ses ministres héritière de douze corbeilles, figure des douze apôtres et des Eglises qui ont été nourries du corps de Jésus-Christ, après qu'il en a institué le sacrement, et qu'il l'a multiplié sous les espèces du pain. Cela a été aussi autrefois représenté par les douze pains de proposition (comme je l'ai remarqué ailleurs), qui étaient unis au sacrifice que l'on offrait perpétuellement sur l'autel du thymiame, et qui étaient toujours exposés dans le temple, ainsi que Notre-Seigneur est incessamment sur l'autel et dans les tabernacles, exhalant des vapeurs de suavité et des louanges de bonne odeur sous les espèces du pain, qui couvrent sa religion, et qui la multiplient tout entière, et en tous les endroits où il se trouve des hosties, et en autant de sujets qu'il y en a qui s'approchent de la sainte table.

Et comme le très-saint Sacrement est maintenant inconnu et sa valeur peu estimée, et que les Chrétiens s'en éloignent par froideur, ou s'en approchent souvent avec irrévérence, l'Eglise, pour faire ressouvenir ses enfants qu'ils doivent être en communion avec Jésus-Christ, et qu'ils devraient communier au saint et sacré pain de l'autel, leur donne le pain bénit, pour les avertir d'y communier au moins spirituellement, et d'entrer en l'Esprit de Jésus-Christ hostie. C'est pourquoi dans l'oraison : *Unde et memores*, etc., qu'on dit au Canon, après avoir parlé de la passion, de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ, qui sont les mystères par où il a passé pour être notre hostie, et pour continuer sous cette qualité de s'offrir pour nous dans le ciel à Dieu son Père : *Ut appareat nunc vultui Dei pro nobis* (*Hebr.* IX, 24); l'Eglise, qui a une intelligence parfaite du mystère de ce sacrifice, ajoute : *Hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam;* parce que cette hostie est devenue hostie pure, hostie sainte, hostie immaculée par la mort, par la résurrection et par l'ascension de Jésus-Christ; et immédiatement après on dit : *Panem sanctum vitæ æternæ*, pour montrer que tout cela nous est donné en communion par ce pain vivant, dont le pain bénit est un supplément et une figure, et que nous sommes rendus participants de tous ces mystères, en recevant le très-saint Sacrement qui est un mémorial, un abrégé, un suc et un précis de ces mêmes mystères.

Jésus-Christ en ce Sacrement renferme en soi toutes les dispositions intérieures qu'il a eues dans ses autres mystères, et nous fait communier à la plénitude de son Esprit, pour nous rendre en esprit des hosties vivantes, saintes et agréables à Dieu. Il nous est une nourriture de vie éternelle et divine, et nous rend déjà participants du même Esprit et de la même nourriture dont nous serons repus dans le ciel, et dont les bienheureux se rassasient avec le Père éternel, qui le premier communie si amoureusement à son hostie son cher Fils, qui est retourné en lui par son ascension.

Ces vérités sublimes et divines ont été longtemps figurées avant que d'être accomplies. Dieu le Père a employé quatre mille ans pour préparer les hommes à ces œuvres admirables, avant que son Fils vînt les opérer sur la terre. Et Notre-Seigneur, voulant disposer leurs cœurs à la très-sainte communion, et en même temps à tous les autres mystères qu'elle renferme, a multiplié les pains dans le désert en la présence des peuples, pour figurer, comme nous avons dit au commencement de ce chapitre, la multiplication du très-saint Sacrement qu'il devait faire un jour dans l'Eglise. C'est pourquoi dans le même chapitre de saint Jean, après avoir fait ce miracle, il promet de leur donner son corps en nourriture sous l'attrait du pain qu'il leur a donné. Il leur parle encore du pain des anges et de la manne descendue du ciel, comme d'une figure de la communion à laquelle il voulait les disposer, et tout cela ne pouvait les toucher ni leur ouvrir l'esprit; ce qui témoigne que les mystères de la sainte communion sont si grands, si saints, si hauts et si sublimes, qu'il faut plusieurs figures pour y préparer l'esprit des peuples.

L'Eglise qui marche toujours sur les voies

Digitized by Google

de Notre-Seigneur, donne le pain bénit aux fidèles, au lieu de ces figures, pour préparation à ce divin mystère; car les figures sont des préparations pour les mystères, à ceux qui ne sont point capables d'adorer ce qui s'y passe.

CHAPITRE II.

De l'Offertoire.

Notre-Seigneur venant au monde s'est une fois offert à Dieu son Père en qualité d'hostie dans le sein de la très-sainte Vierge, comme sur un autel, pour être un jour immolé et consommé à la gloire de sa divine majesté. Et cette offrande a été l'offrande et la sanctification de toute l'Eglise qu'il a voulu sacrifier avec lui. *In qua voluntate sanctificati sumus per oblationem corporis Jesu Christi semel.* (*Hebr.* x, 10.) C'est en cette volonté qu'il dit à son Père qu'il voulait s'immoler un jour à sa gloire sur la croix, et ensuite s'abîmer, se perdre et se consommer en lui pour achever son sacrifice; et que cependant il se vouait à lui et lui consacrait avec soi tous ses membres pour l'honorer et le servir, dans l'attente qu'un jour il les consommerait en un, pour n'en faire qu'une seule hostie qui le glorifierait éternellement dans le ciel, et qui lui serait mille fois plus agréable que ces hosties grossières, et que tous ces animaux qu'on offrait dans le temple : *Hostiam et oblationem noluisti*, etc. *Tunc dixi : Ecce venio*, etc. *Ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* (*Hebr.* x, 5, 6.) *Deus meus, volui.* (*Psal.* xxxix, 9.) Ce sera cette hostie de tous les saints en moi, dont la voix plus charmante que celle des victimes vous louera à jamais, et fera avec moi un seul cri de louange pour toute l'éternité : *Hostiam vociferationis.* (*Psal.* xxvi, 6.) Si bien qu'en ce jour saint de l'incarnation, Jésus-Christ dans le sein de Marie s'offrit à son Père pour le servir dans le temps avec tous ses peuples, en attendant le sacrifice de l'éternité, qu'il lui offrait par avance dans le secret du sein de sa Mère comme dans un temple. Et ce temple animé lui était l'image du ciel, et la figure du sein de Dieu, où il devait offrir sur cet autel d'or, dont parle l'Ecriture, la louange de son cœur et de tous ses fidèles consommés en lui. (*Apoc.* viii, 3.) C'est donc dans le secret du cœur de la très-sainte Vierge, que la religion sainte de Jésus-Christ a pris son commencement. Mais, comme cette religion était secrète et inconnue aux hommes, et que le Fils de Dieu était venu pour la rendre publique ; comme il devait accomplir et perfectionner en sa personne la religion extérieure des Juifs, pour la faire passer jusqu'à nous ; comme il devait être la fin de l'ancienne Loi et le principe de la nouvelle, et qu'il devait se rendre lui-même le fondateur de la religion des Chrétiens, et du culte extérieur de l'Eglise, il va dans le temple peu de temps après sa naissance, et il se présente publiquement à Dieu le Père par les mains de sa Mère, et par celles de saint Joseph. Ce fut pour lors qu'il exprima par l'extérieur de l'un et de l'autre la religion qu'il portait en son cœur, et qu'il répandait dans leur intérieur, pour faire un sacrifice auguste et digne d'une majesté adorable. Il renferma en ce mystère l'ancienne et la nouvelle loi ; il y renferma les deux Testaments, et appela la religion de l'un et de l'autre, pour assister comme témoins à l'offrande publique de ce sacrifice qu'il faisait pour lors, et qui était le commencement du sacrifice qui devait s'accomplir sensiblement au jour de ses souffrances, où il devait être visiblement immolé sur la croix, et au jour de sa très-sainte résurrection, où il devait être consommé en Dieu extérieurement et en son corps, comme il l'était auparavant en son âme.

Ces deux mystères de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, étaient les termes de ce sacrifice offert extérieurement dans le temple au jour de la Purification. Ils étaient représentés par ces deux pigeons, ou ces deux tourterelles qui, selon l'Ecriture, devaient être présentés à Dieu, pour tenir la place de l'enfant, et pour signifier le sacrifice auquel il était destiné : *Sumet duos turtures, vel duos pullos columbarum, unum in holocaustum, et alterum pro peccato.* (*Levit.* xii, 8.) L'un de ces pigeons ou de ces tourterelles était offert en sacrifice pour le péché ; c'est pourquoi on l'appelait *Hostia pro peccato.* Et dans ce sacrifice l'animal était égorgé, et son sang répandu autour de l'autel, pour représenter la mort et l'immolation de Jésus-Christ en la croix. L'autre était jeté au feu et y était tout consommé, et pour cela on l'appelait holocauste ; et il représentait la résurrection de Jésus-Christ abîmé en Dieu, et consommé en ce jour par le feu de sa divinité. Ainsi la mort et la résurrection de Jésus-Christ étaient représentées par ces deux sortes de sacrifices. C'est pourquoi Siméon, par esprit de prophétie, parle d'abord de ces deux mystères à la très-sainte Vierge : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum :* Il sera en sa mort et en sa résurrection la cause de la mort et de la résurrection de plusieurs.

Ce fut en ce même temps et par le même esprit de prophétie que Siméon annonça à la très-sainte Vierge qu'un jour son âme serait percée du glaive de douleur : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.* (*Luc.* ii, 35.) Ce jour fut celui de la mort de son Fils, où elle en fut entièrement percée sur le Calvaire, mais pourtant elle commença d'en ressentir la douleur dans le temple au jour de la présentation de son Fils, où il fut destiné à la mort. Car alors elle l'offrit par avance en qualité d'hostie, comme un jour elle devait l'offrir à Dieu sur le Calvaire. Jésus-Christ était à elle ; et comme Dieu avait défendu qu'on lui présentât des hosties dérobées, et qu'il voulait qu'elles fussent offertes par les mains de ceux à qui elles appartenaient, Jésus-Christ hostie ne pouvait être présenté qu'avec l'agrément et par les mains de sa très-sainte Mère. C'est

Digitized by Google

pourquoi la sainte Vierge devait venir au temple, non-seulement pour y assister de la part de l'Eglise et de tout le Nouveau Testament, réuni en sa personne, pour être en elle le témoin de cet auguste sacrifice qui se devait offrir pour lui, de même que Siméon y vint pour tenir la place de la Loi, dont il portait l'esprit : *Spiritus sanctus erat in eo.* Mais encore elle y devait venir pour présenter à Dieu cette hostie qui était à elle, et que la nature et la grâce lui avaient donnée. En effet, elle la mit entre les mains de Siméon qui, représentant aussi le Père éternel, reçut la démission du droit de la très-sainte Vierge. Elle disait pour lors à son Dieu : Je me démets de mon trésor entre vos mains, et vous présente de la part de l'Eglise ce que j'ai de plus cher en ce monde : je vous offre ce qui est de plus grand au ciel et en la terre ; je ne l'ai pas plutôt possédé, que je vous transporte et vous cède tout le droit que vous m'y avez donné par sa naissance : je le livre entre vos bras pour être sacrifié. Père éternel, vous vous représentez à moi, et me paraissez comme prêtre, c'est pour immoler cette sainte victime. Il n'était pas encore né, qu'il se livrait à la mort ; il n'avait jamais été à lui. Déjà il s'est offert à vous dans mon sein, et vous a remis tout le droit qu'il avait sur soi-même ; mais parce qu'il était à moi, et que vous me l'aviez donné, il veut aussi que je vous le présente et que je me démette de tout le droit que j'ai sur lui, afin que, par ce vœu solennel et cette offrande de religion publique, il soit totalement à vous. C'est ainsi que la sainte Vierge exprimait les sentiments de Notre-Seigneur, qui par cet acte de religion publique se reliait à son Père en tout ce en quoi il semblait en être délié. Car par cette offrande il se réunissait à lui, et se dégageait de tout ce qui en apparence pourrait l'arrêter ou le retirer d'entre ses mains, lorsque le temps viendrait de se livrer et de s'abandonner entièrement à lui : soit au Calvaire, où il devait mourir et être immolé, soit au tombeau, où il devait ressusciter et être consommé par le feu de la gloire de Dieu son Père.

Ces deux mystères de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, qui étaient deux sacrifices (ou plutôt le même sacrifice continué), étaient figurés par divers sacrifices de la Foi, qui ne pouvait par un seul représenter la diversité des choses si excellentes qu'elle figurait. C'est pourquoi saint Siméon représentant la Loi, qui soupirait incessamment pour Jésus-Christ, et voyant en ce divin Sauveur la vérité des mystères qu'elle figurait, et pour lesquels Dieu l'avait instituée, disait en l'Esprit dont il était rempli : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace.* (*Luc.* II, 29.) C'est maintenant que je suis content ; je vois devant mes yeux, et tiens dans mes mains la vérité de mes figures ; je jouis des mystères pour lesquels je soupirais ; j'ai entre mes bras celui qui apaise la colère de Dieu, et qui seul vaut plus que toute la Loi et tous ses sacrifices, qui maintenant seraient abolis s'il ne voulait avec honneur ensevelir sa mère la Synagogue, qu'il révère et honore, comme étant instituée et formée des mains de Dieu son Père. Je vous présente donc, Père éternel, celui qui vaut mieux que le monde, et qui vous rendra plus d'honneur que toute la créature ensemble, quand même elle serait anéantie à votre gloire. C'est lui, ô mon Dieu, que vous avez préparé depuis quatre mille ans que le monde est formé : *Quod parasti ante faciem omnium populorum* (*Luc.* II, 31) ; afin de retirer les peuples du péché, et de l'aveuglement où ils étaient précipités par leur faute : *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ, Israel* (*Luc.* II, 32) : c'est la lumière qui doit éclairer les gentils abîmés dans l'erreur du péché, et qui doit être la gloire de tout son peuple et de sa patrie, quoiqu'il en doive paraître l'opprobre sur la croix. Car il sera en sa résurrection le roi de tout le monde : *Reges eos in virga ferrea* (*Psal.* II, 9) : il sera non-seulement le roi pacifique de toute la Judée, comme un Salomon ; mais un roi qui subjuguera toute la créature, et qui sera révéré de tout l'univers : *Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra.* (*Psal.* VIII, 1.) Et dans ce même esprit Notre-Seigneur disait : *Constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus* (*Psal.* II, 6) : Mon Père m'a fait roi du ciel au jour de ma résurrection ; il m'a établi le vrai roi pacifique, assis sur un trône de paix, et sur le royaume des bienheureux, où je porte la gloire de la sainte maison d'Israël plus haut qu'elle ne l'espérait, et que tous les prophètes ensemble ne l'avaient pu exprimer.

Or c'est ce même roi qui, étant prêtre et hostie tout ensemble, se présente à Dieu son Père dans le ciel, et change son trône en un autel, pour obtenir par le sacrifice qu'il y offre, le salut de tout le monde : *Suscipe, sancte Pater, omnipotens æterne Deus, hanc immaculatam hostiam,* etc. : Recevez, Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, cette hostie immaculée, etc. Il s'offre comme l'hostie sans tache, et comme la victime innocente, qui était figurée dans la Loi par les hosties qui, selon le commandement de Dieu au *Lévitique*, devaient être sans macule. (*Levit.* XI, 10 ; IX, 3.) C'est pourquoi le prêtre considérait attentivement à l'entrée du tabernacle l'hostie présentée, et regardait soigneusement si elle avait toutes les marques désirées par la Loi, et ordonnées de Dieu. (*Levit.* I, 4.) Après que celui qui la présentait avait mis les mains sur l'hostie, pour marquer qu'il se démettait de tout le droit que Dieu lui avait donné sur elle, le prêtre, ayant examiné cette victime, et l'ayant contemplée à loisir, la recevait des mains de celui qui l'offrait, comme s'il eût dit : Je reprends de la part de Dieu tout le droit que vous me rétrocédez ; et je prends cette hostie pour ne la quitter plus, et pour ne m'en démettre jamais ; c'est pour l'éternité que je reçois ce sacrifice.

Digitized by Google

Cette offrande publique, qui se faisait à l'entrée du tabernacle, était la première du sacrifice. Et comme Notre-Seigneur l'a faite une fois dans le temple, ainsi que nous avons dit, et qu'elle était une portion considérable de son sacrifice, elle doit être représentée dans la sainte Messe, dont les cérémonies expriment l'intérieur de Jésus-Christ, qui s'offre en ce mystère selon tout ce qu'il est et tout ce qui le regarde. Il commence à l'Offertoire à exprimer les dispositions saintes qu'il avait eues au temple, lorsqu'on l'offrait à Dieu sous la figure de deux animaux. Car en même temps il se présentait intérieurement pour être sur le Calvaire une hostie pour le péché, et pour être consommé un jour dans le temple du ciel en holocauste à Dieu son Père. Et c'est ce qu'on exprime intérieurement à la sainte Messe par les deux espèces qu'on offre distinctement, qui figurent très-bien ce qui se passe intérieurement dans l'esprit de Jésus-Christ.

Nous sommes semblables à la loi dans nos cérémonies; nous exprimons comme elle par diverses figures ce qui est un et simple dans le cœur de Jésus-Christ : et, dans l'impuissance qui nous est commune de l'exprimer par une seule cérémonie, nous différons seulement en ce que la Loi figurait les choses à venir, et nous représentons les choses passées, et souvent même les présentes. Il est bien vrai que les cérémonies qui se passèrent dans le temple au jour de la Présentation, figuraient aussi ce qui était présent; mais ce fut par une rencontre particulière, puisque, par leur institution, elles n'avaient été destinées qu'à signifier l'avenir; et les nôtres, au contraire, sont instituées pour exprimer les vérités secrètes et cachées, mais présentes, et même parfois quelque chose d'extérieur et de visible, mais absent et passé. Ainsi cette cérémonie de l'Offerte représente l'offrande extérieure de Jésus-Christ au temple, qui est passée; et signifie en même temps son offrande intérieure et ses dispositions qui sont encore présentes en ce mystère. Car les ayant eues dès le commencement de sa vie en son esprit, il les y retient toujours; elles n'ont point passé, et demeurent encore dans le fond de son âme. Parce qu'elle est bienheureuse, elle ne change point ses sentiments : elle n'a rien en un temps, qui soit contraire à ce qu'elle a dans un autre, ni qui soit incompatible avec aucun de ses états : ce qu'il est vrai de dire, surtout de l'offrande dont nous parlons, qui ayant été une fois commencée sur la terre, a continué dans le ciel, et y continuera toute l'éternité; avec cette seule différence, que dans le temps Notre-Seigneur s'est offert sous divers extérieurs, et sous des circonstances qui ont changé selon la diversité de ses mystères : mais dans l'éternité, son offrande est sans diversité, sans succession et sans changement. C'est pourquoi dans l'Offerte, qui signifie l'offrande du temps, on offre le pain et le vin séparément et successivement; mais dans le Canon, on les offre tout ensemble, parce qu'on y exprime l'offrande que Jésus-Christ fait de lui-même dans le ciel : *Hæc dona, hæc munera, hæc sancta sacrificia illibata*, etc., *offerimus*.

C'est encore pour ce sujet que les Chartreux, qui représentent dans l'Eglise la vie des bienheureux, offrent le pain et le vin tout ensemble, même au temps de l'Offerte. Ils n'offrent point séparément les deux espèces, parce qu'ils offrent ce sacrifice dans l'esprit du ciel, et qu'ils expriment l'état et les dispositions dans lesquelles les saints l'offrent dans l'éternité. Et même parce que ces saints personnages représentent la religion du ciel, et les sentiments des anges et des bienheureux, ils se prosternent par terre dans le chœur, pendant qu'à l'autel on élève la sainte hostie. Cette cérémonie, qu'eux seuls pratiquent dans l'Eglise, exprime bien la posture et la disposition des bienheureux qui se prosternent devant l'Agneau : *Ceciderunt coram Agno.* (*Apoc.* v, 8.) Et l'esprit qui a établi cette religion dans l'Eglise, nous montre assez, par cette pratique, avec combien de sentiment et de respect on doit s'approcher de ces divins et augustes mystères. Ils en contemplent la beauté plus à découvert que le commun des peuples; et tout surpris de ce qu'ils voient, ils s'abaissent et se cachent, comme n'en pouvant supporter l'éclat, qui ne venant point jusqu'aux yeux du peuple, le laisse dans l'insensibilité d'une foi morte et languissante. Ce sont donc les Chartreux qui représentent l'état du ciel, et qui offrent pour ce sujet le sacrifice d'une manière différente du commun de l'Eglise. Ils laissent aux autres à l'offrir sous le pain et sous le vin distinctement; ce qui exprime la diversité des mystères, qui, parmi nous, sont séparés : mais pour eux, ils offrent les deux espèces conjointement, parce que dans le ciel, où l'extérieur est effacé, et où l'intérieur paraît en son entier sans figure ni symbole distinct, tout est réduit à l'unité.

L'offrande du pain que le prêtre fait en la première partie de l'Offerte par cette oraison : *Suscipe, sancte Pater omnipotens æterne Deus, hanc immaculatam hostiam*, représente la première intention de Jésus-Christ, et l'esprit avec lequel il s'offrit dans le temple pour être un jour holocauste de Dieu, ce qui devait arriver en sa résurrection, par laquelle il est entré dans la splendeur des saints, représentée dans l'Evangile par la blancheur de la neige, comme elle l'est par celle du pain en ce sacrifice.

L'offrande du vin qui se fait en la seconde, représente l'autre intention de Jésus-Christ, qui s'offrit pour être immolé en l'arbre de la croix, et présenté à Dieu comme hostie pour le péché sur le Calvaire, où son sang répandu est figuré par le vin du calice, offert à part et séparément du pain, qui représente son corps innocent et sans tache.

Or comme ce sacrifice se présente pour les péchés du monde, dont Notre-Seigneur s'était chargé en sa propre personne, la fin de l'oraison par laquelle on offre le pain, exprime cette intention : *Quam ego indignus*

Digitized by Google

famulus tuus offero tibi Deo meo vivo et vero, pro innumerabilibus peccatis et offensionibus et negligentiis meis, et pro omnibus circumstantibus, etc. Notre-Seigneur en cette oraison prie premièrement pour soi, et demande pardon des fautes de ses membres, comme si elles lui étaient propres, pour témoigner qu'il s'en est chargé ; et secondement, il prie pour ses mêmes membres qui composent l'Eglise ; il demande pardon de leurs péchés, parce qu'ils les ont commis ; pour témoigner les soins qu'il a de son Epouse, et les regards continuels qu'il a sur elle. Ce terme : *Indignus famulus tuus*, exprime l'état de Jésus-Christ pénitent et gémissant au monde dans l'infirmité de la chair. C'est un terme dont il ne se sert point en tout le reste de la sainte Messe, ni principalement au Canon, où l'on exprime les sentiments et les dispositions de Jésus-Christ, se présentant au Père dans le ciel, dans la vertu et la beauté de son état parfait, où il n'a rien des sentiments auxquels le portait l'état de son infirmité première. Car portant l'habit, la forme et la ressemblance de péché, il était indigne de s'offrir et de se présenter au Père, qui rebute et éloigne de soi les pécheurs. Et il en était d'autant plus indigne, qu'il était même chargé des malédictions dues à leurs péchés : *Factus pro nobis maledictum.* (*Galat.* III, 13.)

L'oraison qu'on récite élevant le calice pour offrir le vin : *Offerimus tibi, Domine*, etc., exprime bien que l'offrande que Notre-Seigneur fait à Dieu par les mains du prêtre, est une préparation et une offrande qui fait partie du sacrifice, et qui sert à son accomplissement ; de même que toutes les offrandes des victimes qui étaient présentées à Dieu devant qu'on les mît à mort, ou qu'on les jetât au feu, faisaient partie des sacrifices anciens. Si bien que cette oraison se dit quelque temps avant le sacrifice de mort de Jésus-Christ et de sa consommation en Dieu, soit exprimé par ces paroles : *Ut nobis corpus et sanguis fiat dilectissimi Filii tui Domini nostri Jesu Christi*, et par deux signes de croix, l'un sur le pain, l'autre sur le calice, qui montrent que le prêtre, par la vertu de ses paroles, comme par un glaive tranchant, va séparer le corps de Jésus-Christ de son sang, et renouveler le sacrifice de la croix, où ils furent séparés l'un de l'autre.

Après que le prêtre a offert le calice, il dit, étant incliné et ayant les mains jointes sur l'autel : *In spiritu humilitatis, et in animo contrito suscipiamur a te, Domine.* Ce qui exprime l'état humilié et douloureux de Jésus-Christ. Il ajoute : *Et sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo, hodie, ut placeat tibi, Domine Deus.* Il conjure le Père de le secourir de son esprit et de sa grâce ; en sorte qu'il puisse lui offrir un sacrifice agréable. Ce qui fait bien voir que cette offrande du pain et du vin qu'on vient de faire, n'est qu'une préparation à l'accomplissement du sacrifice. Et cela est encore mieux exprimé par l'oraison suivante : *Veni, sanctificator omnipotens, æterne Deus, et benedic hoc sacrificium tuo sancto nomini præparatum.* Le prêtre, disant ces paroles, élève les mains et les yeux au ciel ; il invoque le Saint-Esprit pour l'attirer sur soi ; et comme un autre Elie, il appelle le feu du ciel pour consommer ce sacrifice qui n'est encore que préparé : *Tuo sancto nomini præparatum.*

CHAPITRE III.

De la patène que le sous-diacre tient sous le voile pendant une grande partie de la Messe.

Après que le sous-diacre a porté sur l'autel les instruments du sacrifice, cachés et couverts d'un grand voile ; et après qu'il les a laissés découvrir au diacre qui les met ensuite entre les mains du prêtre, il reçoit du même diacre la patène sous le voile ; et descendant au bas de l'autel, il la tient devant ses yeux pendant une grande partie de la Messe. Or cette cérémonie est fort considérable, et contient de grands mystères.

Le sous-diacre tenant ainsi la patène pendant le divin sacrifice, et l'accomplissement des mystères, témoigne que l'Eglise et les peuples dont il est serviteur, et principalement l'ancienne Loi qu'il représente plus particulièrement, ne sont pas dignes de contempler les mystères cachés.

Cette cérémonie était figurée autrefois dans le temple de Jérusalem, lorsque le grand prêtre ne pouvait entrer dans le Saint des saints, que dans une nuée de parfums, qui le cachaient à la vue des hommes : ce qui nous représente que Jésus-Christ entrant dans le ciel, revêtu d'une gloire que les yeux des hommes ne pouvaient supporter, fut caché par une nuée : *Et nubes suscepit eum ab oculis eorum ;* pour donner à entendre combien l'état de sa gloire était au-dessus de la portée des hommes ; aussi était-il juste que ce mystère fût caché par le rideau de cette nuée, et que Jésus-Christ entrât en liberté dans sa gloire, sans étonner l'esprit de ses disciples. Et comme le divin sacrifice de l'autel est le même sacrifice du ciel, où Jésus-Christ est dans la gloire, l'Eglise, en témoignage de sa foi, et de la croyance qu'elle a de ce mystère si auguste, proteste hautement par la personne du sous-diacre son ministre, qu'elle n'est pas digne de contempler ces hauts mystères, et cette auguste majesté de Jésus-Christ caché dans sa gloire, et retiré dans le sein de Dieu son Père.

Le grand prêtre, entrant couvert d'une nuée dans le Saints des saints, représentait encore que Notre-Seigneur, entrant dans le sein de son Père, était dans un lieu de ténèbres pour nous : *Posuit tenebras latibulum suum.* (*Psal.* XVII, 12.) *Nubes et caligo in circuitu ejus.* (*Psal.* XCVI, 2.) Car non-seulement l'essence de Dieu est une nuée et des ténèbres à l'égard de l'homme ; mais surtout le lieu intime où Notre-Seigneur Jésus-Christ a pénétré, est encore véritable-

Digitized by Google

ment ténèbres ; à cause que la créature n'y a eu aucun accès, et que les yeux des anges ni des saints ne l'y ont jamais pu suivre. Si bien que l'Eglise du ciel et celle de la terre ont un voile sur la face, à l'égard de Jésus-Christ monté dans les cieux, et pénétrant jusqu'au plus profond de l'abîme de Dieu, dont saint Paul a voulu parler, lorsqu'il a dit de Notre-Seigneur : *Penetravit cœlos* : Il a pénétré le plus profond des cieux. C'est où l'Eglise ne peut aller, et ce qu'elle ne saurait comprendre ; c'est la fin et la consommation des mystères ; c'est ce qu'ils ont de plus caché, à savoir Jésus-Christ retiré dans son Père, où il est consommé par son amour, et où il lui rend aussi mille devoirs de respect et de gloire tout à fait inconnus ; ce que le sous-diacre proteste, mettant le voile devant ses yeux, comme animé des sentiments et des protestations de l'Eglise, qu'il sert et qu'il représente.

Il tient sous le voile la patène, qui est l'expression de la foi. Car comme la patène sert aux mystères pour porter et soutenir le corps de Jésus-Christ, ainsi la foi sert pour en soutenir le corps mystique.

Sur la fin du *Pater*, le sous-diacre, montant à l'autel avec le diacre, lui donne la patène, et le diacre la purifie, et la présente au prêtre, qui la baise : ce qui nous montre que notre foi, pour ferme qu'elle soit, et pour fidèles que nous ayons été à la garder, si elle n'est purifiée par Jésus-Christ représenté par le diacre, jamais elle ne sera baisée par le prêtre, c'est-à-dire que Dieu le Père ne l'agréera jamais : et, au contraire, si Jésus-Christ l'offre, la purifie et la présente, son Père l'agréera et la baisera ; et même peu de temps après rendra la paix à son Fils pour la donner à son Eglise, et lui donnera un baiser, non pas avec un instrument comme est la patène, mais de sa propre bouche ; et son Fils le portera ensuite à son Eglise. C'est ce que le prêtre nous témoigne, quand il donne le baiser au diacre, le diacre au sous-diacre, et le sous-diacre à l'Eglise. Et en ce point encore Notre-Seigneur paraît dans le sous-diacre serviteur de l'Eglise, en tant qu'il est en lui ministre de la paix pour le peuple.

La sainte Eglise, comme Epouse de Jésus-Christ, suivant ses traces et marchant sur ses vestiges, se comporte de la même façon envers ses enfants, que Jésus-Christ se comporte envers elle, pour leur donner avec progrès la connaissance et la vue de ses mystères. Car elle ne découvre pas tout d'un coup ce qu'elle a de plus caché à ceux qui se convertissent à la foi ; mais elle les fonde et les affermit premièrement en la croyance de Jésus-Christ Homme-Dieu ; après elle leur révèle petit à petit ses mystères avec ordre, ayant égard à leur état et à leur capacité. C'est pour cela que les catéchumènes sortaient de l'Eglise devant qu'on commençât l'opération des saints mystères ; et ils n'étaient admis à les voir, qu'après avoir été unis à Jésus-Christ par le baptême. Ce qui s'observait encore pour les pénitents, qui étaient remis dans l'Eglise, premièrement par la communion des prières, et ensuite par celle du saint Sacrement.

Le sous-diacre ne quitte le voile qu'après que le prêtre a chanté : *Dimitte nobis debita nostra*, pour représenter que l'Ancien Testament n'a été admis aux mystères, ni réconcilié à Dieu qu'après la prière que Notre-Seigneur Jésus-Christ a faite pour lui, en demandant pardon à Dieu de ses péchés. Alors il a été appelé à la communion des mystères ; alors Jésus-Christ a agréé ses services et l'a mis en part du sacrifice, et c'est pour cela que le prêtre baise la patène, et ensuite il la met sous l'hostie, pour la soutenir, témoignant par là que l'Ancien Testament représenté par le sous-diacre, qui a donné la patène, avait en soi le fondement du sacrifice, quoique par son indignité il en fût fort éloigné, et qu'il n'ait pu en approcher sans les prières et sans la grâce du Nouveau Testament ; d'où vient que le diacre fait passer le purificatoire sur la patène, afin qu'en elle l'Ancien Testament soit purifié et rendu digne d'entrer en communion du sacrifice et de servir à ce divin mystère. Il est donc vrai que la patène qui soutient le corps de Jésus-Christ, donne au sous-diacre accès à l'autel et auprès du prêtre par l'entremise du diacre, et que cela nous fait connaître que l'Ancien Testament n'a accès à Jésus-Christ que par les services qu'il lui a rendus en foi ; et qui, étant prophétiques de nos mystères, servent à soutenir son corps mystique et ses mystérieuses cérémonies *Habemus : firmiorem propheticum sermonem.* (*II Petr.* I, 19.)

Le sous-diacre est debout lorsqu'il tient la patène voilée devant ses yeux pendant le divin sacrifice, ce qui marque son espérance et sa patience en foi, après que Notre-Seigneur Jésus-Christ reçoit ses services.

Le prêtre baise la patène que le diacre a purifiée, parce que tout est rendu parfait par la nouvelle loi et non par l'ancienne : *Nihil ad perfectum adoucit lex.* (*Hebr.* VII, 19.) Et quoique l'Ancien Testament ait porté d'une façon très-sainte, mais obscure, la matière qui devait servir à former le corps de Jésus-Christ en sa très-sainte Mère, il a fallu néanmoins que cette matière ait été purifiée avant que d'y servir à consacrer le corps de Jésus-Christ, à savoir : le pain que le sous-diacre porte caché sous le voile, doit être purifié avant que de servir au sacrifice. C'est ce qui est exprimé clairement en la Messe que l'évêque célèbre pontificalement, avec grand appareil et magnificence ; car on y met deux pains l'un sur l'autre sur la patène, dont l'un ne sert qu'à purifier l'autre ; ce qui exprime que la semence d'Abraham n'est pas assez pure et n'est pas propre pour être offerte à Dieu en sacrifice, si la grâce du Nouveau Testament ne la sanctifie ; comme il paraît en ce que le corps de la très-sainte Vierge et celui de Jésus-Christ, son Fils, qui n'est qu'un avec

Digitized by Google

celui de sa Mère pendant qu'il demeure en ses entrailles, sont sanctifiés par l'esprit du Nouveau Testament : *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi, ideoque et quod nascetur ex te sanctum*, etc. (*Luc.* I, 35.)

CHAPITRE IV.

Des encensements que l'on fait sur les choses offertes.

Comme les cérémonies sont instituées dans l'Eglise pour exprimer extérieurement au peuple ce qui se passe intérieurement dans le secret des sacrements et des mystères; celles de la sainte Messe et toutes les oraisons et actions de cet auguste sacrifice sont ordonnées pour expliquer au peuple ce qui se passe en Jésus-Christ et en son divin mystère. Or comme le prêtre, à l'entrée du sacrifice, a fait un encensement qui exprime, comme nous l'avons dit, les oraisons des saints de l'un et de l'autre Testament; il en ajoute un second pour représenter les mérites de Jésus-Christ et ceux de l'Eglise, qui sont compris et offerts à Dieu dans ce saint sacrifice pour le salut du monde. Les oraisons de Jésus-Christ, comme aussi les oraisons et les mérites des saints, font le précis de ce mystère. Et c'est ce que l'Eglise exprime au peuple, le plus purement et saintement qu'il se peut.

L'encensement sur le pain et sur le vin se fait d'une autre manière que celui du commencement de la Messe : car on y fait trois croix sur le calice et sur le pain, pour exprimer que la croix de Jésus-Christ, que ses souffrances et sa mort, qui sont les sources capitales de ses mérites, ont été portées et offertes par Jésus-Christ à l'honneur de la très-sainte Trinité.

En faisant ces trois signes de croix, on dit ces paroles : *Incensum istud a te benedictum, ascendat ad te, Domine*, pour dire que nous envoyons et présentons à Dieu les mérites de Jésus-Christ crucifié, dont le pain et le calice ont été rendus participants par l'offrande qu'on en a faite, et par les signes de croix qu'on forme dessus.

On tourne ensuite par trois fois l'encensoir à l'entour du calice et du pain, en disant : *Et descendat super nos misericordia tua*, pour montrer que cette hostie et ce sacrifice que nous présentons à Dieu pour obtenir miséricorde, sont environnés des mérites de Jésus-Christ. C'est pourquoi on fait les deux premiers cercles de la droite à la gauche, et le dernier, de la gauche à la droite. Par les deux premiers, nous témoignons la confiance que nous avons que sa miséricorde descendra sur nous, et nous tirera de la gauche, où nos péchés nous avaient mis, pour nous placer à sa droite; et par le dernier, nous demandons d'être tirés de la gauche et d'être mis à la droite de Dieu avec Jésus-Christ.

Ce mouvement de la gauche à la droite qui se fait en rond, signifie encore que nous envoyons notre offrande à Dieu du meilleur de notre cœur, et que nous désirons de la lui offrir pour jamais, espérant par là sa miséricorde éternelle.

Ensuite on encense l'autel de même façon qu'au commencement de la Messe, pour exprimer que ce sacrifice contient et offre à Dieu tous les mérites de Jésus-Christ et des saints de son Eglise, dont le sein de Dieu est rempli, ce qui fait la grande valeur de ce sacrifice.

Le diacre, qui représente toute l'Eglise, comme nous avons dit, baise la main du prêtre et les choses qu'il lui présente, pour témoigner que l'Eglise consent à tous les effets et à toutes les opérations nécessaires pour la destruction, l'immolation et la consommation de ses saints. Et après, en reprenant la cuiller il baise une seconde fois la main du prêtre, qui en la personne de Notre-Seigneur va louer Dieu, et jeter l'encens devant sa majesté. Enfin, le diacre baise l'encensoir, pour signifier qu'il adhère et qu'il s'unit à toutes les louanges qui seront rendues à Dieu par le Verbe divin en l'humanité sainte de Jésus-Christ, figurée par cet instrument des encensements; à cause que l'humanité de Jésus-Christ sert au Verbe pour glorifier Dieu le Père autant qu'il mérite et qu'il peut recevoir de louanges hors de lui. O mystère admirable! L'humanité ne peut honorer Dieu ni le louer autant qu'il le mérite : elle est trop petite en foi, c'est une goutte d'eau auprès de la mer : elle ne peut honorer et louer Dieu par le Verbe, qui est la louange infinie de Dieu, en laquelle l'Homme-Dieu se perd pour glorifier son Père, et pour satisfaire au désir et à l'ardeur qu'il a de l'honorer autant qu'il peut être.

Le Verbe-Dieu étant égal au Père, ne peut pas le louer du culte de respect et de religion, qui demande inégalité et dépendance : c'est pourquoi il a recours à son humanité, et se sert d'elle pour lui rendre ses hommages et ses devoirs. Et de même que Dieu ne pouvant pas satisfaire par lui-même pour les péchés du monde, emprunte une nature dans laquelle il se contente, il se paye, et se réconcilie la nature de l'homme : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* (*II Cor.* v, 19.) Ne pouvant adorer Dieu, ni lui rendre les devoirs d'inférieur, il en cherche le moyen et il le trouve en son humanité. C'est en elle qu'il loue Dieu; c'est aussi en elle que toute créature l'adore, à cause que toute la créature est renfermée en l'homme, ce qui n'eût pas été s'il eût emprunté la nature angélique, qui ne comprend pas en soi, comme celle de l'homme, toute la diversité des êtres créés : *Omnis creaturæ nomine signatur homo : omnis autem creaturæ aliquid habet homo : habet namque commune esse cum lapidibus, vivere cum arboribus, intelligere cum angelis. Super illa verba prædicate Evangelium omni creaturæ* (245). Or, de même que l'homme se servant du monde et des

(245) S. Grég., hom. 29, *in Evang.*

Digitized by Google

créatures pour offenser Dieu, use de quelque chose de soi-même pour les déshonorer, à cause que le monde est le supplément de l'homme, et que les créatures en sont comme les membres qui le font subsister; ainsi Jésus-Christ se servant de son humanité pour se soumettre à Dieu, et en elle consommant le monde et toutes ses créatures, il consomme ce qui lui appartient, et ce qui est comme son étendue et son achèvement. Et en ce qu'il répare par là les désordres des créatures, rendant à Dieu l'honneur que l'homme lui avait ravi par elles, il s'acquitte de ses devoirs envers son Père.

Le thuriféraire, qui est une figure de la sainte Vierge, comme nous avons déjà expliqué, porte l'Eglise d'une main, et Jésus-Christ de l'autre, figurés par la navette et par l'encensoir, et demande le salut de l'une, et la venue de l'autre; ce qui faisait les deux emplois de la très-sainte Vierge, l'espace de quinze ans qu'elle passa en prières pour les nécessités de l'Eglise, et en la contemplation des mystères de son Fils, auxquels alors elle ne pensait avoir aucune part qu'en qualité de servante. Elle priait pour les hommes avant que Jésus-Christ vînt au monde; elle le souhaitait incessamment, et l'attirait sur nous par des attraits et des charmes plus puissants que ceux de tous les prophètes ensemble. ***Dum esset rex in accubitu suo, nardus mea dedit odorem suum.*** (*Cant.* I, 11.) Mes prières et mes charmes ont été si puissants, qu'ils ont excité Dieu à quitter son repos, et à sortir du lit de sa paix et de sa béatitude, pour venir reposer dans mon sein.

Le thuriféraire est tout parfumé de l'encens, comme la sainte Vierge l'est de son Fils; et s'il n'y a point d'ordre en l'Eglise institué pour le thuriféraire et qui porte ce titre, c'est à cause que le thuriféraire représente la personne de la très-sainte Vierge, qui ne doit jamais paraître de son chef, mais seulement en Jésus-Christ, et sous Jésus-Christ. D'où vient que le thuriféraire est compris fort à propos sous l'acolyte, qui représente Notre-Seigneur comme lumière du monde : ***Ego sum lux mundi.*** (*Joan.* VIII, 12.)

Les moindres ordres ne sont que comme des essais, pour éprouver les mœurs et la capacité des élus, avant que de les élever au divin mystère de la prêtrise, dont la très-sainte Vierge était plus digne que tout le monde ensemble; son sexe seul la privait de l'usage et de la dignité de ce ministère, qui était réservé pour les hommes et pour le sexe de Jésus-Christ. Elle a bien pu avoir la grâce de sacerdoce, et en avoir même quelque sorte d'usage; comme quand elle offre Notre-Seigneur en ses entrailles, dans le temple, sur la croix et dans le ciel; mais ce n'a jamais été par offre ni par aucun acte de religion solennelle, propre à la dignité de prêtre. Elle a eu la qualité suréminente de Mère de Dieu, qui la relève en dignité au-dessus de tout, et son sexe seulement, par l'institution de Dieu, la privait de la prêtrise, selon l'ordre de Melchisédech. C'est pourquoi elle n'est pas comprise sous les ordres de sous-diacre ni de diacre, qui commencent à faire la fonction de prêtre, et qui ne sont qu'une étendue de ce saint ordre; l'un représentant la prêtrise et la religion de l'ancienne loi; et l'autre, la prêtrise et la religion de la nouvelle, qui se réunissent en Jésus-Christ, et ne font en lui qu'un prêtre et une même religion, en sorte néanmoins que la nouvelle lui est plus unie immédiatement que l'ancienne : d'où vient que le diacre ne s'éloigne jamais du prêtre sans raison particulière et sans mystère exprès; il est presque toujours à ses côtés, ou lui soutenant les bras, ou lui présentant les intruments du sacrifice, ou lui découvrant le calice; en un mot, faisant de fois à autre quelque chose qui est du ministère du prêtre, et que le prêtre fait lui seul quand il n'a point fait de diacre : mais la sainte Vierge est comprise sous l'ordre d'acolyte, qui est le plus haut entre les moindres, qui ne sont point l'étendue du prêtre, et qui ne représentent point Notre-Seigneur en cette dignité.

La dignité de thuriféraire est comprise en l'ordre d'acolyte, qui, comme nous avons dit, représente Notre-Seigneur sous les plus hautes perfections, qui le rendaient la lumière et la splendeur du monde, éclairant toute l'Eglise par ses vertus. Et la sainte Vierge est bien représentée par le thuriféraire caché sous l'acolyte, puisqu'elle est cette femme revêtue de lumière; c'est-à-dire couverte des splendeurs de Jésus-Christ et de ses divins exemples : ***Mulier amicta sole*** (*Apoc.* XII, 1) : C'est une femme environnée de son Fils, pénétrée comme un cristal des brillants du soleil; enfin, c'est elle qui répand partout la bonne odeur de Jésus-Christ, et qui, comme un temple sacré, a été embaumée des parfums de Notre-Seigneur s'offrant à son Père comme un encens très-suave, qu'elle répand après dans l'Eglise, et dont elle parfume tous les particuliers, selon leur dignité, et selon les fonctions qu'ils doivent faire en l'Eglise, donnant à un chacun des grâces de Jésus-Christ et de son Saint-Esprit, autant qu'il en est besoin. (On n'encense au commencement de la Messe que l'autel et le prêtre; mais ici on encense tous les officiers, le chœur et le peuple.) C'est pourquoi le thuriféraire porte en main l'encensoir, qui est figure de Jésus-Christ; et les parfums qui y sont consommés, représentent les saints, qui, en lui et avec lui, sont consommés en Dieu. Et c'est cette consommation dont la sainte Vierge rend les prêtres participants dans l'Eglise, pour joindre leurs louanges à celles des bienheureux, et ainsi offrir au Père éternel les louanges des justes et des saints tout ensemble en l'unité de Jésus-Christ, qui est le véritable panégyriste, et l'unique religieux du Père, et qui est donné aux hommes et répandu en nous par le saint ministère de la très-sainte Vierge.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Du « Lavabo, » de l' « Orate, fratres, » et des Secrètes.

Tout ce que nous avons dit jusqu'à cette heure des cérémonies de la sainte Messe, nous représente Jésus-Christ vivant encore en terre. La cérémonie suivante finit la communion de Notre-Seigneur avec les hommes; et le prêtre qui lave ses doigts et qui récite le psaume *Lavabo*, témoigne qu'il se lave et se nettoie des plus légères souillures qu'il avait contractées dans la chair et dans le commerce avec les hommes.

C'est pourquoi étant retourné au milieu de l'autel, il dit, courbé et les mains appuyées dessus : *Suscipe, sancta Trinitas, hanc oblationem quam tibi offerimus, ob memoriam passionis, resurrectionis, et ascensionis*, etc., pour témoigner l'état de l'Eglise présente, qui n'est pas maintenant capable de supporter la grandeur et la sublimité des mystères, et qui ne peut se confier qu'en Dieu, ni s'appuyer que sur lui seul pour les pouvoir comprendre, comme elle fera dans le ciel, où elle verra à découvert tout l'esprit des mystères; où elle verra Jésus-Christ face à face, et où elle contemplera ses saintes dispositions sans nuage et sans baisser la vue, comme il est représenté par la posture du prêtre, récitant après la consécration l'oraison : *Unde et memores*, etc., *tam beatæ passionis, nec non et ab inferis resurrectionis, sed et in cœlos gloriosæ ascensionis.* Il dit cette prière tout debout les bras ouverts, ayant le corps de Jésus-Christ présent; et par là il témoigne qu'il a devant les yeux tous les mystères, qu'il les contemple et les regarde à découvert; ce qu'il ne faisait et n'osait faire auparavant.

Après avoir achevé la prière : *Suscipe, sancta Trinitas*, il se tourne vers le peuple, et fait le tour entier, pour signifier qu'il quitte l'infirmité de notre nature vile et corruptible, pour entrer dans le sein de Dieu son Père. Il dit à tous les assistants : *Orate, fratres*, comme s'il disait : Maintenant mon commerce sensible et commun va cesser avec vous. Priez à part, mon Père, en la vertu de mon esprit que je vous donnerai après être rentré en lui. C'est pourquoi après cela le prêtre ne se tourne plus vers le peuple; mais tout appliqué à Dieu, il dit les prières secrètes; ce qui représente Notre-Seigneur tout caché et abîmé dans le sein de Dieu son Père, où il continue à faire des prières et à lui rendre des devoirs, dont le commun de l'Eglise du ciel n'a point de connaissance, et qui sont cachés à la plus grande partie des anges et des saints, non plus que ses apôtres n'étaient pas toujours témoins des prières qu'il faisait lorsqu'il vivait sur la terre. Car parfois il priait en public, et leur montrait la manière de prier, comme lorsqu'il leur enseigna l'Oraison dominicale, et parfois il priait tout seul en la montagne : *Ascendit in montem solus orare* (*Matth.* XIV, 23; *Marc.* VI, 46) : de même dans le ciel, où paraît à découvert la vérité de la vie divine que Jésus-Christ a cachée et figurée sur la terre, Notre-Seigneur y fait des prières secrètes et publiques, dont les unes sont représentées par les oraisons qu'on appelle Secrètes, et les autres sont figurées par la suivante qui est la Préface, où répandu dans les saints, il les élève, les encourage, et les excite à louer Dieu avec lui. Il excite les anges aussi bien que les hommes à le glorifier. Et sans faire d'écho (comme les séraphins d'Isaïe qui disent l'un après l'autre : *Sanctus, sanctus*, pour témoigner leur joie et leur correspondance en l'amour et en la religion), tous ensemble d'un cœur, d'une voix, d'une bouche, disent en Jésus-Christ tout ce qu'ils ont à dire, et lui seul répandu en tous glorifie son Père par tout autant d'organes, comme il y a de bouches, de langues et de cœurs dans les saints.

Le prêtre donc récite les Secrètes, qui sont les prières intérieures et cachées de Notre-Seigneur Jésus-Christ : et il les récite tout bas et du côté de l'Evangile, pour exprimer qu'il offre en ce sacrifice, qui est l'abrégé de toutes les prières de Jésus-Christ, celles qu'il a faites sur la terre en son particulier.

CHAPITRE VI.

De la Préface.

Les Secrètes qui se récitent tout bas ont pour conclusion ces paroles : *Per omnia sæcula sæculorum ;* pour montrer que les oraisons intérieures et secrètes de Jésus-Christ étaient prières éternelles, à cause qu'il était bienheureux en son intérieur. Et la Préface qui suit immédiatement après commence par ces mêmes paroles que l'on chante tout haut, pour signifier que Jésus-Christ commence une prière éternelle, où l'on n'invite pas les peuples à s'éveiller de leur paresse et de leurs distractions; mais on entre en disposition d'excès et d'amour perpétuel, et l'on jouit de l'état souhaité par toutes les prières qui se terminent par le désir que l'Eglise a de louer Dieu, et de le prier à jamais dans les siècles. C'est là où il appelle son Eglise à vivre et régner avec lui, et à glorifier incessamment son Père; ce qu'elle ne fait pas sur la terre, n'ayant que des prières courtes, interrompues et impuissantes d'elles-mêmes, si elle n'a soin de les unir à celles de Jésus-Christ, qui sont éternelles, immuables, et toutes-puissantes auprès de Dieu.

Et c'est pour cela même que les oraisons de la Messe, qui représentent celles des peuples et qui sont offertes à Dieu par Jésus-Christ sous le prêtre, se disent tout d'un ton : où au contraire, les oraisons qui représentent celles des saints dans le ciel, comme la Préface, se disent avec notes différentes, pour marquer l'ordre et la distinction, et même l'harmonie et l'agrément avec quoi les saints prient dans le ciel.

La longueur de cette oraison dit leur assiduité à prier sans interruption, et signifie que ces prières du paradis qui sont contenues en ce sacrifice et qui y sont présentées

Digitized by Google

à Dieu le Père par Notre-Seigneur Jésus-Christ, sont de longue durée : et pour cela même cette oraison finit par *Sanctus*, qui est la prière des anges et des saints, qui ne finit jamais. Dans le ciel jamais silence, toujours louanges et prières, toujours invocation divine par tous les bienheureux.

La Préface qui sert de conclusion à la prière secrète de Notre-Seigneur, est donc la pure oraison des cieux et des bienheureux, pour laquelle les hommes n'ont que du respect et un saint éloignement. C'est pourquoi cette oraison commence : *Per omnia sæcula sæculorum* ; paroles qui semblent n'avoir point de sens, mais qui expriment bien l'état des bienheureux, lesquels sortent de la terre où on est tiède, pesant et inconstant en la religion et en l'amour. D'abord qu'ils entrent au ciel, ils se transportent en Dieu ; et avec des excès non pareils, ils crient, ils éclatent, ils chantent à haute voix les magnificences de Dieu, et cela pour l'éternité et les siècles des siècles : *Per omnia sæcula sæculorum;* qu'à tout jamais, disent-ils, tous transportés et épris de la beauté divine, vous soyez adoré et aimé, béni et glorifié, etc.

Pendant toute cette prière, le diacre et le sous-diacre sont en bas derrière le prêtre, pour dire qu'ils ne sont point encore dans l'état de sainteté et dans les dispositions des bienheureux, dont Jésus-Christ exprime les louanges.

Si le prêtre après avoir dit : *Per omnia*, etc., ajoute : *Dominus vobiscum* ; ce n'est pas qu'il s'adresse aux bienheureux, pour leur souhaiter le Saint-Esprit ; car ils sont abîmés en lui et consommés en Dieu : or, on ne désire point à une personne ce qu'elle a, et on ne lui donne point ce qu'elle possède : c'est à l'Eglise de la terre à qui il parle ; il lui souhaite le Saint-Esprit, il l'invite à s'élever au ciel ; il lui dit que Dieu est avec elle pour l'obliger à joindre son cœur à celui des bienheureux.

Quand le prêtre dit : *Dominus vobiscum*, il ne joint point les mains, mais il les tient toujours étendues sur l'autel, disant par là aux peuples qu'ils se tiennent en humilité, en respect et révérence pour les choses célestes et éternelles, et qu'ils s'unissent seulement aux bienheureux, en la société desquels il va prier.

Au commencement des autres oraisons, en disant : *Dominus vobiscum* et *Oremus*, le prêtre joint les mains en les élevant un peu, pour montrer qu'il invite les assistants à élever leur cœur de la terre et à prier avec lui. Mais ici il tient les mains fermes et arrêtées sur l'autel, lorsqu'il dit : *Dominus vobiscum*, sans les joindre et sans appeler et convoquer les peuples à prier avec lui, parce que ce n'est point ici la prière des peuples, mais celle des bienheureux, qui dans l'éternité ont le cœur continuellement élevé, transporté et appliqué à Dieu. Il n'est pas nécessaire de retirer de la terre le cœur des saints en la société desquels il prie, ni de le rappeler au ciel : car dès le premier moment qu'ils y sont entrés, comme après mille années, ils sont dans la disposition et dans l'état que Notre-Seigneur désire.

En cette belle prière, le prêtre ne dit point : *Oremus;* il ne dit point : Prions ; car ils n'ont que faire d'être invités à la prière, puisqu'ils sont en prières perpétuelles ; mais il dit : *Sursum corda :* Elevez vos cœurs, parce qu'entrant avec eux en communauté d'oraisons et de religion, il veut mettre l'Eglise de la terre en société et commerce avec eux.

Entre les autres dispositions où les saints sont occupés pour toute l'éternité, le remercîment et l'action de grâces envers Dieu, pour les bienfaits qu'il a versés sur nous et sur son Eglise est une des principales. Après que les saints ont adoré Dieu en lui-même, ils s'occupent en action de grâces pour son Fils, contemplant l'amour qu'il a eu le donnant pour le monde ; et même Notre-Seigneur, comme plus particulièrement obligé à la bonté de Dieu son Père, d'avoir voulu choisir son humanité sainte entre toutes les créatures, pour être le réceptacle de ses faveurs, l'organe de sa clarification, pour être unie intimement à la personne du Verbe et pour devenir une personne avec lui ; son occupation capitale, aussi bien que de toute l'Eglise, est de s'appliquer à l'action de grâces perpétuelle envers Dieu, et pour cela, après *Sursum corda*, le prêtre dit : *Gratias agamus Domino Deo nostro :* Rendons grâces au Seigneur Dieu pour ses bienfaits, ce que l'Eglise entière reconnaît être juste par ces paroles : *Dignum et justum est.* Ensuite Notre-Seigneur en la personne du prêtre redouble hautement et dit : Que ce n'est pas seulement une chose digne de Dieu et juste pour la créature, mais qu'elle est encore raisonnable et salutaire : *Vere dignum et justum est, æquum et salutare.* Ce qu'il dit comme étant mieux instruit et mieux informé des bontés de Dieu son Père, que toute la créature ensemble

Et pour cela Notre-Seigneur veut rendre éternellement cette louange et action de grâces : *Per omnia sæcula sæculorum.* Il entre dans une louange éternelle, dans une louange agréable et bien réglée, dans la louange des bienheureux où il appelle l'Eglise de la terre, et désire qu'elle s'élève pour entrer dans ce concert admirable. C'est pourquoi en cette prière on fait toujours mention des anges et de la cour céleste, à laquelle le prêtre prie Dieu de souffrir qu'il s'unisse : *Ut admitti jubeas deprecamur supplici confessione dicentes ;* Souffrez, mon Sauveur, que l'Eglise de la terre se joigne à l'Eglise du ciel, et souffrez que tous ensemble nous soyons unis à vous, pour glorifier Dieu et pour chanter ce cantique éternel de tous les bienheureux : *Sanctus, Sanctus, Sanctus.*

Pendant tout le temps de la Préface, le prêtre a les bras ouverts, pour signifier que ce qui se chante là est une oraison du paradis, où les saints sont tous dilatés en la contemplation de la beauté de Dieu. Il a encore les mains ouvertes, pour montrer que les saints font des demandes à Dieu dans le ciel, comme nous en faisons sur la terre. C'est pourquoi pendant les oraisons, soit au com-

Digitized by Google

mencement ou à la fin de la sainte Messe, et même aux Secrètes, on a toujours les mains couvertes pour reconnaître que nous mendions les grâces et les libéralités de Dieu, que nous attendons en confiance et ouverture de cœur, comme ces mains ouvertes l'expriment.

Les anges et les saints ont besoin que Jésus-Christ se joigne à eux, et qu'il se mêle dans leurs prières et oraisons pour l'accomplissement de la religion de Dieu et de la parfaite louange qu'ils désirent lui rendre, et qui ne lui sera jamais rendue que par Notre-Seigneur. C'est pourquoi on dit même au milieu de cette prière : *Per Christum Dominum nostrum per quem majestatem tuam laudant angeli*, etc. C'est par le Verbe que les anges et archanges, les chérubins et séraphins louent la majesté de Dieu, et qu'ils disent si hautement : *Sanctus, Sanctus, Sanctus.* Il n'y a que Notre-Seigneur qui puisse dire combien Dieu est saint en lui-même, puisque lui seul a été retiré dans l'intime de la substance de la Divinité, et a pénétré dans l'intime du secret et le fond de l'abîme de Dieu, qui est une gloire inscrutable et impénétrable à tout autre qu'à Dieu et à son Fils Jésus-Christ, qui y a été retiré par son Père. C'est là où il peut dire quelle est la sainteté de Dieu, combien il est retiré en lui-même, épuré et séparé de toute créature, et même éloigné des saints qui l'environnent et se perdent en lui. Et pour cela le prêtre se baisse prononçant ces paroles : *Sanctus*, etc,; confessant par là que, dans les cieux aussi bien que sur la terre, il n'y a qu'à adorer ce qui se passe en Dieu. Entre le Père et le Fils les secrets sont impénétrables et la sainteté n'en est découverte qu'à Dieu seul : il faut s'anéantir, et que toute la cour céleste se courbe et se prosterne dans le ciel, comme nous faisons sur la terre.

La sainteté de Dieu est un abîme imperscrutable aux bienheureux comme aux hommes, et la gloire ne peut non plus leur en découvrir le fonds pour le comprendre, que la foi pour le montrer aux hommes. Et pour cette raison l'Eglise, dans la personne du diacre et du sous-diacre, se baisse avec le prêtre, disant : Nous qui sommes dans la foi comme vous êtes dans la vue et clarté de Dieu, nous confessons que Dieu est adorable, qu'il ne saurait être compris ; qu'il faut fermer les yeux à sa lumière et dire qu'il habite une lumière inaccessible. Dieu sera toujours plus adoré par tout ce que l'on ne voit pas que par cela même qu'on en peut voir : et il faut toujours adorer Dieu pardessus toute vue de la foi ; il faut l'adorer tel qu'il est dans lui-même et qui ne peut être compris. Dieu est plus loué par ce qu'on confesse de ne le pouvoir louer que par toute autre chose ; il faut le louer en silence et en étonnement. Et pour cela le prêtre, après ce grand *Sanctus*, se tait ; il dit quelques prières en silence, et il invoque la majesté de Dieu, de le vouloir assister en son Fils Notre-Seigneur, prenant ainsi vie dans le Verbe pour louer Dieu et le glorifier.

CHAPITRE VII.

Du « Sanctus. »

Le prêtre poursuit par le *Sanctus* la prière du ciel, comme s'il disait : Mon Dieu, après avoir été élevé dans les cieux et rendu participant des prières de vos saints, je reconnais maintenant avec eux et en leur compagnie où je suis, que vous habitez dans une telle sainteté, que je ne la puis comprendre. Le diacre et le sous-diacre montent à l'autel et s'inclinent comme le prêtre, et disent avec lui que Dieu est si saint en lui-même qu'ils sont obligés de s'incliner et de protester hautement qu'il faut s'anéantir en sa présence, et qu'aussi bien dans le temps de la foi comme dans la gloire, il faut confesser fortement que la sainteté de Dieu est incompréhensible. Ils expriment encore la figure et la posture des anges qui, ainsi qu'il est décrit en Isaïe (*Isa.* VI, 2), ont les yeux cachés sous leurs ailes et ne peuvent contempler la grandeur et la sublimité de la splendeur de Dieu.

De plus, le diacre et le sous-diacre montent auprès du prêtre pour dire le *Sanctus*, en témoignant que l'Eglise de la terre, le Nouveau et l'Ancien Testament, se joignent et s'unissent à Jésus-Christ pour glorifier Dieu en lui et avec lui, et pour avoir part, par lui, à la louange des bienheureux. Et pour cela même l'orgue, qui signifie la musique du ciel et les louanges des bienheureux joue au *Sanctus*. Il chante par deux fois, *Sanctus*, pour représenter que cette louange est la louange du ciel, et que l'Eglise (ou les chapiers qui la représentent) chante une fois au milieu, pour dire qu'elle se mêle, et qu'elle tâche de prendre part, et de se perdre dans les louanges du paradis.

Le diacre et le sous-diacre se joignent tout de même avec le prêtre au *Gloria in excelsis*, pour témoigner que l'Eglise de la terre, composée de l'un et de l'autre Testament, ne veut être qu'une seule chose avec l'Eglise du paradis, qui chante au *Gloria in excelsis ;* car ce cantique est proprement la louange des anges, qui louent, adorent, bénissent et glorifient incessamment la majesté de Dieu : *Adoramus te. Benedicimus te. Glorificamus te. Gratias agimus tibi.* Et partant, Notre-Seigneur Jésus-Christ, en la sainte Messe, offre à Dieu son Père un sacrifice et un présent qui comprend en soi tout ce qu'il y a de saint au ciel et en la terre. Il veut tout unir ensemble ; il unit la prière des Juifs et des gentils ; il unit l'Eglise latine, la grecque et l'hébraïque : ce qu'il exprime par le langage latin, grec et hébraïque dont la Messe est composée. Encore que le corps de la Messe soit en latin, à cause que la meilleure partie de l'Eglise parle en cette langue, et surtout son chef visible, son cher Père, à savoir le Pape, qui tient le Saint-Siége dans Rome, qui a été la ville où le latin a fleuri en sa pureté ; néanmoins on ne laisse pas d'y mêler quelques paroles grecques et hébraïques ; ce qui signifie que toute langue et tout peuple est offert à Dieu, et

Digitized by Google

est compris en ce saint sacrifice, que les Chrétiens sont composés de toutes langues, et qu'ils ne sont tous qu'un en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il n'y a plus de Grecs, de Juifs, ni de gentils, mais un seul Jésus-Christ, qui est tout en tous, et qui ne fait de tous ses fidèles qu'un seul corps, une sainte hostie, un sacrifice et une louange à Dieu : *Ubi non est gentilis, et Judæus, circumcisio et præputium, Barbarus et Scyta, servus et liber : sed omnia et in omnibus Christus.* (*Col.* III, 11.)

Le grec et l'hébreu y sont mêlés plutôt que les autres langues, à cause qu'elles sont des langues capitales et matrices, et de plus, à cause que les Grecs et les Hébreux sont les principaux peuples où l'Eglise a été répandue. Elle a commencé dans les Hébreux et parmi les Juifs ; elle a fleuri dans l'Orient parmi les Grecs ; et après son esprit s'est répandu en abondance dans l'Occident, où elle est maintenant. Le *Kyrie* est en grec, l'*Hosanna* en hébreu, et le corps de la Messe en latin.

LIVRE SEPTIÈME.

DU CANON DE LA SAINTE MESSE, JUSQU'A L'ORAISON DOMINICALE.

CHAPITRE PREMIER.

Des oraisons et cérémonies du Canon qui précèdent la Consécration.

Le saint Canon de la Messe est la partie essentielle, qui exprime proprement le sacrifice de Jésus-Christ dans le ciel, qui est le même sacrifice que Notre-Seigneur offre à Dieu sur la terre en ses prêtres, habitant en eux par son esprit, et y faisant les mêmes fonctions de prêtre qu'il fait en paradis, où il est prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, et où il continuera d'offrir à son Père dans toute l'éternité sa personne et ses membres par un sacrifice éternel.

Dans les autres parties de la Messe, comme devant et après le Canon, Notre-Seigneur présente à son Père les louanges et les services qui l'ont précédé sur la terre dans l'ancienne loi, ou qui lui ont succédé dans l'Eglise présente. Il offre même en ces parties à son Père, ce qu'il a fait au monde pendant sa conversation. Car le très-auguste sacrifice comprend tous les devoirs que Jésus-Christ et tous les saints ont rendus à son Père, et Notre-Seigneur désire les y exprimer aux peuples, et veut qu'on y voie en détail, mais toutefois en raccourci, ce que contient son sacrifice, et ce qu'il peut valoir aux yeux de Dieu son Père. Et pour cela même Notre-Seigneur y présente à Dieu sa vie, et en particulier l'offrande qu'il lui fit autrefois de lui-même en venant dans le monde : *Ingrediens mundum dicit*, etc. (*Hebr.* x, 5), comme une des actions des plus considérables et importantes de sa vie, en laquelle toute l'Eglise a été consacrée à Dieu, et qui a rempli ce beau livre de vie, où le nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur est écrit en tête : *In capite libri*, etc. (*Hebr.* x, 7.)

Le prêtre à ce dessein fait l'Offertoire, pour exprimer cette première offrande de la vie voyagère de Jésus-Christ, bien différente de celle qu'il fait à présent dans les cieux, comme les circonstances et dispositions le marquent : car dans cette première offrande Notre-Seigneur est en état de contrition et d'humiliation : *In spiritu humilitatis et in animo contrito :* Mon Père, recevez mon offrande, que je vous présente en esprit d'humiliation, de contrition et de pénitence, que je désire continuer toute ma vie, et que je veux achever sur la croix. En cette offrande il prépare à Dieu un sacrifice. *Benedic hoc sacrificium tuo sancto nomini præparatum :* Bénissez ce sacrifice qui vous est préparé, et cette hostie que je me dispose d'immoler à votre gloire. Mais, dans le ciel, Notre-Seigneur y est s'offrant dans un état glorieux : il ne se présente pas à Dieu comme préparé à la mort, qui est le premier état de l'hostie, mais comme une hostie une fois immolée et déjà consommée en Dieu. Jésus-Christ dans le ciel ne s'offre pas dans l'état que représente le pain et le vin, mais dans celui où il se met par la consécration sous les espèces du pain et du vin ; à savoir : dans un état consommé en Dieu, dans un état immortel, impassible, spirituel et divin, qui est l'état dont il jouit dans le ciel avec tous les bienheureux consommés dans la même gloire et dans un même feu que lui, lesquels il offre en sacrifice avec lui à son Père. Et c'est le sacrifice de Notre-Seigneur assis à la droite de Dieu son Père, qui est représenté en cette partie de la sainte Messe qu'on appelle le Canon.

Au commencement du Canon, le prêtre lève les mains et les yeux vers le ciel, pour demander et attirer une grande bénédiction sur l'Eglise, qui est en esprit sur l'autel, comme une hostie bien représentée par le pain et le vin composés de plusieurs grains, qui marquent l'unité des fidèles assemblés en esprit avec l'hostie, pour s'offrir, se consacrer et s'immoler à Dieu.

Le prêtre s'adressant au Père, dit : *Te igitur, clementissime Pater*, pour signifier qu'il n'a point droit de bénir quoi que ce soit qu'en la vertu de Dieu, qu'il implore comme la source unique de toute bénédiction ; il ajoute : *Per Jesum Christum Dominum nostrum*, d'autant que nous n'avons accès au

Digitized by Google

Père que par le Fils : *Per Dominum nostrum Jesum Christum : Per quem et habemus accessum*, etc. (*Rom.* v, 1, 2.) Nous n'espérons de grâce que par le Fils, en qui et par qui nous prétendons nous présenter au Père.

Ensuite il baise l'autel, pour marquer le désir que Notre-Seigneur a de joindre tous ses membres dans une union parfaite en lui et en son Père, afin qu'ils reçoivent cette bénédiction qu'il va répandre sur eux et sur les symboles qui tiennent leur place. J'entends non-seulement le pain et le vin, mais encore les présents que les peuples ont faits à Dieu à l'offrande, qu'on ferait bien de mettre sur l'autel, afin que, tenant le lieu de ceux qui les ont offerts, qui ne s'y peuvent pas mettre eux-mêmes avec bienséance, ils reçoivent pour eux la bénédiction du Père par son Fils, et qu'étant ainsi bénis, ils se présentent de bon cœur au Père avec Jésus-Christ.

Lorsque le prêtre donne la bénédiction, il doit bénir premièrement le pain; secondement, les offrandes et les dons qu'on a faits à Dieu; en troisième lieu, le vin : car toutes ces choses doivent être bénies par Jésus-Christ, pour être dignes d'être présentées à Dieu. A la première bénédiction, le prêtre dit : *Hæc dona;* à la seconde : *Hæc munera;* à la troisième : *Hæc sancta sacrificia.* Par le mot *munera*, on entend les présents qui doivent être au milieu des offrandes sacrées qu'on doit présenter à Dieu.

C'est pour cette considération qu'on met ce mot *munera* au milieu de ceux-ci : *Dona* et *sacrificia*. Car le mot *dona* signifie le pain, et Christ signifie le vin, qui exprime le sacrifice de Jésus-Christ, où son sang a été répandu et séparé de son corps; d'où s'ensuit que la dernière bénédiction se doit donner sur le vin. Et néanmoins toutes les trois bénédictions se donnent également sur le pain et le vin, et en esprit sur les présents et sur les peuples, à cause que les peuples, les présents, le pain et le vin ne font qu'un sacrifice et une hostie totale offerte à Dieu le Père en Jésus-Christ. Où l'on doit remarquer que Notre-Seigneur ne donne ces bénédictions qu'après avoir prié son Père et levé les mains au ciel, ainsi qu'il fit au désert sur les pains qu'il voulait multiplier pour en rassasier les peuples, pour témoigner qu'il ne donne aucune bénédiction et ne fait aucunes grâces que comme procédantes de son Père, qui en est la source, laquelle elle invoque et mendie par prières en tant qu'homme, et qu'il reçoit par communication et génération en tant que Dieu. Ainsi tout ce qui vient du Fils sur nous est procédant de son Père comme de sa vraie source et de son principe.

Et c'est encore ce que représente dans le fond du mystère ce premier baiser de l'autel, qu'on fait au commencement du Canon après ces paroles : *Te igitur, clementissime Pater*, etc. On exprime par là le baiser éternel du Fils avec son Père, qui est uni, collé et identifié avec lui en son essence, duquel il tire tout ce qu'il a à faire de grâce, et à répandre de bénédiction sur l'humanité sainte. En sorte que tout ce que la personne du Verbe a répandu sur la nature humaine au commencement de sa vie, il l'a fait après l'avoir reçu, et comme le recevant de son Père en la communication qu'il lui a faite de son essence et de son être, qui est la source de tout bien et de toute grâce. Le Verbe puise dans le Père comme en sa source ce qu'il donne à son humanité.

Voilà donc la raison pour laquelle le prêtre baise l'autel. Il exprime Jésus-Christ, dont il tient la place, baisant son Père en qui il puise comme Fils ses bénédictions avec plénitude et abondance. C'est pourquoi on doit faire les bénédictions bien amples, pour exprimer la plénitude de Jésus-Christ, et les largesses et libéralités de Dieu le Père, envers son Fils, auquel se communiquant, il le met en communauté de biens et de richesses avec lui, et fait que son humanité même contient tous les trésors du Verbe.

Or, cette bénédiction n'est pas seulement répandue sur Jésus-Christ, mais aussi sur toute son Eglise; et c'est pour cela qu'on fait la croix sur la palle, qui représente l'étendue de la terre. Et cette croix en carré signifie les quatre coins du monde, où s'étend la bénédiction du Fils de Dieu.

Le prêtre donc qui tient la place de Jésus-Christ, et qui exprime ses prières et l'intention du sacrifice, demande grâce et bénédiction à Dieu pour l'Eglise, et il dit : *Offerimus pro Ecclesia tua sancta catholica; quam pacificare, custodire, adunare, et regere digneris toto orbe terrarum, una cum famulo tuo*, etc. On voit par là que Jésus-Christ offre à son Père ce sacrifice pour toute la sainte Eglise, et qu'il désire qu'elle soit une en lui, et qu'elle conserve cette unité par l'adhérence de toute la terre au Saint-Siége. C'est là la première prière et la première intention du sacrifice qui nous est exprimée dans le Canon. Je vous conjure d'avoir pour agréable l'offrande que je vous fais de tout ce que nous sommes, pour le bien de l'Eglise, que je vous prie de vouloir unir au Saint-Père, qui me représente visiblement sur la terre (on nomme ici le Souverain Pontife), de même que les saints sont unis avec moi : *Adunare digneris cum famulo tuo N.* : Je vous conjure de la tenir dans l'union de votre serviteur : *Quam pacificare et regere*, etc. : Je vous prie aussi de la vouloir pacifier et régir comme celle du ciel. Et pour cet effet, Notre-Seigneur s'offre à son Père avec tous ses dons, toutes ses grâces et celles de ses membres.

Or, comme les cérémonies qui précèdent le Canon expriment l'étendue des membres de Jésus-Christ, et de leurs oraisons et mérites (comme je l'ai remarqué plus particulièrement dans l'explication des encensements qui se font au commencement et au milieu de la Messe), ce qui se passe dans le Canon exprime l'étendue des grâces et de l'esprit de Jésus-Christ, et ses occupations intérieures dans le ciel, tant en lui que dans

Digitized by Google

les bienheureux consommés en lui. Et cette expression des choses qui se passent en Jésus Christ, est distincte des choses qui se passent dans les membres visibles du Fils de Dieu sur la terre, qui sont ici offertes à Dieu. Car ce saint sacrifice contenant tous les devoirs visibles et invisibles de Jésus-Christ et des saints, contenant la religion des saints du ciel et de la terre, de Jésus-Christ visible dans le monde et caché dans le ciel; de là vient qu'il se fait diverses expressions de ces merveilles.

Je vous conjure (dit Notre-Seigneur dans cette première oraison du Canon, s'adressant à son Père) de recevoir non-seulement les présents que je fais de ma personne et de celles de mes frères dans ma gloire; mais encore de vouloir agréer les présents de mes frères vivants sur la terre, qui se donnent à vous par moi, et qui unissent leurs présents et leurs personnes à mon sacrifice, pour n'être qu'un en esprit avec moi, et pour se perdre au milieu de tout ce que j'y offre pour votre gloire. Je vous conjure donc d'avoir pitié de tous ceux qui m'environnent, qui sont ici présents en foi, et unis avec moi en esprit, pour qui nous vous offrons ce sacrifice de louange, et nous vous présentons encore les autres sacrifices qui s'offrent dans le monde, qui tous ne sont qu'un sacrifice multiplié, à cause du même prêtre véritable qui est en tous les prêtres, et de la même hostie qui est sous toutes les espèces, et de la même intention, qui est celle de Jésus-Christ offrant à Dieu son Père le sacrifice, et du même esprit que Jésus-Christ répand dans tous les prêtres; et ainsi il ne se fait de toutes les hosties, de tous les prêtres et de toutes leurs intentions, qu'un seul et unique sacrifice, quoiqu'à l'extérieur ils soient divers, puisqu'ils sont offerts en divers lieux, en divers temps, sous diverses matières, par divers prêtres, qui devraient tous s'abîmer en Jésus-Christ Notre-Seigneur, et s'y unir si intimement, que leur esprit ne fût qu'un avec le sien, qui les dirigeât en leurs dispositions, comme il est l'unique qui leur donne la vertu de le présenter. Nous vous présentons, ô mon Père, ces sacrifices et ces présents tout saints et tout remplis de bénédiction, pour la personne des offrants, et pour tout ce qui les touche : *Pro se suisque omnibus.* Nous vous offrons ce sacrifice, non-seulement dans l'intention d'impétrer les biens qu'ils pourront désirer, mais particulièrement pour vous demander la rémission de leurs offenses, leur délivrance de l'enfer, et l'espérance de leur salut : *Pro redemptione animarum suarum, pro spe salutis et incolumitatis suæ;* et enfin pour vous rendre, ô mon vrai Dieu vivant et éternel, tous les devoirs que la créature se sent obligée de vous rendre, d'adoration, d'amour et de louanges : *Tibique reddunt vota sua æterno Deo vivo et vero.*

Incontinent après, le prêtre dit, au nom de toute l'Eglise : *Communicantes et memoriam venerantes*, etc. Non contents de vous offrir tous nos devoirs, nous vous offrons encore en Jésus-Christ tous ceux des bienheureux; nous vous offrons la religion de la sainte Vierge et de tous les saints, et ce grand sacrifice d'eux tous, qui sont tous une hostie avec Jésus-Christ, et qui veulent bien n'en faire qu'une avec nous par le moyen de Jésus-Christ, en qui ils désirent que nous ne soyons tous qu'un : *Quorum meritis precibusque concedas ut in omnibus*, etc.; par les mérites et la vertu desquels nous vous demandons toujours la grâce de vivre sous votre asile et protection.

Hanc igitur oblationem, etc. O mon Père, en vous rendant des devoirs si légitimes, je vous offre une hostie si sainte et si agréable, que vous l'avez appropriée pour jamais à votre gloire. C'est pourquoi le prêtre étend les deux mains sur les hosties, en témoignage de la protection céleste dont jouissent les bienheureux en Dieu, et de l'appropriation qu'il en a faite à sa personne pour une éternité : en sorte que les bienheureux ne seront jamais séparés de lui. De là vient que nous prions et demandons instamment de jouir de la protection de Dieu en cette vie, comme les saints dans le ciel, et d'être tellement appropriés à sa divine majesté sur la terre, que nous n'en soyons jamais séparés, et que nous ne souffrions jamais cette disgrâce, qu'il nous sépare de soi à l'éternité par une damnation malheureuse; mais, au contraire, que nous puissions prendre l'espérance en Dieu d'être joints aux bienheureux dans le ciel, et d'être unis intimement à Jésus-Christ comme ses membres et ses élus.

CHAPITRE II.

De la Consécration

Depuis ces paroles : *Te igitur*, etc., jusqu'à celles-ci : *Quam oblationem*, etc., la première partie du sacrifice est bien exprimée, à savoir l'oblation que Jésus-Christ fait à son Père de son propre sacrifice, dont la victime n'est autre que lui-même et tous ses saints consommés en lui, qu'il offre continuellement à Dieu pour le salut de son Eglise. Ensuite des intentions du sacrifice qui y sont exprimées en particulier les unes après les autres, il est bon d'avoir aussi en son esprit celle qui n'est exprimée qu'après la consécration, et qui est comprise dans l'oraison : *Unde et memores nos servi tui*, où Jésus-Christ exprime la gratitude de l'Eglise du ciel pour tous les grands mystères qu'il a opérés, comme sa passion, sa résurrection et son ascension, qui sont représentées dans la Messe, comme étant les mystères qui font toute l'étendue du sacrifice dans sa plénitude et sa perfection. C'est pour cela même que ce sacrifice est appelé *eucharistique*, parce qu'il est donné à l'Eglise comme un moyen de rendre action de grâces à Dieu pour les bienfaits de Jésus-Christ; car ne pouvant trouver autre part de quoi satisfaire au désir qu'elle a de rendre ce qu'elle doit à Dieu, ne pouvant trouver ailleurs un don et une offrande qui

Digitized by Google

égale le bien qu'elle a reçu, elle le trouve en ce sacrifice, où elle offre cela même qu'elle a reçu, à savoir Jésus-Christ avec tous les mystères dont elle est obligée à la bonté de Dieu.

Après la première partie du sacrifice de Jésus-Christ, qui est l'oblation, vous voyez aussitôt l'immolation représentée, la consommation, et la communion, qui sont les autres parties du sacrifice. On voit la passion exprimée par ces signes de croix qu'on fait séparément sur le pain et sur le vin, en disant ces paroles : *Ut corpus et sanguis fiat.* Ensuite de quoi le prêtre, après avoir prononcé les mêmes paroles que Notre-Seigneur prononça instituant cet adorable mystère, il met par la vertu des paroles sacramentales le corps à part, et le sang à part sous les diverses espèces du pain et du vin, qui représentent le corps et le sang de Jésus-Christ séparés ; et qui ainsi signifient la mort de Notre-Seigneur, et expriment la seconde partie du sacrifice, à savoir, l'immolation de la victime, où le sang était répandu, et les parties du corps divisées. Mais encore que Notre-Seigneur soit mis sous les espèces extérieurement figuratives de la mort, il y est toutefois dans sa gloire et consommé dans le feu de Dieu, comme il le fut aux mystères de sa résurrection et de son ascension, ainsi qu'il est marqué dans l'oraison qui se dit incontinent après : *Unde et memores*, etc., *tam beatæ passionis, nec non ab inferis resurrectionis, sed et in cœlo gloriosæ ascensionis*, qui sont des mystères de gloire.

Par là le prêtre achève le sacrifice, et met l'hostie dans l'état où le Père éternel la mit au jour de la résurrection ; auquel trouvant son Fils immolé dans le tombeau, il vint dans sa lumière et sa clarté divine le consommer en lui, ne lui laissant aucun reste de son infirmité et de son état premier, de son état de chair grossière, passible et mortelle : en sorte que, le consommant entièrement, il le fit passer en son état divin, comme le fer passe dans l'état du feu.

Le prêtre, prononçant les paroles de la Consécration, représente le Père éternel qui engendre son Fils au jour de sa résurrection dans le tombeau, et l'engendre encore tous les jours dans le repos de sa gloire, et le consomme en lui avec béatitude. Et ce que le Père éternel a fait en son Fils le saint jour de Pâques, savoir de le consommer en lui, c'est proprement l'acte du sacrifice que le prêtre continue de faire tous les jours à l'autel ; car il engendre et il produit Jésus-Christ consommé en son Père ; et pour continuer de le produire tous les jours, ce ne laisse pas d'être un vrai sacrifice ; comme le Père, pour continuer la génération de son Verbe, ne laisse pas de l'engendrer encore à tout moment.

Ainsi le Père éternel, par le ministère des prêtres, sacrifie son Fils autant de fois qu'ils le produisent, à cause qu'ils le produisent consommé par le Père ; de même qu'il continue de l'engendrer par eux, d'autant que par leur ministère il l'engendre tous les jours sur les autels ; de sorte qu'il est engendré et sacrifié tous les jours : *Ego hodie genui te* (*Psal.* II), à cause que Jésus-Christ, Verbe et victime, est produit par les prêtres, dont la génération et consommation continue, comme dès le premier moment que le Père éternel l'a opérée.

Ensuite de la production du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est comme la continuation du mystère de la résurrection, on lève la sainte hostie, et ensuite le calice, pour exprimer le mystère de la sainte ascension, lorsque Jésus-Christ fut élevé dans les cieux après sa résurrection. Or, cette élévation du corps et du sang de Notre-Seigneur est encore un achèvement du sacrifice, à cause qu'anciennement l'hostie s'enlevait au ciel dans la flamme ; ce qui marquait encore un mystère, savoir, que l'hostie retournait vers le ciel d'où elle était sortie, pour rentrer et pour se réunir à son divin principe. Et c'était une figure de la très-sainte ascension exprimée dans les sacrifices anciens.

C'est pour ce même sujet qu'il y a pendant ce temps-là deux, quatre, ou six acolytes, ou clercs vêtus de blanc, les flambeaux allumés à la main, qui sont aux deux coins de l'autel ; car ils représentent non-seulement les anges, qui par le commandement de Dieu sortirent du ciel, comme ces clercs de la sacristie, pour venir adorer Notre-Seigneur en qualité de Fils de Dieu : *Et adorent eum omnes angeli ejus* (*Psal.* XCVI, 5 ; *Act.* I, 10 ; *Hebr.* I, 6) ; mais encore ils figurent ces anges vêtus de blanc, qui parurent aux apôtres au moment de l'ascension de Notre-Seigneur, les avertissant du mystère, et leur découvrant la volonté de Dieu sur Jésus-Christ son Fils ; en sorte qu'ils furent la lumière des apôtres, et les apôtres du Père, aux apôtres du Fils.

Ces anges, qui paraissent aux apôtres pendant que Jésus-Christ s'en éloigne, sont la marque de la communication que Notre-Seigneur prétend qui soit entre l'Eglise militante et la triomphante, depuis son séjour au ciel, d'où il enverra ses esprits comme ministres à ses enfants pour leur consolation, selon la prophétie qu'il a faite de son Eglise et de l'état où elle devait être par son départ. *Videbitis angelos ascendentes et descendentes supra Filium hominis* (*Joan.* I, 51) : Vous verrez, après mon départ, les anges monter de la terre au ciel, et descendre du ciel en terre sur le Fils de l'homme.

Ces clercs ou acolytes, vêtus de blanc avec leurs flambeaux, nous remettent en mémoire ces anges vêtus de blanc, qui donnent aux hommes cette espérance, qu'après avoir consommé leur vie innocente dans la lumière de la foi et dans le feu de l'amour, ils jouiront de leur état de gloire, de splendeur et d'immortalité.

CHAPITRE III.

De l'oraison qui commence : « Unde et memores. »

Après l'Élévation on dit cette oraison :

Digitized by Google

Unde et memores, Domine, nos servi tui, etc. Et d'autant que Notre-Seigneur n'offre pas seulement à son Père dans le ciel tous ses mystères ; mais encore ce qu'il a mérité par ses mystères aux hommes, c'est-à-dire ses grâces et ses dons ; de là vient qu'après les mystères, il ajoute : *De tuis donis ac datis*, de vos dons ; qui sont les grâces qu'il a données aux hommes après sa sainte ascension : *Dedit dona hominibus*. Notre-Seigneur par sa mort a mérité aux hommes son esprit ; par sa sainte résurrection, où il est déclaré le souverain pontife de l'Eglise, il reçoit le pouvoir de distribuer ses dons ; et par le saint mystère de son ascension il entre en possession, et il commence à faire usage de la puissance de donner cet esprit.

L'Esprit de Dieu, unique en lui-même, est divers en ses dons. Aux uns il distribue une chose, aux autres il en donne une autre : et toutefois c'est le même qui distribue à chacun comme il lui plaît. Il communique aux uns des grâces sanctifiantes, et aux autres, des dons gratuits, que l'Eglise explique par ces mots : *De tuis donis ac datis ;* à cause que l'Esprit a toujours soin de donner aux âmes non-seulement des dons de sanctification, mais il en choisit quelques-unes, auxquelles il donne aussi des grâces qu'on appelle *Gratuites*, pour aider à la sainteté des autres : et le Saint-Esprit est dans quelques âmes les sanctifiant seulement, et dans d'autres sanctifiant aussi le monde par leur moyen. Telles furent les grâces que l'Esprit-Saint donna aux apôtres après l'ascension de Notre-Seigneur, qui par des lumières extraordinaires éclairaient les esprits ; et ce même Saint-Esprit se rendait présent en même temps à l'esprit des auditeurs, pour leur faire comprendre ce qu'il faisait dire sous des langues étrangères, mais toutefois intelligibles par la présence de l'Esprit ; car il s'insinuait intérieurement, et découvrait à leur intérieur les mêmes choses qu'il expliquait sous des personnes, qui n'étaient que les manteaux et les couvertures dont il se servait pour opérer alors par sa puissance sur les âmes : le temps étant venu de les changer et convertir à Dieu, qui leur voulait faire miséricorde, vaincu par les prières et sollicitations de Jésus-Christ monté aux cieux, qui avait mérité cette grâce en mourant, et qui était entré par sa divine résurrection en droit d'engendrer des enfants à la vie divine ; car étant déclaré Fils de Dieu : *Prædestinatus Filius Dei*, et étant rendu tout semblable à Dieu son Père par cette qualité de Fils et d'image, il fallait qu'il fût fécond comme lui.

Jésus-Christ homme et Fils de l'homme, devenant Fils de Dieu en sa résurrection, et tout semblable par sa nature humaine au Verbe, qui était engendré de toute éternité, devait être fécond comme le Verbe ; et il le devait être de la même manière que le Verbe l'était de toute éternité. Or, le Verbe divin est fécond en produisant le Saint-Esprit. Ainsi Jésus-Christ le Fils de l'homme, étant tiré dans la nature de Fils de Dieu en sa résurrection, est fécond en envoyant et nous donnant ce même esprit, qui, étant dans les cœurs, distribue aux fidèles ses grâces et ses dons, et fait en eux des merveilles pour la gloire de Dieu. Les dons en Dieu sont saints, et dans les hommes ils sont utiles à sa gloire. Comme donc Jésus-Christ veut offrir au Père éternel tout ce qu'il y a de saint au monde pour lui gagner le cœur, il lui offre les dons de son esprit, qui ont fait tant d'effets si excellents et si admirables par ses disciples, et même par tous leurs successeurs en l'Eglise de Dieu. Il s'offre donc lui-même et tous ses saints : il offre tous leurs dons et toutes leurs grâces ; il offre une divine hostie, qui a été purifiée, sanctifiée, tirée du péché, et rendue immaculée devant les yeux de Dieu par ses dons admirables : *Hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam*. En sorte que Jésus-Christ et tous les saints compris dans l'oraison : *Communicantes*, tous ses mystères et tous ses dons ne sont rien qu'une hostie offerte et présentée à Dieu, qui est pure, sainte et sans tache dans le ciel. Car là l'esprit de Dieu a tellement purifié le cœur des saints dans la gloire, qu'ils sont tout purs, tout saints, et sans tache : *Offerimus præclaræ majestati tuæ de tuis donis ac datis hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam*.

Cette hostie ainsi composée de Jésus-Christ, des saints et de ses dons, est offerte incessamment par Notre-Seigneur à son Père dans le ciel, comme il est signifié dans le Canon, lorsque l'on y fait si souvent mention d'offrande,

Cela était autrefois représenté par le grand prêtre entrant dans le *Saint des saints*, où il était une figure bien expresse de Jésus-Christ hostie et sacrificateur de lui-même, de ses saints, et de leurs dons dans le paradis ; il portait en tête écrit sur une lame d'or : *Sanctum Domino*. (*Luc.* II, 23.) Ce qui représentait Notre-Seigneur comme chef de l'Eglise, lequel est saint à Dieu : *Sanctum Domino vocabitur*. Ce chef portera le nom de saint à Dieu, qui est proprement le nom du Verbe en Dieu ; car le Verbe par nécessité de personne est appliqué à son Père, et le regarde incessamment ; la relation du Fils veut qu'il regarde incessamment et nécessairement son Père. Le Verbe de sa nature est l'expression et l'image de ce dont il est le Verbe : il regarde donc le Père par nécessité et propriété personnelle ; et c'est lui par conséquent, qui se doit nommer proprement saint à Dieu, *Sanctum Domino*.

Cette lame d'or où ces paroles étaient écrites, signifie encore le Verbe qui est Dieu ; car l'or est le symbole de la Divinité. Le grand prêtre la portait sur le front, parce que, selon saint Paul, Dieu est le chef de Jésus-Christ : *Caput Christi Deus*. (*I Cor.* XI, 3.) Notre hostie porte ce titre sur son front : *Sanctum Domino*, sanctifiée à Dieu : *Hostiam sanctam*, Jésus-Christ et ses membres sont sanctifiés à Dieu ; et tous sont à Dieu d'une façon magnifique, puisqu'ils sont saints à Dieu par le Verbe et dans le Verbe, qui est

Digitized by Google

tout saint à Dieu en sa personne immense, appliquant à Dieu tout ce qui lui est uni ; comme sont les fidèles qui sont unis au Verbe, et sont perdus en lui, et ne sont qu'un en lui : *Consummati in unum* (*Joan.* XVII, 23) : Ils sont tous consommés au ciel en Jésus-Christ, qui, étant saint à Dieu, les sanctifie tous et les applique tous à Dieu en la simplicité et unité de sa personne.

Cette consommation des saints en Jésus-Christ, qui sont tous une hostie avec lui, était encore représentée par le rational (*Exod.* XXVIII, 15), qui était une pièce d'étoffe carrée, que le grand prêtre portait sur sa poitrine, et qui contenait douze pierres précieuses, où étaient écrits les noms des douze tribus d'Israël, qui représentaient tous les saints renfermés dans la poitrine de Jésus-Christ et consommés en lui. Du rational sortaient des feux et des lumières, qui figuraient le fond de Jésus-Christ consommant tous les saints, non-seulement en soi-même, mais aussi en Dieu : *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* (*Col.* III, 3.) Jésus-Christ est caché et perdu en Dieu ; et tous les saints étant perdus en Jésus-Christ, ils se perdent par Jésus-Christ en Dieu, où ils sont consommés ; ils sont tout embrasés de son feu, et pénétrés de sa lumière ; et sont tous avec lui dans la splendeur dont parle le Psalmiste : *In splendoribus sanctorum* (*Psal.* CIX, 3) : c'est en quoi consiste la consommation des saints.

De plus, ces pierres étaient rangées trois à trois ; et il y en avait quatre rangs, d'autant qu'il y en avait douze, selon le nombre des tribus, pour exprimer l'Eglise, qui est une image de la très-sainte Trinité, répandue et partagée aux quatre coins du monde, qui sera réunie et rassemblée en Jésus-Christ, pour être hostie de Dieu dans le sein du grand prêtre.

Ces feux et ces lumières qui s'appelaient : *Urim* et *Thummim*, étaient encore une représentation du Saint-Esprit dans les fidèles, qui a été principe de leur consommation en terre, quand ils étaient encore séparés, et qu'ils n'étaient point en l'unité parfaite de Jésus-Christ : car ç'a été le Saint-Esprit donné à l'Eglise par Jésus-Christ qui a été le principe de vie en eux, et la voie de leur sanctification. C'est le Saint-Esprit résidant dans les cœurs par foi et par charité, par lumière et par amour, qui fait tous les saints en la terre. Ainsi ces lumières et ces feux, qui étaient dans le rational figuraient la vie des fidèles remplis du Saint-Esprit, et conduit par sa lumière et par son amour ; et signifiaient aussi ce même Esprit résidant en plénitude dans les prêtres, pour conduire l'Eglise à l'amour et à la connaissance de Dieu.

D'où vient qu'entre autres rencontres ces feux et ces lueurs paraissaient dans le rational, quand on consultait le grand prêtre pour des choses importantes à l'État et à l'Eglise. Ce qui était un témoignage que les prêtres doivent donner conseil par la lumière et la conduite du Saint-Esprit, et qu'ils doivent trouver en lui seul leur mouvement et leur lumière. Et ç'a été ce que Jésus-Christ a laissé aux apôtres, montant dans le ciel, en les substituant à sa place, pour échauffer le monde à l'amour de son Père, et pour enseigner aux hommes la vérité : c'est ce feu qu'il nous a laissé pour nous consommer tous ; car que veut-il, sinon qu'il brûle et qu'il consume tout ? *Ignem veni mittere in terram ; et quid volo nisi ut accendatur?* (*Luc.* XII, 49.)

Les vertus intérieures, et les dons extérieurs du Saint-Esprit étaient encore représentés par les clochettes et par les grenades du grand prêtre. Les grenades, dont les grains sont renfermés, resserrés entassés les uns sur les autres, figuraient la multiplicité des vertus intérieures qui sanctifient l'âme. Et les clochettes nous montraient les grâces qu'on appelle *Gratuites*, et les dons extérieurs qui servent à la sanctification du prochain, et qui font retentir avec éclat le nom de Dieu sur la terre, comme le firent les apôtres par la prédication de l'Evangile : *In omnem terram exivit sonus eorum.* (*Psal.* XVIII, 5.) Le bruit des clochettes du grand prêtre montant dans le *Saint des saints*, faisait connaître le bruit des dons du Saint-Esprit, quand Jésus-Christ monta au ciel : *Ascendens in altum dedit dona hominibus.* (*Ephes.* IV, 8 ; *psal.* LXVII, 19.) Ce sont ces grâces et ces grands dons qui sont offerts à Dieu par Jésus-Christ, et qui, étant des effets du Saint-Esprit, lui sont très-agréables. Et ces dons avec tous les saints en Jésus-Christ, et Jésus-Christ lui-même ne sont rien qu'une hostie ; de même que le grand prêtre n'était qu'un en tous ses ornements et en lui-même, montant au Saint des saints.

Ce bel encensoir que le grand prêtre portait à la main tout rempli de bonnes odeurs, nous fait connaître les saints en leurs louanges, que Jésus-Christ offre incessamment à son Père, comme la fin et consommation de toutes les hosties de louange, qui étaient représentées dans l'ancienne loi, et qui n'étaient que figure de Jésus-Christ et de ses saints, lesquels ne devaient rien être qu'une hostie consommée à la gloire de Dieu, hostie pure en amour : *Hostiam puram*, qui n'aime rien que Dieu tout pur : Hostie sainte à Dieu : *Hostiam sanctam*, qui n'est appliquée à rien qu'à Dieu tout seul en Jésus-Christ Verbe de Dieu ; Hostie sans tache et consommée en Dieu : *Hostiam immaculatam*, qui est la consommation de l'Eglise, laquelle ne peut être sans tache tant qu'elle vit sur la terre, et jusqu'à ce qu'elle soit purifiée par le feu du ciel, et consommée en Dieu.

CHAPITRE IV.

De la fin de cette même oraison depuis ces paroles : « Panem sanctum, » etc.

Cette hostie pure, sainte et immaculée, devient notre pain et notre boisson ; elle devient notre aliment et notre breuvage : *Panem sanctum vitæ æternæ, et calicem salutis perpetuæ ;* chose admirable ! que cette hostie qui est le bien de Dieu, qui est sa

Digitized by Google

nourriture, devient aussi notre bien et notre nourriture ! Car Jésus-Christ Notre-Seigneur est la nourriture de son Père; le Père en se donnant au Verbe est la nourriture de son Verbe, qui vit et se nourrit de la substance de son Père; et lors même que le Père nourrit le Fils de sa divinité et de sa vie, il se nourrit encore lui-même de sa propre substance, en vivant et se nourrissant de la vie qu'il a une fois donnée et pleinement communiquée à son Fils; et après, comme respirant il attire encore à lui, ainsi que par des poumons immenses, la nourriture de son Esprit qu'il a fait encore vivre en lui donnant la substance, mais dont il jouit pourtant par un regorgement et un reflux de son amour qui respire vers lui. Ainsi il se nourrit avec le Fils de la même substance et de la même vie, qu'avec le Fils il avait communiquée au Saint-Esprit.

Or, cette hostie immaculée, qui est notre nourriture, et qui le sera pour toute l'éternité, nous met en communion de la même nourriture dont les trois divines personnes se nourrissent dans le ciel. C'est une chose miraculeuse; c'est une magnificence admirable de Jésus-Christ et de Dieu sur nous, qui nous veulent bien donner cette hostie immense du paradis pour notre viande. Quel don ! et quelle grâce ! Un Dieu dans son Fils, un Fils dans ses membres, Jésus-Christ en tous ses élus remplis de tous ses dons, nous servent dans le ciel et dans la terre de nourriture éternelle ! Quoi ! ce qui remplira tout le ciel, à savoir Jésus-Christ en lui-même et dans les bienheureux, cette hostie immense et infinie, se viendra renfermer dans la poitrine d'un de ces bienheureux, et dans celle d'un Chrétien, pour être sa nourriture ? Hé quoi ! le sein d'un bienheureux sera un paradis entier, et tous les bienheureux habiteront tous dans un seul ! Quelle musique ! Quelle harmonie que celle du cœur d'un bienheureux, puisqu'il comprend en lui, et renferme en son sein tous les saints ensemble !

C'est là le repas et le festin d'un saint; c'est là sa viande et sa boisson; c'est ce torrent de volupté qui le doit enivrer à jamais : *Et calicem salutis perpetuæ.* Quelle boisson délicieuse, que celle de recevoir en soi toute la béatitude et la louange des saints; de recevoir en soi, par participation et par communion, tous les dons de l'Esprit dont ils jouissent au ciel ! Quelle viande et quel vin ! Quelle bonté de Dieu ! Que celui qui n'aura pas mérité une bénédiction si ample, pour jouir des grands dons d'amour et des grâces plus excellentes du Saint-Esprit sur la terre, comme l'ont fait les plus grands saints, en soit fait néanmoins participant par la béatitude, où tous les saints répandent dans le sein de chacun, tout ce qu'ils ont de Dieu de plus saint et de plus grand, et ils entrent en communion si parfaite, qu'ils en sont nourris, et le changent en leur propre !

Cela ainsi posé, voici comment on entend ces paroles du Canon : *Offerimus præclaræ majestati tuæ de tuis donis ac datis, hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam, panem sanctum vitæ æternæ, et calicem salutis perpetuæ.* Cette hostie composée de Jésus-Christ et de ses saints, composée de leurs dons et de leurs grâces, est la nourriture des Chrétiens sur la terre aussi bien que dans le ciel, et Jésus-Christ la vraie hostie, qui contient en soi tout le ciel, se donne déjà en nourriture aux âmes, en attendant que dans l'éternité il continue ce bienfait en toute son étendue. Car dans le ciel, comme époux, il est uni intimement à son épouse, et d'elle avec lui il ne se fait qu'un corps par cette communion qui, selon le concile de Trente, se doit faire là sans voile ni couverture : *Absque ullo velamine manducaturi* (sess. 13, cap. 8, *de SS. Euch. sacramento*) : Là nous le mangerons sans espèces et sans voile.

C'est ce que Jésus-Christ promet lui-même en saint Jean. *In illo die vos cognoscetis quia ego sum in Patre meo, et vos in me, et ego in vobis : « En ce jour vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous* (*Joan.* XIV, 20), » de même que le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père par la communion d'essence; en sorte qu'ils ne sont qu'un en l'unité de leur nature, demeurant néanmoins multipliés en leurs personnes. Ainsi, Jésus-Christ est unique, et tout le même en ses membres, il est un seul en tous; et quoiqu'ils soient tous ensemble consommés dans lui : *Ut sint consummati in unum* (*Joan.* XVII, 29), ils demeurent pourtant entre eux multipliés.

C'est une chose admirable, de voir comme le Père communie son Fils de son essence, et le nourrit de lui; et que, nourrissant son Fils, il ne laisse pas pourtant de se nourrir encore lui-même de sa propre substance; ainsi, Notre-Seigneur, qui dans le ciel nourrit tous les saints de lui-même, en répandant en eux sa substance et ses dons, se nourrit encore d'eux, les embrassant en son sein pour les consommer en soi; et il devient ainsi lui-même sa nourriture; ainsi il se mange en eux comme il le prophétise en l'Evangile, disant : Qu'il ne boira plus de ce vin, jusqu'à ce qu'il le boive nouveau dans le royaume de son Père. *Non bibam amodo de hoc genimine vitis usque in diem illum, cum illud bibam vobiscum novum in regno Patris mei.* (*Matth.* XXVI, 29.) Et comment est-ce que Notre-Seigneur boira là de ce saint vin qui est lui-même, si ce n'est qu'il a rempli les saints du vin délicieux de ses dons et de ses grâces, du vin nouveau de ses délices et de sa béatitude, et que, les recevant en lui, il se reçoit lui-même, il boit du vin qu'il a versé en eux, et se boit ainsi lui-même, parce qu'il est lui-même le vin qui s'y est épanché; ainsi il boit d'un vin nouveau dans le royaume de son Père. C'est là ce calice de salut éternel : *Calicem salutis perpetuæ*, dont nous devons goûter et boire à toute éternité, qui est le vin délicieux de Jésus-Christ, dont il donnera à boire à tous ses saints, et dont il

Digitized by Google

boira lui-même par un reflux d'amour et de béatitude.

Cette viande éternelle est admirable dans la liaison qu'elle nous donne à Dieu le Père; car nous sommes nourris d'un même pain que lui. Et de même que le Fils dans l'éternité est nourri d'un même pain que le Père, ils sont tous deux nourris d'un seul et d'un même morceau qui les sustente en abondance, qui fait que le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père. Ainsi par ce pain de la vie éternelle, par le corps et le sang, et l'âme de Jésus-Christ, et même par sa divinité très-sainte, et par tout ce qui compose le Christ, dont le Père est nourri le recevant en son sein avec tous ses membres, les hommes se trouvent sustentés d'une même viande avec lui. Le Père laisse manger aux hommes ce morceau délicat, qui les nourrit et les sustente en lui-même, et nous allons jusqu'à l'intime des entrailles du Père pour nous nourrir du même pain que lui

Quand l'âme vient à entrer dans le sein de Dieu pour partager avec lui sa viande, sans toutefois rien diviser, il ne lui arrive pas comme à saint Paul ermite, et à saint Antoine, auxquels Dieu doubla la pitance, et partagea le pain en deux : car Dieu le Père laisse aux hommes toute la viande dont il se nourrit, et il ne souffre point de dommage en lui pour les rassasier tous.

Ce qui est à remarquer en ceci, est que le pain dont Dieu se nourrit, à savoir Jésus-Christ, ne sort pas du sein du Père, et ne s'en sépare pas pour descendre en nous; mais il y attire tous les hommes, et les y porte avec lui; en sorte que l'âme bien unie à Jésus-Christ se trouve en même temps unie au sein de Dieu, et portée admirablement au plus intime de sa substance. Sans être ravie, comme saint Paul, jusqu'au troisième ciel, elle entre dans cette fournaise ardente de l'essence de Dieu, et se voit participante, comme les anges mêmes, de la Divinité; elle en jouit en foi comme ils en jouissent dans la gloire; elle lui est unie par Jésus-Christ, et portée dans son cœur, comme tous les saints, à la faveur du même Jésus. Glorieuse nourriture et heureuse boisson, qui nous enivre si doucement en Dieu, qui nous transporte de la terre et nous élève en Dieu! Je ne m'étonne pas si la faim des âmes bien préparées est si grande, puisqu'il y va de jouir de Dieu même, et d'être enseveli en lui. Hélas! est-il possible, après ces unions divines, après s'être perdu et absorbé en Dieu, après s'être englouti en l'essence divine, de supporter cette terre, de vivre au monde, de voir les créatures, d'envisager encore ce qui se passe parmi nous? O Dieu! faites-vous voir, et puis, que tout le monde fasse ce qu'il pourra; qu'il tire ses portraits, qu'il ouvre ses rideaux, qu'il étale ses charmes; tout est à charge à l'âme, tout lui est à dégoût, à dédain et à horreur; tout lui est insupportable, après vous avoir vu et possédé.

Enfin, Notre-Seigneur a voulu être mis en état d'hostie en son Eglise : *Tanquam agnus occisus;* afin de renfermer dans cet état tous ses mystères, et de faire servir au bien et à l'avantage de l'Eglise tout ce qu'il a jamais fait de plus grand et de plus saint. Il a voulu rendre tous ses mystères demandants et priants pour l'Eglise, à cause que l'état d'hostie demande incessamment et puissamment. C'est un moyen tout-puissant qu'il a voulu mettre dans les mains de l'Eglise, pour obtenir de Dieu le Père tout ce qu'elle voudra. Il a voulu mettre dans les mains de tous l'universalité de ses mérites; il a voulu leur rendre communs les services les plus signalés qu'il ait rendus à Dieu. Sous une nuée de mérites si grands, et de services si signalés, que peut-on ne pas espérer et obtenir de Dieu? Notre-Seigneur a voulu même que ce mystère fût un mémorial de ses souffrances et de sa mort, comme du mystère qui a acquis et obtenu de Dieu que les mérites de sa vie et de tous ses mystères nous fussent appliqués, et passassent à nous par la communion : et en l'instituant, il nous a donné espérance de jouir des biens de sa mort et de sa vie, et nous a fait espérer dans une confiance parfaite, que nous obtiendrons, par ce divin sacrifice et cet adorable sacrement, tout ce que peuvent et la vie et la mort d'un fils sur l'esprit d'un père. Ce mystère fait mention du sacrifice et du mystère qui a mérité tout à l'homme; en sorte qu'il est lui-même la consommation et la perfection des mystères, et en même temps il est et mystère et sacrifice de communion et d'application; l'un pour mériter, et l'autre pour donner; l'un pour nous faire souvenir de ce qui nous est mérité, et l'autre pour nous communiquer ses dons et ses mérites, pour nous découvrir et nous donner le fonds et l'esprit des mystères, et pour nous rendre participants de toutes les actions de la vie de Jésus-Christ, et même de sa mort.

CHAPITRE V.

De l'oraison : « *Supra quæ propitio,* » *etc.*

Il est fait ici mention de trois sacrifices, de celui d'Abel, de celui d'Abraham et de celui de Melchisédech; parce que le sacrifice de la sainte Messe renferme en soi tous les sacrifices, et de la loi de nature, et de l'ancienne loi, et même de la loi de grâce. Celui d'Abel est le sacrifice de la loi de nature, et tient lieu de tous ceux qui y ont été offerts. Celui d'Abraham nous représente ceux de l'ancienne loi et des Juifs dont il a été le père, et pour lesquels il a reçu le commandement de la circoncision, cérémonie qui les a depuis engagés au reste de la loi de Moïse, quand elle leur eût été donnée, comme le dit saint Paul : *Testificor omni homini circumcidenti se, quoniam debitor est universæ legis faciendæ.* (*Galat.* v, 3.) Le sacrifice de Melchisédech est la figure expresse et la vive image du sacrifice de la loi de grâce et du sacrifice même que Jésus-Christ offre à son Père dans le ciel, et qu'il lui offrira à toute éternité, comme prêtre, selon l'ordre de Melchisédech, qui

Digitized by Google

nous donne ici-bas tous les jours, sous les espèces du pain et du vin, la figure de ce qu'il fait là-haut dans le paradis. Et il ne s'en faut pas étonner; car tout ainsi que Notre-Seigneur en sa circoncision était figure de lui-même mort et ressuscité; mort quant à sa première génération, qu'il dépouillait et retranchait en versant une partie de son sang; ressuscité, quant à la vie nouvelle qu'il portait cachée en sa chair sous l'image du vieil Adam : de même Notre-Seigneur, sous les espèces du pain et du vin, est figure de lui-même, s'offrant à découvert dans le ciel. Il est ici la figure et la vérité tout ensemble; et là il est la vérité toute nue.

Le sacrifice d'Abel représente le sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mis à mort par ses frères les Juifs, nés d'une même mère et d'un même père, qui sont Dieu et la Synagogue figurés par Adam et Eve. Le sacrifice d'Abraham représente le Fils de Dieu sacrifié par la volonté de son Père ; et le sacrifice de Melchisédech représente le sacrifice de Jésus-Christ consommé par son Père, qui est proprement le sacrifice du paradis, où le Père se nourrit de son Fils, en nourrissant aussi son Fils de soi-même et de sa propre substance, après qu'il a répandu son sang sur la croix, et donné sa vie pour son amour. Melchisédech nourrit de son pain et de son vin Abraham, après qu'il fut retourné de la défaite de ces rois, qui emmenaient Lot captif avec ses concitoyens; ainsi, après que Jésus-Christ eut défait les troupes de l'enfer, après qu'il eut mis en déroute les démons représentés par *Chodorlahomor* et par les autres rois ennemis, Dieu son Père le bénit : *Benedixit ei* (*Gen.* XIV, 19), et le reçut à bras ouverts avec des congratulations magnifiques, le nourrissant de sa propre substance, et l'embrassant dans son sein, pour le nourrir à jamais du lait de ses mamelles délicieuses et substantielles, de soi-même, et de sa propre béatitude.

Le sacrifice d'Abel représente seulement Jésus-Christ mourant en croix, et répandant son sang par la jalousie de ses frères, envieux du bonheur qu'il avait d'être ami de son Père par-dessus eux, et d'avoir des sacrifices plus agréables que les leurs au sentiment de Dieu. Les sacrifices de Caïn furent rebutés, comme étant composés seulement des fruits de la terre maigres et sans suc : où ceux de son frère Abel, composés de ce qu'il avait de meilleur en ses troupeaux, furent très-agréables à Dieu et bien reçus de lui. Ainsi depuis la venue de Jésus-Christ, qui s'offrait lui-même comme une hostie pleine de graisse et de moelle, les sacrifices des Juifs, comme vides et sans suc, n'étaient plus acceptés : *Sacrificia medullata offeram tibi cum incenso arietum.* (*Psal.* LXV, 15.) *Infirma et egena elementa.* (*Galat.* IV, 9.) C'étaient des hosties désagréables et offertes par des personnes sans foi et sans religion, qui étaient sourdes, et qui n'avaient pas l'oreille percée pour obéir à Dieu, comme Jésus-Christ qui était parfaitement soumis à son Père, et qui lui sacrifiait en esprit et en vérité : *Hostium et oblationem noluisti; corpus autem aptasti mihi* (*Hebr.* X, 5); ou comme dit le psaume même XXXIX, d'où saint Paul l'a tiré : *Aures autem perfecisti mihi;* ou bien comme porte l'hébreu : *Aures fodisti mihi; tunc dixi : Ecce venio.* Car il ne se contentait pas d'un vain extérieur et d'une fausse et hypocrite religion, comme celle des Juifs, qui n'offraient que par contrainte des choses extérieures et inutiles, sans s'immoler eux-mêmes en vérité, comme les hosties le prêchaient, qui en étaient la figure.

C'était en cet esprit que Caïn présentait ses sacrifices : Premièrement, contre son gré et par hypocrisie, ne voulant pas qu'il fût dit qu'il n'eût point présenté de sacrifices, puisque la loi de nature le demandait, et qu'il l'avait ainsi appris de son père Adam, nouvellement instruit de la bouche de Dieu, même en l'exercice de la religion, pour laquelle seulement il l'avait mis au monde. Secondement, il n'offrait que des fruits et des créatures inanimées, sans s'offrir soi-même, quoique le sacrifice dû à Dieu ne dût pas seulement être des créatures inanimées et sans raison ; mais que celui qui offrait le sacrifice en dût être la principale hostie. Adam se sacrifiait ainsi à Dieu dans le paradis terrestre, lorsque, mangeant des fruits qui lui étaient permis, il les détruisait et immolait à la gloire de Dieu ; car, consommant en lui-même la chose qu'il mangeait, il la rapportait et la faisait retourner à Dieu par l'extase et par les transports continuels qu'il faisait de soi-même en lui ; et c'est l'obligation essentielle de la religion, de faire retourner en Dieu tout ce qui en est sorti. Ainsi, l'homme en ce temps-là était le prêtre et l'autel du sacrifice qu'il faisait à son Dieu : il en était aussi la victime, se donnant à Dieu lui-même, et souffrant amoureusement que son être s'affaiblît et eût besoin d'être réparé dans le déchet de la nature pour la gloire de Dieu, lequel veut que la créature soit dans un état perpétuel d'hommage et d'adoration à son Être éternel et immortel.

Il ne suffisait pas que la créature privée de raison et insensible fût présentée à Dieu, mais il fallait encore, pour la gloire du souverain universel des créatures, que depuis le péché l'homme même fût anéanti par l'immolation et par la mort. Abel, qui connaissait que cela était dû à son Dieu, se présente à lui volontiers dans l'occasion, et lui dit en son cœur, qu'il se sert avec joie de la mauvaise disposition de son frère pour souffrir la mort qui lui est due, non-seulement par hommage religieux, mais encore par justice, et pour satisfaction des présents méchants et insolents de son frère ; comme aussi pour la faute de son propre père, pour laquelle il était condamné à ce supplice : *Morte morieris* (*Gen.* II, 17) : car il n'était pas juste de différer plus longtemps à satisfaire à la colère de Dieu irrité contre son père,

Digitized by Google

contre son frère, et même contre sa mère.

Or, Jésus-Christ, dont Abel était la figure, a voulu satisfaire pour la Synagogue sa mère, et pour ses frères les Juifs, contre qui Dieu avait une bien plus grande colère, parce que leur péché était plus énorme, en ce qu'ils étaient bien instruits et informés de la volonté divine. Notre-Seigneur se sert de leur haine et de leur mauvaise volonté en son endroit, afin de satisfaire à Dieu pour eux, et de les guérir de leur péché par les mêmes plaies qu'ils lui faisaient. Jésus-Christ eût voulu que son sang, cruellement et inhumainement répandu par leur rage et par leur jalousie, eût lavé leurs péchés, et attiré sur eux la bénédiction de Dieu; et cela eût été ainsi, s'ils eussent voulu connaître et avouer leur faute. Mais parce qu'ils ont fait comme Caïn, qui dit à Dieu qu'il n'était pas gardien de son frère, et qu'il ne savait rien de la faute dont il l'accusait; et comme Adam qui s'enfuit de devant sa face, au lieu de le rechercher comme son père, de confesser son péché, et de s'accuser soi-même; de là vient que le mal est sans remède, et le sang de Jésus-Christ, au lieu d'être un moyen de guérison pour eux et de réconciliation à Dieu, sert de sujet de vengeance, criant incessamment contre les Juifs, de même que le sang d'Abel crie vengeance contre son frère.

Si les Juifs se fussent unis au sang de Jésus-Christ, et Caïn à celui de son frère, ils eussent trouvé en ce sang leur réconciliation, à cause qu'ils eussent trouvé la satisfaction de leur péché, et eussent entendu dans ce sang une voix secrète qui eût dit: Pardonnez-leur, ô mon Dieu! car je suis répandu pour satisfaire à leurs offenses, et je trouve en moi un prix égal à leur péché; ils ont satisfait comme moi, voulant porter la mort en union de ma mort, qui n'est rien qu'une autre mort d'eux-mêmes s'unissant avec moi! Car je donne ma vie à la place de la leur, qu'ils donneraient volontiers, si vous la leur demandiez, et pour cela ils s'unissent à moi. C'est là le sacrifice d'Abel.

Et pour celui d'Abraham, offrant son fils Isaac, il ne représente pas seulement le sacrifice de la mort de Jésus-Christ, qui n'est qu'une partie du sacrifice; mais il représente le sacrifice de Jésus-Christ mort et ressuscité tout ensemble, à cause qu'Isaac est ressuscité de son bûcher, et a survécu à sa mort; et au coup que son père déchargeait sur lui. C'est ce qui représente la résurrection, en quoi consiste la partie capitale du sacrifice parfait de la religion de Jésus-Christ; car, comme dit saint Paul, si Jésus-Christ n'est point ressuscité, en vain est notre foi, en vain devons-nous espérer: *Quod si Christus non resurrexit, vana est fides vestra, adhuc enim estis in peccatis vestris* (*I Cor.* xv, 17); car nous n'avons aucune marque de réconciliation; nous n'avons point de témoignage que Dieu ait agréé le sacrifice de son Fils. Nous voyons bien en sa mort des marques assurées de la colère et de la vengeance de Dieu sur son Fils pour nos péchés; nous voyons toute la nature témoigner des ressentiments de la fureur de Dieu habitant en elle; et nous ne voyons rien qui nous témoigne que sa colère soit apaisée, et que sa justice soit satisfaite. Un seul Fils ressuscité déclare que son Père est content, et qu'il a donné le vrai témoignage de sa réconciliation, en lui donnant sa propre vie, et en l'embrassant dans son sein; et qu'en même temps en lui, comme chef, tout le genre humain a été réconcilié à son Père: comme, au contraire, tout l'homme avait porté les effets de la colère du Père en la personne du Fils mis à mort sur la croix.

Le feu du ciel, qui descendait autrefois sur l'hostie, témoignait que Dieu était content, et le peuple s'écriait avec ressentiment: Dieu est content, il a dévoré le sacrifice, il a témoigné sa complaisance envers nous et envers notre hostie. C'était la figure de la joie de l'Eglise qui chante *Alleluia* au jour de la résurrection; Dieu est content de nous: Dieu est avec nous; Dieu embrasse le sacrifice et son Eglise qui l'a offert en la personne de Jésus-Christ: car la très-sainte Vierge, qui représentait l'Eglise, et qui se sentait aussi chargée des péchés de ses enfants, et percée de la douleur de leurs fautes, offrait son Fils sur la croix pour eux comme une mère pour ses enfants.

C'était un sacrifice d'expiation dans la croix et de réconciliation au tombeau. Le Fils en sa passion était rebuté de son Père: *Quare me repulisti? et quare tristis incedo?* (*Psal.* xlii, 2.) Mais, dans le tombeau, le Père éternel vient l'embrasser: *Dominus suscepit me.* Il le porte dans son sein: *Adimplebis me lætitia cum vultu tuo.* (*Psal.* iii, 6; *psal.* xxv, 11.) Le Père m'embrassant avec un œil de joie et une face riante, après m'avoir tout déchiré la peau sur la croix, m'a tout consolé, et m'a rempli de jubilation: *Concidisti saccum meum, circumdedisti me lætitia.* (*Psal.* xxix, 12.) Après m'avoir traité de valet en ma confusion, il m'a traité de roi, en témoignage des agréments de mon service, me revêtant de la pourpre royale de sa gloire: *Dominus regnavit, decorem indutus est: indutus est Dominus fortitudinem, et præcinxit se.* (*Psal.* xcii, 1.) C'est là le sacrifice d'Abraham, retirant son fils Isaac de dessus le bûcher et l'autel, où il l'avait mis pour le sacrifier.

Ce sacrifice que Dieu le Père a exercé sur son Fils, et la conduite qu'il a tenue sur lui en la croix au jour de sa gloire, et en son ascension où il a consommé son hostie en son feu, et l'a élevée en sa flamme avec lui, est la conduite qu'il tiendra sur l'Eglise après le jugement; où l'ayant écrasée et anéantie, comme son Fils sur la croix, après les témoignages universels de sa colère répandue dans les créatures, il la consommera en lui, non-seulement extérieurement par le feu du ciel, mais encore il l'enlèvera en lui en la résurrection et l'ascension universelle de tous les bienheureux, qui s'en iront en l'air et s'élèveront dans la gloire du ciel,

Digitized by Google

entrant dans le paradis avec Jésus-Christ. Il achèvera en elle le sacrifice qui s'était passé en Notre-Seigneur, et fera ainsi de lui et d'elle une hostie totale et accomplie, pour l'éternité de sa gloire et pour la plénitude de sa louange. Et c'est le sacrifice de Melchisédech, ce prêtre éternel, qui est Jésus-Christ assis à la droite de Dieu son Père.

CHAPITRE VI.

De l'oraison : « Supplices te rogamus, » etc.

Par cette oraison que le prêtre dit, ayant les mains jointes sur l'autel, et étant incliné profondément, l'Eglise fait amende honorable devant Dieu, et proteste qu'elle est indigne de lui présenter ce sacrifice. Elle avoue que son ange seul, qui est son Fils, son envoyé, son saint missionnaire, est capable de porter au ciel ce divin sacrifice et cette sainte hostie sur son sublime autel; que c'est lui seul qui l'offre et qui est digne de le présenter; que la créature n'étant rien, et étant indigne de paraître devant la majesté de Dieu, ce n'est pas à elle d'offrir ces divins mystères et cette hostie si magnifique et de si grande importance, comme est la sainteté universelle de l'Eglise. Et comme un atome ou un moucheron ne peut porter un monde, bien moins la créature en son néant peut-elle offrir à Dieu, et lui porter tous les bienheureux et Jésus-Christ même, qui composent cette hostie. C'est à Jésus-Christ en nous à qui il appartient de présenter ce sacrifice; il est prêtre en nous comme il l'est en lui-même; il est établi de Dieu pour offrir les sacrifices et les dons : *Ut offerat dona, et sacrificia* (*Hebr.* v, 1); et ayant toujours les mains chargées de ses hosties, il les présente aussi bien sur la terre, comme il le fait dans le ciel : il ne peut cesser d'être prêtre et d'en faire les fonctions, étant fait prêtre pour jamais selon l'ordre de Melchisédech. Il faut donc qu'il offre incessamment partout où il se trouve, surtout dans les prêtres, sous lesquels il veut paraître en cette qualité. Il est présent en eux par son esprit, et y veut faire réellement ce qu'il fait comme prêtre dans le paradis, ou sur le sublime autel, qui est le sein de Dieu; il s'offre sans cesse avec les bienheureux, desquels il fait en lui et avec lui une hostie agréable, que Dieu reçoit en odeur de suavité.

Cela était représenté en l'ancienne loi par ce sacrifice de parfums, offert sur un autel d'or, qui était la figure de Dieu, le vrai et sublime autel, qui soutient le divin sacrifice offert dans son sein par son Fils. On ne répandait point de sang au pied de cet autel, parce que dans le ciel, où se doit offrir le divin sacrifice, il n'y devait point avoir de son sang répandu, ni d'autres victimes immolées que des parfums très-suaves et très-agréables à Dieu (*Exod.* xxx, 18.) Et même de très-grands personnages ont cru que cet autel d'or où brûlait incessamment ce saint parfum était placé dans le Saint des saints (245*), représentant si naïvement le sacrifice du paradis. Mais cet autel sans sang, qui était dans le Saint des prêtres, signifiait seulement que le sacrifice qui se devait offrir tous les jours sur la terre serait non sanglant, et le même sacrifice qui s'offrirait au ciel, sacrifice de bonne odeur, qui est Notre-Seigneur consommé en son Père, dont les louanges s'élèvent incessamment vers sa divine majesté.

Ut quotquot ex hac altaris participatione sacrosanctum Filii tui corpus et sanguinem sumpserimus, omni benedictione cœlesti et gratia repleamur. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

Ensuite de cette offrande si agréable, composée des louanges de Jésus-Christ et de celles des bienheureux, considérant que cette hostie se doit donner à nous en communion, nous soupirons après, et désirons qu'en même temps que nous la recevrons, nous soyons faits participants de toute bénédiction céleste et de toute grâce, puisqu'elle est toute comprise en cette hostie. Car si elle est ainsi composée de tous les bienheureux consommés en Jésus-Christ, rendant à Dieu son Père toute bénédiction, toute gloire et toute action de grâces, nous pouvons bien nous assurer que nous recevrons avec elle en nous toute la bénédiction céleste, et que notre cœur, aussi bien que celui d'un bienheureux, comprendra en lui toute louange, toute bénédiction et toute action de grâces. Celui qui reçoit cette hostie de suavité reçoit en son âme tout ce qu'il y a de sainteté et de religion au ciel. Il a en soi le paradis; il a tout ce que Jésus-Christ rend à Dieu d'amour, d'hommage et de respect en lui et en ses saints. Ainsi l'âme d'un fidèle jouit, quoique sans sentiment et avec obscurité, de tout ce qui est compris dans le ciel d'harmonie et de musique spirituelle à la gloire de Dieu.

Il a plu à Dieu que nous puissions connaître ces vérités, et adorer en foi et avec respect les occupations de Jésus-Christ envers son Père, et les devoirs qu'il lui rend en nous pour suppléer à ceux des saints du ciel et de la terre. Il vient en nous pour glorifier son Père, et pour multiplier sa sainte religion; et c'est de ses louanges et de ses honneurs dont nous devrions nous rendre spectateurs et adorateurs pendant qu'il est présent en nos âmes. Quelle bénédiction, d'être participant de cette grâce, et d'entrer dès la terre en communion de la gloire du ciel et de l'abondance du paradis ! Que peut vouloir une âme au delà que d'avoir en soi de quoi offrir à Dieu, et se répandre envers lui dans des louanges immortelles et immenses ? Le cœur humain est trop petit pour satisfaire à ce qu'il veut, et à ce qu'il vaut; les saints entrés en Jésus-Christ, la parfaite louange, peuvent en lui suppléer à la mendicité de notre cœur et à son indigence.

Allons donc à Jésus-Christ, et nous perdant en lui selon tout ce qu'il est en nous,

(245*) S. Aug., quæst. 153 *in Exod.*

Digitized by Google

rendons en lui et en tous ses saints, tout ce qui se peut présenter à Dieu d'amour et de louanges. Entrons ainsi en société et en communion des anges et des saints, par la communion à l'esprit de Jésus-Christ, qui loue son Père en tous les anges et en tous les saints; car le seul et unique esprit de Jésus bénit et glorifie Dieu dignement en Jésus-Christ et en toute créature par lui; en lui toute grâce et bénédiction, puisqu'il a reçu toute grâce du Père, et qu'il la vient apporter aux hommes et la donner en communion. C'est une chose étrange que ce don. Tout ce qu'il a plu à Dieu de donner à son Fils, tout ce qu'il a plu au Fils de nous acquérir par sa mort et par tous ses autres mystères, tout ce qu'il y a de grâce en Jésus-Christ, et tout ce qui est de répandu de lui dans les anges et dans les saints, tout cela est compris en la très-sainte communion, tout cela est donné aux hommes pour y participer. Et c'est cela que l'Eglise souhaite, lorsque le prêtre dit en son nom : *Ut quotquot ex hac altaris participatione sacrosanctum Filii tui corpus et sanguinem sumpserimus, omni benedictione cœlesti, et gratia repleamur. Per eumdem Christum Dominum nostrum.*

Qu'y a-t-il à désirer en terre et au ciel davantage, que d'être assis à la table de Dieu, d'être assistant à son autel sublime et de manger sur cet autel d'une même viande avec lui, d'un même pain, d'un même vin; en un mot, d'être fait participant de tout le don que Jésus-Christ a fait à Dieu, et qu'il a mis sur son autel sublime? en quelle séparation du monde, en quelle élévation d'esprit au-dessus de soi-même devrait-on vivre se voyant ainsi emporté dans le sein de Dieu, dans ce louvre auguste, dans ce temple divin, pour y manger l'hostie de Dieu tout entière avec lui? Nous n'imitons pas les prêtres de l'ancienne loi, ni ceux qui offraient pour lors à Dieu des victimes, qui ne mangeaient que des portions très-légères de l'hostie : nous la consommons toute, nous nous en nourrissons; et elle vient elle-même nous consommer et nous faire sa viande et son aliment, comme le feu qui consume du bois; elle vient, tout ardente en nous, nous faire une hostie avec elle, communiant notre âme, et la pénétrant de son esprit et de ses dispositions d'hostie vivante, sainte et agréable à Dieu.

Notre-Seigneur, jaloux de la gloire de son Père, et désireux que tous ses membres soient des hosties comme lui, et qu'ils commencent dès la terre à prendre l'esprit du ciel, et à mener une vie d'hostie qui attend sa consommation, nous communie à l'hostie, et vient consommer petit à petit notre intérieur infecté de la malice d'Adam, en attendant qu'au jour de la résurrection il consomme le corps entièrement. Il commence la consommation de l'âme en esprit sur la terre; il l'achève entièrement dans le ciel au jour de son entrée dans la gloire; et le corps comme l'âme le sera au jour de la résurrection, qui sera le jour de l'accomplissement du sacrifice universel des créatures, lequel consommera tous les hommes en un, et en fera une seule victime avec laquelle Notre-Seigneur entrera dans le ciel : *Introibo in domum in holocaustis, tibi sacrificabo hostiam laudis* (*psal.* v, 8; *psal.* xv, 7): En ce beau jour de votre gloire, je serai sacrificateur de votre hostie de louange, la consommant en moi pour votre gloire, et j'entrerai dans votre sainte maison avec autant d'hosties que j'y introduirai de saints avec moi.

CHAPITRE VII.

Du « Memento » qui est après la Consécration.

Memento etiam, Domine, famulorum famularumque tuarum, N. et N. qui nos præcesserunt cum signo fidei, et dormiunt in somno pacis. Ce n'était pas assez d'avoir recommandé à Dieu en général et en passant tous les vivants et les défunts, comme l'on fait dans la première offrande qui est devant le Canon : *Sed et pro omnibus fidelibus christianis vivis atque defunctis*, pour tous les Chrétiens vivants et défunts; mais il le fallait encore faire à part et à loisir : c'est pourquoi, comme on a prié pour les vivants au premier *Memento* qui précède la consécration, on prie en celui-ci pour les défunts. Or, comme le Canon représente précisément le sacrifice du paradis, et les devoirs que le Fils de Dieu rend au ciel à son Père, on y voit les intentions du sacrifice exprimées, et les sujets pour qui il le présente, qui sont les vivants et les morts, ce qu'il continuera jusqu'au jour du jugement.

On fait une pause à chaque *Memento*, non-seulement pour prendre le loisir de particulariser les personnes pour qui on offre le sacrifice, mais encore pour exprimer la différence qu'il y a entre l'offrande que Notre-Seigneur fait dans le ciel, et celle qu'il faisait sur la terre.

L'offrande du Fils de Dieu sur la terre qui se fit comme en passant, et seulement autant que le cours de sa vie eut de durée en ce monde, est exprimée par l'offrande qui précède le Canon où l'on représente les choses saintes qui ont précédé le sacrifice du paradis. La sainteté de la vie et des œuvres de Jésus-Christ est exprimée par le commencement de la sainte Messe, par l'Epître et par le Graduel. Au *Munda cor meum*, il reçoit les ordres de son Père pour venir prêcher l'Evangile même, et tout ce qui suit n'est rien que l'expression des choses capitales de sa vie voyagère. Les Secrètes et le *Per omnia* nous représentent la prière de son âme bienheureuse en la terre, qui mêlait tous ses devoirs avec les louanges et les prières des anges, au milieu desquels il priait ici-bas, aussi bien qu'il fait maintenant dans le ciel; si bien que tout ce qui précède le Canon n'est rien que ce qu'a fait le Fils de Dieu en terre, et qui est compris dans le sacrifice où il offre tout ce qu'il a jamais fait, et tout ce qu'il fera par lui et par tous ses membres à la gloire de Dieu : ce que l'Eglise a grand soin d'exprimer

Digitized by Google

pour en faire paraître la valeur; et je le répète souvent, pour faire comprendre en quelle estime on doit avoir cet auguste sacrice.

Or, comme l'offrande du Fils de Dieu en terre a été de peu de durée, et qu'elle a été pour tout le genre humain tout ensemble : *In qua voluntate sanctificati sumus per oblationem corporis Jesu Christi semel* (*Hebr.* x, 10); nous avons été tous dédiés, offerts et consacrés à Dieu en cette offrande et volonté; de là vient que la première offrande que fait le prêtre se fait sans pause et comme en passant, et il la fait même pour tous les fidèles ensemble : *Pro omnibus Christianis vivis atque defunctis.* C'est pour tous les Chrétiens vivants et défunts.

Au contraire, l'offrande du Canon se fait avec pause, pour montrer la durée du sacrifice et de l'offrande du paradis, et elle se fait même en particularisant les sujets pour lesquels on l'offre, pour montrer l'avantage de ce sacrifice par-dessus l'autre, et pour faire connaître qu'il s'offre tout entier pour chaque particulier pour qui on désire l'offrir, et que chacun a pour soi tout entier le même sacrifice offert à Dieu pour tout le monde ensemble. J'ai pour moi maintenant Jésus-Christ tout entier priant, et tous les saints ensemble, s'offrant avec lui pour moi tout seul, comme autrefois toute l'Eglise ensemble l'a eu pour soi.

Quel avantage, quelle grâce et quelle bénédiction pour nous! Que la libéralité de Dieu est grande en notre endroit! Nous avons un ciel entier qui répand sur nos têtes ses influences et ses grâces. Ce n'est pas un astre tout seul qui influe sur nous, et qui regarde notre naissance d'un aspect favorable; c'est tout le ciel ensemble, ce sont les astres et le soleil unis, qui conspirent à notre salut. Et qui n'aura confiance parfaite en ses demandes auprès de Dieu, ayant de tels intercesseurs? C'est pourquoi, à la fin de chaque *Memento*, on fait mémoire des saints, pour dire que nous invoquons Dieu sur nous par Jésus-Christ et tous les saints, et que notre prière est unie à l'esprit de Jésus-Christ répandu dans les saints, qui prie en soi et dans tous les saints du ciel, comme nous le voulons, et comme Dieu le désire, car l'Esprit ne prie point pour les saints que selon Dieu : *Spiritus secundum Deum postulat pro sanctis.* (*Rom.* VIII, 27.)

Qui nos præcesserunt cum signo fidei. L'Eglise prie pour ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi, c'est-à-dire, pour ceux qui ont vécu selon la foi, dont les œuvres ont donné des marques et des signes de leur foi pendant leur vie. Voyez, dit saint Pierre, que vous fassiez des œuvres qui fassent voir que vous avez en vous le don de votre vocation et de votre sainte élection, et ayez soin de la rendre ferme, stable et assurée, en vous y rendant fidèles : *Quapropter, fratres, magis satagite, ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.* (*II Petr.* I, 10.) Ce don est le Saint-Esprit, qui nous conduit intérieurement par la lumière de la foi, et par le mouvement de la charité, et qui nous donne dans le cœur des affections douces, et des inclinations puissantes pour toutes les choses de la foi.

C'est ainsi que le Saint-Esprit donne inclination, attrait et mouvement au cœur pour l'oraison; où l'on va prier ce que l'on ne voit pas, goûter ce que l'on ne sent pas, écouter ce que l'on n'entend pas, recevoir ce que l'on ne connaît pas; en un mot, on va faire chercher tout ce que la seule foi nous dicte, et à quoi elle nous porte avec poids et efficace, sans que la chair, ni les sens, ni même l'esprit humain nous y puissent conduire. Et quoique par la raison humaine on puisse appréhender quelque légère chose de Dieu, quand on la consulterait, on ne trouverait jamais par son moyen le goût et la joie du cœur nécessaire pour être fidèle et assidu à son service, et pour persévérer en son amour, ni la force et la vertu de surmonter les obstacles et les difficultés que l'amour-propre et tous les sens nous y présentent. Ainsi il faut appeler l'oraison un signe de foi vive en nous, c'est-à-dire, foi animée de la charité, d'une foi et d'une lumière accompagnée d'inclination et de mouvement efficace, qui surmonte les difficultés que les sens apportent au chemin de la vertu, et toutes les répugnances de l'amour-propre et de la raison humaine.

La même chose se doit dire de tous les sacrements que l'on a fréquentés avec répugnance des sens, avec contradiction de la raison, et avec assujettissement d'esprit, car cela est un signe d'une foi vive et animée du Saint-Esprit, qui nous porte malgré nous aux devoirs du christianisme, comme à la confession, malgré la répugnance et la confusion de la superbe. Il faut avoir la foi pour se convaincre de la sorte, et c'est un signe qu'on l'a lorsqu'on s'assujettit à ses devoirs : *In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi.* (*II Cor.* x, 5.) Assujettissant la raison révoltée à l'empire et au commandement de notre foi, qui fait que nous nous attachons tellement à ce que nous conseille notre avocat et notre maître, que nous faisons ce qu'il nous dit et ce qu'il nous montre, quelque raison qui contredise et s'oppose à cela : nous avons telle croyance en lui, que tout ce qu'il nous dit, nous le croyons.

S'il nous dit que ce qui nous semble blanc est noir, nous le croyons; que ce qui paraît bon est mauvais, nous le croyons; que la raison est folie, nous le croyons; que la pauvreté est la richesse de tout le monde, et que le dépouillement en Dieu est la possession de tout l'univers; que la privation du plaisir est la puissance des délices immenses de Dieu; que la confusion et le mépris est tout ce qu'il y a d'honneur et de gloire en Dieu : *Quod est honoris, gloriæ, virtutis,* etc., *super vos requiescit* (*II Petr.* IV, 14), nous n'en doutons point. C'est par cette soumission que l'on rend à sa parole, que l'on croit que bienheureux sont les

Digitized by Google

pauvres d'esprit, et qu'ils sont délivrés des amertumes et piqûres qu'il faut souffrir en maniant les épines des richesses ; que bienheureux sont ceux qui pleurent et qui s'affligent; que bienheureux sont ceux qui souffrent les calomnies et les persécutions.

C'est pour ceux-là qui croient tout ce qui est enseigné dans l'Évangile que l'on prie, parce qu'ils ont donné des marques de leur foi en Jésus-Christ, et de l'estime qu'ils faisaient de sa personne. Ne méprise-t-on pas un avocat que l'on consulte sur une affaire, et qui en donne son avis, quand on ne le suit pas ; et, au contraire, ne témoigne-t-on pas l'estimer, quand on fait ce qu'il dit. C'est estimer un maître, que de croire à des maximes et des propositions que l'on ne comprend pas, se soumettant universellement à ce qu'il enseigne. Ainsi juge-t-on dans l'Eglise de ceux qui estiment Notre-Seigneur, qui font cas de ses maximes et de ses conseils; qui soumettent parfaitement leur esprit à sa doctrine, et qui accomplissent fidèlement ce qu'il a ordonné et prescrit en la conduite de la grande affaire du salut. Ceux qui ont vécu de la sorte méritent qu'on prie pour eux, et qu'on travaille d'avancer leur bonheur que leur infirmité retarde, et la condition humaine dans laquelle ils ont vécu; et comme nous y vivons maintenant, notre propre expérience nous fait juger de leur nécessité, et nous invite à les secourir, car les grandes chutes que nous faisons tous les jours par nos infirmités et résistances à la foi nous font justement croire qu'ils ont grand besoin qu'on les aide à expier les fautes qu'ils ont commises.

Et dormiunt in somno pacis. Le sommeil de la paix s'entend surtout du corps qui repose dans le tombeau. Il n'est pas mort, mais il attend que le bruit de la trompette le réveille. En ce jour il sortira de son sépulcre comme un homme qui se lève du lit quand on l'appelle : il se lèvera lorsque son âme se rendra présente à lui, comme elle l'est en la personne qui se réveille. L'âme d'un mort s'est retirée, et a laissé le corps tout assoupi et comme en léthargie, d'où après il est retiré par la présence de l'esprit qui revient à lui, et le réveille de son sommeil par les ordres et par la vertu toute-puissante de Dieu.

Dormiunt in somno pacis. Cela s'entend encore de l'âme qui repose dans le purgatoire, où elle vit en paix sous les ordres de Dieu et sous son bon plaisir. Ce lieu s'appelle lieu de sommeil, à cause qu'il est dans les ténèbres, et non encore dans le plein jour du paradis, où l'Eglise demande qu'elle aille : *Locum refrigerii lucis et pacis, ut indulgeas, deprecamur.* Nous prions, mon Dieu, que vous donniez entrée dans le lieu de votre gloire à l'âme qui vit dans le purgatoire soumise en paix en votre loi. Ce sera un lieu de rafraîchissement à cette âme qui brûle dans les flammes : là elle trouvera la lumière dont elle est privée en ce lieu, et elle y jouira de la paix substantielle dont Dieu la remplira par lui-même.

LIVRE HUITIÈME.

DE L'ORAISON DOMINICALE ET DES AUTRES CHOSES JUSQU'APRÈS LA COMMUNION.

CHAPITRE PREMIER,
De l'Oraison dominicale.

Le *Pater* est une oraison en partie du ciel, et en partie de la terre. Pendant que l'on chante la partie selon laquelle elle est du ciel, et où on en fait mention, le diacre et le sous-diacre sont en bas derrière le prêtre, protestant par leur abaissement et humiliation, qu'ils ne sont pas en l'état dont la prière fait mention. *Pater noster, qui es in cœlis : sanctificetur nomen tuum. Adveniat regnum tuum. Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra.* Ces dernières paroles, qui font comparaison du ciel avec la terre, se doivent étendre aux trois premières demandes.

Le prêtre ajoute : Donnez-nous aujourd'hui le pain sursubstantiel : *Panem nostrum supersubstantialem da nobis hodie.* (*Matth.* VI, 11.) C'est encore une prière que Notre-Seigneur fait au ciel pour nous; il demande au Père qu'il nous donne le pain de ses enfants, qui est surnaturel; après quoi il demande pardon de nos péchés; et l'Eglise, qui se voit avoir part à cette prière et en être la cause, s'élève en la personne du diacre et du sous-diacre, et se vient joindre au prêtre.

Le prêtre, avant de commencer l'Oraison dominicale, se prépare et fait comme une préface ou avant-propos, et Notre-Seigneur, au nom de l'Eglise, semble faire civilité et un saint compliment à son Père avant que de le nommer *Notre Père :* il témoigne par là l'estime qu'il fait de cet honneur pour les hommes, d'être les enfants de Dieu, et de pouvoir appeler Dieu leur Père : *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus.* (*I Joan.* III, 1.) Quelle grâce Dieu nous a faite, de nous donner la liberté de l'appeler notre Père !

Præceptis salutaribus moniti, et divina institutione formati, audemus dicere : Ce n'est que pour obéir aux saints commandements qui nous ont été faits, et à l'institution de Dieu même vivant avec nous sur le terre, que nous prenons la hardiesse d'appeler Dieu *notre Père.*

Digitized by Google

Pendant ces sentiments de modestie et de respect que le prêtre exprime au nom de l'Église militante, qui vit encore dans l'impureté de la chair et dans l'éloignement extrême de la sainteté que doivent avoir les enfants de Dieu pour approcher de lui en qualité de Père, le diacre, qui représente l'Église, est auprès du prêtre, pour témoigner que le prêtre parle pour elle; qu'elle est dans les mêmes sentiments de respect qu'il exprime, et qu'elle ne prendrait jamais cette liberté d'elle-même.

Quand le prêtre commence à dire : *Pater*, le diacre descend, comme si l'Église disait par là : Cela est bon à Jésus mon Maître, qui est dans la gloire et dans la parfaite ressemblance de Dieu, de le nommer son Père; c'est à Jésus ressuscité et à tous ses élus consommés en lui, de nommer Dieu leur Père; car alors ils sont en sainteté parfaite, ils sont dans l'éclat et la splendeur de Jésus-Christ, qui est la splendeur du Père; ils sont de parfaites images de Dieu le Père, étant tous transformés et consommés en Jésus-Christ, sa vraie image et son caractère; ils sont tous abîmés et perdus dans le Verbe, qui est la figure de sa substance : *Qui cum sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus.* (*Hebr.* I, 3.)

C'est donc à eux proprement à qui il appartient de l'appeler leur Père. C'est au milieu de la gloire où Notre-Seigneur habite en parfait repos, où il est dans le sein de son Père habitant dans les cieux, et où il voit la magnificence de la sanctification du nom de son Père, qu'il dit : *Sanctificetur nomen tuum :* Mon Père, que je souhaite de voir que sur la terre on sanctifie le nom auguste de votre majesté, de même que je le vois sanctifié dans le ciel : *Sicut in cœlo et in terra !* Si la sainteté était parmi les hommes et parmi les ministres de votre autel, de même qu'elle est parmi vos anges et vos saints qui sont au pied de votre trône, que je serais content! Faites-le, je vous en prie; faites aussi, mon Père, que vous soyez absolu dans le royaume de votre Église en la terre, comme vous l'êtes dans le royaume du paradis. Faites que vous y soyez aussi craint, aussi aimé et aussi respecté, comme vous l'êtes dans le ciel; faites qu'on vous y estime, qu'on vous y loue, qu'on vous y honore et qu'on vous y adore comme on le fait là-haut; en un mot, faites qu'on vous rende ici tout l'hommage qu'on vous rend dans les cieux en qualité de roi : *Adveniat regnum tuum*, etc. *Sicut in cœlo et in terra.* Enfin, si votre volonté est accomplie par les hommes, comme elle l'est par les anges, je serai satisfait : *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo, et in terra.* Mais afin qu'ils en puissent venir à bout, je vous demande pour eux, ô mon Père, le pain quotidien, le pain supersubstantiel, qui doit être la vie continuelle de leur âme.

Pendant que le prêtre dit ces paroles, le diacre et le sous-diacre sont retirés en bas, et rendent témoignage, par leur éloignement, qu'ils ne sont point en l'état de la sainteté, ni consommés dans toutes les dispositions que Jésus-Christ demande pour eux. Ils écoutent le prêtre avec étonnement; ils admirent de loin l'état des bienheureux, et ils gémissent se voyant si malheureux et si opposéss à ses dispositions. Ils n'osent s'approcher de Notre-Seigneur, à cause de leurs péchés, et ils ne prétendent point se mêler avec les bienheureux, ni entrer en société du respect, de l'amour, des louanges et de la soumission parfaite qu'ils rendent aux volontés de Dieu, que Notre-Seigneur n'ait demandé pour eux le pardon de leurs péchés : et jusqu'à ce qu'ils l'aient reçu, ils ne prendront jamais la hardiesse de monter à l'autel, et d'entrer en comparaison avec les bienheureux.

Notre-Seigneur, pendant cette oraison fait la description de la vie des saints, et il veut que notre Église y aspire pour s'y consommer dès la vie présente. C'est pourquoi il l'invite, disant : *Oremus*, à s'unir à lui, et à entrer en société d'esprit avec lui régnant dans les cieux. Mais l'Église, bien instruite des dispositions où elle doit être, n'ose s'en approcher dans la vue de ses misères. Voyez, dit-elle en esprit, ô Père éternel, si nous pouvons satisfaire aisément aux saints désirs de votre Fils. Nous sommes tout remplis de péchés; nous sommes environnés de tentations; nous sommes assiégés de la malignité du siècle et du démon; le moyen que nous puissions y satisfaire? Quel moyen de sanctifier votre saint nom? Comment votre royaume s'établirait-il en nous? Quelle résistance ne trouverez-vous point en nous à vos saintes volontés?

C'est en cette vue qu'elle se tient toute confuse au bas du saint autel; mais aussitôt qu'elle entend le prêtre, qui demande pour elle la délivrance de ses misères, elle se lève et va se joindre à lui par l'entremise du diacre et du sous-diacre, qui s'approchent du prêtre, disant : Notre Père en Jésus-Christ, oubliez nos péchés comme nous oublions les offenses des autres. Car, mon Dieu, vous sachant irrité contre nous, nous ne pouvons pas vous servir en liberté et dans la paix des bienheureux, réconciliés parfaitement avec vous; éloignez, ô mon Dieu, les tentations, et nous fortifiez contre leur malice. Ne suspendez point, je vous prie, votre secours dans le péril où nous sommes : car aussitôt nous nous verrions précipités dans le péché. Délivrez-nous aussi des embûches du diable, et nous nous verrons dans l'état de vous servir et de vous glorifier dans la paix et le repos des bienheureux; nous pourrons faire de la terre un paradis, et de l'Église un royaume du ciel.

CHAPITRE II.

Du baiser de paix.

Le sous-diacre était monté à l'autel pendant l'offrande du pain et du vin, parce que Notre-Seigneur s'est offert lui-même publiquement dans le temple de Jérusalem entre les mains de Siméon, dont tout le peuple pouvait être spectateur, ne sachant pas pour-

Digitized by Google

tant ce qui se passait. Le même sous-diacre était sorti de l'autel aussitôt après l'offrande du pain et du vin, était descendu en bas, et se tenait caché sous le voile durant l'action du sacrifice, afin de témoigner que les Juifs et leur Synagogue étaient bien éloignés de Notre-Seigneur au temps qu'il faisait son sacrifice, et qu'il l'offrait pour eux. Il avait bien ôté le voile et la patène de dessus ses yeux, lorsqu'on avait levé le corps et le sang de Notre-Seigneur; mais c'était seulement pour figurer que Jésus-Christ fut élevé sur la croix, et répandit son sang en la présence de toute la ville de Jérusalem qui assistait à ce spectacle.

Mais sitôt que l'Ancien Testament a eu ce bien que Jésus-Christ ait prié pour lui, et l'ait même associé à son saint sacrifice pour être agréé du Père avec son offrande et cette sainte hostie, la première disposition du sous-diacre, qui représente l'Ancien Testament pour qui Notre-Seigneur a demandé pardon, c'est de quitter son voile, de laisser sa patène, et de monter au saint autel, pour demander pardon à Dieu par Jésus-Christ, en disant avec le prêtre et le diacre : *Agnus Dei*, etc. : Agneau de Dieu, victime du Père éternel, qui portez les péchés du monde, exaucez-moi, pardonnez-moi, ayez compassion de ma misère et de mon état.

Après cette prière, le prêtre lui donne la paix par le diacre, pour témoigner qu'après la pénitence de la prière de Jésus-Christ, Dieu lui donne la paix par son Fils, qui se répand en baiser de paix sur le Nouveau Testament, qui est représenté par le diacre, lequel admet au sacrifice et à la communion de son esprit l'Ancien Testament, par le baiser qu'il donne au sous-diacre, et signifie qu'il faut que l'Ancien Testament ne devienne qu'un avec le Nouveau, s'il veut entrer en alliance avec Dieu et Jésus-Christ son Fils.

Ensuite le sous-diacre porte la paix au chœur, et tous les ecclésiastiques s'embrassent et se donnent le saint baiser de paix, pour témoigner à l'Eglise et au peuple, par cette union, que Jésus-Christ maintenant n'est qu'un avec eux en qualité de pasteur: *Unus pastor* (*Joan.* x, 16), et qu'ils ne sont tous qu'un en lui : *Et unum ovile*, et aussi pour leur donner assurance qu'afin de les maintenir en cette union, il sera l'unique nourriture des brebis de son Eglise, qui est sa bergerie. En effet, après avoir été réconciliés en esprit par ce baiser de paix, et après avoir reçu cette disposition nécessaire à la sainte communion, ils communient réellement à Jésus-Christ par son corps et par son sang.

Or il faut remarquer que Jésus-Christ Notre-Seigneur ne nous donne la paix qu'après l'avoir puisée en Dieu son Père. Le Père en son Fils nous bénit, nous console, nous sanctifie, et toute bénédiction et sanctification nous viennent de lui en Jésus-Christ, non-seulement comme homme, mais aussi comme Dieu et comme Verbe; car le Fils de Dieu, dans le sein de son Père, reçoit tout de lui; et l'humanité sainte est toute remplie de bénédiction par l'union au Verbe qui découle tout en elle. C'est le premier bassin qui reçoit la plénitude de l'esprit et de la grâce que verse au dehors cette source infinie.

L'infinité de la substance du Verbe fait de deux natures un composé si parfait, qu'il ne peut y avoir une communion plus parfaite que celle qui est entre elles de leurs biens et de leur être. Ainsi la nature humaine reçoit tout de la divine, par ce baiser admirable et par cette union qui est entre elle et la personne divine du Verbe. C'est pourquoi le prêtre baise l'autel, devant que de donner la paix au diacre; car le prêtre figure Jésus-Christ; l'autel représente la Divinité, et le prêtre baisant l'autel, signifie que Jésus-Christ va puiser en la Divinité la grâce et la bénédiction qu'il doit répandre sur l'Eglise, signifiée par le diacre.

Et parce que Jésus-Christ, en montant dans le ciel, se donnant en communion à son Père, et lui baillant le baiser du grand et éternel amour, a donné ensuite son esprit à ses apôtres, qui étaient le Nouveau et l'Ancien Testament tout ensemble (ils étaient l'Ancien, à cause qu'ils en étaient tirés; ils étaient aussi le Nouveau en esprit, à cause qu'ils recevaient les prémices de l'esprit du Nouveau); de là vient que le prêtre, qui doit donner la paix au Nouveau et à l'Ancien Testament tout ensemble, doit baiser l'autel, qui est l'image du sein du Père, qui porte en lui son hostie et son Verbe.

C'est pour cela même que le prêtre baise l'autel, et qu'il élève les mains et les yeux au ciel devant que de donner la bénédiction au peuple, pour exprimer que Notre-Seigneur ne donne la bénédiction aux hommes qu'en la vertu de son Père, et de la communion qu'il a à son essence: car le Père baise son Fils lorsqu'il lui donne son essence et qu'il la répand en lui. C'est le baiser de paix le plus intime qui se puisse donner, qui les tient liés et unis ensemble, en sorte qu'ils ne peuvent l'être davantage.

Le Père influant son essence en son Fils, et le communiant de son être, lui donne ce qu'il a de trésors, de grâces et de bénédictions : et ce cher Fils, pour le respect qu'il porte à son Père, veut témoigner aux hommes que tout ce qu'il leur donne il le tient de lui; que quand il leur parle, qu'il agit et qu'il opère en eux, c'est par la vertu qu'il a reçue de lui, et que sa doctrine, sa lumière et tout le bien qu'il verse sur eux, procèdent de lui seul. C'est ce qu'il fait entendre par ces paroles : *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.* (*Joan.* VII, 16.) Et par ces autres : *Quid mihi et tibi est, mulier? Nondum venit hora mea.* (*Joan.* II, 4) : Mon heure n'est pas venue; c'est à mon Père, de qui je tire la puissance de faire des miracles, à me marquer le moment auquel il veut que je commence. C'est pourquoi le prêtre élève souvent les yeux et les mains vers le ciel, témoignant que tout don parfait procède du Père, auprès duquel il mendie la bénédiction qu'il doit donner aux hommes.

Pour cela même Notre-Seigneur, sous la

Digitized by Google

personne du prêtre, bénissant l'eau et le vin qu'on verse dans le calice avant l'Offerte, s'adresse à son Père : *Deus qui humanæ substantiæ dignitatem*, etc., pour témoigner que c'est en la vertu de Dieu son Père que Jésus-Christ répandra son sang. Et non-seulement cette bénédiction du prêtre sert pour purifier ces éléments, pour les tirer de l'usage profane, et pour les mettre en l'état de sainteté que le sacrifice demande ; mais encore elle montre que la vertu de Dieu et la sainteté de son esprit sont répandues dans le sang de Jésus-Christ avant qu'il soit offert *Quanto magis sanguis Christi, qui per Spiritum sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo ?* (*Hebr.* IX, 14.)

Si bien que le baiser du diacre et du sous-diacre signifie l'union du Nouveau et du Vieux Testament en Jésus-Christ. Il signifie que la pierre angulaire, Jésus-Christ, n'a fait qu'une seule chose de deux, qui étaient très-séparées et éloignées : *Ipse enim est pax nostra, qui fecit utraque unum* (*Ephes.* I, 2, 14) ; et que de tous les Juifs et les gentils il n'a fait qu'une Eglise : *Fiet unum ovile, et unus pastor* (*Joan.* X, 16) : Par la sainte communion, il ne se fait des Juifs et des gentils qu'un troupeau et qu'un bercail. Ce qui est encore signifié par le baiser de paix, que le sous-diacre va porter à l'Eglise, en se mettant parmi les fidèles, et s'unissant à eux ; le sous-diacre dit par là qu'il est entré en communion avec l'Eglise, qu'il n'est qu'un avec elle, et qu'il lui sert de témoin de la paix procurée par Jésus-Christ, qui en est le Médiateur.

Après cela, le sous-diacre commence à voir à découvert les mystères. Car après avoir porté la paix il retourne à l'autel, il monte auprès du prêtre et découvre le calice, comme le diacre faisait auparavant, pour témoigner que l'Ancien Testament découvre le grand mystère aussi bien que le Nouveau ; et ce bonheur ne lui arrive qu'après sa réconciliation à Jésus-Christ par la grâce du Nouveau Testament, qui est répandue sur lui, qui lui est communiquée par le baiser du diacre, qui non-seulement s'unit à lui et lui donne le saint baiser en témoignage de la communion parfaite à l'esprit de Jésus-Christ, mais encore il met les mains sur ses épaules en l'embrassant, en témoignage de la plénitude où il le met. Car l'Ancien Testament communiant à Jésus-Christ, est recevant la grâce de réconciliation, est mis en part de tous les biens du Sauveur comme les gentils, et par là le Vieux Testament devient le Nouveau. Etant rempli et revêtu de grâce, il n'est plus Vieux Testament, puisqu'il n'était tel qu'à cause de sa vacuité, à cause de ses simples figures, à cause de ses pauvres et chétifs éléments, qui ne renfermaient point la grâce comme le font nos sacrements.

Le diacre représente en cette cérémonie Notre-Seigneur, comme ministre de son Père et de sa réconciliation, qui reçoit tout immédiatement de lui. Le sous-diacre représente Notre-Seigneur, mais comme ministre de l'Eglise, et qui lui porte le baiser de paix. C'est l'expression de la communion qui se fait au ciel et sur la terre.

Le baiser de paix que le prêtre donne au diacre représente le baiser du Père et du Fils, il représente la communion du Père à son Fils. Le prêtre représente le Père, qui embrasse son Fils, et se communie de lui : ce qu'il a continué de faire depuis le jour de l'Ascension qu'il reçut son Fils dans son sein, et le consomma en lui, comme il avait déjà commencé au jour de la résurrection qu'il avait consommé son Fils en lui-même. Et ces mystères commencés une fois continuent toujours comme mystères d'éternité, qui sont permanents et toujours les mêmes. Le Père consomme toujours son Fils en lui, comme il fit au jour de la résurrection, quoiqu'il ne le tire pas toujours de la chair, où il n'est plus ; il continue à le recevoir dans son sein, et à le porter en soi-même, quoiqu'il ne le tire pas de la terre comme il fit au jour de son Ascension, et Jésus-Christ continue d'être consommé et embrassé dans le sein de Dieu son Père, aussi bien sur l'autel comme dans les cieux, à cause que Jésus-Christ y est dans son état de gloire, inséparable du sein de Dieu son Père.

Dieu le Père, qui communie à son Fils sur l'autel, est représenté par le prêtre qui communie à la sainte Messe ; car le prêtre tient quelquefois la place du Père, et quelquefois celle du Fils : ici il représente le Père, qui consomme et qui embrasse son Fils ; il tient la place du Père qui communie à son Fils, et qui le reçoit dans son sein : et le baiser de paix que le prêtre donne au diacre exprime au peuple, par une figure plus sensible et plus grossière, cette communion du Père à son Fils, que le prêtre va exprimer encore mieux communiant réellement à l'hostie et embrassant ainsi le Fils de Dieu, comme le Père l'embrasse en lui. Et c'est cet embrassement du Père avec son Fils, que le prêtre veut exprimer lorsqu'il embrasse le diacre en lui donnant le baiser de paix.

Cet embrassement extérieur du prêtre et du diacre signifie encore l'amour et l'affection que le Père a envers son Fils en communiant à lui et le recevant en son sein. C'est aussi une belle image de la disposition principale avec laquelle il faut communier, qui est la charité. Et non-seulement la charité doit être dans le prêtre, mais aussi dans les peuples : car, pour communier dignement et avec fruit, ils doivent avoir entre eux une charité extrême, jusqu'à se donner tous les uns aux autres, et se vouloir fondre les uns dans les autres, Notre-Seigneur nous disant qu'il veut que nous nous aimions comme il nous a aimés. Il faut nous donner les uns aux autres, comme Jésus-Christ s'est donné à nous ; jusque-là qu'il faudrait être prêt à se donner en communion, non-seulement par la communication des biens corporels et temporels, mais encore des spirituels et éternels, comme Jésus-Christ et les saints le font dans le ciel, où ils n'ont rien à eux qu'ils ne le donnent à leurs frè-

Digitized by Google

rus et dont ils ne les rendent participants.

La sainte communion de Dieu le Père à l'humanité de son Fils n'est pas la seule communion représentée par le baiser de paix et par la communion sacramentelle du prêtre au corps de Jésus-Christ; mais encore la communion éternelle du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Car le Père de toute éternité se donne au Fils, et lui donne son essence infinie et tous ses attributs; il lui donne tout ce qu'il est et tout ce qu'il a : *Omnia mea tua sunt, et tua mea sunt*, dit le Père à son Fils; tous mes biens sont à vous, et vos biens sont à moi. Le Fils en dit de même au Saint-Esprit, lui communiquant son être et tous ses attributs, tous ses desseins et toutes ses pensées : *Omnia mea tua sunt, et tua mea sunt :* Tout ce qui est en vous est de moi.

Cette communion est admirable, et elle est l'origine et le prototype de toutes les communions temporelles, soit de Dieu en son Fils, soit de son Fils dans les hommes, soit même du Saint-Esprit dans l'Eglise; d'où vient que tout ce qui exprime ces autres communions exprime la première comme leur origine. Ainsi, lorsque le prêtre donne le saint baiser au diacre, il exprime la communion du Père au Fils; et lorsque le diacre porte le baiser du prêtre au sous-diacre, il exprime la communion du Père et du Fils au Saint-Esprit. Et parceque le Père, sur cette communion première de lui à son Fils, a formé le dessein de communier la créature à son Fils, l'Eglise a reçu ce grand bénéfice de la communion au corps et au sang de Jésus-Christ. C'est pourquoi le diacre, représentant le Fils, distribuait autrefois le sang de Jésus-Christ au peuple, et c'est encore à lui maintenant à tirer le saint ciboire du tabernacle, quand il faut donner la sainte communion. Et parce aussi que le Père a communié à son Esprit, il a formé sur cette communion le dessein de communier son Eglise au Saint-Esprit; de là vient que le sous-diacre, qui représente quelquefois le Saint-Esprit, porte la paix au peuple, et donne ce baiser de paix, qui signifie l'union de l'âme au Saint-Esprit.

Ainsi, l'on voit les sens et les desseins admirables de l'Eglise, en ce qu'elle nous ordonne, qui semble n'être rien qu'une simple cérémonie extérieure. Elle n'a point de petits desseins, ni de faibles pensées; il y a dans sa sagesse mille intentions cachées que nous ne connaissons pas. Le sous-diacre donc ne signifie pas seulement Jésus-Christ serviteur de l'Eglise; mais encore il tient la place du Saint-Esprit, lorsque l'Eglise veut exprimer la part que toute la sainte Trinité prend au saint sacrifice. Premièrement, le Père est le prêtre consommant son hostie; le Fils est la victime, le Saint-Esprit est le feu. Secondement, les deux autres personnes communient à Jésus-Christ aussitôt que le Père; car, comme c'est Dieu qui communie et qui reçoit en lui l'humanité de Jésus-Christ, la consommant et l'embrassant pour toute l'éternité, ce sont aussi toutes les trois personnes qui communient à l'humanité; elles sont toutes trois nourries et honorées de lui. Aussi faut-il qu'à la grand'-Messe le sous-diacre, le diacre et le prêtre, communient à Jésus-Christ. Enfin, c'est une chose admirable, de voir la religion chrétienne renfermée en ces cérémonies.

CHAPITRE III.

De la sainte communion.

La communion est l'invention d'amour et de religion, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a trouvée pour multiplier ses louanges, ses adorations, ses amours; en un mot, tous les devoirs qu'il rend à son Père, il ne se contente pas de les offrir lui seul à Dieu, mais il désire de nous les donner, et de les répandre en nous, comme en autant de tabernacles vivants, et en autant de ciboires animés, capables de recevoir les impressions de son amour et de ses louanges, pour les répandre ainsi partout, et pour avoir de la sorte autant de saints autels, de vrai parfum et de véritable thimiame, qu'il y a de cœurs des Chrétiens capables et disposés de recevoir ses sentiments, et de communier à son Esprit et à sa religion. Et c'est ce qu'il désire le plus : car il ne nous communie à son corps et à son sang, que pour se servir d'un moyen plus naturel et plus sortable de nous communier à son intérieur, se servant en cela de son corps comme d'un sacrement et d'un véhicule de l'Esprit, bien plus proportionné à notre condition, quoiqu'il soit divin et spiritualisé, que n'est pas l'Esprit même dont il est inséparable. Les espèces du pain et du vin sont les moyens par lesquels Notre-Seigneur nous donne son corps et son sang, et son corps et son sang servent à nous transmettre son esprit et sa religion; et il faut que ce soit par la participation au même autel, par la communion au troisième sacrifice, et sous les espèces du pain et du vin, comme sous les images extérieures du corps et du sang, que la religion sensible, corporelle et extérieure, soit assemblée et réunie pour glorifier Dieu.

Ce n'est pas seulement pour ce sujet qu'il faut que nous soyons assemblés sous ces signes visibles, et que nous communiions au corps et au sang de Jésus-Christ; mais encore c'est parce que Notre-Seigneur a voulu que nous communiassions à l'hostie du sacrifice, pour prendre en nous l'esprit et la disposition d'hostie; pour être les victimes de Dieu, et pour commencer dans l'Eglise à ne faire de tous les fidèles qu'une seule victime en Jésus-Christ, ce qui s'achèvera un jour parfaitement dans le ciel. C'est pour cela que n'étant qu'un en lui-même, il est toutefois multiplié en ces espèces, pour être une hostie en plusieurs, et pour faire par son moyen de plusieurs une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, et qui ait dans l'esprit un culte raisonnable; c'est-à-dire intérieur, spirituel, toujours respectueux et glorieux : *Hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium.* (*Rom.* XII, 1.)

Voilà donc le dessein de Notre-Seigneu-

Digitized by Google

en la multiplication de son corps, et en la communion qu'il en donne à l'Eglise; savoir est d'avoir autant de corps, autant de bouches, autant de cœurs, qu'il y a de sujets en l'Eglise, pour s'immoler en eux à la gloire du Père, pour l'adorer, l'aimer et le glorifier, en tout autant d'endroits qu'il y aura jamais de fidèles au monde, pour répandre ainsi son amour et sa religion en tous les cantons de la terre; pour l'étendre autant que l'univers, et enfin pour ne faire de tout le monde qu'une Eglise, de tous les hommes qu'un religieux, de toutes leurs voix qu'une louange, et de tous leurs cœurs qu'une victime en lui, qui est l'universel et l'unique religieux de Dieu son Père, et qui est répandu en nos cœurs par la communion qu'il nous donne à son corps, unique temple et très-saint ministre de sa véritable religion.

Le corps et le sang de Jésus-Christ, qui dans le saint Sacrement ne respirent que la mort, nous avertissent de la mort de nos corps, et de l'obligation que nous avons à tout moment d'immoler et de crucifier les sentiments de notre chair, qui, étant tout injuste en ses désirs et en ses passions, doit être immolée à toute heure, et étouffée en la naissance de ses mouvements. Notre chair est une hostie à être mille fois immolée par jour, et à recevoir à tout moment autant de coups de couteau quelle a de mouvements injustes et de propres désirs, qui sont toujours impurs en eux-mêmes, parce qu'ils naissent d'une source universellement souillée, et qui ne peut produire aucune chose qui ne soit dans l'impureté. Tout ce qui n'est point de l'Esprit en nous, et qui est de la chair, est condamné de Dieu, et doit être mis à mort et crucifié comme criminel et comme partie et membre d'Adam, condamné une fois en lui et en tous les siens.

Notre-Seigneur en sa mort a crucifié universellement sa chair en tous ses membres, à cause qu'elle était en ressemblance du péché; il l'a traitée d'esclave, de criminelle et de révoltée; et comme la nôtre l'est en effet, elle ne doit pas recevoir un traitement plus doux; il faut la garrotter, la prendre, la crucifier, et la mettre à mort sur un gibet. C'est de quoi Notre-Seigneur nous fait ressouvenir, en nous donnant son corps et son sang dans le saint Sacrement; et par la communion que nous y avons, il fait passer et porte intérieurement en nous la grâce qu'il nous y montre extérieurement, qui est la grâce et la vertu de crucifier notre chair, et de la mortifier par liens, par force, par mépris, par rebuts et par croix; donc l'esprit nous est donné par ce sacrement, qui est un sacrement de vie intérieure et de mort extérieure, parce qu'il donne la vie au cœur et à l'esprit; l'esprit ensuite donne avec rigueur et avec amour la mort au corps et à la chair, et ainsi il se fait de notre cœur une hostie consommée dans le feu divin, et de notre corps une hostie immolée à la gloire de Dieu, et de cette sorte nous sommes rendus participants des mystères et de toutes les parties du sacrifice, auxquelles il veut que nous ayons part par la communion, qui n'est que comme une union à l'hostie pour la dilater, pour faire un plus grand sacrifice, et pour faire de tous les offrants et adorateurs autant de victimes de Dieu; et c'est là tout le dessein de la communion, qui est la dernière partie du sacrifice.

Dans l'ancienne Loi, il était ordonné que le prêtre, et quelquefois l'offrant, selon la nature du sacrifice, communiassent à la victime. Ils disaient par là qu'ils entraient en esprit dans tous les états de l'hostie, soit de consécration à Dieu, soit d'immolation, soit de consommation; qu'ils faisaient profession d'être tout consacrés à Dieu, et de ne s'en séparer jamais; qu'ils méritaient la mort comme l'hostie qui ne la souffrait qu'en leur place; qu'ils ne se servaient d'elle que pour témoigner la disposition et la préparation où ils étaient d'être immolés eux-mêmes les premiers, et qu'enfin ils espéraient un jour leur consommation dans le feu divin, à la manière de l'hostie, laquelle après sa mort était consommée par un feu dans la flamme duquel elle s'élevait au ciel, d'où ce feu était descendu. C'est où aspiraient et le prêtre et l'offrant, aussi bien que la victime, de terminer leur sacrifice en Dieu. Tout cela était figure de la communion des Chrétiens à Jésus-Christ Notre-Seigneur, l'hostie immolée sur l'autel; car cette communion a été instituée de Dieu pour les rendre participants des dispositions de cette hostie, et pour les faire entrer dans les sentiments de cette sainte victime, qui vient vivre en eux afin de leur faire faire la profession qu'ils ne pourraient pas faire par eux-mêmes, d'être tout consacrés à Dieu; de vouloir être à lui inséparablement et inviolablement, sans jamais s'éloigner de l'état de leur consécration, que le baptême a premièrement opéré, et qui a été renouvelé pleinement par la communion à l'hostie, qui les met en participation et en société de la même consécration, par laquelle le Fils de Dieu se consacre à son Père sur l'autel, et s'est consacré à lui dès le moment de son incarnation.

C'est en ce point admirable que consiste la grande merveille de la communion à Jésus-Christ, et c'est le grand trésor que notre âme y reçoit, de ce qu'il nous communie à son intérieur et à ses dispositions saintes. Quelle merveille que notre âme soit faite participante de la consécration même que Notre-Seigneur Jésus-Christ a faite de soi à son Père! Quelle merveille que nous entrions en communion de cette sainte et admirable opération! Quelle donation serait la nôtre, si elle était faite dans le même esprit et dans les mêmes dispositions de Notre-Seigneur! Quelle adhérence de nous à Dieu! Quel transport continuel! Quelle dédicace! Quel amour! Quelle application perpétuelle! Hélas! Dieu le désire, Dieu le veut, Dieu nous donne son Fils pour ce sujet, Dieu nous communie à l'esprit de Jésus-Christ, à son intérieur, à sa disposition

Digitized by Google

d'hostie, à cette opération particulière de consécration à Dieu. Et pourquoi ne le ferons-nous pas? Pourquoi ne nous laisserons-nous point pénétrer à Jésus-Christ pour entrer en ses dispositions, et en l'état intérieur dont il veut nous rendre participants?

Cette communion à l'hostie est encore pour nous faire entrer dans les dispositions intérieures de Jésus-Christ mourant, qui a voulu que la communion fût le dernier de ses mystères, pour porter en notre âme l'esprit de ses mêmes mystères, et les dispositions merveilleuses du sacrifice par lequel il a commencé et fini sa vie. Et parce que sa vie n'a été qu'un exercice continuel, qui nous apprend à rendre nos devoirs à Dieu le Père, et qu'il veut que nous les lui rendions au moins en esprit, il vient nous communier à ses dispositions, il vient nous faire protester que nous méritions la mort nous-mêmes, et que si Notre-Seigneur l'a soufferte comme l'hostie du monde, c'était pour témoigner de sa part ce que tout le monde méritait, et qu'il mourait pour tous, parce que tous devaient mourir. Il était le supplément universel du genre humain; ainsi, en mourant, il fait connaître que tout le monde et chaque particulier doit être mort, puisque lui-même, qui tient la place de tous les hommes et qui rend pour chacun d'eux ce qu'ils doivent à Dieu, est obligé de souffrir la mort: *Si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt* (*II Cor.* v, 14): Si Jésus-Christ est mort, s'il est notre victime, donc nous sommes morts par obligation; cette pauvre victime ne marque autre chose, sinon qu'elle porte en notre place ce que nous étions obligés de porter en notre particulier: *Unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt:* Il est mort un pour tous, un en la place de tous, qui avouent le mériter, et qui, mangeant l'hostie, disent qu'ils sont un avec l'hostie, et protestent d'entrer en son esprit et en ses obligations.

Autrefois l'offrant mettait les mains sur l'hostie pour plusieurs intentions, entre autres pour la charger de ses devoirs et de ses obligations; et lorsque ensuite il y communiait, il protestait de se faire un esprit avec elle, de vouloir mourir et d'avoir mérité la mort, comme l'hostie l'avait soufferte. Ainsi il faut que le fidèle qui communie à Jésus-Christ hostie, proteste de mériter la mort et d'être en disposition de la souffrir, et il en reçoit même la grâce par la communion qui lui est donnée, et qui le fait participant de Jésus immolé à la gloire de son Père.

Cet état d'immolation est un état où la créature d'elle-même ne peut arriver sans la grâce de Jésus-Christ, dont elle a besoin aussi bien que de l'esprit dans lequel il s'est offert lui-même et livré à la croix: *Per Spiritum sanctum semeptisum obtulit* (*Hebr.* IX, 14); *Oblatus est, quia ipse voluit* (*Isa.* LIII, 7): Il s'est offert et livré à la croix à cause qu'il l'a voulu: ainsi cette volonté de mourir et de se crucifier pour Dieu est une grâce donnée par la communion à l'hostie. C'est pourquoi anciennement en l'Eglise, au rapport de saint Cyprien, on avait un soin tout particulier de donner la communion aux fidèles dans le temps de persécution, pour leur donner l'esprit de Jésus-Christ hostie: *Qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem* (*Hebr.* XII, 2), qui se porta à la croix avec joie, et qui répand cette joie dans le cœur des hosties vivantes qui communient à lui, et qui sont disposées à recevoir son esprit de gloire, de vertu, de force et de toute-puissance, et qui porterait mille et mille croix, si on voulait s'abandonner à lui. O Jésus! de qui la croix était trop petite, et dont l'esprit en portait une mille fois plus grande que celle du corps, vous étiez accablé sous le poids insupportable de la justice et de la rigueur de votre Père; et toutefois vous aviez soif d'endurer encore tous les tourments que Dieu a depuis fait souffrir à vos martyrs.

Jésus voyant son corps trop petit pour supporter les peines extérieures que les Juifs et les démons eussent désiré de lui faire souffrir, voulut emprunter après sa mort les corps de ses fidèles, pour endurer en eux et accomplir ce qui manquait de peines et de martyrs à sa passion: *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi* (*Col.* II, 24): Son esprit embrassait tous les tourments imaginables; dans son zèle, il soupirait pour les endurer tous, et les bras ouverts et étendus sur la croix, il disait: *Sitio:* Ah! mon Père, que je désire de pâtir! que je souhaite d'endurer! Ah! mon Père, accablez-moi sous la souffrance! Et ainsi il mourut.

Et c'est à cet esprit de zèle des souffrances que communient les Chrétiens, en communiant à l'hostie; c'est à cela que Jésus-Christ nous veut faire participer, en nous donnant tout son intérieur et son extérieur, nous donnant son esprit et son âme aussi bien que son corps et son sang. Aussi voyons-nous des âmes dans le christianisme, qui, dans cette communion d'esprit et de disposition intérieure, désirent avec des transports extraordinaires et de saintes fureurs les douleurs et les peines; on les entend s'écrier: *Aut pati, aut mori* (Sainte THÉRÈSE): Ou souffrir, ou mourir. Ce n'est pas assez, disent les autres, parlant des croix et des souffrances; et: C'est trop, ô mon Dieu! s'écrient-elles dans les consolations. (Saint François XAVIER.) Quelques-unes, à l'aspect des souffrances que Dieu leur donne, disent en extase et en la jubilation qui prévient leur martyre: *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* (*Psal.* CVII, 1.) On en voit d'autres qui, dans les temps des débauches du peuple ou aux jours de la mort de Jésus-Christ, sont mises par les opérations du Saint-Esprit dans les mêmes postures et les mêmes situations où Notre-Seigneur a été dans sa passion; et pendant ce temps-là, elles endurent des peines plus violentes que celles du feu du purgatoire, que souvent même elles ont souffert; Dieu en disposant ainsi pour répondre au zèle qu'elles ont

Digitized by Google

de souffrir; car en purgatoire elles n'endureraient que pour leurs péchés particuliers; et ici, en participation de la passion du Fils de Dieu, elles endurent pour les péchés de tout le monde. On voit parfois toute leur chair en feu, et leurs poitrines ardentes consommer l'eau qu'on leur jette, tant elles sont dévorées par le feu de l'amour, et par ce grand désir de souffrir, qui est une communion à la soif ardente que Jésus-Christ avait de souffrir pour son Père. Il exprime extérieurement en elles, et répand jusque dans leur chair ce qui se passait intérieurement en lui. Il leur donne sa mort en communion et prend leur vie pour souffrir en elles; et c'est là l'effet de la communion à Jésus-Christ : *Sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis.* (*II Cor.* I, 7.)

Notre-Seigneur nous rend participants de son esprit de souffrances, pour nous rendre ensuite participants de son esprit de jouissance et de consolation *Communicantes Christi passionibus gaudete.* (*I Petr.* IV, 13.) Il faut communier à l'esprit de souffrances, aux désirs de mort, aux désirs de la croix et du crucifiement universel de tous ses membres. Car Notre-Seigneur Jésus-Christ était ravi d'endurer et de souffrir en tout lui-même, pour satisfaire à tous les péchés de la nature humaine; et il a dessein de nous donner aussi ce zèle et ce désir de nous crucifier à son exemple, par la vertu et la vigueur du Saint-Esprit, qu'il nous donne en la communion. Il faut donc s'oublier soi-même et se soumettre avec plaisir à la croix, dont il nous afflige comme il lui plaît, selon la mesure de son amour et selon l'étendue de ses desseins sur nous. Il nous donne les souffrances à proportion des biens qu'il nous prépare et de la gloire qu'il veut nous donner dans le ciel; nous communiant aux consolations de l'autre vie, comme il nous aura communiés aux souffrances de celle-ci : *Sicut socii passionum estis, sic eritis consolationis.*

Et comme le divin sacrifice ne se termine pas dans l'immolation, et qu'il va jusqu'à la consommation et au retour de l'hostie en Dieu, à l'exemple de Notre-Seigneur en sa sainte résurrection et en son ascension, la sainte communion doit opérer en nous toutes les dispositions et tous les sentiments de Jésus-Christ ressuscité et monté dans les cieux : elle doit mettre en nous le désir de la consommation en Dieu, qui nous fasse gémir dans la vie présente, comme saint Paul et comme les grands saints qui ont communié plus particulièrement à Jésus-Christ : *Coarctor usque dum perficiatur* (*Luc.* XII, 50), disait Notre-Seigneur : Je languis jusqu'à ce que mon sacrifice s'accomplisse : *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo* (*Philip.* I, 23), disaient ces grands saints : Je désire ma consommation, je désire de me voir délivré de cette chair, et retourné en Dieu avec Jésus-Christ, afin que ma vie soit cachée, anéantie et absorbée en Dieu par la communion à Jésus-Christ consommée en Dieu même.

C'est la vocation des Chrétiens appelés à ce bonheur par Jésus-Christ, qui le premier a passé par ces voies, se consacrant à Dieu lorsqu'il est venu au monde : *Holocaustomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : ecce venio* (*Hebr.* X, 6 ; *Psal.* XXXIX, 7) : Les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont pas agréé, je suis venu moi-même me substituer à leur place; je me suis offert et consacré pour m'immoler à votre gloire à la place des victimes pour le péché. (*Levit.* XVI, 10.) Comme ce bouc chassé au désert et abandonné à la rage des bêtes sauvages, j'ai été environné des loups, des chiens et des taureaux, et ils m'ont assiégé de toutes parts pour me déchirer et me dévorer en leur fureur : *Circumdederunt me vituli multi : tauri pingues obsederunt me.* (*Psal.* XXI, 13.) Comme cet autre bouc réservé à être immolé pour le péché, je me suis vu égorgé et immolé sur la croix, afin d'entrer ensuite dans le Saint des saints, comme le grand prêtre, par la vertu de mon sang répandu pour la rémission des péchés de tout le monde. Enfin, je me suis mis à la place des holocaustes, je suis entré dans le feu de mon Père, où j'ai tout consommé au jour de ma résurrection; et, après avoir été réduit dans un état de sainteté et de pureté digne de lui, j'ai retourné à lui au jour de mon ascension. (*Joan.* XVI, 28.) Or Jésus-Christ, dans la communion, nous appelle à la participation de tous ses divins mystères, à la participation du sacrifice entier, par lequel se répandant dans l'Eglise, et l'associant à ses dispositions, il entre en elle, et la rend une avec lui dans la communion. Ainsi le sacrifice qui est universel, et qui doit tout réunir à Dieu réellement, doit être répandu en nous pour nous porter en Dieu; il doit s'achever en nous, qui avec Jésus-Christ faisons la totalité de l'hostie offerte et présentée à Dieu, qui est l'Eglise en Jésus-Christ, l'Eglise communiante à Jésus-Christ.

CHAPITRE IV.

Du service que le sous-diacre rend au prêtre sur la fin de la sainte Messe.

Après la sainte communion, le sous-diacre donne les ablutions au prêtre, il verse le vin dans le calice, où il n'avait auparavant versé que de l'eau, pour apprendre qu'à la fin du monde, l'Ancien Testament, signifié par le sous-diacre, versera son sang pour Dieu, et mourra pour sa gloire, comme il arrivera à Elie et aux autres Juifs, qui seront tous en feu et en ferveur pour Dieu. Au commencement il ne versait que de l'eau dans le calice, témoignant qu'il n'avait que de simples éléments et très-nécessiteux de la grâce; et le diacre mettait du vin pour témoigner la vigueur, la force et la vertu, qui est comprise dans le Nouveau Testament, infiniment vigoureux par-dessus l'Ancien, plus que le vin ne l'est par-dessus l'eau; mais maintenant il verse le vin, parce que, selon saint Paul, les restes d'Israël seront sauvés : *Reliquiæ salvæ fient* (*Rom.* IX, 27); et reconnaissant Jésus-Christ, ils seront plus fer-

Digitized by Google

vents pour son service que tout le reste des Chrétiens.

Le sous-diacre ne donne pas seulement le vin à la fin du sacrifice, pour témoigner que depuis sa réconciliation et sa communion à Jésus-Christ, il est fervent et rempli de grâces comme le Nouveau Testament; mais encore il met la main dans le calice, il le voit, il le touche jusqu'au fond, pour faire entendre qu'il a part au plus secret des mystères. Auparavant le diacre essuyait le calice au temps de l'Offerte, et la patène après le *Pater*, qui étaient apportés par le sous-diacre, et ainsi l'Ancien Testament était purifié par le Nouveau, et la grâce du Nouveau purifiait tout ce que l'Ancien fournissait aux mystères, n'y ayant rien de pur que par la grâce de Jésus-Christ; mais, à la fin de la Messe, le sous-diacre purifie les instruments du sacrifice, c'est à-dire que les saints de l'ancienne Loi, comme Moïse et Elie, serviront de reproches aux saints du Nouveau Testament; et la sainteté des Juifs qui se convertiront sur la fin du monde nous fera rougir de honte. Et comme le sous-diacre a soin de purifier le calice, aussi serviront-ils par leur ferveur et par leur zèle à purifier le reste des Chrétiens. Ils se joindront à Elie, qui, à la fin du monde, servira de condamnation à la tiédeur des Chrétiens : il retournera de la fournaise de l'amour et de la contemplation ardente de trois ou quatre mille années. Il viendra soutenir la foi de Jésus-Christ, et lui rendra témoignage, appuyant ainsi les faiblesses des croyants dissipés en eux-mêmes et distraits dans l'amour désordonné des créatures. Et c'est pour cela même que le livre qui était du côté de l'Evangile est rapporté, avant la fin de la sainte Messe, du côté des prophéties et de l'Epître, et que cela se fait par le diacre, pour montrer que devant la fin du monde le Nouveau Testament ira porter la foi parmi les Juifs, et qu'il se fera de tous les peuples un seul christianisme et une seule religion.

C'est aussi enfin le sous-diacre qui plie le corporal, qui couvre le calice avec la palle et le voile, et qui le reporte sur la crédence, ce qui signifie que ce seront les Juifs qui viendront mettre fin aux mystères, qui les fermeront et qui achèveront ce grand mystère du corps de Jésus-Christ, qui est l'Eglise, dont ils seront comme les derniers membres. C'est la totale victime et le parfait sacrifice qui s'accomplira et se consommera avant la dernière bénédiction de Jésus-Christ sur le monde au jour du jugement. Alors on verra l'union de l'Ancien et du Nouveau Testament représentés par le diacre et le sous-diacre, attendant sur la même marche la bénédiction de Jésus-Christ par la main du prêtre, qui sera répandue sur les vrais adorateurs en esprit et en vérité, tels que l'ont été les vrais Chrétiens dans le Nouveau Testament, et les patriarches et prophètes dans l'Ancien, qui ont été remplis de l'esprit de Jésus-Christ, et qui étaient plus de la nouvelle loi que de l'ancienne, comme un Moïse, un David, un Isaïe, etc.

LIVRE NEUVIÈME.

DE CE QUI SUIT LA COMMUNION, JUSQU'A LA FIN DE LA SAINTE MESSE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'antienne qui se nomme Communion, et des oraisons qui la suivent.

L'antienne ou le verset qui suit la très-sainte communion, et qui en porte le nom, avec les oraisons qui se disent après, et que l'on nomme Post-communion, signifient, outre l'explication que nous avons déjà donnée, les prières de l'Eglise qui ont suivi la mort de Jésus-Christ, et qui seront présentées jusqu'à la fin des siècles d'où vient qu'après cela on finit la Messe, et on dit hautement : *Ite, missa est* : « Allez, la Messe est dite. »

La fin du sacrifice signifie la fin de l'Eglise, la fin de ses devoirs envers Dieu. Tout ce qui s'est fait à la gloire de Dieu, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, est compris dans ce sacrifice, Jésus-Christ, qui s'est offert à Dieu, y est présenté en tous ses membres, et en tout son mystère, qui dit le Christ entier, lequel a commencé depuis les premiers jours du monde, et continuera jusqu'au dernier. Ce qui doit rendre admirable l'auguste sacrifice de la Messe, où l'on voit présenter à Dieu une hostie si terrible, à savoir Jésus-Christ, toutes ses prières et tous ses mérites; Jésus-Christ avec tous les fidèles, avec ce grand corps si diffus et si dilaté. Un Jésus répandu dans les membres qui sont sans nombre, est la victime de notre autel; et ses membres pleins d'oraisons et de mérites sont présentés à Dieu en Jésus-Christ principale victime; ce qui s'exprime par les cérémonies qui se font en la Messe, et par les choses qu'on y chante.

Ces oraisons sont donc les prières de l'Eglise présente, qui ne cessera, jusqu'à la fin, de demander à Dieu ses besoins par Jésus-Christ, comme faisait autrefois la Synagogue, qui ne cessait de gémir et de prier. C'est pourquoi pendant les oraisons du commencement et de la fin de la sainte Messe, et même pendant les Secrètes, le prêtre a toujours les mains ouvertes; car ces mains ouvertes et élevées vers le ciel signifient que nous mendions les grâces et les libéra

Digitized by Google

lités de Dieu, et que nous les attendons en confiance et ouverture de cœur.

Le prêtre néanmoins joint les mains, et par quatre fois au temps de l'oraison. Premièrement, devant que de s'incliner et que de baiser l'autel, pour confesser, en s'anéantissant devant Dieu, que c'est de lui résidant en l'autel, que Notre-Seigneur et toute son Eglise puisent la grâce de prier.

Secondement, le prêtre joint les mains étant tourné vers le peuple, devant que de dire : *Dominus vobiscum*. Et cela signifie que l'Esprit qui nous est donné, et les grâces qui sont répandues dans l'Eglise, sont tirées du sein de Jésus-Christ qui a tout puisé en son Père, et qui a tout reçu de lui : car c'est en Jésus-Christ qu'habite la plénitude de la divinité émanée de son Père.

Troisièmement, on joint les mains en disant : *Oremus*, pour montrer l'unité qu'il faut avoir avec Jésus-Christ Notre-Seigneur en nos prières, nous approchant de lui en esprit et nous adressant en lui à Dieu le Père.

En quatrième lieu, le prêtre joint les mains en concluant l'oraison et proférant ces paroles : *Per Dominum nostrum*, etc., *in unitate Spiritus sancti*, pour témoigner que nous espérons l'effet de toutes nos prières par les mérites de Jésus-Christ ; que notre confiance est uniquement fondée en lui, comme aussi en l'unité d'esprit que nous avons en lui ; et que nous fondons la valeur de nos prières, en ce que le même Esprit qui prie en Jésus-Christ est celui qui prie en nous ; et comme il mérite d'être exaucé, nous avons confiance que nous le serons aussi, nous offrant à Dieu, et nos prières en lui.

Il faut remarquer aussi qu'on devrait chanter les dernières oraisons du côté de l'Evangile, parce qu'elles nous représentent les prières du Nouveau Testament, que le sacrifice contient encore pour les offrir à Dieu : mais d'autant qu'on veut exprimer que le Nouveau et l'Ancien Testament, après la Communion, et après que Jésus-Christ a consommé tout en lui, ne sont plus qu'un, et même que l'Evangile à la fin de l'Eglise retournera aux Juifs, et que là où aura commencé l'Eglise, elle finira ; là où aura commencé le sacrifice, il finira. On les chante du côté de l'Epître, afin que là où on a ouvert le livre, là on le ferme, disant que les mystères sont finis. Et même on tourne le livre d'un autre sens à la fin qu'il n'était au commencement, et l'on tourne le dos du livre vers l'autel, où au commencement l'on y tournait le côté des feuillets, pour témoigner qu'avant le sacrifice, les mystères n'étaient pas encore ouverts, et que Jésus-Christ paraissant les découvrirait : ou au contraire à la fin, après tout le mystère expliqué, on ferme le livre en tournant le dos vers le milieu de l'autel, et les feuillets du côté du peuple, pour témoigner que tout a été expliqué, et qu'il n'y a plus rien à attendre. Et tout cela se fait après avoir dit : *Per Dominum nostrum*, etc. *Qui vivit et regnat in unitate Spiritus sancti Deus, per omnia sæcula sæculorum ;* pour dire que Jésus-Christ est celui qui a ouvert et ferme ; que c'est par lui que tout commence et que tout se conclut, qui est maintenant régnant après la conclusion de ses mystères, dans les siècles des siècles.

CHAPITRE II.

De la Bénédiction que le prêtre donne à la fin de la sainte Messe et de l'Evangile de saint Jean.

L'Evangile de saint Jean, qui a été composé le dernier de tous, pour la preuve de la divinité de Jésus-Christ, et par la personne que Notre-Seigneur avait laissée au monde pour continuer sa vie divine et ressuscitée, se lit à la fin de la sainte Messe, après que tous les mystères sont accomplis et représentés, et même après que la Bénédiction a été donnée aux peuples, et qu'on les avertit que les mystères sont achevés : *Ite, Missa est* ; « Allez, la Messe est dite. » Le Fils de Dieu a achevé la mission du Père : il est retourné d'où il était parti par le ministère du prêtre, qui l'avait tiré du ciel, et qui l'y a renvoyé, ayant fait à l'autel un abrégé et un cours de la vie de Jésus-Christ. Après donc qu'on a donné congé au peuple, après ce retour de Jésus-Christ au ciel, où il nous a portés en esprit avec lui, ce qui est la fin de sa sainte mission, le prêtre lit le commencement de l'Evangile de saint Jean, qui déclare l'occupation que Notre-Seigneur doit avoir toute l'éternité avec son Père qui est de demeurer chez lui, et d'être vivant avec lui de sa même vie, comme il faisait de toute éternité : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum* (*Joan.* I, 1) : Au commencement, c'est-à-dire de toute éternité, le Verbe était, et ce Verbe était chez Dieu, et le Verbe était Dieu. Ce même Verbe qui s'est fait chair sur la terre, et qui est retourné chez Dieu, était de tout temps, il était devant le temps, il était dès l'éternité, il était dès le commencement le terme de la génération divine : c'est la merveille de la fécondité de Dieu, de produire une personne semblable à soi, un Verbe qui représente ce qu'il est.

Dès l'éternité même, il y avait en Dieu le Père un Verbe, un caractère, une figure, qui était plus que figure, plus que caractère, plus qu'image, qui représentait Jésus-Christ et sa mère, Jésus et ses membres ; c'était un caractère fécond, un caractère en Dieu, qui était vie, qui était l'origine et la source de Jésus-Christ et de ses membres. Ce caractère est appelé Verbe, c'est-à-dire parole ; et c'est une parole signifiant et opérant ce qu'elle signifie : c'est une parole qui représente efficacement, et qui dit énergiquement et pleinement ce qui est de Jésus et de l'Eglise. Elle est aussi nommée idée, à cause qu'elle est l'objet et le modèle sur lequel Dieu a tiré les choses et les a faites. Ce Verbe, ou cette parole est toute-puissante, selon saint Jean, à cause qu'elle est en Dieu, et Dieu même : *Omnia per ipsum facta sunt :* Tout a été fait par ce Verbe, en qui est répandue l'essence divine, et qui est identifié avec elle. Ce caractère est encore

Digitized by Google

appelé vie en Dieu, à cause qu'il n'est pas comme nos caractères, qui sont morts et stériles d'eux-mêmes. Ce caractère est vie et vivant en lui-même, et est fécond pour opérer les choses ; et c'est pourquoi nous voyons que les malins esprits, vrais singes de la vertu de Dieu et de ses œuvres, font tous leurs mauvais effets par la vertu des caractères, et en impriment à tous ceux qui se donnent à eux.

Or, on lit cet Evangile si admirable à la fin des mystères, et après la dernière Bénédiction du prêtre, pour laquelle tous les peuples témoignent avoir si grande dévotion, se prosternant avec tant de piété devant le prêtre, et laquelle représente la dernière bénédiction que Jésus-Christ donnera au monde, pour montrer que nous lirons à jamais dans le ciel ce divin Evangile, qui ne sera autre chose que le même Verbe divin qui y est représenté : nous aurons toujours ce livre ouvert devant les yeux, à savoir tous les saints avec Jésus-Christ, qui composeront ensemble ce volume. Et ainsi nous voyons que ce n'est pas sans raison qu'on ne lit point pour l'ordinaire cet Evangile de saint Jean dans un livre qui se ferme : mais, par un ordre secret de la Providence, ce saint Evangile a été tiré du livre et mis à part du reste des Evangiles, où l'on parle de la vie voyagère de Jésus-Christ, enveloppée encore sous des mystères inconnus ; et il est exposé dans une carte sur l'autel, à la place même où l'on a lu le premier Evangile, pour montrer que cet Evangile éternel succède à l'Evangile passager de la terre, et que la fidélité aux mystères cachés nous méritera la vue de cet Evangile à découvert : *Manifestabo ei meipsum.* (*Joan.* XIV, 21.) Nous verrons à plein Jésus-Christ, ce Verbe divin, cette parole éternelle, cet Evangile adorable, et nous contemplerons toute l'éternité ses beautés admirables avec celles de tous les saints, qui tous ensemble avec Jésus-Christ feront un volume parfait, qui toutefois sera couché sur la simple feuille de l'essence de Dieu où l'on lira toute leur vie conforme à celle de Jésus-Christ, qui sera l'Evangile vivant, l'Evangile accompli et exprimé sur leurs œuvres.

Le prêtre d'abord fait un signe de croix avec le pouce sur le commencement de l'Evangile, ou sur l'autel, puis sur le front, sur ses lèvres et sur son cœur : ce qui signifie que nous devons puiser en Dieu le Père, aussi bien qu'en Notre-Seigneur qui est notre Evangile vivant, la vertu de le comprendre, de l'aimer et de le professer. La sagesse de l'Evangile et les préceptes qui y sont enseignés, c'est une doctrine puisée dans le sein même de Dieu et de la sagesse éternelle : et Notre-Seigneur comme nous a reçu sa doctrine de son Père, et par la fidélité à sa loi et à ses ordonnances, par la fidélité à ses décrets et à ses conseils éternels, il est rentré en Dieu. Le Fils de Dieu s'est fait homme et s'est anéanti parmi nous : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* (*Joan.* I, 14) ; il a obéi aux ordres de son Père ; et ainsi il est retourné dans la gloire pour jouir de la même clarté qu'il possédait de toute éternité : *Clarifica me, tu Pater, apud temetipsum claritate, quam habui priusquam mundus esset apud te* (*Joan.* XVII, 5) : c'est pourquoi saint Jean dit : *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre* (*Joan.* I, 14) : Nous avons vu la gloire et la beauté de Jésus-Christ, comme la beauté du Fils unique de Dieu, qui est le Verbe divin, qui ne partage pas avec un autre la substance du Père, mais qui la possède tout entière : *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis* (*Col.* II, 9) : car le Père habite en son Fils avec la plénitude de son essence et de sa clarté ; il lui donne toute la gloire, toute l'essence et toutes les richesses qu'il possède ; il le fait héritier universel de tout son bien : *Quem constituit hæredem universorum* (*Hebr.* I, 2) : il le met en jouissance non-seulement de tous ses biens extérieurs, mais même de tous les intérieurs : *Mea omnia tua sunt, et tua mea sunt* (*Joan.* XVII, 10) : Tous mes biens sont à vous, et tous vos biens sont à moi ; tout est en moi, et vous n'êtes rien qu'un seul avec moi.

C'est au Verbe et à la parole qui produit tout, de tout commencer et dévorer en lui. C'est à lui à retirer à soi ce qu'il a poussé hors et commencé de produire et de rendre semblable à soi : *Quod factum est, in ipso vita erat.* (*Joan.* I, 3, 4.) Et après nous avoir faits chair et nous avoir anéantis, en nous tirant du sein du Père où nous étions vie, comme il s'est anéanti lui-même, et s'est fait chair en sortant de son Père et se rendant mortel, il nous rend semblables à soi, qui est cet unique plein de grâce et de vérité : *Plenum gratiæ et veritatis* (*Joan.* I, 14) ; pour nous faire entrer en la dignité de vrais enfants de Dieu, et pour faire en sorte que nous ne donnions point de confusion et de honte au Père qui nous a engendrés. C'est le Père éternel qui nous a adoptés tous pour ses enfants, et qui nous fait entrer dans tous les droits du légitime Fils ; il nous fait les héritiers universels de ses biens, et nous mettra en jouissance de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il possède ; et ainsi nous serons comme le Fils unique du Père, remplis de grâce et de gloire, et nous posséderons les trésors de sa science et de sa sagesse.

Digitized by Google

DE LA MESSE DES DÉFUNTS,

ET DES CHOSES QU'ON Y OMET.

CHAPITRE PREMIER.

Du commencement de la Messe jusqu'à l'Introït.

On commence la Messe des défunts comme les autres Messes. Après avoir fait le signe de la croix, on dit : *Introibo ad altare Dei.* Cette antienne exprime les dispositions intérieures de l'âme du défunt dans le purgatoire, qui est le lieu où notre infirmité nous fait descendre ordinairement après cette vie. Elle témoigne par là son espérance, et dit qu'un jour elle sera portée sur l'autel du ciel, qui est le sein de Dieu où les âmes sont consommées, après avoir été dépouillées de la robe de son infirmité.

Il y avait autrefois des victimes qui étaient dépouillées de leur peau, et dont la chair était brûlée hors l'enceinte du temple (*Exod.* XXIX; *Levit.* I, 4) : mais leur graisse était toujours portée dans le feu du sacrifice, pour être consommée comme hostie de louange à la gloire de Dieu : ainsi l'âme, dépouillée de son impureté et de ses superfluités, sera jetée dans le feu divin et portée sur l'autel des holocaustes, qui est Dieu, avec tout ce qu'elle aura fait de bien; et là les intestins, c'est-à-dire l'intérieur de l'âme, et ce qui est de vivant en elle par l'opération de l'Esprit, et toute cette graisse répandue dans le vieil homme qui couvre ses opérations, seront mis au feu divin, et jetés en Dieu pour en faire un parfum éternel à sa gloire. (*Exod.* XXIX, 33; *Levit.* V, 3-5.)

Le feu des holocaustes qui brûlait les intestins et la graisse représentait le feu d'amour qui consomme les saints en Dieu; et le feu qui dévorait la chair et la peau hors l'enceinte de la ville de Jérusalem, figurait le feu de la justice de Dieu, qui consomme, hors du paradis, les impuretés de la chair dont on espère être délivré. C'est dans cette espérance que l'âme dit en elle-même : *Introibo ad altare Dei :* Je serai transportée un jour sur l'autel de Dieu, et je sortirai de l'état malheureux où je gémis en ces cachots. J'entrerai dans la joie de celui qui m'aura purifiée des restes du vieil homme, et qui m'aura délivrée de la langueur où gémit le nouvel homme en moi : *Ad Deum qui lætificat juventutem meam.* Car autant que l'âme est purifiée, autant le nouvel homme est mis en joie et liberté, étant délivré de ce fardeau qui l'accablait, et tiré de la prison où il était enfermé.

On ne dit point le psaume : *Judica me, Deus,* etc., à cause que les âmes des défunts étant jugées, ne doivent point demander leur jugement à Dieu.

On dit : *Adjutorium nostrum in nomine Domini :* et par ces paroles, le prêtre exprime une disposition de l'âme du défunt comme étant le truchement qui parle pour elle aussi bien que pour toute l'Église qui gémit : Mon aide et mon secours est en Dieu seul; je n'espère rien de lui que par Notre-Seigneur Jésus-Christ, le porteur de ma prière, et le vrai intercesseur pour moi auprès de son Père. Sa charité aura égard à moi voyant son Fils qui a souffert pour mes péchés, et se ressouvenant des douleurs qu'il a portées pour moi sur la croix.

Ensuite, on ajoute : *Confiteor,* pour exprimer la confession des pauvres âmes dans le purgatoire. Elles y confessent hautement leurs péchés; elles ne déguisent point leurs fautes; elles les avouent et en crient merci à Dieu incessamment dans ce lieu de pénitence, où elles satisferont en rigueur de justice, ne l'ayant point fait en cette vie autant qu'elles le pouvaient : car ayant offensé une personne infiniment infinie, elles ne peuvent, à la vérité, lui satisfaire entièrement : mais néanmoins, l'ayant elles-mêmes offensée, elles doivent elles-mêmes lui satisfaire, et porter les peines que méritent les péchés qu'elles ont commis. Notre-Seigneur n'est point venu pour ôter à Dieu les droits qu'il pouvait exiger de nous, ni pour nous dispenser de ce en quoi nous pouvons lui satisfaire : mais il est venu seulement pour nous acquitter de ce qui surpasse nos forces; pour payer ce que nous ne pouvons payer, et ce en quoi la justice divine ne pouvait être autrement satisfaite. Ainsi, il nous laisse toujours l'obligation de payer ce que nous pouvons, et de satisfaire autant qu'il nous sera possible. C'est pourquoi Dieu le Père ne nous a pas affranchis de la mort, quoique son Fils l'ait soufferte pour nous : il nous a laissé l'obligation de la souffrir et de lui satisfaire en ce point, parce que nous le pouvons et le devons. Il a voulu souffrir la mort en sa personne, qui est d'un mérite et d'un prix infini, pour payer à l'infinité de Dieu ce que l'homme ne pouvait lui offrir. Il a satisfait par des qualités infinies, telles que sont celles d'un Dieu, aux qualités et per-

Digitized by Google

fections immenses et infinies de Dieu, qui avaient été offensées par le péché de l'homme.

Ainsi, en Jésus-Christ, nous trouvons le supplément de ce qui nous surpasse, et non pas l'injustice de dérober à Dieu ce que nous lui devons, et ce que nous sommes obligés de lui rendre autant que nous pouvons et que l'infinité de son essence infiniment infinie peut attendre de nous. Tout ce qu'on peut, on le doit, et cependant tout ce qu'on fait n'est rien hors de Notre-Seigneur et de sa grâce : *Adjutorium nostrum in nomine Domini :* Toute notre aide est de Dieu en vertu de Notre-Seigneur.

Jésus-Christ ayant pu satisfaire à Dieu par une larme, ne l'a pas fait; à cause qu'il pouvait davantage, et que la justice de son Père pouvait aussi recevoir une plus grande multitude et étendue de satisfactions. C'est pour cela qu'il s'est offert à Dieu en croix, afin d'y souffrir en toute l'étendue de son pouvoir, et même au delà de ses forces naturelles, se faisant soutenir par son Père, pour endurer davantage. C'est pour cela encore qu'il a différé sa mort jusqu'à l'âge de trente-trois ans, qui est l'âge de la vigueur de l'homme; afin de souffrir en l'état où il le pouvait le plus, et afin de ne laisser rien en lui qui ne fût employé pour la satisfaction de la justice divine. Par là il nous montre qu'il ne faut rien épargner de nos forces, pour rendre à Dieu tout ce que nous pouvons, et que tout l'être et toute la vigueur qui ont été employés pour l'offenser doivent être aussi employés pour satisfaire à sa justice.

C'est pourquoi il n'a pas voulu souffrir un martyre partagé, comme ont fait tous les martyrs : il n'a pas voulu être décapité ni accablé sous les cailloux; mais il a voulu souffrir un martyre et un supplice universels : car il n'a eu aucune partie qui n'ait été affligée : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas* (*Isa.* I, 6); pour nous apprendre que tous les membres qui ont péché doivent être punis, afin que par où l'homme a offensé Dieu, par là même il soit châtié. Et cela nous montre la rigueur de la justice, et l'équité de la pénitence que Dieu désire et exige de nous.

Aussi, voit-on que le purgatoire, destiné pour exiger la satisfaction qui est due à Dieu, est composé de feu affligeant, purifiant et crucifiant l'âme entière, ne laissant rien en elle qui ne soit vivement et cruellement affligé : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur* (*Sap.* XI, 17) : Par où l'âme a offensé, par cela même elle doit être punie : et comme elle a offensé par toutes ses puissances et facultés, elle sera punie en toutes. Ce seront les sujets sur qui la justice sera exercée, parce qu'elles ont animé le corps, et lui ont donné vie pour sentir et goûter le péché. Le corps, de sa part, porte les peines et les effets de la justice en tout soi-même, en souffrant la mort et la punition honteuse de sa corruption; mais il est insensible à sa peine, et il laisse porter le sentiment à l'âme, à cause que c'est elle qui en est le principe, et que sans elle le corps serait une masse pesante et insensible au péché.

Après le *Confiteor*, on dit : *Deus tu conversus vivificabis nos.* Mon Dieu, enfin, vous vous tournez vers nous, et nous vivifierez par votre sainte présence. Vous jetterez sur nous les yeux de votre amour et de votre miséricorde; et nous ayant reçus dans votre sein, vous nous donnerez une joie parfaite, après nous avoir délivrés de la peine.

Le prêtre ajoute : *Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam*, en parlant de la part de l'Eglise militante, qui gémit avec sa sœur l'Eglise souffrante, qui est dans les tourments de la justice. Montrez-nous, s'il vous plaît, votre miséricorde : montrez-nous votre face pleine de charité et de bonté; laissez-vous toucher à nos misères. Donnez-nous, s'il vous plaît, votre salutaire et la gloire du ciel, dont vous laissez l'espérance en ce lieu de gémissements et de larmes. *Et salutare tuum da nobis.* Ce qui fait différence entre nous et les réprouvés, est qu'étant désespérés de leur salut, ils n'en ont ni attente ni désir : mais notre soulagement, ô Dieu de miséricorde ! est d'espérer en la bonté dont vous nous avez acquis l'effet par vos souffrances.

Domine, exaudi orationem meam : Seigneur, écoutez notre prière qui vient du plus profond de notre cœur. *De profundis clamavi ad te, Domine : Domine, exaudi vocem meam :* Ouvrez l'oreille à notre prière et à notre voix qui gémit auprès de vous.

Dominus vobiscum : Le Seigneur soit avec vous, dit le prêtre en parlant à l'Eglise, afin qu'elle puisse prier pour leur obtenir miséricorde. Et l'Eglise répond : Et que le même Esprit remplisse votre cœur : *Et cum Spiritu tuo*, afin de soupirer en lui par des gémissements inénarrables.

Aufer a nobis, quæsumus, Domine, iniquitates nostras, ut ad sancta sanctorum puris mereamur mentibus introire. Le prêtre dit cette prière non-seulement en son nom, mais encore de la part du défunt détenu à la porte du ciel, où rien de souillé ne peut entrer. Il demande que les restes de ses péchés lui soient ôtés par la bonté de Dieu, et par le feu de sa justice : il soupire dans le purgatoire après la pureté, comme après un moyen très-efficace au défaut de celui de l'amour, par lequel dans la terre il avait pu se nettoyer, pour se tirer de l'impureté dont ses mains sont souillées. Il sait que Dieu est saint; que ce qui est saint selon la loi, figure et ombre obscure des lois du paradis, ne doit point approcher de l'impur, et qu'ainsi notre Dieu ne peut être approché des choses impures. *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum : « Soyez saints à cause que je suis saint : »* mes prêtres, mes enfants, qui devez vous unir à moi intimement, souvenez-vous qu'il faut être saint, à cause

Digitized by Google

qu'étant saint comme je suis, je ne puis approcher des choses impures, je ne puis souffrir auprès de moi que ce qui est pur et très-saint : c'est ma condition qui le porte, et je ne le puis autrement.

Autrefois le grand prêtre, pour entrer dans le saint des saints, figure du paradis, était un temps notable séparé du commerce de sa femme, de ses enfants, et du reste des hommes, faisant pénitence, gémissant et pleurant, pour se purifier avant que d'entrer dans le saint des saints. Il exprimait par là les dispositions des prêtres et des âmes fidèles, dont il portait l'esprit et le cœur aussi bien que les noms dans son rational et sa poitrine, et maintenant le prêtre fait allusion à cette ancienne coutume, lorsqu'il dit cette oraison : *Ut ad sancta sanctorum puris mereamur mentibus introire.* Nous vous prions, Seigneur, de nous ôter toute la souillure de nos péchés, afin que nos esprits étant bien purifiés, nous méritions d'entrer dans le saint des saints.

Après il ajoute : *Oramus te, Domine, per merita sanctorum tuorum, quorum reliquiæ hic sunt, et omnium sanctorum, ut indulgere digneris omnia peccata mea.* Par cette prière, il demande à Dieu l'association de ces âmes avec les bienheureux, dont les reliques reposent sur l'autel. Et il les baise de la part de ces pauvres âmes qui gémissent en purgatoire; pour montrer comme elles soupirent après l'union des bienheureux leurs frères. C'était le sentiment des âmes qui gémissaient autrefois devant la mort de Jésus-Christ, et qui demandaient d'être tirées de leurs cachots, pour reposer en Dieu le vrai autel, le vrai temple de son Fils, l'unique et le véritable saint des saints, où les âmes ne sont entrées qu'avec Jésus-Christ, et n'ont pu être victimes d'amour consommées en Dieu, qu'avec lui qui est la première victime consommée et retirée en Dieu. C'est lui qui est le premier-né des vivants, à cause qu'il est le premier qui est ressuscité, pour mener une vie nouvelle, différente de celle où nous étions réduits par le péché, qui était une vie de mort, vie malheureuse, vie de misère et d'affliction, vie pleine de péché et d'abomination.

Et c'est avec cette vie nouvelle qu'il est entré au ciel, et qu'il a été déclaré Pontife selon l'ordre de Melchisédech, montant dans la gloire comme notre exemplaire : ce qui nous montre quelle pureté nous devrions avoir pour y pouvoir aspirer. Car il faut que son corps et son âme soient tout consommés en Dieu pour pénétrer les cieux. Et par conséquent, si nous aspirons, il faut que nous soyons consommés entièrement en nos impuretés; il faut que nous passions par le glaive de feu, que l'ange tenait autrefois à la porte du paradis; c'est-à-dire par la vertu du feu divin que sa justice allumera sur nous, pour nous purifier de la vie d'Adam, et du péché dont il nous avait infectés.

CHAPITRE II.

De la Messe pour les défunts, depuis l'Introït jusqu'à la fin.

L'Introït de la Messe pour les défunts commence toujours par ces paroles : *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis :* Mon Seigneur et mon Dieu, donnez-leur un repos éternel, et la jouissance parfaite de votre lumière, faisant succéder le repos du paradis aux douleurs du purgatoire, et la lumière du ciel aux ténèbres des prisons où le feu les environne, les afflige, les tourmente et les pénètre de toutes parts.

Le prêtre, en commençant l'Introït, fait le signe de la croix sur le livre, et non pas sur soi; pour exprimer comme il se prive et se dépouille volontiers de la bénédiction qu'il demande, pour la donner à l'âme qui gémit dans la peine. Il lui transmet la consolation et le repos qu'il en pourrait attendre. Et le Missel figure le livre éternel où les âmes du purgatoire sont écrites, à cause qu'elles sont du nombre des élus. De là vient que le prêtre fait ce signe sur le livre, et non pas sur l'autel, où elles ne sont encore qu'en écrit, et en vertu du livre de vie, où leurs noms sont écrits de toute éternité : *Quorum nomina scripta sunt in libro vitæ.* (*Apoc.* XIII, 8.)

Pour cette même raison, on ne dit point : *Gloria in excelsis.* On dit bien : *Kyrie eleison,* qui est le chant des pénitents, et qui fait voir les trois Eglises en pénitence : celle du purgatoire, de la terre et du ciel, qui toutes trois ensemble présentent à Dieu leurs soupirs et leurs larmes. Elles demandent pardon par neuf fois à la très-sainte Trinité, à cause que chaque Eglise, ou plutôt chaque partie de l'Eglise totale, est obligée d'avoir recours aux trois personnes adorables, qui toutes trois ne font qu'un Dieu : et comme chaque partie de l'Eglise demande trois fois pardon à la très-sainte Trinité en s'adressant aux trois personnes l'une après l'autre, de là vient qu'on répète neuf fois cette prière.

L'Eglise du purgatoire commence, et dit par trois fois en s'adressant aux trois personnes : *Kyrie eleison :* Seigneur, qui régnez maintenant sur nous par votre sainte justice, ayez pitié de nous. Ensuite l'Eglise de la terre dit par trois fois pour celle du purgatoire, à qui elle désire l'onction de la miséricorde du ciel et de la terre : *Christe eleison. Christe* signifie l'oint et la source de l'onction. L'Eglise de la terre se oint de l'onction de Jésus-Christ au milieu du libertinage de ses enfants, qui ne sont pas soumis en la terre comme les saints le sont au ciel, ni comme les défunts le sont en purgatoire. C'est pourquoi elle dit : *Adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra :* Que votre royaume et domination soit aussi absolue en terre, comme elle l'est dans le ciel. Et lorsqu'elle dit : *Christe eleison,* elle désire de rendre participante de sa sainte onction celle du purgatoire, et de

Digitized by Google

tempérer la violence de ses tourments, lui faisant part, au milieu de ses plus grandes amertumes, des miséricordes dont on jouit sur la terre avec tant d'abondance.

Enfin, le ciel et tous les anges, sur qui Notre-Seigneur domine et règne parfaitement, ajoutent par trois fois *Kyrie eleison*, vrai et adorable Seigneur, roi et dominant, ayez pitié des âmes qui gémissent en ces lieux de leur purgation; leurs fautes sont les nôtres, étant nos frères en vous; ayez donc pitié de nous.

Avant l'Evangile on dit : *Munda cor meum, et labia mea, omnipotens Deus, qui labia Isaiæ prophetæ calculo mundasti ignito*, etc. Lorsqu'on dit cette prière pour les vivants, on la dit pour demander à Dieu qu'il lui plaise nous purifier par le feu de son amour, comme il a autrefois purifié Isaïe et les prophètes du Nouveau Testament, qui sont tous les apôtres, au jour de la Pentecôte, par le feu du Saint-Esprit purifiant leurs cœurs et leurs bouches. Mais lorsqu'on dit cette oraison pour les défunts, on demande qu'ils soient purifiés par le feu du purgatoire, et par le feu de la justice, puisqu'ils ne l'ont pas été pleinement par le feu de l'amour, dont ils devaient avoir mieux usé pendant qu'ils étaient sur la terre.

On ne baise point le livre à la fin de l'Evangile pour deux raisons. Premièrement, parce que les âmes du purgatoire sont mortes dans le signe de la foi; elles n'ont plus besoin de protester de leur croyance, elles en ont suffisamment fait la profession. A cause de cela même on ne dit point le *Credo*, qui est l'expression de la croyance publique que l'on a aux mystères de notre foi, qui ne suffit pas au salut si l'on n'y joint les œuvres; ce qu'on exprime par le baiser du livre de l'Evangile, par lequel on fait profession que l'on veut acquiescer par amour à tout ce qu'on a lu, et qu'on veut amoureusement le pratiquer; et comme les âmes du purgatoire ne l'ont pas fait entièrement, on ne baise pas le livre des Evangiles aux Messes pour les défunts : car si ces pauvres âmes avaient parfaitement acquiescé à tout, elles ne seraient pas séparées du baiser amoureux que Dieu, qui est ce grand volume, qui contient Jésus-Christ et ses saints, donne dans le ciel à tous les bienheureux. C'est pourquoi, dans la Messe pour les vivants, Jésus-Christ, quoiqu'en gloire, représenté par le prêtre qui est en haut de l'autel dans le temps que le diacre chante l'Evangile, ne laisse pas de baiser le livre des Evangiles, pour témoigner qu'il est dans le baiser du Père pour avoir pratiqué l'Evangile. Et quoique le prêtre n'ait pas fait le signe de la croix sur le livre de l'Evangile quand le diacre a commencé de le chanter, il ne laisse pas de se signer lui-même, pour dire que n'étant plus voyageur, l'onction et la vertu qu'il tire de son Père n'est plus pour accomplir ses conseils et son divin Evangile, mais qu'elle est maintenant pour le remplir tout de son Père, et pour le couvrir tout de sa vertu dans l'état de sa gloire, qui lui a été acquise par la pratique du même Evangile, qu'il baise après qu'on l'a chanté; étant en esprit, en intelligence et en vertu, tout abîmé dans la gloire qu'il en a tirée, et il en fait encore profession dans le ciel.

Le prêtre, aux Messes pour les vivants, bénit l'eau avant que de la verser dans le calice, parce qu'elle signifie les peuples qui doivent être unis au sacrifice; mais, aux Messes pour les défunts, il ne la bénit point, parce que les défunts étant dans la pénitence, et éloignés des saints mystères du paradis, ils ne sont point renfermés dans le calice qu'on offre à Dieu, pour y mettre, par la consécration, son Fils en un état de gloire, et pour y renfermer avec lui toute la sainteté de son Eglise, qui est le grand mystère du ciel, où rien d'impur n'aborde. Tout ce qui est souillé est banni du royaume céleste, jusqu'à ce qu'il soit purifié.

A l'*Agnus Dei*, on ne dit point : *Miserere nobis*, parce qu'on doit plutôt offrir des sacrifices et des satisfactions à Dieu, pour lui payer jusqu'au dernier denier, que de demander miséricorde pour ceux sur qui il désire exercer sa justice. Le principal lieu de la miséricorde est la terre, et les sujets de cette clémence sont les hommes vivants au monde dans la misère de la chair; mais les autres, qui en sont délivrés, sont plutôt les sujets de la justice de Dieu que de sa miséricorde.

On dit : *Dona eis requiem*, au lieu de *Miserere nobis*. Faites, Seigneur, le don du repos éternel aux âmes du purgatoire, qui gémissent dans la peine et dans la tribulation. Faites-le ayant égard à votre sacrifice, par lequel vous avez satisfait en rigueur à la justice de votre Père : acceptez par votre bonté votre même justice; que votre libéralité fasse ce don à ces pauvres affligés; remettez-leur cette dette, et la prenez sur le payement que vous en avez fait vous-même : donnez-leur donc la paix qu'ils désirent avoir avec vous dans le ciel.

On ne dit point l'oraison *Domine, qui dixisti*, etc., à cause qu'on demande à Dieu, par cette prière, la réunion de l'Eglise de la terre, à laquelle il donne sa paix. Or cela ne s'étend pas à l'Eglise du purgatoire : car, quoique Dieu la tienne dans la séparation de la gloire et dans les larmes, elle ne peut être néanmoins séparée de l'union amoureuse de Jésus-Christ.

Que si on ne donne point le baiser de paix, c'est que ces âmes pour qui nous parlons ne sont pas encore dans la réunion dernière, et consommées dans le ciel avec Jésus-Christ et l'Eglise du ciel.

A la fin de la Messe, on ne dit point : *Ite, Missa est*, c'est-à-dire allez, la Messe est dite; parce que les défunts ne sont point censés là présents, et qu'ils n'ont point besoin d'être envoyés à d'autres emplois. On ne dit point aussi : *Benedicamus Domino :*

Digitized by Google

Continuons à bénir Notre-Seigneur, parce que les âmes, au milieu de leurs tourments et gémissements, ne sont pas encore dans le dernier état de la louange éternelle ; mais on dit : ***Requiescant in pace*** ; leur désirant un repos éternel, afin que, dans la paix de leurs cœurs, elles puissent bénir et glorifier Dieu à jamais dans le ciel.

Enfin, on ne donne point la bénédiction à la fin de la Messe, pour dire que ces pauvres âmes n'ont point encore reçu la dernière grâce signifiée par ces paroles : ***Venite, benedicti Patris mei, percipite regnum*** (*Matth.* xxv, 34), et Notre-Seigneur ne leur a point donné encore la dernière bénédiction, qui consiste à les mettre en jouissance de son royaume éternel. On lit néanmoins l'Evangile de saint Jean, qui comprend en abrégé tout le bonheur qu'elles posséderont un jour, parce que c'est le terme où elles aspirent, où elles auront la vue du Verbe en Dieu, et où elles seront transformées et consommées en lui, qui est l'unique du Père rempli de grâce et de vérité, après qu'elles auront été entièrement purgées, et qu'elles auront payé par leurs peines et tourments, ou par les suffrages de l'Eglise, tout ce qu'elles doivent de reste à la justice divine.

EXPLICATION DU *GLORIA IN EXCELSIS*,

CANTIQUE DES ANGES A LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

On dit : ***Gloria in excelsis Deo. Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis***, pour marquer la fin de la descente du Verbe sur la terre par l'Incarnation. Car il y descend pour deux raisons. La première est pour honorer Dieu en toutes ses grandeurs ; et la seconde, pour racheter les hommes. La première est exprimée par ces paroles : ***Gloria in excelsis Deo*** ; et la seconde par celles-ci : ***Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.***

On dit ensuite : ***Laudamus te, Benedicimus te, Adoramus te, Glorificamus te,*** pour se joindre aux intentions des anges et pour suivre leur esprit. Ce qui est conforme à l'Ecriture sainte, qui nous marque trois sortes d'actes principaux de notre religion envers Dieu, dont le premier est la louange, le second la bénédiction, le troisième la glorification ou adoration ; selon Daniel, parlant des trois enfants, qui, dans la fournaise, louaient, bénissaient et glorifiaient Dieu d'une même bouche : ***Uno ore laudabant, benedicebant, et glorificabant Deum*** : et qui nous représentaient l'Eglise consommée en l'amour de Jésus-Christ.

L'Eglise ajoute : ***Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam***, suivant toujours l'intention des anges qui, reconnaissant qu'ils ne sont point capables de glorifier Dieu en toutes ses grandeurs et en tous ses mystères, se réjouissent de voir naître Jésus-Christ, comme le supplément de leurs louanges, desquelles ils n'étaient pas pleinement satisfaits jusqu'à sa venue, qui étant la splendeur de la gloire de son Père, est aussi par conséquent sa parfaite louange.

Nous avons une figure visible de ce sentiment des anges dans l'ancienne Loi, que saint Paul dit avoir été donnée par leurs mains. C'est qu'il y avait des anges autour de l'arche, dont les uns, se regardant les uns les autres, étaient tournés vers la porte, et d'autres qui voilaient l'arche de leurs ailes, pour témoigner qu'ils se reposaient sur Jésus-Christ des sublimes devoirs que mérite la grandeur de Dieu, qu'ils ne pouvaient louer dignement, étant eux-mêmes éblouis par l'éclat de sa splendeur.

Les anges qui regardaient vers la porte, signifiaient qu'ils étaient appliqués spécialement à louer Dieu dans les créatures, et ceux qui se regardaient les uns les autres, signifiaient que leur emploi particulier était de le louer dans l'ouvrage de la nature angélique ; mais que pour ce qui était de Dieu en lui-même, ils ne le connaissaient pas dans toute l'étendue de ses perfections. De là vient que l'arche était dans l'obscurité, dans un lieu où il n'y avait point de fenêtres : ce qui nous marque que la parfaite et entière connaissance de Dieu était réservée à Jésus-Christ, qui seul habite dans la sublimité des divines lumières : ***Ego in altissimis habito.***

Nous voyons par là pourquoi l'Eglise remercie Dieu de ce qu'il lui a donné Jésus-Christ pour être sa glorification, et pourquoi elle l'en remercie après avoir elle-même glorifié Dieu du mieux qu'elle a pu.

Or, comme l'Eglise de la terre est d'accord avec l'Eglise du ciel et avec le monde angélique, et qu'elles avouent l'une et l'autre qu'elles ne sont pas capables de louer Dieu, et qu'il n'y a que Jésus-Christ, on joue des orgues pendant le ***Gloria in excelsis***, pour dire que l'Eglise du ciel, représentée par les mêmes orgues, et celle de la terre, sont unies dans la louange de Dieu. Au *Credo* les orgues ne jouent point, parce qu'il n'y a point de foi au ciel, mais seulement sur la terre

Ensuite l'Eglise s'adresse à Jésus-Christ comme à son médiateur de rédemption et de religion. Elle l'appelle son Dieu, roi du ciel,

Digitized by Google

et l'Agneau de sa rédemption qui porte ses péchés. Quelquefois elle s'adresse au Père, et lui présente Jésus-Christ, tantôt comme son Fils, tantôt comme sa victime, tantôt comme tout-puissant. Enfin elle prie Notre-Seigneur de recevoir sa prière, et l'en conjure par trois raisons principales, marquées en ces paroles : *Quoniam tu solus sanctus ; Tu solus Dominus ; Tu solus Altissimus, Jesu Christe :* Vous seul êtes saint ; vous seul êtes Seigneur ; vous seul êtes Très-Haut : paroles qui sont assez difficiles à comprendre dans leur suite.

Premièrement, l'Eglise dit à Jésus-Christ qu'il est seul saint. *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum.* (*Levit.* XI, 44.) Et elle veut dire par là que, puisque Dieu lui commande d'être sainte pour converser avec lui, elle le prie, comme Saint des saints, de se charger de sa prière, parce qu'il est égal en s teté à son Père.

Secondement, elle l'appelle seul Seign pour lui dire qu'il n'est pas seulement n avocat, mais qu'il est aussi Notre-Seign et que lui seul peut prier, et donner p puissance de Dieu son Père : *Data est omnis potestas in cœlo et in terra.* (*Mc* XXVIII, 18.)

Troisièmement, elle ajoute : Vous êtes Très-Haut, pour donner à entendre Jésus-Christ seul est capable de louer I en la sublimité de son être, lui seul le naissant dans la hauteur de sa majesté que, comme la glorification suit la conn sance, il n'y a aussi que lui qui le glo dans toute l'étendue de sa grandeur : *Tu lus Altissimus, Jesu Christe. Cum sancto ritu in gloria Dei Patris. Amen.*

CATECHISME
CHRÉTIEN
POUR LA VIE INTERIEURE.

Première partie.

DE L'ESPRIT CHRÉTIEN.

LEÇON I.

De l'esprit et des deux vies de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Qui est celui qui mérite d'être appelé chrétien? — C'est celui qui a en soi l'esprit de Jésus-Christ. *Si quis Spiritum Christi non habet, hic non est ejus* (*Rom.*, VIII, 9).

Qu'entendez-vous par l'esprit de Jésus-Christ ? — Je n'entends pas son âme, mais le Saint-Esprit qui habitait en lui.

A quoi connaît-on qu'on a l'esprit de Jésus-Christ? — On le connaît aux inclinations qu'il donne semblables aux siennes, et par suite desquelles on vit comme lui.

Quelle est la vie de Jésus-Christ dont vous parlez? — C'est cette vie sainte qui nous est dépeinte en l'Ecriture et surtout dans le Nouveau Testament.

Combien y a-t-il de vies en Jésus-Christ? — Il y en a deux, la vie intérieure et la vie extérieure.

En quoi consiste la vie intérieure de Jésus-Christ? — Elle consiste dans ses dispositions et ses sentiments intérieurs envers toutes choses ; par exemple, dans sa religion envers Dieu, dans son amour envers le prochain, dans son anéantissement par rapport à soi-même, dans son horreur pour le péché et dans sa condamnation du monde et de ses maximes.

En quoi consiste sa vie extérieure? — Elle consiste dans ses actions sensibles et dans les pratiques visibles de ses vertus émanées du fond de son divin intérieur.

Il faut donc, pour être vrai chrétien, avoir en nous le Saint-Esprit qui nous fasse vivre intérieurement et extérieurement comme Jésus-Christ? — Oui.

Mais cela est bien difficile? — Oui, à celui qui n'a pas reçu le saint baptême, où le Saint-Esprit de Jésus-Christ nous est donné, pour nous faire vivre comme lui.

LEÇON II.

De la perte de la grâce après le baptême, et du travail de la pénitence pour la recouvrer.

Celui qui a perdu la grâce du Saint-Esprit depuis son baptême, la peut-il recouvrer? — Il le peut par la pénitence, mais avec grand travail et grande peine.

C'est pour cela peut-être qu'on appelle le sacrement de pénitence un baptême laborieux? — Il est vrai, sans doute ; car par le baptême, où nous sommes engendrés en Jésus-Christ, Dieu notre Père nous donne par lui-même la vie de son Fils, sans que sa divine justice exige de nous aucune peine ; mais il n'en est pas ainsi de la pénitence.

Digitized by Google

cela? — C'est qu'il faut suer
r pour recouvrer les vertus que
ous avait données par lui-même
t plantées dans notre cœur de sa
puissante; il faut qu'à la sueur
nt le Saint-Esprit fertilise notre
et ingrate, dans laquelle aupa-
ice faisait germer les vertus, sans
ns peine.
le la grâce du baptême est donc
erte? — Oui, on ne saurait l'ex-
omment pourrait-on réparer ce
e de grâce et de miséricorde?
n'est-elle pas réparée par la pé-
Non, pas parfaitement; car, par
, on fait d'ordinaire comme un
i voudrait rafraîchir l'original
einte, déjà fort altéré : ce der-
n'approcherait pas du premier.
aut-il tant de peine pour recou-
râce? — Parce qu'on l'a perdue
é énorme et par une ingratitude
oulant aux pieds le sang de Jésus-
étouffant le don du Saint-Esprit
reçu par le baptême.
il celui qui, après le baptême, of-
par un péché mortel, foule-t-il aux pieds le sang de Jésus-Christ? — Oui, cela est ainsi.

Et comment? — Premièrement, parce qu'il fait outrage aux mérites et au sang de Jésus-Christ, qui lui ont acquis le Saint-Esprit et toutes ses grâces. Secondement, parce que celui qui commet un péché mortel devient un même esprit avec le démon, lequel foule aux pieds Jésus-Christ dans l'âme du pécheur, et triomphe de Notre-Seigneur en son propre trône.

C'est donc ainsi peut-être que le pécheur crucifie en soi-même Jésus-Christ, comme parle saint Paul *Crucifigentes sibimetipsis Filium Dei* (*Hébr.*, VI, 6). — Oui.

Et comment peut-on le crucifier? — C'est que, comme les Juifs, mus par la rage des démons, garrottaient, clouaient et cramponnaient Jésus-Christ sur l'arbre de la croix, en sorte qu'il n'avait aucun usage de ses membres, et qu'il ne lui restait aucune liberté d'agir, de même par le péché on lie et on garrotte Notre-Seigneur, et on le réduit dans l'impuissance d'agir en nous.

Expliquez-moi cela davantage. — Notre avarice cloue sa charité, notre colère sa douceur, notre impatience sa patience, notre orgueil son humilité; et ainsi par nos vices nous tenaillons, nous garrottons et nous mettons en pièces Jésus-Christ habitant en nous.

LEÇON III.

De la dignité du chrétien en qui Jésus-Christ habite pour lui inspirer ses mœurs et ses sentiments, en un mot pour l'animer de sa vie même.

Jésus-Christ habite donc en nous. *Ego in vobis* (*Jean*, XIV, 20)? — Oui il habite par la foi dans nos cœurs, comme le dit S. Paul après Notre-Seigneur même (*Christum habitare per fidem in cordibus vestris* (*Eph.*, III, 17).

Ne m'avez-vous pas dit que le Saint-Esprit y habitait aussi? — Oui, il y est avec le Père et le Fils, et y répand, comme nous l'avons dit, les inclinations mêmes, les sentiments, les mœurs et les vertus de Jésus-Christ.

Un chrétien est donc quelque chose de grand? — Il n'y a rien de plus grand, de plus auguste et de plus magnifique; c'est un Jésus-Christ vivant sur terre.

Bien malheureux est celui qui perd ces grands trésors par le péché mortel! Mais vous dites que Jesus-Christ habite en nous et que nous sommes oints de l'onction dont il est oint lui-même, c'est-à-dire du Saint-Esprit, et qu'il répand en nous ses mœurs, ses inclinations, ses sentiments; d'où savez-vous cela? — S. Paul veut que nous ayons en nous les mêmes sentiments que Jésus-Christ, *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu* (*Philip.*, II, 5), lequel s'est anéanti et humilié sur la croix, quoiqu'il fût égal à son Père.

Que veut dire cela, avoir en soi les mêmes sentiments que Jésus-Christ? — C'est avoir dans son cœur et dans son âme les mêmes désirs qu'avait Jésus-Christ, par exemple, d'être anéanti et crucifié.

Faut-il avoir ces désirs dans la même perfection qu'il les avait? — Je ne dis pas cela. Je dis seulement qu'il faut les avoir semblables, quoique non pas égaux.

Pouvons-nous même en avoir de semblables? — Oui.

Par quel moyen? — Par la vertu du Saint-Esprit, qui peut donner des inclinations toutes contraires et opposées à celles que nous avons dans la chair, par notre naissance d'Adam.

LEÇON IV.

De l'esprit et des inclinations d'Adam; que la condition des chrétiens en est bien éloignée.

Adam avait-il d'autres inclinations que les chrétiens? Avait-il un autre esprit que celui de Notre-Seigneur? Le Saint-Esprit opérait-il en lui d'autres sentiments qu'en Jésus-Christ? — Oui; Adam était créé pour être semblable à Dieu en ses richesses, en son honneur et en sa béatitude; de là vient qu'il est né dans le paradis terrestre, roi de tout le monde.

Les chrétiens ne sont-ils pas appelés à cela? — Non.

Quoi! ne sont-ils pas créés à l'image de Dieu? — Oui, ils sont créés semblables à Dieu, dans sa justice et dans sa vraie sainteté, *Secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis* (*Eph.*, IV, 24).

Qu'appelez-vous être créé dans la justice et la vraie sainteté? — C'est être créé en Jésus-Christ, *Creati in Christo Jesu* (*Eph.*, II, 10); c'est être renouvelé et régénéré par le baptême, dans la séparation et l'éloignement de toute créature.

La condition des chrétiens est donc bien éloignée de celle d'Adam? — Oui, car Adam cherchait Dieu, le servait et l'adorait dans ses créatures; et au contraire, les chrétiens sont obligés de chercher Dieu par la foi, de

Digitized by Google

le servir et de l'adorer, retiré en lui-même et en sa sainteté, séparé de toute créature et élevé par-dessus toutes choses.

Les chrétiens doivent donc être séparés de tout ; ils doivent donc être saints ? — Oui, ils doivent être séparés de tout en affection, ils doivent s'appliquer à Dieu en lui-même ; c'est pourquoi ils sont appelés saints par l'apôtre saint Paul, *Vocatis sanctis* (*Rom.*, I, 7).

LEÇON V.

De l'obligation qu'ont les chrétiens de mortifier en eux les inclinations d'Adam et de la chair, et de crucifier le vieil homme.

Que doivent faire les chrétiens qui sentent en eux les inclinations de se lier et de s'unir aux créatures ? — Il faut qu'ils mortifient ces inclinations ; il faut qu'ils y renoncent, puisqu'elles viennent de la chair et qu'ils ne sont plus redevables à leur chair, pour vivre selon ses inclinations, *Debitores sumus non carni, ut secundum carnem vivamus* (*Rom.*, VIII, 12).

Depuis le baptême, qui est une seconde génération, les chrétiens sont-ils obligés de se conformer à Adam, leur père, et de vivre selon sa vie ? — Non, car Dieu s'étant fait notre père dans le baptême, nous sommes obligés de vivre selon Dieu et selon ses inclinations que son Esprit répand en nous.

Si nous vivons selon sa chair, serons-nous sauvés ? — Non, car saint Paul dit que nous mourrons, si nous ne mortifions notre chair et tous ses appétits déréglés que nous ressentons en nous, *Si secundum carnem vixeritis, moriemini* (*Rom.*, VIII, 13).

Ainsi les chrétiens sont obligés de se mortifier ? — Oui, car, selon l'Apôtre, ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises (*Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (*Gal.*, V, 24) ; ils ont crucifié et dépouillé le vieil homme avec toutes ses œuvres, *Expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis* (*Col.*, III, 9).

Qu'est-ce à dire le vieil homme ? — C'est la même chose que la chair ; c'est nous-mêmes avec les inclinations que nous avons reçues d'Adam, en naissant de lui par nos parents.

Quelles sont ces inclinations ? — Ce sont toutes les inclinations que nous avons au mal, et dont nous sommes tout remplis.

A quels chefs peuvent se rapporter ces inclinations ? — A trois, qui sont l'inclination aux plaisirs, l'inclination aux richesses et l'inclination aux honneurs.

Eh quoi ! faut-il réprimer tout cela ? — Oui.

Il faut donc crucifier en soi le vieil homme ? — Oui, il faut le crucifier, comme les méchants crucifient en eux Jésus-Christ.

Mais encore, que veut dire proprement crucifier le vieil homme ? — C'est lier, garrotter, étouffer intérieurement tous les désirs impurs et déréglés que nous sentons en notre chair.

Que veut dire notre chair ? — C'est-à-dire toute la vieille créature en nous ; tout l'homme, en tant qu'il n'est point régénéré, et qu'il est opposé au Saint-Esprit que nous recevons dans le baptême.

Eh quoi ! notre âme en nous, et notre esprit sont-ils chair avant que nous soyons baptisés ? — Oui.

Mais pourquoi appelez-vous notre âme, chair ? — C'est parce qu'étant répandue et noyée dans la chair, elle est rendue participante de toutes ses inclinations malignes ; en sorte que, si la grâce ne l'en sépare, elle devient une même chose avec elle ; et ainsi elle est appelée chair.

Est-ce pour cela que Notre-Seigneur dit qu'il faut haïr notre âme : *Qui non odit.... adhuc... et animam suam*, etc. (*Luc*, XIV, 26) ? — Oui ; car, en tant que notre âme est une même chose avec la chair et qu'elle anime et vivifie son impureté et sa corruption, elle est ennemie de Dieu et digne de toute haine.

La chair toute seule pourrait-elle pécher ? — Non, puisque même elle ne peut vivre sans l'âme. L'âme, en même temps qu'elle anime la chair, cherche avec elle le mal et se rend participante de toute sa corruption.

Notre esprit est-il aussi nommé chair ? — Oui, quand il a des pensées conformes aux sentiments et aux mouvements de la chair ; d'où vient que saint Paul dit que la prudence de la chair est une mort, *Prudentia carnis mors est* (*Rom.*, VIII, 6).

Qu'est-ce à dire, la prudence de la chair ? — Ce sont les pensées et les desseins que nous formons dans notre esprit pour parvenir aux fins de la chair, qui sont les voluptés, les honneurs et les richesses.

La volonté est-elle appelée chair ? — Oui, quand elle adhère aux mouvements de la chair.

Comment appelle-t-on les mouvements de la chair ? — Saint Paul les appelle les désirs et les volontés de la chair, *In desideriis carnis nostræ facientes voluntatem carnis* (*Eph.*, XI, 3).

Cette chair est donc bien préjudiciable à l'homme ? — Oui ; c'est pourquoi il faut la haïr, la crucifier et la faire mourir.

Est-ce pour cela que Notre-Seigneur a été crucifié et mis à mort et qu'il a même été enseveli ? — Oui, ç'a été pour nous apprendre qu'il faut nous crucifier nous-mêmes en notre chair ; et que, s'il n'a pas voulu épargner sa chair innocente et qui avait seulement la ressemblance du péché, nous devons bien plus crucifier la nôtre, qui est véritablement pécheresse et toute remplie de malignité.

LEÇON VI.

De la source de la grande malignité de la chair, à laquelle nous sommes obligés de renoncer.

D'où vient la malignité de notre chair ? — Elle vient du démon, qui a insinué son venin dans l'âme de nos premiers parents : ils le reçurent avec plaisir, et par là ils infectèrent tellement leur nature, que toute leur postérité s'en est ressentie.

Expliquez-moi cela par un exemple ? — Il en est des enfants d'Adam comme des enfants d'un lépreux, dont la corruption est si grande, que toute la masse de sa chair et toute sa

Digitized by Google

substance sont corrompues, en sorte que tout ce qui naît de lui est corrompu; tous ses enfants sont lépreux comme lui.

En avez-vous encore un autre?—Oui; il en est comme d'une source d'eau croupie et corrompue ; les ruisseaux qui en sortent sont également corrompus et retiennent son infection.

Nos premiers parents ont donc été infectés de la malignité du démon ? — Oui ; et notre chair, qui vient de celle d'Adam comme de sa source, a été remplie de cette même malignité.

Et ainsi la corruption et la malice de notre chair sont de la nature de celle du démon? —Oui.

Dieu a donc une grande haine contre notre chair? — Oui, puisqu'elle est remplie de la malignité du démon.

Mais quoi ! la malice du démon est consommée dans l'enfer ; et notre chair se sent-elle de cette malice consommée ?—Oui.

Quoi ! notre chair est coupable de faire autant de maux que le démon ?—Notre chair se porterait à tous les maux que le démon peut faire, si elle était délaissée de Dieu et de son Saint-Esprit.

Cela étant, nous devons avoir une grande haine et une grande horreur pour notre chair ?— Oui, nous devons la haïr autant que le démon ; nous devons la fuir autant que le démon.

C'est peut-être pour cette raison que les saints traitaient si cruellement leur chair ; et que, par la haine qu'ils en avaient, ils se déchiraient en pièces, ils se disciplinaient et s'écorchaient jusqu'au sang ? — Oui, ils déchargeaient leur colère sur leur chair comme sur l'ennemie jurée de Dieu.

O que nous devons donc fuir la chair et renoncer à tout ce qu'elle demande et désire de nous ! — Oui.

Est-ce pour cela que Notre-Seigneur dit à ses disciples, que celui qui veut le suivre doit renoncer à soi-même, *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum* (*Matt.*, XVI, 24) ? — Oui.

Que veut dire, renoncer à soi-même ? — C'est-à-dire renoncer à toutes les inclinations malheureuses de la chair, renoncer à tous les désirs des honneurs, des plaisirs et des richesses, au désir d'être aimé, au désir de la vengeance, en un mot, à tous les désirs de péché qui sont en nous et qui sont opposés à la croix de Jésus-Christ.

LEÇON VII

De l'amour de la croix, c'est-à-dire de l'abjection, des souffrances et de la pauvreté que le Saint-Esprit nous donne dans le baptême.

Quoi ! devons-nous porter la croix de Jésus-Christ et faire profession de ses maximes? — Oui: la seconde condition que Jésus-Christ propose à ses disciples et à tout chrétien, c'est de porter la croix, *Tollat crucem suam* (*Matth.*, XVI. 24) et de prendre plaisir aux souffrances, aux mépris, aux calomnies à la pauvreté, etc.

Comment se peut-il faire que nous aimions le mépris, les souffrances, la pauvreté, en un mot, la sainte croix de Jésus-Christ? — Nous ne le pouvons point par nous-mêmes, mais par la vertu de Jésus-Christ et de son Saint-Esprit qu'il nous donne au baptême.

Comment cela? — C'est que le Saint-Esprit, par le baptême, vient reposer en nous et dans le fond de notre cœur, pour y imprimer ses inclinations.

Voilà qui est bien étrange ; voilà des choses bien opposées? — Cela est vrai ; aussi avons-nous de grands combats à soutenir.

Quels combats? — Ceux dont parle saint Paul, lorsqu'il dit que la chair combat contre l'esprit, et l'esprit contre la chair (1).

Comment cela? — C'est que d'un côté le Saint-Esprit, qui est en nous, nous porte au mépris, à la pauvreté, aux souffrances, et, de l'autre, notre chair désire l'honneur, le plaisir, les richesses. Notre âme peut se jeter du côté qu'il lui plaît, ou bien adhérer à l'Esprit saint, par la grâce qu'il met en nous, ou bien s'y opposer, en adhérant à la chair, par sa propre malice.

Mais vous dites que l'Esprit de Dieu donne l'amour des souffrances, du mépris et de la pauvreté : je n'ai point encore senti ce plaisir des souffrances, ces délices du mépris, cette joie de la pauvreté. — Vous dites vrai ; vous ne sentez pas ce plaisir dans votre chair ; vous n'y ressentez pas cette joie, ces délices, aussi le Saint-Esprit n'est-il pas en vous pour produire ces effets dans votre chair ; il ne vient pas pour opérer ce changement dans votre corps, mais bien dans le fond de votre âme.

Quoi ! jamais la chair ne prendra-t-elle son plaisir dans l'affliction, dans la peine et dans la croix ? — Non, si ce n'est que, parfois, le Saint-Esprit épanche dans la chair les inclinations qu'il a répandues dans l'âme, et fasse éprouver à notre corps les mêmes sentiments dont il remplit notre cœur; mais c'est rarement et seulement en passant.

Le baptême ne fait donc point son impression dans le corps comme dans l'âme ; il ne régénère donc point la chair, mais l'esprit ? — Il est vrai ; c'est notre âme qui reçoit les inspirations de l'Esprit saint, c'est elle qui reçoit ses nouvelles impressions, c'est elle qui est abreuvée de ses sentiments ; enfin, c'est elle seule qui est régénérée par le baptême.

LEÇON VIII.

De notre première génération, où le demon est le père de nos inclinations perverses ; et de la régénération du baptême, où Jésus-Christ étant notre père, nous communique sa vie divine.

Qu'est-ce à dire que notre âme est régénérée par le baptême ? — C'est-à-dire qu'elle reçoit des inclinations et des impressions toutes nouvelles, et différentes de celles de sa première génération.

(1) Caro concupiscit adversus spiritum ; spiritus autem adversus carnem : hæc enim sibi invicem adversantur (*Gal.*, V, 17).

Digitized by Google

Comment cela ? — C'est que, par la première génération, l'âme avait des inclinations perverses qui la portaient tout au péché, toute à la terre et aux créatures. Au contraire, par la régénération du baptême, elle reçoit de nouvelles impressions et des inclinations toutes différentes, qui la portent à l'amour de Dieu et à sa religion, à la séparation des créatures et à la recherche des choses du ciel.

Depuis le baptême, l'homme n'est donc plus notre père, ni la chair notre mère ? — Non, et nous ne devons plus suivre leurs mauvaises inclinations.

Par le baptême, Dieu est-il notre père ? — Oui, nous appelons Dieu notre Père, et il l'est en vérité, parce que, dans le baptême, il nous communique par son Saint-Esprit sa nature et sa vie divine, *Ut efficiamini divinæ consortes naturæ* (II *Pierre*, 1, 4). *Ut filii Dei nominemur, et simus* (I *Jean.*, III, 1).

Le démon n'est-il pas le père de l'homme ? — Dans la première génération, le démon est proprement le père de l'homme pécheur en Adam, parce qu'il lui a communiqué sa vie et ses mauvaises inclinations, qui depuis nous ont été transmises dans notre naissance. *Vos ex patre diabolo estis, et desideria patris vestri vultis facere* (*Jean*, VIII, 44).

Et dans la seconde génération ? — Il en est tout autrement, parce qu'en cette génération, le Père éternel est notre père ; il nous communique ses inclinations, ses sentiments, sa sainteté, par la vertu de son Esprit qu'il nous donne pour être en nous le principe de sa vie sainte et divine ; et l'éclat de cette vie rejaillit de nos bonnes œuvres, qui étant alors semblables à celles de Dieu, le font glorifier sur la terre (1).

Mais puisque, dans notre première génération, le démon est notre père, et qu'Adam nous a transmis toutes les inclinations perverses du démon, nous sommes donc bien misérables en nous-mêmes ? — Oui, je ne puis l'exprimer ; il n'y a que Dieu qui puisse le comprendre.

Pourquoi ? — Comme il n'y a que Dieu qui conçoive la malice du démon et la misère où la justice divine l'a réduit, il n'y a que Dieu aussi qui conçoive la misère, la malignité et le dénûment de notre chair réduite à un état si pitoyable, qu'outre qu'elle est faite participante de la malédiction du démon, elle y joint encore des faiblesses, des souillures et des misères dont n'est pas capable le démon par sa propre nature.

Cela étant, l'homme par justice doit bien chérir l'abjection ; il doit bien aimer le mépris. — Oui, car ils lui sont bien dus.

LEÇON IX.

De l'obligation que nous avons de porter la croix, et d'en conserver l'amour, à cause de l'Esprit au baptême qui nous a imprimé cet amour.

La chair peut-elle mériter autre chose que le mépris, l'abjection et la contradiction ? — Non.

C'est donc par un trait de la justice de Dieu, que, dans le baptême, l'amour du mépris, l'amour des souffrances et l'amour de la pauvreté sont imprimés dans le cœur de l'homme ? — Oui ; car l'homme n'étant par lui-même que néant et péché, il ne doit avoir d'autre désir pour lui-même que celui d'être traité comme il le mérite ; c'est-à-dire, de souffrir le mépris, la persécution, la pauvreté, etc.

Que la conduite et que la sagesse de Dieu sur les chrétiens sont admirables ! Non, ce n'est pas sans raison que l'Ecriture appelle le mystère de la croix un mystère caché, *Absconditum ab eis* (*Luc*, XVIII, 34). En effet, peu de personnes croiraient que la croix fût une chose juste et raisonnable pour notre état, et que nous fussions obligés d'en conserver l'amour dans le cœur. — C'est le malheur et l'abus du siècle ; on s'imagine que c'est un surcroît de piété, une dévotion réservée aux cloîtres, et que ce n'est pas une obligation pour tous les chrétiens.

Mais, par le baptême, n'a-t-on pas reçu le Saint-Esprit, qui nous oblige de vivre dans cet amour de la croix ? — Oui : car selon saint Paul (*Rom.*, VIII, 12), comme je l'ai déjà dit, nous ne sommes plus redevables à la chair pour vivre selon la chair ; mais nous sommes obligés de vivre selon l'esprit ; et si nous vivons par l'esprit, marchons selon l'esprit, *Si Spiritu vivimus, Spiritu et ambulemus* (*Galat.*, V, 25), qui nous imprime dans le cœur l'inclination pour la croix et la force de la porter.

Cela n'est-il point exprimé dans les cérémonies du baptême ? — Oui, car on fait deux croix avec l'huile sainte ; l'une sur le cœur, et l'autre sur les épaules, pour nous marquer l'effet du Saint-Esprit.

Que représente l'huile ? — Le Saint-Esprit.

Que signifie la croix qu'on fait sur le cœur ? — L'amour de la croix, parce que le cœur est le siége de l'amour.

Et celle qu'on fait sur les épaules ? — Elle signifie la force de porter la croix, parce que les épaules sont le siége de la force de l'homme.

LEÇON X.

D'une autre obligation d'aimer la croix, et en particulier le mépris, l'abjection et l'oubli, qui font la première branche de la croix ; provenant de ce que l'homme, dans son fond et par lui-même, n'est que néant.

Outre l'esprit que nous avons reçu dans le baptême, ce que nous sommes par nous-mêmes nous oblige-t-il à l'amour de la croix. — Oui.

Et qu'est-ce que l'homme par lui-même et dans son fond ? — Hélas ! rien.

Qu'était l'homme avant que Dieu eût répandu en lui son être ? — Il n'était rien du tout.

Qu'est-ce que le rien mérite ? — Rien du tout ; le rien mérite le rien, le mépris, l'abjection, le délaissement et l'oubli de toute créature ; le rien ne peut être regardé ; car

(1) Luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent patrem vestrum qui in cœlis est (*Matth.* V. 16).

Digitized by Google

Il n'a rien sur quoi on doive et on puisse arrêter les yeux.

Il ne faut donc pas désirer d'être regardé, d'être vu, d'être estimé? — Non, il faut désirer d'être traité selon ce que l'on est : et parce que l'on ne regarde point le rien, qu'on le méprise et qu'il ne mérite pas même d'être méprisé, puisqu'il ne mérite pas seulement qu'on pense à lui pour en porter un jugement, de là vient que l'homme qui n'est rien dans son fond et par lui-même, ne mérite rien, pas même le mépris.

Hélas! nous sommes donc peu de chose, puisque nous ne méritons pas même qu'on s'applique à nous pour nous mépriser? Mais pourquoi dites-vous que l'homme n'est rien, puisqu'il a un corps et une âme? — Je dis que l'homme n'est rien dans son fond : il a bien quelque chose d'autrui, mais il n'en est pas moins le néant par lui-même, et par conséquent il ne doit pas être honoré; mais l'honneur doit retourner à cet autre à qui appartient le bien que l'homme a reçu.

D'où tirez-vous cette vérité? — De S. Paul, quand il dit, premièrement, que celui qui s'estime être quelque chose, n'étant rien en vérité, se trompe grossièrement; secondement, qu'on ne doit pas se glorifier, puisque l'on a reçu d'autrui le bien qu'on a (1).

Qui est celui de qui l'homme a reçu tout ce qu'il possède? — C'est Dieu seul.

Dieu seul donc doit être honoré pour tous les biens qui sont en l'homme? — Oui, de même que le peintre doit être loué pour la peinture qu'il a faite, et non pas la vieille toile sur laquelle il a couché les couleurs.

Les hommes ne doivent donc point recevoir pour eux les louanges qu'on leur donne? — Non.

Que doivent-ils faire, quand on les loue? — Ils doivent rendre à Dieu toutes les louanges qu'on leur donne, et lui dire : Mon Dieu, je vous rapporte toutes ces louanges, parce que vous seul les méritez pour tous les biens que vous mettez en moi.

Mais quand l'homme aperçoit en soi des dons et des grâces de Dieu, que doit-il faire? — Trois choses : 1° s'humilier devant Dieu, reconnaissant qu'il est l'auteur de tout bien en nous; 2° le remercier de ce qu'il lui a plu le répandre en nous qui ne le méritons pas; 3° le prier qu'il se glorifie par ses dons et qu'il s'en serve en nous pour sa gloire, puisque de nous-mêmes nous ne saurions en bien user pour lui

Les démons ont-ils eu ces dispositions, quand ils ont reçu les dons de Dieu? — Non : s'ils en eussent usé de la sorte, ils ne seraient pas damnés.

Qu'ont-ils donc fait pour se perdre si misérablement en recevant les dons de Dieu? — C'est que, charmés des douceurs de l'honneur, ils ont voulu être honorés eux-mêmes pour les dons de Dieu, et, attirant sur eux les louanges qui étaient dues à lui seul, dérober a sa majesté la gloire qui lui appartenait.

Il ne faut donc souffrir aucun honneur pour soi? — Non.

(1) Si quis existimat se aliquid esse, cum nihil sit, ipse se seducit (*Gal.*, VI, 3). Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris, quasi non acceperis (*I Cor.*, IV, 7)?

LEÇON XI.

De l'orgueil et du désir de l'honneur auquel il faut résister.

Ne faut-il jamais désirer l'honneur? — Non : c'est désirer le bien d'autrui, c'est désirer le bien de Dieu, c'est être larron; selon S. Paul, c'est exercer une rapine (*Philipp.*, II, 6); c'est dérober à Dieu ce qu'il a de plus cher, qui est sa gloire, qu'il assure ne vouloir jamais donner à autrui, *Gloriam meam alteri non dabo* (*Is.*, XLII, 8, *et* XLVIII, 11).

C'est donc un larcin sacrilége, puisque c'est dérober à Dieu? — Oui, c'est dérober sur l'autel de Dieu, et lui arracher de la main ce qu'il proteste ne vouloir lâcher ni céder à personne.

L'orgueil est donc un grand péché? — Oui, et c'est pour cela qu'il est puni si rigoureusement dans les démons, et qu'il est dit que Dieu *résiste aux superbes, Deus superbis resistit* (*Jac.*, IV, 6; *et* I *Pierre*, V, 5), comme s'ils voulaient lui arracher malgré lui le bien le plus cher qu'il ait entre les mains.

La punition de l'orgueil n'est donc pas seulement un effet de la colère de Dieu, mais encore de sa fureur? — Oui; c'est une suite de la résistance de Dieu irrité contre le superbe qui veut lui ravir son honneur, et sur qui enfin il décharge sa colère allumée et changée en fureur.

Mais les hommes sont donc bien trompés, quand ils courent après l'honneur, puisqu'il n'est pas permis de le désirer? — Cela est vrai; car on ne peut le souffrir en soi, sans le rapporter à Dieu, à moins que de se mettre en danger de l'offenser grièvement et de le faire entrer en fureur contre nous.

Que devez-vous faire quand vous reconnaissez en vous le désir d'être honoré, quand vous sentez de la joie des louanges qu'on vous donne et de l'estime qu'on vous témoigne? — Quand on remarque en soi un désir d'être estimé et d'être regardé, il faut y renoncer et se confondre de ce que l'on a en sa chair des sentiments diaboliques, des sentiments qui sont nés de l'enfer et qui sont semblables à ceux qui ont damné les démons.

Et comment cela? — C'est que le démon, comme je l'ai déjà dit, désirait d'être estimé et honoré par ses frères; et même il les attirait à lui rendre des honneurs et des louanges, qu'il recevait d'eux avec joie. Je prie Dieu que nous n'ayons jamais ces sentiments, puisqu'ils ont fait damner les anges.

Ce n'est pas ainsi qu'il faut dire; car les sentiments de l'honneur et de l'estime seront en nous jusqu'à la mort; et ces sentiments-là ne sont pas péché, pourvu qu'on y résiste? — Cela est vrai; car les bons et les mauvais anges furent tous attaqués de la tentation; mais les uns y cédèrent, et les autres n'y cédèrent pas : les uns en tirèrent profit et reçurent la couronne, les autres y consentirent et furent condamnés.

Digitized by Google

Comment donc faut-il dire? — Que je n'adhère jamais à ces sentiments, et que je n'y prenne jamais de complaisance.

LEÇON XII.

Que l'honneur est dû à Dieu seul; comment on doit se comporter quand on est méprisé.

Qui est-ce qui doit être honoré? — Dieu seul. *A Deu seul*, dit S. Paul, *tout honneur et toute gloire, Soli Deo honor et gloria* (I *Tim.*, I, 17); et *à nous confusion*, dit le prophète Daniel, *Nobis autem confusio faciei* (*Dan.*, IX, 8).

En pourriez-vous apporter quelque raison? — Oui; c'est que Dieu seul est parfait en soi-même, comme le dit Notre-Seigneur : *Personne n'est bon que Dieu seul, Nemo bonus, nisi solus Deus* (*Luc*, XVIII, 19). Tout le reste n'est rien par soi-même et ne possède de bien que celui de Dieu; d'où vient que Jésus-Christ disait encore : *Ma doctrine n'est pas à moi, ni de moi, Mea doctrina non est mea* (*Jean*, VII, 16).

Mais les saints qui sont au ciel ne doivent-ils pas être honorés? Dieu veut qu'on les honore. — L'honneur qu'on rend aux saints est un honneur qu'on rend à Dieu qui habite en eux. Et si l'on honore les justes sur la terre, c'est le Saint-Esprit qu'on honore en eux, en qui il habite, qu'il justifie et à qui il donne la grâce et la vertu d'être fidèles à Dieu.

Est-ce pour cela qu'il est dit dans l'Écriture, que Dieu est *merveilleux et admirable dans ses saints, Mirabilis Deus in sanctis suis* (*Ps.* LXVII, 36)? — Oui; à cause que par sa puissance il élève leur faiblesse à des choses sublimes, qu'il élève leur ignorance à de grandes lumières, et qu'il fait éclater sa grandeur dans leur bassesse.

Ainsi Dieu veut être honoré dans ses saints? — Oui; Notre-Seigneur même a voulu que son Père fût honoré en lui; il ne voulait point recevoir de louanges pour soi, mais il les renvoyait toutes à son Père. Il disait à ceux qui le nommaient bon : Cela n'est pas ainsi; ne dites pas cela; personne n'est bon que mon Père. Voyez-vous cette bonté qui reluit en moi? elle descend de mon Père, elle est originaire de lui; et s'il ne la répandait sur moi, je ne l'aurais pas. Avant que mon Père me l'eût communiquée, je n'étais rien, et n'avais rien; je n'étais que néant comme le reste des hommes; mon humanité a été tirée du néant, aussi bien que le reste des créatures. Dieu s'est écoulé sur moi, et y a répandu toute la plénitude de ses trésors; de sorte qu'ils sont tous à lui, et que tout ce qu'il y a de bon, de beau et de parfait en moi; est de lui : ce bien est à Dieu, et non à moi il est l'auteur de ces perfections et de ces beautés; il doit être honoré pour ses ouvrages et surtout pour ce chef-d'œuvre.

C'était donc en tant qu'il n'était rien par soi-même, qu'il se nommait *l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple Opprobrium hominum et abjectio plebis* (*Ps.* XXI, 7)? — Oui, et c'était aussi en tant qu'il était chargé des péchés de tout le monde.

Vous nous avez dit là sur Notre-Seigneur Jésus-Christ de grandes choses que je vous prierai de m'expliquer à loisir. Mais, avant que de sortir de ce sujet, dites-nous encore plus particulièrement comment nous devons nous comporter, lorsque l'on nous méprise, qu'on ne tient aucun compte de nous, et qu'on ne nous regarde point? — Quand on ne nous regarde point, réjouissons-nous, et disons dans notre cœur : Mon Dieu, je suis content de n'être ni vu ni regardé des hommes. Que je suis aise de ce que personne ne pense à moi! car, ô mon Dieu! je n'occupe point votre place dans leur pensée ni dans leur esprit. Je suis ravi d'être soustrait à leur vue, afin que je n'occupe point leurs cœurs. C'était là une des pensées de S. Ignace, martyr, quand il prévoyait qu'il devait être enseveli dans le corps des bêtes qui allaient le dévorer : « Au moins, disait-il, je ne serai vu de personne, je n'amuserai l'esprit de personne, et ne remplirai personne de moi (1). »

LEÇON XIII.

Que le malheureux désir de l'honneur est un désir commun et universel; manière de le combattre et d'y renoncer.

Est-ce un désir universel et commun aux hommes, que celui de vouloir qu'on pense à nous, qu'on nous aime et qu'on nous estime? — C'est un désir si commun, qu'il n'y a presque personne, s'il n'y prend bien garde, qui n'agisse et qui ne parle dans cet esprit. Nous avons en nous ce désir malheureux et idolâtrique, de vouloir remplir de nous tout le monde, de vouloir porter notre estime dans tous les cœurs, et d'être ainsi une idole qu'on regarde et à qui on s'attache continuellement.

Hélas, quel malheur! et comment sommes-nous faits! — Nous sommes tous remplis dans notre chair des désirs du démon, qu'il nous a inspirés par le péché d'Adam, de sorte que notre chair nous porte à vouloir, comme lui, tenir la place de Dieu dans le monde : et au lieu qu'autrefois l'homme devait être honoré comme l'image de Dieu et recevoir des créatures tous leurs hommages et tous leurs devoirs pour les porter à Dieu, depuis le péché, il a voulu les recevoir pour se les appliquer à lui-même et pour être idolâtré et adoré à la place de Dieu.

Comment pensez-vous qu'on parle dans le monde et qu'on agisse dans les choses même les plus saintes? — C'est avec le désir d'être estimé et d'imprimer l'amour de sa personne dans le cœur des auditeurs.

Le moyen de ne pas tomber dans ce désordre? — C'est de renoncer à soi-même, quand on commence à parler ou à agir. Cela se fait de cette sorte : Mon Dieu, je renonce à tous les desseins de paraître en ceci; je renonce à tous les desseins d'être estimé; je renonce à tous les malheureux désirs de ma chair, qui veut se chercher en tout; je re-

(1) Blanditiis demulcete feras, ut mihi sepulcrum fiant, et nihil de corpore meo relinquant; ne, cum obdormiero, molestus cuiquam sim. Tunc ero vere Christi discipulus, cum mundus nec corpus meum videbit (*S. Ign. Mart. Epist. ad Rom.*).

Digitized by Google

nonce à tout l'amour-propre et à tout l'orgueil dont je suis pétri.

Est-ce assez de renoncer à soi-même et aux désirs de sa propre recherche? — Il faut, outre cela, se fortifier, en se donnant à l'Esprit de Notre-Seigneur, qui depuis le baptême est en nous pour opérer nos œuvres avec nous, afin que nous fassions des œuvres de Jésus-Christ, et non pas du vieil homme; afin que nous fassions des œuvres de l'Esprit, et non celles de la chair, et afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié en nous par son Fils Jésus-Christ.

Voilà une belle doctrine; mais est-elle dans l'Ecriture?—Oui; je pourrais rapporter plusieurs passages qui établissent cette vérité; mais je vous citerai seulement ce qu'en dit S. Pierre, notre maître en Jésus-Christ : *Si quelqu'un parle, qu'il parle le langage de Dieu,* qu'il parle dans l'Esprit de Dieu; *si quelqu'un rend quelque service selon son ministère, qu'il serve en la vertu de Dieu, afin qu'en tout, la sainteté et la majesté de Dieu soient honorées par Jésus-Christ* (1).

C'est donc dans l'Esprit de Jésus-Christ Notre-Seigneur, opérant en tous, qu'on doit opérer toutes choses? — Oui; il faut sortir de soi-même et entrer dans la vertu de Jésus-Christ, pour honorer Dieu, son Père; car autrement nous sommes tous remplis d'impureté et de mauvaises intentions qui infectent toutes nos œuvres.

Nous sommes bien malheureux et bien misérables, puisque, tant que nous demeurons en nous-mêmes, nous ne pouvons rien faire qui puisse plaire à Dieu? — Cela provient de la corruption de notre chair : partout où elle se mêle, elle perd tout.

Je ne m'étonne pas, si nous méritons tant d'être méprisés? — Nous ne méritons pas seulement d'être oubliés et d'être méprisés comme néant; mais nous méritons encore d'être persécutés et foulés aux pieds; enfin, de nous-mêmes, nous ne méritons réellement que l'enfer.

Que dites-vous là? Vous rabattez bien de la confiance que j'avais en moi? — Je ne vous dis rien que je ne vous montre dans l'Ecriture.

LEÇON XIV.

De l'obligation que nous avons d'aimer la douleur, la souffrance, la persécution, fondée sur ce que par nous-mêmes nous ne sommes que péché.

Pour l'amour de Dieu, expliquez-moi cette vérité que vous venez de me proposer, et imprimez-la tellement dans mon esprit, que jamais elle n'en sorte, afin que je puisse aimer la souffrance, la douleur, la persécution, la calomnie; en un mot, la pénitence que je dois faire sur la terre qui en est le séjour?— Voici donc la seconde branche de la croix; car nous avons déjà vu l'obligation que nous avons d'aimer l'abjection et le mépris, qui en font la première branche, et de les souffrir par justice, aussi bien que par religion. Il faut maintenant voir comment nous sommes obligés d'aimer aussi la douleur et la souffrance, et de porter en paix la persécution et la calomnie; non seulement parce que, dans le baptême, le Saint-Esprit que nous y avons reçu nous a donné ces inclinations, mais encore par justice, à cause de notre démérite.

Expliquez-moi cela, s'il vous plaît. —Pour le bien connaître, il n'y a qu'à savoir que nous sommes péché par nous-mêmes.

J'ai bien ouï dire que nous étions pécheurs, mais non pas que nous étions péché. —Nous ne sommes pas seulement pécheurs, mais encore nous sommes péché.

Si cela est, il n'y a aucune sorte d'opprobre, de calomnie, de vexation et de persécution que nous ne méritions. Mais je vous prie de m'apprendre comment nous sommes péché? — L'homme chrétien, selon toute la doctrine de saint Paul, est composé de deux choses, l'une se nomme chair, et l'autre s'appelle esprit. C'est ainsi que se partage l'homme dans l'Ecriture.

J'entends bien que l'homme est composé de corps et d'âme; je ne sais pas si c'est la même chose que ce que vous me dites, quand vous m'apprenez que le chrétien est composé de chair et d'esprit? — Non, par l'esprit, j'entends le Saint-Esprit et tous les dons qui sont nés de cet esprit, tels que la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la patience et autres dons, grâces et vertus semblables, comme nous l'a enseigné saint Paul après Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui dit en saint Jean : *Ce qui est né de la chair est chair; ce qui est né de l'Esprit est esprit, Quod natum est ex carne caro est, quod natum est ex Spiritu spiritus est* (*Jean*, III, 6).

Et par la chair, qu'entendez-vous?—Vous le voyez bien, par la parole de Notre-Seigneur; c'est ce qui n'est point le Saint-Esprit ou qui n'est point né du Saint-Esprit, mais qui est né de la chair.

Le corps et l'âme sont donc appelés chair dans la sainte Ecriture? — Oui, l'âme surtout, quand elle suit la chair et ses inclinations; et notre esprit même, quand il agit pour parvenir aux fins de la chair, sont appelés chair; enfin toutes leurs pensées sont appelées chair, parce qu'elles naissent de la chair, et l'Ecriture les condamne comme choses de mort : *La prudence de la chair est une mort, Prudentia carnis mors est* (*Rom.*, VIII, 6), dit saint Paul, et nous avons eu *des pensées de chair* (*Ephés.*, II, 3), dit encore le même apôtre.

Ce qui est né du Saint-Esprit et ce que l'on nomme esprit ne nous appartient donc point; il n'est point né de nous, il n'est pas nous-mêmes? — Non, car c'est Dieu même, et les effets de sa présence, qui sont sa lumière, sa sagesse, son ardeur, son amour, etc.

Il ne faut donc point s'en glorifier, ni le mettre au nombre des choses qui sont de nous? — Vous avez raison; ce sont en nous des dons de la pure libéralité et de la grande

(1) Si quis loquitur, quasi sermones Dei; si quis ministrat, tanquam ex virtute quam administrat Deus; ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum (I *Pierre*, IV, 11).

Digitized by Google

miséricorde de Dieu, touché de notre misère et de la charité de son Fils mort pour nous sur la croix.

LEÇON XV.

Explication de la doctrine précédente.

Qu'est-ce donc qui est de nous-mêmes en nous? — Le néant et le péché; voilà ce que nous sommes.

Nous sommes donc bien peu de chose, et dignes de toute souffrance et persécution? — Pour le néant, je vous ai déjà montré comment de nous-mêmes nous n'étions rien : c'est ce que nous étions de toute éternité; l'être dont Dieu nous a revêtus n'est point de nous, il est de Dieu; et quoiqu'il nous soit donné, il ne cesse pourtant pas d'être encore son être, pour lequel il veut être honoré.

Mais pour le péché?—Je vais vous le dire, avec la grâce de Dieu. Le premier homme, Adam, avait été créé dans l'innocence, il pécha, et en lui tous les hommes ont péché.

Comment entendez-vous cela?—Si un père avait fait un marché pour lui et pour toute sa famille, n'est-il pas vrai que tous ses enfants et successeurs seraient obligés aux conditions sous lesquelles il aurait contracté?

Cela est vrai. — Notre premier père a fait le premier traité au nom de tous ses enfants et de toute sa famille : par son péché, il a violé ce pacte et ce traité : ses successeurs ont donc tous trempé avec lui dans son crime, et en ont justement porté toute la punition.

Je vois bien, et je crois que nous avons commis le péché en notre premier père, et que nous sommes punis pour ce péché-là même, ce qui est juste : mais je ne vois pas encore comment nous sommes péché?—Pour entendre ce que je vais vous dire, il fallait avoir présupposé ce que j'ai déjà établi. Le péché du premier homme a fait un tel dégât en nous, et y a mis une telle corruption, que depuis ce temps-là nous ne sommes que chair et que péché. De là vient que Dieu dit : *Mon esprit ne demeurera point en l'homme, parce qu'il est chair, Non permanebit Spiritus meus in homine in æternum, quia caro est* (*Gen.*, VI, 3); parce que tout son être, et spirituel, et corporel, est infecté du péché. Son esprit est devenu chair, il est grossier comme la chair, il est aveugle comme la chair, il ne recherche que les appétits de la chair, il est animal et terrestre comme la chair, il est tout dépravé de sa droiture, il est détourné de ses premières voies, il n'a plus que des désirs impurs, grossiers et corrompus, en un mot, il n'a plus rien des traits ni de la ressemblance de Dieu.

Je voudrais bien encore quelque éclaircissement sur cette matière. — L'homme est si dépravé dans son fond, qu'il n'a d'inclination qu'au mal et au péché; et cette inclination est si forte en lui, par la misère et par le venin du péché originel, qu'il n'est qu'abîme et gouffre du péché, portant en soi le principe, non seulement d'un ou de deux péchés, mais aussi de tous les péchés ensemble.

Hélas! qu'est-ce que cela? et pourquoi nous glorifions-nous de notre chair? Si le sage défend l'orgueil à l'homme, parce qu'il est cendre et poussière, *Quid superbit terra et cinis* (*Eccli.*, X, 9)? combien plus doit-on le reprocher à la chair, qui est toute pétrie de péché! — C'est là ce que nous sommes.

LEÇON XVI.

Suite de la même vérité; que notre chair n'est que péché.

Pourriez-vous encore ajouter quelque chose pour me faire concevoir comment la chair n'est que péché? — Elle est tellement péché, qu'elle est toute inclination et tout mouvement au péché et même à tout péché; en sorte que si le Saint-Esprit ne retenait notre âme et ne l'assistait des secours de sa grâce, elle serait emportée par les inclinations de la chair, qui tendent toutes au péché et qui sont toutes semées dans l'âme, à cause de l'étroite liaison et de l'intime union que celle-ci a avec la chair.

Mon Dieu! qu'est-ce donc que la chair? — C'est l'effet du péché, c'est le principe du péché; en un mot, on peut dire d'elle, comme les Juifs disaient de l'aveugle-né, qu'elle est toute née dans le péché, *In peccatis natus es totus* (*Jean*, IX, 34).

Si cela est, pourquoi ne tombons-nous pas à toute heure dans le péché? — C'est la miséricorde de Dieu qui nous en empêche, et son divin Esprit qui nous assiste et qui est en nous pour nous soutenir.

Je suis donc obligé à Dieu de ce que je ne commets pas tous les péchés du monde?—Oui, saint Augustin le disait ainsi de lui-même, et c'est le sentiment ordinaire des saints; parce que la chair est entraînée par un tel poids vers le péché, que Dieu seul peut l'empêcher d'y tomber (1).

Eh quoi! la sagesse et la philosophie ne le pourraient-elles pas? — Non; car autrefois les plus grands philosophes et les hommes les plus sages qui aient jamais été, quoiqu'ils connussent la vertu et qu'ils eussent une très-grande horreur du vice, n'ont pas laissé de faire de grandes chutes, et sont même tombés dans les vices les plus horribles et les plus honteux de la nature (*Rom.*, I, 21, *etc.*).

Nous avons donc grande obligation à Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous avoir donné son Esprit pour relever notre âme et pour la retirer du bourbier du péché et des inclinations de la chair où elle est toute plongée? — Notre obligation envers lui est trop grande pour pouvoir l'exprimer.

Mais encore, voudriez-vous bien m'en dire quelque chose? — Ce que je puis vous en dire est qu'il n'y a aucune sorte de péché qui puisse se concevoir; il n'y a ni imperfection ni désordre, il n'y a point d'erreur ni de déréglement dont la chair ne soit remplie, tellement qu'il n'y a sorte de légèreté, ni de folie, ni de sottise que la chair ne soit capable de commettre à toute heure.

(1) Gratiæ tuæ deputo, et quæcumque non feci mala. Quid enim non facere potui, qui etiam gratuitum facinus amavi? et omnia mihi dimissa esse fateor, et quæ meâ sponte feci mala, et quæ te duce non feci (*S. Aug. Conf. l. II. c. 7*).

Digitized by Google

Et quoi ! je serais fou, et je ferais le fou par les rues et par les compagnies, sans le secours de Dieu? — C'est peu que cela, qui ne regarde que l'honnêteté civile ; mais il faut que vous sachiez que, sans la grâce de Dieu, sans la vertu de son Esprit, il n'y a aucune espèce d'impureté, de vilenie, d'infamie, d'ivrognerie, de blasphème, en un mot, il n'y a sorte de péché auquel l'homme ne s'abandonnât.

La chair est donc bien corrompue? — Vous le voyez.

LEÇON XVII.

Que notre chair est tout opposée et rebelle à Dieu et à son divin Esprit.

Je vois bien comment la chair est tout péché : je n'en saurais plus douter ; mais je vous prie néanmoins de me le faire voir plus amplement, afin de m'en inspirer toujours plus d'horreur. — La chair est péché, en tant qu'elle est tout opposée à Dieu, en tant qu'elle combat contre l'esprit ; et l'esprit aussi combat contre elle, *Caro concupiscit adversus spiritum ; spiritus autem adversus carnem* (*Gal.*, V, 17).

Que dites-vous ? la chair est opposée à Dieu et à son divin Esprit ? — Oui, c'est S. Paul qui le dit.

Elle fait donc comme le démon, qui combat contre Dieu ; et par conséquent elle est de la nature du démon ? — Oui.

Je ne m'étonne plus, si vous dites qu'il faut haïr sa chair ; que l'on doit avoir horreur de soi-même ; et que l'homme, dans son état actuel, doit être maudit, calomnié, persécuté : non, je n'en suis plus surpris. En vérité, il n'y a aucune sorte de maux et de malheurs qui ne doivent tomber sur lui à cause de sa chair. — Vous avez raison : toute la haine, la malédiction, la persécution qui tombent sur le démon, doit tomber sur la chair et sur tous ses mouvements.

Mais le démon est maudit, parce qu'il ne veut point se convertir à Dieu et ne peut jamais lui être assujetti ? — Il en est ainsi de la chair, pendant tout le temps de cette vie ; elle est tellement corrompue, gâtée, souillée et pervertie, que jamais elle ne peut se convertir à Dieu ; elle ne saurait lui être assujettie, dit saint Paul, *Legi enim Dei non est subjecta ; nec enim potest* (*Rom.*, VIII, 7).

Mais, cela étant, comment est-il possible que les saints, qui ont une chair semblable à la nôtre, servent Dieu dans le monde ? — C'est qu'en eux, l'Esprit de Dieu, à qui l'âme adhère, et par qui elle est éclairée, émue, fortifiée, entraîne la chair et l'assujettit à Dieu malgré elle.

Est-ce malgré elle ? — Oui, car en cette vie elle demeure toujours ce qu'elle est ; et quoique parfois la grâce et l'épanchement de l'Esprit saint qui se fait sur elle, la fassent *réjouir en Dieu*, comme dit l'Ecriture sainte, *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* (*Ps.* LXXXIII, 3), elle est pourtant prête à y résister et se fait presque toujours tirer par force.

Mais les démons ne chantent jamais les louanges de Dieu et ne sauraient se réjouir ? — Non, en l'état où ils sont : mais Dieu pourtant, s'il le voulait, le leur ferait faire par sa puissance, au milieu de leur dépravation.

Mais pourquoi notre chair loue-t-elle Dieu quelquefois, et que les démons ne le louent jamais ? — Parce que les démons ne sont plus en état d'espérer ni de mériter la gloire ; mais la chair est donnée pour compagne à l'âme qui mérite la gloire et l'espère tous les jours ; de sorte qu'en l'homme, l'âme sert Dieu et lui adhère en l'esprit, et la chair demeure malgré soi assujettie à l'esprit, quoiqu'elle n'y soit pas soumise.

Que veut dire cela, la chair est assujettie et non soumise ? — La chair est comme le démon qui, malgré sa contradiction et sa rage, est assujetti à la puissance de l'Esprit divin ; mais néanmoins il n'est pas soumis à ses lois.

La chair est-elle ainsi disposée, pendant que l'âme sert Dieu en elle ? — Oui, dans le temps que je prie Dieu et que je me soumets à lui, pendant que je m'élève à Dieu par la vertu du l'Esprit saint, en même temps la chair se sépare de Dieu, elle se distrait à la créature, elle s'abaisse et s'appesantit vers la terre, et ainsi elle détourne souvent l'âme de Dieu. *Deprimit sensum multa cogitantem* (*Sag.*, IX, 15). En même temps que l'âme se tient dans la pureté, la chair se porte à l'impureté et à la déshonnêteté ; en même temps que l'âme entre dans la sainteté de Dieu, la chair se mêle, se souille et se gâte avec la créature ; enfin, la chair ne change jamais ; elle ne cesse d'être ce qu'elle est, non plus que le démon.

LEÇON XVIII

Que la malignité de notre chair mérite toutes sortes d'humiliations de la part de Dieu et des créatures.

Quand sera-ce que l'homme et la chair ne seront plus péché ? — Dans le paradis, au jour de la résurrection, quand Dieu réformera ce corps vil, abject et humilié, *Reformabit corpus humilitatis nostræ* (*Philip.*, III, 21).

Est-ce bien dit, ce corps humilié ? — Oui, c'est bien dit ; aussi est-ce après saint Paul que nous le disons ; car, en effet, l'homme mérite toute humiliation, il n'y a point de confusion qu'il ne doive souffrir ; par exemple, si on dit de moi, de vous, ou de qui que ce soit : Cet homme ou cette femme est avare, il faut l'endurer, ayant en nous un principe d'avarice insatiable, quoique la grâce en ait peut-être étouffé le sentiment dans nos âmes. Si on dit : Cet homme, cette femme est déshonnête, il faut l'endurer, parce que la semence de tout vice et de toute impureté se trouve dans la chair, et qu'elle porterait au péché, si l'Esprit ne l'en détournait. Dit-on qu'il y a bien de l'orgueil en vous et en moi ; cela est toujours vrai, quelques effets que la grâce de Jésus-Christ et de son Saint-Esprit ait opérés en nous : et on ne nous fait point de tort ni d'injure, de nous appeler superbes, parce que notre chair demeure toujours

Digitized by Google

la même, c'est-à-dire toujours pétrie d'orgueil et toujours prête à passer aux effets; tellement que nous ne cessons jamais d'être superbes, quoique nous ne le sentions pas, et que nous nous exercions quelquefois à des actes d'humilité. Ainsi en est-il de toutes les autres imperfections qui peuvent se concevoir en l'homme, parce que la chair est la source, le cloaque et la sentine de toute impureté, de tout désordre et de tout péché.

Il n'y a donc aucune sorte d'injures qu'on ne doive supporter et qu'on ne doive croire nous être bien dues? — Non.

Les mépris, les injures, les calomnies ne doivent donc point nous troubler? — Non; il faut faire comme ce saint qui autrefois fut conduit au supplice pour un crime qu'il n'avait point commis et dont il ne voulut pas se justifier, disant en soi-même qu'il l'aurait commis et de bien plus grands encore, si Dieu ne l'en eût empêché.

Ainsi, nous devons souffrir toutes sortes de persécutions? — Si nous étions bien instruits de la malice de notre chair, nous ne douterions pas de cela; au contraire, nous devrions souhaiter ces châtiments, pour réprimer par là sa rébellion continuelle contre Dieu.

Les hommes, les anges et Dieu même devraient donc nous persécuter sans cesse? — Oui, cela devrait être ainsi, comme il sera au jour du jugement à l'égard des pécheurs que Dieu punira, et sur qui il exercera sa vengeance par toutes les créatures où il habite, comme par autant d'instruments de l'exécution de sa justice, *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos* (*Sag.*, V, 21). Ainsi en toute maladie, persécution, mépris et autre affliction, il faut prendre le parti de Dieu contre nous-mêmes, et dire que nous méritons justement tout cela et davantage; que Dieu a droit de se servir de toute créature pour nous punir, et que nous adorons la grande miséricorde qu'il exerce maintenant sur nous, sachant bien qu'au temps de sa justice il nous traitera plus rigoureusement.

Qu'appelez-vous le temps de sa justice? — Le temps de l'autre vie où Dieu ne fera plus miséricorde aux hommes, où sa justice ne sera plus mêlée de compassion pour nos misères et où il nous traitera selon toute la sévérité de son saint jugement.

Cela sera donc bien terrible? — *C'est une chose horrible*, dit l'Ecriture, *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (*Hébr.*, X, 31), *de tomber dans les mains du Dieu vivant*; alors il n'y aura aucune sorte de peine et d'affliction dont l'âme et le corps ne soient accablés.

Il est donc bien plus doux de porter maintenant la croix que la justice de Dieu nous impose, dans ce temps de miséricorde, où l'on est soutenu par la grâce et par la vertu que la bonté de Dieu nous donne, que d'attendre au temps où l'on sera délaissé de tout secours et de toute consolation, et accablé de toutes sortes de tourments? — Vous avez bien raison : dans l'enfer on n'a point de vertu qui soutienne, point de grâce qui fortifie, point d'onction qui console et qui adoucisse le joug de la rigueur de Dieu, ce qui néanmoins est ici le plus grand tempérament de nos croix et de nos tourments.

LEÇON XIX

De l'obligation que nous avons, par suite de notre péché, de supporter la pauvreté, qui est la troisième branche de la croix des chrétiens.

Vous m'avez bien montré comment on est obligé, depuis le péché, de porter les deux premières parties de la croix, savoir, les mépris et les persécutions, ou peines violentes que l'on nomme souffrances; mais vous ne m'avez pas encore parlé de la troisième partie, non moins fâcheuse à porter que les autres, je veux dire la pauvreté, qui est la troisième branche de la croix des chrétiens. — Il est bien aisé de le faire et de vous montrer comment on est obligé, ensuite du péché, de supporter la pauvreté la plus grande qu'on puisse concevoir. La justice des rois du monde, qui ne fait rien de juste que par la participation de la justice de Dieu même, nous l'apprend dans les lois qu'elle fait contre les criminels. Aussitôt qu'elle a convaincu un homme du crime de lèse-majesté, elle le prive de tous ses biens, elle rase ses maisons, elle dépouille de tous droits dans son royaume, non seulement le criminel, mais même toute sa famille et tous ses descendants.

Est-ce ainsi que Dieu a traité les pécheurs? — Oui, et en la personne du premier homme, et après lui en celle de tous ses enfants; car premièrement il a chassé Adam de sa demeure et de sa belle maison, le paradis terrestre, qui est comme rasé et démoli pour lui et pour tous ses enfants. Secondement, il l'a dépossédé de l'empire du monde, l'a dépouillé de tout droit et l'a réduit à l'état d'un très-malheureux esclavage.

Mais pourquoi Dieu ôte-t-il les biens au pécheur? — Parce qu'il n'est pas juste qu'un serviteur rebelle, qu'un valet révolté, qu'un traître et un infidèle, jouisse des biens de son maître. Il est juste que le maître les lui ôte d'entre les mains, qu'il le chasse de sa maison et qu'il ne le souffre plus manger son pain en sa compagnie. Il est juste que Dieu ôte son bien à ses ennemis, puisqu'ils n'en usent ordinairement que pour l'offenser.

D'où vient donc que les pécheurs usent tous les jours des biens de Dieu? pourquoi vivent-ils si à leur aise? pourquoi abondent-ils en biens? — C'est que Dieu n'exerce pas sa justice sur eux en ce monde; il se réserve à les punir en l'autre. Alors le plus riche des hommes n'aura pas une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue, comme le dit Notre-Seigneur (1). Alors ils seront si gueux et si

(1) Mitte Lazarum, ut intingat extremum digiti sui in aquam, ut refrigeret linguam meam, quia crucior in hac flamma (*Luc*, XVI, 24).

Digitized by Google

misérables, qu'ils seront dépouillés de tout et même privés de l'usage de leurs puissances naturelles, par l'excès des tourments et par la soustraction du secours de Dieu, qui ne leur laissera l'exercice de leurs facultés que pour leur faire ressentir plus vivement la rigueur des supplices.

Les démons et les réprouvés sont donc bien misérables? — Ils sont si misérables, qu'il n'y a que Dieu seul qui connaisse leur misère ; eux-mêmes ne la comprennent pas, tant parce que leur peine est si grande, qu'elle excède toute connaissance, que parce qu'elle ne leur donne aucun relâche pour y penser mûrement. Ils crient sans cesse, dans l'excès de la rage et du désespoir, et ne font autre chose. Les pécheurs, dans l'ordre de la justice de Dieu, devraient être en pareil état.

Quoi! les pécheurs devraient donc être pauvres et dépouillés de tout comme les démons? — Oui ; et même les pécheurs devraient encore être interdits de toutes leurs facultés corporelles et spirituelles, et dépouillés de tous les dons de Dieu.

D'où vient qu'ils n'en sont pas privés? — C'est parce que Jésus-Christ leur a acquis le droit qu'ils avaient perdu : c'est à cause de lui que les hommes en ont la jouissance; ils ne tiennent rien de tous les biens corporels ou spirituels, que par la pure miséricorde de Dieu et de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui, ému de compassion sur la misère des hommes, est venu lui-même la porter et par sa pauvreté compenser celle que tous les hommes doivent souffrir.

Expliquez-moi cela plus particulièrement, par rapport aux biens de l'esprit. — Nous n'avons aucun usage de nos puissances, nous n'avons aucune lumière de l'esprit, aucun mouvement de la volonté, que Jésus-Christ ne nous les ait acquis ; parce qu'ayant péché en Adam, nous devions tout perdre : mais nous avons recouvré en Jésus-Christ ce que nous avions perdu, et recouvré encore beaucoup plus de grâces et de biens que le péché ne nous en avait ôté. Ainsi, là où le péché avait abondé, la grâce a surabondé, *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia* (*Rom.*, V, 20) par Jésus-Christ ; et, comme chante l'Eglise : Heureuse faute qui nous a procuré un tel Rédempteur, *O felix culpa! quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem* (*Præc. Pasch.*).

LEÇON XX.

De la grâce qu'opèrent dans l'âme les mystères de Notre-Seigneur auxquels il faut participer ; et, premièrement du mystère de l'incarnation.

Pour être parfait chrétien, suffit-il d'avoir les dispositions que vous m'avez marquées jusqu'ici ? — Non; il faut, de plus, que les chrétiens participent à tous les mystères de Jésus-Christ, cet aimable Rédempteur les ayant opérés exprès en sa personne, pour qu'ils fussent des sources de grâces très-abondantes et très-particulières dans son Eglise.

Chaque mystère a-t-il acquis à l'Eglise quelque grâce spéciale? — Oui, chaque mystère a acquis à l'Eglise la grâce sanctifiante et une diversité d'états et de grâces particulières que Dieu répand dans les âmes épurées, quand il lui plaît, et plus ordinairement dans le temps de la solennité des mystères.

Combien y a-t-il de mystères principaux auxquels l'âme peut participer? — Elle doit participer généralement à tous, mais principalement à six, qui sont : l'incarnation, le crucifiement, la mort, la sépulture, la résurrection et l'ascension.

Quelle grâce opère en nous le mystère de l'incarnation? — La grâce d'anéantissement à tout propre intérêt et à tout amour-propre.

Qu'est-ce à dire, anéantissement à tout intérêt et amour-propre? — C'est-à-dire que, comme par le sacré mystère de l'incarnation, l'humanité sainte de Notre-Seigneur a été anéantie en sa propre personne, de sorte qu'elle ne se cherchait plus, elle n'avait plus d'intérêt particulier, elle n'agissait plus pour soi, ayant en soi une autre personne substituée, savoir, celle du Fils de Dieu, qui recherchait seulement l'intérêt de son Père, qu'il regardait toujours et en toutes choses : de même nous devons être anéantis à tous propres desseins et à tous propres intérêts, et n'avoir plus que ceux de Jésus-Christ, qui est en nous afin d'y vivre pour son Père (1). De même que mon Père, lorsqu'il m'a envoyé, m'a coupé toute racine de recherche de moi-même, en ne me donnant pas la personne humaine, mais en m'unissant à une personne divine, afin de me faire vivre pour lui : ainsi, quand vous me mangerez, vous vivrez tout pour moi, et non pour vous ; car je serai vivant en vous ; je remplirai votre âme de mes désirs et de ma vie qui consumera et anéantira en vous tout ce qui vous est propre, tellement que ce sera moi qui vivrai et désirerai tout en vous, au lieu de vous ; et ainsi, anéantis en vous-même, vous serez tout revêtus de moi.

Ce revêtement de Notre-Seigneur est-il une seconde grâce du mystère de l'incarnation? — Oui ; car, outre que le mystère de l'incarnation, à proprement parler, opère en nous un entier dépouillement et un renoncement à tout nous-mêmes, il opère de plus un revêtement de Notre-Seigneur, par une consécration totale à Dieu : de même qu'au jour de l'incarnation, Notre-Seigneur se consacra entièrement à son Père, lui et tous ses membres, sanctifiant déjà toutes les occasions particulières que lui et ses membres auraient jamais de servir et de glorifier Dieu.

Au très-saint jour de l'incarnation, Notre-Seigneur Jésus-Christ a-t-il offert à Dieu son Père sa vie et celle de tous ses membres? — Oui, il les a offertes, et il continue encore cette même offrande ; il est toujours vivant dans les mêmes dispositions qu'il a eues pendant toute sa vie; il ne les interrompt jamais, et il s'offre toujours à Dieu en soi et

(1) Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem : et qui manducat me, et ipse vivet propter me (*Jean*, VI, 58).

Digitized by Google

en tous ses membres, dans toutes les occasions qu'ils ont de le servir, de l'honorer et de le glorifier. Notre-Seigneur, en sa personne divine, est un autel sur lequel tous les hommes sont offerts à Dieu, avec toutes leurs actions et leurs souffrances; c'est cet autel d'or (*Apoc.*, VIII, 3) sur lequel se consomme tout sacrifice parfait: la nature humaine de Jésus-Christ et celle de tous les fidèles en forment l'hostie, son esprit en est le feu, et Dieu le Père est celui à qui on l'offre et qui y est adoré en esprit et en vérité.

LEÇON XXI.

Du mystère du crucifiement et de sa grâce.

Je suis satisfait de ce que vous m'avez dit du grand et saint mystère de l'incarnation; mais pour le mystère du crucifiement, quelle grâce opère-t-il en nous? — Il nous donne la grâce et la force de crucifier tous nos membres, par la vertu de l'Esprit de Dieu, qui est comme notre meurtrier et l'exécuteur de la sentence prononcée contre la chair. Les clous dont il se sert sont les vertus qui attachent à la croix notre amour-propre et nos désirs charnels. Cet état de crucifiement suppose que l'âme est vivante à soi, qu'elle combat encore et que l'Esprit divin use de violence et de véhémence sur le corps, pour le meurtrir et le crucifier. *Mortifiez vos membres qui sont sur la terre*, dit saint Paul, *Mortificate ergo membra vestra quæ sunt super terram* (*Col.*, III, 5). Ainsi cet état dit résistance à l'esprit de la part de la chair; et souvent même, dans ces agonies, on est travaillé de peines excessives.

Que faut-il faire quand on sent en soi quelques désirs qui se soulèvent et qui donnent de la peine?—Il faut s'adresser à l'Esprit saint, le prier qu'il use de sa puissance contre la chair, et lui dire qu'il agisse en maître; que, de notre côté, nous renonçons à tous nos désirs, et que nous nous unissons à lui pour agir en sa vertu contre nous-mêmes, nous confondant et détruisant tous ces soulèvements en nous, autant que nous le pouvons, comme une victime que Dieu prend plaisir à voir immoler à sa justice.

LEÇON XXII.

Du mystère de la mort de Notre-Seigneur et de l'état de mort qu'il opère.

Comment pouvons-nous participer au mystère de la mort de Notre-Seigneur? — Par la communion à la grâce et à l'état de mort que Notre-Seigneur nous a acquise par ce mystère.

Qu'est-ce que l'état de mort? — C'est un état où le cœur ne peut être ému en son fond; et quoique le monde lui montre ses beautés, ses honneurs, ses richesses, c'est tout de même que s'il les offrait à un mort, qui demeure sans mouvement et sans désirs, insensible à tout ce qui se présente. Le chrétien, dans l'état de mort intérieure, quoi que ses sens lui montrent, quoi que les malignités du monde lui suscitent, est intérieurement inébranlable à tout; il peut être agité au dehors pendant qu'il est en vie, mais toujours il est en paix au dedans; il demeure insensible à tout, et n'en fait non plus de cas que si tout n'était rien, parce qu'il est mort en Notre-Seigneur *Mortui enim estis* (*Col.*, III, 3). Le mort peut bien être agité par dehors et recevoir quelque mouvement dans son corps, mais cette agitation est extérieure; elle ne procède pas du dedans, qui est sans vie, sans vigueur et sans force. Ainsi une âme qui est morte intérieurement, peut bien recevoir des attaques des choses extérieures; et être ébranlée au dehors: mais au dedans de soi, elle demeure morte et sans mouvement pour tout ce qui se présente, parce qu'il n'y a plus, en son fond, aucune vie pour le monde, et que tout y est insensible et mort aux choses vaines du siècle, à cause de la vie divine qui absorbe ce qu'il y a de mortel en elle, *Ut absorbeatur quod mortale est, a vita* (II *Cor.*, V, 4).

LEÇON XXIII.

Du mystère de la sépulture, et en quoi sa grâce diffère de celle de la mort.

Et pour la sépulture de Notre-Seigneur, quelle est la grâce qu'elle nous acquiert, et en quoi cette grâce est-elle différente de celle de la mort? — C'est que le mort a encore la figure du monde et de la chair: l'homme mort paraît encore être une partie d'Adam; encore parfois le remue-t-on; il donne encore quelque agrément au monde; mais de l'enseveli, on n'en dit plus mot, il n'est plus dans le rang des hommes, il est puant, il est en horreur; il n'a plus rien qui agrée; il est foulé aux pieds dans un cimetière, sans que l'on s'en étonne: tant le monde est convaincu qu'il n'est rien et qu'il n'est plus du nombre des hommes. La sépulture dont parle S. Paul, lorsqu'il dit que nous sommes ensevelis avec Notre-Seigneur par le baptême (1), est la même chose que la pourriture dont parle Notre-Seigneur en saint Jean, lorsqu'il dit: *Si le grain de froment qui tombe en terre ne meurt* et ne pourrit, *il demeure tout seul* et sans fruit (2). Cette sépulture et cette pourriture sont différentes de la mort, en ce que l'état de mort dit seulement un état de consistance, de fermeté et d'insensibilité; mais l'état de sépulture et de pourriture dit la destruction totale de l'être et la production du germe d'une nouvelle vie. Le grain pourri est le tombeau d'où ressuscite la nouvelle créature; et le corps d'un chrétien, déjà condamné à la pourriture dans Adam, voit renaître de sa pourriture le germe d'une vie divine, que le Saint-Esprit y produit, avec tous les effets et tous les mouvements de sainteté qui l'accompagnent. Ce mystère est fondé sur celui de la sépulture de Notre-Seigneur, puisque ce divin Sauveur a vu renaître sa vie du milieu du tombeau où la mort avait mis cet admirable grain du froment des élus.

(1) Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem *Rom.*, VI, 4. Consepulti ei in baptismo (*Col.*, II, 12).

(2) Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet: si autem mortuum fuerit, multum fructum affert (*Jean*, XII, 24).

Digitized by Google

LEÇON XXIV.

Du mystère de la résurrection et de la grâce qu'il opère en nous.

Qu est-ce que nous donne le saint mystère de la résurrection de Notre-Seigneur? quelle grâce opère-t-il en nous? — C'est une grâce d'éloignement de tout le siècle, de détachement de la vie présente, qui fait que l'on soupire pour la vie future et qu'on aspire continuellement au ciel, à l'exemple de Notre-Seigneur qui, après sa résurrection, ne pouvait même vivre avec ses disciples ni souffrir leur incrédulité et la dureté de leur cœur, tant il vivait dans l'impatience et dans le désir d'être avec son Père, comme il le témoignait déjà durant sa vie, par ces paroles : *Glorifiez-moi, mon Père, etc., Pater, venit hora, clarifica Filium tuum* (*Jean*, XII, 1).

Mais il ne faudrait point vivre sur la terre pour être en cet état? — Non; car Notre-Seigneur, après sa résurrection, paraît encore avec ses disciples; il converse avec eux, mais plus rarement; il mange même avec eux, mais c'est avec éloignement et dégoût.

Cet état permet-il encore quelque attache aux créatures? — Non; on le voit en ce qui se passe entre Notre-Seigneur et sainte Madeleine : il ne lui permet plus l'approche de sa personne, il ne souffre plus ses saintes familiarités; il l'éloigne, parce que l'état de sainteté dans lequel entre l'âme ressuscitée, porte avec soi l'éloignement de toute créature visible. *Soyez sainte*, ô Madeleine! *car je suis saint*; cessez d'être attachée aux choses profanes du monde; car, étant saint comme je suis, je ne saurais m'en approcher, ni par conséquent de vous, si vous y avez encore quelque attache. Quoique l'état de résurrection porte avec soi la retraite des créatures, l'union et l'application à Dieu, il n'est pas toutefois si parfait que celui de l'ascension.

LEÇON XXV.

Du mystère de l'ascension, de sa grâce et de son état, qui est celui des parfaits.

Qu'est-ce donc que l'état et la grâce du saint mystère de l'ascension? — C'est un état parfait de consommation en Dieu, un état de triomphe et de gloire achevée, un état où il ne paraît plus rien d'infirme.

Paraissait-il encore quelque infirmité en Notre-Seigneur Jésus-Christ, après sa résurrection? — Il en avait encore quelques marques, et semblait se dépouiller quelquefois de la gloire parfaite de sa consommation en Dieu et de sa totale ressemblance à son Père. Il rendait encore son humanité palpable et visible aux yeux de ses apôtres; il mangeait avec eux (1). Mais, au jour de son ascension, sa gloire ne souffre plus d'interruption ni de suspension; l'éclat n'en est plus supportable aux yeux des hommes : étant entré dans la splendeur de Dieu son Père, il demeure caché dans son sein, il ne tombe plus sous nos sens; et, quoiqu'il y conserve les qualités de la nature humaine, il ne les assujettit plus à notre infirmité. Il y est esprit vivifiant, étant parfaitement entré en participation de la nature de son Père, glorieux, spirituel, tout-puissant, ce qui fait même qu'il envoie avec lui son Saint-Esprit et qu'il participe de la fécondité du Père, pour communiquer cet Esprit au dehors; car, comme le Verbe éternel et infiniment un avec son Père, par un principe intérieur et identique, produit le Saint-Esprit avec lui et en lui, de même Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est extérieur à Dieu par sa nature humaine, en se réunissant à lui et entrant dans l'unité parfaite avec lui, produit le Saint-Esprit, et avec lui l'envoie à ses apôtres : et c'est en quoi consiste la merveille admirable du mystère de l'ascension. De là vient qu'une âme qui entre dans cet état de la divine ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, reçoit la participation de sa divinité, comme le chante l'Eglise *Est elevatus in cœlum, ut nos divinitatis suæ tribueret esse participes* (*Præf. Ascension.*), après le saint apôtre, qui avait dit que nous sommes *faits participants de la nature divine Divinæ consortes naturæ* (*II Pierre*, I, 4). Etat admirable de l'âme, intérieurement rendue conforme et entièrement semblable à Dieu; et, comme disent les saints, parfaitement *déiforme*, c'est-à-dire tout ardente d'amour et lumineuse de la clarté de Dieu. L'âme en cet état ne déchoit plus de l'union ou de l'unité en Dieu, pour descendre à la bassesse de l'infirmité humaine. Vous ne la voyez plus épanchée en passion et en amour-propre : elle n'admet plus au dedans d'elle-même la transformation en la créature; elle ne laisse plus prendre racine en elle à l'amour des choses périssables, qui fait qu'on se transforme en la créature, qu'on se voit en elle et qu'on la voit en nous; et qu'ainsi on déchoit de cette parfaite ressemblance à Dieu et à Jésus-Christ monté au ciel, où étant transformé et consommé en son Père, il nous attire avec lui à la transformation et consommation en Dieu. C'est pourquoi il disait à Madeleine : *Noli me tangere; nondum enim ascendi ad Patrem meum* (*Jean.*, XX, 17) : *Ne me touchez point, car je ne suis pas monté à mon Père* : attendez que je sois dans l'état ou j'attirerai les âmes à mon Père et à la transformation et consommation en lui. C'est ce qu'il qu'il fait au très-saint sacrement, où, étant entré dans sa puissance, il consomme et transforme en lui les âmes : *Non me mutabis in te, sed tu mutaberis in me.* L'âme, dans l'état de la résurrection, doit craindre l'attache et même l'approche des créatures, de peur de déchoir, de se laisser transformer en elles et de devenir participante de leur être profane.

L'état de la sainte ascension est donc l'état des parfaits? — Oui, c'est l'état des âmes parfaites et consommées intérieurement en Dieu, dans l'être et dans la vie duquel elles sont passées par la vertu d'une union parfaite et très-intime.

O l'union admirable! — Oui; c'est pour cela que cette sainte ascension de Notre-Seigneur est appelé *admirable*, *Per admirabilem ascensionem tuam* (*Litan.*), et qu'elle fait en-

(1) Palpate et videte, quia spiritus carnem et ossa non habet, sicut me videtis habere (*Luc*, XXIV, 39).

Digitized by Google

trer les âmes dans un état de sainteté ineffable.

Dites-m'en encore quelque chose, pour me donner le désir d'y parvenir. — L'âme, en cet état, est impénétrable aux traits du monde ; elle n'est plus susceptible de l'imperfection des créatures ; elle est parfaitement séparée de l'être profane ; elle possède une paix et un repos divin ; elle est inébranlable dans son intérieur : et c'est à une âme de cet état que l'on peut adresser hardiment ces paroles : *Il ne vous arrivera point de mal, et aucun fléau n'approchera de votre tabernacle, Non accedet at te malum, et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo* (*Ps.* XC, 10). Vous diriez qu'elle est déjà, par une heureuse anticipation, dans la région de l'éternité. Cet état est un état de pureté admirable, où l'âme n'a plus de mélange avec l'être profane, ni plus d'épanchement sur lui. Elle peut voir autour de soi son vieil homme et sa chair se changer et s'altérer : mais, toujours intime et toujours intérieure à elle-même, elle ne déchoit point de son état ; elle demeure ferme, elle fait même toujours de nouveaux progrès, et ce n'est qu'en sa chair que se trouve l'altération (1).

(1) Licet is, qui foris est, noster homo corrumpatur ; tamen is, qui intus est, renovatur de die in diem (II *Cor.*, IV, 16).

Seconde partie.

DES MOYENS D'ACQUÉRIR ET DE CONSERVER L'ESPRIT CHRÉTIEN.

LEÇON I.

Que la prière est le moyen principal, et qu'il faut prier avec humilité et confiance.

Apres m'avoir enseigné en quoi consiste l'esprit chrétien, donnez-moi quelque moyen pour l'acquérir et pour le conserver ? — Un des principaux et des plus efficaces est la prière ; car Notre-Seigneur assure, dans l'Evangile, que Dieu notre Père donnera l'esprit bon, c'est-à-dire l'esprit chrétien, à ceux qui le lui demanderont, *Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibus se* (*Luc*, XI, 13).

Enseignez-moi la méthode que je dois garder dans la prière. — Il faut premièrement y apporter des dispositions semblables à celles que Notre-Seigneur avait lui-même, et qu'il a enseignées à ses disciples ; il faut nous adresser en toute humilité et confiance au Père éternel, comme il s'y adressa lui-même dans ses belles prières que nous lisons dans l'Evangile de saint Jean, et comme il nous l'apprend encore dans le *Pater*.

Qu'entendez-vous par le mot d'humilité ? — J'entends premièrement un sentiment de confusion pour notre indignité causée par nos péchés que Dieu ne peut souffrir : *Vous n'êtes point un Dieu qui aimiez l'iniquité, Non Deus volens iniquitatem tu es* (*Ps.* V, 5), lui dit le psalmiste ; et souvenons-nous de cette autre parole : *Dieu n'exauce point les pécheurs, Peccatores Deus non audit* (*Jean.*, IX, 31). Secondement, j'entends par l'humilité ce même sentiment de honte et de confusion, qui vient de notre incapacité à prier : car la prière est un acte surnaturel, que l'on ne peut faire sans grâce ; et l'homme, par soi-même, étant un pur néant de grâce, est tout à fait incapable de prier.

Comment donc peut-on prier avec confiance ? — Dieu y a pourvu ; et je vais vous apprendre le secret de la confiance, qui est si glorieux à Dieu et si utile à l'Eglise. Après que l'on s'est tenu quelque temps dans ce sentiment d'humilité dont je vous ai parlé, il faut se recueillir en l'esprit de Jésus-Christ, qui est dans le cœur de tous les enfants de l'Eglise pour les élever à la prière, comme le dit saint Paul (1), c'est-à-dire qu'en cet esprit nous prions avec confiance. C'est ce qui est marqué par le nom de *Père*, que nous donnons à Dieu, et par le cri que notre cœur pousse vers lui en priant, selon l'expression du même apôtre. Cela exprime la grande confiance et la force du zèle avec lesquels nous demandons à Dieu tous nos besoins. J'ajouterai encore ici ce que saint Paul dit en un autre endroit, que *l'esprit demande pour nous avec des gémissements inénarrables, Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* (*Rom.*, VIII, 26).

Que veut dire cela, car je n'avais jamais ouï dire que le Saint-Esprit gémît ? — C'est par mystère qu'il est dit que le Saint-Esprit gémit ; car toutes les paroles de l'Ecriture sont mystérieuses, c'est-à-dire que, quand on prie en union avec l'Esprit saint, on obtient plus que par tous les gémissements et toutes les larmes imaginables. Je remarquerai encore que Notre-Seigneur qui habite en nous et qui fait les fonctions du Saint-Esprit, *Factus est in Spiritum vivificantem* (I *Cor.*, XV, 45), est appelé par David, en esprit de prophétie, *Hostie de vociférations Hostiam vociferationis* (*Ps.* XXVI, 6).

Que veut dire ce mot, *hostie de vociférations ?* — Le prophète fait allusion aux clameurs que poussaient dans le temple les animaux destinés aux sacrifices, qui étaient la figure de Jésus-Christ sur la croix et dans nos cœurs. Or, il est dit de Notre-Seigneur, qu'il pria pour nous *avec profusion de larmes, et avec des cris puissants, Preces supplica-*

(1) Accepisti Spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus, Abba, Pater (*Rom.*, VIII, 15).

Digitized by Google

tionesque cum clamore valido et lacrymis offerens (*Hébr.* V, 7).

Que signifie cela en Notre-Seigneur? — Cela montrait la tendresse de son amour envers nous et la force de son zèle dans sa prière.

Notre-Seigneur Jésus-Christ fait-il de même dans nos cœurs? — Oui, il le fait partout où il est, et dans nos cœurs, et dans le saint sacrement, et dans le sein de Dieu son Père; et en voici la raison : Ce que le Saint-Esprit a commencé une fois dans le cœur de Jésus, il l'a continué pendant toute sa vie, et le continuera durant toute l'éternité. Les opérations de sainteté, dans le cœur de Jésus, sont éternelles comme celles de tous les saints dans le ciel. Le grand secret du christianisme et tout le sujet de la confiance des enfants de Dieu consistent en ce que Jésus-Christ nous est toutes choses, comme le dit S. Paul *Omnia et in omnibus Christus* (*Col.*, III, 11); *Omnia in ipso constant* (*Ibid.*, I, 17) : il est notre prière, notre humilité, notre patience, notre charité, etc. Voici donc les dispositions qu'il faut avoir pour la prière, et l'ordre que nous y devons tenir. Il faut se présenter à Dieu notre Père, qui est toujours plein de charité, et qui nous dit par un de ses prophètes : *Je vous ai aimés d'un amour continuel. In charitate perpetua dilexi te* (*Jérém.*, XXXI, 3). Et quoique nos péchés nous rendent indignes de paraître devant lui, toutefois, si nous nous unissons à Jésus-Christ, notre indignité est couverte devant son Père, lorsqu'il sent le parfum qui s'exhale des vêtements de son Fils aîné, Jésus-Christ Notre-Seigneur, dont nous sommes couverts comme Jacob l'était des habits d'Esaü. Il faut donc, après s'être tenu quelque temps dans des sentiments d'humilité, entrer en Jésus-Christ comme notre prière, et s'unir à lui comme à notre avocat (1) et ensuite, animés de cet Esprit, rendre à Dieu tous nos devoirs, et lui demander tous nos besoins. Et pour le dire en un mot, ce qu'il y a de principal dans la prière, après l'humilité et la douleur de ses péchés, c'est d'y venir armés de confiance et de foi parfaite, fondée sur ces paroles de Notre-Seigneur : *Ce que vous demanderez à mon Père en mon nom* et en ma vertu, *il vous l'accordera. Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (*Jean.*, XVI, 23). En effet, nous voyons dans l'Apocalypse, *et ecce in medio throni Agnum stantem tanquam occisum* (*Apoc.*, V, 6) que Notre-Seigneur paraît devant son Père, comme un agneau debout et qui semble être mort, ce qui signifie qu'il est toujours devant le trône de son Père, revêtu des armes de sa passion, lui demandant pour nous, par ses divins mystères, tout ce dont nous avons besoin, et lui disant dans sa prière, comme David. *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus* (*Ps.* CXXXI, 1) : Mon Dieu, souvenez-vous de toute la douceur et de la patience que j'ai eues en ma mort : je vous conjure, par toute ma vie pénitente, d'avoir pitié de mes enfants.

(1) Semper vivens ad interpellandum pro nobis (*Hebr.* VII, 25). Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum (I *Jean*, II, 1).

LEÇON II.

De l'intercession des saints qui prient pour nous en Jésus-Christ et par Jésus-Christ.

Apprenez-moi encore quelque chose sur ce sujet, pour augmenter ma confiance en Jésus-Christ. — Tout ce que demande Jésus-Christ à son Père, tous les saints le demandent avec lui, ainsi qu'il est marqué dans l'Apocalypse, par ces paroles : *J'ai ouï une voix du ciel, comme le bruit des eaux de plusieurs torrents; et la voix que j'ai ouïe était comme l'harmonie d'un nombreux concert de harpes* (1).

Enseignez-moi, s'il vous plaît, ce que cela veut dire. — Il faut savoir que dans l'Ecriture les peuples sont signifiés par les eaux (2), et que les saints, dans leurs harmonies célestes, sont comparés aux joueurs de harpe. Or, les saints et les justes sont comme des échos qui font entendre à Dieu la voix de Jésus-Christ qui les remplit, tellement que tout ce que demande Jésus-Christ dans la prière, toute l'Eglise du ciel et de la terre le demande avec lui. Voyez si ce n'est pas là un grand sujet de confiance, et avec quelle foi vous devez venir à la prière.

Mais, puisque les saints ne sont que des échos de la prière de Notre-Seigneur, il semble que nous n'avons pas besoin de nous adresser à eux, et qu'il suffit de nous adresser à Notre-Seigneur? — L'intention de l'Eglise est que l'on aille chercher Jésus-Christ dans ses saints; et nous sommes bien plus assurés de le trouver dans ses saints, par exemple, dans la sainte Vierge, dans saint Joseph, saint Jean, saint Pierre, que lorsque nous le cherchons immédiatement et par nous-mêmes. Quand nous allons chercher Notre-Seigneur dans la très-sainte Vierge, que l'Eglise appelle notre avocate auprès de Jésus-Christ, nous sommes assurés, selon saint Bernard (3), qu'aussitôt elle se met en prières pour nous auprès de son Fils, et ce divin Fils se souvient de la puissance qu'il lui a donnée sur lui-même, en qualité de mère, pour ne la lui ôter jamais; parce que la grâce et la gloire perfectionnent la nature, et ne lui font jamais perdre ses droits. Aussitôt la sainte Vierge obtient que Jésus-Christ se mette en prières pour nous, et elle obtient ce que nous ne sommes pas assurés d'obtenir par nous-mêmes, car nous sommes très-indignes d'approcher de Jésus, et il a droit de

(1) Audivi vocem de cœlo tanquam vocem aquarum multarum ....; et vocem quam audivi sicut citharœdorum citharizantium in citharis suis (*Apoc.*, XIV, 2).

(2) Cùm aquæ in Apocalypsi beati Joannis (*Apoc.*, XVII, 15.) populi dicantur, ipsius populi fidelis cum capite Christo unio repræsentatur (*Conc. Trid., Sess.* XXII; *de Sacrif. Missæ, cap.* VII).

(3) Ad Patrem verebaris accedere, Jesum tibi dedit mediatorem .... Sed forsitan et in ipso majestatem vereare divinam....Advocatum habere vis et ad ipsum? Ad Mariam recurre..... Nec dubius dixerim, exaudietur et ipsa pro reverentia sua. Exaudiet utique matrem Filius, et exaudiet Filium Pater Filioli, hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ (*Serm. in Nativit B. Mar. n.* 7).

Digitized by Google

nous rebuter par sa justice, puisque étant entré dans tous les sentiments de son Père, depuis sa sainte résurrection, *Nunc per omnia Deus* (*S. Ambr. de fide Resurrect. n.* 90), il se trouve dans les mêmes dispositions que le Père contre les pécheurs, pour les rebuter, tellement que la difficulté consiste à lui faire changer sa qualité de juge en celle d'avocat, et de jugeant, à le rendre suppliant : or, c'est ce que font les saints et particulièrement la très-sainte Vierge. N'avez-vous pas souvent ouï ces paroles de saint Paul : *Celui qui mange et boit indignement* le corps et le sang de Notre-Seigneur, *mange et boit son jugement, Qui enim manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit* (1 *Cor.*, XI, 29)? Jésus-Christ est, dans le saint sacrement, ressuscité et plein de gloire ; et, bien qu'il soit dans un sacrement de bonté et de miséricorde, il y exerce toutefois ses jugements par des condamnations fort ordinaires : *Mors est malis, vita bonis* (*Prose de la messe du saint sacrement*). Il faut donc aller à un sacrement qui soit purement de miséricorde, et où Jésus-Christ n'exerce aucun jugement. Ce sacrement est la très-sainte Vierge. C'est par elle que nous avons accès auprès de Jésus-Christ en toute confiance. Si nos hérétiques avaient compris de la sorte la prière des saints, jamais ils n'auraient osé la condamner. Allons donc à Jésus-Christ partout où il est, et dans la sainte Vierge, et dans les saints ; allons avec foi à eux, que nous savons être parfaitement agréables à Jésus-Christ : prions-les qu'ils nous donnent accès auprès de lui, et qu'ils le conjurent d'intercéder pour nous auprès de son Père. Ainsi, chaque saint fera même prier toute l'Eglise et tous les saints par Jésus-Christ qui, étant touché de leurs sollicitations, remplira toute l'Eglise de son esprit et de sa prière.

LEÇON III.

Que le sacrifice de l'autel est le même que le sacrifice de la croix ; que Notre-Seigneur y porte les mêmes dispositions qu'il a eues à la croix.

Donnez-moi, s'il vous plaît, l'éclaircissement de ce que vous m'avez dit, savoir, que le Saint-Esprit continuait d'opérer toujours, dans l'âme de Jésus-Christ, les sentiments qu'il y avait une fois commencés ; et que Notre-Seigneur portait partout ces mêmes opérations, soit dans le cœur des fidèles, soit dans le très-saint sacrement, soit dans le sein de Dieu, son Père. — Voilà une demande bien importante, et dont l'éclaircissement est merveilleusement utile pour résoudre trois difficultés considérables, dont l'une touche le saint sacrifice de l'autel, l'autre regarde la sainte communion des fidèles ; et la troisième, la prière, soit mentale, soit vocale. Pour commencer à expliquer ceci, il faut savoir cette vérité fondamentale, que Notre-Seigneur est le chef-d'œuvre de Dieu, son Père, appelé dans l'Ecriture l'*œuvre* par excellence, *Domine, opus tuum, in medio annorum vivifica illud* (*Habac.*, III, 2). Les patriarches et les prophètes, qui soupiraient continuellement après Notre-Seigneur, l'appelaient de la sorte ; et, entre autres, le prophète David, qui dit de lui (*Ps.* CX, 3) : La grande œuvre de Dieu, c'est Jésus-Christ, dont l'intérieur est tout rempli de la louange et de la reconnaissance des grandeurs de son Père, qu'il loue lui seul plus pleinement que toute l'Eglise du ciel et de la terre, plus que tous les saints et les anges : *Confessio et magnificentia opus ejus.* Notre-Seigneur n'est pas seulement la louange de son Père, mais il est encore l'immense réservoir de la bonté et de toute la magnificence de Dieu sur l'Eglise ; et, selon le langage de saint Paul, c'est en lui et par lui que Dieu le Père a versé sur nous ses saintes bénédictions, *Benedixit nos in omni benedictione spirituali, in cœlestibus, in Christo* (*Eph.*, I, 3). Ce feu que le Saint-Esprit a une fois allumé en Notre-Seigneur, ne s'éteint jamais ; et la même ferveur intérieure, qui était en lui sur la croix, pour se sacrifier à la gloire de Dieu, son Père, et pour opérer notre salut, continue encore en lui dans le saint sacrifice de l'autel, et continuera jusqu'à la fin du monde. Par là vous commencez à comprendre quelque chose de Notre-Seigneur, et à reconnaître comment il est le chef-d'œuvre de Dieu et le sanctuaire parfait du Saint-Esprit, rempli de tous les sentiments de religion, par lesquels il rend un honneur infini à la majesté divine. Par là encore on explique nettement la difficulté des hérétiques qui disent que le sacrifice de l'autel n'est qu'une mémoire de celui de la croix, à cause de ces paroles faussement et malicieusement entendues : *Faites ceci en mémoire de moi, Hoc facite in meam commemorationem* (*Luc*, XXII, 19). Car nous savons que c'est la même hostie qui est offerte, que c'est le même intérieur, que ce sont les mêmes dispositions de cœur, que c'est le même Jésus-Christ qui est présent au saint sacrifice de l'autel, comme sur la croix ; et ainsi ce n'est que le même sacrifice continué et qui continuera jusqu'à la fin des siècles, quoique sous un appareil fort différent. Sur la croix, Notre-Seigneur paraît versant son sang, répandant des larmes, priant à haute voix ; et sur l'autel, il paraît en silence, il est sans marque sensible de sa nature humaine, de sorte que ce qu'il disait à ses apôtres : *Faites ceci en mémoire de moi*, était seulement pour les avertir qu'offrant, dans ce sacrifice véritable de l'autel, sa personne cachée sous les voiles du pain, ils se souvinssent de la charité qu'il a montrée visiblement sur le Calvaire et sur la croix, et de la religion envers son Père, qu'il y a fait paraître aux yeux de tout le monde. Or, apprenez qu'en Notre-Seigneur, aussi bien que dans le reste des chrétiens, ses membres, le principal n'est pas l'extérieur des œuvres qui paraissent ; mais que ce qui doit être le plus considéré, est l'opération secrète et intérieure du Saint-Esprit, auteur et principe de toutes les bonnes œuvres ; et que c'est aussi en quoi Dieu se complaît davantage. Comme cet auguste intérieur de Jésus-Christ est le même sur la croix et sur le saint autel, sous les

Digitized by Google

voiles du pain et sous les voiles de la chair, c'est encore là ce que nous devons le plus estimer et honorer dans le sacrifice de Notre-Seigneur, qui a commencé sur la croix, et qui se continue sur les saints autels.

Je tâcherai, avec l'aide de Notre-Seigneur, d'étudier bien devant Dieu l'explication de cette difficulté sur le saint sacrifice, pour en profiter, surtout quand j'entendrai la sainte messe, me ressouvenant de la mort et de la passion de Notre-Seigneur, et des témoignages visibles qu'il nous y a donnés de son amour, en même temps que ce même Seigneur est là présent, rempli de charité pour nous. Par là je m'exciterai puissamment à servir ce grand maître et à tout souffrir pour son amour. Mais est-ce là tout le fruit que vous prétendez que je retire de cette leçon? — C'est assez pour cette heure; je suis bien aise que Dieu vous ouvre l'esprit pour vous faire comprendre les vérités chrétiennes et le profit qu'il faut en retirer.

LEÇON IV.

Que l'on peut recevoir la sainte communion pour le bien et l'utilité des autres.

Comme, par l'avis de mon confesseur, j'approche souvent de la sainte table, voudriez-vous m'éclaircir la seconde difficulté dont vous m'avez parlé, qui regarde la sainte communion? — Cette difficulté, à présent fort répandue, n'inquiète que trop les fidèles qui ont la dévotion de communier souvent. Car plusieurs bonnes âmes que Notre-Seigneur admet à la sainte communion de son corps et de son sang, sont souvent attirées à communier pour la délivrance des âmes du purgatoire ou pour le soulagement des infirmités de leurs frères et aussi pour demander à Dieu plus efficacement quelque grâce importante à leurs âmes, au bien du prochain et à la sanctification de l'Eglise. Il se trouve néanmoins des personnes qui condamnent ces intentions, en disant : L'adoration et la foi d'une âme qui communie, est-ce une si grande œuvre? sa communion peut-elle soulager les âmes du purgatoire? peut-elle attirer quelque bénédiction sur toute l'Eglise? Cette difficulté vient de ce qu'on ne connaît point assez la valeur et le mérite de la sainte communion des fidèles. Retenez bien ces belles paroles de Notre-Seigneur, qui portent avec elles une grande instruction : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui* (1). Voilà des paroles d'une grande consolation pour toute l'Eglise et pour chaque particulier qui communie. Elles expliquent bien les intentions principales de Notre-Seigneur dans son banquet nuptial, où il fait goûter ses délices à l'âme, et la traite comme son épouse, témoignant qu'il entre, par la sainte communion, dans toutes les intentions de son épouse; elle aussi, de son côté, entre dans toutes celles de Jésus-Christ, son époux. C'est là le point parfait de l'union de Notre-Seigneur avec l'âme, où il devient parfaitement un avec elle, et où il la fait être une même chose avec lui, de même qu'il est un avec son Père. Cela supposé, lorsqu'une âme communie au corps et au sang de Jésus-Christ, elle entre dès ce moment dans tous les desseins et les intentions de Notre-Seigneur, et elle use de Jésus-Christ comme d'une chose sienne; tellement que, communiant avec l'intention de soulager une âme du purgatoire, ou avec le dessein d'attirer la bénédiction sur toute l'Eglise, elle a droit, en vertu de cette sainte union, d'employer toutes les prières de Jésus-Christ, et son zèle, et sa ferveur, et ses mérites, et ses souffrances, pour l'accomplissement de son dessein. Elle a le droit et le pouvoir de faire tourner les prières de Jésus-Christ du côté qu'il lui plaît, et de lui faire demander tout ce qu'elle veut pour le bien de l'Eglise, de sorte que ce qu'elle serait honteuse de demander par elle-même, n'étant pas digne d'obtenir la moindre chose, quand elle vient à le demander par Jésus-Christ, elle voit que c'est trop peu de chose pour ne pas l'obtenir. Celui *qui a été exaucé* de son Père *pour le respect* dû à sa personne, *Qui in diebus carnis suæ,... exauditus est pro sua reverentia* (*Hebr.*, V, 7), pendant qu'il vivait sur la terre, est le même qui prie dans l'âme; et ce qu'il demande sur la terre, aussi bien que dans le sein de son Père, il l'obtient en considération des grandeurs de sa personne et de sa nature divine, et par les mérites infinis de ses prières, de ses souffrances et de ses larmes, qu'il offre sans cesse à Dieu, selon ce que dit saint Paul : *Il se tient présent pour nous aux yeux de Dieu* le Père, *Apparet vultui Dei pro nobis* (*Hebr.*, IX, 24); et comme le même apôtre le dit encore ailleurs, il est *toujours vivant afin de prier pour nous*, *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (*Hebr.*, VII, 25). Jésus-Christ a voulu survivre à lui-même, comme Isaac, et vivre après sa mort dans son saint sacrifice, afin d'intercéder toujours pour nous et pour tous nos besoins. Le cœur d'une âme qui communie est un temple; c'est un autel, c'est une image du sein de Dieu, le Père; dans ce cœur, Jésus-Christ Notre-Seigneur s'offre à Dieu, comme sur le Calvaire, et continue ses mêmes sentiments, avec les mêmes prières qu'il faisait en mourant.

LEÇON V.

Que Notre-Seigneur Jésus-Christ habite en nous, et que nous pouvons en tout temps communier spirituellement.

Je ne saurais exprimer les sentiments d'estime et de respect que Dieu me donne pour le très-saint sacrement de l'autel, après ce que vous m'avez enseigné, que c'est un grand trésor de porter en soi Notre-Seigneur Jésus-Christ, rempli de la divinité de son Père, et de tous les trésors de sa sagesse et de sa science divine? — Cela est bien vrai; c'est pourquoi saint Paul dit que nous portons ce trésor dans des vases d'argile, *Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus* (II *Cor.*, IV, 7). C'est là cette charité excessive par

(1) Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo (*Joan.*, VI, 57).

Digitized by Google

laquelle, comme dit le même apôtre (1), Dieu a voulu nous montrer l'abondance des richesses de sa grâce, en nous donnant son Fils, qui est le caractère de sa substance, la splendeur de sa gloire, *Splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus* (*Hébr.*, I, 3) et de sa beauté, pour être cette hostie admirable de louange, la source de la vie divine et de tout le mérite de l'Eglise. Ce qui doit encore augmenter votre amour envers Dieu, c'est qu'il nous a donné son Fils pour habiter en nous, non seulement dans le temps que nous communions à son corps et à son sang, mais encore dans tous les moments de notre vie.

Que dites-vous là ? Notre-Seigneur habite-t-il en nous autrement que par la très-sainte communion ? — Oui, et c'est ici la troisième difficulté dont je vous ai parlé ; elle regarde la prière, et l'explication que je vais vous en donner servira de fondement pour appuyer ce que j'ai à vous dire de l'oraison. Que Notre-Seigneur habite en nous autrement que par la sainte communion, ce n'est pas moi qui vous le dis, c'est saint Paul par ces paroles, *Christum habitare per fidem in cordibus vestris* (*Eph.*, III, 17) : Jésus-Christ habite en nos âmes et il y opère la vie divine, qui est toute comprise sous le nom de foi. Il n'habite pas seulement en nous comme Verbe, par son immensité, pour y faire les actions naturelles, et pour nous donner la vie humaine ; mais il habite aussi en nous comme Christ, par sa grâce, pour nous rendre participants de son onction et de sa vie divine.

Mais puisque nous portons toujours Jésus-Christ en nous, et que nous pouvons si souvent communier à sa grâce, il ne serait donc pas besoin de nous approcher du saint sacrement de l'autel ? — Non ; quoique Notre-Seigneur soit en nos cœurs, pour y répandre à tous moments les grâces de sa vie divine, cela ne doit pas nous empêcher d'approcher du saint sacrement : car ce symbole divin nous donne des grâces spéciales et plus abondantes que celles que nous recevons hors de là, par la seule communion spirituelle. Les grâces qui se donnent par le sacrement, se donnent selon la mesure de la grande charité de Dieu, dont les trésors sont infinis ; mais ce que nous attirons en nous par l'oraison et par les soupirs de notre cœur, nous est donné à proportion de la mortification du vieil homme et de la fidélité que nous avons à renoncer à nous-mêmes et à toutes les recherches secrètes de la nature. Cela dépend encore des sentiments de foi, de charité, d'humilité et d'autres dispositions particulières. D'ailleurs, comme l'infidélité de la créature y est souvent mêlée, les communications de Jésus-Christ et les communions à sa vie intérieure sont aussi fort rares et fort faibles ; la créature gâte tout et empêche les plus grands desseins de Dieu sur nous. Que je souhaiterais que les chrétiens connussent leur bonheur, puisqu'ils ont en eux le trésor précieux de Jésus, dans lequel et avec lequel ils peuvent opérer tant de choses à la gloire de Dieu ! Faisons donc une continuelle attention à cette grande vérité, que Jésus-Christ est en nous pour nous sanctifier, et en nous-mêmes, et en nos œuvres, et pour remplir de lui toutes nos facultés. Il veut être la lumière de nos esprits, la ferveur de nos cœurs, la force et la vertu de toutes nos puissances, afin qu'en lui nous puissions connaître, aimer et accomplir les volontés de Dieu, son Père, agir pour son honneur et endurer toutes choses pour sa gloire.

(1) Propter nimiam charitatem suam, quâ dilexit nos, et cum essemus mortui peccatis, convivificavit nos in Christo..... Ut ostenderet in seculis supervenientibus abundantes divitias gratiæ suæ, in bonitate super nos, in Christo Jesu (*Eph.* II. 4. 5-7).

LEÇON VI.

De la manière de faire la communion spirituelle, et de nous unir à l'Esprit de Notre-Seigneur dans toutes nos œuvres.

Afin de jouir du bonheur et de l'avantage dont vous m'avez parlé, apprenez-moi à communier souvent en esprit pendant le jour, et à bien user d'une si sainte pratique. — Je le ferai en peu de mots, après vous avoir fait remarquer que Notre-Seigneur Jésus-Christ, parlant à ses disciples, leur disait que sa nourriture spirituelle était de faire la volonté de Dieu son Père (1), et qu'il opérait toutes choses avec lui, *Pater meus usque modo operatur, et ego operor* (*Jean*, V, 17). Apprenons de là que, comme Jésus-Christ faisait toutes ses œuvres en son Père et avec son Père, il faut aussi que nous fassions toutes les nôtres en union avec ce divin Sauveur, parce qu'il est venu habiter en nous pour nous vivifier par sa vertu pour nous remplir d'une grâce capable de sanctifier toutes nos œuvres, et de les rendre agréables à Dieu, son Père.

Mais comment est-ce que cela se fait ? Je ne l'entends pas. — Ne vous en étonnez point : Notre-Seigneur a prévenu vos plaintes et vos désirs, quand il a dit à ses disciples (2) : Vous connaîtrez au jour du jugement que, de même que Dieu mon Père est en moi et que je suis en lui, je suis en vous et vous en moi : et, comme mon Père demeurant en moi fait mes œuvres, *Pater in me manens, ipse facit opera* (*Jean*, XIV, 10) ; ainsi demeurant en vous, je ferai vos œuvres, et vous ferez les miennes comme je fais celles de mon Père.

Si cette connaissance est différée jusqu'au jour du jugement, de quoi peut-elle me servir maintenant pour me faire agir en Jésus-Christ ? — Quoique vous ne connaissiez pas distinctement cette doctrine, et que vous ne la compreniez pas, il est néanmoins bien aisé à la foi de vous la faire pratiquer. C'est assez de croire ; il ne faut pas voir ni connaître clairement. N'est-il pas vrai que vous croyez, sans les voir, tous les mystères que la foi vous enseigne ? Contentez-vous aussi de savoir que la foi vous ordonne d'agir en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ. L'Eglise le dit

(1) Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus (*Jean.*, IV, 34).

(2) In illo die vos cognoscetis, quia ego sum in Patre meo, et vos in me, et ego in vobis (*Jean*, XIV 20).

Digitized by Google

tous les jours à la sainte messe : *Tout honneur et toute gloire soient rendus à Dieu le Père, par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, et en Jésus-Christ* (1); c'est assez de le croire; cessez de vouloir le comprendre.

Enseignez-moi donc comment il faut faire ses actions en union avec Notre-Seigneur, puisque c'est un moyen que la foi me donne pour agir chrétiennement. — Attachez-vous à cette instruction ; elle est très-importante : et si vous pratiquez la leçon que je vais vous donner en peu de mots, j'y ajouterai un petit exercice chrétien pour toutes les actions de la journée, où vous verrez les diverses intentions de l'esprit et les dispositions du cœur, dans lesquelles vous pourrez faire toutes vos actions afin d'agir chrétiennement. Toute la perfection consiste en ce point, savoir, de faire toutes ses œuvres pour la gloire de Dieu, en union avec Notre-Seigneur, et c'est ce que saint Paul appelle *vivre pour Dieu, en Jésus-Christ Notre Seigneur. Viventes autem Deo, in Christo Jesu Domino nostro* (*Rom.*, VI, 11). Nous avons déjà dit que, selon saint Paul, Jésus-Christ habite en nous par la foi, afin que nous fassions tout en lui et avec lui, parce que tout ce qui n'est pas fait de la sorte ne porte point à Dieu. Nos intentions et nos pensées tendent au péché par la corruption de notre nature; et, si nous venons à agir par nous seuls et à suivre la pente de nos sentiments, nous ne tendons qu'au péché. Vous voyez par là combien chacun doit être soigneux, au commencement de ses œuvres, de renoncer à tous ses sentiments, à tous ses désirs, à ses propres pensées, à toutes ses volontés, pour entrer, selon saint Paul, dans les sentiments et les intentions de Jésus-Christ, *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (*Philip.*, II, 5), pour vivre en toute piété et religion envers Dieu, en toute justice envers le prochain, en toute sainteté envers nous-mêmes, en toute sobriété à l'égard des créatures, *Abnegantes impietatem et sæcularia desideria, ut sobrie, juste et pie vivamus in hoc sæculo* (*Tit.*, II, 12). C'est ce que le Fils de Dieu avait dit en deux mots à ses disciples. *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et sequatur me* (*Matth.*, XVI, 24) : Si quelqu'un veut me suivre pour vivre chrétiennement, qu'il renonce à soi-même en toutes ses actions, et qu'il adhère à mon esprit, pour agir par sa vertu à la gloire de Dieu, mon Père.

LEÇON VII.

Application de la doctrine précédente à l'exercice de l'oraison.

Pour me faciliter la pratique que vous m'avez donnée dans la leçon précédente, appliquez-la à quelque action de la journée. — Je l'appliquerai au sujet même de la prière, pour achever de vous éclaircir la troisième difficulté que nous avons commencé à résoudre : car on ne saurait assez parler de l'oraison, puisque c'est l'action la plus importante de la vie des chrétiens. Quand donc vous voudrez commencer votre oraison, la première chose à faire, c'est de renoncer à vous-mêmes et à vos propres intentions

Pourquoi renoncer à mes propres intentions quand je vais prier? La prière n'est-elle pas une bonne œuvre? — Oui, mais tout ce que la créature fait par elle-même est rempli d'amour-propre et d'orgueil secret. Par exemple, combien y a-t-il de personnes qui vont à la prière afin de demander à Dieu la santé, le gain d'un procès, des richesses, des honneurs? et le tout est souvent pour goûter les voluptés du monde, pour satisfaire leur ambition et pour se venger de leurs ennemis. En tout cela, il n'y a rien pour Dieu ni pour le bien de l'âme; toutes ces intentions tendent au péché et à la satisfaction de l'amour-propre. Vous voyez donc combien il est nécessaire de renoncer à soi-même et aux intentions désordonnées qui se rencontrent dans les bonnes œuvres.

Comment donc faudra-t-il faire ? — En vous mettant à genoux, tout couvert de confusion à cause de votre malice intérieure, vous direz d'abord, selon le conseil de Notre-Seigneur Jésus-Christ : Mon Dieu et mon tout, je renonce à moi-même et aux inclinations du péché dont je suis rempli. Je vois bien que je ne puis vous prier en moi-même ni par moi-même. Je déteste de tout mon cœur tout ce qui peut vous déplaire en moi; et, pour couvrir mon iniquité et ma malice, et avoir quelque accès auprès de votre divine majesté, je me donne à Jésus-Christ votre Fils qui habite en moi, et qui est la prière et la louange de toute votre Eglise. Le prophète David avait ces mêmes sentiments quand il disait à Dieu : Votre louange s'étend par toute la terre autant que la grandeur de votre nom, *Secundùm nomen tuum, Deus, sic et laus tua in fines terræ* (*Ps.* XLVII, 11). Cette louange n'est autre chose que Jésus-Christ, parfaitement semblable à son Père, et qui lui rend une gloire égale à lui-même; *Secundum nomen tuum, sic et laus tua.* O que le chrétien est heureux d'avoir ainsi dans les mains de quoi rendre à Dieu une gloire qui lui est égale et qui renferme toutes ses louanges ! Ce prophète parlant ailleurs, dans son langage plein de figures, de la prière de l'Eglise, représente cette même Eglise comme un char qui porte des milliers de chrétiens louant Dieu et se réjouissant en sa présence : il ajoute que l'Esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ est au milieu d'eux pour être leur cantique (1). Ce même Jésus, qui rend par eux cette louange, est aussi dans le sein de Dieu et dans le sacrement de l'autel, où il rend à la divine majesté tous les devoirs de respect et d'honneur, et demande les besoins et les nécessités de chaque membre de l'Eglise.

LEÇON VIII.

Méthode que l'on peut suivre dans l'oraison.

Après avoir renoncé à moi-même et purifié

(1) Per ipsum, et cum ipso, et in ipso, est tibi Deo Patri omnipotenti, in unitate Spiritus sancti, omnis honor et gloria (*Canon Missæ*).

(1) Currus Dei decem millibus multiplex, millia lætantium · Dominus in eis in Sina, in sancto (*Ps.* LXVI, 18).

Digitized by Google

mon cœur au commencement de l'oraison, et après m'être uni en esprit à Notre-Seigneur, que faut-il que je fasse? — Deux choses, comme nous l'enseigne l'Oraison dominicale: la première est d'adorer, de louer et de glorifier Dieu; la seconde est de lui demander nos besoins.

Sont-ce là les deux parties de l'oraison?— Oui : la première s'appelle adoration ; la seconde, communion.

Pourquoi commencez-vous par l'adoration? — 1° Parce que, des deux fins de l'oraison, la principale est d'honorer et de glorifier Dieu; 2° parce que la sainte Eglise le pratique ainsi au commencement de ses prières publiques, en disant : Venez, adorons Dieu, et prosternons-nous devant lui, *Venite, adoremus, et procidamus ante Deum* (*Ps.* XCIV, 6).

Pourquoi appelez-vous cette première partie *adoration?* — Parce que le mot *adoration*, dans l'Ecriture sainte, se prend souvent pour celui de religion, vertu qui porte l'âme à l'anéantissement, à l'admiration, aux louanges, aux remercîments, à l'amour, en un mot, à toutes sortes de devoirs et d'hommages que nous devons rendre à Dieu dans cette première partie de l'oraison.

Pourquoi appelez-vous la seconde partie *communion?* — Parce que dans cette partie on se donne à Dieu pour entrer en participation de ses dons et de ses perfections. Or, cette participation est appelée *communion*, surtout par les pères grecs, parce que Dieu nous rend par là ses richesses *communes*. La participation au corps de Jésus-Christ s'appelle communion sacramentelle, parce que ce sacrement nous rend *communs* les biens de Jésus-Christ, et nous communique ses plus grands dons : et la participation qui se fait dans l'oraison s'appelle communion spirituelle, à cause des dons que Dieu y communique par la seule opération intime de son Esprit. L'âme qui éprouve quelque opération secrète, doit se tenir en repos et en silence, pour recevoir toute l'étendue des dons et des communications de Dieu, sans agir par elle-même ni faire des efforts qui troubleraient les opérations pures et saintes de l'Esprit divin.

N'y a-t-il que ces deux parties dans l'oraison? — On y ajoute une troisième partie, que les uns appellent les résolutions, et qu'on peut nommer plus proprement la *coopération;* elle est le fruit de l'oraison, et s'étend à toute la journée.

Expliquez-moi ce que c'est que la *coopération.* — Après s'être excité, dans la seconde partie de l'oraison, à imiter Notre-Seigneur dans le mystère ou la vertu qu'on a adoré en lui au commencement, et après s'être tenu longtemps en sa présence, comme un pauvre mendiant qui ne se lasse jamais de faire connaître ses besoins, ni de tendre la main vers ceux qui peuvent le secourir; la troisième partie consiste à correspondre et à coopérer fidèlement à la grâce qu'on aura reçue On forme alors de bons propos, on prévoit les occasions que l'on aura de les exécuter dans la journée, et on s'abandonne parfaitement à l'Esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour lui obéir, non seulement dans le jour présent, mais encore dans la suite de notre vie.

Quelle différence mettez-vous entre la coopération et les résolutions? — C'est au fond la même chose; mais le mot de coopération marque plus expressément la vertu du Saint-Esprit, duquel nous dépendons bien plus, dans les bonnes œuvres, que de notre volonté, qui ne pourrait rien, si elle n'était mue et fortifiée par la vertu du Saint-Esprit. Au contraire, le mot de résolution marque plus expressément la détermination de notre volonté, et semble moins donner à la vertu et au pouvoir efficace de l'Esprit saint, à qui pourtant il faut demeurer tout abandonné, afin qu'ensuite il agisse en nous dans les occasions, qu'il nous fasse souvenir de ses desseins, et qu'il nous donne la grâce et la force de les accomplir. C'est pourquoi on doit conclure l'oraison par un délaissement et un abandon total de soi-même au Saint-Esprit, qui sera notre lumière, notre amour et notre vertu.

LEÇON IX.

Nous pouvons prier Dieu, quoique nous ne le connaissions point parfaitement et que nous ignorions même nos propres besoins.

Vous m'avez enseigné, dans la leçon précédente, que les deux choses à faire dans la prière sont d'adorer et de glorifier Dieu, et ensuite de lui demander nos besoins : mais comment pourrais-je glorifier Dieu, moi qui ne le connais pas et qui ignore même les choses que je dois lui demander pour le bien de mon âme? — Cette difficulté aurait quelque fondement, si Notre-Seigneur n'avait voulu, comme souverain prêtre, se faire la prière de son Eglise et de chacun de ses membres. Il dit lui-même que *personne ne connaît le Père, sinon le Fils, Neque Patrem quis novit nisi Filius* (*Matth.*, XI, 26), ce qui fait voir le peu de connaissance que nous avons de Dieu. D'un autre côté, S. Paul dit que nous ne saurions connaître ce qui nous est bon, ni ce que nous devons demander, et que de plus nous manquons de force pour demander. Or, le même apôtre nous apprend que l'Esprit de Jésus-Christ doit être le supplément de notre ignorance et de notre infirmité. *L'Esprit de Dieu*, dit-il, *soulage notre faiblesse; car nous ne savons pas ce que nous devons demander, ni la manière de le demander : mais c'est l'Esprit même qui demande pour nous, avec des gémissements ineffables. Dieu, qui sonde les cœurs, connaît ce que le Saint-Esprit désire, et sait qu'il ne demande rien que de conforme à sa volonté* (1). Ainsi, vous n'avez qu'à vous unir à cet esprit divin, et Notre-Seigneur, qui vit en vous, suppléera à tout ce qui vous manque.

(1) Spiritus adjuvat infirmitatem nostram ; nam quid oremus, sicut oportet, nescimus, sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus : qui autem scrutator corda, scit quid desideret Spiritus; quia secundum Deum postulat pro sanctis (*Rom* VIII, 26, 27).

Digitized by Google

Le moyen de s'unir au Saint-Esprit ? — Le Saint-Esprit est en vous, comme l'époux de votre âme, qui n'attend que vos désirs et votre volonté : donnez-vous donc à lui, pour prier par lui et en lui ; il sera votre prière. Notre-Seigneur, en qualité de médiateur de religion, est la prière publique pour toute l'Eglise ; mais l'Eglise ne prie pas en Jésus-Christ, si elle ne s'unit à lui : il faut que par la grâce de Jésus-Christ, elle se donne au Saint-Esprit, comme l'Esprit saint se donne à elle (1). Dans le mariage on exige un don mutuel des cœurs. Dans l'union spirituelle, il faut un don et un consentement mutuel des esprits. Jésus dans l'âme, l'âme en Jésus, tous deux font la prière qui est le fruit principal de l'alliance du Saint-Esprit avec nos âmes, de sorte que nos prières sont comme les enfants de ce mariage spirituel. Si vous demandez à qui est la prière, c'est à l'âme dans Jésus, et à Jésus dans l'âme. Vouloir en savoir davantage c'est vouloir violer le secret de Jésus-Christ en nous et vouloir pénétrer dans un mystère qu'il lui plaît de tenir caché, aussi bien que celui des opérations du Père dans le Fils et du Fils dans le Père. A qui appartiennent les œuvres de Jésus, est-ce au Père, ou au Fils ? Elles sont et du Père et du Fils, et Dieu ne veut pas que la créature y cherche de distinction ; c'est assez de savoir que Jésus les fait en son Père, et le Père en Jésus et avec Jésus.

Je n'avais jamais ouï dire que Notre-Seigneur fût médiateur de religion. — Il est vrai, comme on le dit ordinairement, que Notre-Seigneur est le médiateur de notre rédemption, parce qu'il a offert son sang à Dieu le Père par le Saint-Esprit, pour notre salut, et qu'il a donné sa vie pour la nôtre. Ainsi il a été le supplément de notre principale dette, en satisfaisant à Dieu pour nos péchés, par sa mort, qui seule pouvait satisfaire à la justice de Dieu. Mais ce n'était point assez ; nous étions reliquataires envers Dieu d'un million de devoirs religieux que nous étions incapables de lui rendre par nous-mêmes, comme de l'adorer, de l'aimer, de le louer et de le prier ainsi qu'il le mérite, et que nous y sommes obligés. Nous avions besoin que le grand Maître, par sa charité, servît encore de supplément à nos devoirs, et qu'il fût le médiateur de notre religion. C'est pour cela qu'il a voulu revivre après sa mort, et être *toujours vivant, afin d'intercéder pour nous*, selon que l'enseigne l'Apôtre (*Hébr.*, VII, 25) ; c'est-à-dire pour louer et prier son Père en notre place. Jésus-Christ a fait cela dans la loi, il le fait dans l'Eglise, et il le fera encore dans le ciel. Jésus-Christ, dit le même Apôtre, était *hier, Jesus Christus heri, et hodie, ipse et in sæcula* (*Hebr.*, XIII, 8), il est encore *aujourd'hui*, et il sera *dans tous les siècles*. Par ce mot *hier*, il entend la loi ; *aujourd'hui*, c'est le temps de l'Eglise présente ; et *dans tous les siècles*, c'est l'éternité, dans laquelle Jésus-Christ sera le supplément des créatures et le médiateur de notre religion.

(1) Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis (*Rom.*, V, 5).

LEÇON X.

Comment Notre-Seigneur est médiateur de religion ; ce qui détruit une difficulté des hérétiques sur la prière publique de l'Eglise en langue latine.

L'instruction que vous venez de me donner m'invite à m'unir à Notre-Seigneur, sachant bien qu'il le désire, et qu'il est en nous pour ce sujet, qu'il n'attend que notre consentement. Nous serions bien coupables, si, ressentant dans le fond de nos cœurs sa charité qui nous attire à lui, nous n'obéissions à ses mouvements. C'est pour cela sans doute qu'il y a eu des saints qui ont moins appréhendé les jugements de Dieu pour leurs péchés, que pour leurs infidélités aux attraits de la grâce, en voyant qu'ils avaient par là contristé le Saint-Esprit, et privé Dieu de l'honneur qu'ils devaient lui rendre en union à ce divin Esprit. C'est pour cela encore que sainte Catherine de Sienne s'accusait des péchés de tout le monde et disait que, par ses infidélités à la grâce, elle avait privé les âmes de beaucoup de secours. Elle gémissait de n'avoir pas obéi au Saint-Esprit qui l'appelait souvent à la louange et à la prière, et qui eût opéré en elle beaucoup de saints mouvements capables d'apaiser Dieu, et d'attirer sur les pécheurs sa miséricorde et ensuite l'effusion de ses grâces victorieuses. Je suis tout confus en vous disant ceci ; car j'ai bien sujet de demander un million de pardons pour mes infidélités ; et je vous prie de vous joindre à moi pour m'obtenir miséricorde. — Je loue Dieu de ce qu'il vous donne des sentiments si chrétiens et si conformes à ceux qu'il a donnés à ses saints. Pour vous confirmer davantage en cette vérité, que Notre-Seigneur n'est pas seulement médiateur de rédemption, mais aussi de religion, j'ajouterai que nous en avons une figure dans le grand prêtre de l'ancienne loi, qui entrait dans le *Saint des saints* (*Lévit.*, XVI) en portant le sang des victimes immolées et un encensoir fumant (*Hebr.*, IX). Cet encensoir représentait les enfants de l'Eglise figurés par les grains d'encens qui étaient consumés par le feu, comme nos cœurs dans la prière le sont par l'amour et par la charité de Jésus-Christ. Par là on détruit entièrement cette difficulté des hérétiques, qui se moquent du simple peuple et des vierges consacrées à Dieu, parce qu'ils chantent en latin ; comme si, en psalmodiant dans une langue qu'ils n'entendent pas, ils priaient sans fruit. Cette difficulté est vaine ; car l'âme, allant à la prière, n'a autre chose à faire que de s'unir à Jésus-Christ, la prière et la louange de toute l'Eglise ; de sorte que, l'âme étant unie à Notre-Seigneur et consentant de cœur à toute la louange qu'il rend à son Père, et à toutes les demandes qu'il lui fait, la prière n'est pas sans fruit : au contraire, l'âme fait bien davantage que si elle priait en son esprit propre, et qu'elle voulût s'aviser d'adorer, d'aimer, de louer et de

Digitized by Google

prier Dieu par elle-même et par ses propres actes. Par cette union, elle devient plus étendue que la mer; elle s'étend comme l'Esprit de Jésus-Christ qui prie dans toute l'Eglise. C'est le genre de prière qui se pratique au ciel, ainsi qu'on le voit dans l'Apocalypse (*Apoc*, VII, 12), où les saints ne font que dire *Amen*, aux prières de l'Agneau. Ils expriment ainsi l'union de leurs cœurs à Jésus-Christ, leur prière; et confessant leur incapacité pour louer Dieu en eux-mêmes, ils se perdent en Jésus-Christ, pour rendre à Dieu toute la louange que lui rend ce divin médiateur, et l'Eglise en lui. C'est à quoi aussi nous invite le prophète David, quand il dit: *Venez, glorifions le Seigneur, et exaltons son nom tous ensemble. Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen ejus in idipsum* (*Ps.* XXXIII, 4). Il faut donc, comme les enfants de la fournaise, glorifier Dieu *par un même esprit, une même volonté et un même cœur. Tres quasi ex uno ore laudabant, et glorificabant, et benedicebant Deum* (*Dan.*, III, 51), et avec les dispositions et intentions de l'Esprit de Jésus-Christ.

LEÇON XI.

Qu'en s'unissant à Jésus-Christ dans l'oraison, on communie à sa prière et à tous ses autres biens.

Je suis bien convaincu qu'il est nécessaire de recourir à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour faire quelque prière qui soit agréable à Dieu, et que cette prière est mille fois plus avantageuse et plus efficace que si je la faisais moi seul; mais il me reste deux doutes à vous proposer: 1° Suis-je assuré qu'en me donnant à Notre-Seigneur Jésus-Christ, je communie à la grâce de sa prière? 2° Comment pourrai-je savoir si je suis uni à lui? — Quant à votre première question, l'Ecriture sainte nous dit qu'il n'y a qu'à chercher Dieu en simplicité de cœur, *Sentite de Domino in bonitate, et in simplicitate cordis quærite illum* (*Sap.*, I, 1). Puisque Notre-Seigneur nous attend, les bras ouverts, cherchons-le en toute simplicité et donnons-nous à lui pour faire toutes nos œuvres et nos prières en union avec lui. Car il demeure en nous pour être une hostie de louange; il nous considère comme ses temples, pour glorifier Dieu sans cesse par nous, en nous et avec nous. Il nous dit à tous, par la bouche de David: *Glorifiez le Seigneur avec moi, et exaltons son nom tous ensemble.* Nous n'avons donc qu'à lui dire tout simplement: *Mon Seigneur Jésus-Christ qui êtes ma louange, je me complais et je me réjouis en toutes les louanges que vous donnez à Dieu votre Père; je m'unis et je me donne à vous pour l'adorer et pour le prier par vous et avec vous; je ne veux être qu'une hostie de louange avec vous, pour glorifier Dieu durant toute l'éternité.* Cela suffit, pourvu que nous avons dans le cœur l'affection et le désir que nous lui témoignons par nos paroles; et il est certain qu'alors nous communions à lui et à ses prières.

Mais cette doctrine est-elle bien vraie? — Oui, elle est vraie; et tenez pour certain que, si vous agissez ainsi dans la pure charité, vous tirerez de cette pratique un fruit merveilleux. D'ailleurs cette vérité est assez marquée dans le Symbole des apôtres.

Je ne me souviens point de l'y avoir jamais lue. — Elle y est néanmoins; mais vous ne l'entendez point, et ne l'apercevez pas, en le récitant. Elle est dans la troisième partie du Symbole, qui regarde la personne du Saint-Esprit et ses opérations dans l'Eglise: *Je crois au Saint-Esprit, la sainte Eglise catholique, la communion des saints;* c'est là le mot.

Je vous prie de me le faire entendre; car je ne le conçois pas encore. Je sais bien que le Saint-Esprit a formé l'Eglise catholique, que c'est ce divin Esprit qui remplit les saints du ciel et les justes de la terre; et que quand nous avons la charité, nous avons la même vie que les saints. — Le mot de *communion des saints* s'entend bien en partie comme vous le dites; mais il a encore un autre sens, c'est-à-dire qu'il y a, pour les fidèles, une communion ou participation à toutes les choses saintes qui sont dans l'Eglise. De même que l'on communie au sacré corps de Jésus-Christ et à son sang, ainsi l'on peut communier à son Esprit: et non seulement on communie à son Esprit, mais aussi à toutes les choses saintes que produit cet Esprit; comme, lorsqu'on communie au très-saint sacrement de l'autel, on ne communie pas seulement au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais encore aux saintes opérations répandues dans l'intérieur de Jésus-Christ, ce qui est pour nous un trésor inestimable. Ainsi en est-il à l'égard de l'intérieur admirable de la très-sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Jean et des autres saints du ciel. Car, en considérant, par exemple, l'intérieur tout divin de la très-sainte Vierge et les fruits de sainteté que l'Esprit de Dieu y produisait, on se trouve souvent attiré à vouloir communier spirituellement au Saint-Esprit et aux grâces intérieures qu'il opérait dans cette très-sainte âme. Vous voyez donc, par tout ce que je viens de vous dire, comment on communie à la prière de Jésus-Christ et aux autres opérations de son Esprit, en s'unissant à lui par un simple acte de foi et de charité.

LEÇON XII.

Comment on peut savoir que dans l'oraison on est uni à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il vous reste à satisfaire à l'autre difficulté que je vous ai proposée; savoir, comment l'on peut connaître si l'on est uni à Jésus-Christ. — Cette difficulté est l'occasion de bien des fautes, pour certains dévots qui, afin d'être assurés des opérations du Saint-Esprit en eux, veulent ordinairement les sentir. C'est là une erreur trop commune dans la dévotion, et qui nuit au progrès des âmes. Pour dissiper cette erreur, je vous donnerai un principe certain, que je tire des paroles de mon Maître, le docteur de la vraie dévotion. Il dit, dans son Evangile, qu'il aura des adorateurs en esprit et en vérité, c'est-à-dire qui adoreront son Père par la

Digitized by Google

foi et par la charité (1). Saint Paul le dit aussi en d'autres termes, en parlant de la manière d'adorer des chrétiens, qui ne vont à Dieu que par la foi et la charité, *Fides quæ per charitatem operatur* (*Gal.*, V, 6). Il s'ensuit que, si vous voulez vous unir à Notre-Seigneur, vous n'avez pas besoin d'images, ni de lumières sensibles dans votre esprit; vous devez vous contenter de la simple foi et de la seule charité, sans vouloir ressentir aucune opération sensible dans votre cœur. La pure charité avec la foi sont comme les deux animaux mystérieux qui tirent ce magnifique char de l'Eglise, dont nous avons parlé (*Voyez ci-dessus*). Ce qui achève de vous montrer qu'il n'est pas besoin de dispositions sensibles pour vous unir intérieurement à Jésus-Christ, c'est qu'on ne vous en demande point dans la communion de son corps et de son sang, pour participer à l'Esprit et à la vie qu'il vous y donne.

Il me semble, à vous entendre, que ce soit principalement pour recevoir en soi l'esprit, la vie et les vertus de Notre-Seigneur, que l'on communie à son corps et à son sang? — Cela est vrai : le corps et le sang précieux de Notre-Seigneur sont comme le véhicule qui nous porte son esprit, pour nous rendre participants de sa vie et de ses opérations divines, pour être notre nourriture, faire croître en nous toutes ses vertus : *Crescamus in illo per omnia* (*Eph.*, IV, 15); enfin, pour nous donner la plénitude de sa vie intérieure, et nous faire même parvenir à la plénitude des dons de Dieu, *Ut impleamini in omnem plenitudinem Dei* (*Eph.*, III, 19).

Mais les chrétiens sentent-ils cela en eux, lorsqu'ils reçoivent Jésus-Christ? sentent-ils les opérations de son esprit? entendent-ils la louange que Jésus-Christ rend à Dieu dans leur cœur? éprouvent-ils sensiblement toutes les vertus qui s'écoulent de lui dans leurs âmes? — Non, car Notre-Seigneur étant devenu tout esprit après sa résurrection, ses opérations aussi sont purement spirituelles et par conséquent ne sont pas possibles. Et de même que la nourriture corporelle conserve la vie à toutes les parties du corps humain, sans leur faire sentir néanmoins l'écoulement de la vertu vivifiante qui se répand secrètement dans chacune d'elles, ainsi Jésus-Christ, notre aliment spirituel, vivifie nos âmes d'une manière non sensible. Comme il est esprit en nous, *Factus in spiritum vivificantum* (1 *Cor.*, XV, 45), il suffit, pour communier à ses divines opérations, de nous unir à lui par la foi toute nue et par la seule charité.

LEÇON XIII.

Qu'en s'unissant à Jésus-Christ, non seulement on communie au Saint-Esprit opérant en lui, mais encore à ce même Esprit opérant dans chacun des saints de l'Eglise.

Où trouvez-vous que nous communions non seulement à l'esprit de Jésus-Christ et à ses opérations en lui-même, mais aussi au Saint Esprit répandu dans tous les saints, par exemple, dans la très-sainte Vierge? — Il est aisé de vous montrer la vérité de cette doctrine. N'est-il pas vrai qu'en communiant au plus, on communie au moins, et qu'en communiant à la cause, on communie aux effets? Puis donc que nous communions au Saint-Esprit, nous communions aussi aux effets de ce divin Esprit, c'est-à-dire à toutes ses opérations, soit dans Jésus-Christ, soit dans chacun des saints. Cette richesse et cette variété de dons répandus dans les saintes âmes, et auxquels nous avons droit de communier, sont un mystique festin où l'âme peut choisir, selon l'instinct de l'esprit intérieur, telle nourriture spirituelle qui lui plaît davantage. On peut éclaircir cette doctrine si importante, par une figure admirable de l'Ecriture : je veux parler de la manne que Dieu donna à son peuple. Cette nourriture, quoique la même en tous, avait le goût des viandes particulières que les enfants d'Israël désiraient de goûter. Il en est de même des dons qu'on peut recevoir par la communion des saints. Quand nous désirons de communier aux différentes grâces des bienheureux, nous n'avons qu'à nous unir à l'esprit de Jésus-Christ, qui est la source de toutes ces grâces. Nous avons même cette pratique, si ordinaire dans l'Eglise, de communier en l'honneur des saints, pour participer à leur esprit et à leurs grâces; et nous y participons en effet, si nous nous unissons à Jésus-Christ dans le saint sacrement de l'autel, avec l'intention de communier aux dons qu'il répand de son Esprit dans les saints. Je vous découvrirai un autre mystère non moins consolant, c'est que, par cette même communion, nous pouvons avoir part aux grâces des justes qui sont sur la terre. Ainsi, par exemple, quand vous voyez une personne douée d'un grand don d'humilité, de charité ou de patience, au lieu de lui porter envie (ce qui peut arriver par la suggestion de l'amour-propre), il faut vous unir à l'Esprit de Notre-Seigneur dans le saint sacrement de l'autel, honorer dans ce divin Esprit la source de ces vertus, demander la grâce d'y communier; et bientôt vous verrez combien cette pratique est utile et avantageuse. Pour vous expliquer de plus en plus cette doctrine, je vous exposerai une autre belle figure que nous voyons dans les livres saints. Isaïe, dans une vision mystérieuse, vit le Fils de Dieu, qui lui fut montré rempli de gloire et de majesté, assis sur un trône élevé et magnifique; et l'Ecriture remarque que la partie de son riche vêtement, *qui était au-dessous de lui remplissait tout le temple* (*Isaïe*, VI, 1). Or, par ce qui était au-dessous de lui, nous pouvons entendre les opérations divines de l'esprit de Jésus, qui remplissent l'Eglise et sont répandues dans les saints. Car le Saint-Esprit a habité premièrement en Jésus-Christ, notre chef, et a produit en lui toutes les dispositions et les effets de grâce qui, de ce chef, devaient se répandre un jour dans chaque

(1) Veri adoratores adorabunt Patrem in Spiritu et veritate. Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare (*Jean*, XXIII, 24).

Digitized by Google

membre du corps ; de sorte que toutes les grâces qui sont dans les saints du ciel et dans les justes de la terre découlent de Jésus-Christ comme d'une source unique. Elles leur sont communiquées par le Saint-Esprit qui, étant envoyé par Jésus-Christ à ses membres, leur porte ainsi ses dons, et les fait participants de sa vie divine. Je vous conseille donc de vous unir sans cesse au Saint-Esprit, afin de faire vos actions avec les propres sentiments de Jésus-Christ, pour fortifier votre faiblesse et enflammer votre charité. Contentez-vous de vous unir à lui par la foi et par l'amour : il est ce fleuve de feu dont parle l'Ecriture, *Fluvius igneus, rapidusque egrediebatur a facie ejus* (*Dan.*, VII, 10), et qui sortait de la face de Dieu. Le fleuve signifie deux choses, la voie et la vie ; car un fleuve est un chemin animé et vivant : il figure l'impétuosité de l'amour avec lequel nous devons nous porter à Dieu, et en même temps la force de l'esprit de grâce qui, sortant de Jésus-Christ, entre en nous, afin d'être notre voie, notre vérité et notre vie. Puisque la chose est ainsi, il est bien consolant d'être chrétien : O qu'il est doux de s'abandonner à l'amour, et d'être conduit si sûrement et si promptement à Dieu ! — Vous voyez combien il est important de s'abandonner à l'Esprit saint, quand on veut agir ou prier. Il faut s'unir souvent à lui, pour ne plus agir que par ce seul principe, au lieu de se conduire, comme l'on fait communément, par le principe de l'amour-propre et de la vieille créature, qui nous entraîne vers le péché.

LEÇON XIV.

Quand doit-on s'unir à l'esprit de Jésus-Christ dans la prière.

Il me reste à vous demander combien de fois, pendant la prière, il faut s'unir à Jésus-Christ et à son Saint-Esprit ? — Ou vous voulez parler de la prière particulière ou de la prière publique. Si vous parlez de la première, je réponds qu'après vous être uni au Saint-Esprit en commençant, il est bon de renouveler votre union, sinon à tous les actes, au moins à chaque partie de l'oraison, et encore lorsque l'âme se trouve dans la sécheresse et l'obscurité. S'il s'agissait de la prière publique, il faudrait renouveler votre union autant de fois que l'Eglise l'ordonne.

Quoi ! l'Eglise l'ordonne-t-elle ? Je croyais que c'était une méthode toute nouvelle et particulière ? — Non, à Dieu ne plaise que j'avance jamais rien de nouveau dans les choses de la religion ! la pratique dont je parle a toujours été en usage dans l'Eglise, soit grecque, soit latine, comme je vais vous le montrer. Si vous avez assisté quelquefois à matines, vous aurez pu remarquer que, par les premières paroles, le prêtre s'adressant à Jésus-Christ, lui dit à haute voix : *Seigneur, ouvrez ma bouche à vos louanges ;* à quoi le cœur répond : *Et elle publiera vos grandeurs* (1), comme si on disait : Seigneur, venez ouvrir nos lèvres, afin que nous puissions annoncer votre louange, ne le pouvant faire de nous-mêmes. Et aussitôt le prêtre, pour témoigner qu'il ne veut point louer Dieu en son propre esprit, mais en Jésus Christ, l'unique hostie de louange, il ajoute, en s'adressant à Dieu le Père : *Mon Dieu, regardez* Jésus-Christ, *mon aide et mon secours ;* ne me regardez pas moi-même, mais en nous votre Fils, qui veut être notre hostie de louange. Et, à son tour, rempli du sentiment de son incapacité, l'Eglise dit, en s'adressant à Jésus-Christ lui-même : *Hâtez-vous de me secourir* (1) ; elle appelle l'Esprit de son époux, pour venir l'aider, et semble lui adresser ces amoureuses paroles de l'Apocalypse (2) : *L'Esprit et l'Epouse disent : Venez ; que celui qui entend, dise : Venez... Oui, venez, Seigneur Jésus.* Ensuite, tous ensemble, en disant ces paroles : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit*, s'inclinent profondément. Cette inclination, que font les prêtres dans l'Eglise latine, revient aux trois inclinations que pratique l'Eglise grecque, lorsque l'officiant va faire trois inclinations profondes devant l'image de Jésus-Christ, et trois autres devant l'image de la très-sainte Vierge. Par là, ils veulent signifier qu'ils s'avouent incapables de glorifier la majesté de Dieu, et qu'ils remettent à Notre-Seigneur le soin de le glorifier, se contentant de s'unir à lui pour louer Dieu en union avec l'esprit de son Fils. Pour entrer dans cette sainte pratique, tâchez au moins, toutes les fois que vous entendrez chanter le *Gloria Patri*, et que vous verrez les prêtres s'incliner vers le saint sacrement, de faire dans votre cœur ce que les prêtres font extérieurement. Il faut qu'alors, vous unissant à Notre-Seigneur et vous humiliant profondément devant lui, vous protestiez que vous vous reconnaissez indigne de louer Dieu ; et que comme il est lui seul la louange vivante et véritable de la très-sainte Trinité, lui seul aussi est digne de la glorifier.

Est-ce pour la même raison que l'on dit *Pater* et *Ave* avant que de commencer l'office ? — Oui, c'est pour s'unir à l'intérieur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme médiateur de la louange de l'Eglise, et à celui de sa très-sainte Mère. La raison de ceci est fondée sur ce principe, que la religion consiste en ces deux points, l'un à honorer le Père, l'autre à glorifier le Fils. Or, comme nous avons deux objets de notre religion, nous avons aussi besoin de deux médiateurs. Pour louer Dieu en lui-même et dans ses œuvres, nous avons recours à Jésus-Christ, qui est le médiateur de notre louange ; et lorsque nous voulons honorer Jésus-Christ en sa personne et en ses mystères, nous avons besoin de la très-sainte Vierge, notre médiatrice envers Jésus-Christ, et nous nous adressons à elle, qui seule est digne de le louer comme il faut. Admirez l'économie de Dieu, dans le mystère de l'in-

(1) Domine labia mea aperies ; et os meum annuntiabit laudem tuam. *Ps.* L. 17.

(1) Deus, in adjutorium meum intende ; Domine, ad adjuvandum me festina. *Ps.* LXIX. 2.

(2) Spiritus et sponsa dicunt : Veni ; et qui audit, dicat : Veni... Veni, Domine Jesu. *Apoc.* XXII. 17.

Digitized by Google

carnation. L'humanité de Jésus-Christ, remplie de tous les dons de l'Esprit saint, était comme un temple auguste, dans lequel la Divinité voulut être parfaitement honorée; partout où se portait l'humanité sainte sur la terre, Dieu trouvait son ciel, son paradis, sa gloire. Mais l'humanité de Jésus-Christ méritant à son tour des honneurs et des louanges, Dieu lui a bâti un temple infiniment plus magnifique que celui de Salomon, pour lui faire rendre dans ce sanctuaire les honneurs qui lui sont dus. Ce temple est la très-sainte Vierge. Elle a suivi Jésus-Christ partout dans ses saints mystères, pour le louer et le glorifier au dedans d'elle-même, comme autrefois les prêtres accompagnaient en tout lieu l'arche d'alliance. La très-sainte Vierge ayant en elle toutes les grâces et toutes les vertus nécessaires pour honorer parfaitement la sainte humanité du Sauveur, elle est destinée de Dieu à être notre médiatrice dans les honneurs que nous sommes obligés de rendre à cette humanité sainte. Si donc, après avoir dit le *Pater* avant de commencer l'office, l'Eglise ajoute l'*Ave, Maria*, c'est pour nous engager à communier aux vertus intérieures de Marie.

Jésus-Christ et ses apôtres ont-ils recommandé aux premiers chrétiens de communier aux vertus de la très-sainte Vierge? — Non, pas expressément. Notre-Seigneur ne travaillait qu'à faire connaître son Père, et les apôtres à faire connaître Jésus-Christ, pour établir la religion chrétienne, dont Jésus-Christ est le fondement. Mais après eux, les saints Pères l'ont recommandé hautement. Voici, entre autres, d'excellentes paroles de saint Ambroise, un des plus illustres docteurs de l'Eglise latine : « Que l'âme de Marie, dit ce saint, soit en chacun de nous, pour glorifier le Seigneur; que l'esprit de Marie soit en chacun de nous, pour se réjouir en Dieu (1). » Je ne vous cite que ce passage de saint Ambroise, mais en lui je vous cite toute l'Eglise, qui a eu toujours un respect très-profond pour ce saint docteur.

On dit encore le *Credo*, après le *Pater* et l'*Ave, Maria*; pourquoi cela? — C'est pour retracer en abrégé, dans l'esprit des fidèles, les œuvres principales du Père et du Fils, et mettre devant nos yeux l'objet de nos louanges. Mais je vous dirai, en passant, qu'un excellent moyen pour réciter saintement les psaumes, c'est de se tenir uni à l'esprit, aux intentions et à l'intérieur du saint prophète qui les a composés.

(1) Sit in singulis Mariæ anima, ut magnificet Dominum; sit in singulis spiritus Mariæ, ut exultet in Deo. *In Luc, lib.* II, *n.* 26.

LEÇON XV.

Que le bonheur des chrétiens, dans l'oraison et dans la sainte communion, approche de celui des saints du paradis.

Si je comprends bien tout ce que vous m'avez dit jusqu'ici, il me semble que notre bonheur approche de celui des bienheureux dans le ciel? — C'est une vérité; et voilà pourquoi Notre-Seigneur disait à ses disciples : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous, Regnum Dei intra vos est* (*Luc*, XVIII, 21); car, possédant Jésus-Christ en nous, par l'oraison ou par la sainte communion, nous possédons tout le ciel. Le royaume du ciel consiste à contempler Dieu en trois personnes, et l'humanité sainte de Jésus-Christ, remplie des torrents de la divinité. Il consiste aussi à voir la sainte Vierge remplie de J.-C., de même que Jésus-Christ est rempli de son Père; à voir encore toute la société des saints, le corps magnifique de l'Eglise, animé par Jésus-Christ, rempli par lui d'amour, de louange, d'adoration, et glorifiant par lui Dieu le Père. Or, qui possède Jésus-Christ au saint sacrement de l'autel, le possède tel qu'il est dans le ciel : Jésus-Christ porte partout ce qu'il est; il est donc en nous le sanctuaire de Dieu son Père et l'hostie de louange qui loue Dieu dans tous les saints. L'Eglise de la terre possède donc les mêmes biens que celle du ciel, mais avec cette différence, que nous n'y communions pas si parfaitement que dans le ciel, quoique ces biens soient les mêmes; car Jésus-Christ ne fait pas écouler en nous tous ses torrents divins, parce qu'il ne trouve point dans nos âmes une capacité assez vaste pour les recevoir.

TRAITÉ DES SAINTS ORDRES.

PREMIERE PARTIE

DE LA CLÉRICATURE.

Comme les saints ordres supposent un Chrétien en sa perfection (274), et que, selon les anciens usages de l'Eglise, on n'avait coutume d'élever à la sublime dignité des clercs, que les personnes qui avaient consumé leurs jours dans la retraite (275),

(274) Qui divinis ministeriis applicantur, perfecti in virtute esse debent. (D. Th., in 4, d. 24, q. 3, a. 1.)

(275) Ex his qui in monasterio permanent, nonnisi probatiores atque meliores in clerum assumere solemus. (S. Aug., epist. 76.)

Digitized by Google

ou qui par un long usage de mortification et d'oraison étaient enfin parvenus à la perfection de la vie chrétienne (276), ceux qui seront appliqués à la conduite des séminaires exerceront soigneusement la jeunesse à la mortification de la chair, avant qu'elle se présente à la cléricature (277-278), et feront en sorte qu'elle soit très-avancée dans la vie intérieure et spirituelle, avant d'être initiée aux saints ordres de l'Eglise.

CHAPITRE PREMIER.

Des dispositions à la cléricature.

Pour bien entendre les dispositions à la cléricature, et ce qui est particulièrement à désirer en ceux qui aspirent à cet état, il faut savoir que, selon la doctrine de saint Paul (*Rom.* VI, 3-5), le Chrétien est baptisé dans la mort et dans la résurrection du Fils de Dieu (279), c'est-à-dire qu'il reçoit son esprit de mort et de nouvelle vie par le baptême.

Avec cet esprit, il reçoit de certaines grâces, qui lui donnent la force et la vertu de mortifier incessamment sa chair, qu'il doit avoir intérieurement crucifiée, avec ses inclinations et ses désirs déréglés, selon cette grande maxime du même Apôtre : *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* (*Galat.* V, 24.)

Ce crucifiement et cette mortification est le premier point de la vie chrétienne (280), et la première chose à laquelle tous les fidèles doivent continuellement s'exercer, pour avoir part à la nouvelle vie de Jésus-Christ : *Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis* : « *Si vous mortifiez par la vertu de l'esprit les actions de la chair, vous vivrez* (*Rom.* VIII, 13), » non-seulement de la vie éternelle en l'autre monde, mais encore de la vie intérieure et divine en celui-ci (281). Or pour cela il faut retrancher à la chair intérieurement et extérieurement tout ce qui pourrait la satisfaire, travaillant à ne la contenter en aucun de ses désirs (282).

La chair veut toujours paraître et se produire. Elle se plaît dans les grandeurs et dans le vain extérieur de ce monde, elle est passionnée pour ses plaisirs. Il faut que le Chrétien réprime tous ses désirs, parce que son état l'oblige à vivre comme Jésus-Christ, toujours mortifié en tous ses sens, et crucifié universellement en tous ses membres (283).

Mortificate membra vestra, dit l'Apôtre saint Paul : *Mortifiez vos membres* (*Col.* III, 5) qui désirent leur satisfaction. Si vous donnez quelque chose à la nature, que ce soit par nécessité, et à la gloire de Dieu. Si, par exemple, vous prenez quelque nourriture, que ce soit seulement dans vos besoins; et même, dans vos besoins, n'en prenez jamais pour contenter la chair, mais seulement pour plaire à Dieu, vous séparant en esprit de tout plaisir, et renonçant à toute sensualité (284). C'est ainsi que vous devez agir en toutes choses, et que vous devez vous comporter dans tous les usages de la vie (285), selon que le même Apôtre vous le recommande dans une de ses Epîtres : *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite.* (*I Cor.* X, 31.)

Le Chrétien n'est pas sur la terre pour son plaisir, il n'est point en ce monde pour y chercher sa joie (286). Sa grande obligation est d'y mener une vie toujours crucifiée (287), et d'imiter le Fils de Dieu, qui, ayant voulu être le modèle de notre vie en sa mort, nous a donné l'esprit même de sa mort par le baptême, afin qu'étant environnés de mortification en notre corps, nous puissions être crucifiés en esprit dans tous nos membres : *Semper mortificationem Domini in corpore nostro circumferentes.* (*II Cor.* IV, 10.)

Ce premier point de la vie chrétienne est le premier fondement nécessaire pour aspirer à la haute dignité de la cléricature. Car le clerc fait profession publique de se séparer de tout, de renoncer à tout, de mourir à tout en esprit, et de prendre Dieu seul pour tout son héritage (288) : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei.* Mon Dieu, dit-il,

(276) Quemlibet ecclesiasticum gradum nonnisi sancti atque perfecti, et apostolorum imitatores, et irreprehensibiles, absque magno sacrilegii crimine, suscipiunt. (GILDAS, *in Ordin. ecclesiast.*)

(277-278) Viros probatos oportere deligi, non probandos. (S. BERN., lib. IV *De consid.*, c. 4.)

(279) Tincti in mortem et resurrectionem Christi, utrumque gestare debemus in corde et in corpore. (NACLANT., episc. Clug., *in c.* VIII *Rom.*)

(280) Primum officium inhabitantis spiritus Christi, est mortificatio carnis : non modo quia, cum recipitur in baptismo, recipitur ut confert vim mortis Christi, et profiteri facit nos carne morituros peccato; sed etiam quia, cum retinetur, urget stimulatque ad jugem mortificationem ejus, nunquam non suggerens inculcansve : Qui Christi sunt, carnem crucifigunt cum vitiis et concupiscentiis. (NACLANT., *ibid.*)

(281) Si per spiritum mortificaveritis facta carnis, vivetis vita gratiæ in præsenti, et vita gloriæ in futuro. (D. THOM., *in Rom.* I.)

(282) Hoc opus vestrum in hac vita, actiones carnis spiritu mortificare, quotidie affligere, minuere, interimere. (S. AUG., *De verb. apost.*, serm. 15.)

(283) Oportet baptizatum in morte Domini configurari morti ejus, hoc est, mortificari peccato, sibi ipsi et mundo, ut secundum incarnationem vivens, et corde, et sermone, et operibus, sicut cera sculpturæ, ita doctrinæ Domini Jesu impressus adformatusque sit. (S. BASIL., lib. I *De baptismo*, c. 2.)

(284) Quæ utiliora sunt, et ad necessitatem solum parata eatenus sumamus, quoad necessitati factum sit satis, etc. Et ab his quæ voluptuaria sunt, penitus nos abstineamus. (S. BASIL., *Reg. fus.*, 18.)

(285) Pulchre omnia comprehendit (Apostolus) et sedere, et ambulare, et disserere, et misereri, et docere, ut omnium sit scopus, Dei gloria. THEOD., *in I Cor.* X, 31.)

(286) Non ad hoc sumus Christiani, ut terrenam felicitatem petamus... Ad aliam felicitatem nati nos sumus. (S. AUGUST., *in psal.* LXII.)

(287) Vita Christiani, si secundum Evangelium vivat, crux est et martyrium. (S. AUG., serm. 32 *De sanctis.*

Est professio crucis Christi. (S. GREG. NAZ., iamb. 15

(288) Qui in clerum alleguntur, rem profitentur

Digitized by Google

en entrant dans ce saint état, vous êtes ma part et ma portion ; mon Dieu, vous êtes mon héritage ; mon Dieu, vous êtes le tout de mon cœur et de mon âme. C'est vous que j'aime uniquement ; c'est après vous, ô mon tout, que je soupire (289) ; c'est vous que je veux rechercher de toute l'étendue de mon âme, de toutes les forces de mon esprit, et de toute l'affection de mon cœur. Vous êtes tout ce que j'aime ; vous comprenez en vous tout ce qui se peut aimer et désirer. Vous êtes, ô mon Dieu, tout mon trésor et toutes mes richesses : vous êtes mon cher héritage (290) ; vous êtes tout mon plaisir, tout mon bonheur et toute ma louange : *Apud te laus mea, Deus ;* en un mot, vous m'êtes toutes choses, *Deus meus et omnia.*

Or quand est-ce que l'âme est en état de faire à Dieu cette sainte profession de ne vouloir que lui ? Quand est-ce qu'elle peut protester en vérité qu'elle n'a plus d'autre objet de ses désirs et de ses amours (291) ? C'est quand elle est séparée de tout le monde ; c'est quand elle est morte à toutes les choses qui ne sont pas Dieu même, et qu'elle est détachée de tout ce qui n'est pas le Dieu du cœur (292) ; c'est en un mot quand elle est tellement dénuée de tous ses appétits imparfaits et désirs sensuels, même de ceux qui la pourraient porter à Dieu pour le goûter sensiblement, et pour jouir de ses dons et de ses grâces sensibles, qu'elle ne désire et ne recherche plus que cet adorable Tout, (293) en qui elle veut uniquement se complaire, comme en celui qui seul peut faire tous ses plaisirs et sa parfaite béatitude (294).

Car Dieu voyant une âme ainsi morte à tout, et qui ne désire plus que lui seul, qui ne recherche que lui, qui ne soupire qu'après lui, sans vouloir goûter aucune autre consolation sur la terre (295), ne manque jamais de se donner à elle et de s'y manifester, mais d'une manière si admirable et si sainte, qu'il lui fait dire ; *Dominus meus, et Deus meus : « Mon Seigneur et mon Dieu ; » Deus cordis mei, et pars mea, Deus, in æternum :* Mon Dieu, vous êtes tous mes souhaits, vous êtes tous mes désirs, vous êtes toutes les prétentions de mon cœur (296).

Il ne faut donc pas que l'âme prétende à ces grâces, ni s'attende d'arriver à cet état qu'après de longs désirs et après de grandes mortifications, puisque c'est par la mort que les Chrétiens arrivent à la vie (297), et qu'il n'y a que ceux qui sont crucifiés avec Jésus-Christ, qui ressuscitent avec lui, et qui participent aux avantages de sa nouvelle vie, laquelle fait la seconde partie de nos obligations.

Vous êtes ensevelis dans sa mort par le baptême, dit saint Paul : c'est-à-dire que, de même que Jésus-Christ dans le tombeau était enseveli et mort à toutes les choses de ce monde, les Chrétiens reçoivent dans le baptême un esprit qui environne le leur, qui les met dans l'obligation de mourir à toutes les choses de la terre (298), afin que, comme Jésus ressuscité est revêtu et tout pénétré de la gloire de son Père, ils entrent à son exemple dans une nouveauté de vie : *Consepulti sumus cum Christo per baptismum in mortem, ut, quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* (*Rom.* VI, 4.)

Comme par le baptême extérieur on est enseveli dans l'eau, et séparé de l'usage de toute créature ; ce qui fut figuré par le passage des enfants d'Israël dans la mer Rouge, où ils semblaient être morts à tout le monde (299) : ainsi il faut que l'âme soit premièrement abîmée dans l'esprit de Jésus-Christ qui l'environne, et qui intérieurement la dégoûte de tous les biens de la terre, afin qu'ensuite il lui fasse voir et savourer les choses divines et célestes, qui sont d'un goût mille fois plus agréable que tous les sentiments du monde (300). Car, comme dit

minime ridiculam, nempe se particulariter in sortem Domini ascitos, quibus post hæc omnia sordeant, ac solus Dominus sors et pars hæreditatis futurus sit. (*Conc. Colon.*, an. 1558, cap. 27.)

(289) Jam ex hoc nunc omnia desideria mea incalescite, et effluite in Dominum Jesum. Currite, satis hactenus tardastis. Properate quo pergitis : Quærite quem quæritis, etc. (S. ANSELM., *Medit.*, lib. X.

(290) Omnia habemus in Christo, et omnia Christus est nobis. (S. AMBR., lib. III *De virgin.*, c. 17.)

Christus omnia, ut qui omnia propter Christum dimiserit, unum inveniat pro omnibus, et possit libere proclamare : Pars mea Dominus. (S. HIERON., epist. 26.)

(291) Quam rarus in terris qui potest dicere : Portio mea Dominus : quam alienus a vitiis, quam segregatus ab omni labe peccati, qui nihil habeat commune cum sæculo, nihil mundi hujus vindicet sibi. (S. AMBR., *in psal.* CXVIII, octon. 8.)

(292) Qui vult Deum possidere, renuntiet mundo, ut sit illi Deus beata possessio. (S. PROSP., lib. II *De vit. act. et cont. sacerdot.*, cap. 16.)

(293) Qui enim mundum non possidet, hic totum possidet Salvatorem. (S. AUGUST., serm. 128 *De temp.*)

(294) Nam quanto magis illis distractionibus, evacuabitur anima, tanto amplius istis visitationibus implebitur. (S. BERN., serm. 3 *in Ascens. Dom.*)

(295) Cujus ad alias consolationes mens inhiat, et penitus caducis et transitoriis non renuit consolari, ipse sibi perfecto cœlestis subtrahit gratiam consolationis. Quam si digna devotione, pleno affectu, desiderio vehementi petere, quærere, pulsare satageret, sine dubio petens acciperet, pulsanti aperiretur. (S. BERN., *Declam.*)

(296) *Si mortui sumus cum Christo, credimus quia simul etiam vivemus cum eo.* (*Rom.* VI, 8.)

(297) Qui Christo morienti commoritur, simul convivit et resurgenti. (D. THOM., *in cap.* VI *Rom.*)

(298) Aqua (in baptismo) mortis exhibet similitudinem, corpus velut in sepulcro recipiens ; Spiritus vero vim vivificam immittit a morte peccati, renovans animas nostras in novam vitam, etc. (BASIL., *De Spir. sanct.*, c. 15.)

(299) Rubrum mare sacramentum baptismi significavit. (S. AUGUST., serm. 91 *De temp.* ; S. BERN., serm. 34 *in Cant.*)

(300) Exeuntes a sorte terrena, amplior statim excipiet consolatio. (S. BERN. *Declam.*)

Digitized by Google

saint Paul, la paix de Jésus-Christ, cette paix intérieure qu'il donne à une âme qui le cherche avec sincérité (301), surpasse tout sentiment : *Pax Christi quæ exsuperat omnem sensum* (*Philip.* IV, 7), un moment de silence avec lui vaut mieux que tous les entretiens du monde.

Ce sont ces goûts que le même Apôtre dit que les âmes vraiment ressuscitées ressentent dans leur cœur (302) : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.* (*Col.* III, 1, 2.) Si vous êtes ressuscités, dit-il, si vous êtes vivants de la vie nouvelle ; si vous vivez par la vertu et par les mouvements du Saint-Esprit dans un entier éloignement de tous les biens de la terre ; si vous avez Jésus-Christ en vous qui vous gouverne par la lumière de la foi, et par l'inclination aux choses saintes qu'il vous donne ; si vous êtes obéissants à ce divin Esprit, par lequel vous êtes beaucoup plus vivants que par l'esprit humain et par l'esprit de la chair, sans doute que vos recherches tendent au paradis et regardent le ciel (303).

Si vous êtes vivants par ce divin principe, par cette vie divine, par cette vie nouvelle et de résurrection, vous ne trouverez plus rien de charmant dans le siècle, vous n'aimerez plus les biens d'ici-bas, vous ne goûterez plus que le ciel et les choses divines (304). Vous ne ferez plus d'état de l'honneur du monde, vous n'estimerez plus ses grandeurs, vous n'aspirerez plus à ses richesses, vous ne courrez plus après ses vains plaisirs, et comme la foi vous fera voir le fond de toutes choses, et qu'elle vous en découvrira la vanité, rien au monde ne sera capable de vous toucher (305); vous ne penserez plus à ses faux biens, et vous jugerez que tout ce qu'il y a sur la terre de plus considérable et de plus éclatant n'est pas digne d'être seulement regardé d'un (306) Chrétien, ni à plus forte raison d'un clerc, qui, ayant son héritage au ciel, le paradis pour sa demeure, le sein de Dieu pour son siége, et Dieu même pour son Tout (307), doit toujours être en état de pouvoir dire avec vérité comme le Prophète : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei* (*Psal.* XV, 5) : Dieu est tout mon héritage, Dieu est ma demeure, mes délices, mes richesses, ma vie mon honneur et mon tout (308).

C'est cette vie nouvelle et cette application ordinaire à Dieu, qui découvre les beautés de cette souveraine majesté, et qui est la source de ces délices inexplicables que goûtent les âmes dans cet état. C'est cet amour qu'on a pour lui, et cette application continuelle à ses louanges, qui opèrent cette extase et cette sainte saillie de l'âme en Dieu (309). C'est cette religion perpétuelle qui cause cette glorieuse sortie et ce transport divin, où est ordinairement élevée l'âme vraiment ressuscitée, en qui le Saint-Esprit domine (310). Car c'est le propre de l'esprit de Dieu de tendre et de porter tout à Dieu : et comme ce divin Esprit n'est qu'un désir perpétuel et une tendance infinie vers Dieu, c'est aussi ce qu'il opère ici dans les âmes où il habite par sa vertu (311), où il s'est rendu le maître, où il a triomphé de la mort, des sens et de la chair ; où il domine sur tous les démons, et où il repose en paix comme dans son tabernacle, tenant sous ses pieds tous ses ennemis assujettis.

Notre-Seigneur sorti du tombeau, délivré du combat de la mort et du diable, ne s'applique qu'à Dieu (312). Il est dans des actions de grâces continuelles pour ses bontés. Tout son être consommé dans la gloire de son Père, et transformé dans la nature de son esprit par ses divines perfections dont il est pénétré, ne s'occupe qu'en ses adorations et en ses louanges : *Omnia ossa mea dicent, Domine, quis similis tibi?* (*Psal.* XXXIV,

(301) Pretiosa siquidem divina consolatio est, nec omnino tribuitur admittentibus alienam, etc. (S. Bern., *Declam.*, cap. 21.)

(302) Pax illa superat omnem sensum : sed et huic quidquid sub sole placet, quidquid in mundo concupiscitur, non poterit comparari. Hæc gratia devotionis et unctio quam expertus novit, inexpertus ignorat ; quoniam nemo scit, nisi qui accipit. (S. Bern., *ibid.*, cap. 22.)

(303) Ab his inquietantis sæculi turbinibus extractus, salutaris portus statione fundatus, ad cœlum oculos tollit a terris, et ad Domini munus admissus, ac Deo suo mente jam proximus, quidquid apud cæteros in rebus humanis sublime ac magnum videtur, intra suam conscientiam jacere gloriatur. Nihil desiderare de sæculo potest, qui sæculo major est. (S. Cyprian., lib. II, epist. 2, *ad Donat.*)

(304) Mortuus huic vitæ, non sapit eâ quæ sunt hujus mundi. (D. Th., *in Coloss.* III, 4.)

(305) Gustato spiritu, necesse est decipere carnem : affectanti cœlestia, terrena non sapiunt : æternis inhianti, fastidio sunt temporalia. (S. Bern., epist. 111.)

(306) Quid cum terra illi qui possidet cœlum? Quid illi cum humanis, qui adeptus est jam divina? (S. Petr. Chrysol., serm. 25.)

(307) Non decet Christianum sæculi lucris inhiare, cui promissum est regnum cœleste. (S. Aug., serm. 248 *De temp.*)

(308) Non quia indigni vos, sed quia indignum vobis talibus obsistere, quippe potioribus occupati. (S. Bernard., lib. I *De consid.*, c. 6.)

(309) Est extasim faciens amor divinus non dimittens sui ipsorum amatores esse, sed amandorum, ut testatur secretorum Dei conscius Dionysius. Igitur si in vera et non ficta Dei charitate sumus et amore, in sancta extasi sumus interiorem hominem ad interiora extendente, exterioris vero sicut posterioris oblivisci faciente. (S. Bonav., *Opusc. de 7 gradib. contempl.*)

(310) Quomodo perfecte diligis, si ad superna non raperis, et ad anagogicos illos conatus mentis alienatione non transis. (S. Bern., *De interior. domo.*, c. 69.)

(311) Venit Spiritus sanctus transportans mentes discipulorum a terrenis ad cœlestia, a bono commutabili ad bonum incommutabile, a seipsis ad Deum. (S. Bernardin. Senens., serm. 6 *in die Pentec.*, art. 3, c. 5.)

(312) Tunc secundum carnem homo, nunc per omnia Deus. (S. Ambr., *De fide resurrect.*)

Digitized by Google

10.) *Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum.* (*Psal.* LXXXIII, 3.) Mon corps, dit-il, aussi bien que mon cœur, rendent à Dieu des témoignages de leur joie et de leur bonheur : *Conscidisti saccum meum, et circumdedisti me lætitia* (*Psal.* XXIX, 12.) Vous avez déchiré le sac, symbole de ma tristesse, et vous m'avez environné de joie (313) ; vous l'avez rendu participant du bonheur et de la béatitude de l'âme, dont l'occupation continuelle est de louer son Dieu et de le glorifier (314).

C'est ce que figurait autrefois Moïse avec son peuple, lorsqu'ayant passé avec sa baguette au milieu de la mer Rouge (315), il chanta ce beau cantique : *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est, equum et ascensorem projecit in mare* (*Exod.* XV, 1) : répandons notre cœur devant Dieu pour chanter un cantique de louange à sa gloire : il a renversé dans la mer et noyé le superbe Pharaon et le cheval qui le portait. Car cette figure nous représente Jésus-Christ, qui, après avoir passé la mer orageuse de cette vie, la mer rouge de son sang avec la baguette de sa croix, s'épanche avec tous les Chrétiens en chants d'allégresse, et s'applique avec eux aux louanges de Dieu, leur disant : Chantons un cantique de gratitude et d'actions de grâces, de ce que le démon avec le monde qui le porte ont été surmontés (316). Béni soit Dieu, qui, par ma mort et par la verge de ma croix, m'a rendu vainqueur de ce grand ennemi, et m'a fait triompher de tous ces esprits superbes par mes humiliations et par mes souffrances (317).

J'ai combattu en me détruisant, j'ai soutenu en m'ensevelissant dans mon néant, et en souffrant de bon cœur les persécutions de mes ennemis (318) ; et, quoique j'eusse entre mes mains la vertu et la puissance de les détruire, j'ai voulu les vaincre en fuyant et en supportant leur violence. C'est ainsi que j'ai donné l'exemple par moi-même de la voie qu'il fallait prendre pour triompher de la chair et des démons (319). Car j'ai fait connaître que c'était par l'anéantissement et par la croix qu'on s'en devait rendre victorieux ; que c'étaient là les armes dont les Chrétiens se devaient servir pour vaincre leurs ennemis, et que, s'ils espéraient de goûter les douceurs et les avantages de la vie nouvelle, ce serait après avoir passé par ces exercices pénibles et crucifiants, qui, affligeant leur chair, seraient en eux la source d'une véritable joie et d'une incomparable félicité.

C'est ce qui nous est aussi figuré par les Israélites, que l'Ecriture sainte remarque avoir été autrefois avec Moïse dans une allégresse et une jubilation extraordinaire, après avoir été délivrés de l'affliction des Egyptiens et de l'oppression de Pharaon. Car ce peuple, qui se réjouit ainsi avec son chef, après avoir essuyé tant de périls et supporté tant de travaux, nous exprime la joie sainte des âmes qui, ayant souffert avec Jésus-Christ, ressusciteront avec lui et participeront à la gloire de sa nouvelle vie (320).

Or, quand l'âme est parvenue à ce point de bonheur, qu'elle vit de la vie ressuscitée, qu'elle est toujours divinement occupée, toujours triomphante de ses ennemis et d'elle-même, en sorte qu'elle ne recherche plus que Dieu, qu'elle ne pense plus qu'à lui plaire, qu'elle n'est plus touchée que de ses intérêts, qu'elle ne désire plus que sa gloire, c'est alors qu'elle est en état de dire : *Dominus pars hæreditatis meæ :* je n'ai plus d'autre partage pour ma vie que Dieu et ses divines occupations (321) : je ne veux plus que Dieu en tout : je suis toute à lui, je ne suis plus à rien du monde, je ne veux plus que lui seul pour toutes choses (322). C'est pourquoi elle est pour lors en état d'être élevée à la cléricature ; car

(313) Audi ipsam resurrectionem : Convertisti planctum meum in gaudium : conscidisti saccum meum. Quis est saccus ? Mortalitas. (S. Aug., *in psal.* XX.)

(314) Saccus ejus erat multitudo peccati in passione conscissus, etc. Cantet Christus, dicat pro corpore occiso, pro corpore dedicato : Conscidisti saccum meum et accinxisti me lætitia, id est, conscidisti mortalitatem meam, et accinxisti me immortalitate et incorruptione, ut cantet tibi gloria mea. (S. Aug., serm. 256 *De temp.*, cap. 4.)

(315) Vetera typum gerebant præsentium... Moyses typum præ se fert Christi Salvatoris : Crucis autem virga. (Theod., q. 24 *in Exod.*)

(316) In virga mysterium sanctæ Crucis agnoscite. Nisi virga supra mare elevetur, populus Dei de Pharaonis potestate non tollitur. Si sancta Crux elevata non esset, Christianus populus in æternum periisset. Elevata vero virga, id est, cruce erecta, cedit mare, cedunt et fluctus ejus, hoc est vincitur mundus et mundi istius potestates. Cogitur ergo fluctus in tumulum, et unda in semetipsa repressa curvatur. Soliditatem recipit liquor, et solum maris arescit in pulverem. (S. August., serm. 90 *De temp.*)

(317) Per Christi crucem tanquam per triumphale vexillum de hoc mundo Satanas ejectus est. (S. Bernardin. Sen., t. II, serm. 56.)

(318) Quomodo vicit Christus, vincere appetat Christianus. (S. August., serm. 44 *De sanctis.*)

(319) In certamine spiritali contra adversarium, per passiones et mortem paratur victoria. Patiendo igitur ac moriendo propter Dominum, alacriter adversarium vincamus. (S. Ephr., *De patientia.*, tom. I.)

(320) *Apoc.* XV. *Vidi eos qui vicerunt bestiam, stantes supra mare vitreum, habentes citharas Dei, et cantantes canticum Moysi*, etc. Ecce stamus supra mare vitreum laborantes servare innocentiam quam accepimus per baptismum, etc. Habentes ergo citharas Dei, id est mortificationem carnis, cantantes canticum hoc Moysi, servi Dei, et canticum Agni utrobique exsultantes et pro re gesta, et pro mysterio Agni immaculati Christi, quod ille in eadem re prophetice intellexit. (Rupert., lib. II *in Exod.*, cap. 56.)

(321) Valeant throni, principatus, opes, splendores, vilis hæc et despicabilis gloriola, ac denique magnæ hujus scenæ ludicra, nugæque theatricæ. Verbum arctissime complectamur ac præ omnibus rebus solum Deum habere optemus. (S. Greg. Naz., *Epist. ad Eudox. rhetor.*)

(322) Perfectus servus Christi, nihil præter Deum habet, aut si quid præter Christum habet, perfe-

Digitized by Google

elle dans la perfection de la vie chrétienne, elle fait profession de la vie parfaite à laquelle le baptisé est appelé pour être vrai Chrétien et Chrétien accompli, qui est d'être mort à soi-même et vivant pour Dieu seul (323). Ainsi elle est dans la grande disposition pour entrer dans le saint clergé, où l'on ne doit voir que des personnes mortes à leurs inclinations, mortes aux désirs de la chair, mortes enfin à tout ce qui les regarde, pour ne vivre plus qu'à Dieu, et pour ne plus s'occuper que de lui seul, en qui l'on trouve un abîme où cent millions d'esprits se perdraient, tant cette adorable majesté épuise tous les devoirs qu'on lui peut rendre, et tant le fonds de Dieu est vaste, immense, infini et capable d'engloutir et d'absorber tous les esprits possibles.

L'âme, ainsi parvenue à cet état, éprise de la beauté de Dieu et de sa magnificence, et attirée en même temps par sa bonté du milieu de son peuple pour être rendue sa domestique, se jette entre ses bras, se livre et s'abandonne à sa puissance, à sa sagesse et à son amour (324), et, assurée qu'elle est de ses regards, de ses soins et de sa protection, et que l'on trouve plus de bien, d'honneur et de plaisir en lui seul que dans tout le monde ensemble, elle dit avec un abandon total et une parfaite confiance : *Dominus pars hæreditatis meæ :* Mon Dieu, je m'abandonne à vous. Mon Seigneur et mon prince, quel bonheur pour moi d'entrer dans votre maison? Que peut-il maintenant me manquer? Il n'y a point de prince ni de monarque qui, au milieu de son royaume, n'ait de quoi fournir abondamment à l'entretien de ses sujets. Mon Dieu, vous êtes mon Seigneur et mon roi; vous êtes le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Que puis-je craindre dans vos Etats (325)? Hélas ! je vous offenserais et j'accuserais votre puissance, ou choquerais votre libéralité, si j'appréhendais de manquer de quelque chose en vous servant. Mon Dieu, c'est de bon cœur et avec joie que je me livre à vous et que je me jette entre vos bras (326). Et pour témoigner, ô mon Seigneur, que je ne me défie pas de vous, je perds tout soin de biens et de facultés, j'abandonne tous les établissements du siècle, je renonce aux prétentions du monde, je ne veux plus m'embarrasser dans les héritages de la terre; vous m'en donnerez bien d'autres de plus haut prix et de plus grande valeur (327): *Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* Vous me l'avez promis en la présence des apôtres, leur disant : Vous qui avez tout quitté pour me suivre, et qui, pour l'amour de moi, avez abandonné père, mère, frères, sœurs, pays, possessions, biens, héritages, je vous le rendrai au centuple en ce monde, et en l'autre je vous donnerai la vie éternelle (328).

C'est dans ce grand et total abandon que l'âme se voit dans une admirable possession de Dieu, qui, l'ayant attirée par sa beauté et la recevant à bras ouverts, fait que non contente de s'être donnée entièrement à lui, elle se plonge dans son sein adorable avec une satisfaction qui ne se peut dire, elle s'y abîme comme dans un océan de délices; et ne voulant plus d'autre bien que lui seul sur la terre, elle ne peut se lasser de dire : Dieu est ma chère possession (329) : je ne veux plus que ce grand tout pour mon bien et pour mon héritage, *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei.*

Enfin l'âme en jouissant de Dieu, qui fait, si on le peut dire ainsi, comme une partie de Jésus-Christ et de l'Eglise, s'écrie toute ravie et transportée hors d'elle-même, *Dominus pars hæreditatis meæ :* Dieu tout grand, tout-puissant, tout immense qu'il est, n'est pourtant, si je l'ose dire, qu'une partie de ma possession et de mon héritage. Car, par un effet de sa libéralité immense, je possède Jésus tout entier. Je possède Jésus-Christ Dieu et homme tout ensemble : je le possède se donnant à moi, tel qu'il est dans sa divinité et dans son humanité, dans l'éternité et dans le temps (330). Ainsi, comme j'entre en société non-seulement de ses amours éternels envers son Père, et des louanges infinies qu'il lui donne avant tous les siècles dans son sein

ctus non est. Et si perfectus non est, cum se Deo perfectum fore pollicitus sit, ante Deum mentitus est. (S. Hieron., *Ep. ad Heliod.*)

(323) Dicebat Dominus Petro : Petre, amas me? Non tua quæris in Ecclesia, sed mea? Si talis es, pasce oves meas. (S. Aug., serm. 49 *De verb. Dom.*)

(324) Da mihi animam nihil amantem præter Deum, et quod propter Deum amandum est; cui vivere Christus non tantum sit, sed diu fuerit; cui studii et otii sit providere Deum in conspectu suo semper; cui sollicite ambulare cum Domino Deo suo, non dico magna, sed una voluntas sit, et facultas non desit; da, inquam, talem animam, et ego non nego dignam sponsi cura, majestatis respectu, dominantis favore, sollicitudine gubernantis. (S. Bern., serm. 69 *in Cant.*)

(325) Quis rex devotis militibus debitam non procurat annonam? Quis dominus fidelis servis justa cibaria non ministrat? Quis pater non dat panem filiis? Si ergo nobis Deus et Rex, et Dominus, et Pater est, quid negabit, etc. (S. Petr. Chrysol., serm. 163.)

(326) Eligant sibi alii partes quibus fruantur terrenas et temporales : portio mea Dominus æternus est. Bibant alii mortiferas voluptates, portio calicis mei Dominus est. (S. Aug., *in psal.* xv.)

(327) Magis perfectus relinquat omnia, et solum sequatur Christum, jactans cogitatum suum in Deo, enutriendus ab eo, et centuplum sine dubio percepturus. (S. Bern., *Declam. de vita et mor. cler.*)

(328) Nec inutilis commutatio, pro eo qui super omnia est, omnia reliquisse. Nam et simul cum eo donantur omnia, et ubi apprehenderis eum, erit ipse omnia in omnibus, qui pro ipso omnia reliquerunt. (S. Bern., *Declam.*, c. 1.)

(329) Tanta familiaritate donatur, ut Dei brachiis amplecti se sentiat, Dei sinum foveri, Dei cura et studio custodiri. (S. Bern., serm. 62 *in Cantic.*)

Sacerdotibus Domini pro omnibus divitiis Christus abundat. (*Conc. Paris.* vi, lib. i, c. 13.)

(330) Quid quæris extra illum? Quid desideras præter illum? Quid tibi placet sine ipso? Ipse

Digitized by Google

adorable comme son Verbe; mais encore de ses adorations et de tous les devoirs religieux qu'il a commencé à lui rendre dans la suite des temps, et qu'il lui rendra à jamais dans son Eglise, je jouis en lui de tout ce qu'il y a de plus grand, de plus aimable et de plus saint au ciel et sur la terre : et c'est en cela que je trouve le comble de mon bonheur et de toutes mes délices en cette vie.

Alors cette âme, ainsi abandonnée à Dieu, favorisée des caresses de son époux, enivrée de ses délices, remplie de l'abondance de ses richesses et de ses biens, se trouve en disposition d'être élevée plus haut, et en état d'être choisie pour les plus saints ministères et pour servir dans la maison de Dieu tous les jours de sa vie.

CHAPITRE II.

De quelques sentiments que doivent avoir ceux qui entrent dans la clericature, contenus dans le psaume LXXXIII : « *Quam dilecta tabernacula tua.* »

Ce psaume exprime les saintes dispositions et les principaux sentiments que doivent avoir tous les saints clercs, qui, charmés des beautés de la maison de Dieu, se consacrent à son service pour y passer le reste de leur vie. Comme Dieu, en les appelant à ce divin état, les éclaire de ses saintes lumières, et qu'il leur découvre la grandeur de sa majesté et la gloire qu'il y a de servir à ses autels, ils se trouvent tellement ravis de ses rares beautés que cette divine sagesse leur manifeste que, tout transportés du désir d'y consommer leurs jours, ils s'écrient avec une joie et une dilatation de cœur qui ne se peut dire : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!*

C'est là le sentiment ordinaire que Dieu imprime dans le cœur de ceux qu'il appelle à cet état, et qui occupe incessamment l'âme d'un clerc qui est rempli de l'esprit et de la grâce de sa profession. Mon Dieu, dit-il, qui êtes le père et le maître des vertus, que vos tabernacles sont beaux! que votre maison est agréable! *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!* Mon âme ne désire autre chose que cette sainte demeure; je ne soupire qu'après le bonheur d'y passer toute ma vie; je languis et je meurs dans l'ardeur du désir qui me presse de me consommer dans ces saints lieux : *Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini* (331).

Quoique cette demeure ne soit que l'entrée et le portique de la Sion céleste, mon cœur a tressailli de joie, et ma chair a été dans un excès de jubilation, quand j'ai pensé que j'y devais demeurer le reste de mes jours, que j'allais servir dans la maison de Dieu, et que j'étais particulièrement choisi pour être son domestique : *Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum* (332).

Etenim passer invenit sibi domum, et turtur nidum sibi, ubi ponat pullos suos : altaria tua, Domine virtutum. Le passereau trouve son logement, et la tourterelle son nid où ils habitent en paix, et où ils rencontrent leur repos, et pour moi toute ma félicité est d'habiter aux pieds de vos sacrés autels. C'est là où tend mon cœur; c'est là où se portent mes affections; c'est là où aboutissent tous mes désirs (333).

J'entre dans un état où l'on doit faire profession d'imiter votre Fils, hostie vouée et consacrée à votre adorable majesté, et destinée à la mort; et c'est, mon Dieu, ce que je proteste aux pieds du saint prélat qui tient votre place, et qui vous représente (334). Oui, je proteste que je veux mourir pour votre honneur; que je me consacre à vous pour être votre hostie; que je ne veux rien que pour votre gloire; que je ne désire que de vivre dans votre Eglise, et de mourir pour la défense de vos autels. *Altaria tua, Domine virtutum, Rex meus et Deus meus.* Dieu des vertus, ce sont là toutes mes délices; c'est là tout mon honneur et toute ma gloire, et je ne soupire qu'après le bonheur de pouvoir vous y servir toute ma vie (335). Je suis dans une maison qui surpasse celle des plus grands princes de la terre, puisque c'est celle du grand Roi que tous les monarques du monde s'estiment trop heureux d'adorer (336).

fecit omnia, ipse habet omnia, ipse est omnia. Quodcunque bonum cupis, quodcunque pulchrum quæris, quodcunque dulce et delectabile requiris, totum in ipso invenies et in ipso perfrueris. Si gaudere vis, ipse gaudium est. Si te pugnare delectat, ipse palma est, etc. Si charitatem vis, charitas est, etc. Si plenitudinem quæris omnis boni, ipse plenitudo est. Quidquid boni quæris, summum bonum, et omne bonum ipse est, etc. (S. Bern., *Serm. de miseria humana.*)

(331) Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Concupiscunt et non deficiunt, qui jam quidem cœlestia appetunt, sed adhuc tamen a terrenorum delectationibus minime lassantur. Concupiscit vero et in atrio Dei deficit, qui cum æterna desiderat, in amore temporalium non perdurat. (S. Greg., lib. VIII *Mor.*, c. 15.)

(332) Cor meum et caro mea, etc. Hoc non potest dicere nisi ille qui in amorem Dei tota mente defixus est. (S. Hieron., hic.)

Non exsultavit in hoc mundo, nec exsultavit in aliqua oblectamenta quæ mundi sunt, sed in Deum. . Quare addidit, *vivum?* ut ostenderet quia totum quod non pertinet ad Dei cultum, deberemus habere quasi mortuum. (S. Aug., *Sermones*, Append., serm. 54, tom. V, ed. Migne.)

(333) Quemadmodum passeres et turtures, atque etiam reliquæ aves vagantur quidem quando non habent nidum; cum vero hunc construxerint, in ipso commorari solent, et suos ibi pullos alunt. Sic nos olim quidem erravimus; nunc vero a tua gratia vocati, et tabernacula tua invenientes prope tuas aras proprios pullos instruimus tibi assidentes. (Theod., hic.)

(334) Episcopus gerit in Ecclesia personam Christi. (D. Thom., III p., qu. 72, a, 3, ad 3, et SS. Patr.)

(335) Nostri nidi, et cubilia, et bonorum fruitio tua sancta altaria sunt. Apud illa enim veluti pulli hiantes divinum ac salutare cibum a te percipimus. (Theod., *hic.*)

Illa mihi pro domo, illa pro nido sunt ubi requiescam, ubi pascar. (Agel., *in psal.* LXXXIII.)

(336) Domus Christi est Ecclesia Dei. (S. Aug., *Sermones*, Append., serm 54, tom. V, ed. Migne, et SS. Patres.)

Digitized by Google

Ce n'est pas seulement la maison du grand Roi que la vôtre, mais c'est la maison du grand Dieu et du Dieu des vertus que rien ne saurait ébranler (337). Tout tombe en décadence ; il n'y a rien qui ne dépérisse sur la terre ; les maisons des grands, qui semblent les plus fermes, périssent avec le temps (338) ; mais pour la maison de mon Maître, elle est inébranlable.

Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te. Bienheureux sont ceux, ô mon Seigneur, qui habitent dans une si sainte maison, et qui n'ont point d'autre occupation que de raconter vos louanges, et de vous glorifier incessamment (339) !

Beatus vir cujus est auxilium abs te. Bienheureux est celui qui, ayant renoncé à toutes choses, s'est abandonné à vous sans réserve, qui vous a pris pour son unique partage, qui se confie totalement à vous, et qui n'attend du secours que de vous (340). Car dans cet état il a continuellement le cœur tourné vers votre adorable majesté, et son âme est incessamment élevée vers le ciel (341).

Ascensiones in corde suo disposuit, in valle lacrymarum in loco quem posuit. Quoiqu'il soit encore dans le monde, il vit de même que s'il était dans le ciel (342). Quoiqu'il soit sur la terre qui est une vallée de larmes (343), il est toujours comblé de joie, et il goûte par avance les délices du paradis. Quoiqu'il soit dans un séjour où l'esprit, ravalé par la chair et déprimé par le poids de sa corruption, s'occupe de soi, ou des choses du monde, toutefois, par le bonheur qu'il a d'être habitant de la maison de Dieu, son âme, par la vertu divine qui la remplit, et par la grâce du Saint-Esprit qui l'élève au-dessus de toutes les créatures et d'elle-même, est toujours attirée vers Dieu, et toujours pénétrée et occupée de lui (344).

Etenim benedictionem dabit legislator : ibunt de virtute in virtutem : videbitur Deus deorum in Sion. Par la grâce de Dieu, et par la bénédiction de Jésus-Christ, qui est notre législateur, qui répand en notre cœur son divin Esprit qui est une loi vivante, nous avancerons de vertu en vertu, et le nouvel homme ira croissant en nous, jusqu'à ce que nous voyions Dieu en la cité de Sion, et que nous arrivions à cet état de paix et de bénédiction, à cet état de félicité et de louange perpétuelle, à cet état de religion parfaite et de béatitude consommée en la société de tous les saints (345).

Protector noster, aspice, Deus. O grand Dieu ! qui êtes notre protecteur, considérez ma confiance, et l'abandon que je fais de moi-même entre vos mains : Je vous en conjure par votre Fils (346).

Respice in faciem Christi tui. Regardez celui qui a l'honneur d'être votre oint, qui fait une partie de votre Christ, qui vous est consacré par le baptême et par la confirmation (347), et qui a l'honneur d'être entré en partage et en portion de votre royauté.

Melior est dies una in atriis tuis super millia. Mon Dieu, mon roi, votre maison est si sainte, si parfaite et si pleine de bénédiction, que j'aime mille fois mieux passer un jour dans cette demeure, et vivre à l'entrée seule de votre tabernacle, que d'être un siècle entier dans les palais les plus magnifiques et les plus délicieux du monde (348).

Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum. Oui, j'aime mieux être abject dans votre maison, que de demeurer dans celle des pécheurs (349). Car si ordinairement l'on regarde comme un extrême bonheur dans le monde d'être dans les Louvres et les palais des grands ; et si l'on s'estime plus heureux d'être le dernier chez eux, que d'être le premier dans la maison des pauvres, combien plus doit-on estimer le bonheur de demeurer dans votre sanctuaire, et combien doit-on préférer le séjour que l'on fait aux pieds

(337) Supra petram ædificata, nec pluvia irruente illabitur, nec flumine inundante subvertitur, nec ventis flantibus commovetur.

Stante perpetuum Deo transeunt omnia. (S. Greg., lib. xxii *Moral. in Job.*)

(338) Alta sæculi repente corruunt, pulchra transeunt, læta evanescunt. (S. Greg., lib. v *in Reg.* xii.)

(339) Divina dulcedine gustata, beatos nuncupamus eos qui Deo continue assistunt, divinisque laudibus perfruuntur. (Theod., *in psal.* lxxxiii.)

(340) Beatum esse dicit eum, qui divinæ curæ est compos. (Theod., *ibid.*)

Beati servi tui qui stant coram te semper. (*III Reg.* x. 8.)

(341) *Ad te levavi animam meam, Deus meus, in te confido, non erubescam.* (*Psal.* xxiv. 1.)

(342) Ascensiones Dei in corde factas, pias cogitationes de Deo prophetans sermo nuncupavit. (Theod. *ibid.*)

(343) Proprie et vere præsens vita lacrymarum vallis est. (Theod., *ibid.*)

(344) Talis homo excogitavit intra se gradus et assensus quosdam a sensibilibus ad intellectualia. Sunt autem sitæ ascensiones, bonæ quædam cogitationes, per quas veluti per scalam gradatim ad alta et divina dona conscendimus. (Euthim, hic.)

(345) Adveniet gratia . . . ipsa est benedictio. (S. Aug., *in psal.* lxxxiii.)

Augent enim quotidie robur, incrementoque virtutis magnam vim sibi parant. (Theod., hic.)

Ex una in aliam virtutem summo cum profectu ad sublime virtutum culmen ascendunt. (Euthym. hic.)

Nullam ascensus et deificationis mensuram agnoscunt. (S. Greg. Naz., orat. 3.)

(346) Respice in faciem Christi tui ; hoc est respice in nos. In nobis enim respicis Filium tuum qui habitat in nobis. (S. Hier., hic)

(347) Per Christum hoc in loco Christianum intelligit, qui in Christo baptizatus sit et Christum induerit. (Euth., hic.)

(348) Sic divina domus mihi amabilis, ut elegerim prope hanc in solo projectus esse, et ante hujus januas volutari, quam in eximiis illustribusque peccatorum domibus commorari, etc. (Theodor., hic.)

(349) Quem Deus divitem fecerit, nemo pauperem faciet. Penuria esse nulla jam poterit, cum semel pectus cœlestis sagina saturaverit. Jam tibi auro distincta laquearia et pretiosi marmoris crustis vestita domicilia sordebunt. (S. Cypr., lib. ii, epist. 2, *ad Donat.*

Digitized by Google

de vos autels, à la félicité imaginaire de ceux qui habitent dans les palais des grands (350), qui ne sont rien auprès de vous, et qui tous ne sont qu'un néant devant votre divine et très-auguste Majesté.

Quia misericordiam et veritatem diligit Deus. Ces grands n'aiment ordinairement que la rigueur, l'artifice, le déguisement et le mensonge (351). La miséricorde et la vérité n'ont auprès d'eux que peu d'accès : mais pour vous, ô mon Dieu! vous aimez la clémence, vous vous plaisez à faire miséricorde, et vous aimez la vérité (352) : Vous n'êtes pas comme ces grands qui manquent à leurs paroles. Comme vous êtes la vérité même, vous êtes fidèle en vos promesses, et vous donnez une récompense à tous ceux qui vous servent fidèlement (353).

Les grands du monde pèchent en deux manières envers leurs serviteurs. Par sévérité ; car ils les chassent souvent pour la moindre faute, pour avoir cassé un verre, pour avoir dit un mot de travers, et même en avoir reçu quelquefois de grands services. Par infidélité ; car ils ne les récompensent point ordinairement autant que le demandent leurs services (354). Mais pour mon Seigneur : *Misericordiam et veritatem diligit Dominus.* Il fait miséricorde à ceux mêmes qui ont failli en le servant (355). Et comme il est véritable en ses promesses, ceux qui le servent ne sont jamais frustrés de leur attente ; car il leur donne toujours la récompense qu'ils méritent, et au delà même de ce qu'ils peuvent attendre (356) ; puisque, par son infinie miséricorde, il accorde la grâce à ceux qui tombent, afin qu'ils s'en puissent relever, et qu'il donne une gloire éternelle, immense et incompréhensible, à ceux qui sont fidèles à le servir. *Gratiam et gloriam dabit Dominus.*

Non privabit bonis eos qui ambulant in innocentia : Il ne privera pas même de biens temporels ceux qui, s'étant consacrés à son service, se confieront en lui (357). Car on sait qu'il ne laisse jamais sans récompense ceux qui, en marchant dans l'innocence, le servent avec fidélité, et qu'il leur donne même dès cette vie autant de possessions, de richesses et de biens, qu'il voit leur être nécessaires pour leur salut et pour l'accomplissement de ses desseins sur eux (358).

Beatus homo qui sperat in te. Bienheureux donc, ô mon Dieu! est celui qui met son espérance en votre protection (359).

Jamais il ne sera confondu, et il trouvera mille fois plus de bien qu'il n'en espère ; à cause de votre bonté immense qui surpasse toutes nos conceptions, et qui va infiniment au delà de nos attentes (360).

CHAPITRE III.

Explication du psaume XXIII, « *Domini est terra*, etc. » *que l'Eglise chante en la promotion des clercs.*

Le bonheur d'un clerc est d'avoir pris Notre-Seigneur pour son partage, de s'être abandonné à lui sans réserve, et de s'être confié entièrement en la grandeur et en la libéralité de celui, *qui dat omnibus affluenter et non improperat*, qui donne abondamment à tous ceux qui lui demandent, sans reprocher jamais ses grâces, ni regretter le bien qu'il fait à ses fidèles serviteurs (361).

C'est vers cet adorable Tout que le prêtre doit avoir toujours les yeux élevés ; et il les doit arrêter incessamment sur lui comme sur son héritage et sur sa portion (362), parce que, trouvant en lui des trésors infinis et des richesses immenses, il possède des biens qui ne s'épuisent point, et il est ainsi mille fois plus heureux et plus riche que tous les hommes de la terre (363). Car alors il jouit de celui qui soutient tout le monde, qui nourrit tout le monde, qui a en soi de quoi pourvoir aux nécessités de tout le monde (364). Ainsi il a tout à lui, rien ne lui manque ; il a un trésor de biens intarissable, en un mot, il en a mille fois plus qu'il ne lui en faut, puisqu'il possède ce-

(350) Præstat cum Christo et pro Christo pati, quam cum aliis in deliciis versari. (S. Greg. Naz., orat. 4, n. 51.)

(351) Quidquid Dominus indebite iracunde, etc., circa servum fecerit, judicium, justitia, lex est. Imperantis ira, subdito jus est. (S. Chrysol., serm. 161.)

(352) Misericordiam diligit, qua primo subvenit ; veritatem diligit, ut credentibus det quod promisit. (S. Aug., h c.)

(353) Fidelis Deus exhibens quod promisit hominibus. Teneamus fidelissimum debitorem, quia tenemus misericordissimum promissorem. (S. Aug., *in psal.* XXXII, conc. 1.)

Deus non fallit, quia veritas est. (S. Aug., *In psal.* XXXV.)

(354) Mundi promissa fallunt, Dei autem promissa nunquam fallunt. (S. Aug., *De verb. Apost.*, serm. 23.)

(355) Fidelis Deus in verbis suis. Quid enim promisit et non dedit? (S. Aug., *In psal.* CXLIV.)

(356) Ex divinis enim ædibus misericordia scaturit. . . et omnium bonorum fruitio. (Theod., hic.)

(357) *Nemo est qui reliquerit domum*, etc., *qui non accipiat centies tantum nunc in tempore hoc.* (*Marc* x, 30.)

(358) Multiplicata domorum atque agrorum possessione ditabitur, quisquis una domo pro Christi dilectione rejecta, etc. (Cassian., collat. 24, c. 26.)

Non vidi justum derelictum nec semen ejus quærens panem. (*Psal.* XXXVI, 25.)

(359) Beatum ac felicem nuncupat eum qui omnem præsentis vitæ necessitatem pro nihilo ducit, et soli spei quam in Deo fixam habet, fidit. (Theodor., *ibid.*)

(360) Ille operare dicitur in Deo qui mundana omnia despicit et ab eo solo dependet. (Euth., *ibid.*)

(361) *Sine pœnitentia enim sunt dona Dei.* (*Jac.* I, 5.)

Homo cujus Deus est, quid amplius quærit ; si sufficis tu Deo, sufficiat tibi Deus. (S. Cypr., *Serm. de Ascens. Christi.*)

(362) Cum sint Dei omnia, habenti Dominum nihil deerit, si Deo ipse non desit. (S. Cypr., serm. 6 *De orat. Dom.*

(363) Quid ei deesse potest qui habentem omnia habet. (S. Aug. Huc. card., *In ps.* XXII, 1.)

(364) Nec potest in hoc sæculo indigentia laborare, cui donatum est in omnium rerum Domino omnia possidere. (S. Leo, serm. 4 *in Quadrag.*)

Digitized by Google

lui qui en a pour tout le monde ensemble (365).

Après cela, je ne m'étonne pas de voir des âmes saintes dans de si grands transports, et dans des désirs si ardents et si continuels pour servir Dieu dans sa maison ; car si l'on sollicite si puissamment dans le monde pour être reçu dans la maison des grands, et pour servir les rois qui meurent et qui périssent, combien plus doit-on désirer d'être admis dans la maison de Dieu pour y servir ce grand Tout, ce souverain Monarque, ce Roi des rois, si auguste, si bon, si charitable et si miséricordieux (366).

C'est là tout le désir et toute la joie des saints clercs. Leur unique consolation est de se voir si heureux que de pouvoir vivre et mourir pour le service des saints autels. Ils sont ravis de quitter tout sans réserve, pour posséder ce grand bonheur ; et ils s'abandonnent pour cela à Dieu avec une parfaite confiance, le regardant comme le grand Père de l'univers, comme le libéral dispensateur de tous ses biens, comme celui qui embrasse et nourrit tout le monde, de même que s'il ne nourrissait qu'une fourmi.

Adorable grandeur de Dieu, doit dire un saint clerc, abîme de sagesse et d'amour, abîme de richesses et de puissance, que je me perde en vous pour n'espérer jamais qu'en vos bontés ! O Tout de tout ! c'est en vous que je mets ma confiance. Hélas ! je puis bien m'y confier, puisque par vous cent mille créatures subsistent, et par vous cent millions de millions de créatures vivent sans autre soin que celui de votre amour et de votre providence. O amour ! je ne dis pas grand'chose à votre honneur, mais je dis des prodiges de biens pour moi, d'être reçu entre vos bras, et d'être nourri dans votre sein (367).

O amour ! que je suce à jamais vos divines mamelles ! que je sois nourri de votre lait ! Vos mamelles valent mieux que tous les vins du monde : *Meliora [sunt ubera tua vino.* (*Cant.* I, 1.) Vos celliers, ô mon Dieu ! ne tarissent jamais, et vos greniers ne peuvent s'épuiser. Votre sein est comme un trésor inépuisable de richesses : *Venter tuus sicut acervus tritici.* (*Cant.* VII, 2.) (368)

C'est à ce divin Tout qu'il faut que le clerc se confie pour toutes ses nécessités et pour tous ses besoins. Rien ne peut manquer à celui qui est entre les mains d'un Père si soigneux, si puissant et si riche (369). Celui qui a son Dieu pour partage a tout entre ses mains ; il a de quoi entretenir toutes les créatures, puisqu'il a pour sa part celui qui les entretient toutes (370).

Et c'est pour cela qu'après que le clerc a fait sa profession publique entre les mains de l'évêque, et qu'il a dit : *Le Seigneur est ma part et ma portion*, l'Eglise lui répond à haute voix ce beau cantique de David (*Psal.* XXIII, 1) : *Domini est terra et plenitudo ejus.* Comme si elle voulait dire : c'est avec grande raison que vous vous confiez en Dieu. Vous pouvez bien vous remettre entre ses mains, et vous contenter de votre portion, puisque le Seigneur qui vous est échu en partage est le Seigneur universel et le Dieu de tout le monde : la terre avec toute sa plénitude lui appartient : *Domini est terra, et plenitudo ejus* : et tous ceux même qui l'occupent sont trop heureux d'être ses serviteurs, et de vivre sous son domaine (371).

Quia ipse eam super maria fundavit eam : et super flumina præparavit illam (372). Il soutient de ses mains tout le monde, il porte entre ses bras toute la terre suspendue, et il ne lui a pas même voulu donner d'autre fondement que les eaux, pour faire connaître qu'elle dépend toujours de lui dans son appui, étant soutenue par sa seule puissance (373) ; et pour instruire par là tous les hommes de leur dépendance, puisqu'ils sont aussi dépendants de sa main et dans un aussi grand besoin de son appui que la terre qui les porte, laquelle sans son secours se verrait abîmée sous les eaux.

(365) Nihil mihi deerit si Deum habuero : et nihil mihi alia prosunt si Deum non habuero. (S. Aug., *De symb.* lib. I, c. 3.)

(366) Quid quærit a Deo, cui non sufficit Deus. (S. Aug., serm. 1 *De diversis.*)

(367) Si aliquid in hoc sæculo possidere delectamur, Deum qui possidet omnia, qui creavit omnia expedit ut mente possideamus, et in eo habeamus quæcunque feliciter et sancte desideramus. Sed quoniam nemo possidet Deum nisi qui possidetur ab eo, simus nos ipsi facti Dei possessio, et efficitur nobis possessio Deus. Et quid potest esse in mundo felicius, quam qui efficitur suus imperator et redemptor census, et hæreditas dignatur esse ipsa divinitas. Quid ultra quærit cui omne gaudium et omnia suus redemptor esse debet. (S. Aug., *De salutar. docum.*, cap. 10.)

(368) Neque quispiam ad convivium iturus opulentum, de ipsius diei cibo curare se patietur. Nec ad fontem aliquis accedens, sollicitudinem de sitis necessitate perpatietur. Et nos habemus liberalitatem et providentiam Dei cunctis omnino fontibus et conviviis instructissimis affluentiorem. (S. Chrysost, hom. 23, *in Matth.* VI.)

(369) Fideli totus mundus divitiarum est, et quasi nihil habens omnia possidet, inhærendo ei, cui omnia serviunt. (S. Aug., lib. V *Conf.*, c. 4.)

(370) Substantia Dei pastus didicit coram Deo et cum Deo commorantibus vitæ subsidia non deesse. (S. Chrysol., serm. 166.)

(371) Quid ultra quærit cui omnia suus conditor fit : aut quid ei sufficit, cui ipse non sufficit. (S. Prosp., lib. II *De vit. contemp.*, cap. 16.)

Dominus pars hæreditatis meæ. Quasi dicat : non mireris si omnia alia relinquo ut Deum possideam, in quo etiam alia omnia bona possidentur. (Idiota, in eadem verba psalm.)

Nonne possidetis omnia, si habetis eum qui omnia habet ? Cui Deus adest, nihil abest, et cui Christus sufficit, nihil deficit. (Petr. Bles., serm. 42.)

(372) Si telluris fundamenta scrutari volueris, audies Prophetam dicentem : *Quoniam super maria fundavit eam.* (S. Chrys., hom. 28 *in Rom.*)

(373) Cum videris non lapillum parvum, sed terram omnem super aquas ferri, neque submergi, admirare potentiam supra naturam hæc mirabiliter operantem. (Id., hom. 9 *Ad popul.*)

Digitized by Google

C'est ce qui apprend aux hommes à mettre leur confiance en Dieu et à reconnaître que sans lui rien ne peut être appuyé (374). La terre avec tout le secours et tout l'appui du monde ne peut seulement les porter, si Dieu lui-même ne les soutient et s'il ne les empêche d'être abîmés avec la terre qui les porte (375). Tout vit en dépendance de son pouvoir, et tout est soutenu par sa divine providence (376). C'est donc à cette providence qu'il faut nous abandonner avec confiance, reconnaissant que nous vivons à toute heure soutenus dans ses bras (377).

Or, entre tous les hommes les clercs sont ceux qui doivent faire plus particulièrement cette profession. Ils doivent toujours avoir les yeux ouverts aux vérités de notre foi, qui découvre d'abord à ceux qui sont purs de cœur, ces vérités publiques.

Quis ascendet in montem Domini, etc. «*Qui est-ce qui montera sur la montagne du Seigneur?*» Qui est celui qui entrera dans l'Eglise, figurée par le temple, qui, élevé sur la montagne de Sion, exprimait la haute perfection de ceux qui doivent entrer dans l'Eglise (378)? Qui sont ceux qui peuvent espérer d'avoir entrée et de faire leur demeure dans cette sainte maison? Quelles doivent être en un mot les conditions et les dispositions intérieures des âmes qui aspirent à la cléricature?

Innocens manibus et mundo corde. L'innocence et la pureté sont les premières et les principales dispositions qui sont requises pour cet état. En effet, celui qui prétend être clerc devrait être dans un état d'innocence, à cause qu'étant la victime et l'hostie de Dieu, il ne devrait avoir aucune tache (379). C'est ce que Dieu demandait autrefois des victimes anciennes : et dans la loi nouvelle il veut, comme dit saint Paul, présenter à Dieu une Eglise toute pure et sans ride, qui n'ait rien du vieil homme, et qui soit toute nouvelle en Jésus-Christ : *Ut exhiberet sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam aut rugam, aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta et immaculata.* (*Ephes.* v, 27.)

Il faut donc que le clerc, qui est une des principales portions de cette Eglise (380), soit innocent en ses œuvres et pur en son cœur (381). Il faut qu'il le serve uniquement pour sa gloire, sans intérêt et sans vue de plaisir, d'honneur ni de bien sur la terre. Il faut que ce soit seulement pour le servir qu'il entre dans cet état, abandonnant tout pour son amour, et se tenant toujours prêt à lui sacrifier ses biens, son honneur et sa vie (382).

Qui non accepit in vano animam suam. Comme ce n'est point en vain qu'il a reçu son âme, il ne faut point aussi qu'il en use jamais pour les amusements du monde ni pour ses vanités (383). Il faut qu'il s'en sépare et qu'il renonce si universellement et si entièrement à toutes choses et à soi-même (384), suivant le premier précepte que Jésus-Christ donne à ceux qui le veulent servir, que, se trouvant mort à toutes les créatures qui ne sont que mensonge, aussi bien qu'à ses propres satisfactions et à ses propres intérêts, il ne s'attache plus qu'aux intérêts de Dieu et à son culte que Jésus-Christ lui-même appelle vérité (385).

Nec juravit in dolo proximo suo. Il ne doit point porter faux témoignage contre le prochain ; il ne doit point avoir de haine contre personne ; il doit avoir un pur amour pour Dieu et une charité parfaite envers ses frères (386).

Hic accipiet benedictionem a Domino. Le clerc, ainsi disposé, recevra la bénédiction de son Seigneur et une grande miséricorde de la part de Dieu son salut.

Hæc est generatio quærentium Dominum. C'est là la disposition des clercs et le génie des enfants de Dieu qui le cherchent en vé-

(374) Terræ magnitudo tanto tempore aquis imposita non est submersa, nec dissoluta, nec perdita. Quis hæc non obstupescat et cum fiducia dicat, non esse naturæ opera, sed providentiæ naturam excedentis. (S. Chrys., hom. 9 *Ad popul.*)

(375) Terra quæ tanto calcatur pondere atque onere montium, suprenatat liquido fundamento... ut quod stat, mandati sit non naturæ divini operis non rationis humanæ. (S. Chrys., serm. 101.)

(376) Quis adjuvat si tu non adjuvas. (S. Aug., *In psal.* xxi, expos. 1.)

(377) Quis adjutor ei cui Christus non est. (Id., *in psal.* cviii, expos. 1.)

(378) Hoc de sacerdotibus puto prædictum fuisse, ut describeret quales eos esse oporteret. (Euthym., hic.)

Per montem templum intelligas. Per locum sanctum altare quod in conspectu Dei est. (Euthym., *ibid.*)

(379) Purus in opere et sanctus in cogitatione. (S. Hieron., hic.)

Per manus actiones significat, per cor vero cogitationes. Ille, inquit, ascendet et stabit, cujus et actiones irreprehensibiles et cogitationes puræ fuerint ac mundæ; quasi ascensurum illum neget aut permansurum, qui hujusmodi non fuerit, tametsi aliter videatur. (Euthym., *ibid.*)

(380) Pars membrorum Christi prima. (S. Greg., *Moral.*, lib. xiv, c. 35, edit. Migne.)

(381) Sanctiora membra Ecclesiæ. (Petr. Damian., *Opuscul. contra intemp. cleric.*)

(382) Hoc tanto puritatis intimæ bono gloriari non potest veraciter, nisi qui extrinsecas gloriolas perfecte respuerit. Nec enim pure valet Dei vel proximi quærere lucra, qui propria non contempserit. (S. Bern., epist. 42, *Ad Henric. Sen.*)

(383) Qui a Deo animam suam propter vanum aliquod non accepit : hoc est, ut vana pertractet. (Euthym., hic.)

(384) Qui non in rebus non permanentibus deputavit animam suam. (S. Aug., in eumdem vers. psal. xxiii.)

(385) *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum* (*Matth.* xvi, 24.)

Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus. (*Luc.* xiv, 33.)

Qui relinquere universa disponis, te quoque inter relinquenda numerare memento. (S. Bern., declam. 1.)

(386) Puritas cordis in duobus consistit. In quærenda gloria Dei et utilitate proximi, ut in omnibus videlicet vel actis suis dictis vel nihil suum quærat, sed tantum aut Dei honorem aut salutem proximorum aut utroque. (S. Bern., epist. 42, *Ad Henr. Senen.*)

Digitized by Google

rité (387). Car autre est la génération et l'inclination naturelle des hommes comme enfants d'Adam, et autres sont leurs inclinations, leurs humeurs et leur génie comme Chrétiens et comme enfants de Dieu (388). Comme enfants de Dieu régénérés par le baptême, ils le cherchent avec amour et avec pureté de cœur (389); ils aiment leur prochain et ne lui font point de tort; ils se haïssent eux-mêmes et se mortifient en toutes choses. Mais comme enfants d'Adam, ils ne cherchent jamais Dieu, ils ne travaillent que pour leurs propres intérêts (390), et suivant tous les mouvements de leur amour-propre et de leur convoitise, ils tirent à eux tout ce qu'ils peuvent du bien de leurs frères.

C'est à ses inclinations du vieil homme qu'ont renoncé les clercs (391). C'est pourquoi, après avoir protesté qu'ils ne veulent plus avoir de part à cette vieille génération; après avoir témoigné hautement qu'ils ne veulent plus suivre ces sentiments corrompus et ces impressions malignes du vieil homme; après avoir fait profession publique de renoncer à tout le siècle présent et à tous les biens de la terre (392), l'Eglise ne les regarde plus que comme des gens d'un autre monde, comme des hommes d'une nouvelle génération, comme des personnes qui ne cherchent que Dieu, qui ne veulent que Dieu et Jésus-Christ en vue, commencent à mener sur la terre une vie toute sainte et divine : *Hæc est generatio quærentium Dominum, quærentium faciem Dei Jacob* (393).

Attollite portas, principes, vestras. Portiers du temple, augustes principautés, ouvrez vos portes au roi de gloire, qui veut entrer en ce royaume. Les évêques qui introduisent les clercs dans l'Eglise, et qui en sont appelés les princes (394), sont désignés par ce mot de principautés (395), comme le clerc est signifié par celui de roi. Car les évêques sont ceux qui figurent Jésus-Christ, le prince des rois de la terre, *princeps regum terræ*, dans l'éclat de sa principauté (396), et qui le figurent monté au ciel, qui le représentent en sa pompe, qui l'expriment assis à la droite de son Père. C'est pour cela qu'on les voit toujours élevés sur un trône et assis dans un fauteuil pour faire leurs fonctions (397), représentant ainsi Jésus-Christ dans la gloire, qui du haut du ciel agit sur son Eglise (398).

L'Eglise aussi par ces paroles faisant allusion au Fils de Dieu, veut comparer l'entrée du clerc dans l'Eglise, qui est le paradis du monde, à l'entrée glorieuse de Jésus-Christ dans le ciel au jour de son ascension. C'est pourquoi elle donne au clerc le nom de roi (399), parce qu'en entrant dans la cléricature, il commence à entrer en quelque dignité de Jésus-Christ, roi de gloire et le véritable roi de toutes les vertus : *Dominus virtutum ipse est rex gloriæ.*

D'où vient même qu'aussitôt qu'il a reçu la tonsure, il commence à porter une couronne qui exprime l'éminente dignité dont il est rendu participant (400). Et si cette couronne n'est pas si grande que celle du prêtre et beaucoup plus petite que celle de l'évêque, c'est parce que le clerc a bien moins de part à la royauté de Jésus-Christ que le prêtre ni que l'évêque ; car le prêtre représente Jésus-Christ comme roi absolu en sa résurrection, et l'évêque le figure comme roi parfait en son ascension, avec son apanage des hommes et des anges (401). Il l'exprime dans son entière gloire, et dans le trône magnifique où il repose à la droite de Dieu, d'où il envoie le Saint-Esprit, qui est la grande marque de son autorité et le titre magnifique de sa dignité admirable, d'envoyer ainsi dans le monde une personne qui lui est égale.

Le clerc a donc part à la royauté de Jésus-Christ, et il reçoit cette grâce en entrant

(387) In persona clerici dicitur : *Hæc est generatio quærentium Dominum.* (*Pontif. Rom.*)

(388) *Hæc est generatio quærentium Dominum.* Quærentium an habentium? Habentium utique et quærentium. Alioquin non possent quærere non habentes. (S. Bern., serm. in hæc verba.)

(389) *Generatio quærentium Dominum*, hoc est, diligentium. Qui enim diligit, quærit. (Euthym., hic.)

(390) Cupiditas est motus animi ad fruendum se et proximo, et quolibet corpore non propter Deum. (S. Aug., *De doct. Christ.*, lib. III, c. 10.)

(391) Solus Dominus videatur in nobis, non homo vetus. (Primas. episc., in hæc verb. c. XIII *Rom.*)

(392) Induimini Dominum Jesum Christum. Qui in clerum alleguntur, rem profitentur minime ridiculam, quippe se peculiariter in sortem Domini ascitos quibus post hac omnia sordeant, ac solus Dominus sors ac pars hæreditatis futurus sit. (*Conc. Colon.*, an. 1536, cap. 26.)

(393) Deus Jacob, Deus Pater ab Hebræis putabatur : facies autem Patris, Filius. (Euthym., hic.)

Faciem Dei ac Patris esse Filium qui apparuit nobis nemo ambigit. (S. Cyrill., lib. II *De adorat. in spir. et verit.*)

(394) Episcopi sunt populi principes. (S. Hilar., *In Matth.* XXIV.)

(395) Sacerdotum principes. (D. Thom., *Suppl.* qu. 40, a. 4.)

(396) Ecclesiæ principes. (S. Leo, serm. 3 *in die assumpt.*)

Principes super omnem terram. (S. Aug., l. XX *De civit.*, c. 10.)

(397) Throni Dei divinitatis in se præsentiam circumferentes. (S. Greg., lib. I *in Ezech.*, hom. 5.)

(398) Tanquam Christi imago... Pontifex Dominum redivivum in cœlum elevatum quadam figura reddit. Tribunal enim ipsum cœlum referre docuimus. (Simeon Thessal., *De templo.*)

(399) Clericus ad regiam in Christo potestatem assumitur. (Hugo Victor., *De sacram.*, lib. II, part. III, cap. 5, tom. III.)

(400) Corona, regale decus significat. Propter hoc coma capitis clerico in modum coronæ tondetur. (Hugo Victor., *ibid.*)

Clericos Deus in suos elegit. Hi namque sunt reges, id est, se et alios in virtutibus regentes, et ita in Deo regnum habent; et hoc designat corona in capite. (D. Hieron., lib. XII, q. 1, can. *Duo sunt.*)

(401) *Ascendens Christus in altum captivam duxit captivitatem.* (*Ephes.* IV, 8.)

Nos fuimus ipsa captivitas, etc., ad similitudinem alicujus principis triumphantis, etc. (S. Bruno, ser. 1 *De asc.*) Præclarum et Deo acceptum peculium a Patre sibi donatum. (Naclant., *In Ephes.* I.)

Digitized by Google

dans la clériçature, comme étant revêtu d'une puissance absolue sur soi-même, et sur le vieil homme, qu'il doit tenir continuellement assujetti (402).

Et c'est là la disposition où l'on suppose qu'est le Chrétien qui reçoit la tonsure; car l'Eglise prétend qu'il dominera tellement sa chair en tous ses mouvements, que l'on verra que ce n'est pas vainement qu'on lui a donné cet honneur, puisqu'il paraîtra publiquement qu'il est roi de ses passions et de lui-même (403).

Il est aussi appelé *rex gloriæ;* parce qu'en esprit il est roi de gloire, puisqu'il doit être revêtu de la vie nouvelle, de la vie divine, de la vie de la résurrection (404), en un mot, de la vie du ciel, qui lui est figurée par le surplis blanc dont l'Eglise le couvre.

Cette dignité royale dans les clercs a été autrefois si universellement reconnue par toute la terre, et si publiquement révérée de tout le monde, que la police chrétienne a accordé à ceux qui en seraient honorés, des priviléges qui les rendaient exempts des droits du commun des sujets du royaume (405); et quoique par la vie peu régulière des ecclésiastiques, ou par le peu de religion des peuples, cette illustre qualité soit aujourd'hui extrêmement avilie dans le siècle, et peu considérée de la plupart du monde, l'Eglise ne laisse pas toujours d'en honorer ses clercs, premièrement pour leur donner estime de leur état, et leur faire connaître quelle doit être la sainteté de leur conduite; ne leur étant pas permis de mener une vie basse et roturière dans une condition si sainte et si relevée (406).

Secondement, elles les appelle rois, pour faire connaître au peuple qui est présent à leur ordination, le respect qu'il doit avoir pour eux (407), puisque cette qualité fait voir qu'ils sont aussi élevés au-dessus des autres fidèles dans l'Eglise, que les monarques le sont au-dessus de leurs sujets dans le monde (408).

Troisièmement, en donnant la qualité de roi à ceux qui se consacrent pour servir Dieu dans le clergé, elle veut instruire les uns et les autres de cette grande maxime: que c'est véritablement régner de servir cette souveraine Majesté (409). *Agnosce ergo, o clerice, dignitatem tuam, et regiæ consors factus dignitatis, noli in veterem vilitatem degeneri seu sæculari conversatione redire.*

CHAPITRE IV.

De l'obligation qu'ont tous les clercs d'être revêtus du nouvel homme. Ce que c'est que ce nouvel homme, et comment il s'établit, et croît en nous.

L'obligation qu'ont tous les clercs d'être revêtus du nouvel homme (410) est exprimée par ces paroles que l'évêque dit à chacun d'eux en les revêtant de leur habit: *Induat te Dominus novum hominem: « Le Seigneur vous revête du nouvel homme* (411). »

Ce nouvel homme est proprement Jésus-Christ vivant en nous par son esprit, et nous revêtant de ces inclinations, de son génie, de ses sentiments et de ses mœurs (412). C'est ce composé de son divin esprit et de ses vertus, dont il orne notre âme. C'est Notre-Seigneur même remplissant notre cœur (413), et nous donnant des inclinations tout opposées à celles que nous avions héritées du vieil homme, et que nous avions contractées par notre première naissance. C'est le Fils de Dieu vivifiant notre fond, et nous donnant un grand amour pour son Père, un zèle ardent pour son service et pour sa gloire (414), un saint éloignement des grandeurs du monde, un extrême dégoût de ses plaisirs, un souverain mépris pour tous ses biens (415). C'est, en un mot, tout Jésus-Christ se communiquant au clerc en plénitude.

C'est là ce qu'on appelle le Christ parfait en nous, le Christ substantiel et complet, en un mot, la vérité et la perfection du nouvel homme (416).

402) Quid enim tam regium quam subditum Deo animum corporis sui esse rectorem? Et quid tam sacerdotale, quam vovere Domino conscientiam puram, et immaculatas pietatis hostias de altari cordis offerre. (S. Leo, serm. 3 *in die anniv. assumpt. suæ.*)

(403) Suggestiones vitiorum reprimat, eisque velut regia potestate contradicat. (S. Greg., *Past.*, p. II, c. 3.)

(404) Sane in hoc creatus es princeps, ut imperites istis affectibus, ut dominere bestiis, reptilibus ut præsis. Tuis fac imperes cogitationibus, imperator ut sis omnium. (S. Basil., hom. 10 *in Hexam.*)

(405) Clericos ab omnibus omnino communibus rerum publicarum ministeriis immunes et solutos esse volumus. (Const. Magn., apud Euseb., lib. x, c. 7, *Hist. eccl.*)

Consecratio episcopos et reliquos Domini sacerdotes tam a servilibus quam a cæteris ascriptitiis conditionibus liberos facit. (Carol. Magn., *Capitul.*, lib. vi, c. 116.)

(406) Ut nomen congruat actioni, actio respondeat nomini. Ne sit nomen inane, crimen immane. (S. Ambros., *De sacerdot.*, c. 3.)

(407) Sacerdotes plus vereri debemus quam vel principes vel reges. (S. Chrysost., lib. III *De sacerdot.*, cap. 5.)

(408) Hos existimate vestros præsides, hos putate reges; his quasi regibus vectigalia offert. (S. Clem., *Const. apost.*, lib. II, c. 34.)

(409) Cur dici non merentur reges, cum illi serviant, cui servire regnare est. (S. Bern. Sen., serm. 20, a. 2, c. 5, tom. I.)

(410) Patris verbum est homo noster, ut hujusmodi mistione Deum hominibus misceat, unus utrinque Deus est, ut me ex mortali Deum efficiat. (S. Greg. Naz.)

(411) Induite novum hominem, id est Christum et virtutes ejus. (Primas episc., *In Coloss.* III.)

(412) Christum vestimenti loco tradit. Christum enim indutus, omnem simul in universum virtutem habet. (S. Chrysost., in hæc verb. *Rom.* XIII.)

(413) Induimini Dominum Jesum Christum.

(414) Induite novum hominem, id est similitudinem Christi, conversationem ejus: habitum virtutum. (Hugo card., *In Eph.*, et *In Coloss.* III.)

(415) Id est novam vitam in qua secundum Christum vivitur. (S. Ansel., *In Coloss.* III.)

(416) Novum hominem, qui est Christus, induit, qui per fidem renatus in Christo æmulus est vitæ

Digitized by Google

Et ceci est d'autant plus important à remarquer, que plusieurs se trompent dans l'idée qu'ils se forment de ce nouvel homme. Car on s'imagine souvent qu'il consiste dans de grands talents, dans des dons éclatants, dans des grâces extraordinaires; et cependant il ne consiste que dans la vérité de ses vertus et la plénitude de son esprit. Les lumières, et les autres faveurs extérieures et dons sensibles, sont à la vérité de grandes grâces et des plus beaux ornements dont une âme puisse être embellie; mais ce ne sont que des écoulements de son esprit, des regorgements de ses richesses, des effets de ses libéralités. Et ce n'est point là au fond la vérité du Christ; ce n'est point là proprement le nouvel homme dans son fond et dans sa substance. Ce sont bien des suites de la nouvelle créature qui reçoit ces avantages, mais ce n'est pas le principal du nouvel homme. Son fond consiste dans les inclinations mêmes de Jésus-Christ, dans ses mouvements, dans ses dispositions intérieures, qui est ce qui compose cette nouvelle créature (417).

Si bien que celui qui est le plus établi dans les dispositions de Jésus-Christ, et qui fait croître davantage en lui ses vertus, c'est celui qui a le plus de Jésus-Christ, c'est celui en qui le nouvel homme est mieux formé; c'est celui qui est le plus participant de son fond, et en qui il a pris de plus grands accroissements (418).

C'est pourquoi celui par exemple qui a le plus d'amour pour l'anéantissement, plus de désir de la confusion, et plus de joie dans les mépris; celui qui adhère plus volontiers à la croyance qu'il n'est rien, et qui se complaît le plus en son abjection; celui qui a une pente, une inclination, un mouvement plus fort vers le néant, et qui, en un mot, a le plus de part à l'humilité de Jésus-Christ, c'est celui-là en qui Jésus-Christ est le plus établi, et qui a le plus du nouvel homme (419).

De même en est-il des autres dispositions du Fils de Dieu. Il avait inclination de ne rien avoir sur la terre, de se priver de tout, d'être dépouillé de tous les biens du monde, de renoncer à tout plaisir humain pour n'avoir que Dieu qui était tout son bien, toutes ses richesses, tout son plaisir, en un mot, qui était son tout: et celui qui entrera le plus dans cette disposition, qui tiendra son cœur plus séparé des biens du monde, qui le dégagera le plus parfaitement de tout ce qui n'est point Dieu, sera celui en qui ce nouvel homme aura fait plus de progrès (420).

Le grand mouvement du cœur du Fils de Dieu, et le plus ardent de ses désirs était de glorifier continuellement son Père (421), et d'être en religion perpétuelle vers lui, l'aimant, le remerciant, le priant et l'adorant incessamment (422). C'était là une de ses inclinations essentielles, qu'il communique toujours aux âmes, quand il habite en elles. Et c'est aussi une des marques qu'il vit le plus en nous, quand on nous voit brûlants de ce même zèle, et que nous n'avons point d'occupation plus agréable ni qui nous soit plus à cœur que les exercices de cette même religion.

L'amour du prochain, le désir continuel de lui faire du bien, et de se dépouiller de soi-même de ses biens en sa faveur, était encore une de ses inclinations; et c'est aussi par là que l'on remarque qu'il vit en notre cœur (423). En sorte que, pour tout dire en peu de mots, celui en qui les vertus chrétiennes sont le plus parfaitement établies, qui a en soi une patience plus invincible, une humilité plus profonde, une charité plus ardente, un zèle plus infatigable, etc., ce sera celui en qui Jésus-Christ sera le plus formé, quand même il n'aurait d'ailleurs aucuns dons particuliers ni aucuns talents extraordinaires.

Or je dis que ceci est important à remarquer, parce qu'autrement il arrive ou que l'on tombe insensiblement dans l'illusion de ces âmes qui s'imaginent être bien parfaites, parce qu'elles reçoivent quelquefois des grâces extraordinaires; ou que l'on se laisse surprendre à la tromperie de celles qui se découragent, et se laissent entièrement abattre quand elles en sont privées.

Cependant, comme ces sortes de dons et de faveurs ne sont point des marques assurées

quam tradidit Christus. (S. Ambr., *In Eph.* vi.)

(417) *Induite novum hominem*, in est, accipite velut indumentum conformitatem conversationis Christi, quæ vos undique sic cooperiat, ut nihil in moribus vestris appareat, nisi similitudo operum quæ Christus egit. (S. Ansel., *In Ephes.* iv.)

(418) Quod dicit: *Induite novum hominem* tale est ac si diceret: Induite Dominum Jesum Christum, id est conversationem novi hominis, et omnes virtutes quas intelligitis in Christo esse. Quicunque enim assumit justitiam, sanctitatem, veritatem, sapientiam, charitatem et omnes virtutes quas in Christo cognoscit esse, Christum utique induit. (Haymon. episc. Halberstadt., *In Ephes.* iv.)

(419) Imaginem totam tota similitudine nostri portemus auctoris; non majestate qua solus est, sed innocentia, simplicitate, mansuetudine, patientia, humilitate, misericordia, concordia, qua dignatus est nobis fieri communis. (S. Chrysol., serm. 117.)

(420) Christum induimus: 1° quando cum illo in novitatem vitæ suscitati, illum intramus et intra ejus viscera continemur; 2° cum illum æmulamur in omni vita, etc. (Naclant., *In Ephes.* v.)

(421) *Honorifico Patrem.* (*Joan.* viii, 49.)

(422) *Quæ placita sunt ei facio semper.* (*Ibid.*, 29.)

Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. (*Joan.* vi, 38.)

(423) Cesset vitiorum pruritus pestifer, delictorum lethalia blandimenta vincantur... discutiatur a sensibus caligo tota pompæ sæcularis, abjiciatur a mentibus mundanæ cupiditatis illusio, appetatur paupertas Christi, tota sanctitas animæ custodiatur et corporis, ut non magnitudine, sed actu imago creatoris nostri portetur et clarescat in nobis. (S. Chrysol., serm. 117.)

Digitized by Google

de l'établissement parfait de Jésus-Christ dans une âme, elle ne doit point régler sur cela sa conduite. Elle peut les avoir tous sans avoir le génie, la nature et les inclinations de Jésus-Christ, et par conséquent sans être plus parfaite : elle peut aussi en être universellement privée, sans que la perfection du nouvel homme reçoive en elle aucun décroissement.

Souvent même l'éclat de ces dons et de ces faveurs spéciales ne sert que d'un vain amusement qui détourne du solide. Ce n'est souvent qu'une couverture de complaisance, et un aliment d'amour-propre. C'est pourquoi il faut être mort à tous ces dons extérieurs. et à ces grâces sensibles, cherchant seulement à nous revêtir de ses saintes dispositions, à nous remplir de son esprit, à nous établir dans sa vie, et à croître de vertu en vertu par un désir humble et fervent, et par une pratique fidèle et patiente (424).

C'est ce qui demande une âme forte et généreuse, et qui soit très-abandonnée à la divine Providence; car la joie de Dieu est de former Notre-Seigneur Jésus-Christ et ses vertus dans les âmes avec patience et longanimité, et d'opérer ce bien en elles si imperceptiblement et si insensiblement, qu'elles-mêmes souvent ne s'en aperçoivent pas, et ne le peuvent remarquer.

C'est pourquoi, comme ces vertus qui sont du Saint-Esprit sont spirituelles et insensibles, il ne faut point se fier aux dispositions sensibles que l'on en a. C'est s'appuyer sur un roseau, c'est embrasser du vent, et s'exposer à l'illusion, que de s'appuyer sur les effets que la chair en ressent.

De là vient que l'on voit plusieurs personnes fort abusées, qui, ayant eu quelques lumières et quelques sentiments des vertus, croient aussitôt les avoir imprimées au fond de leur âme, au point qu'elles les ont ressenties (425). Et cependant on découvre à la première rencontre que cela est faux, et qu'elles ne les ont qu'en idée ; car aussitôt après elles agissent contre ces sentiments, et souvent même il arrive qu'agissant encore dans le sentiment de la vertu qui les presse, par exemple dans un sentiment d'humilité, elles ne laissent pas d'agir avec superbe, à cause que la vertu n'est pas le sentiment, mais le sentiment n'est qu'une image, et un crayon de la vertu, qui sert seulement pour la faire comprendre et pour en dépeindre la nature.

Les vertus de Jésus-Christ aussi bien que Jésus-Christ même se cachent au fond de l'âme sans qu'on les voie ni qu'on les sente; elles y sont imprimées par la main toute-puissante du Saint-Esprit, qui est présent en nous, et qui y fait sa résidence ; mais c'est, par une voix si secrète, et si insensible, que souvent il les opère dans le temps même que nous sommes tourmentés de sentiments tout contraires, et tout opposés à ces vertus (426).

Ainsi, dans le temps des tentations de superbe, souvent Dieu opère l'humilité dans l'âme; en sorte qu'elle souffre avec peine ces tentations, et ne désire rien tant que les humiliations, les confusions et les mépris, pour être par ce moyen plus conforme à Jésus-Christ humilié, qui a mis toute sa joie en cette vie dans les opprobres et les ignominies de la croix (427).

C'est ainsi pour l'ordinaire que Notre-Seigneur se forme, et croît dans les cœurs pendant le temps même des tentations, comme on le voit par expérience : et cette voie est la plus sûre pour une âme, parce que pour lors elle se voit croître sans y penser, et sans s'apercevoir qu'elle y contribue par elle-même (428).

Elle voit que son bien s'est opéré par une autre main que par la sienne, et que c'est un excellent ouvrier qui a donné plusieurs coups de marteau et de ciseau sur la pierre dure de son cœur pour en faire sortir les éclats superflus, et tailler cette masse grossière de sa chair, afin d'y former un Jésus-Christ le plus beau et le plus parfait des

(424) Sæpe enim gratiæ donum est quod iram deputat, et sæpe divinæ districtionis ira est, quod gratiam deputat. Nam plerumque gratiam æstimat dona virtutum, et tamen de eisdem donis elatus corruit. Plerumque velut iram metuit adversa tentationum, et tamen eisdem tentationibus pressus ad virtutum custodiam cautior exsurgit. Quis enim Deo se propinquare non æstimet, cum supernis excrescere se muneribus agnoscit, cum vel prophetiæ donum, vel doctrinæ magisterium percipit, etc. Et quis se derelictum a divina gratia non deputet, cum post experimentum munditiæ lacessiri se carnis tentationibus videt, inhonesta ad animum congeri, et ante cogitationis oculos nonnulla improba et immunda versari. Et tamen cum fatigant ista nec superant ; nequaquam per pollutionem trucidant, sed per humilitatem servant, ut infirmum se animus in tentatione deprehendens totum se ad divinitatis adjutorium conferat, et sui fiduciam funditus amittat; sicque fit ut inde Deo altius inhæreat, unde se a Deo profundius cecidisse suspirabat. Accessus igitur recessusque Dei a mente nostra minime cognoscitur, quousque rerum alternantium finis ignorantur. (S. Greg., *Moral.*, lib. IX, c. 7.)

(425) Qui ad revelationes ac immensam suavitatem gratiæ pervenerunt, propter immensam gratiam et lumen illis adhærens se perfectos et liberos reputant, sic præter experientiam decepti, eo quod possideant vim gratiæ. (S. Macar., hom. 8.)

(426) Dum nos omnipotens Deus molestiis exerceri permittit, atque ad meliorem vitæ statum interveniente tristitia provehit, miro consilio super futurum gregem gelu et glaciem gignit, ut electus quisque in hac vita tanquam in hieme adversa ventorum et frigorum toleret, et velut in æstiva serenitate, post modum fructus, quos hic conceperit, demonstret. (S. Greg., *Moral.*, lib. XXIX, c. 15.)

(427) Sæpe cum mentem nostram concessis virtutibus respectus intimæ largitatis illuminat, hanc protinus etiam lubricæ cogitationes turbant, ut quæ sublevata immenso munere exsultat, etiam tentatione pulsata, quid sit inveniat, (*Ibid.*, lib. VIII, c. 17.)

(428) Pulsat, nec frangit ; impellit, nec movet ; quærit, nec dejicit, ut de nostra infirmitate, sentiamus esse quod quatimur, et de divino munere esse quod stamus. (*Ibid.*, lib. XXIII, c. 16.)

Digitized by Google

ouvrages de Dieu : *Salubribus ictibus, et tunsione plurima* (429).

C'est ainsi que se forme en nous le nouvel homme, dont le Saint-Esprit revêt dans la cléricature tous ceux qui sont fidèles à retrancher les désirs de la chair, qui couvrent ce beau portrait et cette belle image.

Cette manière dont Dieu agit sur nous est admirable et digne de sa sagesse. Car par cette voie il conserve la pureté de l'âme qui s'humilie toujours dans cet état, et qui n'a jamais sujet d'orgueil dans l'accroissement des vertus (430). Car si elle vient à les connaître, elle est toute remplie de confusion, de voir un Dieu si bon, qui daigne habiter en une âme si pleine de trouble, et opérer en un cœur si rempli de sentiments contraires à ses vertus, et si opposés aux perfections de Jésus-Christ son Fils (431).

Que si ensuite elle se trouve dégagée de la tentation, et débarrassée de ce manteau honteux qui l'environne, elle voit son âme si embellie par la bonté de Dieu, qu'elle admire le prodige de grâce et de bénédiction qu'il a opéré en elle. Elle voit qu'il l'a rendue chaste dans les tentations d'impudicité, humble dans les mouvements de superbe, douce dans les émotions de colère, patiente dans les attaques d'impatience, pure en ses intentions au milieu de mille respects humains qui la tenaient environnée et interdite : en un mot, elle voit qu'il l'a rendue mille fois plus belle qu'elle n'avait jamais été auparavant (432), et qu'il ne la tirée du cloaque d'ordure et du lieu de ténèbres où elle était, que pour la mettre au jour, pour l'élever comme une lumière brillante sur le chandelier de l'Eglise, et pour faire ainsi paraître en elle aux yeux de tout le monde ses plus grandes miséricordes.

Cette conduite ne sert pas seulement à l'humiliation de l'âme, mais encore à sa gratitude; car comme elle voit que Dieu par un effet de ses immenses bontés l'a dégagée de si grands périls, et que non-seulement il l'a retirée d'un état si déplorable, mais encore qu'il lui a fait ce bien de la rendre selon son cœur, elle entre dans des sentiments tout particuliers de reconnaissance, et elle ne se peut lasser de lui rendre ses actions de grâces pour une faveur si spéciale dont elle sait qu'elle est infiniment indigne (433).

C'est ce qui engendre aussi en l'âme une haine étrange du péché, et de toutes les choses opposées à la sainteté et à la pureté que Dieu demande de ses ministres : de sorte que dans les rencontres elle s'en éloigne vivement, elle les repousse fortement, elle se tient soigneusement sur ses gardes; et sans s'y amuser, elle les rebute comme contraires à Jésus-Christ, comme opposées à ses maximes, et comme très-éloignées de la souveraine perfection qui doit être dans ses prêtres (434).

Cette conduite fait, de plus, que l'âme, se retirant en elle-même, s'unit de nouveau à Jésus-Christ et à ses pratiques; car comme elle voit qu'il est le plus beau de tous les hommes; que cet homme nouveau vaut infiniment mieux que tous les hommes ensemble, et que tout ce qu'il y a dans le monde de plus charmant; que ses pratiques sont merveilleuses et ses vertus admirables; enfin qu'il est infiniment riche en toutes perfections, elle n'a point de plus grande joie que de s'en voir participante, elle trouve en cette divine possession le comble de son bonheur et de sa gloire (435).

Voilà ce que c'est que le nouvel homme, et comme il s'établit en nous (436). Voilà quel est l'habit intérieur dont l'Eglise souhaite que les clercs soient revêtus de la cléricature, lorsqu'elle dit à chacun d'eux : *Induat te Dominus novum hominem.* C'est Jésus-Christ, dit saint Grégoire de Nazianze, qui est le grand habit des prêtres : *Christus magna sacerdotum tunica.* C'est son esprit, ce sont ses vertus dont ils doivent être remplis (437). C'est cet homme intérieur, cet homme du cœur, cet homme qui est infiniment riche devant Dieu : *Absconditus cordis homo qui est in conspectu Dei locuples* (*I Petr.* III, 14), qui doit paraître au dehors, et se

(429) Idcirco moderamine occultæ dispensationis ita tentari permittimur ut qui ex divino munere in virtute proficimus, etiam quid sumus ex propria infirmitate memoremur ; et qui ex perceptione muneris opera virtutis inferimus, ex infirmitatis nostræ miseria sacrificium humilitatis efferamus. (S. Greg., *Moral.*, lib. XXII, c. 18.)

(430) *Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ*, etc. *Nam virtus in infirmitate perficitur.* (*II Cor.* XII, 10.)

(431) Per tentantia vitia discimus quid de nobis sumus... Per illa restringimur, ne interius extollamur. (S. Greg., *Moral.*, l. XXIII, c. 18.)

(432) Ex fuga vitiorum carnalium, et compressione affectuum adverti potentiam virtutis ejus : Ex emendatione morum meorum expertus sum bonitatem mansuetudinis ejus. Ex reformatione ac renovatione Spiritus mentis meæ, id est interioris hominis mei, percepi utcunque speciem decoris ejus. Et ex contuitu horum omnium simul expavi multitudinem magnitudinis ejus (S. Bern., serm. 47 *in Cant.*)

(433) Nunquid non majus beneficii cœlestis opus est æstuantibus quemquam submersum caloribus nullum omnino sensisse flammæ furentis ardorem, quam igni tam penitus non intrasse fornacem? Nunquid non magis prædicabile divinæ miserationis insigne est, si forte quemquam bestiis traditum omnino contingere feritas impastis faucibus armata non audeat, etc. (Euseb. Emissen., *Hom.*)

(434) Vigilantes animo, atque in orationibus pernoctantes, hostium insidias sagaciter explorant, anticipiant consilia malignantium, deprehendunt laqueos, eludunt tendicula, retiacula dissipant, machinationes frustrantur. (S. Bern., serm. 76 *in Cant.*)

(435) Devincti pulchritudine illa et gloria ineffabili et decore incorruptibili et incomprehensibilibus divitiis æterni regis Christi, cujus desiderio capti tenentur toti ad eum omnino conversi, etc., recedunt ab omni vinculo terreno, ut possint illud desiderium solum semper in cordibus suis possidere. (S. Macar., hom. 5.)

(436) Christus pretiosum incorruptionis indumentum. (S. Greg. Naz., orat. 40, n. 29.)

(437) Sacerdotes justitiam, gloriæque stolam induite, ac magnam illam tunicam Christum decus nostrum et ornamentum. (S. Greg. Naz., orat. 1, n. 34.)

Digitized by Google

répandre sur tout leur extérieur; en sorte que l'on ne remarque plus en tous leurs gestes, en toutes leurs actions, et en toute leur conduite, que ces mêmes vertus. Il n'y a rien en eux, disent les saints Pères, non pas même dans leur extérieur, qui ne se doive ressentir de la sainteté qu'ils professent (438). Il faut que tout soit rempli de la religion de Jésus-Christ: il faut qu'ils agissent en tout, comme Jésus-Christ même ferait s'il était en leur place.

Or, pour cela il ne faut pas nous contenter de nous être mortifiés dans les commencements; car, comme ce nouvel homme ne nous est donné et ne subsiste en nous que par la mort d'Adam et de la vieille créature, à moins que nous ne persévérions dans cet exercice, et que nous ne soyons fidèles à nous crucifier en toutes choses et à tout moment, nous verrons bientôt le vieil homme revivre en nous (439). Au lieu que par une mortification perpétuelle faisant croître continuellement Jésus-Christ dans notre âme, ses sentiments dans notre cœur, et ses vertus dans nos œuvres, nous serons en état de pouvoir un jour avoir part à son sacerdoce, auquel il ne désire élever que ceux qui, comme lui, se mettent en état de victime, et ne veulent être toute leur vie que des hosties immolées incessamment à Dieu par la croix, et consommées parfaitement en son amour (440).

CHAPITRE V.

Que les clercs sont choisis particulièrement d'entre les peuples, pour rendre à Dieu les devoirs de la religion.

Les clercs se doivent considérer comme religieux de Notre-Seigneur (441), parce qu'ils sont dans un état où l'on fait profession particulière de son culte, et où l'on est dans un engagement de lui rendre publiquement les devoirs les plus essentiels de la religion (442). C'est pourquoi on fait changer d'habit à ceux qui s'y engagent, et on les revêt de la soutane et du surplis, pour leur faire connaître par la sainteté de cet habit que la profession extérieure qu'ils font est une profession d'une continuelle religion envers Dieu (443).

C'est pour cela que l'Eglise, parlant de ce saint vêtement dont elle couvre les clercs, et l'opposant à la servitude et à l'ignominie de l'habit séculier qu'ils abandonnent, le nomme par excellence: *Habitum sacræ religionis, « l'habit de la sainte religion* (444). »

Or, pour bien concevoir ce que c'est que la religion de cet état, et sur quoi originairement elle est fondée, il faut savoir qu'Adam était dans le paradis terrestre un véritable religieux; car il devait y être appliqué sans cesse aux devoirs de la religion (445); il devait y rendre à Dieu des louanges et des actions de grâces continuelles; et il était chargé de lui offrir, au nom de toutes les créatures, toutes les reconnaissances et tous les hommages qui lui sont dus.

Tous les hommes se trouvent par leur premier état, et par les premiers desseins de Dieu sur eux, dans cette même obligation (446). Car comme il n'y en a pas un que Dieu n'ait mis dans le monde, ainsi que dans un temple où il prétend être honoré, il n'y en a pas un aussi qui ne doive être religieux de Dieu, c'est-à-dire qui ne doive s'appliquer aux exercices de la religion, et qui ne soit obligé de lui rendre les souverains devoirs que mérite une si adorable et si auguste Majesté (447).

Mais le péché ayant fait déchoir Adam de son premier état, et ayant rendu l'homme apostat de Dieu et idolâtre de soi-même (448); en sorte qu'au lieu de s'appliquer au culte et au respect de sa Majesté, comme la religion l'oblige, il ne pense plus qu'à son propre plaisir, il ne recherche plus que ses propres intérêts, il ne fait plus rien que pour soi, se proposant soi-même pour fin en toutes ses œuvres (449). Notre-Seigneur a voulu venir lui-même réparer ce désordre, et

(438) Sic decet clericos in sortem Domini vocatos vitam moresque componere, ut habitu, gestu, incessu, sermone, aliisque omnibus rebus nihil nisi moderatum ac religione plenum præ se ferant. (*Conc. Trid.*, sess. 22, c. 1, *De reform.*)

(439) Credite mihi et putata repullulant, et effugata redeunt, et sopita denuo excitantur. Parum est ergo semel putasse, sæpe putandum est; imo, si fieri possit, semper, quia semper quod putari oporteat, si non dissimules, invenis. (S. Bern., serm. 58 *in Cant.*)

(440) Nullus magno Deo et sacrificio et Pontifice dignus est, nisi qui prius semetipsum viventem hostiam et sanctam exhibuerit. (S. Gregor. Naz., orat. 1.)

(441) Clericorum status vocatur religiosus status. (*Synod. Castellan. et Hortan.*, an. 1626.)

(442) Viri religiosi ii dicuntur, qui cultui Dei sunt addicti. (Ita DD. in *Act. apost.*, II 5.)

(443) Ad religionis exercitationes vos vocatos agnoscite. (*Concil. Mediol.*, p. III, tit. *Monitiones.*)

Viri religiosi et veri Dei ministri vocantur clerici. (In *synod. Alatrin.*, 1583, const. 151.)

(444) Religiosus habitus. (*Conc. Meld.*, an. 845, cap. 35; *Pontif. Rom.*, in ordinat. cleric.)

Religiosus amictus. (S. Ambr., *De dignit. sacerdot.*)

(445) *Creavit in laudem et nomen et gloriam suam.* (*Deut.* XXVI, 18.)

Adam, dominus et rex omnium creaturarum conditus est purus a Deo in ministerium ejus. (S. Macar., hom. 11.)

(446) Dei templum totus est mundus. (S. Cypr., *De idol. vanit.*)

(447) Hac conditione gignimur, ut generanti Deo justa et debita obsequia præbeamus; hunc solum noverimus, hunc sequamur. Hoc vinculo obstricti Deo religati sumus: unde ipsa religio nomen accipit. Et ad id dicimus nomen religionis a vinculo pietatis esse deductum, quod homines sibi Deus religaverit, et pietate constrinxerit, quia nos servire ei ut Domino, obsequi ut parenti necesse est. (Lactant., lib. IV *Divin. Inst.*, c. 28.)

(448) *Initium superbiæ hominis, apostatare a Deo; quoniam ab eo qui fecit illum recessit cor ejus* (*Eccli.* X.)

(449) Apostasia nulla major est, quam aversio creaturæ a creatore. (Raban.)

Deserto Deo incipit (Adam) amare quod suum est. (S. Aug., lib. II *De Gen. contr. Manich.*, c. 16.)

Digitized by Google

rétablir sur la terre le culte et la religion de son Père (450).

C'est pourquoi il a paru dans le monde comme un nouveau religieux, qui ne se contente pas d'être appliqué à Dieu son Père, en son particulier, et de l'honorer par toutes ses paroles, par toutes ses pensées, et par toutes ses œuvres (451), mais qui veut encore multiplier sa religion et la répandre dans le cœur de tous les hommes (452).

Et c'est ce qu'il opère effectivement en nous par le baptême, où, donnant la mort en notre cœur au vieil homme qui tournait tout à soi, il y renouvelle les premières inclinations que Dieu avait données à l'homme en le créant, qui étaient de pente, de mouvement, de retour et de religion perpétuelle vers son adorable Majesté (453).

C'est pour cela qu'il nous y veut revêtir particulièrement de son esprit, qui, élevant le nôtre au-dessus de toute la vanité du siècle et de tout l'amusement des créatures, le tient présent à Dieu et l'applique autant à ses louanges et à son amour, que nous demeurons fidèles à son divin mouvement (454). De sorte que notre cœur devient le temple du Saint-Esprit où les louanges de Dieu sont toujours annoncées ; de même qu'avant le baptême il était un enfer où le malin esprit blasphémait et maudissait le nom adorable de Dieu (455).

Ainsi Jésus-Christ, en nous donnant son Saint-Esprit par le baptême (456), nous donne le premier esprit de religion envers Dieu, que nous avions reçu en notre première création. Mais il nous le redonne avec cet avantage, que nous avons en notre cœur la religion même de Jésus-Christ et non plus la religion d'Adam ; nous avons en nous son même esprit, qui nous fait continuer son culte et sa religion envers Dieu, et qui nous applique à son amour et à ses louanges, en la même manière qu'il s'y appliquait lui-même durant sa vie (457).

C'est ce qu'il fait encore quand il vient en nous par la sainte communion; car il apporte en notre âme toute sa religion, et celle des bienheureux, dont chaque Chrétien est rendu participant en ce mystère. Et c'est pourquoi l'on doit être très-fidèle à s'unir continuellement à lui, pour entrer en part avec lui de tous ses sentiments religieux envers Dieu (458), lesquels il souhaite ardemment de répandre dans tous les cœurs, pour multiplier et accroître ainsi autant qu'il peut la religion de son Père (459).

Tous les fidèles par le baptême sont faits participants de cet esprit de Jésus-Christ, et tous aussi sont obligés de s'occuper intérieurement aux exercices de la religion. C'est pourquoi ils doivent tous dans leur cœur se tenir en respect et en révérence devant Dieu (460), et lui rendre continuellement quelques devoirs religieux, comme sont ceux de mortification ou de pénitence, d'adoration, d'action de grâce, d'amour ou de louange, etc. Personne n'est exempt de ces hommages, et tous les Chrétiens sont obligés de s'occuper en ces saints exercices, travaillant sans cesse à s'immoler comme de saintes victimes et à se consommer pour sa gloire, puisqu'ils font tous profession de la religion chrétienne, et qu'ils doivent tous être fidèles au Saint-Esprit, qui leur est donné pour ce dessein par Jésus-Christ dans le baptême.

Mais comme dans la religion chrétienne il y a deux sortes d'exercices : les uns, qui comprennent les hommages intérieurs et les devoirs communs ; les autres, qui regardent le culte spécial et les fonctions extérieures et publiques, surtout le souverain devoir que l'on doit rendre à Dieu, qui est le sacrifice ; les ecclésiastiques sont ceux qui font publiquement ces fonctions extérieures, et qui sont établis de Dieu pour lui rendre ces devoirs publics de la part et au nom de tous les fidèles. C'est pourquoi ils se doivent considérer comme étant religieux de la religion même de Jésus-Christ, qui veut vivre encore en eux, pour continuer de rendre ses devoirs à Dieu son Père, qui veut se sacrifier par eux à sa gloire, et qui les oblige pour cela d'être saints d'une sainteté consommée, et de mener une vie parfaite et tout à fait religieuse (461).

(450) Venit Christus ut cœlestis generatio reparet quod nativitas terrena perdiderat. (S. Maxim., hom. 3 *in Nativit. Dom.*)

(451) *Holocautomata pro peccato noluisti, tunc dixi : Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* (*Hebr.* x, 7.)

(452) Attende quid in adventu suo fecerit Dominus, et nihil in eo reperies, nisi paterni honoris et salutis animarum zelum. (B. Laurent. Justin., *De compl. Christ. perfect.*)

(453) Vetustate discedente redditur nobis novitas per baptismum. (S. Aug., *De symb.*, lib. IV, c. 9.)

(454) Vestis Christianorum spiritus, qui amicit eos, in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. (S. Macar., hom. 6.)

Templum Dei ipsa baptismali sanctificatione unusquisque ellicitur. (Guil. Paris., *De sacr. bapt.*, c. 3.)

(455) Libidinum volutabrum commutatur in Dei templum, diversoriumque vitiorum, sacrarium incipit esse virtutum. (S. Ambr., *In Luc.* XII.)

(456) *Inspiravit Deus in faciem ejus spiraculum vitæ.* (*Gen.* II, 7.)

(457) Spiritus viva virtus et divina natura per sufflationem ad hominem missa; et a Christo rursus per sufflationem est restituta. Consentire enim oportet cum ea novitate quæ fuit ab initio, præsentem renovationem. (S. Basil., lib. V *contra Eun.*)

Quem Adamus amiserat halitum, illi Christus restituit. (Sever. Gabal., orat. 5 *De opific. mundi*, inter Oper. Chrys., t. VII.)

(458) Hoc enim sentire debent in seipsis quod et in Christo Jesu. (*Philip.* II, 5, et SS. Patres, passim.)

(459) Novos mores sequantur in Christo. (S. Pacian., *De baptismo.*)

(460) Hæc est religio cœlestis non quæ constat ex rebus corruptis, sed quæ virtutibus animi. Hic verus est cultus, in quo mens colentis seipsam Deo victimam sistit. (Lactant., lib. VI *Divin. Instit.*, cap. 2.)

(461) Generali cultui divino, qui non est nisi religiosa ac sancta vita, vacare potest communitas hominum et sollicitudinem gerere suorum exterio-

Digitized by Google

C'est pour cela qu'il les fait consacrer et préparer par mille saintes inventions, afin de les sanctifier au point où ils doivent être, pour mériter que son divin Esprit fasse dignement cette très-sainte et incomparable fonction dans l'Eglise.

Tant de saints ordres et d'onctions, tant de bénédictions et de consécrations, ne servent qu'à purifier ces saints vases et ces instruments sacrés destinés à son culte, et à les préparer pour lui rendre les hommages de la religion, et surtout ce souverain devoir du sacrifice, qui surpasse infiniment tout l'état de mortification et de pénitence, d'amour et de louange, qui se peut trouver parmi les ordres religieux (462).

Le sacrifice est le sommaire de la religion; c'en est le précis et la dernière perfection (463), et le prêtre, qui est le seul destiné pour l'offrir publiquement dans l'Eglise (464), est celui qui est le parfait religieux, et qui contient en soi le sommaire de toute la perfection religieuse (465).

L'entrée de cet état est la tonsure (466); car c'est alors que le Chrétien, prenant la soutane et le surplis, commence à faire sa profession publique dans le clergé, et à se mettre dans un extérieur de révérence et de respect pour servir Dieu en public, en se revêtant d'un habit qui ressent son adorable majesté.

Cet habit n'a rien de léger: il porte avec soi la modestie (467), et il convie même ceux qui nous abordent au respect et à la révérence de Dieu, de même que cet habit, dont parle Tertullien, qui obligeait à la retenue et à la modestie ceux qui le regardaient (468).

Les magistrats portent des robes longues et des soutanes, pour obliger les peuples à les respecter, ayant sur eux une marque de la majesté divine qu'ils représentent en leurs conditions. Les rois, ornés de leur couronne et de leur manteau royal, attirent tout le monde au respect et à la révérence, et le prêtre, qui porte sa couronne et son habit sacerdotal, oblige à ce même respect les fidèles, qui par la lumière de la foi connaissent sa dignité (469).

Cet habit lui est donné pour exprimer qu'il n'est pas seulement religieux comme tous les Chrétiens, mais qu'il l'est d'une manière qui lui est singulière, faisant une profession toute spéciale de toute la religion de Jésus-Christ, soit de celle qui se pratique sur la terre, soit de celle que l'on exerce dans le ciel; car la soutane dont il est revêtu marque la religion de la terre qu'il professe, et qui consiste à être humilié, à porter sa croix, à se sacrifier incessamment à Dieu avec Jésus-Christ par une mortification continuelle. Car c'est là le grand fondement que l'Eglise met de toute la religion chrétienne : et le surplis figure la religion du ciel, qui est une religion parfaite, une religion consommée, une religion qui consiste dans des respects, dans des amours, dans des louanges, dans des actions de grâces perpétuelles; une religion, en un mot, qui doit faire toute la vie et toute l'occupation des prêtres (470).

Comme cet habit nous marque nos plus essentielles obligations, il nous doit être si cher, et nous devons en être si amoureux, que nous ne le quittions jamais (471). Jamais nous ne le devons mettre qu'avec témoignage de tendresse, comme faisait le grand Borgia, qui baisait le sien tous les matins en se levant, nous souvenant que c'est l'habit de la religion de Jésus-Christ (472), qui nous a été donné avec le bonheur d'être faits ses domestiques.

C'est cet habit, qui n'est point inventé par la suggestion, ni par le conseil d'un

rum seu temporalium. Cultui autem speciali, qui Deo in templo suo visibili invisibiliter impenditur, qui assiduitatem diei et noctis requirit, intendere non potuit, nec potest communitas hominum. Quare necesse est ipsum cultum ministros habere determinatos et proprios, etc. Necesse est ut præter communis necessitatis gratiam, quam cum omnibus electis communem habere debent, sanctificatione congruenti sive officiis consecrentur, etc. Sicut ergo homines et communitatis cultores necessariam habent communem gratiam sanctitatis : sic in eo quod ministri speciales ipsius divini cultus specialis, necessariam habent specialem gratiam sanctitatis, qua huic cultui et ministerio specialiter dedicentur et approprientur. Quare dedicandi et consecrandi sunt dedicatione et consecratione seu sanctificatione speciali et suis officiis appropriata. (Guillel. Paris., *De sac. ord.*, cap. 1.)

(462) Si templum et vasa propter Dei cultum sanctificanda sunt, etc. Quanto fortius ipsi ministri, etc. Incomparabiliter enim plus pertinet ad ministros ministerii sanctitas, quam in templum et vasa ipsius. (*Ibid.*)

(463) Integer actus religionis est. (*Synod. Burdig.*, ann. 1592.)

(464) Religionis magistri. (*Conc. Melodun.*, an. 1579, *De sacr. ord.*)

(465) Penes illos est religionis summa. (Hormisd. pap., epist. 25.)

(466) Cum tonso capillo Deo dedicantur, tanquam aditus ad ordinis sacramentum illis aperitur. (*Catechism. conc. Trid.*)

(467) Sacra vestis. (Balsam., *In can.* 62 *apost.*)

(468) Clericalis stolæ momentum tale est, ut de ejus occursu vitia suffundantur, mores improbi erubescant. (*Synod. Leonens.*, an. 1629, cap. 6, *De cleric. vir. et honest.*)

(469) Utilis in hoc peculiaris amictus ratio est, quod ea qualis sit unusquisque indicat ; et vitæ quæ ex Deo est, professionem veluti testificatur. Ut igitur peculiaris quidam in vestitu est ornatus militis, alius senatoris, itemque aliorum alius, unde ut plurimum de dignitate illorum cujusque capitur conjectura. Sic, etc. (S. Basil., *Reg. fus.*, reg. 22.)

(470) Prioris vestis detractio, et alterius inductio, significat traductionem a media sancta vita ad perfectiorem : quemadmodum in divina regeneratione vestis mutatio significat traductionem a vita purgante ad contemplationis sapientiæque studium. (S. Dionys., *De eccl. hier.*, c. 6.)

(471) Habitus descentiam vitæ animique clericalis integritatem ostendit. (*Synod. Concordiens.*, an. 1587.)

(472) Habitus sancti nominis. (Salv., lib. IV *ad Eccl. cath.*; *Conc. Lateran.* V, sess. 9; *Conc. Trid.*, sess. 14, *De reform.*, cap. 6.)

Digitized by Google

homme, mais par l'ordre universel de l'Eglise. C'est cet habit qui nous distingue des autres hommes, et qui fait connaître que nous sommes de la maison de Dieu et de son héritage; que nous sommes en ses mains, et qu'il nous regarde comme la portion la plus chère de son peuple. Sacrilége et malédiction à celui qui touchera l'oint de Dieu (473).

Cet habit est l'habit de la religion, non d'un homme, mais de Jésus-Christ, laquelle nous avons reçue : *Non ab homine neque per hominem, sed per Dominum Jesum Christum.*

La sainte religion que le prêtre professe est une religion qui n'a point été apportée par un simple homme, ou par un saint particulier, mais par le Fils de Dieu. Car c'est lui-même en personne qui l'a fondée (474), et qui, pour la rendre encore plus vénérable, a voulu attacher à chaque ordre un caractère particulier, afin que le prêtre s'y trouvant lié, non-seulement par ses promesses, mais par sept caractères différents qui l'y consacrent, il voie quelle est la grande perfection, et l'inviolable fidélité que demande de lui une profession si sainte et si religieuse (475).

Tous les Chrétiens par le baptême font profession de la vie et de la religion de Jésus-Christ; car ils y font une profession publique et solennelle de mourir à eux-mêmes, de renoncer au diable, au monde et au péché; d'embrasser la croix de Jésus-Christ, d'aimer la pauvreté, la souffrance et le mépris (476), en un mot de vivre selon toute la religion chrétienne, et selon l'esprit de l'Evangile : ainsi ils sont tous intérieurement religieux (477).

Or, c'est la perfection de cette même religion que l'on professe publiquement dans l'état ecclésiastique (478), et à laquelle on s'engage d'une manière spéciale; car on y proteste que l'on veut renoncer à toutes les occupations mondaines, que l'on ne veut avoir que du mépris pour tous les divertissements du siècle, que l'on abandonne ses plaisirs, que l'on condamne ses vanités, que l'on quitte de cœur toutes ses possessions et tous ses héritages; enfin, que l'on ne désire plus d'autres biens ni d'autres richesses que Dieu même, au service duquel on se consacre uniquement dans son Eglise. Voilà quelle est la religion de cet état, et ce qui fait que ceux qui l'embrassent sont de véritables religieux (479).

C'est pourquoi comme les religieux qui pèchent publiquement contre la religion particulière qu'ils ont embrassée, et contre la parole qu'ils ont donnée publiquement à l'Eglise en faisant leurs vœux solennels, sont appelés apostats; et comme les Chrétiens pèchent aussi par apostasie, lorsqu'ils violent la parole qu'ils ont donnée à Dieu dans le baptême, parce que, non-seulement ils manquent aux promesses solennelles qu'ils lui ont faites, mais encore parce qu'ils pèchent contre la religion chrétienne qu'ils y ont professée (480) et contre le sacrement, qui est ce qui scelle nos promesses, et ce qui nous donne aussi l'esprit de la sainte religion de Jésus-Christ; ainsi les prêtres et les ministres sacrés se doivent regarder comme des apostats, lorsque, sans avoir égard à tant de liens et d'engagements divins qu'ils ont contractés dans les saints ordres, ils s'abandonnent à une vie toute séculière, et profanent avec insolence la sainteté de cet état religieux, dont ils ont fait une si authentique et si solennelle profession (481).

CHAPITRE VI.

De l'innocence et de la perfection requise pour entrer dans cet état religieux.

Afin qu'un Chrétien soit en état d'entrer dignement dans la cléricature, et de bien faire la profession que demande la sainte religion du clergé, il faut qu'il ait conservé toute sa vie la grâce de son baptême, ou que s'il l'a perdue par le péché, il l'ait pleinement réparée par une parfaite pénitence (482), en sorte qu'il soit rentré dans le pre-

(473) Desertionem clericalis habitus, religionis contemptum. (*Concil. Trid., ibid.*)

Sanctiora membra Ecclesiæ. (Petrus Dam., *Opusc. contr. cleric. intemp.*, diss. I, c. 7.)

Nolite tangere christos meos. (*Psal.* civ, 15.)

(474) Non mortalis quispiam, non angelus, non archangelus, non alia quævis creatura ordinem hunc disposuit. (S. Chrysost., *De sacerd.*, lib. III, cap. 3.)

Opus manuum Dei. (Petr. Dam.)

(475) Professionis suæ vocabulum religiosis moribus et religioso habitu impleant. (Dionys. Carth., *De vitu eccl.*, art. 5.)

(476) SS. Greg. Naz. et Nyssen. et S. Basil. Christianismum definiunt, professione vitæ Christi; *seu :* Vitam secundum incarnationem; *seu :* Imitationem Christi secundum mensuram incarnationis; *seu :* Mysterium et professionem crucis Christi.

(477) Is solus qui pius ac religiosus est dicitur Christianus. (Clem. Alex., *Parænes ad gent.*)

(478) Cleri sacratissimus ordo est perfectionis professio. (S. Bern, *De conv. ad cler.*, c. 29, 30.)

(479) Hujus religionis formam tenuit Levitica tribus, etc., ut quæ templo, et altari, et ministeriis divinis vacabat, nihil de terræ portione perciperet, sed aliis terram colentibus, illa tantum Deum coleret, etc., ut qui operationibus divinis insistebant, in nulla re avocarentur, nec cogitare aut agere sæcularia cogerentur. Quæ nunc ratio et forma in clero tenetur, ut qui in Ecclesia Domini ad ordinationem clericalem promoventur, nullo modo ab administratione divina avocentur, etc., nec ab altari et sacrificiis recedant, sed die ac nocte cœlestibus rebus et spiritualibus serviant. (S. Cyprian., lib. I, epist. 9, et refert. c. *Cyprianus* 21, qu. 3.)

(480) Triplex est apostasia, scilicet, perfidiæ, cum quis recedit a fide; inobedientiæ, cum quis recedit a præceptis ecclesiæ; irregularitatis, cum quis recedit a religione claustrali vel clericali. (S. Bonav., *Centilog.* seu *Compend. theol.*, p. I, sect. 26.)

Apostasia est temerarius a statu fidei, vel obedientiæ, vel religionis recessus. (*Ibid.*)

(481) Clerici qui relicto ordine et habitu lapsi in apostasiam tanquam laici versantur, etc. Tales inter apostatas numerandos SS. Patrum statuta declarant. (*Conc. Later.* III, p. 26, c. 16.)

(482) In salutari arca nullum Deo adversantem

Digitized by Google

mier esprit d'enfant, qu'il avait reçu lorsqu'il avait été baptisé dans l'Eglise.

Le Saint-Esprit, dans le sacrement du baptême, est donné aux enfants d'Adam, pour les faire enfants de Dieu, non-seulement en étouffant en eux les inclinations de la chair, et les remplissant de celles de Jésus-Christ, mais encore en leur donnant commerce avec Dieu pour vivre avec lui dans une parfaite société, comme des enfants doivent faire avec leur père (483).

Mais comme ce qui interrompt, depuis le baptême, cette sainte société et cette intelligence cordiale, est le péché (484), il faut, pour rentrer en ce premier état avec Dieu, avoir fait une pénitence entière, qui oblige le Père éternel à nous traiter comme ses enfants, et à nous embrasser comme il faisait avant que nous l'eussions offensé.

C'est ce qui nous est exprimé dans l'Evangile, en la personne de l'enfant prodigue, contrit et humilié, à qui son père rendit sa première robe, qu'il embrassa à son retour avec autant de cordialité que jamais, et qu'il reçut même avec plus de caresses que son fils aîné, qui était demeuré dans une fidélité toujours entière, et qui avait conservé sa première innocence (485).

C'est à cette société d'enfants de Dieu, que la pénitence nous rappelle : c'est le don admirable qu'elle nous redonne; car elle nous remet en état de pouvoir converser familièrement avec Dieu, et de traiter avec lui comme un ami fait avec son ami (486). Ce qui est absolument nécessaire pour l'état ecclésiastique, où Notre-Seigneur nous appelant pour nous donner part à tous ses secrets, pour nous associer à ses plus saints emplois, pour nous charger des intérêts de sa gloire, pour nous appliquer continuellement à ses louanges et aux plus saints ministères de son Eglise, nous ne pourrions jamais satisfaire à ces obligations immenses, et à tout ce que demande la religion de cet état, si nous n'étions parfaitement réconciliés avec lui (487).

Les pécheurs sont bien reçus dans les monastères, et on y admet même les pénitents pour expier leurs péchés (488), et pour satisfaire à Dieu par les austérités de la vie religieuse; mais pour l'état ecclésiastique toutes les fonctions en sont si saintes, et les emplois si divins, qu'ils supposent la pénitence achevée, et la pureté parfaitement réparée en ceux qui s'y engagent (489).

C'est pourquoi non-seulement on n'y admet point les pécheurs, mais même on en exclut les pénitents, tant qu'ils demeurent en état de pénitence (490), car l'Eglise les met seulement au rang des énergumènes; et comme, selon les premières et les anciennes règles de sa discipline, ils ne peuvent entrer dans l'Eglise pour y servir, ni même pour y assister aux saints mystères (491), ils sont bien éloignés de pouvoir être clercs, et de faire une profession qui engage aux plus saints ministères.

L'Eglise représente le paradis, dont les ministres sont les anges (492); et ceux qui aspirent à ce bonheur de servir Dieu dans sa maison, doivent être purs et nets comme des anges (493). C'est pourquoi il faut que ceux qui s'y engagent aient conservé l'innocence depuis leur baptême, ou au moins qu'ils l'aient parfaitement réparée par une exacte et longue pénitence, qui ait rétabli leur âme en son premier état et en ses premiers priviléges.

C'est cette innocence que l'Eglise marque surtout être nécessaire aux clercs, pour s'engager saintement dans le clergé, et pour y recevoir la bénédiction de Dieu (494). Car en ce beau cantique qu'elle chante en leur promotion, après avoir demandé : *Quis ascen-*

Noe diluvii tempore admisit; ut perspicue monstraretur, nonnisi innoxios vel pœnitentes egregios in Dominica domo esse debere. (Gildas., *In ordin. eccles.*)

(483) Per Spiritum sanctum (in baptismo) datur in paradisum et in adoptionem filiorum restitutio; datur fiducia Deum appellandi patrem suum, consortem fieri gratiæ Dei, esse in omni benedictionis plenitudine. (S. Basil., *De Spiritu sancto*, c. 15.)

(484) *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum, et peccata vestra absconderunt faciem ejus a vobis ne exaudiret.* (*Isa.* lix, 2.)

(485) *Cito proferte stolam primam, et induite illum, et date annulum in manu ejus*, etc. (*Luc.* xv, 22.)

Stola prima est vestis innocentiæ. (S. Bonav., hic.)

Et annulum ejus, etc. Paterna pietas contenta non est innocentiam reparare solam, nisi pristinum restituat et honorem. (Petr. Chrysol., serm. 3 *De filio prodig.*)

(486) Quotidie Deus filium recipit revertentem, dum quemlibet peccatorem recipit revertentem. Et omnia supradicta facit, dum gratiam quam in baptismo acceperat, et per culpam perdiderat iterum illi reddit. (Hugo a S. Victor., *Alleg. in Luc.* xv, 22, *De filio prodigo.*)

(487) Ordinatis in Christi nomine dicit episcopus : *Jam non dicam vos servos, quia servus nescit quid faciat Dominus ejus : vos autem dixi amicos, quia omnia quæ audivi a Patre meo, nota feci vobis.* (*Joan.* xv, 15; *Pontif. Rom.*, in ordin. sacerdot.)

(488) Religionis status, et pœnitentiæ locus. (Divus Thom., 2-2, q. 186, a. 1, ad 4.)

(489) Pondus ordinum imponendum est parietibus jam per sanctitatem desiccatis. Sed pondus religionis desiccat parietes, id est, homines ab humore vitiorum. (*Ibid.*, q. 189, a. 1, ad 3.)

Ubi pœnitentiæ remedium necessarium est, illic ordinationis honorem habere non posse decernimus. (Innoc. I, epist. 22, cap. 3.)

(490) Ex pœnitentibus, quamvis sit bonus clericus non ordinetur. (*Conc. Carthag.* iv, c. 68; *Agath.*, c. 43, dist. 51, c. 55.)

(491) Hi qui ex pœnitentibus sunt, ad sacros Ordines aspirare non audeant. (Hilar. pap., *In synod. Rom.*, c. 3.)

(492) Veluti angeli cum hominibus versari debent. (S. Chrys., hom. 10 *in I Tim.*)

(493) Veluti angeli in se etiam levioris culpæ maculam non admittunt : imo omnem mali speciem in se et in aliis annihilant et consumunt. (S. Bonav., *De eccles. hierarch.*, part. I, cap. 2.)

(494) *Ps.* xiv : *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo;* id est, in Ecclesia tua ad ministrandum

Digitized by Google

det in montem Domini? Qui est celui qui aura le bonheur d'être élevé sur la montagne du Seigneur, c'est-à-dire dans son Eglise et dans le saint clergé : *Aut quis stabit in loco sancto ejus?* Et qui sera celui qui fera sa demeure dans la maison de Dieu? Elle répond aussitôt : *Innocens manibus, et mundo corde :* Ce sera celui qui sera innocent; ce sera celui qui aura gardé sa grâce originaire, c'est-à-dire la grâce qui lui avait été donnée lorsque l'Eglise l'a régénéré par le baptême; ce sera celui qui sera si pur, qu'il n'aura péché ni par œuvre ni par pensée (495). *Nec juravit in dolo proximo suo;* et qui même n'aura point offensé par parole, n'ayant point usé de son âme pour les amusements du siècle, ni pour les vanités du monde. *Qui non accepit in vano animam suam* (496). Celui qui n'aura point perdu la grâce de posséder une âme si précieuse, c'est celui-là qui doit être reçu en la maison de Dieu, non pas seulement pour y être comme en passant, ainsi que le peuple et le commun des hommes, mais pour y être permanent et y demeurer tous les jours de sa vie (497).

Cette innocence nécessaire aux clercs est encore bien exprimée dans le psaume XIV : *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo?* Seigneur, dit le Prophète, qui est-ce qui fera sa demeure dans votre tabernacle, et qui prendra son repos dans votre sainte maison? *Qui ingreditur sine macula.* Ce sera celui qui, dans l'état d'innocence et de sa première pureté, fera son entrée par la cléricature dans l'Eglise de Dieu, qui s'occupera aux œuvres de justice, qui portera les sentiments de vérité dans son cœur, et qui ne les trahira point par ses paroles (498). C'est celui-là que Dieu appelle pour lui rendre service en sa maison. Que si le malheur voulait qu'il eût péché, il faudrait qu'il se fût mis dans la pénitence, et qu'il eût satisfait pleinement pour ses fautes passées, avant que d'oser aspirer à ce lieu saint (499).

Il faut être bien saint pour être si proche de Dieu, et pour le servir ainsi dans les principaux emplois de sa maison. Rien de séculier n'approchait autrefois du Saint des saints. Rien de profane n'était souffert proche de l'autel (500). Il fallait être purifié de toutes sortes d'immondices et des moindres impuretés légales, pour pouvoir seulement entrer dans le parvis du temple (501). Quelle pureté donc ne sera point requise pour être reçu dans l'Eglise, et dans le saint clergé, qui est la véritable maison de Dieu, et le sanctuaire de son temple, et pour y être employé aux plus saints ministères? Si Moïse fut obligé autrefois d'ôter ses souliers pour monter sur la sainte montagne, et pour s'approcher de Dieu (502), qui voulait lui découvrir dans le buisson ardent quelque petit rayon de sa gloire; combien plus une âme sera-t-elle obligée de se dépouiller de ses passions, et de quitter ses affections terrestres et mondaines, pour être en état de monter à l'éminente dignité du saint clergé (503).

Sint sancti, dit Dieu en parlant de ceux qui servent ses autels, *quia ego sanctus sum.* « *Qu'ils soient saints, parce que je suis saint.* » Qu'ils soient séparés de tout, à cause que moi-même je suis séparé de tout par la sainteté de mon être. Qu'ils n'aient plus aucun commerce avec le siècle, comme j'en suis infiniment éloigné par ma sainteté. Qu'ils vivent comme moi en moi seul, sans attache à quoi que ce puisse être (504).

Il n'en est pas des prêtres de la nouvelle loi, comme de ceux de l'ancienne. Car quoique dans l'ancienne ils dussent être saints, ils étaient pourtant obligés d'offrir des sacrifices, premièrement pour leurs péchés, et puis pour ceux du peuple. *Prius pro suis delictis* (*Hebr.* VII, 27), *deinde pro populi.* Mais dans la loi nouvelle, où les prêtres sont prêtres en Notre-Seigneur, qui a été déclaré prêtre selon l'ordre de Melchisédech en sa divine résurrection, c'est-à-dire lorsqu'il n'avait plus rien de l'apparence du péché, ils doivent être si saints, et dans un état de grâce si relevé, que, suivant le modèle que

tibi? Qui ingreditur sine macula. (Hugo card., *In Tit.* I.)

Ad sacra Dei ministeria tractanda solus is accedat, quem morum innocentia reddit illustrem. (*Conc. Tolet.* VIII, c. 8.)

(495) Si quis etiam de religioso proposito ad clericale munus accedat, in primis ejus vita præteritis acta temporibus inquiratur, si nullo gravi facinore probatur infectus. (Gelas., epist. 1, c. 14.)

(496) Qui non accepit propter vanum animam suam, hoc est, qui anima sua quæ ad bona opera fuit creata, ad prava usus non est. (Euthym., *In psal.* XXIII.)

(497) Mundos et immaculatos ministros requirit Dominus. Unde Psalmista (*Psal.* C, 6) : *Ambulans in via immaculata hic mihi ministrabat.* (S. Bonav., *De ecclesiast. hierarch.*, part. III, cap. 2.)

(498) Qui non eo tantum tempore quo ordinandus est, sine ullo crimine sit, et præteritas culpas nova conversatione diluerit; sed ex eo tempore quo in Christo renatus est, nulla peccati conscientia remordeatur. (S. Hieron., *Ad Tit.* I.)

(499) Non sit conscius malorum, vel sciat se pœnitentiam egisse. (Hugo card., *In I Tim.* III.)

(500) Nobilem necesse est esse Domini sacerdotem, ut qui minister est Domini, erubescat se servum esse peccati. (Petrus Dam., opusc. 25, *De dignit. sacerdot.*, cap. 2.)

(501) Nec templum ingredi cuiquam liberum fuit, nisi et animo et corpore vel ad minima usque purus esset : tantum aberat ut ad sancta sanctorum audacter accederet. (S. Gregor. Naz., orat. 1, n. 160.)

(502) Transi sicut Moyses : solve calceamenta pedum tuorum; solve vincula sæculi, relinque calceamentum, quod terrenum est. (S. Ambros., *De fuga sæculi*, c. 5.)

(503) Sanctum non sola mundatio peccatorum facit, sed quædam eminentia et excellentia magna virtutum, præsentia Spiritus sancti, et bonorum operum opulentia. (S. Chrysost., hom. 17 *in Hebr.*)

(504) Sacratissimus Dionysius ait : In omni divino officio non est audendum aliis fieri ducem, nisi quis secundum virtutem deiformissimus, id est simillimus Deo, existat. (Dionys. Carth., *De vit. eccl.*, c. 16.)

Digitized by Google

Jésus-Christ leur en donne, ils n'aient plus, s'il se peut, à satisfaire pour eux-mêmes (505).

Et il est important pour plusieurs raisons qu'ils soient en cet état. Car étant ainsi parfaitement purifiés, ils sont premièrement mieux disposés à embrasser la pénitence générale de l'Eglise, à laquelle on satisfait tout d'une autre manière, quand on a auparavant satisfait entièrement pour soi-même (506).

Secondement, ils sont par ce moyen en état d'avoir un accès plus libre et plus facile auprès de Dieu, et de pouvoir intercéder plus efficacement pour les fidèles, ce qui est une de leurs premières et de leurs plus essentielles obligations (507). En effet, quels succès pourraient-ils attendre de leur médiation, et quel fruit le peuple en pourrait-il espérer, s'ils n'étaient pas bien purifiés? Pour obtenir des grâces et des faveurs d'un souverain, on n'emploie pas auprès de lui ses ennemis, on se sert de ses intimes, ou au moins de ceux qui lui sont parfaitement réconciliés.

Troisièmement, il faut que les ecclésiastiques soient dans cet état de pureté parfaite, afin d'être admis à faire pénitence pour les autres; ce qui est la vocation des âmes les plus pures et les plus saintes de l'Eglise (508). Car Dieu n'afflige point des âmes et ne les prend point pour victimes des pécheurs, qu'elles ne lui soient bien agréables (509); et même plus agréables que celles pour qui elles font pénitence, afin de pouvoir prendre son plaisir, et trouver sa satisfaction dans leurs personnes.

Il faut être pur comme un saint pour être digne d'être hostie de Dieu, et en état de porter sur soi les peines pour les péchés du monde (510). Il faut pour cela être innocent et sans tache. *Talis decebat ut nobis esset pontifex innocens impollutus*, etc. Car le moyen que Dieu prenne plaisir aux souffrances d'une âme qui, n'étant pas très-pure, veut entreprendre d'apaiser sa divine Majesté irritée contre tant de pécheurs (511). Cette âme doit être les délices de Dieu, pour être en état d'attirer sur eux les effets de sa miséricorde. Les victimes de l'ancienne loi selon l'ordre de Dieu devaient être très-pures (512), pour représenter l'innocence de ceux qui doivent être en Jésus-Christ victimes pour les péchés du monde.

Quatrièmement, quelle plénitude de grâce ne faut-il point pour être en état de travailler utilement au salut des pécheurs et à la sanctification des peuples (513)? Et quelle sainteté ne doit point être dans une âme qui s'engage dans une profession qui l'oblige d'être, à tout le monde, un modèle d'une perfection achevée, et un exemplaire accompli de toutes sortes de vertus (514).

Cinquièmement, il faut être bien pur pour pouvoir s'appliquer comme il faut aux louanges de Dieu, et pour lui rendre dignement les devoirs d'une religion perpétuelle (515). C'est ce que l'on doit faire dans l'état ecclésiastique, mais c'est ce qui demande une âme bien pure et un cœur bien dégagé de tout. Car si le péché règne encore dans le cœur, il répand une infection dans toute l'âme, et exhale une vapeur maligne qui ternit la pureté de ses devoirs, et qui fait que Dieu ne s'y plaît pas (516). Et si même, l'âme dégagée du péché se laisse encore aller aux créatures, et s'épanche sur les objets qui se présentent, elle en reçoit mille idées qui la distraient, et qui, la troublant dans ses plus saints exercices, l'empêchent de s'en acquitter avec toute la sainteté et tout le respect que Dieu demande (517).

(505) *Talis decebat ut nobis esset pontifex sanctus, innocens, segregatus a peccatoribus*, etc., *qui non habet necessitatem quotidie quemadmodum sacerdotes, prius pro suis delictis hostias offerre, deinde pro populi*, etc. *Lex enim constituit homines sacerdotes infirmitatem habentes. Sermo autem jusjurandi, qui post legem est, Filium in æternum perfectum.* (*Hebr.* VII, 26-28.)

Christus illos sibi conformes ad imaginem impeccabilitatis suæ forma crucis insignit. (S. Dionys., *De eccl. hier.*, c. 5.)

(506) Qui sibi vel levis culpæ conscius est, male profecto facit, eam rem appetens, qua indignum se per opera facit. (S. Chrys., hom. 10 *in I Tim.* III.)

(507) Si homo apud hominem, de quo minime præsumit, fieri intercessor erubescit; qua mente apud Dominum intercessoris locum pro populo arripit, qui familiarem se ejus gratiæ esse per vitæ merita nescit. (S. Gregor., *Reg. past.*, p. I, cap. 11.)

(508) Qua fiducia pro peccatis alienis intercessor venio, apud quem de propriis securus non sum. Si fortasse quispiam apud potentem qui sibi iratus, et mihi esset incognitus intercessorem suum me fieri quæreret, protinus responderem: Ad intercedendum venire nequeo, quia ejus notitiam ex sedula familiaritate non habeo. (S. Greg., lib. I *Registr. epist.*, c. 24.)

(509) Temerarius est qui patronum in eo negotio se exhibet, in quo et ipse patrono indiget. (Petr. Bles., *Serm. in synod. in Ose* V.)

(510) Imprudenter præsumit aliis impetrare pœnitentiam, qui sibi ad veniam nihil providit. (S. Chrysol., serm. 123.)

(511) Si non places, non placas. (S. Bern., *Epist. ad Henric. Senon.*)

(512) *Masculum immaculatum offeret ad placandum Dominum... in suavem odorem Domino.* (*Levit.* I, 3.)

Ut acceptabile sit, omnis macula non erit eo. (*Levit.* XXII, 21.)

(513) Necesse est ut esse munda studeat manus quæ diluere aliorum sordes curat, ne tacta quæque deterius inquinet, si sordida in se mens lutum tenet. (S. Gregor., *Reg. past.*, part. II, c. 2.) — Vide *ibid.*, p. I, c. 9.

(514) Debet vitam habere immaculatam, ut omnes in illum et in ejus vitam veluti in aliquod exemplar excellens intueantur. (S. Chrysost., hom. 10 *in I Tim.* III.)

(515) Non potest esse laus Dei nisi in sanctis ejus. Nam qui male vivunt, non eum laudant. S.(Aug., *In psal.* XLVII.)

(516) Quid prodest quia hymnum cantat lingua tua, si sacrilegium exhalat vita tua? (S. August., *In psal.* CII.)

(517) *Spiritus sanctus aufert se a cogitationibus quæ sunt sine intellectu.* (*Sap.* I, 5.)

Quæ cogitationes sine intellectu: Ipsæ sunt vanæ

Digitized by Google

La vraie religion extérieure doit procéder de la religion intérieure, et les hommages du corps, c'est-à-dire les adorations, les génuflexions, les louanges, et les autres devoirs semblables, s'ils ne sont animés des sentiments du cœur, c'est-à-dire s'ils ne procèdent de l'amour, de l'estime, et du respect qu'on a pour Dieu, sont de nulle considération devant sa Majesté (518).

C'est là le sujet du reproche qu'il fait au pécheur dans le Prophète (*Psal.* XLIX, 16) : ***Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum.*** Et ce qui fait qu'il se plaint de ceux qui le louent des lèvres et non pas du cœur, et qui, lui rendant extérieurement les devoirs de la religion, intérieurement le méprisent. ***Populus hic labiis me honorat : cor autem eorum longe est a me.*** (*Matth.* XV, 8.)

Il faut donc une grande pureté pour entrer dignement dans cet état religieux. Il faut que celui qui s'y engage se résolve à ne vivre plus de la vie de la chair et du monde, mais d'une vie toute nouvelle et toute sainte ; il faut qu'il y mène une vie ressuscitée ; il faut, en un mot, qu'au jour de son ordination il reçoive une abondance de grâce et une plénitude d'esprit si grande qu'il ne paraisse le reste de sa vie que comme un saint du paradis qui serait descendu sur la terre (519).

Ce saint n'attendrait que le moment de son retour au ciel. Il ne regarderait personne selon les yeux de la chair ; il ne s'arrêterait point à tout l'extérieur du siècle ; il ne serait point touché de ses grandeurs ni de ses vanités ; mais demeurant toujours dans une totale insensibilité et dans un souverain mépris pour toutes ces choses, il ne penserait qu'à avancer la gloire de Dieu, et ne s'appliquerait qu'à son amour et à ses louanges. S'il vivait dans le monde, ce ne serait que par l'extérieur (520) ; car, assurément il ne le porterait qu'avec une peine extrême, à cause de la pureté de son état, et de la sainteté de son esprit, qui est l'esprit même de Jésus-Christ ressuscité, de Jésus-Christ vivant dans les cieux, de Jésus-Christ consommé dans le sein de son Père.

C'est ainsi que doit être disposé un véritable ecclésiastique qui est rempli de l'esprit et de la grâce de sa profession. Il doit se trouver tellement mort à tout le monde, et si plein de l'esprit de l'autre vie, de l'esprit de Jésus-Christ élevé dans les cieux (521), qu'il ne vive plus sur la terre, qu'il ne se soucie plus de ses propres intérêts, qu'il ne s'y applique qu'avec peine et dégoût, qu'il ne pense plus qu'à la gloire de Dieu et au salut du monde, qu'il ne soupire plus qu'après l'exaltation et la dilatation de son Eglise (522). Enfin il est nécessaire qu'il vive dans un si grand dégagement de toutes choses, et dans un éloignement et dénûment si universel de tout ce qui n'est point Dieu, que son âme abîmée en lui comme en celui qui seul fait toute sa joie, tout son repos et toutes ses richesses, ne regarde tout le reste que comme du fumier et de l'ordure.

Voilà la disposition où devrait être une âme qui se consacre à Dieu sans réserve, et qui le prend pour son unique héritage. Voilà la vie parfaite que doivent mener les clercs. Voilà l'esprit de la nouvelle vie, et de la vie ressuscitée de Jésus-Christ, dont il leur veut donner participation dans la tonsure (523).

Or, comme cette nouvelle vie, quand nous la considérons en Notre-Seigneur, suppose les mystères de son crucifiement, de sa mort et de sa sépulture, accomplis en sa personne ; n'étant ressuscité qu'après avoir été mort et enseveli, elle les suppose aussi tellement accomplis dans tous les clercs, qu'il n'y en a pas un seul qui puisse être revêtu de cette vie, qu'après avoir passé par les mêmes mystères (524). C'est pourquoi il faut

illæ et otiosæ, sensim corrumpentes et animum inficientes. (S. BERN., *De vit. solitar.*) — Ex veris et imaginariis recordationibus simulacra, quædam cogitationum, etc. (*Ibid.*)

(518) Qui de amore non venit honor, non honor, sed adulatio est. Et quidem soli Deo honor et gloria, sed horum neutrum acceptabit Deus, si melle amoris condita non fuerint. (S. BERN., serm. 83 *in Cant.*)

(519) Lingua tua quid agit, nisi laudet conscientia tua. (S. AUG., *In psal.* XXXIV, 28.)

Si male vivis et bona dicis, nondum laudas. (S. AUG., *In psal.* XL.)

Immola sacrificium laudis Deo tuo et redde illi preces tuas. Sed vive ne vivas male et cantes bene. Quare hoc? Peccatori autem dixit Deus : Ut quid tu enarras justitias meas et assumis, etc. (S. AUG., *ibid.*)

Quis veraciter laudat, nisi qui sinceriter amat, etc., non colitur Deus nisi amando. (S. AUG., epist. 120, cap. 18.)

In sanctorum numero sunt clerici. (*Conc. Senon.*, an. 1528.)

Professio clericorum vita cœlestis. (CASSIOD., lib. II, epist. 24.)

Quid cum terra illi qui possident cœlum? Quid cum humanis, qui adeptus est jam divina? (S. PETR. CHRYSOL., serm. 25.)

(520) Aviditate cœlesti flagrans calcat sæculi voluptates, etc., ut figura quædam inter homines videtur, et tota ejus conversatio de cœlestibus intelligitur. (S. BASIL., *Admonit. ad pl. spirit.*)

(521) Necesse est sic esse purum, ac si in ipsis cœlis collocatus, inter cœlestes illas virtutes medius staret. (S. CHRYSOST., lib. III *De sacerdot.*, cap. 4.)

(522) Præpositus dominetur carni suæ secundum mensuram sanctorum. (*Reg. S. Pachom.*, cap. ult.)

Sancti suspendium eligunt, quia nimirum terrena desideria deserentes, ad alta animum tollunt. (S. GREG., *Moral.*, lib. VIII, c. 14.)

Gaudia vitæ præsentis quæ injusti æstimant magna bona, justi stercora deputant. (*Ibid.*, lib. XV, c. 4.)

(523) Oportet nos domare carnem, calcare mundum, ut voluptatem corporis declinantes, caveamus sæculi vanitates. Hæc nimirum abominationes sunt Ægyptiorum, quas immolamus Domino Deo nostro. (S. BERN., *Declam.*)

(524) Ecquis sacerdotis habitum et nomen subire auderet, et Christiano cœtui caput constitui patietur, cum nondum et opere contemplatione per Christi appelationes et virtutes perrexerit, nimirum agni, pontificis, hostiæ, primogeniti ex mor-

Digitized by Google

qu'une personne qui se présente à la tonsure porte en soi-même un cœur contrit (525), mort, enseveli et réduit en cendres, ou dans les flammes d'un très-parfait amour (526), ou dans le tombeau d'une très-sainte et très-sincère pénitence, afin qu'il puisse faire une digne profession, et commencer une vie toute nouvelle et de résurrection dans ce divin état.

Il faut pour cela, premièrement qu'il ait travaillé avec beaucoup de peines et de veilles, de tentations et de prières, à mortifier tous ses appétits, et même tous ses désirs intérieurs (527). C'est là le grand combat de cette vie, de travailler incessamment à la mort de la chair. C'est là le sacrifice perpétuel que nous devons offrir à Dieu (528). Ce sont là les principales victimes que demande de nous cette adorable majesté.

Secondement, il ne suffit pas que l'on se soit crucifié; mais comme cet état est pénible, et qu'il souffre encore en soi de très-grandes distractions et de très-longs travaux, il faut aller jusqu'à la mort, qui est un état plus paisible et qui est le plus avancé, le plus parfait et le plus proche de la nouvelle vie, que Dieu désire donner à l'âme par le grand sacrifice qu'elle aura fait d'elle-même (529).

Troisièmement, il faut être enseveli, ainsi que dit l'Apôtre, en sorte que nous ayons tellement détruit en nous le vieil homme, que ses habitudes et ses puissances soient comme anéanties, et qu'il ne reste plus rien de ses premières dispositions, ni même, s'il se peut, de son apparence (530).

Le grain, enseveli dans le sein de la terre, reste comme dans un état de mort, et ne commence à germer et à pulluler un nouveau fruit, qu'après y être demeuré quelque temps (531) : *Nisi granum frumenti, cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet.* Un Chrétien fraîchement mort a encore trop de rapport à sa première vie, pour mériter le nom de véritable ressuscité, et pour porter des fruits de sainteté tels que l'on en doit porter dans le clergé (532). Il faut qu'il ait passé un temps considérable dans le tombeau, et que toutes ses puissances et ses facultés soient détruites et comme anéanties, afin d'avoir des preuves suffisantes d'une vie nouvelle et d'une véritable résurrection. Car alors il est évident que ce n'est pas seulement un sommeil, que ce n'est pas qu'il ait repris ses premières forces, que ce n'est point qu'il use de ses premières puissances pour agir, mais que c'est un principe nouveau qui l'anime, et qui est la source de tous ses mouvements et de sa vie (533).

Or, pour cela, il faudrait qu'un Chrétien fût tellement accoutumé à obéir, qu'il ne se souvînt plus d'avoir autrefois commandé, et qu'il ne restât rien en lui qui fît même paraître qu'il eût jamais fait sa propre volonté. Il faudrait qu'il fût si établi dans une totale soumission et dans une entière dépendance, qu'il ne lui fût plus possible de se résoudre à vouloir quelque chose pour lui, tant sa propre volonté devrait être anéantie, et tant elle devrait être absorbée et vivifiée par la volonté de Dieu vivant en lui (534).

Il faudrait qu'il fût si patient et si accoutumé à souffrir, qu'il n'eût plus aucune idée de ses ressentiments passés, et qu'il se vît hors d'état de pouvoir jamais se laisser aller à la vengeance (535).

Il faudrait que la douceur fût tellement établie en lui, et se fût tellement rendue maîtresse de son fond, qu'il eût oublié ce que c'est que la colère, et qu'il fût dans une espèce d'impuissance d'en suivre les mouvements; si ce n'est lorsque Jésus-Christ, lui donnant des impressions saintes et des dispositions nouvelles et toutes divines, l'animerait de son amour et de son zèle, qui, quoique ardent, n'est jamais néanmoins sans douceur, et n'a rien de l'aigreur du vieil homme, et de l'amertume de la chair (536).

Enfin, il faudrait que toutes ses passions

tuis, resurrectionis, etc. (S. Greg. Naz., orat. 1 apolog.)

(525) Quadam contritionis cruce hostiæ (Christo) se conformet. (Cassian., lib. IV *Instit.*, c. 35.)

(526) Ille vere victima est, qui corpus et animam a vitiis emundando, Deo per amorem Spiritus sancti consecrat. (S. Hier., *In Matth.* IX.)

(527) Semetipsum primo immolet, seipsum vitiis jugulet, ut sua prius peccato membra mortificet, etc. (Origen., lib. X *Comment. in Rom.* XV.)

(528) *Sacrificium Deo spiritus contribulatus.* (*Psal.* L, 19.)

(529) *Moriatur anima mea morte justorum.* Utinam hac morte ego frequenter cadam, ut non sentiam vitæ luxuriantis mortifera blandimenta, ut non obstupescam ad sensum libidinis, ad æstum avaritiæ, ad iracundiæ et impatientiæ stimulos, ad angores sollicitudinum et molestias curarum. (S. Bern., serm. 52 *in Cant.*)

(530) Rerum se inferiorum corporearumque non modo cupiditatibus sed et similitudinibus se exuat. (Id., *ibid.*)

(531) Prius (quam ordinentur) aspiciatur si vita eorum continens in annis plurimis fuit. (S. Greg., lib. III, epist. 26.)

(532) Nullus laicus ad quemlibet gradum ecclesiasticum repente promoveatur, nisi post mutatum habitum diuturna conversatione inter clericos fuerit comprobatus. *Conc. Rom.*, ann. 1059, can. 13.)

(533) Quomodo sacerdotis habitum et nomen subire auderem, priusquam sanctis operibus manus purificassem, etc. Priusquam omnia membra justitiæ arma effecta fuissent, omnemque mortalitatem abjecissent, a vita scilicet absorptam ac spiritui cedentem. (S. Greg. Naz., orat. 1 apolog.)

(534) Beatus qui dicere potest : *Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine.* Non fuit contentus exire, nisi et longe se faceret, ut posset quiescere. Transilisti carnis oblectamenta, ut minime jam obedias concupiscentiis ejus, nec tenearis illecebris; profecisti. Separasti te, sed nondum elongasti, nisi et irruentia undique phantasmata corporearum similitudinum transvolare mentis puritate prævaleas. (S. Bern., serm. 52 *in Cant.*)

(535) Ut excedente anima, etsi non vita certe vitæ sensu, etiam nec vitæ tentatio sentiatur. (S. Bern., serm. 54 *in Cant.*)

(536) *Sufficiant vobis omnia scelera vestra. Ea*

Digitized by Google

fussent si entièrement ensevelies et perdues, que quand on le verrait agir et qu'on observerait ses déportements et toute sa conduite, on ne remarquât rien d'humain, rien de l'impureté de la chair et du vieil homme, rien de ses premières inclinations et de ses propres désirs, mais que l'on vît que tout procède du nouvel homme, remplissant l'âme et la vivifiant de sa nouvelle vie.

C'est là ce qui serait à désirer en ceux qui se présentent à la cléricature, et l'état auquel l'innocence, ou cultivée depuis le baptême par la pratique solide des vertus, ou réparée depuis le péché par une longue pénitence, devrait avoir réduit un Chrétien qui aspire à la tonsure, et qui se présente pour être admis à cet état religieux.

CHAPITRE VII.

Du rang et de la fonction des clercs en la religion de Jésus-Christ.

Le grand dessein de Dieu, dans la vocation des prêtres, est d'avoir des personnes qui, dégagées de tout, s'appliquent uniquement à son culte, et vaquent sans relâche à sa religion (537). Comme il est infiniment saint et parfait en lui-même, et infiniment bon et libéral envers ses créatures, il mérite d'être honoré en sa grandeur et reconnu en toutes ses bontés (538). Et comme son état est éternel, que ses perfections ne changent point, et que ses bontés envers les hommes ne sont jamais interrompues, il veut être glorifié incessamment et reconnu continuellement par ceux qui à tout moment se ressentent de ses grâces (539).

Dans le ciel il a établi les anges pour être en révérence, en respect, en louanges continuelles vers sa grandeur, et pour exercer incessamment leur religion envers sa majesté divine (540). De sorte que non-seulement ils le louent et le glorifient pour les biens qu'ils reçoivent de ses bontés, mais encore ils l'honorent dans sa sainteté et dans les autres perfections absolues qui n'ont aucun rapport à la créature (541).

Leur soin principal est d'adorer Dieu en lui-même sans avoir égard aux grands biens qu'ils en reçoivent, qui ne sont pas considérables auprès de ce qu'il est; d'où vient qu'ils chantent sans cesse : *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth : « Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu des armées* (542); » honorant ainsi sa sainteté, qui est une perfection absolue, et qui ne lui donne aucun rapport aux créatures. Et ils sont si assidus à ces devoirs qu'ils lui rendent et pour eux et pour les âmes dont ils ont soin, qu'ils n'interrompent jamais ces divins exercices d'adoration, d'amour, de louanges, de remercîments et de prières (543).

Or notre Dieu qui désire avoir sur la terre une religion semblable à celle qu'il a dans les cieux, et qui veut être incessamment honoré et pour ses grandeurs adorables et pour les biens qu'il fait continuellement à ses créatures, voyant que la plupart des hommes ne voudraient pas y satisfaire, ou en seraient détournés par les nécessités de cette vie, il choisit les prêtres pour tenir leur place, et pour lui rendre en leur nom les devoirs d'une perpétuelle religion (544).

Ainsi l'on peut dire que la même place que les anges occupent en la religion de Dieu dans le ciel, les ecclésiastiques l'occupent dans la religion de Jésus-Christ sur la terre (545). Car non-seulement ils sont ses domestiques et ses premiers officiers, non-seulement ils sont les princes de sa cour et ceux qui ont le plus de part à ses secrets; non-seulement ils sont ses plus chers favoris et ses plus intimes (546), mais encore ce sont eux qui sont choisis pour assister incessamment devant son trône, et pour être les principaux ministres de ses louanges (547).

Les clercs sont les religieux-nés de l'E-

quod inducitis filios alienos incircumcisos corde, et incircumcisos carne, ut sint in sanctuario meo, et polluant domum meam. Hæc dicit Dominus meus : Omnis alienigena incircumcisus corde, et incircumcisus carne non ingredietur sanctuarium meum, etc. (*Ezech.* XLIV, 6 seq.)

Si ergo alienigenas introducere voluerimus in templum Dei, circumcidamus aures eorum, et labia, et cor, et omnem carnem, oculosque, gustum, et odoratum, ut omnia cum Dei timore, et ratione faciamus. Audiant hoc episcopi atque presbyteri, et omnis ordo ecclesiasticus, ut non inducant filios alienos incircumcisos corde et incircumcisos carne, ne sint in sanctuario Dei, et polluant domum ejus. (S. HIERON., *In Ezech.* XLIV.)

(537) (Clerus) Christi militia laudibus deputata divinis. (*Conc. Herbipol.*, ann. 1287, cap. 1.)

(538) Deus quia bonus et misericors per nos vult glorificari. (S. CHRYSOST., hom. 29 *in Gen.*)

Taceat Dominus laudes tuas, qui miserationes tuas non considerat. (S. AUG., *Confess.*, lib. VI, c. 7.)

(539) Laus Dei a corde et ore Christiani recedere non debet. (S. AUG., *In psal.* LIV.)

(540) Angelorum opus est laudare Deum : omnibus cœlestibus exercitibus hæc cura, gloriam transcribere Creatori. (S. BAS., *In usal.* XXVIII.)

(541) Hæc angelorum militia est, semper esse in Dei laudibus.

(542) *Requiem non habebant die ac nocte dicentia : Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus Deus omnipotens.* (*Apoc.* IV, 8.)

(543) Angelus sic administrando Deo servit, quod propter hominum servitium a contemplationibus intimis non recedit, ut dicit Gregorius. (S. BONAV., *De eccles. hierar.*, p. I, c. 1.)

Quandocunque ad exteriora exeunt, ab interiori contemplatione non recedunt. (ID.)

(544) Publice orare et hymnos ac psalmos canere, decorum fuit certis personis committere, cum præsertim populus hujus sæculi negotiis implicatus hoc tributum Deo persolvere assidue nequeat. (DURAND., *De ritibus Eccles.*, lib. III, cap. 22.)

(545) Sanctæ Ecclesiæ angelicus ordo. (*Conc. Forojul.*, ann. 791, cap. 12.)

(546) Amici Dei boni. (S. EPHR., *De sacerd.*) Dei intimi familiares. (S. CYRIL., *De ador. Dei*, lib. XII.)

(547) Religionis ministri, qui sua ministeria divinæ religionis excolendæ impertiunt. (EUSEB., *Hist. eccl.*, cap. 6.)

Sacerdoti expedit ut divinæ laudis sit amator, religiosus in se, etc. (LAURENT. JUSTIN., *Serm. de corp. Christi.*)

Digitized by Google

glise. Aussi sont-ils pour cela dégagés par leur état de toute autre occupation : et on ne leur donne pour tout emploi que les vœux, les adorations, les sacrifices et les louanges, parce qu'ils doivent à toute heure s'acquitter envers Dieu de ces devoirs (548).

Et c'est pour cela qu'il y avait dans l'ancienne loi un sacrifice continuel que les prêtres devaient offrir à Dieu, et un feu qui, par leurs soins et par leurs veilles, ne devait jamais s'éteindre, pour marquer les soins continuels et assidus qu'il demande de ses ministres (549), qu'il destine dans l'Eglise à son culte et à son divin service. Il veut qu'ils s'y appliquent si uniquement, qu'ils considèrent tout ce qui pourrait les en distraire, comme éloigné de leur vocation; et que tout ce qu'ils pourraient donner de temps aux affaires séculières ou à d'autres emplois, leur paraisse comme un temps qu'ils dérobent à leur devoir, et comme un larcin qu'ils font à la religion, à laquelle ils se sont entièrement dévoués (550).

Leur principale occupation après le sacrifice doit être les louanges de Dieu (551); et ils doivent d'autant plus s'y exercer, que ce sont eux, et eux seuls dans l'Eglise, que l'on charge publiquement de ces fonctions, et qui sont obligés de s'en acquitter par office.

Les pénitents ne peuvent pas y satisfaire, car ils ne sont pas admis dans l'Eglise pour y chanter (552). Ils ne sont reçus et soufferts qu'au portique du temple, afin de gémir pour leurs péchés; mais ils n'ont pas la liberté de se mêler parmi les saints et parmi les enfants de Dieu, qui ont le bonheur d'être dans sa maison.

Le peuple aussi ne le peut pas. Car quoiqu'il se trouve dans le monde des âmes très-pures et très-innocentes, et qui par conséquent ont beaucoup de commerce avec Dieu par la société qu'il leur donne avec lui dans la lumière de la foi, elles ne sont néanmoins admises que dans la nef (553). Le chœur destiné pour honorer Dieu par les cantiques publics, n'est pas pour elles; et tout ce qu'elles peuvent faire, est de se joindre en esprit aux clercs qui sont dans le chœur, auxquels seuls de droit et d'office il appartient de chanter ainsi publiquement ses louanges (554).

Les chantres que David avait institués dans le temple de Salomon, étaient les figures des ecclésiastiques qui sont appelés dans l'Eglise à ce saint ministère (555). Car il y en a qui sont destinés plus particulièrement pour la psalmodie : et même l'évêque en députait autrefois quelques-uns en particulier pour cet office, comme le Pontifical le marque (556). Mais tous les autres ne laissent pas d'être obligés par leur état à vaquer aux louanges de Dieu (557); et il n'y en a pas un qui soit exempt de le glorifier, non-seulement dans son cœur par un fond de respect et de religion intérieure, mais encore dans le chœur de l'Eglise, c'est-à-dire au milieu des peuples, par une religion extérieure, qui leur inspire le respect et la vénération pour sa divine majesté (558).

Et c'est cet avantage des clercs par-dessus les pénitents, qu'il semble que Notre-Seigneur a voulu exprimer, lorsque, parlant de saint Jean-Baptiste, qui est la vraie figure des pénitents dans l'Eglise (559), il dit que le moindre du royaume de Dieu, c'est-à-dire le moindre des apôtres, ou de ceux qui constituent le royaume de Dieu par excellence, comme sont les prêtres et les clercs, qui sont appelés de Dieu par choix pour composer son chœur et son royaume, est plus grand que ce saint précurseur : *Qui minor est in regno cœlorum, major est illo.* (*Matth.* XI, 11.) Car, en effet, il est vrai que le plus petit d'entre les clercs est plus par son office que le plus grand des pénitents, parce que les pénitents, par leur état, ne sont pas comme les clercs dans la puissance et dans la dignité nécessaires pour glorifier Dieu publiquement, et pour s'occuper par office à ses louanges (560).

De là on peut conclure combien les clercs,

(548) Solis divini famulatus vocent obsequiis mancipati. (PETR. DAM., opusc. 18 *contr. cleric. intemp.*)

Genus illud divinis sacrisque ministeriis mancipatum. (S. CYRIL. ALEX., *De ador. in spir. et verit.*, c. 13.)

(549) Singuli divino sacerdotio honorati, et in clerico ministerio constituti, nonnisi altari et sacrificiis deservire, et precibus atque orationibus vacare debent. (S. CYPR., lib. I, epist. 9.)

(550) Cui portio Deus est, nihil curare debet præter Deum. Quod enim ad alia officia confertur, hoc religionis cultui, atque huic nostro officio decerpitur. (S. AMBR., *De fuga sæculi*, cap. 2.)

(551) Summus colendi Dei ritus est ex ore justi hominis ad Deum directa laudatio. (LACTANT., lib. VI *Divin. Inst.*, c. ult.)

(552) Auditio est intra portam in loco quem ναρθηκα, ubi oportet eum qui peccavit stare, etc. Audiens enim post scripturas et doctrinam ejiciatur, et precatione ne dignus censeatur. (S. GREG. Thaumat., *Epist. canon.*, can. 11.)

(553) Non es dignus sacrificio neque participatione; ergo nec precc. Audis præconem stantem et dicentem : Quicunque estis in pœnitentia, abite. (S. CHRYSOST., hom. 3 *in Ephes.*)

(554) Vetus mos est clericos a laicis cancellis secernere in ecclesia, etc. Pars illa quæ a cancellis versus altare dividitur, choris tantum psallentium pateat. Clericorum locus iste, etc. Extra chorum patet aditus omnibus fidelibus. (DURAND., *De ritib. Eccl.*, lib. I, c. 17, 18.)

(555) Qui in Veteri Testamento cantores dicti sunt, hodie psalmistæ vocantur. (DURAND., lib. II *De divin offic.*, cap. 2; *Pontif. Roman., De officio psalmistatus.*)

(556) Cantor non est nomen ordinis : quia cantare pertinet ad totum chorum. (D. THOM., *Suppl.*, q. 37, a. 2, ad 5.)

(557) *In medio ecclesiæ laudabo te.* (*Psal.* XXI, 23.)

(558) Si non laudaverint servi Dominum, superbi, ingrati, irreligiosi erunt. (S. AUG., *In psal.* CXXXIV.)

(559) Joannes Baptista pœnitentiæ doctor et magister verus. Hinc vestitu, victu, loco, totus pœnitentia formatus incedit. (S. CHRYSOL., serm. 167.)

(560) Habitu, pœnitentiæ symbolum præ se fert, carnisque mortificationem adumbrat. (VICTOR, pres-

Digitized by Google

selon l'ordre primitif de la hiérarchie de l'Eglise, sont par leur état au-dessus de tous les autres religieux (561). Car les plus anciens religieux, par leur première institution, étaient proprement des pénitents, qui se retiraient du siècle pour gémir devant Dieu et pour souffrir dans la retraite (562), non-seulement pour leurs péchés, mais encore pour les péchés du monde, afin de satisfaire à la justice de Dieu irrité et d'apaiser sa colère (563). C'est pourquoi ils n'étaient point admis dans l'état et dans la religion du clergé, où l'on suppose la pénitence achevée : et eux-mêmes s'estimaient indignes d'être élevés à un état si saint, et qu'ils considéraient infiniment relevé au-dessus d'eux (564).

Ils imitaient en cela saint Jean-Baptiste qui se retira dans le désert, et qui ne songea qu'à y faire pénitence toute sa vie, afin de donner exemple aux peuples de ce qu'ils devaient faire, et de les exciter par là à recevoir la grâce de Jésus-Christ, laquelle commence toujours par la pénitence (565). Et les clercs imitent saint Jean l'Evangéliste, chéri si tendrement du Fils de Dieu, instruit à son école, élevé à son sacerdoce, reposant sur sa poitrine (566), et ne parlant ensuite que des grandeurs de son Maître et des sentiments religieux que lui inspirait son grand amour

C'est pourquoi saint Jean-Baptiste ne parle que de pénitence, que de retranchement, que de justice (567) ; et saint Jean l'Evangéliste ne parle que de charité, que d'amour, que de confiance. L'un représente et possède l'esprit de Jésus pénitent (568) ; et l'autre représente Jésus-Christ consommé en sa nouvelle vie. L'un est comme le commencement de la loi de grâce, à laquelle la pénitence disposait, ce qui figure l'état et la vie des religieux ; et l'autre qui figure l'état et la vie des clercs, en est comme l'achèvement et la perfection (569).

En effet, ce sont les ecclésiastiques dans lesquels principalement le Fils de Dieu veut faire paraître sa religion consommée et cet état tout divin, où, absorbé dans le sein de son Père, il veut dilater sa religion par tout le monde (570). Ils ne sont pas seulement comme des colonnes dans sa maison, qui la soutiennent et qui l'appuient (571) ; mais ils sont comme des trônes animés et des tabernacles vivants, sous lesquels il se cache pour se faire porter par toute la terre, et pour attirer partout des sujets à son Père, qui respectent son saint nom, et qui l'adorent en esprit et en vérité (572).

Ce sont de saintes hosties de Dieu et des vases pleins de grâces, qui sont sans vie propre, qui sont sans mouvement et sans retour sur eux, mais qui, tout animés de charité et tout pénétrés d'amour pour Jésus et pour Dieu, vont partout comme des feux ardents porter la lumière et répandre l'amour de Dieu par toute la terre : *Lampades ignis atque flammarum.* (*Cant.* VIII, 6.) *Qui facit angelos suos spiritus, et ministros suos flammam ignis* (*Psal.* CIII, 4) (573).

Ce sont les flambeaux du ciel, les messagers de Dieu, des gens de flammes et de feu, qui ne songent qu'à porter en tous lieux l'amour de Jésus-Christ dont ils sont embrasés (574).

Le prêtre est comme un sacrement de Jésus-Christ religieux de Dieu son Père, sous lequel il continue de lui rendre ses hommages (575). C'est son supplément dans

byt. Antioch., *In Marc.* I.)

Item placuit ut pœnitentes non admittantur ad clerum, nisi tantum si necessitas aut usus exegerit [tunc] inter ostiarios deputentur ; vel inter lectores, ita ut Evangelia et Apostolum non legant. (Ivo Carnot., *Decret.*, p. VI, c. 138.)

(561) Monasticus ordo debet sequi sacerdotales ordines. (D. Thom. 2-2, q. 184, a. 8 in c., ex S. Dionys.)

Prætulit ordinem vestrum omnibus ordinibus. S. Bern., *Serm. ad past. in synod.*)

(562) Si se monachum jactat, scire debet quod monachus non habet docentis, sed plangentis officium, quippe cui oppidum carcer esse debet, et solitudo paradisus. (S. Bern., epist. 55.)

(563) Ut in agris et solitudine adolescentiæ peccata deflentes, Christi in seipsos misericordiam deflecterent. (S. Hieron., epist. 71, *Ad Pammach.*)

(564) Clerum nullo modo appetere monachus debet. Si quidem diabolica illa pestis est, et libidinis dominandi labes, etc. (S. Basil., *Const. monast.*, c. 10.)

(565) Joannes magisterium vitæ, sanctificatis forma, pœnitentiæ via. (S. Chrysol., serm. 127.)

(566) *Discipulus quem diligebat Jesus, qui et recubuit in cœna super pectus ejus.* (*Joan.* XXI, 20.)

(567) *Pœnitentiam agite.* (*Matth.* III, 2.)

Facite fructum dignum pœnitentiæ. (*Ibid.*, 8.)

(568) *Jam securis ad radicem arborum posita est.* (*Ibid.*, 10.)

Omnis arbor non faciens fructum bonum excidetur et in ignem mittetur. (*Luc.* III, 9 ; *I Joan.* III, 18 ; IV, 16 seq.)

(569) Vita æterna significata per apostolum Joannem (S. Aug., tract. 124 *in Joan.*)

(570) Quemadmodum Salvator noster a Patre, apostoli autem ac discipuli in universum mundum a Christo missi sunt ; ita quotidie sacerdotes, etc., ad consummationem sanctorum in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi mittuntur. (*Catechism. Conc. Trid.*, part. II, *De sacr. ord.*)

(571) Sacerdotes in Ecclesia, bases in templo. (S. Greg. hom. 17 *in Evang.*)

Fidei columnæ. (S. Gregor. Naz., carm. 11.)

(572) Thronus Dei et regia sedes est sacerdotium in Ecclesia. (S. Epiph., hær. 29.)

(573) Specialissima tabernacula Dei. (S. Leo, epist. 1.)

S. Paulus vocatur a S. Chrysost. Tabernaculum sub quo Deus mundum occupaturus latens ibat. Ipsi sunt hostiæ sacerdotes. (S. Paulin., *Ad Sever.*, epist. 5.)

Immolatæ hostiæ Deo munus implebas... Et quia seipsum consecraverat Deo, etiam orbem universum studuit offerre. (S. Chrys., *Hom. de laud. Pauli.*

(574) Amore Christi flagrans, sicut flamma quædam immensa universam replens terram, et inde ascendens repletis omnibus usque ad ipsa cœli fastigia. (S. Chrysost., lib. II *De compunct. cordis.*)

Magnum munus ut de eo Dominus dicat, Ipse meus, vel Ipse pro me. Sic appellatur Levita. (S. Amb., *Offic.*, lib. I, c. 50.)

(575) Sacramentorum cœlestium cooperatores. (Petr. Dam., *De comm. vit. can.*, cap. 4.)

Digitized by Google

lequel il accomplit ce qui manque à sa religion, comme il accomplissait en saint Paul ce qui manquait à ses souffrances. C'est un médiateur entre Dieu et les hommes, qui rend à Dieu les devoirs de son Eglise, et qui distribue les présents de Dieu à cette même Eglise. C'est, en un mot, un sommaire et un précis de toute sa religion (576).

CHAPITRE VIII.

De l'habit des clercs.

La soutane et le surplis qui font l'habit de la religion de Jésus-Christ (577), nous marquent extérieurement la profession que nous faisons, de nous revêtir intérieurement de sa religion envers son Père.

C'est là la protestation que font tous les clers aux pieds du saint évêque, en recevant ce saint habit. Car alors ils témoignent tous solennellement qu'ils se dévouent à Dieu en Jésus-Christ son Fils pour le servir dans son Eglise, et qu'ils le prennent pour leur héritage, pour leur bien, pour leur possession, pour leur tout (578). En suite de quoi on les revêt du surplis, après néanmoins qu'on leur a fait la tonsure, et après qu'ils ont été couverts d'une soutane.

Toutes ces circonstances sont extrêmement mystérieuses, et doivent être beaucoup pesées et entendues par ceux qui entrent dans la cléricature. C'est pourquoi elles doivent être soigneusement enseignées par ceux qui sont chargés de l'instruction des clercs. Et les clercs de leur part doivent avoir un grand désir de les apprendre et de savoir ce qu'elles signifient (579); parce qu'ils y remarqueront leurs principales obligations et les dispositions particulières qui doivent être en ceux qui entrent dans cet état, et qui embrassent cette sainte profession (580).

Section première. — *De la sainte soutane.*

L'habit avec lequel se présente celui qui prétend à la cléricature, est la sainte soutane, qui est un signe extérieur, qui exprime l'état intérieur de son âme et la disposition avec laquelle il doit entrer dans le clergé (581).

Tout ce qu'il y a d'extérieur dans l'Eglise de Dieu, qui est gouvernée par son divin Esprit et par sa sainte sagesse, exprime quelque chose d'intérieur, qui ne peut être aperçu ni paraître au dehors, que par quelque chose grossière et par quelque expression ou figure sensible (582).

Le corps marque l'esprit en nous; et par ses gestes, par ses mouvements et par ses opérations, on découvre quelles sont ses puissances, qui sans cela demeureraient inconnues. On ne saurait jamais que l'âme a en soi la puissance de voir, d'entendre, de parler, si le corps, par ses fonctions qui dépendent de l'âme, ne faisait voir ce qu'elle est en elle-même (583).

Ainsi Notre-Seigneur fait paraître dans l'Eglise par des choses extérieures, ce qu'il y a de plus caché dans ses mystères (584): et par les ornements et les habits dont il revêt ses ministres, aussi bien que par les cérémonies dont il couvre ses opérations, il explique ce que le nouvel homme et son divin Esprit opèrent dans nos âmes.

Or comme le premier de tous les vêtements dont le clerc est revêtu est la soutane, qui est un habit vénérable, authentique, et ordonné même aux clercs par les sacrés canons, il faut voir ce qu'elle signifie, et ce que l'Eglise a prétendu par là nous exprimer

La soutane, qui est un habit noir, fait voir la première disposition qui doit être dans le clerc, et la première partie de la religion du saint clergé, qui est d'être mort à tout l'amour et à toute l'estime du siècle (585); comme le surplis exprime la seconde partie de cette même religion, qui est de ne vivre qu'à Dieu. Et l'on revêt de cet habit celui qui se présente à la tonsure, pour lui apprendre qu'il doit être tellement détaché de toutes les choses de la terre, qu'il y soit en quelque manière insensible comme un mort, ne

(576) *Dei adjutores.* (*I Cor.* III, 9.)
Medius stat sacerdos inter Deum et naturam humanam. Illinc venientia beneficia ad nos deferens, et nostras petitiones illuc perferens. (S. Chrysost., hom. 5 *De verb. Isa.* VI, 1 : *Vidi Dominum.*)

(577) Habitus religiosus. (Sidon., lib. IV, epist. 24; *Conc. Meld.*, ann. 845, c. 37.)

(578) Qui in clerum alleguntur profitentur se particulariter in sortem Domini ascitos, quibus post hæc omnia sordeant, ac solus Dominus sors et pars hæreditatis futurus sit. (*Conc. Colon.*, p. I, c. 27, an. 1536.)
Sensibilibus rebus omnia intelligibilia tradidit nobis Christus, etc. (S. Chrysost., hom. 83 *in Matth.*)

(579) Quæratur ex singulis an ritus et cæremonias quæ cum initiantur adhiberi solitæ sunt noverint? An sanctiores illarum notiones? An sacrarum vestium quibus induuntur, mysteria et significata? (*Instit ad ord. Eccl. suscip. in Eccl. Mediol.*)
Quæratur quid per tonsuram significetur quæ fit in superiori capitis parte : quid per superpelliceum quo clerici induuntur, declaretur. (*Ibid.*)

(580) Vestes ministrorum designant idoneitatem quæ in eis requiritur ad tractandum divina. (Div. Thom., *Suppl.*, q. 40, a. 4, ad 3.)

(581) Etsi habitus non faciat monachum, in clerico tamen magnum indicium est, ut ait Salomon, ejus quod in corde latet. (*Synod. Aleriens.*, an. 1571.)

(582) Quæcunque in ecclesiasticis officiis rebus ac ornamentis consistunt, divinis plena sunt signis atque mysteriis. (Durand., *Divin. offic.*, Procem.)

(583) Sicut accidentia multum conferunt ad cognoscendam rei ipsius quidditatem : ita habitus exterior plurimum confert ad declarandam morum honestatem. (*Synod. Venusin.*, an. 1589.)
Hæc (ornamenta) sunt virtutum insignia quibus tanquam scripturis docentur utentes quales esse debeant. (Hugo a S. Vict., *Sacrif. Eccl.*, c. 6.)

(584) Considerare debet per symbola quam accipit gratiam. (Symeon. Thessal., *De sacram. ordin.*, cap 5.)
Conc. Basileens., *Lateran.* V, sub Leon. X, an. 1511, sess. 9, et alia passim.

(585) Nigra vestis insinuat humilitatem mentis; vile vestimentum denuntiat mundi contemptum. (S. Bern., *De modo bene vivendi*, c. 9.)

Digitized by Google

désirant plus rien que Dieu, devant lequel rien ne paraît aimable.

C'est aussi ce que proteste extérieurement le clerc, lorsque se dépouillant de l'ignominie de l'habit séculier, il se couvre de ce saint vêtement : car par là il témoigne à la face de toute l'Eglise, qu'il veut changer de mœurs comme il change d'habit (586) ; qu'il ne prétend plus vivre de la vie de la terre, mais de la vie du ciel ; qu'il ne sait plus qu'un Dieu, qu'il n'estime plus que lui, qu'il ne veut plus que lui, qu'il est son tout, et que tout le reste ne lui est rien (587) : enfin qu'il veut être comme les bienheureux, qui dans la vue de Dieu ne voient rien que lui ; ou s'ils voient quelque autre chose, s'ils voient quelque créature, ils la voient tellement en Dieu, qu'elle est plus Dieu à leurs yeux que créature.

L'habit du clerc, en qualité de parfait religieux de Dieu, et de religieux qui est dans la communion et la participation de la religion du ciel, est le surplis (588). C'est son habit parfait, sans lequel il ne peut faire aucune de ses fonctions ; en sorte qu'il n'est pas censé clerc représentant la vie de son état, qu'il n'en soit couvert et revêtu.

Si quelquefois il ne porte que la soutane, c'est lorsqu'il est au milieu du siècle (589), qui est indigne de voir l'innocence, la pureté, la sainteté et l'éclat de son habit divin. Et s'il ne porte que du noir aux yeux du monde, c'est pour montrer qu'il est mort à tout le siècle, qui est si misérable, que pour vivre dans la justice et dans la grâce, il faut mourir à tout ce qu'il est, tant il est vicieux et corrompu (590).

Si l'on voit cet habit si ample, il ne faut pas s'en étonner. Car le prêtre représente tout le monde, et il doit porter en son cœur la religion que Jésus-Christ avait dans le sien, qui est la religion universelle qu'il offrit à son Père, pour supplément de celle de toute son Eglise (591).

Il aimait, adorait et louait le Père éternel pour tous les hommes et pour tous les anges. Il faisait pour eux ce qu'ils ne pouvaient faire dignement, en sorte qu'il suppléait pour tous (592). Et ainsi il était le religieux universel, et celui qui priait, louait et glorifiait Dieu pour tout le monde.

C'est ce qu'il continue de faire encore dans le ciel (593), et dans le très-saint Sacrement de l'autel, où il rend à Dieu dans son intérieur tous les hommages et tous les devoirs de la religion, que l'Eglise lui rend extérieurement sur la terre, et lui rendra même dans le ciel.

Mais parce que Notre-Seigneur montant au ciel, et quittant la terre, cesse d'honorer extérieurement son Père pour tous les hommes, comme il faisait visiblement pendant qu'il était en ce monde, il a voulu laisser des successeurs de sa religion, qui continuassent de rendre ces mêmes devoirs à Dieu son Père (594).

Et comme cette religion est en lui par le moyen du Saint-Esprit, dont la vertu lui fait adorer Dieu en toute l'étendue qu'il le peut être, il a voulu étant monté au ciel envoyer son Saint-Esprit dans les apôtres et dans ses disciples, afin qu'il continuât de répandre dans leurs cœurs, comme il avait fait dans le sien (595), une religion parfaite, une religion sainte, une religion intérieure, comprenant en soi les devoirs et les respects de tout le monde ensemble.

Ainsi les apôtres et les prêtres sont les successeurs de Jésus-Christ en sa religion, et ils sont non-seulement pour honorer Dieu en leur nom, mais pour le glorifier au nom de tout le monde (596). Et c'est pour cela que la soutane est si ample, comme représentant la rondeur et l'étendue de la terre : ce qui était autrefois figuré par les robes des souverains pontifes, qui étaient aussi fort amples, pour représenter l'amplitude et

Omnia tanquam cinerem despiciens, quasi mortuus prorsus ad mortuum immobilis permanebat. (S. Chrysost., hom. 1 *De laud. Pauli.*)

(586) Prioris vestis detractio et alterius inductio, significat a media sancta vita ad perfectiorem traductionem. (S. Dionys., *De eccl. hierarch.*, cap. 6.)

(587) Moneo te ut habitum quem ostendis specie impleas opere ; sanctus est habitus, sanctus sit animus. Sicut sancta sunt vestimenta, sic sancta sint opera. (S. Bern., *De mod. bene viv.*, c. 9.)

(588) Caveant tam sacerdotes quam clerici ne superpelliceo exuti clericalibus fungantur officiis. (*Synod. Caputaquens.*, an. 1617, tit. *De ministr. Eccl.*, c. 19.)

(589) Ne cum superpelliceo per civitatem deambulantes vagentur. (*Synod. Vicens.*, an. 1628, tit. 13, *De vit. et hon. cler.*, c. 3.)

(590) Moriendum est mundo, ut Deo in sempiternum vivamus. (S. Aug., serm. 49 *De temp.*, c. 9.)

(591) Vestimentum amplum et longum, propter pietatem et divinam charitatem. (Simeon. Thessal., *De ordin.*)

Sacerdos vicem Ecclesiæ solus expiet, cum per unitatis intimæ sacramentum tota spiritualiter sit Ecclesia. (Petr. Dam., opusc. 11, c. 10.)

(592) Sese Deo ac Patri subjecit, etc., et obedientiæ suæ odorem tanquam pro omnibus simul et singulis Deo et Patri obtulit. (S. Cyril. Alex., lib. II *De ador. in spir. et ver.*)

(593) *Introivit in ipsum cœlum, ut appareat nunc vultui Dei pro nobis.* (*Hebr.* II, 24.)

(594) Sacerdotes vicarii Christi. (S. Chrys., hom. 17 *in Matth.*)

Suum relicturus erat eis ministerium. (Id., hom. 85, *in Joan.* XX.)

Sicut misit me vivens Pater, et ego mitto vos... Hæc cum dixisset insufflavit, et dixit eis : Accipite Spiritum sanctum. (*Joan.* XX, 21, 22.)

(595) Hac vocula (sicut) illos quodammodo sibi æquat, et pares efficit, scilicet proportionaliter ut suos successores et vicarios. (Corn. a Lap., hic.)

« Sicut, » significat etiam similitudinem in fine : utrique enim missi sunt ad eumdem finem. (Id., ex S. Cyrill., lib. XII, in ead verb. in *Joan.*)

(596) Sacerdotes procuratores sunt apud Deum pro ejus Ecclesia. (Guillel. Paris., *De sacr ord.*)

Pro universo terrarum orbe deprecator est apud Deum. (S. Chrysost., *De sacerd.*, lib. VI, c. 4.)

Non jura sua, sed aliena allegat. (Guillem. Paris., *ibid.*)

Digitized by Google

l'étendue de la religion de Jésus-Christ (597)

Le souverain pontife, dans l'ancienne Loi, portait sur soi les noms des douze tribus, pour figurer l'excellence de la religion du Fils de Dieu, et la grandeur de son amour envers son Père qui surpasserait celui de tous les hommes ensemble (598); et pour témoigner aussi que les prêtres doivent porter l'amour de tous les hommes dans leur cœur (599), qu'ils doivent contenir dans leur sein les respects et les louanges de tous les fidèles, et qu'ils doivent avoir en leurs âmes plus de religion envers Dieu, que toutes les créatures ensemble.

La sainte soutane est aussi comme un suaire qui nous tient ensevelis, et qui exprime au saint évêque l'état de mort et de sépulture où se trouve le saint clerc qui se présente à lui. Je dis saint partout; parce que comme l'Eglise est un monde nouveau et un monde de sainteté qui n'est fait que pour nous représenter Dieu et Jésus-Christ son Fils en leurs suréminentes perfections, il ne doit rien y avoir en elle qui ne soit saint (600).

La sainte soutane signifie donc que le clerc est mort au siècle (601): et c'est ce qu'il proteste lorsqu'en étant revêtu, il dit qu'il ne veut plus que Dieu: *Dominus pars hæreditatis meæ.* Et quand même il ne le dirait pas, son obligation ne laisserait pas de paraître par son habit, qui étant simple et noir, exprime à tout le monde que le clerc qui en est revêtu doit être mort à la pompe et au faste du siècle, et qu'il en doit être séparé de cœur, comme il en est séparé d'habillement (602).

La soutane couvre tout le corps, en témoignage que toute la chair est morte, et que le clerc qui la porte, porte en soi la mort de Jésus-Christ en tous ses membres. En effet, il faut que celui qui est élevé à ce saint état montre en sa personne la mort de Notre-Seigneur et ses victoires, et il faut que toutes ses œuvres les prêchent et les annoncent partout (603).

Saint Paul dit de tous les Chrétiens qu'ils doivent être environnés en tout leur corps de la mort de Jésus-Christ (604): *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.* (*II Cor.* IV, 10.) Et c'est ce que figure la soutane qui couvre les clercs, qui environne tout leur corps, et qui ne laisse rien voir d'eux que sous un habit de mort.

Comme ils sont tout à Jésus-Christ, et qu'ils se sont donnés à lui sans réserve dans la clérícature, non-seulement ils doivent avoir crucifié leur chair en tous ses déréglements et en tous ses désirs, selon cette parole de l'Apôtre: *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (605); mais encore ils doivent être morts et ensevelis avec Jésus-Christ pour avoir part ensuite à sa nouvelle vie. Et c'est ce qui est encore figuré par la soutane. C'est pourquoi comme le crucifiement, la mort et la sépulture précèdent la résurrection intérieure, l'évêque veut voir un enfant revêtu d'une soutane comme d'un drap mortuaire qui couvre toute sa chair et qui la tienne ensevelie, avant que de lui donner le surplis (606).

Le clerc revêtu de la soutane noire exprime la disposition de son esprit et le désir qu'il a de vivre humilié toute sa vie et mortifié en tout lui-même depuis les pieds jusqu'à la tête, n'ayant plus rien en lui à quoi il veuille vivre, ni volonté, ni jugement, ni passion; mais portant toute la chair morte en elle aussi bien qu'en tous ses propres désirs (607).

C'est ainsi qu'un clerc doit marcher dans le monde, portant la croix de Jésus-Christ

(597) Amictus pontificis totius mundi quædam imago fuit. (Philo., *De vit. Mos.*, lib. III.)

(598) *Portabit Aaron nomina filiorum Israel coram Domino super utrumque humerum.* (*Exod.* XXVIII, 12.)

Portabit nomina filiorum Israel super pectus suum quando ingredietur sanctuarium. (*Ibid.*, 29.)

(599) Est Aaron Christi figura, et illius sacerdotii quod in spiritu et veritate intelligitur. (S. Cyril. Alex., lib. II *De ador. in spir. et verit.*)

(600) Proprie sancta dicuntur, quæ Deo dedicata sunt. (S. Chrys., hom. 86 *in Joan.*)

Ecclesia ubique Christum in se circumfert. (S. Chrys., *In psal.* XCV.)

(601) Clericatum elegistis, id est, mundo renuntiare, et cum habitu humilitatis, affectum promittere humanitatis. (Ivo Carnot., serm. 2 *De excell. sacr. ord. pontif.*; *Biblioth. apost.*, *Exhort. ad* I *tonsur.*)

(602) Paupertatem et humilitatem profertis habitu corporis. (*Ibid.*)

(603) Mortificationem Jesu semper in corpore nostro circumferimus, quoniam ad ejus imitationem assidue carnem mortificamus, ut et aliis exemplum præbeamus. (S. Anselm., in *II Cor.* IV, 10.)

Sacerdotes constituti sunt per mundum Christi narrare victorias. (Petr. Dam., opusc. 15 *contr. clericor. intemp.*, dissert. 1, c. 1.)

(604) Christo occiso omnes ministri debent conformari. (D. Thom., *Suppl.*, q. 39, a. 4.)

(605) Homines sacros tum interius tum exterius oportet mortificationem Jesu circumferre in suo corpore. (S. Cyrill. Alex., lib. II *De adorat. in spiritu et verit.*)

Vestimentum talare, tam retro quam a lateribus et ante undique clausum. (*Conc. Basil.*)

Locutus est Dominus dicens: Erunt Levitæ mei. (*Num.* III, 12.)

(606) *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt*, id est, Christo crucifixo se conformaverunt, affligendo carnem suam, etc., *cum vitiis*, id est, cum peccatis, *et concupiscentiis*, id est, passionibus quibus anima inclinatur ad peccandum. Non enim bene crucifigit carnem, qui passionibus locum non aufert. (D. Thom., in cap. verb. *Gal.* V, 24, lect. 7.)

Crucifixus, mortuus, et sepultus, tertia die resurrexit. (*Symb. apost.*)

(607) Quod historice præcessit in capite, consequenter creditur fieri moraliter in ejus corpore. (S. Bern., serm. parv. 18.)

Electo ad intimam cordis humilitatem designandam humiliore cunctis coloribus nigro colore. (Petr. Clun., statut. 16.)

Digitized by Google

répandue sur tout lui-même : *Crucifigentes veterem hominem in semetipsis;* en sorte que rien de la chair ne paraisse vivant en lui. Il faut pour cela que la soutane soit toute fermée, et qu'elle couvre tout notre corps (608).

Il est vrai que la tête n'est point cachée sous cet habit comme le reste du corps : mais c'est afin de signifier, que c'est Jésus-Christ, qui est le chef de l'homme, qui doit paraître en nous : *Viri caput Christus* (*I Cor.* xi, 3) (609). Il faut qu'on le voie en notre bouche : *Si quis loquitur quasi sermones Dei* (610). *Celui qui parle*, dit saint Pierre (*I Petr.* iv, 11), *doit parler le langage de Dieu;* et il faut qu'on remarque que c'est Dieu qui meut sa langue et qui anime sa parole (611). Le visage aussi est découvert, pour témoigner que le clerc doit être en ses mœurs et en sa conduite une image vivante de la Divinité (612).

Que si les mains paraissent, c'est que le clerc doit encore faire connaître par ses œuvres représentées par ses mains, que Dieu opère en lui (613) : *Si quis ministrat, tanquam ex virtute quam administrat Deus* (*I Petr.* iv, 11). Si le clerc opère, que ce soit en la vertu de Dieu, que ce soit Dieu même qui le meuve, et qui lui communique l'efficace et l'énergie de son opération : en sorte que l'on voie dans son corps mort des œuvres de la vie de l'esprit, exprimée par les mains (614).

La face bien composée et la conduite de la vie bien réglée, sont des marques qui nous font connaître que Dieu habite dans l'esprit et dans l'âme du clerc. *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus : Dominus enim prope est* (615). Que votre modestie, dit saint Paul, soit connue de tout le monde, à cause de l'approche de Dieu et de l'union à Jésus-Christ, qui, résidant en vous, fait rejaillir la modestie sur votre face (616).

Ce grand Dieu qui compose toutes choses avec tant de sagesse, et qui meut la créature avec tant de conduite, fait voir s'il est présent à l'âme, par sa contenance, et par le mouvement du corps (617). Car si l'on reconnaît la présence de Dieu par la cadence réglée du firmament et par le mouvement des cieux qu'il conduit, combien plus aisément peut-on discerner la présence de sa majesté habitant dans une âme qu'il gouverne, par le mouvement qu'il lui donne (618)?

Il ne reste donc de découvert en celui qui est revêtu de la soutane, que la face et les mains : ce qui montre qu'il ne doit plus paraître de vie dans un clerc, ni dans un prêtre, si ce n'est la vie divine, la vie de Jésus-Christ, qui se découvre par les paroles et par les bonnes œuvres (619). Tout le reste doit être mort en lui; tout doit être enseveli dans le tombeau (620). La vie de Dieu seul, la vie de la foi et de la sagesse divine, doit éclater uniquement en lui (621); et même comme la foi doit opérer par la charité (622), de là vient que les mains sont découvertes, aussi bien que le visage, ce qui marque la charité de Dieu opérant en nous, et cette vie de foi découlant dans nos œuvres (623).

Pour les pieds, ils ne paraissent pas, et la soutane les doit couvrir : ce qui signifie la mort aux désirs et aux affections terrestres. Car les pieds qui marchent expriment nos affections qui nous meuvent en tout, et qui nous portent vers les lieux et vers les objets que nous aimons (624) : et comme ce sont ces affections terrestres et ces désirs

(608) Quia sacerdos dux est et antesignanus exercitus Domini, his titulorum insignibus jubetur incedere, seseque sequentibus Ecclesiæ cuneis crucis Christi debet vexilla portare. (Petr. Damian., opusc. 25, *De dignit. sacerdot.*, cap. 2.)

(609) *Ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali.* (*II Cor.* iv, 11.)

Capite nudato testatur Christum sibi caput esse. (Simeon Thessal., *De ord. episc.*)

(610) Os tuum os Christi est. (S. Ambr., *Lib. de Isaac.*, c 8.)

(611) *Non enim vos estis qui loquimini, sed spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis.* (*Matth.* x, 20.)

(612) Christi habitus et forma undique fulgeat et repræsentetur in nobis. (S. Anselm., *In Rom.* xiii, 14.)

(613) Exstantes et visæ manus virtutem et efficientiam Dei in his quæ operatur sacerdos declarant. (Simeon Thessal., *De sacram. ord.*)

(614) Nihil in moribus vestris appareat, nisi similitudo operum Christi. (S. Anselm., *In Ephes.* iv.)

(615) Nec oculus sine Dei nutu moveatur. (S. Basil., *In psal.* xxxii, 8.)

Ex visu cognoscitur vir, et ab occursu faciei cognoscitur sensatus. (*Eccli.* xix, 26.)

(616) Conversemur quasi Dei templa, ut Deum in nobis constet habitare. (S. Cypr., *De orat. Dom.*)

Modestia portio Dei est. (S. Ambr., lib. i *Offic.*, c. 18.)

(617) Ubi Christus est, modestia quoque est. (S. Greg. Naz., epist. 193.)

Amictus corporis et ingressus hominis enuntiant de eo (*Eccli.* xix, 26.)

(618) Cœli, consono ordinationis concentu, pro testantur gloriam Dei, et prædicatione perpetua majestatem sui loquuntur auctoris. (Auct. lib. *De vocat. gent.*, lib. ii, c. 1, apud S. Ambr.)

(619) Accipe hoc sacrum indumentum, quo cognoscaris mundum contempsisse et te Christo perpetuo subdidisse. (Frederic. archiep., *Institut. ad ord. suscip. in Eccl. Mediol.*, tit. 1.)

Forma esse debemus cæteris non solum in opere, sed etiam in sermone. (S. Ambr., lib. ii *Offic.*, cap. 19.)

(620) Nos oportet non solum vitiis carnalibus, verum etiam ipsis elementis mortuos esse. (Cassian., lib. iv *Instit.*, cap. 35.)

(621) *Quod nunc vivo in carne, in fide vivo Filii Dei.* (*Galat.* ii, 20.)

(622) Justus enim ex fide vivit. (S. Anselm., *ibid.*)

(623) *Fides quæ per charitatem operatur.* (*Galat.* v 6.)

Vita justitiæ est per Deum habitantem in nobis per fidem... Et intelligendum est de fide per dilectionem operante. (D. Thom., *In Galat.* iii, lect. 4.)

(624) Humani affectus quasi pedes sunt. (S. Aug., tract. 56 *in Joan.*)

Pedes nostri affectus nostri sunt. Prout quisque affectum et amorem habuerit, ita accedit vel recedit. (Id., *In psal.* xciv.)

Digitized by Google

grossiers qui font les principales parties de la vie animale, ils doivent être mortifiés et étouffés dans les clercs, parce qu'ils ne doivent plus avoir que Jésus-Christ vivant en eux, qui y tienne toute la vieille créature ensevelie (625).

Il faut que tout ce qui est en eux serve à l'édification des peuples, et qu'il n'y ait rien, même dans leur extérieur, qui ne prêche les mystères de notre sainte religion. Et c'est pourquoi on les revêt d'une soutane, qui annonce au monde le mystère de la mort et de la sépulture du vieil homme (626). Car c'est là ce que publie hautement cet habit noir qu'ils portent. Mourez, dit-il, aux vanités du siècle (627), mourez à ses maximes, mourez au péché, au diable et à la chair; mourez enfin à tout ce qui n'est point Dieu, vous trouvant ensevelis avec Jésus-Christ dans un général oubli de toutes choses.

En effet, le clerc par cet habit qui est tout autre que celui du siècle (628), fait bien connaître qu'il a déposé toutes les mœurs du monde, qu'il ne veut plus avoir de conformité ni de société avec lui (629), et qu'il fait une profession publique de s'opposer à ses pompes et à ses vanités. C'est ce qu'expriment la simplicité, la modestie et la couleur de ce saint vêtement.

Le clerc prêche encore la mort par son visage et par son maintien (630). Car, comme nous avons dit, il ne porte le visage découvert que pour montrer qu'il vit à Dieu, dont le visage en nous est la représentation et l'image : et comme Dieu, qui est au-dessus de ce monde, vit en lui d'une vie infiniment sublime et relevée au-dessus de la terre, de là vient que le clerc doit porter un visage de mort, d'oubli et d'élévation grande au-dessus de toutes les créatures, montrant à tout le monde comme il faut mépriser la terre et tout ce qu'elle porte (631).

C'est pourquoi le clerc doit être aveugle à ce monde : il n'en doit point considérer les beautés ni les raretés; il doit être sourd à ses nouvelles; il doit fouler aux pieds toutes ses pompes; il doit condamner ses artifices; il doit avoir le cœur fermé à ses maximes et à ses sentiments : en un mot, il doit être insensible à tout ce qu'il propose, à cause qu'il est intérieurement revêtu de l'homme intérieur, et de cet homme du ciel qui ne vit plus à la terre, laquelle ne peut rien avoir digne de lui (632).

Comme il est d'une autre génération et d'un monde plus beau, plus pur et plus saint mille fois que ce monde présent, parce qu'il est déjà dans le ciel, où Dieu est tout le monde de Jésus-Christ et ceux qui sont revêtus de lui, il n'a plus selon cet état aucun rapport à ce monde grossier (633). Il n'est plus, comme il était dans l'ordre de la nature, la clef à laquelle aboutit toute la voûte de ce monde, mais il est la clef à laquelle aboutit toute l'Eglise du ciel, qui repose sur lui, qui le regarde, et pour lequel tout ce monde supérieur a été formé (634).

Il faut donc nous regarder comme des personnes hors du monde qui vivent dans le ciel (635), qui conversent avec les saints, qui sont dans un oubli, dans un dédain, dans un mépris et dans une aversion et condamnation souveraines de tout le siècle (636). Car c'est ce que les ecclésiastiques doivent exprimer continuellement au monde (637), au milieu duquel ils doivent marcher comme Dieu même, et comme Jésus-Christ, faisant paraître par leur conduite à tous ceux qui les voient, qu'il y a une meilleure vie qui les attend au ciel (638), où ils

(625) Signum crucis impressum (in ordinatione) designat omnium simul cupiditatum cessationem, divinæque vitæ imitationem. (S. Dionys., *De eccl. hier.*, cap. 5; *Contempl.*, § 4.)

(626) In eos tanquam in speculum reliqui oculos conjiciunt. Quapropter sic decet clericos vitam moresque suos omnes componere, ut habitu, gestu, incessu aliisque omnibus nihil nisi grave, moderatum ac religione plenum præ se ferant. (*Conc. Trid.*, sess. 22, c. 1, *De reform.*)

(627) *Nolite conformari huic sæculo.* (*Rom.* XII, 2.)

(628) Vestis nigra humilitantis et religiosæ vitæ symbolum est. (Simeon Thessal., *Lib. de sacris ordin.*, cap. 2, *De ritu ordinat. lector.*)

(629) Abjecto mundo et despectis Satanæ pompis, profitentur hoc Davidicum : *Dominus pars hæreditatis meæ.* (*Conc. Bitur., De cleric.*; 1554.)

(630) Mortuum nobis hunc mundum deputantes, nos quoque huic mundo moriamur, et dicamus quod Apostolus ait (*Galat.* VI, 14) : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* (S. Aug., lib. II *De Trinit.*, cap. 17.)

(631) Eo usque mente secedat et avolet, ut communem hunc transcendat usum et consuetudinem cogitandi. (S. Bern., *In Cant.*, serm. 52.)

Quæ retro sunt, id est terrena quæ reliqui obliviscens, ad ea quæ sunt priora, id est cœlestia quæ sunt elevantia me extendens, persequor, id est perfecte sequor mente et opere. (S. Ansel., *In Philip.* III, 13.)

(632) Quemadmodum qui inflammatus est ac febri laborat, quemcunque ei offeras cibum aut potum quamvis suavissimum abominatur ac renuit, etc. : sic qui Spiritus sancti atque Christi cœlesti desiderio sunt accensi, et amore dilectionis Dei in anima sauciati, omnia quæ sunt in hoc sæculo præclara et pretiosa repudianda et odio digna reputant. (S. Macar., hom. 9.)

Quid agis in sæculo, qui major es mundo? (S. Hier., epist. 1.)

(633) Deus ipsi sibi et mundus, et locus et omnia.. (Tertull., *Contra Prax.*, c. 5.)

Nihil nobis sit commune cum sæculo. (S. Chrysost., hom. 4 *in Tit.* II.)

(634) Respice universum mundum hunc, et considera si in eo aliquid sit quod tibi non serviat. Omnis creatura ad hunc finem cursum suum dirigit, ut obsequiis tuis famuletur et utilitati deserviat. Hoc cœlum, hæc terra, hic aer, hæc maria, etc. (Apud S. Aug., t. IX, *Medit. de dilig. Deo*, c. 4.)

Ecclesiæ corona. (S. Clem., *Const. apost.*, lib. II, c. 28.)

(635) *De mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo.* (*Joan.* XV, 19.)

Nostra conversatio in cœlis est. (*Philip.* III, 20.)

(636) Non solum non se immisceat circa sæcularia negotia, sed nec cogitet de mundo. (S. Chrysost., hom. 10, *Op. imp. in Matth.*)

(637) In hoc positi sunt ut Deum repræsentent. (D. Thom., *Suppl.*, q. 34, a. 1.)

(638) *Cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam.* (*Hebr.* X, 34.)

Digitized by Google

sont déjà transférés, et où ils conversent en esprit avec les saints.

Section ii. — *Du surplis.*

Le saint évêque, en parlant de l'habit des clercs, le nomme l'habit de la sainte religion, (639), comme nous avons déjà remarqué ci-dessus. Cet habit exprime deux choses : l'une, la mort à soi et au péché; et l'autre, la vie à Dieu. *Considérez-vous*, dit l'Apôtre saint Paul, *comme morts au péché, et ne vivant plus qu'à Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur* (640).

Ce double état de mort et de vie pure nous est donné premièrement dans le baptême par Jésus-Christ (641), qui, dans ce sacrement, nous ensevelit avec lui en sa mort, et nous ressuscite aussi avec lui en la nouveauté de sa vie (642). Et c'est de quoi nous faisons une solennelle et spéciale profession dans la tonsure, où nous protestons de mourir au monde et à toute créature, afin de ne vivre qu'à Dieu, pour sa gloire et pour le service de son Eglise (643).

Saint Jacques explique notre religion par ces deux effets : *Religio munda*, dit-il (*Jac.* i, 27), *et immaculata apud Deum, et Patrem, hæc est : Visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum, et immaculatum se custodire ab hoc sæculo* (644). Notre sainte religion consiste premièrement à être morts entièrement au siècle, en sorte que rien ne reste en nous de la souillure du monde, de la corruption de ses maximes et de l'impureté de son amour (645). Secondement, elle consiste à opérer en sainteté les œuvres de charité et de vie divine, comme est de secourir le prochain dans ses besoins, en la vue de Dieu, pour l'amour duquel nous servons ceux même dont nous ne pouvons rien attendre (646).

L'habit de cette sainte religion est double : il est extérieur et intérieur ; de même que la religion, laquelle doit être extérieure et intérieure, pour être universelle en l'homme, qui, étant composé et de corps et d'esprit, doit rendre des témoignages en tout lui-même, et au dehors et au dedans, de son culte et de sa religion (647).

L'habit extérieur de cette religion consiste premièrement en ce vêtement noir de la soutane dont nous avons parlé, qui exprime la mort au monde et à toutes les inclinations et sentiments d'Adam, jointe à la mort et à la sépulture du Fils de Dieu, que le clerc doit représenter au monde par ses œuvres et dans toute sa conduite. Secondement, il consiste au surplis, qui représente la vie nouvelle de Jésus-Christ établi en nous sur la mort du péché, et qui exprime encore sa résurrection et sa vie divine, qui est rendue sensible aux enfants de l'Eglise par l'innocence, par la sainteté et par toutes les vertus qui doivent reluire dans les clercs (648).

Cet habit extérieur a été imité dans l'Eglise presque par tous les ordres religieux. On le voit dans l'ordre des Carmes, des Bernardins, des Augustins et des Dominicains, qui ont partagé leur habit entre le noir et le blanc, pour exprimer par là au dehors ce qu'ils doivent pratiquer au dedans, qui est la mortification de la chair et la vie de l'esprit (649). Et si saint Benoît, par dévotion particulière à la mort et à la sépulture de Jésus, s'est tout vêtu de noir, il devait naître de lui un saint, qui est le grand saint Bruno, qui, achevant les desseins de Dieu sur son ordre, fut vêtu tout de blanc.

Ces deux saints expriment les deux principaux mystères de notre religion; saint Bruno représentant par la blancheur de son habit la résurrection de Notre-Seigneur, comme saint Benoît avait figuré auparavant, par son habit noir, le saint mystère de sa mort (650). Et ce sont ces deux mystères et ces deux états du Fils de Dieu, qu'expriment dans les clercs la soutane et le surplis dont ils sont revêtus.

L'habit intérieur des clercs est Jésus-Christ même. Et cet habit est bien différent

(639) Habitum sacræ religionis. (*Pontif. Rom.*)

(640) *Existimate vos mortuos peccato : viventes autem Deo in Christo Jesu.* (*Rom.* vi, 7.)

(641) *Consepulti ei in baptismo, in quo et resurrexistis.* (*Col.* ii, 12.)

(642) Mortuum sibi deputet mundum, ac se mundi blandientis illecebris exhibeat crucifixum. (Prosp., lib. i *De vit. contempl. sacerd.*, c. 8.)

(643) Mercenarii sumus conducti, et ideo vocati a Christo ut hæc sola operemur quæ pertinent ad gloriam Dei... proximique profectum. (S. Chrysost., hom. 34, *Op. imp. in Matth.*)

(644) *Visitare pupillos et viduas*, etc., id est, exercere se in operibus misericordiæ erga proximum, et in operibus munditiæ erga seipsum. (Liran., hic.)

(645) Per sæculum intelligit mundum et omnia quæ sunt in mundo. Qui (enim) mundum diligit, immaculatum se a sæculo non custodit. (*Gloss.*)

(646) Puritas cordis in duobus consistit : in quærenda gloria Dei et utilitate proximi, ut in omnibus nihil suum quærat, sed tantum aut Dei honorem, aut salutem proximorum aut utrumque. (S. Bern., *Ep. ad Henr. Senon.*, cap. 3.)

(647) Duplex est cultus Dei, interior et exterior. Cum enim homo sit compositus ex anima et corpore, utrumque debet applicari ad colendum Deum, ut scilicet anima colat interiori cultu, et corpus exteriori, etc. (D. Thom., 1-2, q. 101, a. 2 in c.)

(648) Ad hoc a Deo dati estis, ut depravatos mores ac leges mundi verbo et exemplis virilitet impugnetis. (Barth. a Martyr., *Stim.*, part. ii, c. 6.)

Superpellicium 1° propter sui candorem munditiam seu puritatem carnis designat... 3° innocentiam denotat. Et ideo ante omnes alias vestes sacras induitur, quia divino cultui deputati, innocentia vitæ cunctis virtutum actibus superpollere debent, juxta illud psal. (xxiv, 21) : *Innocentes et recti adhæserunt mihi.* (Durand., lib. iii *Divin. off.*, c. 1, n. 11.)

(649) Visum est, ut mihi videtur, magnis Patribus illis nigrum colorem magis humilitati, magis pœnitentiæ, magis luctui convenire, etc. Vestes candidas magis gloriam quam abjectionem, magis gaudium quam mœrorem antiquitus designasse. (Petr. Cluniac. abb., *Epist. ad Bern. abb. Claraval.*)

(650) Veteres Patres candida veste ad spiritualium genesim indicandam usi sunt ; cum albus color vitæ symbolum sit, et ater mortis. (Vicecomes, *De baptism.*, lib. v, c. 8.)

Digitized by Google

des vêtements extérieurs, qui n'ont qu'une union morale avec les corps qui en sont revêtus, et qui les couvrent seulement, mais ne les pénètrent pas (651); car celui-ci est pénétrant et s'insinuant à l'âme qui en est revêtue : et c'est Jésus-Christ même en nous, se mêlant, si on le peut dire, avec nous, nous remplissant de ses perfections et de sa substance, nous pénétrant de tout lui-même, et exprimant sur nous ses qualités divines (552); en sorte que par cette union et pénétration intime de sa substance, il ne se fait que comme une chose de lui et de nous.

C'est cet habit dont saint Paul désirait que tous les Chrétiens fussent revêtus, lorsqu'il leur disait (*Rom.* XIII, 14) : *Induimini Dominum Jesum Christum* (653); et l'évêque, en imposant aux clercs le surplis, qui représente la perfection et l'achèvement de notre religion, leur montre l'étroit engagement, et l'obligation spéciale qu'ils ont d'en être revêtus, en disant à chacun d'eux : *Induat te Dominus novum hominem, qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis :* « Le Seigneur vous revête du nouvel homme, qui a été créé selon Dieu dans la justice et dans la sainteté de la vérité (654).» Ces termes sont mystérieux et sont remplis d'une profonde intelligence sur la conduite de Dieu dans son Eglise et sur la sainteté des clercs.

Et pour les entendre, il faut savoir que l'homme, réparé en Notre-Seigneur par le baptême, n'est pas conforme à Adam dans l'état de son innocence; car Adam avait été créé en sainteté universelle, c'est-à-dire qu'il était saint en son âme et en sa chair (655). Mais l'homme, renouvelé et réparé dans l'Eglise, qui est le véritable paradis terrestre, n'est pas créé en sainteté universelle, ni seulement comme Adam, mais en sainteté et justice : *In justitia et sanctitate.* Car l'homme baptisé porte par justice une chair rebelle et pesante à l'esprit, qui lui est un joug très-fâcheux et un poids très-pénible. C'est pourquoi il doit avoir en soi l'esprit de zèle et de justice contre soi-même pour punir sa chair et pour la réduire en servitude, en la crucifiant par justice, et la châtiant de son orgueil et de son insolence.

Il faut qu'en vertu de l'esprit de Notre-Seigneur qui l'anime, il la soumette à la loi de Dieu, qu'il l'applique malgré elle au service du prochain, et qu'il la réduise encore au total anéantissement d'elle-même (656). C'est en quoi le nouvel homme est différent du premier qui avait été créé dans une telle sainteté, que la chair et les sens suivaient les inclinations de l'esprit et vivaient ensemble dans une parfaite intelligence, étant toujours d'accord dans leurs mouvements, et toujours également portés aux œuvres de sainteté et de justice, ce qui n'arrive pas dans le nouvel homme et dans les Chrétiens de qui la chair n'est pas sanctifiée

La seconde différence qui se rencontre entre la sainteté du Chrétien et du nouvel homme réformé en Jésus-Christ, et celle du premier homme dans l'état d'innocence, est que la sainteté du Chrétien le porte incessamment à se priver, autant qu'il le peut, des créatures, qui depuis le péché ne lui sont que des sujets de tentation, pour s'appliquer à Dieu par la foi pure, dans un dénûment de toutes choses : au lieu que la sainteté du premier homme et la grâce de l'innocence en Adam ne le séparaient pas de la sorte et ne l'obligeaient pas à cette privation, l'appliquant même aux créatures, pour lui faire remarquer en elles les beautés divines qu'elles exprimaient l'élevant ainsi à Dieu sous ces formes visibles et par le ministère de ses sens (657).

Cette différence marque la grande pureté

(651) Vestis ad honorem et gloriam plane sacrati sanctique generis, Christus est : atque præclarum ac supernum sanctarum animarum ornamentum. (S. CYRILL. Alex., *De ador. in spir. et ver.*, lib. II, qui est *De sacerd.*)

(652) David ex persona Dei, de eis qui in Ecclesiis sacerdotali munere funguntur, dicit : *Sacerdotes ejus induam salutari.* Paulus induere Dominum Jesum præcepit; hoc illud est de cœlo habitaculum, illa exsultationis tunica et indumentum salutis. (*Ibid.*)

(653) Christum induimini, id est, formam Christi sumite vestem, ut habitus et forma illius undique fulgeat et repræsentetur in nobis. (S. ANSEL., *In Rom.* III.)

(654) Dicitur induere Christum qui imitatur, quia sicut homo continetur vestimento, et sub ejus colore videtur, ita in eo qui Christum imitatur opera, Christi apparent. (D. THOM., *In Rom.* XIII, 14.)

(655) Adam non opus habebat eo adjutorio quod implorant sancti in hac vita ad quos pertinet liberationis gratia, cum dicunt : *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ*, etc. Quoniam in eis *caro concupiscit adversus spiritum, et spiritus adversus carnem...* Ille vero nulla tali rixa a seipso adversus seipsum tentatus atque turbatus, in illo beatitudinis loco sua secum pace fruebatur. (S. AUG., *De corrept. et grat.*, cap. 11.)

(656) Byssus est genus lini candidissimi, et ad summum candorem multa vexatione et ablutione perductum. Significat autem perfectam carnis munditiam secundum illud quod in *Apocalypsi* (XIX, 8) legitur : *Byssus sunt sanctificationes sanctorum.* Hanc munditiam caro sacerdotis ex se non habet, sicut nec linum ex se est candidum; sed, sicut dictum est, multis castigationibus et ablutionibus redditur candidum, ut aptum fiat indumentis pontificum... Forma est sacerdotalis munditiæ, ut secundum Apostolum sacerdotes carnem suam castigent et in servitutem redigant, et præeunte gratia habeant per industriam, quod non potuerunt habere per naturam. (Ivo Carnot., *De signif. indum. sacerdot.*, serm. 3 *in synod.*; HUGO A S. VICTORE, *De sacram. Christ. fid.*, lib. II, p. 4, c. 2.)

(657) *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet non potest meus esse discipulus.* (*Luc.* XIV, 33.)

Creaturæ Dei in odium factæ sunt, et in tentationem et in muscipulam vedibus insipientium. (*Sap.* XIV, 11.

Oportet Christianum abnegato mundo transferri ex hoc sæculo in quo versatur animus illecebris illectus a tempore transgressionis Adam, in alterum sæculum, et intellectu in superiori ac divino mundo versari, etc. (S. MACAR., hom. 24.)

Digitized by Google

de notre état renouvelé en Jésus-Christ, qui nous sanctifie et nous consacre à son Père dans une séparation universelle de toutes choses, nous appliquant à lui dans sa vérité et nous le faisant voir par la foi pure tel qu'il est en lui-même (658), sans nous arrêter à l'extérieur de tout ce monde. *Sanctifica eos in veritate*, disait autrefois Notre-Seigneur à son Père (*Joan.* XVII, 17) : Appliquez-vous, ô mon Père ! vos serviteurs en la vérité de de ce que vous êtes, et non plus sous des figures, comme vous avez fait autrefois (659). Car la religion des véritables adorateurs est d'adorer Dieu en esprit et en vérité (660), non plus seulement sous des ombres.

Voilà quelle doit être la religion des clercs, qui, tenant les yeux fermés à la vanité du siècle, et ne s'arrêtant plus à la figure de ce monde qui passe (661), contemplent la majesté de Dieu tel qu'il est en lui-même, le voyant et l'entretenant comme un ami fait son ami ; ne le regardant plus seulement par derrière, c'est-à-dire par des figures comme des serviteurs, mais découvrant sa face par la nudité de la foi, qui, bien qu'obscure (662), ne laisse pas de nous le montrer tout entier tel qu'il est en lui-même, et tout autrement que ne faisaient les figures. Ce qui nous donne bien une autre ouverture et un plus grand accès auprès de Dieu, et lui procure aussi un culte infiniment plus saint en notre religion (663). Et c'est cette religion sainte, cette religion pure et immaculée, cette religion de véritables adorateurs, qui est représentée par le surplis que le clerc porte dans toutes ses fonctions.

Cet habit marque la grande pureté et l'éminente sainteté de vie dans laquelle doit être celui qui reçoit la tonsure. Il figure cette candeur et cette innocence qui doit être répandue universellement en lui (664) : et c'est pour lui rendre son engagement à la sainteté et à la perfection plus sensible, et pour lui tenir toujours son obligation présente, qu'on le revêt de la blancheur de cet habit (665).

C'est ainsi que l'Eglise, suivant sa conduite ordinaire, qui est de figurer par des choses extérieures et sensibles les dispositions qui doivent être dans le cœur de ses enfants (666), habillait autrefois de blanc les nouveaux baptisés, pour leur représenter la candeur et l'intégrité que demandait la vie dont ils venaient de faire profession dans le baptême (667). Et elle revêt encore aujourd'hui extérieurement d'un surplis les clercs qu'elle admet à la tonsure, pour leur marquer par cette cérémonie la sainteté dont ils doivent être intérieurement revêtus (668).

C'est pour cela aussi qu'elle met aux ministres sacrés qui doivent être dans une pureté consommée, un amict sur la tête et une aube sur le corps, qui les couvrent entièrement ; et que l'évêque, qui doit avoir une double sainteté et une plénitude de grâce pour lui et pour les autres beaucoup plus abondante, met encore par-dessus son aube deux tuniques blanches ; dont l'une qui le ceint de plus près et qui est de soie marque que par-dessus la sainteté commune il en doit avoir une plus éminente, et l'autre, qui est plus ample, exprime par son amplitude la sainteté plus étendue qui le doit revêtir pour embrasser toute l'Eglise (669).

Le surplis par sa blancheur figure aussi la blancheur du ciel et le brillant de la gloire. Il exprime cette vie toute divine dont le clerc doit être revêtu, cette vie ressuscitée, qui est la même en substance que la vie de pureté et de splendeur dont les saints jouissent dans le ciel figuré par l'Eglise, où l'on porte le surplis, laquelle étant la même ici-bas et dans

Contemptu universorum Christus sequendus. (S. HILAR., can. 16 *in Matth.*)

(658) In veritate, id est, in me. (S. CYRILL. Alex., lib. XI *in Joan.*, X.)

(659) Sanctificantur in veritate hæredes Novi Testamenti, cujus veritatis umbræ fuerunt sanctificationes Veteris Testamenti, et cum sanctificantur in veritate, utique sanctificantur in Christo qui dicit : *Ego sum veritas.* (S. AUGUST., tract. 108 *in Joan.*)

(660) *Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate.* (*Joan.* IV, 23.)

Fides, character latriæ nostræ. (S. BASIL., lib. II *Adv. Eunom.*)

(661) *Præterit figura hujus mundi.* (*I Cor.* VII, 31.)

(662) Negatur his terrena divisio, dum sæculare sibi non vendicant portionem ; hoc solum noverint possidere, fidei et devotionis obsequium. (S. AMBR., *In psal.* CXVIII, octon. 8.)

(663) *Loquebatur Dominus ad Moysem facie ad faciem, sicut solet loqui homo ad amicum suum.* (*Exod.* XXXIII, 11.)

Ore ad os sicut quondam cum sancto Moyse, loquitur cum sponsa, et palam non per ænigmata et figuras Deum videt. (S. BERN., serm. 45 *in Cant.*)

Fide colitur Deus. (S. AUG., *Expos. Ep. ad Galat.*, c. III.)

(664) Mitto vobis superpelliceum novum et candidum, quod repræsentet vobis vitæ novitatem et munditiæ candorem, etc. (STEPH. Tornac., epist. 123, *Albin. cardinal.*)

(665) Candore vestis munditia vitæ significatur. Tales enim Dominum decet habere ministros, qui nullo carnis corrumpantur contagio, sed perfecta mentis et corporis castitate splendeant. (HUGO A S. VICTORE, *De sacram. Christ. fidei*, lib. II, c. 11, t. III ; S. ISIDOR. Hispal., lib. II *Offic. eccl.*, c. 8.)

(666) In sensibilibus intelligibilia tibi præbet Christus, etc. (S. CHRYS., hom. 83 *in Matth.*)

(667) Vestis candida traditur baptizato, ad significandum puritatem vitæ quam debet post baptismum observare. (D. THOM., p. III, q. 66, a. 11, ad 3.)

(668) Albæ vestes munditiam indicant, quia justum est ut clerici in sanctitate et justitia Deo serviant. (HONOR. Augustod., lib. I *Gemm.*, c. 232.)

(669) Post amictum albam induit, quæ candoris munditiam demonstrat : quæ membris corporis convenienter aptata, nihil dissolutum in vita sacerdotis esse debere demonstrat. (DURAND., *Ration. div. offic.*, lib. III, c. 4.)

Post albam pontifex induit tunicam, et super tunicam dalmaticam vestit. Per tunicam significantur ratio sublimium et virtutes quas habere debet præfectus : per dalmaticam ampliorem charitatem, etc. Et quia pontifex magis expresse gerit similitudinem Salvatoris quam simplex sacerdos, ideo pluribus ornamentis utitur. (DURAND., *Ration. div. offic.*, lib. III, c. 10, 11.)

Digitized by Google

le paradis, commence à se servir dès à présent des ornements dont elle doit être éternellement revêtue (670).

Les vêtements de Jésus-Christ en sa transfiguration devinrent blancs comme la neige, *Vestimenta ejus facta sunt alba sicut nix* (*Matth.* XVII, 2), pour exprimer par avance sa vie glorieuse et divine au jour de sa résurrection. Et les anges qui annoncèrent ce dernier mystère, parurent aussi avec des vêtements tout blancs pour exprimer par là à toute l'Eglise quelle devait être l'innocence et la pureté de ceux qui y auraient un jour quelque part sur la terre.

Et voilà ce qu'exprime le surplis, dont l'évêque revêt le clerc pour lui marquer l'état de son intérieur divin tout rempli de grâce, de pureté et de sainteté, pour l'instruire de l'innocence de la vie qu'il doit mener et pour lui faire connaître qu'il ne lui est plus permis de s'adonner à aucun emploi séculier ou profane sous un habit du ciel (671).

Le clerc, étant ainsi revêtu, exprime qu'il est entré dans la vie nouvelle, dans la vie de résurrection, dans la vie divine, dont les anges et les saints en Jésus-Christ vivent dans le ciel pour la gloire de Dieu (672). Cette vie divine est celle du Fils de Dieu ressuscité, dans laquelle le clerc doit entrer en se perdant dans l'intérieur de Jésus-Christ même et dans ses dispositions, c'est-à-dire dans sa religion, dans ses louanges, dans son amour, en un mot, dans tout l'esprit de ce divin Sauveur glorieux et glorifiant son Père : de sorte que, comme dans le ciel l'occupation du Fils de Dieu et celle de tous les anges et des bienheureux en Jésus-Christ, est d'être appliqués à Dieu sans relâche, de le contempler sans interruption, de le louer, de l'adorer et de l'aimer incessamment dans leur innocence et dans leur sainteté, ainsi les clercs dans l'Eglise doivent être en application de louange, d'amour et de jubilation perpétuelle envers Dieu (673).

Une distraction volontaire à l'égard du surplis est un reproche semblable à un mouvement de la chair à l'égard de la soutane. L'un souille le surplis comme l'autre la soutane ; et tous les deux rendent le sacrement, c'est-à-dire ce double signe de la sainte religion des clercs, malheureusement profané, et en violent la sainteté (674).

Oh ! quelle mort et quelle vie que celle des clercs ! A quoi ne s'étend pas cette mort, et qu'est-ce que ne renferme point cette vie, puisqu'elle entre dans l'étendue de l'intérieur de Jésus-Christ même, et de cette vie divine dans laquelle les saints du ciel se perdent et s'abîment, pour être dans une religion parfaite envers la majesté de Dieu : *Per Jesum Christum in gloriam et laudem Dei* (675).

Si le clerc voit quelques parties de la soutane noire qui paraissent sous le surplis, qu'il pense que la mort, qui lui est exprimée par la noirceur de cet habit, le tient dans un état où il n'est pas encore tout consommé, comme il le sera dans le ciel, et où l'impureté de la chair qu'il porte, quoique mortifiée et animée d'une âme revêtue de grâce et d'esprit, est toutefois en son fond remplie d'ordure et de corruption.

C'est ce qui le doit faire rougir de honte, de paraître devant Dieu environné d'une chair de péché, indigne d'entrer dans le sanctuaire et dans ce lieu de sainteté, qui représente le paradis sur la terre, où rien de souillé ne peut avoir accès. C'est ce qui

(670) Per vestimenta candida intelligimus decorem animarum nostrarum, scilicet gloriam immortalitatis nostræ. (DURAND., *Divin. offic.*, Prœm.)

Vestis candida gloriæ præfert indumentum. (Ivo Carnot., *Serm. de sacram. neophyt.*)

(671) Habitus albus pertinet ad perfectos, et ad illos, qui ita per terrenorum contemptum ad ea quæ sursum sunt, elevati sunt, ut sint quasi in cœlis per beatitudinem glorificati, etc. (*Biblioth. Præmonstr.*, lib. I, c. 4, sect. 13.)

Vestes candidas magis gloriam quam abjectionem designasse, etc. Et angelus resurgentis, et angeli ascendentis Domini præcones indicarunt : ipseque Salvator in illa transfigurationis suæ gloria vestibus niveis præclarus apparens ostendit. (PETR. Cluniac., lib. IV, epist. 9, *Ad S. Bern.*)

(672) Dum superpelliceum, qui amictus ex tela linea candida constat, induit clericus, cogitet quam personam sustineat, nempe a sordibus labeque puram, qualem vestitus ille indicat. (*Concil. Mediol.* V, p. III, tit. *Quæ ad div. offic. pertinent.*)

(673) Sacerdoti omnes judices esse volunt ut carne nequaquam composito, ut humanam naturam non sortito, verum ut angelo, ut humanæ infirmitatis minime participi. (S. CHRYSOST., *De sacerd.*, c. 14.).

Sitis per Christum sensibus innovati, abjecta sæculi hujus figura, et tota inveteratæ imaginis deformitate projecta, formam vestram in formam vestri reducite Salvatoris : ut novitas sensuum vestrorum in vestris actibus elucescat, et cœlestis homo cœlesti habitu jam gradiatur in terra. (S. CHRYSOL., serm. 120.)

Deo servite assiduis divinarum laudum officiis : et in ecclesia, quasi perpetua vestra sacerdotali clericalique statione continenter versamini. (*Conc. Mediol.* IV, p. 3, tit. *Monitiones.*)

(674) Sicut pretiosam vestem exigua quævis macula turpius decolorat, nobis ad immunditiam minima quælibet inobedientia sufficit ; nec jam nævus est, sed gravis macula. (S. BERN., *De tripl. custod.*)

Etiam a jactu oculi et cogitationis errore mens Christi corpus consecratura sit libera. (S. HIERON.)

(675) Vita Christi electis ejus membris applicata, vita est cœlestis patriæ, in qua resurrexit a mortuis, et fruitur sedens ad dexteram Dei, etc., haud secus ac si et resuscitati, et ad Dei dexteram cum illo essemus assumpti. (NACLANT. episc. Clugiens., *In Ephes.* I.)

Scio quia non habitat in me, hoc est in carne mea, bonum. (*Rom.* VII, 18.)

Quantumcunque in hoc corpore manens profeceris, erras si vitia putas emortua, et non magis suppressa. Velis nolis, intra fines tuos habitat lebulæus. Subjugari potest, sed non exterminari. (S. BERN., serm. 58 *in Cant.*)

Video aliam legem in membris meis, etc. *Infelix ego homo, quis me liberabit a corpore mortis hujus?* (*Rom.* VII, 23, 24.)

Audi, o anima, qualis sis, onerata peccatis, irretita vitiis, etc. *Quando veniam et apparebo ante faciem Domini!* etc. O civitas sancta, civitas speciosa, ad te clamo, te requiro, etc. (Auctor lib. *De spir. et litt.*, c. 60, 62 ; *Epist.* S. Aug.)

Digitized by Google

le doit obliger à ne demeurer dans sa chair qu'avec douleur, et à gémir sans cesse de se voir assujetti à cette fâcheuse nécessité.

On porte le saint habit de la soutane au milieu du siècle, pour marquer que l'on est mort au monde : et l'on est revêtu du saint surplis dans l'Eglise, pour témoigner que l'on vit de la sainte vie de l'Eglise. Que si l'on quitte le surplis en sortant de l'église et qu'on ne le porte point parmi le monde, l'on peut se représenter que le siècle présent, dans la corruption où il est, n'est pas digne de porter en soi ni de voir l'habit de sainteté et la pureté de Notre-Seigneur que le surplis représente (676); qu'il n'y a que la sainte Eglise qui soit digne de Dieu, et qu'il n'y a que cette demeure de sainteté qui mérite de posséder Jésus-Christ (677). En effet, sans elle jamais le monde ne verrait ni ne posséderait cet adorable Sauveur (678). C'est à elle à qui on est redevable de sa demeure parmi nous, et il n'y a que sa pureté et sa sainteté qui soient dignes de lui.

Il faut que nous portions le noir, et que nous nous mettions dans le deuil quand nous sommes sortis de l'église (679), comme d'un paradis terrestre hors duquel nous nous trouvons exposés à toute sorte de travaux, de peines et de sueurs (680); et c'est pour cela que les saints prêtres sentent si souvent de l'affliction dans leur cœur, quand ils se voient hors de ce lieu de sainteté, et qu'ils trouvent une si grande joie et si profonde paix dans les offices qu'ils y font, et dans les fonctions qu'ils y exercent (681).

CHAPITRE IX.

De la tonsure et de la couronne des clercs.

La couronne que l'on fait aux clercs est une marque de l'empire qu'ils ont sur eux-mêmes et sur les mouvements de leur chair (682).

Cette couronne se fait par le retranchement de leurs cheveux : ce qui marque comme ils doivent être séparés intérieurement des choses superflues du monde (683-89), et qu'ils ne doivent pas être plus sensibles à toutes les pertes qui leur peuvent arriver sur la terre, qu'ils ne le sont à la coupure de leurs cheveux.

Ils protestent par là, que non-seulement ils ne sont plus attachés à leurs cheveux, qui servent d'amusement à la plupart des gens du monde et qui font une partie de leur plus grande vanité; mais encore qu'ils en abandonnent toutes les autres superfluités, desquelles ils ne veulent faire non plus d'état, que de ces excréments qu'on leur coupe (690).

Ils témoignent qu'ils regardent tous les biens de la terre comme de la corruption (691), et qu'ils connaissent que tous ces amusements extérieurs ne sont pas plus utiles que ce qu'on leur retranche de leurs cheveux, qui ne valent pas même le brûler, à cause de leur mauvaise odeur : ce qui exprime l'inutilité de la créature présente, qui un jour sera brûlée comme une chose immonde et comme un excrément impur qui déplaît infiniment aux yeux de Dieu (692).

Les cheveux ne sont que la décharge du superflu de l'homme. Et cette superfluité doit être d'autant plus en mépris aux saints ministres des autels, qu'elle sert d'ornement et d'un fol amusement aux gens du monde, qui, par une vaine affectation, recherchent à relever par là leur beauté, et qui en font le sujet d'une sotte complaisance.

La pompe et toute la vanité du siècle est en estime aux hommes terrestres, parce que c'est ce qu'ils considèrent comme l'ornement du monde (693). Mais aux yeux de

(676) Sacris vestibus indutos extra tabernaculum videri non permittit, ne sanctificatæ res, si ad impuros homines perveniant, contracta ex alienis labe sancti tabernaculi venerationem imminuant. (S. Cyrill. Alex., *De ador. in spir. et verit.*, lib. xii.)

(677) Tabernaculum Dei in terra Ecclesia est. (S. Aug., *In psal.* xli.)

(678) Habere Christum nemo poterit, nisi qui in ejus Ecclesia fuerit. (S. Aug., *De unit. Eccles.*, c. 19.)

Ecclesia candelabrum est, quæ bajulat verbum vitæ. (S. Chrys., hom. 10, *in Matth.* v, *Op. imp.*)

(679) *In mundo pressuram habebitis.* (*Joan.* xvi, 33.)

(680) Ponite vobis Ecclesiam ante oculos ad instar similitudinem paradisi. (S. August., *In psal.* xlvii.)

(681) Templum cœli loco habemus, et paradisi in Edem similitudinem gerit. (Simeon Thessalon., *De templ.*

(682) Corona regale decus significat, quia servire Deo regnare est. Unde ministri Ecclesiæ reges debent esse, ut se et alios regant. (Petr., iv *Sent.* diff. 24, tit. *Quales assum. in cler.*)

(683-89) Rasio capitis est temporalium omnium depositio. (S. Hieron. 12, q. 1, c. *Duc. sunt.*)

(690) Caput radere significat cogitationes terrenas et superfluas a mente resecare. Nec incongrue per pilos et capillos significantur cogitationes superfluæ. Sicut enim pili non sunt pars, sed quædam superfluitas procedens a corporis humore : sic bona temporalia non sunt nobis naturalia, sed aliena et superflua. (Aug., *Tract. de contemptu mundi*, c. 3.)

(691) *Omnia arbitror ut stercora.* (*Philip.* iii, 8.)

(692) Pilorum ademptio mentis purgationem innuit, quam in nobis divinum illud et penetrans Dei verbum efficit... ex animo abradens insitorum in nobis carnalium motuum impuritatem... quam legem peccati Scriptura vocat, et quæ sancti Spiritus virtute præcisa enervatur atque etiamsi rursus in nobis pullulet vehementius, tondetur. (S. Cyrill., lib. xi *De ador. in spir. et verit.*)

(693) Sæculi homines suspiciunt eos qui his gaudent privilegiis : nos laudamus qui pro Salvatore ista despexerint. (S. Hier., *Ad Eustoch.*, epist. 27.)

Spiritualis homo omnes mundi res pretiosas, divitias, luxum, ac omnem voluptatem, et omnia quæ sunt hujus sæculi, exsecranda ducit et odio digna. (S. Macar., hom. 9.)

Pretiosum stercus. (S. Greg. Naz., orat. 38.)

Hæc ei qui me in sortem accepit dono dedi; ex iisque hunc duntaxat fructum cepi, quod contempsi, ac quædam habui quibus Christum anteponerem. (*Ibid.*, orat. 1.)

Digitized by Google

Dieu, des anges et des saints, il n'y a rien qui soit plus digne de mépris. Car ce n'est que de la corruption ; ce ne sont que des excréments : c'est, pour ainsi dire, la superfluité du corps mystique de Jésus-Christ ; c'en est l'inutilité et la vanité que l'Eglise rejette, et qui doit être coupée, retranchée et mise au feu pour en faire un sacrifice qui ne serait pas en odeur de suavité devant la face de Dieu, si, ne voulant pas rendre ce sacrifice volontaire par le divin amour, nous attendions que sa justice nous en séparât quelque jour malgré nous (694).

C'est à quoi tous les clercs doivent renoncer de tout leur cœur ; et il faudrait qu'ils fussent tellement établis dans cette disposition, et qu'ils eussent ce sentiment si présent, que toutes les fois qu'on leur coupe les cheveux et qu'on renouvelle leur tonsure, ils se renouvelassent intérieurement dans le désir de mourir à toutes choses, protestant qu'ils veulent vivre entièrement séparés du siècle, dégagés de ses pompes, insensibles à ses plaisirs et à ses biens.

Les saints disent que ce retranchement de cheveux est une marque non-seulement du détachement et de la séparation où l'on doit être des choses de la terre, mais encore d'une pure contemplation, où l'âme morte à toutes choses contemple Dieu en lui-même sans trouble et sans obstacle, n'ayant plus de milieu grossier entre lui et elle, qui l'empêche de jouir pleinement de la Divinité (695).

Celui-là prend plaisir qu'on lui coupe les cheveux, qui est mort à tout, qui ne se soucie plus du monde, qui méprise toute la terre pour ne penser qu'à Dieu : et on lui fait une couronne, pour marquer l'obligation plus spéciale qu'il a d'être roi de soi-même et le maître de ses passions, qui le rendaient misérablement esclave des créatures, et qui, dans l'état de sainteté où il est appelé, ne doivent plus servir qu'à ses victoires et à relever la gloire de ses triomphes (696).

Cette sainte cérémonie se fait après que le clerc a été revêtu de la soutane, parce qu'il faut qu'une personne soit crucifiée, morte et ensevelie, avant que de régner absolument sur elle-même, et avant que de pouvoir dominer parfaitement ses passions.

La couronne du clerc est une marque de l'empire qu'il a sur soi-même et non pas sur les autres : c'est pourquoi elle n'est pas si grande que celle des prêtres et des évêques, dans lesquels le règne de Jésus-Christ paraît plus amplement, s'étendant en eux sur les corps et sur les âmes, sur les démons et sur les hommes, sur la terre et sur l'enfer même, qui se trouve obligé de reconnaître leur puissance et de se soumettre à leur autorité (697). C'est pourquoi l'évêque, qui a un pouvoir encore plus étendu que les clercs et les prêtres, porte aussi une couronne plus grande, ce qui marque l'étendue de sa religion et la part plus grande que le Fils de Dieu lui donne à son autorité (698).

Notre-Seigneur en sa divine résurrection étant établi roi par son Père, au moment qu'il entre dans l'âme d'un enfant que l'on baptise, et qu'il répand son esprit dans son cœur, il le déclare roi (699). Et c'est pourquoi on lui met en même temps le saint chrême sur la tête, pour déclarer sa royauté intérieure (700). Et l'on fait la couronne au même endroit sur la tête des ministres du Fils de Dieu, pour exprimer la royauté intérieure dont on les veut revêtir, après qu'ils ont donné des marques de leur royauté intérieure et de l'empire absolu de l'esprit de Dieu en eux (701). C'est pourquoi ils doivent tenir leurs passions tellement soumises, qu'on ne remarque plus en eux d'impatience, de colère, de propre volonté, d'opiniâtreté dans leurs jugements, de désirs ardents et précipités, mais que tout s'y trouve assujetti à l'esprit de Dieu (702).

Que si quelquefois ils sentent les soulèvements de la chair et les mouvements importuns de la convoitise dont ils ont peine à

(694) Ad hoc capillos in modum coronæ radunt, ut et regnum spiritale quo cæteris præeminent, tali figura ostendant, et curæ mortalis illecebras frequenter redeuntes sic amputent de corde, sicut crines frequenter redeuntes abradunt de capite. (Ivo Carnot., *Serm. de exc. sacr. ord.*)

(695) Capillus tonsus puram nullaque figura fucatam vitam indicat, fictarum figurarum aut colorum inductione, deformitatem mentis decorantem, etc. (S. Dionys., *De eccl. hier.*, c. 6.)

(696) Iis qui ad divina ministeria applicantur competit tonsura, etc., rasione substractionis capillorum ex parte superiori per rasuram, ne mens eorum temporalibus occupationibus a contemplatione divinorum retardetur : et ex parte inferiori per tonsuram, ne eorum sensus temporalibus obvolvantur. (D. Thom., in 4, dist. 24, q. 3, a. 1.)

Spiritum sanctum percipimus, intrinsecus debellatorem victoremque vitiorum, ut passiones forinsecus exclusæ pulsent, tentent, provocent, sed concidant ad nostrorum gloriam triumphorum.... Ergo serviamus in novitate spiritus a carnis servitute jam liberi, quia vera dominatio est famulatus divinæ sanctitatis. (S. Petr. Chrysol., serm. 115.)

(697) Grandiorem multo quam inferiores sacerdotes gerere debet episcopus, qua perfectius a terrenis curis et occupationibus abstractum esse, et Deo adhærere propius multo quam alios clericos debere se intelligat. (*Conc. Aquens.*, an. 1585, *Narbon.*, 1609.)

(698) Quia nulla religio pontificali religione major. (*Conc. Budens.*, an. 1279.)

(699) Christiani in reges uncti secundum interiorem hominem. (S. Macar., hom. 17.)

(700) Christi nomen a chrismate est, id est ab unctione. Ideo omnis Christianus sanctificatur, ut intelligat se regiæ dignitatis esse consortem, etc. (*Sent. S. August.*, decr. 343, t. III.)

(701) Eis qui ad divina mysteria applicantur competit rasura in modum coronæ, quia corona est signum regni et perfectionis cum sit circularis. Illi autem qui divinis ministeriis applicantur, adipiscuntur regiam dignitatem, et perfecti in virtute esse debent. (D. Thom., in 4, dist. 34, q. 3, art. 1.)

(702) Non inflammet libido, non stimulet avaritia, non lascivia effeminet, non luxuria decoloret, non maceret iracundia, non aliqua negotiorum cura

Digitized by Google

se défendre, il faut qu'ils en gemissent devant Dieu, qu'ils s'en humilient, qu'ils rougissent de honte de se voir encore sujets à cette misère (703), eux qui ont été déclarés rois de tous ces malheureux désirs, et qui portent la couronne de Jésus-Christ comme un sacré diadème qu'on leur a mis sur la tête, pour leur donner un empire absolu sur leur chair, et les en rendre absolument les maîtres (704).

Que s'il arrive qu'ils se laissent tout à fait aller à ces mouvements, qu'ils s'abandonnent au désordre de leurs passions; s'ils sont ardents pour les biens de la terre, opiniâtres dans leurs attaches, immortifiés dans leurs affections, qu'ils sachent qu'en vivant de la sorte, ils sont indignes qu'on leur renouvelle comme aux autres la tonsure, et qu'ils mériteraient qu'on laissât croître leurs cheveux selon l'ignominie du siècle, les dépouillant ainsi des marques de la royauté, puisqu'ils sont de véritables esclaves (705); et les dégradant de leur honneur, en leur ravissant la couronne de dessus la tête : ce qui devrait passer dans les esprits bien faits et amoureux de leur profession pour une grande ignominie.

C'est ainsi que les canons ordonnent d'en user à l'égard des prêtres qui ont commis quelque crime énorme; et l'Église, conduite par le Saint-Esprit, leur ôte extérieurement tout ce qu'elle peut des marques d'honneur qu'ils possèdent, ne pouvant pas leur ôter intérieurement la gloire de leur caractère, qu'ils ont eux-mêmes les premiers chargé d'ignominie (706).

C'est ainsi qu'il en faudrait faire encore de la soutane à l'égard des clercs qui paraîtraient vivants en quelqu'une de leurs puissances intérieures, et qui par leur légèreté, par leur immodestie, par l'attache opiniâtre à leur esprit et à leur sens, par le peu d'application aux choses de leur état; en un mot, par le peu de régularité dans leur conduite, ne seraient point en édification dans le clergé. Il faudrait leur ôter pour un temps cet habit saint, leur remontrant que c'est là le châtiment que doivent craindre ceux qui le profanent et qui en souillent la sainteté (707); et qu'on ferait en cela une espèce d'outrage à la religion de Jésus-Christ, de laisser à un homme vivant à soi, au monde et au péché, ce saint habit de mort.

Ce serait laisser un drap mortuaire sur un homme vivant; ce serait se servir d'une figure trompeuse et d'un faux sacrement; ce serait se moquer des saintes cérémonies de l'Église : en un mot, on pourrait dire que ce serait un mystère profané et le sanctuaire pollué (708).

Il ne faut rien de mensonger dans l'Église : il faut que tout y soit sincère et véritable. Ce serait approuver le mensonge que de permettre qu'une personne vivante portât un habit de mort, et de souffrir ainsi Adam en sa vie profane et en sa conduite impure, proche de l'autel, au milieu du sanctuaire et dans le Saint des saints (709).

Il faut donner toute l'estime et toute la vénération qu'on doit pour ce saint et vénérable habit qui se doit regarder comme un mystère et comme un sacrement de la vie du clerc (710), car il exprime ce que le plongement dans l'eau signifiait anciennement dans le baptême, savoir la sainte sépulture de Jésus-Christ. C'est pourquoi, quand on vit sous cet habit, et que l'on agit, ou que l'on se meut après en avoir été revêtu, il faut que ce soit comme des personnes ressuscitées, qui n'agissent plus que par un nouveau principe et dans une nouvelle vie : *Tanquam ex mortuis viventes* (711).

Il faut donc regarder les clercs comme des gens ressuscités qui n'ont plus en eux de principe de vie charnelle, et comme des hommes du ciel, en qui il n'y a plus rien de la vie du péché; de sorte que, s'ils vivent, ce doit être par le divin Esprit (712). Aussi

sollicitet. (S. Ambr., *In psal.* xxviii, oct. 8.)

(703) *Ipsi intra nos gemimus adoptionem filiorum Dei exspectantes, redemptionem corporis nostri.* (*Rom.* viii, 23.)

(704) Per coronam, regnum quod in Deo habere debent, designatur. (*Synod. Veron.*, an. 1542.)

Corona decus regale. (*Synod. Paris.*, an. 1514.)

Ecclesiasticum diadema. (*Synod. Senogall.*, an. 1627, c. 36, *De vit. et mor. cler.*)

(705) Servit omnis qui auctoritatem puræ non habet conscientiæ. Servit quicunque vel metu frangitur, vel delectatione irretitur, vel cupiditatibus ducitur, etc. Servilis est enim omnis passio... Servum facit probrosa insipientia. (S. Ambr., lib. II *De Jacob.*, c. 3.)

(706) Si presbyter aut diaconus in crimine deprehensus, ac laicis ascriptus, nullum abdicandi dedecoris et emendandæ vitæ consilium sponte sua rapiat, ex laicorum consuetudine comam nutrire, et a verticis crinibus radendis abstinere jubetur, ut cum se antea sacerdotem aut diaconum nunc in laicorum ordinem relatum non sine honore animadvertit, ita demum se ipse colligat, mentemque a flagitio avocatam ad saniora consilia proinde convertat. (Zonar., *In can.* 21 *sextæ synod. in Trullo.*)

(707) Episcopus publice clerico auferat usque ad primam vestem quæ datur in collatione tonsuræ... ne clericatus vestigium maneat in eodem. (Bonifac. VIII, c. *Degradatio*, De pœnis, in 6.)

(708) Videamus ne sanctitatis signa inaniter gestemus, scilicet tonsuram et coronam, ornamenta etiam nostris officiis deputata, sed eis quæ exterius apparent, interiora digne respondeant. (Hug. a S. Victore., *Erudit. theol.*, *De cærem. sacr.*, lib. I, c. 32, l. III.)

(709) Attendat studiose ut signum sine significato non ferat, id est, ut vestem sine virtute non portet, ne forte similis sit sepulcro foris dealbato, intus vero omni spurcitia pleno. (Durand., lib. III *Divin. offic.*, c. 1, n. 5.)

(710) Nunquam clericis satis inculcari potest, ut cum vitæ morumque integritate illorum externus habitus congruat. (*Synod. Torn.*, an. 1643.)

(711) Habitus clericalis vitæ ac morum insigne. (*Synod. Aquil.*, an. 1595, tit. *De vit. et honest. cleric.*)

Vitæ animique clericalis integritatem ostendit. (*Synod. Concordiens.*, an. 1587, p. I, tit. *De habitu cleric.*)

Magnum indicium est ejus quod in corde latet. (*Synod. Aleriens.*, 1571.)

Professio clericorum vita cœlestis. (Athalaric. rex, apud Cassiod., lib. VIII *Var.*, epist. 24.)

(712) *Non secundum carnem ambulamus, sed se-*

Digitized by Google

toute la confusion des saints clercs, qui doivent être tout à fait morts à leur première vie, et vivants de la vie divine marquée par le saint surplis, est de voir qu'ils soient réduits à manger comme des bêtes et à vivre encore de la vie animale (713). C'est pourquoi, bien loin qu'ils mangent et boivent avec plaisir, et qu'ils fassent les autres actions qui contentent les sens et plaisent à la nature avec bien de l'ardeur et de la joie, ils ne s'y portent jamais qu'avec dégoût et confusion, ne voulant point d'autre satisfaction en toute la vie que celle de plaire à Dieu (714) et d'accomplir en toutes choses sa sainte volonté.

CHAPITRE X.

Des marques de la vocation à l'état ecclésiastique et aux saints ordres.

Comme l'on marche en ce monde par la foi, et que l'état où Dieu nous met en cette vie ne nous permet pas d'avoir part aisément à ses divins conseils (715), on ne peut aussi pour l'ordinaire s'assurer ni prendre d'indice de ses desseins sur les âmes, que par les dons que l'on remarque en elles (716), et par les mœurs, par l'esprit, par les sentiments et par les dispositions où elles se trouvent.

On sait assez qu'il ne faut point s'ingérer de soi-même dans les saints ordres de l'Eglise ; que c'est au grand père de famille à introduire ceux qu'il lui plaît dans sa maison, et qu'on ne peut, sans une insolence insupportable et sans une présomption tout à fait criminelle, s'élire soi-même pour un état si saint, et s'élever témérairement à une si haute dignité (717).

Personne, dit l'apôtre saint Paul, ne doit s'attribuer soi-même cet honneur, mais il faut y être appelé de Dieu comme Aaron. Ainsi Jésus-Christ n'a point pris de lui-même la qualité glorieuse de Pontife, mais il l'a reçue de celui qui lui a dit : *Je vous ai engendré aujourd'hui, vous êtes prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech* (718).

Dieu est un maître qui n'agrée jamais les services de celui qui entre malgré lui dans sa maison, et qui n'a pas attendu son choix et sa vocation avec respect, humilité et patience (719). Il veut choisir lui-même ses serviteurs, et il ne peut regarder que comme des voleurs ceux qui n'entrent dans l'Eglise que pour tout ruiner et pour tout perdre, ceux qui y entrent par une autre porte que par la vocation (720). Mais l'importance est de bien reconnaître cette vocation et de discerner quelle est la disposition des âmes, et le fond de leur esprit et de leur grâce, pour voir à quoi principalement Dieu les appelle (720*) (*I Reg.* I, 2, 3; *Exod.* II; *Hebr.* XI.)

Samuel, choisi de Dieu pour le service de ses autels, ne fit rien paraître que de parfait en toute sa conduite On le vit très-fidèle à Dieu dès sa première enfance ; on ne remarqua rien que de très-saint en ses actions et en ses mœurs, et on ne peut pas douter, eu égard aux grâces et aux vertus qui parurent en lui dès ses plus tendres années, que Dieu ne le préparât à quelque chose de grand.

Moïse et Aaron que Dieu appela autrefois pour la délivrance de son peuple, donnèrent de bonne heure des marques de leur vocation.

Notre-Seigneur même, lequel, comme dit saint Paul, a été appelé de Dieu son Père, et qui a été donné pour modèle à toute son Eglise, fit éclater dès son enfance tant de preuves de sa sagesse et de sa grâce (721), qu'il était aisé à ceux qui le considéraient avec attention, de voir que Dieu avait sur lui de grands desseins (722), et qu'une obéissance aussi parfaite que la sienne, une aussi

cundum spiritum. (*Rom.* V, 4.)

Vos autem in carne non estis, sed in spiritu. (*Rom.* XVI, 9.)

(713) *Antequam comedam suspiro.* (*Job* III, 24.)

Quis mente sobrius non malleat sine mordaci voluptate carnali alimenta sumere .. sine ulla saporis illecebrosa suavitate, etc. (S. AUG., lib. XIV *in Julian.*, c. 14.)

Manduca cinerem velut panem, et potum tuum cum fletu misce. Per hoc convivium venies ad mensam Dei. (S. AUG., *in psal.* CI.)

(714) *Jam non desideriis hominum, sed voluntati Dei, quod reliquum est in carne vivat temporis.* (*I Petr.* IV, 2.)

(715) *Quis hominum poterit scire consilium Dei? aut quis poterit cogitare quid velit Deus?* (*Sap.* IX, 13, 16, 17.)

(716) *Quos elegerit Dominus appropinquabunt ei.* (*Num.* XVI, 5.)

(717) Ipsi regnaverunt et non ex me; principes exstiterunt, et non vocavi eos. Unde prælationis ardor? Unde ambitionis impudentia tanta? Unde vesania tanta præsumptionis humanæ? Audeatne quis vestrum terreni alicujus reguli, non præcipiente, aut etiam prohibente eo, occupare ministeria, præripere beneficia, negotia dispensare? Nec tu Deum putes, quæ in magna domo sua a vasis iræ aptis in interitum sustinet, approbare. (S. BERN., *De convers. ad cler.*, cap. 18.)

Quid istud temeritatis est, imo quid insaniæ? Sponsa nec cubiculum, nec cellam ingredi, nisi rege introducente, præsumit : tu irrevereter irruis nec vocatus nec introductus. (S. BERN., *Declam.*, cap. 5.)

(718) *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo tanquam Aaron. Sic et Christus non semetipsum, clarificavit ut Pontifex fieret, sed qui locutus est ad eum : Filius meus es tu, ego hodie genui te. Quemadmodum et in alio loco dicit : Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.* (*Hebr.* V, 5 seq.)

(719) Non sibi complacet Deus in arroganter ordinatis. (S. EPHR., *De sacerd.*)

(720) *Qui non intrat per ostium in ovile ovium, sed ascendit aliunde, ille fur est et latro... Ego sum ostium*, etc. (*Joan.* X.)

Quis intrat per januam? Utique qui intrat per Christum, vocatus a Christo. (B. LAURENT., *Inst. Just. Præl.*)

(720*) Latrones et fures appellat eos qui se ultro ad non sibi datam desuper gratiam obtrudunt. (*Comment. in Joan.* X, 10, inter. Opp. S. Cyrill.)

(721) *Puer crescebat et confortabatur plenus sapientia, et gratia Dei erat in illo.* (*Luc.* II, 14.)

(722) Gratia, id est, directio et cura Dei Patris in puerum Jesum, illi quasi tota e cœlis incubabat, ut cum suis donis et gratiis ornaret, eumque in omni-

Digitized by Google

grande pauvreté, un éloignement du monde si surprenant, un zèle si ardent pour la gloire de son Père et pour sa religion, en un mot, toutes ses autres vertus si extraordinaires ne pouvaient venir que de la grande sainteté de l'esprit qui le réglait et qui le destinait à quelque chose de bien considérable pour sa gloire.

C'est ainsi que, par les dispositions et par la conduite de ceux qui aspirent à l'état ecclésiastique, on doit tâcher de discerner si Dieu les appelle à quelque chose de plus que le commun du peuple.

Mais comme cela ne se découvre qu'avec le temps, et qu'il faut beaucoup de vigilance et de lumière pour observer tous leurs déportements, pour connaître leurs mœurs, pour pénétrer le fond de leurs dispositions, et pour voir par toute leur conduite quel est l'état de leur intérieur, quelles sont les semences de l'esprit de Notre-Seigneur en eux, quelle est la constitution de leur âme, on ne leur doit point permettre de se présenter aux saints ordres, qu'on n'ait reconnu par une expérience suffisante et par une exacte épreuve, qu'ils ont des marques d'une légitime vocation (723).

La première de ces marques est la pureté de vie et la sainteté, qui doit être en eux très-grande, comme nous avons déjà remarqué (724). Car les clercs doivent être les plus saints de l'Église, et il faut, dans le sentiment des Pères, s'ils sont fidèles à leurs grâces, qu'ils surpassent autant tous les peuples par l'excellence et les mérites de leur vertu, qu'ils sont au-dessus d'eux par l'éminence et la dignité de leur état (725). C'est pourquoi une sainteté commune ne leur suffirait pas (726).

Les rois ne veulent pour leurs pages et pour leurs domestiques que des enfants bien faits et des plus beaux qui se rencontrent dans leur cour, comme on le voit chez Daniel en ce qu'il rapporte des trois enfants de la fournaise. Car ils furent choisis comme les plus beaux de tout le royaume pour servir le roi Baltassar (727). C'est ainsi que doivent être choisis dans l'Eglise les domestiques et les ministres du Roi des rois. Il faut qu'ils surpassent en beauté intérieure et en sainteté les plus saints d'entre le peuple (728).

Notre-Seigneur fait en cela sur la terre ce que son Père fait dans les cieux (729). Car comme les anges qui sont les substances les plus pures, et les êtres les plus parfaits qu'il ait créés, sont ceux qu'il a choisis pour être les princes de sa cour, et les ministres de sa gloire (730), ainsi Notre-Seigneur, qui imite son Père en toutes ses actions, et surtout en la formation et l'établissement de son Eglise, veut choisir des sujets qui soient purs comme des anges, pour approcher de ses autels (731), et pour être les ministres de son amour, et les porteurs de sa parole. *Qui facit angelos suos spiritus, et ministros suos flammam ignis.* Aussi voyons-nous en plusieurs lieux de l'Ecriture sainte qu'ils sont appelés des anges, parce qu'en effet ils doivent être dégagés de la matière comme des anges (732).

Il faut donc voir quelle est la sainteté de celui qui aspire à la tonsure et aux saints ordres, quelle est la disposition de son cœur, quelle est l'innocence de sa vie, quelle est la pureté de ses mœurs (733), pour ne pas s'exposer à recevoir dans cet état, où il ne devrait y avoir que des Chrétiens parfaits, ceux que Dieu n'y appellerait pas.

Il veut choisir ses ministres et ses prêtres, et il les veut choisir entre mille, pour leur donner part à sa familiarité et à ses secrets : mais il veut qu'ils soient dans l'innocence et dans la pureté (734) ; il veut qu'ils soient dignes de l'approcher, et de traiter bouche à bouche et cœur à cœur avec lui, comme un ami a accoutumé de traiter

bus actibus moderaretur et componeret : ut omnes viderent eum a Deo per omnia dirigi ; actionesque ejus non tam esse humanas quam divinas. (Euthym.)

(723) *Nemini cito manus imposueritis.* (*I Tim.* v, 22.)

Quid est illud *cito* ? non ex prima probatione, nec secunda, nec tertia, sed ubi consideratio diuturna præcessit, exactissimaque discussio. (S. Chrysost., hom. 16 *in I Tim.* v.)

Longa debet vitam suam probatione monstrare, cui gubernacula committuntur Ecclesiæ, etc. (Hormisd., epist. 25, *ad Episc. Hispan.*)

Nullus laicus ad quemlibet gradum ecclesiasticum repente promoveatur, nisi post mutatum habitum sæcularem, diuturna conversatione inter clericos fuerit comprobatus. (*Conc. Rom.*, an. 1059, can. 13.)

(724) Debet præponderare vita sacerdotis sicut præponderat gratia. (S. Ambr., lib. x, epist. 82, *ad Vercellens.*)

(725) Tanto antestare oportet devotione, quantum antestant omnibus dignitate : Et tantum excellere merito, quantum gradu. (Salvian., *Ad eccles. Cathol.*, l. II.)

(726) Quomodo non sit confusio esse clericos inferiores laicis, quos etiam æquales esse confusio est. (S. Chrysost., hom. 40, *Op. imp. in Matth.*)

(727) *Ait rex præposito eunuchorum, ut introduceret de filiis Israel pueros in quibus nulla esset macula, decoros forma*, etc., *qui possent stare in palatio regis.* (*Dan.* I.)

(728) Eum præ cæteris vita supereminens, et spiritualium morum splendor exornet. (Petr. Dam., *De dignit. sacerd.*, opusc. 25.)

(729) Secundum cœlestem et superiorem hierarchiam, hierarchiæ nostræ leges dedit. (Ex S. Dionys., *De hierarch.*)

(730) Angelorum vices et ordinem sustinent, qui ad sacrum altare pertinent. (Sim. Thessalon., *De ordin.*)

(731) Sacerdotes intra sacrarium primorum ordinum qui juxta Deum sunt imaginem gerunt. (Sim. Thessalon., *Libr. de templ.*)

(732) Sacerdos præcipue in sacris Litteris angelus Domini appellatur, ut qui divina præcepta annuntiet, et divinam voluntatem impleat. (*Ibid.*)

(733) Ex multis ergo qui veniunt considera quis vocetur. Ordinem ipsum Dominici sermonis attende. *Beati*, inquit, *mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* (S. Bern., *De convers. ad cleric.*, cap. 17.)

(734) Virtutis perfectionem et cathedram sanctitatis omnino exigit ministerium hoc : ut hac qui

Digitized by Google

avec son ami. *Jam non dicam vos servos*, etc. *Vos autem dixi amicos, quia*, etc. (*Joan.* xv, 15.)

Il est le souverain pasteur; et comme c'est lui qui connaît toutes ses brebis, c'est lui aussi qui les appelle toutes par leur nom : *Vocat eas nominatim.* Mais il ne les appelle dans le bercail de son sanctuaire, que lorsqu'il les voit sans tache et dignes d'être offertes à Dieu son Père, qui ne veut point d'hosties qui ne soient saintes (735). Il ne les appelle que lorsqu'il voit qu'elles sont grasses et en assez bon point pour être présentées sur son autel. C'est là la première marque de vocation à l'état ecclésiastique, sans laquelle ceux qui s'y ingèrent, imitent la témérité de celui qui, étant entré au festin sans robe nuptiale, en fut honteusement chassé et jeté sans miséricorde dans les ténèbres extérieures (736).

La seconde marque est le mépris du siècle et le dégoût du monde, dont tous les ecclésiastiques doivent être très-séparés. Car c'est à eux que Notre-Seigneur dit en la personne de ses Apôtres (*Joan.* xv, 19) : *Vos non estis de hoc mundo : « Pour vous autres, vous n'êtes plus de ce monde. »* Et c'est pour cela que lui-même, afin de leur donner en sa personne un modèle de leur état, après avoir porté toute sa vie dans son cœur un éloignement immense de tout ce monde, il voulut le faire paraître extérieurement au jour qu'il fût déclaré prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech (736*). Car alors étant tout revêtu des saintes inclinations et des divins mouvements que porte la vie ressuscitée, il se trouva dans une si extrême opposition au siècle présent, que son corps même, non plus que son cœur, n'avait de mouvement que pour le ciel, ne pouvant plus supporter qu'avec horreur le commerce du monde : ce qui marque l'état et la disposition d'une âme qui est appelée à la participation de son sacerdoce éternel.

Quoique cette âme soit ensevelie dans le corps, l'Esprit de Jésus-Christ ressuscité et souverain prêtre la tient pourtant très-éloignée d'inclination de la vie présente. Il fait qu'elle soupire après le ciel, qu'elle désire le paradis, qu'elle ne prend plus plaisir à quoi que ce soit sur la terre, qu'elle ne voit rien qui ne la dégoûte, et qui ne lui soit à charge dans le monde, en sorte que rien ne la distrait de Dieu dans ses emplois, et rien ne l'attire à détourner les yeux de dessus sa grandeur (737).

La vie d'une âme en cet état est semblable à celle des saints religieux, qui au milieu du monde sont ensevelis dans leurs cloîtres, comme des morts dans les tombeaux (738). Car elle a un rempart autour d'elle, qui est l'esprit et la grâce de sa vocation, qui la tient ensevelie en Jésus-Christ, lequel est aussi caché en Dieu, de sorte qu'elle est ainsi bien loin du monde : elle en est bien retirée et bien écartée par cette glorieuse sépulture (739).

Ce monde n'est plus pour elle, parce que, comme elle est d'une autre génération, elle trouve aussi un autre monde en Jésus-Christ, qui lui fournit tous ses besoins (740). La terre ne produit plus rien pour elle : le ciel ne répand plus pour elle ses influences, et ce n'est plus pour elle que le soleil luit. Elle a une autre terre, un autre soleil, une autre lumière. Elle a Dieu, Jésus-Christ et sa sagesse pour objet, et le très-saint Sacrement, qui est le froment des élus, pour nourriture (741) ; ce qui la dégoûte des autres viandes, et ce qui fait que les aliments corporels lui sont à charge.

C'est pourquoi il n'y a plus rien dans ce monde qui soit capable de l'attirer, parce qu'elle n'y voit plus rien qui soit pour elle : et elle s'en tient toujours intérieurement très-éloignée, parce qu'elle le regarde comme étant pour les enfants d'Adam, et pour tous ceux de sa génération, et qu'elle sait que

carens frustra sibi, tanquam per Christum introierit, blandiatur. (S. Bern., *Declam. de vit. et morib. cleric.*, cap. 6.)

(735) Hinc superna voce ad Moysen dicitur : *Homo de semine tuo qui habuerit maculam, non offerat panes Deo suo, nec accedat ad ministerium ejus.* (*Levit.* xxi, 17; S. Greg., *Past.*, i, c. 11.)

(736) Scio ne corporum quidem labes in sacerdotibus aut sacrificiis a censura immunes fuisse, verum legibus ita comparatum fuisse, ut perfecti perfecta offerrent, ad significandam animæ integritatem, nec sacerdotalem stolam, aut vas aliquod sacrum cuivis attingere licuisse, etc., nec denique templum ingredi, nisi et animo et corpore vel ad minima usque purus esset. (S. Gregor. Naz., orat. 1.)

(736*) Unigenitus qui est in sinu patris nonne de secreto suo prodiit ad publicum nostrum? Nonne de cœlo descendit ad terras ut prædicatione et conversatione sua persuaderet hominibus contemptum mundi? Nonne quod prædicavit, et vos debetis prædicare; quod dissuasit dissuadere, quod persuasit persuadere? Nonne ea via qua Christus ambulavit, et vos debetis ambulare? Nonne sicut conversatus est, et vos debetis ejus vicarii conversari? Ita plane, nisi forte doctiores fueritis vel sanctiores. (S. Bern., *Serm. ad pastor. in synod.*)

(737) Moriatur morte justorum, et nulla illaqueet fraus, etc.) Bona mors, quæ vitam non aufert, sed transfert in melius. Sed moriatur morte etiam, si dici potest, angelorum, ut præsentium memoria excedens, rerum se inferiorum corporearumque, non modo cupiditatibus, sed et similitudinibus exuat; sitque ei pura cum illis conversatio, cum quibus est puritatis similitudo. (S. Bern., ser. 52 *in Cant.*)

Sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ, ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum. (*Psal.* cxxii, 2.)

(738) *Sicut vulnerati dormientes in sepulcris.* (*Psal.* lxxxvii, 6.)

(739) Ab elementis mundi commoriare cum Christo, etc. Quid adhuc viventes de hoc mundo decernitis! Ne tetigeritis, ne attaminaveritis, ne gustaveritis, quæ sunt ad corruptionem ipso usu. (S. Ambr., lib. iii *De virgin.*, c. 14.)

(740) Alius est Christianorum mundus, aliud vitæ institutum, alia mens... Alia mensa, alia indumenta, alia fruitio, alia communicatio, alius intellectus. (S. Macar., hom. 5.)

(741) Animæ credenti præparat Dominus novum cœlum et terram novam, et solem justitiæ, dans

Digitized by Google

c'est Dieu même avec Jésus-Christ et son Eglise, qui est tout le monde et tout le trésor de ses prêtres (742).

C'est Dieu seul qui est le monde de son Fils. Jésus comme fils de l'homme trouvait ici son monde, et selon la chair il avait peine à le quitter. Mais comme Fils de Dieu et comme prêtre, ce monde n'est pas digne de sa grandeur, il n'est point sortable à son état, il n'est point propre à sa condition, il n'y a que l'être et le sein de Dieu qui puissent être son monde (743).

Ainsi en est-il des véritables prêtres, et de tous ceux qui participent à l'esprit de son sacerdoce. Ils ne reconnaissent plus ce monde animal pour le leur (744). Ils l'envisagent comme le monde de leurs corps, de leurs esclaves, de leurs sujets, et non pas comme le monde de leur personne, de leur grandeur et de leur sainteté (745).

Leur monde est un monde d'esprit, un monde spirituel dans le monde visible; un monde qui est la vie de tout ce monde (746); un monde qui n'est point de cette création, selon saint Paul, mais qui est éternel et divin; un monde, en un mot, qui est Dieu même, qui leur est toutes choses.

C'est pourquoi, lorsque l'on voit des clercs qui se trouvent dans le commerce du siècle, et qui ne veulent point rompre l'engagement qu'ils ont avec le monde; quand on voit qu'ils en recherchent les plaisirs, qu'ils en goûtent les vanités, qu'ils en approuvent la conduite, qu'ils en prennent les maximes et les mœurs; quand on voit qu'ils en ont tellement l'esprit, qu'ils font gloire d'en suivre les modes et de s'y conformer en toutes choses, l'on peut bien dire qu'ils ne sont point appelés au sacerdoce, ni même à la simple tonsure.

La troisième marque est l'inclination et le mouvement de Dieu qui porte toute l'âme, et qui l'incline à cette divine profession: non par sentiment ni par saillie ou par différentes reprises; mais par empire, par état et par consistance immuable en son fond (746*).

Ce n'est pas que l'âme, ainsi appelée, ne ressente quelquefois des mouvements qui semblent affaiblir en de certains moments les désirs ardents qu'elle avait de s'engager dans cet état; ce n'est pas même qu'elle n'éprouve quelquefois des attaques étrangères et des tentations qui l'ébranlent et la troublent à l'extérieur, et même très-sensiblement (747): mais dans le fond, la disposition et l'inclination pour cet état demeurent toujours les mêmes. Ce qui fait voir que c'est l'esprit de Dieu habitant en elle qui lui donne cette pente, et qui la porte où il désire (748).

Il faut pourtant observer que, si cette inclination était turbulente, inquiète, impatiente, empressée, elle serait fort suspecte, et ne pourrait point servir de marque sûre d'une vocation divine, quelque forte et constante qu'elle pût être d'ailleurs; car ne portant point les impressions, ni les caractères ordinaires des mouvements divins, il y aurait apparence que ce ne serait qu'une inclination de la nature (749), ou un mouvement que l'amour-propre nous donnerait. Et c'est à quoi l'on doit faire une très-particulière attention.

Car c'est l'esprit de Dieu qui nous porte à l'accomplissement de ses adorables desseins et de ses divines volontés; il le fait avec sa suavité, aussi bien qu'avec son efficace ordinaire. De sorte que si son mouvement est fort, constant, toujours égal et prêt à tout faire, il est aussi en même temps toujours tranquille, doux, suave, et pacifiant l'âme

et omnia e divinitate sua. Ipse est mundus verus terra vivens. (S. Macar., hom. 34.)

(742) Sæculo renuntiasti, quid tibi cum sæculi rebus? Quid tibi cum terrenis operibus et gestis? Avis effectus es: cur non in naturæ tuæ elemento moraris? Volucres enim cœli nuncupantur. Quid quereris captus in sæculo, in regione non tua? (S. Hilar., *in psal.* cxviii, lit. *nun.*)

Dominus pars hæreditatis meæ, etc. Quid ultra quærit, cui omnia suus Conditor fit? etc. (S. Prosp., *De vit. act. et contempl.*, c. 16.)

(743) Non habemus hic civitatem permanentem, sed futuram inquirimus ubi est Christus: homo enim libenter manet in loco suo proprio. (D. Thom., *in Hebr.* xiii.)

Carnis locus proprius terra est. (S. Greg., hom. 9 *in Evang.*)

Ego in Patre. (*Joan.* xvii, 21.)

Unigenitus qui est in sinu Patris. (*Joan.* i, 18.)

(744) Nequaquam sunt hujus mundi, sed alterius mundi, alterius sæculi. (S. Macar., hom. 15.)

(745) *Quibus dignus non erat mundus.* (*Hebr.* xi, 38.)

Patriam nostram paradisum computamus. (S. Cypr., *De mort.*)

(746) Qui vult Deum possidere, renuntiet mundo, ut sit illi Deus beata possessio. (S. Prosp., lib. ii *De vit. contemp.*, c. 16.)

(746*) *Quia tu scientiam repulisti, repellam te, ne sacerdotio fungaris mihi.* (*Osee* iv, 6.)

Quia tu es qui dilexisti sæculum et consolationem ejus, et ego repellam te, ne fungaris mihi sacerdotio. (Cornel. a Lapide.)

Filii sacerdotum quæsierunt scripturam genealogiæ suæ, et non invenerunt, et ejecti sunt de sacerdotio. (*1 Esdr.* ii, 62.)

Plane qui genealogiæ suæ scripturam non inveniunt, de sacerdotio repelluntur: quia qui se per ignobilitatem sæcularis vitæ ab ingenuo præcedentium patrum stemmate degenerasse considerant, dignum profecto est, ut eos a sacerdotio censuræ canonicæ vigor expellat. (Petr. Dam., opusc. 25, *Dignit. sacerd.*, c. 2.)

(747) *Spiritus sanctus, certus, suavis, quem nihil vetat; humanus, benignus, stabilis, certus, securus, omnem habens virtutem.* (*Sap.* vii, 22, 23.)

(748) Non secundum momentaneos affectus Dei æstimandus est amor, sed potius secundum continuam ipsius voluntatis humanæ qualitatem. (Aelred abbas, *in Compend. speculi charit.*)

(749) Cum aliquis ad aliquod movetur facile et cum aliqua cordis levitate, timendum est quod hujusmodi levitas sit a carnalitate.

Item: suspecta est cordis alacritas, quando impellitur ad aliquid homo cum quadam vehementia et impatientia dilationis, quia Spiritus sanctus modestus est et tranquillus, et temperati sunt motus ejus. (Richard, *in Cant.*)

Digitized by Google

qui le reçoit (750). Mais quand c'est la nature ou l'amour-propre qui nous inclinent, le mouvement n'est jamais si fort et si puissant, qu'il n'embrouille notre âme, et ne porte dans notre cœur l'ardeur, le chagrin, le murmure, l'empressement, l'inquiétude, l'impatience de voir réussir nos propres desseins au moment et en la manière que nous le désirons. C'est par là que nous pourrons discerner si le désir que nous avons de nous engager dans l'état ecclésiastique, est une marque que Dieu véritablement nous y appelle.

Il faut encore que cette inclination, pour pouvoir servir de marque d'une légitime vocation, soit très-pure et tout à fait désintéressée, c'est-à-dire qu'on y entre dans les intentions propres à ce saint ministère, comme sont de vaquer aux exercices de la religion, de s'appliquer particulièrement aux louanges divines, de travailler à la conversion des peuples; en un mot, de ne chercher en tout que la gloire de Dieu, en accomplissant avec un amour et une fidélité parfaite toutes les choses pour lesquelles on est appelé dans le clergé (751); car si nous nous y sentons appelés pour d'autres fins; s'il n'y a que l'espérance d'une vie plus commode et plus douce qui nous y attire; si c'est la vue des plaisirs, des richesses ou des honneurs qui nous y porte, notre inclination n'est qu'un effet de notre convoitise; et bien loin de nous pouvoir servir pour nous déterminer à cet état, elle nous doit convaincre que ce n'est point Jésus-Christ, mais le diable qui nous y appelle, qui ne nous veut porter jusque sur le pinacle du temple en nous élevant au sacerdoce, que pour nous faire tomber de plus haut, et nous précipiter sans ressource dans le fond de l'abîme (752).

La quatrième marque de la vocation de Dieu à l'état ecclésiastique est une aptitude et une disposition pour bien faire toutes les fonctions de cet état, et s'en acquitter avec toute la modestie, toute la bonne grâce, toute la décence que demandent la sainteté de nos emplois et la majesté de Dieu que nous y servons, dont nous devons imprimer dans l'esprit des peuples le respect et la religion par notre exemple (753).

Or, cette disposition ne peut être dans un Chrétien, qu'il n'estime et qu'il n'aime toutes les fonctions ecclésiastiques, non-seulement celles qui sont les plus éclatantes et relevées, auxquelles on a d'ordinaire assez d'inclination par esprit séculier et de superbe qui cherche les choses grandes, mais encore les plus viles aux yeux des hommes; car autrement comme on ne s'y porterait qu'avec peine, et qu'on ne s'y appliquerait qu'avec dégoût, on ne s'en acquitterait aussi jamais avec toute l'exactitude et toute la décence qui doivent paraître en ces saints ministères.

Et pour cela il serait à souhaiter qu'on eût une certaine habileté et facilité pour ces mêmes fonctions, que Dieu donne ordinairement à ceux qu'il y appelle, pour les mettre en état de s'en mieux acquitter (754). Car, comme il est tout sage et tout-puissant, en même temps qu'il nous appelle à une chose, il nous donne puissance et capacité pour la bien faire (755), et la marque de la grande puissance de Dieu en nous est la facilité qu'il nous donne pour faire toutes les petites, aussi bien que les grandes fonctions de notre sainte profession.

La facilité que nous avons de lever une paille, ou de tuer une mouche, témoigne le grand pouvoir que nous avons en ces actions petites et de peu d'importance. Ainsi la facilité que nous avons à nous acquitter de nos plus petits emplois, est une marque de la puissance et de la force du divin Esprit qui nous anime et nous y applique en sa vertu.

De même en est-il pour les actions les plus relevées et les plus pénibles de notre état. La facilité que nous avons à les bien faire montre manifestement la puissance de

(750) *Et post spiritum commotio, non in commotione Dominus : et post commotionem ignis, non in igne Dominus; et post ignem sibilus auræ tenuis*, etc. (*III Reg.* XIX, 12.)

Attingit a fine usque ad finem fortiter, id est valide, robuste, firmiter, animose, constanter. Et disponit omnia suaviter, benigne, dulciter. (*Ita commun. inter., in c.* VIII *Sap.*)

Audiam quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem. (*Psal.* LXXXIV, 9.)

(751) Nemo debet fieri clericus ut serviat voluptati, studeat curiositati, inhiet ambitioni; nec aliud quærat nisi ut Dominum hæreditate possideat, quem elegit et a quo electus est, quando in clericatum assumptus est. Unde qui per clericatus officium aliud quærit quam Dominum, nec a Domino electus, nec ipse elegit Dominum, qui in sorte sua creaturam Creatori præponit. (*Pontifical. bibliot. Apost., Exhort. ad tonsuram.*)

(752) *Ipsi regnaverunt, et non ex me; principes exstiterunt, et ego non vocavi eos.* Universos siquidem in ordinibus ecclesiasticis, cæterisque ad sanctuarium pernitentibus, honorem quærentes propriuni, aut divitias, seu corporis voluptatem, postremo, quæ sua sunt, non quæ Jesu Christi, manifeste prorsus et indubitanter, non ea quæ Deus est charitas, sed aliena a Deo, et quæ omnium malorum radix cupiditas introducit. (S. BERN., *Declam.*)

Cum Dominus janua sit sacræ ac divinæ aulæ admittet idoneum ac habilem; et ei qui talis non est, aditum ad interiora intercludet. (Auctor. lib. VI *in Joan.*, cap. X, 7, inter Oper. S. Cyrill. Alex.)

(753) Quia nihil magis laicos ad divinum cultum inducit, quam vita clericorum... in omni ipsorum actione nihil nisi grave ac religione plenum videatur. (*Synod. Perussin.*, 1575.)

(754) *Idoneos nos fecit ministros Novi Testamenti.* (*II Cor.* III, 6.)

Non solum fecit nos ministros, sed idoneos. Deus enim cuilibet rei dat per quæ possit consequi perfectionem suæ naturæ. Unde quia constituit ministros Novi Testamenti, dedit et eis idoneitatem ad hoc officium exercendum, nisi sit impedimentum ex parte recipientium. (D. THOM., *in I Cor.* III, lect. 2.

(755) Sicut Christi est certos sibi ministros eligere, et selectos ad certum, suo pro arbitrio, omus deputare : ita et illius est selectos ac certo ouerri

Digitized by Google

Dieu qui habite en nous, pour nous faire opérer saintement les fonctions de notre ministère (756).

La puissance de Samson, et la facilité d'abattre ses ennemis, de rompre ses liens, d'enlever les portes d'une ville, et les autres témoignages de sa vertu héroïque, faisaient voir la grandeur de l'esprit qui le possédait et qui l'avait destiné à faire ces prodiges. Et la grande facilité que Dieu donne aux ecclésiastiques pour entreprendre les grandes choses de leur profession, comme la conversion des peuples, la prédication apostolique et les travaux inexplicables de la condition ecclésiastique, est une marque de Jésus-Christ habitant dans les clercs, par sa vertu, pour la gloire de son Père, et pour le service de son Eglise (757).

Voilà quelques marques qui peuvent servir à reconnaître si ceux qui se présentent à l'état ecclésiastique y sont véritablement appelés, et s'ils peuvent être admis légitimement aux ministères sacrés des saints autels.

deputatos, per gratiam idoneos facere. (NACLANT., episc. Clugiens., *in Ephes.* IV.)

(756) Quomodo si animi vis adsit, etiam ea quæ sunt gravia, fiunt levia, ita si non adsit, etiam ea quæ sunt levia fiunt gravia. (S. CHRYSOST., hom. 14 *in I Cor.*)

(757) *Irruit Spiritus Domini in Samson et sicut ad odorem ignis solent lina consumi, ita vincula quibus ligatus erat dissipata sunt.* (*Jud.* XV, 14; XVI, 9, 12.)

Mandibulam asini accipiens interfecit mille viros. (*Ibid.*, 15.)

Ambas portæ fores impositas humeris suis portavit ad verticem montis. (*Jud.* XVI, 3; XIV, 6; XVI, 30.)

Leones sævissimos facile manus ictu domuit magnos hostilis exercitus cuneos fundens, etc., et tanta facilitate, ut facilius sibi agere quam nobis cogitare foret. (ABUL., q. 34 *in Num.* XVI.)

Facile fit Deo adjuvante, quod homines difficillimum putant. (S. AUG., lib. I *De lib. arb.*, c. 7.)

SECONDE PARTIE.

DES ORDRES INFÉRIEURS.

CHAPITRE PREMIER.

De l'ordre des portiers

Les ordres inférieurs sont des marches et des degrés par lesquels on monte et on parvient au sacerdoce, qui est appelé par les saints Pères *la plus haute de toutes les dignités* (758).

Cette dignité sublime nous fait entrer dans le pouvoir de produire et bénir Jésus-Christ, de l'offrir et le sacrifier à Dieu son Père, pour toutes les créatures. Elle nous établit en Jésus-Christ les médiateurs de Dieu et des hommes, et elle fait que nous devenons, avec le Père éternel, les sacrificateurs et les consommateurs de son propre Fils, qui s'offre et se présente à lui par la main des prêtres, pour être consommé dans le sein de sa gloire (759).

Or, comme ces divines et redoutables fonctions demandent de très-grandes dispositions, et que, pour s'en acquitter dignement, il faut, selon l'expression des saints Pères, qu'une âme soit toute divinisée, l'Eglise qui ne fait rien qu'avec une souveraine sagesse, veut toujours avoir de grandes marques de la vertu, de l'esprit et de la grâce de ceux qui aspirent au sacerdoce, avant que de les élever à cette suprême dignité (760).

C'est pourquoi elle les fait passer par diverses épreuves et différents noviciats, afin de remarquer, par une longue expérience, si elle pourra leur confier un jour avec sûreté ce qu'elle a de plus cher, et s'ils seront en état de pouvoir soutenir le poids de cette charge, que les saints appellent immense et infinie.

Ces noviciats dont elle se sert, sont les saints ordres, dont les quatre premiers sont appelés moindres, parce que leurs fonctions, quoique infiniment plus relevées que toutes celles des autres conditions de la terre, ne sont pas néanmoins si impor-

(758) Ordines isti minores, veluti gradus quidam fuerunt, per quos explorati gradatim ad majora promoverentur. (*Enchirid. concil. Colon., De sacr. ord.*)

(759) Ingressus ad altiores gradus et sacratissima mysteria. (*Conc. Trid.*, sess. 23, c. 11, *De minor. ord.*)

Sacerdotium omnium bonorum quæ in hominibus sunt apex. (S. IGNAT., *Epist. ad Smyrnens.*)

Omnium quæ inter homines expetuntur extrema meta. (S. ISIDOR. Pelus., lib. II. epist. 71.)

Nihil excellentius in hoc sæculo. (S. AMBR., *De dignit. sacerd.*, c. 3.)

(760) Summa dignitas. (*Catech. Conc. Trid.*, p. II, *De sacr. ord.*, n. 2.)

Mediatores inter Deum et populum. (S. BERN., *Serm. ad pastor. in synod.*)

Funguntur officio mediatoris. (*Pontifical. bibliot. Apostol., Admonit. ad sacerdot.*)

Qui ad sanctum sacrificium accedunt, expiati esse debent ab extremis animi visionibus, atque ad Dei similitudinem, quoad fieri potest, accedere. (S. DIONYS., *De eccl. hierarch.*)

Digitized by Google

tantes ni si divines que celles des autres ordres qui sont appelés majeurs ou sacrés.

Ces ordres moindres sont les prémices de la prêtrise ; et les fonctions extérieures de ces mêmes ordres sont des figures qui nous représentent au dehors les fonctions intérieures du sacerdoce, auquel on est plus aisément promu, quand on s'est acquitté dignement de ces plus bas offices, et qu'on a satisfait avec esprit à ces premiers emplois (761).

Le premier de ces ordres moindres est celui de portier, qui est une dignité qui représente la qualité de portier qui est dans le prêtre, et le pouvoir effectif et spirituel qu'il a reçu dans son ordination, d'ouvrir et de fermer aux hommes la porte du ciel. C'est lui qui les lie et qui les délie, qui les admet et qui les chasse, qui les excommunie et qui les reçoit, qui les condamne et qui les absout ; en un mot, c'est lui qui est le vrai portier du paradis (762).

Et c'est pour cela que le Fils de Dieu dit à saint Pierre : *Je te donnerai les clefs du ciel* (763). *Ce que tu auras lié sur la terre, sera lié dans le ciel ; et ce que tu auras délié sur la terre, sera délié dans le ciel.* Si bien qu'à vrai dire, ce saint apôtre est le portier du ciel, et en lui tous les prêtres le sont, parce qu'ils participent à sa puissance (764).

Or, comme tous les portiers en l'Eglise sont ceux qui font les fonctions extérieures de la prêtrise, et qu'ils commencent à être initiés au sacerdoce par cette dignité, on leur donne les clefs à toucher, et l'ordre se confère par cet attouchement.

Ce qui témoigne qu'on leur donne puissance pour chasser les fidèles de l'église, ou pour les y admettre, pour leur en ouvrir, ou pour leur en fermer les portes (765).

Les portiers entrent en portion de la dignité de Jésus-Christ, juge des hommes et des anges ; c'est pourquoi ils ont droit de chasser les pécheurs de l'église, comme Jésus-Christ les chassera du ciel en qualité de juge, lorsqu'il les repoussera de l'entrée du paradis (765*). Ce qui nous est figuré par l'ange à la porte du paradis terrestre, qui chasse tous les enfants d'Adam qui y veulent entrer.

Outre cette puissance que l'Eglise donne aux portiers en leur donnant les clefs, elle leur confie tous ses trésors, et leur laisse toutes ses richesses entre les mains (766) ; ce qui est encore une figure extérieure des fonctions du prêtre, qui dispense les trésors spirituels et les richesses intérieures de l'Eglise, qui sont les mérites de Jésus-Christ et de ses saints.

Les portiers ont sous leur garde les saints ciboires et les sacrés calices (766*) ; ils ont ce qui est plus précieux que ces vases sacrés, qui sont les reliques des saints, dont l'Eglise réserve à leur confier les mérites lorsqu'ils seront prêtres. Ils ont même ce qu'elle chérit infiniment plus que tous ses autres biens : savoir le corps et le sang de Jésus-Christ (767).

Par là ils commencent à entrer dans la puissance et dans les fonctions sacerdotales ; et l'Eglise leur témoigne cette confiance, pour voir par la fidélité qu'ils apporteront à conserver ces biens extérieurs et ces sacrés trésors, s'ils auront ensuite la même fidélité à conserver les autres biens lorsqu'ils seront élevés au sacerdoce.

L'Eglise en cela fait bien paraître qu'elle estime les mérites et l'esprit des saints plus que toutes leurs reliques, et plus que toutes ces richesses extérieures qui les environnent, et elle montre combien elle fait plus d'état des trésors spirituels, que des temporels, puisqu'elle expose ceux-ci pour la sûreté des autres, et pour tirer la preuve de la fidélité que l'on aura à leur conservation et à leur dispensation légitime (768).

Ceci nous apprend quelle doit être la pauvreté du portier, et quelle est l'assurance que l'Eglise doit prendre de l'éloignement qu'il a de tous les biens du monde, afin de lui pouvoir confier avec sûreté tous ses trésors ; car il faut qu'il soit mort à tout, qu'il

(761) Qui bene ministraverint in minoribus ordinibus, gradum sibi bonum acquirent ut fiant sacerdotes. (Hugo cardin., *in I Tim.* III.)

Nam qui in his quæ inferiora sunt diligentiam suam vigilantiamque monstraverint, facile et ad ea quæ sunt superiora pervenient. (S. Chrysost., *ibid.*)

Magna, immensa et infinita dignitas. (S. Ephr., *De sacerd.*)

Sunt tantum tres ordines sacri qui habent aliquem actum circa rem aliquam consecratam. (D. Thom., *Suppl.*, qu. 37, a. 3.)

Suffragantibus stipendiis per tot gradus datis fidei propriæ documentis, presbyterii sacerdotium poterit promereri. (Zozim., *Ad Hesych. Salon.*, epist. 1, c. 3.)

(762) Sacerdotes januæ civitatis æternæ, per quos omnes qui credunt in Christum ingrediuntur ad Christum. Ipsi janitores, quibus claves datæ sunt regni cœlorum. (S. Prosp., l. II *De vit. contempl. sacerdot.*, c. 2.)

(763) *Tibi dabo claves regni cœlorum*, etc. (*Matth.* XVI, 19.)

(764) O beatus cœli janitor cujus arbitrio claves æterni aditus traduntur. (S. Hilar., *in Matth.* XVI.)

Claviculatii regni cœlorum sunt sacerdotes. (S. Chrysost., hom. 25 *in Matth.*)

(765) Ostiariorum est discernere quos ab ecclesia juste repellant, et quos ad eam digne recipiant. (Hugo a S. Vict., *Specul. eccl.*, c. 5.)

Hi inter sanctum et iniquum discernentes, eos tantum in ecclesia qui sunt fideles recipiant. (S. Isidor., lib. II *De eccles. offic.* cap. 14.)

(765*) Habent in potestate tam recipiendi bonos quam rejiciendi indignos. (*Ibid.*)

Inter bonos et malos habentes judicium, fideles recipiunt, respuunt infideles. (Raban. Maur., *De ordin. antiph.*, c. 12.)

(766) Debet custodire ea quæ intra ecclesiam sunt, ut salva sint, quia illi traditæ sunt claves, et commissa cura custodiendæ ecclesiæ. (Alcuin., *De offic. div.*, tit. *De tonsur. cleric.*)

Ad istos pertinet res ecclesiæ fideliter custodire. (Hug. a S. Victor., *Spec. eccl.*, c. 5.)

(766*) Istis cura est res ecclesiæ pervigili cura custodire. (Ivo Carnot., *Serm. de excell. sacr. ord.*)

(767) Ostiarium oportet aperire sacrarium, et providere ne per illius negligentiam illarum rerum, quæ intra ecclesiam sunt, aliquid depereat. (Ex *Pontif. Rom., De ord. ostiar.*)

(768) Quapropter nullos ad custodiam ipsius loci sacri et vasorum sacrorum nisi pie sanctificatos ad

Digitized by Google

soit détaché de tout, et qu'il n'ait plus d'autres désirs ni d'autres vues, que de se remplir des richesses divines, pour être promu à cette haute dignité (769).

Cet esprit de détachement et de pauvreté est le grand fondement de l'édifice spirituel que nous devons élever sur la terre pour arriver au ciel, aussi bien que de la guerre que nous sommes obligés de faire au péché, pour parvenir à la perfection à laquelle Dieu nous appelle, selon ce que Notre-Seigneur nous marque dans l'Evangile (770). Et il est si important que cet esprit règne dans le clergé, que ce n'est que par là que tous ceux qui y sont engagés se conservent dans la fidélité à Dieu et dans la fermeté qu'ils doivent avoir dans leurs emplois (771).

Un ecclésiastique dégagé de tout est prêt à tout faire et à tout entreprendre pour Dieu. Rien ne le détourne de ses fonctions, rien ne le décourage dans l'exercice de son ministère, rien n'est capable d'ébranler sa fermeté ; et comme il sacrifie toujours toutes choses aux intérêts de Dieu, il n'y a ni promesse, ni menace, ni espérance, ni crainte qui puisse arrêter son zèle, quand il y va de la gloire de son maître. D'où vient qu'il est plus considérable aux yeux de Dieu que tous les grands du monde, et qu'il se rend aussi utile à l'Eglise par son détachement, qu'il y serait inutile, et souvent même à scandale, s'il venait à perdre cet esprit (772).

C'est pourquoi l'Eglise a toujours souhaité très-particulièrement cette disposition dans tous ses clercs ; elle a voulu qu'ils en fussent pénétrés et tout remplis, pour les élever aux saints ministères, et particulièrement pour leur pouvoir confier avec sûreté la garde de ses trésors. Qu'ils soient pauvres d'esprit, dit saint Isidore (773), et qu'ils fassent pour cela tous leurs efforts : *Pauperes esse spiritu contendant.* Car, comme dit saint Jérôme, le clerc qui possède Dieu et qui dit avec le Prophète : Le Seigneur est ma possession, ne doit rien avoir avec Dieu. Autrement Dieu ne serait pas son héritage (774).

Il faut donc que les ecclésiastiques travaillent à se détacher de tout et à vivre dans cet état de pauvreté. Car à moins que l'Eglise, par une longue expérience, ne le voie établi dans un clerc, elle ne veut pas même lui conférer le moindre de tous les ordres, ni l'élever seulement à la dignité de portier (775). En effet, s'il n'est pas dans cette disposition, et que l'on ne remarque pas en lui ce saint dégagement, que ne doit-on pas craindre de sa conduite (776) ? A quel excès de déréglement, et à quel sacrilége ne sera-t-il pas capable de se porter ? Quelle sûreté y aura-t-il de lui confier les sacrés trésors de l'Eglise (777) ?

Rien n'est capable de rassasier la convoitise ni d'assouvir la passion d'une personne à qui Dieu, tout grand, tout riche et tout-puissant qu'il est, ne suffit pas. *Quid ejus concupiscentiam satiare poterit, cui non potest Deus in possessione sufficere* (778) ? C'est donc avec grande raison, qu'avant que de promouvoir un clerc à cet ordre, l'Eglise veut remarquer en lui un grand amour pour la pauvreté et un désir ardent des richesses célestes, qui le dégoûte et le détache de tous les biens du monde (779).

Ce sont ces dépouillements et ces renoncements qui sont les fondements de la vie cléricale et sacerdotale, où l'âme, tout absorbée en Dieu, ne doit vaquer qu'à lui (780) ; et c'est aussi sur ces mêmes fondements de nudité intérieure et de pauvreté d'esprit que le clerc est appelé à la dignité de portier,

hoc specialiter et consecratos Ecclesiæ primitivæ rectores et institutores, Apostoli scilicet et sancti martyres, duxerunt admittendos. (Guill. Par., *De sacram. ord.*, c. 3.)

(769) Qui enim sua quærunt, venale habent totum. (S. Aug., tract. 10 *in Joan.*)

Ego, inquit Dominus, portio eorum... Hoc solum noverint possidere, fidei et devotionis obsequium. (S. Ambr., *in psal.* cxviii, oct. 8.)

(770) *Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non prius sedens computat*, etc. *Aut quis rex iturus committere bellum*, etc. *Sic ergo omnis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus.* (*Luc.* xiv, 28.)

(771) Dives timet pro domo, pro famulis, pro agris, pro opibus, etc. Pauper curis his omnibus carens, leo est, ignem spirat, generoso et forti animo adversus omnes insurgit, facile omnia agit quæ prodesse possunt Ecclesiis. (S. Chrysost., *Hom. in hæc verb. Rom.* xvi, 3 : « *Salutate Priscam.* »

(772) Si quis libertatis multum possidere cupit, paupertatem amplexetur. Hic non solum plus quam divites et principes, sed plus quam reges ipsis Ecclesiis prodesse poterit. (*Ibid.*)

Qui nihil possidet, et tyrannis, et regibus, et populis, et omnibus potentior est ac ditior. (S. Chrys., *ibid.*)

Neque Ecclesiis tam prodesse valent divites pompatici, ut pauperes magnanimi. (S. Chrysost., *ibid.*)

(773) Eis qui militant Deo, fugiendæ sunt ex toto corde divitiæ. (S. Prosp., *De vit act. et contemn. s*, lib. II, c. 13.)

Non satis vere est clericus quem non ditat thesaurus paupertatis. (Philipp. abb., *De instit. cleric.*, c. 41 ; S. Isidor., lib. II *Offic.*, cap. 1.)

(774) Qui Dominum possidet, et cum Propheta dicit : *Pars mea Dominus*, nihil extra Dominum habere potest. Quod si quidpiam habuerit præter Dominum, pars ejus non erit Dominus. (S. Hier., *Ad nepot.*, epist. 2.)

(775) Si aurum, si argentum, si variam supellectilem (habuerit clericus), cum istis paribus Dominus pars ejus fieri non dignabitur. (*Ibid.*)

(776) Nihil jam asperum tamque pernicioso, quam si ecclesiasticus divitiis hujus sæculi studeat. (S. Ambros., *in I Tim.* VI.)

(777) Nec enim pure valet Dei vel proximi lucra quærere, qui propria non contempserit. (S. Bern., epist. 42, *ad Henric. Senon.*)

(778) Ad exemplum Judæ proditor est ecclesiasticus, qui, spreta parte suadissima, egenam avaritiam consectatur. (Gers., *Ser. in Cœna Dom.* — Petr. Dam., op. 27, *De communi vit. canonic.*)

Quid tibi sufficit, si Deus ipse non sufficit. (S. August., serm. 16 *De verb. apost.*)

(779) Qui recipiunt Spiritum sanctum amore cœlestium terrena contemnunt. (S. Aug., *De anim. et ejus orig.*, lib. I, c. 14.)

(780) Sursum cor ne putrescat in terra. (Id., *in*

Digitized by Google

où étant élevé, il doit, par le soin particulier qu'il apportera à conserver les choses saintes et les trésors de l'Eglise, témoigner combien un jour il sera soigneux à conserver les trésors du ciel, les mérites des saints et les sacrements de l'Eglise dont il aura la dispensation (781).

Le portier doit aussi avoir un très-grand zèle pour la maison de Dieu ; et comme il est de son obligation d'entrer dans la religion du prêtre et de Jésus-Christ, même envers son Père, et de son amour envers son Eglise, il doit avoir une grande vigilance pour en conserver l'honneur, et une fermeté inébranlable pour en bannir toutes les irrévérences, et pour n'y rien souffrir qui en puisse choquer la sainteté (782).

C'est ainsi que Notre-Seigneur, pour figurer ce que doivent faire les portiers, et pour faire paraître, en sa personne, la vertu de cet ordre, chassa du temple les vendeurs et les acheteurs (783), disant à son Père : *Zelus domus tuæ comedit me : « Mon Père, le zèle de votre maison me dévore. »* (*Joan.* II, 17.) Car, par là il voulut marquer un zèle extrême de la gloire de Dieu, une aversion très-grande pour tout ce qui s'oppose à l'honneur et à la sainteté de son Eglise, et particulièrement une très-forte opposition à ce lucre sordide, qui, selon saint Paul, est un culte d'idole tout à fait opposé au culte de Dieu et à sa sainte religion (784)

Il faut que ce zèle rende le portier saintement passionné pour la beauté des églises, pour la décoration des saints autels, pour la magnificence de ses ornements (785), en sorte qu'il puisse dire avec le Prophète : *Domine, dilexi decorem, domus tuæ, et locum habitationis gloriæ tuæ : « Mon Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison, et la décoration du lieu de votre gloire. »* (*Psal.* XXV, 8.)

Dieu ne veut pas seulement un culte intérieur, mais il veut encore qu'on lui en rende un extérieur, et c'est pour cela que l'on voit des temples si magnifiques et si majestueux, qu'il s'est fait ériger à sa gloire ; que l'on emploie des ornements si précieux et si augustes pour ses divins offices ; que l'on entend des sons de cloches si harmonieux pour appeler les fidèles à l'église, et que, par tout le monde, l'on découvre des marques si célèbres et si augustes de la religion (786).

Comme ce sont principalement les prêtres qui sont chargés dans l'Eglise de tout le culte et de toute la religion, que c'est à eux à qui l'on en confie l'extérieur aussi bien que l'intérieur et que, par cette obligation, attachée à leur ordre, ils doivent avoir un grand zèle pour la magnificence des églises, pour la beauté de ses ornements, pour la majesté de ses cérémonies et pour tout ce qui peut donner estime et rendre la religion vénérable dans l'esprit des peuples (787), il faut que les portiers qui commencent à entrer en part des fonctions aussi bien que des pouvoirs du prêtre, par ces emplois extérieurs du culte de Dieu qu'on leur confie, entrent aussi dans son esprit et dans sa grâce. Et, pour cela, ils faut qu'ils s'appliquent avec beaucoup d'amour à ces mêmes fonctions, et ils doivent s'en acquitter avec tant de zèle, de vigilance et de fidélité, que l'on ne puisse douter que ce ne soit leur vocation, et que ce ne soit Dieu même qui les y appelle, pour les charger un jour de toute sa religion (788).

Ils doivent surtout prendre garde de ne point négliger les offices qui paraissent les plus vils et les plus abjects aux yeux du monde (789), comme sont de balayer l'église, de tenir propres les autels, d'en frotter même souvent les marche-pieds, d'avoir soin, particulièrement, que tout ce qui est dans le chœur soit extrêmement net, comme étant le lieu qui représente le paradis, et où, par conséquent, on doit voir reluire une plus grande pureté (790)

psa., XC.

Animus enim terrenorum cupiditate sordescit. (S. Aug., serm. 14, ex addit. Paris., c. 2.)

(781) Ecclesiasticus idcirco Deo se probat, ut huic devotus officium impleat quod spopondit, in Dei rebus sollicitus, a sæculi negotio alienus. (S. Ambr., *In II Tim.* II.)

(782) Unumquemque zelus Dei comedat... Si in domo tua ne quid perversum fiat satagis, in domo Dei, ubi salus proposita est, debes pati, quantum in te est, si quid forte ibi perversum fiat. (S. Aug., tract. 10 *in Joan.*)

(783) Hoc officium Dominus initiavit, quando flagello de funiculis facto vendentes et ementes de templo ejecit et cathedras nummulariorum evertit. (Ivo Carnot., *Serm. de excell. sacr. ord.*)

(784) Quis comeditur zelo domus Dei? Qui omnia quæ forte ibi perversa satagit emendare, cupit corrigere : si emendare non potest, tolerat, gemit. (S. Aug., tract. 10, *in Joan.* II.)

Si Judæi qui umbræ legis deserviebant hæc faciebant, multo magis quibus veritas patefacta est, templa prout melius possumus ornare debemus. (Felix Papa IV, *Epist. ad omn. episc.*)

(785) Nihil in ecclesiarum vasis, ornamentis, libris, aut aliis mobilibus sordidum sit, sed omnia munda et nidoré splendentia appareant. (*Conv. Melodun.*, ann. 1579.)

(786) Non consecratione solum, sed ipso etiam nidore et munditie loci majestas religioque conservatur. (*Conc. Tolos.*, ann. 1590, p. 5, c. 1.)

(787) Maxime sacerdoti hoc convenit ornare Dei templum decore congruo, ut etiam hoc cultu aula Domini resplendeat. (S. Amb., lib. II *Offic.*, c. 21.)

Basilicas Ecclesiæ diversis floribus et arborum comis vitiumque pampinis adumbravit, ut quidquid placebat in ecclesia tam dispositione quam visu presbyteri laborem et studium testaretur. (S. Hier., epist. 5, *ad Heliod.*)

(788) Sit eis fidelissima cura in domo Dei diebus ac noctibus. (*Pontifical. Rom*, in ordin. ostior.)

Virtutis meditator virtutem exercebit, et parato sacerdotio, curam locorum sacrorum, atque cæremoniarum geret ; quæ nisi accedant, sunt quidem virtutes, sed immotæ et otiolæ. (Philo., in id : *Resipuit Noe.*)

(789) Mens Christo dedita æque in majoribus et in minoribus intenta est. (S. Hieron., epist. 5, *Ad Heliodor.*)

(790) Ostiarius singulis octo diebus ecclesiam

Digitized by Google

C'est à quoi les oblige l'esprit de leur ordre; premièrement pour exprimer, par là, au peuple grossier quelle doit être la pureté du ciel. Secondement, pour témoigner quel est l'amour qu'ils ont pour Dieu, par ce grand amour qu'ils font paraître pour l'Eglise; car celui qui aime bien son maître ne peut souffrir que sa maison soit sale, et il en ôte avec soin toutes les ordures qui ne lui plaisent pas. Troisièmement, pour édifier le prochain, qui, voyant ce soin et cet amour pour l'Eglise dans les serviteurs de Dieu, ne peut qu'il n'estime cette sainte maison, qu'il ne se tienne heureux de pouvoir ensuite contribuer à son ornement, et qu'il n'en estime même le maître, qui a des ministres si fidèles et si saints, et qui est servi avec une si grande religion.

Que si les portiers ressentent quelquefois en eux de la répugnance à ces fonctions, qui semblent porter quelque humiliation devant le monde, qu'ils se servent de cette répugnance même pour s'en acquitter avec plus de courage et plus de joie; considérant qu'ils ne doivent pas se contenter de tenir leur humiliation cachée, comme les religieux qui renferment la leur dans leurs cloîtres, où souvent l'humiliation est estimée et l'avilissement est glorieux, mais qu'ils la doivent porter devant les yeux du peuple, qui souvent ne l'estime pas et qui s'en moque, parce qu'ils doivent être des modèles de toutes les vertus chrétiennes, et faire vivre Jésus-Christ en leur personne à la face de toute l'Eglise

Le portier doit aussi sonner les cloches (791) pour appeler les fidèles à l'Eglise, ce qui désigne encore une des fonctions intérieures du prêtre, qui doit user de sa voix, et employer sa parole pour attirer les peuples à Dieu. Les cloches sont les suppléments de la parole et de la voix. C'est pourquoi les portiers, que l'on prépare au sacerdoce, et qui commencent au moins extérieurement à entrer en part de l'exercice du prêtre, sonnent les cloches : ce qui montre la grande charité envers le prochain, et le grand zèle envers les âmes qui doit être en eux. Car, par la peine qu'ils prennent en cet emploi, ils professent et protestent hautement qu'ils voudraient de bon cœur pouvoir parler aussi haut que les cloches, et se faire entendre d'aussi loin, pour appeler tout le monde à l'église

Comme ils entrent dans l'esprit et dans les vertus du prêtre, et qu'ils en font extérieurement les fonctions, ils doivent avoir le zèle non-seulement de chasser de l'Eglise les indignes, mais encore d'y appeler les bons, d'exciter les languissants, d'échauffer les tièdes (792).

Ils participent déjà à la dignité de Jésus-Christ, qui est la porte et le portier du paradis (792*). C'est une qualité qu'il communique aux prêtres, et par avance aux portiers qui en reçoivent la participation dans ce premier ordre, qui est un commencement du sacerdoce

C'est une dignité éminente que celle de portier, c'est une gloire inconnue, c'est une grâce que pour l'ordinaire on ne conçoit pas, et qui est souvent ignorée par ceux même qui sont élevés à cet ordre; car sans doute ils trembleraient s'ils en avaient l'intelligence, et peut-être que s'ils y avaient bien pensé, ils n'auraient jamais osé y prétendre.

C'est pour cela que, dans la primitive Eglise, il y avait quantité de personnes qui demeuraient toute leur vie dans la simple mais très-auguste cléricature, sans oser aspirer plus haut, Dieu ne les appelant point à la sublime qualité de portier, qui est maintenant en mépris à la plupart du monde, à cause que la plupart ne la comprennent pas (793).

Il n'y a rien de petit dans l'Eglise; tout y est auguste, tout y est majestueux, et les choses les plus basses en apparence renferment en elles des secrets si sublimes et si magnifiques, qu'on n'ose presque les en-

scopis verrat, atque omnium sordium genere expurget, pulverem a sacris imaginibus ejiciat. Parietes detergendos curet, etc. (*Statut. Joan. Bonhomii Vercell. episc.*, cap. *De ordin. funct.*)

Erat sollicitus si niteret altare : si parietes absque fuligine : si pavimenta tersa : si sacrarium mundum : si vasa luculenta et in omnes cæremonias disposita. Non minus non majus negligebat officium. Ubicunque eum quæreres, in ecclesia invenires. (S. Hier., epist. 5, *Ad Heliod. de Nepot.*)

Cum clerici in suo quisque officio quæ singuli singula gerebant non cessarent, sed pulcherrimo ordine quisque quod agendum receperant, mutuo subservientes exsequerentur, nonne tum Ecclesia plurimum habebat non solum alacritatis, sed etiam majestatis? etc. Legitimus ille et pius conventus profanos in admirationem sui rapiebat, idiotam aut incredulum ingressum ecclesiam sanctorum procidere in faciem suam, et adorare Deum, profitentem quod Deus sit in medio eorum. (*Enchirid. Colon. archiep., De sacram. ord.*)

Decet actuum nostrorum testem esse publicam æstimationem et attestationem, ut qui videt ministrum altaris congruis ornatum virtutibus auctorem prædicet et Dominum veneretur. (S. Amba., lib. I *Offic.*, c. ult.

(791) Ostiarius campanaspulset. (*Concil. Mediol.*, I, sub Carol. Borom., p. II; Tertul., *De ostiar.*) Ostiarium oportet percutere cymbalum et campanam. (*Pontifical. Rom.*, in exhortat. ad ostiar.)

(792) Campanæ prædicatores significant qui fideles ad similitudinem campanæ ad fidem vocare debent. (Durand., Mimat. episc., lib. I *Divin. offi.*, c. 1.)

Prædicatores qui per campanas figurantur, tempore gratiæ opportune et importune instant. (*Ibid.*)

Fugiens (ostiarius) terrenam habitationem cor suspendat, pendensque de turre fortitudinis... gestet lignum crucis in capite mentis funem exinde colligatum, id est vinculum charitatis usque ad infimos fratres quasi ad terram porrigat. Instans opportune, et eos qui dormiunt ad laudem Dei violenter excitans. (Hugo a S. Vict., *Miscell.*, II, lib. V, tit. 18.)

(792*) Ipse se ostiarium signans dicit (*Joan.* X, 9) : *Ego sum ostium* (Magist. Sentent., lib. IV, dist. 24, *De ostiar.*)

(793) Vix umbra veteris Ecclesiæ nostris ecclesiis remansit, etc. Nemo fere nunc suo officio ad veterem morem fungitur, nomina tantum retinemus ; munus nemo exsequitur, sed in pueros seu conductitios passim relegatur. At olim quam non fuerit

Digitized by Google

visager, tant elles sont élevées et remplies de mystères. Par exemple, cette dignité de portier, qui paraît basse aux yeux du monde, renferme néanmoins des mystères très-relevés (794), et Notre-Seigneur n'aurait pas institué un ordre exprès pour cette dignité, si ce n'était pour une chose bien excellente.

Elle est si auguste en elle-même, que, pour en recevoir la grâce, il faut l'institution d'une cérémonie, et l'application de Jésus, figuré par l'évêque, qui le représente dans son plus haut état (795). Car l'évêque qui est celui qui donne le Saint-Esprit, et qui l'envoie dans les prêtres pour prêcher comme les apôtres, est une figure du Fils de Dieu en l'état de sa souveraine perfection, assis dans les cieux à la droite de son Père, donnant et envoyant son Saint-Esprit au monde (796).

C'est en cet état de son ascension, que Notre-Seigneur jouit de ses plus hautes dignités, comme de celle de juge, de roi, de souverain pontife, ainsi qu'il est exprimé dans le psaume cix, où David l'appelle son Seigneur, qui doit avoir tout le monde pour l'escabeau de ses pieds, qui doit juger les nations, qui est déclaré prêtre par le serment de son Père, selon l'ordre de Melchisédech. C'est en cet éminent état que le pontife le représente dans l'Eglise; et cependant rien moins qu'un évêque revêtu du pouvoir de Jésus-Christ monté aux cieux, rempli de son autorité, et le représentant sur la terre, ne peut, au moins en qualité de ministre ordinaire, conférer l'ordre de portier, qui est un ordre où les clercs commencent à participer aux plus grandes dignités du Fils de Dieu (797).

Il faut donc concevoir de grandes idées de cet ordre pour en avoir toute l'estime que la religion demande, et comme il est mille fois plus saint et plus élevé que toutes les dignités du monde, il faut que ceux qui y sont appelés dans l'Eglise s'en estiment tellement honorés, qu'ils soient ravis d'en pouvoir faire les fonctions, lesquelles ils ne peuvent négliger sans se rendre coupables et tout à fait indignes des ordres supérieurs (798).

CHAPITRE II.

De l'ordre des lecteurs.

Après que le clerc a été promu au saint ordre de portier, et que l'Eglise, par l'examen de sa conduite et de ses mœurs, a reconnu non-seulement l'accroissement de son amour et de son zèle, mais encore son entière fidélité dans ses premiers emplois, elle lui fait faire un second noviciat, pour reconnaître s'il pourra un jour être propre à la prêtrise, et pour cela elle l'élève à la sublime et éminente dignité de lecteur, lui donnant l'Ecriture sainte entre les mains, dont elle se sert pour le sacrer dans son ministère (799).

Cet ordre doit suivre immédiatement celui des portiers qui sont les gardiens des trésors de l'Eglise; car Dieu a deux trésors dont il rend son Eglise dépositaire. Le premier est son corps et son sang précieux; le second est son Ecriture ou sa parole et son divin Testament, qui est le dépôt de ses secrets et de ses divines volontés (800). Il n'a fait ni l'une ni l'autre de ces deux grâces aux nations du monde (801); et, comme il ne les a point rendues dépositaires de son corps, il ne leur a point aussi déclaré ses jugements, ni confié ses saintes Ecritures, comme il a fait à son Eglise.

Or ce sacré trésor des Ecritures saintes a été laissé par la bonté de Dieu entre les mains de l'Eglise son épouse, qui ensuite le confie aux prêtres (802), afin qu'ils en fassent entendre les mystères et qu'ils les ex-

contemnendum etiam illud inter cætera minimum munus ostiariorum, etc. (*Enchirid. archiep. Colon., De sacram. ord.*)

Reperio omnes sanctos divini ministerii ingentem veluti molem formidantes. (S. Cyr. Alex., hom. 1 *De fest. Pasch.*)

(794) Lex nihil quod ad divinum cultum pertineat exiguum existimare permittit, aut ejusmodi quod sacerdotali opera sit indignum. (S. Cyrill. Alex., *De ador. in spir. et verit.*, lib. xii.)

Quæ per se vilia sunt, fides efficit pretiosa. (S. Leo.)

(795) Presbyter, diaconus et alii clerici ab uno episcopo ordinentur. (Can. 2 apost.)

Neque fas est diacono sacrificium offerre, neque resbytero ordinationes clericorum facere. (*Const. apost.*, lib. viii, c. 46; item, lib. iii, c. 20.)

D. Thom., *Suppl.*, qu. 38, a. 1 in c.

(796) Jesum repræsentat sacerdos : ejus enim potestatem per consecrationem est adeptus; et amplius præ sacerdote pontifex qui et in cathedra Christi sedere dicitur, et potestatis ejus copiam obtinet. (Simeon Thessalon., *De templo.*)

(797) Pontifex de throno in quo apparet descendens, Dei Verbi ad nos condescensionem figurat... Et ad consessum superius contendens, Christi ad dexteram Patris sessionem notat. (*Ibid.*)

(798) Ordinis quo initiatus est functiones, non elate, sed humiliter; non raro, sed frequenter; non negligenti studio, sed accurata, vereque clericali sollicitudine et disciplina, pie, recte, atque rite præstet. Alioquin si in sanctis his functionibus negligenter, contraque ac præceptum est se gesserit, illud norit, eo voluntatis suæ testimonio sibi adytum præcludere ad altiorem gradum ascendendi. (*Conc. Mediol.* v, p. iii, tit. *De init. ord. sacram.*)

(799) Lectoris officium est sacerdotii gradus. (*Encholog. Græcor.*, in ordin. lector.)

Cum verba vitæ recitare et annuntiare propter earum venerandam sanctitatem non decet nisi sanctos, coegit ipsa religiositas Ecclesiæ, ut sanctificaretur ad hoc minister (lector). (Guill. Paris., *De sacr. ord.*, cap. 3.)

(800) Eucharistia, thesaurus universus benignitatis Dei. (S. Chrysost., hom. 24 *in 1 Cor.*)

Scripturæ sacræ, sacri Dei thesauri. (S. Greg. Naz.)

Verbi Dei thesaurus et sacrarium. (Rupert., *In Apoc.* iv.)

Cor Dei Scriptura ipsius. (S. Aug., *In psalm.* xxi.)

(801) *Non fecit taliter omni nationi et judicia sua non manifestavit eis.* (*Psal.* cxlvii, 20.)

(802) Nobis verbi divini commissa est dispensatio. (S. Amer., *De dignit. sacerd.*)

Digitized by Google

pliquent au peuple (803) ; ce qu'ils doivent faire avec un merveilleux respect, traitant saintement cette divine parole, l'honorant comme elle mérite (804), avec d'autant plus de soin, qu'il faut avoir plus de foi pour lui rendre toute la révérence qui lui est due.

C'est ce qui a porté saint Augustin à vouloir que l'on eût le même respect pour les moindres syllabes de l'Ecriture sainte que pour les particules de la très-sainte Eucharistie, à cause qu'elles sont comme des enveloppes, des écorces et des sacrements qui contiennent le Saint-Esprit, qui renferment un abîme inconcevable de mystères, qui portent un fonds intarissable de grâce et de lumière, et qui sont un instrument ordinaire, mais tout divin, sous lequel Dieu agit dans l'Eglise (805).

C'est un trésor caché, mais qui n'a point de prix, auquel les personnes bien éclairées par les lumières de la foi portent le respect qu'un sanctuaire de cette importance mérite ; d'où vient que dans les conciles, où sont les éclairés dans la foi, où sont les voyants, *videntes*, ces divines Ecritures sont ouvertes sur un trône au milieu des assemblées, et chacun en entrant les salue comme le très-saint Sacrement.

Et ce même respect paraît encore à la sainte Messe, lorsque le sous-diacre porte à baiser au prêtre le très-saint Evangile ; car quoiqu'il passe devant le très-saint Sacrement et devant Jésus-Christ exposé sur l'autel, il ne fait point de génuflexion, non plus que s'il portait cet adorable Sauveur entre ses mains (806).

Et parce que l'on confie au prêtre ces saintes Ecritures et ces divins testaments de Dieu, non-seulement pour les méditer et les révérer en son particulier, mais aussi pour les faire respecter aux peuples, et pour leur manifester les volontés de Dieu, en leur faisant entendre sa parole ; on veut que le lecteur les lise dans l'église, premièrement, pour voir, par son maintien et par son culte extérieur, s'il porte la révérence qu'il doit à cette divine Ecriture (807) ; secondement, pour reconnaître s'il est propre à faire entendre un jour la parole de Dieu au peuple, quand il aura l'honneur d'être prêtre

On entend par la lecture qu'il en fait dans l'église quelle est sa voix et son poumon, et l'on voit s'il a les talents et les dispositions propres pour une fonction si divine. C'est une fonction que Notre-Seigneur même a faite autrefois dans la synagogue, en ouvrant l'Ecriture sainte (808), et en la lisant, comme pour faire essai de la commission et de la légation qu'il avait reçue de son Père, qui était de faire entendre ses volontés par sa parole et par ses prédications (809).

Jésus-Christ est l'Ange du grand conseil (810) : C'est l'ambassadeur du Père éternel, qui fait connaître aux hommes ses volontés, et les prêtres entrent dans cette dignité, et en continuent les fonctions par la prédication (811). *Pro Christo legatione fungimur, tanquam Christo exhortante per nos* (*II Cor.* v, 20.) Et parce que l'on ne peut ni entendre, ni savoir la volonté d'une personne, si ce n'est de vive voix, ou par lettre et commission écrite (812), le prêtre, avant que d'entrer dans le sacerdoce, doit faire un long apprentissage de la sainte Ecriture, pour savoir la volonté de Dieu et pour apprendre sa doctrine, qui est l'obligation du lecteur (813), afin de se rendre capable de l'enseigner, et d'en instruire ensuite toute l'Eglise

Il faut ouvrir le testament qui est scellé, avant d'apprendre la volonté du testateur (814). Ainsi, avant que de pouvoir parler des volontés de Dieu, et en assurer les peuples,

(803) *Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent de ore ejus.* (*Malach.* II, 7.)

(804) Ad Evangelium tanquam ad corpus Jesu Christi confugio. (S. IGNAT., *Epist. ad Philad.*)

805) Interrogo vos, quid vobis plus esse videtur verbum Dei, an corpus Christi ? Et ideo quanta sollicitudine observamus quando corpus Christi ministratur, ut nihil ex ipso de nostris manibus in terram cadat, tanta sollicitudine observemus ne verbum Dei, etc., de corde nostro pereat. Quia non minus reus est qui verbum Dei negligenter audierit, quam ille qui corpus Christi in terram cadere negligentia sua permiserit. (S. AUG., *Sermones*, Append., serm. 26, t. V, ed. Migne.)

(806) Velut oracula de cœlo missa. (S. CHRYSOS., *De Pentec.*)

Sancta et adorabilia Scripturarum verba. (LUCIUS episc., in conc. Carthag. apud. S. Cyprian.)

In medio consessus poni solitum erat in sancto throno venerandum Evangelium in quod vultus omnium conversi erant. (*Act. conc. Chalced.*, art. 1 ; CYRILL. Alex., *Apolog.* ; BARON. an. 325, n. 60.)

Subdiaconus defert librum apertum ad sacerdotem sine ulla reverentia tam altari in quo est sacramentum, quam sacerdoti, ob reverentiam sacri Evangelii. (GAVANT., *Comment. in rubr. Missal.*, part. II, tit. 6.)

(807) Bene dicitur (*Ezech.* III, 1.) *Comede volumen istud et vade loquere ad filios Israel.* Ac si diceretur : Comede et pasce, saturare et eructa, accipe et sparge : confortare et labora... Ad hoc enim intelligenda sunt ut et nobis prosint, et intentione spiritali aliis conferantur. (S. GREG., hom. 10 *in Ezech.*)

(808) Christus ita ad omnia se curvavit obsequia ut ne lectoris quidem aspernaretur officium (S. AMBROS., *in Luc.* IV, 17.)

(809) Vicarium se Patris ostendit, per quem Pater et videretur in factis, et audiretur in verbis, et cognosceretur in Filio facta et verba Patris administrante. (TERTULL., *Adv. Prax.*)

(810) Secundum prophetam filius magni consilii Angelus est. (S. HILAR., lib. IV.)

(811) Clericus secretorum Dei non debet esse ignarus, quia nuntius ejus est ad populum. (HUGO A S. VICT., *De sacram.*, lib. II, p. 3.)

(812) Quid est Scriptura sacra nisi quædam epistola omnipotentis Dei ad creaturam suam. (S. GREG., lib. IV, epist. 40.)

(813) Lectione assidua et meditatione diurna pectus suum fecerat bibliothecam Christi. (S. HIER., *De Nepotian.*, epist. 3.)

(814) Cum testamentum prolatum fuerit in publicum, tacent omnes ut tabulæ aperiantur. (S AUG., *In psal.* XXI, expos. 2.)

Digitized by Google

il faut avoir ouvert l'Ecriture sainte, qui est cachetée de sept sceaux, que le seul Agneau peut décacheter, et dont lui seul nous peut donner l'intelligence (815). Il n'y a que lui qui sait toutes les volontés de Dieu son Père qui lui a parlé de vive voix, et il n'y a aussi que lui qui peut nous en instruire.

C'est pourquoi il faut le prier beaucoup qu'il nous révèle ses divines Ecritures, et qu'il nous découvre les secrètes et très-adorables volontés de son Père qui y sont contenues, afin que nous puissions les faire connaître aux peuples, et en imprimer l'amour dans tous les cœurs (816).

Il commença lui-même à les expliquer à ses apôtres durant sa vie ; il leur en développa plus ouvertement les mystères aussitôt après sa résurrection, lorsque, comme dit saint Luc, il leur expliquait les Ecritures (817). Mais maintenant il veut dans l'Eglise en découvrir les secrets à tout le monde par le moyen de ses saints ministres, qu'il veut pour cet effet remplir de son esprit et éclairer de ses lumières (818), sans lesquelles personne ni dans le ciel ni dans la terre ne pourrait en avoir l'ouverture.

Mais parce qu'il ne se plaît pas à répandre ses lumières dans les âmes souillées, dans lesquelles il dit lui-même que la divine sagesse n'habite point : *In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis* (*Sap.* I, 4) ; il faut que les lecteurs se trouvent dans une grande pureté, et vivent entièrement exempts de la contagion du monde et du péché, pour ne point mettre d'obstacle à ses grâces, et être en état de recevoir tout ce qu'il voudra leur faire connaître de ses desseins (819)

Il faut aussi qu'ils soient très-fidèles à se dépouiller de leurs propres lumières, s'ils veulent être en état de recevoir les lumières divines ; se dénuant de leur propre jugement, mourant à leur propre esprit, renonçant à toutes ces vaines recherches et curiosités qui ordinairement offusquent une âme, et l'empêchent d'être ouverte à Dieu seul pour être purement éclairée (820).

Outre ces pratiques et ces dispositions dans lesquelles on tâchera d'établir les lecteurs, on aura soin de les exercer très-particulièrement à la lecture, au respect et à l'amour de l'Ecriture sainte (821), parce que c'est là la grande voix pour la pouvoir entendre. Ainsi on leur en fera lire au moins quelque chapitre tous les jours, à genoux et tête nue (822) ; après quoi, s'ils se couvrent, et s'ils s'asseyent, ils ne le feront qu'avec regret et avec douleur de ne pouvoir se tenir toujours dans cette posture religieuse de Dieu, et devant son divin esprit, caché sous l'écorce et sous le voile de sa parole (823).

Il faudra aussi les accoutumer à la lire posément et avec application (824). Il n'y a point de religion bien réglée où l'on ne soit très-exact à imprimer dans le cœur des novices l'estime et l'amour de leur règle (825), à la leur faire lire très-soigneusement, et à leur apprendre tout ce qu'elle contient (826), parce que c'est elle qui leur fait connaître l'esprit de leur ordre, qui découvre la manière de vie qu'ils doivent suivre, et qui leur montre en particulier ce qu'ils doivent faire pour se rendre parfaits dans leur condition. Aussi ne voit-on point de bons novices qui ne soient ravis de la lire et relire souvent (827), et qui ne s'y appliquent avec ardeur pour en avoir une parfaite intelligence (828).

Or c'est l'Ecriture sainte qui est la grande règle de notre religion : règle qui n'a point été donnée par un ange, ou composée par un homme, mais par le Saint-Esprit : règle dont toutes les paroles sont des paroles de

(815) Liber scriptus intus et foris signatus sigillis septem... Quem nemo dignus inventus est aperire, et solvere signacula ejus, nisi Christus. (S. Ambr., *In Apoc.*, Rupert., et alii.)

(816) Sic orare solebat S. Ephrem : Revela oculos meos et considerabo mirabilia de lege tua. Et S. Bern. Loquere, Domine, quia audivit servus tuus.

Cum te ad legendum paras, Deum cum primis ora, dicens : Domine Jesu Christe, aperi aures et oculos cordis mei ad intelligendum sermonem tuum faciendamque voluntatem tuam. (S. Ephr., *De patient. et consumm sæculi*, t. I.)

Luc. IV, 16 ; *Matth.* XXI, 42 ; *Joan.* VII, 38.

(817) *Interpretabatur illis in omnibus Scripturis quæ de ipso erant.* (*Luc.* XXIV, 27.)

Dum aperiret nobis Scripturas. (*Ibid.*, 32.)

(818) *Aperuit illis sensum ut intelligerent Scripturas.* (*Ibid.*, 45.)

(819) Hoc officium implevit Christus, cum in medio seniorum librum Isaiæ aperiens distincte ad intelligendum legit : Spiritus Domini super me. Ex quo lectoribus datur intelligi quia gratia spiritualis clarere debent, qui aliis verbum Dei annuntiant. (Magist. sentent., lib. IV, dist. 24, *De lectorib.*)

Vitiis expulsis confestim cordis oculi cœleste lumen admittentes, sublato velamine passionum, sacramenta Scripturarum velut naturaliter incipiunt contemplari. (Theodorus monach., apud Cassian.)

(820) Ad Scripturarum indaginem opus est vita proba, animo puro, et virtute quæ secundum Christum est. (S. Athanas., *De Incarnat.*)

Quo spiritu Scripturæ factæ sunt, eo spiritu legi desiderant. (S. Bern., *Ad fratr. de monte Dei.*)

(821) Non tam quærat scientiam quam savorem. (S. Bern., *Specul. men.*)

(822) Quotidie aliquid ex sacris Bibliis legite. *Conc. Mediol.* IV, p. 3, tit. *Monitiones.*)

(823) Si Evangelium capere oporteat, manibus lotis, et cum multa reverentia et religione tremens ac timens sumis. (S. Chrysost., hom. 7, *Ad pop.*)

(824) Vel singularum etiam syllabarum oportet nos esse scrutatores. (S. Chrysost., tract. *De ieriæ mot.*)

(825) Monachi omnes qui possunt regulas memoriter discant. (*Monachi S. Bened. Congreg. Aquis.*, an. 819.)

(826) Singuli has regulas habeant atque intelligant sibique faciant familiares. (*Reg. comm Soc. Jesu*, reg. 49.)

(827) Non studeas duntaxat libri folia evolvere, sed si opus fuerit, non pigeat bis terve ac sæpius eumdem repetere versum. (S. Ephr., *De patient. et consumm. sæcul.*, t. I.)

(828) Nemo potest sensum Scripturæ sacræ cognoscere, nisi legendi familiaritate. Ama illam et exaltabit te : glorificaberis ab ea cum eam fueris amplexatus. (S. Isidor., *Sent.*, lib. III, c. 9.)

Digitized by Google

Dieu même (829) : règle sous l'écorce de laquelle Jésus-Christ nous parle et nous apprend ce que nous devons faire (830), non-seulement pour nous sanctifier, mais encore pour sanctifier tous les fidèles selon leur état et leur condition.

Il faut donc nous porter avec amour à cette lecture, gémissant devant Dieu de voir le peu d'application que l'on y donne. C'est un désordre qui n'est que trop ordinaire. On passera volontiers la plus grande partie de son temps à l'étude de l'histoire profane. On aura une passion extrême pour les poëtes et pour les grands orateurs ; on donnera tout son temps à la lecture des livres curieux et tout à fait inutiles (831); mais pour la lecture de l'Ecriture sainte, elle est tellement en mépris, que la plupart même dans le clergé l'ignorent. Quel sujet de confusion pour des ecclésiastiques à qui on l'a confiée ?

Il faut que le lecteur tâche, de sa part, de relever autant qu'il pourra le clergé de cet opprobre. Et pour cela il faut qu'il commence à témoigner tout l'amour et toute l'estime possible de ce saint livre, que les saints ont appelé le livre des prêtres, pour nous faire connaître que ce doit être là notre principale étude. Il faut donc que le lecteur le lise souvent et affectueusement, et que, suivant le conseil de saint Jérôme, il l'ait, s'il se peut, toujours entre les mains, pour le méditer à toute heure, pour en goûter les vérités, pour en digérer les maximes, pour en ruminer toutes les paroles : en un mot, pour s'en remplir lui-même, afin de pouvoir ensuite en mieux nourrir les peuples (832).

Comede volumen istud (*Ezech.* III, 1), dit Dieu à un prophète : *Mange ce livre*. Et aussitôt ce prophète ouvrit la bouche et mangea ce volume qu'il trouva doux comme du miel (833). C'est ce qui fut dit aussi à saint Jean (*Apoc.* X, 9) par un ange, qui, lui montrant un livre ouvert : *Accipe librum*, lui dit-il, *et devora illum, et faciet amaricari ventrem tuum ; sed in ore tuo erit dulce tanquam mel.* Et c'est ce que doivent faire les ecclésiastiques, à qui l'évêque, figuré par l'ange, présente le livre des saintes Ecritures. Car ce livre cause véritablement de l'amertume dans le ventre, parce qu'il cause de grandes douleurs, et donne de violentes tranchées à toute cette génération d'Adam, figurée par le ventre : mais il est doux au goût, à cause de la joie, du repos et des consolations véritables que l'on y trouve, et que Jésus-Christ y fait goûter à ceux qui s'en repaissent : il est amer au sens, mais il est doux au cœur, et conforte l'estomac et la poitrine du nouvel homme ; en sorte qu'en mortifiant la chair et la vie du péché en nous, il fortifie l'esprit intérieur et la sagesse de Dieu dans notre cœur (834).

C'est ce livre qu'il faut que les lecteurs dévorent, comme fit saint Jean, qui dit de lui-même : *Et accepi librum de manu angeli, et devoravi illum* (*Ibid.* 10.) Ce qui marque l'ardeur avec laquelle ils doivent lire l'Ecriture sainte, l'amour avec lequel il faut qu'ils en goûtent toutes les maximes, le zèle qui leur en doit faire embrasser absolument toutes les pratiques, sans s'arrêter à la prudence de la chair, sans écouter aucun respect humain, sans avoir égard à ce qu'il en peut coûter au vieil homme, ne cherchant en tout que la gloire de Dieu, et les moyens de le faire connaître, aimer et servir dans son Eglise (835.)

Les lecteurs doivent prendre garde à bien user de la grâce qui leur est conférée dans leur saint ordre, lequel comme un aide de la foi leur donne lumière et sentiment pour respecter et pour entendre l'Ecriture, et la grâce pour la bien lire et la prêcher aux autres : ce qui est une des principales et des plus honorables fonctions du prêtre, et ce qui présuppose un grand zèle pour la gloire de Jésus-Christ et pour le salut des âmes (836.)

(829) Scriptura sancta est lex nostra immaculata. (S. Aug., ser. 38, *Ad fr. erem.*)

(830) Per illam nobis loquitur ipse Deus et Dominus noster, et piæ nobis suæ voluntatis demonstrat affectum. (Apud. Aug., t. IV, *De salutar. docum.*, c. 9.)

(831) At nunc etiam sacerdotes Dei omissis Evangeliis et prophetis videmus comœdias legere, amatoria bucolicorum versuum verba canere, tenere Virgilium, et id quod in pueris necessitatis est, crimen in se facere voluptatis. (S. Hieron., epist. 146, *Ad Damas. Pap.*)

(832) Omissis et repudiatis nugis theatricis et poeticis, divinarum consideratione et tractatione pascamus animum atque potemus, vanæ curiositatis fame ac siti fessum et æstuantem, et inanibus phantasmatibus tanquam epulis pictis frustra refici satiarique cupientem. (S. Aug., *De ver. relig.*, c. 51.)

Liber sacerdotalis. (S. Ambr., lib. III *De fid.*, c. 7.)

Substantia sacerdotii sunt eloquia divinitus tradita, uti Dionysius ille magnus apposite ait. (*Conc. Colon.*, an. 1536, *De munere episc.*, c. 20.)

Divinas Scripturas lege. Imo nunquam de manibus tuis sacra lectio deponatur. Disce quod docear. (S. Hieron., epist. 2.)

(833) Volumen istud est Scriptura sacra. (S. Gr., hom. 10 *in Ezech.*)

(834) Liber dum devoraretur dulcedinem mellis ori exhibuit, quia divina Scriptura quanto amplius in corde ruminatur, tanto salubriorem dulcedinem menti exhibet. Possumus autem per ventrem, in quo escæ putrescunt carnem mortalem intelligere. Liber igitur qui in ore dulcis fuit amaritudinem ventri generavit; quia sancti viri quanto amplius in meditatione divinarum Scripturarum dediti sunt, etc., tanto majorem amaritudinem carni suæ exhibent, affligendo scilicet eam jejuniis, etc., cæterisque cruciatibus quibus caro atteritur. (S. Ambr., hic.)

(835) Devora illum, intime incorporando. (S. Bernard. Sen., *Comment. in Apoc.* X.)

Cœlestium Scripturarum eloquia diu terere ac polire debemus, toto animo et corde versantes, ut succus ille spiritualis cibi, in omnes se venas animæ diffundat. (S. Ambr., lib. II *Abel.*, c. 6.)

(836) Litterarum divinarum sacris meditationibus vacet. His se oblectet... Infatigabiliter legat, inexplebiliter diligat, efficaciter impleat... Non eum

Digitized by Google

C'est ce zèle que le portier commence à faire paraître extérieurement, en ouvrant la porte de la maison de Dieu aux uns, et en appelant les autres par les cloches, et c'est ce que le lecteur continue plus spirituellement en lisant tout haut dans l'église l'Ecriture sainte, qui est la voix et la parole de Dieu, qui parle aux peuples pour les instruire de sa doctrine, et pour les attirer à son amour (837.)

Toutes les fonctions des prêtres sont partagées entre deux : les unes regardent Dieu, dont ils doivent procurer la gloire, les autres regardent le prochain, dont ils sont obligés de rechercher le salut (838.) Et c'est ce qui doit paraître en la conduite des lecteurs, au sujet de l'Ecriture sainte qu'on leur met entre les mains.

Car non-seulement on doit remarquer leur respect envers Dieu par l'honneur qu'ils portent à sa parole, et par l'estime qu'ils en font, mais encore ils doivent donner des marques de leur zèle pour le salut des peuples, par le soin qu'ils prennent de l'étudier et de la bien entendre, afin de la publier hautement dans l'Eglise, et d'en instruire publiquement les fidèles (839.)

C'est pourquoi il faut bien examiner s'ils se sentent portés à cet emploi, et s'ils ont pour cela beaucoup de ferveur ; ce qu'on pourra reconnaître en les appliquant à l'instruction des enfants, en leur donnant le soin des catéchismes, en leur faisant expliquer au simple peuple les éléments de la doctrine chrétienne (840), et en observant avec quel zèle et quelle fidélité ils s'en acquittent.

On tâchera principalement de remarquer s'ils s'estiment honorés de cette fonction, s'ils la regardent avec respect, comme une des plus importantes de l'Eglise, s'ils l'embrassent avec joie, dans la vue du salut des âmes et de la gloire qu'ils procurent à Dieu par cette voie. Car s'ils estimaient cet emploi au-dessous d'eux (841) ; s'ils ne s'y appliquaient que par manière d'acquit, avec indifférence et même dégoût, parce qu'ils craindraient d'en recevoir quelque confusion devant le monde ; s'ils croyaient y perdre leur temps, s'imaginant être capables de plus grandes choses dans l'Eglise, ce serait une marque qu'ils n'auraient pas l'esprit de leur ordre, ou du moins qu'ils ne seraient pas assez fidèles pour en suivre les mouvements.

C'était l'occupation de Jésus-Christ d'apprendre aux peuples grossiers et aux petits enfants les premiers principes de la religion. Il était ravi de se trouver au milieu d'eux pour leur enseigner à se sauver et à servir son Père : *Sinite parvulos venire ad me* (842), disait-il à ceux qui voulaient l'en empêcher : *Talium enim est regnum cœlorum.* Il ne s'estimait point déshonoré, tout Dieu qu'il était, de cet emploi (843), et il s'y appliquait avec tant de ferveur et tant de zèle, qu'il ne se lassait point de leur grossièreté, que leur pauvreté ne le rebutait point, qu'il n'épargnait ni son temps ni ses sueurs pour les instruire (844.) Voilà le modèle que se doivent proposer les lecteurs. Il faut qu'ils aient un grand zèle pour catéchiser les enfants et pour instruire les peuples, en sorte qu'ils n'épargnent rien, et soient toujours prêts de se sacrifier eux-mêmes pour leur faire connaître Dieu et Jésus-Christ son Fils (845.)

Enfin, il faut qu'ils aient soin de mener toujours une vie très-pure, pratiquant eux-mêmes les premiers tout ce qu'ils enseignent aux autres ; parce que comme ils doivent servir aux peuples de loi vivante, et que leurs actions doivent être la règle de leur conduite, selon l'avis que l'évêque leur donne en leur ordination, ils ne seraient pas en état de monter à un ordre supérieur, s'ils manquaient de satisfaire à une si essentielle

blanda corrumpant, nec adversa concutiant : non inflet opinio secunda, nec sinistra dejiciat : nec falsa vituperatio sive laudatio augeat gaudia ejus aut minuat, nec ejus firmitatem quidquid promittit mundus aut minatur excutiat, etc. (S. Prosp., lib. 1 *De vit. contempt.*, c. 8.)

Pietate et recta prædicatione verbi veritatis nihil honorabilius sacerdotibus. (Flavian., arch. Constant, epist. 2, apud S. Leon.)

Præcipuum episcoporum munus. (*Conc. Mediol.* 1, tit. *De prædicat.*)

(837) Verba sanctissima ex ore Altissimi prodita, imo de corde Christi egressa. (S. Bern. Sen., ser. 20. a. 1, 6, t. 1.)

(838) Ipsi debent zelare honorem Christi populorumque salutem. (B. Laurent. Justinian., *De compl. Christ. perf.*, n. 27.)

(839) Neminem sanctorum invenies privatam quæsivisse gloriam... sed tantum Dei honorem atque spiritualium salutem animarum. (Idem, *De inst. præl.*, c. 12.

Hæc duo sunt pontificis officia : aut a Deo discat legendo Scripturas sacras et sæpius meditando, aut populum doceat. (Orig., hom. 6 *in Levit.* Dist. 56, c. *Si quis vult.*)

(840) Quidam sunt nonum instructi, etc., et ad horum instructionem ordinatur. Ordo lectorum : Et ideo prima rudimenta fidei, scilicet Vetus Testamentum eis legendum committitur. (D. Th., *Suppl.*, q. 37, a. 2 in c.)

Qui in Ecclesia minores instruit, etc., lector est spiritualiter. (Hug. a S. Vict., *Spec. Eccl.*, c. 15, t. III.)

(841) Quis tumescens et elatus de sua vel magnitudine vel scientia, parvitatem deinceps parvulorum, ignorantiam vel imbecillitatem audebit aspernari, quando tu (o piissime Jesu) qui es Deus in sæcula, in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi, usque ad castissimos parvulorum amplexus beata brachia mansuetus inclinas. Procul ergo, procul ex hinc omnis elatio, etc. (Gerson., *De parvul. trah. ad Christ.*, consid. 4.)

(842) *Offerebant illi parvulos, discipuli autem comminabantur offerentibus. Quos cum videret Jesus indigne tulit, et ait illis : Sinite parvulos venire ad me et ne prohibueritis eos.* (*Marc.* x, 13.)

(843) Vocabat parvulos ad se. Accedentes amplexabatur, etc. Et, o piissime Jesu, quis ultra post te verecundbitur esse humilis ad parvulos? (Gerson, *ibid.*)

(844) Et nos qui Christi sectatores dici volumus, in hoc opere torpescimus, observabimus tempora, mensibus totis quiescemus? Absit. (*Ibid.*, consid. 3.)

(845) Ad lectorem pertinet [illegible] stis diebus doctrinam Christianam pueros edocere. (*Statut. Joan. Bohem, Vercell. episc.*)

Digitized by Google

obligation (846.) *Assiduitate ergo lectionum instrueti et agenda dicant, et dicta opere impleant, ut in utroque sanctæ Ecclesiæ exemplo sanctitatis suæ consulant.*

CHAPITRE III.

De l'ordre des exorcistes.

Pour bien comprendre l'excellence de cet ordre, il faut savoir que la bonté de Dieu choisit le prêtre, pour le rendre comme l'abrégé de toutes ses communications et de ses plus grandes grâces, en le faisant participant de toutes les dignités de Jésus-Christ son Fils (846*

Jésus-Christ n'est pas seulement le trésorier de tous les biens de son Père, comme dit saint Paul ; il n'est pas seulement le dépositaire de tous les trésors de Dieu et de la plénitude de la divinité (847) : *In quo habitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter.* (*Col.* II, 9.) Il n'est pas seulement l'Ange du grand conseil et l'ambassadeur de Dieu, mais encore il est le roi de toute la créature (847*) : *Factus est principatus super humerum ejus. Rex regum et Dominus dominantium.* (*Isa.* IX, 6 ; *I Tim.* VI, 15.)

Il est le juge et le roi non-seulement des hommes, mais aussi des démons; car il leur commande si absolument, que sa seule présence les fait trembler (848). C'est ce que l'on voit dans les possédés, qui frémissent à la présence du très-saint Sacrement, et au seul signe de la croix, qui est le vrai signal de la puissance de Jésus-Christ, et l'instrument du domaine et de l'empire qu'il a sur eux (848*).

Dieu le Père, qui veut combler les prêtres de tous les biens de Jésus-Christ, et les rendre comme dépositaires de toutes ses bénédictions (849) : *Benedixit nos omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo;* il les fait premièrement les trésoriers de ses dons, et les dispensateurs de ses mystères (849*). Il leur donne en maniement le sacré corps et le précieux sang de son cher Fils, qui est son grand trésor (850) : il leur met entre les mains son Testament et sa divine parole, de même qu'il confie à son Fils la doctrine et la science secrète qu'il lui communique de toute éternité (850*).

Secondement, les prêtres sont faits ambassadeurs de Dieu comme Notre-Seigneur, et continuent son ambassade vers les hommes de la part du Père éternel (851), en sorte qu'ils prêchent et révèlent ses secrets, qu'ils annoncent ses vérités (851*), qu'ils ont l'honneur de porter sa parole de même que Jésus-Christ qui était le véritable ambassadeur que Dieu avait envoyé à son Eglise, comme l'unique république avec laquelle il veut avoir intelligence.

Troisièmement, les prêtres sont faits rois des démons, car ils ont le droit de leur commander et de les chasser des corps et des cœurs des fidèles, à cause de Jésus-Christ qui est en eux, en l'autorité duquel ils leur commandent avec empire, et qui, par la vertu de son esprit, lès force de sortir (852)

Ils participent aussi à la royauté de Jésus-Christ dans l'Eglise, la mettant dans la paix et la tenant à couvert des attaques malicieuses de tous ses ennemis : *Cum fortis armatus custodit atrium suum, in pace sunt omnia.* « *Lorsque le fort armé garde l'entrée de la maison, tout est en paix et en sûreté* (*Luc.* XI, 21) (852*).

Or, par avance de la prêtrise, et pour donner quelque teinture de cette autorité royale aux clercs qui semblent être appelés au sa-

(846) In alto Ecclesiæ loco stetis, etc., figurantes positione corporali vos in alto virtutum gradu debere conversari, quatenus cunctis a quibus audimini et videmini cœlestis vitæ formam præbeatis. (*Pontif. Rom.*, in ord. lect.)

Clericorum vita forma laicorum. (PHILIPP. abb., *De dign. cler.*)

Liber est laicorum. (*Synod. Turon.*, 1537.)

(846*) *Claritatem quam dedisti mihi dedi eis.* (*Joan.* XVII, 22.)

Christi mysteriorum thesaurus. (ALEXAND., mon. de S. Barnaba, in ejus Vita.)

(847) *Infinitus est thesaurus hominibus.* (*Sap.* VII, 14.)

In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. (*Col.* II, 3.)

(847*) Ubique regnat, ubique adoratur. Omnibus rex, omnibus judex, omnibus Deus et Dominus. (TERTULL., *Adv. Jud.*)

(848) *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.* (*Matth.* XXVIII, 18.)

Pater omne judicium dedit Filio. (*Joan.* V, 22.)

(848*) Præsentia Salvatoris tormenta sunt dæmonum. (S. HIER., in hæc verb. *Matth.* VIII : *Quare venisti ante tempus torquere nos?*

Intolerabilia patiuntur ex præsentia Christi. (S. CHRYSOST., *ibid.*)

Crux devictio diaboli, adversus dæmones triumphus. (S. CHRYSOST., *Hom. de cruce*, sub fin., t. II.)

(849) In omni benedictione id est, in sermone, sapientia, et veritate, cæterisque virtutibus. (S. HIER., S. ANSEL., hic.)

(849*) *Ministri Christi et dispensatores mysteriorum Dei.* (*I Cor.* IV, 1.)

(850) Hoc officium committi voluit Solis presbyteris, quibus sic congruit, Ut sumant et dent cæteris. (D. THOM.)

(850*) *Interroga sacerdotes legem.* (*Agg.* II.) Sacerdotis enim est scire legem. Si sacerdos est, sciat legem Domini. Si ignorat, ipse se arguit non esse Domini sacerdotem. (S. HIER., hic.)

(851) Tanquam Dei interpretes et internuntii qui ejus nomine divinam legem, et præcepta vitæ homines edocent. (*Catech. concil. Trid., De sacram ordin.*)

(851*) Sacerdotes sunt divinæ voluntatis indices, veritatis assertores. (S. PROSP., *De vit. act. sacerd.*, lib. II, c. 2.)

(852) Dæmones non tantum respuimus, verum etiam revincimus, et quotidie traducimus et de hominibus expellamus. Sicut plurimis notum est. (TERTULL., *Ad Scapulam*, c. 2.)

Sacerdos rex est, cujus bellum est adversus dæmones. (S. CHRYS., hom. 4 in illud Isai XIV, 28 : *In anno quo mortuus est. — Ecce dedi vobis potestatem calcandi supra serpentes et scorpiones.* [*Luc.* X, 19.])

(852*) Per gratiam præstitam dæmonum vincunt virtutem, quamvis variis modis quærant nocere hominibus, sive ut serpentes aperte sæviendo, sive ut scorpiones clanculum insidiando (Ita communis inte D.)

Digitized by Google

cerdoce, l'Eglise, après leur avoir confié ses trésors et son Testament, leur confère la puissance de chasser les démons des corps des possédés en les faisant exorcistes, et elle leur donne pour cela le titre d'empereurs spirituels (*Pontif. Rom.*) (853) : *Ut sint spirituales imperatores.*

Notre-Seigneur est la porte des bons. *Ego sum ostium :* mais il est le juge des méchants, sur lesquels il exerce cette même puissance, ainsi que sur les démons, qu'il maudit pour toute l'éternité (854). Et c'est en cette même vertu que l'exorciste doit entrer, pour prendre autorité sur les malins esprits, et pour les chasser en la puissance de Jésus-Christ (855).

L'Eglise, qui dispose de Jésus-Christ son cher Epoux, donne son divin esprit au lecteur, en l'élevant à l'ordre d'exorciste, afin qu'il use de sa puissance et de sa vertu pour chasser les démons des corps (856), et afin qu'il commence déjà la lutte et le combat entre eux, en attendant qu'elle lui donne la plénitude de la vertu royale du sacerdoce, par laquelle il puisse les chasser non-seulement des corps, mais aussi des esprits où ils demeurent par le péché, et qu'ils possèdent par le moyen du vice. C'est ce que l'on voit dans le baptême, où le prêtre chasse les démons du cœur des hommes. Et c'est ce qui se passe aussi dans le sacrement de pénitence, où il les chasse de l'âme des pénitents, comme Notre-Seigneur les chassa autrefois du cœur de sainte Madeleine (857).

Le Fils de Dieu a souvent chassé les démons des corps : et il a fait en cela l'exercice et la fonction de l'exorciste, qu'il met en part de cette autorité (858). Et c'est aussi en cette même autorité que l'exorciste peut absolument commander au démon ; car c'est la vertu même de Jésus-Christ qui lui est communiquée, comme c'est le même esprit qui est en Jésus-Christ, qui repose dans les ministres de l'Eglise (859).

Ainsi l'Eglise continue en cet ordre, comme dans les précédents, à faire un essai de la fidélité du clerc qui se consacre à son service, et elle tire expérience de la force, de la confiance et du zèle avec lequel il pourra se comporter un jour, lorsqu'il faudra qu'il attaque les démons, et qu'il combatte non-seulement contre la chair et le sang, mais encore contre les princes des ténèbres, contre les pécheurs du monde et contre tout l'enfer (859*).

Les prêtres doivent combattre non-seulement contre les ennemis visibles, mais contre les ennemis invisibles : non-seulement contre les démons qui possèdent les corps, mais contre les démons qui possèdent les âmes ; ce qui est d'un bien plus grand et plus puissant travail ; ces premiers combats n'étant point si rudes, ni si dangereux, et n'étant que comme un essai de ces derniers. C'est pourquoi comme l'ordre des exorcistes n'est que comme une initiation à la prêtrise, l'Eglise ne leur confère qu'une portion de la puissance du sacerdoce sur les démons, et la fonction qu'elle leur donne n'est aussi que sur l'extérieur, et non pas sur l'intérieur ; pour les chasser des corps seulement, et non point pour en délivrer les âmes : ce qui est réservé au prêtre, lequel use du pouvoir de Jésus-Christ pour les bannir du plus secret des cœurs (860).

Cet office oblige les exorcistes de vivre toujours dans un grand anéantissement, dans un sincère aveu de leur impuissance, et dans une reconnaissance continuelle de leur néant. Il faut pour cela qu'ils reconnaissent que, bien loin d'avoir en eux aucun pouvoir d'agir contre le démon, ils

Sub manus nostras stant vincti et tremunt captivi. (S. Cypr., *Adv. Demetr.*)

(853) Per hanc (sacerdotii) dignitatem inferni vires deperditæ, maledictio Adæ soluta, et cœlestis thalamus apertus est. (S. Ephr., *De sacerd.*)

Habent spiritale imperium super spiritus immundos ad ejiciendos eos de corporibus obsessis. (Ivo Carnot., *Serm. de excellent. sacror. ordinum.*)

(854) Hodie etiam geritur ut per exorcistas voce humana et potestate divina flagelletur ; et uratur et torqueatur diabolus. (S. Cyprian., lib. iv, ep. 7, *Ad Magnum.*)

(855) Obediunt dæmones exorcistis. Christum, inquiunt, scimus, et Paulum novimus, et in nomine Christi quem Paulus prædicat adjurati egredimur. (S. Cyprian., *Serm. de baptism. Christi.*)

(856) Ordinandi in officium exorcistarum... Accipitis potestatem imponendi manum super energumenos... et gratia Spiritus sancti pelluntur spiritus immundi a corporibus obsessis. (*Pontif. Rom.*, in ordin. exorcist.)

(857) *In nomine meo dæmonia ejicient.* (*Marc.* xvi.) Nam sacerdotes cum per exorcismi gratiam manus credentibus imponunt, et habitare malignos spiritus in eorum mente contradicunt, quid aliud faciunt nisi dæmonia ejiciunt? (S. Greg., hom. 29 *in Evang.*)

Diabolus missus foras non quia extra mundum missus, sed foras ab animis. (S. Aug., *De agone Christ.*, c. 1.)

Quid per septem dæmonia, nisi universa vitia designantur? (S. Greg., hom. 33.)

(858) Exorcistam se indicavit ejiciens dæmonia. (Hugo a S. Vict., *Specul. eccl.*, l. v, t. III.)

(859) Hoc officio usus est, cum dæmoniacos multos sanavit. (Magist. Sent., lib. iv, dist. 24.)

Magnum habemus belli socium et adjutorem Dominum nostrum Jesum Christum. (S. Chrys., hom. 22 *in Ephes.* vi.)

De spiritu suo dedit nobis. (*I Joan.* iv, 13.)

Exorcista sive adjurator, habet officium in Ecclesia de obsessis corporibus per exorcismos dæmonia arcere. (*Gemma animæ, De antiq. rit. Miss.*, lib. i, c. *De sacr. vestib.*)

(859*) Da fiduciam servis tuis contra nequissimum draconem pugnare fortissime. (*Rituale Rom.*, in *Orat. exorcis. ante exorcism.*)

(860) *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus.* (*Ephes.* vi, 12.)

Non est nobis colluctatio adversus homines, sed adversus dæmones qui eorum mentibus principantur. (S. Anselm., hic.)

Certamus contra diabolum et angelos ejus ; contra malitiam, contra diversas illecebras peccatorum. (S. Chrysol., serm. 119.)

Exorcistæ sunt spiritualis gratiæ servi atque

Digitized by Google

n'ont capacité par eux-mêmes que d'en être possédés, et de lui être sujets toute l'éternité : car leur chair est proprement la demeure du diable (861). Elle était toute pleine de son venin, et misérablement assujettie à sa domination, avant le baptême ; et il n'en a été chassé que par Notre-Seigneur, en qui seul on peut trouver la vertu de le soumettre (862).

Il faut donc qu'ils s'anéantissent sans cesse en eux-mêmes, et qu'ils se donnent à son divin esprit, pour agir en sa puissance et en son autorité contre ces malins esprits. Il faut qu'ils se considèrent comme de misérables et d'inutiles instruments qui ne peuvent rien faire qu'en sa vertu : il faut qu'ils se perdent totalement en lui, et que, dans une pleine confiance, ils aient un courage de lion pour attaquer ce misérable ennemi, qui tremble en la présence de Jésus-Christ, et qui craint toutes les choses qui appartiennent à ce divin maître (863).

Il y a des filles saintes qui ont bien eu le pouvoir autrefois de chasser les démons par la présence de l'esprit divin qui habitait en elles (864). Il y en a eu même qui l'ont fait avec tant de force, que ces malheureux s'enfuyant à leur abord, ne pouvaient s'empêcher de publier leur éminente grâce et leur grande sainteté, et de rendre hautement témoignage de la rare vertu qui était en elles, qu'ils ne pouvaient souffrir (865).

C'est ce qu'on a vu arriver aussi très-communément parmi ces saints anachorètes, et parmi ces grands solitaires des premiers siècles de l'Eglise, qui chassaient les démons par leur seule présence (866). Et il y en avait même à qui Dieu donnait un tel empire sur eux, que ces esprits de ténèbres prenaient la fuite au seul nom de ces saints, en sorte qu'il ne fallait que les nommer, pour leur faire abandonner les corps qu'ils possédaient, tant ils haïssaient leurs vertus (867).

Les diables haïssent tellement la chasteté en d'aucuns saints, en d'autres la simplicité, en d'autres la pauvreté, en quelques-uns la patience, en plusieurs la charité, qu'ils témoignent quelquefois des rages extraordinaires lorsqu'ils en entendent seulement parler ; tant les vertus chrétiennes leur sont odieuses, à cause de l'esprit de Jésus qui les opère dans les âmes. C'est pourquoi il faut que l'exorciste soit parfaitement vertueux en Jésus-Christ, afin que ses seules vertus, quand il n'aurait pas d'autre pouvoir, soient capables de mettre en fuite tous les démons (868).

On a vu même souvent que les vertus des personnes possédées les chassaient (869), en sorte qu'à mesure qu'elles croissaient dans la grâce et dans la fidélité à Dieu, les malins esprits les abandonnaient et se retiraient tout confus, ne pouvant supporter des âmes si fidèles et si saintes, qui ne leur donnaient aucun lieu de repos, ni aucun moment pour se complaire en elles (870).

Or, comme l'humilité est l'ennemie jurée du démon, aussi bien qu'elle est l'entrée et le fondement de toutes les vertus, en sorte que sans elle pas une ne peut être solidement établie dans une âme, on peut juger de quelle importance il est qu'un exorciste soit parfaitement humble.

Pour moi, j'ai vu par expérience qu'un acte d'humilité, fait par un exorciste, ou par celui que l'on priait de le faire en sa place, obligeait le démon de rendre en ce moment mille témoignages de désespoir et de rage (871). C'est ce qui lui ôte toute puissance et toute prise sur une âme : c'est ce qui le confond et le désarme. Rien ne nous met si en sûreté contre ses entreprises : rien ne tient

ministri, qui officii sui potestate, dæmones a corporibus obsessis abjiciant. (Guillel. Paris., *De sacr. ord.*, cap. 1.)

(861) Omnipotens Domine, Verbum Dei Patris, Christe Jesu, etc., tuum sanctum nomen cum timore et tremore suppliciter deprecor, ut indignissimo mihi servo tuo, data venia omnium delictorum meorum, etc., potestatem donare digneris, ut hunc crudelem dæmonem brachii tui munitus potentia fidenter et securus aggrediar per te, Jesu Christe, etc. (*Rit. Rom., Orat. exorcis. ante exorcism.*)

(862) Cum præfectus quidam accersendum curasset fratrem ab impurissimo dæmone divexatum, repente obsessus a dæmone incœpit exclamare : Tu me ejecisti atque ligasti per humilitatem tuam. (S. Ephr., parænes. 3, t. II.)

(863) Vexatos a dæmone exorcizaturus, ea qua par est pietate, etc., præditus esse debet : qui non sua, sed divina fretus virtute, ab omni rerum humanarum cupiditate alienus, tam pium opus ex charitate constanter et humiliter exsequatur. (*Ritual. Rom., De exorcis. obsess. a dæmon.*)

Exorcismos faciat cum imperio et auctoritate, magna fide et humilitate atque fervore. (*Ibid.*)

(864) S. Catharina Senensis dæmones cogebat ab obsessis abire corporibus. (In ejus Vit.)

(865) Ad preces Eufraxiæ continuo dæmon spumans et stridore facto clamans voce magna egressus est a muliere. (*Vit. Patr.*, lib. I.)

(866) Ad præsentiam Hilarionis dæmon vexatus aufugit et naucleri filium liberum reliquit. (*Vit. Patr.*, lib. I, in *Vit. S. Hilar.*, ex Hieron., c. 30.)

(867) Marcianus puellam quæ aberat itinere quatuor dierum liberat a dæmone vociferante virtutem ejus. (*Vit. Patr.*, lib. IX, cap. 3.)

Non solum crucifixum, sed etiam pro ipso occisorum favillas dæmones contremiscunt. (S. Chrysost., hom. 4 *De laudib. Pauli.*)

(868) Cum Jesu loquente simplici et humili Paulo, exclamavit dæmon, dicens : Recedo, recedo ; vi egredior et per tyrannidem expellor : discedo ab homine, non amplius ad eum accedo. Pauli simplicitas et humilitas me expellit. (Pallad., *Hist. Lausiac.*, c. 28.)

Humilitatem nostram inimicus non sustinet ; uritur charitate nostra ; obedientia cruciatur. (S. Bern., serm. 3 *in Dedicat.*)

(869) Debilis est dæmon in eos qui Domino in veritate serviunt. (S. Ephr., *In illud : Attende tibi*, c. 11, t. I.)

(870) Fugiunt superbi dæmones excelsas virtutes humilium. (S. Bonav., *In leg. S. Francisc.*)

Jordanes a dæmoniaco fratre vola in faciem percussus, alteram illi maxillam exemplo Salvatoris præbuit. Tantam humilitatem diabolus non ferens, mox inclinato capite veluti cæsus ipse verecundus abscessit. (Surius, t. VII, die 17 Febr., in *Vita S. Jordanis secundi Dominican. general.*, c. 16.)

(871) Virtutum stabile fundamentum est humilitas. Nempe si mutet, virtutum aggregatio non est

Digitized by Google

un cœur si à couvert de ses attaques (872).

Les prêtres sont comme des digues qui s'opposent à la mer et qui empêchent les déluges dont elle couvrirait le monde et inonderait toute la terre. Ils ne sont rien en apparence, mais en effet ils sont plus forts en la main de Dieu que l'Océan dans ses plus grandes fougues et dans l'agitation de ses plus furieuses tempêtes (873).

Les prêtres servent de remparts au monde et à l'Église contre la malignité des démons et contre la rage de tout l'enfer. Ils ne sont que comme de petits grains de sable, mais qui dans leur petitesse font croître le désespoir et la rage de ces esprits infernaux, qui se voient obligés de rompre leur superbe et de briser leur orgueil aux pieds d'une cendre légère et d'un peu de poussière (873*).

Un prêtre qui se regarde toujours selon la vérité de ce qu'il est par lui-même, ne doit jamais se voir que comme un peu de cendre et comme la chose du monde la plus faible. Il doit dire sans cesse, comme ce grand patriarche si puissant en la foi : *Cum sim pulvis et cinis* (874). Mais lorsque dans cette vue il se confie parfaitement en Dieu et qu'il ne s'appuie que sur Jésus-Christ, de qui seul il veut attendre tout son secours, il n'y a rien au monde de plus puissant contre les démons, ni de plus terrible à tout l'enfer (875) : et c'est là ce qui doit rendre l'exorciste tout-puissant pour détruire l'arrogance du diable et pour triompher de son orgueil.

Il est bon encore de remarquer si l'exorciste est vaillant et courageux contre la tentation, et s'il se munit de force en Jésus-Christ (876). Car il n'y a rien que les diables craignent davantage que les âmes généreuses dans les tentations. Ils prennent la fuite au seul nom de ces âmes (877) : combien plus fuiront-ils en leur présence, lorsqu'elles ont cette puissance de Jésus-Christ pour les chasser par la vertu de l'ordre, laquelle a tout une autre efficace que les vertus personnelles qui se rencontrent dans le reste des Chrétiens?

Il faut encore que l'exorciste soit bien enflammé de l'amour de Jésus-Christ, qui lui donne une haine mortelle du démon, mais une haine en esprit; je dis en esprit, pour la distinguer de la haine de la chair, qui cause une colère sensible et qui sert au démon de jouet pour amuser les exorcistes et pour les empêcher d'agir contre lui en la vertu de l'Esprit-Saint qu'il redoute. Comme c'est par là qu'il les affaiblit, qu'il les échauffe, qu'il les lasse, qu'il les abat, et que quelquefois même il les tue, ils doivent être beaucoup sur leurs gardes, pour ne se point laisser surprendre à cette tentation (878).

L'exorciste doit encore être sur ses gardes pour se préserver de la curiosité, à laquelle on est souvent attiré par les réponses et par les discours du diable. Il faut pour cela parler peu et se tenir beaucoup en silence, à l'imitation de Notre-Seigneur, qui en chassa un par ces paroles (*Marc.* I, 25) : *Obmutesce et exi :* « *Tais-toi et sors* (879) ; » autrement nous donnons prise sur nous à ce malheureux. Et de plus nous donnons encore lieu à sa complaisance et à sa superbe, en nous rendant ainsi ses écoliers et ses auditeurs. Ce qui fait qu'il s'opiniâtre à demeurer, parce que cela le contente, et qu'il ne peut avoir de plus grande satisfaction, que de voir qu'on l'écoute et qu'on se laisse aller à ses suggestions malignes.

Que si au contraire on le tourmente continuellement par l'invocation de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, par les exorcismes, par les injures, par les malédictions et par les opprobres qui l'humilient, comme aussi par la pratique constante et fidèle des vertus, on l'oblige de sortir, parce qu'il trouve encore plus de repos dans l'enfer et bien moins

nisi ruina. (S. Bon., *Spec. disc.*, p. 2, c. 6.)

(872) Humilitas, furibus omnibus inviolabilis. Turris fortitudinis a facie inimici. (Clim., grad. 25.)

Nihil proficiet inimicus in eo, et filius iniquitatis non apponat nocere ei. (*Psal.* LXXXVIII, *ibid.*)

(873) Per hanc sacerdotii dignitatem mundus salvatus est. (S. Ephr., *De sacerdot.*)

Muri civitatis Ecclesiæ sunt sacerdotes... qui suscipiunt gentilium et hæreticorum impetum. (S. Chrysost., hom. 10 *in Matth.* v.)

Columnæ Ecclesiæ, murus orbis terrarum, commune præsidium totius terræ ac maris. (S. Chrysost., *De SS. Petr. et Paul.*, lib. II *De orand. Deum.*)

(873*) Vigiles hi, boni custodes, qui vigilantes animo atque in orationibus pernoctantes, hostium insidias sagaciter explorant, anticipant consilia malignantium, deprehendunt laqueos, eludunt tendiculas, retiacula dissipant, machinamenta frustrantur. (S. Bern., serm. 76 *in Cant.*)

(874) Recta et sancta humilitas præsulem exhibet diaboli victorem. (B. Laurent. Justin., *De inst. prælat.*, c. 21.)

(875) Quidni omnia possibilia sunt innitenti super eum qui omnia potest? Verbo innixum et indutum virtute ex alto nulla vis, nulla fraus poterit dejicere. Vis non timere impulsorem? Non veniat ubi pes superbiæ, etc. (S. Bern., serm. 85 *in Cant.*)

(876) Qui contra dæmones pugnat, non robore corporali, neque valida compage membrorum indiget, sed anima forti et corroborata fide. (Apud S. Chrysost., *Hom. de SS. Machab.*)

(877) Diabolus cedere solet veræ virtuti... Instare formidat, quia frequentius refugit triumphari. (S. Ambr., *In Luc.*, lib. IV.)

(878) Bellum adversus diabolum suscipiamus. Hic ira res est bona et honesta : hic excandescentia et indignatio utilis. Sis semper inimicus, semper acerbus, semper immitis et ferus. Sic erit captu facilis. Si nos simus in eum feroces, ille in nos non erit ferus. Si nos simus clementes et benigni, tunc ille erit ferox. (S. Chrysost., hom. 22 *in Ephes.* VI.)

Alia est ira quam impatientia excitat, alia quam zelus justitiæ format... sed cum per zelum animus movetur, curandum summopere est, ne hæc eadem quæ pro instrumento virtutis assumitur, menti ira dominetur, etc. (S. Greg., lib. V *Moral.*, c. 30.)

(879) Id exorcista curet, ne a dæmone curiosum quidquam exquiratur. (Joan. Bonhom., episc. Vercellens., *Decret. Eccl. reform.*, cap. *De ord. funct.*)

Exorcista ne vagetur in multiloquio, aut supervacuis vel curiosis interrogationibus. (*Ritual. Rom.*, *De exorc.*)

Digitized by Google

de tourment, qu'en la présence de Jésus-Christ et de ses ministres, qui, agissant en sa vertu, le surchargent toujours de nouvelles vexations (880).

Il est encore important de ne pas omettre dans cet emploi le jeûne et l'oraison, parce que ce sont les grandes voies que Notre-Seigneur même nous donne dans l'Evangile pour chasser ces sortes d'ennemis. *Ce genre de démons*, dit-il, *ne se chasse que par la prière et par le jeûne* (881).

Enfin, il faut avertir les exorcistes et tous ceux qui, étant appelés à cette fonction, voudront y travailler avec sûreté et avec quelque succès, qu'ils doivent veiller très-particulièrement sur toute leur conduite, pour s'y conserver dans une pureté tout entière, afin que le démon ne trouvant sur eux aucune prise, ils soient en état, après en avoir absolument triomphé en eux-mêmes, de le chasser ensuite avec plus de puissance du corps des autres, selon l'avis que l'Eglise leur donne en leur ordinaire. *Ne in moribus vestris aliquid sui juris inimicus valeat vindicare. Tunc etenim recte in aliis dæmonibus imperabitis, cum prius in vobis eorum multimodam nequitiam superatis* (882).

Il ne faut pas aussi oublier d'exciter le possédé à s'exercer le plus qu'il peut à la pureté, à l'humilité, à la charité, à la patience et aux autres vertus chrétiennes, qui affligent le diable et le mettent dans un nouvel enfer (883). Car de se voir à tout moment vaincu par Jésus-Christ qui le maudit toujours et qui triomphe à toute heure de lui par l'instrument d'une faible créature, comme est celle qu'il possède, qui, dans le secours de son maître, le terrasse et l'abat, lui qui semble devoir renverser toute la créature, c'est ce qui lui renouvelle le triomphe de la croix : et c'est ce qui le désespère toutes les fois qu'il y pense. Car il a vu son orgueil abattu sous l'infirmité d'un morceau de bois, et sous la faiblesse de la mort et d'une chair mortelle : et lui qui disait, qu'il serait égal au Très-Haut, a été pourtant vaincu par celui qui s'est anéanti, et qui se faisant serviteur de son Père, a triomphé glorieusement de ses vaines grandeurs (884).

CHAPITRE IV.

De l'ordre des acolytes.

L'acolyte est encore une représentation d'une partie de ce que le prêtre est dans l'Eglise ; car il fait une des fonctions extérieures du prêtre en la maison de Dieu. Il porte les chandeliers et la lumière ardente devant le peuple, pour montrer que le prêtre est le chandelier de l'Eglise, qui doit porter la lumière pour éclairer le monde (885).

Il entre par là en participation de Notre-Seigneur qui dit (*Joan.* VIII, 12) : *Ego sum lux mundi* (886) : « *Je suis la lumière du monde :* » et qui dit aussi à ses apôtres et à ses disciples (*Matth.* V, 14) : *Vos estis lux mundi :* « *Vous êtes la lumière du monde :* » car vous devez éclairer tous les hommes non-seulement par ma parole que je vous mets en bouche (887) ; mais encore par les bonnes œuvres qui seront en vos mains, qui leur découvriront quelle est la souveraine puissance de mon Père, et quel est le respect que mérite une Majesté si auguste, et qui est si saintement servie (888).

C'est pour cela qu'entre les moindres or-

(880) Ne illis succumbatis quos ab aliis vestro ministerio effugatis. Discite per officium vestrum vitiis imperare, ne in moribus vestris aliquid sui juris inimicus valeat vindicare. Tunc etenim recte et aliis dæmonibus imperabitis, cum prius in vobis eorum multimodam nequitiam superatis. (*Pontif. Rom.*, in ord. exorcist.)

O si audire eos velles et videre quando a nobis adjurantur, et torquentur spiritualibus flagris, et verborum tormentis de obsessis corporibus ejiciuntur : quando ejulantes et gementes voce humana et potestate divina, flagella et verbera sentientes venturum judicem confitentur, veni et cognosce vera esse quæ dicimus. (S. Cyprian., *Contr. Demetrian. Africæ proconsul.*)

(881) *Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi*, etc. (*Matth.* XVII, 20.)

Qui enim orat et jejunat... terribilis hostis dæmonibus redditur ; nihil enim est homine probo orante potentius. (S. Chrysost., in hunc loc.)

Precibus et jejuniis fideque in Dominum illico ipsi cadunt. (S. Anton., apud Athanas.)

(882) Invisibiles adversarii et incorporales hostes, non erunt contra nos validi, si nullis carnalibus desideriis fuerimus immersi. (S. Leo, serm. 1 *De jejunio Pentec.*)

Debet habere spiritum mundum, qui spiritibus imperat immundis, ut concordet vita cum officio, et malignum quem per acceptum officium expellit de corpore alieno, per munditiam vitæ expellat de corde suo, etc. Ne dicatur ei : Medice, cura te ipsum. (Ivo Carnot., *Serm. de excell. sacr. ord.*)

(883) Ajurati per Deum verum nobis statim cedunt, et fatentur, et de obsessis corporibus exire coguntur. Videas illos nostra voce et oratione flagellis cædi, igni torqueri, incremento pœnæ propagantis extendi, ejulare, gemere, deprecari unde veniant et quando discedant, ipsis etiam qui se colunt audientibus confiteri ; et vel exsiliunt statim, vel evanescunt gradatim, prout fides patientis adjuvat, aut gratia curantis aspirat. (S. Cypr., *De idol. vanit.*)

(884) Crux Christi tropæum diaboli in quo et crucifixus et triumphatus est. (Orig., hom. 8 *in Jos.*)

Hoc tropæum singularis triumphi, ut prædæ suæ prædo ipse, captivis suis ipse captivus, vinctis quondam suis, vinctus ipse diabolus nunc tradatur. (S. Petr. Chrysol., serm. 170.)

(885) Idcirco nos elegit ut simus quasi luminaria, ut magistri cæterorum efficiamur. (S. Chrys., hom. 10 *in I Tim.*)

Quod est candelabrum ? Omnis ecclesiasticus vir habens verbum Dei. (S. Chrysost., hom. 10, *in Matth.*, V.)

Sacerdos Ecclesiæ lumen est. (S. Isidor. Pelus., lib. I, epist. 319.)

(886) Hoc officium Dominus si habere testatur in Evangelio dicens : *Ego sum lux mundi*, etc. (Ivo Carnot., *Serm. de excellent. sacror. ord.*)

Acolythum se indicavit dicens : *Ego sum lux mundi.* (Hugo a S. Vict., *Spec. eccles.*, c. 5.)

(887) Apostoli oculi et lumen totius mundi constituti ac ordinati sunt. (S. Macar., hom. 1.)

(888) Ut qui videt ministrum altaris congruis ornatum virtutibus, auctorem prædicet et Dominum

Digitized by Google

dres, il n'y a pas seulement l'ordre des lecteurs, que le pontife exhorte d'être ornés de toutes les vertus, et de paraître avec modestie pour faire entendre la parole de Dieu en la lisant; mais il y a encore l'ordre des acolytes, qui font voir par les chandeliers et par la lumière élevée qu'ils portent, que le prêtre doit être élevé au-dessus de tous les peuples par ses vertus et par l'éclat de sa grâce et de ses bonnes œuvres, afin de pouvoir éclairer le monde par son exemple (889).

Les évêques dans l'Apocalypse sont figurés par ces chandeliers, au milieu desquels Notre-Seigneur se promenait, pour nous donner à entendre que c'est au milieu d'eux que repose la plénitude de l'Esprit de Jésus, qui leur fait part de sa lumière pour éclairer le monde, et qui est en eux pour briller avec éclat aux yeux de tous les hommes (890). Et c'est à cette grâce que participent les acolytes, qui doivent pour ce sujet être revêtus des vertus de Notre-Seigneur, pour en donner l'exemple, et pour en inspirer l'amour à tous ceux avec qui ils conversent (891).

Ils doivent commencer d'entrer en part de Jésus-Christ, lumière de l'Eglise, qui n'éclaire pas seulement l'intérieur: *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (*Joan.* I, 9); qui est ce qu'ils sont obligés de faire comme lecteurs; mais qui éclaire encore extérieurement par les pratiques des vertus chrétiennes, dont il leur donne exemple, afin qu'ils les répandent ensuite dans l'Eglise, comme des lumières élevées sur le chandelier (892).

Et c'est pour cela que les acolytes sont toujours aux deux côtés de l'évangile, quand il est chanté dans l'église par le diacre. Et il y en a aussi deux qui sont devant le prêtre, quand, dans l'Office divin, il chante les oraisons et les chapitres, qui sont tous tirés de l'Ecriture sainte, pour montrer que le prêtre doit joindre cette double lumière, l'extérieure et l'intérieure, pour satisfaire à toute l'étendue de son obligation, et à tout ce que demande la sainteté de son état (893).

Il faut donc que l'acolyte se considère comme étant mis dans l'Eglise ainsi qu'une lumière éminente qui doit éclairer tous les fidèles. Il faut que la lumière matérielle que son office l'oblige de porter devant les yeux du peuple, lui fasse connaître qu'il est encore plus obligé de l'édifier par son exemple et par la sainteté de sa conduite (894).

C'est là le grand dessein de Notre-Seigneur sur les prêtres, en qui il veut se rendre visible à son Eglise. Il veut être en eux comme dans des trônes de cristal, au travers desquels se faisant paraître en sa majesté et dans l'éclat de sa sainteté, on puisse voir ses vertus se répandre ensuite comme autant de rayons pour éclairer le monde (895).

C'est ainsi qu'ils en sont la lumière, comme Notre-Seigneur même le témoigne en parlant à ses apôtres (*Matth.* V, 16): *Luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est*: « *Que votre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* » Voilà l'obligation indispensable des prêtres, et à quoi doivent aussi travailler les acolytes, qui reçoivent pour cela dans leur ordination le même esprit que le prêtre, quoiqu'ils ne le reçoivent pas dans une si grande plénitude (896).

C'est pourquoi dans l'exhortation que l'évêque leur fait en les élevant à cette dignité, il leur en donne expressément l'avis. Car, après leur avoir dit ces paroles de Notre-Seigneur que nous venons de rapporter, il ajoute: *Ut filii lucis ambulate: Estote igitur*

veneretur qui tales servulos habeat. (S. Ambr., lib. I *Offic.*, cap. ult.)

(889) Ita lucere debent eorum opera ut populo sint tanquam lucerna lucens in caliginoso loco ad propulsandas tenebras et dirigendos pedes eorum in viam pacis. (*Synod. Turon.*, an. 1537, tit. *De his quæ incumbunt facienda rector. et cler.*)

Nihil est quod sic hominem faciat insignem atque conspicuum, ut splendor iste virtutis. Sicut enim ipso sole circumdatus utique clarus refulget, etc., omni quidem tuba documenta sunt operum clariora, vitaque munda ipsa est luce fulgentior. (S. Chrys., hom. 15, in hæc verb. (*Luc.* XI, 33): *Nemo accendit lucernam.*

(890) In prælationis culmine constitutus totius sanctitatis debet refulgere splendore. (B. Laurent. Justin., *De regim. præl.*, c. 6, n. 3.)

(891) Videte ut cujus typum gestatis in manibus, ejus fidem gestetis in mente, confessionem nominis in ore, imitationem in opere. (Petr. Bles.)

Amorem innocentiæ conversatione demonstrent, sicut dignitas exigit ordinis. (S. Bern., lib. III *De consid.*, cap. ult.)

(892) Tanta istius luminis virtus est, ut non solum hic fulgeat, verum etiam ad vitam æternam possit perducere. (*Ibid.*)

Lucernas ardentes habere debemus, id est mentes a fide accensas et operibus veritatis relucentes. (Tertull., lib. IV *Advers. Marc.*, c. 29.)

(893) Acolythi Græce, Latine ceroferarii dicuntur a deportandis cereis quando legendum est Evangelium, aut sacrificium offerendum. Tunc enim accenduntur luminaria ab eis et deportantur... ut sub typo luminis corporalis illa lux ostendatur, de qua legitur in Evangelio: Erat lux vera, etc. (S. Isid., et *Conc. Aquisg.*, lib. X, c. 12. Idem habet Alcuin., *De divinis offic.*, tit. *De tonsur. cleric.*)

(894) Ideo cereos accensos deferunt, ut sicut visibile lumen manibus gestant, ita opera lucis proximis ostendant, et more lucis errantibus viam in tenebris palpantibus ducatum præbeant. (Ivo Carnot., *Serm. de excellent. sacror. ord.*)

Qui lucem boni operis aliis ministrat, spiritaliter acolythus est. (Hugo a S. Vict., *Specul. eccles.*, cap. 5.)

(895) Optime in moribus sanctorum, gratia, doctrina et divinitas Christi Dei et Domini nostri elucet. (B. Laurent. Justin., *De regim. præl.*, c. 15, n. 4.)

(896) Cœlestem in terris vitam tanquam angeli Dei moribus vestris exprimere utque adeo studete, ut a vobis divinarum virtutum exempla ad cæteros emanent. (*Conc. Mediol.* IV, tit. *Monitiones.*)

Quemadmodum sublimiori eminent vitæ gradu, sic lumine virtutum conspicui prælucere debent... et præcipuum quoddam profiteri præstantiusque

Digitized by Google

solliciti in omni justitia, bonitate, ut et vos, et alios, et Dei Ecclesiam illuminetis (897).

Il faut pour cela qu'on voie reluire en eux toutes les perfections divines, et toutes les vertus de Jésus-Christ, pour en donner l'exemple au monde; sans quoi, l'on ne devrait point les promouvoir à ce saint ordre. Il faut surtout leur recommander d'avoir une grande modestie (898); parce qu'il n'y a rien qui édifie tant les peuples, et qui soit plus efficace pour leur donner estime de la religion et respect pour nos mystères, que de voir reluire cette vertu dans ceux qui sont appliqués par état au culte de la divine Majesté (899).

Un extérieur recueilli, une posture modeste, un maintien réglé, une composition de corps respectueuse, montrent dans un acolyte et la présence de Jésus-Christ qui l'anime, et la sainteté de l'esprit qui le règle, et l'auguste majesté de Dieu qu'il sert (900).

Un ecclésiastique modeste est un prédicateur muet, mais puissant en vertu, qui porte la dévotion dans les cœurs (901). C'est une lumière sensible, mais vive et pénétrante, qui convainc chacun de son devoir. C'est une statue animée, et une image vivante et spirituelle dont Dieu se sert pour toucher les esprits, pour les élever à lui, et pour les tenir recueillis en sa sainte présence.

Quoique cette obligation d'éclairer l'Eglise et d'y donner bon exemple soit honorable à l'acolyte, ce n'est pas là néanmoins ce qui fait connaître le plus haut point de sa dignité. Il est bien plus relevé que cela par son ordre; car dans la cérémonie de son institution, on lui fait toucher les burettes, qui sont les instruments des principales fonctions de sa charge (902); ce qui représente la haute fonction de l'acolyte, et marque expressément l'union qu'il a au prêtre dans l'exercice de son plus haut ministère, qui est d'offrir le divin sacrifice à l'autel, dont l'acolyte est censé faire l'apprentissage, par le service qu'il est obligé d'y rendre, et par ces fonctions extérieures qu'on lui fait exercer (903).

Ces fonctions sont de porter à l'autel la matière du sacrifice, savoir le vin et l'eau, et de verser l'eau sur les mains du prêtre (904); en quoi il doit donner des témoignages par la modestie et le recueillement avec lequel il approche de l'autel, quelle sera la révérence et la religion avec laquelle il offrira un jour dans l'Eglise ce divin sacrifice, duquel il présente déjà la matière au sous-diacre et au diacre.

Cet ordre, qui est le plus élevé des inférieurs, touche au dernier des ordres supérieurs, qui est le sous-diaconat. L'acolyte met entre les mains du sous-diacre la matière du sacrifice (905), et il lui présente encore lorsqu'il n'est point occupé ailleurs, l'eau pour laver les mains du prêtre, comme il présente au diacre la serviette pour les essuyer (905*); ce qui est un digne emploi pour exercer la religion de l'acolyte. Il doit en cette fonction révérer tellement la majesté du prêtre, que, le considérant dans une dignité infiniment élevée au-dessus de lui, il s'estime indigne de le servir par lui-même, et de verser l'eau et lui donner la serviette pour laver et essuyer ses mains. C'est dans cet esprit qu'il donne l'une et l'autre au sous-diacre et au diacre, comme à des personnes plus dignes que lui, pour les présenter au prêtre, se tenant cependant dans les mêmes sentiments qu'était saint Jean, qui ne se jugeait pas digne de délier la courroie des souliers de Jésus-Christ Notre-Seigneur (906).

vivendi genus quod alios exemplo excitet ad sanctitatem. (*Synod. Pisan.* an. 1639, tit. *De cleric. vit.*, cap. 22.)

(897) Quatenus lumen visibile manibus præferentes, lumen quoque spirituale moribus præbeant. (*Pontifical. Rom.*, in ord. acolyth.)

(898) Omni virtutum genere ornari debent : spectaculum facti mundo, angelis et hominibus, etc. (*Conc. Burdig.*, an. 1583, *De vit. et mor. cleric.*)

Omnibus virtutibus debet esse ornatus. (S. Chrys., *In Matth.*)

(899) Nihil est quod alios magis ad pietatem et Dei cultum assidue instruat, quam eorum vita et exemplum qui se divino ministerio manciparunt. (*Conc. Trid.*, sess. 2, c. 2, *De reform.*)

(900) Ubi Christus est modestia quoque est. (S. Greg. Naz., epist. 195.)

Conversemur ut Dei templa; ut Deum constet in nobis habitare. (S. Cypr., *De orat. Domin.*)

(901) Perpetuum quoddam prædicandi genus. (*Conc. Trid.*, sess. 25, c. 1, *De reform.*)

(902) Forma esto fidelium, hoc est, exemplar vitæ atque morum. Tanquam imago. Tanquam animata lex, veluti regula ac norma bene vivendi. (S. Chrysost., hom. 13 *in 1 Tim.*)

Hos vidisse erudiri est. (Ennod., p. 445.)

Exemplum esto fidelium (*1 Tim.* iv, 12) : Ut quilibet se respiciens respectu tui sibi vilescat secundum illud *Job* xxxiii, 27) : *Respiciet homines*, id est, prælatos, *et dicet : Peccavi et vere deliqui.* (Hugo card., *In 1 Tim.* iv.)

Efficacius vitæ quam linguæ testimonium est ; habent opera linguam suam, habent facundiam suam etiam tacente lingua. (S. Cypr., *De dupl. martyr.*)

(903) Ut ad suggerendum vinum et aquam ad conficiendum sanguinem Christi filii tui in offerenda Eucharistia sanctis altaribus fideliter subministrent. (*Pontif. Rom.*, in ord. acolyth.)

(904) Acolythum oportet vinum et aquam ad Eucharistiam ministrare. (*Pontif. Rom.*)

Ipsi præparant pro Eucharistia suggesta, id est, vinum et aquam. (Durand., lib. II *Divin. offic.*, c. 7.) Est ministerium ordinatum ad præsentandum materiam sacramenti : et hoc competit accolytho. (D. Thom., *Suppl.*, q. 37, a. 2 in c.)

(905) Acolythus urceolos vini et aquæ subdiacono porriget. (*Cærem. episc.*)

(905*) Acolythus diaconum et subdiaconum ad ministerium procedentes ante ire debet, eisque prout res exigit, ministrare. (Franc. Bonhom., episc. Vercel., *Statut.*)

Subdiaconus ampullam accipit de manu acolythi. (Gavant.)

Ministrant acolythi ampullam aquæ cum pelvicula et manutergio. (*Rubr. Missal.* et *Comment. in Rubr.*)

(906) *Cujus non sum dignus solvere corrigiam calceamentorum.* (*Luc.* iii, 16.)

Digitized by Google

On voit visiblement quel est le sentiment d'humilité que l'Eglise demande en celui qui est élevé à cet ordre, puisqu'elle l'établit le serviteur du sous-diacre; car le diacre est le serviteur du prêtre; le sous-diacre n'est que le serviteur du diacre; et l'acolyte n'est que le serviteur du sous-diacre. En quoi elle lui veut faire voir que la hauteur du mystère où il est appelé, et auquel il se dispose par son ordre, qui est l'offrande du sacrifice dont il fait l'essai et les préparatifs par ses saintes fonctions, ne peut être espérée que par la petitesse (907); et que l'on ne peut parvenir à la grandeur du sacerdoce, que par la profondeur de l'humilité de cœur, qui doit donner à l'acolyte un grand amour et une haute estime pour ses emplois, quelque vils et abjects qu'ils paraissent aux yeux du monde (908)

Et d'autant que le sacrifice de louange dans l'Ecriture appartient au prêtre, comme l'une des hosties principales qu'il offre sur l'autel de Dieu (909). On met l'encensoir entre les mains de l'acolyte, comme étant celui qui est le plus digne d'entre les clercs, et qui étant immédiatement après le sous-diacre, a droit d'approcher de plus près des saints autels: et c'est lui qui le porte et qui encense, pour faire voir par la piété de ce saint exercice, quelle est la disposition de son cœur, et surtout quel est son amour et son zèle pour les louanges qu'il présente à Dieu, et qu'il offre en figure dans l'Eglise sous les symboles de l'encens et des parfums qui s'exhalent en odeur de suavité (910).

L'acolyte a encore le droit de porter l'encensoir, et de donner de l'encens au peuple; non par son ordre, car il n'y a point d'ordre qui soit particulièrement institué pour cet emploi, comme nous avons dit ailleurs; mais par la commission due à sa dignité : ce qui est une image de la fonction du prêtre qui doit offrir à Dieu des prières pour les peuples, dont l'encens est l'image dans la sainte Ecriture (911).

Notre-Seigneur est l'oraison publique et universelle de l'Eglise ; et le prêtre qui est appelé à posséder l'esprit universel de Jésus-Christ, et qui entre en ses plus belles dignités, doit être aussi regardé comme la prière universelle de l'Eglise : c'est pourquoi il prie pour tous et au nom de tous. Or, comme l'acolyte commence à le représenter, et à en recevoir l'esprit, non-seulement comme lumière et flambeau du monde, mais encore comme prière, il doit avoir un amour très-particulier pour l'oraison, et il ne doit point sans cela être élevé à cette dignité (912).

Ce qui est remarquable dans cet ordre, est que non-seulement l'acolyte doit porter la lumière, mais aussi le chandelier, et que c'est en le touchant que cet ordre est conféré, et que le caractère s'y imprime; pour signifier qu'il ne représente pas en l'Eglise une lumière médiocre et commune, mais une lumière sublime, relevée, et exaltée au-dessus du commun (913).

L'acolyte en ceci peut être considéré comme une image qui ne représente pas seulement le prêtre, mais encore l'évêque ou le pontife, qui est cette lumière excellente de l'Eglise, et qui est une figure continuelle de Jésus-Christ exalté et monté dans les cieux, d'où il envoie sa clarté dans le monde. Et parce que Notre-Seigneur ayant pénétré les cieux, est entré dans le sanctuaire, pour y présenter à son Père les encens et les parfums de nos oraisons, et nous remplir ensuite de toute sorte de bénédictions, l'acolyte est celui d'entre ceux qui ont les moindres ordres, qui a droit d'approcher de plus près de l'autel, et d'y porter même l'encens, et le donner au diacre pour être mis entre les mains du prêtre ou du pontife, qui, étant chargé des devoirs de tous les peuples, l'offre avec leurs prières à Dieu, et en parfume aussi toute l'Eglise (914).

(907) Dei est nos ad dignitatis gradum erigere. Nostrum autem inspirante ejus gratia humilitatem semper eligere. (Philipp. abb., *De dignit. cleric.*, cap. 17.)

Dignitas indiget humilitate, nec nisi humilitas digna est dignitate. (*Ibid.*)

(908) Humilitas, fundamentalis est radix totius potentiæ dominandi. (Bern. Sen., serm. 2; serm. 16, a. 1, c. 1.)

(909) *Fungi sacerdotio et habere laudem in nomine ipsius, et offerre illi incensum dignum in odorem suavitatis.* (*Eccli.* xlv, 19.)

Immola Deo sacrificium laudis. (*Psal.* xlix, 14.) O sacrificium gratuitum! Hoc a nobis quærit Deus. (S. Aug., *In psal.* xlix.)

(910) Per thuribulum cor humanum competenter notatur quod debet esse apertum superius ad suscipiendum; et clausum inferius ad retinendum: habens ignem charitatis et thus devotionis, etc. (Durand., lib. iv *Divin. offic.*, c. 5, n. 6.)

Thuribulum est corpus Christi, vel verbum incarnatum, vel cor hominis : ignis charitas, seu fervor devotionis; incensum oratio. (Durand., lib. iv *Divin. offic.*, c. 8, 10.)

(911) Thuribulum cum thure significat orationem cum devotione. (Durand., lib. iv *Divin. offic.*, c. 24, n. 12.)

Sacerdos incensat, ad ostendendum quod sacerdotis maxime officium est, orationis ignitum sacrificium, quod per incensum significatur, Christo offerre. (*Ibid.*, n. 34.)

(912) Tantæ charitatis esse debet, ut instanti desiderio non petitor, sed petitio esse sentiatur. Salutem quippe fidelium tam instantius debet appetere, ut ex usu interni gustus omnem motum cordis in affectum ducat supplicationis. (S. Gregor., *In I Reg.* xiii, 2; l. v, c. 3.)

Illos assumito qui orandi studium gerant, et usum habeant, ac de omni re orationi plus fidant, quam industriæ vel labori. (S. Bern., lib. iv *De consid.*, cap. 4.)

(913) Vox estis lux mundi. Non unius profecto gentis, nec viginti urbium, sed totius orbis lumen tunc perhibentur, et lumen intelligibile, ipsoque sole fulgentius. (S. Chrysost., hom. 15 *in Matth.*)

(914) Monachus est velut lucerna sub modio. Episcopus autem factus, ponitur super excelsum candelabrum ut clarissimorum operum et sermonum ubique radios emittat. (Bartol. a Martyr., Brachar. archiep., *Stim. past.* part. ii, c. 5.)

Pontifex thuribulum accipiens altare thurificat... quia Christus se pro nobis obtulit. Cujus corpus thuribulum Ecclesiæ ex quo Deus Pater suavitatem odoris accepit et propitius mundo exstitit : Fumus

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Du sous-diaconat.

Quoique les moindres ordres dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, mettent les clercs dans un état beaucoup élevé au-dessus de tous les peuples, il faut néanmoins qu'ils passent encore par le sous-diaconat et par le diaconat, avant que de pouvoir être admis à la sublime dignité de la prêtrise (915).

Les premiers ordres ne sont que des initiations au sacerdoce, et de petites participations et dispositions pour recevoir le caractère parfait de la prêtrise : et même, ces derniers, quoique sacrés, ne sont encore pourtant que des degrés pour y monter, et des préparatifs pour y arriver avec toute la perfection que demande l'excellence de cet état (916).

C'est ce qui nous fait connaître combien la dignité du prêtre est relevée. Car ne faut-il pas que ce soit une qualité bien auguste, puisqu'il faut tant de choses pour y disposer les personnes qui y sont appelées ? Quelle merveilleuse étendue que celle de sa vocation et de son caractère, puisque tous les autres caractères qui sont donnés dans tous les ordres inférieurs ne sont que pour préparer à celui du sacerdoce, et qu'ils n'en font tous ensemble qu'un parfait et accompli (917)!

Le sous-diaconat, qui est un ordre qui suit immédiatement les moindres, et qui est le premier de ceux que l'on appelle plus grands et sacrés, est donc encore une préparation au sacerdoce. Et c'est un ordre qui représente aussi une partie des fonctions et de l'esprit du prêtre (918). Car le prêtre entre dans l'esprit de Jésus-Christ, médiateur de son Eglise et serviteur de tous, et surtout serviteur des serviteurs de son Père.

C'est la qualité que lui-même prenait en parlant à ses apôtres (*Luc.* XXII, 27): *Ego in medio vestrum sum, sicut qui ministrat* : « *Je suis au milieu de vous*, qui êtes serviteurs de mon Père, *comme celui qui vous sert;* » et ainsi je suis serviteur des serviteurs de mon Père (919).

Or, pour exprimer cette dignité dont le prêtre est revêtu, il y a un ordre qu'on appelle le sous-diaconat, qui donne au sous-diacre l'esprit de servitude envers le diacre (920); car il oblige de lui présenter le pain et le vin, de passer toujours derrière lui, de lui porter le livre des Evangiles (921), de ne s'asseoir jamais quand il marche, d'avoir la tête nue pendant ses fonctions, de ne se couvrir point pendant que le diacre est découvert, enfin de lui rendre tous les devoirs d'un véritable serviteur.

Le sous-diacre, en cette qualité de serviteur des serviteurs de Dieu, doit avoir une grande humilité et une profonde religion envers Dieu (922). C'est pourquoi lorsqu'il tient la patène en servant à l'autel, il la met toute couverte devant ses yeux (923), pour témoigner qu'il n'est pas digne de regarder les saints mystères.

L'Eglise, qui est une très-sage mère, et qui sait comme il faut préparer les serviteurs de Dieu, afin de les rendre propres à son culte et au service de ses autels, veut qu'on exerce les sous-diacres au moins un an tout entier dans ces fonctions qui paraissent basses et ravalées (924), avant que de les élever au diaconat, pour les préparer à ce saint ordre par l'humilité et par le respect (925), et pour les disposer par là à servir dans les plus saints ministères de l'Eglise de Dieu, qui ne veut que des humbles dans sa maison, et qui n'en peut souffrir d'autres si proches de sa personne.

aromatum orationes sanctorum sunt, quæ super auream aram Christum per charitatis ardorem vel illuminationis Spiritus sancti carbonis incensi ad Deum ascendunt. (*Gemma anim., De antiq. rit. Miss.*, l. I, c. 7.)

(915) Constat ordines istos minores veluti gradus quosdam fuisse per quos explorati gradatim ad majores pertraherentur. (*Enchirid. conc. Colonn., De sacr. ord.*)

(916) Introducti sunt minorum ordinum gradus per quos tanquam per cantica graduum ascenditur ad sacerdotium. Hic est thronus eburneus cujus reclinatorium aureum est, ad quem ascenditur sex gradibus media charitate constratis. (PETR. Bles., serm. in hæc verba psal. XLVIII, 13) : *Homo cum in honore esset.*)

A minoribus ordinibus iisdemque non sacris, ad majores et sacros legitimus aditus et ascensus patet. In eorum primo gradu subdiaconus collocatur. (*Catech. conc. Trid., De sacris ord.*)

(917) Cum divina res sit tam sancti sacerdotii ministerium, consentaneum fuit quo dignius et majori cum veneratione exerceri posset, ut in Ecclesiæ ordinatissima dispositione plures et diversi essent ministrorum ordines qui sacerdotio ex officio deservirent. (*Conc. Trid.*, sess. 23, cap. 3.)

(918) Ordo dicitur sacer dupliciter. Uno modo secundum se : et sic quilibet ordo est sacer, cum sit sacramentum quoddam. Alio modo ratione materiæ circa quam habet aliquem actum. Et sic ordo sacer dicitur, qui habet aliquem actum circa rem aliquam consecratam. Et sic subdiaconatus qui habet actum circa vasa consecrata, etc. (D. THOM., *Suppl.*, qu. 35, a. 1. ad 2.)

(919) Ordinati efficiuntur medii inter Deum et plebem. (D. THOM., *Suppl.*, q. 35, a. 1, ad 2.)

Quis ignorat clericum in medio Ecclesiæ esse tanquam eum qui ministrat? (*Conc. Colon.*, p. II, cap. 23, ann. 1536.)

(920) Tu te omnibus exhibe, cogitans te omnium servum, cunctis genitum te vivere credas. (PETR. Bles., *De instit. episc.*, c. 4.)

(921) Calicem cum patena et hostiis dat in manus diaconi. Eidem tradit ampullam vini. Diacono legenti Evangelium tenet ambabus manibus librum apertum, etc. (*Cærem. episc.*)

(922) Subdiaconi in Esdra appellantur Nathinæi, id est, in humilitate Deo servientes. (S. ISID. Hispal., l. II *De Eccl. offic.*, cap. 10.)

(923) Subdiaconus ponit in dextra manu patenam, quam cooperit extremitate veli sustinens eam elevatam. (*Rubric. Missal.*)

(924) Promoti ad sacrum subdiaconatus ordinem, si per annum saltem in ea non sint versati, ad altiorem gradum, nisi aliud episcopo videatur, ascendere non permittantur. (*Conc. Trid.*, sess. 23, cap. 15.)

(925) Talibus clericis suus non prodest clericatus, quibus non placet religiosi humilitas famulatus (PHILIPP. abb., *De continent. cleric.*, c. 18.)

Digitized by Google

Le sous-diacre n'a pouvoir que de lire les prophéties et les épîtres.

Les prophéties font voir comme il est encore éloigné des mystères, qu'il ne les regarde que de loin, et qu'il ne les voit que sous des figures (926).

Et les épîtres, qui figurent aussi l'ancienne loi, ou la prédication de saint Jean, font connaître comme il n'est point encore appelé pour prêcher l'Evangile, ni pour découvrir aux peuples tout le fond des mystères (927), se contentant de les y préparer en les exhortant aux pratiques chrétiennes, et en leur faisant voir qu'il y a des choses saintes et sacrées qu'ils ne sont pas encore dignes de contempler.

C'est ce que le sous-diacre figure encore par cette patène, qu'il tient couverte devant ses yeux pendant la célébration des mystères sacrés; car cela marque son état, et représente l'Ancien Testament, qui étant sous les ombres et sous la nuée (928), c'est-à-dire sous les figures qui les enveloppent et qui couvrent les mystères, ne les fait point encore paraître à découvert (929).

Cette action du sous-diacre exprime aussi l'état du Fils de Dieu sur la croix, lorsqu'éloigné de son salutaire, comme il le dit lui-même, *Longe a salute mea*, et délaissé de son Père, qui lui ôtait tout sentiment de consolation et de joie, il s'écrie hautement : *Mon Père! mon Père! pourquoi m'avez-vous délaissé* (930)? c'est-à-dire délaissé en ténèbres et en sécheresses, abandonné aux peines et aux tourments. C'était en cet état qu'il était vraiment serviteur des serviteurs de Dieu et de toute l'Eglise, qu'il servait de sa vie et de son sang (931).

C'est encore au sous-diacre à porter souvent la croix, pour montrer quelle doit être sa vie, toujours humiliée, toujours souffrante, toujours crucifiée, pour se préparer par là à l'honneur de la prêtrise (932).

Il doit d'autant plus aimer cette vie crucifiée, que ce n'est que par elle qu'il peut garder la chasteté, et conserver inviolable cette vertu, qui doit faire sa principale gloire, et qui est en effet le plus beau fleuron de sa couronne (933). C'est pourquoi l'Eglise en fait faire une profession toute particulière en lui conférant l'ordre; et son engagement y est si grand, que les moindres fautes qu'il commet contre cette vertu ne sont plus en lui des péchés ordinaires et communs, mais ce sont des crimes honteux et d'infâmes sacriléges (934).

Il n'en est pas des prêtres de Jésus-Christ et des ministres de la nouvelle loi, comme il en était des prêtres selon l'ordre d'Aaron et des ministres de l'Ancien Testament : car comme ceux-ci traitaient tous les jours avec la chair et le sang, qu'ils n'avaient entre les mains que des hosties grossières, qu'ils communiaient à elles, selon leur état de chair, il leur était permis en quelque manière d'être charnels, et on leur laissait aussi l'usage du mariage, si ce n'est aux jours qu'ils s'approchaient des autels, à cause de Dieu qui est esprit, avec lequel ils avaient à traiter. Mais pour les prêtres de Jésus-Christ et les ministres du Nouveau Testament, qui n'ont pas seulement à traiter avec Dieu, mais qui doivent recevoir en eux un Dieu ressuscité, qui doivent unir leur âme avec une hostie qui n'est plus dans l'infirmité de la chair, mais qui est dans un état spirituel, il faut qu'ils vivent dans un état semblable à cette hostie, il faut qu'ils soient aussi purs que s'ils étaient déjà ressuscités, il faut qu'ils aient une chasteté angélique et une pureté toute divine (935).

En effet, quoique la chasteté, à laquelle les sous-diacres aussi bien que les prêtres sont si spécialement obligés, et dont ils font une si étroite profession, ne regarde que les voluptés brutales dont ils doivent se tenir universellement séparés; leur vertu pourtant doit se porter plus loin, et elle doit être

(926) Epistola (quæ nunc sumitur de prophetis, nunc de apostolis) præmittitur Evangelio. Epistola namque designat officium, quod Joannes ante Christum exercuerat, qui præivit ante faciem Domini parare vias ejus. Joannes ergo quasi subdiaconus et subminister illius qui de se dicit. Non veni ministrari. (Durand., lib. IV *Div. offic.*, c. 15, n. 3; Innoc. III, *De myst. Miss.*, lib. II, c. 29.)

(927) Gerit Epistola figuram legis et prophetiæ, quæ Christi adventum præcesserunt, sicut ipsa Evangelium præcedit. (*Ibid.*)

Quamvis Epistola persæpe de apostolicis sumatur litteris, tamen in eo gradu est, ac si semper de Lege sit et Prophetis. (Hugo a S. Vict., *De offic. eccl.*, lib. II, c. 17.)

(928) *Omnes sub nube fuerunt.* (*I Cor.* x, 1.)

(929) *Omnia in figura contingebant illis.* (*Ibid.*, 11.) Id est, tanquam figuræ. In illis enim nostra conscribebantur. (Theodoret. hic.)

(930) *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti?* (*Psal.* xxi, 1; *Matth.* xxvii, 44.)

(931) Quia tam graviter patiebatur, ac si a Deo contemptus fuisset; quia voluntati impiorum expositus; et quia nulla fiebat redundantia consolationis a parte superiori ininferiorem. (Dionys. Carth., hic, et *Comment.* passim.)

(932) Crucem ferens subdiaconus cæteros præcedit. (Symeon. Thessal., *De ord. cæremon. episc.*)

Hoc enim sentire oportet sacerdotem, quod et in Christo Jesu, non solum ut se per humilitatem exinaniat; sed ut crucifixionem Domini repræsentans, stigmata ejus portet in corpore suo, et in ara cordis se ipsum Domino crucifigat. (Petr. Bles., epist. 123.)

(933) Cum spiritualis radius luminis castitas sit in clericis, est tamen castitas quasi propria virtus eorum, qui accedunt ad hos tres summos ordines. (Hugo a S. Vict., *Specul. eccles.*, cap. 5.)

(934) Placuit Patribus, ut qui sacra mysteria contractant, casti sint, et continentes ab uxoribus, et ab omni carnali immunditia sint liberi, juxta quod illis propheta dicente jubetur : Mundamini qui fertis vasa Domini. (S. Isidor. Hispal., lib. *De eccle. offic.*, c. 10.)

Inter cætera ornamenta virtutum, nitore carnis debent propensius enitere. (*Conc. Toletan.* VIII, c. 1.)

(935) Omnibus castitas pernecessaria est, sed maxime ministris altaris quorum vita aliorum debet esse eruditio, et assidua salutis prædicatio. (S. Aug., serm. 249 *De temp.*)

Qua puritate oportebit custodire nostri corporis

Digitized by Google

beaucoup plus étendue (936). Car leur chasteté doit être une chaste sainteté, selon que l'exige l'éminente perfection que Dieu demande dans ses sacrés ministres. Or la chaste sainteté ne renonce pas seulement à ces sortes de voluptés et à ces plaisirs plus grossiers de la chair, mais elle se tient séparée de toute approche de l'être grossier et de tout mélange des créatures: le Saint-Esprit, qui la revêt, ne permettant pas que rien que Dieu y ait accès (937).

Il n'y avait autrefois que le grand prêtre, environné de ses parfums, qui entrait dans le sanctuaire, et on n'y voyait rien que de saint et de sanctifié à Dieu. Ainsi, une âme pure, chaste et sainte, aime trop la sainteté de Dieu, pour souffrir rien en son cœur que Jésus, qui entre en elle pour y louer son Père, et pour lui rendre tous les devoirs de sa religion (938).

L'attache à la créature empêche la pureté du saint amour; et l'approche agréable des choses de la terre s'oppose à la sainteté, qui d'elle-même dit séparation et éloignement de toute créature (939). C'est pourquoi le sous-diacre, étant obligé d'être chaste et d'être saint, il doit être mort et crucifié en tout soi-même, demeurant au milieu des créatures sans pencher de cœur vers elles, et sans être sensible à leurs attraits (940).

La pente du cœur vers les biens de ce monde, l'inclination de l'âme vers les créatures, la joie sensible de la jouissance ou de l'approche de ce qui n'est point Dieu, détruit cette haute sainteté, et cette éminente chasteté, qui devrait être dans les sous-diacres (941).

Le sous-diacre perd sa chasteté par la bouche, par les yeux, par les mains, par les oreilles, par tous ses sens, lorsqu'ils sont ouverts aux objets agréables qui s'insinuent dans l'âme, et lorsqu'elle s'en laisse envelopper. Un sous-diacre, qui se nourrit des divertissements du monde, qui prend plaisir à goûter les bons morceaux, qui repaît sa vue des objets agréables, qui se laisse environner des espèces des choses du siècle, et des agréables idées des créatures, sent son âme se lier à toutes ces choses. Et c'est ce qui est contraire et tout à fait opposé à la sainte chasteté. C'est ce qui ternit son lustre et son éclat. C'est ce qui dessèche la fleur de la sainteté de l'âme. C'est ce qui couvre et obscurcit cette pureté angélique, qui doit reluire en elle (942).

Saint Paul défend aux femmes de paraître dans l'église sans voile, à cause de la distraction qu'elles peuvent causer aux anges. Ce qu'on explique communément des saints ministres des autels, dont la sainteté ne doit pas être commune, mais angélique: car ils doivent être des anges dans la chair (943).

Les anges par eux-mêmes sont des substances complètes: c'est pourquoi ils n'ont point de puissances ni de facultés animales, ni par conséquent de capacité pour animer un corps, pour être insinués dans la chair, et pour être rendus participants des inclinations animales et charnelles, et de ces sensibilités qui portent aux créatures avec plaisir et avec joie. Un ange dans la chair d'un homme ne ferait qu'adorer Dieu, que le louer, et que l'aimer, sans entrer dans les inclinations de la chair, et sans la rendre capable de chercher des plaisirs sensibles, ni des satisfactions animales et grossières dans le commerce du monde et dans l'usage des créatures (944).

Ainsi, un sous-diacre doit être tellement

atque animæ castitatem, quos necesse est quotidie sacrosanctis carnibus vesci; quas neminem immundum contingere etiam veteris legis præcepta permittunt. (Cassian., lib. VI *Instit.*, c. 8.)

Ita carnalia crucifigat, ut ante resurrectionem resurrectionis imaginem ad instar angelorum meditari noscatur. (S. Cyprian., *De singul. cleric.*)

(936) Ipsam castitatem exigebat Dominus quando dicebat Petro: *Petre, amas me?* Quid est amas me? Castusne es? Non est cor tuum adulterum? Non tua quæris in Ecclesia, sed mea? Si talis es, amas me; *pasce oves meas.* (S. Aug., serm. 49 *De verb. Dom.*)

Verus continens tam a corporis quam animæ se passionibus abstinet. (S. Basil., *Admonit. ad fil. spir.*)

(937) Continentem, non eum qui jejunio studeat hic significare, voluit Apostolus, sed qui vitium omne superaverit. Hæc quippe est continentia, nulli vitio subjici. (S. Chrys., hom. 2 *in Tit.* 1.)

Est enim animi cæcitas amor inordinatus. (S. Aug., *De mendacio*, c. 20.)

(938) Quomodo castus esse potest qui ab illicito tantum concubitu abstinens se, cæteris peccatis non desinit inquinari? Ille est vere castus qui Deum attendit, et ad ipsum solum se tenet. (S. Aug., *De beata vita*, disput. 2.)

Amor castus sponsum solum amat; gratis amat, quia in ipso habet omnia. (Id., *In psal.* LXXII.)

(939) Sancti estote, hoc est quod dicitur tibi, separa te a terrenis actibus, separa te a concupiscentia mundi, etc. Quia ego sanctus sum: hoc est, sicut ego segregatus sum et longe separatus ab omnibus, etc. (Orig., hom. 11 *in Levit.*)

(940) Segrega te et secerne te, tanquam phialæ sanctæ, et sancta thuribula, solius templi Dei usibus et Dei ministerio vacans, etc. (*Ibid.*)

(941) Quisquis a Deo præter Deum aliquid quærit, non caste Deum quærit. (S. Aug., serm. 49 *De verb. Dom.*)

(942) Omnibus prorsus delectationibus concupiscentiæ, quæ adversantur delectationi sapientiæ coercendis atque sanandis invigilat officium continentiæ. Unde angustius eam sine dubitatione metiuntur, qui solas libidines corporis cohibere deliniunt. (Apud S. Aug., t. IV, *De contin.*, c. 13.)

Sit casta mens, casti omnes sensus. (*Conc. Mediol.* IV, part. III, tit. *Monitiones.*)

Non quæ creationis sed quæ recreationis sunt celebremus. Id autem consequemur si nec oculum pascamus, nec aurem cantu mulceamus, nec olfactum muliebriter deliniamus, nec gustui lenocinemur. (S. Greg. Naz., *Orat. in Christ. nativit.*, n. 7.)

(943) Debet habere velamen super caput suum, propter sacerdotes...1. propter eorum reverentiam, etc. 2. propter eorum cautelam, ne scilicet ex conspectu mulierum non velatarum ad concupiscentiam provocentur. (D. Thom., *In I Cor.* XI.)

(944) Propter angelos, id est, propter sacerdotes divinæ voluntatis nuntios. (S. Anselm., *ibid.*)

Conformes debent esse archangelis, ut scilicet

Digitized by Google

pénétre, possédé et rempli par la présence de Jésus-Christ qui le revêt de sainteté, qu'il soit séparé de la chair et du monde, et appliqué incessamment à Dieu dans un saint oubli du corps même qui l'environne (945).

Il faut que sa puissante élévation à Dieu et sa divine sainteté tiennent la chair en rebut et en suspension de ses propres recherches. Il faut que sans soin et sans attache il la soutienne, qu'il ne prenne ses besoins que comme en passant, et que s'oubliant soi-même, il ne cherche qu'avec regret à se soulager dans ses nécessités (946), et cela sans réflexion de peur que l'âme, en s'y amusant, ne se lie aux choses avec satisfaction, et ne perde ainsi sa chasteté, qui la doit tenir séparée de toute approche aimable et agréable des créatures (946*).

C'est pourquoi il faut que le sous-diacre, pour conserver cette belle vertu, qui lui doit être si chère, examine souvent, s'il ne recherche point à se satisfaire par la vue des choses de ce monde, s'il ne se plaît point à regarder de beaux visages, s'il n'est point porté à jeter sa vue sur des femmes ; s'il ne prend point son plaisir au boire et au manger ; s'il ne s'attache point avec trop de joie sensible et de consolation aux chants et aux musiques ; s'il ne s'épanche point sur les bonnes odeurs, s'il ne se plaît point à toucher des choses qui le délectent ; enfin, si son cœur ne se laisse point aller par affection sur quelque créature (947).

L'âme d'un sous-diacre doit être au milieu de son corps comme au milieu d'un vaisseau vide, sans toucher jamais à ses bords pleins de lie et d'ordure. Il faut qu'il soit détaché et séparé incessamment de tout lui-même : ce qui demande un soin inexplicable, une attention continuelle, une vigilance qui ne doit point avoir de relâche (948).

Le meilleur moyen pour en venir à bout est l'oraison et le recueillement intérieur (949), qui au dedans tienne l'âme occupée de Dieu et de sa religion, et au dehors crucifiée à tous ses sens, afin qu'ils ne donnent aucune ouverture aux objets qui voudraient pénétrer l'âme, et l'éveiller en son sommeil et en son repos, en son oubli et en sa mort pour le monde (950).

C'est pourquoi l'Eglise, comme nous avons dit, donne aux sous-diacres la croix à porter (951), et elle leur met aussi entre les mains le saint office, comme étant les deux moyens les plus efficaces pour se conserver dans une pureté angélique, et dans une sainteté inviolable, en menant une vie perpétuellement crucifiée en la chair par la mortification, et incessamment appliquée à Dieu en esprit par les louanges continuelles qu'elle les oblige de rendre à sa divine Majesté (952).

La vie d'un prêtre rempli de l'esprit et de la grâce de son état, est une vie du ciel, une vie du paradis, une vie de résurrection, une vie angélique, une vie divine. Or c'est à cette vie que participent les sous-diacres, laquelle l'Eglise veut reconnaître en eux, avant que de les élever au sacerdoce. C'est pourquoi elle commence à les obliger à dire le saint Office, qu'elle partage même exprès dans les différentes heures de la journée, afin qu'ils soient appliqués continuellement aux louanges de Dieu, et qu'ils commencent à mener sur la terre cette vie d'adoration et de religion perpétuelle envers Dieu, que l'on mène éternellement dans le ciel (953).

eorum mens, et conscientia ab imaginatione et appetitione carnalitatis sit remota, sicut natura archangelica ab omni tali conditione esse dignoscitur aliena : et ideo non solum expedit talibus a carnis passionibus abstinere, verum etiam illecebram carnis saltem in memoria non tenere. Dicitur enim : Spiritus carnem et ossa non habet. Et : Qui facit angelos suos spiritus. (S. Bonav., *De eccl. hierarch.*, p. III, c. 2.)

(945) Omne sacrificium sacerdotum holocaustum fieri instituit... ut nihil carnale, nihil sapiant imperfectum : Nihil sibi voluptuosum præsumant retinere, sed totos igni divino studeant exhibere. (Philipp. abb., *De continent. sacerdot.*, cap. 57.)

(946) Sacerdotes quasi quidam cœlites ab hac mortalitate sejuncti, ipsum duntaxat corpus in terra gerentes, cogitatione et animo in cœlo degentes.

(946*) Spiritu ambulantes ultra non sentiunt desideria carnis ; aut si sentiunt, languida certe et quasi palpitantia ad extremum ducentia halitum. (Gilbert., *In Cant.* serm. 14.)

(947) Qui se abstinet ab illicito visu, auditu, odoratu, gustatu, tactu, propter in ipsam integritatem virginis nomen accepit. (S. Aug., *De verb. Dom.*, serm. 32, c. 2.)

Valet incorruptam castimoniam custodire, custodia sensuum. Fons etenim elationis, incentivum libidinis, violatio castitatis, est sensuum curiositas. (Laurent. Justin., *De ligno vitæ*, c. 5.)

Ab omnibus oculorum et aurium illecebris abstinere se debent sacerdotes. (*Conc. Cabilon.* II, an. 813, c. 9.)

Unguentis et omnibus odorum illecebris abstineant. (*Conc. Aquens.*, an. 1585.)

Tactus et joci, morituræ virginitatis principia. (S. Hieron., in *Vit. S. Hilarion.*)

(948) Si virginitatem animæ integram servare desideras, quantum potes observa blandimenta draconis, ne forte si incautus fueris, quinque sensus qui in te sunt, quasi quinque virgines permittas a serpente corrumpi. (S. Aug., *Sermones*, Append., serm. 33, tom. V ed. Migne.)

(949) Ut scivi quoniam aliter non possem esse continens nisi Deus det... adii Dominum et deprecatus sum, etc. (*Sap.* VIII, 21.)

(950) Sacerdotis vita naturam punicorum imitetur pomorum : exterius aspera, et dura : intus autem in occulto suave quoddam edulium debet continere. (S. Greg. Nyssen., *De vita Moysis.*)

(951) Congruit statui nostro ut reprimendarum carnalium cupiditatum crucem nobis ipsis faciamus. (B. Laurent. Justin., *De ligno vit.*, lib. II, c. 2.)

Crux, virginum castitas. (Chrysost., *hom. de cruce*, t. III.)

(952) Nec sufficit corporale jejunium ad possidendam perfectæ castimoniæ puritatem, nisi præcesserit contritio spiritus et oratio contra hunc immundissimum spiritum perseverans. (Cassian., *De instit.*, lib. VI, c. 1.)

(953) Oratio, pudicitiæ præsidium atque tutamen Virginitatis sigillum. (S. Greg. Nyss., orat. 1, *De orat.*)

Sit vobis cœlestis vita, sint vobis divini mores, et forma Deitatis tota vestra præferatur in forma.

Digitized by Google

C'est pourquoi le grand désir du prêtre, et dans lequel doit entrer aussi le sous-diacre, est de pouvoir louer Dieu sans relâche, et d'être sans cesse devant lui en oraison (954).

Il doit pour cela être bien aise de se voir engagé à réciter le saint Office ; et bien loin de le considérer comme un fardeau pesant, et une charge incommode dont on ne cherche qu'à se défaire, il doit le regarder comme un très-grand bonheur qui fait commencer dès ici-bas la vie du paradis.

Il doit encore, pour cette raison, être ravi des longs offices, qui lui donnent plus de sujet de s'entretenir avec Dieu, et de lui rendre plus longtemps ses devoirs.

Il doit aussi, lorsqu'il récite le saint Office, pour s'en acquitter avec toute la sainteté que demande une fonction si divine, se tenir beaucoup uni à Jésus - Christ, afin qu'étant revêtu de son esprit et animé de sa vertu, il soit élevé sans cesse à Dieu, et qu'il entre dans la pureté de son culte et de sa religion (955).

C'est la principale partie de la religion que d'être appliqué à toute heure aux louanges de Dieu ; et c'est là aussi la principale vocation des prêtres qui le doivent adorer, louer et glorifier pour tous les hommes (956).

C'est pour cela que la majesté de Dieu les oblige de lui offrir cet adorable sacrifice, cette hostie sainte, cette victime digne de lui, qui est Jésus-Christ lui-même, par lequel ils lui rendent tous les devoirs, tous les honneurs et toutes les louanges qu'il mérite, et que tout le monde lui devrait rendre. C'est pourquoi le prêtre doit se regarder comme un homme universel, parce qu'il doit adorer Dieu pour tous, le prier pour tous, lui demander les besoins de tous, et le contenter par cette divine hostie pour tout le monde (957).

Or avant que de lui confier entièrement cette adorable victime, et avant que de lui mettre entre les mains Jésus Christ, qui est toute la louange de son Père, et la prière universelle de l'Eglise, qui comprend en lui seul tout ce qu'elle peut jamais lui demander, on lui donne à dire le saint Office, pour voir par la fidélité qu'il aura apportée à le réciter, et à offrir à Dieu cette hostie de ses lèvres (958) et ce sacrifice de louange (959), ce que l'on peut attendre de lui, lorsqu'il aura entre les mains une hostie plus digne, qui fait toutes les richesses de l'Eglise, et qui est le centre et tout le trésor de la religion (960).

Il faut donc exercer beaucoup les sous-diacres à l'oraison et à l'application à Dieu, aussi bien qu'à l'humiliation, à la mortification, à la pauvreté et aux autres exercices de la croix (961), et ne pas souffrir qu'ils montent plus haut ni qu'ils soient admis aux ordres plus élevés, à moins qu'on n'ait remarqué en eux une grande fidélité à s'appliquer aux louanges de Dieu, et un grand amour pour la croix imprimé dans leurs cœurs (962).

Je dis un grand amour, car un amour médiocre ne leur suffirait pas. Tous les Chrétiens sont obligés d'aimer la croix, comme on le leur apprend dans les cérémonies du baptême ; car on met de l'huile en forme de croix sur le cœur de celui que l'on baptise, pour montrer l'onction du Saint-Esprit, qui porte dans le cœur ce saint amour : et après, on met une autre croix toute semblable au milieu des épaules, pour montrer la force que le Saint-Esprit donne pour la porter (963). Et c'est alors que le commencement

(Petr. Chrysol., serm. 71.)

In *Exodo* (xxv, 40) legitur : *Omnia fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* Quodcirca nos conformari convenit illi cœlesti Hierusalem quæ Dominum laudare jubetur, etc., juxta illud (*Isa.* lxii, 6) : *Super muros tuos, Hierusalem, constitui custodes, qui tota die et nocte non cessabunt laudare nomen Domini.* Et *Apoc.* iv.

(954) Animalia requiem non habebant dicentia : Sanctus, Sanctus, Sanctus, etc. Verumtamen militans Ecclesia imitari plane nequit triumphantem, quia sicut legitur (*Sap.* ix) : *Corpus quod corrumpitur aggravat animam.* Nequimus enim infirmitate nostra præpediente, in singulis duodecim diei horis jugiter divinis insistere laudibus, quoniam necesse habet homo aliquando necessariis corpori insistere. Et ideo facimus quod possumus certis diei naturalis horis Deum laudando. (Durand., lib. v *Div. off.*, c. 1, n. 1.)

(955) Consuescat illa quæ agit, conjungere atque unire operibus Christi : sic enim ineffabilem dignitatem ex meritis Christi quibus unientur accipient, etc. Bona opera illius qui istud pie observat excellunt incomparabiliter bona opera ejus qui non observat. (Blosius abb., *Institut. spirit.*, c. 9.)

Qualem quæso oportet esse sacerdotem, qui pro civitate tota, imo vero pro universo terrarum orbe legatus intercedit, deprecatorque est apud Deum ? (S. Chrysost., lib. vi *De sacerd.*, c. 4.)

(956) Per ipsum, cum ipso et in ipso est tibi Deo Patri, etc , omnis honor et gloria. (*Can. Miss.*)

(957) Quasi mundus illi universus concreditus, atque adeo omnium sit pater, sic ad Deum ipse accedit, deprecans quidquid ubique bellorum est exstingui, etc. Denique malorum omnium unicuique imminentium defunctionem postulans. (S. Chrysost., lib. vi *De sacerdot.*, c. 4.)

(958) Cum nossem neminem magno Deo, et sacrificio, et Pontifice dignum esse, nisi qui prius seipsum viventem hostiam exhibuerit .. et sacrificium laudis obtulerit, etc. Quo tandem modo externum illud sacrificium illud magnorum mysteriorum antitypum ipsi offerre auderem ; aut quomodo sacerdotis habitum et nomen subire... priusquam lingua divinæ melodiæ plectrum effecta, etc. (S. Greg. Naz., orat. 1.)

(959) *Tibi sacrificabo hostiam laudis.* (*Psal.* cxv, xvii ; *Hebr.* xiii, 51.)

(960) Eucharistia affluentia omnis sacrosanctorum charismatum. (S. Cyrill., *In Isa.* lvi.)

Thesaurus in agro absconditus. (Paschas., *De sacram.*, c. 17)

Dos Ecclesiæ sponsæ. (S. Chrysost.)

(961) Crucem non simpliciter digito in corpore, sed magna fide in mente prius formare oportet. (S Chrysost., hom. 55 *in Matth.*)

(962) Christiani crucis Christi consecrati. (S. Macar., hom. 17.)

Gloriosum salutis nostræ signum Christi crucem ut coronam portemus. (S. Chrysost., *Hom. de ador. cruc.*, in fin., t. 1.)

(963) Etenim nostra omnia cruce perficiuntur ,

Digitized by Google

de l'amour de la croix est donné au Chrétien, qui est fortifié ensuite en la confirmation, mais qui doit être achevé dans le sous-diaconat par le caractère qu'on y reçoit. Ce qui fait que le sous-diacre mérite d'être élevé à une plus haute dignité, et de monter au saint ordre de diacre (964).

CHAPITRE VI.

De l'habit du sous-diacre.

L'Eglise, par l'habit qu'elle donne au sous-diacre, et par l'extérieur dont elle le revêt, fait connaître à ses enfants l'esprit, la grâce et les vertus qui doivent être en celui qu'elle élève à cette dignité, qui autrement leur seraient inconnues (964*).

De l'amict.— Premièrement elle lui donne l'amict, qui est un linge blanc qui lui enveloppe la tête, en l'honneur du suaire de Jésus-Christ, dont il est fait mention dans l'Evangile, que saint Pierre trouva dans le tombeau, séparé des autres linges où son corps avait été enseveli (965).

Le sous-diacre doit recevoir avec une grande religion cet ornement, se souvenant que pour le porter dignement et avec tout le respect qui est dû à cet habit et à ce qu'il représente, il doit être mort et enseveli lui-même avec Jésus-Christ (965*).

Il faut qu'il le prenne avec esprit de confusion, se voyant très-indigne de le porter: et comme c'est une défense que l'Eglise nous donne contre notre faiblesse et une arme dans notre infirmité, nous le devons porter avec une grande défiance de nous-mêmes, craignant de revivre à la vie malheureuse d'Adam et du péché (966), que le démon a coutume de susciter en nous par ses illusions ordinaires, et particulièrement par ses pensées de superbe, dont la tête, qui est la plus haute partie de l'homme, exprime la malice, et dont cet amict nous met à couvert, par la vertu et par la grâce de Jésus-Christ.

L'Eglise sainte exprime cette intention par la prière que l'on dit en la prenant. *Impone, Domine, capiti meo galeam salutis ad expugnandos diabolicos incursus:* « *Mon Seigneur, mettez sur ma tête le casque de mon salut, pour me mettre à couvert des assauts du démon* (967). » Ce casque, dans l'Ecriture, se prend ordinairement pour la foi, qui enveloppe notre esprit de lumière et de sainteté, exprimées par la blancheur de l'amict (968).

Cette foi doit être renouvelée, fortifiée et vivifiée dans le sous-diacre, afin que les malins esprits trouvant son âme pleinement éclairée, et son entendement rempli de cette sainte splendeur, ne fassent point glisser en son esprit les ténèbres et le venin de leurs malignes impressions (969).

De l'aube. — Comme le malin esprit n'attaque pas seulement l'homme par les illusions de l'esprit, mais qu'il l'assiége de toutes parts pour trouver le faible de la créature et le défaut par où il puisse glisser son venin, et blesser l'intégrité de son amour et de sa sainteté, l'Eglise revêt les sous-diacres d'une aube qui couvre tout le corps, pour exprimer la force et l'étendue de la grâce qui les environne, et qui les met dans un état, que, quand tous les démons feraient la ronde, et chercheraient à les dévorer ou à les affliger, ils ne pourraient jamais leur nuire sous une telle défense.

C'est pour cela que lorsqu'on se revêt de l'aube, l'Eglise fait réciter cette sainte prière : *Dealba me, Domine, et munda cor meum, ut in sanguine Agni dealbatus, gaudiis perfruar sempiternis.* Mon Dieu, purifiez mon corps, et sanctifiez l'intime de mon cœur, afin qu'étant préservé de toute la malignité du péché, rien de triste ni de funeste

Sive regeneratione et renovatione opus est, crux præsto est : Sive in ordinem ecclesiasticum aliqui cooptandi, etc., ubique victoriæ nostræ signum adest. (S. Chrysost., *Hom. de ador. cruc.*, in fin., t. I.)

Quis se Christiano cœtui caput constitui patietur, cum nondum Christi crucem tanquam vir ferre queat. (S. Greg. Naz., orat. 1.)

(964) Non solum generose feramus sed et gaudeamus. (S. Chrysost., hom. 12 *in II Cor.*)

Crux gaudium sacerdotum. (Id., *Hom. de cruce*, t. III.)

Veluti coronam, sic læto animo crucem Domini circumferamus. (S. Chrysost., hom. 55, *in Matth.* x.)

(964*) Ornamenta hæc sunt virtutum insignia, quibus tanquam scripturis, ait Ivo Carnot. serm. de rebus Eccles. utentes, admonentur quid debeant appetere, quid vitare, et ad quem sua facta dirigere. (Durand., *De ritib. eccl.*, lib. II, c. 9.)

Vestes quibus corpus exterius decoratur, sunt virtutes quibus interior homo perornatur. (*Gemma anim.*, lib. I, cap. *De sacr. vestib.*)

(965) Per amictum reor linteum illud seu sudarium designari, quo Christi jacentis in sepulcro fuit caput involutum, de quo Joan. xx, 7 : *Vidit sudarium quod fuerat super caput ejus, separatim involutum.* (*Panopl. sacerdot.*, part. I, l. I, c. 6.)

(965*) Quod apud veteres reverentiam ipsæ sanctificationum species obtinent, et apud nos certiora sint experimenta rerum, quam ænigmata figurarum. (Innoc. III, *De myster. Missæ*, l. I, c. 64.)

(966) Quidquid illa velamina signabant, hoc jam in moribus actibusque clarescat. (*Ibid.*)

(967) Amictus vocatur galea salutis ad expugnandos diabolicos incursus. (*Missal. Rom.* in orat. ad amictum.)

Exemplis ac testimoniis scripturarum manifestissime comprobatur superbiæ labem in conflictuum ordine esse anteriorem. (Cassian., *De instit.*, lib. XII, c. 16.)

Initium omnis peccati superbia. (*Eccli.* x, 15.)

Principaliter his duobus vitiis diabolus humano generi dominatur, id est superbia mentis, et luxuria carnis. (S. Isidor., lib. II *De summo bono*, c. 37.)

Per cervicem solet superbia designari. (S. Greg., *Moral.*, lib. XIII, c. 17.)

(968) Amictus quo caput tegitur, significat salutem quæ per fidem tribuitur. *Ephes.* VI, 17 : *Galeam salutis assumite.* (Durand., lib. III *Divin. offic.*, c. 2.)

(969) In omnibus sumentes scutum fidei. Et galeam salutis assumite. Quomodo enim galea exacte caput undique tegens non sinit ut aliquid grave patiatur, sed id conservat : ita etiam fides est pro scuto et galea salutis. (S. Chrysost., hom. 24, *in Ephes.*, VI.)

Fides est invictum adversus diaboli impetus pro-

Digitized by Google

n'interrompe la joie de votre religion, qui rend vos tabernacles si doux et si délicieux (970) : *Quam dilecta tabernacula tua*, etc. (*Psal.* LXXXIII, 2.) C'est, ô mon Seigneur! la pureté de vos saints tabernacles et la sainteté de ces lieux qui, chassant toute l'odeur du péché, nous met dans une jubilation et de corps et d'esprit qui ne se peut comprendre (971).

Ce saint habit exprime la sanctification de corps et d'esprit dont Dieu désire revêtir ses ministres, qui doivent être entièrement morts et ensevelis avec Notre-Seigneur pour avoir part à sa nouvelle vie (972) ; car ce vêtement blanc, qui représente et honore le saint suaire dans lequel le corps de Notre-Seigneur fut enseveli, exprime aussi la splendeur de sa gloire, et sert à ses ministres de préparation au vêtement de la grâce que demande la sainteté de leur ministère (973), et à la jouissance de la gloire qu'ils espèrent pour récompense de leur fidélité, lorsque la créature toute consommée dans la sainteté de Dieu même, ne fera plus rien paraître de la génération du péché, tout y étant renouvelé en la vie de Dieu et absorbé dans la splendeur de sa gloire (974).

De la ceinture.— La ceinture sur les reins doit ceindre le sous-diacre par dessus l'aube et doit être attachée à double nœud, en sorte qu'elle ne se puisse relâcher (975). Cela exprime que le sous-diacre doit avoir une sainteté qui serre, qui réprime, et qui tienne tellement crucifiée toute la génération d'Adam, qu'elle n'ait pas en lui le moindre relâche (976).

Il faut que le sous-diacre qui approche du tabernacle et des divins autels, et qui commence à entrer dans le Saint des saints, ait la chair tellement mortifiée, qu'elle n'ait aucune liberté de s'élever, et qu'elle soit en lui comme morte et tout à fait éteinte (977).

La sainteté parfaite et l'union intime qui tient l'âme très-élevée en Dieu, ne doit point souffrir d'émotion impure dans la créature qu'elle ne réprime. C'est pourquoi le sous-diacre doit être si entièrement crucifié en tout lui-même, si parfaitement mort à toutes ses convoitises (978), et si intimement uni à Dieu et pénétré de sa sainteté, que l'impureté de la vie de la chair soit absorbée en lui, par la vertu de la vie divine qui le remplit (979).

C'est ce qui est exprimé par l'oraison que l'on prononce en prenant la ceinture : *Præcinge me, Domine, cingulo puritatis, et extingue in lumbis meis humorem libidinis, ut maneat in me virtus continentiæ et castitatis.* Par la grâce du sous-diaconat, qui est une participation de Jésus-Christ, nouvelle et plus forte que celle qui se donne dans les ordres précédents, l'on demande et l'on espère obtenir la vertu particulière de continence et de chasteté, qui tiendra en humiliation et en assujettissement tous les désirs grossiers de la vieille créature, et surtout ceux de l'impureté (980).

Le mot de continence est plus universel

pugnaculum. (ZENO Veron., *Serm. de fide, spe et char.*)

Tunica linea talaris omnium figurat castigationem membrorum. (Ivo Carnot., *Serm. de signif. indum.*)

Hæc linea manus ac brachia debet stringere ne quid nisi utile faciant. Pectus, ne quid inane cogitet. Ventrem ne delicias ultra modum appetendo, Deum se gulosum facere præsumat. Subjecta venti membra, ne lasciviendo totam sacerdotalis habitus pulchritudinem corrumpant. Genua, ne ab orationis instantia torpeant. Tibia et pedes, ne ad malum currant. (AMALAR. FORTUN. episc. Trever., lib. II *De eccl. offic.*, c. 18.)

(970) Albam induit, quæ membris corporis convenienter apta, nihil superfluum aut dissolutum in vita sacerdotis aut in ejus membris esse debere demonstrat. (DURAND., *Div. offic.*, lib. III, c. 3.)

(971) Albis induti altari assistunt. Qua in re significatur quam munditiam candoris quam præferunt in corpore, debeant habere in mente. Tales enim Deum decet habere ministros qui nullo carnis contaminentur contagio, sed plena mentis et corporis castitate præfulgeant. (Ivo Carnot., *Serm. de excell. sacror. ord.*)

(972) Propterea altario albis induti assistunt, ut cœlestem vitam habeant, candidique ad hostias immaculatique accedant, mundi scilicet corpore et incorrupti pudore, etc. (S. ISIDOR., *De eccl. offic.*, lib. II, c. 8.)

(973) Alba, ait S. Germanus in theoria rerum ecclesiasticarum, divinitatis splendorem indicat, et sacerdotis splendidam conversationem. (DURAND. *De ritib. eccl.*, lib. II, c. 9.)

(974) Amplius ex Stephano Eduensi episcopo, alba designat gloriam Dominicæ resurrectionis : ideoque induitur veste alba, ut candidatione virtutum ostendatur ornamentum esse novum sacerdotium. (*Ibid.*)

(975) *Injice in torques illius collum tuum. Subjice humerum tuum, et porta illam... Et erunt tibi compedes ejus in protectionem fortitudinis, et torquis illius in stolam gloriæ... Stolam gloriæ indues eam, et coronam gratulationis superpones tibi.* (*Eccli.* VI, passim.)

(976) Alba cingulo stringitur, ut omnis voluptas carnalis astricta intelligatur, dicente Domino : Sint lumbi vestri præcincti. (DURAND., lib. III *De divin. offic.*, c. 3.)

(977) Hæc vestis circa renes fortius astringitur, ut castitas sacerdotis nullo incentivorum æstu dissolvatur. (Ivo Carnot., *Serm. de signif. indum. sacerd.*; HUG. A S. VICT., *Erud. Theol.*, lib. II, p. IV, c. 3.)

(978) Renes fortiter cingulo stringuntur, ut castigetur corpus, in servitutem redigatur, et impetus luxuriæ refrænetur. (DURAND., lib. III *Div. offic.*, c. 4.)

(979) Hinc principaliter Dominus lumbos nostros astringi jubet balteo castitatis : et torum carnis nostræ pendulum constringi mandat continua zona virtutis, etc. (S. CHRYSOL., serm. 24.)

(980) Cincti ergo castitatis baltheo, quod est insigne militiæ Christianæ, fluxam carnis detruncemus ignaviam. (Id., serm. 22.)

Per cingulum quo circa lumbos præcingitur, et alba ne diffluat et gressum impediat astringitur, mentis custodia, vel conscientia accipitur, qua luxuria restringitur, et castitas cohibetur, ne ad carnalia dilabatur, et gressus bonorum operum impediatur. (*Gemma animæ*, lib. I, cap. 203.)

Digitized by Google

que celui de chasteté : et l'Eglise fait mention de l'un et de l'autre dans cette prière, pour nous apprendre, que ce que le sous-diacre doit demander, et qui nous est exprimé par la ceinture sur les reins, est non-seulement la chasteté, mais encore une sainte continence, qui réduise la chair en servitude, qui retienne en captivité ses sens mutins et libertins qui pourraient s'échapper, et qui réprime tout ce qui est de la vieille génération (981).

Le sous-diacre, ceint de la sorte, revêtu de Jésus-Christ et de ses dons divins qu'il reçoit avec abondance en son ordination, entre dans la parfaite liberté du service de Dieu : et il entre ainsi dans l'état de pouvoir servir l'Eglise, dont il est obligé par son ordre d'être le serviteur (982).

Du manipule.— Le sous-diacre est obligé de prendre cet ornement, pour achever d'exprimer la qualité qu'il porte de serviteur de l'Eglise. Car ce manipule représente les cordages de Jésus-Christ, qui ont été en lui des preuves de son esclavage et de sa servitude, et des marques de pécheur, qu'il n'a portées que comme serviteur de l'Eglise, et que comme la caution de tous les hommes (983).

C'est pourquoi il faut prendre cet ornement avec une merveilleuse dévotion, baisant très-amoureusement la croix qui y est marquée, comme si l'on baisait les liens mêmes de Jésus-Christ garrotté dans le temps de sa passion, et acceptant en même temps avec amour toute l'étendue des croix et des peines qu'il plaira à Dieu nous imposer pour le châtiment de nos péchés (984).

On doit donc se revêtir avec beaucoup de respect et de révérence du saint manipule, en vue des liens et des cordages de Notre-Seigneur qu'ils figurent ; et pour lesquels nous devons soupirer, comme pour les plus riches trésors qui puissent être au monde (985).

On doit aussi prendre le manipule avec frayeur, avec honte et avec humiliation. Car, puisqu'il est la marque de notre servitude envers l'Eglise, il nous oblige non-seulement à servir le moindre de nos frères avec révérence et respect, ce qui nous est une gloire excellente ; mais encore à nous disposer à satisfaire pour leurs péchés à l'exemple de Notre-Seigneur, qui, après avoir fait profession publique de servitude envers l'Eglise en lavant les pieds de ses apôtres, voulut être lié et mis à mort dès le lendemain, pour satisfaire aux péchés de tous les hommes (986).

C'est là un sujet de frayeur et de honte pour le sous-diacre qui, étant revêtu des péchés de tout le monde, et se voyant condamné comme un criminel au supplice d'une pénitence perpétuelle, doit gémir et pleurer incessamment pour les pécheurs, qui ne pensant point à faire pénitence, doivent rencontrer leur supplément dans leurs serviteurs, c'est-à-dire dans les prêtres, qui, dès le sous-diaconat, se trouvent engagés à satisfaire pour les péchés du peuple (987).

Quelle doit donc être la pureté de l'amour d'un sous-diacre et la grandeur de son zèle, pour bien s'acquitter de cette obligation et pour s'abandonner comme il doit à porter la pénitence de tout le monde, soit par le désir de satisfaire à Dieu pour tant de pécheurs aveugles et endurcis dans le mal qui ne lui rendent aucuns devoirs, soit par l'amour qu'il a pour tant d'âmes qui ne font rien pour leur salut (988).

Le sous-diacre comme membre de Notre-Seigneur, pénitent public et serviteur des hommes, reçoit la grâce de pénitence universelle en Jésus-Christ. C'est pourquoi

(981) *Oportet esse continentem.* (*Tit.* I, 8.) Non eum qui jejunio studeat significare volult, sed qui vitium omne superavit. Hoc quippe est continentia, nulli vitio subjici. (S. Chrysost., hom. 2 *in Tit.* I.)

Cingulum est proprie indicium servitutis, quod et discursus expeditos reddat, et faciat obsequentes, etc., ut carne succincta ad Domini occursum liber, velox, expeditus nostræ mentis reddatur incessus. (Petr. Chrysol., serm. 24, *De servo vigili.*)

(982) Cingulum nota est ministerii a Salvatore nostri causa suscepti. (Simeon Thessalon., *De templo.*)

(983) Manipulus repræsentat funem quo Jesus comprehensus a Judæis ligatus fuit : Unde *Joan.* XVIII, 12 : *Comprehenderunt et ligaverunt eum.* (Durand., lib. III *Divin offic.*, c. 6.)

Super manicalia, vincula manuum Salvatoris, quibus ad Pilatum deductus est, quidam exprimere asserunt. (Simeon Thessal., *De templ.*)

(984) *Vincula illius alligatura salutaris.* (*Eccli.* VI, 31.)

Vinctum esse propter Christum præclarius est, quam esse apostolum, doctorem, evangelistam. (S. Chrysost., hom. 8 *in Ephes.* IV.)

(985) Si quis amat Christum novit quod dico : si quis insanit in Dominum et ejus amore uritur, novit vim vinculorum : Maluerit vinctus esse propter Christum, quam inhabitare cœlos. (*Ibid.*)

Non ita caput splendidum reddit imposita corona margaritis conspicua, ut catena quæ propter Christum fertur. (*Ibid.*)

(986) Illius servituti addictus es, cui servire regnare est : cujus servitutis intuitu ille servum servorum se reputat, qui tenet Ecclesiæ principatum. Hoc ergo sentias in te ipso, quod in Christo Jesu, ut sicut exinanivit se formam servi accipiens, etc., sic eorum qui tibi subjecti sunt servum te reputes humilem et abjectum. (Petr. Bles., *De instit. episc.*)

Exemplum enim dedi vobis ut quemaamodum ego feci vobis, ita et vos faciatis. (*Joan.* XIII, 15.)

Nos autem servos vestros per Jesum. (*II Cor.* IV, 5.)

(987) In alto sedens non alta sapias, per omnia sentiens humiliter, etc. Paulus non de dominio sed de ministerio gloriatur. *Ministri Christi sunt*, inquit (*I Cor.* XI, 23), *et ego. Ut minus sapiens dico, plus ego : In laboribus*, etc. In his tibi gloriandi forma præfigitur : In cruce Domini nostri Jesu Christi, in infirmitatibus, in plagis, in carceribus, in mortibus. (Petr. Bles., *ibid.*)

(988) Zelus animarum verus et perfectus quando sanctis meditationibus, ferventibus desideriis, lacrymis, orationibus, vigiliis, jejuniis, atque aliis bonis operibus pro salute animarum laborat. (Abb. Mag., in *Parad. anim.* c. 26.)

Digitized by Google

l'Eglise lui ordonne de faire cette prière, lorsqu'il prend le manipule : *Merear, Domine, portare manipulum fletus et doloris, ut cum exsultatione recipiam mercedem laboris* (989). Mon Dieu, que je puisse porter véritablement et avec esprit ce manipule et cette marque de douleur, faisant par mes œuvres la pénitence que mon état demande, afin qu'après avoir gémi, après m'être noyé dans le torrent de mes larmes, après m'être abattu sous le faix du travail, comme Notre-Seigneur sous la pesanteur de sa croix, je puisse un jour recevoir avec lui la récompense dans le ciel, par la possession de la gloire (990).

CHAPITRE VII.

Du diaconat.

Le diacre doit porter avec soi cet esprit de force et de générosité, cet esprit d'amour ardent et impétueux qui était en saint Etienne, le premier diacre de l'Eglise, et qui parut en son martyre, pour servir de modèle à tous les diacres, et pour leur faire connaître quel doit être leur esprit (991).

Un diacre, non plus qu'un prêtre qui a l'Evangile entre les mains, et qui le porte dans le cœur, ne doit rien craindre, parce qu'il a en lui une force divine qui le rend invincible (992). Il n'a que faire de châteaux, de bastions, ni de défenses : il est invulnérable : il se moque des feux, des gibets et des roues : il se rit des bourreaux et de tous les tyrans : il se joue des démons et de tout l'enfer ; il demeure ferme au milieu des plus grandes tempêtes : rien n'est capable d'ébranler sa constance (993).

L'étole que le sous-diacre ne porte point, parce qu'il est encore dans l'exercice pénible de l'amour, et dans le travail pour aimer parfaitement la croix, est donnée au diacre, et il a l'honneur de la porter, comme une marque de force et de générosité merveilleuse (994). Et lorsqu'on la lui met de côté, la passant du bras gauche sous le bras droit, qui lui demeure libre, il doit se ressouvenir et qu'on le charge du joug de Notre-Seigneur, qui est figuré par l'étole, et qu'il le doit porter d'une telle manière qu'il soit toujours prêt à combattre pour Jésus-Christ, et à répandre son sang pour lui assujettir tout le monde (995).

C'est un serviteur fidèle, qui dit toujours par là qu'il est disposé à mourir pour son maître, qu'il est prêt d'épancher son sang au pied de ses autels (996), et qu'il est dans la disposition de Jésus-Christ, victime sanglante et immolée, par laquelle il est parvenu à l'honneur d'être fait la victime consommée et clarifiée de son Père. Jésus-Christ Notre-Seigneur est consommé dans la gloire de son Père au jour de sa résurrection, où il est arrivé par la croix. Et c'est par cela même, c'est-à-dire par cette disposition généreuse au martyre et à la croix, que le diacre pourra parvenir à l'honneur de la prêtrise (997).

Dans la prêtrise l'homme est supposé martyr de Jésus en esprit. Car tout le vieil homme y est crucifié et consommé en Dieu : en sorte que comme les plaies ne paraissent en Jésus-Christ ressuscité que dans la gloire, et qu'il ne reste plus rien en lui qui ne soit tout consommé dans la splendeur de son Père : ainsi le prêtre doit être intérieurement crucifié et tout revêtu d'une grâce nouvelle, qui se sente de la résurrection et de la vie divine (998). C'est pourquoi il ne met pas son étole de côté comme le diacre, mais il la porte droite et sur les deux épaules, ce qui marque un état permanent, un état d'éternité et d'immortalité.

(989) Manipulus cordis compunctionem, veramque pœnitentiam indicat unde orat : Merear, Domine, portare manipulum fletus. (Steph. Eduens., apud Vicecom., *Missale*, in oratione dicenda ad manipul.)

(990) Per manipulum vel sudarium etiam pœnitentia designatur, qua labes quotidiani excessus, et tædium mundanæ conversationis exstinguitur. (Durand., *Divin. offic.*, lib. III, c. 6.)

Euntes ibant et flebant mittentes semina sua. Venientes autem venient cum exsultatione portantes manipulos suos, id est, fructum seminis, coronam gaudiorum et exsultationis. (S. Aug., *In psal.* CXXV.)

(991) Huic quem tibi a me promoveri placuit in diaconi ministerium gratiam, S. Stephano Protomartyri tuo in opus ministerii hujus a te primum vocato concessam, largire. (*Eucholog. Græcor., orat. in ord. diac.*)

(992) Sacerdos Dei Evangelium tenens, et præcepta Dei custodiens, occidi potest, non potest vinci. (S. Cyprian., lib. I, epist. 3, *Ad Cornel.*)

(993) Milites Christi vinci non possunt ; et hoc ipso invicti, quia mori non timent. (S. Cypr., epist. 57, *Ad Cornel.*)

Convicta non timemus : Fustes, et lapides et gladios non perhorrescimus. Necare non possunt, nisi Dominus necare eis permiserit. (Id., ad eumd., epist. 55.)

(994) Stola in prosperis et adversis fortitudinem significat, sine qua cæteræ virtutes expugnantur, et minime coronantur. (Hugo a S. Vict., *Specul eccles.*, c. 6.)

(995) Ponitur eis orarium super sinistrum humerum, ut per hoc se cognoscant accepisse jugum Domini, quo omnia quæ ad sinistram, id est ad præsentem vitam pertinent, spernant et jugo Domini subjiciantur. (*Pontif. bibl. apost., Admonit. ad diacon.* ; Hugo a S. Vict., *Spec. eccl.*, c. 5.)

(996) Cum altaris ministerio deputentur, in quo Christi passio sub sacramento repræsentatur, admonentur esse parati ad proprii sanguinis effusionem pro Christo atque justitia. (Dionys. Carth., *Opusc. de vit. eccl.*, art. 5.)

Qui nihil sibi reliquit, quid formidaret amittere ? Ut si necesse fuerit libenter suum corpus impendat. (S. Prosp., *De vit. act. sac.*, lib. II, c. 16.)

(997) Officium sacerdotale et vivam carnis hostiam immolare et cum fervore martyrii cœlum intrare. (Hugo a S. Vict., *Erud. theol.*, tit. 7C.)

(998) Causa martyrem facit, ubi autem persecutionis causa non imminet, pia in seipsum crudelitas, et desiderium patiendi, vicem martyrii recompenset. (Petr. Bles., *De instit. episc.*)

Signum crucis impressum in ordinatione designat omnium simul carnalium cupiditatum cessationem, divinæque vitæ imitationem. (S. Dionys., *De eccl. hier.*, c. 4, contempl. 4.)

Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus simul et resurrectionis erimus. (*Rom.* VI, 5.)

Digitized by Google

Et c'est même ce qui est exprimé dans l'oraison que l'on a accoutumé de réciter en la prenant : *Redde mihi stolam immortalitatis :* Donnez-moi maintenant l'étole d'immortalité, l'étole de gloire éternelle après avoir passé par la voie de la croix, et par l'état souffrant d'une vie crucifiée, signifiée par l'étole de travers dans le diacre. Rendez-moi, ô mon Dieu, la récompense de mes travaux (999).

L'étole que porte le prêtre n'est pas comme celle du diacre une marque de souffrance, d'abjection et de croix, mais d'autorité et de puissance (1000) : de sorte que comme la croix, ou plutôt les plaies de Jésus-Christ dans le ciel sont en lui des marques de gloire, lui ayant acquis un souverain domaine sur tout le monde (1001), de même la souffrance du diacre, marquée par l'étole de côté, lui acquiert la puissance dont il doit être revêtu en qualité de prêtre, et qui est marquée par l'étole droite.

Comme les plaies de Jésus-Christ sont cachées sous la gloire, de même l'étole est cachée sous la chasuble dont le prêtre est revêtu, et qui est un habit qui représente la gloire (1002) : Et comme on n'est revêtu de la gloire qu'après avoir porté la croix, de même on ne met la chasuble qu'après l'étole. Et même pour faire connaître que c'est par la croix qu'on mérite la gloire, on ne laisse rien voir de l'étole que les endroits où elle est marquée de croix, qui sont les seuls qui paraissent sous la chasuble.

Or, comme le sous-diacre doit être beaucoup exercé à l'humiliation et à l'amour de la croix, il faut que le diacre s'exerce particulièrement aux œuvres généreuses et héroïques, se préparant ainsi à porter l'Evangile partout où Jésus-Christ voudra, et à souffrir courageusement jusqu'à la mort pour la foi de son maître (1003).

Le diacre a le pouvoir de lire l'Evangile et de l'annoncer au peuple : et en cela il entre en part de fonctions du prêtre, en tant que c'est à lui à publier l'Evangile, comme étant ambassadeur de Dieu le Père, et celui qui continue la mission de Jésus-Christ conversant sur la terre, et combattant dans le monde, ce qui est exprimé par son étole ; et c'est ce qui demande, outre le courage, une très-grande pureté, sans quoi il ne pourrait pas s'acquitter dignement d'un si saint ministère (1004).

Il est aussi associé au pouvoir qu'a le prêtre dans le sacrifice. Car il commence à offrir avec lui le sang de Jésus-Christ, représenté par l'oblation du vin qu'il offre avec le prêtre (1005), disant avec lui les mêmes paroles qui sont marquées pour cette offrande.

On voit aussi dans la liturgie de saint Jean Chrysostome, que le diacre chantait une partie de la Préface. Car c'était à lui à dire ces paroles : *Gratias agamus*, etc., qui expriment une des intentions du sacrifice, qui est l'action de grâces que l'on rend à Dieu de tous ses biens (1006), particulièrement d'avoir donné son Fils, et son Fils à la croix. C'est ainsi que Notre-Seigneur, instituant cet adorable sacrifice, rendit grâces à Dieu son Père, comme il est marqué dans l'Evangile : *Gratias agens fregit.* Et les saints Pères disent que c'est pour cela qu'il est appelé eucharistique (1007).

Le sous-diacre est une figure du prêtre comme serviteur des serviteurs de Dieu, et il en a l'esprit par la vertu de son ordre : et le diacre est une figure du prêtre comme serviteur de Dieu, et il en a aussi la grâce (1008).

Le diacre, en cette qualité, est dans l'Eglise une vive image de Jésus-Christ Notre-Seigneur, portant la qualité de serviteur, et vivant en cet esprit devant son Père : *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens.* (*Philip.* II, 7.)

L'esprit de serviteur de Dieu presuppose

(999) Certa enim atque secura est exspectatio promissæ beatitudinis, ubi est participatio dominicæ passionis. (S. Leo, serm. 9 *De Quadrag.*)

Sacerdoti in utroque humero ponitur stola, ut ostendatur quod ei plena potestas dispensandi sacramenta datur. (D. Thom., *Suppl.*, qu. 40, a. 7.)

(1000) Christus post resurrectionem voluit ut essent in corpore suo vestigia vulnerum tanquam tituli gloriarum. (S. Aug., epist. 49, qu. 1.)

(1001) Crux signum est passionis Domini, qui per passionem et crucem veram justitiam consummavit, et in veram libertatem tyranno depulso nos asservit. (Simeon Thessal., *De templo et Missa.*)

(1002) Casula candida circumamicitur propter divinæ gloriæ amictum, quia Deus amictus est lumine sicut vestimento. (Simeon. Thessal., *De sacram.*)

Revera justitia per crucem nobis exsultationem peperit. (Simeon. Thessal., *De templo et Missa.*)

(1003) Qui adducitur (ordinandus) martyr est. (Simeon. Thessal., *De ordin. diacon.*)

(Ideo) in ordinatione diaconi apud Græcos canticum martyrum canitur... Et Ecclesia martyres quasi ejusdem tripudii consortes futuros invocat. (Id., *De sacram.*)

1004) Diaconus ea quæ sibi in benedictione dicuntur considerans, se corde purum, ore mundum et opere castum studeat se exhibere quatenus sanctum Evangelium possit digne proferre, quia puteus aquarum viventium, id est, evangelica prædicatio non fluit impetu, id est libere, nisi de Libano, id est corde casto, et ore candido. (Durand., lib. IV *Div. offic.*, c. 24.)

(1005) Comministri et cooperatores corporis et sanguinis Domini. (*Pontific. Rom., Adm. ad diacon. Liturg. S. Joann. Chrysost.*)

(1006) In ipso verissimo et in singulari sacrificio Domino Deo nostro admonemur gratias agere. (S. Aug., *De spir. et litt.*, c. 11.)

(1007) Reverenda ac salutaria illa mysteria, quæ in omni Ecclesiæ congregatione celebramus, Eucharistia nuncupatur. Sunt enim beneficiorum recordatio plurimorum... nosque faciunt debitas Deo gratias semper exsolvere. (S. Chrysost., hom. 26 *in Matth.*)

(1008) Diaconus interpretatur *minister;* subdiaconus *subminister.* (Hugo a S. Vict., *Specul. eccl.*, cap. 5, t, III.)

Divinii officii minister constituitur. (Simeon. Thessal., *De sacram.*)

Hoc sentias in teipso, quod in Christo Jesu... Non sit tibi dedecori humilitas quæ decuit Filium Dei. (Petr. Bles. *De instit. episc.*)

Digitized by Google

un oubli total de soi-même et de tout intérêt particulier, parce qu'il n'est plus à soi, mais à Dieu, étant transféré en son domaine et en sa possession. C'est un esprit qui porte en soi le respect, l'estime et l'amour de sa divine majesté (1009). C'est un esprit qui tient le cœur libre et dégagé de tout, pour courir avec vitesse et sans rien craindre dans les voies que ce souverain Maître découvre, et pour y courir avec une simplicité merveilleuse et une délectation de cœur nonpareille : *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum.* (*Psal.* CXVIII, 32.) (1010)

Le fidèle serviteur de Dieu se soumet avec plaisir à toute la loi de l'Evangile, il en embrasse avec amour tous les conseils, et sa plus grande joie est d'accomplir tout ce que lui dit son maître, parce qu'il ne cherche en toutes choses qu'à lui plaire, et qu'il sait qu'il ne peut lui plaire davantage qu'en accomplissant sa très-sainte volonté. *Sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ, ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum.* (*Psal.* CXXII, 2.) (1011)

Il se porte même avec tant de ferveur et avec un zèle si ardent et si pur à le servir, qu'il n'épargne rien pour le faire connaître, qu'il s'expose pour cela à toute sorte de travaux et de peines (1012) ; qu'il ne peut être content que dans l'espérance de mourir un jour pour ses intérêts, et qu'en attendant qu'il meure en effet pour sa gloire, il veut par avance mourir en esprit à tout, et se crucifier en tout ce qui n'est point de son service. Voilà quels sont les sentiments des véritables serviteurs de Dieu, et quel doit être principalement l'esprit des diacres (1013).

C'est ce qui a paru d'une manière extraordinairement éclatante dans les trois principaux et plus célèbres diacres dont l'Eglise dans ses Offices nous représente le martyre, dont il semble qu'elle ait voulu particulièrement faire le choix entre une infinité d'autres, pour servir de modèle à ceux qui sont élevés à cette dignité et qui sont honorés du même caractère (1014).

Le premier est saint Etienne ; le second saint Laurent ; le troisième saint Vincent, qui tous trois, revêtus d'un zèle admirable et d'une force merveilleuse pour le service de Dieu, ont fait paraître, chacun en sa manière, ce que l'Eglise demande en ceux qui sont appelés à ce saint ordre (1015).

Le premier, comme le modèle de tous, a été rempli d'une abondante lumière, et d'une science admirable des saintes Ecritures (1016).

Le second a été animé d'un zèle extraordinaire pour faire connaître et aimer Jésus-Christ (1017).

Le troisième a été revêtu d'une force merveilleuse pour souffrir le martyre à la gloire de son maître ; ce qui marque les trois qualités principales qui doivent être dans les diacres (1018).

Car, premièrement, il faut qu'ils aient l'intelligence de l'Ecriture sainte et de la loi de Dieu ; laquelle ils doivent être capables d'expliquer et d'enseigner aux autres, recevant pour cela le pouvoir et le droit de chanter hautement l'Evangile en l'église de Dieu (1019).

Secondement, ils doivent avoir un grand amour de Dieu et un zèle ardent pour faire connaître Jésus-Christ, ne cachant point sa doctrine, ne tenant point renfermées en eux-mêmes ses vérités et sa lumière, mais les répandant avec ferveur, et les portant à la face de tout le monde sans rougir jamais de l'Evangile (1020).

Troisièmement, il faut qu'ils aient un grand

(1009) Formam servi accepit, id est plenitudinem perfectionis humanæ, plenitudinem obedientiæ. (S. AMBR., *De fide*, lib. v, c. 4.)

(1010) Discamus nostra non quærere, si omnipotenti Deo volumus ministrare. (S. GREG., *In Ezech.*, lib. II, hom. 22.)

(1011) *Non estis vestri*, sed Jesu Christi *Empti enim estis pretio magno* (*I Cor.* VI, 19, 20), et ideo servi estis ejus qui vos redemit : quia vero estis servi Dei, debet corpus vestrum portare Dominum, sicut animal portat dominum suum. Portat autem corpus nostrum Dominum, in quantum divino ministerio deputatur. (D. THOM., *In I ad Cor.* VI, 20.)

Didicimus Christi servuli non timere. (S. AMBR., lib. v, epist. 32, *In Auxent.*)

Qui vivunt jam non sibi vivant, id est, non propter seipsos, etc., *sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit*, scilicet Christo, id est totam vitam suam ordinent ad Dei servitium et honorem Christi. (D. THOM., *In II Cor.* V, lect. 3.)

(1012) Fidelis servus es, si non quæ tua sunt quæris, sed quæ Jesu Christi, et in symbolum publicæ utilitatis conferas quod tibi cœlestis gratia prærogavit. (PETR. BLES., *De instit. episc.*)

(1013) *Qui mihi ministrat*, inquit Christus, *me sequatur*, de morte locutus, operum sequelam et imitationem exigit. Oportet enim ministrum eum cui ministrat sequi... *Tollat crucem suam et sequatur me*, id est, paratus sit ad pericula, ad mortem, ad exsilia. (S. CHRYSOST., hom. 66, *in Joan.* XII.)

(1014) Omni Ecclesiæ B. Stephanus datus est ad profectum. (S. AUG., serm. 5 *De S. Steph.*)

Ejus exemplo provocamur ad martyrium, accendimur ad fidem, incalescimus ad devotionem. (S. AUG., *Serm. de S. Laurent.*)

(1015) Quæ hodie regio natalem non gaudet celebrare Vincentii diaconi... Qui ut fidelium devotionem Deo studiosus commendaret, altiori charitatis flammescens affectu, morti sese fideliter obtulit, quo robur fidei in Christo fundamentum sequacibus imitandum daretur. (S. AUG., serm. 1 et 2 *De S. Vincent.*)

(1016) *Surrexerunt quidam disputantes cum Stephano, et non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur.* (*Act.* VI, 9, 10.)

(1017) Illuminavit mundum universum, eo lumine quo ipse accensus est et flammis quas ipse pertulit. (S. AUG., serm. 1 *De S. Laurent.*)

(1018) Verberibus et equuleo tortus : in craticula impositus, etc., ignis, ferri, tortorum immanitate superata, victor ad cœlestem martyrii coronam advolavit. (*Brev. Rom.*, in fest. S. Vincent.)

(1019) Hi (diaconi) dicuntur in Apocalypsi septem angeli tuba canentes, quia illorum est alta mysteria foris resonare. (HUGO A S. VICT., *Spec. eccl.*, c. 5.)

(1020) Hi dicuntur septem candelabra aurea, quia eorum est lucem Evangelii aliis ostendere. (*Ibid.*)

Hi sunt septem tonitrua, quia terribiliter tonare debent. (*Ibid.*)

Digitized by Google

courage et bien de la force pour soutenir inviolablement les intérêts de Dieu, et pour n'en relâcher jamais, pour quelque considération que ce puisse être, étant prêts de souffrir plutôt mille morts que de manquer à la fidélité parfaite qu'ils lui doivent (1021).

Le vrai serviteur est celui qui hait son âme (1022), qui aime la croix, et qui la porte généreusement pour le service et pour la gloire de son maître; et c'est cet esprit et ce désir de perdre son âme et de donner sa vie pour Dieu, que doivent avoir les diacres (1023); car s'ils reçoivent la puissance de distribuer le sang de Jésus-Christ, c'est pour leur apprendre combien ils doivent être libéraux de leur propre sang, et toujours prêts à donner leur vie, dont ils ne doivent pas être plus économes que du sang de Jésus-Christ qu'ils donnent tous les jours si volontiers (1024).

Il faut pour cela qu'ils aient une grande foi qui leur donnera cette vigueur, ce courage, cette force, et qui les mettra en état de s'exposer à tout pour Jésus-Christ, de ne rien craindre pour procurer sa gloire, de tout entreprendre pour annoncer son Evangile (1025), disant avec une entière confiance comme l'Apôtre (*Philip.* IV, 1, 3) : *Omnia possum in eo qui me confortat : « Je puis tout en celui qui me fortifie* (1026). »

C'est là ce qu'opère dans le cœur une foi vive : elle nous met dans une telle possession de Jésus-Christ, et nous établit tellement en lui, que comme il nous est toutes choses, tout le reste nous devient indifférent (1027). C'est lui qui est notre vie, notre force, notre vertu, notre lumière, notre substance intérieure. Il est en nous plus que nous-mêmes (1028); il est tellement en nous, et nous tellement en lui, que nous pouvons tout en sa vertu. En lui, nous pouvons arracher, détruire, assujettir, entreprendre toutes choses; en lui, nous pouvons renverser les démons et triompher de tout l'enfer (1029).

Tous ces malins esprits et toutes ces puissances de ténèbres sont des sujets trop faibles pour une âme de foi (1030) : ils ne sont pas pour lui résister ni pour se présenter devant elle, quand elle vit dans une pleine confiance (1031).

La foi vive est un don si admirable et si prodigieux, qu'on ne le peut exprimer; elle transporte aisément un simple homme au delà des mers, et le fait voler avec joie jusqu'aux extrémités du monde. Il n'y a point de peines ni de travaux qui l'effrayent; il n'y a point de naufrages ni de périls qui l'épouvantent; il n'y a point d'obstacles ni de difficultés qui le rebutent. On le voit avec la même assiette au milieu des feux et des flammes, des gibets et des roues, qu'il serait au milieu de ce qui pourrait être de plus délicieux dans le monde (1032).

Il n'y a rien qu'il ne soit prêt de faire et de souffrir pour les intérêts de son maître, et ce qu'il entreprend c'est avec une audace, un courage, une fermeté; c'est avec un amour, une force et une vigueur, c'est avec un zèle, une ardeur et une lumière qui ne se peut dire (1033).

Il n'y a point de sentiment de tendresse qui puisse ébranler sa constance; il n'y a point aussi de délicatesse qui soit capable de refroidir ses ardeurs. Car il s'endurcit à tout, ne sentant que le feu divin qui le transporte, qui le dévore et qui le consume incessamment (1034).

Oh ! quel trésor pour une âme ! oh ! quel

(1021) Quemadmodum hi qui in bello regia signa circumferunt, magnis laboribus indigent et viribus, maximaque peritia ut ne id hostibus prodant : ita et qui Christi nomen portant, non in bello solum, verum etiam in pace summis viribus indigent, etc. Ingenti enim profecto opus est robore, ut quis digne portet Christi nomen. (S. Chrysost., hom. 3 *in I Tim.* I.)

(1022) *Si quis non odit animam suam, non potest meus esse discipulus.* (*Luc.* XIV, 26.)

(1023) Qui ordinate vult aliquid Deo offerre, primum seipsum offerat hostiam vivam. etc. (*Conc. Aquisgran.*, cap. 10.)

(1024) Qui Christum Deo se hostiam dedisse videt, ipse quoque corpus suum Deo hostiam viventem exhibeat. (S. Greg. Naz., *De perfect. Christ.*)

(1025) Sacri ministerii fultus officio, qui Filium Dei secuturus erat in passione, ejusdem Christi calicem credentibus prius ministraret in salutem. (S. Aug., serm. 2 *De S. Vincentio diac.*)

(1026) Servum tuum hunc quem diaconi ministerium subire voluisti, omni fide adimple. (*Euchol. Græc.*, in ord. diac.)

Te salutis ipsius pericula pro Christo suscepta non moveant. Hæc vera fortitudo est, quam habet Christi athleta. (S Ambr., lib. I *Offic.*, c. 36.)

(1027) Nihil omnipotentiam verbi clariorem reddit, quam quod omnipotentes facit omnes qui in se sperant : denique omnia possibilia sunt credenti. (S. Bern., serm. 83 *in Cant.*)

(1028) *Habitare Christum per fidem in cordibus vestris.* (*Ephes.* III, 17.)

(1029) *Sancti per fidem vicerunt regna... Obturaverunt ora leonum, exstinxerunt impetum ignis... fortes facti sunt in bello, castra verterunt exterorum,* etc. (*Hebr.* XI, 33 seq.)

(1030) *In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi igna exstinguere.* (*Ephes.* VI, 16.)

(1031) Fide state, fide certate. Nihil diabolica commenta sic reprimit. (B. Laurent. Justin., *De inter. cons.*, c. 8.)

(1032) Hanc fidem Domini ascensione auctam et Spiritus sancti munere roboratam non vincula, non carceres, non exsilia, non fames, non ignis, non laniatus ferarum, non exquisita persequentium crudelitatibus supplicia terruerunt. (S. Leo, serm. 2 *De Ascens.*)

Dei hominem et cultorem Dei subnixum spei veritate et fidei stabilitate fundatum negat (Spiritus sanctus) mundi hujus et sæculi infestationibus commoveri. (S. Cypr., *Contra Demetr.*)

(1033) Duo sunt justitia et libertas Ecclesiæ pro quibus quisque fidelis usque ad sanguinem stare debet. Si ergo res exigerit... non dubites facultates tuas raptoribus, famam ludibrio, fortunam periculis, et caput hostilibus gladiis objectare. (Petr. Bles., *De inst. episc.*)

(1034) Non metu frangitur, non potestate mutatur, non attollitur prosperis, non tristibus mergitur. (S. Ambr., *in psal.* CIV.)

Nullæ majores divitiæ, nulli thesauri, nulla mundi hujus major substantia. (S. Aug., serm. 1 *De verb. Apost.*, c. 4.)

Digitized by Google

fond admirable de richesses divines ! oh ! quelle source de biens inépuisables que la foi vive ! Qui a cette foi a Jésus, et qui a Jésus a tout. Voilà ce qui doit faire toute la force du diacre, et ce qui seul le peut rendre invincible et toujours très-fidèle dans les difficultés de son ministère (1035).

Et c'est aussi ce qu'on voit particulièrement dans ces trois célèbres diacres dont nous venons de parler; car si l'on admire dans saint Vincent cette grande constance, qui ne put être ébranlée par les brasiers ardents, non plus que par les délices dont le tyran se servit pour le corrompre, l'Eglise nous marque que ce fut un effet de sa foi : *Invictus Vincentii animus Jesu Christi fide munitus vicit omnia* (1036).

Si l'on est surpris de cette miraculeuse insensibilité et de cette divine force que saint Laurent fit paraître dans le milieu des flammes, les saints nous disent que c'est un privilége de sa foi : *Flammas fidei calore non sentit* (1037).

Et si saint Etienne nous paraît tellement zélé pour prêcher l'Evangile, et pour rendre témoignage de la doctrine de son Maître, que la présence même de la mort ne peut empêcher qu'il ne l'annonce, le Saint-Esprit nous apprend que c'était un homme rempli de foi, c'est-à dire que c'était un diacre tel qu'il désirait : *Virum plenum fide et Spiritu sancto* (1038). Voilà la disposition sainte qui devrait être dans tous les diacres; voilà ce que l'Eglise exige particulièrement d'eux; voilà la grâce qui doit reluire en tous ceux qui se présentent à ce saint ordre, et que Dieu donne à ceux qu'il y appelle.

Il faut encore qu'ils soient, comme saint Laurent, remplis d'une grande charité envers les pauvres, et d'un grand zèle pour les secourir extérieurement dans leurs nécessités. Ce saint qui paraît avec des expressions admirables de l'esprit de Jésus-Christ, ministre et serviteur de Dieu son Père, se fait voir plein de magnificence dans la distribution de ses trésors, et fait connaître combien, dans cette action, son cœur était animé de sentiments divins, lorsqu'après s'être dépouillé de tous ses biens, il dit avec une foi admirable que ses richesses étaient déjà transférées dans le ciel (1039). C'est ce qui montre encore au diacre une de ses plus grandes obligations, qui est de servir aux besoins et aux nécessités des membres de Notre-Seigneur dans une foi magnifique, n'ayant rien qu'il ne lui sacrifie avec plaisir et dont il ne se prive pour son amour (1040).

Il faut, dans cet esprit, qu'il se dérobe à soi-même tout ce qu'il peut, pour l'employer au service de son divin Maître, lui donnant non-seulement de ses biens extérieurs, mais encore de sa propre substance; en sorte qu'il n'ait point plus de joie que de mourir pour sa gloire, et de donner même, pour ainsi dire, jusqu'à son corps à manger (1041).

C'était le grand désir de ce saint, et où le portait son zèle pour le soutien de la foi et de la vie des fidèles : *Assatum est*, disait-il, *jam versa et manduca : nam facultates Ecclesiæ*, etc. (1042). Et ce doit être aussi la disposition continuelle du diacre, qui pour cela tient le calice avec le prêtre, et l'offre avec lui à Dieu, après avoir versé le vin, et avoir offert aussi avec lui le pain dans le sacrifice; pour témoigner par là qu'il veut être martyr avec Jésus-Christ (1043), qu'il est prêt de verser son sang pour le Fils de Dieu, qu'il désire avec passion de boire

(1035) O thesauris omnibus opulentior fides. (S. Ambr., lib. III *De virg.*)

Mater et fons omnium gratiarum. (S. Chrysost., hom. 32 *in I Cor.*)

Fides sit tecum, et tecum est Deus. (S. Aug., *In psal.* XCVIII.)

Deus adjuvat, fides vires impetrat. (Id., l. II *De Symb.*, c. 2.)

(1036) Cum nulla aut tormentorum vi, aut acerbitate vel lenitate verborum a proposito deterreri posset... e carcere eductum in molli culcitra collocat : et quem cruciatibus in suam sententiam trahere non poterat, deliciis perducere conatur. (*Brev. Rom.*, 22 Januar., *ibid.*)

(1037) In quantum in illo fidei ardor fuerit, in tantum supplicii flamma frigescit. (S. Aug., serm. 1 *De S. Laurent.*)

Fide sua persecutoris flammas vicit. (*Ibid.*, serm. 2.)

Ibi fides non solum non arsit, sed et consolabatur ardentem. (S. Chrysol., serm. 135, *De S. Laurent.*, act. 6, 7.)

(1038) Redarguebantur ab eo cum omni fiducia. Fiducialiter agit, nec mutat, nec mutatur mens imperterrita, quæ magis amat justitiam quam vitam; fidem quam sanguinem; mortem quam justitiæ taciturnitatem. (Petr. Dam., serm. 62, *De S. Stephan.*)

Humilis erat, sed celsus fide. (S. Aug., serm. 5 *De S. Stephan.*)

(1039) Congregatis inopum turbis, Ecclesiasticum censum religiosa liberalitate divisit. (S. Maxim., hom. 1 *De S. Laurent.*)

Numerosissimos sanctorum pauperum obtulit greges, in quorum victu atque vestitu inamissibiles condiderat facultates. (S. Leo, *Serm. de S. Laurent.*)

Cum thesauri quærerentur ecclesiæ, promisit se demonstraturum... Ostendit pauperes, dicens : Hi sunt thesauri Ecclesiæ, et vere thesauri in quibus Christus est, in quibus Christi fides est. (S. Ambr., lib. II *Offic.*, c. 28.)

Facultates in cœlestes thesauros manus pauperum deportaverunt. (*Act. de S. Laurent.*)

(1040) Sunt pauperes spiritu. Divitias non pro ipsarum amore possident, sed pro amore Dei, ut cultum Dei per eas amplificent, vel pro amore Christi, ut proximis inde subveniant. (S. Bonav., *De prof. relig.*, lib. II, c. 42.)

(1041) Minister est Christi usque ad illud opus magnæ charitatis, quod est animam suam pro fratribus ponere, hoc est enim et pro Christo ponere... De tali opere etiam se ministrum facere et appellare dignatus est ubi ait : *Sicut Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare, et animam suam ponere pro multis.* (S. Aug., tract. 51 *in Joan.*)

1042) Assatum est, jam versa et manduca. Ecce quanta est fides sanctorum; ecce quanta est in fide virtus, in virtute victoria. *Sancti*, inquit, *per fidem vicerunt regna.* (Petr. Bles., serm. 32, *De S. Laurent.*)

(1043) Tu nunquam sine ministro sacrificium offerre consueveras. Experire utrum idoneum mi-

Digitized by Google

son calice, et que sa joie serait de livrer son corps à la mort pour la foi de l'Eglise, et de pouvoir dire avec saint Ignace : *Je suis le grain de froment tout prêt à être moulu et froissé par les dents des bêtes farouches et par la cruauté des tyrans* (1044).

C'est en ce même esprit qu'en l'ancienne Eglise on chargeait le diacre de distribuer aux peuples le sang de Jésus-Christ, dont il est dit dans l'Ecriture : *Et transiens ministrabit illis* ; et qui, en qualité de serviteur, les sert tous les jours, en leur donnant son corps et son sang pour la nourriture spirituelle de leurs âmes.

D'ici l'on peut remarquer quelle doit être la charité du diacre envers le prochain ; car non-seulement il doit, comme saint Laurent, secourir extérieurement les peuples dans leurs besoins, et les assister, autant qu'il le peut, de ses biens, mais encore il doit être tellement ardent en charité, qu'il soit toujours prêt à se donner et se livrer soi-même pour leur salut, et à leur procurer les richesses spirituelles et les trésors les plus précieux de l'Eglise, qui sont le corps et le sang du Fils de Dieu (1045).

Ce fut là l'emploi que les apôtres donnèrent aux diacres dans les *Actes* (VI, 2) : *Non est æquum nos deserere verbum Dei et ministrare mensis : « Il n'est pas juste*, dirent-ils, *que nous quittions la prédication de la parole pour avoir soin des tables* (1046). » Il y avait deux sortes de tables dans l'ancienne Eglise. Les unes qui regardaient le corps, où l'on distribuait par aumône le pain matériel ; les autres où l'on distribuait le pain spirituel du corps et du sang de Jésus-Christ, qui est le grand festin de l'Eglise : et tout cela s'administrait par les diacres (1047), et souvent même ils étaient appelés à dispenser le pain de la parole de Dieu avec les prêtres et avec les évêques, comme dispensateurs des richesses et des trésors spirituels de l'Eglise de Dieu, ainsi que saint Vincent y fut appelé, comme supplément de la parole de son évêque (1048).

C'est par ces épreuves que l'Eglise tâche de reconnaître la fidélité de ses ministres : et si elle les applique à ces différents offices de la religion et à tant de différents emplois quelle leur confie dans les ordres inférieurs, c'est pour discerner ceux qui sont dignes de la prêtrise (1049), et qui peuvent être élevés à la suprême dignité du sacerdoce, qui ne doit être conférée qu'à ceux qui se sont acquittés de ces premières fonctions avec tout le zèle, toute la vigilance et toute l'assiduité que demandent le service de Dieu et la sainteté de nos mystères (1050).

nistrum elegeris. Cui commisisti dominici sanguinis dispensationem, cui consummandorum consortium sacramentorum, huic consortium tui sanguinis negas? (S. Ambr., lib. I *Offic.*, c. 41.)

(1044) Frumentum Christi sum, dentibus bestiarum molar. (S. Ignat., *Epist. ad Rom.*)

Utinam fruar bestiis quæ mihi sunt præparatæ, quas et oro veloces mihi esse ad interitum, et ad supplicia, et allici ad comedendum me, etc. Ignis, crux, bestiæ, confractio ossium, membrorum divisio, et totius corporis contritio, et tota tormenta diaboli in me veniant, tantum Christo fruar. (S. Ignat., *Epist. ad Rom.*)

(1045) Animadverte quod discipulus illius es qui non venit ministrari, sed ministrare ; pro nihilo ducens in sanctis laboribus perdere vitam, dum consummaret opus quod ei a Patre injunctum est. (Barthol. a Martyr., arch. Brachar., *Stim. past.*, part. II, c. 1.)

Principes mundi fiunt ut dominentur minoribus suis : principes autem Ecclesiæ fiunt ut serviant eis quemadmodum acceperunt a Christo, ut si opus fuerit, neque mori recusent pro salute inimicorum suorum, sicut Apostolus ait (*II Cor.* XII, 15) : *Ego impendar et super impendar ipse pro animabus vestris.* (S. Chrysost., hom. 33.)

(1046) In Epistola B. Petri ad Clementem dicitur : nonnullis visum ab initio diaconale fuisse officium pauperum ministrare mensis. (Guillel. Paris., *De sacr. ordin.*, cap. 3.)

(1047) Diaconorum officium est componere mensam Domini, prædicare et hortari, sacramentum Eucharistiæ a sacerdote consecratum erogare ac dispensare populo, etc. (*Enchirid. Christian. instit.*; *Conc. Colon.*, tit. *De sacrament. Ordin.*)

(1048) Diaconi solebant prædicare, ut Stephanus, Laurentius, Vincentius. (S. Bonav., serm. 22, *in Hexam.*)

(1049) Ita de gradu in gradum ascendant ut in eis cum ætate vitæ meritum et doctrina major accrescat ; quod et honorum operum exemplum et assiduum in Ecclesia ministerium atque major erga superiores ordines reverentia, etc., comprobabunt. (*Conc. Trid.*, sess. 23, c. 11.)

(1050) Qui pie et fideliter in ministeriis ante actis se gesserint, ad presbyteratus ordinem assumuntur, etc. (*Conc. Trid.*, *ibid.*, cap. 14.)

TROISIÈME PARTIE.

DE LA SUPRÊME DIGNITÉ DU SACERDOCE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine et de la grandeur des prêtres.

Tous les ordres dont nous avons parlé ne sont que le commencement des grands pouvoirs dont Jésus-Christ rend le prêtre et l'évêque participants dans son Eglise. C'est une initiation au sacerdoce ; ce sont les prémices de l'esprit sacerdotal et de la dignité souveraine de prêtre, qui va à sacrifier Jé-

Digitized by Google

sus-Christ même, qui est l'action la plus sainte et la plus auguste de la religion (1051).

C'est une chose grande que de chasser les démons et d'entrer en part de l'autorité de Dieu même pour dompter ses ennemis, comme font les exorcistes. C'est une chose grande que d'éclairer les fidèles, et d'être la lumière du monde, comme les acolytes commencent à l'être, et comme les prêtres le sont en perfection. Mais c'est une chose bien plus grande et qui surpasse infiniment toutes les autres, de remettre les péchés, d'être le sanctificateur des peuples, d'offrir, de bénir, de sacrifier Dieu à Dieu même. C'est avoir le salut de tout l'univers entre les mains; c'est avoir la sanctification de toute la créature, la louange de tout le monde, les devoirs de tous les saints, toute la prière du paradis en sa disposition; et c'est ce qui relève infiniment la dignité de la prêtrise (1052).

Le grand fondement de l'éminence de cette dignité, qui paraît visiblement la plus sainte et la plus sublime de la terre et du ciel, est que le sacerdoce est la plus haute participation de la sainteté de Dieu, et de sa souveraineté sur ses créatures (1053).

Dieu qui est, si on le peut dire ainsi, comme le premier prêtre, en ce qu'il est la source et le principe de toute la grâce sacerdotale, et qu'il contient éminemment en lui toute la puissance et la vertu des prêtres (1054), est celui qui donne l'être à sa créature, qui la détruit quand il lui plaît, qui se sacrifie comme il veut son ouvrage, et qui par là fait paraître le souverain domaine qu'il a sur toutes choses (1055).

C'est dans cette vue que saint Ephrem dit que l'esprit du sacerdoce, dès le commencement de la création, a détruit et sacrifié une partie des anges, et les a consumés dans le feu de l'enfer (1056).

Les anges et les saints dans le ciel sont les victimes qu'il consume dans le feu de la charité; et les démons avec les réprouvés sont les victimes de sa justice et de sa haine, qui le clarifieront toute l'éternité dans les flammes de l'enfer.

C'est ainsi que, en figure, Dieu partagea sous Noé les animaux mondes et les immondes (1057). C'est ainsi qu'il ordonna à Moïse le sacrifice des uns, et la répudiation des autres (1058). C'est ainsi que le bouc émissaire, comme victime de malédiction, devenant la proie des animaux sauvages, était poussé dans le désert (1059); les animaux mondes étant gardés par l'ordre de Dieu dans le temple, pour lui être sacrifiés.

Tout cela se faisait par le principe de la sainteté et de la souveraineté de Dieu, qui détruisait, sacrifiait, anéantissait, et séparait de lui tout ce qui n'était pas saint comme lui, et tout ce qui ne voulait pas entrer en union de sainteté avec lui (1060)

Le premier et originaire fondement de la prêtrise est la sainteté, et le second est la souveraineté de Dieu, qui exécute sur ses créatures les ordres de sa sainteté, soit pour attirer à la consommation intérieure de son amour, soit pour séparer, détruire et anéantir par le feu de sa justice (1061).

Pour le genre de sacrificature qui est de séparation et de destruction, Dieu l'a donné aux anges, et les a mis en part de ce genre de sacerdoce dès le commencement du monde. C'est ce qui paraît en saint Michel (1062), dans les anges de Sodome et de Gomorrhe, et dans d'autres esprits saints de l'ancienne

(1051) Presbyteri summum in Ecclesia ordinem gerunt. (*Enchirid. Christ. instit. Conc. Colon., De sacram. ord.*)

Tota plenitudo sacramenti ordinis est in uno ordine, scilicet sacerdotio; sed in aliis est quædam participatio ordinis; sicut in regno, quamvis tota potestatis plenitudo resideat penes regem, non tamen excluduntur minorum potestates, quæ sunt participationes quædam regiæ potestatis. (D. Thom., *Suppl.*, qu. 37, art. 1.)

(1052) Sacrosanctus hic summi sacramenti thesaurus. (Hug. a S. Vict., *De offic. eccl.*, lib. II, c. 13.)

(Sacerdotes) mysteriorum Dei, sacramentorum cœlestium, et thesaurorum pauperum quos illis Christus acquisivit in cruce dispensatores. (B. Laurent. Justin., *De serm. de Euch.*)

Hoc illis prærogatum est ex gratia quod nusquam datum est angelis. Assistunt Deo, illum contrectant manibus, tribuunt populis, in se suscipiunt, etc. (B. Laurent. Justin, *Serm. de Euchar.*, n. 27.)

(1053) O quam magnum et honorabile est officium sacerdotum, quibus datum est Dominum majestatis verbis sacris consecrare, labiis benedicere, manibus tenere, ore proprio sumere, et cæteris ministrare. (*De Imitat. Christi*, lib. IV, c. 11.)

Est hoc divinum opus. (B. Laur. Just., *De Euchar.*, n. 31.)

Honor et dignitas sacerdotalis, nullis potest comparationibus adæquari. (S. Ambr., *De dignit. sacerd.*)

(1054) Deus summum in omnibus rebus obtinet principatum. (D. Thom., 2-2, q. 81, art. 1.)

(1055) Deus omnibus creaturis utitur ad incommutabile arbitrium voluntatis suæ. (S. August., *De Trin.*, lib. III, c. 4.)

(1056) *Dominus mortificat, et vivificat: deducit ad inferos, et reducit.* (*I Reg.* II, 6.)

Non desisto laudare, et glorificare illius dignitatis profunditatem, etc. Hac impietas e terra sublata est, et diabolus e cœlo decidens subactus. (S. Eupher., *De sacerdot.*)

(1057) *Ex animantibus mundis tolle septena et septena*, etc. *De animantibus vero immundis, duo et duo.* (*Gen.* VII, 2.)

Tollens Noe de cunctis pecoribus et volucribus mundis, obtulit holocausta. (*Gen.* VIII, 20.) *Vid.* etiam, *Levit.* III, 4, 5, seq.; *Num.* XVIII, 28.)

(1058) *Ista est lex animantium ac volucrum... ut differentias noveritis mundi et immundi, et sciatis quid comedere, et quid respuere debeatis.* (*Levit.* XI, 47.)

(1059) *Offerat hircum viventem*, etc. *Imprecans caput ejus, emittet illum in desertum.* (*Levit.* XVI, 21.)

(1060) Ut sentiat (Deum) verum judicem, qui fugit indulgentissimum provisorem. (Petr. Chrysol., serm. 1.)

(1061) Regit obedientes: conterit resistentes. (S. Aug., *In psal.* LVIII.) *Vide* etiam *Apoc.* XIII, 7.

(1062) De Michaele dicitur, quod est sacerdos et princeps super omnes animas suscipiendas... Pugnavit itaque Michael tanquam verus sacerdos et angeli, id est, ministri ejus, contra serpen-

Digitized by Google

Loi, laquelle, comme dit saint Paul, Dieu avait mis dans la disposition des anges (1063), qu'il envoyait pour exécuter ses vengeances.

Pour le premier genre de sacrifice unissant, appliquant et consommant en sainteté, Dieu le réserve aux hommes seuls : *Cui enim dixit aliquando angelorum : « Tu es sacerdos secundum ordinem Melchisedech.»* (*Psal.* CIX, 4.) (1064) De sorte que si les hommes sont moindres que les anges en nature, ils sont plus grands en ordre, en office et en dignité.

Les prêtres participent aussi bien que les anges à la souveraineté de Dieu pour détruire et sacrifier l'impureté, mais ils y participent d'une manière bien plus éminente et plus sublime. Car les anges n'ont eu le pouvoir que de détruire l'extérieur des choses sensibles, ou bien d'exercer les vengeances divines sur les pécheurs ; mais Dieu a donné aux prêtres le pouvoir non-seulement de lier et d'excommunier les hommes, et même de les livrer à Satan, mais encore d'ablmer le péché avec une puissance souveraine, et de le consommer par leurs paroles dans le feu de l'amour; en sorte que, des victimes de malédiction, ils en font, par la parole de réconciliation, des victimes d'amour (1065).

Dieu a laissé aux anges, si on le peut dire, ce qui est odieux en la sacrificature, et a donné aux hommes tout ce qu'il y a en elle de plus aimable et de plus doux. Et pardessus ce pouvoir admirable, et cette participation de son souverain domaine en la rémission des péchés, il a commis aux hommes, ou pour mieux dire, il a tiré les hommes en la communion de son sacerdoce éternel, qui est un sacerdoce de sainteté qu'il porte en soi depuis qu'il est, c'est-à-dire une éternité avant qu'il exerçât sa souveraineté sur les hommes. Car il a mis les prêtres en ce pouvoir d'associer les âmes à Dieu, et de les attirer par la communion à l'état de l'hostie parfaitement sacrifiée, et consommée dans l'amour divin (1066).

Dieu, qui tout seul a le droit de sacrifier son Fils, qui est le Roi et le Dieu des anges et des hommes, attire en soi les prêtres pour les mettre en part de cette souveraineté admirable, et de cette grandeur divine, de sacrifier, quand ils veulent, Jésus-Christ par l'unité de puissance, de souveraineté et de sainteté qu'il leur communique (1067).

Quelle dignité que celle du prêtre, et quelle estime ne doit-on point avoir de sa grandeur ! Quelle sainteté ne doit point être en lui pour s'acquitter dignement d'un si haut ministère (1068) ! Nous jugerons, selon ce que dit Notre-Seigneur, non-seulement les douze tribus d'Israël, étant assis avec lui sur son trône de sainteté et de vengeance (1069), mais encore étant revêtu de l'autorité de Dieu même, nous jugerons les anges (1070), ainsi que saint Paul nous l'enseigne. Quelle union avec Notre-Seigneur, quel amour envers Dieu, quel zèle contre le monde et contre le péché ne faut-il point pour une telle vocation (1071) !

CHAPITRE II.

De la dignité et de la sainteté des prêtres par rapport à leurs fonctions et à la grandeur de leurs pouvoirs.

Il n'y a que l'esprit de Dieu qui peut rendre Jésus-Christ présent sur les autels. Il n'y a que la personne de Jésus-Christ qui puisse envoyer le Saint-Esprit, le donner à l'Eglise, et produire la grâce dans les cœurs (1072). Il n'y a que la puissance de Jésus-

tem. (GEORG. Venet., *De harmon. mundi.* cant. 2, tom. III, c. 8.) *Vid.* etiam *Gen.* XIX.

(1063) *Accepistis legem in dispositione angelorum.* (*Act.* VII, 53.)

(1064) Iis datum est ut potestatem habeant quam Deus optimus neque archangelis datam esse voluit : neque enim ad illos dictum est (*Matth.* XVIII, 18) : *Quodcunque ligaveris super terram*, etc. (S. CHRYSOST., lib. III *Sacerd.*, cap. 4.)

(1065) *Dedit nobis ministerium reconciliationis.* (*II Cor.* V, 18.)

Hic ostendit apostolorum dignitatem, monstrans quantum opus concreditum sit eis, et divinæ charitatis excellentiam... Occisus est Filius cum veniret ad conciliandum. Neque Pater aversatus est occidentes, sed quoniam Filius ille legatus abiit, nobis negotium commendavit. Posuit in nobis verbum conciliationis ut faciamus omnes amicos Dei. (S. CHRYSOST., hom. 11, *in II Cor.* V.)

Sacerdos a sanctificando nos dicitur. (S. AUG., *In psal.* XLIV.)

(1066) Quantam dignitatem contulit vobis Deus ! Quanta est prærogativa ordinis vestri ! Prætulit ordinem vestrum omnibus ordinibus. Imo, ut altius loquar, prætulit Angelis, Archangelis, Thronis, et Dominationibus. Sicut enim non angelos sed semen Abraham apprehendit ad faciendam redemptionem : sic non angelis, sed hominibus solisque sacerdotibus corporis et sanguinis commisit dispensationem. (S. BERN., *Serm. ad pastor. in synod.*)

Manum tantum et linguam præbet sacerdos : sed Pater, et Filius et Spiritus sanctus omnia facit. (*Enchirid. Christ. instit. Conc. Colon.*, tit. *De sacr. Ord.*)

(1067) Habent potestatem (sacerdotes) offerendi Deo corpus et sanguinem Domini. Magna dignitas, mira potestas, excelsum et pavendum officium ! Hoc ordine non est alius excelsior in Ecclesia. (HUGO A S. VICT., *Spec. eccl.*, c. 5.)

Sacerdotis potestas superat omnem aliam potestatem, cum sit infinita... quasi sicut potestas divinarum personarum. (S. BERNARD. Sen., serm. 20 act. 2, c. 7, t. I.)

(1068) Ingens hæc, angelica, imo divina est dignitas. (S. DIONYS., *De cœlest. hier.*, c. 3.)

Quantam ab eis integritatem exigemus ! quantam religionem ! (S. CHRYSOST., lib. VI *De sacerd.*, cap. 4.)

(1069) *Sedebitis super sedes duodecim judicantes duodecim tribus Israel.* (*Matth.* XII, 28.)

Vobis datum est a Deo sedere super sedes et duodecim tribus Israel judicare. (PETR. BLES., serm. 60, *Ad sacerdot. in synod.*)

(1070) *Nescitis quoniam angelos judicabimus.* (*I Cor.* VI, 3.)

(1071) Non sufficit prærogativa dignitatis, nisi dignitati adjungatur cumulus sanctitatis. (PHILIPP. abb., *De dignit. cleric.*)

(1072) Spiritus sanctus fons est, unde dimanant omnes utilitates quæ ex donorum Dei gratia suscipiuntur. (DIDYM., lib. I *De spir. sanct.*)

Digitized by Google

Christ qui puisse remettre les péchés (1073). En un mot, Jésus-Christ seul peut faire dans le prêtre, ce que le prêtre fait tous les jours dans l'Eglise.

C'est Jésus-Christ qui vit dans les prêtres en plénitude. Il commence à faire les plus basses fonctions du sacerdoce dans le portier, dans le lecteur, dans l'exorciste, et dans les autres ordres inférieurs à la prêtrise ; et il commence à vivre en eux de même que dans le prêtre, mais il vit seulement pour faire la moindre partie de son ministère.

Jésus-Christ est bien prêtre parfait dans le portier, mais il n'en fait pas les fonctions entières, et il ne lui communique pas toute la vertu qu'il a comme prêtre pour en user (1074). Il est en lui avec toute sa vertu, ne pouvant pas être sans tout lui-même partout où il se trouve ; mais il n'en use pas, et il n'habite pas en lui pour faire toutes les fonctions de la prêtrise.

C'est ainsi que Notre-Seigneur, habitant dans tous les fidèles avec la plénitude de son Esprit, ne fait pas néanmoins en chacun d'eux tout ce qu'il opère dans tous les autres (1075). Il habite dans le mari avec tout l'esprit d'un saint mari. Il habite dans une veuve avec tout l'esprit d'une sainte veuve : et comme il est l'Esprit universel qui donne les vertus à un chacun selon sa condition, il veut être en chacun, pour lui communiquer les dispositions nécessaires à son état, et pour y vivre selon ce qu'il est (1076).

L'Esprit de Jésus-Christ est une source de grâces, dont la plénitude se répand en tous ses membres. Il donne à chacun la vertu nécessaire pour vivre selon la place qu'il occupe en son corps, et selon la portion de l'esprit et la mesure de la grâce qui est nécessaire à sa condition : *Secundum mensuram donationis Christi.* (*Ephes.* VI, 7.) (1077)

Le prêtre est celui qui continue la vie de Jésus notre chef. C'est lui en qui Jésus-Christ vit, pour communiquer l'esprit de la grâce, et la vertu à chacun selon son état : c'est lui qui fait vivre chaque fidèle saintement selon sa condition, et qui lui inspire ce qui est nécessaire pour agir selon Dieu (1078).

Le prêtre est ainsi dans l'Eglise comme un Jésus-Christ vivant, et un Jésus-Christ chef de son Eglise, qui n'a pas seulement une plénitude de grâces et de richesses divines pour sa propre perfection, mais qui en a aussi pour tous les peuples. C'est pourquoi sa grâce est très-abondante, et d'une prodigieuse étendue (1079).

C'est une plénitude de grâces qui ne se peut exprimer, que celle du sacerdoce de Jésus-Christ. C'est une source d'eaux vives qui se doit répandre sur tous les fidèles, pour les animer de la vie divine : c'est un esprit universel plus étendu que tout le monde : c'est l'esprit sanctificateur de toute l'Eglise de Dieu, dont les pouvoirs et les emplois vont au delà de tout qui se peut dire (1080).

POUVOIRS ET FONCTIONS DU PRÊTRE.

I. — *Produire Jésus-Christ.*

La sainte vierge est entrée en participation de la puissance du Père éternel pour engendrer son Verbe (1081). Et c'est pour cela qu'elle a été si sainte, et qu'elle a eu un sein immaculé pour concevoir et engendrer ce divin Fils.

Le prêtre est aussi appelé pour entrer en partage avec le Père éternel de la puissance d'engendrer son Fils. Et en effet il le produit tous les jours sur les autels, tel que le Père éternel l'engendra autrefois au jour de

Unus Dominus Jesus per quem omnia. (*I Cor.* VIII, 6.)

(1073) Cum dico Christum causam esse reconciliationis, etiam Patrem dico, etc. (S. CHRYS., hom. 11 *in II Cor.*)

Inseparabilis est operatio Trinitatis, ita ut cum operatio Filii dicitur, non sine Patre et Spiritu sancto, intelligitur operari : et cum operatio Spiritus sancti, non sine Patre et Filio. (S. AUG., serm. 11 *De ver. Dom., in Matth.*, act. 16, t. IV.)

(1074) Nos summus Sacerdos et magnus Patris de suo vestiens, sacerdotes Deo Patri suo fecit. (TERTULL., *De monog.*, c. 7.)

Unum corpus et unus spiritus... unus Dominus... unus Deus et Pater omnium qui est super omnes et per omnia, et in omnibus nobis... unicuique autem nostrum data est gratia secundum mensuram donationis Christi. (*Ephes.* IV, passim.)

(1075) Dominus Salvator non est tunc omnia in omnibus, sed pars in singulis, etc. ; sed tunc erit omnia in omnibus, ut singuli omnes virtutes habeant, et sit Christus totus in cunctis. (S. HIER., *Epist. ad Amand.*)

(1076) Dividit singulis juxta mensuram fidei, et donationis capitis, et qualitatis cujuscunque membri. (NACLANT., *In Ephes.* IV.)

Secundum operationem in mensuram uniuscujusque membri. (*Ephes.* IV, 6.)

(1077) Ipse est thesaurus omnium divitiarum cœlestium et dispensator ac distributor salutarium munerum, haud secus ac caput in membra. (NACLANT., *In Ephes.* III.)

(1078) Sacerdotes vicem regunt Christi summi Sacerdotis. (*Pontific. Bibl. apost., Admon ad sac.*)

Vicarii Christi. (*Trid.*, sess. 14, c. 5.)

Pro Christo legatione fungimur, hoc est illius loco. Nam quæ illius officii sunt, suscepimus... *Tanquam Deo exhortante per nos.* Non enim per Filium suum exhortatur solum, sed et per nos, qui Filii opus suscepimus. (S. CHRYSOST., hom. 11, *in I Cor.* V.)

(1079) In omni divino officio non est audendum aliis ducem fieri, nisi quis secundum virtutem deiformissimus, id est, simillimus Deo exsistat, utpote tam virtuosus, ut de plenitudine sua possit aliis infundere. (S. DIONYS. Areop., apud Dionys. Carthus., *Opusc. de vit. sacerd.*, art. 16.)

In quolibet autem ordine aliquis constituitur dux aliis. (D. THOM. *Suppl.*, qu. 35, art. 1.)

(1080) Sacerdotium Christi, vas omnium aromatum, imo et Spiritus sancti apotheca. (GUILLELM. Paris., *De sacram. Eucharist.*)

Iis cœlestis collata est auctoritas ut per ipsorum officium evacuentur vitia et mentes ad Deiformem similitudinem reformentur, etc. (S. BONAV., *De eccl. hierarch.*, part. II, c. 1.)

(1081) Vere veneranda sacerdotum dignitas, in quorum manibus Dei Filius velut in utero Virginis incarnatur. (S. AUGUST., apud Molinam, *De dign. sac.*, tract. 1, cap. 5, § 2.)

Digitized by Google

la résurrection (1082). La production que fait le prêtre de Jésus-Christ au très-saint Sacrement de l'autel est la continuation de la génération glorieuse de Jésus-Christ, au jour de sa résurrection, où le prêtre éternel comme grand sacrificateur de son Fils, si l'on peut se servir de cette expression pour faire connaître ce qu'il opère en ce mystère, embrassant ce cher Fils dans son sein, et le consommant dans le feu de son amour, le sacrifia en sa perfection, c'est-à-dire qu'il acheva, par sa clarification, le sacrifice de religion qui avait été commencé sur la croix (1083).

Le sacrifice de la croix était le sacrifice qui présentait à Dieu le payement de la dette des hommes (1084) : et Jésus-Christ offrait par là à Dieu son Père toute la somme que le genre humain lui devait, qui était la mort pour le péché (1085) ; mais une mort qui valait mille fois plus que celle de tous les hommes ensemble, et qui satisfaisait plus Dieu que si le sang de tous les animaux eût été répandu (1086). Mais, au jour de la résurrection, Dieu fait paraître visiblement par la récompense qu'il donne à son Fils, qu'il a accepté le payement de cette dette. Car il embrasse et prend entre ses bras cet aimable Fils qu'il trouve mort, et le mettant dans son sein, qui est la source de vie, il le réchauffe, il le ranime, il lui redonne la vie ; et il la lui donne glorieuse et semblable à la source qui le produit et qui l'engendre (1087).

La sainte vierge l'a engendré par la vertu du Père éternel qui habitait en elle : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.* (*Luc.* I, 15.) (1088) Le Père produisant en elle son Verbe incarné, le produit semblable au principe de vie dans lequel il lui veut donner naissance : et comme ce principe est Marie, vivante encore de la vie de la chair et dans l'infirmité, il l'engendre semblable à elle et dans l'infirmité (1089) : où au contraire le Père éternel au jour de la résurrection de son Fils, l'engendrant par lui-même et en lui-même, il l'engendre semblable à lui et dans la splendeur de sa gloire.

Or c'est là la merveille de notre vocation, et le miracle prodigieux de notre état. Car nous sommes coopérateurs avec le Père éternel de la génération divine et glorieuse de Jésus-Christ ressuscité ; et il nous appelle avec lui par le sacerdoce à la dignité de sacrificateurs de son Verbe, duquel il est lui-même, pour le dire ainsi, comme le grand prêtre au jour de sa résurrection, de même que le Fils est la victime du sacrifice, et que le Saint-Esprit est le feu qui la consume (1090).

Le Père éternel, au jour de la résurrection, est dans son Fils, qu'il ressuscite en lui donnant la vie, et qu'il réveille par sa puissance, laquelle il lui communique : et le même Père est en Jésus prêtre selon l'ordre de Melchisédech, qu'il produit et qu'il engendre avec les prêtres sur les autels. C'est donc un état d'une merveilleuse sainteté, et une vocation d'une pureté inconcevable que le sacerdoce, puisqu'un prêtre doit entrer en part de la puissance du Père, produisant et engendrant son Fils ressuscité (1091).

Si la sainteté de la sainte Vierge est si grande à cause qu'elle a engendré Jésus-Christ en son infirmité, étant avec le Père éternel coopératrice de la génération temporelle de son Fils ; que sera-ce de la sain-

(1082) Magna prorsus et admiranda sacerdotum est dignitas : maxima illis est collata potestas. Sua namque prolatione et ad eorum pene libitum corpus Christi de panis transsubstantiatur materia : descendit de cœlo in carne Verbum. Hoc illis prærogatum est quod nunquam datum est angelis. (B. Laurent. Justin., *Serm. de corp. Christ.*)

(1083) *Deus glorificabit eum in semetipso.* (*Joan.* XIII, 32) scilicet resuscitando eum. (Rupert., hic.)

Glorificavit Deum Filium suum per resurrectionem cum mortalitas fuit immortalitate vestita, et in æternam virtutem temporalis infirmitas commutata. (S. Aug., *ibid.*)

Pro peccatis humani generis seipsum in ara crucis obtulit idem ipse Sacerdos et hostia. (Innoc. III *De myster. Miss.*, c. 9.)

(1084) Passio Domini non tam sacrificii fuit oblatio, quam mundi pretiique ipsius solutio. (Guillel. Paris., *De sacram. Euchar.*)

(1085) Passio Domini pretium est orbis terrarum. (S. Aug., epist. 171.)

(1086) Si metiamur pretiositatem vitæ quæ Christo oblata est, non æquabunt eam omnes vitæ hominum. Et hoc forte dicere voluit Propheta : *Melior est misericordia tua, super vitas.* (Guillelm. Paris., tract. *Cur Deus homo*, cap. 9.)

(1087) Christi clarificatio est plenitudo gloriæ, cui non queat amplius addi. Hanc recepit a Patre Filius : singulariter enim illi dictum est, *Sede a dextris*, utpote in gloria coæquali, progeneratione consimili, majestate non dispari. (S. Bern., serm. 76 *in Cant.*)

(1088) Sic fit sponsa Dei Patris, ut ipse et non alius in ejus mentem et uterum infunderet Filium suum, ut per divinissimum Spiritus sui ardorem sic inflammaret, ut ex ea et in ea formaret corpus Filio suo. (S. Bern. Sen., serm. 8, *in fest. B. Mariæ*, a. 1, c. 3, t. IV.)

(1089) Ex Patre nascitur Deus, ex Matre nascitur caro. (S. Bernard. Sen., *Serm. de Nativit. Christi*, t. IV.)

(1090) Excedit sacerdotalis potestas Virginis potestatem. Nam Christus in ventre Virginis mortalis fuit ; in altari vero est impassibilis et immortalitate dotatus. Si B. Virgo honoratur ut dignum est quia Filium Dei portavit in sanctissimo utero suo, etc., quantum debet esse sanctus et justus et dignus, qui jam non mortuum, sed glorificatum et in æternum victurum, in quo desiderant angeli prospicere, contrectat manibus, corde atque ore sumit, et aliis porrigit ad sumendum ? (S. Bernard. Senens., serm. 20, a. 2, c. 7, t. I.)

(1091) Quo igitur non oportet esse puriorem tali fruentem sacrificio ? Quo solari radio non puriorem manum carnem hanc dividentem ? (S. Chrysost., hom. 60, *Ad pop. Antioch.*)

Quia dominicum corpus in virginalis uteri templo coaluit, nunc etiam a ministris suis continentis pudicitiæ munditiam quærit. (Petr. Dam., opusc. 18, dissert. 1, c. 1.)

Digitized by Google

teté des prêtres, appelés pour être coopérateurs de sa génération divine et glorieuse (1092) ?

Dieu le Père n'entre point en accommodement au jour de la résurrection de son Fils. Il ne veut point déchoir de sa dignité en ce mystère; il veut produire un Verbe en sa majesté, et engendrer un Fils en sa gloire. Il ne produit plus un Verbe dans l'infirmité, un Verbe dans les faiblesses de la chair, un Verbe qui porte les traits et la ressemblance du péché (1093) : mais un Fils et un Verbe dans la splendeur des saints; un Verbe dans l'éclat de sa majesté, un Verbe vraiment figure de sa substance, et la splendeur de sa gloire (1094) : et ce Père adorable s'associe les prêtres pour leur donner part à cette œuvre, et les élever avec lui à cette divine opération ; en sorte que l'on peut dire, qu'ils entrent en sa puissance et en sa dignité, et qu'ils sont un avec lui opérant ce mystère (1095).

Quelle doit être la sainteté du prêtre (1096) ! Quelle doit être sa sagesse, sa retenue, sa modestie (1097) ! Etre sur la terre celui qui représente le Père éternel, et le Père éternel engendrant son Fils, c'est-à-dire opérant le plus grand de ses chefs-d'œuvre ! C'est un prodige qui surpasse toute créature (1098).

Saint Joseph est un des plus saints de tous les hommes, parce qu'il représente le Père éternel sur la terre ; et toutefois il n'a point de part à la véritable puissance d'engendrer Jésus-Christ (1099). Il n'a point le pouvoir effectif de le produire ; il n'a point la vertu que Dieu communique à ses prêtres. Il a bien eu la grâce d'offrir Notre-Seigneur à Dieu son Père, mais il n'a pas eu celle de le produire ; il n'a pas eu la puissance de l'engendrer comme la sainte Vierge; et il n'a rien du Père éternel que la grâce et la sagesse de conduire Jésus-Christ en son infirmité ; mais le prêtre a celle de le produire ressuscité, et de l'engendrer en sa gloire (1100).

Dieu tout-puissant ! vous avez la vertu d'engendrer votre Verbe en vous-même par votre parole de toute éternité ; mais dans le temps vous l'engendrez et le produisez hors de vous-même, et toutefois vous le portez entre vos bras, et vous l'avez toujours devant vos yeux. Quel honneur à vos prêtres de se voir appelés à ce bonheur, et de se trouver dans ce même état et dans cette même condition ! Car ils produisent votre même Fils sur les autels ; ils l'ont toujours présent devant leurs yeux, et ils le portent dans leurs mains, jusqu'à ce qu'ils terminent le sacrifice, et que, par la communion, ils le reçoivent dans leur sein, comme en communiant à lui vous le reçûtes dans le vôtre au saint jour de la résurrection (1101).

Le Fils entrant dans le Père, et le Père dans le Fils, contentent leurs désirs mutuels, et se font les caresses les plus grandes et les plus excessives qui puissent être conçues. Car le Fils, lassé de ses travaux, et ennuyé de l'absence de son Père, se trouve, au jour de sa résurrection, dans le terme de ses ardents désirs, et dans cette félicité consommée, pour laquelle il avait tant soupiré sur la terre (1102).

Il avait souhaité toute sa vie de se voir à la fin de ses excès (1103), pour emporter sur le diable le triomphe qui devait établir le royaume de son Père. Et c'est ce royaume qu'il lui a acquis par sa mort, et qu'il avait perdu depuis tant de siècles, qu'il lui redonne, et qu'il lui remet entre les mains au jour de sa résurrection ; et le Père, recevant avec joie tant de dépouilles, donne à son Fils la récompense de ses travaux, et

(1092) Plane sicut concipienti deiferæ Virgini non virile semen influxit, sed virtus sancti Spiritus obumbravit : ita nunc in altari positum Sacramentum eadem sancti Spiritus virtus est, quæ vivificat : et necesse est ut hoc pudica manus et impolluta contingat. (*Ibid.*)

(1093) Forma enim servi (resurgente Domino) reversa est in formam Dei ; et exinanitio humilitatis ad depositæ altitudinis rediit majestatem. (S. Cyprian., *Serm. de resurrect. Christi.*)

(1094) *Splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus.* (*Hebr.* I, 3.)

In splendoribus sanctorum. (*Psal.* CIX, 3.)

(1095) In opere creationis non fuit qui adjuvaret Spiritum Domini. In mysterio vero redemptionis nostræ voluit habere coadjutores dicens : *Hoc facite.* (Petr. Bles., serm. in hæc verba, psal. XLVIII, 13 : *Homo cum in honore esset.*)

(1096) Eluceat in eis totius forma justitiæ. (*Pontifical. Rom.*)

(1097) Nihil scientiæ, nihil in eis sapientiæ, nihil desit industriæ. (Origen., hom. 6, *in Levit.* VI, 8. Qu. 1, c. *Licet.*)

1098) Memoriale stupendum ac super omnia pretiosum. (Clem. unic. *De reliq. et vener. sanct.*)

1099) Sanctus Joseph tantæ fuit dignitatis et gloriæ, quod æternus Pater ejus primatus similitudinem sibi liberalissime super incarnatum Filium condonavit. (S. Bern. Sen., art. 2, c. 3.)

(1100) Nunquid ignoras Dei Filium adeo carnis elegisse munditiam, ut nequidem de pudicitia conjugali, sed de clausula potius incarnatus sit virginali ? Et ne hoc sufficere videatur, ut tantummodo virgo sit mater, Ecclesiæ fides est ut virgo fuerit et is qui simulatus est pater. Si igitur Redemptor noster tantopere dilexit floridi pudoris integritatem, ut non modo de virgineo utero nasceretur, sed etiam a nutritio virgine tractaretur, et hoc cum adhuc parvulus vagiret in cunis ; a quibus nunc, obsecro, tractari vult corpus suum, cum jam immensus regnat in cœlis ? (Petr. Dam., opusc. 17, c. 3.)

(1101) O quam magnum et honorabile est officium sacerdotum, quibus datum est Dominum majestatis verbis sacris consecrare, labiis benedicere, manibus tenere, ore proprio sumere, et cæteris ministrare ! O quam mundæ debent esse manus illæ, quam purum os, quam sanctum corpus, quam immaculatum cor sacerdotis ! etc. (A Kempis, *De imit. Christ.*, lib. IV, c. 11, n. 6.)

Nulla major dignitas quam corporis et sanguinis Domini tractare sacramenta. (B. Laurent. Justin., *Serm. de Euchar.*)

(1102) Deus pater suscepit Filium, et occursu quodam pietatis ascendentem illum gremio molliore complectitur. Nam idcirco dicitur Pater recipere Filium nubis umbraculo, ut ostendatur refrigerio quodam fovere ejus vulnera. (S. Maxim., hom. 3 *in Pentec.*)

(1103) *Quomodo coarctor usque dum perficia-*

Digitized by Google

les triomphes que méritent ses victoires (1104).

Les prêtres, dans l'union qu'ils ont au Père éternel, sont associés à cette haute puissance. Car en produisant Jésus-Christ ressuscité sur les autels, ils le mettent dans le même état de triomphe et de gloire où il se trouve dans le sein de son Père (1105). Ce qui les doit faire entrer dans une sainteté merveilleuse, en sorte qu'étant retirés dans ce même sein adorable, ils vivent séparés universellement de toutes choses, et appliqués à Dieu tout seul, qui est saint en lui et hors de lui (1106).

Dieu n'est pas seulement appliqué à lui-même dans ses opérations intérieures et dans sa vie divine, mais encore dans ses opérations extérieures : *Et sanctus in omnibus operibus tuis.* Il est saint en toutes ses œuvres, et il ne laisse point d'être appliqué à soi en tout ce qu'il opère. Et c'est ainsi que le prêtre doit être saint, ne perdant point l'application à Dieu dans ses emplois. Quoi qu'il opère dans le monde, il faut qu'il l'opère saintement; ce qu'il ne peut faire qu'en se tenant très-uni à Dieu, et entièrement séparé de toutes choses (1107).

Mais ce que l'on doit encore observer pour la sainteté particulière des prêtres, est qu'elle doit être de la nature de celle de Dieu, qui est tellement appliqué à soi, qu'il ne souffre qu'avec peine tout ce qui n'est pas lui-même, qu'il le détruit et le consume, ne pouvant supporter ce qui s'oppose à sa sainteté (1108).

C'est ce qu'on verra au jour du jugement dans la destruction de tout ce monde, et ce que Dieu même a fait paraître sur son Fils : car voyant en lui une nature en ressemblance de péché, il la dévore et la consume en lui-même par le zèle de sa sainteté, et la fait passer en sa nature sainte et divine, ne la pouvant supporter en autre état, et commençant ainsi en sa personne le jugement qu'il veut exercer sur le monde (1109).

C'est ainsi que doit faire le prêtre. Il faut qu'il soit si saint, qu'il travaille à consommer tout ce qui est péché, et même tout ce qui en a quelque apparence. Il faut qu'il travaille à détruire les maximes du monde, et que lui-même soit le premier sujet sur lequel il exerce son zèle, s'appliquant incessamment à consumer ce qui est impur en lui, et tout ce qu'il y a de terrestre en ses affections (1110).

Le prêtre doit vivre comme un homme mort entièrement à cette vie, et ressuscité à une nouvelle. Il doit mener la vie d'un ange, il doit avoir en son cœur une vie sainte et divine, une vie de bienheureux, une vie semblable à celle de Notre-Seigneur ressuscité, par laquelle il loue et adore, il aime et respecte incessamment son Père (1111).

Il faut qu'il soit séparé de la chair comme un ange, à cause qu'il est enfant de la résurrection, et que Dieu l'a engendré comme son Verbe, dans les sentiments et les inclinations de la résurrection (1112).

C'est pourquoi les prêtres doivent avoir une grande dévotion à Notre-Seigneur en sa résurrection, parce qu'il est déclaré prêtre

tur! (Luc. XII, 50.) Id est, quam sollicitus et anxius sum ac premor! (THEOPHIL., hic.)

Valde propero ad illud. (S. IREN., *Adv. hæres.*, c. 18.)

(1104) *Exspolians principatus et potestates*, scilicet dæmonum, auferendo illis animas justorum; *traduxit*, id est duxit, ad regna cœlorum *palam triumphans illos in semetipso.* (S. ANSELM., *In Coloss.* II.)

(1105) Sacerdotes a Dominatore universæ terræ receperunt supremum dominium et a diebus sæculi non solum hominibus, imo et angelicis spiritibus penitus inauditum. Quia, ut dicit Bern., nec regibus, nec sæculi hujus potestatibus legitur attributum, ut illud conficiat quotidie consecratus in sacerdotem in altari, quod Dei Filius divinitatis virtute perficit in cœna paschali. (S. BONAV., *Eccl. hier.*, part. II, cap. 1.)

(1106) *Facies laminam de auro purissimo in qua sculpes opere cælatoris sanctum Domino.* (*Exod.* XXVIII, 36.)

(1107) Convenienter ornamento capitis pontificis lamina aurea superimponitur cui inscriptum est nomen Dei, ut per hoc significetur, ad laudem et gloriam Dei referendum, quidquid a sacerdotibus et ministris bene fuerit dispensatum. (HUGO A S. VICT., *De Christ. fid. sacr.*, lib. II, part. IV, cap. 8. t. III.)

Sancti estote quia ego sanctus sum. (*Levit.* II, 44.)

(1108) Dominationibus conformantur, in quibus nihil divinæ similitudini contrarium invenitur... qui ad nullum vere apparens, sed ad vere exsistens totaliter sunt conversi, quia ad nullum inane et transitorium se convertunt, sed semper illum qui verus est, Deum scilicet aspiciunt et illi in omnibus placere concupiscunt. (S. BONAV., *De eccl. hier.* part. II, c. 1.)

Eos qui ad sacra ministeria accedunt, ea oportet esse munditia, ut ipsas quoque extremas imagines purgatas habeant. (S. DIONYS., *De eccles. hierarch.*)

(1109) Christus tunc secundum carnem homo : nunc per omnia Deus. (S. AMBR., *De fide Resurrect.*)

In resurrectione Domini totum divinum sentias, nihil humanum. (CHRYSOL., serm. 75.)

(1110) *Absorpta est mors in victoria.* (*I Cor.* XV, 54.)

Victoria quasi ignis divinus : cum absorbet et mortem nostram, holocaustum est. Non remanet mortale aliquid in carne, non remanet culpabile aliquid in spiritu. Totum ex mortali vita consumitur. (S. AUG., *In psal.* LXV.)

Abscedat vanitas, accedat divinitas, transformet charitas, et fiam totus divinus. (S. BONAV., *Opusc. de instr. sac. ad Miss.*)

Totum meum consumat ignis tuus : nihil mei remaneat mihi; totum sit tibi. (S. AUG., *In psal.* LXVI.)

(1111) Vita cœlestis patriæ, in qua Christus resurrexit a mortuis... quam facit nobis communem, haud secus ac si resuscitati et ad Dei dexteram cum illo essemus assumpti. (NACLANT., *In Ephes.*)

(1112) Idcirco nos elegit, ut veluti angeli cum hominibus versemur in terris. (S. CHRYSOST., hom. 10 *in I Tim.*)

Quoniam angelorum vice funguntur, potius angelicam quam humanam debent conversationem habere. (B. LAURENT JUSTIN., serm. *De Eucharist.* 2b *Hebr.* V, 9, 10.)

Digitized by Google

en ce jour, et qu'il a fondé la prêtrise et la grâce du sacerdoce dans ce mystère (1113).

Et, comme en ce jour-là il est maître du monde, de la chair et du péché, et qu'il est tout appliqué à Dieu son Père, il fonde aussi cette grâce sur la terre en ce même jour, afin de faire les hommes participants de cette bénédiction, mais surtout les prêtres, qui désirent l'imiter en ce point (1114), et être des hosties de Dieu consommées en son sein, comme lui-même l'a voulu être en ce jour à l'honneur de son Père, pour leur en laisser l'exemple et leur en donner la grâce et la vertu (1115).

II. — *Donner le Saint-Esprit à l'Eglise, et sanctifier les fidèles.*

Le Père éternel n'associe pas seulement le prêtre à la puissance d'engendrer son Verbe et de le produire tous les jours dans la gloire, mais encore à celle d'envoyer le Saint-Esprit et de le donner aux hommes (1116), en sorte qu'il ne se réserve rien qu'il ne le communique au prêtre.

En effet, que peut-on demander au Père, que le prêtre ne donne? Si vous lui demandez la participation à ses mystères, le prêtre vous les donnera (1117); car l'esprit de tous les mystères est compris au très-saint Sacrement, où Notre-Seigneur se donne comme communion à tous ses mystères, et se met entre les mains des prêtres pour les communiquer aux hommes (1118). Si vous voulez demander les saints à Dieu le Père, qui les porte dans son sein avec son cher Fils, en qui ils se trouvent consommés, le prêtre vous les donnera, en vous donnant leur esprit et leurs grâces, à cause qu'ils sont unis inséparablement à Jésus-Christ, que le prêtre distribue au très-saint Sacrement (1119).

Voulez-vous encore demander le Saint-Esprit? le prêtre vous le donnera, à cause qu'il a reçu ce divin esprit avec la puissance même de le communiquer. Ainsi, le prêtre entre en part, avec le Père et le Fils, du pouvoir d'envoyer le Saint-Esprit au monde (1120).

Notre-Seigneur ressuscité et monté dans les cieux, entrant dans le sein de son Père et se consumant en lui, entre dans une telle communication de pouvoir avec lui, qu'il envoie le Saint-Esprit aux hommes, et devient avec le Père un seul principe de la mission de ce divin Esprit (1121).

Et c'est à ce droit que Dieu nous associe en nous faisant ses prêtres. C'est pourquoi nous devons être ressuscités en esprit, et vivre comme Jésus-Christ dans les cieux, c'est-à-dire d'une vie céleste, toute divine et qui n'ait plus rien des faiblesses de l'homme (1122) : *Notre conversation*, dit saint Paul, *est dans les cieux avec Jésus-Christ en Dieu* (1123).

On voit par là que le prêtre, associé au pouvoir du Père et du Fils, reçoit tout ce que le Père peut communiquer aux hommes, et qu'il n'y a rien qu'il ne soit en état de pouvoir opérer dans l'Eglise. On admirait le pouvoir de chasser les démons du temps du Fils de Dieu, et tout le monde était étonné de ce prodige (1124). Notre-Seigneur même en loue et glorifie son Père, et il est ravi quand il apprend, par la bouche de ses disciples et de ses apôtres, que les démons leur sont soumis (1125). Mais qu'est-ce que ce pouvoir auprès de celui qu'il donne aux prêtres par le divin caractère du sacerdoce (1126)? Car l'exorciste à qui l'on donne pouvoir sur ces malins esprits, n'a qu'une des moindres puissances qui serve de préparation à l'état de la prêtrise, y ayant trois degrés entre deux qui

(1113) Christus post resurrectionem suam vestitus podere, Sacerdos in æternum Dei Patris nuncupatus est. (Tertull., *Adv. Jud.*, c. 14.)

(1114) Quomodo vicit Christus, vincere appetat Christianus. (S. Aug., ser. 44 *De sanct.*)

(1115) Christus hostia omnium sacerdotum est... Cui nunc ut omnium Domino omnis nova creatura sacrificium, ipsique sunt hostiæ sacerdotes. (S Paulin., epist. 5.)

(1116) Iis qui in terra versantur commissum est ut quæ in cœlis sunt dispensent. (S. Chrysost., lib. III *De sacerd.*, cap. 5.)

(1117) Omnium rerum cœlestium potestas illis a Deo concessa, etc. Quænam obsecro potestas hac una major esse queat? Pater omnimodam potestatem dedit Filio. Cæterum video ipsam eamdem omnifariam potestatem a Deo Filio sacerdotibus traditam. (S Chrysost., lib. III *De sacerd.*, cap. 5.)

(1118) Per sacerdotes Christum induimus, una cum Dei Filio sepelimur; beati illius capitis membra efficimur. (S. Chrysost., lib. III *De sacerd.*, cap. 5.

Universis Dei bonis administrandis præfecti. (S. Chrysost., lib. II *De sacerd.*, cap. 1.)

(1119) *Sicut tu Pater in me et ego in te... et ipsi in nobis unum sunt.* (*Joan.* XVII, 21.)

Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum. (*Joan.* XVII, 23.)

(1120) Adest sacerdos non ignem gestans, sed Spiritum sanctum. Is preces fundit, non quo flamma cœlitus delapsa sacra apposita absumat, sed ut gratia in sacrificium influens per illud animos inflammet. (S. Chrysost., *De sacerdot.*, lib. III, c. 4.)

Dispensatores Dei. (*Tit.* I, 7.)

(1121) Christus hominem portavit ad cœlum, et Deum misit ad terras. (S. Aug., serm. 185 *De temp.*)

Paracletus, quem mittam vobis a Patre spiritum veritatis. (*Joan.* XV, 26.)

(1122) Quasi jam in cœlum translati, ac supra humanam naturam positi, atque nostris affectibus exempti, ad principatum istum (sacerdotium) perducti sunt. (S. Chrysost. lib. III *De sacerdot.*, cap. 5.)

(1123) *Nostra autem conversatio in cœlis est.* (*Philipp.* III, 20.)

(1124) Cum angelis stabit, cum archangelis glorificabit, ad supernum altare sacrificia transmittet, cum Christo sacerdotio fungetur, figmentum instaurabit, imaginem exhibebit, superno mundo opificem aget, et ut, quod majus est, dicam, deus erit, aliosque deos efficiet. (S. Gregor. Naz., orat. 1.)

(1125) *In hoc nolite gaudere, quia spiritus vobis subjiciuntur*, etc. *In ipsa hora exsultavit Spiritu sancto et dixit: Confiteor tibi, Pater*, etc. (*Luc.* X 20, 21.)

(1126) Quanto sacerdotes honore, quanta dignitate Spiritus sancti gratia dignata fuit!.. Illi auctores nobis

Digitized by Google

surpassent cet ordre, par lesquels le prêtre parvient au sommet de toute dignité.

C'est un pouvoir bien éminent que celui du prêtre, et infiniment élevé au-dessus de ce qu'il est par sa propre condition (1127), de donner le Saint-Esprit : lui qui n'est que chair, lui qui n'est qu'impureté, lui qui n'est rien, donner ce qui est infiniment au-dessus de lui ; disposer d'une personne divine et éternelle, disposer du Saint-Esprit et de Dieu même (1128). Quel prodige de voir un Dieu ainsi soumis à un homme pour le distribuer! et le distribuer, non pas comme au saint Sacrement, où l'on donne le Verbe à cause de l'homme qui y est uni, mais où l'on donne le Saint-Esprit par lui-même, où l'on donne cette personne éternelle, immense, infinie, telle qu'elle est en Dieu de toute éternité! et cela par privilége de Jésus-Christ et du Verbe habitant dans les prêtres, qui continue en eux à sanctifier son Eglise par lui-même et par son divin esprit, sous des voiles humains, et sous la couverture de la chair (1129).

Saint Jean-Baptiste, pour faire connaître autrefois quelle devait être la dignité du Fils de Dieu, et la grandeur de ses emplois, dit qu'il ne baptisera pas seulement dans l'eau, mais dans le Saint-Esprit qu'il donnera à ses fidèles, qui sanctifiera leurs cœurs et purifiera le plus profond de leurs âmes (1130).

On peut bien dire maintenant dans l'Eglise la même chose pour exprimer la dignité du prêtre ; car il continue cette fonction de Jésus-Christ, de baptiser dans le Saint-Esprit, de donner aux âmes ce divin esprit, qui les nettoie du péché, et qui les purifie entièrement (1131) : en sorte qu'un prêtre au milieu de l'Eglise doit être regardé comme un Jésus-Christ vivant et continuant de donner le Saint-Esprit pour la sanctification de ses fidèles (1132), et pour l'accomplissement de l'œuvre de son Père (1133).

Le Père produit son Verbe, et l'imprime dans le cœur de l'Eglise ; et le prêtre a la puissance de parler si efficacement, qu'il engendre Jésus-Christ dans le cœur des peuples (1134) : *Per Evangelium ego vos genui*, dit l'Apôtre saint Paul.

Le Père, après la génération de son Verbe et la mission de son Esprit, n'a rien de plus cher que son Eglise, qu'il forme tous les jours par la vertu de son Verbe, au très-saint Sacrement, et par l'efficace du Saint-Esprit, par les dons duquel Jésus-Christ est formé dans les cœurs des fidèles : et tout cela ne se fait que par le ministère des prêtres (1135).

Notre-Seigneur ne peut impétrer de Dieu le Saint-Esprit, ni obtenir par la vertu de ses prières ce don immense et infini pour les hommes, que comme Fils de Dieu ; car ce n'est qu'en cette qualité qu'il est écouté de son Père pour sa révérence. Et néanmoins c'est là le pouvoir qu'il donne à ses apôtres, à ses disciples et à ses prêtres, qui, demeurant perdus en son esprit, et demandant en lui avec confiance, peuvent obtenir tout ce qu'ils voudront dans l'Eglise : *Si manseritis in me, quodcunque volueritis, petetis, et fiet vobis* (1136).

Jésus-Christ a dû être dépouillé des infirmités de sa chair, et de sa qualité de Fils de l'homme, avant que d'être déclaré prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Il a fallu pour cela qu'il ait passé par tous les mystères de ses souffrances ; il a fallu qu'il ait été tout consommé en Dieu son Père, et qu'il ait été déclaré son Fils (1137). Il a fallu qu'il soit entré en toute la dignité de Dieu, en toute sa vertu, et en tous ses pouvoirs (1138) ; car, comme Fils de l'homme agissant dans l'infirmité de la chair, il ne pouvait pas convenablement à son état envoyer et donner le Saint-Esprit : *L'Esprit*, dit saint Jean, *n'était point encore donné par Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ n'était point encore glori-*

sunt nativitatis divinæ, regenerationis beatæ, libertatis veræ. (S. Chrysost., lib. III *De sacerdot.*, c. 5.)

(1127) Magna dignitas, mira potestas, excelsum ac pavendum officium. (Hug. a S. Vict., *Svec. eccl.* c. 5, t. III.)

(1128) Et si pravi sint sacerdotes, Deus omnia per eos perficiet et mittet Spiritum sanctum. (S. Chrysost., hom. 85, *in Joan.* XX.)

(1129) Istius dominationis auctoritas a Domino est illis relicta, ut ipsis cooperantibus peccati servitus penitus auferatur, et vera libertas spiritus per illorum ministerium conferatur. (S. Bonav., *De eccl. hierarch.*, part. II, c. 1, t. II Op.)

Sacerdos non agit nisi in virtute Christi.., Et Christus est qui in ipso benedicit. (S. Th., *in Hebr.* VII, lect. 2.)

Sacerdotes ministerio sanctificationis singulariter et appropriate deserviunt. (Guill. Paris., *De sacram. ord.*, c. 1.)

(1130) *Qui post me venit fortior me est*, etc.; *ipse vos baptizabit in Spiritu sancto et igni.* (*Matth.* III, 11.)

(1131) Non igne sensibili baptizati, sed Spiritu sancto, qui maculas animarum ignis instar absumit. (S. Cyrill. Alex., *De ador. et spir et verit.* lib. XII.)

(1132) Nihil aliud sacrifex est quam Christi simulacrum. (Petr. Bles., *Tract. rythmic. de Euchar.*, cap. 7.)

Filioli, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis. (*Galat.* IV, 19.)

(1133) Generat Christus in Ecclesia per suos sacerdotes. (S. Pacian., *Serm. de baptismo ad catechum.*)

(1134) (Sacerdotes) parentes sunt Jesu Christi. (S. Bern. *Serm. ad pastor. in synod.*)

(1135) Neque angelus neque archangelus quidquam in his quæ a Deo data sunt efficere potest. Sed Pater et Filius et Spiritus sanctus omnia facit. Sacerdos et linguam et manus præbet. (S. Chrys., hom. 85, *in Joan.* XX.)

Sacerdotium cum ipso angelorum Domino et creatore familiariter agit, et quantum vult confestim quæ postulat facile et suo jure quodammodo impetrat. (S. Ephr., *De sacerdot.*)

(1136) Sacerdotium audacter e terra sursum in cœlum volitans ascendit ad Deum, donec ipsum contueatur, incidensque ante excelsum thronum, instanter orat Dominum, postulans ut Spiritus sanctus pariter descendat... Tunc animæ accedentes per tremenda mysteria macularum purificationem accipiunt. (S. Ephr., *De sacerdot.*)

(1137) *Cum esset filius Dei, didicit ex iis quæ passus est obedientiam; et consummatus factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis æternæ, appellatus a Deo Pontifex.* (*Hebr.* III, 9, 10.)

(1138) In cœlos ereptus misit vicariam vim Spiritus sancti. (Tertull., *De præscript.*)

Digitized by Google

fié (1139). Il fallait qu'il fût retourné dans le sein du Père, dans un état sortable à sa dignité de Fils de Dieu, et dans l'état de sa gloire, où il est déclaré prêtre selon l'ordre de Melchisédech, pour l'envoyer publiquement dans le monde et en remplir l'Eglise (1140). Et c'est pourtant ce qu'il donne à faire aux prêtres qui sont encore sur la terre, et qui, revêtus de la grâce de son sacerdoce et pénétrés de sa vertu divine, distribuent tous les jours aux fidèles ce même esprit.

Notre-Seigneur ne pardonne les péchés qu'en qualité de Fils de Dieu. S'il ne l'était pas, comment pourrait-il les pardonner (1141), et remettre les intérêts de Dieu? Et c'est ce que non-seulement il fait en qualité de prêtre, mais ce qu'il commet à tous les prêtres (1142). Et si nous voyons que pour l'achèvement et la perfection de son Eglise, et pour la consommation de ses saints, il a voulu reproduire son corps en gloire, et le multiplier par une vertu divine, qui est un prodige qu'il ne peut lui-même opérer qu'en qualité de Fils de Dieu, et par une vertu toute-puissante, il l'accomplit néanmoins par les prêtres, lui-même se rendant tous les jours présent partout où l'on consacre des hosties (1143).

III. — *Donner le Père éternel en donnant Jésus-Christ en communion à l'Eglise.*

C'est un don admirable que celui que fait le prêtre à l'Eglise par la sainte communion (1144). Car outre qu'il donne Notre-Seigneur et tous les saints à l'homme, et qu'il unit ainsi l'Eglise du ciel avec celle de la terre qui devient une en Jésus-Christ (1145); il donne encore le Père éternel aussi bien que le Saint-Esprit.

Et ce qui est étonnant, est que celui qui n'est point don, mais le donateur de tous les biens; celui qui est la source de tous les dons, savoir le Père éternel, devient don lui-même entre les mains du prêtre (1146).

Le Saint-Esprit est don essentiellement dans l'éternité : le Fils est don du Père dans le temps par le mystère de l'Incarnation; mais le Père éternel, par ce divin mystère, devient le don des hommes (1147). Car tout tout ce Sacrement étant communion, tout ce qui y est compris devient aussi communion (1148). Ainsi le Père éternel est donné en cette communion aux hommes. Car le Fils qui est la nourriture de son Père et l'objet de sa complaisance, ne se sépare point de lui en se donnant à nous (1149). Et ce qui est admirable est que le Fils nourrit son Père; et comme il ne peut être séparé du Père qui le communie et qui le mange, si on peut parler de la sorte pour exprimer la manière dont il se donne à lui, et dont il le reçoit dans son sein (1150), nous recevons en même temps le pain, et celui qui s'en nourrit, c'est-à-dire que nous recevons et le Fils et le Père tout ensemble (1151).

Mets divin, aliment adorable, nourriture éternelle (1152), celui qui te possède n'a-t-il pas tout? N'a-t-il pas sujet de se glorifier d'avoir en soi toute la béatitude, tout ce qu'il y a de plus grand dans le ciel (1153), et tout ce qui rend les saints et Jésus-Christ même contents dans la gloire.

O Dieu! avec vous je ne veux rien, et sans vous je ne puis rien avoir. Avec vous je possède tout ce que je saurais espérer. Le ciel ne me donne plus d'envie; car le paradis vient en moi, et en lui je possède toutes sortes de biens (1154). O mon bien et ma béatitude! je ne veux donc rien hors de vous. Vous faites tout mon bonheur, et en vous seul je trouve ma souveraine félicité.

(1139) *Nondum erat Spiritus datus, quia Jesus nondum erat glorificatus.* (*Joan.* VII, 39.)

(1140) Ita disposuit Dominus non eis dare Spiritum istum nisi post resurrectionem suam. (S. AUG., tract. 32 *in Joan.*)

Decebat enim Christum prius mori et ex morte gloriosum evehi in cœlum, quam a cœlesti Spiritu dona diffunderentur in terras. (TIRIN., hic.)

(1141) *Quis potest dimittere peccata nisi solus Deus?* (*Luc.* V, 21.)

(1142) Ad illos dictum est : *Quæcunque ligaveritis*, etc. Quidnam hoc aliud esse dicas, nisi omnium rerum cœlestium potestatem illis esse concessam? Quid cum hoc honore conferri potest? (S. CHRYS., lib. III *De sacerdot.*)

Absque divino et venerando sacerdotio remissio peccatorum mortalibus non conceditur. (S. EPHR., *De sacerdot.*)

(1143) Sacerdotes corpus Domini conficiunt, sumunt et aliis tribuunt : Eorum ministerio panis et vinum in carnem Christi transsubstantiatur. Magna debet esse eorum sanctitas, quorum dignitas in tam sanctis habet efficientiam. (PETR. BLES., serm. in hæc verba Osee XII, 10 : *Assimilatus sum in manibus prophetarum.*)

(1144) Quia Deus Pater cum Christo nobis omnia donavit, sit tantum nobis cibus, et omnia simul in eo nostra erunt. (PASCH., *In Matth.* VI.)

(1145) Ut terra nostra sit cœlum facit hoc mysterium. (S. CHRYS., hom. 24, *in I Cor.* X.)

(1146) O singularis et admiranda liberalitas, ubi donator venit in donum, et datum idem est cum datore! etc. (Clement. unic. *De reliq. et vener. sanct.*)

(1147) *Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum.* (*Jac.* I, 17.)

Spiritus sanctus donum Patris et Filii. (S. BERN., serm. 3 *in Pentecost.*)

(1148) *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* (*Joan.* III, 16.)

(1149) Inhabitante in cordibus nostris Unigenito, nequaquam abest Pater. Habet enim Filius in seipso Genitorem unius exsistens cum eo substantiæ : sed et ipse est in Patre naturaliter. (S. CYRILL. Alex., *In Joan.* lib. X, c. 1.)

(1150) Mensa Trinitatis suum habet panem absconditum semper novum. Fercula hujus mensæ æterna et beata, et talia sunt, quales sunt quorum est mensa. (PETR. Cellens., *De panib.*, c. 1.)

Cœna Dei. (TERTULL., *De spect.*)

(1151) Eucharistia panis beatitudinis. (S. ATHAN., *Orat. in S. Feriam.*)

(1152) Panis Dei, panis cœlestis. (S. IGNAT., *Epist. ad Rom.*)

(1153) Secreta divina, quæ omnium intra se mysteriorum continent summam. (S. CYPR., *De cœna Dom.*)

(1154) Cœlum in angustum redactum. (S. CHRYS., hom. 36, *in I Cor.* XIV.)

Digitized by Google

Si je désire quelque chose avec Jésus-Christ en ce divin et très-adorable Sacrement, je cesse de croire et de connaître mon bonheur; je suis insatiable, et je ne sais plus la valeur de Dieu. Rien, mon Dieu, avec vous, vous avez tout en vous, et je suis avec vous trop heureux (1155).

Quand jamais je ne vous aurais reçu qu'une fois, ne serais-je pas trop satisfait? Quand je ne vous recevrais jamais, n'est-ce pas trop de gloire d'assister seulement devant vous? Et quand pour tous les travaux et toutes les peines imaginables, j'aurais pour récompense de vous avoir et de vous posséder une seule fois, ne serait-ce pas un payement qui surpasserait infiniment toute attente et toute récompense (1165)?

Ceux qui ne vous désirent pas, ô mon Dieu, mon Seigneur et mon Maître, ma souveraine récompense et ma divine béatitude! c'est qu'ils ne vous connaissent pas, et c'est qu'ils ne savent pas ce que vous êtes. Qu'à jamais je loue votre bonté, mais qu'à jamais je vous conjure de la faire connaître, n'y ayant rien d'égal ni de comparable à vous, ô bonté souveraine (1157)!

Où sont ceux qui se donnent et qui se livrent comme vous faites (1158)? Qui sont les monarques qui se dépouillent de leur gloire pour en revêtir leurs sujets, qui se donnent à eux à manger pour les changer en rois, et qui usent comme vous de si amoureux artifices pour les rendre participants de tous leurs biens?

Que les rois n'attirent point leurs sujets à prendre part à leur condition et à leur béatitude imaginaire : ils auront toujours assez d'envieux. Autant qu'ils ont de sujets, autant presque ont-ils de personnes jalouses de leur gloire, et de gens affamés de leurs biens : mais, ô mon Dieu! vos biens sont véritables, vos biens sont infinis, vos biens sont éternels : vous les donnez et vous les prodiguez; et, de plus, vous vous donnez vous-même pour vous faire sentir, et pour solliciter et attirer à vous tous vos sujets ingrats : et pourtant vous n'avez que ceux des hommes qui se dégoûtent de la terre, vous n'avez que la lie du siècle, et ceux que tout le monde fuit et rebute : car bien souvent, ô mon Seigneur! si l'on voulait d'eux dans le monde, vous ne les auriez pas.

La vanité des biens que la terre produit fait que l'on s'en dégoûte, et que l'on va ensuite à vous; mais vos bontés divines n'ont presque personne qui les suive, et qui s'attache à les adorer et à les aimer pour elles-mêmes. Quel malheur qu'on ne vous connaisse pas, ô bonté souveraine! quelle misère qu'on se fasse volontairement aveugle, et qu'on se laisse crever les yeux par la poussière du monde et par la vanité!

Le Père éternel accomplit l'œuvre saint de la religion par les prêtres, et fait par eux ce qu'il ne fait pas par lui-même. Car pour l'achever et la perfectionner, il se veut donner à l'homme autant qu'il le peut faire. C'est pourquoi il ne se contente pas d'avoir fait don de son Fils dans le mystère de l'Incarnation, et de son Esprit dans celui de Pentecôte; mais pour ne point mettre de bornes à ses communications non plus qu'à son amour, il veut encore se donner lui-même, afin qu'il n'y ait rien en Dieu que l'homme ne possède. Et c'est ce qu'il accomplit tous les jours dans l'Eglise par le ministère des prêtres.

Le Père qui engendre seul son Fils, l'envoie aussitôt seul dans le mystère de l'Incarnation : mais, comme il produit le Saint-Esprit avec son Fils, il attend que son Fils

Homo cujus est Deus, quid amplius quærit? (S. Cyprian., *De Ascens. Dom.*)

Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? (*Psal.* lxxii, 25.)

(1155) Unum est mihi necessarium, et solum unum quæro. Abscedat phantasmatum multitudo, unus est dilectus meus, unus est amor meus, Jesus Christus Deus meus, sponsus meus. Nihil ergo sapiat, nihil delectet, nihil alliciat, nisi Jesus Christus. Totus sis meus, totus sim tuus. (S. Bonav., *Opusc. de præpar. ad Missam.*)

(1156) Qui de sacro calice bibit, ad Deum vivum erigens desiderium, ita singulari illo uno appetitu tenetur, ut deinceps fellea peccatorum horreat pocula, et omnis sapor delectamentorum carnalium sit ei quasi rancidum radensque palatum acutæ mordacitatis acetum. (S. Cyprian. *Serm. de cœna Dom.*)

Mille lacrymarum anni non sufficerent ad tam nobile sacramentum semel digne accipiendum. (S. Bonav., *Opusc. de præparat. ad Missam.*)

Unde et Augustinus : Sapiens beatum reputat sacerdotem qui semel in vita sua Missam unam digne celebrare meruerit. (Petr. Bles., epist. 86 in quibusdam exempl.)

(1157) O cor, quomodo in tam excellentis amoris affectu non deficis præ amore? Certe me totum voluisti, qui mihi te totum tribuisti... O amor et desiderium cordis! O hostia Deo Patri odorifera! Cur non sum conversus totus in tuum amorem, Deus meus, Redemptor meus, Domine mi. (S. Bonav., *Stim. amor.*, p. II, c. 3.)

(1158) Parentes quidem aliis sæpe filios tradunt alendos : ego autem, inquit Christus, non ita, sed carnibus meis alo, et meipsum vobis appono. (S. Chrysost., hom. 60, *Ad pop.*)

Nemo pascit convivas de seipso : hoc facit Dominus ipse invitator : ipse cibus et potus. (S. Aug. serm. 33, t. II, *Suppl.*)

Et reges quidem isti, etsi millies reges sint, tamen quia et ipsi mortales sunt, et ipsorum facultas caduca, et liberalitas facile potest exhauriri... Rex autem noster e contra. (S. Chrys., hom. 55 *in Matth.*)

Ut non solum per charitatem, sed etiam ipsa re in ipsam misceamur carnem, semetipsum nobis immiscuit et corpus suum in nos contemperavit, etc. (S. Chrysost., hom. 60, *Ad pop.*)

O amor, quid facis? quid hoc amore nobilius? quid utilius? quid suavius? Et tamen omnes aut quasi omnes negligunt hunc amorem. (S. Bonav., *Stim. amor.*, part. II, c. 12.)

Cur ego non sum conversus totus in tuum amorem? Undique circumdat me amor tuus. Cur non sum illaqueatus et captus? Cur vanitas, plusquam tu, qui es veritas, allicit? Cur iniquitas, plusquam Salvatoris benignitas? (S. Bonav., *Stim. amor.*, p. II, c. 2.)

Peccatori solus in comparatione omnium Deus vilescit. (Salvian., lib. VI *De provid.*)

Mysterium illud omnium maxime horrendum et verendum. (S. Chrysost., *De sacerd.*, lib. III, c. 5.)

Digitized by Google

soit monté dans le ciel, afin d'envoyer avec lui son Saint-Esprit, et de le donner aux hommes (1159).

Or en cela une chose semble manquer encore pour la communication parfaite de la Divinité qui reste à désirer aux hommes. C'est que la source de ces divines personnes se donne à nous : c'est que celui qui reçoit les devoirs de toute la religion, savoir le Père, que celui-là se mette encore en société avec nous, et qu'il se donne à nous.

Or il n'y a personne qui le puisse donner. Car, comme il n'a personne de qui il tire son origine, et qui lui communique ses desseins, il n'a personne aussi de qui il reçoive sa mission (1160). Le Fils et le Saint-Esprit, en recevant les desseins du Père avec leur essence, reçoivent leur mission avec leur production, et avec la communication de l'essence que le Père leur donne : mais comme le Père n'a personne de qui il procède, et de qui par conséquent il puisse recevoir ni qui le puisse envoyer, il choisit les prêtres, lesquels, si j'ose parler de la sorte, l'envoient et le donnent aux fidèles; ou plutôt lui-même se donne par eux, se servant de leur parole pour venir dans le monde, et se donner à nous (1161).

En effet, quand Dieu le Père, par impossible, ne serait pas partout, il se rendrait présent à nous par la puissance des paroles du prêtre. Car le Père se donne avec son Fils dans la très-sainte Eucharistie, et il devient pour ainsi dire une partie de la communion, parce qu'étant un avec son Fils, et se donnant tout à lui, il se donne avec ce Fils qui fait don de lui-même, de tout ce qu'il est de tout ce qu'il possède ; et ce don se fait par la vertu des prêtres, qui ont ainsi entre leurs mains tout le ciel et la terre, et qui ont ce trésor pour le distribuer, et pour en faire participants tous ceux qui le voudront (1162).

C'est ainsi que cet adorable Père, qui est présent partout comme donateur, comme auteur des présents, comme créateur et conservateur, comme donnant l'être à tout, devient don lui-même par la vertu du prêtre, et par la puissance de sa parole : *Obediente Deo voci hominis.* (*Josue* x.) (1163)

Et c'est ici que s'achève et s'accomplit notre sainte religion (1164), Dieu rappelant les hommes à soi par ce mystère, et entrant avec eux dans une parfaite société (1165); car selon ce que dit saint Jean, notre société doit être avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit (1166). Or cette société ne peut jamais être parfaite que par ce divin Sacrement.

Notre-Seigneur qui nous tient tous unis à lui par esprit sur la terre (1167), et qui nous consomme parfaitement en lui dans le ciel, ne faisant qu'un tout de nous et de lui dans la gloire, *Ut sint consummati in unum* (*Joan.* xvii, 23) (1168), nous unit et nous rallie parfaitement à Dieu dans le très-saint Sacrement. Il nous fait être à Dieu autant que nous y pouvons être, à cause que Dieu le Père nous y dévore, nous y consomme, nous y change tout en lui; et ainsi nous avons avec lui une parfaite société et une alliance toute divine (1169).

(1159) *Et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus.* (*Joan.* xiv, 23.) Deus Trinitas, Pater et Filius et Spiritus sanctus veniunt ad nos, subveniendo, illuminando, implendo. (S. Aug., tract. 76 *in Joan.*)

Audeo dicere quod Deus cum sit omnipotens, plus dare non potuit; cum sit sapientissimus, plus dare nescivit : cum sit ditissimus, plus dare non habuit. (S. Aug., tract. 8 *in Joan.*)

O Deum si fas est dici prodigum sui ! Spectemus non quoties Deus dedit, sed quoties se dedit. In profusionem sui tota conspiravit Trinitas, sæpe se dedit divinitas. O affluens liberalitas Dei ! O indeficiens largitas bonitatis divinæ !... O Deum, si dicere fas est prodigum sui, præ desiderio hominis ! An non prodigum qui non solum sua, sed et semetipsum impendit... An non prodigum qui proprio Filio suo non pepercit, etc. (Guerric. abb., serm. 1 *Pentec.*)

(1160) Pater totius divinitatis, vel, si melius dicitur, deitatis principium est. (S. Aug., lib. iv *De Trin.*, c. 20.)

Ut societas nostra sit cum Patre. (*I Joan.* i, 3.)

Discendum quod missio in sui ratione importat processionem ab alio, et in divinis secundum originem. Unde cum Pater non sit ab alio, nullo modo convenit sibi mitti : sed solum Filio et Spiritui sancto quibus convenit esse ab alio. (D. Thom. p. i, q. 43, a. 4 in c.)

(1161) *Claritatem quam dedisti mihi dedi eis. Ego in eis et tu in me.* Quomodo dedit claritatem. In eis manendo, et secum Patrem habendo. Alibi autem non se per Patrem, sed se et Patrem advenisse, et mansionem apud eos fecisse dicit. (S. Chrysost., hom. 81, *in Joan.* xvii.)

Christus ait : *Ego in Patre, et Pater in me est;* consequens est ut ubi Pater est, illic et Patrem exstare cognoscas. (Faust., *Adv. Arian.*)

Quemadmodum qui catenæ alicujus extremum arripit, alterum quoque extremum simul trahet : Proinde qui Filium simul sumpserit, habebit secum ipsum adducentem Patrem, etc. (S. Basil., epist. 43.)

(1162) Potestatem sacerdotibus tradidit Christus corpus suum consecrandi, et aliis tribuendi. O inaudita largitas ! Qui seipsum dat, quid poterit negare? Omnia quæ habuit nobis dedit. (S. Bonav., *Fascicul.*, c. 7.)

(1163) Habitante in nobis Christo erit omnino nobiscum Genitor. (S. Cyrill., in hæc verba *Joan.* xiv, 23 : *Et ad eum veniemus.*)

Ipsum Patrem habemus per Filium. (S. Cyrill., *In Joan*, lib. ix, in fin.)

(1164) Ideo mysterium istud sacrificium perfectionis et consummationis vocatur a SS. Patribus.

(1165) Quia Pater est in eo, et ille in nobis, per hoc unum erimus. (S. Hilar., lib. viii *De Trinit.*)

(1166) *Societas nostra sit cum Patre, et cum Filio ejus Jesu Christo.* (*I Joan.* i, 3.)

(1167) *De spiritu suo dedit nobis.* (*I Joan.* iv, 13.)

(1168) Deus transmutata forma assumpsit corpus, et commiscetur, atque assumit animas sanctas et fit cum eis unus spiritus. Anima, ut ita loquar, evadit in animam, substantia in substantiam, ut possit anima in novitate vitæ vivere et immortalem vitam sentire. (S. Macar., hom. 4.)

(1169) Eucharistia esca sacratissima, quam vere comedens, deus efficitur. (S. Hier., lib. iii *Contr Pelag.*)

Digitized by Google

Le Père, en se donnant à son Fils, se donne à tous ceux qui se sont unis à lui, et le Fils, en se donnant au Père, lui donne aussi tous ceux qui se sont unis à lui. Ainsi il se fait une communion parfaite et une société entière de Dieu avec les hommes, et des hommes avec Dieu, par ce sacrement adorable (1170). Et tout cela ne se fait que par le ministère des prêtres et par la vertu du sacerdoce (1171).

Qui pourrait expliquer l'étendue de cette grâce? Qui pourrait comprendre jusqu'où va ce privilége? Quelle dignité, quel honneur, quelle prérogative pour un prêtre! Qui aurait jamais conçu qu'un Dieu eût donné tant de pouvoir à ses créatures, et qu'il voulût dès la terre remplir des hommes grossiers, terrestres, charnels et pécheurs, d'une dignité si sublime et si sainte (1172)? Cependant, c'est à quoi il appelle tous les prêtres, et ce qui les oblige aussi de mener une vie toute divine, et qui ne laisse plus rien paraître des faiblesses et de l'infirmité de l'homme.

CHAPITRE III.

Que les prêtres doivent faire sur la terre dans l'Église tout ce que Jésus-Christ fait dans le ciel.

Les prêtres sont obligés d'exprimer en ce monde la vie cachée de Jésus-Christ dans le ciel, et de continuer ici-bas celle qu'il y eût voulu mener, si c'eût été la volonté de Dieu son Père (1173).

Ils sont sur la terre comme des Jésus-Christ ressuscités vivants dans la chair. C'est Jésus-Christ caché sous l'extérieur d'un homme qu'un prêtre vivant en esprit et faisant ses fonctions divines (1174).

En effet, un prêtre qui, administrant la sainte communion, donne le corps de Notre-Seigneur aux fidèles, n'accomplit-il pas en substance ce que cet adorable Sauveur fait dans le ciel, où il administre et donne son corps à l'Eglise pour la nourrir (1175)?

Un prêtre, en donnant Jésus-Christ, ne doit-il pas comme lui se donner soi-même en esprit, puisqu'il doit être tout consommé en Jésus-Christ (1176)? et que donnant ce sur quoi il a dit : *Ceci est mon corps*, il se doit regarder comme n'étant plus à soi, mais au Fils de Dieu même, et aux peuples, pour le service desquels il se doit livrer incessamment (1177).

Un prêtre, disant l'Office et priant au nom de l'Eglise, n'est-il pas comme un Jésus-Christ dans le ciel, priant pour cette même Eglise (1178)?

Jésus-Christ, envoyant une fois son Esprit du ciel en terre, ne continue-t-il pas à le donner par le ministère des prêtres dans le baptême, dans la pénitence et dans les autres sacrements?

Jésus, offrant son corps et son sang à Dieu son Père dans le ciel pour nous, n'est-il pas le même qui, tous les jours, par le moyen des prêtres, multiplie parmi nous à la sainte Messe ce divin sacrifice (1179)?

Notre-Seigneur a deux fonctions capitales dans l'Eglise : l'une envers Dieu, l'autre envers les hommes (1180) : l'une d'offrir à Dieu le sacrifice, et l'autre de prier pour l'Eglise, et obtenir le Saint-Esprit. Et ce sont aussi les deux grandes fonctions des prêtres : l'une d'offrir le sacrifice, et l'autre de dire l'Office (1181), à cause qu'ils entrent dans l'esprit de Jésus-Christ et dans l'étendue de son ministère, qui est de prier pour l'Eglise et de lui obtenir le Saint-Esprit, qui lui serve comme de supplément en ses langueurs et en ses distractions sur la terre (1182).

(1170) Sicut substantia panis (in Eucharistia) transformatur in substantiam corporis Christi, ita anima nostra transformatur in Deum... Et ante hoc sacramentum nunquam fuit demonstrata transformatio animæ in Deum. (S. Bernardin., tom. III, serm. 43, part. II.)

Tui erant et mihi eos dedisti. (*Joan.* XVII, 6.)

(1171) *Ego sum in Patre meo, et vos in me, et ego in vobis.* (*Joan.* XIV, 20.)

(1172) O potestas ineffabilis! O quam magnam in se continet profunditatem formidabile et admirabile sacerdotium! (S. Ephr., *De sacerdot.*)

Quanto sacerdotes honore, quanta dignitate Spiritus sancti gratia dignantur! His namque terram incolentibus et in ea versantibus commissum, ut ea quæ in cœlis sunt, dispensent. (S. Chrysost., lib. III *De sacerd.*, c. 4.)

(1173) Sacerdos vice Christi fungitur. (S. Cyprian., epist. 63.)

(1174) Debent formam visibilem Christi in seipsis ostendere. (S. Bonav., *De sex alis seraph.*, c. 6.)

Vicem Christi debet gerere in beneplaciti ejus promotione, in potestatis ejus auctoritate, et in similitudinis ejus repræsentatione, ut eum se imitabilem moribus et vita demonstret. (*Ibid.*)

(1175) Dominus Jesus ipse est sacerdos et hostia, ipse est qui per ministros Ecclesiæ baptismi tribuit sacramentum, et per eosdem ministros corporis et sanguinis sui conficit sacramenta. (B. Laurent. Justin., *Serm. de Euchar.*, n. 28.)

(1176) Imitator Christi sit cujus legatione fungitur. (*Enchirid. archiep. Colon.*, tit. *De sacr. ord.*)

(1177) *Libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris* (*II Cor.* XII, 15.)

Id est non solum impendam vobis bona temporalia et spiritualia, sed paratus sum mori pro salute animarum vestrarum. (D. Thom., hic.)

(1178) Sive sint minoris ordinis, sive summi ordinis sacerdotes, vicem Christi summi Pontificis gerunt, dum populos orationum suarum medicamento sanant. (Ivo Carnot., *Serm. de excell. sacr. ord.*)

(1179) Dominus Eucharistiam quotidie in omni Ecclesia verbis suis per manus et ora sacerdotum in salutem credentium consecrat. (Hincmar., *Opusc. de divort. Lothar. et Th.*)

(1180) Attende quid fecerit mediator, et nihil in eo reperies, nisi paterni honoris et salutis animarum zelum. (B. Laurent. Justin., *De contemp. Christ. perfect.*)

(1181) Administratio sacerdotum, licet exerceatur in multis... specialiter consistit in duobus, in psalmodia et celebratione Missarum. (Petr. Bles., serm. 56.)

(1182) Ad hoc procul dubio præficiuntur plebibus ut pro illis orent assidue, offerantque pro eorum sceleribus grata Deo libamina. (B. Laurent. Justin., *De instit. et regim. prælat.*, c. 10.)

Digitized by Google

Ils récitent pour cela le Psautier dans les différentes heures de l'Office, afin d'exprimer les prières intérieures de Jésus-Christ, et les dispositions de son âme (1183) : car le Psautier n'est qu'une expression de ses sentiments divins et de son adorable intérieur, qu'il veut faire connaître et dilater dans l'Eglise par le moyen des prêtres (1184).

Le Saint-Esprit, qui savait bien de toute éternité les louanges que Jésus-Christ rendrait à Dieu, et qu'il lui ferait rendre quand il serait au monde, a commencé à les exprimer par avance en David, qui était père de Jésus-Christ selon la chair, aussi bien qu'il en était la figure selon l'esprit. Ce saint prophète était comme une étendue du cœur et de la dévotion de Jésus-Christ ; car ce divin Sauveur, répandant en lui ses sentiments, dilatait déjà sa religion et multipliait ses hommages qu'il voulait rendre à son Père (1185). Il était aussi un membre du corps mystique du Fils de Dieu (1186), qui est l'Eglise, laquelle il voulait tenir appliquée dans tous les temps aux louanges de son Père, afin qu'en tout son corps mystique de même qu'en tout son corps réel, il fût une hostie de louange à la gloire de sa souveraine Majesté (1187).

Comme les prêtres sont choisis de Jésus-Christ, pour exprimer au milieu de l'Eglise son esprit et son cœur, et pour y rendre son intérieur sensible, il faut qu'ils le produisent au dehors et qu'ils fassent paraître sa religion envers son Père : et comme le Fils de Dieu vivant sur terre était dans son cœur en louanges perpétuelles, quoique au dehors il parût quelquefois dans la distraction, et appliqué à d'autres choses (1188) ; les prêtres, comme les expressions de son intérieur en son corps mystique, doivent être, comme les saints, continuellement élevés à Dieu, continuellement appliqués à ses louanges, continuellement occupés en son amour et en ses autres dispositions saintes et sentiments divins, pendant que le reste de l'Eglise, qui est comme son extérieur, est dans la distraction des choses sensibles et dans les occupations de la terre (1189).

C'est pourquoi on leur donne à réciter le saint Office, comme une image ou expression de ce divin intérieur, auquel ils doivent se conformer, et dans lequel ils doivent entrer autant qu'il leur est possible, s'unissant à l'Esprit-Saint qui y est répandu, et qui est en eux pour opérer les mêmes effets qu'en Jésus-Christ, et pour leur faire commencer ici-bas, dans l'Eglise, la même vie que les anges et les saints mènent dans le paradis, où ils louent incessamment la majesté de Dieu par Notre-Seigneur : *Per quem majestatem tuam laudant angeli* (1190).

Jésus-Christ fait tout ce qu'il veut de ses saints, soit au ciel, soit en la terre. Et comme en qualité de prêtre il est chargé des intérêts de Dieu et de ceux de tout le monde, il ne se contente pas de demander incessamment à son Père l'établissement de sa gloire et le salut des hommes, mais encore il fait que tous les saints le demandent avec lui, les appliquant comme il lui plaît, et leur faisant demander ce qu'il désire, en même temps que lui-même le demande au nom de tous. Et c'est là ce que fait aussi le prêtre, chargé des devoirs de toute l'Eglise. Il devient en Jésus-Christ un homme universel, qui non-seulement agit au nom de tous, mais qui fait ce qu'il veut de Jésus-Christ et de tous les saints, leur faisant demander à Dieu ce qu'il désire (1191).

Car Notre-Seigneur étant entre les mains

(1183) Discant ergo quotidie, obsecrare pro populo : discant Dominici corporis sacrosancta mysteria jugiter immolare. (B. Laurent. Justin., *De inst. et reg. præl.*, c. 10.)

(1184) *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram... Ipse postulat pro nobis... Postulat secundum Deo pro sanctis.* (*Rom.* VIII, passim.)

Christus ubique diffusus... ejus vocem in omnibus psalmis vel psallentem, vel gementem, vel lætantem, vel suspirantem familiarissimam habere debemus. (S. Aug., *In psal.* XLII.)

(1185) Quemadmodum Christus ex semine David specialiter nasci elegit : sic Spiritus sanctus animam beatissimi David prophetico lumine excellenter implevit, eumque de Christi mysteriis præcipue illustravit. (Dionys. Carthus., Proem. *Psal.*)

(1186) David figura et pater Christi. (Anast. Sinait., *Anagog. contemp. in Hexam.*, lib. IV.)

In David Christus erat : in David Christus præfigurabatur. (S. Aug., serm. 9 *De verb. apost.*)

(1187) David ante Evangelium evangelice vixisse creditur. (Petr. Dam., l. IV, epist. 9.)

Nondum nomine, sed re ipsa Christianus. (S. August., l. III *ad Bonifac.*, c. 4.)

(1188) Corpus Christi est Ecclesia toto orbe diffusa... ad eam pertinentibus omnibus fidelibus (etiam his qui fuerunt ante nos) quia fideles omnes membra sunt Christi... Quia ergo totus Christus caput est et corpus ejus, propterea in omnibus psalmis, sic audiamus vocem capitis, ut audiamus et voces corporis. Loquitur in nobis, loquitur de nobis, loquitur per nos quia et nos loquimur in illo; noluit loqui separatim, quia noluit esse separatus. (S. Hug., *In psal.* LVI.)

(1189) Accedat igitur sacerdos ad altaris tribunal, ut Christus, assistat ut angelus, ministret ut sanctus, offerat vota ut pontifex... Huic expedit ut divinæ laudis sit amator, religiosus in se. (Laur. Just., *Serm. de corp. Christi.*)

Continue et indesinenter in ore laudabo Deum meum, in vita mea, psallam Deo meo quandiu fuero. Recedant ergo omnia vetera de ore meo et de anima mea. (S. Bonav., *Opusc. de præpar. ad Miss.*)

(1190) Scriptura non sapit, si non ibi Christus intelligatur. (S. Aug., tract. 9 *In Joan.*)

Officium divinum in Ecclesia Spiritus sanctus ordinavit : Primo propter imitationem cœlestis concentus, quo sancti et angeli in cœlo assidue in præsentia Dei ejus laudibus sunt intenti. Unde dicit Psalmista (*Psal.* LXXXIII, 5) : *Beati qui habitant in domo tua, Domine ; in sæcula sæculorum laudabunt te.* Cum enim hic dignetur Christus nobiscum esse, dignum est nos ei pro modulo nostro exhibere reverentiam honoris et laudis, juxta exemplar similitudinis cœlestis, ut ei et si non continue sicut illi cœli cantores, interpellant pro nostra fragilitate psallendo, alacriter assistamus, imitantes illam quæ sursum est Hierusalem. (S. Bonav., *De sex alis seraph.*, c. 8.)

(1191) Non potest aliquis diffiteri, quod Christo Patrem accedente, ac pro nobis interpellante, congruum maxime sit et sanctos eumdem Patrem acce-

Digitized by Google

du prêtre, y étant avec tous les saints et avec toute l'Eglise qu'il porte en soi, et y étant comme hostie pour demander ce que l'Eglise désire par le prêtre, il demande à Dieu ce que le prêtre désire (1192) : et aussitôt que le prêtre a témoigné son intention, le Fils de Dieu la prend sur soi, et la présente à Dieu. Et comme tous les saints ne sont qu'un avec Notre-Seigneur, et ressentent en eux tous ses saints mouvements, lesquels ils suivent en tout, de là vient que Notre-Seigneur s'adressant à son Père pour demander une chose, tous les saints le suivent, et s'y adressent avec lui. Si bien qu'en suite de la prière du prêtre, Jésus-Christ et tous les saints se présentent à Dieu, pour demander ce que le prêtre demande (1193.)

O admirable prière que celle du prêtre ! ô prière universelle, non-seulement à cause de l'Eglise de la terre, qui est unie dans le prêtre, mais encore à raison de toute l'Eglise triomphante qui est jointe avec lui. Ainsi, le prêtre est le ressort qui remue le ciel et la terre, qui fait agir tous les justes et tous les saints. Quelle puissance que celle des prêtres ! Et ceci est un point de la communion des saints dans le ciel, qui prient tous une même chose par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui les tourne où il veut. Quelle admirable communion !

C'est ainsi qu'en la personne du prêtre, lequel prie pour tous, il se fait en lui communion des fidèles qui prient tous ensemble pour une même chose (1194) ; en sorte que toute l'Eglise en lui demande tout ensemble ce que chaque particulier désire (1195) ; et un prêtre offre en même temps à Dieu, s'il entend bien sa vocation, tous les vœux de l'Eglise. Si bien que le prêtre est comme le symbole de l'unité de l'Eglise et de sa communion, laquelle se réunit en lui, et par lui elle se présente à Dieu, comme tous les saints sont réunis au ciel à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ ils se présentent à Dieu (1196).

Il faut que le prêtre qui se voit ainsi devant Dieu, chargé de toute l'Eglise, tâche de se remplir de toute la charité, de toute la sainteté, et de tous les dons qu'il voit en elle, pour ne point succomber sous cette charge. Il est cette grande âme qui embrasse tout, et qui contient tout dans son sein. Il est lui seul pour ainsi dire comme toute l'Eglise. Et il faut qu'il se regarde non plus comme particulier, mais comme étant devenu un homme universel chargé des devoirs de tous (1197).

C'est ce qui le doit faire trembler dans la vue de ses redoutables et prodigieuses obligations, et ce qui doit le porter à s'anéantir incessamment devant Dieu, pliant sous un fardeau si pesant, comme sous tout le monde (1198). C'est faire le métier d'Atlas, si je l'ose dire, que d'être prêtre ; car c'est porter le monde sur ses épaules. Ce n'est plus parcourir le monde ; c'est en même temps être présent à tout le monde ; c'est se trouver en esprit par tout le monde : c'est entrer dans les besoins et les nécessités de tout le monde ; c'est être en tous en même temps ; c'est habiter par toute la terre et la comprendre en soi (1199).

Voilà quelle est la condition des prêtres, qu'on ne doit regarder que comme des prodiges et des chefs-d'œuvre de la main de Dieu, dans lesquels Jésus-Christ, qui y veut vivre en qualité de chef, continue les fonc-

dere, ac pro nobis pariter interpellare. Imo necesse est dicere, quod tantum sit gluten inter Christum caput et sanctos ejus membra tanta connexio et transformatio, etc., ut simul assistant semper vultui Dei pro nobis. (Naclant., *in Ephes.* I.)

(1192) Sacerdos ut procurator et nuntius universalis Ecclesiæ ab ea missus ut oret pro omnibus. (Guillel. Paris., *De sacr. ord.*, c. 4.)

Sacerdos personam induit Ecclesiæ, verba illius gerit, vocem assumit. (Guillelm. Paris., *De sacr. ord.*, c. 5.)

In Eucharistiæ sacramento summis ima, humanis divina junguntur. Ibi est angelorum societas, sanctorum præsentia. (S. Bern., t. IV, serm. 9, *De præparat. sacram.*)

In ipsos cœlos cœlorum sine impedimento atque labore ascendit, et in medio angelorum simul cum spiritibus incorporeis facile versatur. Quid dico in medio supernarum virtutum ? quin et cum ipso angelorum Domino, etc., quæ postulat, suo jure quodammodo impetrat. (S. Ephr., *De sacerd.*)

(1193) Sacerdos pro te angitur, seraphim adstant, omnes incorporeæ virtutes pro te cum sacerdote intercedunt. (S. Chrysost., *Hom. de Euchar. in Encæniis.*)

In ipsa immolationis hora ad sacerdotis vocem cœli aperiuntur : in illo Jesu Christi mysterio angelorum chori adsunt, summis ima sociantur, terrena cœlestibus junguntur, unum quoddam ex visibilibus et invisibilibus fit. (S. Greg., lib. IV *Dialog.*, c. 48.)

(1194) A cunctis sacrificium illud laudis offertur, licet ab uno specialiter offerri sacerdote videatur, quia quod ille Deo offerendo manibus tractat, hoc multitudo fidelium intenta mentium devotione commendat. (Petr. Dam., opusc. 11, c. 8.)

(1195) Sacerdos publica persona, atque totius Ecclesiæ os. (S. Bern. Sen., serm. 20, a. 2, c. 2, t. I.)

(1196) Quid mirum si sacerdos quilibet vicem Ecclesiæ solus explet, cum per unitatis intimæ sacramentum tota spiritualiter sit Ecclesia ? (Petr. Dam., opusc. 11, c. 10.)

Si omnes unum sumus in Christo, licet per corporalem speciem videamur abjungi, tamen ab invicem separari non possumus, quia in eo manemus. (*Ibid.*, c. 8.)

(1197) Quasi communis totius orbis Pater est sacerdos. Dignum igitur est ut omnium curam gerat, omnibusque provideat, sicut et Deus, cujus fungitur vice. (S. Chrysost., hom. 6 *in I Tim.* II.

(1198) Celsitudo graduum ecclesiasticorum ipsis etiam angelis formidanda. (S. Bern., serm. 2 *in Ascens.*)

Reperio omnes sanctos divini ministerii ingentem velut molem formidantes. (S. Cyrill. Alex., hom. 1 *in Pasch.*)

(1199) Mundi fundamenta. (Greg. Naz., carm. 11.)

Columnæ qui mutantis orbis statum orationibus sustinent. Hi humilitate subnixi atque prostrati onus totius orbis portant humeris sanctitatis. (S. Eucher., hom. 3, ex editis cum Theod. Studitæ.)

(Sancti Patres) homines illi magni, Dei spiritu imbuti, de hierarchico munere et sacerdotio non

Digitized by Google

tions qu'il a commencées sur la terre, et qu'il désire encore, étant dans le ciel, accomplir par eux dans son Eglise (1200).

Il faut donc considérer le prêtre comme étant véritablement l'homme de Dieu (1201), c'est-à-dire, comme étant celui non-seulement qui ne doit plus avoir d'autres intérêts que ceux de Dieu même, qui doit entrer dans tous ses desseins, et se soumettre à tous ses ordres, qui doit être uniquement à lui, pour ne songer plus qu'à procurer sa gloire, mais encore étant celui en qui et par qui il veut faire toutes choses en son Eglise (1202).

C'est pour cela qu'il s'établit si spécialement dans chaque prêtre, et qu'il y veut demeurer comme dans un saint tabernacle, où il puisse reposer en sa gloire, et d'où, comme d'un autre sein de Dieu le Père, si on peut parler de la sorte, pour exprimer la sainteté consommée qui doit être dans ses sacrés ministres, il puisse répandre sur la terre ses abondantes miséricordes, et remplir le monde de l'immensité de ses bienfaits (1203).

C'est pour cela aussi qu'ayant institué les sacrements, qui sont les canaux de ses grâces et de ses dons, il les met entre les mains des prêtres, afin de les rendre des sources fécondes et intarissables de toute grâce, et afin que tout ce qui s'opère de saint, de grand et de divin dans l'Eglise, émane d'eux, et s'opère par leur saint ministère (1204).

C'est pour cela encore qu'il fait qu'on ne s'approche guère des saints prêtres qu'on ne soit touché de Dieu, et qu'on n'en reçoive quelque grâce, à cause de la présence et de la majesté de celui qui est en eux, et qui par eux continue d'agir toujours dans son Eglise (1205).

Leurs paroles sont comme des étincelles de feu qui embrasent les cœurs; leurs regards sont des flèches ardentes qui pénètrent jusque dans le plus intime de l'âme (1206); leurs prières sont si puissantes qu'elles font descendre mille bénédictions sur les fidèles: ce sont des Moïses dont Dieu se sert pour opérer ses plus grands miracles parmi son peuple (1207).

O prodige de grandeur inconcevable! ô sublimité incomparable du prêtre (1208), qui, comme un Jésus-Christ ressuscité, opère tout avec une souveraine autorité dans son Eglise! Saint Jean dit (I, 3), parlant du Verbe : *Que toutes choses ont été faites par lui, et que rien n'a été fait sans lui* (1209). Ne pourrait-on pas, en quelque sens, en dire autant du prêtre en Jésus-Christ, ou de Jésus-Christ dans le prêtre, pour les choses qui se font dans son Eglise? puisqu'il est le principe de tout le bien qui s'y opère, et que sans lui il n'y aurait aucune grâce communiquée aux hommes. O dignité mille fois plus élevée que celle des anges et des plus hauts séraphins, à qui Dieu n'a point donné ce privilége, ni accordé cette grâce (1210)!

Et ce qui est en ceci admirable, et qui relève encore infiniment la dignité des prêtres, est que Notre-Seigneur n'a pas mis les sacrements et ces sources de grâces entre leurs mains, seulement pour les distribuer, et pour n'en avoir que l'administration extérieure, mais encore pour les produire par la puissance qu'il leur donne, et pour en être comme les seconds auteurs, puisque ce sont eux qui baptisent, qui consacrent, qui absolvent et qui confèrent les autres sacrements (1211).

Et en cela, ils sont encore bien plus rele-

alia ratione loquebantur, quam ut onus esse dicerent immensum, Ætna gravius, sub quo vel gigantes ipso opprimerentur, etc. (Cresol., *Mystag.*, lib. III, cap. 1. — *Vide* Patr. ibid. citat.)

(1200) Sic ministris suis Christus ecclesiasticæ consecrationis delegat officium, ut tamen apud se omnium ordinum contineat principaliter sacramentum.... Unus Sacerdos magnus, ex quo tanquam quodam vertice, omne sacerdotium per Ecclesiæ membra diffunditur, omne quod sacrum est, ineffabiliter propagatur. (Petr. Dam., opusc. 6. c. 2.)

(1201) Quid nobilius quam assimilari Filio Dei? (S. Bonav., *Stim.*, p. 2, c. 6.)

Tu autem, o homo Dei! (*I Tim.* VI, 11.)

(1202) Dei actores. (S. Ambr., *in I Tim.* III.)

Eorum quæ Dei sunt negotiatores. (S. August., serm. 36, *Ad fr. erem.*)

(1203) Verus Dei minister, Deo non sibi natus. (S. Ambr., *In psal.* CXVIII.)

Recte comparantur apibus sacerdotes... qui velut alveario quodam gratiam matris Ecclesiæ continent, in qua diversorum meritorum cellulas componentes, de uno alvatoris examine Christianorum examina multa producunt. (S. Ambr., serm. 83.)

(1204) Specialissima Dei tabernacula. (S. Leo, epist. 1.)

Aliis sacramenta tradunt, suo modo Deo in hoc assimilati, quasi Deo cooperantes. (D. Thom., *Suppl.*, qu. 34, art. 1 in c.)

Ipsi sunt instrumentum per quod perficit opus suum Dei sapientia. S. Laurent. Justin., *De regim. prælat.*, c. 2, n. 3.)

(1205) Quasi petra salis debet esse sacerdos... ut quisquis sacerdoti jungitur, quasi ex salis tactu æternæ vitæ sapore condiatur. (S. Greg., hom. 17 *in Evang.*)

(1206) Fulgebunt justi tanquam scintillæ in arundineto mundi istius discurrentes et arundines cordium carnalium velut incendium depascentes (Guillel. Paris., *De morib.*, c. 8.)

(1207) Et vere illud impletur in nobis, in quo Moyses dedit figuram. Cum enim ipse elevaret manus vincebat Amalech. (Orig., hom. 3 *in Exod.*)

(1208) O miraculum stupendum! o potestas ineffabilis! o tremendum sacerdotii mysterium! (S. Ephr., *De sacerdot.*)

(1209) *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil.* (*Joan.* I, 3.)

(1210) Universis Dei bonis administrandis præfectus. (S. Chrysost., *De sacerdot.*, l. I, c. 1.)

Neque enim adiri ad Deum potest, neque accepta esse victima, sine Levita. (S. Cyrill., *De ador. in spir. et verit.*)

Sacerdotium est principatus sine quo neque salutis, neque promissorum bonorum compotes fieri possumus, etc. (S. Chrysost., lib. III *De sacerdot.*, c. 4.)

Per ipsos (sacerdotes) gratia sanctificationis ministratur hominibus. (Guillel. Paris., *De sacram. ordin.*, cap. 1.)

Per ipsos omnis petitio populi debet transmitti ad Christum. (S. Chrysost., hom. 22, *in Matth.* VIII.)

(1211) Sacerdos mysterium Dei œconomus. (Simeon Thessal., *De ordin. diaconi.*)

Digitized by Google

vés que les anges, qui étant envoyés de Dieu pour l'accomplissement de ses volontés, et pour l'exécution de ses desseins, reçoivent extérieurement leur ordre et leur mission, comme de simples serviteurs (*Hebr.* I, 14) : *Omnes sunt administratorii spiritus* (1212). Au lieu que les prêtres trouvent au dedans d'eux-mêmes leur force et leur pouvoir par le moyen du sacré caractère qui leur donne la vertu d'opérer ces merveilles, et que Dieu a imprimé dans leur âme en leur ordination, afin que rien ne manquât à leur grandeur et à leur grâce (1213).

Enfin, Dieu veut être en nous comme il était en Jésus-Christ ressuscité, agissant en notre âme en sa vertu, nous transformant tout en lui par la puissance de sa grâce, et faisant même reluire et rejaillir en nous sa divinité de toutes parts, comme il la faisait éclater en son Fils, pour lui gagner ainsi tous les cœurs par la beauté, par la douceur et par l'éclat de son adorable majesté (1214). C'est l'état où doivent être les prêtres pour agir selon la sainteté de leur vocation et selon l'étendue de leurs devoirs; car alors Jésus-Christ opérera par eux, il parlera par eux, il fera l'œuvre de Dieu par eux : en un mot, comme ce sera lui-même qui fera tout en eux et par eux, ils satisferont divinement à leurs obligations, et s'acquitteront parfaitement de leurs emplois (1215).

CHAPITRE IV.

De la sainteté des prêtres à cause de leur état ressuscité, et de leur unité avec Jésus-Christ, prêtre et hostie dans le très-saint Sacrement.

Le prêtre doit être ressuscité et retiré intérieurement en Dieu avec Notre-Seigneur Jésus-Christ; et, par cette retraite, il doit être infiniment éloigné en esprit de toute créature animale et grossière (1216).

Jésus-Christ, qui est le modèle de la vie des hommes et de toute son Eglise, a mené deux vies sur la terre : l'une commune et visible, l'autre inconnue et insensible; l'une qu'il donne pour exemple du commun de la vie des hommes, l'autre qu'il propose pour le modèle de la vie des prêtres et de tous ceux qui entrent dans son sanctuaire (1217). Sa vie visible et connue est celle qu'il a menée depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Car, quoiqu'il ait été trente ans caché et inconnu aux hommes, il était néanmoins visible et palpable aux yeux de ceux qu'il fréquentait, et sa vie durant ce temps-là était une vie commune avec le gros du monde et le commun des hommes (1218).

L'autre vie est une vie toute invisible et inconnue aux hommes, qui est la vie d'une entière sainteté qu'il a menée depuis sa résurrection jusqu'à son ascension, et celle surtout qu'il mène maintenant au milieu de l'Eglise dans le très-saint Sacrement de l'autel.

C'est là proprement la vie cachée de Jésus-Christ dans son Eglise : c'est là sa vie du ciel et de son sanctuaire; c'est là, en un mot, sa vie de sainteté consommée qu'il a menée depuis le grand jour où il a été déclaré prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et qu'il veut que tous les prêtres continuent avec lui dans son Eglise (1219).

Notre-Seigneur ressuscité, mais conversant encore sur la terre, était, par son état, comme il est encore au milieu de l'Eglise au très-saint Sacrement, dans un éloignement incroyable de la créature présente. Car, comme il était entré en son Père et passé dans son état de sainteté, il était infiniment distant du monde, et dans une opposition au siècle qui ne se peut comprendre (1220).

Ainsi le prêtre, par l'esprit intérieur qui

Sacramentorum cœlestium cooperatores et dispensatores. (Petr. Dam., opusc. 27, *De comm. vit. can.*, cap. 4.)

(1212) Sunt nobis multo inferiores Angeli, in Potestatibus, Principatibus, et aliis quibuscunque administrationum generibus, quæ divina dispositione acceperunt ad regimen hujus mundi. (Naclant., *In Ephes.* I.)

Omnes, sicut ait Apostolus, *sunt administratorii spiritus in ministerium missi*.... sed longe est excellentius officium vestrum, quod admirabile est, et non solum in oculis vestris, sed etiam angelorum. (S. Bern., *Serm. ad pastor. in synod.*)

(1213) Solis discipulis suis Sacramenta sui corporis et sanguinis commisit celebranda. (Ivo Carnot., epist. 63.)

(1214) Sacerdos Christi figura et expressa forma. (S. Cyrill. Alex., *De ador. in spir. et verit.*)

Deum in verbis, in moribus, in conversatione, et cunctis operibus suis exhibeat laudabilem. (B. Laur., *De regim. prælat.*, cap. 1, n. 3.)

Luceat imago Christi in operibus nostris et factis; ut, si fieri potest, tota ejus species exprimatur in nobis. (S. Amer., lib. III *De virg.*)

(1215) Ipse Christus dextera per quam sacrificium offeramus. (*Ibid.*)

Unicum instrumentum quod Deum honoramus. (Clem. Alex., *Pædagog.*)

(1216) *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* (*Col.* III, 3.)

Omnem visibilem atque invisibilem creaturam superat, et deificatus in Deum intrat se deificantem. (Origen., *De S. Joann.*, hom. 2 in hæc verba cap. I : *In principio erat Verbum.*)

(1217) Est vita Jesu liber vitæ, exemplar verum, perfectionis speculum, forma recte vivendi, religionis, magisterium, cunctarumque norma virtutum. (B. Laurent. Justin., *De humil.*, c. 21.)

(1218) Tota vita Christi in terris, disciplina morum fuit. (S. Aug., *De vera relig.*, c. 16.)

Venit Christus, ut exemplum vivendi daret hominibus. (S. Aug., *Lib. LXXXIII Quæst.*, q. 42.)

Congruum erat incarnationis fini, ut Christus cum hominibus conversaretur. Qui autem cum aliquibus conversatur, convenientissimum est, ut se eis in conversatione conformet. Et ideo convenientissimum fuit, ut Christus communiter se, sicuti alii haberet, etc. (D. Thom., p. III, q. 40, act. 2.)

(1219) Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro : quia nec ager videlicet corpus Christi, sine thesauro, id est, divinitate; nec thesaurus divinitatis emitur sine agro carnis; qui thesaurus abscondi dicitur, quia in hoc mysterio ab aspectu oculorum, ne caro videatur subtrahitur, etc. (Paschas., *De corp. et sang. Dom.*, c. 17.)

(1220) Sponsæ se ostendere volens nebulæ instar corpora se circumtexit, sub eoque seipsum occuluit, ut omnino se demonstraret per omnes virtutum gra-

Digitized by Google

lui est donné, étant rendu participant de Jésus-Christ ressuscité, et déclaré prêtre en sa résurrection, doit être dans un éloignement intérieur et dans une distance infinie du monde. Il doit être dans une impossibilité morale d'aimer rien de la créature, parce que son état tout spirituel et tout divinisé en Dieu, le fait passer dans la sainteté divine et dans l'éminence de son être opposé à ce monde. Et c'est là ce que porte l'esprit de prêtre (1221).

Cet état intérieur doit retirer l'âme du prêtre du commerce du monde, et la tenir séparée de tout beaucoup plus que ne peuvent faire tous les états de mortification et tous les exercices crucifiants qu'on exerce sur la foi ; car la puissance et la sainteté infinie de Dieu dans laquelle l'âme est entrée ont tout une autre vertu pour l'enlever et pour l'arracher à tout, que toutes les pénitences et toutes les mortifications extérieures (1222).

Notre-Seigneur, dans l'état où il est en sa résurrection et au très-saint Sacrement, vit d'une vie si sainte, que, quoiqu'il entende, qu'il connaisse et qu'il sente tous nos besoins, il n'est point néanmoins touché ni sali des espèces du monde, qui n'ont aucune prise sur lui, et qui ne souillent point l'état de sa parfaite sainteté et de sa totale séparation des choses de la terre (1223).

Ainsi en doit-il être du prêtre, qui, vivant intérieurement avec Dieu, tout occupé de sa divine essence, entend tous les besoins du prochain, prête l'oreille à tous, a les yeux ouverts sur tous, ressent les maux de tous, sans que rien ait prise sur lui, sans qu'aucun objet altère sa sainteté et le retire de son occupation en Dieu, sans qu'aucune chose se fasse goûter à lui, lui donne du plaisir, et lui fasse trouver de la satisfaction dans les créatures.

Il entend seulement pour concevoir, il voit seulement pour connaître, il ne sent que pour avoir plus de compassion des affligés et pour prendre plus de part aux maux de tous, lesquels il voudrait porter en esprit.

Notre-Seigneur en cet état est mort à toutes les beautés, à toutes les délices et à toutes les richesses de la terre, à cause des richesses, des délices, et des beautés ravissantes qu'il voit dans son Père, et qui le dégoûtent de toutes les choses de ce monde. Ainsi le prêtre ressuscité en esprit ne doit plus s'amuser à voir les beautés du monde, il ne doit plus se satisfaire dans ses plaisirs, il doit être mort à tous ses biens, à cause de ce qu'il contemple en Dieu par les yeux de la foi, et des biens qu'il y voit et qui l'attendent, qui le dégoûtent de tous ceux du monde (1224).

Notre-Seigneur ressuscité est comme mort et enseveli dans ce divin et très-adorable Sacrement : et comme les personnes ensevelies non-seulement ne voient plus rien, ne goûtent plus rien, et ne sentent plus rien de tout ce monde, mais encore ils sont cachés aux yeux du monde qui n'en fait plus d'état : ainsi les prêtres ne doivent pas seulement être morts à tout, mais encore il faut qu'ils soient cachés aux yeux du monde, en sorte que le monde ne les considère plus, ce qui doit faire le souverain bonheur des prêtres (1225).

Comme les prêtres sont morts à toutes les beautés, à toutes les pompes et à toutes les grandeurs du monde, lesquelles ils ne considèrent plus, et dont ils ne sont point

dus pietatis formam, etc. (Philo Carpathius, *In Cant.* II, 14.)

Sicut exaltantur cœli a terra, sic exaltatæ sunt viæ meæ a viis vestris. (*Isa.* LV, 9.)

(1221) Humana in Christo anima, divinitate communicata in Deum transiit, etc. (Orig., *Contr. Cels.*)

Si quid ex inferiore natura assumptum, hoc ipsum in illud quod divinum mutatum est. (S. Greg. Nyssen., lib. IV *Adv. Eunom.*)

Qua re non puriorem sanctioremque esse convenit animam, quæ tantum illum tamque dignum spiritum receperit? (S. Chrysost., lib. VI *De sacerdot.*, c. 4.)

(1222) *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* (*Levit.* II, 44.)

Sanctus, Græce ἅγιος, quasi extra terram esse significat : Quicunque enim se consecraverit Deo, merito extra terram, extra mundum videbitur. (Orig., hom. 21 *in Levit.*)

Sim tecum, Domine, crucifixus mundo, ut sic mortuus, vita mea sic tecum abscondita in Deo. O vita mea, vita felix, quæ abscondita est ipsi mundo, et sociata ipsi Christo, in Deo centro suo quietatur. (S. Bonav., *De præpar. ad Missam.*)

Dilectio tua absorbeat quæso mentem meam ab omnibus quæ sub cœlo sunt, ut tibi soli inhæream. (S. Aug., lib. *Medit.*, c. 35.)

(1223) Consideremus Christum licet per hoc sacramentum penetret in pectora, putrida et fœtida tot hominum improborum, etc., nihil fœditatis inde contrahere; discamus sic agere cum peccatoribus, etc., et solis radiis assimilemur, qui per loca transiens immunda semper retinet puritatem et splendorem. (*De myst. Christ.*, l. IX, hom. 23.)

(1224) Uni Christo adhærens, cætera omnia quasi fermentata respuens, in unius azymi sinceritate lætatur. (S. Cyprian., *Serm. de Cœna Dom.*)

Clerici, genus Christianorum quod mancipatum divino officio, et deditum contemplationi, ab omni strepitu temporalium cessare convenit. (S. Hieron. Ref. 12, q. 1, c. *Duo sunt.*)

Sicut Moyses qui intus contemplatione raptus, foris infirmantium negotiis urgebatur : intus Dei arcana considerans, foris onera carnalium portabat. (Barthol. a Martyrib., *Stimul. pastor.*, p. II, c. 1.)

Sancti Domini secundum exteriorem hominem parent oculis quasi spectantes ea quæ fiant in mundo : sed secundum interiorem hominem cum Deo colloquuntur. (S. Macar., hom. 15.)

Fiat cor meum unum cum ipso, nihil me judicans scite vel amare vel affectare nisi Dominum Jesum Christum. (S. Bonav., *De præpar. ad Miss.*)

Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium? Quando habituri finem fallaciorum, si veritate præsente non habetis? (S. Aug., *In psal.* IV.)

Despicite sæculi ornamenta, quæ jam Deo propitio velut purgamenta ac stercora respuistis. (Cæsar. Arelat., hom. 18.)

(1225) *Vidi agnum stantem tanquam occisum.* (*Apoc.* V, 6.)

Digitized by Google

touchés, aussi doivent-ils être morts à toutes ses bassesses, à toutes ses misères et à toutes ses ordures. Car ils doivent comme Notre-Seigneur mépriser tout, quand il y va du service de Dieu, à cause de la vie divine dont ils sont animés, et à cause du feu et du zèle de sa gloire qui les dévore (1226).

Jésus-Christ au très-saint Sacrement, à raison de son grand amour envers son Père, et de sa charité infinie envers le prochain, ne regarde point la différence des lieux où il va, et ne se met point en peine où on le porte. Il n'en examine point la pauvreté, la misère, l'ordure, la puanteur. Il ne fuit pas même la demeure infâme des pécheurs, mais il les attend pour les gagner à Dieu, tâchant par l'amour qu'il leur porte, par les tendresses qu'il leur fait paraître, par sa patience et par la longue attente qu'il a de leur salut, par la communication libérale de ses dons, par la forte conviction qu'il leur donne de leurs misères, et par mille autres inventions de son amour, de surmonter leur ingratitude par ses bienfaits.

C'est pour cela qu'il se donne tout entier à eux, et qu'il prodigue tellement son sang, que non content de l'avoir répandu une fois sur le Calvaire pour le salut de tous les hommes, il le verse encore dans l'âme de chacun en particulier pour la gagner à lui; témoignant par là qu'il a autant d'amour pour elle seule, comme il en a pour tout le genre humain, puisqu'il lui donne à elle seule ce qu'il a répandu pour tout le monde ensemble (1227).

Cette charité de Jésus-Christ pour les âmes est la grande disposition qui doit être dans tous les prêtres, qui doivent se donner sans réserve, pour les sauver toutes, se faisant tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ.

Il faut pour cela qu'ils aient renoncé à tout avec une grande fidélité. Il faut qu'ils aient fait un divorce universel et rompu tout commerce libre et volontaire avec la chair. Il faut qu'ils aient crucifié leurs appétits, et fait mourir en eux la vieille créature par des mortifications assidues; ensuite de quoi l'Esprit de Jésus-Christ ressuscité, qui succède à la mort et à la croix, fera ses opérations divines d'une manière éminente en leur intérieur, et les fera entrer en communion de ses adorables dispositions.

C'est pourquoi le prêtre doit renouveler souvent en soi les mortifications et les austérités, sans appui toutefois en leur vertu, mais se confiant tout en l'Esprit de Jésus-Christ ressuscité, qui prend plaisir à sacrifier notre chair et toute la créature présente à la justice et à la sainteté de son Père (1228).

C'est en ce même esprit de sacrifice que Notre-Seigneur usait de ce monde. C'est ainsi qu'il mangeait quelquefois avec ses disciples sans besoin, sans appétit et sans amour pour les viandes; ne les prenant même qu'avec dégoût et avec application à une nourriture plus solide, afin d'apprendre à ses apôtres, qui étaient prêtres, et en qui il s'était multiplié pour continuer la vie de sa résurrection, comme il fallait user de ce monde, après que l'on était une fois passé en esprit en Dieu, à qui toute la créature grossière et insipide est à dégoût, et comme elle ne nous devait servir que pour exercer nos sacrifices continuels (1229).

Christus in seipso immortaliter et incorruptibiliter vivens, iterum in hoc mysterio moritur. (S. Bernard. Sen, t. II, serm. 54, *De Dom. sacr.*, a. 2, c. 2.)

Exstinctus mundo lateat, et a cunctis exteriorum rerum perturbationibus intra sinum se sui amoris abscondat. (S. Greg., *Moral.*, lib. v, c. 5.)

Tunc ero verus Christi discipulus, cum mundus nec corpus meum videbit. (S. Ignat., *Epist.*)

(1226) Omne sacrificium sacerdotum holocaustum fieri instituit..... ut nihil carnale, nihil sapiant imperfectum : Nihil sibi voluptuosum præsumant retinere, sed se totos igni divino studeant exhibere. (Philipp. abb., *De contin. sacerd.*, cap. 57.)

Pauperes spiritu, hoc uno contenti ferculo, omnes hujus mundi delicias aspernantur, et possidentes Christum, aliquam hujus mundi possidere supellectilem dedignantur. (S. Cyp., *Serm. de cœna Dom.*)

(1227) Fuerunt ante qui se totos ovibus pascendis exponerent, nihil sibi reputantes indignum, nisi quod saluti ovium obviare putarent; non quærentes quæ sua sunt, sed impendentes. Impendere curam, impendere substantiam, impendere et seipsos... Unde unus illorum : *Et ego*, ait (*II Cor.* xii, 15), *superimpendar pro animabus vestris.* Unus erat de subjectis quæstus, una pompa, unaque voluptas, si quomodo eos possent parare Domino plebem perfectam. Id omnino satagebant etiam multa contritione cordis et corporis, in labore et ærumna, in fame et siti, in frigore et nuditate. (S. Bernard., lib. iv *De consid.*, cap. 2.)

Seipsum deserat et quodammodo perdat, ut alios lucrifaciat. Cum infirmantibus infirmetur; uratur cum scandalizatis; fiat etiam si oporteat cum Judæis Judæus, nihilque formidet cum tali conscientia exemplo Jeremiæ et Danielis in Ægyptum vel in Chaldæam cum transgressoribus captivari; et cum sancto Job frater fieri draconum, et socius struthionum. Cum Moyse quoque, quod gravius est, deleri de libro vitæ; et cum Paulo anathema esse a Christo pro fratribus. (S. Bern., epist. 42, *Ad Henric. Senon.*)

Imitamini quod tractatis; quatenus mortis Dominicæ mysterium celebrantes, mortificare membra vestra a vitiis et concupiscentiis procuretis. (*Pontif. Rom.* in *Exhort. ad presbyt. ord.*)

(1228) *Ego habeo cibum manducare quem vos nescitis... Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* (*Joan.* iv, 32.)

Discipuli Jesu cibos importunos offerentes ei dicebant : Rabbi, manduca. Sed contra clamat ipse : *Numquid manducabo carnes taurorum*, etc. (*Psal.* xlix, 13.) Immola Deo sacrificium laudis. De quo vero sacrificio, ciboque sibi congruente protinus dicit : *Ego cibum habeo manducare quem vos nescitis.* (Rupert., hic.)

Spiritu ambulantes, ultra non sentiunt desideria carnis; aut si sentiunt, languida certe, et quasi palpitantia ad extremum ducentia halitum. (Gillebert., serm. 14 *in Cant.*)

Spirituali levitate pondera carnis pene nos sentiunt, et terrenæ carnis materiam nesciunt mentis beneficio. (*Ibid.*)

(1229) Christus ante resurrectionem suam omnibus vel peccatoribus tangendum seipsum permitte-

Digitized by Google

C'est en ce même esprit qu'il conversait avec ses disciples, n'étant que comme un éclair auprès d'eux, et demeurant en sa sainteté infiniment séparé de leur commerce grossier. Bien loin de s'attacher à eux, il ne pouvait porter leur conversation grossière, et eux ne pouvaient aussi s'attacher à son être divin (1230).

Le prêtre et l'hostie ne doivent être qu'un. C'est pour cela que le prêtre communie à l'hostie, et ne devient qu'un avec elle, non-seulement par présence réelle, mais aussi par union intime et par communion de dispositions et de sentiments.

Le prêtre ne sert que de supplément à l'hostie, qui ne peut s'offrir elle-même sensiblement, comme l'Eglise en l'état où elle est le désire. Jésus-Christ pour cela n'a point eu de prêtre en son saint sacrifice, lorsqu'il s'est offert sur la croix, parce que lui-même était l'hostie vivante, raisonnable et spirituelle, qui, s'offrant soi-même, n'avait pas besoin d'un autre pour se présenter (1231).

Autrefois, avant la venue de Notre-Seigneur, soit dans la loi de la nature, soit dans celle de Moïse, on avait besoin de prêtres, à cause que les hosties n'étaient pas raisonnables. Il n'y avait que des fruits de la terre ou des animaux offerts, qui ne pouvaient pas se présenter eux-mêmes; mais Notre-Seigneur, s'offrant soi-même, n'a pas besoin de supplément pour accomplir son sacrifice. Lui-même se présente à son Père dans le ciel, et s'offre tous les jours dans l'Eglise sur nos autels, où en secret et à couvert des yeux des hommes, il se livre pour nous à Dieu dans ce mystère, étant lui-même et l'autel et le prêtre, et la victime et tout son sacrifice.

Que si Notre-Seigneur use extérieurement des prêtres pour son même sacrifice, ce n'est pas par nécessité, ni qu'il en ait absolument besoin pour l'accomplir en lui-même; mais c'est seulement afin de l'offrir visiblement pour l'Eglise visible, et afin de couvrir sous l'apparence et la figure des prêtres, la personne de Jésus-Christ s'offrant soi-même en ce divin mystère (1232).

C'est ainsi qu'il se sert des espèces du pain et du vin, afin de représenter sensiblement la victime du sacrifice, et de la faire voir à l'Eglise : et il se sert aussi de l'autel visible pour figurer le Verbe divin, qui est l'autel réel de l'hostie véritable; ce qui fait voir la multiplicité des figures nécessaires pour exprimer visiblement dans l'Eglise l'intérieur des mystères cachés (1233). Comme donc le prêtre extérieur figure et représente le prêtre intérieur, c'est-à-dire Jésus-Christ prêtre, et que Jésus-Christ prêtre est le même que son hostie, c'est-à-dire que c'est lui-même qui offre son sacrifice, et qui en est la victime; de là vient que le prêtre communie à l'hostie, et se sert des symboles et des figures du pain et du vin; ce qui marque l'identité la plus expresse et la plus significative qu'on ait, pour montrer l'unité de deux choses distinctes et diverses; car rien ne se fait plus un dans la nature, que l'aliment avec la chose qui est nourrie; rien ne ne fait plus un avec nous, que la chose qui se change en nous, comme il arrive dans la réelle et véritable nourriture (1234).

bat : Post resurrectionem vero suam non facile id unicuique concedit : ut eam nobis regulam traderet : Incircumcisus non comedet ex eo. Incircumcisum appellat omnem impurum. Impura vero est, si ad naturam Dei conferatur natura hominum. (S. Cyrill., l. XII *in Joann.*)

(1230) Sacerdos Sacramentum Dominicæ passionis non solum ore ad redemptionem, sed corde ad imitationem suscipiat : quia tunc demum ei hostia proderit, si seipsum hostiam faciens, velit humiliter et efficaciter imitari quod agit. (Cassian., l. IV *Instit.*, c. 35.)

(1231) *Per spiritum semetipsum obtulit immaculatum Deo. (Hebr.* IX, 14.)

Ipse (Christus) victima, ipse sacerdos, ipse altare, ipse Deus, ipse homo, ipse rex, ipse Pontifex, ipse ovis, ipse agnus, omnia in omnibus pro nobis factus. (S. Epiph., hæres. 55.)

Christus ipse est qui offert et qui offertur. (S. Chrysost., *Liturg.*)

Ipse est et sacerdos et sacrificium. (*Conc. Lateran.* IV, c. *Firmiter.*)

Christus sacerdos, et sacrificium, offerens et oblatio. (S. Aug., *De Civit.*, l. X, c. 6, 20.)

Ideo Christus Catholicus Patris Sacerdos vocatur. (Tertull., lib. IV *Adv. Marc.*, c. 9.)

(1232) Si incorporeus esses, nuda et incorporea dedisset ipse dona : sed quoniam anima corpori conserta est, in sensibilibus intelligibilia tibi præbet. (S. Chrysost., hom. 60, *Ad pop.*)

Deus propter hominem in hæc pauperrima elementa de tertio cœlo descendit, etc. Nec reprobavit panem quo ipsum corpus suum repræsentat. (Tertull., lib. I *Adv. Marc.*, 14.)

Altare in figura Christus est. (S. Cyrill., *De ador. in spir. et verit.*, lib. XI.)

Altare Dei Filius est, cui in hac vita cordium nostrorum sacrificia imponimus : In quo cogitationes illicitas ne convalescant, mactamus; super quod vitulos in æterna vita sancti seipsos imponent. (S. Greg., *Expos. in Psal. pœnit.*, in hæc verb. psal. L, 21 : *Tunc imponent super altare tuum vitulos.*)

(1233) Propterea semetipsum nobis immiscuit, et corpus suum in nos contemperavit, ut unum quid efficiamur. (S. Chrysost., hom. 61, *Ad pop.*)

Ut reipsa in illam carnem convertamur, per cibum id efficitur, etc., se nobiscum commiscuit et in unum redegit. (Id., hom. 45 *in Joan.*)

Cum sacerdotem videris offerentem, ne ut sacerdotem esse putes, sed Christi manum invisibiliter extensam. (Id., hom. 60, *Ad pop.*)

Nos secum in unam, ut ita dicam, massam reducit neque in fide solum, sed reipsa nos corpus suum efficit. (Id., hom. 83 *in Matth.*)

Ipse Dominus hostia omnium sacerdotum est, qui semetipsum pro omnium reconciliatione Patri libans, victima sacerdotii sui, et sacerdos suæ victimæ fuit cuique nunc ipsi sunt hostiæ sacerdotes. (S. Paulin., epist. 5, *Ad Sever.*)

(1234) Non summus sacerdos et magnus Patris, de suo vestiens, sacerdotes Deo Patri suo fecit. (Tertull., *De Monog.*, cap. 7.)

Sub forma panis et vini comestibilem cibum præbet, ut cibet nos verbo incarnato, etc., comedens vero incorporatur Christo, et transit in amorem et

Digitized by Google

C'est donc pour ce sujet que Notre-Seigneur, qui veut exprimer l'identité et l'unité qui doit être entre le prêtre et l'hostie, se sert du pain et du vin dans la communion; pour marquer que le prêtre et l'hostie doivent être autant une même chose qu'elles le peuvent être, que tous les véritables prêtres de Jésus-Christ doivent être de véritables victimes; et que comme ils ne sont véritablement prêtres de Dieu qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ habitant en esprit en eux, qui ne peut être distingué de lui-même comme hostie et victime de Dieu, ils doivent être aussi avec lui de véritables hosties, et vivre toujours dans cet esprit, s'ils veulent être comme lui de véritables prêtres (1235).

De sorte que les prêtres qui reconnaissent que leur ministère n'aboutit qu'au sacrifice et à l'offrande de la victime en sa consommation, et qui voient que cette sainte victime vient elle-même se répandre et se dilater en eux, et leur communiquer intérieurement ses dispositions par la communion, pour paraître en eux, et se rendre ainsi sensible dans son Eglise, il faut qu'ils sachent quelles sont les dispositions, et quels sont les sentiments de Jésus-Christ hostie, et qu'ils s'en laissent entièrement pénétrer, afin qu'étant tout remplis de lui, et tout imbus en leur âme de son état, ils soient avec lui dans le monde comme des hosties vivantes, raisonnables et spirituelles (1236). C'est pourquoi il faut qu'ils s'instruisent de l'étendue de ces mêmes dispositions, qu'ils s'informent de ses sentiments, et qu'ils apprennent quels sont les devoirs de cette adorable victime, qui renferme en elle seule les devoirs de toutes les hosties qui l'ont précédé, et qui l'ont figuré dans la loi, afin d'entrer dans la société, dans la communion et dans l'unité de ces mêmes devoirs, auxquels ils sont obligés de participer par leur état.

Ils doivent particulièrement être avec Jésus-Christ des hosties pour les péchés du peuple; en sorte que comme ils en portent sur eux avec lui tous les crimes, ils en doivent porter la peine, qui est la confusion, la douleur et la satisfaction. C'est pourquoi ils doivent souffrir pour les peuples, faire pénitence pour leurs péchés, et pleurer entre le vestibule et l'autel, comme nous dirons ailleurs plus amplement, pour leur obtenir miséricorde (1237).

CHAPITRE V.

De la consommation intérieure des prêtres et des moyens pour y parvenir.

Le prêtre doit être animé de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a été déclaré prêtre et pontife selon l'ordre de Melchisédech, pour récompense de s'être fait hostie immolée à la croix, et consommée en sa résurrection dans la gloire de Dieu son Père. C'est cette qualité qu'il reçut avec éclat au jour de son ascension, où son Père, après l'avoir fait asseoir à sa droite, et après s'être conjoui avec lui de ses travaux et de ses victoires, le déclara dans le ciel roi de toute la créature, et lui dit avec serment et protestation solennelle qu'il était prêtre selon l'ordre de Melchisédech, pour toute l'éternité (1238.)

Cette récompense lui fut donnée à cause de ce zèle admirable et de cette incomparable religion, qui fit que, non content de s'être immolé sur le Calvaire, et y avoir perdu la vie (1239), voyant qu'il lui restait encore quelque chose de l'être infirme qu'il avait reçu de sa mère, il voulut le consommer entièrement au jour de sa sainte résurrection (1240).

C'est de la sorte qu'il porte sa religion au plus haut point où elle pouvait aller, qui est de ne sacrifier pas seulement une portion de lui-même, mais de s'offrir d'une manière si entière et si parfaite, qu'il ne restât plus

unitatem spiritus. Ideo dicit Aug. Non ego mutabor in te, sed tu mutaberis in me, id est in mei similitudinem, etc. (S. Bon., *De præp. ad Miss.*, c. 27.)

Aperiatur cor meum, aperiantur vulnera, jungantur intima, et fiant unum cum Christo. (S. Bonav., *De præpar. ad Miss.*)

Deo facti sunt sacrificium. (Petr. Dam., *Opusc. contr. cler. intemp.*, dissert. 2, c. 2.)

(1235) O inauditum Christiani pontificatus officium, quando homo sibi ipse est et hostia et sacerdos : quando homo non extrinsecus quod Deo et immolaturus inquirit : quando homo secum est in se, et quod pro se est, Deo sacrificaturus apportat, quando et eadem manet hostia, idem permanet et sacerdos; quando hostia mactatur et vivit. Mirum sacrificium ubi corpus sine corpore, sanguis sine sanguine offertur. Hoc sacrificium Christi descendit ex forma, etc., esto et Dei sacrificium et sacerdos. (S. Petr. Chrysolog., serm. 108.)

(1236) Super duos humeros habebat pontifex sculpta nomina filiorum Israel quasi ad designandum, quod ferret onus totius populi. Et quod jugiter debebat de eorum salute cogitare, portabat eos in pectore, quasi in corde habens. (D. Thom., 1-2, quæst. 102, a. 5 in c.)

(1237) *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes ministri Domini, et dicent : Parce, Domine, parce populo tuo.* (*Joel.* II, 17.)

Sacerdotibus præcepit, qui sunt ministri Domini, ut plorent, et dicant cum Apostolo (*II Cor.* XI, 29) : *Quis infirmatur, et ego non infirmor*, etc. Docetque quomodo deprecari debeant Dominum : *Parce, Domine, parce populo tuo.* (S. Hier., hic.)

(1238) *Hebr.* v. Pontifex factus esse dicitur, ideo pertinet, quod in corpore suo Patri seipsum obtulit pro humano genere. Ipse sacerdos, ipse hostia semetipsum obtulit pro omni creatura pontificatus officio fungens. Tum spiritali quodam modo et cum ingenti gloria in cœlis ascendens cum eodem illo corpore ad dexteram Patris assedit, Pontifex factus in sempiternum qui semel penetravit cœlos. (S. Epiphan., hæres. 69, § 39.)

Juravit Dominus et non pœnitebit eum : Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech. (*Psal.* CIX, 4.)

(1239) Christus rex et sacerdos. Rex pugnavit pro nobis : sacerdos obtulit se pro nobis... Crucifixus diabolum occidit, et inde rex noster. Unde sacerdos? quia se pro nobis obtulit. (S. Aug., *In psal.* CXLIX.)

(1240) Consummatus factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis æternæ appellatus a

Digitized by Google

rien de lui qui ne fût consommé dans la gloire de son Père, et comme anéanti dans ce feu dévorant dont il est dit (*Deut.* IV, 24; *Levit.* IX, 24): *Deus tuus ignis consumens est. Deus devoravit holocaustum* (1241).

C'était alors une religion parfaite que celle de Jésus-Christ, qui s'anéantissait tout soi-même en son Père, et retournait ainsi entièrement en Dieu, comme la religion le demande (1242). Car ce n'est pas assez de mourir à soi et de se détruire pour faire un sacrifice parfait, il faut que la victime retourne en Dieu; ce n'est pas assez de séparer la créature de soi, il faut la réunir à son propre principe (1243), en sorte que Dieu n'est point pleinement satisfait ni content, et même ses desseins pour la religion ne sont point entièrement accomplis, jusqu'à ce qu'il ait repris en lui sa créature, et qu'il l'ait fait retourner dans son sein, pour y reprendre la place d'où elle était sortie (1244).

Cela s'est fait en Notre-Seigneur au jour de sa résurrection, où, non content d'être mort, et de s'être privé de la vie pour l'amour de son Père, il a voulu se consommer totalement en Dieu, et retourner en lui, il a voulu entièrement périr à son premier état, et cesser d'être à cette première vie et à cette première génération, qui l'assujettissait aux infirmités de la chair, et qui lui faisait porter la ressemblance du péché (1245).

Et c'est là la très-sainte disposition qui doit être dans les prêtres, et ce que demande l'état du sacerdoce. Il faut qu'ils soient dans une consommation parfaite en Dieu : leur grand désir doit être de n'avoir plus rien de la chair ni de leur première vie (1246), et non contents de leur mortification continuelle, à laquelle ils doivent s'être exercés depuis longtemps, et qu'ils doivent continuer toute leur vie, il faut qu'ils portent bien plus loin leurs prétentions, car ils ne doivent point être satisfaits, qu'ils ne se voient perdus, abîmés et consommés entièrement avec Jésus-Christ en Dieu, en sorte qu'étant totalement morts à l'esprit humain et à l'état de la chair, n'ayant plus rien en eux qui leur fasse peine, ne trouvant plus rien à mortifier dans le fond de leur cœur, et n'y voyant plus rien qui ne soit dans le calme, ils puissent vivre d'une vie toute divine, d'une vie toute ressuscitée, d'une vie transformée en Jésus-Christ glorieux, toujours élevé au-dessus de toutes les créatures, et appliqué uniquement à Dieu (1247).

Comme le prêtre doit être intérieurement consommé en Jésus-Christ, il faut que son cœur soit rempli continuellement des hommages de sa religion, qu'il soit dans un état perpétuel d'adoration, d'amour et de révérence; qu'il soit une hostie toute de louange pour Dieu, que son sacrifice, en un mot, soit un parfait holocauste (1248).

Le prêtre doit être si pénétré du feu divin, et tellement consommé en Dieu pour être au point de perfection où le sacerdoce l'appelle, qu'il n'ait plus rien de ses premières faiblesses, qu'il ne reste rien dans son cœur de ses affections déréglées, que tout en lui se trouve divinisé (1249).

Le sacerdoce d'Aaron n'allait qu'à immoler la victime, et laissait à Dieu à la consommer; mais le sacerdoce de la loi nouvelle, et l'obligation des prêtres du Nouveau Testament va plus avant (1250). Car, comme ils communient à Jésus-Christ consommé en

Deo pontifex juxta ordinem Melchisedech. (*Hebr.* IV, 9, 10.)

(1241) Agunt in cœlestibus paschalia gaudia ipsi angelici spiritus, et resurgentis Domini gloriam admirantur, lætantur et delectantur, in eo quod forma servi reversa sit in formam Dei, et exinanitio humilitatis ad depositæ altitudinis redierit majestatem. (S. Cypr., *Serm. de resurrect. Christi.*)

(1242) *Ad nihilum redactus sum, et nescivi* (*Psal.* LXXII, 22), quia non remansit esse meum : quasi dicat, quod totum suum esse, erat esse Dei. (S. Bernard., Op. t. III, serm. 43, in fine.)

(1243) Anima potest venire ad tantum ardorem amoris divini, ut penitus absorbeatur, et vertatur, et tandem in Deum transformetur; neque anima poterit dicere, se in se esse, sed solum in ipso Deo. (*Ibid.*)

(1244) Omnis creatura mutatur et clamare videtur, transmuta, transforma, transsubstantia, etc. (*Ibid.*)

(1245) Anima cum se refert ad Deum, ut igne amoris ejus accensa formam concupiscentiæ sæcularis amittat, eique, tanquam incommutabili formæ subdita, reformetur fit sacrificium. (S. Aug., lib. X *De civit.*, c. 6.)

Ut quidquid ex nostra carne suscepit, diluatur, renovetur, et totam suæ divinæ majestatis redigatur in formam. (S. Chrysol., serm. 165.)

(1246) Ei qui animabus præest, illud primum curandum, ut argenti atque auri instar omni ex parte versatus, atque in omnibus temporibus et rebus nusquam adulterium aut subæratum quiddam timiat, nihilque deterioris materiæ flammaque actiori dignæ in se ipso gestet. (S. Greg. Naz., orat. 1.)

(1247) Quomodo sacerdotis habitum et nomen subire auderem priusquam statuti essent ad petram pedes mei perfecti tanquam cervorum, meique secundum Deum gressus directi essent, ita ut nec pene, nec ullo modo effunderentur. Prius denique, quam omnia membra justitiæ arma effecta fuissent, omnemque mortalitatem abjecissent a vita scilicet absorptam ac spiritui cedentem. (S. Greg. Naz., orat. 1.)

Qui adhæret Deo, unus spiritus est. Si ponis ceram juxta ignem, liquefiet, et si ipsam ponis in igne, efficitur ignis. Ita accidit animæ, quia si appropinquat Deo calefit amore divino, et si amat ipsum cordialiter, unitur Deo et transformatur in ipsum. (S. Bern. Sen., Op. t. III, serm. 43, part. LXII.)

(1248) Sacrificium quod pro sacerdotibus fit totum Deus cremare jubet. (*Levit.* VI.) Non enim electus ad sacerdotium Deo ac mundo divisus est, sed assidue et individue totus ex omni parte Domino suo adhæret, clamans, vivo jam non ego, vivit vero in me Christus. (Cyrill. Alex., *De ador. spir. et verit.*, lib. XII.)

(1249) *Omne sacrificium sacerdotum igne consumetur.* (*Levit.* VI, 23.) *Holocaustum erit.* (Sec. LXX.)

(1250) Cum quis aliquid Deo vovet, et aliquid non vovet, sacrificium est. Cum vero omne quod habet, omne quod vivit, omne quod sapit, omnipotenti Deo voverit, holocaustum est, etc. (S. Greg., lib. II *in Ezech.*, hom. 20.)

Digitized by Google

son Père, et qu'ils sont obligés par les lois de cette communion d'entrer dans le même état de l'hostie, ils doivent être aussi avec Jésus-Christ tout consommés en Dieu (1251).

Le prêtre ne peut sacrifier saintement une hostie étrangère, ni offrir une victime consommée, si lui-même n'est disposé comme elle à se sacrifier et à se consommer; car en vain ferait-il profession d'être prêtre, et d'avoir une religion véritable qui le portât par zèle à consommer une hostie en Dieu, si lui-même n'était prêt de s'immoler, et d'exercer son sacrifice sur soi-même (1252).

Quand la religion est véritable, elle porte son effet, elle met en exécution ses sentiments, et elle fait qu'on exerce sur soi avec toute la pureté et la sainteté qu'elle inspire, ce qu'on a conçu pour Dieu dans le fond de son cœur (1253).

Le sacerdoce de Melchisédech porte cette perfection dans son ordre, de n'immoler pas seulement son hostie, mais de la consommer et de se consommer aussi soi-même, en consommant toutes choses en Dieu. C'est pourquoi nous ne devons pas nous contenter de sacrifier à Dieu tout le monde, et tout l'être profane; nous ne devons pas nous contenter de lui offrir son Fils immolé sur nos autels, et de le lui présenter dans son état de parfaite consommation, mais nous devons encore nous offrir nous-mêmes, afin d'être immolés avec lui, et afin que tout ce qu'il y a dans notre cœur et en nos sens de notre première génération, soit entièrement consommé (1254).

Or, cette consommation n'arrive qu'après de longues mortifications, ensuite desquelles Dieu donne pour récompense à l'âme qui a beaucoup travaillé à se mortifier, la grâce de jouir de l'état de paix et de vie nouvelle, de l'état de résurrection et de consommation en Dieu. Et c'est alors que l'on est dans la perfection sublime que demande la dignité du prêtre (1255).

Cet état est donné à l'âme par l'ordre de la sagesse et de la providence de Dieu, en vue de sa vocation au sacerdoce. Car, comme le prêtre est appelé à la louange continuelle de Dieu, et qu'il doit s'y appliquer sans distraction, il doit être dans un dégagement parfait de la chair, et dans une entière consommation, qui est l'état où Dieu le met quand il a été fidèle à se mortifier (1256).

La mortification est une préparation que Dieu demande pour élever l'âme à cet état; mais c'est lui-même qui l'y élève, et qui la met dans cette consommation, parce que c'est un état qui dépend absolument de Dieu et de son Saint-Esprit, qui doit, comme un feu divin, opérer cette grâce, et nous établir dans ce paisible et magnifique état de béatitude et de résurrection (1257).

Cet état de consommation et de béatitude doit être en esprit et en disposition intérieure dans le prêtre, à cause qu'il est appelé à la vocation des bienheureux, qui sont incessamment appliqués aux louanges de Dieu, et qui ne cessent point de lui rendre les devoirs de la religion (1258-59).

Le prêtre est comme le Fils de Dieu ressuscité, le supplément de l'Eglise militante (1260). Comme elle est obligée de louer Dieu incessamment, elle ne peut trouver son supplément qu'en Jésus-Christ ressuscité (1261), élevé au-dessus des cieux, et séparé des distractions de la terre. *Talis decebat ut*

(1251) Holocaustum est quando totum ardet et totum consumitur igne divino. (S. Aug., *In psal.* lxvi.)

Hoc est sacrificium primitivum, quando unusquisque se offert hostiam, et a se incipit, ut postea munus suum possit offerre. (S. Amb, lib. ii *De Abel.*, c. 6.)

(1252) Nosmetipsos Deo in cordis contritione mactemus, quia qui passionis Dominicæ mysteria celebramus, debemus imitari quod agimus. Tunc ergo vere pro nobis hostia erit Deo, cum nosmetipsos hostiam fecerimus. (S. Greg., *Dialog.*, l. iv, c. 59.)

(1253) *A fructibus eorum cognoscetis eos.* (*Matth.* vii, 16.)

Ad illos fructus pertinet non dicere sed facere. (S. Aug., lib. ii *Serm. Dom. in mont.*)

Qui ordinate vult aliquid Deo offerre, primum seipsum offerat, hostiam vivam, sanctam, Deo placentem. (*Conc. Aquisgr.*, cap. 10.)

(1254) Sunt quidam qui in hoc mundo retinentur, etc. Isti in bonis quæ faciunt, sacrificium offerunt, quia et aliquid de actione sua Deo immolant, et aliquid sibimetipsis reservant. Et sunt quidam qui nihil sibi reservant, sed sensum, linguam, vitam, atque substantiam Domino immolant. Quid isti nisi holocaustum offerunt, imo magis holocaustum fiunt? (S. Greg., lib. ii *in Ezech.*, hom. 20.)

(1255) Non transit ad summam pacem, ubi summum silentium est, nisi qui magno strepitu prius cum suis vitiis belligeravit. (S. Aug., *In psal.* ix.)

Quantum teipsum et omnia deseris et exis, tantum, et non plus neque minus Deus cum omnibus divitiis intima tua ingreditur : quantumque moreris tibi ipsi, tantum intra te vivit Deus. Totum itaque pro tui abnegatione impende : sic enim et non aliter vera pace frueris. (Rusbroch., *De virtutib.*, c. 4.)

(1256) Incipe igitur a teipso et abnega temetipsum. Nisi enim tui ipsius inordinatum ac privatum in rebus amorem evulseris et abjeceris, quocunque etiam pergas fugiasve, quod te impediat quodque perturbet invenies. (*Ibid.*)

(1257) Pro sacerdotibus totum cremare, oblatamque similam mane ac vesperi, hoc est, quotidie et omni tempore Deo incendere jussit. (*Levit.* vi.) Nam qui electus est ad sacerdotium sanctus est, nec unquam bonum illum odorem redolere desinit. (S. Cyrill., *De ador. in spirit. et verit.*, l. xii.)

Absorpta est mors in victoria. Victoria quasi ignis divinus est, cum absorbet mortem nostram, holocaustum est. Non remanet mortale aliquid in carne, etc. (S. Aug., *In psal.* lxvi.)

(1258-59) Deum colimus per Christum. Per eum et in eo se cognosci vult Deus, et coli. (Tertull, *Apologet.*)

Per Christum ad Patrem imus. (S. Aug., tract. 69, *in Joan.* xiv.)

(1260) Sacerdos est quasi Deus visibilis. (Georg. Venet., *De harmon. mundi*, cantic. 3, tom. ii, c. 1.)

(1261) Christi personam in terris gerunt. (*Catech. Rom.*, part. ii, tit. *De sacr. ord.*, n. 7.)

Digitized by Google

esset nobis Pontifex, etc., *excelsior cœlis factus*. (*Hebr.* VII, 26.) Et le prêtre étant le Jésus-Christ visible de la terre, est aussi celui qui doit suppléer aux devoirs de l'Eglise visible; c'est pourquoi il doit être intérieurement ressuscité, pour continuer en esprit les devoirs de l'Eglise, et pour rendre extérieurement à Dieu ses hommages sensibles, afin que, s'acquittant ainsi pour elle de ce qu'elle doit, il l'élève avec lui, et l'attire après lui dans le sein de Dieu même, par une perpétuelle religion (1262).

C'est une vocation du ciel en terre, c'est une vocation d'un ange incarné, c'est une vocation d'un homme immortel et ressuscité, que celle d'un prêtre. Il n'y a rien dans le monde qui approche de son état. C'est être plus qu'un ange et plus que saint, que d'être élevé à cette haute dignité et de répondre à cette divine profession (1263).

CHAPITRE VI.

De la grandeur des obligations et de l'étendue des devoirs des prêtres.

Le prêtre est un prodige de grâce, et si le mot de monstre se pouvait prendre en un bon sens, on pourrait dire que c'est un monstre de sainteté (1264); car dans la nature on appelle un monstre celui qui a cent têtes, cent pieds ou cent yeux, et le prêtre dans la grâce est celui qui a cent cœurs; et même il en doit avoir bien davantage, car il faut qu'il en ait des millions et qu'il en ait tout autant qu'il y a de créatures raisonnables qui vivent sur la terre, puisqu'il doit avoir de la charité pour tous les hommes, qu'il doit aimer Dieu pour tous et qu'il doit aimer lui seul autant que tout le monde ensemble, pour rendre à Dieu la gloire qui lui est due et qu'il est obligé de lui procurer particulièrement dans son état. Il doit entrer dans l'amour que Notre-Seigneur, comme prêtre, a pour Dieu. Il doit, comme Jésus-Christ, avoir une poitrine infiniment ouverte et dilatée pour tout le monde. Il doit donc être un prodige de grâce et de sainteté (1265).

Dieu a fait deux prodiges dans l'Eglise: le prêtre et la très-sainte Vierge. Le prêtre, qui, étant seul ne laisse pas d'être autant que tout le monde, puisqu'il contient en lui seul tout ce que le monde ensemble comprend d'amour et de religion envers Dieu; et la sainte Vierge, qui est la créature universelle, qui porte dans son sein tout le monde, et qui, dans le désir de le sauver, intercède continuellement pour tous les hommes (1266).

Le grand prêtre de l'ancienne loi avait sur lui la figure de tout le monde et portait les noms des douze tribus d'Israël, qui désignaient toute l'Eglise, pour montrer qu'il allait dans le temple, au nom de tous, rendre à Dieu les devoirs de tout le peuple. Il figurait par là non-seulement Notre-Seigneur comme prêtre, mais encore tous les prêtres qui doivent selon leur ministère représenter à Dieu les besoins de tout le monde, prier pour tous, suppléer pour tous, et satisfaire à ce que chacun manque de rendre à cette suprême et adorable Majesté (1267).

Le prêtre doit suppléer aux devoirs que les peuples sont obligés de rendre à Dieu et que Dieu, par leur infidélité ou par leurs distractions, ne reçoit pas. Et parce que Dieu ne veut rien perdre de ses droits, il met les prêtres dans son Eglise, pour y satisfaire et pour faire ce que Notre-Seigneur lui-même a fait pendant qu'il vivait sur la terre (1268).

Dieu doit trouver dans l'esprit et dans le cœur de ses prêtres, ce qu'on manque à lui rendre dans le monde d'honneur et de religion. Et c'est pourquoi plus les peuples sont dans la débauche et dans le péché, plus les prêtres doivent être dans la prière et dans l'oraison, afin de suppléer alors à ce qu'on

(1262) Omnibus ritibus fungitur qui referuntur ad perfectum sacerdotium, per quod assurgit ad Deum genus humanum, eique familiare redditur. (PHILO, *De sacrif. Abel et Cain.*)

Deifica professio. (S. AMBR., *De dign. sacerd.*)

Non solum angeli, sed dii etiam quod Dei immortalis vim et numen aliud nos teneant, appellantur. (*Catech. conc. Trid.*, part. II, tit. *De sacr. ord.*, n. 2.)

(1263) Sacerdotes dii et Christi dici reperiuntur, propter accepti ministerii sacramentum. (PETR. DAM., opusc. 6, c. 2.)

(1264) O miraculum stupendum. (S. EPH., *De sacerdot.*)

Quasi mundus illi universus concreditus, atque omnium Pater. (S. CHRYSOST., lib. VI *De sacerd.*)

(1265) Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quemadmodum si ipse universa Ecclesia esset, sic in unoquoque membro discruciabatur. (S. CHRYSOST., hom. 25, *in II Cor.* XI.)

Habitum Christi sectemur, secundum lineamina ejus incedentes. (TERTULL., *De resurrect.*, c. 49.)

Sacerdotes supportare debent infirmitatem populi, quod signat superhumerale. Et habere populum in corde et in visceribus per sollicitudinem charitatis, quod signatur per rationale. (D. THOM., 1-2, q. 102, art. 5 in c.)

Sacerdotium opus manuum Dei. (PETR. DAM.)

Divina quædam res est sacerdotium ac rerum omnium præstantissima. (S. ISIDOR. Pelus, l. II, epist. 52.)

(1266) Opus est nobis mediatore ad mediatorem; nec alter nobis utilior quam Maria... Omnibus omnia facta sapientibus et insipientibus copiosissima charitate debitricem se fecit, omnibus misericordiæ sinum aperuit, ut de plenitudine ejus accipiant universi. (S. BERN., serm. in hæc verba *Apoc.* XII, 1: *Signum magnum.*)

(1267) *In veste poderis quam habebat totus erat orbis terrarum, et parentum magnalia.* (*Sap.* XVIII, 24.)

Totus (amictus pontificis) totius mundi quædam imago fuit. (PHILO, lib. III *De vit. Mosis.*)

In hunc modum ornatus pontifex ad sacra mittitur, ut quoties ritu patrio vota facturus est pro populo, totum mundum introducat sub figuris quas gestat. (*Ibid.*)

(1268) Hoc cultu pontifex utitur totum mundum referens ornatu mirando vel menti vel oculi... Admonet enim pontificem, ut vitam gestet a natura non degenerem. Deinde ut in sacris celebrandis totus cum ipso mundus functionem habeat. Decet enim ut qui mundi Parenti sacerdos consecratus est, ejus filium, ad cultum ejus a quo genitus est ad cultum genitoris adhibeat. (PHILO Jud., l. II *De monarch.*)

Digitized by Google

manque de lui rendre, et aussi afin de satisfaire à sa justice pour les péchés qui se commettent (1269).

Dieu ne doit pas seulement être honoré par des louanges et par des hommages religieux et pleins de révérence ; mais encore il faut lui satisfaire pour les péchés que l'on commet contre sa majesté, et parce qu'en tout temps, mais particulièrement dans le temps des débauches, Dieu souffre beaucoup de déshonneur; qu'on le couvre de honte et que presque personne ne fait pénitence et ne demande pardon pour son péché ; de là vient que le prêtre vraiment religieux et jaloux de rendre tous les devoirs que Dieu doit recevoir, et que pourtant il ne reçoit pas, est obligé pour lors plus particulièrement de satisfaire à sa justice, et de faire pénitence pour les hommes (1270).

La pénitence est un acte que la religion commande, en tant qu'elle regarde le culte de Dieu, et que, pour lui rendre l'honneur qui lui est dû, elle nous porte à réparer les injures qu'on lui fait, à détester les péchés qui l'offensent et à condamner, comme Notre-Seigneur faisait incessamment, tout ce qui choque sa majesté.

C'est pourquoi le prêtre comme animé de l'esprit de religion et chargé de tous les devoirs de l'Eglise, aussi bien que de ceux de Jésus-Christ, avec lequel il ne doit être qu'un, doit condamner en son cœur tous les péchés du monde. Il doit les détester, il doit en faire pénitence, il doit en gémir et en pleurer amèrement, il doit y satisfaire, portant sur soi comme le supplément des hommes, toutes les peines et les souffrances que méritent les crimes de tous les pécheurs (1271).

C'est l'effet d'une vraie charité d'avoir horreur de tout péché en quelque sujet qu'il se rencontre. Car comme la charité pure ne va pas à détester seulement notre propre péché, parce qu'il mérite l'enfer, mais encore parce qu'il offense Dieu et qu'il lui déplaît, elle nous le fait détester en quelque personne que ce puisse être, parce que partout sa majesté en est infiniment offensée (1272).

Toutes les personnes qui sont animées du pur amour se trouvent toujours établies dans cette disposition. Mais les prêtres y sont encore plus spécialement obligés par leur état. Car ils sont choisis au nom de tous, ils sont commis pour tous, ils sont mis au milieu de tous, afin de satisfaire à Dieu pour tous. Le prêtre est choisi du milieu des hommes et établi de Dieu pour recevoir par lui les devoirs que tous les hommes sont obligés de lui rendre. Il doit donc lui demander pardon pour les péchés de tous comme pour les siens propres, et il le doit non-seulement par le titre de la charité pure et du vrai amour de Dieu, qui porte à détester tous les péchés, mais encore par celui de son obligation comme prêtre (1273).

Comme il est personne publique, il doit entrer dans les intérêts de tous, et doit aussi donner à Dieu pour tous ce qui lui appartient (1274). Ainsi, ce n'est pas à titre de dévotion et de piété singulière, mais c'est par le titre de sa charge et des obligations qui y sont attachées, et dont il ne peut se dispenser, qu'il est chargé de ces devoirs (1275).

C'est pourquoi la dignité d'un prêtre est d'une étendue effroyable et d'une obligation inconcevable. Car il doit être l'homme de tous, il doit agir pour tous, il doit rendre

(1269) Est et tertium hujus sacræ venis mysterium. Nam alibi sacerdotes tantum pro familiaribus amicis civibusque solent rem divinam facere. Ad Judæorum pontifex non solum pro toto genere humano, verum etiam pro naturæ partibus precatur et gratias agit. (PHIL. Jud., *De monarch.*, lib. II.)

(1270) Joel nobis luctum indicit, atque altaris ministros premente fame in planctu versari jubet, tantum abest ut in aliorum calamitatibus eos deliciis indulgere permittat. Ac præterquam quod jejunium prædicat, insuper ipsos sacerdotes hortatur, ut templum ingressi, atque in cinere et saccis demisse in terram prostrati humilitate misericordiam attrahant. (GREG. Naz., orat. 1.)

Non solum pro sua salute sed et vice et loco laicorum omnipotenti ministrent, justumque judicem non sibi duntaxat sed eis quoque quorum vivunt stipendiis placent et reconcilient, etc. (DIONYS. Carthus., *Opuscul. de vita sacerd.*, art. 3.)

(1271) Cor in quo Spiritus Dei et abhorret omnem divinam offensionem cum adversetur Deo dilecto suo. (S. BERN. Sen., t. IV, serm. 8, *De manifest. Spirit. sanct.*, a. 2, c. 4.)

Sacerdotes veri pondus populi sibi commissi viriliter sustinentes pro peccatis omnium velut pro suis infatigabiliter supplicant Deo, ac velut Aaron incensum contriti cordis, et humiliati spiritus offerentes qua placatur Deus, avertunt iram furoris animadversionis a populo. (S. PROSP., *De vit. contemp.*, lib. II, c. 2.)

Si quando contigerit vestrum quempiam peccare, dormienti mihi observamini : videor similis dolore exanimatis. Etiam ipsum lumen oculorum meorum non est mecum. (S. CHRYSOST., hom. 3 *in Act.*)

(1272) Debet esse semper lugens sive sua, sive aliena delicta... Ideo suspiret et plangat. (S. CHRYSOST., hom. 10, *in Matth.* v.)

Necesse est ut oderit omnem iniquitatem, amor justitiæ. (S. AUG., *In psal.* XCVIII.)

(1273) Ecce abundet in te charitas, et plus dolebis peccantem. Quanto in te major charitas est, tanto amplius te torquebit quem toleras : non torquebit tanquam irascentem illi, sed tanquam dolentem pro illo. (S. AUG., *In psal.* XCVIII)

Ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum ut offerat dona et sacrificia pro peccatis. Qui condolere possit iis qui ignorant et errant. (*Hebr.* v, 1, 2.)

Ministris Ecclesiæ clericis convenit atque injungitur divino cultui insistere ; orationi, contemplationi ac laudibus Creatoris vacare, et omnipotentem tam sibi ipsis quam proximi... exhibere propitium ac placatum. (DIONYS. Carth., *De vit. sacerd.*, art. 5.)

(1274) Sacerdos procurator Ecclesiæ, ab ea missus ut oret pro omnibus. (GUILLEL. Paris., *De sacr. ord.*, c. 4.)

Velut litteras deprecatorias ex parte Ecclesiæ orationes ejusdem ad Deum. (*Ibid.*)

(1275) Grave onus et ponderosum. (S. CHRYSOST.)

Sacra moles. (S. PAULIN.)

Onus onerum. (PETR. DAM.)

Onus angelicis humeris formidandum. (*Conc. Trid.*)

Digitized by Google

pour tous ce que tous ensemble doivent à Dieu. Et ce qui perd la pensée et abîme la conception, c'est de comprendre comme Dieu qui est infiniment vaste, et qui étant le centre universel de toutes choses, doit recevoir de toutes mille regards et mille reconnaissances, ait chargé le prêtre de tous ces devoirs, et que lui seul soit obligé pour toutes d'y satisfaire (1276).

Or, comme le prêtre est obligé de rendre à Dieu tant de devoirs et qu'il ne peut pas s'en acquitter pour chaque personne en particulier par une vue distincte, il faut qu'il se donne à l'esprit de Notre-Seigneur pour y pouvoir satisfaire (1277). Car c'est en cet esprit qu'il se doit perdre en Jésus-Christ, pour entrer dans une religion envers Dieu qui soit parfaite, qui embrasse tous les devoirs possibles, et qui regarde tellement toutes ses qualités diverses et ses grandeurs, qu'il n'en laisse aucune sans lui rendre l'honneur et le respect qui lui sont dus (1278).

Les anges, par leur condition, semblent avoir en partage quelque chose de Dieu à honorer, et quelque attribut auquel dans chaque ordre ils sont plus spécialement appliqués. Les Séraphins honorent particulièrement son amour, les Chérubins sa lumière, les Trônes son repos et sa paix, les Dominations sa souveraineté et son domaine, les Puissances sa puissance et sa force, etc. (1279).

Les religieux dans l'Eglise font sur la terre, à l'égard de Notre-Seigneur, ce que les anges font à l'égard de Dieu dans le ciel. Car ils ont dans chaque ordre, selon la doctrine de saint Thomas, quelque vertu particulière de Jésus-Christ à honorer. C'est pourquoi il dit qu'il ne faut point instituer de nouveaux ordres de religieux dans l'Eglise de Dieu, s'ils ne regardent quelques vertus ou quelques pratiques de vertu qui soient distinctes de celles que les autres ordres déjà établis respectent.

Un religieux de saint François avec ce saint patriarche et tout son ordre est pour honorer la pauvreté de Jésus-Christ, qu'il doit toujours avoir devant les yeux. Saint Dominique et tout son ordre doivent avoir le zèle de sa prédication. Les Augustins doivent révérer sa charité; les Chartreux sa solitude; les Carmes son oraison; enfin, chaque ordre en particulier rend hommage à quelque vertu particulière de Jésus-Christ: de sorte qu'ils sont proprement les religieux de Jésus-Christ, comme les anges sont les religieux de Dieu (1280).

Tous les religieux assemblés en leur diversité honorent tout Jésus-Christ dans son étendue, sans toutefois comprendre en détail toutes ses vertus, y en restant encore une infinité à respecter, qui ne sont pas connues ni découvertes aux yeux des hommes (1281).

Ainsi, les anges dans leur multitude innombrable adorent les grandeurs et les perfections innombrables de Dieu, et ils lui rendent des devoirs différents et distincts à l'infini, sans toutefois remplir l'étendue des hommages qui lui sont dus. Il n'y a que la personne de son cher Fils, il n'y a que Jésus-Christ seul qui comprend tous les devoirs qu'on lui peut rendre (1282-83).

Jésus-Christ seul rend à Dieu les hommages de tous les anges, et tous ceux encore qui restent à lui rendre par toutes les autres créatures (1284); si bien qu'il est lui seul le

(1276) Quasi circa centrum, sic circa Deum regulam omnium sunt universa, a quo omnia, et propter quem omnia. Prima (scilicet quæ mente prædita sunt) circa ipsum, pro circa Dei desiderium et amorem versantur : Sensibilia vero per prima circa illum pro captu tripudiant. (S. Maxim., *In cap. 7 Hierarch. cœl. S. Dionys.*)

Curam totius universalis Ecclesiæ, totius humanæ sanctificationis sacerdotium puram creaturam habere non decuit... sed neque pura creatura quod offerret pro tot millibus, etc. (Guill. Paris, tract. *Cur Deus homo*, c. 7.)

(1277) De te, Domine, suppleo. quod minus habeo in me. (S. Bern., serm. 1 *de Epiph.*)

(1278) Participes illius redditi, per Spiritum obsignati sumus ad similitudinem ipsius et ad exemplarem formam illius imaginis conscendimus. (Cyrill. Alex., l. 1 *in Joan.*)

Deus cordis mei et pars mea Christe Jesu, deficiat cor meum spiritu suo, et vivas tu in me, et concalescat in spiritu carbo amoris tui. (S. Anselm.)

(1279) Naturæ illæ quæ circa divinitatem sunt, primæ post Deum locatæ et quasi in ejus vestibulo sitæ, multis modis illam participant. Et unumquodque earum nomen, declarat earum similitudinis Dei imitatrices proprietates. (S. Dionys., *De cœlesti hierarch.*)

Seraphim ardent. Cherubim lucent, etc. (S. Anselm.)

(1280) Vita religiosa, vita angelica, vocatur, a SS. Bernard. et Basil.

Status religionis est quoddam exercitium quo aliquis exercetur ad perfectionem charitatis. Sunt autem diversa charitatis opera, et diversi modi exercitiorum : Et ideo religiones distingui possunt dupliciter. Uno modo secundum diversitatem eorum ad quem ordinatur; sicut si una religio ordinetur ad peregrinos suscipiendos, et alia ad redimendos captivos. Alio modo potest esse diversitas religionum secundum diversitatem exercitiorum, etc. (D. Thom., 2-2, qu. 188, a. 1.)

Ex doctrina S. Thomæ communiter ab omnibus probata receptaque, tot ordines religiosi fieri possunt, quot sunt opera misericordiæ et charitatis quæ pro fine particulari suscipiuntur. (Nigron., *Reg. comm. Societ. Jes.*, part. III, n. 8.)

(1281) Sicut in naturæ ordine tanto a Deo rerum varietas inducta est, ut variæ ejus perfectiones, quo pluribus communicarentur, eo magis innotescerent; ita in hoc ordine gratiæ, ista multiplicatione statuum, officiorum ac munerum id agitur, ut variis modis et a variis membris participetur illa plenitudo gratiæ, quæ a Christo Domino et Salvatore nostro ut capite promanat. Ex quo major utique ipsius Christi gloria exsistit. (D. Thom., *De bono relig.*, lib. II, c. 24.)

(1282-83) Christus tale quid dedit ad honorem illius, cui quidquid Deus non est comparari non potest. (S. Anselm., lib. II *Cur Deus homo*, c. 19.)

(1284) Vera religio est qua et Deo digna veneratio impenditur, et cultoribus congrua sanctificatio.

Digitized by Google

vrai et le parfait religieux de Dieu, qui est incessamment appliqué à l'honorer, qui le respecte autant qu'il se peut, et qui le loue infiniment plus que ne pourraient faire tous les anges et tous les hommes ensemble, et même toutes les pures créatures possibles.

Jésus-Christ, comme Verbe et comme Fils de Dieu, représente tout son Père, et le loue parfaitement en sa personne, disant tout ce qu'il est, et l'exprimant en toutes ses beautés et en toutes ses perfections; et comme homme, il le loue, il le bénit, il le glorifie, il l'adore en toutes ses grandeurs (1285).

C'est une chose inconcevable de voir le cœur de Jésus-Christ, comprenant toutes les louanges des esprits bienheureux, et ramassant en lui seul tout ce que les anges en leur vaste étendue rendent à Dieu d'hommage, d'amour et de devoirs. Quelle céleste et divine harmonie (1286)!

O cœur divin qui comprenez tous les neuf chœurs des anges, qui renfermez en vous toutes ces saintes hiérarchies, et toute l'Eglise du ciel! quand nous vous tenons dans nos mains, nous pouvons bien dire à Dieu, que son nom est sanctifié sur la terre comme au ciel en toute son étendue (1287).

Jésus, notre Maître, ne rend pas à Dieu ses devoirs et ses hommages seulement par intervalle, mais il les rend continuellement, il les offre sans interruption, et il ne cesse jamais d'adorer, d'aimer, et de glorifier son Père en toutes les manières qui sont possibles. Et c'est ce qui devrait encore nous obliger de nous tenir unis à lui incessamment, pour suppléer en lui au défaut de notre religion sur la terre. Car les hommages que nous y rendons à Dieu sont à toute heure interrompus: les nécessités mêmes de la vie ne nous permettent pas de nous en acquitter à tout moment; et cependant notre religion envers Dieu devrait être continuelle, les respects que nous lui rendons ne devraient point être interrompus; et comme il est toujours infiniment adorable et digne de louanges, nous devrions aussi, s'il se pouvait, l'adorer, l'aimer, et le louer incessamment (1288).

Ce sacrifice perpétuel, auprès duquel les prêtres de l'ancienne loi devaient être continuellement, exprime l'assiduité que ceux de la nouvelle doivent avoir auprès du très-saint Sacrement, pour offrir perpétuellement à Dieu leurs hommages. Et c'est là la vocation dont Dieu nous a daigné favoriser, lorsqu'il nous a choisis d'entre les peuples pour lui offrir tous leurs devoirs, et pour suppléer saintement au défaut de leur religion (1289). Ils devraient continuellement adorer Dieu pour ses bienfaits continuels, et rendre à toute heure leurs hommages à sa divine Majesté, qui est toujours également adorable. Mais comme ils n'y satisfont pas, il faut que les prêtres s'en acquittent pour eux; car ils tiennent la place de Jésus-Christ, et continuent sa condition de prêtre, par laquelle il avait été appelé de son Père pour l'honorer, au lieu et à la place des hommes (1290): ce qu'ils ne sauraient faire que par Jésus-Christ même, en union duquel ils trouveront le moyen d'y satisfaire (1291).

Notre grande obligation est de continuer cette vie de Jésus-Christ prêtre, rendant à son Père les devoirs de tous les hommes. Pendant sa vie lui seul suffisait pour lui rendre tous ces honneurs. C'est pourquoi il ne voulut point élever ses apôtres au sacerdoce jusqu'à la veille de sa mort: mais comme il souhaite que leur vie religieuse soit continuée visiblement sur la terre jusqu'à la fin des siècles, de même qu'il la veut con-

Et propter hoc necesse fuit esse Sacerdotium, etc. (Guillelm. Paris, tract. *Cur Deus homo*, cap. 7.)

(1285) *Filius splendor gloriæ et figura substantiæ Patris.* (*Hebr.* I, 3.)

Non imitatione figura, hæc est imago: sed sic tanquam sigillo quodam tota Patris natura impressa est Filio... Totum in se Patrem exhibens, et ex tota illius gloria resplendens. (S. Basil., lib. II *Adv. Eunom.*)

(1286) Christe Jesu, amabilis Domine, spiramentum suavitatis tuæ de longinquo venit ad me. Nonne tu amabilis et desiderabilis es super omnia quæ amari et desiderari possunt? Abs te habet quidquid habet omnis creatura decoris et pretii. Et quid mirum si omnia solus excellis, etc. Per te Seraphim ardet. Per te Cherubim lucet. Per te Throni judicant. Per te Dominationum sublimitas sancta adolat, etc. (S. Anselm., *Meditat.*, medit. 10.)

(1287) Tua est, o virtus Patris, omnis mirificentia beatarum Virtutum, etc. (*Ibid.*)

O Sapientia sola girum cœli circuiens! ex te lucent, candent, rubent in sapientia multa, in castitate virginea, in charitatis ardoribus sempiternis. (*Ibid.*)

(1288) Benedicam Dominum in omni tempore, semper laus ejus in ore meo. Dicit Christus, dicat et Christianus. (S. Aug., *In psal.* XXXV, 1.)

Officium divinum in Ecclesia Spiritus sanctus ordinavit: ut nosmetipsos sic assidue ad devotionem excitemus; et ignem amoris Dei per hoc nobis, ne per desidiam, seu alias occupationes tepescat, continue reaccendamus; sicut jussit Dominus Moysi dicens: Ignis est iste perpetuus, qui nunquam deficiet, quem nutriet sacerdos in altari, subjiciens mane ligna. Ignis est devotionis fervor, qui semper in altari cordis debet ardere, quem sacerdos devotus semper subjiciendo ligna divinæ laudis, debet nutrire, ne aliquando exstinguatur. Unde dicit Psalmista: Benedicam Dominum in omni tempore, etc. (S. Bonav., *De sex alis seraph.*, cap. ult.)

(1289) Quia laicis ipsis non vacat jugiter orationibus atque divinis obsequiis immorari ac inhærere ministri Ecclesiæ clerici suppleant vices, et imperfectum laicorum orando ac ministrando, etc. (Dionys. Carthus., *De vit. sacerd.*, act. 2.)

(1290) Sacerdotes vices gerunt summi sacerdotis Christi. (B. Laurent. Just.; Innoc. III, *De myst. Miss.*, lib. I.)

Sine Christo nullum munus acceptabile Patri offertur. Unde Ecclesia solet orationes ad Patrem dirigere per Christum. (Durand, *De divin. offic.*, lib. I, c. 2.

Per ipsum ergo offeramus hostiam laudis semper Deo. (*Hebr.* XIII, 15.)

(1291) *Deus Pater clarificatus est in Filio.* (*Joan.* XIII, 32.) — *Vide* Cyrill. hic.

Digitized by Google

tinuer à jamais dans le ciel, il les fait prêtres avant que de mourir, et trouve le moyen de vivre ensuite dans tous les prêtres de l'Eglise, afin qu'étant tous associés à sa religion sur la terre, comme tous les justes le sont dans le ciel, ils puissent en lui glorifier Dieu parfaitement, le louer incessamment, et lui rendre sans interruption les honneurs et les louanges qui lui sont dus (1292).

C'est donc cette religion parfaite et admirable de Jésus-Christ envers Dieu, dans laquelle le prêtre doit entrer. C'est ce vaste abîme et cet immense Océan d'amour, d'adoration, de louange et de respect, où nous devons nous perdre.

Nous devons avoir un cœur vaste et étendu comme celui de Jésus-Christ. Nous devons avec lui rendre à Dieu nos devoirs pour tout ce qu'il est en lui-même, et non pas rétrécir et borner notre louange et notre occupation à un seul attribut, et à une seule perfection divine, comme les anges. Nous devons comme prêtres entrer dans toute la religion de Jésus-Christ envers son Père, et nous répandre en son intérieur, pour adorer Dieu avec lui en tout ce qu'il est, comme il le fait lui-même, afin de ne rien laisser d'adorable en lui, que nous n'adorions parfaitement: car c'est pour cela qu'il nous fait prêtres (1293).

Et parce que sa majesté est d'une telle grandeur qu'elle est infiniment adorable, Jésus veut que ses prêtres soient répandus partout, afin que partout ils adorent en lui cette majesté souveraine, qu'ils ne respecteront jamais assez, quand même un chacun l'honorerait infiniment en tous les lieux du monde (1294).

Notre-Seigneur l'adore infiniment sur une infinité d'autels, et il l'adore sans aucune interruption, n'y ayant aucun moment où il ne lui rende ses hommages (1295). Mais quand tous ses hommages seraient encore infiniment multipliés, la grandeur incompréhensible de Dieu les mériterait tous. Elle est si adorable, qu'elle ne peut jamais être assez adorée, tant son essence est relevée, et tant sa grandeur est vaste et immense (1296).

La religion de Jésus-Christ envers Dieu est proprement ce qui doit être l'attrait du prêtre. C'est ce qu'il doit aimer et chérir pardessus tout: c'est ce qui doit faire sa grande application et son principal exercice. Etre dans les pratiques de la religion et la dilater dans le monde pour la répandre dans tous les cœurs, et pour remplir toute la terre de la gloire de Dieu et de ses louanges, c'est tout l'emploi du véritable prêtre, c'est son esprit, c'est sa grâce, c'est sa vocation (1297).

Si le prêtre est vrai religieux de Dieu, si véritablement il honore et respecte sa majesté, s'il est appliqué comme il doit à son culte, il mettra en cela toute sa joie, il sera ravi de pouvoir procurer son honneur et sa gloire, et il n'aura point de satisfaction plus sensible que de pouvoir être un digne instrument de ses louanges, capable de renouveler et même de dilater la religion, qui était en Jésus-Christ envers son Père.

C'est ce que Notre-Seigneur veut opérer par les prêtres dans les Chrétiens. Et pour cela il donne aux uns et aux autres cet esprit même de piété qui l'animait, cet esprit qui lui faisait rendre tant de devoirs à son Père, cet esprit qui est le seul vrai principe de la parfaite religion. Mais s'il le donne à tous, c'est néanmoins avec une grande différence. Car il le donne aux Chrétiens, pour être en eux comme dans ses membres, mais il le donne aux prêtres pour habiter en eux comme dans le chef (1298).

Ainsi voyons-nous que s'il continue sa re-

(1292) Vitam, quæ pretiosior est quam omne quod Deus non est, Christus sponte de suo ad honorem Patris. (S. Ansel., med. 4.)

In qua nocte tradebatur... dixit : Hoc facite. (*I Cor.* xi, 24.)

Christus novo functus sacerdotio, discipulos suos hujus sacerdotii constituit successores illis præcipiens. Hoc facite. (Ivo Carnot., epist. 63.)

Dicit Christus, dicat et Christianus, quia in corpore Christi est : Benedicam Dominum in die meo, semper laus ejus in ore meo. (S. Aug., *In psal.* xxxiii.)

(1293) Quæ est laus justi? De omni corde suo laudavit Dominum. Ecce opus famulatus tui. (S. Anselm., l. x, medit. 1.)

Lauda igitur et digne lauda, ut nulla in te cura, nulla intentio, nulla cogitatio, nulla sollicitudo mentis in quantum tibi virtus suppetit a laude Dei sit vacua. (*Ibid.*)

Psal. xxi, 23. *Narrabo nomen tuum fratribus meis. In medio Ecclesiæ laudabo te :* scilicet per totum orbem terrarum. (Aug. hic.)

Laudate Dominum : sed laudate totis votis, de totis vobis, ut non solum lingua et vox vestra, laudet Deum, sed et conscientia vestra, vita vestra, facta vestra. (S. Aug., *In psal.* cxlviii.)

Apud te, laus mea Deus. (*Psal.* xxi, 26.)

Quid in spiritu (id est Spiritu sancto) et veritate (id est Filio) orat non amplius laudes Dei ex creaturis celebrat, sed potius ex ipso ipsum laudat. (S. Nil., *De orat.*, c. 55, 56.)

(1294) *Secundum nomen tuum, sic et laus tua in fines terræ.* (*Psal.* xlvii, 11.)

Et adorabunt de ipso semper. (*Psal.* lxxi, 15.)

In omni loco offertur nomini meo oblatio munda. (*Malach.* i, 11.) Manifeste significans quoniam omni loco sacrificium offertur Deo, et hoc purum, et nomen ejus glorificatur in gentibus. (Iren., lib. iv, c. 32.)

(1295) Ideo Eucharistiam gloriam Dei vocat. (S. Ignat., *Epist. ad Ephes.*)

(1296) *Magnus Dominus et laudabilis nimis, et magnitudinis ejus non est finis.* (*Psal.* cxliv, 3.)

Laudabilis est valde. Et ideo dixit valde quia magnitudinis ejus non est finis, etc. Noli ergo putare eum cujus magnitudinis finis non est, sufficienter posse laudare. (S. Aug., *ibid.*)

(1297 Laudem et gloriam Dei specialiter constituti sunt prædicare. (Petr. Dam., lib. v, epist. 3.)

Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen ejus in idipsum. (*Psal.* xxxiii, 4.)

Quid dicit amator Dei? Magnificate Dominum mecum. Nolo solus magnificare Dominum; nolo solus amare; nolo solus amplecti omnes amplectantur et perfruantur. Dicamate ergo : magnificate Dominum mecum et exaltemus nomen ejus in idipsum. (S. Aug., *In psal.* xxxiii.)

(1298) Gloria Dei, o anima sacerdotalis, panis

Digitized by Google

ligion dans le corps de l'Eglise et dans le commun des Chrétiens, ce n'est que comme dans ses membres, et même selon la proportion de chaque membre, et selon la place que chacun occupe dans son corps; en sorte qu'il ne donne l'esprit et l'opération que selon la mesure de la vie que chacun d'eux requiert : mais il continue sa religion dans les prêtres comme chef, et comme ne faisant tous qu'un chef avec lui. De sorte qu'ils doivent honorer Dieu comme Jésus-Christ même l'honore en tant que chef, c'est-à-dire comme personne universelle qui représente toute la créature, qui rend à Dieu des devoirs pour tout le monde, qui satisfait particulièrement aux obligations de tous ses membres (1299).

O Dieu, quelle merveille! Jésus-Christ en qualité de chef rend à Dieu ce que les membres ne peuvent rendre ; et comme la tête parle, voit et conçoit pour tout le corps qui ne le peut faire, et qu'elle supplée ainsi à l'infirmité d'une masse pesante et grossière (1300) : de même Notre-Seigneur, quoiqu'il anime par son Esprit le corps de toute l'Eglise et la masse des Chrétiens, toutefois, parce qu'ils sont si grossiers et si stupides qu'ils ne peuvent parler à Dieu, ni s'entretenir avec lui, et qu'ils ne peuvent rien voir ni comprendre de ses mystères, il faut que lui-même en qualité de chef y supplée (1301).

Il faut qu'il demande à Dieu tous les besoins du corps, qu'il parle pour le corps, qu'il voie pour le corps, qu'il entende la voix du Père pour le corps, en un mot, qu'il fasse tout pour le corps et à la place du corps, comme en étant le chef et le véritable supplément.

Et c'est là aussi ce que le prêtre doit faire dans l'Eglise. Car Notre-Seigneur veut vivre en lui, et lui communiquer sa vie de prêtre et de chef pour les besoins et les nécessités de l'Eglise ; en sorte qu'il doit être le supplément des fidèles, qui sont ignorants, muets, aveugles, insensibles à leurs devoirs.

Que si le prêtre, sans avoir aucun emploi particulier ni aucun bénéfice dans l'Eglise qui le charge des âmes, est néanmoins chargé de tous ces devoirs en qualité de simple prêtre, et en vertu du seul sacerdoce, que n'est-il pas obligé de faire ensuite ? Quelle sainteté ne doit point être en lui ? quelle oraison ne doit-il point pratiquer ? quels devoirs de religion ne doit-il point rendre à Dieu pour satisfaire à ses obligations immenses (1302) ?

Il n'y a aucune sorte de pénitence, il n'y a aucune espèce de louanges, il n'y a point de sentiment d'amour et de reconnaissance, il n'y a point de genre d'honorer Dieu qui ne lui doive être familier.

Il doit être plus affectif, plus reconnaissant, plus contrit et plus religieux envers Dieu que ne l'était David, qui n'était point prêtre. Ainsi il ne doit point cesser de lire les Psaumes, et de s'occuper dans ces devoirs de religion si différents qui s'y rencontrent (1303)

Il n'y a sorte de louanges où il ne se doive épandre avec ce Prophète. Il n'y a genre de contrition, de douleur et de confusion, dans laquelle il ne se doive épancher avec lui ; il n'y a sorte de reconnaissance et de remer-

tuus est ! (Petr. Cellens., *De panibus*, cap. 20.)

Hæc plane sub compendio probabilium ministrorum Christi est regula, ut orationi vacent, divinis die noctuque intersint laudibus, Domini voluntatem infatigabiliter compleant, ejus concupiscant præsentiam, honorique ipsius in cunctis, quæ agunt, intendant. (B. Laurent. Justin., *Serm. de Euchar.*)

In Ecclesiæ ordine constituti in hoc positi sunt, ut Deum repræsentent, non solum secundum quod in se est, sed etiam secundum quod aliis influit. (D. Thom., *Supplem.*, q. 34, a. 1.)

(1299) A capite Christo in membris spiritualiter influitur virtus actualiter operandi. Unde dicit Apostolus : secundum operationem in mensuram uniuscujusque membri : Quasi dicat, Non solum a capite nostro Christo est membrorum compactio per fidem, nec sola connexio vel colligatio per mutuam subministrationem charitatis : sed certe ab ipso est actualis membrorum operatio, sive ad opus motio secundum mensuram et competentiam cujuslibet membri. (D. Thom. *ad Ephes.* IV.)

Si quid dulcisonæ vocis habet hæc decima chorda divinæ laudationis, scilicet natura humana, hoc tuus in ea suavis contactus operatur, dum in Psalterio decachordo psallis gloriam Patris. Psalle ut psallis, Domine ; modulare dulce melos Patri. (S. Anselm., lib. X, medit. 10.)

(1300) Tangendo sentis in cæteris membris : In capite autem et vides et audis, et olfacis, et gustas et tangis. Si tanta est excellentia capitis ad membra cætera, quanta est excellentia capitis universalis Ecclesiæ, id est, Filius hominis. (S. Aug., *In psal.* XXIX.)

(1301) Pro corpore (id est Ecclesia) in terra laborante, caput (Christus) de cœlo clamat. (S. Aug., *In psal.* CXXX.)

Putasne Sacerdos tantus sic est populi, sic universitatis oblitus, ut sibi soli omnium legatus adesset, ut advocatus omnium pro se singulariter oraret ; ut tantum Pontificatus officium intra domesticas arctaret curas, inter familiares clauderet et occuparet angustias et incensum totius plebis in solum desiderium proprii pignoris addiceret veteranus antistes... Absit, fratres, absit. (S. Petr. Chrysolog., serm. 88, *De Zachar. sacerdot.*)

(1302) Populorum Patres, intercessores mundi, Christi ministri, Ecclesiarum duces. (S. Laurent. Justin., *Serm. de Euchar.*)

Magnum est et admirabile revera munus Deo assistere et ministrare. (S. Cyrill., *De ador. in spir. et ver.*, lib. XVI.)

Magnis addictus es, noli minimis occupari. (Petr. Bles., *De instit. episc.*)

Ex quadam obligatione, quæ tuo annexa est officio exigitur a te spiritualium frugum mensura propensior, ut sis devotior in oratione, in castitate cautior, parcior in sobrietate, patientior in duris... profusior in lacrymis, in charitate ferventior. (*Ibid.*)

(1303) Quomodo sacerdotis nomen subire auderem, priusquam lingua exsultatione impleta fuisset, divinæque melodiæ plectrum effecta, a gloria excitata diluculo exsurgens, atque eo usque laborans, ut faucibus ipsis adhæreat ? (S. Greg. Naz., orat. 1.)

Laudate eum in tympano et choro, laudate eum in chordis et organo, etc. (*Psal.* CL, 4.) Vos estis tuba, psalterium, cithara, tympanum, chorus, chordæ, et organum, et cymbala jubilationibus bene sonantia. Vos estis hæc omnia. (S. Aug., *In psal.* CL.)

Digitized by Google

ciment qu'il ne doive pratiquer avec ce même saint. Enfin, il n'y a point de sentiment d'amour ni de louange dans lequel il ne doive entrer, à cause qu'il continue la vie de Jésus-Christ, comme prêtre et comme chef des hommes, qui, en cette qualité, est chargé d'aimer, d'honorer, de louer et de remercier Dieu pour tous les hommes, portant la douleur du péché de tous, et désirant de mourir et de souffrir pour tous (1304).

La religion ne voit point de devoirs ni d'hommages à offrir à Dieu, qu'elle ne se croie indispensablement obligée de lui rendre. C'est à quoi elle porte intérieurement le véritable religieux; c'est là le sentiment ordinaire qu'elle lui inspire, c'est l'exercice continuel qu'elle lui donne. De là vient qu'il se plaît à pouvoir honorer son Dieu par sa destruction, qu'il est toujours prêt en esprit à mourir afin de le satisfaire pour tous, et qu'il est dans une continuelle disposition de se sacrifier soi-même pour le contenter et l'honorer au nom de tous (1305).

L'âme vraiment religieuse ne regarde pas ce qu'elle doit à Dieu, mais ce que Dieu désire et ce qu'il mérite. C'est pourquoi le vrai prêtre vraiment religieux, qui envisage Dieu dans son étendue et dans le total de l'honneur qui lui est dû, s'emploie pour tous; et, après avoir fait pour eux ce qu'il peut, il y sollicite les autres pour répandre ainsi en tous la religion de Jésus-Christ.

Il n'est pas content d'adorer Dieu tout seul, mais il désire que tout le monde l'adore. Il parle et prêche pour cela, et il prie pour tous, afin que tous s'acquittent de leurs obligations, et qu'ils se mettent en devoir d'honorer Dieu, et de rendre à sa Majesté ce qu'elle mérite (1306).

Un prêtre vraiment religieux et véritablement prêtre ne cherche point pour lui seul les dons de Dieu. Il n'est point dans la jalousie des épouses qui désirent de recevoir elles seules les faveurs et les dons des époux. Il ne pense qu'à rendre ses devoirs à son Dieu, et ne s'occupe qu'à l'honorer, à le servir, à l'adorer et à l'aimer en pureté.

C'est le propre des épouses de recevoir les dons et les douceurs de leurs époux, et pour cela les plus aimées en reçoivent aussi davantage. Mais les vrais serviteurs de Dieu et les prêtres de Jésus-Christ ne sont appliqués qu'à ses propres intérêts, et ne désirent que de le glorifier et le faire honorer par tout le monde (1307).

Ce n'est pas à eux à s'enivrer dans l'amour et à se perdre en ses douceurs; ils laissent faire à leur Maître ce qui lui plaît en eux; et s'abandonnant et confiant en sa bonté pour ce qui les touche, ils s'appliquent de tout leur cœur à procurer sa gloire, se rendant pour cela attentifs aux besoins de tout le monde, et se tenant toujours prêts à le servir en toutes choses (1308).

C'est pour cela qu'il ne doit point y avoir de moments oisifs et inutiles dans la vie d'un prêtre, et qu'il ne faut pas qu'il ait d'application à soi, ni qu'il recherche de satisfaction sensible dans les plaisirs de la chair. Le prêtre, toujours libre d'esprit, toujours attentif à Dieu, toujours perdu en Jésus-Christ, pour rendre en lui à Dieu tout ce qui lui est dû de la part de tout le monde, doit être dégagé de toutes ces délicatesses, aussi vaines qu'elles sont indignes de son caractère (1309).

Or, quand je dis que le prêtre doit être toujours perdu en Jésus-Christ, j'entends qu'il doit être si étroitement et si intimement uni à Jésus-Christ, et avoir son âme tellement abîmée en lui, qu'il en prenne les sentiments, les dispositions et tous les mouvements; qu'il entre totalement dans les

(1304) Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo. Totum cor meum in aram tuæ confessionis imponoꝫ holocaustum laudis tibi offero... Totum cor meum flamma tui amoris accendat, nihil in me relinquatur mihi, nec quo respiciam ad meipsum; sed totus in te æstuam, totus in te ardeam, totus diligam te, tanquam inflammatus abs te. (S. Aug., *In psal.* CXXXVII.)

(1305) Spiritualis omnis imperii finis est, ubique privata utilitate neglecta commodis aliorum consulere... Pro omnibus dimicat, pro omnibus peccatur. Zelo omnes persequitur, pro omnibus inflammatur, tam a lege alienis, quam legi subjectis; gentium concionator, Judæorum patronus. Quin etiam majus aliquid pro suis secundum carnem fratribus ausus est (ut ipse quoque aliquid audeam hoc dicens) eos ad Christum loco suo introduci pro sua charitate optat. (S. Greg. Naz., orat. 1.)

O ingentem animi præstantiam! O ingentem animi fervorem! Christum qui nostra causa maledictum factus est, qui infirmitates nostras suscepit et morbos portavit, imitatur: Aut ut moderatius dicam, primus post Christum, eorum causa, etiam tanquam impius perpeti non recusat, modo ipsi salutem consequantur. (*Ibid.*)

(1306) Vera religio est qua et Deo digna veneratio impenditur, et cultoribus congrua sanctificatio... Sacerdotium utrique deservit, scilicet divinæ voluntati, et humanæ sanctificationi. (Guillelm. Paris., tract. *Cur Deus homo*, c. 7.)

Intelligant (clerici) se cum in Dei militia ascripti sunt, non ad commoditates aut voluptates, sed ad labores ac sollicitudines vocatos esse; et in iis numerari, quos dedit Deus in opus ministerii. (*Conc. Mediol.*, I, p. II, tit. *De vit. et hon. cler.*)

(1307) Fidelis servus es, si non quæ tua sunt quæris, sed quæ Jesu Christi, et in symbolum publicæ utilitatis conferas, quod tibi cœlestis gratia prærogavit. Quære ergo non quod tibi expediat, sed quod multis. (Petr. Bles., *De instit. episc.*)

(1308) Sit in vobis iste fervor. Si amatis Deum, rapite omnes ad amorem Dei. Rapite eos ad fruendum, et dicite: *Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen ejus in idipsum.* (*Psal.* XXXIII, 4.) Rapite quos potestis, hortando, portando, rogando, etc. Rapite ad amorem, ut magnificent Dominum. (S. Aug., *In psal.* XXXIII.)

Sacerdotum est quidquid possunt ad utilitatem gregis sibi commissi facere: quod autem vires suas excedit Domino devotissime commendare. (Hug. a S. Vict., *De sacram.*, lib. I.)

(1309) Nullum tempus feriatum habeas. (Petr. Bles., *De instit episc.*)

Nullum tempus te inveniat otiosum. (*ibid.*)

Recedat ab animo meo omnis delectatio quæ extra illum est, nullus vitæ præsentis affectus, nullum mihi solatium blandiatur. (S. Anselm., lib. X, medit. 1.

Digitized by Google

applications de Jésus même envers son Père (1310).

Je sais des prêtres qui, dans l'union qu'ils ont au Fils de Dieu, se sentent vivement pénétrés et tout remplis de ces mêmes dispositions envers toutes choses. Quelquefois ils sentent une charité immense pour le prochain : d'autres fois ils se trouvent tout pleins de ses louanges envers Dieu : souvent ils sentent les mouvements de son amour ardent; et toujours ils ont le cœur brûlant de son zèle pour la majesté de son Père.

Ce qui est admirable, et que le commun des Chrétiens ne conçoit pas, est qu'il s'en est vu, et j'en ai même connu quelques-uns, qui se sentaient comme s'ils eussent été partout le monde dans les ciboires, et qui étaient rendus participants des louanges et des devoirs envers Dieu, que Jésus-Christ lui rendait partout dans le Saint-Sacrement. Ce qui fait bien connaître quelle est la communication que Notre-Seigneur Jésus-Christ fait au prêtre de ses dispositions intérieures et de ses mouvements plus purs envers son Père (1311).

Cette grâce est commune à ceux qui veulent vivre selon la foi, et jouir des privilèges des saints prêtres, c'est-à-dire qui veulent s'unir intérieurement à Jésus-Christ, se lier à lui d'affection, et demeurer toujours perdus en lui, pour s'élever en lui incessamment à Dieu (1312).

C'est là la vie du prêtre, que de vivre uniquement pour Dieu en Jésus-Christ, c'est à-dire en sa vertu, en sa grâce, en son esprit, en ses mœurs et en toutes ses saintes et adorables dispositions. Ce qui semble difficile à concevoir est comment le prêtre, qui ne voit pas ainsi que Jésus-Christ tout ce qui est adorable en Dieu, peut néanmoins, comme lui, l'honorer et le glorifier (1313); mais c'est là le privilége de la foi, qu'il faut admirer, quand même on ne le comprendrait pas.

La foi propose Dieu tel qu'il est en tous ses attributs et en toutes ses grandeurs; elle le propose adorable, comme il est en lui-même; elle le propose tel que Jésus même le connaît. La foi s'étend à tout ce que Jésus-Christ voit, et il n'adore rien qu'il ne nous le propose aussi par la foi à adorer. De sorte qu'en nous présentant par la foi devant Dieu tel qu'elle nous le montre, nous le voyons en tout ce qu'il est adorable (1314).

Or avec la foi, qui est le fondement de notre religion, qui nous propose Dieu non-seulement tel que nous le voyons, ou tel que nous le concevons, mais qui nous le montre tel qu'il est en lui-même, et qui a cet avantage quand elle est vive, de porter toujours dans l'âme avec elle l'espérance et la charité (1315), nous avons encore ce bonheur de posséder le Saint-Esprit qui satisfait à tous nos devoirs; car alors il n'est point arrêté ni restreint par nos vues ni par notre propre activité (1316); il rend en nous à Dieu tous les devoirs de notre vocation, et satisfait à toutes les obligations de notre ministère. Ainsi en nous laissant à lui, en nous abandonnant à sa vertu, et ne cherchant que Dieu seul et son divin service, nous nous trouvons en état de remplir toutes nos obligations, de satisfaire à tous nos devoirs, et de répondre à tous les desseins que Notre-Seigneur a pu avoir sur nous, en nous appelant au sacerdoce (1317).

CHAPITRE VII.

Profession des prêtres pour se conformer à Jésus-Christ, hostie au très-saint Sacrement.

Comme l'état de Jésus-Christ, hostie dans le saint Sacrement, est un état qui doit ser-

(1310) Ad propitiatorium, et Sanctum sanctorum dulci affectu, pura et defæcata intentione intrat sacerdos cum sanguine jam verum sanguinem Agni immaculati offerens, et communicans passionibus Christi. Unde frequenter quadam beata ecstasi exiens a se et transiens in dilectum, unusque Spiritus factus cum eo, intra quasdam divinæ suavitatis experientias officium propitiationis exsequitur, etc. (Petr. Bles., epist. 139.)

(1311) *Qui mihi ministrat, me sequatur; et ubi ego sum, illic et minister meus erit.* (*Joan.* xii, 26.)

In his verbis aperte significatum est, qui sint veri ministri Dei, Domino in veritate servientes, illi videlicet qui Dominum sequuntur. Quomodo, inquis, sequuntur? Quocunque et qualitercunque illos trahit. Quorsum ergo trahit? Ubi ipse est, hoc est ad omnia opera, vias et modos... Itaque oportet hominem in cunctis actibus et modis suis mente esse prompta et devota, ut quasi dicat : Deus meus, o si possem gratum tibi facere, idque omnibus in locis, et apud quoscunque! (Thaeler., *Serm. de S. Laurent.*)

(1312) *Sequuntur Agnum quocunque ierit.* (*Apoc.* xiv, 4.)

Ubi fides Christum non sequeretur? Si ascenderit in cœlum, ipsa illic est. Si descenderit in infernum. Et si sumpserit pennas diluculo et habitaverit in extremis maris, illuc, ait, manus tua deducet me, et tenebit me dextera tua. (S. Bern., serm. 79 *in Cant.*)

(1313) *Mihi vivere Christus est.* (*Philipp.* i, 21.) *Vivit in me Christus.* (*Gal.* 2.) Non humana est ejusmodi vita, videlicet ipso Christo vivente in nobis, hoc est agente ac dominante. (S. Chrysost., hic.)

(1314) Quid non invenit fides? Attingit inaccessa deprehendit ignota, comprehendit immensa, apprehendit novissima, ipsam denique æternitatem suo illo vastissimo sinu quodammodo circumcludit. Fidenter dixerim, æternam beatamque Trinitatem, quam non intelligo, credo, et fide teneo quod non capio mente. (S. Bern., serm. 76 *in Cant.*)

Papæ! quale illud est, fides, quod talem facit rerum evidentiam, qualis est, dum res ipsæ palam proponuntur. (S. Chrys., *In Epist. ad Hebr.*, hic.)

Fides religionis fundamentum. (S. Chrysost, *Serm. de fide, spe et charit.*)

Quidquid est illud, quod videt angelus, hoc mihi umbra fidei servat. (S. Bern., serm. 31 *in Cant.*)

(1315) Pia fides sine spe et charitate esse non vult. (S. Aug., epist. 222.)

(1316) Contemne spiritum tuum : accipe Spiritum Dei : Non timeat spiritus tuus, ne cum cœperit in te habitare Spiritus Dei, angustias patiatur in corpore tuo. (S. Aug., *De verb. Apost.*, serm. 15.)

(1317) Dic ergo ei : Scio quod plusquam ego, me diligis. De me igitur amplius non curabo, sed so-

Digitized by Google

vir de modèle à tous les prêtres, tous ceux qui seront appelés au sacerdoce, doivent, selon l'avis que l'évêque leur donne en leur ordination, avoir un très-grand soin de s'y rendre conformes, et de se tenir dans les dispositions nécessaires, pour être avec ce divin Sauveur, de saintes hosties consommées à la gloire de Dieu (1318).

Pour cela, ils seront morts à tout l'extérieur du monde, et ne s'y laisseront non plus aller, que s'ils étaient morts et ensevelis dans le tombeau, imitant Notre-Seigneur au très-saint Sacrement, qui, enveloppé sous les espèces, ne se laisse point toucher de l'honneur des richesses ni des plaisirs de la terre (1319).

Ils seront morts aux coutumes du siècle et aux usages du monde, n'en suivant point les modes, et retranchant de leurs entretiens, de leurs vêtements, de leur conversation, tout ce qui pourrait s'y trouver de conforme; car étant morts en esprit au monde et à leur première génération, ils ne doivent plus adhérer ni donner aucun signe qu'ils vivent encore à ce premier état (1320).

Ils seront aussi morts à eux-mêmes, et ne se soucieront non plus de ce qui les regarde, que s'ils n'étaient plus, étant consommés en Jésus-Christ, qui les fera vivre pour Dieu seul, s'estimant morts, comme dit saint Paul, et vivant à Dieu en Jésus-Christ (1821).

Ils seront tellement anéantis en eux-mêmes et vivants de Jésus-Christ seul, qu'ils ne penseront plus qu'à glorifier Dieu, et à le faire honorer par tout le monde, brûlant du zèle de son Fils, qui n'est que feu dans le très-saint Sacrement (1322).

Ils souffriront qu'on les foule aux pieds, qu'on les batte, qu'on les oppresse, sans rien dire, de même que les espèces du pain et du vin, qui ont été traitées de la sorte pour être mises en état de renfermer Notre-Seigneur en elles; car les unes ont été sous la meule, les autres sous le pressoir, les autres foulées aux pieds, et même leur substance a été toute anéantie, pour être totalement convertie en Jésus-Christ (1323).

Ils seront ravis d'être traités de la sorte, et n'auront point de plus pressants désirs, que de passer extérieurement par les mortifications, par les outrages et par les persécutions, et de souffrir intérieurement d'être anéantis par l'esprit de Notre-Seigneur, qui les consomme dans sa vie, afin d'être ainsi des hosties mortes à l'extérieur et vivantes à Dieu dans l'intérieur (1324).

Ils ne désireront point d'être aimés ni estimés, ne devant plus y avoir en eux d'être propre que l'on puisse remarquer. Que s'ils s'aperçoivent que l'on estime leurs personnes, ils s'humilieront et se confondront devant Dieu, d'avoir encore en eux quelque chose de vivant et de propre, que l'on aime et que l'on estime. Il faut souffrir avec grande peine que l'on porte de l'amour et de l'estime à ce qui n'est pas Dieu (1325).

Que s'ils remarquent que ce sont les dons de Dieu que l'on estime en eux, et non pas leurs personnes, ils auront un très-grand soin de l'adorer pour ses dons et de le prier que lui seul en soit honoré, sans qu'il souffre que sa créature ait la moindre part aux reconnaissances et aux hommages qu'on lui en doit rendre uniquement (1326).

Il faut aussi que les prêtres soient si fort

lum tuis deliciis inhærebo, et tu mei curam habeto, etc. Tu intende mihi et meæ infirmitati ut ipsam subleves, etc. (S. Bonav., *Stim. amor.* part. II, c. 2.)

(1318) Imitamini quod tractatis. (*Pontif. Rom.*, in ordin. presbyt.)

Qui vult proximus Deo esse, debet imitari hoc esse quod Deus est. (S. Max., *Hom. in Litan.*)

(Christus in Eucharistia) mortificationis exemplum reliquit. (Cyprian., *Serm. de passion. Dom.*)

(1319) Animam accedere oportet ad verum Pontificem Christum, mactari, et mori mundo, ac priori vitæ, atque transponi in alteram vitam et educationem divinam. Quemadmodum si quis moritur in civitate, neque voces illorum qui ibi degunt, neque sermonem, neque sonum exaudit, et transponitur in alium locum, ubi nullæ sunt voces, nulli clamores illius civitatis. Sic et anima, etc. (S. Macar., hom. 1.)

(1320) Ipse non sibi, sed Christo et prædicationi vivens, mundumque sibi ipsi crucifigens, ac mundo et rebus iis quæ in aspectum cadunt crucifixus, parva omnia, et cupiditate sua inferiora existimat. (S. Greg. Naz., orat. 1.)

(1321) Signum est Christum nos habere, spiritumque in nobis esse, cum corpora nostra ab iis corporibus nihil differunt, quæ tumulis recondita jacent. (S. Chrysost., hom. 13, *Rom.*, VIII.)

(1322) Tunc homo seipsum commutat in Deum, quando eligit et diligit se odiri, et solum Deum diligere, et circa nihil aliud vult affici, et de nihilo curat nisi de ipso Deo, et totaliter sitit quomodo per se vel per alios honorificetur Dominus Deus suus. (S. Bonav., *Stim. amor.*, p. III, c. 2.)

(1323) Sicut frumenti grana gradatim arte humana proficiunt ad panis complementum... Ad hoc enim quod de eis panis et hostia fiat, primo duritiei eorum conteritur, et in minimas partes deducitur : secundo a furfure emundatur : tertio admista farina ad invicem per aquam, demum per ignem decocta in panem seu hostiam solidatur. *Sic*, etc. (S. Bernard. Sen., t. IV, *Serm. de præpar. sacram.*)

(1324) Ut possimus perfecte Deum diligere, debemus nos perfecte odire... Tunc autem perfecte te odis, quando non solum vis ab hominibus conculcari, sed etiam teipsum tantum abhorres, ut vix teipsum valeas tolerare, et velles etiam a creaturis irrationabilibus et insensibilibus impugnari.

(1325) Fidelis Pontifex qui bona quælibet per manus suas transeuntia sive divina beneficia ad homines, sive hominum vota ad Deum columbino intuens oculo, nihil sibi retentat ex omnibus. Nec populi requirit datum, sed lucrum. Nec Dei gloriam usurpat sibi, acceptum talentum non ligat in sudario, sed partitur nummulariis, a quibus et usuras recipit non sibi sed Domino. (S. Bern., epist. 42, *Ad Henr.* c. 3.)

Non influentur officiosis occurrentium salutationibus sed graventur; nec honorari se, sed onerari faventium sibi laudibus quærant.(S. Prosp., *De vit. sacerd* , c. ult.)

(1326) Omnia spiritualis exercitii lucra referas ad illius gloriam, qui est Rex gloriæ. Fur enim et la-

Digitized by Google

anéantis en eux-mêmes, qu'ils ne pensent plus, en servant Dieu, à la récompense qu'ils en espèrent, mais seulement à sa plus grande gloire, qu'ils doivent avoir uniquement en vue (1327).

Ils ne doivent plus rien regarder de ce qui les touche, à cause qu'étant consommés avec Jésus-Christ en Dieu, ils n'ont plus rien à eux et ne sont plus à eux-mêmes. Il ne doit plus y avoir de moi dans un prêtre : car le moi des prêtres doit être converti en Jésus-Christ, qui leur fait dire à l'autel, *ceci est mon corps ;* comme si le corps de Jésus-Christ était le corps même du prêtre (1328).

Ils ne doivent plus avoir de vie intérieure que celle du Fils de Dieu (1329), qui les doit mettre en état de pouvoir dire comme saint Paul : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus : « Je vis, non ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi : »* vie qui demande qu'ils aient le même esprit que Jésus-Christ, qui leur donne ses mêmes dispositions, qui les anime des mêmes sentiments, les applique et les élève à Dieu pour lui rendre les devoirs qu'il lui rend lui-même incessamment en qualité de prêtre (1330).

Les prêtres sont les suppléments de Jésus-Christ qui accomplissent ce qui manque à sa religion : car il se sert d'eux pour se multiplier lui-même ; et en se multipliant, multiplier les louanges, les respects, les adorations, les sacrifices qu'il veut offrir à Dieu son Père, et qu'il souhaiterait de lui rendre par tout le monde, à cause que partout son Père habite, et que partout il mérite de recevoir ses hommages (1330*).

Le prêtre doit donc être comme un Jésus-Christ louant, adorant, bénissant, glorifiant son Père. Il doit être une hostie de louange, dont le cœur doit être occupé et converti en bénédictions, en hommages et en révérence perpétuelle, qui est l'état de Notre-Seigneur au très-saint Sacrement de l'autel, où il est hostie vivante, hostie religieuse, hostie qui rend à Dieu, le plus parfaitement qu'il se puisse concevoir, tous les devoirs de la religion (1331).

Les prêtres feront encore profession d'adorer le très-saint Sacrement, et d'avoir une vénération toute particulière pour Jésus-Christ en ce mystère (1332). Car c'est principalement par l'adoration fréquente des mystères qu'on en obtient la grâce. Ainsi ils s'y rendront présents autant qu'ils pourront et seront très-assidus à lui rendre leurs hommages et à lui procurer tout l'honneur qu'il leur sera possible parmi les peuples.

Quand ils seront présents à ce très-adorable Sacrement, ils demanderont à Dieu avec instance qu'il fasse connaître et honorer son Fils, surtout en ce divin mystère. Ils le prieront d'éclairer le monde de sa divine lumière, afin qu'en découvrant son amour et l'excès de la bonté qui le porte à se donner ainsi en nourriture à tous les hommes, il opère en tous les cœurs un général embrasement, et qu'il n'y en ait pas un qui ne soit consommé dans ce divin amour (1333).

Ils demanderont aussi très-assidûment à Dieu, qu'il lui plaise faire porter ce divin Sacrement jusqu'au bout du monde, afin que par ce moyen il reçoive partout en son Fils des louanges et des adorations parfaites, et qu'il n'y ait point de lieu, s'il est possible, sur la terre, où il ne soit honoré autant qu'il le veut être (1334).

Dieu ne peut être honoré davantage que par cette divine hostie : car elle comprend en soi toute la religion et tout le culte de Dieu. Il n'y a sorte de louange, de respect et d'hommage qu'elle ne renferme, et qui

tro es, si tibi aliquid inde usurpare præsumas. Illuc unde flumina exeunt revertantur. Animalia apud Ezechielem ibant et revertebantur. Quidquid gratiæ conferebatur eis ad Dominum referebant. (Pᴇᴛʀ. Bles., *De instit. episc.*)

(1327) Tui omnes in Jesum et sensus dirigantur et actus. S. Bᴇʀɴ., serm. 15 *in Cant.*)

(1328) Moribus ac prædicationibus suis non suam sed Christi gloriam quærant : nec verba aut facta sua in pretium favoris conciliandi, sed quidquid sibi sacerdotaliter viventibus atque docentibus honoris impenditur, Deo semper ascribant. S. Pʀosp., *De vit. sacerd.*, l. I, c. ult.)

(1329) Jam non nostram, sed Christi vitam, sed Christum ipsum vivimus. (S. Aᴍʙʀos.)

(1330) Tuo Corpori incorporare non voluisti, et tuo nos potare sanguine, ut sic tuo inebriati amore tecum unum cor, et unam animam haberemus. S. Bonav., *Stim. amor.*, p. II., c. 2.)

Etenim hodie Christus ipse est qui omnia operatur, et tradidit, quemadmodum tunc, quando scilicet seipsum in cœna dedit discipulis suis. (S. Cʜʀʏsost., hom. 27, *in I Cor.* XI.)

(1330*) Dominus noster Jesus Christus, e terris ascensurus ad cœlos, sacerdotes sui ipsius vicarios reliquit. (*Conc. Trid.*, sess. 14, c. 5.)

Sacerdos juge ac continuum debet esse perfectionis holocaustum. (Hᴇsʏch., lib VI *in Levit.*)

(1331) Dicamus illi et nos : In me sunt Deus vota tua quæ reddam laudis tibi. Ara tua conscientia tua. Immola Deo sacrificium laudis, et redde Altissimo preces tuas. Hoc odore Dominus delectatur. (S. Aᴜɢ., *In psal.* XLIX.)

Ecce advocatus apud Patrem : Ecce Pontifex summus : Ecce hostia sancta, beneplacens, et perfecta, in odorem suavitatis, et oblata et accepta. (S. Aɴsᴇʟᴍ., lib. X. *Medit.* medit, 3.)

(1332) *Ubi fuerit corpus, ibi congregabuntur et aquilæ.* (*Matth.* XXIV, 28.)

(1333) *Panem Nostrum quotidianum*, etc. Bone Jesu, quare dixisti quotidianum, etc.? Nonne sufficit, si per diem unam in nobis habitas, et moraris nobiscum? Quid fecimus tibi, etc. Aliud nescio dicere, nisi ex quo vis semper esse nobiscum, nos omni tempore simus tecum; et nunquam a te, Sponso benignissimo, specioso, cibo suavissimo recedamus. (S. Bonav., *Stim. amor.*, p. III, c. 17.)

Ita, Domine, tuo amore et devotione nos conglutines tecum, ut non possimus a te recedere, nec velimus. Sic panem nostrum quotidianum da nobis hodie. (*Ibid.*)

(1334) Dicit Isaias : Faciet Dominus Sabaoth convivium omnibus gentibus : bibent lætitiam, bibent vinum : Ungentur unguento in monte illo. Tale hæc omnia gentibus, etc. Mysterium Novi Testamenti a Christo conditi significans. (Eusᴇʙ., *Demonstr. Evang.*, lib. I, c. 10.).

Eucharistia vocatur, Gloria Dei. (S. Iɢɴᴀᴛ., *Epist. ad Ephes.*)

Digitized by Google

d'elle ne soit dérivée dans l'Eglise (1335).

Cette divine hostie est l'abrégé de toute la religion : de sorte que celui qui l'offre à Dieu, lui offre en même temps tous les honneurs, tous les hommages, tous les cantiques, tous les psaumes, toutes les hymnes qui se récitent dans l'Eglise ; et en même temps il lui offre tout le respect, toutes les révérences et toutes les adorations qu'on lui présente dans les cieux. C'est pourquoi nous avons grand sujet pour la gloire de Dieu, de le prier avec instance, de faire porter par tout le monde cette adorable hostie, afin que partout il reçoive les louanges qui sont justement dues à sa grandeur (1336).

Les prêtres sont surtout obligés de faire honorer le très-saint Sacrement, parce que c'est la victime que Dieu leur a mise entre les mains, et que, pour faire estimer la valeur du sacerdoce et du sacrifice qu'ils offrent, ils doivent faire honorer autant qu'ils peuvent la dignité de leur hostie.

Ils doivent encore faire honorer le très-saint Sacrement pour faire honorer Dieu. Car celui qui sait la valeur de cette divine hostie, et qui ensuite connaît qu'on l'immole à Dieu, et qu'elle est consommée pour sa gloire, conçoit quelque chose de la grandeur de Dieu : et d'autant plus qu'il honore l'hostie, d'autant plus estime-t-il la majesté de Dieu à qui elle est offerte (1337).

Il faut encore, pour le profit des peuples, que les prêtres travaillent à faire glorifier le très-saint Sacrement, afin qu'ils établissent leur confiance en lui, et qu'ils en sentent tous les effets, n'y ayant rien qu'on ne doive espérer par la seule présence et par la simple offrande et représentation qu'on fait à Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, son cher Fils, en ce mystère (1338).

Les prêtres doivent être comme cette sainte hostie, dont tout l'extérieur ne paraît que du pain, mais dont tout le fond est Jésus-Christ : ainsi, ils doivent n'être plus eux-mêmes, mais être entièrement convertis en Jésus, n'ayant l'extérieur de l'homme. Ils doivent être totalement morts à tout intérêt propre et n'avoir en eux que les intérêts de Dieu. Ils doivent être tellement zélés pour sa gloire, qu'ils souhaitent ardemment qu'elle soit procurée par toutes les créatures que Dieu voudra, telles qu'elles puissent être, sans qu'ils entrent en jalousie lorsqu'ils voient que ce n'est pas par eux, mais que c'est par d'autres qu'elle s'établit (1339).

Ils doivent être ravis que Dieu soit glorifié en ce sacrement par la communication de ses dons : car cette libéralité est une des voies qui le magnifie davantage. Mais ils doivent désirer cette communication si purement, qu'ils ne la souhaitent que pour ceux que Dieu désire, sans s'y mêler eux-mêmes, ne voulant que ce que Dieu veut, et ne désirant rien que selon la mesure de la gloire qu'il prétend en retirer (1340).

Le prêtre étant entré dans l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ prêtre, entrera dans ses desseins pour Dieu, qui sont sa gloire et le bien de son Eglise, dont il demandera l'avancement, souhaitant pour chacun la grâce qu'il lui a préparée, et la demandant pour soi, comme pour un des membres de l'Eglise, selon la mesure qu'il lui a destinée, le priant instamment qu'il ne souffre point qu'il apporte un empêchement aux desseins qu'il a de lui bien faire.

Les prêtres auront en eux un vrai esprit de pénitence, comme étant hosties et sacrificateurs pour les péchés du monde ; imitant l'exemple de Notre-Seigneur, qui, dans l'exercice de son sacerdoce, selon l'ordre d'Aaron, durant sa vie voyagère, a porté la peine de nos péchés ; et qui maintenant sur l'autel, où il est prêtre selon l'ordre de

(1335) Nunc carnalium sacrificiorum varietate cessante, omnes differentias bestiarum, una corporis et sanguinis Domini implet oblatio. (S. Leo, serm. 8, *De Passione*, c. 7.)

(1336). Hostia unica et perfecta Ecclesiæ. (Euseb.) Canticum novum immissum in os nostrum : Carmen Deo nostro. (Euseb., *Demonstr. Evang.*, lib. I, c. 10.)

Sacro-sanctum ac Deo plenum sacrificium. (*Ibid.*)

Nullo alio sacrificio honorificentius laudatur Deus, quam per altaris immaculatam hostiam, quam præcipue ob divinæ laudis exhibitionem complendam, Ecclesiæ suæ Christus offerendam instituit. (B. Laur. Justin., *Serm. de Euchar.*, n. 26.)

Hostia omnium sacerdotum. (S. Paulin., epist. 5.)

(1337) *Nunc clarificatus est Filius hominis, et Deus clarificatus est in eo.* (*Joan.* XIII, 51.)

Hoc de Eucharistia quam S. Ignatius *Gloriam Dei* vocat, intelligunt quidam interpretes. Nihil enim potuit Christo accidere gloriosius, quam ita destrui in Dei honorem, et nihil etiam potuit Deo accidere gloriosius, quam talis tamque nobilis hostiæ immolatione coli a Christo, et ab ejus administris. Si quidem cum ipsius Christi exinanitio sit hoc tremendum sacrificium, ut loquitur sanctus Dionysius Alexandrinus in *Epist. ad Paulum Samosat.* Fieri non potest ut non cedat in summum Dei honorem ejusque supremum cultum. Quantum enim Christus hic dejicitur depressus usque ad nihilum, tantumdem extollitur Deus.

(1338) Quid dulcius quam Genitorem in nomine Unigeniti exorare, Patrem recordatione Filii ad pietatem flectere, Regem charissimæ prolis denotatione mitigare, etc. Sic rei solent non solum vitam, sed insuper nancisci insolitam gratiam, etc. : sic delinquentes servuli evadunt supplicia dominorum, dum pro eis intervenit dulcedo filiorum. (S. Anselm., lib. X, medit. 3.)

(1339) Omnes nos victimæ Dei sumus. (S. Hieron., *In psal.* X.)

Si teipsum exueris, et per hunc modum in Deum intraveris, cave ne extra ipsum possis aliquo modo inveniri. (S. Bonav., *Stim. amor.*, p. III, c. 2.)

Cum prophetarent in castris cucurrit puer, et nuntiavit Moysi, dicens : Eldad et Medad prophetant in castris. Statim Josue filius Nun, minister Moysi, et electus e pluribus, ait : Domine mi Moyses, prohibe eos. At ille : Quid, inquit, æmularis pro me? quis tribuat ut omnis populus prophetet, et det eis Dominus Spiritum suum? (*Num.* XI, 27-29.)

(1340) Solummodo circa Deum debemus affici, sive in se absolute, sive etiam in quantum isti tanta dona largitur, etc. Unde qui vult Deum et proximum diligere solum Dei honorem sitiat, nihil aliud intendens in omnibus. (S. Bon., *Stim. amor.*, p. I, c. 10.)

Digitized by Google

Melchisédech, en porte toujours l'aversion, ne pouvant plus, dans l'état de la gloire où il est, en supporter la peine.

Ainsi, ils seront soigneux de demander à Notre-Seigneur la communion à son esprit de pénitence, pour accomplir en eux l'obligation de leurs charges, qui les oblige à porter les péchés de tout le monde (1341).

C'est ce qui fut dit à saint Pierre, lorsque Notre-Seigneur lui montrant, sous la forme de bêtes immondes et d'animaux impurs, les péchés de tout le monde, il entendit ces paroles : *Occide et manduca* (1342) : *Tue et mange* ces monstres : consomme en toi tous ces crimes horribles, c'est-à-dire prends sur toi ces péchés, comme j'ai fait après m'être chargé moi-même au Jourdain des crimes de tout le monde, pour en porter la peine.

Il faut donc que les prêtres, imitant Notre-Seigneur, prêtre et hostie pour les péchés du monde, se regardent comme actuellement chargés avec lui de tous les crimes imaginables, et que dans cette vue ils entrent en horreur contre eux-mêmes, et en zèle contre leur propre personne, sentant en eux l'aversion que Dieu et Jésus-Christ ont pour le péché (1343).

Il faut qu'ils agissent contre eux, comme contre une autre personne qu'ils auraient à punir, pour les offenses qu'elle aurait commises contre Dieu, à cause qu'ils sont plus à lui qu'à eux-mêmes, et qu'ils vivent plus à sa gloire qu'à leurs propres intérêts.

Il ne faut point qu'aucune considération les empêche d'entrer dans les intérêts de Dieu, et dans ses sentiments contre le péché pour le punir en quelque sujet qu'il se trouve sans s'épargner eux-mêmes ; et pour le traiter toujours comme il le mérite.

Il faut, comme Jésus-Christ, nous animer du zèle de Dieu contre nous-mêmes. Il était tout plein de l'esprit de Dieu, et sentait en soi tous les mouvements et tous les sentiments de son Père, qui le faisait agir et vivre selon lui, et dans son même esprit. Ainsi, animé de son même zèle, il agissait sur soi comme sur un pécheur, il agissait contre soi-même comme contre un étranger et contre un coupable, et se condamnait comme il aurait fait un criminel qui ne l'eût point touché (1344).

De sorte que Jésus-Christ comme innocent se condamnait comme coupable, Jésus-Christ comme Dieu se condamnait comme homme, et souffrait, selon saint Paul, une contradiction étrange contre lui-même, ayant un zèle furieux contre les péchés, et se voyant pourtant chargé de ces mêmes péchés, et comme coupable de ces mêmes offenses. C'est de ce même zèle dont les prêtres de Jésus-Christ doivent être animés, ne s'épargnant jamais en rien pour abolir le péché, et pour satisfaire à la justice de Dieu.

Enfin, il n'y a rien à quoi un prêtre ne doive s'exposer quand il y va des intérêts de Dieu et de sa gloire. Mon Dieu ! lui doit-il dire, mille croix, mille tortures, et mille morts, pourvu que tout cela aboutisse à votre gloire; que je périsse mille fois, pourvu que ce soit pour votre service, j'en suis content. J'aime mieux périr en vous honorant et en vous servant, que subsister sans votre honneur et sans votre gloire (1345).

Quis adeo dignus, quis adeo est habilis ad susceptionem hujus Sacramenti, ad offerendum Filium Deo Patri, ut ille qui se totum Deo obtulit, totum se in sacrificio consummavit ; qui in se annullatus est, et in Deum totus illatus, qui non quæ sua sunt quærit, sed quæ Jesu Christi. (S. Bonav., *Stim. amor.*, p. III, c. 17.)

(1341) Mediatorem illum Dei et hominum, id est, Christum imitantur. (S. Cyrill., lib. XVI *De ador. in spir. et ver.*)

Imponent, inquit, filii Israel manus suas super capita Levitarum. Ut enim Levitæ super victimarum capita, et animantium pro ipsis in Christi figuram immolandorum manus imponebant, idque non ut benedicerent, sed ut illa manuum impositione quodammodo indicarent Deum peccata nostra ferentem ac pro nobis immolatum. Sic populi qui electos homines pro se ad sacrificandi ministeria Deo addixissent, ita manus illis imponebant. (S. Cyrill. Alex., *De ador. in spir. et verit.*, lib. XI.)

(1342) *Vidit descendens vas quoddam, velut linteum magnum, in quo erant omnia quadrupedia, et serpentia terræ et volatilia cœli. Et facta est vox ad eum : Surge, Petre, occide et manduca.* (*Act.* X, 13.)

(1343) Occide quod sunt, et fac quod es. (S. Aug.) :

Macta et manduca. Quod mactatur quippe a vita occiditur : in vero quod comeditur, in comedentis corpore commutatur. Macta ergo et manduca dicitur, id est, a peccato eos in quo vivunt interfice, et a se ipsis illos in tua membra converte. (S. Greg., *Moral.*, lib. XVIII, c. 20.)

Affectuosis officiis invisceret sibi peccatorem, donec vitæ reddatur. (Petr. Dam., serm. 29.)

(Sacerdotes) testificatores voluntatis Dei. Delicta omnium portantes. Imitatores Christi. (S. Clem., *Constit. apost.*, lib. II, c. 25.)

(1344) Omnis enim pœnitens irascitur sibi, et vindicat in se quod displicet sibi. (S. Aug., serm. 3 *De divers.*, cap. 5.)

Qui amat animam suam perdet eam, sive ponendo ut martyr, sive affligendo ut pœnitens. (S. Bern., serm. 30 *in Cant.*)

Quem et pœnitet, punit se ipsum. (S. Aug., *In psal.* LVIII, conc. 1.)

Pœnitens adversum se officium exercere videtur et accusatoris et testis et tortoris. (S. Ambr., *De pœnit.*, c. 1, 2.)

Semper tibi occulte vel ad disciplinas, vel ad lacrymas, vel ad alia, quæ citra hominis testimonium solus agere poteris, impone tibi jugum Dominicæ servitutis. (Petr. Bles., *De instit. episc.*)

Ministri Christi sunt, inquit Paulus, et ego. Ut minus sapiens dico, plus ego. In laboribus plurimis, in carceribus abundantius, in plagis supra modum, in mortibus frequenter. In his tibi gloriandi forma præcessit. (*Ibid.*)

O commutatio desiderabilis! Totus est in Deum.... Cor suum plenum est ipso Deo, se exuit, in Deum induit, zelo Dei sibimet guerram facit tanquam crudelissimo hosti. (S. Bonav., *Stim. amor.*, part. III, c. 2.

(1345) Malle in nos murmur hominum, quam in Deum esse. Bonum mihi si dignetur me uti pro clypeo. Libens excipio in me venenata spicula blasphemorum ut non ad ipsum perveniant. Non recuso inglorius fieri ut non irruatur in Dei gloriam. (S. Bern., lib. II, *De consid.* c. 1.)

Digitized by Google

LETTRES SPIRITUELLES.

LETTRE PREMIÈRE.

Il parle à une dame de la cour de la nécessité des souffrances, et il lui donne quelques avis pour faire réussir avec douceur le dessein qu'elle avait de se retirer du monde.

J'ai reçu le même jour deux de vos lettres, qui ont fait en mon cœur deux effets bien différents. La première m'a appris ce que jamais je n'aurais compris ni ressenti, savoir le contre-coup sensible que Jésus-Christ souffrit en sa mort des douleurs de Marie. Ce contre-coup lui fut si pénible, qu'il eut une plus sensible douleur de cette peine que de toutes les autres qu'il souffrit en sa passion. Le glaive de douleur qui pénétrait le cœur de la très-sainte Vierge faisait mille plaies sur celui de son Fils; et les blessures que cet amour immense faisait dans le fond de son âme étaient tout autres que celles que lui faisaient ressentir la haine et la cruauté des bourreaux. Le tourment qu'il souffrait de la part de son Père le délaissant sur la croix était extrême, et toutefois, à cause qu'il voyait sa justice irritée justement contre lui, comme étant la victime pour les péchés du monde, il abandonnait son esprit entre ses mains, pour porter tous les effets de sa vengeance. Mais son âme cherchant en la tendresse de sa Mère ce qu'il ne rencontrait plus en celle de son Père, il trouvait un nouveau genre de souffrances par les tourments de l'amour que lui fournissait le cœur de sa mère, desséché dans l'amertume. Oh! que de douleurs et que de peines dans ces cœurs! mais que de joies et de consolations selon l'esprit et selon la pure foi! Quelle force et quel courage cet état de Jésus et de Marie ne doit-il point donner à une âme abattue et opprimée par la désolation! Ce que votre première lettre m'apprit des effets que la divine Providence opérait en votre âme, imprima tous les sentiments que cet état devait faire en la mienne; et aussitôt après l'Esprit-Saint me mit en mémoire ce qu'il dit en l'Evangile par la bouche du divin Maître : *Si le grain qui tombe en terre n'est pourri, il demeure inutile; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.* (*Joan.* XII, 24.) Cet état sans doute est pénible et presque insupportable à la nature, et si Notre-Seigneur ne prêtait la main à l'âme et ne la soutenait intérieurement, elle y succomberait. Selon la pure foi, je suis bien aise que la douleur aille jusqu'à ce point, et il a bien fallu que celle de la très-sainte Vierge, pour être déclarée la Mère des vivants et opérer des fruits de vie tels que l'Eglise les ressent maintenant, ait été au delà de la nôtre. Nous voyons dans la nature qu'après qu'on a semé le bon grain et qu'il est caché dans la terre, l'hiver doit survenir pour dévorer et faire mourir les mauvaises herbes qui poussent, et qui ont accoutumé de consumer sa substance. La sainte Vierge et Notre-Seigneur, qui est le bon grain de l'Evangile, n'avaient pas besoin d'un hiver si fâcheux, car il n'y avait rien en eux à faire mourir. Mais il n'en est pas de même de votre fonds, non plus que de celui de tous les hommes. Bien qu'il porte au milieu de soi la grâce de Jésus-Christ, il ne laisse pas de pousser et de produire mille mauvais sentiments de complaisance, d'amour-propre, d'estime et de retour sur soi, qui sont les mauvaises herbes qui consument la grâce de Notre-Seigneur et la substance du bon grain, en sorte qu'il est de la dernière nécessité que ces hivers fâcheux et ces saisons de rigueur passent sur l'âme que Dieu désire de purifier, et dont il veut tirer des fruits de vie. Jésus-Christ, tout saint qu'il était, et sa mère, quoique toute pure, ont passé par ces épreuves pour notre exemple, et non pour leur nécessité. Il a fallu que notre délicatesse ait opéré en eux cette rigueur, et que, pour nous adoucir nos douleurs, ils en fussent accablés les premiers. Que peuvent dire les serviteurs et les servantes, si les maîtres et les maîtresses sont traités de la sorte?

Pour la seconde de vos lettres, quoiqu'elle soit remplie de sujets très-sensibles, elle m'a beaucoup soulagé et consolé, voyant le désir que Dieu vous donne de vous unir à votre cher époux, qui sans doute languira toujours jusqu'au jour de votre solitude entière, où il veut que vous parveniez par les voies rudes et épineuses de la croix. Il veut que vous passiez par la mer Rouge, pour recevoir l'impression parfaite de sa loi en votre âme : il veut que vous cheminiez par les déserts pour y goûter ensuite la manne, et qu'enfin vous parveniez à cette terre promise qui ne découle que le miel et le lait. Ayez donc bon courage. Cette mer Rouge s'ouvrira par la baguette du grand Moïse : la sainte direction du doux Jésus, le vrai et le divin Moïse, vous fera le chemin pour exécuter en sa suavité et son efficace ordinaire ses adorables desseins et sa divine volonté, et enfin il vous délivrera de l'Egypte et de la captivité du siècle, sous laquelle vous gémissez depuis longtemps.

Il est bon que vous lisiez les moyens dont Dieu se servit, et à diverses reprises, pour délivrer son peuple, qui soupirait en son exil et dans cette terre étrangère sous Pharaon. Vous y verrez la patience et la douceur de Moïse et du peuple. C'est dans

Digitized by Google

l'*Exode*, au second livre de l'Ancien Testament. Vous y verrez comme il faut tenter souvent et prendre doucement et à diverses reprises vos ouvertures, desquelles vous tirerez un jour le fruit de votre gémissement et pénitence, et la récompense de votre fidélité. Vous pourrez commencer par cette belle et sainte ouverture que Dieu vous donne, et que vous me marquez si bien par votre lettre, qui est de demander en douceur, en humilité et en simplicité, la permission de votre retraite. L'effet fâcheux, et que vous ne sauriez remarquer qu'avec douleur, que votre présence opère dans ces cœurs, quoique vous ayez travaillé pour y en faire un tout contraire, est un signe que Dieu vous veut ailleurs. Ainsi, comme Moïse disait que Dieu voulait qu'il allât sacrifier avec son peuple et vaquer à sa religion, dites de même que vous souhaitez fort votre retraite pour aller vaquer à Dieu en paix dans la solitude.

LETTRE II.

Il fait paraître ses sentiments de gratitude envers une personne qui lui rendait quelques services, et qui avait souffert quelque perte à son occasion.

Il me semble que je dois faire ce que faisait la très-sainte Vierge lorsqu'elle tenait renfermés dans son cœur les sentiments de joie qu'elle eût pu répandre sur les mystères de son Fils. Je vous assure que je retiens avec soin en Notre-Seigneur tous les épanchements de cœur que les bontés de votre âme exercent envers ce misérable pécheur. Je n'aurais point de plus grande consolation que de vous en témoigner une partie; mais je laisse à notre Maître, qui est en vous, de vous en exprimer ce qu'il voudra, comme en étant le dépositaire jusqu'au jour de l'éternité. La communion d'esprit vous le fera connaître et ressentir au ciel en sa plénitude et en sa vérité.

Ma très-chère Fille, et si vous me permettez de vous dire ma très-honorée Mère en Dieu, puisque sa charité vous rend telle envers moi et vous en donne toutes les qualités et les grâces, je me sens obligé de vous parler de la sorte pour satisfaire à Dieu dans les ordres qu'il tient sur cette chétive créature, qu'il a tirée et délivrée de la conduite et des ordres du sang et de la chair, pour lui rendre au centuple en sa grâce. Je n'ose penser à la perte que vous fîtes à votre retour, tant j'en suis affligé, voyant combien j'ai de part à ce malheur. Il faut que la charité de Dieu, qui se rend insensible sur les fautes de ses enfants, vous maintienne et vous conserve entière dans les bontés que vous avez pour cet importun, qui est à charge à tout le monde. Priez, s'il vous plaît, Notre-Seigneur qu'il fléchisse sa colère sur nous et qu'il s'apaise sur mes péchés. Je suis bien marri que d'autres que moi en souffrent. Mais, Madame, souvenez-vous que l'Eglise fait souvent pénitence, porte le deuil, et gémit pour ses enfants, dont elle espère après de la joie et de la consolation pour elle, et de la gloire pour son Dieu. Adieu ma très-chère et très-honorée Fille. Je suis tout vôtre en Notre-Seigneur.

LETTRE III.

Il écrit à la même personne et sur le même sujet.

Ma très-chère Fille et très-honorée Mère,

Il faut, s'il vous plaît, que vous souffriez tous ces noms, qui ne me suffisent pas pour vous exprimer les ressentiments de votre charité inexplicable, toujours souffrante, toujours patiente, et qui ne se lasse jamais des importunités du plus indigne de tous les hommes et de tous ceux qui ont l'honneur de vous appartenir. Les larmes que la tendresse me force de répandre à tous moments sur les nouvelles inventions de votre piété, vous parleraient bien mieux que tout ce que je vous puis dire; et par-dessus tout la force de l'esprit intérieur, qui dans l'éternité aura son jour, et qui dans le temps demeure caché avec Jésus-Christ en Dieu selon ses ordres, vous dira pour sa gloire ce que je retiens dans le silence. Je vous ai proposé en simplicité mes besoins, comme à celle qui veut bien souffrir une charge si importune avec tant d'excès de charité, que je ne puis vous en témoigner assez les ressentiments de mon cœur, ni en reconnaître devant Dieu la grâce et la miséricorde; car vous faites les choses avec la charité d'un Dieu qui est immense à mon égard. Je pense à aller chez vous, mais ce n'est qu'avec honte depuis la perte que vous avez soufferte à mon occasion. Mais vous pardonnerez à la joie et à la consolation que j'espère recevoir en Notre-Seigneur par votre chère présence, qui me fait oublier toute crainte et tout respect humain. Je suis en possession de vous voir toujours surmonter le mal par le bien, et d'en recevoir de continuels témoignages. Aussi, selon la prophétie de l'Apôtre, vous jetez des charbons ardents de charité et sur ma tête et dans mon âme, qui ne s'éteindront jamais et s'y conserveront dans toute l'éternité. Je prie Notre-Seigneur de reconnaître en lui toutes ces grâces que je reçois de vous, et qu'il vous délivre désormais de tant d'importunités si fâcheuses, que je vous nommerais insupportables, si la charité immense de Jésus-Christ n'opérait tout en vous. Vous souffrirez encore celle-ci avec toutes celles du passé, et Dieu reconnaîtra votre charité invincible dans tous les secours que vous prêtez à son pauvre et inutile serviteur, pour le tirer de toutes les misères qui l'accablent et au corps et en l'âme. Je ne vous oublie pas aux pieds de la sainte Vierge, et il me semble qu'elle m'oblige plus que jamais à reconnaître vos charités et vos grâces. Jamais Elie ni Elisée n'eurent tant de sujets de prier Dieu pour ces bonnes veuves qui les secouraient, que j'en ai pour le remercier et l'aimer des bontés dont vous usez envers moi. Adieu, ma très-chère et très-honorée Fille en notre divin Maître et en sa très-sainte Mère.

Digitized by Google

LETTRE IV.

Il découvre à une personne deux grâces particulières qu'il avait reçues de Dieu en l'oraison.

La fidélité que je dois à la grâce du Fils de Dieu qui me lie à votre âme, et qui m'oblige tous les jours de plus en plus de la porter à lui, ne permet pas que je vous cèle l'honneur qu'il lui a plu me faire ce matin en l'oraison. Car après avoir humilié mon âme, comme il a accoutumé de faire avant qu'il me fasse miséricorde, après l'avoir chargée de confusion sur son état présent comme elle le mérite, et après m'avoir demandé, avec une espèce de reproche, si j'aimais cet état dur et pesant, sans attendre que je lui fisse d'autre réponse que par mon silence et par ma confusion, il m'a fait entendre ces glorieuses paroles pour moi : *Je veux vous engloutir en ma sagesse;* et ces autres très-aimables pour vous : *Je veux que vous l'y attiriez en moi.* Oh! qu'il y a longtemps que j'ai vu cet état, et que, laissant le tout à l'amour du divin Maître, sans oser toutefois en faire la demande, j'aurais désiré d'y entrer! Oh! qu'heureuse est l'âme en cet état! Quel service n'est-elle pas capable de rendre à ce grand Tout? Et que n'aurais-je pas promis à ce divin amour, si j'eusse osé parler en sa présence? Après ces paroles et ces assurances que j'ai reçues de mon divin Maître, et auxquelles j'eusse bien voulu répondre, j'ai demeuré derechef dans un silence que Dieu ne laissait pas d'entendre, avec tout ce que j'eusse voulu dire à son cœur.

J'irai durant ces trois jours suivants faire trois visites, comme autant de petits pèlerinages au très-saint Sacrement en notre paroisse. Au premier jour, je demanderai pardon à Dieu de tous les obstacles que j'ai mis jusqu'à présent à cette auguste grâce dont je viens de vous parler. Au second, je lui demanderai l'anéantissement et la destruction de tout ce qui empêche la libre et pleine entrée de mon âme en Dieu. Au troisième, je le prierai de me donner la fidélité à cette grâce et le saint usage qu'il désire que j'en fasse selon les ordres et les règles de sa maison. C'est à quoi il faut que je travaille durant quelque temps, et à quoi j'espère que vous m'aiderez dans tout le zèle de votre cœur devant Dieu, en Jésus et Marie.

Le saint Epoux a fait aussi sentir et entendre à mon âme, à votre sujet, ces douces paroles : *Je l'ai choisie et l'ai faite une avec vous dans mon œuvre.* Ce qui m'est une consolation merveilleuse, et que j'ai cru vous devoir faire savoir aussitôt pour la joie de votre cœur.

LETTRE V.

Il représente à une religieuse qui avait été choisie pour être infirmière, les avantages de cet emploi.

Je viens d'apprendre que vous êtes choisie pour être infirmière, ce qui me console beaucoup, parce que vous aurez dans cet emploi de quoi vous exercer et surmonter votre délicatesse. Voici le temps où il faut mourir entièrement à soi. Nous sommes dans les jours que l'Eglise dédie à faire honorer la passion du Fils de Dieu, et où le principal emploi d'une âme ne doit pas être à pleurer sur lui, comme il le témoigna lui-même aux filles de Jérusalem; mais à gémir sur soi-même, à mourir à soi et à mortifier tout ce qui est du vieil homme. C'est là la grâce qu'il nous a acquise par sa mort. Ce qui fait dire à saint Paul que la mort opère en nous, c'est-à-dire que la mort, qui a coutume d'être inutile et inefficace en elle-même, n'est pas de cette nature en Jésus-Christ, car elle opère en nous, parce qu'elle nous a mérité la grâce et la vertu de faire mourir notre vieil homme. C'est pourquoi le Fils de Dieu a voulu être crucifié et mourir dans une chair semblable à la nôtre, c'est-à-dire qui était en ressemblance de la chair du péché, pour nous montrer l'obligation que nous avons de crucifier en nous le péché avec nos passions qui en sont des rejetons, et même toutes nos inclinations déréglées. Et nous avons d'autant plus d'obligation de les mortifier, que, bien loin de nous porter à Dieu, pour lequel seul nous sommes faits, elles nous en détournent ordinairement pour nous appliquer à nous-mêmes; car, en nous sollicitant à rechercher nos aises et notre propre satisfaction, elles nous jettent insensiblement dans la paresse et dans l'amour du repos en cette vie, qui doit être pourtant un temps de travail et de combat.

Job dit que la vie de l'homme est un combat perpétuel. Le sage remarque que l'homme est né pour le travail, et saint Paul ajoute que la chair convoite et combat continuellement contre l'esprit, et l'esprit contre la chair. L'esprit, en ce lieu-là, signifie le Saint-Esprit, qui nous sollicite perpétuellement de ne point adhérer à la chair. Réjouissez-vous donc de ce que vous êtes dans un état où votre chair ne sera point contente, où vos inclinations ne seront point satisfaites, et où vous aurez mille occasions de les mortifier. Donnez-vous à ce divin Esprit de votre Maître, afin que vous soyez revêtu de lui et que vous viviez en lui à la gloire du Père. S'il veut tout faire en vous, et que le vieil homme n'y fasse rien, entrez dans ces mêmes sentiments et répondez à ses désirs. S'il vous porte à vous vaincre vous-même et à vous mortifier, suivez ces saints mouvements. S'il vous anime à la charité du prochain et au désir de l'assister pour l'amour de Jésus et comme Jésus même, soyez ravie de le servir, puisque c'est votre Epoux même que vous servez dans le prochain et que vous soulagez dans ses membres.

C'est un amour extrême que celui qu'on doit avoir pour Jésus. Il me semble que si ce divin Sauveur se présentait à moi malade, estropié ou infirme, j'aurais des passions étranges de le servir, de l'assister et de le consoler. Si je le pouvais mettre en moi-même, je l'y mettrais, tant je voudrais le soulager et le conforter. Mon Dieu, que

Digitized by Google

ne feriez-vous pas, si vous le voyiez en quelqu'un de ces états! Pour moi, il me semble que l'on devrait mourir de joie et de consolation, considérant l'honneur que ce bon Seigneur nous ferait de s'adresser à nous pour panser ses saintes plaies, ses saintes maladies, ses adorables infirmités. Oh bien, c'est à ce coup qu'il vous fait cet honneur et qu'il veut vous faire participante de cette consolation, en vous mettant à l'infirmerie, qui est une vraie sacristie et un trésor admirable, puisque les membres et les reliques de votre amour y reposent. Ce sont ces membres que vous devez honorer et chérir mille fois plus que vous-même. C'est une charge que vous devez recevoir avec respect et avec amour. C'est un emploi que vous devez estimer par-dessus tout. En un mot, c'est une grâce dont vous devez remercier Dieu infiniment. Que vous aviez besoin de ce supplément à votre foi pour aimer Jésus-Christ sensiblement! Vous aviez passé trois années à tâcher de l'aimer en cachette et avec beaucoup de sentiment, et vous deviez avoir acquis en cette retraite la facilité de l'aimer dans la pureté de la foi, qui est insensible; mais je vois bien qu'il vous faut encore ce secours extérieur. C'est par là que Notre-Seigneur même va prendre expérience de votre fidélité, et reconnaître si c'est lui vraiment ou bien ses consolations que vous aimez; il verra si vous l'aimerez dans l'apostume, dans la lèpre et dans la croix, de même qu'au Thabor. Adieu.

LETTRE VI.

Il se recommande aux prières d'une religieuse à qui il témoigne le désir qu'il a d'être serviteur de Jésus et de Jésus Enfant.

Notre-Seigneur vive et règne pleinement en votre cœur pour y prendre son repos et sa retraite en ces jours, où, sortant de la sainte demeure de sa Mère, il ne trouvera point de séjour parmi les hommes infidèles. Il y a trop longtemps que je ne vous écris point, et j'ai peur que notre silence n'ait blessé la charité que je dois être soigneux de conserver à la gloire de Notre-Seigneur et de notre Maître. Je vous recommande tout de nouveau le pauvre petit esclave et serviteur de Jésus, et je vous le recommande d'autant plus particulièrement, que j'ai des obligations très-pressantes de l'honorer en ces jours, comme il vous le fera connaître un jour, si je ne puis avoir le bien de vous le déclarer. Je vous prie donc de tenir ma place auprès de lui en ces temps, et de me présenter à sa divine Majesté le plus souvent que vous pourrez. Je vous cède pour cela tout le droit qui me reste sur moi-même, et je voudrais être dans les mains de tous ses bons serviteurs et de toutes ses fidèles servantes, afin qu'il pût m'agréer et m'accepter pour sien et pour son pauvre petit serviteur. C'est ce que je souhaite plus que tout ce qui peut être imaginé. Avec cela j'ai tout ce que je désire, et après cela je ne veux rien. Serviteur de Jésus, et de l'Enfant Jésus, c'est tout. Il veut de pauvres, d'humbles et de petits serviteurs comme lui, qui soient patients, charitables, amoureux de la pauvreté, de la bassesse et de la souffrance; morts et déjà crucifiés en esprit au monde, et vivants à Dieu son Père. Que peut-on désirer après cela?

J'ai reçu, il y a un an ou deux, un billet de votre charité, que je conserve encore pour honorer l'Enfant Jésus. Je vous conjure de me continuer cette grâce, et je m'estimerai bien heureux de lui être fidèle. Je vous prie de demander à Dieu la grâce que je n'apporte point d'empêchement à ses desseins, et que je commence avec le commencement de l'année des Chrétiens à le servir en esprit et en vérité.

LETTRE VII.

Que la vraie noblesse est en la foi, et qu'on possède toutes les choses en Dieu plus excellemment qu'en elles-mêmes, quand on les a quittées pour lui.

La providence de Dieu m'ayant offert une occasion de vous écrire, j'ai cru m'en devoir servir pour vous confirmer toujours dans les avantages de la foi, qui me paraît de plus en plus auguste et divine en ses voies. Je vous prie de remarquer cette parole et de la tenir imprimée dans votre cœur en l'honneur de celles que la très-sainte Vierge conservait attentivement et soigneusement en son âme. C'est que toute alliance et toute union qui est hors de la foi dégrade une âme chrétienne de sa noblesse et la fait tomber en roture. En la foi tout est divin, tout est tiré de l'être bas et grossier de ce monde, et tout est passé en l'être de Dieu même. Oh! que l'âme est heureuse, qui est ainsi délivrée de tout, et qui est entrée dans l'état libre et dégagé où Dieu habite! Quel bonheur de posséder Jésus-Christ et Marie, de ne vouloir avoir que ce qu'ils portent et conservent en eux, et de n'admettre rien en soi que sous leur forme et leur figure, demeurant au reste en nudité totale, et rejetant toute idée de créature, qui pourrait partager l'esprit et l'occuper humainement. Qu'une âme en cet état approche de la félicité des bienheureux, qui possèdent en Dieu toutes les choses qui doivent contribuer à leur béatitude! Que Dieu est adorable en ses voies, qui tire à soi suavement une âme en la retirant fortement de tout! Qu'il aime de voir le dénûment fidèle où la créature s'exerce par son amour, et qu'il rend éminemment en lui ce qu'on se dérobe et ce qu'on rejette pour lui plaire! Car il est certain qu'on possède en lui et plus parfaitement, et plus sûrement, et plus pleinement, et plus purement, toutes les choses auxquelles on renonce pour son amour, que si on les possédait en elles-mêmes. Rien ne peut enlever à une âme ce qu'elle possède en Dieu; et, selon l'expression de saint Paul, ni les hommes, ni les démons, ni même les anges du paradis ne le lui sau-

Digitized by Google

raient ravir. Fions-nous à la parole de Jésus-Christ, qui nous assure que son Père rend le centuple en ce monde des choses que l'on quitte pour lui, parce qu'il les rend en soi divinement et en éminence. Car les délivrant alors de l'être grossier et importun à l'Esprit-Saint, où elles sont toujours lorsqu'elles sont hors de Dieu, et qu'accommodées à nous elles sont descendues de l'état parfait qu'elles avaient en son sein, il les rappelle à lui et tire en lui avec elles tout ce qui leur appartenait et qui était de leur dépendance. Passez donc en Dieu pleinement, et attirez-y avec vous tout ce qui vous regarde. Possédez en Jésus et Marie tout ce qui vous appartient, et ne souffrez rien en vous que ce que vous aurez reçu d'eux et qui sera consommé en eux-mêmes. Jésus et Marie sont les sources de toutes les grâces ; ce sont des fournaises où toutes les créatures, comme de saintes victimes, sont consommées en amour ; et il n'y en a pas une qui doive être agréable à votre cœur, ni qui puisse être vraiment ardente du feu de la vraie charité, si elle ne se trouve dans ces fournaises et dans ces centres du véritable amour. Que Jésus et Marie vous possèdent en tout, et qu'ils consomment et perdent votre âme en eux. Ainsi soit-il.

LETTRE VIII.

Il conseille à un ecclésiastique de ne point s'engager sitôt dans les ordres sacrés, et de ne point écouter sur cela les empressements de la nature.

Je bénis Dieu des dispositions qu'il met en votre âme pour l'accomplissement de ses desseins, et de la miséricorde qu'il vous fait de n'acquiescer pas aux empressements de la nature, qui voudrait vous régler et vous conduire dans l'œuvre de la grâce. Elle ne peut avoir d'accès et ne doit point même être écoutée dans les choses qui sont pardessus son état : *Quæ supra illam, nihil ad illam.* Il faut, par conséquent, que nous imposions silence en notre vocation à tout ce qui n'est pas Jésus-Christ ou son Eglise, réglée par son esprit, que nous devons écouter en patience, fermant les oreilles à toute l'humeur et à toute la raison humaine, qui veut avoir sa part dans le conseil de Dieu. Quand vous étiez président, et que, les portes fermées, vous traitiez des affaires de conséquence en votre cour, vous n'eussiez pas souffert qu'un valet ou un laquais eût pris séance ou donné son avis dans vos sacrés conseils. La sainte Trinité, qui est toujours attentive sur la conduite de ses ministres et qui anime son Eglise de son conseil, ne veut pas admettre dans cette assemblée divine, qui se règle et qui examine les choses par l'esprit de cette sagesse éternelle, une infâme ni une harengère insensée, pour y faire vacarme et y troubler la paix et le calme qui préside dans le conclave de la grâce. C'est une insensée et une folle que la nature ; il la faut laisser et l'abandonner aux portes de notre cœur, et lui laisser faire là ses vacarmes parmi les peuples. Les ministres de Dieu ne font point cas de ses murmures, et lui laissant évaporer ses chaleurs avec mépris, ils ne font attention qu'aux sacrés conseils de la Sagesse, et ils n'écoutent que la voix de Jésus, qui parle avec douceur et paix dans l'âme qui est en silence, et qui entend en patience cette suprême Majesté, qui donne ses arrêts avec tant de force et de gravité, qu'on ne peut pas douter de ses ordres.

Vous savez par expérience quelle est la joie de votre cœur quand ce grand Tout y préside et parle. *In pace locus ejus.* (*Psal.* LXXV, 3.) Votre âme est alors en paix, et rien ne l'inquiète. Mais quand, au contraire, la nature, cette esclave révoltée et cette libertine insensée, vous parle, elle ne porte dans le cœur qu'inquiétude, qu'ardeur, que chagrin, que murmure, et elle trouble la paix et la suavité qui nous doit toujours accompagner.

Mon cher Monsieur, notre grand Maître disait à ses disciples (*Luc.* XXI, 19) : *In patientia vestra possidebitis animas vestras.* Et en cela l'on connaît la sagesse des serviteurs, quand ils attendent en paix les ordres de leur maître, qui voit ce qui se passe en sa maison, et qui ne révèle ses desseins que dans le moment qu'il lui plaît, avançant ou reculant toutes choses, selon son plaisir. Puisque Jésus notre grand Maître voit les besoins de son Eglise et veille incessamment sur les sujets qu'il désire avancer, il le faut laisser faire. Il apprend en l'Evangile la méthode de se conduire, disant à un chacun de prendre la dernière place en sa maison et à sa table : *Recumbe in novissimo loco.* (*Luc.* XIV, 10.) Et il ajoute qu'il faut se laisser presser pour monter plus haut. Notre-Seigneur tient toujours une même méthode. Comme il a donné ses conseils à toute son Eglise, il ne s'en dément pas, de peur d'infirmer sa conduite et d'en ôter l'estime, la force et la créance dans l'esprit de ses disciples. Personne, dit-il, ne doit se presser ni se promouvoir soi-même ; il faut qu'il se laisse appeler ; il faut qu'on le presse, qu'on le sollicite, qu'on lui fasse instance ; et comme c'est Jésus-Christ seul qui, pénétrant dans le fond des cœurs, voit la pureté, la sainteté, la force, la sagesse, le zèle véritable, la profonde humilité, la patience invincible, la douceur inaltérable et le reste des vertus évangéliques nécessaires pour être dignes de ses charges, il impose le silence à son Eglise, pour l'empêcher d'y appeler ceux qu'il ne voit pas assez fondés pour être promus et élevés aux plus hautes dignités de son saint ministère.

Anéantissez-vous donc devant Dieu ; vivez en patience et attendez en paix la voix de votre Maître. Il parlera bientôt, mais laissez-le parler ; et que l'humble sentiment de votre cœur, qui se voit éloigné des parfaites vertus de l'ordre où vous aspirez, vous fasse trembler, de peur d'être promu, n'étant pas aussi établi comme votre divin Maître le désire en tout ce qu'il demande

Digitized by Google

de vous. Travaillez encore avec courage jusqu'aux quatre-temps de septembre, où toute l'Eglise sera en pénitence et en jeûne, pour demander le supplément des vertus qui manquent aux ministres qui se présentent à l'onction. Tout le bien et toute la bénédiction de vos jours dépend des saintes dispositions de votre ordination et de l'obéissance à la loi du divin Maître, qui n'agrée jamais les services de celui qui entre en sa maison par force, et qui n'a pas attendu son choix et sa vocation avec respect, humilité et patience. Adieu, mon cher Monsieur; je suis, dans toute la tendresse que votre bonté exige d'un pauvre misérable pécheur, le très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur.

LETTRE IX.

De l'Exaltation de la sainte croix, et de quelques dispositions pour honorer ce mystère.

Je vous écris cette lettre dans le temps que l'on fait dans ce diocèse l'octave de l'Exaltation de la sainte Croix. Ce mystère renferme tant de trésors et tant de richesses divines pour les hommes, qu'il n'y a pas assez d'un jour pour l'adorer, et même mille octaves ne seraient pas suffisantes pour rendre à Dieu tous les hommages qui lui sont dus pour ce précieux chef-d'œuvre de son amour.

C'est ce mystère qui nous a mérité le bien de jouir et de profiter de la grâce de tous les autres; et si la sainte croix n'avait levé l'anathème et la malédiction que Dieu avait versés sur nous pour nos péchés, jamais nous n'aurions été admis à la communion de tous ses biens. C'est pour cela que Jésus-Christ s'est fait la malédiction pour nous sur la croix; car, ayant porté sur lui le coup exécrable de l'anathème de son Père, qui l'a foudroyé comme un saint Siméon Stylite sur la colonne, et y ayant été rendu la victime pour tous les hommes, il les a tous réconciliés en lui à Dieu son Père; de sorte que la sainte Croix, qui était auparavant l'opprobre et la malédiction du monde, selon l'Ecriture, qui dit que *maudit est l'homme qui est pendu en croix* (*Galat.* III, 13), est devenue, depuis la mort de Jésus-Christ, la gloire et le triomphe de toute la créature.

C'est elle qui est l'autel auguste et adorable qui a démoli tous les anciens autels, qui a aboli les sacrifices, qui a consommé les victimes, et qui a détruit ce temple magnifique de toute la vraie religion du monde qui était en Jérusalem. Toute cette grandeur auguste, toute cette magnificence de trésors, tout cet éclat, cette pompe et cette multitude immense de richesses du temple de Salomon, que l'Ecriture nous remarque, a été effacée et s'est évanouie à la présence de la croix; car elle a offert à Dieu Jésus Notre-Seigneur, cet auguste et infini trésor des richesses divines; et avec Jésus-Christ elle a porté aussi tous les fidèles, qui ont été attachés avec lui à la croix, et qui n'ont pas seulement été offerts et sanctifiés au grand Dieu, mais encore qui ont été avec lui sacrifiés et consommés à son honneur et à sa gloire.

Prenez donc quelques moments pendant le reste de cette sainte octave, que je souhaite fort que nous fassions ensemble les années suivantes, et que vous commenciez dès celle-ci; prenez, dis-je, du temps pour contempler avec admiration cet autel magnifique et cet arbre adorable chargé de tant de fruits, et portant en même temps cent millions de victimes attachées et enfermées dans ses bras avec Jésus-Christ. L'on compte dans l'Ecriture des vingt-deux mille bœufs et six-vingt mille moutons que Salomon offrit tout d'un coup à Dieu à la dédicace de son temple; j'ai lu cela depuis peu plusieurs fois en l'admirant. Mais qu'est-ce que cette figure légère et ce petit nombre de victimes grossières, auprès des millions de saints que l'Ecriture dit être sans nombre, qui sont tous pendants à cet arbre et portés sur cet autel, chantant tous le cantique de bénédiction à l'Agneau qui les a sanctifiés à Dieu avec lui? car ils reconnaissent la croix comme la source de leur bien et le signe par lequel ils triomphent en la gloire. Que de cantiques de louanges et que d'hymnes d'honneur sont dus à cette divine Croix! Perdez-vous avec les saints dans les sentiments de leur amour et dans leur jubilation en exaltant la croix, et magnifiez le lieu du triomphe de Jésus-Christ, exalté et magnifié par cette même croix. Car, comme dit saint Paul, ce divin Seigneur et Maître a été humilié jusqu'à la mort de la croix, et pour cela la sagesse de Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est celui de Jésus, que tout le monde adore.

Mon Dieu! qui eût contemplé par les sens et mesuré selon la règle de la raison la grandeur et la gloire de Jésus-Christ dans les opprobres et dans les confusions de la croix, qu'il aurait bien été trompé! car c'est dans ces temps d'abaissement et de mépris qu'il délivrait tous les hommes du péché, de la mort, du démon et de l'enfer. C'est dans ces temps d'agonie et de combat qu'il défaisait ses ennemis, qu'il triomphait de leur puissance, et qu'il les assujettissait même au moindre de tous les hommes. C'est alors que, par la pauvreté, par les souffrances et par la folie de la croix, il domptait l'orgueil du monde, la superbe du diable et tous les charmes de la chair. Quel prodige! que Jésus-Christ, par ces instruments d'impuissance qui le rendaient aux yeux du monde le plus faible, le plus ridicule et le plus inhabile à triompher qui fût jamais, méritât son triomphe et sa gloire éternelle! Quel spectacle de voir le Fils de Dieu, dans les infirmités et les opprobres de la croix, faire paraître la vertu et la force de la divinité de son Père, qui seul peut agir avec tant d'efficace sous de si vils et de si faibles instruments! Qui l'aurait cru, que ce Jésus exalté dans la gloire eût acquis à l'Eglise tout ce qu'elle possède de grâce et de gloire pour l'avoir arrosée et teinte de son sang à

Digitized by Google

la croix! Après cela, qui pourrait refuser d'aimer cette croix? Et ne faut-il pas avouer qu'elle mérite bien d'être exaltée en notre cœur et révérée par tout le monde, puisqu'elle a servi à exalter ainsi notre Maître et à enrichir son Epouse?

Ayons un peu de foi, et perçons dans ce divin mystère, que tout le monde veut ignorer, et que l'on abandonne pour s'arrêter aux mystères de douceur et d'exaltation. Votre amour et votre amant se plaint, dans l'Ecriture sainte, qu'il ne rencontre plus de personne qui le console et le soulage dans sa croix. Personne ne s'en charge; on ne veut point participer à ses opprobres, et cependant il est un époux de sang. Il épouse l'Eglise dans la croix, et c'est à la croix où il fait l'expérience du véritable amour de ses amantes; car c'est là où il reconnaît si elles l'aiment mieux qu'elles ne s'aiment elles-mêmes, et si elles font moins d'état de leur plaisir, de leur honneur et de leurs richesses, que de lui-même.

J'ai trouvé ce matin, en disant la sainte Messe, tant de bien dans la croix en la considérant dans sa nudité, et j'ai goûté si suavement la douceur d'être privé de tout et de n'avoir que Jésus, que je ne vois rien qu'il ne faille faire pour posséder ce bonheur; car qu'y a-t-il autre chose à désirer? Le monde, en sa folle sagesse, s'imagine et publie que le bien est en la jouissance des choses de la terre; mais je suis si fort persuadé du contraire, que je crois que la moindre créature est un empêchement à la totale liberté et à la parfaite possession de ce divin Epoux. Mais qui pourra comprendre ceci? à moins que la sagesse divine l'imprime dans le cœur et le fasse goûter à l'âme, jamais on ne sera pleinement et parfaitement instruit et persuadé avec goût de cette vérité. La divine Providence, qui m'a laissé cette nuit passée chercher une paillasse avec tous les rebuts du monde, ce qui me paraissait ce matin à l'autel une chose très-sainte, m'a fait comprendre qu'il y avait un délaissement universel et une privation générale de toutes choses, qui était la source de la parfaite paix de l'âme. C'est ce que j'ai choisi pour mon partage, et ce que je vous supplie de demander à Dieu pour tout le reste de mes jours. Les misères des guerres qui ont été en ces endroits ont tout réduit à l'extrémité, et fait avec justice que tous ceux qui en approchent y participent. Oh! que Jésus assis sur la paille était content et riait avec mépris des richesses du monde! Oh! que Jésus crucifié et cloué sur la croix aimait la pauvreté, les opprobres et les souffrances, et qu'il y méprisait tous les sages de ce monde, qui estiment et magnifient leurs honneurs et leurs joies! Entrons dans les sentiments de notre Maître; magnifions et exaltons en notre cœur la sainte Croix, et faisons plus de cas de la folie de Jésus que de la folle sagesse de tout le monde.

Après que vous avez longtemps solennisé et magnifié l'amour de jouissance, qui est l'amour des faibles et des personnes qui commencent, il est bien juste que vous exaltiez présentement en votre cœur l'amour des forts et la nourriture des âmes consacrées absolument à Jésus-Christ. Souvenez-vous aussi, pour l'estime de la croix adorable de Jésus, qu'elle est la règle qui doit paraître en gloire au jour du jugement, et qu'elle servira de sceptre à Jésus-Christ, pour ordonner et mesurer le bonheur et la gloire de ses bons serviteurs et de ses fidèles servantes. Le défaut de cette vue et l'oubli de cette vérité rendent souvent les âmes paresseuses et négligentes en l'amour de la croix. Ni vous, ni moi, ne vivons point pour cette vie; mais nous vivons pour l'autre; nous ne vivons point à nous, mais à Jésus crucifié pour nous; nous ne sommes point pour jouir en ce monde, mais pour souffrir et pour porter les privations de toutes choses, autant que notre condition nous le peut permettre. Vivons dans la persuation de ces divines vérités et de cette sagesse que la chair ne peut goûter, et qu'elle tâche toujours de condamner ou d'effacer de sa pensée.

Pour moi, après vous avoir tant écrit et vous avoir ouvert mon cœur pour vous porter avec ferveur au divin amour de Jésus et à la jouissance de ses saintes délices, je suis résolu de vous entretenir désormais de votre bien-aimé comme d'un faisceau de myrrhe, qui doit continuellement reposer en votre sein pour exciter votre cœur aux justes ressentiments de l'amour de ce divin Sauveur crucifié, lequel et vous et moi ne pouvons reconnaître, non plus que le reste des amants de Jésus, que par l'abstinence universelle des choses délicieuses à la chair et par l'impression amoureuse de tout ce qui est contraire à ses inclinations et sentiments.

Il est temps de croître dans l'amour solide et de nous retirer de l'amour enfantin. Nous lisons aujourd'hui en l'Ecriture que Tobie ne fit aucune œuvre d'enfant en toute sa jeunesse, n'adhérant qu'à l'esprit de Jésus, qui le vivifiait dès lors. C'est ce qu'on devrait dire de nous avec bien plus de raison, puisque nous sommes sous la sainte loi de l'Evangile, qui veut que l'on vive non pas en enfant selon les sens, mais en homme parfait selon l'esprit; esprit qui n'est autre que Jésus crucifié et privé de toutes choses, qui nous a été donné dans le baptême et dont nous sommes vivifiés, qui nous doit faire dire à Dieu, comme saint François, après qu'il se fut dépouillé de tout pour son amour: Mon Dieu, mon tout et mon amour.

J'espérais encore ajouter quelque chose à cette lettre; mais la surprise de la poste, qui me presse, m'oblige à quitter et à remettre à quelque autre occasion à continuer le doux sujet sur lequel j'avais commencé à vous écrire.

—

Digitized by Google

LETTRE X.

Il exhorte à procurer l'union chrétienne entre quelques personnes qui s'étaient divisées.

La charité de Dieu le Père, qui unit en suavité ses enfants, et qui les appelle à l'union indissoluble pour le temps et pour l'éternité, se réjouit dans leur société, comme il se complaît en celle qu'il a avec son Fils. Il semble qu'il ne soit point content jusqu'à ce qu'il les ait attirés à leur dernière consommation dans le ciel; et, en attendant, il les fait soupirer et gémir après ce sein adorable, dans lequel il les doit consommer en lui-même et les faire un en lui, comme il est un avec son Fils et avec son divin Esprit.

Dieu, qui ne peut cesser de vivre avec son Fils et de lui donner tout son être et toute sa vie, lui communiquant tout ce qu'il veut et tout ce qu'il pense, et versant tout son intérieur en lui, désire que l'Eglise fasse une expression de cette vie divine et de cette auguste société. C'est à quoi tous les anges et tous les saints sont consacrés dans le ciel, et à quoi Dieu prépare ses enfants sur la terre; et c'est ce qui m'oblige de vous mander que, sans attendre davantage, vous préveniez vos filles qui s'écartent de cet esprit, pour les rappeler à leur devoir. Avertissez-les souvent qu'elles ne doivent être qu'un avec leurs sœurs en Dieu, dont l'esprit tend toujours à l'unité, et que la multiplicité, le partage et la division sont les opérations du diable et de l'amour-propre. Représentez-leur que l'esprit de la religion chrétienne étant de relier en un tout ce que la malice du démon avait partagé et divisé, ce n'est point vivre en Chrétien que de vivre dans cette désunion. Faites-leur connaître comme, portant par leur condition un habit et un extérieur de mort au monde et à elles-mêmes, elles ne doivent pas vivre selon les lois du siècle et de la chair. Conjurez-les au nom de Dieu de ne laisser point triompher le démon de Jésus-Christ et de leurs âmes. Dites-leur aussi que je ne leur écris point sur ce qu'elles me demandent, parce qu'il serait inutile de leur rien dire du progrès et de l'avancement en la vie chrétienne, si elles n'ôtent auparavant tout ce qui empêche en elles le principe de la sainte vie. En un mot, ne vous lassez point de leur remettre incessamment devant les yeux cette grande vérité, qu'il n'y a rien à faire auprès de Dieu, si l'on n'a la charité envers le prochain, et que sans cela il n'y a point de salut.

Au nom de Dieu, n'épargnez rien, afin qu'on ne trouve point cette zizanie parmi vous; car que dirait-on de nos travaux? Vous qui devez être ma couronne et ma joie, pour parler aux termes de saint Paul, voudriez-vous bien faire ma tristesse et ma confusion? Au nom de Dieu, tâchez, par toutes sortes de voies d'humiliation, de tendresse et de compassion, ou par quelque autre invention de charité, enfin par quelque moyen que ce puisse être, de les ramener à Notre-Seigneur, qui est un Dieu d'union et de paix. Celui qui fera plus de chemin aura plus de part à la couronne. Que je serais ravi d'être auprès de vous, pour refondre tous vos cœurs en charité!

LETTRE XI.

Il prie une personne de ne plus se servir, en lui écrivant, des termes d'honneur et des autres marques de respect dont on se sert dans le monde.

Je vous prie de n'user plus des termes du siècle en m'écrivant; nous sommes d'un autre monde, d'une autre famille et d'une autre génération en Jésus-Christ. Il veut, dans ce temps de sa très-sainte enfance, que vous rentriez en votre simplicité, et que vous vous renouveliez dans votre première fidélité. Je vous le dis de la part de notre Maître. Plus donc de Monsieur, ni de soie, ni de feuille entière sans nécessité; mais toujours très-cordialement, simplement et humblement. Ne me croyez point changé à votre égard : je pense tous les jours à votre âme, et le cœur que l'Immuable vous a donné est toujours le même, sinon qu'il croît dans le désir de vous voir. Je prie Notre-Seigneur qu'éternellement il nous tienne unis en sa divine charité, et que, comme de toute éternité il nous a portés dans le sein de son amour, qu'éternellement il nous consomme en lui-même. Adieu. Vivez en paix, toute remplie de l'amour du grand Tout. C'est le souhait de celui qui est tout vôtre.

LETTRE XII.

Il instruit une âme de ce qu'elle doit faire pour vivre comme épouse de Jésus-Christ.

Puisque vous voulez être désormais toute à Jésus-Christ, et que vous désirez que je vous instruise de ce que vous devez faire pour vivre comme sa sainte épouse, je vous dirai que l'épouse de Jésus doit être anéantie en elle-même et toujours remplie de son époux. Elle doit être désoccupée de soi et occupée de lui; elle doit oublier ses propres intérêts pour n'embrasser que les siens; elle ne doit désirer que sa gloire et l'établissement de son royaume en elle et en toutes les créatures: elle doit se laisser tellement à l'époux, qu'il la possède universellement et au dedans et au dehors, et qu'il use de toutes ses facultés pour agir et opérer en elle et par elle à la gloire de Dieu. Mais il faut pour cela qu'elle soit vide d'elle-même et qu'elle ne soit qu'une pure capacité, pour être animée et vivifiée de lui seul.

La véritable épouse doit avoir le désir que tous les hommes se remplissent d'estime, de louange et d'amour de l'époux; elle le doit porter toujours en son esprit et en son cœur; elle doit être ravie de trouver l'occasion d'en parler et de le faire aimer, connaître et admirer de tout le monde; elle doit prendre sa complaisance unique en lui et en ce qui est de lui; elle se doit souvent réjouir de ce

Digitized by Google

qu'il est tout saint en lui-même et en toutes ses œuvres ; elle doit être tellement unie avec lui, qu'elle regarde l'estime et les louanges de l'Époux comme si elles étaient à elle ; elle doit tressaillir de joie et vivre en jubilation de le voir suivi et honoré ; enfin la gloire de l'époux doit être son bonheur et sa vie.

L'épouse ne doit plus savoir ce que c'est que propriété ; car, étant passée dans les propres de l'Époux, et l'Époux en ayant pris possession pour en jouir comme d'une chose qui est à lui, elle n'est plus à elle et elle n'a plus de droit sur elle-même : si bien qu'elle ne doit plus avoir de propre volonté pour agir et pour régler par elle-même sa vie et sa conduite ; mais elle doit être animée de la volonté de l'Époux, qui, étant l'esprit vivifiant et de l'Eglise universelle, et de l'âme en particulier, veut occuper intimement toutes ses facultés et les animer de sa vie. De sorte que c'est Jésus-Christ qui doit lui faire vouloir ce qu'elle veut ; c'est Jésus-Christ qui doit lui faire connaître ce qu'elle connaît, et qui doit être tout universellement en son âme.

Pour assurer l'épouse en sa conduite, et pour lui rendre témoignage que c'est l'esprit de l'Époux qui la dirige intérieurement et qui l'anime de sa vie et de son propre vouloir, lui-même se rend vivant sensiblement sous le directeur, qui est comme le sacrement, le procureur et l'oracle sensible de l'époux, qui se cache sous lui pour justifier la vérité de son esprit par l'unité des sentiments qu'il met dans le cœur du directeur et de l'âme fidèle ; et comme l'Église universelle, qui est l'épouse de Jésus, est dirigée universellement par lui sous l'extérieur de ses pontifes, de même il réside sous les directeurs et sous les pasteurs particuliers pour la direction de ses épouses particulières, comme il le promet en la sainte Ecriture.

L'esprit qui vivifie les pasteurs rend témoignage aux épouses de Jésus-Christ que c'est lui-même en eux qui les dirige en sa vertu, étant vrai qu'elles éprouvent en elles des opérations si pressantes de la parole de l'époux dans le pasteur, qu'elles se voient toutes portées et établies dans le bien en l'efficace de leurs seules paroles, qui, sans l'Esprit divin, ne pourraient pas former intérieurement dans les âmes ce qu'ils ordonnent extérieurement, n'y ayant que la force et la vigueur de la sainte parole de Dieu qui fasse ce qu'elle dit : *Le Seigneur a parlé*, dit l'Ecriture sainte (*Psal.* XXXII, 9), *et les choses ont été faites*. Le pasteur, animé de l'esprit de l'Eglise, imprime par expérience, avec force et avec suavité, l'amour et la vertu d'exécuter et d'accomplir ce qu'il ordonne à l'épouse de Jésus.

Que si quelquefois il arrive que l'âme souffre quelque peine contre l'obéissance à Jésus-Christ dans le pasteur, elle doit s'y soumettre en la foi de Jésus, qui souvent permet ces résistances pour accoutumer les âmes à s'établir dans l'exercice du sacrifice de leurs désirs et de leur propre volonté, et les obliger à donner ce témoignage de leur foi par-dessus la raison. Le grand désir de l'Époux est que l'épouse ait renoncé si entièrement à sa sagesse et à sa raison, qu'il soit lui-même toute sa sagesse, et qu'elle ait une si grande foi en lui, qu'elle demeure toujours ferme et fortement persuadée que rien ne se fera jamais hors de ses volontés sous l'obéissance de l'Eglise, et qu'il fait toujours réussir toutes les choses selon ses ordres et ses desseins.

L'épouse donc, toujours unie en son intérieur à l'Époux, doit laisser perdre et abîmer sa propre lumière et sa sagesse en celle de Jésus. Comme il est toute la splendeur des saints, en remplissant l'intérieur de son épouse il la couvre de lumière, il la délivre d'erreur et de ténèbres, et il l'empêche de courir et d'aller çà et là dans les voies égarées. Comme il est aussi toute sagesse, il tient l'esprit et tout l'intérieur en modestie et en respect devant Dieu, opérant la paix et le repos dans le fond de l'âme, sans quoi elle se verrait avec peine et à tout moment molestée et inquiétée par la vivacité et par l'agitation continuelle de l'esprit propre. Mais quand ces puissances intérieures sont occupées de l'Époux et remplies des opérations divines, elles sont sans désir d'opérer en elles-mêmes, et elles sont contentes et satisfaites, parce qu'elles trouvent en lui leur plénitude naturelle ; et il empêche qu'elles ne s'inquiètent ni ne s'émeuvent, parce qu'elles ont la fin de leur inquiétude qui est Dieu, ce bien universel qui remplit tout désir et toute capacité. Il faut encore que l'épouse soit d'autant plus soigneuse d'arrêter son esprit, que les légèretés, les déréglements et les inutilités de son esprit propre blessent et choquent beaucoup la majesté du saint époux. Car le moyen qu'il ne soit offensé de voir passer en sa présence tant de fantômes ridicules, qui ne servent qu'à donner confusion à sa sagesse ?

L'épouse doit aussi porter la robe nuptiale, c'est-à-dire qu'elle doit paraître extérieurement revêtue des vertus de Jésus-Christ, et porter sur elle l'impression de son éclat et de sa beauté intérieure, en sorte que rien de nu ne paraisse en elle ; c'est-à-dire qu'on n'y voie rien de la vie naturelle, mais que tout y soit revêtu de Jésus-Christ, couvert par ses vertus et animé de sa grâce et de sa vie divine. Elle doit même faire impression de sainteté partout en la vertu de l'esprit caché qui la remplit et la possède. Elle doit, ainsi que les espèces du très-saint Sacrement, qui servent comme de robe et de vêtement qui renferment Jésus-Christ, porter en elle la majesté de son époux et en imprimer l'amour et le respect. Elle doit, comme saint Jérôme dit que la sainte Vierge faisait durant sa vie, porter avec elle des effets excellents de grâce et de satisfaction dans les cœurs. Car, comme Dieu remplit la capacité de ses puissances et de ses facultés et qu'il agit en elle en paix, en majesté, en sagesse et en sainteté, sans qu'il y ait rien d'empressé, d'amer ni d'ardent en sa conduite, il est impossible qu'elle n'opère bé-

Digitized by Google

nédiction en toutes choses et qu'elle ne porte au respect de l'Epoux, soit par son extérieur, qu'il revêt de ses saintes vertus; soit par son intérieur, qu'il remplit de ses mêmes dispositions et qu'il anime de son esprit.

Mais pour cela il faut que l'épouse soit en son intérieur dans un renoncement continuel à elle-même et à toute opération propre. Il faut qu'elle soit dans une mort universelle, afin qu'elle soit tellement vivifiée de l'Epoux, qu'il soit toute sa vie, sa voie et sa vérité : sa vérité, en sa lumière; sa vie, en sa charité; sa voie, en toutes ses vertus.

C'est l'effet de l'amour de transformer l'âme en la chose qu'elle aime. Ainsi l'épouse doit être changée et transformée en l'Epoux, qui, se cachant sous elle pour vivre sous son extérieur, comme s'il était encore vivant dans le monde sous un extérieur commun, la veut remplir de ses mêmes dispositions et de tous ses sentiments. C'est ainsi que la sainte Vierge, modèle unique des amantes et des épouses de Jésus, était en son intérieur disposée envers Dieu comme Jésus-Christ même l'était; et elle portait en son âme, par une participation intime des dispositions de son Fils, tous les sentiments dans lesquels il vivait envers son Père et même envers toutes choses. Et c'est ainsi que doivent être les vraies épouses de Jésus-Christ. Il faut qu'elles aient une participation universelle de sa vie intérieure et divine, participation qui, à la vérité, est selon le degré et la mesure qu'il lui plaît, mais qui les met pourtant dans leur intérieur en jouissance et en participation universelle de tout Jésus. Car l'épouse et l'amante fidèle et saintement jalouse de l'époux ne peut rien laisser en lui qu'elle ne tâche de faire passer en elle-même.

Elle doit donc premièrement aspirer à cette abnégation parfaite en Jésus, abandonné uniquement à la conduite de Dieu son Père. Elle doit toujours vivre en Jésus-Christ dans une grande religion et un profond respect envers Dieu, en la présence duquel elle doit se tenir incessamment anéantie, séparée de tout, et embrassant par charité tout le bien à faire dans l'Eglise. Elle doit aspirer toujours vers son divin esprit, afin qu'il la remplisse de tout lui-même, ne voulant vivre qu'en lui seul, et n'ayant d'amour, d'estime ni de respect que pour lui. Elle doit lui rendre toujours en l'intérieur quelque devoir et quelque hommage, comme celui du sacrifice, de louange, de prière, d'offrande, d'action de grâces, ou quelque autre semblable.

Elle doit aussi, en vue du domaine et de la souveraineté de Dieu sur toutes choses, se regarder comme pauvre et dénuée de tout, considérant toutes les choses qu'elle prend pour soi comme des biens de Dieu, dont elle lui demande l'usage par grâce et par miséricorde, et dont elle ne veut user qu'en esprit de dépendance et de mendicité.

Il faut qu'elle dise, comme Jésus, que le royaume de Dieu est le lieu de son attente où elle remet à posséder pleinement toutes choses, et que, ce royaume n'étant point de ce monde, elle ne fait état que des biens intérieurs et divins, et ne regarde tout le reste que comme du fumier et de la boue. Il faut qu'elle s'estime si heureuse de la seule et intime possession de son Dieu, qu'auprès de lui tous les biens extérieurs lui paraissent insupportables et lui soient en horreur. Elle les doit regarder comme des moyens très-faibles d'honorer Dieu et d'aider le prochain, et, quoiqu'elle puisse en garder toujours quelque chose chez soi pour les œuvres de Dieu et pour le soulagement de ses pauvres, elle y doit être néanmoins entièrement morte. Car, quoique ces œuvres et ce soulagement soient agréables à Dieu, ils le sont pourtant beaucoup moins que les devoirs intérieurs du cœur, qui sont plus précieux mille fois que tous les biens du monde.

Oh! si vous connaissiez combien sont heureux les pauvres d'esprit, qui, au milieu des biens du monde, par le mépris intérieur qu'ils en font et par le dégoût dans lequel ils vivent, peuvent les avoir et les posséder sans en être possédés, que vous soupireriez après cet état, et que vous souhaiteriez d'être dans cette sainte disposition! Car alors tous les biens de la terre ne vous causeraient plus d'empressement; ils ne vous donneraient plus d'amusement d'esprit inutile, et votre âme, dégagée parfaitement de toute la vanité de ces fantômes, ne s'occuperait plus que de Jésus-Christ seul, que vous regarderiez toujours comme l'unique et le précieux trésor de votre cœur, et comme celui en qui vous auriez le moyen, par mille devoirs intérieurs, d'honorer la majesté de Dieu et d'enrichir son Eglise.

Or, comme l'Epoux a bien du dégoût de son épouse quand il voit au fond de son cœur quelque affection cachée pour les choses grossières, il faut qu'elle s'éprouve et se sonde souvent là-dessus. Il faut qu'elle examine si elle a de la peine à donner; si elle s'afflige quand elle fait quelque perte; si elle a de la joie à recevoir; si elle a du plaisir à amasser et à garder; enfin si elle a le désir d'en avoir davantage. Il ne faut point se tromper, c'est un des derniers désirs qui s'éteignent au fond de l'âme, que celui d'avoir et de posséder les choses. La pensée que la créature grossière a de s'établir au monde fait le désir de posséder ces biens pour y pouvoir subsister à son aise, et le désir d'aller à Dieu et de jouir uniquement de lui est un des sentiments les plus rares qui soient sur la terre. Cependant c'est celui-là seul qui doit être dans l'épouse de Jésus, qui, remplissant toute la capacité de ses désirs et la dégoûtant de toutes les choses grossières, la met en un tel état, qu'elle n'est jamais contente qu'elle ne voie toutes les choses qui l'environnent, et dont elle est infiniment éloignée de

Digitized by Google

cœur, comme appartenant à Jésus et à ses membres.

L'épouse doit encore avoir en abomination le monde et surtout le péché, qui est le dieu du siècle. Elle doit le détester, ainsi que faisait Jésus-Christ, qui en portait toujours en son âme le jugement et la condamnation, comme étant contraire entièrement aux lois de Dieu son Père et opposé aux maximes de son Evangile.

L'épouse doit de même, à l'égard des plaisirs et des satisfactions sensibles, en avoir horreur, comme de la mort et de l'enfer, n'ayant de joie et de délices qu'en l'époux qui est tout à elle, et dont elle doit être tellement occupée et possédée, que pas un autre que lui ne puisse avoir d'accès ni d'entrée en son intérieur.

Jésus est toute l'occupation, la possession, la joie, la jubilation et la béatitude de l'âme sainte, qui hors de lui ne peut et ne doit rien goûter, et ne doit rien trouver que de très-grossier, de très-impur et de très-amer. La chasteté parfaite de l'épouse a des délicatesses si saintes, que l'on ne peut les voir et les goûter sans en être ravi.

Enfin l'épouse, pénétrée, possédée, animée et pleinement vivifiée des sentiments et des dispositions de l'Epoux, doit être intérieurement anéantie en elle-même devant Dieu, ne souffrant jamais aucune pensée d'estime, de complaisance, de retour, ni de souvenir de soi, et n'ayant en vue que Dieu en Jésus et Marie.

L'épouse doit avoir en soi une disposition d'anéantissement, de basse estime de soi et de la vileté de son être pécheur, sans en sortir jamais, soit en traitant avec Dieu, soit en traitant avec le prochain. Elle doit agir en tout comme étant un néant en elle-même, et comme étant revêtue en sa chair de toute inclination au mal et de tout désir de péché; en un mot, comme n'étant que péché. Jésus-Christ, qui était revêtu extérieurement de l'iniquité du monde, sous une chair en ressemblance de péché, portait en son intérieur, couvert de honte et de confusion, les humiliations qui étaient dues au péché, et il fondait alors en son cœur l'humiliation des Chrétiens, qui, étant revêtus intérieurement de la grâce et de l'esprit de Jésus-Christ, ne laissent pas d'être couverts d'une chair infectée de crimes et pétrie de tous désirs d'injustice et d'iniquité. C'est ce qui doit abîmer l'épouse en la confusion d'elle-même depuis les pieds jusqu'à la tête. C'est ce qui la doit obliger à se voir en son intérieur comme une excommuniée et digne d'être chassée de la société et compagnie des saints, et à plus forte raison des approches et des saints baisers de l'Epoux. C'est ce qui la doit porter à recevoir les mépris, les rebuts et les contradictions, comme des choses honorables à son état, c'est-à-dire à ce qu'elle est par elle-même, ne pouvant être, selon cette vue, assez méprisée, contredite, persécutée et crucifiée, tant elle est digne non-seulement de mépris, d'oubli et de délaissement, mais d'horreur, de condamnation, d'anathème et d'exécration, ne méritant par elle-même que l'enfer.

La croix de Jésus est le caractère et le sceau de son contrat d'alliance avec l'âme. Il est l'époux de sang, parce qu'il a épousé l'Eglise sur la croix, et qu'elle est sortie de son côté percé et de son sommeil sur le Calvaire. C'est pourquoi l'épouse n'est pas digne de lui, si elle a peine à le suivre, si elle ne veut pas être ferme et stable dans le crucifiement, et si elle refuse de faire, à l'exemple de la sainte Vierge, la profession d'humble servante de Jésus dans les ignominies, les souffrances et les délaissements. Il faut que l'épouse, entrant en possession et en union de Jésus-Christ, se résolve d'entrer en part de tous ses états pénibles et souffrants, *communiant*, comme dit saint Pierre (*I Petr.* IV, 13), *aux passions de son Sauveur*. Il faut qu'elle soit aussi bien unie à lui sur le Calvaire que sur le Thabor, et qu'elle fasse état de porter continuellement la croix en cette vie de tentation, en cette vallée de larmes, en ce théâtre de pénitence, pour faire amende honorable et satisfaction publique du péché aux yeux des anges et de Dieu même, et à la face du ciel et de la terre.

L'épouse, n'ayant plus aucun pouvoir sur elle-même, puisqu'elle est transférée dans le domaine total de l'Epoux, doit vivre si absolument dans sa dépendance, qu'elle n'agisse que selon ses désirs et par ses mouvements. Il faut qu'elle soit comme Jésus-Christ à l'égard de son Père, qui ne faisait rien qu'il ne vît absolument ses ordres; en sorte que son opération était tellement unie avec son Père et animée de son opération propre, que c'était une simple et une même chose. *Pater usque modo operatur, et ego operor.* (*Joan.* V, 17.) Quel dégagement, quelle liberté, quelle soumission et quel abandon à l'esprit doit être dans mon âme pour agir toujours de concert avec lui, et pour qu'il soit à tout moment dans cette coopération mutuelle avec elle.

Enfin l'Epoux, recevant avec plaisir l'épouse abandonnée à son pouvoir par le droit et par la justice de sa condition, se livre de sa part à elle, lui donnant par amour tout pouvoir sur lui, disant à sa chère épouse ce qu'il disait à Dieu son Père : *Tout ce que j'ai est à vous, et tout ce que vous avez est à moi.* (*Joan.* XVII, 10.) En sorte qu'il est tout à l'âme, comme l'âme est toute à lui. C'est là le fondement de la simplicité et de la confiance que doit avoir l'épouse en son Epoux, duquel elle doit attendre toutes choses, sans craindre qu'il lui en puisse refuser aucune, étant maîtresse par amour de ses désirs et de ses volontés. Mais elle doit bien prendre garde à ne pas oublier le respect dans sa confiance, ni l'anéantissement de son cœur en la sainte union et en la jouissance de l'Epoux. Car ce sentiment est une marque assurée du véritable amour, qui, naissant de la vraie lumière, fait toujours en l'âme une impression de révérence

Digitized by Google

envers l'Epoux et d'humiliation envers elle-même.

L'épouse ensuite doit demeurer en paix dans son fond, vivant toujours soumise aux ordres de l'Epoux, et toujours préparée à répondre avec fidélité aux desseins de sa puissance, et à suivre les instincts de son divin amour en quoi que ce puisse être, sur le Calvaire ou sur le Thabor, dans la mort ou dans la vie. Elle doit, en la jouissance de son Epoux, qui habite en elle avec le Père et le Saint-Esprit, être assurée que dans l'œuvre de Dieu elle éprouvera la participation de la puissance du Père pour opérer, de la sagesse du Fils pour s'y conduire, et de l'amour du Saint-Esprit pour faire et souffrir toutes choses en la vertu de l'Epoux; et qu'elle accomplira ainsi les desseins de Dieu en son Eglise, qui ne la veut pas seulement parfaite comme lui en elle-même, mais aussi en ses voies et en ses opérations, afin qu'opérant en foi et en charité, le Père soit le principe de son opération, le Fils de sa lumière, et le Saint-Esprit de son amour.

LETTRE XIII.

Dispositions chrétiennes durant le saint temps de la maladie.

Ne soyez point en peine de l'indisposition dont je suis attaqué par la volonté de Dieu. C'est un ordre très-spécial de sa bonté et de sa providence dont nous le devons remercier. Il y a plusieurs choses à purifier en moi, et les maladies sont pour cela les meilleures voies. Il m'a ordinairement traité de la sorte par sa bonté infinie. Qu'il en soit béni à jamais. Je ne puis dans mes infirmités m'appliquer à la prière aussi assidûment que je pensais le faire en me tirant du tracas de la ville; mais il faut que le sacrifice de notre corps, de notre esprit, de notre temps et de tout nous-mêmes lui serve de supplément. Le mauvais usage que j'ai fait de ma santé est cause de ces infirmités. Mais Dieu veuille, par sa bonté, se satisfaire en nous comme il désire, et se contenter, s'il lui plaît, en notre destruction et en notre consommation. Tous ces maux ne sont que des fantômes au prix de ce qui nous est dû et de ce que méritent nos péchés. Quelle miséricorde et quelle bonté de Dieu de nous faire porter une si douce pénitence! Bien loin de nous en plaindre, adorons son amour, qui nous traite avec tant de douceur, et qui nous fait cette grâce de vouloir, comme dit saint Paul, accomplir en nous ses souffrances et achever ce qui manque à ses peines. Il me semble que c'est un honneur incomparable que Notre-Seigneur nous fait, de vouloir se servir ainsi de nos corps pour souffrir encore en nous à la gloire de son Père. Glorifions-nous donc avec l'Apôtre en nos infirmités, afin que la vertu divine habite en nous. Ne manquez pas de faire grande attention aux sentiments que Notre-Seigneur vous donnera durant le saint temps de votre infirmité. Car l'ordinaire de Dieu est de faire par les maladies ce qu'il ne peut faire souvent dans la santé. Surtout abandonnez-vous toute à lui, pour faire de vous ce qu'il voudra, vous offrant à lui comme sa victime pour souffrir tout, et même la mort, que méritent vos péchés.

LETTRE XIV

Il exhorte une personne à lui bien découvrir toutes ses pensées et tous ses sentiments touchant un dessein qu'elle avait, afin qu'il puisse discerner ce que Dieu demande d'elle.

Je me sens soulagé de vous voir fortifiée en esprit pour porter votre croix. J'en bénis Dieu de tout mon cœur, et je me trouve en repos de vous voir résolue d'exécuter votre dessein. Je vous demande toutefois cette grâce de m'écrire toujours, dans la simplicité et dans la confiance d'un véritable enfant, quelles sont sur cela les dispositions de votre cœur. Je vous l'ordonne dans tout le pouvoir que Notre-Seigneur me donne sur votre âme. Vous savez bien dans les affaires de cette conséquence combien il faut être attentif à Dieu et à la voix de l'Epoux dans le cœur. C'est à moi à discerner la voix de l'amour-propre et celle de la charité de Jésus-Christ sur vous. C'est pourquoi ne feignez point de m'exposer vos répugnances, vos difficultés et vos inclinations. Sans cela vous pourriez être trompée, et ne recevoir pas les avis et les ordres que vous avez à observer, soit pour les choses que vous devez faire, soit pour le temps où vous les devez faire. Soyez fidèle à votre père, ma chère Fille, et ne lui tenez rien caché. Ouvrez-lui toutes choses et lui exposez tout avec sincérité. Encore une fois, ma Fille, mandez-moi nettement vos sentiments sur cette affaire et les dispositions les plus intimes et les plus foncières de votre cœur. Je gémirais si j'ignorais quelque chose de vos pensées, de vos inclinations et de vos sentiments. Faites-moi savoir surtout si vous avez quelque vue de pouvoir subsister où vous êtes, et s'il y a quelque chose un jour à y espérer pour le service de Notre-Seigneur. Dites-moi tout ce que vous en pensez, afin de ne rien omettre à peser devant Dieu et de lui recommander le tout. Aidez-moi à sauver votre âme et à accomplir la sainte volonté de Jésus. Adieu, ma Fille. Tout vôtre en Jésus pour toute l'éternité et pour les moments de la vie présente. L'affaire ne sera point sue de ma part. Je sais assez la conséquence du secret. Il est bon de la cacher et de n'en parler qu'à ceux que Dieu a ordonnés sur vous, où le démon ne voit goutte.

LETTRE XV.

Il parle de la sainteté de l'état ecclésiastique, et de l'importance de prendre du temps pour s'y bien préparer.

Quelque inclination que vous ayez pour l'état ecclésiastique, prenez garde de ne vous y point engager que vous n'ayez bien consulté votre vocation et pris un temps

Digitized by Google

notable pour vous purifier. Les prêtres doivent être choisis et enlevés du milieu des hommes par la voix de Dieu, et non par le choix des personnes, qui, par une insolence insupportable, s'élisent elles-mêmes et s'introduisent dans la maison du Seigneur. Que diriez-vous d'un gueux courant les rues et tout rongé de vermine, qui s'introduirait dans la maison d'un roi, et voudrait y tenir rang parmi les gentilshommes qui servent à sa chambre, et parmi les seigneurs qui l'approchent de plus près? Ne serait-ce pas une témérité insupportable, et qui mériterait que le prince et toute sa famille, non-seulement chassât de sa maison, mais encore fît châtier sévèrement l'insolence de cet audacieux? Dieu veut choisir ses ministres et ses prêtres, et il les veut choisir entre mille pour leur donner part à sa familiarité et à tous ses secrets. Mais il veut qu'ils soient dans l'innocence et dans la pure charité : il veut qu'ils soient dignes de l'approcher et de traiter bouche à bouche et cœur à cœur avec lui, comme un ami a accoutumé de faire avec son ami. *Jam non dicam vos servos, sed amicos, quia servus nescit quid faciat dominus ejus : « Je ne vous nommerai plus mes serviteurs*, dit Notre-Seigneur à tous les saints prêtres en la personne des apôtres; *mais je vous appellerai mes amis, à cause que les serviteurs ne savent pas les secrets de leurs maîtres* (*Joan.* xv, 15), » comme je vous les découvre maintenant que vous traitez avec moi.

Les rois ne veulent pour leurs pages et pour leurs domestiques que des enfants bien faits et des plus beaux qui se rencontrent dans leur cour, comme on le voit chez Daniel en la personne des trois enfants de la fournaise, car ils furent choisis comme les plus beaux de tout le royaume pour servir le roi Balthasar. C'est ainsi que doivent être choisis dans l'Eglise les ministres du Roi des rois. Il faut qu'ils surpassent en beauté intérieure et en sainteté les plus saints d'entre les peuples. Notre-Seigneur fait en cela sur la terre ce que son Père fait dans les cieux. Car, comme les anges, qui sont les substances les plus pures et les êtres les plus parfaits qu'il ait créés, sont ceux qu'il a choisis pour être les princes de sa cour et les ministres de sa gloire, ainsi Notre-Seigneur, qui imite son Père en toutes ses actions, et surtout en la formation et l'établissement de son Eglise, veut choisir des sujets qui soient purs comme des anges pour approcher de ses autels, et pour être les ministres de son amour et les porteurs de sa parole. *Qui facit angelos spiritus, et ministros suos flammam ignis.* (*Hebr.* i, 7.) Aussi voyons-nous en plusieurs lieux de l'Ecriture sainte que les prêtres sont appelés des anges, parce qu'en effet ils doivent être dégagés de la matière comme des anges, pour pouvoir, comme eux, purifier, illuminer et perfectionner les autres. Car, pour être en état de purifier, il faut qu'ils soient dans une fort grande pureté. Pour illuminer, il faut qu'ils aient l'esprit pur et net, qu'ils l'aient intelligent, ouvert à la lumière et capable d'étude, et qu'ils l'aient même arrêté et propre à l'oraison, pour puiser en Dieu les lumières divines, qui sont les uniques qui éclairent sûrement les esprits. Pour perfectionner et unir les âmes à Dieu, il faut qu'ils aient une grande charité, qu'ils aiment la prière, et que dès leurs premières années on voie en eux des marques de piété et des inclinations pour la vertu et pour les bonnes mœurs, afin qu'étant eux-mêmes parvenus à l'union divine, ils puissent ensuite y attirer et en instruire les autres.

Et après tout, n'est-ce pas une chose déplorable de voir des personnes du monde dans une union à Dieu très-intime et très-capables d'en instruire les âmes, et de trouver des prêtres qui, bien loin d'y être parvenus, ne savent pas seulement ce que c'est? Quelle confusion, que le prêtre, qui doit servir à élever toutes les saintes âmes à Dieu et à leur communiquer la grâce et l'esprit, en soit moins rempli que le peuple. Dieu dit dans l'Ecriture sainte qu'il sera sanctifié par ceux qui s'approchent de lui, et que son nom sera glorifié par leur moyen. *Sanctificabor in eis qui appropinquant mihi, et glorificabor in eis.* (*Levit.* x, 3.) Mais comment Dieu sera-t-il sanctifié dans les âmes et sa sainteté portée dans le cœur des peuples par les prêtres, si eux-mêmes les premiers ne sont saints et les plus proches de Dieu? Examinez donc bien ce que vous avez à faire avant que de vous engager dans un état si saint. Voyez devant Dieu ce que vous avez été et ce qu'en cette occasion vous devez craindre d'une conduite précipitée. Il faut que le souverain Pasteur vous appelle; car il connaît toutes ses brebis, et c'est lui qui les appelle toutes par leur nom. *Vocat eas nominatim.* (*Joan.* x, 3.) Mais c'est ce qui me fait beaucoup appréhender pour vous, car il ne les appelle dans le bercail que lorsqu'il les voit sans tache et dignes d'être offertes à Dieu son Père, qui ne veut point d'hosties qui soient marquées. Il ne les appelle que lorsqu'il voit qu'elles sont grasses et en assez bon point pour être présentées sur son autel. C'est pourquoi l'Eglise désire en ceux qui s'en approchent l'éloignement des vices, la pratique des vertus, l'ouverture d'esprit pour les bonnes lettres, l'amour de la prière et de l'oraison, l'inclination aux choses saintes, la modestie, la douceur, en un mot, une modération et une sainteté dans la conduite qui fasse paraître un grand esprit de piété et de religion en toutes choses : ce sont là les marques générales que les saints nous donnent de la vocation à l'état ecclésiastique; mais c'est ce qui doit tempérer votre ardeur et modérer cet empressement extraordinaire qui vous porte à recevoir au plus tôt les saints ordres. Car, en y entrant par autre part que par la porte de la vocation, vous y entreriez, ainsi que dit l'Evangile, comme un larron et un voleur, qui ne peut que tout perdre par ses scandales.

Digitized by Google

Je tremble pour vous quand je vois dans l'Ecriture sainte que celui qui était entré au festin sans robe nuptiale en fut chassé et jeté dans les ténèbres extérieures. Car il me semble que c'est la figure des châtiments que vous devez attendre si, ayant si peu travaillé à vous revêtir des vertus et de l'esprit de Notre-Seigneur, vous entrez dans un état où il ne doit y avoir que des saints. C'est sur quoi je vous conjure de faire de sérieuses réflexions, afin de ne faire aucune démarche ni aucune avance pour vous engager dans une profession où ni votre vie passée ni vos dispositions présentes ne font point assez paraître que Notre-Seigneur vous appelle. Nous en dirons davantage à notre première entrevue. Je suis en Jésus et Marie tout vôtre.

LETTRE XVI.

Il ne faut pas, dans les œuvres de charité qui se présentent, se régler par le jugement des hommes, mais par la charité de Jésus-Christ.

Vous avez fait une grande charité à la pauvre N***. Il ne faut pas beaucoup écouter les hommes lorsque la charité nous presse, et que le Saint-Esprit nous élève et nous attire au-dessus des obligations connues aux raisons et aux sentiments communs de la prudence humaine. Jésus-Christ n'avait pas obligation de mourir pour nous, de donner jusqu'à la dernière goutte de son sang et de se soumettre aux circonstances les plus humiliantes de la croix. Une goutte de sueur ou une larme de ses yeux eût suffi.; un soupir et un gémissement de son cœur, un de ses pas, le moindre de ses regards, une adoration, une louange, une contrition, une liaison avec un séraphin, ou un chérubin, ou un autre ange, qui, dans la beauté de son être spirituel, eût dit un mot à Dieu son Père, au lieu de prendre la chair humaine en la ressemblance du péché, la moindre de ces choses eût été suffisante et infiniment même au delà des besoins de toutes les créatures; mais sa charité a été au delà de tout ce qui se peut comprendre. Je loue Dieu et le bénis de la charité qu'il vous a donnée, qui vous a fait racheter cette pauvre âme qui s'allait perdre. Faites-en de même dans les autres occasions qui se présenteront. Si le monde blâme votre conduite, il vous doit suffire que Dieu l'approuve. Adieu.

LETTRE XVII.

Il propose à une personne divers motifs chrétiens pour conserver sa santé.

Je ne dois pas laisser votre lettre sans réponse. Ce n'est pas en ce jour qu'il faut être muet, pendant les ferveurs d'une mère qui excite ses enfants à la charité. C'est bien peu profiter de l'exemple de cet amour consommé, que d'être languissant en sa présence. Il me semble qu'il est aisé d'être victime en ce jour. Il ne faut que laisser agir ce feu qui a été apporté sur la terre pour achever le sacrifice. Ma Fille, que cette divine mère est libérale, et qu'il est doux de la servir et de tâcher de vivre de sa vie! Elle est toujours prête à la communiquer, et pour peu que l'on veuille, on en est aussitôt rempli. Je ne souhaite pas seulement à votre âme qu'elle ressente la présence de l'Epoux, mais aussi qu'elle le possède en vérité, et que vous le portiez toujours par une parfaite correspondance avec lui. Quant aux motifs que vous pourrez prendre pour la conservation de votre santé, outre celui de l'obéissance qui vous délivre de toute propre recherche, vous devez considérer votre corps comme le temple du Saint-Esprit, qui vous est mis en garde, et qui, n'étant pas vôtre, vous oblige d'en rendre compte à son maître. Vous devez en faire de même que si vous aviez à répondre d'une chapelle qui s'en irait en ruines, et que vous seriez obligée de réparer. De plus, votre corps est membre de Jésus-Christ : ayez en donc soin, comme si Notre-Seigneur se devait plaindre du mauvais traitement qu'il recevrait de vous. Traitez-le encore comme celui d'une tierce personne à laquelle vous feriez charité. Et enfin souvenez-vous que, comme fille de Dieu le Père, vous êtes de sa famille, et qu'il veut qu'elle se conserve et se maintienne. Elle est à lui; il l'a acquise par le sang de son Fils; il a droit sur elle, et il veut que nous la conservions, afin d'en faire usage pour son service. Je finis avec le jour, ce qui m'ôte la liberté de vous écrire davantage, mais ne m'ôte pas celle de tenir mon cœur présent à Dieu, pour lui sacrifier le vôtre et toute votre personne, de laquelle la sainte Vierge s'est chargée ce matin bien amoureusement; car elle a reçu à bras ouverts et le prêtre et l'hostie, qui, ce me semble, lui était offerte avec beaucoup de dégagement.

LETTRE XVIII.

Que dans les œuvres de Dieu il ne faut pas s'appuyer sur les grands, mais sur Jésus-Christ. Sa joie d'être éloigné de la cour pour travailler dans les lieux délaissés.

Je suis bien aise d'être délivré de la cour. C'est un lieu dont j'ai toujours eu bien de l'éloignement, et je suis ravi que Dieu m'en ait banni pour jamais avec tant de rigueur. Je vous plains dans ce buisson d'épines; mais il faut attendre, pour vous en tirer, que Dieu manifeste plus amplement ses volontés. Nous sommes touché plus que jamais de votre état, depuis que nous l'avons connu et ressenti par expérience. Oh! qu'il faut peu se fier aux grands et aux enfants des hommes, dit l'Ecriture! Il fallait que je visse ce que j'ai expérimenté, pour être confirmé dans cette vérité autant que je le dois être. Il faut que nous allions aux pays délaissés; il faut que nous quittions la foule et que nous fuyions la concurrence des autres serviteurs de Dieu, pour aller aux lieux abandonnés. Il nous faut obéir à Notre-Seigneur, qui nous commande de secouer la poudre de nos souliers, et de penser à deux fois à s'approcher des grands.

Digitized by Google

Pour l'affaire que vous désirez que je vous mande, afin d'y employer une personne de grande autorité, il sera bon que j'en confère avec vous. Il ne faut pas exposer les œuvres de Dieu à être rebutées. Qu'il est doux de faire l'œuvre de Dieu en son Fils et par les voies de l'esprit d'humilité, de pauvreté et de simplicité, où les grands ne doivent paraître que pour adorer de loin, et non pour y toucher ni pour s'en approcher ! Notre-Seigneur m'a appris pour une bonne fois comme il voulait que je me retirasse des grands, et que je prisse garde d'établir ma confiance en leur crédit. La jalousie de Dieu, qui a toujours écarté les grands et qui les a rebutés toutes les fois qu'ils se sont présentés pour paraître en l'œuvre qu'il m'a commise, m'apprend bien que c'est là le sujet du rebut qu'il a voulu que je souffrisse, et qu'il voulait lui seul être connu en son ouvrage, qui autrement serait attribué aux hommes.

Il faut marcher dans la pureté des voies de Dieu en tout. Ce n'est pas assez de commencer, il faut continuer, et prendre garde dans la suite des choses de se tenir toujours à l'écart de tout ce qui pourrait blesser la sainteté des voies évangéliques, quoique même dans le fond on ne se sentît pas conduit par ces principes et par ces mouvements. Il faut garder aussi bien le dehors que le dedans dans l'œuvre de Dieu, et conserver l'extérieur de la conduite évangélique aussi bien que l'intérieur, marchant toujours en toute justice chrétienne et en toute sainteté. Car il faut que tout se ressente de Jésus-Christ, et que tout, tant au dedans qu'au dehors, l'annonce et le prêche

LETTRE XIX.

Il promet à une personne de n'abandonner jamais le soin de sa conduite.

Je ne puis vous dire autre chose en répondant à votre très-chère lettre, sinon que je m'abandonne à Dieu pour tout ce qu'il voudra que je vous rende de service. Si vous voulez le servir et vous abandonner à lui, rien ne vous manquera jamais, et, pour un pauvre pécheur, il vous donnera un saint. Quoi qu'il en soit, je suis tout vôtre, et il me semble que Dieu le veut ainsi. Au moins pouvez-vous être assurée que cette pauvre écorce de piété ne vous manquera pas. C'est le moins qui vous puisse arriver. La lumière de Dieu ordonnera de notre retour ou bien de notre absence ; mais toujours porterai-je, présent ou absent, la qualité de père, vous ayant engendrée à la grâce, ainsi que le disait saint Paul à ses enfants. Ce sera à la vie et à la mort, et même, comme je l'espère, pour toute l'éternité. N'en doutez pas, ma très-chère Fille, non plus que de la disposition de mon cœur, tout porté à servir en tout ce qu'il pourra l'âme que Dieu lui a si tendrement confiée. Vous êtes la première acceptée, vous serez la dernière laissée, et toujours très-soigneusement conservée. Les prières et les sacrifices seront toujours présents pour vous, et toujours vos chères lettres seront reçues à bras ouverts et répondues d'un même cœur. Je n'ai, très-chère Fille, qu'une seule peine, qui est le sujet même qui vous afflige ; car je ne sais quel moyen je pourrai avoir de vous servir quand la providence et la bonté du grand Tout m'obligera de m'éloigner, pour le servir en ces provinces où Dieu n'est pas connu, et où Jésus même n'est pas nommé. Il faudra bien qu'un autre que moi vous assiste dans vos exercices, auxquels il ne vous faut non plus manquer tous les sans qu'à respirer pour vivre. Ne faut-il pas qu'un père pourvoie à ses enfants en cas d'absence ? Ne faut-il pas qu'il les prépare à son éloignement ? Ne faut-il pas qu'il les sèvre pour leur donner de plus solide nourriture ? C'est là ma pensée, c'est mon dessein, et non pas de vous quitter, si ce n'est de vue. Vous me serez toujours présente, et je vous prie qu'il en soit de même de vous à mon égard. Levez les mains au ciel pendant que je combattrai pour mon amour. Nourrissez-vous en l'oraison pour me fortifier par l'union de nos cœurs et de nos services. De la sorte vous aurez part, et même par justice, à ce que je ferai, recevant force par vous et me rendant fidèle à Dieu par l'assistance de vos prières. Allons donc ainsi, augmentant partout la gloire de notre amour. Venez avec moi d'esprit et de prière, et soyez présente au combat. Quelle joie de savoir que notre Tout se glorifie, que vous y ayez votre part, et que notre amour se plaise à se servir de ce pauvre instrument et de cette chétive créature qu'il a rendue votre père en Jésus-Christ ! Enfin quelle bénédiction, que Dieu soit honoré et sa volonté accomplie ! Ce sont là, je m'assure, les désirs uniques de notre très-chère fille, et ce sont aussi les souhaits entiers de son pauvre et très-indigne père, le chétif esclave de Jésus. Adieu.

LETTRE XX.

Il exhorte un ecclésiastique à bien porter ses peines, et à ne pas quitter l'œuvre de Dieu pour les oppositions qu'il y rencontre.

La paix de Jésus-Christ règne dans votre cœur au milieu des délaissements et des contradictions que vous souffrez. Je vois votre affliction, je compatis à votre peine, et je la porte avec autant et plus de sentiment que vous ; mais je me fortifie en esprit et me réjouis dans le fond de mon âme, voyant combien cet état vous est avantageux et combien il sera utile à la gloire de Dieu. C'est ainsi que les œuvres du divin Maître se font. Il faut que vous portiez le joug qu'il impose à tous ceux qui ont l'honneur d'être employés par son choix à son divin service. Il est juste d'acheter par la peine de la croix la gloire de servir à ce grand maître et l'honneur d'entrer dans sa sainte maison, et il est juste aussi qu'il récompense ceux qui le servent, par l'honneur et la gloire de porter ses livrées. C'est pourquoi je vous prie de vous estimer heureux en cet état et d'em-

Digitized by Google

brasser avec amour le bonheur de vivre crucifié. L'esprit du baptême demande cela de nous, et Notre-Seigneur nous le montre en la personne de saint François, dont nous faisons aujourd'hui la fête. Ce saint est le modèle d'un vrai Chrétien, et ce séraphin qui le crucifie est la figure du Saint-Esprit, qui nous est donné pour nous sacrifier en toute notre chair et en toutes les parties de nous-mêmes. C'est à quoi il faut que nous travaillions soigneusement, nous laissant au moins crucifier par Notre-Seigneur, ou bien par les hommes qui sont ses instruments, si nous ne voulons pas mettre la main à nous crucifier nous-mêmes, ou si nous ne sommes pas assez purs pour être crucifiés par le pur amour, comme une sainte Catherine de Gênes et quelques autres saints, qui, par la vertu de l'amour, ont porté la mort en tous leurs membres.

Pour l'accablement que vous me témoignez, je pense qu'il vous arrivera souvent dans vos peines, parce que vous n'êtes pas assez anéanti. Comme il vous reste quelque chose de vous-même, sur quoi vous vous appuyez, et que vous sentez en vous quelques forces, lorsque vous voyez ces forces accablées par le poids de votre charge, il ne se peut que vous ne ressentiez un grand sujet d'abattement. Cessez de vous appuyer en vous, et vous serez bientôt en pleine paix; car alors on ne pourra jamais vous rien ôter, ni vous affaiblir en aucune manière, parce que vous n'aurez plus rien à perdre, et que l'esprit de Dieu, qui ne peut être pressé ni accablé d'aucune chose, sera votre support et votre soutien en tout.

Adorez cependant sa divine vertu qui crible, qui écrase, qui opprime les siens comme il lui plaît, afin d'être lui seul le soutien de son œuvre. Adorez-le comme l'unique agent et le principe de tout, à qui tout serviteur est inutile quand il est hors de sa main et de sa puissance. Ayez bon courage en Notre-Seigneur et mettez en lui toute votre confiance. Comme vous ne sauriez avoir de vigueur par vous-même ni en vous-même, priez-le qu'il vous anéantisse, afin qu'il soit toute votre force. Il vous sera toutes choses, si vous voulez être tout à lui sans être rien en vous-même; car il est tout aux siens : *Omnia et in omnibus Christus.* (*Col.* III, 11.) Soyez donc soigneux, pour le laisser régner en votre âme, de vous tenir anéanti en sa présence, retirant de vous tout effort et toute propre présomption, afin que ce divin Maître succède à votre infirmité, et s'insinue en vous au lieu de votre superbe et de votre amour-propre. Ce fonds d'orgueil et d'établissement en soi est le grand obstacle à son opération dans le cœur, et c'est ce que nous lui devons demander instamment qu'il détruise en nous. Monsieur N***, qui sait par expérience ce que c'est que de vivre au milieu de la persécution, pourra vous secourir de son conseil, et vous faire participant des voies dont il a usé pour se fortifier dans ses peines. Je vous vois dans une grande affliction et bien abattu sous la croix; mais il en fallait venir jusque-là pour un entier et un parfait sacrifice, l'honneur y étant immolé avec le reste de l'hostie. Dieu en soit béni à jamais pour sa gloire et pour votre bien. Vous avez eu un peu de désirs de vous soulager en sortant du lieu où vous étiez, pour chercher les consolations et l'abri des bonnes âmes; mais Dieu vous a fait voir qu'il sait redoubler le fardeau quand on l'évite et qu'on le fuit. Il faut aimer sa croix et adorer ses châtiments. C'est un trésor qu'on doit embrasser avec amour et renfermer dans son cœur, comme le plus grand joyau du monde. Je vous laisse à la sagesse, à l'amour et à la puissance de Dieu qui vous conduit, pour en faire tout l'usage qu'il désire.

LETTRE XXI.

Son grand désir pour la solitude, et son dégoût du monde.

J'espère aller bientôt dans la petite solitude que j'ai préméditée, et y commencer une nouvelle vie sous la faveur et la protection de la très-sainte Vierge. Je le souhaite avec une grande affection, pour y mener la vie cachée que j'ai si peu goûtée jusqu'à cette heure. La retraite me promet de me la faire éprouver dans la société intérieure de Jésus en Marie, dans laquelle nous devons espérer de vivre éternellement, et que nous ne saurions prétendre posséder que par la nudité parfaite de notre âme et par la séparation universelle de toute créature. Je n'y puis penser sans transport, et je n'ose même m'y appliquer, craignant l'excès des sentiments que me cause cette vue, tant le cœur humain et la créature est faible sous le poids de l'opération divine. Je suis si heureux que Dieu me réduise maintenant à être seul dans l'impuissance de travailler extérieurement, que je ne puis en exprimer ma joie. Toute la créature, quelle qu'elle soit, m'est à cette heure un accablement. Je ne puis souffrir ni goûter que Marie en Jésus, mon unique Tout au ciel et en la terre, et je vis présentement de cela seul. Tout me lasse, tout m'afflige, tout m'incommode; il n'y a que cela seul qui fait toute ma vie, toute ma joie, toute ma santé, tout mon bonheur dans mes croix et dans mes peines, et même dans tout ce que le malin pourrait trouver de plus cruel. Je crois que vous ne me refuserez pas ce bon office de m'aller ensevelir dans ma grotte.

LETTRE XXII.

Il console une personne de la mort de son frère.

Je ne me suis pas précipité pour vous consoler sur la mort de M. votre frère. J'ai voulu laisser le temps de le faire à votre principal directeur, qui est le Saint-Esprit, et j'ai cru que ses opérations seraient plus fortes et plus saintes, étant mises en vous par son seul ministère.

C'est le respect que les directeurs de l'Eglise doivent au divin ministre de Dieu Notre-Seigneur Jésus, lequel, par son Esprit, vous aura fait entendre les desseins de son Père sur vous, et vous aura fait connaître

Digitized by Google

qu'en vous dérobant les créatures il veut que son cher Fils Jésus vous tienne lieu de toutes choses. C'est à cette heure qu'il redoublera en vous son amour et qu'il vous fera sentir comme il veut être votre frère, aussi bien que votre époux et votre fidèle ami; en un mot, qu'il vous veut être toutes choses ensemble. C'est là où va la sainte jalousie de Jésus, incomparable dans l'amour.

J'ajouterai encore à ceci que c'est un effet de l'amour de la très-sainte Vierge, qui, en vous dépêtrant des créatures, désire avancer son œuvre, etc.

LETTRE XXIII.

Il donne plusieurs avis très-utiles pour les âmes qui veulent travailler solidement à leur perfection, et particulièrement pour celles qui commencent.

Je m'étonne de l'instance que vous me faites pour me conduire, étant si peu capable de le faire, et de ce que vous préférez ma misère aux avantages que vous auriez trouvés en la personne que je vous proposais. Mais quoi ? je le veux bien, puisque vous le voulez et que celui par qui Notre-Seigneur me fait connaître ses volontés, ayant égard à vos instances que je lui ai représentées et à la crainte de vous brouiller, m'a dit de continuer et de vous rendre tous les services que vous désireriez de moi. Ordonnez donc, et servez-vous de celui que le ciel vous redonne, et qui continue d'être toujours tout à vous en notre tout amour. Je vous demande particulièrement une grande simplicité envers nous, et surtout envers Notre-Seigneur, n'ayant en tout qu'un simple et seul regard de Dieu, sans mélange d'aucun autre motif, et ne souffrant point que votre âme, que Jésus a achetée pour l'employer à la gloire de son Père, s'amuse et s'arrête jamais à ce qui n'est pas de lui.

Pour ce que vous me dites, que vous ne faites point d'actes intérieurs, à moins d'y être bien attirée jusqu'à ne vous en pouvoir défendre, il y a quelque chose à dire là-dessus. Car si c'est que vous attendiez le sentiment pour agir, et que vous vous tenez en cette dépendance du sensible, au lieu de vous tenir seulement dépendante de la foi qui vous présente Dieu partout, Jésus en tant d'endroits et sa divinité inséparable de vous-même, cela ne serait pas bien, et ce serait une paresse spirituelle. Mais si vous trouvez, par réflexion sur vous-même, que votre cœur et votre volonté se portent ordinairement à Dieu, quoique vous ne puissiez pas si facilement en remarquer les actes formels, cela n'est pas mauvais ; au contraire, je serais pour cette disposition ; car il y a deux sortes d'opérations en nous, les unes que nous pouvons discerner et remarquer, les autres que nous ne pouvons pas, et les dernières ordinairement sont les meilleures, parce qu'elles tiennent l'âme dans une plus grande simplicité et unissent plus intimement l'esprit à Dieu que les autres. Mais aussi on y prend aisément le change, et l'âme, si elle n'y prend garde, tombe souvent dans l'oisiveté, au lieu d'être dans l'exercice continuel de son amour. Et même ces opérations ne se donnent pas ordinairement aux commençants. Il faut avoir pratiqué longtemps l'amour avant que de s'y fier. Néanmoins Dieu est le maître de ses dons, il n'a ni temps ni heure : il offre les choses diversement et comme il lui plaît. Aux uns il les donne plus tôt, aux autres plus tard, et pourvu qu'il trouve fidélité, il ne s'en soucie pas.

Il faut que vous vous tentiez vous-même et que vous examiniez si vous vous plaisez dans les bas emplois, dans les moindres exercices qui sont si sortables à votre état de pauvre pénitente. C'en est surtout le temps, maintenant que le Fils de Dieu converse avec les bêtes et se laisse approcher des démons. Exercez-vous à cette vie cachée et intérieure. Aimez le silence et parlez peu, si ce n'est par œuvre, ne cherchant en tout qu'à plaire à Dieu, qui découvre ce qu'il veut, et qui cache ce qu'il lui plaît.

Donnez-vous toute à lui, afin qu'il fasse de vous et en vous ce qu'il voudra, surtout afin qu'il vous donne le feu de son saint amour. Il ne faut rien vouloir ni désirer pour vous. Il ne faut même vous purifier que pour plaire à Dieu et être parfaite devant ses yeux.

Je suis bien consolé de la communion que vous avez faite : je souhaiterais beaucoup que vous en eussiez l'ouverture. Je vous demande une dévotion toute particulière pour ce mystère, qui comprend et nous donne tous les autres. J'ai des obligations très-pressantes de le faire honorer : vous en saurez un jour davantage. Je vous conjure d'y contribuer de votre part, et que je commence par vous ; et puisque Dieu veut si expressément que je sois vôtre par mes petits services, soyez aussi nôtre par ces petits devoirs que je vous demande pour ce tout aimable sacrement qui vous donne votre Epoux, qui le fait être vôtre, et qui vous fait être une même chose avec lui. O ma chère Fille, quel trésor ! Celui qui fait les bienheureux descend en vous, que ne devez-vous pas être en jouissant de ce Tout ? Les bienheureux, en le possédant, ne désirent que de le posséder : comment donc voudriez-vous souffrir en vous d'autres désirs ? Comment votre cœur peut-il être séparé de ce tabernacle où il habite et où il demeure, en attendant que vous le receviez et que vous le délivriez de cette prison où son amour le met pour entrer dans votre âme ? Soyez-en inséparable de cœur, si vous ne le pouvez être de présence réelle. Soyez à lui sans réserve et donnez-vous-y le plus souvent que vous pourrez. Notre-Seigneur continue de vous attirer aux mystères de sa passion et de sa mort, et l'institution de ce saint sacrement est en partie pour vous représenter ces mystères. Car qu'y a-t-il de plus puissant, pour vous les remettre devant les yeux, que de vous faire voir un corps qui, par la seule puissance des paroles, est séparé de son sang; un corps qui est sans sentiment, sans parole, sans vue et sans l'usage du moindre de ses sens ? Et c'est ce que

Digitized by Google

fait cet adorable sacrement qui vous rapporte votre Epoux en personne, lequel ayant été crucifié une fois pour tous les hommes, se sacrifie encore pour vous sur les autels.

Accoutumez-vous à faire toutes vos actions en union à Jésus-Christ, car tout hors de lui et de ses mérites n'est rien. Et pour cela, habituez-vous à reconnaître que vous n'êtes rien, que vous ne méritez rien, que vous n'êtes que péché, indigne par vous-même de pouvoir plaire à Dieu en aucune de vos actions ; que vous ne pouvez être recevable devant ses yeux que comme revêtue de cet aimable Sauveur dont vous avez été rendue par le baptême membre vivant, et animée de ce divin Esprit qui conduit et gouverne tout le corps de l'Eglise dont vous êtes une partie, et que c'est ainsi que vous devez vous présenter à Dieu pour être supportable devant sa majesté.

Surtout, quand vous vous y présentez en l'oraison, conjurez-le de vous regarder comme sa fille, comme membre et supplément de son Fils, des mérites duquel vous êtes en cette qualité revêtue. Donnez-vous-y aussi à l'esprit de l'Eglise, qui seul sait comme il faut prier, ce que vous ignorez, afin qu'il vous conduise, et qu'aidant votre infirmité il vous fasse prier. Cet esprit de l'Eglise est l'esprit de Jésus-Christ, qui est le même dans les membres et dans le chef. C'est le Saint-Esprit même que Dieu a donné à ses fidèles, pour les conduire dans la prière et dans toutes leurs œuvres, comme étant le principe de toute sainteté, sans lequel ils ne sauraient rien faire qui puisse plaire à Dieu. Il faut donc tout faire en la personne de Notre-Seigneur, comme ses membres, comme lui étant unis, comme ne faisant qu'un tout avec lui, comme étant revêtus de lui-même. Il faut même se donner à lui, pour faire tout par son esprit et par sa vertu sainte. Ainsi, quand vous boirez, quand vous mangerez, quand vous dormirez, aussi bien que quand vous prierez ou que vous ferez quelque autre chose, faites-le toujours de la sorte, agissant dans les maximes, dans les dispositions, dans les vertus et dans l'esprit même de Notre-Seigneur. Car c'est là ce qu'on appelle agir chrétiennement.

Je vous dirai encore, outre ce que je vous mandai il y a quelques jours d'observer extérieurement, que vous devez savoir, pour votre consolation intérieure, que les commençants sont obligés d'être beaucoup sur leurs gardes touchant tous les sujets qui les ont pu blesser par le passé. C'est ce que vous éviterez soigneusement en vous abandonnant à Notre-Seigneur, pour ne point mettre d'obstacle à ses desseins et à ses ordres sur vous. Jésus-Christ est fidèle à ses promesses. C'est lui qui est le père et le tuteur des orphelins, et lorsqu'ils s'abandonnent à lui, il veut les garantir et en être le protecteur par l'opération de sa grâce. Ainsi soyez assurée qu'il vous protégera en sa sainteté, si de votre part vous vous tenez toujours unie intimement à lui en Marie. Il vous protégera particulièrement contre ceux qui pourraient servir d'empêchement à la sainteté des voies qu'il veut tenir sur vous. Soyez pour cela dans une retraite intime avec votre Tout, qui vous veut être toutes choses. Il ne peut souffrir que rien n'aborde de vous que lui tout seul. Voyez avec quelle douceur il veut se rendre victorieux de votre âme. Soyez toujours honteuse de vos résistances et confuse de vos faiblesses. Anéantissez-vous en elles et faites profit de tout pour mériter l'unique amour de votre Tout. Adieu, ma Fille, les affaires du Maître m'appellent. Si je reviens à temps, je continuerai de vous écrire.

J'oubliais à vous mander, pour vous donner toujours matière d'humiliation, qui est une chose si chère à l'âme fidèle, que vous devez travailler à vivre incessamment dans la méfiance de vous-même ; car ce que nous croyons éteint en nous est souvent très-vivant et caché sous la cendre. Il ne faut jamais se fier à cette maligne bête, qui fait semblant de dormir pour nous mordre. L'éloignement de soi-même, en attirant à soi le Fils de Dieu, pour être à l'âme toutes choses, et en se retirant toujours de tout en Jésus-Christ, notre prince et nore roi, est d'une merveilleuse sûreté. *Un seul est nécessaire*, nous dit de divin Sauveur (*Luc.* x, 42) en la personne de sainte Madeleine. Réjouissez-vous de ce qu'il accomplit pour vous cette parole, et de ce qu'il vous donne matière de faire un des sacrifices de la très-sainte Vierge en sa divine purification, où elle faisait profession de vouloir être morte dans l'esprit et dans l'affection de toute créature, et de se contenter de Jésus-Christ, qui sait bien fournir par lui-même les choses qui sont utiles et nécessaires à notre maintien.

Pour ce qu'on n'approuve pas que vous demandiez quelquefois à Jésus la raison de vos angoisses, je vous dirai que, si vous le faites par curiosité, pour votre soulagement, ou bien par quelque sorte de soulèvement et de murmure contre l'ordre de Dieu, cela serait contraire à l'humilité, à la soumission et à la parfaite charité qui doit régner dans l'âme et qui doit faire de la volonté de Dieu une même chose avec la nôtre ; et de la sorte on aurait raison de ne l'approuver pas.

Mais si vous faites simplement cela devant Dieu pour lui ouvrir votre cœur, pour lui découvrir votre intérieur, pour épancher votre âme devant lui, comme dit l'Ecriture sainte, parlant d'une âme qui traite avec lui en confiance, pour ne plus penser qu'à ce qui le regarde, la pratique en serait sainte, puisque l'Apôtre même la conseille, et que cela est commun parmi les épouses de Jésus-Christ, comme nous l'apprenons dans leurs vies.

Au reste, qu'aucun jour ne se passe, que vous ne fassiez quelque mortification de corps ou d'esprit, soit en étouffant des pensées inutiles, soit en retranchant quelques paroles superflues, soit en vous séparan

Digitized by Google

ou tout à fait ou au moins pour un temps de quelque conversation naturelle, soit en retenant votre vue et la retirant des objets inutiles, soit en vous privant à table de quelque morceau qui serait à votre goût. Enfin faites en sorte que tous les jours vous gagniez sur vous quelque chose, et remportiez quelque victoire sur votre chair. Voyez ce que le salut et la gloire ont coûté à Jésus, votre époux : c'est ce qu'il doit coûter à ses élus, qui lui doivent être conformes.

Enfin ne quittez jamais votre oraison pour les tentations qui vous y arrivent ; mais demeurez ferme aux pieds de Jésus-Christ, qui souffre ces misères en vous pour votre humiliation, relevant votre esprit en Dieu et renonçant à tout ce qui lui déplaît. Ce qui se passe en nous et en notre sentiment contre le gré de notre volonté ne déplaît point à Dieu ; au contraire, c'est une matière de victoire, pourvu que, par nos pensées et par nos entretiens volontaires, nous n'y ayons point donné sujet. Et même quand il y aurait eu de notre faute, après en avoir demandé pardon à Dieu, souffrons ce qui se passe en nous, et prenons des pensées de Dieu qui nous occupent aisément et qui rappellent notre esprit.

LETTRE XXIV.

Il exhorte une personne de grande condition, et qui pouvait faire des biens considérables dans le monde, à ne pas suivre le conseil de ceux qui, sans des marques suffisantes de vocation, la pressaient de se faire religieuse.

Vous ne pouvez et ne devez point obéir à la précipitation avec laquelle on veut que vous vous déterminiez. Car, 1° quoiqu'elle soit juste de la part des personnes qui requièrent cela ensuite de leurs règles, elle ne l'est pas à votre égard, parce que vous ne devez vous déterminer que par dépendance de Dieu. Il opère quand il veut en sa puissance, et il suspend, quand il lui plaît, son opération ; si bien que, pendant qu'il se cache à vous et vous tient en balance, vous devez prendre la condition qui vous donne du temps et du loisir pour vous laisser convaincre pleinement par la bonté et la puissance de Jésus-Christ, votre tout, qui voit votre volonté préparée à lui obéir.

2° Si toutes ces grandes âmes dont vous nous parlez, qui ont quitté le siècle, n'avaient eu, pour se faire religieuses, que des raisons générales de la perfection de l'état religieux devant l'esprit, sans aucune inclination ni attrait dans la volonté pour embrasser cet état, elles ne s'y fussent jamais sûrement engagées. Autrement, toute personne qui voit cette même raison, et qui connaît l'excellence de cet état, devrait s'y engager. Et ainsi il y aurait vocation à la religion pour tous les Chrétiens qui sont persuadés de la beauté et de la sainteté de l'Evangile. Il faut quelque chose de plus, et ce plus est cette bonté divine intérieurement persuadant et convaincant, excitant ou portant avec paix et avec joie d'esprit à la religion.

3° Par la sincère confession de votre cœur, et par l'exposition que vous me faites de votre intérieur, vous avouez que vous sentez un désir vif, accompagné d'une joie d'esprit, qui vous porte à servir le prochain. Et pour exprimer votre disposition, vous dites que votre cœur vole, quand vous pensez à servir les pauvres dans un hôpital. Vous avouez même que vous sentez une abondance d'esprit intérieur, qui vous ferait verser tout votre sang et donner tout ce que vous avez de bien, de temps, de santé et de vie, pour gagner à Dieu l'âme d'un seul des huguenots dont vos terres sont remplies. Vous savez aussi que tout ce qu'on vous dit pour vous engager, et les considérations dont on se sert, ne sont que des raisons extérieures qui laissent votre âme sans vie, sans joie, sans paix, et même dans la tristesse et dans l'embarras. Vous reconnaissez, d'ailleurs, que vous ne vous êtes jamais sentie appelée ni attirée à cela par aucune puissante persuasion intérieure; qu'au contraire vous avez reçu de tout temps l'impression forte et l'attrait efficace pour le service du prochain et des pauvres, et que même vous l'avez exercé avec une abondante bénédiction sur les âmes et sur les corps.

4° Vous vous souviendrez qu'entre plusieurs considérations qui vous ont portée à faire vœu de virginité, vous avez eu particulièrement en vue la liberté entière que vous auriez par ce moyen de servir les pauvres, et que vous n'en avez eu aucune de la religion, dont Dieu apparemment vous aurait donné la pensée s'il vous y avait appelée : vu surtout que la grande contestation de vos proches sur votre vœu ne procédait que de ce que vous ne vouliez pas être religieuse, mais que vous aviez dessein de demeurer dans l'état de virginité au milieu du siècle.

5° Quant à ce que vous dites que vous craignez le siècle, lequel vous connaissez, et que vous vous défiez de vous-même, c'est un sujet de consolation de voir que Dieu vous prépare ainsi à opérer votre salut avec crainte et à faire les œuvres de Jésus-Christ en esprit d'humilité, qui est le grand principe de notre force et de notre confiance en Notre-Seigneur, dans lequel on peut tout, et qui ne manque jamais aux siens, quand ils ont la volonté de le servir.

6° Vous ne vous séparez point du désir de vous sacrifier totalement à Dieu dans le genre de vie que vous embrassez, et vous ne vous retirez de la clôture que pour vous conserver la seule liberté de servir le prochain dans les temps qui vous seront prescrits par l'obéissance, attendant que Dieu vous appelle à un dernier sacrifice, où vous pourrez un jour finir et consommer votre vie, après avoir rendu au prochain ce que vous devez, selon que la Providence divine vous a engagée par votre condition. Voilà ce que j'ai cru vous devoir dire sur votre état et sur les propositions que l'on vous fait, etc.

Digitized by Google

LETTRE XXV.

Il prépare une âme et l'instruit aux tentations et aux combats intérieurs.

Je ne puis vous laisser plus longtemps dans l'état où je vous ai vue sans vous dire un mot de consolation qui est tiré de l'Ecriture sainte, et qui est celui dont Dieu même se servit autrefois pour préparer au combat un de ses serviteurs. *Mon fils*, lui dit-il, *préparez votre âme à la tentation, et portez en patience le fardeau de la peine* (*Eccli.* II, 1.) Les enfants de Dieu qui sont nés à la vie de leur Père se voient bientôt exercés par ses soins, et le désir qu'il a de les faire croître en sa vertu et de les affermir dans ses voies, fait qu'ils ne sont pas longtemps sans se voir attaqués et sans être obligés de combattre. C'est pour cela qu'après le baptême, qui est le sacrement de leur naissance, il a institué la confirmation, où ils sont enrôlés en sa milice, et où le Saint-Esprit leur est donné, non plus seulement comme un esprit saint qui les vivifie, mais comme un esprit de force et de vertu qui, les rendant des hommes parfaits en Jésus-Christ, les met en même temps au rang de ses soldats. C'est pourquoi ils doivent combattre courageusement contre le diable et résister à ses tentations, considérant que Jésus-Christ est vivant en eux comme dans ses membres, pour y continuer ses victoires et ses triomphes sur ses ennemis. En effet, sa joie est de combattre en eux, et sa gloire est de vaincre dans les siens; et il lui est plus glorieux et plus honorable de vaincre dans des vaisseaux d'infirmité, que de remporter par lui-même la victoire sur ses ennemis. Il faut donc, suivant ses desseins, vous résoudre à la tentation et au combat; car Dieu ne veut pas laisser son Fils et son Esprit inutiles en vous. S'il commence à vous visiter, bénissez-le de tout votre cœur, et sachez qu'il est proche de vous dans la tribulation. Il vous l'a déjà fait paraître, vous ayant tenue retirée de tout consentement et de toute adhérence à votre peine. La tentation se change en mérite quand on a résisté, et on ne saurait espérer la couronne, que l'on n'ait légitimement combattu, comme dit l'Apôtre. Adieu, ma Fille. Je suis tout vôtre en Jésus-Christ. Je vous dirai encore ce mot : que Dieu tire toujours le profit et le progrès de l'âme dans la tentation, et que le dernier malheur du diable est de se vouloir approcher des âmes humiliées, et qui cherchent Jésus-Christ en vérité.

LETTRE XXVI.

Quelques avis utiles aux âmes tentées.

Dans toutes les tentations que le démon vous livre, et que vous me marquez, il faut que vous observiez toujours les mêmes règles, et voici la conduite que je vous conseille d'y tenir.

Premièrement, reconnaissez qu'elles viennent du malin. C'est beaucoup que d'en être persuadée; car par là vous verrez quel sentiment il en faut avoir, et ce que vous devez croire de celui qui ne peut que mentir.

Secondement, c'est une maxime de tous les Pères, que, dans les tentations contre la foi, jamais il ne faut ouvrir ni les oreilles ni les yeux pour entendre ni pour examiner les discours de cet apostat et de cette raison pervertie par la superbe et subornée par son propre aveuglement. Il faut, au contraire, boucher les oreilles du cœur, et dans la retraite intérieure se tenir uni à Jésus-Christ le plus intimement et fortement que l'on peut, se perdant en lui par la foi, sans vouloir rien savoir ni posséder que lui.

Faites pour les autres tentations qui accompagnent toujours celle que vous avez contre Dieu, ce que je vous conseille pour celles-ci, et Jésus-Christ éloignera enfin tous ces brouillards. La sainte Vierge sera garante de tout. Sous sa protection tout l'enfer frémira, et quoique ces mâtins aboient, ils ne vous mordront jamais. Je vous ai si souvent avertie qu'elle était l'arsenal et les armes de ceux qui en Jésus-Christ prétendent combattre leurs ennemis. Allez donc en confiance prendre le bouclier qui lui pend à la main pour la défense de sa servante. On ne voit pas dans le siècle que les époux envoient à la guerre leurs épouses, ni que les maîtresses y mènent leurs servantes. Mais il n'en est pas de même du saint Epoux du ciel, qui dit que son épouse fidèle est terrible en sa sainteté et en sa force, comme une armée rangée en bataille, qui seule est capable de défaire toutes les forces de l'enfer. La maîtresse ne veut pas que sa servante en soit quitte à meilleur marché qu'elle-même. Elle est toute hâlée et noircie de ses combats et de ses fatigues, et elle veut que sa servante y soit accoutumée comme elle. Judith, dont nous lisons l'histoire en ce temps, défait tout d'un coup l'armée des ennemis de Dieu, munie qu'elle est de la force que la prière lui fournit. Il faut vous accoutumer au combat, et, étant confirmée comme le reste des Chrétiens, vous devez vous regarder comme enrôlée dans la milice de Jésus-Christ. Courage, ma Fille, et ne vous étonnez pas si vous me voyez éloigné de corps; l'esprit est toujours présent à votre âme fidèle. Il faut que vous appreniez à marcher sans vous attendre à la lisière extérieure de votre nourrice. Sa force est à présent au dedans de vous, elle est passée en vous, et elle marche avec vous en tous vos pas.

LETTRE XXVII.

Il explique à une personne, à l'occasion de la tonsure qu'elle venait de recevoir, quelques-unes des obligations des clercs représentées par leur habit.

J'ai bien de la joie d'apprendre votre vocation à l'état ecclésiastique, et de savoir que Jésus-Christ vous a reçu au nombre de ses ministres, et que l'Eglise vous a admis au nombre de ses clercs. C'est maintenant que vous devez vous considérer comme religieux de Notre-Seigneur, puisque vous en

Digitized by Google

trez dans un état où on fait profession particulière de son culte, et où on est dans un engagement de lui rendre les devoirs les plus essentiels de la religion. C'est pourquoi vous avez changé d'habit en y entrant, et on vous a revêtu de la soutane, qui est l'habit de sa sainte religion, pour vous faire connaître que la profession extérieure que vous faisiez était une profession d'une continuelle religion envers Dieu. Et c'est pour cela aussi qu'en entrant dans le clergé, on vous a déclaré que vous entriez dans sa maison pour lui rendre service, en sorte que vous deviez vous considérer le reste de vos jours comme un de ses domestiques, qui doit assister continuellement auprès de sa personne. C'est là le sujet de la joie qui s'est répandue dans sa famille, c'est-à-dire dans l'Eglise, qui a témoigné à votre entrée son ressentiment et la joie qu'elle avait de voir un de ses enfants entrer en la maison de son prince, et la cour du roi se rendre plus magnifique ; et de même que les frères se réjouissent extrêmement lorsqu'ils voient l'avancement de leur frère à la cour, et l'honneur qu'il reçoit d'être admis en la maison du souverain, ainsi toute l'Eglise s'est tellement réjouie de vous voir admis au saint clergé, qu'en témoignage de son allégresse elle a chanté ce beau cantique : *Domini est terra et plenitudo ejus.* (*Psal.* XXIII, 1.) Alors elle s'est écriée : *Ouvrez vos portes, princes du ciel : « Attollite portas, principes, vestras, et introibit Rex gloriæ* (*Ibid.*, VII, 9) ; » faisant allusion à Jésus-Christ et comparant son entrée glorieuse dans le ciel à l'entrée du clerc dans l'Eglise, qui est le paradis du monde. C'est pourquoi elle en fait paraître la même joie que les anges eurent de l'ascension de Jésus-Christ dans le ciel. Le clerc même est estimé roi par la couronne que le pontife lui fait sur la tête, pour montrer qu'il est roi de lui-même, sans quoi il ne serait pas admis à l'honneur de la cléricature. Et pour la récompense de ses travaux et des victoires qu'il a remportées sur lui-même, on lui impose cette marque d'honneur et de sa sainte royauté ; ce qui est encore une allusion à la récompense que le Père éternel donne à son Fils à son entrée dans le ciel, en le déclarant roi et lui mettant sur la tête une couronne de pierres précieuses : *Posuisti super caput ejus coronam de lapide pretioso.* (*Psal.* XX, 4.) Aussi le clerc reçoit l'honneur de roi par la bouche des peuples qui le nomment roi des vertus, *Rex virtutum, potens in prælio.* (*Psal.* XXIII, 8.) Et en esprit il est un roi de gloire en tant qu'il est vêtu du surplis, qui signifie la vie nouvelle, la vie divine, la vie de la résurrection dont le clerc est revêtu, en un mot, la religion du ciel. Si bien que le clerc, comme religieux de Jésus-Christ, fait profession de toute la religion dans la cléricature. Car, premièrement, en mettant la soutane, il en professe la première partie, et celle qui s'exerce particulièrement sur la terre, qui consiste à être humilié, à porter sa croix, à être mortifié en toutes choses, qui est le fondement que l'Evangile met de toute la religion chrétienne : *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus.* (*Luc.* XIV, 33.) Et, secondement, il fait profession de la religion du ciel, qui est marquée par le surplis ; religion parfaite, religion consommée, religion que les clercs doivent imiter autant qu'ils peuvent dans l'Eglise, par des amours, par des respects et des louanges continuels, etc

LETTRE XXVIII.

Il exhorte un ecclésiastique à conserver sa santé pour le service de l'Eglise.

Vous pouvez bien penser quelle joie votre lettre m'a donnée après avoir été si longtemps privé de vos chères nouvelles. Mandez-moi soigneusement l'état de votre esprit et de la santé de votre corps, qui, étant fort délicat, demande que vous ayez soin de le soutenir par les moyens communs du repos et de la nourriture, comme notre-Seigneur l'a bien voulu faire pour votre exemple. Si vous ne le faites, vous vous trouverez souvent en tel état par vos souffrances, que vous aurez beaucoup de peine à y résister, surtout dans les moments que Dieu voudra priver votre extérieur de ses grâces sensibles, qui souvent sont capables de soutenir le corps. Je vous demande aussi la grâce de vouloir prendre tous les soulagements que l'air, la saison et les remèdes pourront vous fournir dans le lieu où vous êtes, afin de confirmer la santé que vous avez vouée et consacrée à Dieu. Vous savez qu'elle appartient à Jésus-Christ, à cause du droit qu'il s'est acquis sur toute créature pour la gloire de son Père ; et vous savez en particulier qu'il l'a choisie en vous pour le service de son Eglise, laquelle, ayant reçu les droits cédés de Jésus-Christ, prétend avec justice vous pouvoir demander l'usage de votre corps pour son service. Voyez à combien de maîtres et de maîtresses vous appartenez ; voyez à combien vous êtes redevable, et si vous pouvez avec justice leur refuser votre conservation. Travaillez-y en séparation de vous-même et dans l'obéissance à vos supérieurs. C'est la prière de celui qui est tout vôtre

LETTRE XXIX.

Il parle à une religieuse de l'obligation qu'elle a de mourir à tout pour ne vivre qu'à Dieu seul, ainsi qu'il lui est figuré par son habit.

Je viens de recevoir votre lettre, qui m'a donné bien de la joie, voyant les sentiments et les dispositions qui sont en vous, par la bonté de Dieu et de son Saint-Esprit. C'est à lui à faire ses œuvres ; hors de lui il n'y a que vanité, qu'embarras et qu'inutilité. Je le prie de régner en vous et d'y détruire, comme roi et prince absolu, tous ses ennemis, qui voudraient s'y élever à son préjudice et au vôtre. C'est lui qui vous doit détruire et immoler en tous vos mouvements, je veux dire en tout ce qui est de propre en vous et qui n'est point de lui. Car

Digitized by Google

il doit seul vivre en vous et y tenir sans cesse la chair morte sous ses pieds. Il doit toujours y vivre le tonnerre à la main pour foudroyer ses ennemis, et pour ne souffrir rien qui s'oppose à ses adorables volontés. Il faut, ma Fille, que vous soyez vivante en Dieu et morte en vous-même. Il faut que vous soyez comme un crucifié, morte en la chair, et comme un Jésus animé dans l'esprit. C'est pourquoi vous portez une robe blanche avec le rochet, qui marque la vie divine de Jésus-Christ; et vous avez par-dessus une robe noire, qui marque sa vie extérieurement crucifiée en la chair. Prenez donc garde de ne point vivre selon la chair, et de ne souffrir jamais qu'elle soit le principe de vos entreprises et de votre conduite. Soyez soigneuse de renoncer à tout ce qui est d'elle en ce que vous entreprendrez, soit en particulier, soit en public. Que tout soit mort en vous, ou bien mortifié aussitôt que vous verrez quelque marque de vie; car, quand tout ne serait pas mort, vous trouverez cet avantage en ce qui pourra renaître, qu'il vous fournira de quoi immoler à tout moment à Dieu. Que votre esprit soit un esprit de religion envers Dieu, et qu'il prenne son plaisir au sacrifice de soi-même; car c'est en cela que consiste la vraie religion, qui sacrifie à Dieu tout ce qui est impur, afin de laisser vivre dans l'âme la pureté du Saint-Esprit. Laissez-le régner et vivre en liberté dans votre cœur, afin qu'il vous élève à Dieu dans sa simplicité. L'esprit de pénitence dont vous faites profession, et vous la devez faire toute votre vie, vous doit être uni et mêlé avec celui de religion, et lui doit servir de fondement. L'esprit de Jésus-Christ comprend tout esprit en toute disposition sainte; et pour cela une vertu est toujours jointe à l'autre, quand elle est en nous par l'esprit de Jésus-Christ; et l'une sert de préparation à l'autre, si bien que ce que vous faisiez sur vous autrefois par principe de punition, de vengeance et de satisfaction, qui est de vous anéantir pour Dieu, d'ôter et d'étouffer les sentiments de la chair avec tous ses mouvements propres, et tout ce qui est de vous-même en vous, vous le devez faire maintenant par principe de religion. La chair, et tout ce qui est de propre en nous, et que l'on nomme nature, ne peut être que principe de mort, ou du moins il ne saurait jamais nous appliquer qu'à nous-mêmes, et jamais ne peut nous élever à Dieu. C'est pourquoi il faut laisser agir et régner en nous le divin Esprit, qui veut être le principe de notre vie. Ecartez-vous aussi de tous retours sur vous-même et de toute application à votre propre personne; car, sous prétexte de perfection, vous vous embarrasseriez par amour-propre. Laissez-vous à l'Esprit, et le priez qu'il vous détruise vous-même et que vous lui soyez fidèle pour le souffrir et y coopérer. Mais après cela ne vous amusez plus à vous, ni à ce que vous êtes, ni aux progrès que vous faites; car vous n'en pouvez pas juger. Dieu seul le peut et le fait. Il faut aller à votre devoir et vous abandonner à la vertu et à la direction de son esprit, pour le glorifier en tout et pour lui plaire, lui laissant le soin de tout ce qui vous regarde, et ne pensant qu'à ce grand objet, qui vous purifiera et justifiera en le servant. Lui seul doit être l'occupation de votre esprit et l'application de votre âme, comme il l'est des bienheureux. Ils sont si occupés de Dieu seul et si pleins en tout eux-mêmes de ce Tout divin, qu'ils vont partout où il les envoie sur la terre, sans le perdre jamais de vue, et qu'ils le servent auprès du prochain en tout ce qu'il désire, sans cesser de le bénir et de le glorifier de tout leur cœur. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous fasse vivre de cette vie religieuse du ciel, où la religion et le culte de Dieu s'exerce et se pratique en perfection.

LETTRE XXX.

Il rend compte de la manière dont il a été occupé durant l'octave de la Nativité de la très-sainte Vierge.

La très-sainte Vierge, qui a accoutumé de me faire quelque grâce au jour de ses mystères, m'a beaucoup favorisé en celui de sa très-sainte nativité. J'ai été si fortement occupé de ses grandeurs, que, durant toute son octave, je n'ai pu avoir d'autre pensée, et je ne trouve encore rien qui me console tant dans mes peines que cette vue. D'abord que je fus à l'oraison, je vis en esprit la très-sainte Trinité regardant ce chef-d'œuvre admirable de ses mains, la très-sainte Vierge naissant sur la terre, et je remarquais sa grande complaisance dans la vue et le regard de ce divin objet. Je me réjouissais de voir mon divin Tout et ces divines personnes prendre leur plaisir en elle, et je voyais que c'était le premier objet de leur solide contentement qui eût paru dans le monde.

Je voyais que depuis la chute d'Adam elle était l'unique sujet de leur pleine satisfaction sur la terre, parce que, tous les hommes étant dans le péché, elle seule avait été sans offense et avait paru parfaite en sa beauté. Je voyais que c'était elle qui était l'unique toute belle; qu'il y avait bien soixante reines et quatre-vingts concubines, comme il est dit dans le Cantique, ce qui me paraissait exprimer le corps des esprits angéliques et des âmes saintes qui sont sans nombre; mais qu'il n'y avait qu'une seule colombe, une parfaite, une choisie pour être épouse, fille et mère de Jésus-Christ, qui était la sainte Vierge. Que c'était elle de laquelle Dieu recevait plus de joie, qu'il ne recevait de déplaisir et de peine de tous les démons ensemble; que c'était là, en un mot, l'objet unique des délices de Dieu. Il me semblait aussi que c'était en elle que Dieu regardait son Eglise, qui était toute comprise en sa personne, et que, renfermant en son étendue Jésus-Christ, comme sa mère, et le reste de ses membres, comme ses propres enfants, il voyait en elle la semence de toute son Eglise. Il commençait à

Digitized by Google

goûter en ce jour les délices qu'il attendait de cette épouse bien-aimée, et regardait en elle ce beau royaume dont il veut bien être appelé le roi, quoiqu'il dédaigne cette qualité pour le reste du monde : *Regnum meum non est de hoc mundo.* (*Joan.* XVIII, 36.)

Cette complaisance d'un Dieu infiniment sage et infiniment adorable pour une créature me paraissait une chose admirable ; mais elle ne me surprenait pas, voyant que cette créature était l'ouvrage excellent de ses mains et le chef-d'œuvre de son amour, en qui il avait mis tant de richesses et de trésors. Je voyais alors comme il fallait concevoir la grandeur des perfections de la sainte Vierge par la grandeur de l'amour que le Père éternel portait à son Fils bien-aimé, et que, comme cet amour était infini et n'avait point de bornes dans l'étendue des biens qu'il lui voulait faire, il lui avait aussi donné une mère aux perfections de laquelle il n'y avait rien de comparable ; qu'ainsi il mettait en elle tout ce qu'il pouvait et qu'il savait devoir contribuer à rendre une âme parfaite et digne de porter son Verbe, qui, sortant de son sein, devait trouver hors de lui un sein et une demeure convenables à son état.

Je voyais donc ce chef-d'œuvre admirable des mains de Dieu, la sainte Vierge, toute remplie du Saint-Esprit en sa divine nativité, et les opérations de ce divin Esprit agissant en elle et se communiquant à elle en plénitude ; et je considérais cette sainte âme rendant à Dieu le Père, dès le moment de sa naissance, un million de devoirs. Elle me paraissait s'offrant à Dieu et offrant avec elle toute l'Eglise, comme ayant un jour à en être la mère ; en sorte que dans cette volonté nous y étions compris, et nous étions sanctifiés et dédiés à Dieu par l'offrande qu'elle avait faite d'elle-même, se dédiant et consacrant à Dieu en tout ce qu'elle était et qu'elle serait jamais. Il me semblait, suivant cette vue, que nous devions ratifier cette offrande, nous vouer à Dieu comme elle s'y était vouée, et nous consacrer à lui aussi fidèlement et inviolablement qu'elle l'avait fait et pour elle et pour nous. Quelle conjouissance dans le cœur de Dieu, disais-je en moi-même, pour une si sainte offrande que la sainte Vierge ! Quel doux présent que celui d'un cœur si amoureux et si vaste, qui, lui seul, contient plus d'amour que tous les séraphins, et qui présente à Dieu plus de devoirs que ne font tous les anges ensemble ; car elle présente à Dieu son âme, qui seule, pèse plus au poids du sanctuaire que toutes les hiérarchies, mais qui, outre cela, contient encore Jésus et toute son Eglise. O Dieu ! que de délices de voir dans ce cœur toutes les louanges qu'il rend à Dieu ; de voir toutes les adorations que cette âme divinement éclairée rend dès ce moment à la très-sainte Trinité ; de voir les amours de cette créature toute divine ; de voir enfin en elle seule, en ce commencement, tout ce que l'Esprit de Dieu répandra un jour dans toute son Eglise ! O prémices adorables ! ô sentiments divins ! ô amours ! ô adorations ! ô louanges divines et plus estimables que celles de toute l'Eglise, si on en excepte celles de Jésus-Christ.

Il me venait alors une pensée que c'était avec grande raison que l'Eglise, aux jours de la conception et de la naissance de la très-sainte Vierge, chantait le psaume : *Fundamenta ejus in montibus sanctis.* (*Psal.* LXXXVI, 1.) Les fondements, ou autrement les premiers sentiments et les prémices de la vie de la très-sainte Vierge sont élevés par-dessus les plus hautes montagnes, c'est-à-dire par-dessus les apôtres, qui sont les âmes les plus parfaites et les plus éminentes de l'Eglise ; car, en effet, les prémices et les commencements de la vie de la très-sainte Vierge sont plus sublimes que les achèvements et la consommation des plus grands saints, et ce sont ces entrées ou ces portes que Dieu aime plus que les tabernacles de Jacob. Il y a deux entrées de la très-sainte Vierge : l'une cachée et inconnue, qui est sa sainte conception ; l'autre, plus évidente, qui est sa nativité. Or Dieu aime ces entrées plus même que la sortie des apôtres, lesquels sont figurés avec les Eglises qu'ils fondent et édifient sur la terre, par les douze tabernacles de Jacob.

Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. (*Psal.* LXXXVI, 3.) O sainte Vierge, vraie demeure de Dieu, qui comprenez en vous toute l'Eglise, on ne peut exprimer la gloire et la grandeur de votre âme. Elle est devant les yeux de Dieu si aimable et si désirable, que quiconque vous connaîtra et voudra suivre vos attraits, pour maudit qu'il soit, doit attendre miséricorde ; quand ce serait une perdue comme Rahab, cette infâme abandonnée ; quand ce serait une idolâtre publique comme était Babylone, si l'on a recours à vous et si l'on veut vous reconnaître et se soumettre à votre puissance, le péché sera bientôt oublié : *Memor ero Rahab et Babylonis scientium me.* (*Ibid.*, 4.)

Ecce alienigenæ et Tyrus et populus Æthiopum, hi fuerunt illic. (*Ibid.*) A ce moment de sa conception et de sa naissance, elle offrait à Dieu toute l'Eglise ; elle lui présentait avec elle toute l'étendue des nations qui devaient servir à son honneur et à sa gloire, et il les acceptait déjà en acceptant ses vœux et son offrande.

Nunquid Sion dicet, homo et homo natus est in ea, et ipse fundavit eam Altissimus. (*Ibid.*, 5.) A voir cette magnificence et cette sainteté dans l'âme de Marie, n'est-il pas aisé de concevoir que Dieu l'a préparée pour faire naître son Fils unique Jésus, qui est le Fils de l'homme, et avec lui aussi toute l'étendue de son Eglise : *Homo et homo natus est in ea, et ipse fundavit eam Altissimus.* C'est Dieu tout seul et sa toute-puissance qui a jeté les fondements de cette divine créature.

Dominus narrabit in scripturis populorum et principum qui fuerunt in ea. (*Ibid.*, 6.) Dieu remplira le cœur de tous les peuples d'honneur et de ressentiment pour elle, tous les grands du monde lui porteront respect ; enfin toutes les créatures et tous les fidèles

Digitized by Google

qui étaient compris en elle et qu'elle offrait aussi à Dieu avec elle au jour de son oblation, conserveront gravée dans leur cœur l'obligation qu'ils lui ont, pour avoir eu tant de soin d'eux, lors même qu'ils n'étaient pas.

Sicut lætantium omnium habitatio est in te. (*Ibid.*, 7.) C'est une joie commune et universelle de tous les fidèles Chrétiens quand ils pensent à ce jour. Ils se regardent en vous comme dans leur demeure, mais demeure sainte et demeure de paix, de joie et de jubilation; et l'Eglise s'estime heureuse d'être embrassée de vous et comprise dans l'étendue de votre sein. Voilà quelles ont été mes principales occupations en ce mystère, etc.

LETTRE XXXI.

Qu'il faut attendre en paix les moments de Dieu et agir avec prudence dans son œuvre.

J'eus hier l'honneur et la joie de rendre une visite à notre divine mère dans Notre-Dame, sans avoir le loisir d'y arrêter aussi longtemps que je l'eusse bien désiré. Néanmoins, en ce peu que j'y fus, j'eus le bien d'y être confirmé pleinement, que vous deviez être contente de ce que vous aviez fait pour vous mettre en liberté, sans passer plus avant. C'est assez pour cette fois. Attendez en patience l'heure du divin Maître, qui a ses temps si justes, si favorables et si doux pour exécuter ce que sa divine providence a ordonné. Il fait tout avec force et avec suavité, et c'est ce qui ne paraît pas encore en l'exécution de cette œuvre; ainsi il faut attendre un temps plus favorable et une ouverture plus libre et plus facile. Les fruits qui tombent d'eux-mêmes et qui se séparent doucement de leurs arbres ont été souvent agités par les vents et secoués par la main des hommes, sans qu'ils soient pour cela tombés. Il est bon de tenter les choses en témoignant à Dieu la disposition et la préparation de notre âme, de laquelle il tire toujours de bons effets, quoique l'exécution ne suive pas, non plus qu'au sacrifice d'Abraham. Dieu vous rendra bien au centuple de ce que vous faites.

Pour notre voyage, je crois qu'il vaudra mieux le différer à un temps plus favorable et plus doux, de peur que la curiosité ne porte la personne que vous savez à faire des recherches qui auraient des suites fâcheuses. Ce qui ne se fait pas en un jour se fait bien en un autre, et la sagesse de Dieu a bien agréable qu'on use de précaution et de prudence dans son œuvre. C'est ce qu'il a recommandé à ses disciples avec soin, leur disant qu'ils fussent prudents contre le siècle comme des serpents, et les avertissant soigneusement qu'ils se gardassent des hommes, comme des suppôts du démon, qu'il incite et met en campagne pour troubler et inquiéter son œuvre et ses ouvriers.

LETTRE XXXII.

Il exhorte une personne qu'il conduisait à ne point s'affliger de son absence, et à se détacher de tout pour être toute à Jésus et à son pur amour.

Quoique sainte Thérèse ait pleuré autrefois le départ de son directeur sans que le Fils de Dieu l'ait trouvé mauvais, comme il le lui témoigna de sa propre bouche, lui disant qu'on ne devait pas moins au médecin de l'âme qu'à ceux du corps, dont l'on peut légitimement, et pour une juste nécessité, appréhender et regretter l'absence; toutefois, dans la partie supérieure de son esprit elle était satisfaite du bon plaisir de Dieu, et elle-même s'accusait de ses larmes à son Epoux. C'est, ma chère Fille, ce que vous devez faire maintenant, et, croyez-moi, dans cette séparation de la créature, Jésus-Christ vous demeurant, vous recevrez davantage que si elle vous était présente. Il doit vous être plus présent, et ne manquera pas de l'être, puisqu'il vous ôte d'auprès de vous celui qui vous le représentait, lequel suppléait à ses propres conseils. C'est donc à lui maintenant à suppléer à ce qu'il vous ravit, et à vous récompenser avec une abondance d'époux pour ce que vous lui aurez donné. Donnez-moi donc tout à lui, afin qu'il m'emmène où il voudra, et qu'il dispose de moi comme il désirera. Dites-lui que votre volonté est satisfaite de la sienne, et que vous ne voulez premièrement que lui, et après en lui ceux qu'il lui plaira. Ce que je vous dis ici est pour vous détacher de tout, pour ne vouloir rien que Jésus, et pour vous mettre dans le point où notre tout Jésus demande ses amantes. Aimez donc uniquement Jésus, et soyez collée à Jésus, jamais, s'il se peut, séparée de Jésus. Enfin, mourez d'amour pour Jésus notre amour, faisant mourir en vous à tout moment ce que vous ne sentez pas de Jésus. Que toutes vos distractions et les pensées des créatures qui vous viennent, meurent en Jésus, c'est-à-dire que, quand vous vous trouverez distraite, vous portiez aussitôt votre esprit et surtout votre volonté en Jésus, afin de les y faire mourir. C'est l'effet du soleil d'éteindre les étoiles et de dissiper les brouillards. La présence du Fils de Dieu et son seul regard étouffera en vous et les pensées oisives et importunes de l'esprit, et les mouvements fâcheux qui troubleraient votre volonté. Enfin, que notre cher et notre unique Tout soit et l'aliment de votre bonheur, et le contrepoison de votre mal, afin que vous n'ayez qu'un objet et une pensée, mais mille mouvements d'amour pour lui. Tout amour, ma chère Fille, tout amour pour Jésus, et ne cessons jamais d'être à l'amour et en l'amour. Mais que votre amour premièrement soit pur, aimant Jésus seul sans mélange d'aucune créature. Secondement, qu'il soit ardent, afin qu'il vous porte vivement, fortement, ardemment en lui, et que vous accomplissiez avec ferveur, et non avec remise et lâcheté, tout ce qu'il demandera de vous. Troisièmement, qu'il soit actuel, c'est-à-dire que vous renouveliez les actes d'amour le plus souvent que vous pourrez.

J'avais encore à vous mander que, quoique je vous aie dit avec précipitation et sans avoir eu le loisir de m'expliquer, qu'il fallait vous attacher précisément à l'hum-

Digitized by Google

nité de Jésus, il ne faut pas pourtant vous retirer des vues de sa divinité, quand il lui plaira de vous y attirer; car, hélas! il est Dieu! Et quelle joie à votre cœur de savoir que votre Epoux est tout-puissant, infini, tout parfait, tout aimable! mais ne les recherchez pas maintenant, ni ne les prenez pas pour matière de vos oraisons sans un attrait particulier de votre Tout, en dépendance duquel vous devez tout faire. La dépendance consiste à suivre ses inspirations, et vous les recevrez en vous présentant à votre Epoux, auquel vous vous abandonnerez quand vous aurez dessein de faire vos actions, surtout quand vous aurez à en faire d'indifférentes. Celles de l'obéissance vous sont assez déclarées de sa part par votre règle. Toutefois, il est bon de lui témoigner, au commencement et des unes et des autres, qu'on les fait parce qu'elles plaisent à Dieu, et qu'il nous les ordonne. En union avec Jésus je vous éclaircirai davantage ce sujet, qui est si saint et si important à l'âme humble et souple à Jésus-Christ. Que si vous n'entrez pas d'abord en cette pratique, ne vous découragez pas, mais attendez l'heure de notre Tout, en l'amour duquel je suis tout vôtre.

Au reste, ma très-chère Fille, souvenez-vous que, lorsque sainte Madeleine reçut l'adieu de Jésus-Christ, il lui dit qu'elle ne l'approchât pas, quoiqu'elle en eût un désir ardent, remettant cela au jour du ciel, où elle le verrait et le posséderait pour jamais, et non-seulement au jour qu'elle y serait élevée, mais quelques jours après que lui-même y serait monté. Si maintenant il faut nous dire adieu et nous résoudre à ne nous voir que dans le ciel, c'est beaucoup; mais ne remettons pas si loin. Aimons bien Dieu, aimons bien Jésus-Christ, conformons-nous bien à lui pour être tout un en lui, et nous serons en lui unis intimement les uns aux autres. C'est un admirable moyen pour contenter nos désirs que l'amour de Jésus, en qui je suis tout à vous et pour le temps et pour l'éternité.

LETTRE XXXIII

Il montre à un directeur de séminaire l'obligation qu'il a de faire pénitence, et d'inspirer ce même esprit aux ecclésiastiques qui sont sous sa conduite.

La profession que vous faites de vouloir vivre et mourir à la croix m'a donné une des plus sensibles consolations que je puisse recevoir en cette vie. C'est là la grande vocation de tous les Chrétiens, et particulièrement celle des prêtres, dont toute la gloire doit être de souffrir et d'être trouvés dignes d'endurer quelque chose pour la gloire de leur Maître. L'esprit de pénitence, qui remplit l'âme de douleur et le cœur d'amertume en vue des offenses de Dieu, leur doit donner ces sentiments; et il les doit convaincre qu'il ne faut point que l'âme d'un prêtre en cette vie ait de relâche en son crucifiement. C'est ce que vous tâcherez de bien faire comprendre à tous les ecclésiastiques du séminaire, afin qu'ils s'accoutument aux humiliations et aux violences qu'il se faut faire, et que l'Evangile dit être nécessaires pour emporter le royaume de Dieu. Notre-Seigneur, tout saint et tout innocent qu'il était, fut relégué par le Saint-Esprit dans le désert pour faire pénitence. Ce qui apprend à l'Eglise et à tous ses membres qu'en quelque état que l'on puisse être, il faut se résoudre à ce même exercice. C'est pour cela aussi que ce divin Esprit nous est donné, qui, étant un esprit de sainteté, vient en nous pour nous séparer, nous diviser, nous crucifier, nous mortifier et nous ensevelir avec Jésus-Christ. Par cette voie, qui ôte tout mélange d'impureté, nous irons croissant de clarté en clarté par l'opération de ce même Esprit : notre intérieur se transformera de plus en plus en Dieu, jusqu'au jour de sa consommation parfaite, comme dit saint Grégoire de Nazianze; et alors, pour me servir des termes de l'Ecriture sainte, le feu divin nous salera saintement en sa manière, *omnis igne salietur* (*Marc.* IX, 48); c'est-à-dire que le feu de l'amour, consommant, pénétrant et absorbant toute mortalité, nous servira de soutien et de conservation en notre consommation même, par opposition au feu d'enfer, qui est le sel des damnés qui les conserve et les consume tout ensemble.

C'est ce qu'il faut que les prêtres sachent, et dont les clercs doivent être bien instruits dans le séminaire, afin qu'ils se nourrissent de ce même Esprit et qu'ils en soient remplis dans tous leurs exercices. S'ils vont à l'oraison, qu'ils y aillent comme de pauvres et misérables mendiants, selon que le dit saint Augustin : qu'ils y aillent comme ce pauvre blessé de l'Evangile, laissé tout nu, meurtri de coups, percé de plaies, à demi mort, criant miséricorde et demandant la vie. Il a recours à sa foi et à l'ardeur de son amour, qui le vivifie et lui aide, comme par sa force et sa chaleur naturelle, à réparer ses plaies et les maux de son âme, qui est tout ulcérée et toute fumante de l'ordure de ses désirs impurs, et dégouttant le pus et l'apostume de ses œuvres honteuses.

S'ils se présentent à l'étude, que ce soit comme ces pauvres aveugles de l'Evangile qui crient après Notre-Seigneur : *Jesu, fili David.* Qu'ils demandent au Fils de Dieu : *Domine, ut videam.* (*Luc.* XVIII, 43.) Qu'ils se regardent dans la chair et dans cette masse obscure et aveugle du corps humain comme de pauvres prisonniers dans les cachots obscurs et sous terre, qui travaillent en vain à chercher la lumière, si le saint geôlier de l'Esprit ne vient ouvrir la porte, et ne leur vient donner le jour dont lui seul a les clefs.

Qu'ils se considèrent comme ces pauvres ensevelis dans les tombeaux, ou comme ces misérables accablés, mais encore vivants, sous les masures d'une maison ruinée et abattue par surprise. Dans la nécessité où ils se voient captifs et esclaves de leur malheur, sans pouvoir se retirer de leurs mi-

Digitized by Google

sères, ni se faire jour par eux-mêmes, ils sont contraints de finir en gémissant la langueur de leur vie, à moins qu'ils ne soient secourus par la main des vivants, ou par le soin d'un habile architecte, qui les délivre promptement par les inventions de sa sagesse. Ainsi en est-il de l'homme qui se trouve accablé sous les ruines de la nature humaine. Jamais il ne doit prétendre de s'en retirer par lui-même, et à moins que Notre-Seigneur, ce saint architecte et ce divin réparateur de nos ruines, ne le retire de sa captivité, il faut nécessairement qu'il périsse dans sa misère.

Il doit en être de même de la pratique des vertus, auxquelles il faut qu'ils s'appliquent avec le même esprit et la même disposition de pénitence. Il faut pour cela les instruire de la peine et de la difficulté que Notre-Seigneur fait souffrir à l'âme pour jouir de son royaume, et pour entrer en son paradis terrestre des vertus. L'ange du zèle de Dieu est à la porte avec l'épée ardente du feu, qui marque la peine, la douleur et la souffrance qu'il faut porter pour jouir de ce bonheur dont on est déchu, et où on ne rentre qu'à la sueur de son front. Nous sommes dans une faiblesse très-grande en ce monde, et cependant nous avons à traîner après nous un poids étrange, qui est notre chair. Il me semble que nous sommes en en cet état comme un esclave qui, traînant après soi une meule de moulin, veut pourtant monter à la cime d'une montagne, mais par un chemin où il trouve un million de puissances ennemies qui s'y opposent, qui l'assiégent, qui l'environnent, qui l'appesantissent, qui le troublent, qui l'éblouissent, qui l'offusquent, le voilant de ténèbres et d'illusions, l'empêchant de voir son chemin, et le portant dans d'affreux précipices. Voilà où nous en sommes réduits. Car c'est une chose effroyable que la voie de la vertu et la vie de l'esprit en ces contradictions et résistances, et en la difficulté d'y faire progrès sans un total abandon à Dieu et une foi parfaite. Il faut leur montrer que Notre-Seigneur seul, en cet état, peut nous délivrer de nos maux et nous élever au-dessus de nous-mêmes pour nous établir en toute perfection, et que ce divin Sauveur nous soulage, en la vue des efforts, des sacrifices et des violences qu'il voit que nous souffrons et que nous nous faisons à nous-mêmes avec sa grâce, sans laquelle tous ces efforts seraient inutiles, lui seul pouvant nous délivrer du labyrinthe de notre chair et de l'accablement des vices qui nous dévorent et nous consomment.

C'est pourquoi exhortez-les souvent à entreprendre leur renouvellement avec beaucoup d'humilité, de patience et de longanimité. Apprenez-leur aussi dans ce même esprit à porter tous les états pénibles que Dieu a laissés comme des vestiges de sa justice en tous les exercices; par exemple dans l'oraison, les sécheresses, les amertumes, les délaissements, les scrupules, et plusieurs autres tentations; dans l'exercice de la charité du prochain, les rebuts, les contradictions, les délaissements, les afflictions; dans leur étude, les bouchements d'esprit, les dégoûts, les lassitudes et les ennuis, les troubles, les confusions, les impuissances d'avancer, de dire et de comprendre; dans la pratique des vertus, les résistances de la chair, les violences qu'il se faut faire à soi-même, les contradictions du monde, la confusion de soi-même, les délaissements d'esprit, les découragements, les lâchetés, les timidités, et autres choses qui se trouvent à toute heure dans ce pénible exercice, où il faut de nouveau former et enfanter Notre-Seigneur.

Les femmes qui souffrent les douleurs de l'enfantement en punition du péché sont les images et les figures d'une âme qui enfante et engendre en elle Jésus-Christ après l'avoir perdu. Jamais il ne renaîtra en elle qu'avec de très-grandes tranchées et d'extrêmes violences. Et c'est en cela que consiste la première et l'essentielle pénitence de l'homme. Il faut qu'il serve Dieu en pureté d'esprit, dans une séparation de tout et dans une mort universelle à tout soi-même; ce qui ne se fait point sans gémissement, sans peine, sans violence et sans sueurs. Il faut commencer par là notre pénitence, et il la faut continuer ainsi toute notre vie; car sans cela toute la pénitence extérieure est vaine et inutile.

LETTRE XXXIV.

Que tout doit nous porter à Jésus et nous le faire aimer.

Je ne doute pas que vous n'ayez eu un sacrifice à faire à l'arrivée de votre homme, qui s'en est retourné les mains vides; mais bénis soient les ordres du saint amour de Jésus, qui se plaît à percer le cœur de ses victimes et à les associer ainsi à sa divine Mère et à cette hostie précieuse, dont le cœur fut si souvent pénétré du glaive de douleur par la mort de son Fils. C'est lui qui est le supplément de notre religion, et en qui vous devez trouver les louanges et les remercîments nécessaires pour reconnaître les biens de Dieu et les miséricordes que vous en recevez. Bienheureux le Chrétien qui connaît ce que lui est Notre-Seigneur, et qui de toutes choses prend sujet de retourner à lui. Il le faut envisager comme le principe de tous les biens qui nous sont faits. Il le faut même regarder comme le bien principal que nous pouvons recevoir de la bonté de Dieu le Père; ainsi nous serons en tout et par tout établis uniquement en Notre-Seigneur Jésus-Christ. O magnificence d'amour! ô aimable invention de Dieu le Père pour nous faire aimer ce cher Fils! Comme la sagesse du Fils s'est épuisée dans la chair pour faire connaître, aimer et servir son Père, de même le Père n'oublie rien pour faire aimer ce divin Fils, et pour lui lier toutes les créatures par toutes les obligations et par tous les liens imaginables. Soyez toujours en Marie pour Jésus, comme l'unique et la parfaite amante

Digitized by Google

de Jésus. Ayez le cœur ouvert et dilaté comme elle, et en elle pour l'amour de Jésus, son cher Fils, lequel n'a jamais été aimé si divinement que par elle, et aussi n'a-t-il rien tant aimé, ni si parfaitement possédé qu'elle-même. Adieu. Jésus vivant en Marie soit votre tout.

LETTRE XXXV.

Il souhaite la destruction parfaite de la personne à qui il écrit, afin que Dieu y vive et règne seul par son esprit.

Si la charité se pouvait plaindre de l'excès de son bien, je le ferais des grâces que Dieu me fait par vous. O Dieu ! il faut bien avouer que la vérité surpasse tous les sentiments des vertus, et qu'on ne doit point trouver à redire à sa conduite, puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sienne a surpris et surmonté l'attente de tous les hommes. Allez donc, et vous perdez en Dieu, qui n'a ni mesure ni borne en ce qu'il est et en ce qu'il opère. Je désire de ne vous trouver plus à mon retour, parce que je voudrais ne trouver en vous que Dieu seul, qui, vous ayant absorbée en lui, vous eût entièrement ravie et dérobée à tout ce qui est de vous. Laissez pour cela régner le Saint-Esprit sur vous; laissez-le agir en toute l'étendue de ses effets et de ses opérations divines ; qu'il soit en vous le destructeur universel de vous-même et le possesseur de tout votre intérieur, en l'établissement parfait de son règne divin, et dans la plénitude de toutes ses vertus et de toutes ses perfections, qui vous rendront parfaitement semblable à lui. Adieu.

LETTRE XXXVI.

Il écrit à une personne sur la mort d'un de ses enfants.

Nous sommes dans l'octave des saintes tendresses des parents envers leurs enfants, ce qui m'oblige de vous témoigner les sentiments que j'ai portés, apprenant l'état où vous étiez. Je vous conseille de vous aller délasser pour quelques jours à la campagne; et, en attendant votre retour, je vous supplie d'unir votre douleur avec les saintes larmes de la très-sainte Vierge et avec la douleur de saint Joseph, qui souffraient pour l'absence et l'éloignement de leur très-cher enfant. Et souvenez-vous que Notre-Seigneur sacrifiait, de son côté, les sentiments et les tendresses raisonnables du plus saint et du plus cordial enfant du monde, parce qu'il regardait les intérêts de Dieu son Père, qu'il préférait aux sentiments et aux tendresses de la nature humaine. Ma très-chère Fille, j'ai été sur le point d'aller chez vous, afin d'apporter quelque tempérament à l'excès de la douleur et de la peine qui vous ont pressée ces jours-ci; mais j'ai cru pour plusieurs raisons qu'il valait mieux attendre votre retour. Je vous supplie cependant de croire que je suis plus que jamais vôtre en Notre-Seigneur Jésus et en sa sainte Mère. C'est le chétif et très-indigne serviteur de Jésus en Marie.

LETTRE XXXVII.

Il console une personne sur la mort de son père.

Je vous dirai ce que l'Apôtre saint Paul, dans son affliction, disait à ses enfants affligés : *Beni soit Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations.* (*II Cor.* I, 3.)

C'est lui, comme dit ce même Apôtre, qui soulage les personnes affligées et humiliées, et qui les soutient dans leurs désolations. Quel bonheur que toutes choses nous lient à Dieu dans le christianisme, et que rien n'arrive aux enfants du Père qui ne les rende siens par un titre nouveau ! Il faut que la qualité d'orpheline vous rende plus dépendante de Dieu, plus retirée en lui et plus séparée de tout, et qu'elle vous établisse dans une plus grande confiance en lui et dans un abandon plus parfait que vous ne fûtes jamais. Que le sein éternel de Dieu soit maintenant votre demeure, votre repos, votre soutien, votre conseil, votre vertu, votre lumière, votre amour, votre vie, votre tout, et qu'il commence de vous être sur la terre ce qu'il vous sera dans le ciel pour une éternité. En perdant l'image, vous recouvrerez la vérité, et ce Père divin, duquel procède toute paternité au ciel et en la terre, vous sera toutes choses, comme il est à son Fils et à sa fille aînée, je veux dire à Jésus-Christ et à Marie, desquels je vous conjure d'être inséparable, et dans l'occupation desquels vous devez vous préserver de toutes les créatures qui vous vont assiéger et attaquer. Adieu.

LETTRE XXXVIII.

Que ce ne sont point les inspirations qui doivent être la règle de notre conduite, et combien il est important de se soumettre aux directeurs.

Je ne puis vous celer que votre souvenir ne me soit très-fréquent par la miséricorde de Dieu, qui veut que je vous serve toujours comme j'ai fait et comme je ferai à l'avenir, s'il lui plaît m'en donner la grâce. Mais aussi je vous dirai que votre conduite me donne de la peine, et que je crains pour vous, quand je remarque l'attache que vous avez à vous-même. Il ne faut que cela pour éloigner Notre-Seigneur de vous et pour vous empêcher d'avancer solidement en la vertu. Quoique vous sentiez des goûts en l'oraison et dans le reste de vos exercices, cela n'est rien qu'amusement et tromperie, n'avançant point dans le détachement de vous-même.

Vous me dites que vous n'avez acquiescé au conseil de M. B***, à cause que vous n'étiez inspirée de le suivre. Au nom de Dieu, regardez toute inspiration pour fausse, quand elle est contraire au conseil d'un supérieur ; car l'esprit de Dieu, qui réside en eux, ne se contrarie pas lui-même: et quand ce qu'il ordonne ne serait pas selon le bon

Digitized by Google

plaisir de Dieu, il ne le ferait pas connaître à l'inférieure, et elle ferait une œuvre très-agréable à Dieu en lui obéissant. Notre-Seigneur a fait autrefois entendre cela à sainte Thérèse, en lui apparaissant et lui disant que l'obéissance qu'elle avait rendue à son directeur lui avait été plus agréable que ce qu'elle lui rendrait à lui-même ; et la raison est que Dieu aime l'humilité et la soumission, et que son esprit, qui dispose de tout dans l'ordre, conduit les inférieurs par les supérieurs. Il en use même de la sorte pour notre sûreté; car, comme nous vivons sous la conduite de la foi qui est obscure, il nous a voulu donner la voie claire et sensible de nos directeurs, pour notre assurance et pour notre repos. Dans l'obscurité, le faux se mêle avec le vrai; on prend l'un pour l'autre ; le malin se fourre et se glisse là dedans, et pour l'ordinaire il se rend soigneux de tromper les commençants, tâchant de les arrêter en cette voie d'incertitude, de perte de temps et d'un orgueil imperceptible, qui est ravi d'être conduit par des voies extraordinaires.

Nous ne serons jamais damnés pour avoir été infidèles aux inspirations, reconnaissant leur incertitude et la raison que l'on a d'en douter. Aussi n'est-ce point la voie que Dieu, Jésus-Christ et les apôtres nous ont laissée ; mais c'est la conduite de la foi, qui, nous proposant un chef universel, visible dans l'Eglise, pour conduire le corps des fidèles, dans lequel le Saint-Esprit, directeur des Chrétiens, réside, donne encore à chacun des directeurs particuliers dans lesquels il habite, en sorte que celui qui leur obéit, obéit à Jésus-Christ même, et celui, au contraire, qui entend une autre conduite, est sujet à être trompé, n'ayant point de caution de sa direction. Demeurez-en là, je vous prie, si vous voulez que je réponde pour vous; autrement je ne m'en mêlerai plus, car je contribuerais infailliblement à votre perte. De cette sorte de péché vous tomberiez dans un autre plus dangereux ; et d'un orgueil fondé sur la vanité même, dont l'on est aisément détrompé, parce qu'il n'a pour fondement que ce monde et ce corps qui passe, ou même l'esprit naturel qui n'est rien devant Dieu dans le poids du sanctuaire, vous tomberiez dans une attache à vous-même et dans un orgueil spirituel mille fois plus dangereux que le premier, qui vous perdrait tout à fait. J'en sais des exemples qui vous feraient compassion si je vous les disais. Ayez donc pour règle les commandements de Dieu, de son Eglise et de votre religion, et s'il y a quelque chose de particulier qui ne soit pas marqué par votre règle, votre directeur, auquel vous vous soumettrez en toutes choses. L'inspiration est trop dangereuse, surtout quand elle prend ce train de se croire soi-même et de ne point se soumettre. En un mot, ne faites plus tant de cas ni tant d'estime de tous ces mouvements secrets, que vous les preniez pour être les principes de votre conduite. Pour l'amour de Dieu, je vous dis ceci, pressé que je suis du désir de votre salut : suivez ce que vous dira M. B***, et étouffez votre esprit et votre propre jugement; sa conduite est solide, aussi bien que celle qu'il vous propose des saintes filles de la Visitation.

Pour ces actes qu'elles pratiquent, faites-les, et ne craignez point. C'est la règle d'un ordre conduit de Dieu, et une règle qui avance les âmes avec beaucoup d'amour et de perfection. Défiez-vous de vous-même ; l'oisiveté et la paresse spirituelle se fourrent souvent dans un esprit par l'adresse du malin, sans qu'on y pense. Si j'avais assurance que vous fussiez dans un certain état que je ne vois pas en vous, j'aurais égard à vos raisons ; mais cela n'étant pas, faites ces actes qui vous sont marqués dans ces livres que M. B*** vous a proposés. Suivez, je vous conjure, tous ses conseils, sans craindre de rien gâter; car la vertu de soumission ne souffre jamais qu'on perde rien en la suivant. Abandonnez-vous à lui pour l'amour de Jésus, et dans la confiance en votre époux et en votre amour, qui est garant de votre directeur ; soyez assurée que tout sera pour sa plus grande gloire. Faites donc simplement ce qu'il vous dira ; ses avis ne seront pas contraires aux nôtres, comme vous vous l'imaginez; et même quand il vous dirait quelque chose qui ne conviendrait pas avec ce que je vous ai dit, oubliez tout pour lui obéir. Je vous le dis encore une fois, obéissez et jouez au plus sûr. Croyez-moi, car je suis en Notre-Seigneur et en sa très-sainte Mère tout vôtre.

LETTRE XXXIX.

Il écrit à une personne qui ne pouvait prendre confiance en un directeur qu'il lui avait donné.

Je prie Notre-Seigneur qu'il vous possède pour jamais. Je suis en peine de vous, n'apprenant point de vos nouvelles. Je vois que cela vient de l'inquiétude que vous souffrez et de la sollicitation que je vous ai faite de vous soumettre à M. B***. J'avais souhaité cela pour votre mieux; mais, puisque vous ne le pouvez goûter, il n'est pas raisonnable de vous décourager. Ce n'est pas d'un seul homme que dépend notre salut; il est attaché à notre bon Seigneur et Maître, qui ne nous délaisse jamais tant qu'il connaît en nous une bonne volonté. Ayez donc bon courage; donnez-vous toujours toute à lui; priez-le qu'il vive en vous; demandez-lui qu'il vous fasse participante de ses vertus, de ses inclinations et de son esprit, afin que vous ne soyez plus ce que vous avez été jusqu'à présent, mais Notre-Seigneur même. Un jour le confesseur de sainte Catherine de Sienne, étant dans sa chambre, y rencontra, au lieu d'elle, Notre-Seigneur Jésus-Christ; tant cette bonne sainte était changée en Notre-Seigneur et n'était plus elle-même, c'est-à-dire qu'elle n'avait plus d'inclinations, de désirs, de mouvements, en un mot, de vie intérieure que celle de Jésus-Christ; ce que Dieu voulut faire paraître par ce changement extérieur. C'est là ce que vous

Digitized by Google

devez demander à Notre-Seigneur tous les jours de votre vie; priez-le qu'il vous change entièrement en lui, c'est-à-dire qu'il change le vieil homme qui est en vous dans le nouveau, et dans sa nouvelle vie. La méditation de sa vie et de sa mort, la pratique de ses vertus, la communion fréquente, mais fervente et cordiale, vous serviront beaucoup à cela. Mais, parce qu'il vous faut quelque règle, et que l'esprit de Notre-Seigneur est soumis, il est bon que vous ayez quelque personne qui vous voie et vous serve soigneusement; et comme vous avez auprès de vous un trésor en la personne du R. P. C***, qui pourra servir à vos besoins, donnez-lui accès dans votre maison, et rendez-vous soigneuse d'en profiter.

LETTRE XL.

Son zèle pour le service des âmes.

Pour ce qui est du doux travail de vous écrire de votre époux si aimable et si amoureux, pourquoi craignez-vous que cela m'incommode? Hé quoi! le Fils de Dieu, quand il versait son sang pour vous racheter et pour vous donner un remède à vos maux, craignait-il la douleur? Mais craignait-il la mort? Et saint Paul ne m'apprend-il pas qu'il faut que je continue pour vous l'ouvrage de Jésus notre amour, et que j'accomplisse ce qui manque à sa divine passion. Ce tout aimable Sauveur a composé dans ce divin jour de sa mort le remède à votre infirmité, et il dit que je vous le dois appliquer, puisque je suis à votre âme le ministre de ses mystères douloureux. Eh bien, je verrai fumer et bouillonner pour vous ce sang divin dans mes mains, et j'épargnerai mon travail? Non, ma Fille, non pas même ma vie, ni la dernière goutte de mon sang. Il nous l'a commandé lui-même, ce divin Tout, et je lui obéirai avec joie. Allons donc, allons fortement à l'amour. Continuez votre attrait à Jésus pâtissant et anéanti à la croix. Vous avez nécessité d'être telle en ce temps, autrement votre amour envers lui ne saurait être juste. Voir Jésus anéanti, et ne l'être pas avec lui, c'est être déraisonnable, et ce n'est pas le vouloir aimer; car le moyen que vous soyez unie à Jésus anéanti, en demeurant vous-même en votre entier? Ne souffrez point d'être dans un autre état que Jésus. C'est là où aboutissent tous ses desseins sur vous; il veut que vous viviez comme lui et que vous lui ressembliez par état.

LETTRE XLI.

Son parfait dégagement dans la conduite des âmes.

J'ai ressenti quelque douleur, arrivant en cette ville, de la nouvelle qui m'a été confirmée de votre éloignement sans apparence de retour. Sur quoi je vous dirai que, selon le pur esprit de la foi qui me fait espérer que Jésus travaillera par lui-même en mon absence pour l'avancement de votre âme, je n'ai pu, dans cette occasion qu'il me donne d'un sacrifice si important et si sensible, que je n'aie eu de la joie, de trouver à mon arrivée une telle occasion de souffrir pour son amour. Il est le maître absolu de ses œuvres et de la conduite de ses desseins; il faut vivre à lui par-dessus tout, et même par-dessus tout ce qui nous regarde, et vivre en privation de toutes les joies de notre esprit. Il se faut résoudre, dans l'attente de la vie future, de porter incessamment sa croix, sachant que si nous sommes compagnons des douleurs de Jésus-Christ en cette vie, nous communierons à ses joies et à ses consolations éternelles. Je prends congé de vous, dans l'espérance de vous entretenir un jour des ouvertures que Notre-Seigneur nous donne pour le servir en notre éloignement. Je le dirais exil et bannissement, si partout on ne trouvait Jésus-Christ, en qui toutes choses nous sont rendues présentes.

LETTRE XLII.

De sa grande dépendance de Dieu dans la conduite des âmes.

Ne vous étonnez pas des divers sentiments que je vous mande. Dieu m'exerce aussi bien que vous, et il me tient en ténèbres et en incertitude sur ce qui vous regarde. Comme je le vois changer à tout moment de conduite sur vous, je ne dois pas faire autrement. Je dois étudier tout ce qu'il fait, et l'entendre parler par tout ce qu'il opère, soit en l'intérieur, soit à l'extérieur. Je suis à lui pour vivre en dépendance de ses ordres dans tous les moments de ma vie : je ne me lasserai point jusqu'à la mort d'attendre la manifestation de ses desseins. Rien ne me fera précipiter, rien aussi ne me fera reculer. Je tiendrai toujours à lui par la foi, et je serai en sûreté quand je lui serai attaché par ces liens de l'esprit. La foi a ses fondements invariables et infaillibles, et en elle on ne peut rien appréhender, étant fondé sur la bonté et sur la sagesse d'un Père aussi adorable que le nôtre. Prions toujours en unité d'esprit en attendant notre entrevue; et Notre-Seigneur, se trouvant au milieu de nous, se fera paraître par la vertu de sa parole et par l'unité de ses désirs en nous. Adieu.

LETTRE XLIII.

Il donne quelques avis utiles aux âmes qui veulent travailler à la perfection.

Je vous conjure au nom de Notre-Seigneur de ne point altérer la simplicité de vos lettres en m'exposant votre intérieur; car rien n'est capable de ruiner les ruses de Satan, et d'attirer sur vous les bénédictions de Dieu, et sur moi ses lumières pour votre chère conduite, comme la continuation de votre naïveté et de votre confiance. Hé quoi! êtes-vous bien capable de croire, ou plutôt êtes-vous bien susceptible de cette maligne impression, que rien qui soit au monde puisse altérer le fond de charité que Jésus-Christ a mis en moi pour le salut et la perfection de votre âme! Le monde ni l'enfer n'ont point d'atteinte au royaume de Dieu. Vos craintes ne sont que des ruses du malin, qui cherche toujours à inquiéter et à troubler les âmes, pour dérober autant de leur

Digitized by Google

occupation en Jésus-Christ, qui veut la paix des cœurs où il habite. Il dit par son Prophète, que *son lieu est en paix* (*Psal.* LXXV, 3), parce qu'il ne veut point que sa demeure ni que son trône soient agités. Ne manquez pas tous les jours de mourir à votre sens, car vous y êtes encore trop attachée; et si vous ne faites continuellement la guerre à ce cruel ennemi, vous en serez à la fin accablée.

Ne vous inquiétez point tant néanmoins de vos faiblesses, et ne souffrez point d'autre amertume ni d'autre douleur après vos fautes, que parce qu'elles déplaisent à Dieu. Si vous y prenez garde, vous verrez que les sujets de vos abattements viennent d'ailleurs. L'amour ne trouble point, et puis il n'est pas ordinairement si sensible en ces rencontres, qu'il puisse produire les effets que vous ressentez. Allez toujours vous confiant en votre époux Jésus. Tremblez en vous voyant, mais réjouissez-vous en le considérant, et ne perdez jamais la paix. Que ne devez-vous point faire pour réjouir ce Père, qui pense tant à vous dans le fond de son cœur, dont la joie ou l'amertume dépend de celle de votre âme?

Pour votre raison ne vous étonnez pas si, lorsque vous prétendez vous y rendre plus exacte, vous vous y trouvez moins recueillie. C'est qu'il y a en vous une petite créance secrète, que votre exactitude contribuera à vous unir à Dieu, et il veut vous faire connaître que rien ne vous peut unir à Jésus-Christ, que Jésus-Christ même par sa divine bonté. Ce n'est pas que vous ne deviez toujours y être le plus exacte que vous pourrez; mais il veut avec cela que vous y apportiez une grande humilité, et que vous vous présentiez avec un profond anéantissement devant une si sainte majesté.

Pour ce que vous me mandez de la crainte que vous avez d'avoir été trompée, vous devez croire que vous méritez bien de l'être; mais néanmoins vous devez toujours marcher en confiance. Même ce que vous marquez de particulier de la Visitation ne vous doit point étonner; car cela peut être vrai en un sens, quoique vous ne le connaissiez pas. Abandonnez-vous à ce bon Dieu sans tant examiner sa conduite. Marchez simplement avec lui, et dans une totale confiance. Une fille doit ainsi vivre avec son père. Demeurez toute en lui, vous reposant sans souci sur sa poitrine paternelle. Que nous sommes heureux d'être nommés et d'être en effet les enfants de ce Père! Qu'il soit à jamais loué, adoré et aimé de toute créature! Qu'heureuse est l'âme qui le peut continuellement aimer, et que malheureuse est celle qui le méprise et s'y rend infidèle! Aimez donc, louez et adorez cet unique objet des esprits et des cœurs.

Je crois aussi vous devoir avertir que vous preniez bien garde à ne pas travailler jusqu'au bout de vos forces. Il ne faut pas suivre le zèle indiscret et cette ferveur qui se donne, comme dit saint Pierre, par tentation, laquelle n'aboutit qu'à miner les serviteurs de Dieu. Pour la discipline, ne la prenez pas au delà des ordres que l'on vous donne; mais pour la prendre par souhaits et par désirs très-ardents, vous le pouvez autant qu'il vous plaira, gardant cette disposition jusqu'au jour où il faudra la souffrir en effet. Encore une fois, soyez fidèle aux ordres qui vous sont donnés, afin que vous ne soyez pas trompée par les ruses du démon et par l'artifice de l'amour-propre, qui, pour satisfaire à une passion, ne craint point d'en affliger une autre

Pour votre occupation intérieure pendant vos chapelets de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, je vous prie, en récitant la couronne de Jésus, de vous unir intérieurement à la très-sainte Vierge, pour rendre en elle à Jésus-Christ tout ce qu'elle lui est et qu'elle lui rend; et, en récitant le chapelet de Notre-Dame, de vous unir intimement à Jésus, pour entrer en son intérieur envers la très-sainte Vierge. Vous y trouverez un grand fonds de substance et de vie intérieure qui vous renouvellera toute.

Soyez toujours courageuse à vous humilier. Dieu n'a rien de si cher que de voir triompher la grâce de la nature; rien ne lui plaît tant que de voir son Fils unique et la puissance de son sang triompher du démon et du venin mortel dont il avait empoisonné notre nature. Faites donc généreusement et magnifiquement ce que vous faites, pour le faire chrétiennement, et pour triompher daignement des restes de la nature. La grâce ne sera jamais maîtresse en rougissant et en tremblant. Le moyen de vous fortifier est de prendre en votre esprit des pensées sortables aux actions viles et basses que l'on vous donne à faire, comme serait la vue de votre néant et de vos péchés; car il n'y a point de bassesse et d'abjection qui ne leur soient dues, et il n'y a point de mépris qu'ils ne méritent. L'enfer et ses confusions en sont des marques assurées, et c'est pour le faire expérimenter aux réprouvés, et en donner connaissance aux élus, que Dieu a formé ces abîmes. Après cela, ne faut-il pas nous plonger et nous abîmer dans toutes sortes d'abjections, d'avilissements, de mépris, de confusions, d'oubliance des respects humains et des retours sur nous-mêmes, qui ne sont que des fantômes et des chimères? C'est là où il faut se plonger entièrement, et non pas craindre de se mouiller le bout des doigts. Je serai ravi quand je vous verrai avancer dans ces pratiques, et que je saurai que vous aurez été un peu méprisée; comme ce sera le comble de ma joie quand je saurai que vous l'aurez été beaucoup! Voilà les choses principales sur lesquelles vous aviez besoin d'être instruite. Ne vous étonnez pas si je ne réponds point à plusieurs autres que vous m'écrivez. Je m'arrête aux plus importantes, et je remets les autres au temps que la Providence me permettra de vous voir; cependant je me consolerai avec elle, attendant le succès de tout ce qu'elle opérera dans votre âme en sa divine charité,

Digitized by Google

hors de laquelle toute la vie n'est qu'une langueur perpétuelle.

LETTRE XLIV.

Il exhorte une dame à faire un continuel progrès dans le saint amour.

La nature se lasse quelquefois dans sa joie et s'ennuie de son plaisir; mais la charité ne dit jamais : C'est assez; elle se fortifie, se renouvelle et s'augmente en la possession de ce qu'elle aime. Quelle joie a Jésus vivant et conversant avec sa Mère dans le monde! Quelle consolation de voir la complaisance de son Père sur leurs entretiens, et le feu de l'Esprit divin opérant toujours par eux de nouveaux effets d'amour et de grâce! Un jour défiait l'autre en l'exercice de l'amour, et le premier se voyait toujours surmonté par le second. Ils allaient toujours croissant en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. C'est là le modèle parfait du saint amour, qui fait ce même effet dans les cœurs abandonnés au Saint-Esprit. Notre-Seigneur Jésus-Christ vit sur la terre dans les âmes, et prend accroissement en elles selon les opérations de sa grâce, comme il faisait autrefois conversant en son enfance avec sa Mère, et il continue en nous sa vie intérieure quand nous sommes à lui uniquement. Ce qu'il a commencé en soi, il le continue dans son Eglise, en sorte que la vie divine qu'il lui communique, et qui est si glorieuse à Dieu son Père, n'aura jamais de fin dans l'éternité. Il désire que toute la terre soit pleine de son feu, et il ne l'a envoyé ici-bas qu'afin qu'il dévore le monde. Ne voulez-vous pas vous laisser consommer à l'amour? Je vous y eusse invitée dès hier matin, m'y trouvant porté par la charité de Jésus-Christ qui me presse; mais me ressouvenant que je vous avais donné assez de sujet et de matière pour vous appliquer et vous renouveler en l'amour de Marie envers Jésus, je voulus vous laisser le loisir de tout lire, remettant à aujourd'hui à vous exciter à faire un progrès continuel dans le saint amour.

Me promenant hier au soir et voyant coucher le soleil, je considérais combien de pas avait faits ce grand astre, visitant le monde en un jour; et je disais en moi-même : Quelle joie serait-ce à une âme qui aurait fait de pareilles démarches en l'amour divin! Oh! qu'elle se coucherait avec grande douceur et consolation, si elle s'était avancée et acquittée de son devoir comme lui!

Nous avons en nous l'esprit de Dieu et Jésus-Christ même, qui est comparé au soleil et nommé un géant, dont les pas et les démarches sont du ciel en la terre et de la terre au ciel. Et n'est-il pas étrange que nous arrêtions sa vertu, et que nous l'empêchions d'avancer en ses voies! Au nom de Dieu, n'arrêtez pas d'un moment la course de son esprit, et la vitesse avec laquelle il voudrait emporter votre âme. Dites-lui que s'il est géant, comme vous le croyez, qu'il vous enlève sur ses bras et vous emporte avec lui. Dites-lui que vous êtes un enfant faible et petit, qui ne peut pas avancer comme il fait; mais que, s'il veut vous faire la grâce de vous élever en sa force et de vous porter en son sein, vous marcherez comme lui à grands pas, vous avancerez toujours dans la vitesse de votre course, vous arriverez heureusement avec lui. Je vous laisse en ce saint sentiment, que vous trouverez conforme à celui de Notre-Seigneur, qui, excitant à toute heure l'Eglise, lui dit qu'elle se lève, et qu'elle avance promptement sans chercher du repos en ses voies, lesquelles sont toutes en paix et en consolation au milieu de leur vitesse et de leur rapidité.

Il n'y a rien de plus doux, ni qui donne plus de repos et de consolation à l'âme, que d'être ravi hors de soi-même par Jésus-Christ et par son divin esprit, qui n'a pas besoin pour cela du char ardent d'Elie, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire; mais qui, par sa seule puissance, nous élève de la terre dans le ciel, et du fond de nous-mêmes nous transporte dans le sein de Dieu. Je serais infidèle à Jésus votre Epoux, si je ne pressais incessamment votre âme pour l'empêcher de se reposer un seul moment sur elle-même. C'est l'unique appréhension de l'amant, qui veut que son amante s'appuie et se repose sur lui seul, selon les termes de l'Ecriture, qui dit que l'Eglise, Epouse de Jésus-Christ, s'élevant au ciel, est appuyée sur son bien-aimé.

LETTRE XLV.

Il écrit au sujet d'une personne qu'on lui avait mandé avoir été choquée de sa conduite, et qui le croyait opposé à quelque bonne œuvre.

Vous me marquez que M. N***, à qui on a voulu que je parlasse, a été choqué de ma conduite. Je ne m'en étonne pas, parce qu'ordinairement je donne du rebut aux gens de bien par ma mauvaise grâce, et puis les ouvertures de Dieu et ses conjonctions se font toujours en suavité. Mais quand on fait quelque chose par déférence humaine, quoique ce soit à bonne fin, cela n'a pas la même influence de grâce et ne porte pas la même bénédiction, parce que ce n'est pas alors une vertu divine qui opère d'une personne dans l'autre et qui agit en toutes les deux.

Pour ma disposition, elle est tout autre que ce saint serviteur de Dieu ne pense, et j'espère qu'avec le temps il connaîtra combien elle est éloignée du procédé qu'il soupçonne. Quoique je sois dans une chair de péché susceptible de toute malignité, et que je puisse tomber dans un grand abandon, je crois que notre Maître est si bon, qu'il m'ôterait plutôt la vie que de me laisser tomber dans ce dernier aveuglement. Aurions-nous, en vérité, la moindre étincelle de son amour sacré, si nous avions les mains liées pour son œuvre, ou seulement croisées et inutiles pour n'y pas travailler? Que serait-ce donc si nous les avions ouvertes pour le détruire? Ne serait-ce pas agir en démon? Pour moi, je croirais cela un crime abomi-

Digitized by Google

nable et un péché contre le Saint-Esprit. Et quelle plus grande joie que d'avoir part à un si saint ouvrage? Mais je ne mérite pas cet honneur, et je ne suis pas digne qu'on m'y appelle. Je tiendrais même à une très-haute gloire de rendre les moindres services aux plus petits des serviteurs de Dieu qui s'y emploient; mais je ne suis pas même digne de les approcher. Croyez que je suis disposé de la sorte. J'honore ce que je ne puis faire, et je me confonds en tout ce que je fais, tant je suis indigne et incapable de tout emploi.

LETTRE XLVI.

Il parle contre les duels, et exhorte une personne à prendre hautement le parti de Dieu contre le monde.

Je reprends aujourd'hui la plume pour vous envoyer un Mémoire sur les duels, à l'occasion de M. N***, qui, après s'être battu contre son proche parent, s'est retiré chez son A*** et réfugié dans sa maison. C'est une chose bien odieuse, et sans doute bien contraire à ses inclinations. Ne pourrait-il pas en cette rencontre témoigner hautement combien il condamne ces crimes, et que, bien loin de les protéger et de vouloir que sa maison serve d'asile et de refuge à ceux qui les commettent, il veut absolument qu'ils s'en retirent?

Il faut que les respects humains cessent, quand on veut faire triompher Dieu et détruire ses ennemis capitaux, comme sont le péché et le monde. Il faut dans ces occasions faire violence à la mollesse de la nature et de la chair; et l'esprit de Jésus prend grand plaisir à voir qu'on n'hésite point, quand il y va de se sacrifier soi-même et de s'anéantir, pour établir autant qu'on peut le royaume de Dieu son Père. Vous verrez en Notre-Seigneur et en la prudence chrétienne ce que vous aurez à faire en cela pour son service. Autrefois Moïse ordonna aux Lévites de mettre l'épée à la main, et d'aller tête baissée au milieu du peuple d'Israël qui sacrifiait au veau d'or, avec ordre de ne regarder ni père, ni mère, ni parent, ni ami; mais de mettre tout à mort: ce qui nous apprend que, quand il est question de détruire l'idole du monde qui s'élève contre Dieu, on ne doit rien épargner, mais qu'il faut obéir absolument aux ordres de Jésus-Christ. Il donne sa malédiction au monde pour ses scandales, *Væ mundo a scandalis* (*Matth.* XVIII, 7); et il fulmine le même anathème contre ces misérables scandaleux qu'il fait contre les damnés; *Væ!* déclarant qu'il vaudrait mieux qu'ils fussent au fond des abîmes de la mer avec une meule de moulin au cou, que d'infecter par leur exemple funeste les âmes faibles de l'Eglise. Par là il veut faire entendre qu'ils sont déjà condamnés aux abîmes éternels de l'enfer, où ils seront perdus et abîmés dans un élément plus cruel que l'eau, qui ne les fera pas mourir, mais les fera revivre éternellement dans leur consommation malheureuse. Et pour exprimer le poids de la justice et de l'ire divine sur ses malheureux, qu'il prétend tenir écrasés sous la main de sa vengeance pour toute une éternité, il témoigne que cette meule de moulin, qui les tiendrait abîmés sans ressource, leur serait bien moins fâcheuse que celle qu'il jettera sur la gueule de l'enfer au jour du jugement, pour les tenir éternellement renfermés dans ces épouvantables cachots. Voyez de quels termes il se sert dans l'Ecriture sainte pour exprimer la rigueur de ces peines, et vous verrez ce que, etc.

LETTRE XLVII.

Il reprend une personne de condition de ce qu'elle choisissait les plus mal faits de ses enfants pour les mettre dans le clergé ou dans le monastère, sans examiner beaucoup leur vocation et leur esprit.

Je bénis Dieu de la résolution que vous avez prise de lui consacrer particulièrement quelques-uns de vos enfants; et j'ai bien de la joie que vous vouliez les soustraire à la malignité du siècle, pour les donner à l'Eglise et les dédier au service des saints autels. Mais je ne puis approuver que vous choisissiez pour cela ceux qui ont le moins d'esprit, et que vous ne vouliez donner au Fils de Dieu que le rebut du siècle. C'est une conduite qui fait paraître bien peu de foi et de religion; et si elle est commune dans la plupart des familles, c'est qu'on aime mieux y voir régner l'esprit du monde que celui du Fils de Dieu. S'il y a un stupide, un étourdi, un lâche, un éventé, en un mot, quelqu'un dont on n'ait pas grande espérance, on dit aussitôt: Il le faut faire moine; il le faut faire d'Eglise; il n'est bon qu'à cela. Si même il y a quelque personne mal faite, quelque boiteux, borgne ou bossu, c'est celui qu'on offrira à Dieu; et on ne songe pas qu'il ne veut rien d'imparfait qui approche de ses autels, qu'il rejette les présents et les victimes qui ont quelque tache ou quelque défaut, et que le sacrifice d'Abel lui fut agréable, et non pas celui de Caïn, à cause de la différence des victimes qu'ils présentaient à Dieu. Et c'est ce qui me fait craindre qu'il ne veuille point de vos présents, qu'il ne répudie vos sacrifices, et qu'il ne vous perde, à cause de ces victimes imparfaites que vous lui présentez comme Caïn. Hé quoi! si dans l'ancienne Loi, où on n'offrait à Dieu dans le temple que des animaux et des bêtes, et où la religion n'était qu'une figure de la nôtre, il était expressément ordonné que les prêtres n'eussent aucun défaut en leur corps, que ne doit-on point faire maintenant pour bannir de sa maison tout ce qui peut y être de messéant? Il demande assurément plus de circonspection et plus de révérence des adorateurs en vérité, qu'il n'en demandait autrefois de ceux qui ne l'adoraient qu'en figure

Souvenez-vous en particulier de ce que vous avez fait autrefois, quand vous avez offert vos enfants au roi pour être ses pages. N'avez-vous pas choisi les plus beaux et les mieux faits de votre famille? Pourquoi

Digitized by Google

donc refuserez-vous la même chose à Dieu, qui est le Dieu de la beauté, et celui qui les conservera bien mieux que les rois de la terre ? Notre Dieu veut être adoré intérieurement et extérieurement ; il veut être servi et de corps et d'esprit ; il veut un culte extérieur et un intérieur, une beauté spirituelle et une corporelle. Il faut donc que la beauté du corps et la bonne grâce en ses serviteurs soient accompagnées d'une beauté intérieure ; car tous les Pères remarquent que ces défauts extérieurs ne sont que des figures de défauts intérieurs qu'il ne peut souffrir dans ses prêtres. Ainsi ayez soin, avec la bonne grâce extérieure, de leur procurer par une sainte éducation la beauté de l'âme, qui est nécessaire pour servir aux autels, afin de ne lui présenter que des enfants dignes de sa grandeur, et dont vous ne receviez point de reproche. Vous craindriez assurément le reproche du roi, si vous lui présentiez un enfant stupide et contrefait pour le servir. Or vous avez infiniment plus à craindre, si vous offrez à Dieu des enfants qui ne soient pas sains et nets, qui soient souillés et pollus, qui se portent à l'impureté, à la vanité et à l'avarice ; car ce sont ces vases souillés qui irriteront Dieu, et qui pourraient bien attirer sur vous la malédiction de Balthazar.

Veillez donc très-particulièrement à leur éducation ; voyez avec quelles gens ils sont élevés ; prenez garde aux sentiments qu'on leur donne et aux maximes qu'on leur inspire. Surtout ne les poussez jamais à se faire ecclésiastiques par aucun intérêt. Faites leur connaître que ce n'est point pour leur acquérir des richesses, pour les faire entrer dans les honneurs, ou pour les mettre à leur aise, mais pour les rendre plus saints, et pour procurer par eux la gloire et le service de Dieu, que vous avez en vue cet état. Car, si vous ne leur proposez point les intérêts de Dieu, mais les vôtres, mais votre avancement, mais le bien de la famille, mais leur plaisir, vous faites de vos enfants des victimes de vanité, vous immolez à l'honneur et aux richesses les hosties qui ne sont dues qu'à Dieu, présentant à des idoles des âmes qui lui sont consacrées : en un mot, vous faites des sacrifices aux faux Dieux, au lieu d'en faire au véritable Dieu. C'est à quoi je vous conjure de faire souvent réflexion, afin qu'en gémissant sur votre conduite passée vous agissiez désormais comme un père chrétien, qui ne veut point avoir d'autres vues ni d'autres desseins que ceux de Dieu sur ses enfants.

LETTRE XLVIII

Il conseille à une personne de ne point s'engager dans le sacerdoce, à moins qu'elle n'ait dessein de renoncer à tout pour y servir uniquement Notre-Seigneur.

Je crois que vous ne devez point quitter l'état où vous êtes pour vous engager dans le sacerdoce, à moins que vous n'ayez pris un temps considérable pour vous exercer à la sainteté qu'exige cette profession, qui demande un grand dégagement du siècle, un grand zèle de la gloire de Dieu, et un désir ardent de l'honorer et de le servir incessamment dans son Eglise. Il me semble que c'est là le grand dessein de Dieu dans la vocation des prêtres, d'avoir des personnes qui, dégagées de tout, vaquent uniquement et sans relâche à son culte et à sa religion. Comme il est infiniment saint et parfait en lui-même, et infiniment bon et libéral envers ses créatures, il mérite d'être honoré en sa grandeur et reconnu en toutes ses bontés : et comme son état est éternel, que ses perfections ne changent point, et que ses bontés envers les hommes ne sont jamais interrompues, il veut aussi être glorifié incessamment et reconnu continuellement par ceux qui se ressentent de ses grâces.

Dans le ciel, il a établi les anges pour être en révérence, en respect, en louanges continuelles vers sa grandeur, et exercer incessamment leur religion envers sa majesté divine : si bien que non-seulement ils le louent et le glorifient pour les biens qu'ils reçoivent de ses bontés, mais encore ils l'honorent dans sa sainteté et dans les autres perfections absolues qui n'ont aucun rapport à la créature ; et même leur soin principal est celui d'adorer Dieu en lui-même, sans avoir égard aux grands biens qu'ils en reçoivent, qui ne sont pas considérables auprès de ce qu'il est. D'où vient qu'ils chantent incessamment : *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus Dominus Sabaoth* : « *Saint, Saint, Saint le Dieu des armées* : » honorant ainsi sa sainteté, qui est une perfection essentielle à Dieu et absolue, et qui ne lui donne aucun rapport aux créatures ; et ils sont si assidus à ces devoirs qu'ils lui rendent et pour eux et pour les âmes dont ils ont quelque soin, qu'ils n'interrompent point ces divins exercices d'adoration, d'amour, de louange, de remercîments et de prières.

Or notre Dieu, qui désire avoir sur la terre une religion semblable à celle qu'il a dans les cieux, et qui veut y être honoré, et pour ses grandeurs adorables, et pour les biens qu'il fait continuellement à ses créatures, voyant que la plupart des hommes ne voudraient pas y satisfaire, il choisit les prêtres pour tenir leur place et pour lui rendre en leur nom les devoirs d'une religion perpétuelle. C'est pourquoi ils sont aussi appelés les anges de l'Eglise, à cause de la religion continuelle qu'ils exercent envers Dieu, et des louanges, des oraisons, des adorations, du culte, des vœux et du sacrifice qu'ils lui rendent incessamment. C'est pour cela que Dieu même se choisit de certains prêtres qui vaquent toujours à l'oraison ; d'autres qui sont appliqués sans cesse à ses louanges ; d'autres qui s'emploient continuellement aux autres fonctions de l'Eglise. Et c'est aussi pour ce même sujet qu'en l'ancienne Loi il y avait un sacrifice continuel que les prêtres devaient incessamment offrir à Dieu, et un feu qui, par leurs soins et leurs veilles, ne devait jamais s'éteindre ; ce qui marquait les soins continuels et assidus qu'il demande

Digitized by Google

de ses ministres, qu'il destine dans l'Eglise à son culte et à son divin service.

Voilà quel est le grand dessein de Dieu dans la vocation des prêtres, et ce qui doit être aussi toute votre vue dans le désir que vous avez de vous approcher de ce divin état. Il faut que vous preniez Dieu pour votre seule occupation, et son culte pour l'unique emploi de votre vie. Il faut que vous le regardiez comme celui que vous devez incessamment servir et honorer. Il faut que vous renonciez pour cela aux occupations séculières, que vous retiriez votre cœur des richesses, de l'honneur et de la vanité; enfin que vous ne fassiez plus état que de Dieu, le regardant comme une mer immense et comme un abîme de perfections adorables, où on ne peut trouver de fond dans les devoirs qu'on lui doit rendre. Il faut que vous considériez que votre vie étant trop courte et votre cœur trop petit et trop faible, quand même il y en aurait cinq cent mille comme le vôtre, pour rendre à Dieu ce qu'il mérite, vous ne devez point partager votre esprit et vos soins, pour en donner une partie aux bagatelles de la terre, aux sottises du siècle, aux vains amusements du monde. Il faut que votre âme soit toute pénétrée de cette grande maxime de l'Apôtre : *Nemo militans Deo implicat se negotiis secularibus : « Que personne de ceux qui se destinent au service de Dieu ne s'embarrasse dans les soins terrestres et grossiers de ce monde. »* (*II Tim.* II, 4.) Voyez quels sont sur cela vos sentiments, et sondez votre cœur. Voyez si vous voulez être appliqué uniquement à Dieu; si vous voulez le servir en tout ce que vous pourrez dans son Eglise; si vous voulez renoncer à tout autre interêt qu'à celui de sa gloire; si vous voulez désormais qu'il vous soit toutes choses. Si vous n'êtes pas dans ces dispositions, vous ferez mieux de demeurer dans la condition où vous êtes, celui à qui Dieu ne suffit pas n'étant pas digne du sacerdoce.

LETTRE XLIX.

Il témoigne sa douleur du peu de respect qu'on portait à de bons prêtres, et il invite une personne à les retirer chez elle.

J'ai été tout à fait affligé par la lecture de votre lettre, et je ne puis me consoler, voyant les mauvais traitements que reçoivent de la noblesse et du peuple les prêtres de vos quartiers. C'est un effet de l'aveuglement du monde sur lequel il faut gémir. Si les Chrétiens étaient plus éclairés dans la religion, ils en auraient bien une autre estime; et connaissant à quoi leur servent les bons prêtres, et de combien de services et de devoirs envers Dieu ils les déchargent, je pense qu'ils les voudraient toujours avoir avec eux, et il n'y aurait point de témoignage de respect et d'amour qu'ils ne leur rendissent. Jésus-Christ, qui satisfait pour nous à Dieu, nous est si cher, qu'il n'y a point de sentiments de respect et de reconnaissance que nous ne lui rendions, et nous ne saurions nous contenter dans nos amours qu'en nous unissant à lui et nous y donnant, afin qu'il nous change en lui-même. Ne lui refusons pas de l'honorer et de l'aimer encore dans ses prêtres, en qui il veut être comme dans des ciboires et des tabernacles pour y recevoir nos hommages. Combien d'âmes fidèles qui, connaissant l'importance de leurs devoirs envers Dieu et leur impuissance à y satisfaire, seraient ravies d'avoir chez elles ces bons prêtres vaquant jour et nuit à les en acquitter! Quelle joie n'auraient-elles point, en consentant intérieurement et s'unissant à tous les actes de religion qu'ils rendent à Dieu, de se voir soulagées et déchargées de leurs obligations dans l'état où l'impuissance les réduit! C'est avoir un avantage bien considérable que d'avoir chez soi les amis de son juge, et de pouvoir gagner ses bonnes grâces par le bon accueil qu'on leur fait. Quel bonheur d'avoir sa cause entre les mains d'un avocat qui lui est agréable, et qui y prend intérêt comme à la sienne propre! Tels sont ces bons prêtres qu'on persécute, qui attirent la bénédiction de Dieu par leur présence. Je vous conjure donc de les retirer chez vous. Ils prendront vos intérêts auprès de Notre-Seigneur, et ils n'apporteront pas de moindres grâces dans votre famille que fit autrefois l'arche dans celle d'Obededom. Je suis.

LETTRE L.

Il parle d'une grâce extraordinaire qu'il avait reçue pour lui et pour le bien de la personne à qui il écrit, dont ils doivent ensemble remercier beaucoup Notre-Seigneur.

Je vous écris de la part du bien-aimé Jésus, auprès duquel il y deux heures entières que je pleure de joie, et que je m'épanche en bénédictions, louanges et actions de grâces pour la chose qu'il m'a ordonné d'écrire. C'est une grâce dont je m'estime si heureux, qu'il me semble que je n'ai plus rien à désirer au ciel ni en la terre, et que je dois dire par cette expérience ce que disait David : que Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent et qui le cherchent, et qu'il la fait non-seulement dans les petites choses et ordinaires, mais dans les plus grandes. Car enfin la chose de toutes celles que notre Maître me pouvait accorder la plus pressante et la plus forte dans les désirs de la charité, ce divin et suraimable Epoux des âmes, ce cher lien des cœurs, Jésus, qui appelle toute l'Eglise à la consommation universelle de son amour dans les cieux, m'a fait entendre qu'elle arriverait.

Voici ses propres termes. Lisez-les à genoux, comme je les écris de même, croyant que nous ne saurions apporter trop de respect et de religion, trop d'amour, de ressentiments, de louanges et d'actions de grâces pour cet insigne don, pour lequel la vie entière et mille vies offertes en reconnaissance ne pourraient pas suffire. *Mandez-lui*, me disait-il, parlant de vous, *qu'elle ne soit pas en peine; vos degrés de gloire seront égaux.* Et, ajoutant les moyens d'y parvenir,

Digitized by Google

il dit : *Elle priera pour vous, vous agirez pour elle, et vos souffrances seront communes.*

Notre divin et toujours très-saint et adorable Maître m'a confirmé par là dans ce qu'il lui avait plu autrefois me faire entendre, que toute la vie chrétienne et intérieure consistait en trois choses : à prier, à faire et à souffrir. Et comme il veut que nous fassions cela dans un esprit commun, quoique extérieurement nous soyons appliqués avec différence aux exercices de notre vocation, il prétend qu'en faisant l'un pour l'autre, par l'autre et en l'autre, tout ce que nous ferons et souffrirons nous servira pour acquérir une gloire et une couronne commune.

Qu'il soit béni à jamais cet aimable Jésus, qui appelle après lui si doucement les siens, qui les instruit si fortement, et qui les pousse si efficacement à porter sa croix avec lui. Oh! qu'il entend à merveille à adoucir ce joug si pesant en lui-même, mais si léger à l'amour! Qu'il entend bien à faire entrer ses victimes, par d'agréables portes, dans le temple! Il me semble qu'il n'y a rien qui ne soit très-doux à souffrir maintenant. Nous ne pouvons, ce me semble, trouver aucune chose qui mérite que nous la nommions un sacrifice, nous souvenant de la promesse, laquelle nous est faite aujourd'hui. Il me semble que nous serons désormais ingénieux à trouver des moyens de nous crucifier, et de sacrifier les choses qui augmenteront la gloire de Jésus-Christ en nous. Oh! que l'espérance est forte, et que c'est avec raison que Dieu l'a mise entre la foi et la charité! Jusqu'à cette heure je n'avais point été assez convaincu de ce que pouvait l'espérance sur un cœur chrétien, et quoique la charité pressante puisse tout, c'est une merveilleuse préparation à la très-sainte charité, que l'effet de la sainte espérance, qui nous rend présentes la charité, la justice et la miséricorde de Dieu, lequel rend à un chacun dans le ciel, selon ce qu'il a souffert et opéré pour son amour sur la terre. Je me suis vu si fort rempli d'obligation à Dieu dans cette rencontre, que je me suis engagé pour tous les jours de ma vie à offrir le divin sacrifice et des prières particulières pour cela. Je crois que vous en ferez de même de tout votre cœur, lequel se trouvera trop petit pour aimer, bénir, louer et remercier Dieu pour cette faveur. Vos yeux auront bien peu de larmes pour satisfaire à l'étendue de ce bienfait; et de ma part je vous puis dire que je ne pense pas que les miens s'étanchent jamais dans le souvenir de cette grâce. Je ne croyais pas même que les pleurs me dussent permettre de vous écrire, tant j'en étais baigné et détrempé en la prière. Je vous écris ceci dès les six heures du matin, pour vous faire savoir le plus tôt que je puis cette bonne nouvelle, n'y ayant point de temps à perdre pour commencer nos actions de grâces, et l'exercice de l'emploi que Dieu nous prescrit à tous deux. J'offrirai demain et après-demain le divin sacrifice sur les huit heures, pour commencer ma gratitude et la vôtre envers Dieu, en Jésus-Christ son Fils et en sa divine Mère

LETTRE LI.

Il marque ses dispositions dans quelque rebut qu'il reçut chez un grand.

Depuis les complots qui se sont faits pour empêcher l'œuvre de Dieu, et le refus que vous savez que nous avons souffert, j'ai reçu un honneur, à cette occasion, de la part de notre divin Maître, que je n'eusse jamais osé désirer; car il s'est par deux fois rendu présent à mon esprit en la manière qu'il parut devant Hérode. Quoique ce roi eût eu tant de désir de le voir, néanmoins, après sa première joie passée, il se moqua de lui, le traitant comme un innocent et un fou, et l'exposant à la risée de toute sa cour, qui s'en moqua comme lui-même avait fait. Oh! quelle sainte innocence, quelle modestie notre saint Maître ne fit-il pas paraître en cette occasion, quoiqu'il ne se plaignît pas et qu'il se tût! Il voyait en son esprit, et son Père même lui laissait ressentir en paix tous ces sujets de peine qu'on lui donnait, pendant que son cœur était en joie, en bénédiction, en hommage et en adoration sous ses ordres divins. Cet aimable Sauveur s'était rendu présent en ce lieu pour faire du bien à ce roi et à toute sa cour; et il voit tout se roidir et s'opposer au bien qu'il y voulait faire. Il faut que nous apprenions, par cette exemple, à vivre en paix et en patience dans ces occasions, en la vertu de son esprit. Il me suffit pour cette heure de vous donner cette instruction, vous confiant encore celle-ci, qui m'a été donnée sur cette vue de Notre-Seigneur, savoir, que je n'avais point encore eu lieu d'imiter cette circonstance de la passion du divin Maître, et que je devais estimer heureuse cette rencontre qui m'y donnait quelque part. En effet, bien loin d'avoir peine de cette conduite, j'en adore, bénis et loue Dieu de tout mon cœur, et pour la personne que vous savez, je ne pouvais pas lui avoir plus d'obligation, que de m'avoir servi à un si grand bonheur. J'en porterai toujours la reconnaissance dans mon cœur, et je promets à Dieu que je prierai pour elle tous les jours de ma vie. J'aurais déjà oublié et étouffé le souvenir de ces choses, si Dieu ne voulait que je fisse usage en toute son étendue d'une rencontre si importante, et que je misse ordre aux suites de cette affaire dans les voies de son esprit et de son Evangile.

LETTRE LII.

On découvre, par la consolation qu'il donne dans cette lettre à une personne affligée, sa profonde humilité et sa grande charité pour le service des âmes.

N'accusez point si fort vos péchés sur la rupture de l'affaire qui vous afflige, que vous ne me laissiez la liberté de croire que

Digitized by Google

mes négligences et les infidélités en ma conduite, jointes aux crimes de ma vie, n'en aient été la cause. Dieu veut que vous leviez les yeux vers lui pour adorer ses desseins et ses ordres, et que ses pauvres serviteurs et servantes marchent sur les pas de leur maître et de leur maîtresse. Que reste-t-il au Fils de Dieu de tout ce qui s'est passé en sa vie, sinon ses plaies, ses douleurs et ses confusions? C'est ce qui paraît maintenant de plus glorieux en lui, et ce qui reluira à toute éternité sur sa personne. Nous sommes dans le temps de notre sacrifice. Plus Notre-Seigneur nous aura immolé, et plus tôt il nous consommera en lui-même. Pour ce que ce vous dites que vous ne trouvez point de bout à votre peine et à votre privation, je vous avoue que je n'y puis penser sans un saisissement capable de faire des effets de mort et de langueur perpétuelle, si Dieu ne soutenait ma vie. Notre-Seigneur portait toujours sa mort devant ses yeux, et, si son Père ne l'eût soutenu, il eût mille fois succombé sous sa peine et prévenu ses bourreaux par une soudaine mort. Notre vie est en Dieu, et l'union de notre cœur à Jésus-Christ anéanti doit être le soutien de nos jours. Toutes les fois que vous aurez besoin de moi, tout inutile que je suis, et que vous trouverez votre âme trop en peine et absorbée dans la douleur et dans la croix, comme il m'en vient quelquefois des appréhensions, ce qui pourrait abréger votre vie, je vous prie de me faire le bien de me le mander. Rien ne m'empêchera de vous aller voir, ayant l'occasion de nos pèlerinages en vos quartiers. Ce m'est assez d'avoir l'honneur de vous servir en Notre-Seigneur; il n'y a rien que je n'essuie pour cela. Le bien que j'ai reçu dans ce dernier pèlerinage a tellement passé la peine des épines qui se sont rencontrées en chemin, que je l'achèterais encore de mille croix et de mille tortures. Saint Jean, vivant pour la très-sainte Vierge, ne pouvait rien trouver de pénible en la servant; tout ce qui se pouvait présenter de plus fâcheux lui était des douceurs et des joies non pareilles, et le sacrifice seul eût été capable de le contenter en ce service.

LETTRE LIII.

Sentiments d'une véritable humilité.

Notre-Seigneur m'ouvre les yeux de jour en jour pour me découvrir ma misère. Je vous conjure de lui demander fidélité à cette grâce que j'estime entièrement, aussi bien que beaucoup d'autres, dont il m'a favorisé depuis quelques mois, qui vont toutes à mon anéantissement. Louez Dieu de sa bonté sur moi; remerciez-le pour moi, et le priez qu'il me continue ses grâces, et qu'enfin il me change. Demandez-lui aussi la conduite de son esprit et quantité de choses que je connais m'être nécessaires et qu'il sait; mais surtout l'humilité, à laquelle sa bonté m'appliique constamment. Le défaut de cette vertu m'a fait perdre cent mille biens, que sa bonté me peut rendre s'il veut, et dont sa justice me doit priver. Je connais maintenant que je suis si rempli d'amour-propre, que j'y suis comme assujetti; et depuis que Dieu m'a retiré les mouvements sensibles, qui ne servaient que de couverture à mes vices, je me suis trouvé si nu de vertu et si rempli de désordres, que je ne puis exprimer la moindre partie de mes défauts. Priez et faites prier extraordinairement pour moi, car je vous ferais pitié, si je vous faisais voir qui je suis. J'espère maintenant de commencer solidement la pratique des vertus, si la bonté de Notre-Seigneur m'en fait la grâce, car je commence à la connaître.

LETTRE LIV.

Son estime et son zèle pour les missions de la Chine.

J'aurai le bien, au premier jour, de conférer seul à seul avec ce grand apôtre dont je vous ai écrit, afin de voir ce qui se pourra faire pour la gloire de Dieu en ces royaumes éloignés. Dieu y verse tant de bénédictions et tant de grâces, que le commun des Chrétiens y fait ordinairement des miracles. On y voit des prodiges pareils à ceux que Notre-Seigneur promet dans l'Evangile : *In nomine meo dæmonia ejicient, super ægros manus imponent, et bene habebunt.* (*Marc.* xvi, 18.) On y passe les années entières sans qu'on trouve matière de les absoudre; en un mot, il me semble que c'est un paradis; et, ce qui est étrange, il ne se trouve que neuf ouvriers pour des trois cent mille âmes. Je consulterai avec lui si quelques-uns de nos sujets lui pourraient être utiles, supposé que je sois trop indigne pour y aller moi-même. J'ai un grand respect pour la grâce apostolique qui réside en ce saint personnage. J'espère que vous le verrez bientôt, parce qu'il fait état de passer par vos quartiers, en allant en Bretagne pour s'embarquer. J'ai acquis société intérieure avec lui par cette sainte rencontre, et j'en ai déjà ressenti les effets en l'oraison par une expérience sensible d'un jeune martyr nommé André, qu'il avait depuis trois ans acquis à Notre-Seigneur, et qui souffrit en la présence de son Père d'étranges tourments avec une constance merveilleuse. Je l'ai prié de nous donner part, et à vous et à moi, à sa vie et à son esprit, pour dilater son zèle, lui offrant même nos corps pour multiplier son martyre. Je lui ai aussi demandé qu'il nous obtînt par Notre-Seigneur cette grâce, que nous fussions présents en esprit à tous ces saints ouvriers, qui travaillent en ces royaumes avec tant de charité, et qu'il nous obtînt société et part à leur grâce et à leur amour, pour servir Dieu en tout et partout.

LETTRE LV.

Son zèle pour la conversion des infidèles.

Il faut que je vous fasse part de la consolation et de la joie que je reçus le jour de la Purification de la sainte Vierge, entendant le récit de ce qui se passe dans la Chine, dans le Tonkin et dans la Cochin-

Digitized by Google

chine. Il me semblait que ce récit était l'accomplissement de la prophétie de saint Siméon et d'Anne la prophétesse, dont Dieu se servit pour relever l'humiliation de Jésus-Christ et de sa sainte Mère; et il me venait en l'esprit que ce que l'on nous disait du christianisme parmi ces royaumes gentils, qui font confusion à nos Chrétiens et aux plus spirituels de ce royaume, nous donnait lieu de nous écrier : *Lumen ad revelationem gentium ; quod parasti ante faciem omnium populorum.* (*Luc.* II, 32.) Mais ce qui me faisait soupirer est la disette d'ouvriers en ces lieux, où, dans un royaume entier, il n'y en a que neuf pour trois cent mille personnes. Il y en a un autre où quatre cent mille âmes n'ont pas un prêtre ni un évêque. On vient chercher en France des ouvriers, et je me sentirais bien porté à secourir ces pauvres mais riches Etats en Jésus et Marie, selon les anciennes espérances que j'en ai toujours eues. Mais je n'ai que des larmes de douleur pour cette affaire, craignant que l'indignité et l'infidélité à la grâce de Jésus et Marie ne me rendent indigne de ce bonheur ; et, si l'on met obstacle à ces sentiments de miséricorde et de grâce, je ne serai pas consolable toute ma vie : je vous dirai, quand j'aurai le bien de vous voir, depuis quel temps j'aspire à cette grâce et à l'honneur d'aller donner ma vie et mon sang pour le salut de ces pauvres gentils. Je me souviens que vous me mandiez autrefois que vous étiez tellement disposé à tous les saints ordres de Dieu, que vous consentiriez de bon cœur de me voir aller au bout du monde, pourvu que l'esprit saint de Jésus-Christ conservât l'union de nos âmes. C'est ce que tout le monde ensemble ne saurait altérer, et ce que les grands sacrifices peuvent beaucoup augmenter. Demandons-lui que sa très-sainte volonté et tous ses adorables desseins sur nous s'accomplissent en toute la manière qu'il le désire.

LETTRE LVI.

Son zèle pour aller travailler à la conversion des infidèles. — Son humilité et son attrait pour la vie cachée.

Il y a huit jours que je vous fis paraître la superbe de mon cœur, vous témoignant le désir que j'avais de suivre ce grand apôtre du Tonkin et de la Cochinchine. Mais, après lui avoir parlé à fond de ce dessein ou plutôt de ce projet, ce saint homme, ou Notre-Seigneur en lui, m'a jugé indigne de cette grâce. Ainsi je me vois obligé de demeurer ici dans mon néant, attaché à l'emploi que la divine majesté m'a donné, où, rempli de la vue de ma misère et de mon indignité, je gémirai et soupirerai toute ma vie pour m'être rendu par mes infidélités si indigne de cet honneur. Si, dans le néant où la grâce me retire et me renferme, j'osais encore aspirer et regarder quelque chose de la solide gloire qu'on peut trouver dans le service du divin Maître, en donnant sa vie et répandant son sang pour lui, je regarderais l'Angleterre comme mon espérance. Et comme ce grand apôtre, dont je vous parle, me dit que toutes ses intentions avaient toujours été, dès sa jeunesse, d'aller ou du côté de la Chine, ou, s'il ne le pouvait obtenir, d'aller au moins dans l'Angleterre, je m'offris à lui pour accomplir son zèle en ce royaume par tous les services que je pourrais lui procurer, et à toute l'Eglise ; le priant que de son côté il nous associât à ses travaux, et me portât en esprit en tous ces lieux éloignés, où l'Eglise est si magnifique en dons, en grâces et en richesses du Saint-Esprit. Mais, après tout, je vois qu'il faut nous tenir dans notre néant, recevant avec amour et avec joie les croix et les souffrances qui se rencontrent dans le service du Seigneur. La charité crucifiée est la plus sûre. Toutes choses en ces lieux de langueur s'opposent à la charité et à la splendeur de l'Eglise, mais il faut gémir en secret et faire pénitence en notre cœur, vivant martyrs de Jésus en l'Eglise. Cette vie cachée a quelque chose qui me tient davantage en mon centre, qui est la petitesse d'esprit et le néant. Ces autres emplois ont quelque chose d'éclatant que j'appréhenderais. Mais celui où Notre-Seigneur a fait la grâce à ce pauvre pécheur de l'appeler est plus caché, plus inconnu, et a plus de rapport à l'anéantissement de notre Maître ; car il n'est point sorti de la Judée pour faire tout le bien qu'il aurait pu par la prédication de l'Evangile ; mais laissant à ses disciples à accomplir le zèle caché et inconnu de son âme pour la gloire et la louange de Dieu, il s'est contenté de travailler dans ce petit pays, et parmi ce peuple où il avait été envoyé. Demandez à Notre-Seigneur qu'il me rende fidèle à ma vocation. Adieu.

LETTRE LVI

Ses grands souhaits pour l'esprit apostolique.

Je vous écris ce mot sur mon départ pour une mission où l'on m'envoie. Je vous conjure de demander pour moi fortement et souvent l'esprit apostolique, car le ciel me donne de puissants désirs pour cette grâce. Je vous regarde comme la personne qui êtes destinée à prier sans cesse pour tous mes besoins. Celui que je vous expose ici est mon plus grand ; car, si j'obtiens cette faveur, je ne désire et ne demande plus rien à Notre-Seigneur que de la conserver. Quels biens ne serons-nous pas capables de faire avec cet esprit? Que de cœurs seront convertis ! que d'âmes reviendront à Dieu ! que de bénédictions partout où nous irons ! Il faut employer toutes nos forces pour obtenir ce don. Voici la fête qui approche où cette grâce se distribue. Levez les mains au ciel, ouvrez votre poitrine, et fendez votre cœur. Il ne faut rien épargner pour cela. Je vous le rendrai bien après, et vous en sentirez avantageusement les effets. Mais quand vous n'y auriez pas d'intérêt particulier, la pure gloire de Dieu, qui y est intéressée, vous oblige à le faire

Digitized by Google

LETTRE LVIII.

Il montre à une âme trop timide les sujets qu'elle a de se confier en Dieu.

La vue de vos faiblesses vous décourage trop. Il faut avoir plus de confiance en la bonté de Dieu. Ce qu'il a fait pour votre salut est une marque qu'il vous aime, et ses miséricordes sont plus grandes sur vous que vous ne les concevez. Si vous aviez les yeux aussi ouverts à son amour et aux motifs qui vous devraient obliger de vous confier en lui, comme vous les avez ouverts à vos misères et à ces sujets qui vous abattent, vous seriez bientôt délivré de vos peines. Car, soit qu'elles naissent de votre propre infirmité ou de la multitude de vos péchés, tout cela ne vous paraîtrait rien auprès de l'étendue des biens qu'une foi vive et constante vous ferait trouver en Jésus-Christ.

Je vous conseille d'avoir souvent en vue sa miséricorde infinie, qui absorbe tout péché, comme une fournaise ardente consume en un moment un brin de paille, ou comme le vaste océan absorba dans son sein un grain de sable qu'on y jette. La miséricorde de Dieu n'a point de bornes : elle est immense, et nos péchés devant elle ne sont rien qu'un atome. Sa grande gloire est d'engloutir les plus grands crimes. Plus elle en absorbe, plus elle paraît éclatante. De la multitude de nos péchés et de nos misères immenses il prend sujet de faire sa puissance et d'exalter la grandeur infinie de sa bonté. C'est là le grand fondement de la confiance chrétienne, dont vous devez vous servir souvent pour vous soutenir dans vos abattements, et pour vous fortifier contre vos craintes.

Vous pouvez encore regarder l'infinité des satisfactions et des mérites de Jésus-Christ, qui a plus satisfait à Dieu que nos péchés n'ont démérité, et qui lui a rendu plus de gloire que les crimes de tout le monde ne lui avaient fait de déshonneur. L'offrande que l'on fait à Dieu de Jésus-Christ son Fils est d'un prix et d'une valeur infinis. Elle contient de quoi payer toutes nos dettes, et de quoi lui satisfaire en justice pour tous nos péchés; en sorte que nous lui pouvons dire en toute confiance : Mon Dieu, je vous paye tout ce que je vous dois, et au delà. Il est vrai que pour cela il faut se mettre en grâce; il faut se réconcilier avec lui; il faut s'unir à Jésus-Christ par le sacrement de pénitence, afin qu'il nous revête de sa mort et de sa passion. Mais ayant dans votre pauvreté un si puissant secours, et trouvant en ce divin Sauveur de quoi suppléer à votre indigence et à vos infirmités, ne devez-vous pas vous confier en lui et vous abandonner à son amour.

Jetez aussi les yeux sur l'immensité des moyens que Jésus-Christ nous a mérités dans l'Eglise, son corps, son sang, ses sacrements et sa parole, avec les opérations si puissantes de son divin esprit. Tant de secours et de remèdes divins pourraient-ils bien vous laisser encore quelque défiance et quelque doute de son amour? Il a vu trois ennemis capitaux qui assiégeaient notre âme : la chair, le diable et le monde. Contre la chair il a mis en nous son esprit, qui est tout contraire, qui la combat sans cesse, et qui, avec notre consentement, est infiniment plus fort qu'elle ne l'est dans ses plus violentes agitations et ses plus grandes révoltes. Contre le diable qui nous assiége, il nous a donné, entre mille autres secours, les anges qui nous embrassent, nous protégent et nous élèvent au-dessus de toutes les tentations. Il leur a même commandé, comme dit le Prophète, d'avoir soin de nous et de nous garder en toutes nos voies; et ils nous portent en leurs mains et nous soutiennent, pour nous empêcher, non-seulement de tomber, mais de faire aucun faux pas. Contre le monde, il nous a mis en son Eglise, qui est une forteresse invincible et un rempart d'une dernière sûreté, où se trouvent la force des saints du ciel, l'exemple de leur vertu, le secours de leurs prières et la faveur de leurs influences; la société des justes en la terre, qui nous relèvent par leur zèle, qui nous excitent par leur parole, qui nous entraînent dans la foule de leurs bonnes œuvres, et qui nous donnent part à leurs sacrifices et à leurs mortifications continuelles. Ces avantages sont si grands, que, si vous y voulez faire de temps en temps quelque peu d'attention, et ouvrir les yeux aux biens immenses que la foi vous promet, vous serez bientôt délivré de vos défiances et de vos peines. C'est la grâce que je demanderai pour vous à Notre-Seigneur.

LETTRE LIX.

De l'enfance chrétienne.

Je prie Notre-Seigneur de vous remplir de l'esprit de sa sainte enfance, dans ce temps où l'Eglise nous propose à honorer cet aimable mystère. C'est une des grâces que les Chrétiens doivent le plus souhaiter pour vivre selon Dieu, et elle leur est même d'une telle nécessité, que, comme Jésus-Christ nous marque dans l'Evangile, si nous ne devenons semblables à de petits enfants, nous n'entrerons jamais dans le royaume des cieux. Ce que vous m'avez écrit de ces vains respects qui vous tourmentent, et de cette sagesse trop humaine qui se mêle dans votre conduite, vous peut faire connaître le besoin très-grand que vous en avez; car l'enfance chrétienne portera en vous un oubli total des lois du monde et de sa sagesse, et elle établira votre âme dans un état si dégagé du siècle, qu'elle ne pourra plus se conformer en rien à ses mœurs, ne prendre pour sa conduite aucune de ses règles. C'est être enfant que de n'avoir point de prudence et de sagesse humaine, et d'aller où portent l'obéissance et le mouvement de l'Esprit-Saint. L'enfant va sans retour partout où on le mène; et les enfants de Dieu vont partout où l'esprit de Dieu les conduit. Ils ne s'amusent point à regarder si ce qu'ils font

Digitized by Google

est selon les lois du monde, et s'il est conforme à ses coutumes; mais se contentant de la sagesse de la foi, qui est la sagesse de Dieu même, qu'il donne à ses enfants pour règle et pour lumière, ils s'abandonnent purement et sans retour à sa sainte conduite; ils évitent ainsi tout le mélange de la lumière humaine, qui, par son impureté, éteint souvent en nous celle de Dieu; et considérant que les rois qui furent adorer Notre-Seigneur sous la conduite de l'étoile, qui figurait la lumière du paradis, furent privés de sa clarté durant qu'ils furent chez Hérode et qu'ils consultèrent d'autres principes que la foi, ils ne veulent point chercher en leur propre esprit, ni en leur propre jugement, ce qu'ils doivent faire, mais dans ce que la lumière de Dieu leur en découvre et que l'obéissance leur en apprend. Ils ne font plus aussi de retour sur eux, ni de réflexion sur ce qu'on en dira dans le monde; et comme ils ne s'arrêtent plus à cette prudence dont l'Ecriture sainte dit que toutes les pensées sont vaines et les prévoyances incertaines, *Vanæ sunt cogitationes hominum et providentiæ incertæ* (*Sap.* IX, 14), ils tiennent les yeux fermés à ces vaines lumières, afin d'avoir la sagesse divine et adorable qui les conduise en tout, et qui, remplissant toujours leur esprit des vérités divines et de la foi, leur serve de règle en toute leur vie. Ils ne se contentent pas même d'éviter en général la sagesse humaine en ce qu'elle a de malicieux, mais encore en ce qu'elle a de l'homme, pour ne se point porter aux choses de la piété, seulement par un principe général d'un esprit bien intentionné, mais par le mouvement du Saint-Esprit et par sa divine lumière, qui leur fait regarder en chaque chose le bon plaisir du Maître et du Père céleste. Voilà quelle est la conduite des enfants de Dieu possédés de son divin esprit, qui, tout enfants qu'ils sont, ont une sagesse mille fois plus solide, plus sévère et plus réglée que tout le monde ensemble, puisqu'ils ont la sagesse de la foi, qui est la sagesse de Dieu même, pour règle et pour lumière.

Or, non-seulement cet esprit d'enfance donne lumière à l'âme pour la conduire en tout, mais encore il donne doucement le branle à la volonté pour faire ce que Dieu veut. Car nous ne pouvons opérer sans mouvement, non plus que sans lumière; nous ne pouvons agir sans volonté et sans inclination amoureuse, douce et agréable, qui nous attire et qui nous porte à la chose que Dieu nous fait vouloir; et même, comme Dieu est un agent parfait, et qu'il remplit toutes les facultés et les puissances de l'âme, agissant en chacun selon sa disposition et son état, non-seulement il remplit notre esprit de lumière, et notre volonté de mouvements suaves et amoureux, mais encore il anime de sa vigueur et de sa force le reste de nos puissances, pour les porter à ce qu'il veut qu'elles accomplissent, en sorte que sa présence auguste donne à l'âme une telle confiance, qu'elle se porte sans hésiter à tous les devoirs que Dieu exige d'elle avec une facilité merveilleuse, jusqu'à entrer dans une sainte audace de tout faire pour Dieu, trouvant tout très-petit auprès de lui, et considérant toutes les entreprises qui se présentent comme des choses de rien auprès du sentiment qu'elle a de sa grandeur. Voyez, Monsieur, quel serait votre bonheur si vous étiez bien possédé de cet esprit; quelle serait la paix, le calme et la joie de votre cœur dans cet état! Avec quelle pureté, quelle force, quel dégagement et quelle fidélité n'agiriez-vous point en toutes choses! C'est la grâce que vous devez demander à Dieu en ce saint temps, renonçant à votre propre esprit, condamnant votre propre jugement, mourant à tout vous-même, pour vous laisser à la conduite de Notre-Seigneur, qui vous avertira en temps et lieu de vos devoirs. Soupirez tous les jours après cette grâce, et soyez dans une disposition continuellement aspirante à cet état d'enfance, qui est si utile et si nécessaire à la perfection de l'âme.

LETTRE LX

Il conseille à une personne de lire la Vie de M. de Renty, et d'imiter sa dévotion envers Notre-Seigneur.

Vous ayant offert souvent à Notre-Seigneur depuis votre départ, je vous dirai simplement une pensée qu'il a plu à notre Maître me mettre dans l'esprit pour vous la faire savoir : c'est de vous conseiller la lecture de la *Vie de M. Renty*, où tout est solide et saint, et, entre ses autres dévotions, de vous exciter particulièrement à celle qu'il portait à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est ce que je vous prie d'étudier attentivement en la lecture de sa Vie, parce que ç'a été tout le fondement de sa sainteté et de ses solides vertus, et lui-même m'a autrefois fait entendre que c'était là tout son fort. Tâchez de vous y conduire comme lui et de marcher sur ses pas, puisque le divin Maître est encore dans l'Eglise avec les mêmes moyens qu'il lui a donnés, et qui vous sont ouverts comme à tous les Chrétiens. Fortifiez-vous, et croissez en lui, et prenez garde à la curiosité de l'esprit propre. L'amour de Jésus veut l'humilité et la simplicité. Je m'en vais à Notre-Dame du Puy prier pour vous, et demander à Dieu qu'il lui plaise vous ouvrir les yeux à ces vérités, et vous donner toute la fidélité que son Fils Jésus exige de vous. C'est le très-indigne serviteur de Jésus.

LETTRE LXI.

Qu'il ne faut rien précipiter dans les œuvres de Dieu, et qu'il faut attendre en patience les ouvertures qu'il donne pour l'exécution de ses desseins.

Je vous prie de ne rien précipiter en votre affaire, mais d'honorer et d'attendre les saints ordres de Dieu. Il sera garant de votre attente et de votre patience, laquelle sera devant ses yeux une excellente prière, puisque vous n'attendez que dans sa vue et dans

Digitized by Google

le dessein de connaître sa volonté, et que, de plus, vous faites en cela un sacrifice de votre propre volonté, qui est impatiente de voir réussir ses propres desseins. Vous savez qu'il ne faut rien mêler de propre en cet œuvre divin, et moins à cette heure que jamais, puisqu'il y va de là décision des volontés suprêmes. Il y a longtemps que le grand Maître a commencé cet œuvre, et qu'il a promis de l'achever en sa sainteté. L'empressement et l'inquiétude feraient voir que Dieu ne régnerait pas absolument dans le cœur; car il est un Dieu de paix, et son royaume, comme dit saint Paul, consiste dans la joie et dans la paix. Ce grand Maître agira en nombre, poids et mesure, et il fera mieux qu'on ne peut désirer. Ce n'est pas à nous à lui donner la loi, mais à la recevoir de lui, quand même elle serait contre notre raison et contre notre volonté. Je prie Notre-Seigneur d'accomplir ses desseins en vous, et qu'il ne vous laisse jamais faire votre propre volonté, pour sainte qu'elle paraisse, et dans quelque circonstance que ce soit. Notre-Seigneur, plus saint que toute la créature, faisait cette prière à Dieu son Père : Mon Père, je vous supplie non-seulement d'accomplir votre volonté sur moi et sur ma mort, mais que cela se passe en toute la manière qu'il vous plaira, pour les personnes, pour le temps, et pour toutes les circonstances que vous voudrez : *Pater, non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Matth.* xxvi, 17.) Offrez-vous bien à Notre-Seigneur, et vous donnez à sa grâce pour faire les choses en sa lumière et en sa charité, selon qu'il vous les dictera. Allez aussi avant, mais n'allez pas aussi plus loin qu'il vous poussera. Ce que vous ne ferez pas en un jour, vous le ferez en un autre. Il suffit si vous le faites dans le moment de Dieu et dans sa conduite. Je laisse le tout au divin Maître en vous, qui veut et qui doit être votre voie, votre vérité et votre vie, et principalement dans ces choses importantes de votre conduite, où vous ne voulez rien que lui et l'accomplissement de ses divines volontés.

LETTRE LXII.

Il témoigne un grand désir de voir un jour la vie commune de Jésus et de Marie renouvelée sur la terre.

Je n'ai jamais été plus consolé ni plus rempli de joie qu'en faisant lecture de votre chère lettre. Je suis dans un désir aussi pressant que vous, de voir la vie commune de Jésus et de Marie pratiquée sur la terre. Rien ne m'a pressé le cœur plus ardemment et plus fortement que cette charité de Jésus. Autant que la séparation m'en serait dure, autant la vue de ce bonheur me ferait bienheureux. Ce matin, dans la prière, mon cœur s'est vu renouvelé si puissamment dans cette volonté, qu'il n'y a sorte de liens dont je n'aie souhaité d'être attaché indissolublement à Dieu et à son œuvre en Jésus et Marie. J'ai eu l'honneur de voir la disposition admirable de Jésus-Christ envers Dieu, et comme il n'avait de joie que de se voir lié, engagé et obligé à lui par tous les liens imaginables de l'amour et de la religion. Il me semblait voir ce désir répandu en lui-même et en tous ses membres, pour être avec eux totalement attaché et amoureusement lié à son Père. J'y ai appris que les liaisons et les engagements d'amour sont des décharges et des soulagements à l'âme bien disposée et remplie de ferveur; et, au contraire, à l'âme tiède et languissante, et à la nature qui fuit la liaison à Dieu, ce sont des embarras, des gênes et des contraintes très-pénibles. Je voyais alors deux différents états de notre âme : l'un de langueur, et l'autre de ferveur; et je reconnaissais la disposition d'amour et de zèle pour Dieu qui vous faisait sentir l'état que vous me dépeignez par votre lettre. Ce que je voyais en vous, je le portais en moi; et cette charité commune, qui doit animer les Chrétiens, vivifiait mon âme conjointement avec vous. Béni soit de tout celui qui a fait avec poids et mesure les démarches admirables et les progrès de sa famille et de tous ses enfants. Il manifestera un jour dans sa vérité ce que l'œil ne peut voir, l'oreille ne peut entendre, ni le cœur concevoir, des choses qu'il opère dans les siens. Laissons tout à l'amour et au zèle qu'a ce grand Dieu de se glorifier en son œuvre. Jésus-Christ et Marie seront dans l'éternité les objets principaux de sa complaisance, après la communication éternelle des trois personnes divines; et au-dessous de ces mers et de ces océans d'amour, tout ce que Dieu aura rempli et animé de son amour céleste, paraîtra pour jamais aux yeux des justes pour leur joie, et aux yeux des maudits amateurs du siècle pour leur confusion. Vive l'amour de Dieu en Jésus et Marie. Je prie sa bonté, qu'il veuille consommer en lui l'Eglise et ses plus chers enfants. Adieu.

LETTRE LXIII.

Comme il faut recevoir de la main de Dieu toutes les peines qui nous arrivent.

Je ne puis vous céler les sentiments de ma douleur et de ma compassion sur votre état; et, voyant ce que vous m'en mandez par votre dernière lettre, il me semble que, comme Notre-Seigneur souffrait plus des maux de sa très-sainte Mère que de ses propres peines, les peines que vous souffrez me sont mille fois plus sensibles que tous mes propres maux. Mais, après avoir considéré toutes ces choses dans l'esprit de la foi, et avoir mis sous les pieds tout ce que peut souffrir la nature attendrie, qui ne doit espérer ni attendre autre chose en ce monde que la croix, puisque la souffrance est tout ce qu'elle mérite, je vous dirai que je me trouve comme un père qui voit les incisions des rasoirs que l'on fait sur les apostumes de son enfant. D'une part, il en souffre lui-même et en ressent de vives douleurs, mais, de l'autre, il se voit obligé de souffrir que ces plaies lui soient faites pour lui sauver la vie et lui procurer la santé. Ma Fille, il faut porter la croix. Vous êtes entre les mains de chi-

Digitized by Google

rurgiens fâcheux, je le confesse; ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils sont; mais la main savante et experte de la sagesse de l'esprit qui les conduit, sans qu'ils y pensent ni qu'ils le voient, vous fait ces maux pour le bien de votre âme, et pour faire sortir la boue et l'apostume de votre intérieur. O ma Fille, que d'ulcères, d'ordures et de maux cachés nous portons dans notre intérieur, que Dieu seul connaît et veut guérir! Notre bon Dieu, ce père si aimable dont la nature est la bonté même, et qui n'use de sévérité qu'avec peine et douleur, voit sans doute la nécessité des souffrances qu'il nous fait endurer par sa sagesse inexplicable. Prêtons le cou au joug de Dieu, portons avec respect les coups de sa divine providence, et nous assurons qu'ils sont tous nécessaires, puisqu'il ne met pas son plaisir à affliger ni à tourmenter ses pauvres créatures. La première condition de l'homme était un état de béatitude dans le paradis terrestre, ce qui marque la première inclination de Dieu sur les hommes; mais la seconde a été de croix. Le premier état a perdu tous les hommes, mais le second les a sauvés; en sorte que maintenant plus la croix est sévère, plus le salut et la gloire est certaine. Notre grand Père fait sur nous comme il a fait sur son premier-né : il l'a le plus affligé de tous pour le rendre le plus glorieux de tous. C'est ainsi qu'il en use envers les autres. Ce Père adorable qui voulait rendre son Fils l'ornement et la lumière du ciel, la gloire et l'éclat de tous les bienheureux, l'a traité de la même manière qu'un grand orfévre traite une belle pierre de diamant, sur laquelle, avec mille coups différents, il forme mille faces pour la rendre plus brillante et plus belle. Ce divin Père de l'amour qui vous a tirée, comme dit l'Apôtre, de la pierre angulaire, c'est-à-dire de son Fils, veut faire sur vous ce qu'il a fait sur lui; il vous veut donner mille coups afin de vous donner mille beaux jours pour le temps et pour l'éternité. Demeurez seulement en patience, et laissez-vous entre les mains de cet orfévre charitable et bien-aimé, qui sait la place et le lieu qu'il vous destine, pour vous enchâsser en la couronne de son Fils. Ne refusez point des coups si précieux, qui ne vont qu'à ôter de vous le superflu, et à vous rendre polie, unie, agréable et belle aux yeux de ce divin époux. Il faut donner le temps à Dieu de faire son ouvrage. Il a présentement en main le marteau et le ciseau qu'il a préparés sur vous de toute éternité, et il s'en sert d'une manière sortable à votre condition et à votre état. Il y en a peu d'autres au monde qui vous fussent si convenables, et qui pussent servir plus avantageusement et plus utilement à votre salut. Ce n'est pas à nous à choisir notre croix; ce n'est pas à nous à choisir les instruments de notre passion; ce n'est pas à nous à donner ni à aiguiser les lancettes ou les rasoirs des chirurgiens: c'est à nous à offrir et à porter en patience les plaies qui nous sont faites et les coups qui nous sont imposés par la justice divine, sous le voile et l'extérieur des créatures qui nous exercent. Respectez en ces personnes Jésus-Christ et son Père, qui sous eux vous crucifient, et qui sous eux vous font beaucoup de bien. Regardez les choses en la foi; oubliez-vous vous-même; quittez tout regard des créatures, et vivez comme s'il n'y avait que Dieu et vous au monde, pour ne voir en toutes choses que lui seul, de qui vous voulez tout recevoir, avec respect. Que la justice ou l'amour, que la sagesse ou la puissance, que la miséricorde ou la rigueur de Dieu agissent sur nous, tout est également adorable; car toutes les grandeurs et les perfections de Dieu sont Dieu même. Ainsi, ma Fille, pour peu de temps que nous avons à vivre, soyons toujours en Jésus-Christ soumis au Père, pour porter avec vénération, amour, louange et souveraine religion, tous les états où il nous met. C'est ce divin Tout qui vous a mise en celui où vous êtes. Il vous a donné quelque lieu de croire, par des raisons très-pures et très-saintes qu'il voulait que vous en sortissiez. Vous avez fait pour cela vos efforts et votre tentative. Demeurez maintenant en paix, jusqu'à ce qu'il vous manifeste, par d'autres ouvertures plus fortes et plus évidentes, sa sainte volonté. C'est assez, ma chère Fille, qui m'êtes mille fois plus tendre et plus chère à cette heure que je vous vois dans la pressure et dans la tribulation. Ce temps-ci est précieux : c'est le temps des richesses chrétiennes; c'est le temps de la moisson éternelle et divine; c'est le temps de nous préparer à l'union parfaite du paradis. Il me semble que vous êtes comme la croix de Notre-Seigneur, de laquelle on ôte l'écorce pour l'aplanir, afin que notre divin Maître y fût uni plus intimement. Notre aimable Tout ôte de vous présentement le superflu et l'inutile, pour vous mettre en état d'être unie plus intimement à son cher Fils. L'honneur est grand, la disposition en est pénible; mais la possession un jour en sera très-heureuse.

LETTRE LXIV.

Qu'il ne faut point quitter le lieu où Dieu nous met pour les croix que l'on y trouve.

Après avoir béni et glorifié Dieu par Jésus et Marie de toutes les bénédictions et de toutes les grâces dont il a comblé son âme pendant cette octave de notre divin Maître, qui a toujours promis ses consolations à proportion de la part qu'on aura eue à ses souffrances et à sa croix, je vous dirai comme j'ai lu la lettre de votre bonne sœur, qui accompagnait la simple et la cordiale expression des miséricordes de Dieu sur vous. Je vois, par les choses qu'elle mande, qu'il serait à propos de soulager ce bon enfant qui s'embarrasse dans ses liens et qui s'embrouille dans sa croix. C'est ce qui vous doit obliger de lui écrire en sœur chrétienne, pour lui faire connaître l'usage qu'elle doit en faire, en attendant que la Providence divine vous donne le moyen et les ouvertures de la servir. Il y a de l'apparence qu'il

Digitized by Google

sera utile de la retirer du milieu de ces esprits rudes et fâcheux avec lesquels elle vit. Car les esprits de la R.... sont fort rudes et difficiles, surtout à des personnes douces et délicates, comme est l'esprit de votre bonne sœur. Mais il faut qu'elle attende la miséricorde de Dieu en patience, et cependant qu'elle se soumette avec humilité à sa justice, de laquelle elle doit porter les effets avec douceur et avec joie selon l'esprit, adorant tous ses desseins sur elle. Notre-Seigneur vous donnera suffisamment pour elle ce qui lui sera utile. Vous êtes nouvellement sortie de cet état: ainsi vous êtes tout instruite par vos expériences de l'usage qu'il en faut faire pour Dieu, et de la conduite qu'il faut tenir durant ce temps avec les créatures. Si elle agit de la manière que je vous ai écrit lorsque vous étiez dans ces états, où je vous conseillais des choses qui n'étaient que pour vous, j'ai peur qu'elle ne s'embarrasse à un point, qu'elle sera ensuite bien marrie d'avoir usé de son esprit et de ses mouvements propres, qui pendant ces temps sont fort vifs et peu réglés.

Il y aurait encore à souhaiter une chose du côté de votre sœur: c'est qu'elle eût avec elle des religieuses de conduite et de sainteté, pour être utile à l'œuvre de Dieu et à elle-même. Car, comme elle est fort jeune, il ne faut pas l'exposer à avoir aucun commandement dans la faiblesse de son âge, et peut-être de sa vertu, qui doit être forte et très-bien établie avant que de conduire les autres et avant que de se voir exposée à un emploi si dangereux. Il vaudrait bien mieux qu'elle fût embarrassée dans son couvent, où, par la patience et l'humilité véritable, elle pourrait profiter beaucoup, que de la tirer de là pour exposer son salut dans ce changement, en la mettant dans un lieu où peut-être serait-il difficile d'établir une communauté entière avec la clôture, et avec les choses nécessaires à sa défense et à sa sûreté contre les embûches du siècle et de Satan. Vous savez ce que c'est que la créature, quelle est son infirmité, et ce qu'elle doit appréhender, si elle est vraiment convaincue de ce qu'elle est. Combien de risques et de faiblesses en ce sexe? Combien de tentations et d'occasions, desquelles Dieu n'est pas le garant, quand par soi-même on s'expose, et on se retire du lieu et de l'engagement où il nous avait attachés? La croix, la persécution et la peine sont les voies de bénédiction pour mourir à soi-même, et pour être enseveli comme le grain, afin de ressusciter. Il n'est pas utile de retirer le grain de la terre quand il pourrit: c'est lui ôter le moyen de germer et de prendre une nouvelle vie; c'est le moyen de le faire mourir et de ne porter jamais aucun fruit solide et véritable. Quand vous lui écrirez, mandez-lui quelque chose de ceci, pour la faire penser à elle, et pour l'obliger beaucoup à prier, afin qu'elle ne s'expose pas en sortant à perdre beaucoup de grâces, et à faire sa propre volonté, pour chercher son soulagement et sa délivrance, qui peut-être un jour lui pourrait être périlleuse.

LETTRE LXV.

Il console une âme dans ses peines, en lui en montrant l'utilité.

J'ai reçu une de vos lettres, qui m'apprend que votre amour-propre est crucifié par les mêmes choses qui vous consolaient autrefois. C'est justice et miséricorde tout ensemble de la part de votre Epoux, qui veut que vous n'ayez plus de joie qu'en lui, et que vous ne soyez point partagée par d'autres sujets qui vous consolent. Cette voie est rigoureuse à la nature; car elle se trouve par là crucifiée en tous ses désirs, même en ceux qui sont innocents et qui pourraient la satisfaire; mais c'est un temps où l'amour divin s'augmente et l'intérieur se fortifie, se purifie, se sanctifie et s'unit plus intimement à Jésus. Lui-même se présente alors avec plus de satisfaction de sa part et plus de consolation pour l'âme, qui se sent libre et dégagée de toutes choses, pour posséder uniquement son tout.

C'est ici le temps de votre sacrifice et de votre dernier abandon à Jésus, qui est jaloux que cela soit ainsi, afin que rien ne prétende à vous et que vous ne prétendiez à rien qu'à lui tout seul. C'est aussi le temps de votre sûreté, et c'est même le temps de la préparation pour accomplir les desseins de Jésus-Christ sur vous, lorsque les moments de la divine Providence seront venus. Dieu vous en ouvrira la porte quand il voudra; elle vous est encore fermée; il faut attendre ses ordres en patience et avec grande joie.

Cependant soyez toujours égale, comme je vous l'ai mandé, et ne témoignez rien de votre peine qu'à Jésus-Christ, votre époux et votre médecin, qui guérira fort doucement vos plaies; ce ne sont que des plaies de douleur et d'amertume, qui ne sont nullement périlleuses, et qui seront même utiles à la vie de votre âme. Mais il faut que vous empêchiez l'adresse imperceptible de l'amour-propre, qui, sous quelque prétexte de charité ou de dévotion, vous ferait faire quelque avance et rechercher quelque propre satisfaction. Vivez en paix en ce martyre, et demeurez intérieurement occupée de l'Epoux, votre Tout, pour porter avec amour cette privation.

LETTRE LXVI.

Du martyre de la sainte charité, et comme on doit toujours vivre en crainte et en défiance de soi-même.

Notre-Seigneur, qui opère toutes les saintes dispositions du cœur, et qui les communique et les fait sentir aux âmes qu'il unit entre elles, n'a pas caché à votre pauvre serviteur, cette après-dînée, les sentiments qu'il opérait en vous. Il a plu à ce Maître adorable, exposé sur le saint autel, me faire ressentir votre cœur humilié et dilaté dans la profondeur de son anéantissement, ce qui était une ouverture pour recevoir les saintes grâces que la plénitude de vous-même au-

Digitized by Google

rait pu éloigner. J'en ai reçu beaucoup de joie et de soulagement, comme étant le souhait de mon cœur et le désir plus pressant de mon âme, qui souffrira tout ce qu'on peut endurer en la vie, quand il ne verra pas votre intérieur vide de tout et ouvert à la plénitude de Jésus-Christ.

C'est un martyre qui ne se peut comprendre, que celui dont la charité est le principe. Les tourments et les supplices extérieurs ne vont point jusqu'au lieu où la charité règne et réside; mais c'est elle qui sait tourmenter l'âme par la même force qui la rend maîtresse de notre cœur. Que je serais heureux avec Jésus-Christ, mon maître, d'être mille fois martyr pour la gloire d'une âme qu'il a acquise par son sang! Plût à Dieu que je souffrisse continuellement pour cela en la manière dont mon Maître a souffert, et dont il m'a laissé l'exemple pour le suivre!

La charité qui se nourrit dans le cœur est ingénieuse à trouver les moyens de souffrir, pour rendre à Jésus-Christ et à son Eglise des témoignages de sa vérité. Si les âmes dont elle prend un soin particulier s'appesantissent, elle souffre pour leur état; si elles croissent en la grâce et qu'elles fassent quelques progrès, elle souffre aussi beaucoup, dans la crainte que leurs démarches ne soient trop lentes et qu'elles ne puissent voir la consommation parfaite de son œuvre. Oh! que la charité aime à souffrir, et qu'elle se sent heureuse en ses tourments! elle ne changerait pas ses maux pour toutes les délices du monde, et si elle n'endure, elle ne croit pas vivre. Ma Fille, au nom de Dieu, ouvrez votre cœur à l'Epoux; dilatez, comme dit le saint Apôtre, les espaces de la sainte charité; ne souffrez point de tristesse pour votre état passé; Dieu l'a permis pour votre bien et pour sa gloire; il fait estimer aux siens les trésors de sa présence et en fait appréhender la perte; il veut qu'on vive en crainte et en défiance perpétuelle de soi, pour obliger la créature de recourir toujours à lui et de ne se fier jamais sur son état présent, comme sur une chose sûre et qui lui soit appropriée.

Tout est en dépendance continuelle de Dieu, et doit rendre un hommage perpétuel à sa bonté, l'invoquant incessamment sur soi contre soi-même. Il est adorable en toutes ses conduites, et tire ses avantages de tout; il tire le bien des âmes qu'il chérit, de leurs propres maux, et c'est une merveille de lui voir convertir le péché même en notre sanctification, lorsqu'il nous choisit pour sa gloire.

Il me semble que je n'aurai jamais assez de temps pour vous parler des intérêts de votre âme. Je n'ai point encore commencé, et je crois que l'éternité me surprendra sans que j'aie pensé avoir satisfait au moindre devoir qu'elle me demande. Jésus-Christ a fait peu, à l'égard de la charité infinie qu'il nous a portée. Qu'il me fait expérimenter de choses en l'intérieur, que la parole ni l'écriture ne peuvent exprimer! Silence, ma Fille, silence, pour la grandeur du saint amour de Jésus-Christ. Je suis en lui, etc.

LETTRE LXVII.

Que la mortification du propre esprit est nécessaire pour le rendre souple au service de Dieu.

Je vous écris une seconde lettre, pour vous dire que vous aviez besoin que Notre-Seigneur vous renversât l'esprit, ainsi qu'il fait à toutes ses grandes servantes. Comme l'esprit est la partie la plus utile à son service, il faut qu'il le rende souple pour lui être fidèle. Par la génération d'Adam, et depuis le péché, l'âme est comme ensevelie dans la chair: elle lui obéit, elle écoute ses sollicitations et elle lui est assujettie. Mais Notre-Seigneur veut, au contraire, qu'elle soit soumise à son esprit, et que, n'écoutant plus la chair, elle adhère aux conseils de Dieu. C'est pourquoi il permet qu'elle soit renversée, afin que, ne tirant plus sa nourriture et son entretien de la terre, elle reçoive son aliment du ciel. Il fait en cette rencontre comme l'on ferait d'un arbre que l'on déracinerait de la terre, d'où les racines tiraient leur nourriture, pour les tourner vers le ciel et leur faire recevoir sa rosée et ses influences. C'est ce qui coûte à l'âme mais c'est ce qui lui est nécessaire; car sans cela elle ne peut être parfaitement assujettie à l'esprit de son Dieu, et elle ne le sert qu'à demi. Aujourd'hui elle obéit, et non pas demain; aujourd'hui elle écoute la voix de son époux, et demain elle n'y pensera pas; si elle s'y soumet en une chose, elle ne s'y soumet pas en l'autre, parce qu'elle n'est pas totalement déprise et détachée d'elle-même. C'est pourquoi il faut que Dieu fasse ce coup, afin d'avoir une âme également fidèle en tous temps et en toutes rencontres; c'est une grâce à désirer et non pas à appréhender; grâce qui tout d'un coup détache et dépouille l'âme de toutes choses, et la dégage de toute servitude; car d'autant plus que Dieu prétend de fidélité d'une personne, d'autant plus fortement renverse-t-il l'esprit humain pour le rendre plus souple, plus libre et plus dégagé. Qu'il soit béni à jamais, et qu'il opère puissamment dans les âmes selon ses divines conduites, et non pas selon les nôtres, dont nous devrions nous confondre, nous qui sommes si tendres à nous-mêmes, que nous ne pouvons souffrir une saignée pour guérir d'une paralysie.

LETTRE LXVIII.

Il exhorte des religieuses à faire quelques ouvrages pour le service des saints autels.

Ne trouvez pas mauvais si je vous renvoie vos belles dévotions; j'ai pensé qu'il serait mieux d'en user ainsi pour la charité de votre pauvre communauté. J'ai pourtant pris deux croix pour servir de patron à des filles que j'emploie pour les petits enfants. Je vous supplierais bien de me faire encore la même charité, si je ne croyais qu'il fût plus ex-

Digitized by Google

pédient que vous employassiez votre temps de travail à orner vos autels et à faire quelques ouvrages pour honorer la personne de Notre-Seigneur. C'est de quoi je vous supplie, et dont je conjure vos sœurs qui travaillent à l'aguille. Pour moi, je vous avoue que je serais ravi si je pouvais m'occuper à quelque petit travail extérieur qui dût servir à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui daigne venir parmi nous et se servir de nos petits ouvrages. Quelle joie à Notre-Dame, quand elle faisait les langes et les linges de son cher Fils! On regarde dans l'Eglise les corporaux et les autres linges comme les langes de Jésus, et pour cela même les diacres, dans les offices célèbres et aux grandes Messes, portent les corporaux dans les bourses à la hauteur de leurs têtes, sur leurs deux mains, avec tant de révérence et de religion. Que ce soit là désormais l'esprit de votre travail, de servir Notre-Seigneur et son Eglise.

LETTRE LXIX.

Il donne quelques avis à une âme sur l'état d'obscurité où elle se trouve, et il lui parle de l'amour de la croix.

Ne soyez point en peine de votre voie, dont vous êtes incertaine. Il faut vous en remettre à Dieu. Il ne faut pas que la créature ait cette certitude; c'est la chose qui nous est la plus importante. Comme Dieu veut que nous vivions dans sa dépendance, il veut aussi nous laisser en ténèbres, pour nous tenir totalement abandonnés à sa bonté. Je vous dirai néanmoins une règle dont vous pouvez vous servir au milieu de cet abandon, pour être dans l'état où Dieu vous peut vouloir. C'est d'y éviter la trop grande activité d'esprit, l'oisiveté et la distraction, et, sans vous laisser aller à aucun de ces trois défauts, de vous tenir dans un état milieu, qui est celui où Dieu vous veut; c'est là la règle de votre très-cher père. Nous expliquerons un jour ces choses plus au long quand Dieu l'ordonnera, quoique ce ne soit point de ce néant si orgueilleux dont vous deviez en attendre la connaissance. Je prie Notre-Seigneur qu'il nous fasse croître en lui, selon le souhait de saint Pierre, dont nous honorons demain les liens avec l'Eglise. Elle apprend à tous ses enfants, par l'honneur qu'elle rend à ses sacrées chaînes, l'estime qu'ils doivent faire de la croix, comme du plus cher trésor de cette vie, dont nous serons privés dans le ciel, mais non pas du regret, pour ainsi dire, de n'avoir pas assez souffert. Malheur à nous, dit l'Apôtre, si nous mettons la gloire de cette vie en quelque autre chose qu'en la croix de Jésus-Christ, notre grand tout, par lequel et pour lequel le monde nous crucifie, et nous crucifions le monde. Adieu. Notre-Seigneur nous veuille consommer entièrement en son divin amour.

—

LETTRE LXX.

Il donne à une âme quelques avis utiles pour les tentations.

Vous vous donnez en vain beaucoup de peine pour faire un sacrifice que Dieu ne demande pas de vous. C'est une tentation du diable pour vous peiner et vous traverser en la paix, que Dieu vous demande pour lui. Usez toujours avec sobriété du don que Dieu vous a fait: il le veut de la sorte. Si je croyais le contraire, je vous le dirais simplement; car vous savez que je ne veux amuser personne, ni que personne m'amuse. Mgr de P*** m'a dit un exemple de Mgr de Genève, répondant à des peines de Mme de Chantal bien plus périlleuses que les vôtres, et il pourra lui-même vous le dire. Ne vous amusez point à d'autres exercices qu'à ceux de Dieu. Le diable est un faux maître et un faux directeur et conseiller, qu'il ne faut pas écouter en nos troubles, au lieu de Jésus, dont les voies sont claires et paisibles. Lisez le psaume LIV de David, qui est prophétique des tentations du Fils de Dieu: vous y verrez plusieurs sortes d'attaques et de tentations, qui faisaient divers effets en son âme délaissée de Dieu à la faiblesse humaine. Il y a des craintes et des terreurs, il y a des sentiments de pusillanimité et de découragements sensibles sous les délaissements et les menaces de Dieu, à cause des péchés des hommes dont il était chargé. Et dans toute cette diversité de mouvements qui agitaient son âme et son esprit intérieur, il avait entre autres dispositions saintes, selon que le dit le prophète David, une humble et confiante patience, qui lui faisait attendre le secours de son Père, pour le délivrer en son temps de l'agitation du malin, qui est le tentateur du chef et des membres. Liez-vous souvent en esprit au divin intérieur de cet adorable Sauveur. Il suffit de le faire en désir, non pas pour en recevoir consolation, mais pour y recevoir force et sainteté chrétienne. Unissez-vous aussi en foi et en charité à cette douce attente de Dieu où était Jésus-Christ dans ses peines, et dans l'état où il vous tient. Soyez particulièrement liée au Fils de Dieu tenté dans le désert, et adorez ce grand Dieu, Père de Jésus-Christ et Dieu de toute consolation, qui vous apprend, par l'exemple de Jésus et de Marie, que les croix et les privations de la vie présente sont les voies pour parvenir à l'accroissement des jouissances futures de l'éternité, qui s'approche tous les jours. Ceux qui sèment en larmes recueilleront en bénédiction.

LETTRE LXXI.

Il conseille à une personne qui avait fait quelque faute de recourir à la miséricorde de Dieu et de s'appliquer au pur amour.

J'ai reçu deux de vos lettres, et j'ai déjà répondu à la première. Pour ce qui me regarde, vous avez tout pardon. Vous avez offensé un plus grand que moi, lequel est

Digitized by Google

plus juste et aussi plus rempli de bonté pour laisser effacer vos fautes à vos larmes. Soyez contente de faire ce qui est contenu dans ma dernière, qui est de redoubler votre ferveur et votre courage pour aimer. Votre péché est grand, mais auprès de la miséricorde de Dieu il est petit. Qu'est-ce que cette bonté n'a pas déjà consommé et de vous, et de moi, et du reste du monde? Aimons, aimons, et ne craignons plus rien. L'amour efface tout; tout cède à ses sacrées inventions. L'enfer n'oserait l'aborder, le ciel ne saurait s'en défendre; et, quelque menace qu'il nous fasse, quelque justice qu'il nous montre, je défie ses armes avec le saint amour.

Brûlons donc, chère Fille, et mourons de n'aimer qu'à demi. Hé! quand sera-ce que nous aimerons tout notre soûl? Ce sera, épouse de Jésus, quand tout vous sera petit et que tout ne vous sera rien auprès de l'amour. Ce sera quand l'amour surmontera la mort, et qu'elle vous sera douce de la main de l'amour. Ce sera quand ce saint charme vous fera oublier tous vos sens, qu'il les fera tous mourir à leurs objets, et que vous serez ravie de les crucifier. Aimez donc la croix, et chérissez-la jusqu'à ce que vous en fassiez votre félicité. Ça été celle de l'amant, ç'a été l'objet de ses désirs les plus puissants et de ses saintes impatiences, et il n'a été à la croix qu'après l'avoir incessamment désirée. Il est pour cela sorti du sein du Père, et il n'a voulu avoir de vie en ce monde que pour y être attaché et y mourir à la gloire de son Père. Je ne sais quand vous ferez de même, et que votre amour-propre et votre orgueil seront crucifiés, soit par vos mains, soit par celles de Dieu. Si vous aimiez comme il faut, vous seriez bientôt en cet état; faites-le donc, et rendez votre amour le plus fervent et le plus actuel qu'il vous sera possible. Aimez incessamment. C'est ce que je désire pardessus tout, et ce que je demande à ce divin amour du cœur de Madeleine, que nous honorons en ce jour.

LETTRE LXXII.

Il exhorte une dame de condition à avoir charité pour une personne qu'elle avait auprès d'elle.

Oubliant comme je dois, et comme tout Chrétien le doit faire, tous les sentiments qui ne sont pas de l'esprit, afin que rien ne nous remplisse que le divin amour, je vous dirai que, m'étant retiré après votre départ en notre solitude, le divin Père me donna de la joie dans le cœur, me faisant entendre que ce me devait être une grande consolation de voir partir mon cher enfant, et de savoir qu'il allait servir et glorifier Notre-Seigneur de son côté, pendant que du nôtre j'irai travailler à l'honorer et à lui préparer des serviteurs fidèles.

Je me suis bien laissé au divin Maître, afin qu'il prît un nouveau domaine sur moi, pour en user selon son bon plaisir, et afin que, n'étant plus du tout à moi, je fusse absolument à lui, en tout et pour toutes choses. Je vous laisse incessamment à la divine Mère pour être toute en son Fils et vous remplir tout d'elle.

Je vous prie en son nom de faire encore pour quelque temps la charité à cette bonne fille que vous avez auprès de vous, afin d'éprouver si elle ne se mettra point à son devoir. Elle vous supplie de lui faire la grâce de lui dire absolument les choses que vous désirez d'elle. Ne lui refusez pas cette charité, et agissez envers elle comme vous m'avez dit que vous aviez agi envers vos autres domestiques dans leurs défauts. Il est certain, et je le sais par ma propre expérience, que le déplaisir qu'on a de voir des chutes et des fautes si ordinaires afflige l'esprit, resserre le cœur, ferme la bouche et ôte la parole; mais il faut nous anéantir devant Dieu et nous laisser à son divin esprit, afin qu'il règne sur nous. Comme c'est un esprit de douceur et de miséricorde qui surnage par-dessus toute humeur et tout propre sentiment, il nous ouvrira le cœur pour le prochain, et nous fera entrer dans la disposition de Dieu même sur nous, qui, au milieu de ses justes colères et de ses équitables aversions, ne laisse pas de nous parler avec tant d'amour et de nous instruire avec tant de bonté dans nos faiblesses. Ménagez, je vous prie, cet esprit, selon la douceur, la prudence et la force que vous devez.

LETTRE LXXIII.

Il parle à une âme fort élevée de l'entière consommation en Dieu où elle doit vivre.

Je prie la souveraineté de Dieu de tenir votre âme en soumission parfaite, et d'achever en vous ce qu'il désire pour l'accomplissement de son œuvre. Il ne prétend pas vous laisser dans l'état où vous êtes, mais il veut vous établir en sa consommation divine. C'est beaucoup d'être soumise à Dieu, mais cet état peut compatir encore avec la propre vie, et laisser les puissances entières en elles-mêmes et en leur propre vigueur. Il faut que l'esclave périsse, et qu'il se change en victime d'amour. Il faut que l'être propre soit détruit pour être anéanti en Dieu, qui seul doit être tout en vous. Plus de fonds propre en vous; il doit être absorbé par état en Dieu. Plus de puissance propre ni de propre activité. Les puissances divines, ses opérations et ses vertus, doivent être en vous, pour ainsi dire, comme dans leur fonds naturel. Dieu ne veut plus d'autre usage de liberté ni de vie en vous, que celle que vous donne sa grâce. Sa sainte liberté et sa vie doivent être votre tout. Si vous sentez en la soûmission divine la douce captivité de vos puissances et de votre liberté, c'est signe qu'elles sont encore vivantes, et que le respect les retient en leur devoir. Il y a un autre état où il vous appelle, où on ne sent plus rien de propre. Il veut que vous soyez divine, et que par conséquent il n'y ait rien de reste intérieurement en vous de tout votre fonds propre. Que Dieu est ado-

Digitized by Google

rable en ses desseins, de vouloir former avec soin et avec plaisir une de ses créatures, et de vouloir après cela qu'elle périsse et qu'elle s'anéantisse en tout ce qu'elle aura reçu de lui, quoique, à le bien prendre, elle ne périsse pas! Car elle entre par là dans un nouvel être; elle s'avance en Dieu, et s'établit dès la vie présente dans sa fin dernière. Ce grand tout, qui chérit avec excès les siens, ne souffre pas qu'ils attendent après la mort à se consommer en lui. Il commence dès à présent à les abîmer en lui-même, autant que l'état de la chair et de la vie présente peut le permettre. Il faut laisser à Dieu le temps pour opérer ses grâces, et nous tenir en confusion en la vue de nous-mêmes et de tout ce que nous sentons de propre vivant en nous. Que tout talent et que toute capacité propre soient changés en l'être éminent du tout qui remplit tous les saints. Que les trois puissances de l'âme soient comme ces trois enfants dans la fournaise que le feu engloutissait. Que la plénitude de la divinité sacrifie tout en vous et consume tout en lui.

LETTRE LXXIV.

Il encourage une personne persécutée, et l'exhorte à bien aimer la croix.

Si je ne craignais d'appesantir vos chaînes et d'augmenter vos peines, je m'offrirais à vous pour vous aller secourir et porter avec vous le joug de Dieu, comme mon obligation y est entière. J'en ressens même un désir extrême dans mon cœur, et il n'y a rien au monde qui m'eût empêché de le faire et de me rendre auprès de vous pour vous assister, que la seule crainte de surcharger vos maux dans la disposition des choses présentes; car on ne manquerait pas de redoubler les violences contre vous, et on allumerait de nouveau les passions qui tourmentent vos ennemis, que vous devez regarder comme vos bienfaiteurs en Jésus-Christ. Je vous dirai pour cela que notre divin Maître, le bon des bons et la bonté suréminente, qui est industrieux à secourir les âmes et très-ingénieux dans l'art d'aimer pour ne laisser point sa charité oisive et sa grâce inutile, m'a fait une miséricorde ce matin, que j'espère qu'il me continuera le reste de ma vie. C'est de me rendre sensiblement présent à votre esprit, pour me tenir uni à votre intérieur et pour porter en vous et avec vous vos peines.

C'est, ce me semble, la grâce la plus heureuse, la bénédiction la plus grande, la consolation la plus solide, la justice la plus équitable, l'obligation la plus raisonnable, la charité la plus souhaitable, en un mot, le bien le plus universel qui me pût arriver, et qui peut-être me soit jamais arrivé en ma vie. Hélas! il me semble que j'ai maintenant tout ce que je demande en ce monde, qui est de satisfaire à cette obligation si pressante, et que Notre-Seigneur m'a imposée avec plus de soin et plus d'amour; car lui-même, en sa bienheureuse Mère, me parlant de nos souffrances communes, m'obligeait à cela. Et il me semble que cet aimable Sauveur, ce divin époux des âmes, n'a point de joie plus forte et plus tendre que celle de se rendre présent aux âmes, pour porter en elles et avec elles le joug que son Père daigne leur imposer.

Lorsque les pasteurs avertissent les personnes qui se marient qu'elles sont les images de Jésus-Christ et de l'Eglise, et qu'ils leur expliquent le mot latin *conjugium*, qui signifie *mariage*, ils leur disent qu'elles doivent porter un joug commun en Jésus-Christ. Notre-Seigneur est au milieu des âmes, portant en sa vertu, qu'il répand en ses épouses, le joug de Dieu son Père, c'est-à-dire la croix qu'il leur a préparée, et qu'un chacun doit porter comme Chrétien; car nous y sommes tous engagés par le baptême, où, nous chargeant de la croix à l'extérieur, on nous a fait connaître l'obligation que nous avions à la mort et au crucifiement intérieur.

Je me sens obligé à Jésus-Christ de me trouver lié en lui à votre intérieur, pour porter avec lui tous vos maux; et je me sens en même temps dans le désir de me voir encore en lui autant qu'il lui plaira, au milieu de tous ceux qu'il m'a unis, pour porter leur joug et leurs fatigues. Je souhaitais autrefois d'être présent en Jésus-Christ en tous les lieux où il repose en son Saint-Sacrement, pour louer et glorifier Dieu son Père avec lui et en lui-même, mais c'est un trône de gloire et un lit de délices qu'il ne faut pas espérer d'occuper que par l'étendue de la croix et par la souffrance universelle de tous maux.

Je vois qu'on veut vous dépouiller de vos biens. C'est à présent qu'il faut vous dénuer en esprit de toutes choses. Vous voyez les désirs que Jésus votre époux vous a mis dans le cœur par avance : c'est maintenant qu'il veut que vous fassiez usage de ses dons et de ses grâces; c'est à présent qu'il veut que vous pratiquiez la pauvreté en esprit en la manière qu'il le désire, et que vous n'aviez pas préméditée.

Vous la vouliez universelle, il la veut en partie. Il la veut en un sens et d'une façon qui vous confonde et vous charge de honte. Il faut vouloir cette façon de pauvreté, qui est mille fois plus pénible que celle de notre choix, lequel rend toutes choses aisées et même glorieuses en sa façon.

Oh! que l'amour-propre est pris et serré de près dans les ordres de la sagesse de Dieu, qui voit où nous tenons, ce que nous ne voyons pas! Oh! que la conformité universelle à tous les ordres de Dieu, et dans toutes leurs circonstances, est une chose difficile! On ne peut les subir sans de grandes peines et sans déraciner tous nos vouloirs et les désirs de notre propre volonté, laquelle est infinie en ses propres souhaits et en ses convoitises!

Le bien que fait à l'âme la persécution du siècle est incroyable. Outre qu'elle nous fait mourir au monde et qu'elle nous donne sa haine, elle nous fait aussi mourir à nous.

Digitized by Google

Le siècle aussi bien que les diables sanctifient les membres de Jésus-Christ, de même qu'ils l'ont glorifié. La charité de Jésus-Christ nous fait miséricorde, et la haine de ses ennemis nous fait grâce, en nous donnant sujet de souffrir pour son amour.

Le siècle nous maltraitant, comme dit l'Ecriture, témoigne que nous ne sommes plus à lui ; car, si nous lui appartenions, il aurait amour pour nous et nous ferait du bien. Ce siècle, dit saint Jean (*I Joan.* III, 14), nous hait, parce que nous sommes transportés de la mort à la vie, à cause que nous aimons ce qu'il ne voit pas et ne sait pas; et il nous voit jouir d'un bien intérieur, qui est la paix, qui lui donne une jalousie insupportable. Regardons cette séparation par avance, comme celle que Jésus-Christ, par les saints anges, au jour du jugement, doit faire de vous d'avec les amateurs du siècle.

Prenez le temps en cette sainte saison de bien mourir à tout vous-même, vous laissant porter tous les coups de mort jusqu'au fond du cœur sans vous plaindre, quoique vous en souffriez ; car c'est la voie divine pour entrer dans la vie de Dieu, laquelle doit succéder à cette mort.

Je vous vois trop seule en ce rude combat pour ne pas vouloir être en Jésus avec vous, afin d'y avoir part. Je sais que vous n'avez que faire de moi ; car votre tout est tout en vous ; mais pensez que Jésus, tout rempli de la divinité, a été secondé et visité par l'ange confortant. Dieu me fasse cette miséricorde de n'être pas absent de vous un seul moment, comme Dieu par ma charge m'oblige à cela.

Avec ces préparations et ces dispositions de cœur, ne laissez pas de vivre en simplicité et de dire les choses en liberté, sans crainte et en esprit de charité, de douceur et d'humilité. Désintéressez-vous en tout devant Dieu. Entrez dans l'intérêt spirituel de la personne qui vous persécute, et faites tout ce que vous pourrez pour son bien, soit par prières en votre esprit, soit par douceur, humilité et patience en votre extérieur, soit même par de douces et d'humbles remontrances que vous lui pourriez faire, mais seulement dans la nécessité. Du reste, vivez en paix. Pour moi, je ne puis croire que cet excès et ces violences puissent durer longtemps. C'est un orage et une saison fâcheuse; mais après l'hiver, comme dit l'Epoux, doit venir le printemps, auquel succèderont les autres saisons plus favorables de l'année. Dans la rigueur de l'hiver on se tient caché et retiré auprès du feu. Il faut vous tenir retirée en vous auprès de votre époux, qui est pour vous tout amour et toute charité, qui est pour vous tout feu et toute ardeur, ainsi qu'il est descendu en ces jours sur ses apôtres. Vous me demandez des ouvertures pour votre délivrance. Vous voyez bien que présentement les portes sont fermées, et que vos grilles sont remplies de pointes de fer qui vous empêchent de tenter votre sortie, ni d'approcher de là. Il faut partir. J'aurai l'honneur de vous voir incessamment au travers de votre grille par les yeux de la foi, et d'entrer même en votre cloître par l'union et le lien intime de la divine charité, pour partager avec vous le fardeau de votre croix.

Vous me priez de ne m'affliger pas et de ne pas souffrir avec vous. Je vous répondrai que Notre-Seigneur fit bien la charité à Simon le Cyrénéen de souffrir qu'il portât une partie de sa croix. Notre-Seigneur ne m'a pas fait l'honneur de m'unir et de m'approcher de vous, pour avoir seulement part à vos consolations et à vos grâces sensibles, mais aussi pour me faire le bien d'avoir part aux grâces purement de l'esprit, grâces nobles, riches, précieuses et glorieuses, qui sont les qualités de la croix de Jésus-Christ, quoique dans le siècle on la regarde avec honte, horreur, dédain, rebut et anathème.

Dites souvent avec saint Paul, et moi de ma part je le dirai avec vous, *qu'il ne m'arrive jamais que je me glorifie qu'en la croix de Jésus-Christ* (*Galat.* VI, 14); car autrement je serais délaissé de la vraie lumière de salut. *Par elle*, dit encore saint Paul (*Ibid.*), *le monde m'est un crucifix, et je suis le crucifix du monde;* car il me regarde avec mépris et confusion, comme les Juifs regardaient le gibet du divin Maître, que lui-même considérait, en sa bassesse et en son ignominie, comme le trône de sa grandeur et de sa gloire. Adieu. Je ne puis cesser de vous écrire et de vous exhorter à la croix : et vous voulez bien me le permettre, puisque c'est mon devoir et celui de la charité.

LETTRE LXXV.

Il conseille à une dame de piété de la cour, qui avait longtemps souffert quelque calomnie, de se justifier. Il l'exhorte à parler peu des choses relevées et à être simple.

On m'a averti d'un nouveau vacarme qui s'élève contre vous à la cour, pour favoriser et flatter la peine de M***, qui ne se ramollit point. On m'a aussi témoigné que vous éclairciriez ces personnes, si je vous le disais. Je crois qu'après avoir assez longtemps rendu hommage aux humiliations de Jésus-Christ, vous devez cet éclaircissement à la charité du prochain qui se peine. Vous honorerez en cela la vérité de Jésus-Christ et sa candeur.

Il y a bien du temps que je remets à vous découvrir une malignité du diable, qui vous veut attaquer de toutes parts. Il veut secrètement et imperceptiblement vous remplir d'estime de votre propre capacité dans l'exercice des dons du Saint-Esprit. Je vois déjà des préparatifs pour vous engager à des choses qui sont au-dessus de votre condition, de votre âge et de votre sexe, et même contre l'ordre de l'Eglise et de son Esprit-Saint. Il nous défend par saint Paul d'avoir des sentiments qui tendent aux choses hautes et qui soient au-dessus de nous; et il veut, au contraire, qu'on les redoute comme des piéges et qu'on s'en éloigne, pour se porter aux basses et aux humiliantes. Saint-Joseph, que nous honorons aujourd'hui, nous exhorte

Digitized by Google

au profond et religieux silence en la présence de Dieu et des choses saintes et divines. Demandez cette grâce à ce grand saint, qui a été profondément attaché à la contemplation des grandeurs de Jésus et des perfections de Marie, mais qui a été dans un si grand silence, que nous ne voyons pas dans l'Evangile une seule parole sortie de sa bouche. Faites-moi savoir de vos nouvelles; car je serai bien aise d'apprendre les sentiments de votre cœur, et de savoir que vous êtes résolue à ne parler, ni de bouche, ni par écrit, des choses relevées.

Pour vos sécheresses, ne vous étonnez pas si elles continuent. Plus vous communierez au saint sacrifice de Jésus, plus vous serez participante de ses peines intérieures. A Pâques vous pourrez, dans la communion à Jésus-Christ ressuscité, avoir quelque relâche et communier à sa joie divine. Nous sommes dans le temps du sacrifice sanglant, dans lequel il s'est rendu l'Epoux de sang à toute son Eglise.

Examinez pourtant si en votre esprit ou en vos paroles il ne se serait point passé quelque infidélité contre le divin Epoux; car, l'excès de son amour croissant, l'excès aussi de sa jalousie et de sa sévérité croîtra sur votre âme.

Je vous dirai ce qui arriva dernièrement à un saint homme de mes amis, directeur d'une âme considérable devant Dieu et devant sa très-sainte Mère. Comme il priait pour elle, il vit la très-sainte Vierge descendre sur cette âme bien-aimée de Dieu, mais qui s'arrêta tout proche de sa tête sans entrer en elle. Et cette divine Mère fit entendre à ce bon directeur que le défaut de candeur, de simplicité et d'enfance, en cette âme qu'elle lui avait confiée, l'empêchait d'y entrer; en sorte qu'elle se trouva souffrir d'extrêmes peines et de très-grandes sécheresses. Voyez donc, ma Fille, si votre procédé est rempli de candeur, de simplicité et d'enfance, que la très-sainte Vierge vous demande pour imiter sa vie et participer à sa grâce avec Notre-Seigneur. Point de respects humains, mais simplicité partout. Ne craignez rien : devant Dieu rien ne vous doit toucher. Je ne puis vous cacher que depuis quelque temps je souffre beaucoup pour vous auprès de Notre-Seigneur, et surtout depuis que vous me mandâtes de prier pour vos peines, qui vous environnent avec grande malignité. C'est ce que Notre-Seigneur n'avait point encore permis au malin depuis que je vous connais. Car vous n'aviez que des tentations humaines, lesquelles seules saint Paul souffrait dans les premiers Chrétiens. *Tentatio*, dit-il (*I Cor.* x, 13), *vos non apprehendat nisi humana.* Vous m'en expliquerez un jour davantage, étant bon que je connaisse nettement les voies que Dieu tient sur votre âme, parce qu'il faut veiller beaucoup plus sur vous que sur d'autres, à cause de l'envie et de la rage du diable, qui est plus grande sur votre âme; et il n'oubliera rien pour vous perdre, si vous n'êtes fidèle et exacte à l'imitation de la très-sainte Vierge.

LETTRE LXXVI.

Il parle du mystère et de la fête de la Visitation.

Etant absent et retiré dans notre petit désert, où la charité de Jésus-Christ me rend votre âme présente, il m'est venu en pensée que, comme vous serez obligée de vaquer ce matin aux affaires séculières, et qu'ainsi vous feriez peut-être avec précipitation votre sainte communion, vous pourrez, par respect pour le saint époux, vous abstenir de son sacrement, mais non pas de l'union à lui, en qui et par qui il faut toujours vivre et agir saintement en toutes choses. Voici la fête et le mystère adorable de Jésus en Marie qui s'approche; car c'est dimanche le jour de la Visitation, et je suis d'avis que vous et moi nous nous y préparions par un jeûne. Ce matin j'ai été averti intérieurement que c'était en ce jour solennel que nous devions honorer cette vie intérieure de Jésus en Marie, et ses opérations merveilleuses en elle et par elle en l'Eglise, dont les prémices ont été si augustes et si éclatantes en saint Jean. Ma Fille, cette fête demande de moi un renouvellement de cœur; car c'est pour cela que les saints et les mystères nous sont présentés. Tenons-nous donc unis à l'esprit de l'Eglise, toujours féconde en Jésus-Christ, pour nous renouveler en charité et en tous les dons de Dieu. Tout vôtre, tout en Jésus et en Marie.

LETTRE LXXVII.

De la vie de Jésus en Marie.

Voyant l'obligation particulière où Dieu vous met, d'honorer la vie de Jésus en Marie et que vous croissez tous les jours dans le désir de vous consacrer à ce divin mystère, pour l'adorer et pour lui rendre tous les devoirs de votre religion, je dois vous aider en cela, vous déclarant les sentiments que j'ai de cette piété, et l'estime singulière que vous en devez faire. Jésus-Christ, pour avoir sanctifié sa vie humaine à Dieu son Père, a reçu de lui ce privilége d'être dans l'Eglise une source de vie divine, dont il porte en soi la plénitude, pour en rendre participants tous ses enfants. C'est pourquoi le Saint-Esprit, dans l'Ecriture sainte, fait entendre à tous les Chrétiens, qui sont les membres de Jésus-Christ, qu'ils ont reçu la grâce de vivre de cette première plénitude, et qu'ils n'ont rien en eux de la vie de Dieu que ce qu'ils en reçoivent de Jésus-Christ, et selon la mesure qu'il la leur veut dispenser et les en rendre participants. Et l'Apôtre saint Paul, prêchant toujours la vie de son Maître et annonçant ce que Jésus-Christ est à l'Eglise, dit en plusieurs lieux que Jésus est la plénitude non-seulement de la loi, mais de toute l'Eglise, soit dans la terre, soit dans le ciel. Car il remplit tout seul de sa grâce et de sa gloire tous les justes et tous les saints : il est en eux toute leur vie, leur grâce et leur vertu; il est en eux tout ce

Digitized by Google

qu'ils ont de Dieu, lequel est en Jésus le tout en toutes choses, consommant en soi toute sa créature.

Ce qu'est Notre-Seigneur à son Eglise, il l'est par excellence à sa très-sainte Mère. Ainsi il est sa plénitude intérieure et divine; et comme il s'est sacrifié plus particulièrement pour elle que pour toute l'Eglise, il lui donne la vie de Dieu plus abondamment qu'à toute l'Eglise; et il la lui donne même par gratitude, et en reconnaissance de la vie qu'il a reçue d'elle. Car, comme il promet à tous ses membres de leur rendre au centuple de ce qu'il aura reçu de la charité en la terre, il veut aussi rendre à sa Mère le centuple de la vie humaine qu'il a reçue de son amour et de sa piété; et ce centuple est la vie divine, infiniment précieuse et estimable. Et comme elle a tenu sur lui la qualité de père et de mère tout ensemble, lui fournissant toute la substance de sa vie, Jésus est maintenant en elle, lui donnant toute la plénitude et la surabondance de vie convenable à un si vaste sujet d'amour et à une capacité si grande de sa dilection et de sa vie divine.

Il faut donc considérer Jésus-Christ notre tout vivant en la très-sainte Vierge en la plénitude de la vie de Dieu, tant de celle qu'il a reçue de son Père que de celle qu'il a acquise et méritée aux hommes par le ministère de la vie de sa Mère. C'est en elle où il fait voir tous les trésors de ses richesses, l'éclat de sa beauté et les délices de sa vie divine. C'est là où l'on voit en raccourci la gloire que ses ignominies ont attirée sur l'Eglise, toute la joie et la félicité qu'il lui a acquises par ses souffrances, et toutes les richesses qu'il nous a méritées par la misère et par la pauvreté de la croix.

Là Jésus-Christ triomphe en ses dons; là il est glorieux du chef-d'œuvre qu'il fait; là il est en sa joie et en la couche des délices qu'il s'est acquise et qu'il s'est préparée. O séjour adorable que celui de Jésus en Marie! O secret digne du silence! O mystère profond digne d'adoration! O commerce incompréhensible! O société de Jésus et de Marie, inaccessible aux yeux de toute créature! Si les anges, selon saint Paul, ne peuvent voir ni contempler la résidence, la communion et le mystère de la société spirituelle de Jésus avec son Eglise; si Jésus même dit aux apôtres qu'ils n'entendront que dans le ciel sa demeure en eux et leur résidence réciproque en lui, qui seront ceux qui pourront voir cette demeure, cette habitation céleste et divine de Jésus en Marie, et de Marie en Jésus? Cette demeure est semblable à celle de Jésus en Dieu son Père, et de son Père en lui. *Comme je suis*, dit-il, *en mon Père, et mon Père est en moi, de même vous êtes en moi, et je suis en vous.* (*Joan.* XIV, 20.) S'il dit cela de l'âme des fidèles et de tout le commun de l'Eglise universelle, combien plus le doit-on dire de sa divine Mère, qui surpasse autant le reste de l'Eglise que la lumière du soleil surpasse celle de tous les astres.

Sachez, ma très-chère et très-honorée fille, que vous ne pouvez avoir en partage un mystère à adorer plus glorieux à Dieu, plus agréable à Jésus-Christ, plus utile et plus précieux à votre état. Souvenez-vous qu'en toute la cour où vous êtes, tout ce que vous pourriez recevoir d'honneurs et de biens est si bas, si vil et si abject, que ce n'est rien qu'une faible figure auprès de cet auguste et ce solide mystère, et auprès de cet honneur sublime que Dieu vous fait de vous y appliquer. Qu'y a-t-il de plus doux et de plus agréable à Jésus-Christ, que de l'aller chercher dans le lieu de ses délices, sur ce trône de grâce, au milieu de cette adorable fournaise du saint amour pour le bien de tous les hommes? Quelle source plus abondante de grâce et de vie, que ce lieu où habite Jésus, comme en la source de la vie des hommes et en la mère nourrice de toute son Eglise? Allons ensemble jouir de ce bonheur, et profiter des ouvertures que son amour nous y donne.

LETTRE LXXVIII.

Il exhorte une personne au sacrifice d'elle même et à l'amour de la croix.

Je bénis Dieu que sa bonté vous délivre en sa sainteté des choses que j'appréhenderais le plus pour vous, et qui, ne servant qu'à flatter la nature et contenter les sens, seraient aussi les plus périlleuses pour votre âme. C'est maintenant le temps de vous réjouir et de vous glorifier, puisque la retraite des créatures continue, que la persécution s'approche, et que la divine croix du Maître prépare ainsi votre sanctification. Il est si doux au pur amour de faire en cette vie les les plus violents et les plus rudes sacrifices, et de se jeter en esprit dans les fournaises ardentes, de s'exposer aux roues et aux gibets, pour ne vouloir vivre que dans l'exercice perpétuel du solide amour, qui consiste en ces œuvres pénibles! C'est ce qui maintient l'âme en état d'hostie, et ce qui la prépare à tous les sacrifices qu'il plaira à Dieu de lui présenter un jour en vérité. Je ne sais ce que nous ne devrions pas faire pour exciter le bon plaisir de Dieu à nous donner occasion de mourir un jour martyrs, et de finir nos jours par la consommation d'un véritable sacrifice, pour ne pas porter en vain cette glorieuse qualité d'hostie vivante à Dieu et mourante à tout moment à soi-même et au monde. Je prie ce grand tout que cette auguste qualité et son immense libéralité sur nous ne nous soient pas un jour un sujet de reproche, mais que ce nous soit plutôt une matière de louange et de gloire en la bouche de notre Maître et de notre divin Sacrificateur. La mort perpétuelle et la vie à Dieu seul en Jésus-Christ est la vraie vie du baptême; et nous avons été oints de l'esprit de mort et de vie du Fils de Dieu, pour nous porter et nous aider continuellement à mourir à nous comme Jésus et à vivre de la vie de Dieu en son esprit, comme Notre-Seigneur même ressus-

Digitized by Google

cité, qui ne vit plus de la vie humaine en son infirmité, mais de la vie divine de Dieu son Père, qui le consomme et qui absorbe par son esprit divin tout ce qui était en lui de mortel.

Ayez bon courage : le temps de ce sacrifice sera court. Notre-Seigneur l'a pratiqué trente trois ans, portant une contradiction perpétuelle en soi-même, et n'ayant jamais rien fait, comme dit l'Apôtre (*Rom.* xv, 3), par propre complaisance. Pour ce sujet il a été couronné de gloire et d'honneur pour une éternité, et nous ayant une fois sanctifiés avec lui, il nous veut aussi consommer en lui et avec lui, dans le sein de son Père, qui sera le lieu de la consommation parfaite du sacrifice. La gloire, la joie et la béatitude y seront d'autant plus grandes, que les sacrifices auront été grands et sensibles en cette vie. Dès ce moment je me plonge avec vous en la mort jusqu'à la mort, et désire en la très-sainte Vierge, dont l'Église honore en ce jour et la mort et la vie, de trouver en elle et l'une et l'autre. Car, dans cette adhérence à son esprit de vie auguste et magnifique en Dieu, j'espère qu'il n'y aura plus moyen de vivre à la vie de soi-même, mais que, vivant en elle hors de nous, nous nous perdrons entièrement en Dieu, notre tout pour jamais. Adieu. L'espérance de la vie future est mon entier soulagement et mon parfait repos en la vie présente, laquelle j'espère heureuse et pleine de joie et de bonheur par la croix et par la privation de toutes choses en ce monde.

LETTRE LXXIX.

Que la fréquente communion est utile aux âmes bien purifiées par la croix, desquelles il montre l'utilité.

Il me semble que je sens bien de la joie de vous parler de Dieu, et que mon cœur se console quand il vous rappelle à Jésus votre époux. Vous sentez et vous voyez bien comme tout est fade et obscur à votre cœur et à votre esprit hors de votre Jésus. Il ne vous manquera pas à la sainte communion, et vous n'y serez pas trompée, y allant avec l'assurance qui vous en sera donnée de la part de ceux qui vous conduisent, dans lesquels Notre-Seigneur vivra toujours pour vous, ainsi que vous l'avez expérimenté jusqu'à cette heure avec consolation.

Comme j'ai remarqué le grand secours que vous retirez de vous en approcher souvent, je vous prie de recevoir encore cette grâce que vous offre la sainte Église, et de solenniser les octaves de saint Jean et de saint Pierre, comme vous avez fait celle du très-saint Sacrement. Vous pourrez aussi en faire une de la visite de Notre-Dame à sainte Elisabeth, pour la sanctification de saint Jean, et une autre de sainte Madeleine dans le mois de juillet, afin que vous puissiez voir les desseins de Dieu sur votre âme, qui, ayant pris ces mois passés pour labourer et défricher avec le soc de la croix l'intérieur de votre cœur, veut ensuite vous faire recevoir la semence de la vie divine par la bénédiction du très-saint Sacrement.

J'ai pris la plume au sortir de l'oraison, avec intention de ne vous écrire que ces paroles suivantes, pour vous remplir et vous occuper de leur vérité toute une octave entière. La croix est la vie, la nourriture, la force et la perfection du pur amour. La consolation des sens ou de l'esprit sert à entretenir la corruption de l'amour-propre; et, au contraire, la privation et l'abstinence de toute consolation fait la santé de l'âme et entretient la pureté du saint amour, sans mélange de propre recherche et de propre satisfaction.

Il y a certains fruits qui perdent leur goût et leur saveur quand ils croissent dans des fonds de terre grasse. Il en est de même de l'amour de Dieu. Les fruits n'en sont excellents et merveilleux que quand ils viennent dans des terres sèches et sablonneuses. Les œuvres du saint amour perdent leur agrément et leur pureté quand ils sont accompagnés de consolations et de délices, soit temporelles, soit spirituelles. Je ne pourrais pas vous exprimer ce que j'en concevais à l'oraison, et le grand désir que j'avais que toute ma vie fût en croix, et, comme dit saint Cyrille de Jérusalem, que je fusse couvert de croix depuis les pieds jusqu'à la tête, comme le baptême le demande. J'estimerais ce trésor le plus grand de la terre, étant vrai que, par là, toute la créature corrompue qui ne vit que pour elle serait suspendue en affections, interdite dans le rassasiement de ses cupidités, et ne trouverait pas de quoi se satisfaire.

La créature, qui est toute née pour la béatitude, et qui ne cherche que son plaisir, est dans la faim et dans la soif de la consolation perpétuelle; mais Notre-Seigneur lui donne la croix, qui, étant comme cet ange qui est à la porte du paradis terrestre, tient le glaive de feu à la main pour en interdire l'entrée. La croix est le glaive dont Jésus-Christ se sert pour réprimer tous les désirs du paradis terrestre de nos sens et de nos âmes, qui sont la consolation et la satisfaction; et, pour tout appui de l'esprit, il vient nous communiquer sa foi, laquelle n'a rien que la force à donner et la voie à nous montrer pour notre direction. Et même les moyens dont il se sert pour nous donner et nous accroître cette foi sont si purs et si éloignés de toute consolation, qu'il n'y a rien de plus simple et de moins capable de satisfaire les sens et de les consoler. C'est ce que nous voyons dans les simples éléments qui couvrent nos sacrements, où rien ne paraît d'éclatant et de délicieux, rien de riche ni de superbe, tout pauvre, tout nu, tout simple; ce qui montre combien Notre-Seigneur est soigneux de sevrer cette nature maligne, qui ne travaille qu'à sa consolation et à sa propre recherche. Adieu. Le zèle pour la croix a été ce matin dans l'oraison suivi de sa matière. Béni soit le divin amour, et qu'à jamais il soit aimé, de vouloir visiter les siens, les privant de leurs attentes et de

Digitized by Google

leurs désirs. La sécheresse, la privation et la soustraction divine soit l'entretien de la nourriture de notre foi. Jésus crucifié, faites-moi cette grâce, qu'à jamais votre amour me cloue à votre croix, et que jamais je n'en sois séparé que pour entrer en jouissance de votre béatitude, en laquelle je ne puis avoir droit d'entrer que par la communication de vos souffrances et de vos peines, et par votre crucifiement, votre mort et votre sépulture mystérieuse.

LETTRE LXXX.

Sa douleur sur l'égarement d'une âme qu'il conduisait, et la consolation qu'il reçut au tombeau de sœur Marie de Valence.

J'ai été voir la personne que vous savez, et j'y ai trouvé ce que j'avais toujours appréhendé : c'est une personne pleine d'artifices et de conduite humaine, et séparée de la simplicité et de l'anéantissement que Jésus-Christ Notre-Seigneur nous fait paraître. Après lui avoir reproché ses défauts et fait connaître visiblement son manque de vertu, son dénûment de grâce, et la nécessité de s'abandonner en sincérité à une conduite chrétienne et divine pour s'établir dans les vertus de Jésus-Christ, je lui dis pour tout remède que je lui conseillais de se soumettre à son prélat, qui est un très-grand personnage, et de quitter la personne qu'elle avait auprès d'elle, que ce prélat condamne. Mais comme je la vis aheurtée à n'en rien faire, je la priai de souffrir que je me retirasse et que je lui disse le dernier adieu. Je lui dis aussi de ne m'écrire plus, cela ne lui servant que de matière de feintise ; après quoi je m'en revins. Jugez où j'en puis être, et quelle est ma désolation, de voir une âme courir le risque que fait dans le monde un esprit propriétaire. J'appréhende pour elle quelque chute fâcheuse et presque inévitable, vu la manière où elle me paraît marcher et se conduire. Je vous dis ceci pour vous prier de la recommander à Dieu, comme une âme immortifiée, et qui deviendra le jouet des démons, si Dieu n'y met la main; elle en prend le train. Voyez quelle obligation vous avez à la bonté de Dieu et à la puissance de sa grâce, de vous avoir donné l'amour des vertus chrétiennes et le désir d'y profiter.

Que béni soit l'amour qui vous donne les mêmes sentiments et dispositions en m'écrivant vos lettres, que je reçois en les lisant. On vient de m'en rendre une que j'ai lue à la hâte, mais pourtant en goûtant avec plaisir et avec joie les dispositions de votre âme, qui est l'unique consolation sensible que notre divin Maître me laisse goûter en cet exil d'amertume et de désolation. Autrefois saint Paul, voyant redoubler le soin de Dieu et de sa providence, lui envoyant à l'arrivée de saint Antoine une double pitance, s'écria : Dieu a multiplié et augmenté à ses pauvres serviteurs le soutien de leur vie. J'en dis de même au sujet de votre chère et plus que très-chère lettre, qui est plus ample au double qu'à l'ordinaire. Car il me semble que Notre-Seigneur, m'ayant reconnu désolé au double, par la rencontre fâcheuse de cette pauvre âme indisposée qu'il m'avait autrefois confiée, a voulu me soutenir et redoubler ma joie et ma consolation par celle qui me tient lieu de toutes les autres, et qui toute seule me donne plus de joie que tout le reste ensemble.

Je vous dirai aussi que j'ai été visiter le tombeau de sœur Marie de Valence, laquelle m'a reçu selon sa bonté ordinaire. J'eus assez de peine à me retirer de dessus sa tombe, où elle m'occupait fort suavement et fortement. Enfin, m'en étant séparé, je m'en allai en passant chez un peintre, où l'on me faisait espérer que j'y trouverais son portrait fort bien fait; mais j'y trouvai une autre chose, pour laquelle sans doute cette bonne âme m'y conduisait; car, outre que je ne rencontrai point de ressemblance en son portrait, dont je n'étais pas beaucoup en peine, aimant mieux son esprit et l'expression de sa grâce que son extérieur, j'y trouvai un grand tableau qui était fort déshonnête. Ce qui fit que, m'adressant au peintre pour lui montrer sa faute, je lui parlai avec tant de force dans le zèle de cette grande servante de Dieu, que, s'étant soumis à tout ce que je désirais, il me vendit ce tableau, quoiqu'il eût déjà reçu des arrhes d'une autre personne qui le voulait avoir, et sur l'heure l'ayant mis en pièces et ayant fait allumer du feu pour le brûler en sa présence, ce bon homme en fut tellement touché que, nous souhaitant mille bénédictions, il protesta que jamais pour qui que ce pût être il ne ferait de ces infâmes peintures. Comme je m'en allais ensuite à l'église pour prendre congé de notre divin Maître, cette sainte âme se rendit présente à mon intérieur; je ne voyais et ne reconnaissais rien en elle que Dieu, en qui elle était tout abîmée et consommée. Elle me congratula d'avoir fait cette action, et me promit qu'elle me serait intérieurement présente toute ma vie, et qu'elle me rendrait participant de sa force et de sa sainteté. Béni soit Dieu de tout. Excusez la précipitation de mon départ, qui m'arrache la plume et me la fait quitter avec peine, me laissant l'esprit tout entier avec vous pour le temps et pour l'éternité.

LETTRE LXXXI.

Il reprend une personne de condition d'avoir jugé trop légèrement d'un prêtre.

Je n'ai pas donné votre lettre à M. N***, à cause qu'il m'y a paru quelque chose qui demandait plus de réserve sur le jugement d'un prêtre et d'un grand serviteur de Dieu, que les personnes de votre âge et de votre condition peuvent admirer, et non pas condamner. Il faut se moins abandonner au zèle de ses amis et se tenir toujours en réserve dans le fond de la grâce et de l'esprit de Jésus-Christ. On doit conserver son jugement pour se condamner soi-même, et s'abstenir de juger ceux qui sont plus que nous. Il ne faut pas entrer dans le siége de Jésus-Christ, à qui seul Dieu a donné le jugement du

Digitized by Google

monde. Vous savez combien de fois vous m'avez ouï dire de quelle importance était la mort à son propre jugement et à sa propre volonté. Vous savez que ces deux puissances doivent être anéanties en elles-mêmes, pour être vivifiées et animées par l'esprit de la foi et de la charité, afin que tout soit divin en nous, et que rien ne mette obstacle à Jésus-Christ en notre intérieur. Je suis si aise quand je trouve dans vos lettres des occasions d'exercer la charité envers votre âme! et je crois que vous en êtes aussi contente. Aimez l'humiliation, qui vous attire la lumière et l'instruction pour les devoirs chrétiens. Je prie Notre-Seigneur que l'effet et l'impression de ce billet demeure éternellement dans votre cœur. Adieu à jamais.

LETTRE LXXXII.

Il exhorte une personne à faire faire quelques aumônes à un prince, et à les lui faire régler.

Je me joins à la prière que vous doit faire M***, afin que vous obteniez la grâce qu'il demandera à Son Altesse pour le soulagement des pauvres, selon l'ouverture qu'il lui en doit faire par sa requête. Ce lui est un bonheur de trouver partout de quoi faire du bien et de recevoir des occasions de la main de Jésus-Christ pour le soulager et le secourir dans la langueur et la misère de ses membres. Quelle grâce un Dieu nous fait, qu'il veuille bien recevoir du pain de notre main, pour se rassasier et se nourrir! Et si Son Altesse a aidé, quoique contre son gré, à faire des misérables, la justice et la pénitence, aussi bien que la religion et l'amour de Jésus, ne le doivent-ils pas obliger à travailler désormais à faire des aumônes! J'ai oublié deux ou trois fois à vous dire qu'il serait à souhaiter qu'il eût quelques personnes zélées et entendues en ces commencements, qui vissent et examinassent la manière d'entreprendre et de régler les œuvres importantes de piété et d'aumône qu'il voudra faire. Il n'est pas imaginable combien de biens se perdent et se dissipent, faute de les bien ordonner; et pour cela l'Epouse, qui représente l'Eglise, disait (*Cant.* II, 4) : *Le Seigneur a ordonné en moi la charité;* et saint Paul, qui en voyait l'importance, donnait ce conseil à ses enfants : *Pour le mal, soyez simples à le fuir; mais, pour le bien, soyez prudents et avisés à le faire* (*Rom.* XVI, 19), afin qu'il ait sa subsistance et sa durée, comme aussi afin qu'en joignant le spirituel au temporel, il soit fait dans l'assaisonnement de l'esprit et de la grâce. Et Dieu même a fait connaître combien cette prudence était nécessaire, lorsqu'il ordonna autrefois dans la Loi qu'on offrirait du sel, qui est figure de la sagesse, dans tous les sacrifices; et même on en met encore dans la bouche des enfants qu'on baptise, pour leur apprendre qu'étant faits victimes de Dieu, ils doivent être abreuvés et nourris de sa sainte sagesse et de l'esprit de Dieu, qui les conduise en sa prudence. C'est à quoi vous veillerez dans les occasions, pour y agir selon les ouvertures que vous aurez.

LETTRE LXXXIII.

Qu'il faut être bien aise que la créature se retire de nous, pour nous appuyer sur Dieu seul.

Tenez-vous hors de l'appui et de la complaisance en vous et en la créature. Lorsqu'elle nous prête la main, il nous est plus aisé de nous y appuyer que lorsque tout s'éloigne et se retire de nous. Le premier état est plus doux, mais il est plus dangereux; le second est plus dur, mais il est plus assuré, et il tient l'âme dans la dépendance continuelle de Dieu et dans la nécessité de le prier et d'aspirer à lui perpétuellement.

C'est dans ce temps et dans ces épreuves que la nature meurt, et que, n'ayant rien qui la console et qui la soutienne, Dieu lui est toute chose. C'est alors qu'il se fait ressentir davantage en nous, et que ses opérations sont plus fortes, plus saintes et plus continuelles dans le fond de notre âme. C'est alors que se forment les plus saintes et les plus fortes vertus que l'on devient, comme saint Paul, puissant dans les infirmités, et que, selon ce même Apôtre, la vertu se rend parfaite et consommée. (*II Cor.* XII, 10, 9.) Vous devez présentement avoir plus de soin de vous retirer en votre Epoux et en la très-sainte Vierge, pour vous garantir du poison de la créature, qui, se glissant sans y penser, à cause de sa douceur imperceptible, se mêle peu à peu avec la douceur de l'esprit. L'épouse doit, selon le conseil de l'Ecriture, se tenir sur ses gardes, et séparer avec diligence le vil d'avec le précieux, afin qu'elle soit la bouche et l'organe de son Epoux, et qu'il y prenne sa joie et ses délices, pour opérer en elle et par elle; car autrement il retire d'elle ses opérations par une sainte jalousie; il ne parle plus en elle, ni par elle, et elle demeure en stérilité.

L'ami de l'Epoux, dit le *Cantique* (II, 2), est le lis entre les épines; ce qui signifie que l'épouse doit être séparée de tout commerce de douceur extérieure et de toute l'approche des créatures, qui pourraient mettre la main sur elle ou la flétrir et la ternir de leur haleine; ce qui la ferait bientôt mourir. Le lis en cet état ne se penche ni de côté, ni d'autre; il se soutient en sa droiture, et toute l'ouverture de ses feuilles et de son cœur est vers le ciel, pour en recevoir la rosée et les influences, de peur d'en rien perdre en se courbant. C'est pourquoi le Saint-Esprit, dans l'Ecriture sainte, dépeignant l'âme qui commence, en s'appuyant sur les créatures, à décliner de Dieu et à s'en retirer, lui donne le *væ* de sa malédiction. Ce n'est pas que ces premiers mouvements d'épanouissement de la nature, qui viennent par surprise dans ces rencontres d'accueil, surtout après les disgrâces et les délaissements, soient des fautes bien notables devant Dieu. La chair n'est pas tout

Digitized by Google

à fait morte ; l'amour-propre a toujours faim et soif de telles choses ; et bien souvent cela se passe en nous dans de premiers instants ; mais néanmoins cela est toujours fort dangereux, si on ne le repousse en Notre-Seigneur, et si sur-le-champ, ou peu après, on n'y applique le remède. Quand ce poison se glisse secrètement en notre cœur, il faut aller à l'antidote et au contre-poison, qui est Notre-Seigneur, devant qui il faut détester cette maudite nature, qui ne vit qu'à elle, qui ne veut rien que pour elle-même, et qui est tout opposée à l'esprit d'hostie qui nous doit animer : esprit qui ne veut rien pour soi, et ne désire rien que Dieu et de Dieu et pour Dieu même. Étudions bien en toutes choses le saint vouloir de Dieu, qui est tout notre être, toute notre vie et tout notre mouvement, et hors de quoi je vous avoue qu'il me semble que je ne pourrais être, ni vivre un seul moment.

LETTRE LXXXIV.

Il exhorte un ecclésiastique à l'humilité, dont il lui propose l'excellence, et il lui envoie un petit examen qu'il lui conseille de faire sur cette sainte vertu.

L'état où la providence de Dieu vous a mis me fait connaître plus clairement que jamais le besoin que vous avez de vous humilier. C'est de quoi je vous ai souvent entretenu, et ce que je ne me lasserai point de vous dire toute ma vie. Anéantissement, abaissement sincère, humilité profonde, voilà quelle doit être votre grande occupation, et ce qui sera la source de l'établissement parfait de la vie de Jésus-Christ en vous. L'humilité donne à l'âme la vie de toutes les vertus. C'est un mystère inconnu que cette vertu, mais un mystère résidant au fond de l'âme, qui est comme infini en la profondeur de sa vie et en la multitude de ses effets. Je la nommerais volontiers le trésor caché de l'Evangile. Je la nommerais ce petit grain de la parabole, immense en la dilatation de ses branches, de ses fruits et de son ombre. Je la nommerais encore cet homme intérieur dont parle saint Pierre: *Absconditus cordis homo, qui est in conspectu Dei locuples.* (*I Petr.* III, 4.)

Le profond saint Jean Climaque, parlant de l'humilité, dit que cette vertu n'est ni la connaissance de sa misère, ni la reconnaissance du bien de Dieu, ni la joie d'une aimable correction, ni l'amour du mépris et des choses abjectes, ni l'aveu de ses fautes et la confession publique de ses péchés, ni l'irrévocable oubli des biens que l'on a faits, ni s'estimer le plus petit de tous et le plus grand pécheur du monde, ni le sentiment d'un esprit contrit, ni l'abnégation de la propre volonté ; mais que c'est plus que tout cela. En effet, l'humilité, à vrai dire, est en quelque sorte toute vertu, ou plutôt, comme je l'ai déjà remarqué, c'est celle qui donne la vie à toutes les vertus. Ce qui se doit proprement entendre de la vie intérieure de l'esprit chrétien qui réside au fond de nous, qui est en l'âme une inclination universelle à toute la vie et à toutes les vertus chrétiennes ; car cette vie et ces vertus sont toutes fondées en bassesse, ou plutôt établies, unies, consommées, identifiées, et comme une même chose en ce divin principe. D'où vient que cette vertu intérieure et vivifiante se prend aussi pour toute vertu et se confond avec toutes les autres.

Aussi celui qui a en soi l'humilité chrétienne solidement établie se trouve dans une fidélité admirable pour toutes les vertus. Vous-même le pourrez reconnaître un jour par votre propre expérience. Car si vous avez en vous ce fond d'esprit humble, vivifiant le cœur et le remplissant de cette divine vertu qui anéantit l'âme, vous aurez en même temps une douceur inaltérable, une patience insurmontable, une chasteté inviolable, une sobriété toujours égale ; en un mot, vous aurez une vertu universelle.

Ce n'est pas que, quand vous aurez reçu cette grâce, vous ne deviez encore beaucoup étudier toutes les vertus, pour en voir tous les actes dans toute leur étendue, et pour connaître les ruses, les malices et les subtilités des vices et de la chair qui les molestent et les traversent. Ce n'est pas aussi qu'avec cette grâce et ce fond de vertu cachée, vous ne deviez encore combattre pour résister à la chair, et pour vous opposer aux contradictions et aux inclinations malignes du vieil homme ; mais c'est qu'ayant en vous un fond puissant pour opérer en facilité tous les actes des vertus, dont vous portez la racine et la vie ; ayant un fond de force qui résiste, qui détruit, qui abat tous les efforts contraires, pour peu que vous soyez fidèle et attentif sur vous dans les rencontres en union et en la lumière de cet esprit de vie, vous serez bientôt régnant sur vous-même, et tenant tout sous vos pieds en la vertu de Jésus-Christ.

Mais ce que je crois bien important de vous marquer, et ce qu'il faudra que vous fassiez après ce grand don, qui est rare à trouver, délicat à maintenir et conserver, mais très-difficile à réparer, est de tenir les avenues bien bouchées aux ennemis de l'esprit et de ses vertus, et de ne point tenir les sens ouverts, qui, en admettant le poison des objets qui se présentent, exciteraient les vices et la malice de la chair, et en laissant approcher de la personne sacrée du Saint-Esprit l'être infect, grossier et profane des créatures, feraient que ce divin hôte se retirerait, et laisserait emparer la place à la puissance ennemie.

Or, pour faciliter cet exercice et donner lieu à cette reine des vertus de s'établir et de faire progrès dans votre âme, voici un petit examen, dont j'espère que vous pourrez retirer quelque fruit, si vous voulez vous en servir de temps en temps en la vertu de Notre-Seigneur.

Examen sur l'humilité.

1. Quand vous avez reçu de Dieu quel-

Digitized by Google

ques grâces et quelques dons, ne vous en êtes-vous point glorifié? Ne vous y êtes-vous point complu? Ne vous en êtes-vous point vainement estimé? Ne vous en êtes-vous point servi pour vous élever au-dessus des autres?

2. Après avoir remercié Dieu de ses grâces et l'avoir reconnu pour le principe de ses dons, avez-vous eu recours à lui pour vous les conserver?

3. N'avez-vous point tâché de les produire au dehors, et de les faire paraître sans aucune nécessité et sans que la charité le demandât de vous?

4. N'avez-vous point pris part à la louange qu'on vous en a donnée? et n'avez-vous pas ouvert votre cœur, dilaté votre fond et épanché toute votre âme sur cette vaine joie que vous avez ressentie en ces rencontres?

5. N'avez-vous pas été adroit à éviter qu'on ne vous corrigeât, et subtil au contraire à donner ouverture aux louanges?

6. N'avez-vous point été contristé des corrections qu'on vous a faites?

7. N'avez-vous point repris les autres avec empire, et remarqué ou fait remarquer avec joie leurs fautes et leurs défauts?

8. N'avez-vous point été jaloux de leurs vertus et de leur gloire?

9. Avez-vous eu soin de cacher les imperfections de vos frères, et de découvrir les vôtres?

10. N'avez-vous point cherché les charges et les prééminences?

11. N'avez-vous point fui les derniers lieux, ou ne les avez-vous point recherchés par superbe, pour paraître humble parmi les vertueux?

12. N'avez-vous point appréhendé d'être mal vêtu et pauvrement accommodé, de peur d'être méprisé et d'en rougir de honte devant le monde?

13. Avez-vous en horreur tout ce qui est de vous dans vos actions, et croyez-vous que tous les jours vous augmentez votre fardeau par une secrète malice qui vous est inconnue?

LETTRE LXXXV.

Qu'on ne doit point travailler dans un diocèse sans l'appel et la bénédiction de l'évêque.

Je n'ai point encore eu le bien de voir la personne qui m'apporte les ordres de son Altesse Royale, pour lui aller rendre mes devoirs et pour recevoir ses commandements, afin de travailler à une œuvre importante à la gloire de Dieu. C'est assez que je connaisse les désirs qu'il a de faire honorer Jésus-Christ et servir son Eglise. Je vous prie de l'assurer que, quoique je me sente très-indigne de cet honneur et de cette grâce, je ne laisserai pas de m'abandonner à ses desseins, dans la confiance que c'est Notre-Seigneur qui m'appelle par lui, et que son Esprit veut que je le serve. Il y a bien longtemps, comme vous savez, que je désire de le servir, et d'aider aux desseins que Dieu a de l'avancer dans son royaume, où le moindre rang vaut mieux que toutes les royautés et tous les empires de la terre! Faites-moi donc la grâce, en lui témoignant mes soumissions et mes reconnaissances, de l'assurer qu'aussitôt que ma santé me pourra permettre de me rendre auprès de lui, je ne manquerai pas de partir de Paris. En attendant, pour faire les choses dans l'ordre de Notre-Seigneur et de l'Eglise, par qui toute bénédiction descend à nous, il serait utile et même nécessaire que Son Altesse Royale voulût parler à M. D... C..., ou au moins qu'il lui écrivît pour lui ouvrir son dessein et sa pensée. Car nous ne pouvons ni ne devons espérer de rien faire, s'il ne l'approuve et ne nous commet pour cela. Vous savez qu'un évêque dans son diocèse est comme un père dans sa famille, un chef dans un corps, un supérieur en sa maison, et que c'est à lui à donner les ordres, à mouvoir tous les membres, et à commander à ses enfants ce qu'il lui plaît.

pour moi qui suis un serviteur étranger, et qui n'ai pas l'honneur d'être son domestique, je ne puis m'ingérer de faire aucunes fonctions, qu'il ne me fasse l'honneur de m'appeler pour aider à son œuvre, tout misérable que je suis. Il est vrai qu'obéissant à Son Altesse, à laquelle je dois tout, je puis épargner la peine à cet illustre prélat, dont j'ai l'honneur d'être connu, de m'appeler de loin; car je pourrais en même temps me rendre sur les lieux, et étant présenté par Son Altesse, recevoir les commandements et les ordres avec la bénédiction et la grâce de M. D... C... pour faire ce qu'il voudrait. Je ne sais rien hors la science du prélat, et j'espère que sa présence nous donnerait pour cela la bénédiction nécessaire. Cela pourra même servir à faire quelque chose de plus; car, comme je sais que depuis longtemps on désire fort un séminaire, qui est d'une merveilleuse conséquence à cause de l'étendue du diocèse, cela peut-être y pourrait contribuer: car on manque de revenu pour l'entreprendre, et cependant, pour bien faire un séminaire, il faudrait qu'il fût en état de soulager les pauvres prêtres et d'y entretenir des clercs, qui, n'ayant pas de quoi se faire instruire hors de chez eux, demeurent ignorants et grossiers en toutes les fonctions de l'Eglise. Or, je puis aider à ce dessein, car j'ai encore quelque reste du débris de deux bénéfices, que je consacrerai très-volontiers pour ce saint œuvre. Je ne crois pas pouvoir mieux employer ce bien qu'à cette charité qui va à soulager les âmes, à sanctifier les peuples, et à honorer en particulier cette sainte Eglise de Notre-Dame, à laquelle je dois tout, et à laquelle je serai ravi de sacrifier ma vie, bien loin de ne lui pas donner tout ce que je puis jamais avoir au monde. Enfin je trouverais en cela le moyen d'accomplir mes désirs, qui sont de me voir pauvre, pour mourir nu comme Notre-Seigneur sur la croix. C'est à quoi j'aspire de tout mon cœur, et ce qui fait que je ne cesse de gémir jour et nuit. Si Son Altesse voulait témoigner du zèle pour les séminaires, vous ne sauriez croire combien cela serait utile et

Digitized by Google

avancerait la religion et la cléricature. Je veux être un pauvre petit instrument et serviteur, pour aider à son zèle et contribuer aux vues qu'il aura d'honorer et de glorifier Dieu. Il ne saurait rien faire de plus grand pour l'Eglise, que d'aider et de concourir à faire de bons prêtres.

LETTRE LXXXVI.

Il parle à un ecclésiastique de l'importance de ne point laisser échapper les moments de Dieu, ni de différer l'exécution de sa volonté quand elle est reconnue, et il l'exhorte à souffrir patiemment ses peines.

Je ne reçois qu'un seul déplaisir par votre lettre, qui est que cette bonne fille n'a point encore pris l'habit. La crainte que j'en ai ressentie par le chemin m'a obligé de vous écrire un billet, que vous aurez maintenant reçu, où, vous demandant des nouvelles de vos bonnes filles, j'avais principalement la vue sur elle.

L'appréhension que j'avais de quelque retardement faisait qu'en lui parlant à mon départ, je la pressais plus que je n'ai accoutumé de faire, sachant combien les moments favorables de Dieu doivent être fidèlement observés et suivis. On ne devait point différer pour la maladie, ni pour d'autres accidents extérieurs. Une autre fois, en de pareilles rencontres, ne vous laissez point aller aux pensées des filles, si aisées à séduire par l'illusion du diable. Il ne demande qu'à temporiser, pour prendre occasion d'agir dans les temps qui ne lui sont point interdits par la toute-puissance de Dieu. La Mère avec toute sa dévotion devait se soumettre aux ordres que vous lui portiez de notre part, et à ce que je lui dis moi-même, lorsque je la fus voir avant mon départ.

Pour ce qui concerne vos peines, je vous prie d'être fidèle au Fils de Dieu souffrant, qui veut encore souffrir en son Eglise, et qui, portant ces peines et ces abattements dans ses membres, les fortifie en leur intérieur. Il veut par là détruire l'empire de Satan, qui croîtrait à tout moment en ses élévations secrètes dans les cœurs, s'il ne le réprimait par ses contradictions. C'est ce qui empêche cet esprit malin de faire en nous son œuvre et d'y établir son royaume. Vous avez subsisté jusqu'à présent par cette divine voie, et Jésus votre tout vous a fait des miséricordes en cet état que vous n'avez pas connues, et que vous ne devez pas espérer de connaître qu'au ciel, dans le jour des lumières. C'est un effet de votre tentation, que de faire voir du rétrécissement pour les personnes qui naturellement vous pourraient aider. Cela est ordinaire dans les peines, mais il faut en cela que vous vous fassiez violence.

LETTRE LXXXVII.

Il parle à une dame de la cour sur une cicatrice que sa sœur avait au visage.

Je ne crois pas que ce vous soit une grande croix que la blessure et la cicatrice qui paraît sur le visage de votre sœur. C'est une miséricorde pour elle que vous ne sauriez assez estimer. Elle porte le signe de la croix sur la joue. C'est le caractère de son salut et de la miséricorde de Dieu sur elle, qui la punit en ce monde, pour avoir porté si souvent sur ses joues des instruments de vanité, de mensonge et de péché. Combien de rouge? combien de blanc? combien de mouches? Et qu'est-ce qu'elle ne devait point pour cela souffrir du feu de l'autre vie et des instruments de la justice de Dieu sur elle? Puisque Dieu, notre Tout, commence à la punir de la sorte, elle est heureuse : c'est un signe qu'elle est aimée. Mais il faut qu'en cette vie elle fasse usage de cette miséricorde pour la vie future. C'est à quoi vous tâcherez de la porter.

LETTRE LXXXVIII.

De la dévotion au mystère de la nativité de la sainte Vierge, et à Jésus vivant en elle.

J'ai eu bien de la joie d'apprendre la dévotion que Notre-Seigneur vous donne à la nativité de sa très-sainte Mère, à laquelle je désirerais de porter tout le monde. Vous pourriez, pour honorer ce mystère, avoir chez vous un oratoire, où vous mettriez, comme on fait au temps de la nativité de Notre-Seigneur, non pas une crèche, mais un berceau ou une petite couchette où serait la sainte Vierge nouvellement née au monde, qui aurait à ses deux côtés sainte Anne et saint Joachim, et le reste de sa couche environné d'anges, qui seraient en admiration devant ce chef-d'œuvre admirable de l'amour et de la sagesse de Dieu. Vous iriez là tous les jours, pendant le temps de ce mystère, jusqu'à celui de sa sainte conception, pour lui rendre vos devoirs; et vous lui feriez tous les jours présent de quelque chose, surtout de vous-même, vous donnant à elle et vous quittant aux pieds de ce divin berceau.

Si vous vouliez en faire un pour vous et un autre pour moi, je vous en serais bien obligé. Ce lieu et ce divin mystère nous serviraient de rendez-vous en esprit toutes les fois que nos montres sonneraient, soit le jour, soit la nuit. Nous prierons même nos bons anges de faire cela pour nous et d'y occuper notre place. La montre que j'ai me fait ce bon office ; et je pense que votre bon ange est celui qui doucement m'appelle intérieurement à ce devoir, pendant que je l'entends sonner. Je vous dirai en confiance qu'étant en peine sur l'usage de ce présent, la divine Mère me dit de le recevoir et de le garder de sa part, afin de mesurer les heures de la vie qu'elle m'avait rendue, pour l'employer à l'honneur de son Fils.

Vous n'êtes pas marrie que je vous associe et vous unisse à tous les saints devoirs que notre divine Mère veut bien souffrir de moi. Je suis ravi que ce rendez-vous en esprit se soit enfin manifesté par la bonté de Dieu dans un mystère si saint et si aimable. Je le désirais il y a longtemps, mais ce n'était pas à nous à en faire le choix. C'est à Dieu à destiner aux mystères les adorateurs

Digitized by Google

qu'il lui plaît, et c'est à nous à recevoir ses ordres avec tout le respect et toute la soumission due à sa souveraine majesté. Ce divin tout et cet adorable moteur de sa religion gouverne toutes choses avec suavité, et avec efficace. Tout ce qu'il opère en nous, il le fait avec amour pour rendre son joug plus agréable; et ainsi il désire de nous des respects et des devoirs envers les mystères qu'il sait que nous aimons, et à quoi il nous a préparés de longue main, par l'amour et la tendresse qu'il nous donne pour Jésus en sa Mère.

Vous verrez par le papier que je vous envoie comme ce mystère de la nativité de Notre-Dame est la nativité de Jésus-Christ anticipée et une préparation admirable à sa sainte naissance sur la terre. Vouez-vous bien à Jésus en Marie naissante dans le monde, et vous liez à lui en elle, afin de ne vivre plus que pour lui par elle et de commencer à compter vos jours et votre véritable vie du moment de cette nativité sur la terre, détestant toute autre naissance et tout le temps de votre vie qui ne s'est pas employé à l'adoration des mystères et à la participation de leur vertu et de leur vie.

Oh! que cette divine enfance de Marie est peu connue, peu aimée, peu adorée, et qu'elle mérite pourtant l'admiration et le respect d'un million de mondes et d'esprits bienheureux! Comme je vous disais autrefois que la vraie charité se porte aux œuvres délaissées, et que la véritable religion va au respect des mystères oubliés, sacrifions nos vies au respect et à l'amour de celui-ci, qui est si peu connu et encore moins honoré dans le monde; et je vous assure qu'un jour la Mère du bel amour saura bien nous le rendre. La sainte enfance de l'Evangile, si nécessaire pour entrer au royaume de Dieu, est tellement rare dans l'Église, qu'on ne le peut assez déplorer; et peut-être cela vient-il du défaut d'amour et de respect envers l'enfance de Jésus-Christ et envers celle de sa sainte Mère. C'est une bénédiction non pareille quand une fois la miséricorde de Dieu nous y applique et nous y donne une dévotion spéciale.

Vous me direz que vous aviez eu quelques pensées de vous consacrer plus tôt à Jésus au très-saint Sacrement. Mais je réponds que vous devez dépendre de Notre-Seigneur pour l'application à ses mystères, lequel vous déterminera plus particulièrement aux uns qu'aux autres, selon les desseins qu'il aura sur vous. C'est à Dieu et non pas à vous à en faire le choix. Les anges, dans le ciel, ne sont pas appliqués selon leur choix à l'adoration des mystères et des perfections divines, mais selon l'ordre adorable de Dieu, leur souverain, qui les a créés pour ce qu'il veut. Et puis, si vous allez au très-saint Sacrement pour y trouver Jésus-Christ, comme vous le devez faire, cela n'empêche pas que vous n'alliez aussi pour le trouver en la très-sainte Vierge, où il est comme dans un tabernacle, dans un saint ciboire et sous un ciel plus riche que ne sont ces dais magnifiques sous lesquels on l'expose sur les autels. C'est là où il verse ses plus insignes grâces; c'est là où il communique ses plus rares faveurs; c'est là où il se plaît d'être adoré, aimé et invoqué de tous les hommes; c'est là où il est ravi de recevoir nos hommages; en un mot, c'est là son paradis de délices, le séjour de ses amours, le lieu de ses richesses et de ses gloires; et cependant c'est là où il est presque inconnu, et où il n'est ni recherché ni visité comme il mérite.

Vous me direz aussi, peut-être, que vous ne sauriez avoir de dévotion à ce mystère, parce qu'il est passé. Il est vrai qu'il est passé en son état extérieur; mais, pour l'intérieur, il est toujours vivant et subsistant en sa grâce, en sa vertu et en ses perfections divines. Car la sainte Vierge porte toujours, comme Jésus, son même intérieur, et tout ce qu'elle a jamais eu de vertus, de grâces, de sentiments de Dieu et de dispositions saintes, est permanent en elle; en sorte que dans la foi nous le trouvons toujours le même. Eh! quel bonheur que Dieu nous offre un tel trésor et nous ouvre cette belle porte pour entrer en son royaume! Je cherchais, ou plutôt j'attendais, il y a longtemps, quelque obligation qui m'attachât à la piété de sainte Anne et de saint Joachim. J'embrasse de tout mon cœur cette ouverture que Notre-Seigneur me donne. Pour vous, vous y avez déjà votre engagement par l'honneur que vous avez de porter le nom de sainte Anne. Je vous prie seulement, dans vos visites intérieures ou extérieures à ce saint berceau, de vous unir le plus intimement que vous pourrez à la religion de cette grande sainte envers la très-sainte Vierge; et, tout indigne que je suis, je m'unirai à celle de saint Joachim. Ainsi nous nous trouverons tous deux unis en cette même religion envers ce divin Enfant. Que cette éminente vertu de simplicité dans les enfants, et cette perte d'esprit propre, de jugement et de volonté, qui se trouve dans l'enfance, est une grande vertu! mais qu'elle est rare! Je souhaite que vous la remportiez pour fruit de vos assiduités auprès de la sainte Vierge.

LETTRE LXXXIX.

Il exhorte une sainte âme à coopérer à la grâce et à s'humilier, pour établir la vie de Jésus-Christ en elle.

Puisqu'il plaît à la divine Providence me charger de votre âme très-chère, et qu'il vous donne en même temps la confiance de suivre ses avis en ma bouche pour le progrès de votre intérieur, je dois avec fidélité répondre à la grâce qui m'y appelle, et à la confiance de votre cœur qui le désire. Et, comme vous avez voulu que je vous misse par écrit quelque petit mémoire sur le sujet de l'humilité, j'ai tracé ces lignes pour obéir à votre désir, que je crois être celui de Dieu, puisqu'il est si utile et si important à l'état présent de votre âme. Comme vous avez été jusqu'à présent prévenue par les

Digitized by Google

grâces divines, qui sont comme autant de semences de la perfection chrétienne, ces grâces ont besoin maintenant d'être cultivées pour les faire germer en votre cœur et pour y produire le fruit des solides vertus, sans quoi il n'y a rien de stable dans le christianisme. Souvenez-vous, ma Fille, que l'ange, en visitant et abordant la sainte Vierge, lui dit : *Je vous salue, pleine de grâce* (*Luc.* I, 28), ensuite de quoi elle devait coopérer de sa part et donner son consentement pour former Jésus-Christ en elle. C'était pour avertir l'âme fidèle et l'épouse du Saint-Esprit, en laquelle Notre-Seigneur se devait former intérieurement, que ce n'est pas assez qu'elle ait été prévenue par ses grâces, quand même elle en aurait été remplie comme la sainte Vierge, mais qu'il faut de plus qu'elle travaille courageusement par la coopération fidèle à l'esprit, pour former en elle toutes les vertus chrétiennes qui font le Christ, que l'Apôtre (*Galat.* IV, 19) désire qu'on forme dans son cœur.

Ma Fille, à qui je dois fidélité pour l'établissement solide du Fils de Dieu en vous, croyez-moi en une chose dont j'ai l'expérience depuis longtemps : c'est que les grâces de Dieu sont douces et agréables, et même fort précieuses ; mais elles passent promptement, et, s'écoulant de l'âme avec la visite de Dieu, elles la laissent après toute nue et sans fruit. Les grâces passagères ne minent point le fond malin qui est dans l'homme, et elles ne le pénètrent pas assez pour arracher les racines qui font germer les ronces et les épines dans ses œuvres. Il n'y a que les vertus solides de Jésus-Christ qui vont creuser jusqu'au fond de l'impureté du cœur pour en ôter la vie maligne, et qui, jetant les semences de la vie chrétienne à la place de celles du péché au plus profond de l'âme, font prendre racine à cet arbre de vie, qui est Notre-Seigneur même, lequel produit après des fruits stables et permanents en l'âme du Chrétien.

Or, entre toutes les vertus chrétiennes, il n'y en a point qui vous soit plus utile et même plus nécessaire que la sainte vertu d'humilité, à laquelle vous désirez de vous exercer. C'est elle qui, selon l'ordre du Fils de Dieu, doit servir comme de fondement à tout votre édifice intérieur ; car il veut que l'on assure son bâtiment sur cette pierre ferme, afin que les vents des vanités et les agitations du siècle ne puissent le ruiner ; ce qui arrive à tous ces édifices de dévotion que l'on élève sur le sable mouvant, sans avoir creusé auparavant jusqu'à la terre ferme, pour y poser les pierres fondamentales nécessaires pour soutenir inébranlablement cet édifice.

Allez donc avec courage en l'entreprise de cette œuvre, aidée de sa sagesse et des conseils de Jésus-Christ. Ne craignez point de blesser ou de briser le cœur d'Adam, pour préparer une demeure à votre Dieu ; ne vous lassez jamais dans cette entreprise ; et, quoique vous voyez qu'il faille creuser profondément, comme dit saint Augustin, souvenez-vous que l'édifice doit être haut, et que la résidence d'un Dieu demande une capacité très-profonde et très-vaste.

Oh! que la maison de Dieu est grande! s'écrie le prophète (*Baruch*, III, 24), *et que le lieu de sa possession est vaste et étendu!* Il faut un grand cœur à votre Dieu ; il ne lui faut rien de petit, de rétréci ni de chétif. Dieu est grand en lui-même, et il demande le cœur tout entier de ceux où il habite ; tout est à lui ; il ne vous a point acquise à demi, et il ne s'est point donné à demi pour vous. Aussi veut-il tout votre cœur et toute l'étendue de votre âme ; il lui faut donc tout laisser, et détruire entièrement ce qui peut occuper sa place en votre cœur.

Je vous ai marqué en abrégé les voies par lesquelles vous pouvez parvenir à l'établissement de la sainte vertu d'humilité en votre âme, qui sont la pénitence, l'oraison mentale et vocale, les oraisons jaculatoires fréquentes, la mortification, les bonnes œuvres ; les tentations mêmes ne vous y seront pas inutiles, car elles serviront à vider le fond de la malice qui s'écoule de votre chair en votre âme, pour y insinuer le fond de la vie chrétienne et les vertus de Jésus-Christ, et surtout son humilité, qui est opposée au vice capital de la nature humaine. La superbe ne se peut détruire qu'en travaillant avec vigilance, fidélité et persévérance ; et pour cela il faut, comme dit expressément Notre-Seigneur, faire violence à la chair et à la vieille créature, qui, dans l'exercice des vertus, se voit arracher les entrailles, qui se voit dans l'abstinence et comme périr de faim en tous ses appétits malins, et qui enfin sent ainsi dessécher et épuiser à tout moment sa vie de péché.

Qui prétendra trouver une autre voie pour s'établir solidement dans les vertus chrétiennes se trompera grossièrement, et je lui donne peu de jours pour en faire l'expérience. Je dis bien plus : lorsque Dieu veut par infusion, et par une grâce spéciale qui n'est pas donnée au commun de l'Eglise, répandre les vertus dans les âmes, il ne le fait ordinairement que par des renversements, par des épuisements, par des délaissements et des agonies, qui sont mille fois plus pénibles que les travaux communs et ordinaires dont on se sert pour l'acquisition des vertus. Et la raison en est visible, car la plénitude de la vertu et de la perfection qu'il veut communiquer par cette voie d'infusion, étant tout extraordinaire, il se doit préparer un lieu sortable à sa grâce, par une exinanition et un anéantissement plus entier, comme il le fait par la voie des peines intérieures.

Dieu même n'use de ces voies singulières que sur les âmes qu'il voit déjà fidèles au travail et résolues à toutes les violences qui sont nécessaires à l'acquisition des vertus, mais qui, étant encore faibles dans les sueurs de leurs exercices pénibles, ne sauraient parvenir à la plénitude des vertus héroïques qui leur sont nécessaires pour l'entreprise

Digitized by Google

des grandes œuvres auxquelles il les destine : c'est ce qui fait qu'elles y sont élevées par des opérations plus puissantes, plus efficaces et plus fortes, recevant tout d'un coup et en peu de temps ce qu'elles n'auraient pu acquérir en quantité d'années.

Allons, ma Fille, allons d'un grand cœur au service de Dieu, et obligeons-le, par la fidélité à nos saints exercices, de mettre lui-même sa main toute-puissante à l'œuvre que nous entreprenons pour sa gloire. Dites-lui souvent, suivant les dispositions que Jésus votre Epoux vous a communiquées, et selon les sentiments qu'il vous donne de vouloir vivre et mourir en lui et comme lui dans son esprit d'hostie ; mais dites-le dans l'esprit de feu du grand saint Augustin : Grand Dieu, coupez, brûlez, immolez, consommez cette victime par tel sacrifice qu'il vous plaira. Crucifiez, mortifiez et ensevelissez, si vous voulez, cette hostie dans l'ignominie, dans la pauvreté et dans la souffrance, avec votre Fils crucifié, mort et enseveli. Je vous demande d'y être unie inséparablement et en la vie et en la mort, ne voulant pas souffrir un seul moment d'adhérence à la vie maligne de la chair, qui vous est si odieuse et qui est si ennemie de votre amour.

Je vous demande encore par votre charité que vous me rendiez digne de prendre quelque part à la vie nouvelle de votre Fils, ne pouvant plus souffrir de vivre intérieurement d'une autre vie que de la sienne, qui n'est autre ici-bas que la vie de la foi et de la charité, pour n'agir plus que dans cette lumière, dans la conduite de ce saint mouvement, et dans l'espérance de vivre ensuite de votre vie parfaite en la consommation de votre gloire. Ce sont là les desseins de Dieu sur toute son Eglise, comme le dit saint Paul (*Ephes.* I, 11) ; et ce sont aussi en particulier ses desseins sur votre âme, qu'il se veut préparer comme une épouse sans tache et qui n'a aucune ride de la vieille créature, pour la revêtir des beautés et des attraits intérieurs de ses vertus, et de la splendeur de sa grâce divine. C'est à quoi vous invite de travailler uniquement celui qui est, en Jésus-Christ, votre très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur et pasteur.

LETTRE XC.

Il donne quelques avis très-utiles pour marcher en sûreté sous la conduite d'un directeur.

Notre-Seigneur vous soit toutes choses. Après avoir différé longtemps à vous écrire, je vous dirai que vous ne devez point vous mettre tant en peine pour votre directeur. C'est un abus qui fait grand tort à la plupart des esprits qui se veulent mettre dans la dévotion, que d'établir leur confiance sur les hommes. Souvent, parce qu'on s'y attache trop, on se voit privé des véritables lumières qui seraient nécessaires; et Notre-Seigneur les retire même aux directeurs, parce qu'il est jaloux d'être connu pour le grand directeur de l'Eglise et de tous ses enfants. J'ai moi-même connu par expérience le tort que m'a fait l'attache et la trop grande confiance que j'avais au mien, qu'il plut hier à Dieu me retirer. J'apprends tous les jours combien Notre-Seigneur est jaloux qu'on s'abandonne à lui, que l'on s'adresse à lui, et que, quand on consulte les hommes, ce soit lui qu'on aille chercher en eux. Il veut que souvent on lui renouvelle la protestation, que ce n'est pas des créatures, mais de lui par leur bouche, qu'on désire d'être instruit et dirigé, ayant grande confiance en sa bonté qu'il nous éclairera et conduira par leur moyen. Mais il faut surtout prendre bien garde de ne point biaiser ou gauchir en rien ; de ne point pallier nos fautes ; de les leur découvrir nettement comme à Notre-Seigneur même, sans craindre qu'on les connaisse et qu'on aperçoive le bien ou le mal de notre conscience. Car, allant avec ces dispositions trouver un directeur, ou plutôt cherchant Notre-Seigneur en lui, en humilité, simplicité et confiance, on ne pourra manquer. C'est pourquoi priez Notre-Seigneur qu'il vous fasse découvrir quelqu'un qui vous assiste de sa part à vous sauver. Enquêtez-vous même de vos bons amis s'ils n'en connaissent point qui puissent vous rendre ce bon office ; mais en attendant, tenez-vous fort en paix et demeurez tranquille. Si vous aviez vécu dans ces dispositions, vous n'auriez pas tant perdu de temps, vous n'auriez pas tant brouillé votre conscience, et vous auriez été autant agréable à Notre-Seigneur, que vous lui avez pu déplaire. Une chose vous excuse : c'est le défaut de lumière ; je le vois bien. Mais on n'est pas éclairé tout d'un coup. Il faut que l'expérience et la croix nous ouvrent les yeux de jour en jour. Prions Notre-Seigneur qu'il nous illumine, afin de ne plus biaiser ni nous fourvoyer dans sa voie. Liez-vous uniquement à lui, puisqu'il est votre tout.

LETTRE XCI.

La fidélité de l'auteur à servir une dme, et son zèle pour le service de l'Eglise.

Je vous écris ce mot pour vous demander si vous n'avez point besoin de mon service, et s'il n'y a point quelque chose qui m'oblige de me rendre auprès de vous au plus tôt. Je suis ici retenu par une rencontre de la divine Providence ; qui, ayant affligé un homme de condition d'une grande maladie, lui a fait désirer de faire une confession générale et de remettre son âme entre mes mains pour se donner à Dieu ; mais je puis retrancher absolument quelques jours des services qu'il souhaite que je lui rende. Ainsi, selon que vous aurez besoin de moi, faites-moi la grâce de m'en mander un mot.

Vous savez ce que je dois à votre âme, préalablement à toute autre. Je dois tellement étudier les moments de votre service, que tout vous doit céder par l'ordre de la charité de Jésus votre Epoux et de la sainte Vierge. Elle disait ce matin avec conjouissance à son pauvre serviteur, sur le sujet de la dernière liaison qu'elle avait opérée en nous : Vous me l'avez donnée, et je vous

Digitized by Google

l'ai rendue avec l'assurance d'une demeure inconcevable en elle. O ma Fille, aimez bien cette divine Mère, et son bien-aimé tout Jésus Notre-Seigneur, qui veut être en nous comme un autre nous-mêmes, afin que nous puissions dire comme l'apôtre saint Paul (*Gal.* II, 20): Je ne vis plus, mais c'est vous qui vivez en moi. Comme ces jours qui me tiendront absent de vous extérieurement seront employés en retraite et en solitude avec Notre-Seigneur notre tout, pour me renouveler et tout lui-même et y traiter des affaires importantes de notre charge auprès de Dieu, je ne doute point qu'il ne m'ouvre de plus en plus son cœur sur le sujet de Jésus et de Marie et sur le reste des œuvres de l'Eglise, à laquelle il me paraît qu'il y a de grands services à rendre, et à quoi il veut que notre âme soit tout abandonnée pour son amour. Je me livre pour cela aux divines opérations de son esprit, qui demande incessamment de nous le zèle pour son service.

LETTRE XCII.

Il exhorte une âme que Dieu avait attirée à son service dès sa jeunesse de se rendre bien fidèle à cette grâce.

J'ai bien à remercier le Ciel de me rendre témoin de votre zèle et participant de la grâce qu'il vous accorde. C'est se sauver et sauver avec soi les autres, que de faire ce que vous faites. Quelle bénédiction de Dieu plus grande, qu'à votre âge il vous donne la force et le courage de le servir! N'est-ce pas une obligation bien grande que vous lui avez, et qui vous oblige de vous abîmer dans ses miséricordes? Je veux me joindre à vous pour vous aider à chanter ses louanges et à le remercier dans la plénitude de mon cœur et de mon âme. Mais ce n'est pas assez : il faut être fidèle à reconnaître ses biens par les nouvelles occasions qu'il vous présentera. Il n'y a qu'un Dieu à servir ; toute la terre est née pour lui ; toutes les créatures sont faites pour cela. Il ne faut donc pas qu'elles vous en empêchent. Servez-vous, au contraire, de toutes celles que vous avez en main pour le glorifier ; demandez pour les unes, remerciez pour les autres, fortifiez les unes et tempérez les autres, et surtout, selon saint Paul (*Tit.* II, 7), montrez-vous exemple des vertus et des règles que les autres doivent pratiquer, autant toutefois que votre âge pourra vous le permettre. Je suis tout cœur pour votre maison ; ce qui servira d'excuse à la liberté que je prends de vous écrire comme je fais.

LETTRE XCIII.

Du chant de l'Eglise.

J'apprends avec bien de la joie l'assiduité que vous rendez maintenant aux offices divins, et l'amour que vous avez pour le chant de l'Eglise. C'est un emploi tout saint, tout divin, et qui ne peut être en vous qu'une source de beaucoup de bénédictions et de grâces, si vous vous y appliquez avec religion. Il me semble que c'est là proprement l'occupation des saints et l'exercice du paradis ; car que fait-on dans le ciel? que glorifier Dieu et chanter ses louanges. Le chant, dans l'Eglise, est une expression des louanges que dans le secret de notre cœur nous rendons à Dieu en l'esprit intérieur de Jésus-Christ. Le Fils de Dieu est la véritable hostie de louange de Dieu, son Père ; et l'Ecriture sainte le nomme pour cela, chez le Prophète (*Psal.* XXVI, 6), *hostie de vociférration*. Cependant il est muet sur nos autels et dans le sein du Père, au moins à notre égard ; car nous n'entendons rien de sa voix, et l'Eglise n'en est pas secourue extérieurement et d'une manière sensible. C'est de quoi même elle se plaint amoureusement dans les Cantiques, et ce qui lui fait dire : *Sonet vox tua in auribus meis.* (*Cant.* II, 14.) Votre Père, et les âmes même favorisées de votre amour et de vos visites intérieures, entendent assez le son intérieur de votre voix, dont vous parlez au milieu du silence. Mais les peuples grossiers qui ne peuvent entendre que la voix extérieure et sensible, et qui n'ont pas ces oreilles du cœur ouvertes pour les paroles de l'esprit et pour entendre *quid spiritus dicat Ecclesiis* (*Apoc.* III, 6 et passim), ils ont besoin d'une autre voix que de celle qui ne parle qu'au cœur. C'est pour cela que le Fils de Dieu anime de son esprit les prêtres, pour publier en eux les louanges de son Père, et on entend sa voix comme la voix d'une multitude, *tanquam vox multitudinis*, ainsi que l'Ecriture sainte le remarque (*Dan.* X, 6), parce qu'il se rend en chacun d'eux une hostie de vociférration.

Jésus-Christ, unique dans sa religion et dans les hommages qu'il rend à Dieu dans le cœur des prêtres, se sert des anges dans le ciel pour dilater spirituellement sa religion, et il se sert sur la terre de l'organe des hommes pour la dilater corporellement, faisant ainsi en la terre et au ciel un concert perpétuel de louanges divines. Ce doit être là la consolation de ceux qui chantent le plain-chant, qui, dans ses mesures et dans ses pauses, est réglé sur la méthode et sur la règle ordinaire de Dieu. Car, comme il fait tout avec poids et mesure, et avec société et unité dans l'Eglise du ciel et de la terre, il fait aussi que le chant se trouve tellement réglé, que de plusieurs il ne s'en fait qu'une voix, ou plutôt qu'une seule harmonie.

Ces âmes appliquées au chant sont assurées qu'elles ont une des fonctions des plus pures et des plus éminentes de l'Eglise de Dieu. Elles sont comme les anges des plus hautes hiérarchies, qui, séparés du commerce des hommes, sont appliqués à ce seul ministère de la louange ; et elles ont non seulement société avec toute l'Eglise, qui ne chante et ne loue la majesté de Dieu en tous que dans un même esprit, mais elles sont encore en société avec tous les anges du ciel, qui ne sont appliqués à Dieu qu'en Jésus-Christ ; et elles sont de plus en société avec Jésus-Christ même, à qui elles servent de supplément, pour être entendu de l'Eglise par leur organe : ainsi elles sont l'achève-

Digitized by Google

ment et la plénitude de Jésus-Christ, qui dilate et multiplie par eux les louanges de son Père; et elles font la fonction même du Verbe en l'éternité, qui est la louange universelle et parfaite de Dieu. C'est pourquoi que tous les chantres se perdent en Jésus-Christ et qu'ils s'y tiennent incessamment unis, pour être animés d'un profond respect, d'un vif amour et d'une parfaite religion en leurs louanges. C'est à quoi je vous exhorte par-dessus tout, pour vous pouvoir acquitter dignement de ce saint ministère.

LETTRE XCIV.

Ce que les orgues représentent dans l'Eglise, et pourquoi on s'en sert dans les offices divins, plutôt que d'autres instruments.

Je vous dirai simplement ce qui m'est venu en l'esprit sur la demande que vous me faites. Il me semble que les orgues, dans leur arrangement, représentent l'harmonie réglée et ordonnée du ciel. La multiplicité des tuyaux représente la multiplicité des saints qui chantent tous les louanges divines selon leur rang; et cette harmonie se fait par le moyen du vent, qui exprime le Saint-Esprit, qui remplit chaque saint selon sa capacité, et qui le fait aussi résonner à proportion de sa portée, et louer Dieu selon la mesure de sa grandeur et de sa grâce. Le vent est porté par le secours d'un homme qui le pousse, qui signifie Jésus-Christ, lequel, comme serviteur de l'Eglise et des saints, leur suscite le Saint-Esprit et leur distribue par lui ses grâces et ses bénédictions. Car, soit en la terre, soit au ciel, c'est Jésus-Christ en nous qui pousse les souffles de l'esprit. « Je vous donnerai l'Esprit, » dit-il, « qui vous distribuera ses dons selon la mesure que je jugerai à propos. » (*Joan.* xvi, 13.) Celui qui joue représente le Père, qui ne remue rien que conformément à l'idée qu'il a conçue en son esprit, et qui, après avoir préparé et forgé lui-même les instruments de sa louange et de sa gloire selon son bon plaisir, s'en sert après, selon ce qu'il lui plaît, pour composer cette divine musique et cette admirable harmonie de ses louanges. Ses louanges sont parfaites dans le ciel, où chaque saint est nécessaire pour l'assortiment et l'accomplissement d'une harmonie entière, et où chacun, appliqué à Dieu, est content de sa condition, ayant part à l'œuvre magnifique et auguste du corps des saints et de cette louange entière que Dieu reçoit par eux.

Les anges sont encore exprimés par les orgues, lesquels, tous ensemble, font la sainte musique de Dieu, lui rendant, selon leur état et leur grandeur, plus ou moins d'honneur et de louange. Chacun en rend selon qu'il est dans la mesure de son être, et chacun, toutefois, en rend dans toute la plénitude de son être; en sorte que, tous étant employés aux louanges de Dieu, chacun est content de sa mesure et de sa condition, à cause qu'il sert à louer Dieu et à le glorifier comme il le veut et comme sa gloire le demande. Oh! la douce harmonie et l'agréable concert que celui de ces esprits angéliques! C'est une agréable louange que celle que nous nous rendons à nous-mêmes et que nous nous procurons par des choses qui nous aiment, ou qui sont comme une partie de nous. Or les anges sont tout à Dieu, tout pour Dieu, tout en Dieu. Ils sont tout appliqués à lui, comme il le désire, et ils sont plus à lui et en lui qu'à eux-mêmes et en eux-mêmes. Et c'est pour avoir part en cette harmonie que dans nos sacrifices nous nous unissons aux anges, et nous les invitons de se joindre à nous dans nos prières. Et peut être est-ce aussi pour ce sujet qu'à la sainte Messe on joue des orgues au *Gloria in excelsis*, quoiqu'on n'en joue pas au *Credo;* parce que le *Gloria in excelsis* est le cantique des anges, en la société desquels nous entrons, prenant part à leurs louanges; mais le *Credo* étant une profession de foi qui ne se fait que sur la terre, les orgues, qui figurent l'harmonie du ciel, y sont muettes. Voilà les pensées que j'ai eues sur votre demande, que je vous écris avec toute la simplicité que vous désirez.

LETTRE XCV.

Il reprend une personne de sa trop grande retenue à découvrir ses peines, et il l'exhorte à vivre dans une plus grande simplicité.

J'ai été bien longtemps privé de vos nouvelles, quoique je les eusse fort souhaitées pour l'adoucissement et le soulagement de vos peines. J'en laisse à Dieu le remède efficace, qu'il vous donnera dans le temps qu'il a prémédité de toute éternité. Vous me pardonnerez si je vous dis qu'il y a eu un peu de prudence humaine en votre conduite, lorsque vous vous êtes privée de m'écrire. Je vous ai dit souvent que votre sagesse vous ferait tort, et que vous auriez besoin d'enfance en toutes vos actions pour vivre dans la simplicité avec Dieu et avec les hommes, et surtout avec ceux qui vous sont donnés de sa part. Quand je serai auprès de vous, je vous expliquerai plus au long mes pensées, et les désirs que j'ai de votre avancement dans les voies de Jésus-Christ.

LETTRE XCVI.

Sur la nativité de la sainte Vierge, et sur le profit qu'on tire des croix.

Je ne puis assez honorer et bénir la charité de Jésus en ce jour de la Nativité de la très-sainte Vierge; et je ne saurais douter que les effets de grâce que vous portez, et dont votre lettre est remplie, ne soient les productions de l'esprit de cette très-sainte Mère, dont les premières opérations ont regardé Jésus-Christ, étant née pour lui, et ne prenant accroissement de vie que pour lui seul. J'avais bien cru qu'en ce saint jour vous éprouveriez un renouvellement de grâce et de vie divine au fond de votre âme, et que votre cœur serait un des lieux qu'elle choisirait pour naître spirituellement et pour vous faire sentir les mouvements

Digitized by Google

principaux de sa vie. O vie admirable! mais vie cachée et inconnue aux anges et aux hommes! ô bonheur incompréhensible que celui que nous donne la participation de cette vie! ô félicité inconcevable aux sens, qui surpasse infiniment toute intelligence, et que l'homme animal ne comprendra jamais et ne pourra jamais goûter en vivant à soi-même! oh! qu'on quitte peu et qu'on meurt à peu de choses, quand on trouve ce bien et cette vie divine pour cette petite perte et pour cette mort universelle à tout ce monde! Mon Dieu, ma Fille, que l'on dit peu et que l'on est impuissant pour exprimer les richesses immenses de ce royaume de charité! le silence et la paix en sont les gardes, et celui qui possède ces trésors peut bien attendre en repos le bonheur éternel, qui seul surpasse cet état. Il faut cependant être à Jésus-Christ crucifié, et demeurer en attente des exercices et des travaux qu'il prépare aux épouses et aux servantes qu'il a nourries, fortifiées et destinées aux peines de la croix. C'est là où il veut voir la fidélité de ses amantes, et recevoir le réciproque de l'amour qu'il leur a porté sur le Calvaire. C'est là où triomphe le pur amour. C'est là où il vit et où il règne dans la vérité, et où rien d'impur ne peut avoir de part. C'est là où le vil est séparé du précieux, où Dieu raffine ses âmes, comme l'or dans la fournaise, et où l'esprit est rendu digne de l'intime unité avec son Dieu. Car, comme Dieu est saint en soi-même, il ne peut rien souffrir en nous de grossier et d'impur. Il veut que tout y soit saint, parfaitement pur et dénué de tout, pour être tout à lui. Dieu nous délivre de tout ce qui n'est point lui-même. Ainsi soit-il.

LETTRE XCVII.

Il rend compte de quelques grâces que Dieu lui avait faites, et du silence que Notre-Seigneur lui fait garder dans l'oraison.

Il a plu à la divine bonté me faire entendre par expérience ce passage tiré de l'Ecriture sainte (*Psal.* CXLVII, 14), dont l'Eglise se sert dans l'Office du Saint-Sacrement : *Frumenti adipe satiat nos Dominus :* « Le Seigneur nous nourrit et nous rassasie de la graisse et de la moelle du froment. » Car le divin Maître m'a fait ressentir dans le fond de mon âme, et dans la plus intime portion de moi-même, sa divine présence dans une délicatesse très-grande, et plus grande que je ne l'avais jamais ressentie. Et en même temps il m'a fait connaître que toutes les communications sensibles, dont il avait usé jusqu'à présent envers moi, étaient comme du son et de la grosse farine, en comparaison de la fine fleur dont il me nourrissait depuis quelques jours. En effet, ces opérations sont maintenant si pures, si délicates, si intimes, si pénétrantes et si efficaces, qu'il n'y a point de rasoir qui tranche, qui coupe et qui pénètre si vivement; en sorte qu'on ne peut douter par ses expériences de ce que dit le grand Apôtre : que *la parole de Dieu est vive et efficace, et plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants.* (*Hebr.* IV, 12.)

Le divin Maître me donnait par là un grand dégoût de tous les sentiments extérieurs qui se rencontrent en la piété, lesquels n'ont presque en eux aucune nourriture ni substance, et sont plus propres à nourrir nos sens, qui, comme des animaux ou des serviteurs, sont nourris de son ou de grosse farine, qu'à rassasier les enfants du père de famille, qui ne sert à sa table que du pain délicat. Il est un si bon père, qu'il ne veut pas charger l'estomac de ses enfants si délicats et engendrés de sa substance, d'une viande moins exquise que le sienne. Il ne veut pas leur donner un mets moins délicieux que celui qui le nourrit lui-même; il veut que ce soit son propre Verbe, ce cher Fils qui est descendu du ciel pour être le pain vivant des hommes, qui devienne leur aliment. Et j'ai vu que cela s'accomplissait, non-seulement dans la communion sacramentelle, mais encore dans la spirituelle, par laquelle il se fait l'époux intérieur des âmes, se tenant toujours présent à elles, les rassasiant, en sa sainte union, de sa pure substance et de sa vie divine.

En cet état, le divin Maître m'a appris, par une expérience intérieure de mes facultés qui voulaient agir auprès de lui, que je devais alors demeurer en silence et dans la sainte oisiveté de sainte Madeleine en présence du maître et du divin Epoux. Il m'a fait remarquer que mes facultés allaient chercher bien loin ce que je possédais dans le fond de ma substance, et que le saint époux était bien plus intime dans le fond de mon âme que toutes mes facultés qui se mêlaient de le chercher. Et il me semble que, pour me faire entendre cela sensiblement, il me donnait la comparaison d'une tour au milieu de laquelle il y aurait une belle chambre, et qui serait environnée de murailles, auxquelles seraient attachées plusieurs guérites, par où on pourrait voir ce qui se passe au dehors.

Il me faisait comprendre que notre âme, dont la substance est très-profonde au dedans de nous, et le fond très-caché, était comme cette chambre qui servait de retraite à Jésus-Christ, et que les facultés opérantes en nous étaient comme des saillies et des guérites qui se poussent au dehors. De là j'apprenais encore une autre chose, qui est que l'âme en cet état, quand elle se veut recueillir, ne doit point faire d'efforts pour aller chercher Jésus-Christ, ni dans le ciel ni sur la terre. Il n'est point nécessaire qu'elle aille dans le sein de Dieu ni dans les cœurs des justes de ce monde, où il se rend si souvent sensible, pour exciter et réveiller l'amour divin dans les âmes qui l'y cherchent et qui s'y unissent en esprit. Il suffit pour le trouver qu'elle le cherche en elle-même et qu'elle le cherche comme un bien qu'elle possède, et non pas comme une chose qui serait éloignée. Car il faut savoir qu'il est en nous dans un fond inaccessible, d'où il sort pour se manifester et se faire sentir quand il lui plaît à l'âme. Il faut donc que l'âme, assurée de son bien, retienne en respect et en silence ses facultés, qui alors

Digitized by Google

parleraient inutilement, et qui, par leur indiscrétion, obligeraient l'Epoux à se taire. C'est la faute de la maîtresse de ne pas faire taire les enfants de la maison, aussi bien que les serviteurs qui font du bruit, pendant que l'époux lui veut parler à l'oreille. Ce Dieu d'amour suréminent, et de majesté sainte, veut qu'on le révère en l'aimant, et qu'on l'adore en le possédant en soi. Pour ce sujet, il appelle plutôt et plus souvent nos âmes ses tabernacles et ses temples, que ses couches d'amour, parce qu'il veut le respect, la retenue, la modestie et le silence de ses amantes.

Je ne puis dire quelle liberté cette présence intime et délicate de Jésus-Christ, et cette manière d'agir avec lui, ne donne pas à l'âme. Car elle la rend indépendante et dégagée de toute créature et d'elle-même, n'ayant besoin que de Jésus tout seul. Bienheureuse l'âme qui est obligée de garder le silence auprès de Dieu, et qui n'a rien qu'à l'écouter, laissant au soin de l'Epoux de l'animer par son Esprit et de l'exciter à lui parler et à l'aimer par les opérations de sa lumière et de son amour, et cela comme il lui plaît et quand il lui plaît. Je ne doute pas que, comme l'on doit rendre compte de toutes les paroles extérieures, et même de la moindre des oiseuses, qu'il n'y ait de même un compte très-exact pour les paroles inutiles de l'esprit; surtout pour celles que l'on dit à Dieu quand on traite avec lui dans le sanctuaire de l'oraison. Mon Dieu, quelle modestie n'y est point requise; quelle retenue et quel silence de toute parole humaine qui n'est pas souvent sans amour-propre et sans recherche de soi-même! Qu'il faut être en dépendance absolue de l'esprit, quand on a l'honneur d'être appelé une fois à sa sainte société, et qu'il fait la grâce à l'âme de se manifester à elle! Je me manifesterai, dit-il (*Joan.* XIV, 21), à celui qui m'aime, et je lui découvrirai, par expérience, ce que la foi lui tient caché. Je désire qu'il entre en possession des biens que je lui promets, l'épousant dans ma foi. C'est alors que l'âme connaît avec quelle retenue il faut faire sa cour à son Seigneur et quel doit être le respect qui doit accompagner l'amour de celle qui épouse son roi, etc.

LETTRE XCVIII.

De la vie de Jésus en Marie, et de Marie en Jésus, en qui l'âme se doit perdre pour être toute à Dieu.

Je suis consolé, voyant la joie et le goût que vous prenez aux choses qui regardent la divine Mère, en qui vous devez établir tout votre intérieur. Il me semble que notre aimable Tout est si content qu'on adore, qu'on imite et qu'on fasse connaître et honorer la vie divine de Jésus et de Marie, que nous ne devrions faire autre chose en ce monde. Il faut croître tous les jours dans la sainte charité, et tous les jours notre grand Tout nous donnera des moyens et des ouvertures admirables pour l'honorer et le servir. Que j'ai de joie que Jésus et Marie désirent renouveler en terre leur vie inséparable en leur religion et en leurs respects envers Dieu!

Il n'y a rien de plus admirable que cette vie de Jésus en Marie; cette sainte vie qu'il répand continuellement en elle, cette vie divine dont il l'anime, aimant en elle et y louant et adorant Dieu son Père, comme un digne supplément de son cœur, dans lequel il se dilate avec plaisir. Toute la vie de Jésus et tout son amour dans le reste de l'Eglise, et même dans ses apôtres et dans ses plus chers disciples, n'est rien en comparaison de ce qu'il est dans le cœur de Marie. Il y habite en plénitude; il y opère en l'étendue de son divin esprit; il n'est qu'un cœur, qu'une âme, qu'une vie avec elle. Il n'y a rien de plus admirable que cette union, ou pour ainsi dire cette sainte et mystérieuse unité. C'est une chose en sa consommation, qui ne se peut comprendre; et ce qui est en cela de consolant, c'est que ce chef-d'œuvre est pour durer toujours.

Oh! que Jésus est adorable dans sa Mère! On ne peut pas comprendre ce qu'il y est, et de quelle manière Dieu le fait être à elle, et se rend en elle tout elle-même. C'est une œuvre de foi, et plus il est de foi, plus il est saint et divin, et donne plus à goûter dans l'intime de l'âme. C'est un abîme d'amour et de charité que l'on ne conçoit pas; car on ne peut connaître ni l'étendue de la dilection de Jésus envers Marie, ni la force et la pureté de l'amour de Marie envers Jésus. Soyons tous perdus en lui, pour être tout ce qu'il est envers Dieu son Père et envers sa divine Mère; savoir, hostie de religion vers l'un et victime d'amour vers l'autre, pour le temps et pour l'éternité. Bénissons ce grand tout, pour qui Jésus et Marie se consomment, et renouvelons nos vœux de fidélité à l'un et à l'autre, nous consacrant en eux à Dieu, comme ses hosties de charité, qui ne désirent que leur consommation.

Je vous dirai encore que je ressentais ce matin à la prière l'union et la perte du cœur de Marie en Jésus, qui était un aliment, une vie et une joie parfaite à cette divine Mère. Le cœur de Jésus, séparé et dégagé de toutes choses, était uniquement vivant à Dieu son Père; et Marie, toute perdue en son Fils, se trouvait aussi entièrement en Dieu. Elle était pleine de ses mêmes sentiments, de ses dispositions, de ses désirs et de ses prières; en un mot, elle était plus en Jésus que toute créature. Le reste des personnes qui vivent à Dieu en ce monde paraissent si propriétaires d'elles-mêmes, si attachées à leurs sentiments, si pleines en leur cœur de leurs propres désirs, que presque tout y paraît grossier et séparé de Jésus, en comparaison des dispositions et de l'état très-pur et très-saint de Marie. Bénissons incessamment l'amour qui sait sacrifier parfaitement la créature et la consommer en un pour la gloire de Dieu. Je désire de tout mon cœur que la divine Mère achève son ouvrage en vous pour toute l'éternité, et qu'elle vous tienne toujours perdue en elle, afin que vous ne puissiez rien sur

Digitized by Google

vous, et que ni Satan, ni le monde, ni aucune créature ne trouvent accès pour blesser votre cœur, qui doit être inviolable, en l'imitation de Marie. Je suis en elle tout vôtre, sans réserve pour la sainte éternité. Adieu.

LETTRE XCIX.

Sa dévotion et son amour pour la très-sainte Vierge.

Votre dernière lettre m'a servi de préparation au saint Jubilé, que j'ai tâché d'achever aujourd'hui par Jésus en la très-sainte Vierge, qui m'a paru comme mon jubilé et le trésor des grâces et de l'amour qui devait faire tout mon bien. Elle a bien voulu ce matin, au très-saint sacrifice de la Messe, offrir ce divin mystère en l'honneur de la délivrance des douleurs de Jésus-Christ son Fils, pour être aussi ma propre délivrance et me tirer de l'esclavage de mes péchés. Il lui a plu aussi me faire sentir la plénitude de ses trésors divins, et donner la paix à mon âme en ce saint sacrifice, que je présentais dans les intentions de notre jubilé, et que j'offrais aussi pour vous, demandant à la divine Mère qu'elle vous accordât le même bien qu'elle me faisait. Je m'en vais travailler en la force de la divine Maîtresse, en laquelle son Fils me veut être plus que jamais toutes choses. Je prie Dieu qu'en aucun moment de ma vie je n'aie de regard intérieur que vers la sainte Vierge pleine de Jésus, de laquelle l'ordre de Dieu m'a rendu si dépendant, que je ne trouve rien hors de là qui me touche. Il me semble que je suis infiniment heureux et obligé à la divine majesté de me rendre un tel bien nécessaire, et que j'aie une obligation telle que celle de mon salut et de l'éternité, pour être lié à elle. J'ai demandé autrefois de tout mon cœur cette grâce. Elle m'est maintenant présentée, et je la tiens infiniment chère à mon âme, de même que je la souhaite à la vôtre, selon le saint désir de Dieu qui me paraît tel sur vous.

LETTRE C.

Il reprend une personne de la crainte qu'elle avait eue qu'il ne fît lire à d'autres les lettres qu'elle lui écrivait.

Eh bien! ma très-chère et très-unique Fille! que je rougis de vous nommer ainsi, voyant tant de dignes et de pieux hommes vous nommer mère et sœur! vous oubliez bien aisément les protestations que je vous ai faites par mes lettres, et combien de joie je recevais à la vue des vôtres. J'ai été souvent dans l'impuissance de les lire, mais je les regarde plutôt que de permettre que personne les lise à mon soulagement, sachant bien de quelle nature elles sont. Mon Dieu, ma chère Fille, qu'il faudra bien étouffer de réflexions de cet esprit si vif, et aller plus simplement et plus rondement en besogne, comme le doivent faire les Chrétiens, qui doivent être simples ainsi que des colombes! Quoi! ma pauvre et très-unique, que votre esprit aille jusque-là, que de se méfier de notre charité envers elle, quand je lui parle de la Providence, dont nous sommes les enfants inséparables, et de se laisser serrer le cœur et avoir soupçon de la charité de ce Père, qui n'a rien de si cher au monde que sa pauvre fille. Oui, je vous le répète, je n'ai rien au monde de plus cher en Notre-Seigneur que vous. Quel sujet donc de me soupçonner et de traiter avec moi comme vous faites? Vous avez en apparence quelque sujet de plainte de ce que je ne vous fais point de réponse, mais en vérité vous n'en avez pas, et vous serez contente quand vous saurez que j'avais un mal de tête qui m'en empêchait, et qui, jusqu'à présent, m'a empêché de lire plusieurs lettres assez importantes. J'ai eu aujourd'hui un intervalle assez heureux, et je vous puis dire, en notre Maître, que vous écrire m'a été une joie, et que j'ai souffert peine en écrivant ailleurs. Donc, ma très-chère Fille, apprenez encore une fois les dispositions de mon âme pour la vôtre, et les désirs que j'ai de vous servir en Jésus-Christ, qui m'obligent, nonobstant ma confusion, de vous appeler ma très-chère et unique Fille.

LETTRE CI.

Il montre les avantages qu'il y a à suivre les voies communes.

Je bénis Dieu de ce qu'il vous fait suivre la vie commune. Tenez-vous toujours dans cette voie sûre, qui est celle que Notre-Seigneur même et sa très-sainte Mère ont tenue pendant leur vie. Ils pouvaient bien embrasser des voies extraordinaires et singulières; mais ils ont voulu s'en abstenir, pour donner aux hommes l'exemple de la vie commune. Il ne faut pas tenter Dieu, et le vouloir obliger à faire des miracles pour nous. Ce serait une voie pernicieuse, et qui ne serait pas exempte de superbe cachée. Si vous vous considérez toujours comme très-vile et très-misérable pécheresse, il ne vous viendra jamais en l'esprit que Dieu doive faire pour vous des choses extraordinaires.

Le Fils de Dieu n'a pas voulu suivre la vie de saint Jean, qui était si sainte et si extraordinaire; et il en prend une commune pour nous en donner l'exemple. Une vie humble et cachée est bien plus précieuse aux yeux de Jésus et de Marie que toutes ces voies singulières, dont la perfection extérieure flatte toujours l'amour-propre. La soumission d'esprit à ceux que le Fils de Dieu a établis sur nous est préférable aux choses les plus éclatantes qui vous peuvent venir dans l'esprit. Faites toujours cas des voies humbles et cachées qui vous conduisent à la vie intérieure de Jésus. Elles sont d'autant plus excellentes qu'elles n'ont que Dieu pour témoin et le Saint-Esprit pour principe. C'est là où la vanité n'a point de part, parce que toutes ces choses sont cachées à ses yeux. Bienheureux celui qui soustrait tous les jours quelque repas à la superbe. Elle demande sans cesse à manger et à mordre dans nos œuvres. Et bienheureux le jeûne qui fait languir notre amour-

Digitized by Google

propre et notre vanité. C'est un jeûne intérieur qui est d'autant plus excellent que l'extérieur, que si celui-ci n'est bien détrempé dans l'humilité et dans les mortifications sensibles, il nourrit souvent et engraisse notre propre volonté. Témoin la peine que nous souffrons lorsqu'on vient à nous l'empêcher et à contredire en cela à notre désir.

Voyez comme j'use toujours du droit que vous m'avez donné sur vous, n'oubliant jamais votre âme et ses besoins devant Notre-Seigneur. Je perdrais la charité paternelle, si de temps en temps je n'exerçais en vous les vertus chrétiennes; et je ne cesserais point que vous ne me déclariez que vous en êtes lassée, et que cela ne vous plaît pas. Notre-Seigneur nous apprend qu'il faut souvent tailler la vigne, afin qu'elle apporte plus de fruit.

LETTRE CII.

Qu'il faut attendre en paix la manifestation des ordres et des desseins de Notre-Seigneur sur nous.

Je n'ai point d'ouverture certaine sur ce que Dieu peut demander de vous. Les moments du Seigneur ne sont pas encore venus. Cependant tenez-vous simplement en paix en lui et en sa divine Mère, attendant ses ordres, et les saintes ouvertures de sa divine volonté. Dieu est au ciel vivant en sainteté au milieu de la splendeur de sa lumière; et nous sommes ici-bas en terre dans les ténèbres et dans l'obscurité, où il veut que nous gémissions en notre exil. C'est un état pénible et bien contraire à la prudence des enfants du siècle, qui veulent toujours savoir à point nommé ce qu'ils feront et ce qu'ils deviendront. Il n'en est pas de même des enfants de Dieu. Ils ont une sagesse qui les rend dépendants de lui à tout moment, qui les tient continuellement attentifs pour apprendre sa volonté, et qui, leur faisant demander qu'il se manifeste en la manière qu'il lui plaira, les tient dans une confiance certaine qu'il le fera dans son temps et dans l'ordre qu'il a promis à son Eglise.

Notre bon Père est si aise de voir ses enfants faire profession de ne savoir où ils vont et de marcher à tâtons en attendant ses ordres et sa voix, pour la suivre avec fidélité; il est si content de les voir, dans cet état, ne vouloir pas seulement ouvrir les yeux ni se servir de leur prudence pour se conduire eux-mêmes et sortir de la voie pénible de la foi, qui est si sûre et si avantageuse à l'âme; cette voie est si certaine et si infaillible, qu'elle ne peut non plus manquer que Dieu même, qui a le droit de tenter ses enfants, mais qui, en prenant expérience de leur fidélité tout autant qu'il lui plaît, ne laisse pourtant jamais manquer pour un moment la lumière et le secours aux âmes qui l'attendent en paix, en patience et en confiance.

Dieu tente lui-même ses enfants, et les tente en diverses manières pour éprouver leur foi et leur fidélité. Tantôt il permet qu'ils soient persécutés; après il suspend pour quelque temps l'effet des violences qui les pressent : puis il fait naître d'autres peines qui les tourmentent d'une nouvelle manière, en sorte qu'ils voient que la fin d'une tentation est le commencement d'une autre. *La vie* du Chrétien, dit Job (VII, 1), *est une milice* et un combat perpétuel, dans lequel Dieu exerce l'âme pour la dégager et la détacher des créatures et d'elle-même. Et c'est ce que la sagesse du monde a peine de souffrir; car, comme elle porte l'homme à se fier à soi-même, et à se régler par sa propre prudence, elle ne peut, sans une peine extrême, se voir suspendue hors de soi, et dépendante continuellement d'autrui et de Dieu même, à moins que la foi ne l'abîme et ne l'absorbe. Il faut que vous imitiez Abraham, ce modèle admirable d'une foi parfaite, afin que, vous oubliant vous-même, vous marchiez en foi, vous alliez en espérance contre espérance, et vous vous teniez certaine que Dieu, le Père des croyants, sera le vôtre, et ne vous laissera pas dans vos besoins. Quand le temps sera venu de vous faire voir sa volonté, à laquelle il veut cependant que vous vous abandonniez et que vous vous soumettiez en paix et en foi, il vous manifestera plus clair que le jour ce qu'il désirera de vous. En attendant, aimez votre cher et unique Epoux Jésus, de dessus lequel vous ne devez pas, même pour un instant, retirer votre vue ni votre cœur, étant toute à lui et ne vivant que pour lui. Adieu. Je le prie qu'il vous détache de vous et de toutes choses.

LETTRE CIII.

Il conseille à une personne de s'humilier pour honorer Jésus-Christ ressuscité, et lui donne plusieurs avis très-utiles sur ce sujet.

Le temps de la résurrection où nous sommes demande que nous adorions l'état parfait de Jésus-Christ en ce mystère. Il faut pour cela nous humilier en sa présence, et nous confondre de l'état de pécheur et de corruption où nous sommes réduits. Il faut désirer de rendre hommage par cet état à celui de Jésus-Christ, nous réjouissant de ce qu'il n'a rien de nos infirmités, et de ce que maintenant il est sorti de l'abjection où il vivait en ce monde, sous la résidence de la chair de péché. Il faut soupirer incessamment après cet esprit intérieur et adorable qui l'animait en terre, et qui fondait en lui la vie intérieure des Chrétiens, leur préparant un esprit nouveau, tout opposé en ses sentiments à la vie grossière et maligne de notre chair.

Outre l'oraison mentale que vous ferez pour cela assidûment par application à Jésus-Christ, toujours humilié et anéanti en son intérieur, et que vous ferez avec grande simplicité, confiance, ferveur et persévérance, vous userez de temps en temps de certains traits d'amour et d'élans vers ce même esprit de Jésus-Christ, par des élé-

Digitized by Google

vations simples et ardentes, mais fréquentes, lui demandant qu'il vienne en vous comme principe de la vie chrétienne, et le suppliant de remplir votre âme des mêmes sentiments dont il remplissait celle de votre divin Maître, et entre autres du sentiment qui inclinait son cœur à l'humiliation, et lui faisait si fort aimer les choses basses et méprisables. Vous le conjurerez de détruire en vous ce désir si naturel à tous les hommes qui leur fait souhaiter la grandeur; et les porte à rechercher l'estime, l'amitié, la flatterie et l'applaudissement des créatures.

Vous pourrez en ces élévations intérieures vous servir de ces paroles de l'Ecriture sainte, que prononçait si amoureusement la reine Esther, comme figure de l'humble reine du ciel, la sainte Vierge, en l'union de laquelle vous les pourrez dire : *Mon Dieu, j'ai en horreur tout signe de grandeur et toute marque de superbe.* (*Esther* XIV, 16.) Vous serez soigneux, dans les occasions d'estime et d'applaudissement, d'être en séparation et en éloignement de ces choses, redonnant tout à Dieu comme à l'auteur de toute perfection, et qui seul mérite de l'honneur et de la louange pour son ouvrage.

Vous pourrez aussi vous servir fréquemment de cette prière : *Veni, Spiritus humilitatis, reple tuorum corda fidelium, et tui amoris in eis ignem accende.* « Venez, esprit d'humilité de Jésus-Christ, remplissez le cœur de votre serviteur, et y allumez le feu de votre amour.»

S'il s'élève en vous quelque mouvement de superbe ou de complaisance pour vous-même, vous entrerez en zèle et en horreur contre vous et contre ce fonds malin de péché qui vit en votre chair : ce que vous ferez en union à l'esprit intérieur de Notre-Seigneur, invoquant l'esprit d'humiliation du Fils de Dieu, et le priant de s'établir en vous, et d'y former des sentiments parfaits d'anéantissement. Vous pouvez même à cette intention vous exercer pendant la journée à quelques mortifications extérieures de vos sens, et à quelque sacrifice intérieur et extérieur de vous-même.

Si outre les désirs de superbe, vous vous trouvez quelquefois assiégé ou environné de pensées de vanité, il faudra vous unir encore intimement à Jésus-Christ en vous; car il faut se servir de toutes choses pour s'élever et s'unir à lui; et comme il est la vraie lumière qui chasse le mensonge et son obscurité, il fera dissiper et évanouir tous ces fantômes. Que si, après l'union intime de votre âme avec Jésus-Christ, il reste encore quelque chose d'importun qui voltige autour de vous, méprisez tout cela. Car la peine que cela vous donne marque assez la condamnation et l'aversion de votre cœur, et les choses extérieures ne nuiront jamais à un esprit et à une volonté unis à Jésus-Christ en son intérieur.

L'âme, établie et renouvelée en Jésus-Christ, trouve en lui un fort qui lui doit faire mépriser toutes les attaques extérieures de l'ennemi, qui souvent ne nous approche par la permission de Dieu, qu'afin que nous rentrions soudain en notre forteresse, et que nous retournions à notre refuge, duquel, par négligence ou par divagation inutile, nous nous étions éloignés.

Que l'âme fidèle se souvienne que plus elle est aimée de Jésus-Christ son Epoux, plus il se sert d'inventions pour la tenir proche de lui; tantôt par tentations, tantôt par la croix, tantôt par la solitude et tantôt par les seuls attraits et par des sollicitations intérieures, qui suffisent souvent pour l'attirer à lui, et pour la mettre en état, qu'étant libre et dégagée de toutes choses et d'elle-même, il puisse la posséder pleinement.

Ne vous contentez pas aussi d'attirer à vous une fois ou deux seulement l'Esprit saint de Jésus-Christ; car il faut, non-seulement qu'il s'établisse en vous et qu'il y vive, mais qu'il y croisse, qu'il s'y fortifie, et qu'il consomme votre cœur dans les sentiments parfaits de sa vie humble et anéantie. C'est pourquoi, après que par vos prières et par la contrition de votre cœur, il se sera établi dans votre âme, vous lui donnerez lieu d'y faire progrès : 1° par la mortification; 2° par l'action; 3° par la récollection en Jésus-Christ.

Ne perdez jamais les sentiments d'humiliation que vous aurez une fois puisés dans l'esprit de Notre-Seigneur, qui, étant la source de votre vie, doit après abreuver, nourrir et vivifier toutes les œuvres, soit extérieures, soit intérieures de votre journée. C'est pourquoi, sans sortir de cet état d'anéantissement, exercez-vous souvent par des actes fréquents à de bas sentiments de vous-même, vous réjouissant devant Dieu de ce que votre vileté et votre abjection adorent sa grandeur, sa majesté et sa magnificence. Il faut aussi vous exercer aux œuvres extérieures de bassesse et d'humiliation, autant que la prudence chrétienne le peut permettre, embrassant surtout avec plaisir celles que la Providence divine vous présente en votre condition, et étant soigneux de les remplir toutes de l'esprit intérieur d'humiliation et d'anéantissement, qui vous tienne beaucoup au-dessous des actions les plus basses et les plus abjectes que vous pourriez pratiquer, sans interrompre jamais ces exercices, jusqu'à ce que vous ayez acquis une telle facilité, promptitude, joie et fidélité dans les rencontres qui se présenteront, que vous ne soyez jamais surpris pour quelque occasion que ce puisse être.

Comme vous devez porter partout le sentiment de votre propre abjection, soit dans les œuvres qui regardent Dieu, soit dans celles qui concernent le prochain, ou qui vous regardent vous-même; ne paraissez jamais devant Dieu que couvert de confusion, et anéanti en sa présence, comme un pauvre pécheur, rougissant d'être obligé de paraître devant lui en cet état. Si vous approchez des sacrements, et que vous vous

Digitized by Google

exerciez en quelque œuvre de piété, que ce soit toujours en cette disposition. Et si les sentiments de la grâce de Dieu semblent effacer quelquefois la honte et lever la confusion de votre âme, ne laissez pas de conserver toujours en vous cette même disposition d'anéantissement. Car, quoiqu'elle paraisse cesser pour quelque temps, il faut qu'au premier retour à Dieu et dans vos premiers exercices, après que ces sentiments familiers de grâce seront passés, vous la rappeliez aussitôt, la faisant comme sortir du fond intérieur où l'Esprit-Saint vous tenait recueilli.

Que si vous traitez avec le prochain, vivez aussi avec lui dans un esprit anéanti, adorant Dieu et ses divines perfections; ne souffrant jamais aucune pensée, ni de mépris pour lui, ni d'estime pour vous; et prenant bien garde de ne dire jamais aucune parole pour paraître ou pour vous en faire estimer; car c'est ce que l'esprit humilié de Jésus-Christ en nous ne souffre point; au contraire, il opère en notre âme un oubli et une confusion de nous-mêmes, et une vue et estime de la perfection de nos frères en qui Dieu établit sa résidence. Et c'est là l'artifice amoureux de l'esprit d'humilité, d'ouvrir les yeux sur les perfections des autres pour y adorer Dieu qui les y met; et de ne voir en nous que nos défauts et nos imperfections pour nous tenir toujours anéantis en leur présence. Ce n'est pas que l'esprit de religion et de gratitude envers Dieu ne nous ouvre bien aussi quelquefois les yeux sur les biens et les grâces qu'il met en nous, pour l'en remercier et l'en bénir en notre intérieur : mais, pour l'humilité, elle nous les cache autant qu'elle peut, pour nous obliger à ne nous voir que comme dénués de tout, et indignes de toute grâce.

Ainsi, à l'égard de vous-même, il faut vous tenir toujours pour la chose la plus abjecte et la plus vile qui soit au monde. Car qu'y a-t-il de plus bas et de plus vil que le néant et le péché qui sont en nous? Par le néant ne sommes-nous pas dignes de tout mépris, de tout délaissement et d'un entier oubli? Et par le péché dont nous sommes tous remplis, et dont toute la nature est abreuvée, ne sommes-nous pas dignes des injures les plus honteuses, des accusations les plus infâmes, des calomnies les plus noires, des contradictions, des persécutions, des supplices, des agonies et des morts les plus sanglantes de la terre? En un mot, tout ce que l'on peut faire, dire ou penser à notre désavantage, est au-dessous de ce que nous méritons, puisque nous ne pouvons par nous-mêmes mériter que l'enfer.

Enfin, pour quelque grâce que vous receviez de Dieu, n'oubliez jamais ce que vous êtes par vous-même. La vue de la foi vous doit rendre votre misère si familière, et vous devez être tellement instruit du fond de crime et de péché qui est en vous, que vous ne vous étonniez jamais de vos chutes, mais que vous ne vous estimiez aussi jamais pour les dons de Dieu, ayant toujours en vous un discernement habituel, par lequel vous voyez distinctement les dons de Dieu en vous, naissant de lui incessamment, et vos propres misères naissant de votre fond et de l'abîme de votre impureté. En vue de quoi il faut que vous disiez souvent avec le Prophète : A vous seul, ô mon Dieu! honneur et gloire pour tous vos biens : et à moi confusion et mépris pour mes misères. (*Dan.* IX, 7.)

LETTRE CIV.

Il exhorte une bonne âme à ne point s'attacher aux dons sensibles, et à ne point désirer des grâces extraordinaires.

Vous ne doutez pas de toute la part que je prends à l'affliction que vous avez de vous voir privée de l'oraison active, qui était l'unique joie qui vous restait en cette vie. Je sais ce que vaut ce sacrifice, puisque je suis depuis un an et plus dans cet exercice. Rien n'est plus riche, plus précieux, ni plus sanctifiant; et rien aussi ne vous rendra plus agréable à Dieu. Vous me mandez la peine que vous aurez en ces jours de ne pas rendre vos devoirs à Jésus en adhérant à ses grâces. Je ne puis pas empêcher votre souverain directeur de vous faire des faveurs extraordinaires et très-sensibles, mais j'ai bien le pouvoir de vous défendre de vous y appliquer. Le directeur de sainte Thérèse ne pouvait pas empêcher le crucifix de lui apparaître; mais il avait bien le pouvoir de faire cracher la bonne fille contre le crucifix sans l'offenser. Je ne vous dis pas de faire la même chose, mais je vous prie, quand vous recevrez de ces grâces sensibles, de vous retirer en la très-sainte Vierge, qui est votre retraite certaine, et qui vous servira toujours de supplément auprès de Jésus-Christ; et en elle vous trouverez par la foi insensible, plus de fond de devoirs que vous ne lui en pourriez rendre par vous-même.

Je vous ai dit souvent de vous détacher le plus que vous pourrez de ces faveurs sensibles, pour vous attacher uniquement à Dieu, et pour ne voir purement que lui en toutes choses. Et cela vous est absolument nécessaire. Car autrement l'amour-propre et la superbe se mêleront tellement avec les dons de Dieu en vous, que vous demeurerez vide de Notre-Seigneur et toute pleine d'illusions. C'est là ordinairement où, par permission de Dieu, le diable se fourre. Car, parce qu'on aura estimé les dons de Dieu au-dessus de Dieu même, il laisse au démon la puissance d'en fournir d'autres que les siens à nos appétits affamés; et comme l'âme ne voit pas alors que c'est par justice et par miséricorde tout ensemble que Dieu se retire, et qu'il la sèvre de peur de gâter son estomac, elle ne laisse pas de désirer toujours les goûts, et de vouloir des plaisirs sensibles dans la grâce. De sorte que l'ennemi en substituant d'autres, qui ne sont que de faux dons, de fausses grâces et de pures illusions, elle se trouve séduite par sa faute et par le trop grand amour

Digitized by Google

des plaisirs spirituels qu'elle cherche avec impureté, au défaut de ceux du corps qu'elle a quittés.

Ainsi, autant que vous pourrez, sevrez-vous de ces goûts et ne goûtez point ces sentiments que vous remarquez aller jusqu'au corps, ensuite de quelque mouvement intérieur que le Saint-Esprit aura opéré dans votre âme ; mais soyez seulement fidèle à conserver dans votre cœur la vérité des sentiments intérieurs de ce divin Esprit. Il faut, comme dit l'Ecriture sainte, séparer le précieux du vil. Or le sentiment extérieur et corporel est une chose extrêmement vile, auprès de l'opération précieuse du Saint-Esprit dans l'âme, et pour l'ordinaire, la privation du vil est la conservation et l'augmentation du précieux; et, selon la promesse de l'Evangile, elle mérite auprès de Dieu la récompense au centuple, c'est-à-dire la grâce et les dons intérieurs que Jésus-Christ donne en échange aux âmes qui se sèvrent pour lui des biens extérieurs.

Vous savez même l'inconvénient qui vous arrive quand vous vous arrêtez à ces goûts, et comme, en épuisant votre corps et le rendant infirme, ils vous mettent hors d'état de servir Dieu et le prochain. Ainsi ne laissez jamais aller votre cœur au désir de ces consolations sensibles, ni d'aucune autre grâce extraordinaire ; une âme humble a un extrême éloignement de ces désirs. Il y a une infinité de personnes qui se perdent en s'y amusant; et souvent même, sous de beaux prétextes, elles ne se contentent pas des lumières ordinaires et des simples motions dont le Saint-Esprit les touche par inspiration commune pour les solliciter à leur devoir ; mais elles demandent des miracles; elles souhaitent des lumières extraordinaires; elles désirent des extases, des ravissements et des transports; elles voudraient toujours des révélations et des merveilles qui les obligeassent tellement à recevoir l'Epoux, que l'on pût dire : *Digitus Dei est hic : « Le doigt de Dieu*, c'est-à-dire l'opération extraordinaire du Saint-Esprit, *est ici.* » (*Exod.* VIII, 19.) Or c'est ce qui déplaît extrêmement à Dieu, car il veut que l'on se contente de la conduite de la foi, et qu'on ne cherche point d'autre voie, parce que ce serait un orgueil, une curiosité et une impureté qui lui seraient insupportables. Ce serait un orgueil, comme s'il fallait qu'il travaillât extraordinairement pour nous; ce serait aussi une curiosité, car en désirant des choses nouvelles et singulières, on se repaîtrait de vent, sans s'arrêter au solide du service de Dieu, qui n'est rien moins que toutes ces choses; ce serait même une impureté; car, outre la propre satisfaction sensible que l'on y goûterait, on n'aurait plus de pure attention à regarder Dieu, ni à l'aimer ; mais d'un œil louche et d'un regard gauchissant, on s'amuserait à des niaiseries et à des bagatelles, on aimerait ces petites choses, on en serait friand, et on s'y arrêterait d'une telle manière, qu'on ne pourrait plus goûter Dieu quand il viendrait tout seul sans ces douceurs.

Il me semblait, ces jours passés, que c'était là le sujet qui le portait dans le *Cantique* à s'éloigner de son épouse ; car la nuit, qui est le temps où il s'approche d'elle, et la manière dont il la vient visiter, c'est-à-dire sans éclat et sans bruit, et sans la prévenir de lumières éclatantes, sont une expression de la voie de la foi ; et comme elle fait difficulté de le recevoir en cet état : *Exspoliavi me*, lui dit-elle, *tunica mea, quomodo induar illa? lavi pedes meos, quomodo inquinabo illos?* (*Cant.* V, 3.) Il se retire d'auprès d'elle avec douleur, en sorte qu'elle ne le retrouve qu'après beaucoup de recherches et de travaux, et après avoir essuyé de grands périls.

Ne donnez point ce sujet de douleur à votre Epoux et ne vous exposez pas à vous faire ce tort à vous-même. Regardez ses goûts, ses sentiments, ses lumières et ses révélations comme lui étant à charge, si ce n'est que malgré vous et contre votre recherche il les répande exprès en votre âme pour le bien de l'Eglise. Et au lieu de vous arrêter à des lumières apparentes ou à des faveurs passagères, attachez-vous à Dieu seul, qui est toujours la vérité de la lumière et le solide jour, quoiqu'il vienne à vous en ténèbres et enveloppé sous l'ombre de la foi. Ainsi, quoiqu'il quitte ces petits sentiments et ces tendresses, sous lesquels il s'approche des amantes imparfaites et qui ont besoin de ses attraits pour l'aimer, recevez-le toujours avec le même amour, puisque c'est pour s'unir à vous plus intimement qu'il se présente de la sorte, et qu'il ne se dépouille de toutes ces caresses sensibles et corporelles, qui sont comme un vêtement importun à ce saint amant qui veut des approches plus pures et plus intimes, que pour se donner à vous dans la pureté de la foi.

LETTRE CV.

Il console une personne sur quelque peine qu'elle avait de ce qu'il ne lui avait pas écrit. — Il lui conseille de se retirer du siècle, si elle y est inutile pour le service de Dieu, et de ménager sa retraite avec douceur et sagesse.

Je ne vous puis exprimer la douleur que j'ai ressentie lorsque j'ai appris par votre lettre que vous avez été privée de la consolation et du soutien dont la Providence de Dieu a accoutumé de vous fortifier dans le temps de vos besoins par nos chétifs écrits. Je ne vous célerai pas que, dans le temps de votre peine, je ressentis, par une grâce de Dieu particulière, l'état de votre âme affligée et même un peu peinée contre ce pauvre pécheur très-infidèle à votre service, et très-attentif à satisfaire aux justes désirs de votre cœur. Car je vous avais écrit soigneusement selon mon désir et mes obligations, quoique imparfaitement, et j'avais abandonné le tout à Notre-Seigneur et à sa divine Mère. Mais je vois maintenant que le

Digitized by Google

sujet est juste de votre part, et de la mienne innocent, puisque, vous ayant adressé un gros paquet, vous ne l'avez pas encore reçu. Vous en aviez doublement besoin, comme je l'apprends par votre dernière, qui me fait voir que les choses ne cessent point, et qu'il y a grande apparence qu'elles n'en demeureront pas là. Je vous avoue que j'en souffre beaucoup et que je recommande incessamment à Dieu cette affaire si importante et si difficile à accomplir, soit à cause de toute votre famille, si intéressée en cela, soit à cause de la personne que vous savez.

Je vous proposai par le dernier ordinaire, le sentiment solide et assuré qui regarde le temporel, que tout homme de bon sens jugera être comme je vous l'ai écrit, mais que je ne croyais pas être un motif suffisant pour reculer ou pour avancer dans la recherche du repos où l'Epoux semble vous appeler. De plus, je ne vous en écrivis pas déterminément, à cause du peu de temps que j'avais eu pour présenter cela à Dieu; et je vous demandais vos sentiments, auxquels je veux déférer d'autant plus en cette rencontre, que, vous voyant dénuée de toute propre volonté, j'espère y trouver du secours solide et selon Dieu, pour me déterminer avec vous, sans quoi je ne puis pleinement et fortement vous bien résoudre. Depuis ce temps-là j'ai examiné plus à loisir l'affaire du côté du spirituel, qui est le principal, et dont le tout dépend. Mais, comme vous le voyez mieux que moi, vous m'en devez avertir fidèlement, afin que je vous parle après avec certitude.

Examinez donc si vous êtes encore en état de faire quelque chose pour Dieu dans l'esprit de la personne que vous savez, et de lui pouvoir être utile à l'avenir pour la religion et pour l'Eglise. Car si vous perdez crédit et que vous lui soyez inutile; si vous ne profitez de rien, et que vous ayez les mains et la langue liées pour opérer et proposer le bien; si vous ne voyez point que cela change, et que pendant ce temps-là la mauvaise humeur de l'autre s'augmente, il n'y a point de doute que vous ne deviez venir chercher la solitude où le céleste Epoux vous attend pour vous parler au cœur, selon la promesse qu'il en a faite dans l'Ecriture : *Je la mènerai*, dit-il, *dans la solitude, et je lui parlerai au cœur.* (*Osee* II, 14.) Vous ne pouvez que vous ne tentiez de bonne grâce votre départ, et que vous ne demandiez la permission de traiter de votre charge; vous verrez même par là le sentiment de M***, et vous connaîtrez la disposition de son esprit, et de quelle force il peut et veut agir dans cette affaire. Il est bien difficile, après les choses où il a cédé depuis peu, qu'il puisse se faire cette violence et tenir bon contre cela. Oh! que Dieu est bon de vous convaincre de la vanité du monde, de vous ouvrir son cœur et de vous préparer un lieu de paix pour votre chère demeure!

Tout ceci demande douceur, sagesse, agrément, pour ne rien faire qu'en l'esprit de Notre-Seigneur, qui prépare toujours les choses avec suavité et avec efficace, et qui mûrit peu à peu ses fruits, pour les faire tomber d'eux-mêmes et les séparer de leurs arbres. Vous voyez par expérience ces choses; il les faut ménager selon cet esprit admirable de grâce et de bénédiction, et vous y conduire en la manière de votre divin et admirable Epoux. Prenez le temps et le loisir pour exécuter ce que je vous marque ici.

Je vous demande surtout deux choses : l'une est de consulter votre intérieur et me mander en simplicité ce qui s'y passe sur cela; car vous devez être en part de votre vocation, et la première manifestation s'en doit faire à votre cœur. Ce sera ensuite à nous à déclarer si les choses sont de Dieu, par toutes les circonstances intérieures et extérieures, que nous devons examiner selon la foi, après votre rapport; et, par l'examen de nos cœurs en l'unité de l'esprit divin qui les doit animer, nous verrons clairement la volonté du souverain qui conduit son ouvrage en l'Eglise, et qui ne laisse point tomber en confusion ceux qui le cherchent en confiance. La seconde chose que je vous demande est d'examiner en vérité et en sincérité si, dans le lieu et l'état où vous êtes, il y a espérance que vous puissiez encore faire quelque chose pour Dieu, et si vous voyez quelque utilité de votre séjour et de votre demeure à la cour; car, si vous n'y voyez rien à faire, vous serez obligée de vous mettre en liberté.

Mon Dieu, mon enfant, où êtes-vous? Que j'en suis en peine à toute heure! Je vous prie de croire que je ne suis jamais hors d'avec vous pour le soin du succès des volontés de Dieu sur vous. Il suppléera à tout avec suavité, sagesse et puissance.

Je vous ai écrit les trois ordinaires derniers avec tout le soin que j'ai pu et que ma santé m'a pu permettre, pour satisfaire au défaut de ce que j'eusse souhaité de faire pour soulager et adoucir votre croix, qui est plus mienne que vôtre. Adieu.

LETTRE CVI.

Il porte une âme au pur amour de Notre-Seigneur.

Je prie Notre-Seigneur de vous donner la santé qu'il juge vous être nécessaire pour son divin service et pour la perfection de votre âme, à quoi vous devez sacrifier toutes choses. Ne doutez point de la charité entière de votre Jésus, qui vous est toujours présent, et qui ne se lasse jamais de vous vouloir tout le bien imaginable et plus que vous ne sauriez penser. Ce qui est éternel ne passe point, et l'amour qui a été allumé en lui dès les premiers moments de sa génération dans le sein de son Père, lui sert de règle pour l'amour et la charité parfaite et éternelle qu'il vous porte en l'Eglise.

Vivez inébranlable sur ce fondement, qui doit être aussi le fondement de votre paix

Digitized by Google

et de votre joie, et qui vous dilatera le cœur, comme l'Apôtre le désire (*II Cor.* VI, 13), pour opérer avec plus de ferveur, plus de zèle, plus de force et de perfection. Que votre cœur se brûle et se consomme en la pureté du saint amour, et que la sainte Vierge soit la fournaise ardente qui vous tienne perdue, comme les enfants de Babylone, en Jésus-Christ, qui seul vive et règne en votre intérieur, comme il fait dans tous les saints et dans tous les anges du ciel. Je gémis bien de n'être pas en cet état, et de me voir encore sur la terre si rempli de moi-même. Que la puissance de Marie en Jésus, cette puissance de sainteté et cette fécondité divine, anéantisse toute génération d'Adam, en vous et en moi et en toute l'Eglise, pour n'y former que Jésus-Christ régnant et triomphant. N'est-ce pas là votre souhait, que votre cher Epoux soit honoré et glorifié, et qu'il règne partout? Ne passez-vous pas les jours entiers dans ce saint exercice de l'amour? Votre cœur ne soupire-t-il pas après Jésus? Ne s'écoule-t-il pas et ne se liquéfie-t-il point en lui? Le feu fait fondre l'acier, pourquoi l'amour ne fera-t-il pas le même sur votre cœur? Sus donc, ma très-chère Fille, aimez uniquement, et, mille fois le jour, faites des actes d'amour de Jésus votre amour. Que ce Tout est aimable, qui a tant d'amour pour son épouse! Qu'il mérite d'être servi et aimé fortement et courageusement dans l'oubli de toutes choses! Encore une fois, allons à l'amour qui doit être le tout unique de ses amantes, et hors duquel elles ne doivent plus être ni vivre en elles-mêmes.

LETTRE CVII.

Comment il faut converser avec les âmes élevées qui reçoivent beaucoup de Dieu.

Vous pouvez continuer de voir la personne dont vous m'avez écrit. Bien loin de le trouver mauvais, je crois que vous ferez bien d'avoir pour elle une entière ouverture, puisque Notre-Seigneur lui en donne une si grande pour vous. C'est une âme de grâce qui a grande part aux secrets de l'Epoux, et dont je ne doute point que l'entretien ne vous soit très-utile; mais prenez bien garde que le récit de ces grâces et de ces faveurs singulières qu'elle reçoit de la miséricorde de Dieu n'excite en vous un esprit de curiosité, de jalousie, d'envie, d'attache ou d'amusement à sa personne. Ce sont là les mauvais effets que la communication avec les âmes élevées, et qui reçoivent beaucoup de Dieu, laissent souvent dans les cœurs mal disposés. Vous savez combien sur cela vous devez craindre, et combien dans ces rencontres vous devez vous rendre fidèle aux pratiques que je vous ai données.

Il faut, dans l'entretien non-seulement de cette personne, mais de toutes les autres si saintes que vous voyez souvent, élever d'abord votre esprit à Dieu pour adorer et admirer sa bonté infinie, qui se communique si libéralement hors de lui, et qui par là nous apprend bien à ne point faire les chiches de nos personnes, les avares dans nos entretiens, les retenus dans la communication des biens qui sont entre nos mains, puisqu'un Dieu est si libéral et si ouvert pour nous.

Secondement, il est bon de vous réjouir de la satisfaction que Dieu prend à se communiquer; mais de vous en réjouir d'une telle manière, que vous ayez plus de consolation et plus de joie de cette satisfaction de Dieu que de tous les biens qui vous en peuvent arriver, ou aux âmes qui reçoivent ses plus intimes communications.

Troisièmement, il faut vous réjouir encore du bien de votre prochain, et du choix qu'il plaît à Dieu d'en faire pour lui communiquer ses grâces, et les verser dans son âme : en sorte que vous ayez plus de joie de ce qu'il les reçoit que si vous les receviez vous-même, dans l'espérance qu'il en usera mieux que vous pour la gloire de Dieu.

Quatrièmement, il faut remercier Dieu pour lui de toutes les grâces qu'il lui fait, vous en détachant le plus que vous pourrez, pour vous attacher uniquement à Dieu, et pour ne voir que lui purement en toutes choses. Autrement l'amour-propre et la superbe se mêleront tellement avec le désir de ces mêmes grâces en vous, que vous demeurerez vide de Dieu, et très-souvent tout rempli d'illusion. C'est de quoi j'ai cru vous devoir avertir, afin que vous ne donniez point lieu au démon de vous surprendre.

LETTRE CVIII.

Il exhorte une religieuse à bien conserver Jésus-Christ dans son cœur, à faire quelque mortification corporelle, et à former peu à peu sa prière à l'oraison mentale.

Je ne puis vous exprimer la joie que je ressens dans le fond de mon âme, reconnaissant le progrès de Dieu dans la vôtre. Oui, Dieu est en votre cœur, et je ne puis douter qu'il n'y habite; mais qu'il en soit de vous comme de l'épouse : *Deus in medio ejus non commovebitur : « Dieu ne sera point ébranlé au milieu de son âme. »* (*Psal.* XLV, 6.) Or, pour cela, il ne faut rien faire qui lui déplaise. Possédez et jouissez avec plaisir de ce trésor; serrez-le mille fois le jour dans votre âme et sur votre cœur, le conjurant qu'il n'en sorte jamais, et qu'il ne souffre pas que vous l'offensiez en quoi que ce puisse être. Oh! que ce saint amour est doux! Il ne s'écartera jamais de vous, qu'il ne vous en avertisse par mille petits mouvements, auxquels vous devez être fidèle.

Ne négligez pas la moindre de ses menaces, ni le moindre de ses reproches intérieurs; et tremblez souvent, voyant que, s'il ne tient qu'à vous de conserver cet avantage, fort peu de chose négligé vous le peut faire perdre. Je vous conjure de m'avertir souvent de vos dispositions, afin que

Digitized by Google

je remarque le progrès de la grâce de Dieu en vous. Il vous traite comme l'enfant de la maison, et comme sa plus chère épouse, et il demande aussi de vous des devoirs, dont je vous avertirai très-fidèlement, à proportion que vous me découvrirez votre état.

Vous pourrez vous servir des instruments de pénitence que vous avez; mais comme il ne faut pas tuer d'abord ce pauvre corps, qui mériterait de l'être cent mille fois, et qu'il faut, comme dit saint Paul, qu'il serve autant à la justice, comme il a fait à l'iniquité, vous suivrez en cela les règles que vous a données votre directeur. Et quand vous en userez, songez quelque temps auparavant à ce que vos péchés méritent, et combien il vous faudrait souffrir de peines pour satisfaire pleinement à la justice divine, attendant la valeur de votre satisfaction plus de la contrition et de la pénitence intérieure que de l'extérieure.

Je vous prie de dire à notre bonne mère la prieure qu'en priant Dieu pour elle, et pensant à la difficulté qu'elle a sur son grand âge, le discours du Fils de Dieu m'est venu en l'esprit, qui dit que les ouvriers qu'il envoya sur le soir à sa vigne gagnèrent autant que ceux qui étaient partis au point du jour. C'est là une grande consolation pour elle; car, en travaillant avec zèle dans sa charge, elle peut faire beaucoup, surtout si elle agit comme elle doit pour la perfection de votre maison, la réglant dans la seule et pure vue de plaire à Dieu, et continuant à faire ainsi toutes ses actions le reste de ses jours : c'est ce que je lui désire de tout mon cœur, comme à notre bonne mère. Faites-lui lire le chapitre des aspirations et oraisons jaculatoires de Philothée. C'est la manière dont je crois qu'elle doit prier présentement, en attendant qu'elle ait facilité à l'oraison mentale, dont vous l'entretiendrez souvent, aussi bien que des profits qu'on en retire, afin de ne point la peiner. Elle pourra se servir des méditations de Philothée, et il sera bon dans les commencements qu'elle ait toujours son livre devant elle, et qu'après avoir mâché et ruminé une pensée, quand elle se sera évanouie, elle reprenne le livre, pour y prendre une autre pensée, et qu'elle passe ainsi les quarts-d'heure ou demi-heures en oraison. Qu'elle fasse aussi quelque quart-d'heure ou demi-heure, l'après-dîner, de lecture spirituelle en la manière que je vous l'ai proposée : c'est ce qu'il faudra lui conseiller pour le commencement.

Priez Dieu pour votre pauvre père, qui est tout à vous, et dans le zèle de vous sauver. Adieu. Croyez-moi en Jésus, Marie et Joseph tout vôtre, en notre tout Jésus.

LETTRE CIX.

Il reprend une personne de l'attache qu'elle avait à communier à la Messe de son directeur.

Je ne crois point que vous deviez vous arrêter, comme vous faites, à vouloir toujours entendre la Messe de votre confesseur, et à ne communier que de sa main. C'est une attache qui ôtera beaucoup à votre âme, et qui diminuera de l'opération de Dieu, et de sa complaisance en vous; car il est impossible que cela ne vous expose, aussi bien que votre directeur, s'il est également porté d'affection pour vous, à avoir quelque inclination, complaisance et satisfaction intérieure, qui ira à vous reposer, à vous appuyer, à vous complaire en quelque chose de créé, et non pas en Dieu et en sa divine essence et pureté, où il veut pourtant que votre âme tende purement.

Tout objet qui nous tente de détourner de Dieu nos yeux et nos regards intérieurs, pour les porter sur quelque autre chose, est une distraction qui lui est odieuse, surtout quand c'est dans des choses saintes, comme dans le sacrifice et la prière. Il faudrait aller au bout du monde, s'il se pouvait, pour se mettre en état d'être appliqué à Dieu tout seul, et d'être séparé de tout ce qui pourrait en distraire et en désappliquer un seul moment. Oui, une désapplication et un détour de Dieu nous devrait être une chose de si grande affliction, et d'une peine si sensible, qu'il faudrait fuir tout ce qui le peut causer, et au contraire chercher par tous les moyens possibles tout ce qui peut nous mettre en pleine liberté, pour être en application libre et entière vers ce divin objet, qui fait lui seul tout notre bonheur. Vous y penserez sérieusement devant Notre-Seigneur, afin de ne plus marcher dans ces voies qui éloignent les âmes de la pureté de Dieu. Vous savez qu'il veut des âmes qui soient en nudité parfaite. Que votre cœur soit donc vide de tout, et mort à toutes choses. Je ne réponds qu'au premier article de votre lettre, remettant le reste à notre première entrevue, où nous pourrons vous donner un ample éclaircissement sur tout ce que vous désirez.

LETTRE CX.

Il avertit une personne que la connaissance de ses fautes ne diminuera point sa charité pour elle, et lui montre le péril qu'il y a dans les grâces sensibles, et la sûreté que l'on trouve en la croix.

J'ai appris par votre dernière lettre la peine que vous avez soufferte par la lecture d'une des miennes : ce qui m'a beaucoup affligé, n'ayant point eu d'autre intention que de vous faire connaître l'opération merveilleuse de Dieu dans nos âmes, qui les tient dans une telle union, que leurs sentiments sont communs en quelque éloignement de lieux qu'elles se trouvent. Quelle fidélité de Dieu, qu'il veuille toujours tenir votre âme ouverte et sensible à celui dans lequel il vivra toujours pour vous, comme il vous l'a promis ! Cette grâce est nonpareille, et elle me semble très-singulière et pour vous et pour moi, tout indigne et misérable que je suis. Et, bien loin que cela fasse un mauvais effet en moi, quelque chose que la grâce

Digitized by Google

me découvre, il ne peut qu'augmenter le soin et la charité de Jésus-Christ pour vous, laquelle Notre-Seigneur permet que j'éprouve en moi d'une nature immobile et éternelle, selon qu'il l'exprimait par le prophète : *Charitate perpetua dilexi te : « Je t'ai aimé d'un amour éternel.»* (*Jerem.* xxxi, 3.) Vous êtes persuadée de cette vérité par votre Epoux, sur lequel vous êtes appuyée comme sur un rocher. Votre cœur est établi sur cette pierre ferme, sans en craindre le changement et l'inconstance. Je sais cela de vous, et je le sens en votre fond, quoique le démon en veuille dire. Plus Notre-Seigneur fait connaître d'infirmités en vous, plus il fait voir et manifeste ses soins et sa vigilance assidue sur vous; ce qui est un surcroît de sa charité, qui le tient toujours présent, comme un miroir à son épouse, afin de lui faire connaître ce qu'elle est, et ne laisser jamais oublier la condition de sa bassesse et de son infirmité. Vous savez bien ce que le saint Epoux disait dans le *Cantique* à son épouse : *Si vous vous méconnaissez, la plus belle d'entre les femmes, allez après les pistes de vos troupeaux et de vos compagnes.* (*Cant.* i, 7.) Voulant dire que si une âme intérieure, après la jouissance et l'union intime en l'oraison avec l'Epoux, commence à l'oublier, et à faire cas d'elle-même dans le secret de son cœur, ce qui se fait imperceptiblement, alors, tout d'un coup, le saint Epoux, qui voit souvent ce que l'épouse ne voit pas, s'apercevant qu'elle commence à s'estimer et à se reposer sur elle-même, il la renvoie, il la rebute, et la met dans le commun des âmes qui s'égarent dans le monde, et qui marchent dans un esprit grossier, et qui ne regardent que la terre et le sensible.

Après les grâces sensibles, il y a presque toujours à craindre pour l'âme; car, ordinairement il s'y glisse quelques petites complaisances, estime et approbation d'elle-même. Et c'est là une marque très-spéciale du saint amour de l'Epoux, quand il permet quelques faiblesses particulières qu'il fait connaître à son amante. Il y a plus de peine à vivre dans la sainte croix; mais il y a plus de sûreté, et la pureté de l'amour de Jésus s'y conserve mieux, la confiance en lui s'y exerce davantage, et la défiance de soi y est bien plus sensible, ce qui est tout le contraire de ce qui arrive dans l'état des consolations et des goûts de l'esprit.

Vous souvenez-vous que déjà par deux fois après les grands goûts et sentiments intérieurs, le malin voulait vous tenter de vous conduire vous-même, quoique je sache bien que vous n'y ayez jamais consenti, et que vous l'ayez condamné avec horreur? Mais cela vous doit faire connaître que, pendant les goûts et les grands sentiments, le malin esprit croit que l'âme est dans un état bien plus susceptible de la présomption que dans la croix, où l'âme, toujours craintive, toujours humiliée et méfiante d'elle-même, a recours à son Epoux, et le cherche toujours pour s'appuyer sur lui : et c'est ce qui fait désespérer le démon et le fait fuir de l'âme sur laquelle il voit qu'il n'y a rien à gagner en cet état; car dans cette abnégation d'elle-même, et dans cet abandon à Dieu où elle se trouve, Jésus-Christ est le tout de son épouse, laquelle, séparée de toutes choses et d'elle-même, ne veut plus vivre qu'à lui uniquement, par le ressort admirable de la croix.

Au reste, ne vous inquiétez pas de ce que je vous dis. Recevez la douceur et la consolation avec humilité, comme en ayant besoin en votre infirmité, et comme vous étant donnée de celui qui voit votre faiblesse; mais recevez aussi la croix avec amour et joie, comme étant l'état qui purifie plus saintement, qui fortifie plus puissamment, qui unit plus intimement, et qui fait rendre à l'Epoux plus de témoignages du pur amour.

Notre-Seigneur me donne toujours tant de choses à vous dire, que je ne puis finir. Quand je me vois si inutile en ce monde, et que je pense que Dieu me laisse encore quelque grâce pour vous aider, et pour servir à vos intérêts et à ce qui vous regarde, je m'estime assez heureux. Il me semble que Dieu me tira dernièrement du tombeau, et m'a laissé au monde pour vous servir, et prendre soin de tout ce qui vous appartient. Ayez donc agrément pour mes devoirs et mes services en Dieu, et je suis très-content et ne craignez non plus de me demander tout ce que vous pouvez désirer de ce pauvre inutile, que si je n'étais resté au monde que pour cela seul. Notre-Seigneur me fait toujours ressentir les obligations que je lui ai en vous, et il me renouvelle souvent le souvenir de vos charités et de vos prières, de vos larmes, de vos jeûnes, de vos douleurs et de vos veilles dans ma maladie mortelle, où Dieu seul me rendit la vie, et se laissa fléchir par vous et pour vous. Ainsi n'ayez jamais l'appréhension de ce que vous me mandez, car cela m'est impossible. Et quand je cesserais d'être en ce monde, je ne cesserais point d'être tout vôtre en Jésus-Christ, qui est au ciel comme en la terre; et de l'être autant que la charité et l'esprit d'unité le peut opérer en ceux qu'il lie en la communion de sa vie divine, et qu'il unit pour la gloire et pour l'œuvre de son Père. Tout ce que je vous rends de devoirs et de soins, qui sont très-faibles, m'aide à aimer Dieu, et à me rendre plus prêt à faire le reste des fonctions de ma vocation. Et il me semble toujours que ce sont des moyens pour me faciliter mes obligations dans ce pèlerinage. Adieu.

Je crois devoir encore vous dire que le dessein que vous avez de me faire savoir vos fautes est une invention du saint amour pour crucifier votre superbe et votre vanité, qui se fourre partout; car, par ce moyen, elle se verra, en la liaison que vous aurez à Jésus-Christ crucifié, dérober sa proie à tout moment. Ces confessions et ces aveux de

Digitized by Google

nos infirmités et de nos tentations ont toujours leur récompense. Vous en avez eu déjà l'expérience dans les dernières occasions que vous m'avez mandées, aussi bien qu'en toutes les autres, où par le passé vous vous êtes déclarée à fond de votre intérieur. C'est ce qui fait la communion parfaite de la vie de l'épouse à l'Epoux. Aussi, depuis le temps que vous avez pris cette résolution, je vous puis assurer d'un renouvellement d'union admirable, et qu'on ne peut comprendre, qui s'est faite entre nous dans la pureté et sainteté de l'esprit. Et la divine Mère de charité me disait encore dernièrement, me parlant de vous, et me donnant une vue d'unité et de perte commune en la divine charité : Vous ne serez jamais séparés. J'ai cru vous devoir mander ceci pour vous montrer que, bien loin que cette ouverture de cœur, avec laquelle vous me découvrez vos défauts et vos infirmités, fasse en moi des effets contraires à l'union du saint amour, elle en renouvelle la vie, et la consomme en sa perfection. Ne craignez pas aussi de me rendre compte de votre intérieur, par l'appréhension de la pénitence qu'on vous imposerait; car rien ne me touche tant que votre simplicité; surtout depuis peu, qu'elle me paraît être tout à fait d'un enfant de Dieu.

LETTRE CXI.

Exercice spirituel pour les âmes qui sont dans les peines.

Voici quelques avis qui vous pourront servir d'exercice spirituel dans vos peines. Adorez souvent la conduite de Dieu sur vous, qui veut voir votre âme abandonnée à lui en toute confiance. Tenez-vous assurée dans la foi que c'est lui qui ordonne de toutes choses avec un amour merveilleux, et avec une sagesse immense, qu'il faut adorer sans connaître, et s'y soumettre avec douceur et avec patience. Ne doutez point que, quand il permet les afflictions, ce ne soit pour des causes très-justes et des raisons très-légitimes, qui surpassent infiniment toute sagesse humaine, mais qui nous obligent à nous tenir abandonnés à ses ordres, et soumis humblement à ses saintes conduites.

Jamais la créature, telle qu'elle soit, qui voudrait se roidir contre la volonté de Dieu, et aller contre le torrent des choses qu'elle ordonne, n'aura de paix en elle-même. Quand elle entreprendra de faire quelque chose, tout lui défaudra. Elle n aura que des ténèbres dans ses desseins, et qu'irrésolutions dans ses volontés; et si Dieu l'aime, il la tiendra toujours dans l'impuissance d'exécuter les conseils qu'elle aura pris en elle-même, lui fermant toutes les ouvertures qu'elle se pourrait proposer.

Il n'y a qu'une chose à faire pour la pauvre créature qui se voit au milieu des peines et des renversements, qui est de se tenir intérieurement élevée vers Dieu, attendant son secours, pour entrer avec prudence dans les ouvertures que sa divine providence lui donnera, et qui lui paraîtront plus convenables pour son bien.

Il ne faut pas s'attendre, en cet état, que les choses qui se présenteront puissent être agréables, n'étant pas ordonnées par notre choix. Il les faut examiner par la foi pour y entrer en assurance, les embrassant avec sûreté après qu'elles auront été réglées de Dieu, qui a voulu faire les choses à sa façon et non pas à la nôtre, qui ignorons souvent ce qui est pour notre mieux.

Demeurez ainsi en paix avec Dieu sous sa sainte conduite, et assurez-vous que tout ce qui arrivera réussira pour votre bien et pour sa plus grande gloire. Considérez qu'il est auprès de vous en votre tribulation, et qu'il voit avec attention quelle est votre fidélité dans ce saint exercice de patience et d'humiliation. Quoiqu'il vous semble que tout aille périr, soyez certaine qu'un peu de foi dans votre cœur sera capable de le calmer et de lui faire tirer l'ordre de la confusion et la force de la faiblesse. Sachez que Dieu n'attend que cela seul de vous, et que, lorsqu'il aura tiré votre âme dans son unique dépendance au-dessus de toute créature, il réglera toutes choses selon sa divine sagesse, qui préfère la sainteté et la perfection de votre intérieur à tout votre repos extérieur. C'est pour cela qu'il permet que tous les appuis des créatures vous soient soustraits afin que vous viviez désormais dans la dépendance où il désire que soient établies les âmes qu'il aime fortement. Faites donc de bon cœur le sacrifice des choses dont il vous prive, et, sans aller en esprit après ce qu'il vous ôte, demeurez assurée qu'il sera votre supplément dans cette soustraction qui vous vient de sa part.

Honorez en Dieu deux choses qui paraissent visibles en toute cette conduite, qui sont sa justice et sa miséricorde sur vous, et qui sont les voies qu'il tient sur toutes les âmes qu'il chérit davantage.

Soumettez-vous premièrement à sa justice, qui, par ces peines et ces afflictions, veut purifier en vous les fautes qui lui déplaisent dont vous ne faites pas peut-être assez d'état, et qui cependant pourraient être la matière d'un jugement terrible. C'est pourquoi il vous importe beaucoup de souffrir ici en patience les châtiments de Dieu, dont le privilége est d'effacer en peu de temps les supplices des siècles entiers de l'autre vie.

Reconnaissez en second lieu sa miséricorde infinie sur votre personne en cet état de peine, qu'il permet pour vous sanctifier de plus en plus, et, par ce moyen, vous faire porter plus de fruit. C'est par là qu'il veut renouveler en vous la ferveur de son amour, qui, s'étant peut-être attiédi, comme il arrive souvent en cette vie, avait besoin d'être rallumé par les inventions admirables de sa sagesse divine. C'est ce qu'il fait par les tribulations, qui sont un effet de miséricorde très-particulière, et un témoignage d'amour tout extraordinaire.

Donnez-vous souvent à Jésus-Christ, qui vit en vous comme roi, afin qu'en sa vertu

Digitized by Google

vous lui puissiez servir d'organe pour faire régner la majesté de Dieu sur toutes les personnes sur qui vous aurez quelque pouvoir, mais particulièrement sur votre âme.

Unissez-vous souvent à son esprit d'amour pour rentrer dans la ferveur avec laquelle vous avez commencé de vous donner à lui. Que ne pourrez-vous pas, secourue d'une telle vertu, et animée d'une telle sagesse qu'est celle de Jésus-Christ ? Vous devez souvent l'invoquer sur vous, disant avec Salomon : Venez à moi, adorable sagesse, qui habitez dans le sein de Dieu. Il est assuré que bien souvent, faute d'invoquer sur soi cette sagesse de Dieu et sa sainte lumière, on demeure en ténèbres et en trouble. Faites donc résolution de ne résoudre jamais rien d'important, que vous n'ayez auparavant invoqué ce divin Esprit, qui peut et veut vous donner conseil.

Humiliez-vous souvent de vos fautes passées. Conjurez la puissance de Dieu de réparer les choses que vous avez faites ou omises au préjudice de sa gloire et du bien de votre âme. Protestez que vous voulez à l'avenir apporter tout le soin qui vous sera possible pour le faire vivre et régner uniquement sur votre âme, et même, si vous pouviez, sur toutes les personnes qui sont au monde.

LETTRE CXII.

Il avertit une âme des sujets qu'elle a de s'humilier, et qu'elle ne doit pas s'estimer davantage pour les grâces que Dieu lui a faites.

Je ne puis vous céler la joie que j'ai de vous voir un peu remise dans vos premières soumissions. Je suis aise que Notre-Seigneur vous ait fait connaître ce que vous êtes, et combien peu l'on avance sans le secours continuel de Dieu et de sa grâce. Vous avez de quoi vous humilier en cette abjection, d'être si fort fille d'Adam, attachée à votre sens, si peu soumise, si pleine de propre estime et de désir d'être chérie. Tout cela sont des sentiments d'Adam qu'il faut faire mourir comme étant entièrement opposés à ceux de Notre-Seigneur, qui, par sa grâce et sa vie en nous, ne porte qu'anéantissement et amour du mépris. Oh ! que vous vous en trouverez éloignée, si Notre-Seigneur vous ouvre les yeux ! La vue de cette vieille vie est si peu chrétienne, si répugnante à votre baptême où vous avez été revêtue de Notre-Seigneur, et si éloignée de votre profession d'épouse de Jésus, qui doit être tout animée de son esprit, de ses mœurs et de ses sentiments, vous doit étrangement confondre ; et, si vous y ajoutez votre vie passée et vos fautes ordinaires, ce sont de beaux sujets de vous humilier.

M. B*** a raison de vous porter à vous humilier dans la vue de votre abjection : c'en est un des sujets les plus importants. Et quand je vous ai dit de vous humilier en union de Notre-Seigneur, cela n'empêche pas que ce ne soit aussi dans la vue de votre propre abjection. Je ne vous disais pas de vous humilier seulement parce que Notre-Seigneur s'était humilié, et que les Chrétiens doivent porter en eux les vertus de Jésus-Christ, leur chef ; mais qu'il fallait aussi le faire dans la vue de votre néant et du péché, en la vue des sentiments du vieil Adam, si contraires à ceux du Fils de Dieu, et le faire en vous unissant à Jésus-Christ ; car, hors de lui et de ses mérites, tout n'est rien. Ainsi, avec l'esprit de Jésus, auquel vous vous donnerez pour faire toutes vos actions, vous pourrez vous humilier en la vue de votre propre abjection, de votre néant, de votre péché, de vos inclinations malignes, de vos sentiments d'Adam, de votre peu de vertu, en un mot, de tous vos défauts ; car l'humilité est l'amour de l'abjection due à notre état de néant et de péché ; et il n'y a point de mépris, d'abjection, de confusion, que le néant et le péché ne méritent. Jugez par là jusqu'à quel point d'abjection et de mépris nous sommes réduits. Et c'est ce que l'humilité nous fait aimer. C'est pourquoi, si on n'aime pas à être méprisé, oublié, mésestimé, rebuté, tenu pour néant, foulé aux pieds ; si on ne peut souffrir d'être injurié, soufflété, fouetté, crucifié, tourmenté en toutes manières, ainsi que Jésus portant nos péchés l'a été, nous ne sommes pas humbles autant que nous le devons être, que notre abjection, notre néant et notre péché le méritent. Or pour obtenir cette vertu et la bien pratiquer, ce que vous ne sauriez faire par vous-même, je vous dis encore qu'il faut que vous vous donniez au Saint-Esprit, à cet esprit tout-puissant, à cet esprit de Notre-Seigneur, afin qu'en sa vertu vous puissiez vous humilier autant que vous le devez.

Pour les grâces que Notre-Seigneur vous fait, elles ne doivent point vous ôter la vue de ce que vous êtes par vous-même. Son dessein est qu'on l'aime pour ses dons, et non pas qu'on s'en estime davantage. Les espèces du pain et du vin au très-saint Sacrement n'ont point à se glorifier des grâces qu'elles contiennent et des biens qu'elles opèrent dans les âmes, n'en étant point les causes. Elles ne sont que des écorces fragiles et légères qui se corrompent aisément, quoiqu'elles approchent de si près la Divinité. Il en est de même des âmes les plus saintes et les plus pleines du Saint-Esprit, qui sont des couvertures et des écorces, qui en fort peu de temps peuvent se gâter et se corrompre. Et comme, par la corruption des espèces du pain et du vin, le corps et le sang de Notre-Seigneur cessent d'y être présents, ainsi, à la première corruption et à la première impureté des âmes, le Saint-Esprit s'éloigne et laisse ces pauvres vases, ces pauvres vaisseaux pourris dans leur corruption. Jugez par là si les âmes, pour recevoir beaucoup de grâces, quand même elles en auraient d'aussi grandes qu'en contiennent les sacrements, ont de quoi se glorifier, et si, pour avoir Notre-Seigneur, comme les espèces du pain et du vin au très-saint Sacrement, ou pour porter le

Digitized by Google

Saint-Esprit, comme le baume en la confirmation, elles ont sujet de s'estimer et de se croire pour cela quelque chose de plus qu'elles n'étaient auparavant. C'est pourquoi soyez toujours fidèle à vous humilier, quoique Notre-Seigneur vous favorise de ses dons; et, au lieu de vous y arrêter par de vaines complaisances et de lui donner sujet, par l'altération ou par l'impureté de votre cœur, de se retirer de vous, mettez-vous en état d'en recevoir toujours de nouvelles faveurs, en vous anéantissant sans cesse au milieu de ses grâces.

LETTRE CXIII.

Il donne à une âme quelques avis sur ses scrupules. Il lui montre l'utilité de ses peines, et l'avertit de ne point chercher d'autre consolation que Jésus-Christ.

Pour répondre à vos scrupules, qui vous font aller si souvent à confesse, je vous défends, au nom du divin Maître et de la sainte Maîtresse, de continuer cela. Une fois la semaine vous suffit, ou deux fois tout au plus. N'obéissez ni au malin esprit, qui veut vous décourager, ni aussi à l'amour-propre, qui veut vous porter à la confession pour y chercher le soulagement de votre cœur plus qu'autre chose. Il ne vient rien de bon de ces sources trompeuses.

Il sera bon de vous élever souvent vers Jésus-Christ, principe de notre vie et de notre lumière, afin de vous tirer des embarras et des ténèbres où vous plonge pour l'ordinaire cet état, qui, par sa malignité, occupe l'âme incessamment de soi et de choses vaines et inutiles : ce qui ne fait pas un petit mal à l'âme, qui doit se trouver nette, vide et dégagée de tout, pour être unie intimement à Dieu, et occupée de lui seul et de son Fils Jésus, l'unique Epoux de l'âme fidèle, et le tout de son cœur.

Pour ce qui est de votre humeur, qui se fait sentir maintenant dans la sécheresse, ne vous en étonnez pas. Je vous ai dit souvent que Dieu traitait les faibles par la consolation des sens, parce que les sentiments de douceur tempéraient et modéraient les mouvements de la nature : et ainsi l'âme qui est faible en la vertu, et qui est incapable de résister encore aux ennemis domestiques, est admirablement ménagée par la providence de Dieu. Mais, lorsqu'elle a été un temps sans agitation, et qu'elle a pris quelque racine en la vertu, il commence à retirer ses secours extérieurs, et laisse révolter les humeurs, afin que l'âme exercée résiste en la force de sa vertu, et croisse dans la grâce à proportion de ses victoires, que Dieu couronne toujours de nouvelles bénédictions. Il vous exerce maintenant de la sorte : et c'est le temps qu'il faut vous recueillir en l'Epoux, en qui seul vous devez trouver votre force : et vos chutes doivent servir à vous confirmer dans la foi, et à vous convaincre par vos faiblesses de la nécessité que vous avez de l'Epoux qui veut vous appeler à lui par toutes choses. Il veut que la crainte de vous-même et l'horreur de vos ennemis vous servent aussi bien que son amour à vous unir à lui.

Allez, ma Fille, tout va bien. Fiez-vous à celui qui veut plus votre salut et votre perfection que vous-même. Vous ignorez les voies de l'Epoux; mais soyez toujours assurée que ce sont les meilleures, les plus certaines et les plus avantageuses pour votre perfection. L'Ecriture dit que l'on ignore la voie de l'oiseau qui vole dans l'air; cet oiseau est l'amant qui vole du ciel en terre, et qui vient à l'amante : elle ne sait d'où il vient ni où il va; mais elle doit être très-certaine qu'il va et vient pour elle; il la quitte et l'approche; il la console par sa présence, et la met en quête et en souci par son absence; et il se plaît plus souvent aux empressements amoureux de sa recherche, aux douces inquiétudes de son absence sensible, aux désirs qu'elle a de le rappeler, et aux soupirs de sa solitude, pour laquelle elle gémit comme la colombe, qu'il ne se plaît dans les joies d'une possession et d'une jouissance paisible. Dans la possession, il est aisé d'aimer; car qui n'aimerait pas celui qui fait les bienheureux par sa seule présence? Mais dans l'absence de ce bonheur et dans cette fuite inopinée, où il laisse son amante, sans prendre congé d'elle et sans lui dire la cause de son délaissement, y voir les soins et les soucis de son épouse, y voir ses larmes et ses soupirs, ses espérances et ses craintes, y voir ses plaintes et ses sanglots, ses désirs et ses demandes, c'est ce qui ravit le cœur de l'amant. Il peut y avoir de l'amour-propre à goûter et à posséder les douceurs de l'Epoux; mais il ne peut y avoir qu'un pur amour et une fidélité parfaite à chercher et à aimer celui qu'elle ne goûte pas, et qu'elle craint d'avoir fâché sans y penser, à cause de l'amour qu'elle lui porte et du respect qu'elle a pour sa sainte et divine personne. L'amante, dans le *Cantique*, dit qu'elle courra partout pour le trouver, et non pas pour chercher de la consolation dans les créatures. Ne pensez qu'à ce divin Epoux, car vous ne trouverez de la joie et du repos qu'en lui seul. Il examine de près vos démarches dans le temps de son absence pour éprouver votre fidélité. Prenez bien garde à vous, il est derrière la jalousie, qui vous regarde, etc.

LETTRE CXIV.

Il donne quelques avis importants touchant la conduite d'un séminaire, et la sainteté de vie qu'y doivent mener les clercs.

Les affaires qui vous sont survenues ne méritent pas votre application; il vaut mieux que vous les confiiez à quelqu'un de vos amis. Il ne serait pas juste qu'elles dérobassent le temps que vous devez à Notre-Seigneur et au service du saint clergé, et puisqu'il vous a fait la grâce de vous y appeler, soyez fidèle à ce qu'il demande de vous dans l'emploi qu'il vous y donne. Il faut pour cela que vous n'épargniez rien pour la sanctification et pour la perfection de ces jeunes

Digitized by Google

plantes qui vous sont confiées et qui sont sous votre conduite ; il faut que vous les exerciez à toutes les vertus chrétiennes, afin qu'ils ne soient point promus à la cléricature et aux saints ordres, c'est-à-dire au nombre des serviteurs de Dieu et de ses domestiques, qu'ils ne soient bien parfaits ; car, comme les enfants dont parle Daniel étaient choisis les plus beaux extérieurement et les plus parfaits qu'on pût trouver pour le service de Balthazar, ainsi en doit-il être des ministres de Dieu. Ses domestiques et ses ministres dans le ciel, qui sont les anges, sont les créatures les plus parfaites, et ceux d'entre eux qui sont destinés pour assister particulièrement devant son trône sont les plus beaux et les plus accomplis qui soient dans tout le corps des esprits angéliques. Ainsi, les clercs que Dieu destine dans le chœur de son Eglise, pour être assistants devant son trône et servir assidûment aux tabernacles, doivent être les plus saints et les plus parfaits d'entre les Chrétiens ; et c'est pourquoi il ne faut pas qu'ils s'engagent dans cet état, à moins qu'ils ne soient trouvés dans la perfection chrétienne, ou au moins qu'y étant déjà bien avancés, ils ne travaillent si assidûment pour acquérir ce qui leur manque, qu'ils ne laissent aucune vertu qu'ils ne tâchent d'obtenir par toute sorte de mortification, de peine et de travail.

Il est surtout important, pour les préparer à ce saint état où ils aspirent, de les exercer beaucoup à la pratique de ce précepte de Notre-Seigneur : *Abneget semetipsum.* Ainsi vous devez examiner s'ils veulent embrasser cette maxime dans toute son étendue, et s'ils y veulent ajouter la pratique de celle-ci : *Tollat crucem suam*, et puis de cette troisième : *Et sequatur me* (*Luc.* IX, 23); et s'ils veulent écouter les propositions les plus saintes et les plus pures de l'Evangile, pour tâcher de les réduire en pratique. A moins de cela, ils ne sont point dans la disposition où ils devraient être pour la tonsure, qui ne devrait être conférée qu'à des Chrétiens parfaits.

Pour ceux qui ont été déjà admis à la cléricature, vous verrez s'ils s'exercent aux vertus les plus sublimes de l'Evangile ; s'ils font voir qu'ils soient morts au siècle et à ses maximes, au désir de s'établir dans le monde, de se divertir en ses vanités, de suivre ses coutumes et ses compliments, de se plaire en ses nouvelles ; s'ils sont morts au désir d'avoir des biens, des honneurs et des plaisirs, qui sont les sentiments ordinaires de ceux qui suivent les inclinations de leur chair et qui acquiescent à ses désirs. C'est la maxime des hommes charnels, de suivre en tout leurs convoitises et de chercher à jouir des biens grossiers du monde. Mais c'est à quoi les clercs doivent avoir renoncé afin de ne vivre plus qu'en Jésus-Christ pour Dieu. Il faut, pour être digne de servir aux autels et de demeurer en la présence de ses saints tabernacles, qu'ils soient infiniment éloignés de la vie de la chair, qu'ils soient totalement opposés aux maximes du monde, et qu'ils soient comme des miroirs et des flambeaux de toutes les vertus chrétiennes, pour servir d'exemple et de modèle de piété à tous les fidèles.

Vous aurez pour cela souvent recours à Notre-Seigneur, afin qu'il leur ouvre l'esprit à ses vérités, et qu'il leur inspire en sa vertu les maximes suivantes :

1. Qu'il ne faut plus qu'ils parlent du monde ni de ses maximes ;

2. Qu'il faut qu'ils aient horreur du siècle, en sorte qu'il leur soit en exécration, comme à saint Paul, avec lequel ils doivent dire : *Mihi mundus crucifixus est* (*Galat.* VI, 14), le monde me fait une étrange peine et me crucifie au mourir ;

3. Qu'il faut aussi, à l'exemple de ce même Apôtre, qu'ils deviennent le crucifix du monde, c'est-à-dire ses persécuteurs et ceux qui le crucifient, et le mettent aux abois de la mort : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (*Ibid.*) ;

4. Qu'il faut qu'ils fuient le monde et qu'ils craignent ses charmes et sa contagion : *Si de mundo fuissetis*, dit Jésus-Christ, *mundus quod suum erat, diligeret* (*Joan.* XV, 19) : si le monde vous aime, affligez-vous ; car c'est une marque que vous avez en vous quelque chose de lui ;

5. Qu'il faut qu'ils fuient l'approbation du siècle, bien loin de la chercher ; car il ne les peut estimer, s'ils ne lui sont conformes, et s'ils ne lui applaudissent. Ainsi il faut qu'ils regardent comme une peste et une exécration la maxime, qu'il faut chercher l'estime du monde, se fondant sur cette grande vérité de saint Paul (*Galat.* I, 10) : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* Ce n'est pas que Dieu ne donne quelquefois au monde de l'estime pour ses serviteurs, mais c'est pour ceux qui ne le veulent pas et qui le fuient, le méprisent et se moquent du monde.

Il faudra donc bien prendre garde que personne n'ait rien en soi qui soit semblable au siècle, soit en la façon d'agir, de parler ou de se vêtir, soit en toute sa conduite, selon cet avis de l'Apôtre (*Rom.* XII, 2) : *Nolite conformari huic sæculo : sed renovamini spiritu mentis vestræ. Induimini Dominum Jesum Christum.* C'est à quoi sont obligés particulièrement tous les Chrétiens, mais beaucoup plus les ecclésiastiques, qui doivent être revêtus en leur intérieur, aussi bien qu'en leur extérieur, des mœurs, des inclinations et des vertus de Jésus-Christ, marchant en la simplicité du nouvel homme, qui est Notre-Seigneur.

Vous les avertirez aussi que la maison du séminaire est cette haie de l'Evangile, qui sépare la vigne du Seigneur d'avec le monde. La haie est remplie d'épines ; le monde ne s'en doit point approcher qu'il n'y soit piqué, et qu'on ne lui donne horreur de soi et de ses maudites maximes de duplicité, de médisance, d'envie, de haine, de luxure, d'ambition, d'impiété, d'avarice, de gourmandise, de luxe, en un mot, de tout péché

La maison doit être si pleine des vertus

Digitized by Google

opposées, qu'en même temps qu'elle en inspire l'amour, elle donne dégoût, aversion et horreur des vices contraires, etc.

LETTRE CXV.

Il témoigne un grand amour pour la croix.

Je vous dirai comme, en considérant ce matin la conduite de Dieu sur nous, je voyais que Notre-Seigneur était industrieux à faire faire la pénitence à tous les hommes et à les priver en terre de leur consolation, leur réservant dans le ciel la possession de tous les biens ensemble. On peut bien dire que les souffrances sur la terre sont communes aux âmes qui veulent aimer et servir Dieu ; que son soin est de les faire souffrir, et que tous les moments de cette vie sont des sacrifices bien pesants et bien pénibles. Que peut-on dire, sinon qu'on porte incessamment dans le sein ce glaive que Notre-Seigneur dit, dans l'Evangile, qu'il est venu plonger dans le cœur du monde ? Qui peut exprimer ces coups délicats et perçants, ces rasoirs à deux tranchants qui fendent le cœur et qui pénètrent l'âme jusqu'au plus intime sentiment d'elle-même? Pour moi, je ne m'en plaindrai pas, puisque je suis un malheureux pécheur, qui mérite de porter mille coups mortels tous les jours dans un cœur qui a si peu aimé celui à qui est dû tout notre amour. Mille morts en cette vie, et après la mort mille vies, si Dieu le veut par sa miséricorde. Malheur à nous si, pour ne vouloir pas vaincre notre délicatesse, nous recherchons, par attache aux plaisirs sensuels et aux délices de cette vie, à nous nourrir ici d'autre viande que de la croix. Ce doit être notre aliment perpétuel, et notre boisson doit être le fiel et le vinaigre. Le Prophète disait (*Psal.* CI, 10) qu'il mêlait ses larmes avec sa boisson, et n'avait pour tout mets que le pain de douleur et d'amertume.

Si j'osais, je me plaindrais d'une chose, qui est que par tendresse vous ne me dites pas assez en détail les sentiments qu'on a de moi et le mépris que l'on en fait en vos quartiers. Ne savez-vous pas que, selon les discours des persécuteurs de Jésus-Christ, chez le Prophète, ils résolurent entre eux de faire du bois de sa croix son pain et sa nourriture ordinaire ? Mon cher enfant, faites-moi ces présents, que je veux bien recevoir, et ne vous étonnez pas de ce que le prince du monde opère contre nous. Sa haine se changera en notre bien, et le divin Seigneur en saura bien tirer sa gloire et le salut de ses pauvres serviteurs. Il est bien aise de les éloigner par là de ces lieux monstrueux en iniquité, et de les faire souffrir pour leurs péchés, afin de les rendre imitateurs de son exemple.

LETTRE CXVI.

Qu'il faut nous retirer en Jésus-Christ, pour faire avec lui notre résidence dans le sein de Dieu, où nous portent les rebuts des créatures et les croix.

Il faut avoir le cœur ouvert à Jésus-Christ, sans s'arrêter aux creatures et à cet extérieur du monde. C'est un exercice qui est pénible à la chair, mais il faut se résoudre à lui faire souffrir cette peine ; il lui faut du bâton de la croix pour la réduire ; il faut lui faire violence pour l'empêcher de se complaire au monde et pour faire que notre âme n'ait rien à goûter que Jésus. Aisément notre âme emporte notre esprit dans l'amusement ; et ainsi il se trouve facilement surpris et desséché dans l'onction de la grâce.

Que notre esprit, notre âme et notre cœur soient tout à Jésus, et que rien ne leur donne lieu de s'épancher hors de lui ! Que la terre se ferme, que le soleil s'obscurcisse, que tout le monde nous persécute pour nous retenir en Jésus ! Tout est à lui en nous ; tout doit vivre de lui ; tout doit être recueilli en lui, pour être participant de lui, et être ainsi très-puissant en sa vertu et en sa grâce. C'est le moyen d'agir ensuite sur les cœurs de nos frères avec toute vertu. La grâce répandue en nos sens, et la joie de la chair qui se dilate dans les objets sensibles, énervent souvent la vigueur de l'esprit, qui, pour être puissant, doit toujours être renfermé dans le sein et l'intérieur de Dieu en nous.

Jérémie rapporte que Dieu voulait qu'il fût comme une flèche aiguë, caché dans son carquois, c'est-à-dire dans son sein, qui est l'unique résidence des saints ministres de Jésus-Christ. Jésus-Christ, tout le premier, est demeuré en résidence perpétuelle dans le sein de Dieu son Père, vivant sur la terre toujours retiré dans son intérieur, afin d'être en exemple aux hommes. Il désirait que tout le siècle le rebutât, et que toute la créature lui fût contraire, pour apprendre à ses ministres à aimer cet état, qui conserve et fortifie l'esprit, et lui ôte tout moyen de s'épancher hors de soi-même. Il n'y a point d'autre principe ni d'autre fondement à jeter que la croix, et il n'y a rien par quoi Jésus-Christ, notre tout, nous veuille mieux instruire et nous attirer, que par ce saint et adorable moyen. C'est par là qu'il nous consommera, et qu'il nous fera tous un en lui pour l'éternité.

LETTRE CXVII.

Il donne un avis important à un directeur sur la conduite de l'oraison.

Un de vos soins principaux dans votre emploi doit être de bien former les âmes à l'oraison. C'est une voie des plus courtes, mais des plus sûres que nous ayons pour les rendre bientôt parfaites. Mais il faut bien prendre garde, en les y conduisant, qu'elles ne s'égarent, et qu'elles n'en perdent entièrement le fruit, pour n'y être pas assez instruites.

Il y a deux choses principalement que vous aurez soin de prévenir, qui suivent pour l'ordinaire la ferveur de ceux qui commencent, et qui leur font beaucoup de tort. L'une est de s'altérer la poitrine par la recherche des goûts et des consolations spiri-

Digitized by Google

tuelles ; l'autre est de s'échauffer la tête par une application trop vive et trop ardente aux sujets d'oraison, d'où naissent des incommodités très-notables.

Il est nécessaire pour cela de les instruire d'abord de quelque voie sûre et facile pour se conduire dans cet exercice et dans cette occupation intérieure, qui, leur étant nouvelle, fait former à chacun des manières et des méthodes particulières, qui souvent les gâtent et les embarrassent beaucoup.

Secondement, il est bon de leur découvrir l'impureté qui se rencontre en la recherche des goûts et des consolations sensibles en l'oraison, et de leur faire voir que ces manières d'agir grossières naissent de deux sources, l'une d'erreur, et l'autre d'amour-propre, mêlées ensemble. Car le pur amour de Dieu n'est point sensible, comme se l'imaginent ordinairement ceux qui commencent, qui mettent toute leur dévotion dans les opérations sensibles de l'esprit. *Dieu est esprit*, dit Notre-Seigneur (*Joan.* IV, 24), *et il veut que les âmes qui l'aiment, qui l'adorent, et qui s'appliquent à lui, le fassent en esprit et en vérité*, ne s'amusant point aux sentiments qui naissent bien souvent de l'esprit de la chair et du mensonge. Cette erreur est si commune dans les esprits, que la plupart se laissent aller au chagrin, à la tristesse, et au découragement, quand ils n'ont point en eux ces joies et ces douceurs sensibles. C'est pourquoi, quand Dieu ne leur en communique point, ils les excitent en eux, les tirant de leur fond, et les puisant dans leur chair, jusqu'à perdre haleine, à se dessécher, et à épuiser toutes leurs forces. Je laisse à penser de quelle utilité cela peut être pour l'esprit, et quels effets de grâce et de sainteté le suc de notre chair, tiré par l'alambic de l'amour-propre, peut produire et opérer en l'âme. Ils en sont si avides, qu'ils s'abandonnent à cela, et s'y jettent sans retenue, de même que dans une faim extrême ils se jetteraient avec une ardeur démesurée sur des viandes grossières : ce qui les épuise, consomme leur corps, et nourrit avec cela leur amour-propre, qui se repaît et se grossit en eux par cette voie. Or c'est là un très-grand mal pour l'intérieur, qui, s'abreuvant ainsi des choses sensibles et grossières, s'éloigne d'autant plus de la pureté qu'il doit avoir. C'est à quoi doivent bien prendre garde tous les Chrétiens, mais particulièrement les prêtres et les ouvriers évangéliques, parce que, comme ils doivent agir par la foi opérante en pure charité, ils ont besoin de cette conduite pure, stable et ferme, qui ne s'altère point, mais qui s'affermit et s'augmente dans le travail.

Il faut donc les instruire que si Dieu leur donne quelquefois de ces goûts et de ces douceurs sensibles, c'est qu'il condescend à leur infirmité et à la faiblesse de leurs âmes. Il voit que dans ces commencements, où ils ont quitté absolument tous les plaisirs de la chair et du monde, ils ne peuvent se voir sitôt sevrés de toute consolation. C'est pourquoi il se fait sentir, de peur qu'ils ne le quittent : mais il ne le peut faire qu'avec douleur, voyant qu'il n'est point aimé ni suivi purement pour l'amour de lui-même ; que ce n'est pas lui, mais sa consolation que l'âme recherche ; et qu'elle embrasse ses dons, non pas dans le désir unique de le posséder et de lui plaire, mais dans la vue de s'amuser et de s'arrêter à ce qui la satisfait. Il est bon de leur faire remarquer en cela la bonté de Dieu, et combien sa conduite est douce et suave à ses enfants. Car pour les délivrer peu à peu des plaisirs plus criminels, il s'accommode à eux et leur en fournit d'autres, en attendant qu'ils s'en dégagent, ou que lui-même, se découvrant à eux dans l'immensité de ses perfections, et tel qu'il est dans la vue de la foi, se fasse aimer pour lui-même purement et sans mélange, etc.

LETTRE CXVIII.

Il instruit une personne que Dieu tenait dans l'impuissance de s'appliquer à l'oraison, de la manière dont elle s'y doit comporter.

Je ne vous envoie point de méthode d'oraison, parce qu'elle vous serait maintenant inutile. L'état où vous êtes est une impuissance manifeste, dans laquelle Dieu vous tient, afin que vous puissiez recevoir plus purement ses opérations divines. Il rend pour cela vos facultés naturelles inutiles et impuissantes à le servir, parce que, s'il vous en laissait la disposition entre les mains, elles pourraient servir d'empêchement à ses desseins, au lieu qu'étant entre les siennes, elles seront un moyen de procurer sa gloire. Car, habitant en vous intimement, et pénétrant votre être par sa substance, et vos facultés par lui-même, qui est éminemment toute faculté et toute puissance, il les animera, les vivifiera, et les remplira de ses opérations divines ; et, comme le principal moteur et agent, il élèvera tout votre être à la vie divine et à la contemplation de sa substance et de ses mystères. Mais en attendant il faut que vous portiez toutes les épreuves nécessaires pour parvenir à cet état. Il faut que vous passiez par les renversements, par les ténèbres, par les confusions, par les sécheresses, par les langueurs, par les impuissances, et par toutes ces autres peines que Dieu vous fait sentir, et qui servent à purger votre cœur. Ce grand laboureur fait de votre âme un champ d'agriculture : *Vos agricultura estis.* (*I Cor.* III, 9.) Ce grand Dieu défriche votre âme, il en arrache les ronces et les épines, il en ôte les plantes impures, pour y semer, après l'avoir aplanie, le bon grain de sa grâce et de ses lumières, et faire germer la semence qu'il y aura jetée. Ce sera le temps de son illumination, qu'il ne vous déniera pas, pour vous pouvoir porter après à l'union intime de son être, et à la communion de sa vie divine, de sa substance et de ses perfections. Mais présentement, dans l'état de croix et de peine où vous êtes, vous n'avez qu'à souffrir et à vous soumettre à Jésus-Christ, de-

Digitized by Google

meurant au pied de sa croix, et portant tous les effets de peine qu'il lui plaît vous imposer. Ayez respect pour sa justice, et amour pour sa bonté. Voyez sa grande douceur sur vous, de vous traiter avec tant de clémence après avoir mérité l'enfer. Je vous prie de souffrir ces états, d'adorer ses desseins sur vous, d'aimer ses saintes miséricordes dans leurs effets, et ses justices dans leur cause. Je l'adore avec vous, ce grand Dieu, qui me manifeste sa bonté sur vous, et je me consacre de nouveau pour le servir, par les obligations que je lui ai de vous accepter à son divin service, et de vouloir bien daigner étendre ses soins et ses charitables bontés sur une créature qui me touche de si près, et qu'il m'a mise entre les mains. Il me semble que tous les coups de sa justice sur vous me touchent, que tous les rayons de sa clarté m'éclairent, et que tous les traits de son amour me pressent intimement le cœur. Adieu. Tout à vous en Dieu notre tout.

LETTRE CXIX.

De la vie de Jésus en Marie, qu'il propose pour modèle d'une sainte communauté.

Honorez particulièrement, dans le mystère que l'Église nous propose en ces jours, la vie de Notre-Seigneur en la très-sainte Vierge. Jamais communion n'a été plus parfaite, jamais possession n'a été plus commune que celle de Jésus et de Marie. Le Fils de Dieu disait autrefois à son Père : Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi; n'y ayant rien en eux qui ne leur fût commun, en quoi consiste la vraie et la parfaite société du Père et du Fils dans l'éternité. Or, il en est de même de Jésus et de sa Mère dans le temps. Tout ce qui est à moi, lui dit-il, est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi, ou, pour mieux dire, tout est commun entre nous. Je n'ai qu'un même esprit avec vous, j'ai les mêmes mouvements et les mêmes dispositions que vous en toutes choses; tout est un parfaitement en nous.

Or, cet anéantissement de toute propriété est le principe et le fondement de toute parfaite société et unité dans l'Église : et comme jamais il n'y a eu d'âme si anéantie en soi, ni si pleine de Jésus que Marie; comme il n'y a rien eu où Jésus, ait habité avec plus de plénitude qu'en sa Mère, en laquelle il vivait et triomphait de tout, la sentant parfaitement une en lui, de là vient que nous ne saurions prendre un modèle plus saint, plus pur, ni plus parfait pour notre petite société, que celle-ci, qui établit les sujets entre eux dans une unité toute divine.

Jésus-Christ, notre maître, infiniment jaloux d'être vu, aimé et adoré en cette société divine avec sa Mère, ne la propose pas simplement à l'Église comme une chose libre et indifférente, mais comme une dévotion d'engagement et d'obligation : car il est vrai qu'il vit en sa divine Mère en des manières si nécessaires à sa famille, qu'il veut qu'elle soit obligée d'aller à elle pour subsister et pour se tirer à tout moment par elle de sa défaillance.

Il vit en elle comme dans son temple, car il y est victime de l'amour de son Père, et il y consomme sa Mère, pour la faire avec lui une hostie de louange. Il vit aussi en elle comme dans les couches de ses délices, lui communiquant ses joies et ses consolations, mais les lui communiquant comme à sa chère épouse, et d'une façon particulière à son unique amante, qui a ses prérogatives d'amour qui ne se communiquent point à aucun autre. En sorte que, comme Dieu le Père a des délices en son Fils et des complaisances singulières pour lui, qu'il n'a point pour tous les hommes; ainsi Notre-Seigneur en a-t-il de toutes spéciales pour sa divine Mère, qui est la toute belle et son unique amante.

Dieu le Père a pour son Fils des grâces qui ne seront données à aucun autre qu'à lui seul; et Jésus-Christ de même a des grâces éminentes qu'il ne fera jamais passer en aucun autre qu'en sa divine Mère; et quoique, choisissant la très-sainte Vierge pour la Mère de son corps naturel, il l'ait en même temps choisie pour être Mère de son Église, qui est son corps mystique, qu'elle nourrit de la grâce et de la vie de son Fils, elle a néanmoins en elle-même des dons et des grâces particulières, qu'elle porte en son âme comme le caractère du singulier et de l'unique amour de Jésus-Christ.

Les anges dans le ciel, quoiqu'ils donnent aux inférieurs leur lumière et leur vie, se réservent toutefois, chacun en leur particulier, quelque appropriation de grâces qu'ils ne répandent pas sur les autres; et dans le cœur de la très-sainte Vierge, Jésus-Christ y a mis des grâces et des dons singuliers qu'elle seule possède, qui ne seront jamais donnés à aucune autre créature; et je ne sais même si les anges les comprennent, et si jamais ils seront découverts aux bienheureux, étant toujours très-vrai que la singularité de ces dons ne sera jamais mise en commun avec personne. C'est le cachet que Jésus-Christ a mis sur son cœur, que je crois que personne ne lèvera jamais.

Jésus-Christ a levé les sept sceaux et les sept caractères qui tenaient renfermés en lui ces grands mystères de son amour envers son Église, qui se débordent et se communiquent par les dons et par les sacrements. Cet adorable vainqueur les a levés en découvrant par ses présents son saint amour à ses fidèles. Mais pour ce feu divin dont il brûle pour la très-sainte Vierge, il ne l'a jamais entièrement découvert et ne le manifeste qu'à elle. Nous devons nous contenter d'adorer ce mystère inexplicable en ses expressions secrètes et singulières de l'amour de Jésus envers Marie; et il faut que notre religion confesse qu'elle n'a que le silence et la nuit de la foi pour ce mystère

Outre un nombre innombrable de qualités et de prérogatives, selon lesquelles Notre-

Digitized by Google

Seigneur habite en sa très-sainte Mère, il est en elle source de vie pour l'Eglise; et comme Dieu ayant donné à son Fils, en récompense de ce qu'il était mort pour les hommes, la qualité de Père du siècle futur, et l'ayant mis à sa place pour être plus naturellement et plus sortablement à notre état le Père des vivants, il lui a donné la plénitude de la vie qui doit nourrir les hommes; de même, vivant en sa Mère, il la met en communion de sa vie pour l'Eglise; et, toute stérile qu'elle est, comme dit le Prophète, il la rend Mère de tous ses membres et d'un nombre innombrable d'enfants qui se nourrissent du lait de ses mamelles et s'abreuvent de la substance dont Jésus-Christ la vivifie. C'est là où il appelle toute l'Eglise; c'est là où il désire qu'aillent ses enfants pour être faits participants du pur amour et de la belle dilection. C'est en son sein où l'on cueille les fruits de la sainte honnêteté, comme dit l'Ecriture; en un mot, c'est en elle que Jésus-Christ réside, comme source de vie, car il la met en société de la vie qu'il a reçue de son Père pour abreuver et nourrir l'Église, qui est cette fille unique que ce Père adorable a engendrée en Marie en engendrant son Fils.

C'est ce qui est exprimé par ces paroles du Prophète (*Psal.* LXXXVI, 5) : *Homo et homo natus est in ea :* L'homme et l'homme est né en la très-sainte Vierge. L'homme et l'homme : c'est-à-dire Jésus-Christ et son Eglise, parce que Jésus-Christ naissant dans les entrailles de sa Mère, toute l'Eglise y est née en même temps avec lui; car Notre-Seigneur, recevant en soi la plénitude de la vie du Père, a reçu en même temps la vie suffisante et nécessaire pour vivifier tous ses membres; et Dieu le Père, communiquant continuellement à son Fils cette vie divine pour la conserver à l'Eglise, est toujours en lui versant la nourriture de l'Eglise avec la sienne. Et comme Jésus-Christ, uni intimement à sa divine Mère, reçoit la vie pour soi et pour toute l'Eglise, il se trouve que la très-sainte Vierge, participante de cette vie divine, devient aussi en son Fils Jésus-Christ la Mère nourrice de l'Eglise. Ainsi, par une dépendance très-absolue, Dieu le Père attache tous ses enfants à ce sein adorable, à ce sein très-aimable; et l'Eglise se sent tous les jours infiniment heureuse que le sang et la substance de Jésus-Christ se changent en lait pour elle dans les mamelles de la très-sainte Vierge.

Il faut donc que nous allions sucer ce lait, ce sang et cette substance divine avec amour et avec joie, reconnaissant que Dieu nous y assujettit et que l'Eglise nous y appelle. Bienheureuse l'âme qui ne voit plus que Jésus et Marie, qui ne converse plus qu'avec Jésus et Marie; qui n'a plus de joie ni de désir en ce monde que de savoir des nouvelles de Marie en Jésus et de Jésus en Marie. C'est un moyen merveilleux que Dieu nous présente pour l'occupation sainte de notre vie pendant le séjour fâcheux du siècle présent. C'est là où je vous souhaite abîmé et tout perdu, afin que le monde ne vous voie plus et que vous soyez par ce moyen caché à toutes les créatures.

LETTRE CXX.

Que se perdre avec Jésus-Christ en Dieu, c'est le moyen d'être tout d'un coup parfait. — Du bonheur des privations et des croix.

N'ayant point eu de vos nouvelles depuis huit jours, je ne puis vous écrire sur un autre sujet que sur celui qui est et qui doit être encore toute la joie et toutes les délices de votre cœur, qui est le grand et le divin Jésus, par lequel et avec lequel je vous désire toute perdue en Dieu. C'est à quoi j'appelle votre cœur, étant convaincu, plus que jamais, que c'est là tout ce que Dieu désire de vous et en cette vie et en l'autre. C'est ainsi que, tout d'un coup et en un instant, nous devenons parfaits comme Dieu le Père, selon le souhait de Jésus-Christ, et que nous nous trouvons très-humbles, très-doux, très-justes, très-simples, très-charitables et très-saints. C'est par cette union intime qui nous perd en Dieu dans l'oraison, que nous ne sommes plus nous-mêmes, mais que nous passons en lui et nous trouvons revêtus de mille dons, de mille grâces et de mille vertus. Mon Dieu, que je dis peu, et que je suis grossier en voulant exprimer ce que je vois, et dont ce matin l'oraison me tenait si convaincu que j'eusse voulu ne me retirer jamais de cette expérience ! C'est ce que je ne doute pas que vous ne commenciez à goûter dans tous vos travaux et toutes vos fatigues.

Je vous dirai aussi que la providence de Dieu qui, de sa part, satisfait toujours à toute l'étendue de notre vocation, et nous donne toutes les choses nécessaires pour nous obliger à la fidélité, me lie et me cloue avec lui à la croix dans la privation de toutes les choses qui pourraient me consoler l'intérieur. Il y a bien longtemps que je lui ai demandé la croix pour toute la vieille créature, afin qu'elle fût soumise et réprimée par ce saint instrument de la sagesse, de la justice, de la miséricorde, de l'amour et de la sainteté de Jésus-Christ. Cette immense bonté passe plus avant, car il me soustrait encore ce qu'il y a de consolant en l'âme de la part de son amour intérieur, afin que je ne m'appuie sur rien et que je n'aie rien que lui seul, en qui, selon le pur esprit, j'aie tout mon appui, mon soutien, ma vertu et ma vie, quoique cachée aux sens et à la raison, et donnée imperceptiblement à l'âme. Béni soit Dieu qui nous donne la foi, qui peut suffire à tout : c'est elle qui nous lie plus purement, plus saintement et plus sûrement à Dieu; c'est elle qui nous abîme et nous perd plus fortement, plus solidement et plus divinement en Dieu; c'est elle enfin qui, nous suspendant en tout nous-mêmes par une privation universelle de toutes les choses qui seraient capables de nous plaire et de nous soutenir hors de lui, nous tient dans une

Digitized by Google

dépendance plus grande et plus absolue de lui-même

Oh ! que bienheureux seront ceux qui auront jeûné en tous leurs appétits et en tous leurs désirs sur la terre ! Si le jeûne de la bouche, qui n'est rien que le jeûne d'un sens, est couronné et hautement récompensé dans le ciel, que sera-ce du jeûne universel de tout soi-même, dont la privation est une croix insupportable à la nature ? Que dira-t-on de ceux qui ont faim et soif de la justice et des choses les plus pures et les plus saintes de la grâce, sinon qu'ils seront un jour rassasiés et satisfaits dans leur désir et leur attente ? Courage donc; cette vie n'est qu'un instant, ses privations sont passagères et les possessions de la vie future sont éternelles. Je vous dis ceci en la force et en la vertu de la foi, le reste pâtissant et gémissant. Ne faut-il pas des gibets, des roues et des gênes continuelles aux criminels ? Si l'innocent Jésus est sur la croix, où doivent être les pécheurs ? Il est privé de tout, il a soif de tout ; il vit et meurt ainsi dans la privation et l'abstinence de toutes choses. C'est justice et amour de Dieu de me tenir ainsi dans une privation universelle. Il ne faut point de roses sur le Calvaire ; il faut y être privé de tout; il faut y être collé à la croix toute nue, et être couché sur les épines, pour en être percé et piqué de toutes parts.

LETTRE CXXI.

Que dans les obscurités où l'âme se trouve pour sa conduite, elle doit s'abandonner à Jésus-Christ, qui est sa voie.

Je remercie Dieu de tout mon cœur de la netteté qu'il vous donne pour exprimer votre intérieur, et il me semble que depuis la lettre à laquelle j'eus l'honneur de répondre, vous commencez à respirer et à voir un peu clair. Il paraît bien en votre conduite que Notre-Seigneur vous traite comme sa chère épouse, qu'il ne veut pas laisser longtemps en peine sans lui faire savoir de ses nouvelles, pour la relever de son infirmité et de sa langueur. Je vous dirai que j'admire la sagesse et l'amour de votre Epoux en sa conduite, qui ne vous accable pas tout à la fois de ses dons, de peur que vous ne détourniez votre vue de dessus lui pour les considérer. Il ne vous donne à cette heure purement que pour vous faire regarder la majesté de Dieu son Père, et pour vous apprendre qu'il n'est rien que la voie pour vous porter à lui. En quoi vous devez voir la fidélité même de votre Epoux envers Dieu son Père, qui ne veut point avoir d'amantes que pour les porter à lui et leur montrer leur fin, qui est, comme dit saint Paul, de vivre à Dieu en Jésus-Christ et par Jésus-Christ même. Il nous apprend, dans le Prophète, que notre voie est dans le Saint, qui est Jésus : *In sancto via tua* (*Psal.* LXXVI, 14), afin de nous faire perdre toute vue de nous-mêmes et de ce que nous sommes pour nous perdre en lui. Il vous doit être plus doux et plus sûr que Jésus-Christ soit votre voie et la connaisse, que si vous la voyiez en vous-même. Tenez-vous seulement bien liée et bien unie à lui, et il vous fera faire les démarches du géant, qui est Jésus-Christ même : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam* (*Psal.* XVIII, 6), sans que vous le connaissiez. Plus vos voies seront profondes et cachées, ce qui ira toujours croissant, plus vous devez vous perdre en Jésus-Christ, lui laissant la connaissance de ce qu'il ne vous manifeste pas pour votre bien. Il sera votre règle et votre vérité sans lumière sensible, et vous fera faire souvent les choses de votre devoir avant que de vous les montrer. Perdez-vous donc, ma chère Fille, en ce divin amant qui a plus d'amour pour vous que vous-même, et qui sait la beauté et la pureté des voies par lesquelles il veut conduire son épouse. Perdez-vous dans le sein de l'Epoux qui vous portera dans le sein de son Père, où il est assis et où il vous fera reposer avec lui. Il ne vous quittera jamais et ne vous privera point de ses chastes caresses. Que vous y verrez de belles choses en un moment et que vous les goûterez à plaisir ! Car en même temps qu'il est votre voie, il est votre vérité pour vous découvrir toutes choses, et il est votre vie pour vous nourrir et vous vivifier de lui. Je voudrais mettre notre divin Maître bien avant dans les âmes, pour les faire entrer dans l'oubli de toutes choses et d'elles-mêmes. Votre très-humble et très-obéissant serviteur en Jésus, notre tout, en qui je veux vous être toutes choses.

LETTRE CXXII.

Il exhorte une âme à vivre aussi saintement que le demande la qualité d'épouse de Jésus-Christ.

Je remercie la charité du Saint-Esprit de vous avoir donné le mouvement de me faire savoir les sentiments et les dispositions de votre âme. Qu'une seule visite de Dieu est chère à un cœur qui en fait l'estime que mérite cet adorable tout ! Qu'une seule parole de sa part vaut d'entretiens et de promesses humaines ! Oh ! que le ciel est distant de la terre, et que les biens qu'on y doit posséder éternellement nous doivent rendre méprisables toutes ces corruptions dont le monde se vante, et que Dieu toutefois estime et récompense dans le mépris et dans le sacrifice qu'on en fait ! Quelle joie à mon âme de savoir que la foi règne dans la vôtre, et que les yeux de votre esprit sont ouverts aux biens de votre éternité ! Que ne voudrais-je pas donner à Dieu pour obtenir l'accroissement et la plénitude de cette sainte lumière ! Si j'avais quelque chose de plus riche et de plus efficace à lui offrir pour cela que Jésus-Christ, je le ferais. Je sais que mille vies ne pourraient pas mériter cette faveur, et que rien moins que le sang de Notre-Seigneur ne la peut obtenir. C'est en lui que mon âme veut se plonger, afin qu'étant baignée et enrichie de ce trésor, elle mérite auprès de Dieu les grâces dont la vôtre doit être revêtue, en qualité d'épouse du grand Tout. C'est à quoi votre soin et votre reconnaissance doivent travailler uniquement. Il faut vous enrichir et vous parer des ornements que votre con-

Digitized by Google

dition d'épouse demande. Qu'y a-t-il digne de Jésus? C'est justement la sainteté parfaite que vous n'avez pas encore, et que vous devez pourtant espérer de la prière et de l'union à votre divin Epoux. Soyez donc uniquement liée à lui, toujours communiquante à son très-pur amour et à ses saintes vertus, qui vous rendront belle à ses yeux, et digne de son agrément et de sa possession. Mon Dieu, que voulons-nous au ciel et en la terre, sinon Jésus-Christ et ses trésors pour être le sujet de sa divine complaisance? Puisqu'il ne peut se plaire qu'en lui-même, rendons nous un autre lui-même en la communion parfaite avec lui. Laissons-nous à lui; laissons-nous pénétrer et posséder par lui; laissons-nous dévorer et consommer à sa divine charité, pour passer en sa vie, et nous perdre en lui-même. Vous pourrez aller faire demain vos dévotions chez..., où vous aurez loisir de traiter avec Notre-Seigneur sans être interrompue ni regardée. J'espère en vous de nouveaux progrès dans la divine dilection, qui ne saurait demeurer en un même état, et qui demande incessamment de s'avancer en Dieu. Je prie son Saint-Esprit que sans relâche il vous fasse croître dans la profondeur de sa paix en sa divine grâce. Ainsi soit-il à jamais.

LETTRE CXXIII.

Que le calme et le silence où Dieu tient quelquefois les âmes en l'oraison n'est pas une oisiveté, mais une grande grâce.

J'ai reçu votre lettre par laquelle vous me faites part d'une grâce singulière de Notre-Seigneur, sur laquelle vous avez eu quelque soupçon dont vous me demandez l'éclaircissement. Il me semble que, selon ce que vous m'en exposez, il n'y a pas sujet de craindre par la miséricorde de Dieu, surtout dans l'appréhension que vous avez de ne rien faire dans cet état. C'est bon signe que de craindre l'oisiveté, de ne s'y plaire pas, et de n'être mise en l'état que vous me décrivez que par force, étant toujours prête et disposée en votre fond à vous exercer à l'amour de votre bien-aimé et de votre divin Epoux.

L'oisiveté est à craindre pour ceux qui, étant lâches et amateurs d'eux-mêmes et du repos, ne cherchent qu'à demeurer fainéants; qui s'assoupissent et ne voudraient pas se donner la peine de s'exercer et s'occuper en rien, mais ce n'est pas là votre état. Votre désir d'aimer est arrêté par une puissance supérieure et par la présence du saint Epoux, qui impose silence à toutes vos facultés intérieures. Le prophète dit que la grandeur, la beauté et la sainteté de Jésus doivent être honorées par le silence. En effet, il n'y a point de parole qui ne soit indigne de lui. Toutes les expressions et les louanges sont au-dessous de ce qu'il est : il est ineffable, et l'on ne peut parler dignement de lui en sa présence. Sainte Madeleine n'est pas accusée d'oisiveté pour ne dire mot en la présence de Jésus. Elle le regarde, elle l'entend, elle est pleine de lui, et ne peut rien vouloir que lui. Elle est contente en tout, et rien ne peut entrer en elle que son tout aimé. Cette âme recevait sans rien dire; elle était occupée sans parler; elle était en tendance universelle de toute elle-même vers lui. Son amour était vivant, et, quoiqu'il fût renfermé en elle, il était très-bien connu de son Epoux, qui l'opérait dans le fond de son âme.

Pendant que l'esprit voit, considère, contemple, admire, adore, ou qu'il est occupé sur quelque chose de divin, il ne peut être oisif. Car alors il est en exercice. Si votre esprit ne pensait à rien, s'il était assoupi, si le cœur aussi ne tendait à rien, ce serait inutilité et oisiveté de vos puissances intérieures : mais le bien vous est présent; votre esprit en est rempli dans la vue de sa beauté; votre cœur est en paix et en joie, il est dans un amour muet, il est ravi de le voir proche, et d'être tout à lui. Oh! si en ce temps le saint Epoux ouvrait le cœur à son épouse, et qu'il lui laissât la liberté d'agir vers lui, que ne dirait-elle pas? Elle lui ferait entendre le fond de ses amours. Elle l'appellerait son tout, son unique, sa vie, son bien-aimé, son époux, sa joie, sa jubilation, ses délices, sa gloire, son trésor, ses richesses et sa béatitude

Que ne dirait-elle pas, et que ne raconterait-elle pas à l'ami et au confident de son cœur? Que de témoignages d'amour? que de caresses? que de saints embrassements? Ne voudrait-elle pas le faire passer en elle, et l'obliger de la changer en lui? Ne lui dirait-elle pas : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis toute à lui?* (*Cant.* II, 16.) Tout ce que j'ai lui appartient, et tout ce qu'il a est à moi. Je suis plus vôtre, lui dirait votre cœur, que je ne suis à moi. Vous êtes le Dieu de mon amour, qui me possédez, qui me vivifiez, qui régnez et triomphez en moi. Vous êtes mon tout à jamais. Ce sont là les paroles de votre silence, et les sentiments de votre cœur muet, qui sont bien entendus des oreilles délicates, et aperçus par les yeux pénétrants du tout amour. Oh! que le sacré silence dans l'amour est précieux, et qu'il rend d'honneur et de gloire au Dieu aimable et sur-aimable, au Dieu qui passe toute louange et toute bénédiction!

Soyez donc en paix dans votre silence lorsque le bien-aimé par sa présence vous réduira en cet état et vous obligera de vous taire pour vous obliger à le voir, à le considérer, à l'entendre, et à porter en paix ses opérations. Il n'est jamais présent à l'âme sans la vivifier, et sans opérer en elle quelque renouvellement imperceptible, et qu'elle ne connaît pas. Soyez à lui à jamais, puisqu'il est à vous pour une éternité. Obéissez toujours suavement et simplement aux règles qu'on vous prescrit pour l'extérieur et pour l'intérieur, l'esprit de Dieu sera votre loi, qui dans un moment fera plus en votre âme, si vous êtes dans l'obéissance, que vous n'en recevriez en mille ans de solitude et d'oraison, si vous étiez dans la désobéissance, et sous votre propre volonté,

Digitized by Google

Quoique dans ces temps vous preniez votre nourriture sans goût et sans sentiment, ne laissez pas de la prendre aux heures ordinaires, par la vue du besoin de votre corps. Ces actions extérieures ne font pas retirer l'Epoux, et quand même le sentiment se retirerait du dehors, il ne quitterait pas votre âme et votre cœur : au contraire, il y opère avec d'autant plus de force et de vigueur, que l'extérieur s'exerce à l'obéissance. Prenez donc tous vos besoins, écoutez la foi qui vous doit diriger, et laissez votre cœur à la disposition de l'amour.

LETTRE CXXIV.

Il donne des remèdes pour l'état de sécheresse.

Je viens de recevoir votre lettre, où je vois que Dieu retire encore de vous ses sentiments. Vous trouverez dans mes dernières quelque chose sur ce sujet : et comme j'ai à répondre à plusieurs autres chefs de votre lettre, assez pressés pour votre dessein, je vous donnerai seulement sur celui-ci ces trois remèdes, qui vous serviront de pratique pour votre état. Le premier est l'anéantissement et l'humiliation intérieure devant Dieu. Le second est la pénitence et contrition de vos péchés, ou connus ou cachés, qui vous réduisent en cet état. Le troisième est l'union à Jésus-Christ et la retraite en lui, portant avec amour et avec joie la soustraction des goûts et des sentiments de Dieu le Père. Je vous conjure de ne point courir après les goûts. Vous vous exposeriez à la tromperie et à l'illusion du diable, qui serait ravi de se présenter à la traverse, et de se transformer en ange de lumière, pour occuper en vous la place de Jésus-Christ. Laissez à votre cher Epoux à vous caresser et visiter autant qu'il le juge à propos : et quand il se retire, sachez qu'il le fait avec beaucoup d'amour, de sagesse et de miséricorde. Prévenons le démon, ne lui donnons point lieu de nous surprendre, et retranchons de nous tout ce qui lui peut donner entrée. Quand une fois il s'y est placé, on a peine à le chasser. La sainte foi est la mort de l'amour-propre et du démon. Et souvenez-vous d'un saint désir que Jésus vous donna une fois, de ne sentir et de ne vouloir de grâce qu'autant qu'il en fallait pour connaître et accomplir sa très-adorable volonté. C'est là la droite voie et la plus sûre, qui bannit l'amour-propre et éloigne notre ennemi.

LETTRE CXXV.

De la paix intérieure, et des moyens de la conserver.

La paix de Dieu, qui surpasse tout sens, abonde en votre cœur, selon le souhait de saint Paul, et selon mes désirs, comme étant le trésor le plus cher et le plus précieux de la vie divine. Cette paix ne doit point être violée pour quoi que ce puisse être. Cependant l'appréhension que j'ai que quelque chose ne la trouble, m'oblige de vous écrire ce mot pour vous prier de laisser la possession de votre cœur anéanti à Jésus, roi de paix, et à Marie la mère de la suavité, qui ne peut souffrir ni trouble, ni amertume en sa demeure. Le calme et le silence ont accoutumé d'accompagner leur présence divine, et si les sens ou les passions se veulent soulever, une heure de quiétude à la raison, et beaucoup moins encore, voit la fin de l'orage.

Il me semble que la Mère de Dieu ne veut point que je souffre en vous l'ombre ni l'approche de la peine, qui trouble la sérénité qu'elle veut que vous possédiez. Je vous conjure donc d'avoir soin que votre cœur ne se trouble point et ne s'aigrisse de rien, que de la seule appréhension du péché, et de la crainte de déplaire à votre unique Tout Jésus. Le démon ne craint rien davantage que la liberté d'un esprit qui ne regarde qu'à plaire à Dieu et à le contenter. Il ne tâche qu'à le troubler, lui pressant le cœur par des inquiétudes, et lui ôtant la vue continuelle de cet aimable objet ; et cela dans toutes les rencontres que sa malice lui peut fournir, et par tous les moyens qu'il juge les plus propres pour produire ces malheureux effets. Le diable ne pêche qu'en eau trouble ; c'est pourquoi il ne cherche qu'à troubler les esprits sereins et contents. Donc, ma très-chère Fille, ne quittez jamais la paix de votre cœur ; et, quoi qu'il vous arrive, confiez-vous en Dieu, qui ordonnera de tout pour votre bien. Tenez-vous bien auprès de lui, et, pourvu que votre conscience soit nette, et que vous ne fassiez rien exprès et de propos délibéré qui lui déplaise, riez-vous de tout, et passez par-dessus toutes choses. Vous aurez toujours un pauvre père qui aura le sein ouvert pour recevoir toutes vos peines, et qui, connaissant bien la malice du diable pour empêcher votre repos par ses artifices les plus cachés, y apportera toujours les remèdes que Jésus-Christ lui fournira pour le repos de son épouse pénitente.

Rien que la vie passée ne vous fasse soupirer, et ne vous serre le cœur : mais que ce soit doucement et tranquillement ; car la vraie pénitence est douce dans ses peines et dans ses amertumes, et la fausse n'est pleine que d'inquiétude et de sécheresse. L'une abat le cœur et le décourage, l'autre le soutient et le conforte. La première dessèche, et l'autre porte onction. Enfin, l'une, après beaucoup d'ennuis, et bien souvent beaucoup de larmes, porte au péché, et l'autre porte à l'amour de Jésus et à la crainte de l'offenser. J'ai cru être obligé de vous écrire ces choses, comme très-importantes à votre état. Vous prierez toujours Dieu qu'il m'inspire ce qui vous sera nécessaire, puisqu'il m'a établi sur votre chère conduite, et m'a fait paraître qu'il désire que je vous serve de toute ma volonté.

LETTRE CXXVI.

Il conseille à une âme qui était abattue par la vue de ses faiblesses de ne point tant penser à ses péchés.

Je ne m'étonne pas de vos abattements et de vos peines. Vous vous attachez trop à la

Digitized by Google

vue de vos faiblesses, qui vous découragent et troublent votre paix. Si vous voulez la retrouver, contentez-vous des examens qu'on vous conseille; et, hors les temps qu'on vous a marqués pour penser à vos péchés, ne vous amusez point à toutes les pensées qui vous en viennent. Croyez-moi, vous ne devez pas tant envisager vos misères : et ces retours, qui pourraient être utiles à plusieurs, ne peuvent avoir en vous que des suites fâcheuses.

1. Le péché est un basilic : il est si venimeux qu'il tue de son seul regard, à moins que d'avoir toujours votre contre-poison présent, qui est votre divin Jésus. Vous ne sauriez le regarder sans être en danger d'être mortellement empoisonnée.

2. Cette vue vous affaiblit de jour en jour, comme vous le ressentez aussi par votre expérience. Car, ne regardant continuellement que vos bassesses, vous n'avez rien qui vous relève et qui vous corrige. La vue de vos misères vous décourage et vous abat, et rien ne vous soutient.

3. Votre âme, qui est l'image de Dieu, est créée pour faire les fonctions de Dieu même, et pour l'imiter dans ses opérations. Or, Dieu ne se plaît point à voir le péché. D'où vient qu'il le couvre, comme dit l'Ecriture, c'est-à-dire qu'il le détruit et l'anéantit pour ne le point voir en nous. Et pour cela même il se fait homme, et met devant les yeux de son Père une nuée de sang, afin que, notre nature étant unie à la nature divine, il l'enveloppe et ôte aux yeux de Dieu la vue de nos péchés, ne lui faisant voir que notre propitiation. C'est pourquoi vous devez, après vos chutes, être fidèle à recourir d'abord à Jésus-Christ pour vous revêtir de lui, selon le conseil de l'Apôtre : *Induimini Dominum Jesum Christum* (*Rom.* XIII, 14); vous arrêtant beaucoup plus à envisager amoureusement ses bontés et ses miséricordes sur vous, que les misères dont il vous retire.

4. Nous sommes nés pour voir les grandeurs de Dieu et nous y conformer; notre âme est faite pour contempler ces beautés éternelles, et non pas ces monstres : et quand ce ne serait que le détour de sa fin pour s'attacher à ces bassesses, cela l'ennuie et l'abat étrangement.

5. Vous faites tort à la miséricorde de Dieu, qui est infinie, quand, après avoir détesté votre péché, et vous être relevée de votre chute, vous ne voulez point perdre la vue de ce que vous avez fait, comme si vous entriez en défiance de sa bonté.

6. Ne craignez-vous point aussi de choquer votre divin Sauveur, qui est votre propitiation, qui a satisfait au delà de ce que méritaient tous vos péchés, et en qui vous trouverez de quoi satisfaire pour un million de crimes, et pour cent mille nouveaux mondes?

7. Croyez-vous avoir un fond de malice en l'âme d'une égale étendue à la bonté de Dieu, qui est infinie en son origine, en elle-même et en ses effets? Après tout cela, voyez si vous avez raison de vous laisser abattre, comme vous faites, par la vue de vos fautes, et si, vous étant humiliée devant Dieu, vous n'avez pas tout sujet de retourner à lui en confiance, sans perdre la paix et le calme intérieur, dans le temps même de vos gémissements et de vos larmes.

LETTRE CXXVII.

Qu'il faut aimer la croix.

Je viens d'apprendre l'état de votre maladie dont je bénis la majesté de Dieu, puisque c'est sa volonté, et qu'il commence à vous mettre dans l'état où il réduit ceux qu'il aime. C'est là la vraie condition des Chrétiens et des pénitents. Puisque vous avez péché, il faut que vous fassiez pénitence, et que vous souffriez. Ce sera toujours faiblement, auprès du péché qui mérite la mort, le purgatoire, et souvent même l'enfer. Il faut donc regarder toutes les autres souffrances comme des grâces, des indulgences et des miséricordes. Comme Chrétien, il faut souffrir, autrement on ne porterait pas en soi l'image de Jésus-Christ, ne participant pas à ses souffrances et à sa croix qui a été en lui continuelle. N'est-ce pas une chose honteuse de voir Jésus sur une croix, et nous regorgeant d'embonpoint et de santé? En vérité, pouvons-nous être nommés ses vrais membres et ses membres vivants, ne portant point en nous sa vie? Il faut avoir l'amour de la croix, et nous réjouir quand notre corps en est participant. Enfin, quand et comment pouvons-nous donner à Notre-Seigneur des preuves plus certaines de notre amour, que lorsque nous souffrons amoureusement pour lui, et que notre volonté ne veut point de soulagement à son mal, qu'autant qu'il lui plaira, quoique le corps y résiste et demande le contraire? Il est si aisé de dire à Dieu qu'on l'aime; et dans l'oraison, lorsqu'on a quelque sentiment, il est si facile de lui témoigner qu'on veut souffrir pour lui : mais souvent ce ne sont que des discours en l'air, et des paroles trompeuses qui nous abusent et qui nous donnent de vaines complaisances en nous-mêmes. La marque du véritable amour est de souffrir humblement et amoureusement : humblement, reconnaissant que nos péchés méritent cet état; amoureusement, embrassant par esprit et par affection la croix que sa bonté nous envoie. Adieu.

LETTRE CXXVIII.

Il excite une âme à bien souffrir ses peines.

Votre dernière lettre me fait voir que la disposition de votre cœur est encore altérée. Vous devriez, s'il se pouvait, la surmonter un peu, ou au moins l'adoucir; car, quoique ce soit un exercice de Dieu, ce n'est pas pour y céder. Il veut que vous luttiez contre lui-même comme un autre Jacob; et, quelque coup qu'il vous donne, quelque touche que vous ressentiez, il faut toujours vous tenir liée à lui, et tellement serrée auprès de lui, et mêlée avec lui, que vous ne donniez par vos plaintes, ni par toute votre con-

Digitized by Google

duite, aucun témoignage de votre plaie, et que vous ne laissiez pas même la liberté à votre esprit de regarder et d'examiner votre peine. Ce n'est pas ainsi que l'on remporte la victoire. Il faut combattre généreusement, rendant Dieu seul témoin de nos combats, n'y cherchant aucun soulagement ni en nous ni en autrui, et ne l'attendant que de celui qui est l'auteur de votre peine, et qui le sera aussi, quand il voudra, de votre soulagement. Il mortifie, il vivifie; il mène aux enfers, et en retire ses âmes; et lui seul le peut faire. Souvent nous augmentons nos maux en y cherchant ailleurs imperceptiblement quelque soulagement; et, quoique en apparence on s'allége, dans le fond on rengrége son mal, qui, étant au plus intime de la substance, lieu qui ne peut jamais être pénétré de la créature, ne peut aussi être soulagé que par une main toute-puissante. C'est ce mercredi saint qui me fait parler de la sorte. Je vous conjure de souffrir ma liberté, qui part du zèle que j'ai de votre perfection, à laquelle vous voulez que je contribue en la manière que je pense plus utile et que vous devriez souhaiter, n'étant en vous que misère et abjection devant Dieu et devant ses anges.

LETTRE CXXIX.

Il exhorte une personne trop occupée d'elle-même à oublier ses propres intérêts pour ne penser qu'à Dieu.

Depuis que j'ai reçu la dernière de vos lettres, Notre-Seigneur m'a fait la grâce de me tenir dans une infirmité qui m'a ôté la liberté d'écrire et de lire. Mais, comme elle se passe et diminue, je suis bien aise d'employer la première facilité qu'il me donne pour vous dire un mot touchant votre intérieur, que je désire aller toujours croissant en la vertu et en la grâce de Jésus et de Marie, et de participer de plus en plus à leur sainte fidélité. Depuis quelque temps je suis si fort convaincu du parfait abandon et du total oubli qu'un chacun doit avoir de soi-même en la présence de Dieu, et devant ce grand Tout et cette immense majesté, que je ne puis que je ne vous fasse part du désir que j'ai de vous y voir entièrement établie. La miséricorde de Dieu sur cette pauvre créature qui vous écrit est telle, que depuis quelque temps je ne puis voir autre chose que Dieu; et en Dieu, je ne vois que le désir qu'il a que je vive seulement à lui, dans le souhait unique qu'il soit glorifié parfaitement en soi, et qu'il règne pleinement sur l'Eglise. Il ne veut pas même souvent souffrir en moi le moindre retour sur ce qui me regarde dans les sacrifices que j'ai l'honneur de lui offrir au saint autel. Ce grand Tout me paraît toujours jaloux que je les lui présente dans l'étendue des intentions immenses et infinies qu'il a eues de toute éternité sur le sacrifice de son Fils, entrant et passant par là dans ses intérêts seuls, n'étant plus rien en moi, et ne vivant plus qu'à lui seul, et pour lui seul. Il ne veut point souffrir que j'aie la moindre idée de soin et de vue pour moi, ne voulant pas que je sois rien en aucune chose, et encore moins en celles qui le regardent, comme sont celles du divin sacrifice de son Fils. Il paraît tout zèle pour la destruction des hérésies, des schismes, des erreurs, des crimes et des péchés dans son Eglise, lesquels l'empêchent de régner et de vivre en elle sur la terre, comme il fait dans le ciel. Il me semble qu'il veut si fort qu'on entre et qu'on se perde là-dedans, pour ne vivre et ne prier que pour cela, que je ne puis faire autre chose.

Quand ce glorieux Tout veut que l'on passe ainsi dans les vues générales de tous ses intérêts, et de toute l'étendue de ses desseins, il me semble que c'est une miséricorde admirable; car par là on est tout tiré hors de soi, pour entrer en son principe et en son tout. Alors on n'est point sujet à rétrécir les desseins de Dieu sur les choses saintes, ni à les détourner de leur fin, qui est la gloire de Dieu, que bien souvent nous rétrécissons en retournant sur nous-mêmes et sur nos intérêts, qui nous paraissent d'ailleurs fort légitimes. Nous sommes même dans une sûreté d'autant plus grande en cet état, que Dieu supplée par lui-même à nos besoins, prenant toujours nos intérêts, quand nous prenons les siens.

Quel monstre que l'amour de soi-même, qui veut se voir en tout, et qui ne peut souffrir qu'avec grande peine les exercices et les conduites du pur amour qui tend toujours à Dieu, et nous dérobe à nous-mêmes, pour nous porter, nous perdre et nous abîmer en ce divin Tout! Ayons toujours beaucoup d'estime et une grande reconnaissance pour ses grâces, qui nous portent à la privation et à l'oubli de nous-mêmes, et qui suspendent ainsi tout aliment à l'amour-propre. Ce malheureux amour, qui se veut voir en tout, fait qu'on est bien aise de le sentir proche de soi, et de se tenir auprès de lui, comme auprès de son centre, pour se reposer et s'y décharger. C'est pourquoi, quand on a fait quelque acte du pur amour, il ne faut pas s'amuser à réfléchir sur ce qu'on a fait, mais, retirant l'âme de cette pensée, il faut la tenir élevée en Dieu, se reposant sur lui-même, selon le désir du Prophète, qui disait : *Qui me donnera des ailes de colombe; et je volerai et me reposerai?* (*Psal.* LIV, 7.)

Dieu est le supplément de tout, et il fait trouver en son pur amour, et dans ses regards amoureux et religieux, tout ce qui semblerait utile en se regardant soi-même fixement et volontairement. Oh! le saint et parfait miroir que Dieu, quand il est contemplé avec crainte, avec amour, et avec respect! c'est un miroir qui ne flatte point, qui ne trompe jamais, et qui découvre toute vérité; mais qui la découvre plus saintement, plus clairement, plus fortement et plus utilement, que si nous nous voulions attacher à notre propre contemplation; car cela ne se ferait pas sans quitter la vue de Dieu pour nous satisfaire nous-mêmes; au lieu

Digitized by Google

que la contemplation de Dieu se fait sans danger d'amusement et de propre recherche.

Ainsi je vous conseille de ne point faire tant de réflexions sur vous; car, quoique ce soit par le prétexte de vous purifier et de vous sanctifier que vous vous regardiez, ce n'est pas néanmoins sans soulagement et sans satisfaction de vous-même en vous. Il faut être tout à notre Tout, qui est la source de toute sainteté et de toute lumière, pour être pleinement sanctifié en lui : et depuis qu'une fois l'auteur de miséricorde fait la grâce à l'âme de lui vouloir être toutes choses, il faut qu'elle soit un autre lui-même, et qu'elle entre en son amour, en sa lumière, et en sa propre puissance, afin qu'il lui soit lui-même tout bien et toute perfection, etc.

LETTRE CXXX.

Qu'il ne faut pas que l'âme s'attache aux goûts ni aux consolations sensibles dans le service de Dieu.

Vous devez continuer à invoquer vocalement le Saint-Esprit, et à ne pas avoir égard à l'interruption du sentiment dont vous me voulez parler; car il ne faut guère vous arrêter à ces petits goûts, qui servent souvent d'amusement à l'âme pour empêcher le plus solide, et qui, nourrissant notre amour-propre, nous donnent une vaine estime de nous-mêmes. Il est très-dangereux de s'accoutumer à vivre dans la dépendance de ces goûts, parce que, quand on vient ensuite à en être privé, on demeure abattu, fainéant et comme impuissant à rien faire. C'est pourquoi il faut que, sans dépendre de ces douceurs et de ces consolations, vous suiviez ce que la foi vous apprend. Quoiqu'on ne sente rien, il faut agir toujours courageusement. La foi et la charité, qui sont les véritables principes de nos actions, ont cet avantage qu'elles ne sont point du tout sensibles. Mais pour les sentiments, ils sont imparfaits, fautifs et fort changeants, aussi bien que l'imagination et la lumière particulière. *La foi*, dit l'Ecriture sainte, *est la vie du juste* (*Hebr.* x, 38) : ainsi consultez-la toujours en tout ce que vous avez à faire; voyez, avant que de vous déterminer, ce qu'elle vous conseille; regardez ce que Notre-Seigneur vous enseigne en ses actions, et agissez ainsi rondement, courageusement, et charitablement.

C'est de là que vient la difficulté que vous avez de faire des actes de vertu, lorsque vous connaissez qu'il les faut faire, et que le sentiment ne vous y porte pas, ni aucune obligation extérieure. Car si la foi vous conduisait, qui vous apprend qu'étant Chrétien il faut aimer votre prochain comme Jésus-Christ vous a aimé; si vous agissiez selon la foi pure, qui vous enseigne que votre péché vous rend insupportable à toute créature, qu'il vous rend indigne de subsister, que vous méritez d'être anéanti, ou au moins d'être dans l'enfer, vous auriez de la peine à avoir de l'aversion de personne, n'en voyant point de plus coupable que vous. Et si vous sentiez quelque répugnance, ou même quelque aversion pour le sentiment, vous ne laisseriez pas de lui rendre tous les devoirs que la charité demande, sans vous troubler de ce qui se passe en votre sentiment, puisque vous n'en êtes pas le maître absolu. Notre-Seigneur voulait la mort de la croix, quoique, selon le sentiment de la partie inférieure, il y eût grande répugnance. Ainsi il ne faut point vous mettre en peine du sentiment, pourvu que votre esprit soit dans les dispositions que la foi vous enseigne. De là jugez combien peu on se doit fier au sentiment. Je prie Notre-Seigneur de vous instruire de cette vérité, laquelle vous doit être une règle suffisante pour vous sanctifier.

LETTRE CXXXI

Qu'une bonne voie pour rendre nos devoirs à Notre-Seigneur, particulièrement dans le temps de ses mystères, est de nous unir à la très-sainte Vierge.

Bénis soient Jésus et Marie dans la sainteté de leur état divin, où la seule foi peut nous donner accès durant la vie présente. Je ne puis vous témoigner toutes les bontés de cette adorable Maîtresse; elles surpassent tout ce que je saurais vous en dire, et je ne puis assez l'en remercier; je vous prie d'être pour cela mon aide et mon secours. Vous savez la part que vous avez à ce qu'elle me donne et à tout ce que je reçois des bontés ineffables de son cher Fils, l'adorable et le suradorable Jésus. Il faut, particulièrement en ces temps, nous abîmer en Marie, pour entrer en toutes ses dispositions envers Jésus-Christ et envers son Père; car elle est la mère de l'un et la sainte épouse de l'autre, et nous ne saurions trouver ailleurs de quoi rassasier mieux nos cœurs dans l'amour que nous leur devons, et dans la société qu'il faut que nous ayons avec le Père et le Fils.

Je vous donnerai à ce sujet la même instruction que je reçus il y a quelques mois. C'est que le temps des mystères de Jésus est celui auquel nous devons avoir plus d'union et plus de liaison avec la sainte Vierge, à cause que c'est le temps auquel nous devons le plus à Jésus-Christ, et qu'il n'y a qu'elle seule qui puisse fournir et suppléer abondamment à nos devoirs et aux hommages que nous sommes obligés de lui rendre. L'Eglise même s'unit à son intérieur pour lui rendre les devoirs de sa religion; et si elle est obligée d'aller à Jésus-Christ pour honorer en lui et par lui la grandeur de son Père, ce Père, tout plein d'amour pour son Fils, veut qu'elle soit unie à la très-sainte Vierge, pour rendre en elle et par elle ses devoirs à Jésus, qui est l'objet continuel de sa religion. Par ce moyen, vous irez toujours croissant et vous avançant dans l'intérieur de Dieu même; car la sainte Vierge, comme son épouse, habite dans le plus intime de son sein; et Jésus en elle, comme votre divine voie, vous conduira dans ce lieu de délices. Je ne puis vous exprimer la joie que j'ai

Digitized by Google

ressentie en voyant par votre lettre vos dispositions, et que c'est là où la grâce de Jésus-Christ vous porte. Je ne me souviens point d'avoir éprouvé en toute ma vie une pareille satisfaction. J'aurais donné à Dieu toute la terre et tout ce qu'il y a de créé pour pouvoir attirer ces sentiments sur vous, et pour vous voir établie dans la pureté de l'esprit dont Notre-Seigneur vous favorise. Je prie tous les anges et tous les saints de bénir Dieu, de le glorifier de ses dons et d'être en adoration et en actions de grâces perpétuelles pour les biens qu'il vous fait. Je vous en dirai davantage à la première occasion. Cependant rendez vos assiduités en la religion de la très-sainte Vierge, à la princesse que votre emploi vous oblige d'honorer et de servir, et qui vous est donnée sur la terre comme son image visible, afin que dans votre condition vous ne soyez jamais absente d'elle en sa personne.

LETTRE CXXXII.

Il exhorte à renoncer aux choses curieuses et sublimes pour suivre les voies communes.

Pour user des mêmes termes dont se servait saint Bernard en répondant aux âmes de piété qui le consultaient sur leurs besoins, je vous dirai que j'aurais beaucoup de choses à vous écrire sur les vôtres, que je ne puis vous découvrir maintenant à cause de mon infirmité. Mais la lettre de votre Mère spirituelle, que je vous envoie, pourra servir de supplément à mon impuissance, car elle contient des instructions solides, et celles, à mon avis, qui vous sont les plus nécessaires. Vous y verrez les vraies vertus chrétiennes bien simplement exprimées, et entre autres la sainte humilité, dans laquelle Dieu l'a rendue très-éminente, sa confiance cordiale, et sa fidélité parfaite à la conduite de Notre-Seigneur, qui l'a protégée singulièrement en ses besoins. Vous y verrez aussi une âme constante, ferme et immobile dans ses voies; ce qui est une marque bien certaine du bon esprit. Vous ne la verrez point tendre aux choses hautes et sublimes. Aussi ne se laisse-t-elle point enchanter ni séduire, et Dieu ne permet pas que le mal la tente, ni même approche d'elle. Ma Fille, laissons avec le Prophète (*Psal.* CIII, 18) les hautes montagnes aux cerfs, et cachons-nous avec les hérissons dans les basses cavernes. C'était le conseil que donnait le B. François de Sales aux âmes qu'il dirigeait, et qui maintenant peuplent le ciel, pendant que tant d'autres, plus curieuses et plus ambitieuses, sont tombées dans la superbe de l'esprit et sont abîmées dans l'enfer. Faisons plus et sachons moins, et ne croyez pas, je vous prie, que le trésor de la piété chrétienne soit une chose si cachée et si inconnue, comme vous me le mandez. C'est une lumière qui est exposée par saint Paul à tous les Chrétiens, et par Notre-Seigneur à tous ses disciples et à tous ceux qui, se contentant de l'Evangile, ne veulent rien de leur propre invention dans les voies chrétiennes. Craignez et fuyez toutes les choses singulières, et aimez l'anéantissement par-dessus tout.

LETTRE CXXXIII.

Il exhorte une personne à se tenir unie à Jésus et Marie, et à y recourir dans ses besoins, sans chercher de soulagement dans les créatures.

Je ne vois point de meilleur conseil à vous donner, que de vous tenir bien unie à Jésus et à Marie. Si vous êtes fidèle à ne vous en point séparer, vous verrez la force qu'ils vous donneront dans vos besoins. Ce n'est pas que par là vous deviez prétendre d'être exempte de la croix en la partie sensible, mais les croix mêmes deviendront la joie de votre cœur, vous trouverez votre consolation dans la matière qu'elles vous donneront pour votre sacrifice, et vous serez ravie d'avoir, par ce moyen, de quoi satisfaire à votre religion en tous les moments de votre vie. Cette vie est destinée à l'immolation, en attendant la parfaite consommation dans le ciel, qui sera d'autant plus glorieuse en Jésus-Christ que la tribulation aura été plus grande et plus sensible sur la terre. Surtout tenez votre cœur bien fermé à toutes les créatures, sans le vouloir ouvrir à aucune pour votre soulagement. Jésus et votre directeur vous doivent suffire. Vous savez comme ce bien-aimé de votre cœur vous a aidée et secourue dans vos besoins. Il est toujours le même qu'il a été pour vous. Ainsi il vous sera toujours présent et croîtra tous les jours en vous en charité, en lumière, en soin, en vigilance, autant que vous croîtrez en confiance et en fidélité. L'expérience fréquente du passé a été pour vous servir, dans les temps périlleux et de tentation, d'une bride pour retenir cet épanchement inutile et vain de votre âme. Ne donnez donc point cette liberté à votre cœur; et puisque votre cher Epoux en est jaloux, particulièrement dans ces temps, où il vous sépare de toute créature, pour vous avoir à lui tout seul, demeurez en lui et avec lui en la très-sainte Vierge. C'est cette solitude où vous sentez que votre âme est attirée, et c'est celle que vous devez garder avec fidélité à votre unique époux, et où vous trouverez tout ce que vous pouvez désirer sur la terre.

LETTRE CXXXIV.

Que les prêtres doivent être incessamment appliqués aux louanges de Dieu pour réparer les outrages qu'il reçoit dans le monde.

Il me semble que, notre divin Maître m'ayant délivré des obligations et des engagements pressants que j'avais à servir le prochain, qui n'est qu'une des choses que Dieu demande de ses prêtres et une partie de leurs obligations, je me sens tout à fait porté aux autres devoirs de notre ministère, et à satisfaire à ce que Dieu demande de nous, qui est que ses prêtres soient en son Fils des hosties de louanges perpétuelles pour l'honorer sur la terre, comme les anges le font dans le ciel par une religion continuelle.

Digitized by Google

Notre Maître veut renouveler en l'Eglise l'étendue totale de son saint sacerdoce, et exprimer en sainteté parfaite tout ce qui est de sa grandeur. Or, comme il me semble que nous n'avons travaillé en nos établissements qu'à une partie de ce dessein, je pense que nous devons maintenant nous appliquer avec soin au reste de cette sainte et excellente vocation.

Je me suis vu pressé à ceci par une occasion fâcheuse que j'ai toujours devant les yeux, et qui m'a tenu en mortification, en douleur et en affliction perpétuelle jusqu'à présent que je suis en retraite et séparé du commerce du monde. C'est que, durant tout le temps que nous marchions en notre voyage dans la compagnie des coches et des escortes de soldats, nous n'entendions autre chose que jurer, que renier, que blasphémer le saint nom de notre Père et de notre Dieu. Ce qui me donnait la pensée qu'il fallait que les prêtres réparassent, par leurs louanges perpétuelles, ces outrages et ces affronts que recevait continuellement la majesté de Dieu dans le monde, que l'on me dit être rempli de toutes parts de jureurs, de renieurs et de blasphémateurs du nom adorable de Dieu. Que si le ciel, par les anges et par les saints, répare les injures et les outrages des démons en enfer, les prêtres, qui sont nommés des anges de la terre dans l'Ecriture sainte, doivent réparer les injures qui se commettent par les hommes, eux qui sont établis comme leurs procureurs auprès de Dieu et les réparateurs de leurs injures, en qualité d'hosties et de victimes en Jésus-Christ pour les péchés du monde, etc.

LETTRE CXXXV.

Du bien qu'on peut faire dans les familles par la visite des malades.

Je bénis Dieu du zèle qu'il vous donne pour son service, et de l'attrait particulier que vous avez pour travailler à lui gagner des âmes. Je crois que la meilleure voie que vous puissiez prendre, dans le lieu et dans l'état où vous êtes maintenant, serait de vous rendre assidu à la visite des malades. C'est là où on assemble aisément une famille, qui, s'approchant volontiers des infirmes, et s'en approchant avec douleur et désolation, est dans une excellente disposition pour profiter de ce qu'on lui dit. Il y a plus de bénédiction, selon la maxime du Sage, dans la maison des pleurs que dans celle des ris et des festins. Aussi la préparation y est-elle plus grande pour l'instruction et l'édification que l'on y donne. On insinue alors plus aisément qu'il ne faut pas attendre à ces heures d'infirmité pour se donner à Dieu; qu'on y est souvent fort peu capable de faire une bonne confession; et qu'ainsi il est important de prévenir ce temps et de prendre celui de la santé, dans lequel on a la mémoire libre, l'esprit sain, le jugement rassis, et où on n'est point inquiété ni abattu par les douleurs de la maladie, qui distraient beaucoup, et qui empêchent souvent le fruit du sacrement et de la confession, qu'on aurait ressenti dans un état de parfaite santé.

Il faut inciter ceux de la maison à prier Dieu soir et matin, et à adorer Notre-Seigneur intérieurement et extérieurement; ce qu'il faut tâcher de gagner sur eux durant le temps de ces visites, afin que les âmes y soient habituées avant qu'on les quitte. Il faut particulièrement recommander cela au père de famille, lui remontrant combien il y est obligé. Il faut lui faire connaître que peut-être Dieu le punit de maladie en une personne de sa famille, ou en sa propre personne, à cause des péchés qui s'y commettent, qui méritent toujours d'être punis d'une façon ou d'autre, et qui font que, si on n'arrête le cours de sa justice par la prière, on ne doit attendre que de terribles châtiments. On peut aussi représenter que la douleur que souffre le malade n'est qu'un avertissement des peines mille fois plus rigoureuses qui sont à craindre en l'autre vie, si on ne les prévient en celle-ci.

Il est encore important d'exhorter la famille à faire toutes ses œuvres pour l'amour de Dieu; à assister, autant qu'il se pourra, aux Offices divins, à réciter quelques prières vocales, à louer Dieu devant et après le repas, à s'acquitter comme il faut des autres devoirs chrétiens.

Il faut surtout exhorter les pères et les mères à ne point donner mauvais exemple par leurs paroles ou par leurs œuvres, à cause que les enfants ayant naturellement une grande inclination au mal, ils seraient cause, par cet exemple, et de leurs péchés et de leur damnation. Qu'ainsi, ils doivent bien prendre garde de ne jurer point, de ne point dire de sales paroles, de ne point commettre d'impiétés ni d'irrévérences contre la gloire de Dieu ou contre la religion.

Cette manière de gagner les âmes a des fruits admirables, et je l'ai vue pratiquer avec une bénédiction extraordinaire. C'est un moyen qui est plus sûr, et pour les prêtres et pour les peuples, que tous les autres : et je pense que c'était de la sorte que les apôtres, par des exhortations familières, faisaient leurs missions dans les maisons. Il me semble aussi que ce moyen est fort propre pour vous, et qu'il a bien du rapport à votre grâce. Si vous le voulez essayer, je crois que vous ne regretterez pas, dans la suite, d'avoir déféré à l'avis de celui qui est tout vôtre en Jésus et en Marie.

LETTRE CXXXVI.

Il préfère la voie de la foi pure à celle des goûts et des sentiments.

Je reprends la suite d'une lettre que je ne pus commodément achever par le dernier ordinaire. Je crois que cette manière simple et cordiale d'agir avec vous vous plaira davantage que si je m'étais forcé. Je vous dirai donc que votre dernière lettre m'a beaucoup consolé, voyant tous les jours croître les bontés de notre divin Maître sur vous. Les sentiments, dont vous me rendiez compte il

Digitized by Google

y a quinze jours, et qui vous portaient à mourir intérieurement à toute créature, et même aux grâces sensibles, m'avaient fort réjoui; mais celle par laquelle vous me marquez que vous êtes sevrée de toute vue sur vous et sur votre intérieur, me réjouit encore davantage, vous voyant approcher de plus près de la pure vue de la foi. C'est la sûre, la sainte et la parfaite voie pour parvenir à l'union stable et parfaite avec Dieu et avec Notre-Seigneur en la très-sainte Vierge, laquelle est remplie en simplicité parfaite de Jésus-Christ, son Fils, votre Tout et le nôtre.

Je vous dirai aussi que plus je vais en avant plus je suis convaincu par les saintes Ecritures, que la sainte et la vraie manière de prier des âmes fidèles est la foi nue, destituée de toute vue particulière et de tout sentiment. C'est l'oraison de pur amour et de vrai désintéressement, qui bannit tout amour-propre, qui fait croître la solide vertu de l'esprit de Jésus et de Marie en nous, et qui est uniquement capable d'honorer et de glorifier Dieu. Ainsi, ne croyez pas que votre âme soit sans fruit, quoiqu'elle soit sans goût, et qu'elle ne ressente rien de ces douceurs sensibles. Je vous ai mandé les usages que la foi vous doit apprendre, et à quoi elle vous doit servir sur ces sujets. Je vous en parlerai à fond quand la divine Majesté permettra que je vous voie. Cependant prenez garde, maintenant que Dieu commence à vous faire l'honneur de vous mener par la pure foi, de n'en pas moins estimer la conduite du sage et divin Jésus sur les âmes qu'il gouverne par des voies sensibles. Il y a des âmes tendres et très-chères à son cœur, avec qui il prend ainsi quelquefois ses plaisirs, ses récréations et ses délices. Adieu, ma Fille en Jésus et Marie. C'est leur captif et leur inutile et très-indigne serviteur, et à vous en eux.

LETTRE CXXXVII.

Que dans la voie de la foi il faut s'abanaonner à Dieu sans vouloir connaître ses opérations dans l'âme.

Je remarque, dans votre dernière lettre, que vous commencez à ne plus apercevoir les opérations de Dieu dans votre oraison. C'est une grâce dont je le remercie et le bénis de tout mon cœur, puisque, par cette conduite, il vous approche de la voie de la pure foi, que j'avais désirée si longtemps pour vous. Ces longues sécheresses où vous avez été les mois passés, avec l'heureux usage que vous en avez fait en la grâce de Notre-Seigneur, en ont été les préparatifs et les dispositions. Vous savez bien, par les lectures spirituelles que vous avez faites sur ces sujets, qu'il faut que votre esprit devienne aveugle auprès de Dieu lorsqu'il vous possède. Il vaut bien mieux que Dieu vous accommode à lui par une pureté et sainteté d'esprit parfaite, que s'il s'abaissait pour se rendre conforme à vous. Il vaut mieux qu'il vous attire en lui et en la pureté de son être invisible, que s'il s'accommodait à vous, et se rendait sensible selon votre manière de concevoir. Il faut que Dieu tire toujours sa créature hors d'elle-même, et qu'il la dépayse pour la porter dans un nouveau séjour, qui est son propre sein, où il élève l'âme, afin de se la rendre conforme, et qu'elle opère en conformité avec lui. Soyez cependant contente sur une chose que vous désirez, qui est que, ne pouvant pas m'expliquer votre état, je puisse néanmoins le comprendre; car notre divin Maître me fait la grâce de me le manifester très-clairement et de m'en convaincre. Perdez-vous donc sans retour sur vous-même dans le sein de Dieu; laissez-vous à sa sainte conduite; et quand le désir de voir clair vous viendra dans l'esprit, crevez-vous aussitôt les yeux, parce qu'il vaut mieux vous ignorer vous-même que de connaître les opérations de l'esprit, qui peuvent souvent amuser l'âme, et la distraire du fond de Dieu. N'attendez pas du serviteur et du disciple qu'il vous découvre ce que le divin Maître vous cache. Oh! que cette vue obscure est sainte dans ses plus délicats sacrifices! Quel bonheur de se voir toujours tiré hors de soi-même pour commencer dès ce monde la vie du ciel par la vertu de l'esprit de Jésus, qui prend plaisir à faire des sourds et des aveugles en sa conduite, pour faire autant de victimes que d'épouses. Adieu.

LETTRE CXXXVIII.

Il préfère l'état de privation, de sécheresse et de désolation intérieure, à celui de la consolation.

J'apprends par votre lettre la résignation de votre cœur et la disposition de votre âme en toutes les rencontres de privations, même spirituelles, et qui allaient à votre soutien et à votre conservation auprès de Dieu; et je vois que vous ne doutez pas qu'il ne supplée par lui-même à tous les secours que vous pouviez recevoir de lui par le moyen des créatures. Je fus fort joyeux et parfaitement consolé lorsque je vis l'abondance des grâces de Notre-Seigneur Jésus, et entre autres celle qu'il vous fit le jour de tous les saints, et que vous m'expliquez si bien par la grâce et la lumière de Jésus-Christ; mais je vous avoue que j'aime mieux encore la disposition de votre âme que vous me témoignez par votre dernière, et la conduite de l'Esprit-Saint qui vous tient maintenant destituée et dépouillée des dons sensibles de la grâce. Oh! que Jésus en lui-même est bien plus précieux et plus estimable que tous ses dons! Ses grâces sensibles peuvent occuper l'esprit et amuser l'épouse à les considérer; de sorte qu'en lui faisant détourner les yeux de dessus son amant, elles la font souvent entrer en complaisance de ces choses, qui dérobent autant de satisfaction au saint Epoux, qui est jaloux, et qui veut avoir pour soi toute la vue et la contemplation de l'Epouse, et tous les sentiments de complaisance de son cœur. Le chaste Epoux est si délicat en l'amour, qu'il se plaint d'un regard et d'un cheveu de son

Digitized by Google

épouse qui le blesse et l'afflige. Qu'il vaut bien mieux être lié à l'Epoux, embrasser ce chaste amour, et être uni immédiatement à lui, que de contempler ses richesses et ses trésors! Que les retours sur les grâces de Jésus-Christ en nous, et les regards de ses dons sont dangereux, et que par là on se glisse et on s'amuse aisément à soi-même! Nous sommes si pleins de nous-mêmes, que nous sommes toujours en danger, et avons sujet en toutes choses de craindre notre amour-propre et notre complaisance, à moins que nous ne nous retirions de nous et de tout ce qui nous approche, pour voir toutes choses en Dieu : c'est le sujet qui faisait dire à sainte Catherine de Gênes, comme vous me le mandez, qu'il ne fallait jamais parler de soi, et encore moins penser à soi, car la pensée est la parole de l'esprit. S'il faut, par une nécessité absolue, que nous soyons désoccupés des créatures étrangères pour posséder Jésus, combien plus devons-nous travailler à nous éloigner intérieurement, et nous désoccuper de nous, puisque nous n'avons point de plus grand ennemi que nous-mêmes, et que nous nous devons fuir plus que Satan. La chaste épouse de Jésus-Christ doit plus appréhender son propre regard que l'on n'a coutume de craindre et de fuir le serpent. Adieu.

LETTRE CXXXIX.

Il console une personne qu'il avait affligée.

J'ai vu par la lecture de votre lettre votre peine selon la chair, et votre humiliation selon l'esprit. Je vous y répondrai que j'ai été fâché de vous avoir contristée, mais que j'ai été réjoui, comme saint Paul, de ce que votre tristesse vous a portée à l'humiliation et à la pénitence. C'est ce que répondit cet Apôtre à ses disciples, qui étaient dans des dispositions pareilles aux vôtres. Je m'aperçois plus que jamais que Jésus et sa Mère se veulent rendre maîtres absolus de vous, sans ménager vos intérêts ni flatter en façon quelconque vos sentiments particuliers. La simplicité de leur voie me ravit, et la disposition de votre âme me console au dernier point, voyant qu'ils ont en même temps le soin de préparer votre cœur à recevoir les réprimandes, et à embrasser les sentiments pénibles de la direction.

Voyez si votre souhait est accompli. Vous aviez désiré que l'on mourût pour vous à tout respect humain, et qu'on vécût à votre égard dans toute la simplicité du christianisme. Je ne vois rien à vous dire par la miséricorde de Dieu qui me puisse donner de la peine. Il me semble que votre cœur est prêt à tout, et que vous voulez bien être nourrie du pain délicieux de la croix de Jésus. Voilà la pensée de mon réveil en ce grand jour de sa passion, où Jésus nous dit : *Mettez-moi comme un sceau et un cachet sur votre cœur* (*Cant.* VIII, 6), afin de nous apprendre qu'il veut enfermer notre cœur sous le sceau sacré de sa croix, afin qu'il ne s'échappe jamais pour sortir et s'épancher dans la complaisance d'aucune créature. Le cœur lui appartient tout entier. Vous savez quel crime c'est de lever le scellé qu'a posé la justice des hommes : que serait-ce donc de lever celui de la justice de Dieu, qui scelle notre cœur du sceau de la croix? C'est ce que sa puissance a fait dans le baptême, et ce qu'il veut que nous renouvelions tous les jours par notre foi, et dans notre charité. C'est pourquoi il nous dit : *Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur.* O ma Fille, quelle heureuse prison! oh! quelle douce servitude! oh! que la liberté contraire à cet état est gênante et amère! quelle douceur, quelle paix et quel repos ne possède-t-on pas en cette aimable captivité! et si quelquefois les sens cherchent leur satisfaction, dont alors ils sont privés, quelle joie ensuite ne reçoit pas le cœur pour récompense de sa privation! oh! quelle protection, et quelle sûreté sous l'aimable scellé de Jésus! mais quelle impression ne reçoit-on pas de lui en cet état! C'est alors seulement qu'il grave parfaitement son image dans le fond de l'âme; car dans tous les autres temps et dans tous les autres états, l'impression des créatures s'y mêle, qui entrant en l'âme, ou elles effacent, ou elles troublent la figure et l'image du Seigneur.

Tenez donc bien toujours votre cœur sous cet aimable scellé de la croix. Voilà tout ce que je vous demande au nom de Jésus crucifié, qui n'a souffert pour vous qu'à cette intention. Son Père à la croix le tient scellé pour lui; en sorte qu'il n'y a rien au monde qui entre dans son cœur, et il est fermé à tout pour Dieu. Il vous demande la même chose pour lui, et pour son Père. Ma Fille, si vous avez un peu de charité pour moi, de quoi je ne doute pas, car je sais que vous en avez beaucoup et plus que je ne mérite, ne me refusez pas cette demande. Quoique je sois un pauvre misérable, et assez malheureux pour vous persécuter, je ne laisse pas de servir d'instrument à Jésus-Christ pour mettre le sceau sur votre cœur, afin que rien n'y entre, et que Jésus-Christ seul y fasse en paix sa demeure. Vous aimez la persécution quand elle vient de la main de la charité, comme Notre-Seigneur à la croix aimait celle qui lui venait de son Père. Recevez donc celle que vous souffrez comme un aimable coup du glaive qu'il est venu apporter entre la fille et le Père; voulant que la persécution se fasse dans la créature par le glaive de son Esprit, par la main même qui nous est la plus chère, et par ce que nous avons de plus tendre en l'Église. Adieu. Je m'en vais ouïr la Passion avec vous au pied de la croix de Jésus.

LETTRE CXL.

Il exhorte une âme au pur amour.

Je bénis à jamais ce principe adorable d'amour qui possède votre âme, et qui veut tous les jours augmenter ses opérations en vous, pour consommer votre intérieur par ses plus vives flammes. C'est à cette heure qu'il faut laisser votre cœur à la puissance de cet amour, qui veut être le maître et le

Digitized by Google

possesseur absolu de tout vous-même. Ainsi il n'y a rien qu'il ne doive animer de sa présence; et il ne souffrira plus désormais que vous donniez accès à rien qui puisse entrer dans votre âme. L'amour doit être votre lumière; il doit seul éclairer votre esprit. Il n'y a plus de sagesse humaine, ni de raison qui doive s'y placer, ni même y aborder. Il n'y a plus de mouvement particulier, ni de sentiment d'amour-propre qui doive vous mouvoir, ni faire aucun effet en vous, capable de vous conduire et de vous faire agir. Un seul et pur amour doit remplir votre esprit, votre volonté et toutes vos puissances, qui, absorbées par l'amour, doivent être anéanties en lui. Lui seul doit être votre vie et votre tout pour jamais. Mon Dieu, que je dis peu de choses au prix de ce que je voudrais dire! que Jésus, le consommateur des âmes, l'exprime, s'il lui plaît, à la vôtre. Il doit être lui seul en vous, perdant, abîmant, absorbant en lui tout ce qui est de mortel dans votre intérieur.

Oh! que l'amour de Jésus et que lui-même est adorable dans les âmes! Quelle douceur de l'y voir prendre plaisir de visiter ses amants, et de se rendre présent à eux! quelle admirable société! quelle communion inconnue que celle des saints au ciel, et des fidèles sur la terre! Ne sait-on pas bien que les âmes absentes s'entrevoient en Dieu, et s'entreparlent quelquefois en sa bonté et en son amour? Combien de fois croyez-vous que l'âme de Marie s'est rendue présente à Jésus absent, et que Jésus parlait à Marie absente de corps, mais qui lui était divinement présente? Combien de fois Jésus vivant, traitant, parlant et conversant avec les hommes, était-il invisiblement visité par sa divine Mère? Qu'est-ce que l'esprit d'amour ne lui faisait pas dire? combien ces visites divines, quoique passagères, donnaient-elles de joie et de consolation à son âme? Il n'y a point de termes qui puissent exprimer ces élans du saint et fort amour de Jésus envers Marie. C'était le soin que Dieu prenait de consoler et de soulager ces deux cœurs qu'il avait si fortement et si efficacement unis en son divin amour. Oh! qu'heureuses sont les âmes qui sont animées et possédées du saint amour! Qu'heureusement elles jouissent de leur cher Tout, qui est toujours présent à leurs cœurs, et qui les renouvelle quand il lui plaît dans les manières les plus douces et les plus suaves du ciel! Que malheureuses sont celles qui n'ont point trouvé ce trésor du saint et sûr céleste amour! Que malheureux sont les cœurs qui sont en proie au siècle et aux amusements du monde, et qui se laissent posséder et transporter aux passions qui les déchirent! Amour unique, divin Esprit, possédez à jamais en Jésus et en Marie les âmes qui abandonnent tout pour être à vous. Usez de votre toute-puissance pour détruire et anéantir ce qui peut faire obstacle à votre ardente charité. Faites-lui consommer toutes choses, pour être l'unique chose qui les remplisse et les possède à jamais. Adieu.

LETTRE CXLI.

Il conseille à une dame qui voulait se retirer de la cour d'attendre en paix les ordres de Dieu et les ouvertures de sa providence, pour exécuter son dessein.

J'apprends par votre dernière lettre, que je viens de recevoir, que l'on persiste à vous vouloir retenir. C'est une marque que le temps et la saison de Dieu n'a pas encore fait mûrir son fruit pour le cueillir et pour le porter en sa maison. Faites en attendant les choses nécessaires qui dépendent de vous. Vous dites que le temps le plus proche ne saurait être que sur la fin de l'année. Ce sera toujours assez à temps, quand ce sera le saint moment de Dieu, hors de là, rien ne peut avoir de succès ni de bénédiction. Tous vos pas sont comptés; toute votre conduite est dépendante de la vertu de Dieu; et votre soin doit être d'étudier seulement avec attention ses desseins et ses ordres, pour les accomplir avec fidélité. C'est quitter la condition de créature, et devenir toute divine, que d'être unie et attachée par esprit à la sagesse de Dieu même, pour vivre et opérer en elle. Anéantissez-vous toujours, et vous abandonnez à lui, pour être en lui, et par lui à lui-même pour tout ce qu'il désire, et en la manière qu'il le désire. Tout le reste passera suivant la condition de la créature, qui n'est que vanité. Le solide est Dieu qui vivifie tout, et qui fait le mouvement et la production de toutes choses. Attendez de lui, dans l'ordre de sa grâce, ce que les plantes, les arbres, les animaux, les poissons, les oiseaux reçoivent de son opération en l'ordre de la nature. Tout est admirable, quand il est établi et conduit par ce ressort adorable de la divine Providence. Il ne fera pas moins pour vous et en vous qu'il fait pour toutes choses, et les créatures n'empêcheront jamais l'exécution de ses ordres et de ses desseins sur vous. En attendant vivez toute à lui, et espérez qu'en son temps et en sa saison divine il fera de vous ce qu'il prétend. J'offrirai à Dieu la pensée que vous me proposez, et je ferai aussi attention aux ouvertures que sa providence pourrait donner pour faciliter cette grâce, tâchant toujours d'étudier son saint vouloir, pour bien ménager ensuite toutes choses dans le secret de Dieu.

LETTRE CXLII.

Sur le même sujet.

J'ai reçu votre lettre, par laquelle j'ai d'abord été convaincu de votre sentiment. Il n'est plus temps de parler jusqu'à l'exécution; mais aussi faut-il entre-ci et ce temps-là parler par vos œuvres et par votre intention. Ne le faites pas néanmoins avec telle force, que cela oblige à venir à quelque éclaircissement, qui peut-être renouerait et rallumerait les choses, et les rendrait plus difficiles qu'auparavant. Vous m'entendez à demi mot.

Pour le temps, il vaut mieux différer que précipiter, et se laisser enlever en la vertu

Digitized by Google

de la très-sainte Mère, dont toutes les démarches sont si douces, si saintes, si belles et si prudentes, qu'elles mettent l'Epoux en admiration, et qu'elles le portent à dire : *Fille du prince, que tes démarches sont belles en tes chaussures !* (*Cant.* VII, 1.) Telles sont les vôtres, quand vous demeurez revêtue de la très-sainte Vierge, en laquelle je vous désire toujours retirée et renfermée pour la gloire de Dieu, pour l'édification du prochain, et pour votre propre paix. Ne regardez point ce que vous allez faire en soi-même, mais perdez-vous en foi en la très-sainte Vierge. La première conduite ne vous causera jamais que perplexité et trouble; et la seconde, au contraire, qui est la perte de vous-même en votre aimable et sainte prison, qui est la sainte Vierge, vous donnera toujours la liberté et la paix. C'est ce que le divin Maître ne me cache pas, et dont il veut que je vous avertisse.

N'est-il pas vrai que l'examen de la chose en elle-même et en ses fruits vous agite, vous attriste et vous embarrasse; et que le recueillement en foi dans la très-sainte Vierge vous met en repos et en paix, faisant évanouir la multiplicité des choses futures, c'est-à-dire incertaines et vaines, de ce monde et des créatures? On ne gâte jamais rien, dit saint Grégoire, pour attendre la volonté de Dieu et ses moments précieux pour l'exécution de son œuvre. Tous ces moments rendent autant de sacrifices de propre volonté, pour attendre la voix de la divine Providence, qui après, en vue de notre religion, fait sonner les cloches et dedans et dehors, intérieurement et extérieurement, en sorte que l'on ne peut plus douter de l'heure du sacrifice public. Adieu, ma très-chère fille. Tout vôtre, en Jésus et Marie, pour une éternité.

LETTRE CXLIII.

Il encourage une âme à souffrir et à bien porter sa croix.

Je vous écris aujourd'hui, pour vous dire qu'ayant prié sur votre sujet, je pense toujours à ces paroles de la divine Mère, qui préside notre vocation pénible par ces mots: Vos souffrances seront communes. Il faut du cœur pour porter les épreuves du pur amour de Dieu, qui veut que ses fidèles souffrent persécution, et que, vivant à lui seul, ils ne fassent rien pour eux, mais tout uniquement pour lui.

Quand je pense que Jésus-Christ, le Fils unique du Père, ne s'est jamais satisfait en lui-même pendant son séjour sur la terre, et qu'il s'est vu sur la croix dans un délaissement si grand, qu'il disait à Dieu, son Père, qu'il se voyait comme un rejeton sans humeur au milieu d'une terre brûlante, ainsi que marque le Prophète (*Isa.* LIII, 2) : *Sicut radix de terra sitienti. In terra deserta et invia et inaquosa, sic in sancto apparui tibi :* quand je vois que ce Père infiniment adorable le voyait mourir dans la soif de sa consolation, sans lui donner la moindre goutte des sentiments de grâce, c'est-à-dire sans la moindre consolation sensible, dont il aurait pu le soulager en son extrémité; quand, dis-je, je me le représente mourant en ce prodigieux délaissement, je dis en moi-même : que pouvons-nous trouver de trop sévère dans la conduite de notre Dieu, en quelque état de privation, de peine et de douleur où nous puissions être réduits par son extrême charité?

Vous dirai-je un mot qui m'est venu en l'esprit, et qui vous paraîtra peut-être un peu sévère? C'est que Dieu veut porter les âmes de ses fidèles jusqu'à ce point de dénûment, que de les arracher à elles-mêmes et les tenir suspendues au-dessus de toute propre satisfaction. Il veut qu'elles vivent toujours à lui, et qu'elles le cherchent en pureté, en sainteté et en droiture sans avoir égard à elles, et sans se retourner sur elles-mêmes. Il ne veut point qu'on se voie ni qu'on se regarde que pour lui; et il désire que l'on agisse en cette unique vue de lui plaire en tout, et d'accomplir sa sainte volonté, quelle qu'elle soit. C'est pourquoi il les prive de toute consolation, parce que la consolation a toujours quelque chose en soi qui satisfait et qui fait que la créature s'y recherche elle-même. Allons donc à Dieu seul en Jésus et Marie, dont l'union intime ne souffrira plus d'autre regard que de Dieu. Ça été l'unique vue de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge vivant dans le monde, et c'est la seule qu'ils ont encore maintenant vivant dans les cœurs, et qu'ils conservent dans toutes les âmes qui épousent leur esprit, leur vie et leur conduite. Ces voies sont dures et pénibles à la chair, mais elles sont du pur esprit, qui pour cela descend sur nous, et se renouvelle tous les jours dans l'Eglise par le divin mystère que nous honorons et solennisons en cette octave. Les saints apôtres, encore pleins d'eux-mêmes, étaient si faibles et si débiles, qu'ils ne purent souffrir l'exemple de leur Maître à la croix. Ils s'enfuirent à ses seules approches, et pour les affermir ils eurent besoin du Saint-Esprit, esprit de force qui leur fut donné au jour de la Pentecôte. Or, c'est ce qui nous est aussi donné par le sacrement de confirmation, où le Saint-Esprit vient en nous, pour nous apprendre à nous fortifier tous les jours en la vertu intérieure de l'esprit, à nous séparer de la chair, à nous tenir dans l'aliénation de nous-mêmes, et à ne vivre qu'en lui seul, qui nous rendra maîtres de la chair, du monde et du démon, trois ennemis qui veulent toujours nous attirer à eux, ou nous dégoûter du service de Dieu en notre vocation.

Quand je me représente où vous êtes, et où Notre-Seigneur vous a mise, et que je pense à vous en voir sortir, je tremble, voyant surtout les obstacles puissants que la providence de Dieu ne lève pas; et qu'il vous tient ce semble enchaînée et captive dans des liens piquant de toutes parts, pour vous arrêter en sa prison de pénitence. L'Ecriture sainte dit (*Eccle.* VII, 3) qu'il vaut mieux aller dans une maison lugubre et de

Digitized by Google

tristesse, que dans une maison de festin. Vous n'êtes plus maintenant, comme autrefois, dans une maison de joie, de consolation et de festin: vous n'avez plus à craindre, comme par le passé, les applaudissements, les douceurs et les charmes. Dieu vous met à couvert de cela; car en changeant sa divine conduite sur vous, il vous a tirée de ces dangers, et vous a délivrée de ces périls; en sorte qu'il n'y a plus que l'abattement à craindre. Mais Jésus sera votre tout à jamais; il sera votre force et votre vertu en esprit, quoique l'extérieur en pâtisse. Il sera en vous le prêtre qui offrira vos peines, et qui présentera toutes vos douleurs, comme autant de victimes très-agréables à sa bonté divine. Voilà une étrange leçon, laquelle je ne reçois pas si tôt pour moi et en moi, que je vous la présente, sachant que vous voulez avoir part à tous ces sentiments et à cette conduite, selon que vous me le redites tous les jours dans vos lettres. Quels sacrifices pour moi, que tous ces mots! Mais puisqu'il faut avec fidélité être conforme en tout à Notre-Seigneur, et aux divines volontés de son Père, qui nous veut faire ses hosties, il faut être soumis à tout.

Dans l'ancienne loi, après avoir offert à Dieu une victime, on l'engraissait dans les étables du temple, puis on la mettait à mort, et ensuite le feu du ciel la venait dévorer. Après vous être offerte à Dieu en qualité d'hostie, il vous a engraissée en son temple l'espace de deux ou trois ans, où vous avez joui des douceurs du ciel et des grâces sensibles qui vous ont fortifiée, pour vous immoler ensuite et vous faire mourir à toute vous-même, et être enfin rendue digne de la consommation du feu divin.

Au milieu de ces peines où je vous vois, et dont vous pouvez penser que je souffre davantage que de mes propres maux, ce m'est une joie très-solide de voir et d'étudier les voies que Dieu observe sur vous pour notre sanctification; car ce sont celles qu'il a observées sur son Fils et sur les chères âmes qu'il destine à sa gloire. Jésus-Christ, après avoir été longtemps dans la retraite, s'offrant incessamment en qualité d'hostie, a passé enfin par le crucifiement, par la mort et par la sépulture, et puis il est entré dans la consommation du feu divin, qui est l'amour de Dieu le Père. J'ai toujours espéré que Dieu vous ferait cette grâce de vous faire passer par tous les saints mystères de son Fils, qui ne les aurait pas opérés pour ses élus, s'il n'avait voulu les en rendre participants. Adieu.

S'il faut pourrir comme le bon grain pour fructifier et pour devenir une nouvelle créature, et que Dieu permette pour cela ce mauvais traitement que l'on vous fait, se servant des mauvaises humeurs de cette personne, et souffrant que le tentateur vous persécute par elle, il faut honorer en tout ce principe universel de votre conduite, qui use avec amour, justice, sagesse et miséricorde, de tous ces traitements, pour vous faire mourir à vous, et vous faire vivre en lui dans la perfection de son esprit.

LETTRE CXLIV.

De la dignité et de la sainteté des prêtres, par rapport à l'état et à la vie de Jésus-Christ ressuscité.

Je prie Notre-Seigneur de vous donner part à l'esprit de la sainte résurrection, et de vous remplir de la grâce de ce mystère autant que le demande la sainteté de votre état. Il faut, pour être un digne prêtre, que vous viviez continuellement comme Jésus-Christ ressuscité. Vous avez tous les jours entre vos mains, non pas des hosties grossières et charnelles, ainsi que les prêtres selon l'ordre d'Aaron, mais une hostie vivante et spirituelle; et, comme vous devez la recevoir en vous et vous unir à elle en son état ressuscité, il faut que vous soyez dans un état semblable en quelque façon à celui de cette hostie. C'est pourquoi vous devez vivre aussi purement que si vous étiez déjà ressuscité. Jésus-Christ même, pour une fois qu'il a offert ce divin sacrifice en un état passible, l'a offert depuis mille et mille fois dans l'état de sa gloire; car, selon saint Paul, il s'offre lui-même pour nous incessamment à Dieu son Père; et c'est lui qui, tout abîmé qu'il est dans son sein adorable, veut encore exercer par les hommes ce même sacrifice, afin qu'il n'y ait qu'une religion, qu'une hostie et qu'un prêtre sur la terre et dans le ciel, qui est lui-même répandu en esprit dans tous les prêtres de l'Église. Et c'est ce qui vous doit faire connaître l'état prodigieux de sainteté dans lequel vous devez être pour offrir ce divin sacrifice; car il faut que vous soyez intérieurement comme un Jésus ressuscité, vivant d'une vie toute divine. Voyez quel est l'état du Fils de Dieu dans sa gloire; considérez ses mœurs; étudiez les inclinations de sa vie ressuscitée, et vous y découvrirez vos obligations; vous y connaîtrez quel est l'esprit ecclésiastique, quel est le véritable esprit des prêtres de la nouvelle loi, quel est l'esprit des saints prêtres de Jésus-Christ.

1. L'esprit de Jésus-Christ ressuscité est de vivre avec peine sur la terre, et de respirer toujours vers le ciel, souffrant avec violence le séjour de ce monde et les mœurs du siècle et des pécheurs, à cause de la sainteté de son état, qui, le rendant semblable à Dieu, fait qu'il ne trouve que dans son sein une demeure sortable à sa condition; ainsi le prêtre ne doit vivre qu'avec peine sur la terre; il faut qu'il souffre avec aversion cette demeure, et que, regardant continuellement le ciel, où il doit accomplir son ministère en sa perfection, il porte cependant avec violence les mœurs des hommes, la malice des pécheurs et toute la malignité du monde. Cette première disposition de sainteté et d'aversion du siècle présent doit mettre un prêtre dans une séparation totale de la créature et dans un dépouillement universel de tout ce qu'il y a sur la terre; de

Digitized by Google

sorte que, si vous entrez un peu dans cet état comme vous le devez, bien loin de vous attacher aux honneurs, aux plaisirs ou aux biens passagers, vous verrez que vous ne pourrez plus rien souffrir de ce monde, et que vous regarderez tout comme une corruption, comme du foin, comme de la fumée, comme du fumier et de l'ordure, au prix de ces biens éternels et divins, que vous regarderez, et après lesquels vous soupirerez incessamment.

2. La deuxième disposition de Jésus-Christ ressuscité est un désir continuel de son ascension, pour aller louer Dieu et glorifier son Père dans le ciel en la compagnie des anges. Ainsi le prêtre doit être dans ce même désir d'aller au ciel ; car, comme il ne doit pas être content de la petitesse de son cœur pour glorifier une si grande majesté, il faut qu'il souhaite sans cesse de l'aller louer en la compagnie et société de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et de tous les saints. Mais comme Notre-Seigneur ressuscité, dans l'attente de son ascension, instruit ses disciples, leur apprend à louer et à glorifier son Père, et le loue et le glorifie lui-même en leur compagnie ; ainsi le prêtre, en attendant l'éternité et le jour de sa gloire, doit instruire les peuples de leurs devoirs envers Dieu, et les lui doit rendre lui-même en la société de ses frères.

3. Notre-Seigneur, dans le temps de sa résurrection, priait incessamment pour la sanctification du saint nom de Dieu et pour l'exaltation de sa gloire ; et les prêtres doivent faire sans cesse cette même prière, car ils sont les principaux serviteurs de Dieu, et, par conséquent, les plus intéressés à sa gloire. Ils sont ses premiers ministres, et partant les plus engagés à l'honneur de sa maison. C'est pourquoi ils doivent le plus procurer sa gloire et la désirer incessamment, ayant toujours dans le cœur et dans l'esprit cette parole (*Matth.* VI, 9) : *Sanctificetur nomen tuum.*

4. Notre-Seigneur ressuscité était dans un désir ardent de l'augmentation de l'Eglise, et c'est de quoi il sollicitait continuellement son Père depuis sa sainte résurrection jusqu'à sa glorieuse ascension ; car il lui demandait sans cesse l'avénement de son royaume : *Adveniat regnum tuum.* (*Ibid.*) Il le priait qu'il lui plût établir sur la terre son Eglise, qui est son véritable royaume, où il est reconnu roi, où il a ses sujets, où il est obéi, où il fait observer ses lois. Il lui demandait qu'il l'étendît par tout le monde, afin que partout il fût reconnu pour souverain, et c'est aussi de ce royaume, dont avant que de monter au ciel il entretenait ses apôtres, qui en devaient être les fondements : *Et loquebatur de regno Dei.* (*Act.* I, 3.) Or ce doit être là pareillement le grand désir et la prière continuelle des prêtres ; il faut qu'ils demandent à Dieu l'augmentation et la sanctification de l'Eglise, pour laquelle ils doivent avoir un zèle extrême à cause du grand amour que Dieu même a pour elle. C'est sa fille qu'il chérit uniquement, c'est le miroir qui l'exprime parfaitement et où il se voit admirablement bien représenté ; c'est le beau jardin dans lequel il se récrée ; c'est le trône de gloire sur lequel il est assis ; c'est le lit de délices où il repose ; c'est le tabernacle saint où il demeure, c'est enfin sa chère épouse, sur laquelle il exerce ses plus tendres amours et à qui il confie tous ses trésors et tous ses dons ; et c'est ce qui nous doit faire désirer ardemment de la voir établie par tout le monde.

5. Comme l'esprit de la résurrection et la sainteté de cet état consiste dans une séparation de toute la créature et dans une application continuelle à Dieu, il faut que les prêtres soient séparés du monde et élevés incessamment à Dieu, ayant toujours l'esprit présent pour lui rendre leurs devoirs et leurs hommages selon les diverses occasions et en la manière que l'esprit de Dieu voudra les y appliquer. Notre-Seigneur, en cet état, était intérieurement et extérieurement toujours appliqué à Dieu, et il faut que les prêtres y soient aussi appliqués incessamment dans leur intérieur ; et, pour leur extérieur, ils doivent se servir de toutes les rencontres de la vie pour s'y élever, puisqu'ils sont ses domestiques ; qu'ils sont choisis particulièrement pour avoir l'œil toujours attentif à leur Maître, et qu'ils doivent surtout entrer dans cet esprit de la résurrection, où l'âme, dégagée et absorbée en Dieu, se trouve uniquement occupée de cette divine majesté. C'est ce que pratique avec une admirable fidélité un saint prêtre que je connais, qui se porte à Dieu par la présence de toutes choses. Quand il aborde les saintes âmes qu'il conduit, ou qu'il confère avec elles, il s'anéantit devant la majesté de Dieu, résidant en elles, et il admire ses bontés. S'il traite avec les pécheurs, il se regarde lui-même comme chargé devant Dieu de leurs péchés, comme ne faisant qu'un prêtre avec Jésus-Christ, chargé des péchés de tout le monde, et comme en devant porter la pénitence et la confusion, et en être la victime ; en un mot, comme ne devant rien épargner pour fléchir le cœur de Dieu et apaiser sa justice. S'il boit ou s'il mange, avant que de commencer cette action, il adore Dieu et sa divine providence, qui depuis si longtemps, et en tant d'endroits, et si éloignés, le regarde dans les choses dont il use, qu'il conserve toutes pour ses usages ; il le remercie de ses soins assidus, et il se confond de ses méconnaissances : ou, s'il n'a rien de particulier qui l'occupe, il l'adore et s'anéantit devant sa majesté ; il le loue et le prie pour tous les hommes.

6. L'état de la résurrection est un état où Notre-Seigneur, délivré des faiblesses et des infirmités de la chair, agit avec une force merveilleuse et une efficace admirable ; d'où vient qu'il est appelé lion dans l'Ecriture sainte, et qu'il est dit dans le Prophète (*Psal.* II, 9) qu'il gouverne avec un sceptre de fer : *Reges eos in virga ferrea, et tanquam vas figuli confringes eos* ; ce qui

Digitized by Google

fait connaître avec quelle force il agit pour la gloire de son Père, et avec quelle fermeté il lui assujettit ses ennemis. Il faut aussi qu'un prêtre soit courageux dans sa condition; il faut qu'il agisse avec vigueur pour la cause de Dieu, et qu'en la vertu de ce divin esprit qui l'anime, il travaille fortement pour son service et pour l'établissement de sa gloire.

7. Comme Notre-Seigneur en sa résurrection, tout consommé en la gloire de son Père, est avec lui selon son humanité même, dans une ressemblance admirable, laquelle le fait paraître Fils de Dieu, de fils de l'homme qu'il paraissait auparavant; ainsi le prêtre doit être semblable à Dieu par l'expression de ses vertus divines, qu'il doit avoir gravée dans son âme, car son état demande qu'il ait une entière pureté, une extrême sainteté, un ardent amour, une très-grande lumière et les autres perfections divines que l'esprit de Jésus-Christ ressuscité veut répandre dans les prêtres, pour offrir des sacrifices dignes de ses yeux, dignes de sa sainteté et de sa pureté, dignes enfin de sa majesté et de sa gloire.

8. Notre-Seigneur, au jour de sa résurrection, est déclaré roi aussi bien que grand-prêtre; c'est pourquoi le Prophète dit (*Psal.* XLIV, 8) : *qu'il a été oint d'une huile de joie par-dessus tous ses frères; « Unxit te Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ præ consortibus tuis : »* onction qui signifie la dignité royale et la sacerdotale, qui le relèvent au-dessus de tous les hommes. Or, les prêtres doivent considérer qu'ils entrent en part de ces dignités éminentes par leur divin caractère et par leur sainte onction; car premièrement leur onction les applique et les consacre entièrement à Dieu. L'onction signifie le Saint-Esprit, qui étant résident dans une âme, l'applique totalement et le réfère entièrement à Dieu, à cause de sa qualité personnelle d'esprit, qui pousse, porte et réfère tout à Dieu. Secondement, l'onction exprime encore en l'Ecriture sainte la dignité royale; c'est pourquoi les rois s'appelaient les christs de Dieu, les oints de Dieu. Or les prêtres sont rois par la participation qu'ils ont de la dignité de Jésus-Christ ressuscité, qui en cet état est roi, non-seulement des hommes, mais encore des démons. Aussi ont-ils la puissance de chasser les démons de l'empire de Jésus-Christ, qui est l'Eglise. Ils ont le pouvoir de donner la paix, de juger des causes de Dieu même, de remettre les crimes commis contre sa propre personne, qui est une puissance royale et divine. Dans l'ancienne loi, les prêtres étaient les juges, et ils avaient puissance de s'allier avec la race royale de Juda, ce qui signifiait que les prêtres seraient un jour juges et rois tout ensemble, mais juges et rois spirituels, et rois qui ne gouvernent pas avec éclat, qui ne commandent pas avec superbe, mais qui gouvernent par douceur, par humilité, et en la seule vertu de Jésus-Christ.

Voilà ce qui m'est venu en l'esprit sur le mystère de la résurrection que nous honorons en ce temps, et sur la règle de sainteté selon laquelle vous devez vivre. Je vous le propose selon votre désir, afin que vous ayez de quoi vous occuper utilement durant les huit jours de votre retraite, et que vous voyiez, dans ce grand modèle de la vie de tous les prêtres, quelle est la perfection à laquelle ils sont appelés.

LETTRE CXLV.

Que la croix aplanit les voies de Dieu, et rend l'âme ouverte à sa communication. — Qu'il ne faut dans les maisons de Dieu que des sujets qui s'appuient sur lui seul, et non sur eux-mêmes.

Je ne vous dois rien céler des grâces que je reçois. Comme j'étais ce matin sur le point de communier, et me trouvant dans une douleur de ce qu'une personne imparfaite sortait de la maison, il a plu à Jésus-Christ me répondre dans le fond de l'âme qu'il fallait faire une maison de saints. Et la divine bonté me faisait entendre en même temps qu'il fallait que je me préparasse à y travailler dans le temps de mon infirmité, qui est toujours la disposition aux biens de Dieu, et le fondement à ses plus saintes grâces. La croix aplanit les voies du Seigneur, et rend l'âme ouverte à sa communication, qui insensiblement se renfermerait en soi-même, étant hors de la croix, et tendrait toujours à la propriété, ce qui la boucherait aux parfaits dons du ciel. Ce que la croix extérieure faisait au corps de Jésus-Christ, l'étendant et l'ouvrant en toute son étendue, la croix intérieure le fait à l'âme, expliquant tous ses plis et replis, l'ouvrant et l'étendant à la grâce, et la dénuant en l'œuvre de Dieu de toute satisfaction et de toute propre complaisance.

L'âme doit bien prendre garde à ne s'appuyer point sur la créature, et à ne faire jamais fonds sur elle. Elle doit toujours voir Dieu vivant et opérant en elle; autrement elle décline de Dieu, et, se détournant ainsi de lui, elle n'est plus ouverte à lui seul. Il veut qu'on le voie en tout, et qu'on s'appuie sur lui en toutes choses. C'est pourquoi il faut toujours, dans l'œuvre de Dieu et dans sa maison, des sujets qui soient tout pleins de Dieu, qui le manifestent toujours en eux, et qui le fassent adorer, louer, regarder et glorifier en tout par tous ceux qui y habitent. Des sujets fondés sur eux-mêmes en la maison de Dieu, quoiqu'ils semblassent utiles, ne seraient que des pierres d'achoppement, qui feraient que Dieu n'agirait pas en bénédiction sur la maison. Car, comme il n'a point d'entrée en de tels sujets, qui, remplis d'eux-mêmes et de leur propre capacité, sont bouchés à son esprit et à sa vie, ils ne peuvent agir que grossièrement; et comme ils marchent dans des voies séculières, et ne se conduisent que par une industrie purement humaine, on ne peut se confier en eux, parce que ce serait s'appuyer sur la créature, et dérober à Dieu le regard

Digitized by Google

pur et continuel que la maison doit avoir de lui en toutes choses.

Il est de la gloire de Dieu de retirer et de soustraire de tels sujets de ses saintes maisons, afin que toutes les murailles de son bâtiment ne soient composées que de pierres vives, et que son saint nom soit écrit sur elles, ainsi qu'il est remarqué de l'édifice de l'*Apocalypse*, qui est la figure de l'Eglise universelle, et des sociétés particulières qui la composent. Un petit bâtiment composé de la sorte sera plus précieux aux yeux de Dieu que mille cités et provinces peuplées de personnes partagées entre Dieu et elles-mêmes.

LETTRE CXLVI.

Il exhorte une personne qu'il conduisait, et à qui Dieu l'avait très-intimement uni, à ne lui point cacher ses grâces.

Quelle joie ne m'avez-vous pas donnée en m'exposant votre intérieur! C'est la liberté que j'avais si longtemps désirée pour vous. Que j'aime sa bonté envers vous, et que je l'adore avec plaisir! Croyez-vous bien que j'aime mille fois mieux les dons de notre Tout en vous qu'en moi-même? Je sens la félicité de votre âme; j'éprouve en moi la sainte dilection de votre cœur, et je suis établi par la présence de l'esprit dans l'état même où vous êtes. Oh! quelle unité d'esprit, et qui la pourrait exprimer! Il faut dire, comme notre Maître, que ce sera au jour de l'éternité que nous la comprendrons. En attendant, nous porterons cet état, et nous le goûterons sans le pouvoir exprimer. Je ne puis maintenant vous dire autre chose, sinon que la vie de Dieu nous doit être commune. Nous sommes assis à une même table pour vivre d'un même repas, et il me semble même que nous mangeons d'un même morceau, et que Dieu, l'ayant mis dans la bouche de l'un, le fait goûter à l'autre, et en fait ainsi la nourriture de tous les deux. Nous éprouvons par là le soin sensible d'un même père, qui nous veut tenir unis en sa présence, quoique nous soyons bien éloignés de corps. Si vous manquez à me faire part du festin, je m'en plaindrai à notre Père, qui nous transporte sa substance et son aliment sous le signe visible de vos lettres. Adieu, en attendant le jour de l'unité parfaite, qui nous fera tous un en Jésus-Christ au ciel; non par voie passagère, mais par état permanent. Gémissons pour l'état imparfait de l'amour et de la charité en cette vie, dont les pures opérations sont si rares et si interrompues. Soupirons après ce beau séjour de l'Agneau immaculé, qui est la demeure des délices éternelles, où, par le torrent de volupté qui découlera de Jésus-Christ en nous, nous serons dans un rassasiement sans dégoût, et dans une jouissance parfaite de toutes choses en Dieu.

LETTRE CXLVII.

Il parle du mystère de la Nativité de la sainte Vierge, et de quelques grâces qu'il a reçues de Notre-Seigneur.

Dieu soit béni à jamais des sentiments de piété et de dévotion qu'il vous donne dans cette octave de la Nativité de la très-sainte Vierge. Ce sont des marques de l'amour de notre divine Mère, qui vous attire ces bénédictions en sa naissance, et qui vous donne part à son esprit et à ses grâces, comme elle a accoutumé de faire en ce jour à ses plus chers enfants. Car, en renouvelant ce mystère, elle renouvelle ses dons dans leurs âmes, et elle y prend toujours de nouveaux accroissements. Quels sentiments de reconnaissance et de joie ne devons-nous point avoir dans la vue de ses bontés? Soyons ravis qu'elle veuille naître en nos cœurs selon l'esprit, et préférons infiniment cette faveur à tous les royaumes et empires du monde, et à toutes les choses qui ne sont pas Dieu même. Il me semble que la vie, non-seulement d'un homme, mais de l'Eglise entière, serait bien employée dans la vénération de ce mystère, et dans la reconnaissance de cette grâce. Pour moi j'y consacre ma vie, et m'estime bienheureux que tous mes jours lui rendent hommage. Je reconnais devoir la vie de mon âme et de mon corps à ce divin mystère, et je me voue à Dieu, pour employer tous mes moments à le faire honorer.

Mais quelle joie ne devons-nous point avoir en ce jour, dans la seule vue des grandeurs inconcevables où la sainte Vierge est élevée? Quelle doit être la consolation de ses enfants, et quels hommages ne lui doivent-ils point rendre, voyant que Dieu met en leur divine Mère tout ce qu'il y aura jusqu'à la fin des siècles de plus grand et de plus admirable dans la splendeur des saints, et que tout ce que Notre-Seigneur répand de clarté et de grâce hors de lui-même, elle le contient en soi dès le premier moment de sa vie.

C'est un astre de beauté, de splendeur et de fécondité magnifique, duquel doit naître le soleil de justice. Elle est déjà en ces premiers commencements, comme cette femme de l'*Apocalypse*, si pleinement revêtue du soleil, que les rayons de sa splendeur y paraissent comme en son plein midi. C'est un amas de grâce et un gros de lumière qui ne se conçoit pas.

Elle est dès ce jour terrible au démon comme une armée : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (*Cant.* VI, 3.) Car elle seule contient l'éclat et la splendeur de tous; et sa voix, comme il est dit de celle de Notre-Seigneur, est semblable à celle d'une multitude, à cause de ses opérations intérieures, et de la multitude des actes d'amour et de vertu qu'elle produit; de sorte que si une âme de pur amour fait fuir les démons, ainsi que disait autrefois saint Antoine, que sera-ce de la très-sainte Vierge, qui ne fait pas seulement quelques actes d'amour en toute leur ferveur et en toute leur perfection, mais qui exerce en même temps tous les actes de toutes les vertus imaginables dans toute leur étendue, par l'opération admirable du Saint-Esprit vivant en elle?

Je la regarde en ce jour comme un abrégé

Digitized by Google

de l'intérieur de Jésus-Christ. Je remarque en elle la dilatation des devoirs de sa religion. Je la considère comme une vive expression de son amour et de ses louanges. Quels sentiments intérieurs et quels devoirs ne rend-elle pas à Dieu en cet instant! En quel état est cette sainte âme, à qui Dieu se manifeste en ses mystères, et en ceux de son Fils, plus qu'il n'a jamais fait et ne fera qu'à la fin du monde? en quel abandon à Dieu, et en quelle perte de toute elle-même n'entrent point son esprit et son cœur, qui, n'étant pas naturellement capables de porter ces manifestations et ces vues, sont élevés, fortifiés et dilatés par l'esprit intérieur, pour être en état de les recevoir, et de rendre à Dieu tous les hommages que demandent des choses si augustes et si divines!

Elle s'offre déjà au Père éternel comme sa victime : elle se consacre à son service pour jamais en tout ce qu'elle peut faire et souffrir en son extérieur et en son intérieur : elle ne veut rien être que pour sa gloire. Voyez ce que vous pourrez faire pour rendre hommage à ce divin état, et à ce premier usage qu'elle fait de sa vie. Je vous laisse à Jésus, et à son divin esprit, pour vous acquitter de ce devoir, auquel vous ne pourriez jamais suffisamment satisfaire par vous-même.

LETTRE CXLVIII.

A l'occasion de la fête de la Présentation de Notre-Dame, il exhorte une âme à la vie intérieure, à l'abandon total en Jésus-Christ et à l'amour et l'imitation de la sainte Vierge.

N'ayant point d'occupation plus présente ni plus pressante auprès de Dieu dans ma solitude, que celle de vous lier à lui, et de vous aider à entrer dans l'état intérieur où il vous demande, je vous dirai qu'il me semble que, dans ces temps, qui sont proches du saint mystère de la Présentation de la très-sainte Vierge, à la vie de laquelle Dieu vous a consacrée pour l'honorer et y participer, vous devez vous tenir très-unie et liée à son intérieur, pour entrer en particulier en tout ce qu'elle est à Dieu. Et quoique vous deviez être toujours perdue en elle dans votre fond pour être tout ce qu'elle est, vous avez néanmoins en ce jour une obligation spéciale de vous y donner, pour entrer en tout ce qu'elle est à la très-sainte Trinité; car le mystère qui se présente porte en soi, pour disposition capitale, l'application de la très-sainte Vierge à Dieu, afin de lui appartenir par une consécration particulière. Elle se livre et s'abandonne à lui dans une perte universelle d'elle-même, et dans une séparation de tout l'être présent; et comme elle ne veut plus de vie, de mouvement, de possession, de liberté, d'esprit, de corps et de tout qu'en Dieu et pour Dieu, il faut que nous soyons en elle, par elle et avec elle, tout ce qu'elle est à Dieu en toute l'étendue de son amour et de sa religion.

Il me semble aussi que Notre-Seigneur désire si fort que notre intérieur soit perdu dans le sien, pour être en lui et avec lui tout ce qu'il est à Dieu, que je ne le puis exprimer. Et quoique, depuis qu'il m'a engagé au vœu d'hostie vivante à Dieu son Père, il m'ait obligé de vivre toujours en cet esprit, et de me perdre universellement en ses dispositions intérieures envers toutes choses, je me trouve maintenant si efficacement établi en lui par son amour et par sa puissance, et si porté à vivre en lui à Dieu, pour être, opérer et souffrir en la manière qu'il lui plaît, qu'il me semble que je ne puis être autrement en ses bonnes grâces; tant il s'est rendu le maître, le possesseur, le vainqueur, le roi et le tout de moi-même. Il est vrai que Jésus-Christ, ce doux et cet agréable triomphateur de l'âme, m'a fait si doucement goûter ce matin ce qu'il était à la très-sainte Vierge, qu'il ne m'a point laissé de repos, qu'il ne m'ait fait protester que je voulais être à Marie tout ce qu'il désirait que j'y fusse pour le temps et pour l'éternité. Vous entendrez bien la sainte conduite de ce divin mystère, comme je vous l'ai souvent expliquée. Je n'ai jamais été si surpris que de goûter ensuite, et de sentir en moi-même quelque chose de ce qu'était Marie à Jésus, et de voir combien elle était toute à lui, et plus à lui mille fois étant en lui-même, qu'elle n'était à lui étant en soi et à soi-même. C'est une chose inconcevable de voir cet être saint de l'âme de Marie perdu absolument en Jésus, de voir comme elle habite profondément en lui, comme le propre en elle est intérieurement détruit et anéanti, et comme on y voit et on y ressent plus qu'un abandon total et un absolu délaissement, et de plus une donation si vive, si ardente et si pressante, qu'elle est en acte perpétuel de se livrer à Dieu, et d'être toujours de plus en plus à Jésus-Christ. Allez, ma fille, allez toujours croissant en Marie dans l'amour de Jésus; tâchez plus que jamais de lui plaire : animez votre cœur à l'abandon parfait de tout vous-même dans son sein. C'est votre vie, votre voie et votre vérité; c'est votre paix et votre repos; c'est votre tout universellement pour le temps et pour l'éternité, en qui seul et par qui vous perdrez toute propriété. Je n'ai jamais été si surpris que de voir et de porter cela dans mon oraison.

Il me semblait de voir le divin intérieur de Marie vivant en terre avec Jésus-Christ, qui allait toujours croissant dans les désirs de lui appartenir, d'être toute à Jésus pour Dieu; croyant, pour ainsi dire, de n'y être jamais assez, et y voulant être encore davantage s'il lui était possible. Oh! l'admirable chose que cette divine société, et cette mystérieuse unité de Marie et de Jésus! Oh! qu'il se faut bien consacrer à Dieu pour honorer et adorer cette admirable liaison et ce divin chef-d'œuvre d'amour, qui est si peu connu et si peu aimé sur la terre!

Je me donne plus que jamais à Jésus, pour entrer avec lui dans la divine société

Digitized by Google

de sa Mère, et pour être en lui ce qu'il lui était en toutes les manières et en toutes les qualités qu'il désire, tant en celle de serviteur et d'enfant, qu'en plusieurs autres qui nous sont inconnues; sachant bien que cela lui plaît plus, que de vivre simplement en la vénération de ce divin mystère; car il est ravi de dilater et de multiplier non-seulement sa religion envers son Père, mais aussi son amour envers sa Mère. Je suis en l'un et en l'autre, plus que je ne puis dire, votre, etc.

LETTRE CXLIX.

Il exhorte une bonne âme à être avec la sainte Vierge servante de Jésus.

Je vous prie de vous souvenir d'une dévotion que je vous ouvris il y a quelque temps, qui croît tous les jours en mon âme; qui est de vous lier intimement aux dispositions d'esprit dans lesquelles la sainte Vierge prononça ces paroles : *Ecce ancilla Domini.* (*Luc.* I, 38.) Ce qui me fait condescendre à vous accorder trois fois le jour un demi-quart d'heure de recueillement : le matin, le soir et à midi, qui sont les temps où l'Eglise les honore publiquement, et j'espère que, dans quelque temps, je pourrai vraiment vous écrire avec cette inscription : A M***, humble servante de Jésus; car il me semble que l'on vous déguise par la qualité que l'on vous donne dans le monde, et que l'on vous y habille en étrangère. Je me trouve entièrement porté à aller chercher en la très-sainte Vierge les sentiments et les dispositions de servitude envers Jésus-Christ, afin qu'en elle je puisse être tout au Fils de Dieu, ce que je ne saurais être en moi-même. Je vous prie d'insinuer cette dévotion à vos deux petites filles. Elles y trouveront beaucoup de suavité et de progrès, surtout en ce temps, où Jésus, prenant en la très-sainte Vierge la forme de serviteur, la remplit de son esprit de servitude, comme il le marque en ces paroles qu'il dit à son Père, par son Prophète (*Psal.* CXV, 16) : *Je suis votre serviteur, et le fils de votre servante.* Adieu. C'est le pauvre et très-indigne serviteur de Jésus.

LETTRE CL.

Il exhorte une âme à vivre dans toute la perfection que demande l'état de l'enfance de la sainte Vierge, auquel elle est consacrée; et à travailler particulièrement à l'humilité et à la simplicité.

Vous me demandez par la première de vos lettres ce que vous avez maintenant à faire. Je vous dirai que depuis que vous vous êtes consacrée au saint mystère de l'enfance de la très-sainte Vierge, comme je crois que vous en aurez ressenti des effets, ainsi que je le vois par votre seconde, vous devez être tout autre que jamais, puisque vous devez vivre en part de cette grâce, et en communion de ce divin mystère. Il faut que vous laissiez tout votre intérieur et votre extérieur à l'esprit de Marie, lequel, vous possédant pleinement, doit faire lui seul l'usage de tout vous-même, ne souffrant pas que rien de la créature extérieure trouve place en vous. Voilà une étrange obligation selon le nouvel honneur que vous recevez en cette nouvelle consécration de tout vous-même aux mystères divins. Je vous en dirais davantage, mais on me le défend, à cause de l'usage des eaux où je suis entré depuis quelques jours. Je vous ajouterai néanmoins encore un mot de Notre Seigneur en l'Evangile, qui est que vous preniez garde de n'entreprendre pas l'édifice de la perfection évangélique où il vous appelle, si vous n'y voulez mettre des fondements profonds et proportionnés à la hauteur de l'édifice que vous allez entreprendre, où rien d'humain, rien de terrestre, rien du vieil homme ne doit entrer. Voyez si vous voulez être humiliée, au point que demande l'Evangile, qui est de vivre toujours comme étant la dernière en votre esprit et en celui de tout le monde, si vous voulez bien être privée de tout et délaissée de toute la créature, si vous voulez être en privation intérieure et extérieure de toute consolation, et même porter toutes sortes de douleurs et de peines dans l'âme et dans le corps; en un mot, si vous voulez aimer la croix, et la tenir pour votre Tout en la foi, disant avec l'épouse : *Mon bien-aimé sera mon faisceau de myrrhe. Je l'embrasserai et le tiendrai en mon sein.* (*Cant.* I, 12.)

Je vous vois dans la paix extérieure et dans l'approbation du monde, avec beaucoup de consolations sensibles dans l'intérieur. Mon cher enfant, c'est là la voie des faibles et des infirmes, et Dieu, pendant cela, vous fait sentir vos faiblesses et vos pentes au mal, pour découvrir ce que vous êtes, pour vous apprendre combien le soutien des grâces extérieures vous est nécessaire, et pour vous faire connaître le peu de progrès de votre âme, qui n'est pas digne de ces fortes voies de l'esprit, qui servent à fortifier l'intérieur et à le rendre digne de mettre l'âme dans toute la plénitude de Dieu. C'est ce qui vous doit beaucoup humilier.

Encore parmi vos grâces je vous donnerai deux avis nécessaires : l'un de vous tenir intimement et très-profondément retirée dans l'anéantissement intérieur de la très-sainte Vierge et dans sa pénitence, pour faire toujours en la vue de vous-même la séparation et le discernement de vous d'avec les dons de Dieu. Cet exercice d'humilité vous sera très-utile, surtout dans l'état où vous êtes, et les tentations de vanité dont vous me parlez dans votre seconde lettre peuvent aisément vous en faire connaître la nécessité. Le second avis que j'ai à vous donner est que vous soyez bien exacte à la simplicité envers Dieu et envers l'Eglise : Envers Dieu, afin que, pendant votre oraison, vous preniez garde à ne point détacher et détourner votre vue de dessus lui, soit pour regarder ses dons et les examiner; car c'est autant dérober à Dieu et s'amuser inutilement à ce qui n'est pas lui; soit pour vous regarder vous-même ensuite du retour

Digitized by Google

sur ses dons en vous, pour en tirer estime et complaisance.

Ce détour de Dieu sur soi et sur ses dons divins a été le premier degré de la perte de l'ange et de l'homme. Si vous voyez que les retours qui vous viendront en l'oraison sur les dons de Notre-Seigneur viennent pour m'en rendre compte, j'aimerais mieux que vous cessassiez de me les écrire, et que vous vous contentassiez d'en faire de petits mémoires par manière d'actions de grâces envers Dieu, que vous m'enverriez à votre loisir. Il faut être extrêmement exacte et fidèle à ne voir que Dieu dans l'oraison, et à n'en détourner pas les yeux.

La simplicité envers l'Eglise consiste à me faire savoir la nature de vos tentations, afin de voir par où le démon vous voudrait prendre. Il ne faut point lui laisser de retraite secrète où il se puisse cacher dans votre intérieur, car c'est par là qu'il ferait ses mines, pour les faire jouer en son temps et pour renverser la forteresse et la demeure de Jésus-Christ en vous. Il faut que tout soit ouvert et simple, et que rien ne soit caché à l'Esprit de l'Eglise, qui doit apporter le remède aux maux quand on les tient découverts et manifestes à ses yeux. C'est en ce temps de consolation qu'il faut prendre garde au démon du midi, qui est le plus dangereux et qui surprend pour l'ordinaire une âme, quand elle est le plus environnée de la lumière de Dieu, et qu'elle croit être en sûreté et en fort bon état.

Vous me mandez par votre première que pendant ce temps vous ressentîtes de grandes faiblesses et des inclinations au mal. Mandez-moi, si vous vous en souvenez, vers quoi c'était que vous vous trouviez portée, afin de voir de quelle part l'ennemi voudrait vous prendre. Il n'est pas bien aise que l'on révèle ses tentations et ses instincts cachés; il sait bien qu'il perd autant quand on découvre ses artifices, qu'il gagne quand il peut couvrir sa malice et ses ruses. Si toutefois vous ne vous en souvenez pas, ne vous forcez point pour vous les remettre en mémoire. Elles n'auront pas fait grande brèche, si elles ne laissent point de souvenir ni d'impression de leur malice. La simplicité naïve et sincère sera votre conduite, comme elle l'a toujours été jusqu'à cette heure, et, si elle pouvait croître, je vous inviterais d'y travailler, n'y ayant rien de plus nécessaire, de plus saint ni de plus divin dans la voie de la perfection.

Depuis cette lettre écrite, je viens de recevoir la troisième des vôtres, qui m'apprend votre mal, que je ne doute pas venir de trop d'application d'esprit, que je vous prie de relâcher, vous contentant de votre cœur, demeurant en silence et en simplicité d'amour, de complaisance et de confiance envers le saint mystère qui vous occupe.

LETTRE CLI.

De la qualité d'épouse de Dieu, que la sainte Vierge reçoit dans le mystère de l'Incarnation.

Je ne puis et ne dois vous tenir plus longtemps caché le sentiment dont j'étais rempli ce matin, sachant qu'il est conforme à votre piété, et que votre âme est très-sensible à cette dévotion. Je suis bien aise de vous le dire, afin que cela vous serve d'occupation pendant ce jour que l'Eglise destine aux joies de la très-sainte Vierge dans le divin mystère de l'Incarnation.

Ce qui était de plus auguste en la Mère de Dieu, et qui est le moins considéré, est le titre et la qualité d'épouse de Dieu le Père, avec lequel elle devient une, pour être avec lui mère de son Fils. Dieu le Père ayant dessein de sortir hors de soi par les voies de l'amour, et de former une famille naissante de lui-même, a voulu premièrement la pourvoir d'une épouse qui lui fût semblable, de même qu'en voulant former le genre humain selon la chair, il joignit à Adam une aide semblable à lui, de laquelle devait naître toute la postérité des hommes. Or, cette épouse, qu'il a voulu se choisir, est la très-sainte Vierge. Il l'avait destinée de toute éternité pour être la mère de son Fils, et le temps étant venu pour accomplir ce mystère, il lui donne un surcroît de grâces, de richesses, et d'ornements si magnifiques pour l'élever à cette incomparable dignité, que sa divine majesté, éprise d'amour pour cette aimable princesse, se lie à elle, pour former en elle son Fils, et l'en rendre la mère. Qui pourrait pénétrer ce que c'est que cette dignité d'épouse? Qui pourrait comprendre en quel état de sainteté est tirée la très-Vierge par le Père éternel, qui, l'honorant de ce titre glorieux, l'élève dans son sein jusqu'au plus intime de sa substance et de son cœur? Elle est pour lors dans un abandon inconcevable à la puissance et au domaine du Père éternel; elle est tellement passée en lui et dans ses droits, qu'il ne se peut rien comprendre de pareil. Elle lui est livrée sans retour, sans soin et sans souci, et elle est dans une joie et dans un repos qui ne se peuvent dire, de se voir en ce lieu où Dieu seul est sa suffisance.

Dieu le Père a aussi de son côté une joie incroyable de posséder cette âme, et de la voir ainsi abandonnée à lui. Il la voit toute sienne avec une consolation et une joie nonpareille. Jamais créature ne pourra exprimer quel est l'amour et la tendresse de Dieu le Père envers la sainte Vierge, en qualité d'épouse. Cela est infini, immense, inconcevable et incompréhensible à tout esprit créé: c'est un ouvrage que Dieu seul peut comprendre.

Je le prie de tout mon cœur de vous faire goûter et ressentir quelque chose de cette sublime grandeur, et de vous mettre en part des saintes qualités, dont votre divine Mère est remplie en cet état divin. C'est un Dieu jaloux, et qui désire avec ardeur de rencontrer des âmes qui soient en état d'être rendues participantes de ce qu'il a communiqué de plus parfait et de plus saint à son Fils et à sa très-sainte Mère. Adieu, je vous laisse en vous apprenant une vérité

Digitized by Google

qui doit renouveler votre courage et votre confiance : C'est que les dons de Dieu, dans les âmes fidèles à l'esprit, vont toujours augmentant au lieu de s'amoindrir. Douter de cette vérité, c'est blesser et affliger au dernier point le cœur de l'Epoux, qui veut que l'âme croisse tous les jours jusqu'à la perfection dans la connaissance de son amour, et dans l'expérience de ses dons. Tout à vous pour jamais.

LETTRE CLII.

Il parle des trois sortes d'anéantissements à l'occasion du mystère de la purification de la très-sainte Vierge.

Je ne puis rien recevoir du bon Maître ni de la sainte Mère, que je ne croie le devoir aux âmes que sa bonté m'a confiées, et surtout à celles qu'il me presse et sollicite fortement d'établir par sa grâce et sa vertu dans la perfection de ses voies. Je vous avoue que ce matin j'ai été pénétré d'une vue et d'un trait si perçant de l'anéantissement du Fils de Dieu et de sa sainte Mère, dans le divin mystère de sa purification et de la présentation de son cher Fils au temple, à Dieu le Père, que je n'ai pu m'empêcher de vous en écrire un mot, pour vous solliciter à vivre selon ce saint mystère, et à obtenir de Dieu que je puisse entrer en cette même grâce, opérée par l'Esprit qui animait Jésus-Christ et Marie, et leur sainte conduite.

Je vois trois sortes d'anéantissements de Jésus et de Marie, en ce divin mystère. Premièrement toutes les grandeurs et toutes les richesses du monde y paraissent anéanties. Car quoique Jésus et Marie soient les plus grands et les plus puissants de la terre, et auxquels tout appartient, ils paraissent néanmoins en la posture de pauvres, et dénués de toutes commodités; la sainte Vierge rachetant son Fils de deux colombes, qui était le prix des misérables et des plus pauvres d'entre les Juifs, c'est là le premier et le moindre anéantissement.

Secondement, on y voit l'anéantissement de l'estime et de l'honneur; car ils ne veulent rien être dans l'estime ni dans le cœur du monde; le Fils, aussi bien que sa Mère, passent tous deux en leur extérieur, pour des pécheurs assujettis aux lois communes de tous les hommes; et eux qui portaient et la sanctification du temple, et celle de tout le genre humain, sont regardés comme des criminels qui viennent au temple pour se sanctifier.

Troisièmement, ils y sont anéantis en tout eux-mêmes, ne voulant rien avoir ni rien être, soit à l'extérieur, soit en l'intérieur, que pour s'immoler à Dieu, et cesser d'être par un entier sacrifice.

C'est ce qui est représenté par les deux colombes offertes en ce mystère, qui étaient une figure de l'état où il devait être en sa mort et en sa divine résurrection. Car l'une était immolée, et perdait ainsi son être et sa vie extérieure, et l'autre était consommée dans le feu, pour marquer la perte intérieure de Jésus-Christ en l'être et en la vie divine de son Père, qui est son vrai et son unique consommateur.

Cette vue d'anéantissement en Jésus et Marie nous doit porter à n'être plus rien, et à ne plus rien posséder de l'être grossier du monde. Celui qui n'a pas eu où reposer sa tête, qui est nu en naissant et en mourant, qui est désapproprié de tout, me presse fort par sa sainte imitation à faire le dernier dénûment que j'ai si souvent médité, et dont je vous ai parlé, mais que l'on m'a empêché jusqu'à cette heure d'accomplir. Je vous prie de vouloir l'offrir à Dieu pendant toute l'octave de ce saint mystère. Il me semble que c'est un trésor si riche que le dénûment total et la dernière désappropriation de toutes choses, que je ne puis assez tôt y parvenir.

Pour les deux derniers anéantissements, nul obstacle ne me peut retenir ni empêcher de les accomplir et de les exécuter, étant formels en l'Evangile, où Jésus-Christ nous porte à perdre notre âme, et à l'abnégation de tout nous-mêmes. Il faut ne vouloir être rien du tout dans l'esprit d'autrui, se cachant soi-même et tous ses dons en Jésus-Christ, qui est le donateur et le possesseur de tout, et qui opère comme il lui plaît en sa vertu cachée, sur autrui et en nous-mêmes.

Il faut aussi n'être rien en soi, et par soi, mais être tout en Jésus et par Jésus. C'est là la perfection que requiert le sacrifice extérieur du vieil homme, et la consommation intérieure de l'esprit et de la volonté avec toute la sagesse de l'un et tous les désirs de l'autre, pour être vivifiés et absorbés en la vie de Dieu, qui n'est que lumière et qu'amour en soi, et qui n'est que foi et charité dans nos âmes. Quelque jour je vous expliquerai ceci plus clairement. J'attends pour dernière miséricorde de Dieu, qu'il me fera entrer dans l'imitation parfaite de son Fils, en son dernier abandon et en son dénûment de toutes choses. Oh! que Dieu seul, dans la privation de tout, est un riche trésor! Peut-on bien aimer Jésus-Christ, et ne se rendre pas semblable à lui en toutes choses, et surtout en son abandon total à Dieu son Père? La foi n'est-elle pas pour tous sur la terre, comme la gloire dans le ciel? Que nous vivions ou que nous mourions, il nous importe peu. La foi sera bientôt changée en gloire; et le Dieu de la voie qui nous doit être toute chose, sera dans un moment le Dieu de la gloire qui nous consommera, et sera lui seul tout notre bien, toute notre joie, toute notre vie et toute notre béatitude.

Depuis cette lettre écrite, je me suis trouvé si convaincu de l'obligation de faire à Dieu, en faveur de la maison, le dernier sacrifice des choses extérieures qui m'appartiennent, dans la vue que ce divin Seigneur et Maître s'est fait pauvre pour enrichir la maison de son Père qui est l'Eglise, que je ne pense pas pouvoir différer longtemps à l'accomplir. La grâce de Jésus ne souffre point de re-

Digitized by Google

mise, quand on est pleinement convaincu de sa vérité.

LETTRE CLIII.

Il exhorte une personne qui souffrait à se tenir unie à la sainte Vierge au pied de la croix.

Je ne puis assez vous remercier du bien que vous me faites en m'écrivant souvent. Car, étant dans les peines où je suis pendant cet orage, où le malin travaille comme il veut, selon que vous me le marquez ; je ne puis que je ne sois toujours en désir de savoir l'état et le progrès des choses. Souvenez-vous d'une parole que dit autrefois Notre-Seigneur à ses disciples. (*Luc.* xxii, 31.) *Le malin a demandé à Dieu de vous cribler.* Par là il les disposait à la grande tentation qu'ils souffrirent en sa mort, qui était l'heure de la puissance des ténèbres, en laquelle Dieu avait lâché la bride à la malignité des démons. Pendant tout ce temps-là, tous les disciples, hormis saint Jean, quittèrent le Fils de Dieu. Mais la sainte Vierge demeura inébranlable dans la foi de son Fils et dans l'estime de sa grandeur. Tenez-vous avec elle recueillie en silence et en paix au pied de la croix de Jésus. Tenez-vous intimement unie à la vertu et à la force de cette divine Mère, laquelle l'Ecriture sainte nous marque avoir été debout sur le Calvaire, pour exprimer la force de son cœur et sa constance dans la tribulation de la Croix, qui est inexplicable. Si on vous dit de vous retirer, ou de vous mêler seulement de prier Dieu, regardez cela en Dieu, le remerciant de l'obligation qu'il vous signifie et vous impose si doucement. Dieu vous fait le mal d'une main, et vous donne le remède de l'autre.

LETTRE CLIV.

Avec quelles dispositions on doit lire sainte Gertrude. — L'utilité de cette lecture, et quel a été l'esprit de cette sainte.

Je me sens obligé de vous écrire sur la lecture de sainte Gertrude, dont vous me parlez dans votre lettre. Je suis consolé de voir que vous la continuez nonobstant quelque petit dégoût que vous y ressentez, et dont je ne m'étonne pas, car, pour n'en point avoir, il y faut quelque précaution. Quand vous aurez été instruite de quelques fondements et principes spirituels dont vous devez être prévenue, vous la trouverez, s'il plaît à Notre-Seigneur, plus profitable.

Il faut donc que vous sachiez que Notre-Seigneur Jésus-Christ est très-riche dans les voies d'amour et de communication qu'il tient sur ses âmes, et qu'elles méritent toutes d'être adorées. Il ne faut pas seulement examiner les voies extérieures qu'il tient sur chacune, mais la charité avec laquelle il se donne, et les grands trésors de grâces, les richesses secrètes et les autres vertus cachées qu'il communique sous ces voiles. Sainte Gertrude, à cause de sa simplicité et de sa profonde humilité, a porté Notre-Seigneur à la traiter d'une manière singulière, sous laquelle il l'a pleinement enrichie. Mais ce n'est pas l'extérieur des voies de Jésus-Christ sur elle qui l'a sanctifiée, c'est le fond de son amour.

Il a traité sainte Thérèse autrement que cette sainte ; sainte Catherine de Gênes autrement que sainte Thérèse; sainte Catherine de Gênes autrement que sainte Catherine de Sienne. Et cependant il les a toutes traitées selon le fond de leurs dispositions intérieures. Honorez beaucoup dans la foi l'esprit d'enfance qui régnait en cette grande sainte, et qui a obligé Notre-Seigneur à traiter avec elle avec tant de familiarité et de simplicité. C'était une colombe tout enfantine que cette âme, de laquelle Dieu s'est voulu servir pour éclairer son ordre, qu'il désirait être appliqué à l'intérieur de son Fils, qui, dans ce siècle-là, n'était pas fort découvert. C'est pour cela qu'il lui a donné des instructions sensibles, pour les rendre plus intelligibles à tous. Je ne doute pas que, comme vous avez été instruite à fond dans la lumière de la foi, de la vie intérieure de Jésus-Christ, à laquelle il faut communier pour toutes choses, ces instructions particulières ne vous paraissent, dans ses œuvres, moins étendues que ce que vous en avez appris. Mais il faut adorer le fond de Jésus-Christ, qui se communique comme il lui plaît, et qui remplit ses épouses de sa divine charité et de ses richesses spirituelles, selon son bon plaisir. Les unes il les enrichit d'argent, les autres d'or, les autres de pierreries ; mais il y en a à qui il ne semble donner que des tableaux, lorsque, sous les moindres paroles et sous les apparences et les signes les plus faibles, il daigne visiter ces chères âmes.

Je vous supplie de vouloir user de la foi aussi bien dans votre lecture que dans votre oraison, et dans le reste des actions de la journée. Adorez et admirez, en cette sainte vertu de la foi, le grand soin et le grand amour qu'a Jésus-Christ de continuer encore son divin mystère de l'Incarnation, en se rendant visible aux âmes qu'il trouve disposées à ses grâces. Honorez le parfait esprit d'enfance de cette petite Vierge. Respectez en soi la grande simplicité de son âme, l'humilité de son cœur et l'abnégation totale d'elle-même. Son esprit de mort lui a mérité la vie de Jésus-Christ. Liez-vous souvent à cette âme divine, pour entrer en son esprit d'enfance et de simplicité chrétienne.

Permettez que j'ajoute ici une raison, quoique vous n'en ayez pas besoin, pour laquelle je vous ai donné cette lecture. C'est que, vous voyant attirée au dénûment intérieur, et à la vie de la pure foi, je désirais vous précautionner contre la lecture de plusieurs livres spirituels qui en ont écrit depuis quelque temps, dans lesquels il y a quelque chose de solide à désirer, et qui ne doivent être lus qu'avec quelque précaution, sans quoi les âmes courent grand risque de tomber dans l'oisiveté et l'inutilité, et même dans l'illusion et le découragement. Tels sont quelques livres contemplatifs, qui vont

Digitized by Google

à tirer l'âme de l'occupation et de la liaison de l'humanité sainte de Jésus-Christ, pour se jeter en la Divinité sans aucune vue et sans aucun soutien. Or, comme je vois que la lecture de sainte Gertrude tend toujours à lier l'âme à Jésus-Christ, j'étais bien aise de vous y fortifier.

Quand je vous parle de l'union et de la liaison au Fils de Dieu, je ne veux pas contredire à la conduite de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur sainte Madeleine, dont vous me parlez dans votre lettre. Il la rebuta des embrassements qu'elle voulait lui donner, et de la liaison qu'elle voulait prendre avec lui, lui disant de ne le pas toucher, à cause qu'il n'était pas encore monté à son Père. Mais, pour bien entendre ce passage, il faut savoir que Notre-Seigneur était présent à sainte Madeleine dans une forme humaine et corporelle : et il l'avertit qu'il remettait ses unions et ses liaisons plus intimes au temps qu'il serait monté à son Père, où il serait dans un état spirituel et parfaitement divinisé. Cette union à Jésus-Christ en son état spirituel est l'unique voie pour entrer en Dieu, et pour avoir accès en lui. C'est lui qui doit être toute votre oraison ; c'est lui qui doit rendre tous vos devoirs à Dieu, et faire toutes vos demandes ; c'est lui qui doit louer et adorer Dieu en vous, et sans lui vous ne pourriez le bien faire. Vous ne devez donc jamais cesser de vivre en liaison à Jésus-Christ en tout, comme étant l'unique voie pour parvenir et plaire à Dieu. Sans ce soutien, tous les contemplatifs s'égareront toujours, etc. Le très-indigne serviteur de Jésus, et le vôtre en lui, et en sa divine Mère.

LETTRE CLV.

Il exhorte une âme à la vie de la pure foi.

Après une longue et ennuyeuse absence, je vous puis dire la même chose que l'Apôtre écrivait à ses frères (*Rom.* I, 11, 12) : ***Je désire beaucoup de vous voir pour me consoler avec vous du progrès de votre foi, et de la nôtre.*** Je ne puis assez admirer les effets du divin esprit, et je confesse maintenant qu'on ne peut comprendre sur la terre la profondeur et l'étendue d'une foi animée de charité, qui tous les jours fait voir et ressentir des opérations nouvelles, qui semblent être les dernières en leur perfection quand on les a reçues, et qui néanmoins se trouvent toujours inférieures de beaucoup à celles qu'on reçoit dans la suite. Il y a des degrés immenses, et des démarches qu'on ne peut compter dans le chemin qui nous élève au ciel. Le Prophète (*Psal.* LXXXIII, 6), en parlant de ces opérations, les appelle des ***ascensions***, et des démarches que Dieu dispose dans l'escalier et la montée du ciel. Autant que l'on quitte la terre et tous ses sentiments, autant Dieu prend plaisir d'élever l'âme à lui, et de la mettre en liberté, lui faisant respirer la sérénité de la foi, et lui montrant la beauté et la vaste étendue de ses perfections où l'âme doit entrer au sortir d'elle-même, et de tout ce qui l'appuyait en marchant sur la terre. Il y a bien longtemps que je vous ai dit, et que Dieu même vous a fait voir l'état des âmes pures en l'Église, qui vous paraissaient élevées et séparées de tout l'humain, qui semblaient vivre en l'air, et n'être soutenues, environnées ni possédées que de l'Être divin. C'est cet état de foi qui retire et dégage l'esprit de tout, qui va toujours purifiant et consommant en la vertu de la charité tout ce qui n'est pas Dieu dans l'âme, et qui la met dans une telle sainteté, que Dieu la trouve en état d'être tout abîmée en lui. Ce divin Tout ne peut rien souffrir en soi qui ne soit trois fois saint, c'est-à-dire parfaitement purifié de tout sentiment, soit vicieux, soit naturel, soit même de ce qui se mêle d'impur dans le divin. C'est pourquoi, après s'être séparé de tout ce qui est de grossier, il reste encore à s'abstenir des recherches de soi en Dieu et des sentiments qui accompagnent ses premières faveurs. Car ces recherches et ces sentiments tenant du grossier et du sensible, ils revêtent et environnent l'âme comme d'une robe et d'un vêtement, qui l'empêchent d'être dans son fond unie si intimement et si purement à Dieu, en quoi consiste uniquement la souveraine perfection. Et pour cela Notre-Seigneur disait : ***Mon Père est esprit, et il veut des adorateurs qui soient esprit, pour être unis à lui en vérité.*** (*Joan.* IV, 24.) Il me semble que vous avez l'idée de cet état, et que vous avez cette beauté sublime encore présente devant vos yeux. C'est à quoi il faut tâcher de parvenir, à quelque prix que ce soit, puisque l'unique Tout vous a fait cette grâce que de vous la faire voir, et de vous montrer ce qu'il voulait de vous.

Notre-Seigneur, qui a daigné s'abaisser jusque là que de montrer la même chose à son indigne serviteur, m'oblige à travailler incessamment auprès de vous pour vous y inciter, et pour vous y faire parvenir. Je pourrais craindre de vous blesser, si je ne savais bien que le glaive de l'esprit a ses suavités et ses charmes. Il a le baume dont il guérit ses plaies : et quelque retranchement qu'il fasse dans une âme, il lui fait éprouver tant de soulagement et tant d'agilité, pour avoir déposé le sensible, qu'elle est ravie d'avoir été blessée, et d'avoir porté le tranchant du rasoir, qui l'a délivrée d'un fardeau si pesant et si onéreux à l'esprit. Où est l'esprit, là est la liberté ; et il faut tendre à cet esprit, pour entrer en force et en vertu. L'enfant, emmaillotté dans ses langes, est captif et perclus de ses membres : mais du moment qu'il est fortifié, et que son âme lui donne la vertu d'agir et d'opérer en ses puissances, les liens qui le soulageaient et qui lui étaient nécessaires en son infirmité, lui sont à charge et lui deviennent importuns. Alors les bras de la nourrice qui le portaient l'affligent ; il devient impatient d'être mis à terre, pour marcher en la vertu intérieure qui l'anime, et qui l'incite secrètement à s'exercer à aller tout seul, sans le secours des puissances étrangères ; et on n'a plus que faire de demeurer autour de lui,

Digitized by Google

ou bien de le tenir par la lisière, pour le conduire et pour le soutenir.

Je souhaite toujours que vous soyez bien fortifiée en la vertu du Saint-Esprit : et je désire de tout mon cœur de vous voir animée et revêtue d'une foi vigoureuse et puissante, d'une foi vive et ardente de charité, qui vous dirige en tout. C'est proprement ce que vous aperçûtes dernièrement par grâce spéciale, lorsque vous vîtes avec tant de joie deux âmes vivant divinement dans l'Église. Il me souvient d'une difficulté que vous eûtes alors et que vous me proposâtes, et à laquelle je n'eus pas le temps de répondre : C'est que vous aviez ressenti trop de joie dans cette vue, vous voyant appelée à la foi nue : ce qui vous obligea de vous retirer en Jésus-Christ dans votre intérieur, pour vous tirer de l'épanchement sensible où se trouvait votre âme. Sur quoi je vous dirai que vous fîtes en cela ce que doit faire l'âme fidèle, et la chaste épouse de Jésus, qui ne veut rien que lui, et qui se tire des amusements et des goûts qui pourraient l'occuper et l'arrêter à autre chose qu'au tout amour du cœur. L'épouse qui prend plaisir aux aiguillettes et aux roses de l'Epoux, et qui s'arrête à ces bagatelles pour y donner son cœur, est bien indigne de l'amour de son Tout, qui lui doit être toutes choses. Toutes les forces et toute la capacité des puissances doivent s'occuper de l'Epoux, qui comprend toute perfection en éminence : et si on donne la moindre de ses affections à quelque autre chose, c'est infidélité au fait du pur et du parfait amour.

Mais il faut que j'ajoute encore à cela une chose qui est très-véritable. C'est que la foi a ses délices et ses joies au fond de l'âme, qui sont d'autant plus vigoureuses, plus puissantes et plus étendues, qu'elles sont en nous et dans le fond de l'âme par l'opération de Dieu immédiate. Car alors comme il ne se communique point par sentiments, il ne se communique point avec faiblesse ; mais il fait porter à l'âme ce qui est ; il lui fait goûter quelque chose de sa béatitude, il lui fait voir quelque chose de lui, et il la ravit alors tellement hors d'elle-même, qu'à peine lui reste-t-il de la force et de la capacité pour vivre et animer son corps. Alors la vie se trouve à charge. Alors le retour à ce corps animal et grossier est une servitude et une captivité intolérable. Pensez, je vous supplie, à un pauvre prisonnier enseveli dans les ténèbres et dans l'ordure d'un cachot, qui se voit délivré pour un moment de sa prison et porté tout d'un coup dans un palais enchanté, et dans un lieu de délices achevées, mais qui n'y demeure pas assez longtemps pour les goûter toutes à loisir. Quand il se voit obligé de retourner dans sa prison, et de se renfoncer dans son fumier et son ordure, quelle douleur et quelle affliction ne ressent-il point de se trouver réduit à cette nécessité ? C'est ainsi qu'il en est d'une âme visitée de Dieu dans sa foi, qui, se voyant captive et comme en prison dans son corps, gémit et soupire incessamment en cette vie. Il faut être dans un désir continuel de la vie future, et se mettre en état d'être reçu dans ces éternels tabernacles, en répondant avec amour aux sollicitations et aux semonces journalières de l'Epoux. Ayons, ma fille, ayons ce cher Jésus, pour notre tout, et ignorons toute autre chose que lui seul. Oh ! qu'il est adorable, et qu'il mérite bien que l'on soit tout à lui ! oh ! quel désir a-t-il de vivre dans nos âmes ! oh ! quelle vie ne veut-il pas répandre dans nos cœurs ! Vivons de sa pure foi : allons au pur amour. C'est où vous appelle celui qui est tout à vous.

LETTRE CLVI.

Il donne quelques avis utiles touchant les sécheresses qui arrivent dans l'oraison.

Je vous désire toujours généreusement détachée de toutes ces sensibles amorces qui vous font continuellement désirer des douceurs dans le service de Jésus-Christ. Il faut que vous mettiez encore votre esprit en repos sur ce petit retour qui vous revient en leur absence, et qui n'est qu'un prétexte de l'amour-propre. Vous seriez contente des sécheresses, dites-vous, si vos péchés n'en étaient point la cause. Mais sachez que les sécheresses sont quelquefois des épreuves de Dieu sur l'âme, qui veut tirer expérience de sa fidélité, et de la pureté de son amour. Car l'âme le doit servir pour lui seul, sans sensibilité, et sans attache à ses présents ; en quoi on prend souvent le change, et alors c'est un effet de la miséricorde de Dieu, de les lui retrancher, parce que, prévoyant quelque impureté que pourrait causer en elle l'attache à ses dons sensibles, il la prévient par des sécheresses et par des exercices de mortification où il la met.

Quelquefois aussi les sécheresses sont des effets de la justice divine, qui nous châtie pour quelque faute, de laquelle il ne peut tirer une plus juste vengeance, ni nous donner un avertissement plus sensible qu'en nous ôtant la sainte sensibilité de ses présents les plus doux, et nous privant des choses à quoi nous avons pour l'ordinaire plus de pente, ou au moins dont l'absence et la séparation nous est plus sensible et plus considérable. Mais de quelque part que procèdent ces privations, la cause en est également adorable. Que ce soit sa miséricorde ou sa justice divine, c'est toujours votre Epoux : ce sont ses mains adorables qui opèrent ces choses, et qui les opèrent pour vous humilier. C'est pourquoi il est bien à propos, d'abord que vous reconnaissiez cette soustraction de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est le saint dispensateur de ses grâces et le cher ménager du salut de ses amantes, de l'adorer et de respecter ses intentions dans la disposition où il vous tient ; vous humiliant ensuite devant lui, comme méritant qu'il vous traite ainsi pour vos défauts connus ou inconnus, et faisant un acte de contrition, qui est le saint acte de pénitence, qui sera bienséant en votre bouche et dans votre cœur. Cela fait, ne vous amusez plus à

Digitized by Google

à aucun retour sur vous-même, mais agissez généreusement par les pures lumières de la foi, qui vous enseigne à faire tout pour la gloire de Dieu, à vous unir en tout à Jésus, pour être digne de lui plaire, à satisfaire à tous les devoirs que vous avez voués à Dieu, et à passer, malgré toute la nature, par-dessus tous les obstacles qui pourraient vous apporter quelque empêchement.

Mais il faut que le principe et le mouvement de tous ces actes en vous soit la charité, selon ce que dit l'Apôtre (*Galat.* v, 6), que la charité agit par la foi. Car la foi enseigne ce qu'il faut faire, mais c'est la charité qui nous le fait faire, qui nous y porte et nous y meut. Et cette charité doit être pure, et sans mélange de sentiment, si ce n'est lorsque votre Epoux le voudra. Car il mérite pour ses moindres beautés tous les services imaginables, et tout l'amour que votre cœur et ceux de cent millions d'anges pourraient contenir. O pur amour, où te rencontre-t-on sur la terre ? où trouve-t-on des âmes qui n'aient point d'autre vue que de la beauté de Dieu, qui n'aient point d'autre objet que la bonté de Jésus et de son Père? Ah ! encore une fois, il faut tâcher d'avoir ce pur amour : mais pour cela il faut bien travailler. Courage, ma chère fille, espérons, et confions-nous en notre tout Jésus. Tenons-nous toujours unis à lui pour ne plaire qu'à son Père, et notre amour ira de jour en jour se purifiant. Toutes choses y contribueront, même jusqu'à vos fautes, et à vos infirmités, pourvu qu'après leurs surprises, vous vous comportiez comme je vous ai mandé.

LETTRE CLVII.

Il parle de plusieurs états où l'âme se trouve quelquefois après la sainte communion, et particulièrement de l'état de consommation, et du grand amour de Jésus-Christ en ce mystère.

Ce qui se passe en la personne dont vous m'avez écrit, et les états où elle se trouve après la sainte communion, ne vous doivent point mettre en peine, car tout m'y paraît être de Dieu. Elle n'a qu'à se laisser à son divin Epoux pour recevoir ses opérations saintes, sans vouloir même les connaître. Cet attrait puissant qu'elle dit qu'elle ressent, et qui l'enlève et l'attire hors d'elle-même, est un effet du grand amour de Jésus-Christ, qui ne se contente pas de s'unir à elle, mais qui voudrait l'attirer toute à lui seul. C'est pourquoi elle se sent quelquefois serrée par cet aimable Tout; en sorte qu'il semble que, par la force dont il l'attire pour se l'unir intimement, il la veuille séparer du corps; et de là vient qu'elle se sent tirée hors d'elle-même. Que si elle a peine à discerner ce qui l'attire, c'est que cela se fait sans lumière, sans communication d'aucune vue distincte, et sans qu'elle aperçoive aucune beauté charmante qui fasse en elle cet effet. Il n'y a que l'attrait de Jésus uni à l'âme qui la met en cet état; car, comme il en est extrêmement amoureux et jaloux, il la voudrait toute attirer à lui, pour la posséder lui seul : de sorte qu'il la déroberait même au corps, et l'en séparerait absolument, s'il n'attendait les ordres supérieurs de Dieu son Père, pour jouir pleinement d'elle, et pour lui donner réellement tout ce qu'il lui promet ici-bas. Et parce que cette pleine et parfaite possession de son bien-aimé est ce qu'elle désire passionnément, à cause de ces attraits et de ces avant-goûts qu'il lui en donne, de là vient qu'elle se trouve ensuite toute languissante dans son corps, et qu'elle attend avec impatience sa dissolution : surtout quand, revenant de cet état, elle se voit encore emprisonnée dans ce corps, et obligée de demeurer unie à ce fumier infâme. Car alors, quand une âme s'y voit encore unie au retour de ces baisers, il semble que ce soit une reine tombée sur un fumier, et qui a le visage dans la boue, tant ce retour dans son corps lui est odieux, et tant cette union lui est insupportable. Ce qui est un dégoût et une horreur inconcevable, et elle porte cet état honteux de la vie présente comme une humiliation, et comme la confusion la plus basse et la plus vile de la terre.

C'est pour cela que cette âme dit quelquefois : je laisse mon corps comme un fumier derrière la porte, pour m'en servir quand j'en aurai à faire. De là vient aussi qu'elle ne peut manger qu'avec peine, tant les viandes corporelles sont fades à son goût. Après s'être nourrie en Dieu d'une viande si délicieuse, son âme n'a plus de goût, et elle serait honteuse de trouver rien de bon, après ce qu'elle a goûté en Jésus-Christ. On ne peut pas manger de viandes grossières après des mets si délicats : la fumée seule fait mal au cœur. C'est l'état de l'âme qui a goûté les confitures et le vin de l'Epoux, dont il est parlé dans les Cantiques : elle ne se peut approcher de ces mets fades et grossiers.

Mais l'amour de Jésus-Christ n'en demeure pas là. Car j'ai remarqué, par ce qu'elle m'a dit quelquefois de ses dispositions, que non-seulement il s'unit à elle dans la sainte communion et à l'oraison, en l'attirant à lui, mais qu'il la presse, comme pour la faire entrer en lui, afin qu'étant tout abîmée et devenue comme une même chose avec lui, elle ne se trouve plus elle-même, mais qu'il n'y ait plus que Jésus-Christ en elle. C'est pourquoi elle agit si purement, parce qu'elle agit en la vertu, en la lumière, en l'amour, en un mot, en la personne de Jésus-Christ même. Et si après, elle se trouve dans des états où souvent elle se croit perdue, c'est que, se voyant dénuée de ce puissant secours, et ne ressentant que sa faiblesse, elle ne pense pas qu'elle n'est par elle-même que cette impuissance, cette langueur et cet aveuglement qui lui est resté ensuite de cette soustraction.

Il faut qu'elle s'accoutume à aimer son abjection et sa propre misère; et vous devez l'encourager beaucoup à porter avec fidélité toutes ces épreuves de son Epoux, qui la conduira bientôt à sa totale consommation;

Digitized by Google

car c'est ce qu'il fait ordinairement dans les âmes qu'il exerce de la sorte. Et ce que je crois vous devoir dire, soit pour sa consolation, soit pour la vôtre, soit même pour l'utilité de plusieurs âmes qui sont maintenant sous votre conduite, et qui ont passé par ces états, est que Notre-Seigneur ne se contente pas de transformer une âme, la revêtant de lui et de ses perfections; mais son amour est si ardent, qu'il la consomme entièrement en lui, en sorte qu'elle est comme un autre lui-même. Elle est, comme lui, un feu ardent et consumant: elle est une vive flamme d'amour, qui ne tend plus qu'à Dieu, et qui ne se meut plus que vers Dieu. Elle est alors sans réflexion sur son état, qui est tout divin; elle y marche sans retour, et n'applique plus son esprit à elle-même, à cause qu'il n'y a plus d'elle en elle-même, et qu'elle est anéantie par la consommation du feu divin, qui la transporte en sa nature, et, la consommant toute en lui, la rend aussi participante de lui, et la fait être et agir comme lui-même: si bien qu'elle est avec lui une victime d'amour, et une hostie consommée, qui n'a plus que la vue de Dieu, et le désir de sa gloire. Voilà le point où il désire de réduire les âmes, et le sujet pourquoi il vient en elles, ne voulant pas qu'il y ait en lui aucun état qui soit parfait et parfaitement agréable à son Père, qu'il ne le communique à ses amantes, pour les rendre aussi parfaitement agréables à son Père qu'elles le peuvent être sur la terre.

Oh! quel trésor de l'amour, qui rend, si on le peut dire ainsi, Jésus-Christ même esclave de sa créature, qui le dépouille de ses biens, et qui le tient si attaché à elle, qu'il en demeure inséparable, et ne s'en saurait absenter, tant il l'aime, tant il la chérit, tant il la caresse, tant il est assidu à la remplir de ses dons et de ses grâces! Car, après que les espèces du pain sont corrompues, il demeure encore dans le cœur de ses amantes, non plus par la présence de son corps sous le sacrement, mais par la présence de son esprit, et par la vertu de son amour, qui lui avait fait inventer ce moyen si aimable pour se loger dans le cœur et dans l'âme de ses fidèles. Ah! que l'amour est inventif! Quel doux moyen de posséder son bien-aimé! Y avait-il quelque voie et quelque invention plus favorable? Une amante veut toujours avoir présent celui qu'elle aime. Elle voudrait l'avoir toujours à ses côtés, et même elle voudrait quelquefois que son âme fût unie et collée à celui qu'elle désire. Eh bien! n'est-ce pas par la sainte communion qu'il trouve le moyen de satisfaire à la sainte passion de ses amantes? Il a bien prévu leurs excès; et, pour accomplir leurs souhaits, il s'est laissé à leurs côtés sur les autels, il se tient là toujours présent devant leurs yeux; et, par-dessus cela, il entre encore dans leurs âmes. L'amante qui voit son bien-aimé devant elle ne l'a pas à ses côtés; et, si elle tourne la tête, elle ne le voit plus; si elle quitte le lieu où il est, elle le perd de vue, elle n'en jouit plus, elle souffre à en mourir; et si même une fois elle avait satisfait sa passion jusqu'au point que d'avoir tiré à elle l'âme de son bien-aimé, et l'avoir unie réellement à son esprit, elle ne le verrait plus. Mais pour Jésus, notre amour, j'ai beau le voir devant mes yeux, je le vois souvent à mes côtés; j'ai beau le laisser en un endroit, je le trouve en un autre; j'ai beau tourner la tête, je le vois même devant mes yeux; j'ai beau le renfermer dans mon cœur, il ne laisse pas d'être présent encore où il était auparavant; si bien que mon amour se multiplie, pour multiplier ma joie en le voyant, et pour satisfaire à l'amour qu'il me donne, qu'il connaît bien être si grand, qu'il faut un effet pareil de son amour pour trouver l'invention de nous contenter. C'est une charité dans l'amour, qu'après avoir blessé une âme on la veuille guérir; c'est une cruauté de se soustraire à celui qui vous aime. Hélas! Notre-Seigneur, qui est la charité même, nous blesse d'amour; il sait notre langueur, il sait notre affliction, et pour cela il nous donne de quoi nous satisfaire; il trouve un moyen de nous contenter, pareil à celui qu'il a inventé pour nous engager à l'aimer. Car c'est lui-même qu'il nous propose pour aimer, lui qui s'était donné pour nous y obliger. Qui n'aimera ce doux objet? qui n'aimera cet amant si aimable? Hélas, Seigneur, le maître des amants, venez à moi. Je vous supplie de me consommer en vous-même. Venez me dévorer; venez m'unir à vous: venez; unissez-moi à vous; pressez-moi contre vous, tirez mon âme de son affliction, et de cette langueur où elle se voit réduite par cette pauvre alliance et ce baiser malheureux avec sa chair. Venez, ô mon Jésus! la dissoudre par votre amour; venez, Seigneur, et me tirez à vous. Faites-moi goûter qui vous êtes, afin que je ne sois plus affamé des mets grossiers et pourris de la terre; faites-moi vivre en votre vertu, en votre lumière et en votre amour. Consommez tout mon être, cet être vicieux, cet être contagieux, cet être de malédiction, et le consommez tout en vous et par vous en mon Dieu, afin que par vous je retourne en celui d'où je suis sorti, et me sacrifie à celui qui mérite tout mon être, et pour lequel s'il n'est entièrement consommé, je ne serai jamais content; car le respect que je lui dois ne peut pas souffrir que je supporte quoi que ce soit en moi de ce qui lui déplaît. Détruisez donc, divin Etre, par votre feu divin, tout ce qui est de moi, tout ce qui est d'Adam, et qui est odieux à Dieu: détruisez tout ce qui est de ma première génération, comme votre Père a consommé ce qui était de votre première naissance selon la chair; c'est-à-dire la ressemblance du péché: détruisez la vérité du mien, comme votre Père a détruit la figure et l'image du vôtre. Pour cela donc, Seigneur, je m'abandonne à vous, je me donne en proie à votre feu, afin qu'il vous plaise me dévorer et me consommer entièrement, et que je sois ainsi par vous une victime et une hostie consommée à votre gloire. O mon Sei-

Digitized by Google

gneur, vous êtes le grand-prêtre de notre foi; vous venez pour immoler à Dieu une hostie de louange : cette hostie c'est vous-même et tous vos membres. Faites-moi donc brûler dans le même feu qui vous consume, qui est votre divin esprit; voilà, Monsieur, l'état sublime où Notre-Seigneur nous appelle. Voilà les dispositions saintes et les sentiments tout divins que nous devrions porter incessamment dans nos cœurs et inspirer à toutes les âmes dont Dieu nous donne la conduite. Abandonnons-nous pour cela à Notre-Seigneur, et laissons-nous à son divin esprit, afin qu'il nous consomme, et que, par la vertu de son amour, il nous fasse devenir de saintes victimes avec le Fils à la gloire du Père.

LETTRE CLVIII.

Il donne à une âme quelques avis touchant l'état où elle se doit tenir dans l'oraison.

Toute la compassion qu'il est permis d'avoir pour un martyr, et tout ce qu'on peut souffrir pour une victime que Jésus se consacre, s'immole et prépare à sa consommation, je le porte sur votre état pénible, que je regarde comme ce saint et dévot état des hosties que Dieu voulait autrefois qu'on lui offrît en holocauste. Voici quelle était leur condition : l'animal pur et monde ayant été égorgé à la gloire de Dieu, on le coupait en pièces, et puis on arrangeait tous ses membres sur l'hôtel des holocaustes, où ils demeuraient en attendant le feu du ciel qui devait consumer la victime, et, après qu'elle était toute consumée et passée dans le feu, qui signifiait Dieu même consommateur de sa créature, le sacrifice était achevé et le prêtre avec le peuple disait hautement : Dieu a dévoré la victime. Vous me mandez que vous êtes à l'oraison comme une statue. Au nom de Dieu, ma chère fille, changez ce nom de statue en celui de victime immolée, qui attend en patience le feu du ciel. Ne faites point trop d'effort pour vous élever par propre choix ou à l'amour ou à la volonté de Dieu ; mais seulement demeurez en esprit de victime, attendant le feu du ciel, qui fasse en vous et de vous toutes choses selon son bon plaisir.

Il m'est encore venu en l'esprit, en priant Dieu, sur votre lettre, une particularité de la victime à vous mander. C'est que tous les membres de l'animal étant rangés indifféremment sur l'autel, l'on mettait la tête au-dessus, pour apprendre visiblement aux Chrétiens que le désir principal de Dieu était que l'esprit propre de l'homme fût absorbé par la foi en la vie de Jésus, notre chef, et qu'il ne restât plus rien de sa vivacité naturelle et de sa curiosité, non pas même pour se voir dans les dons de Dieu et dans ses voies sur nous, ou dans les états intérieurs où il nous met. C'est là un martyre assez sensible aux âmes qui aiment leur avancement et qui recherchent Dieu. Mais le plus solide en l'amour de Jésus-Christ, c'est de nous abandonner sincèrement à lui dans l'adhérence intime à son esprit, et de nous confier tellement à son amour, que nous soyons assurés que, plus nous tiendrons notre intérieur abandonné à lui, sans même le connaître, mieux il sera conduit. Perdez-vous donc en Jésus, car en lui est votre voie, qui lui a été imprimée par son Père, qui a mis en lui sa lumière et sa vertu, pour vous la communiquer par un intime amour. Il mettra en vous un fonds de lumière de foi plus vertueuse et plus efficace qu'éclatante, et un amour foncier avec une tendance secrète vers Dieu, qui vous porteront à répondre avec une entière fidélité à tous les desseins qu'il a sur vous. De la sorte, vous n'aurez pas de quoi vous amuser vainement aux dons de Dieu, mais vous aurez de quoi vous occuper solidement en l'amour de Jésus, qui est la voie sûre de chaque âme vers Dieu. Appelez souvent Jésus votre voie; mais votre voie éminente, qui vous élèvera au-dessus de vous, pour accomplir les desseins et les ordres de Dieu le Père, qui seul peut imprimer sur vous l'idée et le caractère secret et caché de Dieu le Père. Et c'est lui aussi qui cachettera votre cœur et vos bras du sceau de Dieu, pour vous imprimer son divin amour et vous donner la vertu d'accomplir des desseins si hauts, si sublimes et si divins, tels que sont ces pensées en Dieu, pour l'accomplissement desquelles en nous, il nous a donné son Verbe et son Esprit. Courage, ma fille, voilà de grands secours pour vous élever aux sublimes desseins de Dieu. Mais comme ce n'est point en votre propre vertu ni par vos propres vues que cela se doit faire, laissez-vous toute à lui sans élévation propre, afin que l'Esprit opère en vous selon les desseins du Père et les mérites de son Fils.

LETTRE CLIX.

Il donne un avis utile à plusieurs âmes qui ne sauraient s'appliquer dans l'oraison aux sujets particuliers qu'on leur propose.

Vous m'écrivez que vous souffrez quelque peine dans la préparation à l'oraison. Je ne m'en étonne pas; cela doit être ainsi, parce que Dieu est toujours le même en lui et sur vous, et il vous veut en tous vos exercices spirituels dans un état passif. Il faut, ma fille, durant qu'on lit le sujet d'oraison, que vous usiez de la méthode que je vous ai marquée, qui est d'être élevée simplement à Dieu dans une présence confuse, et dans l'attente de ce qu'il vous donnera, sans que votre esprit fasse effort pour se rendre attentif aux matières particulières, et qu'il y agisse par aucun choix. Attendez que l'esprit de Dieu touche et frappe intérieurement le vôtre par son rayon, et il vous indiquera sa volonté, vous faisant connaître sur quoi il vous veut occuper en l'oraison. Soyez pourtant toujours très-fidèle à assister à la lecture du sujet, soit pour l'exemple de vos sœurs, soit pour ne vous point dispenser des voies communes et générales, quoique Dieu vous traite d'une manière singulière en votre intérieur. Mais qu'il vous suffise

Digitized by Google

d'y assister en cette disposition particulière, inconnue à la communauté, vous ne laisserez pas de faire en sorte que la communauté s'y conduise selon les manières ordinaires, comme vous savez bien par la grâce de Dieu les en instruire.

LETTRE CLX.

Il conseille à une personne scrupuleuse de prendre autant de nourriture qu'elle croira simplement en avoir besoin, sans s'arrêter à ses scrupules.

Je m'aperçois par votre lettre d'une tentation du malin qui vous tourmente. Il vous porte sous une belle apparence au retranchement de vos besoins, vous suggérant d'aller au pur nécessaire pour votre corps. Mais qui vous fera connaître ce pur nécessaire et cette règle si exacte qui vous banderait l'esprit et vous inquiéterait toujours dans vos repas? Vous ne voulez pas appeler du conseil de ce grand pénitent saint François, qui, écrivant à ses enfants qu'il élevait à l'austère pénitence, leur disait : *Mes frères, mangez, à la bonne foi, selon vos besoins, sans user de cette exactitude qui, vous gênant l'esprit, vous occuperait vainement et inutilement.*

Saint Bernard, qui était encore si rigoureux aux siens, fait une grande exagération contre ceux qui, par la soustraction trop grande du manger, font tomber leur corps en faiblesse et leur esprit en langueur. Car, étant ensuite obligés, par l'infirmité où ils se voient réduits, de retrancher leurs exercices, ils privent Dieu de l'honneur et de la complaisance qu'il prendrait à les y voir fidèles, le prochain, de l'édification qu'il en pourrait recevoir, et eux-mêmes, de la charité qu'ils doivent à un corps qui n'est pas à eux, et qu'ils ne doivent pas plus maltraiter que ceux de leurs frères qu'ils aimeraient d'une vraie charité. Comme ils ne le voudraient pas trop engraisser ni flatter de délices, de peur de le rendre insolent; aussi tâcheraient-ils de le rendre fort et robuste, pour subsister au service de Dieu. Et même, comme les croix et toutes les peines de ces exercices de l'esprit que vous portez minent étrangement le corps, vous le devez conserver soigneusement dans ces temps-là, et vous le pouvez faire d'autant plus sûrement, qu'il y a moins à craindre la recherche des sens, qui, étant alors tout amortis, ne songent pas tant à leur propre satisfaction.

LETTRE CLXI.

Il console une âme de la perte de son directeur, et l'instruit de ce qu'elle doit faire dans ses fautes.

Ma très-chère Fille, je ne vous ai point reconnue dans votre lettre. D'où vient cela? Je vous prie de m'en mander pleinement et succinctement le sujet. Eh bien, s'il fallait pour les accidents se troubler, nous n'aurions jamais de paix. Je vous ferai part de celui qui m'est arrivé. C'est que mon père maître m'est ôté et ravi d'entre les mains par l'ordre de la divine volonté, qui est notre chère maîtresse, tant en la soustraction que dans l'abondance, et autant dans les sécheresses que dans les communications les plus douces. Eh bien, c'était une personne qui m'aidait beaucoup pour me porter à Dieu, qui est ce que je chéris et désire le plus. C'est celui qui m'a tant recommandé votre maison, qui m'a encouragé à vous servir en particulier, qui m'a fait séjourner encore ici, selon la volonté divine, je ne sais par quelle providence : enfin c'est lui, lequel m'a tant dit de bonnes et saintes choses. Mais la volonté de Dieu ne vaut-elle pas bien ce saint homme, qui n'a de piété que par la sainteté de cette divine volonté? Ne saura-t-elle pas suppléer à ce qu'elle nous ôte? Ne fera-t-elle pas bien par elle-même ce qu'elle faisait par autrui? Ma très-chère Fille, adorons la volonté de Dieu : adorons ce cher Maître qui permet ces rencontres fâcheuses pour notre sanctification. Il permet aussi nos chutes pour nous rendre plus humbles, plus vigilants à le servir, et plus soigneux à éviter les moindres occasions qui lui pourraient déplaire. Quand vous aurez manqué à quelque chose, après en avoir demandé pardon par votre bon Jésus, et à lui-même, puisqu'il est Dieu, vous devez vous réjouir dans la vue de vos faiblesses et de vos infirmités. Car le péché a deux regards. L'un d'opposition à Dieu : et, selon ce regard, il faut que la contrition suive le péché, et que l'âme le déteste et en fasse pénitence; et, après, qu'elle demeure en paix, se confiant en la miséricorde de Dieu, qui promet le pardon à la douleur. L'autre regard du péché consiste à l'envisager comme la chose du monde la plus basse, et qui rend les créatures les plus viles, les plus abjectes et les plus misérables : et, selon cette vue, il faut nous réjouir de l'abjection et de l'humiliation qui nous reste de nos fautes. C'est là où vous devez purger votre amour-propre, exercer l'humilité, anéantir votre orgueil, vous nourrir dans votre abjection; et, par là, trouver des remèdes contre vos péchés et contre le mal que vous pourriez commettre à l'avenir.

Une troisième chose que vous avez à faire, après avoir détesté vos péchés et vous en être humiliée, est de vous unir à votre Epoux plus étroitement que jamais, afin que, redoublant votre ferveur, et faisant vos actions avec plus de pureté, vous puissiez réparer tout le passé. Avec cela vivez en paix. Ne vous découragez pas, mais, au contraire, prenez occasion de votre disgrâce pour vous perfectionner. Changez cette opposition en moyen, et cet éloignement en union. C'est là le dessein de Dieu, en l'amour duquel je suis, de toute ma volonté, tout vôtre.

LETTRE CLXII.

Il exhorte la même personne à se laisser toute remplir de Jésus-Christ et de son pur amour, sans s'attacher à ses faveurs sensibles.

Qui a Jésus a tout. Hé! plût à Dieu que

Digitized by Google

vous en fussiez toute pleine, ma très-chère Fille. Je ne vous désire que cela. Car c'est en lui que vous trouverez tous les trésors de la sagesse et de la science qui peuvent vous rendre agréable à Dieu. Ne faites donc autre chose que de tendre sans cesse à ce bonheur, et vous présenter à lui pour recevoir ce divin amour, et ce cher Epoux de votre âme. Il vient en ce jour, et descend des cieux pour l'épouser. Tenez-la toute prête, et qu'il trouve votre lampe allumée en vos mains, c'est-à-dire l'amour ardent en votre cœur, qui vous porte à tout faire et à tout souffrir pour Dieu. Ne soyez pas du nombre de ces folles vierges qui, pour s'être écartées de lui pour un instant, et ne s'être pas toujours tenues prêtes, le perdirent, et ne furent point admises à ses noces. Soyez le plus souvent que vous pourrez en attention à ce divin Verbe, lui présentant votre âme continuellement ardente de son amour. Il est si beau, qu'il ravit même son Père : il peut bien faire le même effet sur vous.

Si je vous ai mandé que je ne vous voyais pas dans votre lettre, ce n'est pas que je ne visse à plein et nettement votre état : mais je n'y voyais pas vos dispositions communes, et les traits ordinaires de votre âme, qui était un peu brouillée par l'amour-propre. Car, si vous y prenez garde, ces troubles naissent, non du seul déplaisir d'avoir offensé Dieu, mais de certaines réflexions que vous faites sur vous; comme de n'être pas si parfaite que vous pensez, de ce qu'on dira de vous, de ce que vous avez peu avancé : ce qui fait peine à votre orgueil, qui ne peut aussi souffrir la laideur qui se rencontre dans ses imperfections. Peut-être même que, vous étant trop attachée aux goûts et aux consolations, et vous étant rendue trop dépendante de ces grâces sensibles, quand Notre-Seigneur vous en prive par punition, et qu'il les retire ; votre âme, accoutumée à le servir avec ces secours, s'inquiète, se trouble, s'embarrasse, fait mille réflexions : et voilà l'état de notre pauvre Marthe.

Apprenez, ma chère Fille, à ne plus faire désormais toutes ces réflexions, pour envisager seulement vos fautes, par l'opposition qu'elles ont à Dieu, et pour ne vous en attrister que dans cette vue. Car alors vous n'en serez pas longtemps troublée ni abattue, mais, au contraire, vous y trouverez de la consolation.

Rendez-vous aussi peu à peu indépendante de ces douceurs et de ces faveurs sensibles que Dieu donne quand il lui plaît, mais desquelles il ne faut jamais dépendre. Il faut l'aimer et le servir sans attache à ces choses, et ne lui être pas moins fidèle quand il nous en prive que quand il nous les donne. Ces secours sont des secours que l'on peut dire même être comme étrangers à l'amour de Dieu, puisque l'amour en lui-même et en sa pureté, comme il est en Dieu et dans les âmes parfaites, n'est pas sensible. Ce n'est pas, ma chère Fille, que je veuille que vous ne vous serviez point du tout de tous ces aides flatteurs que Dieu donne à votre infirmité : car vous en avez besoin. Mais j'entends seulement qu'il faut vous en rendre indépendante ; en sorte que, quand vous en serez privée, vous ne laissiez pas de continuer vos devoirs et vos exercices, par la conduite et la lumière pure de la foi. C'est la petite leçon que je vous donne et que je vous conjure de retenir.

Gardez ce mot pour le relire de temps en temps, et le mettez à part; car vous en pourrez avoir besoin, ou pour vous, ou pour consoler vos amies, à qui il pourra être utile dans les sécheresses. Adieu. Priez pour ce pauvre infidèle qui ne demande qu'amour. Aimez bien Jésus. *Anathème sur tous ceux qui n'aimeront pas Notre-Seigneur Jésus-Christ.* (*I Cor.* xvi, 22.)

LETTRE CLXIII.

Il témoigne à un ecclésiastique une grande tendresse, et lui explique comment ils seront unis intimement ensemble, en se tenant unis à Dieu seul.

Je ne puis vous exprimer la joie de mon cœur à la vue de M. votre parent, qui a ravi mon âme, en m'apportant avec lui quelque chose de vous. J'ai de la peine à vous écrire, tant la tendresse m'occupe et m'empêche de voir ce que je vous mande. J'adore le principe qui l'opère, et l'esprit qui forme ces sentiments si peu familiers aux gens du monde. Que le ciel soit béni à jamais de sa bonté, qui a soin des infirmes, et qui console les affligés dans leurs tribulations. Il est vrai que j'étais tous ces jours passés au milieu des épines, de me voir éloigné du pauvre M. C*** qui se retire de la maison ; et ayant porté cette croix accompagnée d'amertume, comme vous savez que ces choses tirent avec elles des suites très-fâcheuses, notre bon Maître, qui m'avait suspendu toute joie et toute consolation pendant ces temps, me l'a rendue très-abondante en ce moment. Je ne puis rien voir qui vous appartienne, qui ne fasse cet effet en mon âme, et je juge par là que votre éloignement me sera aussi utile en sacrifice, comme à vous. Il m'oblige à renouveler le souvenir de ces paroles : *Que les adorateurs fidèles adoreront le Père en esprit et en vérité* (*Joan.* iv, 23), en séparation de ce qui n'est pas lui, et en union réelle et véritable, mais intérieure et spirituelle de tout ce qu'il possède. O mon cher Monsieur, quelle vie que celle de Dieu ! Quelle communion que celle de ses membres animés d'un même esprit ! Que les opérations de l'amour et de la pure dilection sont suaves et puissantes, et que nous sommes faibles sous un principe si fort, si efficace et si bon ! J'appréhende votre première vue selon le sentiment, autant que mon esprit et mon âme la veulent; car je ne sais comment je porterai ces effets, si Dieu me les fait éprouver à proportion des bontés qu'il me fait ressentir par les choses qui vous touchent.

Certes, je vous avoue que la seule expé-

Digitized by Google

rience des opérations de Dieu sur nous, nous ferait dire ce que l'école nous apprend, que, pour porter la vue et la jouissance de Dieu, il faut avoir en soi quelque puissante qualité qui nous fortifie et nous soutienne. Quand Dieu nous aura tirés en lui, et dans ce sein où tous les saints seront imbus de sa substance et de sa vie, chaque saint sentira et portera en soi les opérations que Dieu opère dans les autres, comme chaque personne divine porte en elle toutes les opérations de la divinité; il me semble qu'en la terre, cette communion des justes et des fidèles est un commencement et un échantillon de cet état suprême, et que Dieu veut que nous soyons tellement un ensemble, que nous soyons participants du fonds divin qui remplit toutes les personnes de l'Eglise : *Particeps ego sum omnium timentium te.* (*Psal.* CXVIII, 63.) Mon très-cher, c'est là ce qui nous reste en nos éloignements, et ce qui nous doit être le plus cher en la vie présente, d'être vivants en Dieu, et d'avoir part en Dieu à tout ce qu'il est et qu'il opère en l'Eglise. Que voulons-nous hors de Dieu? Que n'avons-nous pas en Dieu? Et combien n'est-il pas jaloux de tenir attaché à lui seul tout ce qui est à lui? Soyons donc collés à lui, et unis intimement à son être et à sa substance, pour être en lui vivifiés de son esprit et de sa vie qui nous sera commune. Plus nous lui serons unis, et plus nous serons ensemble en communion de vie, de trésors et de biens spirituels et divins. C'est là ma joie et ma consolation unique sur la terre : c'est là ce qui me tient en paix, et me soutient avec force en cette vie, qui n'est qu'une vie de souffrances, de travaux et de croix. Quelle grâce d'être à Dieu et en Dieu à toute son Eglise, et dilaté en tout le monde pour le service et pour la gloire de Dieu! J'espère que votre cœur ira s'établissant en paix et en joie dans cette vie de Dieu qui lui est toutes choses. Je suis en ce même principe, mon cher et très-cher, tout vôtre

LETTRE CLXIV.

Il exhorte une bonne âme à se laisser crucifier par l'amour.

Je ne puis assez remercier la divine bonté des dispositions qu'elle met dans votre âme pour embrasser la croix de Jésus-Christ crucifié, et vous y tenir collée. Les anciens tyrans, pour faire mourir les Chrétiens, les attachaient à des corps morts, et les liaient les uns aux autres. Ma Fille, il est question de mourir et d'être martyr de l'amour; et, pour cela, souffrez que, non pas comme tyran, mais comme le très-cher père de votre âme en Dieu, je vous lie à Jésus-Christ mourant, pour recevoir les dernières haleines de sa vie mourante, et l'esprit qu'il rendit à son Père, et qu'il laissa à l'Eglise, sa chère épouse, en expirant sur la croix. Alors il inclina sa tête vers la terre, cherchant des âmes qui le reçussent pour être vivifiées de son esprit de mort. Ouvrez donc votre sein à cet esprit d'amour. Je vous conseille de prendre pour cela toute l'octave de saint François en supplément de celle de l'exaltation de la sainte croix, pendant laquelle vous verrez un esprit de charité et de feu, un séraphin qui vient pour être le divin meurtrier de la chair de ce saint, le crucifiant et le martyrisant en tout lui-même par les flammes du pur amour. Allons, ma Fille, allons par les sentiers de la divine mais véritable charité. Elle saura bien mettre des clous dans vos mains et dans vos pieds, et percer votre cœur et votre tête, c'est-à-dire étouffer votre propre raison pour la soumettre à la divine sagesse; éteindre les désirs propres de votre cœur charnel et les inclinations de votre âme; retenir vos mains pour n'être plus agissantes en votre propre vertu; arrêter vos pieds pour ne plus courir après les choses inutiles. C'est ainsi que vous devez être arrêtée en tout par l'esprit de Jésus, crucifiant en vous toute la vieille créature.

LETTRE CLXV.

Que pour être fidèle à Dieu dans l'action, il faut y joindre l'oraison.

Je ne puis, dans l'état où vous etes, vous exhorter à autre chose qu'à vous tenir fort recueillie, afin que l'exercice extérieur où Notre-Seigneur permet que vous soyez employée ne vous fasse point le tort que souffrent la plupart des âmes dans ces rencontres. C'est un conseil où j'ai été confirmé depuis fort peu de jours par la lecture du grand saint Denis, l'apôtre de notre France. Soyez donc invariablement unie et arrêtée à votre Epoux, afin qu'avec lui et en lui vous fassiez toutes choses. Autrement il se trouvera que vous ferez tout par vous-même, par votre effort, en votre vertu propre; c'est-à-dire, en un mot, que vous ne ferez rien qui vaille. C'est pourquoi, dans vos temps de loisir, recueillez-vous et faites oraison en votre chambre, quand ce ne serait qu'en adorant Dieu, ou bien en lui demandant force pour le servir, ou en vous donnant à lui pour être l'instrument de sa gloire, ou en désirant sacrifier tout ce qui est du vieil homme, ou bien en l'aimant, ou même en demandant pardon de vos péchés, et souhaitant votre totale conversion et celle de toute la maison où vous êtes, et de tous les Chrétiens, ou en faisant souvent quelques-uns des actes dont je vous ai souvent parlé; car pourvu que votre âme regarde Dieu, et s'occupe en lui et en votre Epoux, cela suffit pour une bonne oraison. La plus simple est toujours la meilleure. Nous en parlerons un jour à loisir. Adieu.

LETTRE CLXVI.

Il exhorte une personne à reconnaître les soins de Dieu sur elle et sur sa famille, et à ne pas se décourager dans les peines et les tentations qu'elle souffre, dont il lui montre l'utilité.

Dieu veuille consommer la mère et ses enfants en son Fils Jésus-Christ, afin de n'en faire de tous qu'une seule victime pour

Digitized by Google

sa gloire. Ce souverain Seigneur et adorable directeur a des voies bien cachées et inconnues à ses enfants, pour les acheminer en sûreté au port de leur salut. Sur quoi je vous prie d'adorer la sagesse suprême, qui ordonne des vôtres comme de vous par un amour incomparable, que vous ne verrez à plein qu'au jour de son éternité, et qui veut en attendant vous exercer sur la foi en simplicité parfaite, et en totale soumission et entier abandon à lui pour toutes choses.

Pour monsieur votre fils qui est infirme auprès de vous, après avoir considéré la divine conduite sur lui, il m'a semblé qu'il était utile et nécessaire à son esprit et à sa disposition d'avoir quelque mal de la nature de celui qu'il ressent, afin de faire en lui ce qui est de plus important pour l'intérieur de son âme. La main de celui qui le mortifie le vivifiera quand il faudra.

Pour ce qui vous regarde, n'en soyez pas en peine; car les choses où vous sentez avoir quelque attache sensible contre votre volonté ne vous peuvent nuire, et elles ne vous sont laissées que pour vous exercer contre un ennemi formé des mains de Dieu, contre lequel il prend plaisir de vous voir combattre. Vous êtes trop timide contre le jouet de Dieu. Il faut, dans le même esprit qui vous le tient présent, vous exercer contre lui en liberté.

O ma Fille plus que très-chère en Jésus-Christ, que les inventions de Dieu sont admirables pour humilier ses enfants, et pour les tenir petits et craintifs en sa sainte présence! N'est-ce pas un grand avantage, un grand repos, et une confiance certaine à un enfant, de voir la vigilance et le soin d'un si bon Père, qui nous prépare toujours de nouveaux biens et de nouvelles grâces en la terre et au ciel, par des voies si amoureuses et si sûres, et qui ne nous feront jamais tomber dans le mal, étant conduits par la protection et par la providence d'un tel Père. Sus donc, ma Fille, pour votre confusion, avouez que vous êtes plus faible que les enfants qui craignent les fantômes trompeurs de leurs pères et de leurs mères. Voyez quelle est la force prétendue de l'esprit humain, et si Dieu ne sait pas se jouer des forts et leur faire confesser leur faiblesse?

Quand ce grand médecin aura guéri le mal inconnu de votre âme et ce vain appui qu'elle pouvait prendre en elle-même; qu'il aura anéanti ce fond qu'il prétend posséder et remplir de lui seul, il vous laissera en paix, et vous fera jouir du repos que vous cherchez; mais ne le prétendez pas auparavant. Livrez-vous en abandon entre les mains de cette divine sagesse, pour être traitée dans vos maux selon sa sainteté et sa puissance. Il ne veut rien laisser en vous qui puisse mettre obstacle à son être très-saint. Que pensez-vous que Dieu, votre tout aimable, veuille faire sur vous et en vous, sinon de vous purifier, et tirer du fond de votre âme ce qu'il y a de plus caché? Quel tourment croyez-vous que soit celui que cause la sainteté de Dieu? C'est bien autre chose que celui de sa justice sur les âmes. Comme il est infini en sainteté, que ne fait-il point sentir et porter à une âme qui est infiniment éloignée et retirée de lui, comme l'est toute la créature humaine en l'état de la vie présente? C'est pourquoi ne vous étonnez pas de ce que vous souffrez. La fin de votre mal n'est pas si proche. Il faut vous résoudre à persévérer et à souffrir avec courage, sachant que vos maux sont précieux pour vous. Ils vous doivent donner un grand amour pour Jésus et pour son Père, qui ne prend pas un tel soin pour tous, et qui ne s'applique pas avec la même vigilance à la perfection et à la sainteté de chaque âme. Allons donc à l'abandon dans le sein de Dieu, et en la vue de Dieu perdons-nous nous-mêmes de vue, oubliant tout ce que nous sentons, afin que rien ne nous empêche de voir, d'aimer, d'adorer et de servir Dieu uniquement.

LETTRE CLXVII.

Il porte une âme à se nourrir du pur amour dans ses peines.

J'espère que vous me ferez la grâce de me faire savoir au long les dispositions de votre cœur; car ce me sera une joie indicible d'apprendre le bien que Dieu vous fait, et je vous en souhaite autant qu'on en peut souhaiter à une pure créature. Vivez de l'amour, puisque c'est l'aliment qui doit nourrir votre âme, et que Dieu même vous a préparé. Je ne sais ce que je dois penser sur votre peine, sinon que Dieu se sert de tout pour nous crucifier, et surtout des choses qui nous plaisent le plus : en sorte que ce que nous pensions être notre soulagement devient, par l'ordre du divin Maître, notre accablement. Après avoir agréé cette peine, exercez-vous, je vous supplie, à aimer Dieu, comme l'unique objet de votre cœur. Ne savez-vous pas ce qu'il vous veut être, et ce qu'il veut que vous lui soyez? Plongez-vous tout en lui : donnez-vous tout à lui : n'attendez rien que de lui. Méprisez toute créature comme impuissante à vous servir, et même ne faites aucun état de tout ce qui n'est point Dieu, et surtout de ce qui vous pourrait promettre du secours, et dont vous en pourriez attendre. Dieu seul veut être votre force, votre soulagement et votre tout. Au reste, je le prie tous les jours qu'il vous donne la force de vous surmonter; car ces vertus lâches et à demi établies lâchent souvent le pied et tournent en arrière. Les accidents passés vous doivent bien humilier et vous faire connaître ce que vous êtes; mais courage. Communiez souvent, et faites-le tous les jours spirituellement, afin que votre Époux vous remplisse de l'amour qu'il est venu apporter sur la terre, et dont il désire tout brûler. Soyez de ce nombre, et donnez lui votre cœur pour être consommé par cette sainte flamme. Oh! que j'en aimerais les cendres! Faites ce sacrifice avant que je parte, et que j'aie la consolation d'avoir vu une victime et une hostie offerte

Digitized by Google

en holocauste, brûlant incessamment sur les autels du Dieu de notre amour. Hé! plût à Dieu que je pusse vous ouïr dire ce que je viens de lire dans les mémoires d'une sainte personne : je ne saurais qu'aimer. Adieu. Tout vôtre en Jésus notre tout.

LETTRE CLXVIII.

Qu'il ne faut voir et aimer que Dieu.

Relevons notre cœur et le dilatons en Dieu et en son pur amour; c'est saint Paul qui défend que l'on souffre qu'il se rétrécisse. Hé quoi! cet adorable Seigneur, qui comprend toutes les créatures en éminence, et qui est souvent jaloux des divertissements qui nous détournent d'auprès de lui, n'a-t-il pas de quoi nous occuper et remplir notre cœur, qui n'est né que pour lui, et dont la capacité ne peut être remplie de rien moins que de ce divin Tout! Anéantissez donc en Dieu toutes vos vues qui ne sont pas de lui. Hélas! que bien heureuse est votre nécessité et votre obligation de ne voir que Dieu seul et d'en jouir! Il y en a beaucoup qui souhaiteraient avoir votre contrainte. Jouissez donc, ma très-chère Fille, de la pureté de votre vocation, et du bonheur que Dieu vous présente, qui est si rare, et ensemble si pénible à la nature.

Il ne faut point, sous quelque prétexte que ce soit, se rabaisser. Il faut, dans la pure foi, se relever toujours au-dessus de toute créature et se déprendre de tout, pour s'élever et s'envoler en Dieu. Je vois votre peine. Je vois ce que Dieu veut que vous enduriez pour balancer la douceur de votre vocation; mais il faut être généreuse, il faut être courageuse, et Jésus sera votre force et votre élévation; car il s'est abaissé pour cela, et il s'est fait homme pour vous porter en Dieu. Il pourrait, en toute justice, vous priver de ses dons; mais, hélas! qu'il fasse ce qu'il voudra : ses gênes, ses croix et ses maladies seront nos amours. Qu'il brise, qu'il coupe, qu'il brûle, pourvu que nous l'aimions dans le fond de notre âme, c'est assez. Plus je vais en avant, et plus je reconnais la dépendance qu'il faut avoir en tout de ce divin Epoux, et la nécessité d'amortir cette nature jalouse de régner. Mon Dieu, que ce divin amour ne consomme-t-il tout ce qu'il y a du nôtre en nous! Que ne nous rend-il des instruments souples à ses commandements, et morts absolument à nos mouvements! Il reste encore bien du chemin à faire. Je prie Notre-Seigneur qu'il nous conduise par la main, et qu'il ne nous quitte jamais, ou plutôt que nous ne nous retirions jamais de lui et de sa divine conduite et amoureuse protection. Ma très-chère mère, pardonnez à votre fils, qui est devenu votre père, parce que vous avez désiré d'être sa fille.

LETTRE CLXIX.

Qu'il faut mourir entièrement à soi pour ne vivre qu'en Jésus-Christ.

Enfin, que direz-vous de mon retardement à vous faire mes actions de grâces pour vos bontés? Quoi que vous en croyiez, il faut que je vous dise que, sans que vous le sachiez, j'y ai déjà satisfait; car, ayant remercié la majesté de Dieu de tous ses biens, je crois vous avoir reconnue dans la foi; car j'ai reconnu celui qui en vous me faisait toute la grâce que j'ai reçue, et en qui seul vous pouvez me faire du bien, et exercer la charité envers mon âme. Qu'il soit loué à tout jamais ce Dieu d'amour, qui non-seulement remplit votre cœur de charité, mais qui consomme encore du même feu celui de tous les bienheureux. Je souhaite que ce feu consomme en votre âme votre superbe et votre amour-propre, puisque Notre-Seigneur ne l'envoie sur la terre que pour brûler ses ennemis. Prions-le donc que, selon ses désirs, il nous consomme tout en l'unité de son esprit, et qu'il ne laisse plus rien de propre en nous, ni esprit ni volonté, qui ne soit absorbé dans ce feu divin : c'est, ce me semble, à quoi vous devez travailler soigneusement. C'est un mal caché en nous que l'amour-propre, qui ne nous paraît pas ce qu'il est, mais qui est pourtant le capital ennemi de l'homme nouveau, et de la vie de Dieu dans notre âme. Appliquez-vous donc tout de bon à le détruire. Faites-vous exercer à cela par votre bon ami et votre cher directeur. Exercez-vous-y aussi vous-même à son défaut. Mourez pour cela à vos pensées et à votre propre jugement. Sacrifiez-les le plus souvent que vous pourrez. Assujettissez toujours votre volonté, et ne vous gardez de rien tant que de vouloir quelque chose par vous-même, et de vous porter à l'entreprendre par votre propre esprit. Oh! que cet esprit propre et ces opérations sont dangereuses dans la vie intérieure! C'est là ce qui contriste le Saint-Esprit : c'est ce qui l'éloignerait de vous et le refroidirait contre vous. En un mot, ce serait vous priver de sa lumière et de son amour, que de demeurer attachée à vos pensées, à vos jugements et à vous-même.

Qu'un esprit mort à tout est tranquille, et qu'il reçoit en lui abondamment les opérations divines! mais, au contraire, qu'un esprit qui n'est pas mort à soi perd de grâces et de bénédictions, et qu'il éloigne et bannit loin de soi cette communication de Dieu, auprès duquel en cet état on demeure comme étranger, on demeure vide de lui et rempli de soi-même! c'est là toute la cause de notre perte, aussi bien que le sujet de la perte et de la damnation des anges.

Mourez donc, je vous prie, à cette partie intérieure et délicate de vous-même, et par là vous ferez un sacrifice qui méritera votre résurrection spirituelle, étant toute revêtue de Dieu et de sa vie, par la mort de tout vous-mêmes. Que si vous êtes ainsi morte à tout vous-même, et vivante à Dieu seul, votre vie, qui est maintenant cachée au fond de vous avec Jésus-Christ, comme dit l'Apôtre (*Col.* III, 3), éclatera en vous et rejaillira hors de vous-même. Ce sera là le fruit de votre mort et de la sépulture entière de

Digitized by Google

vous-même, et ce que vous devez espérer après que vous aurez enseveli votre vieil homme et toutes vos propres facultés dans l'esprit de Dieu et dans sa propre vie. Pour cela accoutumez-vous surtout, comme je vous l'ai déjà dit, à la mort de l'esprit, le soumettant aux jugements et aux pensées d'autrui. Cela vous acquerra facilité pour cette mort, que mille fois je vous veux répéter, et sans laquelle vous n'aurez jamais en vous la vie divine; car elle ne se donne à l'âme qu'après qu'elle est morte à sa propre vie; puisque c'est de la mort à elle-même qu'elle doit ressusciter à la vie de Jésus. Priez ce divin Tout, mort et ressuscité pour vous, qu'il vous rende participante de l'un et l'autre de ces mystères. C'est le souhait unique de votre très-humble et très-obligé serviteur.

LETTRE CLXX.

De l'agonie d'une âme que la foi sépare et dégage de toutes choses pour la faire être uniquement à Dieu.

J'ai reçu deux de vos lettres, qui m'ont appris avec consolation l'état de votre intérieur. J'en bénis Dieu de tout mon cœur, et je le supplie qu'il achève en vous son œuvre, vous attirant toujours de plus en plus à lui, et vous retirant de tout vous-même et de tout l'être présent, qui n'est rien que mensonge et inconstance. *Jésus était hier*, dit saint Paul (*Hebr.* XIII, 8), *il est encore aujourd'hui, et il sera le même dans les siècles des siècles.* Il n'en est pas ainsi de la créature. Elle n'est jamais en un moment ce qu'elle était en l'autre, et Dieu l'a voulu de la sorte, afin que toute la créature fût en hommage perpétuel vers son éternité et vers son être toujours constant dans le ciel. Oh! qu'il est doux d'avoir atteint une fois du fond de l'âme à ce fond éternel de Dieu, qui veut non-seulement vous dégager et vous déprendre de toutes les choses grossières du monde, mais même de tout ce qui est sensible en ses voies, pour vous unir intimement à lui, vous rendant un avec lui et un esprit avec le sien!

Tout ce qui n'est pas Dieu est au-dessous de Dieu. Et même les dons sensibles des lumières ou des goûts dont il se sert pour toucher et remplir le temple grossier des âmes encore terrestres, et qui sont comme les vêtements dont il se couvre, sont représentés par Isaïe (VI, 1), comme étant au-dessous de Dieu, remplissant le temple. Par où il semble nous vouloir apprendre qu'un jour viendrait que Dieu remplirait le temple spirituel des cœurs et des esprits fidèles de sa propre substance et de lui-même, qui est esprit très-pur et très-saint, et qui est même appelé trois fois saint par les anges dans le ciel. Voilà de quoi sa charité veut nous remplir par l'union avec lui que nous donne sa divine foi, qui nous y lie sans milieu. Les autres choses sont des moyens grossiers qui nous attirent et nous approchent, mais ne nous unissent pas en terre si immédiatement à Dieu. Nous pouvons bien par là toucher pour ainsi dire les vêtements de Dieu; mais non le toucher lui-même : il n'y a que la foi pure, cette foi vivifiée et animée de charité, et que saint Paul appelle *le lien de perfection* (*Col.* III, 14), qui nous y unit intimement en cette vie, et qui, nous séparant de tout, nous fait entrer dans une unité admirable avec lui. Allons donc à cette vie intérieure, à cette vie de foi où il nous appelle. Marchez-y en confiance, toute perdue et anéantie en Jésus et en Marie. Et si vous n'y trouvez aucune consolation, et qu'ils ne veuillent pas même vous y laisser la joie d'aucune idée sensible de ce qu'ils sont en vous, ou de ce que vous êtes en eux, sachez que c'est pour vous ôter tout ce qui vous pourrait porter au détour de Dieu et au retour sur vous-même, et pour vous être ainsi de plus simples moyens qui vous établissent parfaitement en Dieu. Jésus-Christ, l'unique du Père, et qui habite en son sein, n'en a voulu sortir que pour nous y reporter avec lui. Il a dit à ses disciples qu'il est leur voie, que personne ne vient au Père que par lui et en lui, et que son Père, qui est plus grand que lui, doit être notre fin et notre consommation. (*Joan.* XIV, 6, 7, 28.) Il ne veut point, comme homme, se rendre notre fin ni notre occupation dernière; mais son souhait est d'être vu, connu, aimé et goûté de tous les hommes, afin qu'étant tous consommés en lui, et devenus un avec lui, ils se perdent avec lui et en lui-même en Dieu le Père, qui est leur dernière fin, aussi bien que leur premier principe.

Oh! que de dénûments, que de séparations, que de divisions en vous-même il vous faudra porter pour parvenir à cet état! *Il faudra*, dit l'Apôtre (*Hebr.* IV, 12), *que le glaive de la parole et de la foi aille jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit;* et quand notre grand Maître en viendra à ce point, que de bon cœur je pleurerai avec vous, et répandrai des larmes de douleur et de joie, souffrant dans votre martyre, mais me réjouissant de votre liberté et de votre couronne!

Je vois bien que Dieu a déjà commencé en vous cette division, mais ce n'est rien au prix de ce qu'il veut faire; car pour rendre votre âme belle, juste, simple, douce, patiente et miséricordieuse comme lui, il faut qu'après l'avoir tirée de la chair il la divise de votre esprit, ce qui est très-rude et très-pénible à la nature. Car si l'agonie est douloureuse dans la séparation de l'âme d'avec le corps, combien plus est-elle pénible dans la division de l'esprit et de l'âme?

Notre-Seigneur a souffert l'agonie par deux fois. L'une au jardin des Olives, intérieurement, où il s'était retiré avec trois de ses apôtres : l'autre à la croix, extérieurement, et à la vue de tout le monde. La première était pour mériter la force aux personnes intérieures de porter l'agonie spirituelle dans la mort et la division de tout elles-mêmes, qui s'acquiert, et à laquelle on parvient par l'oraison. C'est pourquoi il est remarqué, dans l'Evangile, que Notre-Seigneur

Digitized by Google

faisait alors de plus longues prières : *Factus in agonia prolixius orabat* (*Luc.* XXII, 43), et que son Père lui envoya un ange pour le conforter, parce que c'est en ce temps-là que les âmes ont besoin d'un ange confortant. Je ne suis qu'un démon en moi-même, mais pourtant, tout misérable que je suis, je suis pour vous un ange par mon ministère, et j'espère que Notre-Seigneur me rendra présent à vous, et m'enverra vers vous pour vous aider et vous secourir; car ce bonheur de mourir parfaitement n'arrivera pas sitôt. Il faudra bien languir auparavant, et souffrir en votre âme. Cette agonie intérieure, pénible et cruelle au langage de Job, vous rendra un jour l'agonie extérieure fort douce et agréable, et elle fera que vous vous réjouirez d'aller jouir à jamais de votre Epoux en unité parfaite, après avoir été purifiée et séparée parfaitement de tout ce qui n'est pas lui en votre âme.

LETTRE CLXXI.

Comment il faut honorer les saints aux jours de leurs fêtes.

Notre-Seigneur m'a donné ce matin de quoi répondre à votre lettre et satisfaire à votre désir, en me faisant connaître la manière dont nous pouvions nous occuper sur les saints, et nous entretenir aux jours de leurs fêtes. Je voyais premièrement qu'il fallait les honorer en leur gloire, et se réjouir avec eux de l'honneur et du service qu'ils avaient rendu à Dieu durant leur vie, reconnaissant avec eux la libéralité de ce grand Seigneur et de ce souverain Maître, qui récompense ainsi ses serviteurs. Je voyais aussi qu'il fallait se réjouir avec Dieu de l'honneur qu'il recevait par ses saints, à l'occasion desquels on lui rendait tant de louanges.

Je reconnaissais encore qu'il fallait s'unir à leur esprit, et se lier à eux, pour rendre à Dieu les mêmes honneurs et les mêmes louanges qu'ils lui rendent dans le ciel; et qu'il fallait se faire ainsi leur aide et leur supplément, pour glorifier Dieu et le louer de toutes ses grâces et de tous ses bienfaits. C'est la joie la plus grande que reçoivent les saints, que d'avoir des associés avec eux, qui les aident à louer Dieu, et qui suppléent au désir qu'ils auraient de le magnifier par cent mille et cent mille bouches, s'ils les avaient. Je remarquais même comme il fallait, pour les contenter, se lier avec eux à Notre-Seigneur, pour offrir au Père les louanges et les hommages de son Fils. Car comme ils savent qu'ils ne peuvent satisfaire à Dieu que par le culte et la religion de Jésus-Christ, aussi ne peuvent-ils se contenter que par les respects qu'ils empruntent de ce divin Sauveur pour honorer Dieu comme il mérite. Les anges même dans le ciel en usent de la sorte: et l'Eglise nous dit que c'est par lui que tous ces esprits bienheureux adorent sa souveraine majesté. *Per quem majestatem tuam laudant angeli, adorant dominationes, tremunt potestates:* Les anges louent Dieu par les louanges de Jésus-Christ. Par lui les Dominations l'adorent et les Puissances le révèrent. Par lui toutes les Vertus des cieux et tous les Séraphins chantent à Dieu ce grand cantique : *Saint, Saint, Saint*, ne pouvant se contenter autrement. Et voici comment cela se fait. Tous les saints étant conformes à Jésus-Christ, et ayant tous en eux son même esprit répandu dans leur cœur, qui loue et glorifie Dieu incessamment, ils louent tous en lui la majesté de Dieu, à cause qu'ils s'unissent à ses louanges et se rendent au torrent de magnificence que l'esprit de Jésus rend en eux à cette divine majesté. Ils sont comme les poissons qui se laissent conduire au branle et au mouvement de la mer. Car les saints étant comme abîmés dans la personne de Jésus-Christ, ils se laissent aller au branle de son esprit: ils se laissent porter aux saints mouvements dont ils honorent Dieu, et à ses élévations perpétuelles qui, étant infiniment parfaites et agréables au Père, le contentent en son Fils, sans lequel ils ne pourraient le satisfaire, n'y ayant que lui qui soit digne de Dieu.

Je souhaite que vous expérimentiez bien cette vérité sur la terre, et que la conviction qu'on ne peut rien qu'en Notre-Seigneur, et qu'on ne saurait rendre à Dieu ses devoirs que dans le secours de son divin esprit, vous fasse aimer cet exercice. Je prie ce divin Seigneur de rendre notre cœur un digne temple de ses louanges, dans lequel il puisse honorer Dieu son Père comme il désire. Et puisqu'il lui veut rendre en nous ses devoirs, et qu'il désire que nous servions comme de supplément à l'abondance de sa religion et de son amour qu'il répand en nous, ne pouvant le contenir en lui-même, liez-vous particulièrement à lui en tous les saints, afin d'entrer avec eux en société de ses hommages. Il est mort pour s'acquérir et se consacrer nos cœurs comme ses temples, dans lesquels il puisse magnifier Dieu: et tous les saints au ciel sont comme autant d'échos qui lui servent à multiplier les louanges qu'il rend à la gloire de Dieu. C'est là l'objet des peines et du travail de Jésus-Christ sur la terre, que d'acquérir des âmes qui lui aident à glorifier son Père, n'ayant point de plus grand repos ni de plus grand soulagement que de se répandre ainsi dans les saints, et de trouver en eux des aides à son amour, qui par ce moyen s'étend et se multiplie à la grande gloire de Dieu.

C'est ainsi que les âmes qui vivent sur la terre se doivent disposer, pour aider à Jésus-Christ et à ses saints à glorifier Dieu dans les jours de leurs fêtes. Et c'est aussi ce que fait la sainte Eglise, qui se joint au saint qu'elle honore, afin de se donner pour aide et supplément à sa dévotion, concourant mutuellement avec lui pour glorifier Dieu, et pour rendre à sa majesté les devoirs et les hommages qu'il lui rendrait lui seul, s'il était multiplié dans tout autant de bouches et de cœurs qu'il y a de sujets dans l'Eglise, qui honorent et qui glorifient Dieu

Digitized by Google

avec lui. Tant plus les peuples louent Dieu en ces jours, et tant plus les saints ont de joie et de consolation d'avoir dans leur sein tant d'honneurs et de louanges à rapporter à Dieu. Le serviteur est d'autant plus glorieux, qu'il a plus de moisson à porter dans la maison de son maître : et plus il voit qu'on lui apporte de richesses, plus il se réjouit. C'est pourquoi dans ces jours on doit, pour le contentement des saints, et encore plus pour la gloire de Dieu, s'assembler pour bénir son saint nom sous leur protection, s'unissant à leurs louanges et aux devoirs que chacun rend à Dieu, qui sont sans nombre, à cause des devoirs de tous les autres saints, auxquels il participe par l'union qu'il a avec eux, etc.

LETTRE CLXXII.

Quelques dispositions pour le temps de l'Avent.

La volonté de Dieu que j'adore, et que j'aime, ce me semble, de tout mon cœur, et particulièrement dans le dessein de vous servir en lui, fait que je ne puis différer à vous exciter de nouveau à aimer votre Tout, et à vous donner quelque exercice qui vous puisse être utile pendant ce temps.

Vous savez donc que l'Avent, qui est un temps de pénitence, nous est donné pour nous représenter la loi de rigueur, et le temps de l'Ancien Testament, qui n'avait de soulagement ni de consolation que dans l'attente du Fils de Dieu, et dans ses soupirs pour Jésus-Christ. Ainsi, pour entrer dans l'esprit et dans les sentiments de l'Eglise, il faut que vous soupiriez continuellement après sa venue en vous. Et comme tout l'Office est rempli de ces désirs, il faut y joindre les vôtres, et conjurer incessamment le Verbe éternel de descendre en vous. Ma chère Fille, pourriez-vous bien être sans aimer et sans soupirer, quand vous saurez que ce Verbe, habitant en sa gloire, et dans ce trône d'éclat et de majesté, s'est laissé charmer jusqu'à ce point à l'amour et aux soupirs des hommes, qu'il a daigné, en leur considération, avancer sa venue? Il a beau régner dans sa grandeur, il s'anéantit pour l'amour. Il a beau reposer dans le sein de son Père en sa béatitude, il descend dans le sein de Marie en notre infirmité. Il a beau vivre au milieu de deux personnes adorables de la très-sainte Trinité en sa pompe éternelle, il vient naître au milieu de deux animaux, comme un pauvre abandonné. Il ne s'unit pas même à la nature des anges, si sortable à sa grandeur, mais il vient prendre la vôtre si ravalée, et si opposée à son état. Où en est votre cœur au milieu de ces pensées? Faites en sorte qu'elles vous soient fréquentes durant cet Avent.

Désirez aussi sans cesse de posséder saintement ce tout aimable Jésus, et de l'attirer en vous ; car le dessein du Verbe éternel, en s'incarnant dans le sein de Marie, n'était pas seulement de s'unir en personne à la nature particulière de Jésus, mais de s'unir par amour au cœur de toutes ses chères créatures, et de s'y unir par une présence gracieuse et charmante que les amants ne sauraient dénier. Que si cette présence n'est pas comme au très-saint Sacrement, au moins est-elle assez puissante pour le représenter fidèlement à notre âme, et pour nous obliger à soupirer puissamment après lui.

Mais, ma très-chère Fille, il faut se disposer à le recevoir pleinement en ce temps où il parle de sa venue dans nos cœurs, comme d'une rosée et d'un divin déluge. Il me semble aussi qu'il vient comme un boute-feu, pour mettre le feu aux quatre coins et au cœur d'une ville. *Je viens*, dit-il, *apporter le feu du ciel, et je ne désire autre chose que de tout embraser.* (*Luc.* XII, 49.) Tout se fait en plénitude dans ce temps. Présentez votre cœur à ces grâces. Mais pour les recevoir il faut que vous deveniez pauvre comme Notre-Seigneur, non-seulement extérieurement, mais intérieurement; c'est-à-dire dépouillée d'entendement et de volonté : d'entendement, vous dénuant de l'attache à vos pensées et à vos jugements, les soumettant au jugement des autres, vous retranchant la liberté de juger de toutes choses, et surtout des actions d'autrui : de volonté, n'aimant que votre amour; mais l'aimant souverainement, et aimant en lui tous ceux qu'il vous commande d'aimer, vous dépouillant pour lui de l'amour de vous-même, déniant à vos inclinations naturelles et sensuelles ce qu'elles vous demandent pour leur pure satisfaction, et non pour plaire à Dieu dans leur nécessité ; enfin, anéantissant en vous le vieil homme avec ses habitudes, pour vous revêtir du nouveau, et vous remplir de ses dons, de ses vertus, et de ses grâces.

Dieu, en ce temps, devient de Créateur, créature ; de Verbe, chair ; d'infini, limité; de tout-puissant, infirme ; de sage, enfant ; de roi, esclave ; de grâce, péché : *Factus peccatum*, dit saint Paul (*II Cor.* v, 21) : *il est fait péché pour nous* ; c'est-à-dire il en a l'apparence, et en souffre les disgrâces. Voyez quel anéantissement. Il est infini. Toutes vos humiliations ne peuvent aller jusque-là, car elles seront toujours finies. Voyez quels dépouillements : la divinité rabaissée jusqu'à l'humanité ; Dieu dépouillé de sa gloire et de ses qualités divines ; le Verbe éternel revêtu de nos bassesses et de nos misères ; l'humanité même du Fils de Dieu dépouillée de sa propre personne. Votre dépouillement sera-t-il jamais de la sorte? Votre anéantissement ira-t-il jamais jusqu'à ce point? Humiliez-vous au moins autant que vous pourrez, soupirant durant ce temps après cette vie de Jésus-Christ, et travaillant sans cesse à vous anéantir à son exemple.

LETTRE CLXXIII.

Sur le même sujet.

Pour répondre aux intentions de Dieu dans le temps où nous sommes, il faut que nous l'employions particulièrement à rendre

Digitized by Google

nos devoirs intérieurs au divin avénement du Verbe en terre. C'est un mystère si auguste, que l'Eglise nous donne près d'un mois pour nous y préparer. Et même, afin de nous favoriser en ce dessein, elle nous propose la sainte conception de la Mère à vénérer, pour nous disposer à adorer celle du Fils, et pour nous apprendre que ce divin Sauveur voudrait être conçu dans le cœur de toute l'Eglise, et voudrait y établir sa demeure, sa vie et son règne, comme il l'a établi en la nature particulière qu'il a choisie en Marie, lorsqu'il s'est uni en elle à notre humanité.

Il veut aussi par là nous faire connaître comme la sainte Vierge est divinisée en sa conception, n'y ayant rien dans ce saint mystère qui ne soit animé ou revêtu de la Divinité. Le dessein du Verbe est de faire la même chose dans le cœur des fidèles en sa venue, pourvu qu'ils se préparent bien à ce bonheur : car il vient pour être toute leur vie, toute leur vertu, et toute leur grâce; il vient pour être toute la lumière, le mouvement et la puissance des âmes vides d'elles-mêmes, et de toutes les créatures. Travaillez donc bien durant cet Avent à vous vider de tout pour jouir de la plénitude que Jésus vous prépare au jour de sa naissance.

LETTRE CLXXIV.

Il exhorte une bonne âme à se vider entièrement de tout, pour se remplir de Dieu.

Je ne puis vous exprimer la joie d'esprit que votre lettre me vient d'apporter, en y marquant visiblement le progrès de la charité sainte de Jésus-Christ, qui me paraît vouloir remplir votre cœur de la plénitude de sa dilection, et la répandre en toutes les opérations de votre âme. Que la créature est heureuse qui commence à vivre de Dieu, qui opère en elle et par elle en toutes choses! Il n'y a rien qui donne à Dieu plus de joie en la vie présente, et qui lui prépare plus de gloire en la future. Ne mettez point d'obstacle à cette vie divine. Laissez-vous-en remplir en tout vous-même par le vide universel de toutes choses. Un Dieu seul vous remplisse et vous possède : un Dieu seul est digne de vous : et souffrez plutôt la perte de toute créature, que de laisser occuper à qui que ce soit la place du grand Tout en la moindre partie de votre cœur.

Ah! si vous saviez la jalousie que Dieu me donne, comme à saint Paul, que votre intérieur soit possédé uniquement de ce céleste Epoux! Je ne puis vous l'exprimer. L'amour même de Jésus-Christ en vous vous le doit faire sentir. Il n'y a rien qu'il aime, et qu'il ait passion de posséder, comme votre âme. Pour la venir chercher, il est sorti du sein du Père où il habitait, où il était aimé uniquement, et où il avait toute l'étendue de son sein pour son repos et pour sa joie. Qui pourra lui dénier son cœur entier? Oh! n'êtes-vous pas heureux qu'il veuille de vous, et qu'il vous ait choisi entre mille? Aimez celui qui vaut mieux que tout, et devant qui tout n'est rien, tout n'est que corruption, que vanité, que mensonge. Soyez à lui par-dessus tout, et me croyez en lui tout vôtre plus que jamais, et pour l'éternité, s'il plaît à Jésus-Christ.

LETTRE CLXXV.

Qu'il faut porter en patience les sécheresses et les désolations intérieures.

En priant Dieu sur le sujet de votre lettre, je n'ai point eu d'autre réponse en l'esprit que ces paroles du Sage : *Il y a un temps de semer et un temps de cueillir.* (*Eccle.* III, 2.) Comme Dieu partage les saisons en la nature, dont les unes sont destinées à semer, les autres à laisser le grain en repos sous la terre couverte de neige, de glace et de brouillards; et les autres enfin sont employées à recueillir le fruit de la semence : de même en est-il en la grâce, où Dieu donne le temps à l'âme de recevoir avec plaisir la douce semence de sa parole; et après il la laisse germer dans le cœur avec plus de repos, en attendant qu'elle porte des fruits, en patience.

Cette bonté divine, accompagnée d'une douceur et d'une sagesse immense, a continué de me mettre en l'esprit ces autres paroles : *Il y a un temps de parler et un temps de se taire.* (*Ibid.*, 7.) Et, en effet, il est lui-même parlant en nous, et il y est gardant le silence. Et celui qui prétend de parler pendant qu'il se doit taire, il le fait sans fruit et sans consolation. Ainsi, je vois bien que ce temps de sécheresses intérieures, de traverses et de contradictions extérieures, ces révoltes d'humeurs, ces émotions naturelles nous indiquent l'hiver et une saison fâcheuse à passer, pendant quoi ce bon grain de la parole, qui a été jeté dans votre cœur avec tant d'abondance de la part de Jésus-Christ, demande son repos, et veut avoir du temps afin de prendre ses racines, et de fructifier à loisir. Une saison suivante fera dire à Jésus-Christ, votre cher Epoux : Maintenant l'hiver est passé; levez-vous et venez après moi. L'oisiveté patiente où vous entrez présentement sera divinement relevée et excitée par la parole intérieure de la grâce, et par les sollicitations de l'esprit de l'Epoux, dans la diversité de ces saisons. Dieu prend plaisir d'éprouver la fidélité de ses saints, leur faisant souffrir, avec la sévérité des peines de leur état, la rigueur du martyre de sa dilection et de sa charité.

Dieu veut que l'âme qui est bouchée à la parole, et qui n'a point de goût pour la voix de l'Epoux, se tienne humiliée et confuse, dans l'attente de celui qui doit ouvrir les oreilles et les fermer quand il voudra. Notre-Seigneur et sa sainte Mère, vivant sur la terre dans l'éminente union de la divine charité, se voyaient quelquefois destitués des douceurs et des consolations sensibles dans l'exercice des œuvres de piété. Si Jésus-Christ endure en patience et en humilité la soustraction de l'esprit, quelle privation, quelle sécheresse, quelle désolation d'esprit la créature ne doit-elle pas porter quand

Digitized by Google

il plaît à Jésus de se retirer et se cacher?

Il faut étudier la conduite de Dieu le Père sur son Fils, à qui, en même temps qu'il communique la plénitude de sa joie et de sa gloire sur le Thabor, dans le mystère de la transfiguration que l'Eglise honore aujourd'hui, il lui met devant les yeux de l'esprit la croix et l'excès qu'il doit souffrir en Jérusalem. Par là il nous apprend qu'il veut que la consolation nous serve de force pour la désolation, et qu'en tous temps nous soyons également unis à lui, en son Fils Jésus-Christ, sans dépendance des sentiments, et sans attache aux goûts de la dilection. C'est ainsi qu'il désire d'être adoré des siens. Il veut qu'ils l'honorent par les sacrifices, et surtout pour les sacrifices des choses les plus sensibles, et qui seraient les plus capables de les consoler même en Dieu. Dieu, qui a bien voulu qu'on lui ait sacrifié son Fils, veut aussi qu'on lui sacrifie ses membres, et se réjouit que les sentiments de sa grâce soient les victimes qui parfument tous les jours ses autels.

LETTRE CLXXVI.

A l'occasion de la fête de saint Alexis, il exhorte une âme à l'anéantissement intérieur.

La fête de demain m'oblige de vous prier de préparer votre âme à recevoir votre divin amour. Vous lirez pour cela, si votre loisir vous le permet, la Vie de saint Alexis, que l'Eglise respecte, et qui mérite des devoirs et des hommages particuliers des âmes appelées à la vie cachée et inconnue de Jésus-Christ. Vous verrez en la vie de ce grand saint une expression parfaite de l'anéantissement du Verbe, qui doit être le fond de toute votre grâce et de la bénédiction que vous devez attendre à l'avenir, laquelle sera aussi grande que votre anéantissement intérieur sera parfait. Voudriez-vous laisser quelque chose de propre en vous qui ne fût pas anéanti? Voudriez-vous qu'il y eût quelque chose en vous qui ne fût pas absorbé et abîmé en Jésus-Christ? Ma Fille, en cas qu'il restât quelque chose de vivant en vous qui ne lui fût pas encore livré, faites que ce soit demain la fête de votre perte en Dieu; et faites pour cela une protestation solennelle de vouloir vivre en abnégation totale de vous-même, par une oblation, consécration et consommation parfaite en Jésus-Christ. J'espère que Notre-Seigneur vous fera cette grâce, que vous devez aussi tâcher de vous procurer par toutes les ouvertures et tous les moyens que le Ciel vous présentera. Adieu.

LETTRE CLXXVII.

Il fait paraître son abandon à Dieu dans la conduite d'une âme qui recevait peu de consolation de ses avis. — Il parle de la manière de s'occuper en la fête de saint Bonaventure et des autres saints.

J'aurais pu avancer mon voyage, si je n'avais été engagé à M. T.... Cette bonne veuve est fort désolée et abattue, tant de corps que d'esprit, et elle me fait compassion. Tout ce que je puis est de lui donner quelques remèdes intérieurs, encore en petit nombre, Notre-Seigneur ne me donnant pas la plénitude de l'onction et de la grâce qui me serait nécessaire pour son soulagement et sa consolation. Et c'est là une de ses peines assez sensibles, parce qu'elle croit que Dieu la veut délaisser, lui retirant l'onction intérieure et extérieure tout ensemble. Cet état est fort pénible, et une âme qui y est réduite est digne de compassion. Je lui donnerai un jour ou deux pour lui faire la charité que son état demande, en attendant que Dieu use de moi envers elle en la manière qu'il voudra. Il faut, quoi qu'il en soit, être à la grâce et demeurer en elle. Il faut vivre de l'esprit et marcher seulement par esprit, car tout ce qui n'est pas purement de lui, et que nous voulons mêler de notre art et de notre invention, demeure inutile et sans fruit. Priez pour elle.

Je vous écris le jour de saint Bonaventure, dont je me suis trouvé bien rempli intérieurement. Je prie Notre-Seigneur que la vertu et l'impression de son esprit se soient formées en moi, selon les désirs de la très-sainte Vierge, envers laquelle il était fort dévot. Pendant le temps que j'expérimentais ce bonheur, je désirerais d'être en lui ce qu'il était à Dieu, à Jésus et à sa sainte Mère; et d'être à l'Eglise ce qu'il y était en esprit, soit à l'égard du clergé, soit à l'égard des réguliers, pour lesquels il avait un grand amour: c'était un saint bien accompli et parfait en tout. Tout Jésus-Christ était formé admirablement en son intérieur. Je demande en toute humilité une miette des grands festins qu'il faisait en son bon Maître.

Ce serait une chose bien sainte pour vous, et que je souhaiterais fort pour une âme, que dans les jours des saints votre cœur s'ouvrît à eux, afin que vous fussiez en communion avec eux de leur dévotion, et de leur vie intérieure et divine. Ne savez-vous pas qu'après la jouissance de Dieu en Jésus-Christ, la communion des saints est le plus grand bonheur que l'on puisse posséder dans le ciel, et que Dieu veut bien que les siens commencent cette communion sur la terre? Qu'il est doux, pendant le cours de l'année, d'aller se plonger, de saint en saint, dans ces douces et heureuses fontaines de grâce!

Que c'est une chose sainte de goûter en chacun leur esprit et leur vie, d'entrer en leurs opérations intérieures et dans leur occupation envers Dieu, envers Jésus, envers Marie et envers tous les saints, et d'entrer dans tous les devoirs de sainteté qu'ils rendent à Dieu, et dans tous les actes de piété qu'ils exercent envers l'Eglise! Je vous appelle là, en attendant que je vous en sollicite de vive voix, ce qui m'est une consolation nonpareille. Toutes les choses que je vous dirai me seront autant d'exhortations pour moi-même; car je me sens toujours le premier appelé à ce que je vous demande, et il me semble que je n'ai point fait mon

Digitized by Google

devoir, ni satisfait à toute mon obligation, quand vous n'êtes pas participante en esprit de ce que je dois à Dieu et à son Eglise.

LETTRE CLXXVIII.

De son amour pour les souffrances et pour la croix.

Que puis-je vous dire en l'état où je me trouve, sinon que je suis tellement obligé, que je ne puis assez reconnaître Notre-Seigneur en vous et sa très-sainte Mère? Le grand Maître, qui conduit toutes choses en la manière qu'il a voulu, et que nos péchés le méritaient, nous fait faire maintenant pénitence en notre intérieur; c'était ce qui me fut promis à Chartres, où il me fut dit au fond du cœur : *Tribulatio proxima est :* La tribulation est prochaine.

Que dois-je dire à votre âme, que je sais qui souffre sur toutes ces choses aussi bien que la mienne, sinon que notre condition doit être celle de tous ceux qui veulent appartenir tout de bon à Jésus-Christ? Quiconque fera profession de vouloir aimer Dieu, il faut qu'il dise avec sainte Thérèse : *Ou souffrir ou mourir.* Il ne faut point de milieu à cela. Tous les moments de la souffrance sont si précieux, et ceux de notre vie si courts, qu'il ne faut pas qu'il s'en écoule aucun qui ne soit détrempé dans l'amertume de la croix. Oh! que saint Paul savait bien ce que valaient la douleur et la peine, quand il disait que sa plus grande gloire était de souffrir pour celui qui était mort pour lui dans la souffrance! (*II Cor.* VII, 4.) Il faut que notre Maître et que notre sainte Maîtresse continuent de porter en nous le joug et le fardeau qu'ils nous imposent. Il faut nous retirer à tout moment en eux pour en faire l'usage que nous devons, n'y ayant rien de si faible que la chétive créature, qui ne peut rien en elle. Quoique l'esprit soit prompt pour être soumis à Dieu, la faiblesse de la chair doit être soutenue et arrêtée à tout moment par la puissance de la vertu divine régnant en notre cœur. Hors de là il n'y a qu'infirmité et défaillance continuelle. Je sais bien que l'esprit intérieur qui fortifie le nôtre n'empêche pas la chair de souffrir et de porter le joug de la croix de Jésus avec violence, mais c'est par là que l'on achète avec Jésus-Christ le royaume du Père. Notre Maître n'a reçu qu'en passant la douceur du Thabor, mais il est demeuré et arrêté longtemps sur la croix, et cet état pénible et douloureux lui a été présent tous les jours de sa vie.

LETTRE CLXXIX

Que les guerres sont les châtiments des infidélités des hommes.

Je vous remercie du soin que vous prenez de me faire savoir des nouvelles de votre santé, qui nous est si chère, et qui, après les appréhensions que nous avaient données vos rechutes fréquentes, nous a tous consolés au dernier point. Je loue Dieu et le bénis de tout mon cœur de cette grâce, lui en demandant la confirmation. Nous voudrions être en état d'accomplir le vœu que nous devons pour vous à saint François de Paule : mais nous en sommes empêchés par les soldats, qui nous assiégent de toutes parts; ce qui nous met encore dans la crainte de ne pouvoir vous avoir sitôt auprès de nous. Mais il faut que les fléaux de Dieu soient entiers, et que les privations ordonnées par sa justice sur nous, pour nous tenir en désolation, s'accomplissent. Vous aurez, pendant ce temps-là, le loisir et la liberté de faire les œuvres de Dieu qui se présentent en vos quartiers, et entre autres celles des séminaires des huguenots, dont il vous plaira prendre toujours les mesures, en attendant que ces mauvais temps s'écoulent, qui sans doute nuiront fort aux bonnes œuvres, et feront différer beaucoup de saintes entreprises; ce qui doit être mis au rang des vengeances du ciel, qui nous punit de nos négligences, et des retardements à la fidélité de son œuvre. C'est ainsi que Dieu dira au jour du jugement et de ses colères : *Væ prægnantibus.* (*Matth.* XXIV, 19.) Malheur sur les femmes grosses, et sur les personnes qui ne se sont pas hâtées, dans l'ouvrage de la piété, pour accomplir les desseins qui leur étaient commis. Faites pénitence en esprit pour nos maux. Gémissez pour nos offenses, et pour celles de Paris, qui est menacé, aussi bien que toute la France, de ressentir les effets des justices qu'il a méritées depuis tant d'années, où Dieu ne lui avait montré les verges que de loin, et les avait tenues hors le royaume : mais maintenant il les fait sentir au dedans. Oh! que la longanimité de Dieu est adorable! que sa justice est longtemps douce et paisible! Appréhendons le temps de sa fureur et de son zèle. Adieu.

LETTRE CLXXX.

Il exhorte un ecclésiastique à retirer les petits enfants des hérétiques dans les Cévennes, et fait paraître un grand zèle pour leur salut.

Ne différez pas d'un moment la réception de ces petits enfants. Ouvrez, comme Jésus Christ, un sein de père à ces petits sujets. Vous savez bien l'exhortation que nous fait saint Paul, de dilater les espaces de la charité, pour y recevoir et y comprendre en Jésus-Christ et en sa sainte Mère tous les besoins de l'Eglise. Vous me demandez si vous emploierez à cela tout l'argent que je vous ai laissé pour cette œuvre. Je vous dis que non-seulement vous y employiez cette somme, mais tout ce que je puis avoir en ce monde : et si mon sang valait quelque chose, je le tirerais jusqu'à la dernière goutte pour leur soulagement. O mon Fils, quel bonheur d'aider à ces âmes à se sauver! Quelle joie votre lettre ne m'a-t-elle pas apportée! mais plutôt quelle jubilation cette nouvelle ne donne-t-elle pas aux anges, et à la très-sainte Vierge débellatrice des hérésies! Je veux que pour payement de cette chère nouvelle vous alliez vous-même, de ma part, mener aux pieds de la très-sainte Vierge ces prémices des Cévennes, et qu'ils aillent recon-

Digitized by Google

naître en elle la Maîtresse de leur bonheur et de leur conversion. Procurez-leur tout le secours que vous pourrez. Mais n'en refusez pas un; car je suppléerai à ce qui manquera pour leur besoin. Mon enfant, je vous découvre le zèle de mon cœur sur cet ouvrage; mais je vous prie que ce soit pour vous seul, sans en rien faire paraître. Car, outre qu'à l'imitation de saint Bernard : *Secretum meum mihi*, chacun se refroidirait en cette bonne œuvre; et, nous en laissant la charge, il nous ôterait le moyen de faire d'autres choses pour Dieu, et eux-mêmes seraient privés du bien de le servir. Examinez en Notre-Seigneur avec M. L*** à quoi vous emploierez ce que vous avez pour cela. Voyez s'il serait mieux, pour donner courage, de contribuer au bâtiment, qui, selon ce que vous mandez, serait pour peu de chose mis en état de recevoir ces petits : ou bien, s'il vaudra mieux se charger de quelques-uns de ces enfants pour commencer et mettre les autres en train. Comme vous êtes sur les lieux, vous en jugerez mieux que moi, qui ne puis pas voir ni sonder le cœur de ces messieurs. Sur l'ouverture que je fis de cette œuvre avant que de partir, on le goûta si fort, qu'on crut que la ville devait l'entreprendre, comme étant une œuvre de bénédiction singulière, et qu'il faudrait que tous les états y contribuassent. Mais il ne faut pas que la chose se fasse si hautement. Il y faut moins d'éclat : premièrement, afin de marcher selon l'Evangile; secondement, à cause qu'il ne faut pas que les huguenots le sachent; car ils mettraient empêchement à ce bien, et peut-être ferait-on des défenses en leurs synodes de donner des enfants aux Catholiques. Et, bien que la plupart n'eussent aucun égard à ces défenses, à cause de leur nécessité, cela néanmoins nuirait à plusieurs, et ce dessein en pâtirait assurément. Ainsi, mon Fils, il faudra que ceux à qui on le communiquera en confiance consultent entre eux du prétexte spécieux qu'on donnera à cette charité si importante, si efficace pour le salut des âmes, pour la couvrir à nos ennemis, et à ceux de Jésus-Christ et de sa sainte Mère. Adieu. Je vous charge de faire tous les jours quelques prières en mon nom à la divine Maîtresse, au moins trois *Ave Maria* par jour, la saluant en qualité d'Epouse du Père éternel, de Mère de Jésus-Christ, et du Temple adorable et magnifique du Saint-Esprit.

J'espère que le séminaire ne m'oubliera pas en ses prières, et, si l'on y manquait, je vous prie de recommander à M. L*** d'en renouveler la pratique; la bonté de Dieu me chargeant de nouveau de quantité d'œuvres de conséquence pour sa gloire. Voyez où j'en puis être, étant si négligent et si infidèle à son divin service. O bien, tout de nouveau, il faut se redonner à lui en sa divine Mère, pour le trouver dans un lieu favorable où l'accès nous soit libre et ouvert, et par lequel nous puissions trouver tous nos besoins pour le servir et le glorifier. La sainte Vierge nous servira d'un jubilé, soit pour nos fautes et misères passées, soit pour nos besoins présents, soit pour nous enrichir dans nos indigences. On ne saurait manquer de rien avec elle.

Je vous prie de dire à M. le B*** que je prétends bien quelques intérêts pour l'avoir mis au milieu de tant de trésors, et l'avoir approché d'une si bonne Mère, où il trouve tant de biens à souhait. J'espère aller prendre part aux consolations qu'il trouve au Puy, aux pieds de la très-sainte Vierge, et embrasser nos frères, pour rendre avec eux mes hommages à cette divine Mère. Je vous prie, en attendant, de le faire en mon nom.

LETTRE CLXXXI

Il exhorte une âme, que Dieu avait appelée à son service, à la vigilance et à la prière.

Dieu soit béni à jamais, qui vous a enfin dégagé de vos occupations grossières, et de l'amour des choses de ce monde. Il faut maintenant, selon le conseil de Notre-Seigneur, que vous veilliez sans cesse pour ne plus vous laisser surprendre à de nouveaux engagements. Pour cela, soyez toujours en garde, afin d'empêcher qu'aucune chose n'entre dans votre âme, ne voulant que Jésus seul qui vous occupe. Evitez soigneusement de vous complaire en vous-même, ou en la créature, et lorsque vous verrez que votre cœur voudra s'ouvrir pour recevoir et embrasser quelque consolation dans les sujets qui se présentent, soyez très-soigneux de faire entendre à Jésus que c'est lui qui est le seul possesseur de votre cœur, et que vous voulez mettre en lui toute votre complaisance

On ne peut croire combien le diable est adroit et vigilant, pour attaquer subtilement et délicatement les âmes qui, déprises des choses grossières, commencent à tendre à la perfection et à la pureté de l'amour de Jésus. C'est pourquoi il est très-important de veiller toujours en sa grâce, et de ne cesser jamais de faire une attention continuelle sur soi-même. C'est ce que font avec persévérance et en paix les épouses fidèles qui veulent conserver la sainteté de leur amour.

Prenez garde surtout à ne vous fier jamais à votre état particulier de grâce, vous imaginant qu'il soit exempt de tentation. Notre-Seigneur et ses apôtres disent que l'ennemi est incessamment auprès de nous, faisant la ronde pour nous surprendre; et les saints nous avertissent qu'il tente à tout moment nos âmes, sans leur donner de trêve. Mais ce qui nous doit en cela consoler, c'est qu'il est certain qu'un cœur qui possède Jésus-Christ et sa grâce, qui est fondé sur lui et non pas sur soi-même, et qui vit dans les intentions continuelles de lui plaire, découvre facilement et repousse aisément ses attaques malignes.

Ne soyez pas seulement en défiance continuelle de vous-même, mais faites paraître cette défiance en évitant les occasions et les rencontres où vous pourriez vous remplir le cœur de quelque créature, ou de quelques

Digitized by Google

complaisances pour elle. Mettez tout votre plaisir et toute votre joie à sacrifier à Jésus toute la joie et tout le plaisir que vous pourriez prendre hors de lui, et lorsque vous serez présent aux choses où la Providence vous engagera par obligation, comme au boire, au manger, à la conversation des créatures, soyez sobre en tout, retranchant le superflu, et renonçant, dans l'usage des choses, à la joie et au plaisir qui s'y rencontrent. Vous vous unirez pour cela, et vous donnerez aussi souvent à Jésus, que vous apercevrez être tenté de goûter quelque autre chose que lui.

Celui qui veut être bien pur doit s'abstenir le plus qu'il peut des créatures, comme étant des objets qui servent de matière à la tentation ; et lorsque la nécessité est passée, pendant laquelle Notre-Seigneur est le garant de l'âme, elle doit aimer la solitude et la retraite, pour y être occupée et possédée de Jésus-Christ en son intérieur.

Si vous prenez ce soin continuel en la grâce de Jésus-Christ, aucune chose ne remplira votre cœur et ne prendra la place de l'Epoux ; et cela fera que Jésus-Christ répandra toujours de plus en plus sa grâce dans votre âme; car il est très-libéral et très-fidèle à récompenser les veilles, les soins, les peines et les sacrifices de l'âme, qui sont les marques du plus parfait amour.

Evitez donc la rencontre des choses agréables, sevrez-vous de leur possession, et embrasez pour l'amour de votre Epoux l'emploi pénible des choses qui vous déplaisent, les préférant aux plus agréables et aux plus douces. Ce sont là les sacrifices qui contribuent le plus à la perfection du pur amour. Voilà pour la vigilance.

Pour la prière il est certain qu'elle est absolument et toujours également nécessaire dans le progrès de la grâce et dans la continuation fidèle au service de Dieu, et en l'amour du saint Epoux. Notre-Seigneur, qui est infiniment libéral de ses faveurs, ne laisse pas de les reprendre quelquefois, et de les retirer du cœur négligent ou présomptueux. Mais, comme nous voyons dans la nature qu'aussitôt que l'air est purgé des nuées qui couvraient le soleil, et qui étaient répandues sur nous, le soleil nous éclaire, nous échauffe et nous vivifie, de même, aussitôt que les nuages des créatures qui viennent à nous envelopper, et qui environnent le cœur de l'homme, sont dissipés par le sacrifice, ou bien par l'oraison, nous voyons au même instant Jésus-Christ éclater dans notre âme, et se répandre en nous en sa lumière, en son amour, en sa fécondité et en sa force. C'est pourquoi il est important, non-seulement de sacrifier, mais même de prier, et de prier continuellement en notre intérieur, à cause des brouillards fréquents qui s'élèvent et se répandent sur l'âme. Les moindres haleines des créatures, les moindres complaisances et satisfactions, les moindres confiances en elles, ou le moindre appui sur nous-mêmes bouchent le cœur et empêchent la grâce de nous remplir et d'opérer en nous.

On ne peut croire quelle est la dépendance et le besoin continuel que l'on a de la grâce de Dieu, pour vivre en séparation parfaite de toute créature, et dans l'éloignement de soi-même, comme Notre-Seigneur le demande à l'âme qui veut avancer en son amour. Il n'y a pas un moment en toute la vie, dans lequel, si l'âme n'est visitée, vivifiée, et séparée par la grâce, elle n'entre aussitôt en établissement sur soi, et ne commence à mettre son appui et sa satisfaction en quelque créature.

La grâce nous sépare des créatures, nous dégage de nous, et nous porte à Jésus-Christ; et dans le vide et le néant où est réduite l'âme, elle fait qu'elle embrasse ce divin Epoux, et qu'elle désire sa possession, de laquelle, pour peu qu'elle se retire et se sépare, elle éprouve aussitôt la grossièreté et le poison des créatures. Il est donc important et même nécessaire, mais de la dernière nécessité, pour peu d'emploi extérieur que l'on ait eu, si on ne veut souffrir quelque déchet, de se retirer en l'oraison, afin que l'âme se purifie et se nettoie de toute l'haleine des créatures, qui d'elles-mêmes, par la malignité d'Adam, infectent la pureté et ternissent l'éclat et la beauté de l'âme.

C'est pourquoi, si vous voulez bien faire, il faut vous tenir toujours anéanti en vous-même, vide de tout, séparé de tout, dépendant de la grâce de Jésus-Christ, ouvert à lui seul, pour ne recevoir que lui, pour n'aimer rien que lui, pour ne vous plaire qu'en lui, et pour trouver ainsi en lui toute votre béatitude.

L'Apôtre, qui sait le grand besoin de la prière pour attirer et appeler à soi Notre-Seigneur, ordonne aux Chrétiens de prier sans intermission : *Sine intermissione orate.* (*I Thess.* v, 17.) En effet, quand l'âme, se reposant sur ses œuvres passées, ou sur l'état présent de sa grâce sanctifiante, néglige de prier, elle tombe aussitôt en langueur, elle recule, et court à grands pas à sa ruine, car, ne voyant pas le besoin perpétuel d'une nouvelle grâce pour agir dans le bien, et pour se défendre des maux qui l'attirent incessamment, elle demeure en paix en elle-même, et tombe ainsi, par une fausse présomption, dans la négligence de son salut. Les grâces actuelles de Dieu ne sont pas moins nécessaires en la continuation de la vie intérieure que dans les commencements où l'on sortait du monde, du péché et de soi-même, et même l'on peut dire que, comme la vie intérieure en son progrès a plus d'œuvres à faire, plus de combats à souffrir et plus d'ennemis à vaincre, elle a aussi besoin de plus de grâces, et par conséquent de plus de prières et d'invocation de l'esprit Outre que l'âme accoutumée à la fréquence de la grâce, a plus besoin de discerner son fond, et de se tenir attentive et affermie dans la vue de la vérité, pour ne pas ressembler au démon, qui ne s'y tient pas ferme : *In veritate non stetit.* (*Joan.* VIII, 44.) Car étant environné de grâces sanctifiantes et actuelles, il ferma les yeux à son indigence es-

Digitized by Google

sentielle et naturelle, et se crut indépendant de la grâce de Dieu, et hors du besoin continuel de son secours pour opérer en justice et en sainteté devant lui.

Demeurez toujours établi en cette vue, qu'outre le fond du néant qui est en vous, et ce vide universel de toute tendance et de tout mouvement au bien; outre les instincts mauvais du vieil homme qui vous pressent, outre la paresse de la nature qui est ravie de demeurer en soi, et de jouir de la paix et du repos qui n'est que dans le ciel, vous avez besoin à tout moment des visites de Dieu, pour parler, pour agir, pour penser, pour vouloir le moindre bien du monde, ou pour ne pas tomber dans tous les maux imaginables; et que ce besoin est si grand, que, quelque grâce sanctifiante qui soit en vous, vous êtes dans le besoin continuel des grâces actuelles, qui vous éclairent qui vous portent et vous excitent au service de Dieu, qui vous fortifient et vous séparent de toute créature et de vous-même : en sorte que, dans le même moment qu'elles cesseront d'agir et d'opérer en vous, vous cesserez d'agir et d'opérer pour Dieu; vous serez immobile, aveugle, tout à fait inutile à son œuvre, et en état de vous plonger en toutes sortes de malheurs. Or, si ce secours est d'une telle nécessité, la prière qui l'appelle et qui l'impètre ne l'est pas moins. Et c'est ce qui fait qu'elle doit être continuelle, selon que saint Paul le recommande : *Sine intermissione orate.* (*I Thess.* v, 17.) Prière et oraison qui se fait au fond de l'âme par un regard et un soupir vers Dieu, qui l'attire et l'appelle incessamment à soi, et qui demande continuellement sa vie.

Quiconque cesse d'invoquer à soi le secours et l'esprit de Jésus, pour se reposer sur ses dons et sur les grâces qu'il a obtenues, n'avance plus dans les voies de salut; au contraire, il recule autant de temps qu'il s'arrête, et son âme cependant se dessèche et s'affame. Ainsi ne cessez jamais de prier et d'appeler à vous la grâce, pour obtenir toujours une nouvelle vie, et pour croître en Jésus-Christ. Si l'âme cessait pour un moment d'influer en vous et d'animer votre corps, il périrait au même instant, et perdrait le mouvement et la vie. De même en est-il de votre intérieur. L'Esprit-Saint vous doit incessamment vivifier par sa grâce, par son intime union et par sa pénétration, laquelle est dépendante de l'oraison, qui, comme un lien, tient Jésus attaché à votre fond, pour vous donner la vie et influer en vous. Ce que l'union naturelle de l'âme au corps fait en l'homme, pour conserver la vie, l'oraison le fait dans notre intérieur : et Dieu a voulu rendre l'homme dépendant en sa vie spirituelle de l'oraison, pour l'obliger à reconnaître toujours Dieu pour son principe; à confesser son indigence et à recourir incessamment à lui dans sa pauvreté et dans sa misère.

Dieu eût bien pu établir quelque chose de stable, qui eût incessamment influé en nous, sans nous obliger à cette activité continuelle; mais la superbe et la paresse de l'homme, qui a besoin d'avoir les yeux ouverts sur son indigence, pour s'humilier et s'exciter en son assoupissement, oblige Dieu à nous donner un moyen de cette nature, qui nous engage à nous éveiller, à agir et à l'appeler sans cesse à notre secours.

Il faut donc que vous disiez comme le Prophète (*Psal.* XXXIX, 1 seq.) : *En attendant, j'ai attendu mon Dieu, et il m'a regardé : « Expectans expectavi Dominum. »* Cette répétition marque une attente continuelle et sans relâche. *Et exaudivit preces meas ;* et il m'a fait cette grâce de vouloir exaucer mes prières, me retirant des lacs et des piéges du monde et de la chair. *De lacu miseriæ, et de luto fœcis. Et statuit super petram pedes meos, et direxit gressus meos :* et j'ai senti en moi la présence du Verbe soutenant mes faiblesses et dirigeant mes voies en la vertu de son esprit. C'est ainsi que votre âme, en vue de son infirmité, et toute craintive en elle-même, se doit méfier de sa faiblesse pour s'affermir en son néant, invoquant à elle l'esprit de Dieu du milieu de sa crainte et de son humiliation.

C'est par ce moyen que David se délivrait des tentations du diable, aussi bien que de celles du monde et de la chair; c'est pourquoi dans le psaume LIV (2 et seq.), où il parle des tentations malignes et des vexations dont il était environné, il disait à Dieu.: *Exaudi, Deus, orationem meam, et ne despexeris deprecationem meam. Contristatus sum in exercitatione mea : et conturbatus sum a voce inimici, et a tribulatione peccatoris.* Et après avoir décrit ses craintes et ses appréhensions par ces paroles : *Cor meum conturbatum est, et formido mortis cecidit super me,* etc.; il ajoute : *Exspectabam eum, qui salvum me fecit, a pusillanimitate spiritus et tempestate.* Ce qui fait voir que sa prière était une attente continuelle de son âme, qui regardait son Dieu et l'appelait à son secours, en la conviction de son néant et de son infirmité.

Il nous marque aussi dans ce même psaume un grand secours pour l'oraison, et un grand moyen pour nous délivrer du monde, du diable et de la chair, qui se peut et se doit pratiquer tous les jours dans l'intérieur, et qui nous rendra terribles aux démons, victorieux de toutes les puissances de l'enfer, inexpugnables dans les plus violentes et les plus dangereuses tentations; et ce moyen est la retraite du monde et la fuite des créatures. *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam?* dit le Prophète (*Psal.* LIV, 7) : *Qui me donnera des ailes de colombe, et je volerai et me reposerai? Je me suis éloigné en fuyant, et suis demeuré dans la solitude.* Par où l'on voit qu'à la prière, en la vue amoureuse et confiante de Dieu, on doit joindre intérieurement la retraite et la fuite de toute complaisance en la créature, et de tout appui sur elle. Celui qui demeure en cet état, se sevrant en son intérieur de ses joies et de ses propres satisfactions, même dans les grâces et dans les dons de Dieu, et

Digitized by Google

qui se plaît de la sorte en son désert spirituel, éloigné et séparé de toutes choses, hors de Jésus, est enfin maître de tout, et devient le vainqueur de la chair, du monde et du démon. C'est un moyen qui, étant joint à l'oraison, rend l'âme pure et libre, et tout à fait insurmontable aux ennemis du salut, et cela sans de grandes violences et d'extrêmes efforts; car le tout consiste en l'adresse de manier son cœur : ce qui se fait facilement en demeurant en son néant, séparé de toutes choses, invoquant à soi Jésus-Christ, et se contentant de lui seul, et en lui de toutes choses.

Ce qui est à craindre, et qu'il faut soigneusement éviter, est que, comme dans le progrès de la vertu et de la vie intérieure, on reçoit des grâces particulières de Jésus-Christ, et quelque renouvellement intérieur de son esprit et de sa vie divine, on est sujet ensuite à se contenter de l'état où l'on est, à s'y complaire, et à se reposer sur ce qu'on a reçu : ce qui est une grande ignorance et un défaut notable; car, ces moments de grâce étant passés, l'âme demeure comme auparavant dans l'indigence du secours de l'esprit pour vivre avec Dieu et pour Dieu. Un enfant qui a tiré une fois le lait du sein de sa mère n'est pas content d'une gorgée, il continue après de le sucer, et il est presque toujours pendant à ses mamelles, à cause du grand feu qui consomme et qui dévore ses aliments à mesure qu'il les prend.

C'est là la leçon que Notre-Seigneur nous fait, quand il nous compare aux enfants; il faut que nous soyons toujours pendants au sein de Jésus-Christ. Il faut que nous sucions sans cesse l'aliment de notre vie cachée, laquelle est nécessaire à tout moment, soit pour vivre, soit pour nous défendre de l'ardeur et de la malice de notre convoitise, soit aussi pour fortifier notre faiblesse et pour nous faire croître dans la nouvelle vie. Chaque moment a besoin d'une impression de lumière, de mouvement, de force, pour connaître, pour vouloir, pour agir; et si ces choses cessent en notre intérieur, nous cessons d'opérer et de pouvoir coopérer à Dieu, qui est le seul et unique principe de tout bien.

Ne cessons donc jamais de prier notre Père, pour obtenir ce pain quotidien de la grâce, et cet aliment continuel du Saint-Esprit. Prions-le toujours qu'il nous donne de quoi agir et opérer pour lui en tout temps et à tout moment, de peur d'encourir la malédiction de l'arbre aride qui se trouve sans fruit dans la saison. C'est ce qui tenait les saints dans un recueillement perpétuel, ce qui vous doit empêcher de vous relâcher dans la prière du cœur, parce qu'elle est nécessaire à la vie, et que vous ne sauriez l'interrompre sans commencer à décroître et à défaillir.

LETTRE CLXXXII.

Il encourage une âme à bien souffrir, et il lui montre les avantages de la croix.

Si notre cher enfant humilie son corps, c'est pour relever son âme. Il ne fortifie sa chair que pour vivifier en même temps son esprit. C'est acheter à bon marché ce précieux trésor de l'Evangile, qui est la grâce de Jésus-Christ, que de l'acquérir par un petit renversement de terre, comme est celui de la tribulation du corps.

Ne doit-il pas souhaiter que ses entrailles soient ouvertes, que toute sa chair soit déchirée, si au milieu de ses travaux et de ses exercices il y peut rencontrer Jésus-Christ? C'est là sa foi et son espérance, comme c'est ce qu'il y a de plus vrai et de plus sûr dans l'Église, que la tribulation opère la patience, qui n'est jamais frustrée dans son attente, parce que la charité, qui est l'œuvre parfaite du Saint-Esprit, est répandue dans le cœur affligé. Il faut voir à ce coup si notre cher enfant est vrai enfant de foi; si en esprit il résiste à la chair, et s'il sait bien user de Jésus-Christ, qui veut en lui être sa force et sa vertu, et en qui il pourra souffrir mille fois davantage que tout ce qu'il aura de plus dur à porter. Il a été la force des martyrs qui ont eu de plus rudes peines et des maux plus cruels à souffrir dans une chair infirme, délicate et sensible, aussi bien que la sienne. Ils n'ont point eu d'autres défenses dans leurs supplices que la vertu intérieure du Fils de Dieu, auquel ils tenaient leur esprit intimement uni en silence et en paix, pendant que tout leur extérieur était livré, noyé et abîmé dans la douleur et la souffrance. Allons à la croix armés et animés de Jésus-Christ. Il en est détaché et il en est descendu pour entrer en nous, et ensuite pour nous y porter avec lui et nous y lier comme lui. L'amour excessif qu'il a pour nous ne lui a pas laissé goûter seul la vertu et le mérite de la croix; il a voulu nous rendre participants de ce bien. C'est pour ce sujet qu'en ayant été détaché extérieurement, il y demeure toujours attaché en esprit, afin d'y reporter tout le corps de l'Église, et de lui faire trouver là son véritable esprit.

Il veut que nous trouvions la vie dans cet arbre de douleur, comme autrefois nous l'avions perdue dans l'arbre de délices; et que, dans ce qui portait en nous la mort de l'homme de péché, nous y trouvions l'esprit d'une seconde vie, qui est la vie d'un Homme-Dieu. N'est-ce pas renouveler heureusement la vie, que de la trouver dans un peu de souffrance? Qui ne voudrait ressusciter à la vie présente et se délivrer de la mort, s'il n'avait qu'à souffrir quelques heures sur la croix? Il n'est pas question de ressusciter à la vie présente et à la vie du péché, mais il est question d'entrer dans la vie céleste et dans la vie d'un Dieu. Hé quoi! refuserons-nous d'acheter pour si peu ce bonheur et cette grâce? Hélas! la vie d'un million d'hommes sacrifiés et d'un million de créatures et de mondes nouveaux ne pourraient pas nous acquérir ce cher trésor de la vie d'un Dieu, et nous ne voulons pas y donner un moment de souffrance.

Estimons la vertu crucifiée, et sachons

Digitized by Google

que c'est le caractère de la divine vérité. La racine du véritable bien est la croix. Ne faites cas que de cela. Dieu nous fasse la grâce de l'estimer et de l'exalter en notre cœur par-dessus toutes choses. La sainte Eglise en a fait la solennité dans ce mois. Je prie Notre-Seigneur que ses enfants soient bien remplis de son amour, et qu'ils s'établissent tous les jours de plus en plus en cette vérité, qu'autant qu'on a du véritable esprit de Jésus-Christ et de sa vraie lumière, on a dans le cœur autant de véritable amour pour la croix. Fuyons cette fausse vertu qui veut avoir ses aises et qui travaille incessamment pour les préparer. Fuyons cette apparence de christianisme menteur, qui ne veut avoir rien qui le choque. Aimons l'anéantissement de nos désirs et de nos affections. Aimons le détachement, le dénûment de l'estime propre, l'abnégation de tous nos sentiments, et le crucifiement universel et continuel de nous-mêmes. Soyons aussi toujours crucifiés comme Jésus-Christ et avec Jésus-Christ en croix. Ayez encore devant vos yeux cette grande maxime du Maître: *Celui qui tous les jours ne portera pas sa croix ne sera pas disciple de Jésus-Christ.* (*Luc.* IX, 23.) Ce ne sont pas là des opinions à disputer, ce sont des maximes de foi à pratiquer, et qui seront les règles du salut et les voies assurées pour s'établir dans l'esprit du christianisme.

LETTRE CLXXXIII.

Que ceux qui veulent servir Dieu se doivent préparer à la croix

Je loue et adore Dieu de la facilité qu'il vous donne à vous vaincre. Mais humiliez-vous, car il voit vos faiblesses, et il attend que vous soyez fortifiée en son amour pour vous faire bien changer de route. Un temps viendra que, s'il vous voit bien généreuse pour son service, tout se bandera contre nous; et que ceux peut-être qui maintenant vous caressent le plus et craignent davantage de vous déplaire seront ceux qui seront vos plus rudes ennemis. Cependant Dieu, qui aime votre profit, et qui vous veut affermir, ce qu'il ne fait guère sans la croix, qui est la force universelle de l'Eglise, vous en sèmera de légères parmi vos exercices, et il les faudra accepter avec joie et avec grand amour, aussi bien que toutes ces petites rencontres et adversités qu'il vous fera naître par sa sainte providence. Regardez tout ce qui se passera en vous et hors de vous, qui vous choquera et vous fera quelque peine, comme autant de croix que la main invisible de votre Epoux vous présente et que vous devez porter avec amour. Il me semble qu'il est toujours bon d'avoir des occasions de sacrifice, pour vivre continuellement à Dieu dans l'abnégation perpétuelle de soi-même et en séparation de tout propre désir. Aimez seulement et souffrez tout ce que votre amant crucifié désire. La croix est la couche de ses délices et le siége de ses secrets amours, qui vous seront d'autant plus agréables en l'autre vie qu'ils vous auront été pénibles en celle-ci. Cependant allez toujours en avant à l'ombre et à la faveur de la croix. Allez à l'abri du dénûment et du sacrifice universel des grandeurs et des délices de ce monde. Tenez-vous humiliée aux pieds de Jesus-Christ, lui rendant vos hommages et vos actions de grâces pour les victoires qu'il a déjà remportées en vous sur vous-même et sur le monde; et unissez-vous aux bénédictions que les anges lui donnent, pour avoir triomphé des démons par le ministère de saint Michel, que nous honorons aujourd'hui, bannissant de sa république l'orgueil, qui gâtait la société de ces bienheureux esprits.

LETTRE CLXXXIV.

De sa dévotion envers saint Ambroise.

Je dois beaucoup à saint Ambroise, que l'Eglise honore aujourd'hui, et dont elle solennise la vocation à l'épiscopat, au lieu du jour de sa mort et de sa translation dans le ciel. Elle semble par là nous vouloir exprimer la sanctification parfaite et la plénitude de grâce dans laquelle ce saint a vécu, depuis qu'il a été appelé à cet état jusqu'à sa mort, s'étant comme trouvé dans une consommation d'amour achevée en ce moment, semblable en quelque manière à celle des saints au moment de leur gloire. Je pense vous avoir dit autrefois comme, dans le temps de ma vocation au saint service de l'Eglise, il m'avait été donné pour patron et pour protecteur avec saint Grégoire. Et cette obligation m'a laissé tant de tendresse pour lui et tant de zèle pour son service, qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire pour lui en rendre des témoignages. Je vous supplie de vouloir suppléer à mes devoirs, espérant que Notre-Seigneur et sa divine Mère vous en donneront la grâce et recevront avec plaisir ce supplément. Je ne laisserai pas de m'y joindre avec l'enfant Jésus qui, au temps de l'élection de cet illustre prélat, déclara par la bouche de ce petit enfant, qui cria hautement: *Ambroise évêque*, le choix qu'il faisait en l'Eglise de ce grand saint, qu'il devait revêtir de sa sagesse et de la force qu'il lui avait acquise, comme au reste de ses membres, par le silence et par l'infirmité de son enfance. Oh! s'il y avait encore quelques cœurs comme celui-là dans l'Eglise, que Jésus-Christ serait glorifié et honoré dans le monde! Oh! s'il plaisait à sa bonté et à l'amour qu'il a pour Dieu son Père de ressusciter cet esprit! Et pour vous dire simplement le désir de mon cœur, il me reste toujours un souhait très-ardent d'aller au tombeau de ce saint, pour l'invoquer sur l'Eglise, sur le clergé et sur son pauvre serviteur, qui désire vivre et mourir pour la gloire du royaume de Dieu. Adieu. Tout vôtre en Jésus-Christ et Marie.

LETTRE CLXXXV.

Ce qu'il faut demander à Dieu pour le clergé.

Je crois que nous devons dans ce temps prier beaucoup pour l'Eglise, et demander à Dieu qu'il renouvelle sa religion, qui en

Digitized by Google

beaucoup de lieux paraît maintenant, et en l'extérieur et en l'intérieur, presque tout abolie. On voit que la langueur laisse déchoir la beauté des églises, la décoration des autels, le respect du sacrifice, la gravité du chant, la majesté des cérémonies, la piété des prélats, la modestie et la sainteté de leurs ministres, la richesse des ornements, et surtout de ceux qui touchent de plus près la personne de Jésus-Christ, comme sont les ciboires et les calices, les soleils et les lampes ardentes devant sa face. Il faut que vous demandiez beaucoup à Dieu, qu'il rétablisse par toute la chrétienté la décence qui est nécessaire à son culte extérieur, et qu'il demande pour sa parfaite religion : *Domine, dilexi decorem domus tuæ* (*Psal.* xxv, 8); mais particulièrement qu'il lui plaise de renouveler dans le cœur du clergé l'intérieur de sa religion. Vous savez que c'est là votre vocation, et ce que Notre-Seigneur vous a fait connaître qu'il demandait de vous. Ainsi je vous exhorte d'y avoir une application spéciale.

C'est pourquoi vous demanderez à Dieu avec instance pour les prélats de son Eglise l'esprit de sainteté et de séparation du siècle; l'esprit de parfaite oraison et d'application à Dieu; l'esprit de frugalité dans leurs tables, d'honnêteté dans leurs meubles, et de modestie en leur train; l'esprit de libéralité envers le prochain; l'esprit de vigilance sur leur troupeau; l'esprit de zèle, de force et d'application à les servir; l'esprit de haine pour détruire le péché, les hérésies, l'athéisme, l'impiété; l'esprit de basse estime d'eux-mêmes, qui les tienne toujours vils et abjects à leurs propres yeux.

2. Pour les chapitres, vous demanderez à Dieu la correspondance avec leurs prélats, la charité parfaite et l'union dans les particuliers du corps, une grande assiduité au chœur, un parfait respect dans l'église, une grande modestie et recollection en Dieu, surtout pendant le temps des saints Offices; en un mot un grand exemple de piété et de religion chrétienne à tout le diocèse.

3. Pour les curés vous prierez Dieu de leur donner l'esprit de pénitence pour leur troupeau, de zèle pour le salut des âmes, d'assiduité aux services des peuples, de tendresse et de compassion dans leurs maux, de promptitude à les secourir, soit pour le corps, soit pour l'esprit, par les aumônes et par les sacrements; d'oubli d'eux-mêmes, soit au vivre, soit au vêtir, soit au dormir; d'abandon à Dieu et d'amour de la croix.

Pour les vicaires et les prêtres de paroisse, vous demanderez un grand dénûment d'eux-mêmes entre les mains du pasteur, un anéantissement profond, une entière pauvreté, une activité continuelle en esprit de paix, de douceur et de charité, une perte totale d'eux-mêmes, et un entier abandon à Dieu pour le service du prochain.

Enfin, pour tous les ministres des saints autels, vous demanderez les ornements des vertus, une sainteté parfaite, les lumières d'une foi vive avec l'ardeur de l'amour. Comme ce sont là les principaux instruments de la religion, et ce que Dieu demande surtout en son Eglise, ce sont aussi les choses que vous ne manquerez point de demander à Dieu tous les jours, principalement quand vous serez devant le très-saint Sacrement, où Notre-Seigneur n'a point de plus grande joie que de pourvoir aux besoins de son épouse.

LETTRE CLXXXVI.

Que ceux qui se donnent à Dieu doivent commencer par la mortification d'eux-mêmes.

J'ai eu bien de la joie de votre changement; mais j'en aurais bien davantage si je vous voyais travailler plus que vous ne faites à vous mortifier. C'est par là qu'il faut commencer la vie intérieure et divine. Sans cela vous ne ferez jamais rien, et tous vos autres exercices vous seront inutiles. Ce seront des onguents qui refermeront vos plaies, mais qui ne les guériront jamais parfaitement; qui couvriront vos apostumes, mais qui n'en évacueront pas toute la corruption. Tout n'est que flatterie et qu'abus en celui qui n'agit point sur ce principe. C'est pourquoi il faut vous résoudre de travailler en la vertu du Saint-Esprit à la mortification de vous-même. Si vous y êtes fidèle, vous verrez que votre oraison en ira mieux, et que votre âme, s'y purifiant de plus en plus, y sera préparée à l'union intime avec Dieu, à l'adoration de ses grandeurs et à la contemplation de ses beautés, pour être enfin abîmée en ce vaste océan de l'essence divine. Faites aussi une attention particulière à vos voies, qui ont été jusqu'à cette heure dans vos inclinations et dans vos propres mouvements, que vous avez suivis en la plupart des choses, et vous remarquerez le besoin que vous avez de vous humilier, de vous confondre devant Dieu, et de faire pénitence. Voyez combien d'années se sont passées à vivre selon vous-même, ne vous mortifiant en rien, mais vous fâchant de tout ce qui se présentait et qui n'était pas selon votre gré. Voyez combien d'impatiences auxquelles vous adhérez encore tous les jours, combien de désirs propres que vous suivez, et combien vous vivez en cet air qui ne sent point la vie chrétienne, mais la vie de ceux qui ne reconnaissent point en eux d'autre principe et d'autre règle de conduite qu'eux-mêmes et leurs désirs. Travaillez soigneusement à retrancher cette vie des passions et de la chair, pour ne vivre que de celle de l'esprit, qui vous a été donnée par le baptême. C'est là proprement la vocation des Chrétiens, et le terme de tous les exercices de piété.

LETTRE CLXXXVII.

Que les prêtres doivent être très-saints pour être conformes à Notre-Seigneur au très-saint Sacrement.

Il faut que la personne dont vous m'écrivez connaisse bien peu les obligations de son état, pour s'imaginer qu'on demande de

Digitized by Google

lui une trop grande perfection. Un prêtre, pour être parfaitement prêtre, doit porter en soi tout Jésus-Christ, sanctifiant les âmes par sa présence, et il doit être tellement rempli de grâce, qu'il soit au milieu de l'Eglise comme Jésus-Christ même, dont il est dit (*I Cor.* xv, 45) : *Factus in spiritum vivificantem;* afin que, comme dit saint Grégoire, tous ceux qui l'approchent se ressentent de l'esprit de sainteté qui est en lui : *Ut quisquis sacerdoti jungitur, æternæ vitæ sapore condiatur.* Or, pour cela, quelle sainteté ne doit-il point avoir en son extérieur? et de quelle perfection ne doit-il point être revêtu en son intérieur? Les espèces du très-saint Sacrement, quoique très-saintes et très-sacrées par l'approche qu'elles ont au Fils de Dieu, ne sont pas pourtant en elles-mêmes les sources de la grâce sanctifiante, mais c'est le fond de leur substance changée, transformée et transsubstantiée en Jésus-Christ, qui est le principe de la vie divine. Ainsi en est-il des prêtres. Ce n'est pas seulement leur extérieur, quoique très-saint par l'approche et l'accès qu'ils ont à Jésus-Christ, qui doit sanctifier, mais c'est le fond de leur âme transformée en Jésus-Christ même vivant en eux, et vivifiant par eux son Eglise. Et c'est à quoi tous les prêtres, et surtout ceux de votre compagnie, doivent bien travailler, afin de se rendre conformes à Jésus-Christ, au mystère du très-saint Sacrement, qu'ils font profession particulière d'honorer. Il faut qu'ils soient conformes à l'extérieur et à l'intérieur de ce mystère.

Pour l'extérieur, ils doivent être morts à tout eux-mêmes, comme le sont les espèces. Ils doivent se laisser injurier, manger, fouler aux pieds, percer de coups, comme Notre-Seigneur l'a été mille fois dans le saint Sacrement par les malheureux hérétiques et par les impies, sans se plaindre et sans témoigner aucun sentiment de vie, mais demeurant comme mort au milieu de tous ces traitements. Notre-Seigneur ne fait là aucun usage de ses oreilles, de ses yeux, ni de ses mains, ni d'aucun de ses sens, y étant comme un mort : *Modo mortuo.* Et il faut aussi que les prêtres ne fassent aucun usage de leurs sens par eux-mêmes, mais qu'ils s'abandonnent en tout à Dieu, afin qu'il fasse tel usage qu'il voudra de tout eux-mêmes.

Pour l'intérieur, Notre-Seigneur est en ce saint Sacrement tout transformé en Dieu, et tout passé en son état divin, car il y est tout pénétré de gloire. Son corps même, sous ce voile de mort et des espèces sacramentales, est revêtu d'incorruptibilité, d'immortalité, d'agilité, de subtilité. Son âme entre dans une intime participation des perfections divines; tellement que, n'ayant plus rien en tout lui-même de la corruption de la chair et des faiblesses humaines, par la pénétration de la Divinité, et par sa consommation parfaite en son Père, il paraît, tout caché qu'il est, dans un état sublime, et tout autre qu'il n'était pendant sa vie en tous ses autres mystères. C'est ainsi que les prêtres doivent être dans leur intérieur. Il faut qu'ils soient intérieurement semblables à Dieu par la sainteté de leurs dispositions et par la pureté de leurs mœurs : il faut dans le fond qu'ils soient tout transformés et tout divins: il faut, en un mot, qu'ils soient si consommés en Dieu et en ses divines perfections, que, quoiqu'il n'en paraisse rien au dehors, ils aient pourtant une perfection tout extraordinaire sous une vie commune.

Le prêtre doit être comme le Dieu de l'Eglise, au travers duquel, comme au travers d'un cristal, on puisse voir éclater et reluire les perfections adorables de Dieu. On doit voir sa patience, sa douceur, sa bénignité, sa charité, sa mansuétude, sa bonté, sa stabilité, et ses autres perfections. Et comme elles sont invisibles et imperceptibles aux hommes de chair, et qu'ils ont besoin de quelque chose de sensible pour connaître, adorer et aimer cette divine majesté, Dieu a voulu se rendre sensible dans les prêtres, afin de se faire voir et aimer sous eux, et de donner ainsi espérance aux hommes de le pouvoir imiter en la vie présente. C'est ce que Notre-Seigneur a commencé de faire en se faisant homme; et ce qu'il a laissé aux prêtres à continuer après lui, pour faciliter cette vie parfaite, et la rendre commune. Car les hommes avaient encore en lui cette excuse, qu'il était Dieu; et qu'ainsi il était aisé d'imiter Dieu son Père, et faire voir en lui toutes ses perfections. Mais il lève toute excuse à l'Eglise lorsqu'il fait que les hommes communs, qui sont infirmes comme les autres, fassent reluire en eux toutes ses perfections, pour les rendre visibles aux hommes, et les obliger par leur exemple à les pouvoir imiter. Voilà ce que doivent être les prêtres dans l'Eglise, etc.

LETTRE CLXXXVIII.

Il écrit à une personne nouvellement convertie, à qui il montre la nécessité de fuir l'occasion du péché.

Ce que vous me mandez dans votre dernière lettre m'a fort surpris. Je ne puis en aucune manière approuver cette conduite, et je crois que vous devez vous tenir dans une plus grande réserve que vous ne faites. Quelques sentiments que puissent avoir les personnes qui sont auprès de vous, je ne vois point de raison pour vous exposer de la sorte. Il faut vous défier davantage de vous-même après l'expérience que vous avez de vos faiblesses, et fuir plus soigneusement, à l'avenir, de pareilles occasions.

Vous dites que la confiance que vous avez en Dieu vous assure et vous ôte toute crainte. Mais cette confiance vous doit être fort suspecte qui ne vous ôte la vue de votre impuissance et des sujets légitimes que vous avez de craindre, que pour vous engager avec plus de liberté dans le péril. C'est là une des marques des plus assurées d'une fausse confiance, et d'une véritable présomption : et c'est ce qui cause ces chutes déplorables et ces misères terribles aux-

Digitized by Google

quelles nous voyons que Dieu abandonne ces âmes présomptueuses et téméraires qui, tout faibles qu'elles sont, se croient en assurance au milieu des dangers.

La chair, dans l'état où elle est maintenant, nous doit donner de continuelles appréhensions. Car depuis sa dégradation elle est si corrompue, si faible pour le bien, si portée au mal, que sa véritable définition est une espèce d'impuissance de se défendre du péché. Sa pente y est si grande, que, si elle y résiste dans quelque occasion, elle y succombe en d'autres : et quand enfin elle ne s'y précipite pas, c'est un effet immense de la bonté de Dieu qui la soutient contre son inclination et au-dessus de la nature. Ainsi ne vous persuadez point vous assurer jamais contre ses faiblesses, à moins que vous n'évitiez ces sortes de périls, dans lesquels vous auriez même infiniment à craindre quand vous seriez obligé de vous y exposer par la nécessité de votre charge. Lorsque vous en usez autrement vous tentez Dieu, qui, ne donnant son secours qu'au besoin et à la nécessité, et non à la présomption, vous abandonnera à vous-même et vous laissera en proie à vos ennemis.

Croyez-moi, vous ne trouverez jamais de remède assuré contre ces tentations que dans la fuite, opérant votre salut en la manière que le désire l'Apôtre quand il dit (*Philip.* II, 12) : *Cum metu et timore vestram salutem operamini.* Il n'y a point en cela de privilége pour qui que ce soit. Quand ce serait un saint il tombera s'il n'appréhende pas. Il n'y a que la parole de Dieu et la confiance que nous y devons avoir qui nous assure. Or, s'il nous promet son secours pour les emplois où il nous appelle, et pour nous préserver dans les périls où la nécessité nous engage, sa parole nous marque qu'il le retire de ceux qui s'y exposent témérairement et avec toute sorte de liberté. *Qui amat periculum*, dit-il par la bouche du Sage (*Eccli.* III, 27), *peribit in illo.* « *Celui qui aime le péril périra dans le péril ;* » il y perdra sa grâce, et Dieu le laissera dans la tentation pour punir sa superbe et ce vain appui qu'il avait en lui même.

Après cela voyez si vous avez raison de vous fier à vos expériences passées ou à vos forces présentes, et si vous n'avez pas plutôt sujet de tout craindre, quand, au lieu de fuir ces occasions dangereuses, vous vous y portez de vous-même avec tant de facilité. Car alors il n'y a pas seulement incertitude si la grâce vous y sera ôtée, mais il y en a même quelque sorte d'assurance.

Il y a sur ceci des paroles qui vous devraient faire trembler toute votre vie, dans un traité intitulé : *De singularitate clericorum*, qui se trouve parmi les œuvres de saint Cyprien. Je vous les envoie pour vous servir dans vos besoins présents, vous suppliant de les bien méditer.

Accipimus quidem fortitudinem spiritualem per quam substantiæ nostræ fragilitas roboretur. Sed ita nobis spiritualis fortitudo collata est, ut providos nos, non præcipites tueatur, etc. *Custos nobis datus est Spiritus, sed ut contraria declinantibus assistendo subveniat, non ut contraria eligentibus faveat*, etc. *Nam qui perniciosis conatibus audet exercere virtutem, juvamen non habet Spiritus sancti, qui neminem vult ultroneum virum fortem ad fraudulentas victorias coarctari : nec protegit eum, quinimo sed deserit, quem periculis irruentem per illicitos eventus exquirere triumphos agnoverit; sicut ipse jam tunc locutus est, dicens : Amans periculum, in ipso peribit*, etc.

LETTRE CLXXXIX.

Qu'il faut dans le temps de consolation faire provision pour le temps de sécheresse.

Je vous supplie de demeurer contente et en paix, car je vous suis toujours celui que le Ciel vous a donné, toujours très-affectionné et très-attentif à votre salut. J'aurai le bien de vous voir à loisir; mais, en attendant, sachez que Dieu désire un cœur libre et content. Ne souffrez pas que le vôtre, qui doit être toujours ouvert et dilaté, se rétrécisse et se resserre. Faites profit et usage de ce temps. Je vois bien qu'il est fort serein, et que tout rit pour vous, je vois bien que la mer est calme ; mais apprenez que Dieu vous a donné ces facilités à cause de la faiblesse de votre âme. Humiliez-vous de ne point souffrir de résistances dans vos œuvres. Il voit bien que, si vous y trouviez de la difficulté, vous ne seriez pas assez forte pour la vaincre. Ainsi il ôte pour vous les épines des roses, parce que sans cela vous auriez peine à les cueillir. Je vous donne cet avis de vous humilier, parce que vous ne devez point avoir d'occupation plus fréquente que celle-là. Entretenez-vous maintenant devant Dieu, comme vous feriez dans la sécheresse ; autrement vous vous trouverez un peu éloignée de votre compte. Saint Pierre défend à ses disciples d'agir selon le mouvement de leur ferveur, qui leur fait entreprendre plusieurs choses au delà de leurs forces. Ce n'est là, dit-il, (*I Petr.* IV, 12), qu'une tentation; car, après que ce grand vent est passé et que la marée s'est retirée, ils demeurent à sec sans pouvoir avancer. Il ne faut se fonder que sur la foi, considérant ce que Dieu demande de vous. Et si vous n'entendez pas encore la voix de votre Tout, qui ne parle qu'à l'âme parfaitement purifiée et qui vit dans le silence de la nature et de ses passions, il faut vous soumettre à celui qu'il vous donne, pour vous tenir sa place. Tout imparfait qu'il est, Dieu en sera garant pour votre sûreté.

Prenez donc à cette heure de bonnes résolutions, afin que dans le temps de la stérilité vous n'omettiez rien des choses qui vous ont été ordonnées, mais que vous les pratiquiez ponctuellement et fidèlement, parce qu'elles plaisent à Dieu. Témoignez souvent à Notre-Seigneur que vous ne faites point les choses parce qu'elles sont faciles et aisées, mais parce qu'il les veut. Ne cessez point de lui dire que vous ne désirez que

Digitized by Google

ce qu'il désire; et que vous êtes toute prête, si c'est sa volonté, d'entrer dans les voies de rigueur. Reconnaissez que vous méritez bien ces châtiments, et que votre vie passée les demande. Enfin dites-lui que vous êtes sa victime, pour être et devenir ce qu'il lui plaira; surtout pour être immolée aux pieds de ses autels comme une bête immonde, ne méritant pas de lui être offerte sur l'autel même, où on ne doit mettre que de saintes hosties. N'êtes-vous pas toute à Dieu comme sa chère créature et sa fille? Je n'en désire point de témoignage, vous le savez. Et parce que je crois cela de vous, je suis aussi tout entièrement vôtre. Je songe pour cela très-souvent à votre âme, et je ne cesserai jusqu'à ce que je la voie toute sainte. Adieu. Croyez-moi toujours en l'amour de Jésus-Christ et de Marie, votre, etc.

LETTRE CXC.

Il découvre à une âme peinée l'utilité des souffrances et l'usage qu'elle doit faire de ses peines.

Ne vous étonnez point de vos délaissements et de vos peines. C'est la voie de Dieu de consommer l'impureté des âmes par le feu de la tribulation. S'il faut passer par les flammes ardentes d'un purgatoire pour être purifié et rendu digne des noces de l'Epoux dans le ciel, il faut aussi, pour commencer sur la terre ces mêmes noces et entrer dans l'amour et l'union intime avec ce saint Epoux, passer par ces voies purgatives. Combien avez-vous à consommer de choses impures que vous ne connaissez pas, et que l'œil seul de la sagesse immense et pénétrante de votre Epoux connaît, et qu'il sait lui seul purifier par les remèdes qu'il y applique et qu'il reconnaît propres et utiles à votre mal! Oh! que l'âme humble et abandonnée à Dieu est heureuse en ses maux! Oh! qu'elle doit estimer son bonheur, de voir son saint Epoux devenir son divin médecin, pour guérir par les voies solides, par le fer et le feu, tout ce qu'il y a d'impur dans le fond de son âme! Par là ce divin chirurgien, le Fils de Dieu, coupe le mal en sa racine; et il vous fait une fois mal pour vous faire jouir après d'une santé parfaite et d'un amour intime, qui ne sera plus interrompu. Les longues voies des lénitifs obligent de temps en temps à rappeler les âmes à la purgation; et ainsi elles interrompent la liaison intime et l'union parfaite, qui les met en jouissance de l'Epoux. Mais cette voie rigoureuse purifie tout d'un coup le mal caché au fond du cœur. Cette conduite est très-rude et très-pénible à la chair; mais elle est assurée. Elle est étrange à la sagesse humaine; mais elle est ordinaire à la foi et à la conduite de l'Evangile, qui promet que l'Epoux viendra baptiser ses enfants dans l'eau et dans le feu. *Bienheureux*, nous dit saint Jacques (1, 12), *celui qui souffre la tentation, car quand il aura supporté cette épreuve il recevra la couronne de vie*, et en jouira non-seulement au ciel, mais sur la terre, en vivant du pur et saint amour, qui associe et qui unit l'épouse au roi Jésus, avec qui elle vit en béatitude parfaite dans le fond de son cœur. N'espérez point entrer en l'unité intime du Dieu de sainteté, sans être auparavant sanctifiée par la croix. *Soyez saint*, dit Dieu même (*Levit.* XI, 44), *à cause que je suis saint.*

Ayez donc pour votre exercice intérieur l'ouverture de cœur à Jésus-Christ votre Epoux, qui est en vous et que vous devez souvent embrasser par le ressentiment de l'amour qu'il vous témoigne et de la grâce qu'il vous fait de vous purifier avec tant de soin, pour vous rendre digne de sa société et de sa parfaite liaison. Expliquez-lui en confiance tous vos maux; expliquez-lui vos peines, comme au fidèle ami de votre cœur et comme à celui de qui dépend votre conduite, et entre les mains duquel vous êtes abandonnée. Après quoi soyez en paix, laissant à sa puissance et à son amour à opérer les moyens de votre délivrance, et à en ouvrir les voies en la manière qu'il voudra et dans les temps qu'il lui plaira. Il ne manquera pas de se manifester ou au dedans ou au dehors. Il ne manquera pas de révéler ses voies à qui il le faudra, selon la bienséance de votre conduite. En attendant soyez en purgatoire, exposée aux soins de celui qui use des moyens qu'il lui plaît pour vous purifier. Attendez en la manière que les âmes du purgatoire attendent l'ouverture du ciel en sérénité d'esprit et en paix, soumises aux ordres de la justice et de la sainteté de Dieu; attendez que le jour s'élève en votre nuit, et que la paix de Dieu paraisse, qui prescrit certains moments à son fléau et à sa persécution. Oh! que ces dispositions plairont au souverain amour! J'attendrai que vous me mandiez celles de votre âme et les sentiments intérieurs de votre cœur, pour y pouvoir répondre et satisfaire ainsi aux obligations que Jésus-Christ notre tout m'impose de vous servir. Je suis en lui tout vôtre.

LETTRE CXCI.

Il exhorte à la patience une personne qui était beaucoup persécutée.

Je n'ai que quatre paroles à vous dire sur votre mal, qui doivent faire tout votre remède : patience, charité, retraite, union; car je vois bien qu'autrement vous n'aurez jamais de paix avec cette humeur altière, qui triomphe de votre humiliation, et qui insulte sur le respect que vous portez à la personne, qu'elle voit que vous craignez et traitez de révérence. Mais c'est ce que votre devoir et la justice chrétienne requièrent de vous en votre condition et en votre état. *Si on vous donne un soufflet sur une joue*, dit Notre-Seigneur, *tendez l'autre. Si quelqu'un se moque de vous en votre chemin, faites encore mille pas avec lui.* (*Matth.* V, 39, 41.) Enfin notre gloire et notre royaume n'est point de ce monde, mais de l'autre. Humilions-nous et nous abaissons en la vie présente, et nous serons exaltés au-dessus de ceux qui nous auront foulés aux pieds.

Digitized by Google

Ils méritent présentement que nous leur rendions de l'honneur, puisqu'ils sont les instruments de la justice de Dieu sur nous; mais il faut qu'ils craignent à leur tour qu'ils ne deviennent la matière de sa vengeance, s'ils se sont recherchés dans ces traitements. Car, après avoir satisfait leur passion, ils seront traités de Dieu en son temps comme ils nous auront traités en celui-ci. Adieu. Croyez-moi, je vous prie, autant à vous que la charité vous peut rendre une créature en Jésus-Christ toute vôtre.

LETTRE CXCII.

Il écrit à une âme peinée. — Il lui montre l'utilité de cet état, et l'exhorte à la confiance.

Je souffre extrêmement de n'être pas auprès de vous dans l'état pénible où vous êtes, pour vous continuer les services que Notre-Seigneur me permet de vous rendre. Les affaires de Dieu m'ont arrêté; mais pour vous dire cependant mes sentiments sur votre état et sur vos peines, je ne puis vous plaindre en cela, puisque Notre-Seigneur en est la cause, qui juge absolument que cette disposition est nécessaire à votre esprit. Oh! qu'une âme sans peine a peu de poids auprès de Dieu, et que son état est incertain et proche d'être renversé par la tempête et par l'orage! Que l'âme alors est aisément agitée par les vents de la complaisance et de la vanité, et qu'elle se voit prête d'être à tout moment submergée!

Ayez la foi comme saint Pierre. Rien n'est capable d'étonner une âme de confiance. Tous les démons sont sans pouvoir auprès d'une personne bien établie en la foi de Jésus. Allez, allez; Dieu est avec vous, et rien ne peut ébranler le fond de votre cœur, où Notre-Seigneur réside. Les dehors sont en peine et s'ébranlent, mais le dedans est fort et ferme en Dieu.

LETTRE CXCIII.

Il exhorte une bonne âme à se conformer à Notre-Seigneur, et à se donner à son esprit, pour se laisser conduire à lui en toutes choses

Je prie Notre-Seigneur de vous vouloir remplir de son intérieur, et de changer tellement le vôtre dans le sien, que vous ne soyez plus vous-même, mais Notre-Seigneur vivant intérieurement en vous.

Sainte Madeleine, dont nous faisons demain la fête, était, après sa pénitence, si changée, intérieurement en Jésus-Christ, qu'elle n'avait plus rien en elle de sa première vie. Elle vivait toute par le Saint Esprit, qui lui avait été donné par Notre-Seigneur; et ce divin Esprit, qui est tout opposé à la chair, lui donnait des mouvements si contraires à ses anciennes inclinations, qu'elle n'écoutait plus d'autres sentiments que ceux qu'il lui inspirait, qui étaient les mêmes que ceux de son cher Maître, à cause que c'était le même esprit qui l'animait. Or, c'est ce même esprit qui réside en vous, comme dans tous les Chrétiens qui sont en grâce, auquel je vous conseille de vous donner, le mettant souvent en possession de vous-même, afin que ce soit lui qui agisse par vous et en vous à la gloire de Dieu. Il me semble que vous ne vous y donnez pas si volontiers pour agir, que je vous le recommande, et cela procède de l'ignorance et de l'erreur de votre chair, qui ne connaît pas les mystères et les merveilles de notre grâce, et le bien que Jésus-Christ nous fait, car il nous rend dépositaires de son esprit par le baptême; et effectivement il réside en nous pour nous conduire, pour nous éclairer et pour nous mouvoir à la gloire de Dieu. N'hésitez donc point de vous donner à lui, car il n'attend que notre abandon pour nous mouvoir, régir et gouverner en tout. *Ceux-là*, dit l'apôtre saint Paul, *sont véritables enfants de Dieu, qui sont mus et conduits par son esprit.* (*Rom.* VIII, 14.) Faites donc que cela soit ainsi, afin que vous soyez un vrai enfant du Père éternel et de son Fils, et un temple du Saint-Esprit. Il repose en vous pour y adorer Dieu et le servir par vous, ne le pouvant pas faire par sa seule personne, laquelle, étant égale à Dieu, ne peut le servir que par une nature étrangère et inférieure à sa grandeur. Je vous laisse pour cela entre ses mains, et vous conjure de vous abandonner à lui en confiance. C'est lui qui gouverne tout le corps de l'Eglise, et il est jaloux de conduire toutes les âmes à Dieu. Confiez-vous donc beaucoup à sa sagesse, à sa puissance et à son amour, et ne vous mettez en peine de rien.

Outre cela, soyez toujours soumise, parce que l'esprit de Dieu demande une soumission parfaite. Vous la devez rendre entière à M. de V..., de la piété et capacité duquel je vous ai écrit autant que je le pouvais. Il est tel qu'il vous le faut, et je ne pense pas que vous en puissiez trouver un semblable en quelque lieu que vous puissiez le chercher. Conformez-vous surtout à Jésus-Christ crucifié, car c'est là votre attrait et votre vocation : et conformez-vous-y intérieurement, c'est-à-dire, à ses dispositions intérieures en l'état de la croix, à sa grande humilité, à sa patience, à ses souffrances, à sa pauvreté; en un mot, à toutes ses autres vertus, qu'il faudrait être un siècle pour décrire. Donnez-vous au divin Esprit qui a formé en lui ses vertus, afin qu'il les forme aussi en vous. Il est au milieu de vous, non-seulement pour vous solliciter à l'exercice de ces mêmes vertus, mais encore pour vous donner la force de vous y rendre fidèle.

LETTRE CXCIV.

Il conseille à une personne de condition de se retirer de la cour et du monde.

Repensant à l'ouverture que je vous ai donnée pour avancer votre affaire, je la trouve accompagnée de deux qualités dont Dieu se sert pour conduire les choses à leur fin, savoir de la douceur et de l'efficace; c'est ainsi que l'Ecriture sainte dit que Dieu dispose de toutes choses avec suavité, et

Digitized by Google

qu'il les conduit avec force à leur fin. Je vous dirai donc, en me confirmant, et vous aussi, dans la pensée que nous avons eue, que vous devez représenter à M..... que, voyant votre inutilité pour Dieu, ce qui vous doit être une marque de sa divine volonté, laquelle vous devez étudier et écouter en tout, vous désirez, par principe de conscience, de vous retirer, et que cela vous est même nécessaire, voyant que les choses ne changent point, et qu'il n'y a pas d'apparence que dans la suite elles aillent autrement.

Il me paraît tout à fait impossible que vous ayez en cet état la paix nécessaire pour traiter avec Dieu dans l'oraison, qui est le principal de votre vocation sur la terre, et vous l'expérimentez bien par les sécheresses qui proviennent de ces distractions et de ces peines que vous souffrez sans fruit; car je n'y vois point d'espérance d'aucun bien, sinon de l'exemple que vous donnez de douceur, d'humilité et de patience, qui est ce que doit faire toute âme chrétienne, qui doit se faire voir comme une image vivante de Jésus-Christ, afin de tâcher de l'imprimer dans les yeux et dans le cœur de tous les hommes. Allons à Dieu, ma fille, et laissons-là le monde et tous ses gens. Je m'en retire pour jamais, voyant les expériences qu'ils me donnent, et la manière avec laquelle les choses de Dieu dépérissent et se ruinent entre leurs mains. Encore une fois, ma fille, retirons-nous du siècle, pour nous fortifier en la retraite auprès de Jésus-Christ, pour lequel, sans doute, il faudra souffrir quelque persécution. Oh! que cette sentence du Fils de Dieu est vraie : *Ce qui est grand devant les hommes est abominable devant Dieu.* (*Luc.* xvi, 15.) Retirez-vous de l'abomination et de la Babylone. Vous savez, pour le temporel, que le divin Maître a déjà mis ordre à tout, et que rien ne vous peut manquer auprès de votre fidèle Epoux, qui n'abandonnera pas sa fidèle qui quitte tout pour lui. Celui qui ne laisse manquer de rien ses moindres et plus chétives créatures, que ne fera-t-il pas pour son épouse? Quoique je vous dise de hâter votre sortie, ne précipitez pourtant rien, et reculez plutôt que d'avancer trop, afin de mieux prendre votre temps, et afin de bien prier Notre-Seigneur qu'il donne quelque ouverture favorable, qu'il dispose les esprits, et que tout se puisse faire avec les marques de sa conduite et de son esprit, qui sont la douceur, la prudence et la force.

LETTRE CXCV.

Exercice contre les tentations de vanité.

Ne vous étonnez pas de vous voir continuellement assiégé des pensées de vanité et de désirs de gloire. La chair, qui vous environne, est une chair toute pétrie et envenimée de superbe, qui exhale toujours ses mauvaises vapeurs. Prenez garde seulement qu'elles n'infectent votre âme : car si elle ne se défend avec beaucoup de vigilance de leur malignité, elle ne manquera jamais d'en être empoisonnée. C'est pourquoi il faudra que vous gémissiez souvent auprès de Dieu de vous voir rempli de sentiments si opposés à sa sainteté et à l'esprit de Jésus-Christ son Fils.

Il sera bon de vous élever souvent vers Jésus-Christ ressuscité, qui doit réformer le corps de notre humiliation et de notre malignité, et le rendre un jour semblable à lui en tous ses sentiments divins.

En attendant le bonheur de cet état, vous invoquerez, sur vous, son esprit, le conjurant qu'il vous revête, vous fortifie, et vous remplisse de ses saintes dispositions; et qu'il vous fasse entrer en zèle et en horreur contre la corruption de votre chair, à laquelle il est infiniment opposé. Vous formerez même souvent des actes de détestation de toute sa malignité. Vous serez fidèle, surtout, quand les pensées de vanité vous environneront, de vous unir à Jésus-Christ, sans vous inquiéter ensuite de ce qu'elles pourraient faire. L'âme qui est entrée en Jésus-Christ et établie en lui, doit vivre dans un grand mépris du démon et de la chair, auxquels souvent Dieu ne permet de s'élever en nous que pour nous obliger de recourir à lui avec plus de ferveur

Il faut aussi que vous soyez fidèle à étouffer et à détruire en la vertu de son divin esprit les mouvements et les désirs qui s'élèvent en vous à toute heure de ce fond de superbe, et que vous vous renouveliez en l'union de Notre-Seigneur, prenant ces tentations comme un avertissement de votre tiédeur, et de votre peu d'application à Jésus-Christ.

Vous tâcherez de porter toujours en vous les sentiments d'humiliation que vous aurez puisés dans l'esprit de Notre-Seigneur, sans sortir de cet état intérieur d'anéantissement en toutes choses, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard du prochain, soit à l'égard de vous-même.

A l'égard de Dieu, vous paraîtrez devant lui couvert de confusion en tous vos exercices de piété.

A l'égard du prochain, vous en ferez de même, adorant en lui la majesté de Dieu, auprès duquel il faut toujours être confus, et très-profondément anéanti. L'esprit d'humilité nous tient les yeux ouverts aux perfections d'autrui, aussi bien qu'à nos infirmités, pour nous anéantir devant le prochain; de même que l'esprit de gratitude nous les ouvre aux grâces que Dieu nous fait, pour l'en remercier.

A l'égard de vous-même, il faut que vous vous regardiez comme la chose du monde la plus vile et la plus basse, qui n'est que néant et péché, indigne de tout l'usage des viandes et des vêtements, et des services et secours de toutes les créatures.

Il faut, par-dessus tout cela, que vous soyez attentif à vous tenir en suavité réuni à Jésus-Christ, et recueilli en lui, et il imprimera en vous, peu à peu, tous les sentiments de sa vie, et de toutes ses vertus, comme étant la vraie source et l'unique

Digitized by Google

principe de tous les sentiments chrétiens.

Vous vous souviendrez aussi de ce que je vous ai dit souvent, qu'il y a trois degrés essentiels de l'humilité.

Le premier est d'aimer notre humiliation, et de voir avec plaisir l'abjection qui nous est propre.

Le second est d'aimer qu'on voie et qu'on connaisse la vileté et l'abjection qui est en nous, quand il plaît à Dieu de la manifester, ou que nous sommes obligés de la révéler nous-mêmes.

Le troisième est d'aimer à être traité pour ce que l'on est, et à souffrir les mépris, les contradictions et les persécutions, avec soumission au bon plaisir de Dieu, et avec joie en l'intérieur, en vue et par amour des humiliations de Jésus-Christ Notre-Seigneur et notre Maître.

Ne croyez pas, néanmoins, que cette joie, avec laquelle je dis que nous devons embrasser les mépris et les confusions qui se présenteront doive être extérieure ou sensible : il suffit qu'elle soit en esprit et dans le fond de l'âme. Ainsi, quoique votre chair y résiste et s'en afflige, contentez-vous de les embrasser doucement en votre intérieur, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui portait sa croix avec beaucoup de joie dans le fond de son âme, quoique pendant ce temps il fût extérieurement accablé de tristesse et d'amertume. Enfin, vous vous exercerez extérieurement aux œuvres basses et abjectes, autant que la prudence chrétienne vous le pourra permettre, embrassant surtout avec plaisir toutes celles que la Providence divine vous offrira en votre condition.

LETTRE CXCVI.

Du zèle que les prêtres doivent avoir contre le monde, auquel ils doivent être morts. — Ce que c'est que cette mort, et comment elle s'opère dans l'âme.

Vous trouverez dans cette lettre l'éclaircissement des difficultés que vous m'avez proposées dans votre dernière. Il me semble qu'elles se peuvent réduire à ces trois, à quoi tout le reste de ce que vous m'avez écrit se rapporte. La première, ce que c'est qu'être mort intérieurement à tout ce monde. La seconde, d'où procède cette mort, et comment elle s'opère dans l'âme. La troisième, pourquoi les prêtres doivent être morts au monde, et en avoir non-seulement dégoût, mais une horreur si grande, qu'ils soient dans un zèle continuel de le détruire.

Pour la première, je vous dirai que cette mort est un dégoût intérieur que l'âme a de tout ce monde. Et remarquez que ce n'est pas seulement un mépris, c'est-à-dire une opération de l'entendement qui ne fait plus d'état de toute la créature, après en avoir une fois découvert la vanité et l'inutilité, mais c'est un dégoût que l'on ressent de toutes les choses de la terre, qui fait qu'on ne peut plus ensuite les regarder ni les souffrir.

Or ce dégoût procède pour l'ordinaire de l'union à Dieu, où l'âme, ayant goûté cet objet souverainement aimable, ne peut plus avoir qu'un extrême dégoût de tout le reste. Car, comme Dieu comprend en soi tout l'être, et qu'il a de quoi remplir et contenter toutes nos facultés, il les satisfait toutes pleinement par son application. De sorte que la faculté de goûter, de flairer, de toucher, de voir et d'ouïr, qui sont des facultés intérieures de l'âme, qui s'exercent par les sens, et qui ne laissent pas de demeurer en l'âme, quoique l'âme n'opère point par elles, se trouvent parfaitement contentes, parce que, possédant leur véritable objet en Dieu, dans lequel elles se trouvent entièrement absorbées par une pleine satisfaction, elles ne peuvent plus rien supporter de ce qu'elles aperçoivent par les sens ; et l'âme aussi ne peut plus rien trouver ensuite que de très-dégoûtant. Cette disposition envers toute la créature grossière et imparfaite est d'une obligation générale à tous les Chrétiens, mais elle est d'une telle nécessité à tous les prêtres, que, s'ils n'en conçoivent un dégoût qui aille jusqu'à leur en donner horreur et à les armer d'un zèle continuel pour la détruire, ils manquent à ce qu'ils doivent et à ce que Dieu demande d'eux dans leur condition. Car premièrement tout ce monde, selon saint Jean (*I Joan.* v, 19), est dans une malignité vicieuse, qui doit être abolie, à cause du tort et de l'injure qu'elle fait à Dieu. Or, c'est à quoi doivent travailler les prêtres, qui ont les intérêts de Dieu entre leurs mains, et dont l'obligation particulière est de défendre sa gloire.

De plus, toutes les créatures, avant le péché, étaient comme des miroirs de la beauté de Dieu qui le faisaient aimer ; mais maintenant, comme elles attirent à elles toutes les personnes qui les regardent, elles les retirent insensiblement de Dieu. Dieu, autrefois caché en elles, se manifestait aux âmes pures et innocentes, et ainsi il était aimé dans toutes les créatures ; mais présentement, comme il n'y paraît presque plus, leur beauté particulière charme les hommes ; en sorte que, s'ils n'ont recours à la foi et ne se servent d'elles dans les rencontres, ils y demeurent misérablement attachés. Si bien que, depuis la perte de l'innocence, elles sont très-malignes, et servent d'autant d'occasions aux hommes d'offenser Dieu, qu'elles étaient utiles autrefois à le faire servir. Car, comme depuis qu'elles ont été des instruments pour le péché, elles ont été comprises dans la malédiction d'Adam, qui s'en était servi pour son crime, elles ont aussi encouru la haine et la malédiction de Dieu. De sorte qu'elles trempent avec Adam dans sa malignité, qui est présentement contagieuse et qui blesse tous ceux qui s'en approchent ; à moins que la vertu, la grâce et la puissance de Notre-Seigneur ne les mette à couvert de sa malice. Cette vue doit encore donner aux prêtres bien de la haine contre le monde, qui perd ainsi les âmes ; et ils doivent avoir un grand zèle pour le détruire,

Digitized by Google

afin d'ôter aux pécheurs cette occasion presque inévitable de leur ruine.

Ajoutez à cela que, depuis le péché, qui a rendu Adam avec tout ce qui était de son domaine, tributaire du diable, le démon, comme prince de ce siècle, usait de toute la créature selon ses desseins, qui sont d'offenser Dieu. Ainsi, tout le monde était devenu comme un instrument de sa malice : *Totus mundus sub maligno positus est* (*Joan.* v, 19), porte la version grecque. Tout le monde est dans la sujétion et sous la domination du diable, et participe tout à sa malice. Et c'est ce qui doit allumer le zèle des saints prêtres contre le monde, puisqu'ils sont établis pour détruire le règne de ce malheureux prince et pour rétablir celui de Jésus-Christ.

Enfin le monde, qui est l'assemblée des méchants, et qui fait profession de suivre les lois du diable, qui sont la superbe, l'avarice et le plaisir, qu'il suggère perpétuellement à ses suppôts (ce qui fait que tout le monde est en péché), doit être absolument en horreur aux ministres de Dieu et à ses serviteurs; et ils doivent avoir le zèle de l'anéantir et de le consommer au moins en sa malice et en ses mauvaises mœurs, en attendant le jour du jugement, auquel, étant revêtus du zèle et de la force de Jésus-Christ même, ils mettront avec lui le feu au monde et le consommeront, pour en faire un sacrifice parfait à la gloire de Dieu.

Jésus-Christ, comme prêtre, fera ce sacrifice glorieux, et tous les prêtres qui ne font qu'un avec lui entreront en part de cette auguste fonction, en récompense du zèle qu'ils auront eu pendant leur vie, pour le détruire en ses maximes et en ses mœurs. Car ceux qui par leurs mœurs auront condamné celles du monde, ceux qui l'auront jugé digne de mépris et de condamnation, ceux qui l'auront quitté et s'en seront séparés comme d'un excommunié, auront pour récompense le droit de le juger avec Notre-Seigneur.

Ainsi les prêtres qui auront eu le zèle de sacrifier le monde à Dieu y mettront le feu avec Jésus-Christ prêtre. Et ce zèle ardent pour les intérêts de Dieu, ce zèle brûlant et consumant tout ce qui s'oppose à sa gloire, est ce que demande la religion du prêtre et le véritable esprit du sacerdoce

Le zèle d'un prêtre doit être comme celui de saint Michel, qui renversa ses frères rebelles, servant de glaive entre les mains de Dieu, pour en faire des victimes éternelles dans le feu de l'enfer. Il faut qu'un prêtre soit ainsi tout de feu, pour détruire le péché et tout ce qui s'oppose à Dieu; et son zèle, comme religieux de Dieu, désireux de lui sacrifier toutes choses, et de l'honorer en toutes manières, doit s'étendre jusqu'à se séparer et se priver des choses du monde les plus innocentes, pour témoigner l'estime qu'il fait de la beauté et de la grandeur de Dieu, après laquelle seule il soupire, et qui seule le peut contenter. Il doit même travailler à ce que rien ne détourne sa vue de cet aimable objet, disant à tout le monde, comme saint Michel : *Quis ut Deus?* « *Qui est semblable à Dieu?* » Qu'est-ce qui lui peut être comparé? qui est-ce qui mérite d'être vu et d'être regardé? Rien n'est capable de détourner mes yeux de dessus sa grandeur. Hélas! mon Dieu, que tout périsse pour moi, que rien ne se présente à moi, que tout meure pour moi et que tout s'anéantisse. Car, ô mon Dieu, rien ne peut être supportable auprès de vous; vous êtes toutes choses, mais sans imperfection, sans déchet et sans corruption; vous êtes éternel, immense, infini; vous êtes adorable par tout vous-même; vous êtes Dieu en tout vous-même; il n'y a rien d'imparfait en vous. Hé plût à Dieu, mon créateur, que vous puissiez être connu et regardé au lieu de ces fantômes et de ces impertinences qui amusent le monde! A quoi s'arrête-t-on? A un masque ridé qui couvre mille ordures. A quoi s'amuse-t-on? A contempler du vent et un peu de fumée. Mon Dieu, vous êtes éternel, impérissable, interminable. Eh quoi, mon Dieu! dans peu de temps je verrai tout ce que maintenant on adore réduit à une poignée de cendres, je verrai tout en feu et je m'amuserai à tout cela? Hélas! non, mon Dieu, j'aime bien mieux m'attacher à vous, ô adorable sacrificateur de tout le monde! Rien de ces choses ne subsistera avec vous. Vous êtes l'unique objet de mon adoration, et je veux que tout le monde le confesse. Oui, je veux que toute la créature avoue qu'elle n'est rien auprès de vous, et qu'elle doit être détruite à votre gloire. Rien ne mérite d'être auprès de votre être, et tout se doit confondre auprès de vous. Oh! s'il ne tenait qu'à moi, que je réduirais de bon cœur tout en cendre, afin de suppléer au devoir et à la religion de tout le monde! Oh! que je serais heureux si je voyais que tout fût consommé pour votre gloire; si je voyais un feu universel qui publiât que rien ne doit être que vous! Oh! que ces flammes me plairaient, et que leur activité dévorante me serait agréable! Que ces louanges me seraient douces, et que ce sacrifice consolerait une âme religieuse et qui porte le respect et l'honneur qu'elle doit à la majesté infinie de Dieu!

Ce sera là le contentement de tous les saints au jour du jugement. Ils verront avec joie le feu qui brûlera le monde et qui vengera les offenses de Dieu, et ils seront ravis de voir encore paraître dans ce grand embrasement la vanité des créatures et la solidité, la fermeté, l'immutabilité, l'éternité de Dieu, devant lequel rien n'est digne de subsister. Oh! que ce grand jour sera odieux à toutes ces pauvres âmes abusées, qui aiment la vanité et qui cherchent le mensonge! Mais qu'il sera agréable à celles qui sont désireuses de la gloire de Dieu, et surtout aux saints prêtres qui sont tous remplis de son culte et de sa religion! C'est là l'esprit dans lequel nous devons vivre.

Mais en attendant ce dernier sacrifice et cette entière consommation de toutes choses, ne laissez passer aucun jour sans lui

Digitized by Google

sacrifier en esprit tout le monde avec vous, afin d'être digne de lui sacrifier son Fils. Je vous conseille de lui en bien demander la grâce et de lui faire de cœur tous les matins cette protestation : O mon Dieu, si je vous sacrifie tous les jours votre Fils, comment ferais-je difficulté de vous sacrifier tout le monde? Si je vous sacrifie celui qui a fait tout le monde, et qui vaut mieux lui seul que tout le monde ensemble, comment pourrai-je refuser de vous sacrifier ce qui est dans le monde? Non, mon Dieu, que je ne sois pas si misérable que de rien retenir. Je veux vous sacrifier toutes choses sans m'excepter moi-même. Que je sois tout entier sacrifié et entièrement consommé à votre gloire. Qu'il n'y ait rien de moi qui ne vous soit consacré et dédié, qui ne soit immolé et consommé pour vous. Et parce que j'espère, par votre pure miséricorde et par la bonté de votre Fils, qu'un jour je serai consommé dans votre sein, je me console en mon attente, désirant cependant, ô mon aimable Tout, que votre amour et votre charité consomment l'impureté qui règne en moi, et me fassent, en attendant l'éternité, une hostie consommée, une hostie de louange à votre gloire. Ainsi soit-il. Voilà le véritable esprit du sacerdoce, et la grande disposition où vous devez être continuellement comme prêtre.

Jésus-Christ, en qualité de souverain prêtre, et de prêtre parfaitement religieux, devait offrir à son Père toutes les victimes les plus parfaites de la terre; et, après lui avoir sacrifié en esprit tout le monde, comme un jour il le sacrifiera en effet, le consommant par sa justice, ne trouvant point dans toutes les créatures de quoi se contenter et ne pouvant se satisfaire, s'il ne venait à se sacrifier soi-même, il le fait une fois sur la croix, et il continue tous les jours au très-saint Sacrement, où il est hostie et prêtre tout ensemble. Ainsi tout prêtre, pour être prêtre en perfection, et pour porter sa religion jusqu'au point que son état demande, doit être lui-même hostie de Dieu, à cause du grand zèle qu'il doit avoir de sacrifier tout à Dieu. De sorte qu'après avoir tout sacrifié, se trouvant encore de reste, il doit lui-même se sacrifier et se faire victime de Dieu, afin qu'en s'immolant de la sorte, il soit hostie et prêtre tout ensemble. La religion du prêtre n'est point effective, si elle ne produit cet effet; et c'est une chose pitoyable, que de voir un prêtre qui ne soit point encore mort intérieurement à toutes choses et à soi-même.

LETTRE CXCVII.

Que les prêtres doivent faire pénitence pour les pécheurs, et prier pour tout le monde.

La personne dont vous m'écrivez travaille assurément beaucoup, et on m'en a rapporté plusieurs choses qui m'ont édifié. Mais je crains, au milieu de tous ses emplois, qu'il ne néglige ses exercices de pénitence et qu'il ne s'applique pas assez à l'oraison. Ce sont deux choses d'une grande importance, et dont vous le devez avertir. Insinuez-lui que les prêtres sont les serviteurs de l'Eglise, et qu'en cette qualité ils doivent tellement avoir embrassé ses intérêts, qu'ils se regardent chargés par office de faire pénitence pour tous ses enfants et de porter sur eux les effets de la haine de Dieu contre les pécheurs. C'est assez d'être prêtre pour être chargé des péchés du monde, et pour être obligé de souffrir pour tous, sans en avoir commis aucun en sa personne. Ainsi pour saint que soit ce bon ecclésiastique, il doit se considérer devant Dieu comme tenant la place d'une infinité de pauvres criminels, pour qui il doit pleurer, gémir incessamment et s'affliger toute sa vie.

Il n'en est pas de la nouvelle loi comme de l'ancienne. Dans celle-ci, les prêtres étaient obligés d'offrir premièrement des sacrifices pour leurs péchés et puis pour ceux du peuple : *Prius pro suis delictis*, dit saint Paul (*Hebr.* VII, 27), *deinde pro populi*. Mais dans la nouvelle, où les prêtres sont prêtres en Notre-Seigneur, qui a été déclaré prêtre selon l'ordre de Melchisédech en sa divine résurrection, c'est-à-dire lorsqu'il n'avait plus rien de l'apparence du péché, ils doivent être si saints et dans un état de grâce si élevé, qu'ils n'aient plus à satisfaire pour eux, mais seulement pour les autres. C'est pourquoi si le prêtre, avant que d'être engagé dans les ordres sacrés, avait offensé Dieu, il faudrait qu'il y eût pleinement satisfait. Premièrement, afin d'être par là mieux disposé à embrasser la pénitence générale de l'Eglise; secondement, afin d'avoir un accès libre et facile auprès de Dieu, et pouvoir intercéder plus efficacement pour les peuples; troisièmement, pour être admis à faire pénitence pour les pécheurs, qui est la vocation des âmes les plus pures et les plus saintes de l'Eglise. Car Dieu n'afflige point des âmes et ne les prend point pour victimes des pécheurs, qu'elles ne lui soient bien agréables, et même plus agréables que celles pour qui elles font pénitence, afin de pouvoir prendre son plaisir et trouver sa satisfaction dans leurs personnes.

Mais quand un prêtre n'aurait jamais offensé Dieu, comme il est chargé par son ministère des péchés de tous, il doit être aussi avec Notre-Seigneur victime pour les péchés de tous. Ainsi il faut qu'il soit préparé à toutes sortes de persécutions et de supplices : il faut qu'il soit exposé à toutes les pauvretés, les humiliations et les mépris : il faut qu'il soit disposé à porter toutes les hontes, toutes les confusions, en un mot toutes les peines que tous les hommes ensemble méritent pour leurs péchés. Voyez par là jusqu'à quel excès et à quelle extrémité doit monter la pénitence d'un prêtre.

Il faut qu'il soit un abîme de patience, d'humilité, de mortification, de pauvreté pour souffrir tout ce qu'il plaira à Dieu d'exercer sur lui de plus violent et de plus rigoureux. Et il faut que, pour satisfaire à une vocation si sublime, il soit tellement perdu en Notre-Seigneur, et s' entièrement péné-

Digitized by Google

tré de lui, qu'il ne se lasse point de souffrir toute sa vie. Excitez-le donc autant que vous pourrez à entrer dans cet esprit. Et si son corps ne peut pas porter autant de pénitence extérieure qu'il serait à désirer, que son cœur soit toujours rempli de pénitence intérieure; c'est-à-dire, d'humiliation, de contrition, et de désir d'une satisfaction aussi étendue qu'il plaira à Notre-Seigneur la lui faire accomplir.

Pour l'esprit de prière et de religion, il doit être aussi universel et général en lui que l'esprit de pénitence. Car il faut qu'un prêtre prie pour tout le monde. Il faut qu'il ait un cœur aussi large et aussi ouvert que l'Eglise, en sorte que l'esprit de Dieu s'explique et se dilate en lui autant qu'il serait dans toute l'Eglise ensemble et dans tous les peuples. Car il est substitué auprès de Dieu pour tous, et il doit le prier, le louer, l'honorer pour tous: il doit lui rendre ses devoirs au nom de tous. C'est pourquoi il est obligé de vaquer à la prière avec plus d'assiduité, d'ardeur, de pureté, de confiance et de zèle, que tout le peuple ensemble, etc.

LETTRE CXCVIII.

Il console une bonne âme qui ne trouvait plus de goût dans l'oraison, ni de consolation dans le service de Dieu.

Ne vous affligez point de votre état. Notre-Seigneur a retiré de vous sa présence sensible, parce que vous vous attachiez trop à ses caresses: mais il ne laisse pas de demeurer au fond de votre âme, où, retiré en sa sainteté, il veut que vous alliez à lui au-dessus de tout sentiment. C'est ainsi qu'il épure ses amantes, et qu'il les met en état de ne plus s'attacher qu'à lui seul. L'âme, élevée et soutenue par l'esprit, ne doit plus s'amuser à ces douceurs. Il ne faut plus qu'elle cherche ces tendresses, et il faut qu'elle se dégage tellement de toutes ces choses sensibles et grossières qui affaiblissent l'esprit et amollissent l'âme, qu'elle en porte avec amour la privation.

Dieu est comme une nourrice à l'égard de ses enfants, et il les traite aussi de même que les nourrices traitent leurs petits nourrissons, qu'elles caressent et qu'elles amadouent. Il donne aux petits du lait, et souvent il leur continue cette nourriture par ses caresses et ses tendresses, à cause de leur infirmité, qui leur fait aimer et rechercher ces délicatesses; au lieu de souffrir d'en être sevrés dans le temps où Dieu, désirant de les fortifier en esprit, les voudrait rendre des hommes forts, robustes et capables de le servir.

Les tendresses de Dieu où celles du prochain ne sont bonnes qu'aux enfants, à cause qu'ils sont faibles. L'estomac des hommes se gâte souvent avec le lait, ne trouvant pas de quoi se pouvoir soutenir. Les enfants au contraire ne peuvent porter la force d'une solide nourriture. Ainsi il faut que les uns et les autres se laissent traiter par la main de Dieu, et qu'ils souffrent d'être délaissés et sevrés des caresses et des grâces sensibles, lorsque sa sagesse l'ordonne: autrement il arriverait ce malheur qui est dépeint en l'Ecriture: *Puer centum annorum morietur.* (*Isa.* LXV, 20.) Souvent on est enfant à cent ans; c'est-à-dire que Jésus-Christ n'a souvent qu'un an de vie dans une âme qui a vieilli à son divin service: ce qui est un monstre en la grâce, et ce qui blesse infiniment Notre-Seigneur, qui voudrait avoir fait son progrès à proportion de sa résidence dans une âme, et être dans l'âge parfait, selon le temps qu'il a vécu dans un cœur. C'est ce qui vous doit donner bien de la confusion devant Dieu, de voir combien il y a qu'il vous a attiré à son service, et la peine que vous avez encore en ses soustractions.

LETTRE CXCIX.

Que la voie de la foi doit être préférée à celle des goûts et des sentiments.

Je vous supplie d'agir selon les principes que je tâchai de vous imprimer avant que de partir. Je me doutais bien de ce qui arriverait après les premiers attraits et sentiments dont vous avez été occupée. Il faut servir Notre-Seigneur en foi, et ne dépendre que d'elle en vos dévotions. Car Dieu nous donne la foi comme la lumière qui nous doit conduire sur la terre, et qui ne manque jamais à ceux qui la désirent. Elle n'est pas de la nature des grâces sensibles, et des autres lumières qui lui sont soumises, lesquelles ne sont pas toujours présentes, mais s'évanouissent souvent quand on les cherche.

La foi n'a pas beaucoup d'attraits qui flattent et délicatent l'âme, de peur que l'âme ne s'y amuse, au lieu de s'attacher uniquement à Notre-Seigneur. Mais les sentiments se font goûter et rechercher pour leur propre agrément, et s'attachent ainsi l'âme au lieu de la porter à Dieu.

Reconnaissez-donc la bonté de notre divin Maître, qui vous dégage de cette vie impure, pour vous avoir à lui dans une plus grande sainteté. Soyez-lui d'autant plus fidèle, qu'il a plus de soin de vous; et redoublez vos vœux, puisqu'il redouble ses bontés. Ne croyez pas que vos actions agréent moins à Dieu, pour être faites en cette simplicité, et qu'elles soient moins ferventes, pour être plus dénuées de sensibilité: non. Un acte fait par la foi toute seule est plus fort de beaucoup, et plaît bien plus aux yeux de votre Dieu, qui est esprit, que ce mélange de sentiments grossiers et imparfaits.

Soyez ponctuelle à vos règles, et les suivez comme la voix de votre époux, auquel la foi vous apprend qu'il faut obéir. Offrez-vous à lui mille et mille fois le jour, pour être ce qu'il voudra. Je souhaiterais, si c'était son bon plaisir, d'être maintenant auprès de vous pour vous aider. Mais quoi, si le Ciel veut vous attirer dans la simplicité et la pureté de la foi, il faut se rendre à lui, et marcher par cette sainte voie, qui est la plus sûre de toutes. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous y sanctifie, comme une autre Madeleine. Il y aura demain un an que le Ciel vous délivra de vos chaînes. Je serai, s'il

Digitized by Google

plaît à Dieu, fidèle à en remercier Notre-Seigneur, et le prierai qu'il vous dégage encore de mille petites choses, qui empêchent votre parfaite union avec Dieu. Soyons fidèles à ne rien souffrir où notre cœur s'attache, soit de spirituel ou de corporel. Que rien n'entre en votre âme pour vous servir de complaisance, que Jésus votre amour très-unique.

LETTRE CC.

Il instruit une princesse de l'usage qu'elle doit faire de la grandeur, et de la manière dont elle doit vivre dans sa condition.

Rien n'a de vie, soit dans le monde de la nature, soit dans celui de la grâce, qui est la sainte Eglise, sans le fond de l'esprit; et d'autant plus que les choses sont élevées en l'un et l'autre monde, d'autant plus leur vie est-elle parfaite et leur esprit éminent. De là vient, Madame, que votre obligation est plus grande de vous instruire de la pureté de vos voies et de la sainteté de votre esprit, lequel est d'autant moins connu dans le siècle, qu'il se trouve peu de personnes de notre état qui travaillent à en donner la lumière, et moins encore dans le vôtre, qui étudient leur vocation en Dieu, et qui pensent à entrer dans l'esprit de la grâce de cette condition. Je ne puis pas, Madame, vous céler ce que j'en vois, ni vous cacher les dispositions intérieures et la conduite de sainteté que Dieu demande de votre âme; car outre mes obligations générales, vous étant donné de Dieu en la manière que je le suis, je dois vous en montrer les ouvertures, et vous exposer les moyens faciles pour y entrer.

Il y a bien longtemps que Dieu vous a préparée à ce qu'il vous demande maintenant, et plus j'étudie ses voies sur vous, plus j'aperçois de grâces singulières qui marquent le dessein qu'il a de vous sanctifier. C'est pour cela, Madame, qu'il a pris tant de soin de mettre en vous, pour le fondement de son œuvre, des qualités si sortables à votre condition, qu'il vous a donné des dispositions intérieures si propres à la vertu et à la grâce, et que, par-dessus tout cela, il a fait paraître des protections si extraordinaires, dont il a conservé votre personne à la face de tout le monde, qu'il a montré sensiblement par ces marques qu'il vous désirait comme un flambeau de piété dans votre condition, et qu'il voulait faire voir en votre personne quelle est la vocation et l'esprit d'une princesse chrétienne,

C'est même dans cette vue que cette bonté divine, et cette adorable sagesse qui conduit son ouvrage avec tant de douceur et de suavité, vous avait autrefois appelée dans un pays étranger, pour y voir le modèle de la sainteté qu'il désirait montrer par vous en ce royaume. Et dans cette retraite il vous a fait étudier une leçon admirable dans la conduite d'une femme, sanctifiant sa qualité d'archiduchesse, laquelle il fait revivre en votre personne afin de sanctifier en vous la grandeur de princesse; c'est à quoi j'ai cru que pourraient servir les vues que Notre-Seigneur me donne, et que je prends la liberté de vous envoyer rédigées par écrit, selon votre désir.

Instruction sur la grandeur en général.

Comme Notre-Seigneur est venu au monde, non pas pour détruire l'œuvre de Dieu son Père, mais pour le rétablir en sainteté, et qu'il a trouvé les princes et les grands de la terre comme des restes de son éclat et de la majesté qu'il avait établie en Adam devant le chaos du péché, au lieu de les abolir, il prétend de les sanctifier, et de les remplir de lui, pour paraître sous eux dans la splendeur de ses voies divines

Souvenez-vous, Madame, que Dieu avait fait le premier homme dans le paradis terrestre, pour représenter la grandeur de sa gloire, et pour recevoir en lui les devoirs de toutes les créatures. Car toutes, en obéissant à Adam, faisaient hommage au Créateur, et en servant à l'homme elles servaient en même temps à Dieu qui habitait en lui.

Notre-Seigneur, venant au monde, a voulu sanctifier ce saint état et réparer la ruine où il était tombé; et comme Adam, déchu de sa grandeur par le péché, a été réduit à un état de servitude et de misère extrême, le commun des hommes a hérité de cette condition, et vit, comme l'on voit, d'une façon digne de pitié et de compassion, et les grands, au contraire, conservent quelque chose de sa splendeur divine.

C'est pourquoi Dieu le Père, qui veut réparer tout état en son Fils Jésus-Christ, rétablit en quelque sorte Adam dans sa première grandeur quand il sanctifie les grands, et même il paraît sous eux dans une majesté plus grande que sous Adam, puisqu'il paraît en celle de son Fils ressuscité, qu'il tient présent au monde sous les princes et les rois, ne s'étant montré jusque là que sous une copie légère de sa beauté.

Dieu, au contraire, a voulu sanctifier l'état de la misère et la conduite de pénitence, quand il a fait paraître son Fils sous l'infirmité de la chair semblable à celle d'Adam, pécheur, rempli de douleur et d'opprobre, déchu de la splendeur de Dieu et de la grâce de l'innocence.

Par là on voit que tout état est sanctifié en Jésus-Christ, soit celui de la gloire, soit celui de l'opprobre; celui de la puissance et celui de l'infirmité; celui des grands et celui des petits; celui des riches et celui des pauvres. Ainsi, il ne faut regarder que notre vocation et nous y sanctifier, entrant dans l'esprit et dans la grâce que Jésus-Christ nous a acquise et laissée pour cela sur la terre. Et bien loin que je croie que l'état des grands soit un état d'abomination, je le regarde comme un état de sainteté admirable, et sur lequel Dieu a toujours des desseins éminents.

Il est vrai qu'autrefois la reine Esther, en prenant un diadème sur sa tête, et s'adressant à Dieu comme au cher témoin de son cœur, lui disait qu'elle avait en horreur et en abomination ce signe de superbe, à cause

Digitized by Google

des malheureux effets qu'il causait dans le siècle, servant à faire tous les jours de fausses divinités, qui, se mettant à la place du vrai Dieu, reçoivent pour eux les respects et les hommages des créatures, sans les rapporter à celui dont ils tiennent la place.

En ce sens la condition des grands est à la vérité une abomination; et c'est dans cette vue qu'Esther parlait de sa couronne, comme étant une même chose avec celle d'Assuérus, roi païen, qui tenait la place d'une idole dans le temple du monde.

C'est pourquoi on peut avoir aversion en général de la grandeur, à cause du mésusage que l'on en fait; mais pour le fond de son institution, qui est divine, et surtout étant réparée en Jésus-Christ, et sanctifiée en la grâce de sa résurrection, je ne trouve rien de plus beau, de plus aimable, ni de plus saint. Et comme les Chrétiens, en la présence des grands, doivent toujours contempler par les yeux de la foi la grandeur et la royauté de Jésus-Christ, qui, éclatant en leurs personnes, doit attirer nos hommages et notre amour: aussi les grands doivent de leur part être revêtus de sainteté, de douceur, de bonté, et de toutes les perfections de Dieu même, dont ils doivent exprimer les grandeurs par leur état.

Usage de la qualité et de l'état de princesse.

Pour entendre votre vocation, Madame, et pour vous conduire avec esprit dans votre condition, il faut que vous sachiez que, quoique vous ne soyez rien en vous et par vous-même, vous êtes pourtant sur la terre une participation de la Divinité, qui veut être en vous et sous vous, pour paraître en sa majesté aux yeux du monde, qui, souvent étant mort dans la foi, se doit réveiller dans le souvenir de sa grandeur par l'aspect des créatures.

Souvenez-vous donc que Dieu voulant paraître en vous dans l'éclat de sa majesté, il y veut recevoir mille devoirs des créatures qui vous honorent tous les jours, et qui viennent à vous, soit par amour, ou par devoir, sans savoir ce qu'ils font dans les desseins de Dieu. Sa majesté est en vous, et prend plaisir d'y habiter, non-seulement pour y paraître, mais pour y recevoir et pour y donner beaucoup. Pour cela, Madame, je vous supplie de ne vouloir jamais rien recevoir qu'au nom de Dieu, et pour Dieu, que vous représentez, et de vouloir, au contraire, que tout passe à lui, et que rien du tout ne demeure à vous.

L'image dans le temple ne reçoit rien pour elle-même, mais seulement pour Dieu qu'elle figure, et le dessein de la religion est que tout passe à lui. Ainsi en doit-il être des honneurs qu'on vous fait: Dieu prétend les recevoir pour soi sous votre personne, puisque vous êtes son image. Faites-en de même lorsque vous donnez quelque chose, Ne désirez point qu'on vous regarde dans vos présents, mais souhaitez que Dieu seul vivant en vous en charité, en puissance et en libéralité, soit reconnu comme l'origine de vos dons et comme la source des bontés que vous exercez tous les jours. Ainsi, Dieu fait souvent des miracles par les images; et quoiqu'il communique sous elles plusieurs dons dans nos temples, elles ne prétendent pas qu'on leur en ait la moindre obligation, elles veulent au contraire qu'on reconnaisse et qu'on adore la puissance et la bonté de Dieu, qui fait le bien sous elles, s'estimant trop heureuses, au lieu d'avoir été brûlées comme un bois commun, ou appliquées à quelque usage séculier et profane, d'être élevées à cet honneur et à cette dignité, d'être les instruments par qui Dieu fait ses merveilles.

Tenez-vous donc toujours, Madame, tellement retirée en Dieu, que le fond de sa majesté soit parfaitement établi en vous. Vous aurez cet avantage par-dessus les images ordinaires, qu'étant vivante et animée de la grandeur de Dieu que vous représentez, vous opérerez en sainteté, et porterez partout la véritable majesté de Dieu même avec sa figure. Malheur aux images et aux figures qui, remplies des images opposées à leurs grâces, n'ont point en elles l'esprit qu'elles promettent. Vous êtes établie en terre pour être un pur éclat, et comme un sacrement de la majesté de Dieu, qui veut opérer grâce dans le monde par vous. Que serait-ce si vous n'en aviez que la figure, et qu'au dedans vous ne fussiez pas animée de sa sainteté?

Cette grandeur extérieure et cet éclat ne vous serait qu'un sujet de condamnation, si vous n'aviez pas le fond de l'esprit, et la sublimité de la grâce qui doit répondre à votre état? Portez au dedans ce que vous représentez au dehors, et souvenez-vous que, comme dans la cour de Dieu il y a des esprits, nommés principautés, qui sont des lustres des plus beaux qui éclatent au ciel, qui sont les princes de cette cour, et les copies vivantes de la principauté de Dieu remplies de sa puissance et de sa majesté, vous devez aussi exprimer cette même majesté sur la terre et dans la cour du monde, qui est, malgré son mésusage, un extérieur apparent de la splendeur de Dieu, où tous les courtisans devraient être des anges; les princes, des principautés; les rois, des dieux vivants en la splendeur de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai roi de la gloire. C'est encore pour cela que Dieu permet qu'on vous donne le nom d'altesse, qui, aux yeux des hommes, exprime votre grandeur extérieure, mais qui, dans le dessein de Dieu, doit marquer l'éminence de votre esprit, l'élévation spirituelle de votre âme, et la hauteur de sainteté que Dieu a préparée à votre condition.

Toutes les fois donc, Madame, qu'on vous traitera d'altesse, confondez-vous de vous voir dans une bassesse si éloignée de la sublime vocation où vous êtes appelée, et où la fidélité à votre grâce vous devrait avoir portée. Anéantissez-vous devant Dieu toutes les fois qu'on vous élèvera, vous souvenant des sentiments intérieurs de la très-sainte Vierge, qui, saluée pour Reine du ciel et

Digitized by Google

pour la Mère de Dieu, n'eut pour toute réponse que ce seul sentiment : *Ecce ancilla Domini ; « Voici la servante du Seigneur. »* (*Luc.* I, 38) C'est par la voie de cette humiliation intérieure que Dieu établira votre âme dans une élévation de sainteté très-éminente.

De l'esprit d'anéantissement dans l'exercice des vertus.

Plus vous êtes élevée par votre condition, plus vous devez, comme la sainte Vierge, vous abaisser par la disposition de votre cœur et par les sentiments de votre âme. La chair se glorifie et se complaît en son élévation ; mais l'esprit de la grâce donne bien d'autres mouvements : car il porte à s'abaisser intérieurement, et à se reconnaître devant Dieu mille fois plus vil, plus abject et plus misérable, au milieu de toutes les grandeurs, que les pauvres les plus abandonnés et les plus dignes de compassion, ne le sont devant le monde au milieu de leurs délaissements. Ainsi votre occupation ordinaire doit être de vous tenir incessamment humiliée devant Dieu, et de ne point perdre la vue de vos misères et de votre néant, ne vous laissant point éblouir par l'éclat qui vous environne, ni par tous les devoirs que l'on vous rend. Il faut dans votre oraison que vous vous regardiez comme une pauvre créature qui doit s'anéantir en Notre-Seigneur, afin que, perdant en lui votre être impur et maudit, vous puissiez revivre dans un nouvel être en Jésus-Christ.

Il faut que vous vous voyiez si imparfaite et si chétive, que, bien loin de vous estimer digne de demander et d'obtenir des faveurs de Dieu, ou même de pouvoir subsister en sa sainte présence, vous ne vous voyiez en état que d'en être rebutée, en sorte que votre unique recours soit à Jésus-Christ, pour vous cacher en lui, et pour vous présenter au Père éternel revêtue de lui, et comme un autre lui-même ; voulant abaisser à ses pieds toutes vos grandeurs, perdre en lui votre propre être, et sacrifier à sa gloire tout ce que vous êtes.

C'est à cela que doit aboutir votre oraison, et à quoi vous devez tendre dans tous vos exercices. C'est là le caractère de toutes les vertus chrétiennes, de travailler à l'anéantissement de la créature en ce qu'elle a de propre, pour y établir Jésus-Christ. C'est à quoi doivent aussi aboutir ces mouvements de pénitence que Dieu vous donne si souvent, vous voyant si misérable, que d'avoir offensé sa majesté. Vous devez reconnaître que vous êtes indigne de subsister et de vivre, et qu'il faut vous anéantir devant sa sainteté, protestant qu'il n'est pas juste que rien de ce qui a offensé Dieu vive ni subsiste, et vous condamnant ainsi vous-même à la mort et à l'anéantissement. C'est de la sorte qu'une âme vraiment pénitente satisfait à sa douleur, qui ne peut être contente que par sa propre destruction. Une âme vraiment craintive et amante de Dieu ne peut se contenter de moins. Il faut donc, ô grand Tout, que vous détruisiez tout cet être : il faut que vous l'anéantissiez : car je ne puis plus souffrir qu'il vive devant vous ; je ne puis plus souffrir qu'il y ait rien dans l'être, qui vous ait offensé. Et c'est peut-être le sens des paroles de ce grand saint Ignace, martyr, qui disait : « Je commencerai alors à être disciple de Jésus-Christ, quand on ne verra plus rien de moi sur la terre, et que je serai tout anéanti et consommé pour Dieu. » C'est à quoi aboutit l'esprit du Chrétien. Il porte à se rendre victime du grand Dieu : il tend à l'anéantissement total de notre propre être qui est opéré par mille devoirs de religion qui se terminent tous au sacrifice.

La religion nous porte à reconnaître Dieu pour ses bienfaits, et à le remercier de ses grâces : mais elle porte encore la créature à s'anéantir et à se sacrifier pour Dieu. Car elle n'a aucun don, pendant toute sa vie, dont elle ne soit redevable à son Dieu. Si bien que la grâce de le remercier de ses bienfaits étant encore un nouveau don, qui est même accompagné de mille autres qui l'environnent, en ce même moment, la créature, toute confuse de ses biens, est obligée de protester à Dieu qu'elle ne peut jamais lui satisfaire, qu'elle ne peut trouver aucun moment qui ne la surcharge d'obligations ; et que, plus elle s'emploie à lui satisfaire par ses remercîments, plus elle demeure engagée à reconnaître ses bontés. C'est pourquoi, dans l'impuissance de contenter son désir, elle voit qu'il vaut mieux qu'elle s'anéantisse que de prétendre de répondre à toutes ses obligations.

Mais comme Notre-Seigneur est venu pour récapituler toutes choses, et réparer en lui tout ce qu'il fallait détruire, soit par justice, soit par devoir et obligation de religion, il faut se donner à Notre-Seigneur pour s'anéantir en lui, et se perdre en soi-même, afin de recouvrer en ce divin Sauveur une nouvelle substance qui puisse contenter Dieu, et une nouvelle vie en échange de celle que nous voulons perdre à la gloire de son Père. C'est dans cet esprit d'amour et de religion, dont vous devez être animée, que vous devez dire souvent à Dieu : Mon tout, et mon amour, consommez en vous toute la créature ; car rien ne mérite de subsister que vous. Détruisez, je vous supplie, ce vieil homme, et cette vieille créature qui m'est insupportable. Anéantissez en vous et par vous tout ce qui peut en moi déplaire à votre Père. C'est de la sorte, ô mon Jésus, que je désire si absolument être détruite, que je regarde ma destruction comme mon bonheur, et que je prétends trouver en elle le comble de ma joie.

De l'usage du deuil.

Le deuil des Chrétiens est institué par la conduite du Saint-Esprit dans l'Eglise : et par l'ordre de ce même Esprit il passe de l'Eglise dans les maisons des fidèles, qui doivent être ses oratoires et ses temples particuliers.

Digitized by Google

Le dessein de Dieu dans le deuil est d'obliger les Chrétiens à la pénitence, et de leur conserver le souvenir du jugement que Dieu a exercé sur la famille, qui s'est vue frappée, en la personne du défunt, d'un coup de sa justice punissant le péché. L'arrêt de mort fut prononcé contre Adam révolté, chef de la famille des pécheurs, qui en lui ont été condamnés au même châtiment, et cet arrêt s'exécute au moment que Dieu prive quelqu'un de la vie.

Le coup de tonnerre laisse une noirceur funeste, qui fait ressouvenir les hommes du désordre qu'il a fait. Le deuil de même renouvelle à la famille la mémoire du coup sévère de la justice de Dieu sur elle, qui l'oblige à trembler, dans l'assurance que cette même condamnation s'accomplira sur ceux qui restent, qui doivent en esprit se soumettre et se préparer à subir la rigueur de ses jugements. Cette sentence, dont l'exécution sur nous est différée seulement pour un temps, aura son effet au moment que la justice de Dieu nous ôtera la vie, que nous ne méritons pas d'avoir, à cause du mésusage que nous en faisons. Car il est vrai que, pour les péchés que nous commettons continuellement, nous devrions mille fois en être privés, sans la mort du Fils de Dieu, qui nous en conserve l'usage, en attendant notre conversion et notre pénitence.

Tous les fidèles sont les membres les uns des autres. C'est pourquoi, quand leurs propres péchés ne les obligeraient pas à faire pénitence, ceux de leurs frères, auxquels ils participent, comme faisant tous un même corps, exigent cela d'eux. Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa sainte Mère, Jérémie et saint Jean, n'étaient point obligés de faire pénitence pour leurs propres péchés : et néanmoins, parce qu'ils étaient dans l'Eglise, qui est un corps affligé de péchés, ils en ont senti la douleur et porté la pénitence; de même qu'un membre sain, dans un corps malade, est saigné, affligé, et tourmenté, à cause de la maladie des autres membres incommodés.

C'est pour cela, Madame, que vous êtes environnée de votre mante, et de ce voile qui, s'étendant et s'élargissant plus que vous-même, vous fait connaître qu'outre la pénitence que vous devez faire pour vous, vous la devez encore faire pour autrui, pleurant non-seulement pour vos péchés, mais encore pour ceux des autres.

Cette grande queue que vous traînez fait voir que vous pleurez les désordres de ceux qui vous ont précédée, et qui, étant puissants dans le monde, ont laissé après eux de longues suites d'afflictions et de grandes obligations de faire pénitence.

Vous êtes demeurée en cette vie après celui qui était la moitié de vous-même, et dont les péchés ne vous doivent pas seulement toucher comme les péchés de vos frères communs, mais comme les vôtres mêmes, puisque vous n'étiez qu'une avec lui par la sainte condition du mariage.

Aussi Dieu, qui préside dans les royaumes chrétiens, et qui montre sa sagesse éminente dans la conduite des grands et dans l'ordre de leurs cérémonies, pour être l'exemple et comme le flambeau qui éclaire le reste des Chrétiens, fait que les femmes des princes sont quarante jours enfermées dans leur chambre, et couchées dans un lit de deuil, où la lumière du jour n'a point d'entrée, mais seulement celle des flambeaux, pour faire voir l'unité du défunt avec celle qui reste, qui est renfermée comme dans un tombeau vivant, qui soupire et qui pleure à la place de celui qui ne peut plus gémir pour ses péchés. Ces quarante jours ont quelque chose de la quarantaine de Jésus-Christ retiré au désert, où il disait que les douleurs de la mort l'avaient environné, et que l'horreur des jugements de Dieu son Père le baignait dans ses larmes.

Maintenant, Madame, que le temps de votre pénitence au désert est fini, et que vous allez bientôt paraître dans le monde, ce doit être dans l'esprit même de Jésus-Christ sortant de son désert, qui n'y finit pas sa pénitence, mais qui la continua; et qui, après y avoir fondé la grâce pour nous, fut la prêcher dans le monde par ses paroles et par ses œuvres. Vous ne sortirez donc pas de l'esprit de pénitence dans lequel Dieu vous a établie avec tant d'abondance pendant votre solitude et votre maladie : vous en porterez l'exemple avec vous dans le monde; vous le porterez surtout en votre cœur, craignant les jugements de Dieu, et le coup de tonnerre de sa justice, dont il a frappé votre maison, et qu'il tient encore élevé sur vous pour le temps qu'il a disposé. Ce sentiment vous sera d'autant plus aisé à conserver, que Dieu vous a donné de tout temps les prémices de cette grâce. De plus, vous porterez l'impression et la vérité de ce que le deuil vous exprime, pour être conforme au dessein de Dieu sur vous, qui est la douleur et la peine de vos péchés et de ceux de votre famille; vu que vous êtes maintenant comme l'Eglise, veuve de son Epoux, et chargée des péchés de tous ses enfants, pour lesquels elle prie et demande incessamment miséricorde.

Vous devez, en sortant dans votre carrosse de deuil, vous y considérer comme dans un cercueil vivant, dans lequel vous commencerez d'être portée pour vous approcher du tombeau. Ce qui vous aidera à maintenir l'esprit que vous aviez auparavant dans le sépulcre de votre chambre, ne faisant pas comme la plupart des Chrétiens, qui cherchent dans la pénitence le sujet de leur vanité, et qui trouvent par un détour malin dans les pompes sacrées du deuil et dans la nouveauté de cet habit et de cet état la matière de leurs péchés et de leurs complaisances.

Soyez en cet état, Madame, comme Jésus-Christ, gémissant sur la terre, et prenant encore plaisir de continuer en vous sa pénitence extérieure, que l'état bienheureux dans lequel il est au ciel lui interdit. Si Jésus votre tout veut accomplir en vous l'étendue

Digitized by Google

de ses souffrances et de ses pleurs, et s'il veut satisfaire en vous à Dieu comme il a fait en lui-même, voulez-vous vous opposer à ses ordres et à ses volontés ? il faut au contraire vous porter à ses desseins, et accomplir son œuvre en la manière qu'il demande de vous. Il faut, autant que vous le pouvez, achever la pénitence qu'il veut faire en ses membres, et vous soumettre avec amour à toutes les rencontres que sa sagesse vous en donnera dans le monde.

Usage du soin du corps.

Souvenez-vous, Madame, de cette princesse auguste de l'Écriture sainte, dont le Prophète dit (*Psal.* XLIV, 14): *Toute la beauté de la fille du roi est en son intérieur.* Il marque par là l'oubli de l'extérieur, et enseigne à travailler à la pureté de l'âme et à la beauté de l'esprit. Cette princesse travaillait pour plaire aux yeux de Dieu, qui ne regarde et n'estime que l'intime de l'âme, sans avoir égard à la chair et au corps qui périt, et qui n'est qu'une masse de terre animée qui doit être un jour corrompue et infectée dans le tombeau.

La sainte Vierge, votre modèle, disait autrefois qu'elle était belle, mais qu'elle était hâlée, pour montrer qu'elle négligeait son corps, et qu'elle n'avait point d'application sérieuse ni d'attention, que pour rendre son intérieur plein d'attrait et de charmes, afin de gagner tout à Dieu, et d'attirer les âmes à son amour. L'extérieur de cette divine princesse était couvert d'une modestie éclatante qui rejaillissait de la majesté de Dieu habitant en son âme; et cette beauté ravissait les esprits, et embaumait tellement les cœurs de ceux qui l'approchaient, que bien loin de les appliquer à elle-même, et les détourner de Notre-Seigneur, comme font ordinairement les beautés du corps, ils se sentaient secrètement portés à Dieu et tout remplis de son amour.

Or Dieu fait tous les jours par les cœurs anéantis, et par les âmes qui sont pleines de lui, et qui veulent se revêtir de la splendeur intérieure de Jésus-Christ ressuscité, ce qu'il faisait en la très-sainte Vierge. Car elles portent partout les parfums de l'amour, et l'éclat de leur foi pénètre les âmes, et opère puissamment en elles. Une âme pleine de Dieu tire tout après elle; et, par le même parfum dont Dieu l'attire à lui, elle se fait suivre des autres.

Dieu, depuis la venue de Jésus-Christ et le règne de la foi, a changé l'ordre qu'il avait établi dans l'état d'innocence. Car dans cet état il attirait les âmes à son amour par l'éclat d'une splendeur divine, qui revêtait même les corps. Mais maintenant il attire à lui les cœurs, et éclaire les âmes dans la société de l'Eglise, par une splendeur intérieure, dont il revêt les belles âmes, qui est la splendeur de Jésus-Christ ressuscité habitant en elles : et il les attire tellement à lui, qu'elles remplissent même de joie et d'amour tous ceux qui les approchent. C'est à cette beauté qu'il faut que vous aspiriez, étant destinée par votre condition à vous faire suivre, pour attirer les âmes à Jésus-Christ, et lui porter des épouses divines, selon la parole du Prophète qui dit : « Que les vierges suivront cette grande princesse : » *Adducentur regi virgines post eam.* (*Psal.* XLIV, 15.)

Usage de la cour.

Quand vous voyez votre cour qui grossit et qui vous environne, souvenez-vous que vous devez être en cela l'image de Dieu revêtu de ses saints et environné de ses anges. Dites souvent à Dieu : C'est à cause de vous et pour vous, et pour ce que j'ai de vous, ô mon Seigneur, que ce monde m'honore : et comme je ne puis sans larcin en prendre quelque chose, puisque tout vous appartient, je renonce à toute la part que la chair y voudrait prendre. Mon Dieu, que votre pauvre créature s'anéantisse devant votre grandeur, et que toute cette cour fasse hommage à la vôtre.

Dans le temps de votre plus grosse cour, vous direz souvent à Dieu : Quand sera-ce, ô mon Dieu, que l'heure de la prière sera venue pour être seule avec vous? Ce doit être là le soupir le plus ardent de votre cœur

Quand cette même cour diminuera, et que vous serez seule, dites par une élévation intérieure à Dieu : N'est-il pas juste que l'on me quitte, et que l'on abandonne une pécheresse comme moi? Si je quitte mon Dieu, et si je cesse d'avoir en moi la sainteté de ma condition, ne faut-il pas que j'en perde les avantages?

Faites vos retraites en l'honneur de Jésus-Christ ressuscité, et retiré en son Père par l'obligation de la sainteté de son état : ou en l'honneur de sa retraite au jardin des Olives, où il est retiré et délaissé par l'esprit de pénitence.

De son train.

Votre train doit être comme une étendue de votre personne et quelque chose qui représente la majesté et la gloire de Dieu en vous, puisqu'il vous a fait naître pour l'exprimer en sa grandeur.

Il faut vouloir en lui ce train, et non pas en vous-même, ni pour la vanité, qui désire être suivie et accompagnée de la sorte. Si vous preniez pour vous ces choses, au lieu d'être une image de Dieu, vous seriez une idole, qui s'approprie tout ce qu'on doit à Dieu, et vous feriez un sacrilége. Mais en les recevant en Dieu, vous représentez ce qu'il est, vous lui rapportez toutes choses, et vous faites comme les vraies images dans son Eglise, qui toujours reçoivent des louanges, des hommages, des respects, et d'autres devoirs de notre religion qui ne sont dus qu'à Dieu, mais qui ne leur sont rendus qu'à cause qu'elles le représentent.

De l'usage des visites.

Quand vous irez visiter quelque personne, quelle qu'elle puisse être, faites-le toujours dans l'esprit et dans la vue d'aller ado-

Digitized by Google

rer Dieu en elle, sous quelque état qu'il y paraisse, pour y être honoré.

Si vous allez visiter le roi ou la reine, faites-le dans l'intention des principautés du ciel, qui vont rendre hommage de leurs grandeurs à la majesté de leur roi, et le reconnaître pour souverain; et si vous allez visiter quelque grandeur inférieure à la vôtre, honorez-y toujours la participation de la grandeur de Dieu qu'elle possède, et qui désire être honoré en elle.

En visitant d'autres personnes de moindre condition, faites-le dans la disposition de Dieu même, visitant les petits, et descendant avec bonté, douceur, charité, et même avec humilité, pour voir les choses basses, et pour se plaire avec elles, dans le dessein de les aider, de les consoler et de les servir.

Allez-y dans l'esprit de leur présenter Dieu paraissant en votre personne, afin d'accomplir les desseins qu'il a de paraître aux yeux du monde sous ses créatures qu'il a choisies à ce dessein, et de se montrer aux autres pour être honoré. Et même recevez-y pour Dieu l'honneur qu'ils vous feront, afin que, lui rapportant ce qu'ils ne pensent pas de lui donner, vous fassiez en même temps votre devoir et le leur tout ensemble.

Exercice pour le lever et pour le coucher.

Comme la sainte journée du Chrétien est un abrégé de sa vie, le dessein de Dieu est qu'il finisse chaque journée dans le même esprit qu'il finira ses jours, et qu'il se mette dans son lit comme dans un tombeau, lui rendant compte de sa conduite et de l'usage de ses grâces. Ainsi donc, Madame, le soir, en vous couchant, il faut que vous paraissiez en la présence de Jésus-Christ vous jugeant, comme il fera à l'heure de votre mort, et jugeant encore votre âme et votre corps avec tout le monde, quand, paraissant en sa majesté et en sa fureur contre les pécheurs, il fera trembler et frémir toute la créature. En ce jour, dit David, il sera terrible aux puissances et aux rois de la terre : *Terribilis apud reges terræ* (*Psal.* LXXV, 13); et les méchants demanderont d'être écrasés sous l'accablement des montagnes, plutôt que de considérer sa face.

Notre-Seigneur nous apprend à nous disposer de la sorte, lorsqu'il nous dit, dans l'Evangile, que la nuit vient, c'est-à-dire la mort, en laquelle on ne peut opérer; et en parlant du jugement, il dit qu'il viendra la nuit comme un larron. Et en effet, le jour du jugement trouvera tout le monde couché dans le tombeau, comme tous les hommes sont la nuit ensevelis dans le cercueil de leur lit. Il est bon, Madame, qu'en vous couchant, comme vous le faites assez tard, vers les onze heures ou minuit, qui est le temps auquel tout est dans le silence et enseveli dans le sommeil, vous vous représentiez que vous allez au lit comme au tombeau de la mort, dans l'espérance de la résurrection du matin. C'est pour cela que je mets ici l'exercice du soir avant celui du matin. Car telle sera votre résurrection et votre réveil, qu'aura été votre coucher, et il sera aussi saint que votre coucher aura été rempli de pénitence. *Si memor fui tui super stratum meum*, dit le Prophète, *in matutinis meditabor in te.* (*Psal.* LXII, 7.) Telle sera notre éternité qu'aura été notre mort. Tel que j'aurai été dans le lit de ma mort, tel je serai à mon réveil; et, si je me couche dans la douleur de mes péchés, je me réveillerai dans l'espérance et dans la joie de ma résurrection.

Ainsi, Madame, vous consacrerez votre réveil à l'honneur de la résurrection du Fils de Dieu, et dans l'esprit même de la résurrection des bons, qui tous seront appelés de leurs tombeaux avec les caresses de Jésus-Christ, et seront reçus à bras ouverts de Dieu le Père, qui les consommera dans son sein, comme il y reçut Notre-Seigneur en le ressuscitant des morts, l'embrassant alors, et le consommant en même temps dans le feu divin de son amour.

Et de même que tous les justes, excités par la voix du Fils de Dieu et par la vertu de son esprit, exprimée par la trompette, s'éveilleront en un clin d'œil et en un moment : *In ictu oculi;* et au moindre son de la trompette : *In novissima tuba* (*I Cor.* XV, 52); et s'éveilleront en esprit d'obéissance à sa voix, et de zèle pour sa louange, à l'exemple de Jésus-Christ même réveillé par la voix de son Père dans le tombeau après le sommeil de trois jours : *Ego dormivi et somnum cepi, et exsurrexi* (*Psal.* III, 6) : ainsi, Madame, aussitôt que l'esprit intérieur du Fils de Dieu vous réveille, et qu'il fait ou que votre réveille-matin, ou que votre cloche, ou que la voix d'une fille vous appelle, vous devez, en esprit d'obéissance à Dieu, et de zèle pour son service, retirer votre âme de l'assoupissement de vos sens, et faire comme Jésus-Christ, qui obéit à la voix de son Père qui l'appelait pour l'honorer et le glorifier, et qui fut aussi abîmé ensuite dans sa joie, après s'être soumis à une pénitence aussi rigoureuse que celle de sa passion et de sa mort. *Conscidisti saccum meum, et circumdedisti me lætitia* (*Psal.* XXIX, 12), dit-il à son Père : Vous avez déchiré le sac de ma chair et de mon corps, et vous m'avez rempli de joie. Ainsi en sera-t-il des âmes fidèles, qui, après qu'elles auront gémi en pénitence, après qu'elles auront déchiré leurs corps, ou bien qu'elles auront été exercées de Dieu par beaucoup de souffrances, et de contrition intérieure durant leur vie, seront enfin remplies de joie et de consolation.

Oh! la belle image de la sainte résurrection en l'Eglise de Dieu, que de voir tous les matins dans les communautés saintes et bien réglées, au moindre son d'une cloche, des quatre-vingts ou cent personnes se lever tout d'un coup de leurs lits comme des morts de leurs tombeaux, par obéissance à la voix de Dieu qui les appelle, et se lever dans un esprit d'amour et d'application à ses louanges ainsi que les saints du ciel!

Digitized by Google

Comme donc les justes se lèveront de leurs tombeaux avec joie et jubilation, de même que Jésus-Christ, leur modèle, qui est appelé les prémices des dormants, et le premier-né du tombeau : *Primitiæ dormientium* (*I Cor.* XIV, 9) ; *Primogenitus vivorum et mortuorum* (*Apoc.* I, 5) ; et qu'ils se lèveront pour aller louer, servir, aimer et adorer leur Dieu, et se consommer en lui par sacrifice parfait : ainsi, Madame, il faut que vous vous leviez en cet esprit, et que vous ayez beaucoup de joie, de vous voir tirée de ce sommeil de mort, et de cet assoupissement grossier et animal, qui vous ôtait le moyen d'adorer et de servir Jésus-Christ ; et ce vous doit être un sujet de consolation, dont vous devez remercier Notre-Seigneur, de ce qu'il vous donne encore cette journée pour l'aimer et pour faire pénitence, afin de mériter, après cette vie de peine et d'espérance, d'entrer, comme Jésus-Christ, en la gloire et en la parfaite joie du ciel, laquelle sera tout aussi grande que vos souffrances auront été pénibles et affligeantes.

En vous coiffant. — Demandez à Notre-Seigneur qu'il établisse en vous la plénitude de la foi, et qu'il revête votre esprit de sa sainte lumière ; demandez-lui l'humilité d'esprit et la docilité à sa sainte parole. Demandez-lui la soumission pour ceux qui vous parlent en son nom, soit en particulier, soit en public, dans son Eglise.

En prenant votre robe. — Demandez d'être intérieurement revêtue de la divine charité, et de tous les dons de l'esprit, et surtout des vertus chrétiennes qui doivent être le vêtement intérieur de l'épouse de Jésus-Christ, dont le Prophète dit que toute la diversité des vertus doit revêtir son âme : *Omnis gloria filiæ regis ab intus, circumamicta varietatibus.* (*Psal.* XLIV, 14.)

Pour ce sujet, apprenez par cœur cette sainte prière que je vous marque, afin de la dire souvent pendant le jour : Venez en moi, ô mon Seigneur Jésus, en la sainteté de votre esprit, dans la plénitude de votre vertu, en la perfection de vos voies, en la communion de vos divins mystères. Dominez en moi sur toutes les puissances ennemies, le monde, le diable et la chair, en la vertu de votre esprit, et pour la gloire de votre Père.

En prenant votre chaussure. — Votre chaussure doit vous servir de symbole pour vous faire demander à Dieu d'être animée du désir des choses éternelles, et d'un véritable zèle qui vous fasse mépriser et fouler aux pieds les vanités du siècle, dont vous devez craindre l'amour, et le fuir comme vous vous défendez par vos souliers de l'ordure la plus puante et de la boue la plus infecte de la terre

En sortant de la maison et en allant à l'église. — Mon Dieu, et mon Seigneur Jésus, que je sorte de moi-même pour entrer en vous ! que je sorte de la demeure terrestre de ma chair où je gémis, et qui fait si souvent que je vous offense !

Que je sorte de mon péché et de mes vices pour entrer en votre grâce et en vos vertus, afin de me rendre digne d'entrer dans votre église ! Je sais, ô mon Jésus, qu'il faut être tout changé en vous pour entrer dans le paradis, qui est votre demeure et qui est fait pour vous. Faites donc, ô mon Seigneur, que je sois toute convertie en vous, afin que je sois admise dans l'église qui en est la figure.

Que vous seul, ô mon Seigneur, y habitiez avec vos membres, dans lesquels vous vivez comme sous des voiles et des figures animées ! Cette sainte demeure est faite pour un saint corps comme le vôtre.

Détruisez donc en moi, dans le fond de mon âme, tout ce qui est de ce corps de péché : séparez-moi d'Adam, et me retranchez, s'il vous plaît, de ce malheureux corps : détruisez en moi ma superbe, ma colère, mon amour-propre et mon impatience ; et formez-y votre douceur, votre humilité, votre patience et votre charité : en un mot, revêtez-moi de vous, et me convertissez toute en vous.

Je renonce à tout ce que je suis par moi-même, et ne veux plus rien être que par vous et par votre Saint-Esprit. Je ne veux rien que ses effets et ses opérations. Je renonce à toute autre chose.

En approchant de l'église. — Mon Dieu, si on me traitait comme je mérite, j'aurais bien sujet d'appréhender qu'on ne me dît ce que l'on disait autrefois à mes semblables qui voulaient entrer dans l'église : Hors d'ici, profanes ; ce lieu n'est que pour les saints ; ce paradis n'est pas pour les enfants d'Adam, ni pour les membres du diable.

Mon Dieu, ne faut-il pas passer par les peines du purgatoire pour entrer dans le ciel ? pourquoi faut-il que j'entre dans l'église, vraie image du paradis, sans faire pénitence ?

En entrant dans l'église. — Mon Dieu, je rougis de me voir en ce lieu. Hélas ! mon Dieu, ne me chasserez-vous point de la salle de votre festin, moi qui n'ai pas la robe nuptiale ?

Ne sera-ce point, ô mon Dieu, à ma condamnation que j'entre ainsi en votre église avec tant d'effronterie ? Vous auriez bien sujet de me garrotter, et de me faire jeter, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures et dans les cachots de l'enfer.

En prenant de l'eau bénite. — Mon Seigneur Jésus-Christ, lavez-moi de vos larmes, dont cette eau m'est une figure.

Je vous offre, ô mon Dieu, la sainte contrition de votre Fils, vaste comme la mer, répandue dans toute l'Eglise. Je vous offre la pénitence et les mérites de tous les saints que ces eaux représentent, afin que par votre bonté vous répandiez en moi une vraie contrition de mes offenses.

Couvrez-moi tout de vous, ô mon Sei-

Digitized by Google

gneur Jésus, afin que votre Père me souffre en sa présence.

En vous donc, ô Jésus, je déteste et renonce à mes péchés. Je me vois très-indigne d'être soufferte devant vous, et d'assister aux divins mystères qui se vont passer à l'autel pendant le très-saint sacrifice de la Messe.

Pour votre exercice durant ce divin sacrifice, vous pourrez vous servir des pratiques que vous avez, aussi bien que pour toutes vos autres actions, sur lesquelles je ne crois pas vous devoir donner d'autre avis, que de vous rendre bien fidèle aux instructions que vous avez déjà reçues.

LETTRE CCI.

De l'obligation qu'ont les prêtres d'aimer et d'honorer particulièrement la très-sainte Vierge.

Je ne puis qu'approuver tous les devoirs envers la sainte Vierge dont vous me parlez dans votre lettre, et dont vous vous servez tous les jours depuis quelque temps. Vous ne sauriez croire combien elle agrée tous ces petits hommages, et combien ces justes reconnaissances sont agréables à son cher Fils. L'état du sacerdoce où vous êtes maintenant, vous oblige à avoir un amour tout particulier pour cette divine princesse; et il me semble que tous les prêtres et tous les clercs ont des raisons bien pressantes pour les engager à cette dévotion.

La première est l'amour que lui porte Notre-Seigneur; car si l'esprit de Jésus vit en eux, comme il ne peut y être oisif et inutile, et qu'il remplit de ses inclinations les âmes où il habite, il doit vivifier et animer d'abord leurs cœurs de sentiments d'amour envers la sainte Vierge, parce que c'est l'amour le plus pressant et le plus fort qui l'anime lui-même, après celui qu'il porte à Dieu son Père.

La seconde est l'amour excessif qu'elle porte à Jésus-Christ; car comme elle est toute pour lui; qu'elle n'a d'être, de vie, ni de mouvement que pour lui; qu'elle ne respire, ne voit, ne parle, et n'opère intérieurement et extérieurement que pour lui; le prêtre doit être ravi de se pouvoir lier à l'intérieur de la très-sainte Vierge, parce que d'abord qu'une âme y est bien unie, elle se sent portée par son amour à Jésus-Christ, et elle entre en même temps dans ces voies saintes et ardentes du pur amour envers Jésus, qui est tout le trésor du prêtre.

La troisième est le charme qu'elle a en soi selon le sentiment des saints Pères et selon l'expérience de l'Eglise, pour attirer puissamment les âmes à Jésus-Christ. C'est pourquoi ils l'appellent l'appât de la divinité : *Esca spiritalis hami, qui est divinitas.* Dieu, qui veut tirer les âmes à son Fils, se sert de la douceur et de la suavité de la sainte Vierge, comme d'un appât au bout d'une ligne pour y prendre les hommes. De sorte qu'en cette divine créature, les prêtres trouveront le charme et la suavité qui leur est nécessaire pour attirer les âmes à Jésus-Christ, selon leur devoir et leur obligation, et pour cela ils doivent se tenir intimement unis à elle et se perdre en elle.

La quatrième est sa qualité de Mère de Jésus-Christ; car, comme Mère, elle a la fécondité pour le produire dans les âmes. C'est pourquoi les prêtres qui sont obligés de le former dans les cœurs doivent vivre incessamment en elle, afin qu'étant rendus participants de cette divine vertu de Dieu le Père, qui la rend féconde, ils puissent s'acquitter dignement d'un si saint ministère. Vous savez en particulier les grâces que vous en avez reçues, et combien vous y trouvez de secours dans vos besoins. Ainsi continuez à la servir comme vous avez fait jusqu'à présent, et, quoi que le monde en dise, n'interrompez point vos petits exercices et vos devoirs accoutumés, car Notre-Seigneur, qui se plaît dans l'amour de sa Mère et dans les services qu'on lui rend, justifiera avec le temps votre conduite. Adieu.

LETTRE CCII.

Sa grande charité pour le service d'une âme.

Je vois par vos dernières lettres que vous vous sentez obligée à mes soins. Mais je vous prie de ne point considérer ce que j'ai fait; car tout ce que je puis sur la terre et tous les services imaginables que je saurais vous rendre n'approchent pas de ce que la charité de Jésus-Christ m'oblige intérieurement de vous témoigner dans tous les moments de ma vie; et il me semble que Dieu ne m'y donne de liberté que pour les pouvoir employer à vous servir en toutes occasions. Tout ce qu'on pourrait me faire souffrir de peine à votre sujet ne vous doit point inquiéter, car rien ne m'empêchera de vous rendre ce que je vous dois, et c'est assez pour votre consolation que Jésus-Christ, après être mort une fois pour vous en méprisant la confusion, comme dit saint Paul (*Hebr.* II, 2), conserve encore, et en lui et en ses ministres, ces mêmes sentiments de charité envers votre âme. Vous n'avez donc qu'à disposer et ordonner de moi, comme du moindre des vôtres. La charité fait plus que tout; elle n'est rien à soi, pour n'être qu'à Dieu et à ses enfants, par Jésus-Christ, le père de toute charité en nous. Adieu.

Je souhaiterais pouvoir satisfaire à toutes vos lettres; mais il me faudrait un cœur tel que je le désirerais, qui sera toujours trop petit pour mes désirs. En effet, ma très-chère Fille, je suis tellement à vous en l'amour de Notre-Seigneur, que je ne sais pas ce qui s'y pourrait jamais augmenter. Si je ne vous le témoigne pas aussi souvent que vous le souhaitez, c'est par une conduite de celui qui a fait cette liaison, qui veut par là l'entretenir plus purement à sa gloire. Qu'il en soit béni à jamais ! La charité des hommes en Dieu doit être comme celle des anges; rien que l'esprit n'a part à cette dilection. Ainsi, ma chère Fille et très-intime, soyons un en cet esprit saint qui unit tou-

Digitized by Google

tes choses. Pour moi, ensuite de ce que je sens qu'il me donne pour votre salut, je vous dirai qu'il n'y a point de service que je ne sois prêt de vous rendre. Dieu sait ce qui s'est passé souvent dans le fond de mon âme sur ce sujet, et je puis vous dire que le soulagement de votre esprit me touche plus que le mien.

LETTRE CCIII.

Il exhorte une âme à ne plus différer de se donner entièrement à Dieu.

C'est trop s'opposer à Notre-Seigneur. Il faut enfin se rendre et ne plus faire languir votre Epoux. Il y a longtemps qu'il vous veut toute à lui. Ne différez plus à lui donner cette dernière preuve de votre amour. Oh! si vous saviez combien ces remises lui sont pénibles! Il en est de ces retardements dans le cœur de l'amant comme de celui qui souffrirait à la porte de sa bien-aimée et de son unique. *Aperi mihi*, lui dit-il (*Cant.* v, 2), *soror mea, sponsa, amica mea, columba mea.* Il l'appelle colombe, parce qu'il en est de l'amour du bien-aimé envers elle comme il en est du paron envers la colombe, qui n'aime qu'elle seule et qui n'a d'amour que pour elle. Or plus son amour est grand, plus ce retardement lui est ennuyeux et affligeant. Donnez-lui donc au plus tôt cette satisfaction qu'il demande. L'ouverture que vous avez présentement est favorable, et je ne doute point que Dieu n'ait disposé les choses comme vous les voyez, afin que, vous trouvant obligée à prendre une dernière résolution, vous fassiez paraître publiquement que le monde n'a plus rien à prétendre sur vous. Que j'aurai de joie quand je saurai que la victime séparée du reste du troupeau a été offerte et consacrée dans la maison du Seigneur, que le sacrifice a été achevé, et que Dieu enfin a dévoré son holocauste! Que ce soit là la première nouvelle que j'apprenne de vous! Adieu.

LETTRE CCIV.

Il donne des avis très-utiles aux personnes du monde qui veulent s'appliquer aux œuvres de Dieu.

Je prie Notre-Seigneur, en sa divine Mère, de posséder tellement votre âme qu'il ne vous laisse jamais penser ni vouloir que ce qu'il pense et veut en vous. J'espère qu'il ne permettra plus que votre propre esprit vous dérobe à sa conduite et aux desseins qu'il a sur vous en tous les moments de votre vie. Vous devez continuer ce que vous avez commencé, quoi qu'en dise le monde, puisque Notre-Seigneur demande cela de vous. Faisons l'œuvre de Dieu, et le temps effacera les effets de la malice des hommes et du démon. Ceux qui marchent en vérité seront toujours reconnus pour tels. Jésus et Marie ne laissent pas longtemps leur cause dans l'oppression, et leurs majestés tireront même de tout cela leurs avantages.

Vous pouvez aussi entreprendre sans hésiter ce que vous me proposez, si vous avez des ouvertures extérieures qui répondent aux persuasions intérieures de l'esprit. Mais comme vous savez que le Dieu de votre cœur, et qui règne dans l'intérieur de l'Eglise, est celui qui conduit aussi l'extérieur de la créature, je souhaiterais que vous eussiez cette double marque de sa volonté, avant que de vous engager dans cette affaire. On m'a dit que la Providence avait suscité quelques personnes qui se voulaient présenter pour l'entreprendre. Si cela est, il faut être ravi qu'elles en aient tout l'honneur. Dieu fait tout pour le mieux et pour sa plus grande gloire. Pourvu que ses desseins s'accomplissent, et que son service se procure, qu'importe par qui cela se fasse? Nous devons toujours être consolés que ce soit par d'autres plutôt que par nous, qui sommes les plus indignes et les plus infidèles de tous. Il suffit que tout se fasse en la vérité de la doctrine et en la perfection de la divine charité.

Je ne vous puis proposer de meilleurs remèdes contre vos abattements, vos défiances et vos peines, que l'abandon à Dieu et la vie de la foi. Il n'y a rien de plus désirable sur la terre, et il n'y a rien qui mette l'âme dans une unité si pure et si parfaite avec Dieu. C'est l'état où il veut que ses chères amantes soient introduites et où il vous a fait connaître souvent qu'il vous appelait. Votre délivrance et votre liberté, que tous les soins des créatures n'ont pu vous rendre, sera l'effet de votre foi en lui.

Je ne doute point que vous ne deviez quitter ce désert stérile et infertile où vous êtes. Plus j'y pense, et plus j'y suis confirmé. Je ne prie que pour votre sortie, et je vous dirai que j'ai été intérieurement porté à vous avertir d'avoir dévotion pour la prison de saint Pierre, laquelle vous lirez dans les *Actes des apôtres*, et pour l'ange qui lui rendit, et à l'Eglise, le bon office de le délivrer.

Pour l'emploi que M. N*** vous propose, Notre-Seigneur ne vous appelle pas en ces lieux. Ainsi il ne vous demandera pas compte des âmes qui s'y perdent. Il faut nous contenter de répondre avec humilité à notre sainte vocation et d'être fidèles à ce qui paraît que Dieu désire de nous. Nous pouvons bien être ouverts à tout bien et avoir le cœur préparé pour aller par tout le monde aussi bien que saint Paul; mais il nous faut seulement embrasser le bien qu'il nous désigne par son esprit et nous y attacher avec fidélité.

Ce que j'ai à vous recommander, surtout pour vos emplois et pour vous conserver au milieu du grand monde où vous êtes, est d'avoir toujours l'esprit rempli de la présence de Dieu. C'est ce qui vous préservera de la contagion du siècle, voyant la vanité de toutes choses et l'imperfection de l'être de ce monde grossier, corruptible et changeant en ses parties. Toutes les créatures sont si gluantes, si venimeuses et si corrom-

Digitized by Google

pues depuis le péché d'Adam, qu'il est très-difficile de s'en approcher qu'on ne s'y attache et qu'on ne s'y empoisonne, et à moins que d'user de ce divin préservatif, vous ne manquerez jamais de vous y complaire et de vous perdre.

Pour les biens que vous avez, ne songez pas tant à vous en défaire qu'à avoir l'esprit de pauvreté au milieu de leur possession. C'est ce que vous devez demander particulièrement à Notre-Seigneur, comme étant un de vos plus grands besoins dans l'état où vous êtes. Comme Dieu ne vous appelle pas à être religieuse, et que vous ne sauriez vivre dans le siècle sans quelques biens, il faut que vous usiez de ceux que Dieu vous donne. Mais le grand secret est d'en user sans y avoir attache, et, quoiqu'on les possède, d'en conserver toujours dans le cœur l'aversion et le mépris. C'est ce que Notre-Seigneur exige de vous dans votre profession; car les richesses et les commodités de la vie ne sont pas faites pour nous posséder; et nous ne devons pas aussi les regarder comme des objets qui doivent occuper notre cœur, n'y ayant que Dieu seul qui le mérite; mais elles ne sont faites, non plus que toutes les choses de la terre, que pour en user. *Hæc ad obsequium*, dit saint Augustin, *hic ad solatium:* Le monde est fait pour nous servir, et Dieu pour nous consoler. Notre-Seigneur même a vu la jouissance de toutes ces choses, si méprisable et si importune, qu'il ne les a pas jugées dignes de l'approcher. Il s'en servait dans les rencontres, il en usait dans la nécessité; mais sans se rien approprier, quoique pourtant tout fût à lui, et qu'il en fût le maître. C'est ainsi que vous devez vivre au milieu des richesses que Dieu vous donne, n'en usant que dans le besoin; mais les voyant si viles et si abjectes, que vous les jugiez indignes de mériter votre affection. Un cœur né pour Dieu ne se doit pas donner à des choses si basses.

LETTRE CCV.

Qu'il faut attendre les moments de Dieu pour l'exécution de ses desseins.

Je ne puis encore vous déterminer sur votre sortie du siècle. J'attends que la main du grand Maître paraisse, qui cueillera le fruit en sa saison. Lui seul prépare toutes choses et connaît le temps de leur maturité. Une maladie un peu considérable, qui peut naître de l'air où votre condition vous oblige de demeurer, pourrait bien être un signe de sa volonté; mais il faut tout attendre de la puissance et de la sagesse de Jésus-Christ, votre Tout, qui vous délivrera, comme les enfants d'Israël, en une main forte et en un bras élevé et tout-puissant. Dieu a tant de moyens en sa sagesse pour faire voir sa volonté, que nous ne devons pas nous mettre en peine comment il la fera paraître. Il suffit de les adorer en Dieu par la foi, et d'attendre en patience le temps auquel il manifestera ses desseins. Il ferait plutôt parler les pierres, que de ne pas manifester sa volonté à ses enfants qui la cherchent en confiance. Vivez en paix, il sera toujours le maître.

LETTRE CCVI.

Il conseille à une personne de ne faire point tant de retours sur elle, et d'agir avec plus de simplicité et d'abandon.

Vous devez avoir moins de retour sur vous et sur votre simplicité que vous n'en avez. Vous m'expliquez trop de certains états qui vous font réfléchir sur vous, et qui empêchent l'abondance de l'esprit, qui veut que l'on oublie ce que l'on fait et ce que l'on est. Allons ouvrant notre cœur, à la bonne heure, mais que ce soit sans voir que nous l'ouvrons. Disons en pureté ce que l'esprit de Dieu produit en nous, sans faire même, s'il se peut, de réflexion sur son opération pour la discerner et pour l'examiner. La fille abandonnée à son père ne doit point avoir tant de soin de sa propre conduite, afin de laisser à l'esprit tout-puissant à disposer d'elle selon son bon plaisir et pour sa plus grande gloire. On peut souvent gâter les choses quand on s'en mêle, et contredire par son sens particulier à la divine sagesse; mais, en laissant à sa puissance à diriger le tout, la créature ne peut être reprise, et Dieu ne manque point de réparer et maintenir tous les effets de sa sainte conduite, quand ce ne serait que par la considération de la foi qui fait prendre en lui cette confiance, et qui donne pour lui ce respect.

LETTRE CCVII.

Il répond à une personne qui lui avait demandé quelque occupation pour une retraite, et il lui donne sur cela plusieurs avis.

Vous pourrez faire votre retraite en l'honneur du Fils de Dieu retiré en ce temps dans le désert. Vous adorerez la colère et la justice de son Père, qui le sépare du monde, et qui, le chassant comme un excommunié du commerce des hommes, l'envoie parmi les animaux. Vous honorerez cet aimable Sauveur soumis aux ordres de Dieu son Père, souffrant ses rigueurs en pénitence des péchés qu'il portait, reconnaissant l'équité de sa conduite, et recevant en paix et avec un profond respect les effets de sa justice. Vous honorerez encore en lui cette totale séparation où il est du commerce des hommes, et sa grande application à Dieu son Père; car c'est là son unique emploi et toute son occupation dans le désert.

Vous honorerez aussi et admirerez sa grande abstinence, et cette privation universelle où il est de toutes sortes de délices; les souffrances extérieures de son corps couché sur la terre, et exposé aux injures et incommodités du temps; ses peines dans les persécutions des démons, qui le tentent par toutes les voies malignes que son Père permet; les frayeurs de son cœur, dont il fait lui-même mention dans le Prophète, qui

Digitized by Google

lui venaient principalement de la vue du jugement de son Père sur les péchés dont il était chargé, qui lui faisaient expérimenter des délaissements sensibles et des soustractions intérieures de toutes sortes de consolations. Je vous explique ces choses en détail, afin qu'en vous donnant quelque petit jour sur le mystère de Jésus-Christ dans le désert, vous ayez plus de facilité à le prendre pour modèle de votre retraite. Vous ne vous arrêterez pas néanmoins aux seules connaissances que vous pourriez avoir par ces petites ouvertures ; mais, vous élevant au-dessus de toute vue particulière, vous adorerez tout son état extérieur et intérieur dans l'étendue de la foi, qui surpasse toute intelligence, et qui nous montre les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes.

Il faut que vous ayez plus de l'intérieur que de l'extérieur de Jésus-Christ dans son désert, pour remplir votre retraite de ses dispositions, et surtout de son esprit de pénitence, qui vous est nécessaire. Pour cela il sera bon de vous unir intimement à Jésus-Christ en votre intérieur, afin d'être revêtue de lui, et pénétrée des dispositions de son âme en cet état. Et le moyen de vous y unir est de vous donner souvent à lui, qui vit au fond de vous, et, après une douce et amoureuse donation, de demeurer en lui, en paix, en silence et en quiétude ; car il ne manquera pas durant ce doux repos d'opérer tout ce que vous souhaitez, et faire même plus que vous ne connaissez vous être nécessaire.

L'esprit de Jésus-Christ en nous, quand nous y sommes liés intimement, est comme l'âme unie au corps, qui, remplissant de sa vie toutes ses facultés et ses puissances corporelles, leur communique mille biens, et leur donne mille choses que l'on ne connaît pas, qui sont nécessaires à la subsistance et à la perfection de la vie. Il en est de même de l'esprit intérieur de Jésus-Christ en nous, qui, étant uni à notre âme pour la vivifier, la remplit sans que nous le sachions de tous les biens et de tous les dons qui lui sont nécessaires pour sa perfection. C'est pourquoi il n'y a qu'à s'unir intimement à l'Époux, et à se tenir en lui, pour lui donner loisir d'opérer en notre âme.

C'est dans cette union que vous porterez les rebuts et les colères de cette personne qui vous figure Dieu le Père irrité contre vous. Souffrez aussi avec joie l'éloignement des créatures. Portez en lui l'abstinence et le jeûne, lequel vous modérerez, s'il vous plaît, selon vos forces. Comme il vous échauffe le sang, il faut que vous le tempériez par le boire, par le manger et le dormir suffisant. Souffrez en Jésus même, qui est toute votre force, l'attaque des tentations qui pourront vous environner de toutes parts. Tenez-vous ferme à lui, l'embrassant mille fois le jour par les bras de votre âme, étant assurée par la foi, qui est plus sûre que tous les sentiments et toutes les expériences, qu'il n'abandonne jamais les âmes qui se confient en lui.

Quand vous aurez quelque trouble et quelque agitation d'esprit, ne vous inquiétez pas pour cela, mais laissez doucement passer l'orage, de peur que, si vous étiez émue comme les apôtres le furent durant la tempête, il ne vous dît : Fille de peu de foi, ne vois-tu pas que si je dors, je veille cependant pour secourir dans le besoin le faible de ton âme? Surtout n'écoutez rien de ce que vous pourraient dire alors vos propres sentiments, et ne résolvez rien que l'émotion ne soit passée.

Quand vous aurez quelques délaissements intérieurs, quelques sécheresses ou quelques autres peines, demeurez en paix en Jésus-Christ, qui voit la sanctification qu'opère dans votre âme le soin et l'amour paternel de Dieu son Père. La vierge, dit saint Paul (*II Cor.* xi, 2), doit être sainte de corps et d'esprit. Or la sainteté d'esprit consiste à être séparé de toute attache aux consolations, même spirituelles, et de toute la grossièreté qui se rencontre dans les sentiments intérieurs de l'esprit. Dieu est esprit, et il veut des adorateurs qui l'aiment et le servent en esprit, c'est-à-dire en pureté de foi, et sans mélange de sentiments grossiers et de consolations sensibles.

C'est pour cela qu'afin que Notre-Seigneur vous purifie, il faudra vous résoudre à souffrir qu'il soustraie les consolations et les joies de votre cœur, et qu'il vous dénue de tout ce qu'il y a de sensible qui environne votre âme ; car ces sensibilités ne sont pas la pureté et la sainteté. Ce n'est que comme un habit dont Dieu se revêt pour se faire connaître à vous, et pour vous faire ressentir sa demeure dans votre cœur. L'état le plus sanctifiant de tous est celui des soustractions intérieures et des privations et souffrances sensibles ; mais c'est aussi le plus pénible : car quand la vue de Dieu et le sentiment de sa présence intérieure en son esprit, en sa grâce et en sa force sensible, nous est soustraite, nous sommes en peine que devenir, et nous ne savons de qui nous serons soutenus, vu que toutes choses nous manquent, et souvent au dedans aussi bien qu'au dehors.

Saint Paul (*II Cor.* xii, 10) se réjouissait de ses peines extérieures, à cause qu'il recevait et ressentait une nouvelle vertu de Dieu, qui s'épanchait en lui pour le fortifier. Et c'est ce que vous sentez maintenant. Mais quand vous souffrirez, comme lui, le délaissement des forces sensibles en l'intérieur, il faudra que vous avouiez avec lui que la mort serait mille fois plus douce que la vie portée en cet état. *Nous étions*, dit cet Apôtre (*II Cor.* i, 8), *accablés à un point, que nous étions lassés de vivre.*

Je vous dépeins par avance ces divers états, afin que, si vous éprouvez dans le désert quelque partie de ces choses, vous n'en soyez pas si surprise, sachant que c'est là la conduite de Dieu sur les âmes qu'il purifie, et qu'il veut préparer à son divin amour. Mais ce qui vous doit surtout consoler est que Jésus-Christ, votre Tout, sera vi-

Digitized by Google

vant en vous, qu'il fortifiera par sa vertu réelle le fond de votre cœur, et qu'il y sera toujours, soit qu'il s'y fasse sentir ou non, le principe de votre vie, si vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, intimement unie à lui.

Pour la manière de faire votre oraison, vous ne devez pas agir beaucoup par votre esprit et par vos propres pensées. Contentez-vous d'y rendre au commencement quelques devoirs à Jésus-Christ votre Epoux, qui vit en vous. C'est ce que doit faire une épouse bien née et bien instruite. Or ces devoirs seront premièrement de respect; l'adorant généralement en tout ce qu'il est, et particulièrement en tout ce qu'il renferme au sujet du mystère du désert, et de la pénitence que vous honorerez durant votre retraite. Secondement, vous lui demanderez pardon de lui avoir causé tant de maux par vos péchés; car c'est pour cela qu'il a tant souffert pour vous en son désert. Troisièmement, vous le remercierez de tout le bien qu'il vous a fait par tant de maux soufferts, et vous lui demanderez la grâce d'en bien user. Après ces justes civilités, vous vous donnerez toute à lui, pour demeurer en lui, et devenir avec lui une même chose. Et quand votre âme se trouvera ainsi dans les embrassements de l'Epoux, et dans l'union intime avec lui, vous vous tiendrez en paix en cet état, sans faire autre chose, et vous y demeurerez durant toute votre oraison, vous abandonnant seulement à l'amour pour tout ce qu'il voudra. Que si d'abord en l'oraison vous trouvez votre âme liée à votre Epoux, et qu'en cet état d'intime union vous oubliiez vos devoirs, soyez assurée que l'Epoux sera content de la préparation de votre esprit, et qu'il la recevra comme les effets mêmes que vous pourriez lui rendre.

LETTRE CCVIII.

Que les prêtres, pour approcher dignement des saints autels, doivent être morts, ressuscités et consommés en Dieu comme Jésus-Christ, et qu'ils doivent être regardés comme des suppléments de la religion des peuples.

Je prie Notre-Seigneur ressuscité de vous donner part à l'esprit de ce grand mystère que nous honorons en ces jours, et à cette nouvelle vie qu'il reçoit en récompense de la mort qu'il a voulu souffrir pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes. Le nouvel état où vous entrez demande de vous cette nouveauté de vie, et vous devez être si universellement mort à toutes choses, pour ne vivre plus qu'à Dieu en Jésus-Christ, que vous ne goûtiez plus rien de cette vie présente; que vous n'adhériez plus aux sentiments humains; enfin que vous n'ayez plus en votre cœur que les seuls mouvements de l'esprit, qui consomment et engloutissent toute l'impureté de votre chair, comme Dieu le Père a consommé par sa gloire, au jour de la résurrection, toute la nature de son Fils.

La grande disposition de l'âme parfaitement ressuscitée en Jésus-Christ, et intimement unie au Fils de Dieu, est de se laisser toute à l'esprit saint de Jésus, et de s'y abandonner sans réserve, afin qu'il la consomme en lui, qu'il la possède entièrement, et qu'il la conduise et la règle en tous ses mouvements intérieurs, comme l'âme règle et conduit le corps. Et c'est là le saint et le divin état où doivent être les prêtres. Car ayant l'honneur d'entrer dans le sanctuaire, ils ne le devraient faire qu'aux mêmes conditions que l'a fait Notre-Seigneur, qui n'y est entré qu'après sa mort, et après que sa chair, consommée par la gloire de son Père, a été rendue participante de sa nouvelle vie : *Introivit semel in sancta, æterna redemptione inventa*, dit saint Paul. (*Hebr.* IX, 12.) Il est entré dans le sanctuaire après avoir souffert la mort pour la rédemption du monde. Ainsi il faut que le prêtre qui est introduit avec Jésus-Christ dans le sanctuaire et dans le saint des saints, soit tout consommé en Dieu par le feu divin de son esprit. Il faut que sa chair et ses sentiments soient morts et entièrement crucifiés. Il faut, en un mot, qu'il vive d'une vie toute nouvelle, et que, participant intérieurement à l'état de Jésus-Christ ressuscité, il ne pense plus qu'au ciel, et ne désire plus rien au monde. En sorte que, s'offrant continuellement à Dieu, comme une hostie de louange, qui n'a nul autre désir que de le louer, de l'honorer et de se sacrifier à sa gloire, il commence à faire sur la terre ce qu'il prétend continuer un jour dans le paradis.

Voilà en abrégé quelle doit être la vie des prêtres, vie d'hommage, vie de louange, vie de sacrifice perpétuel d'eux-mêmes à Dieu. Et pour cela ils sont appelés, dans l'Ecriture sainte, des anges à cause qu'ils doivent, comme les anges, passer toute leur vie dans les louanges de Dieu : *Qui facit angelos suos spiritus, et ministros suos flammam ignis* (*Hebr.* I, 7); les anges et les messagers de Dieu sont des esprits, et ses ministres sont des flammes de feu ardent. En effet, les prêtres, par la résurrection intérieure, sont tout esprit, c'est-à-dire qu'ils s'élèvent aussi librement à Dieu, et s'en occupent aussi continuellement, que s'ils n'étaient point retenus par les liens du corps, ni appesantis par le poids de la chair. Ils sont tout feu et tout amour : on dirait que ce sont des séraphins, et qu'ils ne sont qu'une pure flamme; ou que, semblables à des personnes ressuscitées, ils ont déjà rompu intérieurement tous les liens qui les empêchaient de se porter incessamment à Dieu. Une âme ainsi en liberté se sacrifie aisément comme une hostie de louange en la présence de Notre-Seigneur.

Or c'est à quoi les prêtres sont d'autant plus obligés, qu'ils sont établis pour suppléer à la religion et au respect de tout le peuple, qui, insensible à son devoir, manque aux louanges de Dieu, et aux hommages qu'il lui doit. C'est pourquoi il faut qu'un prêtre se regarde comme contenant en lui

Digitized by Google

seul toute la religion des peuples : si bien qu'il est tout seul autant qu'un monastère entier, rendant à Dieu les devoirs que tout le peuple lui devrait rendre. Et même c'est pour cela que, dans la froideur du clergé et la langueur des peuples, Dieu s'est érigé si saintement des maisons religieuses et des couvents, où il a assemblé des âmes saintes, pour lui rendre en commun les devoirs et les hommages que le clergé et les peuples lui déniaient, et dont il ne voulait point être privé. C'est ainsi que leur sainteté, leur ferveur et leur zèle, a suppléé et supplée encore à nos langueurs. Mais c'est à nous maintenant, sur leur exemple, sur celui de Jésus-Christ ressuscité, et sur celui des anges nos patrons, de rallumer notre zèle et de ranimer notre religion envers Dieu.

C'est à nous à nous souvenir que nous sommes choisis, comme dit saint Paul, pour satisfaire aux devoirs que les peuples sont obligés de lui rendre, et qu'ils ne lui rendent pas. Nous devons être pour nos Eglises ce que Notre-Seigneur est pour toute l'Eglise entière, savoir, le supplément de leur infirmité, afin de rendre dans l'abondance de l'esprit ce qui manque à leur ferveur. Il y a dans les peuples une grande faiblesse et une extrême langueur : c'est pourquoi les anges leur sont donnés pour leur aider, parce qu'ils ont une grande vertu et un grand zèle pour les secourir. Et pour cela aussi, les prêtres, qui sont comme les anges visibles de l'Eglise, doivent être éminents en ces deux vertus de force et de zèle, pour suppléer aux infirmités des peuples, et aux langueurs qu'ils sentent au service de Dieu. C'est ce que doit opérer en nous l'esprit de la résurrection et la grâce de ce mystère, laquelle vous devez demander à Dieu avec d'autant plus d'instance, que vous savez vos faiblesses et connaissez vos besoins. J'avais plusieurs choses à vous écrire sur ceci, mais je suis pressé de finir par la nécessité des affaires de notre Maître, etc.

LETTRE CCIX.

Il console une âme dans la désolation, et l'exhorte à la fidélité et à l'obéissance.

Je suis tout consolé d'apprendre votre désolation et vos renversements intérieurs. C'est à quoi vous devez vous préparer jusqu'à la mort. Si Dieu vous aime, il vous traitera de la sorte de temps en temps jusqu'à la fin de votre vie. Soyez fidèle à ces états, et les recevez de la très-chère main de votre unique amour, comme un effet de sa charité sur votre âme. Il vous veut dépouiller de toute complaisance sur vous, pour être lui seul l'objet de votre cœur et de vos regards. Allez toujours votre chemin. Satisfaites à vos règles. Comportez-vous en tout comme vous voyez que Notre-Seigneur faisait dans les actions de sa vie. Faites comme ferait Notre-Seigneur s'il était à notre place. N'oubliez pas vos oraisons ni vos communions, quelque indisposition intérieure que vous sentiez en vous. Je serai bien aise que peu à peu vous vous désaccoutumiez des consolations sensibles, et que la foi vous serve de conduite. Purifiez-vous à l'ordinaire par la contrition et par la confession ; et, quoique vous n'expérimentiez pas la tranquillité et la douceur sensible que vous avez accoutumé, ne croyez pas pour cela être moins dans la grâce.

Cette sensibilité n'est nullement la règle ni la marque de la grâce, non plus que l'inquiétude et le serrement de cœur ne sont pas des marques de péché. Ne vous laissez point captiver à ces faiblesses, je vous en conjure; car je sais ce qu'en vaut l'aune. Faites-vous sage par mes expériences. Allez toujours ferme à Dieu contre vent et marée, dans l'orage et dans le calme. Ne consultez au dedans de vous que votre intention et votre conscience, et au dehors suivez les bons conseils de notre chère sœur l'assistante. Pour M. B***, je pense, selon Notre-Seigneur, que vous devez vous oublier vous-même, et vous soumettre à lui. Ces indispositions sensibles que vous y avez sont des marques de quelque complaisance en vous et en votre état, jointe à quelque orgueil caché, qui vous donne estime de vos sentiments, et vous fait juger de la conduite de votre supérieur. C'est ce qui ne doit point être en vous. Ainsi soumettez-vous à lui. Oubliez, en toutes choses, votre jugement, et Notre-Seigneur vous bénira. Jamais soumission et obéissance n'ont rien gâté. Vous l'expérimenterez ainsi, et j'espère que vous m'en rendrez ce témoignage, si vous vous anéantissez bien. Je ne vois que l'orgueil qui s'engendre sans y penser, et qui va peu à peu croissant, qui vous empêche de profiter. Humiliez-vous donc et mourez à vous-même, respectant ce vertueux personnage comme Notre-Seigneur même, en l'amour duquel je veux être à jamais tout vôtre.

LETTRE CCX.

Pour la fête des saints anges.

La fête que nous faisons demain vous donnera assez de quoi vous occuper, si vous considérez les grands devoirs auxquels elle nous engage. Il me semble qu'elle exige particulièrement de nous une profonde révérence et religion envers Dieu, un grand amour pour Jésus-Christ, une sainte société avec le ciel, une humble reconnaissance envers les anges, une parfaite sainteté envers nous-mêmes. Vous adorerez en foi la conduite de Dieu, qui envoie ses anges sur la terre pour des raisons très-augustes en sa sagesse, quoique nous en connaissions fort peu de chose.

Le premier sujet qui l'a porté à nous donner des anges a été pour figurer la descente de Jésus-Christ sur la terre, et pour préparer les hommes à sa venue. Comme il conduit toujours ses œuvres avec des convenances admirables, il a voulu qu'un si grand et si auguste mystère que celui d'un Dieu en terre, qui est le chef-d'œuvre prodigieux de son amour, fût figuré par quelque chose de moindre, et que les anges des-

Digitized by Google

cendissent du ciel pour être proche de nous, et pour vivre en société avec nous, afin de préparer nos cœurs à la descente du Verbe, qui devait venir pour habiter en nous.

Dieu avait préparé le monde à la venue du Verbe par la Loi, qui y servait de disposition, quoique très-faible, parce qu'elle ne contenait que des éléments morts et sans vertu : mais les anges sont des aides, invisibles à la vérité, mais vivants, animés et puissants pour le salut. En quoi nous avons à admirer la sagesse de Dieu en sa conduite sur son œuvre, et en sa charité envers nous, de nous donner de tels secours et de tels aides pour connaître son Fils.

Saint Jean-Baptiste fut appelé l'ange des Juifs qui les préparait à recevoir Jésus-Christ : mais ce que Dieu fait dans l'Eglise pour les Chrétiens est bien plus grand et plus considérable. Car il ne leur envoie pas seulement un saint Jean pour eux tous, mais il leur donne à chacun un ange qui les touche, qui les accompagne, qui les éclaire, qui les vivifie, et qui, pour le dire ainsi, les baptise, non en l'eau, mais en l'esprit, par des opérations divines, et qui en même temps les met en part de sa religion envers Dieu.

Le second sujet qui a porté Dieu à nous donner des anges est ce que nous lui sommes ; car nous sommes ses enfants, les membres et les portions de son Fils, et les temples de son Esprit. Or, parce que nous sommes ses enfants, il nous donne pour gouverneurs les princes de sa cour, qui se tiennent même bien honorés de cette charge, à cause que nous avons l'honneur de lui appartenir de si près. Parce que nous sommes ses membres, il veut que ces mêmes esprits qui le servent soient toujours auprès de nous pour nous rendre mille bons offices. Et parce que nous sommes ses temples, et que lui-même habite en nous, il veut que nous ayons des anges qui soient en religion vers lui, comme ils sont en nos églises, et que là ils soient en hommages perpétuels vers sa grandeur, soit pour eux-mêmes, soit encore pour nous, suppléant à ce que nous sommes obligés de faire, et gémissant souvent pour les irrévérences que nous commettons contre lui.

Le troisième sujet pour lequel Dieu nous a donné des anges est pour faire une étroite union entre l'Eglise du ciel et celle de la terre. Il a uni dans le ciel les chœurs des anges et de toutes les hiérarchies célestes ; et sur la terre, ayant composé un corps à part, qui est l'Eglise, il veut le lier avec le premier et l'invisible, qui est celui de ces esprits célestes.

C'est pourquoi il fait descendre en terre ce corps mystérieux des anges, qui, s'unissant à nous, et nous liant à eux, nous mettent ainsi dans leur ordre, pour ne faire qu'un corps de l'Eglise du ciel et de celle de la terre. C'est ce qui nous oblige de vivre en conversation et en société perpétuelle avec les anges et avec les saints. N'est-ce pas une grande grâce d'entrer ainsi en commerce, en communication et en société avec cet admirable corps ? Quelle imitation de religion, d'amour, de séparation et de dégagement de toutes choses ne devons-nous point avoir, voyant dans les anges et dans les saints tant d'application à Dieu, tant de force, tant d'amour et tant de dégagement des créatures ? Mais quelle reconnaissance ne leur devons-nous point aussi pour tous les bons offices qu'ils nous rendent à toute heure ? etc.

LETTRE CCXI.

Il parle de quatre manières dont nous pouvons nous unir à Jésus-Christ.

Eh bien ! que Jésus soit votre Tout, puisqu'il le veut, et qu'il vous y attire par sa miséricorde ! Il a racheté tout le monde par sa mort, et il veut vous vivifier dans sa vie. C'est donc de cette vie très-chère qu'il faut que vous viviez uniquement ; et c'est lui seul qui doit vivre en vous au lieu de vous-même. Ainsi, dans quelque sécheresse, quelque trouble ou quelque abandon que vous puissiez être, ne quittez jamais cette divine unité de Jésus, à laquelle il vous attire, comme il y attirait autrefois sainte Madeleine, lorsqu'il disait (*Luc.* x, 42) : *Unum est necessarium : « Il n'y a qu'une chose nécessaire, »* qui est mon amour.

Attachez-vous à cet amour, et agissez toujours dans l'union à ce divin Sauveur. Si le sentiment de votre amour, Jésus, est absent, que ses dispositions vous soient présentes ; principalement celle de plaire à Dieu, ou bien celle de soumission aux volontés de son Père, ou celle d'abandon entre ses mains. Que si vous n'avez pas facilité à regarder en particulier les dispositions de Jésus-Christ en ses actions, unissez-vous en général à celles qu'il avait, qu'il ne nous a pas toutes déclarées, parce que nous n'en sommes pas dignes, et qui sont renfermées dans son divin sanctuaire, c'est-à-dire dans son saint et sacré cœur, dans lequel je vous désire abîmée et consommée. Enfin, si ces choses ne vous sont pas aisément présentes, unissez-vous à Jésus par la foi, laquelle ne vous sera jamais ôtée. Les sentiments de votre amour et les lumières de son état intérieur ne vous sont pas continuellement présents ; mais la foi vous le sera toujours, qui est le solide, le ferme et l'inviolable fondement de notre amour. La foi vous apprend que la meilleure partie de Jésus-Christ est dans le fond de votre âme, savoir sa divinité et sa sainte personne, et qu'elle est aussi devant vous, et dans toutes les moindres choses de la nature. Elle vous apprend qu'il est au très-saint Sacrement de l'autel pour donner à ses amantes l'objet de leurs amours, pour être présent lui-même à ceux qu'il aime, et pour renouveler continuellement les caresses d'un Epoux à ses épouses. Vous savez qu'il y est encore, afin de s'offrir continuellement à son Père, pour vous et pour tout le monde, en qualité de victime. Or en cette qualité il nous oblige de nous unir à lui, pour nous sacrifier nous-mêmes, et nous immoler continuellement à sa gloire,

Digitized by Google

mortifiant nos appétits, laissant régner en nous sa grâce, et vivant par son divin esprit, et non plus par les mouvements du nôtre et par les sentiments de la nature. Hélas! ma chère Fille, ce divin Jésus semble n'avoir point de vie sur nos autels. Il est là sans mouvement, sans vue, sans ouïe, sans sentiment, pour nous apprendre qu'il faut que toutes ces choses soient mortes en nous : aussi ne faut-il jamais nous en servir que pour lui plaire. Plaire seulement à Dieu, être toujours l'objet de ses complaisances, uni avec son Fils, dont il dit que c'est lui dans lequel il se plaît, quel bonheur et quel avantage pour nous!

Pour vous animer aux vertus, je ne veux point vous proposer maintenant d'autres motifs ni d'autres raisons que l'imitation de votre Epoux, dans lequel vous verrez reluire toutes les vertus. Vous y verrez un silence de trente ans, pendant lesquels il ne parle presque point, parce qu'il ne veut parler que pour plaire à Dieu son Père; vous y verrez la mortification, la patience, l'humilité, la paix, la douceur, l'amour de la croix. Je ne vous donne point d'autres motifs que cet exemple, pour ne vous pas remplir l'esprit et l'entendement de raisons imparfaites, ou au moins qui n'approchent pas de la disposition de Jésus, et pour ne vous occuper que de ce qu'il veut être l'unique application de ses amantes bien fidèles. Car tant de raisons dissipent quelquefois et divisent l'esprit, lequel Jésus-Christ veut être tout recueilli et abîmé en lui. Cette imitation de Jésus est une quatrième manière d'union avec lui qui lui plaît uniquement, et que saint Paul nous a apprise. Car il dit que les élus doivent être semblables à Jésus (*II Cor.* III, 18), et cela se fait par ses vertus, acquises en sa vue et par son amour. Et Notre-Seigneur lui-même nous l'apprend en plusieurs endroits de l'Evangile, et surtout quand il nous ordonne (*Matth.* v, 48) d'être aussi parfaits que son Père, ce qui ne se peut faire que par l'union avec Jésus, et par l'amour et l'imitation de ses mêmes vertus. Car Jésus étant le seul qui est parfait comme son Père, en nous rendant un avec lui, nous serons parfaits comme son Père. Vous vous servirez de ces quatre manières d'union selon que vous y aurez de facilité, et vous me manderez dans quelque temps l'usage que vous en aurez fait et l'attrait que Notre-Seigneur vous y aura donné. Adieu.

LETTRE CCXII.

Il exhorte une personne à se laisser remplir de Jésus-Christ, et il lui donne quelques marques pour discerner si elle n'agit que pour Dieu.

Je vous salue à votre retour en la paix et en la joie du Fils de Dieu, qui est le Père de toute consolation. Il attend demain votre cœur pour le remplir de bénédictions spirituelles dont il est affamé : *Bienheureuse*, dit-il, *est l'âme qui a faim et soif de la justice* et de la charité, *car elle sera rassasiée.* (*Matth.* v, 6.)

Celui qui a rempli le sein du Père de toute éternité, et qui le remplira encore à jamais, veut se rendre lui-même la plénitude de votre âme; et lui qui rassasie tous les saints dans le ciel, et qui les rend bienheureux par sa possession, veut venir en vous pour occuper tout entier votre cœur. Je pense, ma chère Fille, qu'il n'y a rien en vous qui ne veuille être possédé et rempli de sa divinité; il n'y a rien qui voulût être privé de cette grâce pour être occupé d'autre chose. Qu'il vive donc, qu'il règne et qu'il triomphe à jamais de tout vous-même. Je vous conjure de ne rechercher qu'à lui plaire et à le contenter en tout; car il veut vous redresser et vous élever à Dieu en toutes choses, afin que vous ne vous recherchiez plus vous-même ni votre propre satisfaction, mais que vous travailliez uniquement à procurer la gloire de son Père. Il est jaloux de l'honneur de Dieu, et il ne vient en nous que pour procurer sa gloire. Ne cherchez donc rien que cela dans vos actions; et, quand vous en voulez commencer quelqu'une, soyez soigneusement sur vos gardes, pour voir si vous ne l'entreprenez point pour vous et pour votre contentement.

Un des moyens qui vous fera discerner pour qui vous les faites est de regarder simplement et fidèlement le motif que vous avez dans l'esprit en les faisant, et de remarquer si ce même motif revient souvent dans la suite de l'action; car, si c'est pour Dieu que vous la faites, le désir de sa gloire vous y sera présent, vous en aurez souvent et aisément la vue, elle vous viendra seule et sans grande recherche. Que si, au contraire, vous agissez pour vous, ou pour quelque autre créature, vous penserez souvent à vous-même en agissant, ou à la personne pour laquelle vous aurez entrepris votre action.

Un second moyen pour reconnaître si c'est pour Dieu que vous agissez, est d'examiner si vous recourez beaucoup à lui et si vous y avez grande confiance; car, si cela est, c'est une marque que vous agissez pour lui; comme au contraire ce serait une preuve que vous agiriez pour vous-même, si, au lieu de l'appui en Dieu, vous ne cherchiez que des inventions de votre propre esprit pour faire réussir les choses; si vous vous empressiez et embarrassiez; si vous vous troubliez et inquiétiez lorsqu'elles ne réussissent pas selon vos désirs. L'inquiétude, l'empressement et le trouble sont des marques qu'il y a de l'amour-propre, ou dans l'intention de l'œuvre, ou dans son exécution; ce qui est contraire à l'obligation du Chrétien, qui ne doit agir que pour Dieu et en Dieu, c'est-à-dire en son esprit, en sa vertu et en sa grâce.

Si vous voulez plaire à Dieu, il faut que vous fassiez beaucoup d'attention à ceci, surtout dans ce temps-ici, où les sujets de vos empressements sont finis. Donnez-vous toute à Notre-Seigneur, pour vivre en lui à la gloire de son Père. Abandonnez-vous aussi à son divin Esprit, comme je vous l'ai appris, afin d'être revêtue de lui, c'est-à-dire

Digitized by Google

de ses sentiments, de ses pensées et de tout lui-même. Suivez bien les mouvements de cet esprit, qui vous portera toujours à vous mépriser vous-même, à vous vaincre et vous mortifier en tout, et à servir le prochain pour l'amour de Jésus.

LETTRE CCXIII.

Il console une supérieure de la Visitation sur la mort de la Mère de Chantal.

Votre douleur sur la perte que vous avez faite m'a sensiblement touché; mais, si vous êtes bien chrétienne, vous trouverez au ciel dès maintenant, avec plus d'utilité, d'efficace et de sainteté, ce que vous possédiez grossièrement sur la terre. Vous en jouissiez à la façon d'Adam, et parce qu'elle était dans cet état d'infirmité, et parce que vous en usiez par des voies terrestres, témoins votre tendresse et votre affliction si sensible. Car si vous ne l'eussiez chérie qu'en Dieu et en sa charité, comme elle est maintenant en lui la même qu'elle était parmi vous, et que même elle est bien plus excellente et mérite d'être plus chérie dans l'état de la gloire et de la consommation où elle vit à présent, qu'elle n'était dans la voie de la foi quand elle vivait sur la terre, vous ne l'auriez pas perdue de vue, mais vous l'auriez encore présente à vous, et vous auriez commerce, liaison et communication avec elle dans la voie de la foi qui tient tous les Chrétiens liés en parfaite société en quelque état qu'ils soient.

Ne sommes-nous pas bien loin de notre compte, ma très-chère Mère, quand nous pensons être séparés et dépouillés de tout, et que nous croyons vivre seulement en charité? On dit, pour s'excuser, c'est qu'elle était utile à l'ordre, et je regrette la perte de l'ordre. Mais ce n'est souvent que la perte de notre appui charnel que nous pleurons; c'est notre amour-propre pour qui nous soupirons; car la B. Mère de Chantal, dans le ciel, n'est pas moins pleine de charité pour l'ordre qu'elle l'a été sur la terre; elle n'a pas moins de vue de tout l'ordre, elle n'a pas moins d'efficace pour procurer son bien. Comme elle est toute en Dieu et qu'elle est consommée en lui, qui est tout amour, toute sagesse et toute puissance, elle vous aime et tout l'ordre par cet amour, elle vous voit et tout l'ordre par cette sagesse et connaissance, en sorte qu'elle l'éclaire de toutes parts, et elle l'assiste dans tous les endroits où il est étendu. Ce n'est plus, à la vérité, par les faibles et sensibles secours de sa plume et de ses avis, mais c'est par l'efficace et la vertu divine où elle est entrée, et d'où elle fait des effets admirables, que les cœurs bien disposés expérimentent. Notre-Seigneur, lequel pendant son séjour sur la terre se servait des moyens humains, faibles et infirmes, conformément à l'état de l'infirmité de sa chair, ne faisait que des effets communs, et il voyait des fautes très-lourdes et des défauts très-grossiers en ses disciples, où ses miracles, ses prières et ses opérations ordinaires à sa condition d'enfant de l'homme et de son infirmité, n'apportèrent point remède pendant trois ans et plus qu'il conversa avec eux. Mais après sa résurrection et après la mission puissante de son esprit, étant entré en la vertu de Dieu son Père, il opéra tout d'un coup en eux, ce qu'il n'avait point fait par sa présence sensible, tant est grande la force et la vertu d'une âme entrée en Dieu.

J'ai appris que les enfants que l'on convertit parmi les sauvages disent que c'est porter envie aux Chrétiens que de pleurer leur mort. N'est-ce pas une belle leçon que nous font ces jeunes convertis? Et, s'ils tiennent ce langage aussitôt qu'ils ont reçu la lumière du christianisme, que ne faut-il point que nous disions, nous qui sommes affermis dans notre croyance par cette grande assiduité à l'oraison, qui nous découvre la vérité de ces choses, et qui nous met en évidence, par la lumière de Dieu, ce que la foi cache pour l'ordinaire à la plupart des Chrétiens qui ne s'abandonnent point à cet exercice de lumière? Je ne vous puis celer que je sentis votre mal plutôt que vous; et, pour prévenir vos souhaits, je demandai beaucoup à Dieu, mais dans mes tiédeurs et faiblesses ordinaires, qu'il lui plût prendre une nouvelle protection de votre ordre, maintenant que ce secours sensible était absent, et que celle dans les mains de laquelle il semblait porter et diriger votre institut, vous était ôtée. Ne doutez pas qu'il ne le fasse; et sans doute les âmes bien fidèles éprouveront ce que c'est que de se confier en lui. Je le prie tout de nouveau qu'il vous donne son esprit d'enfant, esprit de confiance et d'abandon entre les mains d'un si bon Père, qui a plus d'amour et de soin de votre chère âme, que vous ne le pourriez concevoir. Je suis en son amour, etc.

LETTRE CCXIV.

Qu'il faut modérer les jeunes gens, et ne les pas abandonner à leur zèle.

J'apprends que vous et tous vos très-chers frères êtes présentement harassés du travail, quoique non pas découragés. Je vous supplie, au nom de Dieu, qu'il vous plaise les arrêter et leur conseiller de ma part de prendre du repos. Le Fils de Dieu, qui n'avait pas besoin de la prière pour se fortifier et pour se renouveler en son Père après ses travaux évangéliques, se retirait sur la montagne pour faire oraison, ce qui apprend à tous ses disciples la manière dont ils doivent agir dans leurs emplois. Tant que nous serons en ce monde, nous souffrirons beaucoup de déchet dans les forces intérieures de l'esprit, par l'exercice extérieur. C'est pourquoi nous aurons toujours besoin de nous renouveler en Dieu. Ainsi je vous demande, pour le bien de nos frères et pour le vôtre, d'en user de la sorte; et, quelque presse qui vous assiége, de ne point céder à la tentation, qui vient ordinairement avec la ferveur: *Nolite peregrinari in fervore, qui ad tentationem vobis fit.* (*I Petr.* IV, 12.) Le démon ne demanderait pas mieux que de vous accabler avec ces jeunes ouvriers dans leurs

Digitized by Google

premiers travaux. Il n'y a rien plus à craindre que les premiers efforts de la jeunesse, qui, n'étant point réglés, abattent et accablent pour tout le reste de la vie. Adieu, notre très-cher Frère. Jésus vous comble de ses plus saintes bénédictions! Je suis tout vôtre.

LETTRE CCXV.

Il écrit à un prêtre de la manière dont les serviteurs de Dieu doivent régler leur extérieur, pour y conserver la simplicité, l'humilité et la modestie chrétienne.

Puisque vous désirez que je vous donne quelque règle pour votre extérieur, après avoir donné quelque posture à votre âme, je vous dirai ce qu'il a plu à Dieu me faire remarquer aujourd'hui ; savoir, que ceux qui paraissent le plus ne sont pas pour cela les plus saints. Ainsi n'affectez point d'avoir un extérieur qui marque une sainteté particulière, mais tâchez de l'avoir toujours fort simple et fort naïf comme Notre-Seigneur. Il y a deux extérieurs dommageables : l'un qui porte les marques de l'extérieur du monde, qui est encore dans la composition, dans la règle et dans l'afféterie du siècle, et qui fait par là qu'on acquiert le titre d'honnête homme, comme de bien faire la révérence et de bien composer son corps pour plaire au monde et pour être estimé courtois, poli, civil, honnête. C'est ce qui doit être en mépris aux saints ecclésiastiques; car, outre que ce grand soin qu'on y apporte n'est fondé souvent que sur la superbe et sur l'amour-propre qui veulent être bien venus partout, qui veulent être estimés et aimés de tous, et qui recherchent toujours à s'établir dans l'esprit du monde, cela ne siérait nullement à votre état et à la sainteté de votre profession.

Je vous donne particulièrement cet avis, parce que j'ai remarqué sur cela, et avec douleur, une grande affectation en des personnes retirées, et qui, devant par leur état faire hautement profession de la mort au siècle et de la folie de l'Evangile, se laissaient néanmoins aller aveuglément à cette illusion du monde, s'imaginant par là faire merveille, et ne songeant point que c'est cette folie de l'Evangile et cette mort au monde qui les doit rendre bien-venus, souhaités et estimés dans les compagnies, s'ils y veulent faire quelque fruit. Car autrement, cherchant à s'y faire estimer et à y être bien reçus à cause de leur bonne grâce, ils ne feront pour l'ordinaire que de mauvais effets : comme de complaisance qu'ils donneront aux autres de leurs personnes ; d'une certaine estime secrète qu'ils recherchent par cet extérieur, quoique par une volonté délibérée ils ne la demandent pas toujours ; et de mille autres déréglements fâcheux qui viennent de l'impureté de cette source.

Il en est de même de ce mot d'honnête homme qu'on donne maintenant à des personnes pieuses, et que plusieurs recherchent avec affectation. On dit : c'est un honnête homme, il est bien fait, il a bonne mine, il sait son monde. Et on prend ce mot d'honnête pour une personne qui est dans la civilité, qui sait le compliment, qui a le bon mot, et en qui on voit mille autres petites justesses mondaines, qui sont autant d'imitations du siècle et qui par conséquent rendent une personne très-éloignée des sentiments chrétiens. Car un Chrétien doit mettre sa gloire à mortifier tous ses membres, et son soin doit être de se faire voir comme un crucifié en tout son extérieur, et de paraître comme Notre-Seigneur en croix, qui n'avait rien de l'extérieur et de la régularité du monde. Je dis régularité, car le monde a sa régularité aussi bien que la religion.

Le second extérieur qu'il faut éviter est un extérieur d'hypocrite, qui marque plus de piété au dehors qu'il n'en a au dedans. C'est là une grimace hypocrite. Il faut que votre recueillement extérieur et votre modestie viennent du dedans. Il faut que ce soit l'esprit intérieur qui recueille l'extérieur, et qui donne une composition douce, modeste et très-suave, comme il la donnait à Notre-Seigneur, qui gagnait tout le monde par son extérieur et par sa modestie. Cette modestie était en lui si considérable, que saint Paul ne trouvait rien de plus charmant pour obliger les Chrétiens de satisfaire à sa demande. *Je vous conjure*, leur disait-il, *par la modestie de Jésus-Christ.* (*II Cor.* x, 1.) Et pour leur faire connaître que cette modestie devait être opérée en eux par la présence de Dieu : *Que votre modestie*, ajoute-t-il (*Philip.* iv, 5), *soit vue de tout le monde, parce que Dieu est auprès de vous.*

Il faut donc que la modestie pour être chrétienne, et la composition extérieure du corps pour être sainte, procèdent de l'esprit et du recueillement intérieur : et il faut qu'elle soit naïve, gracieuse, point affectée, nullement austère ni particulière. Autrement elle n'est pas purement de l'esprit, mais de l'étude et du travail propre ; ce qui serait pour l'ordinaire hypocrisie, et non pas modestie chrétienne. Car tout ce qui est chrétien est né du Saint-Esprit, et non pas de la chair ; et tout ce qui est ainsi affecté pour plaire au monde, et composé par artifice et par effort, est de nous et de la chair. C'est pourquoi il faut chercher une autre voie qui, dominant en nos âmes et sur nos corps, les compose avec une douceur, une suavité et une modestie nonpareilles; comme on le voit tous les jours en de bonnes âmes, qui, plus elles sont avancées dans la pureté de l'esprit, plus elles sont réglées dans leur extérieur, mais sans étude et sans aucune affectation, parce que c'est Dieu même qui compose leurs actions, et qui conduit leurs mouvements : et comme il ne fait rien dans le monde qu'avec nombre, poids et mesure, ces mouvements ne peuvent être que bien composés, qui suivent la cadence, le branle et le mouvement de ce divin esprit. C'est un mouvement doux et suave, un mouvement fort et efficace, un mouvement libre et simple, grave et posé, honnête et charmant, sans contrainte, sans affectation et sans étude ; toujours néanmoins égal et composé,

Digitized by Google

toujours pieux et sans fard, qui porte continuellement à Dieu, qui ne distrait personne, qui ne donne point de peine ni de tentation, mais qui au contraire édifie et recueille beaucoup ; enfin c'est un mouvement qui se ressent toujours de la sainteté de son principe.

C'est sur ces maximes et sur ces fondements, et non pas sur ceux qu'on vous veut donner dans le monde, que je vous supplie de travailler à la modestie. Autrement vous n'acquerrez jamais cette vertu chrétienne qui vous est si nécessaire dans votre état, et vous n'en aurez que l'ombre et le fantôme.

LETTRE CCXVI.

Qu'il faut se servir de la tentation et de la croix pour se donner tout de nouveau à Jésus-Christ.

La vie de Jésus-Christ règne en votre âme dans la plénitude de sa vertu et dans la perfection de ses voies. Ne vous étonnez pas si vous sentez quelquefois en vous des désirs de grandeurs et de richesses. C'est là l'état de cette vie. La chair qui environne votre esprit est toujours vivante en sa malignité, et de temps en temps, par l'ordre de la divine Providence, elle se fait sentir en vous pour réveiller le souvenir de votre foi, qui vous apprend que non-seulement vous portez en vous-même la malice de ces désirs malins que vous éprouvez, mais que vous êtes encore au delà de toute malignité. Car elle est toute renfermée dans le fond de votre chair, et, quoique vous ne la sentiez pas tout d'un coup dans toute son étendue, à cause de votre faiblesse qui ne peut avoir que peu d'ennemis à combattre à la fois, Dieu pourtant veut que vous confessiez qu'elle habite toute en vous, étant vrai que tout mal habite en votre chair.

Cela vous doit servir d'avertissement de vous donner tout de nouveau à Jésus-Christ, de vous réunir à lui, et de vous renouveler toute en lui quand vous sentez ces désirs ; car il veut que la tentation fasse en vous ce bon effet. C'est un aiguillon excellent qui vous doit réveiller de votre assoupissement, et vous obliger à recourir à lui, qui est votre vie, votre force et votre perfection. Quelle admirable invention de la sagesse de Dieu, de se servir de la tentation pour vous chasser à son Fils, et vous faire sortir de vous-même! Cette voie nous est en ce point avantageuse, qu'en ne songeant qu'à fuir une seule impureté, nous trouvons, en nous donnant à lui, toute la perfection, parce qu'il se donne lui-même à notre âme, et la revêt de ses perfections, lorsqu'elle embrasse avec foi son bien-aimé dans son cœur. Je vous prie donc de vous souvenir de cette pratique en toutes vos tentations. Allez d'abord à Jésus-Christ votre Tout et votre unique bien, étant bien assurée que la tentation marque toujours quelque langueur en l'âme, qui donne lieu et ouverture à l'ennemi d'aborder le cœur, et de lui faire souffrir ces sentiments et ces assauts.

Pour ce qui est des habitudes que vous craignez, et que vous sentez établies en votre fond, souvenez-vous que l'amour seul de Jésus-Christ consommera ces choses. Voyez par là combien est douce la nécessité où vous êtes réduite d'aimer incessamment et fervemment l'Epoux unique de votre cœur. O douce loi que celle des Chrétiens, qui n'est rien que l'amour! ô douce condition de notre misère, puisqu'elle est guérie par l'amour! ô bienheureuse tentation qui m'avertit d'aller à l'amour, et qui, me chassant de moi-même sans y penser, me porte à Dieu par une si douce nécessité! bienheureux mal qui me fait tant de biens! bienheureuse misère qui me cause un si heureux remède!

Souvenez-vous, outre cela, que c'est à la croix que vous trouverez sûrement votre bien-aimé, et que vous n'aurez jamais de sûreté plus grande de l'avoir rencontré en votre fond, que dans les sentiments que vous éprouverez vous porter au néant, à la séparation des créatures visibles, à l'amour de la souffrance, du mépris et de la pauvreté. C'est là le cachet de l'Epoux avec lequel il marquera votre cœur et votre bras, c'est-à-dire vos affections et vos œuvres. Vous serez vraie chrétienne, et la vie de Jésus-Christ régnera certainement en votre cœur, quand vous agirez et opérerez ainsi les œuvres d'abjection, de pauvreté, de mépris du siècle et de vous-même.

LETTRE CCXVII

Il donne plusieurs avis à une personne sur différentes peines et embarras où elle se trouvait.

Je me réjouis de vous voir où vous êtes, c'est-à-dire dans la solitude entière, pour donner lieu à Jésus-Christ d'établir en vous à loisir les opérations de sa vie. C'est ce qu'il demande d'abord à l'âme, que la solitude pour lui parler au cœur, la trouvant débarrassée de toute attention au siècle. L'esprit du monde, sans y penser, vous a fait faire la volonté de Dieu, qui se sert même de ses ennemis pour faire accomplir ses desseins sur les âmes.

Puisque la colère de Dieu le Père sur son Fils retiré au désert et séparé de lui, et les sentiments les plus austères de sa rigueur, vous sont si présents en votre solitude, ce qui est une marque du dessein de Dieu sur votre âme pour vous tenir en pénitence, regardez votre B. M*** comme l'image et la figure de Dieu, lequel, avec justice, est irrité contre vous par mille crimes secrets et cachés, et même par le seul titre de vous-même, qui êtes toute en péché selon la chair qui vous environne, et qui, par conséquent, tient Dieu en aversion de vous comme fille d'Adam et héritière de son péché.

Pour ce qui est du reste des créatures qui vous peinent et qui vous persécutent, regardez-les avec amour, les bras ouverts à la justice de Dieu, qui vous humilie par ces voies, et qui vous punit par les instruments

Digitized by Google

qu'il a choisis pour votre pénitence. Témoignez-lui qu'il est juste de traiter ainsi une créature qui est si hardie, que de s'approcher de ses autels sacrés. Priez-le qu'il vous purifie par cette voie, et qu'il vous rende digne d'être immolée en sacrifice par son amour.

Ne vous étonnez pas de ce petit tracas tout nouveau qui est survenu. C'est une invention de Satan pour vous tourmenter en votre paix. N'en soyez pas inquiétée; cela n'est rien. Il fallait encore cette nouvelle épreuve pour vous mortifier, et pour humilier votre esprit.

Pour vos confessions, j'approuve fort votre méthode de vous servir de ce divin sacrement, tant que vous pouvez avoir la liberté d'en approcher. Car la source de la pure grâce de la pénitence s'écoule de Jésus-Christ en vous en abondance par ce moyen. Mais, au défaut du sacrement, quand vous n'avez pas un facile accès au prêtre, approchez-vous de Jésus-Christ en vertu de son propre esprit de pénitence qui vit en vous, en qui vous exercerez votre âme à la contrition : et Notre-Seigneur ne manquera pas d'être présent à vos besoins en ces rencontres, pour suppléer au sacrement que vous désirez en votre cœur.

Et quand après la contrition il restera en votre âme de la confusion de son péché, cela n'empêchera pas qu'elle ne soit lavée de sa faute. Car cette confusion n'est qu'une suite et un châtiment du péché, qu'il est utile de porter en satisfaction de son offense. Dieu est soigneux d'imposer de sa part la pénitence aux hommes, comme il l'a fait dès le commencement du monde en la personne de notre premier père et de son fils Caïn, qui portèrent partout avec eux la honte de leur faute. Et David, qui reçut d'abord la rémission de son péché, comme l'en assura le prophète Nathan (*II Reg.* XII, 13), ne laissa pas, comme il dit lui-même (*Psal.* L, 5), d'avoir toujours devant ses yeux son péché, qui le chargeait de honte et de confusion. Ainsi Dieu veut que nous approchions de lui avec les marques de notre pénitence, et chargés du fardeau de notre confusion. Aimez cette satisfaction : c'est la plus pénible à la chair superbe et pleine d'amour-propre.

Qu'il est doux d'aller dans les voies de Dieu, et de se laisser aller à ses ordres! Oh! qu'il sait bien par sa sagesse ce qui est plus utile à notre mal! Il faut être en foi abandonné à la conduite et aux soins aimables de ce très-bon Père, qui use toujours des moyens les plus saints et les plus efficaces pour notre sanctification. Ne vous tenez pas déchargée de la confusion qui doit couvrir votre âme en la présence de Dieu, lorsque la confession semble vous en avoir ôté tout sentiment. Il est vrai qu'ordinairement Dieu ôte le sentiment extérieur de la confusion après la confession, à cause de celle qu'on a soufferte en déclarant extérieurement son péché à un homme; mais il ne faut pas laisser de la conserver en son intérieur en présence de Dieu, après la confusion et la réconciliation, comme une épouse qui se sent d'autant plus coupable et plus honteuse d'avoir offensé son époux, qu'il a eu de bonté et de facilité à lui pardonner son offense. Soyez toujours honteusement modeste à la face de l'Epoux, qui aime l'humilité et la pudeur sur le visage de ses épouses.

LETTRE CCXVIII.

Il exhorte une personne à se soumettre à son directeur contre ses propres sentiments.

Il me semble que vous devez passer pardessus vos sentiments, qui ne doivent point vous servir de règle en votre conduite. Ce n'est point là un fondement sûr pour vous appuyer en ce que vous faites, ni une raison suffisante pour aller contre la soumission que vous devez à M. B***. L'estime de soi-même, la complaisance en son état, l'amour-propre et la vanité, se glissent aisément dans un esprit. Prenez-y garde, et tenez-vous ferme aux solides vertus. La soumission et l'obéissance n'ont jamais rien gâté. Il n'y a point d'obéissance en enfer, dit notre bienheureux Père. Il faut donc vous oublier et vous soumettre. Il faut vous condamner, vous humilier et vous anéantir vous-même. Une âme stablement humble n'est pas capable de ces retours et de ces jugements sur son supérieur et directeur. Que je m'estimerais heureux, si j'étais en votre place, et si j'avais le bonheur d'être tombé, comme vous, entre les mains d'un homme si capable, si pieux et si solidement vertueux! Allez rondement, et ayez un air libre, bien ouvert et dégagé de tout sentiment. Je prie Notre-Seigneur de vous séparer de vous-même, comme de votre plus grand ennemi, dans la solide piété.

LETTRE CCXIX.

Il conseille à un bon curé, qui faisait de grands biens dans sa cure, mais qui n'était pas agréable à son évêque, de la remettre purement entre ses mains, et d'aller travailler ailleurs.

J'ai reçu un avis de Mgrs les prélats, qui me paraît extrêmement saint, et qui avait été ma première pensée. Mais, comme j'y trouvai quelque résistance, je me laissai aller aux voies communes que l'on désirait, qui est qu'en vous retirant de C*** vous résignassiez votre cure à un de nos bons prêtres. Mais maintenant on a goûté, ainsi que l'on doit, le sentiment de Mgrs les évêques, qui jugent plus à propos de vous démettre de la cure purement et simplement entre les mains de Mgr de L***, afin qu'il en dispose en faveur de qui il lui plaira. Comme il a l'esprit de Dieu, il en fera le choix selon sa pure sagesse. Il sera plus utile pour Dieu, plus avantageux pour l'Eglise de C*** et plus respectueux à la dignité de Mgrs les prélats, de qui nous devons honorer les sentiments avec tout respect, et nous y soumettre avec une parfaite joie, que vous en usiez de la sorte.

Vous pourrez ensuite aller travailler à l'établissement de la communauté de M***,

Digitized by Google

qui sera bien utile pour ce grand et vaste diocèse. Il faut suivre l'esprit et la conduite de Jésus-Christ Notre-Seigneur sur ses disciples, qu'il envoyait travailler de lieu en lieu, pour y faire le fruit dont la vertu se conservait et se dilatait dans les âmes. *Posui vos*, leur dit-il (*Joan*, xv, 16), *ut eatis et fructum afferatis, et fructus vester maneat.* Laissons-nous, mon cher Monsieur, aux ordres de Dieu : adorons sa divine providence sur nous et la pureté de sa conduite. Ne pensons point à nous ni aux voies que nous préméditons. Soyons à l'Esprit-Saint qui a conduit les saints apôtres de Jésus-Christ en sa sagesse, et non en la leur : *Ubi erat impetus spiritus, illuc gradiebantur, nec revertebantur cum ambularent.* (*Ezech.* I, 12.) Mon cher Frère, qu'aisément on fait retour sur soi, et on laisse entrer les lumières de la sagesse mondaine, qui font reculer quand on marche, et qui empêchent le progrès et l'avancement dans les voies de Dieu ! Mon cher enfant, j'ai été bien consolé de voir les vôtres toujours pleines des maximes de la croix et du saint Evangile et toujours remplies de soumission et d'abandon à Dieu. C'est une prévention de l'esprit divin, qui vous a prémuni contre toute malice. Mon cher enfant, continuez et le bon Dieu sera votre Tout et votre plénitude. Adieu. C'est le pauvre et très-indigne curé de Saint-Sulpice.

LETTRE CCXX.

Il ne trouve point d'autre consolation en cette vie que dans l'intérieur de la sainte Vierge et à la croix.

Depuis quelque temps je ne me suis point separé de l'intérieur de la très-sainte Vierge, en laquelle je trouve tout ce que je puis désirer sur la terre. Hors cela que tout m'est dur ! et autant qu'il plaît à Dieu me conserver en sa divine charité, autant je sens ma peine s'augmenter, et je m'aperçois d'un bien secret qui me dérobe à moi-même, et me fait ressentir des choses que je ne puis comprendre et bien moins exprimer. Oh ! que je vois bien par là ce que Notre-Seigneur dit en l'Evangile (*Luc.* xxi), qu'en ce temps-là, c'est-à-dire au jour du jugement, nous entendrons les effets du divin amour, et les opérations de sa toute-puissance ! Mon Dieu, que le monde me pèse, et que toutes les créatures me sont à charge ! Si je ne savais que ce temps est destiné à la souffrance et à la croix, je demanderais souvent à Dieu, avec saint Paul (*Philipp.* I, 2), ma délivrance, et le bonheur de jouir de sa possession. Aidez-moi à porter ma croix et le joug que justement demandent mes péchés. Attendons en gémissant le jour qui nous doit réunir dans le sein de Dieu en Jésus et Marie.

LETTRE CCXXI.

Il remercie une princesse des ornements qu'elle a donnés à sa paroisse.

Quoiqu'il m'ait paru, la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous rendre mes devoirs que vous ne les aviez pas agréables, non plus que la permission que je vous demandais de vous aller voir en votre solitude, néanmoins, Madame, votre bonté pour notre église, dont je prends les intérêts, est si grande, qu'il semble que vous me rappeliez à vous, en m'obligeant de vous remercier pour elle du présent que vous lui avez fait. J'espère que vous ne désapprouverez pas une si juste reconnaissance, qui se trouve jointe à mille bénédictions de nos peuples, qui vous plaignent et qui prient avec amour pour l'heureux et prompt retour de Votre Altesse, qu'ils n'oublieront jamais. Vous avez donné, Madame, à Jésus-Christ montant au ciel en son triomphe, des ornements qui peuvent accompagner sa gloire en la manière qu'on le peut en la terre. Notre-Seigneur attend au jour qu'il a déterminé pour votre entrée au ciel, à vous rendre au centuple par des vêtements de gloire qui ne passeront jamais et qui vous environneront pour une éternité. O Madame, que de telles richesses sont précieuses, et que bienheureux est celui qui peut se préparer des ornements si magnifiques, qui serviront non-seulement pour lui, mais encore pour orner l'Epouse de Jésus-Christ, sur qui rejaillira tout le bien des particuliers de l'Eglise ! Faites-moi la grâce, Madame, de me croire autant à vous que je le puis et qu'une créature le saurait être sur la terre ; et si, par des ressorts imprévus de la divine Providence, je me vois séparé de Votre Altesse, ces coups fâcheux ne m'ôteront rien du respect et de la charité que la bonté de Dieu m'a donnés pour elle.

LETTRE CCXXII.

Il exhorte une supérieure à établir uniquement, et en elle et en sa maison, la vie de Notre-Seigneur et de son divin esprit.

Je ne puis assez vous témoigner la paix et la joie de mon âme qui me paraît surpasser de beaucoup tous les sens, en la présence et en l'union du Saint-Esprit, qui anime et remplit votre sainte famille. Il me semble être à elle et devoir vivre en elle et avec elle toute une éternité ; et bienheureux, si dès à présent je puis porter ma dot et contribuer quelque chose à l'augmentation et à l'accroissement du bien spirituel de votre communauté, puisque je commence à vivre à ses frais et dépens, et que je participe au fonds dont il a plu à Dieu l'enrichir. Je vous dois tout ce que je suis en Jésus-Christ, et je n'ai rien des choses que vous me demandez qui ne soit vôtre et sur quoi vous n'ayez un droit parfait et absolu. Si Notre-Seigneur m'ouvre l'esprit à vous envoyer autre chose, je le ferai dans le cœur même de la très-sainte Vierge et de son Fils, qui, nous mettant en communion entière de lui-même, nous met encore en communion de tous ses biens.

Je prie Notre-Seigneur qu'il nous mette en communion de ses devoirs envers Dieu toute l'éternité, comme il commence de nous établir dans les sentiments de sa religion sur la terre. Il régnera sur nous et en nous pleinement, nous remplissant de sa propre vie et des opérations de son esprit très-saint.

Digitized by Google

Laissons-le régner dès à présent en nous et remplir toute la capacité de nos cœurs de sa propre et unique vertu. Il doit seul tout occuper et vivifier en nos âmes qui sont ses temples, et où par conséquent rien de propre ni de profane ne peut et ne doit avoir accès. Que peux-je dire, Madame, à votre chère et très-sainte maison, dont l'odeur me remplit et dont la vue continuelle que je garde me console toujours, sinon que nous sommes à l'esprit et que nous devons vivre de de lui, en lui, par lui et pour lui seul? Car, comme dit l'Apôtre (*Rom.* VIII, 12), nous ne sommes plus redevables à la chair, et nous ne la devons plus écouter ni prendre ses intérêts. Nous avons l'esprit seul à écouter et à suivre en toutes choses, puisqu'il nous est donné pour supplément de la chair morte et ensevelie par la grâce du saint baptême, par lequel nous ressuscitons de notre mort et de notre tombeau. Qu'il y a peu de baptisés, Madame, qui vivent selon leurs obligations! qu'il y en a peu de morts et de ressuscités dans le pur, simple et unique esprit! Je vous conjure de renouveler en votre maison la vue du prophète Ezéchiel, qui vit une campagne pleine d'ossements morts et secs, sur lesquels l'esprit descendit et fit autant de vivants ressuscités qu'il avait vu de morts. Je serai ravi, si je vois jamais votre maison ainsi ressuscitée et vivante du pur esprit, en sorte que toute propriété y étant éteinte et morte entièrement, tout soit vivant de l'Esprit-Saint de la nouvelle vie. Quand je vous parle de toute propriété, je n'entends pas de cette propriété grossière des choses extérieures, je parle de toute propriété intérieure et cachée, de toute propriété d'esprit, de raison, de jugement, de volonté qui sont les principaux obstacles au Saint-Esprit et à sa vie. Car, comme son siége est en ce fond caché, cette demeure doit être pure, sainte, vide de tout soi-même pour laisser la capacité à ce divin esprit de remplir tout, et d'opérer ensuite en plénitude ses effets et ses grâces.

Je finis, Madame, en vous disant que je suis à vous pour Dieu par l'esprit de sa divine Mère. Je le prie d'achever et de consommer son œuvre comme il l'a commencée, et que nous puissions, dans toute l'étendue de l'éternité, louer, glorifier et magnifier Dieu de ses bontés immenses, qui nous doivent obliger dès à présent à n'être plus à nous, mais à ce divin Tout, pour lequel je veux vivre et mourir en Jésus-Christ et en sa très-sainte Mère. Votre, etc.

LETTRE CCXXIII.

Il donne trois avis à une âme sur trois sortes de peines qu'elle avait, et l'exhorte surtout à bien porter sa croix.

J'ai reçu votre lettre, par laquelle j'apprends trois choses principales de votre intérieur. La première est l'appréhension que vous avez que le dénombrement de vos chutes et de vos infirmités ne me rebute. Mais c'est au contraire ce qui augmente la tendresse et la charité de mon cœur, voyant votre candeur à les découvrir et la confiance pour en attendre les remèdes. Je bénis la bonté de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, qui permettent ces choses pour humilier et anéantir l'orgueil qui s'élève toujours en nous, s'il n'est réprimé par ces chutes et par l'expérience de ces infirmités cachées. Un enfant réjouit infiniment son père, et trouve le vrai secret pour découvrir le fond de ses entrailles paternelles, quand il lui manifeste ses plaies et ses maux. Jésus est votre père en nous : il est votre médecin, il est votre serviteur et votre ami, il vous est toutes choses, et votre confiance en lui vous fera ressentir les effets de ces qualités sous la forme de sa créature et par l'extérieur de son Eglise. Je ne suis qu'un fantôme, vous le savez, et je ne veux jamais être autre chose qu'une figure et un extérieur de Jésus-Christ. Malheur à moi, si je suis jamais en moi-même, et si je souffre rien en mon intérieur qui ne soit pas Jésus, ou qui ne vienne de lui!

La seconde chose que je remarque dans votre lettre est la conduite dont vous usez quelquefois envers un sujet qui vous contriste. Je ne m'étonne pas que la nature se lasse quelquefois de ce qui lui déplaît et qui la rebute, quoique l'esprit en fasse bon usage. Il faut s'humilier de ce que l'on n'est pas dans le règne parfait de Jésus-Christ et dans cet état où la chair étant renouvelée aussi bien que l'esprit, ils seront tous deux dans des sentiments parfaitement semblables. En attendant, gémissons après notre consommation en Dieu, souffrant avec peine la charge de ce corps de péché, et prenant toujours de là un nouveau sujet de nous unir à Jésus-Christ anéanti sous notre chair.

Pour la troisième chose que je remarque dans votre lettre, c'est une croix que vous portez toujours et dont presque dans toutes les vôtres vous me faites la grâce de me faire savoir quelque chose. Je vous dirai sur ce sujet ce que je me dis à moi-même dans de semblables peines, qui est un conseil dont intérieurement j'ai été plusieurs fois convaincu, et que je vois très-saint en sa pratique ; c'est de ne vous point occuper de votre peine, mais d'abandonner votre partie sensible à la douleur, ayant toujours l'esprit présent à Dieu, et vous élevant incessamment à lui au-dessus de toutes choses. Le regard de notre peine nous augmente le mal, et, nous vidant de Dieu, elle nous occupe de nous, et cela n'est pas faire l'usage que Dieu prétend du trésor de la croix. Notre-Seigneur à la croix parle et s'occupe de son Père : le bon larron en fait de même, mais le méchant se ronge lui-même dans son supplice, et rempli d'amertume et de rage sur soi, oublie Dieu pour penser à lui seul. Les âmes des élus dans le purgatoire, qui est le lieu où l'on apprend à faire le plus parfait usage de la douleur qui se puisse pratiquer, sont en élévation continuelle à Dieu, laissant aux flammes et aux feux à faire leur devoir sur elles. Mais pour les malheureuses âmes des damnés, elles sont toujours remplies de

Digitized by Google

leurs maux et appliquées à leurs tourments, ne faisant autre chose que se désespérer et enrager en elles-mêmes. Oh! qu'il est doux à l'amant de se voir aimé par l'épouse au milieu de ses maux! Que Jésus, votre unique, est ravi de voir que ni les tourments ni les douleurs ne détachent point votre esprit et votre âme de la parfaite liaison que vous avez avec lui!

Vous êtes une hostie, et l'hostie ne sait pas de quelle sorte de mort on la doit faire mourir : elle ne sait si c'est par l'holocauste, ou par un autre genre de sacrifice. Il faut qu'elle soit morte à son propre choix, et, comme elle n'a plus de droit sur elle-même, elle doit se tenir abandonnée au couteau et au feu du prêtre qui la doit immoler. Si c'est pour peu de temps ou pour beaucoup, si c'est en un instant ou en un autre, tout cela lui doit être égal, n'étant plus rien en elle, mais tout en Jésus-Christ pour Dieu.

Je ne veux rien vous dire de moi, de peur de vous en occuper. Et puis je ne veux point penser aux peines et aux maux qui m'environnent, de peur de m'en remplir plutôt que de Jésus, en qui uniquement je veux être à son Père, désirant de n'être rien qu'une hostie entièrement anéantie en la vie de Dieu seul par Jésus-Christ son Fils.

Considérant l'état où Jésus votre Tout désirait mettre votre chère âme, une parole de Job m'est venue en l'esprit. Cet homme, ayant souffert la soustraction de toute la créature sensible, et étant demeuré uni par la foi à Dieu, sans soutien en la terre, voyant ainsi son âme en l'air et comme suspendue, sans être supporté de rien, ni en soi-même ni en autrui, attaché seulement à Dieu en la nudité d'une grâce très-simple, très-délicate, et sans aucun sentiment, disait hautement à Dieu qu'il choisirait plus volontiers d'être pendu à la potence que d'être ainsi crucifié en son âme. Comme il était une figure de Jésus-Christ crucifié, il parlait au nom de cet adorable Sauveur, qui, étant à la croix, disait intérieurement à Dieu son Père que la peine d'être pendu en croix était bien moindre que celle de voir son âme dénuée de tout soutien et de toute grâce sensible.

Il se voyait suspendu, tenant d'une part à son Père par la pointe de son esprit; mais déchiré, tenaillé, affligé, attiré par le poids de son corps vers la terre : ce qui lui était un tourment de la dernière violence. En sorte que d'être pendu extérieurement en croix lui était un moindre tourment que d'être suspendu dans son âme. Car dans cette pénible suspension, Dieu ne rendait sa partie inférieure aucunement participante des effets de cette liaison et de cette union qu'il avait avec elle, mais au contraire il lui faisait paraître le ciel de fer et de bronze pour elle, et lui-même se voyait comme dans une retraite et un éloignement infini de son Père.

Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, était dans un désir immense de l'union totale à son Père, et il ne soupirait qu'après sa parfaite consommation : et cependant, comme étant chargé de tous nos péchés, et comme victime pour les crimes du monde, il trouvait la sainteté de Dieu son Père infiniment éloignée de lui. Dieu, comme Père, attirait à soi infiniment son Fils; mais comme juge, il le rebutait d'une force et d'une véhémence infinie. Voyez quel est cet état de Jésus-Christ souffrant ainsi en son intérieur : voyez quelle contradiction de l'amour et de la crainte, et quels en peuvent être les effets.

Il paraît visiblement que Notre-Seigneur, par la conduite qu'il tient sur vous, désire que vous soyez fille d'esprit. Il veut pour cela vous dénuer de tout, afin que vous soyez uniquement et simplement à lui, et que votre appui, votre soutien, votre vie soient tout en son divin esprit. Il veut que, si vous avez à goûter et à jouir de quelque consolation, elle soit désormais dans le pur esprit, et qu'étant ainsi retirée et séparée de tout, vous receviez autant de lui et en lui seul que vous aurez quitté de créatures. Si votre abandon est total et universel, vous posséderez tout en Dieu, et vous aurez encore Dieu tout entier, qui est infiniment au-dessus de toutes choses. Il est l'immensité de toute perfection, et la participation qu'il en a mise dans les créatures n'est rien au prix de ce qu'il est en lui-même : et c'est pourtant tout ce trésor et ce grand bien qu'il vous offre sur la terre, et qu'il vous veut faire goûter dès ce monde par le moyen de sa divine foi et de cette foi nue, au sujet de laquelle il disait à Moïse (*Exod.* xxxiii, 19) : *Je te montrerai tout bien.*

Ne voulez-vous pas que toutes choses vous délaissent, et que toute consolation vous soit soustraite, si tout vous est empêchement pour ce souverain et cet unique bien? Dès à présent j'abandonne avec vous toutes choses pour posséder cet unique bonheur. Un Dieu pour tout en Jésus et Marie : et hors de cela rien. Disons tous deux avec David (*Psal.* lxxii, 25) : *Qu'est-ce que je veux au ciel et sur la terre,* ou richesse ou gloire, ou lumière d'esprit? Rien, mon Dieu, hors de vous, qui m'êtes toutes choses, et que je veux posséder tout seul. Mon Dieu, mon trésor et ma vie, ma joie et ma félicité, vous êtes et vous serez à toute éternité ma béatitude infinie.

LETTRE CCXXIV.

Il témoigne une grande charité à une religieuse à qui il écrit. — Il l'exhorte à se réunir avec ses sœurs, et à se servir de ses peines pour s'unir plus intimement à Jésus-Christ.

Je vous vois tout affligée, et je vous laisse à penser si je ne participe pas à votre peine. J'en ai appris le sujet, qui m'a remis en l'esprit ce que vous me disiez souvent, que la joie que vous aviez serait bientôt changée. Cela est vrai; et Dieu a pris occasion de votre satisfaction même pour causer votre peine. Qu'il soit béni à jamais de tout, et qu'il s'en glorifie, s'il lui plaît! Que pourrais-je faire pour servir ma très-chère Fille? Les prières et les sacrifices y seront employés, et man-

Digitized by Google

dez-moi à quoi je pourrai vous être utile. Car, ma chère Fille, je dois vous servir de tout mon possible après les obligations que je vous ai. Vous avez fait une charité à un pauvre serviteur de Dieu, qui s'en ressentira toute sa vie. Vivez, ma Fille, en tranquillité auprès de Dieu. Unissez-vous et vous réunissez à lui le plus souvent que vous pourrez, pour perdre la vue inquiétante des choses qui vous pourraient troubler. L'union avec Dieu, Père des véritables lumières, accommodera plus de choses que toutes les adresses de l'esprit humain ne pourraient faire. Servez-vous de cette occasion pour le mieux servir, et pour lui être plus intimement unie que jamais. Changez cet empêchement en moyen de l'aimer. Que les inquiétudes vous servent d'avertissement que vous ne lui êtes pas unie comme vous devriez. Car il devrait par sa présence abîmer et engloutir toutes les autres vues qui pourraient être en votre esprit. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous abîme en son amour, et que vous y souffriez le martyre, si c'est son bon plaisir Vous en ferez de même pour celui que Dieu vous a donné pour être entièrement à vous en son amour, et en celui de sa très-sainte Mère.

Je suis chargé de la part de M. M*** de vous demander pardon de tout ce qui s'est pu passer de différend entre vous. Elles sont, grâce à Dieu, dans toutes les dispositions de bien faire qu'on saurait désirer. Elles ont cru la réconciliation nécessaire, et m'ont donné la commission de les remettre dans leur première intelligence avec vous. C'est de quoi je vous conjure, ma très-chère Fille : comme aussi de leur témoigner un cœur aussi chrétien que Jésus-Christ vous l'a donné, et qu'elles croient que vous l'avez. Très-chère Fille, répondez à l'estime que Dieu a répandue de votre conversion. Vivez simplement et uniquement avec Jésus, et ne vous convertissez plus vers les créatures ni vers vous-même, par aucune vue d'amour-propre, qui vous fasse gauchir dans le simple regard que vous devez avoir de votre amour.

Mais, ma pauvre Fille, si je vous demande pardon pour les autres, je vous conjure aussi de m'accorder celui que je vous demande pour moi-même. Je sais que je vous ai inquiétée, et que j'ai été cause que Jésus-Christ, que je désire être l'unique objet de vos pensées et de vos affections, ait été privé de plusieurs réflexions que vous auriez faites sur lui, qui désire être votre unique Tout. Mais pardonnez à celui qui ne sait comment faire pour l'avancement de sa très-chère Fille, dont il désire la perfection de tout son cœur. Il craint de ne la pouvoir assister soigneusement, et il lui veut substituer une personne qui en prenne le soin qu'il doit. D'autre part elle s'afflige qu'on la quitte. Très-chère Fille, que puis-je faire? mettez-vous en ma place : dites-moi sincèrement ce que vous feriez. Mandez-moi cordialement ce que je puis faire, très-chère Fille, et, croyez-moi, je le ferai. Il faut faire pour vous tout ce qui se peut, et vous savez bien que je le désire. Croyez-moi pour l'éternité votre, etc.

LETTRE CCXXV.

Il écrit à une personne de piété sur la mort de sa femme.

Jésus-Christ, notre Maître, et le Dieu de sa créature, a retiré à lui ce qu'il n'a pu laisser plus longtemps sur la terre. Il retient en dépôt dans son sein ce que le monde ne méritait pas de posséder, et qu'il vous veut faire espérer de vous redonner avec la jouissance de lui-même. Vous êtes heureux que la nécessité de votre amour vous attache maintenant à Dieu, et que la bonté de ce Maître ait trouvé ce moyen de sanctifier votre cœur, qui, vivant au lieu où est son trésor, ne vivra plus et n'aura plus de joie que pour le ciel. Quelle consolation, mon cher Frère, que cette créature, qui malgré elle attachait votre cœur à la terre, vous attire maintenant avec elle en Dieu, et vous y élève, en s'élevant dans la gloire?

C'est là le sentiment secret que Jésus-Christ Notre-Seigneur insinuait à sainte Madeleine, qui voulait l'embrasser, et lui rendre les témoignages sensibles de son amour selon l'état de sa condition mortelle. Après lui avoir refusé ses caresses et ses embrassements, il lui dit (*Joan.* xx, 17) : *Je ne suis pas encore monté à mon Père;* lui apprenant qu'elle attendît au temps qu'il serait élevé dans le sein de Dieu où il voulait monter, afin d'y attirer son cœur, et ne lui laisser plus aucun sujet de s'arrêter au monde, ni à ce qui paraît de la créature sensible. Mon cher enfant, votre Madeleine est allée au sein de Dieu, où elle vit pour vous, et où elle attire votre cœur, sachant qu'elle n'y peut être trop aimée. Elle est maintenant plus en Dieu, et Dieu est plus en elle qu'elle n'est en elle-même : si bien qu'en l'aimant vous n'aimerez plus que Dieu.

Laissez-vous aux desseins de Dieu, et abandonnez-vous de nouveau à sa sainte conduite, pour être ce qu'il voudra. Le sage ignore les voies des oiseaux dans l'air : et vous ignorez encore plus les voies de Dieu sur vous, et les desseins sacrés qu'il cache dans son sein. Adorez-les, je vous supplie, et donnez-vous à lui pour y entrer sans les connaître, jusqu'à ce qu'il vous fasse l'honneur de vous les découvrir. N'êtes-vous pas heureux d'ignorer la volonté de Dieu dans une chose, pour vous sacrifier à tout, et pour embrasser avec amour tout ce qu'il peut demander en général de sa plus chère créature?

Soyez perdu en Dieu par amour et par grâce, comme votre chère moitié est déjà perdue et consommée dans sa gloire. Portez désormais en pénitence votre corps, qui vous retient encore au monde, et qui empêche votre entière et parfaite consommation en Dieu. Je suis à vous, mon cher enfant, pour vous aider à finir et à achever le sacrifice que vous avez commencé. De bon cœur je vous jetterais dans la fournaise qui vous

Digitized by Google

doit consommer et qui vous doit réduire dans le rien de vous-même, pour vous faire être uniquement à ce souverain Maître.

Je prie Notre-Seigneur qu'il accomplisse sa prière sur nous, qui est de nous voir tous un avec lui dans son Père. C'est en sa charité, qui est le commencement de ce bien, et qui me fait être tout à vous, que je me dis, de toute ma volonté, votre tout acquis et obligé en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

LETTRE CCXXVI.

Que le grand moyen de guérir la vanité et de ruiner la vie d'Adam en nous est de nous établir en Jésus-Christ. — Qu'il faut s'instruire de l'extérieur des vertus.

N'espérez point d'être entièrement libre et dégagée de la vanité qui vous tourmente, que vous ne soyez parfaitement établie en toute l'étendue des vertus saintes de Jésus-Christ. La superbe est si étendue et si dilatée en l'âme, et tout son fond se sent si fort de sa malignité, et en est tellement abreuvé, que, si peu qu'il reste de propre dans l'intérieur, on agit souvent par ce maudit principe, et on ne s'en trouve entièrement guéri que lorsqu'on est intérieurement tout passé en Dieu, et que tout ce qui est de mortel est absorbé dans la vie divine. C'est ce qui vous doit faire gémir incessamment après l'esprit de Jésus-Christ, qui est le principe universel de toute la vie sainte et de toutes les vertus chrétiennes, afin qu'il soit seul vivant et régnant en votre intérieur sous l'extérieur de cette vie mortelle.

Allez donc, ma très-chère Fille, allez ainsi avec courage au saint combat et à la noce de Jésus-Christ, travaillant d'une part à ruiner en vous par la vertu de l'Esprit-Saint toute la malignité d'Adam, et vous occupant de l'autre à établir votre âme dans l'union avec Jésus-Christ. Car c'est lui seul qui peut se répandre en votre âme comme remède universel à tous ses maux, et qui seul en peut pénétrer le fond comme source de vie, pour l'animer de nouveaux sentiments et de nouvelles dispositions.

Il faut qu'il soit désormais l'unique de votre âme, puisque vous faites profession d'être morte au péché et à vous-même, et uniquement vivante pour Dieu en Jésus-Christ, votre Epoux. En cette qualité d'épouse uniquement vivante de la vie de l'Epoux, il faut que vous soyez incessamment en abnégation de tout vous-même, et en union intime à Jésus, afin qu'il opère en vous et par vous en toutes choses, selon la sainteté de ses voies et la perfection de ses vertus.

Or, quoique je vous propose cette conduite intérieure de l'esprit répandant la vie intérieure dans les cœurs, comme l'unique et le solide principe de tout bien en nos âmes, il ne faut pas laisser de vous instruire des vertus chrétiennes en leur extérieur, selon l'ordre de Jésus-Christ. Car il fait dans le monde divin de l'Eglise-la même chose que dans le monde extérieur et sensible, où, quoique le soleil, comme principe universel, répande la vie secrètement dans le fond de la nature, il ne laisse pas de montrer encore par sa lumière la beauté extérieure de ses productions. Ainsi, quoique Notre-Seigneur par son esprit mette la vie cachée des vertus en nos cœurs, il veut pourtant montrer en sa lumière les expressions et les beautés extérieures de ces mêmes vertus, afin d'instruire les âmes pleinement de toute l'étendue de leur perfection, et afin que, voyant au dehors un modèle et une règle sensible, avec la jouissance intérieure de la vertu qui les anime au dedans, rien ne leur manque pour se conduire en tout dans la perfection de la vie chrétienne.

Allez, ma Fille, et croissez tous les jours en l'abondance des bonnes œuvres, et en la plénitude des richesses de Jésus-Christ.

LETTRE CCXXVII.

Il propose à une personne de très-grande condition quelques occupations pour la semaine sainte.

Vous adorerez tous ces jours avec révérence le Fils de Dieu crucifié, tout couvert de sang, soit des plaies de sa flagellation qui lui couvrent tout le corps, soit de celles de son couronnement d'épines, soit de celles de son côté, de ses mains et de ses pieds percés.

Considérez-le en croix comme un lépreux, ainsi que le considérait le Prophète; la face couverte de crachats, tout meurtri des coups qu'il a reçus, n'ayant, depuis les pieds jusqu'à la tête, qu'une plaie sur son corps; délaissé de ses amis, moqué de ses ennemis, frappé et condamné de Dieu, mourant en cet état, et demeurant exposé sur un gibet, ses plaies ouvertes, ses bras étendus et tout son corps allongé, pour témoigner l'excès de son amour, qui appelle de ce lieu élevé tous les pécheurs pour les embrasser, les couvrir de son sang, et les mettre ainsi à couvert de la colère et de la persécution de son Père.

Jetez-vous entre ses bras comme en votre refuge, et reconnaissez l'obligation que vous lui avez, lui témoignant avec amour qu'il n'y a que lui seul qui, jusqu'à présent, vous ait mis à couvert de la punition et du châtiment de Dieu que méritent vos péchés. Demeurez entre ses bras le plus longtemps que vous pourrez en recueillement et en repos, vous laissant teindre de son sang, et pénétrer à son amour et à sa grâce.

Priez-le qu'il vous donne le désir et l'amour de la croix, et demandez-lui part aux dispositions qu'il a dans ses souffrances.

Notre-Seigneur, Madame, n'est pas à la croix pour vous apprendre à vivre mollement, et il ne souffre pas pour vous tirer des obligations de souffrir. Il ne vient pas pour ôter à son Père ce que vous lui devez, ni pour vous dispenser des devoirs que vous êtes obligée de rendre à sa justice. Il veut souffrir à la croix en votre nom et pour vous les choses que vous ne pourriez souffrir, comme l'excès du martyre intérieur et extérieur qu'il endure, et que la puissance humaine ne pourrait pas endurer. Il n'y a que lui qui puisse porter la rigueur d'un Dieu irrité contre nous pour le pé-

Digitized by Google

ché, et les coups de sa colère immense.

Si les hommes sont si faibles à souffrir les tourments de la terre et de la justice humaine, comme d'être roués, rompus tout vifs, et d'autres semblables supplices, quelle sera leur infirmité et leur faiblesse pour souffrir la rigueur effroyable des jugements de Dieu, dont le seul aspect fit suer Jésus-Christ le sang et l'eau dans le jardin des Olives, et le réduisit à l'agonie? Il n'y avait qu'un Dieu capable de porter cette vue sans mourir. Et pour cela Dieu fit paraître auprès de son Fils, réduit en cet état, un ange confortant, pour nous apprendre que la force humaine n'était pas capable de porter la seule vue de ses jugements, bien moins la rigueur de ses châtiments et la violence des peines de la mort, dont la seule vue l'eût fait mourir, sans le secours et le surcroît de sa force divine.

Voilà ce que Jésus a essuyé pour vous, voilà les peines qu'il a souffertes dans sa mort, et que vous n'êtes pas capable de supporter. Mais, en souffrant ainsi les maux qu'un Dieu tout seul pouvait porter, il vous laisse à souffrir ce que l'homme était capable d'endurer. Et pour cela il vous tient ses plaies ouvertes, et surtout celle de son cœur, pour vous donner le moyen de trouver en lui la force de souffrir.

Remarquez le divin mystère de cette plaie de son cœur. Le sang et l'eau en sortent après sa mort, pour nous apprendre deux choses: La première, que sa postérité et ses enfants, qui devaient trouver leur naissance sur le Calvaire, n'avaient point de vertu et de force pour supporter les châtiments de leurs péchés; mais que dans ce sang qui sort de ses plaies après sa mort, c'est-à-dire dans ses sacrements, ils trouveraient la force et la vertu de souffrir les peines et les croix que Dieu impose à tous les hommes. La seconde, que la créature qui n'avait point de pureté capable de contenter son Père, à cause du péché qui remplit tout son être et ses œuvres, devait trouver sa sainteté, sa pureté et son innocence en Jésus-Christ et en sa mort.

Je vous prie donc, Madame, de vous tenir collée au sacré cœur de Jésus-Christ, et à sa sainte plaie, qui jette ainsi après sa mort et le sang et l'eau, afin que vous buviez à longs traits cette sainte liqueur, et la pureté nécessaire pour souffrir saintement, et d'une manière utile pour vous, et agréable à Dieu.

Il ne faut point désormais vous promettre une autre vie intérieure, ni extérieure, que celle des souffrances. Il faut vous souvenir de ce que disait Jésus-Christ à saint Pierre, le chef visible de son Eglise et le modèle des fidèles (*Joan.* xxi, 18) : ***Lorsque vous étiez plus jeune, vous vous ceigniez vous-même, vous alliez où vous vouliez, et vous faisiez ce qu'il vous plaisait : mais, lorsque vous serez vieux, un autre vous ceindra***, et vous mènera par une voie pénible et rigoureuse à votre chair. C'est là ce que vous dit le Fils de Dieu, qui vous enseigne comme il faut passer le reste de vos jours, et qui veut que vous gémissiez incessamment dans le repentir de votre vie passée, ne vous restant de temps en votre vieillesse que pour pleurer et regretter celui que vous avez perdu en vos premières années.

Allons, Madame, allons à Dieu par la voie qu'il nous a préparée. Il a mis des épines dans le chemin du ciel; et le paradis paraît à Moïse dans un buisson ardent, ce qui marque qu'on ne le trouve qu'au milieu des épines. Et encore quel bonheur pour nous, si, après ces légères souffrances et ces petites égratignures, nous pouvons nous trouver dans le lit du repos éternel!

Demeurez donc collée à Jésus-Christ crucifié; demeurez avec lui à la croix, crucifiée en tous vos propres désirs, et en toutes vos passions et affections naturelles, vous souvenant des paroles que Jésus-Christ dit dans l'Evangile (*Joan.* xii, 24, 25) : ***Si le grain de froment ne pourrit dans la terre, il demeure inutile et sans fruit.*** Si votre cœur humain ne meurt à tous ses sentiments naturels, s'il ne perd ses premières inclinations de péché et toutes ses dispositions propres, il ne peut espérer d'être animé de la nouvelle vie; il ne doit point, sans cette mort, s'attendre à la résurrection intérieure, c'est-à-dire à la vie de la charité en ce monde, et à la vie éternelle en l'autre.

Faites aussi une attentive réflexion sur la conduite de Dieu, qui, ayant pris la forme de pécheur, a été premièrement crucifié, secondement mis à mort, troisièmement enseveli avant que de ressusciter : ce qui vous apprend qu'il faut 1° crucifier tous vos ressentiments, tous vos désirs et toutes vos passions, lorsqu'elles s'élèvent en vous. 2° Qu'il faut les crucifier et les mortifier si assidûment, qu'enfin vous en veniez au point de les voir mortes en vous. C'est dans ce lion mort, comme parle l'Ecriture, c'est-à-dire dans le vieil homme mortifié, qu'on trouve le miel de la consolation intérieure et de la vie spirituelle. 3° Qu'il faut ensevelir ce vieil homme; qu'il est nécessaire qu'il pourrisse, et qu'il ne reste plus rien de ses inclinations et de ses mouvements en votre cœur; qu'il ne doit plus y avoir en vous aucune forme de votre vie passée, pour ne porter plus que des sentiments d'une vie nouvelle et ressuscitée, qui vous fasse vivre en la charité de Dieu, et dans les mœurs de Jésus-Christ.

LETTRE CCXXVIII.

Il exhorte une âme trop timide à recourir a la miséricorde de Dieu.

Vous devez avoir d'autres sentiments de la bonté de Dieu que ceux que vous me témoignez. Sa miséricorde est immense sur les pécheurs. Ainsi présentez-vous à lui en confiance malgré votre pusillanimité. Vivez comme Abraham en espérance contre espérance, et dites avec Job (xiii, 15) : ***Etiam si occiderit me, in ipso sperabo : « Quand il me devrait donner la mort, je ne laisserai pas d'espérer en lui.*** » Quoique vous sachiez que vous ne méritez que l'enfer, si vous retour-

Digitized by Google

lez à lui de tout votre cœur, tenez-vous assuré de sa miséricorde, qui est infiniment plus grande que tous vos péchés.

Pensez souvent à ces paroles du prophète (*Isa.* LV, 7) : *Derelinquat impius viam suam, et vir iniquus cogitationes suas et revertatur ad Dominum, et miserebitur ejus.: et ad Deum nostrum, quoniam multus est ad ignoscendum : « Que le pécheur quitte sa voie, que l'impie revienne de ses égarements, et qu'il retourne à Dieu, il lui fera miséricorde. »*

Lorsque vous sentirez votre âme en pusillanimité et en crainte, et que votre foi se trouvera faible, dites souvent à Dieu : *Domine, adjuva incredulitatem meam* (*Marc.* IX, 23); et demeurez en attente de cet esprit de foi, dont parle le prophète David au sujet de sa pénitence : *Exspectabam eum, qui salvum me fecit a pusillanimitate spiritus, et tempestate : « J'ai attendu celui qui m'a délivré de ma pusillanimité. »* (*Psal.* LIV, 9.) Enfin assurez-vous intérieurement sur la sainte parole de Dieu, qui promet miséricorde à ceux qui le recherchent en vérité. C'est ce qui vous affermira contre les craintes et contre les tempêtes qui vous environnent et vous accablent.

LETTRE CCXXIX.

Il propose un sujet d'oraison sur la parabole de l'économe qui avait dissipé le bien de son maître.

La parabole de cet économe qui fut accusé d'avoir dissipé le bien de son maître, et que l'Eglise nous donne à méditer dans l'Evangile, vous pourra servir demain de sujet d'oraison. Vous vous considérerez vous-même comme cet économe, et vous ferez réflexion sur le mauvais usage que vous avez fait des biens de Dieu : ce qui doit vous faire craindre ses jugements, et vous obliger à régler tellement votre conduite, que vous ne vous serviez désormais de tout ce que vous avez que pour sa gloire.

Vous adorerez pour cela, dans le premier point de votre oraison, Notre-Seigneur vivant sur la terre pour le service de son Père, et usant de tout lui-même pour sa gloire. Il use de tous ses sens extérieurs et intérieurs pour lui; il use de toutes les puissances de son âme et de toutes ses facultés pour sa gloire; il use de son esprit, de son temps, de ses biens corporels et spirituels, en un mot, de tout ce que Dieu lui a donné pour Dieu même. C'est là la vie parfaite d'une créature vivante pour son Dieu; vie qui nous sert de reproche et de confusion, n'ayant presque jamais agi pour Dieu en toute notre vie, et n'ayant usé de nous-mêmes que pour notre plaisir et pour nos propres intérêts.

Ensuite de cette vue, vous vous confondrez en sa présence de ce que, n'ayant dû agir que pour lui seul, vous n'avez presque fait autre chose, depuis le commencement de votre vie jusqu'à cette heure, que d'agir pour vous. Vous gémirez devant lui, et lui demanderez pardon d'un si malheureux emploi de votre vie, et du mauvais usage que vous avez fait de tous ses biens. Vous demeurerez à ses pieds comme un pauvre criminel qui attend son jugement, et qui reconnaît mériter le supplice et la condamnation éternelle. Vous vous exposerez à porter tous les tourments et toutes les rigueurs qu'il plaira à sa divine justice exercer sur vous dans le temps et dans l'éternité.

Dans le second point de votre oraison vous demanderez à Jésus-Christ Notre-Seigneur ce divin esprit qui habitait en lui, et qui lui faisait faire usage de tout lui-même, de toutes ses puissances et de tout son être pour Dieu son Père, espérant que ce même esprit, par sa vertu divine, fera un entier usage de vous-même pour sa gloire. C'est à lui à opérer en nous le renoncement à nous-mêmes, en sorte qu'en adhérant à lui nous pouvons rebuter et réprimer tous les mouvements de la chair qui veut agir pour elle et pour sa propre complaisance. Il faut donc avoir recours à lui avec confusion de notre être maudit et malin, qui est tout confit en propres désirs, en appropriation à soi et en éloignement de Dieu.

Oh! que nous sommes misérables d'être ainsi ensevelis dans un corps de péché qui ne recherche que soi-même, qui est ennemi de Dieu, et qui ne vit que pour sa propre complaisance! Oh! que nous devons appréhender tous nos mouvements propres et nos désirs! Oh! que nous devons soupirer et gémir pour la liberté de ce corps de mort, et pour être délivrés de cette servitude de péché!

Dans le troisième point, vous ferez de fortes résolutions de renoncer à la chair en tout ce qu'elle demandera : résolutions qui doivent être si universelles, que, quand elle demanderait une chose juste, parce qu'elle ne saurait rien demander justement, n'étant rien dû à une chair si maudite, si criminelle et si ennemie de Dieu, vous ne devriez point l'écouter en quoi que ce pût être, vous contentant seulement de vous servir de ce qu'elle vous pourrait dire comme d'un avertissement sensible pour consulter la foi et la lumière intérieure, afin de voir si sa demande est raisonnable, vous donnant pour cela à l'esprit de Dieu, qui vous fera accomplir en sa vertu, et exécuter en ses intentions ce qui sera de sa volonté.

Vous examinerez aussi en particulier quels sont les appétits de votre chair que vous suivez le plus ordinairement, et qui vous empêchent de faire un bon usage de toutes choses pour Dieu. Si c'est la complaisance en vos entretiens, l'ardeur à contester, le désir de paraître et de vaincre, l'avidité dans le manger, la trop grande application à satisfaire votre goût, ou la trop grande réflexion sur les plaisirs des sens, comme sont les objets agréables à voir, à toucher, à ouïr, à flairer; si c'est l'attache à votre propre jugement et à votre propre volonté, etc.

Enfin vous tâcherez en toute rencontre d'adhérer au divin esprit du Fils de Dieu, afin qu'il vous sépare en sa vertu de tous vos propres mouvements, et que, vous tenant

Digitized by Google

dégagé de la chair en toutes choses, il vous fasse vivre uniquement pour sa gloire.

LETTRE CCXXX.

Occupation pour le jour des Cendres, et de l'esprit de cette cérémonie.

Vous honorerez demain Notre-Seigneur, et respecterez tous ses desseins dans la cérémonie des Cendres, lui demandant part à son esprit de mort et de pénitence qu'il va répandre abondamment en ces jours dans les âmes fidèles.

Vous considérerez, 1° que les cendres vous avertissent qu'il faut mourir, et que l'Eglise vous les impose pour vous faire ressouvenir que vous avez été condamné à retourner en cendre avec le premier homme, afin que la vue de la mort dans votre esprit, et la grâce de Jésus-Christ dans votre cœur, éteignent en vous les désirs du péché et l'amour de la vie; car le but de l'Eglise, par l'imposition des cendres, est de nous donner la haine de nous-mêmes, le désir de nous mortifier, et le zèle pour la destruction et la ruine du péché, qui vit incessamment en nous.

2° Vous considérerez que l'Eglise, par la cendre qu'elle nous impose, nous met au pied des autels comme des victimes de mort, et nous en fait approcher comme des hosties prêtes à mourir pour satisfaire à Dieu. Lorsque les prêtres imposaient autrefois les mains sur des victimes, ils les appropriaient à Dieu et à ses autels, et les destinaient par là à la mort. Maintenant ils imposent la cendre, pour montrer à l'homme qu'il est pécheur, en lui apprenant non-seulement qu'il est poudre comme le premier homme avant son péché, mais qu'il n'est que cendre. La cendre marque et exprime une chose passée par le feu. Tu as été, veut dire l'Eglise à chacun de ses enfants, dévoré par le feu du péché, tu n'es plus rien que cendre : mais souviens-toi que tu seras encore dévoré par le feu de la colère de Dieu, et que tu seras un jour victime de sa justice, si tu ne le veux être maintenant de son amour.

3° L'Eglise, par cette cérémonie, nous imprime la grâce et l'esprit de la chose qu'elle nous exprime, et de la vérité qu'elle nous figure; car elle nous donne des dispositions même de pénitence, par lesquelles nous confessons que nous sommes pécheurs : en sorte que, comme autrefois saint Jean-Baptiste, en jetant de l'eau sur la tête des Juifs, les engageait à la pénitence, et eux, en s'approchant de lui, se déclaraient publiquement pécheurs, de même les Chrétiens, en recevant présentement la cendre, reçoivent par les mains du prêtre la marque de leur état, qui les engage à la pénitence, et les peuples font eux-mêmes profession publique de leur péché.

4° Vous considérerez que, comme le Fils de Dieu reçut le baptême au commencement de sa pénitence et de son jeûne, vous recevez la cendre avant le vôtre, comme un engagement à la pénitence, de la part du prêtre qui vous l'impose et qui tient la place du Père éternel sur vous, comme saint Jean la tenait sur Jésus-Christ et sur les Juifs, et même vous vous présentez pour la recevoir, afin de chercher l'esprit de pénitence en Jésus-Christ et en son Eglise, qui est pleine de ses mérites et de sa grâce.

Et c'est là une des raisons pour lesquelles trois jours avant la cérémonie des Cendres on fait mention de Jésus-Christ mort en croix, afin que l'Eglise puise en lui la grâce de la pénitence qu'elle nous donne sous les cendres, et afin de nous faire par là reconnaître quelles sont les obligations que nous avons à Jésus-Christ. Car c'est lui qui est notre semence de vie, et s'il ne fût point mort pour nous, nous serions tous réduits en cendre, et il ne resterait de nous que ce qui reste de Sodome et de Gomorrhe : *Nisi Dominus reliquisset nobis semen, sicut Sodoma facti essemus, et sicut Gomorrha similes fuissemus.* (*Rom.* IX, 29.) Et comme dit saint Jude (℣ 7) : *Sicut Sodoma et Gomorrha, et finitimæ civitates factæ sunt exemplum, ignis æterni pœnam sustinentes.* La pénitence, dont nous devons recevoir la grâce par la cendre, nous imprime ce sentiment et cette disposition dans le cœur, de nous faire reconnaître que nous méritons non-seulement la mort par nos péchés, mais le feu éternel, dont les cendres de Gomorrhe sont les marques et les vestiges.

5° Comme le dimanche avant les Cendres on lit dans l'Evangile la mort de Jésus-Christ pour nous apprendre qu'il a prévenu notre mort par la sienne, qu'il a souffert en lui ce que nous devions souffrir, et que comme chef il a porté la mort pour ses membres, il veut que dans ce jour des Cendres nous portions sur notre tête l'image de ses infirmités, de ses souffrances et sa mort, afin que nous nous ressouvenions de faire mourir en nous la partie supérieure de nous-mêmes, qui est notre esprit propre et notre propre volonté, qui, étant morts, porteront ensuite la mort dans ce qui dépend d'eux, c'est-à-dire dans la portion inférieure de notre âme.

C'est ce saint exercice de mortification et de pénitence qui doit faire votre grande occupation durant ce temps, sanctifiant votre jeûne par la mortification de votre chair, par le retranchement de vos satisfactions et de vos joies; par l'abstinence de vos propres désirs; en un mot, par un sacrifice perpétuel de vous-même, qui réduise en cendre, par le feu de l'amour et par le zèle contre le péché, tous les appétits de votre chair, et tous les mouvements déréglés de votre cœur.

Ce doit être là l'occupation continuelle des Chrétiens, comme les saints ont remarqué en expliquant la loi des holocaustes : *Hæc est lex holocausti. Cremabitur in altari tota nocte usque mane. Ignis ex eodem altari erit.* (*Levit.* VI, 9.) Nous devons être des holocaustes perpétuels dans cette vie de nuit et de foi, et ce sacrifice doit durer jusqu'au matin, et au jour de la gloire, où nous nous trouverons tous un avec Dieu dans une

Digitized by Google

parfaite consommation. C'est la grâce que vous demanderez très-instamment à Notre-Seigneur, vous donnant le plus souvent que vous pourrez à son divin Esprit, afin qu'en sa vertu vous soyez fidèle à mourir à tout, pour ne vivre plus qu'à Jésus, à la gloire de son Père. Adieu.

LETTRE CCXXXI.

Il donne encore quelques explications de la cérémonie des Cendres.

Je suis bien aise de voir, par les demandes que vous me faites, que vous avez toujours une affection pour les cérémonies de l'Eglise, et que vous continuez à vouloir vous en instruire, et à vous remplir de leur esprit et de leur grâce. Celle des Cendres, que vous me proposez, est pour faire ressouvenir l'homme de la mort à laquelle il a été condamné pour son crime : et l'Eglise la pratique au commencement du Carême, afin d'obliger ses enfants à se soumettre à cet arrêt que Dieu a porté contre eux en la personne d'Adam, et à travailler durant ce temps à mourir à tout, pour se préparer à la grâce d'une nouvelle vie.

Le prêtre qui les impose, revêtu d'une chape de deuil, représente l'Esprit de Dieu sur le pécheur, qui regrette d'avoir formé l'homme : *Pœnitet me fecisse hominem.* (*Gen.* VI, 7.) Et cet habit exprime aussi sa colère sur nous. C'est pourquoi le prêtre qui tient la place de Dieu, comme saint Jean en son habit austère la tenait autrefois sur les Juifs, en imposant ces cendres sur la tête, prononce l'arrêt de mort contre le pécheur : et ce que Dieu a dit une fois au premier homme, *Morte morieris* (*Gen.* II, 17), il le répète maintenant à chacun en ces termes : *Pulvis es, et in pulverem reverteris* (*Gen.* III, 19), pour imprimer ainsi sur la tête de tous ce jugement de mort.

Le pécheur qui se présente au pied de l'autel, et qui se met à genoux pour les recevoir, exprime sa disposition intérieure de soumission au jugement de Dieu, et d'acceptation de son arrêt de mort. Il témoigne par là qu'il adore ses ordres et les révère. Et il est bon, durant tout le Carême, de se renouveler en cette disposition, d'adorer et d'accepter ce divin jugement, et de se purifier et séparer de toutes choses, en la manière qu'on le voudrait être pour se présenter devant Dieu à l'heure de la mort, parce que peut-être on ne sera pas pour lors en état de le faire.

L'Eglise prétend aussi, par les cendres, nous engager à la mortification de nos sens, et de tout nous-mêmes. L'eau bénite dont elles sont arrosées nous exprime l'esprit de pénitence de Jésus-Christ, des larmes duquel elles sont toutes baignées et détrempées. L'encens qui les parfume en se consumant dans le feu marque l'application aux bonnes œuvres, et le sentiment de notre cœur que la charité doit réduire en cendres. Et les cendres tirées des rameaux d'olive, par le moyen du feu, marquent que notre intérieur ne sera consommé que par le feu même de Jésus-Christ, qui est cette hostie pacifique, qui, par sa paix, nous a réconciliés à Dieu. En un mot, tout cela marque qu'il faut nous résoudre, en la vertu du Fils de Dieu et de sa divine charité, à réduire en cendre et à mettre à mort toute la vieille créature.

Les cendres nous expriment encore l'état intérieur de notre âme, et ce qui se passe en elle, qui est le sujet des larmes et des gémissements de l'Eglise. Car Jésus-Christ est mort en nous, et ces cendres sont l'image de l'état ou nous l'avons réduit. Elles nous apprennent que par le feu de nos péchés, et par l'ardeur de nos convoitises, nous l'avons fait mourir, mais d'une mort mille fois plus cruelle que celle qu'il a soufferte sur le Calvaire. Car il est mort sur le Calvaire pour prendre une nouvelle vie, et pour nous la mériter par sa mort et par sa résurrection ; et c'est cette nouvelle vie, acquise par ses mérites et par son sang, que nous avons cruellement étouffée dans notre cœur. La vie du premier homme n'était que l'effet d'une parole et d'un souffle : mais celle de Jésus-Christ en nous est l'effet de trente-trois ans de vie ; c'est l'effet de mille larmes, de mille souffrances et de mille morts ; c'est l'effet de toute sa vie, de sa mort et de sa résurrection. La vie du premier homme était à la vérité une participation de la vie de Dieu : mais la vie de Jésus-Christ en nous le rend présent à notre âme avec son esprit, non-seulement par une légère participation de vie, mais même par sa demeure et son inhabitation en nous. Jésus-Christ est mort une fois à cause qu'il était sous une chair en ressemblance de péché, et qu'il avait voulu se revêtir de nos iniquités ; mais maintenant qu'il n'a plus rien de l'extérieur du péché, qu'il est revêtu de la clarté de son Père, et qu'il est dans l'état de son être immortel, dans lequel il ne peut plus mourir, quel outrage que de le mettre à mort ! C'est pourtant ce que fait le pécheur : c'est jusqu'à ce point que va son insolence ; et c'est aussi le sujet pour lequel l'Eglise fait de si hauts gémissements, et un si grand appareil de pénitence, dans l'intérêt qu'elle a de recouvrer son Epoux et de le rappeler à la vie. C'est pourquoi elle fait les mêmes cérémonies sur les cendres que sur les corps morts, les arrosant d'eau bénite, et les parfumant d'encens ; ce qui nous exprime encore la pénitence consommée de Jésus-Christ, ou son état de mort, et l'espérance de sa résurrection.

Enfin dans ces temps où l'Eglise expose Jésus-Christ mort dans les Chrétiens, qui sont comme des tombeaux vivants, elle les applique, par la vue de ce spectacle, à soupirer après sa résurrection en eux, et après la communion à sa vie divine. Et pour cela elle se sert de la cendre ; parce que comme la première chose que l'on fait en la consécration d'un temple est d'y semer de la cendre, ainsi, dans le désir de renouveler le Chrétien comme temple de Jésus-Christ et de son divin Esprit, et de le mettre en état

Digitized by Google

qu'il y naîte en sa nouvelle vie, elle lui met la cendre sur la tête comme une première préparation à sa totale rénovation, à laquelle il doit travailler durant ce temps.

Il faut donc, en nous approchant aujourd'hui des autels, que la cendre qu'on y répand sur notre tête excite en nous le zèle de notre rénovation. Il faut que nous y reconnaissions l'obligation de nous sanctifier en nous approchant du Saint des saints, et qu'enfin, suivant l'esprit et la grâce de ce mystère, nous prenions résolution de passer tout ce saint temps, 1° dans des sentiments d'humiliation, de contrition de nos péchés, et d'acceptation de tout ce qu'il plaira à Notre-Seigneur de nous faire souffrir pour les expier; 2° de douleur, de regret, et de confusion d'avoir si souvent donné la mort à Jésus-Christ dans notre âme; 3° de désir de le faire revivre en nous, et de travailler à cela par les exercices des bonnes œuvres, et surtout de la pénitence et de la mortification.

LETTRE CCXXXII.

Il donne à un directeur de séminaire les véritables marques pour discerner les vertus chrétiennes, et l'exhorte à en instruire les ecclésiastiques qui sont sous sa conduite.

L'emploi où la Providence de Dieu vous a établi m'oblige de vous donner un avis important pour le bien des ecclésiastiques qui sont sous votre conduite. Comme vous les devez former à la solide piété, il faut surtout les bien instruire des véritables voies pour s'établir dans les vertus chrétiennes, et les empêcher de prendre le change, en se laissant aller à de vaines apparences, par lesquelles le démon ne manquerait jamais de les séduire. Je vous ai déjà donné sur cela plusieurs instructions : en voici encore une que je crois de la dernière conséquence. C'est de faire en sorte qu'ils ne se contentent point ni du seul extérieur des vertus, qui n'est souvent qu'hypocrisie, ni des vertus mêmes qui ne sont que morales, parce que souvent elles ne sont qu'un ornement dont le démon se sert pour surprendre les simples. Car il a cette adresse pour leur faire mépriser la véritable dévotion, et décréditer dans leur esprit ceux qui la suivent, de leur persuader que Jésus-Christ n'a pas des suppôts plus parfaits en son Eglise qu'il y en a dans les sectes des philosophes, et que les serviteurs de Dieu ne sont pas plus vertueux que tant de païens et tant d'hérétiques qu'il a établis dans la perfection extérieure de ces mêmes vertus par ses impressions malignes. C'est pour cela qu'il fait quelquefois entreprendre à ceux qui sont à lui de grandes actions par superbe, par complaisance, par amour-propre, ou par d'autres voies semblables, auxquelles toutes les autres difficultés cèdent facilement. C'est pour cela aussi que pour leur faire faire extérieurement quelque bien, il leur ôte tous les obstacles qu'il a accoutumé de fournir aux bons Chrétiens, et qu'il allume même en eux le feu de la convoitise, pour leur faire produire de temps en temps des actes extérieurs de vertu, jusqu'à les rendre insensibles aux difficultés et aux résistances communes de la nature. Et c'est ce qu'il fait même en de très-mauvais Chrétiens, et adonnés à toutes sortes de plaisirs et de délicatesses, qui étant au-dessus de toutes les résistances humaines, et souffrant tout pour les intérêts de la vanité ou de la volupté, quand il leur faut faire la moindre violence du monde pour Dieu et pour le ciel, ils trouvent toutes choses impossibles.

Il y a donc beaucoup à examiner les vertus et les actes héroïques qui s'y pratiquent tous les jours, et il faut bien mettre en garde les sujets du séminaire contre ces folles vertus, les instruisant à fond, et des moyens pour s'établir dans les vertus chrétiennes, et des marques pour discerner si l'on travaille chrétiennement et cléricalement afin d'y être établi. Or voici trois marques assurées par lesquelles ils pourront faire ce discernement. La première est de considérer quel est le motif de leurs actions; la seconde, d'en examiner le principe; la troisième, d'en regarder les suites et les effets.

Il faut donc qu'ils examinent premièrement, et qu'ils tâchent à reconnaître quelle est la lumière en laquelle ils agissent, ils travaillent, ils entreprennent l'acquisition des vertus, et si c'est la foi ou la sagesse humaine. Il faut qu'ils considèrent s'ils ont devant les yeux la volonté de Dieu, qui veut leur sanctification : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra* (*I Thess.* IV, 3): s'ils recherchent la complaisance de leur Père céleste, et le désir de lui plaire : *Quæ placita sunt ei facio semper* (*Joan.* VIII, 29); s'ils ont en vue la conformité à Jésus-Christ, la pratique de ses conseils, la fidélité aux instincts et aux mouvements de son divin Esprit, qui sollicite l'âme, et qui la porte suavement et puissamment à Dieu. Tout cela est excellent, et, si ce sont là leurs dispositions, les suites en seront assurément très-heureuses, les productions en seront très-solides, et ces vertus ainsi obtenues, étant comme des éclats de la lumière de Dieu dans les clercs pour éclairer l'Eglise, feront que les hommes en glorifieront Dieu, et qu'ils en seront eux-mêmes édifiés : *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus lucidum erit.* (*Matth.* VI, 22.)

Mais si au contraire ils ne voient en eux que des motifs humains, s'ils désirent la vertu seulement pour être excellents en eux-mêmes, et plutôt pour se satisfaire que pour se rendre agréables à Dieu, s'ils ne la recherchent que par une vaine complaisance, ou parce que, étant belle en elle-même, ils en seront estimés parmi les hommes, il est certain qu'ils ne feront qu'une masse de vices et un ouvrage de ténèbres, selon cette parole de Notre-Seigneur dans l'Evangile : *Si oculus tuus fuerit nequam totum corpus tuum tenebrosum erit.* (*Ibid.*, 23.)

La seule et simple foi est la mère du pur amour et des vertus qui en dépendent. Ce n'est pas qu'on ne puisse être tenté et agité souvent par des impressions malignes, ou

Digitized by Google

par des motifs purement naturels, au milieu d'un travail très-chrétien et très-pur, mais on n'agit pas pour cela avec dépendance de ces motifs, ni avec adhérence volontaire à ces impressions. Car on sait bien dire en ces rencontres, comme saint Bernard : *Propter te non cœpi, nec propter te desinam.* Je n'ai pas commencé pour toi, superbe maudite et complaisance malheureuse, et je ne finirai pas aussi pour toi; ou bien, comme disaient les premiers Chrétiens en ces occasions : *Abrenuntio tibi, Satana : conjungor tibi, Christe.* Je renonce à toi, Satan, et à tes suggestions, et je m'unis à vous, ô mon Jésus, pour opérer en vous à la gloire de Dieu.

La seconde chose, qui leur servira à reconnaître et à discerner s'ils travaillent en Chrétiens, ou seulement en philosophes, à l'acquisition des vertus, est de voir s'ils travaillent en eux-mêmes; c'est-à-dire appuyés sur eux, et par confiance en leur propre vertu; ce qui serait une chose purement humaine : ou si c'est en la force de Jésus-Christ, et en la confiance en sa vertu, sans laquelle on ne peut avoir aucune vertu chrétienne. Plus on mêle de soi, moins on avance dans les œuvres de la grâce. C'est pourquoi il faut être soigneux d'y être toujours en renoncement à nous-mêmes, suivant cette règle de Notre-Seigneur (*Matth.* xvi, 24) : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum.* Car ce nous-mêmes est une source d'imperfection, et une abondance de tous maux. D'où vient que plus il y a de nous-mêmes, plus nous fortifions le mal, et mettons obstacle au bien et à la pure vertu, laquelle n'est jamais qu'en aliénation de notre chair, et en condamnation de nos inclinations déréglées; car son génie et sa nature est de nous séparer toujours de nous-mêmes pour nous établir en Jésus.

C'est pour cela qu'il faut les porter à vivre intérieurement en abnégation perpétuelle d'eux-mêmes, afin que, renonçant continuellement à toute leur propre vertu, ils invoquent sans cesse le Saint-Esprit, suivant l'avis de l'Apôtre (*Rom.* viii, 15), qui les veut en tout temps gémissants en leur cœur, et appelant toujours à haute voix le secours de leur Père : *Abba Pater.* O Père, ô Père, secourez votre enfant qui ne peut rien en soi, mais qui peut tout en vous et en la vertu de votre aimable Fils. Ainsi vous les exhorterez souvent à demander et à embrasser ce divin Esprit, que Dieu ne refuse pas à ses enfants lorsqu'ils l'invoquent en confiance. Le droit le plus essentiel des enfants est d'avoir accès à leur Père. Il faut donc qu'ils s'y adressent, qu'ils lui demandent son Saint-Esprit, dans l'union duquel ils doivent agir et opérer en toutes choses.

La troisième voie pour discerner les vertus chrétiennes est d'en examiner les suites. Les personnes établies seulement dans les vertus humaines et naturelles s'appuient sur elles-mêmes, comme sur un fond qui leur est propre; et de là vient qu'elles se mirent ensuite en elles-mêmes, qu'elles s'y complaisent et s'en estiment, qu'elles se comparent avec les autres, qu'elles les méprisent, qu'elles sont jalouses de leurs louanges et de leurs biens, qu'elles désirent d'être connues, et qu'elles recherchent l'estime, la louange et l'applaudissement, sans quoi elles vivent toujours en tristesse, en rétrécissement de cœur, en abattement, en chagrin, en dépit et en désespoir. Mais ceux qui sont établis dans les vertus chrétiennes, comme ils sont fondés en Notre-Seigneur et en son divin Esprit, qui est le principe de toute vertu, et dont les effets sont purs et insensibles, ils n'ont point lieu de se complaire en eux, de se réfléchir sur eux ni de se satisfaire en rien de propre qui soit en leur fond. Car le Saint-Esprit, extrêmement jaloux de sa gloire et du bien de sa créature, fait sentir à leurs âmes l'indigence extrême qu'elles ont de sa vertu, afin de les tenir toujours dans sa dépendance, et dans l'obligation de recevoir de lui en toutes choses, et afin de les engager par là à avoir continuellement les yeux sur lui, sans avoir jamais lieu de se regarder, et de se fonder et s'établir sur elles-mêmes, qui est le dernier mal de l'homme, etc.

LETTRE CCXXXIII.

Il exhorte une personne à la dévotion envers Jésus vivant en Marie.

Je prie Notre-Seigneur vivant en la très-sainte Vierge de vous donner part à ses adorables dispositions envers sa Mère, et aux grâces et effets de sainteté qu'il opère en ce divin mystère. C'est là où il est dans un état et dans un extérieur de plus grande sainteté qu'en tous ses autres mystères, si on en excepte ceux de sa vie ressuscitée. Car comme après Dieu, dans le sein duquel il habite en sa gloire, il n'y a rien de plus saint que la très-sainte Vierge, de là vient qu'étant en elle comme dans son monde et dans son temple, il est dans un état plus saint que lorsqu'il vivait sur la terre, où il usait des créatures maudites, et était au milieu des pécheurs, qui lui donnaient des ennuis et des peines intolérables, à cause de sa grande sainteté, qui était infiniment opposée à leurs vices.

Jésus en ce mystère n'usait d'aucunes créatures qu'en Marie. Il usait de la lumière en elle : il usait des aliments en elle, et tout le monde se convertissait en Marie pour Jésus-Christ. Cet état modérait l'éloignement et la grande distance et opposition qu'il y avait entre le séjour du Fils de Dieu dans la gloire et dans le sein de son Père, et sa demeure parmi l'horreur abominable des péchés de la terre. Son séjour en Marie était un état qui modérait cette contradiction.

Marie était le monde de Jésus : Marie lui était toutes choses. Elle était sa nourriture, sa vie, sa demeure et son temple. Là Jésus-Christ louait et bénissait son Père. Là Jésus-Christ sanctifiait sa Mère, et la remerciait de lui aider à glorifier Dieu, et de lui être

Digitized by Google

un moyen qui servait à le glorifier. Quelles grâces et quels dons de Jésus à Marie en reconnaissance de ses bienfaits ? Si Marie le communie à sa vie, à son être, et à son sang, et si elle le fait participant de tout ce qu'elle a et de tout ce qu'elle est, Jésus-Christ ne lui en fait pas moins. Car il la communie à son esprit, à ses dons, à ses trésors immenses et à sa vie ; en un mot, il se donne tout à elle !

Quelle communion que celle de Jésus à Marie ! que l'on doit adorer ces communications intérieures et cachées du Fils et de la Mère ! Quels entretiens ! quels amours ! quels colloques ! c'est ce qu'on ne peut qu'adorer. Une octave n'est pas assez longue pour respecter ces choses comme elles méritent. L'éternité même ne suffirait pas pour rendre les hommages qui sont dus au moindre de leurs entretiens, ne fût-il que d'un moment, tant ils sont tous saints et admirables.

Je vous conjure de vous retirer souvent dans ce divin intérieur de Marie, que Dieu a établie comme la médiatrice du don sacré de son Fils à son Eglise. Comme il l'a rendue la dépositaire amoureuse et fidèle de son trésor pour le rachat des hommes, il vous y fera trouver tout ce que vous pouvez désirer de plus avantageux sur la terre. C'est dans ce sanctuaire où vous trouverez des adorations, des louanges et des amours de Dieu mille fois plus augustes que tout ce que la créature lui en rendra jamais. Le ciel et la terre n'ont rien qui approche de cette religion. La moindre part à cet intérieur et la moindre participation de sa grâce est un trésor plus grand que tout ce que les séraphins, les chérubins et le reste des anges et des saints offriront jamais à Dieu. C'est pour cela que je vous convie toujours d'aller à ce divin sanctuaire, parce qu'en union à la très-sainte Vierge, vous avancerez plus et pour Dieu et pour l'Eglise et pour vous-même, que par toutes les autres pratiques extérieures dont vous pourriez vous servir. Vous en avez déjà eu quelque expérience.

LETTRE CCXXXIV.

Il conseille à une personne qui était retirée du monde de demeurer dans la retraite, et de s'y perdre dans l'intérieur de Jésus-Christ.

Vous ne devez point vous charger de ces emplois extérieurs qu'on vous propose, qui ne vont qu'à vous engager dans le monde et à vous tirer de votre solitude. Outre l'attrait que Notre-Seigneur vous a toujours donné pour la retraite, vous savez par expérience le besoin très-grand que vous en avez, et les faveurs spéciales que vous y recevez tous les jours de votre saint Epoux. Peut-être se retirerait-il de vous, si, sans avoir d'autres marques de sa volonté, vous quittiez le lieu où on peut dire que lui-même vous a mise. L'attrait qu'il vous donne à l'oraison, et cette application si continuelle que vous avez à son divin intérieur, vous serait bientôt enlevée par le commerce du monde. Demeurez donc en paix comme une sainte Madeleine aux pieds de votre divin amant. Jouissez du fruit de ses chastes amours, et perdez-vous mille fois le jour dans son aimable cœur, où vous vous sentez si puissamment attirée. C'est là où vous entrerez dans la jouissance de tout ce qu'il est, et même des correspondances et des communications mutuelles qui se passent entre lui et son Père. C'est la pièce d'élite que le cœur du Fils de Dieu ; c'est la pierre précieuse du cabinet de Jésus ; c'est le trésor de Dieu même où il verse tous ses dons et communique toutes ses grâces ; et ceux qui y sont appliqués et qui y sont appelés pour l'exprimer sont aussi ses bien-aimés et les pièces rares de son cabinet. C'est en ce cœur sacré et en cet adorable intérieur que se sont premièrement opérés tous les mystères, et c'est dans les saints que Dieu y applique plus particulièrement que se passent ses communications plus intimes, et que s'expriment le plus parfaitement tous ses divins mystères. Voyez par là à quoi Notre-Seigneur vous appelle en vous ouvrant son cœur, et combien vous devez profiter de cette grâce, qui est une des plus grandes que vous ayez reçues en votre vie. Que la créature ne vous tire jamais de ce lieu de délices, et que vous y soyez abîmée et pour le temps et pour l'éternité avec toutes les saintes épouses de Jésus. C'est le souhait de celui qui est tout vôtre.

LETTRE CCXXXV.

Sur la fête de tous les Saints.

Puisque vous désirez que je vous écrive quelque chose sur le mystère de ce jour, je vous dirai que vous le pouvez considérer comme la grande fête de Jésus-Christ, de Dieu le Père et de son Saint-Esprit. C'est la vue que j'en ai eue ce matin en m'offrant à Notre-Seigneur pour satisfaire à votre désir Car il m'a semblé premièrement que la fête de tous les Saints était une des fêtes de Jésus-Christ, et des plus importantes; en sorte qu'elle me paraissait même plus grande en quelque manière que celles de Pâques et de l'Ascension ; car c'est ce mystère qui rend Notre-Seigneur parfait ; c'est ce jour qui le met dans le point de son dernier achèvement : *In virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi.* (*Ephes.* IV, 13.) En cette solennité, le Fils de Dieu se fait voir accompli dans ses membres. Il paraît comme un homme parfait, en qui toutes les parties de son corps glorieux sont portées à leur perfection. Car tous ses membres paraissent en ce jour comme au saint jour de l'éternité, selon que le Père éternel les portait dans son sein et qu'il les avait formés en ses divines idées et en ses desseins éternels. C'est ce Christ accompli en qui Dieu le Père prend toutes ses complaisances, et dont il était dit que Dieu, de toute éternité, prenait ses délices en lui : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (*Prov.* VIII, 31.) Jésus-Christ, comme chef, n'est pas parfait ni accompli s'il n'est uni à tous ses membres ; et, quoiqu'il soit glorieux en sa résurrection et même ac-

Digitized by Google

compagné des prémices des saints en son ascension, il n'est pourtant accompli dans toute l'étendue de sa perfection que dans toute la multitude de ses membres entiers, qui sont tous les saints ensemble. C'est pourquoi il faut beaucoup honorer et respecter tout ce corps adorable de Jésus-Christ et de ses membres dans toute l'étendue de leur gloire, en laquelle ils paraissent aujourd'hui.

Cette fête lui est encore très-glorieuse, à cause qu'elle fait voir et manifeste la vie qui est cachée en lui, et qu'elle explique ce qu'il est en son intérieur. Sa vie était renfermée auparavant en lui-même; son intérieur n'était connu que de lui seul et de son Père; et l'étendue de son cœur et de son âme n'était point découverte ni manifestée au dehors. Mais en ce jour de tous les Saints son intérieur se manifeste; il s'explique en toute son étendue; il se découvre et se dilate en eux, et ces divins parfums qui étaient renfermés dans son sein, et dont l'odeur n'était point connue, se répandent dans toute l'Eglise et se font sentir jusque devant le trône de Dieu, où ils montent en odeur de suavité. C'est ce qui fait que cette solennité est une fête bien glorieuse à Jésus-Christ, dont les richesses et les trésors paraissent en tant de saints, desquels toute l'excellence et la perfection n'est rien qu'une émanation partagée de son esprit répandu en eux tous.

Secondement, cette fête me paraît être aussi la fête de Dieu le Père. Car elle manifeste la beauté de sa vie, qu'il a premièrement répandue en secret en son Fils au saint jour de l'éternité et en celui de l'incarnation, et qu'il a ensuite expliquée au saint jour de sa résurrection, et dilatée au jour de tous les saints. *Mortui estis*, dit saint Paul (*Col.* III, 3), *et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. Cum Christus apparuerit vita vestra; tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria*: « *Vous êtes morts*, » dit cet Apôtre, parlant aux Chrétiens comme nouvelles créatures, *et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu*, » lequel vous vivifie intérieurement et vous rend participants de sa vie divine dans le fond de votre âme et dans le secret de votre cœur, comme il en a rendu participant son Fils, qu'il animait de sa vie. Et comme cette divine vie, qui a été cachée en ce Fils adorable durant sa conversation sur la terre, a été révélée et manifestée au jour de sa résurrection, de même paraîtra-t-elle en sa splendeur et en sa beauté divine dans tous les saints au jour de leur résurrection et de leur gloire. Si bien que comme Dieu, pour faire voir la vie immense qui est cachée en lui, cette vie fontale et originelle, cette vie universelle de toutes choses, a formé un monde, et a produit tant de millions et de millions de créatures vivantes, qui font voir, par la diversité de leurs vies, l'immensité de cette première vie qui est en lui; de même ce grand Tout, voulant manifester non-seulement les vies communes qui sont comprises en lui comme sont toutes les vies des créatures grossières et animales, et même les vies naturelles les plus épurées, comme sont celles des esprits angéliques, mais encore sa vie suréminente et divine, sa vie sainte et glorieuse, il a produit ce monde nouveau, ce beau monde de l'Eglise triomphante, qui n'est qu'une émanation de lui-même, sortant en ses saints, se répandant en eux, et leur communiquant sa vie glorieuse et divine. Ainsi cette fête est la fête de Dieu le Père, puisqu'elle manifeste sa vie d'amour et de lumière, sa vie suréminente et divine : et elle lui est même très-glorieuse, parce que toute l'occupation des saints est de manifester la grandeur et les louanges de son adorable majesté : *Exaltationes Dei in faucibus eorum.* (*Psal.* CXLIX, 6.) Tout leur être est pour cela, et c'est la seule chose qui les occupe dans leur consommation. Le Verbe a deux choses en soi qui sont à la gloire de son Père. Car non-seulement il manifeste sa vie par la génération, qui, étant une émanation d'une personne vivante d'une autre personne vivante, fait que le Fils manifeste la vie du Père, mais encore il fait connaître ses excellences et ses perfections. Ainsi tous les saints qui font le Christ mystique manifestent en eux sa vie, et font connaître par leurs louanges et leurs hommages ces mêmes perfections.

Cette fête est encore la fête du Saint-Esprit, puisque, 1° c'est dans ses saints comme dans ses temples qu'il s'explique de son amour; 2° c'est dans cette société bienheureuse, réduite par lui à l'unité, qu'il fait rendre à Dieu le Père tous les devoirs des créatures; 3° en les consommant tous à la gloire de Dieu dans son feu divin, pour n'en faire qu'une victime pure et sainte, et digne de Dieu même, il fait que Dieu reçoit tout ce qu'il peut attendre de sa créature : savoir, qu'elle s'anéantisse pour lui, et qu'elle se perde en lui-même pour sa louange et pour sa gloire. C'est l'état où il faut que vous désiriez beaucoup d'entrer, et après lequel vous soupirerez durant toute cette octave.

Vous pourrez pour cela adorer avec une profonde vénération cette vie de Dieu répandue dans tous les saints; vous honorerez Jésus-Christ les animant tous et les consommant par son divin Esprit pour ne faire de tous qu'une même chose en lui. Vous respecterez ce même Esprit et ses divines opérations en eux, qui sont si admirables, que, comme l'essence divine ne fait qu'une seule chose des trois personnes qu'elle remplit, ainsi les saints sont tous réduits dans une sainte et mystérieuse unité par cet adorable Esprit de Dieu qui les remplit et les consomme. Que d'admirables opérations de ce divin Esprit en eux! Que de merveilles et de prodiges! Oh! la pure et la sainte religion que celle qu'il répand dans ces âmes! Il est en elles comme dans des temples de sainteté où Dieu désire d'être honoré; il y est comme en des murailles vivantes et susceptibles des louanges divines, les remplissant de tous les honneurs et des hommages que cette adorable Majesté veut recevoir en eux. C'est

Digitized by Google

lui qui est en eux le chantre des louanges divines ; c'est lui qui leur met tous leurs cantiques en la bouche ; c'est par lui que tous les saints le louent et le loueront dans toute l'éternité. C'est ce qui mérite nos adorations et nos respects, et ce qui vous servira d'occupation dans le premier point de votre oraison.

Vous y admirerez aussi et honorerez l'état des bienheureux qui n'ont rien d'eux-mêmes, qui sont tous vides d'eux, qui sont plus en Dieu qu'en eux-mêmes, estimant infiniment ce bonheur qui les met en participation intime de l'être divin, et qui les rend vivants de sa vie divine. Vous louerez Dieu de ce chef-d'œuvre, et d'avoir voulu faire ce grand bien à nos frères, de les rendre ainsi participants de lui.

Dans le second point, il ne faut point vous lasser de demander cet Esprit régnant et possédant les saints, afin qu'il opère en vous sur la terre ce qu'il opère en eux dans le ciel. Vous lui demanderez qu'il commence d'exercer dès à présent en votre âme sa sainte et très-pure religion envers Dieu, et qu'il soit lui-même en vous votre chantre, votre instrument de musique et votre voix ; qu'il soit cette sainte harmonie qui charme le cœur de Dieu ; en un mot, qu'il commence en vous dès ce jour l'ouvrage des louanges de Dieu, qu'il y doit continuer toute l'éternité. Et pour cela vous le prierez de vous vider de vous-même, de vous anéantir, d'abîmer votre chair, et de la rendre comme un néant et comme un vide capable de le recevoir, afin qu'il agisse en vous, et s'y dilate en toute la plénitude qu'il désire.

Pour le troisième point, il faudra, en la vertu de ce même Esprit, renoncer à tout vous-même, et en particulier à ce que vous voyez qui vit le plus en vous, lui demandant qu'il use en vous de sa puissance et de sa vertu pour vous anéantir, et pour vous rendre fidèle de votre part à ses lumières et à ses grâces, selon les occasions qu'il vous en donnera pendant le jour. C'est ce que vous devez attendre de sa bonté. Si vous lui êtes fidèle pour renoncer à vous, il vous le sera pour vous avertir de votre devoir, et pour vous éclairer dans le besoin. Soyez donc exact en toutes choses à renoncer à vous. C'est le grand combat de la vie, et qui doit durer jusqu'à la mort. Au jour de l'éternité, où tout sera consommé en Jésus-Christ, il n'y aura plus de résistance, et l'esprit opérera en pleine liberté. Mais ici où la chair vit toujours, il y a sans cesse à retrancher et à anéantir en nous.

LETTRE CCXXXVI.

Il porte une personne à la solitude et au dénûment de toutes choses.

Je vous écris de la solitude de N*** pour l'œuvre que vous savez. J'y vois une grande espérance de bien, et une entière approbation des serviteurs de Dieu, à qui, sous le secret, j'ai confié la chose sans nommer les personnes. Je vous donne une ouverture qui est bien selon la foi, quoique peut-être elle ne s'accorde pas avec les sentiments de consolation que la nature voudrait goûter. Mais pour nous rendre dignes de Dieu, quel sacrifice ne devons-nous point lui faire de tout ce qui nous peut plaire ? Il ne faut plus vivre qu'à lui en Jésus-Christ, qui s'est anéanti et séparé de tout, pour se donner tout à nous. Soupirons beaucoup pour la solitude, laquelle nous doit être d'autant plus agréable, qu'elle nous rend bien plus propres pour le posséder en dénûment total, et pour être tout revêtus et possédés de lui ; car il se donnera toujours à nous à proportion de la fidélité que nous aurons eue à sa grâce, et selon que nous nous serons anéantis en nous-mêmes, et dépouillés des choses les plus délicates, et qui nous étaient les plus tendres et les plus chères. Il ne faut pas que la créature, quelle qu'elle soit, nous prive jamais de quoi que ce puisse être de Dieu, ni d'aucune manière dont il se puisse donner à nous en récompense de nos œuvres et de nos sacrifices. Il faut, ma chère Fille, donner tout pour tout. Adieu.

LETTRE CCXXXVII.

Il instruit une personne de ce qu'elle doit faire pour vivre selon la foi.

Puisque vous désirez que je vous parle de la vie de la foi, selon laquelle vous voulez vivre le reste de vos jours, et que vous me priez de vous donner, sur cela, quelques instructions qui puissent vous servir pour votre conduite, je vous dirai que le grand secret pour vous établir dans cette vie, est de voir toutes choses selon les yeux de la foi même, suivant en tout ses divines lumières, n'estimant que ce qu'elle estime, et méprisant tout ce qu'elle méprise ; en un mot, réglant vos mœurs et vos actions selon les vérités et les maximes qu'elle vous enseigne. Or, pour cela, il faut que vous étudiiez beaucoup ce que l'Ecriture sainte vous apprend de toutes choses ; ce que Jésus-Christ et ses apôtres en ont dit ; quelle a été la conduite de Notre-Seigneur et de ses saints, afin de pratiquer ses instructions, de suivre ses exemples, et d'entrer dans toutes ses voies intérieures et extérieures, selon les moyens et les ouvertures qu'il vous en donnera.

Pour vous faciliter cette étude sacrée, vous n'avez qu'à faire attention à ce que vous êtes par la foi ; car en cela seul vous connaîtrez vos obligations principales.

Vous verrez premièrement que vous êtes enfant du Père éternel, et que par conséquent vous devez vivre selon lui, c'est-à-dire selon ses mœurs et ses sentiments, et comme un enfant qui veut être l'image vivante et l'imitateur parfait de son père. Notre-Seigneur, comme Fils du Père éternel et comme Verbe divin, représente en lui toutes ces adorables perfections. Il les possède comme Dieu, et comme étant une même essence avec son Père : il les représente comme son Verbe et comme son caractère, en sorte qu'il est la splendeur et la

Digitized by Google

figure de sa substance : et même, comme Fils incarné et vivant dans la chair, il est aussi l'image parfaite de ses perfections, étant l'imitateur accompli de son Père, soit en sa charité, en sa patience, en sa longanimité, en sa miséricorde, soit dans ses autres perfections. Or c'est ainsi que doivent vivre tous les enfants de Dieu. Il faut qu'ils se revêtent de lui, et qu'ils se rendent ses parfaits imitateurs : *Estote imitatores Dei*, dit saint Paul (*Ephes.* v, 1), *sicut filii charissimi; et ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos.*

L'esprit d'enfant que vous avez reçu, par le baptême, vous facilitera ce devoir et cette obligation. Car, étant obligé à vivre selon cet esprit, lui-même vous donnera les capacités, les vertus et les facilités nécessaires pour vivre de la sorte. Soyez seulement, de votre part, très-fidèle à ses grâces et en sa vertu; renoncez incessamment à votre chair, qui, par sa malignité, mettrait en vous obstacle à cette vie.

Vous lui demanderez aussi le grand don de la crainte de Dieu : je veux dire cette crainte filiale; cette crainte, qui anime ses enfants, et qui leur inspire un profond respect pour la majesté de leur père; cette crainte, qui leur donne une totale soumission à ses volontés, une entière dépendance de ses ordres, une prompte obéissance à ses lois, une parfaite docilité à sa voix et à ses instructions; cette crainte enfin qui les établit dans toutes les mœurs de leur père, comme des enfants véritables et bien nés.

Vous lui demanderez encore la cordialité, la simplicité et la charité envers le prochain, pour vivre avec lui comme avec vos véritables frères, qui sont plus un avec vous que vos frères selon la chair, puisque non-seulement ils ont un même Père et une même mère que vous, savoir Dieu et son Eglise, mais encore un même esprit qui les rend tous un avec vous dans les mœurs, dans les vertus, dans les inclinations, dans les sentiments et les lumières. Et comme entre les frères les biens du père doivent être communs, vous prendrez garde qu'il n'y ait point de jalousie entre vous pour les dons de votre Père, et que vous ne désiriez point à leur préjudice de vous les approprier. Voilà à quoi la foi vous engage comme enfant de Dieu.

Secondement, la foi vous donnant, dans l'Eglise, la qualité de membre de Jésus-Christ, elle vous oblige à vivre comme membre de ce chef adorable. Or, pour cela, il faut que vous viviez du même esprit que lui : car les membres et le chef n'ont qu'une même âme. Examinez donc quel est l'esprit de Jésus, et quels ont été ses sentiments, et vous trouverez que le Saint-Esprit, qui l'animait, lui donnait une horreur extrême du monde et de ses maximes, et une extraordinaire aversion des richesses, des honneurs et des plaisirs de la terre. Vous remarquerez comme il le séparait de toutes choses, et l'éloignait de tout ce qui n'était point Dieu, le tenant appliqué à son Père dans une souveraine religion, et dans un état de sainteté qui ne peut souffrir la moindre souillure. Vous verrez comme il lui donnait un désir si ardent pour la croix, et pour détruire le péché par ses souffrances, que toute sa vie s'est passée dans les humiliations, dans la pauvreté et dans les derniers mépris, voulant ainsi satisfaire à Dieu son Père, en portant sur lui toutes les peines qui étaient dues au péché.

Voilà quelles ont été les dispositions de Jésus-Christ, et ce que son divin Esprit veut opérer dans tous ses membres. Voilà la manière dont la foi vous apprend que vous devez vivre. Séparation du monde, condamnation de ses maximes, horreur du péché, amour de la croix, religion envers Dieu, charité pour le prochain. Voilà quelle doit être toute votre vie.

Troisièmement, la foi vous apprend que vous avez été fait temple du Saint-Esprit par le baptême : il faut donc que vous viviez comme étant possédé par ce divin Esprit, comme en étant rempli, comme étant conduit par lui en toutes choses. Car il vous a été donné pour être votre conducteur en tout, afin que, n'opérant plus par un principe de mort, qui est la chair, vous n'agissiez plus que par ce nouveau principe de vie, c'est-à-dire par ses lumières en votre esprit, par ses mouvements en votre cœur, et par sa force en votre âme, en quoi consiste toute sa vie. C'est de quoi vous devez faire hautement profession, sans vous mettre en peine de tout ce qu'en pourrait dire le monde, auquel vous ne sauriez chercher de plaire sans vous exposer à déplaire à Jésus-Christ. Soyons à lui uniquement et pour jamais.

LETTRE CCXXXVIII.

Il porte une âme au pur amour de Notre-Seigneur, et lui propose un exercice pour honorer Jésus vivant en Marie.

Je ne vous écris ce mot que pour vous désaltérer dans la soif que vous avez d'entendre parler de Jésus et de Marie. Ne voulez-vous pas vous préparer tous les jours et vous disposer de plus en plus aux très-chères visites de ce divin Epoux? Il est toujours en attention sur les âmes, pour voir si elles sont en état de recevoir ses plus saintes caresses. Allons, ma Fille, allons au pur amour. Ayons ce cher Jésus pour notre tout, et ignorons tout le reste. Oh! qu'il est adorable et qu'il mérite bien que l'on soit tout à lui! oh! quel désir n'a-t-il point de vivre dans nos âmes! oh! quelle vie ne veut-il pas répandre dans nos cœurs! Avez-vous oublié cette adorable vie de Jésus en Marie? cette vie qu'il répand en elle continuellement? cette vie dont il l'anime, aimant en elle, louant en elle et adorant en elle-même Dieu son Père, comme un digne supplément de son cœur, dans lequel il se dilate et se multiplie avec plaisir. Qu'elle est adorable et admirable la consommation de cette âme en Jésus! O admirable consommateur, renouvelez cette vie, et la continuez pleine-

Digitized by Google

ment en l'Eglise. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit autrefois, que la vie de Jésus et son amour dans le reste de son Eglise et même de ses apôtres et de ses plus chers disciples, n'était rien approchant de ce qu'il est dans le cœur de Marie. Il y habite en plénitude. Il y opère en l'étendue de son divin Esprit. Il n'est qu'un cœur, qu'une âme, qu'une vie avec elle. Toutes les autres créatures n'approchent point de ce qu'elle est. Combien de fois ce divin Sauveur a-t-il gémi au sortir de ses entretiens avec sa Mère, lorsque, après avoir vu ce qu'elle était, il considérait la dureté et la propriété de ses apôtres? Quel monstre à ses yeux, après avoir remarqué l'anéantissement de Marie, de voir les recherches propres de ses disciples! Ouvrons, ouvrons nos cœurs à Jésus-Christ, et laissons-nous à lui pour être tout pénétrés de cette admirable vie qu'il répand en cette divine créature. Entrons dans l'amour de Jésus envers Marie, et dans le respect de Marie pour Jésus, et souvenons-nous que jamais leurs amours n'ont eu de langueurs, quoiqu'ils aient été traversés et remplis d'amertumes, mais qu'ils ont toujours été croissants jusqu'à leur totale consommation dans le ciel. Vous savez bien que c'est l'union à ce divin mystère qui fait le même effet dans les âmes; et vous voyez assez où va cette dévotion pour le repos et la tranquillité de votre cœur. Adieu.

Voici un exercice qui vous pourra servir pour honorer Jésus-Christ vivant en la très-sainte Vierge, et dont vous userez selon votre attrait :

Je vous adore, ô mon divin Jésus, résidant et vivant en la très-sainte Vierge.

J'adore vos grandeurs et vos perfections dont son âme est revêtue.

J'adore votre règne sur elle et l'absolu pouvoir qui régit tout son être.

J'adore votre vie qui remplit et anime son cœur et toutes ses puissances.

J'adore l'abondance des dons, la plénitude des vertus et la fécondité des grâces que vous mettez en elle pour toute votre Eglise.

Divin Jésus, régnez en elle et par elle sur nous à jamais.

Divin Seigneur, votre puissance est adorable, votre joug et votre règne est toujours suave, mais il n'est jamais plus suave que sous ce trône d'amour.

Que volontiers nous venons au pied de ce saint tabernacle vous y rendre nos devoirs, et vous prier de détruire en nous ce qui s'oppose à votre règne et à votre vie!

Divin Jésus, vivifiez nos cœurs : ne souffrez plus en nous d'autre vie que la vôtre : détruisez et anéantissez tout ce qui lui est contraire. Faites en nous comme en votre Mère; que vous y soyez tout seul vivant, et que tout ce qui est de mortel soit absorbé en votre vie.

Faites que les vertus de votre esprit s'établissent en nous comme en elle, et qu'en sa même vertu, tout ce qui se sent de la corruption de la chair soit détruit et anéanti.

Quelle admirable communion que celle qui se fait de l'esprit, de la vie et des vertus de Jésus dans votre âme, ô ma divine Mère! il me semble que vous n'êtes qu'une avec Jésus, tant il est en vous et vous consomme en lui.

Adorable modèle de la communion des Chrétiens, plût à Dieu que votre divin souvenir pût remplir notre âme de sa sainte abondance et de la plénitude de sa vie, comme il vous vivifie, ô divine Maîtresse!

Divin Jésus, vivez en nous par votre Mère, et répandez en nous la plénitude de vos dons et de vos saintes grâces, pour être un avec vous et avec votre très-chère Mère.

LETTRE CCXXXIX.

Il exhorte une âme à qui Dieu avait donné quelque relâche dans ses peines, à faire un bon usage de cette grâce, en se tenant unie intérieurement à Jésus, et fidèle à la pratique des vertus.

J'ai espéré que vous diriez durant tous ces jours de l'octave du très-saint Sacrement, et durant les suivants, ce que disait l'Epouse du *Cantique :* « Que l'hiver est passé avec ses orages, et les fleurs du printemps ont paru. » (*Cant.* II, 11.) Ces fleurs sont les effets de la nouvelle vie, qui commencent à paraître et à se faire goûter en votre âme, après les temps austères et difficiles de la croix. L'Ecriture sainte nous marque comme Dieu a ses temps. *Il y a un temps pour labourer*, dit le Sage (*Eccle.* III, 2), *et il y en a un autre pour semer*. Ce divin Maître, après avoir préparé et cultivé votre âme, y a semé le bon grain, qui est Jésus-Christ, qu'il a renfermé dans votre cœur avec un soin particulier, le cachant sous les humiliations de la croix, pour porter son fruit en son temps. C'est à vous maintenant à le conserver. Il me semble que le plus fort et le plus rude choc est passé, et je crois que vous êtes maintenant dans le goût et le sentiment de la présence de votre divin Epoux. Jouissez-en donc en paix en votre intérieur, et si l'on vous interdit les œuvres extérieures de charité, louez-en votre Tout qui le permet ainsi pour vous posséder davantage.

Votre retraite, qui vous tire du tracas et vous applique à la seule contemplation de Jésus-Christ, pour écouter et entendre sa voix, vous est enjointe par les ordres secrets de sa providence, qui vous conduit, et il ne souffre que la créature vous traite de la manière que vous me le mandez, que pour vous faire jouir avec plus de liberté du repos de Madeleine. Faites profit des ouvertures qu'il vous présente, pour être en lui humble et patiente. Ces moments sont précieux pour acquérir bien des vertus. Car c'est le temps où la grâce se rend présente par les soins de l'Epoux, afin de faire croître l'âme et la rendre de plus en plus fidèle à ses saints exercices

LETTRE CCXL.

Que l'abstinence est pour cette vie et la jouissance pour l'autre.

Pour vous délivrer de vos peines et ren-

Digitized by Google

dre le calme à votre âme, il ne faudrait que bien établir dans votre cœur cette grande maxime, dont je vous ai souvent entretenu, savoir que l'abstinence est pour cette vie, et la jouissance pour l'autre. Si vous en étiez une fois pleinement convaincu, bien loin de vous plaindre de l'état où vous êtes, vous ne soupireriez le reste de votre vie qu'après la croix, et votre joie serait d'être dans la nudité et la privation universelle qui présentement vous afflige. Rien ne vous paraîtrait plus beau que la pauvreté, rien de plus aimable que le mépris, rien de plus précieux que la souffrance, et vous diriez de grand cœur avec saint Paul, que vous ne voulez point d'autre gloire en cette vie ni d'autre partage que la croix : *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* (*Galat.* VI, 14.) C'est là l'état et la disposition des vrais Chrétiens, qui, s'étant engagés dans le baptême à suivre Jésus-Christ, doivent comme lui vivre ici-bas dans l'abstinence des choses inutiles de ce monde, et même dans la sobriété des choses nécessaires, mais dans une sobriété sainte, qui porte toujours avec soi l'amour et le désir de leur privation. C'est pourquoi saint Paul, les instruisant dans une de ses Epîtres : *Que ceux qui achètent*, leur dit-il (*I Cor.* VII, 30), *soient comme ne possédant point :* car il ne faut qu'user des choses, et non pas en jouir. Et même il faut que ceux qui en usent fassent comme s'ils n'en usaient point : *Et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur* (*Ibid.*, 31); tant il faut se tenir en privation de toutes les choses du siècle, et en séparation universelle du plaisir même qu'on pourrait goûter dans leur usage. *La figure de ce monde passe*, dit ce même Apôtre : *Præterit figura hujus mundi.* (*Ibid.*) Quelle folie donc de vouloir s'attacher à ce qui passe et dépérit, et qui après tout nous doit être enlevé par la mort! L'esprit de religion demande qu'on n'attende pas alors à s'en séparer, mais que durant la vie on sacrifie à Dieu toutes ces choses; parce que, comme leur possession met en nous obstacle à sa vie, il a d'autant plus de lieu de s'établir parfaitement en nous, qu'il nous trouve pour son amour dans de plus grandes privations, pour lesquelles il nous rend toujours le centuple, non-seulement dans le ciel, mais même sur la terre et durant cette vie.

Or ces privations doivent être si universelles, qu'elles s'étendent jusqu'aux privations intérieures, et au dénûment des goûts, des suavités et des lumières sensibles de la grâce; en sorte que l'âme soit dans une totale abstinence de ce qui lui peut plaire, et de ce qu'elle peut goûter hors Dieu, de qui seul elle se contente. Et c'est par là qu'elle est préparée à être possédée, remplie et vivifiée universellement de Dieu par la voie de la foi, qui est une voie qu'il faut d'autant plus désirer, qu'étant pure, simple et nue, sans avoir rien avec soi de sensible, elle ne donne rien à l'âme qui l'occupe, l'amuse et la nourrisse fausse-ment; mais au contraire elle la rend plus capable de Dieu, qui, ne trouvant rien en elle qui l'arrête et la remplisse, demeure en elle l'unique qu'elle aime et qu'elle possède. Quel bonheur que d'avoir ainsi tout un Dieu en sa possession! et quelle ne devrait point être votre joie, de voir que c'est à cette félicité qu'il vous appelle par ce dénûment et par cette grande privation où il vous met! Dieu est tellement jaloux de ses dons, qu'il ne peut souffrir que l'âme qui fait profession de l'aimer parfaitement s'amuse à rien hors de lui, quelque saint et parfait qu'il paraisse. Il veut le cœur entier; encore le veut-il bien pur, pour en être aimé comme il faut et comme il le mérite. Car c'est pour ce sujet qu'il a donné son Saint-Esprit en la nouvelle loi, comme le supplément des créatures trop petites et trop faibles dans l'exercice de l'amour.

Il veut bien qu'on l'aime en toutes choses: il désire encore plus qu'on aime toutes choses en lui : mais toujours il veut que, sans s'amuser à l'écorce, ce soit lui seul qu'on aime par-dessus tout. Prenez donc garde de ne vous point arrêter à la peine que vous sentez dans vos privations ; et dans la séparation où vous êtes des créatures, ne désirez point de les aimer ni d'en être aimé, et tenez-vous en paix dans votre dénûment, vous contentant de Dieu seul qui est toutes choses en éminence.

Oh! qu'heureuse est l'âme qui est arrivée à ce point de pureté, d'unité et de sainteté en son amour, que d'être ainsi attachée à Dieu seul, et arrêtée au fixe regard de son parfait amant!

C'est là où vous appellent la retraite, la solitude, l'abstinence et la séparation des créatures. Elles n'ont pas toutes un poison éclatant et rempli de splendeur, mais elles ont toujours un attrait secret et un filtre caché qui charme le cœur secrètement, et qui l'attire imperceptiblement à leur amour. Or c'est de ce venin que la providence de Dieu vous préserve par l'état de dénûment où il vous met, sans quoi vous auriez peine à ne point gauchir dans ses voies, et à ne point décliner de la pureté de sa conduite, en vous amusant à quelque créature.

Reconnaissez donc ses grandes miséricordes sur vous; adorez ses bontés; abandonnez-vous à son amour; et protestez-lui mille fois que vous ne voulez plus de vie que pour lui, que pour l'aimer, que pour le servir dans l'état où il lui plaira de vous mettre; en un mot, que pour vous sacrifier entièrement à lui en toutes les manières qu'il le désirera pour sa plus grande gloire.

LETTRE CCXLI.

Il rend compte à son directeur de ses dispositions et de plusieurs grâces que Notre-Seigneur lui avait faites.

Notre-Seigneur continue toujours ses grâces à son très-indigne serviteur. Comme je me présentais la semaine passée à l'oraison, et que je me donnais à Notre-Seigneur pour adorer en lui ce qu'il plairait à Dieu

Digitized by Google

son Père, et pour suivre aussi ses intentions en cette action, comme en toutes les autres, ainsi que j'y suis obligé en qualité de serviteur, je me sentis appliqué à une chose que jamais je n'avais adorée en Dieu, et laquelle pourtant me paraissait devoir être honorée soigneusement, quoiqu'elle ne le soit guère : et même une des intentions que je sentais en mon oraison était de donner mon esprit à Jésus-Christ, mon Maître, pour adorer en son Père ce qui était le moins adoré, et qui pourtant le devait être de nous. Aussitôt je vis dans le fond de l'essence divine, et dans le cœur des trois personnes adorables, une chose qui était fort secrète, et extrêmement cachée à nos esprits, et qui était fort reculée et éloignée de nous; c'était les desseins éternels de Dieu sur la voie des saints. Je me sentis obligé d'adorer dans le fond de l'essence divine ces voies inconnues des saints, par lesquelles Dieu méditait de les conduire à son éternité. Je vis qu'elles étaient toutes saintes, hautes et sublimes, se sentant toutes de la grandeur auguste et de la sainteté souveraine de Dieu. Je vis que, si les saints y étaient fidèles, ils seraient merveilleux en leurs conduites et en leurs voies, qu'on les verrait toujours élevés au-dessus de la chair dans une sainteté admirable, qu'on n'y remarquerait rien de rampant ni de bas, rien d'humain ni d'abject, mais que tout y serait sublime et divin, et se ressentirait de Dieu et de sa hautesse sublime, dans l'anéantissement toutefois de la chair et dans la séparation de ses voies et de ses sentiments.

Depuis ce temps-là je me suis trouvé dans la disposition de ne pouvoir plus vivre sans souffrir, et même j'ai ordinairement ces paroles en la bouche : *Aut pati, aut mori.* Je me souviens qu'il y a peu de jours que je parlais latin dans mon oraison, ce qui ne m'est pas ordinaire, et que je disais à Dieu : *Quid volo, Domine, nisi pati et mori pro te.* Maintenant la vie sans souffrance m'est une mort, et puis je disais en moi-même : Seigneur, je ne puis vous témoigner mon amour qu'en souffrant. Hélas! Seigneur, le moyen que je vive, si je ne vous témoigne mon amour? Le souffrir vous en donnera l'assurance. Et je me trouvais devant Dieu comme une pauvre victime, prêt à souffrir tous les tourments du monde. Hélas! qu'il est aisé d'aimer en jouissant, mais d'aimer en souffrant, c'est ce qui est difficile! et c'est ce qui me paraissait être la véritable marque de l'amour.

Je me souviens en particulier que j'avais une joie qui ne se peut exprimer en m'offrant à mon amour pour souffrir, par un certain motif qui m'était fort sensible et me l'a toujours été depuis qu'il a plu à la bonté divine me le découvrir. C'est que j'étais ravi de lui fournir mon corps pour lui donner le plaisir de souffrir en lui toutes les peines qu'il voudrait et qu'il a désiré autrefois de porter, à cause que son seul corps ne pouvait pas les endurer tout entières, et pour cela je me livrais à lui pour endurer en moi tout ce qu'il désirerait.

Je vous dirai aussi que durant tout notre voyage j'ai eu l'esprit rempli de la présence de Dieu, qui me montrait la vanité de toutes choses et l'imperfection de tout ce monde, et me découvrait la vérité de ces paroles : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas.* (*Eccle.* I, 2.) De sorte que je ne trouvais rien de beau ni d'agréable en tout l'être créé, qu'à cause qu'il partait des mains du grand Dieu. J'admirais les merveilles de sa toute-puissance, qui a tiré tout l'être du néant; je considérais les miracles de sa sagesse, qui fait un assortiment merveilleux de la diversité de toutes ses productions; je reconnaissais son amour nonpareil et sa bonté ineffable, qui ne produit pas seulement les choses pour la nécessité des hommes, mais qui leur donne mille fois au delà de leur besoin, formant mille créatures par le titre de son seul amour et de sa fécondité, ce qui me donnait des transports d'amour, etc.

LETTRE CCXLII.

Il rend compte des dispositions où il avait été dans un pèlerinage

J'ai été tout épuisé dans notre voyage de la difficulté du chemin, ayant percé un pays rempli des plus rudes montagnes et des plus affreux rochers et précipices qui soient en France. Ce n'est pas que l'esprit, dans la difficulté de ce pèlerinage, ne reçût de grandes joies de voir ces effets admirables de la toute-puissance de Dieu et de sa divine sagesse, en la production de ces ouvrages divins; car s'ils paraissaient hideux au sentiment des hommes, ils me paraissaient admirablement agréables et saints dans la vue de la foi. Il me semblait, voyant ces choses, que Dieu les ayant faites de ses mains, c'étaient des reliques qui méritaient mieux d'être honorées, selon les termes de l'Ecriture qui dit : *Adorez l'escabeau de ses pieds* (*Psal.* XCVIII, 5), en parlant de la terre, que quantité d'autres choses que l'on révère et l'on estime, qui ne sont que les productions des hommes : ce qui me faisait dire souvent, les larmes aux yeux, ces paroles : *Montagnes et vallées, bénissez le Seigneur.* (*Dan.* III, 75; *Psal.* CXLVIII, 9.) L'innocence de ces rochers, qui ne sont pas souillés par les mains profanes des pécheurs, impriment plus de respect et de vénération pour Dieu, et remplissent encore le cœur des Chrétiens de plus de consolation et de joie que tout ce qu'il y a de beau sorti de l'artifice et de l'industrie des hommes. Ces pierres me tiraient autant de larmes de douceur, que la superbe des palais et des tabernacles des pécheurs tiraient de pleurs et de larmes amères du profond de mon cœur. Depuis ce temps-là, notre Tout aimable m'a fait cette miséricorde de m'attirer à lui plus fortement que jamais, quoique moins sensiblement, me faisant vivre dans une présence cordiale et continuelle de sa divine majesté. Si bien qu'il m'a semblé que, dans tous les autres lieux où ensuite nous avons

Digitized by Google

passé, j'étais toujours au même endroit, ne pouvant rien trouver d'extraordinaire, ni rien voir ou goûter de tout ce qui se présentait. Je me suis même trouvé ici sans en remarquer les approches ni la présence, ne pouvant m'arrêter ni me plaire qu'en Dieu. Cela continue jusqu'à présent, et cessera quand Dieu voudra, auquel il me semble que je suis tout, au moins par désir. Et ce qui me console est qu'il me semble expérimenter en moi une certaine possession de mon Tout, qui me porte où il désire, qui me retire d'où il veut, qui dispose de moi comme il lui plaît, etc.

LETTRE CCXLIII.

Il exhorte une demoiselle à être ferme dans sa vocation, sans avoir égard aux sentiments du monde.

Je vous supplie de me mander soigneusement les dispositions de votre cœur sur la conférence que l'on a faite pour vous, et les sentiments que Dieu vous donne sur les résolutions qui en peuvent naître. Faites-les-moi savoir s'il vous plaît, et ce soir et demain matin. Cependant nous serons attentifs aux volontés de Dieu sur vous. Il ne faut pas refuser de se sacrifier pour un si bon sujet, et je suis tout prêt de le faire si Notre-Seigneur le demande de moi, comme il le veut de vous. Je vous avoue que j'aurai de la joie dans ce petit martyre, s'il est besoin que je le porte. Je vous supplie que, quoi qu'on vous réponde, vous vous réserviez toujours cette liberté de demander du temps, afin d'être convaincue en votre intérieur du saint vouloir de Dieu, et de ressentir la paix du cœur, que vous estimez nécessaire pour adhérer à une chose si importante, et si éloignée du mouvement de Jésus-Christ en vous.

On peut bien vous donner des raisons extérieures qui paraîtront fort justes, et qui suffiront pour contenter les hommes; mais si en même temps votre âme est inquiète, et n'est point apaisée ni tranquille, c'est signe que la raison suprême, qui vivifie les cœurs et apaise les âmes, n'est ni contente ni satisfaite. Il y a en Dieu une sagesse au-dessus de toute sagesse, et une raison éminente au-dessus de toute raison, qui n'est pas révélée à tout le monde, et qu'il se réserve à lui seul et aux âmes qu'il aime et qu'il se sanctifie. Il la découvre à quelques-unes par un privilége singulier de son amour, mais il ne l'expose pas à la vue de tous; c'est le secret du cœur qu'il réserve de donner à l'amante, et qu'il met en elle avec la paix, qui est le caractère et le sceau de sa vie et de sa grâce,

Adhérez à Dieu par-dessus toute créature. Votre âme est épouse de Jésus-Christ : ne la retirez pas de votre unique, sans ordre, sans fondement, sans congé, sans induction, et même sans violence intérieure que lui-même vous fasse de vous livrer à d'autres. Après avoir été reçue de lui, et après qu'il vous a attirée, appelée et appliquée à son service avec tant de force et de puissance, vous lui devez cette marque de votre fidélité.

Il vous faut maintenant plus de vertu et plus de force pour ce second état qu'il ne vous en a fallu pour le premier : mais Dieu vous y appelant, il ne manquera pas de vous donner tout ce qui vous sera nécessaire pour accomplir ce qu'il désire. Il vous a fait connaître sa volonté par tant de signes, et si approuvés par l'aveu des docteurs, qu'il vous faudrait pour en sortir des mouvements tout extraordinaires, et une force d'esprit intérieure si vive, si claire, si efficace, si convaincante, que vous ne pussiez en douter.

Ce que nous avions à souhaiter était de nous rendre certains, par une approbation générale, de la validité de votre vocation. Mais maintenant, pour en sortir, il faut que la même voix de l'Epoux, qui vous a engagée, vous dégage. Les hommes ne doivent point être écoutés sans lui, quelque raison extérieure qu'ils allèguent. Que si la voix intérieure de l'Epoux répond à celle des créatures, et qu'elle vivifie votre âme en vigueur, en clarté, en puissance et en paix, alors nous donnerons les mains : mais, à moins de cela, il faut, et vous et moi, souffrir et porter tout en paix, quelque pénible et crucifiant qu'il puisse être.

LETTRE CCXLIV.

Il propose une méthode d'oraison facile à toutes sortes de personnes.

Notre-Seigneur soit votre vie unique, qui étouffe en vous celle d'Adam pour jamais. Je souhaiterais qu'il vous eût donné un homme selon son cœur pour conduire le vôtre; et je le prie qu'il permette bientôt que j'accompagne notre chère troupe, pour vous aider dans votre conduite, et pour vous mettre dans les voies de Notre-Seigneur. En attendant, priez-le beaucoup qu'il vous y établisse lui-même. Servez-vous toujours de la méthode d'oraison dont je vous ai parlé, qui consiste en trois choses : 1° à adorer Notre-Seigneur, et quelqu'une de ses vertus, selon vos besoins; 2° à vous abandonner à lui, afin qu'il vous donne part à ses vertus, à son esprit et à ses grâces; 3° à coopérer le long de la journée à sa grâce, pour pratiquer les vertus que vous aurez méditées, désirées et demandées dans l'oraison. C'est là tout notre besoin, que Notre-Seigneur : sans lui tout le reste est inutile, tous nos efforts sont vains, toute notre industrie est sans effet. Il faut donc le désirer beaucoup, et le prier qu'il s'établisse en nous par ses vertus, par ses inclinations, par ses mœurs, et par ses dispositions envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes et envers le monde. Je vous expliquerai un jour à loisir toutes ces choses.

Cependant pour vous faciliter cet exercice, et vous en donner par avance une vue générale, je vous dirai en quatre mots que la disposition de Notre-Seigneur envers Dieu, et envers toutes les choses saintes, était de

Digitized by Google

grand respect, et de profonde vénération : envers le prochain, d'une ardente charité, jusqu'à verser son sang pour lui ; envers ce monde, de mépris pour toutes ses grandeurs, de mort à toutes ses beautés, de condamnation de toutes ses maximes ; enfin, envers lui-même, il était dans des sentiments continuels de mortification et de pénitence, vivant humilié, confus, et contrit pour les péchés dont il était chargé. Voilà les quatre grandes dispositions du cœur de Jésus, dont nous sommes si obligés d'être revêtus, que, si elles nous manquent, nous aurons grande peine d'aller en paradis. Or la voie pour vous en remplir, est 1° de les adorer en Notre-Seigneur ; 2° de vous donner à lui, et de le prier qu'il les établisse lui-même en votre âme, et qu'il vous donne force pour agir continuellement selon cet esprit ; 3° de coopérer à la grâce et à la vertu que vous aurez obtenue dans l'oraison. C'est là ce qui s'appelle vivre selon Notre-Seigneur ; et cette vie se nomme, dans saint Paul, la vie du nouvel homme. C'est de cette vie dont il parlait, quand il disait (*Galat.* II, 20) : *Je vis, ce n'est plus moi qui vis ; mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Ce mot de Jésus-Christ se prend pour son esprit, et pour ses dispositions intérieures, selon lesquelles il vivait. Vous pourrez prendre tantôt une de ces dispositions, et tantôt une autre, pour sujet de vos méditations.

LETTRE CCXLV.

Il exhorte une bonne âme à aller à Jésus-Christ pour se perdre avec Jésus-Christ en Dieu.

En me présentant à l'oraison sur votre sujet, je n'ai point appris d'autre chose pour vous, sinon que *votre vie doit être cachée en Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, et par Jésus-Christ en Dieu : « Et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. »* (*Col.* III, 3.) Cette vie de Dieu cachée en lui de toute éternité ; cette vie qui est sainte, pure, simple, et qui est Dieu même, est venue sur la terre par Jésus-Christ : elle est en nous par lui, et il nous fait être dans l'unité avec lui, pour être avec lui en Dieu. Que nous sommes heureux d'avoir ce doux moyen, et d'être nécessités d'aller à Dieu par cette voie ! Qu'heureuse est l'âme qui lui est intimement unie, et qui est convertie en cet Epoux du cœur ! Par lui on est en Dieu, et on est perdu dans le sein du Père, où l'on se noie et l'on s'abîme soi-même heureusement. Là on est en solitude, en pureté, en sainteté : là on ne peut souffrir de créature, on n'a plus soif de rien, et on ne veut plus que ce divin Tout : là on est rassasié de ce Tout adorable qui remplit tout désir, on cherche d'être au Tout, et d'y être uniquement ; et on évite ce tout malheureux qui nous vide de Dieu et nous empêche de le posséder paisiblement. Ce vrai Tout fait voir et ressentir intérieurement à l'âme la jalousie qu'il a pour la tenir à lui tout seul, pour ne la point laisser sortir de lui, pour empêcher qu'elle ne s'épanche en d'autres choses, qui la tireraient hors de cette solitude intérieure où elle doit être uniquement occupée de lui.

Quand votre âme sera toute en Dieu, il faudra lui parler d'une manière que sait Notre-Seigneur ; mais il faut en attendant travailler à notre retour en Dieu, et à notre parfaite consommation. Je suis.

LETTRE CCXLVI.

De son étroite union avec la sœur Marguerite du Saint-Sacrement, Carmélite de Beaune.

Ma très-honorée sœur en Notre-Seigneur :

Depuis la mort de notre auguste sœur Agnès, j'avais partout cherché un lieu où je pusse respirer la sainte vie de la divine enfance de Jésus-Christ : et puisque son immense charité m'a fait la grâce de recouvrer ce bien, je suis bien aise de demander avec vous à Dieu la bénédiction d'en bien user, et la miséricorde de lui être fidèle.

Je vous dois dire pour cela que notre divin Maître, qui veut bien faire sa résidence dans la crèche que vous savez, et où vous l'adorâtes avec tant d'application le premier jour de notre entrevue, s'est fait sentir à nous, souffrant en ce lieu même les adorations de sa servante Marguerite, qui lui était toujours présente, et sans relâche, dans le respect et la révérence qu'elle doit à ce divin Enfant, qui aussi la communiait de sa vie et de sa substance, et remplissait en même temps son temple et sa crèche de l'onction et du baume dont il vivifiait celle qui l'adorait : ce qui me justifie la communion de vie qu'il désire être entre son serviteur et sa servante.

C'est une chose inconnue et incompréhensible à tout esprit humain que l'opération divine de l'Esprit-Saint dans les âmes, et on ne conçoit point quelle est leur unité et leur force en Jésus-Christ. Peut-on bien croire qu'un Dieu se fasse enfant, qu'il vienne faire sa résidence dans un cœur, qu'il le consacre à sa naissance, qu'il le regarde comme sa crèche, et qu'il y donne entrée à quelque créature en esprit, pour y être adoré incessamment, pour la remplir même de sa vie divine, et pour embaumer de ses parfums sa crèche par la même onction dont il vivifie l'âme ?

O ma sœur, que Jésus est admirable en ses mystères ! Qu'il est divin dans le renouvellement qu'il en fait dans les âmes ! Je le conjure de les tenir toujours prêtes à recevoir ses opérations divines, par le vide, par la pureté, par l'innocence et par la simplicité qu'il demande.

Ma sœur que je n'ai point quittée, mais que je porte avec moi renfermée dans la crèche et dans le tabernacle de Jésus, soyez le supplément de mes applications envers lui. Je vous dirai, dans la confiance que j'ai en l'amour de Jésus-Christ, que le matin, vous trouvant en adoration où vous avez été pendant toutes vos veilles, je prends part à vos devoirs, et je trouve en votre âme de quoi me revêtir de la religion envers Jésus-

Digitized by Google

Christ, que j'ai interrompue par le sommeil. Il faut qu'il y ait communion de vie et de religion en nous ; et puisque je vous donne le couvert dans la crèche, il faut que vous m'y rendiez la charité par les richesses et la nourriture que vous y avez reçues.

J'ai oublié de vous demander une chose que je me sens pressé de vous dire maintenant, qui est que je serai bien aise, pour l'amour de Dieu, que vous me mettiez par écrit quelques-unes de vos occupations intérieures pendant ce mois et le suivant, et que vous preniez la peine de me les envoyer à Paris, si je ne puis moi-même les aller prendre en repassant. Il est du bon plaisir de Dieu, ce me semble, que cela soit ainsi. Je vous prie de me tenir en Jésus-Christ enfant, tout vôtre.

LETTRE CCXLVII.

Il écrit à une personne qui se laissait abattre par la vue de ses faiblesses et de ses misères.

Enfin je fais ce que je dois avec beaucoup de joie, qui est de vous rendre grâces de tous les biens qu'il vous a plu me faire. Je dois remercier le principe qui a opéré cette charité en votre âme, et qui par elle m'a tant aidé et fait tant de bien jusqu'à présent. Que la créature est heureuse de ce que, n'étant rien et ne pouvant rien, elle voit en elle celui qui est tout et peut tout, et qui, paraissant au jour du jugement dans l'éclat et la splendeur de toutes ses opérations, la revêtira de toute la magnificence que ses œuvres mériteront ! Dieu soit béni, qui est si grand en lui et si bon dans sa créature. Je le remercie du bien qu'il vous fait et de l'anéantissement où il tient votre chère âme, pour la remplir et la revêtir de tout lui-même. Demeurez toujours devant Dieu en cet état, et priez sa bonté de consommer et absorber en lui ce qui peut être de propre en vous et qui pourrait donner lieu au malin de vous faire la guerre. Je prie ce divin Tout de remplir votre fond, et de ne laisser aucun accès à la malignité de l'ennemi qui voudrait troubler votre paix. Je le conjure d'être lui-même votre vie et votre force pour faire en vous tout l'usage qu'il désire du lourd fardeau de votre croix. L'esprit qui vient fortifier toute l'Eglise en ces jours ne vous laissera pas sans secours si vous êtes ouverte et préparée à sa descente. L'expérience de vos infirmités et de vos faiblesses est un moyen dont Dieu se sert pour vous y préparer ; car, en vous faisant ainsi connaître le besoin que vous en avez, il veut vous obliger à le désirer avec plus d'ardeur et à le demander avec plus d'instance.

LETTRE CCXLVIII.

*Il exhorte une personne à prier pour le clergé, et particulièrement pour le séminaire de N*** ; et il lui montre qu'il n'y a point de moment en la vie qu'on ne doive employer pour Dieu.*

Les grandes grâces et consolations du Ciel ne sont pas sans travail et sans charge ; vous savez quelle est la suavité, la plénitude et la fécondité de la vie de Jésus en Marie, et comme en particulier la maison des clercs de N*** doit être vivifiée, nourrie et abreuvée de cette sainte grâce. Vous savez que ce qui l'a formée est la diffusion de l'esprit et de la grâce de la très-sainte Vierge, laquelle doit toujours croître pour donner progrès et augmentation à la vertu des sujets de cette famille. C'est la charge qui m'a paru ce matin que Dieu vous imposait, et à laquelle il vous dispose il y a bien longtemps par la charité qu'il vous donne pour cette maison. Vous devez regarder cet emploi comme une chose qui entre dans l'essentiel de vos obligations, puisque votre vocation vous lie aux dévotions et à l'intérieur de la très-sainte Vierge, priant incessamment pour les apôtres et pour les disciples de son Fils, qui se voyaient tous très-redevables à cette divine Mère, pour les faveurs et les grâces qu'ils recevaient par ses prières. L'union admirable en laquelle Notre-Seigneur tire votre âme, et la lie à lui avec tant de force et de suavité, vous fait bien voir le dessein qu'il a sur vous, pour travailler en lui et avec lui à son œuvre.

Il ne fait rien de vain ni d'inutile dans ses enfants ; il les appelle tous pour opérer en sa maison, après les avoir nourris et fortifiés en sa grâce. Ayez donc toujours le cœur appliqué à Jésus-Christ vers Dieu, pour demander en lui et avec lui à Dieu la plénitude de son esprit ; et en particulier celui de son saint sacerdoce sur tous les sujets qu'il appelle en sa maison et qu'il destine à son ouvrage. Il n'y a rien de si essentiel à une épouse que de procurer le bien de ses enfants, et de ménager avec lui le bien universel de sa famille, en demeurant incessamment unie aux travaux de l'Epoux. Qu'il est doux à l'Eglise vivifiée de Jésus-Christ de travailler aux intérêts de la maison de Dieu, en fortifiant ses serviteurs et en sanctifiant ses enfants, pour le glorifier et pour lui plaire ! Mais il est encore bien plus suave à la très-sainte Vierge, la divine, l'unique, la très-chère et l'intime Epouse de Jésus-Christ, de travailler en lui auprès du Père, pour l'accomplissement de son œuvre et pour la perfection de sa famille, car elle est plus remplie de grâce, plus ardente en amour, plus féconde en vertu, plus charmée de la gloire de Dieu, plus unie aux désirs et aux devoirs de son Epoux, et plus attachée aux intérêts de ses enfants, que toute l'Eglise ensemble. Vous êtes toute à Marie, et vous êtes consacrée à tout l'intérieur de sa vie divine. Vous devez, par conséquent, entrer dans les dispositions de cette sainte âme, qui est toute pleine de respect et de religion pour Dieu, de haine pour le monde, d'horreur pour le péché, d'anéantissement et d'abnégation envers elle-même, d'amour et d'union pour son Epoux, de zèle pour ses enfants et surtout pour ses prêtres.

Vous ne devez point vous lasser ni craindre la multitude de vos obligations et de vos

Digitized by Google

emplois. La divine et adorable Mère suffit à tout, et vous devez être assurée qu'en toute suavité et en tout repos vous trouverez en elle de quoi suffire à l'étendue de vos devoirs. Il faut être fidèle à la grâce de Jésus et de Marie. Il n'y a plus de temps ni de moments à perdre : il les faut tous remplir abondamment, étant lié comme l'on est à Jésus et à Marie, et aux dispositions intérieures de ces saintes personnes, si occupées, si possédées et si remplies de Dieu et de ses opérations adorables et divines. Adieu. J'ai cru vous devoir rendre participante des saints empressements de l'Epoux, qui s'approprie toujours de plus en plus les âmes, et qui les veut tellement à soi qu'elles n'aient point de moments à elles, ou qui soient inutilement employés, pendant qu'on les lui peut donner pour l'accomplissement de ses désirs. Vive le divin Epoux, toujours aimable, et toujours amoureux des âmes, qu'il veut avoir toutes à lui, pour les donner et les livrer à son Père.

C'est là le royaume qu'il lui acquiert maintenant par ses soins et par sa vigilance très-charitable, après le lui avoir acheté très-chèrement par le prix de son sang. Il faut répondre à ses soins et à ses peines ; il faut lui être toujours présent, et très-intimement uni à sa personne, afin d'être en état de l'écouter, et de le suivre fidèlement en ses opérations et en ses paroles. Je suis, en ce chaste et divin Epoux de votre cœur, votre tout acquis en lui.

LETTRE CCXLIX.

Il montre à un ecclésiastique comme les prêtres doivent imiter Jésus-Christ hostie dans le très-saint Sacrement.

Je prie Notre-Seigneur ressuscité et résidant dans le très-saint Sacrement de l'autel, de vous faire porter les effets de cet auguste mystère, en vous remplissant de ses dispositions, de son esprit, et de sa vie. Il me semble que ce doit être là le grand désir des prêtres; et si l'évêque les avertit en leur ordination d'imiter ce qu'ils ont entre leurs mains : *Imitamini quod tractatis*, c'est pour leur mettre devant les yeux le principal modèle qu'ils se doivent proposer, et l'obligation qu'ils ont d'imiter Jésus-Christ dans l'état où il leur paraît dans la très-sainte Eucharistie.

Notre-Seigneur dans le saint Sacrement est comme un holocauste, et comme une hostie de louange à la gloire de son Père : et en cette qualité il y est entièrement mort à la première génération, et tout son être y est consommé en Dieu. Car c'est cette consommation totale qui le rend hostie d'holocauste, où tout ce qui est de la nature et de la substance de la victime doit être consommé dans le feu divin; comme autrefois, dans les holocaustes de l'ancienne loi, l'hostie destinée pour le sacrifice était entièrement consommée dans les flammes.

C'est là la première partie de la vie des prêtres, et la première condition qu'ils doivent imiter en Jésus-Christ ressuscité hostie dans le très-saint Sacrement de l'autel. Ils sont dans l'Eglise comme des hosties vivantes, qui doivent être entièrement mortes à tout ce qui est de cette vie, et de la première génération. Ils doivent être morts à toutes les inclinations de la chair, à tous leurs propres désirs, à toute recherche ou amour de l'estime, des richesses et de leur établissement sur la terre. Ils ne doivent plus rien avoir de reste de cette génération maligne, de cette génération d'Adam, qui est toute pervertie et qui n'a rien de saint; et ce qui doit la faire mourir en eux, et la consommer toute, doit être le Saint-Esprit qui la dévore, dont ils doivent être tous pénétrés. Ce doit être ce divin esprit de Jésus-Christ ressuscité, qui, habitant dans leur cœur comme un feu dévorant et consommant, change avec efficace toutes leurs inclinations, pour leur donner des sentiments tout opposés, et des dispositions toutes contraires. Et, comme l'on voit, lorsque le feu prend au bois ou à quelque autre matière, que toute la constitution et le tempérament, le mouvement et les dispositions de la chose enflammée sont tout autres qu'elles n'étaient auparavant, et qu'elles se changent en celle du feu même; ainsi un cœur pesant, grossier, terrestre, une âme attachée à la terre, aux biens, à l'estime, aux plaisirs, depuis que le Saint-Esprit s'en est emparé, et qu'elle en est remplie, elle perd toutes ses qualités et ses premières dispositions, et se change entièrement en la condition de ce feu divin qui la dévore. Et c'est ce que Notre-Seigneur prétend faire au très-saint Sacrement de l'autel. Car étant tout feu à cause qu'il est tout consommé en Dieu, et que toute sa première substance a été dévorée par le feu divin, quand il entre en nous, et qu'il se mêle pour ainsi dire avec notre substance, il apporte lui-même le feu, et par ce moyen il nous change aisément en lui, il anéantit ce qu'il y avait de corruption en nous, et consomme nos qualités grossières et impures dans les qualités saintes et divines.

Or, quoique ce soit Notre-Seigneur qui opère cela en nous par son immense bonté, nous pouvons néanmoins y contribuer avec sa grâce, et nous y disposer. Et c'est ce que vous ferez en renonçant à toute attache aux créatures, en vous séparant de tout ce qui n'est point Dieu, et le priant qu'il rompe et brise tout dans votre cœur par sa vertu : *Totum meum consumat ignis tuus.* Il le fera, si vous persévérez dans ses désirs, et si vous voulez vous rendre fidèle à ses grâces. Abandonnez-vous donc pour cela à son divin Esprit, mais sans aucune réserve : priez-le qu'il consomme, qu'il dévore, qu'il anéantisse peu à peu tout ce qui est en vous du vieil homme. Non pas que je veuille dire que le Saint-Esprit le consomme et l'anéantisse entièrement en cette vie ; car il ne faut attendre cela qu'en l'autre : mais comme le feu, quoiqu'il ne dévore pas tellement le fer que le fond de sa substance ne demeure, il

Digitized by Google

l'altère néanmoins, en sorte qu'il semble être tout feu, et qu'il a même les qualités du feu, de même le cœur humain doit être tellement changé et consommé en Dieu, qu'il ne produise presque plus rien de sa malignité.

L'éponge qui a été longtemps dans l'eau semble être toute eau, quoiqu'elle demeure entière en sa substance, et même on en peut tellement retirer l'eau qu'elle demeurera toute sèche : ainsi le cœur humain est quelquefois tellement plongé dans l'eau des consolations de l'esprit, il est tellement noyé dans l'onction divine, qu'il semble être perdu, et n'être plus que cela : néanmoins le Saint-Esprit quelquefois retire son onction, en sorte qu'il n'y a plus rien de lui et de cette première liqueur; et alors l'âme demeure toute en elle-même et se retrouve dans sa première sécheresse : ce qui lui apprend que, quoique le Saint-Esprit se communique à elle et la remplisse, elle est toujours par elle-même ce qu'elle était auparavant. Mais il est important que vous remarquiez que, comme l'éponge étant une fois pleine de quelque liqueur, il n'y a plus de place pour une autre, si vous ne la pressez, et si vous ne faites sortir tout ce qui la remplit, de même, si vous voulez que le Saint-Esprit vous remplisse, il faut que vous lui fassiez jour; si vous voulez que Jésus-Christ possède tout votre cœur et remplisse tous vos désirs, il faut les vider auparavant de tout ce qui les occupe; car il est assuré qu'autant que vous serez vide des créatures, et que vous aurez fait écouler de votre cœur ces premières eaux, Dieu par autant de titres se donnera à vous, et remplira votre âme, en sorte que, si vous en bannissez mille créatures, il se communiquera à vous sous autant de qualités et de conditions d'être que vous vous en serez privé pour son amour.

Et il faut encore remarquer ici un prodige immense de la libéralité de Dieu; c'est que, non content de se donner tout entier pour ce que nous avons quitté, il se veut donner au centuple : par exemple, si vous quittez pour lui vos richesses et tous vos biens, il se donnera à vous comme richesses : si vous renoncez à l'honneur, il se donnera à vous comme honneur; si vous êtes privé des plaisirs, il se donnera sous le titre de plaisir; en un mot, si vous vous séparez d'une créature à laquelle vous étiez attaché, il se donnera comme cette créature, c'est-à-dire comme contenant en éminence cette créature, vous faisant goûter ce qu'il est en lui-même comme cause de la créature et comme la possédant, mais d'une manière infiniment plus belle, plus parfaite, plus sainte, plus admirable et plus satisfaisante que toute la créature ensemble; que si enfin vous venez à quitter universellement toutes choses, et à vous séparer de vous-même, il se donnera et se fera sentir comme toutes choses, et comme contenant en lui tout ce qu'elles ont d'honorable et de délicieux. Et, comme il surpasse cent et cent mille fois en son essence tout ce qui est créé et tout ce qui est sorti de ses mains, il vous rendra toujours, en se donnant à vous, au centuple et cent mille fois plus que vous n'aviez quitté. Oh! qu'heureux est ce saint délaissement et ce total abandon de toutes choses, qui est suivi d'une telle récompense!

Commencez donc tout de bon à vous retirer du commerce du monde, séparez-vous de la terre et de toutes ses créatures, quittez et abandonnez tout ce qui vous peut attacher à cette vie, afin que Notre-Seigneur, venant en vous, vous trouve en état de vous consommer parfaitement. Faites comme ces bûcherons qui coupent le bois et le séparent de la forêt pour le laisser sécher, afin qu'étant porté ensuite dans la fournaise, il y brûle avec plus de facilité. Séparez-vous ainsi de la terre, et retranchez-vous de tout, afin que Notre-Seigneur vous jette et vous consomme dans la fournaise de son amour. Priez-le qu'il brûle et dévore ce bois vert, tout plein de l'impureté et de la bave du monde, et qu'il vous réduise tout en cendre, afin qu'étant comme un holocauste dans son Eglise, vous puissiez, selon ses désirs et selon vos obligations, participer à sa qualité d'hostie dans le très-saint Sacrement.

Que votre corps soit donc mort aux choses de la terre, que vos yeux ne se délectent plus dans les beautés du siècle, que vos oreilles ne se plaisent plus dans leur folle musique, que vos sens et votre cœur ne se laissent plus occuper de la corruption et de l'impureté du monde, mais qu'ils soient comme des hosties qui n'ont plus aucune vie pour les choses profanes, ni aucun commerce avec les créatures, afin de ne plus vivre que pour Dieu. C'était là la condition des anciennes hosties; elles étaient présentées et nourries dans le temple, attendant le jour de leur sacrifice, sans être cependant employées à aucun usage profane, et sans avoir aucun commerce avec le monde; en sorte que, si elles usaient de quelque créature, et qu'on leur donnât à manger pour conserver leur vie, ce n'était que pour en faire un sacrifice et pour la perdre à la gloire de leur Dieu, auquel elles étaient consacrées. Ainsi vous ne devez plus voir de créatures que comme une victime destinée à la mort, et qui par conséquent ne doit plus rien goûter du monde. Vous devez être séparé de tout l'être profane, et, vous trouvant consommé en votre intérieur dans ce feu divin qui doit absorber tout le fond de vos inclinations humaines, vous devez vivre comme étant mort à tout l'extérieur du siècle, à toutes les créatures et à vous-même; c'est-à-dire comme étant tellement anéanti au premier être, à la première génération d'Adam et à la chair, qu'il n'en paraisse plus rien dans votre conduite, mais que le tout soit changé et consommé en un nouvel être, en une nouvelle nature, en un nouvel esprit; en un mot, que tout le vieil homme soit converti au nouveau et changé en Jésus-Christ, selon le modèle que lui-

Digitized by Google

même vous en donne en la très-sainte Eucharistie.

Il vous y donne encore un admirable exemple de ce que vous devez être à l'égard des peuples; car il y est non-seulement comme hostie de louange à la gloire de son Père, mais comme pain spirituel pour se communiquer aux âmes, et pour les rendre par sa communication toutes divines, etc.

LETTRE CCL.

Il parle du pouvoir de la très-sainte Vierge dans l'Eglise, et exhorte une personne peinée à y avoir recours.

Je ne vois rien à vous dire dans l'état où vous êtes, sinon que vous devez suivre l'attrait que Notre-Seigneur vous donne de vous retirer en la très-sainte Vierge. Vous savez il y a longtemps, et même par votre propre expérience, qu'elle est l'asile et le refuge des pécheurs, et vous devez être persuadée que, puisque Jésus-Christ, qui s'est établi en elle comme dans un trône de grâce et de miséricorde, vous y attire maintenant avec plus de force et plus de suavité que jamais, ce n'est que pour vous y faire trouver les secours qui vous sont nécessaires dans vos besoins présents. Allez donc à elle en toute confiance; car il n'y a rien qu'elle ne puisse sur l'esprit de son Fils, par le principe de l'amour qu'il lui porte, duquel il ne se relâche jamais. Si dans la nature il se trouve des amours si puissants, qu'ils réduisent des hommes à n'avoir rien à eux, et à n'être plus rien à eux, pour être tout à ce qu'ils aiment, en sorte que l'amant fait tout ce qu'il veut de la personne aimée; que sera-ce de celui de Jésus envers sa Mère, qui est si grand et si puissant, qu'on ne le peut comprendre. Car il est tellement à elle, qu'elle dispose de lui, qu'elle peut tout sur lui, qu'elle en fait tout ce qu'elle veut, qu'elle use de son pouvoir comme d'une chose qui est à elle, et qu'elle l'applique à ce qu'elle veut, tant Jésus aime Marie, et d'un amour qui est principe de cette grande puissance. Vous voyez quelquefois et sentez en vous ces vérités, et Notre-Seigneur même vous a fait expérimenter cet amour pour vous faire concevoir celui de Jésus-Christ envers sa Mère, que vous voudriez publier partout, afin de donner du crédit à l'amour, et afin de faire entendre le pouvoir de Marie en l'Eglise, et ensuite de lui acquérir de l'amour et de l'honneur parmi le monde. Oh! que le monde perd de s'amuser comme il fait à l'impureté de l'amour de la terre, et à la vanité des choses de la vie, au lieu de donner son cœur à Dieu, et de transporter en lui tous ses amours! Quelles délices que celles de ce pur amour consommé dans les cieux! Il me semble voir Jésus et Marie tout consommés en un, qui ne sont qu'une même chose, et qui jouissent à plaisir de leurs innocents, purs et divins amours pour toute l'éternité. Je ne puis exprimer ce mutuel amour qui les transmet et les transporte l'un dans l'autre. Hélas! c'est un amour qui seul serait capable de faire un paradis. Alors le souhait du baiser, dont il est parlé dans les *Cantiques*, est accompli : l'Epouse jouit de sa demande, elle confesse que l'Epoux l'a introduite dans son cellier; car elle regorge d'amour et des délices de l'Epoux. Elle l'a tenu si bien captif, depuis qu'il s'est laissé aller à elle, et qu'il lui a permis de le trouver, qu'elle ne l'a point voulu quitter, jusqu'à ce qu'elle soit entrée avec lui dans les cieux. Elle n'est plus dans la peine de demander où il repose en son midi, puisqu'elle jouit de lui dans le séjour de la gloire. C'est là qu'elle est toute revêtue du soleil, et qu'elle ne paraît plus en elle-même, mais en Jésus-Christ, en qui elle est toute transformée au beau jour de l'éternité. Soyez fidèle à vous perdre en elle en cette vie, et vous serez avec elle perdue en Jésus-Christ, et pour le temps et pour l'éternité.

LETTRE CCLI.

A saint Vincent de Paul et aux ecclésiastiques de la Conférence.

Vieille-Brioude, 24 juin 1636.

Messieurs,

Je ne puis être plus longtemps absent de votre compagnie sans vous rendre compte de nos travaux. La mission commença le dimanche après l'Ascension, et elle a duré jusqu'au 15 de ce mois. Ce jour, qui était la fête patronale du lieu, on voulut que le soir, en présence du très-saint Sacrement, j'adressasse les adieux au peuple : ce qui se fit avec toute révérence pour la majesté du Dieu qui présidait, et aussi avec tant de larmes et de soupirs qu'il faudrait, je pense, y avoir été pour le croire. Dieu soit béni! La même chose était arrivée lorsque nous fîmes la procession des petits enfants, et au moment de leur communion.

Au commencement, le peuple venait, selon que nous pouvions le souhaiter, c'est-à-dire autant que nous pouvions suffire à l'entendre en confession; et cela, Messieurs, avec de tels mouvements de grâce, que, de tous côtés, il était aisé de savoir dans quels endroits les prêtres confessaient les pénitents, les soupirs et les sanglots de ceux-ci se faisant entendre de toutes parts. Mais, sur la fin, le peuple nous pressait si vivement, et la foule était si grande, qu'il nous fallait parfois douze ou treize prêtres pour subvenir à l'ardeur de ce zèle. On voyait ce bon peuple demeurer dans l'église sans boire ni manger, depuis la pointe du jour jusqu'à la dernière prédication, malgré la chaleur, qui était extraordinaire, attendant la commodité de se confesser. Quelquefois, en faveur de ceux qui venaient de loin, nous étions contraints de faire deux heures et plus de catéchisme, et tous en sortaient aussi affamés qu'en y entrant : cela nous laissait tout confus. Il fallait faire le catéchisme de la chaire du prédicateur, n'y ayant point de place dans l'église, et même les environs du cimetière,

Digitized by Google

les portes et les fenêtres étant chargées de peuple; la même chose se voyait au sermon du matin et à celui du soir, qu'on nomme le grand catéchisme; sur quoi je ne puis rien dire, sinon ces paroles : *Benedictus Deus! Benedictus Deus!* Béni soit Dieu, qui se communique si libéralement à ses créatures, et surtout aux pauvres! Car, Messieurs, nous avons remarqué que c'est particulièrement en eux qu'il réside, et pour eux qu'il demande le secours de ses serviteurs, afin d'achever par leur ministère ce qu'il n'a pas accoutumé de faire seul, je veux dire l'instruction et la conversion totale de ses peuples. Messieurs, ne refusez pas ce secours à Jésus; il y a trop de gloire à travailler sous lui, et à contribuer au salut des âmes, et à la gloire qu'il doit en retirer pendant toute l'éternité. Vous avez heureusement commencé, et vos premiers exemples m'ont fait quitter Paris; continuez dans ces divins emplois, puisqu'il est vrai que sur la terre il n'y a rien de semblable. Paris, ô Paris! tu amuses des hommes qui convertiraient plusieurs mondes. Hélas! dans cette grande ville, combien de bonnes œuvres sans fruits, de conversions fausses, de saints discours perdus, faute de dispositions que Dieu communique aux simples! Ici, un mot est une prédication; les pauvres de ces contrées n'ont point méprisé la parole des prophètes, comme on le fait dans les villes; et à cause de cela, Messieurs, avec fort peu d'instruction, ils se voient remplis de bénédictions et de grâces; c'est ce que je puis vous souhaiter, dans le Seigneur, puisque, en son amour, je suis, Messieurs, votre très-humble, très-obéissant et très-obligé confrère.

LETTRE CCLII.

A saint Vincent de Paul.

10 février 1637.

La quatrième de nos missions a été terminée il y a quinze jours, et il s'y est fait plus de mille confessions générales, quoique nous ne fussions que six ouvriers, et, sur la fin, huit. Nous étions tous accablés par l'affluence du peuple qui abordait de sept ou huit lieues de pays, nonobstant la rigueur du froid et l'incommodité du lieu, qui est un vrai désert. Ces bonnes gens apportaient leurs provisions pour trois ou quatre jours, et se retiraient dans les granges, et là on les entendait conférer ensemble de ce qu'ils avaient ouï à la prédication et au catéchisme; et à présent l'on voit ici les paysans et leurs femmes faire la mission eux-mêmes dans leurs familles, les bergers et les laboureurs chanter les commandements de Dieu dans les champs, et s'interroger les uns les autres de ce qu'ils ont appris pendant la mission. Enfin, la noblesse, pour laquelle il semblait que nous ne parlions pas, nous servant d'un langage aussi grossier que nous le faisions, après s'être acquittée chrétiennement et exemplairement de son devoir, ne nous a pu laisser partir qu'en fondant en larmes. Cinq huguenots ont abjuré leur hérésie en cette dernière mission, quatre desquels, qui nous fuyaient auparavant, sont venus eux-mêmes nous y chercher; et cela, Messieurs, pour nous apprendre, comme vous me l'avez souvent enseigné, que la conversion des âmes est l'ouvrage de la grâce, que nous y mettons empêchement par notre propre esprit, et que Dieu veut toujours opérer, ou dans le néant, ou par le néant; c'est-à-dire en ceux et par ceux qui reconnaissent et confessent leur inutilité et leur impuissance.

LETTRE CCLIII.

Extrait d'une lettre à un ami.

Dans l'affaire de la cure, à laquelle ma mère ne pense toujours qu'avec aversion, de grands serviteurs de Dieu m'ont dit qu'elle parlait selon l'esprit du monde et le langage de la chair. Ils ont raison, et je le dis comme eux. Dieu, en nous accordant la grâce du baptême, nous a ordonné de renoncer à la chair toujours contraire à l'esprit, comme l'esprit est toujours opposé à la chair; ce qui a fait dire à saint Paul : *Depuis que j'ai été appelé à la prédication de l'Evangile, je n'ai point adhéré à la chair et au sang.* (*Galat.* I, 16.) Je le confesse de même par la divine miséricorde, qui seule nous donne la grâce et la persévérance, que, dans toute rencontre où Dieu m'appelait à lui, je n'ai cessé d'être contredit par mes proches : jamais je n'ai rien entrepris pour la gloire de Notre-Seigneur, sans en être blâmé; et en remontant jusqu'aux années de ma jeunesse, excepté le temps où j'ai voulu paraître dans le monde (temps qui a fort peu duré), ma mère m'a toujours regardé d'un mauvais œil. Aussi ai-je éprouvé ce que Jésus-Christ nous a promis dans l'Evangile; car souvent il a plu à Dieu de m'unir à des personnes d'une sainteté éminente, qui m'ont tenu lieu de père, de mère, de frères et de sœurs. J'ai presque toujours reçu ces grâces avec étonnement, sans en pénétrer la raison, comme je la pénètre aujourd'hui : je ne faisais pas attention à la bonté de Dieu, qui se plaît à rendre aux siens, dès ce monde, tout ce qu'ils ont quitté pour lui, n'attendant pas, pour récompenser nos sacrifices, que le dernier jour soit venu : *Nunc in tempore hoc*, nous dit-il dans l'Evangile. (*Marc.* x, 30.)

LETTRE CCLIV.

Extrait d'une autre lettre sur le même sujet.

C'est une chose singulière que mon frère ait goûté alors le parti que je pris d'accepter la cure de Saint-Sulpice. Si la considération de l'avantage que j'en espérais, et sur lequel j'insistai dans l'ouverture que je lui fis, l'amena à mon sentiment; la raison de son changement, ce fut encore plus l'espérance qu'il avait de son côté de me voir reparaître dans Paris riche bénéficier, et y reprendre tous les usages du monde. Mais, comme depuis que je suis curé, j'ai toujours voulu être aussi simple et aussi pauvre, croyant qu'un prêtre doit être mort au monde et à

Digitized by Google

ses livrées, encore plus qu'un religieux, qui se rendrait ridicule s'il prenait le train d'un homme du siècle ; comme d'ailleurs mon frère n'a jamais pu s'accommoder à l'idée d'une cure, titre qui ne lui paraissait pas digne d'un homme à qui l'on a offert plusieurs évêchés, est-il étonnant qu'il ne puisse plus me souffrir, ni ma condition ?

LETTRE CCLV.

Extrait d'une lettre à un ami. — M. Olier répond à un ami qui le dissuadait d'accepter la cure de Saint-Sulpice.

C'est assez de connaître la volonté de Dieu pour l'exécuter, et pour mépriser toutes les difficultés qui se présentent. Puisque Notre-Seigneur m'a placé dans cette cure, je dois espérer qu'il me donnera tout ce qu'il faut pour en remplir les devoirs. Après tout, ne serais-je pas trop heureux de m'épuiser pour son amour ? Le vœu que j'ai fait il y a longtemps, ne m'oblige-t-il pas de me sacrifier incessamment pour sa gloire ? Quel plus grand bonheur, que de mourir dans l'exercice de la charité, et d'achever son sacrifice dans l'accomplissement des volontés divines ? J'appartiens à Notre-Seigneur et à son Eglise ; je dois donc leur rendre tous les services dont je suis capable, sans aucune réflexion sur moi-même ni sur ma santé. Oh ! qu'il est glorieux à un serviteur de se perdre pour la gloire de son maître ! Si Jésus-Christ s'est trouvé heureux de donner sa vie pour la gloire de son Père, et pour le salut des hommes, qui m'empêchera d'exposer la mienne pour la gloire de ce même Dieu, et pour procurer aux âmes les biens infinis qu'il leur a mérités par sa mort ?

Si les martyrs ont soutenu l'Eglise par l'effusion de leur sang, devons-nous craindre de nous sacrifier pour le bien de cette même Eglise, l'épouse chérie de Jésus-Christ ? Il faut perdre son âme pour la trouver. Il faut s'oublier, et mourir au désir de la vie ; il nous empêcherait d'entreprendre plusieurs choses que Dieu demanderait de nous. En la méprisant, nous en rendons Notre-Seigneur le maître et le protecteur : voyant qu'on l'abandonne pour lui, il la conserve autant qu'il est nécessaire pour l'accomplissement de ses desseins en nous.

LETTRE CCLVI.

A saint Vincent de Paul. — Sur un curé opprimé.

Monsieur,

Je prie Notre-Seigneur de vivre en vous, pour faire triompher son Eglise de l'impudence du siècle.

J'oubliai hier de vous parler du principal sujet qui m'amenait vers vous. C'était pour vous faire des plaintes du plus grand scandale qui soit arrivé depuis longtemps dans l'Eglise de Dieu. Près Paris, un curé a été battu et meurtri à coups de bâton par le seigneur de son village, en présence de ses paroissiens, et à la porte de son église, avec le plus d'ignominie et de confusion qu'on puisse imaginer pour l'état ecclésiastique. Ce curé est un homme d'une grande intégrité, très-capable, et il mérite pour sa personne, aussi bien que pour son caractère, d'être protégé. Je pense, Monsieur, que si, en commençant sa régence, la reine voulait obliger ce gentilhomme à une satisfaction publique, elle relèverait l'autorité de l'Eglise, et réprimerait beaucoup l'audace et l'insolence que la noblesse a coutume d'exercer sur les ecclésiastiques, violant ainsi impunément tous leurs droits, comme dans un temps de libertinage et sous un règne d'impiété. Je priai hier Mgr du Puy d'en parler à Mgr de Beauvais, pour apporter un remède à ce scandale, qui est déjà devenu public. Le parlement en est informé, et il n'attend plus que les ordres de Sa Majesté, qui lui feront connaître son zèle à punir ces sortes de crimes. Ce bon prêtre ne peut aisément tirer des preuves de ses paroissiens, pour procéder en justice contre le seigneur, qui, étant sur les lieux, les intimide par ses menaces. Plusieurs sont venus me trouver secrètement pour me demander s'ils devaient déclarer ce qu'ils savent sur cet attentat, dont ils gémissent. Je les ai tous encouragés à remplir leur devoir, comme aussi le curé, qui a été sollicité par sa partie de ne point poursuivre l'affaire, ce seigneur craignant le châtiment qu'il lui est aisé de prévoir, sous un règne qui veut faire triompher la religion et l'Eglise. Des personnes de très-grand poids et de très-haut mérite, m'ont témoigné que ce bon prêtre ne devait pas en venir à un accommodement ; qu'il y allait de l'intérêt universel de l'Eglise ; et qu'il était à propos que, dans le commencement de cette régence, on vengeât d'une manière exemplaire un sacrilége si odieux ; que cet acte de justice assurerait la paix et le repos à l'Eglise pendant tout le reste de la régence, et délivrerait les ecclésiastiques de la vexation et de l'oppression où ils vivent, surtout dans les pays éloignés de la cour. Car les prêtres n'y ont point de bouches pour se plaindre, et ils semblent n'avoir que des épaules pour souffrir. Tous messeigneurs les évêques ont grand intérêt à cela : ils frémissent pour leurs curés sans pouvoir remédier à cette oppression ; vous le savez mieux que personne, vous qui, à la campagne, dans les travaux des missions, avez été témoin oculaire de tous ces maux. Souvent Dieu vous a fait gémir de compassion sur leur sort, et désirer d'y apporter remède ; et maintenant il vous met en main l'autorité, et vous donne le pouvoir de délivrer le clergé de l'oppression. C'est, Monsieur, ce que l'Eglise et tout le corps des curés vous demandent, et moi le premier, qui ai l'honneur d'être de leurs confrères : je gémis avec eux, ayant, par votre grâce, parcouru assez de pays pour connaître les peines et les maux qu'ils endurent loin de la capitale. Je me jette donc à vos pieds avec ce bon curé, pour vous demander le soulagement de l'Eglise,

Digitized by Google

la liberté des prêtres et la tres-grande gloire de Dieu.

LETTRE CCLVII.

A une dame qui s'était laissé gagner par les jansénistes.

Je ne puis, ma très-honorée fille, vous exprimer la douleur de mon cœur et la confusion de mon âme sur la nouvelle que j'ai apprise. On m'assure que vous entretenez une correspondance particulière avec MM. les jansénistes, et que vous leur témoignez, par vos lettres, un grand zèle pour le soutien de leur société. J'ai combattu plus de huit mois, avant d'ajouter foi aux divers avis qu'on m'en donnait, me fiant plus à vos propres assurances qu'à tous les témoignages contraires; mais depuis peu les preuves m'en ont été communiquées avec tant d'évidence, que je ne puis plus en douter. Ma très-chère fille, que vous plaît-il que je fasse pour vous, si vous avez perdu créance en moi? Vous jugez bien que je vous suis à charge et inutile. On ne peut pas servir deux maîtres, dit Notre-Seigneur, ni obéir en simplicité à deux personnes opposées dans leurs sentiments et dans leurs maximes... Je sais bien que la charité de Jésus-Christ est entière dans mon âme pour vous aider et vous servir; mais je doute fort que je doive exposer davantage votre cœur à la duplicité de sa confiance et de sa soumission. Je puis vous dire que jamais je n'ai abandonné une âme que Jésus-Christ m'a confiée, et que j'ai toujours été soigneux de lui ôter tout sujet légitime de s'éloigner de moi; tant je respecte les ordres du divin Maître. Mais aussi, quand je vois une âme marcher par deux chemins différents, et joindre la finesse au déguisement; après lui avoir fait connaître mes intentions et mes pensées, je la laisse aller dans ses voies, sachant qu'elle ne peut suivre un plus mauvais parti que celui du mélange en sa conduite, surtout si elle penche davantage du mauvais côté. Ma très-chère et très-honorée fille, si vous me promettez en Jésus-Christ de n'avoir plus aucun commerce avec ce parti, qui fait aujourd'hui un schisme formé dans l'Église, et qui, malgré l'autorité supérieure, s'obstine à défendre les nouvelles opinions, je puis vous assurer en Notre-Seigneur, que je vous rendrai tous les devoirs et tous les services que vous pouvez attendre de ma condition. Mais il ne m'est ni possible ni permis de servir les âmes qui se jettent en un parti contraire et injurieux à l'épouse de Jésus-Christ, la sainte Eglise, dont il souffre les plaies et les outrages avec plus de douleur que celles qu'il reçoit en sa propre personne.

Que diriez-vous, ma fille, de personnes qui avancent que l'Eglise est dans l'erreur, et qu'elle se nourrit d'hérésies; qui prétendent venir pour la réformer, et qui, au lieu de combattre ses ennemis pour les convertir ou pour les exterminer, clabaudent incessamment contre leur mère, lui déchirent le cœur, et la divisent avec une désolation non pareille? Vous ne voyez rien où vous êtes. On ne vous envoie que de beaux livres, comme ceux qui vous recommandent l'aumône, parce que vous y êtes portée. Sous les prétextes les plus imposants, ces messieurs négligent les œuvres les plus essentielles, pour établir leurs malignes opinions, méprisent tous ceux qui n'y entrent pas, les qualifient même d'hérétiques et de schismatiques. Parce qu'on prêche que Jésus-Christ est mort pour tous, ils en sont scandalisés. Ils osent bien se plaindre et murmurer tout haut dans les églises, comme ils firent dans la nôtre, il y a trois jours. Bref, en tous leurs procédés ils donnent des signes effroyables de passion, de colère et de fureur, qui font frémir. Ma fille, il ne faut pas croire à tout esprit, comme dit saint Jean, ni surtout, comme dit saint Paul, aux maximes singulières et nouvelles. Prenez-y garde, les erreurs se sont toujours glissées dans l'Eglise sous le masque de la réforme. Les derniers hérétiques prétendaient que leur doctrine était celle de la primitive Eglise, fondée sur la parole de Jésus-Christ, accompagnant leurs discours de grandes aumônes, et annonçant partout une réformation de mœurs qui l'emportait sur celle même de l'Eglise. Quand on leur demandait : Qui vous envoie? Personne, répondaient-ils; c'est nous-mêmes : et lorsqu'on ajoutait : Où sont donc les marques de cette mission extraordinaire? quelle approbation avez-vous du Saint-Siége? ils ne répondaient rien, parce qu'ils ne pouvaient rien répondre : et néanmoins ils ne laissaient pas de continuer à débiter leur doctrine, sans mission, sans l'approbation de leurs supérieurs; condition absolument nécessaire, et qui l'a toujours été dans l'Eglise. Saint Paul lui-même, tout apôtre qu'il était, prit les ordres de saint Pierre. Non, sans la soumission, il n'y a plus rien d'assuré. Je vois enfin dans les personnes qui vous ont attirée à leur parti, tant d'opiniâtreté, d'emportement, de mépris de tous ceux qui ne pensent pas comme elles, tant d'estime d'elles-mêmes au préjudice du corps de l'Eglise et du commun des fidèles, que cela m'effraye pour vous. Gardez-vous donc de ce levain dangereux, et, quelque belle apparence que vous remarquiez dans ceux dont je parle, éloignez-vous-en au plus tôt, pour vous attacher uniquement à Jésus-Christ et à la pureté de la foi, qui sera toujours la même dans l'Eglise, parce que Jésus-Christ sera toujours avec elle.

LETTRE CCLVIII.

Fragment d'une lettre à la reine, sur un prédicateur infecté du jansénisme.

J'ajoute, Madame, à ces remercîments, une prière très-instante de la part de toutes les personnes qui soutiennent et favorisent la sainte doctrine de l'Eglise contre les nouveautés; c'est de vouloir encore défendre que le P. *** monte, au Carême prochain,

Digitized by Google

dans la chaire de Saint-Merry. La régence du roi votre fils ne doit pas être moins vigoureuse à étouffer le nouveau monstre qui menace le royaume, que les rois ses prédécesseurs ne l'ont été à le délivrer des dernières hérésies. Votre conseil, Madame, vous donnera les voies d'exécuter une chose si importante. Un Carême des prédications de celui que je viens de nommer à Votre Majesté détruirait plus qu'on n'aurait édifié dans toute une année.

LETTRE CCLIX.

Les chanoines de Tours à M. Olier (1346).

Les trésorier, chanoines et chapitre, le doyenné vacant, de l'insigne église de Saint-Martin de Tours, au révérend messire Jean-Jacques Olier, supérieur de la communauté ecclésiastique du séminaire des clercs, établi au faubourg de Saint-Germain des Prés, à Paris, salut :

Nous avons mûrement considéré ce que vous nous avez remontré à Tours, au mois de novembre dernier, que vous avez désiré que la communauté et compagnie que Dieu vous a inspiré d'établir fût sous la protection du bienheureux saint Martin notre patron; et que, depuis que vous aviez formé cette résolution, vous en aviez reçu tant d'assistance, que vous ne doutez point qu'elle ne prospère, et que votre dessein ne réussisse, si nous voulons joindre nos vœux aux vôtres, et vous associer aux prières, saints sacrifices, et aux bonnes œuvres qui se font dans notre église journellement.

Nous, désirant de notre part contribuer à une si bonne œuvre, et faire ce que nous pourrons pour la gloire de Dieu et réputation de notre bienheureux patron, nous avons octroyé votre demande, et associé à toutes les prières, saints sacrifices et bonnes œuvres qui se font et feront en notre église, non-seulement vous, sieur Olier, mais vos successeurs supérieurs de ladite communauté, et les prêtres et ecclésiastiques du séminaire des clercs dudit faubourg Saint-Germain des Prés de ladite ville de Paris: souhaitant que vos prières et les nôtres, jointes ensemble, nous puissent obtenir de Dieu, par l'intercession de notre bienheureux patron, la gloire éternelle; et que votre communauté soit si bien établie pour le service de Dieu et de la sainte Eglise, que rien ne puisse la troubler : ce sont les souhaits de notre compagnie. Donné à Tours, le 20 décembre 1653.

LETTRE CCLX.

Réponse de M. Olier aux chanoines de Tours.

Messieurs,

Comme nous avons passionnément souhaité la grâce d'être associé aux prières et aux bonnes œuvres de votre illustre compagnie, nous l'avons reçue aussi avec la joie et le respect que nous devons à une faveur si considérable. Notre petite communauté, qui en a rendu publiquement action de grâces à Dieu, vous supplie encore d'agréer les très-humbles remercîments que nous vous en rendons. Le grand saint Martin, au culte duquel cette association nous lie plus étroitement, sera le témoin et le garant de notre très-profonde et sincère reconnaissance. Nous l'honorons déjà comme un des patrons et des protecteurs de cette maison; mais la liaison qu'il vous plaît que nous ayons à un corps qui le reconnaît pour chef, nous le fera révérer encore avec une dévotion particulière, et, nous unissant par un nouveau lien à votre chef, nous attachera aussi plus intimement aux intérêts et au service de votre corps, de qui nous demeurons, Messieurs, par devoir et par inclination, les très-humbles, très-obéissants et très-obligés serviteurs en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

EXTRAITS

DES MEMOIRES MANUSCRITS DE M. OLIER

SUR LES VERTUS CHRÉTIENNES ET LES GRACES PARTICULIÈRES DONT IL FUT FAVORISÉ,

RECUEILLIS PAR L'AUTEUR DE SA VIE.

I. — Pensées sur la foi.

A la gloire de Dieu, ce samedi 4 juin 1644, m'étant réveillé à l'heure du lever, Notre-Seigneur me fit voir que, depuis mon retour dans ma maison, je ne vivais plus en la simplicité de la foi; ce qui lui déplaisait beaucoup. J'en fus couvert de confusion. Je vis alors combien, à force d'agir pour mes propres intérêts et non par les mouve-

(1346) M. Olier avait demandé une association de prières à la compagnie des chanoines de Tours, pour attirer sur lui et sa communauté la protection spéciale de saint Martin. Cette faveur lui fut accordée par la lettre que nous reproduisons.

Digitized by Google

ments de la foi, qui devait seule me diriger dans mes œuvres, je me trouvais reculé et éloigné de la perfection. La vie des enfants de Dieu, c'est de voir toujours en sa lumière, pour agir en tout selon sa volonté, sans consulter ni la raison, ni les désirs et les inclinations de la nature. Ils aiment mieux souffrir tous les martyres intérieurs qu'on a coutume d'endurer lorsqu'on renonce à sa chair et à ses concupiscences : martyres qu'il faut porter toute sa vie, selon ce que déclare Notre-Seigneur à celui qui veut être son disciple : *Tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.* (*Matth.* XVI, 24.) Car celui-là se laisse conduire à l'esprit de Dieu, qui remplissant son âme des lumières de la foi, la fait marcher à la suite de celui qui éclaire tout homme venant au monde. La foi est la lumière de Jésus-Christ même, puisqu'elle est une participation de la lumière de gloire qui le conduisait lui-même, et du divin esprit qui était en lui pour diriger tous ses pas. Jamais Notre-Seigneur n'adhérait aux désirs de la chair, comme il est aisé de le comprendre par la prière qu'il fit au jardin : *Non mea voluntas, sed tua fiat.* (*Luc.* XXII, 42.) La chair voulait éviter la mort, et se soustraire à la violence des peines effroyables qu'il prévoyait que les hommes lui feraient endurer. A son exemple, il faut donc être ferme dans la résolution de renoncer à tout intérêt particulier, à son propre jugement, à ses propres désirs, à sa propre volonté, en un mot, à tout ce que la chair demande ; en sorte que nous soyons prêts à supporter par la foi toute la rigueur des croix intérieures et extérieures que nous rencontrons, en nous laissant gouverner à l'esprit de Jésus-Christ, et en marchant sur ses traces. En toutes choses, Notre-Seigneur ne regardait que le bon plaisir de son Père, sans arrêter la vue sur la peine ou la satisfaction qu'il pouvait trouver en lui obéissant. C'est ainsi qu'il veut que nous sachions nous renoncer et nous mépriser, nous haïr nous-mêmes, pour ne voir que lui et la volonté de son Père.

Notre-Seigneur me fit voir ensuite qu'il voulait que je fusse brisé, broyé et mis en poudre, comme le grain sous la meule. Je me voyais par terre, foulé aux pieds de tout le monde, au moins en esprit, méprisé, regardé comme de la boue, et traité comme le néant. Il me semble que cela plaisait à Dieu, qui me faisait connaître que c'était le moyen de parvenir à cette vie de foi, dont le saint Sacrement de l'autel est le modèle et la source. Aux yeux des hommes, Notre-Seigneur dans ce mystère porte un extérieur de néant, puisqu'il y est caché sous les espèces du pain, dont la substance, auparavant broyée et mise en poudre, se trouve anéantie, convertie en sa propre substance. Ainsi, par une perte totale et par l'anéantissement de notre propre fond, pour nous convertir en Notre-Seigneur, devons-nous n'avoir de l'homme que l'apparence et les dehors ; mais, par la vertu de la foi, tout l'esprit, toutes les inclinations, toute la vie de Jésus-Christ. C'est la vocation d'un Chrétien d'être mort à soi, à toute créature, pour vivre caché en Jésus-Christ : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* (*Col.* III, 3.)

II. — Sentiments de confiance en Dieu.

1. Il semble que tout le monde soit fait pour ceux que Dieu veut favoriser de ses grâces. Et comme sa puissance est sans bornes, comme sa sagesse et son amour sont inépuisables, il supplée à nos besoins avec d'autant plus d'abondance, en allant beaucoup au delà de nos désirs et de nos efforts, que sa puissance et sa sagesse, ainsi que son amour, surpassent les nôtres, qui ne sont plutôt qu'impuissance, que folie et aversion de nous-mêmes ; tant nous savons mal conduire toutes choses à une heureuse fin. Il est vrai que, depuis qu'il a plu à la bonté de Dieu m'enseigner ce divin abandon, loin que rien m'ait jamais manqué, au contraire, tout a travaillé pour moi. Il semble qu'on craigne de ne pas m'obliger assez tôt. Ceux mêmes qui semblaient plus réservés à mon égard sont aujourd'hui les plus prompts et les plus portés à m'offrir toutes les commodités nécessaires. C'était à quoi la divine Providence me préparait, lorsque le Seigneur me retirait toutes les créatures. Il m'ôtait tout appui, pour m'apprendre à me reposer sur lui seul.

II. Dernièrement, étant sorti de la maison pour aller voir un malade, et me trouvant sur le chemin de Vaugirard, j'étais en peine si j'irais visiter nos clercs à la campagne, pour les instruire, selon la pensée et le désir que j'en avais. Je craignis d'y aller par mon propre esprit et par ma volonté. Je craignais encore de donner de l'inquiétude à nos messieurs, que je n'avais pas avertis de ce petit voyage. Dans l'incertitude où j'étais sur ce que j'avais à faire, je m'élève à Dieu et je lui dis : Mon bon Maître, si vous trouvez bon que j'aille jusque-là, vous m'enverrez quelqu'un qui puisse en porter la nouvelle à la maison. J'avais fait à peine quelques pas, que le curé de Vaugirard vient à ma rencontre. Il allait à Paris. Averti intérieurement que Dieu m'avait ménagé cette heureuse conjoncture, comme s'il l'eût envoyé à dessein de me tirer d'embarras, je le prie de donner avis au presbytère de la visite que je faisais à nos clercs. Il se chargea de la commission, et l'exécuta fidèlement. Ce petit événement, où beaucoup d'autres n'auraient vu que ce qu'ils appellent un heureux hasard, fut pour moi une consolation. Je ne pus voir le soin que prend la bonté de Dieu, d'assister ceux de ses enfants qui désirent faire sa volonté en toutes choses, sans me sentir encouragé à entreprendre mon pèlerinage, et sans y trouver un nouveau plaisir.

Ce que fait ce tendre père pour la conduite extérieure, il le fait encore pour nos besoins

Digitized by Google

intérieurs. Autant j'étais délaissé de son divin esprit, pendant mes deux années de tribulation, autant j'en suis secouru et assisté aujourd'hui ; autant il me tenait dans l'obscurité, autant il me découvre de lumière ; autant il me faisait essuyer de rebuts, autant il me fait sentir les douceurs de sa présence : enfin, autant j'éprouvais de sécheresses et d'aridités, autant je goûte les onctions de sa grâce ; et dans tout cela son dessein est de me faire connaître que, depuis le péché originel, nous ne sommes de notre propre fonds qu'attache à nous-mêmes, qu'impuissance à nous élever vers lui, qu'inquiétude, que légèreté, que misère, qu'aveuglement, pauvreté, néant et péché ; tandis qu'avec le secours de sa grâce nous sommes toujours élevés, toujours appliqués, toujours unis à Dieu ; ce que nous ne pouvons que par lui, qui est lumière, ardeur, onction, paix, fermeté, amour, tout bien en un mot et le seul vrai bien.

III. *Réponse de M. Olier à une personne qui lui disait qu'il serait difficile d'établir dans sa paroisse l'ordre qu'il désirait.* — Hélas ! il faut donc tout laisser et ne rien entreprendre ; car où pourra-t-on faire le bien sans contradiction ? Non, il ne faut pas tout quitter pour les grandes difficultés qu'on y rencontre, mais se jeter plus fortement en Dieu pour y trouver la force et le courage. Si l'on nous attaque, il nous défendra ; si l'on veut mettre opposition à nos œuvres, il viendra à notre secours, et, ce que nous sommes incapables de faire par nos propres forces, il le fera lui-même en nous et par nous. Il n'est pas moins fort dans ses membres, quand on le laisse agir, qu'il ne l'était dans sa propre personne ; il ne faut que l'avoir bien établi dans notre cœur.

IV. Un jour je représentais à Dieu l'extrémité où je me voyais réduit au milieu de tant de contradictions et de renversements ; lorsque je croyais tout perdu, je me trouvai tout à coup entièrement rassuré. Il me fut répondu que, malgré les traverses et les obstacles, il fallait travailler sans jamais se rebuter ; que les œuvres de Dieu ne se faisaient pas autrement dans le monde ; qu'on ne devait y attendre que troubles, combats et agitations ; qu'on ne verrait tout paisible et parfait que dans le ciel ; que la terre enfin était un lieu de tentation, où il fallait être à l'épreuve de tout, souffrir à toute heure mille contre-temps, et qu'à chaque pas, dès qu'on voulait faire le bien, l'on trouvait de nouvelles contradictions ; mais qu'elles nous servaient à honorer Dieu par le sacrifice continuel de nous-mêmes et la confiance en la force de son bras.

V. Si je pouvais, disait M. Olier à quelqu'un, vous laisser cette vertu, en sorte que vous missiez toute votre espérance en Dieu, oh ! que je vous laisserais de grâces et de trésors ! Non, rien ne vous manquerait, ni pour l'intérieur, ni pour l'extérieur, ni pour le spirituel, ni pour le temporel. Nous avons tout, si nous avons la confiance en Dieu. Au contraire, à proportion du défaut de confiance que Dieu verra en nous, il nous manquera dans le besoin, et nous retranchera son secours.

VI. On veut de la terre, on veut de l'or : eh bien ! Dieu permet qu'on en trouve ; mais il retire son esprit, le plus riche trésor dont nous puissions jouir dans ce monde. Quelquefois même il laisse tout périr ; au lieu que si l'on pensait, lorsqu'on établit une maison, à y faire régner Jésus-Christ, on la verrait prospérer, parce que Jésus-Christ y établirait tout le reste.

III. — Sentiments sur l'amour de Dieu.

I. C'est l'amour de Dieu qui permet les oppositions que nous rencontrons dans son œuvre. Notre-Seigneur les fait servir à purifier notre cœur, et à relever l'éclat de notre couronne. Il nous fait accomplir ses desseins par les mêmes voies qu'il a prises pour l'œuvre de son Père ; voies les plus aimables, puisqu'elles nous apprennent à agir en vue de Dieu seul et pour son pur amour. Ne nous amusons donc point à regarder ce que nous souffrons ; mais poursuivons, avec confiance en Dieu et en sa protection, ce que nous avons commencé pour son amour et pour sa gloire. Quand nous sommes combattus, réjouissons-nous ; c'est alors que nous sommes en possession de ce qu'il y a de plus précieux dans son service.

II. *Récit par M. Olier de ce qu'il éprouve un jour dans une méditation sur les croix.* — Après avoir passé une grande partie du jour et de la nuit dans les souffrances, avec des joies extrêmes de ce qu'il plaisait à la bonté divine de me faire souffrir pour son amour, je me suis trouvé tellement anéanti devant lui, que je ne paraissais plus rien. Je ne me regardais que comme une fourmi et un atome. Cette grâce d'anéantissement, je la sentis agir par la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui la répandait en moi. A quelque temps de là, je me suis vu entièrement abîmé en lui, ne pouvant me défendre de m'écrier : *O tout ! ô mon tout ! je ne suis plus moi-même, je ne suis plus que vous.* Je me sentais comme englouti en Notre-Seigneur : ce qui n'a pas duré, car je ne pouvais souffrir ce nouveau feu. Je l'ai ressenti même tous ces jours-ci, en parlant de *mon amour*. Dès que je m'entretiens de lui, je sens une ardeur qui me saisit, jusqu'à m'incommoder la poitrine, et m'obliger à prendre des rafraîchissements pour tempérer la chaleur qui me pénètre. Ce sont comme des éclats de feu qu'il me semble voir sortir de mon Jésus, reposant dans mon cœur. Quand il sort de cette espèce de sommeil qu'il veut bien prendre sur mon sein, je le vois jeter sur moi des regards d'amour qui m'environnent de lumière, et me mettent tout en flamme.

III. Que ne puis-je encourager tout le monde à aimer Jésus-Christ, mon maître, et entraîner tous les hommes à son service ! Je sens que c'est lui qui veut que j'écrive ses

Digitized by Google

bontés et ses miséricordes, pour laisser aller après moi et pour multiplier hors de moi les moyens de suppléer à tout ce qui me manque pour le glorifier. Pendant longtemps, je n'ai point eu la pensée d'écrire; je le ferai donc, puisque j'en ai reçu le commandement, dans l'espérance d'augmenter ses louanges et sa gloire. Béni soit Dieu, de suppléer avec tant de douceur et de charité au zèle de ses pauvres serviteurs, qui meurent de langueur de ne pouvoir le servir, lui qui est un si grand Maître, que pour si peu de temps et d'une manière si imparfaite. Mille et mille millions d'hommes remplis de votre amour et du zèle de vous servir, ô mon Dieu! viendraient donner à ma joie ce qui lui manque. Cent mille et encore cent mille ans durant lesquels je pusse répandre la sainte passion de procurer votre gloire, celle de votre Fils et de sa sainte Mère; ce serait de quoi commencer du moins l'accomplissement du désir qui me tourmente. Je ne sais ce que j'écris dans l'état où je me trouve. Oui, je voudrais que toutes les créatures fussent converties en langues et en bouches pour vous bénir et vous aimer, ô mon Dieu et mon tout! Je voudrais que toute l'étendue de la terre et des cieux fût pleine et inondée de votre gloire; que tous les éléments ne cessassent de publier votre grandeur, votre majesté sainte et votre puissance infinie. Mon cœur se console, quand je pense combien la Mère du pur amour vous loue, vous glorifie, vous bénit dans l'éternité. Que béni soit le nom de Marie, qui exalte si magnifiquement la grandeur de mon Dieu. Que béni soit Jésus, ce trésor infini de louanges, qui répand devant son Père les richesses immenses de sa religion, et qui en remplit tous les saints. Que le ciel est petit pour un Dieu si grand! Que toutes choses confessent qu'il n'y a rien de semblable à Dieu : *Quis ut Deus? Quis ut Deus?* (*Psal.* LXX, 19.) Qu'à tout jamais, disait-il un jour dans un de ces accès de charité qui embrasaient son âme et se répandaient jusque dans tous ses sens, qu'à tout jamais, mon Dieu, je vous loue et vous bénisse. Qu'à jamais je vous adore et je vous aime. Oh! si j'avais autant de cœurs qu'il y a de maudits et de malheureux esprits qui vous blasphèment, que je les emploierais volontiers à chanter vos louanges et à vous rendre les honneurs qu'ils vous refusent! Comme je multiplierais ma langue en autant de créatures que vous en avez formé sur la terre, pour vous glorifier! Mais, ô mon Dieu! pour y suppléer, que je me perde en mon Jésus, votre louange éternelle, qui vous rend des honneurs infiniment infinis; que je me plonge et que je m'abîme dans les cœurs de vos saints; que je fasse comme David, invitant toutes les créatures à vous louer; que je fasse, autant qu'il est en moi, concourir le monde entier à votre gloire! C'est pour mon Jésus et pour ses membres; c'est pour lui et pour moi que tout a été fait dans l'univers; et tout a été destiné pour être, dans Jésus-Christ, votre Fils, et dans ses membres, une victime de louanges, à la gloire de votre nom, pendant toute l'éternité. O Dieu, mon amour! que je commence dès à présent, pour ne finir jamais.

IV. Un grand serviteur de Dieu, à qui je n'avais rien découvert des consolations que Dieu versait dans mon âme au milieu de mes afflictions, et qui connaissait toutes mes peines, m'exhorta de ne les plus désirer, pour ne point contraindre Dieu dans les opérations de sa sagesse. Car voyant quelquefois l'ardeur avec laquelle nous désirons ses caresses, il veut bien nous accorder quelque petite douceur, quoiqu'elle nous soit contraire; comme fait une mère qui, pour apaiser les cris de son enfant, lorsqu'il demande du sucre, lui en donne, quoiqu'il lui soit nuisible. On demande ces consolations sans y penser, ou même sans les demander, et, faute d'avoir été sevré de bonne heure, on s'y porte par un certain appétit intérieur, comme les enfants se jettent d'eux-mêmes sur le sein de leur nourrice, sans demander le lait expressément. ils le demandent plus fortement par les mouvements qu'ils se donnent, que si c'était par paroles.

V. Mon bien-aimé, je me souviens que, dans les tentations qui me pressaient dernièrement, le soulagement m'est venu de vous et des sentiments de votre amour. Entre plusieurs autres, je sentais en moi de la jalousie des grands talents et de la vertu d'autrui. Maintenant je ressens, au contraire, une grande joie, parce que je les considère en eux comme étant vos dons, et faisant par eux la gloire de votre Père. O mon Seigneur, que je suis content de voir ainsi votre Père glorifié par vos œuvres. Opérez tout ce qu'il vous plaira, et par qui il vous plaira, pourvu que votre Père soit honoré de vos créatures. Non, je ne prétends rien autre chose; servez-vous de ceux qui vous agréent le plus, et par qui vous prenez le plus de plaisir à exécuter vos desseins éternels. C'est votre contentement que je cherche, avec l'honneur de votre Père. Qu'il en soit donc ainsi à jamais. Si vous trouvez votre gloire à m'enlever tout, et à le donner à d'autres qui seront plus agréables à vos yeux, me voilà pleinement satisfait. Votre plaisir, votre gloire, c'est tout pour moi : votre amour est le remède à tout. Lorsque je pense qu'en vous sont tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, ô mon Jésus, je suis ravi de joie, et je n'en goûte pas de plus solide, que lorsqu'il plaît à la bonté de votre Père de me découvrir quelqu'une de vos perfections, non pour la satisfaction que j'y trouve, mais parce que mes plus pures délices sont de savoir que vous êtes parfait et adorable dans toutes vos œuvres et dans tout ce qui est en vous.

VI. Prosterné à vos pieds, je me souviens, avec une humble reconnaissance, ô mon Dieu! de cette grande grâce que vous me fîtes l'année dernière, au jour de l'octave de la fête du sacré Corps de votre Fils.

Digitized by Google

Quelles vives lumières vous répandîtes alors dans mon esprit, et quel plaisir votre amour fit goûter à mon cœur! Je m'éveillai de grand matin; c'était à Chartres, où, entendant le doux bruit et cette belle harmonie des cloches de Notre-Dame, vous me fîtes voir en esprit la grande gloire qu'on vous rendait partout en ce beau jour, et les magnifiques louanges que vous receviez de Jésus-Christ, cette hostie sainte et si pure, reproduite une infinité de fois dans tout le monde; car ce divin Fils vous loue dans le saint Sacrement comme dans le ciel, puisqu'il est tout ce qu'il est dans le ciel. Cette pensée m'inondait de joie. Mais ce qui y mit le comble, c'est qu'il me semblait que mon cœur avait part à tout ce qu'on vous rendait d'honneurs dans l'univers; et qu'étant répandu et multiplié partout, il vous louait partout. Plût à Dieu que cela fût comme je le sentais! Ce sentiment me fit verser des larmes; et une heure entière, que je demeurai à le goûter en moi-même, ne me parut qu'un moment. Ce bon Jésus ayant daigné une fois venir me visiter, il entra dans mon cœur comme une hostie divine. Souvent, depuis ce temps-là, je le sens aussi réellement que si je le touchais. Il a daigné me dire intérieurement, lorsque je demeurais à Chartres, vers la fin de mes peines, que je devais être perdu en lui, et tout consommé dans son amour. Presque tous les jours, je le sens encore louer et bénir Dieu en moi; ce qui me fait répéter sans fin : *Loué et béni soit Dieu à jamais.* Le considérant en moi-même comme une hostie qui veut me faire participant de sa religion et de son amour pour son Père, je me regarde comme une autre hostie par qui il veut être servi invariablement jusqu'au dernier soupir. C'est en cette qualité que, dans ce saint temps de Carême, je vous fis vœu de servitude il y a un an. Aussi, comme j'étais continuellement persécuté et tourné en dérision, soit par quelques-uns du dedans, soit par des personnes de condition du dehors, je prenais plaisir, mon Dieu, à me présenter devant vous en qualité d'hostie, et à vous dire : O le Dieu de mon cœur, que tout ceci serve à mon sacrifice. Ne m'épargnez point; coupez, brisez, mettez en pièces la victime; retranchez-moi tout honneur et toute estime, et arrachez-moi tout ce que je pourrais prétendre sur la terre; c'est tout que de vous aimer.

VII. Je n'avais encore rien éprouvé de semblable (1347) : le feu qui me brûlait alors est bien autrement pur et actif que le feu naturel. J'avais beau chercher à me rafraîchir, et changer d'air; remède inutile : l'air le plus sain et le plus frais ne soulage guère en pareille rencontre. — A ces marques si visibles de la bonté de Dieu (1347*), je me trouvai si fortement convaincu et si vivement pénétré de son amour; je me sentis si rempli de sa grâce, que je fus réduit à crier tout haut pour soulager mes sens; car je n'en pouvais plus. Cette faveur me fut accordée, après que j'eus prononcé ces paroles de mon office : *Benedictione perpetua benedicat nos Pater æternus.* La main libérale de Dieu versa sur moi ses dons avec tant d'abondance, que, pendant un quart d'heure ou davantage, je ne fis que pleurer, soupirer, crier et répéter : *O amour, ô amour, que ferai-je pour vous? Pourquoi m'aimez-vous tant, et pourquoi tant de grâces? O amour! soyez béni. Mon Père, que ferai-je? dites, faut-il mourir? ô mon tendre Père! me voilà tout prêt. Mourir mille et mille fois, ô mon amour! mon bien-aimé, mon tout pour jamais!* Dans l'état de peine où j'étais pour me soulager, après avoir fermé la porte de ma chambre, de peur d'être entendu, je me jetai sur mon lit, tant l'assaut était excessif et passait mes forces. Hier au soir je commençai à sentir les mêmes impressions; mais mon bon Maître les apaisa, pour me donner la liberté d'écrire ce qui m'avait été commandé.

VIII. Ce matin, la divine miséricorde me faisait ressentir une grande ardeur dans l'oraison. Je me suis trouvé surpris d'un feu pur et d'abord insensible, mais très-actif et très-puissant, qui s'est répandu ensuite dans tous mes membres, et qui me faisait aimer Dieu dans toute l'étendue de moi-même; car il me semblait que l'amour agissait en moi jusqu'à l'extrémité des pieds et des mains, tant le sentiment de la présence de Dieu, que j'aimais, m'affectait tout entier : amour répandu dans toute mon âme, qui aimait dans tout et par tout ce qu'elle anime. De là un désir ardent de souffrir des peines inconcevables pour Dieu, d'endurer la mort en cent mille manières et en cent mille corps différents. Je ne trouvais rien d'assez parfait pour un Dieu si grand et si bon. Je sentais en moi-même une force qui me faisait dire, comme sait Martin : *Medius hostium cuneos penetrabo :* Je passerais au milieu des escadrons et des ennemis de Dieu. Cet amour n'était point un amour de tendresse, mais de magnanimité. La chair voulait y prendre sa part; mais tout aussitôt l'âme se retirait en Dieu et demeurait en sa vertu. Me trouvant alors en cet amour par la miséricorde divine, à qui je demandais incessamment ce qu'elle voulait de moi pour son Eglise (car je me présentais toujours à Dieu comme une hostie, quoique très-indigne), les peines que j'avais ressenties pendant quinze jours, je vis qu'elles n'étaient qu'une préparation à cet amour plus parfait, qui voulait me dépouiller de toute créature et même de tout secours spirituel de la part des hommes, pour ne vivre plus qu'en Dieu, et chercher toutes choses uniquement en lui.

(1347) Il parle d'un de ces accès de l'amour divin que les saints éprouvent quelquefois, et qui rejaillit même sur leurs sens. Ceci lui arriva un jour après le dîner, qu'il se promenait en s'entretenant de Dieu, et une autre fois en récitant son Office.

(1347*) La conduite si paternelle de Dieu sur son peuple suggera à M. Olier, dans la seconde circonstance, les paroles qui suivent.

Digitized by Google

Les conversations de piété me devenaient interdites, non pour m'ôter la charité du prochain, mais au contraire pour m'unir à lui plus étroitement et plus purement; car plus je me séparais de toute créature et de toute communication spirituelle, plus je m'attachais en Dieu aux saintes âmes dont je m'éloignais sensiblement, et plus j'aimais Dieu en elles. Cette société, ou plutôt cette unité en Dieu ne peut se comprendre sans l'avoir expérimentée. Elle tient de la communion des saints dans le ciel, où ils aiment Dieu les uns dans les autres, par cette consommation qui de tous les cœurs ne fait qu'un même cœur en Dieu, leur vie et leur amour.

C'est ce pur amour de Dieu qui tient les âmes saintement liées entre elles sur la terre, sans que ni le corps, ni la chair, ni les sens y entrent pour rien. Plus elles sont séparées, plus elles ont de charité et sont étroitement unies; parce qu'étant moins répandues hors d'elles-mêmes, elles sont plus concentrées en Dieu. Comme à la faveur de cette retraite, elles ne s'épanchent point en affections humaines et naturelles, leur union est infiniment plus pure et leur charité plus forte. O merveille du saint amour, qui prend sa source en Dieu et qui se consomme en Dieu! amour paisible et invincible tout à la fois; amour libre et sans mélange d'amour-propre; amour qui est la vraie vie de notre âme. Cette charité toute céleste de Dieu, qui est Dieu même en nous, dilate tellement notre cœur, qu'il est prêt d'embrasser le monde entier, comme s'il tendait les bras à toute créature pour faire du bien à tous les hommes. L'âme ainsi dilatée cherche à porter dans les autres le feu dont elle brûle, pour les remplir du pur amour; ou plutôt, elle n'est qu'une avec elles; elle demeure cachée en elles par son union intime avec Dieu présent et agissant dans les âmes; s'efforçant, par l'ardeur de ses désirs et de ses prières, d'y allumer la charité dont elle-même se sent embrasée.

IX. C'est un grand malheur pour l'Eglise et pour toute compagnie attachée à son service, lorsque le chef, qui doit être un flambeau et souffler le feu divin par ses oraisons, ses entretiens et ses œuvres, se trouve dans la langueur, en sorte que l'on puisse lui appliquer ces paroles de l'Ecriture : *Omne cor mœrens, omne caput languidum.* (*Isa.* I, 5.) Tout le corps s'en ressent. Dieu avait mis son esprit en lui, pour allumer sa charité dans tous les membres. Mais comment échauffera-t-il les autres, dès qu'il est lui-même sans chaleur? et comment portera-t-il dans les âmes le feu de la charité, s'il est tout de glace? Au contraire, c'est une merveille dans l'Eglise, que cette dilatation de charité qu'opère la communion des saints. Une âme qui croît en ferveur enrichit toute l'Eglise, en augmentant les flammes de l'amour divin dans ses membres, comme un membre glacé le refroidit. Par là on comprend aisément le sujet des larmes de tant de saintes âmes qui s'accusaient des crimes de leurs frères et s'en disaient coupables, parce que, disaient-elles, si elles eussent augmenté en amour, ils s'en seraient ressentis et eussent été fortifiés dans la crainte de Dieu, au lieu que leur langueur a produit en eux cette tiédeur et cette faiblesse qui les a conduits dans le péché.

J'ai eu le bonheur de ressentir mon âme aujourd'hui présente à quelques-uns que j'aime en Notre-Seigneur; et il m'a fait cette miséricorde, de les échauffer de son amour, ce qui se fait sans avoir besoin de leur être présent de corps. Tout au contraire, il vaut mieux ne les point voir, ni converser avec eux, sans un besoin exprès. On en devient plus fort, et la charité en devient plus parfaite, parce qu'on demeure plus perdu en Dieu, en l'union duquel il faut agir pour opérer le bien spirituel de ses frères. Par la présence corporelle on s'épanche l'un dans l'autre, même en communiquant des choses les plus intérieures. On se répand en affections sensibles, parce qu'on suit, presque sans y prendre garde, les impressions de son cœur de chair, et ainsi l'on sort de Dieu, à mesure qu'on se laisse attirer à la créature. L'âme doit donc toujours se tenir en Dieu, et s'éloigner, autant qu'elle peut, des occasions où, trouvant son propre agrément à s'épancher au dehors, elle ne peut manquer de se refroidir. Elle est déjà si froide par elle-même, que, pour peu qu'elle sorte de la fournaise de charité qui est en Dieu et ne peut être hors de lui, il faut qu'elle souffre un grand dommage, et qu'elle perde beaucoup de sa chaleur, comme le fer, si froid de sa nature, lorsqu'on le retire du fourneau. Les créatures avec qui l'on converse ont beau être saintes, elles ont toujours la maligne propriété d'engendrer je ne sais quel sentiment de plaisir qui attiédit l'âme en affectant le cœur. On profitera bien davantage, si on va puiser en Dieu seul, source immense de tout bien, où l'on trouve sans péril ce que les créatures ne peuvent donner qu'avec perte du pur amour. C'est l'état des âmes choisies que Dieu appelle à cette union intime et sans alliage de l'affection humaine, où l'on possède Dieu pour tout, mais Dieu uniquement, mais Dieu en lui-même et pour lui-même, mais Dieu sans division et sans partage.

IV. — Sentiments d'amour pour le prochain.

I. Pendant les incertitudes où j'étais sur ma vocation, étant encore jeune, j'eus quelques mouvements et inclinations pour un autre ordre que celui des Chartreux. Je m'y présentais quelquefois pour être reçu; mais ce sentiment ne durant pas, je cessai mes poursuites, conservant une grande affection et pour leur fondateur et pour tout l'ordre. Entendant dire partout, dans les premières années qui suivirent mon ordination à la prêtrise, qu'il commençait à déchoir, je me sentis porté, et comme obligé, au jour de la fête de leur saint patron, de dire, pendant

Digitized by Google

toute l'octave, la sainte Messe, pour demander à Dieu le renouvellement de son esprit dans ses enfants. Après l'octave, pendant que je priais à Notre-Dame, je vis Notre-Seigneur assis sur son trône, et la sainte Vierge debout à son côté, qui intercédait pour cet ordre, et qui lui recommandait particulièrement douze religieux. Il leur donna sa bénédiction. J'ens la confiance que Notre-Seigneur les bénissait pour qu'ils travaillassent à rétablir l'esprit du saint fondateur et de sa première institution; ce que je le prie de tout mon cœur d'exécuter par sa grâce, à la gloire de Dieu son Père.

II. Chose admirable! Dans l'Eglise il n'y a plus ni Juif, ni gentil, ni Scythe, ni Barbare! Nulle diversité d'esprit et de vues dans la diversité des mœurs et des règlements pratiqués par les prêtres et les religieux. Tous ne font qu'un. Quoique l'extérieur soit différent, l'âme, qui donne le mouvement à ces différents corps, est la même. Fasse le ciel que le clergé reçoive toujours, en union de ses travaux, ces saintes âmes que Dieu a choisies pour le secourir et pour lui servir de supplément dans les jours de la désolation de l'Eglise. Hélas! il n'y a qu'à procéder en charité, en simplicité, en humilité, tout le monde est gagné. Rien ne résiste à l'esprit de Dieu; il est le centre où tout vient se réunir. On n'est plus qu'un en lui.

III. *Extrait d'une lettre à M. de Bretonvilliers.* — C'est une chose si rare et si recherchée partout, dans les diocèses d'où je viens, que des sujets véritablement appelés de Dieu pour le service des peuples, que nous devons, je crois, bénir Dieu de tout notre cœur, de nous envoyer, avec tant d'amour et de libéralité, des enfants de bénédiction dont il tient privées universellement des provinces entières. Abîmons-nous dans notre indignité lorsque nous les servons, et croyons-nous redevables à des élèves si chers à l'Eglise, des grâces que Dieu nous fait; car il les répand sur nous, pour que nous leur rendions service, comme à ceux qui méritent le plus tous nos soins.

IV. C'est chose admirable, que ma mère étant venue en Auvergne avec le plus grand empressement, fort inquiète sur ma santé, elle me trouva guéri par le secours de Dieu. Pour lui montrer quel était celui à qui je devais ma guérison, et qui voulait me garder à son service, je menai au-devant d'elle ses serviteurs et ses membres. Je lui présentai trois à quatre cents pauvres, qui me suivirent hors de la ville. Là, elle vit l'amour et l'affection qu'ils me portaient. Elle vit encore que le médecin qui m'avait rendu une santé si prompte était Notre-Seigneur. Ce que toute ma famille n'aurait pu me rendre, avec tout son argent et tous ses soins, je l'avais obtenu par les prières des pauvres, ses amis les plus chers. Je bénis Dieu qui daigne ainsi prendre soin de conserver les siens, quoique très-misérables et très-infidèles.

Je lui ai ouï dire une fois (ce sont les paroles de M. de Bretonvilliers) que les pauvres étaient une véritable échelle du paradis, comme celle de Jacob, où nos anges montent pour aller présenter à Dieu nos aumônes, et descendent pour nous apporter des trésors de grâce. Si l'on savait, ajoutait-il, les biens que nous nous procurons par l'aumône, et l'honneur que Dieu nous fait de vouloir bien accepter quelque chose de nous, il n'en est pas un seul qui ne donnât tout ce qu'on lui demande, et qui osât jamais rien refuser à un pauvre. En recevant de notre main, Dieu s'oblige à nous donner le centuple; sa parole y est engagée. Il nous demande peu, dans le dessein toujours de nous donner beaucoup. Pour devenir riche, le monde amasse; avec Dieu, c'est tout le contraire : le moyen de s'enrichir est de se dépouiller de tout et de tout donner.

Quelle honte à un Chrétien, au jour du jugement, disait-il, d'avoir refusé à Dieu un peu d'argent, un rien, à lui qui, dès auparavant la création du monde, avait préparé à l'homme les biens immenses du paradis!

V. Ah! que cet homme est pauvre et misérable avec tout son bien (1348)! Qu'il est à plaindre de posséder tant de trésors, puisqu'ils seront peut-être un jour le sujet de sa condamnation! A l'heure de la mort, comme il se trouvera nu devant Jésus-Christ! Oh! que la pauvreté de saint Martin est bien plus glorieuse que toute cette opulence! On ne dira pas du riche dont vous parlez, s'il ne devient riche en charité, ce que l'Eglise chante depuis tant de siècles en l'honneur de ce grand imitateur de la pauvreté de Jésus-Christ : *Martinus pauper et humilis cœlum dives ingreditur, hymnis cœlestibus honoratur.*

VI. Celui qui ne se sent pas attiré également à instruire les pauvres et les riches, ni à quitter ceux-ci pour aller au secours des autres quand leur besoin est plus pressant, à cette seule marque fait voir qu'il est vide de l'esprit de Dieu, par qui Jésus-Christ a été envoyé pour annoncer aux pauvres le royaume des cieux : *Evangelizare pauperibus misit me.* (*Luc.* IV, 18.) Quels cris de désespoir ils feront entendre au dernier jour, à la voix des pauvres qui leur diront : *Nous avons eu faim de la justice, et nous n'avons trouvé personne pour nous rassasier.* Si Jésus-Christ doit punir avec tant de sévérité ceux qui auront refusé l'aumône temporelle, quel sera donc le châtiment de ceux qui n'auront pas fait l'aumône spirituelle!

VII. Quelqu'un de sa compagnie ayant dit un jour à M. Olier : *Pour vous, allez où vous voudrez, nous n'avons pas besoin de vous;* il ajouta : « Le sentiment d'où était partie cette parole, je le voyais toujours dans le cœur de celui qui me l'avait adressée, et

(1348) Il parle d'un homme qui, jouissant d'une grande fortune, ne faisait pas l'aumône.

Digitized by Google

je ne pouvais le trouver mauvais, tant je sentais qu'il disait vrai. Je voyais au contraire que j'étais le déshonneur et l'opprobre de toute la compagnie ; je ne craignais que d'en être chassé. La même personne m'avait déjà déclaré que je n'étais bon à rien; elle avait bien raison, car Notre-Seigneur m'avait tellement retiré son secours, que tout en moi devenait ridicule. Rien cependant de ce qu'on me disait ne m'offensait. Tous les jours je disais la Messe pour celui qui m'avait parlé ainsi, non comme on a coutume de la dire pour ses ennemis et ses persécuteurs, car je ne le regardais pas comme tel, mais comme pour mon ami le plus intime, m'intéressant dans les biens que Dieu lui faisait comme dans les miens propres, et mille fois davantage. Admirant ses lumières et les dons de Dieu en lui, j'en rendais grâces à Dieu et le priais de l'en combler de plus en plus. » C'est ainsi que les saints ont appris à se venger à l'école d'un Dieu qui, au moment de rendre le dernier soupir, criait pour ses bourreaux : *Pardonnez-leur, mon Père, ils ne savent ce qu'ils font.* (*Luc.* XXIII, 34.)

V. — Sentiments de religion.

I. Je n'ai jamais rien vu dans la vie et dans la mort de mon Sauveur, que je n'aie désiré d'imiter de point en point, et que je ne me sois résolu de pratiquer sous l'obéissance due à mon directeur. Entre autres choses, je désirerais l'imiter dans un point : ce serait de passer la nuit en prières, après avoir passé le jour au travail. Je voudrais le faire devant le saint Sacrement, et si mon père spirituel ne voulait pas me permettre cette pratique, le grand objet de mes vœux pour tous les jours de ma vie, je le conjure au moins que ce soit pour quelques-uns. Oh ! que j'aurais de plaisir de veiller toutes les nuits comme une lampe ardente devant lui, faisant ainsi la fonction de saint Jean-Baptiste, que Notre-Seigneur appelle une lampe ardente et luisante. Que ne m'est-il permis de porter la clochette et d'imiter encore par là l'emploi du saint précurseur qui allait devant Notre-Seigneur, pour préparer ses voies et le faire honorer de ses sujets ?

Je me souviens d'une chose qui m'est arrivée plusieurs fois, avec beaucoup de consolation intérieure. Lorsque j'arrivais à Paris, de la province ou de la campagne, et qu'allant saluer Notre-Seigneur à Notre-Dame, je trouvais les portes fermées, je prenais plaisir à regarder dans l'église au travers des fentes de la porte, et voyant les lampes allumées : *Hélas !* disais-je, *que vous êtes heureuses de vous consumer entièrement à la gloire de Dieu, et de brûler perpétuellement pour l'honorer !* C'est l'office des prêtres de se consumer ainsi, puisqu'ils doivent être tout à la fois comme Notre-Seigneur, sacrificateurs et hosties. S'il est dit à tous les Chrétiens, *Faites de vos corps une hostie vivante* (*Rom.* XII, 1), combien plus cette parole est-elle écrite pour les prêtres qui disent tous les jours : *Ceci est mon corps.* (*Matth.* XXVI, 26.)

Ordinairement, quand il y a deux voies pour aller dans un lieu où m'appelle quelque affaire, je passe par les rues où il se trouve plus d'églises, pour être toujours plus proche du saint Sacrement. Je suis heureux quand je vois un lieu où repose mon Maître. Je ressens des joies nonpareilles. Je dis en mon cœur : *Vous êtes là, mon Dieu et mon tout ! soyez adoré par vos anges et loué à jamais.*

II. Je désire d'avoir mille sujets à ma disposition pour les envoyer partout répandre l'amour de Jésus-Christ et l'honneur dû au très-saint Sacrement ! et quand je pense que la cure qui m'est offerte pourra me servir à en donner le zèle, non-seulement à Paris, mais dans toute la France, je suis ravi de joie. Car mon plus grand désir est de faire glorifier mon Maître, surtout dans ce mystère où il a été et est encore si méprisé. Je disais il y a longtemps, en pensant à cette cure : Oh ! si jamais j'étais là, je ferais bien honorer le sacrement de son amour ; je m'abandonnerais tout entier à son service.

III. Une des raisons qui me détermina à l'établissement du séminaire, fut ce qui m'arriva lorsque je faisais oraison devant le saint Sacrement. Il me fut dit intérieurement qu'il fallait former des prêtres auxquels on inspirerait la dévotion au mystère de l'autel, et le zèle de la porter dans tous les cœurs. Je me figurais avoir devant les yeux un homme qui serait toujours en prières devant Notre-Seigneur, pendant que les prêtres qu'on aurait formés et instruits, iraient de tous côtés prêcher et publier cette dévotion. Je considérais en même temps cet homme à genoux aux pieds de Jésus-Christ reposant sur l'autel, et les autres grimpant sur les montagnes et pénétrant jusque dans les villages les plus abandonnés, pour y faire connaître et adorer le très-auguste Sacrement. Le P. de Condren me disait qu'il fallait avoir une grande dévotion à cet ange de l'*Apocalypse*, qui, vers les derniers temps de l'Église, répandra sur la terre le feu du ciel, qu'il dit avoir pris sur l'autel dans son encensoir. Il croyait que ce serait un homme angélique qui donnerait à l'Eglise l'amour du saint Sacrement, et me témoignait souhaiter beaucoup que je travaillasse à répandre cette dévotion.

IV. Ces jours passés (1349), dans notre église de Saint-Sulpice, Notre-Seigneur et adorable Maître a bien voulu souffrir l'attentat effroyable de douze voleurs qui ont porté leurs mains sacriléges sur le saint ciboire, et, par un mépris horrible de sa personne, ont jeté par terre son sacré corps. C'est ce qui a donné lieu à douze habitants de la paroisse de s'unir en esprit aux douze apôtres pour réparer ce crime abominable, par tout ce que leur inspirera la religion dont leur

(1349) Il s'agit de la profanation des saintes hosties qui eut lieu en 1648, dans l'église de Saint-Sulpice.

Digitized by Google

cœur est rempli. Ils se sont associés douze autres adorateurs pour doubler leur réparation, et par cette réunion de vingt-quatre, ils ont voulu imiter la fonction religieuse des vingt-quatre vieillards de l'*Apocalypse*, qui adorent continuellement Jésus-Christ, prosternés et abîmés devant son trône. Ces vingt-quatre personnes se partageront les vingt-quatre heures du jour, demeurant chacune l'une après l'autre l'espace d'une heure devant le très-auguste Sacrement de l'autel, afin d'y être en adoration perpétuelle et de pouvoir en leur manière, toute pauvre qu'elle est, honorer Dieu sur la terre comme il est honoré par les anges et les bienheureux dans le ciel. Leur dessein ne sera pas seulement de réparer l'injure commise extérieurement contre lui dans l'église de Saint-Sulpice, et en tant d'autres lieux où il a souffert le même attentat, mais des injures, des crimes et des sacriléges sans nombre commis dans les âmes et connus de Dieu seul. Elles se consacreront à Jésus-Christ comme autant de victimes qui font amende honorable perpétuelle pour les profanations de la très-sainte Eucharistie, commises non-seulement par les hérétiques, mais encore par les Catholiques eux-mêmes. A cette association qui est plus en esprit que de corps, sont admises des personnes de tout sexe et de toute condition qui, prenant chacune dans son particulier une des vingt-quatre heures, se joignent aux vingt-quatre pour entrer dans leur dévotion et suppléer aussi celles qui, par infirmité ou par une pressante nécessité, ne pourraient remplir actuellement l'heure d'adoration.

V. La merveille du mystère de la communion est que Jésus-Christ nous communique sa chair adorable pour nous faire participants de son esprit et nous faire entrer en communion de tout son intérieur. Or, quelle grande merveille n'est-ce pas que notre âme soit unie à la consécration que Notre-Seigneur Jésus-Christ a faite de son humanité à son Père ! Quelle merveille que nous soyons admis en unité de cette divine opération ! Combien notre dévotion serait vive et enflammée, humble, respectueuse et profonde, si nous faisions notre consécration dans le même esprit et dans les mêmes dispositions de Notre-Seigneur ! Combien serait étroite notre union et notre adhésion à Dieu ! Quel transport continuel ! quelle élévation, quel amour ! quel dévouement à le contempler, à le louer, à le bénir ! Hélas ! Dieu désire tout cela de nous ; il le veut, c'est pour cette fin qu'il nous donne son Fils ; qu'en nous faisant manger sa chair et boire son sang, il nous fait entrer en communion de son esprit, de son intérieur, de sa qualité d'hostie, de cette opération ineffable qui le consacre et le dédie à sa gloire. Hé ! pourquoi ne nous laissons-nous pas posséder et pénétrer à Jésus-Christ pour entrer dans toutes ses dispositions intérieures ?

VI. Dès l'âge de sept ans, j'avais une telle idée de la sainte Messe, que, dans mon pauvre esprit d'enfant, lorsque je voyais un prêtre à l'autel, je croyais qu'il ne vivait plus que de la vie de Dieu. Je me le figurais si appliqué et si consommé en lui, que je m'étonnais de le voir cracher. C'était pour moi une grande peine de le voir tourner la tête, pensant qu'il avait perdu alors l'usage de la vie corporelle et terrestre, comme les saints dans le ciel, qui sont entièrement séparés de la terre Je croyais les prêtres transformés en des anges, depuis qu'ils étaient revêtus des habits sacerdotaux, et du moment surtout qu'ils étaient montés à l'autel.

VII. Un prêtre doit être un feu si ardent, qu'il consume toutes les imperfections de ceux avec qui il vit. Il doit être si saint, et pour ainsi dire si divin, que sa religion attire en lui Jésus-Christ, jusqu'à lui faire désirer ardemment de venir dans son âme, comme dans le lieu de sa joie et de ses complaisances. Si tous les Chrétiens doivent être saints, car c'était leur premier nom, *vocatis sanctis*, combien plus doivent l'être ceux qui entrent tous les jours dans le Saint des saints ! Et si autrefois le grand prêtre, pour entrer un seul jour dans toute l'année en un lieu qui n'était que la figure de celui où nous entrons tous les jours, se séparait si soigneusement de toute créature pour être tout appliqué à Dieu, combien plus les prêtres doivent-ils se sanctifier, en se séparant du monde, et en renonçant à tout, d'esprit et de cœur, pour ne s'attacher qu'à Dieu seul !

VIII. Je crois, disait-il à ses prêtres, que nous devons, dans ces malheureux temps, prier beaucoup pour l'Eglise, et demander instamment à Dieu qu'il fasse revivre la piété en beaucoup de lieux où l'on dirait presque qu'elle est non-seulement affaiblie et languissante, mais entièrement éteinte et abolie. C'est le défaut de religion qui laisse déchoir en tant d'endroits des villes et des campagnes la beauté des églises, la décoration des autels, le respect dû au saint sacrifice, la gravité du chant, la majesté des cérémonies, la sainteté des prélats, la décence, la modestie et la vie édifiante des autres ministres, la richesse et la propreté des ornements, le soin des vases ou instruments qui touchent le plus près la personne adorable du Sauveur, comme les ciboires, les calices, les soleils, et les lampes qui doivent brûler jour et nuit devant sa sainte présence. Demandons beaucoup à Dieu qu'il rétablisse dans tout le monde chrétien la dignité du culte extérieur ; mais qu'il lui plaise avant toutes choses réformer dans les ecclésiastiques l'intérieur de sa religion. Vous savez que c'est là notre vocation, et ce que notre Seigneur attend de nous.

IX. Un de nos principaux devoirs est de nous occuper beaucoup devant Dieu des besoins et de la sanctification des ministres de Jésus-Christ, dans tous les rangs et dans toutes les conditions du clergé. C'est pourquoi vous demanderez à Dieu, pour les prélats de son église, l'esprit de sainteté et de séparation du siècle ; l'esprit d'oraison et

Digitized by Google

d'application à Dieu ; l'esprit de frugalité dans leur table, de simplicité dans leurs meubles et de modestie en leur train ; l'esprit de libéralité envers le prochain, de vigilance sur leurs ouailles, de zèle, de force, de patience à les servir ; l'esprit de haine du monde et de ses maximes ; l'esprit de magnanimité pour combattre, sans être arrêté par la crainte des hommes, le péché, les hérésies, les scandales et toutes les œuvres du démon ; l'esprit d'humilité et de mépris d'eux-mêmes, qui les tienne toujours vils, petits et abjects à leurs propres yeux.

Pour les chapitres, vous demanderez la concorde avec leurs prélats, la parfaite intelligence et union de tous les membres du corps entre eux ; une grande assiduité au chœur, un profond respect dans l'Eglise, qui fasse éviter tout ce qui scandaliserait les peuples ; une grande récollection, et beaucoup d'esprit intérieur, surtout pendant les saints offices ; une vie laborieuse et sacerdotale, en sorte que tous soient des exemples de piété et des modèles de religion pour les fidèles et les prêtres du diocèse.

Pour les curés, vous prierez Dieu de leur donner l'esprit de pénitence, afin qu'ils expient avec leurs propres péchés ceux de leur troupeau ; tout le zèle qui doit animer un pasteur pour le salut de ses brebis ; une charité ardente, tendre et compatissante aux maux du prochain, prompte à les secourir, soit pour l'âme, soit pour le corps ; enfin l'oubli d'eux-mêmes, l'abandon à Dieu, et l'amour des croix.

Vous demanderez pour les prêtres et vicaires des paroisses, le dépouillement de leur propre esprit, en sorte qu'ils soient toujours dans les mains du pasteur, et agissent par ses conseils ; un profond anéantissement, une entière pauvreté ; une activité continuelle, mais accompagnée de paix, et gouvernée par la douceur, la charité, la patience ; une perte totale d'eux-mêmes, pour n'être occupés que du service de Dieu et du prochain.

Pour tous les ministres des saints autels, vous demanderez une vie ornée de toutes les vertus, une sainteté entière et parfaite, une foi vive, une ardente charité.

Comme tous ceux que je viens de nommer sont les principaux instruments de la religion, et les vertus dont je viens de parler, celles que Jésus-Christ demande surtout dans les ministres de son Eglise ; faites-en tous les jours le sujet de vos prières, principalement lorsque vous demeurez devant le très-saint Sacrement, où notre Seigneur n'a point de plus grande joie que de pourvoir aux besoins de son peuple, et d'en traiter avec ses ministres.

X. Je commençais à célébrer la sainte Messe sans m'attendre à recevoir aucune consolation (1350), ni caresse de mon Maître, qui m'avait comme rebuté depuis si longtemps, et de qui je n'osais presque plus rien espérer, lorsque tout d'un coup, ce divin Epoux de nos âmes me dit : *Faites-moi vœu de servitude ;* mais avec un témoignage de bonté et d'amour si extraordinaire, que rien ne le peut exprimer. Plusieurs fois j'ai tenté de les rendre par quelque comparaison, mais inutilement. Je me souviens que tout saisi et ravi de joie, je lui répondis : *Je le veux, Seigneur, si vous le voulez ; je le veux ; mais donnez-moi permission de ne rien faire sans le consentement de celui qui me tient votre place, car je n'entends pas même à quoi je m'engagerais.* Si dans le moment ce bon Maître m'eût expliqué la nature de ce vœu, je ne crois pas que jamais j'eusse osé l'entreprendre. Pendant mon action de grâces, il me dit : *Etre serviteur d'un maître, c'est faire tout dans ses intentions ;* ce qui est, je le puis dire, presque la moindre partie de ce que ce vœu comprend ; et s'il était proposé dans toute son étendue, il n'y aurait personne au monde qui voulût s'y engager. Cette servitude demande une telle dépendance de corps et d'esprit, qu'on ne peut la concevoir. En vertu de mon vœu, je n'oserais entreprendre la moindre chose, que selon la volonté et dans l'intention de mon Maître. Je ne puis donc plus ni parler ni agir ; je n'oserais même penser à lui, que dans la dépendance de son esprit qui me possède et me gouverne, pour ne me laisser rien faire par moi-même. C'est un assujettissement extraordinaire, et toutefois admirable dans sa douceur, sa suavité, sa paix. Rien ne montre mieux la puissance et la bonté de l'Esprit de Dieu, qui, tout grand qu'il est, s'accommode si charitablement à la faiblesse de sa créature, et descend à tout ce qu'il y a de plus bas, en daignant prendre la conduite de l'homme le plus vil et le plus méprisable, d'un pécheur indigne de voir le jour.

Outre l'obéissance qui me défend de m'engager sans l'approbation de mon confesseur, j'avais encore besoin d'apprendre mieux jusqu'où je devais m'engager ; car je ne l'entendais pas assez. Quand l'année de préparation qui m'avait été donnée pour terme fut écoulée, je fis le vœu. Je reçus alors de grandes grâces ; et ce que Notre-Seigneur ne m'avait expliqué encore qu'en termes généraux : *Il faut qu'un serviteur fasse tout dans l'intention de son maître*, je le compris enfin, à la faveur des lumières intérieures qu'il daigna me communiquer. Depuis ce temps-là, Notre-Seigneur a commencé de me faire sentir des mouvements que je n'avais jamais éprouvés, et m'a traité avec une bonté que je ne connaissais pas encore.

Hier, veille de saint Marc, comme je m'offrais pour réciter le saint Office, je sentais en moi l'esprit de Notre-Seigneur, agir comme s'il l'eût récité pour moi, et lorsque je me préparais à dire la sainte Messe, je me trouvai si rempli des intentions de mon

(1350) M. Olier raconte ici une faveur particulière qu'il a reçue de Notre Seigneur.

Digitized by Google

Maître, que je ne sentais plus en moi de liberté pour en avoir d'autres. Il a plu à la divine bonté de me manifester les vues dans lesquelles je dois offrir le saint sacrifice. Mais comme un serviteur ne sait pas ce que fait son maître, selon la parole du Fils de Dieu, je me sentais porté à refuser cette manifestation des desseins de mon cher Maître, me regardant indigne d'entrer dans ses divins secrets, moi pauvre esclave, qui ne trouve en moi que néant et péché. Ce qui me confirmait encore dans cette pureté de dépouillement et d'anéantissement, c'est que Notre-Seigneur lui-même, en cette qualité de serviteur, avait ignoré le grand jour du jugement. Cependant, lorsque j'étais encore au bas de l'autel, Dieu me découvrit son très-saint et très-juste dessein sur le saint sacrifice que j'allais offrir. C'était qu'il fût présenté par mes mains à la souveraine majesté, pour qu'elle accordât au Pape l'esprit de saint Léon, dont on faisait la fête en ce jour.

L'esprit de ce vœu est la pureté d'intention avec un désir ardent de la gloire de Dieu, c'est-à-dire de le voir honoré, connu et aimé des créatures. Loin donc que nous ressentions de la jalousie, lorsque les autres l'honorent et l'aiment plus que nous, nous devons au contraire en concevoir un grand sentiment de joie, et trouver notre plaisir dans le travail de nos frères, lorsqu'il fructifie mieux que le nôtre. Ce n'est pas seulement l'orgueil et l'amour-propre qui nous rendent jaloux de l'excellence d'autrui, c'est encore l'esprit mercenaire, et une sorte d'avarice qui nous fait désirer ce que possèdent les autres au-dessus de nous. De là vient que nous désirons leur ministère, dans la vue de la récompense qui leur est destinée : mais le moyen de n'en avoir qu'une petite, c'est de travailler pour elle ; car Dieu récompense nos services à proportion de l'amour avec lequel nous le servons. Et quel amour peut-il y avoir dans celui qui ne cherche pas purement la gloire de son maître?

Le devoir d'un bon serviteur, disait-il, c'est d'avoir toujours les yeux ouverts et tournés vers son maître, pour obéir au premier signe de ses mains; c'est d'être prêt à exécuter ses ordres, et de s'y porter sans la moindre opposition, faisant dépendre uniquement de la volonté de celui qui lui commande, l'usage de sa liberté, de ses talents, de ses membres. Cette grande dépendance que j'éprouve en toute occasion, soit intérieurement, soit extérieurement, est une des dispositions attachées à la qualité de serviteur et d'esclave, que j'ai vouée à mon Maître. Il ajoutait: Le serviteur de Dieu n'est plus qu'un mercenaire, s'il n'embrasse pas tout de son cœur les difficultés et les amertumes de son service. Il faut que les travaux et les peines lui soient des roses, dès qu'il s'agit de servir son maître. Ce n'est pas tout ; il n'est pas fidèle à Dieu, s'il ne souffre pas amoureusement tous les rebuts qu'il en reçoit, et tous les châtiments de sa justice Quand son maître ne le regarde pas; quand il paraît l'oublier et ne faire aucun cas de lui ; quand il le laisse dans de grandes obscurités d'esprit et sécheresses intérieures, il doit être aussi joyeux, aussi content que s'il ne lui faisait goûter que des consolations. Quand Notre-Seigneur, dans l'oraison, ne lui communique aucun sentiment de sa présence; lors même qu'il le traite avec la plus grande rigueur, et qu'il semble avoir oublié à son égard toute la tendresse d'un père, pour ne montrer plus que la sévérité d'un juge ; lorsqu'il permet que l'âme soit agitée de tentations, et troublée de peines intérieures; en un mot, dans toutes sortes d'épreuves, il faut non-seulement qu'il se soumette avec patience, mais encore qu'il baise la main qui le frappe, et que son cœur embrasse les afflictions, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui, en qualité de serviteur de son Père, embrassa la croix, accepta toutes les rigueurs de sa passion, et endura la mort avec un si grand amour, qu'il l'eût endurée une infinité de fois.

XI. Nous devons considérer l'Eglise comme une seule chose avec Jésus-Christ. Il est au milieu d'elle et en elle, répandant son esprit, sa vie, ses sentiments dans ses membres. Il la chérit comme son épouse; et ses membres, comme ses enfants qu'il a engendrés dans les douleurs, sur le lit de la croix. Je ne puis donc servir Jésus-Christ, sans me consacrer tout entier au service de l'Eglise, me consumant pour elle, et n'épargnant pour ceux qu'elle renferme dans son sein, ni mes biens, ni mes soins, ni ma santé, ni ma vie, à l'exemple de Jésus-Christ lui-même, qui *l'a aimée*, dit l'Apôtre, *jusqu'à se livrer pour elle à la mort* (1351).

Il faut tenir pour certain que, dans l'Eglise de Dieu, et par conséquent dans les fidèles, Jésus-Christ y habite par son esprit, ses grâces, ses dons, ses vertus. Tout ce qui est de Jésus-Christ étant saint, grand, divin, mérite notre vénération et nos hommages. Le devoir d'un Chrétien envers toute l'Eglise et chacun de ses membres, est donc un devoir de culte et d'honneur. Il n'y a pas un membre dans l'Eglise, pas un fidèle, qui en cette qualité n'ait été fait enfant de Dieu, qui ne soit membre de Jésus-Christ et rempli du Saint-Esprit; pas un qui ne porte en soi le sceau de Jésus-Christ, qui n'ait imprimé dans son âme la beauté du Père éternel, puisqu'il a imprimé son image en nous ; image conforme à celle qu'il a imprimée dans son Fils, par sa génération éternelle. Ainsi toute l'Eglise dans ses membres, depuis la personne du Souverain Pontife et des évêques qui la gouvernent, jusqu'au simple fidèle, mérite un grand honneur et un grand respect. Celui qui sait ce qu'il est en lui-même, et ce que l'Eglise est en Jésus-Christ

(1351) *Christus dilexit Ecclesiam, et seipsum tradidit pro ea.* (*Ephes.* v, 25.)

Digitized by Google

doit donc se tenir à ses pieds, comme devant la plus puissante des reines et la plus élevée en gloire.

XII. Le vœu de servitude nous oblige à aimer tellement tous les membres de Jésus-Christ, que nous entrions dans tous leurs intérêts, et que nous les préférions même aux nôtres. Le Chrétien qui vit dans cet esprit, ajoutait-il, doit avoir une si grande charité pour tous les fidèles, qu'il soit prêt à tout sacrifier et souffrir tout pour leur salut. Si nous sommes vraiment serviteurs de nos frères, comme saint Paul se glorifiait d'être le serviteur des premiers Chrétiens (1352), nous ne leur parlerons jamais qu'avec bonté et douceur; nous nous étudierons à les contenter en tout; nous éviterons avec grand soin de les contrister et de leur donner la moindre peine, nous les soulagerons dans leurs besoins; nous supporterons leurs infirmités; nous les traiterons enfin comme un serviteur traite son maître.

VI. — Sentiments de dévotion a la sainte Vierge.

I. Dès ma jeunesse, j'étais poussé par un mouvement secret à porter la vue sur toutes les figures de la très-sainte Vierge, qui reposaient en des lieux très-cachés aux yeux du monde. J'aurais voulu être prosterné dans le ciel à ses pieds, pour chanter continuellement ses louanges, selon toute l'étendue de mes désirs, et pour les faire entendre à tout le paradis. Lorsque j'entrai dans l'église qui renferme la chapelle de Lorette, en Italie, je fus vivement touché, jusqu'à verser des larmes en abondance, et d'abord que j'aperçus l'édifice de loin, je me sentis fort attendri... Ce que je ressentis à l'aspect de Notre-Dame de Lorette, je l'éprouvai, au sortir d'une de mes retraites, à la vue de Notre-Dame de Paris, ce qui me remplit du divin amour.

II. Une de mes parentes, en se faisant Carmélite, avait laissé dans mon coffre, dont elle m'avait demandé la clef, mille belles choses qui étaient les restes de son ancienne vanité. Elle croyait par là reconnaître les petits services que je lui avais rendus pour Dieu, contre l'avis de ses proches, des mains desquels je l'avais dégagée, pour la placer dans l'ordre et avec les filles de sainte Thérèse. Je fis présent de tout à la très-sainte Vierge, car ma coutume depuis longtemps était de lui offrir tout ce que j'avais de plus riche et de plus précieux en argenterie, diamants et autres choses, dont j'ornai plusieurs églises ou chapelles dédiées sous son nom.

Je me souviens d'avoir été un des premiers qui ait contribué quelques sommes notables pour la décoration de l'église de Notre-Dame de Paris. Depuis ce temps-là, je lui ai fait quelques présents par intervalles, et bien souvent je les ai faits presque sans le vouloir ou comme nécessairement. Dès que j'avais quelque chose de beau, je me sentais fortement pressé d'aller lui en faire hommage dans cette église; et quand j'aurais voulu résister à ces mouvements intérieurs, il me semble que je n'aurais pu, tant ils étaient véhéments. Je ne sais comment on peut refuser quelque chose à cette grande reine. Je souffre beaucoup, lorsque je ne puis rien donner à un pauvre que j'entends nommer la sainte Vierge.

Quand ils me parlent ainsi, il faut, pour leur pouvoir refuser, que je ne puisse leur donner en aucune manière, ni leur procurer quelque secours, ni emprunter de quoi subvenir à leur indigence, ni enfin les mener à la maison.

III. Jamais je n'ai osé me servir d'aucune chose, comme d'habits, de livres, de mes revenus, sans en offrir le premier usage à la sainte Vierge. Il y a, je crois, plus de neuf ou dix ans, que j'ai toujours eu cette pratique : autrefois je faisais plus, car je n'osais rien entreprendre pour moi, sans aller auparavant la prier de me le commander, comme un esclave qui ne dispose de rien par lui-même, ou comme un enfant qui en toutes choses dépend des volontés de sa mère. Ainsi, dans ma jeunesse, lorsque j'avais de nouveaux habillements, j'allais à Notre-Dame me présenter à elle, en la priant de ne pas souffrir que pendant tout le temps qu'ils seraient à mon usage, j'eusse le malheur d'offenser son Fils. Il m'est bien arrivé quelquefois; je l'avoue, de croire que cette pratique était une puérilité, ou de la regarder comme un trop grand assujettissement, surtout lorsque je faisais réflexion que de tous ceux que je connaissais, personne ne pratiquait rien de semblable; mais c'était pour moi une sorte de nécessité, tant il m'en coûtait de résister au mouvement qui m'y portait, et tant ma conscience m'accusait d'infidélité, lorsque j'avais refusé à la sainte Vierge mon tribut ordinaire. J'ai dans mon cœur une preuve que ces petits devoirs lui sont très-agréables, quand ils se font purement pour lui plaire.

IV. Le premier jour d'octobre, j'allai renouveler le vœu qu'il plaît à Dieu me permettre de faire tous les ans en ce même jour, de dire le chapelet toute l'année à la gloire de la très-sainte Vierge. M'étant abandonné à l'Esprit-Saint, je commençai de remarquer en moi la suavité de son opération. Je me sentis intérieurement élevé à Dieu; et je lui offris mon vœu dans l'intention d'honorer tous les jours de l'année, par cette prière, la sainte Vierge, comme la Reine des anges.

V. Nous sommes trop misérables pour avoir accès auprès de Dieu; mais, dès qu'il nous voit revêtus de son Fils, il nous est favorable. Ainsi, quand Jésus nous voit revêtus de sa très-sainte Mère, nous sommes sûrs qu'il nous écoutera.

VI. *Je ne puis, Monsieur* (1353), *qu'approuver tous les devoirs envers la sainte Vierge,*

(1352) *Nos autem servos vestros.* (*II Cor.* IV, 5.)

(1353) Il parlait à un prêtre qui l'avait consulté.

Digitized by Google

dont vous me parlez dans votre lettre, et dont vous usez tous les jours depuis quelque temps. Vous ne sauriez croire combien elle agrée tous ces petits hommages, et combien ces justes reconnaissances plaisent à son cher Fils. L'état du sacerdoce, où Dieu vous a élevé, vous oblige à un amour tout particulier pour cette Reine du ciel; et il me semble que tous les prêtres et tous les clercs ont des raïsons bien pressantes pour embrasser cette dévotion.

La première est l'amour que porte Notre-Seigneur à sa très-sainte Mère. Car si l'esprit de Jésus-Christ vit dans un prêtre; comme il ne peut y être oisif, et qu'il remplit les âmes où il habite, de ses inclinations, il doit vivifier et animer son cœur de sentiments d'amour envers la sainte Vierge, parce que c'est l'amour le plus puissant et le plus fort qui anime Jésus-Christ lui-même, après celui qu'il porte à Dieu son Père.

La seconde est l'amour immense qu'elle porte à Jésus-Christ. Comme elle n'a d'être, de vie et de mouvement que pour lui, les prêtres doivent être ravis de se pouvoir lier à l'intérieur de la sainte Vierge, parce que dès qu'une âme lui est bien unie, elle se sent attirée par son amour à Jésus-Christ: elle entre dans ses voies saintes et ardentes du pur amour envers Jésus-Christ, qui est tout le trésor d'un prêtre.

La troisième est le charme qu'elle a en soi, selon le sentiment des Pères et selon l'expérience de l'Eglise, pour attirer les âmes à Jésus-Christ; c'est pourquoi ils l'appellent l'appât de la Divinité (1354). *Dieu qui veut tirer les âmes à son Fils, se sert de la douceur et de la suavité de la sainte Vierge, comme d'un appât qu'on met au bout d'une ligne pour y prendre les hommes; de sorte qu'en cette divine créature, les prêtres trouvent l'attrait qui leur est nécessaire pour gagner les âmes à Jésus-Christ. C'est pour cela qu'ils doivent se tenir intimement unis à elle, et comme se perdre en elle.*

La quatrième est sa qualité de Mère de Jésus-Christ. Comme mère, elle a la fécondité pour le produire dans les âmes. C'est pourquoi les prêtres qui sont obligés de l'engendrer dans les cœurs, doivent vivre continuellement en elle; afin qu'étant rendus participants de cette divine vertu de Dieu le Père, qui la rend féconde, ils puissent remplir dignement un si saint ministère.

Vous savez, Monsieur, les grâces que vous avez reçues par la médiation de la sainte Vierge, et combien elle vous aide en tout; continuez donc à la servir comme vous avez fait jusqu'à présent; et quoi que le monde vous dise, n'interrompez point les exercices dont vous vous êtes fait un devoir. Notre-Seigneur, qui se plaît dans l'amour de sa Mère, et dans le culte qu'on lui rend, justifiera avec le temps votre conduite.

VII. Le Fils de Dieu, qui voulait, après sa mort, confier à sa sainte Mère l'établissement et la conduite de son Eglise, n'eut pas de moyens plus propres à l'exécution de ses desseins, que de lui mettre entre les mains le sacrifice adorable. Mais comme cette divine Mère, quoique remplie de la plénitude de l'esprit du sacerdoce, n'en avait point le caractère, et par conséquent ne pouvait en exercer par elle-même les fonctions, le Sauveur lui donna saint Jean au Calvaire; non-seulement pour qu'il fût son supplément, et lui tînt lieu de fils en sa place, mais encore pour lui donner, par les saints mystères qu'il célébrait pour elle et selon ses intentions, le moyen de satisfaire aux désirs ardents de son cœur, c'est-à-dire de rendre au Père éternel des hommages dignes de lui; de faire passer, dans le sein et dans les membres de l'Eglise, le fruit du sacerdoce de Jésus-Christ son Fils; et enfin de se consoler de son absence, par le bonheur qu'elle aurait de s'en nourrir tous les jours, en recevant, dans un état de gloire, et revêtu de la souveraine puissance, celui qu'elle avait porté autrefois dans son sein, dans un état de faiblesse et d'infirmité.

VIII. Je me souviens, mais non sans confusion, d'un témoignage de bonté que me donna cette tendre Mère; c'est que m'ayant accordé quelque intervalle dans une fièvre assez fâcheuse, elle me mit dans l'esprit d'aller visiter une sainte chapelle, voisine de mon prieuré où j'étais alors, qui était consacrée sous son invocation. C'était une petite église de Bretagne, nommée Notre-Dame *de toute Joie*. Tout infirme que j'étais, je m'efforçai d'y aller à pied; et comme je me préparais à dire la sainte Messe, j'entendis cette parole intérieure : *Fais-moi vœu de dire une Messe tous les samedis, pour remercier Dieu de ce qu'il m'a faite Mère de son Fils.* Je lui promis sur l'heure ce qu'elle me demandait, et depuis ce temps, j'ai tâché de remplir ma promesse, sans jamais y manquer.

Un jour, formant mes intentions avant de monter à l'autel, je l'entendis me parler ainsi intérieurement : *Donnez-moi votre sacrifice.* Elle ne me fit pas connaître en détail pourquoi; mais je voyais seulement dans ce qui se passait en moi, que c'était pour une affaire très-importante à l'Eglise. Dans ces occasions, je n'ose même rien désirer de savoir; trop honoré déjà qu'une si grande Reine daigne s'adresser à un si pauvre esclave, elle qui a tout pouvoir, pour obtenir par ses mains, ce qu'il lui est si aisé d'obtenir par elle-même.

C'était une des dévotions de la sainte Vierge de remercier Dieu par le saint sacrifice de toutes les grâces qu'il a faites à son Eglise; et d'intercéder pour elle par les mérites infinis de la Victime de l'autel. Je connus une fois qu'elle désirait que j'offrisse les saints mystères, pour présenter à Dieu, par Notre-Seigneur, les louanges et les hommages du monde entier.

IX. J'espère que le saint nom de Marie sera béni à jamais dans notre pauvre maison. Tout mon désir est de l'imprimer dans

(1354) *Esca spiritalis hami qui est divinitas.*

Digitized by Google

l'esprit et dans le cœur de nos frères; elle est notre conseillère, notre présidente, notre Reine et toutes choses.

X. *Vous savez* (1355) *comment la maison des clercs de Saint-Sulpice doit être vivifiée, nourrie et abreuvée de la suavité, de la plénitude et de la fécondité de Jésus en Marie. Vous savez que ce qui l'a formée est la diffusion de l'esprit et de la grâce de la très-sainte Vierge. C'est elle aussi qui doit donner progrès à la vertu des sujets de cette famille.*

XI. « J'ai une pratique inviolable que je ne puis abandonner, c'est qu'en quittant ma chambre, ou lorsque j'y rentre, et même avant que de prendre mon repas, ou de sortir du lieu où je l'ai pris, il faut que je demande la bénédiction de ma très-sainte Mère, pour laquelle je me sens un cœur d'enfant. Jamais je n'ai osé sortir d'un endroit, ni y arriver, sans lui rendre mes devoirs. J'admire comment tout le monde ne fait pas la même chose. »

Cette bénédiction que je vais recevoir à l'église avant de partir pour mes voyages, me réussit tellement, que jamais je n'y éprouve de disgrâce et que tout y va heureusement pour moi. Il en est de même de mes autres pratiques de piété : tout ensuite me réussit. Quand j'ai manqué à ces petits devoirs, je suis bientôt puni par quelque accident. Si, au contraire je m'y rends fidèle, je ne tarde pas à en être récompensé par une assistance toute particulière.

XII. Je me sentais porté à lever la tête par les rues où je me trouvais, pour découvrir quelques images de Notre-Dame. Je savais presque le nombre de celles qui étaient dans mon chemin à Paris. Si je rencontre ces images, je les salue encore, quoique je ne les voie ou ne les regarde pas. Je sais, pour l'ordinaire, où elles sont, sans qu'il soit nécessaire d'y jeter les yeux; une sorte d'instinct m'en avertit.

XIII. Si nous aimions Marie comme il faut, nous tâcherions sans cesse de nous conformer à ses désirs : et comme son grand désir est de voir honorer son Fils; comme elle voudrait qu'il régnât dans tous les cœurs, nous n'aurions point aussi de pratique plus inviolable que d'aimer ce même Fils. Sans cela nous n'aimons point la Mère du pur amour, puisque l'amour tend toujours à satisfaire la personne qu'on aime.

Cette divine Mère attire tout le monde à son service et à son amour; mais ce n'est que pour porter tout le monde à l'amour de son Fils. Sa grande étude regarde l'honneur et la gloire de son bien-aimé. Elle veut que tous lui obéissent et se soumettent à cette parole qu'elle prononça aux noces de Cana, figure de l'Église et du ciel même : *Faites tout ce qu'il vous dira;* car rien n'exprime mieux le désir dominant de son cœur.

XIV. Sans s'unir au divin cœur de Jésus pour honorer sa sainte Mère, comment pourrait se contenter un cœur tout brûlant d'amour? que peuvent toutes nos petites dévotions pour honorer une si grande Reine? Tout ce que nous pouvons faire par nous-mêmes n'est-il pas infiniment au-dessous de ce qu'elle mérite? c'est donc à Jésus-Christ qu'il faut remonter pour honorer dignement sa très-sainte Mère.

XV. Invité un jour de parler à la gloire de cette Reine des vierges, c'était le jour de son Annonciation, je n'avais pas le temps de rien préparer, je ne savais par où commencer, lorsque tout à coup notre bon Maître me mit une pensée dans l'esprit, qui répandit tant d'onction dans mon âme, qu'elle me fit verser des larmes. C'était sur la grandeur immense où Marie avait été élevée par sa dignité de Mère. Car si avant d'être Mère, elle était déjà parvenue à un tel degré d'élévation, qu'elle avait pour ministre un de ces anges du premier ordre qui se tiennent debout devant la majesté divine, et qui composent une hiérarchie particulière, dépendante de Dieu seul; et si cette sublime intelligence s'estima trop heureuse d'aborder Marie, de la saluer, d'avoir à honorer en elle des prodiges de grâce qu'il ne pouvait comprendre, parce qu'ils la mettaient au-dessus de tout ce qu'il y a de dons célestes répandus dans tous les ordres des anges et des saints; quel dut être l'accroissement de sa grandeur et de son élévation, du moment qu'elle conçut et porta dans son sein le Fils de Dieu? Jésus, mon Dieu! si l'âme de votre bienheureuse Mère est si sainte, si pleine et si inondée de grâces avant votre demeure en elle, que sera-ce après cette visite surabondante du Saint-Esprit? *Spiritus sanctus superveniet in te.* (*Luc.* I, 35.) Que sera-ce encore après la descente de votre Esprit sur elle dans la compagnie de vos apôtres? O grand Jésus! quelle capacité vous avez donnée à cette âme pour recevoir ces fleuves et ces torrents de grâces? N'est-ce pas une mer, un océan, un abîme? *Maria*, dit saint Bernard, *Maria gratiarum.* Saint Denis remarque qu'en Dieu il se fait de temps en temps des épanchements et des débordements de grâces sur les anges; semblables à ceux qu'on voit dans la mer, lorsqu'elle se dégorge sur les sables avec tant d'abondance et d'impétuosité, qu'elle semble, par la multitude et la précipitation de ses vagues, vouloir tout engloutir, Comment donc se figurer ces écoulements divins, ces débordements de lumière et d'amour qui se sont faits de Jésus en Marie, dont le sein n'est pas rétréci, comme celui d'un ange, mais d'une étendue capable de recevoir un océan tout entier, en recevant celui dans lequel habite corporellement la plénitude de la divinité même? N'est-ce pas comme un ciel renfermé dans un autre ciel? O sein de Marie! abîme inépuisable qui contient les trésors immenses et infinis de la science divine! Ange du Seigneur c'est à présent surtout, que vous devez rendre cet hommage à Marie, de l'appeler pleine de grâce : *Ave, gratia plena.*

(1355) Il écrivait à une personne de piété qu'il exhortait à prier pour le séminaire.

Digitized by Google

Car si vous l'honoriez ainsi, lorsqu'elle n'était encore que servante du Seigneur; aujourd'hui qu'elle n'est pas remplie seulement comme un canal qui reçoit les eaux d'une fontaine, ni comme un fleuve formé par le rejaillissement des eaux de la mer, mais plutôt comme un abîme sans fond et sans limites, qui comprend l'océan de la Divinité; quelle louange pouvez-vous lui donner, qui ne soit au-dessous de ce qu'elle mérite? C'est une chose qui vous surpasse, que cette immensité de grâces, et qui vous oblige de la révérer dans le silence, sans oser entreprendre de célébrer ses grandeurs. Et de même que vos yeux ne purent soutenir l'éclat de sa gloire au jour de son Assomption, la grandeur de sa grâce est infiniment au-dessus de la capacité de votre esprit. Ce que je dis de la gloire et de l'Assomption de Marie, je l'ai appris d'une âme à qui Dieu l'a révélé. Après que cette reine des cieux eut été enlevée de terre, elle fut tellement engloutie en Dieu, et portée à un point de gloire si incompréhensible, que les célestes intelligences ne purent l'atteindre et la perdirent de vue. Etant l'Epouse du Père, elle devait entrer jusqu'au plus intime de son cœur, et être admise dans le secret de ses communications : ce qui n'est pas vu de tous, ni révélé à tous, mais seulement au Fils et à la Mère, avec laquelle le Père a engendré son Fils dans le temps; *et virtus Altissimi obumbrabit tibi.* (*Ibid.*) La vertu du Très-Haut, c'est-à-dire du Père, ainsi nommé dans l'Ecriture, vous couvrira de son ombre, c'est-à-dire vous épousera, selon le langage de cette même Ecriture, dans laquelle les termes *obumbrare* et *nubere* ont un même sens. Ainsi, par exemple, au *livre de Ruth*, III, 9, cette fille dit à Booz, qui la voulait épouser : *Jetez sur moi votre manteau pour signe de mariage.* Et c'est encore ce qui s'observe quand on marie dans l'Eglise, car on met sur la tête des deux époux un voile, qui forme comme un nuage pour les couvrir, d'où est venu le mot *nubere*. C'est donc comme si l'ange eût dit : le Très-Haut et sa vertu vous ombragera, vous épousera, et celui qui naîtra de vous sera nommé le Fils de Dieu. Ces termes de l'Ecriture sont remarquables : parce que le Très-Haut vous prendra pour son Epouse, *ce qui naîtra de vous et sera saint, s'appellera le Fils de Dieu.* Or il n'y a que la vertu du Père éternel qui puisse produire un Fils et lui donner ce nom. Le Saint-Esprit ne peut être nommé par l'Eglise Père de Jésus-Christ. Il était donc nécessaire que ce fût le Père qui épousât la sainte Vierge : d'où il suit qu'elle est véritablement l'Epouse du Père. Pour le Saint-Esprit, c'est lui qui a préparé la venue de l'Epoux, et sanctifié le lieu où devait descendre avec lui la fécondité du Père, pour la conception du Fils : *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. Ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei.* C'est-à-dire parce que le Saint-Esprit sera survenu en vous, et que la vertu du Très-Haut vous aura épousée, ce qui naîtra de vous, sanctifié par la Divinité et l'onction de Saint-Esprit, sera appelé le Fils de Dieu. *Fils*, à raison de la vertu du Père qui l'aura produit; *saint*, à cause du Saint-Esprit qui sera descendu en Marie, pour sanctifier son fruit, par la plénitude de l'onction divine : *Unxit te Deus, Deus tuus oleo lætitiæ.* (*Psal.* XLIV, 8.)

O inconcevable grandeur! elle suppose dans Marie des trésors qui surpassent toute pensée. Epouse du Père, Mère du Fils, temple du Saint-Esprit! ô sainteté incompréhensible! puisque le Saint-Esprit forme sur la terre un sein qui est semblable au sein de Dieu même. O sainteté! tu me ravis, tu m'arraches des larmes, tu m'ôtes la parole du cœur, la pensée de l'esprit. Je t'adore (1356), et je ne puis plus. O sein formé sur le sein du Père! quel océan de sainteté vous renfermez en vous-même, étant fait sur celui de la sainteté infinie! C'est du sein éternel du Père que part la plénitude de la Divinité; c'est aussi du sein de Marie qu'elle partira dans neuf mois. Dans le premier sein, le Fils repose de toute éternité, jouissant de sa béatitude invariable; et toutefois il s'en laisse arracher par les soupirs et les larmes des hommes, qui, à force de crier et de gémir, lui font avancer son départ pour la terre. Dans le second, il trouve tellement son repos et sa joie, que les larmes de Siméon et des autres justes ne lui font point accélérer sa sortie pour paraître dans le monde. Il n'en part point avant le temps; il attend jusqu'au dernier instant marqué par son Père, ne pouvant en quelque sorte quitter plus tôt Marie, son temple bien-aimé, son paradis sur la terre, où il prend ses délices à s'offrir à son Père, et qu'il prend plaisir à lui offrir avec soi-même. Ce qui le retient dans ce sanctuaire formé de toutes les richesses du ciel, c'est qu'au sortir d'un lieu si délicieux, il ne trouvera rien de semblable. Il entrera dans le monde, où il ne trouvera que péché et abomination; au lieu qu'en sortant du sein de son Père, il a trouvé le sein de cette incomparable mère vierge. Il trouve un séjour de sainteté semblable, par l'opération du Saint-Esprit, à celui qu'il quitte. Il est dans la maison de son Père, puisque c'est dans la maison de l'Epouse de son Père. Il est avec le Saint-Esprit dont elle est toute remplie; en sorte que le voilà dans sa demeure naturelle, dans un lieu qui ne lui est point du tout étranger. C'est pourquoi il y habite tout son temps, sans retrancher un seul moment. Conçu dans la nuit du 25 mars, sa sainte Mère l'enfante au milieu de la nuit le 25 décembre. Elle le conçoit dans la fer-

(1356) On sait que le terme adoration est pris souvent dans l'Ecriture, en un sens bien différent de celui qu'on lui donne à l'égard de Dieu, c'est-à-dire pour une vénération singulière. C'est le sens de M. Olier.

Digitized by Google

veur de sa prière; elle l'engendre dans un transport d'amour et de zèle de la gloire de Dieu. Elle conçoit et engendre son Fils, comme son Père l'a conçu et engendré dans l'éternité. Elle le conçoit par la pensée, de même que le Père éternel. Le Père ne souffre aucun dommage en engendrant son Fils unique; la sainte Vierge ne reçoit aucune atteinte dans sa pureté en le concevant et en l'engendrant : comme le verre reçoit et renvoie les rayons du soleil, qui, au lieu de le rompre et de le ternir, l'éclairent, l'embellissent, et le rendent tout semblable à l'astre d'où ils sont partis. O beauté! ô sainteté de Marie! vous êtes ce miroir divin, parfaitement pur, qui recevez non pas seulement les rayons du soleil, mais le soleil même, lequel prend plaisir à se reproduire en vous, et à vous rendre toute semblable à lui, avant de sortir de vous!

O bonté de Jésus! puisque votre Esprit a fait dans Marie un sein tout semblable à celui du Père, pour vous préparer une demeure digne de votre Divinité, nous devons dire que vous l'avez rendue l'image parfaite de vous-même. Qui voit le Père, voit le Fils; et qui voit le Fils, voit le Père. Ainsi qui voit la Mère, voit le Fils; et qui voit le Fils, voit la Mère.

VII. — Pensées et sentiments de zèle.

I. Je sens en moi-même une sainte fureur qui m'anime contre le monde. C'est un ressentiment de l'horreur qu'a Jésus-Christ dans son cœur, des folies, des vanités, des erreurs du siècle. Je sens tant de désir de pouvoir en désabuser les hommes, que je ne sais comment le satisfaire, sinon dans la circonstance présente, où la divine Providence m'appelant au gouvernement d'une paroisse habitée par les plus grands du siècle, j'aurai l'occasion pour laquelle je soupire depuis longtemps, de leur découvrir combien ils se trompent en prenant tant de soin pour les choses périssables de la terre.

II. Quand il n'y aurait que cette obligation de servir l'Eglise de Dieu, je serais tenu de me vouer à elle tout entier, prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour elle, et de me laisser dévorer à ses enfants, s'il le fallait, à l'exemple de Notre-Seigneur qui a fait l'un et l'autre, puisqu'après avoir donné son sang pour nous en mourant, il nous a donné après la mort, au très-saint Sacrement de l'autel, sa chair pour nourriture. Ah! continuait-il, si les martyrs ont soutenu l'Eglise par l'effusion de leur sang, pourquoi craindrions-nous de donner notre vie pour le bien de cette même Eglise, l'Epouse de Jésus-Christ, si aimable et si chère à son cœur? Après que le Fils de Dieu s'est trouvé heureux de donner sa vie pour son Père, comment n'exposerais-je pas la mienne dans la même vue; et aussi pour procurer aux âmes la gloire qu'il leur a méritée par sa mort?

III. En cette qualité d'hostie, outre la peine de mes péchés, je dois porter celle des péchés des peuples que Dieu m'a confiés. Je me suis déjà offert à lui mille fois, comme la victime sur laquelle je le priais de satisfaire à sa justice, afin que mon cher troupeau obtienne par Jésus-Christ la victime du monde, pardon et miséricorde.

IV. C'est par ce sacrement (1357) que Notre-Seigneur épouse son Eglise; et il me semble que c'est à l'imitation de Notre-Seigneur, en ce divin mystère, que doivent vivre tous les pasteurs de son troupeau. Notre-Seigneur, dans la sainte Eucharistie, est une hostie vivante qui loue Dieu pour le monde entier, et le pasteur n'est pas moins obligé de le louer pour tout son peuple. Notre-Seigneur rend grâces à Dieu, dans le Sacrement de l'autel, pour tous les biens qu'il a faits et qu'il ne cesse de faire aux hommes. C'est pour cela qu'il est appelé hostie d'actions de grâces, et le pasteur doit le remercier continuellement pour tous les biens qu'il fait à son troupeau. Le Fils de Dieu au saint Sacrement est hostie pour les péchés du monde; et le pasteur doit de même crier sans cesse miséricorde pour les péchés des âmes qui sont sous sa conduite. Enfin Jésus-Christ demande à son Père les grâces temporelles et spirituelles qui sont nécessaires à son Eglise pour son service : de même aussi le pasteur doit demander à Dieu avec instance, qu'il lui plaise faire ses libéralités pour le soulagement spirituel et les nécessités corporelles de son peuple. Notre-Seigneur en sa retraite au fond du tabernacle voit tout, entend tout, connaît tout, quoiqu'il semble mort à tout. De son cœur amoureux et par ses mains toutes-puissantes, il fait tout, il soulage tout, il gouverne tout, sans que l'on voie qu'il y pense, et que le bien vienne de lui : ainsi le bon et fidèle pasteur retiré tout près de Dieu, éclairé de sa lumière et embrasé de son amour, secourt tout par ses soins, donne ordre à tout, dispose tout. De même que Notre-Seigneur envoie ses anges visiter son Eglise et la soulager dans ses afflictions, leur donnant la vertu nécessaire pour leur mission; de même le vrai pasteur envoie çà et là ses chers coopérateurs, leur mettant dans le cœur et à la bouche les sentiments et les paroles convenables. Comme le chef dirige tous les membres, qui dépendent de lui dans leurs fonctions, et ne peut faire lui seul ce qu'ils peuvent faire; ainsi le pasteur applique chacun des ministres que Dieu lui associe, pour faire ce qu'il sait être utile à sa gloire, se contentant de les diriger, sans prétendre tout exécuter par lui-même, faisant néanmoins de son côté tout ce qu'il peut pour Dieu; et s'il se trouve seul, en sorte que sa mesure de travail ne surpasse pas ses forces, il faut que lui seul fasse ce qu'un autre moins capable que lui serait obligé de faire par d'autres; c'est-à-dire que le chef devient pieds et mains pour faire ce

(1357) Le sacrement de l'Eucharistie.

Digitized by Google

que feraient les membres, s'il plaisait à Dieu de l'ui en donner. Mais comme le propre du chef est de vivifier les membres, c'est au pasteur de communiquer aux prêtres qui travaillent avec lui, son esprit et sa vie intérieure, en sorte que ce soit lui-même qui agisse et travaille en eux, comme s'ils étaient tous le pasteur multiplié, qui prie et qui loue Dieu, qui prêche et qui exhorte les peuples par leur bouche.

V. Allant à mon prieuré de Bazainville, qui se trouvait sur le chemin d'une paroisse où l'on allait faire une mission, j'arrivai une heure plus tard que je ne devais, parce que je m'étais arrêté en quelque endroit où ma présence n'était point nécessaire. Le curé de la paroisse s'était absenté l'après-dinée, ne croyant pas qu'aucun malade dût avoir besoin de lui. Sur l'heure on m'avertit que deux malades sont en danger; j'y cours aussitôt. J'arrivai à temps pour administrer le premier; mais rendu ensuite auprès de l'autre, je le trouvai si mal, qu'il pouvait à peine demander par signes l'absolution. Après la lui avoir donnée, je lui administrai seulement l'extrême-onction; car il ne put communier. Quand je l'eus administré, je retournai à l'Eglise, inconsolable et saisi de douleur à en mourir, de n'avoir pu lui faire recevoir Notre-Seigneur. *Eh! malheureux que je suis*, disais-je, *il faut donc que ces pauvres gens souffrent pour mes péchés :* (il parlait de la faute qu'il se reprochait d'avoir commise, en s'arrêtant une heure dans le chemin) : *fallait-il que par ma négligence cette pauvre âme fût privée du secours qui lui était si nécessaire?* Ma peine était si grande, que fondant en larmes et jetant de grands cris, je ne savais où j'en étais. *Rugiebam a gemitu cordis mei.* (*Psal.* XXXVII, 9.) *Ah! mon Dieu,* disais-je encore, *faites tomber sur moi seul le malheur de mes crimes. Oui, Seigneur, punissez-moi, perdez-moi si vous le voulez; mais que ces pauvres âmes n'en souffrent point. Pardon, mon Dieu, apaisez votre colère, et ne me traitez pas comme je le mérite; mais faites-moi miséricorde.*

VI. Je me souviens que lorsque je devais prêcher, je me préparais en priant; et mon plus grand secours était lorsque j'allais me présenter pour recevoir la bénédiction de mon Maître au très-saint Sacrement; car, après l'avoir reçue, je ressentais une onction qui embaumait mon âme, et la fortifiait pour annoncer la parole à son peuple.

Je me souviens encore d'avoir parlé des jours entiers sans avoir presque rien écrit. Les prédicateurs étant incommodés, on venait m'avertir au confessionnal de monter en chaire, et je n'avais que le temps de me mettre aux pieds de Notre-Seigneur devant son tabernacle. Là, par un trait de sa bonté, je voyais en un moment ce que j'avais à dire. D'autres fois la pensée m'était donnée de lire certains endroits d'un livre où je trouvais ce qui me convenait; de recourir à certaines personnes qui me lisaient quelque pièce d'où je tirais le fond de l'instruction que j'avais à faire. Je prêchais alors avec autant de consolation pour les peuples que pour moi-même; et au sortir de chaire, je me mettais en prières, me servant de l'onction de la parole de Dieu que j'avais annoncée, pour ma propre récollection. L'année dernière, je fus obligé de monter en chaire deux fois le jour pendant un mois entier, et je passais presque le reste du temps au confessionnal : ce que je ne pus faire sans un secours particulier du Saint-Esprit, auquel je m'étais entièrement abandonné. Depuis ce temps-là, la lumière s'est toujours accrue en moi, et Dieu a voulu qu'avec la facilité d'exprimer ce qu'il m'inspirait, j'aie ressenti le premier, avec abondance, la consolation dont je voyais que la sainte parole remplissait tous ceux qui m'écoutaient (1358).

VII. Je n'avais rien dans la mémoire lorsque j'entrai dans la chaire, mais comme je ne pensais alors qu'à m'unir à mon Jésus et au divin Esprit qui l'inspirait, lorsqu'il évangélisait sur la terre, j'entretins le peuple avec plus de force et de succès, que si j'avais travaillé mon discours avec le plus grand soin (1359). J'avais à tout moment lumière sur lumière, et j'abondais en mouvements pour faire impression sur mes auditeurs. Descendu de chaire, je me trouvai moi-même si touché et si pénétré, qu'ayant eu à parler à un homme de condition qui vint s'entretenir avec moi, ce n'était plus moi en quelque sorte qui lui parlais, mais un autre esprit que le mien qui lui parlait par ma bouche. Béni soit ce divin Esprit qui ne dédaigne pas d'habiter dans des vases de boue tels que nous sommes.

VIII. Gardons-nous bien, disait-il, de désirer parler, quand il plaît à Dieu que nous nous taisions. Notre-Seigneur, plein de sagesse et de science, a gardé le silence durant trente ans, quoique son cœur brûlât d'envie de faire connaître son Père par tout le monde, et qu'une seule de ses paroles fût capable de convertir tous ceux qui l'auraient entendu. Il se taisait, parce que son Père le voulait ainsi, et que cette volonté souve-

(1358) Son confesseur lui fit dire une fois, lorsqu'il était à l'autel (c'était le jour des Cendres), de monter en chaire pour expliquer la cérémonie. Il le fit, et avec tant de bénédiction, qu'il vit tout son auditoire fondre en larmes, et se jeter à genoux pour demander pardon à Dieu. « Je ne savais rien dire en commençant (c'est ainsi qu'il s'exprime, en adressant la parole au Seigneur) ; et cependant, par votre secours, je parlai mille fois mieux alors, que je n'eusse fait après toute l'étude du monde, laquelle depuis sept ou huit ans m'est interdite, par l'impuissance où je suis de faire de moi-même aucun raisonnement. Je reçois simplement ce que me donne l'oraison, avec le peu de lumières qu'il a plu à votre bonté de m'accorder de temps en temps, sans savoir pourquoi vous me les accordez, ni à quoi elles doivent servir. »

(1359) Il faut se souvenir que c'est pour obéir à son directeur, que M. Olier écrivait avec simplicité dans les Mémoires qu'il lui remettait, les grâces extraordinaires qu'il recevait de Dieu.

Digitized by Google

raine était son unique règle en toutes choses. Nous devons donc adorer son silence, autant que les discours qui sont sortis de sa bouche. Mais ce n'est pas assez, nous devons l'imiter, en lui rendant les lumières de notre esprit, ou le talent de la prédication et des entretiens édifiants, lorsqu'il lui plaît de les reprendre.

IX. Le soir, parlant à Notre-Seigneur, vous m'envoyâtes dire, par un de vos serviteurs, de venir exhorter le peuple pour le préparer à la fête, et le rendre digne de la communion. J'y allai aussitôt, quoique rien ne me vînt à l'esprit; et vous prîtes plaisir, ô mon Maître, à me faire expérimenter ma faiblesse et mon ignorance naturelle; car je ne pus rien trouver à dire. N'est-il pas vrai que vous avez voulu me faire oublier tout ce que j'avais appris par mon étude et ma curiosité, pour me donner tout ce qui était nécessaire, par grâce et par miséricorde, et ne me rien laisser que vous. Je fus deux fois sur le point d'aller dire à celui qui m'avait fait avertir, que rien ne m'étais venu, et que je ne savais que dire. Mais comme je suis accoutumé à cela, je m'abandonne à celui qui éclaire les aveugles, et qui fait parler les muets. Je montai dans la chaire; et aussitôt je sentis la lumière, avec l'impression de la grâce qui me fut donnée pour toucher les auditeurs; ce que je fis avec tant de bénédiction, que le lendemain on vint en foule pour se confesser et communier, jusque-là que nous pûmes tout achever qu'à une ou deux heures après midi, et que depuis cinq ou six heures du matin, le pauvre peuple demeura dans l'Eglise.

X. N'ayant pas une parfaite confiance en Dieu, nous appréhendons de nous appuyer sur son assistance, et nous craignons que son secours venant à nous manquer, nous ne recevions de la honte de nous trouver arrêtés au milieu d'un discours, sans pouvoir l'achever. Mais quand une fois nous connaissons le grand soin que prend le Seigneur des âmes qui s'abandonnent à lui, et le grand amour qu'il leur porte; quand avec cela nous sommes morts à notre réputation et à notre propre estime, nous parlons sans peine et libres de tout soin. Qu'un homme veuille se jeter dans une rivière, il n'ose s'y précipiter, s'il n'en connaît pas le fond; mais dès qu'il l'a bien connu, il s'y livre sans crainte, et se fait un jeu de ce qu'il n'osait tenter. Ainsi nous n'avons pas le courage de nous mettre entre les mains de Dieu, tant que nous ignorons le soin qu'il prend de nous. Mais quand nous avons fait l'expérience, c'est alors que nous nous abandonnons à lui, avec plus d'assurance que si nous avions tous les secours humains. Toutefois, prenons garde qu'il faut pratiquer cet abandon avant que de ressentir la protection particulière de Notre-Seigneur, et être prêt à subir toute la confusion qu'il voudra ou qu'il permettra qui nous arrive.

XI. Quand je parle de Dieu, je ne me sens plus: je ne sens rien que lui; il me donne tant de force et de courage, qu'il n'y a ni prince, ni potentat, ni monarque, que je n'allasse attaquer; il n'y a grandeur que je ne fusse prêt à renverser en sa puissance; et il n'y a canton sur la terre où je ne voulusse aller planter la foi, au risque de ma vie.

Dieu nous demandera, si nous n'avons point affaibli sa parole par notre lâcheté, ou si nous ne l'avons pas corrompue par notre vaine complaisance en nous-mêmes. S'il est vrai, que ce n'est pas un moindre mal de laisser tomber sans fruit la parole sainte, que de laisser tomber par terre une sainte hostie par sa négligence; il n'est pas moins vrai que c'est un aussi gand mal dans un prêtre, de souiller la parole de Dieu, que de profaner le corps de Jésus-Christ; et de la tenir cachée, que de laisser Notre-Seigneur renfermé dans les tabernacles, pendant qu'il voudrait en sortir pour se communiquer à ses membres. Or voilà le crime de ceux qui taisent les vérités qui déplairaient à leurs auditeurs ou qui usent de la prédication pour s'attirer l'estime des hommes: c'est un sacrilége aussi horrible, que de faire servir le corps de Jésus-Christ à ses propres intérêts, ou de ne le distribuer aux Chrétiens que selon les avantages qu'on en peut retirer. C'est donc prostituer tout ce qu'il y a de plus saint dans le monde, à la fin la plus basse et la plus indigne d'un Chrétien, qui est l'amour de soi-même.

XII. Pour moi, je pense qu'il faut éviter avec le plus gand soin de se faire un nom et de rechercher l'estime de ses auditeurs. Désirons plutôt que personne ne fasse cas de nous, afin que n'occupant point l'esprit des créatures et notre esprit ne s'occupant point d'elles, nous ne fassions vivre que Dieu dans notre cœur et dans ceux de nos frères.

XIII. Dieu permet souvent, qu'avec toute notre science et toutes nos belles paroles, nous ne fassions point ou très-peu de fruit; tandis qu'au contraire beaucoup d'autres avec moins de talent touchent les cœurs par des discours simples et communs, parce qu'ils sont remplis de piété. Cette conviction de notre incapacité doit nous faire aimer et pratiquer l'oraison, pour trouver en Notre-Seigneur tous les secours dont nous avons besoin dans l'exercice du saint ministère.

XIV. Une des choses, contre laquelle nous devons nous précautionner le plus, c'est une secrète complaisance à laquelle on laisse prendre son cœur, lorsqu'on voit ses travaux accompagnés de bénédictions. Il n'en faut pas davantage que cette vaine satisfaction, pour faire entrer le poison de l'orgueil et de la propre estime dans notre esprit. Nous ne pouvons donc trop arrêter la vue sur notre néant; et c'est alors qu'il faut confesser humblement de cœur et de bouche, que toutes les merveilles qui s'opèrent dans les âmes sont uniquement l'ouvrage de la main de Dieu.

XV. *Protestation faite à Montmartre par M. Olier d'être tout au service de Dieu et*

Digitized by Google

les peuples. — Ce vendredi 24 février 1645, à la gloire de Dieu, trois pauvres esclaves dépouillés de tout honneur et de tout bien, ayant perdu tout droit sur leur être, leur vie, leur liberté, se sont offerts à la sainte Trinité sous la protection des trois saints martyrs saint Denis, saint Rustique et saint Eleuthère, à Montmartre, s'abandonnant à Dieu en Jésus-Christ, pour être ce qu'il voudrait en son Eglise.

En ce même abandon, s'ils osaient ils se dévoueraient à Jésus-Christ vivant en eux, tout indignes et tout misérables qu'ils sont, pour être immolés à la gloire de Dieu, et souffrir à son service telle persécution, telle croix qu'il lui plaira porter en eux pour la satisfaction de son Père. Dans cette vue, si leur indignité ne s'y opposait, ils feraient volontiers profession d'hostie et de servitude entre les mains de leur souverain Maître.

S'ils osaient encore, ils iraient chercher de tout leur cœur les peuples infidèles et barbares, pour servir et mourir au milieu d'eux à la gloire de Dieu, leur portant l'Evangile de Jésus-Christ. Ils désireraient, si c'était toujours le bon plaisir de Dieu, de se voir particulièrement appliqués au culte du très-saint Sacrement, se consacrant à le faire honorer, servir, glorifier partout où sa bonté les établirait, tâchant d'y faire connaître ce qu'il est, ce qu'il peut, ce qu'il opère dans cet auguste mystère d'amour, en faveur de ses vrais adorateurs.

Dans la même intention nous nous sommes mis sous le domaine entier de Jésus-Christ Notre-Seigneur, en son adorable Sacrement, le suppliant d'établir dans nos âmes la vie, l'esprit, les dispositions qu'il désire de nous; et reconnaissant que nous ne pouvons rien qu'en lui, nous avons laissé à ce divin Seigneur à consommer en nous tout esprit propre, toute volonté particulière, toute propriété, le faisant maître absolu du bien, de l'honneur, de la vie, du corps, de l'âme et de tout ce que nous avons dans notre intérieur, mettant en Jésus-Christ dans ce sacrement toute notre confiance, et espérant qu'il consommera en nous tout le vieil homme. *Je demande à Dieu votre consommation*, dit saint Paul. (*II Cor.* XIII, 9.) Il disposera ainsi de tout le bien qu'il a attaché à nos personnes, et nous établira, selon son bon plaisir, dans une désappropriation entière de nous-mêmes.

A l'honneur de la très-sainte Trinité, dont les trois personnes ne sont qu'un entre elles, nous ne voulons être tous trois qu'un en Jésus-Christ, le consommateur des fidèles, *in consummatorem Jesum.* (*Hebr.* XII, 2.) Il accomplira en nous, par son divin Sacrement, ce qu'il promet dans l'Evangile : *Afin, ô mon Père, qu'ils soient consommés en un, comme vous êtes en moi et moi en vous.* (*Joan.* XVII, 23.) Il rendra tous nos biens communs, à la manière des premiers Chrétiens et à l'exemple des trois personnes divines, selon ce qu'il dit lui-même à son père : *Omnia mea tua sunt, et tua mea sunt.* (*Ibid.*, 10.) Nos véritables richesses sont Dieu seul, comme il est le seul trésor de nos frères aînés, les bienheureux du ciel, qui ne veulent posséder que lui; et les richesses extérieures seront pour nous comme la balayure de la terre et de viles ordures.

Nous nous donnons à Jésus-Christ pour qu'il use de nous sans réserve, à la manière qu'il lui plaira, soit qu'il veuille endurer en nous toutes sortes de croix et la mort même, soit qu'il veuille agir par nous et continuer en nous l'exercice de son divin sacerdoce. Il disposera donc de nous pour offrir ou pour prier, pour souffrir ou pour pleurer, pour instruire ou pour sanctifier : car voilà les différentes fonctions des prêtres. S'il nous ordonne de travailler au salut des peuples, nous ne vivrons que pour les peuples au milieu desquels il nous appellera; s'il demande nos services pour ceux de nos frères qu'il destine pour son Eglise, les clercs seront l'objet continuel de nos travaux et de nos soins. Nous sommes à lui pour tout, espérant tout de lui pour l'accomplissement de son œuvre et pour l'exécution du divin ministère du sacerdoce, qui ne peut se remplir qu'en la vertu de son esprit. »

XVI. *Renouvellement de la protestation précédente.* — A la gloire de Dieu, le 2 mai 1645, jour de saint Athanase, étant allé à Montmartre avec deux de nos messieurs pour faire promesse sur l'Evangile, entre les mains du R. P. Bataille (1360), de ne nous départir jamais du dessein qu'il a plu à Dieu de nous inspirer, de nous lier ensemble pour lui servir d'organes et d'instruments, lui disposer des prêtres qui l'adorassent en esprit et en vérité, qui honorassent tous les jours son Fils sur les autels, et s'employassent avec charité au salut de ses membres; je me trouvai alors tout occupé d'une connaissance que je n'avais jamais eue, quoique je la désirasse beaucoup depuis longtemps, celle de la nature d'hostie, dont il plaisait à Dieu m'inspirer de faire profession.

Je vis donc d'abord qu'être hostie du Dieu vivant, c'était être entièrement mort à soi-même et vivre à Dieu seul; en sorte que l'on n'agit plus pour se contenter soi-même, mais seulement pour contenter sa souveraine majesté.... *Ce qui reste à faire à ceux qui vivent*, dit saint Paul, *c'est de ne vivre plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux et qui est ressuscité.* (*II Cor.* V, 15.) Jésus-Christ, par la grâce du baptême, nous apprend à l'imiter en mourant intérieurement à nous-mêmes pour ne vivre qu'à Dieu seul, n'ayant d'autre désir et d'autre intention dans le cœur que de lui plaire et de le servir, ne faisant non plus de cas des désirs de l'honneur, des richesses et du plaisir que la chair fait naître en nous, que si nous étions morts. *Vous avez été ensevelis avec Jésus-Christ dans le baptême, et vous êtes ressuscités en lui par la foi de l'opération toute-puissante de Dieu, qui l'a ressuscité*

(1360) Procureur général de la congrégation de Saint-Maur.

Digitized by Google

du tombeau. Nous apprenons, par ces paroles, que comme Notre-Seigneur dans le tombeau n'agissait point pour le monde, était mort en tous ses membres, qui portaient les stigmates de sa passion, il faut de même que nous soyons des hosties mortes à toutes nos inclinations, et que tout soit mortifié en nous. Nous devons, selon la doctrine du même Apôtre, être morts à nous-mêmes et au monde, pour vivre à Dieu seul. *Je vous en prie, mes frères, par la miséricorde de Dieu, offrez-lui vos corps comme des hosties vivantes, saintes, agréables à ses yeux, avec une religion intérieure et un culte spirituel* (*Philipp.* IV, 8), en sorte que vous les portiez comme des temples où Dieu soit glorifié, et que, loin de gouverner l'âme en la faisant obéir aux désirs de la chair, ils laissent, au contraire, agir l'âme sur eux comme maîtresse absolue; qu'ainsi l'âme n'agisse point pour satisfaire le corps, et ne le conduise pas toujours où il veut; qu'elle ne lui permette pas de parler quand il veut, de converser, d'agir, de se reposer quand il veut, ce que saint Paul appelle *faire la volonté de la chair et de nos pensées* (*Ephes.* II, 3); mais qu'elle réduise toutes ses volontés en servitude, et qu'elle réprime tous ses mouvements.

Ce qui est bien remarquable en Notre-Seigneur, c'est qu'il dit de lui-même qu'il n'agissait point pour lui, qu'il ne faisait rien pour contenter sa volonté propre, mais uniquement pour se conformer à celle de son père; et après avoir dit à l'homme *qu'il se renonce lui-même*, il ajoute *qu'il porte sa croix.* N'est-ce pas une merveilleuse croix que de rompre sans cesse sa volonté, de mortifier sa chair en tout, et de réprimer continuellement les inclinations de la nature qui se recherche en tout, mais que le vrai Chrétien ne se lasse jamais d'attaquer et de combattre. Désire-t-elle des choses honnêtes et nécessaires, il rompt ce motif et rectifie cette intention, les désirant, non pour se satisfaire, mais pour plaire à Dieu. Souhaite-t-elle des choses inutiles et superflues, il les retranche absolument. Ainsi, sous l'empire de Jésus-Christ et de sa grâce, la nature est toujours captive et la chair toujours crucifiée.

Ces prêtres n'agiront donc jamais pour eux; jamais ils ne se rechercheront dans leurs œuvres, s'il plaît à Dieu leur en donner la grâce. Ils ne chercheront et ne regarderont que lui en toutes choses : pratique dont ils tâcheront de faire l'essai pendant un an, après lequel chacun laissera à juger à son directeur s'il est en état d'en faire le vœu. C'est une chose de merveilleuse perfection et de grande importance de n'agir jamais pour soi, mais pour Dieu en Jésus-Christ; ce qui est néanmoins une partie de la vocation des Chrétiens, puisque le devoir des membres est d'établir dans leur cœur la vie de leur chef, de former en eux ses sentiments et ses inclinations, d'imiter ses mœurs et ses vertus, d'agir dans le même esprit, en sorte qu'ils aient la même aversion et la même horreur du monde, la même estime des mépris, la même soif de la confusion de la pauvreté, des souffrances, les mêmes inclinations, les mêmes intentions de glorifier Dieu : car voilà proprement la vie d'hostie spirituelle. C'est aussi ce que disait saint Paul aux Colossiens : *Je travaille incessamment, non par mes forces, mais par la sagesse de Jésus-Christ qui agit en moi, à corriger et à instruire tous les hommes dans la sagesse de Dieu, pour les lui présenter parfaits en Jésus-Christ.* (*Coloss.* I, 28.) Ce qui ne veut dire autre chose qu'établir en chacun de nous les mouvements, les inclinations, les sentiments de Jésus-Christ Notre-Seigneur, non-seulement dans une chose, mais dans toutes.

Notre-Seigneur ne doit pas avoir moins de pouvoir en nous que le vieil homme, et son esprit ne doit pas produire de moindres effets que notre concupiscence : or les désirs de cette vie sont si ardents qu'elle ne dit jamais : c'est assez. L'avare, par exemple, ne dit jamais : c'est assez de richesses; le voluptueux : c'est assez de plaisirs; l'ambitieux : c'est assez de gloire. Telle fut la passion d'Alexandre, qui pleurait de ce que le monde était trop petit pour satisfaire le désir qu'il avait d'étendre ses conquêtes. Ainsi tous les désirs de l'homme charnel vont presque jusqu'à l'infini, tout fini et borné qu'il est en lui-même. Pourquoi, ayant les inclinations de Jésus-Christ en nous et de son esprit qui les répand dans nos âmes, ne souffrirons-nous pas quelque sorte d'excès? pourquoi n'aurons-nous pas des désirs infinis de la pauvreté? pourquoi n'aurons-nous pas une faim et une soif insatiables des mépris et des rebuts? pourquoi n'aurons-nous pas des dispositions toutes semblables à l'égard des souffrances? Car voilà les désirs du nouvel homme formé par l'esprit de Dieu, comme ceux des honneurs, des plaisirs et des richesses sont les désirs du vieil homme et de la concupiscence. Nous n'avons qu'Adam pour père et pour auteur de ces derniers désirs. L'auteur des premiers est Jésus-Christ, notre Maître, qui nous fait part de ses inclinations, et fait passer en nous ses mouvements, quand nous voulons le laisser faire. Il me semble donc qu'il faut s'abandonner entièrement à son esprit, et le laisser agir en nous, pour nous porter à tout ce qu'il voudra et jusqu'où il voudra, ne mettant point d'obstacles ni de bornes à ses divines impressions.

VIII. — Sentiments sur l'oraison.

I. Etant revenu de Bretagne à Paris en janvier 1639, je continuai l'étude de la théologie et de la sainte Bible. Je me sentis alors plus porté à l'exercice de l'oraison. Au lieu d'une fois que je la faisais auparavant, j'obtins permission de la faire deux fois : une demi-heure seulement le soir aux jours d'étude, et les autres jours une heure entière. Dieu m'a fait cette miséricorde de ne jamais omettre celle du matin, qui durait toujours une heure, en quelque état déplo-

Digitized by Google

table que je me trouvasse dans mes peines intérieures : c'était même le temps où je priais davantage.

II. Ce matin, en 1647, lendemain de la sainte Nativité de Notre-Dame, étant en oraison, je me suis uni si intimement à mon Maître qu'il m'a ôté les forces, m'attirant tout à lui avec tant de véhémence que je me suis perdu en sa sainte personne. Après cela il lui a plu de commencer à m'instruire de l'ordre que j'avais à tenir pour régler la paroisse.

III. Ayant souffert pendant la nuit dans la crainte que Dieu ne fût lassé de mon service et ne voulût mettre dans la cure quelque autre personne en ma place, sans y penser, le soir à l'oraison, lorsque je soupirais en lui, afin de vivre pour lui dans une perpétuelle solitude intérieure, ce bon Maître, qui est tout amour, me dit : *Tu ne veux que moi seul, et moi je ne veux que toi dans mon œuvre ;* me faisant comprendre par là qu'il voulait que je fusse encore chargé du soin des âmes qu'il m'avait confiées.

Le jour de saint Charles, je vis en l'oraison que le devoir d'un curé était de combattre incessamment, par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, la malice du démon ; que son oraison devait être très-ardente et très-efficace. Ce n'est pas tout ; il faut encore qu'elle soit universelle. Comme Notre-Seigneur a prié sur la terre et prie encore dans le ciel pour toute son Eglise, le bon pasteur, retiré et perdu en Jésus-Christ, entre intérieurement dans toute l'étendue de son zèle, quoiqu'à l'extérieur il ne travaille que dans l'étendue de sa mission. Combien d'ennemis il a en tête ! Il faut qu'il combatte, mais avec force ; tantôt contre les puissances du monde poussées et inspirées par les anges de ténèbres qui ont encore en eux la nature de principauté, dont ils abusent dans la personne des princes, usurpant la principauté de Dieu et de Jésus-Christ en terre ; tantôt contre les magistrats qui abusent de leur pouvoir et de leur autorité dans le gouvernement du monde. Un pasteur, tout anéanti qu'il est en soi, doit être revêtu intérieurement de la force de Jésus-Christ ; et c'est dans l'oraison qu'il la trouve. Saint Paul, après l'avoir représenté tout armé depuis les pieds jusqu'à la tête, ajoute, en parlant de l'oraison comme d'une armure toute-puissante : *Invoquez Dieu en esprit et en tout temps, par toutes sortes de supplications et de prières ; vous employant avec une vigilance et une persévérance continuelle à prier pour tous les saints* (*Ephes.* VI, 18) ; voulant qu'on prie tous les Chrétiens, même pour les justes et pour les parfaits, afin que Dieu les fortifie ; et que lui-même dans ses ministres il détruise les ennemis de sa gloire par le glaive de son esprit, c'est-à-dire par la parole du salut qui réside en leur bouche.

IV. Comme j'avais changé de directeur (1361), celui qui me conduisait alors m'abandonna plus que le premier à l'esprit de Dieu, et me laissa faire tous mes exercices spirituels. Il ne me fit en tout qu'une visite, parce qu'il m'avait conseillé de faire une retraite à la campagne, et que sa charge ne lui permettait pas de me venir voir plus souvent. Je commençai alors d'éprouver manifestement la conduite du divin Esprit, et le grand soin qu'il a toujours eu depuis, de mon intérieur ; car ordinairement, ou au moins pendant quelques jours, dès le matin, Notre-Seigneur me montrait dans l'esprit les sujets de mes oraisons. Il m'en donnait quatre pour quatre heures que je faisais par jour. Je me souviens qu'entre autres grâces, ce bon Maître me visita intérieurement avec une intimité toute nouvelle. Il me semblait venir du ciel, entrer en moi et me remplir de lui-même, pendant que je m'anéantissais devant lui. Il me dit en ce temps-là une chose que j'aurais eu bien de la peine à croire, si elle m'était venue d'une autre bouche. *Je suis*, disait-il, *réellement présent aux âmes*. Je consultai mon directeur sur cette parole, dans la visite qu'il me fit. *Cela est vrai*, me répondit-il, selon ce que dit saint Paul (*Ephes.* III, 17), *que Notre-Seigneur habite par la foi dans nos cœurs :* c'est-à-dire, la foi est le principe de sa demeure en nous ; et c'est son divin Esprit qui le forme dans nos cœurs avec ses vertus, selon ce que dit encore le même Apôtre (*Galat.* IV, 19) : *Mes chers enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.* Puisque cela est ainsi, poursuivit le P. de Condren, il faudra, dans la suite, que vous unissiez toutes vos œuvres à celles du Fils de Dieu, en l'une de ces trois manières ; ou par *le sentiment*, ou par *disposition*, ou par *la foi* seulement. Si vous avez le sentiment de Jésus-Christ présent, unissez-vous à lui par sentiment ; sinon, unissez-vous par disposition, c'est-à-dire tâchez d'avoir en vous les mêmes pensées et les mêmes dispositions intérieures dans lesquelles il faisait ses œuvres. Quand vous ne saurez point enfin ses dispositions particulières, et que vous ne pourrez les former en votre âme, contentez-vous de vous unir à lui par l'esprit de la foi ; c'est-à-dire joignez en esprit vos œuvres à celles du Fils de Dieu ; et offrez-les à son Père avec les vôtres Ces trois états sont ceux que j'éprouve de temps en temps, en particulier (1362). Notre-Seigneur m'a montré l'intention que je devais avoir en offrant le saint sacrifice, qui est de remercier le Père éternel d'avoir donné son Fils au monde.

Je me souviens encore d'une autre grâce que je reçus en cette retraite de 1636. Etant un jour anéanti par le poids de la grâce, j'entendis au fond du cœur ces paroles de saint Pierre : *Le Seigneur nous a appelés pour nous faire entrer dans son admirable lumière.* (*I Petr.* II ; 9.) Je les compris

(1361) Ceci se rapporte à la retraite que M. Olier fit en 1636.

(1362) Il écrivait ceci en 1643.

Digitized by Google

comme si elles m'eussent signifié que la bonté de Dieu m'appelait pour me communiquer d'admirables lumières. Hélas! Seigneur, je ne pouvais le croire, me voyant si misérable, et ayant été traité si rudement, pendant toute une année, que je croyais tout perdu. Car je me regardais alors comme abandonné de vous; en sorte que je n'entreprenais le bien que par la pureté de la foi, et ne vous servais qu'en crainte et en sécheresse.

V. De tout temps, j'ai cherché, sans le savoir, le moyen d'être éclairé de Dieu seul; et en effet les hommes n'ont rien avancé près de moi lorsqu'ils ont voulu m'enseigner. C'était la même chose, lorsque je désirais m'appliquer par moi-même. Si je n'étais soutenu de quelque aide surnaturelle, ou je demeurais stupide et j'avais l'esprit bouché: ou je me trouvais si distrait que je ne pouvais rien apprendre. Je puis bien assurer que c'est mon Dieu, mon Jésus qui est mon maître. Ayant croupi longtemps dans l'ignorance de l'Ecriture, que je ne pouvais me résoudre d'apprendre à force d'étude et de commentaires; un jour (c'était en 1638), lorsque je priais Dieu, un rayon de lumière pénétra mon esprit, comme perçant au travers des ténèbres qui l'enveloppaient. Dès lors je commençai de la comprendre; et ce fut avec une grande facilité, qui depuis a toujours été en croissant, dans les choses même les plus difficiles. Je dirai ici, à la gloire de Dieu mon unique et fidèle Maître, qu'il m'a paru toujours très-jaloux de m'instruire lui-même; car souvent je m'étonnais le matin, que ce divin docteur me donnât l'intelligence de quelques passages des Livres saints que je n'entendais pas auparavant..... Jalousie admirable de mon Jésus, qui veut être quelquefois l'unique maître de ses disciples! Je me souviens encore, qu'une personne de piété, il y a environ quinze jours, proposait devant nos messieurs une difficulté sur l'interprétation d'un passage de l'Ecriture; et l'on m'ordonna sur l'heure d'y répondre, quoique je fusse le plus ignorant de la compagnie. Je satisfis par obéissance; mais cela me parut très-facile. Deux ou trois jours auparavant, dans l'oraison, Notre-Seigneur m'avait arrêté l'esprit sur ce passage, et m'en avait donné l'explication. La même chose m'est arrivée plusieurs fois.

IX. Sentiments sur l'humilité.

1. Je n'ai qu'à dire avec sainte Thérèse. *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur*, qui fait en moi de si grandes choses, et qui me fait du bien, pour ainsi dire, à proportion de ma misère et de ma malice. Je ne puis que penser de cet excès de miséricorde, sinon que Dieu se plaît à être seul l'auteur de tous les biens, et qu'il n'a point d'autre raison d'en faire, que sa seule bonté et son amour pour nous, qui, loin de les mériter, sommes pires que les démons.

Ayant traité, avec un de nos jeunes messieurs qui m'avait appelé pour que je lui permisse quelque mortification et pénitence extérieure, je suis revenu dans ma chambre tout consolé et tout rempli de joie, voyant dans cette âme tant de zèle et tant d'amour. Au moment que je me suis mis à genoux devant l'image de notre Maître, sa bonté m'a fait entendre ces paroles: *Tu vois comme Dieu bénit ton travail.* Je me suis prosterné aussitôt, les larmes aux yeux et l'affliction dans l'âme. *O mon Maître*, ai-je répondu en gémissant, *ne me parlez jamais ainsi; ô mon amour! je ne suis que boue et pourriture, que péché et malédiction. Hélas! c'est vous qui faites tout, et non pas moi; je ne contribue en rien à votre œuvre. A vous tout honneur, à moi confusion.* Ce qui m'obligeait encore plus à former ce sentiment dans mon cœur, c'est que j'avais vu clairement la bonté de Dieu opérer dans l'âme de ce jeune homme, lorsqu'il me parlait; et le matin j'avais vu si distinctement mon néant, j'en étais si fortement pénétré, que je priais mon Maître de tenir ma place dans la charge qu'il m'avait donnée, ajoutant que si je n'espérais de lui cette grâce, je fuirais au bout du monde, plutôt que de la garder, n'ayant rien en moi que le néant, qu'aveuglement, qu'ignorance, impuissance et incapacité de le servir.

Hélas! mon Dieu, quelle grâce de m'avoir choisi du milieu des pécheurs, du bourbier infect et infâme de mes péchés, pour m'élever à cette sainte et sublime dignité de curé, de pasteur, d'époux de l'Eglise! Eh! que le monde est aveugle! et que celui-là est perdu, misérable, ignorant, qui juge comme lui des grandeurs véritables de Dieu, et les ravale si pitoyablement par le mépris qu'il en fait! qui pense qu'une cure n'est rien; qu'elle avilit un homme de naissance, comme si un enfant d'Adam, avec une origine accompagnée de biens, de richesses et d'honneurs imaginaires, était quelque chose d'estimable. Oh! qu'il sache que Dieu seul est grand, et son Eglise; que les vrais biens sont sa grâce, ses sacrements, ses vertus, et non les honneurs, les richesses, les plaisirs. L'un est du vent, l'autre de la boue et de la fange, le dernier une infâme corruption.

II. Au sortir d'une mission, lorsque nous donnions notre temps de relâche au pèlerinage de votre sainte chapelle (1363), nous fîmes à pied le pèlerinage de Chartres, votre ville chérie. Il m'arriva à mon ordinaire de chercher secrètement du soulagement à mon amour-propre et à mon orgueil humilié, dans la conversation d'une personne de grand mérite, et de quelques autres qui la suivaient. Mais la providence adorable de mon Maître me refusa ce que je cherchais. Je crus alors qu'indigne comme j'étais de cette conversation, je devais aller seul comme un pauvre excommunié; ce que je fis,

(1363) Il parle à la Mère de Dieu.

Digitized by Google

mais avec grande grâce de Dieu; car je me trouvai d'abord l'esprit éclairé d'une grande lumière, dans laquelle je marchai très-longtemps, sans presque sentir la fatigue du voyage. Je voyais l'horreur et l'énormité du vice de l'orgueil, qui dérobe à Dieu l'honneur qui n'appartient qu'à lui; et je demeurai si convaincu du mépris et de la confusion dus à l'homme, que je ressentais en la présence de Dieu des joies incomparables, lorsqu'en esprit je me croyais foulé aux pieds de tout le monde, jeté dans la boue et roulé dans les ruisseaux. J'aurais déclaré tous mes péchés à la face de l'univers, ne désirant que de l'honneur pour Dieu, et pour moi que du mépris.

Votre esprit, Seigneur, m'avait préparé à cette grâce, lorsqu'un jour de la semaine sainte, pendant une action publique de religion, plusieurs personnes m'avaient tourné en ridicule. Le démon se mit bien de la partie, et chercha à m'irriter par des secousses, des inquiétudes, des brouilleries que je ressentais intérieurement; mais comme je m'abandonnais à votre Esprit et me joignais à lui pour résister à cette tentation, après avoir adhéré un temps à votre volonté sainte, et m'être appuyé sur le pouvoir de votre grâce, tout s'évanouit. Le malin esprit fut contraint de prendre la fuite, mais si affaibli, que depuis ce temps-là je ne me souviens pas d'avoir jamais eu de la peine à souffrir les injures et les mépris qui me sont dus. Par exemple, ces jours passés, me voyant injurié tantôt par un de mes proches, et tantôt par une servante, je n'y fus nullement sensible. Loin de m'en offenser, je ne répondis qu'en souriant; ce qui les étonna. Je dois rendre grâces ici, ô mon Dieu, à votre miséricorde.

III. J'ai reconnu, deux tentations étranges, mais d'autant plus subtiles et dangereuses, qu'elles étaient spirituelles et couvertes des apparences trompeuses de la dévotion. Je sentais dans mon propre fond un certain désir d'être quelque chose de grand dans les desseins de Notre-Seigneur; de me trouver dans le ciel au rang de ceux qui occuperont les plus hautes places. Je n'avais pas vu, comme je le vois aujourd'hui, combien il y a d'orgueil dans ces pensées. A la première, je n'ai pas connu d'autre remède que de m'anéantir, en considérant que je n'étais rien, et ne devais prétendre à rien de grand; que je devais au contraire me tenir toujours dans le sentiment de ma bassesse. Quant à la seconde pensée, j'ai découvert une chose admirable dans les saints du paradis : c'est qu'ils ne pensent point à ce qu'ils sont dans le ciel. Ils ne regardent point leur gloire; ils sont autant de miroirs qui renvoient à Dieu les rayons partis de son trône : ils ne sont point à eux, mais à Dieu seulement; ravis d'être à lui selon tout ce qu'ils sont, pour le glorifier uniquement, sans aucun retour sur eux-mêmes.

IV. Je disais un jour à la Mère Agnès que j'avais un grand désir de venir à Paris pour étudier, me plaignant de n'en savoir pas assez. *Vous en savez assez*, me répondit-elle. Ce qui me donna quelque confiance, et me fit renoncer aux brillantes études. Je serai bien aise toute ma vie d'avoir suivi le conseil de M. Vincent, et du P. de Condren, de ne point prendre le bonnet de docteur. L'orgueil m'eût perdu. J'aurais dérobé à la croix et l'honneur qui lui est dû, et la vertu de l'esprit qu'elle nous a méritée. Quand on verra que les peuples profiteront des discours d'un ignorant, ou qu'on remarquera en moi quelques rayons de lumière, on n'en attribuera rien à la science de l'école, mais à la miséricorde de Dieu. Je bénis donc la divine Providence, qui a permis que mon ignorance ait été connue de beaucoup de grands esprits et habiles docteurs.

V. O bonté adorable (après une visite intérieure du Seigneur qui le combla de consolations), vous avez bien daigné me faire cette grâce. C'est ainsi que vous traitez les faibles, pour ranimer la langueur de leur foi. N'est-il pas vrai, mon Dieu, ma vie, mon tout, que vous n'agissez pas ainsi avec les forts, ni avec les justes qui vivent de la foi? Je connais une personne avec laquelle je vis, et dont je ne suis pas digne de délier les souliers, qui est d'une si grande foi, qu'elle croit plus à votre parole qu'à tous les signes possibles; et vous ne la traitez pas de la sorte. Soyez béni, mon Dieu, qui gouvernez chacun selon ses besoins, et qui faites paraître en toutes choses, votre sagesse.

Quelques grâces qu'il y ait en nous, nous sommes toujours les mêmes vases de terre, toujours de misérables néants et rien plus : *Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus.* (*II Cor.* IV, 7.) Les espèces du pain et du vin au très-saint Sacrement, ajoutait-il, n'ont point à se glorifier des grâces qu'elles renferment, et des biens que la sainte Eucharistie opère dans les âmes, parce qu'elles n'en sont point les causes, mais seulement de légères et fragiles écorces, quoiqu'elles approchent de si près la Divinité. Il en est ainsi des âmes les plus saintes et les plus remplies du Saint-Esprit : ce sont comme des écorces, qui en fort peu de temps se gâtent et se corrompent. Et de même que le corps et le sang de Notre-Seigneur cessent d'être présents sous les espèces qui sont corrompues; de même aussi, à la première corruption et impureté, l'Esprit saint s'éloigne, et laisse ces pauvres vaisseaux dans leur corruption. Qu'on juge par là si une âme, pour recevoir des grâces aussi précieuses que les sacrements, et pour porter Notre-Seigneur en elle-même, comme le pain et le vin, ou le Saint-Esprit, comme l'huile consacrée et le baume de la Confirmation, a sujet de se glorifier et de se croire plus qu'elle n'était auparavant. Ne doit-elle pas, au contraire, craindre beaucoup que Notre-Seigneur ne se retire, ne la trouvant pas assez pure pour demeurer en elle?

VI. Un jour, que j'étais en retraite, je priai Dieu qu'il ôtât de l'esprit des hommes la bonne opinion qu'ils avaient conçue de moi sans fondement; et qu'il leur en donnât

Digitized by Google

une aussi mauvaise que celle qu'on conservait encore était bonne et avantageuse. Il m'exauça peu de temps après, par une grande miséricorde dont je ne puis assez le remercier, tant mon âme en a retiré de fruit. Dans cette même retraite je reçus beaucoup d'autres grâces de son infinie bonté, entre autres, 1° une vue de mon intérieur qui m'en fit connaître toute la laideur et la difformité. Je le trouvai semblable au corps d'un serpent mort de corruption, duquel sortaient mille bêtes venimeuses, et s'élevaient une infinité de moucherons infects; ce qui me faisait comprendre que de notre chair naissent à tout moment des pensées impures. J'en étais alors fort affligé, parce qu'elles interrompaient l'occupation de mon esprit en Dieu seul, et troublaient la parfaite paix de mon âme, après laquelle je soupirais jour et nuit, depuis le commencement de ma retraite; car je ne pouvais souffrir d'autre entretien qu'avec mon Dieu.

2° Je me souviens encore que peu de temps auparavant, la miséricorde de mon Dieu m'avait fait voir mon âme au milieu de mille piéges, c'est-à-dire de mille pensées d'amour-propre ou de respect humain qui l'environnaient; ce qui me jetait dans la consternation. Et pour ne pas omettre ici la plus grande des peines que j'ai ressenties dans tous les états amoureux de la croix de mon Jésus, je me suis vu assiégé par le respect humain, jusqu'à croire agir toujours, non pour la gloire de Dieu seul, mais pour l'estime des hommes. Voilà de toutes mes afflictions la plus pénible et la plus douloureuse. Quand dans mes confessions j'en étais venu là, je fondais en larmes, ô mon Dieu! Mille morts plutôt que d'agir pour tout autre que pour vous!

VII. Je puis bien le dire à la gloire de Dieu mon Maître: il est vrai que dans les missions de nos quartiers, où nous étions de pauvres petits ouvriers de paille, qui n'avions aucune vertu, il y avait des bénédictions admirables.

Etant avec M. l'abbé de Foix nous rencontrâmes un habile homme qui vint nous chercher. Je tâchai alors de m'éloigner un peu, pour laisser la parole à mon supérieur, ne me jugeant pas digne de parler avec lui. Il me presse de m'approcher pour m'entretenir avec ce docteur, dont la science et la capacité me surpassaient extrêmement. Par obéissance et contre mon gré, j'entre peu à peu en conversation, me laissant conduire à l'esprit de Dieu, pour parler selon ses mouvements. Alors il daigna me suggérer des choses si bonnes, si saintes et si fortes, que cet étranger en fut surpris, comme il le témoigna depuis à M. de Foix. Celui-ci fut étonné tout le premier de ce que produisait en ce moment mon ignorance, autant que je l'étais moi-même. Je ne doute pas que l'un et l'autre n'en aient attribué la cause à celui-là seul qui peut délier la langue des muets. C'est son esprit qui se cache dans les lieux les plus sales, pour mieux faire paraître sa beauté, et aussi pour faire voir que la créature ne peut rien s'attribuer de toutes ses œuvres: puisqu'il opère tout par des instruments si vils et si méprisables. C'était là ma consolation dans mes peines. Car je disais: Si Dieu voulait jamais se servir de moi, ce que je ne pourrais croire, au moins l'on connaîtra bien que c'est lui qui fait tout en moi.

VIII. Cela me confond quand j'y pense (1364), car je suis un pauvre aveugle si misérable, un ver de terre si chétif et si obscur, que je m'étonne comment j'ose paraître devant le monde, moi surtout qui, pendant si longtemps, me suis vu l'objet de sa risée, et méprisé de tous ceux qui m'écoutent aujourd'hui avec admiration. Ils peuvent bien le faire après tout; car je l'admire moi-même, sachant quelle est mon ignorance et ma stupidité.

IX. Je me suis réjoui, et je le fais encore, quand je vois que ce qui se fait dans la petite compagnie n'est attribué à personne de nous, et que c'est Dieu qui le fait tout entier. Il est bien vrai que pas un d'entre nous ne peut donner sujet au monde de dire: *Celui-là a fait cette œuvre.* Oh! que Dieu soit béni, qui seul veut se glorifier dans son ouvrage. Je vois quelquefois mon néant et celui de la compagnie, avec une si grande lumière; je suis si convaincu de notre impuissance à rien faire pour Dieu, que je ne puis m'empêcher de dire, aussitôt que j'y ai pensé: *C'est vous, mon Dieu, qui faites tout:* il me semble même, ensuite de cette réflexion sur notre néant, que tout va se perdre, et que la société va tomber en ruine, ne voyant rien en nous qui puisse contribuer à sa conservation. Cela va jusqu'à la méfiance et l'abattement; ce qui me sert à reconnaître que nous ne pouvons subsister que par Dieu seul, et à confesser que tout est néant hors de Dieu. C'est lui qui a formé notre compagnie; c'est lui qui la conserve, lui qui l'éclaire, lui qui, dans la complaisance qu'il daigne prendre en elle, lui procure mille appuis qu'elle ne cherche point; n'attendant rien que de sa main toute-puissante, et ne voulant connaître aucun auteur de son excellence, que lui seul: *Et ipse fundavit eam Altissimus.* (*Psal.* LXXXVI, 5.)

X. Notre-Seigneur, est la source de toutes les lumières répandues dans l'Eglise, et nous ne sommes que des canaux par où elles se communiquent aux peuples. Ceux qui conduisent les eaux dans les jardins se vident souvent en fournissant de quoi remplir les bassins et faire jouer les fontaines; ou, si l'eau n'en est pas bien pure, ils se remplissent bientôt de matière étrangère, qui, les rendant incapables de servir, obligent de les rompre pour en construire d'autres et les mettre en leur place. Or, dans l'ordre du salut, il arrive souvent quelque chose de

(1364) On s'étonnait de ce qu'après avoir été pendant deux ans presque incapable de rien dire il parlait ensuite avec tant d'éloquence. C'est à cela que répond ici M. Olier.

Digitized by Google

semblable à l'égard des ministres de l'Eglise par qui Notre-Seigneur fait passer sur les Chrétiens les eaux de la grâce et les lumières de son esprit. Ces lumières sont pures en elles-mêmes, puisqu'elles viennent de Dieu et sont une émanation de sa souveraine sagesse. Passant par les hommes, elles produisent, en rejaillissant jusqu'à la vie éternelle qu'elles procurent aux âmes, des effets admirables qui font la joie de Dieu et des citoyens du paradis. Mais il faut que les hommes par qui elles s'écoulent soient canaux pour les autres et bassins pour eux-mêmes. Cependant combien s'en trouve-t-il qui, en communiquant beaucoup aux autres, demeurent à la fin entièrement vides, ou ne se remplissent que pour s'engorger d'orgueil, de complaisance et d'estime secrète; vice qui les fait réprouver de Dieu et abandonner aux ministres de sa justice, pour être brisés comme des instruments qui ne sont plus bons qu'à être mis en pièces. Il faut donc que ceux dont le Seigneur daigne se servir pour éclairer les autres et leur faire parvenir l'abondance de ses grâces soient si purs, qu'elles ne puissent se corrompre en passant par leurs mains, c'est-à-dire qu'ils sachent renvoyer toute gloire à Dieu, et ne retenir pour eux que de grands sentiments d'humilité : autrement le ministère qu'ils exercent pour sanctifier les autres sera leur propre condamnation. Ah! disait-il un jour, combien seront damnés, après avoir reçu beaucoup de lumières pour l'instruction des ignorants; parce que, n'ayant pas eu un fonds suffisant d'humilité et d'esprit d'anéantissement, ils n'auront pu se dégager de l'amour de la gloire et de la propre estime!

XI. Il faut suivre l'ordre du maître en toutes choses; écrire quand il lui plaît, et cesser quand il veut. La règle de toutes mes actions doit être sa très-sainte volonté. Quelque estime que nous devions avoir pour les lumières qu'il nous accorde, et quelque profit que nous en retirions, soit pour notre perfection, soit pour celle de nos frères, gardons-nous bien de nous y attacher; et ne les désirons, ne les retenons, qu'autant qu'il plaît à Notre-Seigneur nous les donner ou nous les conserver. Demeurons aussi tranquilles et aussi joyeux dans leur privation que dans leur jouissance. Elles ne sont point à nous, mais à Dieu. Rendons-les donc à Dieu, lorsqu'il nous les redemande, avec un aussi grand cœur que nous les avons reçues. C'est montrer beaucoup d'imperfection, que de vouloir jouir de Notre-Seigneur, de ses lumières et de ses grâces plus longtemps qu'il ne veut, ne serait-ce qu'un moment. C'est se détourner de la source, pour s'attacher au ruisseau, qui souvent tarirait par la trop grande attache de notre cœur, si Dieu ne nous guérissait de ce défaut par la soustraction des grâces qui l'entretiennent.

XII. Lorsque Notre-Seigneur parle, il faut que toute créature se taise, par respect pour la voix de Dieu; comme lorsque la volonté de Dieu est connue, il faut que toute autre volonté cesse, celle des anges comme celle des hommes. Toutes nos volontés, soit au ciel, soit en la terre, doivent se perdre et s'absorber dans cette première et souveraine volonté, comme dans un abîme où tout va s'engloutir; et nos lumières propres disparaître au premier rayon de la lumière de Dieu comme les astres s'éclipsent à la vue du soleil.

XIII. C'est un grand défaut dans les personnes intérieures et adonnées à l'oraison, qui tiennent de Dieu des choses obscures et profondes, de vouloir aussitôt les comprendre et les expliquer à leur manière. Outre que c'est s'exposer à donner leurs propres erreurs pour les secrets de Dieu, ou à faire passer pour illusion ce qui, bien compris, serait reconnu pour vérité, c'est une témérité et une profanation de la lumière céleste, qui ne peut s'allier avec les fausses lumières sorties de notre propre fonds. C'est une curiosité qu'il faut réprimer, en nous tenant humblement dans les termes où Dieu veut que notre langue et notre esprit s'arrêtent : comme les prophètes, les évangélistes et les apôtres, qui n'écrivaient et ne parlaient que selon l'expression du Saint-Esprit, qui ne mêlaient rien du leur avec la lumière qu'il leur communiquait, et rendaient toutes choses, soit qu'elles fussent claires ou obscures, ainsi qu'il les inspirait.

XIV. Pour dire ce que je pense de cette divine vertu (1365), je la crois un mystère, ou au moins le mystère des vertus. Vertu fort peu connue et encore moins pratiquée. Elle a trois parties, ou trois degrés. Le premier consiste à se plaire dans la connaissance de soi-même. Il y a plusieurs personnes à qui Dieu fait connaître leur propre misère et leurs défauts, leur en donnant même l'expérience, et leur faisant remarquer la légèreté, l'inutilité, la stupidité de leur esprit, et leur incapacité entière à faire le bien; mais cette connaissance les attriste et les jette dans l'abattement; ils ne la peuvent souffrir. Ils cherchent en eux-mêmes quelque chose qui les console de leur humiliation, et qui les flatte; ils s'appliquent à découvrir quelques vertus qui les mettent à couvert de cette confusion; et cela est orgueil. J'ai été longtemps en cet état. J'éprouvais de si grands abattements de me voir tel que j'étais, c'est-à-dire rien dans l'ordre de la nature et de la grâce, inutile à tout, incapable de tout, insupportable à tout le monde et à moi-même, que j'en étais découragé intérieurement et livré à un ennui mortel. Mais, mon Dieu soit béni, combien j'étais faible et ignorant! Les âmes déjà humbles se réjouissent au contraire de connaître ce qu'elles sont, pourvu que le cœur n'adhère point à la malice de la chair, principe de toutes leurs misères, et aussi cause ordinaire des peines qu'elles éprouvent, lorsque Dieu permet qu'elles ne sachent pas discerner entre les attaques ou le sentiment

(1365) Il s'agit de l'humilité.

Digitized by Google

de la concupiscence et le consentement : comme lorsqu'on se sentira de la répugnance à parler aux pauvres ou à leur faire la charité, à penser à Dieu ou à entendre sa sainte parole, et ainsi de mille autres choses qui partent de ce fonds dépravé qu'on appelle communément nature corrompue. Dans l'incertitude où l'on est d'y avoir consenti, on s'afflige et on se trouve fort humilié de cet état, parce qu'on craint de n'avoir pas assez travaillé pour se vaincre soi-même. Ces épreuves sont moins des sujets de peine que de salutaires avertissements, et un moyen dont Dieu se sert pour rappeler à ceux qui le servent qu'ils sont composés d'une nature de péché, et qu'ils portent en eux-mêmes un fonds de malice inépuisable. Pour y remédier, il faut une nouvelle génération qui nous donne une seconde vie et un second esprit, qui est l'Esprit saint lui-même, principe de tout le bien qui est en nous et de tous les mouvements au bien, comme notre chair est la cause de tous nos mouvements vers le mal. De là cette opposition continuelle de la chair contre l'esprit et de l'esprit contre la chair. De là aussi cette vive conviction, dans les saints, de ce qu'ils sont devant Dieu et de ce qui est de Dieu en eux. Pour le bien qui leur vient de Dieu, ils lui rendent incessamment honneur et gloire; et au contraire ils s'humilient sans cesse pour le mal qu'ils font tous les jours, et dont ils ressentent continuellement la cause en eux-mêmes.

Voilà donc le premier point de la vertu d'humilité, qui est l'amour de sa propre abjection; car ce n'est pas être humble que de la connaître seulement. Cette connaissance était dans les païens, qui avaient pour maxime de dire : *Connaissez-vous vous-même*. Mais ils n'avaient rien de l'humilité, dont le premier pas est de prendre plaisir à se connaître plein de misère, de corruption et de malice.

Le second degré d'humilité est de se réjouir, non-seulement d'être parvenu à se connaître, mais d'aimer à être connu tel qu'on est. Faute de cette disposition, l'on tombe dans le vice d'hypocrisie, parce qu'on désire paraître tout autre que l'on est. On fait plusieurs œuvres pour déguiser ses imperfections, et l'on dit tout ce qu'on peut imaginer de plus propre à faire disparaître les défauts dont on est rempli. De là naissent un chagrin et un dépit secret de se voir connu, un désir inquiet de réussir dans tout ce qu'on entreprend, d'acquérir l'estime des hommes et de passer pour quelque chose. Nous ne pouvons souffrir d'être estimés ce que nous sommes réellement, néant et péché. Nous le sommes toutefois si bien, que si Dieu ne nous communiquait l'être à tout moment, il ne nous resterait rien, ou plutôt il ne resterait rien de nous. S'il y a quelque chose en nous qui ne soit point péché, c'est l'Esprit de Dieu qui l'opère en nous tout entier; à lui seul en appartient l'honneur et la gloire. Par une bonté ineffable, Dieu avait choisi Adam, comme le plus beau de tous ses ouvrages, pour mettre notre volonté et notre sort entre ses mains, comme celui à qui nous devions confier nos intérêts avec le plus de raison, pour traiter avec le ciel en notre nom. Son péché, par le consentement que nous y avons donné, est devenu comme une semence de maux qui pullulent en nous à toute heure; ou plutôt, nous sommes devenus péché par nature. Outre ce vice de notre origine, nous avons commis mille crimes dont nous sommes tout noirs et tout hideux. Ce fonds de corruption qui est en nous, et dont nous sommes tout pétris, est en horreur à Dieu, devant qui nous sommes des enfants de malédiction. Nous ne pouvons nous dissimuler que nous ne sommes pas autre chose aux yeux du ciel et de la terre. Pour rendre hommage à la sainteté de Dieu et témoignage à sa vérité, il est donc bien raisonnable de vouloir passer pour tel aux yeux de tous ceux qui nous connaissent. Or l'humilité est cette vertu qui nous fait trouver notre plaisir à être regardés de tout le monde et estimés pour ce que nous sommes. C'est à elle de nous faire discerner ce qui est à Dieu en nous et ce qui est à nous, pour lui renvoyer tout ce qui vient de lui; et c'est là ce que le malin esprit cherche à brouiller et à confondre. Il travaille sans cesse à nous persuader que ce qui est en nous est de nous; qu'il nous appartient comme notre bien propre; que nous pouvons donc nous en glorifier devant les hommes. Pour l'âme véritablement humble, qui sait démêler les artifices du démon, jamais elle n'oublie que son fonds est le néant, et son origine le péché : ainsi elle est morte à l'estime des hommes; ceux qui lui rendent des hommages et des louanges, elle s'en moque : elle les regarde comme des aveugles qui parlent de ce qu'ils ne connaissent pas. Quelquefois même elle aimerait mieux recevoir mille soufflets qu'un éloge. En un mot, elle est très-étonnée qu'on l'estime autre qu'elle s'estime elle-même et qu'elle se sent continuellement. Saint Benoît, selon saint Bernard, met le second degré d'humilité à connaître que non-seulement on n'est rien, mais encore à reconnaître et à confesser que tout ce qui paraît en soi n'est rien; que la bonté et la vérité n'est qu'en Dieu par nature, et en nous par écoulement. Le propre de notre nature est le rien; ensuite du rien, par le vice de notre origine, notre propre opération est le péché. Voilà tout l'homme, de son fonds; et voilà tout ce qu'il doit désirer de paraître : autrement il se met en la place de Dieu, il dérobe ce qui n'appartient qu'à Dieu, il s'approprie ce qui ne peut convenir qu'à Dieu.

Le troisième degré d'humilité est de vouloir non-seulement qu'on nous connaisse pour ce que nous sommes, mais qu'on nous traite selon ce que nous sommes. Tout homme n'ayant rien en propre que le néant, et n'ayant hérité de ses pères que la malédiction du péché; n'étant donc, soit à ses yeux, soit aux yeux de toutes les créatures qu'un maudit pécheur, celui qui a l'humi-

Digitized by Google

lité dans le cœur et qui est parvenu à la perfection de cette vertu, désire tout le traitement dû au néant et au péché; titres les plus misérables qu'on puisse concevoir. Qu'on ait pour lui tout le mépris imaginable, cela n'est rien en comparaison de ce qui lui est dû. Qu'on dise contre lui ou qu'on fasse tout ce qu'il y a de plus mortifiant, jamais il ne se croira traité aussi ignominieusement qu'il le mérite. Quel cas faire du néant? quel mépris n'est pas dû au péché? ou plutôt quelle haine et quelle horreur ne mérite-t-il pas? Il n'y a même ni mépris ni injure pour l'âme parfaitement humble. Que Dieu enfin la rebute intérieurement, pendant que les hommes la couvrent d'ignominie, loin qu'elle s'en étonne ou qu'elle s'en afflige, elle serait étonnée qu'on la traitât autrement. Elle se met du côté de Dieu et des hommes; elle prend avec zèle leur parti contre elle-même.

XV. Dans les délaissements et les sécheresses qu'éprouve l'âme chrétienne, la conduite de Dieu n'est pas toujours la même. Tantôt il ne fait que la mépriser; comme on voit un grand seigneur passer devant un mendiant, sans daigner le regarder, parce qu'il ne l'en juge pas digne. Cet état est très-sensible. Tantôt il y ajoute des rebuts; ce qui arrive quand cette âme n'est pas encore bien avancée dans la vertu d'humilité, et qu'elle n'est pas assez convaincue de son néant; qu'elle ne se juge pas digne de ce dédain dont elle devrait être ravie, et dont elle se réjouirait, si elle connaissait jusqu'où elle est vile et méprisable. Ces rebuts intérieurs s'étendent quelquefois jusqu'à nos actions; et Notre-Seigneur témoigne alors qu'il méprise autant nos œuvres que notre personne. C'est, de toutes les preuves où Dieu met ses serviteurs, celle qui les humilie le plus. J'ai fait l'expérience de l'une et de l'autre pendant longtemps. Lorsque Notre-Seigneur me méprisait avec toutes mes actions, j'étais humilié et je m'affligeais au dernier point; ce que je n'eusse point ressenti, si j'avais été bien convaincu de mon néant, et par conséquent de mon inutilité pour toutes sortes de bonnes œuvres.

Les délaissements sont autre chose que les simples mépris et les rebuts de Dieu : ils regardent ou le corps, ou l'âme, ou tous les deux ensemble. Je les ai éprouvés plusieurs fois. Les premiers consistent dans une soustraction sensible de la vigueur naturelle; ce qui arrive lorsqu'on sent se retirer de soi une certaine vertu qui soutient, et qu'on reconnaît bien pour l'effet d'une cause souveraine et universelle par qui tout subsiste. Sans nulle indisposition du corps, cette vertu m'a été plus d'une fois ôtée d'une manière si visible, qu'il me semblait voir l'eau d'un canal se retirer, comme par le mouvement d'une pompe. Dieu donne alors la vertu sensible de son concours intérieur et secret sur toutes choses, ou du moins sur celles qui en éprouvent la soustraction. Je me représente cette vertu invisible qui soutient toutes choses, et qui s'écoule de Dieu perpétuellement, comme la lumière qui du soleil se répand sur l'horizon. Veut-il nous en faire sentir la soustraction, et nous mettre dans le délaissement, dès lors elle s'éloigne de nous; comme lorsqu'un nuage vient à couvrir le soleil, et passe sur un champ qui en était éclairé. Il semble en ce moment que la lumière soit dérobée, comme si le soleil ne luisait plus pour nous. De là vient que le corps est comme mort et inanimé, et l'âme comme abattue, de voir cette nuit, ce vide et cette défection répandue dans tous les membres. Elle ne sent plus, en quelque sorte, que la douleur et l'affliction où elle est plongée, ne pouvant plus se supporter elle-même. Or cet état lui arrive faute d'humilité, de connaissance d'elle-même et de discernement entre son néant et l'être qu'elle tient de ce concours sensible et efficace qui la conserve. Car n'étant point vivement convaincue de son néant, s'imaginant, au contraire, qu'elle subsiste et qu'elle se soutient d'elle-même, comme une statue par exemple qui, étant sortie des mains de l'ouvrier, se conserve sans que l'artiste y mette son travail, elle a besoin que la bonté de Dieu lui fasse sentir que tout ce qu'elle est émane de lui, comme la lumière émane du soleil. Que le soleil cessât d'envoyer sa lumière, tout serait ténèbres dans le monde. De même si Dieu cessait un seul instant ses influences sur les créatures, tout aussitôt elles tomberaient dans leur premier néant. C'est pour cela, Seigneur, que vous nous retirez cette vertu sensible qui nous soutient; vous ne pouvez mieux nous apprendre combien nous dépendons de vous. O mon Dieu! c'est l'assiduité, c'est la continuité de vos dons qui fait notre ignorance. Cette bonté infatigable qui n'interrompt jamais son action sur nous, c'est elle qui nous fait croire que vos biens sont les nôtres. Il faut de temps en temps que vous nous retiriez vos largesses pour nous les faire connaître, et que vous suspendiez vos dons, pour nous enseigner doucement qu'ils sont de vous. Vous faites de nous comme du soleil, que vous faites coucher et disparaître, pour nous apprendre que la lumière ne nous appartient pas. Si l'air qui en jouit était capable de s'enorgueillir, et s'il venait à s'imaginer que la lumière lui appartient, il ne tarderait pas à être désabusé par le retour de la nuit. Ainsi, par vos soustractions, votre coucher, vos douces éclipses, si nous nous abusons jusqu'à nous croire propriétaires de l'être que nous possédons, il nous est bien facile d'être détrompés. Notre expérience nous fait bien connaître ce que nous n'avons pas assez découvert par la foi, que nous ne sommes rien, et que sans vous il nous est impossible de subsister un moment.

Ce que fait la bonté de Dieu dans le corps, elle le fait aussi dans l'âme, en la faisant tomber dans des langueurs, des impuissances, des états de stupidité qui ne peuvent se comprendre que par ceux qui en ont l'expérience. Mon bon Maître m'a fait cette grâce pendant fort longtemps, jusque-là

Digitized by Google

que, pour les facultés de l'esprit, je ne pouvais ni me mouvoir, ni me soutenir. Par défaut de puissance, je me trouvais si paresseux et si engourdi, que j'eusse été fort heureux de devenir immobile. J'aurais désiré, pour ainsi dire, la condition d'une pierre. C'était une défaillance universelle ; défaillance dans les facultés raisonnables ; elles étaient hébétées, sans vigueur, sans vertu, sans énergie. Les pensées me manquaient dans l'esprit, et les mots dans la bouche ; tout en moi était interdit. Je ne voyais rien dans mon entendement, je ne trouvais rien pour me faire comprendre, je ne me ressouvenais de rien, ou si quelquefois par grâce Notre-Seigneur voulait que ma mémoire s'entr'ouvrît pour me laisser voir quelque chose du passé, par une seconde grâce pour la guérison de mon orgueil, il permettait qu'elle se bouchât aussitôt, ou que les idées se refusassent à moi. Son dessein était de me jeter dans une entière confusion, et de m'apprendre à ne me point fier à moi-même, comme si j'avais quelque chose en propre, mais à reconnaître que tout dépendait de lui, puisqu'à tout moment il ôte et il donne. Aujourd'hui il nous fait présent de ses talents, et demain il nous les retire, comme il lui plaît. Si notre orgueil nous fait croire que quelque chose nous appartient, il est juste que Dieu nous retire tout. De là naissent deux biens, le premier pour Dieu que nous sommes forcés de reconnaître pour le seul auteur et conservateur de tout bien dans les créatures, le second pour la créature elle-même, que cette conduite de Dieu humilie. C'est pour ce sujet, je pense, que Dieu a permis qu'une fois j'entendisse cette voix intérieurement : *Tu es un orgueilleux, tu ne prêcheras point* (je devais prêcher le jour suivant), *et ton talent te sera enlevé pour être donné à un autre.* Pourquoi cette leçon ? sinon pour m'apprendre qu'en punition de mon orgueil qui osait s'approprier les dons de Dieu, ou au moins qui lui refusait le juste tribut qu'il prétendait, il me retirait ses dons et ses talents pour les mettre dans les mains d'un autre plus fidèle à lui rendre la louange, la gloire et la reconnaissance qui lui sont dues. Oh ! béni soit le Seigneur qui, m'ayant laissé entre les mains des biens que j'ai mérité cent fois de perdre, m'a laissé ce précieux gage de son amour, et me les a rendus autant de fois qu'il ne me les a pas ôtés. Il me fait bien connaître par là l'étendue de son amour pour moi, et combien sa miséricorde à mon égard l'emporte sur sa justice. O mon divin Jésus ! vous savez que je dis la vérité. Je n'ai rien à moi ; tout est à vous, oui tout est à vous, et si je pouvais tout avoir, je vous donnerais tout. Que ne puis-je arracher aux hommes toute la gloire qu'ils vous ravissent et vous dérobent, comme je les en dépouillerais ! Car je ne puis souffrir que vous n'ayez pas l'honneur de ce qui vous appartient. Quoi ! est-il donc possible que de misérables vers de terre qui ne méritent que confusion, s'enorgueillissent jusqu'à s'enfler de votre propre gloire ?

O Jésus ! je veux me perdre en vous puisque vous êtes hostie pour mes péchés, afin que par vous je répare et j'expie ce maudit orgueil, qui a tant de fois dérobé à Dieu votre Père l'honneur que je lui devais, et que je me suis attribué si indignement, ou que j'ai souffert si injustement qu'on me rendît. Non, plus d'honneur et de gloire que pour votre Père et pour vous. Je ne veux pour moi que mépris, confusion et rebuts. Grâces vous soient rendues, de ce que vous avez travaillé si longtemps à me faire goûter ce partage le seul qui me convienne, en me découvrant si bien mon néant, mes misères et l'ordure de mes vices.

X. — Sentiments sur la patience et la résignation.

I. Je ne puis taire l'amour que Notre-Seigneur m'a donné pour sa croix dans l'oraison, ni la grande joie qu'il m'a fait ressentir, en m'assurant que j'aurais beaucoup de tribulations dans la cure de Saint-Sulpice. Cette assurance m'a transporté hors de moi-même, parce qu'elle m'a obligé de m'offrir tout entier à Jésus-Christ et à son amour pour souffrir ; mais avec des élans et des paroles semblables à celles de saint André : O croix après laquelle je soupire depuis si longtemps ! Hier, je considérais dans ma méditation Notre-Seigneur foulé aux pieds, frappé, jeté par terre, accablé de coups, et je me voyais traité de la même manière. Je contemplais en même temps les dispositions intérieures de ce divin Agneau dans les mauvais traitements, c'est-à-dire une douceur et une patience extrême. Je me le représentais disant en soi-même qu'il méritait bien d'être traité de la sorte, puisqu'il s'était chargé des péchés du monde entier ; d'où je concluais que je devais me résoudre à porter toutes sortes d'affronts et d'ignominies, puisqu'en acceptant la cure, je voulais me charger des péchés de tous ceux dont j'allais être le pasteur, et que je me mettais comme une victime entre les bras de la justice divine, pour subir tous les châtiments qu'elle voudrait exercer sur moi. En confirmation de la grâce que m'a fait espérer mon bon Maître, il m'a remis en l'esprit la vision dans laquelle la bienheureuse sœur Agnès m'apparaissant me présenta le crucifix, qui depuis m'a été donné et que je porte sur moi. De plus, il m'a rappelé cette autre grâce qu'il me fit, lorsque je vis Notre-Seigneur sortir du ciboire comme un enfant de feu, portant une croix devant soi ; ainsi que cette autre vision intellectuelle où m'était représentée la bonté de ce tendre Maître, m'offrant une croix d'une grandeur énorme et d'une pesanteur insupportable. J'en étais si effrayé que je lui dis : *Non, Seigneur, je ne puis la porter, sinon en votre vertu.* J'en vis encore une troisième, que j'attends et que je porterai, lorsqu'il plaira à Dieu de me la mettre sur les épaules. Je ne la crois pas fort éloignée : ce que j'apprends d'un certain homme fort irrité par la malice du

Digitized by Google

démon, qui menace d'imprimer des billets contre nous. Tous ces objets me furent mis en un instant dans la mémoire avec la prédiction de la bienheureuse sœur Agnès, qui voyait ma vie toute pleine de croix étranges. Dieu soit béni de tout !

Dieu m'a fait traiter avec furie par la personne de M. de Fiesque, que je devais honorer comme Dieu lui-même irrité contre moi. Aussi sa bonté n'a jamais permis que j'aie éprouvé contre lui le moindre ressentiment intérieur. Au contraire, lorsqu'on vint me dire qu'on le menait en prison, ce qui toutefois n'arriva pas entièrement, les larmes m'en vinrent aux yeux, tant j'en eus de chagrin dans mon âme. Je ne fus pas moins affligé que si le traitement qu'il essuya fût arrivé à la personne du monde que j'aimais le plus.

II. N'est-ce pas une grande miséricorde du Seigneur qu'il nous donne le couvert ? Pouvons-nous mieux honorer la pauvreté de Jésus-Christ qu'en la circonstance où nous nous trouvons ? N'a-t-il pas voulu subir les rebuts des hommes, et ne s'est-il pas réduit à la dernière indigence dans la personne de la très-sainte Vierge, lorsque ne trouvant pas de place dans le lieu même où il s'en trouvait pour les pauvres, elle fut obligée de se retirer dans une étable ? Ces sortes de mortifications, prises en esprit de pénitence et de résignation aux ordres de la divine Providence, dont il faut adorer toutes les dispositions, sont bien plus agréables à Notre-Seigneur que toutes celles qui se font de notre propre choix, parce qu'elles sont beaucoup plus opposées à la nature, et qu'arrivant souvent dans les voyages, elles accoutument notre volonté à mourir peu à peu à ses inclinations ; ce que n'opèrent pas les mortifications que nous nous imposons nous-mêmes.

XI. — Sentiments sur la vie intérieure.

I. O mon doux Jésus, tel que je suis, je veux être tout à vous par votre Esprit ; c'est en vous et en lui que je reçois tant de grâces ; et c'est pour vous, ô mon tout, que je veux tout faire, tout dire, tout écrire. Oui, c'est pour vous seul, ô mon amour, qui rapportez tout à votre Père pour lequel vous vivez. Qu'il en soit ainsi à jamais ; car je ne puis vivre en moi, je ne vis plus qu'en vous. Je ne sens plus en moi que votre vie, et votre vie divine pour laquelle vous m'avez fait tant soupirer : vie de votre humanité divinisée, comme vous me le fîtes comprendre dernièrement dans l'oraison. Vous me montrâtes que je n'étais que comme un sacrement de cette vie ; que mon extérieur en était le voile, en sorte que je ne me sentais moi-même que par le dehors, et qu'en tout non intérieur, je ne sentais que vous. Oh ! combien cet extérieur, que je voyais comme de simples accidents, me mettait bas ! Et combien tout ce que je voyais en moi était petit, vil, méprisable ! Je ne puis mieux le faire entendre, que par la comparaison des espèces du pain et du vin qui couvrent la substance de Notre-Seigneur.

II. Une idée toute sainte me fut mise en l'esprit, dans le même temps (1366), celle d'une âme consommée en Dieu, avec un attrait puissant pour entrer dans cette consommation qui fut accompagnée de ces paroles intérieures, *Vie divine*. Me promenant seul dans le jardin après le repas, cette idée m'était si présente, que, les yeux baignés de larmes, je m'écriais : *Vie divine ! quand sera-ce que je ne vivrai que de Dieu ?* Je trouvais cet état si beau, si admirable, que je ne me fusse soucié d'endurer quoi que ce fût pour y parvenir.

III. J'étais, si rempli alors de la pensée de la parfaite abnégation dans laquelle il avait passé toute sa vie (1367), que je n'avais ni ne pouvais même avoir d'autre occupation intérieure. Me rappelant combien il était vide de lui-même et plein de l'esprit de Jésus-Christ, je me le suis représenté plus d'une fois comme l'hostie de nos autels. Au dehors, vous voyez les accidents ou apparences du pain, au dedans c'est Jésus-Christ. Il en était ainsi de ce saint homme. Comme sa grande dévotion, était d'honorer et d'imiter l'enfance de Jésus ; dans la dernière visite que je lui fis, avant que Dieu l'eût appelé à lui, il me dit : *Prenez l'Enfant Jésus pour votre directeur ;* paroles qui m'ont été bien utiles et bien chères.

IV. Ce matin, il a plu à la bonté divine de me dire qu'elle voulait que j'entrasse dans une nouvelle vie (1368), que je fusse plus doux, plus patient, plus charitable que jamais ; qu'il fallait même me séparer de toute affection sensible, conformément à l'esprit du christianisme, qui est de mourir à cette vie présente, et de ne vivre que pour l'éternité ; que je ne prisse plus de consolation, et que je ne goûtasse de joie que, comme les bienheureux, dans la possession de Dieu et dans le zèle de sa gloire. Je peux dire, à la louange de son nom, que cette maladie m'a été extrêmement utile pour mourir au monde et à moi-même. Elle m'a disposé suavement à ne vivre plus que pour Dieu ; ce qui est la vie de la résurrection.

V. « Hélas ! grand Dieu, je dois m'abîmer et m'oublier moi-même, pour me perdre en votre Fils, comme vous me l'avez dit une fois, lorsque vous me fîtes entendre en secret ces paroles : *Il faut vous consommer en moi, afin que je fasse tout en vous.* Vous me donnâtes alors de grands désirs de me convertir tout en vous. Vous me faisiez souhaiter d'être le pain qui doit servir au saint sacrifice, afin de pouvoir être transformé en vous ; car, vous m'avez toujours inspiré ce désir, de n'être pas seulement votre image,

(1366) Celui de la grande maladie qu'il fit en Bretagne.

(1367) Le P. de Condrin, son directeur.

(1368) M. Olier écrivait ces paroles le jour de saint Matthieu, et il sortait d'une grande maladie.

Digitized by Google

mais un autre vous-même. Combien de fois vous m'avez fait ressentir les sentiments de votre âme, ô mon Jésus, comme si je n'avais été qu'un avec vous! Combien de fois vous m'avez communiqué les dispositions de votre cœur en vos mystères! Vous avez souvent répandu votre intérieur dans le mien; plusieurs fois vous me l'avez montré comme à découvert. Je ne sais comment exprimer ce que je sentais alors. En même temps que je découvrais votre intérieur, vrai paradis de louange, les louanges que vous rendiez à votre Père, je les sentais remplir le mien, et s'élever par elles-mêmes vers le ciel, sans que je fisse rien autre chose que de souffrir et de consentir qu'elles y fussent offertes à Dieu par un cœur aussi agréable au sien que le vôtre, c'est-à-dire par celui qui est le principe de toutes les louanges que vous recevez des créatures. C'est ainsi qu'après m'avoir montré l'intérieur de votre âme, vous m'en avez fait participant; et c'est ce qui m'arrive encore en différentes manières; car tantôt mon âme se répandra en louanges comme la vôtre et avec la vôtre, tantôt il me semblera que mon cœur se multiplie par tout le monde et dans tous les endroits où vous êtes, à cause de son union intime avec le vôtre. Une autre fois je voudrai offrir le saint sacrifice pour honorer Dieu votre Père en toutes les manières possibles, et tous ces sentiments sont les vôtres, ô mon amour! qui, étant sans nombre, et trop au-dessus de mes forces pour que je les puisse comprendre et éprouver tout à la fois, ne me sont communiqués que successivement et les uns après les autres. »

Je sens tout cela s'opérer en moi sans que j'y pense, et Notre-Seigneur me fait connaître que c'est en me faisant part de ce qui s'opère en lui-même, selon ma faible portée. Quelquefois, par exemple, je pense à former mes intentions pour le saint sacrifice; mais je me trouve si étroitement uni, ou même tellement un avec mon Jésus, que je ne puis en avoir d'autres que les siennes, en sorte que je me sens comme perdu en lui, et ne puis agir que dans ses propres intentions. Ordinairement j'offre la victime adorable, pour remercier Dieu d'avoir choisi son Fils et de l'avoir envoyé au monde comme son hostie de louange éternelle, de l'avoir rempli de son esprit, de l'avoir élevé en gloire et fait asseoir à sa droite. Pendant près d'un an, sa bonté me montrait presque toutes les intentions qu'il désirait que je prisse en agissant, et que Notre-Seigneur aurait eues en ma place; ce qui était me faire vivre de la vie de Jésus-Christ.

Enfin, après m'avoir enseigné une fois qu'il fallait tout faire dans ses intentions, qui étaient toujours la gloire de Dieu son Père, Notre-Seigneur me plongea l'esprit dans une grande et vive lumière, au milieu de laquelle je vis cette inscription toute rayonnante: *Sanctificetur nomen tuum.* Depuis ce temps-là, je n'ai plus d'autre intention que de faire tout pour glorifier Dieu. Ce qu'il désirait de moi par ces paroles, je l'ai ressenti quelquefois, comme si j'avais vu son cœur ouvert devant moi; et d'autres fois, comme s'il eût répandu son cœur dans le mien avec ses propres sentiments, selon ce que dit saint Paul: ***Ayez en vous les mêmes sentiments qu'a eu en soi Jésus-Christ*** (*Philip.* II, 5); et encore: ***Je vis, ou plutôt, ce n'est pas moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi.*** (*Galat.* II, 20.) C'est pour nous communiquer cette vie intérieure qu'il est au très-saint Sacrement de l'autel; c'est pour nous remplir de ses sentiments. Il n'a vécu dans le monde qu'environ trente-trois ans, pour donner au monde l'exemple des pratiques de perfection et de toutes les vertus en ses mystères. Mais il demeure avec nous perpétuellement dans la sainte Eucharistie pour nous faire participants de sa vie intérieure et de l'esprit de tous les mystères de sa vie sensible et extérieure. Ces mystères ont été passagers, et peu de personnes en ont été les témoins ou en ont été faits participants lorsque Jésus-Christ les opérait; au lieu qu'à présent toute l'Eglise y prend part dans la communion de son corps et de son sang. Par ce sacrement, Notre-Seigneur achève la mission qu'il avait commencée pendant son séjour de trente-trois années sur la terre. Par la vertu de sa gloire, il fait ce qu'il n'avait pu faire dans les jours de son infirmité.

VI. Tout Paris, le roi, M. le cardinal, plusieurs évêques, M. le chancelier, tous mes parents et beaucoup d'autres personnes de ma condition, se mirent à faire toutes sortes de plaisanteries sur le refus que j'avais fait de cette dignité (1369). Ce fut bien autre chose, lorsqu'au bout de six mois, l'évêque de Châlons étant mort, un autre accepta la nomination et fut pourvu en ma place de cet évêché. Quelques-uns de la compagnie ne m'épargnèrent pas plus que les autres. Ce fut alors que, selon la promesse qui, deux ans auparavant, m'avait été faite par mon bon Maître, comme je l'en avais prié instamment, de changer en humiliations les marques d'estime et les louanges que je recevais de toutes parts, je fus pleinement exaucé. Je ne sentais rien en moi, comme l'obligation de vivre anéanti, et le désir ardent de voir mon Maître glorifié dans ma confusion. Car je ne craignais rien tant, que de me faire un nom par les services que je m'efforçais de lui rendre; et s'il y avait de l'honneur à gagner dans les créatures, je le suppliais de se le réserver, sans me laisser autre chose que mort au monde et anéantissement pour ne vivre qu'en lui.

VII. C'est en cette qualité d'hostie que vous voulez, ô mon Dieu, que je vous serve toute ma vie; et c'est pour cela qu'il y a un an, vous mîtes mon âme dans la disposition de victime et de servitude. Comme j'étais violemment persécuté dès lors par les uns, et tourné en dérision par d'autres, entre les-

(1369) De la coadjutorerie de Châlons.

Digitized by Google

quels il se trouvait des personnes de qualité, me mettant en esprit devant vous, je prenais plaisir à vous dire : *Ah! Seigneur, que tout ceci serve à mon sacrifice. Il faut mettre la victime en pièces, et me retrancher tout l'honneur que je pourrais prétendre en ce monde.*

VIII. La peine la plus véhémente de Notre-Seigneur, lorsqu'il demeura attaché à la croix, ce fut la colère de Dieu son Père, irrité contre lui. Auprès de ce tourment, toutes les autres douleurs ne sont que des roses. Les peines même des damnés ne sont presque rien en comparaison de la haine que Dieu leur porte. C'est là l'excès des tourments; et dans la vie je ne puis rien trouver qui me touche, que la crainte qu'il ne soit mécontent de nous. Qu'est-ce que tout le reste? Il me semble, au contraire, que toute affliction qui vient d'ailleurs doit être notre centre. La croix est le fonds de mon repos. Je ne vois rien qui me contente et qui me mette en paix, comme de me voir dans la désolation; rien qui me console autant que le délaissement des créatures.

IX. M'étant réveillé une fois, au milieu de mon sommeil, j'ai été attaqué de peines intérieures très-violentes. Il me semblait endurer celles que souffrait Notre-Seigneur, de voir les âmes qu'il chérit tendrement, aimer les créatures. Plusieurs fois déjà il m'avait fait sentir cette sorte de tourment qui me causait des altérations et me jetait dans des lassitudes à n'en pouvoir plus. Je le considérais buvant ce calice d'amertume avant de s'établir au saint Sacrement. Car, alors, il avait présentes à l'esprit toutes les infidélités de ceux qui, après lui avoir engagé leur cœur, le renonceraient pour se livrer au monde. Il n'est pas croyable combien est grande sa jalousie de nous posséder et de nous conserver. C'est un amour excessif, un amour ardent, un amour vigilant, pressant, qui l'attache tellement à l'âme dont il veut jouir, qu'il ne peut se la voir arracher, sans souffrir des maux inexprimables. C'est un déchirement d'entrailles, ce sont des morsures aiguës, et comme des tenaillements épouvantables. Ce sont des peines égales à celles de l'enfer. *Dura sicut infernus æmulatio.* (*Cant.* VIII, 6.) Non, je ne puis rendre ces douleurs, ni les faire comprendre. Voilà donc l'épreuve qu'il a plu à Dieu de me faire supporter plusieurs jours. J'apprenais alors par mon expérience (1370), le sens de ces mots de l'Evangile : *Jésus commença de tomber dans le saisissement, dans l'ennui et dans la tristesse.* (*Marc.* XIV, 33.) Je voyais sa face adorable tout abattue, et son cœur plongé dans un océan d'amertumes qui ne peut se concevoir. Je me trouvais dans un état semblable; état terrible, qui ne laisse aucune espèce de soulagement, si ce n'est que de temps en temps on sent au fond de son âme une vertu douce et pacifique, qui la soutient et la conserve dans le repos au milieu des agitations les plus violentes. Car Dieu se retire quelquefois au plus intime de notre cœur, sans nous laisser aucun sentiment de sa présence. Alors la peine est bien plus grande, et la désolation bien plus difficile à supporter, parce qu'on craint d'être délaissé de Dieu.

XII. — Maximes touchant les séminaires et sur le sacerdoce en général.

I. Le premier pas à la perfection de la vie cléricale, c'est de se renoncer tellement soi-même, qu'on ne veuille plus juger de rien par son esprit propre, ni se porter à rien par son propre choix. Sans ce renoncement, on ne peut donner prompte entrée à l'Esprit de Dieu, qui veut occuper l'âme de ceux qu'il appelle au service de l'Eglise, et remplir leur esprit de sa lumière pour suppléer à la leur, incapable de les conduire. Dieu ne prend place en nous qu'après une démission entière de nous-mêmes. Ce n'est qu'à cette condition qu'il réside en notre âme pour l'éclairer, la mouvoir et la diriger selon son esprit, qu'il lui fait sentir les effets de sa présence et ses propres désirs; de même que l'âme se fait sentir au corps par les mouvements et les impressions qui expriment et communiquent à ses membres les desseins les plus secrets et les plus impénétrables de la volonté.

Dans cette vue, durant l'espèce de noviciat que les clercs font au séminaire, on leur ôte toute disposition d'eux-mêmes, et on les accoutume à se mettre entre les mains de Dieu seul, comme ne devant plus vivre ni agir en rien que selon son bon plaisir. On demande, par exemple, qu'ils renoncent à toutes sortes de visites de leur propre choix, et qu'ils ne sortent point, ou même ne reçoivent personne, que du consentement de leurs supérieurs, qui leur tiennent la place de Dieu. C'est son esprit et sa personne même qu'ils doivent honorer en eux; c'est à lui-même qu'ils doivent avoir intention d'obéir en leur obéissant. Ils se mettent ainsi sous la conduite d'un dieu visible, en attendant qu'ils soient en état d'obéir au Dieu invisible et capables de suivre ses secrètes impressions.

II. Quelque éclairé et quelque élevé qu'on soit, toujours faut-il exposer ses sentiments et les soumettre à celui qui tient la place de Dieu en terre. Telle était la fidélité de Jésus-Christ même qui soumettait les lumières et les mouvements du Saint-Esprit en lui, à la direction de la très-sainte Vierge et de saint Joseph, en qui Dieu, son Père, résidait, pour leur faire approuver les sentiments intérieurs qu'il leur communiquait. Après que Jésus-Christ a donné à toute son Eglise un tel exemple de soumission, quel sera l'homme assez présomptueux pour se promettre, de la part de Dieu, une conduite qui le dispense de soumettre son jugement et sa volonté à la sagesse et à l'autorité de ses supérieurs?

(1370) Après avoir souffert de grandes craintes et des frayeurs extrêmes,

Digitized by Google

III. *Maximes pour les séminaires.*—1° Mourir au siècle et à soi-même;

2° Prendre l'horreur du siècle que montrait saint Paul, lorsqu'il disait : *Je suis crucifié au monde, et le monde est crucifié pour moi.* (*Galat.* VI, 14.)

3° Fuir le monde et craindre ses charmes, ses attraits, l'air contagieux qu'on y respire : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.* (*I Joan.* II, 15.) Si le monde vous aime, affligez-vous-en, car vous avez quelque chose de lui en vous : *Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat diligeret.* (*Joan.* XV, 19.)

4° Bien loin de rechercher l'approbation et l'estime du siècle, renoncez-y; car il ne peut vous estimer si vous ne lui êtes conforme et si vous ne lui applaudissez : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* (*Galat.* I, 10.)

5° Regardez comme une peste, et ayez en exécration cette maxime, qu'il faut avoir l'estime du monde ; comme si cela se pouvait sans être des siens.

6° Gardez-vous de rien avoir qui soit conforme au siècle, et de l'imiter dans ses manières d'agir, de penser, de se vêtir : *Nolite conformari huic sæculo.* (*Rom.* XII, 2.) Le propre du Chrétien, c'est de se revêtir, dans son extérieur, des inclinations, des mœurs et des vertus de Jésus-Christ : *Induimini Dominum Jesum Christum.* (*Rom.* XIII, 14.)

7° Les jeunes gens qui viennent au séminaire doivent regarder la maison comme cette haie de l'Evangile qui sépare la vigne du Seigneur d'avec le monde. Elle se trouve remplie d'épines. Le monde ne doit point en approcher sans y être piqué, et sans se voir repoussé par l'horreur qu'on y témoigne pour ses maudites maximes, ses duplicités, ses médisances, ses haines et ses autres désordres, comme l'envie, l'ambition, l'intempérance, l'avarice, etc. La maison doit être si pleine des vertus opposées, qu'elle en inspire l'amour et la pratique, en même temps qu'elle donne toute sorte d'aversion et d'horreur de tous les vices.

8° Au lieu d'abonder en son propre sens, chacun doit captiver sa raison pour vivre uniquement selon la foi, et faire le sacrifice de ses propres opinions, pour se soumettre aveuglément à la doctrine et aux saintes règles de l'Eglise. Avec cette disposition, on sera pleinement éclairé, dans le besoin, de cette majestueuse et divine lumière qui vient au-devant de ceux qui la cherchent : *Obviabit illi quasi mater honorificata.* (*Eccli.* XV, 2.) Ainsi l'on ne vit descendre autrefois la lumière de Dieu qui éclaira le temple de Salomon, et le feu qui le remplit, que lorsque ce religieux prince eut fait à Dieu le sacrifice de toutes ses hosties. Dans le même esprit de sacrifice de son propre jugement, on fera profession de ne jamais juger ses frères, laissant à Dieu tout le jugement du fond des cœurs, puisque lui seul connaît les inclinations et les intentions qui font tout le mérite des œuvres. Jésus-Christ a reçu de son Père ordre de tout juger un jour. Qui sommes-nous pour prévenir son jugement et nous asseoir sur son trône?

9° On se garde bien encore ici de juger ses supérieurs et tout ce qu'ils ordonnent sur nous. Dès qu'ils nous commandent quelque chose, il faut que nous nous trouvions avec joie établis dans leur sens, et que nous soyons disposés à faire tout ce qu'ils désirent de nous.

10° Ce n'est pas assez d'avoir renoncé au monde et à soi-même; il faut encore entrer dans la vie de Jésus-Christ, qui est la nouvelle créature, à l'image de laquelle doit se former en nous l'homme parfait. *Celui qui veut être à moi*, nous dit-il, *qu'il se renonce soi-même, et qu'il me suive.* « *Abneget semetipsum, et sequatur me.* » (*Matth.* XVI, 24.) Qu'il vive donc dans une contradiction perpétuelle avec lui-même; qu'il habite un royaume tout différent du monde ou de la chair; qu'il tende sans cesse à Jésus-Christ par la foi, ne prétendant rien pour sa propre satisfaction. Car la foi ne donne point de quartier à la nature, aux sens, à la raison et au propre esprit : elle est de la nature de Dieu même, qui en est l'auteur. Aussi inflexible que lui, elle ne descend point au-dessous de lui. Elle peut bien nous élever au-dessus de nous, et nous tirer à elle; mais jamais elle ne descend jusqu'à nous. Et c'est ce qui afflige toute créature qui n'est pas morte à elle-même, de n'avoir rien, de ne trouver rien, dans la foi, où elle puisse se reposer sur elle-même et goûter sa propre satisfaction. La foi est le tourment de toute la nature. Elle cherche toujours à élever la créature au-dessus d'elle-même, malgré son propre poids. Que ne devons-nous pas à Dieu, pour nous tenir ainsi dans une séparation continuelle de nous-mêmes? Car son dessein, en nous attachant à lui par la foi, est de nous transformer en lui. Est-on parvenu à cette transformation, l'on ne voit plus rien que dans la lumière de Dieu. L'esprit de l'homme divinisé ne juge plus, ne goûte plus, n'entend plus les choses à sa manière, mais à celle de Dieu. Aussi élevé au-dessus de lui-même, qu'il l'est au-dessus des sens, il entre dans une nouvelle nature; tout en lui devient nouveau. Une âme crucifiée par la foi ne se porte plus que vers les choses divines, et ne soupire plus que pour elles. Sa vie est en Dieu ; son royaume et toutes ses espérances sont en Dieu. Du haut de la région toute céleste qu'elle habite tout ce qui n'est pas Dieu, elle le trouve si petit et si méprisable, qu'elle est surprise qu'on puisse aimer quelque chose de créé. Toute créature la dégoûte. Sent-elle encore dans la partie inférieure d'elle-même un reste d'inclination pour les choses de la terre, c'est une gêne, un poids, un tourment intolérable. Dès lors elle ne peut plus être contente, que lorsqu'elle sera en pleine liberté de jouir de Dieu, et que, comme un oiseau délivré du filet qui le tenait attaché et l'empêchait de voler en pleine campagne, elle pourra dire : *Vous avez rompu mes liens.* (*Psal.* CXV, 17.) C'est ainsi qu'un clerc, qu'un

Digitized by Google

prêtre à plus forte raison, est obligé de vivre séparé de la terre, et d'habiter dans l'élément de la foi, où, volant, s'élevant, et planant en toute liberté, il se laisse conduire sans retardement ni obstacle, partout où l'esprit de Dieu l'emporte : *Ubi erat impetus spiritus illuc gradiebantur.* (*Ezech.* I, 12.)

11° On fera profession au séminaire de ne point contester. Rien de plus opposé au sacrifice et à l'anéantissement de son propre esprit, que l'amour des disputes et l'esprit de contention. Celui qui conteste ne sait ce que c'est de céder. A force de s'opiniâtrer dans son sentiment, il irrite son adversaire. Celui-ci, tout aussi jaloux de l'emporter, ne garde pas plus de mesure que lui, et cherche dans sa vigueur naturelle tout ce qui peut le rendre victorieux. En tout cela, rien qui parte de l'esprit de foi; rien qui ressente l'anéantissement de soi-même. Dieu n'y voit au contraire qu'élévation, que recherche de la gloire et de l'estime des hommes, qu'orgueil et vanité. S'opiniâtrer dans la dispute, et prétendre à quelque prix que ce soit l'emporter sur les autres, c'est continuer l'œuvre de Lucifer, contestant pour avoir à côté de Dieu un trône qui l'élevât au-dessus de toutes les créatures.

On peut bien proposer ses difficultés pour éclaircir ses doutes et s'établir dans la vérité; mais, quand on voit ses doutes satisfaits, il faut alors avouer ingénument et en toute simplicité qu'on est suffisamment éclairci, sans contester davantage. Cet aveu de la science d'autrui, et de sa propre ignorance, est digne de la candeur des humbles, et il ne leur coûte rien ; mais rien ne coûte plus à un orgueilleux ; c'est son supplice. L'étude cultivée de la sorte n'engendre ni aigreur, ni confusion, ni rivalité odieuse. C'est, au contraire, une voie certaine et efficace pour trouver tout à la fois, avec la vérité, la paix et la charité ; vertus qui doivent accompagner partout les clercs, les religieux et les prêtres. Qui s'exercerait à l'étude dans cet esprit, éviterait les écueils si ordinaires aux étudiants, et surtout l'orgueil, qui en perd un si grand nombre. Car on les voit sortir des écoles tout pleins d'eux-mêmes et plus dissipés que jamais, plus attachés à leur sens, plus jaloux d'être connus, estimés et applaudis des hommes ; au lieu qu'avec cet esprit de simplicité, ils en sortiraient savants, mais dociles, humbles, modérés, remplis de vertus, et merveilleusement disposés à recevoir la parfaite lumière de la foi. On remarquerait de plus en eux une grande clarté d'esprit, et une intelligence admirable, fruit du renoncement à son esprit propre, et de la défiance de sa raison.

C'est pour établir dans ces dispositions les sujets qui aspirent au sacerdoce, qu'on leur fait passer un temps d'épreuve au séminaire. Il est juste que dans l'Eglise de Dieu il y ait des écoles où l'on éprouve avec soin le génie et les mœurs de ceux que l'on désire consacrer à son service, et de qui il veut lui-même se servir dans sa maison. Comme nous ne marchons ici-bas que par la foi, et que les conseils de Dieu sur ceux qu'il appelle à lui nous sont cachés, on ne peut s'assurer des desseins qu'il a sur les âmes, que par les mœurs et l'esprit des sujets qu'il s'agit de lui présenter; ce qui demande du temps et de l'expérience. Ceux que Dieu veut approcher plus particulièrement de sa personne, il a coutume de mettre en eux des dons et des grâces qui répondent aux desseins de sa providence. Samuel, choisi de Dieu pour être appliqué à son service et gouverner son peuple, donna de bonne heure des marques de sa vocation. Il en avait été ainsi de Moïse et d'Aaron. Notre-Seigneur même, comme dit saint Paul, appelé de Dieu son Père, et proposé pour modèle à toute l'Eglise, donne dès son enfance des marques de sa grâce et de sa sagesse. L'Evangile observe qu'il croissait tous les jours devant Dieu et devant les hommes, manifestant ainsi sa vocation, et donnant lieu de dire intérieurement, comme on l'avait dit de son saint précurseur : Que pensez-vous que sera cet enfant? car la main de Dieu était sensiblement avec lui : *Quis putas puer iste erit? etenim manus Domini erat cum illo.* (*Luc.* I, 66.) Ainsi Notre-Seigneur voulut-il paraître au milieu des docteurs à l'âge de douze ans, pour leur découvrir la sagesse qui était en lui. Elle se montra dès lors, et il la manifesta plus amplement qu'il n'avait encore fait. Sa parfaite soumission, son zèle pour la gloire de son Père, sa pauvreté, sa solitude et ses autres dons faisaient assez connaître l'esprit qui résidait dans sa personne, et les grands desseins de Dieu sur lui. C'est ainsi que ceux qui sont destinés au service du sanctuaire et au ministère du salut des âmes, font voir dans leur jeunesse des qualités, une conduite et des inclinations qui annoncent les desseins de Dieu sur eux.

IV. L'usage a toujours été dans l'Eglise, comme on le voit par les écrits de saint Denis, de saint Basile et de plusieurs autres, de séparer des séculiers ceux qui voulaient faire profession de la cléricature. Elle veut qu'ils renoncent à leurs pères selon la chair, pour ne vivre plus qu'entre les bras et sous l'autorité de Jésus-Christ, leur unique Père selon l'esprit, par qui ils sont passés de la vie grossière et animale, à une vie spirituelle, intérieure et divine. Dans cette haute et sainte profession qu'on fait à la face de l'Eglise, entre les mains de la personne sacrée de l'évêque, qui nous représente celle de Dieu le Père en Jésus-Christ ressuscité, on dit tout haut : *Dominus pars hæreditatis meæ :* Mon Seigneur est tout mon héritage; il est mon père, mon vrai père, et je prétends au vrai, au saint héritage qu'il prépare à ses enfants. Les pères séculiers et temporels sont les images de Dieu, quant à la vie extérieure et corporelle dont il est le principe. Mais, comme nous prétendons mourir à cette vie naturelle et grossière, ainsi nous prétendons mourir à l'héritage grossier et corruptible de ce monde, pour entrer en possession du

Digitized by Google

Dieu de vérité, dont toutes les créatures qui composent l'univers sont comme le voile et l'ombre où il se cache ; ombre qu'il ne laisse pénétrer qu'à ses enfants, c'est-à-dire, aux Chrétiens qui, ayant renoncé à leurs sens et à l'amour des choses extérieures, reçoivent de Dieu une vie divine et intérieure. Ceux-là voient en lui par la foi sa qualité de Père, de qui seul nous attendons notre héritage. C'est le témoignage que nous lui rendons, lorsque nous faisons la profession cléricale entre les mains de l'évêque, et que, par un véritable dépouillement, au moins d'esprit et de cœur, nous renonçons entièrement aux prétentions du siècle. L'évêque est celui qui nous représente sur la terre la paternité divine, de laquelle nous attendons l'héritage que nous avons choisi en recevant la cléricature. L'Apôtre nous apprend qu'il y a dans le monde plusieurs paternités : *Ex quo omnis paternitas in cœlo et in terra nominatur.* (*Ephes.* III, 15.)

La première est la paternité temporelle, qui exprime la fécondité de Dieu dans la communication de son être, en quoi l'homme ressemble aux animaux et aux plantes ; leur génération, comme celle de l'homme, étant une expression de la fécondité éternelle de Dieu engendrant son image de toute éternité dans la personne de son Fils.

La seconde, d'un ordre bien supérieur, est celle qui convient à Dieu seul, et en vertu de laquelle il communique à son Eglise, non un être naturel et commun, mais un état de sainteté et de grâce, un être divin. C'est pourquoi la sainte Vierge, parlant de ce que Dieu vient d'opérer en elle dit : *Le Seigneur a fait en moi de grandes choses, lui qui est le Tout-Puissant, et dont le nom est saint* (*Luc.* I, 49) ; comme si elle eût dit : celui qui a fait paraître sa toute-puissance dans la création du monde, de la terre et des cieux, vient de faire une merveille bien plus grande et plus étendue, en me faisant engendrer son Fils ; ce Fils qui est saint comme lui ; car il m'a rendue féconde par la communication de l'être divin et de sa propre fécondité. Cette communication est de deux sortes : la première s'est faite dans le sein même de Dieu, d'une manière toute spirituelle et invisible, par la génération éternelle du Verbe, l'image substantielle de la sainteté du Père, et, comme lui, la sainteté même ; *Sanctum Domino vocabitur.* (*Luc.* II, 23.) La seconde s'est faite dans la génération temporelle du Fils de Dieu en Marie. Son sein virginal est comme le temple où la plénitude de la sainteté, la Divinité même est venue habiter corporellement. Dans cette génération, elle demeure couverte et enveloppée sous un extérieur terni, avili, pour ainsi dire, par une chair qui est la ressemblance du péché ; ce qui fait dire à l'Eglise étonnée d'un tel abaissement : *Non horruisti Virginis uterum.*

La troisième génération est celle où Jésus-Christ, resplendissant de gloire au jour de sa résurrection, paraît aux yeux des anges et des hommes, la forme et l'image parfaite de son Père. *Ego hodie genui te.* (*Psal.* II, 7.) En ce grand jour, ce n'est plus une mère qui l'engendre semblable à elle dans l'infirmité de la chair : c'est Dieu qui l'engendre dans sa gloire, et dans une ressemblance parfaite avec lui-même, lui communiquant une fécondité merveilleuse, en vertu de laquelle il engendre l'Eglise dans une sainteté parfaite. Opération toute divine, qui nous est représentée dans la personne et dans l'onction de l'évêque. Il est l'image de Jésus-Christ ressuscité dans la sainteté de son Père ; et fécond comme lui, et habitant dans son Eglise, c'est-à-dire dans ses pontifes, pour engendrer des hommes saints. C'est pour cela que l'Eglise, inspirée et conduite par l'esprit de Jésus-Christ, veut que les clercs qui aspirent à une vie nouvelle, sainte et divine, fassent leur profession entre les mains de l'évêque, que nous pouvons regarder comme le symbole vivant de Jésus-Christ ressuscité.

V. *Dispositions et vertus principales des prêtres, et surtout des prêtres de la société de Saint-Sulpice.*— L'esprit des prêtres est bien différent de celui des simples fidèles. C'est celui de toute l'Eglise ensemble, qui se trouve renfermé dans leur personne ; mais surtout dans la personne d'un prêtre appelé de Dieu à former des clercs et des prêtres. Il est le serviteur de toute l'Eglise, et en cette qualité il se charge de tous ses intérêts, les prend sur lui, et se sacrifie pour elle en se dévouant à porter toute la haine de Dieu contre les hommes, à l'exemple de Notre-Seigneur. En recevant le sacerdoce, il s'est engagé à faire pénitence pour toute l'Eglise. Aussi doit-il être toujours gémissant devant Dieu, comme un criminel qui pleure, qui gémit, qui s'afflige pour tous. Et il faut voir à quelle extrémité va cette pénitence, quand on veut remplir l'office de prêtre dans toute son étendue. Dès qu'on est revêtu de la dignité du sacerdoce, eût-on été jusqu'alors par le plus singulier privilége et le plus grand miracle de la grâce, préservé de toute souillure du péché, on se trouve dès lors chargé de tous les crimes du monde. Car il n'en est point des prêtres de la loi nouvelle, comme de ceux de la loi ancienne. Ceux-ci étaient obligés d'offrir des sacrifices pour leurs péchés, avant d'en offrir pour ceux du peuple : *Prius pro suis delictis, deinde pro populi.* (*Hebr.* VII, 27.) Pour les premiers, ils sont prêtres en Notre-Seigneur, et en Notre-Seigneur ressuscité, qui n'avait plus rien de l'apparence du péché. C'est pourquoi Jésus-Christ leur donne le divin esprit de la résurrection, en vertu duquel ils sont entièrement éloignés du péché, et mis dans un état de grâce qui les élève beaucoup au-dessus de la chair.

Que si le prêtre, avant que d'être engagé dans les saints ordres, avait offensé Dieu, il doit avoir satisfait à tout péché personnel, premièrement, pour être disposé à embrasser la pénitence générale de l'Eglise ; secondement, pour avoir un libre accès auprès de de Dieu, le prier en faveur des peuples, et

Digitized by Google

être admis à imiter Jésus-Christ victime pour tous les pécheurs; ce qui est la vocation des âmes les plus pures et les plus agréables à Dieu; car Dieu n'en choisit pas d'autres pour remplir un office si parfait.

Il faut que les prêtres, chargés, comme Notre-Seigneur, des offenses de tous les hommes, et victimes comme lui pour les péchés du monde, soient prêts à endurer toutes les maladies et toutes les souffrances, tous les dépouillements, toutes les violences, toutes les confusions, tous les opprobres, tous les mauvais traitements que mériteraient pour leurs péchés tous les hommes ensemble, c'est-à-dire, qu'un prêtre doit être un fonds inépuisable et un abîme de pénitence, un abîme de patience, un abîme d'humilité, un abîme de pauvreté, pour souffrir tout ce qu'il plaît à Dieu d'exercer sur lui de plus sévère et de plus rigoureux, à la décharge des autres, en qui il ne peut trouver de quoi se contenter et se satisfaire. Qu'il se regarde comme chargé lui seul de tous les crimes, de même que Notre-Seigneur l'hostie universelle pour les péchés, avec qui il ne fait plus qu'une seule et même hostie ; car c'est en cette qualité qu'il est revêtu de Jésus-Christ. Oh! que l'esprit du sacerdoce est rare! Si le corps du prêtre ne peut porter la pénitence extérieure que méritent les péchés du monde, qu'il la porte intérieurement par la véhémence de sa douleur, la profondeur de son humiliation, et l'ardeur de ses désirs. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus; cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* (*Psal.* L, 19.)

L'esprit de pénitence doit être accompagné de l'esprit de religion et de prière. Etabli de Dieu pour le louer, le glorifier, le supplier au nom de tous les peuples, combien son cœur doit-il se dilater et s'étendre! Intercesseur pour toute l'Eglise, il faut que sa charité l'embrasse tout entière, et qu'il prie pour elle, non-seulement avec plus d'assiduité qu'aucun membre particulier de ce corps auguste; mais encore avec plus d'affection et d'ardeur, avec plus de confiance et d'humilité, que toute l'Eglise et tous ses membres.

O âmes des prêtres! qu'êtes-vous? Où trouvera-t-on une dilatation, une étendue de zèle et de charité semblable à celle qui doit être en vous? Oh! qu'il y a peu de prêtres! et que je suis confus, moi si misérable, si éloigné de l'état sublime où nous appelle la sainte et divine prêtrise; que je suis confus d'écrire ce que j'écris!

O prêtres! ô hommes apostoliques, qui que vous soyez! puisque la grâce de votre vocation est si grande et si étendue, que votre pénitence doit être véhémente et rigoureuse! Prêtre qui lisez ceci, si vous êtes pasteur, chargé d'un troupeau limité, vous voilà, sous ce rapport, restreint à ce peuple que vous gouvernez; et c'est pour cela que saint Paul met la dignité et la grâce de pasteur au nombre des dernières. Mais comme prêtre, vous êtes ministre de l'Eglise universelle, puisque vous ne faites plus qu'un avec son chef adorable; et tous les intérêts de l'Eglise universelle sont les vôtres : d'où vient que le saint apôtre met la grâce du sacerdoce, et celle de tout homme appelé au service de l'Eglise, à la tête des premières grâces et des premiers dons que Jésus-Christ a distribués aux hommes sur la terre; grâce qui nous impose la nécessité de mener une vie sainte et parfaite. Saint Paul dit que Notre-Seigneur, en seconde vie, qui est celle de sa résurrection, est tellement divinisé en son âme et en son corps tellement spiritualisé, perdu et consommé en Dieu, que maintenant il sanctifie et vivifie ses créatures, selon tout ce qu'il est; en sorte que, depuis sa résurrection, ses os mêmes, sa chair et son sang au sacrement de l'autel opèrent en nous ce qu'y opère le Saint-Esprit. *Factus est novissimus Adam in Spiritum vivificantem.* (*I Cor.* xv, 45.) Avant sa résurrection, sa chair et son sang n'étaient point par eux-mêmes principe de vie et de sanctification; c'était l'Esprit-Saint qui vivifiait : *Spiritus est qui vivificat; caro non prodest quidquam.* (*Joan.* vi, 64.) Aujourd'hui tout en lui sanctifie, parce que tout est consommé en Dieu, tout est divinisé, tout est Dieu, sans qu'il reste rien des faiblesses et de la nature de la chair. Par sa résurrection, il est devenu tout semblable au Saint-Esprit, à qui l'Ecriture attribue l'œuvre de la sanctification. Or tels doivent être les prêtres, et surtout les prêtres de la compagnie. Tout en eux doit être un principe de vie et une source de sanctification. Et comme ils reçoivent eux-mêmes la vie de Notre-Seigneur dans le sacrement de l'autel, ils doivent lui être conformes en tout, dans l'intérieur et dans l'extérieur.

1° Pour l'extérieur, il faut qu'ils soient morts à tout. Comme les espèces sacrées, il faut qu'ils se laissent dévorer, injurier, fouler aux pieds, percer de coups, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui l'a été mille et mille fois par les hérétiques, sans qu'il se soit plaint et qu'il ait témoigné même aucun sentiment de vie au milieu de tous les mauvais traitements. Notre-Seigneur, dans le mystère de l'autel, ne fait aucun usage de ses sens et de ses membres, de ses oreilles, de ses mains, de ses yeux : il y est comme mort. C'est ainsi que doivent être les prêtres. Il faut qu'ils aient des sens pour eux-mêmes, comme n'en ayant point, s'abandonnant à Dieu en toutes choses, pour qu'il use d'eux comme il lui plaira.

2° Pour l'intérieur, Notre-Seigneur au sacrement de l'autel est tout transformé en Dieu, tout caché en Dieu, et entré si parfaitement dans sa gloire, qu'il n'a plus rien de l'homme infirme et mortel. Revêtu de l'incorruptibilité, de l'immortalité, de l'agilité, de la subtilité, son corps entre en participation des perfections divines par sa parfaite consommation en Dieu. De même son âme, qui autrefois, par son union avec le corps et par la nécessité de le servir, entrait dans toutes ses faiblesses, est élevée à un état de gloire tout divin. On voit par là combien est sublime l'état de Notre-Seigneur au

Digitized by Google

mystère de l'autel. Il y est dans une perfection, pour l'âme et pour le corps, bien supérieure à celle de sa vie mortelle avec les hommes. Sous le voile de mort et sous les espèces sacramentelles qui le couvrent, il est semblable à Dieu son Père, en grandeur, en perfection et en gloire; ce qui apprend aux prêtres qu'intérieurement ils doivent être des hommes tout divins, quoique, au dehors, ils ne montrent rien que de commun. Un prêtre est le dieu de l'Eglise. A travers la forme tout humaine qu'il présente aux yeux du corps, la lumière de ses œuvres doit faire découvrir et éclater les perfections adorables de Dieu dont il est l'image; sa patience, sa douceur, sa charité, sa sainteté, sa sagesse, sa force, sa stabilité. Dieu étant invisible aux hommes de chair, ils ont besoin, pour le connaître, l'adorer et l'aimer, de quelque chose de sensible en quoi il daigne se montrer à eux: et c'est à quoi sert la vie des prêtres; car ils persuadent aux hommes, par leur exemple, qu'ils peuvent imiter Dieu dans cette vie, en attendant qu'ils le contemplent et le possèdent dans la vie future. Par là ils rendent commune en quelque sorte la vie la plus parfaite, Dieu voulant bien descendre jusqu'à nous, se peindre et vivre en nous comme en son divin Fils. C'est ce qu'a fait Notre-Seigneur, ou plutôt ce qu'il a commencé de faire en devenant homme, laissant les prêtres après lui pour continuer à le faire dans leurs personnes. Et comme les hommes pouvaient s'excuser d'imiter Dieu en Notre-Seigneur, disant que ce qui était facile à Jésus-Christ, vrai Dieu comme son Père, était impossible à de faibles créatures, il anéantit toute excuse, en voulant que des hommes communs, des hommes mortels comme les autres, aient en eux son propre esprit et fassent reluire toutes ses perfections dans leur conduite, pour les rendre visibles au reste des hommes et les obliger par leur exemple à l'imiter.

VI. *De l'esprit du séminaire de Saint-Sulpice.* — L'état sacerdotal et clérical est partagé en deux fonctions principales. L'une regarde Dieu; c'est particulièrement celle des prêtres que Dieu applique au culte extérieur qui lui est dû, comme tous ceux qui sont chargés de célébrer les louanges de Dieu dans les cathédrales et les autres chapitres, faisant, dans les temples de la terre, ce que font sans cesse les anges et les saints dans le temple éternel. Ce n'est pas qu'autrefois les églises cathédrales ou collégiales n'entrassent dans les sollicitudes pastorales, à l'exemple des esprits célestes, qui, toujours contemplant Dieu et chantant toujours ses louanges, veillent en même temps sur les besoins des hommes; mais cette attention qu'ils donnent à nos besoins est la moindre de leurs occupations. Tout absorbés en Dieu, leur principal office est de le glorifier.

L'autre fonction dévoue les prêtres qui en sont chargés au soin des âmes. Ce n'est pas encore que les curés et les vicaires ne se doivent au culte divin; mais ils ne peuvent y donner autant de temps, et y mettre autant d'application que les membres des chapitres. Quelque obligés qu'ils soient d'honorer Dieu, soit d'esprit et de cœur, soit de la voix et des lèvres, obligation commune à tous les prêtres, toutefois les engagements plus particuliers de leur ministère les appellent continuellement au service des peuples. Cette obligation de prier devient donc par là moins continuelle par rapport à eux.

Or le séminaire doit être une école de religion pour ceux principalement qui seront chargés du culte divin dans les chapitres, et une école de zèle pour ceux qui auront la charge des âmes dans les paroisses. Les premiers ont besoin de concevoir surtout la plus haute estime de la grandeur de Dieu, et un respect infini pour tout ce qui honore la souveraine majesté, devant laquelle toute puissance et toute grandeur doit être anéantie: et c'est à quoi on les formera, en leur faisant goûter les pratiques de l'oraison. Qu'ils sortent du séminaire si pleins de foi et de religion, qu'à l'exemple de saint Martin, ils n'entrent jamais dans l'église, qu'avec une sainte frayeur et dans un saisissement secret, aux approches de celui qui remplit tout le ciel de sa gloire. Ils doivent être des hommes intérieurs et pleins de l'esprit d'oraison. Ils sont au service de l'Eglise, à laquelle ils appartiennent, pour contempler et adorer Dieu continuellement au nom des peuples, et pour lui rendre en leur place les louanges que tous les peuples assemblés lui rendraient, s'ils le pouvaient. Ils doivent aimer la solitude, et se regarder comme les premiers Chartreux de l'Eglise de Dieu. Si Dieu a permis qu'il se soit formé des monastères hors du corps du clergé, c'est que le clergé a perdu peu à peu son premier esprit. Voilà ce qui l'a contraint de susciter des maisons religieuses, qui lui rendissent la gloire dont le privait son clergé, et où la grâce de religion, comme étouffée dans l'Eglise, pût revivre et se perpétuer. Ceux qui sont destinés à remplir les dignités, canonicats et autres bénéfices dans les chapitres, doivent donc apprendre au séminaire à chanter les louanges de Dieu, à psalmodier en esprit de foi. Ils doivent s'y former à une modestie qui réponde à la sainteté de leur vocation, et qui puisse édifier les peuples, dont ils seront les modèles ou le scandale, par leur maintien dans les temples. Il faut qu'en les voyant, on croie voir les anges. Ce sont les colonnes de la maison de Dieu, et le plus fort appui de la religion des peuples.

Quant aux prêtres qui seront chargés des âmes, à titre de curés ou en qualité de vicaires, outre la science du dogme et de la morale, ils ont besoin d'être instruits au séminaire sur l'administration des sacrements, la nécessité et la manière de prêcher la doctrine du salut, et en particulier sur la manière d'exhorter à la mort. Il faut donc qu'on s'applique à les remplir de zèle pour le salut du prochain. Destinés à seconder

Digitized by Google

l'esprit de Jésus-Christ même, qui les choisit pour ses coopérateurs, et à porter le même joug qu'il a porté, celui de la conduite des âmes; ils doivent être tellement nus et dépouillés d'eux-mêmes, que rien ne retarde leur course et ne les empêche de marcher avec Jésus-Christ; car ils ont en eux-mêmes l'esprit qui l'animait : *Unus erat spiritus in illis.* (*I Cor.* XII. 11.) Le pasteur des âmes, et Jésus-Christ le souverain pasteur, doivent marcher du même pas, dès que c'est l'Esprit saint qui les dirige tous les deux; ce qui arrivera toujours, pourvu que le premier ait soin de se vider de toute attache au monde et à lui-même. A la vérité le mouvement du Saint-Esprit se trouve comme gêné et affaibli par la faiblesse du prêtre, qui n'est qu'un homme mortel; mais néanmoins il est très-impétueux, à raison du ministère qu'il remplit dans l'Eglise. C'est celui des anges : or les anges ont la vitesse des flammes. *Facit angelos suos spiritus, et ministros suos flammam ignis* (*Hebr.* I, 7.) Voilà ce qu'il faut bien faire comprendre dans le séminaire, à ceux qui se préparent au saint ministère du salut des âmes. Il faut encore leur imprimer cette vérité, que tout pasteur, outre qu'il est le père nourricier de son peuple, *pastor, a pascendo*, doit se regarder encore comme l'époux de son Eglise, et par conséquent avoir pour elle tout l'amour d'un époux fidèle; à l'exemple de Jésus-Christ, qui a aimé l'Eglise son épouse, jusqu'à donner sa vie pour elle. Toucher son épouse, c'est toucher à la prunelle de son œil; blesser son épouse, offenser son honneur, attenter à ses biens tout spirituels, c'est lui arracher la vie à lui-même.

Le génie de l'époux, c'est encore de vouloir tellement posséder l'amour de l'épouse, que quiconque prétend l'attirer à soi, le rend jaloux de son cœur jusqu'à en mourir. C'est la grande peine que donnent les mondains à Jésus-Christ, lorsqu'ils tentent les âmes, et s'efforcent de les attirer à eux. C'est là le grand sujet de la haine qu'il porte aux démons et à tous ceux qui veulent lui dérober notre cœur. Comme Jésus-Christ a contracté l'alliance la plus intime avec son Eglise, il est toujours en esprit avec elle, comme avec sa bien-aimée, et non-seulement en esprit, mais de corps, toujours habitant avec elle dans le sacrement de sa chair et de son sang, et toujours traitant avec elle du plus tendre, du plus fort et du plus pur amour. Rien sans amour aux noces de Jésus. C'est ainsi qu'il traite surtout avec sa sainte Mère au très-saint Sacrement, qui est comme son lit nuptial. Et de quoi traite-t-il ? de la paix et de la réconciliation de l'Eglise, de la conversion et du salut des pécheurs. De quoi traite-t-il encore ? de ses amours avec Marie, sa principale épouse, et la portion la plus précieuse de son Eglise. Non, il ne fait rien avec elle sans amour. L'admirable traité, que celui de Jésus et de Marie au mystère et au sacrement de son amour ! Là elle demande, elle prie, elle représente, elle sollicite, elle poursuit; toujours zélée, toujours pleine d'ardeur pour le bien de l'Eglise. O ardente charité ! ô paix inimitable ! ô douceur ravissante ! ô charme puissant ! ô entretiens délicieux ! Rien de pareil aux amours de Jésus et de Marie, rien de comparable à leurs traités. Quelque vengeance, quelque châtiment que médite Jésus, comme celui à qui le Père a donné toute puissance de juger, cette sainte épouse le supplie-t-elle, aussitôt les armes lui tombent des mains, et ce n'est plus de sa part que paix, qu'amour, que présents, que vie, que joie, que plaisir, que délices. Quel modèle et quel sujet de méditation pour les prêtres et surtout pour les pasteurs !

La maison se regarde comme la servante et la moindre portion de l'Eglise. En cette qualité, elle ne veut être liée et fixée exclusivement à aucun diocèse particulier. Elle est née seulement pour donner des sujets à nos seigneurs les prélats, afin qu'ils les emploient à telles fonctions qu'ils jugeront à propos de leur confier comme étant tous à eux et ne demeurant attachés à Saint-Sulpice qu'en vue de reconnaître toute leur vie qu'ils ont été formés uniquement pour les servir avec respect, amour et obéissance. Cette maison et la société qui s'y forme a pour esprit d'entrer dans la conduite et dans les vues du saint collége des apôtres, tout occupés à répandre dans le monde la religion de Jésus-Christ. Les prêtres qui la composent invoquent tous les jours l'esprit apostolique sur eux-mêmes et sur tout le clergé, afin que de là il se répande ensuite sur la masse des peuples. Leur dessein est d'imiter la conduite de Notre-Seigneur qui tenait toujours les apôtres libres de tout engagement à tel ou tel lieu particulier, comme si Jésus-Christ nous disait : Je vous ai choisis pour que vous alliez partout où je vous enverrai : *Ego elegi vos, et posui vos ut eatis :* pour que vous portiez du fruit partout ou vous irez, *et fructus afferatis ;* et enfin pour que vous y formiez des sujets qui en puissent porter après vous, plantant des arbres sur le courant des eaux de la grâce que fournissent et répandent les évêques. Par là vos fruits demeureront dans tous les diocèses où vous aurez travaillé : *Et fructus vester maneat.*

On regardera le séminaire comme un collége apostolique, où l'on vient se réunir sous la direction des saints apôtres, pour y étudier leurs maximes, et vivre conformément à l'Evangile qu'ils nous ont annoncé. On le considérera comme l'école de la science et des vertus évangéliques. Personne n'y sera admis, qu'il ne fasse profession d'en suivre l'esprit, d'en observer les règles, d'en chérir et adopter les pratiques. Si, après avoir vécu longtemps comme membre du corps selon le vrai esprit de Jésus-Christ et de ses premiers élèves, quelqu'un vient à se démentir, ne vivant plus selon la pureté des maximes de l'Evangile, il sera retranché de la compagnie, et prié d'accepter quelque emploi hors la maison, où l'on ne veut souffrir que de véritables enfants de Dieu, et de fidèles disciples des apôtres.

Les sujets attachés à la maison feront pro-

Digitized by Google

fession de s oublier entièrement eux-mêmes, conformément à la grande maxime que laissa Notre-Seigneur à ses disciples : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.* (*Matth.* xvi, 24.) Désirs, inclinations, talents, emplois, famille, nation, patrie ; que tout cela ne leur soit plus rien, et que Dieu seul en Jésus-Christ occupe tout leur cœur.

Ils auront pour principe de vivre sur la croix, et de la porter continuellement : *Tollat crucem suam quotidie.* (*Luc.* ix, 23.) Ils la regarderont comme la règle et le fondement de la vie apostolique. Ils embrasseront de bon cœur tous les mépris, la pauvreté et la gêne que porte avec soi le service de Dieu ; n'aspirant point aux charges et aux dignités, mais s'estimant trop heureux de servir gratuitement les prélats de l'Eglise. Ils se garderont bien de tout soin et de toute sollicitude pour leurs nécessités temporelles, ni pour aucun établissement sur la terre, ayant la foi pour appui en toutes choses, et la parole de Dieu qui leur défend de s'inquiéter pour les besoins de cette vie. Qu'ils se reposent sur celui qui a fondé la maison. La Providence ne les abandonnera point. Elle veille incessamment sur eux, soit dans la santé, soit dans la maladie, soit dans la caducité de l'âge. L'œil de Dieu est toujours ouvert sur ses enfants. Pour se délivrer donc de tous les soins et de toutes les distractions que peut leur donner dans son service l'amour-propre et la faiblesse de leur foi, que chacun se souvienne qu'il est sans cesse occupé de leurs besoins. Nous devons regarder la maison comme un port où nous pouvons nous reposer comme y trouvant un amour, une tendresse, une compassion et une miséricorde qui se répandent sur toutes nos faiblesses et nos infirmités. Pour bien s'établir dans cette disposition, tous enfin feront profession de pauvreté, de quelque condition qu'ils soient. Et quand ils auront du bien en propre, pour être libres des soins sordides et grossiers qui nuisent à la pureté de la foi, ils en laisseront l'usage à ceux qui seront chargés du temporel (1371) ; car il faut écarter toutes sortes de nuages de la parfaite sainteté de notre vocation, et pour jouir de la liberté des enfants de Dieu, il faut vivre dans un dégagement total des choses de la terre.

VII. *De la nécessité des séminaires.* — Le prélat, qui est l'époux de l'Eglise dans chaque diocèse, et qui doit fournir à tous ses besoins, ne peut être présent dans tous les lieux de son diocèse, soit pour instruire et célébrer les saints mystères, soit pour administrer tous les secours spirituels dont l'Eglise est redevable à ses enfants. Il lui faut donc plusieurs bouches, plusieurs mains, plusieurs membres, c'est-à-dire plusieurs ministres qui distribuent à tout son diocèse le pain de la parole, qui offrent le saint sacrifice, et qui fassent rejaillir pour tous les eaux de la grâce, des sources de la vie, qui sont les sacrements. C'est pour cela que dans la cérémonie auguste du sacre des évêques, on voit des ministres porter des pains dans leurs mains, et de petits barils pleins de vin. L'Eglise veut alors rappeler au prélat qu'elle ordonne, que c'est à lui principalement qu'il appartient de distribuer le pain de la parole, comme d'offrir le pain céleste avec le sang adorable du Sauveur, qui est le vin du sacrifice, pour tout son troupeau. Mais ne le pouvant faire en personne dans toute l'étendue du diocèse, il a besoin de représentants qui remplissent ces devoirs pour lui, et qui s'en acquittent d'une manière digne de Dieu, *digne Deo.*

Saint Paul se plaignait de la difficulté qu'il trouvait à pourvoir l'Eglise de dispensateurs fidèles. Cependant si le chef du diocèse n'a pas des coopérateurs fidèles qui lui soient intimement unis, qui soient dirigés par son esprit, et qui exercent les saintes fonctions dans la parfaite dépendance et soumission qu'ils lui ont vouée en recevant le sacerdoce, il ne peut plus goûter un moment de repos dans son siége ; il se voit dans l'impuissance d'être utile à l'Eglise, et il ne lui reste plus qu'à gémir incessamment devant le Seigneur jusqu'à ce qu'il suscite de saints prêtres capables de le soulager, en le déchargeant d'une partie du fardeau qui lui est imposé, et qu'il ne peut porter seul. Or, bien loin de se voir ainsi secondés, nos seigneurs les prélats se trouvent environnés de gens grossiers et d'hommes mercenaires, plus capables d'augmenter le poids de leur sollicitude, que de le diminuer. Ils viennent leur demander une portion de leur troupeau à garder ; mais beaucoup mieux vaudrait-il jeter les brebis à la gueule des loups, que de les mettre en de telles mains.

C'est là la grande calamité de l'Eglise. Aussi les peuples ne soupirent pas moins que les prélats après une génération de prêtres remplis de l'esprit de Jésus-Christ, afin de trouver en eux le Dieu visible qui détruise leurs péchés, qui les console dans leurs peines, qui les fortifie dans leur accablement ; qui soit, en un mot, tout à eux, et leur tout dans leurs besoins, comme sont tous les vrais pasteurs dans l'Eglise. Mais il s'en trouve si peu, de ces véritables pasteurs, que les cœurs des peuples demeurent abrutis dans l'ignorance et dans le vice. Cependant qui les relèvera, sinon la main de leurs pasteurs, qui sont leurs pères selon Dieu, et leurs anges consolateurs ? Sans cesse ils crient devant le Seigneur ; ils appellent les prêtres à leur secours, sans que ceux-ci fassent attention à leurs cris et tiennent compte de leurs plaintes : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.* (*Thren.* iv, 4.) Ils demandent qu'on les retire de leurs erreurs, qu'on guérisse leurs maux, qu'on les rappelle de leurs égarements, qu'on les relève de leurs chutes ; ce qui arriverait, si on les repaissait de la di-

(1371) Cette pratique de pauvreté, qu'insinue ici M. Olier, n'a jamais été reçue comme une loi parmi les prêtres de sa compagnie.

Digitized by Google

vine parole; car c'est elle qui opère dans tous les cœurs. Et presque partout l'Eglise a la douleur de voir ses enfants en manquer; car rien n'est si rare que le zèle à distribuer la parole sainte, ou le don de la distribuer avec force et prudence. On voit assez que la moisson est mûre : *Regiones albæ sunt ad messem* (*Matth.* IX, 38); les peuples n'attendent que des hommes qui viennent y travailler. Les prélats ont la faux à la main, ils cherchent des ouvriers qui les aident, ils en appellent de toutes parts; chacun crie avec eux, et gémit auprès du maître de la moisson : *Rogate dominum messis, ut mittat operarios in messem.* (*Joan.* IV, 35.) Avec cela, tout languit. Les saints prélats voient avec larmes périr autour d'eux le fruit qu'ils ne peuvent recueillir tout seuls. Et comment un seul homme ferait-il la récolte entière? Elle est trop grande, et les bras sont en trop petit nombre : *Messis quidem multa; operarii autem pauci.* (*Matth.* IX, 37.) Si quelquefois il se trouve des sujets de bonne volonté, (ce qui est assez rare) et que la divine charité, pour récompenser les prières ferventes des prélats, les envoie auprès d'eux, comme auprès du père de famille; souvent ces sujets sont si neufs dans leurs fonctions, et si peu capables du saint ministère, que, s'ils ne commencent par consacrer un temps considérable à s'y exercer dans quelque sainte école, où, avec l'instruction, ils puisent l'esprit et la vertu de leur état, les voilà inhabiles pour toute leur vie au service de Dieu et de son Eglise. Ce sont, par conséquent, des hommes inutiles, plus propres à détruire qu'à édifier. Quelle surcharge pour le prélat qui s'en était promis de grands secours! C'est dans les séminaires qu'on prend toutes les instructions et qu'on fait tous les exercices qui rendent habiles aux saintes fonctions.

VIII. *Des évêques, considérés comme les premiers supérieurs des séminaires.* — Le véritable et unique supérieur du séminaire dans chaque diocèse, à proprement parler, c'est l'évêque. Lui seul renferme la plénitude de l'esprit et de la grâce qui doit se répandre dans le clergé; lui seul peut donc lui donner son esprit et sa vie. Il est, à l'égard des membres de son clergé, qui ne forme avec lui qu'un même corps en Jésus-Christ, ce qu'est la tête à l'égard du corps naturel. C'est lui qui communique à chacun le mouvement et la vertu propre du ministère qu'il est chargé de remplir pour la gloire de Dieu et le service de son Eglise. Que voyons-nous cependant? Les prêtres vivre sans dépendance de leurs chefs, sans obéissance à leur autorité, et sans aucun respect pour leur sacrée direction. Ceux-ci n'ont rien de plus à cœur que de servir l'Eglise; et réduits à eux seuls, ils en sont incapables. Pendant longtemps les clercs et les prêtres ont été unis intimement à leurs chefs, selon l'ordre naturel divinement établi par Jésus-Christ. Dès que cette union a été rompue, on a vu beaucoup de schismes désoler l'Eglise, et à la place des grands biens qu'elle opérait, des maux infinis et sans nombre naître de toutes parts. Rien ne serait plus nécessaire, que de rétablir cette divine harmonie, de laquelle dépend tout le bien des diocèses. Si l'ordre sacré des prélats ne peut user comme il lui plaît, de l'ordre des prêtres et des autres ministres inférieurs; si ceux-ci ne sont liés parfaitement avec eux, Jésus-Christ, tout pressé qu'il est du désir de répandre ses grâces dans l'Eglise, et tout-puissant qu'il est, se voit privé des moyens d'y réussir.

1° *L'évêque, père du clergé.* — De même que Dieu engendre son Fils en qualité de père, et le porte dans son sein, comme s'il était sa mère, le nourrissant de la même substance dont il l'a engendré; ainsi les prélats, comme pères divins dans l'Eglise, engendrent en leur sein des enfants, et, comme des mères tendres, les nourrissent de la fécondité de leur vie divine : *Tanquam si nutrix foveat filios suos.* (*I Thess.* II, 7.) Cette ardeur d'engendrer des âmes à Dieu, qui surpasse ordinairement, dans le cœur des prélats, celle des prêtres et des autres membres du clergé, est une participation de la vie ardente et féconde de Dieu le Père, qui les anime, pour former tout le corps du clergé et engendrer des enfants à sa gloire. Or, comme Dieu ne communique cette fécondité à personne aussi pleinement qu'aux prélats, c'est à eux seuls aussi qu'il communique la plénitude de l'aliment divin et de la substance nécessaire pour nourrir leurs enfants.

Il a mis dans le sein des prélats la sacrée nourriture des peuples et l'abondance du lait de sa grâce, à proportion de la multitude de leur famille, qui ne peut, dans son indigence, recourir à d'autre qu'à celui qui est pour tous la première source de la vie. Et comme la divine Providence a attaché à la puissance de produire et de porter des enfants, la vertu et la grâce de les nourrir : comme il en donne un grand désir, ce qui se voit dans les mères selon la chair et selon l'ordre de la nature, qui prennent plaisir à allaiter leurs enfants; comme on remarque enfin que cet instinct n'a été mis dans les mères, qu'afin de prévenir les besoins des enfants et la négligence à les nourrir; Dieu a rempli les prélats d'une telle abondance d'aliments spirituels, qu'ils se sentent souvent fort pressés de la distribuer à leurs peuples. Et comme Dieu a mis dans le cœur des enfants des hommes un instinct naturel et un ardent désir de sucer les mamelles de leur mère ou de leur nourrice, ne voulant point d'autre lait; ainsi dans l'ordre de la grâce bien plus parfait que celui de la nature, Dieu donne aux peuples un grand empressement de recevoir la parole de vie de la bouche des saints prélats; nourriture qui les remplit d'une telle abondance d'onction et de grâce, qu'ils sont contraints d'avouer que rien ne les nourrit plus doucement, ne les édifie tant, ne fait plus de fruit dans leur âme, que votre parole rendue par la bouche de leur saint pasteur.

Au désir que Dieu donne aux prélats de

Digitized by Google

repaître les peuples, il joint tous les autres sentiments que la nature a gravés dans le cœur des pères. Il leur en donne la tendresse pour chérir et caresser leurs enfants dans l'ordre du salut; la douceur pour les souffrir dans leurs imperfections; la force pour les porter dans leurs faiblesses; la sagesse pour reprendre et corriger leurs défauts; la lumière pour les conduire dans les ténèbres; la joie pour les consoler dans leurs afflictions. En un mot, Dieu les enrichit de tous les dons nécessaires pour gouverner leur troupeau, et pour élever les âmes à la perfection. Telles sont les principales qualités du premier supérieur du séminaire, qui, après avoir engendré avec amour des enfants à Dieu, les doit encore nourrir de sa propre substance et les former à la vie divine.

Le saint prélat est encore bien plus étroitement obligé de nourrir et de former les sujets du clergé, ses premiers enfants, qu'il engendre, non comme ses peuples, par le ministère des prêtres ses coopérateurs, mais par lui-même et en personne, en leur donnant les ordres sacrés et en leur imprimant le sacré caractère. C'est à lui seul à les soutenir, à les fortifier, à les faire croître, et à les établir dans la perfection de la vie à laquelle ils sont appelés; puisque dans l'ordre de la grâce, comme dans celui de la nature, c'est la même substance qui nous a formés dans le sein de nos mères, qui nous a conservés et nourris, tant que nous sommes demeurés entre leurs bras, et que nous avons reposé sur leur sein. Aussi le prélat, dans l'*Apocalypse*, est-il représenté en la personne de Jésus-Christ, au milieu de sept chandeliers, figure de l'Eglise universelle, avec des mamelles qui fournissent l'aliment et la vie à tous les enfants de la sainte famille du Sauveur, en leur donnant un lait bien plus agréable, et qui a bien plus de vertu que tous les vins les plus forts et les plus délicieux, selon cette parole du *Cantique des cantiques* (I, 1) : *Meliora sunt ubera tua vino.*. C'est ce lait qui forme des enfants si robustes et si forts en charité, qu'après s'être nourris eux-mêmes et engraissés de la substance divine, ils vivifient, nourrissent et soutiennent tout le corps de l'Eglise. C'est pour cela que le Fils de Dieu, au même endroit, porte encore sur ses mamelles une ceinture d'or, qui, selon l'explication qu'en donne l'Eglise elle-même dans son pontifical, exprime particulièrement les membres du clergé, qui, remplis des vertus de Notre-Seigneur, devenus tout amour et transformés en charité, servent tout à la fois d'ornement à Jésus-Christ, et de modèle ou de règle à tous les fidèles. C'est donc surtout à ceux qui vivent au séminaire, de soupirer vers le sein du prélat, de s'y attacher, et de recevoir avec respect, avec amour, avec joie, les moindres paroles qui sortiront de sa bouche sacrée; de recueillir avec empressement et avidité, la moindre goutte du lait spirituel que sa grande charité viendra distiller dans leur cœur. »

2° *L'évêque, chef du clergé.* — De même que le Père éternel, après avoir envoyé son Fils sur la terre, en est demeuré le chef, comme le père; ainsi Notre-Seigneur, appelé le Père du siècle futur et de l'Eglise présente, en est le chef et le père : chef dans tous les saints prélats, pour dispenser la vie et la distribuer à tous ses membres; car ils ne peuvent avoir de mouvement et de vraie direction qu'en lui. C'est tout perdre, que de rompre le cours naturel de la vie, qui du chef se répand dans les membres. Otez au corps du clergé l'esprit qu'il reçoit des prélats, vous le laissez sans lumière, sans mouvement et sans vertu. C'est travailler en vain à la sanctification des clercs, que de tenter dans l'Eglise une autre voie que celle de l'évêque préposé sur chaque diocèse.

Quelque éminente que soit la sainteté de ces grands hommes qui se trouvent encore dans l'ordre inférieur du clergé (car la Providence en suscite partout); comme ils n'ont point en eux cette grâce capitale et cet esprit qui est attaché au caractère des saints évêques, on ne saurait en attendre cette plénitude de vie propre à vivifier tous le corps ecclésiastique, qui appartient à l'épiscopat. Car le clergé du second ordre a besoin de cette vertu abondante, qui de la tête, selon la doctrine de saint Paul, doit descendre dans les membres par les jointures, les veines et les nerfs préparés pour la distribution des esprits vivifiants. Toute grâce qui n'aura pas cette origine, n'animera jamais qu'à demi les membres sacrés de ce corps. La diffusion et la communication naturelle de la vie ne se fait que par des canaux bien adaptés et bien joints à la bouche de la première source; et ces canaux, ce sont les prêtres unis au saint prélat, selon le dessein de Jésus-Christ dans la formation du clergé, où les organes se trouvent placés et proportionnés au chef avec une justesse digne de la sagesse et de la providence d'un si habile maître.

Aux uns il a donné de recevoir la vie; aux autres de la distibuer par un ordre et une liaison de parties qui se correspondent admirablement. Or cette correspondance ne peut être remplacée par aucune invention; et partout où elle ne subsiste plus, il est nécessaire de la rétablir selon le premier dessein de Notre-Seigneur. Sans cela il faudrait que lui-même changeât toute la structure et toute l'économie de son Eglise, qu'il formât de nouveaux chefs avec de nouveaux membres, pour faire un autre corps tout nouveau, qui fût assorti de toutes ses pièces. Or c'est ce qui ne se fera jamais sans un renversement universel, sans des prodiges et des miracles inouïs, sans la perte et la ruine générale de l'Eglise; de cette Eglise toutefois que Notre-Seigneur a promis de conserver aussi invariable dans sa constitution et sa conduite, qu'immobile dans sa foi et immortelle dans sa vie; en l'assurant qu'il serait avec elle jusqu'à la consommation des siècles, pour la vivifier et la conduire, et toujours par les ordres sacrés de sa divine hiérarchie. Tout esprit qui viendrait

Digitized by Google

d'ailleurs, et qui agirait d'une autre manière ferait dans le clergé ce que ferait une chaleur étrangère qu'on voudrait introduire dans un corps languissant, faute du cours de la chaleur naturelle, qui de la tête se communique à tous les membres. Cette chaleur empruntée demeurerait sans force, sans énergie, sans consistance. Elle n'aurait donc rien de la vertu première, sans laquelle il faut que le corps périsse. Il en sera de même du corps du clergé, si on veut l'animer autrement que par l'influence du chef, qui porte en soi la vie pour la faire passer par la voie du saint prélat dans tous les membres. Non, sans cette dépendance et cette union réciproque, jamais il n'y aura ni plénitude de vie dans le corps ecclésiastique, ni ferveur permanente dans les Chrétiens, ni grâce dans l'Eglise, ni écoulement et distribution des dons de Jésus-Christ dans tous les membres de son corps mystique.

Et pourquoi changerait-on ce bel ordre établi par Jésus-Christ, puisque les chefs sacrés de l'Eglise sont, par leur caractère, comme regorgeants de l'abondance de son esprit et de la plénitude de sa vie, pour la sanctification du clergé? N'est-ce pas une prophétie authentique de David sur la personne sacrée des prélats, que la grâce et la vie est comme l'onguent sacré, qui de sa tête, où il est versé, va se répandre sur son visage et sur le reste de son corps; ce qu'il faut entendre de la grâce, qui de la personne du pontife descend sur son vénérable clergé, figuré par la robe du grand prêtre, et parvient jusqu'aux extrémités de cette robe mystérieuse qui l'environne, en se communiquant de l'évêque, par la voie de ses prêtres, jusqu'aux dernières brebis de son troupeau. *Sicut unguentum in capite, quod descendit in barbam, barbam Aaron; quod descendit in oram vestimenti ejus.* (*Psal.* CXXXII, 2.) Cette répétition, *in barbam, barbam Aaron*, pourquoi se trouve-t-elle là? Ce n'est pas sans mystère; car selon le génie de la langue des Hébreux, qui doublent ainsi les expressions d'une chose, quand ils veulent en marquer la perfection, elle signifie le double esprit qui est sur le saint prélat, pour qu'il en verse d'abord les prémices et l'abondance sur son clergé, comme fit Jésus-Christ sur ses apôtres et ses disciples; et qu'il le répande ensuite sur les peuples. Cet extérieur vénérable et plein de majesté, que donne par avance le Prophète aux saints pasteurs de l'Eglise, est confirmé encore par saint Jean, lorsque, dans son Apocalypse, il dépeint Jésus-Christ, la souveraine sagesse, avec des cheveux blancs comme la neige, image de l'éternité de son être, et de la maturité, de la prudence avec laquelle il dirige les saints pontifes qui gouvernent l'Eglise.

3° *L'évêque, roi de son clergé.* — Notre-Seigneur, étant monté aux cieux après sa résurrection, fut déclaré, par la bouche de Dieu son Père, le souverain pontife de toute son Eglise, le chef des hommes et des anges, roi de toutes les créatures, comme il le dit lui-même par la bouche de son Prophète. (*Psal.* CIX, 4.) La royauté se trouvant jointe en sa personne au divin sacerdoce, il veut que les prélats de l'Eglise, qui sont les héritiers de sa grandeur et les images de sa gloire, paraissent sur la terre revêtus des mêmes titres qu'il a reçus dans le ciel. Il veut qu'ils en jouissent dès à présent dans son royaume, qui est l'Eglise; et surtout dans son clergé, qui, en étant la portion la plus éclairée, doit être aussi mieux instruite de son pouvoir et de sa prééminence. C'est ainsi que saint Pierre, comme le prince des princes de l'Eglise, en parle, lorsqu'il fait le dénombrement des trois ordres de son royaume : *Regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis.* (*I Petr.* II, 9.) Dans le royaume de l'Eglise, le sacerdoce royal, qui réside éminemment dans la personne des évêques, occupe le premier rang, *regale sacerdotium.* Au second rang, il place le saint clergé, *gens sancta;* c'est-à-dire, tous les membres sacrés de l'Eglise qui sont attachés au culte de Dieu et dévoués au service des autels. Enfin le troisième rang est occupé par le corps entier des fidèles, *populus acquisitionis*, peuple acquis par Jésus-Christ, et délivré de la tyrannie du péché et du monde, bien plus cruelle que celle de Pharaon, par les mains du saint prélat à qui Dieu a confié, avec le gouvernement des peuples, le bâton pastoral, instrument bien plus puissant en Jésus-Christ que la verge de Moïse. Il est la terreur des ennemis de Dieu, et bien plus capable de soumettre les esprits et les cœurs au joug de l'Evangile, que le sceptre des rois ne l'est de contenir leurs sujets dans l'obéissance, puisque c'est le sceptre de Jésus-Christ lui-même.

C'est aux évêques, en cette qualité de rois dans l'ordre spirituel, qu'il appartient non-seulement de diriger les peuples par leur sagesse, et de gouverner le royaume de Jésus-Christ par l'autorité qu'ils ont en main; mais encore de créer les ministres et les officiers dont ils ont besoin. Ils en ont reçu le pouvoir de Jésus-Christ; et c'est en son nom qu'ils appellent les uns pour conduire en sa sagesse, les autres pour réprimer en sa puissance; ceux-ci pour publier ses saintes lois, ceux-là pour en venger la transgression; et le tout avec un merveilleux tempérament de douceur et de sévérité, de charité et de force.

Cette diversité de ministère fait voir combien a d'étendue l'esprit de leur royauté; quelle est la dignité de leur couronne, la splendeur de la maison sainte qu'ils habitent, et la grandeur tout auguste du divin royaume qu'ils gouvernent. Ils ne sont pas forcés, comme les rois du monde, à prendre des ministres tels qu'ils les trouvent dans leurs Etats. Ils ont reçu cette prérogative des mains de Jésus-Christ, de pouvoir les créer et les former eux-mêmes, en leur donnant l'esprit et les talents qui les rendent habiles à leurs fonctions. Telle est la vertu des grâces dont ils sont les dispensateurs, et qui accompagnent le caractère sacré qu'ils

Digitized by Google

leur impriment, de les rendre propres à glorifier Dieu par des louanges continuelles, et à sanctifier le prochain par la prédication de la parole divine et l'administration des sacrements : *idoneos fecit ministros novi testamenti.* (*II Cor.* III, 6.) C'est pour cela que les évêques, sous leurs habits pontificaux, portent tous les saints vêtements de leurs ministres inférieurs. L'Eglise l'a ordonné ainsi, pour faire comprendre qu'ils possèdent éminemment l'esprit et la vertu de leurs ministres, et qu'ils sont revêtus de la grâce qu'ils leur communiquent.

Les saints prélats ayant en eux, comme rois, ou comme premiers ministres de Jésus-Christ, sa sagesse pour régler, sa puissance pour commander, sa vertu pour vivifier et sanctifier les prêtres qu'ils emploient ; c'est encore à eux seuls qu'il appartient de conduire le séminaire et de le vivifier de leur esprit. Le séminaire se trouvera toujours fort heureux d'être éclairé d'une telle lumière, conduit par une telle sagesse, fortifié par une telle vertu. Enfin, il vivra avec joie sous une obéissance qui le remplira de grâce, pour satisfaire à tous les commandements de celui qui leur représente la personne de Jésus-Christ. Quand il honorera le séminaire de sa présence, tous, pénétrés en sa présence de respect et de soumission, adoreront intérieurement Jésus-Christ qui les visite en lui et par lui, pour opérer en leur âme la grâce de la paix qu'ils doivent espérer de sa sainte bénédiction. C'est ce qu'opérait Notre-Seigneur quand il honorait de sa visite les apôtres et les disciples. Il les remplissait de sa paix par sa sainte présence. Je vous donne ma paix, disait-il ; *pacem meam do vobis.* (*Joan.* XIV, 27.) C'est le privilége de ma royauté, qui surpasse de beaucoup le pouvoir de Salomon. *Ecce plus quam Salomon hic.* (*Matth.* XII, 42.) Il ne faisait régner la paix qu'au dehors ; et moi je donne ma paix tout intérieure aux hommes de bonne volonté.

IX. *Des sujets qui doivent composer le séminaire.* — 1° *Des directeurs du séminaire et de l'excellence de leur vocation.* — Comme les fonctions capitales du clergé ne permettent pas toujours aux évêques de résider continuellement dans leur maison, et qu'ils sont obligés souvent de s'éloigner de leur église, il est nécessaire que chaque prélat ait dans sa main quelques sujets à qui il laisse son esprit et son âme pour agir en sa grâce, et remplir en son nom, pendant son absence, les engagements qu'il a contractés envers Jésus-Christ et envers son troupeau.

C'est à ce dessein que la souveraine sagesse de l'Esprit-Saint, qui dispose tout avec ordre et suavité, a créé tant d'offices et de dignités ecclésiastiques, qui, étant comme les caractères et les semences de la vertu secrète qui réside dans les prélats, leur servent à exécuter par d'autres mains ce qu'ils ne peuvent faire en personne. Tels sont les vicaires généraux et les officiaux, chargés de la discipline et de la police du diocèse ; les théologaux, qui prêchent en leur nom et dans leur église ; les archidiacres, qui, comme l'œil de l'évêque, sont obligés de visiter et d'inspecter tout le troupeau ; les chanoines, qui, revêtus de sa religion, offrent tous les jours le saint sacrifice avec solennité, et chantent les louanges de Dieu avec la pompe et la magnificence due à la souveraine majesté ; les doyens, qui président aux chapitres, et les grands chantres, qui modèrent le chœur des églises avec une décence et une dignité proportionnée, autant qu'il est possible, à l'excellence du culte divin.

Les prélats, qui ne peuvent encore vaquer assidûment en personne à l'instruction de leurs prêtres et de leurs clercs, ont besoin d'avoir entre leurs mains des prêtres qu'ils puissent mettre en leur place dans leur séminaire, et à qui ils communiquent leur esprit, comme Moïse répandit le sien sur les soixante-dix vieillards, pour vivifier et nourrir leur clergé. Par là ils satisfont à l'obligation capitale et la plus importante de l'épiscopat, qui est de jeter la semence de la vie sacerdotale et divine dans le cœur des principaux membres de leur Eglise, destinés à remplir les chapitres de leur religion, les autels de leur sainteté, les chaires de leur doctrine et de leur piété, les sacrés tribunaux de leur justice et des grâces dont ils sont les dispensateurs, tous les cœurs des peuples du feu sacré de leur amour.

Rien de plus saint que cette fonction, puisqu'elle fait entrer ces prêtres en communion de la grâce qui est donnée aux saints prélats, et qu'ils possèdent seuls en chef pour la sanctification de tout leur clergé ; car les ministres sacrés, qu'ils distribuent dans toute l'étendue du diocèse, ne peuvent recevoir le don et l'esprit de leur ministère que par celui de l'évêque, établi immédiatement et préposé sur son Eglise, pour répandre de la plénitude de l'onction divine, qu'il a reçue par sa consécration, sur tous les ministres de son Eglise.

O commission admirable, et, si je l'ose dire, adorable, que celle des prêtres qui entrent en partage de cet esprit! On doit estimer et honorer beaucoup sans doute celle des grands vicaires et des officiaux, dont les fonctions sont si saintes et si relevées ; mais de partager la grâce de ce divin emploi qui porte l'esprit de sainteté dans le cœur des clercs et des prêtres, c'est ce qui mérite une vénération toute singulière ; car est-il rien au-dessus dans la dignité hiérarchique ? Le don de communiquer cette vertu secrète et divine qui vivifie les âmes, don propre de l'évêque, surpasse toutes les fonctions de l'épiscopat. C'est l'image de la fécondité et de la plénitude de la vie même de Dieu ; et non-seulement la vie pénible, mais encore la vie glorieuse de Jésus-Christ sur la terre a eu cette merveille pour fin. On remarque en effet que Notre-Seigneur, après avoir donné pouvoir à ses apôtres sur son corps et sur son sang dans le cénacle ;

Digitized by Google

après même leur avoir communiqué sa puissance sur son corps mystique dans une des apparitions qui suivirent sa résurrection, se réserva le jour de la Pentecôte pour les remplir de son esprit de sainteté et de sanctification en faveur de toute son Eglise; car ce fut en ce grand jour que la plénitude de l'onction divine se déborda sur la sainte assemblée qui formait l'Eglise naissante, pour se répandre ensuite, par la succession des évêques, sur les ministres de cette Eglise, et sur ses enfants, d'âge en âge, jusqu'à la dernière génération. Les évêques, en effet, ont reçu cette divine onction, source de sainteté et de vie, de la bouche et de la main des apôtres, dont ils sont, selon le langage de saint Grégoire le Grand et la doctrine du saint concile de Trente, les véritables successeurs. Or les prêtres que l'évêque appelle à la direction de son séminaire, il les fait dépositaires de l'esprit et de la grâce qui doit sanctifier le clergé de son diocèse : esprit et grâce apostolique, dont le prix et la vertu surpassent tout ce qu'on en peut dire.

Oh! quelle source immense de sainteté! et quel océan, quel trésor de biens spirituels, que l'âme du prélat qui représente Jésus-Christ à la tête de son troupeau! Est-il croyable qu'un simple prêtre puisse avoir accès dans son intérieur, et entrer en société de l'esprit de sanctification qui lui est propre? Sera-t-il possible, sera-t-il permis à un prêtre de se plonger dans ce sein admirable de l'évêque, dans cette fournaise ardente de sainteté et de zèle, représentée autrefois par le *Rational* du grand prêtre, que les noms des douze tribus d'Israël remplissaient de lumière et de flammes? Cette figure nous annonçait que l'on puiserait un jour dans la poitrine et dans le cœur des prélats la plénitude de l'amour de l'Eglise et une sainteté abondante

Bienheureux les prêtres que Dieu daigne élire pour en faire les disciples du grand maître qui gouverne tout le diocèse, et qui puisent dans la grâce dont il est plein, afin de la distribuer aux ministres de Jésus-Christ qui se forment par leurs soins, et d'en arroser la portion la plus précieuse de son Eglise! Quand plaira-t-il à Jésus-Christ, l'instituteur de son clergé, de renouveler cet ordre apostolique des ministres de l'épiscopat, animés de sa grâce et vivifiés de son esprit? Oh! qu'il y en a peu qui voulussent entrer dans la sainteté de vie nécessaire pour y avoir part et s'en rendre dignes!

Il faut qu'un directeur de séminaire ait par vertu ce qui est donné au saint prélat par la grandeur et la sainteté de son caractère; et que, rempli de son même esprit, de sa grâce et de sa lumière, il la puisse répandre sur tous ceux du clergé qui seront l'objet de son zèle. Il faut qu'il soit tout humain dans son extérieur, mais que dans son fond il soit tout divin, et n'ait de vie humaine que pour porter la vie de Dieu parmi les hommes. La vie de l'évêque est moins la vie d'un homme que la vie de Jésus-Christ, dont il tient la place et exerce l'autorité. Or telle doit être, sous les dehors d'une vie commune et ordinaire, celle des directeurs chargés de former les ministres des saints autels. Ils sont comme la forme et les modèles du clergé, qui doivent transformer les élèves du sanctuaire en eux-mêmes, comme ils doivent être eux-mêmes transformés en la vie intérieure de l'évêque.

Le Fils de Dieu, pour préparer ses apôtres à la grâce de leur vocation, qui est celle de nos saints prélats, les garde auprès de lui pendant trois ans. On voit, par ses différents entretiens, que les principales dispositions qu'il leur demandait étaient l'anéantissement de toute volonté propre, et un parfait dépouillement des biens grossiers de la terre. *Celui qui veut me suivre, qu'il se renonce à soi-même.* (*Matth.* xvi, 24.) *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple.* (*Luc.* xiv, 33.) Voilà les deux grandes maximes qu'il leur a enseignées pour eux et pour leurs successeurs. Il veut que ses ministres bannissent de leur cœur toute sollicitude des biens temporels, et qu'ils se reposent sur les soins de la providence divine pour ce qui leur sera nécessaire, sans chercher autre chose que le royaume de Dieu et sa justice.

Notre-Seigneur voit dans le cœur de Judas le vice du propre intérêt; et après lui, saint Pierre découvre le même vice dans Simon le Magicien. Les voilà retranchés du nombre de ses disciples; ainsi que cet autre de l'Evangile, qui n'eut pas le courage d'obéir à cette parole : *Allez; vendez tout, et suivez-moi.* (*Matth.* xix, 21.) Il lui faut des hommes vides d'eux-mêmes et de tout intérêt temporel, pour devenir entre ses mains des vases d'élection propres à recevoir la plénitude de sa grâce. *Nous avons tout quitté pour vous suivre*, lui dit saint Pierre. Si cela est, lui répond Notre-Seigneur, non-seulement vous serez bientôt revêtus de mon Esprit et de la vertu d'en haut; mais un jour *je vous ferai asseoir sur mon trône pour juger le monde.* (*Ibid.*, 27, 28.) Telle sera la récompense des sacrifices que vous aurez faits pour moi; vous qui avez renoncé pour moi aux biens de la terre et à la gloire des hommes : *je vous appellerai pour juger avec moi les hommes et les anges.*

Telles sont les dispositions que l'Eglise, dépositaire des secrets de Jésus-Christ son époux, et héritière de son esprit, demande à tous les prêtres, puisqu'ils sont les flambeaux des Chrétiens, le sel de la terre et la lumière du monde; mais surtout aux prêtres qui approchent de plus près la personne des saints prélats, et qui par leur vocation entrent plus que tous les autres en partage de la grâce apostolique propre de l'épiscopat, par conséquent, de l'esprit même de l'épiscopat. *In quo vos Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.* (*Act.* xx, 28.)

C'est donc à ceux qui sont l'idée parfaite des prêtres de tout le diocèse, et le modèle du clergé, *forma facti gregis* (*I Petr.* v, 3); c'est à eux de s'assujettir aux ordres de

Digitized by Google

Jésus-Christ et de la sainte Eglise, qui ne charge jamais ses enfants d'aucun joug sans grande nécessité, en se renouvelant eux-mêmes dans tout ce qu'elle a jamais eu de plus pur et de plus saint, pour la perfection du sacerdoce et la sanctification du clergé. Ainsi, pour satisfaire à la première loi du Sauveur sur le renoncement à soi-même, inculquée si souvent dans son Evangile, il serait nécessaire que les directeurs du séminaire s'abandonnassent entièrement à la disposition du saint prélat, qui, étant dans l'Eglise l'image vivante et visible de Dieu, se trouve par conséquent le dépositaire naturel des vœux et des hosties qui se présentent au service de l'Eglise. Anéantis et sacrifiés, dépouillés de leur volonté, et perdus en celle du prélat, ces bons prêtres deviendraient autant de sources sacrées du pur amour pour le troupeau de Jésus-Christ. Car, s'ils ne sont entièrement vides d'eux-mêmes, l'Esprit de Jésus-Christ ne peut faire éclater en eux, ni sur les autres, les merveilleux effets de la grâce apostolique.

La pratique du dépouillement extérieur est inséparable de l'esprit d'anéantissement. Il serait donc convenable que les directeurs du séminaire renouvelassent tous les ans, entre les mains du prélat, le renoncement qu'ils ont professé, lorsque entrant dans la cléricature, ils ont choisi Dieu pour leur partage, et pris les richesses du ciel pour leur patrimoine, *Dominus pars hæreditatis meæ*. La fidélité à suivre ces maximes capitales du Fils de Dieu et les saintes lois de l'Eglise porte avec elle des grâces et des bénédictions qui ne se comprennent pas. On ne les connaît plus aujourd'hui, ces grâces; on ne voit plus reluire dans le monde ce clergé autrefois si florissant, la splendeur de la sainteté de Dieu et l'image de sa magnificence. On ne voit plus briller, dans les hommes du sanctuaire, les richesses divines qui faisaient la gloire de l'ancienne Eglise, parce qu'on ne voit plus la même exactitude à observer ses lois. C'était la grande douleur de saint Augustin, et avant lui de saint Basile, dont Dieu se servit pour faire revivre la sainteté de l'état clérical. Le seul moyen de renouveler le clergé, qu'ils employèrent, fut de ressusciter dans les clercs et dans les prêtres le respect, l'amour et la pratique des maximes de Jésus-Christ et les ordonnances de l'Eglise. Qu'on inspire le même esprit à tous ceux qui veulent entrer dans le sanctuaire; et le clergé reprendra toute son ancienne splendeur; et la majesté de Dieu même rejaillira sur tout le corps de l'Eglise.

Oh! quelle consolation de suivre les divines instructions de Jésus-Christ et les règlements qu'il a dictés, comme fondateur de son Eglise! Qu'il serait bien à souhaiter que celle-ci nourrît dans son sein un bon nombre de saints prêtres, qui, pour le renouvellement du clergé, fissent hautement profession de s'abandonner eux-mêmes et de renoncer aux biens de ce monde, pour être uniquement occupés du service de Dieu et de son peuple! Tel doit être surtout l'esprit des directeurs du séminaire, puisqu'ils sont le miroir du clergé. Il faudrait même, pour le repos du saint prélat, pour la stabilité du séminaire, autant que pour la sainteté des prêtres qui le dirigent, qu'ils renonçassent aux bénéfices, sous la dispense néanmoins de l'évêque dans les cas extraordinaires. Par ce moyen, des sujets si importants à tout le diocèse ne seraient point tirés de leur emploi, qui, étant public et universel, est plus considérable que tout autre emploi particulier. Il ne faudrait que peu de sujets attachés au séminaire, et animés d'un même esprit dans cette maison de retraite, pour communiquer à tous les prêtres du diocèse la grâce et l'esprit du sacerdoce, et par eux à tout le troupeau l'esprit du christianisme. Faute de prêtres bien éclairés et bien vertueux, les peuples ne reçoivent presque plus de teinture de la vie chrétienne. Vous ne les voyez plus instruits de l'obligation de ressembler à Jésus-Christ. Ils ne le connaissent plus; ils ne l'honorent et ne l'aiment non plus que s'il n'était pas mort pour eux, et qu'il ne leur eût jamais donné des marques de son amour, ni aucun témoignage de ses saintes volontés dans le divin Testament qu'il a mis entre les mains de son Eglise.

De cette ignorance et de cet oubli de Jésus-Christ naît en eux le défaut de respect, d'amour et d'obéissance à l'égard des prêtres, dans lesquels cependant il a voulu se peindre et se rendre visible au monde, pour entretenir la religion de son peuple envers lui et envers son Père. Et parce qu'ils ne sont ni honorés en leur grandeur, ni estimés en leur sainteté, ni obéis en leur puissance, il arrive que leur vie, la même que celle de Jésus-Christ, ne passe point en l'Eglise. C'est toutefois la vie qu'il a laissée sur la terre, et qu'il laissera jusqu'à la fin des siècles pour la sanctifier. Qu'elle se retire des peuples et du clergé, ils ne peuvent plus croître en grâce.

De tels prêtres sont rares; pour toute l'Eglise, Notre-Seigneur n'en choisit que douze. La ferveur de la charité est de peu; *paucorum est perfectio*. Il ne faut donc pas espérer de voir un grand nombre de ces hommes enflammés des ardeurs du saint amour, tels que doivent être ceux qui dirigent la maison. Il faut donc se borner à un petit nombre de sujets, qui, remplis de cette ferveur, la répandent dans tout le diocèse. Trois hommes apostoliques dans le séminaire, remplis d'humilité, de douceur, de patience, de zèle, de charité, avec la science et la sagesse nécessaires à ce divin emploi, c'est assez pour renouveler le clergé, et par conséquent le troupeau tout entier. David, l'image de Jésus-Christ, avait trois *forts* à la tête de ses officiers et de ses soldats, qui étaient l'âme et la vie de toute son armée. Et Notre-Seigneur n'en a pas donné davantage à chaque partie du monde. Mystère figuré par cette ville de l'*Apocalypse* et par le temple de Salomon. Chaque partie avait

Digitized by Google

trois portes (1372), par où entraient les peuples qui voulaient se sanctifier. Ainsi trois bons ministres, par les mains de qui passerait le clergé, et dans le sein desquels reposeraient tous les sujets du séminaire, seraient capables de tout sanctifier. Ils éclaireraient et ils transformeraient non-seulement un diocèse, mais un royaume entier : tant est grande et admirable la vertu de l'esprit apostolique!

On en trouvera peu dans l'Eglise qui veuillent embrasser ce genre de vie obscure et cachée, et qui réunissent avec le zèle et la piété, la prudence et la capacité nécessaires dans cet emploi. C'est la grande difficulté, dans l'établissement des séminaires, de rencontrer des hommes de mérite. Il faut donc, quand il a plu à la bonté divine d'en susciter, les conserver bien soigneusement, en éloignant d'eux tout ce qui pourrait altérer leur vertu, comme le soin temporel de la maison, dont on pourrait se décharger sur d'autres, et les occupations grossières qui en dépendent. Comment d'ailleurs, étant en si petit nombre, pourraient-ils vaquer aux choses du dehors sans négliger le bien spirituel du dedans, bien qui demande une union si habituelle avec Dieu, que les moindres distractions ne peuvent manquer de lui nuire beaucoup?

Pour prévenir toute espèce de danger et d'inconvénient, il est juste que le séminaire soit pourvu de ce qui est nécessaire à la nourriture et au vêtement des directeurs. Ils se contenteront de peu, et ce peu, il faut même qu'il leur soit administré avec assez d'attention et d'exactitude, pour qu'ils ne soient pas dans la nécessité de s'en occuper le moins du monde. En se reposant, pour le temporel, sur la vigilance de la personne charitable que le père commun aura députée pour cet emploi, ils ne déroberont rien au temps si précieux qu'ils doivent à des exercices tout divins ; et ils seront tout entiers à l'œuvre sainte pour laquelle le séminaire a été institué.

Rechercher son intérêt propre dans la conduite des âmes, c'est mêler les choses profanes avec les choses saintes; c'est rapporter ce qu'il y a de plus sacré dans la religion à des fins toutes terrestres et toutes charnelles. C'est une espèce de sacrilége, qui attire la colère de Dieu. Il est impossible qu'en travaillant dans cet esprit, on serve jamais les âmes avec beaucoup de fruit et de bénédiction.

Il y a différentes sortes d'intérêt à éviter. Quelques-uns, dans le saint ministère, recherchent un gain sordide; d'autres, une honnête retraite; quelques-uns prétendent se donner de la considération par le nombre et la qualité de ceux qu'ils dirigent. Ils tâchent de se faire valoir par l'accès qu'ils ont dans leurs maisons, cherchant à s'y rendre nécessaires. Pour éviter toute occasion de s'attacher au monde, il est à propos que les directeurs ne se mêlent point des affaires de famille, ou du temporel des personnes qui sont ou qui ont été sous leur direction, si ce n'est qu'on leur demande avis sur certaines choses qui aient rapport au spirituel, et qui intéressent la conscience : autrement il faut les renvoyer à des personnes intelligentes dans les affaires, pour prendre leur conseil ; car ces choses n'étant point dans la sphère ordinaire de notre vocation, nous nous mettons en grand hasard de leur en donner de mauvais, et de les tromper en voulant les servir. Tout ce que nous pouvons et devons faire alors, c'est de recommander leurs affaires à Dieu, le suppliant d'éclairer ceux qu'elles consultent, afin qu'ils leur donnent de bons et salutaires avis.

Souvent il arrive que, sous l'apparence d'un bon zèle, on se laisse aller au désir d'agrandir sa communauté, et de la rendre plus illustre. On s'emploie à chercher les moyens d'en procurer les avantages; quelquefois même on entreprend pour cela des choses étrangères à notre état. On se contente d'être détaché des richesses en son particulier ; mais on ne croit pas devoir pratiquer cette vertu dans les choses qui regardent la communauté. Nous devons cependant attirer les grâces et les bénédictions du ciel sur notre communauté, par les mêmes voies que nous employons pour les faire descendre sur nous en particulier; c'est-à-dire, par une profonde humilité, une charité ardente, une patience invincible, un désintéressement universel, en un mot, par la pratique de toutes les vertus évangéliques, le seul appui des communautés, aussi bien que des particuliers, et l'unique moyen d'y maintenir la ferveur. Si nous voulons nous reposer sur la prudence humaine, sur les maximes du siècle, sur l'excellence et la supériorité de nos talents, sur l'abondance de nos richesses, Dieu nous laisse et nous abandonne aussitôt, parce qu'il ne voit pas en nous les marques de son esprit et de sa conduite. De là vient la décadence des communautés. *Voilà*, dit-on, *ces hommes qui n'ont pas mis leur force en Dieu, mais qui se sont confiés dans leurs grandes richesses, et se sont appuyés sur la vanité de leurs entreprises : « Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum, sed speravit in multitudine divitiarum suarum et prævaluit in vanitate sua. »* (*Psal.* LI, 9.) On a prétendu acquérir à son corps une grande estime, des richesses considérables, et on le voit déchoir de sa grâce et de son premier esprit, parce qu'on a fondé son établissement sur la créature. On ne s'est point assez reposé sur Dieu, qui veut être l'unique appui de ses œuvres; et qui, les ayant élevées contre toutes les oppositions de l'enfer et du monde, n'eût pas manqué de les conserver, si on avait eu en lui une parfaite confiance.

Qu'il est doux de faire l'œuvre de Dieu en son Fils, par les voies qu'il a établies lui-même en son Eglise, et consacrées au-

(1372) *Ab Oriente portæ tres, et ab Aquilone portæ tres*, etc. (*Apoc.* XXI, 13.)

Digitized by Google

tant par son exemple que par sa doctrine; l'humilité, la pauvreté, la simplicité! Les grands ne doivent paraître, lorsqu'il s'agit des desseins de Dieu, que pour adorer de loin, et non pour y toucher. Il faut que ses œuvres s'avancent dans le même esprit qui les a commencées. C'est pourquoi les communautés, qui sont fondées dans l'Eglise sur l'esprit et les vertus de Notre-Seigneur, doivent toujours, comme les particuliers, aller de vertu en vertu. L'esprit de Jésus-Christ y doit toujours croître, et ses maximes doivent s'y pratiquer avec plus de perfection. Mais le malheur est que l'intérêt s'y mêle, l'ambition s'y glisse, l'esprit de superbe y pénètre, les maximes du monde s'y établissent; au lieu de s'appuyer sur le bras de Dieu et sur sa providence, peu à peu on la perd de vue; par une prudence tout humaine, on veut établir tout sur la faveur des grands, sur les mesures de la sagesse du siècle, en un mot, sur la créature; ce qui oblige Dieu de s'éloigner et de les laisser périr, pour apprendre aux hommes que rien ne peut se soutenir que par lui. Puisqu'on veut du bien et de la considération, il permet qu'on en ait; mais il retire son esprit, le plus précieux trésor qu'on puisse posséder dans ce monde; et quelquefois même, en punition de cette conduite, il renverse tout. Combien n'en a-t-on pas vu d'exemples? Si Dieu ne bâtit la maison, c'est inutilement que nous y mettons la main. Elle est bâtie; c'est en vain que nous faisons nos efforts pour la conserver. A quoi bon nous lever avant le jour, c'est-à-dire, employer notre temps et nos soins, pour finir ce que Dieu lui-même ne veut pas qui s'achève? Mettons-nous donc fort peu en peine de tous les secours humains dans les œuvres de Dieu, puisque lui seul veut en avoir la gloire.

L'intérêt est le père de tous les maux. S'applique-t-on à vouloir acquérir quelque chose, tout aussitôt l'esprit se remplit d'idées grossières. On perd l'esprit d'oraison; on abandonne ses exercices spirituels pour aller visiter le monde, solliciter auprès des hommes puissants, et en tirer ce qu'on prétend. On les flatte même, et on se rend complaisant pour mieux réussir à les gagner; mais on éloigne Dieu, et l'on s'éloigne de Dieu. Le goût de la solitude s'évanouit, la pureté d'intention se perd, le recueillement s'en va; plus d'union avec Dieu; bientôt la communauté se voit déchue de ce qu'elle était, et hors d'état de redevenir ce qu'elle doit être. O vil intérêt! que tu causes de maux! que de misères tu entraînes après toi! que de saintes œuvres tu détruis! Hélas! tu es si détestable dans les personnes du monde; combien dois-tu être en horreur dans les maisons de Dieu, où l'on ne doit respirer que sainteté, que dégagement le plus entier et le plus parfait!

Tant que nous vivrons sans intérêt, Dieu bénira la maison; les grâces y seront abondantes, et il lui fera d'autant plus sentir son secours, qu'on se mettra moins en peine d'en chercher ailleurs. Nous aurons tout, quand nous aurons la confiance en Dieu : avec elle on est plus riche que si l'on possédait tous les trésors du monde, tous les royaumes de la terre. On a ceux de Dieu même, qui ne peut rien refuser aux hommes qui espèrent uniquement en lui. Non, nous ne manquerons qu'autant que la confiance nous manquera. Tant que saint Pierre la conserve, il marche sur les eaux avec autant d'assurance que sur la terre ferme. Dès qu'il chancelle dans la foi et que sa confiance diminue, il commence à enfoncer, et court risque de périr. C'est ce que lui reproche Notre-Seigneur : *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?* (*Matth.* XIV, 31.) Ah! si je pouvais vous laisser cette confiance et cet appui en Dieu seul, que je vous laisserais de trésors et de grâces! Si vous saviez combien Notre-Seigneur aime à voir ses serviteurs lui abandonner le soin de toutes choses avec la simplicité d'un enfant, pour ne s'occuper qu'à le servir et à procurer sa gloire! Voulez-vous savoir le moyen de ne manquer de rien? Etablissez-vous bien, vous, vos œuvres et votre conduite sur cette grande maxime de Jésus-Christ : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît.* (*Matth.* VI, 33.)

2° *Des prêtres formés au séminaire.* — Il importe beaucoup qu'il y ait toujours au séminaire des prêtres tout formés, qui soient toujours prêts à être envoyés dans les différents lieux du diocèse, selon le besoin, et à partir au premier ordre du premier pasteur. Notre-Seigneur trouvait toujours ses apôtres disposés à se rendre partout où il les envoyait, et à passer d'un lieu à un autre, selon qu'il lui plaisait. Il doit en être ainsi des prêtres que le prélat tient comme en réserve dans son séminaire, pour secourir à propos les brebis qui sont sans pasteur, ou qui ne peuvent recevoir de lui la nourriture. Le séminaire doit donc avoir des prêtres, qui, instruits du chant, des cérémonies, de l'administration des sacrements, de la manière de prêcher et de catéchiser, puissent aller remplir soit un vicariat vacant, soit une cure, soit quelque autre bénéfice, et qui, par-dessus tout, soient hommes intérieurs et bien unis à Dieu. Il en faut encore pour aller, dans le besoin, tenir la place de MM. les curés qui seraient malades, ou qui voudraient faire au séminaire les exercices spirituels de la retraite. Il en faut d'autres qui soient toujours prêts à faire la mission, surtout dans les cures vacantes, par la mort du pasteur : d'où il résulte plusieurs avantages.

Le premier, c'est de suppléer aux fautes et aux négligences souvent très-considérables du curé décédé; le second, c'est de secourir les peuples dans leur délaissement, et de consoler l'épouse de la perte de son époux; le troisième, c'est de préparer au successeur un troupeau capable de profiter de ses instructions et de ses bons exemples, en jetant à propos, dans le cœur des brebis, une semence de salut, qui, bien cultivée ensuite, portera du fruit en son temps. Combien,

Digitized by Google

d'ailleurs, évite-t-on par là de difficultés qui se rencontrent dans les missions faites en la présence du curé?

Ces prêtres peuvent servir encore au saint prélat, soit pour l'accompagner dans ses visites, soit pour le précéder et aller préparer les voies, à l'exemple des disciples du Fils de Dieu, qu'il envoyait deux à deux au-devant de lui, partout où il devait passer : ce qui produit ordinairement un grand bien; car, en faisant connaître aux âmes, par la prédication et les catéchismes, le prix de la grâce que Dieu leur prépare par la visite du premier pasteur, et en leur inspirant les dispositions qu'elles doivent y apporter, on les rend dignes de recevoir avec fruit les sacrements de la sainte Eucharistie et de la confirmation, les deux plus riches présents que Dieu ai faits à son Eglise, puisque dans l'un on reçoit le corps adorable de son Fils, dans l'autre, les dons et la personne adorable de son divin Esprit.

Ils pourront encore soulager le saint prélat, s'il veut les employer à reconnaître la capacité des prêtres, talent si rare dans plusieurs campagnes; leur vigilance sur les besoins spirituels des peuples; leur charité et leur zèle à prêcher, à exhorter, à catéchiser, à administrer les sacrements, à visiter leur troupeau, pour réconcilier les familles divisées, aider de leurs aumônes celles qui sont indigentes, consoler les malades, etc.

Les mêmes sujets peuvent enfin aller présider, par ordre et au nom de Mgr l'évêque, aux conférences de MM. les curés, qui se font tous les mois dans les divers cantons du diocèse, comme il se pratique en plusieurs évêchés, moyen excellent de faire connaître au prélat la modestie, la piété, la capacité, l'assiduité des pasteurs à qui son troupeau est confié, et l'état de son clergé.

Les prêtres de cette seconde classe n'ont pas besoin, comme les premiers, de renoncer aux bénéfices et aux dignités ecclésiastiques; mais ils doivent être abandonnés entre les mains de l'évêque, pour être placés, soit par commission, soit en titre, où il jugera à propos de les envoyer, sans avoir d'autre ambition que de servir l'Eglise sous ses ordres.

3° *Des élèves du séminaire.* — Il ne reste plus à parler que de la troisième classe des sujets du séminaire, qui est la plus nombreuse, puisqu'elle comprend tous ceux qui viennent se former à l'état ecclésiastique, et en prendre l'esprit. Tous ne sont pas de même âge, ni de même condition. Les uns, n'étant pas encore clercs, mais touchés du désir de se donner à Dieu et de se consacrer à son service, peuvent venir au séminaire pour étudier leur vocation, et examiner s'ils sont dignes d'être promus à la cléricature. On peut, en conséquence, les recevoir en habit séculier. Les autres, qui, étant clercs, ne portent aucune marque de leur état, viendront s'y instruire de leur vocation, et y prendront l'habit ecclésiastique, s'ils en sont jugés dignes. Ils le prendront avec esprit de pénitence, et avec un grand regret d'avoir négligé jusqu'alors de porter les marques de la cléricature.

Il s'en trouvera qui, sans prétendre à aucun bénéfice, se sentant appelés à servir Dieu et son Eglise, viendront étudier les devoirs de leur sainte vocation, et se former à l'esprit du sacerdoce, pour se mettre dans la main de leur prélat, et remplir, dans son diocèse, tel ou tel ministère qu'il lui plaira. De tels ouvriers se présentant avec le seul intérêt de la gloire de Dieu, leur grâce en sera bien plus excellente.

D'autres, enfin, seront des bénéficiers, comme doyens, chantres, archidiacres, chanoines, abbés, prieurs, qui voudront connaître ce qu'ils sont dans l'Eglise, ce qu'ils lui doivent, quelle est la grâce de leur état, quelles en sont les vertus et les obligations.

Cette diversité de sujets compose la beauté admirable de l'Eglise de Dieu, et forme un ordre merveilleux aux yeux de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui s'en sert pour mettre au grand jour l'étendue de ses vertus secrètes et la multiplicité de ses dons cachés.

Mais de cette même diversité naît une difficulté qu'il faut aplanir. Le séminaire est ouvert aux riches et aux pauvres. Comment ne pas exposer ceux-ci à aimer leurs aises, si on les traite, pour la nourriture et le vêtement, au-dessus de leur condition? Et si les premiers, qui ont été élevés délicatement, ne sont pas nourris avec plus de soin que les personnes d'un état médiocre, n'est-il pas à craindre qu'on ne les dégoûte et qu'on ne les rebute? Le premier remède à tout inconvénient, c'est de régler tellement la nourriture et le vêtement; c'est d'y mettre un si juste milieu, que les sujets d'une condition commune, ne puissent ni excéder ni flatter leurs sens, et que les sujets d'une condition plus relevée n'aient point lieu de faire de plainte ensemble sur ce qui touche les nécessités de la vie.

Mais, un autre remède bien plus efficace, et qui a toujours été le plus solide fondement de la paix et de la concorde dans les sociétés chrétiennes, c'est l'exercice de la mortification. Sans cette vertu, rien d'assuré dans la religion du clergé et dans la perfection du sacerdoce, non plus que dans le christianisme. Sans cette mort à soi-même, ce n'est que trouble avec soi et avec ses frères. Dans elle, au contraire, on trouve la paix avec Dieu, avec soi-même et avec le prochain. La grande étude des directeurs sera donc de former les sujets du séminaire à la mortification de toutes les inclinations de la chair, et de les établir dans la pratique de cette leçon fondamentale de la cléricature: *Regardez-vous comme des hommes morts au péché.* « *Existimate vos mortuos quidem esse peccato.* » (*Rom.* VI, 11.) Saint Paul représente les Chrétiens, à plus forte raison les élèves du sanctuaire, comme des hommes qui *portent dans leur corps la mortification de Jésus-Christ* (*I Cor.* IV, 10), comme des hommes ensevelis avec Jésus-Christ; par conséquent, tellement séparés en esprit

Digitized by Google

des choses de la terre, que rien de ce qui est le sujet ordinaire de nos inquiétudes et de nos troubles n'interrompe en nous la paix nécessaire au service de Dieu et à l'accroissement dans la piété.

Jésus-Christ Notre-Seigneur a donné le premier coup de mort à la vie du péché par la grâce du baptême, nous laissant à continuer l'œuvre qu'il a commencée, en nous appliquant sans cesse à retrancher les germes du péché, qui est bien mort en soi, mais non dans ses suites. C'est à quoi l'on doit beaucoup exhorter les élèves du séminaire, en leur faisant toujours ouvrir les yeux à la malignité de leurs désirs, pour les réprimer et les tenir ensevelis dans un esprit de mort, comme ils y sont obligés par leur profession, et comme ils en sont avertis par leur habit. Car la soutane, qui est un habit de mort et de pénitence, et que nous devons prendre avant de nous revêtir du surplis, nous apprend que la mort à nous-mêmes doit précéder la sainteté de la vie cléricale, représentée par la blancheur de ce vêtement. Avec cet esprit, qui est celui des apôtres, les clercs aspirant au sacerdoce ne penseront ni à leurs habits ni à leur nourriture. Ils n'en feront non plus de cas, que ces princes auxquels on vient en grande cérémonie présenter des mets après leur mort, et qui y sont aussi peu sensibles qu'aux suaires et aux décorations funèbres qui les environnent; et pleins de la grâce de leur vocation en Jésus-Christ, ils parviendront à n'avoir plus que du dégoût de la vie présente, et de désirs que pour la vie future, à laquelle tendent tous les exercices du séminaire.

XIII. — *Lumières intérieures accordées à M. Olier.*

I. N'est-il pas vrai (1373) que, sans les prétentions de l'orgueil, de l'amour-propre, de l'ambition et de la vanité, les autels de Jésus-Christ seraient déserts, et ses églises abandonnées? On n'y va que pour demander la santé, l'honneur, les richesses; demandes si éloignées de celles que faisait Notre-Seigneur, uniquement occupé de la gloire de son Père. Tout ce qui ressent le monde et les vanités du monde, me met hors de moi-même. — Une personne (1373*) animée de ces criminels sentiments étant venue me visiter avec son mari, je lui dis si hautement ses vérités, et lui représentai avec tant de véhémence le scandale qu'elle avait causé à ses enfants, depuis qu'elle leur donnait l'exemple de la mondanité dusiècle, qu'elle en versa des larmes devant moi. Je ne me bornai pas à ces représentations et à ces reproches; car le refus que fit Notre-Seigneur à la mère des enfants de Zébédée, en condamnant l'esprit d'ambition qui la conduisait, je le fis de même, et sans respect humain, à cette mère si remplie d'elle-même et si vaine. Je me souviens qu'auparavant d'avoir entendu sa demande, par un mouvement particulier, je m'étais senti poussé en chaire à insister sur l'indignation avec laquelle Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ réprouvent des prières semblables à celle des deux apôtres. J'ajoutai qu'au reste saint Jacques, s'il eût été en ma place, et s'il fût monté dans la chaire où je prêchais, aurait prêché contre sa propre mère. Il se fût condamné lui-même, d'avoir suggéré à celle qui lui avait donné le jour la demande qu'elle avait eu la témérité de faire à Notre-Seigneur en leur présence. Ces dernières pensées, Notre-Seigneur me les mit lui-même dans l'esprit avant que je montasse en chaire. Il me dit de sa bouche. ***Parlez de cette manière.*** Ce bon maître voulut alors que je fisse une leçon dont je ne savais pas quel était le dessein, et qui était un mystère pour moi. Nos messieurs m'entendant parler avec tant de zèle contre la vanité des mères, qui, à l'exemple de celle de l'Evangile, cherchaient à élever leurs enfants dans la grandeur; à cette parole surtout, que son fils prêcherait contre elle-même, crurent que je voulais parler de ma mère, qui ne pouvait souffrir mon éloignement des grandes places.

II. Un prêtre me consultait sur une chose très-difficile : j'admirais son humilité; car il est infiniment plus sage, plus savant et plus avisé que moi; et à l'heure même Notre-Seigneur me montra clairement ce qu'il me demandait. Je reçois souvent ces grâces; mais c'est à la considération des personnes qui viennent m'interroger. Dieu m'éclaire par compassion pour elles; je le vois sensiblement. Dès qu'on ouvre la bouche pour me consulter, avant même de savoir ce qu'on me demande, Dieu me donne en leur faveur les lumières qu'elles désirent et avec abondance; mais notre bon maître, pour m'humilier, et me faire connaître que la sagesse et l'intelligence ne sont point en moi, encore moins à moi et de moi, mais que tout est à lui et en lui, me laisse quelque temps dans l'aveuglement et dans l'ignorance de ce qu'on me demande; puis, dans un instant, sa bonté me le fait connaître. Je le sens tous les jours, soit dans les confessions, soit dans les entretiens particuliers. J'y éprouve une différente pureté de lumière, selon la diversité des sujets qui se présentent. Je leur réponds conformément à leurs besoins, sans autre préparation que de renoncer à mon propre esprit, attendant ce qu'il plaira à Dieu de me donner pour le service de ses enfants. Cette manière d'agir est si efficace et si puissante, que je les vois avancer en trois semaines, plus que je n'ai fait en six et huit

(1373) En 1642, le 25 juillet, fête de saint Jacques son patron, M. Olier faisait l'éloge de cet apôtre, lorsqu'une de ses parentes entra dans l'Eglise avec ses deux enfants pour le prier de les pousser dans le monde. Cette dame fut bien surprise d'entendre un instant après son parent déclamer contre les projets criminels du monde. C'est à cette circonstance que se rapporte ce fragment de discours.

(1373*) Celle dont il est question dans la note précédente.

Digitized by Google

années pendant lesquelles je ne connaissais rien dans le christianisme, ni dans les routes qu'il faut tenir pour aller purement à Dieu; tant la voie de la confiance en l'assistance de sa grâce est efficace sur les esprits!

III.... Comme je lui parlais (1374), de l'avantage qu'on trouve à quitter tout pour Dieu, et à renoncer à toute espérance temporelle pour Jésus-Christ, il plut à la bonté divine de m'ouvrir le ciel et de me montrer l'élévation de la demeure qui lui était préparée pour avoir eu le courage de se séparer de toutes les grandeurs du siècle, et avoir sacrifié généreusement à Jésus-Christ ses espérances pour cette vie.

IV. Notre-Seigneur m'a fait entendre que la vocation de la société était autre que celle de l'institut de saint Bernard. Car il a voulu, dans le monastère du saint abbé, que l'on domptât la chair et qu'on la réduisît en servitude par les efforts extérieurs; et il paraît que Dieu demande, dans cette maison, qu'on y dompte la chair par l'esprit. Saint Bernard était appelé à se retirer du monde extérieurement; et il est visible que dans notre vocation, l'esprit doit nous séparer du monde au milieu du monde même. Le saint éloignait des dignités ecclésiastiques, et retirait du clergé tous les sujets que Dieu lui envoyait. Au contraire, Dieu désire qu'on élève ici des sujets pour les charges et les dignités du clergé. Il ne veut pas qu'on pense à grossir un corps qui diminue le corps principal de l'Eglise, mais que l'on travaille à remplir ce dernier de sujets saints, qui, étant le sel du clergé, pénètrent le corps entier de leur sagesse et de leur vie divine. Or, il faut pour cela que ceux qui composent la maison aient une grande plénitude de vie, qui par eux se répande dans le corps ecclésiastique. Il faut qu'ils vivent dans un esprit de mort et d'abnégation de toute dignité, pour mériter l'honneur et la grâce de servir l'Eglise pour la sanctification de ceux qui en doivent remplir les places et les charges.

V. Un de nos messieurs, m'ayant demandé quelques paroles d'édification en l'honneur de saint Paul, aussitôt la bonté divine me fit voir le zèle de ce grand Apôtre, qui était tout de feu pour la gloire de son Maître. Je me le représentai comme une vive flamme qui s'élançait de toutes parts, et passait sur tout sans rien craindre; ni le monde, ni la mort, ni la croix, ni le martyre : qui attaquait les princes et les rois avec intrépidité, méprisant toutes les créatures qui s'élevaient contre Dieu, comme de la boue. A ce même moment, je sentis mon cœur embrasé d'un feu tout semblable. Je ne pouvais dire une parole, sans qu'elle m'enflammât davantage, j'eusse parlé très-longtemps sur cette matière, sans peine et sans préparation; mais je n'osais, tant je craignais d'excéder, et tant je sentais croître en moi cet état extraordinaire de ferveur que j'étais obligé quelquefois de contenir en moi-même. Lorsque j'éprouve ces impressions, je ne me mets guère en peine de ce qu'il faut dire. Dieu me donne tout, et son esprit me fait parler comme il lui plaît. S'il me fallait répéter ce que j'ai dit alors, je ne le pourrais, à moins que la lumière qui m'a fait parler ne me fût remise dans l'esprit. C'est ainsi que je parle toujours maintenant. Je me trouve si fort abandonné à l'esprit de Notre-Seigneur, et si dépendant de lui, que je ne vois, je ne sens, je ne puis quoi que ce soit au monde, que dans la vue, le sentiment et la puissance de cet esprit.

VI. Une religieuse, en qui l'on reconnaissait une éminente piété, s'étant présentée un jour devant moi, je vis ses yeux tellement égarés, que je la jugeai tourmentée par l'esprit impur, qui la portait à des desseins criminels. Je fis aussitôt le signe de la croix, et cette pauvre servante de Dieu fut délivrée sur-le-champ. Le malin esprit était entré dans son corps pour s'efforcer de la séduire, et s'était emparé de ses yeux pour la porter au péché; mais il ne put tenir contre le signe du salut. A peine l'eus-je employé, qu'il fut contraint de prendre la fuite.

VII.... Pendant qu'il la recevait (1375), il me témoigna une joie singulière des grâces qui se répandaient en lui par les paroles que le Seigneur, me mettait sur les lèvres, et qui arrachaient des larmes de tous les assistants. Ce fut de lui que Notre-Seigneur me dit, pendant que les médecins le condamnaient, et me dit par deux fois: *Je te le rendrai;* parole qui s'est trouvée pleinement justifiée par l'événement. Il fut guéri contre toute espérance; et les médecins eux-mêmes ont regardé cette guérison comme miraculeuse. Depuis son rétablissement, ce jeune homme profite à vue d'œil dans la vertu; tant il est vrai que la parole de Dieu et la sainte Eucharistie sont la nourriture de l'âme.

Ayant été appelé pour voir un malade dont le mal était si violent, qu'on était persuadé qu'il en mourrait, je fus ému de compassion en l'abordant. Je lui adressai quelques paroles pour le consoler et le soutenir dans ses souffrances. J'étais à peine sorti qu'il fut guéri. Les pauvres affligés qui l'assistaient ont cru qu'une guérison si soudaine était miraculeuse. Le saint nom de Dieu soit béni et loué à jamais.

VIII.... Je ne manque point de souffrir des peines très-violentes pour les moindres choses qu'elle peut faire en l'esprit propre, et selon les vues de la sagesse humaine (1376). La voyant agir hors de la pureté de l'esprit divin, je profitai du premier entretien pour lui rendre compte de tout te qui s'était passé en elle, et des paroles même qu'elle avait prononcées en telle ou telle rencontre. Elle m'avoua que je lui découvrais ce qu'elle

(1374) Il s'agit ici d'une âme qui était très-étroitement unie à M. Olier par les liens de la charité.

(1375) Il s'agit ici de l'extrême-onction que M. Olier administrait à un jeune ecclésiastique, nommé de Villars, tombé très-dangereusement malade.

(1376) M. Olier parle ici d'une âme élevée à une grande perfection, qu'il dirigeait.

Digitized by Google

n'avait pas encore découvert elle-même, et ce qu'elle n'aurait jamais aperçu si je n'avais apporté la lumière devant ses yeux. Les peines secrètes que j'endure alors me font connaître celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne peut souffrir dans les âmes saintes le moindre détour ou le moindre mélange de la sagesse humaine sans une sorte de tourment; car voyant son épouse fidèle ne pas marcher dans toute la pureté de son amour, mais pour soi-même ou pour autrui, c'est-à-dire lui dérober un regard, une préférence, qui lui eussent été plus chers que les hommages de tous les hommes de la classe commune des Chrétiens, comment n'en ressentirait-il pas une peine extrême? Le regard amoureux d'une âme vers Jésus-Christ est si doux à ses yeux et si agréable à son cœur, que s'il lui arrive d'en donner un autre à sa créature ses entrailles se déchirent. Oh! quelle douleur pour lui de voir perdre devant soi ce qu'il avait acquis avec tant de soin, conservé avec tant de peine, possédé avec tant de jalousie! Et ce sera un homme de rien qui le lui ravira; un homme qui n'a rien fait pour cette âme, qui n'est point mort pour elle, qui ne lui donne point son corps et son sang pour nourriture, comme Jésus-Christ; qui n'est capable ni de la conserver, ni de la protéger, ni de la défendre contre les ennemis de son salut. Combien une âme qui veut être fidèle à notre Seigneur doit être soigneuse de ne donner jamais le moindre regard à la créature. Il est si jaloux de la posséder tout entière, et d'en être souverainement aimé, l'ayant acquise à tant de titres, et la voulant avoir seul, sans qu'aucun autre puisse y prétendre. C'est un frein si puissant et si fort que celui de l'amour. Dieu ne souffre pas qu'on aime rien pour tout autre que pour lui. Il veut que l'âme fidèle tende à lui en droiture et à tout moment, et à lui seul, ne déclinant ni sur elle-même, ni sur le prochain, pour l'aimer purement et en lui-même. Aussi dès qu'une âme s'approche de l'état où il commence à être fort jaloux de son amour, il la retire du tracas des choses du siècle, et l'attire en solitude, pour en jouir exclusivement et sans rival, sans partage, sans distraction d'elle-même. Dieu trouve ses délices dans le moindre de nos regards intérieurs, tant il aime tout ce qui est de nous. La plus petite complaisance en autrui est pour lui une mort. Un désir de voir, de posséder autre chose que lui, est pour son cœur un saisissement qui ne peut s'expliquer.

Dieu, par sa miséricorde, me fait sentir toutes ces impressions comme des coups de rasoir qui me coupent les chairs vives, comme des morsures d'animaux qui me dévorent les intestins. Bref, tout en moi souffre cruellement quand il arrive à une âme que j'ai en garde de s'épancher ainsi en la créature, et de s'éloigner, en suivant ses désirs, de l'unité et pureté de son Dieu. Ces tourments intérieurs, ainsi que les lumières qui me les causent, me viennent sans que j'aie besoin de voir les personnes qui en sont l'objet; mais je sais tellement ce qui se passe en elles, qu'elles sont obligées de convenir de tout. C'est un hommage qu'elles rendent à la vérité et à la fidélité de Dieu, qui fait voir et sentir ses peines aux âmes qu'il attire à lui et qu'il s'attache, pour les rendre capables de purifier les autres après s'être purifiées elles-mêmes. A peine pourrait-on croire la jalousie qu'il en a, et la peine qu'il souffre du partage des cœurs qu'il veut tout à lui. Il en agit avec nous comme avec lui-même; car il a voulu éprouver nos tentations pour compatir à nos misères, et maintenant il veut que les directeurs éprouvent ses propres peines, afin que nous ayons compassion de son état, et que nous le soulagions à notre tour. Je sens encore de grandes tribulations lorsque les fidèles épouses de Notre-Seigneur ne vont point avec lui en naïveté et simplicité; quand elles se portent aux choses qu'elles aiment pour leur propre satisfaction, se formant une fausse intention de la gloire de Dieu... Par exemple, elles diront qu'elles veulent voir telles choses pour lui, et c'est uniquement pour se contenter elles-mêmes. C'est là me donner des coups de poignard et me percer le cœur.

IX. Il a plu à la bonté divine de me faire voir une chose prodigieuse et dont la pensée m'épouvante; l'intérieur de Jésus-Christ, qui m'a été montré aussi vaste et aussi grand que Dieu même. Ce mystère m'a été expliqué par une comparaison de l'Ecriture qui nous représente Dieu étendant les cieux et les déployant comme on étend et on dilate les peaux qui étaient pliées et roulées : *Extendens cœlum sicut pellem.* (*Psal.* CIII, 12.) J'entendais que cela se faisait ainsi. C'est que dans la créature il y a un fond de docilité à l'action de Dieu qui est sans bornes. Les philosophes l'appellent puissance d'obéissance, la comparant dans son étendue à la grandeur de la toute-puissance de Dieu, par qui, et entre les mains de qui la créature peut être dilatée à l'infini; car il est en elle pour l'étendre et l'accroître autant qu'il lui plaît. Je voyais de même l'intérieur de mon maître dans une vaste et immense étendue. Il comprenait en lui tous les devoirs du monde; il aimait pour tout le monde, il louait et glorifiait Dieu pour tout le monde; en un mot, il avait un tel amour pour tout le monde, que quand tout le monde eût été infiniment plus étendu qu'il n'est, son amour serait assez grand pour embrasser toutes les créatures qui le composeraient, et bien au delà.

Je n'avais pu concevoir ce que me disait dernièrement un saint prêtre de notre communauté, qu'il sentait pour le prochain un amour infini, lequel n'était autre chose qu'un ressentiment et une participation de l'amour que Jésus-Christ porte à ceux qui l'aiment : mais aujourd'hui, j'ai conçu ce que c'était que cet amour; car après la sainte Messe, mon Sauveur a bien voulu, pendant mon action de grâces, me le faire sentir et l'exprimer en moi. Je me suis vu en cette disposi-

Digitized by Google

tion, que mon amour s'étendait et se répandait sur tout le monde. Le fond de mon âme se dilatait partout, et mon cœur se sentait vivement excité à embrasser le monde entier. Je ne me connaissais plus ; je n'éprouvais plus en moi d'amour particulier pour telle ou telle personne ; mais j'avais un amour égal pour tout ce qu'il y avait d'hommes au monde, un amour sans bornes pour tous les peuples du monde ; et le seul sentiment de préférence qui était en moi, c'était un amour encore plus vif et plus pressant pour mon Eglise, que j'embrassais de cœur et d'âme. Oh ! que Dieu est grand, disais-je, en voyant cette vaste étendue de l'intérieur de mon maître, sa largeur, sa longueur, sa hauteur et sa profondeur. Je prie mon amour que les œuvres viennent à la suite de cette lumière, et que je puisse, en la vertu de ce mouvement, servir toute créature pour la porter à Dieu.

Quand je pense à l'amour qu'il avait pour son Père (et c'est ce que j'éprouve au moment où j'écris), je sens mon cœur si petit, que j'en pleurerais ; et en effet les larmes m'en viennent aux yeux. C'est ce qu'on appelle communion aux sentiments de Notre-Seigneur, lequel répand en nous et nous fait sentir ses mouvements intérieurs, tels qu'il les éprouva lui-même dans son âme. Il faisait tout avec une telle plénitude de charité, que toutes ses actions n'étaient que la moindre partie de ce qu'il eût désiré faire ; car voyant en son esprit, qui était d'une étendue infinie, des œuvres à l'infini qui pouvaient glorifier son Père, il les faisait en désir et à tout moment. Dans cette vue, il a choisi la sainte Eglise pour faire par elle ce qu'il voyait, qu'il aurait pu faire et qu'il ne ferait pas ; en sorte que tout ce qu'elle fait n'est que l'accomplissement des désirs de Jésus-Christ son époux ; et parce qu'elle ne peut les connaître par elle-même, encore moins les accomplir, il réside en elle et en chacun de ses membres pour y faire ce qu'il n'a pu exécuter en personne, et ce qu'il eût voulu faire. Ainsi il loue Dieu son Père, en tous ceux qui lui appartiennent, autant qu'il l'eût voulu louer tout seul. Il prêche en tous les prédicateurs, par exemple, autant qu'il eût voulu prêcher lui seul. Ceci m'est venu ensuite de ce que j'ai senti de l'amour de Jésus envers son Père ; et même je ne dis les choses qu'à demi ; car Notre-Seigneur n'eût pas voulu seulement louer et glorifier Dieu autant que l'honore l'Eglise, qui n'est composée que d'une partie du monde, quoiqu'elle s'étende par tout le monde, et qu'il appelle pour cela, *petit troupeau* : mais il eût désiré l'honorer et le glorifier par la bouche et dans les cœurs de tous les hommes et de tous les anges ; et non-seulement de tous ceux qui existent, qui ont été et qui seront, mais de tous les hommes et de tous les anges possibles.

Voilà la plus haute idée qu'il ait jamais plu à la grandeur de Dieu me donner des sentiments et des dispositions du cœur de Jésus-Christ son Fils. Je remarque que le Père éternel, qui met des bornes à sa louange extérieure, ne veut avoir que celles qui lui ont été rendues, qui lui sont rendues, et qui lui seront rendues à l'avenir, sans en vouloir davantage ; mais pour supplément il reçoit celles qui sont dans le cœur de son Fils, et c'est le sens de l'oraison dominicale où Notre-Seigneur dit à son Père dans l'étendue de son amour : *Que votre nom soit sanctifié* (*Matth.* VI, 9) ; comme s'il disait, qu'il le soit autant qu'il le mérite, non-seulement par les hommes qui vivent, qui ont vécu et qui vivront jusqu'à la fin du monde, mais par toute créature qui peut être, laquelle ne l'honorerait pas encore autant qu'il mérite. Notre-Seigneur ajoute : *Que votre règne arrive* (*Ibid.*) ; c'est-à-dire, que votre empire absolu s'étende sur toute créature, ou, que toute créature vous reconnaisse pour son Dieu et vous rende les honneurs qui vous sont dus. Ce qui ne sera point en effet, mais c'est le désir et le vœu du cœur de Jésus ; vœu qui rend plus d'honneur à Dieu, que si réellement toute créature lui était soumise. Ce souhait de Jésus-Christ est corrigé ou expliqué par les paroles suivantes : *Que votre volonté soit faite* (*Ibid.*) ; car c'est dire : Cependant, ô mon Père, qu'il en soit ce qu'il vous plaira. Je voudrais que vous fussiez autant honoré que vous le méritez, par tout être possible ; au moins, je voudrais que vous régnassiez sur toutes les créatures sorties de vos mains, si vous ne voulez pas étendre votre gloire davantage ; toutefois, mon Père, faites-vous honorer autant qu'il vous sera agréable, et mettez à votre honneur les bornes que vous voulez. Voyez du moins les souhaits que je forme pour votre gloire. Je vous les offre en supplément des louanges qui ne vous sont pas rendues.

On voit ici quelle est la ferveur de la prière de Notre-Seigneur, l'étendue de son amour, et l'immensité de son divin intérieur. Il comprend, pour la gloire de son Père, tout ce qu'il voit de possible, et il l'exécute lui-même, selon la mesure des desseins de son Père, dans la personne de ses membres. Ainsi il aurait eu le désir de prêcher tout à la fois dans tous les lieux du monde. Ne le pouvant faire par lui-même, il se multiplie en autant de personnes qu'il y a de prédicateurs de son Evangile sur la terre ; et la participation de son zèle, ou la communication de son amour dans le cœur de ses saints, a fait ce qu'il faisait dans le sien. C'est ce qu'on a vu dans saint François et saint Dominique, dont il s'est servi dans un temps où il ne pouvait lui-même opérer par sa présence sensible le renouvellement de sa religion en son Eglise. Car c'est lui qui résidait en eux, et qui opérait tant de merveilles par leur bouche. Il leur a fait sentir les dispositions intérieures dont je viens de parler, qui consistent à se répandre en qualité de membres, pour aller publier l'Evangile et glorifier Dieu par tout le monde ; ce qu'ils ne pouvaient faire par eux-mêmes. Ils répandaient en leurs disci-

Digitized by Google

ples une partie de l'esprit qu'ils possédaient comme chefs, avec une plénitude proportionnée à leur vocation; en sorte que ces deux grands patriarches, sans sortir de leur place, ont parcouru le monde entier. Et comme leur zèle ne se bornait même pas à servir Dieu dans tout le monde pendant leur vie, mais qu'ils désiraient le servir après leur mort, et pendant toute l'éternité; ce désir s'est transmis dans leurs successeurs, envoyés comme eux pour prêcher partout l'amour de Dieu et lui former partout des adorateurs.

O mon Seigneur et mon maître! combien de fois vous m'avez fait ressentir tous ces désirs! Combien de fois m'avez-vous rempli le cœur de ces sentiments et de tous ces mouvements! Hélas! je ne pouvais ni les comprendre, ni me contenter de les produire. Combien de fois m'avez-vous donné ce désir, d'avoir cent et cent mille cœurs, et encore plus, pour y verser les sentiments de votre amour et le zèle de votre gloire! Sentiments que vous répandez dans mon âme avec tant de consolation pour moi. C'était une goutte que vous faisiez passer de l'océan et de l'abîme de votre cœur dans la petitesse du mien. Ah! Seigneur, vous êtes infini dans votre sainteté. Il n'est pas possible d'en soutenir l'éclat, ni d'en porter le poids; car si tout ce que nous en ressentons, et tout ce qu'en ressentent vos membres répandus dans le ciel et par toute la terre, n'est rien en comparaison de ce que vous êtes, que serait-ce donc, si vous nous découvriez les richesses qui sont en vous! O mon Jésus! quelle grâce de pouvoir dire que je me perds en vous! Quel est celui qui ne voudra nager dans ce vaste océan de votre cœur, et en goûter les délices? Quel est celui qui ne voudra s'y noyer, s'y abîmer, s'y perdre? Pour moi, qu'à jamais, ô mon amour, j'y sois noyé et perdu, sans que je puisse ni me retrouver ni me reprendre. Que je demeure tellement vous, que je ne sois jamais moi-même!

L'ESPRIT D'UN DIRECTEUR DES AMES,

OU

MAXIMES ET PRATIQUES DE M. OLIER TOUCHANT LA DIRECTION;

OUVRAGE RECUEILLI D'APRÈS LES ENTRETIENS ET LA CONDUITE DE M. OLIER, PAR M. DE BRETONVILLIERS, ET REVU PAR M. TRONSON, SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE.

AVERTISSEMENT.

L'estime universelle dont jouissent depuis près de deux siècles les écrits spirituels de M. Olier nous dispense d'employer un long discours pour relever le mérite de cet ouvrage. L'éminente sainteté de l'auteur, l'élévation de ses sentiments, sa grande expérience dans la direction des âmes, les conseils plein de sagesse qu'il donna à toutes sortes de personnes, ont toujours fait regarder ses écrits, ceux surtout qui traitent des matières de direction, comme des plus utiles qu'on puisse conseiller aux âmes intérieures et spécialement à leurs directeurs. Parmi les nombreux témoignages qu'on pourrait citer à l'appui de ce jugement, il suffit de rappeler celui de Bossuet, qui ne balance pas à mettre M. Olier au rang des meilleurs auteurs mystiques, et cite en particulier ses *lettres*, comme renfermant une doctrine aussi exacte que profonde sur les questions les plus élevées de la vie spirituelle. (1377.)

L'opuscule dont nous donnons cette nouvelle édition est un fragment intéressant d'un ouvrage inédit de M. Tronson, rédigé sur les mémoires de M. de Bretonvillers, sous le titre d'*Esprit de M. Olier*, et qui renferme, sur la vie et les vertus du fondateur de Saint-Sulpice, des détails aussi curieux qu'édifiants.

On y trouvera, pour ainsi dire, la théorie des principes de la direction des âmes, et le modèle achevé d'un bon directeur. Nous espérons que les personnes éclairées nous sauront gré de l'avoir tiré de l'obscurité, où il était enseveli depuis si longtemps

(1377) Bossuet, *Mystici in tuto*, t. IV, n. 99; *Lettres*, t. XI; *Lettres sur le quiétisme*, tomes IV et V, édit. Migne.

L'ESPRIT D'UN DIRECTEUR DES AMES.

Il n'y a point d'emploi dans l'Eglise qui demande une grâce plus forte et des vertus plus affermies que celui de la conduite des âmes. Les difficultés qu'on y rencontre tous

Digitized by Google

les jours sont si grandes, les périls si fréquents, les tentations si pressantes, qu'au jugement des saints, des secours ordinaires et une vertu commune ne suffisent pas pour s'acquitter dignement de ce ministère; et qu'au témoignage de saint Chrysostome, il faut une vertu d'ange afin d'en remplir fidèlement les obligations. Selon tous les saints docteurs, il est nécessaire, pour y travailler sans reproche, d'avoir une grâce abondante, une charité fervente, une pureté inviolable, une prudence consommée. Pour ne point se rebuter dans les oppositions qu'on y rencontre, il faut une vigilance infatigable, une fermeté invincible, une patience à l'épreuve de tout. En un mot, un directeur doit être entièrement vide de toute affection terrestre, et plein de Notre-Seigneur pour entrer dans les desseins que Dieu a formés de toute éternité sur les âmes, et pour les conduire toujours dans la pureté de ses voies, sans jamais chercher autre chose que sa gloire.

On voit dans les *Lettres spirituelles* et dans *la vie de M. Olier*, et particulièrement dans la partie de cette *vie* où on le considère comme curé de Saint-Sulpice, que Dieu, l'ayant choisi pour lui donner la conduite d'une infinité d'âmes, l'avait enrichi des grâces et des vertus les plus propres à lui faciliter l'exercice de ce ministère. Mais il est important de montrer plus particulièrement quels ont été son esprit et ses sentiments dans la direction des âmes, parce qu'on y verra le modèle achevé d'un parfait directeur.

ARTICLE I.

De son application à Dieu dans la conduite des âmes.

M. Olier était si accoutumé à marcher en la présence de Dieu, et à regarder uniquement Notre-Seigneur, qu'il tâchait d'oublier ce qu'étaient les personnes dont il avait la conduite, pour n'envisager que Jésus-Christ en elles, et il disait souvent que, comme les personnes qui sont conduites ne doivent voir dans leurs guides spirituels que Notre-Seigneur vivant en eux pour leur direction, les directeurs ne devaient aussi regarder que ce divin Sauveur en tous ceux qu'ils conduisent.

Ce qu'il écrivit un jour sur ce sujet fait assez connaître combien il était convaincu de l'importance de cette pratique, et avec quelle fidélité il s'y conformait. « *Dieu*, dit-il, *veut être le tout des âmes pures qu'il désire de remplir de sa substance et de sa vie; elles ne doivent avoir que Dieu en leur mémoire, pour le posséder perpétuellement, et dans leur volonté pour l'embrasser continuellement. En méditant aujourd'hui cette vérité, il m'a semblé que je devais tellement avoir Dieu dans l'esprit, et le regarder en tout, que je ne devais jamais détourner les yeux de dessus lui, non pas même pour me regarder moi-même ou le prochain, quand ce ne serait que pour considérer en moi les opérations de Dieu qui me regardent ou qui regardent les autres : en sorte que, si Dieu désire de me montrer ce qu'il opère, il faut que j'attende de le voir en lui, sans sortir de lui-même; car il n'y a que lui qui doive arrêter notre vue. C'est à quoi nous devons prendre garde, surtout dans l'exercice de nos emplois. Il faut que notre vue soit tellement arrêtée sur Dieu, que nous ne l'en détournions jamais pour considérer le prochain. Je ne dis pas pour le considérer en son extérieur; car ce serait une distraction criminelle et une espèce de sensualité qui n'aurait rien en soi de Dieu; mais je dis pour y voir ou y aimer autre chose que Dieu seul, qui veut être seul aimé et adoré dans ses créatures. Le moindre épanchement en la créature est une distraction par laquelle on se détourne de Dieu; c'est un larcin que l'on fait à Dieu, c'est un violement de la foi de la chasteté de l'âme qui est due à Dieu seul. Ainsi l'âme doit être toute remplie de Dieu comme de son tout. Elle lui déplaît lorsqu'elle lui dérobe ou ses regards qui lui sont dus, ou ses affections et ses complaisances, qu'elle doit prendre en lui seul; et il ne peut souffrir, sans une juste jalousie, qu'elle les détourne ailleurs. Il est infiniment plus grand que nos puissances ne peuvent être étendues pour l'embrasser; et il ne souffre l'âme qu'avec peine quand il voit qu'elle distrait ses forces et l'étendue de ses puissances pour un autre objet où elle s'amuse. De là on peut inférer combien il est important, lorsqu'on est avec le prochain, de s'attacher à Dieu seul, sans donner lieu à aucun épanchement et à aucune distraction vers les créatures. Il faut donc être fidèle, dans ces rencontres, à embrasser Dieu par la foi, pour n'être désuni en rien d'avec lui, pour n'être épanché en autre chose qu'en lui, enfin pour être toujours plein de Dieu, toujours pur, toujours ardent, toujours saint et fécond, toujours perdu en Dieu. »*

M. Olier croyait cette pratique d'une grande conséquence, et il la donnait à tous ceux qu'il voyait appelés à la conduite des âmes. Un de ses prêtres étant sur le point de s'engager dans un emploi important où Notre-Seigneur l'appelait : *Prenez garde* lui dit-il, *de n'envisager que Dieu dans les personnes que vous serez obligé de servir. Quand on les considère en elles-mêmes, plutôt que Notre-Seigneur en elles, on les sert souvent par inclination, et on se laisse aisément aller à un attachement qui, n'étant point fondé sur Dieu, mais sur la sympathie et les dispositions naturelles, expose une âme à de grandes tentations et à se perdre dans les plus saints emplois : car c'est de là que viennent les attaches trop naturelles des confesseurs et des directeurs pour ceux dont ils ont la conduite. C'est de là que naissent les visites inutiles, les discours superflus, et tous ces vains amusements qui non-seulement causent une perte de temps irréparable, mais empêchent absolument la bénédiction de Dieu sur nos travaux. C'est ce qui fait craindre d'être abandonné de ceux que l'on conduit, et alors, dans l'appréhension qu'ils ne se retirent pour se mettre sous la conduite d'autres directeurs, on tâche de leur plaire en tout, on les flatte dans*

Digitized by Google

leurs imperfections, on ne les avertit point de leurs fautes, on entretient leurs faiblesses par de lâches complaisances et par des condescendances criminelles; on ne craint point, pour les contenter en toutes choses, d'avilir et de profaner son ministère; on se perd avec eux et on tombe dans le même précipice.

Combien sera terrible le jugement de ces malheureux confesseurs et directeurs qui ont ainsi trahi la cause de Notre-Seigneur dans les âmes! Ces âmes s'élèveront contre eux au dernier jour devant le trône de Dieu pour lui demander justice; et le châtiment de ces malheureux qui les ont traitées de la sorte sera d'autant plus terrible que Notre-Seigneur avait eu pour elles un amour plus ardent et de plus grandes tendresses.

Il nous disait souvent, rapporte M. de Bretonvilliers, que nous devions imiter nos anges gardiens : ils ne perdent pas la vue de Dieu, bien qu'ils soient auprès de nous. Quoiqu'ils nous assistent et nous conduisent, ils sont cependant toujours aussi proches de son adorable majesté, toujours aussi attentifs à ses volontés, toujours en sa présence; et comme ils contemplent Dieu à découvert, au milieu même de tous les services qu'ils nous rendent, ils ne sont pas moins appliqués à lui dans l'exercice continuel de cet emploi.

Il nous faisait remarquer quatre grands malheurs dans lesquels tombent les directeurs qui ne se rendent pas fidèles à cette pratique. Le premier est l'acception des personnes, déréglement que Dieu condamne hautement dans l'Ecriture sainte, et que l'apôtre saint Jacques, en particulier, nous représente comme tout à fait opposé aux principes de la foi. (*Jac.* II, 1.) En effet, lorsqu'on regarde autre chose que Dieu dans la conduite des âmes, on entre aisément dans des vues humaines au sujet de la qualité des personnes, on a égard à la différence des conditions, on considère la diversité de leurs talents; on a plus de condescendance pour les riches et les grands, et de sévérité pour les pauvres et ceux qui sont abandonnés; on écoute les uns et on rebute les autres; enfin on les traite selon qu'ils reviennent plus ou moins à notre humeur. Ainsi, comme on n'agit que par le mouvement de la nature, de l'inclination ou de l'amour-propre, qui s'attache à ce qui plaît : tout le travail devient inutile, et on n'aura aucun fruit pour soi ni pour les autres, ni dans le temps ni dans l'éternité, ni aucune bénédiction sur ses travaux. Ce n'est pas que M. Olier ne crût important de faire quelquefois différence entre les personnes; mais il voulait que ce fût toujours en Dieu et pour Dieu, dans la vue seulement de pouvoir discerner ce qu'il demandait de chacune, et ce qu'il exigeait aussi de nous à leur égard, afin, disait-il, de ne les conduire que selon ses desseins et dans les voies par où il veut les faire marcher.

Le second malheur qui arrive aux directeurs, lorsqu'ils ne regardent pas Dieu purement dans les âmes, est le mauvais usage et la perte du temps. Car, à moins que d'avoir Dieu uniquement en vue, on recherche ses petites satisfactions dans l'entretien des personnes que l'on conduit; on se plaît à converser plus souvent avec celles pour lesquelles on sent plus de tendresse; on ne se lasse jamais de discourir avec elles; quelques moments qu'on est obligé de donner quelquefois aux autres paraissent plus longs et plus ennuyeux que les heures et les journées entières que l'on passe dans la compagnie des premières. On y tient mille discours qui ne regardent aucunement leur direction ni le bien des âmes. Pourvu qu'on trouve le moyen d'allonger une conversation, on ne se met pas en peine que les âmes y profitent. Ainsi les heures se passent, et le temps si précieux, qui doit être si cher à une âme fidèle, se consume très-inutilement.

Le troisième malheur est qu'à la suite des entretiens avec ces personnes que l'on conduit, et d'où l'on devrait sortir tout plein de Dieu, tout animé de son amour, tout porté à son service, on se trouve dans des dispositions contraires; on se sent tout refroidi dans la charité et dans le zèle de la gloire de Dieu et du salut du prochain; on est tout occupé des créatures, tout plein de leur estime et de leur amour, et on a souvent en cet état une telle tendance pour elles, que l'on se trouve en péril, à chaque moment, de tomber dans de grands maux. De sorte que, par un renversement étrange, ce qui nous devait porter à Dieu nous en éloigne, ce qui devait nous éloigner de la créature nous y porte; et la direction, au lieu de servir à la perfection des directeurs et des personnes qu'ils dirigent, devient pour les uns et les autres l'occasion de leur perte et un des plus grands obstacles à leur salut.

Le quatrième malheur, suite inévitable des autres, est le dégoût de l'oraison, de la retraite et de la plupart des exercices spirituels. Car, comme on se trouve souvent occupé des personnes que l'on a vues et des choses dont on s'est entretenu, l'âme est emportée par mille distractions, et n'est plus dans une aussi grande liberté de s'appliquer à Dieu. Ainsi elle commence à se relâcher dans ses pratiques ordinaires de dévotion; elle n'a plus tant d'amour pour la retraite, elle quitte peu à peu l'exercice de l'oraison sous les moindres prétextes. Enfin le canal de grâces, qui conduisait les eaux du salut pour les répandre ensuite sur les peuples, étant coupé et détourné, on voit les directeurs s'affaiblir, parce qu'ils ne reçoivent plus si abondamment les communications de cette première source, et les âmes insensiblement se dessécher, parce qu'elles n'ont plus le secours qu'elles devaient recevoir de notre ministère.

C'est ce qui obligeait M. Olier à se tenir toujours extraordinairement sur ses gardes et très-attentif à Dieu pour ne point s'amuser inutilement avec les personnes dont il avait la conduite. Dans cette vue il était fidèle à ne leur parler jamais que de Dieu et

Digitized by Google

des choses du salut, et à retrancher tous les autres discours qu'il ne croyait point utiles à leur perfection. Jamais on ne l'a vu, étant avec elles, se départir, pour peu que ce pût être, de cet air grave et religieux que les saints Pères exigent en ces occasions, ni de toutes les règles que demande la plus exacte modestie. Il avait pour maxime de ne leur rendre de visites que rarement, de ne leur en faire jamais de superflues, et de ne les visiter que dans cette disposition de l'apôtre saint Paul, *pour leur faire part de quelque grâce spirituelle, les fortifier et les affermir en Notre-Seigneur.* (*Rom.* I, 11.) Il ne préférait pas même en cela les personnes riches et élevées en dignité aux pauvres et aux plus misérables selon le monde. Au contraire, on l'a vu souvent donner plus de temps à des personnes de très-basse condition, mais de telle sorte néanmoins qu'il en donnait suffisamment à toutes selon leurs divers besoins, parce qu'il avait pour toutes une charité égale.

Afin de sanctifier sa conduite dans les services qu'il rendait aux âmes, il ne se bornait pas à considérer uniquement Dieu en elles ; il se tenait encore étroitement uni à Notre-Seigneur, et se donnait sans cesse à lui pour les diriger en sa lumière, et par la vertu de son divin Esprit. Il disait souvent que dans la direction des âmes nous devions être entre les mains de Notre-Seigneur comme des instruments dont il voulait se servir pour leur faire connaître ses volontés, les faire marcher à grands pas dans le chemin de la perfection, les fortifier dans leurs faiblesses, les ranimer dans leur découragement, les délivrer des piéges de leurs ennemis, et les conduire avec sûreté dans le ciel ; que pour cet effet il fallait les diriger par la lumière de Notre-Seigneur, et non par la nôtre ; que nous devions, dans cette vue, anéantir notre esprit pour être remplis de celui du Fils de Dieu, et lui être intimement et inséparablement unis, afin d'entrer dans sa conduite sur les âmes, et de ne les diriger jamais par la nôtre propre, qui assurément leur serait très-dommageable.

Il disait encore que, tous les Chrétiens étant obligés d'aller à Notre-Seigneur, comme à la source où ils devaient puiser l'esprit du christianisme pour vivre selon la pureté et les obligations de leur état, tous les prêtres y devaient aussi recourir, afin de trouver en lui leur grâce et la sainteté que leur état demande. Ainsi, ajoutait-il, il faut que tous les directeurs aient particulièrement recours à ce divin chef qui doit répandre et mettre en eux le véritable esprit dont ils ont besoin pour diriger saintement les âmes. Afin d'y réussir ils doivent se tenir inséparablement unis à Jésus-Christ, comme à celui qui possède la plénitude de la grâce, et duquel eux et les peuples doivent la recevoir en abondance, chacun selon la mesure que Notre-Seigneur même lui a destinée.

C'est pourquoi il adorait souvent Jésus-Christ comme possédant la plénitude de la grâce nécessaire aux directeurs. Il se donnait souvent à lui pour y participer ; il le priait de le remplir de sa lumière, de sa force de son esprit, afin de ne diriger les âmes qu'en sa vertu. Il demandait la même grâce pour tous ceux qui étaient chargés de les conduire, afin qu'étant tous remplis du même esprit, ils le répandissent dans ceux qu'ils dirigeaient, et que par ce moyen l'on vît tous les Chrétiens n'avoir plus qu'*un cœur* et qu'*une âme*, comme à la naissance de l'Eglise.

On lui a ouï dire à ce sujet que non-seulement les prêtres recevaient leur grâce de Notre-Seigneur, qui en possède la plénitude, mais que, pour ainsi dire, il n'y avait dans l'Eglise qu'un seul prêtre, Jésus-Christ, parce qu'il est dans tous les prêtres, s'offrant encore lui-même tous les jours à Dieu son Père, lorsqu'ils le sacrifient sur leurs autels. Comme on dit qu'il n'y a qu'un seul Jésus-Christ dans tous les Chrétiens, parce qu'il est vivant en tous, et qu'il les remplit tous de son esprit, ainsi on peut dire, en quelque manière, qu'il n'y a dans l'Eglise qu'un seul directeur, c'est-à-dire Jésus-Christ. Il veut lui seul conduire tous les fidèles par le ministère des prêtres, et être dans tous les directeurs, pour gouverner les âmes qui leur sont confiées. *Que ce soit un saint Pierre qui conduise*, disait-il quelquefois, *que ce soit un saint Paul, ou que ce soit quelque autre ; si la conduite est sainte, c'est toujours Jésus-Christ qui est en tous le véritable directeur.*

Dans cette vue, il se regardait comme le supplément de Notre-Seigneur, qui, ne voulant plus conduire les Chrétiens visiblement, ainsi qu'il avait conduit autrefois les apôtres, désirait de les diriger invisiblement par le ministère des prêtres. C'est ce qui l'établissait, à l'égard de ce divin Maître, dans cette grande dépendance que l'on a toujours admirée en lui. Il s'y tenait continuellement, pour connaître et accomplir ses volontés et ses desseins sur les âmes qui lui étaient confiées. *Si nous sommes convaincus que Jésus-Christ est le directeur universel de l'Eglise*, disait-il, *et que nous ne sommes que ses instruments, comment pouvons-nous entreprendre de parler aux âmes, si ce n'est par son impression et par son mouvement. Si nous reconnaissons qu'il est la source d'où découlent toutes les grâces qui se répandent sur l'Eglise, et que nous n'en sommes que les canaux, comment pouvons-nous prétendre donner autre chose que ce que nous recevons de cette source divine? Si nous croyons qu'il est la voix dont nous ne sommes que les échos, n'est-ce pas une nécessité pour nous de ne parler qu'après lui, et de ne dire que ce qu'il dit? Il est le maître et nous sommes ses serviteurs, c'est donc à lui de donner ses ordres comme il lui plaît ; et c'est à nous, si nous voulons lui être fidèles, de les suivre, sans les prévenir jamais : autrement nous égarons et nous perdons les âmes. — Il faut*, disait-il encore, *que nous suivions l'exemple, et que nous profitions de l'instruction que Dieu a*

Digitized by Google

voulu donner à tous les directeurs en la personne de Moïse. Ce grand prophète, pour bien conduire le peuple, va trouver Dieu sur la montagne ; il reçoit sa loi et la manifestation de toutes ses volontés ; il apprend de Dieu même tout ce qu'il doit dire à son peuple, et il trouve dans cette dépendance le moyen de le conduire avec assurance à la terre promise, sans s'égarer dans les déserts les plus écartés et dans les solitudes où il n'y avait aucune trace ni aucun vestige du chemin qu'il fallait suivre. C'est ainsi que doivent être dans la dépendance de Dieu les directeurs qui veulent conduire en sûreté les âmes à la perfection.

Il faut qu'ils imitent saint Joseph, tellement mort à son esprit et détaché de ses propres lumières, qu'il ne les consultait jamais pour conduire l'enfant Jésus. Il était dans une application continuelle à Dieu et dans une entière dépendance de ses desseins sur son Fils, pour ne le conduire que selon la lumière céleste. Ce n'est pas, ajoutait-il, *que les directeurs doivent espérer ou désirer d'avoir des révélations comme ce grand saint : la conduite ordinaire de la foi est différente ; ils doivent seulement attendre les lumières nécessaires pour instruire ceux qui sont sous leur charge, et leur faire connaître la volonté de Dieu : car il ne manque point de faire cette grâce à ceux qui n'y mettent point d'obstacles, et qui la lui demandent avec fidélité. Sans cela ils seraient comme les faux prophètes : ils disaient ce qu'ils n'avaient point vu, ils trompaient le peuple en lui annonçant ce que Dieu ne leur avait point révélé, et, pour ne pas attendre et écouter la voie de Dieu, ils faisaient passer leurs propres fantaisies pour les volontés du Seigneur, et les vaines pensées de leur imagination abusée pour des oracles divins.*

M. Olier avait coutume de dire que les directeurs devaient imiter les apôtres, dont il est dit, dans les *Actes : Ils furent remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler, selon qu'il leur mettait les paroles en la bouche.* (*Act.* II, 4.) Ce que m'expliquant un jour, dit M. de Bretonvilliers, il me fit remarquer que ces paroles nous faisaient connaître combien les apôtres, ces fondements de l'Eglise et ces premiers directeurs du peuple de Dieu, avaient été dépendants du Saint-Esprit, puisqu'ils ne disaient précisément que ce qu'il leur faisait dire, et qu'ils n'ouvraient la bouche et ne la fermaient que par son divin mouvement. De là venait, ajouta-t-il, cette grande bénédiction attachée à leurs paroles ; et si nous voulons travailler utilement dans l'Eglise, et que nos paroles portent de grands fruits de grâce, il faut aussi nous établir dans cette parfaite dépendance. Voici ce qu'il écrivit un jour sur ce sujet à un de ses amis : *Dans le service du prochain, on doit s'abandonner à la disposition de Dieu pour les moments, les moyens et la manière d'exécuter le bien qu'il veut opérer par notre ministère. Lui seul sait la manière qu'il faut prendre pour bien accomplir les choses qu'il désigne, il est le maître de l'œuvre et de la direction ; il est lui-même l'exécuteur de son ouvrage, nous n'en sommes que les instruments. Nous ne devons pas diriger par nous-mêmes, mais nous laisser conduire et diriger par lui.* « *Si quis loquitur*, dit l'apôtre saint Pierre (*I Petr.* IV, 11), *tanquam sermones Dei ; si quis administrat, tanquam ex virtute quam administrat Deus, ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum.* » *Ainsi il est nécessaire que Jésus-Christ fasse tout dans l'ordre de la grâce par son Esprit, comme il a tout fait dans l'ordre de la nature, et qu'il soit l'âme et la vie de toutes choses. Si l'on parle, il faut parler en lui et par lui ; il faut lui abandonner notre esprit pour qu'il le remplisse de sa lumière ; il faut lui abandonner notre langue pour qu'il lui imprime le mouvement ; il faut ouvrir la bouche avec une confiance entière en son assistance, et nous laisser conduire en tout par lui seul, pour agir dans le temps et en la manière qu'il lui plaît, selon son bon plaisir et pour sa gloire.*

Il disait enfin que les directeurs devaient imiter Jésus-Christ même, qui n'enseignait aux hommes que ce qu'il avait appris de son Père, le regardant et l'écoutant en toutes choses, tellement qu'il ne parlait et n'agissait jamais que dans sa lumière par les mouvements et les impressions de son Esprit. *Jésus-Christ*, écrivit-il un jour, *voyait en Dieu son Père tous ses pas et toutes ses paroles. Il avait toujours l'œil sur lui, il adhérait à lui, il agissait en lui et pour lui par le sacré mouvement du Saint-Esprit qui le gouvernait et le dirigeait en tout.*

C'est sur cet adorable modèle que M. Olier a toujours tâché de se régler. Ce qu'il écrivit à une personne touchant la conduite qu'il tenait sur elle, et qui paraissait changeante et inégale, fait connaître combien il était fidèle à l'imiter. *Ne vous étonnez pas,* lui dit-il, *des divers sentiments que je vous mande ; Dieu m'exerce aussi bien que vous. Je le vois changer à tout moment sur votre âme. Je ne dois pas faire autrement ; je dois étudier tout ce qu'il fait et l'entendre parler partout, à l'intérieur ou à l'extérieur. Je suis à lui pour vivre en dépendance de ses ordres en tous les moments de ma vie. Je ne me lasserai point jusqu'à la mort d'attendre la manifestation de ses desseins. Rien ne me fera précipiter et rien ne me fera reculer.*

C'est dans cet esprit que, lorsqu'on lui proposait quelque affaire, il la recommandait toujours à Dieu, avant que de répondre. Il lui demandait la grâce de connaître sa volonté, et, quelque jugement que l'on pût porter de son silence, il était fidèle à ne rien dire jusqu'à ce que Dieu lui eût fait connaître la réponse, et s'il ne l'éclairait point, il n'en donnait aucune. *Je ne puis rien écrire sur cette affaire,* répondit-il un jour, *car on ne peut suivre que Dieu, et, s'il se tait intérieurement, nos discours seraient inutiles.* Pour recommander à Dieu plus à loisir les affaires qu'on lui proposait et mieux connaître sa volonté, il avait coutume de ne

Digitized by Google

point répondre sur-le-champ, mais de prendre du temps pour y penser dans l'oraison. Si la nécessité ne pouvait permettre ce délai, il se contentait de se donner intérieurement à Notre-Seigneur, et d'élever son esprit vers lui pour implorer son secours, sans lequel il n'eût pas voulu proférer une seule parole, tant il se défiait de lui-même et tant il craignait de dire autre chose que ce que Dieu voulait!

Il m'est arrivé très-souvent que le soir, lui demandant conseil sur quelque difficulté, dit M. de Bretonvilliers, il remettait au lendemain à m'en donner la résolution, pour avoir le temps de la recommander à Dieu dans l'oraison; et j'ai souvent remarqué la bénédiction très-grande que Dieu a donnée à cette pratique. Mais ce qu'il est important de ne pas omettre, c'est qu'après avoir eu ainsi recours à Dieu pour connaître sa volonté et la réponse qu'il devait faire, lorsqu'ensuite elle lui était manifestée, il prenait garde encore à ne la point donner par inclination ou par propre mouvement. *Il ne suffit pas*, disait-il quelquefois, *de ne dire aux âmes que ce que Dieu veut, il faut le leur dire saintement et en la manière qu'il le veut. Or les paroles que nous avançons par inclination, ou par humeur, quand ce serait Dieu même qui nous les aurait données, n'opèrent souvent que le trouble et l'inquiétude dans les âmes; au lieu que celles qui sont proférées dans l'esprit de Notre-Seigneur, et qui sont ainsi assaisonnées de grâces, opèrent la paix dans les cœurs, et sont accompagnées d'onction pour les porter à Dieu.* Ainsi, quand il avait à parler, quoiqu'il connût déjà ce qu'il devait dire, il s'élevait toujours à Dieu avant que de répondre. Il s'abandonnait à son divin Esprit, le suppliant de venir en lui, d'animer ses paroles, et d'en faire comme autant de traits enflammés capables de consumer les cœurs. Cette pratique lui attirait tant de grâces qu'on n'a vu personne se retirer d'auprès de lui sans se sentir très-vivement touché de ses instructions.

De cette fidélité à ne vouloir rien avancer de lui-même et à se tenir toujours uni à Notre-Seigneur, provenait le grand désir qu'il avait de s'éloigner de la conversation des hommes, pour converser souvent avec Dieu dans l'oraison. Il regardait l'oraison comme l'un des exercices où Dieu se manifeste davantage, et où nous recevons plus de lumières et plus de grâces pour la direction. On remarquait en lui une fidélité admirable en ce point : car lorsqu'il fallait répondre à une personne qu'il conduisait, surtout s'il s'agissait d'une chose qui fût un peu considérable et qui pût souffrir quelque délai, il ne répondait jamais qu'après s'être retiré de la conversation, s'être jeté aux pieds de Notre-Seigneur, et y avoir passé beaucoup de temps en prières; il ne se contentait pas d'y aller une ou deux fois, il y retournait souvent, et même y persévérait jusqu'à ce qu'il fût éclairé sur l'affaire qui lui était proposée

Il disait que Moïse, lorsqu'il alla sur la montagne pour recevoir la loi de Dieu, fut environné d'une nuée qui le séparait du monde, pour nous montrer que nous devons nous éloigner quelquefois de la conversation des hommes, afin de vaquer à Dieu, et de lui demander la connaissance de ses volontés pour les annoncer aux peuples.

C'est pourquoi, ajoutait-il, Dieu a voulu montrer à Moïse la montagne en feu et pleine de lumière, et Jésus-Christ lui-même a été transfiguré en priant. Dieu nous a insinué par là que c'est sur la montagne, dans la séparation du grand monde, et particulièrement dans l'oraison, que nous serons transfigurés et remplis de lumières, soit pour nous, soit pour les autres.

M. Olier disait très-souvent : *Nous devons vaquer à l'oraison pour y recevoir la plénitude de la vie divine, que nous sommes obligés de communiquer au prochain. Les directeurs sont les véritables pères du peuple; mais ils en sont aussi les mères et les nourrices. Ainsi, ils doivent les nourrir comme leurs enfants, et les remplir de cette vie suréminente qui est en Dieu, et selon laquelle ils sont leurs pères. Or ils ne peuvent le faire, à moins qu'eux-mêmes n'en soient tout pénétrés et ne s'en remplissent dans l'oraison. Sans cela les peuples deviennent secs et arides, et à la fin périssent, parce qu'ils ne trouvent point de lait dans les mamelles de leurs mères, et que leurs pères n'ont pas eux-mêmes l'aliment nécessaire pour la nourriture de leurs enfants. C'est dans l'oraison que Dieu leur communique son Esprit; dans l'oraison il leur donne ce qu'ils doivent répandre dans les âmes, mais avec une telle abondance, que, semblables à de vastes bassins, remplis sans cesse des eaux de la source, ils les communiquent continuellement sans s'épuiser jamais. C'est ainsi que doivent être les directeurs. Il faut qu'ils reçoivent sans cesse de Jésus-Christ, afin qu'étant tout pleins, ils se débordent et se déchargent sur les terres voisines, et les arrosent de leur surabondance sans se tarir. Ce sont des fleuves qui, grossissant par la multitude des eaux qui s'y déchargent de toutes parts, se répandent dans les campagnes, et les rendent fécondes par leurs débordements : ce sont des sources de vie en Jésus-Christ distribuées dans l'Eglise, afin que tous les fidèles reçoivent de leur plénitude, et y trouvent les rafraîchissements et les secours nécessaires au salut.*

M. Olier ne croyait pas qu'on pût se remplir de la sorte sans l'oraison. Sans elle, disait-il, nos actions seront stériles, nos paroles languissantes, notre conduite tout à fait infructueuse. Sans l'oraison nous ne serons jamais en état de soutenir les âmes dans leurs faiblesses. Comme nous leur sommes donnés pour appuis, elles peuvent se reposer entièrement sur nous; mais nous serons la cause de leurs chutes, si elles viennent à tomber, pour n'avoir pas trouvé en nous assez de force et de lumières. N'étant en nous-mêmes qu'obscurité et que faiblesse, nous ne pouvons être éclairés et forts qu'en Jésus-Christ par le moyen de la sainte oraison. Enfin tous les défauts qui se

Digitized by Google

rencontrent dans la direction des âmes viennent de ce que les directeurs ne s'appliquent point assez à ce saint exercice.

Pour lui, il s'y rendait très-fidèle. Il y recourait à tous moments, et avec une telle confiance, qu'il y était éclairé jusque sur les petites choses, et qu'il n'en sortait jamais qu'avec la connaissance de la volonté de son Maître et de ses desseins sur les âmes qu'il lui recommandait. C'était une chose admirable que de le voir ensuite, comme un autre conducteur du peuple d'Israël, au sortir de sa conversation avec Dieu, tout rayonnant de lumière, annoncer à tous leurs obligations ; parler à chacun selon ses besoins, lui découvrir, comme l'ange du Seigneur, les voies générales et particulières qu'il devait suivre, et pénétrer si avant dans le fond et l'intérieur des personnes, qu'il leur faisait remarquer en particulier l'état de leur âme, leurs pensées et leurs dispositions les plus secrètes.

ARTICLE II.

De la grande pureté d'intention de M. Olier dans la conduite des âmes.

Une des choses que j'ai le plus admirées dans M. Olier, durant plusieurs années que j'ai eu l'honneur de demeurer avec lui, disait M. de Bretonvillers, a été l'entière séparation intérieure où il se tenait à l'égard des âmes, au milieu des soins qu'il prenait pour les perfectionner, et la grande fidélité qu'il avait de tenir son cœur uni à Dieu, afin qu'étant fermé à tout le reste, aucune créature n'y pût avoir entrée.

C'est pour cela qu'il priait souvent Dieu de vouloir bien accomplir en lui ces paroles que l'Epoux du Cantique dit à l'Epouse : *Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur.* (*Cant.* VIII, 6.) Son grand désir était que Notre-Seigneur voulût se mettre lui-même sur le sien comme un divin cachet, afin que l'entrée en étant fermée à tout autre qu'à Dieu, il fût comme une fontaine scellée, dont la pureté ne fût point corrompue par des eaux étrangères, et comme un jardin fermé où Dieu prît seul ses complaisances, sans qu'aucune créature arrêtât ses divines communications, et pût l'empêcher d'y prendre ses délices.

Il demandait souvent à Notre-Seigneur Jésus-Christ, envoyé sur la terre pour triompher des cœurs et les préparer à Dieu, de prendre une entière et parfaite possession du sien. Il conjurait ce divin glorificateur d'y régner seul avec un empire absolu, afin qu'il pût y louer son Père dans toute l'étendue de ses désirs, et que Dieu le Père, voyant ainsi dans ce cœur son Fils tout occupé à le louer et à le glorifier, vînt aussi lui-même y établir sa demeure. *Alors*, disait-il, *nous serons comme d'augustes temples, où le Père et le Fils habiteront avec joie, et où se passeront ces mutuels amours, ces saints retours, ces divines communications, ces adorables transports qu'ils ont l'un pour l'autre. Notre cœur alors, comme un divin sanctuaire, plein de la gloire et de la majesté de Dieu, serait en état d'en remplir tous les peuples. Ceux que nous conduisons, et qui devraient recevoir de la plénitude de Jésus-Christ en nous, en recevraient avec d'autant plus de pureté et d'abondance que nous aurions conservé notre âme plus pure et plus détachée de toutes les créatures.*

Cette pureté et ce détachement ont été très-remarquables en M. Olier, pendant toute sa vie, et surtout dans la conduite des âmes. En effet, il n'y chercha constamment que Dieu et sa gloire, et ne s'attacha jamais aux personnes qu'il conduisait. Tenant toujours son cœur uni à Notre-Seigneur, il ne prenait en elles aucune complaisance, et son unique désir était d'y établir l'amour de ce divin Maître sans aucun mélange. Il s'en séparait sans peine, lorsque la Providence l'ordonnait. Il les envoyait à d'autres directeurs aussitôt qu'il croyait que telle était la volonté de Dieu. Enfin, il n'omettait rien pour empêcher les personnes qu'il dirigeait de s'attacher à lui, et veillait sans cesse sur son propre cœur, afin de n'y point donner place à la créature.

Il craignait tellement les moindres apparences, non-seulement d'attache, mais même d'inclination naturelle, qu'il n'aurait pas été en paix s'il en eût aperçu quelqu'une à laquelle il adhérât volontairement. Car il voulait voir son cœur dans une parfaite liberté, afin de le tenir toujours en état de se porter à Dieu sans aucun empêchement. Comme l'épouse, il désirait prendre uniquement en lui ses délices, sans que l'amusement à aucune créature pût interrompre ni troubler son repos. Un jour sentant une affection particulière pour une personne que Dieu lui avait donnée, il en fut très-affligé, et, dans la crainte qu'elle n'occupât une partie de son cœur, et qu'ainsi Dieu ne l'eût pas tout entier, il se mit en oraison, il invoqua l'Esprit de Notre-Seigneur, et supplia la très-sainte Vierge de ne pas permettre que ce cœur consacré si souvent par son entremise à son divin Fils, fût partagé entre Dieu et la créature.

Il disait plusieurs fois sur ce sujet qu'étant obligés d'entrer dans la charité de Jésus-Christ pour tous les hommes, nous devions les aimer tous très-cordialement, mais sans aucune attache, dans une liberté parfaite, et seulement pour les gagner à Notre-Seigneur. *Ce n'est point parce que nous les aimons ou qu'ils nous aiment, que nous devons les servir*, disait-il un jour à M. de Bretonvilliers, *mais parce qu'ils appartiennent à Jésus-Christ.*

Dans les discours qu'il faisait à ses disciples sur cette matière: Les directeurs, leur disait-il, doivent prendre un soin particulier de se tenir dans cette pureté et cette parfaite séparation des personnes qu'ils conduisent ;

1° Parce que leur cœur appartenant tout à Dieu et à Jésus-Christ son Fils par tant de titres, quand ils le divisent pour en donner à

Digitized by Google

d'autres une partie, ils font une injustice criminelle.

2° Parce qu'ils doivent donner l'exemple aux personnes qu'ils conduisent. Comment les directeurs porteront-ils les âmes à la parfaite séparation, quand on verra qu'ils sont eux-mêmes attachés ? Pour rendre leurs paroles efficaces, il faut qu'ils fassent ce qu'ils disent.

3° Parce qu'à moins de se tenir dans cette séparation et ce détachement, ils arrêteraient le cours des miséricordes de Dieu sur eux et sur les autres. Il se formerait assurément diverses attaches qui, fermant les canaux de nos cœurs où Dieu voulait mettre ses grâces pour les faire couler sur les peuples, empêcheraient ces saints épanchements qu'il désirait faire par nous.

4° Parce que ces attaches, ôtant la pureté de l'esprit, corrompent les affections les plus saintes et font naître des sentiments charnels auxquels tous les Chrétiens, et particulièrement les prêtres, sont obligés par la sainteté de leur état d'être entièrement morts.

Il disait un jour, dans une conférence sur ce sujet, que c'était *l'abomination de la désolation dans le lieu saint*, lorsque dans les cœurs des prêtres où Jésus-Christ veut régner et demeurer pour la gloire de son Père et pour la sanctification des Chrétiens, on voyait quelque image profane, quelque créature à la place de Jésus-Christ, ou même assise avec lui sur son trône et partageant son royaume et son autorité. Il appelait cela l'*abomination de la désolation*, à cause de l'outrage signalé que l'on fait au Fils de Dieu, des maux irréparables qu'en reçoivent les directeurs et ceux qui sont sous leur conduite, et des déréglements effroyables qui en arrivent dans l'Eglise.

Il dit dans une autre occasion que les prêtres et les directeurs étaient appelés dans l'Ecriture sainte des anges, non-seulement parce qu'ils étaient envoyés de Dieu pour le service des hommes, mais encore parce qu'ils devaient être purs comme des anges, n'ayant qu'un même office avec eux. Pour avoir cette pureté, ajouta-t-il, nous ne devons pas envisager les choses extérieures, comme la bonne grâce, l'esprit, les talents, la beauté, la manière d'agir des personnes : tout cela, venant de la chair, nous porterait à un amour et à une tendresse charnels qui infailliblement nous conduiraient à quelque attache. Si nous ne sommes très-fidèles à détourner la vue de ces choses sensibles, nous ne manquerons pas de tomber dans le dérèglement de la première femme, qui regarda d'abord le fruit défendu, ensuite, attirée par la beauté, elle le toucha et le cueillit, après elle en mangea, et enfin elle en fit manger à son mari. Ainsi, lorsque nous envisageons l'extérieur des personnes, et que nous nous arrêtons à considérer ce qu'elles ont d'agréable selon la nature, nous nous sentons portés à les estimer; après en avoir conçu de l'estime nous commençons à nous y plaire; ensuite, charmés par les propres satisfactions que nous y trouvons, nous perdons peu à peu la vue de Dieu et nous nous attachons aux créatures. Non contents de nous être attachés à elles, nous faisons qu'elles s'attachent aussi à nous. Et ainsi, mangeant et faisant manger de ce fruit défendu, nous causons notre propre perte et celle des autres. C'est pourquoi il voulait que, pour éviter ce malheur, les personnes chargées de la conduite des âmes demandassent souvent à Dieu de les anéantir dans l'esprit de toutes les créatures, et d'anéantir aussi toutes les créatures dans leur esprit, afin que Notre-Seigneur seul régnât dans les uns et les autres. *J'apprends tous les jours*, écrivait-il, *combien Notre-Seigneur est jaloux de voir les âmes s'adresser et s'abandonner à lui; quand on consulte les hommes, il veut que, désirant être éclairé de lui seul par leur bouche, on aille le chercher en eux, avec grande confiance que sa bonté nous instruira et conduira par leur moyen.*

Il avait une admirable adresse pour empêcher les âmes de s'attacher à lui et de considérer autre chose que Dieu dans sa personne. Il renvoyait quelquefois à Jésus-Christ, sans leur rien dire, ceux qui venaient le consulter. Par là il voulait les accoutumer à recourir à ce divin Sauveur dans leurs besoins, leur faire comprendre que c'était de Jésus-Christ qu'ils devaient attendre tout leur secours, et les tenir dans un parfait détachement de toute créature pour être uniquement à ce divin Maître. C'est ce qu'il écrivit un jour à une personne de grande piété qui était sous sa conduite. *Je n'ai pu*, lui dit-il, *trouver ma joie qu'en vous abandonnant et en vous livrant à votre divin Epoux. Si vous le possédez uniquement, et s'il vous possède, je suis parfaitement content et satisfait. C'est tout ce que cet adorable Maître peut désirer de moi à votre égard, savoir, que je vous aie livrée à lui, afin qu'éternellement il vous possède.*

Quelquefois il renvoyait ces personnes à la très-sainte Vierge, pour qu'elles fussent soulagées par cette divine Mère. On ne saurait dire de combien de grâces et de lumières étaient remplies les âmes qu'il renvoyait de la sorte, et avec combien de pureté et d'application à Dieu elles revenaient à lui pour lui rendre compte des secours qu'elles en avaient reçus. Il avait une extrême compassion des confesseurs et des directeurs qui désirent qu'on les flatte et qu'on leur témoigne de la tendresse. *Cela ne sert*, disait-il, *qu'à attirer les cœurs, à les lier ensemble, et à en faire un fagot ou pour l'enfer ou au moins pour le purgatoire.*

Il ne pouvait souffrir aussi qu'ils se servissent de certaines pratiques dont l'effet le plus ordinaire est de leur attacher de plus en plus les âmes, sous quelque faux prétexte de piété : comme de les porter à entendre toujours la sainte Messe de leurs confesseurs et directeurs, à ne communier que de leurs mains. *Il a plu à Notre-Seigneur*, dit-il dans ses mémoires, *de me montrer une chose dont il faut que j'instruise et*

Digitized by Google

éclaire des âmes qui doivent me venir trouver, c'est de les détourner de certaines pratiques auxquelles leurs anciens directeurs les ont accoutumées, et dans lesquelles elles marchent innocemment, quoiqu'elles soient éloignées de la pureté de Dieu, qui désire les âmes en nudité parfaite, en mort et en vacuité partout. Par exemple, elles affectent de communier à la Messe de leurs confesseurs et directeurs, ou d'autres personnes qu'elles chérissent; ce qui leur ôte beaucoup de grâce, et diminue l'opération de Dieu et ses complaisances en elles.

Une personne qui va entendre la Messe d'un prêtre pour qui elle aura conçu une estime ou une amitié particulière, quelque sainte qu'elle soit, elle ne peut s'empêcher d'être exposée à avoir quelque retour sur lui, quelque sentiment de complaisance, quelque satisfaction intérieure qui l'incline à se reposer, à s'appuyer et à se complaire en quelque chose de créé, de grossier et d'animal; ce qui n'est point Dieu seul et sa pureté, à quoi néanmoins l'âme doit tendre uniquement.

Tout ce qui nous porte à détourner de Dieu nos regards intérieurs et à les arrêter sur la créature, est une tentation et une distraction odieuse à Dieu, surtout dans les choses saintes, comme le sacrifice et la prière. Il faudrait alors aller au bout du monde, s'il se pouvait, pour se mettre en état d'être appliqué à Dieu seul par une séparation absolue de tout ce qui pourrait nous distraire et nous en désappliquer un seul moment. Une désapplication et un détour de Dieu nous doit faire une peine très-sensible. Il faut fuir comme la mort tout ce qui la peut causer, et chercher, au contraire, par tous les moyens possibles de nous mettre en pleine liberté pour être entièrement et uniquement appliqués à Dieu.

Il en est de même de l'oraison : on doit éviter de la faire dans les lieux où on serait attiré par un objet créé, auquel on aurait quelque complaisance sensible. Il faut fuir cela comme la mort de l'âme, parce qu'il cause toujours une occupation grossière, qui porte notre cœur vers un objet terrestre. Ainsi, nous remplissant, au lieu de nous vider, nous rendons impur le fond intime et spirituel de notre âme, qui doit être vide de tout, mort à tout, et ne doit être ému de rien, afin qu'il soit en état d'être possédé par Jésus-Christ seul. Car ce divin Maître, pour l'honneur qui lui est dû, et par la jalousie qu'il a pour notre âme, veut et exige que tout lui cède la place. C'est donc oser se mettre à la place de Jésus-Christ, que de vouloir vivre dans les esprits et dans les cœurs : ils ne sont faits que pour Dieu, et Dieu seul les doit uniquement posséder. C'est pourquoi il faut toujours se cacher autant que l'on peut, et ne vouloir paraître que pour la nécessité de notre ministère; encore ne le faut-il faire alors qu'en Jésus-Christ, afin que les fidèles ne s'occupent que de lui seul, et point du tout de nous. Les directeurs doivent être comme l'étoile qui apparut aux mages; elle ne leur apparut que pour leur faire connaître Notre-Seigneur, pour les conduire à lui, et aussitôt elle disparut.

On rapportera encore ici plusieurs autres paroles de M. Olier à ses disciples touchant cette grande pureté et cette entière séparation des créatures.

C'est un désir fort naturel à l'homme que d'être aimé, disait-il; comme la nature y tend par toute elle-même, nous nous laissons aller fort aisément aux caresses et à la tendresse que l'on nous témoigne. Ce désir n'est pas seulement dans les séculiers et dans les personnes qui ont des emplois au milieu du grand monde, souvent il se rencontre dans les prêtres et dans les directeurs. Il n'est que trop ordinaire d'en trouver qui sont ravis d'être aimés de leurs pénitents et de leurs pénitentes, et qui désirent qu'ils aient pour eux des attaches particulières : mais cela est contraire et tout à fait opposé à l'Esprit de Dieu, qui veut voir ses serviteurs dans une mort universelle.

Le Père éternel, à cause de l'amour qu'il a pour son Fils, veut le voir régner dans tous les Chrétiens; et le Fils, pour satisfaire son Père, et pour le louer dans tous ses membres, a aussi ce même désir. Afin de contenter ces deux divines personnes, nous devons apporter tous nos soins à détruire dans ceux qui nous sont confiés tout l'amour des choses créées, à y établir uniquement et parfaitement Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il faut nous anéantir nous-mêmes dans leur esprit, ne permettant pas qu'ils aient pour nous la moindre attache; nous verrons alors s'accomplir en nous cette parole qui fut dite des apôtres sur le Thabor : ***Neminem viderunt, nisi solum Jesum*** (*Matth.* XVII, 8); parce qu'en tous nous ne verrons plus que Jésus-Christ. C'est aussi le moyen de faire ce que le Père éternel accomplira au jour du jugement, et ce qu'il veut faire déjà par avance dans les cœurs, qui est de détruire tous les ennemis de son Fils, et de les mettre sous ses pieds pour le faire régner avec une puissance et une autorité souveraines.

Les directeurs qui désirent de s'attacher les cœurs sont semblables à une personne qu'un roi aurait choisie pour lui conquérir un royaume, et qui, après avoir reçu tous les secours nécessaires à une telle entreprise, voudrait par une infidélité honteuse s'approprier à elle ce royaume, et se servirait de tous les biens de son roi comme s'il en était lui-même le maître. Ces directeurs sont coupables d'une infâme trahison; parce que Notre-Seigneur les ayant choisis pour aller conquérir des royaumes, c'est-à-dire les cœurs des hommes qui lui appartiennent, qu'il a acquis par l'effusion de son sang, et dans lesquels il veut établir son empire; au lieu de lui donner ces cœurs comme à leur légitime souverain, ils les prennent pour eux, ils s'en rendent les maîtres et les propriétaires, ils sont assez insolents pour oser se servir des biens mêmes du Fils de Dieu, afin de parvenir à leurs perfides desseins : puisque souvent ils emploient à cet effet et la parole de Dieu, et

Digitized by Google

les autres talents que Notre-Seigneur avait mis en eux pour lui gagner ces cœurs. Oh! quelle ingratitude, quelle infidélité, quel outrage, quelle perfidie!

C'est vouloir se mettre à la place de Dieu, et se rendre maître de ce qui appartient à lui seul. Le cœur de l'homme étant le lieu du repos du Fils de Dieu, qu'il demande même avec tant d'instance, c'est lui faire une injure signalée que de le troubler dans le repos qu'il y veut prendre. Ce cœur étant le lit nuptial de Jésus-Christ, qui en est l'unique époux, c'est une conduite infâme que d'y vouloir être avec lui. Ce même cœur étant son trône et son royaume, on ne peut, sans une usurpation téméraire, y prendre aucune part. Ce cœur est le lieu de son triomphe, il y veut paraître seul victorieux; c'est son sanctuaire, il ne faut pas que Dagon y paraisse avec l'arche; c'est son temple, il ne faut y souffrir aucune idole; c'est sa gloire et le fruit qu'il s'est réservé, il ne faut pas que l'homme y touche : autrement il se met en péril d'être puni de mort.

Les directeurs qui veulent s'attacher les âmes font ordinairement de plus grands maux qu'ils ne pensent : ils privent Dieu de la gloire qu'il recevrait par son Fils dans ces âmes, s'il y était établi parfaitement. Notre-Seigneur y trouvant des attaches terrestres, ne se communique jamais à elles avec tant d'abondance : et de là vient qu'on voit dans ces personnes si peu de progrès, si peu de grâces et de vertus solides, si peu d'affermissement en Dieu; et qu'au contraire on y remarque tant d'inconstance et de légèreté, tant d'humeur et de mouvements propres. Ainsi ces directeurs, qui procurent ou entretiennent ces attaches, au lieu d'être des *hommes de Dieu*, comme le dit saint Paul, ne sont que les hommes du démon; parce qu'au lieu de détruire les ennemis de Jésus pour le faire régner dans les cœurs, ils diminuent son royaume et élèvent celui de son ennemi, qui se fortifie toujours par ces attaches.

Il ne faut pas omettre ici la réponse de M. Olier à deux personnes qui voulaient être instruites sur cette matière : 1° N'est-il pas bon, lui dirent-elles, que les personnes que l'on conduit aient quelque estime et quelque amour pour ceux qui les conduisent? Il semble que cette estime et cet amour peuvent servir à les gagner plus facilement à Notre-Seigneur, et à leur persuader plus fortement ce que l'on désire. 2° N'est-il pas permis et même utile d'avoir aussi de l'amour pour elles, puisque cela porte quelquefois à les servir avec plus de zèle et d'assiduité?

Sur la première demande il dit : 1° les directeurs bien remplis de l'Esprit de Dieu s'oublient eux-mêmes et ne font point tant de réflexions; parce qu'ils n'attendent pas de ces secours humains le succès de leurs travaux, mais de la seule et unique bonté de Dieu et de l'efficace de sa parole : c'est au Saint-Esprit à faire fructifier le grain qu'il jette dans les âmes par les paroles de ses ministres. Les apôtres ne se sont point amusés à penser à eux-mêmes lorsqu'ils prêchaient l'Evangile; mais, tout remplis de l'Esprit de Dieu et du zèle de sa gloire, ils prêchaient selon que le Saint-Esprit même les faisait parler, sans se mettre en peine si on les aimait ou si on ne les aimait pas, si on avait de l'estime ou du mépris pour leurs personnes. C'est ainsi que nous devons faire nous-mêmes pour travailler utilement au salut des âmes, et jamais nous ne parviendrons plus sûrement à attirer sur nos travaux de grandes bénédictions, qu'en nous oubliant à leur exemple, pour ne chercher uniquement que la gloire et l'estime de notre Dieu.

2° Quand même l'estime nous serait nécessaire pour réussir dans nos emplois, ce ne serait pas à nous à y songer et à chercher les moyens de nous la procurer; nous devrions nous abandonner à l'Esprit-Saint, afin que lui seul nous la donnât telle qu'il jugerait utile pour la gloire de Dieu et pour le bien des âmes. Car, en voulant se la procurer par soi-même, on choque l'humilité, on sort de l'abandon à Dieu et de la parfaite confiance, on ne suit plus les maximes et la règle de l'Evangile, on prend une conduite toute autre que celle du Fils de Dieu, qui jamais ne s'est prêché soi-même, qui n'a jamais recherché sa gloire, mais uniquement celle de son Père; enfin on s'écarte de la pratique et de l'exemple de tous les saints; ils n'ont point travaillé à se faire estimer, même dans la vue du bien qu'ils pouvaient procurer dans l'Eglise. Après tout, quand on recherche ainsi l'estime, sous prétexte de se rendre plus utile aux âmes, il y a toute apparence que ce n'est là qu'un prétexte dont se couvre notre orgueil, et un artifice de notre amour-propre, qui, pour s'établir sans scrupule dans l'esprit du monde, se sert de ce moyen d'autant plus dangereux qu'il paraît au dehors plus innocent. En croyant ainsi rechercher la gloire de Dieu, nous recherchons la nôtre; en croyant travailler pour établir Dieu dans les cœurs, nous ne travaillons que pour nous y établir nous-mêmes : en croyant procurer le salut de nos frères, nous ne procurons que nos propres avantages. Il vaut bien mieux faire comme les saints, c'est-à-dire ne désirer jamais l'estime du monde, se confier en Notre-Seigneur, qui ne manquera pas de nous en donner autant qu'il sera nécessaire, et cependant demeurer en paix sans rien faire pour se la procurer.

3° Enfin ce n'est point par notre recherche que nous devons acquérir cette estime du monde, mais par la sainteté de notre vie, par la pratique des vertus solides, par les bons exemples que nous devons donner sans cesse. C'est pourquoi la sainteté et la vertu ont un certain éclat qui imprime le respect et relève même aux yeux du monde ceux qui la possèdent; c'est pourquoi les saints, en voulant se cacher dans les cavernes les plus obscures, ont paru davantage; tout le monde courut après eux lorsqu'ils désiraient être inconnus à tous les

Digitized by Google

hommes ; ainsi, en nous rendant fidèles à la pratique des vertus et des maximes les plus pures de l'Evangile, nous devons, dans l'amour de la retraite et le désir du mépris, laisser à Dieu le soin de tout le reste.

Sur la seconde demande qu'on lui avait proposée, M. Olier dit : 1° A la vérité, nous pouvons avoir quelque amour pour les personnes qui sont sous notre conduite, comme il est raisonnable qu'elles en aient aussi pour nous ; mais qu'il faut bien prendre garde que cet amour ne vienne point du fond de la nature, qu'il ne soit point appuyé sur des fondements humains ; qu'il n'y ait aucune vue de chair, que tout y soit de Dieu seul, en qui et pour qui nous devons purement nous entr'aimer. Si l'amour que nous avons pour les personnes vient de Dieu, il sera pur et par conséquent sans attache mutuelle. Ce n'est pas l'attache, disait-il un jour, qui fait l'amour, au contraire elle gâte tout. Le véritable amour est toujours libre et dégagé de tout. Jamais une personne n'en a plus aimé une autre que Notre-Seigneur a aimé la très-sainte Vierge, et toutefois il n'y était pas attaché, il s'en sépare sans peine, et la quitte dans le moment que son Père le désire, et cette sainte Mère, quoiqu'elle aimât son Fils avec toute la tendresse et toute l'étendue du cœur dont une telle mère était capable, ne laisse pas d'en aimer l'absence lorsqu'elle voit que c'est l'ordre de Dieu. Voilà l'exemple et le modèle du pur amour. Voilà comme il se faut aimer les uns les autres dans le christianisme. Voilà la règle que les directeurs, aussi bien que tous les Chrétiens, doivent suivre pour s'entr'aimer purement.

C'était celle que M. Olier s'était prescrite : quand il croyait avoir fait tout ce que Notre-Seigneur demandait de lui à l'égard des personnes qu'il conduisait, il les mettait sous la conduite d'un autre directeur. Il dit un jour, au sujet d'une âme qui lui était fort chère, et qu'il avait longtemps dirigée : *J'ai fait pour elle tout ce que Notre-Seigneur désirait de moi ; il faut la laisser à quelque autre.* Il cessa de diriger une personne avec laquelle il avait eu de grands rapports dans plusieurs œuvres de piété, et s'en sépara avec une paix et une liberté qui ne se peuvent dire, aussitôt qu'il vit accomplies les choses que Notre-Seigneur demandait. « J'en connais en particulier quelques-unes, » dit M. de Bretonvilliers, « pour qui Notre-Seigneur lui donnait beaucoup de lumières, et que néanmoins il a quittées avec une fidélité admirable. Je puis rendre témoignage d'avoir remarqué en lui cette même conduite en mille rencontres. Il croyait qu'il fallait adorer alors les ordres de Dieu, s'y soumettre avec amour, et aimer mieux l'accomplissement de ses desseins que la présence et la consolation de toutes les créatures, quelque saintes qu'elles pussent être. »

M. Olier rapporta un jour, à ce sujet, l'exemple de saint Jean-Baptiste, qu'il regardait comme le modèle de tous les directeurs fidèles à Dieu dans la conduite des âmes. Car ce saint publiait hautement qu'il n'était envoyé de Dieu que pour faire connaître Jésus-Christ son Fils. Dans cette vue il portait tout le monde à Jésus-Christ, il lui renvoyait tous ses disciples ; et quand on l'interroge si lui-même n'est point le Messie, il répond qu'il ne l'est pas, et qu'il n'est même pas digne de délier les cordons de ses souliers. *Ainsi*, disait-il, *nous ne devons avoir des disciples que pour les porter à Jésus-Christ. Et lorsqu'ils veulent s'attacher à nous, il faut leur dire comme ce fidèle précurseur : Ce n'est pas moi qui dois posséder vos cœurs ; il y en a un qui est au milieu de vous, duquel je ne suis pas digne d'être le serviteur : lui seul les doit posséder entièrement, à lui vous les devez donner sans réserve.*

Dans ces rencontres, il faut honorer Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge se séparant l'un de l'autre par amour et par soumission entière aux ordres de Dieu, et demander part à toutes les saintes dispositions qu'ils avaient dans leur séparation. Il est de notre fidélité d'embrasser avec joie ces sortes d'occasion, où nous pouvons, par la privation de ce qui nous est le plus cher, offrir à Dieu un très-agréable sacrifice. Par là nous discernons sûrement si nous sommes dans le véritable dégagement que Dieu désire. Les Chrétiens, et beaucoup plus les prêtres, doivent sans cesse être prêts à ces sortes de séparations comme des serviteurs qui attendent toujours la volonté de leur maître. Les apôtres se séparèrent ainsi avec joie les uns des autres, et se dispersèrent pour aller par tout le monde où Notre-Seigneur les envoyait. Si nous avions une foi pure, nous n'éprouverions aucune peine de ces séparations, puisque, dans le plus grand éloignement les âmes demeurent aussi unies en Dieu que si elles étaient présentes, et elles ne laissent pas, étant séparées les unes des autres, de recevoir en Jésus-Christ les effets de cette sainte union. Après tout, comme nous vivons dans une attente continuelle du paradis, la séparation des personnes qui nous sont les plus chères en cette vie nous doit être bien peu sensible, puisque nous devons tous nous réunir en Dieu dans l'éternité pour ne nous séparer jamais.

On le voyait accepter ces sortes de séparations avec beaucoup de joie par cet esprit de sacrifice ; et ce qu'il écrivit une fois à une âme fort élevée fait bien voir que c'était là une de ses habituelles dispositions. *J'ai appris*, dit-il, *en arrivant ici, la nouvelle de votre éloignement, sans espérance de retour. Je vous dirai que, selon le pur esprit de la foi, j'ai eu de la joie de trouver à mon arrivée une telle occasion de souffrir. J'espère que Jésus travaillera en vous en mon absence, et sera le supplément de mes services pour l'avancement de votre âme ; il est le maître absolu de ses œuvres et de la conduite de ses desseins ; il faut vivre pour lui au prix de tout ce qui nous est cher, et en nous privant des joies les plus légitimes dans l'attente de la vie future, nous devons nous résoudre à porter*

Digitized by Google

sans cesse la croix, sachant que, si nous sommes associés aux douleurs de Jésus en cette vie, nous communierons à ses joies et à ses consolations éternelles. Et dans une autre lettre : *Je crois*, dit-il, *que votre éloignement me sera aussi utile qu'à vous, et qu'il nous obligera à nous renouveler dans le souvenir de ces paroles : Que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité.* (*Joan.* IV, 23.)

On l'a vu se séparer avec un grand sentiment de paix des âmes qu'il chérissait beaucoup, et qu'il croyait même les plus utiles à l'établissement du séminaire, sans que l'avancement d'une œuvre qui lui a toujours été si chère, ni les secours qu'il pouvait espérer de ces personnes, le fissent seulement chanceler dans sa résolution. Il disait sur ce sujet à ses disciples, pour leur faire aimer cette même pratique : *Il ne faut s'appuyer que sur Dieu seul, et jamais sur les créatures; n'étant que de faibles roseaux, et incapables de nous soutenir, elles nous feraient tomber avec elles.*

C'est un grand martyre, il est vrai, disait-il, que de demeurer toute notre vie sans jamais laisser aller notre cœur à aucun épanchement sur les créatures, et sans permettre qu'elles s'épanchent sur nous. Dieu a cette fidélité pour si agréable, qu'après nous avoir laissés quelque temps dans le ressentiment de la peine naturelle, afin de nous donner occasion de combattre et de lui prouver notre amour pour récompense, il nous établit tellement en lui, que notre âme trouve toute sa joie et tout son repos dans la séparation des choses créées et dans la seule possession de son Dieu; jusque-là qu'elle souffre de grandes violences si elle se voit ensuite obligée de s'attacher à quelque créature et de se reposer en quelque chose qui ne soit point Dieu. Enfin, nous jouirons d'autant plus de Dieu et de Jésus-Christ son Fils dans le ciel, que nous nous serons privés davantage ici-bas de la jouissance des créatures pour son amour.

Ah ! s'écriait-il quelquefois, un Dieu possédé ne vaut-il pas infiniment plus que toutes les créatures? On trouve en lui seul ce que l'on ne trouverait jamais dans la jouissance de toutes ensemble, et puis, s'il faut aimer et être aimé, aimons Dieu de tout notre cœur, et mettons-nous en état de mériter son amour.

Il voulait même qu'on se tînt dégagé des âmes les plus parfaites et les plus saintes. Sa conduite et ses instructions peuvent être d'une grande utilité pour plusieurs qui, sous le vain prétexte d'un bien apparent, ont peine à se détromper sur cette matière. Selon lui, c'était une sensualité spirituelle, dans plusieurs serviteurs de Dieu, et dans plusieurs directeurs, que de vouloir connaître toutes les grandes âmes; de courir avec empressement après les personnes en réputation de sainteté, d'être ravis de les avoir sous leur conduite; et bien loin de les quitter quand Dieu le désire, de ne pouvoir pas même se retirer de leur conversation, où ils perdent beaucoup de temps. Quoiqu'il faille aimer et estimer les personnes de grande piété, disait-il, et que, Dieu se communiquant abondamment par elles, leur conversation nous puisse être profitable, néanmoins nous devons en être détachés, ne désirant de les connaître et de converser avec elles que dans l'ordre de Dieu, et vivant pour cela dans une dépendance continuelle de son divin Esprit, afin de n'être unis à elle qu'en la manière et dans les moments qu'il désire. On sort tout à fait de cette dépendance, lorsqu'on veut former soi-même cette union, qui doit être l'ouvrage de Notre-Seigneur, à qui seul il appartient, comme au chef de l'Eglise, de disposer de ses membres et de les lier les uns avec les autres, selon qu'il le juge plus utile à la beauté de son corps mystique et à la gloire de son Père. Il y a dans l'Eglise deux sortes d'unions parmi les fidèles; l'une générale et l'autre particulière : la première est celle qui doit exister entre tous les Chrétiens, comme membres d'un même corps; et la seconde, celle que Dieu fait entre quelques saintes âmes dont il veut se servir pour sa gloire et pour quelques desseins particuliers qu'il a sur elles. Nous devons tous rechercher la première, parce qu'étant membres d'un même corps, et devant par conséquent, pour en former la beauté, être unis les uns avec les autres, nous n'avons rien à craindre davantage que la division. Mais, quant à la seconde, quoiqu'il faille la respecter et l'estimer dans tous ceux en qui elle se trouve, nous ne devons néanmoins jamais la désirer. *Dieu*, disait-il, *ne la fait que pour des desseins particuliers qu'il a sur certaines âmes; il veut les sanctifier mutuellement, soit par leurs prières réciproques, soit par des opérations et des communications spéciales dont il désire les rendre participantes, ou en agissant immédiatement en elles, ou en faisant passer ces grâces de l'une en l'autre. Il fait quelquefois ces unions spéciales, parce que, appelant quelques âmes à travailler ensemble à une même œuvre dans son Eglise, il les unit ainsi en lui, afin qu'elles y travaillent avec plus de courage et de perfection. Or, comme nous ne devons désirer pour nous que les œuvres où Dieu nous emploie, et ne chercher notre sanctification que par les voies et de la manière dont il lui plaît de l'opérer, nous devons être dégagés de tout désir de ces unions spéciales et particulières, et ne les vouloir qu'autant que Dieu les veut, en la manière qu'il les veut, et dans les desseins pour lesquels il les veut.*

II. Encore qu'on ne désire point ces unions particulières, il faut, quand il plaît à Dieu de nous y faire entrer, 1° nous abandonner à lui, notre unique Maître, et nous laisser avec amour entre ses mains, pour qu'il dispose de nous selon sa volonté; 2° adorer tous les desseins de Dieu et de Jésus-Christ son Fils sur cette union, quoique nous ne les connaissions pas; 3° le supplier de nous les faire accomplir avec toute la sainteté qu'il désire de nous, sans permettre que nous y

Digitized by Google

recherchions autre chose que sa gloire ; 4° nous tenir toujours très-uni à Dieu, afin d'agir en tout très-purement dans ces rapports sans que l'amour-propre y ait aucune part, et sans permettre à la nature d'y prendre aucune consolation.

III. Dans la conversation des personnes de grande sainteté, avec lesquelles Notre-Seigneur donne quelque union particulière, il disait qu'il fallait se tenir dans une pureté d'esprit et de cœur extraordinaire ; et pour cela, 1° ne jamais les aller visiter que dans la dépendance de Notre-Seigneur, par la conduite de son Esprit, et lorsque la charité ou la nécessité le requérait ; 2° avoir Dieu seul en vue, sans même se complaire dans les grâces que ces âmes recevaient de Dieu. *Souvent*, disait-il, *on est ravi de les aller visiter et de s'entretenir avec elles pour savoir ce que Dieu opère en elles pour trouver quelque satisfaction propre dans leur conversation, pour céder à quelque petite vanité secrète, qui nous porte à parler de choses relevées ; alors on sort de la voie de la pureté que Dieu demande, on arrête le cours de ses communications et de ses opérations dans les âmes. Il faut toujours, mais principalement dans ces occasions, et avec ces âmes d'élite, agir dans l'esprit de Notre-Seigneur, autrement on fait déchoir les âmes de l'état de sainteté où Dieu les appelle et où il veut qu'elles marchent pour lui être agréables.* 3° Pour nous conserver tout en Dieu, il faut être fidèles à honorer dans nos conversations la pureté et la sainteté des conversations des trois personnes divines, dans l'éternité, ou celles du Fils de Dieu avec la très-sainte Vierge et saint Joseph sur la terre, elles étaient pures et saintes ; tout s'y passait dans les désirs de la gloire de Dieu, dans les ardeurs de son divin amour, dans les transports de la sacrée dilection. 4° Nous devons prier beaucoup Notre-Seigneur de vouloir être au milieu de nous pour régler tellement notre langue, nos regards et nos cœurs, que tout dans nos entretiens et nos conversations soit saint et digne de lui. 5° Enfin il faut être fidèles à se séparer sans aucune peine, dans l'instant même que Dieu le demande.

Après ces entretiens il est nécessaire de converser dans une grande pureté, et de ne réfléchir sur ce qui s'est passé qu'autant qu'il est nécessaire pour en rendre compte au directeur. Ce retour serait une infidélité, Dieu voulant voir l'âme dans un entier dégagement de tout et dans une parfaite application à lui seul. Ce serait une occupation propre, qui la porterait à quelque vaine complaisance, une consolation humaine qu'elle chercherait.

Pour montrer la manière dont on doit converser avec les âmes élevées, M. Olier se servait fort souvent de l'exemple de la très-sainte Vierge, dans la visite qu'elle rendit à sa cousine sainte Elisabeth. Un jour, il fit remarquer à ses disciples que, dans la première conversation qu'elles eurent ensemble, on n'avait parlé que de Dieu, et que tout portait à Dieu. Car dès que sainte Elisabeth vit la très-sainte Vierge, et l'eut entendue parler, elle fut remplie du Saint-Esprit, en se trouvant, par l'opération de ce divin Esprit, dans un grand sentiment d'anéantissement ; elle commença à s'écrier : *Et d'où me vient ce bonheur, que la Mère de mon Seigneur vienne vers moi?* (*Luc.* I, 43.) Et Marie, au lieu de s'arrêter aux louanges qu'on lui donnait, fut tellement ravie en Dieu, qu'elle dit dans les transports de son amour : *Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu, mon Sauveur.* (*Ibid.*, 46, 47.)

Telle est la conduite des âmes saintes dans leurs conversations. Elles invoquent le Saint-Esprit, afin qu'il vienne en elles, et les remplisse de sa lumière ; elles ne s'entretiennent point de bagatelles et de choses du monde, mais des grandeurs et des merveilles de Dieu, en sorte qu'elles parlent si saintement, que tout ce qu'elles y disent est de Dieu, ou les porte à Dieu. Enfin elles entrent dans un profond anéantissement d'esprit, et lorsqu'elles connaissent les grâces que Dieu leur accorde, au lieu de faire des retours sur elles-mêmes, elles s'élèvent en Dieu à l'exemple de la très-sainte Vierge, pour le glorifier de ses grandes miséricordes.

M. Olier ajouta à ces avis une instruction importante pour prévenir une faute à laquelle se laissent aller beaucoup de directeurs. Après qu'ils ont eu communication avec ces âmes élevées, dit-il, souvent ils ont peine à revenir aux autres plus faibles qui ne font que commencer, ou qui sont dans les voies ordinaires. Ils les renvoient même à d'autres directeurs, ne voulant pas s'abaisser à en prendre la conduite, ou ne leur disent que quelques mots en passant, comme par manière d'acquit, sans leur donner le temps nécessaire. Cette conduite mérite qu'en punition de leur infidélité Dieu ôte la connaissance des âmes plus parfaites. Les directeurs étant dans l'Eglise comme des fontaines publiques remplies des eaux célestes, ils sont débiteurs à tous, et doivent par conséquent communiquer ces eaux à chacun selon sa mesure. Il y a eu peu de saints parfaits dès leur naissance dans la grâce : le nouvel homme, aussi bien que l'ancien, ayant ses âges différents qui se succèdent les uns aux autres, doit être quelque temps dans l'enfance avant de parvenir à la plénitude de l'âge ; et, semblable à de jeunes plantes qu'il est nécessaire d'arroser souvent, il a besoin de soins assidus à cause de sa faiblesse. *Laissez-les et ne les empêchez pas de venir à moi*, disait Jésus Christ en parlant des petits enfants : *car le royaume du ciel appartient à ceux qui leur ressemblent.* (*Luc.* XVIII, 16.) Quant à ceux qui ont commencé depuis longtemps, et qui marchent toujours dans une voie commune, ils sont souvent plus saints que les autres, étant d'ordinaire plus humbles et plus fidèles à la grâce ; et leur talent, pour être de moindre prix, ne laisse pas quelquefois de produire

Digitized by Google

davantage, si on le cultive avec soin, si on le conserve avec plus d'amour, et si on est plus fidèle à s'en servir pour la gloire de Dieu. Ainsi nous ne devons pas avoir moins d'affection et d'application pour la conduite des personnes qui commencent que pour celle des âmes plus élevées.

Enfin, disait M. Olier, si nous sommes fidèles à conserver dans toute la pureté que Dieu demande, nous nous trouverons dans la suite très-unis entre nous. Dieu nous communiquera ses grâces avec plus d'abondance. Il nous fera entrer dans une mutuelle participation des grâces qu'il accorde à chacun en particulier, et commencera à nous faire goûter sur la terre la communion des saints, riches réciproquement des biens qu'ils possèdent. Alors, loin d'être détournés de Dieu par ces entretiens, nous nous trouverons plus portés à l'aimer et à le servir.

ARTICLE III.

De la vigilance et des soins de M. Olier dans la conduite des âmes.

Cette disposition, qui le tenait toujours détaché des âmes, ne diminuait rien de sa vigilance et de l'assiduité de ses soins pour leur avancement. Il les recommandait souvent à Dieu, afin d'attirer sur elles ses grâces et ses miséricordes. C'est au Saint-Esprit, disait-il, à dilater les âmes dans l'amour divin, et à les faire croître dans la vie de Dieu : mais c'est aux directeurs à le faire descendre sur elles par leurs prières continuelles. Il ne suffit pas de les instruire et de leur annoncer les vérités de l'Evangile, il faut encore beaucoup prier, afin qu'il plaise à la bonté de Dieu de répandre sur elles ses divines influences, de leur faire prendre de profondes racines et de les faire fructifier, sans quoi tous nos travaux resteraient inutiles. Si les âmes tombent quelquefois, et si le démon s'en rend maître, c'est souvent par notre peu de soin et d'application à la prière : les oraisons des directeurs étant très-efficaces auprès de Dieu, nous sommes véritablement coupables de leurs chutes, lorsque nous négligeons de les soutenir.

Il avertissait ses disciples de bien prendre garde, en priant pour leurs pénitents, d'agir dans une grande pureté de cœur, et avec un parfait dégagement de toute affection naturelle pour leur personne. Souvent en priant pour eux, disait-il, au lieu d'avoir notre esprit occupé de Dieu, nous sommes tout remplis d'eux-mêmes, ce qui est bien éloigné de la sainteté que Dieu demande. Il faut que nous imitions les saints du ciel ; dans toutes leurs prières pour nous, ils ne se détournent pas pour un moment de Dieu, et ne perdent rien de leur application à lui, en s'occupant des personnes pour qui ils prient. Nous devons prier Dieu de la même manière ; et c'est, ajoutait-il, un moyen assuré pour discerner si notre amour envers ces personnes est de Dieu ou de la nature. S'il est de Dieu, il nous porte à Dieu et nous dégage entièrement des créatures. Nous ne songeons à elles que quand il est nécessaire d'y songer, principalement dans l'oraison ; nous sommes comme dans une sorte d'oubli pour elles, tant elles font peu d'impression en nous. Au contraire, quand notre amour est naturel, nous nous occupons souvent de ces personnes, nous nous y appliquons avec plaisir, la pensée même dans la prière en est agréable ; ainsi en priant pour elles, elles nous détournent de Dieu, et deviennent l'objet de notre occupation. C'est ce qui empêche le fruit des prières d'un grand nombre de directeurs. S'ils voulaient prier utilement pour les âmes, ils le devraient faire avec un dégagement parfait des créatures, ne s'occupant que de Dieu seul, dans l'union à Notre-Seigneur, dans l'abandon à son esprit, et dans la seule vue de sa gloire.

Il remarquait quatre beaux exemples dans l'Ecriture sainte, bien propres à nous porter à prier Dieu continuellement pour les âmes que nous conduisons. Le premier est celui de Notre-Seigneur, qui passait les nuits entières en oraison pour ses disciples ; le second est l'exemple de saint Paul, qui priait sans cesse pour les âmes que Dieu lui avait confiées, comme il l'écrit aux Philippiens et aux Thessaloniciens ; le troisième, celui de Moïse, qui recourait si puissamment à Dieu pour le peuple Juif dont il était le guide ; et le quatrième, celui de Job, ne cessant point d'offrir à Dieu avec un amour de père, des sacrifices pour ses enfants.

Il faisait souvent remarquer plusieurs circonstances dans ces exemples, pour montrer d'une manière plus particulière la vigilance des bons directeurs, et jusqu'où devaient aller leurs soins dans la conduite des âmes. Les directeurs, disait-il, doivent demander pour elles les deux choses que Notre-Seigneur a demandées pour ses apôtres la veille de sa mort : la première, d'empêcher les desseins de Satan sur eux ; la seconde, que la foi de saint Pierre demeurât ferme sans jamais défaillir. A l'exemple de ce souverain Directeur des âmes, demandons à Dieu, d'abord, qu'il lui plaise d'anéantir et de dissiper tous les mauvais desseins du démon contre elles, soit en détournant la tentation, soit en arrêtant sa violence et l'effet de sa malignité, soit en leur donnant une telle force, qu'ils en sortent victorieux. En second lieu, prions-le de les établir dans une grâce de foi si puissante, que toute leur vie ils prennent ses maximes pour les seules règles de leur conduite, et les aient présentes dans toutes leurs actions, même les plus petites.

Les directeurs doivent imiter saint Paul priant pour ses chers enfants en Jésus-Christ ; ils peuvent remarquer dans la prière de cet Apôtre quatre circonstances principales qui leur conviennent admirablement. (*Coloss.* I, 9, 10.) La première, de remercier Dieu de toutes les grâces qu'il fait à ces âmes ; étant nos enfants spirituels, nous devons regarder les faveurs que Dieu leur fait comme faites à nous-mêmes La seconde, de

Digitized by Google

demander à Dieu pour ces âmes la connaissance de sa très-adorable et très-aimable volonté, puisque cette volonté est le fondement de tout notre édifice spirituel, la chose principale et la plus nécessaire pour nous et pour les autres. La troisième, de prier qu'elles marchent dignement devant Dieu dans la voie de sa volonté sainte; en sorte qu'y étant parfaitement et pleinement établies, elles n'omettent rien de tout ce qu'il désire d'elles, et l'accomplissent dans une grande sainteté. La quatrième, de les faire fructifier en toutes sortes de bonnes œuvres.

Il proposait aussi la conduite de Moïse comme un admirable modèle de la vigilance que doivent avoir les directeurs. Dieu, disait-il, les a choisis pour conduire les âmes à la perfection, comme il avait choisi Moïse pour conduire son peuple à la terre promise. Ainsi ils doivent, à l'exemple de ce grand conducteur du peuple de Dieu, prendre garde que les personnes qu'ils conduisent ne s'égarent dans les faux sentiers de la vertu; et imiter ces gouvernantes qui ne perdent jamais de vue les petits enfants, de peur qu'ils ne tombent et ne se blessent, ne pouvant aller tout seuls.

On doit leur découvrir avec soin les détours de l'amour-propre, et toutes ses voies écartées, les illusions et les tentations du démon, pour abuser plus aisément les âmes simples, et leur montrer les écueils où elles pourraient se perdre, si elles n'en étaient averties. Il faut aussi leur faire rendre compte de leur conscience, et leur donner tout le temps nécessaire, afin de reconnaître les progrès qu'elles ont faits, et de mieux discerner leur voie. La plupart de ceux même qui marchent à grands pas, et paraissent fervents dans les routes agréables des consolations et des grâces sensibles, s'arrêtent tout court lorsqu'ils se trouvent dans celle des délaissements et des souffrances. Un directeur doit être attentif à les encourager et à passer outre dans ces occasions, leur montrer le tort qu'elles se feraient en s'arrêtant, leur faire comprendre que c'est alors le temps de redoubler leurs prières, de faire mieux paraître leur amour, et que l'amour n'est jamais plus pur, et n'a plus d'éclat que lorsqu'il se trouve plus d'obstacles à surmonter.

A l'égard des âmes qui s'arrêtent dans la piété, nous devons imiter, disait-il, la conduite de l'ange envers Elie. Il ne se contente pas de l'avoir éveillé et de lui dire une fois ce qu'il doit faire; il le lui répète, il l'exhorte, il le presse jusqu'à ce qu'il ait accompli son commandement. C'était ce qu'il pratiquait lui-même avec un zèle et une constance admirables. Voyant un jour, dans un ecclésiastique, quelque chose de trop humain et qui l'empêchait de faire aucun progrès dans la perfection, il s'appliqua tellement à le faire entrer dans la voie du détachement, que peu de temps après on le vit y marcher à grands pas et avec une ferveur remarquable dans laquelle il a persévéré jusqu'à la mort.

Une jeune personne de qualité, convaincue, après beaucoup de prières, de sa vocation à la religion, fut attaquée d'une tentation des plus dangereuses, à laquelle elle s'arrêta quelque temps. Le démon lui mit dans l'esprit qu'elle pourrait aussi bien se sauver dans le monde que dans la religion. Dès le lendemain matin, M. Olier la fit avertir qu'il avait une chose importante à lui dire, et lorsqu'elle fut venue: *Ma fille*, lui dit-il, *il n'est pas question de savoir si vous vous sauverez aussi bien dans le monde que chez les Carmélites, mais de faire la volonté de Dieu et d'accomplir les desseins qu'il a sur vous.* Et alors M. Olier lui disant en détail tout ce qui s'était passé dans son esprit, elle prit la ferme résolution de ne plus différer, et entra le même jour aux Carmélites. Elle y fut reçue, et y persévéra avec ferveur jusqu'à sa mort, arrivée après dix-sept années de zèle et de fidélité.

Une personne dont il avait pris beaucoup de soin, n'avançant pas dans la perfection, il résolut d'entreprendre un voyage de cent lieues pour lui parler, et, quoique ce fût dans les plus grandes chaleurs de l'été, et dans un temps où il ne le pouvait faire sans beaucoup de peine et de fatigues, il se disposa néanmoins à les essuyer toutes, pour aller lui-même la réveiller de son assoupissement; et il aurait exécuté ce dessein avec beaucoup de joie si l'ordre du souverain Maître ne l'en eût empêché par une très-grande maladie qui lui survint, et qui le mit hors d'état de pouvoir suivre en cela les mouvements de son zèle.

Nous rapporterons dans la suite plusieurs autres exemples de sa vigilance et de ses soins.

Il disait encore que la conduite de Job, offrant à Dieu des sacrifices pour ses enfants, était une belle figure de la conduite que devaient tenir les directeurs des âmes; que, comme ce saint homme, ils devaient offrir leurs prières et leurs sacrifices pour obtenir le pardon des fautes qu'auraient pu commettre les âmes dont ils avaient le soin, ou pour demander à Dieu de les préserver d'y tomber, étant également de l'obligation d'un bon père de veiller sur son enfant, soit pour empêcher qu'il ne tombe, soit pour le relever après ses chutes.

M. Olier ne se contentait pas d'offrir ses sacrifices pour ses enfants, il faisait encore pour eux de très-rudes pénitences; et affligeait son corps de mille manières. C'était une de ses dispositions, que de se regarder comme une victime destinée à souffrir pour eux, à être immolée pour leur sanctification. Il disait que nous devions entrer dans cet esprit, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui a bien voulu être la victime de tout le monde, porter sur soi les iniquités de tous ses enfants, et souffrir toutes sortes de peines pour apaiser la colère de son Père.

Je l'ai vu, dans cet esprit, dit M. de Bretonvilliers, pleurer très-amèrement devant Dieu, pour l'infidélité d'une personne qu'il conduisait. Dès qu'il en eut connaissance,

Digitized by Google

il se mit aussitôt en prières, répandit aux pieds de son cher Maître beaucoup de larmes, offrit et fit offrir un grand nombre de sacrifices, jusqu'à ce qu'ayant obtenu pour elle miséricorde, il la mit en état de se reconnaître, et d'être plus fidèle à Dieu le reste de ses jours.

Dans cet esprit d'abandon et de sacrifice au salut des âmes, il ne voulait pas se relâcher de ses soins pour elles dans ses plus grandes maladies ; car, ne pouvant plus leur parler, il leur faisait écrire les avis qu'il croyait leur être nécessaires. Quelque grandes que fussent ses douleurs, elles ne lui ôtèrent jamais même dans sa dernière maladie, ni le courage ni la force de les servir, comme s'il eût mis tout son bonheur à mourir dans l'exercice de charité et à être non-seulement en esprit, mais en vérité, une victime pour le salut des âmes.

ARTICLE IV.

Du courage et de la patience infatigables de M. Olier dans la conduite des âmes.

Ceux qui savent ce que la charité est capable d'opérer dans les cœurs, quand elle est pure, ne s'étonneront pas de voir ce qu'elle a fait en M. Olier. Il n'y a rien qu'elle ne soit en état d'entreprendre pour le service des personnes qu'elle aime ; il n'y a rien, dit l'Apôtre, qu'elle ne soit prête à souffrir pour leur amour : la mort même ne l'épouvante pas ; et, quand il faudrait donner tout son sang pour le salut d'une âme, elle le sacrifierait volontiers pour le procurer. C'est là l'esprit et la disposition qu'on a toujours remarqués en M. Olier, et qui le rendaient infatigable dans les travaux et les peines attachés au service du prochain. Il quittait volontiers toutes ses occupations lorsqu'il s'agissait de servir les âmes ; il ne laissait échapper aucune occasion de contribuer à leur salut, et, comme si les jours n'eussent pas suffi à l'exercice de son zèle, il y employait très-souvent une partie de la nuit. On l'a vu plusieurs fois revenir le soir, très-fatigué, nonobstant le besoin qu'il avait de repos, demeurer ensuite un temps très-considérable, et bien avant dans la nuit, avec des personnes qui lui demandaient des avis pour leur conduite. Il leur parlait avec tant de bonté, qu'il semblait trouver ses plus chères délices dans ces sortes d'entretiens, quoique cependant sa santé en souffrît beaucoup. Il disait souvent que nous ne devions point nous lasser au milieu des difficultés qui se rencontrent dans la conduite des âmes, puisque ces âmes étaient si chères à Dieu, et qu'elles avaient tant coûté à Jésus-Christ.

Comme on lui représentait un jour qu'il exposait très-souvent sa santé, et s'engageait à des travaux de nature à l'altérer notablement : *Jésus-Christ est notre force*, répondit-il, *sa charité doit discipler nos craintes, et l'amour pur doit tellement surmonter toutes ces peines, que non-seulement il nous les fasse porter avec résignation, mais encore embrasser avec joie.*

Je me souviens, dit M. de Bretonvilliers, que, voyant quelquefois grand nombre de personnes venir le consulter à des heures fort incommodes, et lorsqu'il était déjà accablé par le travail, je lui proposais d'en remettre quelques-unes à d'autres temps : *Le temps n'étant point à nous*, répondait-il, *mais à Jésus-Christ, il faut en employer tous les moments selon ses ordres : et puisque sa divine Providence permet que ces personnes viennent maintenant nous demander secours, nous devons, par soumission à cette adorable Providence, les recevoir avec amour et avec joie, et ne pas leur refuser les services qu'elles désirent. D'ailleurs, étant serviteurs des âmes, ce n'est pas à nous de choisir le temps que nous devons leur donner. Si le fils d'un roi venait nous visiter dans ces moments, il n'y aurait ni lassitude, ni travail qui pourrait nous empêcher de le recevoir avec joie, nous nous estimerions fort heureux et fort honorés de sa visite, et de la grâce qu'il nous ferait en voulant se servir de nous pour ses affaires. Et ne devons-nous pas regarder toutes les âmes comme d'une race royale, puisqu'elles ont Dieu pour Père, et par conséquent les servir avec plus d'amour et de joie que nous ne servirions les fils des plus grands rois du monde?*

D'autres fois il disait : *Ceux que Dieu nous envoie ne sont pas toujours maîtres de leur temps, et d'ailleurs ils se trouvent ordinairement en de meilleures dispositions lorsqu'ils nous viennent chercher, qu'ils ne le seraient en d'autres moments. Il faut les regarder comme des personnes pressées par la faim, et que Dieu veut rassasier par notre ministère; par conséquent, nous ne devons pas différer de leur donner la nourriture, lorsqu'elles la demandent. Enfin, quand nous n'aurions du temps que pour leur dire un mot, la charité nous devrait porter à ne leur pas refuser ce service, parce que souvent il n'en faut pas davantage pour les délivrer de leurs peines et les remettre dans une pleine liberté.*

Ces occasions nous doivent être chères, et lorsque Dieu permet qu'elles arrivent, il faut les embrasser avec joie, parce que l'amour-propre s'en trouvant mortifié, il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse nous les faire supporter. Si nous nous consumions dans ces rencontres, nous devrions nous estimer heureux d'imiter Notre-Seigneur, qui s'est sacrifié pour le salut des âmes, et être bien aises de mourir par la force de l'amour divin, ne pouvant pas être immolé par les mains des bourreaux et par la cruauté des tyrans.

Les généraux d'armée prennent tant de peines et souffrent de si grandes fatigues afin de s'emparer d'une place et de l'assujettir à leur roi ; il n'y a rien que nous ne devions faire pour gagner à Jésus-Christ le cœur de l'homme, et pour l'en rendre le maître et l'unique possesseur. Pour nous confondre, Dieu nous montrera au jour du jugement, le courage et le zèle des sujets pour procurer

Digitized by Google

la gloire de leurs princes, et l'opposera à la lâcheté que nous aurons eue pour les intérêts de Jésus-Christ. *Que je serais heureux*, s'écria-t-il un jour, *d'être mille fois martyr avec Jésus-Christ, mon Maître, pour la gloire d'une âme qu'il a acquise par son sang! Plût à Dieu que pour elle je souffrisse continuellement en la manière que mon maître a souffert et dont il m'a laissé l'exemple!*

Quoiqu'il portât ses disciples à embrasser toutes les peines qui se rencontrent dans le service des âmes, il les exhortait particulièrement à souffrir celles qui, à son avis, étaient plus difficiles, et que très-peu de personnes supportent avec patience, c'est-à-dire les défauts, les imperfections et les humeurs du prochain.

Plusieurs directeurs, disait-il souvent, *souffrent volontiers les fatigues du corps et s'y exposent même avec beaucoup de zèle; mais parmi ceux-ci, combien peu qui puissent se résoudre à supporter, comme il faut, les contradictions? Nous voyons ordinairement que les imperfections des personnes qu'ils conduisent les découragent: leur humeur les dégoûte, leurs défauts les impatientent, leur manière d'agir leur est insupportable, et ils sont prêts à tout quitter dans les moindres oppositions qu'ils rencontrent. Ce n'est pas là*, ajoutait-il, *imiter la charité de Jésus Christ, qui a souffert ses apôtres avec tous leurs défauts, et qui tous les jours nous souffre encore avec tant de bonté, et ne laisse pas, au milieu de nos imperfections, de nos grossièretés et de nos inconstances, de nous faire ressentir les effets de sa vigilance et de ses soins. Il faut donc, à son exemple, souffrir avec amour et patience les défauts de ceux que Dieu nous donne, et ne nous point dégoûter pour cela de leur conduite.*

Comme nous sommes leurs pères selon l'esprit, il est nécessaire que nous entrions dans l'amour que les Pères selon la chair ont ordinairement pour leurs enfants: quoique ceux-ci soient souvent fort imparfaits, ils ne laissent pas de les chérir tendrement. Ce que l'amour naturel fait en eux, la charité de Jésus-Christ le doit opérer plus fortement en nous; ainsi il ne faut point que les imperfections des personnes que Dieu nous donne à conduire diminuent notre zèle, et que leurs défauts affaiblissent notre amour: au contraire, ils doivent nous obliger à redoubler de soins. Plus ils sont faibles, plus ils ont besoin de nos services, et quand nous les voyons plus malades, bien loin de les quitter, nous devons en avoir plus de compassion, et travailler avec plus d'assiduité à leur appliquer les remèdes nécessaires: L'exemple de Notre-Seigneur, qui ne voulut pas quitter Judas, quoiqu'il sût que ce disciple dût le trahir, ajoutait-il, *nous montre la fidélité et la persévérance que nous devons avoir en ces rencontres. Les âmes sont comme des terres que Dieu nous donne à cultiver, afin que par ce travail, quelquefois très-ingrat en apparence, il puisse mieux éprouver notre amour et notre fidélité à le servir. Ainsi, il faut y travailler avec courage sans nous inquiéter du succès. Notre-Seigneur veut, d'ailleurs, par ce moyen, nous mettre en part de sa croix et des peines qu'il a endurées pour les âmes, qu'il savait n'en devoir pas profiter; et il est bien raisonnable qu'étant participants de son ministère, nous le soyons aussi de ses souffrances; il y a souvent des âmes qui nous paraissent incurables, et que peut-être à la fin Dieu convertira, touché de notre persévérance. L'exemple de cet anachorète, qui par obéissance arrosant un arbre mort depuis longtemps, le fit refleurir, doit nous déterminer à ne point cesser de travailler pour le bien de ces âmes, quoiqu'il n'y ait en elle aucune apparence de vie. Après tout, il ne faut pas nous mettre en état d'entendre Dieu nous reprocher un jour d'avoir abandonné aucune des âmes qu'il nous avait données, et de les avoir laissé périr par notre infidélité et notre impatience.*

Une des choses que M. Olier admirait davantage dans la vie du Fils de Dieu, était son extraordinaire patience et sa grande douceur envers Judas; au lieu de rebuter ce traître, qui venait le baiser, et de le traiter avec la rigueur que méritait son crime, il le reçut avec un amour et une tendresse capables de fendre les cœurs les plus durs. Notre-Seigneur en usa de la sorte, disait-il, non-seulement par cette abondante charité qui ne lui permettait pas de rebuter personne, et par amour pour ce misérable qu'il voulait convertir, mais aussi pour nous donner l'exemple de ce que nous devions faire à l'égard des âmes que la divine Providence nous confie. Le Fils de Dieu quoiqu'il connût le crime de son disciple et qu'il le vît en voie de damnation, ne voulut point l'abandonner tant qu'il fût en cette vie et en voie de pouvoir se sauver; au contraire, il travailla toujours à le convertir, et employa pour cela toutes sortes de moyens, parce que son Père le lui avait donné. Nous ne devons jamais nous rebuter de servir les âmes dont Dieu nous donne la conduite, en quelque état qu'elles se rencontrent. Quand même nous serions assurés qu'elles ne profiteraient point de nos instructions, néanmoins, par amour pour Dieu qui nous confie ces âmes, et par fidélité à ses ordres, il faudrait en prendre tout le soin possible et les servir avec la même charité que si elles étaient saintes; ce n'est pas en effet leur degré de sainteté qui doit nous obliger de leur rendre plus ou moins de services, mais la soumission et la fidélité à la volonté de Dieu.

Quelquefois, pour faire remarquer plus particulièrement la conduite de Jésus-Christ envers les âmes, *le Fils de Dieu*, disait-il, *après avoir souffert pour elles au delà de tout ce qu'on peut dire, les attend encore avec une patience admirable; il les attire avec une bonté extrême, pour les rendre selon son cœur; il les conduit peu à peu, et sans se lasser, au point de sainteté où il désire les voir arriver; et ensuite il y trouve ses délices et y prend ses complaisances avec d'autant plus de joie qu'il y avait trouvé plus d'opposition et qu'il avait eu plus de peine à se les*

Digitized by Google

soumettre. Or, comme nous sommes avec Jésus-Christ les coopérateurs de leur salut, nous devons entrer dans toutes ses dispositions et tous ses sentiments envers elles, et à son exemple, souffrir avec joie toutes sortes de peines pour les sanctifier. Elles doivent nous coûter cher, aussi bien qu'à Notre-Seigneur, si nous voulons avoir la qualité de père à leur égard : il faut les attendre avec patience, les attirer avec amour, et ne point cesser, jusqu'à ce que nous les ayons mises dans l'état où Dieu les demande. Alors nos travaux nous seront doux et nos peines aimables, puisqu'ils auront produit un si grand fruit, et notre joie dans cette vie et dans l'éternité sera d'autant plus considérable que notre patience et nos peines auront été plus longues et plus rudes.

Souvent on se dégoûte de la conduite des âmes, parce qu'on voudrait les voir parfaites dans un jour, et le peu de progrès qu'elles font et le long temps qu'elles mettent à devenir parfaites est un martyre à ceux qui les conduisent. Ce désir si empressé et si inquiet de voir les âmes parfaites en un instant est plutôt un effet de la nature impatiente de ces longueurs, qu'un mouvement de véritable zèle qui doit être plus modéré. Ordinairement, la perfection n'est pas l'ouvrage d'un jour, et Dieu même, qui pourrait perfectionner les âmes tout d'un coup, ne le fait néanmoins que par degrés. S'il en a use autrement envers un saint Paul et une sainte Madeleine, c'est par une conduite tout a fait extraordinaire. Suivons l'esprit et la conduite ordinaire de Dieu, sans vouloir aller plus vite; ne travaille-t-on pas longtemps une terre avant de la mettre en état de recevoir la semence? et même, après l'avoir cultivée avec beaucoup de soin, ne garde-t-elle pas durant plusieurs mois cette semence avant de la faire fructifier?

Je me souviens, dit M. de Bretonvilliers, qu'un jour un ecclésiastique étant venu demander à M. Olier son avis sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard d'une âme qu'il avait eu la pensée de quitter, parce qu'elle ne profitait pas comme il désirait sous sa conduite. M. Olier ne lui répondit que par ces paroles du Prophète : *Exspectans exspectavi Dominum, et intendit mihi, et exaudivit preces meas.* (*Psal.* XXIX, 1.) Lui expliquant ensuite une partie de ce psaume, il lui montra si efficacement l'obligation qu'avaient les directeurs d'exercer une grande patience dans la conduite des âmes, et la bénédiction que Dieu y donnait quand cette patience était accompagnée de la prière, que cet ecclésiastique s'en retourna tout rempli de zèle et de ferveur.

En chaque état, disait M. Olier, *il y a une croix que Dieu nous présente, et que tous ceux qui sont dans cet état doivent embrasser et préférer à toutes les autres, puisque c'est celle à laquelle Dieu les a attachés en les appelant à cet état. Vouloir, sous prétexte de zèle, s'en décharger et quitter les personnes qui nous font peine, c'est un défaut de force et de constance dans l'amour. Il faut avoir une patience à l'épreuve de ces dégoûts, et être tellement résolu à tout endurer pour les âmes, quand Dieu nous appelle à les conduire, que nous puissions dire comme l'Apôtre : « Qui est-ce qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ pour les âmes? Sera-ce l'affliction ou les déplaisirs, la faim ou la nudité, les périls ou la persécution, le fer ou la violence? Mais parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux par le secours de celui qui nous a aimés, car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les futures, ni tout ce qu'il y a dans les cieux et au plus profond des enfers, ni aucune créature, ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »* (*Rom.* VIII, 35 seq.)

L'amour de Dieu en Jésus-Christ, dit-il un jour, en expliquant ce passage de l'Apôtre, *est le grand amour que Dieu a pour les hommes, et qui l'a porté à donner son propre Fils au monde. Cet amour, il l'a communiqué avec plénitude à son Fils, et par un effet de ce même amour, le Fils a donné pour nous son sang et sa vie. Or Jésus-Christ veut à son tour le répandre en nous, de même que son Père l'a répandu en lui, et c'est de ce même amour que nous pouvons entendre ce que l'Apôtre disait, et que nous pouvons dire après lui : « Personne ne nous séparera jamais de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »*

Quoique M. Olier possédât cet amour dans un haut degré, et qu'il fût si patient dans la conduite des âmes, il ne laissait pas d'avoir une extraordinaire fermeté. Jamais, pour quelque considération que ce pût être on ne l'a vu se relâcher de ses obligations. Dans une rencontre très-délicate, on le sollicita fortement de donner à une personne de considération qu'il dirigeait, un avis qui n'était pas selon la perfection du christianisme, ni selon toute la pureté de l'Evangile. Les personnes les plus considérables du royaume par leur naissance et par leur autorité l'en prièrent avec les plus vives instances, et employèrent tout ce que leur crédit et leur faveur leur put fournir de plus fort pour le persuader. Elles lui représentèrent qu'il y allait de l'intérêt de leurs familles, qu'il leur ferait perdre un avantage très-considérable; que toute l'affaire étant entre ses mains, et pouvant la faire réussir par un mot, il ne s'exposât pas à désobliger des personnes dont le ressentiment n'était pas à mépriser. Enfin on n'omit aucun des moyens capables de faire impression sur un esprit moins ferme que le sien. Mais ce généreux directeur ne voulut rien relâcher de sa conduite, quoique la chose, telle qu'on la demandait de lui, ne parût pas contraire à la loi de Dieu, ce lui fut assez pour la refuser, d'y reconnaître une moindre perfection.

C'est ainsi que dans mille autres rencontres, comme un serviteur fidèle et invinciblement attaché aux intérêts de son maître, il s'est exposé, pour augmenter sa gloire et procurer le salut des âmes, à tout ce qu'on

Digitized by Google

peut craindre de plus fâcheux dans le monde. Il disait avec force et douceur tout ce qu'il croyait être utile aux âmes; et il regardait comme une lâcheté insupportable, comme un manque d'amour de Dieu, et un défaut de charité pour les âmes, la timidité de plusieurs directeurs, qui, par respect humain, ou par la crainte de leur déplaire, ne leur annoncent pas nettement leurs obligations et ne les reprennent pas de leurs défauts. Un père, au milieu de ses plus grands sentiments d'amour pour son fils, et dans les mouvements les plus ardents que son zèle lui donne pour lui procurer du bien, ne laisse pas, disait-il, de le corriger et de le reprendre; il le blâme, il crie, il le punit, il le châtie, et l'amour seul fait en lui tous ces effets. Pourquoi donc n'aurons-nous pas le même zèle pour nos enfants spirituels en Jésus-Christ? pourquoi n'aurons-nous pas le même désir de les voir parfaits? et pourquoi ne leur dirons-nous pas avec autant de charité ce qui leur est nécessaire, quoique pour un temps il leur soit dur de l'entendre, et qu'ils y trouvent quelque amertume?

Il croyait que dans la conduite des âmes il était de la dernière conséquence de joindre la force et la tendresse, la patience et le courage, la compassion et la correction, pour user tantôt de l'une et tantôt de l'autre, selon que l'esprit de Dieu nous en faisait connaître l'utilité dans les occasions. Par là, ajoutait-il, nous entrons en part des deux grandes qualités que Notre-Seigneur a voulu prendre en faveur des âmes; c'est-à-dire que les ayant engendrées dans les épines de la croix, et les nourrissant tous les jours de ses divines consolations, il en est véritablement et le père et la mère, et a pour elles l'amour et de l'un et de l'autre. L'amour de père est un amour fort et courageux; celui de mère, un amour tendre et compatissant; celui de père excite fortement les enfants à leur devoir sans égard aux difficultés, les reprenant, les menaçant, les corrigeant avec force et autorité; mais l'amour de mère console les enfants dans leurs afflictions, trouve mille petits adoucissements à leurs peines, leur procure mille petits secours pour les soulager dans leurs travaux.

Notre-Seigneur a témoigné ces deux amours à ses apôtres: celui de père, quand il leur dit: *Je vous envoie* dans les tribulations, dans les croix et dans les souffrances, *comme mon Père m'a envoyé....* (*Joan.* xx, 21.) *Qui veut sauver son âme, il faut qu'il la perde* (*Matth.* x, 39); *Qui veut venir après moi, qu'il s'anéantisse, qu'il porte sa croix et me suive* (*Matth.* xvi, 24), etc. Celui de mère, quand il dit: *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (*Matth.* xi, 28.) C'est ainsi que ce même Sauveur en use encore tous les jours envers les âmes, leur faisant éprouver son amour de père lorsqu'il les crucifie intérieurement, qu'il leur donne part à ses croix, qu'il les reprend et les menace intérieurement; et son amour de mère lorsqu'il les console après les avoir affligées, qu'il les porte amoureusement entre ses bras et dans son sein, au milieu de leurs souffrances, qu'il leur donne de petites douceurs pour leur faire supporter saintement et avec amour les douleurs qu'il leur a fait sentir; et qu'enfin dans le temps même de la colère de Dieu son Père, il prie pour elles, lui demandant miséricorde, et se mettant comme une bonne mère entre lui et elles, pour empêcher et détourner les coups de sa justice. C'est ainsi qu'en doivent user les directeurs: avoir un amour de père pour les âmes, les portant fortement à leur devoir, les crucifiant quand il est nécessaire, les reprenant dans leurs fautes, leur donnant les médecines et les remèdes selon leurs besoins, sans avoir égard à leur amertume. Qu'ils leur témoignent encore avoir un amour de mère, ayant l'adresse de les soulager après les avoir affligées, leur donnant des petites douceurs qui les encouragent, et les portant pour ainsi dire amoureusement entre leurs bras, pour les offrir à Dieu et demander pour eux miséricorde.

ARTICLE V.

Du parfait désintéressement de M. Olier dans la conduite des âmes.

Il n'y a rien de plus difficile à trouver dans le monde qu'une affection pure et sincère pour les âmes. Le propre intérêt s'y mêle; et quelque zèle que l'on témoigne pour les gagner à Notre-Seigneur, il est bien rare d'avoir si uniquement la gloire de Dieu en vue, que l'on ne s'arrête aussi aux propres satisfactions et aux petits avantages que l'on trouve dans la conduite des autres. Cependant c'est ce que la parfaite charité condamne, et c'est ce que M. Olier a toujours eu extraordinairement en horreur.

Il ne pouvait voir sans douleur des personnes rechercher le moins du monde leur propre intérêt dans la conduite des âmes. C'est, disait-il, renverser l'ordre et les desseins de Dieu: il ne veut pas qu'on ait d'autre vue que de procurer sa gloire; c'est marcher dans un autre esprit que celui de Notre-Seigneur; jamais il n'a recherché ses intérêts; c'est mêler les choses profanes avec les saintes, et employer ce qu'il y a de plus sacré dans la religion à des fins et à des usages terrestres et tout à fait charnels. Enfin c'est une espèce de sacrilége qui attire la colère de Dieu, et il est impossible, en travaillant dans cet esprit, de pouvoir jamais servir les âmes avec beaucoup de fruits et de bénédictions. Il y a plusieurs sortes d'intérêts qui peuvent se rencontrer dans la conduite des âmes. Quelques-uns y recherchent un gain sordide; d'autres une retraite avantageuse, et d'autres pensent à s'y rendre considérables par le nombre et par la qualité de ceux qu'ils dirigent. Non-seulement ces mercenaires s'élèvent au-dessus des autres directeurs, mais ils veulent encore que ceux-ci les en estiment et les en honorent davantage; ils cherchent à se faire valoir dans les maisons des grands, s'y rendant ou au moins

Digitized by Google

désirant de s'y rendre nécessaires, pours'élever par ce moyen, et pour parvenir à leurs fins. M. Olier regardait tous ces intérêts comme tellement grossiers, si opposés à la sainteté de Dieu et si contraires à ses desseins sur les âmes, qu'il n'en pouvait souffrir le moindre ni en lui ni dans les siens.

Il croyait aussi que, pour ôter aux directeurs une grande occasion d'attache, et pour ne point donner sujet au monde de former des jugements moins favorables de leur conduite, il n'était pas à propos qu'ils se mêlassent d'affaires de familles et des choses qui regardaient le temporel, si ce n'est qu'on leur demandât conseil et que cela eût rapport avec les affaires de la conscience. Autrement il disait qu'il fallait renvoyer ces personnes à des hommes versés dans les affaires temporelles et capables de leur donner avis; que cela n'étant point dans la sphère ordinaire de notre vocation, nous nous mettions en hasard de leur donner de mauvais conseils et de les égarer en voulant les diriger sur ces matières.

On l'a vu pratiquer lui-même cet avis dans une infinité d'occasions, et il y a toujours été entièrement fidèle. Tout ce qu'il faisait était de promettre de recommander à Dieu ces sortes d'affaires, et de le supplier d'éclairer ceux qui seraient consultés.

Il ne croyait pas que ce fût assez de mourir à ses propres intérêts et de n'en avoir aucun pour soi; il voulait qu'on mourût aussi à tous les intérêts de la communauté où l'on était, et que l'on n'en eût aucun pour elle non plus que pour soi-même.

Cette disposition est d'autant plus remarquable qu'elle se rencontre plus rarement même dans les personnes de piété; car la plupart, sous l'apparence d'un faux zèle, se laissent trop aller au désir d'agrandir leur communauté et de la rendre plus illustre.

Ils s'empressent à rechercher les moyens d'en procurer les avantages; ils entreprennent même quelquefois pour cela des choses qui sont étrangères à leur vocation, et ils ne considèrent pas que, s'ils sont humbles pour eux, ils conservent de la vanité pour leur corps, désirant qu'il paraisse et qu'il s'attire l'amour et l'estime des hommes. S'ils sont en particulier détachés des richesses, disait M. Olier, ils y sont fort attachés en corps, travaillant à amasser pour la communauté; s'ils sont patients à leur égard, ils sont extrêmement sensibles aux plus petites paroles que l'on profère contre le corps dont ils sont membres; comme si l'Evangile ne nous obligeait pas à être humbles, patients en communauté aussi bien qu'en particulier, et comme si ces vertus n'étaient vertus chrétiennes et maximes de Jésus-Christ que lorsqu'on nous attaque en personne, et cessaient de l'être lorsqu'on attaque notre communauté.

Ce n'est pas ainsi que M. Olier en a usé à l'égard du séminaire de Saint-Sulpice. Plusieurs personnes firent tous les efforts pour le détruire dès sa formation; on n'épargna ni les mensonges, ni les impostures; on se laissa aller aux calomnies les plus atroces; on ne rougit point de les publier dans les compagnies les plus distinguées; on affectait de les répandre parmi les personnes qui, selon les apparences, pouvaient nuire davantage à cette œuvre, et néanmoins M. Olier n'en témoigna jamais aucun mécontentement. Sa charité pour ceux qui outrageaint ainsi sa communauté n'en fut point refroidie, et il ne laissa pas de leur prodiguer les mêmes services qu'il leur eût rendus s'il n'en eût jamais reçu que de bons offices.

Souvent il disait aux siens qu'ils devaient attirer les grâces et les bénédictions du Ciel sur leur communauté, par les mêmes voies qui devaient les faire descendre sur eux-mêmes, c'est-à-dire, par une humilité profonde, une charité généreuse, une patience invincible, un désintéressement universel, et par la pratique de toutes les autres vertus évangéliques, véritables fondements de la sainteté des communautés, aussi bien que de celle des particuliers. Que s'ils voulaient les appuyer sur la prudence humaine, sur les maximes séculières, sur l'autorité des grands, sur l'excellence de leurs talents, sur l'abondance de leurs richesses, Dieu incontinent les laisserait et les abandonnerait, ne voyant pas en eux les marques de son esprit et de sa conduite. De là vient, ajoutait-il, que les corps tombent et périssent, et que l'on pourrait dire ensuite d'eux ce que disait le Psalmiste : *Voilà celui qui n'a pas mis en Dieu sa force et son appui, mais qui s'est confié en ses grandes richesses et s'est appuyé en sa vanité : sa grâce sera donnée à un autre, qui, comme un olivier chargé de fruits en la maison de Dieu, espère pour jamais en sa miséricorde, et confesse en la présence des saints que Dieu, seul l'a élevé, et qu'il attend sa force et son assurance de sa seule bonté.* (*Psal.* XLVIII, 7 seq.)

De là vient, disait-il *encore, qu'après qu'on a travaillé à acquérir à son corps une grande estime et des richesses considérables, on le voit souvent déchoir de sa grâce et de sa sainteté, parce qu'on l'a fondé sur la créature, on a voulu lui donner des appuis trop humains, et on ne s'est point confié en Dieu, qui veut être le seul et unique appui de ses œuvres. Dieu, ayant formé ces divers corps malgré toutes les oppositions de l'enfer et du monde, n'aurait pas manqué de les conserver contre toutes leurs maximes, si on eût conservé en lui une totale et parfaite confiance.*

M. Olier a toujours fait paraître une fidélité extraordinaire en ce point; car, pouvant tirer de grands secours de personnes considérables pour l'établissement et l'affermissement du séminaire de Saint-Sulpice, il ne voulut jamais se servir de ces moyens. Nous ne pourrions pas en marquer ici le détail, dit M. de Bretonvilliers, sans faire connaître plusieurs particularités qui doivent demeurer cachées; mais nous pouvons dire qu'il a refusé dans une occasion la somme de soixante mille livres, et, dans une autre, celle de quatre-vingt mille qu'on lui offrait pour

Digitized by Google

cette œuvre, s'il eût voulu ne point aller si purement à Dieu et biaiser un peu dans sa conduite.

Qu'il est doux, écrivit-il un jour, *de faire l'œuvre de Dieu par les voies qu'il a établies dans l'Eglise, qui sont l'humilité, la pauvreté, la simplicité! Les grands ne doivent paraître dans notre œuvre que pour adorer de loin, et non pour y toucher. Notre-Seigneur m'a appris une bonne fois comme il voulait que je me retirasse d eux et que je prisse garde à ne pas établir ma confiance en leur crédit. La jalousie de Dieu, qui a toujours écarté les grands toutes les fois qu'ils se sont présentés pour coopérer à l'œuvre qu'il m'a confiée, m'apprend bien qu'il veut lui seul être connu en son ouvrage, qui autrement serait attribué aux hommes.*

Il faut que les œuvres de Dieu s'avancent par le même esprit qui les a commencées; c'est pourquoi les communautés, ayant été fondées sur l'Esprit et les vertus de Notre-Seigneur, doivent toujours aller de vertu en vertu, et les maximes de Notre-Seigneur doivent s'y pratiquer avec une perfection toujours plus grande. Mais le malheur est que l'intérêt s'y mêle, l'ambition s'y glisse, l'esprit de superbe y entre, les maximes du monde s'y établissent; et, au lieu de s'appuyer sur Dieu seul, on commence à le perdre un peu de vue. Par une prudence humaine opposée à la sagesse chrétienne, on veut les établir sur les grands, sur les moyens humains, sur quelque créature; ce qui fait que Dieu les laisse et qu'elles périssent, pour faire connaître qu'il n'y a que lui qui les puisse soutenir. Puisqu'on veut de la terre et de l'or, il permet qu'on en ait, mais il retire son Esprit, le plus grand trésor qu'on pouvait avoir, et même quelquefois il permet en punition que tout périsse.

Expliquant un jour le psaume *Nisi Dominus ædificaverit domum* (*Psal.* CXXVI, 1), et l'appliquant au sujet présent, il en tira trois conclusions dignes de remarque : la première, que, si Dieu ne bâtit la maison, c'est en vain que nous nous efforçons de l'édifier; la deuxième, que, Dieu l'ayant bâtie, c'est en vain que nous faisons des efforts pour la conserver, si Dieu lui-même ne la conserve; la troisième, qu'il est inutile de nous lever avant le jour, c'est-à-dire d'employer notre temps, nos soins, pour sa perfection, si Dieu lui-même ne l'achève : qu'ainsi, il fallait se mettre fort peu en peine de tous les secours humains dans les œuvres de Dieu, puisque lui-même voulait en être le seul appui.

L'intérêt, disait-il souvent à ses disciples, *est le père de tous les maux, parce qu'il en est la source : car, lorsqu'on s'applique à acquérir quelque chose, l'esprit aussitôt se remplit d'idées grossières; on perd le goût de l'oraison, et on quitte ses exercices pour aller visiter les gens du monde, et pour en recevoir ce qu'on désire. On les flatte même, et on se rend complaisant pour l'obtenir plus aisément. Alors, l'esprit de Dieu se retire, la solitude s'évanouit, la pureté d'intention se perd, le recueillement et l'union à Dieu s'en vont peu à peu, et la communauté aussi bien que les particuliers se trouvent tout à fait déchus de leur perfection première. O misérable intérêt! s'écriait-il quelquefois, que tu causes de maux! que tu entraînes avec toi de misères! que tu détruis d'œuvres de Dieu! Hélas! si tu es si odieux dans les personnes du monde, que tu seras épouvantable dans les maisons de Dieu, qui ne doivent respirer que la sainteté, et par conséquent l'entier et parfait dégagement!*

Une personne qu'il dirigeait et qui suivait très-ponctuellement ses avis, aurait donné avec joie une grande partie de son bien, qui était considérable, sur la moindre proposition qui lui aurait été faite de sa part; mais jamais M. Olier ne voulait lui en dire le moindre mot, et quoiqu'il vît cette personne dans la disposition d'employer en bonnes œuvres ses revenus, et de les consacrer à Dieu pour le service de son Eglise, jamais il ne lui demanda rien pour le séminaire. Son désintéressement alla jusqu'à ce point que, la voyant un jour dans le dessein de donner au séminaire une somme considérable, il lui conseilla de différer et d'attendre que la volonté de Dieu fût plus connue.

Cet esprit de parfait désintéressement a toujours paru dans la conduite de M. Olier, et c'est aussi ce qu'il a tâché d'inspirer à ses disciples en toutes rencontres, et ce qu'il leur a le plus fortement et le plus fréquemment recommandé. Tant que vous vivrez tous sans intérêt, leur disait-il souvent, Dieu bénira la maison, ses grâces y seront abondantes, et il vous fera ressentir d'autant plus son secours que vous vous mettrez moins en peine d'en chercher ailleurs. *Nous aurons tout*, dit-il un jour à M. de Bretonvilliers, *quand nous aurons la confiance en Dieu; avec elle on a plus que si l'on avait tous les trésors de la terre; car l'on a les trésors de Dieu même, puisqu'il ne saurait rien refuser à ceux qui n'espèrent qu'en lui seul. Soyons bien persuadés que nous ne manquerons qu'autant que la confiance nous manquera; car, à proportion que l'homme manque de confiance, Dieu lui retranche de son secours. Tant que saint Pierre demeure dans la parfaite confiance, il marche sur les eaux avec autant d'assurance que sur la terre ferme; mais, d'abord qu'il chancelle en sa foi, et que sa confiance diminue, il commence à enfoncer et se trouve en danger de se perdre : et Notre-Seigneur même lui en fait connaître la raison, en lui disant : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? »* (*Matth.* XIV, 31.)

Ah! si je pouvais vous laisser cette confiance et cet appui en Dieu, que je vous laisserais de grâces et de trésors! Rien ne vous manquerait ni pour l'intérieur ni pour l'extérieur.

Une des maximes qu'il a laissées aux siens, est de ne jamais rien faire pour avoir des biens de la terre, mais de s'abandonner à Notre-Seigneur, comme à leur Père, qui, connaissant leurs besoins, ne manquera pas de les secourir. Il aime beaucoup, disait-il, qu'on lui laisse le soin de toutes choses avec

Digitized by Google

un amour et une simplicité d'enfant, et qu'on s'applique à le servir et à travailler uniquement à procurer sa gloire.

Il leur faisait encore remarquer que souvent on travaille trop pour agrandir et enrichir les communautés, et trop peu pour les sanctifier et les rendre ferventes. *Songeons*, disait-il, *à établir Jésus-Christ, et Jésus-Christ songera assez à y établir tout le reste. Croyez-vous que celui qui a nourri un saint Paul dans un désert, abandonné de tout le monde pendant près de cent ans, qui a fait ressentir sa protection et sa providence spéciale à tant d'autres saints dépourvus de tout, qui nourrit même tous les oiseaux du ciel et tous les animaux de la terre, quoiqu'ils ne fassent aucune réserve, ne veuille pas nous donner de pareilles marques de ses bontés! Voulez-vous que rien ne vous manque? établissez votre fonds et vos principales richesses, aussi bien que toute votre conduite, sur cette grande maxime de Jésus-Christ : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par surcroît. »* (*Matth.* VI, 33.)

ARTICLE VI.

Du zèle de M. Olier pour porter à la plus grande perfection les âmes qu'il conduisait.

Ceux qui auront lu ce qu'on vient de dire du désintéressement de M. Olier et de la pureté de ses intentions dans la conduite des âmes, ne s'étonneront pas de voir qu'il les ait toujours portées à la plus haute perfection. C'est l'ordinaire des directeurs désintéressés. Ils ne peuvent souffrir que, sous quelque prétexte que ce soit, on altère la pureté des maximes de l'Evangile; ils les proposent sans déguisement aux personnes qu'ils conduisent, et ils ne veulent point qu'elles recherchent dans les inventions humaines les moyens de les adoucir, pour condescendre à la nature et flatter l'amour-propre.

Animé de cet esprit, M. Olier était extraordinairement exact à ne donner jamais aux personnes qui étaient sous sa conduite que les sentiments les plus purs du christianisme pour règle de leurs actions et de leur vie. Quoiqu'il eût beaucoup d'égards à leurs dispositions et à l'état de leurs âmes, afin de ne les point porter au delà de leur grâce, et de ne donner que du lait aux enfants, comme aussi aux autres plus avancés une nourriture plus solide; il proposait néanmoins toujours, et aux uns et aux autres, ce qu'il croyait le plus capable de les perfectionner et de les établir plus solidement en Jésus-Christ. C'est pourquoi il les portait tous à renoncer sans cesse à eux-mêmes, à se mortifier en toutes choses, à mourir aux créatures, à aimer les croix, et aux autres pratiques crucifiantes qui mettent les âmes dans une vertu solide et sur lesquelles Jésus-Christ a voulu fonder toute notre perfection. Il est vrai que quelquefois plusieurs personnes, après l'avoir ouï parler de la sorte, se trouvaient dans la disposition de ce jeune homme, dont l'Evangile dit qu'il se retira tout affligé, ne pouvant se résoudre à mener une vie parfaite; il ne laissait pas cependant de leur proposer encore les mêmes vérités dans les occasions qu'il en trouvait; mais il le faisait avec tant de charité, de douceur et de grâce, que presque tous enfin se trouvaient ravis de se donner à Dieu sans réserve sous la conduite d'un si saint directeur.

On ne saurait comprendre ce que son zèle lui faisait souffrir quand il remarquait que des personnes qu'il conduisait ne marchaient pas purement selon l'Evangile. Il écrivait à une personne sur ce sujet : *Mon âme souffrira tout ce qu'on peut endurer en cette vie, quand je ne verrai pas votre intérieur vide de tout et ouvert à la plénitude de Jésus-Christ. Cette souffrance, dont la charité est le principe, est un martyre que l'on ne saurait se figurer. Ces peines me font comprendre les peines intérieures de Jésus-Christ à l'égard des âmes saintes, lorsqu'elles ne font pas les choses dans la pureté de son amour, mais qu'elles les font pour elles-mêmes et pour le prochain. Le regard amoureux d'une âme vers Jésus-Christ est si doux et si agréable à ce bon maître, que s'il arrive qu'elle porte seulement sa vue sur la créature, le cœur de Jésus-Christ en est tout navré, voyant perdre devant soi ce qu'il avait acquis avec tant de soins, conservé avec tant de peine, possédé avec tant de jalousie. Une âme doit être bien soigneuse de ne donner jamais la moindre affection à la créature, puisque Notre-Seigneur en est si jaloux, puisqu'il l'aime si tendrement, qu'il la possède à tant de titres, qu'il la veut avoir à soi tout seul, sans qu'aucun y puisse prétendre, ne voulant pas même qu'elle cherche à plaire aux hommes, parce qu'elle lui déroberait quelque chose de son cœur, qui doit être tout à Dieu.*

Dieu veut bien être aimé partout où il se trouve; il veut par conséquent être aimé dans le prochain : mais il ne veut pas que l'on s'amuse à la créature où habite sa majesté. C'est pourquoi les âmes qui approchent de cet état de pureté consommée où Dieu commence d'être beaucoup jaloux de leur amour, s'éloignent du tracas des créatures, et sa bonté les attire dans la solitude pour leur parler seul à seul, et les posséder lui seul uniquement. Un désir de voir, de posséder autre chose que lui, le blesse au vif. A peine pourrait-on croire à la jalousie de son amour et la peine qu'il souffre du partage des cœurs?

Dieu, par sa miséricorde, me fait sentir toutes ces peines aussi vivement que si on me donnait des coups de rasoir qui me coupassent le cœur, ou si j'étais cruellement mordu par des animaux : je suis saisi en tout moi-même, quand il arrive qu'une âme, que Dieu m'a confiée, s'épanche dans la créature. Il fait sentir ces peines aux âmes qu'il veut rendre capables de purifier les autres, et de se purifier aussi elles-mêmes.

Je sens encore de grandes peines lorsque ces âmes ne vivent point en simplicité avec Dieu, et qu'elles se portent aux choses pour leur propre complaisance, se formant au dedans une fausse intention de Dieu, et lui disant que c'est pour lui qu'elles désirent ces

Digitized by Google

choses; elles veulent voir, disent-elles, les choses pour Dieu, et c'est seulement pour contenter leur curiosité. Cela me donne des coups de poignard et me perce le cœur, de même que quand elles cherchent à être aimées et à attirer les cœurs à elles.

Il ne souffrait pas moins quand il voyait des directeurs conduire les âmes par d'autres voies, et il avait une douleur sensible lorsqu'il trouvait des personnes, dans une routine de vie d'ailleurs assez réglée, pratiquer quelques actions de piété extérieure, s'assujettir à des exercices de dévotion même assez considérables, et demeurer cependant jusqu'à la mort dans leurs imperfections, sans même les connaître, pour avoir été sous la conduite de directeurs qui, par respect humain, ne les avaient pas averties de leurs défauts. Il disait que ces directeurs retenaient la vérité de Dieu captive dans l'injustice, ne la découvrant pas à ceux à qui ils devaient l'annoncer, et n'osant leur proposer les vérités chrétiennes toutes nues; que c'était de ces sortes de pasteurs lâches et mercenaires, qu'il est dit dans Ezéchiel : Ils se paissent eux-mêmes sans se mettre beaucoup en peine de leurs ouailles, les laissant errantes dans les déserts et sur les montagnes, exposées à la cruauté des bêtes féroces (*Ezech.* XXXIV) : que c'était contre eux que Dieu prononçait de si épouvantables malédictions dans ses prophètes, et qu'ils devaient s'attendre à recevoir un effroyable jugement.

Les directeurs, disait-il, *sont comme les jardiniers qui, ayant le soin des jardins de leur maître, doivent en cultiver, arroser et entretenir les plantes et les fleurs, et ne rien épargner pour les mettre dans un état de perfection qui contente leur maître.* Il considérait encore les directeurs comme des serviteurs à qui le père de famille confie ses terres et ses métairies pour les cultiver et les rendre fertiles, et pour en tirer tout le fruit et le revenu qu'il a droit d'en attendre. Il les envisageait aussi quelquefois comme les amis que l'Epoux même choisissait pour purifier et orner son Epouse. S'estimant trop honoré que Jésus-Christ voulût se servir de lui pour perfectionner les âmes, il aurait cru lui être extrêmement infidèle, s'il n'eût travaillé à les mettre dans l'état où l'Apôtre remarque que Jésus avait voulu que fût son Epouse pour paraître devant lui, c'est-à-dire toute éclatante de beauté, toute pleine de gloire, sans tache, sans ride, et sans aucun autre défaut, toute sainte et irrépréhensible. (*Ephes.* v, 27.)

Ainsi, dans le désir de les rendre très-parfaites, il leur découvrait avec soin leurs moindres défauts, il les exhortait fortement à les combattre, et il les pressait de se faire violence pour les extirper entièrement. Quelque importune que pût leur paraître une vigilance exacte, jamais il ne craignait de les affliger, pourvu qu'il les corrigeât. Ayant parlé un jour à une personne avec plus de force qu'à l'ordinaire : *Je ne veux pas*, dit-il, *que Jésus-Christ me reproche au jour du jugement d'avoir recherché autre chose, dans la direction des âmes, que leur perfection et sa pure gloire, et de m'être exposé à lui déplaire par la crainte de les contrister.* Il écrivit une fois à une personne qui n'était pas dans tout le détachement qu'il désirait : *Votre conduite m'a donné de la peine, et je crains pour vous quand je remarque l'attache que vous avez à vous-même. Il n'en faut pas davantage pour éloigner Notre-Seigneur de vous, et vous empêcher d'avancer solidement dans la vertu. Et quoique vous sentiez des goûts dans l'oraison et dans le reste de vos exercices, cela n'est rien qu'amusement et tromperie, n'avançant point dans le détachement. Acquiescez, je vous prie, au conseil que l'on vous donne si vous voulez que je réponde pour vous; autrement je ne m'en mêlerai plus.*

Plusieurs personnes s'imaginant que c'était assez de ne point tomber dans des fautes considérables, et de faire d'ailleurs quelques bonnes œuvres, sans se mettre en peine de se vider d'elles-mêmes, avaient trouvé d'abord sa conduite sévère, mais ensuite elles reconnurent l'obligation qu'elles lui avaient, de ce qu'il n'avait jamais consenti à altérer, pour leur plaire, la pureté des maximes évangéliques.

Il ne sut jamais entrer en composition avec le vieil homme; il voulait au contraire qu'on le crucifiât en tout, et c'était là la règle de perfection qu'il donnait aux personnes qui étaient sous sa conduite. Mais pour mettre les âmes en état de la bien pratiquer, il observait lui-même ce qu'il recommandait à tous les directeurs : c'était de les bien convaincre de l'indispensable obligation qu'elles avaient d'être parfaites, parce que, disait-il souvent, pour n'être pas établies dans cette conviction, elles négligent les moyens qu'on leur donne, ou au moins elles ne s'y appliquent pas de tout leur cœur. C'est pourquoi, quand il en trouvait qui avaient peine à s'en laisser persuader, sa coutume était de prier longtemps pour elles, et de s'adresser au Saint-Esprit, le maître des cœurs, pour qu'il dissipât leurs ténèbres et qu'il amollît leur dureté. Il faisait même diverses pénitences à cette intention, suppliant Notre-Seigneur de vouloir donner sa bénédiction à ses paroles. Ses paroles étaient ensuite si puissantes et si efficaces, qu'on a vu un grand nombre de ces personnes embrasser avec ardeur toutes les voies et tous les moyens de perfection qu'on leur proposait.

Un de ses plus grands sujets de peine était d'entendre avancer cette fausse maxime, malheureusement si accréditée dans le monde : que la perfection n'est que pour les ecclésiastiques et les religieux, et que les personnes appelées à vivre dans le siècle ne sont pas obligées d'y aspirer et d'y prétendre. Mais quand il apprenait que des personnes de piété approuvaient cette erreur, il entrait dans un tel étonnement que souvent il paraissait alors tout hors de lui-même : *C'est là*, disait-il, *une des plus dangereuses et des plus pernicieuses illusions que le démon ait répan-*

Digitized by Google

dues dans les esprits; c est un moyen que sa malice a inventé, non-seulement pour empêcher la perfection des hommes, mais encore pour les perdre plus aisément, en les attirant à une vie tiède et relâchée. Tous les Chrétiens sont appelés à la perfection, ajoutait-il, *parce que tous, étant enfants de Dieu, doivent être semblables à leur père; tous étant membres de Notre-Seigneur, ayant une même mère, qui est l'Eglise, une même loi qui est l'Evangile, une même viande qui est Jésus-Christ, les mêmes sacrements qui opèrent les mêmes grâces, enfin la même gloire à espérer et les mêmes châtiments à craindre, il n'y en a pas un qui ne doive tendre de toutes ses forces à la perfection. C'est pour cela que Notre-Seigneur disait à tous : « Soyez saints, parce que je suis saint» (Levit.* xix, 2); *« Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait» (Matth.* v, 48); *et l'Evangile, nous proposant la perfection sous la figure de ce banquet où tous les passants sont invités, et dont il n'y a que ceux qui s'excusent qui soient exclus, pouvons-nous dire qu'elle ne soit pas pour tous?*

Si nous savions, disait-il un jour, *la perte que font les âmes quand elles ne jouissent pas de Dieu, comme elles pourraient faire, nous serions inconsolables sur la grandeur de cette perte; et si les saints dans le ciel étaient capables d'affliction, ils en auraient une inconcevable en pensant qu'ils pouvaient posséder Dieu plus parfaitement, s'ils eussent été plus fidèles en cette vie, et qu'ils se sont privés par cette faute d'une plus grande félicité.*

Souvent il avertissait les siens, qu'une des raisons pour lesquelles on n'aspirait pas à la perfection, et qui empêchait les directeurs mêmes d'y porter les âmes, était que les uns et les autres, n'étant point éclairés suffisamment, se la représentaient tout autre qu'elle n'est, la mettant en de certaines choses où véritablement elle ne consiste point, et ne pensaient point aussi qu'elle dût être pour tous. Que plusieurs, par exemple, s'imaginaient que pour être très-parfait et très-saint, il fallait avoir les mêmes choses que nous admirons dans les saints, des visions, des révélations et des extases; d'autres croyaient qu'il fallait des abstinences, des jeûnes, des veilles et des austérités semblables à celles des anciens anachorètes; les autres, qu'il fallait se retirer dans les cloîtres, les solitudes et les déserts; d'autres, qu'il fallait des actions extraordinaires, une conduite singulière, une vie de miracle et de prodige. *Or, il est très-important*, ajoutait-il, *de détromper les âmes de ces erreurs, et si nous ne leur ôtons cette fausse persuasion, après nous en être détrompés nous-mêmes, elles ne manqueront pas de s'égarer sous notre conduite.*

Après avoir convaincu les âmes de l'obligation qu'elles ont de tendre à la perfection, et après les avoir détrompées de la fausse idée qu'elles s'en forment, il faut, disait-il, *leur découvrir en quoi véritablement elle consiste.* Je me souviens, dit M. de Bretonvilliers, de lui avoir souvent ouï dire que Notre-Seigneur, appelant tous les Chrétiens à être saints et parfaits, avait voulu établir la perfection et la sainteté dans une chose qui fût commune à tous et qui pût être aisément pratiquée par tous, en tout temps, en tout état, en tout emploi et en toute occasion. Que tous ne pouvaient pas faire de grandes aumônes, plusieurs étant pauvres; tous n'avaient pas le moyen de faire de grandes austérités, des pénitences extraordinaires, parce qu'il y avait des infirmes; tous ne devaient pas se renfermer dans les solitudes, parce que quelques-uns étaient appelés au service des âmes et à des emplois extérieurs; tous n'étaient pas en état de passer les jours en prière à cause de leurs occupations, et ne pouvaient pas être aussi dans les pratiques et les exercices de ces oraisons sublimes, dont ils n'avaient pas encore reçu la grâce; que, par conséquent, ce n'était point en toutes ces choses que consistait la perfection : mais que Dieu l'avait établie dans le pur amour, parce que tous les Chrétiens en étaient capables, et qu'il n'y avait point de condition, d'occasion, de moment, ni de lieu où le plus misérable ne pût, avec la grâce ordinaire, aimer Dieu de tout son cœur, puisqu'on le pouvait aimer dans le travail aussi bien que dans le repos, dans la maladie aussi bien que dans la santé, dans la tribulation aussi bien que dans la paix, dans un emploi aussi bien que dans un autre; et que partout on pouvait être dans l'abandon total à Dieu, dans une dépendance et une soumission parfaites, dans l'anéantissement et la mort à tout, dans un désir de sa gloire, et dans toutes ces autres dispositions que la charité opère dans les cœurs pour les rendre parfaits.

Les directeurs, ajoutait-il soigneusement, *doivent bien prendre garde de ne point se tromper dans le discernement de cet amour. Il y a un amour de tendresse et de sensibilité, qui n'est qu'un amour d'enfant : il s'entretient dans les caresses, les consolations, les goûts et les autres douceurs; mais il y en a un autre qui est mâle et généreux, qui, au milieu des désolations comme au milieu des joies, dans le temps des privations comme dans celui des jouissances, parmi les persécutions comme au milieu du calme et de la paix, nous porte avec la même pensée et la même fidélité à la pratique des vertus les plus solides et des maximes les plus pures de l'Evangile. C'est à ce second amour qu'il faut principalement porter les âmes, et il est important de les prévenir contre les amusements et les illusions qui se rencontrent très-souvent dans le premier.*

Il ne les portait point aussi pour l'ordinaire à faire tant de choses différentes, où l'on voit que courent avec une avidité insatiable plusieurs personnes, par un zèle souvent très-peu réglé, voulant tout entreprendre pour parvenir à la perfection. Il les exhortait seulement à se rendre extraordinairement fidèles chacun aux emplois de sa profession, pour y accomplir sans réserve tout ce que Dieu désirait, et pour l'accomplir le plus saintement et le plus parfaitement qu'il serait possible. Il croyait que c'était à

Digitized by Google

cela principalement que Dieu avait attaché la perfection et le salut, aussi bien que la grâce et la sainteté de chaque personne. C'est pourquoi il n'estimait pas qu'on pût donner aux âmes aucun avis plus important pour la perfection, que de leur conseiller de s'y rendre fidèles.

Il y faisait même remarquer cet avantage, que, comme on ne peut aller à la perfection ni au ciel que par les croix, on n'en rencontrerait jamais de plus sanctifiantes que celles que chacun trouverait dans les emplois et les fonctions de son état propre. De quelque nature qu'elles puissent être, disait-il, elles sont toujours beaucoup meilleures pour nous que toutes les autres pénitences, les mortifications et les souffrances que nous pourrions embrasser par notre propre choix; car, comme c'est Dieu même qui nous les impose, elles sont toujours plus excellentes, et nous sont plus utiles que les autres, dont le prix et le fruit, aussi bien que la pesanteur, sont beaucoup diminués par notre choix et le mélange de notre propre volonté. Elles sont ordinairement longues et ne sont pas passagères comme les autres ; on ne s'y accoutume point aussi aisément qu'aux jeûnes, aux haires et aux autres pénitences. Ainsi, la mortification en est plus grande. Elles humilient davantage et tiennent une âme beaucoup plus anéantie qu'elle ne l'est par les autres pénitences qui, étant volontaires, attirent l'estime, au lieu que les premières n'engendrent ordinairement, dans le monde, que le rebut, la honte et le mépris. Dans les volontaires, il y a quelque chose qui console: si le corps souffre, l'esprit s'y contente et s'y plaît. Mais dans les mortifications de l'état, il n'y a point ordinairement de satisfaction sensible : le corps y est dans le travail, l'âme s'y trouve dans l'amertume, ainsi la peine en est plus douloureuse.

Les voies de Dieu sur les âmes sont différentes, mais chacune ne peut se perfectionner qu'en suivant celle où Dieu veut qu'elle marche. C'est pourquoi les directeurs doivent s'appliquer particulièrement à en faire le discernement, afin de ne les conduire jamais que dans ces mêmes voies : car toutes les autres, quelque saintes qu'elles paraissent, ne peuvent être que des voies d'égarement pour les personnes qui n'y sont point appelées. Il y a beaucoup d'âmes qui ne demandent qu'à connaître les desseins de Dieu sur elles, pour les embrasser avec joie, et plusieurs disent, dans la préparation de leur cœur, ces paroles du Prophète : *Ouvrez-moi les portes de la justice, et j'y entrerai pour louer le Seigneur et lui rendre tous mes devoirs.* (*Psal.* CXVII, 19.) On leur fait un tort irréparable en ne leur découvrant pas ce que Notre-Seigneur demande d'elles pour vivre dans leurs cœurs, pour y régner et pour y triompher pleinement; et il est bien à craindre qu'un jour Notre-Seigneur ne dise à leurs directeurs ces terribles paroles : J'ai eu faim dans ces âmes, et vous ne m'y avez pas donné à manger; dans elles, j'ai eu soif de la justice, et vous ne m'avez point donné à boire; j'y ai été dans de grands besoins, et vous ne m'avez point secouru. (*Matth.* XXV, 42 seq.)

Pour faire entrer tous les directeurs dans ce zèle et cette fidélité, nous devons regarder toutes les âmes que Dieu nous confie comme étant destinées à être perfectionnées par notre ministère. Il faut souvent, comme des sculpteurs auxquels on donne des pierres pour faire quelques belles figures, donner beaucoup de coups pour en ôter le superflu et pour les polir selon les intentions du maître. Il est de notre amour d'y travailler avec joie, et de notre fidélité de rendre cet ouvrage le plus parfait qu'il nous sera possible, parce qu'il y va de l'intérêt de Notre-Seigneur, de la gloire de son Père, du bien de l'Eglise, de l'avantage de ces âmes et du nôtre.

1° Il y va de l'intérêt de Notre-Seigneur, puisque sa grande joie est d'avoir de ces âmes bien parfaites pour les présenter à son Père comme les fruits de son amour envers lui, comme le sujet de sa plus grande gloire et des complaisances de la très-sainte Trinité. C'est aussi contribuer à la gloire de Notre-Seigneur, parce que plus ces âmes auront été saintes, plus aussi son corps mystique, dont elles font partie, aura d'éclat et de beauté; plus sa couronne, dans la composition de laquelle elles entrent comme autant de pierres précieuses, sera riche et magnifique ; sa louange et sa gloire, qu'elles publieront d'autant plus parfaitement qu'elles auront été plus saintes sur la terre, se trouvera plus étendue.

2° Il y va aussi de l'intérêt du Père éternel. Dieu le Père veut se complaire particulièrement dans les âmes : mais ne le pouvant qu'autant qu'il les voit remplies de son Fils, qui seul peut être l'objet de ses divines complaisances, c'est lui donner un grand sujet de joie que d'établir plus pleinement Jésus-Christ en elles, en les rendant plus saintes.

3° Il y va de l'intérêt des âmes. Elles sont d'autant plus capables des communications de Dieu, qu'elles se trouvent plus parfaites et plus saintes. Dieu, voyant son Fils plus parfaitement exprimé en elles, y répand avec un plus grand amour et une plus grande plénitude ses miséricordes et ses grâces, parce qu'il ne saurait se lasser de faire du bien à son Fils, soit en lui-même, soit en la personne de ses membres dans lesquels il l'envisage.

4° Il y va encore de l'intérêt de l'Eglise. Car l'Eglise est embellie par la sanctification des âmes ; sa gloire résulte de la perfection de ses enfants : plus ils sont saints, plus ils sont en état d'attirer sur elle les célestes faveurs, d'arrêter les effets de la colère et de la vengeance de Dieu, d'obtenir une plus grande effusion de ses miséricordes, et d'étendre sa puissance en lui assujettissant de nouveaux peuples, par l'efficace de leurs prières et de leurs exemples.

5° Enfin, il faisait remarquer qu'il y allait aussi beaucoup de l'intérêt des directeurs eux-mêmes.

Digitized by Google

Toute la félicité, disait-il, *dont les âmes que nous aurons perfectionnées jouiront dans le ciel, tous les biens qu'elles possèderont, et toute la gloire qu'elles rendront à Dieu, rejailliront en quelque manière sur nous : comme la gloire que les saints donneront à Dieu rejaillira sur Jésus-Christ, qui en est le principe. Jésus-Christ étant la cause du bonheur des saints, les ayant sanctifiés par ses travaux, leur ayant donné son esprit et sa grâce pour être le principe de ce qu'ils rendront à jamais à Dieu d'honneur et de louanges, il est dans eux tous, louant et glorifiant son Père, et dilatant ainsi les devoirs de sa religion, selon les mouvements de son amour immense. De même les directeurs ayant employé leurs travaux et leurs soins pour perfectionner les âmes, leur ayant communiqué de la plénitude que Dieu avait mise en eux pour les rendre saintes, ayant contribué à les mettre en état de louer Dieu éternellement, loueront Dieu dans elles ; ils auront part à tous leurs hommages, et ils entreront en communion de tout ce qu'elles rendront jamais à Dieu de gloire et d'honneur.*

Qui est-ce, concluait-il, *qui ne voudrait avoir le bonheur de louer et de glorifier Dieu dans tous les saints ?*

Qui est-ce qui ne désirerait d'avoir un cœur étendu dans toutes les créatures, pour le magnifier en toutes? Et si cette grâce singulière et ce rare privilége sont réservés à Jésus-Christ, la louange universelle de Dieu son Père, qui d'entre nous ne doit au moins tâcher de le louer et de le glorifier dans toutes les âmes qui lui seront confiées, en les conduisant toujours à la plus haute perfection qui lui sera possible ?

ARTICLE VII.

De quelques autres dispositions qui ont paru dans M. Olier, et qu'il désirait de voir dans tous les directeurs des âmes.

Nous nous contenterons de rapporter en peu de mots quelques autres dispositions que nous avons remarquées en M. Olier, et qu'il croyait absolument nécessaires à un directeur pour conduire saintement les âmes, et ne point se perdre soi-même dans ce périlleux ministère.

1° La première est de ne s'y point ingérer soi-même et de ne point presser ceux qui ont droit de nous y appliquer ; mais d'attendre que l'ordre et la volonté de Dieu nous soient manifestés par leur bouche. Il estimait cela tellement important que, de tous les défauts qui peuvent être dans un directeur, il ne croyait pas qu'il y en eût de plus dangereux ni pour lui, ni pour les autres, que ce manque de vocation. C'était pour nous y faire prendre garde qu'il nous disait souvent, écrit M. de Bretonvilliers : *La conduite des âmes est l'art des arts, la science des sciences, et le plus difficile de tous les emplois de l'Eglise. Cette charge ayant été redoutée de tous les saints, c'est une témérité insupportable que de l'exercer avant que Notre-Seigneur nous l'ait confiée. C'est, au reste, un ministère dont nous ne pouvons nous bien acquitter sans une grâce spéciale, et Dieu n'est pas obligé de la donner à ceux qu'il n'y appelle pas, comme un maître n'est pas obligé de soutenir son serviteur dans les choses qu'il fait contre son sentiment, et même contre ses ordres.*

Le peu de fruit que l'on recueille dans la direction vient très-souvent de ce défaut, qui sera le sujet d'un compte terrible au jugement dernier ; n'ayant pas reçu de Dieu la commission de conduire ces âmes, nous sommes dépourvus de son Esprit, et il arrive de là qu'elles périssent misérablement entre nos mains. C'est de là encore que vient la damnation de plusieurs directeurs, qui ont d'ailleurs de grands talents, mais qui ne laissent pas de se perdre, parce qu'ils se sont introduits d'eux-mêmes dans ce sacré ministère, sans attendre les ordres du divin Maître.

Il nous disait aussi que, bien loin de nous ingérer dans cet emploi, nous devions le craindre et le redouter à l'exemple des saints : que si les Chrétiens devaient être toujours dans la crainte pour leur propre salut, quoiqu'ils n'eussent qu'une âme à sauver, les directeurs devaient être dans une extrême frayeur, ayant autant d'âmes, d'où dépendait leur salut, qu'il y avait de personnes sous leur conduite ; qu'il fallait regarder cet emploi dans un esprit d'anéantissement, l'estimant beaucoup au-dessus de nos forces, et nous reconnaissant dans une entière incapacité de nous en bien acquitter ; que nous devions néanmoins l'accepter avec confiance, parce que Dieu ne manquant pas d'assister ceux qu'il appelait, pourvu qu'ils fussent fidèles à recourir sans cesse à lui dans leurs besoins, nous y trouverions de puissants secours pour nous rendre bien saints, en sanctifiant les autres.

Quoiqu'on soit appelé à conduire les âmes et qu'on ne s'y soit pas ingéré de soi-même, il faut prendre garde, ajoutait-il, à ne pas rechercher avec empressement à conduire les uns plutôt que les autres. Nous devons être dans une entière indifférence, nous abandonnant à Notre-Seigneur, et le priant qu'il ne permette point qu'il nous en vienne d'autres que celles qu'il nous destine, et au salut desquelles il voit que nous pourrons contribuer. Car si on a tant sujet de craindre de conduire les âmes en général, sans y être appelé, ne doit-on pas appréhender d'en conduire une seule à la direction de laquelle Notre-Seigneur ne nous appellerait pas ? Il faut vocation pour un tel emploi, et vocation pour une telle âme, afin de travailler en sûreté. Enfin il nous avertissait que c'était ordinairement un effet de l'amour-propre de désirer de conduire beaucoup de monde, et que vouloir attirer à soi les personnes, quoique sous le prétexte de les porter à Dieu, ce n'était point très-souvent une conduite de l'esprit de Dieu, mais un artifice de l'esprit humain.

2° La seconde disposition qu'il demandait dans tous les directeurs, et qu'il croyait encore de la dernière conséquence, était qu'ils

Digitized by Google

fussent très-saints. Il désirait qu'ils ne s'engageassent jamais dans cet emploi sans avoir été longtemps dans la pratique des solides vertus, et sans être bien remplis de l'esprit de Notre-Seigneur et de ses grâces. *A moins d'en être soi-même bien rempli*, disait-il, *on s'épuise bientôt en voulant remplir les autres. Et même, comme il est nécessaire que nous soyons vides de nous-mêmes pour vider le cœur des autres, il faut aussi que nous soyons pleins de Dieu si nous voulons les en remplir.* C'est pour cela qu'ordinairement il voulait qu'on se préparât à la conduite des âmes par une grande retraite et une longue et continuelle application à Dieu. Il faisait remarquer à ses disciples que Notre-Seigneur, avant que de commencer à instruire le peuple juif, se retira dans le désert, où, séparé du monde et exposé aux tentations des démons, il demeura dans les jeûnes, les prières, dans tous les exercices de la pénitence et la pratique des plus solides vertus. *Voilà*, disait-il, *l'exemple que doivent suivre tous les prêtres qui se destinent à servir les âmes; ils doivent employer un temps considérable à se sanctifier eux-mêmes par la séparation des créatures autant que leur état le peut permettre. Dans cette retraite ils doivent beaucoup vaquer à l'oraison, pour attirer sur eux l'Esprit de Dieu et les lumières qui leur sont nécessaires; ils doivent pratiquer des jeûnes, des mortifications et toutes les vertus solides, pour se mettre en état de pouvoir en instruire les autres avec assurance; et si eux-mêmes n'ont passé par ces épreuves, ils seront toujours, et les uns et les autres, dans le péril de s'égarer et de se perdre.*

Il nous faisait remarquer, poursuit M. de Bretonvilliers, que, comme les apôtres avaient reçu le Saint-Esprit dans une grande plénitude, et qu'il était descendu sur chacun d'eux avant qu'ils allassent exercer leur ministère, il fallait que nous-mêmes aussi, avant de travailler au salut des âmes, nous fussions tous possédés de ce divin Esprit, qui devait mettre en nous, comme dans les apôtres, les talents et les lumières nécessaires pour les diriger saintement. Quelle préparation, disait-il, n'est point nécessaire pour se remplir de la sorte! Dans quelle retraite, dans quelle application à Dieu ne doit-on pas être pour arriver à cet état? Dans quelles pratiques de piété ne doit-on point s'exercer avant que de s'engager dans un emploi qui demande une si grande sainteté! et si on se prépare quelquefois avec tant de soins à des emplois ordinaires et à des charges où il ne s'agit que des choses temporelles, avec quelle vigilance ne doit-on point se disposer pour celle-ci, qui est toute divine, la plus importante que nous puissions avoir en cette vie!

3° La troisième disposition que M. Olier désirait voir dans tous les directeurs, et que lui-même possédait éminemment, était qu'ils fussent si uniquement ouverts à la lumière divine, qu'ils la communiquassent à tous ceux pour qui elle leur était donnée sans y rien ajouter du leur, pour n'en point ternir le lustre et la beauté : semblables à des canaux qui porteraient dans les bassins les eaux aussi pures qu'elles leur seraient venues de la source. *Qu'ils ne mêlent pas leurs paroles avec celles de Dieu*, disait-il, *mais que par respect ils se taisent quand il parle : lui seul mérite d'être écouté. Il faut*, disait-il encore, *qu'ils aient une lumière bien étendue : car, devant travailler à guérir les âmes de tous leurs maux, il est nécessaire qu'ils en connaissent les remèdes, et comme ils peuvent rencontrer plusieurs âmes que Dieu conduit par des manières différentes et souvent par des voies très-particulières, il faut qu'ils en aient une connaissance parfaite et générale, sans laquelle non-seulement ils ne seraient pas capables de les aider, mais ils les laisseraient tomber infailliblement dans l'illusion, ne sachant pas discerner le faux d'avec le vrai, ce qui vient de Dieu d'avec ce qui est diabolique. Il rejetteraient souvent comme mauvaises des opérations très-saintes et très-avantageuses aux âmes, et recevraient ce qui ne serait qu'un artifice et une invention du démon.*

Les directeurs doivent encore savoir tout ce qui a rapport à la vie spirituelle, afin d'en insinuer l'esprit aux âmes qu'ils conduisent; ils doivent en pénétrer les maximes, afin de leur en inspirer l'amour. Il faut qu'ils connaissent le chemin de la perfection pour les conduire en assurance; et même que leur lumière soit assez pénétrante pour découvrir les artifices et les ruses de l'ennemi, afin de leur faire éviter la surprise. Autrement ils les exposeraient à chaque moment à s'égarer et se perdre, et au lieu d'être comme ces véritables prophètes qui, dans l'Ecriture sainte, sont appelés les voyants, ils seraient comme ces imposteurs dont Dieu dit : qu'étant aveugles, ils s'ingèrent témérairement à conduire les autres, ayant eux-mêmes besoin d'être conduits.

Un des grands défauts des directeurs, disait-il, *est de se contenter de lire quelques livres spirituels qu'ils croient suffisants pour les mettre en état de diriger parfaitement les autres; cette science devant plus s'apprendre par la pratique que par la lecture. La lecture, à la vérité, est nécessaire à un directeur : mais si elle est seule, elle ne servira qu'à le faire parler comme les perroquets, qui disent ce qu'ils ont ouï dire sans le comprendre : c'est la pratique et l'expérience qui nous font connaître ce que nous disons, et nous font parler avec discernement et assurance. Celui qui dit sans avoir fait, est semblable à un homme qui parle de quelque science dont il a ouï discourir, et qui, ne l'ayant point apprise à fond, n'est pas tout à fait croyable en ce qu'il en rapporte, parce qu'il peut aisément se méprendre. Il ne peut même en parler que superficiellement, sans approfondir ce qu'il dit, et il est toujours en danger de s'y tromper, n'en ayant pas les solides et les véritables fondements. Mais celui qui dit ce qu'il a pratiqué lui-même, parle avec solidité et avec force; il n'hésite point dans sa conduite, il ne se méprend point dans ses avis, et les*

Digitized by Google

donne avec sûreté, parce qu'il connaît les choses qu'il annonce, et qu'il en a la véritable science.

Je me souviens, dit M. de Bretonvilliers, qu'en nous expliquant un jour ces deux passages qui sont dits des apôtres : *Audiebat unusquisque lingua sua illos loquentes... Audivimus eos loquentes nostris linguis magnalia Dei* (*Act.* II, 6, 11) il nous disait qu'un directeur devait pouvoir parler toutes sortes de langues, les entendre et y répondre, non point ces langues naturelles de différentes nations, qu'il fut donné aux apôtres de parler, mais les langues spirituelles, connaissant toutes les diverses conduites de Dieu sur les âmes, comprenant ce que chaque personne lui dit lorsqu'elle lui parle de son état, répondant à chacune dans la lumière de Dieu, et les satisfaisant toutes pleinement ; qu'il fallait qu'il connût tous les langages spirituels, afin qu'étant comme un homme universel, il glorifiât Dieu avec tous ceux qu'il conduit, et le louât avec tous dans leurs différentes façons.

Il disait souvent qu'un directeur devait avoir une infinité de formes, et se faire tout à tous, comme l'Apôtre, pour porter et gagner tout le monde à Dieu ; qu'il devait parler et agir avec les petits comme s'il était petit lui-même, avec les plus élevés comme plus élevé, avec les parfaits comme parfait, s'accommodant ainsi à tous pour parler avec eux leur langage, selon leur état et leur portée ; qu'ainsi, s'il parlait avec une âme éminente et élevée, il devait lui parler son langage propre, l'instruisant de ce qu'elle devait faire dans sa voie, et lui donnant des instructions convenables à son état. En parlant aux personnes moins avancées, et qui n'étaient encore qu'enfants en Jésus-Christ, il devait s'abaisser avec elles, et faire comme l'Apôtre, qui ne donnait que du lait aux enfants, c'est-à-dire un aliment proportionné à la faiblesse de leur âge.

4° Enfin, la quatrième qualité que M. Olier croyait nécessaire aux directeurs était une grande prudence, c'est-à-dire une prudence chrétienne uniquement appuyée sur les règles de l'Evangile, et nullement sur les principes d'une conduite humaine ; en un mot, une prudence qui vînt du Saint-Esprit.

Il faut avouer que Dieu l'avait avantageusement favorisé du don de prudence, et que ce n'a pas été une de ses moindres grâces ; car ceux qui l'ont approché de plus près et qui ont le plus exactement observé sa conduite ont remarqué en toutes ses actions une prudence admirable. Quelque zèle qu'il eût pour l'avancement des âmes qu'il dirigeait, et quelque ardent que fût son désir de les voir parfaites, il ne se précipitait jamais pour leur donner ses avis, et toujours il attendait le moment qu'il croyait le plus propre. La patience qu'il a quelquefois fait paraître en ce point est bien digne de remarque.

Un jour, après avoir donné quelques avis à une personne, il dit à M. de Bretonvilliers, qui était présent : *Il y a deux mois que j'avais cela à dire : mais je ne trouvais pas la personne disposée à recevoir cet avertissement. Je le lui ai donné quand Notre-Seigneur m'en a offert l'occasion, et que j'ai cru cette âme capable de pouvoir en profiter.*

Une personne lui découvrant une fois un défaut qu'elle avait remarqué en elle, il lui dit : *Il y a six mois que je vous attendais là.*

Il attendait avec la même patience les temps favorables et les moments de Dieu pour les affaires sur lesquelles on le consultait, et c'est en quoi on a le plus admiré sa prudence. En voici quelques exemples. Une personne lui ayant écrit un jour dans le dessein de se retirer de la cour, pour travailler à une œuvre importante où M. Olier croyait qu'elle était appelée ; comme elle ne pouvait alors exécuter ce dessein qu'avec beaucoup d'éclat et de bruit, il lui répondit : *Votre lettre m'a consolé, voyant le désir que Dieu vous donne de vous unir à votre cher Epoux, qui sans doute languira jusqu'au jour de votre entière solitude, où il veut que vous parveniez par les voies rudes et épineuses de la croix. Il veut que vous passiez par la mer Rouge pour recevoir l'impression parfaite de sa loi en votre âme ; il veut que vous cheminiez par les déserts pour y goûter ensuite la manne, et qu'enfin vous parveniez à cette terre promise, qui ne découle que le miel et le lait. Ayez donc bon courage : cette mer Rouge s'ouvrira par la baguette du vrai Moïse ; il vous délivrera de l'Egypte et de la captivité du siècle où vous êtes. Il est bon que vous lisiez dans* l'Exode *les diverses tentatives que Dieu sembla faire pour délivrer son peuple qui gémissait en exil et dans une terre étrangère sous Pharaon ; vous y verrez comment il faut tenter souvent et prendre doucement vos ouvertures et à diverses reprises.*

Il écrivit une autre fois dans ce même esprit : *Pour le temps d'exécuter votre dessein, il vaut mieux différer que précipiter : on ne gâte jamais rien pour attendre la volonté de Dieu et ses moments pour l'exécution de son œuvre. Tous ces retardements sont l'occasion d'autant de sacrifices de propre volonté offerts en secret, en attendant que la Providence fasse sonner pour vous l'heure du sacrifice public.*

Il écrivit à une personne qui était élevée en honneur chez un prince : *Vous pouvez tenter de bonne grâce votre départ, et demander permission de vous défaire de votre charge. Mais ceci demande douceur et sagesse, pour ne rien faire qu'en l'esprit de Notre-Seigneur, qui prépare toutes choses avec suavité et avec efficace, et qui mûrit petit à petit ses fruits pour les faire tomber d'eux-mêmes.*

Sa prudence paraissait encore en ce qu'ayant quelquefois à donner des avis fort désagréables à la nature, il les savait tempérer tellement et les adoucir, qu'on les recevait avec amour. Aussi disait-il que c'étaient

Digitized by Google

des pilules qu'il fallait adoucir en esprit de charité, afin que l'on eût moins de peine à les prendre.

C'était encore un effet de cette rare prudence que de parler à chaque personne selon sa portée, dans tous les avis qu'il donnait. Il disait qu'il fallait aller pas à pas, sans vouloir trop avancer ; que souvent l'on perdait tout pour vouloir aller trop vite; que, quoique la précipitation en toutes choses fût dangereuse, elle l'était bien davantage dans la direction des âmes, où il fallait entièrement suivre la grâce sans vouloir la prévenir : *La grande perfection*, disait-il, *consiste à aller après Notre-Seigneur et à le suivre, mais non pas à le devancer. C'est le moyen de conduire les âmes avec assurance, et de leur faire faire le chemin que Dieu demande d'elles; autrement on est souvent cause de leurs dégoûts, et quelquefois même de ce qu'elles reculent. Il en est d'elles comme des enfants : on les fait tomber lorsqu'on leur fait faire de plus grands pas, ou qu'on les fait marcher plus vite que ne porte leur âge.*

REGULÆ ARTIS ARTIUM

QUÆ EST REGIMEN ANIMARUM, TRADITÆ A SANCTIS PATRIBUS, SIVE DE AGENDIS, SIVE DE VITANDIS IN DIRECTIONE SPIRITUALI.

I. Prolixitatem verborum vitabit in exhortando, tam in communi quam in particulari.

Cum brevitate et facilitate sermonis. (Conc. Trid., § 5, c. 11.)

Qui multis utitur verbis, lædet animam suam. (*Eccli.* xx, 8.)

II. Non a se, nec a mediorum multitudine, nec a propria industria aut eloquentia, sed a Deo omnem fructum exspectabit.

Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus. (*I Cor.* iv, 3.)

Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. (*Psal.* cxxvi, 1.)

III. Nunquam vel raro, plaga recente, defectus regendorum ob oculos ponat, cum eos adhortatur, sed potius ad praxim virtutis oppositæ eos adhortabitur, quasi de eis non cogitaret.

Homo sapiens tacebit usque ad tempus, imprudens autem non servabit tempus. (*Eccli.* xx, 7.)

IV. A zelo amaro, vultuque aspero admodum abstineat, nisi gravi causa ad id cogatur.

Quod si zelum amarum habetis, non est ista sapientia desursum. (*Jac.* iii, 14.)

Vera justitia compassionem habet, falsa indignationem. (S. Greg.)

V. In corripiendo, vel exhortando, nunquam ex inclinatione humana, vel indignatione, vel simili affectu procedere videatur.

Ira viri justitiam Dei non operatur. (*Jac.* i, 20.)

VI. Nihil innovet, nec regulam infringat, maxime si sit delegatus, seu subordinatus.

Cura disciplinæ dilectio est, et dilectio custodia legum. (*Sap.* vi, 19.)

VII. Cum ei aperitur conscientia, vix unquam corripiat, ne loquenti os occludat.

Mansuetudine suspendite verbera, producite ubera. Quid morsus a serpente parvulus, conscientiam sacerdotis, aa quam eum magis oportuerat, tanquam ad sinum recurrere matris. (S. Bern., serm. 2, *in Cant.*)

VIII. *Rectorem te posuerunt? Noli extolli. esto in illis tanquam unus ex ipsis. Curam illorum habe, et sic confide.* (*Eccli.* xxxii. 1.)

Qui præcessor est tanquam ministrator. (*Luc.* xxii, 26.)

IX. Caveat ne a zelo ad zelotypiam transeat suæ auctoritatis nimius æmulator.

Quidam enim æmulationem Dei habent, sed non secundum scientiam. (*Rom.* x, 2.)

X. Nec suspicionibus credat, aut attendat plus æquo.

Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus, si ex Deo sint. (*I Joan.* iv, 1.)

XI. Nunquam se gerat ut dominans in cleris, sed humilibus consentiat, forma facti gregis ex animo.

Nec per severitatem atque terrorem, socios sibi commissos, tanquam servos, in ditione habeat ac potestate. (S. Fran. Xav., lib. ii, epist. 9.)

XII. Quæ in aliis corripit, vitet ipse : alios docens, doceat seipsum.

Medice, cura teipsum. (*Luc.* iv, 23.)

Oportet enim episcopum irreprehensibilem esse. (*I Tim.* iii, 2.)

XIII. Præcepta ne multiplicet nimis.

Alligant enim onera gravia et importabilia humeris hominum. (*Matth.* xxiii, 4.)

XIV. Illas praxes tantum exigat, quas prævidet opere complendas.

Ubi non est auditus, non effundat sermonem. (*Eccli.* xxxii, 6.)

XV. Ne praxes super praxes accumulet.

Noli nimius esse ne offendas. (*Eccli.* xxxi, 20.)

XVI. Nihil præcipiat non expertus.

Digito nolunt ea movere. (*Matth.* xxiii, 4.)

Qui vim pigmentorum nesciunt, videri medici carnis erubescunt. (S. Greg., *Past.* part. i, cap 10.)

XVII. Ne sit ultimus in opere quolibet.

Digitized by Google

Discant et in bonis operibus præesse, ut non sint infructuosi. (Tit. III, 14.)

Inferiorum culpæ ad nullos magis referendæ sunt, quam ad desides negligentesque rectores. (S. BERN., serm. 10 *in Cant.*)

XVIII. Orationi et pœnitentiæ multum incumbat.

Talis esse debet qui orationis usu et experimento didicit quod obtinere a Deo quæ poposcerit possit. (S. GREG., *Past.*, part. I, cap. 10.)

XIX. Dure vix loquatur audaci, timido nunquam.

Omnem ostendentes mansuetudinem ad omnes. (Tit. III, 2.)

XX. Tempore relaxationis animi, neminem corripiat, nisi peccet, vel aliis noceat, correptionemque sale prudentiæ condiat.

Est tacens qui videtur sapiens. (*Eccli.* XX, 5.)

Tempus tacendi, et tempus loquendi; tempus ridendi, et tempus flendi. (*Eccle.* III, 7.)

XXI. Exspectet tempus quo utilis esse poterit correptio.

Serva verbum tempori. (*Eccli.* XXVII, 13.)

XXII. Ne frequentior sit in corripiendo.

Quid jugum super eos aggravatis, quorum potius onera portare debetis. (S. BERN.)

XXIII. Etsi aliquando timorem incutiat, semper tamen præferet amorem.

Ne is sit qui timeri magis quam amari malit. (S. FRANC. XAV.)

XXIV. In amoris via omnem fere fructum colligendum credat.

Discite subditorum matres esse, non dominos. (S. BERN.)

XXV. Ad omnes prope eam extendat.

Studete magis amari quam metui.

XXVI. Lac et mel semper ex ejus ore procedat.

Etsi interdum opus est severitate, sit paterna, non tyrannica.

XXVII. Oleum et acetum aliquando; sed olei centum pro una vice aceti adhibeat.

Matres fovendo, patres corripiendo vos exhibeatis.

Si spirituales estis, instruite hujusmodi in spiritu lenitatis. (S. BERN., serm. 2 *in Cantic.*)

Nemini vis adhibenda, nisi amoris et charitatis. (S. FRANC. XAV.)

XXVIII. Multa Deo committat, atque plurimis in casibus oculos veluti claudat.

In multis esto quasi inscius. (*Eccli.* XXXII, 12.)

XXIX. Cum fecerit quod in se est, quietus remaneat.

Non curationem exigit Deus, sed curam. (S BERN.)

XXX. Attendat intentionem suam, non rei eventum.

Deus autem intuetur cor. (*III Reg.* III, 21.)

Pax hominibus bonæ voluntatis. (*Luc.* II, 14.)

XXXI. Deum non præcedat, sed semper sequatur, ita ut præcedat oratio.

Domine, qui nosti corda omnium, ostende quem elegeris. (*Act.* I, 24.)

Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me. (*Psal.* XXIV, 4.)

XXXII. Ductum Dei in anima observet, id est, maxime vocationem, seu rationem vocationis, promotionis ad ordines, beneficia, aut munia ecclesiastica.

Voluntas enim Dei recta est, nostra autem curva. (S. AUG.)

XXXIII. In qualibet anima operationem Sancti Spiritus scrutetur, et ad nutum ejus eam regat, non autem ad suum.

Spiritus ubi vult spirat. (*Joan.* III, 8.)

XXXIV. Ne vim inferat gratiæ et spiritui.

Qui estis vos qui tentatis Dominum. (*Judith* VIII, 11.)

XXXV. Ne perfectionem super gratiam cujuslibet exigat.

Ab omnibus perfectio exigitur, licet non uniformis. (S. BERN., *De vit. monast.*)

XXXVI. Eadem non exigat a singulis.

Sæpe namque aliis officiunt quæ aliis prosunt. (S. GREG., *Past.*, part. III.)

XXXVII. Quibus supersunt vires corporis, mortificationem externam, quibus vero desunt, internam potissimum inspiret.

XXXVIII. Aliter cum incipientibus, aliter cum proficientibus, et ad perfectionem aspirantibus, jam dudumque tendentibus se gerat.

Non una eademque exhortatio cunctis congruit. (S. GREG. Naz., *Pastor.*, part. III.)

Ignoscendum in aliquibus eis qui incipiunt, in quibus non ignoscendum iis qui proficiunt: rursumque proficientibus in quibusdam ignoscitur, in quibus non ignoscitur perfectis. (S. BERN., *De vit. solit.*)

XXXIX. Infirmis compatiatur, medeaturque quantum poterit, nihil tamen immortificationi tribuens.

Factus sum infirmis infirmus. (*I Cor.* IX, 22.)

XL. Interius patientibus pœnam vix unquam addat, nisi experientia ei innotescat id exigere Spiritum sanctum respectu talis personæ.

Afflicto afflictio non est addenda, imo potius ipsius miseriæ miserandum. (S. CLEM., extrav. *De clero ægrot.*)

XLI. Operationem jugem talibus, vel orationem, secundum eorum gratiam consulat.

Duabus enim alis istis homo ad Deum sublevatur. (*Imit. Christi.*)

XLII. Ex se vel ex propriis viribus, alios ne commensuret, tam in corporalibus, quam in spiritualibus.

Tanquam parvulis in Christo, lac vobis potum dedi, non escam. (*I Cor.* III, 2.)

XLIII. Juvenibus mortificationem et temperantiam, senibus humilitatem præcipue et prudentiam insinuet.

Juvenes hortare ut sobrii sint, senes prudentes, sani in fide, in dilatione, in patientia. (*Tit.* II, 6.)

XLIV. *Seniorem tamen ne increpaveris, sed obsecra ut patrem.* (*I Tim.* V, 1.)

Digitized by Google

AVIS SALUTAIRES AUX MINISTRES DU SEIGNEUR.

I. *Vitæ ordinem observate.* — Si vous observez un bon règlement de vie fidèlement et par amour pour le Seigneur, vous avez tout à espérer, vous vivrez pour Dieu. Mais si vous n'avez point de règlement, ou si vous n'êtes pas fidèles à l'observer par des vues de foi, autant que les circonstances le permettent, vous avez tout à craindre pour votre salut; ce n'est pas pour Dieu que vous vivez.

II. *Deum amate.* — Si vous ne pouvez pas dire à chaque instant comme saint Pierre : *Seigneur, vous savez que je vous aime,* vous n'avez pas le cœur d'un vrai Chrétien, d'un digne ministre. Vous avez étudié les perfections de Dieu qui est l'être infiniment parfait; c'est par amour qu'il vous a si spécialement favorisés ; vous devez par état ne rien négliger pour le faire aimer, et vous ne l'aimeriez pas!

III. *Christum in vobis formate.* — Vous êtes ministres de Jésus-Christ, vous le représentez partout, mais principalement dans la chaire de vérité, au tribunal sacré et au saint autel; vous le portez si souvent en vous-mêmes. Il est donc absolument nécessaire que vous exprimiez ce divin modèle dans vos mœurs, dans toute votre conduite. Soyez son Evangile vivant ; vivez de telle manière que vous puissiez dire aux fidèles : *Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ.* (*1 Cor.* XI, 1.)

IV. *Mariam, angelos et sanctos colite.* — Ayez pour Marie une dévotion bien éclairée, bien solide et bien tendre. Elle est Mère de Dieu ; Jésus-Christ vous l'a donnée pour mère ; c'est surtout par son canal que le Seigneur vous a comblés de grâces. Appliquez-vous à faire saintement les prières que vous récitez en son honneur. Dites souvent aux personnes que vous dirigez et à celles que vous instruisez: Honorez, aimez, invoquez et imitez Marie. Honorez aussi les saints et surtout vos saints patrons, les anges, et surtout votre ange gardien. C'est une pratique bien salutaire de voir des yeux de la foi l'ange gardien de ceux avec qui on converse, et de les recommander à ses charitables soins.

V. *Pietatem fovete.* — Soyez animés de l'esprit de religion; vous êtes consacrés à Dieu, vous devez être de perpétuels adorateurs en esprit et en vérité : c'est toujours avec religion que vous devez faire tout ce qui appartient à la religion, comme les génuflexions, les inclinations, les signes de croix... Ne voyez jamais aucun crucifix, ni aucun autre objet de dévotion, sans faire intérieurement un acte de piété.

VI. *Orationi instate.* — Qu'il n'y ait aucun jour où vous ne donniez à l'oraison tout le temps prescrit par votre règlement particulier. L'oraison est la nourriture de l'âme; votre âme n'a pas moins besoin de cette nourriture spirituelle que votre corps du pain matériel. Lorsque vous n'aurez pu faire votre oraison dès le matin, temps le plus propre à cet exercice, suppléez-y dans la journée le plus tôt qu'il vous sera possible. Il n'est point d'exercice plus saint, plus utile, plus nécessaire pour un ministre du Seigneur. Celui qui est animé de l'esprit de l'oraison est déjà à la porte du ciel, et il y fera entrer un grand nombre d'âmes. Mais un prêtre qui ne fait pas oraison est déjà sur le bord du précipice infernal ; et que d'âmes il perdra!

VII. *Peccatum timete.* — Craignez et fuyez le péché plus que la mort, c'est le souverain et unique mal ; c'est le mal de Dieu dont il outrage les perfections, de Jésus-Christ dont il rend inutiles les souffrances, du Saint-Esprit qu'il chasse des cœurs, et de la créature qu'il rend digne d'un malheur éternel. Souvenez-vous qu'il faut fuir les occasions du péché comme le péché même, et que ce qui n'est qu'une faute légère dans un simple Chrétien est souvent un crime dans des prêtres qui doivent brûler de zèle pour détruire le péché dans les cœurs.

VIII. *A mundo cavete.* — N'aimez pas le monde, fuyez-le; vous devez en inspirer de l'horreur aux simples fidèles. N'entrez point en société avec ceux qui aiment le monde; Jésus-Christ l'a foudroyé de ses anathèmes. Le monde est plein de scandales ; que d'apostats ne fait-il pas chaque jour parmi les christs du Seigneur! Ne conversez point sans raison même avec des femmes vertueuses, et quand vous êtes avec elles, qu'il y ait toujours quelqu'un qui puisse être alors témoin de votre grande modestie. Hâtez-vous de terminer des conversations qui deviennent dangereuses quand elles sont inutiles. Eussiez-vous été toujours très-chaste, vous n'êtes pas plus saint que David, plus fort que Samson, plus sage que Salomon.

IX. *Ad solitudinem aspirate.* — Ayez de l'attrait pour la solitude, et lorsque vous ne pouvez y être réellement, soyez-y de cœur. O heureuse solitude, ô ma seule béatitude! s'écriait un digne ministre de Jésus-Christ: le ciel y est bien plus serein, le soleil plus brillant, l'air plus pur, la terre plus féconde, le temps mieux employé, la vie plus douce, la conversation avec Dieu plus délicieuse et le salut plus en sûreté.

X. *In periculo salutis nunquam manete.* — Un prêtre dans l'état du péché, quel abominable désordre! Ah! si vous avez le malheur d'y tomber, ne ferez-vous pas aussitôt de

Digitized by Google

généreux efforts pour vous tirer des portes de l'enfer? L'enfer des pécheurs du siècle n'est que l'ombre de celui des ministres prévaricateurs. Ne différez pas de vous repentir, de vous punir, et d'aller à la piscine salutaire vous laver dans le sang de Jésus-Christ, afin de vous préserver du péché; fuyez les occasions d'être tentés; préparez-vous aux tentations inévitables par la vigilance et la prière. Dans le temps de la tentation combattez en digne soldat de Jésus-Christ, résistant avec force à l'ennemi du salut avec les armes invincibles de la foi.

XI. *Animarum saluti, ac præsertim vestræ incumbite.* — Un prêtre est établi pour les hommes. Il ne peut ni périr seul, ni se sauver seul. Ministre de Jésus-Christ, brûlez de zèle pour la sanctification des âmes. Ah! si vous connaissiez bien ce que vaut une âme rachetée avec le sang d'un Dieu, que vous vous estimeriez heureux de donner votre vie pour le salut de vos frères à l'exemple du bon Pasteur! Mais que vous servirait de gagner au Seigneur le monde entier si vous veniez à perdre votre âme? Souvenez-vous que plus vous travaillerez avec ferveur à votre salut, plus le zèle avec lequel vous travaillerez à celui des autres sera efficace.

XII. *In sacramentorum administratione bonos dispensatores vos præstate.* — Soyez de dignes dispensateurs des sacrements; et, à cet effet, faites bien attention à tout, afin de ne manquer à rien de ce qui est prescrit. Considérez de plus la grandeur du Dieu dont vous êtes le ministre, afin de le glorifier; à quel prix Jésus-Christ a racheté celui à qui vous administrez les sacrements, afin d'animer votre zèle pour sa sanctification; quels sont ceux qui ont les yeux arrêtés sur vous, afin de les édifier par les dehors d'une religion profonde. Voyez enfin si les sentiments de votre âme répondent à la sainteté de ce que vous faites: la malédiction est portée contre celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment, et le Seigneur est prodigue des bénédictions célestes envers les ministres fidèles qui font saintement les choses saintes. Avant d'entrer dans le sacré tribunal pour exercer le pouvoir divin de remettre les péchés, humiliez-vous toujours profondément, gémissez amèrement sur vos propres péchés, et implorez avec ferveur le secours du Ciel. Ah! que le ministère qui vous est confié est redoutable! Souvenez-vous qu'il faudra faire l'office d'un juge très-intègre, d'un médecin très-prudent, d'un père très-tendre, d'un pasteur très-charitable. Que celui que vous choisirez pour votre guide soit tel. Voyez-le ordinairement chaque semaine; plus votre conscience sera pure, plus vous serez propres à purifier la conscience des autres.

EXAMEN SUR LES VERTUS CHRÉTIENNES ET ECCLÉSIASTIQUES.

1. Ai-je marché tout le jour en la présence de Jésus-Christ notre Seigneur, portant partout son intérieur devant les yeux pour l'adorer et le former en moi?

2. Ai-je été fidèle à me recueillir au commencement de chaque action?

3. Ai-je vécu selon la foi, regardant toutes choses dans les sentiments et l'estime qu'en a faits Jésus-Christ?

4. Ai-je fait paraître Jésus-Christ dans ma conduite? Ai-je fait paraître sa douceur, son humilité, sa patience, sa charité, son obéissance, son support du prochain. Ai-je, entre autres vertus, pratiqué celle des clercs, qui est la modestie?

5. Ai-je vécu dans l'esprit de servitude envers Jésus-Christ et ses membres?

6. Ai-je aussi vécu dans l'esprit d'hostie?

7. Ai-je failli contre l'amour de la croix, contre l'amour de la pauvreté, de la souffrance, du mépris?

Contre la haine de moi-même, en me cherchant moi-même en ce que j'ai fait, au lieu de renoncer à toute propre satisfaction et à tout propre intérêt?

8. Ai-je manqué contre l'amour des ennemis?

Contre la religion intérieure, en ne rapportant pas mes actions à Dieu, ou à Jésus-Christ notre Seigneur.

9. Ai-je failli contre la religion extérieure, en l'église, ou en particulier, aux offices et autres devoirs de la religion?

PIETAS SEMINARII.

I. Primarius et ultimus finis hujus seminarii est vivere summe Deo in Christo Jesu Domino nostro; adeo ut interiora Filii ejus intima cordis nostri penetrent, liceatque

Digitized by Google

cuilibet dicere quod de se Paulus fiducialiter prædicabat : *Mihi vivere Christus est* (*Philip.* I, 21) ; et alibi : *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.* (*Galat.* II, 20.) Hæc erit una spes omnium, una meditatio, unicum exercitium, vita vivere Christi interius, quæ tamen exterius manifestetur in nostro mortali corpore.

II. Ideoque cultu præcipuo se devovebit sanctissimo corporis et sanguinis Christi sacramento, ubi non modo sanctissimam Trinitatem ut fontem omnium bonorum venerabitur, ibique Christum delitescentem ut mediatorem omnis gratiæ, sed eumdem Dominum Jesum Christum, ut communionem propriæ suæ vitæ amplectetur.

III. Ibi cuncta Dei mysteria, sive æterna, sive temporalia, perpetuo adorabit ; potissimum autem, vitam quæ erat apud Patrem a sæculis in sinu ejus recondita, diffusam tamen in Filium et Spiritum Sanctum, quæ sese adhuc quotidie in ipsos effundit, generatione et spiratione perpetua, sub speciebus Eucharisticis ; sed et etiam ipsam a Patre in Christum hominem exundantem, seseque in omnibus mysteriis refundentem, ut de ejus plenitudine omnes accipiant, post redditum cultum, et exhibitam omnimode reverentiam, precibus sibi allicere conabuntur ; et hanc Dei in Christo vitam continuo sibi communicandam postulabunt.

IV. Hoc firma fide teneant seminarii alumni, Christum ad hoc vivere in augustissimo Eucharistiæ sacramento, ut thesaurum omnem sapientiæ et scientiæ divinæ nobis exhibeat et memoriam nobis faciat omnium mirabilium suorum misericors et miserator Dominus, ut hæc omnia det in escam timentibus se, vitamque propriam et virtutes largiatur ; inter cæteras autem, summam erga Deum Patrem reverentiam et religionem ; ardentem sed suavem erga proximum charitatem ; profundam erga seipsum exinanitionem, sed contra mundum et peccatum zelum vehementem et perpetuam contradictionem.

V. Ergo omne incrementum religionis Christianæ apud semetipsum quilibet sperandum putet a communione religionis Christi Jesu in Eucharistia jugiter latentis, qui semper apparet vultui Dei ad interpellandum pro nobis cultu, et laude, et oratione perpetua ; et seipsum præbet ut pinguem hostiam laudis, ut omnis Ecclesia hoc cœlesti pabulo orationis possit enutriri : hocque beneficium super omnia postulabit seminarium enixe et indesinenter, devolutum pedibus summi Jesu sacerdotis et hostiæ, ut hac esca jugis orationis possit saturari, quo semper eructet verbum bonum, et intimo cordis sacrario juge sacrificium laudis Deo possit adolere.

VI. Idemque speret seminarium de charitate erga proximum beneficio sacræ synaxis, quæ, sub specie panis de pluribus granis in unum confecti, præ se fert perfectæ specimen charitatis, quam Dominus Jesus perficere in nobis sub hoc potissimum unitatis sacramento meditatur, convocans omnes Ecclesiæ populos ad se ex omnibus terræ partibus, quasi lineas ad centrum quoddam religionis, ut omnes sint unum in se, sicut Pater et Filius sunt unum in Deo, secundum illud Joannis (XVII, 22, 23) : *Oro, Pater, ut omnes unum sint, sicut ego et tu ; ut sint consummati in unum ;* ut omnia in ipsis sint communia ; ut sit in omnibus cor unum, anima una, in me qui futurus sum omnia in omnibus ; ut sint degentes non in disceptationibus cogitationum, sed in suavitate et Spiritu Sancto semper idem sentientes, quasi unanimes, uno ore benedicentes Deum et Patrem Domini nostri Jesu Christi ; memores trium puerorum in fornace Babylonis, qui, medio Christo inter flammas charitatis, uno ore et cantico benedicebant Dominum.

VII. Ex hoc ipso fonte emanandam putet veram cordis exinanitionem, quam Christus in hoc sacramento potiorem profitetur, et exhibet toti Ecclesiæ, quam in quovis alio sacrosanctæ vitæ mysterio. Licet enim Verbum caro factum *exinaniverit semetipsum, formam servi accipiens, habitu tamen inventus est ut homo* (*Philip.* II, 7) ; hic vero jacet modo mortuo, sicut vulneratus in sepulcro, involutus sub vilissimis naturæ involucris, nempe sub solis accidentibus, quibus nihil abjectius in natura ; quorum item substantia, scilicet panis, in nihilum sui redacta, in Christum tamen conversa, nos admonet, virtute hujus sacramenti in nihilum nostri debere redigi, et in Christum transformari, vivificante interius et consummante Spiritu Sancto ; exteriori interea homine in nobis emortuo, qui ad nihilum valet, nisi ut mittatur foras ut conculcetur ab hominibus : quod de seipsis spectabunt seminarii alumni, qui ut inutiles et vilissimi Ecclesiæ servi, animo semper pedibus omnium provoluti, quasi canes mortui et putridi se despiciendos fore sperabunt : felices, si a cunctis fidelibus pro servis abjectissimis admittantur ; illos semper honore prævenientes, et superiores invicem arbitrantes, non alta et nova sentientes, sed humilibus semper consentientes.

VIII. Tandemque a divinissimo Jesu in Eucharistia omnem peccati horrorem, pœnitentiam et judicium exspectent in se. Dominus noster Jesus Christus, sola sanctitatis præsentia omne procul abigit peccatum ; sua iterum pœnitentia qua pœnitens conterit ; tandemque qua judex acerrimus omne scelus condemnat judicatque, secundum illud : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem indigne, judicium sibi manducat et bibit* (*I Cor.* XI, 29) ; quia sub utraque latens specie, omne simul et semel judicat condemnatque peccatum et peccatorem.

Ergo summa freti fiducia alumni quotquot sint, sicut filii olivarum in circuitu mensæ Domini, accedant ad hoc convivium pinguium, ubi instar cœlestis mannæ, omnem virtutum gustum possint percipere ; certo scientes vitæ spiritualis profectum in hoc uno semper omnia positum, participare videlicet interius divinis charismatibus Christi, sese intime communicantis fidelibus Christianis, qui fide, reverentia, puro corde et

Digitized by Google

humili ad ipsum accedunt, et se totos divino ejus amori committunt; quibus vicissim se totum tradit, thesaurosque omnes virtutum et mysteriorum palam aperit et largitur.

IX. Licet autem sanctissimum Eucharistiæ sacramentum sit memoriale omnium mirabilium Christi, et interiora eorum nobis præsentia exhibeat; attamen seminarii alumni sacrosanctæ infantiæ Salvatoris mysteria teneritudine peculiari amplexabuntur, cujus vitam, mores et spiritum, præcipue autem humilitatis, et simplicitatis, et filialis fiduciæ sugere contendent, versus illum semper os aperientes, ut lac illud suavissimum, quasi modo geniti infantes sine dolo concupiscant, nunquam obliti hujus sententiæ: *Nisi efficiamini sicut parvulus iste, non intrabitis in regnum cœlorum* (*Matth.* XVIII, 34.)

X. Ergo intime Christo infanti adhærentes, præcipuo cultu sanctissimam ejus Matrem Virginem Mariam ac beatissimum Joseph venerabuntur, quorum tutelæ et patrocinio sese plene et fiducialiter committent; et sicut infantes in Christo sub umbra alarum patris et matris tutissimi vitam degentes, et subditi illis perpetuo servitutis obsequio sese astringent.

XI. Item beatissimum Joannem, alterum Christum in cœna factum, in cruce matri adoptatum, et in ipso potissimum gratiam Eucharistiæ venerantes, hanc ipsam gratiam benedictionemque, ad ejus exemplum, in Dominici pectoris fonte potare nitentur.

XII. Sanctissimos etiam apostolos in cœna Christo cibatos et in ipsum transformatos, ut ait sanctus Chrysostomus, quasi duodecim Ecclesiæ fundamenta in eodem Jesu venerabuntur; eorumque patrocinium, simul et discipulorum gratiam et spiritum quotidie super universam Ecclesiam invocabunt, et potissimum super pusillum seminarii gregem, et omnem domum, quam ut collegium apostolicum intuebuntur, in quo virtutes apostolicas ediscere, et eorum mores sibi comparare valeant.

XIII. Post augustissimum Eucharistiæ sacramentum, divinum Christi Evangelium et sanctam ejus crucem seminarium venerabitur; in primo, vitam legis, in secundo, verbum legis; in tertio, opus legis adorabit. Primus liber scriptus intus, propter vitam Patris in ipso absconditam et prolatam ab æterno. Secundus liber scriptus foris, universam quippe legem Patris Christo intus traditam explicat et exponit. Tertius liber, Christus in cruce, scriptus intus et foris: etenim verba vitæ æternæ habens, verba legis abbreviat et consummat, ibique universam legem traditam verbis et factis adimplet et manifestat.

Eam igitur crucem nudam, id est pauperem, probrosam, despectam et laboriosam, toto corde suo complectetur seminarium, exaltans illam præ omnibus in corde suo, inventam hilari animo bajulans, et nunquam fatigatum calumniis aut ærumnis, pro Christo mori in cruce efflagitans; quod præmium ut assequi valeat, sibi ipsi emori quotidie et crucem tollere invigilabit: hujus rei gratia patrocinium sanctissimi Martini, hominibus olim despectissimi, itemque sancti Francisci, vivi crucifixi, invocabunt alumni.

XIV. Ad hoc, crucifixi Domini nostri effigiem semper præ se ferant; quippe qui indigni seraphicis ardoribus exterius insigniri, ut altius et vividius Jesu Christi memoria infigatur, saltem crucifixi intuitu interius accendi mereantur, ut ejus etiam memores, promptius et vegetius veterem hominem in omnibus crucifigant. Felices, si cum Christo assidue confixi maneant cruci ejus, si stigmata Domini in corpore suo gestent, mortificationem, etc. Domini in sensibus et passionibus undique circumferentes, et a quibus absit gloriari in aliquo alio quam in cruce Domini nostri Jesu-Christi, per quem ipsis mundus crucifixus sit, et ipsi mundo: hoc est, omnis maligna virtus gratia crucis in ipsis emarcescat quæ prius regnabat in ipsis; eademque virtute crucifixi omnis amor ille noxius, et vis illius vigens prius in nobis erga sæculi ludibria languens jaceat, quasi mortua et sepulta in nobis.

XV. Ergo abhorreant clerici et sacerdotes ab omnibus pompis sæculi, sive a palatiis, sive a curribus et equis: nos enim in nomine Domini et in spe gloriæ filiorum Dei gloriamur, sed et gloriamur in tribulationibus, in infirmitatibus, etc. In omnibus abhorreant id omne quod sensus demulcet, sive quod arridet oculis, sive quod gustui, sive quod auribus, sive quod tactui, ne suscitet emortuum: etenim vetus homo noster crucifixus est cum Christo in baptismate et pœnitentia: semel mortuus, jam non reviviscat veteri vitæ; servus jam homo factus justitiæ, Deo vivat liber a peccato, et exhibeat membra sua servire justitiæ ad sanctificationem, non sicut prius, injustitiæ ad immunditiam.

XVI. Licetque corpus sit mortuum propter peccatum, lex tamen peccati vita vivit in nobis, quæ inimica Dei exsistens, legi Dei subjecta esse non potest; vigens adhuc in membris nostris repugnat semper legi mentis nostræ, adeo ut serviamus tantum spiritu legi Dei, carni autem legi peccati. Annon vetus ille homo noster, qui mortificatus jam peccato, iterum legi carnis vivere paratus est, nonne cruci affigendus est? Totus in peccatis, nos quotidie mergit in peccatum; et adhuc in dies pellere nititur in profundum barathri.

XVII. Gemat ergo quotidie clericorum societas, pressa sub onere carnis; nulla die temperet a lacrymis, quæ nunquam cessat a peccatis; deceptam se putet, si peccetricem, putridam et fetentem non se agnoscit, septies in die cadens, sed non toties resurgens. Hoc ergo enixe a Deo petat ut nunquam oblita scelerum, omnem vitam cunctaque opera spiritu pœnitentiæ quasi alteram victimam suo sale condire possit, et ideo crucifixum præ oculis cordis semper habeat, ut ibi summum pœnitentem Jesum Christum pœnitentiam suam consummen-

Digitized by Google

tem possit intueri; cujus virtute salvati sumus a morte, et liberati a peccatis et servitute carnis.

XVIII. Nec gemat modo clericorum societas ad modum Christi gementis, cujus anima tristis fuit usque ad mortem, cujus dolor semper erat in conspectu ejus; nec solum etiam cum Apostolo suspiret gemebunda, cum ipso dicens : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* (*Rom.* VII, 24); sed cum eodem castiget corpus suum, ad præterita et quotidiana delenda peccata; sed et iterum in servitutem redigat. Non enim solo titulo peccati debet crucifigi et gemere, sed pluribus aliis titulis quibus Christianus est insignitus.

1° An nescimus quia membra nostra templum sunt Spiritus Sancti quæ tamen adversus ipsum semper concupiscunt, ideoque mortificatione indigent, ut ei subjiciantur?

2° Itemque membra sumus de membro, hoc est, membra Jesu Christi, quorum vitia et opera carnis contraria sunt operibus Christi, ideoque cruci affigenda, ut non contradicant sermonibus justi.

3° Tandem, quia filii Dei nominamur et sumus (*I Joan.* III, 1), *qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis neque ex voluntate viri* nati sumus (*Joan.* I, 13), *neque debitores carni ut secundum carnem vivamus* (*Rom.* VIII, 12) : si enim secundum carnem vixerimus, moriemur; si autem spiritu facta carnis mortificaverimus, vivemus. Ergo cruci affigenda vita hæc iniqui et primarii parentis, ut vivamus in libertate filiorum Dei et generationis novæ.

4° Nec Deus modo pater noster est, sed et Deus noster est : si enim Deus et pater est Domini nostri, Deus quoque et pater est corporis ejus, cui quotidie offerre debemus corpora nostra, hostiam viventem, sanctam, summe placentem, quæ talis exhiberi non potest nisi virtute crucifixi Domini nostri Jesu Christi, qui destruens in nobis corpus peccati, et affigens illud cruci, nos offert et sanctificat, et una secum sacrificat in odorem suavitatis Deo Patri.

XIX. Tandem seminarium, velut quædam Christi victima, sanctissimam crucem, quasi aram gratissimam habeat semper præ oculis, super quam adolere sacrificium quotidie meditabitur. Interea, sive viriliter pro Christo decertans contra se, mundum ac dæmonem; sive Christum ipsum, et eumdem crucifixum, verbo et exemplo semper annuntians; gaudens summopere in ærumnoso, paupere et contemptibili labore, nunquam obliviscetur tanti præcepti : *Qui non bajulat crucem suam, non est me dignus* (*Luc.* XIV, 27); *qui vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.* (*Matth.* XVI, 24.) Summi pœnitentis Jesu Christi pœnitentiam suam absolventis sunt verba, adeo ut liceat dicere nobis quod pœnitens Jesus de seipso proferebat : *Et dolor meus in conspectu meo semper.* (*Psal.* XXXVII, 18.)

XX. Ideoque clerici sæpius in die, potissimum vero mane, et in exordio cujuslibet operis, abnegationem sui ipsius coram Deo profitebuntur, crucem amplectentur, et sese Christo Domino interius degenti fiducialiter tradent, et Spiritui ejus committent, ut sibi ipsis mortui, soli Deo viventes ac laborantes, in Christo placere valeant.

XXI. Semper ergo abhorrentes a semetipsis seminarii alumni, in Christo item interius recollecti, et vitam agentes spiritu vivificante, in cunctis operabuntur secundum illud divi Petri : *Qui loquitur quasi sermones Dei; qui administrat, tanquam ex virtute quam administrat Deus per Jesum Christum* (*I Petr.* IV, 11); ut sint tanquam veri Christiani, plus in Christo quam in semetipsis degentes, et jugiter ab ipso et in ipso vitam haurientes, ejus virtutum exempla et mores præ se ferant, ut, secundum Apostolum, vita Jesu manifestetur in illis.

XXII. Ideoque sanctissimum ejus Evangelium semper apud se gestabunt, ut, secundum Prophetam (*Psal.* I, 2), qui beatos dicit eos qui nocte ac die legem Dei meditantur, semper præ oculis habeant virtutes Christi, atque in auribus cordis præcepta divinæ vitæ suscipiant; tandem præ manibus opera Christi facilius gestare valeant.

Quod ut facilius impleant, quotidie capitulum sancti Evangelii, genibus flexis et capite aperto, si per sanitatem liceat, pie et religiose perlegentes, meditabuntur : 1° adorantes Spiritum veritatis; 2° invocantes virtutem ejus, qui suggerat ipsis quæcunque Christus dixerit, et in intimis cordis visceribus redament quod legerint, et a Spiritu Sancto gratanter acceperint.

XXIII. Quod denique in Evangelio venerati fuerint; sive quæ in operibus Christi viderint, sive quæ in præceptis audierint, non obliviscantur cum fiducia quærere et postulare in sanctissimo Eucharistiæ sacramento.

Digitized by Google

DISCOURS

SUR SAINT FRANÇOIS DE SALES.

(PAR M. OLIER.)

Votre esprit saint me conduira par la droiture de ses voies dans une terre de sainteté et de justice.

Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam. (*Psal.* CXLII, 10.)

J'apprends de l'ancienne Eglise que c'était une coutume louable des Chrétiens de porter sur eux le portrait et l'image de Jésus-Christ Notre-Seigneur (bien loin de cette malheureuse coutume du siècle qui fait porter à la plupart des boîtes à portrait d'or émaillé, semé de pierreries, pour y voir l'idole de leur cœur et l'image du péché). L'Eglise sainte trouve la coutume des Chrétiens si juste et si pieuse, que pour favoriser ces témoignages envers Jésus-Christ, elle attacha des indulgences à ces tableaux pour les personnes qui les portaient sur elles, et de là est venu l'usage des médailles bénites dans l'Eglise de Dieu.

C'est ce qui m'oblige, à l'entrée de ce discours, de vous donner à tous un portrait en petit et une image du bienheureux François de Sales, afin que, le portant avec vous et le renfermant dans votre cœur, vous entreteniez plus aisément et plus facilement la dévotion que vous avez pour lui.

Le grand François de Sales fut envoyé de Dieu pour renouveler la piété dans tous les états de l'Eglise; et c'est ce qui me porte à vous donner ce portrait avec plus de confiance, car il doit vous exciter au respect et à la dévotion envers ce bienheureux : *au respect*, parce qu'il me semble que ce portrait comprend les desseins de Dieu sur lui et l'étendue des grâces par lesquelles il devait satisfaire à sa vocation, c'est ce que nous devons vous faire voir par le secours du Saint-Esprit. Il sert à la dévotion, parce qu'il me semble que chacun doit comprendre le besoin qu'il a de recourir à notre saint, puisqu'il a été donné de Dieu pour servir de guide et de modèle dans toutes sortes de vocations et de professions que ce puisse être. En sorte que, dans le siècle ou dans le clergé, chacun peut dire s'il marche sur les traces de notre saint : *Spiritus tuus bonus.*

Le prophète parlant au nom de l'Eglise, et traitant en confiance avec Dieu, lui disait : *Votre Esprit, ô mon Dieu, me conduira dans une terre de droiture et d'innocence.* C'était par opposition à la conduite que Dieu tenait sur la Synagogue, la conduisant par des voies grossières et corporelles, la dirigeant tantôt par une colonne de nuées, tantôt par une colonne de feu, c'est-à-dire sous des figures du bonheur que possède maintenant l'Eglise, conduite par la foi qui est une colonne de vérité et par le feu du divin amour. Voie bien plus pure et plus sainte, bien plus féconde et plus sûre que n'étaient pas ces colonnes de nuées et de feu : *Spiritus tuus....* C'est pourquoi Notre-Seigneur, dans le temps même de la Synagogue, considérant déjà son Eglise et l'accomplissement des prophéties précédentes, disait : *Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate.* (*Joan.* IV, 23.) C'est à cette vue de l'esprit divin que la bonté de Dieu a appelé dans ces temps le grand François de Sales, et c'est le sujet dont je désire vous entretenir, pour donner cette consolation à ces bonnes sœurs qui vivent dans l'esprit de notre saint, et aussi au reste de cette audience qui se conduit par ses maximes, et qui peuvent dire en confiance : *Spiritus tuus bonus.*

Chers assistants, si je nomme parfois le grand prélat que je prêche, bienheureux saint, ce n'est pas que je suppose sa béatification ou sa sanctification solennelle, mais c'est pour m'accommoder au sentiment des peuples qui l'ont déjà canonisé; et si je le nomme parfois *mon Père*, c'est parce que j'ai eu le bien d'avoir été retiré de la mort par sa bénédiction, d'avoir aussi reçu sa bénédiction à sa mort, et d'avoir porté, pendant le cours de sa vie, la sainte soutane par ses saints avis et son conseil

(*Invocation au Saint-Esprit.*)

Pour vous montrer au long ce que je vous ai fait voir en raccourci du grand saint François de Sales, savoir, qu'il a été donné de Dieu pour renouveler la piété dans tous les états de l'Eglise, et comme un homme doué d'une telle plénitude de grâces que chacun peut trouver en lui l'instruction de sa vie, le séculier, le religieux et l'ecclésiastique : *Spiritus tuus bonus...* je puis justifier cette vérité par deux circonstances de la naissance de notre saint, le temps et le lieu où Dieu l'a fait naître, et qui serviront d'avant-propos à ce discours, remettant à prouver le reste de cette proposition par la suite de sa vie qui sera le corps du discours.

1° Le temps de sa naissance. — Je dis et je vous supplie de remarquer qu'il est envoyé pour renouveler la piété, et non pas pour la donner à l'Eglise, car elle n'y a jamais été pleinement éteinte; mais, comme chacun sait, l'Eglise est comparée dans les Ecritures à la lune, *pulchra ut luna* (*Cant.* VI, 9), elle a aussi bien que cet astre ses accroissements, ses temps de perfection et de déclin par rapport aux mœurs des particuliers.

Et, chose admirable! comme le dessein de

Digitized by Google

Dieu, en suscitant beaucoup de saints personnages, tendait à un même but, vous voyez les Jésuites dans les chaires tonnant contre l'hérésie et le péché, sainte Thérèse prier pour le même sujet et se consumer de pénitences, et saint Charles, de son côté, conférer avec les hérétiques, prêcher, visiter son diocèse et donner d'admirables instructions au clergé.

Et ce qui n'est pas moins merveilleux en notre saint, il est suscité peu de temps après, pour faire lui seul ce que tous ces saints font ensemble, et servir à Dieu pour tous ces desseins. Le grand François de Sales naquit en 1567, dans le siècle le plus malheureux de l'Eglise. Il vint au monde dans un temps où, comme nous avons dit, les peuples étaient dans l'hérésie ou l'ignorance, les cloîtres dans l'apostasie et dans l'impiété, et beaucoup de prêtres, de prélats et d'évêques dans un très-grand scandale, à la confusion de l'Eglise. Seul il fait ce que font tous les autres saints de cet âge, et Dieu ramasse en lui ce qu'il partage en tous les autres : 1° Il travaille à la ruine de l'hérésie et du péché parmi le peuple, et par-dessus cela il insinue et instruit la piété; 2° il fait la même chose dans la religion, comme on le vit par l'institut de la Visitation qu'il fonda, après lequel toutes les réformes se sont faites en France et plusieurs dans d'autres royaumes; 3° et enfin pour le clergé, il donne des exemples et des instructions qui sont en admiration aux saints prélats. Que l'on consulte les plus grands évêques de son siècle, et on verra ce qu'ils en diront. Dieu lui donne la science pour confondre les hérésies, la lumière pour éclairer les peuples et pour convertir les pécheurs ; il lui donne le zèle pour l'état religieux qu'il renouvelle dans sa piété et sa grâce; enfin, comme prélat, notre saint a encore la grâce d'éclairer le clergé. Il enseigne, il prêche, il convertit comme les Jésuites; il fonde un ordre religieux comme sainte Thérèse; il édifie les prêtres et le clergé comme le grand saint Charles, dont il est l'imitateur et la copie parfaite. Dans ses visites du Chablais, il se sert des Jésuites; il excite ses filles à imiter le zèle et l'amour des Carmélites : et, enfin, il prend pour modèle saint Charles en sa charge. Il est pour cela très-éclairé dans sa science, très-fervent en son amour, très-puissant et très-fécond en ses œuvres. Les prélats trouvent en lui leur grâce, les religieux la leur, aussi bien que les peuples; si bien que tous peuvent dire : *Spiritus tuus bonus*. Notre saint, dans cette plénitude de grâce, se trouve ainsi le patron de tous les états, et ainsi l'on justifie qu'il est donné de Dieu pour le renouvellement de la piété dans toute l'Eglise.

2° Le lieu de sa naissance.

Le temps de sa naissance montre assez la vérité de ce dessein justifié par l'histoire de sa vie. Pour le lieu où Dieu le fit naître, on peut voir s'il y en a quelqu'un dans la chrétienté qui fût plus favorable que celui que le Ciel choisit, pour qu'il fît entendre plus aisément dans toute l'Eglise la douceur de sa parole. *In medio Ecclesiæ aperuit os ejus.* (*Eccli.* xv, 5.) Dieu le fait naître au milieu des royaumes chrétiens; comme dans le déclin de l'Eglise on voit la foi réduite à si peu de cantons, la Providence toujours admirable et merveilleuse en sa conduite, le fait naître dans un lieu qui est comme le centre des royaumes chrétiens. Il naît dans la Savoie, qui est entre la France et l'Italie, dont elle est limitrophe par les Alpes, voisine d'Angleterre et d'Espagne, comme de la Franche-Comté et du Milanais, limitrophe des Grisons, des cantons suisses, des terres des Allemands, qui sont présentement les seuls endroits où règne la foi de Jésus-Christ. Et Dieu par sa providence le fait naître dans ces lieux, afin que tous ces royaumes respirent l'odeur de sa piété en même temps, et qu'il puisse épancher ses parfums sur toutes les provinces de la chrétienté, *ut luceat omnibus qui in domo sunt.* (*Matth.* v, 15.)

L'Eglise, il est vrai, avait été éclairée en ces endroits, quelque temps avant, par la lumière d'un saint Charles, qui avait fait paraître une vertu miraculeuse et divine; mais il était inaccessible au commun pour son austérité et la rigueur de sa vie. Et d'ailleurs cette vertu était comme bornée et appliquée au clergé, comme la première et la principale portion de l'Eglise, par laquelle Dieu voulait dans ce siècle commencer à la renouveler : *Tempus est ut judicium et pietas incipiat a domo Dei.* (*I Petr.* iv, 17.) Mais Dieu qui voulait répandre sa piété et sa sainteté dans toute son Eglise, suscite ce grand saint fort peu de temps après; ce grand prélat vient dans un temps où la chaleur de la piété se fait déjà sentir dans l'Eglise; il augmente sa ferveur, mais il la distribue à tout le monde, à toutes les conditions. Aussi voit-on que son incomparable livre de l'*Introduction*, qui contient les prémices de son esprit, a produit de si grands effets dans l'Eglise, et que de jour en jour il se répand et se communique partout.

Mais voyons dans le particulier les biens que ce grand personnage procure à tous les états de l'Eglise, et de quels moyens Dieu se sert pour opérer par lui ce renouvellement admirable. La voie dont il se sert, c'est celle de son divin Esprit, *Spiritus tuus bonus*, qui a paru dans trois effets, dans sa *science*, dans son *amour* et dans ses *opérations divines*. Je remarque, en effet, dans notre saint trois dons ou talents que Dieu met en lui pour opérer ces grandes choses : le premier fut sa science profonde, le second l'ardeur de son amour, le troisième sa force et sa vertu. Autant de dons qui procèdent d'un même fond, d'un même principe, de l'Esprit divin qui par lui opère tant de bien dans l'Eglise : *Unus et idem spiritus* (*I Cor.* xii, 11.)

Implevit eum Dominus spiritu sapientiæ et intellectus. (*Eccli.* xv, 5.) Dieu commença dès la jeunesse de notre saint à le remplir de sa sagesse et de son intelligence. Pour le

Digitized by Google

rendre utile à son œuvre, il le remplit d'une science merveilleuse, de la science des saints. C'est ce que je prétends montrer contre la malice du diable, et la méchanteté du monde, son suppôt, qui voulut pendant sa vie l'accuser d'ignorance. Dieu voulant l'allumer comme un flambeau au milieu de l'Eglise, pour éclairer ce corps vaste et immense, le remplit d'un don merveilleux d'intelligence, de science et de sagesse, proportionné à ses desseins.

Pour sa science, il est visible qu'elle était plus qu'humaine et qu'elle était en lui l'effet de l'esprit divin. Et pour entendre cela, il faut savoir qu'il y a trois sortes de science ; la première est purement humaine, la seconde divine simplement, et l'autre divine et humaine tout ensemble. (*Voy.* la *Vie de M. Olier* citée ci-dessus.)

Notre saint va toujours s'établissant dans la croyance et le vrai sentiment de son néant ; et comme le dernier poison de la superbe et le plus dangereux après celui qu'on tire de la science, est la vanité que l'on prend de sa vertu et de sa piété (prenez-y garde, mes sœurs), ce grand saint conserve l'anéantissement et en l'une et en l'autre.

Il s'applique à l'étude avec esprit de pénitence, regardant l'obligation que la justice de Dieu lui impose de se soumettre aux travaux et à la peine auxquels Dieu a condamné les hommes, en pénitence de leur péché.

En troisième lieu, il étudie avec le zèle de Dieu et de sa gloire, n'ayant d'autre intention de se rendre savant, que pour être capable de servir Dieu et son Eglise. Voilà dans quels sentiments notre saint s'applique à l'acquisition de la science.

Comme il travaille avec l'esprit de Dieu, il est secouru par le même esprit dans ses travaux ; et comme son humilité le fait recourir à la prière, pour invoquer la Sagesse divine : *Mitte assistricem sapientiam de cœlis, quæ mecum sit et mecum laboret* (*Sap.* IX, 4, 10), il obtient à cause de cela un secours tout particulier de l'Esprit-Saint. Et sa science paraît divine en trois points : 1° Dans la promptitude avec laquelle il l'acquiert ; 2° dans l'universalité et la perfection de sa science, nette et solide ; 3° dans la suavité et l'opération divine qui suit et accompagne sa science.

En bien moins de temps qu'il n'en faut pour acquérir les diverses connaissances humaines et divines, il apprit quasi tout. Il ne demeure que peu de temps à Paris ; car aussitôt après son cours de philosophie, pendant lequel il apprend la théologie positive et la scolastique avec tant de perfection que la vie humaine semblerait trop courte pour les acquérir dans le même degré, il s'en retourne à sa maison. De là il va étudier les lois à Padoue, où il n'apprend que le droit, après quoi il est reçu docteur avec admiration de quarante docteurs de cette Université ; et ensuite il est reçu avocat et ravit d'admiration les sénateurs de Chambéry. Et qu'on ne dise pas qu'il ne posséda qu'imparfaitement la théologie, quoiqu'il l'eût apprise en si peu de temps : car, outre ce que l'on en voit aux trois premiers livres de son *Amour de Dieu*, dès qu'il fut revenu de Padoue, ayant été admis par Mgr Granier à une conférence de docteurs assemblés pour juger de la capacité des curés, qui obtenaient des cures au concours après la preuve de leur savoir, ces docteurs étant tombés eux-mêmes en dispute et en confusion entre eux, le saint (remarquez que ce fut en arrivant de Padoue) décida si nettement et avec tant d'admiration les différends, et il les éclaircit avec tant de sagacité et de justesse, que tous ces docteurs en étaient étonnés, et ressemblaient à ceux qui admiraient autrefois les paroles de grâce et de vérité qui sortaient de la bouche de l'enfant Jésus dans le temple. Il en fit autant, étant appelé pour présider à des thèmes et à des disputes de théologie. Et néanmoins comme ce don est rare, et qu'il était saint dans notre bienheureux, c'était ce qui animait davantage contre lui l'esprit de malice. Il le faisait accuser d'ignorance en ces quartiers, après la publication de son Introduction, et le faisait même maltraiter en chaire par des religieux très-réformés ; accusations qui avaient pour fondement l'humilité de notre saint, laquelle lui faisait cacher ses dons, lorsqu'il n'était pas nécessaire de les montrer.

On peut dire que sa science était universelle pour les choses, et en cela elle me paraît admirable. Comme Dieu par sa sagesse sait proportionner les causes avec les effets qu'il veut produire, ayant à éclairer ce vaste et immense corps de l'Eglise, il verse à proportion sa lumière dans l'esprit du grand François de Sales, l'un des plus capables de son temps : *Dedit unicuique secundum propriam virtutem.* (*Matth.* XXV, 15.) Notre saint devant servir à tant de choses dans l'Eglise, il devait être instruit de toutes sortes de sciences, et réunir en soi les sciences divines et humaines.

Je ne parle pas des langues. Ceux qui ont lu ses épîtres sauront avec quelle beauté et quelle netteté il s'exprimait en la langue latine. Il apprit la langue hébraïque sous Genebrard à Paris, pendant qu'il faisait son cours de philosophie ; mais je ne m'arrête pas à cela. Il faut que toutes les langues le cèdent à cette langue du bienheureux François de Sales, qui, animé par le Saint-Esprit, se fait entendre aux endurcis et aux sourds ; à cette langue que savaient les apôtres, lesquels parlant en leur propre langue, par la vertu du Saint-Esprit, étaient entendus de tous ceux qui étaient présents, et qui étaient pénétrés par l'Esprit de sagesse, qui éclaire tout le monde, et qui se fait connaître à qui il veut.

Il avait trois sortes de connaissances ou de sciences humaines : l'une est un don particulier et que je ne vois pas communément versé dans l'Eglise : c'est une certaine intelligence des choses naturelles ; l'autre est la philosophie, la troisième les lois

Pour la première science ou connaissance,

Digitized by Google

elle est rare maintenant, parce que, depuis Jésus-Christ et sa grâce, Dieu a plié et fermé les livres qu'il avait auparavant ouverts pour se faire connaître aux hommes. Il avait ouvert à Adam le livre de la nature, et, par grâce particulière, il l'ouvrit encore à Salomon, comme figure de la sagesse du Verbe. Après la perte de l'innocence, le livre des créatures fut fermé. Dieu ouvrit alors à Moïse celui des signes et des figures de la Loi. Mais, après Jésus-Christ, celui de la Loi est fermé, et il n'y a plus de monde sensible, pour adorer les perfections de Dieu, qu'en Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est tout notre monde. Bienheureuse l'Église qui a présentement un tel monde pour contempler toutes les perfections de la Divinité. Adorable caractère, qui contenez vous seul tous les caractères du monde, nous voulons vous adorer. Hélas! que jamais je ne puisse rien voir ni goûter de Dieu, que par vous, et comme au travers de vous, ô mon Seigneur Jésus! ô l'heureuse nécessité qui m'oblige de passer par cette voie pour parvenir à ma fin! N'est-ce pas une chose admirable? Notre saint a la science de lire dans tous les livres, et il voit Dieu en toutes les manières qu'on le peut voir. Il le voit comme Adam dans les créatures; il avait une certaine connaissance des choses naturelles, comme ses écrits le témoignent, et en particulier sa *Philothée*, qui en est remplie. L'on peut dire de lui, sur ce sujet, ce qu'on disait de Salomon, que depuis l'hysope jusqu'aux cèdres du Liban il avait connaissance de tout. Car il ne connaît pas seulement ces plantes, mais encore les pierres, les métaux, les animaux et toutes les choses de la nature. Quasi partout il trouve des sens divins, et comme Adam, dans son état d'innocence, toutes les créatures servent à l'élever à Dieu, ou à l'instruire. Bien plus, il voit Dieu, comme Moïse le voyait, dans les figures : le livre de l'amour de Dieu en est tout plein. Enfin il le voit encore plus en Jésus-Christ, comme les parfaits Chrétiens. *Beati qui non viderunt et crediderunt.* (*Joan.* xx, 29.)

De même en est-il de la philosophie; il l'apprend à Paris dans toutes ses chicanes, et après sa retraite de cette ville, il l'apprend dans son fond et dans toute sa beauté, s'appliquant à la lecture de ses sources mêmes. Il possède, et on le voit dans son *Théotime*, Socrate, Platon, Aristote, Trismégiste, Hippocrate, Sénèque, Epictète.

Enfin il sait les lois au point qu'après les avoir étudiées l'espace de quatre ans, il en répond en la présence de quarante docteurs qui l'admirent, et entre autres le grand Pancirolle, le plus savant homme dans les lois qui fût dans ce temps, et le plus pieux tout ensemble. Ce célèbre docteur fut obligé, en le voyant partir, de dire que l'Université de Padoue perdait tout à la fois sa lumière et de charité et de science.

Pour les sciences divines, comme est la théologie, il était éminent en toutes ses espèces, soit dans la théologie positive, soit la théologie scolastique, soit la théologie morale, soit enfin la théologie mystique.

Pour la positive, qui contient plusieurs chefs, savoir : l'Ecriture sainte, les conciles, les Pères, et l'histoire ecclésiastique, il était excellent en tout. Il savait à merveille l'Ecriture sainte, soit pour l'Ancien Testament, soit pour le Nouveau, et il avait une telle connaissance des Ecritures qu'il passait hautement dans l'Allemagne pour un homme comparable à saint Augustin, à saint Jérôme et à saint Ambroise, et j'ajouterai à saint Grégoire le Grand : car il a eu l'intelligence du sens allégorique comme saint Augustin, du littéral comme saint Jérôme, de l'anagogique comme saint Ambroise, et nous pouvons dire en vérité qu'il a eu le sens moral de saint Grégoire.

Il voyait le Nouveau Testament dans l'Ancien, et dans les figures qu'il connaissait parfaitement; et quant au Nouveau, il est mort dans le dessein de faire la concordance des Evangiles, l'application des *Actes des apôtres*, et l'interprétation des Epîtres de saint Paul.

Pour les conciles, je renvoie à son livre *De l'étendard*, et aussi pour les Pères. Et enfin quant à l'histoire, il n'y a rien dans ces originaux de l'histoire ecclésiastique, Eusèbe, Socrate, Théodoret et Sozomène, qu'il ne l'ait eu présent.

Pour la théologie morale, il n'en faut pas parler, surtout la morale chrétienne; car tous ses livres en sont pleins, ses *Entretiens*, son *Introduction*, et ce merveilleux livre des *Epîtres*, où l'on voit une sagesse si étonnante, et un si admirable don de prudence et de conseil, qu'on est heureux que les chutes, les imperfections et les demandes qu'on lui adressait de toutes parts, nous aient mérité de lui de si dignes réponses.

Son traité *De l'amour divin* montre à quel point il possédait la théologie mystique, puisque les plus éclairés dans cette science avouent y trouver tout ce qui se rencontre dans Taulère, Lartius, le B. Jean de la Croix, et la Mère Thérèse.

Quant à la théologie scolastique, il l'avait à un point de netteté et de solidité, qui passait pour une merveille; et dom Jean de Saint-François (général des Feuillants), qui l'avait vu présider en son chapitre général, avoue, après les si longs entretiens qu'il eut avec lui, qu'il le croyait le plus grand et le plus savant théologien de son temps. Et ce qui est considérable, et montre bien l'estime qu'on doit faire de sa science, c'est qu'on ne voit point qu'il ait eu le temps de l'apprendre à ce point de perfection. Car étant arrivé à Boulogne, se trouvant au milieu des docteurs, et étant aussitôt appelé pour présider à des thèses, il démêla si bien les questions qui tenaient ces docteurs en dispute et en confusion, et résolut aussi avec tant de netteté les difficultés proposées contre ces thèses, qu'il fut un objet d'admiration à tout le monde. Aussi, lorsque notre bienheureux répondit à son examen pour l'épiscopat, en la présence de Clément VIII, des cardinaux

Digitized by Google

Borromée, Baronius et Bellarmin, ce Pape lui dit en témoignant sa joie et sa satisfaction extraordinaire : *Bibe aquam de cisterna tua, et fluenta putei tui, deriventur fontes tui foras, et in plateis aquas tuas divide.* (*Prov.* v, 15, 16.)

Il fut consulté par le pape Paul V sur les matières de la grâce *de auxiliis*, mais par un effet de son humilité ordinaire, il refusa cependant de répondre à ce souverain pontife, s'excusant sur la nature de la matière, que Dieu tenait cachée pour nous humilier. Enfin, se voyant pressé de nouveau, il envoya ses sentiments qui sont couchés au long dans les 7, 8, 9 et 10ᵉ chapitres du IIᵉ livre de l'*Amour de Dieu*. Il y décide les choses avec une solidité et une netteté qui sont un effet de l'esprit de Dieu qui l'animait. Il y porte les âmes à opérer leur salut avec confiance, appuyées sur Jésus-Christ Notre-Seigneur, mort pour tous les pécheurs, et qui leur a mérité à tous, pour se sauver, une très-grande abondance de grâces, quoique tout le monde ne s'en serve pas. Dispensation consolante, qui rend le joug du Seigneur doux, et ses commandements possibles à tous les hommes, puisque Dieu ne dénie à personne le nécessaire. Que s'il se rencontre des sujets plus remplis de grâce les uns que les autres, il faut adorer les jugements de Dieu. Tout ce qu'il dit sur cette matière est admirable, surtout tenant (comme il fait) l'âme dans la véritable humilité. Car, d'un côté, il montre que tout vient de Dieu, et qu'on ne peut se sauver que par la grâce seule de Jésus-Christ; et de l'autre, qu'on peut se damner par sa propre malice, en se soustrayant à la grâce de Dieu ce qui est le plus grand de tous les malheurs.

Voilà comment notre bienheureux a coopéré au Saint-Esprit, pour acquérir la science, et comment il l'a acquise par le secours du Ciel et par son travail tout ensemble. Et c'est la réflexion que nous devons faire sur les paroles du grand Clément VIII, l'oracle de Jésus-Christ en son Eglise : *Bibe aquam de cisterna tua, et fluenta putei tui*, etc....; il fait mention en notre saint de ces deux sciences que nous avons distinguées, l'une divine et l'autre humaine; l'une donnée par infusion et l'autre acquise par le travail. Sa citerne qui reçoit les eaux du ciel, qui, des toits y descendent par les gouttières : *Sicut stillicidia stillantia super terram* (*Psal.* LXXI, 6) signifie une science infuse ; et le puits signifie l'autre science creusée avec peine et en esprit de pénitence, d'après la sentence portée contre les enfants d'Adam, condamnés à ne pouvoir acquérir la nourriture du corps ni celle de l'esprit, que par le travail et la fatigue. Enfin, d'après cet oracle du Ciel, il doit répandre partout ses eaux : *Deriventur fontes tui foras ;* ce qui était la vocation de notre grand saint.

Cette science, si étendue et si universelle, était la marque du succès de l'Esprit divin, qui portait en notre saint les fondements de cette vocation universelle et merveilleusement étendue. O mon Dieu, que vous êtes admirable dans vos saints : *Mirabilis Deus in sanctis tuis!* (*Psal.* LXVII, 36.) Que vous êtes adorable dans la manière dont vous disposez vos sujets ! Mon Dieu que vous êtes sage dans la préparation des instruments de votre gloire ! Parce que ce saint doit travailler à l'instruction et à la sanctification des peuples et élever vers vous les âmes simples, vous lui donnez l'intelligence des choses naturelles, dont il se sert comme votre divin Fils pour s'accommoder à la portée des esprits moins élevés, et en tirer mille comparaisons et mille similitudes : *Et sine parabolis non loquebatur eis.* (*Matth.* XIII, 34.)

Il doit traiter un jour avec les grands des affaires les plus importantes des royaumes, comme en effet il traite plusieurs fois avec le roi Henri IV, et avec son conseil qu'il ravit d'admiration ; il traita avec le duc de Savoie et son conseil ; il présida aux assemblées générales des Feuillants; il accommoda les différends entre le clergé et les Sérénissimes princes Albert, archiduc d'Autriche ; Mathias et Isabelle Claire-Eugénie, princesse de Flandre et comtesse de Bourgogne, et les termina, comme partout ailleurs, à la satisfaction de tout le monde ; voilà pourquoi Dieu veut que notre bienheureux possède si parfaitement la science du droit civil.

Il doit résister aux hérétiques et se défendre de leurs subtilités, et pour se préparer à cette sorte d'exercice, vous lui donnez, ô mon Dieu, la science de la philosophie, non pas pour instruire les hérétiques et les éclairer, mais seulement pour se défendre de leurs attaques ; vous lui donnez aussi la science positive et le rendez savant dans l'Ecriture sainte, dans les Pères, les conciles et l'histoire, pour prouver nos mystères aux hérétiques, et pour qu'il brille dans l'Eglise comme une éclatante lumière ; et vous ajoutez à cela un don céleste d'intelligence, pour insinuer dans leur esprit la croyance de ces mêmes mystères.

Ayant à fonder un ordre religieux, appliqué à l'oraison et à la contemplation des choses divines, vous lui donnez par-dessus tout cela une rare sagesse et un don de céleste intelligence, qu'il répand et qu'il étend si suavement dans l'Eglise. O grand Dieu ! que vous faites tout avec une merveilleuse conduite ! Que vous disposez toutes choses avec une divine suavité ! *Disponens omnia suaviter.* (*Sap.* VIII, 1.)

Enfin, ce qui montre visiblement l'opération de l'esprit de Dieu dans la science de notre saint, c'est qu'outre que l'esprit humain est borné dans l'objet de son application, quelque forte qu'elle soit, il est sec, sans onction et sans fruit : *Vani sunt sensus hominis quibus non subest scientia Dei.* (*Sap.* XIII, 1.) Notre saint, au contraire, outre qu'il était éclairé par l'esprit de Dieu, selon toute l'exigence de sa vocation, porta, dans toutes ses connaissances et ses lumières, des marques de l'onction et de l'opération de l'esprit divin. S'il parle latin, c'est en termes de l'Ecriture qui élèvent les esprits et insinuent la piété et la dévotion dans les

Digitized by Google

cœurs. S'il traite des choses naturelles, il semble, comme un autre Adam, qu'il contemple dans toutes les créatures la nature et l'opération de Dieu ; et il se sert de ces figures pour expliquer la vie intérieure et divine. S'il traite la théologie positive, il le fait avec tant de bénédiction qu'il convertit, qu'il console, qu'il adoucit ses auditeurs ; et comme disait ce grand et éminent personnage, le cardinal Duperron : *Je peux bien convaincre les esprits et les confondre, mais il faut les mener à monseigneur de Genève pour les convertir.* Nous pouvons en dire autant des autres connaissances de ce saint ; elles portent toutes avec elles le caractère de l'esprit de Dieu, par les bénédictions qui les accompagnent. Enfin ses paroles avaient la même onction que ses écrits et produisaient les mêmes effets dans les âmes.

Telle a été la science de notre grand saint.

Je pourrais me servir de ses pensées, de ses paroles et de ses œuvres pour donner des marques de son amour. Pour ses pensées et ses désirs, en un mot son intérieur, je n'aurais qu'à les justifier par ses épîtres, qui nous découvrent ce qui se passait en lui-même. Je pourrais le prouver par son livre de l'*Amour de Dieu*, que la bienheureuse Mère de Chantal, dépositaire de son cœur, disait être le caractère et l'expression de son âme et de son intérieur. Je pourrais me servir des sentiments extraordinaires qui ont paru en lui, comme aussi de ses ravissements et de ses extases ; enfin des témoignages que le Ciel lui-même en a rendus pendant la vie de notre saint. Car non-seulement il a paru comme un séraphin enflammé, dans les chaires, à Grenoble et ailleurs ; mais encore on a vu sur sa tête des globes de feu, comme on le vit autrefois sur les saint Basile, saint Martin, sur les apôtres, ce qui témoignait à l'extérieur l'amour qui au dedans consumait son cœur, et consumait encore avec lui tout le monde.

Je ne veux point me servir de tous ces témoignages qui peuvent compatir avec l'amour-propre, et ne sont pas des marques certaines et infaillibles de l'amour souverain. Je n'en apporterai qu'un seul tableau authentique et qui ne peut être en nous que par le véritable amour de Dieu, je veux dire son amour excessif de la croix. Qui dit cela, dit un amour parfait et souverain, et si les autres témoignages et les paroles, les larmes, les sentiments, peuvent compatir avec l'amour-propre, le seul amour de la croix le détruit. Quiconque est possédé de cet amour, a l'amour souverain. Personne ne peut avoir un amour plus grand pour Dieu, s'il donne sa vie pour lui, la perd et la sacrifie ; *Majorem charitatem nemo habet.* (*Joan.* xv, 13.) En un mot, celui qui se sacrifie à Dieu, aime Dieu plus que lui-même ; et en se sacrifiant il sacrifie aussi à Dieu toutes choses, puisque toutes ces choses il ne les aime que pour soi, et qu'il se sacrifie soi-même à Dieu. La première vertu, après la charité, est celle qui nous porte à donner à Dieu des marques veritables de notre foi, de notre espérance et de notre charité, et c'est la religion, la première des vertus chrétiennes. C'est pour cela que la théologie met la religion immédiatement après la charité dans l'ordre des vertus ; et cette vertu n'a d'autre fin que de disposer le cœur à rendre à Dieu des témoignages de son amour. Or, toute la religion n'aboutit à autre chose qu'au sacrifice, la marque la plus certaine de l'amour divin. Elle n'en a point d'autre preuve plus assurée que de sacrifier à Dieu ce que le cœur aime davantage, et ce qui peut déplaire aux yeux de sa bonté. En consacrant à Dieu et en lui immolant ce qu'on chérit par-dessus tout, on lui témoigne un amour souverain. C'est pourquoi Notre-Seigneur, qui n'avait rien de plus cher au monde que sa vie, l'a offerte, l'a consacrée et l'a immolée à Dieu. Ainsi en est-il de tous les hommes dont le plus grand amour est pour eux-mêmes. Car si nous aimons l'or comme notre Dieu, les plaisirs et les honneurs comme notre béatitude, c'est toujours à cause de nous, et parce que ces objets nous contentent nous-mêmes : donc, en les sacrifiant, et en nous sacrifiant nous-mêmes, nous lui donnons la marque d'un amour souverain. C'est ce que notre grand saint nous témoigne dans son *Traité de l'amour de Dieu*, où, après avoir donné des moyens pour vivre dans le pur amour, et avoir assigné les marques assurées qui le font connaître, il apporte pour la dernière le sacrifice, alléguant l'exemple d'Abraham, qui, après avoir sacrifié à Dieu ses biens, son repos, son pays, sa demeure, veut enfin lui sacrifier son fils unique, qui était un autre lui-même. Quand on en est venu là par l'amour, il n'y a plus rien à désirer : *Majorem charitatem nemo habet quæ ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* (*Joan.* xv, 13.)

Que ç'ait été la vocation de Dieu sur notre saint, cela paraît par toute l'histoire de sa vie, et même dès l'entrée de sa vocation. Car la croix fut le signe dont Dieu se servit pour l'appeler à l'état ecclésiastique ; et quoique ces signes extérieurs ne soient pas la règle de notre conduite, mais bien la foi, ils ne laissent pas néanmoins d'être des indices des volontés de Dieu, quand ils sont joints surtout à la vocation intérieure et à la persuasion du cœur. C'est ainsi que saint François d'Assise, le cher patron de notre bienheureux, fut comme marqué dans sa vocation par ces deux épées qui parurent sur lui en forme de croix, *signatus apparuit cruce* : signe qui fut confirmé par toutes ses œuvres, et par l'ardent amour qu'il fit paraître pour la croix, et qui montrèrent que Dieu l'appelait en effet à la séparation intérieure et extérieure, au crucifiement de l'esprit et du corps. *Gladium veni mittere in terram.* (*Matth.* x, 34.)

Notre saint, qui était enfant de saint François, et qui était venu pour donner l'amour de la croix et l'insinuer suavement dans l'Eglise, fut favorisé à son tour d'un signe merveilleux, attesté par tous ceux qui ont écrit

Digitized by Google

sa Vie, comme tous les historiens de saint François d'Assise remarquent celui dont nous avons parlé. Notre saint, revenant de se faire recevoir avocat par l'ordre de monsieur son père, vit, étant en la présence d'un très-sage personnage, son gouverneur, M. ***, son épée sortir d'elle-même de son fourreau, et se mettre en croix sur ce fourreau même, ce qui se renouvela trois fois de suite coup sur coup. Ce jeune gentilhomme, aussi bien que son gouverneur, en fut rempli d'étonnement. Or, ce signe faisait voir que Dieu l'appelait à la croix et à entrer dans l'Eglise, où les épées et les lances, selon le Prophète, doivent être changées en instruments de paix, *lanceas in vomeres.* (*Isa.* II, 4.) Il n'y a plus d'épée ni de glaive au côté de notre saint; elle lui est ôtée, le ciel l'a désarmé extérieurement, comme Tertullien l'a remarqué de saint Pierre, il lui met dans la bouche le glaive de la parole, comme saint Jean le remarque de Jésus-Christ, et dans sa main le glaive de division, le glaive de l'esprit, pour combattre les ennemis de sa gloire. Et remarquez qu'il n'est pas appelé, comme saint François, par le signe de deux épées nues, qui désignent les mortifications cruelles du corps et de l'esprit; mais par le signe d'une seule épée sur son fourreau, ce qui marquait, au langage des signes et des figures, l'esprit de la vocation de notre saint, envoyé au monde pour y apporter la division du corps d'avec l'âme. Mais il vient prêcher la croix à sa manière. Ce n'est pas toutefois comme saint François d'Assise, après saint Bernard, saint Bruno, saint Benoît, pour la prêcher tout affreuse par les austérités et les macérations de la chair; mais pour prêcher la croix intérieure et la mortification du cœur et de l'esprit, suivant l'instruction de Jésus-Christ et de saint Paul, son disciple : *Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.* (*Rom.* VIII, 13.) Voilà la mortification que notre saint est venu apporter, et qui est celle de tout le christianisme : c'est la mortification par l'esprit, fondée sur l'esprit, et opérée par lui, divisant la chair de l'esprit. *Pertingens ad divisionem animæ et spiritus.* (*Hebr.* IV, 12.) C'est là la vraie religion chrétienne, que notre saint vient prêcher dans le monde, et qui va essentiellement à crucifier les passions de l'âme et de la chair, sans quoi il n'y a point de salut : *Nisi spiritu facta carnis mortificaveritis, moriemini.* (*Rom.* VIII, 13.) C'était une leçon presque inconnue avant lui, car la mortification ne passait que pour une vertu de cloître, et non essentiellement chrétienne, et sans laquelle il est impossible d'être Chrétien. Voilà ce que notre saint est venu enseigner au commun des hommes. C'est là ou tend son *Introduction. La vie intérieure des Chrétiens, qui est en Jésus-Christ,* y dit-il, *est incompatible avec la vie maligne de la chair. Il faut donc détruire essentiellement celle-ci, pour établir à la place celle de Jésus-Christ, qui détruit en nous cette vie malheureuse du péché, et donne la mort à la chair, en y introduisant la nouvelle vie.* C'est le texte de ces paroles de saint Paul : *Ergo mors operatur in nobis, vita autem in vobis.* (*II Cor.* IV, 12.) La mort opère en nous, c'est-à-dire l'esprit de Jésus-Christ mort à cette vie terrestre, opère en nous la mort en y établissant la vie. Enfin le grand François de Sales, dans son *Introduction,* apprend au commun des Chrétiens la mort et la séparation intérieure de toutes choses, à ceux mêmes qui les possèdent. Non-seulement il l'enseigne aux séculiers, mais encore aux religieux et aux religieuses, et au clergé, étant venu pour le renouvellement général de l'Eglise dans tous ces états. Il vient prêcher la mortification du cœur nécessaire à l'état religieux, au clergé, au peuple et à toute l'Eglise. Il vient avec un esprit mitigé, un esprit entièrement conforme à la conduite de Jésus-Christ, fondé plutôt sur l'esprit et les vertus chrétiennes qui détruisent les vices, que sur les austérités corporelles, qui communément ne sont guère de durée, ou se changent en cruauté, si elles ne sont animées de l'esprit de Dieu. Il enseigne au monde ces paroles du Fils de Dieu : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* (*Matth.* XI, 29.) Apprenez à crucifier et à mortifier en votre cœur la superbe par l'humilité, et l'amour-propre par la douceur. C'est ce que ce grand saint est venu renouveler dans l'Eglise, et c'est sur ces paroles qu'il a fondé l'Institut de la Visitation, les donnant aux religieuses de cet ordre pour l'âme de leur conduite. Apprenez à détruire la superbe par l'humilité intérieure de Jésus-Christ, et par la douceur l'amour-propre qui est le principe de toute l'amertume de votre cœur : *Radix amaritudinis.* (*Hebr.* XII, 15.) Aussi, comme il a voulu porter par la croix la mortification dans leurs âmes, leur a-t-il donné pour signe de leur vocation et de leur esprit une croix d'argent sur le cœur.

Notre-Seigneur, qui fut le véritable et unique directeur de notre saint dans sa jeunesse, lui fit faire son apprentissage dans cette école de la croix intérieure et des peines d'esprit. Car, n'ayant pas encore vingt-deux ans, la justice et la sainteté de Dieu le remplirent de peines si accablantes, qu'il en pensa mourir. On le vit couvert de jaunisse, desséché, et défait à un point qu'on n'espérait plus rien de sa vie. Et chose admirable, qui montre l'état avancé de cette âme; car Dieu ne se sert de ces voies que pour opérer les dernières purgations des esprits, pour purifier ce qui peut rester d'impur dans l'amour divin, comme serait de servir Dieu dans l'attente de son salut, des récompenses du ciel; ce saint enfant est pressé de telles peines de désespoir, que n'ayant plus aucun sentiment de l'espérance du paradis, il s'accoutume à servir Dieu, comme s'il n'en devait jamais attendre de récompense. C'est alors que Dieu le dépouille de toute impureté, en sorte que dans ce temps il se soit établi dans une nudité intérieure de tout sentiment, de tout goût, de toute lumière, de toute attente de gloire et de toutes les

Digitized by Google

autres choses qui se mêlent ordinairement avec l'amour divin, et en altèrent la pureté. C'est dans ces peines qu'il est dégagé de toutes choses, délivré de toutes créatures, de toute recherche de soi-même. Il n'est plus qu'à Dieu seul, il ne vit plus que pour Dieu. Il quitte tout cela dans la presse de ses peines, comme un serpent quitte sa vieille peau (saint Augustin s'est servi de cette expression), passant entre deux pierres fort pressées. Et qui n'admirerait les marques qu'il donne de l'excellence de son amour pour Dieu? Car il est dans la disposition de vouloir servir Dieu et de faire tous les efforts imaginables, nonobstant les châtiments et les supplices dont il se voyait menacé et accablé. Et après cela, ne réservant de vie que pour Dieu, les douleurs, les peines, les travaux et les fatigues ne lui sont plus pénibles : les affronts, les hontes, les mépris, la pauvreté, la privation des biens, même la mort ne lui sont rien. Ces peines intérieures ont tellement consumé en lui la vie de la chair dans le fond de son cœur, il se trouve si libre de lui-même et de toute créature, que depuis il méprise tous les biens, les honneurs, les plaisirs, et qu'il se sent convaincu de la nécessité de travailler à la mortification intérieure du cœur, ce qu'il fit fortement comme nous le dirons dans la suite.

Les raisons convaincantes que notre saint apportait, après les expériences qu'il eut toute sa vie, après ses croix intérieures, se trouvent dans son *Introduction*. C'est qu'en crucifiant votre cœur, vous crucifiez la source universelle de vos inclinations et de vos appétits. Quiconque met le feu à la racine d'un arbre fait mourir en même temps les branches, les feuilles, les fleurs et les fruits de cet arbre ; ainsi, celui qui travaille à la mortification de l'esprit et du cœur, mortifie en même temps toute la vieille créature. Il mortifie tous ses membres : *Mortificate membra vestra* (*Col.* III, 5); il mortifie aussi les vices et les concupiscences, *crucifigentes veterem hominem cum vitiis et concupiscentiis*. (*Ibid.*, 9 ; *Galat.* V, 24.)

Il disait encore que jamais la mortification par la voie de l'esprit ne peut nuire, mais que la mortification excessive de la chair peut nuire au corps et à l'esprit : au corps, l'affaiblissant et le ruinant sans miner pourtant le fond de la vie maligne qui est en nous. Elle peut encore nuire à l'esprit par l'estime secrète de soi-même et la confiance en ses œuvres. Car la mortification extérieure, lorsqu'elle est le capital de la vocation, forme dans le secret du cœur une certaine complaisance, une estime de soi ; elle donne à l'âme un certain appui fondé sur ses propres œuvres, ce qui forme bien plutôt la superbe qu'il ne la détruit.

De plus, la mortification intérieure est bien plus universelle et continuelle que celle qui est extérieure et qui vient du dehors. Il n'y a point de corps qui puisse porter sans relâche cette mortification extérieure, au lieu que la mortification intérieure peut être continuelle, et plus on s'abandonne à l'esprit de Jésus-Christ, plus aussi la mortification de tout soi-même croît et augmente. *Spiritus adversus carnem.* D'ailleurs, cette mortification intérieure est plus universelle, car elle s'étend à tout en même temps. Celui qui porte la haire, afflige le sens du toucher, sans affliger pour cela tous les autres sens ; il en est de même de celui qui jeûne. Mais celui qui, dans l'union à l'esprit de Jésus-Christ, entre dans ses sentiments et ses inclinations contre la chair, fait en même temps divorce et séparation avec tous ses sentiments et tout soi-même. *Qui vult post me venire, abneget semetipsum et sequatur me.* (*Luc.* IX, 23.)

Ainsi notre saint a trouvé le vrai sens et la vraie conduite de Jésus-Christ Notre-Seigneur qui, portant en soi un esprit de sainteté, la règle de toute perfection, et ennemi de toute impureté, le transmet à ses enfants pour condamner la chair et toute la vieille créature. La chair est immense en ses désirs, elle reçoit par l'opération de Jésus-Christ mille attaques, mille mortifications, et fait mille sacrifices à la fois.

Cette conduite vraiment chrétienne a été mal entendue dans le commencement, et même calomniée par ceux dont l'austérité extérieure faisait plus d'attention à l'écorce qu'au fond de la vie de notre saint. D'où vint même qu'un jour un prédicateur d'un ordre réformé déchira dans la chaire et foula aux pieds ce livre précieux de l'*Introduction*, qui est un prodige dans son genre. L'on peut dire des chapitres de ce livre, comme des articles de saint Thomas, que ce sont autant de miracles ; et notre saint a confessé lui-même que, relisant ces chapitres après les avoir composés, il pleurait à chaudes larmes, se voyant éloigné de la perfection qu'il enseignait aux autres. Or, pour entendre cette mortification intérieure, il ne faut pas concevoir qu'il ne voulût point la mortification de la chair, et qu'il n'en fît point estime ; sa pensée n'était pas de l'anéantir totalement ; au contraire, il la conseillait et en usait lui-même, comme le jeûne les vendredis, la discipline, dont il parle si avantageusement dans son *Introduction*. Mais il voulait que ces choses fussent modérées, *Exercitatio ad modicum utilis.* (*I Tim.* IV, 8.) La mortification qu'il exerçait rigoureusement est celle à laquelle sont obligés non-seulement les prélats et les religieux, mais tout le commun des fidèles, celle qui est l'esprit du baptême, l'esprit de nos mystères, de la grâce chrétienne, qui est en nous pour détruire la chair incessamment : *Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus adversus carnem, et sibi mutuo adversantur.* (*Galat.* V, 17.)

Il est bon de s'étendre sur ce sujet, non-seulement à cause de l'importance et de la nécessité générale et absolue de cette matière, mais encore pour faire connaître le véritable esprit de notre saint prélat, assez mal pris par le commun, comme s'il eût usé d'une lâche condescendance au monde et à

Digitized by Google

la chair. Il est pourtant, dans le fond de sa conduite, le plus mortifiant de tous les saints (car il n'y a point de sainteté *sans* mortification). Ce n'était point une mortification affreuse à l'extérieur, mais une mortification réelle et véritable, qui avait sa source et son principe dans l'esprit de Notre-Seigneur. C'est là la vraie mortification : *Veri adoratores adorabant Patrem in spiritu et veritate.* (*Joan.* IV, 23.) Les véritables Chrétiens adorant Dieu par l'esprit de sainteté seront sacrifiés et mortifiés réellement ; c'est en cela que consiste le vrai témoignage de notre amour, en un mot, notre religion envers Dieu. Nous lui offrons non-seulement la Victime générale de notre religion qui est Jésus-Christ, dont l'offrande et la donation ne nous est pas pénible ni sensible ; mais en lui nous sacrifions nos sentiments, nos passions, nos corps et nos vies.

Comme donc l'esprit de notre saint est mal compris par le commun du monde sur ce point, il est bon de l'expliquer et de le faire connaître, afin qu'il serve de règle à un chacun. *Spiritus tuus...* Or, pour entendre l'esprit du bienheureux évêque de Genève sur la mortification et l'amour de la croix, il faut savoir trois maximes et trois dispositions de ce saint, et ensuite ses pratiques sur ce sujet.

Maximes.— La première de ces maximes sur la mortification, est qu'il préférait la mortification intérieure à celle du corps, quoiqu'il ne méprisât pas celle-ci, qu'il s'en servît lui-même et la conseillât aux autres. La raison en est que les vices de l'esprit, comme la superbe et l'amour-propre, sont les plus odieux et les plus énormes. *Quod altum est hominibus, abominatio est apud Deum.* (*Luc.* XVI, 15.) Dans ces vices de l'esprit se trouvent la source et la vie de tous les autres vices, et, d'ailleurs, rien n'est plus opposé à l'Esprit-Saint que l'esprit propre ; rien n'est plus contraire à la foi que le propre jugement et la prudence humaine ; rien n'est plus contraire à l'amour de Dieu que l'amour de soi-même. Enfin, c'est que la mortification intérieure, comme nous l'avons dit, ne peut jamais nuire ni au corps ni à l'esprit, au lieu que l'autre nuit souvent à l'esprit et au corps, quand elle est prise avec excès. Mais, si elle est modérée, elle est utile et même nécessaire pour aider l'esprit à assujettir la chair au domaine de Dieu. Enfin, toutes les mortifications extérieures sans l'intérieure demeurent privées de vigueur, d'esprit et de vie. Notre saint voulait donc que l'abondance de l'esprit de Jésus-Christ remplît toutes nos œuvres, et qu'il y eût toujours plus d'esprit intérieur dans notre conduite que d'œuvre extérieure et de souffrance, à l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, lorsqu'il prononça cette parole, *Sitio* (*Joan.* XIX, 28), endurait au dedans bien plus de tourments qu'il n'en souffrait au dehors et était dans la disposition d'en endurer davantage encore. Notre saint ne souffrait jamais qu'il y eût aucune austérité et mortification auxquelles on ne se soumît en esprit. Le bienheureux, qui pratiquait cette maxime, courait en esprit après toutes les croix imaginables, il les embrassait toutes et jusqu'à la mort sur un gibet par la main du bourreau. Il voulait qu'on fût prêt à toute mortification, quelle qu'elle fût, et qu'il y eût dans le fond du cœur de l'amour pour souffrir au delà de la souffrance. C'est pour cela que, se préparant à une de ses visites, où il voyait beaucoup à souffrir, il écrivait : *Je vais en cette bénite visite, dans laquelle je vois des croix de toute sorte, à chaque bout de champ. Ma chair en frémit, mais mon cœur les adore. Oui, je vous adore, petites et grandes croix, spirituelles et temporelles, extérieures et intérieures. Je vous salue et baise votre pied, indigne que je suis de votre ombre.*

La deuxième maxime du bienheureux était d'embrasser universellement les mortifications sans aucun choix de sa part, ne voulant pas, disait-il, que la propre volonté se les formât de ses mains, parce qu'elle agit toujours par amour-propre. Il est d'ailleurs utile de ne souffrir point par son choix, car bien souvent ce qu'il y a de plus à mortifier en nous, c'est notre volonté propre. Ainsi, il ne faut pas qu'elle choisisse les choses, mais au contraire qu'elle porte elle-même sa mortification. La croix que Notre-Seigneur nous donne sans notre choix, est toujours celle qu'il sait être la plus propre pour purifier notre intérieur de quelques indispositions secrètes. Ne connaissant pas cette maladie cachée, nous ne pouvons pas y appliquer le remède convenable ; c'est la sagesse pénétrante de Dieu qui l'y applique, et ce remède divin se répand au fond de nous dans les portions les plus intimes de nos âmes. Il faut donc que le médecin, qui connaît le mal et qui le voit, nous applique lui-même le remède en la manière qui lui plaît, selon son choix et son ordre ; car bien souvent la créature a tant d'amour pour son mal, que bien loin d'en vouloir guérir, elle le conserverait et maintiendrait en elle-même.

La troisième maxime de notre bienheureux, touchant la mortification, était de porter et d'embrasser surtout les croix et les mortifications qui sont attachées à notre vocation et qui naissent de notre état. Il y en a de communes à tous les hommes, en tant qu'ils sont créatures et qu'ils sont pécheurs. Ils sont assujettis au froid, au chaud, à la faim, à la soif, au travail, à la peine, à la fatigue. Il y a d'autres croix particulières à chaque condition, et il voulait que l'on fût tout préparé à recevoir celles de la condition où l'on se trouve : par exemple, les artisans, leurs travaux et leurs peines ; les religieux, les antipathies, les contradictions, les répugnances, les sécheresses, les délaissements ; que les prêtres et les prélats souffrissent aisément les rebuts, les moqueries, la faim, et toutes ces croix que Dieu leur envoyait dans l'exercice de leurs fonctions.

Dispositions. — Quant aux dispositions qui rendent nos œuvres excellentes et saiu-

Digitized by Google

tes, et les font considérer de Dieu, à proportion de leur sainteté, c'étaient celles-ci : de soumission, de pénitence, et d'amour. 1° De soumission continuelle à Dieu en qualité de créature, qui n'est rien qu'en Dieu, et qui n'a aucune sorte de droit que ce que Dieu lui donne par grâce. 2° De pénitence et de zèle contre soi-même en qualité de pécheur, non-seulement nous reconnaissant dignes de tous châtiments, mais encore entrant dans ce zèle de Dieu contre nous, et dans les droits de sa justice contre nous-mêmes. 3° Enfin, il voulait qu'on portât toujours les croix avec amour, et qu'on les regardât comme au travers de Jésus-Christ et de ses plaies; disant qu'on ne pourrait pas refuser à Jésus-Christ les petites souffrances de la vie présente, en considérant les peines immenses qu'il avait endurées pour nous.

Pratiques. — Il approuvait fort l'usage du jeûne modéré, de la haire, du cilice, de la discipline, selon le conseil et l'approbation d'un sage directeur. Il usait d'une modération qui ne ruinait point le corps, et qui paraît n'être rien et pourtant qui est très-rude, c'était de ne s'appuyer jamais, soit assis, soit debout, et de ne point se soutenir, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. Pour l'usage des choses nécessaires à la vie, il les prenait sans recherche de sa propre satisfaction, se séparant du plaisir et de la joie que la chair y trouve, et il s'en servait dans la vue et selon la règle de la foi, le fondement de sa conduite : *Jam non sumus debitores carnis, ut secundum carnem vivamus, sed secundum spiritum.* (*Rom.* VIII, 12.) Il faut faire les choses, non par assujettissement et obéissance à la chair, mais dans la vue de nous soumettre à Dieu qui nous assujettit ainsi à ces besoins et à ces nécessités particulières.

Il embrassait avec plaisir les nécessités qui se rencontrent, surtout en servant Dieu, comme la pauvreté, la faim, la soif, le chaud, le froid. Quelle n'était pas la joie et la jubilation de son cœur, quand, travaillant dans le Chablais, il ne trouvait que du pain de son et un peu de fromage et de l'eau, et parfois n'en trouvait-il pas même à acheter, par la malice des hérétiques! Quelle n'était pas sa joie, quand, au milieu de l'hiver, quelquefois s'en retournant durant la nuit, trempé de pluie, transi de froid, il s'égarait par les bois et ne trouvait point de gîte! *Aquæ multæ non potuerunt exstinguere charitatem.* (*Cant.* VIII, 7.)

(*Le reste manque.*)

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

VIE DE M. JEAN-JACQUES OLIER, CURE DE SAINT-SULPICE, A PARIS. 9

OEUVRES COMPLÈTES DE JEAN-JACQUES OLIER.

INTRODUCTION A LA VIE ET AUX VERTUS CHRETIENNES.

Chapitre Ier. — De la religion de Jésus Christ. 51
Chap. II. — De la première conformité que nous devons avoir avec Jésus-Christ. 54
Chap. III. — De la seconde conformité que nous devons avoir avec Jésus-Christ. 57
Chap. IV. — De la pratique des vertus. 60
Chap. V. — De l'humilité. 63
Ire section. — De la nature de l'humilité. 63
IIe section. — Des motifs de l'humilité. 73
IIIe section. — Des fondements de l'humilité. 75
IVe section. — Des pratiques de la vraie humilité. 81
Ve section. — Des marques de la vraie humilité. 82
Chap. VI. — De la superbe. 83
Ire section. — Motifs pour faire détester la superbe. 83
IIe section. — De la nature de la superbe. 85
IIIe section. — Des degrés de la superbe. 89
Chap. VII. — De la vertu de pénitence. 91
Ire section. — Diverses sortes de pénitences intérieures. 94
IIe section. — De l'esprit de pénitence. 96
IIIe section. — De l'exercice de la pénitence en esprit. 100
IVe section. — Motifs et profession de pénitence. 101
Ve section. — Pratique de la vertu de pénitence. 101
VIe section. — Des fruits et des effets de la vraie pénitence. 106
Chap. VIII. — De la mortification. 109
Ire section. — Premier motif de la mortification. 110
IIe section. — Second motif de la mortification. 115
IIIe section. — Troisième motif de la mortification. 116
IVe section. — Quatrième motif de la mortification. 117
Ve section. — De l'exercice ou pratique de la mortification. 120
VIe section. — Motifs contre l'immortification. 122
Chap. IX. — De la patience. 125
Ire section. — Des degrés de la patience 125
IIe section. — Des motifs de la patience. 127
Chap. X. — De la douceur. 130
Chap. XI. — De la pauvreté. 132
Ire section. — De la nature de la pauvreté. 132
IIe section. — Division de la pauvreté. 134
IIIe section. — De la pauvreté extérieure. 134
IVe section. — De la pauvreté intérieure. 135
Ve section. — Des fondements de la pauvreté. 137
VIe section. — Motifs de la pauvreté. 142
VIIe section. — Autres motifs de la pauvreté. 145
VIIIe section. — Du mal de la propriété. 145
IXe section. — Des effets de la propriété et de l'abnégation. 146
Chap. XII. — De la chasteté. 149
Section unique. — Remèdes contre les tentations d'impureté. 149
Chap. XIII. — De l'obéissance. 153
Section unique. — Motifs de l'obéissance. 154
Chap. XIV. — De la charité envers le prochain. 158
Ire section. — Des conditions de la charité envers le prochain. 159
IIe section. — Des marques de la vraie et parfaite charité envers le prochain. 160
Chap. XV. — De la manière de faire ses œuvres par le principe de la vie chrétienne. 164

LA JOURNEE CHRETIENNE.

Préface. 167
PREMIÈRE PARTIE.
Actes pour la prière du matin. 169
Autre exercice pour la prière du matin, à l'honneur de la très-sainte Trinité. 171
Autre exercice en l'honneur de la très sainte Trinité. 173
Autre exercice pour la prière du matin. 174
Exercice du matin. 176
Autre exercice du matin. 177
Du pardon que l'on somme trois fois le jour. 178

Digitized by Google

Occupations intérieures pendant le saint sacrifice de la Messe. 180
Intentions dans lesquelles on peut offrir le saint sacrifice chaque jour de la semaine. 183
Actes pour le saint Office. 185
De la confession. — Dispositions qu'il faut y apporter. 186
Actes pour la communion. 191
Exercice avant le dîner par manière d'examen. 198
Dispositions pour les autres heures de la journée. 202
Exercice pour la visite du très-saint Sacrement. 208
Des grandeurs et des avantages du très-saint Sacrement qui nous obligent à le visiter. 209
Les moyens de bien user de ces avantages. 212
Exemple de cet exercice devant le saint Sacrement. 213
Oraison à Notre-Seigneur Jésus-Christ au très-saint Sacrement de l'autel. 216
Occupation intérieure sur les grandeurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en récitant sa couronne. 216
Occupation sur les grandeurs de la très-sainte Vierge en récitant le chapelet. 219
Autre manière de réciter le chapelet de la sainte Vierge. 222
Exercice pour la prière du soir. 223
Autre exercice pour la prière du soir. 226
SECONDE PARTIE.
Exercice pour le réveil. — Du signe de la croix. 227
Premier exercice pour le réveil. 227
Actes pour honorer, en se réveillant, la sainte résurrection de Notre-Seigneur. 229
Autre exercice pour le réveil. 230
Autre exercice pour le réveil. 231
Actes pour faire en s'habillant. 232
Actes pour faire devant l'étude. 233
Actes pour faire pendant le travail. 236
De l'esprit de sacrifice, en plusieurs occasions de la journée. 237
Exercice du repas, en esprit de sacrifice. 239
Autre exercice pour le repas. 244
Actes pour faire avant le repas. 245
Actes pour faire après le repas. 247
Actes pour faire avant la conversation. 247
Actes dans la conversation. 248
Occupation dans l'usage du feu. 249
Autre occupation auprès du feu. 250
Exercice pour le coucher, après la prière du soir. 253
Exercice plus court pour le coucher. 255
Diverses rencontres de pénitence. 256
Actes pendant le saint temps des maladies. 258
Autre occupation pour le saint temps des maladies. 260
Actes pour le temps périlleux du retour à la santé. 263
Quand on est obligé de sortir en carrosse. 266
Actes quand on va aux champs ou à la promenade. — En découvrant les beautés de la campagne en général. 269
Quand on voit le soleil. 270
Quand on voit la terre, les herbes, les fleurs et les fruits. 273
En entendant chanter les oiseaux. 278
De la vie de Jésus en Marie. 279
EXPLICATION DES CEREMONIES DE LA GRAND' MESSE DE PAROISSE.
Préface. 281
LIVRE PREMIER. — De la préparation du prêtre au saint sacrifice de la Messe. 289
Chapitre Ier. — Ce que représentent le prêtre, le diacre et le sous-diacre en ce sacrifice. 289
Chap. II. — Des ornements du prêtre. 294
Chap. III. — De l'assemblée des officiers dans la sacristie, et de leur sortie. 297
Chap. IV. — De l'eau bénite. 300
Chap. V. — De la procession. 304
LIVRE SECOND. — Du commencement de la grand'Messe au bas de l'autel. 309
Chapitre Ier. — Du revêtement de la chasuble au pied de l'autel. 309
Chap. II. — De la révérence ou génuflexion. 311
Chap. III. — Du signe de la croix. 312
Chap. IV. — Suite du même sujet du signe de la croix. 318
Chap. V. — De l'antienne *Introibo.* 324
Chap. VI. — Du psaume *Judica.* 325
Chap. VII. — Continuation du même psaume *Judica.* 330
Chap VIII. — Du *Confiteor.* 332
Chap. IX. — De la montée du prêtre à l'autel. 336
LIVRE TROISIÈME. — Du commencement de la grand' Messe à l'autel jusqu'aux oraisons. 337
Chapitre Ier. — Des encensements. 337
Chap. II. — De l'office du thuriféraire, du diacre et du prêtre, quant aux encensements. 344
Chap. III. — De l'Introit. 349
Chap. IV. — Du *Kyrie.* 352
Chap. V. — Du *Gloria in excelsis.* 355
LIVRE QUATRIÈME. — Des oraisons. 355
Chapitre Ier. — Des paroles et cérémonies qui précèdent l'Oraison. 355
Chap. II. — Du mot *Oremus.* 358
Chap. III. — Du corps des oraisons. 359
Chap. IV. — De la conclusion des oraisons. 359
LIVRE CINQUIÈME. — De l'Epître, de l'Evangile et autres choses jusqu'à l'Offertoire. 361
Chapitre Ier. — De l'Epître. 361
Chap. II. — De l'Evangile que le prêtre lit au côté droit de l'autel. 364
Chap. III. — Des cérémonies que le diacre fait à l'autel pour se préparer à chanter l'Evangile. 366
Chap. IV. — De l'Evangile chanté par le diacre. 369
Chap. V. — Du *Credo.* 373
LIVRE SIXIÈME. — Du pain bénit et de ce qui suit jusqu'au canon. 375
Chapitre Ier. — Du pain bénit. 375
Chap. II. — De l'Offertoire. 377
Chap. III. — De la patène que le sous-diacre tient sous le voile pendant une grande partie de la Messe. 384
Chap. IV. — Des encensements que l'on fait sur les choses offertes. 387
Chap. V. — Du *Lavabo*, de l'*Orate fratres*, et des secrètes. 391
Chap. VI. — De la préface. 392
Chap. VII. — Du *Sanctus.* 396
LIVRE SEPTIÈME. — Du canon de la sainte Messe jusqu'à l'Oraison dominicale. 397
Chapitre Ier. — Des oraisons et cérémonies du canon qui précèdent la consécration. 397
Chap. II. — De la consécration. 402
Chap. III. — De l'oraison qui commence : *Unde et memores.* 404
Chap. IV. — De la fin de cette même oraison depuis ces paroles : *Panem sanctum*, etc. 408
Chap. V. — De l'oraison : *Supra quæ propitio*, etc. 412
Chap. VI. — De l'oraison : *Supplices te rogamus*, etc. 417
Chap. VII. — Du *Memento* qui est après la consécration. 420
LIVRE HUITIÈME. — De l'Oraison dominicale et des autres choses jusqu'après la communion. 423
Chapitre Ier. — De l'Oraison dominicale. 423
Chap. II. — Du baiser de paix. 426
Chap. III. — De la sainte communion. 432
Chap. IV. — Du service que le sous-diacre rend au prêtre sur la fin de la sainte Messe. 438
LIVRE NEUVIÈME. — De ce qui suit la communion, jusqu'à la fin de la sainte Messe. 439
Chapitre Ier. — De l'antienne qui se nomme communion, et des oraisons qui la suivent. 439
Chap. II. — De la bénédiction que le prêtre donne à la fin de la sainte Messe et de l'Evangile de saint Jean. 442
DE LA MESSE DES DÉFUNTS, ET DES CHOSES QU'ON Y OMET.
Chapitre Ier. — Du commencement de la Messe jusqu'à l'Introit. 445
Chap. II. — De la Messe pour les défunts depuis l'Introit jusqu'à la fin. 449
Explication du *Gloria in excelsis*, cantique des anges à la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 453
CATECHISME CHRETIEN POUR LA VIE INTERIEURE.
PREMIÈRE PARTIE. — De l'esprit chrétien. 455
Leçon Ire. — De l'esprit et des deux vies de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 455
Leçon II. — De la perte de la grâce après le baptême, et du travail de la pénitence pour la recouvrer. 456
Leçon III. — De la dignité du Chrétien en qui Jésus-Christ habite pour lui inspirer ses mœurs et ses sentiments, en un mot pour l'animer de sa vie même. 457
Leçon IV. — De l'esprit et des inclinations d'Adam; que la condition des Chrétiens en est bien éloignée. 458
Leçon V. — De l'obligation qu'ont les Chrétiens de mortifier en eux les inclinations d'Adam et de la chair, et de crucifier le vieil homme. 459
Leçon VI. — De la source de la grande malignité de la chair, à laquelle nous sommes obligés de renoncer. 460
Leçon VII. — De l'amour de la croix, c'est-à-dire de l'abjection, des souffrances et de la pauvreté que le Saint-Esprit nous donne dans le baptême. 461
Leçon VIII. — De notre première génération, où le démon est le père de nos inclinations perverses; et de la régénération du baptême, où Jésus-Christ étant notre père, nous communique sa vie divine. 462
Leçon IX. — De l'obligation que nous avons de porter

Digitized by Google

la croix et d'en conserver l'amour, à cause de l'Esprit qui, au baptême, nous a imprimé cet amour. 463
Leçon X. — D'une autre obligation d'aimer la croix, et en particulier le mépris, l'abjection et l'oubli, qui font la première branche de la croix; provenant de ce que l'homme, dans son fond et par lui-même, n'est que néant. 464
Leçon XI. — De l'orgueil et du désir de l'honneur auquel il faut résister. 466
Leçon XII. — Que l'honneur est dû à Dieu seul; comment on doit se comporter quand on est méprisé. 467
Leçon XIII. — Que le malheureux désir de l'honneur est un désir commun et universel; manière de le combattre et d'y renoncer. 468
Leçon XIV. — De l'obligation que nous avons d'aimer la douleur, la souffrance, la persécution, fondée sur ce que par nous-mêmes nous ne sommes que péché. 469
Leçon XV. — Explication de la doctrine précédente. 471
Leçon XVI. — Suite de la même vérité; que notre chair n'est que péché. 472
Leçon XVII. — Que notre chair est tout opposée et rebelle à Dieu et à son Esprit. 473
Leçon XVIII. — Que la malignité de notre chair mérite toutes sortes d'humiliations de la part de Dieu et des créatures. 474
Leçon XIX. — De l'obligation que nous avons, par suite de notre péché, de supporter la pauvreté, qui est la troisième branche de la croix des Chrétiens. 476
Leçon XX. — De la grâce qu'opèrent dans l'âme les mystères de Notre-Seigneur auxquels il faut participer; et premièrement du mystère de l'incarnation. 477
Leçon XXI. — Du mystère du crucifiement et de sa grâce. 479
Leçon XXII. — Du mystère de la mort de Notre-Seigneur, et de l'état de mort qu'il opère. 479
Leçon XXIII. — Du mystère de la sépulture, et en quoi sa grâce diffère de celle de la mort. 480
Leçon XXIV. — Du mystère de la résurrection et de la grâce qu'il opère en nous. 481
Leçon XXV. — Du mystère de l'ascension, de sa grâce et de son état, qui est celui des parfaits. 481
Seconde partie. — Des moyens d'acquérir et de conserver l'esprit chrétien. 483
Leçon I^re. — Que la prière est le moyen principal, et qu'il faut prier avec humilité et confiance. 483
Leçon II. — De l'intercession des saints qui prient pour nous en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. 486
Leçon III. — Que le sacrifice de l'autel est le même que le sacrifice de la croix; que Notre-Seigneur y porte les mêmes dispositions qu'il a eues à la croix. 487
Leçon IV. — Que l'on peut recevoir la sainte communion pour le bien et l'utilité des autres. 489
Leçon V. — Que Notre-Seigneur Jésus-Christ habite en nous, et que nous pouvons en tout temps communier spirituellement. 490
Leçon VI. — De la manière de faire la communion spirituelle, et de nous unir à l'Esprit de Notre-Seigneur dans toutes nos œuvres. 492
Leçon VII. — Application de la doctrine précédente à l'exercice de l'oraison. 493
Leçon VIII. — Méthode que l'on peut suivre dans l'oraison. 494
Leçon IX. — Nous pouvons prier Dieu, quoique nous ne le connaissions point parfaitement et que nous ignorions même nos propres besoins. 496
Leçon X. — Comment Notre-Seigneur est médiateur de religion; ce qui détruit une difficulté des hérétiques sur la prière publique de l'Eglise en langue latine. 498
Leçon XI. — Qu'en s'unissant à Jésus-Christ dans l'oraison, on communie à sa prière et à tous ses autres biens. 499
Leçon XII. — Comment on peut savoir que dans l'oraison on est uni à Notre-Seigneur Jésus-Christ. 500
Leçon XIII. — Qu'en s'unissant à Jésus-Christ, non-seulement on communie au Saint-Esprit opérant en lui, mais encore à ce même Esprit opérant dans chacun des saints de l'Eglise. 501
Leçon XIV. — Quand doit-on s'unir à l'Esprit de Jésus-Christ dans la prière. 503
Leçon XV. — Que le bonheur des Chrétiens dans l'oraison et dans la sainte communion, approche de celui des saints du paradis 506
TRAITÉ DES SAINTS ORDRES.
Première partie. — De la cléricature. 506
Chapitre I^er. — Des dispositions à la cléricature. 507
Chap. II. — De quelques sentiments que doivent avoir ceux qui entrent dans la cléricature, contenus dans le psaume LXXXIII : *Quam dilecta*, etc. 517
Chap. III. — Explication du psaume XXIII : *Domini est terra*, etc., que l'Eglise chante en la promotion des clercs. 521
Chap. IV. — De l'obligation qu'ont tous les clercs d'être revêtus du nouvel homme. Ce que c'est que ce nouvel homme, et comment il s'établit et croît en nous. 530
Chap. V. — Que les clercs sont choisis particulièrement d'entre les peuples, pour rendre à Dieu les devoirs de la religion. 537
Chap. VI. — De l'innocence et de la perfection requise pour entrer dans cet état religieux. 544
Chap. VII. — Du rang et de la fonction des clercs en la religion de Jésus-Christ. 555
Chap. VIII. — De l'habit des clercs. 561
Section I^re. — De la sainte soutane 561
Section II^e. — Du surplis. 571
Chap. IX. — De la tonsure et de la couronne des clercs. 579
Chap. X. — Des marques de la vocation à l'état ecclésiastique et aux saints ordres. 585
Seconde partie. — Des ordres inférieurs. 595
Chapitre I^er. — De l'ordre des portiers. 595
Chap. II. — De l'ordre des lecteurs. 606
Chap. III. — De l'ordre des exorcistes. 616
Chap. IV. — De l'ordre des acolytes. 624
Chap. V. — Du sous-diaconat. 631
Chap. VI. — De l'habit du sous-diacre. 641
Chap. VII. — Du diaconat. 647
Troisième partie. — De la suprême dignité du sacerdoce. 657
Chapitre I^er. — De l'origine et de la grandeur du prêtre. 657
Chap. II. — De la dignité et de la sainteté des prêtres par rapport à leurs fonctions et à la grandeur de leurs pouvoirs. 662
Chap. III. — Que les prêtres doivent faire sur la terre dans l'Eglise tout ce que Jésus-Christ fait dans le ciel. 681
Chap. IV. — De la sainteté des prêtres à cause de leur état ressuscité, et de leur unité avec Jésus-Christ, prêtre et hostie dans le très-saint Sacrement. 689
Chap. V. — De la consommation intérieure des prêtres et des moyens pour y parvenir. 698
Chap. VI. — De la grandeur des obligations et de l'étendue des devoirs des prêtres. 705
Chap. VII. — Profession des prêtres pour se conformer à Jésus-Christ, hostie au très-saint Sacrement. 718
LETTRES SPIRITUELLES.
Lettre I^re. — Il parle à une dame de la cour de la nécessité des souffrances, et il lui donne quelques avis pour faire réussir avec douceur le dessein qu'elle avait de se retirer du monde. 727
Lettre II. — Il fait paraître ses sentiments de gratitude envers une personne qui lui rendait quelques services, et qui avait souffert quelque perte à son occasion. 729
Lettre III. — Il écrit à la même personne et sur le même sujet. 730
Lettre IV. — Il découvre à une personne deux grâces particulières qu'il avait reçues de Dieu en l'oraison. 731
Lettre V. — Il représente à une religieuse, qui avait été choisie pour être infirmière, les avantages de cet emploi. 731
Lettre VI. — Il se recommande aux prières d'une religieuse à qui il témoigne le désir qu'il a d'être serviteur de Jésus et de Jésus enfant. 733
Lettre VII. — Que la vraie noblesse est en la foi, et qu'on possède toutes les choses en Dieu plus excellemment qu'en elles-mêmes, quand on les a quittées pour lui. 734
Lettre VIII. — Il conseille à un ecclésiastique de ne point s'engager sitôt dans les ordres sacrés, et de ne point écouter sur cela les empressements de la nature. 735
Lettre IX. — De l'exaltation de la sainte croix, et de quelques dispositions pour honorer ce mystère. 737
Lettre X. — Il exhorte à procurer l'union chrétienne entre quelques personnes qui s'étaient divisées. 741
Lettre XI. — Il prie une personne de ne plus se servir en lui écrivant, des termes d'honneur, et des autres marques de respect dont on se sert dans le monde. 742
Lettre XII. — Il instruit une âme de ce qu'elle doit faire pour vivre comme épouse de Jésus Christ. 742
Lettre XIII. — Dispositions chrétiennes durant le saint temps de la maladie. 749
Lettre XIV. — Il exhorte une personne à lui bien découvrir toutes ses pensées et tous ses sentiments touchant un dessein qu'elle avait, afin qu'il puisse discerner ce que Dieu demande d'elle. 750
Lettre XV. — Il parle de la sainteté de l'état ecclésiastique, et de l'importance de prendre du temps pour s'y bien préparer 750
Lettre XVI. — Il ne faut pas, dans les œuvres de cha

Digitized by Google

rité qui se présentent, se régler par le jugement des hommes, mais par la charité de Jésus-Christ. 753
Lettre XVII. — Il propose à une personne divers motifs chrétiens pour conserver sa santé. 753
Lettre XVIII. — Que dans les œuvres de Dieu il ne faut pas s'appuyer sur les grands, mais sur Jésus-Christ. Sa joie d'être éloigné de la cour pour travailler dans les lieux délaissés. 754
Lettre XIX. — Il promet à une personne de n'abandonner jamais le soin de sa conduite. 755
Lettre XX. — Il exhorte un ecclésiastique à bien porter ses peines, et à ne pas quitter l'œuvre de Dieu pour les oppositions qu'il y rencontre. 756
Lettre XXI. — Son grand désir pour la solitude, et son dégoût du monde. 758
Lettre XXII. — Il console une personne de la mort de son frère. 758
Lettre XXIII. — Il donne plusieurs avis très-utiles pour les âmes qui veulent travailler solidement à leur perfection, et particulièrement pour celles qui commencent. 759
Lettre XXIV. — Il exhorte une personne de grande condition, et qui pouvait faire des biens considérables dans le monde, à ne pas suivre le conseil de ceux qui, sans des marques suffisantes de vocation, la pressaient de se faire religieuse. 763
Lettre XXV. — Il prépare une âme et l'instruit aux tentations et aux combats intérieurs. 765
Lettre XXVI. — Quelques avis utiles aux âmes tentées. 765
Lettre XXVII. — Il explique à une personne, à l'occasion de la tonsure qu'elle venait de recevoir, quelques-unes des obligations des clercs représentées par leur habit. 766
Lettre XXVIII. — Il exhorte un ecclésiastique à conserver sa santé pour le service de l'Eglise 768
Lettre XXIX. — Il parle à une religieuse de l'obligation qu'elle a de mourir à tout pour ne vivre qu'à Dieu seul, ainsi qu'il lui est figuré par son habit. 768
Lettre XXX. — Il rend compte de la manière dont il a été occupé durant l'octave de la Nativité de la très-sainte Vierge. 770
Lettre XXXI. — Qu'il faut attendre en paix les moments de Dieu, et agir avec prudence dans son œuvre. 773
Lettre XXXII. — Il exhorte une personne qu'il conduisait à ne point s'affliger de son absence, et à se détacher de tout pour être toute à Jésus-Christ et à son pur amour. 775
Lettre XXXIII. — Il montre à un directeur de séminaire l'obligation qu'il a de faire pénitence, et d'inspirer ce même esprit aux ecclésiastiques qui sont sous sa conduite. 775
Lettre XXXIV. — Que tout doit nous porter à Jésus et nous le faire aimer. 778
Lettre XXXV. — Il souhaite la destruction parfaite de la personne à qui il écrit, afin que Dieu y vive et règne seul par son Esprit. 779
Lettre XXXVI. — Il écrit à une personne sur la mort d'un de ses enfants. 779
Lettre XXXVII. — Il console une personne sur la mort de son père. 780
Lettre XXXVIII. — Que ce ne sont point les inspirations qui doivent être la règle de notre conduite, et combien il est important de se soumettre aux directeurs. 780
Lettre XXXIX. — Il écrit à une personne qui ne pouvait prendre confiance en un directeur qu'il lui avait donné. 782
Lettre XL. — Son zèle pour le service des âmes. 783
Lettre XLI. — Son parfait dégagement dans la conduite des âmes. 783
Lettre XLII. — De sa grande dépendance de Dieu dans la conduite des âmes. 784
Lettre XLIII. — Il donne quelques avis utiles aux âmes qui veulent travailler à la perfection. 784
Lettre XLIV. — Il exhorte une dame à faire de continuels progrès dans le saint amour. 787
Lettre XLV. — Il écrit au sujet d'une personne qu'on lui avait mandé avoir été choquée de sa conduite, et qui le croyait opposé à quelque bonne œuvre. 788
Lettre XLVI. — Il parle contre les duels, et exhorte une personne à prendre hautement le parti de Dieu contre le monde. 789
Lettre XLVII. — Il reprend une personne de condition de ce qu'elle choisissait les plus mal faits de ses enfants pour les mettre dans le clergé ou dans les monastères, sans examiner beaucoup leur vocation et leur esprit. 790
Lettre XLVIII. — Il conseille à une personne de ne point s'engager dans le sacerdoce, à moins qu'elle n'ait dessein de renoncer à tout pour y servir uniquement Notre-Seigneur. 791
Lettre XLIX. — Il témoigne sa douleur du peu de respect qu'on portait à de bons prêtres, et il invite une personne à les retirer chez elle. 793
Lettre L. — Il parle d'une grâce extraordinaire qu'il avait reçue pour lui et pour le bien de la personne à qui il écrit, dont ils doivent ensemble remercier beaucoup Notre-Seigneur. 794
Lettre LI. — Il marque ses dispositions dans quelque rebut qu'il reçut chez un grand. 796
Lettre LII. — On découvre, par la consolation qu'il donne dans cette lettre à une personne affligée, sa profonde humilité, et sa grande charité pour le service des âmes. 796
Lettre LIII. — Sentiments d'une véritable humilité. 797
Lettre LIV. — Son estime et son zèle pour les missions de la Chine. 798
Lettre LV. — Son zèle pour la conversion des infidèles. 798
Lettre LVI. — Son zèle pour aller travailler à la conversion des infidèles. Son humilité et son attrait pour la vie cachée. 799
Lettre LVII. — Ses grands souhaits pour l'esprit apostolique. 800
Lettre LVIII. — Il montre à une âme trop timide, les sujets qu'elle a de se confier en Dieu. 801
Lettre LIX. — De l'enfance chrétienne. 802
Lettre LX. — Il conseille à une personne de lire la vie de M. de Renty, et d'imiter sa dévotion envers Notre-Seigneur. 804
Lettre LXI. — Qu'il ne faut rien précipiter dans les œuvres de Dieu, et qu'il faut attendre en patience les ouvertures qu'il donne pour l'exécution de ses desseins. 804
Lettre LXII. — Il témoigne un grand désir de voir un jour la vie commune de Jésus et de Marie renouvelée sur la terre. 805
Lettre LXIII. — Comme il faut recevoir de la main de Dieu toutes les peines qui nous arrivent. 806
Lettre LXIV. — Qu'il ne faut point quitter le lieu où Dieu nous met pour les croix que l'on y trouve. 808
Lettre LXV. — Il console une âme dans ses peines, en lui en montrant l'utilité. 810
Lettre LXVI. — Du martyre de la sainte charité, et comme on doit toujours vivre en crainte et en défiance de soi-même. 810
Lettre LXVII. — Que la mortification du propre esprit est nécessaire pour le rendre souple au service de Dieu. 812
Lettre LXVIII. — Il exhorte des religieuses à faire quelques ouvrages pour le service des saints autels. 812
Lettre LXIX. — Il donne quelques avis à une âme sur l'état d'obscurité où elle se trouve, et il lui parle de l'amour de la croix. 813
Lettre LXX. — Il donne à une âme quelques avis utiles pour les tentations. 814
Lettre LXXI. — Il conseille à une personne qui avait fait quelque faute de recourir à la miséricorde de Dieu, et de s'appliquer au pur amour. 814
Lettre LXXII. — Il exhorte une dame de condition à avoir charité pour une personne qu'elle avait auprès d'elle. 815
Lettre LXXIII. — Il parle à une âme fort élevée de l'entière consommation en Dieu où elle doit vivre. 816
Lettre LXXIV. — Il encourage une personne persécutée, et l'exhorte à bien aimer la croix. 817
Lettre LXXV. — Il conseille à une dame de piété de la cour, qui avait longtemps souffert quelque calomnie, de se justifier. Il l'exhorte à parler peu des choses relevées et à être simple. 820
Lettre LXXVI. — Il parle du mystère et de la fête de la Visitation. 822
Lettre LXXVII. — De la vie de Jésus en Marie. 822
Lettre LXXVIII. — Il exhorte une personne au sacrifice d'elle-même et à l'amour de la croix. 824
Lettre LXXIX. — Que la fréquente communion est utile aux âmes bien purifiées par la croix, desquelles il montre l'utilité. 825
Lettre LXXX. — Sa douleur sur l'égarement d'une âme qu'il conduisait, et la consolation qu'il reçut au tombeau de sœur Marie de Valence. 827
Lettre LXXXI. — Il reprend une personne de condition d'avoir jugé trop légèrement d'un prêtre. 828
Lettre LXXXII. — Il exhorte une personne à faire faire quelques aumônes à un prince, et à les lui faire régler. 829
Lettre LXXXIII. — Qu'il faut être bien aise que la créature se retire de nous pour nous appuyer sur Dieu seul. 830
Lettre LXXXIV. — Il exhorte un ecclésiastique à l'humilité, dont il lui propose l'excellence, et il lui envoie

Digitized by Google

un petit examen qu'il lui conseille de faire sur cette sainte vertu. 831
Examen sur l'humilité. 832
Lettre LXXXV. — Qu'on ne doit point travailler dans un diocèse sans l'appel et la bénédiction de l'évêque. 833
Lettre LXXXVI. — Il parle à un ecclésiastique de l'importance de ne point laisser échapper les moments de Dieu, ni de différer l'exécution de sa volonté quand elle est reconnue, et il l'exhorte à souffrir patiemment ses peines. 835
Lettre LXXXVII. — De la dévotion au mystère de la nativité de la sainte Vierge, et à Jésus vivant en elle 836
Lettre LXXXVIII. — Il parle à une dame de la cour sur une cicatrice que sa sœur avait au visage. 836
Lettre LXXXIX. — Il exhorte une sainte âme à coopérer à la grâce et à s'humilier, pour établir la vie de Jésus-Christ en elle. 838
Lettre XC. — Il donne quelques avis très-utiles pour marcher en sûreté sous la conduite d'un directeur. 841
Lettre XCI. — La fidélité de l'auteur à servir une âme, et son zèle pour le service de l'Eglise. 842
Lettre XCII. — Il exhorte une âme que Dieu avait attirée à son service dès sa jeunesse, de se rendre bien fidèle à cette grâce. 843
Lettre XCIII. — Du chant de l'Eglise. 843
Lettre XCIV. — Ce que les orgues représentent dans l'Eglise, pourquoi on s'en sert dans les offices divins plutôt que d'autres instruments. 845
Lettre XCV. — Il reprend une personne de sa trop grande retenue à découvrir ses peines, et il l'exhorte à vivre dans une plus grande simplicité. 846
Lettre XCVI. — Sur la nativité de la sainte Vierge, et sur le profit qu'on tire des croix. 846
Lettre XCVII. — Il rend compte de quelques grâces que Dieu lui avait faites, et du silence que Notre-Seigneur lui fait garder dans l'oraison. 847
Lettre XCVIII. — De la vie de Jésus en Marie, et de Marie en Jésus, en qui l'âme se doit perdre pour être toute à Dieu. 849
Lettre XCIX. — Sa dévotion et son amour pour la très-sainte Vierge. 851
Lettre C. — Il reprend une personne de la crainte qu'elle avait eue qu'il ne fît lire à d'autres les lettres qu'elle lui écrivait. 851
Lettre CI. — Il montre les avantages qu'il y a à suivre les voies communes. 852
Lettre CII. — Qu'il faut attendre en paix la manifestation des ordres et des desseins de Notre-Seigneur sur nous. 853
Lettre CIII. — Il conseille à une personne de s'humilier pour honorer Jésus-Christ ressuscité, et lui donne plusieurs avis très-utiles sur ce sujet. 854
Lettre CIV. — Il exhorte une bonne âme à ne point s'attacher aux dons sensibles, et à ne point désirer des grâces extraordinaires. 858
Lettre CV. — Il console une personne sur quelque peine qu'elle avait de ce qu'il ne lui avait pas écrit. Il lui conseille de se retirer du siècle, si elle y est inutile pour le service de Dieu, et de ménager sa retraite avec douceur et sagesse. 860
Lettre CVI. — Il porte une âme au pur amour de Notre-Seigneur. 862
Lettre CVII. — Comment il faut converser avec les âmes élevées qui reçoivent beaucoup de Dieu. 863
Lettre CVIII. — Il exhorte une religieuse à bien conserver Jésus-Christ dans son cœur, à faire quelque mortification corporelle, et à former peu à peu sa prière à l'oraison mentale. 864
Lettre CIX. — Il reprend une personne de l'attache qu'elle avait à communier à la Messe de son directeur. 865
Lettre CX. — Il avertit une personne que la connaissance de ses fautes ne diminuera point sa charité pour elle, et lui montre le péril qu'il y a dans les grâces sensibles, et la sûreté que l'on trouve en la croix. 866
Lettre CXI. — Exercice spirituel pour les âmes qui sont dans les peines. 869
Lettre CXII. — Il avertit une âme des sujets qu'elle a de s'humilier, et qu'elle ne doit pas s'estimer davantage pour les grâces que Dieu lui a faites. 871
Lettre CXIII. — Il donne à une âme quelques avis sur ses scrupules. Il lui montre l'utilité de ses peines, et l'avertit de ne point chercher d'autre consolation que Jésus-Christ. 873
Lettre CXIV. — Il donne quelques avis importants touchant la conduite d'un séminaire, et la sainteté de vie qu'y doivent mener les clercs. 874
Lettre CXV. — Il témoigne un grand amour pour la croix. 877
Lettre CXVI. — Qu'il faut nous retirer en Jésus-Christ, pour faire avec lui notre résidence dans le sein de Dieu, où nous portent les rebuts des créatures et les croix. 877
Lettre CXVII. — Il donne un avis important à un directeur sur la conduite de l'oraison. 878
Lettre CXVIII. — Il instruit une personne, que Dieu tenait dans l'impuissance de s'appliquer à l'oraison, de la manière dont elle s'y doit comporter. 880
Lettre CXIX. — De la vie de Jésus en Marie, qu'il propose pour modèle d'une sainte communauté. 881
Lettre CXX. — Que se perdre avec Jésus-Christ en Dieu, c'est le moyen d'être tout d'un coup parfait. Du bonheur des privations et des croix. 884
Lettre CXXI. — Que dans les obscurités où l'âme se trouve pour sa conduite, elle doit s'abandonner à Jésus-Christ, qui est sa voie. 885
Lettre CXXII. — Il exhorte une âme à vivre aussi saintement que le demande la qualité d'épouse de Jésus-Christ. 886
Lettre CXXIII. — Que le calme ou le silence où Dieu tient quelquefois les âmes en l'oraison n'est pas une oisiveté, mais une grande grâce. 887
Lettre CXXIV. — Il donne des remèdes pour l'état de sécheresse. 889
Lettre CXXV. — De la paix intérieure, et des moyens de la conserver. 889
Lettre CXXVI. — Il conseille à une âme, qui était abattue par la vue de ses faiblesses, de ne point tant penser à ses péchés. 890
Lettre CXXVII. — Qu'il faut aimer la croix. 891
Lettre CXXVIII. — Il excite une âme à bien souffrir ses peines. 892
Lettre CXXIX. — Il exhorte une personne trop occupée d'elle-même à oublier ses propres intérêts pour ne penser qu'à Dieu. 893
Lettre CXXX. — Qu'il ne faut pas que l'âme s'attache aux goûts ni aux consolations sensibles dans le service de Dieu. 895
Lettre CXXXI. — Qu'une bonne voie pour rendre nos devoirs à Notre-Seigneur, particulièrement dans le temps de ses mystères, est de nous unir à la très-sainte Vierge. 896
Lettre CXXXII. — Il exhorte à renoncer aux choses curieuses et sublimes pour suivre les voies communes. 897
Lettre CXXXIII. — Il exhorte une personne à se tenir unie à Jésus et Marie, et à y recourir dans ses besoins, sans chercher de soulagement dans les créatures. 898
Lettre CXXXIV. — Que les prêtres doivent être incessamment appliqués aux louanges de Dieu pour réparer les outrages qu'il reçoit dans le monde. 898
Lettre CXXXV. — Du bien qu'on peut faire dans les familles par la visite des malades. 899
Lettre CXXXVI. — Il préfère la voie de la foi pure à celle des goûts et des sentiments. 900
Lettre CXXXVII. — Que dans la voie de la foi il faut s'abandonner à Dieu sans vouloir connaître ses opérations dans l'âme. 901
Lettre CXXXVIII. — Il préfère l'état de privation, de sécheresse et de désolation intérieure à celui de la consolation. 902
Lettre CXXXIX. — Il console une personne qu'il avait affligée. 903
Lettre CXL. — Il exhorte une âme au pur amour. 904
Lettre CXLI. — Il conseille à une dame, qui voulait se retirer de la cour, d'attendre en paix les ordres de Dieu et les ouvertures de sa providence pour exécuter son dessein. 906
Lettre CXLII. — Sur le même sujet. 906
Lettre CXLIII. — Il encourage une âme à souffrir et à bien porter sa croix. 907
Lettre CXLIV. — De la dignité et de la sainteté des prêtres, par rapport à l'état et à la vie de Jésus-Christ ressuscité. 910
Lettre CXLV. — Que la croix aplanit les voies de Dieu, et rend l'âme ouverte à sa communication. Qu'il ne faut, dans les maisons de Dieu, que des sujets qui s'appuient sur lui seul, et non sur eux-mêmes. 914
Lettre CXLVI. — Il exhorte une personne qu'il conduisait, et à qui Dieu l'avait très-intimement unie, à ne lui point cacher ses grâces 915
Lettre CXLVII. — Il parle du mystère de la sainte Vierge, et de quelques grâces qu'il a reçues de Notre-Seigneur. 915
Lettre CXLVIII. — A l'occasion de la fête de la Présentation de Notre-Dame, il exhorte une âme à la vie intérieure, à l'abandon total en Jésus-Christ, et à l'amour et l'imitation de la sainte Vierge. 917
Lettre CXLIX. — Il exhorte une bonne âme à être avec la sainte Vierge servante de Jésus-Christ. 919
Lettre CL. — Il exhorte une âme à vivre dans toute la perfection que demande l'état de l'enfance de la sainte

Digitized by Google

erge, auquel elle est consacrée; et a travailler particulièrement à l'humilité et à la simplicité. 919
Lettre CLI. — De la qualité d'épouse de Dieu, que la inte Vierge reçoit dans le mystère de l'Incarnation. 921
Lettre CLII. — Il parle des trois sortes d'anéantissement à l'occasion du mystère de la purification de la très-inte Vierge. 923
Lettre CLIII. — Il exhorte une personne qui souffrait se tenir unie à la sainte Vierge au pied de la croix. 925
Lettre CLIV. — Avec quelles dispositions on doit lire ainte Gertrude. L'utilité de cette lecture, et quel a été esprit de cette sainte. 925
Lettre CLV. — Il exhorte une âme à la vie de la pure i. 927
Lettre CLVI. — Il donne quelques avis utiles touchant es sécheresses qui arrivent dans l'oraison. 930
Lettre CLVII. — Il parle de plusieurs états où l'âme se rouve quelquefois après la sainte communion, et particulièrement de l'état de consommation et du grand amour e Jésus-Christ en ce mystère. 931
Lettre CLVIII. — Il donne à une âme quelques avis ouchant l'état où elle se doit tenir dans l'oraison. 935
Lettre CLIX. — Il donne un avis utile à plusieurs âmes ui ne sauraient s'appliquer dans l'oraison aux sujets particuliers qu'on leur propose. 936
Lettre CLX. — Il conseille à une personne scrupuleuse le prendre autant de nourriture qu'elle croira simplement en avoir besoin, sans s'arrêter à ses scrupules. 937
Lettre CLXI. — Il console une âme de la perte de son irecteur, et l'instruit de ce qu'elle doit faire dans ses autes. 937
Lettre CLXII. — Il exhorte la même personne à se aisser toute remplir de Jésus-Christ et de son pur amour, ans s'attacher à ses faveurs sensibles. 938
Lettre CLXIII. — Il témoigne à un ecclésiastique une grande tendresse, et lui explique comment ils seront unis ntimement ensemble, en se tenant unis à Dieu. 940
Lettre CLXIV. — Il exhorte une bonne âme à se laisser crucifier par amour. 941
Lettre CLXV. — Que pour être fidèle à Dieu dans 'action, il faut y joindre l'oraison. 942
Lettre CLXVI. — Il exhorte une personne à reconnaître les soins de Dieu sur elle et sur sa famille, et à ne pas se décourager dans les peines et les tentations qu'elle souffre, dont il lui montre l'utilité. 942
Lettre CLXVII. — Il porte une âme à se nourrir du pur amour dans ses peines. 944
Lettre CLXVIII. — Qu'il ne faut voir et aimer que Dieu. 945
Lettre CLXIX. — Qu'il faut mourir entièrement à soi pour ne vivre qu'en Jésus-Christ. 945
Lettre CLXX. — De l'agonie d'une âme que la foi sépare et dégage de toutes choses pour la faire être uniquement à Dieu. 947
Lettre CLXXI. — Comment il faut honorer les saints aux jours de leurs fêtes. 949
Lettre CLXXII. — Quelques dispositions pour le temps de l'avent. 951
Lettre CLXXIII. — Sur le même sujet. 952
Lettre CLXXIV. — Il exhorte une bonne âme à se vider entièrement de tout, pour se remplir de Dieu. 953
Lettre CLXXV. — Qu'il faut porter en patience les sécheresses et les désolations intérieures. 954
Lettre CLXXVI. — A l'occasion de la fête de saint Alexis, il exhorte une âme à l'anéantissement intérieur. 955
Lettre CLXXVII. — Il fait paraître son abandon à Dieu dans la conduite d'une âme qui recevait peu de consolation de ses avis. Il parle de la manière de s'occuper en la fête de saint Bonaventure et des autres saints. 956
Lettre CLXXVIII. — De son amour pour les souffrances et pour la croix. 957
Lettre CLXXIX. — Que les guerres sont les châtiments des infidélités des hommes. 957
Lettre CLXXX. — Il exhorte un ecclésiastique à retirer les petits enfants des hérétiques dans les Cévennes, et fait paraître un grand zèle pour leur salut. 958
Lettre CLXXXI. — Il exhorte une âme que Dieu avait appelée à son service, à la vigilance et à la prière. 960
Lettre CLXXXII. — Il encourage une âme à bien souffrir, et il lui montre les avantages de la croix. 963
Lettre CLXXXIII. — Que ceux qui veulent servir Dieu se doivent préparer à la croix. 967
Lettre CLXXXIV. — De sa dévotion envers saint Ambroise. 968
Lettre CLXXXV. — Ce qu'il faut demander à Dieu pour le clergé. 968
Lettre CLXXXVI. — Que ceux qui se donnent à Dieu doivent commencer par la mortification d'eux-mêmes. 970
Lettre CLXXXVII. — Que les prêtres doivent être très saints pour être conformes à Notre-Seigneur au très-saint Sacrement. 970
Lettre CLXXXVIII. — Il écrit à une personne nouvellement convertie, à qui il montre la nécessité de fuir l'occasion du péché. 972
Lettre CLXXXIX. — Qu'il faut, dans les temps de consolation, faire provision pour le temps de sécheresse. 974
Lettre CXC. — Il découvre à une âme peinée l'utilité des souffrances et l'usage qu'elle doit faire de ses peines. 975
Lettre CXCI. — Il exhorte à la patience une personne qui était beaucoup persécutée. 976
Lettre CXCII. — Il écrit à une âme peinée. Il lui montre l'utilité de cet état, et l'exhorte à la confiance. 977
Lettre CXCIII. — Il exhorte une bonne âme à se conformer à Notre-Seigneur et à se donner à son esprit, pour se laisser conduire à lui en toutes choses. 977
Lettre CXCIV. — Il conseille à une personne de condition de se retirer de la cour et du monde. 978
Lettre CXCV. — Exercice contre les tentations de vanité. 979
Lettre CXCVI. — Du zèle que les prêtres doivent avoir contre le monde, auquel ils doivent être morts. Ce que c'est que cette mort, et comment elle s'opère dans l'âme. 981
Lettre CXCVII. — Que les prêtres doivent faire pénitence pour les pécheurs, et prier pour tout le monde. 985
Lettre CXCVIII. — Il console une bonne âme qui ne trouvait plus de goût dans l'oraison, ni de consolation dans le service de Dieu. 987
Lettre CXCIX. — Que la voie de la foi doit être préférée à celle des goûts et des sentiments. 988
Lettre CC. — Il instruit une princesse de l'usage qu'elle doit faire de la grandeur, et de la manière dont elle doit vivre dans sa condition. 989
Lettre CCI. — De l'obligation qu'ont les prêtres d'aimer et d'honorer particulièrement la très-sainte Vierge. 1003
Lettre CCII. — Sa grande charité pour le service d'une âme. 1004
Lettre CCIII. — Il exhorte une âme à ne plus différer de se donner entièrement à Dieu. 1005
Lettre CCIV. — Il donne des avis très-utiles aux personnes du monde qui veulent s'appliquer aux œuvres de Dieu. 1005
Lettre CCV. — Qu'il faut attendre les moments de Dieu pour l'exécution de ses desseins. 1006
Lettre CCVI. — Il conseille à une personne de ne point faire tant de retours sur elle, et d'agir avec plus de simplicité et d'abandon. 1008
Lettre CCVII. — Il répond à une personne qui lui avait demandé quelque occupation pour une retraite, et il lui donne sur cela plusieurs avis. 1008
Lettre CCVIII. — Que les prêtres, pour approcher dignement des saints autels, doivent être morts, ressuscités et consommés en Dieu comme Jésus-Christ, et qu'ils doivent être regardés comme des suppléments de la religion des peuples. 1011
Lettre CCIX. — Il console une âme dans la désolation et l'exhorte à la fidélité et à l'obéissance. 1013
Lettre CCX. — Pour la fête des saints anges. 1014
Lettre CCXI. — Il parle de quatre manières dont nous pouvons nous unir à Jésus-Christ. 1016
Lettre CCXII. — Il exhorte une personne à se laisser remplir de Jésus-Christ, et il lui donne quelques marques pour discerner si elle n'agit que pour Dieu. 1017
Lettre CCXIII. — Il console une supérieure de la Visitation sur la mort de la mère de Chantal. 1019
Lettre CCXIV. — Qu'il faut modérer les jeunes gens, et ne les pas abandonner à leur zèle. 1020
Lettre CCXV. — Il écrit à un prêtre de la manière dont les serviteurs de Dieu doivent régler leur extérieur, pour y conserver la simplicité, l'humilité et la modestie chrétienne. 1021
Lettre CCXVI. — Qu'il faut se servir de la tentation et de la croix pour se donner tout de nouveau à Jésus-Christ. 1023
Lettre CCXVII. — Il donne plusieurs avis à une personne sur différentes peines et embarras où elle se trouvait. 1024
Lettre CCXVIII. — Il exhorte une personne à se soumettre à son directeur contre ses propres sentiments. 1026
Lettre CCXIX. — Il conseille à un bon curé, qui faisait de grands biens dans sa cure, mais qui n'était pas agréable à son évêque, de la remettre purement entre ses mains, et d'aller travailler ailleurs. 1026
Lettre CCXX. — Il ne trouve point d'autre consolation en cette vie que dans l'intérieur de la sainte Vierge et à la croix. 1027
Lettre CCXXI. — Il remercie une princesse des ornements qu'elle a donnés à sa paroisse. 1027
Lettre CCXXII. — Il exhorte une supérieure à établir

Digitized by Google

uniquement, et en elle et en sa maison, la vie de Notre-Seigneur et de son divin Esprit. 1028
Lettre CCXXIII. — Il donne trois avis à une âme sur trois sortes de peines qu'elle avait, et l'exhorte surtout à bien porter sa croix. 1029
Lettre CCXXIV. — Il témoigne une grande charité à une religieuse à qui il écrit. Il l'exhorte à se réunir avec ses sœurs, et à se servir de ses peines pour s'unir plus intimement à Jésus-Christ. 1032
Lettre CCXXV. — Il écrit à une personne de piété sur la mort de sa femme. 1054
Lettre CCXXVI — Que le grand moyen de guérir la vanité et de ruiner la vie d'Adam en nous est de nous établir en Jésus-Christ. — Qu'il faut s'instruire de l'extérieur des vertus. 1035
Lettre CCXXVII. — Il propose à une personne de très-grande condition quelques occupations pour la semaine sainte. 1036
Lettre CCXXVIII. — Il exhorte une âme trop timide à recourir à la miséricorde de Dieu. 1038
Lettre CCXXIX. — Il propose un sujet d'oraison sur la parabole de l'économe qui avait dissipé le bien de son maître. 1039
Lettre CCXXX. — Occupation pour le jour des cendres, et de l'esprit de cette cérémonie. 1041
Lettre CCXXXI. — Il donne encore quelques explications de la cérémonie des cendres. 1043
Lettre CCXXXII. — Il donne à un directeur de séminaire les véritables marques pour discerner les vertus chrétiennes, et l'exhorte à en instruire les ecclésiastiques qui sont sous sa conduite. 1045
Lettre CCXXXIII. — Il exhorte une personne à la dévotion envers Jésus vivant en Marie. 1048
Lettre CCXXXIV. — Il conseille à une personne qui était retirée du monde de demeurer dans la retraite, et de s'y perdre dans l'intérieur de Jésus-Christ. 1049
Lettre CCXXXV. — Sur la fête de tous les saints. 1050
Lettre CCXXXVI. — Il porte une personne à la solitude et au dénûment de toutes choses. 1053
Lettre CCXXXVII. — Il instruit une personne de ce qu'elle doit faire pour vivre selon la foi. 1054
Lettre CCXXXVIII. — Il porte une âme au pur amour de Notre-Seigneur, et lui propose un exercice pour honorer Jésus vivant en Marie. 1056
Lettre CCXXXIX. — Il exhorte une âme à qui Dieu avait donné quelque relâche dans ses peines, à faire un bon usage de cette grâce, en se tenant unie intérieurement à Jésus et fidèle à la pratique des vertus. 1058
Lettre CCXL. — Que l'abstinence est pour cette vie et la jouissance pour l'autre. 1058
Lettre CCXLI. — Il rend compte à son directeur de ses dispositions et de plusieurs grâces que Notre-Seigneur lui avait faites. 1060
Lettre CCXLII. — Il rend compte des dispositions où il avait été dans un pèlerinage. 1062
Lettre CCXLIII. — Il exhorte une demoiselle à être ferme dans sa vocation sans avoir égard aux sentiments du monde. 1063
Lettre CCXLIV. — Il propose une méthode d'oraison facile à toutes sortes de personnes. 1064
Lettre CCXLV. — Il exhorte une bonne âme à aller à Jésus-Christ pour se perdre avec Jésus-Christ en Dieu. 1065
Lettre CCXLVI. — De son étroite union avec la sœur Marguerite du Saint-Sacrement, Carmélite de Beaune. 1066
Lettre CCXLVII. — Il écrit à une personne qui se laissait abattre par la vue de ses faiblesses et de ses misères. 1067
Lettre CCXLVIII. — Il exhorte une personne à prier pour le clergé, et particulièrement pour le séminaire de N***; et il lui montre qu'il n'y a point de moment en la vie qu'on ne doive employer pour Dieu. 1067
Lettre CCXLIX. — Il montre à un ecclésiastique comme les prêtres doivent imiter Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement. 1069
Lettre CCL. — Il parle du pouvoir de la très-sainte Vierge dans l'Eglise, et exhorte une personne peinée à y avoir recours. 1071
Lettre CCLI. — A saint Vincent de Paul et aux ecclésiastiques de la Conférence. 1074
Lettre CCLII. — A saint Vincent de Paul. 1075
Lettre CCLIII. — Extrait d'une lettre à un ami. 1076
Lettre CCLIV. — Extrait d'une autre lettre sur le même sujet. 1078
Lettre CCLV. — Extrait d'une lettre à un ami. — M. Olier répond à un ami qui le dissuadait d'accepter la cure de Saint-Sulpice. 1077
Lettre CCLVI. — A saint Vincent de Paul. — Sur un curé opprimé. 1077
Lettre CCLVII. — A une dame qui s'était laissé gagner par les jansénistes. 1078
Lettre CCLVIII. — Fragment d'une lettre à la reine, sur un prédicateur infecté de jansénisme. 1080
Lettre CCLIX. — Les chanoines de Tours à M. Olier. 1081
Lettre CCLX. — Réponse de M. Olier aux chanoines de Tours. 1082

EXTRAITS DES MEMOIRES MANUSCRITS DE M. OLIER SUR LES VERTUS CHRETIENNES ET LES GRACES PARTICULIERES DONT IL FUT FAVORISÉ, RECUEILLIS PAR L'AUTEUR DE SA VIE. 1082

L'ESPRIT D'UN DIRECTEUR DES AMES, OU MAXIMES ET PRATIQUES DE M. OLIER TOUCHANT LA DIRECTION.

Avertissement. 1185
Article Ier. — De son application à Dieu dans la conduite des âmes. 1185
Art. II. — De la grande pureté d'intention de M. Olier dans la conduite des âmes. 1195
Art. III. — De la vigilance et des soins de M. Olier dans la conduite des âmes. 1209
Art. IV. — Du courage et de la patience infatigables de M. Olier dans la conduite des âmes. 1215
Art. V. — Du parfait désintéressement de M. Olier dans la conduite des âmes. 1220
Art. VI. — Du zèle de M. Olier pour porter à la plus grande perfection les âmes qu'il conduisait. 1225
Art. VII. — De quelques autres dispositions qui ont paru dans M. Olier, et qu'il désirait de voir dans tous les directeurs des âmes. 1235

REGULÆ ARTIS ARTIUM QUÆ EST REGIMEN ANIMARUM, TRADITÆ A SANCTIS PATRIBUS, SIVE DE AGENDIS, SIVE DE VITANDIS IN DIRECTIONE SPIRITUALI. 1239

AVIS SALUTAIRES AUX MINISTRES DU SEIGNEUR. 1245
I. — Pensées sur la foi. 1082
II. — Sentiments de confiance en Dieu. 1084
III. — Sentiments sur l'amour de Dieu. 1086
IV. — Sentiments d'amour pour le prochain. 1092
V. — Sentiments de religion. 1095
VI. — Sentiments de dévotion à la sainte Vierge. 1105
VII. — Pensées et sentiments de zèle. 1111
VIII. — Sentiments sur l'oraison. 1120
IX. — Sentiments sur l'humilité. 1125
X. — Sentiments sur la patience et la résignation. 1136
XI. — Sentiments sur la vie intérieure. 1137
XII. — Maximes touchant les séminaires, et sur le sacerdoce en général. 1142
XIII. — Des sujets qui doivent composer le séminaire. 1165
XIV. — Lumières intérieures accordées à M. Olier. 1175

EXAMEN SUR LES VERTUS CHRETIENNES ET ECCLESIASTIQUES. 1245
PIETAS SEMINARII. 1245
DISCOURS SUR SAINT FRAÇOIS DE SALLES. 1253

FIN.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

Digitized by Google

SENTIMENTS

SUR LES GRANDEURS DE SAINT JOSEPH *.

Parmi les auteurs ascétiques du XVII^e^ siècle, si justement estimés, le vénéré fondateur de la Communauté de Saint-Sulpice occupe un des premiers rangs. Les docteurs les plus éminents par leurs lumières et par leur science, d'accord avec les diverses congrégations religieuses, le regardent comme un des hommes les plus habiles, les plus sûrs et les plus éclairés dans les voies intérieures.

Comme en composant ses ouvrages, il avait spécialement en vue le clergé et les âmes appelées à une haute vertu, il y montre nettement et sans adoucissement la voie de la perfection, fondée sur la pure doctrine de l'Evangile, c'est-à-dire sur la mortification des passions et la vie de Jésus-Christ dans nos âmes. Voilà à quoi se réduit la spiritualité de M. Olier, que le P. Hilarion de Nolay appelle la *moelle et la quintessence de l'Evangile.*

Les ouvrages de ce grand serviteur de Dieu sont moins le fruit de ses réflexions et de ses recherches, que des lumières dont l'Esprit-Saint le remplissait dans l'oraison. Il écrivait, pour l'ordinaire, après ce saint exercice, et avec une facilité et une rapidité si extraordinaires, qu'on l'a vu écrire à genoux cinq ou six heures de suite sans jamais être incommodé par cette sorte de composition. « Sa plume, » dit Baudrand, « suivait l'impétuosité de l'esprit de Dieu, qui l'éclairait et retraçait sûrement sur le papier ces vérités divines, que les dons de sagesse et d'intelligence qu'il avait reçus lui découvraient en foule et tout d'un coup. » C'est pour cela, sans doute, que, dans cette rapide composition, il s'attachait moins à donner des motifs propres à convaincre et à persuader, qu'à exposer le fond même des choses comme elles s'offraient à son esprit.

Bossuet estimait beaucoup M. Olier ; il l'appelle : *Virum præstantissimum ac sanctitatis odore florentem.*

Après tous ces témoignages rendus à la gloire d'un homme si justement vénéré, on est étonné de voir Feller, s'inspirant d'une lettre du janséniste Nicolle, oser dire qu'on désirerait trouver dans les ouvrages de M. Olier *une dévotion moins minutieuse et plus éclairée.*

C'est aussi avec peine que nous avons lu dans l'*Encyclopédie du* XIX^e^ *siècle*, à l'article *Olier*, ce jugement empreint d'injustice et de légèreté : « On a de lui des ouvrages de dévotion où respire une piété vive et sincère, à côté d'une *spiritualité d'imagination et de visions fort singulières.* » Mon Dieu ! quand serons-nous donc entièrement débarrassés de ces restes de gallicanisme et de jansénisme, qui ont fait tant de mal parmi nous ? Pour hâter ce moment heureux, nous faisons des vœux bien sincères pour que le docte et pieux M. Faillon, répondant aux désirs d'un grand nombre de personnes pieuses, nous donne une édition complète des œuvres de M. Olier. En attendant, nous offrons aux fidèles serviteurs de saint Joseph, comme un avant-goût des jouissances intérieures qui leur sont réservées, les belles pages que le vénéré fondateur de Saint-Sulpice a écrites sur le glorieux époux de la Reine des anges.

CHAPITRE PREMIER.

SAINT JOSEPH CONSIDÉRÉ PAR RAPPORT AU PÈRE ÉTERNEL ET A JÉSUS-CHRIST SON FILS.

L'admirable saint Joseph fut donné à la terre pour exprimer visiblement les perfections adorables de Dieu le Père. Dans sa seule personne, il portait ses beautés, sa pureté, son amour, sa sagesse et sa prudence, sa miséricorde et sa compassion. Un seul saint est destiné pour représenter Dieu le Père, tandis qu'il faut une infinité de créatures, une multitude de saints pour représenter Jésus-Christ ; car toute l'Eglise ne travaille qu'à manifester au dehors les vertus et les perfections de son Chef adorable, et le seul saint Joseph représente le Père éternel ! Tous les anges ensemble sont créés pour représenter Dieu et ses perfections, un seul homme représente toutes ses grandeurs.

Aussi faut-il considérer l'auguste saint Joseph comme la chose du monde la plus grande, la plus célèbre, la plus incompréhensible, et par proportion comme Dieu le Père, caché et invisible en sa personne, et incompréhensible dans son être et dans

(*) Notre édition des Œuvres de M. Olier était terminée depuis plusieurs mois, lorsque nous avons découvert les quelques pages reproduites ici ; nous n'avons donc pu les ajouter à leur place logique dans notre volume. Le manuscrit autographe de ces pages existe encore dans les archives de Saint-Sulpice.

Digitized by Google

ses perfections. Et n'y a-t-il pas de quoi confondre et effrayer notre ignorance et notre misère, en voyant que ce qu'il y a de plus pur et de plus saint, est moins capable d'être connu de nous? Si saint Joseph, sous ce point de vue, nous semblait incomparable et placé dans une classe à part, c'est qu'il est, lui seul, l'image universelle de Dieu le Père en terre; de là vient que, s'étant choisi ce saint pour en faire sur la terre son image, il lui donne avec lui une ressemblance de sa nature invisible et cachée, et, à mon sens, ce saint est hors d'état d'être compris par les esprits des hommes. En sorte que la foi doit nous servir de supplément pour adorer en lui ce que nous ne saurions comprendre.

§ I. — *Combien Dieu le Père a honoré le grand saint Joseph.*

Saint Joseph étant choisi pour être l'image de Dieu le Père, c'était une chose admirable de voir les vertus et les perfections de cette sainte personne. Quelle sagesse! quelle force! quelle prudence! quelle simplicité! Je ne crois pas que jamais il y eut rien de pareil au monde; car il est aisé de comprendre que, si Dieu le Père a pris ce saint pour être l'idée et l'image de ses perfections, s'il a rendu visible en lui ce qui était caché de toute éternité dans le sein de son être, l'excellence de ce grand homme est incomparable...

1° *Il est l'image des beautés du Père éternel.*—Sans doute, c'était un extérieur grave et modeste, c'était une composition admirable, une beauté sans pareille, à cause de celui dont il était la figure aux yeux mêmes du Fils de Dieu; car si les cieux, la terre, les éléments, en un mot, toute la composition du monde est si belle, si rare et si admirable, ordonnée avec tant de poids, de nombre et de mesure, parce qu'elle nous doit servir pour admirer les perfections de Dieu et qu'elle nous représente sa beauté; quelle doit être celle de ce grand saint que Dieu le Père forme exprès de ses mains pour se figurer soi-même à son Fils unique, et lui mettre sans cesse devant les yeux son vrai portrait et son image, comme une compensation dans le temps de son absence et une sorte de soulagement durant les années de son pèlerinage?

Et ce qui est plus considérable encore, c'est que ce monde si beau et si parfait et qui publie de toutes parts la beauté de son Auteur, ne représente aux hommes que les grandeurs admirables de Dieu, considéré comme un être souverain et une parfaite essence, c'est-à-dire comme grand, bon, sage et infini; mais il ne le figure pas avec les attraits et les charmes du Père, il le représente seulement comme souverain et comme cause première, tandis que saint Joseph, formé sur l'idée du Père éternel pour le représenter à son Fils, lui-même le représente en qualité de Père et porte en lui tous les traits amoureux, tous les charmes et les douceurs de la divine paternité.

2° *Il est l'image de la sainteté du Père éternel.* — Quelle n'est pas la sainteté de saint Joseph, choisi pour être l'image de Dieu le Père! Ce grand saint vit dans une sainteté parfaite, séparé de tous les biens de la terre et de toutes les créatures, et l'Evangile nous le représente à contempler comme rempli de cette sainteté incomparable, en disant: *Cum esset justus*, « lorsqu'il était juste (*Matth.* I, 19), » c'est-à-dire saint. Il est, d'ailleurs, établi avec ce caractère unique de sainteté, qu'il est destiné pour être le gardien de la créature la plus sainte et la plus précieuse du monde. En effet, Notre-Seigneur choisit un saint, et un des plus grands saints du monde pour être le gardien de la très-sainte Vierge après sa mort, un saint qui doit être comme une même personne avec lui, enfin un homme vierge, pour être le protecteur de sa Mère. Ici, Dieu le Père choisit un homme qu'il fait l'image de sa sainteté, afin qu'il soit la sûreté et la protection non-seulement de la très-sainte Vierge, mais encore de son Fils qu'il a engendré éternellement, *in sanctitate et justitia coram ipso...* (*Luc.* I, 75.)

3° *Il est le caractère et l'image de la fécondité du Père éternel.* — L'Eglise nous offre saint Joseph à honorer huit jours avant le saint mystère de l'Incarnation, afin que dans saint Joseph nous adorions Dieu le Père, préparant et portant dans son sein l'adorable dessein du saint mystère de son Fils; ce mystère étant caché dans les siècles, le sein adorable du Père nous est donné à vénérer en saint Joseph; voilà pourquoi ce même saint nous est représenté portant dans ses bras et sur son sein Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme le Père l'engendrait en lui-même de toute éternité. Les anges, qui ne sont point un caractère de la fécondité de Dieu, ne sont point appelés pères les uns des autres; mais saint Joseph, image de cette divine fécondité, est le père de Jésus-Christ: il a été comme un sacrement du Père éternel, sous lequel Dieu a porté, engendré son Verbe incarné dans Marie, et sous lequel il a inspiré la substance divine (*). Dans ce grand Saint, Dieu le Père a paru en sa fécondité et toutefois séparé de la chair et du sang, qui n'entrent pour rien dans la génération du Père: *Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo natus est.* (*Joan.* I, 13.)

4° *Il est l'image de l'amour du Père éternel pour son Fils.* — Dieu le Père, en choisissant saint Joseph

(*) M. Olier considère ici saint Joseph par rapport à la nature divine de Jésus-Christ et non quant à sa nature humaine, car dans l'exposition qu'il fait ailleurs du mystère de l'Incarnation, il dit expressément que la très-sainte Vierge ayant produit seule, de sa propre substance, le corps de Notre-Seigneur, en conservant néanmoins sa virginité, est aussi seule l'image et l'expression de la fécondité vierge de Dieu le Père. C'est pourquoi il ajoute que saint Joseph considéré par rapport au Père Eternel et dans le mystère de la production de la sainte humanité, est l'expression non de sa fécondité, mais seulement de sa sainteté infinie.

Digitized by Google

pour en faire son image à l'égard de son Fils, a vécu dans le sein de saint Joseph, où il aimait son Fils d'un amour infini, et disant continuellement de ce Fils unique : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.* (*Matth.* XVII, 5.) Le Père en lui-même aime son Fils comme son Verbe éternel, et dans saint Joseph il aime ce même Fils comme Verbe incarné. Il résidait dans l'âme de ce grand saint et la rendait participante, non-seulement de ses vertus, mais encore de sa vie et de son amour de père ; c'est pourquoi le divin saint Joseph entrait dans l'amour du Père éternel pour son Fils et l'aimait dans l'étendue et l'ardeur, la pureté et la sainteté de cet amour.

5° *Saint Joseph est le caractère extérieur de la compassion et de la tendresse du Père éternel pour les misères des hommes.* — Le Père éternel ayant choisi saint Joseph pour en faire l'image de sa paternité, a pris en lui un esprit de compassion et de tendresse pour les misères des hommes, et s'est fait en lui le Père des miséricordes. Avant son Incarnation, le Verbe était plein de rigueur : *Vox tonitrui in rota vox confringentis cedros.* (*Psal.* XXVIII, 5.) Mais depuis qu'il s'est fait homme, il s'est rendu sensible à nos maux ; il est plein de douceur et de tendresse : *Mitis et humilis corde.* (*Matth.* XI, 29.) Il est plein de compassion pour nos misères. Et c'est ainsi que le Père éternel a fait, en se communiquant au grand saint Joseph, son image. De toute éternité, Dieu le Père était séparé de la chair, élevé en sainteté infiniment au-dessus de notre état ; alors il était insensible à nos maux et plein de sévérité pour les hommes ; mais du moment qu'il s'est revêtu de la personne de saint Joseph et qu'il s'est voilé sous l'humanité de ce grand saint, il est devenu miséricordieux, plein de tendresse et de sensibilité pour les misères humaines. En lui il est Père des miséricordes ; c'est pourquoi saint Paul, après avoir dit : *Dieu soit béni,* « *Benedictus Deus,* » ajoute : *Père de Jésus-Christ, Père des miséricordes* (*Ephes.* I, 3), c'est-à-dire qu'en se rendant le Père de Jésus-Christ en saint Joseph, il devient Père des miséricordes, tandis qu'auparavant il était dans son état de Dieu, juste et insensible.

6° *Saint Joseph image de la sagesse et de la prudence du Père éternel.* — Puisque Dieu le Père a voulu paraître en la personne de saint Joseph, il lui a fait une communication abondante de son esprit de Père : *A quo omnis paternitas* (*Ephes.* III, 15) ; et pour conduire la Sagesse éternelle, il lui a donné à lui-même une lumière et une sagesse admirables. Car si Dieu commet à la conduite et à la protection des royaumes, des anges très-puissants et même des premières de ces grandes et sublimes intelligences ; si même il députe de ces purs esprits pour la conduite des sphères célestes et de ces corps immenses, quelle doit être la grandeur de ce saint à qui Dieu commet la conduite de son Fils, plus précieux que cent mille mondes et que cent mille millions de royaumes ! Quelle lumière pour conduire et diriger en toutes choses ce Fils dont les mouvements et tous les pas étaient si précieux et si chers ! Ah ! l'on dit que la sainte Vierge avait de Dieu la vue perpétuelle et quelquefois même la vue bienheureuse à cause de son Fils ; il est certain que son divin Fils avait cette vue claire et distincte de la Divinité, afin qu'entre autres il fît à tout moment ce que voulait son Père : *Quæ placita sunt ei facio semper* (*Joan.* VIII, 29), et qu'il fît continuellement ce qu'il lui voyait faire : *Facio quæ video Patrem facientem* (*Joan.* V, 19) ; soit pour ne lui désobéir jamais et pour satisfaire aux desseins adorables que Dieu le Père avait sur tous ses pas et tous ses mouvements ; soit aussi à cause de leur importance pour le genre humain. Or, le même motif nous oblige de croire que le grand saint Joseph, chargé de la conduite de Jésus qu'il devait porter à l'accomplissement des desseins adorables de Dieu son Père, desseins d'une si grande conséquence pour le salut des hommes, était lui-même éclairé de cette lumière divine pour faire toute chose selon l'esprit de Dieu ; de plus, je vais dire une chose qui me vient à l'esprit et dont je n'ose répondre parce qu'elle me paraît étrange.

C'est que la lumière de saint Joseph qui lui avait été donnée pour la conduite du Fils de Dieu, était de la nature de celle de la très-sainte Vierge que les saints docteurs disent avoir été glorieuse, Dieu lui ayant donné toutes les grâces que sa toute-puissance peut accorder à une pure créature. Si donc la lumière de saint Joseph est une lumière de gloire, elle a dû être toujours infaillible pour conduire le Fils de Dieu qui ne saurait faillir ; car autrement on exposerait le Fils de Dieu obéissant à saint Joseph, ou à manquer aux desseins de Dieu et à son devoir, ou à désobéir à celui qui lui tenait la place de son Père et dont il est dit expressément qu'il suivait toutes les volontés : *Et erat subditus illis.* (*Luc.* II, 51.) Ayant été donné de Dieu à tous les hommes comme le modèle de l'obéissance, s'il eût désobéi à saint Joseph, chacun trouverait dans sa désobéissance un prétexte pour excuser la sienne et pour dire qu'on peut faillir en obéissant, et que les supérieurs n'ont pas tout ce qui est nécessaire pour conduire avec assurance ; ne serait-ce pas faire un Dieu défaillant dans ses promesses et en sa providence s'il refusait aux supérieurs l'esprit qui nous est nécessaire pour nous diriger ? Non, on ne se trompe jamais en obéissant, Dieu se rendant lui-même garant des personnes qui conduisent les autres.

Jésus-Christ Notre-Seigneur serait donc de pire condition que le reste des hommes qui ne peuvent faillir en obéissant ? Jésus-Christ serait de pire condition que les anges inférieurs ; ceux-ci sont soumis à leurs supérieurs avec une entière confiance, et reçoivent d'eux des lumières assurées, certaines et infaillibles dans toute leur conduite, quoiqu'elle

Digitized by Google

ne soit pas importante comme celle du Fils de Dieu. Or, si les anges, à cause qu'ils sont glorieux, ont des supérieurs qui sont doués d'une lumière de gloire, quelle doit être la lumière de saint Joseph, destiné par Dieu le Père à conduire Jésus-Christ comme son inférieur, et à gouverner la très-sainte Vierge, sa Mère! Et quelle honte d'exposer le Fils de Dieu a contester contre son Père et contre celui qui est rempli de l'esprit même de Dieu! Hé quoi! Dieu le Père aurait-il voulu exposer Notre-Seigneur à cette messéance en refusant à notre saint une grâce si convenable et si nécessaire à sa condition? Notre grand saint est donc rempli d'une sagesse admirable, puisque Dieu lui permet la conduite de la sagesse même, *Christum Dei sapientiam* (*I Cor.* I, 24), et s'il a coutume de donner des grâces proportionnées à l'éminence des emplois qu'il nous confie, quelle aura donc été cette lumière, cette sagesse, à laquelle la Sagesse même a été soumise? Saint Joseph a été pour Jésus-Christ ce que Moïse avait été autrefois pour le peuple de Dieu : comme ce peuple, figure du Sauveur, fut retiré de l'Egypte par Moïse, ainsi Notre-Seigneur en fut pareillement retiré par saint Joseph; car nous voyons dans ce passage de saint Matthieu tiré d'Osée : *Ex Ægypto vocavi filium meum* (*Ose.* XI, 1; *Matth.* II, 15), que le peuple d'Israël en Egypte est appelé fils de Dieu, parce qu'il était la figure de Jésus-Christ. Saint Joseph est, en effet, le protecteur de Jésus-Christ dans sa fuite en Egypte : *Protector Salvatoris Christi sui*, et le tient en sa sauvegarde dans le cours de sa vie.

O Sagesse éternelle! si Moïse a eu une si intime communication avec vous, qu'il vous ait vu face à face, que sera-ce donc de saint Joseph? Le premier qui devait conduire la figure de votre Fils, vous vit face à face, et le second qui conduira votre Fils lui même, ne sera-t-il pas comblé de vos faveurs? Si celui qui a porté la loi de mort a été dans la gloire dès cette vie jusque-là que les enfants d'Israël ne pouvaient supporter la splendeur de sa face, que sera-ce, ajoute saint Paul, de celui qui aura porté sur ses bras la loi de vie et de l'esprit? Sans doute qu'il jouissait d'une contemplation adorable et d'une vue de Dieu glorieuse.

Je rapporte cette pensée et je tire ces conséquences comme celles de mon esprit, éclairé toutefois, il me semble, de la lumière de la foi; ne sentant point ici aucune activité, ni travail de mon intelligence pour produire ces choses. Je laisse à mon directeur d'en juger.

§ II. — *Combien Jésus-Christ a honoré le grand saint Joseph.*

Le Fils de Dieu s'étant rendu visible en prenant une chair humaine, il conversait et traitait visiblement avec Dieu son Père, voilé sous la personne de saint Joseph, par lequel son Père se rendait visible à lui. La très-sainte Vierge et saint Joseph représentaient tous deux ensemble une seule et même personne, celle de Dieu le Père. C'étaient deux représentations sensibles de Dieu, deux images sous lesquelles il adorait la plénitude de son Père, soit dans sa fécondité éternelle, soit dans sa Providence temporelle, soit dans son amour pour ce Fils lui-même et son Eglise. C'était là comme le saint oratoire de Jésus-Christ et l'objet sensible de toute sa dévotion. Sans doute, le temple était pour lui un lieu de religion, puisqu'il voyait en cet édifice une figure morte et matérielle de Dieu son Père; mais il voyait ici une figure vivante, spirituelle et divine de toutes ses grandeurs et de ses perfections : *Templo hic major est.* Il voyait en lui les secrets de son Père; il entendait par la bouche de ce grand saint, la parole même de son Père, dont saint Joseph était l'organe sensible.

C'était l'oracle de Jésus-Christ qui lui faisait connaître toutes les volontés de son Père céleste; c'était une horloge qui lui indiquait tous les moments marqués dans les décrets de Dieu; c'était devant cet oratoire que, s'adressant à son Père, il disait : *Pater noster*, et qu'il l'invoquait pour toute l'Eglise. Quel objet amoureux pour Jésus-Christ! Quel objet de complaisance! Quel sujet d'exercer ses amours! Que de caresses et que de sentiments d'amoureuse tendresse! O grand saint, que vous êtes heureux de fournir une si belle matière à l'amour de Jésus! O Dieu, que de regards d'amour et que de complaisances! Bonté de mon Jésus! que vous êtes content d'avoir devant les yeux de quoi satisfaire vos amours! Heureux Joseph! heureux Jésus! heureux Joseph, de fournir à Jésus le plus juste sujet de ses délices! bienheureux, ô Jésus, de trouver en Joseph l'objet de vos plus saintes complaisances! les yeux de votre esprit voient en lui une image sensible de sa beauté, si bien qu'en lui tout seul, vous trouvez votre parfait contentement.

C'est une vie admirable, sans doute, que celle de Dieu le Père dans l'éternité, aimant son Fils, et le Fils par réciproque aimant le Saint-Esprit. C'était aussi une admirable vie que celle de Joseph et de Marie image de Dieu le Père pour Jésus-Christ son Fils. Quel était leur amour pour Jésus et l'amour de Jésus pour eux! Notre-Seigneur voyait dans l'un et dans l'autre, la présence, la vie, la substance, la personne et les perfections de Dieu son Père, et voyant ces beautés, quel amour, quelle joie, quelle consolation! La sainte Vierge et saint Joseph, voyant de leur côté la personne de Dieu en Jésus, avec tout ce qu'il est, Fils de Dieu, Verbe du Père, la Splendeur de sa vie et le caractère de sa substance; quelle révérence, quel respect! quel absorbement d'amour! quelle adoration profonde! C'était là un ciel, un paradis sur la terre; c'étaient des délices sans fin dans ce lieu de douleur, l'abondance de tous les biens au sein de la pauvreté; c'était une

Digitized by Google

gloire commencée déjà dans la vileté, l'abjection et la petitesse de leur vie.

O Jésus, je ne m'étonne pas si vous demeurez trente ans entiers dans cette heureuse maison sans quitter saint Joseph. Je ne m'étonne pas si vous êtes inséparable de sa personne. Sa maison seule vous est un paradis, et son sein est pour vous le sein de votre Père dont vous êtes inséparable, et dans lequel vous prenez vos délices éternelles. Hors de cette maison, vous ne trouvez que des objets funestes, que des pécheurs, ces tristes causes de votre mort; et dans la maison de Joseph, qui est aussi celle de Marie, vous trouvez les objets les plus délicieux de votre joie, les saintes sources de votre vie. Vous ne sortez jamais de ce saint lieu que pour aller dans le temple, et le monde se moquait de votre solitude et de cette vie retirée; mais il ne savait pas que le temple était une figure morte du sein de votre Père, et que saint Joseph comme son image vivante était le lieu de ses délices et de votre repos.

Qui pourrait donc dire l'excellence de notre saint, le grand respect que Notre-Seigneur avait pour lui et l'amour fort que la sainte Vierge lui portait; Jésus-Christ regardant en lui le Père éternel comme son Père, et la très-sainte Vierge considérant en sa personne le même Père éternel comme son Epoux.

CHAPITRE II.

SAINT JOSEPH CONSIDÉRÉ PAR RAPPORT A L'ÉGLISE.

§ I. — *Saint Joseph patron des âmes suréminentes.*

Saint Joseph ayant été choisi de Dieu pour être son image envers son Fils unique, n'a point été établi pour aucune fonction publique dans l'Eglise de Dieu, mais seulement pour exprimer sa pureté et sa sainteté incomparables qui le séparent de toute créature visible; de là vient qu'il est le patron des âmes cachées et inconnues. Autre est la fonction de saint Pierre sur l'Eglise; autres sont les opérations de saint Joseph. Saint Pierre est établi extérieurement pour la police, pour le régime, pour la doctrine, et influe sur les prélats et sur les ministres de l'Eglise. Saint Joseph, au contraire, qui est un saint caché et sans fonctions extérieures, est établi pour communiquer intérieurement la vie suréminente qu'il reçoit du Père et qui découle ensuite par Jésus-Christ sur nous. L'influence de saint Joseph est une participation de celle de Dieu le Père en son Fils, tandis que celle de saint Pierre et des autres saints est une participation de la grâce de Jésus-Christ, s'écoulant sur les hommes et se distribuant par mesure dans ses membres. Celle de saint Joseph est une participation de la source sans règle et sans mesure qui se répand de Dieu le père dans son Fils; et Dieu le Père, qui nous aime du même amour dont il aime son Fils unique, nous donne à puiser, à goûter, à savourer dans saint Joseph la grâce et l'amour dont il aime ce même Fils. Dans les autres saints, c'est par parcelle et par mesure qu'il nous le communique, ici c'est sans bornes et sans mesures, à cause de ce qu'est saint Joseph, et de ce que Dieu le Père met en lui comme dans son image universelle. Ce saint est, en effet, le patron des âmes suréminentes élevées à la pureté et à la sainteté de Dieu, tant de celles qui sont intimement unies à Jésus-Christ, et auxquelles il communique sa tendresse pour cet aimable Sauveur que de celles qui sont appliquées à Dieu le Père dont saint Joseph est la figure.

C'est un saint caché que Dieu a voulu tenir secret pendant sa vie, et dont il s'est réservé à lui seul les occupations intérieures sans les partager aux soins extérieurs de l'Eglise; un saint que Dieu a manifesté au fond des cœurs et dont il a lui-même inspiré la vénération dans l'intérieur des âmes.

Et comme saint Joseph s'est appliqué à Dieu seul pendant sa vie, Dieu s'est réservé à lui-même de le manifester et d'en imprimer l'estime, le culte et la vénération. Comme image du Père éternel où aboutit toute prière, et qui est la fin et le terme de toute notre religion, saint Joseph doit être le tabernacle universel de l'Eglise; c'est pourquoi l'âme unie intérieurement à Jésus-Christ, et qui entre dans ses voies, ses sentiments, ses inclinations et ses dispositions, cette âme, tant qu'elle sera sur la terre, sera remplie d'amour, de respect, de tendresse pour saint Joseph à l'imitation de Jésus-Christ vivant sur la terre, car telles étaient les inclinations et les dispositions de Jésus-Christ, il allait aimer avec tendresse Dieu le Père dans saint Joseph, et l'adorer sous cette image vivante où il habitait réellement.

C'est à nous à suivre cette conduite et aller ainsi chercher notre père en ce saint. C'est en lui que nous devons aller voir, contempler, adorer toutes les perfections divines, dont l'assemblage nous rendra parfaits comme notre Père céleste est parfait. Nous apprenons par ce saint qu'on peut ressembler à Dieu le Père et être parfait sur la terre comme il l'est dans le ciel. Et parce qu'en Dieu le Père saint Joseph est source de tout bien et de toute miséricorde, on dit de ce saint qu'on ne lui demande rien qu'on ne l'obtienne.

§ II. — *Saint Joseph patron des prêtres.*

C'est aux prêtres surtout dans lesquels Dieu réside en sa plénitude et en sa fécondité pure et vierge, à se conduire sur le modèle du grand saint Joseph à l'égard des enfants qu'ils engendrent à Dieu. Ce grand saint conduisait et dirigeait l'Enfant Jésus dans l'esprit de son Père, sa douceur, sa sagesse, sa prudence; ainsi en devons-nous faire de tous les membres de Jésus-Christ, qui nous sont confiés et qui sont d'autres Christs, en sorte que nous devons les traiter avec la même révérence que saint Joseph. Soyons supérieurs en Dieu à leur égard, mais inférieurs en nos personnes comme saint Joseph qui se voyait infiniment au-dessous de Jésus-Christ, quoiqu'il en eût la conduite et qu'il fût établi sur lui, au nom et en la place du Père éternel. Aussi avons-

Digitized by Google

nous choisi saint Joseph pour un des patrons du séminaire, comme le saint que le Seigneur a chargé dans le ciel du soin exprès des prêtres, selon qu'il me le faisait connaître par sa volonté.

La très-sainte Vierge me donna aussi ce grand saint pour patron, m'assurant qu'il l'était des âmes cachées et goûtant de lui ces paroles : *Je n'ai rien de plus cher au ciel et en la terre après mon Fils.* Portant un jour Notre-Seigneur à un malade, je répétai intérieurement ces paroles qui m'étaient mises en l'esprit : *Dux Justi fuisti ;* elles me faisaient souvenir que saint Joseph ayant été le conducteur du Juste, qui est Notre-Seigneur, je devais le représenter en portant le Fils de Dieu dans les mêmes sentiments avec lesquels il l'avait souvent porté pendant sa vie.

FIN.

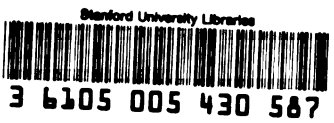
Imprimerie de L. Migne, au Petit-Montrouge.

63 59MC BR 02/94 53-005-00 5440 CRC

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

Digitized by Google